



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE.

3.

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

(F. 11)

ROYAL
ACADEMIE
DES SCIENCES

LYON, — IMPRIMERIE DE J. B. PÉLAGAUD.

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE

DES HOMMES QUI SE SONT FAIT UN NOM

PAR LEUR GÉNIE, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS, LEURS ERREURS,
OU LEURS CRIMES.

PAR F.-X. FELLER.

REVUE ET CONTINUÉE JUSQU'EN 1866.

Par l'abbé SIMONIN, Chanoine,

Ancien Directeur du grand Séminaire de Nevers, auteur de plusieurs ouvrages.

TOME TROISIÈME.

CO-FOX

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

J. B. PÉLAGAUD, IMPRIMEUR-LIBRAIRE

DE N. S. P. LE PAPE.

LYON,

GRANDE RUE MERCIÈRE.

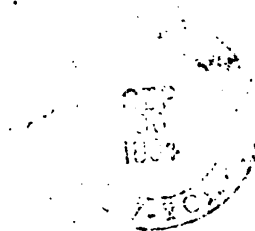
N° 48.

PARIS,

RUE DE TOURNON,

N° 5.

1867.



11203

ROY W. B.
1881
VIA RAIL

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE.

COB

COB

COBBETT (Guillaume) naquit à Farnham (Surrey), en 1766. Son père était un petit fermier des environs de cette ville, qui, après avoir envoyé pendant quelque temps son fils Guillaume à l'école, l'employa bientôt aux travaux de sa profession. L'enfant se livrait comme tous les jeunes paysans de son âge à la culture de la terre, lorsque le *Comte du Tonnois* de Swift lui étant un jour tombé entre les mains, il le lut avec avidité, et sentit se produire en lui comme une révolution la haute intelligence qui devait illustrer son nom. Dès lors il ne songea plus qu'à quitter la ferme de son père, et bientôt en effet on le vit s'acheminer vers Londres, où, comme tant d'autres, il espérait faire fortune; mais à peine arrivé il se trouva dans le plus grand dénûment, et il regrettait déjà d'avoir quitté la maison paternelle, lorsqu'un attorney de Gray's-Lun le tira d'embarras, en le recevant dans son étude. Il avait alors 17 ans. Le jeune clerc se mit à apprendre les éléments de la langue anglaise, et s'initia à la littérature de son pays. Mais dégoûté bientôt des formules pleines de sécheresse de la chicane, il quitta l'étude du procureur, et s'engagea, en 1784, dans un régiment qui partait pour la Nouvelle-Ecosse. Dans cette nouvelle position, il put continuer à faire lui-même sa propre éducation, et en même temps qu'il se préparait à la carrière dans laquelle il devait un jour s'illustrer, il mérita, par la régularité de sa conduite et l'assiduité avec laquelle il travaillait aux écritures du régiment, d'obtenir le grade de sergent-major. De retour en Angleterre, au bout de quelques années de service, il demanda son congé et l'obtint. Il avait connu en Amérique la fille d'un sergent d'artillerie, et avait eu dès lors l'intention de l'épouser. Celle-ci, revenue avec son père en Europe, avait été placée en qualité de servante chez un officier. Cobbett, qui avait conservé ses anciens sentiments, se maria avec elle, et après l'avoir emmenée en France il la conduisit en Amérique, où il se fixa. Ce fut à cette époque que Cobbett entra dans

la carrière de journaliste; il commença par publier une feuille intitulée: le *Porc-Epic*, dans laquelle il défendait la cause de l'aristocratie et de l'Angleterre, contre celle de la France et de la démocratie. Ainsi débutait celui qui devait être un jour le chef des *radicaux* anglais. Les attaques et les tracasseries de toute sorte, dont il fut l'objet de la part des démocrates américains, le décidèrent bientôt à quitter le Nouveau-Monde, et il revint à Londres, où il continua la publication du *Porc-Epic*. Comme à Philadelphie, il y soutenait la cause de l'aristocratie anglaise contre l'opposition whig, qui représentait le parti français. Quoiqu'il eût été d'abord accueilli avec réserve et défiance par le public anglais, il occupa bientôt dans le journalisme une place importante. Sa haine contre la France et en particulier contre Bonaparte était si grande, qu'il refusa d'illuminer lors des fêtes de la paix d'Amiens, et se vit exposé à la fureur de la populace, qui brisa ses vitres et menaçait de démolir sa maison. Cependant son rôle politique devait bientôt changer. Wyndham, qui savait combien dans une forme âpre et quelquefois grossière Cobbett cachait de talents, et quels services il pouvait rendre, conseilla à Pitt de se l'attacher. Le moment était favorable, Cobbett venait de fonder un nouveau recueil sous le titre de *Registre politique de la semaine*, et il semblait hésiter entre les deux partis politiques qui divisaient l'Angleterre. Cependant le ministre tory repoussa avec dédain la proposition qui lui était faite. Cobbett profondément blessé dans son orgueil jura de se venger, et celui qui naguère exaltait la cause de l'aristocratie anglaise, devint le défenseur le plus exalté du parti démocratique. Le gouvernement essaya d'abord de lui opposer d'autres journaux, mais ce moyen réussit peu; il eut recours alors aux poursuites judiciaires. On avait fait usage du bâton comme moyen de punition dans un régiment de Hanovre, conformément à la discipline allemande, Cobbett s'éleva avec force contre l'introduction d'une coutume qu'il considérait

comme humiliante pour les soldats anglais. On le traduisait devant les tribunaux, sous l'accusation du crime de libelle contre le gouvernement, et on le fit condamner à deux ans de prison et mille livres sterling d'amende. Une souscription ouverte en sa faveur l'indemnisait en partie des sommes qu'il fut obligé de verser dans le trésor public, mais il ne put éviter l'emprisonnement. La persécution toutefois ne l'effraya pas; du fond de son cachot il continua la publication de son journal, et, lorsqu'enfin il fut rendu à la liberté, il attaqua avec plus de violence encore l'aristocratie anglaise, et réclama avec plus d'ardeur la réforme parlementaire. Cobbett était un adversaire d'autant plus dangereux, qu'il était profondément versé dans la législation anglaise, et savait éluder avec un art merveilleux les pénalités prononcées par la loi. En 1815, Cobbett prit parti pour Napoléon qu'il avait autrefois attaqué si vivement, et appela l'anathème populaire sur Castlereagh et les autres ministres ses collègues. Des découragements de fortune l'ayant forcé de quitter l'Angleterre, il retourna en Amérique, où il continua à faire paraître le *Registre de la semaine*. Lorsque ses affaires eurent été rétablies, il revint en Europe et reprit ses travaux agricoles en même temps que sa carrière politique. Porté par les radicaux comme candidat à la députation, il échoua une première fois; mais aux élections suivantes il fut nommé membre du Parlement. Toutefois il ne remplit pas sur ce nouveau théâtre l'attente de ses amis; il n'apporta à la tribune ni la verve ni la puissance de dialectique qui se faisaient remarquer dans ses pamphlets. Lorsque, après la révolution de juillet 1830, le gouvernement anglais fut obligé d'accorder la réforme parlementaire, Cobbett se réjouit de voir enfin ses vœux exaucés; mais il n'eut pas le temps de voir les résultats pratiques de cette grande mesure, qui, comme on sait, a détruit quelques abus, mais en a fait naître d'autres non moins dangereux pour la liberté, et plus préjudiciables encore pour la moralité publique. Cobbett en effet mourut le 18 juin 1835, jour anniversaire de la bataille de Waterloo, qu'il avait toujours considérée comme un malheur national. On a de lui un assez grand nombre d'écrits, parmi lesquels nous citerons : *Le Maître de langue anglais*; *Le Jardinier américain*; *Le Registre de la semaine*, 1802 à 1813, 24 vol. in-8; *Les deux Porcépies*; *Abrégé du droit des gens de Mortens*, Philadelphie, 1795, in-8; *Lettres sur les funestes effets de la paix d'Amiens*,

Londres, 1802, in-8; *Lettres au chancelier de l'Échiquier sur les conséquences funestes de la paix d'Amiens pour le crédit public*, Londres, 1803, in-8; *Débats parlementaires de Londres*, de 1803 à 1810, 16 vol. in-8; *Histoire parlementaire de l'Angleterre depuis la conquête des Normands jusqu'en 1803*, Londres, 1806 à 1812, 13 vol. in-8; *Le Protée politique* : l'auteur y fait la satire de Sheridan, Londres, 1804, in-8; *Essai sur les bêtes à laine, avec notes et préface*, 1811, in-8; *Economie des chaumières*, New-York, 1818; *Histoire de la réformation protestante en Angleterre et en Irlande*, Londres, 1826, in-8 : dans cet ouvrage, Cobbett, qui avait travaillé sur des documents irlandais, présente les faits sous un point de vue favorable aux catholiques; aussi l'*Histoire de la réformation* a-t-elle été traduite en français, et publiée dans la *Bibliothèque Catholique*.

COBOURG (Frédéric-Josias, prince de Saxe), général au service de l'Autriche, est moins connu par ses faits d'armes que par les exécutions sanglantes dont son nom fut le prétexte en France, à l'époque de la terreur. Des milliers d'innocents furent envoyés à l'échafaud, prévenus qu'ils étaient d'être les agents de Pitt et de Cobourg. Ce général n'avait obtenu, dans deux expéditions contre les Turcs, que des avantages balancés par des échecs, lorsque, en 1792, il arriva sur les frontières de France, et gagna la bataille de Nerwinde sur Dumouriez, qu'il contraignit d'évacuer la Belgique. Battu à son tour par Jourdan et Moreau, il fut obligé de quitter le commandement des armées combinées, se retira dans sa principauté, et mourut au mois de février 1815.

COCCAYE. (Voyez FOLINGO.)

COCCÆUS NERVA, jurisconsulte célèbre, et très-instruit, suivant Tacite, dans le droit divin et humain, vivait dans le 1^{er} siècle de notre ère. On croit qu'il était fils d'un autre Coccæus Nerva, qui, pendant le triumvirat, avait été consul avec L. Gellius Publicola. Il parvint lui-même à cette haute dignité, et fut du petit nombre des conseillers que Tibère, dans l'intimité duquel il était, conduisit avec lui à Caprée. Coccæus se laissa mourir de faim, l'an 24 de J.-C. Il est souvent cité dans les livres du droit. — Coccæus Nerva, son fils, soutint la réputation que son père s'était faite dans la jurisprudence. Ayant été désigné préteur, Néron lui accorda les ornements triomphaux, et lui fit élever une statue. On croit qu'il fut le père de l'empereur Nerva. Il avait beaucoup écrit sur le droit, et

ses ouvrages sont souvent cités par les jurisconsultes qui vécurent après lui.

COCCEIUS (Auctus), habile architecte de Rome, s'est rendu célèbre par plusieurs beaux édifices. Le temps en a respecté quelques-uns, tel que le temple que Calpurnius dédia à Auguste, dans la ville de Pouzzol, au royaume de Naples, et qui est aujourd'hui la cathédrale de cette ville. Une entreprise encore plus considérable l'a immortalisé : c'est la grotte qui allait de Cumès au lac d'Averne. Une tradition ancienne, dont la construction du temple de Pouzzol et l'entreprise de la grotte de Cumès sont peut-être la source, lui attribue également celle de Naples ou de Pouzzol. C'est une montagne creusée de la longueur d'environ un mille, où deux voitures peuvent passer commodément. Addison, voyageur très-sensé, pense, avec assez de vraisemblance, qu'on n'eut d'abord en vue que de tirer des pierres de la montagne, pour construire la ville et les môles de Naples, et qu'ensuite on imagina de percer la montagne jusqu'au bout pour y pratiquer un chemin.

COCCEIUS, ou COCCEJUS (Jean), né à Brême en 1603, professeur de théologie à Leyde, a encore aujourd'hui un grand nombre de sectateurs appelés *coccéiens*. Voët et Desmarets combattirent avec beaucoup de zèle ses sentiments, et firent passer leur auteur pour hérétique. Coccéius croyait qu'il devait y avoir dans le monde un règne visible de Jésus-Christ, qui abolirait le règne de l'antéchrist ; et que ce règne étant établi avant la fin des siècles, après la conversion des Juifs et de toutes les nations, l'Eglise catholique serait dans sa gloire. Il s'était fait un système particulier de théologie ; disposant l'économie du Vieux et du Nouveau-Testament d'une manière nouvelle, et trouvant presque partout la venue de Jésus-Christ et celle de l'antéchrist. Ses *Commentaires sur la Bible*, outre qu'ils sont trop diffus, sont remplis des singularités dont il était entêté. Ce savant bizarre mourut à Leyde en 1669, à 66 ans. On a recueilli ses ouvrages en 10 tomes in-fol., dont les 8 premiers parurent à Francfort-sur-le-Mein en 1689, et les 2 derniers à Amsterdam en 1706. On a donné de lui, en 1708 : *Opera anecdota, theologica et philologica*, 2 vol. in-fol. Cette énorme collection ne peut être lue en entier que par un coccéen. Jurieu le peint comme un homme de bien, doux et modeste, capable d'un grand travail ; mais né plutôt pour compiler les rêveries des autres et y ajouter les siennes, que pour penser solidement. (Voyez Voët.)

COCCEIUS (Henri), né à Brême en 1644, fut professeur en droit à Heidelberg, à Utrecht et à Francfort. Après s'être perfectionné dans l'étude du droit public par des voyages en Angleterre, en France ; en Allemagne, l'empereur, qui l'avait employé dans des affaires secrètes et importantes, l'honora, en 1713, de la qualité de baron de l'empire. Il mourut à Francfort-sur-l'Oder en 1719. On a de ce savant jurisconsulte plusieurs ouvrages sur la science qu'il avait professée, très-estimés en Allemagne : *Juris publici prudentia compendiosè exhibitâ*, 1696, in-8 ; *Hypomnemata juris*, 1698, in-8 ; *Prodromus justitiæ gentium*, in-8 ; *Doctrinæ, concilia*, in-fol. ; un *Recueil de ses thèses*, 4 vol. in-8. Coccéius n'était redevable de son habileté qu'à la méditation et au travail. Il n'avait jamais entendu de leçons que sur les *Institutions du droit*. Son caractère était doux et obligeant ; sa probité et son désintéressement étaient extrêmes.

COCCEIUS (Samuel de), baron allemand, fils de Henri, né à Heidelberg, en 1679, mort en 1755, s'éleva, par sa profonde connaissance du droit public, aux places de ministre d'Etat et de grand chancelier du roi de Prusse, Frédéric II. Ce prince confia au baron Coccéius la réformation de la justice dans ses Etats. Le *Code Frédéric*, que ce ministre forma en 1747, n'a pas rempli l'attente des savants, moins encore les vœux du roi, sous le gouvernement duquel l'administration de la justice fut toujours dans un état d'immobilité et d'incertitude, et finit par être arbitraire ; le monarque, rebuté ou irrité du peu de fruit des innovations introduites, ayant pris le parti de décider souvent lui-même les causes quelconques, avant ou après la sentence des juges ; ce qui a produit des scènes fort étranges : celle du *meister Arnold*, entre autres, a fait beaucoup de bruit dans le monde. Outre cet ouvrage, qui est en 3 vol. in-8, on a du baron Coccéius une édition latine du *Traité de la guerre et de la paix* de Grotius, plus ample qu'aucune qui eût paru encore. Elle a été imprimée en 1755, à Lausanne, 5 vol. in-4. Le premier tome, qui sert d'introduction à l'ouvrage, est de Coccéius le père.

COCHARD (Nicolas-François) naquit le 20 janvier 1763, à Villeurbanne, village du Dauphiné, à l'est et près de Lyon. Son père, propriétaire aisé, exerçait les fonctions du notariat ; et, quoiqu'il aimât beaucoup son jeune enfant, il ne s'occupait que très-peu de lui, de la direction de ses études. Cochard dut à peu près tout à son travail et à ses efforts

opiniâtres. Ce fut vers le barreau et le blason qu'il dirigea les premières ardeurs de sa curiosité studieuse. A l'âge de 18 ans, il composa un *Mémoire* intitulé : *Généalogies* ; c'était l'extrait d'un ouvrage sur la noblesse du Dauphiné. Pendant plusieurs années, il mena de front l'étude de l'art héraldique et celle de la jurisprudence. Il suivit l'école de droit de Grenoble, et fut reçu avocat. Avant 1789, il avait publié dans l'*Almanach du Dauphiné* une *Notice historique sur Vienne*, et une *Notice statistique sur les communes de Seyssel et Châssas*. Mais le premier résultat de l'étude qu'il faisait de la jurisprudence parut en 1792 ; c'est un *Précis de l'effet des coutumes à l'égard de l'hypothèque*. En l'an IV, il était président du canton de Sainte-Colombe, où il avait transporté sa résidence. En l'an VI, il était juge-de-peace de ce canton, et membre de l'administration centrale du Rhône. Bientôt il vint se fixer à Lyon, en qualité de membre du Directoire du département (mai 1790), titre qu'il échangea dans la nouvelle organisation administrative, contre celui de Conseiller de préfecture, avec la surveillance des Archives départementales (1800). Après avoir passé vingt ans environ dans les fonctions administratives, Cochard quitta forcément son poste en 1815, et fut repoussé par le nouveau régime. Rejeté dans la vie privée à un âge où il lui restait encore beaucoup d'activité à donner à la chose publique, il se dévoua tout entier aux travaux de l'agriculture et aux recherches d'érudition, plus particulièrement sur l'histoire et la statistique. Il explora avec ardeur un assez grand nombre de cantons du département du Rhône, sous les rapports de la topographie, des antiquités, de la population, mais, par-dessus tout, de l'agriculture et de l'industrie. Avant cette époque de libres loisirs, il avait essayé déjà ce genre d'études, et il publia dans l'*Almanach de 1812* une *Notice sur le village d'Ampuis*, mentionné dans l'*Histoire* dès le 6^e siècle (Luc d'Achery. *Spicilog.*, tom. v, pag. 205), et connu par ses vins, ses abricotiers, ses melons, et le naturel industrieux de ses habitants. Les observations de toute sorte se pressent dans ce *Mémoire* de 28 pages d'un petit texte ; on peut y remarquer, entre autres choses, que l'auteur, de concert avec M. d'Herbouville, alors préfet du Rhône, préserva d'une prochaine destruction, et fit amener au Musée lapidaire de Lyon, en 1807, une colonne milliaire, placée sous Maximinus 1^{er} et son fils Maximus. En 1813, ce

fut le tour du canton de Sainte-Colombe-lès-Vienne, auquel Cochard consacra 53 pages bien remplies de documents utiles et neufs. En 1815, Cochard publia la *Statistique de Condrieu*, dont le territoire produit un des meilleurs vins blancs de France. Il possédait une vigne dans ce haut cru, et avait perfectionné quelques procédés de vinification. Ce tableau ne renferme pas moins de 78 pages, dans lesquelles l'auteur a donné, en patois du pays, la touchante parabole du Fils Prodigue. En 1824, Cochard fit paraître la *Statistique de Saint-Cyr sur le Rhône*, 14 pag. ; de *Loire*, 26 pag., de *Saint-Romain en Galles*, 28 pag. Il n'est guère de ténements en France que l'on puisse comparer à Ampuis et à Saint-Cyr. Les vins qui s'y récoltent, et qui sont si connus sous le nom de *vins de Côte-Rotie*, jouissent, à bon droit, de leur renommée. En 1825, parut la fin de la *Notice sur Sainte-Colombe*, notice qui renferme les *Hayes*, *Longes* et *Trèves*, et *Tupin-Semons*, 40 pag. Il montrait ici l'industrie agricole luttant contre l'inclemence d'une atmosphère orageuse et contre les résistances d'un sol ingrat. Cochard regrettait qu'on laissât enfouies les richesses minérales, décelées par de nombreux indices. Il lut à la Société d'Agriculture, Histoire naturelle et Arts utiles de Lyon, plusieurs *Mémoires* encore inédits. Il remonte aux Romains pour trouver l'origine de l'exploitation des mines de Saint-Bel et de Chessy. Il la suit jusqu'au moment où ces mines furent cédées, avec toutes les autres du royaume, au célèbre Jacques Cœur, argentier de Charles VII. Cet homme extraordinaire exploita, dans le Lyonnais, non seulement les mines de cuivre de Chessy et de Saint-Bel, mais encore celle de plomb de Courzieu, de Brullioles et de Joux. Ces communes ne sont pas les seules de notre province qui recèlent dans leur territoire des richesses métalliques. Cochard en indique à Odenas, à Tarare, à Chambost, à Givors, à Loire, à Longes, à Ampuis, à Condrieu, etc. Comment se fait-il que nous laissions enfouis sous notre sol des trésors que la nature y a déposés d'une main libérale ? Les recherches de statistique avaient un grand attrait pour Cochard ; il y voyait le moyen d'améliorer l'avenir, en exposant l'état du présent et rappelant le passé. Ce fut dans l'intérêt de la statistique qu'il fit, en 1816, un voyage de Sainte-Colombe à Annonay, en passant par Saint-Etienne et traversant le Mont-Pila, Il communiqua, en 1818, à la Société d'Agriculture une curieuse et pittores-

que relation de ce voyage, et donna sur l'industrie qui anime Givors, Rive-de-Gier, Saint-Etienne surtout, le Manchester français, des détails alors peu connus. En 1820, il fit part à la même Société des travaux inédits de statistique, laissés par Messance, secrétaire particulier de la Michodière, intendant de Lyon en 1766. Les *Archives historiques et statistiques du département du Rhône*, commencées en 1825, terminées en 1831 et formant 14 vol. in-8, qu'il faut compléter par 2 vol. de *Nouvelles Archives*, 1832, reçurent plusieurs bons travaux de Cochard. Il avait donné une *Notice historique sur Lyon à l'Indicateur* de 1809 et à celui de 1810, in-18; il se préparait ainsi à un livre qu'il ne publia qu'en 1817, la *Description historique de Lyon*, ouvrage modifié depuis, et réimprimé en 1826, sous le titre de *Guide du Voyageur et de l'Amateur à Lyon*. Ce fut aussi en 1817 que parut un opuscule de Cochard, les *Séjours d'Henri IV à Lyon*. L'année 1826 vit paraître de Cochard un *Voyage à Oullins et au Perron*, suivi d'une *Notice sur la mort et le tombeau de Thomas*. Une publication rapprochée du *Voyage à Oullins et au Perron*, ce fut l'*Homme de la Roche*, ou *Calendrier historique et anecdotique sur Lyon, pour l'an de grâce 1827*, orné du portrait lithographique, de Jean Cléberg, et suivi d'une *Notice* sur cet homme célèbre, in-18 de 84 pag. Cochard publia pour l'année 1828 un second *Calendrier*, avec le même titre de l'*Homme de la Roche*. Tout ce qu'on y trouve d'utile se réduit à une *Notice* sur la vie de Pierre Adamoli, fondateur de la Bibliothèque de l'Académie de Lyon, et à de nouvelles notes sur Jean Cléberg. Le reste n'est qu'un pauvre assemblage d'anecdotes bonnes et mauvaises, de chansons et de réparties plus ou moins ingénieuses. L'année même où il rédigea cet opuscule, Cochard publia aussi les *Recherches sur les Antiquités de la ville de Vienne*, par Chorier, édition corrigée et augmentée, Lyon, in-8 de 567 pag. En 1832, Cochard écrivit une *Notice historique sur l'abbé Roxier*, et l'inséra dans la *Revue provinciale*, publiée à Lyon, tom. vi, pag. 105-124. C'est un travail qui a échappé aux divers biographes de Cochard. La *Notice sur l'abbé Roxier* fut suivie, deux ans plus tard, d'une *Notice sur Louise Labbé*, dans l'édition des œuvres de cette poëtesse, Lyon, 1834, in-8. C'est un des bons travaux de Cochard, et les documents y abondent. Nous ne devons pas oublier enfin la *Dissertation sur Baribé-*

lemy Ineau, publiée dans la première livraison de la *France provinciale*. Cochard avait été reçu avocat à la cour impériale, en l'année 1810; mais il ne se livra pas à la plaidoirie, et se borna à donner des consultations principalement sur des questions administratives. Cochard menait ainsi une vie studieuse, retirée et sans bruit. Une fièvre nerveuse le conduisit lentement au tombeau, et il mourut à Sainte-Colombe, le 20 mars 1834. M. Dumas, son collègue à l'Académie, a publié son *Eloge*, Lyon, 1834, in-8.

COCHELET (Anastase), né en 1551, à Mézières-sur-Meuse, entra dans l'Ordre des Carmes de l'ancienne Observance, et prononça ses vœux à Reims. Il étudia, depuis, en Sorbonne, prit le bonnet de docteur, et devint Provincial de la province de France, après avoir été Prieur du couvent de Saint-Jacques, à Paris, et de celui de Reims. Il se fit un nom parmi les prédicateurs et les controversistes de son temps, et fut un ardent ligueur. Obligé de s'expatrier, il se retira dans la ville d'Anvers, où il passa une notable portion de sa vie, toujours occupé à prêcher et à écrire contre les hérétiques. Il rentra en France, en 1617, et mourut à Reims, en 1624. On a de lui, entre autres livres : *Répétitions du saint sacrifice de la Messe, en forme d'homélie contre du Plessis-Mornay*, Anvers, 1602, in-8 de 931 pag.; *Réponse à l'abjuration de vraie foi que font les calvinistes, etc.*, Anvers, 1604, in-8; *Palæstrina honoris Divæ Hallensis pro Justo Lipsio, etc.*; ibid., 1607, in-8; 1627, in-4, contre Pierre Densaisius, jurisconsulte allemand; *Calvini infernus, adversus Joan. Polyandrum, etc.*, ibid., 1608, in-8. L'auteur y soutient, contre le ministre protestant Jean Polyander, que Calvin a nié qu'il y eût un enfer. Polyander fit une réponse, qui parut à Dordrecht, en 1610, et Cochelet revint à la charge par le *Cameterium Calvinis inferni, etc.*, Anvers, 1612, in-12 de 789 pag. (Voyez la *Biographie Ardennaise* de l'abbé Boulliot.)

COCHEM (Martin de), capucin, né à Cochem, petite ville de l'électorat de Trèves, mort en 1712, dans un âge fort avancé, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages de dévotion, où l'on trouve plus de zèle que de discernement. On ne peut néanmoins disconvenir qu'ils n'aient contribué à nourrir la piété parmi les peuples des princes catholiques d'Allemagne.

COCHET DE SAINT-VALLIER (Melchior), d'abord secrétaire du duc d'Orléans, régent, ensuite conseiller et pré-

aidant au Parlement de Paris, mourut dans cette ville en 1738, à 74 ans. Il est principalement connu par un *Traité de l'indult*, 3 vol. in-4. L'auteur approfondit une matière qui jusqu'alors n'avait été traitée que fort légèrement par Raynaudin et par Pinson. Ce savant jurisconsulte laissa, en 1725, un fonds de dix mille livres de rente pour marier chaque année une demoiselle noble de Provence à perpétuité. Tous les bons citoyens ont loué la fondation et le fondateur.

COCHET (Claude), architecte, né en 1761 à Lyon, où il est mort le 14 mars 1835, remporta plusieurs prix académiques. On lui doit, entre autres constructions, le *Monument funèbre* élevé dans la plaine des Brotteaux, aux victimes du siège de Lyon, 1814, et plusieurs ouvrages relatifs à son art.

COCHIN (Henri), né à Paris en 1687 avec les dispositions les plus heureuses, se consacra de bonne heure au barreau, pour lequel il semblait que la nature l'avait fait naître. Il joignit à l'étude de la jurisprudence, celle des orateurs et des philosophes anciens et modernes, grecs et latins, italiens et français. Reçu avocat en 1706, il s'attacha d'abord au grand conseil, et y plaida sa première cause à 22 ans, avec le même succès qu'aurait eu un vieux orateur dans sa dernière. Elle lui valut une cause importante au grand conseil. Il avait à faire voir que les religieux de la congrégation de Saint-Maur, pourvus de bénéfices, n'en peuvent disposer sans la permission de leur général. Son plaidoyer fut celui d'un très-habile canoniste. Le Parlement désirait l'entendre, il y vint disputer de force avec Julien de Prunay, de grâces avec Aubry, et de dignité avec Normand. La première fois que Cochin plaida au palais, Normand le joignit au sortir de l'audience, et lui protesta tout haut que de sa vie il n'avait rien entendu de si éloquent. « On voit bien que vous n'êtes pas de ceux qui s'écoulent, » lui répondit spirituellement Cochin. Julien de Prunay et Aubry, avocats de deux parties unies d'intérêts, avaient en tête Cochin. Julien, ayant plaidé le premier, fut si frappé de la réponse de Cochin, que se tournant vers Aubry qui s'était chargé de la réplique : « C'est à vous de voir comment vous vous en tirerez dans huit jours. Pour moi, je reconnais que je n'ai fait que balbutier. Voilà un homme qui remplit l'idée que j'avais de l'éloquence. » Ces éloges mérités ne le corrompirent pas, et il travaillait toujours comme si sa réputation n'eût pas

été faite. Ses délassements n'étaient qu'un changement d'occupations. Tous les ans, pendant les vacances, à sa campagne de Massy, il reprenait la suite de ses *Études d'histoire, de morale et de religion*. Ses promenades se faisaient avec un Descartes, un Malebranche et un Newton. Cochin n'était jamais plus éloquent que dans le feu de l'action. On l'a vu parler des heures entières sans préparation ; c'était Minerve qui sortait tout armée du cerveau de Jupiter. Au milieu des applaudissements les plus unanimes, il conservait une modestie... c'était de l'humilité, telle que la religion la conseille. « Vous êtes, Monsieur, si supérieur aux autres hommes, lui dit en pleine grand'chambre une femme de qualité dont il venait de plaider la cause, que si c'était le temps du paganisme, je vous adorerais comme le dieu de l'éloquence. — Dans la vérité du christianisme, Madame, l'homme n'a rien dont il ne puisse approprier la gloire. » Ce n'est certainement pas ainsi qu'auraient répondu nos petits esprits, si pleins d'eux-mêmes ; eux qui croient tout tenir de leur propre fonds, et qui ne peuvent réellement s'approprier que le ridicule de leurs prétentions. Une autre fois l'abbé de Cîteaux lui ayant dit publiquement : « Tout parle en vous, Monsieur, et il semble que votre corps même ait les facultés de l'esprit. » Cochin répliqua : « Et s'il arrive que la moindre fibre de ce corps se dérange, vous serez tenté de dire que tout est matière inanimée. » Avec cette singulière modestie, il avait un amour extrême de ses devoirs. Chargé de quelque affaire, rien ne pouvait le dispenser d'aller au palais. Un jour qu'il avait commencé son plaidoyer avec une voix presque éteinte, le président Portal l'interrompit et lui demanda ce qu'il avait. « Rien, Monsieur, ce n'est qu'un rhume de cerveau qui ne m'empêchera pas d'avoir l'honneur de plaider. » Mais du consentement de la compagnie, le président lui dit : « La cour a trop d'intérêt à vous ménager pour souffrir que vous parliez dans l'état où vous êtes. L'audience sera continuée au jour où vous serez absolument guéri. » Le biographe de Cochin, dans les *Annales de la bienfaisance*, cite un trait analogue. En 1727, dans la cause de la comtesse de Beaumont, Cochin reçut à la grand'chambre des applaudissements qui ne pouvaient finir. Ce n'est pas l'usage de féliciter publiquement les ministres de la parole dans ce premier tribunal de justice, mais la cour qui y présidait, se lassait trop la splendeur pour s'assujettir

à la règle, dans une occasion aussi extraordinaire. L'arrêt rendu, le président retourna aux opinions, et n'y trouvant point de partage, il prononça cette espèce d'arrêt : « Cochin, la cour vous invite à « ne plus la priver comme vous avez « fait de l'avantage de vous entendre. » Rentré chez lui, Cochin y trouvait une foule de clients qu'il satisfaisait comme s'il n'en eût qu'un. Paraître le matin à plusieurs audiences, plaider au palais, répliquer au grand conseil, courir au Châtelet, entendre un émulé, se trouver dans l'après-dîner à des assemblées, le reste du jour étudier des causes, défendre des procès par écrit, rédiger des mémoires ou des consultations, et s'interrompre à tout instant, n'avoir, parmi tant de peines, ni plaisir, ni relâche, c'est l'histoire de sa vie : tous ses jours se ressemblaient. Toutes ces vertus n'ont point empêché M. de Lacretelle de discuter son mérite. Comme homme, comme avocat, c'est le modèle qu'il semble avoir choisi. Cochin, qui fut, pendant près de 40 ans, l'oracle du palais, le conseiller intime, l'arbitre et presque le juge des plus grandes maisons et des causes les plus célèbres, savait et pratiquait supérieurement la religion dont il citait les textes comme les plus grandes autorités qu'il connaît. « Ses paroles, dit M. de Nully dans son *Eloge* dédié à M. de Maupeou en 1781, ses paroles sont merveilleusement efficaces lorsqu'il s'appuie sur certaines matières, telles que la discipline ecclésiastique, la sainteté des sacrements, l'utilité du mariage, la stabilité des vœux, la ressemblance de la majesté royale avec la Divinité. » On a surnommé Cochin le *Bourdalois* du barreau. Son talent, en effet, peut présenter des traits de ressemblance avec celui de l'orateur évangélique : cependant il ne paraît pas qu'une éloquence très-élevée en fasse le caractère distinctif, c'est plutôt une noble précision, et cet art heureux de simplifier un plan, en ralliant tous les raisonnements à un raisonnement plus péremptoire. Les plaidoyers malheureusement perdent beaucoup, dégarés de l'action, ce puissant moyen de l'orateur, et Cochin a été déprécié ; mais il ne faut pas perdre de vue que ne plaident guère que sur des extraits, Cochin nous a laissé plus de Mémoires et de Discours que de Plaidoyers proprement dits. Quoi qu'il en soit, ce qui nous reste de lui assure à son nom une place très-distinguée dans les annales du barreau français. Doué de toutes les vertus de son état (et de bien d'autres encore comme nous l'avons vu), Cochin y fut, dans

toute la force du terme, *Vir bonus didendi peritus* ; il vécut en sage, et mourut le 24 février 1747. Ce que l'on a pu recueillir de ses ouvrages, forme 6 vol. in-4, ou 9 vol. in-8, Paris, 1751, ou 1771. On en a fait une édition réduite en 2 vol. in-12, sous le titre de *Morceaux choisis*, 1773. « J'ai lu avec attention, dit l'abbé « Auger (*Traduction de Démosthène et d'Eschine*), les principaux Plaidoyers « et Mémoires de nos célèbres avocats ; « Cochin est le seul qui m'ait paru pouvoir soutenir le parallèle avec l'orateur « d'Athènes ; mais je crois qu'il lui est « bien inférieur pour la subtilité et l'abondance des raisons, pour la simplicité piquante et la rapidité du style. Il « écrit avec noblesse, avec force ; il a « du nombre et de l'harmonie ; son style « s'élève et s'anime dans les grandes « causes. A l'exemple de Démosthène, « il discute et approfondit l'esprit des « lois, il généralise les idées particulières, et en tire des principes lumineux, et en tire des principes lumineux qui frappent et saisissent par leur évidence. La raison principale et victorieuse ne lui échappe pas ; il la présente plusieurs fois sous des jours « différents ; il en fortifie ses autres « moyens. Ce sont là de grandes parties dans lesquelles il ne cède guère « à l'orateur grec. » Et comment Cochin a-t-il acquis l'estime universelle et la gloire dont nous le voyons environné ? Il faut l'apprendre aux avocats de nos jours. « Cochin, dit un de ses biographes, ne se contentait pas de connaître « la disposition littérale des lois, il s'attachait encore à découvrir l'enchaînement et « pénétrer jusqu'à l'esprit du législateur. « L'histoire lui fit connaître le droit public... Il vit aussi combien les belles « lettres peuvent répandre d'attraits et « d'éclat sur une science aussi sérieuse « et quelquefois aussi rebutante que celle « des lois. La géométrie lui apprit encore à mettre de l'ordre dans ses discours, et la dialectique à rendre ses « raisonnements plus justes et plus convaincants... » Nos avocats modernes savent tout cela, dira-t-on. C'est possible ; mais voici ce qu'ils ne cherchent pas, ni comme Cochin, ni comme d'Aguesseau (Voyez son article), ni comme tant d'autres : « La morale... qui fournit « ces grandes pensées et ces maximes « salutaires par lesquelles l'orateur devient ce que les anciens voulaient qu'il « fût, l'homme de bien ayant le talent de « la parole. Cochin l'étudia dans l'écriture, et dans les sources les plus pures « de la religion. » (Ponce, *Biographie universelle*.) Et par qui Cochin est-il

imité ? « Et que penser, dit un judicieux « critique, de cette éloquence prétendue « légère, qui semble être l'unique but de « nos orateurs inodernes, et principale- « ment de ceux du barreau ? L'esprit « frivole de notre siècle y règne comme « partout ailleurs. Après avoir étouffé le « goût des beautés vraies et solides, il « ouvre une libre carrière aux préten- « tions les plus bizarres. De là naissent « ces réputations acquises à si bon « marché, qui dégradent la dignité de « cette partie des belles-lettres. Est-ce « par des phrases philosophiques, par des « ironies indécentes, par un style épi- « grammatique, par un ton et des ma- « nières conformes aux mœurs énervées « de notre temps, qu'on prétendrait « nous retracer dans la plus noble des « fonctions, cette élévation, et sur- « tout cette décence qui caractérisait, « chez les Romains, les défenseurs des « lois ? »

COCHIN (Jacques-Denis), docteur de Sorbonne, né à Paris le 1^{er} janvier 1726, trouva dans Claude-Denis Cochin un père tendre et vertueux, qui ne négligea rien pour lui procurer une éducation propre à développer ses heureuses dispositions, en même temps qu'elle était conforme au goût qu'il avait témoigné dès son enfance, de se livrer aux honorables fonctions du sacerdoce. Déjà il avait acquis une réputation aussi brillante que bien méritée, lorsqu'à l'âge de 30 ans il fut nommé à la cure de Saint-Jacques du Haut-Pas. C'est là que son zèle parut dans tout son éclat, surtout sa charité pour les pauvres. « On serait véritable- « ment étonné, dit un auteur, qu'un « seul homme eût pu faire tout ce qu'il « a fait, former tant d'établissements, « procurer tant de secours à toutes les « classes d'indigents, si l'on ne savait « que l'on est capable de tout, lorsqu'à « l'esprit, au bon sens et aux lumières « acquises, telles que les réunissait M. « Cochin, se joint le désir de faire le « bien, qui devient une espèce de besoin « pour certains hommes, et surtout pour « ceux qu'anime la religion, le plus pur « et le plus puissant des motifs. » De tous ses établissements, celui qui lui fait le plus d'honneur est l'hospice qu'il fonda pour les pauvres malades de sa paroisse, et qu'il eut la satisfaction de voir achevé avant sa mort, arrivée le 3 juin 1783. On a de ce charitable et zélé pasteur des *Prônes*, 4 vol. in-12, souvent réimprimés : les dernières éditions sont en 5 vol. in-12 ; *Exercices de retraite*, in-12 ; *Oeuvres spirituelles*, que le frère de l'auteur publia après sa mort, et en

tête desquelles on a mis un abrégé de sa vie. M. Cochin avait un talent très-distigué pour faire des prêches et des instructions. On allait l'entendre avec empressement, et on était autant édifié du ton de sentiment et de conviction avec lequel il débitait ses discours, que charmé du naturel et de la facilité de son élocution. On retrouve ces qualités dans les instructions qui composent ses *Oeuvres spirituelles*.

COCHIN (Charles-Nicolas), né à Paris en 1715, fut destiné par son père, graveur du roi en son académie de peinture et sculpture, et par sa mère exerçant le même talent, au dessin et à la gravure. A l'âge de 15 ans, ce jeune artiste, déjà rebuté du travail froid et monotone des commencements de la gravure au burin, se livra au penchant qui l'entraînait vers la gravure à l'eau-forte, et ce fut dès lors qu'il déploya et fit connaître les talents rares dont il était doué, une touche spirituelle, le génie poétique, et la belle composition qui caractérisent les ouvrages de ce célèbre artiste. Cochin réunissait aux grands talents les qualités de l'esprit et du cœur, propres à le faire aimer de ses égaux et de ses supérieurs. Ce furent ces qualités qui le firent choisir, le 20 décembre 1749, pour accompagner de Vandières, désigné par le roi pour être directeur général de ses bâtiments, en la place de Tournehem, son oncle ; voyage qui dura jusque vers la fin de septembre 1751. Cette même année, il fut reçu académicien par acclamation, sans avoir donné à l'académie de morceaux de réception, et fut admis, le 4 décembre suivant, à prêter le serment ordinaire, entre les mains de Coyvel, premier peintre du roi, directeur et recteur de l'académie royale de peinture et sculpture. Le décès de Coyvel, arrivé en 1752, rendit vacante la place de garde des dessins de sa Majesté aux galeries du Louvres ; Cochin fut nommé à cette place, où il continua de se faire connaître non seulement pour artiste aussi habile, mais comme homme de lettres. Nombre de discours par lui lus en différents temps à l'académie sur différents objets de l'art, et dont plusieurs ont été livrés à l'impression, lui méritèrent d'être élu secrétaire et historiographe de l'académie royale de peinture et sculpture, en 1755. On a encore de lui : un *Voyage d'Italie, ou Recueil d'observations sur les ouvrages d'architecture, de peinture et de sculpture*, Paris, 1658, 3 vol. pet. in-8, gr. pap., des *Observations sur les antiquités d'Herculanum*, qu'il a publiées avec Bellicard, Paris, 1755, in-12 ; *Iconologia*

par figures, ou *Traité complet des allégories, emblèmes, etc.*, qu'il fit en société avec Gravelot, Paris, 4 vol. pet. in-8, fig., gr. pap. Louis XV lui accorda des lettres de noblesse, et l'admit ensuite dans l'ordre de Saint-Michel, dans lequel il fut reçu le 28 novembre 1756. Il mourut en 1770. Il est peu d'artistes qui aient produit autant d'ouvrages que Cochin : on compte environ 1500 pièces gravées par lui ou d'après ses dessins. Jombert en a publié un *Catalogue raisonné*, Paris, 1771, in-12.

COCHLÉE, en latin *Cochleus* (Jean), né en 1479 à Wendelstein, près de Nuremberg, doyen de Francfort-sur-le-Mein, fut chassé de cette ville par les luthériens ; il devint ensuite chanoine de Breslau. Il disputa vivement contre Luther, Osiander, Bucer, Mélanchthon, Calvin, etc. Ses invectives contre les hérésiarques sont un peu fortes ; mais ses intentions étaient droites. Il ne fut pourtant pas aussi calimé qu'Eckius par les catholiques, ni tant craint par les protestants. Il se tenait ordinairement aux principes généraux, sans approfondir les questions particulières, et s'attachait plutôt à réfuter les erreurs, qu'à établir solidement les vérités contestées. Son style est assez facile, mais négligé. Ses principaux ouvrages sont : *Historia Hussitarum*, Mayence, 1549, in-fol., livre rare et curieux, l'un des meilleurs de cet auteur ; *De actis et scriptis Lutheri*, in-folio, 1549. Cochlée avait beaucoup lu les écrits de ce patriarche de la réforme, et ceux des autres protestants ; il s'en servait utilement pour les convaincre de variations et de contradictions ; *Speculum circa Missam*, in-8 ; *De vita Theodorici, regis Ostrogothorum*, Ingolstadt, 1544, in-4, Stockholm, 1669, in-4. On a joint dans cette dernière édition ce qui se trouve dans plusieurs auteurs anciens sur ce prince, et c'est ce qui la fait rechercher ; *Concilium cardinalium, anno 1538*, in-8 ; *De emendanda Ecclesia*, 1539, in-8, rare. Pour faire voir que les luthériens, ne reconnaissant point l'autorité de l'Eglise, pouvaient abuser de l'Ecriture-Sainte, il fit paraître, en 1527, un livre exprès, tissu de passages sacrés, pour prouver que Jésus-Christ n'est pas Dieu ; et un autre, en 1528, pour prouver qu'on doit obéir au diable, et que la sainte Vierge avait perdu sa virginité. Effectivement, dès que l'explication de l'Ecriture devient arbitraire, on la fera servir à toutes sortes d'erreurs. Il mourut à Breslau en 1552, à 72 ans.

COCHON (Charles), comte de l'Apparent, né dans la Vendée en 1750, était

conseiller au présidial de Fontenai. Dérouté à la Convention par le département des Deux-Sèvres, il vota la mort de Louis XVI sans appel et sans sursis. Il fut ensuite envoyé à l'armée du Nord pour remplacer les commissaires que Dumouriez avait livrés au prince de Cobourg ; mais il n'osa pas se rendre au quartier-général, et resta à Valenciennes où il s'opposa longtemps à toute capitulation. Après le 9 thermidor, il entra au comité de salut public, et fit nommer les généraux Dumas, Canclaux et Moulin aux commandements en chef des armées de Brest, de l'Ouest et des Alpes. Envoyé de nouveau en mission le 27 janvier 1795, il accompagna l'armée du Nord en Hollande, passa au Conseil des anciens après la session, et fut appelé, par le Directoire, au ministère de la police, le 3 avril 1796, à la place de Merlin qui passait au département de la justice. Cochon s'acquitta de ses nouvelles fonctions avec zèle et habileté, et parvint à rétablir l'ordre si longtemps troublé par l'anarchie. C'est à ses soins qu'on dut la découverte de la conspiration de Babeuf qu'il fit arrêter avec ses complices, et de celle du camp de Grenelle, où les jacobins insurgés furent dispersés et sahrés par suite des mesures prises par le ministre avec les chefs militaires. Compris dans la liste des pros crits au 18 fructidor, il fut déporté à Oléron, et en sortit après la révolution du 18 brumaire. Au commencement de 1800, on lui donna la préfecture de la Vienne ; en 1804, il passa à celle des Deux-Nèthes, et en 1809 il entra au sénat et vota la déchéance. La Restauration le priva de tout emploi ; mais, en avril 1815, Bonaparte l'appela à la préfecture de la Seine-Inférieure. La loi du 12 janvier 1816, qui atteignait les régicides, l'obligea de se retirer en Belgique, et il fixa sa résidence à Louvain. Plus tard il obtint l'autorisation de rentrer en France, et mourut à Poitiers le 17 juillet 1825. On a de lui une *Description générale du département de la Vienne*, 1802, in-8.

COCHRANE (Alexandre), lord, naquit le 24 décembre 1775. Etant entré dans la marine, il parvint par degrés au grade de capitaine de frégate. En 1801, il se signala par la prise de trente-trois bâtiments espagnols. En 1806, il débarqua son équipage sur la côte de France et détruisit les signaux établis pour donner connaissance de l'approche des croiseurs. Après la dissolution du Parlement, occasionnée par la mort de Pitt, il fut élu membre de la Chambre des communes, où d'ailleurs il se fit peu re-

marquer. En 1808, il essaya de détruire, au moyen des machines incendiaires du colonel Congrève, la flotte française. Heureusement la tentative ne réussit pas, mais il prit quatre vaisseaux, et reçut pour récompense la croix de chevalier du Bain. Il est mort à Paris dans le mois de janvier 1832.

COCKBURN (Catherine), fille de David Trotter, gentilhomme écossais, capitaine de vaisseau sous Charles II, naquit à Londres en 1679, s'appliqua à la poésie dès sa jeunesse, et donna des preuves de son talent en ce genre, en publiant un poème qu'elle intitula *les Neuf muses*. Elle s'appliqua aussi à la philosophie et fit l'*Apologie du Traité de l'entendement humain* de Locke. Elle se convertit à la religion catholique, épousa M. Cockburn en 1708 et mourut en 1749, à 70 ans. On a donné la collection de ses Œuvres en 2 vol. in-8.

COCLÈS. (Voyez HONACK.)

COCLÈS (Barthélemi) vivait dans le 15^e siècle. Il se mita de prédire, et plusieurs de ses *prédications* se trouvèrent véritables. Il en composa un *Recueil*, Strasbourg, 1536, in-8, où son art était expliqué. Achillini l'orna d'une préface, également admirée des amis et des ennemis de l'art de deviner. Coclès, dit-on, prédit à Lac Gauric, fameux jurisconsulte, qu'il endurerait bientôt un supplice sans l'avoir mérité, mais qu'il n'en mourrait pas. En effet, Bentivoglio, seigneur de Bologne, ayant appris que Gauric s'était avisé de prophétiser qu'avant la fin de l'année il serait chassé de son Etat, lui fit donner l'estrapade. Coclès mourut, ainsi qu'il l'avait prédit lui-même, d'un coup sur la tête. Hermès de Bentivoglio, fils du seigneur de Bologne, le fit assassiner par Caponi, qui lui donna un coup de hache sur la tête, comme il ouvrait sa porte. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que Caponi étant allé consulter Coclès, dont il n'était point connu, celui-ci lui dit : « Hélas ! mon ami, vous « commettrez un meurtre avant qu'il « soit nuit. Après sa mort, on trouva dans son cabinet des prédictions sur ceux de sa connaissance, dont il avait vu la main et le visage, qui se trouvèrent toutes aussi véritables que celle-ci, du moins à ce que rapporte Varillaz ; mais on sait que cet auteur ne mérite pas d'être toujours cru. Les théologiens ont écrit que, si ces sortes de prédictions se trouvent trop exactement accomplies pour qu'on puisse s'en prendre au hasard, on doit plutôt les attribuer à l'esprit malin, qu'à la science frivole de l'astrologie judiciaire.

COCO, ou CUOCO (Vincent), né en 1770

à Campanarano, dans le royaume des Naples, mort le 13 décembre 1823, prit une part très-active à la révolution de 1799, et vint se réfugier en France après la chute de la république ; ensuite il alla s'établir à Milan, et fut rappelé dans sa patrie par Joseph Bonaparte. On a de lui : une *Histoire de la révolution de Naples* ; *Platon en Italie*, ouvrage dans le genre du *Voyage d'Anacharsis*, et qui parut à Milan en 1806, 3 vol. in-8. Cette production a obtenu du succès en Italie, parce qu'on y trouve la peinture des mœurs anciennes de cette contrée.

COCOLI (Dominique), mathématicien italien, né à Brescia le 12 août 1747, mort dans la même ville le 27 novembre 1812, fut admis aux leçons du Père Cavalli, le seul maître de mathématiques qu'il y eût à Brescia, et que Cocoli eut bientôt dépassé. Il chercha alors d'autres secours, et fit des progrès si rapides dans les sciences exactes, qu'il obtint en 1772 la chaire de physiques et de mathématiques, restée vacante par la suppression des Jésuites, qui eut lieu en 1773. Il la remplit avec distinction pendant plus de trente ans, et publia en 1777 des *Éléments de géométrie et de trigonométrie*, et en 1779 des *Éléments de statique*. En 1783, l'académie de Mantoue lui accorda un double prix pour le *Mémoire* par lequel il avait complètement satisfait à la demande proposée par elle « d'établir la « vraie théorie des eaux ascendantes par « des ouvertures dans les vases, et d'indiquer les circonstances où cette théorie « pourrait s'appliquer aux eaux courantes dans leur lit naturel. » En 1802, il fut compris dans la liste des membres du corps électoral des doctes, et en 1806 il fut nommé inspecteur-général des eaux et chemins du royaume d'Italie. Il a laissé en manuscrit un *Traité complet de mathématiques, divisé par leçons*, résultat du travail de toute sa vie ; et plusieurs *Dissertations* savantes que l'on trouve dans les archives de l'académie de Brescia, dont il était membre.

COCOQ (Florent de), chanoine régulier de l'abbaye de Saint-Michel d'Anvers, Ordre de Prémontré, fut professeur de théologie, et se fit une réputation par ses grandes connaissances dans les saintes lettres. On connaît de lui : *Principia totius theologiae moralis et speculationis ex sacra Scriptura, sanctis Patribus, maxime sancto Augustino et aliis probatis auctoribus compendiosè deprompta*, 5 vol. petit in-8, Cologne, 1682, et plusieurs autres traités de théologie. Il mourut en 1681.

COCUS (Robert), théologien anglais,

vicaire de Léods, mort en 1604, s'est fait estimer par son ouvrage intitulé : *Consuræ quorundam scriptorum, qui sub nominibus patrum antiquorum à pontificiis citari solent*, Londres, 1623, in-4. Il y discerne avec beaucoup de sagacité les vrais ouvrages des Pères de l'Eglise, d'avec ceux qu'on leur attribue fausement. C'est dommage que l'esprit et le langage de secte défigurent ses observations.

CODDE (Pierre), natif d'Amsterdam, entra dans la congrégation de l'Oratoire, fut fait archevêque de Sébaste, et vicaire apostolique des Provinces-Unies ; il succéda dans cette dernière dignité à Jean de Neercassof, et devint tristement célèbre par le refus qu'il fit de signer le Formulaire, et par ses liaisons avec des chefs du parti. Il remplit son Eglise de troubles et de scandales. Appelé à Rome, il s'y justifia si mal, qu'il fut déposé par un décret du 3 avril 1704. De retour en Hollande, il continua à y faire beaucoup de fracas, et mourut le 18 décembre 1740. La secte dont il avait été le promoteur le canonisa, et fit graver une estampe où S. Pierre était représenté le recevant dans le ciel. « Je ne sais, dit l'auteur des *Mémoires chronologiques*, si saint Pierre lui ouvrit le ciel ; mais le Pape défendit de prier pour lui comme étant mort dans son obstination et dans ses erreurs. »

CODDE, ou CODRUS (Guillaume van der), protestant, né à Leyde en 1575, fut professeur de la langue hébraïque dans sa ville natale. Il en fut dégradé, parce qu'il avait pris le parti des arminiens, effet assez singulier de la tolérance tant prêchée par les calvinistes. Il mourut vers l'an 1619. On a de lui des *Notes sur le prophète Osée*, Leyde, 1621, in-4 ; *Sylloge vocum versuumque proverbialium*, 1628, etc. Guillaume van der Codde avait trois frères, Jean, Adrien et Gilbert, qui, avec un nommé Antoine Cornelisoon, donnèrent naissance à la secte nommée des *Prophètes* en Hollande. Ils commencèrent par décrier les pasteurs, comme gens qui s'arrogent le droit de parler seuls dans l'Eglise, et qui menaient une vie oisive aux dépens d'autrui. Ils introduisirent chez eux le baptême par immersion, et soutinrent qu'il n'était pas permis aux chrétiens d'être magistrats ni soldats. Ils rejetèrent généralement toutes les confessions de foi, et s'en thérèrent au sentiment d'Arminius sur la prédestination. Le fanatique Jean van der Codde se vantait d'avoir reçu la même portion du Saint-Esprit que les apôtres, et quand il descendait sur lui, la maison trembla. Un

nommé Oudana, boulanger de profession, dirigea ces sectaires après la mort des frères van der Codde.

CODINUS (Georges), caroplate de Constantinople, vers la fin du 15^e siècle, laissa un *Extrait sur les antiquités de Constantinople*, 1655, in-fol., avec Constantin Manassès, qui font partie de la *Béantino*. C'est une vraie compilation, comme on peut s'en convaincre en comparant le livre de Codinus avec les *Opusculs* d'Hésychius de Milet : *De originibus Constantinopolitanis*, publié par Meursius, en 1613 ; *De imperatoribus Constantinopolitanis*, publié par Lambécus, en 1665 ; *De signis, statutis et aliis spectatu dignis Constantinopoli*, Genève, 1607, in-8 ; *Des offices, du palais, des églises de Constantinople*. Ils ont été recueillis en 1648, in-folio.

CODRUS, dernier roi d'Athènes, consulté, dit-on, l'oracle sur les Héracides, qui ravageaient son pays. Il lui fut répondu que le peuple dont le chef serait tué demeurerait vainqueur. Cette réponse lui inspira la pensée de se déguiser en paysan ; il l'exécuta, et fut tué par un soldat qu'il avait blessé, à dessein d'accomplir l'oracle, l'an 4086 avant J.-C. Les Athéniens réduisirent après sa mort leur Etat en république, et furent gouvernés par des magistrats, auxquels on donna le nom d'*archontes*. Médon, fils de Codrus, fut le premier.

CODRUS, poète latin dont parle Juvenal, était si pauvre, que son indigence a passé en proverbe : *Codro pauperior*. Ce poète vivait sous l'empire de Domitien et avait composé un poème intitulé : *Théséide*, qui ne nous est point parvenu.

CODURE (Philippe), natif d'Annonay, mort en 1660, embrassa la religion catholique, après avoir été ministre à Nîmes. On a de lui un bon *Commentaire sur Job*, Paris, 1651, in-4, et inséré dans les *Critiques sacrées* de Londres et d'Amsterdam, et quelques autres ouvrages, tel que le *Traité des mandragores*, contre lequel Bochart a écrit. Il était savant dans la langue hébraïque.

COECKING (L.-F.-G. de), poète allemand, de l'école de Wieland, naquit en 1748 dans le pays d'Halberstadt, et mourut le 16 février 1828. Il débuta dans la poésie par la publication de l'*Almanach des Muses*, avec la collaboration de Woss. Les *Chants de deux amants* attirèrent sur lui l'attention publique, et le placèrent au premier rang des poètes lyriques. Non content de ses succès, Coecking s'essaya dans l'épître didactique et dans l'épigramme, toujours avec le même bonheur. On a de lui, entre les ou-

vrages déjà mentionnés : *Plan d'une institution de jeunes demoiselles*, Framfort, 1783, in-8 ; *Recueil de Fables*, Eberd., 1780-1782, 3 parties in-8 ; *Nouveaux Recueil*, en 4 parties, 1821, grand in-8 ; *Essai satirique* en prose, 1784, in-8 ; *Charades et Logogripes*, 1817, in-8 ; des *Vies*.

COEFFETEAU (Nicolas), né à Saint-Calais dans le Maine, en 1574, dominicain en 1588, s'éleva par son mérite aux premières charges de son Ordre, et mourut en 1623, nommé à l'évêché de Marseille par Louis XIII. Quoiqu'il n'eût alors que 49 ans, la goutte, à laquelle il était fort sujet, l'avait rendu très-infirmes. Il avait été fait, quelque temps auparavant, évêque de Dardanie, *in partibus*, avec la qualité d'administrateur et suffragant du diocèse de Metz. Son éloquence parut avec éclat dans ses sermons et ses livres, écrits très-purement pour le temps auquel il vivait. Les principaux sont des *Réponses* au roi de la Grande-Bretagne, à Duplessis-Mornay et à Marc-Antoine de Dominis. Henri IV l'avait choisi pour écrire contre le premier, et Grégoire XV pour répondre au second. La controverse y est traitée avec dignité, noblesse, et non avec cet emportement de quelques théologiens de son temps ; *Histoire romaine depuis Auguste jusqu'à Constantin*, in-fol., Paris, 1647 ; ouvrage qui, quoique inexact, était lui encore avec plaisir, avant les derniers livres publiés sur cette matière ; une *Traduction de Florus*, qui eut beau coup de succès, mais dont on ne fait plus aucun usage.

COEHORN (prononcez CooMORN) ou COMORN (Memnon), le *Vauban des Hollandais*, naquit en 1632. Son génie pour la guerre et pour les fortifications se développa de bonne heure. Ingénieur et lieutenant-général au service des Etats-Généraux, il fortifia et défendit la plupart de leurs places. « Ce fut un beau spectacle, dit le président Hénault, de voir en 1692, au siège de Namur, Vauban assiéger le fort Coehorn, défendu par Coehorn lui-même. Il ne se rendit qu'après avoir reçu une blessure jugée mortelle, et qui ne le fut pourtant pas. » En 1703, l'électeur de Cologne, Joseph-Clément, ayant embrasé le parti de la France et reçu garnison française dans Bonn, Coehorn fit un feu si vif et si terrible sur cette place, que le commandant se rendit trois jours après. Ce grand homme mourut à La Haye en 1704, laissant aux Hollandais plusieurs places fortifiées par ses soins. Berg-op-Zoom, qu'il disait son chef-d'œuvre, fut pris en 1747 par le

maréchal de Lowendal, malgré les belles fortifications qui la faisaient regarder comme imprenable ; mais on sait que de secrètes intelligences et des circonstances délicates facilitèrent cette conquête. On a de Coehorn, en flamand, une *Nouvelle manière de fortifier les places*, Leuwarde, 1772, in-fol. Elle a été traduite en français sous ce titre : *Nouvelle fortification, tant pour un terrain bas et humide que sec et élevé, etc.* La Haye, 1706, 11 et 13.

COELLEN (Daniel-Génes-Conrad de), docteur et professeur de théologie, né à Oerthinghausen, dans la principauté de Lippe-Deimohl, en 1788, mort à Breslau le 14 février 1833, appartenait à l'école des théologiens rationalistes, mais modérés, et fut un des plus ardents partisans de la réunion des églises évangéliques. Son ouvrage intitulé : *De Joëlis propheta atate*, parut en 1810 ; puis il publia plusieurs écrits dogmatiques et de polémique. En 1818 parut son *Spicilegium observationum in Zephania vaticinia*, Breslau, in-4. Il donna ensuite divers *Mémoires* répandus dans les collections suivantes. *Ses Confessionum Melanchthonis et Zwinglii augustanarum capita graviora*, Breslau, in-4, datent de 1830.

COELLO (Alonzo-Sanchez), célèbre peintre portugais, né en 1516, mort en 1590. Il étudia d'abord son art à Rome, sous Raphaël ; il mérita le surnom de *Titian portugais*. Ses meilleurs ouvrages sont des *Portraits de Saints* à l'Escurial. On remarque surtout celui de saint Ignace ; il y a aussi son *Saint Sébastien* que l'on conserve dans l'église de Saint-Jérôme à Madrid. — Il y a eu un autre peintre distingué, du même nom, de la même famille et du prénom de Claude, mort en 1603 ; on loue surtout son tableau de *Charles II agonisant, et entouré des principaux seigneurs de sa cour*. Il est dans la grande sacristie de l'Escurial.

COETLOGON (Alain-Emmanuel), né en 1646, d'une famille illustre de Bretagne, passa du service de terre à celui de mer en 1670. Il se trouva à onze batailles navales, entre autres aux combats de Bantry en Irlande, en 1688, de la Hogue en 1692, et de Velez-Malaga en 1704. Louis XV, pour récompenser ses services, le fit chevalier de ses ordres en 1724, et honora sa vieillesse du bâton de maréchal de France peu de jours avant sa mort. Il finit sa carrière le 7 juin 1730, âgé de 83 ans 6 mois, ayant toujours vécu dans le célibat.

COETLOGON (Charles-Edouard de), né en Angleterre, était fils d'un médecin

francais connu par une *Histoire des arts et des sciences*. Il s'était acquis une grande réputation populaire par ses prédications, et il est mort le 16 septembre 1820. Ses principaux ouvrages sont : *Réflexions sur la mort de Louis XVI* ; *Mélanges théologiques*, 6 vol. in-8 ; *Esquisses de la vie et du caractère de Moïse*, in-8 ; *Le Temple de la vérité*, 3 vol. in-8 ; le grand nombre de *Sermons*, *Discours* et *Oraisons funèbres*.

COETLOSQUET (Charles-Yves-César-Cyr, comte du), né à Morlaix en 1783, entra fort jeune au service, se distingua en Italie, à Austerlitz, à Iéna, en Espagne, à Essling et dans la campagne de Russie. Il obtint, en 1813, le commandement du huitième hussard, devint général de brigade dans la même année et assista à la bataille de Montereau. Chargé, pendant la première Restauration, du commandement du département de la Nièvre, il fit, lors du retour de Napoléon, quelques tentatives en faveur de l'autorité royale, et resta sans emploi pendant les Cent-Jours. Aussitôt après la seconde Restauration, il fut chargé d'une mission dans l'Ouest, se rendit ensuite à Bordeaux, auprès du général Clausel, et fut nommé aide-major-général de la garde royale. Elevé en 1821 au grade de lieutenant-général, il fut appelé à la direction du personnel du ministère de la guerre. Il était conseiller-d'Etat lors de la révolution de 1830, après laquelle il se retira des affaires. Il est mort en 1836.

COEUR (Jacques), natif de Bourges, quoique fils d'un marchand, se poussa à la cour de Charles VII, et devint son argentier, c'est-à-dire trésorier de l'épargne. Il servit aussi bien le roi dans les finances, que les Dunois, les La Hire et les Saintrailles par les armes. Il lui prêta 200,000 écus d'or, pour entreprendre la conquête de la Normandie, qu'il n'aurait jamais reprise sans lui. Son commerce s'étendait dans toutes les parties du monde, en Orient avec les Turcs et les Perses, en Afrique avec les Sarrasins. Des vaisseaux, des galères, 300 facteurs répandus en divers lieux, le rendirent le plus riche particulier de l'Europe. Charles le mit en 1448 au nombre des ambassadeurs envoyés à Lausanne, pour finir le schisme de Félix V. Ses ennemis et ses envieux profitèrent de cette absence pour le perdre. Le roi, oubliant ses services, l'abandonna à l'avidité des courtisans qui partagèrent ses dépouilles. On le mit en prison ; le Parlement lui fit son procès, et le condamna à l'amende honorable et à payer 100,000 écus. On l'accusa de concussion. On osa même lui attri-

buer la mort d'Agnès Sorel, qu'on croyait morte du poison ; mais on ne put rien prouver contre lui, sinon qu'il avait fait rendre à un Turc un esclave chrétien, qui avait quitté son maître, et qu'il avait fait vendre des armes au soudan d'Egypte. Jacques Cœur trouva dans ses commis une droiture et une générosité qui le dédommagèrent des chagrins qu'il essayait. Ils se cotisèrent presque tous pour l'aider dans sa disgrâce. Un d'entre eux, nommé Jean de Village, qui avait épousé sa nièce, Penleva du convent des cordeliers de Beaucaire, où il avait été transporté de Poitiers, et lui facilita le moyen de se sauver à Rome. Le pape Calixte III lui ayant donné le commandement d'une partie de la flotte qu'il avait armée contre les Turcs, il mourut en arrivant à l'île de Chio en 1456. Ce que l'on a dit de sa nouvelle fortune, de son voyage dans l'île de Chypre, de son second mariage, des filles qu'il en eut, est une fable sans aucun fondement. Bonami, de l'académie des inscriptions et belles-lettres, l'a démontré dans un Mémoire lu dans les assemblées de cette compagnie. L'auteur de l'*Essai sur l'histoire générale* n'a pas eu apparemment connaissance de cette dissertation, ou n'en a pas voulu profiter, puisqu'il dit que Jacques Cœur alla continuer son commerce en Chypre. Une partie des biens de cet illustre négociant fut rendue à ses enfants, en considération des services de leur père. Un d'eux, Jean Cœur, fut archevêque de Bourges, se fit estimer par son mérite, et mourut en 1483.

COFFIN (Charles) naquit à Buzancy dans le diocèse de Reims, en 1676. C'est à Paris qu'il vint achever ses études, commencées à Beauvais. Des productions en vers et en prose, où l'on remarquait la latinité du siècle d'Auguste, des *Poèmes* sur les événements publics, des *Discours* sur des circonstances qui lui étaient personnelles, un talent singulier pour former la jeunesse, le firent choisir pour être principal du collège de Beauvais en 1713. Il sortit de cette école une foule de sujets, dignes du directeur de leurs études, par leur piété et leurs connaissances. En 1718, l'Université de Paris l'élut recteur, et son rectorat fut illustré par l'établissement de l'instruction gratuite : événement auquel il eut beaucoup de part, et qu'il célébra par un très-beau *Mandement*. Cet homme, également chier à la religion et à la littérature, fut enlevé à l'une et à l'autre en 1749. Il s'était occupé, dans les dernières années de sa vie, de la révision de l'*Anti-Lucrèce* du cardinal de Polignac. C'est un des derniers

services qu'il ait rendus aux lettres, en servant la religion. « Poète sans caprice, » dit l'auteur de son *Eloge*, « ayant sans ostentation, sérieux par réflexion, gai par caractère, et d'une humeur douce; » toujours le même au milieu des occupations les plus variées, et dans les circonstances les plus épineuses, il réalisait le Sage des stoïciens, ou plutôt c'était un sage formé par le christianisme, guidé par une piété d'autant plus solide, qu'elle était plus éclairée. » Il est principalement connu par les *Hymnes* qu'il composa pour le Bréviaire de Paris, adoptées depuis dans tous les Bréviaires nouveaux. Une heureuse application des grandes images et des endroits les plus sublimes de l'Écriture; une simplicité et une onction, admirables; une latinité pure et délicate, leur donneront toujours un des premiers rangs parmi les ouvrages de ce genre. Si Santeuil s'est distingué par la verve et la poésie, Coffinhal a eu cette simplicité majestueuse, qui doit être le caractère de ces sortes de productions. On a publié en 1755 un *Recueil* complet de ses *Œuvres*, en 2 vol. in-12: le 1^{er} volume contient des *Harangues* latines aussi bien écrites que bien pensées, parmi lesquelles on distingue son *Discours* sur les belles-lettres, dont il montre les dangers et les avantages; sa *Harangue* sur l'utilité de l'histoire, et son *Oraison funèbre* du duc de Bourgogne, père de Louis XV. Le 2^e vol. renferme ses *Poésies*. On y remarque une *Ode* sur le vin de Champagne, digne d'Ovide et de Catulle par la délicatesse et la facilité, et bien préférable aux productions de ces auteurs sensuels et mous, par la sagesse et la décence.

COFFINHAL DU BAIL (Jean-Baptiste), médecin, né à Aurillac en 1746, embrassa la cause de la révolution avec une sorte de fureur, et fut président du tribunal révolutionnaire de Paris. Non content de condamner à mort presque tous les infortunés qui lui étaient présentés, il les accablait de froides et cruelles plaisanteries. Cet être féroce fut dénoncé après le 9 thermidor comme complice de Fouquier-Tainville et de Robespierre, et eut la tête tranchée le 29 juillet 1794, sur le même échafaud où il avait fait conduire tant de victimes innocentes.

COFFINHAL (Du Noyer), frère du précédent, né aussi à Aurillac, était avocat au conseil, lorsque la révolution éclata; il en adopta les principes, mais avec modération. Lors de la création du tribunal de cassation, il en fut nommé l'un des membres, et fit partie du tribunal qui

condamna Faheuf et ses complices en 1797. Devenu, sous l'empire, baron et maître des requêtes au conseil d'État, il fut chargé de missions importantes, et obtint de changer son nom de Coffinhal, déshonoré par son frère, contre celui de Du Noyer. La Restauration lui conserva sa place et son titre, et il l'a servi avec autant de zèle et de dévouement que le gouvernement impérial. Il est mort en 1832.

COGAN (Thomas), né en 1736 à Rowel dans le Northamptonshire, embrassa d'abord l'état ecclésiastique, et fut chargé de la direction de la congrégation presbytérienne à Amsterdam, où il se livra à la médecine. Il revint ensuite à Londres, et fonda, avec le docteur Hawes, la *Société royale d'humanité*. Il est mort le 2 février 1818, et a publié: *Traité philosophique sur les passions*, 1800, in-8; *Traité de morale sur les passions*, 1807, 2 vol. in-8; *Recherches théologiques sur l'excellence caractéristique du christianisme*, 1812, 5 vol. in-8; *Lettres sur la doctrine de la dépravation héréditaire*; et quelques autres ouvrages de médecine.

COGER (François-Marie), professeur de rhétorique au collège Mazarin et ancien recteur de l'Université, né à Paris en 1723, a fait plusieurs *Poèmes* latins qui ont été accueillis par les amateurs de cet ancien idiôme, à cause de la pureté du style; mais non par les vrais poètes, parce que ces pièces manquent de verve. Ce qui l'a fait le plus connaître, c'est la *Critique de l'Eloge de Monseigneur le Dauphin*, par M. Thomas, 1766, in-8; et celle du *Bélisaire*, par Marmontel, 1767. Le bon goût et les vrais principes littéraires et religieux y brillent; Voltaire, qui n'est pas ménagé dans la dernière, s'en est vengé, à son ordinaire, par des sarcasmes. Il n'appela plus l'habile critique, que *Coge pecus*. Le professeur n'opposa au torrent d'injures vomies contre lui par ce philosophe atrabilaire, que la modération et le mépris, et se contenta de proposer pour le prix de l'Université cette vérité si aisée à démontrer par des principes et par des faits qui n'éclatent que trop: « La philosophie de nos jours n'est pas moins ennemie des rois que de la religion. » Cogér mourut le 18 mai 1780, emportant les regrets de ceux dont il avait secondé les bonnes dispositions à l'étude par ses libéralités, et qui n'auraient pu les réaliser sans ce secours, par le défaut de fortune.

COHEN (Anne-Jean-Philippe-Louis), né en 1781, à Amersfoort, mort à Paris, le 16 août 1848, conservateur de la bibliothèque de Sainte-Geneviève, ne

essa de consacrer à l'étude tous les loisirs que lui laissaient ses fonctions. Outre des *Traductions du Théâtre hollandais*, de la *Symbolique populaire*, de Bugmann; de la *Patrologie de Moser*; du *Tableau des institutions et des mœurs au moyen-âge*, par Frédéric Hurter; et de l'*Histoire des institutions d'éducation ecclésiastique*, d'Aug. Theiner, on a de lui: *Voyage à Erménoville*, poème, Paris, 1813, in-18; *Jacqueline de Bavière*, Dauphine de France, 1821, 4 vol. in-12; *Herménie de Cioray*, ou l'*Ermite de la Forêt*, 1823, 4 vol. in-12; *Précis historique sur Pie VII*, 1823, in-8; *Histoire de Pierre Terrail*, dit le *chevalier Bayard*, 1825, 2^e édit. 1826, in-12; *Collection des meilleures dissertations relatives à l'Histoire de France*, 1826, et ann. suiv., 18 vol. in-8 (avec Salgues et Lebu); *Réflexions historiques et philosophiques sur les révolutions dans les bases fondamentales de la constitution des Etats*, Paris, 1846, in-8. Pendant les dernières années de sa vie, il s'occupait d'une *Histoire des Pays-Bas* qu'il n'a point terminée.

COHORN. (Voy. COEHORN).

COIGNY (François de FRANQUETOT, duc de), maréchal de France, chevalier des ordres du roi et de la Toison d'or, naquit au château de Franquetot en Basse-Normandie, l'an 1670, et mourut en 1759. Il servit l'Etat avec distinction, gagna la bataille de Parme sur les impériaux le 29 juin 1734, et celle de Guastalla, à laquelle le roi de Sardaigne se trouva, le 19 septembre suivant. On a imprimé la *Relation* de cette campagne, Metz, 1734, in-4, et celle qu'il fit en Allemagne en 1743, Amsterdam, 1761, 3 vol. in-12.

COINET (Charles), né en 1775, fit ses études médicales à Edimbourg, et vint ensuite se fixer à Genève, où il eut bientôt une nombreuse clientèle. En 1809, il devint médecin interne de l'hôpital, puis des prisons, et fit preuve dans l'exercice de ces fonctions du plus grand dévouement. Il s'était retiré à Nice pour y jouir d'un climat plus doux, lorsqu'il y est mort au commencement de 1834, à l'âge de 59 ans. Outre les articles de médecine qu'il a insérés dans la *Bibliothèque universelle*, il a publié un *Mémoire sur la découverte d'un nouveau remède contre le goitre*. Une expérience de douze années ayant confirmé l'application du remède indiqué, l'Académie des sciences a décerné à Coinet, en 1832, le grand prix de 3,000 francs.

COINTE (Charles Le), né à Troyes en 1611, entra fort jeune dans la congrégation de l'Oratoire, où il fut reçu par le

cardinal de Bérulle. Servien, plénipotentiaire à Munster ayant demandé un Père de l'Oratoire pour aumônier, Le Cointe le suivit, travailla avec lui aux préliminaires de la paix, et fournit les Mémoires nécessaires pour le traité. Colbert lui fit accorder une pension de 1,200 livres en 1659, et, trois ans après, une autre de 500. Ce fut alors qu'il commença à publier à Paris son grand ouvrage intitulé: *Annales ecclésiastiques Francorum*, Paris, 8 vol. in-folio, qui commencent à l'an 417, époque à laquelle le Père Le Cointe fixe le commencement du règne de Pharamond, et finissent à l'an 845. C'est une compilation sans ornements, mais d'un travail immense, et pleine de recherches singulières, faites avec beaucoup de discernement et de sagacité. Sa chronologie est souvent différente de celle des autres historiens; mais quand il s'éloigne d'eux, il dit ordinairement ses raisons. Le 1^{er} vol. parut en 1667, et le dernier en 1679. Le Cointe mourut à Paris en 1681, à 70 ans, aussi estimé pour ses lumières que pour son caractère. Alexandre VII, qui l'avait connu à Munster, l'honorait souvent de ses lettres.

COINY (Jacques-Joseph), graveur, né à Versailles en 1761, mort à Paris le 23 mai 1809, à l'instant où son talent allait le faire jouir d'une grande réputation. Il a gravé conjointement avec Simon une suite d'estampes estimées pour les *Fables de La Fontaine*, d'après les dessins de Vivier. On a encore de lui une très-grande planche représentant la *Bataille de Marengo*, et plusieurs estampes pour les belles éditions in-fol. de *Racine* et de l'*Horace* de Didot.

COISLIN (Henri-Charles du Camboust, duc de), évêque de Metz, né en 1664, mort en 1732, avait des vertus et des lumières. Sa ville épiscopale lui doit des casernes et un séminaire. Il légua à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés la fameuse bibliothèque du chancelier Séguier, dont il avait hérité. Le Père Montfaucon a publié le *Catalogue des manuscrits grecs* de cette collection, en 1715, in-fol. Le *Rituel* que ce prélat fit imprimer en 1713, in-4, rempli d'instructions utiles, fut fort applaudi, on peut même dire trop; car cet excès d'éloges, surtout de la part de certaines personnes, parut donner des inquiétudes à ceux qui soupçonnent toujours quelques vues dans l'exagération. Son *Mandement* pour l'acceptation de la bulle *Unigenitus* fit du bruit. Le Pape se plaignit des distinctions de sens qu'il donna aux cent et une propositions condamnées, et censura le *Man-*

dement comme propre à conduire au schisme et à l'erreur ; le conseil du roi de France le supprima par arrêt du 5 juillet 1744, comme injurieux à Sa Sainteté et aux prélats de l'assemblée du clergé.

COLANGELO (François), évêque de Castellamare, né à Naples le 25 novembre 1769, entra d'abord dans un couvent de chanoines réguliers de Saint-Pierre-de-l'Autel, puis en 1783, dans la congrégation de l'Oratoire. Appelé à l'évêché de Sara, en 1815, par le roi Ferdinand, Colangelo le refusa, et lorsque, le 2 juillet 1820, il eut été nommé au siège de Castellamare, il ne consentit à l'accepter que parce que le Souverain-Pontife lui fit notifier que telles étaient ses intentions. Préconisé à Rome le 27 juin 1821, il fut sacré le surlendemain par le cardinal Paeca ; il avait été dispensé des examens auxquels les évêques d'Italie sont soumis. On l'adjoignit immédiatement à la commission d'exécution du concordat. En 1824, Colangelo a été nommé président de l'instruction publique, et en 1833 membre de la commission administrative de l'imprimerie royale. Il est mort à Naples le 15 janvier 1836, à la suite d'une courte maladie. Ce prélat avait de grandes connaissances ; il était également versé dans les sciences ecclésiastiques et dans la littérature. Il avait étudié d'une manière spéciale l'histoire littéraire des quinzième et seizième siècles dans le royaume de Naples. Sa résidence au couvent des hiéronimites était devenue le rendez-vous des hommes les plus distingués. On a de lui : *l'Homélie de saint Jean Chrysostôme, que le Christ est Dieu*, traduit du grec, avec des notes ; *Apologie de la religion chrétienne ; la Liberté irréligieuse dépenser ; les Vies de Jean-Baptiste della Porta, de Sannazar, de Pontano, d'Antoine Baccadelli, dit le Panormitain ; des Opuscules scientifiques ; Recueil d'ouvrages appartenant à l'histoire littéraire*, 2 vol. ; *Histoire des philosophes et mathématiciens napolitains*, 3 vol. ; *Galilée proposé pour guide à la jeunesse*, 2 vol. : l'auteur établit dans cet ouvrage l'orthodoxie de Galilée, la sincérité de sa foi et ses sentiments religieux. Colangelo réunissait au savoir la pureté du goût et la sagesse des doctrines.

COLARDEAU, ou COLLARDEAU (Julien), procureur du roi à Fontenai-le-Comte, sa patrie, né vers 1590, mourut le 20 mars 1669. Il sut allier les amusements de la poésie à l'étude sèche des lois. On a de lui : *Larvina, satyricon in chorum lascivius et personata tripudia*, Paris, 1629, in-12. Les vers de cette pièce

se ressentent du style obscur d'Apulée que l'auteur a affecté d'imiter ; mais l'objet fait honneur à son zèle pour les bonnes mœurs ; *Les tableaux des victoires de Louis XIII ; Description du château de Richelieu*. Ces deux poèmes en vers français annoncent du talent dans l'auteur. Il y a de l'aisance dans ses vers et de la force dans ses descriptions. Ces ouvrages sont peu connus.

COLARDEAU (Charles-Pierre), poète français, né à Jonville dans l'Orléanais en 1732, cultiva, dès l'enfance, les muses françaises. Il débuta, en 1758, par la traduction en vers de *l'Épître d'Ésope à Abailard* par Pope. L'original est plein de feu, et la copie réunit la chaleur du sentiment à celle de l'expression et des images ; mais l'on comprend que dans ces sortes de productions, non seulement les mœurs et la sagesse trouvent peu à gagner, mais que la littérature même ne s'en enrichit pas, parce qu'elles ne sont pas de nature à servir de modèles à des écrivains solides, ni pour sujet, ni pour l'exécution. Ses tragédies *d'Astarbée* et de *Caliste* eurent moins de succès. *L'Épître à M. Duhamel*, le *Temple de Gnide*, mis en vers ; les *Hommes de Prométhée*, et la comédie des *Perfidés à la mode*, qui parurent depuis, sont généralement versifiées d'une manière douce et harmonieuse ; mais la vraie philosophie découvre d'une manière non équivoque cette tournure d'esprit, cette mollesse de style, ce rétrécissement de pensée qui annoncent la décadence des lettres, et la fin des grands ouvrages. L'Académie française le nomma à une de ses places au commencement de 1777, mais la mort l'enleva à la fleur de son âge, le 7 avril de la même année, avant d'y prononcer son discours de réception. Ses *Œuvres* ont été recueillies en 2 volumes in-8, Paris, 1779.

COLBERT (Jean-Baptiste), marquis de SEIGNELAY, né à Reims en 1619, avint un oncle secrétaire du roi et négociant à Troyes, qui le plaça chez Mascranni Cénami, banquiers du cardinal Mazarin. Ce ministre connut ses talents et lui confia ses affaires. Prêt à mourir, il le choisit pour être un de ses exécuteurs testamentaires. On doit compter parmi les services que ce cardinal rendit à la France, celui d'avoir tellement préparé la confiance du roi pour Colbert, dit le puissant Hénault, qu'elle se trouva toute établie, quand il mourut. Il le recommanda comme un homme d'une application infatigable, d'une fidélité à toute épreuve, et d'une capacité supérieure dans les affaires. Colbert succéda à For-

quet dans la charge de contrôleur-général en 1661. Il eut beaucoup de part à la disgrâce de ce ministre. Tout le monde connaît le sonnet injurieux que le poète Hénault lança contre Colbert ; et sa réponse à ceux auxquels il demanda si le roi y était offensé ? Non, dirent-ils. — Je ne le suis donc pas. Le nouveau ministre des finances rétablit bientôt l'ordre que son prédécesseur avait troublé, et ne cessa de travailler à la gloire du roi et à la grandeur de l'Etat. Le beau siècle de Louis XIV commença à éclore. On accorda des gratifications aux savants de la France et aux savants étrangers. Les lettres dont le ministre accompagnait ces grâces étaient encore plus flatteuses que les présents mêmes. « Quoique le roi ne soit pas votre souverain (écrivait-il à Isaac Vossius), il veut néanmoins être votre bienfaiteur. Recevez cette lettre de change, comme une marque de son estime et un gage de sa protection. » Le roi, connaissant par lui-même le mérite de Colbert, le fit surintendant des bâtiments en 1664. Tous les arts qui ont quelque rapport aux bâtiments semblèrent alors revivre. La France vit des chefs-d'œuvre de peinture, de sculpture, d'architecture : la façade du Louvre, la galerie de la colonnade, les écuries de Versailles, l'observatoire de Paris, etc. De nouvelles sociétés de gens de lettres et d'artistes furent formées par ses soins. L'académie des inscriptions prit naissance dans sa maison même en 1663. Celle des sciences fut érigée trois ans après, et celle d'architecture en 1671. Les compagnies qui avaient été fondées longtemps auparavant, comme l'Académie française, et celles de peinture et de sculpture, se ressentirent de la protection que le nouveau Mécène accordait à tous les arts. Non content d'avoir rétabli les finances, et d'avoir encouragé tous les genres de mérite, il porta ses vues sur la justice, sur la police, sur le commerce, sur la marine. Un conseil, formé pour discuter toutes ces matières, donna ces réglemens et ces belles ordonnances, qui sont encore aujourd'hui le fondement de notre gouvernement. Le commerce, que la France n'avait exercé jusqu'alors qu'imparfaitement, fut généralement cultivé. Il se forma trois compagnies : l'une pour les Indes orientales, l'autre pour les Indes occidentales, et la troisième pour les côtes d'Afrique ; toutes ces compagnies furent encouragées et récompensées. Le conseil de commerce fut établi. Le canal de Languedoc, entrepris pour la communication des deux mers (voyez Riquet), transporta jusque

dans le cœur de la France les denrées et les marchandises de toutes les parties du monde. Un grand nombre de vaisseaux et galères furent construits en peu de temps. Des arsenaux bâtis à Marseille, à Toulon, à Brest, à Rochefort, renfermèrent tout ce qui était nécessaire à l'armement et à l'équipement de plusieurs flottes. Les draps fins, les étoffes de soie, les glaces de miroir, le fer-blanc, l'acier, la belle fatence, le cuir maroquiné, que les étrangers nous vendaient très-chèrement, furent enfin fabriqués dans le royaume. Chaque année de son ministère fut marquée par l'établissement de quelque manufacture. On compta, en 1669, quarante-quatre mille deux cents métiers en laine dans le royaume. En entrant dans les finances, il fit remettre trois millions de tailles, et tout ce qui était dû d'impôts depuis 1647 jusqu'en 1656. Telles étaient les occupations continuelles de ce digne ministre, lorsqu'il mourut en 1683, à 64 ans et 6 jours, consumé dit un historien, des chagrins que lui donnait Louvois, en le forçant à ruiner, par des vexations, le peuple qu'il avait enrichi par le commerce ; seul martyr que le bien public ait eu, seul ministre des finances qui soit mort dans son emploi. Il ne fut que huit jours malade. Le roi lui écrivit une lettre, telle que le méritait un homme qui, en créant le commerce et en animant tous les artistes, avait donné cent millions de rente à sa patrie. Le mourant la mit sous son chevet sans l'ouvrir, disant qu'on était peu sensible à ces attentions, quand on était prêt à rendre compte au Roi des rois. Il répondit à Mme Colbert : « Vous ne me laisserez donc pas même le temps de mourir ? » Au milieu des occupations du ministère, il trouvait le temps de lire chaque jour quelques chapitres de l'Ecriture-Sainte, et de réciter le Bréviaire. Il en fit imprimer un pour son usage et celui de sa maison, Paris, 1679, in-8, qui est peu commun. « Ce ministre, qui doit être l'objet de la reconnaissance éternelle de la France, dit l'auteur de la *Décadence des lettres et des mœurs*, plus loué, plus admiré qu'imité, auquel des enthousiastes ont rendu un culte hypocrite, pour se faire égalier à lui par la multitude prévenue et toujours trompée, et dont d'autres enthousiastes conduits par la folie, et détracteurs de ce grand homme, ont détruit les heureux travaux : ce fondateur de la richesse du royaume, par ses utiles et nombreux établissemens, par les tributs qu'il a tirés de toutes les parties du monde, en joi-

« gnant les deux mers, en protégeant le commerce, en rendant la marine redoutable, Colbert animait tous les arts et tous les artistes. Mécène de tous les savants français et étrangers indistinctement, il répandait sur eux les dons de la munificence royale, et la grâce dont il les accompagnait, en rehaussait encore le prix. » Cependant comme rien n'est parfait dans les choses humaines, et que le mal germe dans le bien même, on a cru que le brillant essor donné par Colbert aux lettres, au commerce et aux arts, avait fait négliger les travaux simples et utiles; que l'agriculture en a souffert; que les campagnes se sont dépeuplées par l'agrandissement des villes, où le luxe et le goût des lettres ont fait refluer une multitude immense de propriétaires habitués au paisible séjour des champs; que les mœurs publiques en ont reçu un grand échec, et que l'esprit raisonneur, qui marche toujours à la suite des sciences et des lettres, a préparé la révolution, qui, un siècle après, a fait du plus beau royaume un amas de ruines. Mais il est certain que cette catastrophe tient encore à d'autres causes qu'on ne doit point chercher dans le ministère de Colbert. Sa *Vie*, imprimée à Cologne en 1695, in-12, est un libelle plein d'injures et de faussetés; on en trouve une assez bonne dans le tome V des *Hommes illustres de France*, par d'Auvigni. (Voyez l'art. COURTILZ.)

COLBERT (Jean-Baptiste), marquis de Seignelay, et fils aîné du grand Colbert, naquit à Paris en 1651. Il marcha sur les traces de son père, fut ministre et secrétaire d'Etat, acheva d'élever la marine et le commerce au plus haut degré de splendeur, protégea les arts et les sciences, et mourut le 3 novembre 1690, à 39 ans.

COLBERT (Jacques-Nicolas), frère du précédent, docteur de la maison et société de Sorbonne, abbé du Bec, et archevêque de Rouen, mourut à Paris en 1707, à 53 ans. Son zèle, sa charité, sa science, le mettent au rang des plus illustres évêques du règne de Louis XIV.

COLBERT (Charles), marquis de Croissy, ministre et secrétaire d'Etat, fut chargé par Louis XIV de plusieurs ambassades et négociations importantes, dont il s'acquitta avec succès. Il mourut en 1699, à 67 ans, emportant les regrets des bons citoyens.

COLBERT (Jean-Baptiste), marquis de Torcy, naquit en 1665. Il remplit avec beaucoup de distinction différents postes éminents, et mourut à Paris en 1746, honoraire de l'académie des sciences.

Il avait épousé une fille du ministre d'Etat, Arnauld de Pomponne, dont il eut plusieurs enfants. On a publié, dix ans après sa mort, en 1756, ses *Mémoires pour servir à l'histoire des négociations, depuis le traité de Ryswick, jusqu'à la paix d'Utrecht*, 3 vol. in-12, divisée en quatre parties. La première est consacrée aux négociations pour la succession d'Espagne, la seconde aux négociations avec la Hollande, la troisième aux négociations pour la paix d'Utrecht. Ces *Mémoires* renferment des détails qui ne conviennent qu'à ceux qui veulent s'instruire à fond. Ils sont purement écrits, et on y reconnaît le goût de la cour de Louis XIV.

COLBERT (Edouard-François), comte de Maulevrier, frère du grand Colbert, ministre d'Etat et chevalier des ordres du roi, fut lieutenant-général de ses armées. Sa valeur éclata dans plusieurs occasions. Les qualités de son cœur et de son esprit lui méritèrent l'estime du roi. Il mourut en 1693.

COLBERT (Charles-Joachim), fils du marquis de Croissy, frère du grand Colbert, embrassa l'état ecclésiastique. Il n'était que bachelier, et il se préparait à sa licence, lorsque le pape Innocent XI mourut. Cet événement lui fit naître le désir d'aller à Rome; le cardinal Furstemberg le prit pour un de ses conclavistes. En partant de Rome après l'élection d'Alexandre VIII, il fut enlevé par un parti espagnol, blessé, conduit à Milan, et enfermé dans le château de cette ville. Il eut beaucoup à souffrir dans cette captivité, dont il profita pour apprendre la langue espagnole. Dès qu'il eut recouvré la liberté, il revint à Paris, entra en licence, et prit le bonnet de docteur. Nommé à l'évêché de Montpellier en 1697, il édifia le diocèse confié à ses soins, travailla à la conversion des hérétiques, et en ramena plusieurs à l'Eglise. Son opposition à la bulle *Unigenitus* produisit une infinité de lettres, de mandements, d'instructions pastorales, dont quelques-unes sont très-violentes et lui font peu d'honneur, comme celle qu'il donna contre le concile d'Embrun, où il dit que les évêques de presque toutes les nations catholiques sont les apologistes de propositions monstrueuses et abominables. Dans celle qui regarde les prétendus miracles opérés en faveur des appelants de la bulle *Unigenitus*, il se laisse aller à des expressions indécentes contre l'Eglise, son autorité et ses décisions. Il était très-ardent défenseur du fanatisme des convulsions, que les jansénistes plus modérés regardaient comme la honte de la secte, et

voyait dans les farces de Saint-Médard des miracles du premier ordre. En 1729, il adressa à Louis XV une lettre remplie d'invectives contre les évêques de France, parce qu'ils étaient soumis aux jugements de l'Eglise. C'est cette lettre qui est si vigoureusement réfutée au septième tome des *Actes du clergé*. « Nous souffrons, disent les évêques en s'adressant au roi, nous souffrons depuis longtemps, avec la plus vive douleur, tout ce que la licence et la mauvaise foi ont jusqu'ici fait entreprendre aux ennemis de la constitution *Unigenitus*, pour anéantir, s'il était possible, ce jugement de l'Eglise. Nous attendions que le temps et la réflexion pussent ramener ces esprits inquiets. Aux artifices, aux calomnies, aux invectives qu'ils n'ont cessé de mettre en œuvre contre nous, nous n'avons opposé qu'une modération dont nous n'éprouvons que trop l'inutilité et le préjudice. Mais pourrions-nous, Sire, ne pas nous élever contre une lettre téméraire et séditieuse, écrite à Votre Majesté par M. de MontPELLIER, dans laquelle ils s'efforcent de décrier ses adversaires et de les rendre suspects au roi; dans laquelle il prend des auteurs protestants les faits et les expressions les plus odieuses, pour détruire, dans l'esprit des peuples, le respect qu'ils doivent au chef de l'Eglise; et dans laquelle enfin il établit des principes capables de ruiner tous les fondements de notre foi. » Après avoir écrit contre les évêques, Colbert attaqua le Pape, et publia contre Clément XII une *lettre pastorale*, datée du 21 avril 1734. Las de s'agiter et d'agiter l'Eglise en faveur d'une secte inquiète et tracassière, il mourut en 1738, à 71 ans. Les ouvrages donnés sous son nom ont été recueillis en 3 vol. in-4, 1740. Son *Catéchisme* qui est, à bien des égards, un très-bon ouvrage (Voyez *POUJET*), et la plupart de ses *instructions pastorales*, ont été condamnés à Rome, et quelques-uns par l'autorité séculière.

COLDORÉ (Julien de FONTENAI, dit), ainsi appelé à cause de plusieurs chaînes d'or dont il était décoré et qu'il portait suspendues à son cou suivant l'usage du temps, était un graveur en pierres fines, tant en creux qu'en relief; il se fit un nom célèbre sur la fin du 16^e siècle, par la finesse et l'élégance de son travail. Ses portraits étaient aussi ressemblants que délicats. Henri IV le qualifia, dans ses lettres-patentes du 22 décembre 1608, du titre de son valet-de-chambre, et de son graveur en pierres fines.

COLERIDGE, né à Ottery-Saint-Mary, dans le Devonshire, en 1773, mort à Londres le 25 juillet 1834, fit ses études à Oxford, et n'avait pas encore quitté le collège qu'il était déjà connu par des *Poésies* pleines de verve et d'imagination. Outre des *Leçons sur Shakespeare* et la *Traduction du Walstein* de Schiller, on cite de Coleridge : la *Chute de Robespierre*, 1794, drame qui fut bien accueilli; *Conciones ad populum*, 1795, in-8; *Poèmes sur divers sujets*, 1796, in-8; le *Watchman*, 1796; *Tableau de la paix*, 1796; *Fragments de la solitude*, 1796, in-4; *L'Ami*, 1812, in-8; le *Remords*, tragédie, 1813, in-8.

COLETI (Nicolas), prêtre vénitien, né en 1680, appartenait à une famille que l'amour des lettres plutôt que celui du gain avait engagée dans la profession de libraire-imprimeur. Son oncle J.-D. Coleti avait eu le projet de donner une nouvelle édition corrigée et augmentée de l'*Italia sacra* de Ferdinand Ughelli, ouvrage rempli d'erreurs et d'omissions, et qui n'allait que jusqu'à l'an 1648. Nicolas Coleti acheva d'exécuter ce projet, et l'édition, qui avait été commencée en 1717, fut terminée en 1733. Elle est dédiée au pape Clément XI, et forme 10 vol. in-fol. Cependant, malgré le soin qu'il apporta à cette édition, l'ouvrage n'est pas encore exempt de fautes. Lorsqu'on parla à Venise de réimprimer, avec des additions et des corrections, la *Collection des conciles* du P. Labbe, Coleti s'en chargea, et les notes dont il a enrichi cet ouvrage sont infiniment précieuses. On a de lui en outre : *Series episcoporum cromonensium aucta*, Milan, 1749, in-4; une Histoire en latin de l'Eglise de Saint-Moïse, sous ce titre : *Monumenta Ecclesia veneta, Sancti Moïsis*, 1758, in-4. Il mourut en 1765. — **COLETI** (Jean-Dominique), de la même famille que le précédent, né en 1727, appartenait à la société des Jésuites. Il avait entrepris de continuer l'*Italia sacra*, à laquelle les savants de sa famille avaient déjà tant contribué; il travailla avec ardeur à l'exécution de ce projet jusqu'à l'an 1798, où il est mort. Son travail, qui aurait ajouté 10 vol. au 10 qui existent, est resté en manuscrit. Il a laissé pareillement inédites plusieurs *Dissertations* sur les monuments trouvés à Aquilée, Venise, Trévise, etc. Ce savant jésuite avait été au Mexique dans le dessein d'y écrire, sur les lieux, l'histoire de ce pays et des missions qui y avaient été faites; mais au moment où il allait travailler sur les nombreux matériaux qu'il avait rassemblés, Charles III ayant banni tous les Jésuites

de ses Etats, il fut obligé d'abandonner son projet et de retourner en Europe, où il publia *Dizionario geografico dell' America meridionale*, Venise, 1771, 2 vol. in-4. Cet ouvrage, d'après les renseignements les plus sûrs, est le plus utile que puisse consulter celui qui s'occupe de la géographie de l'Amérique.

COLETTI (Jean), né à Sarako, près de Janina, en Albanie, vers 1768, alla suivre les cours des Universités de Pise, de Milan, de Pavie et de Bologne, où il fut reçu docteur en médecine; et à son retour il fut nommé médecin de Mouktar-Pacha, fils du célèbre Ali-Pacha. Quand le cri de l'indépendance retentit, en 1821, dans la Morée, il souleva contre l'Aga turc les habitants de Sarako, courut à Missolonghi pour se concerter avec plusieurs chefs de la lutte commencée, rejoignit ensuite l'archevêque Germanos de Patras, qui, avec l'évêque de Modon, avait inauguré l'insurrection dans la presqu'île, fut un des quatre commissaires chargés, à l'assemblée d'Epidaure, de rédiger une constitution, devint chef du parti Rouméliote et Palikare, et eut une grande et salutaire influence sur la marche des événements. Les rénes du gouvernement étant passées aux mains de Capo d'Istria, Coletti, presque disgracié, ne figura plus dans les affaires. Après la mort de Capo d'Istria, nommé membre de la commission gouvernementale, il fit, mais en vain, tous ses efforts pour empêcher la guerre civile. Organisant alors une armée, il marcha à la tête des Rouméliotes réunis aux Hydriotes contre les partisans de Colocotroni et d'Augustin Capo d'Istria, et les défit successivement. Il contribua beaucoup à faire reconnaître Othon de Bavière, alors mineur, comme roi de la Grèce. Ministre sous la régence, il étouffa deux révoltes par son habileté et son énergie. A la majorité du roi, en 1835, il fut envoyé ambassadeur en France où il resta 8 ans. Rappelé dans sa patrie, lors de la révolution constitutionnelle, arrivée en 1843, Coletti alla prendre part aux travaux de l'assemblée constituante, et l'union de Metaxas, Maurocordato et Coletti, chefs des trois partis qui divisaient les Grecs, assura le triomphe des idées modérées dans le vote de la constitution. Mais cet accord ne fut pas de longue durée. Coletti, chargé par le roi d'organiser un ministère, en prit la présidence le 16 août 1844, et c'est surtout à dater de cette époque qu'il put se dévouer avec un légitime espoir à la régénération de la Grèce. Il eut à lutter, à la fois, contre l'opposition combinée de

Constantinople, de Londres et de Saint-Petersbourg, et souvent même contre les efforts contraires de son parti. Son énergie et sa constance lui valurent des succès. La Grèce jouit enfin d'une tranquillité et d'une prospérité qui lui étaient inconnues. Le commerce, l'agriculture, la marine marchande étaient en progrès, tout lui promettait la consolidation de son œuvre, lorsqu'il fut gravement atteint d'une maladie néphrétique, qui le mit au tombeau le 12 septembre 1847.

COLIGNI (Gaspard de), 1^r du nom, seigneur de Châtillon-sur-Loing, d'une ancienne maison de Bourgogne, est le premier de sa famille qui se soit établi en France, depuis que cette province fut réunie à la couronne. Il suivit Charles VIII à Naples, en 1494. Il commanda un petit corps à la bataille d'Aignadel en 1509; et un autre plus considérable à celle de Marignan en 1515. Son mariage, du moins autant que son mérite, contribua à l'avancer. Il avait épousé, vers la fin de 1514, Louise de Montmorency, veuve de Ferri de Mailli, baron de Conti, sœur aînée d'Anne duc de Montmorency, qui depuis devint connétable. Le crédit de son beau-frère qui était alors tout puissant, hâta la récompense qui lui était due; il fut fait maréchal en 1516, puis chevalier de l'ordre, et lieutenant de roi en Champagne et en Picardie. Henri VIII, roi d'Angleterre, s'étant engagé de rendre Tournay à la France en 1518, Coligni fut envoyé pour en prendre possession. Il mourut à Ax l'an 1522, en allant secourir Fontarabie.

COLIGNI (Odet de), cardinal de Châtillon, à 18 ans, archevêque de Toulouse à 19, et évêque de Beauvais à 20, né en 1515, fut le second fils de Gaspard. Son frère d'Andelot, qui avait déjà entraîné l'amiral dans le calvinisme, y précipita le cardinal. Le pape Pie IV le priva de la pourpre et de la dignité épiscopale, après l'avoir excommunié. Coligni, qui avait quitté l'habit de cardinal, qui se faisait appeler simplement comte de Beauvais, le reprit et se maria en soutane rouge. Condamné au concile de Trente, il ne fut pas plus fidèle à son souverain qu'il ne l'avait été à sa religion, ces deux infidélités allant toujours de pair; il prit les armes contre lui, se trouva à la bataille de St-Denis en 1568, et fut décrété de prise de corps. S'étant retiré en Angleterre, il y fut empoisonné en 1574, par un de ses domestiques qui, s'étant sauvé en France, fut pris à la Rochelle et puni de mort.

COLIGNI (Gaspard de), II^e du nom. frère du précédent, amiral de France

né en 1516 à Châtillon-sur-Loing. Il porta les armes dès sa plus tendre jeunesse. Il se signala sous François I^{er} à la bataille de Cérizoles, et sous Henri II, qui le fit colonel-général de l'infanterie française, et ensuite amiral de France en 1552. Il mérita ces faveurs par les belles actions qu'il fit à la bataille de Renti, par son zèle pour la discipline militaire, surtout par la défense de Saint-Quentin. L'amiral se jeta dans cette place, et fit des prodiges de valeur; mais la ville ayant été forcée, il resta prisonnier de guerre. Il a donné lui-même la relation de ce siège, sous le titre de *Mémoires de l'amiral de Coligni*, Paris, 1665, in-12; Grenoble, 1669. Après la mort de Henri II, il se mit à la tête des calvinistes, et forma un parti si puissant, qu'il faillit ruiner la religion catholique en France. « La cour, dit un historien, n'avait point d'ennemi plus redoutable. Condé était plus ambitieux, plus entreprenant, plus actif. Coligni était d'une humeur plus posée, plus mesurée, plus capable d'être chef d'un parti; à la vérité aussi malheureux à la guerre que Condé, mais réparant souvent par son habileté ce qu'il semblait irréparable, plus dangereux après une défaite, que ses ennemis après une victoire; orné d'ailleurs d'autant de vertus, que des temps si orageux et l'esprit de parti pouvaient le permettre. » Il comptait son sang pour rien. Ayant été blessé, et ses amis pleurant autour de lui, il leur dit avec un orgueil incroyable: « Le métier que nous faisons ne doit-il pas nous accoutumer à la mort comme à la vie? » La première bataille qui se donna entre les huguenots et les catholiques fut celle de Dreux en 1562. L'amiral combattit vaillamment, la perdit, et sauva l'armée. Le duc de Guise ayant été massacré par trahison, peu de temps après, au siège d'Orléans, on l'accusa d'avoir connivé à ce lâche assassinat; il le nia sous la foi du serment. Mais il fut très-fort compromis dans les interrogatoires que l'on fit à Poltrot, assassin de ce même duc de Guise. Sa justification qu'il publia sous le titre de *Réponses aux interrogatoires*, etc., 1563, in-8, ne fit que confirmer de plus en plus qu'il avait trempé dans cette conjuration, tant il se défendit mal. Les guerres civiles cessèrent pendant quelque temps, pour recommencer avec plus de fureur en 1567. Coligni et Condé donnèrent la bataille de St-Denis contre le comte de Montmorenci. Cette journée maladroite fut suivie de celle de Jarnac en 1569, fatale aux calvinistes. Condé ayant été tué à la bataille de Jarnac, Coligni

enf sur les bras tout le fardeau du parti. Il soutint seul cette cause malheureuse et fut vaincu encore à la journée de Montcontour dans le Poitou. Une paix avantageuse vint bientôt terminer en apparence ces sanglantes querelles, en 1571. Coligni parut à la cour, et fut accablé de caresses comme tous ceux de son parti. Charles IX, pour se l'attacher et l'empêcher de remuer dans la suite, lui fit donner cent mille francs de l'épargne, et lui rendit sa place au conseil. L'amiral venant un jour du Louvre, on lui tira un coup d'arquebuse d'une fenêtre dont il fut blessé dangereusement à la main droite et au bras gauche. Charles IX en témoigna une douleur extrême, fit rechercher les auteurs, et donna à Coligni le nom de père. Mais sur le bruit imaginé d'une conspiration, bruit faux peut-être, mais que les événements passés accréditaient, nullement par un dessein prémédité, comme l'ont écrit des auteurs mal instruits, le roi prit tout à coup une résolution violente, exécutée, comme on sait, la veille de Saint-Barthélemi 1572. (Voyez CHARLES IX.) Coligni fut compris dans ce massacre, percé de plusieurs coups, et jeté par la fenêtre dans la cour de sa maison. Son cadavre fut exposé pendant trois jours à la fureur du peuple, irrité des longues et cruelles guerres qu'il avait excitées dans le royaume, et enfin pendu par les pieds au gibet de Montfaucon. Montmorenci, son cousin, l'en fit tirer pour l'enterrer secrètement dans la chapelle du château de Chantilli. Un italien ayant coupé la tête de l'amiral pour la porter à Catherine de Médicis, cette princesse la fit embaumer et l'envoya à Rome. Coligni tenait un journal qui fut remis après sa mort entre les mains de Charles IX. Ce prince trouvait ce journal digne d'être imprimé; mais le maréchal de Retz le lui fit jeter au feu. Nous ne citerons point sa *Vie* par Gatiien de Courtitz, 1686, in-12; on en trouve une plus moderne dans les *Hommes illustres de France*; l'un et l'autre sont trop favorables à ce chef de parti, qu'on doit considérer comme un des grands fléaux qui aient ravagé la France. Il faut convenir cependant que les maux qu'il fit à sa patrie prenaient moins leur source dans son caractère personnel que dans celui de la secte, dont malheureusement il était devenu le chef; il demanda même à Charles IX la permission de mener une armée de huguenots en Flandre contre l'Espagne, pour les empêcher de troubler la France: ce que Charles, qui était en paix avec ses voisins, ne voulut pas permettre. « M. l'amiral, dit Brantôme à cette occa-

« sion, voloit bien le naturel de ses huguenots ; que s'il ne les occupoit et amusoit au-dehors, que pour le voir « ils recommenceroient à brouiller au-dedans, tant il les cognoissoit brouillous, remuans, frétillans et amateurs de la picorée. Je scay ce qu'il m'en diet une fois à la Roschelle, que je l'estois allé voir. » (Voyez CALVIN, MORNAY, SOLIMAN II, LOUIS XIII, LOUIS XIV.) Il n'en est pas moins vrai qu'il semblait approuver les horreurs exercées par des Adrets, que les protestants, tant soit peu chrétiens détestaient, et que, dans plus d'une occasion, il donna des preuves d'un fanatisme sanguinaire et féroce. Il ne faut pas le juger par ce qu'en dit M. Désormeaux dans son *Histoire de la maison de Bourbon*, ouvrage fait exprès pour justifier la conduite des protestants, et rendre odieuse celle des catholiques.

COLIGNI (François de), seigneur d'Andelot, quatrième fils de Gaspard de Coligni, 1^{er} du nom, naquit à Châtillon-sur-Loing en 1524. Il signala sa valeur dans les guerres civiles contre sa patrie, son roi et la religion de ses pères. Il fut colonel-général de l'infanterie dans l'armée des rebelles en 1551, par la démission de l'amiral son frère ; et mourut à Saintes en 1569, d'une fièvre contagieuse selon les uns, et du poison suivant d'autres.

COLIGNI (Gaspard de), III^e du nom, colonel-général de l'infanterie et maréchal de France, connu sous le nom de *maréchal de Châtillon*, né en 1584 de François de Coligni, amiral de Guienne, se signala en divers sièges et combats. Il gagna la bataille d'Avent, le 20 mai 1635, avec le maréchal de Brézé, et mourut en son château de Châtillon en 1646.

COLIGNI (Gaspard de), IV^e du nom, duc de Châtillon, fils du précédent, abjura l'hérésie en 1643, fut lieutenant-général, et mourut à Vincennes d'une blessure qu'il avait reçue à l'attaque de Charenton le 9 février 1649 à 39 ans. — Sa veuve Elisabeth-Angélique de Montmorency, sœur du duc de Luxembourg, fut une des personnes les plus agréables et les plus ingénieuses de la cour de Louis XIV. Elle épousa en 1663 le duc de Meckelbourg, et mourut à Paris en 1695, à 69 ans ; c'est elle dont il est question dans le roman satirique et calomnieux de Bussi-Rabutin. Elle avait eu du duc de Châtillon un fils posthume mort en 1657, et en qui finit la postérité masculine de cette famille illustre.

COLINES (Simon de), célèbre imprimeur français, épousa la veuve de Henri-Etienne, 1^{er} du nom, en 1521, se servit d'abord de ses caractères ; mais il en em-

ploja dans la suite de plus beaux. Il introduisit en France le caractère italique, que l'on préfère à celui d'Alde-Manuce qui en est l'inventeur. Comme il vécut longtemps, il eut le loisir d'imprimer un fort grand nombre de livres, dont on peut voir le catalogue dans Maittaire. On estime surtout les éditions qu'il a données de quelques ouvrages grecs. On lui reproche d'avoir retranché, dans la belle édition qu'il donna du Nouveau-Testament, le passage de la Vulgate : *Tres sunt qui testimonium dant in celo*, (Joan. ep. 1, c. 5.) Il mourut à Paris vers l'an 1547.

COLLANGE (Gabriel de), né à Tours en Auvergne l'an 1524, fut valet-de-chambre de Charles IX. Quoique bon catholique, il fut pris pour un huguenot, et comme tel, assassiné à la Saint-Barthélemi en 1572. Il a traduit et augmenté la *Polygraphie* et l'*Ecriture cabalistique* de Trithème, Paris, 1561, in-4, qu'un Frison, nommé Dominique de Hottinga, a donnée sous son nom, sans faire mention ni de Trithème ni de Collange, à Endem, 1620, in-4. Collange avait aussi quelques connaissances dans les mathématiques et dans la cosmographie.

COLLATINUS (Lucius-Tarquinius), époux de Lucrèce (voyez ce nom), violée par Sextus, fils de Tarquin. Il fut en partie cause de cet outrage, par les éloges indiscrets qu'il lui fit de sa femme. Collatinus s'unit à Brutus, chassa les Tarquins de Rome, et fut fait consul avec lui l'an 509 avant J.-C. ; mais comme il était de la famille royale, on le déposa quelque temps après. Il était d'ailleurs odieux à Brutus, parce qu'il était plus juste que lui. Tarquin ayant envoyé des députés au sénat ; pour lui redemander ses biens et ceux de ses amis et de ses parents qui l'avaient accompagné dans sa fuite, la question fut agitée dans le sénat. « Brutus (dit un auteur moderne) « impitoyable, fanatique, ambitieux, flatteur du peuple, propose un décret par lequel la nation décidât elle-même que les biens de Tarquin, de ses amis et de ses parents, tous aristocrates appartenaient à la nation ; mais la plupart des sénateurs, gens honnêtes et bons citoyens, furent indignés de l'infamie et de l'injustice d'un pareil décret : ils opinèrent pour qu'on rendît les biens à Tarquin et à ses amis quand ils devraient s'en servir pour faire la guerre à la république naissante ; qu'aucune considération, qu'aucun intérêt, qu'aucune crainte ne devait l'emporter sur les droits sacrés et inviolables de la propriété. Cependant, l'

« parti de Brutus pouvait s'appuyer de
 « spécieux sophismes : le roi est l'homme
 « de la nation, il ne peut rien posséder,
 « il ne peut être propriétaire, ses do-
 « maines sont ceux de l'Etat. Collatinus,
 « chef du parti contraire, avait pour lui
 « l'honnêteté, la justice et l'humanité,
 « il allait l'emporter, lorsque Brutus, fu-
 « rieux, courut à la place publique criant
 « que Collatinus était un traître, et qu'il
 « voulait donner de quoi entretenir la
 « guerre et la tyrannie à ceux à qui c'é-
 « tait un crime que d'accorder même de
 « simples provisions pour se nourrir dans
 « leur exil. Brutus s'attendait sans doute
 « que le peuple, n'écoulant que la haine
 « et l'intérêt, allait immoler sur-le-champ
 « l'honnête Collatinus ; mais il n'y avait
 « point alors de lanterne à Rome, et sur-
 « tout le progrès de la philosophie et des
 « lumières n'était pas encore assez con-
 « sidérable chez ce peuple simple et ver-
 « tueux : la raison n'y était pas assez
 « avancée, pour qu'on pût même ima-
 « giner des expédients politiques de cette
 « nature. On ne s'était pas avisé d'éta-
 « blir un comité de recherches et une
 « horrible inquisition contre des hom-
 « mes malheureux et contrainsts de s'ex-
 « patrier : l'honnêteté et la grandeur
 « d'âme de Collatinus parurent, aux
 « yeux du peuple, préférables au fana-
 « tisme injuste et barbare de Brutus ; il
 « décida que, puisqu'il jouissait du pré-
 « cieux trésor de la liberté, il fallait
 « renvoyer aux tyrans leurs méprisables
 « richesses. Un tel peuple était digne de
 « la liberté, il était fait pour donner des
 « lois à l'univers. »

COLLÉ (Charles), lecteur du duc d'Orléans et l'un de ses secrétaires ordinaires, né à Paris en 1706, mort dans la même ville le 2 novembre 1783, s'est fait un nom par ses pièces dramatiques, entre lesquelles on distingue : *Dupuis et Desroisais*, et la *Partie de chasse de Henri IV*, 1766. Il excellait dans les chansons. Ses ouvrages sont réunis en 2 vol. in-8, sous le titre de *Théâtre de société*, 1767. Il y donne des règles de la bonne et vraie comédie, qu'il n'a cependant pas suivies exactement, et jette avec adresse du ridicule sur les pièces du théâtre moderne.

COLLET (Philibert), né en 1643, à Chatillon-les-Dombes, avocat au Parlement de Dombes, passa quelque temps chez les Jésuites. Il mourut en 1718 à 76 ans. Il était très-laborieux, mais il avait des opinions fort singulières, même sur la religion. Il passa longtemps pour n'en point avoir, quoique son impiété fût plutôt sur sa langue que dans son cœur. On

a de lui : un *Traité des excommunications*, 1689, in-12 ; c'est une histoire de l'excommunication de siècle en siècle. L'auteur était dans les censures, lorsqu'il publia cet ouvrage, pour avoir empêché avec violence qu'on enterrât une personne dans une chapelle dont il était patron ; un *Traité de l'usure*, in-8, 1690, dans lequel il entreprend de défendre l'usage de la Bresse, de stipuler les intérêts avec le capital d'une somme exigible ; *Entretiens sur les dîmes et autres libéralités faites à l'Eglise*, in-12. Il veut y prouver que les dîmes ne sont ni de droit divin ni de droit ecclésiastique, mais de droit domanial : opinion solidement réfutée par la *Vraie notion des dîmes, rétablie sur les principes de la jurisprudence canonique et civile*, par M. Ghesquière, Liège, 1785, in-8 ; *Entretiens sur la clôture des religieuses*, in-12, dans lesquels il combat pour la liberté de la clôture, contre le cardinal Le Camus, évêque de Grenoble, qui venait de gagner son procès avec les religieuses de Montfleuri ; *Explication des statuts, coutumes des provinces de Bresse, Bugey, etc.*, précédé d'un *Abrégé de l'histoire de Dombes*, Lyon, 1698, in-fol., et plusieurs ouvrages manuscrits. La figure de Collet était originale ainsi que son esprit. Il avait l'air d'un philosophe de l'ancienne académie. Tout ce qui s'éloignait des opinions communes lui plaisait, et il soutenait ses idées avec feu. Ceux qui vivaient avec lui étaient charmés de l'étendue de sa mémoire, mais ils n'avaient pas également lieu d'être contents de son jugement.

COLLET (Pierre), prêtre de la congrégation de la Mission, docteur et ancien professeur de théologie, né à Ternay dans le Vendômois, le 6 septembre 1693, et mort le 6 octobre 1770, s'est fait un nom distingué parmi les théologiens, et a mérité l'estime des personnes pieuses par ses écrits et par ses mœurs. Ses ouvrages sont en grand nombre. Les principaux sont : *Vie de saint Vincent de Paul*, 2 vol. in-4, 1748, réimprimée en 1818, 4 vol. in-8 ; *Histoire abrégée du même*, 1 vol. in-12, 1764. L'abrégé vaut mieux que la grande histoire, qui est fastidieuse par une multitude de détails minutieux qui n'intéressent presque personne ; ce défaut est celui de presque tous les ouvrages historiques de cet écrivain ; *Vie de M. Boudon*, 2 vol. in-12, 1753 ; la même, abrégée, 1 vol. in-12, 1762 ; *Vie de saint Jean de la Croix*, 1769, 1 vol. in-12 ; *Traité des dispenses en général et en particulier*, 3 vol. in-12, 1753. Cet ouvrage est unique en son genre, et rempli de recherches. Il en a paru en 1788, une édi-

tion corrigée et augmentée par Compans, 2 vol. in-8; cette édition a de grands avantages sur la première (voyez le *Journ. hist. et litt.* 4^{re} mai 1789, p. 10; *Traité des indulgences et du jubilé*, 2 vol. in-12, 1770; *Traité de l'office divin*, 1 vol. in-12, 1763; *Traité des saints mystères*, 2 vol. in-12, 1768, plusieurs fois réimprimé; *Traité des exorcismes de l'Eglise*, 1 vol. in-12, 1770; *Abrégé du Dictionnaire des cas de conscience*, de Pontas, 2 vol. in-4, 1764 et 1770; *Lettres critiques*, sous le nom du Prieur de Saint-Edme, 1 vol. in-8, 1744; *Bibliothèque d'un jeune ecclésiastique*, 1 vol. in-8. Cette brochure est peu de chose, l'auteur n'indique pas toujours les meilleurs livres, soit qu'il ne les connaît pas, soit que, malgré leur utilité, il crût y apercevoir quelques endroits répréhensibles; *Theologia moralis universa*, 17 vol. in-8; *Institutiones theologicæ ad unum seminariorum*, 7 vol. in-12, 1744 et suiv.; *Eodem, breviori formâ*, 4 vol. in-12, 1768; *De Deo ejusque divinis attributis*, 3 vol. in-8, 1768; *Les devoirs des pasteurs*, 1 vol. in-12, 1769; *Devoirs de la vie religieuse*, 2 vol. in-12, 1766; *Traité des devoirs des gens du monde*, 1 vol. in-12, 1763; *Devoirs des docteurs*, 1 vol. petit in-12; *Instructions pour les domestiques*, 1 vol. petit in-12, 1763; *Instructions à l'usage des gens de la campagne*, petit in-12, 1770; *Sermons et discours ecclésiastiques*, 2 vol. in-12, 1764, écrits avec plus de netteté que d'éloquence; *Méditations pour servir aux retraites*, 1 vol. in-12, 1769; *La dévotion au Sacré Cœur de Jésus, établie et réduite en pratique*, 1 vol. in-16, 1770 (voyez Marguerite-Marie ALACOQUE). Il préparait, lorsqu'il mourut, d'autres ouvrages. On voit, par ce catalogue, que la plume de cet écrivain était très-féconde; mais son style est un peu dur en latin (quoique en général plus pur que celui des scolastiques), et incorrect en français. Il avait, dans la conversation, de l'esprit et du feu : on remarque ces deux qualités dans quelques-uns de ses livres. Il mêle quelquefois la plaisanterie aux sujets les plus sérieux; mais ses railleries ne sont guères à leur place. Il s'était corrigé, dans sa vieillesse, de ce défaut, et à tout prendre, ses livres sont estimables par l'abondance des recherches, et par l'ordre qu'il a su y mettre. Son *Traité des dispenses* est aujourd'hui le plus consulté de ses ouvrages, et devenu particulièrement intéressant par les disputes élevées en Allemagne, touchant le pouvoir que quelques évêques s'attribuaient de dispenser dans les lois de l'Eglise universelle, nommément dans les empêchements dirimants.

Cet article y est discuté avec une attention particulière. Après avoir proposé la question, et répondu à quelques objections, l'auteur poursuivait de la sorte : « Et d'où les évêques auraient-ils ce pouvoir ? De leur qualité d'évêque, répondent quelques-uns, et de ce qu'ils sont préposés par l'Esprit-Saint pour gouverner son Eglise. Mais cette qualité si auguste fait-elle donc qu'ils ne soient subordonnés à aucune autorité ? Si elle ne le fait point, comme en effet personne n'a osé l'avancer, il est clair qu'elle ne leur donne point le droit de toucher à ce que l'autorité, à laquelle ils se sont soumis eux-mêmes, a sagement établi ; et quant au bon gouvernement de l'Eglise, loin d'exiger qu'ils puissent dispenser dans tous les cas, il demande plutôt qu'ils ne le puissent que dans quelques cas rares. Nous en avons donné une raison frappante (que l'inférieur ne peut défaire la loi du supérieur), et il y en a d'autres encore, ne fût-ce que pour garder plus d'unité à cet égard dans l'exercice de la juridiction ecclésiastique. Les prélats auraient-ils donc ce pouvoir de l'Eglise elle-même ? Mais point du tout : sa volonté consignée dans son droit public est que la loi du supérieur ne puisse être abolie, ni modifiée, ni suspendue par aucun inférieur. L'auraient-ils enfin de quelque coutume qui, étant ancienne et légitime, se trouverait avoir force de loi ? On sait, au contraire, que la coutume immémoriale et générale est de s'adresser à Rome ; et une telle coutume, une coutume universellement établie, combien n'a-t-elle pas de force, quand même elle ne serait appuyée sur aucune espèce de loi ? » (Voyez PRÉTEXTAT.)

COLLET (Joseph), contre-amiral, né à Saint-Denis de Bourbon en 1768, passa en 1790 des bâtiments du commerce sur la corvette de guerre la *Bourbonnaise*, et se signala par le courage qu'il déploya surtout dans divers combats contre les Anglais, dans les mers de l'Inde, en Egypte et à Saint-Domingue. Commandant la première division de la flottille de Bordeaux, Collet, dans une sortie tentée avec cinq canonnières seulement, captura un cutter anglais et deux corvettes, après sept heures d'un combat opiniâtre. Sa belle conduite, comme commandant de la *Ménervé*, dans le combat du 25 septembre 1806, à la hauteur de l'île d'Aix, lui valut de la part de l'empereur le témoignage de satisfaction le plus flatteur. Au sortir des prisons d'Angleterre, où l'avait amené cette dernière affaire, Col-

let avait été nommé capitaine de vaisseau. Lors du bombardement d'Anvers, il parvint à préserver son escadre qui se trouvait devant cette ville. Le 30 avril 1815, il soutint dans le golfe de Naples, sur la frégate la *Melpomène*, l'un des derniers et des plus beaux combats livrés aux Anglais par notre brave marine. En 1837, il prit le commandement de la division chargée du blocus d'Alger. Malgré le danger de ces parages et le délabrement de sa santé, il remplit sa mission pendant quatorze mois, jusqu'à ce que son état fût presque désespéré. Collet ne jouit pas longtemps du titre de *contre-amiral* dont on venait de récompenser son mérite. Rentré à Toulon le 30 août 1838, il y mourut six semaines après, emportant de justes et universels regrets.

COLLETET (Guillaume), avocat au conseil, et néanmoins, l'un des 40 de l'Académie française, naquit à Paris en 1698, et mourut dans cette ville en 1689, ne laissant pas de quoi se faire enterrer. Le cardinal de Richelieu le mit au nombre des cinq auteurs qu'il avait choisis pour la composition des pièces de théâtre. Colletet fit seul *Cynthia*, et travailla aux comédies intitulées : *L'Aveugle de Smyrne*, et *Les Tuileries*. Il lut le monologue de cette dernière pièce au cardinal, et lorsqu'il fut à l'endroit qui commence par ces vers :

La chose m'annonçant dans la bourse de l'est...

Richelieu lui fit présent de 600 livres pour six mauvais vers qui suivaient celui-là. Sur quoi Colletet fit ce distique :

Armand, qui pour six vers m'as donné six cents livres,
Que ne puis-je à ce prix te vendre tous mes livres.

Harlay, archevêque de Paris, ne récompensa pas moins généreusement son *Hymne* sur l'Immaculée Conception; il lui envoya un Apollon d'argent. Colletet avait épousé en secondes noces Claudine, auparavant sa servante; et, pour tâcher de justifier son choix aux yeux du public, il fit paraître sous son nom plusieurs *Pièces* de poésie; mais les honnêtes gens sentirent sa petite ruse, et se moquèrent de la Sapho supposée et du dieu mesquin qui l'inspirait. Les *Œuvres* de Colletet parurent en 1653, in-12: ce sont des *Odes*, des *Stances*, des *Sonnets*, et quelques ouvrages en prose; mais ils sont depuis longtemps au nombre des livres qu'on ne lit plus.

COLLETET (François), fils du poète, est connu par la place que Boileau lui a donnée dans ses *Satires*, et par l'*Abbrégé des annales et antiquités de Paris*, 1664, 2 vol. in-12, qui vaut mieux que le grand ouvrage de Claude Malingre. Il fit ausi,

comme son père, des vers et de la prose, des cantiques spirituels et des pièces bachiques, amoureuses et burlesques. Sa muse coquette est en 4 parties in-12. Il vivait encore en 1672.

COLLIER (Jérémie), né à Stowqui dans la province de Cambridge en 1650, devint lecteur de Gray's-Inn; mais ayant refusé de prêter le serment du Test, il perdit cette place. Les écrits qu'il publia pour défendre son procédé lui attirèrent la disgrâce et les reproches des grands. On lui promit inutilement, sous la reine Anne, des récompenses considérables. Il vécut et mourut zélé non-conformiste. Il réunissait parfaitement l'esprit de retraite du chrétien avec la politesse du gentilhomme. Egalemeut profond dans la philosophie, la théologie, l'éloquence, les antiquités sacrées et profanes, il a enrichi sa nation de plusieurs ouvrages estimables: un *Dictionnaire historique, géographique et généalogique*, traduit en partie de Moreri, et augmenté d'un grand nombre d'articles, 1721, 4 vol. in-fol.; *Essais de Morale sur différents sujets*, 3 vol. in-8, où l'on trouve autant d'esprit et d'originalité que d'érudition, et qui obtinrent un grand nombre d'éditions; un *Traité* où il démontre que Dieu n'est pas l'auteur du mal; *La critique du théâtre anglais*, comparé aux théâtres d'Athènes, de Rome et de France, avec l'opinion des auteurs tant profanes que sacrés touchant le spectacle, traduite en français par le Père de Courbeville, jésuite; une *Histoire ecclésiastique de la Grande-Bretagne*, Londres, 1714, 2 vol. in-folio, en anglais, écrite avec goût et impartialité. Collier mourut en 1726 à l'âge de 76 ans.

COLLIN (l'abbé M.), mort en 1754, trésorier du chapitre de l'église de Paris, étudia de bonne heure les finesses de la langue latine et celles de la française. Cette connaissance lui servit à traduire avec autant d'exactitude que d'élégance l'*Orateur* de Cicéron, in-12. Cette version, le fruit du travail long, pénible et assidu d'un homme d'esprit, parut avec une excellente préface, qui est en même temps un commentaire raisonné sur l'ouvrage, et un solide abrégé de rhétorique. On y trouve des jugements sur nos orateurs modernes, et des réflexions sur les rhéteurs de l'antiquité. Il avait remporté trois prix à l'Académie française. On a encore de lui la *Vie de Marie Lumague*, veuve de M. Polailhon, institutrice des Filles de la Providence, 1744, in-12.

COLLINDEBAR (Alexis-Gilles-Henri), né à Pondichéry en 1768, y exerçait les

fonctions de commissaire de justice en 1803, lorsque, au départ de la division française, il fut fait prisonnier par les Anglais. Après avoir recouvré sa liberté, il obtint la charge de procureur-général des cours supérieures de l'Inde. Il est mort à Paris le 2 juillet 1820, laissant une *Histoire de l'Inde ancienne et moderne*, 1814, 2 vol. in-8. C'est l'ouvrage le plus complet qui existe sur cette partie du monde.

COLLIN D'HARLEVILLE (Jean-François), poète dramatique, membre de l'Institut, né à Mevoisin, près Chartres, le 30 mai 1775, vint à Paris, et s'y fit recevoir avocat; mais l'amour des lettres lui fit bientôt abandonner le barreau. Il essaya d'abord le genre satirique, se livra ensuite à la poésie dramatique, et enrichit la scène française de plusieurs comédies de caractère, dont le mérite est d'autant plus remarquable qu'elles parurent à une époque où le mauvais goût dominait le théâtre: il débuta en 1786 par *l'Inconstant*, qu'il donna d'abord en cinq actes, et qu'il réduisit à trois. Sa comédie de *l'Optimiste*, qu'il donna deux ans après, est fort supérieure à *l'Inconstant*. La pièce des *Châcaux en Espagne*, représentée en 1789, est pleine de détails charmants, écrite d'une manière franche et naturelle, comme toutes celles qui l'avaient précédée; mais elle manque de fonds et de ce qui fait la véritable comédie, l'observation des mœurs. Collin montra bien plus de talent, et s'éleva beaucoup plus haut dans le *Vieux célibataire*, qui est son chef-d'œuvre, et qu'il donna en 1792. Toutes les autres pièces de Collin se ressentent de la malheureuse influence du temps où il écrivait; il ne fit plus rien qui répondit aux espérances qu'il avait données en entrant dans la carrière; cependant il ne souilla point sa plume en traitant des sujets révolutionnaires, comme presque tous les poètes de son temps. Collin d'Harleville se fit aimer par sa candeur, sa modestie, la noblesse et la franchise de son caractère. Il avait été appelé en 1793 à l'Institut par des suffrages unanimes. Il mourut le 24 février 1806, après une maladie longue et cruelle, à l'âge de 50 ans. Outre les pièces que nous avons citées, Collin d'Harleville a donné au théâtre: *M. de Crac dans son petit castel*, bluette originale et bouffonne; *Les Mœurs du jour*, comédie qui manque de force et de vérité; *Malice pour malice*; *Le Vieillard et les jeunes gens*; *Il veut tout faire*; *La Famille bretonne*; cette dernière pièce, qui ne fut représentée qu'après la mort de Collin,

obtint un brillant succès. Il publia lui-même son *Théâtre et ses Poésies fugitives*, qui se distinguent par un naturel piquant et plein de facilité, Paris, 1805, 4 vol. in-8. Ses *Œuvres* ont été plusieurs fois réimprimées.

COLLIN (Henri), poète allemand, né à Vienne en Autriche vers 1772, mort le 28 juillet 1811 dans la même ville, où il exerçait les fonctions de membre du département des finances, a laissé six tragédies: *Régulus*, *Coriolan*, *Polyxène*, *Baboa*, *Bianca della porta* et *Méon*, qui l'ont placé dans l'opinion de ses compatriotes immédiatement au-dessous de Schiller, qu'ils regardent comme leur premier poète tragique. On a encore de lui des *Chants de guerre*, qu'il fut chargé de composer pour enflammer le courage des milices. Plusieurs se sont remarquer par la grandeur des idées, l'énergie des expressions et la beauté des images.

COLLINI (Côme-Alexandre), né à Florence le 14 octobre 1728, fit ses études à Pise, et il allait prendre ses degrés de docteur en droit, lorsqu'il perdit son père en 1749. Alors il renonça au barreau, et partit pour la Suisse; de là il se rendit à Berlin, et Voltaire à qui il était recommandé le prit pour son secrétaire. Collini resta avec lui jusqu'en 1756 qu'il fut choisi pour gouverneur du fils du comte de Sauer; enfin l'électeur palatin le prit en 1759 pour secrétaire intime, et le nomma son historiographe et directeur du cabinet d'histoire naturelle de Manheim. Ce cabinet devint bientôt par ses soins un des plus riches de l'Europe. Collini mourut le 22 mars 1806. Il était membre de plusieurs sociétés savantes, et a publié: *Discours sur l'Histoire d'Allemagne*, 1761, in-8; *Précis de l'Histoire du Palatinat du Rhin*, 1763, in-8; *Dissertation historique et critique sur le prétendu cartel envoyé par Charles-Louis, électeur palatin, au vicomte de Turenne*, 1767; *Journal d'un voyage qui contient différentes observations minéralogiques*, Manheim, 1776, in-8, avec 15 planches, ouvrage estimé et traduit en allemand, 1777, in-8; *Considérations sur les montagnes volcaniques*, 1781, in-4; *Remarques sur la pierre élastique du Brésil et sur les marbres flexibles qui sont à Rome dans le palais Borghèse*; *Exposé de la capitulation de Manheim*, 1794, in-8; *Lettres sur les Allemands*, 1784, in-8, réimprimées en 1787 sous le titre de *Lettres sur l'Allemagne*. Riesbeck en a publié une édition en allemand avec des augmentations, et l'a donnée comme son propre ouvrage, Zurich, 1784, in-8. Elles ont été aussi traduites

en français, sous le titre de *Voyage de Riesbeck en Allemagne*, Paris, 1793, 3 vol. in-8, et en anglais, et d'après cette dernière traduction une seconde traduction française; *Mon séjour auprès de Voltaire, et Lettres inédites que m'écrivit cet homme célèbre jusqu'à la dernière année de sa vie*, ouvrage posthume, Paris, 1807, in-8.

COLLINS (Antoine), né à Heston à dix milles de Londres en 1676, d'une famille noble et riche, trésorier du comté d'Essex, occupe une place dans la liste des incroyables. Il passa presque toute sa vie à écrire contre la religion, cette seule ressource sûre et solide des pauvres mortels, et mourut en décembre 1729, à Harley-Square, après avoir protesté « qu'il avait toujours pensé que chacun « devait faire tous ses efforts pour servir « de son mieux Dieu, son prince et sa « patrie, et que le fondement de la religion consistait dans l'amour de Dieu « et du prochain. » Déclaration contradictoire à tout ce qu'il a écrit. Car s'il y a un Dieu, on doit lui rendre un culte, de l'aveu du spinoziste, auteur du *Système de la nature*; et s'il y a une loi d'aimer le prochain, il n'y a que la religion qui puisse en être la sanction et la garantie. Les principaux ouvrages, par lesquels il a signalé son incrédulité, sont : *Essai sur l'usage de la raison, dans les propositions dont l'évidence dépend du témoignage humain*, plein d'une fausse logique et propre à jeter les esprits faibles dans le désolant état du scepticisme; *Recherches philosophiques sur la liberté de l'homme*, ouvrage si bon, dit un auteur fort suspect, que le docteur Clarke y répondit par des injures. Ne prendrait-il pas, comme tant d'autres, les raisons pour des injures? Celles de Clarke étaient bien capables d'embarrasser son adversaire; *Discours sur les fondements et les preuves de la religion chrétienne*, avec une *Apologie de la liberté d'écrire*; *Modèle des prophéties littérales* : c'est une suite du livre précédent, réfuté par divers écrivains, surtout par le docteur Jean Rogers, dans sa *Nécessité de la révélation divine*; *Discours sur la liberté de penser*; ouvrage qui fit beaucoup de bruit dans sa naissance, et qui n'est plus lu qu'en Angleterre par les partisans de Collins. Il fut traduit en français en 1714, in-8.

COLLIUS (François), docteur de Milan au 17^e siècle, se rendit très-célèbre par son traité *De animabus paganorum*, publié en 2 vol. in-4, à Milan, en 1622 et 1623. Il examine quel est le sort, dans l'autre vie, de plusieurs païens illustres.

Il forme des conjectures sur des choses dont la connaissance n'appartient qu'à Dieu. Il ne désespère pas du salut des sept sages de la Grèce, ni de celui de Socrate; mais il damne sans miséricorde Pythagore, Aristote et plusieurs autres, quoiqu'il reconnaisse qu'ils ont connu le vrai Dieu. Il est à croire que, si ce juge des morts avait bien apprécié la vie et le caractère de ses élus, il ne leur eût pas fait un meilleur sort qu'à ses réprouvés. Un auteur moderne, très-judicieux, leur trouve à peu près un mérite égal: il ne voit, dans ces anciens sages, qu'une troupe de misanthropes, tristes jouets de leur orgueil, qui, s'efforçant, tour à tour d'en varier la forme, donnèrent dans les écarts les plus insensés. Il méprise ce triste censeur, qui n'excepte que ses vices de ce qui le fait continuellement gémir; et ce moqueur cynique qui, la lanterne à la main, cherche l'homme en plein midi, et se condamne à n'habiter qu'un tonneau pour le plaisir puéril de l'ostentation, et ce vagabond superbe, qui jette ses biens à la mer pour aller redire de côte en côte qu'il porte tout avec lui. « Le fameux Socrate, poursuit-il, n'est point exempt de tache; il s'en « faut bien : l'amour contre nature a « flétri sa vie, et sa mort est déshonorée « par ce lâche respect humain, qui lui « fit faire son bizarre sacrifice à Escu- « lape. L'empereur philosophe, dont le « panégyrique coûta trente ans de travail à Pline, s'abandonna aux dernières infamies. Il fut, jusqu'aux remon- « trances que lui fit Pline-le-Jeune, un « des plus cruels persécuteurs des chré- « tiens. Le chef tant vanté de l'école pé- « ripatéticienne n'a pu cacher sa lâche « passion pour une femme publique, « qui lui fit supplanter son meilleur ami. « La mort de plusieurs autres n'est de- « venue fameuse que par les excès et le « désespoir qui la leur procurèrent. Ils « n'étaient pas plus irréprochables dans « la recherche des honneurs et des biens « de la fortune, ces imposteurs, qui fai- « saient de si belles leçons de désinté- « ressement et de modestie. Le cynique « méprisant, dont nous avons déjà parlé, « foula aux pieds le faste de Platon, mais « avec un orgueil plus fastueux encore « et plus insupportable. L'instituteur « vanté d'Alexandre-le-Grand est compté « parmi ses plus lâches adulateurs. Py- « thagore et Zénon tentèrent d'usurper « la souveraine puissance. Enfin, Hippias « périt en voulant subjuguier sa patrie. « Tels étaient les coryphées des sectes « les plus fières de leurs vertus : car je « ne parle ni d'Epicure ni de son école,

« ou de son troupeau, comme l'appellent « d'autres philosophes, qui, par ce mot « seul, en donnent une idée juste quant « à l'honnêteté et aux devoirs. » Du reste, l'ouvrage de Collius n'est, à proprement parler, qu'un jeu d'esprit choisi par l'auteur, pour faire parade de son érudition. Il y en a effectivement beaucoup dans son livre; mais il y a encore plus d'inconsidération et de vanité. On a aussi de lui : *Conclusiones theologicæ*, 1609, in-4; et un traité *De sanguine Christi*, plein de recherches et de citations, digne du précèdent, mais plus commun; il parut à Milan en 1617, in-4.

COLLOREDO (Jérôme-Joseph-François-de-Paule de), archevêque de Salzbourg, et en cette qualité prince du Saint-Empire, légat apostolique et primat d'Allemagne, né le 14 mars 1772. Fils d'un ministre de Joseph II, empereur d'Autriche, il aida ce prince à exécuter son plan de réformes ecclésiastiques. Heureusement, d'autres prélats, à la tête desquels figuraient le cardinal de Migazzi, archevêque de Vienne, le cardinal de Frankenberg, archevêque de Malines, et l'évêque de Neustadt-Kerens, s'élevèrent contre ses innovations. L'archevêque de Salzbourg vécut assez pour être témoin de leurs funestes suites; il en fut même la victime. Son siège, qui durait depuis seize siècles, fut compris dans la suite des sécularisations, et cessa d'exister. Colloredo, forcé de donner sa démission, se retira à Vienne, où il mourut le 20 mai 1812. Si, comme archevêque, Colloredo mérita le blâme de tous ceux qui sont attachés au maintien des traditions de l'Eglise et de sa discipline, il acquit, comme prince temporel, l'amour et l'estime de ses sujets, par une sage administration. Il fit le sacrifice d'une partie de ses revenus pour préserver ses Etats de la famine, ordonna une nouvelle répartition d'impôts qui pesaient trop sur la classe industrielle et pauvre, s'appliqua à faire régner la justice dans ses Etats, et encouragea l'étude des lettres, par la protection qu'il accorda aux savants.

COLLOT (Germain), chirurgien français sous Louis XI, est le premier de la nation qui tenta l'opération de la pierre par le grand appareil. Avant lui on appelait des chirurgiens italiens pour cette maladie. Collot, les ayant vus opérer, s'essaya sur des cadavres, et enfin sur un criminel condamné à mort. Ce misérable soutint courageusement l'opération, et par ce moyen il racheta sa vie, Louis XI la lui ayant accordée en cas qu'il échap-

pât, et ne fut plus tourmenté de la pierre. Collot fut récompensé comme il le méritait. Sa famille, héritière de son adresse, n'a cessé depuis de travailler avec les mêmes succès. — Philippe COLLOT, mort à Luçon en 1656, à 62 ans, mit en pratique les préceptes de l'art de ses pères avec une dextérité supérieure à celle qu'ils avaient montrée. Il dégagait leur manière d'opérer de tout ce qu'elle avait de rude et de difficile. Il était tellement occupé à Paris, que le cardinal Chigi, depuis Alexandre VII, ne put l'engager de se rendre à Cologne.

COLLOT-D'HERBOIS (J.-M.), comédien ambulant pendant plusieurs années, établit un spectacle à Genève, et puisa, dit-on, dans cette ville les idées de républicanisme qu'il porta jusqu'à la démagogie la plus outrée. Il se rendit à Paris au commencement de la révolution, et brilla bientôt au club des Jacobins par son audace, la force de son organe et sa déclamation théâtrale. Un pamphlet qu'il publia sous le titre d'*Almanach du père Gérard*, et qui fit quelque bruit, fixa sur lui l'attention. Il se crut un homme important, et s'étonna que le ministère de l'intérieur ne lui fût pas confié. Il figura au 10 août parmi les membres de la municipalité qui s'installa elle-même, et fut nommé, un des premiers, député à la Convention où il se signala par les motions les plus cruelles, et surtout par son acharnement contre la personne du roi dont il proposa la déchéance. Lors de son procès, il se trouvait absent; mais il écrivit qu'il voyait la mort. Après avoir persécuté avec acharnement les amis de la monarchie et les républicains modérés, il devint membre du comité de salut public, et contribua peut-être plus que Robespierre lui-même aux épouvantables proscriptions qui signalèrent le règne de ce pouvoir. Un des membres de ce comité ayant proposé de déporter les ennemis de la révolution, il s'opposa à cette mesure. « Il ne faut rien « déporter, dit-il, il faut détruire tous « les conspirateurs; que les lieux où ils « sont détenus soient minés, que la mé- « che soit toujours allumée pour les faire « sauter, si eux ou leurs partisans osent « tenter de nouveaux efforts contre la « République. » En novembre 1793, il fut envoyé à Lyon pour exercer les vengeances de la Convention contre cette ville qui avait osé se révolter contre les mesures arbitraires prises par les autorités, et il fit payer bien cher, à ses malheureux habitants, les coups de sifflet dont ils l'avaient jadis accueilli, en y organisant les démolitions, les fusillades, les mi-

crallades, pour suppléer à la lenteur des supplices ordinaires qui ne suffisaient pas pour assouvir sa haine. Deux cent neuf prisonniers périrent ainsi dans une seule soirée, et c'est après cet horrible massacre qu'il s'honora du titre de *mitrailleur des Lyonnais*. De retour à Paris, il chercha à éloigner une réaction qui ne pouvait lui être que funeste, et il se rallia plus que jamais à Robespierre. Cette liaison de sang ne pouvait durer qu'autant que l'un serait nécessaire à l'autre. Jaloux de l'influence que Collot commençait à acquérir, Robespierre chercha sourdement à le perdre : Collot à son tour, sitôt qu'il vit l'orage prêt à éclater contre Robespierre, se réunit à ses ennemis, et contribua à sa chute. Il fut enfin dénoncé lui-même, et déporté à Cayenne le 1^{er} avril 1795. A peine arrivé, il chercha à soulever les noirs contre les blancs ; il fut alors renfermé dans le fort de Sinamari où il fut attaqué d'une fièvre chaude, et il expira le 8 janvier 1796, dans des tourments affreux. Il est auteur de plusieurs *Dramas* et *Comédies* qui n'ont eu aucun succès.

COLLOT (Pierre), docteur de Sorbonne et curé de Chevreuse, mort vers 1800, est auteur de plusieurs ouvrages estimés et très-souvent réimprimés : *Conversations sur plusieurs sujets de morale, dédiées aux demoiselles de St-Cyr*, 1768 ; *Instructions sur les dimanches et fêtes* ; *L'Esprit de saint François de Sales* ; *Explication des vérités de la religion chrétienne*.

COLLUTHUS, prêtre et curé d'Alexandrie, devint schismatique dans le temps qu'Arius mit au jour ses erreurs, vers l'an 315. Il s'avisa d'ordonner des prêtres, et eut la ridicule ambition d'usurper le gouvernement de son église et de former un épiscopat imaginaire, sous prétexte que cela lui était nécessaire pour s'opposer avec succès aux progrès de l'arianisme. Cet hérétique enseignait que Dieu n'a point créé les méchants. Le concile d'Alexandrie le condamna en 319, et déposa les prêtres qu'il avait ordonnés.

COLNET (Charles-Joseph de), littérateur et journaliste, d'une famille noble, naquit en Picardie en 1769, et mourut à Belleville près Paris, le 29 mai 1832. Il fit ses études à l'école militaire de Paris, où il se trouva avec Bonaparte qui était de son âge, et à celle de La Flèche. N'ayant pas de penchant pour l'état militaire, il vint à Paris et s'y livra à l'étude de la médecine ; puis, obligé de quitter la capitale par suite du décret de bannissement porté contre les nobles, il se retira pendant quelque temps à Chauny.

Revenu à Paris en 1797, il y établit une librairie. Colnet était sincèrement attaché aux Bourbons ; il vit avec plaisir le 18 brumaire, parce qu'il espérait que Bonaparte les rétablirait, et, plein de cette espérance, il inséra une *Ode* en son honneur dans un *Recueil* périodique qu'il rédigeait. Trompé dans ses vœux, il se déclara son ennemi et lui fit la guerre tant qu'il put. En 1799, il publia les *Étrennes de l'Institut*, ou *Revue littéraire*, ouvrage dans lequel il attaquait avec force la récente organisation de l'Institut. Il se plaignait avec sa verve piquante du choix des hommes admis dans ce corps savant. De mauvais littérateurs, des poètes détestables, des philosophes athées y occupaient des places qui auraient dû appartenir aux Fontanes, aux La Harpe, aux Delille. Cette publication fut saisie. Il en fut de même des *Mémoires secrets de la république des lettres*, Paris, 1800 : la police fit saisir le 10^e cahier, et défendit la continuation. Il coopéra, en 1810, à la rédaction du *Journal des Arts* ; en 1811, à celle du *Journal de Paris*. Quelque temps avant la Restauration, Colnet, qui avait deux magasins, l'un rue du Bac, et l'autre quai Malaquai, réunit toute sa librairie dans ce dernier. Son cabinet, qu'on appelait la *Caverne*, était le rendez-vous des gens de lettres et surtout des royalistes. En 1815, il travailla au *Journal général de France*. A la fin de 1816, la direction de la *Gazette de France* eut le bon esprit de se l'attacher. Il y insérait, tous les lundis, un article de critique et de causerie qui terminait le journal. Il y régnait un ton caustique, mais de bon goût, qui en rendait la lecture fort attachante : aussi la collaboration de Colnet fut-elle l'un des premiers éléments du succès de la *Gazette*. Peu de temps avant la révolution de Juillet, la bizarrerie de ses habitudes lui fit prendre le parti de quitter Paris et de se retirer à Belleville. Il fit bâtir une petite chaumière dans laquelle il est mort dans les sentiments religieux qui ne l'avaient jamais abandonné. Il faut ajouter aux ouvrages dont nous avons parlé : les *Satiriques du dix-huitième siècle*, 7 vol. in-8 ; *Correspondances turques* ; *l'Art de dîner en ville*, poème ; *l'Ermite du faubourg Saint-Germain*. On a réuni après sa mort un choix de ses articles sous le titre de : *l'Ermite de Belleville*, 1833. Colnet ne fut membre d'aucune académie, et comme on le pressait de solliciter un fauteuil à l'Institut, il répondit : *J'aime mieux que l'on me demande pourquoi je n'en suis pas, que si on s'étonnait de m'y voir*.

COLOMB (Christophe) naquit en 1441, dans l'Etat de Gênes. Quelques voyages sur mer, et le bruit que faisaient alors les entreprises des Portugais, lui firent goûter la navigation. Il conçut qu'on pouvait faire quelque chose de plus grand que ce qu'on avait tenté jusqu'alors; et, par la seule inspection d'une carte de notre hémisphère, ou par un raisonnement tiré de la disposition du monde, il jugea, dit-on, qu'il devait y en avoir un autre: il résolut d'aller le découvrir. (Quelques auteurs racontent la chose un peu différemment. Voyez БЕЛАН.) La ville de Gênes l'ayant traité de visionnaire, et Jean II, roi de Portugal, ayant refusé son service, Colomb se rendit à la cour d'Espagne, où la reine Isabelle lui confia trois vaisseaux. Des îles Canaries où il mouilla, il ne mit que 33 jours pour découvrir la première île de l'Amérique, en 1492. Pendant ce petit trajet, son équipage ne cessa de murmurer; il y en eut même qui dirent assez haut que le plus court était de jeter dans la mer cet aventurier qui n'avait rien à perdre, et qu'ils en seraient quittes, en disant qu'il y était tombé en contemplant les astres. Mais dès que ses compagnons de voyage eurent pris terre à l'île du Guanahani, l'une des Lucayes, ils saluèrent en qualité d'amiral et de vice-roi ce téméraire qu'ils voulaient noyer. Les insulaires, effrayés à la vue des trois bâtiments espagnols, gagnèrent les montagnes; Colomb ne put prendre qu'une femme, à laquelle il fit donner du pain, du vin, des confitures et quelques bijoux: ce bon traitement fit revenir les Sauvages. Les Castillans leur donnaient pour de l'or, ce qu'en Europe on ne s'aviserait pas de ramasser, des pots de terre cassés, des morceaux de verre et de faïence. Le cacique, ou le chef de ces insulaires, leur permit de construire un fort de bois dans l'île qu'ils avaient appelée l'*Espagnole*. Colomb y laissa 38 des siens et partit pour l'Europe. Ferdinand et Isabelle le reçurent comme il le méritait; ils le firent asseoir et couvrir en leur présence comme un grand d'Espagne, l'anoblirent lui et toute sa postérité, le nommèrent grand-amiral et vice-roi du Nouveau-Monde, et le renvoyèrent avec une flotte de 17 vaisseaux en 1493. Il découvrit de nouvelles îles, comme les Caraïbes et la Jamaïque. Il serait mort de faim dans cette dernière île, sans un stratagème singulier. Il devait y avoir bientôt une éclipse de lune: il envoya chercher les sauvages des environs, leur reprocha leur dureté à son égard, les menaça qu'ils seraient bientôt

un exemple terrible de la vengeance de Dieu des Espagnols, et leur prédit que dès le soir la lune rougirait, s'obscurcirait et leur refuserait sa lumière. L'éclipse commença effectivement quelques heures après. Les sauvages épouvantés, poussant des cris effroyables, allèrent se jeter aux pieds de Colomb, en lui jurant de ne plus le laisser manquer de rien. Colomb; après s'être fait prier quelque temps, se radoucit, et leur promit de demander à son Dieu de faire reparaitre la lune. Elle reparut quelques moments après; et les infidèles, qui le regardaient déjà comme un homme d'une nature supérieure, furent convaincus qu'il disposait à son gré du ciel et de la terre. Ce fut au retour de cette expédition, en 1505, qu'il confondit ses envieux par une plaisanterie devenue célèbre. Ils disaient que rien n'était plus facile que ses découvertes, dues à un peu de hardiesse et à beaucoup de bonheur. Il leur proposa de faire tenir un œuf droit sur sa pointe; et aucun n'ayant pu le faire, il cassa le bout de l'œuf en appuyant un peu dessus, et le fit ainsi tenir. *Rien n'était plus aisé*, dirent les assistants. — *Je n'en doute point*, leur dit Colomb, *mais personne ne s'en est avisé, et c'est ainsi que j'ai découvert les Indes*. C'étaient ces mêmes envieux qui l'avaient mis mal auprès de Ferdinand et d'Isabelle. Des juges envoyés sur ses vaisseaux mêmes dans son second voyage pour veiller sur sa conduite le ramenèrent en Espagne, les fers aux pieds et aux mains. On le retint quatre années, soit qu'on craignît qu'il ne prît pour lui ce qu'il avait découvert, comme ses ennemis l'avaient insinué; soit qu'on voulût lui donner le temps de se justifier. Enfin on l'avait renvoyé dans son Nouveau-Monde; et c'était dans cette troisième course qu'il avait aperçu le continent à dix degrés de l'équateur, et la côte où l'on a bâti Carthagène. Colomb, de retour de ce dernier voyage, termina peu après, à Valladolid, en 1506, à 64 ans, une carrière plus brillante qu'heureuse. On a de ce célèbre navigateur: *De insulis nuper inventis epistola*; dans le second tome de l'*Hispania illustrata*, et dans les *Gesta Dei per Francos*: l'original est en espagnol; il a été traduit en latin par Aliandre de Cosco. On lui a élevé une statue dans Gênes. Ferdinand Colomb, son fils, écrivit la *Vie* de son père, traduite en français, Paris, 1681, 2 vol. in-12. Améric Vespuce, négociant florentin, à jouté de la gloire d'avoir donné son nom à la nouvelle moitié du globe. Il prétendit avoir découvert le premier le continent. Quand il serait vrai qu'il

édit fait cette découverte, dit l'auteur de *l'Essai sur l'Histoire générale*, la gloire n'en serait pas à lui : elle appartient incontestablement à celui qui eut le génie et le courage d'entreprendre le premier voyage. Colomb en avait déjà fait trois en qualité d'amiral et de vice-roi, cinq ans avant qu'Améric Vespuce en eût fait un en qualité de géographe. Quant à Martin Béhaïm, auquel plusieurs auteurs attribuent la première connaissance du Nouveau-Monde, il est certain, supposé qu'il l'ait eue effectivement, qu'il ne fit rien pour la perfectionner ; mais il paraît vrai, néanmoins, que Colomb a tiré parti des *Notices* qu'il en a laissées. (Voyez BÉHAÏM.)

COLOMB (don Barthélemi), frère de Christophe, se fit un nom par les *Cartes marines* et les *Sphères*, qu'il faisait fort bien pour son temps. Il avait passé d'Italie en Portugal avant son frère, dont il avait été le maître en cosmographie. Don Ferdinand Colomb, son neveu, dit que son oncle, s'étant embarqué pour Londres, fut pris par des corsaires, qui le menèrent dans un pays inconnu, où il fut réduit à la dernière misère ; qu'il s'en tira en faisant des cartes de navigation ; et qu'ayant amassé une somme d'argent, il passa en Angleterre, présenta au roi une *Mappemonde* de sa façon, lui expliqua le projet que son frère avait de pénétrer dans l'Océan, beaucoup plus avant qu'on n'avait encore fait : que ce prince le pria de faire venir Christophe, promettant de fournir à tous les frais de l'entreprise ; mais que celui-ci ne put venir, parce qu'il était déjà engagé avec la couronne de Castille. Une partie de ce récit, et surtout cette proposition faite au roi d'Angleterre, paraissent imaginaires. Quoi qu'il en soit, Barthélemi eut part aux libéralités que le roi de Castille fit à Christophe ; et en 1493, ces deux frères, et Diègue Colomb, qui était le troisième, furent anoblis. Don Barthélemi partagea avec Christophe les peines et les fatigues inséparables des longs voyages où ils s'engagèrent l'un et l'autre. Il mourut à Saint-Domingue en 1514, comblé d'honneurs et de biens.

COLOMB (don Ferdinand), fils du célèbre Christophe (voyez son article), entra dans l'état ecclésiastique, et forma une riche bibliothèque qu'il laissa en mourant à l'église de Séville. C'est cette bibliothèque qu'on a surnommée la *Colombie*. Il écrivit la *Vie* de son père, vers l'an 1530.

COLOMBAN (saint), né en Irlande vers l'an 540, apprit dès sa jeunesse les arts libéraux, la grammaire, la rhétori-

que, la géométrie. La nature l'avait doué de toutes les qualités de l'esprit et de tous les agréments de la figure. Il craignit les attraites de la volupté, et les vains plaisirs que le monde lui promettait, et se mit sous la conduite d'un saint vieillard, nommé Silen, dans le monastère de Bancor. Pour se détacher de plus en plus du monde, il passa dans la Grande-Bretagne, et de là dans les Gaules avec douze religieux. Un vieux château ruiné, dans les déserts des Vosges, fut sa première retraite. Une foule de disciples s'étant présentés à lui, il bâtit, vers l'an 600, un monastère dans un endroit plus commode, à Luxeuil, et bientôt un autre à Fontaine. Le roi Thierry l'exila à Besançon, à la sollicitation de Brunehaut, à laquelle le saint abbé donnait vainement des avis salutaires, avec une franchise inconnue de nos jours. Il passa ensuite en Italie, fonda l'abbaye de Bobio, et y mourut le 21 novembre 615, après avoir vu la vérification de la terrible prophétie qu'il avait faite, touchant la réunion de toutes les couronnes de France sur la tête de Clotaire. On a de lui : une *Règle* qui a été longtemps pratiquée dans les Gaules ; quelques pièces de *Poésies* ; quelques *Lettres*, et d'autres ouvrages ascétiques qui se trouvent dans la *Bibliothèque des Pères*. Ce saint est fort maltraité par l'abbé Velly, dans son *Histoire de France* ; mais il est justifié d'une manière victorieuse des fausses imputations de cet écrivain, dans l'avertissement du 12^e volume de l'*Histoire littéraire de France*, pag. 9, par les bénédictins de Saint-Maur ; quoiqu'on ne puisse s'empêcher de lui souhaiter dans quelques occasions, surtout dans ses disputes sur la *Pâque*, où il se rapprochait des *quartodécimans*, plus de docilité et de modération. Ses *Oeuvres* ont été recueillies et ornées de remarques par Patrice Flemingus, et publiées par Thomas Sirinus, Louvain, 1667, in-fol.

COLOMBIÈRE (Claude de la), issu d'une famille distinguée au Parlement de Grenoble, naquit en 1641, à Saint-Symphorien-d'Ozon, entre Lyon et Vienne. Dès ses plus tendres années, toutes ses inclinations parurent se tourner vers la piété et vers l'étude. Après avoir fait, avec succès, ses humanités et sa rhétorique à Lyon, dans le collège des Jésuites, il entra, âgé de 15 ans, dans la Société, et s'y distingua plus encore par l'éminence de ses vertus que par la supériorité de ses talents. Lorsqu'il eut employé un certain nombre d'années, ou à l'instruction de la jeunesse, ou à ses propres études, le P. de la Colombière fut destiné par les supérieurs à faire une

troisième année de noviciat, suivant l'usage ordinaire de la Société. Ce fut alors qu'il forma ces résolutions héroïques, dont l'exécution devait le conduire à la plus éminente sainteté. Quelque gênantes, quelque multipliées que fussent les obligations que la règle lui imposait, il s'en prescrivit à lui-même de nouvelles, et s'engagea par un vœu à les remplir dans toute leur étendue. De la maison du second noviciat, le P. de la Colombière fut transféré à Paray-le-Monial pour y gouverner une maison de la compagnie. Il vécut en apôtre dans ce nouveau séjour et se consacra tout entier au salut des peuples. Tandis qu'il travaillait ainsi à la gloire de Dieu, on demanda un jésuite pour prêcher à la chapelle de son altesse royale madame la duchesse d'York, depuis, reine de la Grande-Bretagne, et le P. La Chaize, confesseur du roi, fut chargé de nommer ce prédicateur; comme il avait une haute idée des vertus du P. de la Colombière, il n'hésita point à le choisir. Le pieux jésuite partit d'abord pour l'Angleterre. Quoiqu'il ne fût pas éloigné de la maison paternelle, il ne voulut voir aucun de ses parents avant de partir, ni leur faire part du choix qu'on avait fait de lui; il n'en écrivit même à personne; son extrême dévouement et le plaisir d'exécuter les ordres de la Providence furent tous les préparatifs de son voyage. Au milieu de ses fonctions apostoliques, après un séjour de deux ans à Londres, il fut soupçonné d'avoir pris part à des intrigues et mis en prison pendant un mois en haine de la religion catholique; sans les égards qu'on eut pour la duchesse qu'il servait, il eût éprouvé le même sort que cinq de ses frères, qui furent condamnés à mort. Toute sa vie, le P. de la Colombière regretta de n'avoir pas subi une pareille destinée. Un arrêt du Parlement le bannit à jamais du royaume, et le contraignit de repasser en France; il est vrai toutefois que, dans l'interrogatoire qu'on lui fit subir, on ne put alléguer contre lui que les conversations qui avaient été le fruit de son zèle. Le P. de la Colombière vécut dans un état de langueur depuis son retour en France; il éprouva, durant quatre mois, de continuels crachements de sang; il avait contracté cette maladie à Londres, dans l'exercice de son emploi, dans les incommodités de sa prison et les rigueurs de sa pénitence (Gallifet : *L'excellence de la dévotion au cœur de Jésus-Christ*, pag. 13; Lambert : *Histoire du siècle de Louis XIV*, tom. 1, pag. 214 et suiv.; *Préface* mise en tête des *Sermons* du P. de la Co-

lombière). Il s'était retiré à Paray, où il devint le directeur de la célèbre Marie Alacoque; et l'on croit même qu'il est l'auteur de la *Vie* de cette religieuse, publiée par Languet, Paris, 1729, 2 vol. in-4. Il coopéra avec elle à faire ériger la fête du Cœur de Jésus, dont il composa l'Office, et mourut avec la réputation d'un saint, le 15 février 1682. Les *Sermons* du P. de Lingendes venaient d'être publiés, lorsque le P. de la Colombière commença à se consacrer à la chaire; ce fut donc le modèle qu'il se proposa d'imiter, surtout pour la force, pour la solidité des raisonnements, et l'élevation des pensées. Le mérite de la Colombière est avoué de tous ceux qui le connaissent et qui peuvent le juger. Il écrit avec solidité, avec onction, avec facilité; les sujets sont bien choisis, bien étudiés, et présentés sous un point de vue juste et intéressant; l'orateur à su mêler, sans les confondre, le dogme et la morale; mais la qualité qui caractérise son genre, et qui touche aujourd'hui le plus ses lecteurs, comme elle pénétrait autrefois ses auditeurs, c'est le pathétique qui règne dans tous ses discours. Chose bien remarquable! on critique les inégalités et les incorrections de Bossuet, les formes austères de la dialectique de Bourdaloue, le luxe d'expressions et la morale décourageante de Massillon; quel prédicateur n'a pas été critiqué? Mais où sont les critiques du P. de la Colombière? c'est qu'en effet, s'il n'offre pas des beautés du premier ordre, son genre à lui est d'être parfait au second rang pour les pensées, pour les sentiments, pour l'élocution; il est théologien, philosophe et littérateur tout à la fois; en outre, il parle plus au cœur qu'à l'esprit; il ne se recherche aucunement lui-même, et l'on pense plus à faire qu'à censurer ce qu'il dit. Si sa réputation est moins répandue dans le monde littéraire que celle des grands orateurs, c'est qu'il a rarement prêché en France; jamais à Paris ni à la cour, devant ces brillants auditoires qui font la renommée du prédicateur. « Le P. de la Colombière avait l'esprit fin et délicat et on le sent malgré l'extrême simplicité de son style. Il avait surtout le cœur vif et sensible. C'est l'onction du P. Chéminais, mais avec plus de feu; l'amour de Dieu l'embrasait. Tout, dans ses sermons, respire la pitié la plus vive et la plus tendre. Je n'en connais point même, qui ait ce mérite dans un degré égal, et qui soient, si je puis m'exprimer ainsi, plus dévots, sans petitesse (L'abbé Trublet, *Panegyrique de*

œuvres, précédés de Réflexions sur l'éloquence en général, et sur la chaire en particulier, Paris, 1755, in-12, pag. 26. » On peut dire que, pour le temps où il a vécu, il était un des hommes du royaume qui entendait le mieux notre langue; c'est ainsi qu'en jugeait le célèbre Patru, qui applaudissait aux réflexions du P. de la Colombière, sur l'élégance et les termes de la langue française. Les *Sermons* de notre orateur furent publiés en 1684, Lyon, 5 vol. in-8, et Paris, chez Muguet. Il parut une seconde édition, en 1887, Lyon, Anisson, Posuel et Rigaud, 5 vol. in-8, avec un portrait de l'auteur; le dernier volume contient les *Réflexions chrétiennes* du P. de la Colombière. En 1757, les *Sermons* furent encore imprimés à Lyon, 4 vol. in-12. L'édition la plus récente est celle de 1832, sous ce titre : *Œuvres du R. P. Claude de la Colombière D. L. C. D.-J.*, Avignon, Seguin aîné, 1832, 7 vol. in-12. On a fait entrer les *Sermons*, en 2 vol. in-12, dans la cinquième livraison de la *Bibliothèque des séminaristes*, Clermont-Ferrand, Thibaud-Landriot, 1835. Outre les *Sermons*, le P. de la Colombière a laissé une *Requête spirituelle*, Lyon, Anisson, Posnel et Rigaud, 1684, 1 vol. in-12; des *Lettres spirituelles*, Lyon, Jacques Lions et Louis Bruyset, 1715, 2 vol. in-2; la *Biographie universelle* met ces deux ouvrages en 3 vol., et donne faussement la date de 1725. Les *Lettres* sont purement un livre de spiritualité, des conseils adressés à des religieuses ou à quelques personnes du monde; il ne faudrait pas que l'érudition profane voulût chercher autre chose dans ce volume. Le seul ouvrage en dehors de l'ascétisme, que le P. de la Colombière ait écrit, remonte à l'époque où il professait la rhétorique à Lyon; ce sont des harangues latines, intitulées : *Prolusiones oratoriae*, Lyon, Anisson, Posuel et Rigaud, 1684, in-12. La première, qui retrace le tableau de la littérature romaine sous Auguste, est aussi la meilleure. Le P. de la Colombière, comme, plus tard, le P. de la Rue, savait aussi bien rendre ses pensées dans la langue des Romains, que dans la sienne propre.

COLOMBINI (Jean), fondateur de l'Ordre des Jésuites de Saint-Jérôme, était natif de Sienna. Son esprit de retraite, ses austérités, sa piété, répandirent tant d'édification, que plusieurs personnes désirèrent de l'imiter, et, en peu de temps, l'on vit naître un nouvel Ordre religieux. Urbain V approuva cet institut en 1367, à Viterbe. Jean Colombini

ne survécut que de trente-cinq jours à cette approbation, étant mort le 31 juillet 1367. Ses religieux suivirent la règle de saint Augustin. Le nom de *Jésuates* leur fut donné, parce que leur fondateur avait toujours le nom de *Jésus* à la bouche. Ils y ajoutèrent celui de saint Jérôme, parce qu'ils le prirent pour leur protecteur. Pendant plus de deux siècles, les Jésuates n'ont été que frères lais. Paul V leur permit, en 1606, de recevoir les ordres sacrés. Dans la plupart de leurs maisons, ces religieux s'occupaient à la pharmacie. Clément IX les supprima en 1668. Il y a cependant encore en Italie quelques maisons de religieuses du même Ordre. Le pieux Moriggia, général des Jésuates, a écrit la *Vie de Jean Colombini*, et celles de ses premiers disciples.

COLOMBO (Matthieu-Realdo) naquit à Crémone, d'un apothicaire, et il le fut aussi, d'abord; il étudia ensuite la chirurgie sous Plazzi, et puis fut le disciple et l'ami de Vésale, auquel il succéda dans la chaire d'anatomie de Padoue. Il professa aussi à Pise, et se rendit à Rome, où l'avait appelé le pape Paul III. On lui reproche les critiques qu'il a faites de Vésale, et de s'être attribué des découvertes dont d'autres réclament l'honneur; mais on reconnaît qu'il possédait vraiment le génie anatomique et qu'il a mis dans ses descriptions une précision, un ordre et une méthode remarquables; et c'est bien lui qui a découvert les muscles pyramidaux du nez, les sourcilliers et les génio glosses, les gaines qui logent les tendons des muscles, etc., etc. Mais ce qui lui fait le plus d'honneur, c'est sa *Description de la circulation pulmonaire*, plus exacte, plus précise et plus lumineuse que celle qu'avait faite Servet. Colombo mourut avant 1559, laissant un *Traité De re anatomica*, en quinze livres, que ses fils dédièrent au Souverain-Pontife, et firent paraître à Venise, en 1559, in-fol. Cet ouvrage fut réimprimé deux fois à Paris, 1562 et 1572, in-8, et trois fois à Francfort, 1590-93-99, in-8.

COLOMBO (Dominique), poète italien, né près de Brescia en janvier 1749. Il fut nommé professeur de belles-lettres dans cette ville, et eut un différend avec Alfieri sur le système qui convient à la tragédie. Il se déclara contre les vers *Sciolti* adoptés par ce célèbre poète. On l'attaqua vivement, il se défendit de même; mais cette dispute l'ayant dégoûté des villes, il se retira dans le village de Gabiano, et y mourut le 2 avril 1813. On a de lui : *Piaceri della solitudine*, Brescia, 1781; *Il Dramma e la Tragedia*

d'Italia, dissertation, Venise, 1794; Sciolti, ou Poésies champêtres, en vers libres, Brescia, 1796; des *Eglogues*.

COLOMIÈS (Paul), né à la Rochelle en 1638, d'un médecin protestant, parcourut la France et la Hollande, et mourut à Londres en 1692. La république des lettres lui doit plusieurs ouvrages sur les citoyens qui l'ont illustrée: *Gallia orientalis*, réimprimée en 1709, in-4, avec ses autres opuscules par les soins du savant Fabricius, Paris, 1731, avec les notes de M. de La Monnaye. Cet ouvrage, plein d'érudition, roule sur la vie et les écrits des Français, savants dans les langues orientales; *Italia et Hispania orientalis*, avec des notes de Wolf, Hambourg, 1730, in-4, dans le goût du précédent; *Bibliothèque choisie*, en français, réimprimée en 1731 à Paris, avec les remarques de La Monnaye: on y voit une grande érudition bibliographique; la *Vie du Père Sirmond*, 1671, in-12; *Theologorum presbyterianorum icon*. Il fait éclater dans cet ouvrage son attachement pour le parti des évêques. Le ministre Jurieu, beaucoup moins impartial et moins honnête homme que Colomiès, le traita fort mal dans son livre de *L'Esprit d'Arnauld*; des *Opuscules critiques et historiques*, recueillis et mis au jour en 1709, par Albert Fabricius; *Mélanges historiques*, etc., in-12. C'est un recueil de plusieurs petits traits curieux et agréables, sur quelques gens de lettres. Il a composé plusieurs autres ouvrages que nous ne pouvons citer ici. Colomiès n'était pas un savant à découvert. Son talent était de profiter de ses lectures: il mettait à part les choses singulières, et en ornait ses livres. Il y a du bon dans les siens; mais l'ordre y manque. Il connaissait bien la bibliographie, et il a été utile à ceux qui se sont appliqués à cette science.

COLOMNE (Jean-Baptiste-Sébastien), supérieur des Barnabites, naquit à Pau, le 12 avril 1712, et mourut à Paris en 1788, laissant: *Vie chrétienne*, ou *Principes de la sagesse*, 1774, 2 vol. in-12; *Dictionnaire portatif de l'Ecriture-Sainte*, 1775, in-8, peu utile; *Manuel des religieuses*, 1779, in-12; *Eternité malheureuse*, ou *Les supplices éternels des réprouvés*, traduit du latin de Drexilius, Paris, 1788, in-12, avec une préface contre les incrédules; une nouvelle Traduction des *Opuscules* de Thomas à Kempis.

COLON (François), né à Nevers en 1764, étudia la médecine à l'Université de Paris, et devint chirurgien de l'hospice de Bicêtre. Il proposa plusieurs ré-

formes utiles qui ont été adoptées avec succès, et fut un des premiers et des plus ardents propagateurs de la vaccination en France. Il a laissé plusieurs ouvrages qui tous ont pour objet la vaccine. Colon est mort le 17 juillet 1812, à Montfort près Auxerre, où il s'était retiré depuis plusieurs années, et où il exerçait avec un noble désintéressement les fonctions de son état et celles de maire.

COLONIA (Dominique de), né à Aix en 1660, jésuite en 1695, mourut à Lyon en 1741. Cette ville, qui le posséda pendant 59 ans, lui faisait, par estime et par reconnaissance, une pension annuelle. Les fruits de ses travaux littéraires sont une *Rhétorique* en latin, 1710, in-12, imprimée jusqu'à vingt fois, ouvrage très-méthodique, et orné d'exemples bien choisis; *La Religion chrétienne autorisée par les témoignages des auteurs païens*, Lyon, 1718, 2 vol. in-12. Colonia avait lu cet ouvrage par parties dans l'académie de Lyon, dont il était membre; cette compagnie applaudit à l'entreprise et à l'exécution. L'auteur n'avait jamais séparé l'étude de la religion, de celle des auteurs profanes: on le voit assez par les recherches qui enrichissent cet ouvrage (Voy. PRÉZON et PRUDEAUX, CALMET); *Histoire littéraire de la ville de Lyon*, 1729-1730, 2 volumes in-4. L'historien a omis beaucoup d'écrivains lyonnais, et a parlé ou superficiellement ou inexactement de plusieurs autres; *Antiquités de la ville de Lyon*, avec quelques singularités remarquables, Lyon, 1701, in-4; *Bibliothèque des livres jansénistes*, in-12, 2 vol., censurée à Rome en 1749, refondue, corrigée et augmentée, sous le titre de: *Dictionnaire des livres jansénistes*, in-12, 4 vol., 1752: (les trois derniers volumes sont du Père Patouillet). On trouve à la fin une *Bibliothèque anti-janséniste*. Son zèle contre cette secte la lui fait souvent apercevoir où elle n'est pas: ce qui peut être en partie l'effet de sa précipitation ou d'un excessif attachement à des sentiments qui ne sont que des opinions; et en partie de la difficulté de saisir toujours avec sûreté et avec justesse les traces d'une hérésie insidieuse et dissimulée, qui, plus que toute autre, a su s'envelopper dans les équivoques et les subtilités du langage. Le Père de Colonia était très-versé dans l'étude de l'antiquité et la connaissance des médailles; s'il est vrai qu'il se trompa un jour sur une pièce de nouvelle fabrique, qu'il crut être fort ancienne, on aurait tort de conclure de là contre son savoir réel, puisqu'il n'y a aucun genre de sciences où les plus habiles n'aient fait des bêtises.

et que d'ailleurs l'étude des antiques offre des occasions d'erreurs, où les savants sont pris plus aisément que les ignorants.

COLONNE (Jean) est un de ceux qui ont le plus contribué à la grandeur et à l'élévation de sa famille, l'une des plus illustres d'Italie, et très-féconde en grands hommes. Fait cardinal par Honorius III en 1216, et déclaré légat de l'armée chrétienne, il contribua à la prise de Damiette, par l'ardeur avec laquelle il anima les chefs et les soldats. Les Sarrasins, l'ayant fait prisonnier, le condamnèrent à être scié par le milieu du corps; mais sur le point de subir ce supplice barbare, sa constance surprit si fort ces infidèles, qu'ils lui donnèrent la vie et la liberté. Il mourut en 1245. L'hôpital de Latran est un monument de sa piété.

COLONNE (Jean), normain, archevêque de Messine, fut chargé de plusieurs affaires importantes. Il mourut en 1280. On a de lui : *Traité de la gloire du paradis*; un autre du *malheur des gens de cour*; *La Mer des histoires*, jusqu'au règne de saint Louis, roi de France. Il ne faut pas confondre ce livre avec une compilation intitulée : *La mer des histoires*, Paris, 1488, 2 vol. in-folio, et depuis avec des augmentations. Celle-ci est d'un théologien jacobin, nommé Brochart, qui la fit paraître en latin l'an 1475, sous le titre de *Rudimentum novitiorum*, in-folio.

COLONNE (Gilles), autrement GILLES DE ROME (*Agidius Romanus*), général des Augustins, puis archevêque de Bourges, fut le premier de son Ordre qui enseigna dans l'Université de Paris. Il assista au concile de cette ville de l'an 1281, où, quelque simple docteur, il parla pour les évêques contre leurs frères mendiants. Son siècle, selon la coutume d'alors de caractériser les docteurs célèbres par quelque épithète propre, le surnomma *le docteur très-fondé* (*doctor fundatissimus*). Philippe-le-Hardi, à qui son mérite l'avait rendu cher, lui confia l'éducation de Philippe-le-Bel. Le maître inspira à son élève le goût des belles-lettres. Ce fut pour ce prince qu'il composa le traité *De regimine principum*, Rome, 1492, in-fol., et Venise, 1498. Dans un chapitre de son ordre, on statua qu'on recevrait ses opinions dans les écoles. Colonne mourut à Avignon en 1316. Son corps fut porté à Paris, où l'on voit son tombeau, chargé de cette épithaphe emphatique : *Hic jacet aula morum, vita munditia, archi-philosophia Aristotelis perspicacissimus commentator, clavis et doctor theologiae, etc.* On a encore de

lui divers ouvrages de philosophie et de théologie, Rome, 1555, in-folio.

COLONNE (Jacques) fut élevé au cardinalat par Nicolas III. Il eut beaucoup de part aux démêlés qui agitérent Rome sous Boniface VIII. La famille de ce pontife qui était celle de Cajetan, du parti des Guelfes, n'avait jamais été en bonne intelligence avec celle des Colonne, de la faction des Gibelins. Les cardinaux de cette famille s'étaient opposés à l'élection de Boniface. Jacques Colonne et Pierre son neveu, cardinal comme lui, fâchés de n'avoir pas réussi à l'exclure, et craignant peut-être son ressentiment, se jetèrent dans Palestrine, où Sciarra-Colonne, un de leurs cousins, commandait alors, et levèrent l'étendard de la rébellion. Boniface, s'étant rendu maître de la ville, lança les foudres ecclésiastiques contre les séditeux, priva Jacques et Pierre de la pourpre, excommunia Sciarra, et mit leurs têtes à prix. Sciarra, fuyant pour se mettre en sûreté, fut pris sur mer par des pirates, et mis à la chaîne. Philippe-le-Bel le fit délivrer à Marseille, où les pirates l'avaient conduit, et l'envoya en Italie, l'an 1303, avec Guillaume de Nogared (voyez ce nom) pour enlever Boniface. Ils surprirent le pontife à Agnani, où l'on dit que Sciarra Colonne lui donna sur la joue un coup de son gantelet. (Voyez BONIFACE VIII.) Jacques Colonne mourut en 1318.

COLONNE (François), né à Venise, et mort en cette ville en 1527, à l'âge de 94 ans, était jacobin. Il s'est fait connaître par un livre singulier et rare, intitulé : *Hipnerotomachia Poliphili* (c'est le nom sous lequel il s'est déguisé), imprimé à Venise en 1499, et en 1545, in-folio. Le style obscur et énigmatique de cet ouvrage a donné lieu à bien des interprétations arbitraires de la part de ceux qui ont cherché à l'approfondir. Des gens d'ailleurs pleins de bon sens ont prétendu y trouver les principes de toutes les sciences. Des adeptes y ont cherché le grand-œuvre, et n'ont pas manqué de l'y trouver. Ce livre a été traduit en français par Jean Martin, Paris, 1561, in-folio.

COLONNE (Fabrice), célèbre capitaine, fils d'Edouard Colonne, duc d'Amalfi, s'attacha au roi de Naples, et devint ennemi irréconciliable de la maison des Ursins, à laquelle il fit la guerre. Le roi de Naples le nomma connétable, et Charles-Quint lui continua cette charge importante. Fabrice Colonne commandait l'avant-garde à la bataille de Ravenne en 1512, où il fut fait prisonnier. Alphonse, duc de Ferrare, le mit en liberté. Fabrice rendit à son tour de grands services à

son libérateur contre Jules II. Il mourut en 1520, avec la réputation d'un homme également habile dans la politique et dans les armes.

COLONNE (Victoire), fille de Fabrice Colonne, seigneur romain, mariée à Ferdinand-François d'Avalos (voyez AVALOS), se distingua dans plus d'un genre de science, et excella dans la poésie. Après la victoire de Pavie, à laquelle son mari eut beaucoup de part, le pape Clément VII et les princes d'Italie firent offrir à ce héros le royaume de Naples, qu'ils voulaient soustraire à la domination de Charles-Quint : mais la généreuse femme fit voir à son époux l'injustice et le danger de cette offre, et le retint dans les bornes de la modération et de la prudence. Cette sage et savante héroïne ne voulut jamais, après la mort d'Avalos, qu'elle perdit à la fleur de son âge, accepter aucun des partis avantageux qui lui furent présentés, et se retira, sur la fin de sa vie, dans le monastère de Sainte-Marie à Milan, où elle mourut vers l'an 1541. Augustin Niphus, Paul Jove, le président de Thou, Matthieu Toscan, Joseph Bétussi, Louis Jacob, et quantité d'autres auteurs lui ont prodigué des éloges. On a d'elle un beau poème latin, où elle célèbre les exploits de son époux.

COLONNE (Marc-Antoine) se signala dans les guerres d'Italie, principalement contre les Français. La paix ayant été conclue en 1516, François I^{er} l'attira dans son parti et en recut de grands services. Il fut tué au siège de Milan en 1522, d'un coup de coulevrine, que Prosper Colonne, son oncle, avait fait pointer contre lui sans le connaître. Il était dans la 50^e année de son âge.

COLONNE (Prosper), fils d'Antoine, prince de Salerne, embrassa le parti des Français, lorsque Charles VIII entreprit la conquête du royaume de Naples ; mais sa politique le jeta ensuite dans le parti de leurs ennemis. En 1545, il entreprit de défendre le passage des Alpes contre les Français, qui le surprirent au moment qu'il dinait à Villefranche-du-Pô. Il fut fait prisonnier et mené en France. Dès qu'il eut sa liberté, il reprit les armes avec plus de vigueur. Également animé par la vengeance et par son courage, il défait les Français à la bataille de la Bicoque en 1522. Bonnivet ayant bloqué Milan quelque temps après, Colonne le força de s'éloigner. Ce général mourut l'année suivante en 1525, à 71 ans. Il avait une si grande réputation, qu'on n'entendait que ces mots dans le camp français : « Courage, Milan est à nous, puisque Colonne est mort. » Il fit la guerre avec

plus de sagesse que d'éclat, manquant de l'activité nécessaire pour fatiguer ou surprendre l'ennemi, mais ayant une vigilance souvent extrême pour n'être pas surpris.

COLONNE (Marc-Antoine), duc de Palliano, grand-connétable de Naples, vice-roi de Sicile, s'acquit beaucoup de gloire en commandant pour les Espagnols. Il combattit, en qualité de lieutenant-général et de général des galères du Pape, à la célèbre bataille de Lépante contre les Turcs en 1571. A son retour, Pie V, qui eut une joie extrême de cette victoire des chrétiens, voulut que Colonne entrât à Rome en triomphe, à l'imitation des anciens généraux romains. On dressa des arcs triomphaux, sous lesquels il passa, accompagné des captifs, entre autres des enfants du pacha Ali. Il monta au Capitole, et vint de là au Vatican, où le Pape entouré des cardinaux, le reçut comme le chef du christianisme pouvait recevoir le vainqueur des infidèles ; et le célèbre Muret fit son panégyrique. Il mourut en Espagne, le 2 août.

COLONNE (Marc-Antoine), de la même famille que le vice-roi de Sicile qui portait le même nom, et dont l'article précède, fut archevêque de Salerne, et bibliothécaire du Vatican. Grégoire XIII, Sixte V et Grégoire XIV l'employèrent en diverses légations. Il mourut à Zagorolla le 13 mars 1597.

COLONNE (Ascagne), savant cardinal, vice-roi d'Aragon, évêque de Palestrine, était fils de Marc-Antoine Colonne, duc de Palliano. Il mourut en 1608. On a de lui des *Lettres* et d'autres ouvrages, entre autres un *Traité* contre le cardinal Baronius, au sujet de la Sicile.

COLONNE (Frédéric), duc de Tagliacotti, prince de Butero, connétable du royaume de Naples, et vice-roi de celui de Valence, fut élevé à Madrid. Il rendit des services importants à Philippe IV. Son courage, sa probité et sa modération lui concilièrent tous les cœurs. Il mourut en 1641, à 40 ans.

COLONNE DE GIOENI (Laurent-Onuphre), connétable de Naples, neveu de Frédéric, fut grand d'Espagne, chevalier de la Toison d'or, prince de Palliano et de Castiglione, et mourut le 15 avril 1689. Il eut pour femme Marie Mancini, nièce du cardinal Mazarin, laquelle s'était flattée d'épouser Louis XIV. Elle s'est rendue célèbre par son apologie qu'elle publia sous le titre de *Mémoires*, petit in-12, Cologne, 1676, et en italien, 1678, par rapport aux différends qu'elle eut avec son mari. Elle mourut en 1715, laissant trois fils, dont le cadet,

Charles Colonne, est mort cardinal en 1739.

COLONNE (Fabio), plus connu sous le nom de *Fabius Columna*, naquit à Naples en 1567, de Jérôme, fils naturel du cardinal Pompée Colonne. Il se livra, dès sa plus tendre jeunesse, à l'histoire naturelle et surtout à celle des plantes. Il chercha à les connaître dans les écrits des anciens; et, par une application opiniâtre, il dévoila à travers les fautes dont les manuscrits fourmillaient, ce qui aurait été caché pour tout autre, moins pénétrant, moins constant au travail. Les langues, la musique, les mathématiques, le dessin, la peinture, l'optique, le droit civil et canonique, remplirent les moments qu'il ne donnait point à la botanique. Les ouvrages qu'il a donnés dans ce dernier genre étaient regardés comme des chefs-d'œuvre, avant qu'on jouît du fruit des travaux des derniers botanistes. On lui doit : *Plantarum aliquot historia, in quâ describuntur diversi generis plantæ veriores, ac magis facie veribus respondentis antiquorum, Theophrasti, Dioscoridis, Plinii, Galeni, aliorumque delineationibus, ab aliis hæc usque non animadversæ. Accessit insuper piscium aliquot plantarumque novarum historia*, Naples, 1592, in-4, accompagnée de planches gravées, selon quelques-uns, par l'auteur même, avec beaucoup de vérité. La méthode qu'il suit fut très-applaudie. Il y en a une édition de Milan ou de Florence, 1744, in-4, qui vaut moins que la première; *Minus cognitæ rariorumque stirpium descriptio: itemque de aquatilibus, aliisque nonnullis animalibus libellus*, Rome, 1616, 2 parties in-4. Cet ouvrage, qu'on peut regarder comme une suite du précédent, reçut les mêmes éloges. L'auteur, en décrivant plusieurs plantes singulières, les compare avec les mêmes plantes, telles qu'on les trouve dans les livres des anciens et des modernes. Cette comparaison lui donne lieu d'exercer souvent une critique judicieuse contre Matthiæ, Dioscoride, Théophraste, Plin, etc. L'auteur donna une seconde partie, à la sollicitation du duc d'Aqua-Sparta, qui avait été très-satisfait de la première. L'impression de l'une et de l'autre fut confiée à l'imprimeur de l'académie des *Lincei*, compagnie de savants que ce duc avait formée, et dont l'objet était de travailler sur l'histoire naturelle. Cette société utile, qui ne subsista que jusqu'en 1630, c'est-à-dire jusqu'à la mort de son illustre protecteur, a été le modèle de toutes celles de l'Europe. Galilée, Porta, Archilini, Colonne, en étaient les ornements; une

Dissertation sur les glossopètres, en latin, qui se trouve avec un ouvrage d'Augustin Scilla sur les corps marins, Rome, 1747, in-4. Il a travaillé aux *Plantes de l'Amérique* de Hernandez, Rome, 1651, in-fol, fig.; une *Dissertation de la pourpre*, en latin, pièce fort estimée, mais devenue rare, et réimprimée à Kiel en Allemagne, 1675, in-4, avec des notes de Daniel Major, médecin allemand. La première édition est de 1616, in-4.

COLONNE (François-Marie-Pompée), habile philosophe, laissa quelques ouvrages curieux, dont le principal est *l'Histoire naturelle de l'Univers*, 1734, 4 vol. in-12. Il périt dans l'incendie de la maison qu'il habitait à Paris en 1726.

COLQUHOUN (Patrice), né au bourg de Dumbarton en Ecosse le 14 mars 1745, d'une famille ancienne, mort le 25 avril 1820, a publié un très-grand nombre d'ouvrages pour la prospérité du commerce et les secours à accorder aux indigents.

COLSON (Jean-François-Gille), fils de Jean-Baptiste Colson, célèbre peintre en miniature et au pastel sous Louis XV, naquit à Dijon en 1733, et se livra d'abord à l'étude des mathématiques; mais, d'après les conseils de son père, il se livra à la peinture et à d'autres parties des beaux-arts. Il vint à Paris vers 1752, et le prince de Bouillon, qui l'avait pris en affection, l'employa pendant quarante années comme architecte, sculpteur et peintre dans son château de Navarre. Colson est mort à Paris en 1803. On lui doit : *Introduction à la connaissance des arts de goût et d'imitation en général, et de la peinture en particulier*; et un *Recueil de poésies légères*. Il a laissé encore plusieurs manuscrits sur la perspective et les beaux-arts.

COLUMELLE (Lucius-Junius-Moderatus), natif de Cadix, philosophe romain sous Claude, vers l'an 42 de J.-C., laissa douze livres sur *l'Agriculture*, et un *Traité sur les arbres*. Ces ouvrages sont précieux par les réceptes et par le style; celui de Columelle se ressent encore de la latinité d'Auguste. On trouve le *Traité de re rustica*, et celui de *arboribus* dans le *Rei rusticae scriptores*, Leipsick, 1735, 2 vol. in-4. Saboureux de La Bonnetrie a donné une *Traduction* française du premier, avec des notes curieuses, 2 vol. in-8, qui font partie de l'*Economie rurale*, 6 vol. in-8.

COLUMNA (Guy), natif de Messine en Sicile, suivit Edouard en Angleterre, à son retour de la Terre-Sainte. Il composa, vers l'an 1287, une *Chronique* en 36 livres, et quelques *Traités historiques*

sur l'Angleterre. L'ouvrage le plus curieux de Columna est l'*Histoire du siège de Troie*, en latin, imprimée à Cologne, 1477, in-4, et à Strasbourg, 1486, in-fol. Ces éditions sont très-rares, de même que les *Traductions* italiennes de cette *Histoire*, Venise, 1481, in-fol., par Philippe Gessi, Florentin; et Florence 1610, in-4, par Sébastien de Rossi; mais celle de Naples, 1665, in-4, l'est bien moins.

COLUTHUS, poète grec, natif de Lycopolis, vivait sous l'empereur Anastase I^{er} au commencement du 6^e siècle. Il nous reste de lui un poème de l'*Enlèvement d'Hélène*, Bâle, 1555, in-8; Francfort, 1600, in-8; traduit en français par du Molard, en 1742, in-12, avec des remarques. Le jugement de Paris est ce qu'il y a de meilleur dans cette production, qui n'est guère supérieure à son siècle. Coluthus vint dans un temps où la bonne poésie était perdue, et son génie n'était pas assez fort pour s'élever au-dessus de ses contemporains.

COMBAULT (N.), né au commencement du 18^e siècle, et mort en 1785, fut un des meilleurs élèves du célèbre Rollin. Si l'éducation publique produisait souvent de tels sujets, elle n'aurait pas eu sans doute autant de contradicteurs. Il y puisa l'amour inaltérable de la vertu, du travail et des lettres; choses qui vont si bien ensemble, et qui sont trop souvent isolées. Jamais elles ne le furent pour lui. Père de famille, avocat et homme de lettres, il a payé pleinement sa dette à l'Etat et à ses concitoyens, et répandu sur sa course des fleurs qui servent encore aujourd'hui d'ornement à sa mémoire. On a de lui quelques morceaux de poésie imprimés, qui font honneur à son talent. Contemporain, ami et émule de Coffin, il composa, en société avec son ami, des hymnes que l'église de Paris a adoptées. Il avait entre autres la part qu'il avait eue à l'hymne de saint Pierre : *Tandem laborum*, dont le Pape témoigna, par un bref à M. Coffin, sa satisfaction. Il y a des strophes remarquables, et que l'on peut mettre en parallèle avec ce qui est sorti de plus brillant de la plume de Santeuil. Les connaisseurs en sentiront aisément toutes les beautés, qu'il est impossible de faire passer en français par une traduction, quelque bien faite qu'elle puisse être. C'est en quelque sorte le sommaire du beau discours de saint Léon, *in natali Petri et Pauli*. On reconnaît dans la seconde strophe, celle du bréviaire romain, *O Roma felix qua duorum principum*, etc., mais changée d'une manière bien avantageuse.

COMBE (Guy du Roussseau de La),

reçu au serment d'avocat au Parlement de Paris en 1705, mort en 1749, a donné au public un *Recueil de jurisprudence civile du pays de droit écrit et coutumier*, 1 vol. in-4, dont il publia une seconde édition beaucoup plus ample en 1746, et encore réimprimée en 1769; en 1738, une nouvelle édition du *Praticien universel* de Couchot, augmentée d'un petit *Traité sur l'exécution provisoire des sentences et ordonnances des premiers juges en différentes matières, et sur les arrêts de défenses et autres arrêts sur requêtes*; une nouvelle édition des *Arrêts* de Louet, augmentée de plusieurs arrêts; un *Nouveau traité des matières criminelles*, 1736, in-4; *Recueil de jurisprudence canonique et bénéficiale*, pris sur les *Mémoires* de Fuet, 1 vol. in-fol. 1748. On a publié, après sa mort, un *Commentaire sur les nouvelles ordonnances concernant les donations, les testaments, le faux, les cas privilégiés*.

COMBE (Michel), né à Feurs (Loire) le 20 octobre 1787, entra au service comme volontaire le 47 ventôse an XI, passa par tous les grades inférieurs, fut nommé adjudant-sous-officier en 1807, et reçut, le premier octobre 1807, la croix de la Légion-d'Honneur, en récompense de sa belle conduite pendant la campagne de Prusse et de Pologne. La valeur qu'il montra dans les campagnes suivantes lui obtint l'épaulette de sous-lieutenant le 7 juin 1809. Nommé lieutenant le 18 mai 1811, et adjudant-major le 16 décembre de la même année, il dut à sa réputation de bravoure son admission dans la garde impériale, et passa, le 12 juin 1813, comme lieutenant en second dans le premier régiment de grenadiers à pied de la vieille garde. Il fit, en cette qualité, la campagne de Russie. Au retour de cette fatale expédition, Napoléon, voulant réorganiser son armée, choisit les officiers les plus distingués pour leur confier le commandement et l'instruction des soldats des dernières levées. Combe fut, en conséquence, nommé capitaine-adjudant-major dans le cent trente-cinquième régiment d'infanterie de ligne, et fit avec ce corps les campagnes de Saxe en 1813 et de France en 1814. Napoléon, qui connaissait la bravoure de Combe, l'appela de nouveau dans les grenadiers à pied de la vieille garde, et lui donna, le 3 avril 1814, le brevet de capitaine-chef de bataillon dans ce corps d'élite. L'empire était à son déclin, et l'existence d'une foule de braves allait être brisée. Napoléon, en perdant sa puissance, n'en conservait pas moins tous ses droits à l'affection d'un grand nombre de cœurs

nobles et dévoués. Lorsqu'il s'agit de désigner ceux qui devaient l'accompagner en exil, il n'y eut que l'embarras du choix. Combe fut désigné pour faire partie du bataillon, et fut nommé commandant de la deuxième compagnie de grenadiers le 7 avril 1814. Au mois de mars 1815, il revint en France avec l'empereur, qui le nomma officier de la Légion d'Honneur le 11 avril suivant, et chef de bataillon-major dans le premier régiment de grenadiers à pied de la vieille garde, le 43 du même mois. Il combattit à Waterloo, et resta le dernier sur le champ de bataille. Après ces désastres, il s'expatria et ne revint en France qu'à la révolution de 1830. Placé, le 24 décembre de cette année, comme lieutenant-colonel dans le vingt-quatrième de ligne, il fut nommé colonel du soixante-sixième le 14 décembre 1831, et ce fut lui qui, le 23 février 1832, s'empara de la forteresse d'Ancone. Le premier mai 1832, il fut appelé au commandement de la légion étrangère; mais il ne conserva ce poste que quelques mois, et fut nommé colonel du quarante-septième de ligne le 18 octobre suivant. Dégoûté du service, Combe avait le désir de se retirer; mais on lui fit observer qu'il y avait encore quelque chose à faire en Afrique, et il consentit à rester dans les rangs de l'armée. Il obtint de faire partie du corps expéditionnaire placé sous les ordres du général Bugeaud dans la province d'Oran. Dès lors tous les champs de bataille où il se trouva furent témoins de sa valeur. Après le glorieux combat de la Sieka, toute l'armée pensait que le grade de maréchal-de-camp serait le prix de ses longs et brillants services. Il ne fut pas nommé, et reçut seulement la décoration de commandeur de la Légion d'Honneur. Déçu dans ses espérances, Combe reprit son projet d'abandonner le service. Déjà sa demande de retraite était formée, lorsque l'expédition de Constantine fut décidée. Le général qui l'avait souvent conduit au combat lui montre un nouveau danger à affronter, une occasion brillante d'être utile à son pays. Combe déchire sa demande en retraite, et vole à l'un des postes les plus périlleux de l'armée: il y est frappé mortellement, et expire en héros. Le corps expéditionnaire était arrivé devant Constantine, et la tranchée avait été ouverte le 12 octobre 1837. L'assaut de la place fut résolu pour le 13 au matin. Le colonel commandait la deuxième colonne. Après avoir adressé quelques paroles pleines d'énergie à sa troupe, il s'élance vers la brèche en criant: « En avant mes amis, et

vive à jamais la France ! » Toutes les issues étant fermées, il se met à découvrir pour en ouvrir une, et reçoit une première blessure au cou; il n'en continue pas moins à marcher en avant jusqu'à une barricade à l'abri de laquelle les Arabes faisaient un feu vif et meurtrier sur nos soldats. Le colonel, voyant la nécessité de renverser cet obstacle, excite sa troupe à le franchir. Besson, sous-lieutenant de voltigeurs, arrive le premier suivi de ses soldats. Quelques minutes après, le colonel Combe reçoit le coup mortel; il le sent, mais l'amour de sa patrie le soutient encore; il assure la victoire, puis se tournant vers les siens, il leur dit: « Ce n'est rien, mes enfants, je marcherai bientôt à votre tête. » Il veut encore rendre compte du succès décisif de nos colonnes au commandant du siège; il s'avance vers lui et dit avec calme: « La ville ne peut tenir plus longtemps; le feu continue, mais va bien; » tot cessant; je suis heureux et fier de pouvoir être le premier à vous l'annoncer. Ceux qui ne sont pas blessés mortellement pourront se réjouir d'un aussi beau succès; pour moi je suis satisfait d'avoir pu verser encore une fois mon sang pour ma patrie. Je vais me faire panser. » Le calme avec lequel Combe avait prononcé ces paroles ne laissait point soupçonner qu'il fût mortellement blessé. Ce ne fut que lorsqu'il se retourna pour aller à l'ambulance qu'on aperçut avec une admiration mêlée d'effroi le tracé de la balle qui avait percé l'omoplate et traversé le poulmon. A cinquante pas de là, il tomba en faiblesse. Il fut d'abord porté à son bivouac, où les premiers soins lui furent donnés, puis à l'ambulance, où il expira le 15 octobre 1837. Après la mort de Combe, le général en chef de l'armée d'Afrique, dans ses rapports officiels, lui donna des éloges mérités. Le roi, voulant honorer un trépas si glorieux, ordonna qu'un buste en marbre retraçant les traits du héros serait placé dans l'Hôtel-de-Ville de son pays natal, et que son cœur, transporté en France aux frais de l'Etat, y serait aussi déposé. Un député proposa à la Chambre d'accorder une pension de trois mille francs à la veuve Combe; mais elle ne s'élève qu'à deux mille francs.

COMBEFIS (François), né à Marmande dans la Guienne en 1605, dominicain en 1625, fut gratifié d'une pension de mille livres par le clergé de France, qui l'avait choisi pour travailler aux nouvelles éditions et versions des Pères grecs. Avant lui, aucun régulier n'avait eu de pareilles récompenses. La république des

lettres lui est redevable de l'édition des *Œuvres* de saint Amphiloque, de saint Méthode, de saint André de Crète, et de plusieurs *opuscules* des Pères grecs; d'une *Addition à la Bibliothèque des Pères*, en grec et en latin, 3 vol. in-fol., Paris, 1672. Il a renfermé, dans le second volume de cette collection, *Historia monothelitarum*, dont il est auteur, et qui a été mise à l'index à Rome; d'une *Bibliothèque des Pères, pour les prédicateurs*, en 8 vol. in-fol.; de l'édition des *Cinq historiens grecs* qui ont écrit depuis Théophraste, pour servir de suite à l'Histoire byzantine, 4 vol. in-folio, Paris, 1685. Ce fut par ordre du grand Colbert qu'il travailla à cet ouvrage. On a encore de lui *Originum rerumque Constantinopolitanarum manipulus*, 1665, in-4. Ce sont divers *Traité*s de plusieurs auteurs anciens sur l'histoire de Constantinople. Ce savant religieux mourut à Paris en 1679, consumé par les austérités du cloître, l'assiduité à l'étude, et les douleurs de la pierre. Il aurait été à souhaiter que le Père Combefis eût su aussi parfaitement la langue latine que la grecque : ses versions seraient plus claires et plus intelligibles. Mais les ecclésiastiques peuvent y trouver des secours qu'il ne s'agit que de bien employer.

COMBES-DOUNOUS (J.-J.), né à Montauban, y est mort le 14 février 1820. Il était de la religion protestante, et eut pour maître dans l'étude des mathématiques un ancien ami de Voltaire, qui lui inculqua les doctrines de l'incrédulité. Lorsque la révolution éclata, il en adopta les principes; mais il demeura entièrement étranger aux excès de la terreur. Nommé, après la chute de Robespierre, commissaire du gouvernement près les tribunaux civil et criminel du département du Lot, il fut ensuite élu membre du conseil des Cinq-Cents. En 1810, il devint juge près le tribunal civil de Montauban, fut destitué en 1815; mais il reprit ses fonctions trois ans après. On a de lui : *Introduction à la philosophie de Platon*, traduite du grec; une *Traduction des Dissertations* de Maxime de Tyr, philosophe platonicien, avec des notes critiques, historiques et philosophiques; *Histoire de la guerre civile de la république romaine*, traduite d'Appien et d'Alexandre, 1808, 3 vol. in-8; *Essai historique sur Platon, et coup-d'œil rapide sur l'histoire du platonisme depuis Platon jusqu'à nous*, 1809, 2 vol. in-12. Les préceptes de la religion chrétienne sont présentés dans cet ouvrage comme des absurdités; et après des suppositions injustes et des sarcasmes impies, l'auteur y pose les bases d'un

Évangile de la raison, sorti de la main des hommes, dont il prophétise l'adoption.

COMENIUS (Jean-Amos), grammairien et théologien protestant, naquit en Moravie l'an 1592. Chassé de son pays par l'édit de 1624, qui proscrivait les ministres de sa communion, il alla enseigner le latin à Lesna dans la Pologne. Il s'entêta d'une nouvelle manière d'apprendre les langues. Son livre *Janua linguarum reserata*, traduit non seulement en douze langues européennes, mais en arabe, en turc, en persan, en mogol, répandit son nom partout, sans pouvoir faire adopter ses idées. Comenius, après avoir couru dans la Silésie, en Angleterre, en Suède, dans le Brandebourg, à Hambourg, etc., se fixa à Amsterdam. C'est dans cette ville qu'il fit imprimer, in-fol., sa *Nouvelle méthode d'enseigner*, production qui n'offre rien de praticable ni dans les idées, ni dans les règles. La réformation des écoles ne fut pas sa seule folie; il donna encore dans celle des prétendus nouveaux prophètes, qui s'imaginaient avoir la clef des prédictions de l'*Apocalypse*. Cet écrivain promit aux fous qui l'écoutaient un règne de mille ans, qui commencerait infailliblement en 1672 ou 73, ajoutant ainsi ses visions et ses chimériques calculs aux erreurs des millénaires. Il n'eut pas le temps de voir l'accomplissement de ses rêves, étant mort en 1671, à 80 ans, regardé comme un prophète par ses disciples, et comme un radoteur octogénaire par le public. On a de Comenius : des *Commentaires sur l'Apocalypse*; un livre intitulé : *Pansophia prodromus*, Oxford, 1637, in-8; *Historia fratrum Bormorum*, Hale, 1702, in-4; enfin le livre dont nous avons déjà parlé, *Janua linguarum reserata*, qu'il publia à Lesna en 1631, in-8, et dont l'édition de 1661, in-8, est en cinq langues.

COMERIO (Augustin), peintre distingué, né en 1784 à Locate, province de Come, mort le 5 août 1834. Son père, qui était peintre d'histoire, l'envoya à Milan, où il fut admis comme élève à l'académie des beaux-arts jusqu'en 1803. A cette époque, il se rendit à Rome, où il continua ses études de peinture et de sculpture. En 1810, il fut chargé de plusieurs statues pour le dôme de Milan. Il est auteur de huit grandes planches qui représentent l'*Entrée de Charles VII et de Charles-Quint à Bologne*. On voit de lui à Milan plusieurs *Tableaux* de grande dimension, et on admire la coupole de la rotonde de Saint-Sébastien, peinte à fresque.

COMÈS (*Natalis* ou *Noël* le *Comra*), vénitien, appelé par Scaliger *homo fatillissimus*, a laissé une pitoyable *Traduction d'Athènes*, en latin. Dalechamps en a donné une meilleure. Huet dit que si Comès n'avait été aveuglé de présomption et d'amour-propre, il aurait vu qu'il n'était nullement capable de traduire, et qu'il entreprenait une chose qui passait ses forces. Il a aussi laissé une *Histoire* de son temps, en 30 livres, en latin. Venise, 1581, in-fol. depuis l'an 1545 jusqu'à l'an 1531, traduite en italien par Charles Saraceni, Venise, 1589, 2 vol. in-4; et une *Mythologie* latine, in-8, traduite en français, in-4. C'est par ce dernier ouvrage qu'il est principalement connu. Il mourut vers 1582.

COMIERS (Claude), chanoine d'Embrun sa patrie, mort aux Quinze-Vingts en 1693, professa les mathématiques à Paris, et travailla quelque temps au *Journal des savants*. On a de lui plusieurs ouvrages de mathématiques, de physique, de médecine, de controverse; car il se mêlait de toutes ces sciences. Les principaux sont : *La nouvelle science de la nature des comètes*, et *Discours sur les comètes*, inséré dans le *Mercur* de janvier 1681 : ouvrages dont l'objet est de prouver que les comètes ne présagent aucun malheur; trois *Discours sur l'art de prolonger la vie* : l'auteur les composa à l'occasion d'un article de la *Gazette de Hollande*, sur un Louis Galdo italien, qu'elle faisait vivre 400 ans; ils sont curieux par un mélange heureux de l'histoire et de la physique; *Traité des lunettes*, dans l'extraordinaire du *Mercur* de juillet 1682; *Traité des prophéties, vaticinations et pronostications* contre le ministre Jurieu, in-12; *Traité de la parole, des langues et écritures*, et *l'Art de parler et d'écrire occultement*, Liège 1691, in-12, rare, etc.; *Instruction pour réunir les églises prétendues réformées à l'Eglise romaine*, Paris, 1778. (Voy. Moréri.)

COMITOLO (Paul), né à Pérouse, en 1545, se fit jésuite à l'âge de 14 ans. Il était très-versé dans les belles-lettres. Comitolo fut professeur d'Ecriture-Sainte et de théologie morale, et mourut à Pérouse, en 1626. Il resta de lui plusieurs ouvrages, entre autres celui qui a pour titre : *Responsa moralia*, et qui le fit mettre dans les fameux *Extraits des Assertions* parmi les Jésuites accusés de doctrine réigide. Ce livre avait paru, pour la première fois, en 1609. Le rédacteur des *Extraits* cite l'édition de 1709, pour éviter, dans sa chronologie, une lacune de 40 ans, que cette chronologie eût eu à souffrir, sans cette petite

ressource. En lisant dans le recueil l'annonce de l'ouvrage, on croirait que le P. Bernardin Confalonier permit cette édition de 1709, tandis que ce Père était mort longtemps auparavant. On croirait encore que le P. Maturus avait approuvé cette édition : ce qui serait nécessaire pour constater la persévérance de l'enseignement imputé aux Jésuites; mais, en 1709, il y avait 92 ans que le P. Maturus n'existait plus. L'*Art de vérifier les dates* était donc ignoré de ceux qui devaient le mieux le posséder. Les Parlements de Paris, de Rennes et de Rouen ne dirent rien du livre du P. Comitolo; le Parlement de Bordeaux le fit brûler. C'est dans Comitolo que Nicole a puisé ses principaux arguments contre le Probabilisme, mais il se garde bien de le citer; comment ensuite aurait-on pu imputer aux Jésuites la doctrine du Probabilisme? Nous avons du P. Comitolo : *Catena in beatissimum Job absolutissima*, etc., Lugduni, 1586, in-4; édition revue et augmentée, Venise, 1587, in-4; *Responsa moralia in VII libros digesta*, Lugd., Cardon, 1609, in-4; Rothomagi, 1709, in-4; *Doctrina de Contractu universo*, etc., Lugd., 1615, in-4; *Confutatio libelli septem theologorum venetorum adversus interdictum apostolicum*. D'après le Dictionnaire de Bassano, ce livre ne serait pas le seul que le P. Comitolo ait publié dans les démêlés de la papauté avec la république de Venise. Le même Dictionnaire mentionne encore un ouvrage concernant la sainte Vierge, et que l'auteur publia en italien, sous le voile de l'anonyme, Lyon, 1615, in-4.

COMMANDINO (Frédéric), né à Urbin en 1509, mort en 1575, possédait les mathématiques et le grec. Il se servit de ses connaissances, pour traduire en latin *Archimède*, Venise, 1558, in-fol.; *Apollonius de Perge*, Bologne, 1566, in-fol.; *Ptolémée*, Venise, 1558, in-4; *Euclide*, Pesaro, 1572, in-fol. etc. Bernard Balde, son disciple, a écrit sa *Vie*. Commandino avait une humeur douce et un commerce aisé. Sa conversation était pesante, et il paraissait fait pour écrire plutôt que pour parler. Sa mémoire et sa conception étaient lentes; mais, dès qu'il avait appris une chose, il ne l'oubliait jamais.

COMMENDON (Jean-François) naquit à Venise en 1524, d'Antoine Commendon, habile philosophe et excellent médecin. Dès l'âge de dix ans, il composait des vers latins, même sur-le-champ. Son mérite naissant lui procura une place de camérier auprès du pape Jules III. Ce pon-

tife dit qu'il valait trop, pour ne l'employer qu'à faire des vers : il lui confia plusieurs affaires, aussi difficiles qu'importantes. Il l'envoya successivement en Flandre, en Angleterre, en Portugal ; et Commendon s'acquitta avec zèle et prudence de toutes les négociations dont il le chargea. Marcel II, Paul IV, Pie IV qui l'honora de la pourpre à la prière de saint Charles Borromée, et les Pères du concile de Trente, le chargèrent de plusieurs commissions non moins intéressantes. Pie V l'ayant nommé légat en Allemagne et en Pologne, Commendon contribua beaucoup, par ses soins, à la publication des décrets du concile de Trente dans cette partie de l'Europe. Grégoire XIII ne rendit pas toujours la même justice à Commendon. Il le reçut extrêmement bien, lorsqu'il revint de sa légation de Pologne à Rome, et loua publiquement les grands services qu'il avait rendus à l'Eglise ; mais dans la suite il parut le négliger et l'abandonner à ses ennemis, qui lui reprochaient d'avoir préféré les intérêts de la France à ceux de l'empereur Maximilien, pour l'élection d'un roi de Pologne. Grégoire XIII étant tombé malade, plusieurs cardinaux formèrent le dessein de l'élever sur la chaire pontificale, et ils l'auraient exécuté, si elle fût alors devenue vacante. Commendon mourut peu de temps après à Padoue en 1564, à 60 ans. « La cour de Rome, dit Fléchier, n'eut jamais de ministre plus éclairé, plus agissant, plus désintéressé, ni plus fidèle. Il soutenait le poids des négociations les plus importantes, en des temps très-difficiles. Il passa dans les royaumes les plus éloignés avec une diligence incroyable. Il s'acquit l'amitié des princes, sans jamais condescendre à leurs erreurs ni à leurs passions. Il travailla sans relâche à rétablir la foi et la discipline de l'Eglise ; et il s'opposa au torrent des hérésies naissantes, avec une fermeté et une sagesse extraordinaires. » Il laissa quelques *Pièces de vers* dans le recueil de l'académie des *Occulti*, dont il avait été le protecteur. On a une *Vie* de ce cardinal en latin, par Gratiani, évêque d'Amélie, Paris 1669, in-4, traduite élégamment en français par Fléchier, évêque de Nîmes, in-4, et 2 vol. in-12.

COMMINES (Philippe de), né au château de ce nom, situé sur la Lys à deux lieues de Menin, d'une famille noble, passa les premières années de sa jeunesse à la cour de Charles-le-Hardi, duc de Bourgogne. Louis XI, qui n'épar-

son temps les hommes qu'il croyait pouvoir leur être utiles, l'attira auprès de lui. Son nouveau maître le fit chambellan, sénéchal de Poitiers, et vécut si familièrement avec lui, qu'ils couchaient souvent ensemble. Commines gagna sa confiance par les services qu'il lui rendit à la guerre et dans diverses négociations. Il mérita également bien de son successeur, Charles VIII, qu'il accompagna dans la conquête de Naples. Sa faveur ne se soutint pas toujours. On l'accusa, sous ce roi, d'avoir favorisé le parti du duc d'Orléans, depuis Louis XII, et de lui avoir vendu le secret de la cour, comme il avait vendu, disait-on, ceux du duc de Bourgogne au roi de France. Il fut arrêté et conduit à Loches, où il fut enfermé dans une cage de fer. Après une prison de plus de deux ans à Loches et à Paris, il fut absous de tous les crimes qu'on lui imputait : ce qu'il y a de surprenant aux yeux de quelques historiens ; mais ce qui ne l'est point pour ceux qui connaissent le monde, c'est que le duc d'Orléans, pour lequel il avait essayé cet outrage, ne fit non seulement rien pour le soulager dans sa longue détention, mais encore ne pensa pas à lui, étant parvenu à la couronne. Commines avait épousé Hélène de Chambes, de la maison des comtes de Monsoreau en Anjou ; et il mourut dans son château d'Argenton en Poitou, le 17 octobre 1509, à 64 ans. Il joignit aux agréments de la figure les talents de l'esprit. La nature lui avait donné une mémoire et une présence d'esprit si heureuses, qu'il dictait souvent à quatre secrétaires en même temps des lettres sur les affaires d'Etat les plus délicates. Il parlait diverses langues : le français, l'espagnol, l'allemand. Il aimait les gens d'esprit et les protégeait. Ses *Mémoires sur l'histoire de Louis XI et de Charles VIII*, depuis 1464 jusqu'en 1498, sont un des morceaux les plus intéressants de l'histoire de France. Juste-Lipse les comparait à tout ce que l'antiquité offrait de mieux. D'autres ont comparé l'auteur à Tacite, et lui ont donné le nom de *Tacite français*. Ce zèle les a emportés trop loin. « Commines, dit un historien, n'a ni leur grâce, ni leur belle ordonnance, ni ce style dont notre langue n'était pas capable, et qui dans les anciens, à côté de qui on le place, a tant de force et de beauté ; mais plus naturel, plus ouvert, moins mystérieux que Tacite, plus sincère que Polybe trop attaché aux Romains. Commines, moins admiré, sera plus aimé qu'eux ; sa probité l'emportera sur leurs charmes. » On

l'a cependant accusé d'être avec la réputation d'un courtisan qui craignait encore de dire la vérité, même après la mort de Louis XI. La meilleure édition de ses *Mémoires*, qui ont occupé successivement un grand nombre de savants, est celle de l'abbé Lenglet du Fresnoy, 4 vol. in-4, en 1747, à Paris, sous le titre de Londres. Elle est revue sur le manuscrit, enrichie de notes, de figures, d'un ample recueil de pièces justificatives, et d'une longue préface très-curieuse. L'édition d'Elzévir, 1648, in-12, est d'un format plus commode, et n'est pas commune. Sleidan a donné une *Version* latine abrégée de ces *Mémoires*, Strasbourg, 1545, in-4; Francfort, 1578, in-fol; Amsterdam, 1648. La latinité en est belle, mais la traduction n'est pas fidèle. Possevin l'accuse d'avoir supprimé ce que Commynes avait écrit de contraire aux prétentions des sectaires. Gaspard Barthius en a donné une traduction plus exacte. On les a traduits aussi en italien et en espagnol.

COMMÈRE (Jean), jésuite, né à Amboise en 1625, mourut à Paris en 1702. La nature lui donna un génie heureux pour la poésie; il le perfectionna par l'étude des auteurs anciens. On a de lui 2 vol. in-12 de *Poésies latines* et d'*Œuvres posthumes*, 1754. L'aménité, l'abondance, la facilité, sont en général le caractère de sa versification; mais plus propre à embellir qu'à s'élever, il n'a point, suivant quelques critiques, cette hardiesse, ce feu, cette énergie, cette précision, qui font de la poésie la plus sublime de tous les arts. Dans ses *Paraphrases sacrées*, il n'a point connu la simplicité sublime des livres saints; il se contente d'être élégant, et il a des tirades qui offrent de très-beaux vers. Ses *Idylles sacrées* et ses *Idylles profanes* ont un style plus propre à leur genre que ses *Paraphrases*, des images riantes, une élocution pure, des pensées vives, une harmonie heureuse. Il réussissait encore mieux dans les *Fables* et dans les *Odes*, et dans celles surtout du genre gracieux; il semblait avoir emprunté de Phédre sa simplicité élégante, et d'Horace ce goût d'antiquité qu'on ne trouve presque plus dans les poètes latins modernes. L'oraison *De arte parandæ famæ*, qu'on voit à la fin du 1^{er} volume, est pleine de sel attique, et d'excellentes vues sur les réputations factices et les petits moyens de se la procurer. On y lit, entre autres, ce passage remarquable qui apprécie bien les éloges des philosophes et des gens de sectes: *Exercant quasi quædam monopolia famæ et societates laudum. Laudant*

mutuū ut laudentur, sanore gloriam dant et accipiunt, cæteris omnibus obtreçant. C'est sur ce modèle qu'un auteur ingénieux a publié l'*Art d'acquiescer à peu de frais une brillante réputation éphémère*, Berlin, 1776. Le Père Commire était d'une grande vivacité, et poussait rudement les contradicteurs; le Père La Rue, son ami, lui dit un jour en riant, que, s'il lui survivait, il lui ferait cette épitaphe:

*Commirus jacet hic, ipse re et nomine mirus:
Tunc fuit paria, nunciam ille fuit.*

COMMODE, ou COMMODUS (Lucius, ou Marcus-Aelius-Aurelius), empereur romain, fils de Marc-Aurèle, et arrière-petit-fils de Trajan, par Faustine, sa mère, naquit à Rome l'an 161 de J.-C. Quelques jours après la mort du père, le fils fut proclamé empereur l'an 180. Des philosophes célèbres entreprirent de former son cœur et son esprit; mais ils s'y prirent mal, ou du moins avec aussi peu de succès qu'avait eu l'éducation philosophique de Néron. (Voyez ce mot.) Comme lui, il fit périr les plus illustres personnages de Rome, et persécuta cruellement les chrétiens. Ses parents ne furent pas à l'abri de sa fureur. Un certain Cléandre, phrygien d'origine, esclave de naissance, devenu son ministre, en favorisant ses débauches, seconda la cruauté du tyran. Il avait déjà eu pour ministre un Pérénnis, mis en pièces par les soldats. Cléandre eut le même sort; mais Commode n'en fut pas plus humain. Un jeune homme de distinction lui présenta un poignard, lorsqu'il entraît par un endroit obscur, et lui dit: *Voilà ce que le sénat t'envoie.* Depuis, l'empereur conçut une haine implacable contre les sénateurs. Rome fut un théâtre de carnage et d'abominations. Lorsqu'il manquait de prétextes pour avoir des victimes, il feignait des conjurations imaginaires. Aussi lascif que cruel, car ces deux passions vont toujours ensemble, il corrompit ses sœurs, destina 300 femmes et autant de jeunes garçons à ses débauches. Son imagination, aussi déréglée que son cœur, lui persuada de rejeter le nom de son père, et de donner celui de sa mère à l'une de ses concubines; au lieu de porter le nom de Commode, fils de Marc-Aurèle, il prit celui d'Hercule, fils de Jupiter; et malheur à quiconque niait sa divinité! Le nouvel Alcide se promenait dans les rues de Rome, vêtu d'une peau de lion, une grosse massue à la main, voulant détruire les monstres à l'exemple de l'ancien. Il faisait assembler tous ceux de la lie du peuple qu'on trouvait malades ou estropiés; et après leur avoir fait

lier les jambes, et leur avoir donné des éponges au lieu de pierres pour les lui jeter à la tête, il tombait sur ces misérables, et les assommait à coups de massue. Il ne rougissait point de se montrer sur le théâtre, et de se donner en spectacle. Il voulut paraître tout nu en public, comme un gladiateur. Martia, sa concubine, Lætus, préfet du prétoire, et Electe, son chambellan, tâchèrent de le détourner de cette extravagance. Commode, dont le plaisir était, non pas de gouverner ses Etats, ou de conduire ses armées, mais de se battre contre les lions, les tigres, les léopards et ses sujets, alla dans sa chambre écrire un arrêt de mort contre ceux qui avaient osé lui donner des avis. Martia, ayant découvert son projet, lui présenta un breuvage empoisonné au sortir du bain. Commode s'assoupit, se réveilla, vomit beaucoup. On craignait qu'il ne rejetât le poison, et on le fit étrangler dans sa 31^e année, 192 de J.-C. Son nom est placé parmi ceux des Tibère, des Domitien et de ces autres monstres couronnés qui ont déshonoré le trône et l'humanité. Commode, tout barbare qu'il était, avait la lâcheté des tyrans : n'osant se fier à personne pour se raser, il se brûlait lui-même la barbe, comme Denis de Syracuse. (Voy. CALIGULA.)

COMMODIANUS vivait au temps de saint Cyprien, ou à peu près, suivant Dodwel, dans une dissertation qu'il écrivit, en 1698, sur ce personnage. On croit qu'il était né en Afrique, et ce qui aiderait à le penser, c'est qu'il emploie des mots qui sont propres surtout aux écrivains de cette contrée. Son style, d'ailleurs, porte l'empreinte de la rudesse africaine. Commodianus était né de parents païens, et lui-même fut païen assez longtemps; il vint au christianisme par la lecture des livres saints. Il vivait des aumônes de quelque église, et c'est pour cela probablement que dans sa 80^e *Instruction*, il s'appelle *Mendiant du Christ*, et *Gazæus*, de *gazum*, ou trésor de l'Eglise, trésor qu'il désigne en sa 55^e *Instruction*. Un homme, qui en était réduit à l'aumône de la charité, ne pouvait guère avoir de l'étude, et le style de l'ouvrage qui nous reste de lui est mauvais, parce que c'est le style de la populace. On a donné à cet ouvrage le titre d'*Instructions* : c'est un recueil d'aecrostiches, et l'on voit, dans les premières lettres des lignes le titre de chaque instruction. Parmi ces lignes, il y a quelques vers où la mesure est gardée; mais, dans les autres, on ne rencontre que des apparences de vers. Commodianus s'adresse aux Païens surtout, leur démon-

trant la fausseté et la honte de leurs dieux; puis il passe aux Chrétiens, et leur donne des avis d'une vraie sagesse pratique. Il y a dans Commodianus des choses qui ne se trouvent pas ailleurs, ce qu'il dit, par exemple, d'un Dieu qu'il nomme *Amudates* et *Deus magnus* (Instr. 18). En 1659, Nic. Rigault publia (Tulli Leuc.), in-4, les *Instructions de Commodianus* sur une copie que le P. Sirmond en avait faite, sans dire où se trouvait l'original; on ne sait ce qu'il est devenu. *Commodianus* reparut à la suite des *Œuvres de saint Cyprien*, édition de Rigault; il fut mis, par Davis, à la fin de *Mitucius Felix*, Cambridge, 1712, in-8, et augmenté de quelques remarques. Schurzfleisch, ayant réuni les *Notes* de Rigault et la *Dissertation* de Dodwel, donna une nouvelle édition de *Commodianus*, Witebergæ, 1705, in-4. Gennade de Marseille a parlé de Commodianus dans son livre des *Hommes illustres*, cap. xii. Cave lui a consacré un article dans son *Hist. litt.*, tom. 1, pag. 136; et Jean Leclerc, dans sa *Bibliothèque choisie*, tom. xxiv.

COMMÈNE (Le prince Démétrius), de l'illustre famille des Commène, né en Corse en 1750, fut d'abord envoyé à Rome pour y faire ses études au collège de la Propagande, et embrasser l'état ecclésiastique; mais ne s'en sentant pas la vocation, il quitta le collège, revint en Corse, entra au service de la France en 1775, et fut pourvu d'une compagnie de cavalerie en 1779. Plus tard, il recut une mission pour le Levant, dont il s'acquitta d'une manière sage et éclairée. Il fut emprisonné lors du voyage de Louis XVI à Varennes; et, lorsqu'il recouvra sa liberté, il se rendit à Coblenz sous les drapeaux des princes. Rentré en France en 1802, il se fixa à Marseille, et Bonaparte lui accorda une pension de 4,000 fr. que Louis XVIII lui continua à la Restauration; il y ajouta le grade de maréchal-de-camp et la croix de Saint-Louis. Le prince Démétrius Commène est mort à Paris le 8 septembre 1821. Il cultivait les lettres, et a laissé : *Précis historique de la maison impériale des Commène*, où l'on trouve l'origine, les mœurs et les usages des Maniotes, etc., Paris, 1784, in-8; *Lettres de Démétrius Commène à M. Kock*, auteur de l'ouvrage intitulé : *Des révolutions de l'Europe, sur l'éclaircissement d'un point d'histoire relatif à la fin tragique de David Commène*, Paris, 1807, in-8.

COMPAGNONI (l'abbé Pietro), né à San-Lorenzo près Lugo en Lombardie, le 28 mars 1802, mort le 13 septembre

1633. Il a publié une *Traduction élégante des sept Psaumes de la Pénitence* ; on lui doit encore des *Poésies, Oraisons et Traductions* estimées en Italie. Il appartient à l'école littéraire qui, en Italie, néglige les auteurs classiques pour adopter les mots et les formes du 14^e siècle.

COMPANS (Jean), de la congrégation de Saint-Lazare, ancien professeur de dogme à la Faculté de théologie de Toulouse, né en 1751 à Dalon, diocèse de Pamiers, fit ses études au séminaire de Cahors sous MM. de Saint-Lazare dans la congrégation desquels il occupa plusieurs emplois. Il a été successivement directeur au séminaire de Saint-Firmin, à Paris, aumônier des Invalides, directeur au séminaire de la Mission, à Toulouse. Pendant la révolution, il quitta la France et voyagea en Espagne et en Italie. Sous la Restauration, il fut nommé professeur de théologie à Toulouse ; il a cessé d'en remplir les fonctions en 1830 par suite de son refus de serment. Les quatre dernières années de sa vie n'ont été qu'une longue préparation à sa mort, arrivée à Toulouse le 7 février 1835. Il a donné deux éditions du *Traité des dispenses* de Collet, l'une en 1788, l'autre en 1827 ; la deuxième seule porte son nom. Il a composé une *Histoire de la vie de Jésus-Christ*, dans laquelle il donne la concorde des évangélistes, éclaircit les endroits obscurs, et résout les difficultés que présente le texte.

COMTE (Louis Le), jésuite, mort à Bordeaux, sa patrie, en 1729, fut envoyé en Chine en qualité de missionnaire et de mathématicien en 1685. A son retour il publia des *Mémoires*, 2 vol. in-12, en forme de lettres, sur l'état de cet empire. On y lit que ce peuple avait conservé pendant deux mille ans la connaissance du vrai Dieu ; qu'il avait sacrifié au Créateur dans le plus ancien temple de l'univers ; que les Chinois avaient pratiqué les plus pures leçons de la morale, tandis que le reste de l'univers avait été dans l'erreur et dans la corruption. L'abbé Boileau, frère du satirique, dénonça cet éloge des Chinois, comme un blasphème qui mettait ce peuple presque au niveau du juif. La Faculté proscrivit ces propositions et le livre d'où on les avait tirées. C'est le même motif qui porta le Parlement à condamner au feu ce livre, par son arrêt du 6 mars 1762. Les *Mémoires* du P. Le Comte se faisaient lire avec plaisir, avant que nous eussions l'*Histoire de la Chine* du P. du Halde. On peut encore les consulter en se défiant de l'impartialité de l'auteur, et se tenant en garde contre ses préjugés en faveur

des Chinois : préjugés dont ni le P. du Halde, ni aucun des confrères n'ont été entièrement exempts. On sait, d'ailleurs, que les missionnaires de cette contrée n'osent point dire l'exacte vérité en ce qui concerne ce peuple frivole et vain. Ce serait un crime capital de contredire sa haute antiquité, son énorme population, les vastes connaissances de ses docteurs, la sublime sagesse de son Confucius. (Voyez HALDE du, et le *Journal historique et littéraire*, 1^{er} février 1777, pag. 471.) On doit donc apprécier sur cet état de contrainte les relations qui nous viennent de ce pays. On doit observer encore que les idées générales de la nation ont influé sur celles des missionnaires, et enfin que ceux-ci n'ont parlé si avantageusement de la Chine, que par comparaison aux plages sauvages et aux peuples barbares qu'ils ont visités en Afrique et en Amérique. Quant aux philosophes qui s'extasiaient sur les vertus et les brillantes qualités des Chinois, les gens sages qui en connaissent les motifs et le but ne se laissent pas dominer par l'autorité de ces messieurs, et méprisent les contes qu'ils débitent tous les jours sur ce peuple ignare, vain, faible et lâche. « On ne conçoit peut-être pas, dit un auteur, ce qui a pu exciter dans le cœur de nos apprentis philosophes cette belle passion pour la Chine. On pourrait croire que le vrai motif de cet engouement est la réputation, quoique fausse, qu'ont les lettres de professer l'athéisme. Cependant il est un autre motif encore plus puissant de leur enthousiasme pour le peuple chinois. Pour flatter l'amour-propre crédule du patriarcat de la philosophie, on lui fit croire que l'empereur Kien-Long, après avoir lu la *Henriade*, en avait qualifié l'auteur des épithètes de Thionne-Ly (lumière divine) et de Poufal Fond (esprit surnaturel). Dès ce moment, l'empire de la Chine devint à ses yeux le modèle de tous les autres ; et comme tous ses sentiments sont dans la circulation publique, les sanonnets qu'il avait instruits à siffler : *Psaphon est un dieu*, ont tous à l'envi répété aussi : *L'empire de la Chine est le modèle de tous les autres*. » (Voyez CONFUCIUS.)

COMTE (François-Charles-Louis), secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques, naquit à Sainte-Eminie, département de la Lozère, le 23 août 1782. Après avoir été reçu avocat, il se livra à la plaidoirie, et il commençait à se faire remarquer, lorsque la chute de l'empire et l'établisse-

ment d'un gouvernement libre vinrent lui ouvrir la carrière politique. Dès 1814, Comte fonda de concert avec Dunoyer, un de ses confrères, un journal hebdomadaire intitulé : *Le Censeur, ou Examen des actes et des ouvrages qui tendent à détruire ou à consolider la constitution de l'Etat*. Dans cette publication, il attaquait avec vivacité le gouvernement royal, et en dénonçant à l'opinion publique les fautes qu'il commettait, il contribua à préparer le retour de Napoléon pendant les Cent-Jours. Toutefois il n'était pas moins opposé au gouvernement de Bonaparte qu'à celui des Bourbons, et trois jours seulement avant le 20 mars il osa publier une brochure sous ce titre : *De l'impossibilité d'établir un gouvernement constitutionnel sous un chef militaire et particulièrement sous Napoléon Bonaparte*. Il continua le *Censeur*, et repoussa toutes les avances qui lui furent faites par Fouché, pour qu'il consentît à en suspendre la publication. Le ministre de la police songea alors à faire arrêter Comte et Dunoyer ; mais il craignait de compromettre le gouvernement, et il s'abstint de toute poursuite. Ayant été maintenu dans son ministère après la seconde Restauration, Fouché montra moins de scrupule que précédemment, et ordonna la saisie du septième volume du *Censeur*, qui était encore sous presse. A partir de cette époque, ce journal fut interrompu ; mais il parut de nouveau en 1819, devint quotidien, et peu après se réunit au *Courrier français*. En 1820, Comte fut poursuivi comme coupable d'attaque contre l'autorité du roi et des Chambres, et condamné à deux mois de prison et à 2,000 francs d'amende. Pour se soustraire à la peine qui venait d'être prononcée contre lui, il se réfugia en Suisse, d'où il passa en Belgique, et plus tard en Angleterre. Lorsque les cinq années de prescription furent écoulées, il rentra en France et demanda à être réintégré sur le tableau des avocats ; mais la majorité des membres de l'ordre se déclara contre lui, et il ne put reprendre son ancienne profession. En 1826, il commença la publication d'un ouvrage du plus haut intérêt, sous le titre de : *Traité de législation, ou Exposé des lois générales suivant lesquelles les peuples prospèrent, dépéri-sent ou restent stationnaires*, 4 vol. in-8. L'Académie française a décerné à ce livre le prix Monthyon de 1828. Après la révolution de 1830, Comte fut nommé procureur du roi près le tribunal civil de la Seine ; mais il fut bientôt obligé de se démettre de ses fonctions, qui se concil-

liaient mal avec le libéralisme de ses opinions politiques. Élu député en 1831, par le collège de Mamers (Sarthe), il siégea à la Chambre sur les bancs de l'opposition, et signa le compte-rendu de 1832. Dans le cours de la même année, il fut reçu membre de l'Académie des sciences morales et politiques, et devint secrétaire perpétuel de cette classe de l'Institut. Il a exercé ces fonctions jusqu'à sa mort arrivée le 13 avril 1837. Il avait épousé la fille du célèbre économiste J.-B. Say. On a de lui, outre les ouvrages déjà cités : *Traité des pouvoirs et des obligations des juges, de sir Richard Phillipps, avec des notes de Scipion Dunoyer* ; *Traité de la propriété*, Paris, 1824, 2 vol. in-8 ; *Du droit et des obligations des militaires considérés comme citoyens, ou Défense de M. le comte Excelmans, lieutenant-général* ; *Jugement de M. le comte Excelmans*, janvier 1815.

COMTE (Noël Le. Voyez COMTE.)

COMUS. (Voyez LÉNAU.)

CONCHES (Guillaume de), grammairien et philosophe, était de Normandie, et mourut vers 1150. Il est auteur d'une *Gloss* sur les Évangiles, et de divers *Traité*s philosophiques. Ayant expliqué le mystère de la sainte Trinité à peu près comme Abailard, il se rétracta dans un écrit intitulé : *Dragmaticon*, qui est un dialogue entre Henri II, duc de Normandie, et lui. On le garde dans la bibliothèque du Mont-Saint-Michel. Le plus considérable de ses ouvrages, *De naturis creaturarum, sive de opere sex dierum*, libri 83, a été imprimé peu après la naissance de l'imprimerie, sans date, ni lieu de l'impression, en deux grands volumes in-folio, très-rare.

CONCINA (Daniel), théologien dominicain, né dans un village du Frioul en 1686, passa tout le temps de sa vie à prêcher et à écrire. Benoît XIV, qui connaissait tout son mérite, forma très-souvent ses décisions sur les avis de ce savant religieux. Il mourut à Venise en 1756, regardé comme le plus grand antagoniste des casuistes relâchés. On lui doit un très-grand nombre d'ouvrages, les uns en italien, les autres en latin. Les principaux sont : *La discipline ancienne et moderne de l'Eglise romaine sur les jeûnes du carême*, exprimée dans deux brefs du pape Benoît XIV, avec des observations historiques, critiques et théologiques, in-4, 1743 ; *Mémoire historique sur l'usage du chocolat les jours de jeûne*, Venise, 1748 ; *Dissertations théologiques, morales et critiques sur l'histoire du probabilisme et du rigorisme*, dans lesquelles on développe les subtilités des probab-

listes modernes, et on leur oppose les principes fondamentaux de la théologie chrétienne, 2 vol. in-4, Venise, 1749; *Explication des quatre paradoxes qui sont en vogue dans notre siècle*, in-4, 1746: cet ouvrage a été traduit en français; *Dogme de l'Eglise romaine sur l'usure*, in-4, Naples, 1746; *De la religion révélée, etc.*, in-4, Venise, 1754. Tous ces ouvrages sont en italien. Les plus connus en latin sont: *Theologia christiana, dogmatico-moralis*, 12 vol. in-4, 1746; ouvrage qui a le plus contribué à sa réputation (voyez NOCETI); *De sacramento absoluti impotentiâ aut differendâ recidivis, consuetudinariis*, 1755, in-4. On a traduit cette dissertation en français, et on l'a enrichie de l'éloge historique de l'auteur et du catalogue de ses ouvrages; elle est très-propre à corriger les abus que la facilité de l'indulgence des confesseurs a introduits dans l'administration du sacrement de pénitence; *De spectaculis theatralibus*, Rome, 1752, in-4. L'auteur est peu favorable au théâtre, etc., etc. (Voyez BENS.)

CONCINI, ou CONCINO, connu sous le nom de *maréchal d'Ancre*; naquit à Florence de Barthélemi Concino, qui de simple notaire devint secrétaire d'Etat: Le fils vint en France en 1600, avec Marie de Médicis, femme de Henri-le-Grand. D'abord gentilhomme ordinaire de cette princesse, il s'éleva de cette charge à la plus haute faveur par le crédit de sa femme, Léonora Galigai, fille de la nourrice de Marie de Médicis. Après la mort de Henri IV, Concini acheta le marquisat d'Ancre, fut fait premier gentilhomme de la Chambre, et obtint le gouvernement de Normandie. Il devint *maréchal de France*, sans jamais avoir tiré l'épée, dit un bel esprit, et ministre, sans connaître les lois du royaume. La fortune de cet étranger excita la jalousie des principaux seigneurs de France, et sa hauteur leur ressentiment. Concini leva 7,000 hommes à ses dépens, pour maintenir contre les mécontents l'autorité royale, ou plutôt celle qu'il exerçait sous le nom d'un roi enfant et d'une reine faible. La Galigai n'abnait pas moins insolemment de sa faveur: elle refusait sa porte aux princes, aux princesses, et aux plus grands du royaume. Cette conduite avança la perte de l'un et de l'autre. Louis XIII, qui se conduisait par les conseils de Luynes, son favori, ordonna qu'on arrêtât le *maréchal*. Vitry, chargé de cet ordre, lui demanda son épée de la part du roi; et sur son refus, il le fit tuer à coups de pistolet, sur le pont-levis du Louvre,

le 24 avril 1617. Son cadavre, enterré sans cérémonie, fut exhumé par la populace furieuse, et traîné par les rues jusqu'au bout du Pont-Neuf. On le pendit par les pieds à l'une des potences qu'il avait fait dresser pour ceux qui parlaient mal de lui: Après l'avoir traîné à la Grève et en d'autres lieux, on le démembra et on le coupa en mille pièces. Chacun voulait avoir quelque chose du *jaif excommunié*: c'était le nom que lui donnait cette populace mutinée. Ses oreilles surtout furent achetées chèrement, ses entrailles jetées dans la rivière, et ses restes sanglants brûlés sur le Pont-Neuf, devant la statue de Henri IV. Le lendemain on vendit ses cendres, sur le pied d'un quart d'eau l'once. La fureur de la vengeance était telle qu'un homme lui arracha le cœur, le fit cuire sur des charbons, et le mangea publiquement. Le Parlement de Paris procéda contre sa mémoire, condamna sa femme à perdre la tête, et déclara leur fils ignoble et incapable de tenir aucun état dans le royaume. La même année 1617, il parut in-8, la tragédie du *Marquis d'Ancre*, en 4 actes, en vers, ou la *Victoire du Phébus français contre le Python de ce temps*. On trouva dans les poches de Concini la valeur de 1,986,000 livres en papier, et dans son petit logis pour 2,200,000 livres d'autres rescriptions. C'était là un assez grand crime aux yeux d'un peuple dépeuplé. La Galigai avoua qu'elle avait pour plus de 12,000 écus de pierreries. On aurait pu la condamner comme concussionnaire; on aima mieux la brûler comme sorcière. On prit des *Agnus Dei* qu'elle portait pour des talismans. Un conseiller lui demanda de quels charmes elle s'était servie pour ensorceler la reine. Galigai, indignée contre le conseiller et mécontente de Marie de Médicis, lui répondit avec fierté « Mon sortilège a été « le pouvoir que les âmes fortes doivent « avoir sur les esprits faibles. » (Voyez GALIGAI.)

CONDAMINE (Charles-Marie de La), chevalier de Saint-Lazare, des Académies française et des sciences de Paris, de l'Académie royale de Londres, né à Paris le 28 janvier 1701, mort le 4 février 1774, quitta de bonne heure le service pour se livrer aux sciences, et entreprit divers voyages, où il recueillit plusieurs observations. Après avoir parcouru, sur la Méditerranée, les côtes de l'Afrique et de l'Asie, il fut choisi, en 1736, avec Godin et Bourguier, pour aller au Pérou déterminer la figure de la terre: voyage dont les fruits ne répondirent pas à l'attente du public. Nous avons de lui

divers ouvrages : *Relation abrégée d'un voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique méridionale*, 1745, in-8. Ce voyage est écrit avec intérêt : mais tant de fatigues et de dangers ont peut-être été essuyés moins pour l'avancement des sciences et le service de l'humanité, que pour satisfaire des vues et des prétentions particulières ; la *Figure de la terre, déterminée par les observations de MM. de La Condamine et Bourguer*, 1749, in-4. Les savants, qui n'étaient attachés à aucun système, ont cru que ces *Observations* n'avaient pas péremptoirement déterminé la chose qui en fait l'objet. N'est-il pas plus vrai de dire que la terre n'est point mesurable, conformément à ce passage de l'Écriture : *Quis posuit mensuras ejus, si nosti? vel quis telendit super eam lineam?* (Job, c. 38, v. 5.) *Altitudinem cœli et latitudinem terræ quis dimensus est?* (Eccl., c. 1, v. 2.) *Mesure des trois premiers degrés du méridien dans l'hémisphère austral*, 1751, in-4 ; *Journal du voyage fait par ordre du roi à l'équateur, avec un Supplément, en 2 parties*, 1751-1752, in-4, suivi de l'*Histoire des Pyramides de Quito*, qui avait été imprimée séparément en 1751, in-4 ; divers *Mémoires sur l'inoculation*, recueillis en 2 vol. in-12. Il ne contribua pas peu à répandre l'usage de cette opération en France. Le style des différents ouvrages de La Condamine est simple et négligé ; mais il est semé de traits agréables et plaisants, qui leur assurent des lecteurs. La poésie légère était un des talents de cet académicien, et on a de lui des *Vers* de société d'une tournure piquante.

CONDAMINE. (Voyez FOURNIER.)

CONDÉ (don Joseph-Antoine), né vers 1740, mort le 20 octobre 1820, fut employé à la bibliothèque du roi d'Espagne à Madrid, et devint membre de l'Académie espagnole, et de celle d'histoire. Il a publié : *Description de l'Espagne, écrite en arabe par le schérif Al-Edris, connu sous le nom de Nuhien, avec une Traduction et des Notes*, 1799, in-12 ; *Mémoire sur les monnaies arabes, et notamment sur celles qui furent frappées en Espagne par les princes musulmans*, 1804, in-4 ; *Histoire de la domination des Arabes en Espagne*, Madrid, 1820-1821, 3 v. petit in-4, avec planches, ouvrage savant et estimé, rédigé uniquement d'après les histoires arabes.

CONDÉ (Louis I^{er} de Bourbon, premier prince de), tige des branches de Condé, Conti et Soissons, cinquième et dernier fils de Charles de Bourbon, comte du duc de Vendôme, naquit le 7 mai 1630. Ses frères aînés étaient Antoine de

Bourbon, roi de Navarre ; François, comte d'Enghien ; Charles, cardinal, archevêque de Rouen ; et Jean, comte d'Enghien, tué à la bataille de Saint-Quentin, en 1557. Louis, sujet de cet article, ne brilla pas à la cour de Henri II, fit ses premières armes en Piémont, comme volontaire, sous le maréchal de Brissac, et voulut se signaler au siège de Metz en 1552 ; sollicita le gouvernement de Picardie, et fut repoussé par un refus qui l'humilia ; repartit pour le Piémont, revint en France et commanda la cavalerie française à la bataille de Saint-Quentin, où il se distingua. Henri II n'était plus. L'ambition des Guises excita la haine de Condé : il proposa, dans une assemblée des seigneurs mécontents, de prendre les armes pour chasser de France les Guises ; mais ce projet fut rejeté. Les protestants, voulant un chef, jetèrent les yeux sur Condé et la conjuration d'Amboise fut formée. Condé, Coligni et leurs partisans se proposaient par là d'arrêter les Guises et de s'assurer de la personne du roi (François II). « Il y eut dans cette conspiration, dit un « moderne, une audace qui tenait de « celle de Catilina, un manège, une pro- « fondeur et un secret qui la rendaient « semblable à celles des Vêpres sicilien- « nes, des Pazzi de Florence. Le prince « de Condé en fut l'âme invisible, et « conduisit cette entreprise avec tant de « secret, que quand toute la France sut « qu'il en était le chef, personne ne put « s'en convaincre. » Cette conspiration, étant déjouée, augmenta le pouvoir de ceux qu'on avait voulu détruire : François de Guise eut la puissance des anciens maires du palais, sous le nom de lieutenant-général du royaume, et Condé suscita de nouveaux troubles. Les calvinistes, toujours secrètement animés par ce prince, prirent les armes dans plusieurs provinces : toutefois, ni Condé, ni Coligni, et encore moins le roi de Navarre, n'osèrent se déclarer ouvertement ; Condé fut le premier chef de parti qui parut faire la guerre civile en homme timide. Du fond du Béarn, où il faisait profession publique d'hérésie, il portait les coups et retirait la main. Crovant toujours se ménager avec la cour, qu'il voulait perdre, il vint à Fontainebleau en courtois. Averti dans sa marche, par Coligni et d'autres amis, que les Guises avaient dessein de le faire arrêter : *Ils n'osèrent pas*, répondait-il. Les Guises osèrent cependant ; et Condé, arrêté dans Orléans, accusé d'une nouvelle conspiration, traduit devant le conseil privé et des commissaires tirés du Parlement, fut

rondanné à perdre la tête. Le fameux L'hôpital refusa de signer l'arrêt; De Thou dit qu'il ne fut signé par personne, et cependant les Guises, dit-on, allaient le faire mettre à exécution, lorsque la mort du roi François II fit changer la face des affaires. Catherine de Médicis, régente pendant la minorité de Charles IX, mit en liberté le prince de Condé, et voulut le réconcilier avec le duc de Guise. Elle se détacha de lui ensuite, et, en même temps, le roi de Navarre s'allia avec Guise pour faire chasser de Paris Condé, son frère. Catherine, mécontente des Guises, s'attacha de nouveau à Condé qu'elle rappelait comme un libérateur. Cependant le massacre de Vassy, excité par les protestants, avait eu lieu; Condé, à la tête de six mille hommes de sa suite, osa venir insulter les faubourgs de Paris; mais, d'après l'avis de Coligni, il fit sur Orléans une tentative qui lui réussit. En moins de trois semaines, plus de vingt villes furent au pouvoir des protestants, qui, dans plusieurs, comme Blois et Tours, dévastèrent les églises catholiques; ces excès furent blâmés par Condé. Les succès de ce prince s'expliquent sans doute, par l'express commandement de la régente, qu'il alléguait sans cesse; mais le duc de Guise reprit les villes, et Catherine, se déclarant pour le parti catholique, fit tous ses efforts pour engager Condé à quitter les armes. Ce prince, d'un naturel inquiet, ne tarda pas de les reprendre. Plusieurs catholiques, persuadés qu'il agissait par les ordres de la reine-mère, le quittèrent, lorsqu'ils furent dé trompés. Mais si Catherine désavouait cette nouvelle entreprise, le roi de Navarre, réconcilié avec son frère, la soutenait. Ce fut alors que les deux partis appelèrent les étrangers en France: tandis que Guise sollicita les secours de Philippe II, du Pape et du duc de Savoie, Condé fait venir les Allemands et les Anglais. La reine Elisabeth devait lui fournir six mille hommes, et pour prix de ce service, il lui promettait, avec le titre de duchesse de Normandie, le Havre-de-Grâce et Calais. Le duc de Guise marche promptement en Normandie pour empêcher les Anglais de s'y établir; il met le siège devant Rouen, et ce fut dans une des attaques contre cette ville que le roi de Navarre fut blessé. « Ses fréquents entretiens avec sa maîtresse enveniment sa blessure, dit un auteur, et il reçut ainsi, disent les Mémoires du temps, le salaire de s'être adjoint aux ennemis de la couronne et aux siens. » Il mourut en état d'indécision finale entre le prêche et la messe. » Malgré

la perte de Rouen, Condé se montre plus redoutable que jamais, et marche sur Paris; mais il est obligé, par la mauvaise saison, de se replier sur la Normandie. Atteint près de Dreux, par le duc de Guise, il livre bataille le 19 décembre 1562, et a d'abord quelques avantages; mais Montmorency vient décider la victoire, et Condé est fait prisonnier. Guise l'accueillit avec tous les égards dus à un prince du sang, et le fit souper avec lui. Il n'y avait qu'un lit: « Pourquoi ne le partagerions-nous pas? » dit le prince. Cette proposition est acceptée. Condé ne put fermer l'œil, et Guise dormit profondément. De Dreux Condé fut conduit à Amboise; là il pensa se sauver en habit de paysan; au mois de mars 1563, il lui fut permis d'aller à Orléans sur parole; enfin, l'édit de pacification d'Amboise, rendu le 19 du même mois, le remit en pleine liberté. Depuis cette époque jusqu'en 1567, Condé, à la cour jouissait d'un revenu de cinquante mille écus pris, par ordre de Catherine, sur les biens du clergé, se plongeait au sein des voluptés, et ne se réveillait qu'à de longs intervalles pour jouer un rôle dans la politique. Mais de nouvelles dissensions s'élevèrent: Catherine traite avec les Espagnols pour soumettre les protestants, tandis que Condé obtient pour les soutenir des secours des princes d'Allemagne, il vient assiéger le roi dans Paris (septembre 1567), et livre, près de Saint-Denis, bataille au connétable de Montmorency, qui est tué dans le combat. Condé, le lendemain, va au-devant des secours qui lui viennent d'Allemagne, et vend sa vaisselle et ses bijoux pour les payer. Le traité du 23 mars 1568 rendit encore, un instant, la paix à la France. Les partisans de Condé firent frapper, en 1567, une monnaie d'or, avec cette légende: *Ludovicus XIII, Dei gratia Francorum rex, primus christianus*. Après le traité de paix dont il vient d'être parlé, Condé, Coligni et d'Andrelot faillirent être arrêtés à Noyers par le maréchal de Tavannes; mais ils purent s'enfuir et eurent le bonheur de passer la Loire au gué de Boni, non loin de Sancerre. On était au mois d'août. Le lendemain de leur passage, la Loire se déborda et empêcha les détachements ennemis de les atteindre. Les protestants ne manquèrent pas de crier au miracle. Condé se réfugia à la Rochelle, y est joint par un grand nombre des siens et commence (1569) une guerre d'extermination. Le duc d'Anjou, à la tête de l'armée royale, le joint près de Jarnac. Condé, la veille du jour où doit se donner la bataille, fait une chute de cheval et se

casse un bras. Le jour de l'action, pendant qu'il rangeait sa cavalerie, le cheval du comte de Larochehoucault, son beau-frère, se cabre près du prince et lui fracasse la jambe. « Vous voyez, dit-il à ce seigneur, combien un cheval fougueux est dangereux un jour de bataille. » Il chargea dans le moment, avec son bras en écharpe et sa jambe toute meurtrie. Pressé de tous côtés, il fut obligé de se rendre à deux gentilshommes qui le traitèrent avec humanité; mais Montesquiou, capitaine des gardes du duc d'Anjou, qui avait à se venger de quelque injure particulière, eut la cruauté de le tuer de sang-froid d'un coup de pistolet. Le prince de Condé avait à peine 39 ans. Il était petit, bossu, et cependant plein d'agréments, spirituel, l'homme des femmes galantes : avantages qui ne conduisent pas à la victoire. On imprima, en 1565, un *Recueil des pièces qui concernent les affaires auxquelles il eut part*, en 3 vol. petit in-12, auxquels on ajoute un in-16, imprimé en 1568, et un autre en 1574. Mais l'édition de ces différents *Mémoires*, donnée par Secousse et l'abbé Lenglet, en 1743, 6 vol. in-4, est beaucoup plus ample. Elle fait diminuer le prix de l'édition originale, qui est toujours fort rare.

CONDÉ (Henri 1^{er} de Bourbon), prince du sang, fils du précédent, naquit à la Ferté-sous-Jouarre en 1552. Ayant perdu son père à l'âge de 16 ans, il alla joindre l'armée des protestants, commandée par l'amiral de Coligny. Il servit avec distinction sous ses ordres; et dès lors, dit Brantôme, *il promettait d'être aussi grand capitaine que son père*. Henri IV l'appelait *son bras droit*. Pendant la paix momentanée qui eut lieu à l'époque du mariage du jeune roi de Navarre, Henri de Condé vint à Paris. Il fut arrêté le jour de la St-Barthélemi, et n'échappa à la mort qu'en promettant de se faire catholique. Mais à peine eut-il recouvré la liberté, qu'il se retira en Allemagne, et qu'il adressa une requête à Henri III pour demander le libre exercice de sa religion. N'ayant point reçu la réponse qu'il désirait, il leva des troupes, passa en France, et se rendit au camp du duc d'Alençon, alors chef des protestants. Il mourut en 1588, empoisonné par ses domestiques, 3 ans après l'excommunication lancée contre lui et contre Henri IV, par Sixte V. Charlotte de la Trémouille, sa femme, fut soupçonnée d'avoir conseillé ce crime : une procédure fut instruite contre elle; mais Henri IV, qui passait pour avoir avec elle des relations criminelles, fit jeter les pièces du procès au feu, et un arrêt du Parlement la déclara innocente. Henri de

Condé eut pour frères, François, prince de Conti, sourd-muet, que le parti de la ligue voulut faire roi à la place de Henri IV; enfin un autre Charles de Bourbon, qui fut la tige de la maison de Soissons.

CONDÉ (Henri II de Bourbon), fils posthume du précédent, naquit 6 mois après la mort de son père, à Saint-Jean-d'Angely, le 1^{er} septembre 1588. Il vint à la cour dès l'âge de 7 ans, et y fut élevé dans la religion catholique par le marquis de Pizani son gouverneur. Henri IV lui fit épouser Charlotte de Montmorency en 1609; mais le roi, qui était épris de cette princesse, ne pouvant cacher ses sentiments, le prince de Condé crut devoir la dérober à ses attentions et à ses assiduités; il s'enfuit avec elle à Bruxelles, ensuite en Italie et ne rentra en France qu'après la mort du roi. La Cour l'ayant accueilli froidement, il se déclara contre elle, se mit à la tête des mécontents, et publia un *manifeste* contre la régence. Ses adhérents et lui furent déclarés rebelles et privés de leurs biens. Cependant la reine et le prince se rapprochèrent et signèrent le traité de Loudun, qui rétablit la paix pour bien peu de temps; car, à peine le prince de Condé fut-il revenu à la Cour, qu'il fit de nouvelles intrigues. Alors il fut arrêté, enfermé à la Bastille, et de là transféré à Vincennes, où il resta 3 ans. En 1619, il obtint, avec sa liberté, un commandement dans le Languedoc, contre les protestants. Dès lors, il changea entièrement de conduite, et fut aussi bon général que sujet fidèle. Il entra en 1636 dans la Franche-Comté, et vint mettre le siège devant Dôle; mais il fut obligé de le lever pour aller défendre la Picardie, menacée par les Espagnols. En 1638, il échoua à Fontarabie, par la faute du duc de Lavalette; mais, en 1639, il s'empara de Salies en Roussillon, et d'Elne en 1642. Après la mort de Louis XIII, il revint à la Cour, rendit d'importants services à la régente, et fut admis à son conseil. Il était âgé de 58 ans, lorsqu'il mourut à Paris le 11 décembre 1646. Bourdaloue a fait l'éloge funèbre de ce prince, dans un discours qui avait pour texte : *In memoriam aeternum erit justus*. Voltaire a dit de ce prince que *sa plus grande gloire est d'avoir été le père du grand Condé*. Il fut aussi le père d'Armand, tige du rameau de Conti, et d'Anne, la fameuse duchesse de Longueville.

CONDÉ (Louis II de Bourbon, surnommé *le Grand*), prince de Condé, premier prince du sang et duc d'Enghien, arrière-petit-fils de Louis de Condé (voyez ce nom), naquit à Paris en 1621, de

Henri II de Condé (prince sage et vertueux, dont nous avons l'*Eloge* par le Père Bourdaloue, ayant pour texte : *In memoriam aeternum erit justus.*). « La plus part des grands capitaines, dit un historien, le sont devenus par degrés » : Condé naquit général ; l'art de la guerre sembla en lui un instinct naturel. A 22 ans, en 1643, il gagna la bataille de Rocroy sur les Espagnols, commandés par le comte François de Mello, marquis de la Tour de Laguna, gouverneur des Pays-Bas. Les Espagnols perdirent 10 mille hommes dans cette journée ; le vieux comte de Fuentes, général de l'infanterie, fut tué au milieu d'un bataillon carré, qu'on ne put rompre qu'avec du canon : on fit 5,000 prisonniers. Les drapeaux, les étendards, le canon et le bagage restèrent au vainqueur. Le duc d'Enghien honora sa victoire par sa religion et son humanité. On le vit se mettre à genoux sur le champ de bataille, et remercier le Dieu des armées d'un si éclatant succès. Il eut autant de soin d'épargner les vaincus et de les arracher à la fureur du soldat, qu'il en avait pris pour les vaincre. Cette victoire fut suivie de la prise de Thionville et de plusieurs autres places. L'année suivante, 1644, il passa en Allemagne, attaqua le général Mercy, retranché sur deux éminences vers Friedbourg, donna trois combats de suite en quatre jours, et fut vainqueur dans tous les trois : il se rendit maître de tout le pays, de Mayence jusqu'à Landau. On dit que, dans un de ces combats, le jeune héros jeta son bâton de commandement dans les retranchements des ennemis, et marcha pour le reprendre, l'épée à la main, à la tête du régiment de Conti. Le maréchal de Turenne, auquel il laissa son armée, ayant été battu à Mariendal, Condé vint reprendre le commandement, et joint à la gloire de commander Turenne, celle de réparer encore sa défaite. Il attaqua de nouveau Mercy dans les plaines de Nortlingue, et le bat le 3 août 1645 ; le général ennemi resta sur le champ de bataille. Il prit Dunkerque l'année suivante. Mais ayant été envoyé en Catalogne, il échoua, en 1647, devant Lérida, dont il fut obligé de lever le siège. Bientôt les affaires chancelantes obligèrent le roi de le rappeler en Flandre. L'archiduc Léopold, frère de l'empereur Ferdinand III, assiégeait, en 1648, Lens en Artois : Condé le battit et délivra la place. Une guerre civile troublait le ministère de Mazarin, déchirait Paris et la France. Ce cardinal s'adressa à lui pour l'apaiser ; la reine l'en pria les larmes aux yeux. Le vain-

queur de Rocroy et de Lens termina à l'amiable ces querelles funestes et ridicules, dans une conférence tenue à Saint-Germain-en-Laye. Cette paix ayant été rompue par les factieux, il mit le siège devant Paris, défendu par un peuple innombrable, avec une armée de 7 à 8 mille hommes, et y fit entrer le roi, la reine et le cardinal Mazarin. Les inquiétudes que son ambition commençait à donner le firent enfermer, le 18 janvier 1650, à Vincennes ; et après avoir été transféré pendant un an de prison en prison, on lui donna sa liberté. La Cour crut lui faire oublier cette sévérité en le nommant au gouvernement de Guienne. Condé s'y retira tout de suite ; mais ce fut pour se préparer à la guerre et pour traiter avec l'Espagne. Il courut de Bordeaux à Montauban, prenant des villes et grossissant partout son parti. Il passa d'Agen, à travers mille aventures et déguisés en courrier, à 100 lieues de là, pour se mettre à la tête d'une armée commandée par les ducs de Nemours et Beaufort. Il profita de l'audace que son arrivée imprévue donne aux soldats, attaque le maréchal d'Hocquincourt, général de l'armée royale, campée près de Gien, lui enlève plusieurs quartiers, et l'eût entièrement défait, si Turenne ne fût venu à son secours. Après ce combat, il vole à Paris, pour jouir de sa gloire et des dispositions favorables d'un peuple aveugle. De là il se saisit des villages circonvoisins, pendant que Turenne s'approchait de la capitale pour le combattre. Les deux généraux s'étant rencontrés près du faubourg Saint-Antoine, le 2 juillet 1652, se battirent avec tant de valeur, que la réputation de l'un et de l'autre, qui semblait ne devoir plus croître (dit un historien célèbre), en fut augmentée. Cette journée cependant aurait été décisive contre lui, si les Parisiens n'avaient ouvert leurs portes pour recevoir son armée. La paix se fit peu de temps après ; mais il ne voulut pas y entrer. Il se retira dans les Pays-Bas, où il soutint avec assez de gloire les affaires des Espagnols. Il en acquit beaucoup par le secours qu'il jeta dans Cambrai, et par la fameuse retraite qu'il fit à la levée du siège d'Arras ; mais il ne put empêcher don Juan d'Autriche d'être battu par Turenne à la journée des Dunes. La paix des Pyrénées rendit ce prince à la France en 1659. Le cardinal Mazarin, qui traita de cette paix avec don Louis de Haro, ne consentit au rétablissement de Condé, que par l'insinuation que lui fit le ministre espagnol, que l'Espagne, au cas de refus, procurerait à ce prince des établissements dans les Pays-

Bas ; établissemens qui auraient causé peut-être bien des inquiétudes. Le prince de Condé, rendu à sa patrie, la servit utilement dans la conquête de la Franche-Comté en 1668, et dans celle de la Hollande en 1672. Il prit Wesel, fut blessé près du fort de Tolhuis, et continua les années suivantes à rendre des services importants. En 1674, il mit en sûreté les conquêtes des Français, s'opposa au dessein des armées des alliés, et parut avoir l'avantage à Senef, quoique les alliés s'attribuassent également la gloire de cette journée. Oudenarde assiégée lui dut sa délivrance. Après la mort du vicomte de Turenne, en 1675, il continua la guerre d'Allemagne avec avantage. La goutte, dont il était tourmenté, l'obligea de se retirer ; et dans la douce tranquillité de sa belle maison de Chantilli, il cultiva les lettres, et fortifia son âme par la pratique des vertus chrétiennes. Il mourut à Fontainebleau, le 11 décembre 1686, à 65 ans ; il s'y était rendu pour voir M^{me} la duchesse sa petite-fille, qui avait la petite vérole. Le mérite du grand Condé pour les sciences, pour les beaux-arts, pour tout ce qui peut être l'objet des connaissances de l'homme, ne le cédait point dans lui à ce génie presque unique pour conduire et commander des armées. Turenne, parvenu par son mérite aux premiers emplois militaires, donnait ses ordres de vive voix. L'honneur lui en revenait si on réussissait ; l'officier qui en était chargé était responsable de l'événement, s'il éprouvait quelque infortune. Condé s'en chargeait, donnant ses ordres par écrit. De là l'officier qui devait les exécuter allait au combat avec plus de calme et de tranquillité. Ses principes dans l'art militaire, qu'il transmit aux Luxembourg, aux Catinat, aux Vendôme, aux Villars, aux Feuquières, rendirent longtemps la France victorieuse et triomphante. C'est donc à tort que quelques écrivains ont dit qu'il ne forma point d'élèves. « Sous lui, dit un orateur célèbre, se formaient et se levaient ces soldats aguerris, ces officiers expérimentés, ces braves dans tous les ordres de la milice dans nos dernières guerres, et qui n'ont acquis tant d'honneur au nom français, que parce qu'ils avaient eu ce prince pour maître et pour chef. » Sa physionomie annonçait ce qu'il était : il avait le regard d'un aigle. Ce feu, cette vivacité, qui formaient son caractère, lui firent aimer la société des bons esprits. Corneille, Bossuet, Racine, Despréaux, Bourdaloue, étaient souvent à Chantilli, et ne s'y ennuyaient jamais. M. Désorineaux a donné

la *Vie* de ce prince, Paris, 1766, 4 vol. in-12. On en trouve une autre dans les *Hommes illustres de France* de Charles Perrault. On a publié, en 1820, *Mémoires pour servir à l'histoire de la maison de Condé* (contenant la *Vie* du grand Condé, par le feu prince de Condé, et la correspondance de l'auteur avec les souverains et princes des familles royales de l'Europe), 2 vol. in-8. Bourdaloue déploya toute son éloquence dans l'*Oraison funèbre* de ce héros. On y admire l'art avec lequel il parle de la révolte du prince contre sa patrie, et surtout la manière touchante et profondément raisonnée, dont il parle de sa religion. « Au milieu « même des égarements du monde, il « avait une raison saine, et son cœur, « qui était droit, a toujours été, sur le « point de la religion, d'intelligence et « d'accord avec sa raison. S'il avait eu « moins de lumières, semblable à ces « demi-savants, qui ne sont impies que « parce qu'ils sont ignorants, il aurait, « comme dit l'Apôtre, témérairement « condamné tout ce qu'il aurait ignoré. « S'il avait eu moins de droiture, il n'aurait cru que ce qu'il aurait voulu ; et « l'exemple de l'insensé, il aurait dit « dans son cœur : Il n'y a point de Dieu. « Mais parce que la droiture de son cœur « répondait parfaitement à l'abondance « de ses lumières et à l'intégrité de sa « raison, il a toujours dit, et dans sa « raison et dans son cœur : Il y a un « Dieu ; et par un enchaînement de conséquences, contre l'évidence desquelles « il a cent fois confessé que le libertinage « le plus fier n'avait rien à opposer que « de faible et de pitoyable ; son cœur, « de concert avec sa raison, lui a toujours fait conclure : Il y a un Dieu. Il y a une religion, qui est le vrai culte de Dieu. De toutes les religions du monde, la chrétienne est uniquement et incontestablement l'ouvrage de Dieu. De toutes les sociétés chrétiennes, il n'y a que la catholique où se trouve l'unité, où subsiste l'ordre, et par conséquent où réside l'esprit de Dieu. C'est ainsi que raisonnait ce grand prince, et c'est à quoi, s'en ouvrant lui-même à ses plus confidens amis, il protestait qu'il s'en était toujours tenu. » Il y a d'excellens morceaux dans l'*Eloge* que Bossuet a fait du même prince ; la péroraison surtout est d'un intérêt vif et touchant, d'une éloquence négligée et en même temps inimitable. (Voyez LONGUEVILLE.)

CONDÉ (Henri-Jules de BOURBON, prince de), fils et élève du grand Condé, naquit en 1643, accompagna son père en

Espagne, et vint ensuite terminer son éducation chez les jésuites de Namur. Il partagea la disgrâce du grand Condé ; au bout de 5 ans, il accompagna Louis XIV au siège de Tournay ; mais il ne put continuer la campagne, parce qu'il tomba dangereusement malade. L'an 1668, il suivit encore le roi au siège de Dôle, et en 1674, à celui de Besançon. Il combattit à Senef, à côté de son père, auquel il sauva la vie, en l'aidant avec le comte d'Estaing, à le replacer sur son cheval. Mais son exploit le plus brillant est la prise de Limbourg, en 1675, après huit jours de tranchée ouverte. La maligne causticité de Saint-Simon s'est exercée sur le compte de ce prince, qui souffrait d'une maladie de vapeurs, et qui mourut le 1^{er} avril 1709. Ce prince avait épousé Anne Bavière, comtesse palatine. Du chef de cette princesse, la maison de Condé recueillit l'héritage de la branche aînée de la maison de Lorraine.

CONDÉ (Louis III^e du nom, duc de Bourbon), fils de Henri-Jules et d'Anne de Bavière, grand-maître de France, chevalier des ordres du roi, et gouverneur de Bourgogne et de Bresse, marcha sur les traces de son aïeul, le grand Condé. Il se trouva au siège de Philisbourg, sous les ordres de Monsieur le dauphin ; il suivit le roi en 1689 à celui de Mons, et en 1692 à celui de Namur. Il se signala aux batailles de Steinkerque et de Nerwinde. Il fit encore la campagne de Flandre en 1694, et mourut subitement à Paris, l'an 1710, à 42 ans.

CONDÉ (Louis-Henri, prince de), duc de Bourbon, d'Enghien, etc., fils du précédent, né à Versailles en 1692, fut nommé chef du conseil royal de la régence sous la minorité de Louis XV. et premier ministre-d'Etat, après la mort du régent, arrivée en 1723. Il en remplit toutes les fonctions jusqu'au 11 juin 1726, qu'il fut exilé. Livré à des financiers qui proposèrent des taxes odieuses, et qui irritèrent la noblesse et le peuple, il fut obligé d'abandonner sa place. Il mourut à Chantilli en 1740, à 48 ans.

CONDÉ (Louis-Joseph de Bourbon, prince de), né à Chantilli le 2 août 1735, fit ses premières armes à la bataille de Hastenbeck. Touraille, son premier gentilhomme, l'engageant à s'écarter pour se mettre à l'abri d'une batterie : « Je ne trouve pas ces précautions », dit le prince, dans l'histoire du grand Condé. » A la bataille de Minden, en 1757, il fit des prodiges de valeur dans une charge contre les Prussiens, et battit ensuite plusieurs fois le prince Ferdinand de Brunswick, à la tête d'un corps sé-

paré. En 1762, il remporta à Jöhanisberg une victoire éclatante sur le prince héréditaire de Brunswick : le roi, pour récompenser sa valeur, lui fit présent d'une partie des canons qu'il avait pris. Le prince héréditaire étant venu, quelques années après, lui rendre visite à Chantilli, il eut soin de les faire disparaître : son hôte, appréciant sa délicatesse, lui dit : « Vous avez voulu me vaincre deux fois, à la guerre par vos armes, et dans la paix par votre modestie. » On est fâché de voir le prince de Condé, égaré par de fausses préoccupations, embrasser la cause du Parlement dissous, mériter un exil momentané, et persister, lors de son rappel, à défendre que, dans toute l'étendue de ses domaines, on eût recours aux nouveaux tribunaux pour les affaires contentieuses. Il réunissait à Paris, dans son palais Bourbon, plusieurs hommes de lettres, comme Desormeaux, Saint-Alphonse, Valmont de Bomare, et deux autres, qui, dans la suite, se montrèrent indignes de ses bienfaits, Grouvelle et Champfort. Mais il demeurait habituellement à Chantilli, qu'il se plaisait à embellir, et que le comte du Nord, depuis Paul I^{er}, aurait voulu échanger contre toutes ses possessions. En 1787, le prince de Condé présida le 4^e bureau de l'assemblée des Notables ; il le présida aussi l'année suivante, et signa avec les autres princes le *Mémoire* présenté au roi pour la défense des anciennes institutions. Le ministre de la guerre ayant fait former trois camps, il eut le commandement de celui de Saint-Omer. Lorsqu'il vit les deux ordres réunis au tiers-état, il quitta la France avec sa famille, se retira à Bruxelles, ensuite à Turin, puis forma une petite armée des gentilshommes qui l'avaient suivi sur la frontière d'Allemagne. En juillet 1792, il se déclara, dans un manifeste, le protecteur de la noblesse française, invita tous les Français fidèles à se ranger sous ses drapeaux, et protesta qu'il irait à Paris délivrer Louis XVI. Les révolutionnaires, en revanche, ameutèrent la populace, qui se porta sur Chantilli, et détruisit ce beau séjour. L'Assemblée nationale, consommant la spoliation de ses biens, força encore le roi d'écrire au prince pour l'engager à rentrer en France, et à « renoncer à combattre pour des droits que la nation avait abolis. » Condé avait eu à Aix-la-Chapelle, avec le roi de Suède, une conférence qui aurait produit les meilleurs résultats pour la cause royale, sans l'attentat commis sur Gustave III. Il se joignit à l'armée autrichienne, commandée par Wurmser,

puis marcha sur Landau. Après la retraite des Prussiens, le prince se replia sur Brissgaw, continuant à mettre en gage ses diamants pour subvenir à l'entretien de son armée. Il obtint ensuite que ses troupes fissent partie du contingent fourni par les cercles à l'empereur, et qu'elles en fussent soudoyées. A la nouvelle de la mort de Louis XVI, il prononça son oraison funèbre, avant d'ouvrir la campagne de 1793. Les ducs de Bourbon et d'Enghien s'étant réunis à lui dans la Forêt-Noire, après le licenciement de l'armée royaliste de Flandre, les trois Condé se couvrirent de gloire pendant cette campagne. L'armée royale se distingua surtout à la prise du village de Bersheim, obstinément défendu par les républicains. Condé y entra le premier, et d'Enghien prit 18 canons. Après cette affaire, Wurmser étant venu visiter le prince : « Eh bien ! » M. le maréchal, lui dit celui-ci, comment trouvez-vous ma petite infanterie ? — Monseigneur, elle grandit au feu, » répondit Wurmser. Le 4 juillet, le prince annonça à son armée la mort du Dauphin : « Messieurs, le roi Louis XVII « est mort, vive Louis XVIII ! » L'armée des émigrés était, depuis 1795, à la solde de l'Angleterre. Dans la campagne de 1796, elle soutint sa réputation de valeur. A Steintad (24 octobre), un officier du génie fut tué entre le duc de Berri et le prince de Condé, qui se trouvaient toujours aux endroits les plus périlleux. Lorsque la France et l'Autriche eurent conclu la paix en 1797, Condé se retira en Russie, et son armée se cantonna en Pologne, puis à Dubno. Il se rendit ensuite à Saint-Petersbourg, où Paul I^{er}, achetant pour lui l'hôtel de Czernichef, fit graver sur la porte, en lettres d'or : *Hôtel de Condé*. Paul ayant déclaré la guerre à la France, le prince suivit, avec son armée, le maréchal Souvarow en Suisse, et soutint à Constance un combat qui dura trois jours. Après le désastre de l'armée russe, Paul I^{er} s'étant séparé de l'Autriche, l'armée royale passa de nouveau à la solde de l'Angleterre, fit avec les Autrichiens la campagne de 1800, et fut ensuite licenciée. Condé, navré de douleur en voyant tomber les tentes de son camp, se retira en Angleterre et résida à l'Abbaye d'Amesbury. Veuf, depuis le 15 mai 1760, de la princesse de Rohan-Soubise, il épousa alors la princesse douairière de Monaco, qu'il perdit en 1813. Mais la mort tragique de son petit-fils, le duc d'Enghien, jeta le deuil sur le reste de sa vie. Rentré à Paris, avec le roi, le 3 mai 1814, il reprit

le titre de colonel-général de l'infanterie française ; le 20, il obtint le commandement du 10^e régiment de ligne, et fut ensuite réintégré dans la dignité de grand-maître de France. L'association des chevaliers de Saint-Louis, créée en 1814, se mit sous sa protection. Le 18 mars 1815, il partit avec le roi pour la Belgique. Depuis son retour, il demeura habituellement à Chantilli, où le vandalisme révolutionnaire lui avait à peine laissé une modeste habitation, au milieu d'un tas de ruines. C'est là que mourut ce héros, le 13 mai 1818. Il répondit à son aumônier, qui l'exhortait à pardonner à ceux qui l'avaient offensé : « Si « Dieu me pardonne comme je pardonne « à ceux qui m'ont offensé, je suis sûr « d'être avec lui. » On l'inhuma à Saint-Denis, dans la tombe des rois ; et l'abbé Frayssinous prononça son oraison funèbre.

CONDÉ (Louise-Adélaïde de Bourbon), fille du précédent, née à Chantilli le 5 octobre 1757, et d'abord destinée par Louis XVI à épouser le comte d'Artois, depuis Charles X, fut nommée, en 1786, abbesse du chapitre noble de Remiremont : dignité qui ne l'obligeait pas à quitter le monde. Elle resta à la Cour jusqu'au 16 juillet 1789, trois jours après la prise de la Bastille, qu'elle émigra avec son père. C'est durant son exil qu'elle prit la résolution d'embrasser sérieusement la vie religieuse. Rentrée en France avec la famille royale, le roi lui donna l'ancien palais du Temple, et, le 3 novembre 1816, la princesse entra dans cette demeure pour n'en plus sortir, s'y consacrant, avec ses religieuses, à l'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement, afin d'expié les crimes de la Révolution. Elle mourut, comme elle avait vécu, dans la pratique du christianisme le plus sublime, le 10 mars 1824.

CONDILLAC (Etienne-Bonnot de), de l'Académie française, né à Grenoble en 1715, et mort dans sa terre de Flux près de Beaugency le 3 août 1780, était abbé de Mureaux, et frère de l'abbé de Mably. Il s'est fait un nom par plusieurs ouvrages qui roulent principalement sur la métaphysique. On a de lui un *Essai sur l'origine de nos connaissances*, 1746, 2 vol. in-12, et un *Traité des sensations*, 1767, 2 vol. in-12, dans lesquels il y a des vues profondes, mais aussi beaucoup de choses que des philosophes judicieux ont justement critiquées. Ils ont été vivement attaqués par l'abbé Rosignol dans la *Théorie des sensations*, imprimée à Embrun, 1780. L'abbé de Lignac les combat aussi avec beaucoup

de succès dans les *Lettres d'un Américain*. Son *Cours d'études* renfermant la Grammaire, l'Art d'écrire, l'Art de raisonner, l'Art de penser, enfin l'Histoire, imprimé d'abord en 13 vol., ensuite en 16 vol., qu'il avait composé pour l'éducation de l'infant Ferdinand-Louis, duc de Parme, a été, comme l'on sait, proscrire par ce prince, et l'on ne peut disconvenir qu'il n'ait, à plusieurs égards, mérité de l'être. La partie morale et politique est assez bien traitée; mais la partie historique est faible et manque de chaleur et de vivacité. Il ne commence guère l'histoire qu'aux Grecs, et laisse dans les ténèbres tous les temps antérieurs. Le défaut d'avoir étudié les anciens peuples lui fait expliquer souvent les constitutions des peuples modernes par des hypothèses ingénieuses. On lui reproche encore d'avoir adopté une partie des opinions de la philosophie moderne. On a encore de lui : *Traité des systèmes*, 1749, 2 vol.; *Traité des animaux*, 1755, in-12; une *Logique*, in-8; *Le commerce et le gouvernement considérés relativement l'un à l'autre*, 1776, in-12. On a longtemps attribué à Condillac les *Recherches sur l'origine des idées que nous avons de la beauté*, 1749, 2 vol. in-12; mais cet ouvrage est de Hutcheson, et a été traduit en français par Eidous. Condillac, sur la fin de sa carrière, avait revu et corrigé tous ses ouvrages, et ce fut sur manuscrits autographes, que l'on fit une édition de ses *Ouvrages complètes*, 23 vol. in-8, Paris, 1798. On en donna une autre, 32 vol. in-12, Paris, 1803. *La langue des calculs*, ouvrage posthume de Condillac, fut imprimée pour la première fois en 1798, par les soins de Laromiguière. On découvre dans toutes ces productions beaucoup de connaissances, un esprit fécond et varié, mais en même temps le goût des systèmes et des paradoxes. Les idées sont souvent obscures et confuses, et l'auteur ne cache pas assez l'embaras où il se trouve parfois de les débrouiller. On regarde Condillac comme l'un des chefs de cette sorte de philosophes qui fait tout dériver de la sensation que de nos jours on a nommée *sensualisme*. Il se montre interprète de Hobbes, disciple de Locke, et continuateur de tous les deux. « Pendant un demi-siècle, dit en 1835 un auteur qui cherche à le préconiser, il a joui en France d'une autorité fort absolue : aujourd'hui il est fort discrédité, et beaucoup trop négligé. (Nous pensons qu'il n'y a nul inconvénient à laisser ses livres dans la poussière.) — Ce qu'on lui

« reproche avec raison, c'est d'avoir été « trop ami du paradoxe, et d'avoir « faussé, en les exagérant, toutes les « vérités qu'il a touchées. On a surtout « attaqué la doctrine de la sensation : en « effet, on ne peut rendre compte avec « elle d'un grand nombre de nos idées, « de celles surtout qui font la gloire et « la force de l'esprit humain ; on peut « bien moins encore expliquer toutes nos « facultés par des transformations d'une « chose toute passive et fatale comme la « sensation ; ce serait priver l'homme de « son activité, de sa liberté, et le réduire « à n'être plus qu'une machine. Quelque « voisin du matérialisme qu'une telle « doctrine puisse paraître au premier « coup d'œil, elle s'en distingue cepen- « dant ; elle n'y conduirait qu'autant « qu'on accorderait la sensation à la « matière : or, c'est ce que n'a pas fait « Condillac; nul, au contraire, n'a dé- « montré avec plus de force et de clarté « la spiritualité de l'âme. » On peut con- « sulter sur le système de Condillac, outre les ouvrages de Rossignol et de Lignac déjà indiqués, l'*Encyclopédie méthodique*, le *Cours de littérature de La Harpe*. (Philos. du 18^e siècle, liv. I, sect. 5; les *Fragments de Royer-Collard* (à la suite de ses traduct. de Reid); mais surtout les *Leçons de philosophie* de Laromiguière.

CONDORCET (Marie-Jean-Antoine-Nicolas CARITAT, marquis de), né à Ribemont en Picardie, en 1743, était neveu de Mgr de Condorcet, évêque de Gap, puis d'Auxerre et enfin de Lisieux. Sa naissance lui faisait espérer de l'avancement dans la profession des armes; mais il lui préféra la culture paisible des sciences, et, dès l'âge de 21 ans, il présenta à l'Académie de Paris un *Mémoire sur les équations différentielles*, qu'elle jugea digne de paraître dans le *Recueil des savants étrangers*. Il publia successivement plusieurs autres *Mémoires* qui lui méritèrent l'honneur d'être admis à l'Académie des sciences, en 1769, et il en devint bientôt secrétaire. En 1782, les portes de l'Académie française lui furent ouvertes par le crédit de d'Alembert, avec lequel il était étroitement lié, et qui le nomma un de ses exécuteurs testamentaires. Après la mort de cet écrivain, dont il prononça l'*Eloge*, il accueillit et encouragea comme lui les jeunes gens qui montraient quelque talent, surtout quand ils manifestaient des idées philosophiques. Pendant la lutte des Américains pour conquérir leur liberté, il écrivit avec force contre les abus du despotisme; et, dans des

réflexions sur l'esclavage des nègres, il soutint la cause de leur liberté. Au commencement de la révolution, Condorcet embrassa avec ardeur le parti populaire, et rédigea la *Feuille villageoise* de concert avec Cérutti. Il fut désigné, en 1791, pour être gouverneur du Dauphin, puis il devint commissaire de la Trésorerie; enfin, en septembre, il fut élu député de Paris à l'Assemblée législative, et ensuite à la Convention nationale par le département de l'Aisne. Lors du procès de Louis XVI, il le déclara coupable, rejeta l'appel au peuple, et vota la peine la plus grave; mais il excepta celle de la mort. S'étant attaché au parti de la Gironde, dit des *fédéralistes*, il fut décrété d'accusation et mis hors la loi. Il se cacha quelque temps; mais craignant de compromettre une femme généreuse qui l'avait reçu, quoiqu'il y eût peine de mort contre ceux qui donnaient un asile aux proscrits, il sortit de Paris vêtu en paysan, et passa plusieurs nuits dans les carrières, de crainte d'être découvert. Cependant, pressé par la faim, il entra dans un petit cabaret de Clamart, où son avidité à manger, sa longue barbe, son air inquiet le firent remarquer. Il fut arrêté, conduit au Bourg-la-Reine et renfermé dans un cachot. Le lendemain, 23 mars 1794, on le trouva mort. On présuma qu'il avait pris un poison très-actif qu'il portait toujours sur lui. D'Alembert disait que c'était un *volcan couvert de neige*; d'autres l'appelaient un *mouton enragé*. Il a laissé un très-grand nombre d'ouvrages, auxquels on reproche un style entortillé et de fréquentes négligences. Les plus importants sont: *Essai d'analyse*, Paris, 1768, in-4; *Eloges des Académiciens de l'Académie royale des sciences, morts depuis 1660 jusqu'en 1699*, Paris, 1773, in-12, bien inférieurs à ceux de Fontenelle; une édition des *Pensées de Pascal*, Londres, 1776, où il a retranché ce qu'il y a de plus favorable à la religion, pour n'y laisser que le venin du scepticisme dans des objections présentées avec autant de force que de sincérité. Voltaire en donna une nouvelle édition en 1778, avec des *Notes*; *Vie de M. Turgot*, Londres, 1786, 2 vol. in-8: l'auteur commença à y développer ses principes républicains; *Vie de Voltaire*, Genève, 1787; cette *Vie* n'est qu'un panégyrique continué de Voltaire et une déclamation violente contre tout ce qui tient au christianisme; il s'y élève avec véhémence contre la religion et contre les prêtres; et, qui le croirait! il ose y faire l'apologie de ce poème licencieux dont le nom seul alarme la

pudeur, et il cherche à dévouer à l'approbre le magistrat ami des mœurs, qui, pour épargner à son siècle un tel scandale, avait menacé Voltaire d'un traitement rigoureux, s'il publiait ce poème; *Lettres de M. Euler à une princesse d'Allemagne, sur différentes questions de physique et de philosophie*, nouvelle édition, avec des *Additions* par Condorcet et de La Croix, 1787 à 1789, 3 vol. in-8: ces lettres renferment plusieurs passages favorables à la religion, Condorcet fit, comme dans les *Pensées de Pascal*, plusieurs altérations, falsifications et retranchements; « et il ne faut pas s'en étonner, dit un critique judicieux: « des géomètres sans esprit n'ont pu supposer qu'un homme en qui ils reconnaissent une raison supérieure, et qui lui avait été leur maître, déclarât hautement sa religion. » Et il ajoute plus bas: « L'art de falsifier les livres fut singulièrement perfectionné dans le temps que la vertu était à l'ordre du jour. On assure que, sous le ministère de François de Neufchâteau, on suivit à cet égard un plan très-philosophique, qui s'accordait on ne peut mieux avec les progrès des lumières; » *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, in-8: ouvrage qui n'a été publié qu'après la mort de l'auteur. « Il y proclame, dit l'auteur des *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique du dix-huitième siècle*, « l'existence déjà ancienne d'une ligue ennemie de la religion et des trônes. « et il veut qu'on ait l'obligation à la philosophie d'avoir combattu et détruit ce qu'il appelait la superstition et le despotisme, se vantant ainsi de ce que d'autres de ses confrères voudraient faire passer pour une calomnie. La manière dont il explique dans cet ouvrage l'origine du christianisme n'atteste pas plus de bonne foi que d'érudition. Au surplus, il ne voit juste ni dans le passé ni dans l'avenir; et à propos de la perfectibilité infinie de l'esprit humain, qui était sa manie, et sur laquelle il revient à satiété, il s'épuise en conjectures, toutes plus folles les unes que les autres, sur le bonheur et la perfection dont nous devons jouir un jour. Il se complait dans la puissance et la vertu des adages philosophiques, ne tient nul compte des passions, et croit bonnement, ou feint de croire, que quand il n'y aura plus ni rois ni prêtres, tout ira le mieux du monde; et ce qui prouve son aveuglement opiniâtre, c'est qu'il a composé cette *esquisse*, lorsqu'il

« était victime des fureurs révolutionnaires, et pros crit par d'implacables ennemis des rois et des prêtres. » Condorcet a fourni encore un grand nombre d'articles à l'*Encyclopédie*, et travaillé à la *Bibliothèque de l'homme public*, au *Journal encyclopédique*, à la *Chronique du mois*, au *Républicain*, au *Journal de l'instruction publique*. Ses *Ouvrages* ont été recueillis à Paris en 1804, et forment 21 vol. in-8.

CONDORCET (Sophie de Grouchy, veuve de), sœur de M^{me} Cabanis et du général Grouchy. Unie de bonne heure au marquis de Condorcet, elle épousa aussi ses opinions politiques et philosophiques, qu'elle professa constamment le reste de sa vie, partagea les persécutions de son époux, et fut jetée dans les prisons révolutionnaires; d'où elle sortit après le 9 thermidor. Le reste de ses jours s'écoula dans la pratique de la plus active bienfaisance. Elle mourut à Paris le 6 septembre 1822. On doit à M^{me} Condorcet l'ouvrage suivant : *Théorie des sentiments moraux*, ou *Essai analytique sur les principes des jugements que portent naturellement les hommes, d'abord sur les actions des autres, et ensuite sur leurs propres actions*; suivi d'une dissertation sur l'origine des langues, traduit de l'anglais d'Adam Smith, 1798, 2 vol. in-8. On trouve à la fin de cette traduction huit *Lettres sur la sympathie*, adressées à Cabanis. Elle a été l'éditeur d'un ouvrage posthume de son mari, intitulé : *Moyens d'apprendre à compter d'abord et avec facilité*, Paris, 1799, in-12, ibid., 1818, in-18.

CONDREN (Charles de), second général de la congrégation de l'Oratoire, docteur de la maison de Sorbonne, fils d'un gouverneur de Monceaux, fort chéri de Henri IV, naquit à Vaubuin, près de Soissons, en 1558. Son père, qui avait dessein de le pousser à la Cour ou dans les armées, voulut l'empêcher d'embrasser l'état ecclésiastique; mais sa vocation était trop forte. Le cardinal de Bérulle, auquel il succéda, le reçut dans sa congrégation, et l'employa très-utilement. Le Père de Condren fut confesseur du duc d'Orléans, frère unique de Louis XIII. Il refusa constamment le chapeau de cardinal, l'archevêché de Reims et celui de Lyon. Ses vertus ne perurent pas avec moins d'éclat dans sa place de général. Après avoir travaillé longtemps pour la gloire de Dieu et pour le salut du prochain, il mourut à Paris en 1641. Son *Idée du Sacerdote de J.-C.*, in-12, ne fut mise au jour qu'après sa mort. Il ne voulut jamais rien donner

au public pendant sa vie. On a de lui des *Lettres* et des *Discours* en 2 v. in-12. C'est lui qui comparait les vieux docteurs ignorants aux vieux jetons, qui à force de vieillir, n'avaient plus de lettres.

CONEGLIANO. (Voyez MONCEY.)

CONFUCIUS ou KOUNG-FUT-TSÉ, ou mieux KOUNG-TSÉ, surnommé par les Chinois *le saint Maître*, *le Sage par excellence*, le père des philosophes chinois, naquit à Tséou-Y, aujourd'hui Kin-Fon-Hien, d'une famille qui tirait son origine de Ti-Y, 27^e empereur de la seconde race (si on en croit les fabuleuses annales de la Chine), vers l'an 550 avant J.-C., temps où la Chine était encore très-peu de chose. Il devint mandarin et ministre d'Etat du royaume de Lu ou Lou, aujourd'hui Chan-Tong; mais le désordre s'étant glissé à la cour, par la séduction de plusieurs filles que le roi de Tsi avait envoyées au roi de Lu, il renonça à son emploi, et se retira dans le royaume de Sin pour y enseigner la philosophie. Son école fut si célèbre, dit-on (car tous ces faits sont fort incertains et certainement altérés en bien des points, selon la coutume des auteurs chinois), que dans peu de temps il eut jusqu'à 3,000 disciples, parmi lesquels il y en eut 500 qui occupèrent les postes les plus éminents dans différents royaumes. Ses disciples avaient une vénération si extraordinaire pour lui, qu'ils lui rendaient des honneurs qu'on n'avait accoutumé de rendre qu'à ceux qui étaient élevés sur le trône. Il revint avec eux au royaume de Lu, et y mourut à 73 ans. Quelque temps avant sa mort, il déplorait les désordres de son siècle. *Hélas ! disait-il, il n'y a plus de sages, il n'y a plus de saints. Les rois méprisent mes maximes; je suis inutile au monde, il ne me reste plus qu'à en sortir.* Son tombeau est dans l'Académie m^{me} où il donnait ses leçons, près de la rivière de Rio-Fu. On voit, dans toutes les villes, des collèges magnifiques élevés à son honneur, avec ces inscriptions en lettres d'or : *Au grand maître... Au premier docteur... Au précepteur des empereurs et des rois... Au saint... Au roi des lettrés...* Quand un officier de robe passe devant ces édifices, il descend de son palanquin, et fait quelques pas à pied pour honorer sa mémoire. Ses descendants sont mandarins-nés, et ne payent aucun tribut à l'empereur. Les Chinois lui offrent des sacrifices de porceaux et de chèvres, et exercent à son égard une idolâtrie proprement dite. Si on les en croit, c'était l'homme le plus sage et le plus vertueux

qui ait paru dans le monde. Mais quand on ne connaîtrait point les exagérations chinoises, on pourrait réduire cet éloge à sa juste valeur, en examinant dans quel état sont les notions de sagesse et de vertu chez ce peuple vain, frivole, avide et corrompu. On attribue à ce philosophe *quatre livres de morale*. Le Père Couplet a donné au public les trois premiers livres en latin, avec des notes, Paris, 1687, in-fol.; et on les traduisit l'année suivante en français, sous le titre de *Morale de Confucius*, in-12. (Voyez COUPLET.) Entre beaucoup de sentences verbiageuses et triviales, on en trouve de fort bonnes; mais il est très-douteux qu'elles soient réellement de Confucius. On sait que les Chinois donnent pour des ouvrages vieux de deux ou trois mille ans, des écrits qui datent depuis la naissance du christianisme, entre autres le *Chou-ouan*, où il est parlé du mystère de la Trinité, dans des termes absolument inconnus avant Jésus-Christ. (Voyez le *Journ. hist. et litt.*, 1^{er} février 1777, pag. 175.) Il ne serait donc pas étonnant que les *Œuvres* de Confucius eussent du moins quelques additions d'un temps très-postérieur; peut-être aussi cette matière bien approfondie répandrait-elle des doutes sur l'époque où vivait Confucius, et l'avancerait de plusieurs siècles; ce qui, vu l'extrême incertitude de l'histoire et surtout de la chronologie chinoise, n'aurait rien d'étonnant. Et d'ailleurs, comment fixer l'histoire de Confucius à l'an 550 avant J.-C., si toute l'histoire chinoise ne mérite aucune croyance jusqu'à l'an 206, comme le prouve Goguet? Du reste, sa morale, quelle qu'elle soit, est sans nerf et sans sanction; c'est un amas de sentences et de vues incohérentes. « Confucius, dit Sonnerat dans son *Voyage aux Indes orientales et à la Chine*, ce grand législateur qu'on élève au-dessus de la sagesse humaine, a fait quelques livres de morale, adaptés au génie de la nation; car ils ne contiennent qu'un amas de choses obscures, de visions, de sentences, et de vieux contes mêlés d'un peu de philosophie.... Ses ouvrages, quoique pleins d'obscurités, sont adorés.... Confucius et ses descendants ont écrit des milliers de sentences qu'on a accommodées aux événements, comme nous avons interprété celles de Nostradamus et du Juif errant. Aujourd'hui, en France, il n'y a que les bonnes femmes et les enfants qui y croient; à la Chine, c'est d'après elles qu'on dirige toutes les opérations. » Si l'on en juge par les mœurs des Chinois, tels

qu'on les connaît depuis que Paw, Raynal, Bergier, ont réfuté sans appel les contes de leurs panégyristes, la *Morale* de Confucius a eu bien peu d'effet. Il a paru en 1786 un *Abbrégé historique des principaux traits de la vie de Confucius*, à la tête duquel on n'a point rougi de placer ces vers de Voltaire :

De la seule raison salutaire interprète,
Sans déshonorer le monde, délaissant les esprits,
Il ne parla qu'en sage, et jamais en prophète;
Cependant on le crut, et même on son pays.

Ceux qui connaissent la haine implacable des philosophes contre Jésus-Christ ne seront pas surpris de cet excès d'audace et d'absurdité. « On comprend sans peine, dit un auteur, que le misérable jon-gleur du pays de Lou, qui n'a jamais su lier ensemble deux maximes de morale, qui a dogmatisé par boutade et par caprice; sans sanction et sans garantie; dont les leçons, si elles ont eu quelque efficacité, ont formé le plus frivole, le plus lâche et le plus fripon de tous les peuples; on voit, dis-je, que ce verbiageur chinois est mis ici en parallèle et bien au-dessus du divin Législateur des chrétiens. Il est connu que Voltaire aimait à s'entendre appeler par ses suppôts, *mon cher antechrist*; ainsi, cette impiété n'a rien d'obscur ni d'étonnant dans sa bouche; mais qu'on ose l'afficher publiquement par manière d'épigraphe, et en faire le frontispice d'un livre, c'est ce qui montre à découvert et la hardiesse des blasphémateurs et la faiblesse de l'autorité. » La *Vie de Confucius* a été écrite par le Père Amiot. (Voyez AMIOT.)

CONGRÈVE (Guillaume), né en Irlande, dans le comté de Cork, en 1672, mort en 1729. Son père le destina d'abord à l'étude des lois; mais il s'y livra sans goût, et par conséquent sans succès. La nature l'avait fait naître pour la poésie. C'est, de tous les Anglais, celui qui a porté le plus loin la gloire du théâtre comique. Ses pièces sont pleines de caractères nuancés avec une extrême finesse; mais on y trouve aussi cette liberté, ou si l'on veut, cette licence qui est le fruit et en même temps la cause de la corruption publique. Il quitta de bonne heure les muses, se contentant de composer dans l'occasion quelques *Pièces fugitives*, que l'amitié ou l'amour lui arrachait. On a de lui, outre ses *Comédies*, des *Odes*, des *Pastorales* et des *Traductions* de quelques morceaux des poètes grecs et latins. Ses *Œuvres* parurent à Londres, 1730, 3 vol. in-42: Baskerville en a donné une édition en 1761, 3 vol. in-8.

CONGRÈVE (William), né le 20 mai 1772 dans le Staffordshire, d'une branche cadette de la famille des Congrève. Il entra de bonne heure dans la carrière militaire, où son père s'était distingué. En 1816, il parvint au grade de lieutenant-colonel d'artillerie, et fut nommé vers la même époque écuyer du prince-régent. En 1820, il résigna cette dernière charge pour se consacrer entièrement à ses études scientifiques. Malheureusement il se livra en même temps à des opérations industrielles, dans lesquelles sa réputation fut compromise; et à la suite d'un procès devant la cour de chancellerie, il quitta l'Angleterre et se réfugia en France, où il est mort à la fin du mois de mai 1828. Congrève était un habile et savant ingénieur qui a fait plusieurs inventions utiles; mais ce qui l'a rendu surtout célèbre, c'est l'invention des fusées qui portent son nom. Ce fut en 1808 qu'il découvrit ce formidable appareil de guerre. Les fusées à la Congrève ont la forme de boîtes allongées, portent avec elles une mèche inextinguible, et parcourent une ligne horizontale à peu près comme les obus. Lorsqu'elles éclatent, elles lancent de toutes parts d'autres petites grenades ou fusées qui éclatent à leur tour, et causent au loin de grands ravages. Cet instrument de destruction a été employé pour la première fois, en 1809, par lord Cochrane, dans une combinaison qui avait pour but de brûler la flotte française dans la rade des Basques. Congrève a publié plusieurs écrits, parmi lesquels nous citerons : *Traité élémentaire sur les moyens de monter les pièces de l'artillerie navale, indiquant les vrais principes pour la construction des affûts de toute espèce d'artillerie*, 1812, in-4; *Description du mode de construction des propriétés et des variétés des vannes hydro-pneumatiques*, 1815.

CONNY (Félix, vicomte de) naquit en 1789, à Moulins, d'une famille noble du Bourbonnais. Venu très-jeune à Paris, il se fit remarquer, par ses succès, à l'Académie de législation et par son opposition au gouvernement de Napoléon. Mis deux fois en arrestation par Fouché à cause des relations qu'il entretenait avec le parti royaliste, il salua avec enthousiasme le premier retour des Bourbons. Nommé sous-préfet de La Palisse en 1814, il s'opposa, autant qu'il put, à la proclamation du second empire. Au second retour des Bourbons, M. de Conny entra au Conseil d'Etat, et, bientôt après, fut appelé à la Chambre des députés. Il y siégea sur les bancs de la

droite, mais sans abdiquer son indépendance. En 1830, il prononça un discours en faveur du Duc de Bordeaux, et vota contre l'élection de Louis-Philippe. Rentré dès lors dans la vie privée, il se livra à des études sérieuses, et publia une *Histoire de la révolution française*, en 10 volumes. On pourrait désirer dans cet ouvrage, d'ailleurs estimable, une critique plus sévère et un ton moins déclamatoire. Chrétien fervent autant que royaliste fidèle, il défendait ses croyances et ses opinions avec toute l'ardeur de la jeunesse, et une loyauté qui lui avait acquis l'estime même de ses adversaires. Il est mort en 1850, d'une attaque d'apoplexie.

CONNOR (Bernard), médecin irlandais, né en 1665, mort en 1698. On a de lui un livre intitulé : *Evangelium medici, seu de suspensis naturæ legibus sive de miraculis, reliquisque quæ medici indagari subijci possunt*, in-8, Londres, 1697. Connor, trop jaloux de son art, s'efforce d'expliquer, selon les principes de la médecine, les guérisons miraculeuses de l'Evangile. On peut croire que les intentions de l'auteur n'étaient pas tout-à-fait irréligieuses; mais son ouvrage n'en est pas moins mauvais : on peut même dire qu'il est absurde; car aucun homme sensé ne s'aviserait jamais de regarder comme naturelles cette multitude de guérisons opérées par une seule parole. Guillaume Ader et Thomas Bartholin ont tout autrement raisonné sur les maladies et les guérisons dont il est parlé dans l'Evangile. « Entre les différents événements rapportés dans l'Histoire sainte, dit un auteur, il en est dont le surnaturel se saute aux yeux de tout homme de sens, et sur lesquels il n'est besoin ni de dissertation, ni d'examen. Qu'un malade guérisse par les remèdes, lentement, en reprenant des forces peu à peu, c'est la marche de la nature; qu'il guérisse subitement à la parole d'un homme, sans conserver aucun reste, ni aucun ressentiment de la maladie, c'est évidemment un miracle. Qu'un thaumaturge, par sa parole, ou par un simple attouchement, rende la vie aux morts, la vue aux aveuglés, l'ouïe aux sourds, la voix aux muets, la force et le mouvement aux paralytiques, marche sur les eaux, calme les tempêtes sans laisser aucune marque d'agitation sur les flots, rassasie cinq mille hommes avec cinq pains, etc., ce ne sont certainement pas là des œuvres naturelles.

« Pour en décider, il n'est pas nécessaire
« d'être médecin, philosophe ou natu-
« raliste : il suffit d'avoir la plus légère
« dose de bon sens. » On a encore de
Connor *Voyage en Pologne* ; Londres,
1698, 2 vol. in-8, en anglais, estimé.

CONON, général des Athéniens, prit
de bonne heure le dessein de rétablir sa
patrie dans sa première splendeur. Se-
cours par Artaxercès, qui lui avait con-
fié le commandement de sa flotte, il
remporta sur les Lacédémoniens la vic-
toire navale de Gnide, l'an 394 avant
J.-C., coula à fond 50 galères, tua un
grand nombre de soldats, et enveloppa
dans le combat l'amiral Lysandre qui y
perdit la vie. Cet avantage dédommagea
Athènes de toutes les pertes qu'elle avait
faites à la journée de la Chèvre, 46 ans
auparavant. Conon, qui venait de donner
à ses concitoyens l'empire de la mer,
poursuivit ses conquêtes l'année suivante.
Il ravagea les côtes de Lacédémone, ren-
tra dans sa patrie couvert de gloire, et
lui fit présent des sommes immenses
qu'il avait recueillies dans la Perse. Avec
cet argent et un grand nombre d'ouvriers
que les alliés lui envoyèrent, il rétablit
en peu de temps le Pyrée et les murailles
de la ville. Les Lacédémoniens ne trou-
vèrent d'autres moyens de se venger de
leur plus implacable ennemi, qu'en l'ac-
cusant auprès d'Artaxercès de vouloir
enlever l'Ionie et l'Eolide aux Perses,
pour les faire rentrer sous la domination
des Athéniens. Tiribase, satrape de Sar-
des, le fit arrêter sous ce vain prétexte.
On n'a pas su précisément ce qu'il devint.
Les uns disent que l'accusé fut mené à
Artaxercès qui le fit mourir ; d'autres
assurent qu'il se sauva de prison. Il laissa
un fils appelé Timothée, qui, comme
son père, se signala dans les combats.

CONON, astronome de l'île de Samos,
était en commerce de littérature et d'a-
mitié avec Archimède, qui lui envoyait
de temps en temps des problèmes. C'est
lui qui plaça parini les constellations la
chevelure de Bérénice, sœur et femme
de Ptolémée-Évergète, vers l'an 300 avant
J.-C. Cette reine inquiète du sort de son
époux, qui était alors dans le cours de
ses conquêtes, fit vœu de consacrer sa
chevelure, s'il revenait sans accident. Ses
désirs ayant été accomplis, elle s'acquitta
de sa promesse. Les cheveux consacrés
furent égarés quelque temps après. Conon
bon mathématicien, mais encore meil-
leur courtisan, consola Évergète désolé
de cette perte, en assurant que la cheve-
lure de Bérénice avait été enlevée au
ciel. Il y a sept étoiles près de la queue
du lion, qui jusqu'alors n'avaient fait

partie d'aucune constellation ; l'astre
nomme, les indiquant au roi, lui dit que
c'était la chevelure de sa femme, et Pto-
lémée voulut bien le croire. Catulle
laissa en vers latins la traduction d'un
petit poème grec de Callimaque à ce
sujet.

CONON, originaire de Thrace, né en
Sicile, Pape après la mort de Jean V, le
21 octobre 686, mourut le 22 octobre
688. C'était un vieillard vénérable par sa
bonne mine, ses cheveux blancs, sa sim-
plicité et sa candeur.

CONRAD I^{er}, comte de Franconie, fut
élu roi de Germanie en 912, après la mort
de Louis IV. Othon, duc de Saxe, avait
été choisi par la diète ; mais se voyant
trop vieux, il proposa Conrad, quoique
son ennemi, parce qu'il le croyait digne
du trône. « Cette action n'est guère dans
« l'esprit de ce temps presque sauvage, dit
« un historien qui contredit souvent tous
« ceux qui l'ont précédé. On y voit de l'am-
« bition, de la fourberie, du courage,
« comme dans tous les autres siècles,
« mais à commencer par Clovis, ajoutez-
« t-il non moins témérairement, on ne
« voit pas une action de magnanimité. »
C'est calomnier la nature humaine. Il est
très-sûr qu'il y avait moins de raffinement
dans ce siècle que dans le nôtre ; il y avait
plus de franchise, de générosité et de vé-
ritable vertu. Tous les peuples reconnurent
Conrad, à l'exception d'Arnould,
duc de Bavière, qui se sauva chez les
Huns, et les engagea à venir ravager
l'Allemagne. Ils portèrent le fer et le feu
jusque dans l'Alsace et sur les frontières
de la Lorraine. Conrad les chassa par la
promesse d'un tribunal annuel, et mou-
rut en 918, sans laisser d'enfant mâle.
Il imita, avant de mourir, la générosité
d'Othon à son égard, en désignant pour
son successeur le fils du même Othon,
Henri, qui s'était révolté contre lui.

CONRAD II, dit *le Salique*, fils d'Her-
man, duc de Franconie, élu roi d'Alle-
magne en 1024, après la mort de Henri,
eut à combattre la plupart des ducs ré-
voltés contre lui. Ernest, duc de Souabe,
qui avait aussi armé, fut mis au ban de
l'empire. C'est un des premiers exemples
de cette proscription, dont la formule
était : *Nous déclarons la femme veuve,*
les enfants orphelins, et nous l'envoyons
au nom du diable aux quatre coins du
monde. L'année d'après, 1027, Conrad
passa en Italie, et fut couronné empereur
à Rome avec la reine son épouse. Ce
voyage des empereurs allemands était
toujours annoncé une année et six semai-
nes avant que d'être entrepris. Tous les
vassaux de la couronne étaient obligés

de se rendre dans la plaine de Roncale pour y être passés en revue. Les nobles et les seigneurs conduisaient avec eux leurs arrière-vassaux. Les vassaux de la couronne qui ne comparaissent pas perdaient leurs fiefs, aussi bien que les arrière-vassaux qui ne suivaient pas leurs seigneurs. C'est depuis Conrad principalement, que les fiefs sont devenus héréditaires. Conrad II acquit le royaume de Bourgogne, en vertu de la donation de Raoul III, dernier roi, mort en 1033, et à titre de mari de Gisèle, sœur puînée de ce prince. Eudes, comte de Champagne, lui disputa cet héritage; mais il fut tué dans une bataille en 1038. Conrad mourut à Utrecht l'année suivante, après avoir régné avec beaucoup de gloire et de piété. L'empereur saint Henri l'avait recommandé, à sa mort, aux électeurs, et Conrad justifia pleinement le choix de Henri. Il fut enterré à Spire, dans le caveau qu'il avait fait construire pour les empereurs de sa maison. Henri III, son fils, lui succéda.

CONRAD III, duc de Franconie; fils de Frédéric, duc de Souabe, et d'Agnès, sœur de l'empereur Henri V, naquit en 1094. Après la mort de Lothaire II, à qui il avait disputé l'empire, tous les seigneurs se réunirent en sa faveur l'an 1138. Henri de Bavière, appelé le *Superbe*, s'opposa à son élection; mais ayant été mis au ban de l'empire et dépourvu de ses duchés, il ne put survivre à sa disgrâce. Le margrave d'Autriche eut beaucoup de peine à se mettre en possession de la Bavière. Welf, oncle du défunt, repoussa le nouveau duc; mais il fut battu par les troupes impériales, près du château de Winsberg. Cette bataille est très-célèbre dans l'histoire du moyen âge, parce qu'elle a donné lieu, si l'on en croit quelques auteurs, au nom des *guelfes* et des *gibelins*. Le cri de guerre des Bavares avait été *Welf*, nom de leur général, et celui des impériaux *Weibling*, nom d'un petit village de Souabe, dans lequel Frédéric, duc de Souabe, leur général, avait été élevé. Peu à peu, ces noms servirent à désigner les deux partis. Enfin ils devinrent tellement à la mode, que les impériaux furent, dit-on, toujours appelés *weiblingiens*, et qu'on nomma *welfs* tous ceux qui étaient contraires aux empereurs. Les Italiens, dont la langue plus douce que l'allemande ne pouvait recevoir ces mots barbares, les ajustèrent comme ils purent et en composèrent leurs *guelfes* et leurs *gibelins*. C'est l'étymologie que quelques auteurs donnèrent de ces deux noms. D'autres rapportent ces deux noms à deux frères, *Guelphes* et *Gibel*,

qui combattirent dans une sédition à Pistoie, l'un pour le pape Grégoire IX, et le plus jeune pour l'empereur Frédéric II. Maimbourg, dans sa *Décadence de l'empire*, raconte ainsi l'origine de ces deux partis : « Il y avait sur les confins de l'Allemagne et de l'Italie, vers la source du Rhin, deux maisons très-illustrées et très-anciennes : l'une des Henri de Guibeling, l'autre des Guelphes d'Adorf, qui, par une émulation de gloire et d'une jalousie d'ambition, étaient presque toujours en querelle, et causaient souvent par leur dissension un grand désordre dans l'empire. Les empereurs Conrad le Salique et les trois Henri ses successeurs étaient de cette première maison, et la seconde a produit les ducs de Bavière, fort connus sous le nom de Guelphes. » On ne peut disconvenir que cette dernière origine ne soit la plus naturelle et la plus vraisemblable. Quoiqu'il en soit, l'expédition de Conrad III dans la Terre-Sainte fut beaucoup moins heureuse que sa guerre contre la Bavière. L'intempérance fit périr une partie de son armée, peut-être aussi le poison que les Grecs étaient soupçonnés de jeter dans les fontaines. Conrad, de retour en Allemagne, mourut à Bamberg en 1152, sans avoir pu être couronné en Italie, ni laisser le royaume d'Allemagne à son fils. Quelques auteurs ont raconté le trait suivant de ce prince. Après la prise de Winsberg, il ordonna de faire prisonniers tous les hommes, et de donner la liberté aux femmes. Conrad accorda à celles-ci d'emporter ce qu'elles pourraient. Elles prirent leurs maris sur leur dos et leurs enfants sous leurs bras. L'empereur, touché de cette expression vive et pittoresque de l'amour conjugal, pardonna à tous les habitants.

CONRAD, de précepteur de l'empereur Henri IV, devint, l'an 1075, évêque d'Utrecht. Il n'est guère connu que par son zèle excessif pour cet empereur contre le pape Grégoire VII. Il fut assassiné l'an 1099 dans son palais, où il était en prière après avoir dit la messe. Les uns en accusent les partisans du marquis d'Egbert, dont ce prélat retenait les terres, que l'empereur lui avait données jusqu'à trois fois; les autres, un maçon, dont il avait surpris le secret pour bâtir solidement une église en terre marécageuse. On lui attribue divers écrits en faveur de Henri IV, dans le *Recueil des poésies apologétiques* de cet empereur Mayence, 1520, et Hanovre, 1611, in-4.

CONRAD-LE-JEUNE. (Voyez CONRADIN.)

CONRAD, cardinal, archevêque de

Mayence, mort en 1202, fut élevé à la pourpre par Alexandre III : on dit que c'est le premier qui ait été élevé à la dignité de cardinal, n'étant pas de Rome ni d'Italie.

CONRAD, de Mayence, *Conradus Episcopus*, auteur de la *Chronique de Mayence*, depuis 1140 jusqu'en 1250, imprimée à Bâle, en 1525, in-fol., et dans les *Recueils* de Reuberus et d'Ursticius : compilation indigeste, mais utile pour l'histoire de ce temps-là.

CONRAD DE LICHTENAU, ainsi appelé, parce qu'il était né dans une petite ville de ce nom en Franconie, connu aussi sous le nom d'*Abbas Uspergensis*, ordonné prêtre l'an 1202, entra chez les prémontrés en 1207, fut nommé à la prévôté d'Usperg, dans le diocèse d'Augsbourg, l'an 1215, qui fut érigée en abbaye, et dont il devint le premier abbé, et mourut vers 1240. Il a laissé une *Chronique* qui commence à Bélus, roi des Assyriens, finit à l'an 1229, et fut continuée par un anonyme, depuis Frédéric II jusqu'à Charles-Quint. (Voyez BURCHARD.) La seconde édition de Bâle en 1569, in-fol., est enrichie de cette continuation. L'auteur flâte trop les empereurs, et ne ménage pas assez les pontifes romains qui ont eu des différends avec eux. C'est pour cela que Mélauchton s'empressa d'en donner une édition à Bâle, l'an 1540, in-fol.

CONRADIN, ou CONRAD le Jeune, petit-fils de Frédéric II, et fils de Conrad IV et d'Elisabeth, fille d'Othon, duc de Bavière, naquit en 1251, et n'avait que 3 ans lorsque son père mourut, laissant la régence du royaume de Naples à Mainfroi, prince odieux par toutes sortes de crimes, qui usurpa l'héritage de son pupille, et gouverna en tyran. Urbain IV, fatigué des courses qu'il ne cessait de faire sur les terres de l'Eglise, appela Charles d'Anjou, et lui donna, en qualité de seigneur suzerain, l'investiture de ce royaume désolé. Après la mort de Mainfroi, tué dans une bataille perdue contre Charles, Conradin vint réclamer ses droits. Les gibelins d'Italie le reçurent dans Rome, au Capitole, comme un empereur. Tous les cœurs étaient à lui, et par une destinée singulière, dit un historien, les Romains et les Musulmans se déclarèrent en même temps en sa faveur. D'un côté l'enfant Henri, frère d'Alphonse V, roi de Castille, vrai chevalier errant, passe en Italie, et se fait déclarer sénateur dans Rome, pour y soutenir les droits de Conradin. De l'autre, un roi de Tunis lui prête de l'argent et des galères; et tous les Sarrasins restés dans le royaume de

Naples prennent les armes pour le défendre. Ces secours furent inutiles; Conradin, fait prisonnier après avoir perdu une bataille, eut la tête tranchée par la main du bourreau, au milieu de la place de Naples, en 1268. Ce prince malheureux jeta son gant de l'échafaud dans la place, pour marque de l'investiture qu'il donnait à celui de ses parents qui voudrait le venger. Un cavalier, ayant eu la hardiesse de le prendre, le porta à Jacques, roi d'Aragon, qui avait épousé une fille de Mainfroi. C'est ainsi que fut éteinte, par la mort la plus ignominieuse, cette race des princes de Souabe, qui avait produit tant de rois et d'empereurs. L'infortuné Conradin n'avait que dix-sept ans, lorsqu'il fut décapité. Il est très-faux que la pape Clément IV ait conseillé ou approuvé cette barbarie. (Voyez son article.)

CONRART (Valentin), conseiller-secrétaire du roi, né à Paris, en 1603. L'Académie française le regarde comme son père. Ce fut dans sa maison que cette compagnie se forma en 1629, et s'assembla jusqu'en 1634. Conrart contribua beaucoup à rendre ces assemblées agréables, par son goût, sa douceur et sa politesse. Aussi, quoiqu'il ignorât absolument les langues mortes, et quoique ses *Lettres à Félibien*, Paris, 1681, in-12, son *Traité de l'action de l'orateur*, qu'il publia, Paris, 1657, in-12, et qui a paru plus tard sous le nom de *Michel le Faucheur*, et quelques autres petits morceaux qui nous restent de lui, n'aient pas un grand mérite, il en eut encore de la célébrité. Conrart mourut en 1676. Il était de la religion prétendue-réformée. On dit qu'il voyait les écrits du ministre Claude, avant que celui-ci les publiât. Conrart était parent de Godeau, depuis évêque de Vence. Lorsque celui-ci venait de la province, il logeait chez lui; les gens de lettres s'y assemblaient pour entendre l'abbé faire la lecture de ses *Poésies*; et voilà la première origine de l'Académie.

CONRINGIUS ou CONRINGHS (Hermanus ou Herman), professeur de droit à Helmstadt, né à Norden, en Ostfrise en 1606, mort en 1681, fut consulté par plusieurs princes sur les affaires d'Allemagne et sur l'histoire moderne, qu'il possédait parfaitement. On a de lui beaucoup d'ouvrages de jurisprudence et d'histoire : *De antiquitatibus academicae dissertationes* (sex), réimprimées en 1739, in-4, à Göttingue, savantes et curieuses; des *Ouvres juridiques, politiques et philosophiques*; un *Traité de l'origine juris germanici*, etc. Son positivisme et sa crédulité lui ont fait avan-

cer bien des choses au hasard, surtout lorsqu'elles ont paru favorables à son pays. Le corps des ouvrages de Conringius a paru en 6 vol. in-fol., Brunswick, 1730.

CONSALVI (Hercule), cardinal, secrétaire d'Etat ou premier ministre de Pie VII, naquit à Rome le 8 juin 1757. Son grand-père Brunacci avait été adopté par le marquis Consalvi, en sorte qu'il n'appartenait que par des liens civils à cette famille, l'une des plus illustres de Toscanella, et qui s'est éteinte en sa personne. Sa mère était née comtesse Garandini de Modène. Après avoir terminé ses études d'une manière brillante, il s'adonna aux lettres, à la musique, et particulièrement à la poésie. Les succès qu'il obtint en ce genre lui ouvrirent les portes de l'académie des Arcades. Ces arts d'agrément ne lui firent cependant point négliger la théologie et la politique, et bientôt il devint auditeur de rote, place qui conduisit au cardinalat. Lorsque les Français s'approchèrent de Rome, Pie VI le chargea de surveiller les partisans qu'ils avaient dans cette ville, et de veiller sur sa tranquillité; ce qui fut cause de son emprisonnement, puis de son exil, lors de l'invasion de l'armée française en 1798. Il fit ensuite partie du conclave de Venise, et fut choisi pour secrétaire. Pie VII, après son exaltation, le nomma secrétaire d'Etat, et, le 11 août 1800, cardinal-diacre : il n'avait pas la prêtrise. Ce pontife lui a témoigné constamment une entière confiance pour les affaires de l'Eglise et pour le gouvernement des Etats romains. En 1801, le cardinal Consalvi vint à Paris pour continuer les négociations commencées par Spina, et, dès le jour de son arrivée, il demanda audience et fut admis aux Tuileries. Bonaparte, qui n'aimait pas les lenteurs, fatigué des délais qu'il avait éprouvés jusqu'alors, lui dit : « Dans cinq jours il nous faut terminer; il nous faut de la religion. — Je n'en demande que quatre, » répondit le cardinal, et aussitôt on commença à convenir des bases du concordat, qui fut signé le 15 juillet. Cette promptitude plut beaucoup à Bonaparte et le réconcilia momentanément avec Consalvi. Cependant celui-ci encourut de nouveau sa haine, en refusant d'accéder aux propositions d'un concordat avec la république italienne, et en faisant naître des obstacles pour retarder le départ du Pape qui devait aller sacrer le nouvel empereur. Enfin, fatigué de voir répéter dans les dépêches de France que le Pape était entouré de mauvais conseillers, le secrétaire d'Etat crut de

voir faire le sacrifice de sa place aux intérêts de son souverain; il se retira au mois de juin 1806, et fut remplacé par le cardinal Casoni. On assure cependant que le Pape continua à gouverner d'après ses conseils, et lorsque ce pontife vénérable eut été enlevé de son palais, le cardinal Consalvi fut bientôt arrêté et envoyé en France avec le cardinal di Pietro. Il refusa 3,000 fr. qui étaient accordés aux cardinaux pour leur voyage, et même somme pour leur subsistance annuelle. Arrivé à Paris et manquant d'argent, il vendit la tabatière enrichie de diamants que Bonaparte lui avait donnée à l'époque du concordat, et il vécut dans la retraite, se bornant à visiter quelquefois ses collègues exilés comme lui. S'étant abstenu de paraître au mariage de l'empereur avec l'archiduchesse d'Autriche, il recut la défense de porter les marques de sa dignité, et fut exilé à Mézières, où il resta jusqu'en 1813, qu'il lui fut permis de rejoindre le Pape à Fontainebleau. Il le suivit à Béziers. Lorsqu'il apprit les événements de 1814, et le retour du Pape dans ses Etats, il se mit en marche, le rejoignit à Césène, le suivit à Foligno, fut nommé de nouveau secrétaire d'Etat et envoyé à Paris pour défendre les intérêts de la cour de Rome auprès des puissances alliées. Les monarches étaient déjà partis pour se rendre à Londres; le cardinal entreprit ce nouveau voyage, et fut reçu du prince régent avec tous les honneurs diplomatiques. Il se rendit ensuite au congrès de Vienne, et il obtint des souverains alliés la restitution au Saint-Siège de ses anciennes provinces, à l'exception du comtat Venaissin et d'une partie de la légation de Ferrare, adjugée à l'empereur d'Autriche. Il ouvrit ensuite des négociations avec diverses puissances sur d'autres points, et conclut des concordats avec la France, la Bavière, Naples, la Savoie, la Prusse, l'Autriche, le royaume de Pologne, la Toscane. Dans ses rapports avec ces puissances il montra un esprit conciliant. En 1816, il publia le fameux *motu proprio*, par lequel le Pape faisait quelques changements dans l'administration de ses Etats. Il était doué d'une grande activité, très-assidu au travail, et voulait tout voir et agir par lui-même. Fatigué de ses diverses missions, après le dernier conclave, il se retira, de l'avis des médecins, à Porto-d'Anzo pour y respirer l'air de la mer; mais il n'en retira pas un grand soulagement. Peu après son retour à Rome, il fut attaqué d'une maladie inflammatoire qui l'enleva en peu de jours, le 24 janvier

1824. Il venait d'être nommé préfet de la Propagande, et a légué à cette congrégation les objets précieux qu'il avait reçus de divers souverains à l'occasion des traités ou concordats conclus avec eux.

CONSTANCE 1^{er}, surnommé *Chlore*, à cause de sa pâleur, fils d'Eutrope et père de Constantin, dut le jour à un seigneur distingué de la haute Mésie, vers l'an 250. Connue de bonne heure pour un homme plein de sagesse et de courage, il fut nommé César en 292, et mérita ce titre par ses victoires dans la Grande-Bretagne et dans la Germanie. Il répudia alors sa première femme, pour épouser Théodora, fille de Maximien-Hercule, collègue de Dioclétien. Devenu empereur par l'abdication de Dioclétien, il partagea l'empire avec Maximien-Galère, en 305. Il s'attacha à faire des heureux, et y réussit. Les chrétiens ne furent point tourmentés dans les pays de son obéissance. Il seignit de vouloir chasser de son palais ceux de ses officiers qui ne renonceraient pas au christianisme. Il y en eut quelques-uns qui sacrifièrent leur religion à leurs intérêts; et d'autres qui aimèrent mieux perdre leurs charges, que de trahir leur conscience. Il ne voulut plus voir les premiers, disant que des lâches qui avaient trahi leur Dieu trahiraient bien plus aisément leur prince; et il confia aux seconds sa personne, ses secrets, après les avoir comblés de bienfaits. Ce grand prince mourut à York en 306, après avoir déclaré César, son fils Constantin. On lit dans Eusèbe, qu'avant de mourir, il déclara qu'il croyait au vrai Dieu. On doit souhaiter que cette croyance ait eu l'étendue, la force, et les lumières divines que suppose la foi chrétienne. La valeur de Constance-Chlore n'ôta rien à son humanité. Empereur, il fut modeste et doux; maître absolu, il donna par ses vertus des bornes à un pouvoir qui n'en avait pas. Il n'eut point de trésor, parce qu'il voulait que chacun de ses sujets en eût un. Dioclétien, avant son abdication, s'étant plaint à lui par ses ambassadeurs, de ce qu'il négligeait de remplir ses coffres, pour servir dans le besoin, il demanda quelque temps et promit de montrer un grand trésor. Il fit savoir à ses amis et au peuple la circonstance où il se trouvait; il les pria de lui prêter ce qu'ils pourraient, s'engageant à le leur rendre sous peu de jours: ses appartements furent aussitôt remplis d'or, d'argent et de pierreries d'un grand prix. Il y fit alors entrer les ambassadeurs; et les voyant étonnés, il leur dit: « qu'ils ne pourraient plus douter que l'amour et les richesses du peuple ne

fussent un trésor assuré pour un prince. » Les jours de fête, il empruntait la vaiselle d'or et d'argent de ses amis, parce qu'il n'en avait pas lui-même. Tandis que les autres empereurs, ses collègues, persécutaient, par une superstition inquiète et féroce, les chrétiens qu'ils ne connaissaient pas, Constance les connaît, et en devint le protecteur.

CONSTANCE II (Flavius Julius), 2^e fils de Constantin-le-Grand, et de Fausta, sa seconde femme, naquit à Sirmich l'an 317 de l'ère chrétienne. Il fut fait César en 323, et élu empereur en 337. Les soldats, pour assurer l'empire aux trois fils de Constantin, massacrèrent leurs oncles, leurs cousins, et tous les ministres de ce prince, à l'exception de Julien l'Apostat et de Gallus son frère. Quelques historiens ont soupçonné Constance d'avoir été l'auteur de cet horrible massacre: saint Athanase le lui reproche ouvertement; et le caractère qu'il décèle, lorsqu'il fut empereur, semble confirmer ce reproche. Après cette exécution barbare, les fils de Constantin se partagèrent l'empire. Constance eut l'Orient, la Thrace et la Grèce. Il marcha l'an 338 contre les Perses qui assiégeaient Nisibis, et qui levèrent le siège et se retirèrent sur leurs terres, après avoir été vaincus près de cette ville. Ces avantages furent de peu de durée. Les généraux perses, vainqueurs à leur tour, taillèrent en pièces ses armées, et remportèrent neuf victoires signalées. L'Occident n'était pas plus tranquille que l'Orient. Magnence, Germain d'origine, proclamé empereur à Autun par ses soldats, et Vétranion élu aussi vers le même temps à Sirmich dans la Pannonie, s'étaient partagé les Etats de Constantin-le-Jeune et de Constant. Constance, leur frère, marcha contre l'un et l'autre. Vétranion, abandonné de ses soldats, vint implorer la clémence de l'empereur, et en obtint des biens suffisants pour passer le reste de sa vie dans l'abondance. Magnence, vaincu à la bataille de Murs, aujourd'hui Esseek, après une vigoureuse résistance, fut obligé de prendre la fuite. Magnence, défait de nouveau dans les Gaules par les lieutenants de Constance, se donna la mort, pour ne pas tomber dans les mains du vainqueur. Ainsi tout l'empire romain, partagé entre les trois enfants de Constantin, se vit alors réuni l'an 353, sous l'autorité d'un seul. Constance, n'ayant plus de rival à craindre, s'abandonna à toute la rage de son ressentiment. Il suffisait d'être soupçonné d'avoir pris le parti de Magnence, d'être dénoncé par le plus vil délateur,

pour être privé de ses biens, emprisonné ou puni de mort. Quiconque passait pour riche, était nécessairement coupable. Trois ans après, en 356, Constance vint à Rome pour la première fois, y triompha, et s'y fit mépriser. On transporta par ses ordres l'obélisque que Constantin avait tiré d'Héliopolis en Egypte, et il fut dressé dans le grand Cirque. Les proscriptions de Julien, alors vainqueur dans les Gaules, réveillèrent sa jalousie, surtout lorsqu'il apprit, au milieu de l'Asie où il était alors, que l'armée lui avait donné le titre d'Auguste. Il marchait à grandes journées contre lui, lorsqu'il mourut à Mopsueste, au pied du mont Taurus, l'an 361. Euzolius, arien, lui donna le baptême, quelques moments avant sa mort. Cette secte avait triomphé sous son règne, et la vérité et l'innocence furent opprimées. On sait avec quel courage Osius, évêque de Cordoue, résista à l'injuste demande de cet empereur, qui voulait faire déposer saint Athanase, parce qu'il s'opposait aux vues pernicieuses des ariens. (Voyez Osius.) Ce prince ambitieux, jaloux, méfiant, gouverné par ses eunuques et ses courtisans, fut enfin dupe de ses faiblesses; et s'il n'eût perdu la vie, dit un historien, il eût au moins perdu l'empire. Un autre historien en parle de la manière suivante :

- Faible, inconstant, curieux, superstitieux, mais par-dessus tout, poussé de
- la manie de dogmatiser, Constance fit
- plus de mal à la vraie religion, que les
- persécuteurs infidèles. Séducteur d'abord, et tout le temps qu'il eut quelque chose à craindre; violent et cruel,
- depuis qu'il se vit maître absolu de
- l'empire, sa mort eût été un sujet de
- joie pour tout le monde chrétien, si à
- un persécuteur hérétique n'eût succédé
- un apostat idolâtre. » Ce fut Julien.

CONSTANCE de Nysse, général des armées romaines, chassa les Goths des Gaules, et fit prisonnier le rebelle Attale. Honorius lui fit épouser sa sœur Placidie en 417, et l'associa à l'empire; mais il ne jouit pas longtemps de cet honneur, et mourut en 421, regretté comme un guerrier et un politique. Valentinien III, son fils, régna après lui dans l'Occident.

CONSTANT I^{er} (Flavius-Julius Constant), troisième fils de Constantin-le-Grand et de Fausta, naquit en 320, et fut proclamé César en 333. Il eut l'Italie, l'Afrique, l'Illyrie au partage des Etats de son père, et les Gaules, l'Espagne et la Grande-Bretagne, après la mort de Constantin, son frère, qui venait de lui déclarer la guerre. Constant, maître de tout l'Occident, protégea la vérité contre les

erreurs des ariens. Les hérétiques, profitant de la facilité de Constance pour persécuter les catholiques, il lui écrivit que, s'il ne rendait pas justice à saint Athanase, il irait lui-même à Alexandrie le rétablir, en chasser ses ennemis, et les punir comme ils le méritaient. Il fit convoquer le concile de Sardique en 347, et s'efforça d'éteindre le schisme des donatistes. Ce protecteur de l'Eglise périt d'une manière bien funeste : Magnence, s'étant fait proclamer empereur en Afrique, le fit tuer à Elne dans les Pyrénées, l'an 350. Les chrétiens ont beaucoup loué ce prince. Les païens l'ont accusé des plus grands vices; mais comme il se déclara contre ces derniers, leur témoignage doit paraître suspect. Constant n'avait que 30 ans, lorsqu'il fut égorgé; il en avait régné 13.

CONSTANT II, empereur d'Orient, fils d'Héraclius - Constantin et petit-fils d'Héraclius, fut mis à la place de son oncle Héracléonas en 641. Les monothélites l'avaient élevé; il les protégea et s'en laissa gouverner. Le patriarche Paul, maître de son esprit, l'engagea à supprimer l'*Ecthèse*, et à mettre en sa place le *Type*. C'était un édit, dans lequel, après avoir exposé les raisons pour et contre, on défendait aux orthodoxes et aux hérétiques de disputer sur les deux volontés de Jésus-Christ. Le pape Martin I^{er}, nouvellement élevé sur la chaire de Rome, condamna le *Type* en 649 dans le concile de Latran. Constant, irrité contre Théodose, son frère, à qui le peuple marquait beaucoup d'amitié, le força à se faire ordonner diacre, de peur qu'on ne l'élevât à l'empire; mais cette cérémonie ne le rassurant point, il le fit massacrer inhumainement. Les remords, fruits amers du crime, l'assaillirent aussitôt, et présentaient sans relâche à son esprit égaré l'image de Théodose, qui le poursuivait un calice à la main, en lui disant : « Bois, frère barbare ! » L'an 662, il passa en Italie pour réduire les Lombards; et de là à Rome, où il enleva tout ce qui servait à décorer cette ville. Après l'avoir dépouillée de tout ce que la fureur et l'avarice des barbares n'avaient pu enlever, il alla en Sicile y établir sa cour. Aussi mauvais prince à Syracuse qu'à Rome, il ruina les peuples par ses exactions, et enleva des églises les trésors, les vases sacrés, et jusqu'aux ornements des tombeaux, et fit périr les plus grands seigneurs dans les tourments. André, fils du patrice Troile, le suivit un jour aux bains, sous prétexte de le servir; il prit le vase avec lequel on versait de l'eau, et lui en donna un coup si violent sur le

tête qu'il le renversa mort, l'an 668. Odieux aux peuples, encore plus odieux à sa famille, persécuteur des catholiques, ce tyran ne fut pleuré de personne. Il eut tous les défauts, sans aucune vertu. Il vit avec tranquillité les Sarrasins conquérir ses Etats, s'emparer de l'Afrique et d'une partie de l'Asie, sans oser paraître à la tête de ses troupes.

CONSTANT DE REBECQUE (David), d'une famille française réfugiée, professeur de théologie dans l'académie de Lausanne, né en 1638, mort en 1733, s'est fait connaître des savants par plusieurs ouvrages pleins d'érudition. Il était en commerce littéraire avec Dailé, Amyraut, Turretin, Bayle, Mestrezat. On a de lui des *éditions de Florus*, des *Offices de Cicéron* et des *Colloques d'Erasmus*, enrichies de remarques choisies et judicieuses; des *Dissertations sur la femme de Loth*, le *buisson de Moïse*, le *serpent d'airain* et le *passage de la mer Rouge*. Ces dissertations, estimées pour le style et pour le fond, sont en latin; un *Abrégé de politique*, dont on a une édition de 1687, fort augmentée; un *Système de morale théologique*, en 25 dissertations.

CONSTANT DE REBECQUE (Samuel) né à Genève en 1729 et mort en 1800, était petit-fils de David Constant de Rebecque, qui fut obligé de quitter la France par suite de la révocation de l'édit de Nantes. Il servit dès l'enfance dans le régiment de son père, lieutenant-général au service de Hollande; mais ayant eu occasion d'être admis dans la société de Voltaire, il prit le goût de la littérature, et composa plusieurs ouvrages. Les principaux sont: *Camille, ou Lettres de deux filles de ce siècle*, Paris, 1784, 4 vol. in-12, roman qui eut plusieurs éditions, et fut traduit en diverses langues; *Institutions morales à l'usage des enfants qui commencent à parler*, Londres, 1785, in-8; *Recueil de pièces dialoguées, ou Gusnitter dramatiques ramassées dans une petite ville de Suisse*, Genève, 1787, in-8; *Laure, ou Lettres de quelques personnes de Suisse*, Paris, 1787, 7 vol. in-12, où l'on trouve une peinture fidèle des mœurs et de la société de Suisse et de Genève; *Instructions de morale qui peuvent servir à tous les hommes, et particulièrement rédigées à l'usage de la jeunesse helvétique*, Lausanne et Paris, 1799, in-8.

CONSTANT DE REBECQUE (Benjamin), né en 1767 à Lausanne, d'une famille protestante que la révocation de l'édit de Nantes avait forcée de quitter la France. En 1787, le jeune Constant de Rebecque vint à Paris, où il se lia avec quelques-uns des hommes éminents de cette épo-

que; mais il quitta bientôt la capitale pour aller voyager en Angleterre. Une femme remarquable par son esprit, Mad. de Charrières, exerçait sur lui, à cette époque, un grand ascendant, et il entretenait avec elle une *correspondance* fort suivie, qui a été publiée dans les derniers temps. On y voit que déjà le jeune Constant brillait plus par les qualités de l'esprit que par celles du cœur. Ce qui formait alors, comme depuis, le fonds de sa vie morale et intellectuelle, c'était un scepticisme froid et moqueur, uni au sentimentalisme allemand, tel qu'il l'avait puisé dans la métaphysique suagème de Kant et le mysticisme rêveur de Goethe. Après avoir mené une vie quelque peu aventureuse, cédant enfin aux instances de son père, il consentit à accepter la place de gentilhomme ordinaire à la cour de Brunswick. Admis dans les cercles de la haute société, il s'y forma aux bonnes manières et à des habitudes d'urbanité qu'il conserva toujours. Il se maria; mais cette première union ne fut pas heureuse: quelques années après, il demanda et obtint son divorce. En 1796, il revint à Paris, fort incertain sur le rôle qu'il allait y jouer. Madame de Staël, avec laquelle il avait déjà eu quelques relations, l'introduisit dans la société, dont le salon de madame Tallien était le centre; il s'y rendit assiduellement; et comme il n'avait encore aucun principe, ni aucune opinion arrêtée, il subit l'influence de l'esprit qui y régnait. Son début dans la carrière politique fut la publication de trois articles de journaux contre un décret de la Convention qui décidait que les deux tiers de ses membres feraient partie de la nouvelle législature. Il se montra d'abord favorable au Directoire, auquel il eut la maladresse de prédire une longue durée; il n'attendit pas cependant la chute de ce gouvernement éphémère pour se déclarer contre lui, et il l'attaqua avec beaucoup de vivacité dans un club républicain, dont il était devenu le secrétaire. Après le 18 brumaire, il fut porté au tribunat; mais son opposition aux vues du premier consul l'en firent bientôt écarter, et ses liaisons avec madame de Staël le compromirent plus gravement encore. Il reçut l'ordre de quitter la France, où il n'eut la permission de revenir qu'à de rares intervalles et toujours avec l'autorisation et sous la surveillance de la police. Peu de temps après, il épousa une parente du prince de Hardenberg. Cette alliance le fit admettre à la cour des princes du Nord, et particulièrement à celle de Bernadotte, dont plus tard il parut avoir voulu soutenir la cause. Lors-

celui-ci eut la pensée de succéder à Bonaparte sur le trône de France. En 1814, au moment même où de tous côtés les armées étrangères allaient faire invasion en France, il publia une brochure intitulée : *De l'esprit de conquête et d'usurpation*, qui était dirigée contre Bonaparte, et qui eut le plus grand succès en Allemagne. Enfin, lorsque les vœux qu'il y exprimait, furent accomplis, il revint en France, et fit son entrée à Paris dans la voiture de Charles-Jean, roi de Suède. Benjamin Constant parut, à cette époque, se rallier franchement à la cause des Bourbons, et il devint un des écrivains habituels du *Journal des Débats*. Ce fut dans cette feuille qu'au mois de mars 1815, il fit paraître un article qui semblait promettre qu'il ne se rallierait pas aux drapeaux du fugitif de l'île d'Elbe ; et cependant il eut avec Napoléon une entrevue, d'où il sortit conseiller d'Etat. On le chargea même de rédiger le fameux *Acte additionnel*. Après la seconde Restauration, il passa quelques semaines à Bruxelles, fut amitié sous le ministère de Cazes, et revint à Paris. Dès lors Benjamin Constant prit rang parmi les écrivains les plus distingués de l'opposition libérale. Il fonda successivement la *Minerve*, les *Tablettes historiques*, et envoya de nombreux articles au *Courrier français*, au *Constitutionnel*, au *Temps*. En 1819, deux collèges électoraux, celui de la Vendée et celui de la Sarthe, le choisirent pour leur mandataire ; il opta pour le dernier. Nous n'avons pas à retracer ici les luttes de tribune qu'il eut à soutenir pendant le cours de la Restauration. Il nous suffira de dire que de Villèle avait volontiers qu'il n'avait pas d'adversaire plus habile et plus dangereux. Benjamin Constant avait, en effet, sur le président du conseil des ministres, plus d'un genre de supériorité ; il était instruit et lettré ; il parlait bien la langue de la politique, et même celle de la philosophie. De Villèle, au contraire, habile financier, homme d'affaires délié, répondait sans doute avec beaucoup d'aplomb et de finesse à toutes les attaques dirigées contre son administration ; mais il était peu apte à traiter les questions de haute politique et de théories constitutionnelles. Il en résultait que, si le ministre emportait les votes de la Chambre, l'orateur de l'opposition prenait sa revanche sur l'opinion publique, et assurait ainsi le triomphe de sa cause dans un avenir peu éloigné. Cependant, lorsque le moment fut venu de descendre sur la place publique pour donner une solution à la question de la tutelle depuis quinze ans, Benjamin Cons-

tant hésita, et il ne prit presque aucune part à la révolution de Juillet. Il la salua, il est vrai, plus tard avec un enthousiasme apparent ; mais il l'avait vue d'abord avec crainte et avec regret : *Nous nous sommes trompés*, telle fut une des premières paroles qu'il adressa à Odilon-Barrot. Le gouvernement le nomma président du conseil d'Etat, et lui alloua en outre 200,000 francs, dont il avait besoin pour faire face aux dépenses d'une vie peu réglée. Benjamin Constant ne devait survivre que quelques mois à la révolution de Juillet. Le 20 novembre, il était encore monté à la tribune pour demander l'abolition des droits révisés et la *liberté de l'enseignement* ; le 6 décembre 1830, il cessa d'exister. Son corps fut transféré au Panthéon. Benjamin Constant occupe dans la littérature contemporaine une place distinguée ; il possédait des connaissances assez étendues, il écrivait avec grâce et facilité ; comme orateur, il avait de l'habileté, et s'élevait parfois jusqu'à l'éloquence. Ses principaux ouvrages sont : *De la religion considérée dans sa source, ses formes et ses développements*, Paris 1823-1831, 5 vol. : c'est le protestantisme creux, sentimental, renouvelé ; il est bon de savoir que, lorsqu'il commença ce livre, il était disciple de Voltaire, et lorsqu'il l'a terminé, il touchait à l'illuminisme allemand ; *Du Polythéisme romain*, 1833, un fort vol. in-8 : ce dernier ouvrage est moins hostile à la religion ; *Adolphe*, anecdote trouvée dans les papiers d'un inconnu, 1816, in-12 : roman intime, dans lequel l'auteur a retracé ses impressions personnelles ; *Wallenstein*, tragédie en cinq actes et en vers : cette pièce prouve que Benjamin Constant n'était pas poète ; *Mémoires sur les Cent-Jours*, 1820, où il s'efforce de défendre sa conduite politique pendant cette période de temps. On a de lui encore plusieurs Traductions, et un grand nombre de Brochures politiques.

CONSTANTIA (Flavia-Julia), fille aînée de l'empereur Constance-Chlore et de Théodora, joignait à une beauté régulière et à un esprit pénétrant un courage au-dessus de son sexe et une vertu qui ne se démentit jamais. On croit qu'elle embrassa le christianisme en 311, avec son frère Constantin, qui lui fit épouser deux ans après Licinius. Les deux beaux-frères s'étant brouillés irréconciliablement, la guerre fut allumée pour savoir qui resterait maître de l'empire. Le sort des armes fut funeste à Licinius. Après avoir été vaincu dans trois batailles rangées, il fut étranglé par ordre de Constantin, qui lui avait déjà une fois

accordé la paix, que l'inquiet Licinius ne tarda pas à rompre. A peine Constantia avait-elle achevé le temps du deuil de son époux, qu'elle perdit Licinius son fils unique, prince d'une grande espérance, et qui faisait toute sa consolation. Constantin l'immola à la sûreté de ses fils, et le fit mettre à mort à l'âge de 12 ans. Constantia étouffa ses soupirs; et après la mort d'Hélène, mère de Constantin, elle eut le plus grand ascendant sur l'esprit de son frère. Elle soutint à la cour les ariens dont elle avait embrassé les erreurs, à la persuasion d'Eusèbe de Nicomédie, et mourut dans leur communion vers 330.

CONSTANTIA (Flavia-Julia), première femme de l'empereur Gracien, était fille posthume de Constance II et de Faustine. Elle naquit en 362. Le tyran Procope, qui se disait son parent, s'étant fait reconnaître empereur en 366, porta cet enfant illustre dans ses bras, pour s'attacher les soldats, à qui la mémoire de Constance était chère. Constantia était dans sa treizième année, lorsqu'elle quitta Constantinople pour aller épouser Gracien, qui l'aima passionnément, et qui la perdit l'an 383. Elle n'avait que 21 ans.

CONSTANTIN, Syrien, fut élevé sur la chaire de Rome après la mort de Sisinnius, le 25 mars 708. Ce pontife eut la satisfaction d'apprendre que les Pictes ou Ecossais venaient d'être ramenés par les soins de saint Cœlfrid, abbé des célèbres monastères de Viremouth et de Jarrow, aux usages de l'Eglise universelle. Mais il eut en même temps des nouvelles bien capables d'altérer sa joie. L'empereur Justinien, toujours fort ardent pour la réception de sa nouvelle discipline, invita le Pape, d'une manière qui avait tout l'air du commandement, à venir le trouver en Grèce. On n'avait point oublié à Rome ce qui était arrivé au pape saint Martin, dans un voyage de cette nature. Malgré tout ce qu'il y avait à redouter de la violence naturelle de cet empereur, Constantin se résolut à partir, en remettant tout le soin de sa personne à la Providence. « Son espoir, dit un auteur, ne fut pas trompé. Si le prince eut de mauvais desseins, la présence du pontife lui imposa tellement qu'il ne lui dit pas un seul mot de l'objet pour lequel il l'avait fait venir. A Nicomédie, où se fit l'entrevue, le Pape célébra les saints mystères; l'empereur communia de sa main, le pria d'intercéder pour ses péchés, et renouvela tous les privilèges accordés par ses prédécesseurs à l'Eglise romaine. » Ce n'est pas le seul exemple de changement subit

et inattendu, qu'ait produit dans des princes altiers et superbes la présence du Pontife des chrétiens. Le Pape reçut des honneurs extraordinaires dans toutes les autres villes. Il mourut le 9 avril 715, après avoir illustré la tiare par son zèle et par ses vertus. Grégoire II lui succéda.

CONSTANTIN - TIBÈRE, antipape, s'empara du Saint-Siège, en 767, avant l'élection d'Etienne III, sans avoir la tonsure cléricale. Il fut tonsuré et sacré évêque de Rome par Georges, évêque de Préneste. Tout tremblait devant la faction de l'antipape, qui demeura plus d'un an en possession du Saint-Siège. C'est le premier exemple d'une usurpation aussi violente. Le Seigneur marqua, d'une manière également frappante, quelle peine méritaient ceux même qui ne s'étaient prêtés que par crainte à un attentat si scandaleux. Peu de jours après la consécration sacrilège de Constantin, l'évêque de Préneste fut attaqué d'une maladie qui lui ôta le mouvement de tous ses membres, et fit tellement retirer sa main droite, qu'il ne pouvait plus la porter à sa bouche; il mourut en cet état, après quelque temps d'une triste langueur. Quant à Constantin, il fut chassé, le 6 août 768, de l'Eglise de Rome, condamné à perdre la vue, et enfermé dans un monastère jusqu'à sa mort dont on ignore l'époque.

CONSTANTIN (Caius Flavius Valerius Aurélius Claudius), dit le Grand, fils de Constance-Chlore et d'Hélène, naquit à Naïsse, ville de Dardanie, en 274. Lorsque Dioclétien associa son père à l'empire, il garda le fils auprès de lui, à cause des agréments de sa figure, de la douceur de son caractère, et surtout de ses qualités militaires. Après que Dioclétien et Maximilien-Hercule eurent abdiqué l'empire, Galère, jaloux de ce jeune prince, l'exposa à toutes sortes de dangers pour se délivrer de lui. Constantin, s'étant aperçu de son dessein, se sauva auprès de son père. L'ayant perdu peu après son arrivée, il fut déclaré empereur à sa place en 306; mais Galère lui refusa le titre d'Auguste, et ne lui laissa que celui de César. Il hérita pour tant des pays qui avaient appartenu à son père, des Gaules, de l'Espagne, de l'Angleterre. Ses premiers exploits furent contre les Francs, qui alors ravageaient les Gaules. Il fit deux de leurs rois prisonniers; il passe le Rhin, les surprend et les taille en pièces. Ses armes se tournèrent bientôt contre Maxence, ligné contre lui avec Maximien. Comme il marchait à la tête de son armée

pour aller en Italie, on assure qu'il aperçut, un peu après midi, une croix lumineuse au-dessous du soleil, avec cette inscription : *In hoc signo vinces* (C'est par ce signe que tu vaincras). Jésus-Christ lui apparut, dit-on, la nuit suivante ; il crut l'entendre qui lui disait de se servir pour étendard de cette colonne de lumière, qui lui avait apparu en forme de croix. A son réveil il donna des ordres pour faire cette enseigne, qui fut nommée le *labarum* ; elle figurait une espèce de P traversé par une ligne droite, et qui représentait, outre la croix, les deux premières lettres grecques du mot *Christ*. L'abbé Voisin a savamment défendu cette vision de Constantin, dans une dissertation publiée en 1774, contre Godefroy, Hornbeck, Oisel et Tollins, qui ont exercé contre cette fameuse apparition une critique déraisonnable. Quelques jours après le 28 octobre 312, ayant livré bataille proche les murailles de Rome, il défit les troupes de Maxence, qui, obligé de prendre la fuite, se noya dans le Tibre. Le lendemain de sa victoire, Constantin entra en triomphateur dans Rome. Il fit sortir de prison tous ceux qui y étaient détenus par l'injustice de Maxence, et fit grâce à tous ceux qui avaient pris parti contre lui. Le sénat le déclara premier Auguste, et grand-prêtre de Jupiter, quoiqu'il fût alors catéchumène, singularité qu'on remarque dans tous ses successeurs jusqu'à Gratin. L'année suivante (313) est remarquable par l'édit de Constantin et de Licinius, en faveur des chrétiens. Ces princes donnaient la liberté de s'attacher à la religion qu'on croirait la plus convenable, et ordonnaient de faire rentrer les chrétiens dans la possession des biens qu'on leur avait enlevés durant les persécutions. Il fut défendu non seulement de les inquiéter, mais encore de les exclure des charges et des emplois publics. C'est depuis ce rescript qu'on doit marquer la fin des persécutions, le triomphe du christianisme, et la ruine de l'idolâtrie. Licinius, jaloux de la gloire de Constantin, conçut une haine implacable contre lui, et recommença à persécuter les chrétiens. Les deux empereurs prennent les armes ; ils se rencontrent le 8 octobre 314, auprès de Cibalae en Pannonie. Avant de combattre, Constantin, environné des évêques et des prêtres, implora avec ferveur le secours du Dieu des chrétiens. Licinius, s'adressant à ses devins et à ses magiciens, demanda la protection de ses dieux. On en vint aux mains : le dernier fut vaincu et contraint de prendre la fuite. Il envoya demander la paix au

vainqueur, qui la lui accorda ; mais la guerre se ralluma bientôt. Licinius, irrité de ce que Constantin avait passé sur ses terres pour combattre les Goths, viola le traité de paix. Constantin remporta sur lui une victoire signalée près de Chalcédoine, et poursuivit le vaincu qui s'était sauvé à Nicomédie. Il l'atteignit, et le fit étrangler en 324. Par cette mort le vainqueur devint maître de l'Occident et de l'Orient. Il ne s'occupa plus qu'à assurer la tranquillité publique, et à faire fleurir la religion. Il abolit entièrement les lieux de débauche. Il voulut que tous les enfants des pauvres fussent nourris à ses dépens. Il permit d'affranchir les esclaves dans les églises, en présence des évêques et des pasteurs : cérémonie qui ne se faisait autrefois qu'en présence des prêtres. Il permit par un édit de se plaindre de ses officiers, promettant d'entendre lui-même les dépositions, et de récompenser les accusateurs, lorsque leurs plaintes seraient fondées. Il permit non seulement aux chrétiens de bâtir des églises, mais encore d'en prendre la dépense sur ses domaines. Au milieu des embarras du gouvernement et des travaux de la guerre, il pensa aux différends qui agitaient l'Eglise. Il convoqua le concile d'Arles, pour faire finir le schisme des donatistes. Un autre concile œcuménique, assemblé à Nicée en Bithynie, l'an 325, à ses frais, fut honoré de sa présence. Il entra dans l'assemblée, revêtu de la pourpre, demeura debout jusqu'à ce que les évêques l'eussent prié de s'asseoir, et baisa les plaies de ceux qui avaient confessé la foi de Jésus-Christ pendant la persécution de Licinius. « Constantin, dit un auteur, « ne fut point un prince peu jaloux de « son autorité, ni incapable d'en recon- « naître l'étendue et les bornes : on peut « en juger par ses *Lois*. Lorsqu'il em- « brassa le christianisme, il ne put igno- « rer le nombre des conciles qui avaient « été tenus dans l'empire, ni les décrets « de discipline qui avaient été faits, ni « le pouvoir que s'attribuaient les évê- « ques. Présent au concile de Nicée, il « ne leur contesta pas plus le droit de « fixer la célébration de Pâques, que le « pouvoir de décider le dogme attaqué « par Arius. Il ne réclama contre aucun « des décrets de discipline portés par les « autres conciles, tenus sous son règne : « au contraire, il ne crut pouvoir faire « un usage plus utile de l'autorité sou- « veraine que de les soutenir et les faire « observer. Nous savons bien que les in- « crédules ne lui pardonnent pas cette « conduite ; mais tout homme sage peut « juger si l'on doit s'en rapporter à eux

« plutôt qu'à lui. » Les ariens, outrés de ce qu'il s'était déclaré contre eux, jetèrent des pierres à ses statues. Ses courtisans l'exhortèrent à s'en venger, lui disant qu'il avait la face toute meurtrie ; mais ayant passé sa main sur son visage, il dit en riant : « Je n'y sens aucun mal. » et ne voulut tirer aucune vengeance de ces insultes. Constantin avait formé depuis quelque temps le projet de fonder une nouvelle ville, pour y établir le siège de l'empire. C'était bien mal connaître, dit l'abbé de Mably, les intérêts de l'empire ; mais il était décidé par les décrets éternels, que Rome n'aurait plus d'autre splendeur que celle que lui donneraient le siège de son pontife et sa qualité de capitale du monde chrétien. Les fondements de Constantinople furent jetés le 26 novembre 329, à Byzance dans la Thrace, sur le détroit de l'Hellespont, entre l'Europe et l'Asie. Cette ville avait été presque entièrement ruinée par l'empereur Sévère ; Constantin la rétablit, en étendit l'enceinte, la décora de quantité de bâtiments, de places publiques, de fontaines, d'un cirque, d'un palais, et lui donna son nom qu'elle conserve encore aujourd'hui. Byzance, ajoute l'auteur déjà cité, devint la rivale de Rome, ou plutôt lui fit perdre tout son éclat, et l'Italie tomba dans le dernier abaissement. La misère la plus affreuse y régna, au milieu des maisons de plaisance et des palais à demi-ruinés, que les maîtres du monde y avaient autrefois élevés. Toutes les richesses passèrent en Orient ; les peuples y portèrent leurs tributs et leur commerce, et l'Occident fut en proie aux barbares. Une suite encore plus fâcheuse de la transmigration de Constantin, ce fut de diviser l'empire. Les empereurs d'Orient, dans la crainte d'irriter les barbares et de les attirer sur leurs domaines, n'osèrent donner aucun secours à l'Occident. Ils lui suscitèrent même quelquefois des ennemis, et donnèrent une partie de leurs richesses aux Vandales et aux Goths, pour acquérir le droit de consumer l'autre dans les plaisirs. Constantin ne se borna pas à cette translation : il changea la constitution du gouvernement, divisa l'empire en quatre parties, sur lesquelles présidaient quatre principaux gouverneurs, nommés préfets du prétoire. Ces quatre parties, considérées ensemble, comprenaient 14 diocèses, dont chacun avait un vicaire, ou lieutenant, subordonné au préfet qui résidait dans la capitale du diocèse. Les diocèses contenaient 120 provinces, régies chacune en particulier par un président, dont le sé-

jour ordinaire était la plus considérable ville de la province. Constantin, après avoir affaibli Rome, frappa un autre coup sur les frontières. Il ôta les légions qui étaient sur les bords des grands fleuves, et les dispersa dans les provinces ; ce qui produisit deux maux, dit un homme d'esprit : l'un que les barrières furent ôtées, et l'autre que les soldats vécutrent et s'amollirent dans le cirque et sur les théâtres. On objecte contre la catholicité de Constantin, que, dans sa dernière maladie, il fut baptisé par Eusèbe de Nicomédie, l'un des plus ardents fauteurs de l'arianisme ; mais on devrait faire attention qu'Eusèbe était un hypocrite qui dissimulait ses vrais sentiments ; qu'il vivait au moins à l'extérieur dans la communion de l'Eglise, et que le lieu où le prince reçut le baptême, était de son diocèse ; d'ailleurs, on ne peut nier que Constantin n'ait montré un grand zèle pour l'extinction de l'arianisme. S'il fit des fautes, il les répara par d'éminentes vertus, par une piété tendre et sincère, par le soin qu'il prit d'étendre et de faire fleurir le christianisme, par le respect qu'il porta aux ministres sacrés, par les lois pleines de sagesse qu'il publia en faveur de la religion, par les saintes dispositions avec lesquelles il reçut le baptême et les autres sacrements de l'Eglise. De tout cela, il résulte qu'un chrétien ne doit prononcer son nom qu'avec reconnaissance et avec respect. Il faut le plaindre du malheur qu'il eut de se laisser prévenir, sur la fin de ses jours, contre saint Athanase et plusieurs saints évêques, et d'accréditer sans le vouloir le parti des ariens, qui causa tant de troubles. Telle est la triste destinée des princes ; ils ne voient presque jamais par leurs yeux. Il est bien difficile que la vérité perce cette foule de fauteurs qui les environnent, pour parvenir jusqu'à eux. Du reste, Constantin, avant sa mort, reconnut l'innocence de saint Athanase ; il donna même un ordre pour qu'on le rappelât. (Voyez CONSTANTIN II.) Il mourut le 22 mai 337, jour de la Pentecôte, après avoir ordonné par son testament, que ses trois fils Constantin, Constance et Constant, partageraient l'empire : autre faute que la postérité lui a reprochée. On lui reproche encore les meurtres de Licinius, son beau-frère ; de Licinius, son neveu ; de Maximien, son beau-père ; de son propre fils Crispin ; de l'impératrice Fausta, son épouse. « S'ils étaient tous vrais, dit un judicieux critique, il serait étonnant que Julien, qui ne ménagea ni Constantin dans la *Satire des Césars*, n'en eût rien dit, pendant qu'il traitait

• de monstres les deux compétiteurs de
 « Constantin ; que Zozime , historien
 « païen , très-indisposé contre lui , ne lui
 « eût pas reproché ces crimes ; que Li-
 « banius et Praxagoras , autres païens
 « zélés , eussent osé faire un éloge
 « complet des vertus de Constantin ,
 « lorsqu'il n'existait plus , et que l'on
 « pouvait flétrir impunément sa mé-
 « moire . Mais les païens contemporains
 « ont été moins injustes que les philo-
 « sophes du 18^e siècle : les premiers l'ont
 « adoré comme un dieu , après sa mort ;
 « les seconds veulent le faire détester
 « comme un scélérat . » Il est certain que
 l'on ne peut guère lui reprocher que le
 meurtre de Crispe , son fils du premier
 lit , que Fausta , sa seconde femme , avait
 faussement accusé d'avoir voulu la sé-
 duire (voyez FAUSTA) ; sa lenteur à se
 faire initier dans les mystères de la re-
 ligion ; le zèle mal entendu qui le porta
 à se mêler des affaires de l'Eglise , au
 préjudice de la saine doctrine , quoiqu'il
 ne prétendit jamais y intervenir autre-
 ment que pour donner son appui à la
 décision des évêques . Mais ces reproches
 n'autorisent pas les ennemis du christia-
 nisme à flétrir la mémoire de son pro-
 tecteur déclaré . Constantin fut un grand
 prince , un empereur puissant , heureux ,
 sage , éclairé , vertueux jusqu'aux der-
 nières années de sa vie . Sa gloire s'ob-
 tint alors par quelques fautes , toujours
 difficiles à éviter dans un long règne ;
 et malgré ses grandes qualités , il ne parut
 alors qu'un prince ordinaire ; mais ce
 n'est pas précisément par la fin de sa vie
 qu'il faut le juger . Une gloire légitime-
 ment acquise ne s'anéantit pas par les
 faiblesses qui lui succèdent . L'on doit
 dire avec l'abbé Eutrope , que Con-
 stantin , dans ses dernières années , a paru
 sortir de la classe des grands princes ,
 sans être néanmoins un prince méchant
 ou méprisable ; mais que , dans les pre-
 miers temps de son règne , il est compa-
 rable à ce que le trône des Césars a eu
 de plus illustre , et qu'en général il a
 possédé les plus grandes qualités du corps
 et de l'esprit . *Vir primo imperii tempore*
optimis principibus , ultimo mediis com-
parandus , innumera in eo animi corpo-
risque virtutes claruerunt . Les auteurs
 païens même en ont parlé de la manière
 la plus avantageuse (Voy. PRAXAGORAS .)
 Gibbon , un de ses plus forcenés détracteurs
 parmi les philosophes modernes ,
 convient que la nature l'avait orné de ses
 dons les plus précieux . « Sa taille , dit-il ,
 • était haute , sa contenance majestueuse ,
 • son maintien gracieux . Il faisait admi-
 • rer sa force et son agilité dans tous ses

• exercices ; et depuis sa plus tendre
 • jeunesse jusqu'à l'âge le plus avancé ,
 • il conserva la vigueur de son tempé-
 • rament par la régularité de ses mœurs
 • et par sa frugalité . Il déposait avec
 • plaisir la fatigante majesté du prince ,
 • pour se livrer , comme ami , aux char-
 • mes d'une conversation familière , et
 • quoiqu'il lui échappât quelquefois des
 • traits de raillerie peu convenables à sa
 • dignité , il gagnait le cœur de tous ceux
 • qui l'approchaient , par sa courtoisie
 • et par son urbanité . On l'accusa d'a-
 • voir trahi l'amitié . Cependant il a prou-
 • vé , en différentes occasions de sa vie ,
 • qu'il n'était pas incapable d'un attachement
 • vif et durable . Une éducation né-
 • gligée ne l'empêcha pas d'estimer le
 • savoir , et d'accorder sa protection aux
 • sciences et aux arts . Il était d'une ac-
 • tivité infatigable dans les affaires . Une
 • partie de son temps était employée à
 • la lecture et à la méditation ; l'autre à
 • écrire , à donner audience aux am-
 • bassadeurs , et à recevoir les plaintes de
 • ses sujets . Ceux qui se sont élevés le
 • plus vivement contre sa conduite ne
 • peuvent nier qu'il ne conût avec gran-
 • deur et qu'il n'exécutât avec fermeté
 • les desseins les plus hardis , sans être
 • arrêté , ni par les préjugés de l'éduca-
 • tion , ni par les clameurs du peuple .
 • A la guerre , il faisait des héros de tous
 • ses soldats , en se montrant lui-même
 • soldat intrépide et général expéri-
 • menté ; il dut moins à la fortune qu'à
 • ses talents les victoires signalées qu'il
 • remporta contre ses ennemis et contre
 • ceux de l'Etat . Il cherchait la gloire
 • comme la récompense , peut-être com-
 • me le motif de ses travaux . L'ambition
 • qui , depuis l'instant où il fut revêtu
 • de la pourpre , à York , parut toujours
 • être sa passion dominante , peut être
 • justifiée par le danger de sa situation ,
 • par le caractère de ses rivaux , par le
 • sentiment de sa supériorité , et par
 • l'espoir de rendre la paix à l'em-
 • pire . Dans les guerres civiles contre
 • Maxence et contre Licinius , il avait
 • pour lui les vœux du peuple , qui
 • comparait les vices effrontés de ces
 • tyrans aux règles de justice et de mo-
 • dération qui semblaient toujours diri-
 • ger l'administration de Constantin . »
 On voit dans Eusèbe plusieurs preuves
 de son savoir . Il composa et prêcha plu-
 sieurs *Sermons* . On en a encore un , intitulé
Discours à l'assemblée des Saints , prêché
 à Constantinople pour la fête de Pâques .
 • Rien n'exalte davantage les hommes
 • vertueux et éclairés à bien faire , di-
 • sait-il à quelques-uns de ses courti-

« sans qui voulaient le détourner d'assister à une harangue, que quand ils savent que l'empereur entendra ou lira leurs ouvrages. » Son affection pour les évêques et les prêtres, son zèle pour la considération et le respect des peuples envers les ministres des autels, étaient tels qu'on l'entendit dire un jour : « Si je surprenais dans le crime un prêtre du seigneur, j'accourrais pour le couvrir de mon manteau. » Belle leçon pour les esprits pervers et corrompus, qui insultent le sacerdoce pour les fautes de quelques particuliers, et font, d'un scandale isolé, la matière d'une calomnie générale ! Plusieurs martyrologes de différentes églises d'Occident, qui l'ont honoré depuis long-temps comme un saint, marquent sa fête le 22 mai. Les Grecs et les Moscovites la célèbrent encore le 21 du même mois. On ne croit point devoir parler de la prétendue donation que ce prince fit au pape saint Silvestre, de la ville de Rome et de plusieurs provinces d'Italie, rejetée aujourd'hui par tous les critiques. Quelques savants croient que cette erreur historique vient de ce que, dans les temps d'ignorance, on a confondu les donations de Pepin avec la permission accordée aux églises par Constantin, d'acquérir des places et des fonds de terres. La translation du siège de l'empire à Constantinople, et l'abandon de Rome, qui n'était considérée que par la demeure du Pape, peuvent avoir également influé sur cette opinion. (Voyez la *Vie du grand Constantin*, par D. de Varennes, Paris, 1728, in-4 ; et l'*Histoire des empereurs*, par Crevier).

CONSTANTIN II, dit le jeune (Claudius Flavius Julius), fils aîné de Constantin-le-Grand, naquit à Arles en 316. Après la mort de son père, il eut en partage les Gaules, l'Espagne et la Grande-Bretagne. S'étant imaginé que la partie de l'empire que possédait son frère Constantin était plus considérable que la sienne, il marcha contre lui. Les troupes ennemies lui dressèrent des embûches ; il y tomba, fut défait et tué près d'Aquilée l'an 340, trois ans après la mort de son père. Son corps fut jeté dans la rivière d'Alse, aujourd'hui Ansa, d'où on le retira pour lui ériger un tombeau à Constantinople auprès de celui de son père. Ce prince ne fut pas favorable aux ariens. Il n'eut rien de plus pressé que de renvoyer saint Athanase à son église, et adressa sur son compte des lettres honorables aux catholiques d'Alexandrie. « C'était, leur écrivit-il, l'intention du grand Constantin, de rendre Athanase à son église, s'il n'eût été prévenu par la mort. Son

« dessein principal, en lui ordonnant de vivre dans les terres de ma domination, ce fut de le soustraire à la rage de ses ennemis, ou, pour mieux dire, de ces bêtes féroces, prêtes à le dévorer. Je l'ai traité de manière à conquies vaincre tout l'univers de l'estime que j'ai pour lui, et qu'on ne peut refuser à la personne vénérable d'un si saint homme. Que la divine Providence vous le conserve, et termine à jamais votre affliction que j'ai moi-même ressentie. » On regrette qu'avec d'aussi beaux sentiments, ce prince ne sût pas s'élever au-dessus d'une passion qui, si elle n'efface pas les plus heureuses qualités, en diminue au moins l'éclat. Son ambition, jointe à son imprudence, indigna ceux que ses victoires remportées sur les Sarmates, les Goths et les Français, son zèle pour la foi catholique et sa douceur envers ses sujets, avaient prévenus en sa faveur.

CONSTANTIN III (Flavius Claudius), de simple soldat, se fit proclamer empereur, l'an 407, par l'armée de la Grande-Bretagne, et passa aussitôt dans les Gaules, où il régna près de quatre ans. Il eut d'abord à y soutenir la guerre contre Honorius, dont le général Sarus lui causa, au commencement, beaucoup de peine ; mais enfin il le chassa, et après avoir battu les barbares qui étaient entrés dans les Gaules ; il se ligua avec eux contre Honorius, dont les cousins Vénien et Didyme ne purent conserver l'Espagne. On dit que Constant, fils de Constantin, qui l'avait fait César, ayant pris ces deux seigneurs, les fit mourir, quoiqu'il leur eût promis de leur laisser la vie. Honorius, ne pouvant se venger, était prêt à reconnaître Constantin empereur, lorsque Géronce fit prendre en Espagne cette qualité à un nommé Maxime, sous le nom de qui il espérait jouir de l'autorité souveraine. Constant se préparait à aller combattre Géronce ; mais les Alains, les Vandales et les Suèves entrèrent dans les Gaules, où ils firent des ravages étonnants, et personne ne s'opposa à eux ; ils passèrent sur la fin de l'an 409 en Espagne, où ils fondèrent de nouveaux Etats. Ces désordres n'empêchèrent pas que Constantin ne continuât de vouloir se défaire de Géronce, et ne pensât même à la conquête de l'Italie ; mais son excessive ambition ne servit qu'à hâter sa perte. Géronce, attaqué par Constant, le défait, le tua, et assiégea Constantin dans Arles. Constance, général des troupes d'Honorius, vint ensuite attaquer les assiégeants et les assiégés, engagea ceux-là à abandonner leur général, qu'il

fit mourir, pressa ceux-ci, et força enfin Constantin de se rendre à discrétion après quatre mois de siège. Pour se soustraire à la mort, Constantin s'était fait ordonner prêtre avant que de se rendre; mais on n'eut point d'égard à ce caractère : on le fit mourir, lui et Julien, le seul fils qui lui restait, et leurs têtes furent portées à Ravenne le 18 septembre de l'an 411.

CONSTANTIN IV fut surnommé *Pommat*, c'est-à-dire *Barbu*, parce que, lorsqu'il partit de Constantinople pour aller combattre le rebelle Mizizi, il n'avait point de barbe, et qu'elle lui était venue lorsqu'il reparut. Il était fils de Constant II. Après avoir puni ce Mizizi, il fut couronné empereur au milieu des acclamations du peuple en 668. Quelque temps après, les Sarrasins vinrent avec le nombreux vaisseau pour assiéger Constantinople. Constantin, instruit de leur dessein, rassembla sa flotte, leur livra bataille et les vainquit. Ces barbares ne purent résister aux vents qui leur étaient contraires, aux efforts des Romains qui étaient animés par la présence de leur empereur, et à l'adresse du fameux Callinique, qui inventa un artifice dont l'eau n'éteignait point le feu. Lorsque le combat était prêt à commencer, l'ingénieur envoyait des plongeurs mettre le feu sous les vaisseaux des Sarrasins, et quelque chose qu'on fit pour l'éteindre, il n'était pas possible d'y réussir. C'est ce que l'on a appelé le *feu grégeois* (*ignis græcus*). Les Sarrasins revinrent pendant sept ans consécutifs, et toujours inutilement. Enfin ils demandèrent la paix; mais Constantin ne la leur accorda que sous la promesse d'un tribut. Après avoir pacifié l'Etat, il voulut pacifier l'Eglise. Il fit assembler le sixième concile général de Constantinople en 681. Il y eut la présidence d'honneur et de protection, et les légats du Pape, celle de puissance et de juridiction. On y condamna les monothélites. Quelques séditieux dirent publiquement qu'il fallait trois empereurs, et que Constantin devait partager la puissance souveraine avec Tibère et Héraclius. Par les ordres de Constantin, les auteurs de ces discours furent pendus, et ses frères furent secrètement mis à mort, après qu'on leur eut coupé le nez. Il mourut l'année d'après, 685. Prince trop ambitieux, mais vaillant, il se fit respecter au dehors par ses armes, craindre et aimer au dedans par une sévérité ménagée. Le meurtre de ses frères, supposé qu'ils n'eussent aucune part à la sédition, est un crime bien propre à obscurcir sa gloire.

CONSTANTIN V, *Copronyme* (ainsi appelé parce qu'il salit les fonts baptismaux, lorsqu'on le baptisait), naquit à Constantinople en 719, de Léon l'Isaurien et de Marie. Il succéda à son père en 741, et renchérit sur sa fureur contre les images des saints; il les foula aux pieds, jeta leurs reliques au feu, fit périr des évêques, des ecclésiastiques, des religieux, défenseurs des choses que cet impie profanait. Il fit couper le nez aux uns, crever les yeux aux autres, et teignit toutes les villes de son empire du sang de ces illustres martyrs. Des églises il fit des ateliers pour la fabrique des armes, et les ouvriers, entrant dans les vues impies de l'empereur, en destinèrent le sanctuaire aux plus sales usages. Il logea ses soldats dans les monastères, et en ruina un grand nombre de fond en comble. Rien n'égalait l'aversion qu'il avait pour ceux de ses sujets qui avaient des parents moines. Les Bulgares, inquiétés par cet empereur, l'inquiétèrent à leur tour. Il marcha contre eux, quand tout à coup il sentit ses jambes dévorées d'ulcères et de charbons, avec une fièvre et des douleurs si aiguës, qu'elles lui ôtaient presque la raison. Il ne lui en restait que pour se représenter avec désespoir la proximité des jugements de Dieu. On le mit sur un vaisseau, pour le reporter à Constantinople; mais il mourut avant d'y arriver, le 1^{er} septembre 775, en criant qu'il brûlait tout vif, et sentait déjà les flammes infernales, pour les outrages qu'il n'avait pas craint de faire à la Mère de Dieu. Telle fut la fin de Constantin V : punition terrible, bien propre à retenir les princes qui voudraient marcher sur de pareilles traces. Il fut enterré dans l'église des Apôtres. L'empereur Michel III, qui le mettait au rang des Néron et des Caligula, le fit exhumer cent ans après, ordonna de brûler le cadavre et de détruire le tombeau de ce monstre, qui avait été de son vivant également haï de ses sujets et méprisé de ses ennemis. Ce fut sous son règne, en 763, qu'il y eut un si grand froid en automne, que le Bosphore et le Pont-Euxin furent glacés dans l'espace de 60 lieues, depuis la Propontide ou mer de Marmora jusqu'aux environs des embouchures du Danube. La glace avait en plusieurs endroits 30 coudées de profondeur; et elle fut couverte de neige à une pareille hauteur. Au dégel, les masses de glaces, entassées les unes sur les autres comme des montagnes, poussées par un vent furieux, ébranlèrent les murailles des villes, et manquèrent de renverser la citadelle de Constantinople.

CONSTANTIN VI, empereur d'Orient, fils de Léon IV Chazare, succéda à son père en 780, à l'âge de 10 ans, sous la tutelle d'Irène sa mère, femme altière dont l'ambition fut pour l'empire une source de troubles. Cette mère barbare profita du mépris public que les passions de Constantin avaient soulevé contre lui, pour lui faire crever les yeux; et dès lors il n'est plus question de lui dans l'histoire. Il ne paraît pas que sa mort ait privé l'empire d'un grand prince.

CONSTANTIN VII, *Porphyrogénète*, fils de Léon-le-Sage, né à Constantinople en 905, monta sur le trône à l'âge de 7 ans, sous la tutelle de sa mère Zoé. Lorsqu'il eut en main les rênes du gouvernement, il châtia quelques tyrans en Italie, prit Bénévent sur les Lombards, éloigna à force d'argent les Turcs qui pillaient les frontières de l'empire; mais il se laissa gouverner ensuite par Hélène sa femme, fille de Romain Lécapène, grand-amiral de l'empire. Elle vendit les dignités de l'Eglise et de l'Etat, accabla le peuple d'impôts, le fit gémir sous l'oppression, tandis que son époux employait tout son temps à lire, et devenait aussi habile architecte et aussi grand peintre que mauvais empereur. Romain, fils de ce prince indolent et d'Hélène, impatient de régner, fit mêler du poison dans une médecine destinée pour lui; mais Constantin, en ayant rejeté la plus grande partie, ne mourut qu'un an après, en 959. Ce prince, ami des sciences et des savants, laissa plusieurs ouvrages qui auraient fait honneur à un particulier, mais pour lesquels un prince n'aurait pas dû négliger les affaires de son empire. Les Grecs le regardent comme le restaurateur des lettres; mais il leur a fait même nuire, dit un auteur judicieux, par son trop grand zèle pour elles. « Car » en excitant les savants de son temps à » faire des extraits des anciens écrivains, » pour répandre dans la société des lumières générales qui fussent comme » un germe de science (germe qui disparaît insensiblement les esprits à des » connaissances plus profondes), on s'accoutuma à se passer des originaux. » En multipliant les secours et la facilité » de s'instruire, on contribua à étendre » le goût du travail et de l'étude. Ce que » l'esprit gagna en superficie, il le perdit en profondeur. La paresse, si naturelle à l'homme, d'ailleurs si vain » et si présomptueux, lui fit négliger » les sources mêmes où ces connaissances superficielles avaient été puisées. » Ses principaux ouvrages sont : la *Vie de l'empereur Basile le Macédonien*, son aïeul,

insérée dans le *Recueil d'Anastase*. Elle manque quelquefois de vérité, et est trop le panegyrique; deux livres de *Thèmes*, c'est-à-dire des positions des provinces et des villes de l'empire, publiés par le Père Bondury dans l'*Imperium Orientale*, Leipzig, 1754, in-fol. On a peu d'ouvrages aussi importants pour la géographie du moyen âge; mais il n'en faut croire l'auteur que sur ce qu'il dit de l'état des lieux tel qu'il était de son temps. Il est plein de fautes grossières dans tout le reste; un *Traité des affaires de l'empire*, dans l'ouvrage cité du Père Bondury. Il y fait connaître l'origine de divers peuples, leurs puissances, leurs progrès, leurs alliances, leurs révolutions, et la suite des princes qui les ont gouvernés. Il renferme d'autres avis intéressants; *De re rustica*, Cambridge, 1704, in-8; *Excerpta ex Polybio*, *Diodoro Stéulo*, etc., etc., Paris, 1634, in-8; *Excerpta de legatis*, grec et latin, 1644, in-folio, qui fait partie de la Byzantine; *De cæremoniis aula Byzantina*, Leipzig, 1751, 2 vol. in-fol. La Version latine qui y est jointe, de même que les *Notes*, sont estimées. On doit cette belle édition aux soins de Leichius et de Reinkius; une *Tactique*, in-8.

CONSTANTIN DRACOSÈS, fils de Manuel Paléologue, naquit en 1403. Il fut mis sur le trône de Constantinople par le sultan Amurat en 1448. Mahomet II, successeur d'Amurat, ayant eu des mécontentements de l'empereur, vint assiéger Constantinople par mer et par terre. Son armée était de 300 mille hommes, et sa flotte de 400 galères à trois rangs. Les Grecs n'avaient que 7 mille hommes en état de porter les armes, et 13 galères. Constantinople, après un siège de 58 jours, fut emportée le 29 mai 1453. Constantin, voyant les Turcs entrer par les brèches, se jette l'épée à la main à travers les ennemis. Il voit tomber à ses côtés les capitaines qui le suivaient; tout couvert de sang, et resté seul, il s'écrie: « Ne se trouvera-t-il pas un chrétien qui m'ôte le peu de vie qui me reste? » A l'instant un turc lui décharge un coup de sabre sur la tête; un autre lui en porte un second, sous lequel il expira. Une mort aussi glorieuse est le plus beau des éloges. Ce prince, véritablement grand, magnanime, religieux, était digne d'un meilleur sort. Les enfants et les femmes qui restaient de la maison impériale furent massacrés par les soldats, ou réservés pour assouvir la lubricité du vainqueur. Telle fut la fin de l'empire de Constantinople, l'an 1123, depuis sa fondation par le grand Constantin.

CONSTANTIN II, roi d'Ecosse, s'élançant mis en marche contre les Danois qui s'avancèrent pour ravager les pays de sa domination, surprit le corps de roupes commandé par Hubba, et le mit en fuite, un débordement subit de la rivière de Lemin ayant empêché Hinguar de venir au secours de son frère. Mais il fut vaincu ensuite par Hinguar, et tué sur le champ de bataille, près du bourg de Cararia. Dans ses derniers moments, tout occupé du sort de ses sujets et de l'Eglise, il répétait avec ferveur ces paroles du Psalmiste : *Seigneur, ne permettez pas que ceux qui vous servent, deviennent la proie des bêtes féroces*. Sa mort arriva en 874, selon Buchanan et Asley. Il fut enterré dans l'île de Jona ou d'Y-Cohn-Kill ; on dit qu'il s'opéra des miracles à son tombeau. Il est nommé avec le titre de *martyr* dans le Calendrier le King, sous le 14 mars, jour auquel il fut honoré à Saint-André.

CONSTANTIN, surnommé l'*Africain*, parce qu'il était originaire de Carthage, fut membre du collège de Salerno. Il florissait vers l'an 1070. La jalousie de ses concitoyens l'obligea de se réfugier en Sicile, où il prit l'habit de bénédictin. Constantin fut un des plus grands compilateurs en médecine, et il semble avoir été le premier qui ait introduit en Italie la médecine grecque et arabe. Ses ouvrages furent publiés à Bâle en 1539, in-fol.

CONSTANTIN (Manassès), historien grec, florissait vers l'an 1150, sous l'empereur Manuel Comnène. Il écrivit en vers grecs un *Abrégé de l'histoire*, traduit en latin par Leunclavius, et imprimé à Louvre en 1685, in-fol. : il fait partie de la *Byzantine*. C'est proprement une *Chronique depuis Adam jusqu'à Alexis Comnène*. Elle a tous les défauts du siècle de l'auteur, la grossièreté du style et la crédulité. Il est encore auteur d'un roman en vers grecs sur les *Amours d'Aristandre et de Callithée*, dont on trouve des fragments dans les *Anecdota græca* de Vilvoison, Venise, 1781, 2 vol. in-4.

CONSTANTIN (Robert), docteur en médecine, et professeur de belles-lettres en l'Université de Caen, sa patrie, vécut, suivant le président de Thou, jusqu'à 103 ans. Une vieillesse si avancée ne diminua ni les facultés de son corps, ni celles de son âme. Il mourut d'une pleurésie en 1605. On lui doit un *Dictionnaire grec et latin*, 2 vol. in-fol., Genève, 1592, estimé. Henri Etienne avait rangé dans le sien les mots grecs sous leurs racines, Constantin les a mis dans l'ordre alphabétique ; trois livres d'*Antiquités grecques et latines* ; *Thesaurus rerum et*

verborum utriusque linguæ ; Supplementum linguæ latinæ seu Dictionarium abstrusorum vocabulorum, etc., Genève, 1573, in-4. Il avait été domestique de Jules Scaliger, et il publia, après la mort de ce savant, une partie de ses *Commentaires sur Théophraste*. Nicéron doute que Constantin soit parvenu à l'âge de 103 ans : on peut voir ses raisons dans le tome 27^e de ses *Mémoires*, pag. 247.

CONSTANTIN (Césarewicz - Paulowicz), grand-duc de Russie, second fils de Paul I^{er}, naquit le 8 avril 1779. Catherine II, son aïeule, lui donna le nom de Constantin pour lui rappeler les projets qu'elle avait formés sur l'empire d'Orient, et qu'elle le chargeait en quelque sorte d'exécuter. Son éducation fut assez négligée, car il conserva jusqu'à la fin de sa vie quelque chose de rude dans ses manières ; toutefois il était rétif et souvent impétueux. Il fit, sous le général Souwarow, la campagne de 1799 contre la France ; la défaite des Russes en Suisse le força de retourner à Saint-Petersbourg. Mais le premier septembre 1802, il se rendit au camp de Kresnfeld, puis à Vienne. De retour à Saint-Petersbourg, il y resta jusqu'au mois d'octobre 1805. Chargé alors du commandement d'un corps d'armée composé de la garde impériale, il vint à Olmütz en Moravie. Bientôt la bataille d'Austerlitz fut livrée ; le grand-duc y assista ; mais son imprudence en compromit le succès. La paix força Constantin à l'inaction : il ne reprit son épée qu'en 1812 pour la déposer en 1815. Il accompagna Alexandre à Paris, ne le suivit point à Londres, retourna en Russie, et vint au congrès de Vienne. Nommé généralissime de l'armée de Pologne, il se rendit à Varsovie en novembre 1815, et s'occupa de l'organisation de l'armée polonaise, dans les rangs de laquelle il établit la plus sévère discipline. Marié le 26 février 1795 à la grande-duchesse Ulrique de Saxe-Cobourg, il rompit ce mariage par le divorce, et épousa en 1820 la fille d'un simple gentilhomme polonais, depuis prince de Lowicz. Alexandre ne consentit à ce mariage qu'à la condition que son frère renoncerait à l'empire. Cependant, à sa mort, le grand-duc Nicolas, devenu par la hérédité du trône, refusa d'abord le sceptre, se rendit même au sénat pour y faire proclamer son frère Constantin I^{er}, et prêt devant les gardes le serment de fidélité au nouvel empereur. Mais Constantin renouvela sa renonciation, demandant seulement qu'on lui conservât le titre de Césarewicz que son père lui avait accordé. Depuis cette époque, rien ne fixe l'atten-

Non dans la vie de Constantin, jusqu'à la révolution polonaise de 1830. Ce fut au mois d'août que la Pologne apprit les événements de Paris; les esprits fermentaient, quand on connut la révolution de Belgique. Aussi la garnison de Varsovie reçut-elle l'ordre de se tenir prête à tout événement, et une armée s'avança sur la Pologne. Les sociétés secrètes n'en agirent pas moins, et des officiers furent chargés de préparer l'esprit des soldats au changement que l'on voulait produire. Sur ces entrefaîtes, des arrestations opérées parmi les académiciens et les élèves de l'école des porte-enseignes amenèrent la révélation d'un complot, dont le but était l'assassinat même de Constantin. Le procès qui s'instruisait en conséquence devint le signal de la révolution, et le jour où les postes militaires étaient gardés par les Polonais seuls (29 novembre 1830), le gouvernement russe fut chassé de Varsovie. Constantin vit périr à ses pieds le général Gendro; Lubowidzki, vice-président de la ville, fut accablé de coups sous yeux. Le grand-duc s'étant retiré en Lithuanie, les Russes, commandés par Diébitsch, entrèrent en Pologne. Ce général avait promis au prince, qui suivait l'armée, de lui faire prendre le thé dans son palais du Belvédér, à Varsovie, le 25 février; mais le prince et Diébitsch moururent sans avoir pu entrer dans cette ville. Mécontent du peu de succès des Russes, Constantin se rendit à Witepsk en Lithuanie. Trois mois après, en juillet 1834, le chagrin y détermina sa mort. Sa femme ne lui survécut pas. La vie de Constantin présente un mélange bizarre de bonnes et de mauvaises qualités. Libre jusqu'à la licence avant son dernier mariage, il fut vers la fin de sa vie rangé dans sa conduite. Dur quelquefois outre mesure à l'égard des soldats et même des officiers de l'armée, il se laissait désarmer par une répartie spirituelle. Habile dans le commandement des troupes, il les faisait manœuvrer mieux qu'aucun général. Le grand-duc n'était pas vice-roi de la Pologne; cependant, chargé du commandement des troupes, rien ne se décidait dans le conseil d'administration sans avoir pris son avis. Quoiqu'il fit partie du sénat comme prince du sang il se faisait toujours élire député du faubourg de Praga, à la Chambre des nonces. Constantin n'eut point d'enfants de ses deux mariages: il laissa un fils naturel dont Alexandre fut le parrain.

CONSTANTIN DUCAS. (V. ISAAC I.)

CONSTANTINE (Flavia Julia), fille aînée de l'empereur Constantin et de Fausta, fut mariée l'an 335 par son père

à Hannibalien, tué quelque temps après; puis donnée l'an 351, par son frère Constante à Gallus, son cousin, qui reçut, à l'occasion de ce mariage, le titre de César. Cette princesse, fière, avare et inhumaine, abusant du caractère dur et borné de son époux, lui fit commettre des injustices criantes et des cruautés sans nombre; elle le précipita de crime en crime, jusqu'à vouloir usurper l'empire. Mais Constance, instruit de l'attentat de Gallus, lui fit perdre l'espérance de la couronne avec la vie, l'an 354; et Constantine ne se déroba au même châtiment, que parce qu'elle fut emportée, quelque temps auparavant, après une maladie de quelques jours, occasionnée par un excès de fatigue.

CONTANT (Joseph), célèbre architecte, né à Ivry-sur-Seine en 1698, s'acquit de bonne heure une grande réputation, et fut chargé de la construction d'un grand nombre d'édifices considérables. On a de lui un vol. in-fol., gravé, de ses *Procédés d'architecture*. Il mourut à Paris le 1^{er} octobre 1777.

CONTANT D'ORVILLE (André-Guillaume), né à Paris vers 1730, mort vers 1804, eut une grande part à la rédaction des *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*, par le marquis de Paulmy, travailla pour les théâtres de province, fit des *Romans* et des *Compilations*. On cite: *Histoire des différents peuples du monde, contenant les cérémonies religieuses et civiles*, etc.

CONTANT DE LA MOLETTE (Philippe du), docteur de Sorbonne, né à la Côte-Saint-André, en Dauphiné, le 29 août 1737, fut nommé vicaire-général du diocèse de Vienne, et périt sur l'échafaud en 1793. Il avait étudié les langues orientales, et soutenu, sur l'Écriture-Sainte, une *Thèse en six langues*, imprimée en un vol. in-4. On a de lui: *Essai sur l'Écriture-Sainte, ou Tableau historique des avantages que l'on peut retirer des langues orientales pour la parfaite intelligence des Livres saints*, 1775, in-12, ouvrage superficiel; *Nouvelle Méthode pour entrer dans le vrai sens de l'Écriture-Sainte*, 1777, 3 vol. in-12; la *Génèse expliquée d'après les textes primitifs, avec des réponses aux difficultés des incrédules*, 1777, 3 vol. in-12. L'auteur s'est attaché particulièrement à combattre les objections de Voltaire, et il y répond d'une manière satisfaisante; *L'Exode expliqué*, 1780, 3 vol. in-12; les *Psaumes expliqués*, 1781, 3 vol. in-12; le *Lévitique expliqué*, 1785, 2 vol. in-12; *Traité sur la poésie et la musique des Hébreux*, 1781, in-12; *Nouvelle Bible polyglotte*, in-4, rare.

CONTARINI (Gaspard) naquit en 1463 à Venise. Il était de l'ancienne famille des Contarini de Venise, féconde en hommes illustres dans les armes et dans les lettres, et fut ambassadeur de la république auprès de Charles-Quint. Il l'acquitta si bien de sa commission, qu'à son retour il eut un gouvernement considérable. Il ne la servit pas moins utilement en plusieurs autres occasions importantes. Paul III l'honora de la pourpre romaine en 1535, et l'envoya légat en Allemagne en 1541, et l'année d'après à Bologne, où il mourut âgé de 59 ans. Sa dernière maladie fut une fièvre qu'il gagna pour avoir soupé un jour d'été sans un salon où l'air frais se faisait trop sentir. On lui doit plusieurs *Traité de philosophie, de théologie et de politique*, Paris, 1571, 2 in-fol. Il écrivait en latin avec beaucoup de politesse et de netteté ; mais il était plus profond dans la philosophie que dans la théologie. Ses principaux ouvrages sont : *Traité de l'immortalité de l'âme*, contre Pomponace son natre ; *Traité des sacrements*, qui est plutôt une belle instruction qu'un ouvrage de controverse ; *Scholies sur les épîtres de saint Paul*, excellentes pour l'explication du sens littéral ; *Somme des conciles*, qui n'est qu'une histoire abrégée et superficielle ; différents *Traité de controverse* contre Luther, dans lesquels il désapprouve les sentiments de saint Augustin sur la prédestination. Il conseille sageement aux prédicateurs obligés de parler sur cette matière, de le faire rarement, avec beaucoup de réserve, et de recourir toujours à la hauteur des jugements de Dieu, plutôt que de discuter les vaines idées des hommes ; deux livres du *Devoir des évêques*, très-utiles pour la conduite des premiers pasteurs ; un *Traité* (en latin) *du gouvernement de Venise*.

CONTÉ (Nicolas-Jacques), peintre, chimiste et mécanicien, naquit à Saint-Cénery, près de Sées en Normandie, le 4 août 1755. Son penchant pour la mécanique et les arts se développa de bonne heure. Il avait à peine 12 ans, qu'il fabriqua, sans autre outil qu'un couteau, un violon qui a été entendu avec plaisir dans plusieurs concerts. Il peignit quelques années après, pour l'église de l'hôpital de Sées, plusieurs sujets religieux qui étonnèrent de la part d'un jeune homme qui n'avait pas eu d'autre maître que la nature. Encouragé par ce premier essai, il fit plusieurs portraits qui se font remarquer par une ressemblance parfaite, la fraîcheur et la vérité du coloris. Il cultivait en même temps les sciences physiques et mécaniques, pour les-

quelles il se sentait un goût particulier. Il inventa un instrument très-simple pour mesurer les distances, et fit exécuter une machine hydraulique très-ingénieuse qui obtint l'approbation de l'Académie des sciences, et fut ensuite déposée dans le beau cabinet de physique de Charles, qui l'employait habituellement dans ses démonstrations. Son activité et ses lumières le firent choisir pour diriger une école d'aérostatique que l'on avait placée à Mendon. Il devint ensuite membre du conservatoire des arts et métiers, et réussit à élever en une année la manufacture de crayons qui porte son nom. Il fit aussi partie de l'expédition d'Egypte, et rendit à l'armée de très-grands services. Après le combat d'Aboukir, Alexandrie se trouvant sans défense, il fit construire en deux jours des fourneaux à boulets rouges avec les moyens les plus simples ; depuis, les Anglais se tinrent éloignés des côtes, et l'on eut le temps de fortifier la place. Appelé au Caire, où les Arabes s'étaient emparés des instruments et machines rassemblés en France pour l'expédition, il y forma en très-peu de temps des ateliers suffisants pour remplir les besoins des différentes armes et de tous les services publics, et il en sortit tout à la fois des canons, de l'acier, du carton, des draps, des toiles vernissées, des sabres, des instruments d'optique et de mathématiques, et généralement les produits de tous les arts d'Europe. Tant de services lui méritèrent l'estime des généraux qui commandèrent successivement en Egypte. De retour en France, il y rapporta cette simplicité de mœurs que ses succès n'avaient pu altérer, cette douceur de caractère et cette modestie rare qui lui ont toujours mérité l'estime et les suffrages universels. Le gouvernement l'ayant chargé de diriger l'exécution du grand ouvrage qu'une commission devait publier sur l'expédition d'Egypte, il imagina une machine à graver, au moyen de laquelle tout le travail des fonds, des ciels et des masses des monuments se fait avec une facilité, une promptitude et une régularité merveilleuses. Cette machine, qui accéléra beaucoup la publication de l'ouvrage et en diminua considérablement la dépense, a été introduite dans plusieurs ateliers. La mort d'une épouse chérie avait altéré la santé de Conté. Il continua néanmoins ses travaux, tant que ses forces le lui permirent ; mais rien ne pouvant le distraire du coup qui l'avait frappé, il expira le 6 décembre 1805.

CONTENSON (Vincent), né dans le

diocèse de Condom en 1640, dominicain en 1667, mort à Creil, au diocèse de Beauvais, en 1674, se distingua dans son Ordre par ses talents pour la théologie et pour la prédication. On a de lui une théologie intitulée : *Theologia mentis et cordis*, en 9 vol. in-12, et 2 vol. in-fol. L'auteur a corrigé la sécheresse des scolastiques, en faisant un choix de tout ce que les Pères ont écrit de plus beau et de plus solide, et joignant le dogme à la morale.

CONTI (Armand de BOURBON, prince de), fils de Henri II du nom, prince de Condé, chef de la branche de Conti, naquit à Paris l'an 1629. Son père l'ayant destiné à l'état ecclésiastique, il eut les abbayes de Saint-Denis, de Cluny, de Lérins et de Molême. Après la mort de son père, il quitta l'Eglise pour les armes. Il se jeta dans les intrigues de la Fronde, par inclination pour la duchesse de Longueville, et en fut fait généralissime. On l'opposa à son frère le grand Condé qui défendait alors la reine et le cardinal Mazarin. Ils se réunirent ensuite l'un et l'autre contre cette princesse et contre son ministre. Confi fut arrêté et conduit à Vincennes avec son frère, et n'en sortit que pour épouser une des nièces du cardinal auquel il avait fait la guerre. Ce mariage le mit dans la plus haute faveur. Il fut fait gouverneur de Guienne en 1654; puis général des armées en Catalogne, où il prit quelques villes; enfin grand-maître de la maison du roi, et gouverneur de Languedoc en 1662. Il mourut quatre ans après, à Pézénas, dans de grands sentiments de religion, que lui avait inspirés sa vertueuse épouse, Marie Martinozzi. On a de ce prince de Conti : un *Traité de la comédie et des spectacles, selon la tradition de l'Eglise*; *Devoirs des grands*, avec son testament, Paris, 1666, in-8. Ce volume a beaucoup de valeur, lorsqu'il est imprimé sur vélin, et surtout lorsqu'il a le *règlement* donné par la duchesse de Liancourt à Mlle de Rocheguyon; *Devoirs des gouverneurs de province*, Paris, 1667, 3 vol. in-12. Il eut de son mariage deux fils : Louis-Armand de Bourbon, prince de Conti, mort de la petite vérole en 1685, qui avait donné de grandes espérances; et François-Louis de Bourbon qui suit.

CONTI (François-Louis de BOURBON, prince de La Roche-sur-Yon, puis de), né en 1664, marcha sur les traces de ses ancêtres. Il se distingua au siège de Luxembourg en 1684, dans la campagne de Hongrie en 1685, au combat de Steinkerke, aux batailles de Fleurus et de

Nerwinde, et dans d'autres occasions. L'art de plaire et de se faire valoir avait répandu son nom autant que sa valeur. Il fut élu roi de Pologne en 1697; mais son rival, l'électeur de Saxe, nommé par un autre parti, lui enleva cette couronne. Le prince de Conti fut obligé de retourner en France, avec le désagrément d'avoir paru inutilement en Pologne. Il mourut à Paris en 1707, âgé de 42 ans. Cet homme, qui avait fait les délices de la cour et de Paris, oublia tout dans ce moment sérieux; et même longtemps avant que ce moment arrivât, il ne s'entretenait qu'avec son confesseur, le Père Latour, et ne faisait attention qu'à ce qui lui rappelait Dieu. « Il conserva, dit le duc de Saint-Simon, sa présence d'esprit jusqu'au dernier moment et en profita. Il mourut dans son fauteuil, dans les plus grands sentiments de piété, dont j'ai eu racconter au Père Latour des choses admirables. »

CONTI (Louis-François de BOURBON, prince de), petit-fils de François-Louis, qui fut élu roi de Pologne en 1697, naquit à Paris le 18 août 1717. Né avec beaucoup d'esprit et de courage, il signala ses talents militaires pendant la guerre de 1741. Il se rendit maître, le 23 avril 1744, de Montalban, et ensuite de la citadelle de Villefranche. Après avoir pris Steure, Château-Dauphin et Demont, il forma le siège de Coni, dont la tranchée fut ouverte la nuit du 12 au 13 septembre de la même année. Le roi de Sardaigne s'étant avancé pour secourir cette importante place, on en vint aux mains le 30, et, quoique supérieur en nombre, il perdit le champ de bataille. Mais la rigueur de la saison, la fonte des neiges, le débordement des torrents, rendirent cette victoire inutile; le vainqueur fut obligé de lever le siège et de repasser les monts. Le prince de Conti, de retour à Paris, y cultiva la littérature et les arts. Il mourut dans cette ville le 2 août 1776, à 59 ans.

CONTI. (Voyez LOUISE-MARGUERITE DE LORRAINE.)

CONTI (l'abbé Antoine-Schinella), noble vénitien, mort en 1749, à 71 ans, voyagea dans une partie de l'Europe, et se fit estimer des gens de lettres par ses lumières et son caractère. Il a laissé des *Tragédies* imprimées à Lucques en 1765, qui sont plus agréables pour le lecteur qu'intéressantes pour le spectateur; un essai d'un poème intitulé : *Il globo di Venere*, et le plan d'un autre, où il se proposait de traiter à peu près le même sujet que Leibnitz a traité dans

a *Théodecte* ; mais ces poèmes sont des métaphysiques que poétiques. L'abbé Conti, dans un voyage qu'il fit à Londres, se lia étroitement avec Newton, lui, quoique le plus mystérieux des hommes, lui communiquait ses idées, et il révélait tous les secrets de sa science. Il rapporta en Italie un esprit et un cœur tout anglais. Ses ouvrages en prose et de poésie ont été recueillis à Venise, 1739, 2 vol. in-4, et ses *œuvres posthumes* en 1756, in-4. Quoique les *opuscules* de l'abbé Conti ne soient que des émyrons, comme a dit un journaliste italien, ils donnent une idée avantageuse de leur père. Ce sont des pensées, des réflexions, des dialogues sur des sujets intéressants.

CONTI (Jean-Baptiste), né à Lendinara le 26 octobre 1741, fit ses études à Padoue, et vint s'établir à Venise, où se fit une brillante réputation dans la profession d'avocat. Il s'occupa aussi de poésie, et il a laissé plusieurs *Poèmes*, dont le plus estimé a pour titre : *Incoronazione dell'immagine di M. V. di Lendinara*, 1796. Il a donné lui-même une édition de ses *Œuvres* en 1817, et il est mort en 1820.

CONTRI (Antoine), peintre italien, mort à Crémone en 1732. Il réussissait particulièrement dans le paysage et les fleurs ; mais ce qui a le plus contribué à sa réputation, c'est qu'il a inventé, dit-on, l'art de transporter sur la toile les peintures fixées sur les murailles. Lanzi, qui a donné des détails sur les procédés qu'il employait, doute qu'il soit l'inventeur de cet art ; mais il est certain qu'il fut le premier à le faire connaître.

CONTZEN (Adam), jésuite, né à Montoie, dans le duché de Juliers, vers l'an 1575, enseigna avec réputation l'Écriture-Sainte à Mayence pendant plusieurs années. Il possédait les langues savantes, et excellait aussi dans la controverse. En 1624, Maximilien, duc de Bavière, l'ayant choisi pour son confesseur, il remplit cet emploi avec beaucoup de prudence, et mourut à Munich le 19 juin 1635. Il a laissé un *Commentaire sur les quatre Évangiles*, Cologne, 1626, 2 in-fol. ; sur l'*Épître de saint Paul aux Romains*, Cologne, 1629, in-fol. ; sur les *Épîtres du même aux Corinthiens et aux Galates*, Cologne, 1631, in-fol. ; *Politicorum libri decem*, Mayence, 1620, in-fol. Nous avons encore du Père Cotzen plusieurs ouvrages de controverse.

CONYBEARE (Jean), savant évêque anglican, naquit en 1692 à Pinhoe, près d'Exeter. Après avoir été ministre de Felcham dans le comté de Surrey,

prédicateur du roi au palais de Wittehall, et rempli plusieurs autres fonctions, il fut nommé évêque de Bristol en 1750. Il mourut à Bath le 13 juillet 1754. On a de lui : *Défense de la religion révoquée*, Londres, 1732, in-8 ; cet ouvrage est dirigé contre le livre de Tyndal, intitulé : *Le Christianisme aussi ancien que le monde*. Il est remarquable par sa modération et la solidité des raisonnements ; et de tous les ouvrages publiés contre le déiste Tyndal, celui de Conybeare est regardé comme le meilleur. Il fut si bien accueilli, que l'année suivante on en publia une troisième édition ; des *Sermons*, imprimés après sa mort en 1757, au nombre de 20, 2 vol. Ses enfants étaient devenus sans fortune ; on proposa cette édition par souscription à leur profit. On peut juger de ce digne et savant prélat, par le nombre des souscripteurs, qui s'éleva à 4,600.

COOK (Jacques), célèbre navigateur anglais, né en 1728, à Marton, village du duché d'York, et mort le 16 février 1779, dans une île de la mer de Kamtschatka, à l'ouest de la Californie, en cherchant vainement un passage par le nord de l'Asie. Son premier voyage, dont le but était d'observer le passage de Vénus, et quelques côtes de la nouvelle Hollande, ne nous a rien appris de nouveau. Il confirma dans le second la non-existence du continent austral, dont on était déjà assuré depuis le voyage de M. de Surville en 1769. Dans le troisième, il trouva entre l'Asie et l'Amérique, à 65 degrés de latitude, un détroit déjà observé en 1741 par le capitaine Béring et qui porte le nom de ce dernier ; mais cela ne prouve pas que les deux continents ne soient pas joints plus avant vers le nord. Le rempart de glace qu'il rencontra ensuite le convainquit de l'impossibilité du passage si longtemps essayé par les navigateurs, de l'Europe à la Chine par la mer glaciale. On a publié son premier *Voyage*, Londres, 1773, 3 vol. in-4 et atlas ; le second en 1777, 2 vol. in-4 et atlas ; le troisième en 1784, 3 vol. in-4 et atlas. Ils ont été traduits en français, le premier par M. Suard en 4 vol. in-4 et 8 tomes en 4 vol. in-8, Paris, 1774 ; le second par le même, en 6 vol. in-8 et 3 vol. in-4, Paris, 1778. On y a inséré la *Relation du capitaine Pournoux*, et celle de Forster, qui forme en anglais un ouvrage séparé. Ces augmentations ne se trouvent pas dans l'édition in-8 ; le troisième *Voyage* a été traduit par M. Demeunier, en 8 vol. in-8 et 4 in-4, Paris, 1785. Chacun de ces *Voyages* est accompagné d'un volume de cartes et de figures. Ces diverses relations sont écrites avec beaucoup d'em-

phase et d'importance; mais le lecteur judicieux y trouve peu de choses qui fixent son attention. La *Vie de Cook* a été publiée à Londres par Kippis, et traduite en Français par Castera, 1788, in-4, et 1789, 2 vol. in-8.

COOKE (Guillaume) naquit en 1757 à Londres, où son père avait un commerce de joaillerie. Après avoir terminé ses cours de jurisprudence en général, il se livra à des études spéciales sur les faillites, et publia un savant ouvrage intitulé: *Traité sur les lois relatives à la banqueroute*. Choisi d'abord par le lord-chancelier pour être un des membres de la commission appelée à prononcer sur la procédure à suivre dans tous les cas de faillites, il devint en 1816 conseiller du roi; mais son état de santé ne lui permit pas de conserver cet office. Dès lors il s'occupa exclusivement à des travaux de cabinet, et donna des consultations, principalement sur des questions relatives aux faillites. En 1818, Cooke fut envoyé à Milan par le gouvernement anglais pour y recueillir des dépositions contre la princesse de Galles. Caroline, qui devait bientôt devenir reine d'Angleterre. Cette mission, qui était entièrement étrangère à la direction ordinaire de ses travaux, lui a été plus tard reprochée. Cooke est mort à Lenham, comté de Kent, en septembre 1832. Son *Traité sur les lois relatives à la banqueroute*, publié en 1785, a été pendant longtemps un des manuels les plus utiles des jurisconsultes anglais; mais la nouvelle législation sur les faillites lui a fait perdre une grande partie de son importance.

COOMBE (William), né à Bristol en 1714, mort le 19 juin 1823. Après avoir dissipé toute sa fortune, il se vit obligé, pour vivre, de recourir à la littérature dont il n'avait fait jusque-là que son délassement, et il a publié sous le voile de l'anonyme un grand nombre d'ouvrages, dont plusieurs sont remarquables par leur piquant et leur originalité: *La Diaboliade*; *Le Diable boiteux en Angleterre*, 6 vol. in-12; *Voyage du docteur Syntaxe à la recherche du pittoresque*, in-8; *Histoire de l'abbaye de Westminster*, 1812, 2 vol. in-4, etc., etc.

COOPER (Samuel), prêtre anglican, mourut en 1799 âgé de 61 ans, dans le comté de Norfolk, laissant: *Lettre à l'évêque de Glocester, où la mission divine de Moïse est vengée contre les fausses interprétations des amis et des ennemis de l'auteur, et où l'on démontre clairement que ses mérites comme écrivain sont bien au-dessus des éloges de ses admirateurs*, in-8, 1766; *Explications de différents textes de*

l'Écriture, in-8; *Les premiers principes du gouvernement civil et ecclésiastique, esquissés dans les lettres au docteur Priestley*, 1791, in-8; et quelques autres écrits de morale, de controverse et de piété.

COOTE (Charles), né à Londres en 1759, mort le 19 décembre 1835 à Islington à l'âge de 76 ans, était fils d'un libraire recommandable par ses connaissances. Doué lui-même de beaucoup de talent et d'instruction, ses nombreuses publications littéraires et historiques ont eu un grand succès; voici les principales: *Histoire d'Angleterre jusqu'à la paix de 1783*, 9 vol. in-8, publiée de 1791 à 1798, et la *Suite jusqu'au traité d'Amiens en 1802*, 1803, in-8; *Histoire de l'union de l'Angleterre et de l'Irlande*, 1832, in-8; *Recherches sur la vie des jurisconsultes anglais les plus célèbres*; une *Histoire de l'ancienne Europe*, 1815.

COPERNIC (Nicolas) naquit le 19 février 1473, à Thorn, ville autrefois polonaise et maintenant prussienne. Zernicke, dans sa *Chronique* de cette ville, dit que Copernic était fils d'un paysan serf; mais d'autres prétendent que sa famille était noble et distinguée, et leur sentiment est général. On ajoute qu'il était neveu, par sa mère de Waselrod, évêque de Warmie, et on croit que son véritable nom était *Zépernic*. Après avoir appris dans la maison paternelle les langues grecque et latine, il alla compléter ses études à Cracovie, où il étudia aussi la médecine; c'est sans doute dans la même ville qu'il apprit à fond ce qu'on pouvait y enseigner dans les mathématiques et l'astronomie. Son goût pour ces sciences lui persuada d'aller consulter ceux qui les cultivaient avec plus de succès dans les différentes parties de l'Europe. Il s'arrêta longtemps à Bologne auprès de Dominique Maria, habile astronome; ensuite longtemps à Rome, où il professa les mathématiques. L'auteur de son article, dans la *Biographie* de Michaud, dit qu'il vint en Italie (1496) pour entendre le célèbre Muller ou Regiomontanus (voyez ce nom); mais celui-ci était déjà mort que Copernic était encore enfant. De retour dans son pays, il eut un canonicat dans l'église cathédrale de Frauenbourg. On y montre encore l'appartement qu'il occupait. Les chanoines reçoivent l'eau par une machine de son invention qui l'élève à une grande hauteur, d'où elle est distribuée dans toutes les parties de leur résidence. Ce fut alors que, jouissant du repos nécessaire pour faire un système, il renouvela les anciennes idées de Philolaüs, philosophe pythagoricien, agitées et défendues quelque temps avant

par le cardinal du Cusa (voyez ce nom.) Le Soleil, suivant ce système, est au centre de l'univers; Mercure, Vénus, la Terre, Mars, Jupiter et Saturne tournent sur leur axe autour de cet astre, d'occident en orient. Les différentes révolutions de ces six planètes sont proportionnées à leur différente distance du Soleil. Les cercles qu'elles décrivent coupent l'écliptique en des points différents. La Terre fait aussi son mouvement dans un cercle qui environne celui de Vénus; et ce mouvement s'accomplit en un an. Elle en a encore un autre, qui se fait en 24 heures autour de son axe, et c'est par ce mouvement qu'on explique le jour et la nuit. La Lune n'est pas dans la règle générale; elle se meut et décrit son cercle autour de la Terre. Les cieux sont immobiles dans ce système, et les étoiles y sont placées à une distance immense du Soleil. Copernic ne crut pas devoir rendre ses idées publiques, sans s'assurer par lui-même que ce nouvel arrangement répondait à tous les phénomènes célestes. Cependant son système, ayant depuis été enseigné par Galilée comme une vraie démonstration, fut condamné par l'inquisition de Rome en 1616; mais peu de temps après, 1620, l'inquisition donna un décret pour permettre de l'enseigner comme hypothèse. Copernic plus circospect, plus convaincu de l'incertitude des sciences humaines, ne l'avait jamais envisagé autrement. Ce grand astronome n'ignorait pas que, tandis qu'une chose pouvait s'exécuter sur un autre plan et présenter les mêmes phénomènes, il était impossible de démontrer que le Créateur avait adopté tel ou tel plan exclusivement à tous les autres. Or il est certain que non seulement l'hypothèse de Ticho (voyez ce mot), mais plusieurs autres expliquent exactement, quoique moins simplement, toutes les révolutions célestes. On sait que le célèbre Père des Châles a imaginé jusqu'à vingt hypothèses qui expliquent parfaitement toutes les apparences des astres, en regardant comme immobile un des neuf termes que nous avons, les sept planètes, la Terre et le Ciel étoilé: il parle même d'un habile mécanicien qui a représenté ces hypothèses par autant de planétaires (*Mund. mathem.*, tom. 4, pag. 323.) Copernic mourut à Frawenbourg, le 24 mai 1543, le jour même, dit-on, qu'on lui apporta le premier exemplaire de l'ouvrage dans lequel il expose plus spécialement, quoique comme une simple hypothèse, son système. Il fut enterré à Thorn sa patrie. Il a publié deux Traités: l'un *De motu octavarum sphaerarum*, et l'autre *De orbitum caelestium revolutionibus*.

Imprimés ensemble, in-fol., 1586; c'est dans ce dernier Traité qu'il développe plus amplement son système; et pour se mettre à l'abri de tout reproche, car il craignait ceux que pouvait lui faire la prévision, il le dédia au pape Paul III. « C'est, dit-il à ce pontife, pour qu'on ne m'accuse pas de fuir le jugement des personnes éclairées, et pour que l'autorité de votre Sainteté, si elle approuve cet ouvrage, me garantisse des morsures de la calomnie. » La première édition parut à Nuremberg, 1543, in-fol. On a encore de Copernic plusieurs ouvrages, entre autres un *Traité de trigonométrie*. Gassendi a écrit sa *Vie*, moins simplement qu'on ne devait l'attendre de l'auteur et de son héros.

COPPENSTEIN (Jean-André), savant dominicain allemand, né vers l'an 1570, prêcha avec distinction à Coblentz, travailla avec beaucoup de zèle à la conversion des hérétiques dans le Palatinat, par ordre de Maximilien, duc de Bavière, et devint curé de Saint-Pierre à Heidelberg. On croit qu'il mourut dans cet emploi vers 1627. On a de lui plusieurs écrits de controverse contre quelques ministres de son temps, insérés dans l'abrégé qu'il a donné du corps de controverses du cardinal Bellarmin, sous ce titre : *Controversiarum inter catholicos et haereticos nostri temporis ex R. Bellarmine in epitomen redactorum*, Mayence, 1628, 3 vol. in-4.

COPPINGER (Guillaume), évêque des deux sièges unis de Cloyne et Ross, naquit à Cork le 20 mai 1753, d'une ancienne famille catholique. Après avoir fait ses études en France, il fut d'abord nommé vicaire à Cork, puis curé, et devint successivement coadjuteur de Cloyne en 1788, et évêque en titre le 4 juin 1791. Défenseur énergique des intérêts des catholiques et de ceux de son pays, Coppinger travailla avec la plus grande ardeur à l'établissement de la route catholique. Lors de la discussion élevée en Irlande sur le veto qu'il était question d'accorder au gouvernement pour l'élection des évêques, le docteur Coppinger s'éleva fortement contre le projet de concession. Il tint à Cloyne, en août 1817, une assemblée de son clergé, où l'on prit des résolutions en faveur de la nomination des évêques par les chapitres. Dans ces résolutions on se plaignait vivement des écoles établies par le gouvernement, des moyens qu'on y prenait pour pervertir les enfants des catholiques, et du zèle des sociétés bibliques et autres pour répandre des versions suspectes de la Bible. Vers la même époque, l'évêque de Cloyne

écrivit à ses collègues une circulaire dans laquelle il demandait une réunion de tous les évêques d'Irlande, et se plaignait de la manière dont cette église était traitée à Rome. L'excitation des esprits, qui était grande alors en Irlande, explique, sans la justifier, la conduite de l'évêque de Cloyne. En 1827, Mgr Coppinger désira avoir un coadjuteur; le docteur Michel Colline fut élu en cette qualité par le clergé, et sacré sous le titre d'évêque de Spiga. Le docteur Coppinger est mort le 10 août 1831, dans sa maison près Cove, à l'âge de 78 ans. Ses connaissances étaient étendues et variées, ses prédications persuasives, sa piété sincère, et sa charité s'étendait à tous sans distinction de croyance.

COQ (Pierre Le), né dans la paroisse d'Isis, près de Caen, le 29 mars 1728, fit ses études dans l'Université de cette ville avec la plus grande distinction. N'étant encore que sous-diacre, il entra l'an 1753 dans la congrégation des eudistes. Il ne tarda pas à y être employé: on lui donna la commission d'enseigner la théologie, avec la préfecture des ordinands. Il fut successivement supérieur du grand séminaire de Rennes et de celui de Rouen. Enfin les eudistes, dans une assemblée générale, l'éluèrent le 6 octobre 1775 supérieur-général de la congrégation. Il ne jouit pas longtemps de cette place, étant mort à Caen des suites d'une paralysie, le premier septembre 1777, âgé de près de 50 ans. C'était un ecclésiastique vertueux, humble, aimant la retraite, et faisant ses délices de l'étude. On a de lui quelques ouvrages de morale: *Dissertation théologique sur l'usure du prêt de commerce, et sur les trois contrats*, Rouen, 1767, in-12; *Lettres sur quelques points de la discipline ecclésiastique*, Caen, 1769, in-12; *Traité de l'Etat des personnes, selon les principes du droit français et du droit coutumier de la province de Normandie, pour le for de la conscience*, Rouen, 1777, 2 vol. in-12; *Traité des actions*, 1778.

COQ DE VILLERAY (Pierre-François de), natif de Rouen, exerça ses talents sur différents sujets qui n'avaient guère de rapport entre eux, et réussit assez bien. Ses productions sont: *Abrégé de l'histoire ecclésiastique et civile de la ville de Rouen*, 1759, in-12; *Traité historique et politique du droit public d'Allemagne*, 1748, in-4; *Réponse aux lettres philosophiques de Voltaire*; *Abrégé de l'histoire de Suède*, 1748, 2 vol. in-12; *Ariane, ou la Patience récompensée*, 1757, in-12. Il mourut à Rouen en 1777.

COQUELET (Louis), né à Péronne,

mort le 26 mars 1754, à 78 ans, a amusé le public par quantité de pièces, qui prouvent à la vérité moins de solidité que de facilité et d'enjouement, mais qui sont estimables par la décence et la sagesse que l'auteur a su conserver dans un genre d'où elles sont aujourd'hui malheureusement bannies. Voici les noms de ces brochures: *Eloge de la goutte...*; *de rien...*; *de quelque chose...*; *de la méchante femme*; *l'Ans*; *le Triomphe de la charlatanerie*; *le Culandrier des fous*; *l'Almanach burlesque*; *l'Almanach des dames*. Il a eu part aux *Mémoires historiques* d'Amelot de la Houssaye.

COQUILLART (Guillaume), official de Reims vers l'an 1478, dont les poésies ont été imprimées, à Paris en 1532, in-16, eut beaucoup de réputation de son temps. Sa muse est grossière, mais elle a les grâces piquantes de la naïveté. On désirerait qu'il eût respecté davantage l'honnêteté et les mœurs. Les *Œuvres* de Coquillart ont été réimprimées par Coustelier, à Paris, 1723, in-12.

COQUILLE (Guy), *Conchylius Romanus*, sieur de Roumenay, comme son père qui était grainetier et échevin à Decize, petite ville du Nivernais, naquit en cette ville le 11 novembre 1523, et fit avec distinction ses études au collège de Navarre à Paris, après quoi il alla étudier le droit civil à Padoue. A son retour, en 1543, il suivit le barreau à Paris, et, au mois de janvier 1553, il se maria à Decize, où il demeura usqu'en 1559, qu'il transporta son domicile à Nevers, un incendie ayant consumé les trois-quarts de sa ville natale. Il avait été député du tiers-Etat du Nivernais aux Etats d'Orléans. Le duc de Nevers, François II, l'envoya, en 1562, en Allemagne, pour y régler ses affaires avec Guillaume duc de Clèves, et Coquille les régla selon les désirs de son commettant. En 1568, il fut admis au nombre des échevins de Nevers, et en 1571, le duc lui conféra spontanément le titre de son procureur-général. En 1575, il fut député du tiers-Etat de sa province aux Etats de Blois, où on lui confirma le nom de *Judicieux*, dont on l'avait déjà reconnu digne aux Etats d'Orléans. En 1577, il épousa, en troisièmes noces, la veuve de Guy Prévost, sieur de Praireau, grainetier à Bourbon-Lancy. En 1583, il fut de nouveau député aux Etats de Blois, et un des commissaires nommés pour recevoir les articles du tiers-Etat. Il fit un journal historique de cette assemblée. Au retour de ses députations, il reprenait ses fonctions d'avocat et de procureur-fiscal. Son mérite lui avait valu une honorable réputation. Souvent on le

consultait de Paris pour défendre par écrit des affaires pendantes au Parlement. Il mourut à Nevers le 11 mars 1603, à 80 ans, conservant jusqu'au dernier moment la mémoire la plus fidèle et le jugement le plus sain. Henri IV, pour l'engager à venir à Paris, lui offrit une place de conseiller d'Etat; mais il la refusa. A des lumières très-étendues sur le droit coutumier, Coquille joignait un cœur très-modeste et plein de probité. Son amour pour les pauvres était extrême; il les aidait de sa bourse et de son crédit, et mettait à part, pour faire ses largesses, une portion de ce qu'il gagnait. La plus grande partie de ses ouvrages, qui intéressèrent dans leur temps l'Eglise et l'Etat, ont été recueillis à Bordeaux en 1703, en 2 vol. in-folio. Les principaux sont : *Psalmes mis en vers latins*, Nevers, 1592; divers écrits sur les *Coutumes* du Nivernais; un sur celles de France; *Discours* (petit, au lieu d'un grand alors égaré) sur les droits ecclésiastiques et libertés de l'Eglise gallicane, et les raisons et moyens d'abus contre les bulles décernées par le pape Grégoire XIV contre la France en 1591, imprimé dans les recueils de traités sur les mêmes libertés en 1609 et 1642, in-8, et 1639, in-fol.; *Institution au droit français*, avec les règles de ce droit, par Antoine Loiset, Paris, 1607, in-4; *Histoire du pays et duché du Nivernais*, publiée par le même Loisel, Paris, 1612 et 1622, in-4; *Mémoires sur la réformation de l'état ecclésiastique*, fait en 1592, imprimé à Paris en 1650, in-4; *Traité des libertés de l'Eglise de France, des droits et autorités que la couronne de France a es-affaires de l'Eglise dudit royaume, par bonne et sainte union avec ladite Eglise*, fait en 1594, imprimé à Paris, en 1650, in-4; autre *Traité* sur les mêmes matières, celui qui avait été égaré, dont parle de Thou, liv. 429 de son histoire, sous l'an 1603, et qui fut retrouvé à Toulouse en 1656; un écrit *Du concile de Trente et de la réception d'icelui*; un *Des bénéfices de l'Eglise*; un *Dia-logue sur les causes des misères de la France, entre un catholique ancien; un catholique zélé et un palatin*; fait en 1590, imprimé à Paris en 1650, in-4; un *Discours*, inachevé, sur les maux du royaume pendant la ligue; un autre pour établir « Que les maux de la France pendant la ligue venaient faute de réformation, « principalement de l'état ecclésiastique que; » un *Mémoire* pour proposer à sa Sainteté les inconvénients qui peuvent advenir, si elle se rend trop rigoureuse à la réconciliation du roi, et à composer les affaires de France; *Traité des pairs*

de France, leur origine, fonction, rang, dignité, et comme les anciennes pairies laïcs ont été réunies à la couronne, etc.; des *Poésies* latines, Nevers, 1590 et 1593. En outre, d'autres ouvrages, au nombre de dix-neuf ou vingt, qui sont restés manuscrits, entre lesquels : *Annotations* latines sur les psaumes, tirées de Santès-Pagnin, de Vatable, etc.; *Poemata sacra et moralia*; *Collectiones juris canonici et civilis*. Guy Coquille était un zélé gallican; M. Dupin l'aîné marche sur les traces de son compatriote nivernais, et il a payé à sa mémoire un tribut d'hommage et de vénération, par un discours qu'il prononça lors de la rentrée de la cour de cassation après les vacances de 1837. (Voy. JOLY).

CORANCÈS, ou CORANCEZ (Louis-Alexandre de), né à Paris en 1770, mort à Asnières (Seine) le 3 juillet 1832, montra de bonne heure du goût pour les mathématiques et s'y distingua. Il fit ensuite partie de l'expédition d'Egypte. De retour en France, il fut nommé en 1802 consul-général à Alep. Choisi par le pacha et les janissaires comme arbitre d'un différend qui s'était élevé entre eux, il fut assez heureux pour satisfaire les deux parties. En 1813, Corancès fut nommé consul-général à Bagdad, et en 1814 à Smyrne. Il obtint peu de temps après sa retraite. Il était membre correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. On lui doit : *Mémoire sur la distinction des racines dans les équations algébriques*; *Mémoire sur la révolution générale des équations*; *Histoire des Wahabis, depuis leur origine jusqu'à la fin de l'année, 1809, 1810*, in-8; *Itinéraire d'une partie de l'Asie-Mineure peu connue*, 1816, in-8; *Recherches sur la nature et la distinction des idées*. On lui doit aussi d'importants articles insérés dans la *Revue encyclopédique*.

CORAS (Jean de), né à Toulouse en 1513, où il donna des leçons publiques de droit avant l'âge de 18 ans, et ensuite en divers endroits. Devenu conseiller au Parlement de cette ville, puis chancelier de Navarre, et s'étant montré avec beaucoup de chaleur pour la nouvelle réforme, il fut chassé en 1562. Le chancelier de L'hôpital, ami des huguenots, le fit rétablir; mais ce retour lui coûta la vie. Après la nouvelle de la fameuse journée de la Saint-Barthélemy, en 1572, ses écoliers le massacrèrent avec deux autres conseillers. Ses différents ouvrages sur le droit civil et canonique, en latin et en français, ont été recueillis en partie à Lyon, en 1556 et 1558, 2 vol. in-fol.: il est inutile de dire qu'ils se ressentent

des préjugés de la secte que Coras professait.

CORAS (Jacques de), de la famille de Jean, dont il a écrit la vie en français et en latin, in-4, en 1673, était originaire de Toulouse. Il abjura le calvinisme vers 1630, après avoir lu les *Controverses* du cardinal de Richelieu. Il avait beaucoup d'amour pour la poésie française, mais très-peu de talent. Son poème de *Jonas*, ou *Ninive pénitente*, sèche dans la poussière, suivant l'expression de Boileau, et ne mérite pas d'en être tiré. Ses autres poèmes sont : *Josué*, *Samson*, *David*. On a aussi de lui une *Lettre à Boileau*, où il répond à des satires par des satires. Il mourut en 1677. Ses *Ouvrages* ont été imprimées en 1665, in-42, volume peu commun et recherché par quelques curieux.

CORAY (*Diamant*, ainsi qu'il traduisait lui-même en français son nom grec *Diamantès* ou *Adamantos Coraïs*), helléniste, né à Smyrne le 27 avril 1748, mort à Paris le 7 avril 1833, quitta le commerce, qu'il était venu exercer à Amsterdam, pour se livrer à l'étude de la médecine ainsi qu'à celle des langues anciennes et vivantes. Dans le cours de ses études médicales à Montpellier, il se lia avec Chaptal, qui y professait la chimie, et qui, devenu ministre de l'intérieur, le proposa au premier consul comme un des hommes les plus capables de traduire en français la *Géographie* de Strabon. Coray fut en effet chargé de ce travail avec La Porte-Duteil, Letronne et Gosselin, Paris, 1805-1819, 5 vol. grand in-4. Quoique naturalisé français, il resta sincèrement attaché à son ancienne patrie, et il faisait les vœux les plus ardents pour son complet affranchissement. On n'a guère de lui que des *Traductions* de l'allemand, de l'anglais, du grec ancien et moderne, et une *Bibliothèque grecque*, Paris, 1800-1822, 21 vol. in-8. Cette collection était destinée à répandre dans la Grèce le goût des lettres.

CORBEIL (Pierre de), docteur de Paris, fut successivement chanoine de cette capitale, évêque de Cambrai et archevêque de Sens. Il eut pour disciple le pape Innocent III, qui employa ses talents dans plusieurs affaires importantes. Sa science, sa vertu, et ses ouvrages qui ne sont point parvenus jusqu'à nous, lui firent un nom distingué. Il mourut à Sens en 1222. On a quelques fragments de ses *Ordonnances synodales*, et elles peuvent servir à la connaissance de la discipline de son siècle.

CORBIÈRE (Pierre de), religieux de l'Ordre de Saint-François, fut élu anti-

pape l'an 1328, sous le nom de *Nicolas V.* par l'autorité de Louis de Bavière, roi des Romains; mais l'année suivante, ce pontife intrus fut mené à Avignon, où il demanda pardon au pape Jean XXII, la corde au cou : il avait déjà fait son abjuration à Pise. Il mourut deux ou trois ans après.

CORBINELLI (Jacques), florentin, allié de la reine Catherine de Médicis. Il vint en France sous le règne de cette princesse, qui le plaça auprès du duc d'Anjou, en qualité de savant. Il fut lié avec le chancelier de Lhôpital, et protégea tous les gens de lettres, sans y mettre une distinction raisonnable et nécessaire. Il faisait souvent imprimer leurs écrits à ses dépens, et y joignait des notes. Il publia le poème de *Fra-Paolo del Rosso*, intitulé : *La Fisica*, Paris, 1578, in-8, et le Dante, *De vulgari eloquentia*, 1577, in-8.

CORBINIEN (saint), né à Châtres, sur la route d'Orléans, mena d'abord pendant 14 ans la vie d'un reclus dans une cellule qu'il avait construite près d'une chapelle. Sa Sainteté ne tarda pas à le rendre célèbre dans tout le pays. Des personnes pieuses, ayant demandé à vivre sous sa conduite, le mirent bientôt en état de former une communauté religieuse. Mais les distractions que lui occasionnait le commerce qu'il avait avec ceux qui s'adressaient à lui, le portèrent à chercher une solitude où il pût être inconnu au monde. Il se rendit à cet effet à Rome, et il y fixa sa demeure dans une cellule près de l'église du prince des Apôtres. Le Pape, qui reconnut en lui autant de lumières et de capacité que de vertus, lui ayant représenté qu'il ne devait pas vivre pour lui seul, tandis que plusieurs nations manquaient d'ouvriers apostoliques, le sacra évêque, et le chargea du soin d'aller prêcher l'Evangile. Corbinien, forcé d'obéir, pour ne pas résister à la volonté du ciel, revint dans sa patrie, où ses prédications produisirent les plus grands fruits. Dans un second voyage qu'il fit à Rome, il passa par la Bavière où il convertit un grand nombre d'idolâtres. Le pape Grégoire II lui ordonna de retourner dans ce pays qui était abandonné, et d'en faire le principal théâtre de ses travaux. Comme les chrétiens s'y multipliaient de jour en jour, il fixa son siège épiscopal à Freisingue, dans la Haute-Bavière. « Malgré « l'activité de son zèle et la continuité de « ses fonctions, dit un historien, il s'ac- « cupa assidûment de tout ce qui pouvait « contribuer à sa propre sanctification. « Il vaquait à ses exercices avec ferveur,

« et avait tous les jours deux heures réglées pour méditer la loi de Dieu, pour réparer les forces de son âme, pour examiner son cœur et pour l'exciter à la vigilance dans toutes ses actions. » Le saint évêque ayant reproché courageusement à Grimoald, duc de Bavière, son mariage incestueux avec Biltrude, veuve de son frère, l'un et l'autre jurèrent sa perte, et subornèrent des assassins pour lui ôter la vie. Mais le Seigneur éluda ce criminel dessein par la mort de ses ennemis, qui périrent misérablement quelque temps après. Corbinien, qui avait été obligé de s'enfuir et de se cacher, revint alors à Freisingue, et y continua ses travaux jusqu'à l'an 730, où il mourut. Aribon, troisième évêque de Freisingue, a donné sa *Vie* et la *Relation* de plusieurs miracles opérés par son intercession, l'une et l'autre écrites 30 ans après sa mort.

CORBULON (Cnéius Domitius), général romain, célèbre par sa valeur, rétablit l'honneur de l'empire sous Claude et sous Néron. Il prit plusieurs forteresses sur les Arméniens, assiégea Artaxate leur capitale, rasa ses murs, en brûla toutes les maisons, et en épargna toutefois les habitants qui lui avaient ouvert leurs portes. Il chassa Tiridate d'Arménie, remit Tigraue sur le trône, et contraignit les Parthes à demander la paix. Néron, plus jaloux que reconnaissant de ses services, ordonna de le mettre à mort au port de Cenchrée. L'illustre général, ayant appris cet ordre cruel, tira son épée et s'en perça l'an 66 de J.-C., en disant : « Je l'ai bien mérité. » Corbulon avait composé des *Mémoires* sur les guerres qu'il avait faites : il ne nous en est rien parvenu.

CORDAY D'ARMANS (Marie-Anne-Charlotte), né en 1768, de parents nobles, à Saint-Saturnin, près de Sées en Normandie, descendait de la famille de Corneille. Elle demeurait à Caen chez une de ses parentes, lorsque les événements du 34 mai 1793 exaltèrent sa haine contre les jacobins et surtout contre Marat, qu'elle regardait comme leur chef. Voyant le peu d'empressement de ses compatriotes à tirer vengeance des oppresseurs de son pays, elle forma le projet de frapper un grand coup qui pût jeter le trouble et l'effroi parmi la faction triomphante. Pénétérée de cette idée, elle se rendit à Paris le 12 juillet 1793, elle se présenta chez Marat ; mais elle ne put parvenir auprès de sa personne. Elle lui écrivit alors qu'elle avait à lui révéler des secrets importants ; et sans attendre une réponse, elle se présenta de nouveau à

sa porte le 14 juillet, vers les sept heures et demie du soir. Deux femmes, qui étaient dans l'antichambre, refusèrent d'abord de la laisser entrer ; mais Marat entendait leur conversation, et présumant que c'était la personne qui lui avait écrit, ordonna de l'introduire dans son cabinet, où il prenait un bain. La conversation tomba d'abord sur les troubles du Calvados, et il s'informait avec plaisir du nom des députés et des administrateurs qui y avaient pris part. Après avoir écrit leurs noms sur ses tablettes, il lui annonça que tous ceux qu'elle venait de lui désigner iraient bientôt expier leur rébellion sur l'échafaud. Charlotte, ne pouvant plus se contenir, tira un couteau qu'elle tenait caché, et d'un seul coup mit fin à la vie et aux fureurs de ce monstre. Elle fut arrêtée, tenant encore son couteau ensanglanté, et livrée au tribunal révolutionnaire, où elle entendit sa sentence sans montrer la moindre faiblesse. Loin de chercher à défendre ses jours, elle parla de son action comme d'un devoir qu'elle avait rempli envers sa patrie. Enfin cette force de caractère, presque surnaturelle, se montra avec la même énergie au milieu des huées de la populace rassemblée sur son passage pour applaudir à son supplice. Elle fut décapitée le 17 juillet 1793, à l'âge de 25 ans, sans avoir voulu être assistée par aucun prêtre. Il paraît que des lectures pernicieuses, en exaltant ses idées, avaient détruit en elle tout principe de religion. Elle avait cependant conservé quelque affection pour sa famille. Son premier soin fut d'écrire à son père, pour lui demander pardon du chagrin qu'elle allait lui causer, en disposant de sa vie sans lui en avoir fait part.

CORDEMOI (Gérauld de), parisien, quitta le barreau pour la philosophie de Descartes. Bossuet le donna au Dauphin en qualité de lecteur. Il remplit cet emploi avec succès et avec zèle, et mourut en 1684, membre de l'Académie française. On doit à sa plume l'*Histoire générale de France, durant les deux premières races de nos rois*, en 2 vol. in-fol., 1685, déprimée par le Père Daniel, et louée par d'autres. Cordemoi écrit d'un style lâche et diffus, et adopte trop facilement des récits fabuleux. Il devait d'abord se borner à l'*Histoire de Charlemagne* à l'usage du Dauphin, pour qui Fléchier avait entrepris son *Histoire de Théodose*. Celui-ci eut bientôt fini son ouvrage ; mais l'autre, voulant mieux faire, remonta jusqu'aux temps les plus obscurs de la monarchie, et s'engagea dans des digressions étrangères à ce su-

jet, dans des discussions longues et épineuses, qui, en nous procurant l'histoire des deux premières races, nous privèrent de celle de Charlemagne. Malgré cela, l'on doit convenir que Cordemoi avait des idées justes et saines. Les règles qu'il établit sur la manière d'écrire l'histoire sont pleines de sagesse, et méritent d'être scrupuleusement méditées et suivies par ceux qui prennent aujourd'hui si mal à propos le titre d'historiens. « Il faut insinuer, dit-il, dans l'histoire l'amour de la vertu, et de quoi donner un honnête désir de gloire, et surtout faire connaître avec adresse, en quoi consiste la véritable gloire. On ne peut mieux le faire qu'en réglant le prix des actions, par la conformité qu'elles ont au devoir, et en faisant penser qu'il est bien plus louable de faire, pour le bien public, quelque chose qui paraisse ordinaire ou médiocre, que de faire quelque chose de fort éclatant, qui ne lui serve de rien, ou qui lui coûte trop. Si la matière principale de l'histoire n'est pas la vie des princes, le but principal qu'on doit se proposer en l'écrivant, c'est de les instruire, et c'est une raison de rapporter tout aux affaires publiques, et de leur faire connaître qu'il n'y a rien de beau ou de bon à exécuter, que ce qui tend à détourner un mal, ou à procurer un bien public. » Divers *Traité*s de métaphysique, d'histoire, de politique et de philosophie morale, réimprimés en 4 en 1704, sous le titre d'*OEuvres de feu M. de Cordemoi*.

CORDEMOI (Louis-Gérauld de), fils du précédent, licencié de Sorbonne, et abbé de Fénières, né à Paris en 1651, aida son père dans la composition de son *Histoire de France*, et la continua par ordre du roi. Cette suite, depuis Hugues Capet jusqu'à la mort de Henri 1^{er} en 1060, est restée manuscrite. Zélé catholique et habile controversiste, il rapporta presque toutes ses études à la conversion des hérétiques. Il mourut en 1722, à 71 ans. On a de lui : *Traité de l'invocation des Saints*, in-12; *Traité des reliques*; *Traité des saintes images*; la *Conférence du diable avec Luther*, en latin, français et allemand, in-8; *Traité contre les sociniens*, in-12, dédié au grand Bossuet. L'auteur y développe la conduite qu'a tenue l'Eglise dans les trois premiers siècles, en parlant de la Trinité et de l'incarnation du Verbe, le vrai sens et l'usage des termes dont elle s'est servie. Il appuie ses preuves sur l'Ecriture et sur la tradition, méthode qu'il a suivie dans tous ses autres ouvra-

ges. (Voyez DENYS d'Alexandrie, BULZ et PETAU.)

CORDER (Balthasar), jésuite, né en 1592, à Anvers, professa longtemps la théologie à Vienne en Autriche, avec beaucoup de réputation. Il mourut à Rome en 1650, à 58 ans. Le succès avec lequel il cultiva la langue grecque le mit en état de donner une édition des *OEuvres* de saint Denis l'Aréopagite, en 2 v. in-fol., Anvers, 1634, grec et latin, avec des notes; la *Chaine des Pères grecs sur les Psaumes*, grec et latin, Anvers, 1643, 3 vol. in-fol.; *Chaine... sur saint Luc*, 1628, in-fol.; ... *sur saint Jean*, 1631, in-f.; ... *sur saint Matthieu*; *Job elucidatus*, grec et latin, 1646, in-fol.; *Joannis Philoponi de mundi creatione*, Vienne en Autriche, 1631, grec et latin, avec une *Dissertation* sur la Pâque; *Sancti Cyrilli apologos morales*; *Sancti Cyrilli Alexandrini in Jeremiam Prophetam*, Anvers, 1648.

CORDES (Jean de), né en 1570, chanoine de Limoges, sa patrie, mort en 1642, a laissé : une édition des *OEuvres* de Georges Cassander, in-fol.; la *Traduction de l'Histoire des différends entre le pape Paul V et la république de Venise*, par Fra-Paolo, in-8; une autre *Traduction de l'Histoire des troubles du royaume de Naples sous Ferdinand 1^{er}*, par Camillo Porcio. On lui attribue aussi la *Version française du Discours sur les défauts du gouvernement des Jésuites*, que quelques auteurs ont cru être de Mariana, in-8. Le traducteur avait été quelque temps dans cette société, mais il pouvait y prendre quelques leçons pour le style : le sien est fort mauvais. Vitré imprima le *Catalogue* de sa bibliothèque, Paris, 1642, in-4. Ce livre est aujourd'hui rare et recherché; la bibliothèque de Cordes, qui était une des plus belles de Paris, contenait des livres rares et bien choisis, et beaucoup de manuscrits précieux. Le cardinal Mazarin acheta cette bibliothèque après la mort de Cordes; les manuscrits enrichissent aujourd'hui la bibliothèque du roi.

CORDES (Denis de), de la même famille que Jean, était avocat au Parlement de Paris, et conseiller au Châtelet. Il cultiva la littérature avec beaucoup de succès, et devint le modèle d'un magistrat chrétien, par une douceur mêlée de fermeté. Son intégrité était si reconnue, qu'un homme condamné à mort par le Châtelet, voulant en appeler au Parlement, se soumit dès qu'il apprit que de Cordes avait été un de ses juges. « Il faut, dit-il, que je mérite la mort, puisqu'un si grand homme de bien m'a

« condamné. » Ce sage magistrat mourut à Paris, en 1642, plein de jours et de vertus. La maison de Saint-Lazare est en partie l'ouvrage de sa charité et de son zèle. Godeau a écrit sa *Vie*.

CORDIER (Mathurin), normand, né en 1479, devint professeur d'humanités en l'Université de Paris; il professa ensuite à Nevers, à Bordeaux, et enfin à Genève, où il mourut en 1564, à l'âge de 85 ans. Il a laissé des *Dialogues* latins en 4 livres qui, pendant plus d'un siècle, ont été très à la mode, quoique Cordier ne les eût composés que pour servir de thèmes et de versions à ses écoliers. On y trouve d'excellentes maximes et de bons principes de morale; *Civilité paternelle et honnête*, dont les éditions sont multipliées presque à l'infini depuis le milieu du 16^e siècle jusqu'à nos jours. Entre les divers préceptes, dont quelques-uns ne sont plus applicables à nos mœurs dégénérées, il s'en trouve qu'on ne saurait trop inculquer aux enfants, mais qui sont presque ridicules dans le langage de l'auteur. Il leur recommande, par exemple, de ne pas ricaner, ni de se moquer des gens, « parce que cela n'appartient qu'à des harpelin et à cornifleurs effrontés. » M. de Chantal a donné en 1837 un ouvrage dont le but est le même que celui que s'était proposé Cordier, et qu'il vaut mieux mettre entre les mains des enfants. On a encore de Cordier des *distiques* attribués à Caton, avec une *interprétation* latine et française; et d'autres ouvrages qui réussissent mieux dans leur temps que dans le nôtre.

CORÈ. (Voyez ABIRON.)

CORELLI, musicien italien, mort à Rome en 1733, s'est fait un grand nom par ses *Symphonies*, en Italie et en France. Il a eu l'art de piquer le goût de ces deux nations, et de réunir leurs suffrages presque toujours opposés en matière de musique.

CORET (Jacques), jésuite célèbre par ses vertus et son zèle, mort à Liège le 6 décembre 1721, et dont la mémoire est encore en vénération dans cette ville, est auteur de plusieurs ouvrages où il y a beaucoup de piété, mais en même temps quelque chose d'original et d'excessivement simple, qui empêche les esprits délicats de les goûter; tels sont: le *Journal des Anges*, la *Maison de l'Eternité*, le *Cinquième Ange de l'Apostrophe*, etc.

CORGNE (Pierre), chanoine de Soissons et docteur de Navarre, né dans le diocèse de Quimper, a composé plusieurs ouvrages: *Dissertations sur la dispute entre saint Etienne et saint Cyprien*, 1725; *sur le concile de Rimini*, 1733; *sur le*

pape Libère, 1736; *sur le monothélisme et sur le sixième concile général*, 1741; un *Mémoire historique et dramatique touchant les juges de la foi*, 1736; et un *Traité du droit des évêques*, 1763. L'assemblée du clergé de 1780 lui accorda une gratification de 4,000 francs pour sa *Défense légitime des pouvoirs des évêques*, qui était encore manuscrite, et pouvait former 4 vol. in-fol.

CORINNE, surnommée la *Muse lyrique*, entra en lice, avec Pindare, et le vainquit jusqu'à cinq fois, quoique fort inférieure à ce poète. Cette muse dut ses succès plutôt à sa beauté qu'à ses talents, selon Pausanias. Pindare, outré de l'injustice des juges, n'épargna pas à sa rivale les injures et les plaisanteries. Corinne avait composé quantité de *poésies*; mais il ne nous en reste aujourd'hui que quelques fragments, dont on peut voir le détail dans la *Bibliothèque grecque* du savant Fabricius.

CORINTIUS, poète grec, plus ancien qu'Homère, selon Suidas, était, dit-on, disciple de Palamède. Il écrivit en vers l'*Histoire du siège de Troie*, et la *Guerre de Dardanus*. On ajoute qu'il employa dans ses poèmes les lettres doriques, inventées par Palamède, et qu'Homère profita beaucoup de ses vers; mais tous ces récits ont bien l'air d'être fabuleux.

CORIO (Bernardin), né en 1460, d'une famille illustre de Milan, fut choisi par le duc Louis Sforce, surnommé le *Maure*, pour écrire l'histoire de sa patrie. Le chagrin vint troubler son travail. Les Français s'étant emparés du Milanais, et le duc, son protecteur, ayant été fait prisonnier, il mourut de douleur en 1500. La meilleure édition de son *Histoire* est celle de Milan, 1503, in-fol.; elle est belle, rare et beaucoup plus recherchée que les suivantes, parce qu'on y a retranché ou changé plusieurs passages à la réquisition de plusieurs princes souverains et de plusieurs familles nobles du Milanais. On fait cependant quelque cas de celle de Venise, 1554, in-4. Quoique cet historien écrive d'un style dur et incorrect, il est estimé à cause de son exactitude à mettre des dates certaines, et à rapporter les circonstances des faits qui intéressent la curiosité. — Son neveu, Charles Comro, s'occupa du même objet que son oncle, et nous a laissé en italien un *Portrait de la ville de Milan*, où se trouvent rassemblés les monuments antiques et modernes de cette ville célèbre par des vicissitudes sans nombre.

CORIOLAN (Caius-Marcus), d'une famille patricienne de Rome, servait en qualité de simple soldat au siège de Coriolen,

l'an 493 avant J.-C. Les Romains ayant été repoussés, il rassemble quelques-uns de ses camarades, tombe sur les ennemis, entre pêle-mêle avec eux dans la ville et s'en rend maître. Le général voulut qu'il eût la portion la plus riche du butin; mais il ne voulut accepter que le seul nom de *Coriolan*, un cheval et un prisonnier (son ancien hôte), auquel il donna aussitôt la liberté. Deux ans après, n'ayant pu obtenir le consulat malgré ses services, ayant été accusé d'affecter la tyrannie et de vouloir emporter d'autorité les suffrages, il fut condamné, par le tribun Décius, à un bannissement perpétuel. Rome le vit bientôt à ses portes, à la tête d'une armée de Volscques, ennemis les plus implacables du nom romain. Il reprit toutes les places qu'ils avaient perdues, entra dans le Latium, et vint assiéger sa patrie. Le sénat lui envoya deux députations pour fléchir sa colère : la première, composée de consuls; la seconde, de pontifes revêtus de leurs habits de cérémonie. Coriolan les reçut en roi et en vainqueur, assis sur son tribunal et environné de la plus brillante noblesse des Volscques. Il fut inexorable. Veturie, mère de Coriolan, et Volumentia, son épouse, accompagnées de plusieurs dames romaines, eurent plus de pouvoir sur lui : leurs larmes le touchèrent. Il reprit le chemin d'Anagnin, sans commettre sur son passage aucune hostilité. Les Romains élevèrent un temple à la *Fortune féminine*, dans le lieu où les dames avaient triomphé de Coriolan, à quatre milles de Rome. Au moment que ce vainqueur ramenait l'armée chez les Volscques, il fut massacré comme coupable de trahison. Artius Tullius, son collègue fut son accusateur auprès des Volscques, et le peuple son bourreau, l'an 489 avant J.-C. Les dames romaines, à la prière desquelles il avait sauvé Rome, prirent à sa mort le deuil pour six mois. Avec une certaine grandeur d'âme, Coriolan avait cette ambicieuse férocité qui anima les Sylla et les Marius, dans un temps où Rome fut plus puissante et la république plus faible. Si les Volscques le firent périr, ce fut une assez juste punition de l'espèce de trahison qu'il avait commise envers eux. Fabius Pictor, historien fort ancien, le fait mourir de vieillesse dans son exil, et ce sentiment paraît avoir été suivi par Tite-Live.

CORIPPUS (Flavius-Cresconius), grammairien africain, vivait au temps de l'empereur Justin-le-Jeune. Il était aussi mauvais poète que flatteur outré. On a de lui un *prême* latin en 4 livres, à la louange de ce prince, Paris, 1610, in-8, et d'autres ouvrages.

CORMILLIOLE (Pierre-Louis), né à Paris le 16 avril 1739, embrassa l'état ecclésiastique; mais il se maria pendant la révolution, et mourut à Paris le 13 mars 1822. Il a publié : *Oeuvres de Stace*, traduction nouvelle, 2^e édition, revue et corrigée par l'auteur, avec le texte en regard, Paris, 1720, 8 vol. in-12; et quelques autres Traductions.

CORNARO (Louis), de Venise, était d'une famille illustre, qui a donné plusieurs doges à sa patrie, et qui a produit une reine de Chypre, Catherine Cornaro, dans le 15^e siècle, laquelle en mourant laissa son royaume aux Vénitiens. Il naquit en 1467. Les médecins se font honneur de le revendiquer, et de le mettre dans leurs rangs, quoiqu'il n'ait pas été médecin; mais il est auteur d'un ouvrage fort célèbre, dont le sujet appartient à la médecine comme à la morale. Ce sujet est la sobriété comme moyen de conserver la santé. Cornaro était né avec une constitution des plus faibles; il se livra à la bonne chère, et, dès l'âge de 35 ans, il se vit tourmenté par des douleurs d'estomac, des coliques, de fréquents accès de goutte, et en proie à une fièvre lente presque continuelle, à une soif insupportable, etc. Aussi longtemps qu'il refusa de renoncer aux plaisirs de la table, tous les secours de la médecine furent impuissants contre ses maux. Enfin l'excès de ses souffrances l'obligea à changer de vie; il s'accoutuma à ne prendre chaque jour que douze onces de nourriture solide en pain, soupe, jaunes d'œufs, viande ou poisson, etc., avec quatorze onces de liquide; il évita autant que possible l'excès de froid ou de chaud, les exercices violents, les veilles, etc. Ce régime lui redonna la santé en quelques mois, et le conduisit, exempt de toute infirmité, jusqu'à l'âge de 99 ans. Il mourut à Padoue le 26 avril 1566. Voici le titre de son livre : *Discorsi della vita sobria, ne quali, con l'esempio di se stesso, dimostra con quali mezzi possa l'uomo conservarsi sano fino all'ultima vecchiezza*. Il parut à Padoue, 1558, in-8; et augmenté d'un 4^e discours, Venise, 1599, in-8, 1620, in-8; Paris, 1616, in-24; mis en vers italiens, Venise, 1660, in-8; traduit en latin par Léonard Lessius, qui le joignit à son *Hygiasticon*, Anvers, 1613 et 1614, in-8; traduit en français par Sébastien Hardi, avec l'ouvrage de Lessius, Paris, 1646, in-8, et, pour les trois derniers discours seulement par Jacques Martin, Paris, 1647, in-8; puis par un anonyme (de Premontré), sous le titre de : *Conseils pour vivre longtemps*; enfin, par un autre anonyme (de la Bernardière), qui l'a-

richit de notes et le publia sous ce titre : *De la sobriété et de ses avantages*, Paris, 1701, in-12; Amsterdam, 1703, in-12, et Leyde, 1724, in-8. Cet ouvrage est plein de leçons utiles, toujours vérifiées avec le plus grand avantage par ceux qui ont eu le courage de les pratiquer. « La tempérance, dit Cornaro, chasse les maladies; elle rend le corps agile, sain, pur, exempt de toute mauvaise odeur. La vie sobre fait vivre longtemps; elle rend le sommeil doux et tranquille; elle fait trouver agréables les mets les plus communs; elle donne de la vigueur aux sens et à la mémoire, de la pénétration et de la netteté à l'esprit; elle le rend même capable de recevoir les lumières divines; elle calme les passions; elle bannit la colère et la tristesse; elle abat l'impétuosité de la concupiscence; elle remplit l'âme et le corps d'une infinité de biens: elle produit même une sage goût; enfin une telle vertu est comme l'âme de toutes les autres. L'intempérance, tout au contraire, fait acheter bien cher ce plaisir si court et si borné qu'elle cause dans le boire et le manger: elle charge l'estomac; elle cause une infinité de maux; elle rend le corps sale, de mauvaise odeur, dégoutant, plein de pituite et d'excréments; elle enflamme la concupiscence; elle rend l'âme esclave des sens; elle affaiblit les sensations; elle altère la mémoire; elle rend les idées obscures; elle rend l'esprit et le cœur pesants et peu propres, l'un aux sciences, l'autre à la prière. On en a, sans doute, et moins de lumières et moins de piété. Quelle étrange sorte de bien est-ce donc que ce qui cause tant de maux? » L'année d'après on publia l'*Anti-Cornaro*, ou *Remarques critiques sur le Traité de la vie sobre* de Louis Cornaro.

CORNARO-PISCOPIA (Lucrezia Elena), de l'illustre famille des Cornaro de Venise, naquit dans cette ville en 1646. Sa rare érudition, jointe à la connaissance des langues latine, grecque, hébraïque, espagnole et française, lui aurait procuré une place parmi les docteurs de théologie de l'Université de Padoue, si le cardinal Barbarigo, évêque de cette ville, n'eût cru devoir s'y opposer. On se contenta de lui donner le bonnet de docteur en philosophie. Elle le prit avec les autres ornements du doctorat dans l'église cathédrale, les salles du collège n'ayant pu suffire à l'affluence du monde. Plusieurs académies d'Italie se l'associèrent. Cette fille savante avait fait vœu de virginité dès l'âge de 12 ans; mais dans la suite elle y ajouta les vœux simples de religion, en qualité d'oblate de l'Ordre de saint-Benoît. La république des lettres la

perdit en 1684. On recueillit 4 ans après tous ses ouvrages in-8, enrichis de sa *Vie*. On y trouve un *panégyrique* italien de la *république de Venise*; une traduction de l'espagnol en italien, des *Entrées* de J.-C. avec l'âme dévote, par le chartreux Lanspergius; des *lettres*, etc. Ces ouvrages ne répondent pas assez aux éloges dont plusieurs savants la comblèrent.

CORNARO, ou CORNEN (Flaminio), sénateur vénitien, né à Venise en 1693, se distingua par ses lumières, ses vertus et son érudition. Il étudia principalement les antiquités ecclésiastiques, et publia en latin : l'*Histoire des églises de Venise et de Torcello*, 18 vol. in-4; *Creta sacra sive de episcopis utriusque ritus grati et latini in insula Crete*, Venise, 1755, 2 vol. in-4; *Hagiologium italicum*, Bassano, 1773, 2 vol. in-4, et d'autres ouvrages de piété et d'érudition. Benoît XIV lui adressa un bref très-flatteur, et le clergé vénitien fit frapper une médaille en son honneur. Il mourut le 27 décembre 1778.

CORNAY (Jean-Charles) naquit le 12 mars 1809 à Loudun, diocèse de Poitiers. Il commença ses études au collège de Saumur et les termina à celui de Montmorillon. Son esprit naturel, aidé d'une heureuse mémoire, lui procura de rapides succès. Se sentant appelé à l'état ecclésiastique, il entra au séminaire de Poitiers en 1827, où il reçut le sous-diaconat en 1830, et passa ensuite au séminaire des Missions-Etrangères à Paris. Il n'était encore que diacre, faute d'avoir l'âge requis pour le sacerdoce, lorsqu'il s'embarqua le 17 septembre 1831. Il relâcha à Manille, et arriva à Macao en mars 1832. Le 12 juillet suivant, l'abbé Cornay aborda sur la terre annamite, mais il attendit vainement, pendant un an et demi, les courtiers chinois qui devaient le conduire au Su-Tchuen. Il mit ce contre-temps à profit en se rendant auprès de Mgr Havard, vicaire apostolique, pour y recevoir les saints ordres, qui lui furent conférés le 20 avril 1834. Ayant enfin reconnu l'impossibilité de trouver des conducteurs pour le mener à sa destination, il prit le parti de se fixer au Tong-King. Tout semblait cependant devoir l'éloigner d'une semblable détermination : d'un côté, le climat lui était contraire, et de l'autre, un édit de persécution venait d'être rendu contre les Européens. Mais rien ne put arrêter le généreux missionnaire, et il commença aussitôt sa carrière de zèle et de dévouement, autant que la faiblesse de sa santé pût le lui permettre. Il se trouvait, le 20 janvier 1837, dans un village appelé

Banno, de la province occidentale de Tong-Tay, lorsqu'il fut arrêté par les mandarins, et renfermé dans une cage. Traduit devant le tribunal comme coupable de haute trahison, il y montra la plus grande fermeté, et fit l'admiration de ses ennemis eux-mêmes. Pendant trois mois on le garda dans une cage, où on lui faisait endurer toutes sortes de tourments, dans l'espoir qu'il apostasierait. Mais à la fin, voyant que rien ne pouvait ébranler sa foi et son courage, le prince ordonna qu'il eût la tête tranchée. Ses membres furent coupés par morceaux, et jetés aux quatre vents. L'abbé Cornay n'avait que 29 ans, lorsqu'il remporta la palme du martyre, le 20 septembre 1837. La cause pour sa béatification a été introduite à Rome, par ordre du Souverain-Pontife, dans le cours de l'année 1843.

CORNAZZANI (Antoine), italien, né à Plaisance ou à Ferrare, florissait vers 1492. On a de lui : la *Vie de Jésus-Christ* et la *Création du monde*, en vers latins et italiens, 1472, in-4; la *Vie de la Vierge*, en italien, 1471, in-4; *Poema sopra l'arte militare*, Venise, 1493, in-folio; Pesaro, 1597, in-8. Tous ces ouvrages sont rares et recherchés des curieux.

CORNEILLE (saint), capitaine romain d'une compagnie de cent hommes, reçut le baptême par les mains de saint Pierre, l'an 40 de J.-C. Cet apôtre, étant à Joppé, eut une vision, dans laquelle une voix venue du ciel lui ordonna de manger de toute sorte de viandes indifféremment, sans distinction des animaux mondes et immondes (image symbolique qui anéantissait la distinction des Juifs et des Gentils), et de suivre sans hésiter trois hommes qui le cherchaient. C'était Corneille qui les envoyait. Pierre se rendit à Césarée, où demeurait le centenier qui se fit instruire avec toute sa famille. Le Saint-Esprit descendit sur eux, et cet apôtre les baptisa sur-le-champ.

CORNEILLE (saint), successeur de saint Fabien dans le siège de Rome, l'an 254, après une vacance de plus de seize mois, fut troublé dans son élection par le schisme de Novatien, choisi par quelques séditionnaires, à la sollicitation de Novat, prêtre de Carthage. Une peste violente qui ravageait l'empire romain, ayant été l'occasion d'une nouvelle persécution contre les chrétiens, le saint pontife fut envoyé en exil à Centumcelles, aujourd'hui Civita-Vecchia, et il mourut en 252. Saint Jérôme dit dans la *Vie de saint Cyprien*, que Corneille fut ramené à Rome, où il souffrit la mort. Quoiqu'il en soit, saint Cyprien, dans sa

lettre 55^e à Antonien, donne de grandes louanges au zèle et à la piété de saint Corneille, ainsi qu'au courage qu'il faisait paraître dans les temps les plus critiques pour les pasteurs. Il y a deux lettres de ce Pape parmi celles de saint Cyprien, et dans les *Epistolæ romanorum pontificum* de dom Constant. in-fol.

CORNEILLE (Pierre), né à Rouen le 6 juin 1606, de Pierre Corneille, maître des eaux et forêts, parut au barreau, n'y réussit point, et se décida pour la poésie. Une petite aventure développa son talent qui avait été caché jusqu'alors. Un de ses amis le conduisit chez sa maîtresse; le nouveau venu prit bientôt, dans le cœur de la demoiselle, la place de l'introduit. Ce changement le rendit poète, et ce fut le sujet de *Mélite*, sa première pièce de théâtre. Cette comédie, tout imparfaite qu'elle était, fut jouée avec un succès extraordinaire. *Mélite* fut suivie de la *Veuve*, de la *Galerie du Palais*, de la *Servante*, de la *Place Royale*, de *Clitandre*, et de quelques autres pièces qui ne sont bonnes à présent que pour servir d'époque à l'histoire du théâtre français. Corneille prit un vol plus élevé dans sa *Médée* et surtout dans le *Cid*, tragi-comédie jouée en 1636. Les Espagnols, dont il avait emprunté ce sujet (c'était une imitation du *Guillem de Castro*), voulurent bien copier eux-mêmes une copie dont l'original leur appartenait, mais qui, par les embellissements dont l'avait accompagné l'auteur français, était au-dessus de tout ce qu'a produit le théâtre espagnol. Il fit ensuite les *Horaces* et *Cinna*. Le grand Condé à l'âge de 20 ans, étant à la première représentation de cette dernière pièce, versa des larmes. Corneille augmenta encore sa gloire par *Polyeucte*. Le style n'en est pas si fort ni si majestueux que celui de *Cinna*; mais cette pièce a quelque chose de plus touchant. Cependant des personnes pieuses furent choquées de la liberté que le poète s'était donnée de faire monter les saints sur un théâtre, habituellement consacré à un histrionisme profane et licencieux, et de mêler la tendresse de l'amour humain avec l'héroïsme de l'amour divin. Après *Polyeucte* vint *Pompée*, dans laquelle l'auteur profita de Lucain, comme dans sa *Médée* il avait imité Sénèque; mais dans les endroits où il les copie, il paraît original; dans ceux qu'il n'a pas empruntés d'eux, le poète français est fort au-dessus de ces deux romains. Le *Menteur*, pièce comique, et presque entièrement prise de l'espagnol, suivit la tragédie de *Pompée*. Au *Menteur* succéda *Rodogune*, qu'il ai-

maît d'un amour de préférence. Il disait que, pour trouver la plus belle de ses pièces, il fallait choisir entre *Rodogune* et *Cinna*, quoique le public penchât plus du côté de la dernière. *Héraclius* parut ensuite, et le public ne la trouva point indigne des chefs-d'œuvre qui l'avaient précédée. Puis vinrent *Sertorius* et *Othon*, où, malgré une certaine dureté de style, il y a encore de grands traits. Turenne, étant un jour à une représentation de *Sertorius*, s'écria, dit-on, à cette scène : « Où donc Corneille a-t-il appris l'art de la guerre ? » Ce fut par *Agésilas*, *Attila*, *Pulchérie*, *Bérénice* et *Suréna*, que ce père du théâtre finit sa carrière. Ce sont les ouvrages d'un vieillard, mais ce vieillard est Corneille. Si nous n'en jugeons que par les pièces du temps de sa gloire, quel sublime dans ses idées ! quelle élévation de sentiments ! quelle noblesse dans ses portraits ! quelle profondeur de politique ! quelle vérité, quelle force dans ses raisonnements ! Chez lui les Romains parlant en Romains, les rois en rois ; partout de la grandeur et de la majesté. On sent, en le lisant, qu'il ne puisait l'élévation de son génie que dans son âme. C'était un ancien Romain parmi les Français, un *Cinna*, un *Pompée*, etc. Corneille, débarrassé du théâtre, ne s'occupait plus qu'à se préparer à la mort. Il avait eu dans tous les temps beaucoup de religion. Il traduisit *l'Imitation de Jésus-Christ* en vers : version fort accueillie, mais qui manque du plus beau charme de l'original, de cette simplicité touchante, de cette naïveté tendre, qui opèrent plus de conversions que tous les sermons. Corneille, s'étant accusé à confesse de quelques poésies qui pouvaient avoir des effets fâcheux sur les mœurs, avait reçu pour pénitence de traduire le premier livre de cet ouvrage précieux ; le succès qu'eut cet essai l'engagea à le traduire entièrement. Corneille mourut doyen de l'Académie française en 1684, regardé comme le plus grand poète tragique de la France. Racine a la seconde place, quoique supérieur à son rival dans une des plus belles parties de l'art du théâtre, dans la versification. On fera à son gré l'intervalle entre ces deux places, un peu plus, ou un peu moins grand : c'est là ce qu'on trouve en ne comparant que les ouvrages de part et d'autre. Mais si l'on compare les deux hommes, l'inégalité est plus grande. Il est peut-être incertain que Racine eût été, si Corneille ne fût pas venu avant lui ; il est certain que Corneille a été par lui-même. La Harpe ne prononce pas sur la prééminence en-

tre lui et Racine : voici le jugement qu'il porte sur ces deux grands tragiques. « On a dit que Corneille avait un esprit plus créateur, l'a-t-on bien prouvé ? En s'expliquant sur le mot, on pourra douter du fait. Si l'on veut dire qu'il a tiré la scène française du chaos, et qu'il a fait le premier de très-belles choses, on a raison. Mais s'ensuit-il qu'il ait plus de création dans ses ouvrages que dans ceux de Racine ? Ce n'est pas, comme semble, une conséquence nécessaire. On ne peut pas dire de lui qu'il a fait Racine, comme on a dit qu'Homère avait fait Virgile. Virgile a fidèlement suivi les traces d'Homère, Racine a suivi une route toute différente de celle de Corneille ; mais celui-ci a ouvert le chemin. Oui, il a eu l'avantage de devenir le premier ; mais pour être sûr que Racine n'en eût pas fait autant, il faudrait prouver qu'il n'y a pas la même force d'invention dans ses ouvrages ; et en revenant à cette comparaison, l'examen ne sera pas à son désavantage... Je crois voir dans tous les deux la même force de conception ; mais l'un, dans ses compositions, a plus consulté la nature de son talent : l'autre celle de la tragédie. Le premier, naturellement porté au grand, a subordonné l'art à son génie ; il l'a établi sur un ressort qu'il maniait supérieurement, l'admiration. L'autre, plus souple et plus flexible, a vu dans la terreur et la pitié les ressorts naturels de la tragédie, et a su y appliquer toutes les ressources de son esprit. Aussi le premier n'a-t-il guère employé la terreur que dans le cinquième acte de *Rodogune* et la pitié que dans le *Cid*, et dans les scènes de *Séâtre* et de *Pauline*. L'autre, dans toutes ses pièces, a tiré des effets plus ou moins grands de ces deux moyens qu'il n'a jamais négligés... L'effet des pièces de Corneille est moins touchant, moins profond, moins soutenu, moins déchirant que celui des pièces de Racine, mais il est quelquefois plus vif ; il arrache moins de larmes, mais il excite plus de transports... Mais, ajoute-t-il, les nombreux défauts de l'autre mettent un grand poids dans la balance. Si Corneille, au lieu de placer si souvent le raisonnement à la place du sentiment, avait soutenu dans les détails de ses pièces le degré d'émotion dont elles étaient susceptibles, s'il eût travaillé davantage ses vers, peut-être serait-il assez difficile de décider entre le genre de ses sujets et celui des pièces de Racine ? Mais l'un refroidit souvent le

« spectateur, après l'avoir transporté ;
 « l'autre l'émeut et l'intéresse toujours :
 « l'un s'adresse souvent à l'esprit, l'autre
 « va toujours au cœur ; l'un blesse
 « souvent l'oreille et le goût, l'autre flatte
 « sans cesse tous les deux ; et comme on
 « ne peut douter que le besoin général
 « des hommes rassemblés au théâtre ne
 « soit celui de l'émotion continuelle, il
 « faut bien en conclure que le genre de
 « tragédie qui satisfait le plus ce besoin,
 « est aussi le plus théâtral. Il faut pour-
 « tant faire ici une observation essen-
 « tielle : les hommes, en jugeant les
 « productions de l'art, ne règlent pas
 « toujours exactement leur estime sur
 « leur plaisir, et ce n'est de leur part ni
 « injustice ni ingratitude. Cette dispro-
 « portion tient au plus ou au moins de
 « mérite qu'ils supposent dans ces pro-
 « ductions ; et cela est si vrai, que bien
 « des gens, avouant que Racine leur fait
 « plus de plaisir que Corneille et à la re-
 « présentation et à la lecture, ont cepen-
 « dant plus d'estime pour Corneille.
 « Quelle en est la raison ? c'est que le
 « genre de ses beautés les frappe davan-
 « tage, et laisse en eux l'idée d'un homme
 « plus extraordinaire. » (Voyez le *Lycée*
 « de La Harpe, aux articles CORNEILLE et
 « RACINE.) Écoutez maintenant un autre
 « critique, M. Tissot, notre contemporain :
 « Si nous devons avouer les Grecs pour
 « nos maîtres, dit-il, leurs élèves n'ont-
 « ils pas eu aussi du génie ? Quel ami de
 « la gloire nationale voudrait échanger
 « Cinna contre la plus belle des tragé-
 « dies antiques ? Que peut-on mettre au-
 « dessus des quatre premiers actes des
 « *Horaces* ? Leur père, semblable au pre-
 « mier des Brutus, n'est-il pas une créa-
 « tion neuve ? l'amour de la patrie dans
 « ce vieux romain ressemble-t-il en rien
 « à cette même passion dans un athénien
 « ou même dans un spartiate ? *Polyeucte*
 « et *Sévère*, *Sertorius* et *Pompée*, *Chi-
 « mène*, *Pauline* et *Cornélie*, n'appar-
 « tiennent qu'à nous ; et si la tyrannie de
 « nos règles dramatiques nous ôte juste-
 « ment des beautés, n'a-t-elle pas enri-
 « chi notre théâtre en nous forçant de
 « lutter contre des difficultés terribles ?
 « De combien de défauts ces difficultés
 « même ne nous ont-elles pas préservés ?
 « Supprimez dans Racine les amours
 « d'*Idylle*, les peintures d'une passion
 « empruntée à la cour de Louis XIV, il
 « ne sera encore ni aussi grand que Cor-
 « neille, ni aussi tragique qu'*Euripide* ;
 « mais quel bon sens ! quel goût ! quelle
 « élégance ! quelle pureté ! quel éloigne-
 « ment pour toute espèce d'excès ! com-
 « ment ne pas admirer surtout la sage

« ordonnance de ses pièces, la variété
 « des scènes, la gradation de l'intérêt et
 « une singulière prévoyance de l'esprit à
 « préparer les situations et à motiver les
 « effets ! et cette profonde intelligence
 « des passions, et ce talent de peindre
 « tantôt les orages, tantôt les plus se-
 « crets mouvements qu'ils excitent au
 « dedans de nous ! et ce talent de les
 « faire éclater par des actions ou par des
 « paroles qui ont tant d'éloquence ! Sous
 « le rapport de la composition, comme
 « pour la peinture des passions, Racine
 « me paraît être une des plus utiles étu-
 « des que puisse faire un ami des lettres
 « qui veut pénétrer les mystères de l'art
 « dramatique. Depuis la mort de Racine,
 « sa *Phèdre* n'a cessé d'être sur le théâ-
 « tre le modèle de toutes les femmes
 « coupables que l'amour conduit au cri-
 « me et au remords, et tous les imita-
 « teurs n'ont fait que défigurer cette ad-
 « mirable création. Cependant, malgré
 « tant de justes éloges, nous penche-
 « rions à croire qu'il y a plus encore à
 « profiter avec Corneille qu'avec l'auteur
 « d'*Iphigénie*. Corneille avait conçu la
 « tragédie avec plus de grandeur et plus
 « d'originalité ; il avait senti le besoin
 « de la variété pour combattre la mono-
 « tonie du genre tragique. On trouve
 « chez lui les commencements de Rome
 « et la puissance d'Auguste, le vieil Ho-
 « race et Galba, les derniers soupirs
 « d'Annibal et la mort de Pompée, Si-
 « phax et Attila, le nom de Romain et
 « le nom des Barbares. Pourquoi faut-il
 « que la critique ait à reprendre dans
 « l'auteur d'*Héraclius* des défauts im-
 « pardonnables, des fautes cent fois plus
 « graves que celles dans lesquelles les
 « anciens sont tombés, des mœurs faus-
 « ses, des intrigues embarrassées, des
 « déclamations de rhéteur, les recher-
 « ches d'un esprit subtil, une métaphy-
 « sique de sentiment digne d'une thèse
 « d'amour, un style souvent barbare,
 « quoique par intervalles il convienne
 « mieux à la tragédie que l'élégance con-
 « tinue de Racine ? Voltaire, tantôt ad-
 « mirateur enthousiaste, tantôt critique
 « passionné, dit que les belles pièces de
 « Corneille et les touchantes tragédies de
 « Racine l'emportent autant sur les tra-
 « gédies de Sophocle et d'Euripide, que
 « ces deux grecs l'emportent sur les
 « ébauches de Thespis. Il n'y eut jamais
 « une exagération plus singulière, mais
 « elle annonce un profond sentiment de
 « la justice qui est due à notre théâtre. »
 « Joly publia, en 1738, une nouvelle édi-
 « tion du *Théâtre* de Pierre Corneille, en
 « 10 vol. in-12. C'est la plus correcte qu :

nous ayons. Voltaire, qui doit tant au grand Corneille, et, pour nous servir de ses expressions, soldat de ce général, donna, en 1744, une nouvelle édition de ses *OEuvres*, en 12 vol. in-8, avec de jolies figures. On l'a réimprimée depuis avec des augmentations, en 12 vol. in-8, 8 vol. in-4, ou 10 vol. in-8; la plus belle, la plus correcte et la plus complète est celle de Paris, Renouard, 1817, 12 vol. in-8, avec figures de Moreau. Voltaire a joint au texte des *tragédies* et des *comédies* : un *Commentaire* sur la plupart de ces pièces, et des *réflexions* sur celles qui ne sont plus représentées; *Traduction* de l'*Hercules espagnol*, avec des notes au bas des pages; une *Traduction* littéraire en vers du *Jules César* de Shakespeare; un *Commentaire* sur la *Bérénice* de Racine comparée à celle de Corneille; un autre *Commentaire* sur les tragédies d'*Ariane* et du *Comte d'Essex* de Thomas Corneille, qui sont restées au théâtre. Cette édition est remplie d'observations critiques, et peut-être trop critiques; on a accusé le commentateur, non sans fondement, d'avoir voulu déprécier le mérite du grand Corneille, pour renforcer le sien; on trouve les principales dans un livre imprimé à Paris en 1765, in-12, sous ce titre : *Parallèle des trois principaux poètes tragiques français, avec les observations des meilleurs maîtres sur le caractère particulier de chacun d'eux*. On a publié les *Chefs-d'œuvre* de Pierre Corneille, avec jugement des savants à la suite de chaque pièce, Oxford, 1746, in-12 et in-8, recherchés des curieux, particulièrement l'in-8. On a donné plusieurs autres éditions des *Chefs-d'œuvre* de Corneille; les plus belles sont celle de Pierre Didot l'aîné, 1814, 3 vol. in-8, à laquelle on peut joindre l'*Esprit du grand Corneille*, imprimé par le même, 1819, 2 vol. in-8; et l'édition donnée par L'epan, avec les *Commentaires* de Voltaire, et les *Observations critiques* sur ces *Commentaires*, Paris, 1817, 5 vol. in-8 et in-12. Ses autres ouvrages sont : *Mélanges poétiques*, 1632, in-8; *OEuvres* diverses avec la *Défense du grand Corneille*, par le Père Tournemine, 1738; *Lettre en réponse aux observations du sieur Scudéry*, sur le *Cid*; *Imitation de Jésus-Christ* traduite en vers français, Rouen, 1656, qui a eu au moins quarante éditions; *Louanges de la Sainte-Vierge*, composées en rimes latines, par saint Bonaventure, et mises en vers français, 1665, in-12; l'*Office de la Sainte-Vierge*, traduit en français, tant en vers qu'en prose, avec les *sept Psaumes pénitentiels*, les *Vêpres* et *Complies du diman-*

che, et toutes les *Hymnes* du Bréviaire romain, 1670, in-12. On trouve plusieurs *poésies* latines et françaises de Corneille dans les *Recueils du temps*. Les talents de Corneille et sa grande célébrité ne contribuèrent pas à l'enrichir. Il vécut dans une médiocrité qui approchait quelquefois de l'indigence, comme on voit par une lettre de 1679, trouvée dans des papiers de famille, et publiée dans le *Journal de Paris*, 22 janvier 1788. « J'ay veu hier M. Corneille, nostre parent et amy. Il se porte assez bien pour son age. Il m'a pryé de vous faire ses amitez. Nous sommes sortys ensemble apres le diner, et en passant par la rue de la Parcheminerye, il est entré dans une boutique pour faire accommoder sa chaussure qui estoit décosuë. Il s'est assis sur une planche et moy auprez de lui, et lorsque l'ouvrier eust refait, il lui a donné trois pièces qu'il avoit dans sa poche. Lorsque nous fusmes rentrez, je lui ay offert ma bourse, mais il n'a point voulu la recevoir ni la partager. J'ay pleuré qu'un si grand génie fust réduit à cet excec de misère. » Corneille laissa trois fils dont les deux premiers suivirent la carrière militaire, le dernier prit les ordres et obtint le bénéfice d'Aigue-Vive près de Tours. L'*Eloge de Corneille* par Victorin Fabre remporta en 1807 le prix de l'Académie française.

CORNEILLE (Thomas), frère du grand Corneille, de l'Académie française et de celle des inscriptions, naquit à Ronen en 1678, et mourut aux Andelys en 1709. Il courut la même carrière que son frère, mais avec moins de succès. Quoiqu'il observât mieux les règles du théâtre, et qu'il fût au-dessus de lui, et peut-être au-dessus de nos meilleurs poètes pour la conduite d'une pièce, il avait moins de feu et moins de génie. Despréaux avait raison de l'appeler un *cadet de Normandie*, en le comparant à son aîné; mais il avait tort d'ajouter « qu'il n'avait jamais » pu rien faire de raisonnable. » Le satirique avait oublié apparemment un grand nombre de pièces, qui, outre le mérite de l'intrigue, offrent de bons morceaux de versification. Ces pièces sont au nombre de 42 : *Ariane*, *Le comte d'Essex*, tragédies; *Le Geolier de soi-même*, *Le baron d'Altirrac*, *La comtesse d'Orgueil*, *Le Festin de Pierre*, *L'Inconnu*, comédies en 5 actes, etc. Corneille joignoit à ses talents toutes les qualités de l'honnête homme et du citoyen. Il était sage, modeste, attentif au mérite des autres, charmé de leurs succès; ingénieux à excuser les défauts de ses concurrents,

comme à relever leurs beautés ; cherchant de bonne foi des conseils sur ses propres ouvrages et sur les ouvrages des autres ; donnant lui-même des avis sincères, sans craindre d'en donner de trop utiles. Il conserva une politesse surprenante jusque dans ses derniers temps, où l'âge semblait devoir l'affranchir de beaucoup d'attention. L'union entre son frère et lui fut toujours intime. Ils avaient épousé les deux sœurs. Ils eurent le même nombre d'enfants, ce n'était qu'une même maison, qu'un même domestique, qu'un même cœur. Après 25 ans de mariage, ni l'un ni l'autre n'avaient songé au partage du bien de leurs femmes, et il ne fut fait qu'à la mort du grand Corneille. Le *Théâtre* de Thomas a été recueilli en 5 vol. in-12 ; mais ce ne sont pas ses seuls ouvrages. On a encore de lui : la *Traduction* en vers français des *Métamorphoses* d'Ovide, d'une partie des *élégies* et des *épîtres* du même poète, en 3 vol. in-12 ; un *Dictionnaire des arts et des sciences*, en 2 vol. in-fol., qui parut pour la première fois l'an 1694, en même temps que celui de l'Académie française, dont il était comme le supplément. Fontenelle, son neveu, donna une seconde édition de cet ouvrage en 1731. Il le revit, le corrigea, l'augmenta considérablement, surtout pour les articles de mathématiques et de physique ; *Dictionnaire universel, géographique et historique*, 8 vol. in-folio, 1707, très-exact pour la partie géographique qui concerne la Normandie, et très-fautif dans tout le reste. Quoiqu'il fût devenu aveugle sur la fin de ses jours, il préparait une nouvelle édition de ces deux dictionnaires ; mais la mort l'empêcha de donner au dernier l'exactitude dont il serait susceptible ; des *Observations sur les remarques de Vaugelas*.

CORNEILLE (Michel), peintre et graveur, naquit à Paris en 1642. Un prix de peinture qui lui fut adjugé lui mérita la pension du roi pour le voyage de Rome. De retour à Paris, après s'être formé sur les tableaux des Carrache, il fut reçu à l'Académie, et ensuite nommé professeur. Le roi employa son pinceau à Versailles, à Trianon, à Meudon et à Fontainebleau. Louis XIV aimait et estimait ses ouvrages. A une grande intelligence du clair-obscur, il joignait un dessin correct. Ses airs de tête sont pleins de noblesse et d'agrément. Il excellait dans le paysage ; mais il avait contracté une manière de coloris qui tirait trop sur le violet. Il mourut à Paris en 1708, sans avoir été marié.

CORNÉLIE, fille de Scipion l'Afri-

cain, et mère des deux Gracchus, possédait les vertus propres à son sexe, et donna ses soins à l'éducation de ses fils. Une dame de la Campanie, ayant fait étalage devant Cornélie de ses bijoux, la pria de lui montrer les siens à son tour. Cornélie appelant ses enfants : « Voilà, » dit-elle, mes bijoux et mes ornements. » On doit lui reprocher cependant d'avoir trop excité leur ambition : passion qui, augmentant avec l'âge, devint fatale à la république et à eux-mêmes. (Voy. GRACCHUS.) Pendant le court triomphe de la faction dont ses fils étaient les boute-feux, on lui érigea une statue de bronze, avec cette inscription : *Cornelia mater Gracchorum*.

CORNÉLIE, fille de Cinna et femme de Jules-César, dont elle eut Julie qui épousa Pompée. César eut tant d'amour pour elle, qu'il fit son oraison funèbre, et rappela de l'exil Cinna son frère en sa considération, vers l'an 46 avant J.-C.

CORNÉLIE (Maximille), vestale, fut enterrée toute vive par arrêt du barbare Domitien, qui conçut l'extravagante pensée d'illustrer son règne par un tel exemple. Il la fit accuser de galanterie avec Céler, chevalier romain ; et sans vouloir qu'elle se justifiait, il condamna cette vierge innocente au supplice des vestales criminelles. Elle s'écria, en allant au supplice : « Quoi ! César me déclare incestueuse ! moi, dont les sacrifices l'ont fait triompher. » Comme il fallut l'enfermer dans le caveau, et qu'en y descendant sa robe fut accrochée, elle se retourna, et se débarrassa avec autant de tranquillité que de modestie. Suétone prétend qu'elle fut convaincue ; mais la plus commune opinion est qu'elle était innocente.

CORNELIUS (Antonius), licencié en droit, de Billy en Auvergne, vivait au commencement du 16^e siècle. Il est auteur d'un livre rare, intitulé : *Infantium in limbo clausorum querela adversus divinum judicium; Apologia divini judicii; Responsio infantium, et æqui judicis sententia*, Paris, Vechel, 1531, in-4. Cet ouvrage singulier renferme plusieurs propositions hasardées qui le firent supprimer, et fut, sinon la cause, du moins l'époque de la ruine de l'imprimeur.

CORNELIUS NEPOS (Voyez NEPOS.)
CORNELIUS A LAPIDE. (Voy. PIERRE CORNEILLE DE LA.)

CORNET (Nicolas), docteur en théologie de la Faculté de Paris, natif d'Amiens, déféra l'an 1640, en qualité de syndic, sept propositions de Jansénius, dont les cinq premières étaient celles qui ont été condamnées depuis. Il laissa

quantité de legs pieux, et mourut en 1663, après avoir refusé l'archevêché de Bourges que lui offrit le cardinal Mazarin. Ce ministre l'avait fait président de son conseil de conscience; le cardinal de Richelieu l'avait aussi admis à son conseil, et s'était servi de lui, dit-on, pour la préface de son livre de controverse. Ce ministre avait voulu l'avoir pour confesseur; mais Cornet refusa un emploi si délicat. Bossuet, qui avait été son élève et qui n'était point encore évêque, prononça son oraison funèbre.

CORNHERT, ou KOORNHERT (Théodore), enthousiaste du 16^e siècle, gagna d'abord sa vie en exerçant son talent pour la gravure. S'étant dégoûté du burin, il apprit le latin. Ses progrès furent rapides, et il devint secrétaire de la ville de Harlem. Le prince d'Orange, gouverneur de Hollande, se servit de sa plume pour composer son premier *Manifeste*, en 1566. La duchesse de Parme, ayant su qu'il en était l'auteur, le fit enlever de Harlem et conduire à la Haye. Sa femme, craignant qu'il ne sortît jamais de prison, voulut gagner la peste pour la lui communiquer et mourir avec lui. Cornhart n'eut pas besoin de cette singulière ressource. Il s'évada furtivement et reprit son métier de graveur. Ce fut alors qu'il commença à dogmatiser. Quoique ennemi de la religion catholique, il ne laissa pas de s'élever contre Luther et Calvin, et contre les ministres du protestantisme. Il prétendait que, sans une mission extraordinaire, personne n'avait droit de faire des innovations ou des réformes dans l'Eglise; ce qui, à le bien prendre, n'était point absolument déraisonnable. « Il devait ajouter, dit un théologien, que des réformes et innovations, telles que celles que Luther et Calvin avaient introduites, ne pouvaient être appuyées ni de miracles ni d'aucune autre marque de mission céleste, puisqu'elles supposent l'Eglise tombée en erreur, contre la promesse expresse de Jésus-Christ, qui nous assure de sa persévérance dans l'enseignement de la vérité jusqu'à la fin des siècles. » Les sectes chrétiennes devaient, selon lui, se réunir sous une forme d'*interim*, en attendant que Dieu envoyât quelqu'un pour arranger les choses (voyez ACONCIO). Son plan était qu'on lût au peuple le texte de la parole de Dieu, sans proposer aucune explication, sans rien prescrire aux auditeurs: projet digne d'un enthousiaste. Il mourut en 1590. Ses *Oeuvres* furent imprimées en 1630, 3 vol. in-fol.

CORNIFICIA, sœur du poète Cornificius, brilla par son esprit sous l'empire d'Auguste. Elle égala en tout genre de poésie son frère Cornificius, qui était un excellent versificateur. « La science, disait-elle, est la seule chose indépendante de la fortune. » Ce qui n'est peut-être point parfaitement vrai, puisqu'elle suppose des ressources et des moyens, et de plus un esprit calme et tranquille; ce qui semble exclure l'indigence et le soin pénible de la combattre.

CORNUTUS, philosophe stoïcien, natif d'Afrique, précepteur du poète Perse, fut mis à mort par ordre de Néron, vers l'an 54 de J.-C.

CORNWALLIS (Charles, marquis et comte de), général anglais, né le 31 décembre 1738, fit ses premières armes en Allemagne dans la guerre de sept ans, sous le nom de lord Broom. Lorsque les hostilités éclatèrent entre l'Angleterre et les colonies, il suivit son régiment en Amérique, où il arriva en 1776, et fit une campagne dans les Jerseys qui assura aux Anglais la possession de cette province jusqu'à la Delaware. Il se distingua ensuite aux affaires de Germantown et de Redbank, coopéra à la prise de Charlestown, et défit à Camden le général Gates. Cette dernière victoire fut la plus décisive de toute la guerre; l'armée anglaise étant extrêmement affaiblie, il s'avança vers la Virginie pour joindre Arnold, ce qui le mit à la tête de forces considérables. Il marcha alors contre La Fayette, qui commandait les troupes américaines, et il chercha à l'envelopper; mais ce général se retira dans l'intérieur du pays avec tant de promptitude qu'on ne put le poursuivre. Cornwallis fut blâmé de s'être autant avancé dans cette occasion, et on lui retira une partie de ses troupes. Il se rendit alors à York-Town, où ayant été bloqué par les forces françaises réunies aux Américains, il fut obligé de capituler, et resta prisonnier de guerre avec l'armée anglaise forte de 8,000 hommes. Cornwallis, devenu libre, se justifia pleinement des reproches dirigés contre lui par le général Clinton. Il conserva toute la confiance de son roi, et fut envoyé peu de temps après dans l'Inde avec le titre de gouverneur du Bengale. Il s'embarqua en 1786, et fit à son arrivée des changements utiles dans toutes les parties de l'administration. Il déclara ensuite la guerre au sultan de Mysore, prit d'assaut Bangalore le 21 mars 1791, et s'avança jusqu'à la vue de Seringapatam, qu'il ne put enlever de vive force, et dont la saison trop avancée l'empêcha de faire

le siège. Le 16 mars 1792, fut signé le traité désastreux qui enlevait à Tippoo-Saïb une partie de ses possessions. Cornwallis partagea les provinces cédées entre les trois princes indiens alliés de l'Angleterre, et retourna à Calcutta, où il fut remplacé, en 1797, par lord Wellesley, depuis duc de Wellington. De retour à Londres, il fut nommé membre du conseil privé et grand-maître de l'artillerie. L'état de l'Irlande exigeant, en 1758, qu'on y envoyât un vice-roi qui joignît aux talents militaires un caractère doux et conciliant, le ministère fit choix de sa personne, et ce malheureux pays vit alors succéder aux violences et à la plus excessive rigueur une administration douce et tout à fait modérée, Cornwallis ne montrant de sévérité que contre les rebelles qui refusaient de rentrer dans le devoir malgré l'amnistie qu'il leur avait offerte en arrivant. C'est ainsi qu'il mit fin à la rébellion. En 1804, il obtint la mission honorable de signer les préliminaires de paix entre la France et l'Angleterre, et le traité de paix fut conclu par ses soins le 27 mars 1802. Nommé gouverneur-général de l'Inde en 1805, il s'y rendit malgré le mauvais état de sa santé. Il y arriva au mois d'août, et se disposait à prendre le commandement de l'armée, lorsqu'il mourut à Chazepour, dans la province de Bénarès, le 5 octobre 1805. (Voyez TIPPPOO-SAÏB.)

CORNWALLIS (William), amiral anglais, frère du précédent, né le 27 février 1744, servit d'abord dans la guerre contre les Français, et assista à la prise de Louisbourg. Lors de la guerre de l'indépendance américaine, il commanda le *Lion* de soixante-quatre canons, qui fut presque désarmé dans le combat livré par Byron au comte d'Estaing, qui s'était rendu maître des îles de Saint-Vincent et de la Grenade. Après quelques années de repos, dont la paix de 1783 lui permit de jouir, il obtint le commandement de la station anglaise aux Indes orientales, et s'empara de Pondichéry, le 28 août 1793. Déjà nommé contre-amiral de l'escadre blanche, il recut le grade de vice-amiral de l'escadre bleue en 1794, et fut ensuite chargé, à la tête d'une escadre, de harceler la marine française. Il réussit, par une retraite simulée, à attirer la flotte ennemie à cent lieues des côtes, et la détruit le 23 juin 1795. Ayant été nommé peu après au commandement des forces maritimes anglaises dans les Indes occidentales, il refusa d'obéir pour cause de santé, et fut conduit devant une cour martiale qui

l'acquitta le 8 avril 1796. Le grade d'amiral de l'escadre bleue lui fut donné en 1799; et Cornwallis commanda en chef la flotte du canal, jusqu'à la paix d'Amiens, époque à laquelle il se retira du service. Il est mort le 5 juin 1819.

CORONELLI (Marc Vincent), minime, natif de Venise, cosmographe de la république en 1685, professeur public de géographie en 1689, fut enfin général de son Ordre en 1702. Le cardinal d'Estres l'employa à faire, pour Louis XIV, deux grands globes qui obtinrent les suffrages des connaisseurs, et furent placés à la bibliothèque du roi; ils ont douze pieds de diamètre. Coronelli mourut à Venise, en 1718, après avoir fondé une académie cosmographique, et publié plus de 400 cartes géographiques. On a de lui d'autres ouvrages, la plupart assez mal digérés : *Peloponnesi descriptio*, traduit en français, Paris, 1686, in-8, qui manque d'exactitude; *Atlas Venetus*, Venise, 1690, in-fol. Cet ouvrage, bien imprimé, outre les cartes assez bien gravées, contient encore un traité sur la navigation, accompagné de cartes marines; *Des peregrinorum per urbem Venetiam; the Anglicanum; Regnorum, provinciarum, civitatumque nomina latina et italica*, Venise, 1716, 2 vol. in-fol.; *Roma antiquo-moderna*, Venise, 1716, in-fol., avec fig.; *Histoire de Venise, depuis l'an 421 jusqu'à l'an 1504*, Venise, 3 vol. in-fol., en italien; *Nomenclatura successorum sancti Francisci de Pauli; Bibliotheca universalis*, par ordre alphabétique, qui devait avoir 40 ou 45 vol. in-fol.; mais il n'en parut que sept.

COROUCHKIN, ou ГОРЮЧКИН, jurisconsulte russe, né en 1747. Il professa pendant 25 ans le droit pratique russe de l'Université de Moscou, et mourut dans cette ville en 1821. Il a publié : *Manuel de la législation russe*, Moscou, 1811, 4 vol.; *Description des actes judiciaires*, 1812, 3 vol. in-4.

CORRADO (Sébastien), né au château d'Arceto, dans le duché de Modène, professeur de belles-lettres à Bologne, mort en 1556, eut un nom parmi les grammairiens du 16^e siècle. On a de lui : *Quæstura in quâ Ciceronis vita refertur*, Bologne, 1555, in-8; *De copiâ latini sermonis*, Venise, 1582; *Annotationes in epistolas Ciceronis familiares*, Bâle, 1560, etc. : livres utiles à ceux qui veulent lire les ouvrages de ce père de l'éloquence romaine; des *Élégies*, louées par le cardinal Bembo. Corrado forma à Reggio une académie de littérature qu'il anima par ses leçons et ses exemples. Il avoit

changé son nom de baptême en celui de *Quintus-Marius*.

CORRADUS (Pyrrhus), de Terra-Nuova, au diocèse de Rossano dans la Calabre, protonotaire apostolique, chanoine de Naples, et grand inquisiteur à Rome, vivait dans le 17^e siècle. Nous avons de lui un ouvrage estimé des canonistes : *Praxis dispensationum*, etc., Venise, 1656, in-fol.

CORREA de SAA (Salvador) naquit en l'an 1594 à Cadix, où son aïeul maternel était gouverneur. Son père étant mort dans le gouvernement de Rio-Janeiro, le fils lui succéda dans cet emploi, augmenta et embellit la ville de Saint-Sébastien, bâtie et peuplée par son grand-père paternel. Il fonda celle de Pernagua dans le Brésil. Après avoir remporté plusieurs victoires sur les ennemis de l'Espagne, il devint vice-amiral des côtes du sud. Il se signala ensuite contre les Hollandais et contre le roi de Congo, leur allié; il conquit Angola, défit entièrement les troupes de ce roi nègre. Le roi de Portugal lui permit d'ajouter à ses armes deux rois nègres pour supports, en mémoire de ses belles actions. Correa mourut à Lisbonne, en 1680, à 86 ans.

CORREA (Emmanuel), né en 1712 à Scalapa, bourg du Portugal, d'une famille ancienne et noble, entra chez les jésuites en 1729, et fut quelque temps après envoyé en Amérique, où, après avoir enseigné la philosophie à Pernambuco, et la théologie à Bahia (baie de Tous-Saints), et s'être livré en même temps à tous les travaux du zèle évangélique, il fut arrêté avec les autres jésuites par ordre du ministre Carvalho, transporté à Lisbonne et de là à Rome, où il mourut en 1761. Sa *Vie*, élégamment et judicieusement écrite en latin, 1789, in-12, est accompagnée de notes très-intéressantes et propres à expliquer divers événements de ce siècle, dont les vraies causes sont encore à l'ombre du mystère. (Voyez le *Journ. hist. et litt.* 1^{er} juin 1792, pag. 257.)

CORREA DE SERRA (Joseph-François), connu sous le nom d'abbé Correa, né à Serpa en Portugal, en 1750, embrassa l'état ecclésiastique, et fut pourvu d'un bénéfice assez considérable qui lui permit de se livrer à son goût pour les sciences, et particulièrement pour la botanique. Le duc de Lafons, oncle de la reine de Portugal, qui l'avait pris en affection, lui confia le soin de mettre à exécution le projet d'établir à Lisbonne une Académie des sciences, qui fut créée en 1779, et Correa en fut nommé secrétaire perpétuel. Il obtint même la liberté

de faire imprimer, sans aucune censure préalable, tous les Mémoires et travaux de l'Académie; mais cet te permission lui devint funeste. En 1786, il fut dénoncé à l'Inquisition et obligé de prendre la fuite. Il se retira en France, et s'y lia d'amitié avec les savants les plus distingués. Plus tard le duc de Lafons le rappela en Portugal; mais ayant accueilli Broussonnet qui s'était réfugié dans ce pays, proscrit comme fédéraliste, et qui fut cependant dénoncé comme un jacobin, il se vit encore obligé de s'expatrier, et s'embarqua pour l'Angleterre. Il y fut bien accueilli par Joseph Banks, et admis sur sa recommandation à la société royale des sciences. C'est à cette époque qu'il commença à publier dans les *Transactions philosophiques* et dans celles de la société linnéenne, plusieurs Mémoires sur la botanique qui lui assurent un rang distingué parmi les savants. A la paix d'Amiens, il revint en France, et y résida jusqu'en 1813. Pendant son séjour à Paris, il donna plusieurs Mémoires dans les *Annales du muséum* et dans le *Bulletin de la société philomatique*, sur plusieurs points intéressants de physiologie végétale, qui renferment des vues profondes sur la fructification. Il travailla aussi à la *Biographie universelle*, et inséra dans les *Archives littéraires* un Mémoire sur l'état des sciences et des lettres en Portugal, un autre sur l'agriculture des Arabes, et un troisième sur les Temples. Des raisons d'intérêt l'engagèrent en 1843 à passer aux Etats-Unis, et il y fut bien accueilli, surtout à Philadelphie, où il fit avec le plus grand succès un cours de botanique. Il voyagea ensuite dans plusieurs Etats de l'Union pour étudier la nature du sol, ses productions végétales et les institutions politiques et civiles. Il publia en anglais un *Mémoire sur la formation et la nature du sol de l'état de Kentucky*, qui fut inséré dans les *Transactions de la société philosophique de Philadelphie*, pour l'année 1818. En 1816, le comte de Barca, qui avait toujours été son ami, le fit nommer ministre plénipotentiaire du Portugal auprès des Etats-Unis, et il en remplit les fonctions avec zèle pendant quatre ans. Enfin, ayant été nommé membre du conseil des finances en Portugal, il quitta les Etats-Unis en 1820, et ne retourna dans sa patrie qu'en 1821. Il fut nommé par sa province député aux cortès en 1823, et il mourut le 11 septembre de la même année. Outre les *Mémoires* dont nous avons parlé, il a publié, avec Cels, un *Mémoire sur le rutabaga*, ou *navet de Suède*, et il a prononcé plusieurs

Discours académiques et quelques Eloges dans l'académie de Lisbonne. Il a été l'éditeur de la *Vie de l'enfant Edouard* et des *Vieilles chroniques inédites des rois Jean I, Edouard, Alphonse V et Jean II*, publiées sous le titre de *Monumentos inéditos*, Lisbonne, 1790-1793, 3 vol. petit in-fol., collection très-importante pour l'histoire de Portugal, et qui se trouve très-difficilement en France.

CORRÈGE (Antoine ALLEGRI, dit Le), naquit à Correggio dans le Modénois en 1494. La nature l'avait fait naître peintre, et ce fut plutôt à son génie qu'à l'étude des grands maîtres qu'il dut ses progrès. Il peignit presque toujours à Parme et dans la Lombardie. Son pinceau était admirable; c'était celui des grâces. Un grand goût de dessin, un coloris enchanteur, une manière légère, des agréments infinis répandus dans tous ses ouvrages, ferment la bouche des critiques. On ne s'aperçoit pas qu'il y a un peu d'incorrection dans ses contours, et quelquefois un peu de bizarrerie dans ses airs de tête, ses attitudes et ses contrastes. C'est le premier qui ait représenté des figures en l'air et celui de tous qui a le mieux entendu l'art des raccourcis et la magie des plafonds. Il était grand homme, et il l'ignorait. Le prix de ses ouvrages était très-moderne; ce qui, joint au plaisir de secourir les indigents, le fit vivre lui-même dans l'indigence. Un jour ayant été à Parme, pour recevoir le prix d'un de ses tableaux, on lui donna 200 livres en monnaie de cuivre. La joie qu'eut Le Corrège de porter tant d'argent à sa femme l'empêcha de faire attention à la chaleur du jour. Il avait 12 milles à faire; il revint chez lui attaqué d'une pleurésie, et mourut à Correggio en 1534, à 40 ans. Ce qu'il a peint à fresque au dôme de Parme est un de ses meilleurs ouvrages. On estime surtout ses vierges, ses saints et ses enfants. Le musée royal possède neuf de ses tableaux, parmi lesquels on distingue le *saint Jérôme*. Il joignit au talent de la peinture celui de l'architecture. On connaît son exclamation, après avoir considéré longtemps dans un profond silence un tableau de Raphaël: *Anch'io son pittore*, c'est-à-dire, *je suis peintre aussi, moi*.

CORREY (William), savant orientaliste anglais, né en 1762, mort à Serampour le 2 juin 1834, membre des sociétés asiatiques de Calcutta, Paris, Londres, etc., a publié: *Grammaire du bengali*, 1805; *Fables indiennes*, 1805; *Grammaire sanscrite*, 1806; *Grammaire mahratte*, 1808; *Dictionnaire de la lan-*

gue mahratte, 1810; *Grammaire telinga*, 1814; *Dictionnaire bengali*, 1815; *Grammaire karnate*, 1817.

CORRODI (Henri), né en 1752, à Zurich, étudia à Leipsack et à Halle sous Platner et Semler, et revint à Zurich. Il fut en 1786, nommé professeur de droit naturel et de morale au gymnase de cette ville. Il a publié en allemand plusieurs ouvrages dont la plupart ont paru anonymes. Les principaux sont: une *Histoire critique du millénarisme*, 1781, pleine d'érudition; *Histoire du canon des livres saints chez les juifs et chez les chrétiens*; un *Recueil de ses Mémoires et discours philosophiques*, 1786, où on trouve des morceaux intéressants sur les matières les plus épineuses de la métaphysique; un *Journal théologique* qu'il fit paraître depuis 1781 sous le titre de *Fragments pour servir à l'examen impartial des doctrines religieuses*, où il fit entrer quelques extraits de l'*Histoire de la religion*, et de celle du *fanatisme*, dont il s'occupait, mais qu'il n'a point achevée. Meister a publié une *Notice* sur la vie de Corrodi, Zurich, 1792, in-8.

CORROZET (Gilles), libraire, né à Paris en 1510, dont on a divers ouvrages en vers et en prose, mourut en 1568, à 58 ans. Il eut un nom comme auteur et comme imprimeur. Ses principaux ouvrages sont: les *Antiquités, chroniques et singularités de Paris*, 1568, in-8. Corrozet est un des premiers qui aient débrouillé les antiquités de cette ville, et son ouvrage est encore estimé; le *Trésor des histoires de France*, 1569, in-8, qui n'est qu'un recueil court et imparfait des noms des rois et des princes, de leur âge, du temps de leur règne, etc. Le reste de ce trésor est une rhapsodie pleine de contes ridicules; les *Divers propos mémorables des illustres hommes de la chrétienté*, Lyon, 1558, in-6, rare; *Histoire d'Apollonius, prince de Tyr et roi d'Antioche*, Paris, 1578, in-4, très-rare. — Jean CORBOZET, son petit-fils, se rendit digne de son aïeul, tant dans l'imprimerie que dans la littérature. Il augmenta considérablement le *Trésor*, etc., composé par Gilles, et l'imprima en 1628, avec des additions.

CORSIGNANI (Pierre-Antoine), né à Celano, dans l'Abruzzi, en 1686, évêque de Venosa en 1738, puis de Sulmona, mort en 1751, a laissé un grand nombre d'ouvrages qui prouvent qu'il était très-versé dans l'histoire et les antiquités de son pays; *De viris illustribus Marsorum*, etc., Rome, 1712, in-4; *De Antens ac viis Valeria fontibus enarratio*

eum inscriptionibus locorum adiacentium; Acta SS. MM. Simplicii, Constantini et Victorini vindicata, Rome, 1750, in-4. Les bollandistes, regardant ces *Actes* comme suspects, ne les ont point insérés dans leur *Collection*. Corsiniani en prend ici la défense; *Mémoires topographiques et historiques sur la province de Marsi, et les environs*, en italien, etc.

CORSINI (saint André), né à Florence en 1302, de l'illustre famille de Corsini, se fit religieux dans l'Ordre des carmes, dont il fut tiré pour être placé sur le siège de Fiezoli. Les exercices de la plus austère pénitence, et sa vie vraiment pastorale, lui attirèrent l'admiration et le respect des peuples. Il mourut en 1373. Urbain VIII le mit au nombre des saints en 1629. Clément XII, qui était de la même famille, et le marquis de Corsini son neveu, ont orné avec magnificence la chapelle où l'on garde le corps du saint. Cette chapelle est dans l'église des carmes de Florence. Le même Pape fit aussi bâtir, dans l'église de Saint-Jean-de-Latran, une chapelle magnifique et digne de la première église du monde, qu'il dédia sous l'invocation de saint André Corsini, et où il voulait être enterré.

CORSINI (Edouard), religieux des Ecoles-Pies, né à Fanano l'an 1702, mourut en 1765 à Pise, où le grand-duc lui avait donné une chaire de philosophie. Cette science remplit ses premières études, et ses succès parurent d'abord par des *Institutions philosophiques et mathématiques*, en 6 vol. in-8, 1723 et 1724. Il substitua à l'étude d'Aristote, qui subjuguait alors une partie de l'Italie, un genre de philosophie plus utile; mais il le fit avec une sagesse et une modération qui n'offensa personne. Il savait douter là où d'autres ne voient que des démonstrations complètes. En parlant du système du monde, il fait une réflexion qui paraîtrait bien remarquable, si l'événement la vérifiait un jour : *Novæ adeo stellæ observari poterunt quæ hypothesin Copernici destruunt*. Réflexion qui peut s'étendre sur toutes les parties de la nature physique, qui ont quelque rapport au mouvement de la terre ou du soleil. « Une observation, dit un physicien moderne, qui paraît souvent fort indifférente, et qui ne semble regarder qu'un objet de très-peu de conséquence, suffit pour donner un ébranlement général à toutes les opinions reçues. Que d'idées n'a pas tout à coup anéanties le petit tube de Toricelli ? L'horreur du vide était-elle alors moins accrée

« dîtée, moins universellement enaiguée que ne l'est aujourd'hui le mouvement de la terre ? » Encouragé, par l'accueil favorable qu'on fit à cet ouvrage, le P. Corsini publia en 1735 un nouveau cours d'*Éléments géométriques*, écrit avec précision et clarté. Dès qu'il eut été nommé professeur à Pise, il revit et retoucha ces deux ouvrages. Le premier parut avec des corrections considérables à Bologne en 1642; et le second, augmenté des *Éléments de géométrie pratique*, fut publié à Vienne l'an 1738, en 2 vol. in-8. L'hydrostatique et l'histoire lui étaient connues. Après s'être nourri pendant quelques années, des auteurs classiques, et particulièrement des grecs, il se proposa d'écrire les *Fastes des archontes d'Athènes*, Florence, 1744-61, 4 vol. in-4. Nommé, en 1746, à la chaire de morale et de métaphysique, et entraîné par son goût, il composa un *Cours de métaphysique*, qui parut depuis à Venise en 1758. Bientôt les savants Muratori, Gori, Maffei, Quirini, Passionei, ses amis, l'enlevèrent à la philosophie. Leurs sollicitations le rendirent aux objets de critique et d'érudition. En 1747, il mit au jour quatre *Dissertations* in-4, sur les jeux sacrés de la Grèce, où il donna un catalogue très-exact des athlètes vainqueurs. Deux ans après, il donna un excellent ouvrage sur les abréviations des inscriptions grecques, sous ce titre : *De notis Græcorum*, 1749, 2 tom. in-fol., fig. Ce livre exact et plein de sagacité fut suivi de beaucoup de *Dissertations* relatives aux objets d'érudition. La haute estime que ses vertus et ses travaux avaient inspirée à ses confrères, interrompit ses travaux mêmes. Il fut nommé général de son Ordre en 1754. Le loisir que les fonctions pénibles de sa place lui laissèrent, il l'employa à ses anciennes études. Le terme de son généralat étant expiré, il s'empressa de retourner à Pise et d'y reprendre ses fonctions de professeur. Elles valurent au public plusieurs nouvelles *Dissertations*, et surtout un excellent ouvrage, l'un des meilleurs de l'auteur, intitulé : *De Perfectis urbis*. Enfin il s'occupa uniquement de l'*Histoire de l'Université de Pise*, dont il avait été nommé historiographe. (Voyez la liste de ses nombreux ouvrages dans Tiraboschi, *Bibliothèque des écrivains de Modène*.)

CORTESIO. (Voy. CORTEZ, Grégoire.)

CORTEZ, ou CORTASIO (Grégoire), né à Modène, d'une ancienne famille, entra dans l'Ordre de Saint-Benoît, et passa par toutes les charges. Il était dans le

célebre monastère de Lérins, dans lequel il avait fait renaitre la piété et le goût des lettres sacrées et profanes, lorsque Paul III l'honora de la pourpre en 1542. Cortez était digne de ce choix. Il mourut à Rome en 1548, laissant plusieurs *Œuvres* en vers et en prose. Les plus connus sont des *Lettres* latines, imprimées à Venise en 1573, in-8; recueil curieux, qui est un monument de ses liaisons avec les savants de son temps, et de son zèle pour le progrès des sciences. On y trouve des *Éloges* de quelques gens de lettres, et des faits utiles à ceux qui écrieraient l'histoire de son siècle.

CORTEZ (Fernand, ou Ferdinand), gentilhomme espagnol, né à Médellin, se dégoûta de bonne heure des belles-lettres, et sentit un violent penchant pour les armes. Il passa dans les Indes en 1504. Vélasquez, gouverneur de Cuba, le mit à la tête de la flotte qu'il destinait à la découverte de nouvelles terres. Cortez partit en 1518, avec 10 vaisseaux, 600 Espagnols, 48 chevaux, et quelques pièces de campagne, pour tenter cette grande entreprise. Il avança le long du golfe du Mexique, tantôt caressant les naturels du pays, tantôt répandant l'effroi par ses armes. Les Indiens de Tabasco furent vaincus, et perdirent leur ville. La vue de ces animaux guerriers sur lesquels combattaient les Espagnols, le bruit de l'artillerie qu'on prenait pour le tonnerre, les forteresses mouvantes qui les avaient apportés sur l'Océan, le fer dont ils étaient couverts, tous ces objets, nouveaux pour ces peuples, leur causèrent un étonnement de terreur. C'était d'ailleurs une nation lâche, amollie, dégradée par des abominations de tous les genres. Cortez entra dans la ville de Mexico le 8 novembre 1520. Montézuma, roi du pays, se soumit, et fut bien traité par les vainqueurs. Les Espagnols, s'étant fait ouvrir le grand temple de Mexico, ne purent contenir ni leur pitié, ni leur indignation, en voyant ce vaste édifice barbouillé de sang humain et affreusement orné de crânes et d'ossements, restes des infortunés qu'on immolait sans cesse pour fléchir de hideuses divinités; ils se regardèrent comme les vengeurs de la nature outragée par un fanatisme atroce. « Je fis renverser toutes ces idoles, dit Cortez dans une de ses lettres à l'empereur Charles-Quint; je fis nettoyer toutes les chapelles particulières où se faisaient les sacrifices humains, et j'y plaçai des images de Notre-Dame et d'autres Saints. » Montézuma fut très-affecté de ce changement. Un des généraux du

prince indien, qui avait des ordres secrets, ayant attaqué les Espagnols par trahison, Cortez se rend au palais, met à mort le général et emprisonne Montézuma. Ensuite il lui ordonne de se reconnaître publiquement vassal de Charles-Quint. Le prince obéit, il ajoute à cet hommage un présent de 600 mille marcs d'or pur, avec une quantité prodigieuse de pierreries. Cependant le gouverneur de Cuba, Vélasquez, envoyait une armée contre son lieutenant, dont la gloire excitait sa jalousie. Cortez, aidé d'un renfort venu d'Espagne, défait et range sous ses drapeaux ces troupes qui venaient pour le détruire, et en profite pour apaiser la révolte des Mexicains contre Montézuma et les Espagnols, auxquels cet empereur parut s'être attaché de bonne foi. Les révoltés l'ayant assassiné, Guatimozin, son neveu et son gendre, s'empara de l'empire, eut d'abord quelques succès, et se défendit pendant trois mois; mais il ne put tenir contre l'artillerie espagnole. Cortez, après plusieurs combats livrés sur le lac et sur la terre ferme, prit la capitale de l'empire. Plus de 200 mille Indiens s'étaient soumis à lui dès la fin du siège. L'empereur, son épouse, ses ministres et ses courtisans tombèrent entre les mains du vainqueur en 1521. Les soldats, n'ayant pas trouvé les trésors qu'ils espéraient, se mutinèrent, et mirent Guatimozin sur des charbons ardents pour le forcer à les découvrir. Cortez ne put l'empêcher dans ces premiers moments de fureur; mais il ne tarda pas d'arracher le prisonnier des mains de ses bourreaux. Robertson lui-même, quoique peu favorable à ce héros, lui rend ce témoignage... Cortez, maître absolu de la ville de Mexico, la rebâtit en 1529, dans le goût des villes de l'Europe. Le conquérant revint en Europe pour défendre ses biens contre le procureur-fiscal du conseil des Indes. Il suivait cette grande affaire à la cour d'Espagne, lorsque l'empereur partit pour la seconde expédition d'Afrique. Ce prince lui avait fait présent de la vallée de Guaxaca au Mexique, érigée en marquisat, de la valeur de 150 mille livres de rente; mais malgré ce titre et ses trésors, il fut traité avec peu de considération. A peine put-il obtenir audience. Un jour il fendit la presse qui entourait la voiture de l'empereur, et monta sur l'étrier de la portière; Charles lui demanda : « Qui êtes-vous ? — Je suis un homme, lui répondit-il fièrement le vainqueur des Indes, qui vous a donné plus de provinces que vos pères ne vous ont laissé de villes. » Il mourut dans sa patrie en 1554, à 63

ans. Un historien, aussi célèbre que véridique, en a fait le portrait suivant : « Ame haute et pleine d'énergie, d'un courage et d'une activité à l'épreuve de tous les travaux et de tous les périls, d'une constance que tous les obstacles ne faisaient qu'affermir, sans opiniâtreté néanmoins et sans témérité, n'abandonnant rien au hasard de tout ce qui était du ressort de la prudence, à laquelle suppléait alors cet instinct martial qui est un guide encore plus sûr; toujours il prenait conseil, et jamais il ne se piqua de faire prévaloir son avis, qu'il ne fût en effet le meilleur. Du reste, il était d'un caractère doux, ouvert, affable, d'une générosité qui captivait la confiance et lui enchaînait tous les cœurs : plein de gâté dans le commerce ordinaire de la vie, insinuant et persuasif dans les conférences et les négociations, fertile en expédients, prompt à trouver des ressources, enfin, rempli d'honneur, de probité, et plus encore de foi et de religion. Cortez fut, en un mot, tout ce que devait être le héros destiné à fonder et à cimenter le double empire d'une nouvelle Espagne et d'une nouvelle Eglise dans le Nouveau-Monde. Quelque vive que fût sa passion pour la gloire, à laquelle la soif de l'or, si contagieuse de son temps, ne parut jamais rien ôter, il témoigna beaucoup plus d'ardeur encore pour établir le règne de Jésus-Christ. » Il a paru sous son nom : *De insulis nuper inventis narrationes*, Cologne, 1532, in-fol. La meilleure *Histoire des conquêtes de Cortez* est celle de don Antoine de Solis, traduite de l'espagnol en français par Citri de La Guette, et imprimée à Paris en 1701, 2 vol. in-12, réimprimée en 1778. Le traducteur raconte sommairement dans sa préface les actions de Cortez, depuis qu'il s'était rendu maître du Mexique, jusqu'à sa mort. Nous avons encore sur les exploits de Cortez trois *Lettres* écrites par lui-même, traduites et publiées en 1778 par M. de Flavigny. Elles sont écrites d'une manière très-intéressante : on ne peut guère leur reprocher que quelques exagérations, à l'égard de la magnificence et de la population du Mexique, effet naturel de la surprise dans un homme qui s'attendait à ne trouver qu'un désert et quelques hordes errantes. « La naïveté, dit l'éditeur, la modestie, la simplicité qui caractérisent ces *Lettres*, attestent la vérité des traits qui peignent ce conquérant; il est clair qu'il n'a pas songé à lui dans le récit des événements qu'il décrit...

« On y retrouve partout la même ingénuité... pas un mot de déclamation sur quelques usages révoltants de Mexico, sur le culte meurtrier de ses habitants, sur leurs infidélités et leurs trahisons; c'est toujours en courant et sans la moindre apparence d'intérêt, qu'il touche ces détails presque imperceptibles dans sa relation. » Les gens impartiaux prendront un plaisir particulier à lire cette histoire guerrière, écrite par le héros même qui a dirigé et exécuté cette grande entreprise. Malgré l'acharnement avec lequel les détracteurs des grands hommes ont outragé ce célèbre général, on ne peut s'empêcher, pour peu que l'on soit impartial, d'applaudir à la révolution que ses armes ont opérée parmi les peuples barbares du Mexique. Les guerres destructives de ces peuples, leurs perfidies réciproques, l'usage habituel des poisons, leurs mœurs atroces, leur mollesse et leur brutale lubricité, la multitude des sacrifices humains, etc., étaient de terribles obstacles à la population; et ces obstacles ont cessé depuis l'abolition de cet empire d'horreurs. En supposant néanmoins qu'il y eût peut-être, depuis la conquête, dans cette contrée de l'Amérique, moins d'habitants indigènes qu'il n'y en avait autrefois, il faut convenir qu'en revanche ils eurent une religion pacifique et bienfaisante, des sentiments d'humanité, des mœurs, de la probité. Les descendants du peuple odieux que Cortez a combattu ne mangent plus de viande humaine; ils n'immolent plus leurs semblables à des monstres de bois ou d'or; ils sont devenus hommes et chrétiens; et Cortez n'eût-il fait que cela, il eût fait beaucoup. « Ce fut la cause de la nature et de son Auteur, du Dieu créateur et père de tous les hommes, dit un historien, que Cortez prétendit venger, quand il les vit immolés comme des brutes, sur les autels des démons; divinités homicides, qui, en pleine liberté, prenaient leurs délices à s'abreuver de sang humain, dans les ténèbres d'une superstition où ils régnaient presque aussi absolument que dans celles de l'enfer. » (Voyez ATAHUALPA, MONTÉZUMA.)

CORTEZI (Paul) naquit en 1465, à San-Germiniano en Toscane. Dès sa première jeunesse, il s'appliqua à former son style sur la lecture des meilleurs auteurs de l'antiquité, et en particulier de Cicéron. Il avait à peine 23 ans, quand il mit au jour un *Dialogue sur les savants de l'Italie*. Cette production élégante et utile pour l'histoire de la littérature de son temps est demeurée dans l'obscurité.

rité jusqu'en 1734, qu'Alexandre Politi l'a fait imprimer à Florence, in-4, avec des *Notes* et la *Vie* de l'auteur. Ange Politien, à qui il l'avait communiquée, lui écrivit « que cet ouvrage, quoique supérieur à son âge, n'était point un fruit précoce. » On a encore de ce savant quelques *Commentaires sur les livres des Sentences*, 1540, in-fol., écrits en bon latin, mais souvent avec des termes profanes qui dégradent la majesté de nos mystères : c'était la manie de son siècle, en particulier celle de Bembo, etc. On lui doit aussi un *Traité de la dignité des cardinaux*, plein d'érudition, de variété et d'élégance, suivant quelques auteurs italiens, et dénué de toutes ces qualités, suivant Du Pin. Cortezi mourut évêque d'Urbino en 1510, dans la 45^e année de son âge. Sa maison était l'asile des muses et de ceux qui les cultivaient.

CORTOIS. (Voyez Courtois.)

CORVETTO (Le comte), conseiller d'Etat et ministre de France, né à Gênes le 23 mars 1756, y exerçait avec distinction la profession d'avocat, lorsque la révolution de 1795 vint l'arracher à ses paisibles occupations, pour le porter à la tête des affaires. Lors de la création de la nouvelle république ligurienne, il fut choisi pour un des trois directeurs. L'Etat de Gênes ayant été réuni à la France en 1805, Corvetto se rendit à Paris, et fut bien accueilli de Bonaparte, qui l'employa dans les affaires les plus importantes, et le choisit pour un de ses conseillers d'Etat. Il montra dans les discussions un esprit judicieux et des connaissances financières qui lui méritèrent une grande considération. Le roi, en rentrant en France en 1814, lui accorda des lettres de naturalisation et le maintint dans sa dignité, qui lui fut conservée pendant les Cent-Jours; mais il ne siégea point au conseil, et se retira à la campagne pour raison de santé. Louis XVIII, à son second retour, le nomma président du conseil des finances, et peu de temps après il lui en confia le portefeuille. Les circonstances étaient difficiles; plusieurs diplomates habiles les regardaient comme désespérées; mais Corvetto vainquit les oppositions, surmonta les obstacles, fit face aux engagements nombreux que le gouvernement avait contractés, et ramonta le crédit public. Plusieurs fois il eut occasion de parler dans les deux Chambres sur les projets de lois financières, et ses discours firent honneur à ses talents et à ses principes; mais ce qui fait surtout son éloge, il se retira avec une fortune très-médiocre après avoir administré les plus riches finances de l'Europe.

Le mauvais état de sa santé l'obligea de demander sa démission pour aller respirer l'air natal; mais la maladie avait fait de trop grands progrès : il mourut à Gênes dans les sentiments religieux qu'il avait toujours professés, le 23 mai 1821, après plus de deux années de vives souffrances, pendant lesquelles son courage et sa résignation ne l'abandonnèrent pas un seul instant.

CORVIN. (Voyez Huniade et Mathias.)

CORVISART DES MARETS (Jean-Nicolas), médecin célèbre, né le 15 février 1755 à Dricourt, en Champagne. Il fut d'abord nommé médecin des pauvres de la paroisse de Saint-Sulpice, et ce fut dans cet emploi qu'il commença d'établir sa réputation d'excellent praticien. En 1788, il succéda à Desbois de Rochefort dans la place de médecin de l'hospice de la Charité, et il y enseigna la médecine clinique avec un si grand succès, qu'on le regarda comme fondateur de ce genre d'enseignement en France, quoique son prédécesseur en eût déjà donné des leçons. Lorsqu'on institua l'*Ecole de santé*, appelée ensuite *Ecole de Médecine*, Corvisart y fut le premier professeur de clinique interne; il obtint ensuite la chaire de médecine du collège de France, et mérita bientôt la réputation du plus habile praticien de son temps. Après le 18 brumaire, il devint médecin du premier consul, puis de l'empereur, qui avait en lui la plus grande confiance. Il a conservé cette place jusqu'à l'époque de la Restauration. Il vécut depuis dans la retraite, et mourut le 18 septembre 1821. Ses principaux ouvrages sont : *Aphorismes sur la connaissance et la cure des fièvres*, Paris, 1797, in-8; *Essai sur les maladies et les lésions organiques du cœur et des gros vaisseaux*, Paris, 1806, in-8; 3^e édition, 1848; *Nouvelle méthode pour connaître les maladies internes de la poitrine, par la percussion de cette cavité*, 1808, in-8. Il a été l'éditeur du *Cours de matière médicale* de Desbois de Rochefort, 1785, 2 vol. in-8.

COSIMO (André et Pierre), peintres italiens, dont le premier excellait dans le clair-obscur, et l'autre dans les compositions singulières. L'esprit de celui-ci, fécond en idées extravagantes, le faisait suivre de tous les jeunes gens de son temps, pour avoir des sujets de ballets et de mascarades. Il apportait une si grande application au travail, qu'il oubliait très-souvent de prendre ses repas. André del Sarto fut un de ses élèves. Il mourut en 1521, à 80 ans, des suites d'une paralysie.

COSIN (Jean), né à Norwich, principal du collège de Saint-Pierre à Cambridge, ensuite évêque de Durham, mort en 1672, à 77 ans, jouit d'une grande faveur auprès de Charles I^{er} et de Charles II, et il la mérita. On a de lui plusieurs écrits, dont les principaux sont : un *Traité sur la transubstantiation* ; une *Histoire du canon des livres de l'Ecriture-Sainte*, en anglais, Londres, 1683, in-4 ; un petit *Traité latin des sentiments et de la discipline de l'Eglise anglicane*, publié en 1707, avec la *Vie* de l'auteur, par Smith.

COSME I^{er}, grand-duc de Toscane, de la maison de Médicis, se rangea du côté de l'empereur Charles-Quint contre les Français, après avoir tâché en vain de rester neutre. Ce prince l'en récompensa en joignant au duché de Toscane, Piombino, l'île d'Elbe, et d'autres domaines. Il obtint, quelque temps après, du pape Pie V, le titre de grand-duc. Il aima les savants, les attira auprès de lui, et fonda pour eux l'Université de Pise. Il mourut en 1574, âgé de 55 ans, après avoir gouverné avec autant de sagesse que de gloire. Ce prince avait institué, en 1562, l'ordre militaire de Saint-Etienne.

COSME l'Egyptien, ou *Indicopleute*, moine du 11^e siècle, voyagea en Ethiopie, et composa une *Topographie chrétienne*. Le Père de Montfaucon l'a donnée en grec et en latin, dans sa nouvelle *Collection des écrivains grecs*, 1706, 2 vol. in-f. Cet ouvrage peut être de quelque utilité aux géographes.

COSME (Jean de **BADILLAC**, ou **BASEILHAC**), connu sous le nom de *frère Cosme*, né en 1703, dans le diocèse de Tarbes, d'une famille qui exerçait la chirurgie, y prit les premiers éléments de son art, qu'il alla étudier ensuite à Lyon et à Paris. Il s'attacha à l'abbé de Lorraine, évêque de Bayeux, et fut chargé du soin de l'hôpital de cette ville. A la mort du prélat, la piété et l'amour de la retraite le déterminèrent à entrer chez les Feuillants en 1729 ; mais il ne fit profession qu'en 1740. Dégagé des soins temporels et de projets de fortune, il s'appliqua particulièrement à soulager les pauvres. Si quelques personnes riches se croyaient obligées de récompenser son zèle et ses services, il employait ce qu'il recevait pour secourir les indigents. C'est avec ces secours qu'il forma, en 1753, un hospice, où il recevait les pauvres et les étrangers qui n'avaient pas le moyen de subir en ville les opérations chirurgicales. Il s'est rendu célèbre par l'invention de son *Lithotome*, et par les secours désintéressés qu'il a apportés pendant le

cours d'une longue vie, aux personnes affligées d'une des plus cruelles maladies qui affligent l'humanité. Il en délivra l'illustre archevêque de Paris, Christophe de Beaumont ; mais il fut moins heureux à l'égard du maréchal de Mury. Cosme mourut à Paris, le 8 juillet 1781, âgé de 79 ans. A sa mort on vit combien il avait de droits à la reconnaissance des pauvres. La porte du cloître fut trois fois enfoncée par une foule de malheureux qui venaient pleurer sur son cercueil. On lui doit : *Recueil des pièces importantes, concernant la taille par le lithotome*, 2 vol. in-12 ; *Nouvelle méthode d'extraire la pierre*, Paris, 1779, in-12. Cambon a publié son *Eloge historique avec des détails sur les instruments qu'il a inventés ou perfectionnés*, 1781, in-8.

COSNAC (Jean-Joseph-Marie-Victoire de), archevêque de Sens, né au château de Cosnac le 24 mars 1764, se destina de bonne heure à l'état ecclésiastique. Sa famille illustre et ancienne avait déjà donné dix évêques à la chrétienté, il devait en être le onzième. En 1814, l'abbé de Cosnac était curé de Brives-la-Gaillarde ; il recut la visite du cardinal Paccani qui passait par cette ville pour retourner à Rome. Le doyen du sacré-collège a depuis exprimé dans ses *Mémoires* les sentiments de haute estime qu'il avait ressentis pour la personne du pieux pasteur. Les vertus, le mérite et la haute naissance du curé de Brives devaient l'appeler à l'épiscopat. Et en effet, dès que le concordat de 1817 eut été conclu, l'abbé de Cosnac fut nommé évêque de Noyon, puis, peu de temps après, promu à l'évêché de Meaux. Il montra dans l'administration de ce diocèse un grand zèle pour la cause de la religion, et y donna l'exemple des plus éminentes vertus. Le siège primatial de Sens étant venu à vquer au mois de décembre 1829 par la mort de S. Em. le cardinal de La Fare, et Mgr de Lalande appelé à le remplacer étant venu à mourir avant d'avoir reçu son institution canonique, Mgr de Cosnac fut nommé à ce siège le 13 avril 1830. Il se trouvait à Paris lors des journées de Juillet, et courut quelques dangers. Le premier des évêques de France il prêta serment de fidélité au nouveau roi, et alla prendre possession de son siège métropolitain le 4 novembre suivant. L'administration de Mgr de Cosnac fut à Sens ce qu'elle avait été à Meaux, ferme, quelquefois même sévère, quoique toujours vraiment paternelle. Fidèle à sa devise : *Neque aurum honora neque argentum*, il montra la plus généreuse charité, et quoique sa fortune fût peu considérable,

il eut pourvoir à la fois aux besoins des pauvres et aux nécessités de l'administration diocésaine. On dut successivement à son inépuisable bienfaisance une institution de missionnaires diocésains, un établissement de religieuses du Bon-Pasteur, une maison de Frères des écoles chrétiennes. Enfin, un an avant sa mort, il racheta les restes de l'antique et célèbre abbaye de Pontigny de l'Ordre de Cîteaux, pour les consacrer à quelques nouveaux établissements religieux. Par ce noble désintéressement, par ce dévouement absolu aux intérêts de son diocèse, Mgr de Cosnac était parvenu à surmonter les préventions fâcheuses que la vivacité de ses opinions politiques, trop hautement exprimées peut-être sous la Restauration, avait fait naître dans quelques esprits. Affaibli par l'âge et les atteintes d'une maladie grave, le pieux prélat est mort le 24 octobre 1843, au château de Cosnac en Périgord, où il était allé respirer l'air natal dans l'espérance de recouvrer la santé.

COSPÉAN (Philippe), né en 1588, à Mons en Hainaut, docteur de Sorbonne, successivement évêque d'Aire, de Nantes et de Lisieux, avait été disciple du célèbre Juste-Lipse. Ce fut un des meilleurs prédicateurs de son temps, et un des premiers qui retrancha, dans les sermons, les citations d'Homère, de Cicéron et d'Ovide, et substitua celles de la Bible, de saint Augustin. Il mourut en 1646. On a quelques ouvrages de ce prélat. Il publia, en 1622, une *Lettre apologétique* pour le cardinal de Bérulle contre les carmes, offensés de ce que l'instituteur de l'Oratoire s'était chargé de la direction des carmélites. C'est lui qui, dans la conférence de Bourg-Fontaine, refusa de prendre parti avec les cinq autres consultants, disant, au rapport de Filleau, « que c'étaient des sots de faire de telles propositions et de vouloir les autoriser dans un royaume qui était si éloigné de telles nouveautés, et que, quant à lui, il ne voulait pas s'engager dans ce parti. » Il est désigné le troisième par les lettres (P. C.), immédiatement avant les mêmes initiales qui signifient *Pierre Camus*, comme celles-ci *Philippe Cospéan*.

COSSALI (Pierre), né à Vérone en 1748, entra dans l'Ordre des Théatins. A l'étude de la théologie il joignit celle des sciences et principalement des mathématiques ; il a été successivement professeur de physique et d'astronomie à Parme, de mathématiques à Vérone, et d'analyse à Padoue. Sous le nouveau gouvernement italien il était devenu inspecteur-général des ponts et chaussées.

On a de lui : *Dissertation de l'équilibre des abrostats*, Vérone, 1784, in-8 ; *Histoire de l'origine et des progrès de l'algèbre en Italie*, Parme, 1799, 2 vol. in-4. Il a publié en outre plusieurs *Mémoires* de physique, de mathématiques et d'astronomie.

COSSART (Gabriel) naquit à Pontoise en 1615. Il entra chez les Jésuites et professa la rhétorique à Paris avec beaucoup de succès. Après l'avoir enseignée 7 ans, il se joignit au Père Labbe, qui avait commencé une *Collection des conciles*, beaucoup plus ample que les précédentes. Son collègue étant mort lorsqu'on imprimait le onzième volume, il continua seul ce grand ouvrage qui parut en 1672 en 18 vol. in-fol. Outre cette savante compilation, on a de lui des *harangues* et des *poésies*, publiées en 1675, et réimprimées à Paris, en 1723, in-12. Le Père Cossart peut passer pour un des meilleurs poètes et orateurs que les collèges des jésuites aient produits. Santeuil, dont il avait été le régent, pleura sa mort par une élogie pleine de sentiments et d'images, qui est une des meilleures pièces de ce poète. Le célèbre Huet lui fit cette épitaphe :

Qui blandi studiis Cœlestes floruit œd.
Et tot inæhausto pectore cluunt opes,
Ille per humanos, inquit, sat lucinus arces,
Jam divina libet visare, terra vale.

Il mourut à Paris en 1674.

COSSART (Laurent-Joseph), curé de Wimille, au diocèse de Boulogne, né à Cauchy-Latour, près Lilliers, le 40 août 1753, s'occupa beaucoup d'éducation. Nommé vice-député du clergé aux Etats-Généraux, il se trouva bientôt forcé de se réfugier dans les Pays-Bas. Il alla ensuite former près de Munster un pensionnat qui donna d'excellents sujets à plusieurs Etats d'Allemagne. C'est là qu'il mourut en décembre 1802. Cossart avait conçu le plan du *Miroir du clergé*, auquel il travailla sur un manuscrit qu'on lui avait communiqué, et qui avait pour titre : *Examen de conscience des prêtres*. Il a laissé encore un *Cours de prêches, en forme d'instructions familières sur la religion*, 2 vol., Paris, 1816, qu'il écrivit de concert avec un autre ecclésiastique, et qui eut aussi un succès mérité.

COSSÉ (Charles de), plus connu sous le nom de maréchal de BISSAC, d'une maison très-illustre, né vers 1505, s'attacha uniquement aux armes, pour lesquelles la nature l'avait fait naître. Il servit d'abord avec beaucoup de succès dans les guerres de Naples et de Piémont. Il se signala ensuite au siège de Perpignan en 1541, en qualité de colonel de l'infanterie française. Il y fut blessé d'un coup

dépiqué, après avoir repris sur les ennemis, lui septième, l'artillerie dont ils s'étaient emparés. Le dauphin Henri de France, témoin de son courage, dit hautement « que s'il n'était le dauphin de France, il voudrait être le colonel Brissac. » Devenu colonel-général de la cavalerie légère de France, il remplit ce poste avec tant de distinction, que les premiers gentilshommes du royaume, et les princes même, voulaient apprendre le métier de la guerre à son école. En 1543, l'empereur Charles-Quint ayant attaqué Landrecies, Brissac y jeta du secours par trois fois, et vint joindre, malgré les efforts des ennemis, François I^{er}, qui était alors avec son armée près de Vitry. Ce monarque, après l'avoir embrassé avec beaucoup de tendresse, le fit boire dans sa propre coupe, et le créa chevalier de son ordre. Après plusieurs autres belles actions, récompensées par la charge de grand-maître de l'artillerie de France, Henri II l'envoya en qualité d'ambassadeur à l'empereur pour la paix. Il s'y montra bon politique, comme il avait paru excellent capitaine dans la guerre. Ses services lui méritèrent le gouvernement du Piémont, et le bâton de maréchal de France en 1550. Arrivé à Turin, il rétablit la discipline militaire, réforma les abus, et apprit aux soldats à obéir. Le maréchal de Brissac secourut ensuite les princes de Parme et de La Mirandole contre Ferdinand de Gonzague et le duc d'Albe, généraux des ennemis. De retour en France, il fut fait gouverneur de Picardie, servit utilement contre les calvinistes, et mourut à Paris, en 1563, à cinquante ans. Brissac était petit, mais d'une figure extrêmement délicate. Les dames de la cour ne l'appelaient que le beau Brissac.

COSSE (Artus de), frère du précédent, maréchal de France comme lui, défendit contre l'empereur Charles-Quint en 1552 la ville de Metz, dont il avait le gouvernement, et partagea la gloire de sa délivrance avec le duc de Guise. Il fut élevé ensuite à la charge de grand-paquetier de France et de surintendant des finances, et reçut le bâton de maréchal en 1567. « Il avoit la tête aussi bonne que le bras, dit Brantôme, encore qu'aucuns lui donnèrent le nom de *maréchal des Bou-teilles*, parce qu'il aimoit quelquefois à faire bonnechère, rire et gaudir avec ses compagnons; mais pour cela sa cervelle demeurait fort bonne et saine. » Il se trouva à la bataille de Saint-Denis, et à celle de Montcontour en 1569. Défait par les calvinistes l'année d'après au combat d'Arnai-le-Duc, il vengea cet affront

au siège de La Rochelle en 1573, et empêcha le secours d'y entrer. Il mourut dans son château de Gonnor en Anjou, l'an 1582, honoré par Henri III du collier de ses ordres.

COSSE (Charles de), fils puîné de Charles de Cossé, hérita de son courage. Il fut duc de Brissac, pair et maréchal de France. Il remit Paris, dont il était gouverneur, au roi Henri IV, le 22 mars 1594. Il mourut à Brissac en Anjou l'an 1621. Louis XIII avait érigé cette terre en duché-pairie l'année précédente, en considération de ses services.

COSSIGNY. (Voyez CHARPENTIER.)

COSTA (Jean à), ou Jean la COSTE, professeur de droit à Cahors sa patrie, et à Toulouse, mort en 1637, laissa des *Notes* sur les *Institutes* de Justinien, réimprimées à Leyde en 1719, in-4. C'est peut-être à un autre Jean COSTA qu'il faut attribuer un livre intitulé : *De conscribendâ rerum historid*, Saragosse, 1591, in-4, très-estimé et plein d'excellentes règles.

COSTADONI (Jean-Dominique), savant religieux de l'Ordre des camaldules, né à Venise en 1714, y mourut le 23 janvier 1785. Il était plus connu sous le nom de *D. Anselme*. Il a travaillé pendant dix-huit ans aux *Annales camaldulenses* du savant P. Mittarelli, et publié plusieurs *Dissertations* sur des objets d'antiquité. L'abbé Mandelli a donné en 1787 des *Mémoires* très-exacts sur la vie de ce savant religieux.

COSTAR (Pierre), fils d'un chapelier de Paris, naquit en 1603. Son vrai nom était *Costaud*, ou plutôt *Coustart*. Il se plaisait dans les querelles littéraires, et défendait avec chaleur Voiture contre Girac. Il avait fait à tête repquée un répertoire de lieux communs, où il trouvait en sortant de chez lui toutes les saillies qu'il devait étaler chez les autres. Ce pédant petit-maître, quoique bachelier de Sorbonne et prêtre, était un des oracles de l'hôtel de Rambouillet, et même de quelques ruelles. Il mourut en 1660. On a de lui, outre la *Défense de Voiture*, un *Recueil de lettres* en 2 gros vol. in-4, la plupart chargées de grec et de latin, presque toutes inutiles, pleines de phébus et de galimatias.

COSTARD (Georges), ministre anglican, né vers 1710, mort à Twickenham le 10 janvier 1782, était versé dans les langues orientales, et joignait à cela des connaissances étendues en astronomie. Nous citerons de lui : *Histoire de l'astronomie appliquée à la géographie*, à l'*histoire et à la chronologie*, 1767, 1 vol. in-4, ouvrage judicieux; *Observations tendant à éclaircir le livre de Job*, 1747, in-8;

deux *Dissertations*, l'une sur la signification du mot *Keritah*, cité dans Job, ch. 43, v. 2, et l'autre sur la signification du mot *Hermès*, 1750; *Dissertationes duæ historico-sacræ quarum prima explicatur Ezechiel XIII, altera verò II Regum, v. 22*, Oxford, 1752, in-8; *Usage de l'astronomie dans l'Histoire et la Chronologie, démontré par une recherche sur la chute de la pierre qui tomba près d'Agoo-Potamos*, suivant la prédiction d'Anaxagore, 1764, in-4; *Lettre à Nathaniel Brassey Halhead*, contenant des remarques sur la préface du code des lois des Gentous, où il combat l'antiquité, attribuée à ce code, et les systèmes qui donnent au monde une antiquité plus reculée que celle qu'établit la Bible. Il a aussi inséré plusieurs articles dans les *Transactions philosophiques*, et publié une 2^e édition de l'ouvrage du docteur Hyde, *Historia religionis veterum Persarum*.

COSTARD (Jean-Pierre), libraire à Paris, né en 1742, mort en 1814 à l'hospice de Bicêtre, cultivait les lettres et avait quelques talents pour la poésie. On a de lui un assez grand nombre de *Lettres*, d'*Opuscules* et de *Compilations* faites dans de bonnes vues, mais rédigées avec trop de précipitation.

COSTAZ (Claude-Anthelme), écrivain économique, figura dans les troubles qui éclatèrent à Lyon dans les premières années de la Révolution, se trouva au combat qui eut lieu dans l'intérieur de la ville, le 27 mai 1793, entre les partisans de la municipalité alors en exercice et ceux qui refusaient de connaître son autorité. Après la prise de Lyon, il erra en Suisse, et finit par entrer dans une administration militaire de l'armée des Alpes. Après le 9 thermidor, il entra successivement aux ministères de l'agriculture, du commerce et de l'intérieur. En 1815, il perdit son emploi et ne s'occupa plus que d'économie publique, jusqu'à sa mort arrivée le 28 février 1843. On a de lui : *Mémoire sur les ouvrages qui ont amené le grand développement que l'industrie française a pris depuis vingt ans*, suivi de la *Législation relative aux fabriques*, 1816; *Essai sur l'administration de l'agriculture, du commerce, des manufactures et des subsistances*, suivi de l'*Historique des moyens qui ont amené le grand essor pris par les arts depuis 1793 jusqu'en 1815*, 1818, in-8; *Mémoires sur des corps des marchands et les commerçants d'arts et métiers*, 1821, in-8; *De l'état actuel de la Banque de France et de la nécessité d'en modifier le régime et d'en diminuer le capital*, 1826, in-8; *His-*

toire de l'administration en France, de l'agriculture, des arts utiles, etc., etc., Paris, 1833, in-8.

COSTAZ (le baron Louis), né à Belley le 17 mars 1767; après avoir fait ses premières études dans sa ville natale et sa philosophie à l'Université de Valence, il s'appliqua particulièrement à l'étude des mathématiques. En 1798, Costaz fit partie de la commission des savants qui devaient accompagner en Egypte le général en chef Bonaparte. Il a donné la relation de ses voyages et de ses découvertes dans le *Journal d'Egypte*, et a été l'un des membres les plus actifs à recueillir tout ce qui pouvait intéresser les arts, les sciences et les monuments de l'ancienne Egypte. Rentré en France, Costaz fut nommé membre du tribunal et attaché à la section des finances. Peu de temps après, 1804, il fut appelé à la préfecture de la Manche, où il s'occupa d'agriculture avec succès. En 1809, il devint intendant des bâtimens de la couronne, et présida, en 1812, le collège électoral du département de l'Ain. En 1815, il fut privé de toutes ses dignités; cependant, en 1819, ses connaissances en industrie le firent choisir par le ministre de l'intérieur pour faire partie du jury de l'exposition des produits de l'industrie; ses rapports furent accueillis avec tant de faveur, que, le 20 décembre 1820, il fut encore une fois appelé au conseil d'Etat. Correspondant du conseil général de l'agriculture établi près le ministère de l'intérieur en 1820, il n'a cessé de remplir ces fonctions jusqu'à sa mort arrivée en 1842. On a de lui : *Mémoire sur l'agriculture, sur plusieurs arts et usages des anciens*; *Description des tombeaux des rois*; *Mémoire sur la Nubie et les Brabes*. Tous ces *Mémoires* font partie du grand travail de l'*Expédition d'Egypte*.

COSTE (Hilarion de), minime de Paris, disciple du Père Mersenne, et allié par sa mère de saint François de Paule, naquit à Paris, en 1595, et mourut en 1661. C'était un homme d'une grande piété et d'une lecture immense; mais compilateur crédule, écrivain diffus et ennuyeux. On a de lui : les *Eloges et les Vies des rois, des princesses et des dames illustres en piété, en courage et en doctrine, qui ont fleuri de notre temps et du temps de nos pères*, en 2 vol. in-4: la meilleure édition est de 1647; *Histoire catholique*, où sont décrites les vies des hommes et des dames illustres des 16^e et 17^e siècles, in-folio, Paris, 1625; les *Eloges des rois et des enfants de France qui ont été dauphins*, in-4; la *Vie du Père Mersenne*, in-8. Ce n'est proprement

qu'un éloge de ce savant religieux, fait pour servir de mémoire à ceux qui voudraient écrire plus amplement sa vie; le *Portrait en petit de saint François de Paule*, in-4; la *Vie de François-le-Picard, ou le parfait ecclésiastique*, avec les éloges de quarante autres docteurs, in-8, ouvrage curieux et recherché. On trouve à la fin les preuves de cette histoire, tirées de différents auteurs. Il suivait cette méthode dans presque tous ses ouvrages; et c'est ce qui le fait rechercher par quelques savants; la *Vie de Jeanne de France, Fondatrice des Annonciades*.

COSTE (Pierre), natif d'Uzès, réfugié en Angleterre, né en 1668, mort à Paris en 1747, a laissé plusieurs ouvrages. Les principaux sont : les *Traductions de l'Essai sur l'entendement humain de Locke*, Amsterdam, 1736, in-4, et Trévoux, 4 vol. in-12; de l'*Optique de Newton*, in-4; du *Christianisme raisonnable de Locke*, 2 vol. in-8; une édition des *Essais de Montaigne*, en 3 vol. in-4, et 10 in-12, avec des remarques; une édition de *La Fontaine*, in-12, avec de courtes notes au bas des pages; la *Défense de La Bruyère* contre le chartreux d'Argonne, caché sous le nom de *Vigneul Marville*; ouvrage verbeux, dont on a chargé très mal à propos la plupart des éditions des *Caractères de Théophraste*; la *Vie du grand Condé*, in-4 et in-12, assez exacte, mais froide. Coste était un éditeur souvent minutieux, et un écrivain médiocre; mais il mettait de l'attention dans tout ce qu'il faisait.

COSTE (Jean-François), premier médecin des armées françaises et médecin en chef de l'hôtel des Invalides, né en 1741 à Villebois, département de l'Ain, mort à Paris en 1819. Envoyé d'abord en Amérique comme premier médecin de l'armée française, il reçut à son retour, en récompense de ses services, un brevet de médecin de la marine et une pension de 3,000 francs. Depuis il a rempli d'importantes missions, soit dans l'intérieur, soit en Allemagne, en Italie, en Angleterre; et pendant cinquante ans qu'il a été attaché au service de santé militaire, son zèle ne s'est jamais démenti. Il a constamment fait partie de tous les conseils et inspections de santé établis près le ministre de la guerre, et on le place au premier rang des médecins militaires. On a de lui : deux *Mémoires sur l'épidémie de Gex*, 1763, in-8; *Du genre de philosophie propre à l'étude et à la pratique de la médecine*, 1774, in-8; *Des avantages de la philosophie relativement aux belles-lettres*, 1774, in-8; *Essai botanique, chinique et pharmaceutique sur*

la substitution des substances indigènes exotiques; *Compendium pharmaceuticum militaribus Gallorum nosocomiis in orbe novo boreali adscriptum*, Newport, 1780, in-12; *Du service des hôpitaux militaires rappelé aux vrais principes*, Paris, 1790, in-8; *Vues générales sur les cours d'instruction dans les hôpitaux militaires*, 1798; *Notice sur les officiers de santé morts à l'armée*, Augsburg, 1806, in-12; *De la santé des troupes*, 1806, in-8; des *Eloges* et plusieurs *Lettres*, *Mémoires* et *Instructions* sur les différentes branches du service de santé militaire. Il a aussi fourni quelques articles au *Dictionnaire des sciences médicales*.

COSTE. (Voy. COSTA.)

COSTER (Jean-Laurent), habitant de Harlem, né vers 1370, mort vers 1440, descendait des anciens comtes de Hollande par un enfant naturel. Son nom est célèbre dans les fastes de l'imprimerie, parce que les Hollandais le prétendent inventeur de cet art vers 1430. Il s'en faut bien que cette prétention soit appuyée sur des fondements solides. Ce n'est que 130 ans après le premier exercice de cet art à Mayence, que la ville de Harlem s'est avisée d'en revendiquer l'invention. Mais aux faits connus et certains, aux monuments parlants et non équivoques qui assurent cette gloire à Mayence, elle n'oppose que des traditions obscures, des contes de vieillards, des historiettes, des conjectures, et pas une production typographique qu'on puisse prouver appartenir à Coster. Tout ce qu'on peut accorder à Harlem, c'est d'avoir été une des premières villes où l'on ait exercé l'art de la gravure en bois, qui a conduit par degrés à l'idée d'imprimer un livre d'abord en planches de bois, gravées ensuite en caractères mobiles de bois, et enfin en caractères de fonte. Mais il reste encore à prouver que cette idée ait été conçue et exécutée à Harlem; au lieu qu'il est démontré que Fust et Schœffer ont imprimé à Mayence, avec des caractères de bois mobiles dès l'an 1457 et avec des caractères de fonte dès l'an 1462, au plus tard. (Voyez GUTTENBERG). Le savant Meerman, conseiller et pensionnaire de Rotterdam, zélé pour l'honneur de son pays, a soutenu la cause de Harlem, avec toute la sagacité et toute l'érudition qu'on pouvait y mettre, dans un ouvrage intitulé : *Origines typographicæ*, imprimé à La Haye en 1765, en 2 vol. in-4, et l'on peut dire que jamais mauvaise cause ne fut mieux défendue.

COSTER (Jean-François) naquit à Nancy, en 1729, d'une famille de com-

mercants, qui l'appliqua, de bonne heure, aux affaires. Il écrivit, en 1759, un discours de *La Lorraine commerçante* (Nancy, in-8 de 72 p.), que l'académie de Nancy couronna cette même année : Coster se déclarait ennemi de tout système prohibitif. En 1762, il publia un ouvrage longuement mûri, les *Lettres d'un citoyen à un magistrat*, Nancy, 1 vol. in-8, anonyme, à l'occasion du tarif projeté pour toute la France; les observations de Coster arrêterent l'émission du tarif. La même année, il eut un procès qu'il obtint de plaider devant la Cour souveraine de Nancy, contre un avocat distingué : son Plaidoyer et sa Réplique virent alors le jour. En 1764, Coster publia un *Eloge de Charles III, dit le Grand, duc de Lorraine*, Francfort, in-8, travail moins oratoire qu'historique. L'année suivante, il fut reçu à l'académie de Nancy, et prononça un *Discours sur le patriotisme*, discours qui fut imprimé, Nancy, in-8. Après la mort du bon roi Stanislas (1766), le Parlement de Metz sollicitait le ressort de la Cour souveraine, séante à Nancy; Coster écrivit rapidement un *Mémoire pour la Cour souveraine de Lorraine contre le Parlement de Metz*, Nancy, 1766, in-8, anonyme. Coster ayant été appelé à Paris pour une liquidation où se trouvait compromise une partie de la fortune du maréchal de Beauveau, ce prince le fit nommer secrétaire des Etats du Languedoc, province dont il avait le commandement. Bientôt Coster passa (1770) de cette charge honorable au conseil général des finances, en qualité de premier commis, fonction qu'il occupa jusqu'à nos troubles révolutionnaires. En 1773, l'Académie française avait proposé l'*Eloge de Colbert*; ce fut Necker qui obtint le prix, et Coster vint après lui : il a publié son travail, Paris, Brunet, 1773, in-8. Rentré dans sa ville natale, après une longue absence, il en fut nommé maire et devint président de l'académie. Lorsque toutes les sociétés savantes furent menacées dans leur existence (1793), Coster écrivit un *Rapport historique sur l'académie de Nancy*; *ibid*, 1793, in-8, pour montrer quels services elle avait rendus aux arts, aux lettres et aux sciences. En 1794, on l'incarcéra, sous prétexte (termes du mandat d'arrêt) que ses talents pouvaient nuire à la chose publique. Après dix-huit mois d'incarcération, il obtint sa liberté pour travailler au catalogue de la Bibliothèque publique et du médaillier confiés à ses soins. En 1798, Coster fut nommé professeur d'histoire à l'Ecole

centrale de Nancy. En 1804, il devint proviseur du Lycée de Lyon, et mourut en 1813, dans sa patrie, où il s'était retiré. On trouve un *Eloge de Coster*, par M. Blau, dans les *Mémoires* de l'académie de Nancy, pour 1837, Nancy, 1838, pag. 113-122.

COSTER (Sigisbert-Etienne), né à Nancy le 4 avril 1734, fut ordonné prêtre en 1758, et nommé peu après curé de Remiremont. En 1781, Mgr Desnos, évêque de Verdun, l'appela auprès de lui et le fit son grand-vicaire. Le roi le désigna, en 1787, pour présider les assemblées de district des trois évêchés et du Clermontois, qui devaient se tenir à Verdun, et il fut élu député du baillage de Verdun à l'Assemblée nationale; il en fut secrétaire en 1790, adhéra à l'*Exposition des principes des évêques*, et signa toutes les protestations du côté droit. Il était très-assidu aux séances, et y prenait des notes sur les discussions qu'on y ajoutait, qui ont dû se trouver dans ses papiers sous le titre de *Mémoires*. Il vivait retiré à Verdun, lorsque les Prussiens s'emparèrent de cette place en 1792, et il fut nommé l'un des commissaires chargés de l'administration provisoire du pays conquis. Les Prussiens ayant été obligés de se retirer, il courut les plus grands dangers, et ne parvint à sortir de France qu'avec beaucoup de peine. Il se retira à Rome, et l'abbé Maury, son ancien collègue, devenu évêque de Montefiascone, le fit professeur de théologie au séminaire de cette ville. L'abbé Coster revint dans sa patrie après le concordat de 1801, fut nommé chanoine en 1802, et ensuite directeur de la maison des orphelins et aumônier de l'hôpital militaire en 1813 et 1814. Quoique âgé de 80 ans, il se voua au soulagement des malades atteints du typhus qui faisait d'horribles ravages dans les hôpitaux de Nancy; et malgré la contagion qui enlevait presque toutes les personnes qui approchaient les malades, il passait des journées entières au pied de leur lit pour leur prodiguer des consolations et les secours de la religion. Il est mort doyen du chapitre de Nancy, le 23 octobre 1825. On a de lui une *Oraison funèbre de Stanislas I, roi de Pologne*, Nancy, 1766, in-4, et une *Oraison funèbre de la reine Marie Leckzinska*, qu'il prononça devant la cour à Versailles. Il a laissé en manuscrit des *Sermons*, et l'on croit qu'il secondait quelquefois l'abbé Royou dans la rédaction de l'*Ami du Roi*.

COTELIER (Jean-Baptiste), bachelier de Sorbonne, professeur en grec au collège royal, né à Nîmes en 1627, répondit par son génie aux soins que son père se

donna pour son éducation. A l'âge de 12 ans, il expliquait, dit-on, la Bible en hébreu à l'ouverture du livre, et faisait avec la même facilité l'explication des définitions d'Euclide. Quoiqu'il y ait toujours beaucoup à rabattre de ces sortes d'épreuves, on le regarda dès lors comme un petit prodige, et il soutint cette réputation en Sorbonne, où il prit le degré de bachelier. Il ne voulut point faire sa licence, pour ne pas s'engager dans les ordres sacrés. En 1667, le grand Colbert le choisit avec le célèbre du Cange, pour travailler avec lui à la révision, au catalogue et aux sommaires des manuscrits grecs de la bibliothèque du roi. Ce travail lui procura, en 1676, une chaire de professeur en langue grecque au collège royal, qu'il remplit avec autant d'assiduité que de succès. Il était d'une probité, d'une simplicité, d'une candeur, d'une modestie dignes des premiers temps, entièrement consacré à la retraite, se communiquant peu, et à très-peu de gens, paraissant mélancolique et réservé à ceux qui ne le connaissaient pas, mais du caractère le plus doux et le plus aisé avec ses amis. Cotelier mourut le 42 août 1686. L'Eglise doit à ses veilles : un recueil des *Monuments des Pères qui ont vécu dans les temps apostoliques*, 2 in-fol., Paris, 1072 : ouvrage recommandable par des notes recherchées, aussi courtes que savantes, tant sur les termes grecs, que sur diverses matières d'histoire, de dogme et de discipline. L'auteur ne s'attache qu'à ce qu'il y a de plus curieux et de plus singulier sur chaque sujet, ne mettant rien que ce qu'il croyait n'avoir pas été observé par les autres. Ce recueil a été réimprimé en Hollande en 2 vol. in-folio, 1698 et 1724, par les soins de Le Clerc, qui l'a enrichi des notes et des dissertations de plusieurs savants ; un recueil de plusieurs *Monuments de l'Eglise grecque*, avec une version latine et des notes, in-4, 3 vol. 1677, 1681, et 1686 : aussi estimable que le précédent ; une *Traduction latine des quatre Homélies de saint Chrysostôme sur les psaumes* et des *Commentaires de ce Père sur Daniel*, Paris, 1661, in-4.

COTELLE DE LA BLANDINIÈRE (Jacques-Pierre), né à Laval vers 1709, mort en janvier 1795, fut successivement curé de Soulaines en Anjou, directeur du séminaire d'Angers, archidiacre et grand-vicaire de Blois, doyen de Saint-Cloud, et second supérieur des prêtres du Mont-Valérien. Il publia une *Lettre sur l'assemblée du Clergé* de 1765, qui lui attira d'amères critiques de la part des jansénistes. L'assemblée le chargea de

continuer l'important ouvrage des *Conférences d'Angers*. L'abbé Badin en avait donné dix-huit volumes, l'abbé Vautier un dix-neuvième volume, et l'abbé Audebois de La Chalinère y avait ajouté trois autres volumes sur la grâce. La Blandinière travailla pendant quarante ans à cet ouvrage, et le compléta ; mais les jansénistes l'accusèrent d'avoir une morale relâchée : on sait que ce mot était leur cheval de bataille. Un de leurs acolytes, Maulrot, lui reprochait d'accorder trop de droit aux évêques, droit que ce parti appelle *domination épiscopale*. La Blandinière répondit victorieusement à Maulrot, et les *Conférences d'Angers* ont survécu à toutes ces attaques ; elles forment un recueil très-estimé des ecclésiastiques.

COTELLE (Louis-Barnabé), professeur à la Faculté de droit de Paris, né à Montargis le 11 juin 1752. Il montra, dès sa jeunesse, du goût pour l'étude de la jurisprudence, et fut d'abord avocat, ensuite juge-bailli au canal de Briare, professeur de législation à l'école du Loiret, et il était conseiller à la cour royale d'Orléans, lorsqu'il obtint au concours, en 1810, la chaire de *Droit français approfondi*, qui fut remplacée, en 1819, par celle de *Droit naturel*. Enfin, cette dernière ayant été supprimée, il fut nommé professeur de *Pandectes*, qu'il a enseignées avec un zèle au-dessus de son âge, jusqu'à sa mort, arrivée le 29 janvier 1827. Ses principaux ouvrages sont : une *Méthode du droit civil*, 1804, in-8 ; un *Traité des testaments, legs et fidei-commissis*, 1807, in-8 ; un *Traité analytique des droits des enfants naturels reconnus*, 1812, in-8 ; un *Cours de droit français, ou Code civil approfondi*, 1813, 2 vol. in-8 ; *Plan d'étude du droit, pour commencer et suivre cette étude pendant le cours entier*, 1815, in-8 ; *Considérations sur les substitutions en général*, 1815, in-8 ; *Des privilèges et des hypothèques, ou Explication du titre 18 du livre 3 du Code civil*, 1820, in-8 ; *Traité des intérêts*, 1826, in-42. Il a, en outre, laissé de nombreux manuscrits.

COTEREAU (Claude), chanoine de Tours, ensuite de Paris, prieur de Moustier, camerlingue du cardinal du Bellay, son parent. Il naquit à Tours, en 1499, et s'est rendu célèbre par un ouvrage latin qui a pour titre : *De jure et privilegiis militum, libri tres ; ad hæc de officio imperatoris liber unus*, Lyon, 1539. Gabriel Du Préau a publié une *Traduction* de ce Traité avec ce titre : *Du devoir d'un capitaine et chef de guerre, et du combat en champ clos, ou duel*. Cotereau

a aussi laissé une *Traduction de De re rustica* de Columelle, qui n'a paru qu'après sa mort, Paris, 1552.

COTIN (Charles), membre de l'Académie française, aumônier du roi et chanoine de Bayeux, si maltraité dans les satires de Boileau, et dans la comédie des *Femmes savantes*, sous le nom de Trissotin, était parisien, poète et prédicateur. Il naquit en 1604, fut reçu de l'Académie française en 1655, et mourut à Paris en 1682. L'auteur s'était attiré la colère de Boileau, parce qu'il lui avait conseillé durement, quoique très-sagement, de consacrer ses talents à une autre espèce de poésie que la satire; et celle de Molière, parce que ce comique s'imaginait qu'il avait persuadé au duc de Montausier, que c'était lui qu'on avait voulu jouer dans le *Misanthrope*. Quoi qu'il en soit, Cotin ne manquait pas de mérite. Il savait le grec, l'hébreu, le syriaque, prêchait assez noblement, écrivait passablement en prose, et faisait des vers dont quelques-uns étaient spirituels et bien tournés, quoique la plupart fussent guindés et faibles. On a de lui des *énigmes*, des *odes*, des *paraphrases*, des *rondeaux*, etc., 1665, 2 vol. in-12; des *poésies chrétiennes*, 1668, in-12, et plusieurs ouvrages en prose.

COTOLENDI (Charles), avocat au Parlement de Paris, natif d'Aix ou d'Avignon, mort au commencement du 18^e siècle. Il s'est fait connaître dans le monde littéraire par plusieurs ouvrages. Les principaux sont: les *Voyages de Pierre Texeira*, ou l'*Histoire des rois de Perse* jusqu'en 1609, traduit de l'espagnol en français, 2 vol. in-12; la *Vie de saint François de Sales*, in-4, écrite par le conseil d'Abelli; la *Vie de Christophe Colomb*, traduite en français, 2 vol. in-12; la *Vie de la duchesse de Montmorenci, supérieure de la Visitation de Moulins*, in-8; *Arlequintana*, ou *Les bons mots, les histoires plaisantes et agréables recueillies des conversations d'Arlequin*, lecture de laquais; *Le livre sans nom*, digne d'avoir les mêmes lecteurs; mais il paraît que cet ouvrage, publié sans nom, et attribué à Cotelendi, n'est point de lui; *Dissertations sur les OEuvres de saint Evremont*, in-12, sous le nom de Dumont. « Je trouve beaucoup de choses dans cet écrit, bien censurées, écrit l'auteur critiqué: je ne puis nier que l'auteur n'écrive bien; mais son zèle pour la religion et pour les bonnes mœurs passe tout. Je gagnerais moins à changer mon style contre le sien, que ma conscience contre la sienne... La faveur passe la sévérité du juge-

« ment, et j'ai plus de reconnaissance de la grâce, que de ressentiment de la rigueur. » Ces jeux de mots cachent une modestie, qui, si elle était sincère, devait faire passer bien des fautes à saint Evremont. Cotelendi a encore donné une *Traduction des Nouvelles de Cervantes*, 1768, 2 vol. in-12, et des *Mémoires pour assiser les malades*.

COTON. (Voyez COTTON.)

COTTA (C. Aurélius), fameux orateur et d'une illustre famille de Rome, était frère de Marcus-Aurelius Cotta, qui obtint le consulat avec Lucullus l'an 74 avant J.-C. Ce Marcus Cotta fit la guerre contre Mithridate avec peu de succès, fut défait auprès de Chalcédoine, et perdit un combat sur mer. Trois ans après, il prit Héraclée par trahison; ce qui lui fit donner le nom de Pontique. Caius Cotta fut banni de Rome pendant les guerres de Marius et de Sylla. Le parti du dernier ayant triomphé, Cotta fut rappelé et devint consul 75 ans avant J.-C.

COTTA (Lucius-Aurunculeius), capitaine romain, servait dans les Gaules sous César, qui le nomma lui et Titurius Sabinus, pour commander une légion qu'il envoyait dans le pays de Liège. Ils ne furent pas plus tôt campés, qu'Ambiorix, à la tête des Gaulois, vint les y attaquer; mais n'ayant pas eu l'avantage qu'il espérait, il fit dire à ces généraux que tous les Gaulois s'étaient révoltés contre les Romains, et que les Germains arriveraient dans deux jours. Sabinus donna dans le piège, contre l'avis de son collègue. Ils quittèrent leur camp avantageux près de Varuca (Varoux), et à peine furent-ils descendus dans les vallées, où est aujourd'hui la ville de Liège, que les Eburons les attaquèrent et les défirent. Cotta y fut tué vers l'an 54 avant J.-C.

COTTA (Jean), poète latin, né dans un village auprès de Véronne, s'acquit de la réputation par ses talents. Il suivit à l'armée Barthélemi d'Alviano, général vénitien, qui l'aimait; mais il fut pris par les Français à la bataille de la Ghiara d'Adda, l'an 1509, et ne fut délivré qu'au bout de quelque temps. Son protecteur l'envoya auprès du pape Jules II, à Viterbe, où il mourut en 1511, à l'âge de 28 ans, d'une fièvre pestilentielle. On a de Cotta des *épigrammes* et des *oraisons*, imprimées dans le recueil intitulé: *Carmina quinque poetarum*, Venise, 1548, in-8.

COTTE (Robert de), architecte, né à Paris en 1656, fut choisi en 1699 pour directeur de l'académie royale d'architecture; ensuite vice-protecteur de celle de peinture et de sculpture; enfin premier architecte du roi, et intendant des

bâtimens, jardins, arts et manufactures royales. Ce célèbre artiste a décoré Paris et Versailles d'une infinité d'excellens morceaux d'architecture. Il conduisit le dôme des Invalides, finit la chapelle de Versailles, éleva les nouveaux bâtimens de Saint-Denis. Il fit le péristyle de Trianon, ouvrage magnifique, dans lequel la beauté du marbre le cède à la légèreté et à la délicatesse du travail. Cotte avait de l'imagination et du génie; mais l'un et l'autre étaient réglés par le jugement et dirigés par le goût. C'est lui qui a imaginé le premier de mettre des glaces au-dessus des chambranles des cheminées. Il mourut à Paris en 1735, aussi regretté pour ses talens, que pour ses mœurs et son caractère.

COTTE, membre et correspondant de plusieurs académies, a publié plusieurs ouvrages sur l'histoire naturelle, particulièrement destinés pour la jeunesse. Les principaux sont: *Mémoires sur la météorologie*, 1774-1788, 3 vol. in-4, fig.; *Leçons élémentaires de l'histoire naturelle, par demandes et par réponses*, 1785, in-12, et 1792, 3 vol. in-12; *Manuel d'histoire naturelle*, ou *Tableau systématique des trois règnes minéral, végétal et animal*, 1787, in-8; *Leçons élémentaires de physique, d'astronomie et de météorologie*, 1789, in-12; *Leçons élémentaires d'agriculture, par demandes et par réponses*, 1790, in-12. Il a publié, en outre, beaucoup de *Mémoires* de physique et d'économie dans les *Recueils* des académies et dans les journaux.

COTTIN (Sophie-Ristaud, connue sous le nom de Madame), née à Tonneins en 1773, passa son enfance à Bordeaux, où elle fut élevée avec beaucoup de soin par une mère qui aimait les arts et les lettres. Elle épousa, à 17 ans, un riche banquier de Paris, qu'elle perdit après trois ans de mariage au milieu des orages de la révolution. Douée d'une imagination vive et d'une grande facilité, elle se plaisait à écrire dans la solitude les pensées qui avaient frappé son esprit; enfin entraînée par le charme qu'elle éprouvait dans ces sortes de compositions, elle essaya de concevoir un plan et d'écrire deux cents pages de suite. Son premier ouvrage fut *Claire d'Albe*, dont elle donna le produit à un malheureux proscrit, pour le faire sortir de France. Elle écrivit successivement plusieurs autres romans: *Malvina*, 3 vol. in-12; *Amélie Mansfield*, 3 vol. in-12; *Mathilde*, 1 vol. in-12; *Elizabeth*, ou *Les exilés en Suède*, 2 vol. in-12. Tous ces romans eurent beaucoup de succès, surtout celui de *Mathilde*; ils sont écrits avec plus de

décence que la plupart des romans de nos jours; mais ils n'en sont pas moins dangereux, ils offrent avec les couleurs les plus vives le pernicieux exemple du délire des passions. Le moins dangereux est celui qui a pour titre: *Les exilés en Sibirie*. Madame Cottin, renonçant aux romans, se disposait à écrire un livre sur la *Religion chrétienne prouvée par les sentimens*, lorsqu'elle mourut le 25 août 1807, à l'âge de 34 ans. On a remarqué que, quoique madame Cottin fût protestante, toutes les héroïnes de ses romans étaient catholiques.

COTTON, ou COXON (Pierre), jésuite, né en 1564, à Nérondes près de la Loire, fut appelé à la cour de Henri IV, à la prière du fameux Leaignières. Il contribua beaucoup au rétablissement des jésuites en France, bannis par le fameux arrêt du 29 décembre 1594, sur lequel, suivant un historien, les calvinistes ont fait autant de faux commentaires que sur l'Evangile. Henri IV résolut de rappeler ces exilés, et de leur fonder un collège à la Flèche, comme les estimant plus propres et plus capables que les autres pour instruire la jeunesse (ce sont les termes d'une lettre qu'il écrivit de Lyon le 20 janvier 1602 au cardinal d'Osat), et les justifia sur tous les articles, et en particulier sur celui qui regardait Barrière et le crime de Châtel (voyez ce nom). Ce monarque, satisfait de son esprit ainsi que de ses mœurs, lui confia sa conscience. Il voulut le nommer à l'archevêché d'Arles, et lui procurer un chapeau de cardinal; mais le jésuite s'y opposa toujours. Après la mort déplorable de ce prince, Cotton fut confesseur de Louis XIII son fils. La cour était pour lui une solitude, il demanda d'en sortir et l'obtint en 1617. Il mourut à Paris en 1626, après avoir passé par les emplois les plus distingués de son Ordre. On a de ce jésuite quelques écrits: un *Traité du sacrifice de la Messe*; d'autres ouvrages de controverse; des sermons, in-8, 1617, etc. En 1610, il fit paraître une *Lettre déclaratoire de la doctrine des Pères jésuites conforme à la doctrine du concile de Trente*, in-8: ce qui produisit l'*Anti-Cotton*, 1610, in-8, et qu'on trouve à la fin de l'*Histoire de don Inigo*, 2 in-12. On attribue assez généralement cette satire, plus maligne que spirituelle, à Pierre du Coignet. Le Monnayé écrit qu'elle est plutôt d'un juriconsulte. « Cotton, dit le président Gramond (*Hist. Gallie*, t. p. 698), était l'orateur le plus éloquent de son siècle, le religieux le plus décent, le plus modeste; il connut sa toute sa vertu au milieu de la conta

« gion de la cour : c'était un lis entre les « épines ; il était très-savant, et sa con- « science ne le cédait qu'à sa sainteté. » Les autres historiens du temps, au moins ceux dont l'impartialité n'a point été altérée par l'esprit de secte, en ont parlé dans des termes également favorables. « Ceux qui l'ont connu familièrement, « dit Dupleix (*Histoire de Henri-le-Grand*, « p. 349), peuvent porter témoignage « que c'était un parfait religieux, et au- « tant passionné pour le service du roi et « de l'État, qu'un bon et fidèle sujet le « peut être. Aussi Sa Majesté, qui était « autant habile qu'homme de son royaume pour juger de l'humeur et du mé- « rite des personnes, le chérissait grandement pour ses louables qualités, et « le faisait souvent appeler pour s'entre- « tenir avec lui. » Le Père Cotton a encore laissé quelques manuscrits sur des matières de philosophie et de religion, qui ont donné lieu à un ouvrage solide et intéressant (voyez BOUTAUD). Il y a des réflexions originales et profondes, bien propres à rendre les dogmes chrétiens croyables et aimables. Le Père d'Orléans et le Père Rouvier ont écrit sa *Vie*.

COTTON (Robert), chevalier anglais, né à Denton, en 1570, dans le comté de Huntington, mort en 1631, à 61 ans, se fit un nom célèbre par son érudition et par son amour pour les livres. Il composa une belle bibliothèque, enrichie d'excellents manuscrits, restes précieux échappés à la fureur brutale de ceux qui pillèrent les monastères sous Henri VIII. Un héritier de la famille de ce savant illustre fit présent à la couronne d'Angleterre de cette riche collection, et de la maison où elle était placée. Smith publia en 1696 le catalogue de ce recueil, en 1 vol. in-fol., sous le titre de : *Catalogus librorum MSS. bibliothecæ Cottonianæ*. On la joignit ensuite à celle du roi ; mais le feu, ayant pris en 1731 à la cheminée d'une chambre placée sous la salle qui renfermait ce trésor d'érudition, fit tant de ravage en peu de temps, que la plupart des manuscrits de la bibliothèque cottonienne très-riche en ce genre furent la proie des flammes. L'eau des pompes dont on se servit pour éteindre l'incendie gâta de telle sorte ceux que le feu avait épargnés, qu'il ne fut plus possible de les lire. On publia, en 1652, le *Recueil des Traictez* que Cotton avait composés dans des occasions importantes. Ce fut lui qui procura le rétablissement du titre de *Chevaliers baronnets* ; qu'il déterra dans d'anciennes écritures ; ce titre, comme on sait, donne le premier rang après les barons qui sont pairs du royaume.

COTTRET (Pierre-Marie) naquit à Argenteuil, diocèse de Versailles, le 8 mai 1768, d'une famille de cultivateurs, et montra de bonne heure du goût pour la piété et une grande vivacité d'esprit. Placé d'abord au collège de Navarre, il entra ensuite à Sainte-Barbe, d'où il passa au séminaire de Saint-Louis pour faire sa philosophie et sa théologie. Pierre-Marie se sentait appelé à l'état ecclésiastique, et malgré la difficulté du temps et les dangers auxquels il devait être exposé, il demanda une dispense d'âge pour être admis dans les ordres. A peine eut-il reçu la prêtrise qu'il fut obligé de quitter la France. Retiré en Allemagne où l'hospitalité la plus généreuse l'accueillit, il se livra à des travaux littéraires, et se consacra à l'éducation des enfants du prince de Waldek. Mais ses vœux les plus chers le reportaient vers la patrie, et dès que des jours plus calmes eurent succédé à l'orage, l'abbé Cottret revint en France. Il s'attacha à la rédaction de la *Gazette de France*, et y trouva bientôt d'honorables moyens d'existence. Cependant, lorsque le concordat eut rétabli le culte, rien ne put l'empêcher de sacrifier la position avantageuse qu'il occupait, pour reprendre l'exercice du ministère. Voici en quels termes il annonça sa démission au directeur de la *Gazette de France* : « Je suis « prêtre avant tout ; c'est un état que « j'ai embrassé par choix et dont j'ai dû « accepter les devoirs. Je sais ce que je « perds, et je ne m'attends pas à retrou- « ver un sort pareil sous le rapport de « l'aisance ; mais fût-il question pour « moi d'une existence dix fois, cent fois « plus brillante que celle que vous m'a- « vez faite, mes liens et mon devoir ne « sont pas là, et il est d'obligation pour « moi de préférer les quelques cents « francs qui m'attendent comme desser- « vant je ne sais où ; je dois aller me « mettre à la disposition de mon évêque « de Versailles. » Il y alla en effet, et il fut nommé desservant d'abord à Sannois, dans la vallée de Montmorency, puis curé de première classe à Boissy-Saint-Léger. Du reste, sa position à la *Gazette de France* lui fut conservée. Il avait une si merveilleuse facilité pour le travail, qu'il lui suffisait de quelques heures par semaine pour fournir à la feuille périodique des articles nombreux et du plus haut intérêt. Cependant sa vie toute sacerdotale, ses rares connaissances et son dévouement aux intérêts sacrés de la religion le firent remarquer, et on lui offrit en récompense de ses services un canonicat dans l'Eglise de Paris. Il l'accepta,

parce qu'il vit dans cette position nouvelle plus de facilité pour les études sérieuses, et plus de moyens de se rendre utile à la cause de l'Eglise. Plus tard on le chargea de la direction du petit séminaire de Saint-Nicolas, à Paris; il s'y signala par son zèle à fortifier les études, et à inspirer aux jeunes élèves qui lui étaient confiés le sentiment des vertus de leur état. Après la mort de Pie VII, l'abbé Cottret fut choisi par le cardinal de Clermont-Tonnerre pour conclaviste, et assista avec lui, en cette qualité, à l'élection de Léon XII. En reconnaissance des services qu'il avait rendus dans cette circonstance, le Souverain-Pontife le nomma, sur la proposition du roi Louis XVIII, évêque de Caryste *in partibus*. Cette haute faveur fut pour Mgr Cottret un nouveau motif de se vouer avec une plus grande ardeur au service de la religion, et on le vit se rendre avec un apostolique dévouement dans tous les diocèses qui réclamaient le secours de son ministère. Enfin, en 1838, malgré son âge (il avait 70 ans), il fut nommé à l'évêché de Beauvais. Dès qu'il eut pris possession de ce siège, il se livra à l'accomplissement de ses devoirs avec un saint empressement; il parcourut les diverses parties de son diocèse, visitant les moindres hameaux dont il évangélisait les habitants, ne négligeant rien pour ranimer la foi parmi les populations confiées à ses soins. Pendant le carême de 1839, il fit toutes les instructions dans sa cathédrale, et l'année suivante il prêcha la station de l'Avent à l'Eglise Saint-Jacques de Compiègne. Trop peu de temps d'ailleurs lui fut laissé par le souverain Juge, pour qu'il pût réaliser tout le bien qu'il méditait dans l'intérêt de son diocèse. Bientôt, en effet, il fut atteint d'une maladie qui ne dura que quelques jours et qui l'enleva le 13 novembre 1841. Mgr Cottret a beaucoup écrit : outre les articles qu'il a publiés pour la défense des vérités religieuses et des saines doctrines littéraires dans la *Gazette de France*, sous le consulat, l'empire et la restauration, on pourrait former un corps d'ouvrages utile surtout au clergé, en réunissant ce que le prélat publia de 1822 à 1827 dans les *Tablettes du clergé*. Après 1830, il s'inséra dans un recueil mensuel, l'*Union ecclésiastique*, plusieurs lettres fort remarquables avec ce titre : *Lettres d'un ancien curé à un jeune curé de campagne sur les devoirs et les attributions de son ministère*.

COTUGNO (Dominique), célèbre médecin et savant anatomiste, né à Ruvo, dans la Pouille, le 29 janvier 1736, fit

ses études médicales à Naples, et fut pendant quelque temps attaché au grand hôpital de cette ville; mais les profondes connaissances dont il donna des preuves en anatomie, en physiologie et en pathologie, le firent bientôt nommer professeur à l'Université de Naples. Il se fit connaître, dès 1761, par la découverte de deux aqueducs dans l'oreille interne, celui du *vestibule* et celui du *limacon*, appelés de son nom *cotuniens*; et l'année suivante il découvrit les nerfs incisifs ou nasopalatins, qu'il nomma *parabolistes*. C'est aussi lui qui a observé le premier les faits qui, depuis, ont servi de base à la science de l'électricité animale. Ayant ouvert, par l'épigastre, une souris qu'il avait prise vivante, il éprouva, par la vibration de sa queue, entre les deux derniers doigts de la main, une commotion électrique si violente le long des bras, qu'il en ressentit l'effet pendant plus d'un quart-d'heure. Ce phénomène, qu'il a consigné dans plusieurs écrits périodiques, et qui se trouve répété dans une de ses lettres insérées à la fin de la *Théorie et pratique de l'électricité médicale*, par Tibère Cavallo, n'a pas été inutile à Galvani dans la découverte qui a immortalisé son nom. Cotugno est mort le 6 octobre 1822. Un buste en marbre a été élevé à sa mémoire. On a aussi frappé une médaille en son honneur avec cette inscription : *Hippocrati napoletano*, 1824. On doit à Cotugno : *Dissertatio anatomica de aquaductibus auris humanæ internæ*, Naples, 1761; *De ischiade nervosa commentarius*, Naples, 1765, in-8, fig.; un excellent *Mémoire sur le mécatisme du mouvement du sang*, 1782; *Ragionamento sullo Spirito della medicina*, ou *De l'esprit de la médecine*, Naples, 1783, in-8, et Milan, 1808. Il a laissé en manuscrit plusieurs *Traité*s sur le caractère et le traitement de l'hydropisie, sur diverses affections du diaphragme, sur les maladies des femmes. On distingue un *Traité* qu'il composa en 1820, sous ce titre : *De organico plectu/ornu per amplexu commercio auri humana cum universa medullâ spinæ*.

COTYS, nom de quatre rois de Thrace. Le premier, contemporain de Philippe, père d'Alexandre, fut tué vers 356 avant J.-C., par un certain Python, en vengeance de ses cruautés. Le second envoya son fils, à la tête de 600 chevaux, pour secourir Pompée. Le troisième vivait du temps d'Auguste; il fut tué par Rhescaporis son oncle, prince cruel; c'est à celui-là que le poète Ovide adresse quelques-unes de ses *Élégies*. Enfin, le

quatrième, fils du précédent, céda la Thrace à son cousin Rhémétalcès, par ordre de Caligula, et eut en échange la petite Arménie et une partie de l'Arabie, l'an 38 avant J.-C.

COUCY (Thomas), seigneur de Coucy, Marle, La Fère et de Boves, comte d'Amiens, était d'un caractère cruel, et se révolta contre son père, vers l'an 1096. Le vidame et l'évêque d'Amiens, voulant défendre les terres de l'Eglise, dont il voulait s'emparer, il tua dans une occasion trente hommes de sa propre main. Thomas fut excommunié par un concile de Beauvais en 1114, et dépouillé par Louis-le-Gros, du comté d'Amiens. Ayant ensuite, pour rentrer en grâce, doté l'abbaye de Prémontré de plusieurs biens en 1118, il recommença d'abord ses premières violences; ce qui obligea le roi à aller l'assiéger dans son château de Coucy, d'où ayant voulu faire une sortie, il fut mortellement blessé par Raoul, comte de Vermandois. Il expira peu après dans la ville de Laon, où on l'avait conduit prisonnier.

COUCY (Enguerrand II, surnommé *le Grand*, seigneur de), rendit la place de Coucy plus forte qu'elle ne l'avait été auparavant, refit le château, y bâtit une chapelle avec une grosse et magnifique tour, qu'il accompagna de quatre autres moins considérables, environna la ville de fortes murailles, et fit encore construire d'autres châteaux sur ses terres, avec une extraordinaire dépense. Ayant servi le roi Philippe-Auguste à la bataille de Bouvines en 1214, il accompagna, l'année suivante, le prince Louis de France, depuis roi sous le nom de Louis VIII, à l'expédition d'Angleterre; mais en 1216, il fut excommunié par ordre du pape Honoré III, pour avoir ravagé les terres de l'église de Laon, et fait le doyen prisonnier. Absous en 1218, il se ligua, sous le règne de saint Louis, avec Henri III, roi d'Angleterre, et Pierre dit *Mauclerc*, duc de Bretagne, en apparence contre Thibault, comte de Champagne; mais le dessein principal de la ligue était d'ôter la couronne au roi. On lit dans les anciennes chroniques, qu'on l'offrit à Enguerrand, et que les principaux ligues parlèrent de l'élever sur le trône. Quoi qu'il en soit, la reine Blanche dissipa bientôt par sa prudence ce dangereux parti, et Coucy rentra dans le devoir. Le roi le demanda en 1236, à Saint-Germain-en-Laye, afin de servir Sa Majesté contre le même Thibault, qui était devenu roi de Navarre et qui semblait former des projets contre elle. Appelé par le même prince en 1242, pour

marcher contre Hugues, comte de la Marche, il ne put s'y rendre, la mort l'ayant enlevé en 1243.

COUCY (Enguerrand VII, seigneur de), passa, après la prise du roi Jean, à la bataille de Poitiers, en Angleterre, avec des otages, pour la délivrance de ce prince. Il s'y rendit si agréable au roi Edouard III, qu'il le choisit pour son gendre, le fit comte de Bedford, et lui donna le comté de Soissons, que Gui de Blois avait abandonné à ce monarque pour regagner sa liberté. Revenu en France, et voyant que la guerre s'allumait entre ce royaume et celui d'Angleterre, il se retira en Lombardie pour n'être point forcé à prendre les armes contre son beau-père, et embrassa le parti du pape Grégoire XI contre Barnabon Visconti. Il revint à la fin trouver le roi Charles V, qui l'envoya en Bretagne pour des affaires importantes, en 1368, et lui donna des troupes pour passer en Allemagne et y faire valoir les droits de sa mère sur le duché d'Autriche. N'ayant pu réussir à conclure la paix avec l'Angleterre, il prit ouvertement le parti du roi, l'aida à reprendre Cherbourg, Carentan et autres places au roi de Navarre, comte d'Evreux. Le roi Charles fut si satisfait de ses services, qu'il voulut lui donner l'épée de comte, qu'il refusa. Ce prince le fit gouverneur de Picardie. Coucy fut employé à des négociations importantes en Bretagne et en Savoie, et accompagna Jean de Bourgogne, comte de Nevers, fils de Philippe de France, surnommé *le Hardi*, à une expédition contre les infidèles, en 1396, qui n'eut point de succès, Enguerrand ayant été fait prisonnier avec les principaux seigneurs qui l'accompagnaient. Il mourut l'année suivante. Les biens de cette maison sont passés dans celle de Bar, puis dans celle de Luxembourg, et enfin dans la maison royale de Bourbon, qui les a apportés à la couronne.

COUCY (Robert de), architecte, né à Reims à la fin du 12^e siècle, s'est illustré en reconstruisant, sur les plans de Hugues Libergier, la *Cathédrale de Reims* qui avait été brûlée en 1210; cet édifice, l'un des plus beaux de France, ne fut terminé qu'en 1427.

COUDRETTE (Christophe), prêtre de Paris, né en 1701, mort dans cette ville le 4 août 1774, fut lié de très-bonne heure avec les partisans des solitaires de Port-Royal, et surtout avec l'abbé Boursier. Ses sentiments au sujet de la bulle *Unigenitus* lui attirèrent une prison de cinq semaines à Vincennes en 1735, et

un séjour de plus d'un an à la Bastille en 1738. On a de lui des *Mémoires sur la Formulaire*, en 2 vol. in-12 ; l'*Histoire et analyse* du livre *De l'action de Dieu*, et diverses autres brochures polémiques. Mais son principal ouvrage est l'*Histoire générale des Jésuites* qu'il publia en 1761, en 4 vol. in-12, à laquelle il ajouta un *Supplément* de 2 vol. 1764, gros ouvrage parfaitement oublié.

COUGHEN (Jean), ministre anglais, avait une grande érudition, mais une tête peu saine. Comme il était hors du sein de la véritable religion, il la chercha vainement là où elle n'était pas : après bien des perplexités et des aventures plaisantes, il se fit quaker ; puis il quitta cette secte pour reprendre son incertitude. Elle aboutit enfin à le faire auteur de la religion nouvelle des pacificateurs, qui subsiste encore en Angleterre. Leur but est de concilier entre elles toutes les religions, et de montrer que les sectes ne diffèrent que sur des articles peu importants ; ce qui est en quelque sorte vrai dans la doctrine des sectes retranchées de l'Eglise, aucune d'elles n'ayant droit de faire valoir ses sentiments au-dessus de l'autre. La peste, qui ravagea Londres en 1665, enleva Coughen au monde et à ses variations. (Voyez MELANCHTHON, LENTULUS, SERVET.)

COULANGES (Philippe-Emmanuel de), parisien, conseiller au Parlement, puis maître des requêtes, mourut dans sa patrie en 1716, à 85 ans. Quoiqu'il eût beaucoup d'esprit, et un esprit aisé et plein de grâces, il n'avait nullement celui que demandent les études sérieuses et les fonctions graves de la magistrature. On a de lui des *chansons*, dont on a donné deux éditions : la première en un seul vol. in-12, Paris, 1696 ; la seconde en 2 vol. in-12, 1698. Ces chansons ont un mérite particulier ; elles contiennent des anecdotes curieuses sur les événements de son temps : c'est par-là que ce genre frivole peut être encore utile. On trouve quelques-unes de ses *lettres* avec celles de sa cousine madame de Sévigné : elles sont gaies et faciles.

COULOMB (Charles-Augustin de), célèbre physicien, membre de l'Académie des sciences, né à Angoulême en 1736, entra de bonne heure au service et devint colonel du génie. En 1784, il fut nommé intendant des eaux et fontaines de France, et en 1786 on lui donna, sans qu'il l'eût demandée, la survivance à la place de conservateur des plans réels. Vers le même temps, l'Académie des sciences l'envoya en Angleterre pour

prendre des renseignements sur les hôpitaux. La révolution ayant éclaté, il donna la démission de toutes ses places, et se consacra, dans une retraite absolue, à l'éducation de ses enfants. Il continua néanmoins de cultiver les sciences, et donna à l'Académie un grand nombre de *Mémoires* importants sur diverses questions de mécanique, sur le frottement, sur le magnétisme et l'électricité. C'est à lui que l'on doit l'instrument ingénieux qu'il nomma *balances de torsion*, et dont il se servit pour découvrir les lois que suivent les attractions et les répulsions électriques et magnétiques, et pour déterminer la manière dont l'électricité se distribue à la surface des corps conducteurs. Il fut nommé membre de l'Institut dès la création de cette compagnie, et devint ensuite un des inspecteurs généraux de l'instruction publique. Il mourut le 23 août 1806. Outre ses *Mémoires* insérés dans la *Collection de l'Académie des sciences*, on a imprimé séparément ses *Recherches sur les moyens d'exécuter sous l'eau toutes sortes de travaux hydrauliques sans employer aucun épaissement*, Paris, 1779, in-8, fig.

COULON (Claude-Antoine), ancien vicaire-général du diocèse de Nevers, et prédicateur du roi, né à Salins en 1746, émigra au commencement de la révolution, et passa en Angleterre, où il prêcha avec succès dans les églises catholiques. Il ne rentra en France qu'en 1814, et mourut subitement à Paris, le 10 mars 1820. Il a publié un abrégé de l'ouvrage de Bossuet intitulé : *Défense de la déclaration de l'assemblée du clergé de France de 1682*, Londres, 1813, in-8. Plusieurs exemplaires portent la date de 1814 avec le nom d'un libraire français, mais c'est toujours la même édition.

COULON DE THEVENOT (A.), inventeur de la *Tachygraphie*, naquit en 1755, d'un riche propriétaire. Un jour qu'il lisait à sa mère, devenue aveugle, l'*Histoire ecclésiastique* de Fleury, il conçut le projet de la *Tachygraphie*, ou l'*Art d'écrire aussi vite que l'on parle*. Coulon, dans un ouvrage qu'il publia sur cet art, prétend qu'il fut connu des Grecs et des Romains ; qu'Auguste l'apprit à ses neveux, et que Titus y était devenu très-habile ; enfin, que c'est à la *Tachygraphie* que l'on doit les chefs-d'œuvre oratoires de Cicéron et d'autres grands hommes de l'antiquité. Quoi qu'il en soit de cette assertion, qu'il n'accompagne pas de preuves assez convaincantes, Coulon parvint à établir sa méthode, et en donna les premières expériences publiques à Paris, en 1779, devant une

commission de l'Académie des sciences qui approuva le plan de Coulon; elle fit le même rapport en 1786, et l'année suivante, Coulon de Thevenot eut l'honneur de présenter son ouvrage sur l'*Art tachygraphique* à Louis XVI, qui le nomma son tachygraphe. C'est dans l'Assemblée constituante que l'on commença à mettre en pratique la méthode de Coulon de Thevenot. Ayant embrassé les principes de la révolution, il eut divers emplois dans les armées de la république et de l'empire. En 1818, il était dans l'administration des hôpitaux de l'armée; après la défaite qu'essuyèrent les Français à la bataille de Leipzig, le 18 octobre, forcé de se sauver à pied pour regagner la France, il fut dépouillé par des Cosaques sur la route de Bohême. Il avait reçu plusieurs blessures, ses pieds étaient presque entièrement gelés, et il mourut d'épuisement et de misère en 1814, âgé de près de 60 ans.

COUPÉ (l'abbé Jean-Louis-Marie), censeur royal, conservateur des manuscrits de la bibliothèque du roi et professeur émérite de l'Université, né vers 1732, mort à Paris le 41 mai 1818, s'est fait connaître par un grand nombre d'ouvrages de littérature et par plusieurs Traductions estimées. Nous citons de lui : *Dictionnaire des mœurs*, 1778, in-8; *Variétés littéraires*, 1786-1788, 8 vol. in-8; *Soirées littéraires*, 1795-1800, 20 vol. in-8 : c'est un recueil d'extraits d'un grand nombre d'ouvrages anciens, fait avec goût et discernement; *Spicilège de littérature ancienne et moderne*, 1802, 2 vol. in-8.

COUPERIN (Armand-Louis), organiste de la chapelle de Louis XVI, se distingua également par la science et le charme de ses compositions, par l'exécution la plus brillante, ainsi que par l'art d'enseigner et de former des élèves, art héréditaire dans sa famille. Il était recommandable par les qualités du cœur les plus estimables, par une piété vraiment exemplaire, ennemi de tout faste et de tout appareil, par l'aménité d'un caractère sensible et bienfaisant, par la simplicité et la régularité de ses mœurs, par la délicatesse de ses sentiments, qui a lui plus d'une fois à sa fortune, et surtout par sa modestie, qui lui faisait cacher avec le plus grand soin tout ce qu'il pouvait dérober au public de l'éclat de son mérite. Il a constamment refusé de travailler pour le théâtre, malgré les vives sollicitations des maîtres de l'art, qui l'assuraient du succès le plus brillant. Le premier février 1789, comme il revenait de l'église de Notre-

Dame, il fut renversé et foulé par un cheval; il mourut le lendemain dans les douleurs les plus aiguës.

COUPIGNY (A.-François de), célèbre par ses bons mots, et connu par quelques romances, né à Paris le 16 janvier 1766, mort le 6 juillet 1835, fut redouté des artistes jusqu'au moment où les épi grammes des petits journaux le firent oublier. Sur la fin de sa vie, il devint un des plus déterminés pécheurs que l'on connût. Coupigny a fait un *Traité de la pêche* fort spirituel et fort piquant.

COUPLET (Philippe), jésuite, né à Malines vers 1628, alla à la Chine en qualité de missionnaire l'an 1659, et revint en 1680. S'étant rembarqué pour y faire un second voyage, il mourut dans la route en 1692. Il a composé quelques ouvrages en langue chinoise, et plusieurs en latin; il travailla avec les Pères Prosper Intorcetta, Christan Herdrich et François Rougemont, à l'ouvrage intitulé : *Confucius Sinarum philosophus, sive scientia Sinica latine exposita*, imprimé par ordre de Louis XIV, Paris, 1687, in-fol. : il est rare. On y traite de la morale et de la politique des Chinois, et dans la préface on y expose la théologie et les mœurs de ce peuple. On sent bien que tout cela est montré du côté le plus beau. Après cela vient la *Vie de Confucius*, puis les Annales que l'on fait remonter fort mal à propos 2952 ans avant J. - C.; *Catalogus PP. societatis Jesu qui imperio Sinarum fidem Christi propagarunt*, Paris, 1686. Il l'avait d'abord composé en chinois. C'est une histoire des jésuites qui ont travaillé à étendre la foi dans la Chine; *Historia nobilis femina candida Hix, christiana Sinensis*. Cette histoire parut en français à Paris en 1688; elle a été traduite en espagnol et en flamand; *Relatio de statu et qualitate Missionis Sinica*; elle se trouve presque tout entière dans le *Propylæum Maii* des *Acta sanctorum*.

COUR (Didier de La), né à Mouzeville à 3 lieues de Verdun, en 1550, se consacra à Dieu dans l'Ordre de Saint-Benoît. Devenu prieur de l'abbaye de Saint-Vanne à Verdun, il entreprit d'y introduire la réforme, et y réussit par sa conduite autant que par son zèle. Dieu bénit son travail, et bientôt les religieux de l'abbaye de Moyen-Moustier dans les Vosges, dédiée à saint Hidulphe, suivirent son exemple. Ce fut l'origine de la nouvelle congrégation, connue sous le nom de *Saint-Vanne* et de *Saint-Hidulphe*, approuvée par Clément VII en 1604. La réforme de ces monastères fut suivie de plusieurs autres dans

res Pays-Bas, dans la Lorraine, dans la Champagne, dans la Normandie, dans le Poitou, etc. Le grand nombre de mai-
sons qui s'offraient tous les jours obli-
gea dom Didier de La Cour de proposer
l'érection d'une nouvelle congrégation
en France, sous le nom de *Saint-Maur*.
On jugea qu'il y aurait trop de difficul-
tés et d'inconvénients, surtout en temps
de guerre, d'entretenir le commerce et
la correspondance nécessaire entre les
monastères de Lorraine et de France,
réunis dans une seule et même congré-
gation. Ces deux congrégations de Saint-
Vanne et de Saint-Maur se sont illus-
trées par de savants ouvrages et leur
zèle pour la religion; mais l'iniquité des
temps a entraîné dans les nouvelles er-
reurs un grand nombre d'individus, au
grand regret de la généralité de l'Ordre.
Celle de Saint-Maur a essuyé d'étranges
dégâts, et a vu sortir de son sein une
multitude d'écrivains fanatiques et em-
portés, qui, n'ayant rien de l'érudition
de leurs prédécesseurs, mais profitant
de l'ignorance et de la légèreté du siècle,
ont essayé de porter des coups funestes
aux dogmes et à la hiérarchie de l'Eglise
catholique. Le pieux instituteur, loin de
prévoir les fruits amers qui devaient
croître un jour dans son plus cher ou-
vrage, mourut en odeur de sainteté en
1628, dans sa 73^e année, simple reli-
gieux de l'abbaye de Saint-Vanne. On a
publié sa *Vie* en 1772.

COURAYER (Pierre-François Le) naquit à Rouen en 1661. Etant entré dans l'Ordre des chanoines réguliers de St-Augustin, il fut nommé bibliothécaire de Ste-Geneviève à Paris, et y chercha à se faire un nom par son opposition à la bulle *Unigenitus*; car c'était dans ce temps-là un moyen de célébrité pour bien des gens. Cependant le jansénisme ne paraissant pas l'illustrer assez tôt, il voulut paraître anglican, et publia sa *Dissertation sur la validité des ordinations anglicanes*, Bruxelles, 1723, 2 vol. in-12. Dès que cet ouvrage parut, plusieurs savants indignés prirent la plume pour le combattre. Les journalistes de Trévoux, dom Gervaise, le jésuite Hardouin, le jacobin Le Quien attaquèrent avec force le nouveau système. Le bibliothécaire de Sainte-Geneviève, bien éloigné de reconnaître ses torts, les augmenta considérablement par une *Défense* de sa *Dissertation*, qu'il publia l'an 1725, en 4 vol. in-12. Cette réponse, écrite avec peu de raison, fut flétrie, ainsi que la dissertation, par l'archevêque de Paris, par un grand nombre d'évêques, et supprimée par un arrêt du conseil du

7 septembre 1727. Le Père Le Courayer, à l'imitation de tous les sectaires, d'abord intriguants et dissimulés, puis morguant et bravant tout, leva le masque et passa en Angleterre, où deux seigneurs lui accordèrent une place à leur table : l'un en été, et l'autre en hiver. Cet apostat mourut le 16 octobre 1776. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a de lui : une *Relation historique et apologétique des sentiments du P. Le Courayer, avec les preuves justificatives des faits avancés dans l'ouvrage*, Amsterdam, 1729, 2 tomes in-12. Ce livre ne fit que soulever davantage contre lui les catholiques : il y prétend que la décision des conciles généraux ne dispense pas d'examiner; l'*Histoire du concile de Trêves, de Fra-Paolo, traduite de nouveau de l'italien en français, avec des notes critiques, historiques et théologiques*, Londres, 1736, 2 vol. in-fol.; Amsterdam, 1736, 2 vol. in-4; Trévoux (sous le titre d'Amsterdam), 3 vol. in-4, avec la défense de cette version par l'auteur. Le style est clair, mais les remarques sont infectées de l'esprit de secte et des erreurs de l'auteur; il y établit une espèce d'indifférentisme qui ne peut que conduire à une irréligion absolue; l'*Histoire de la réformation par Sioïden, traduite du latin en français*, 1767, 3 vol. in-4. Cet ouvrage est accompagné de notes abondantes, où l'auteur discute des faits qu'il a soin d'ajuster à ses vues.

COURBEVILLE (François de), jésuite français, connu par plusieurs Traductions d'excellents ouvrages de piété et de morale : *Le directeur dans les voies du salut*, de l'italien du jésuite Pinamonti, Paris, 1728, in-12; *Leçons chrétiennes sur les obstacles du salut*, traduit du même, 1737, in-12; *De la critique du théâtre anglais, comparée avec l'opinion des auteurs, tant profanes que sacrés, touchant le spectacle*, traduit de l'anglais, 1715; *Le Héros*, traduit de l'espagnol, du jésuite Gracian, Paris, 1725, in-12; *L'Homme universel*, traduit du même, Paris, 1723, in-12; *Les Maximes de Balhaar Gracian avec les réponses aux critiques de l'Homme universel et du Héros*, Paris, 1730, in-12; Amelot de La Houssaye l'avait déjà traduit sous le titre de *L'Homme de cour*; *Politique de Ferdinand le catholique*, traduit du même, Paris, 1732, in-12; *La conversion d'un pécheur, réduite en principes*, traduite de l'espagnol du jésuite François de Salazar, Paris, 1780; *La Vie de D. Camille, princesse des Ursins-Borghèse*, Paris, 1757, in-12.

COURBON, docteur en théologie, a

laissé des *Entretiens spirituels sur les principaux devoirs des personnes consacrées à Dieu, et autres qui tendent à la perfection*, Paris, 1712, 2 parties in-12, ouvrage estimé, où l'auteur a réuni tout ce qui peut entretenir et réveiller l'esprit de la religion. Il était curé de Saint-Cyr; on lui doit quelques autres ouvrages.

COURCELLES (Thomas de), né à Ayencourt près de Montdidier en Picardie, en 1402, brilla beaucoup par son savoir et son éloquence dans l'Université de Paris, dont il fut recteur en 1430, et le député en plusieurs occasions d'éclat. Il assista en 1438 au concile de Bâle, en qualité de docteur en théologie; et à celui de Bayence en 1441, comme orateur de l'Université. Charles VII l'employa aussi en plusieurs négociations importantes concernant les affaires ecclésiastiques. Elu doyen de l'église de Paris, il prononça en cette qualité l'*oraison funèbre* de ce prince, à Saint-Denis en 1461. Il était en même temps chanoine d'Amiens, et curé de la paroisse de Saint-André-des-Arcs. Il mourut en 1469, avec la réputation de théologien profond, d'orateur éloquent, et d'habile négociateur: talents auxquels une grande modestie ajoutait encore un nouveau lustre.

COURCELLES (Etienne de), né à Genève en 1586, exerça le ministère en France pendant plusieurs années. Ayant été déposé, il passa en Hollande, et se fit un grand nom parmi les protestants arméniens. Il professa la théologie dans leurs écoles, après le fameux Episcopius, qu'il n'a fait souvent qu'abrégé dans ses ouvrages, mais d'une manière fort nette. Il mourut en 1658. Outre ses productions théologiques, qui furent imprimées in-fol. chez Daniel Elzevir en 1675, on a de lui une nouvelle édition du Nouveau-Testament grec, avec diverses leçons tirées de plusieurs manuscrits.

COURCHETET D'ESNANS (Luc de), né à Besançon le 24 juin 1698, fut intendante de la maison de la reine et secrétaire des villes anséatiques, et mourut le 2 avril 1776. Il a donné: *Histoire des négociations et du traité de paix des Pyrénées*, Amsterdam (Paris), 1760, 2 vol. in-12. Cet ouvrage est assez intéressant. C'est proprement le récit ou l'exposé des degrés par lesquels on est parvenu au traité des Pyrénées, dont le grand objet fut le mariage de Louis XIV avec l'infante d'Espagne Marie-Thérèse; *Histoire du traité de paix de Nimègue, suivie d'une dissertation sur les droits de Marie-Thérèse d'Autriche, reine de France, et des pièces justificatives*, Amsterdam (Paris), 1753, 2 vol. in-12. Cette histoire, qui s'étend de-

puis 1667 jusqu'en 1679, est une suite de l'ouvrage précédent; *Histoire du cardinal de Gravelle, premier archevêque de Malines, ministre de Charles-Quint et de Philippe II*, Paris, 1761, 2 vol. in-12, réimprimée à Bruxelles, 1784, 2 vol. in-12, avec une préface historique et critique.

COURIER DE MÉRÉ (Paul-Louis), né à Paris en 1773, assassiné au bois de la Charonnière, près de Tours, le 25 août 1825, par suite de haines domestiques que son caractère lui avait suscitées, avait été officier supérieur d'artillerie. Mais il est surtout connu comme helléniste et comme écrivain spirituel et caustique. Ses *Traductions* sont regardées comme médiocres par les savants. Quant à ses nombreuses brochures, qui furent publiées sous le nom de *Paul-Louis Vignerot*, l'auteur les a très-naïvement stigmatisées lui-même en les appelant *Pamphlets*. Elles ne durent qu'à leur malice leur petit succès d'un jour.

COURNAND (Antoine), professeur de littérature française au collège de France, né à Marseille, mort à Paris le 25 mai 1814, est auteur de plusieurs ouvrages peu estimés; les principaux sont: *Les Styles*, poème, 1781, in-8; *Tableau des révolutions de la littérature ancienne et moderne*, 1786, in-8; une *Traduction en vers de l'Achillède* de Stace, 1800, in-12.

COURT. (Voyez GÉBELIN.)

COURT (Benoît Le), né à Saint-Symphorien-le-Château, en Lyonnais, chanoine de Lyon, fut homme d'esprit et habile jurisconsulte au 16^e siècle. On a de lui un *Commentaire sur les Arrêts d'amour de Martial d'Auvergne*, Lyon, 1533, in-4, et 1731, in-12; *Enchiridion juris utriusque terminorum*, ibid., 1543; *Hortorum lib. xxx*, ibid., 1560, in-fol.

COURTE-CUISSE (Jean de), *Joannes Brevis Coxa* ou *de Breui Coxa*, docteur de Sorbonne, député en 1395 par l'Université de Paris à Benoît XIII et à Boniface IX qui se disputaient la tiare, pour les engager l'un et l'autre à y renoncer, signala son savoir et son éloquence. Il en fut récompensé par une charge d'aumônier du roi et ensuite par l'évêché de Paris en 1420. Le roi d'Angleterre était pour lors maître de cette ville. Ce prélat citoyen aimait mieux se retirer à Genève, dont il fut évêque en 1422, que de lui obéir. Il mourut quelques années après. Son ouvrage le plus considérable est un *Traité de la Foi, de l'Eglise, du Souverain Pontife et du Concile*, publié par Du Pin à la suite des *Oeuvres* de Gerson.

COURTENAY (Josselin de), comte d'Edesse, issu d'une maison ancienne et illustre, dont l'héritière épousa Pierre-

fils de Louis-le-Gros, roi de France, lequel prit le nom de sa femme. Il se distinguait pendant les croisades, par sa vertu et par son courage. Ce prince, tiré demi-mort de dessous les ruines d'une forteresse qu'il avait attaquée auprès d'Alep en Syrie, l'an 1131, languissait dans son lit en attendant le dernier moment. Dans cet état, il apprend que le soudan d'Ironium, profitant de sa maladie, assiégeait une de ses places; il fait promptement assembler ses troupes, et après avoir vainement exhorté son fils à se mettre à leur tête, il marche dans une litière contre son ennemi. Le soudan alarmé leva le siège et se retira; ce brave vieillard expira bientôt après. Son armée rapporta son corps dans la ville d'Edesse. La famille de Courtenay, descendue du fils de Louis-le-Gros, et qui a produit des empereurs de Constantinople et plusieurs autres personnes illustres, n'a pu fournir un prince du sang reconnu. On n'a jamais voulu convenir de leur descendance par mâle du roi Louis-le-Gros. Hélène, dernier rejeton de cette maison, ayant pris le titre de princesse du sang royal de France dans son contrat de mariage avec Louis de Baufremont, il fut supprimé par arrêt du Parlement, le 7 février 1737. Son frère Charles Roger est mort le dernier mâle de cette maison, le 7 mai 1730, à 59 ans. La *Généalogie de cette maison* a été donnée par du Bouchet, Paris, 1661, in-fol. L'épître dédicatoire de cette *Histoire*, adressée au roi, est si hardie, dit l'abbé Lenglet, qu'elle en devient téméraire. Les seigneurs de Courtenay présentèrent en vain leurs titres à Henri IV et à Louis XIV. Ce dernier prince leur répondit : « Si mon grand-père vous a fait tort en vous refusant le titre de princes du sang, je suis prêt à le réparer. Mais nous ne sommes que les cadets, prouvez-moi que les aînés vous ont reconnus, et je vous reconnais à l'instant. »

COURTILZ DE SANDRAS (Gatien de) naquit à Paris en 1614. Après avoir été capitaine au régiment de Champagne, il passa en Hollande l'an 1683, pour y dresser un bureau de mensonges. Sa plume, féconde autant que frivole, enfanta une foule de romans, publiés sous le titre d'*Histoires*, par la même plus dangereux, parce que les fables qu'il débita passèrent à travers le peu de vérités qu'il y mêla. De retour en France en 1702, il fut enfermé à la Bastille, où on le retint très-étroitement 9 ans entiers, et il n'en sortit qu'en 1711. Ayant obtenu sa liberté, il épousa la veuve d'un libraire, et mourut en 1712 à Paris. On a de ce mau-

vais gazetier : la *Conduite de la France depuis la paix de Nimègue*, 1683, in-12, ouvrage dans lequel Courtilz vomit des impostures contre sa patrie; *Réponse au livre précédent*, dans lequel il se bat contre lui-même, 1684, in-12; *Les nouveaux intérêts des princes*, 1686, in-12, exposés dans un style assez léger, mais très-souvent avec peu de vérité; la *Vie de Coligni*, 1686, in-12. Il s'y travestit en religieux, quoiqu'il ait toujours professé la religion catholique. Ce livre est aussi inexact que mal écrit; les *Mémoires de Rochefort*, in-12, écrits avec légèreté et avec enjouement, et même, contre sa coutume, avec assez de vérité; *Histoire de la guerre de Hollande, depuis l'an 1672 jusqu'en 1677*, ouvrage qui l'obligea de sortir pour quelque temps des Etats de la république; *Testament politique de Colbert*, in-12, mis au rang de tant d'autres ouvrages de ce genre, dans lesquels au lieu de voir l'esprit des testateurs, on ne voit que les rêves des imposteurs qui ont pris leurs noms. Il a l'effronterie de faire dire à Colbert que les évêques de France sont tellement dévoués aux volontés du roi, que, s'il avait voulu substituer l'Alcoran à l'Evangile, ils y auraient donné les mains : calomnie atroce, et démentie par les sentiments universellement connus du clergé de France, qui fait assez voir la supposition de cet écrit; *Le grand Alcandre frustré*, ou *Les derniers efforts de l'amour et de la vertu*; les *Mémoires de Jean-Baptiste de La Fontaine*; ceux d'*Artagnan*, 3 vol. in-12; ceux de *Montbrun*, in-12; ceux du *Marquis D...* que les gens oisifs ont lus, mais que les gens de goût ont rejetés; ceux de *M. de Bordeaux*, 4 vol. in-12, etc.; les *Annales de Paris et de la cour, pour les années 1697 et 1698*, production frivole et romanesque. On lui attribue : la *Vie du vicomte de Turenne*, in-12, publiée sous le nom de *Dubuisson*; les *Mémoires de Tirconel*, composés sur les récits de ce duc, renfermé comme lui à la Bastille; *Mercurie historique et politique*, etc. Courtilz familiarisé avec la calomnie, et ayant malheureusement de la facilité, publiait vol. sur vol. sans épuiser ses fictions. Il a laissé des manuscrits pour faire 40 vol. in-12; collection de romans historiques, qu'il aurait fallu enterrer avec son auteur : ce n'aurait pas été un grand mal d'y joindre ses ouvrages imprimés. « Son esprit, dit un critique, ne pouvait s'assujettir à aucune règle dans ses compositions. Il est aisé de s'apercevoir qu'il travaillait de mémoire; et sa mémoire a été souvent infidèle, plus souvent encore sé-

« duite par la manie de l'extraordinaire.
 « Ses écrits sont de nature à n'être ja-
 « mais consultés par des écrivains peu
 « versés dans la connaissance de l'his-
 « toire. Trop de confiance dans ces sor-
 « tes d'ouvrage est le vrai moyen de per-
 « pétuer les erreurs, et nous n'en avons
 « déj à que trop en matière historique. »
 On lui attribue les *Mémoires de Vordac*,
 qui ne sont pas de lui, quoiqu'ils soient
 dignes d'en être par les aventures peu
 vraisemblables qu'on y raconte.

COURTIN (Antoine), né à Riom en
 1622, fut envoyé extraordinaire de Fran-
 ce auprès de la reine Christine. Il remplit
 les devoirs de ce ministère avec autant
 de fidélité que de prudence. Louis XIV,
 satisfait de ses services, le nomma, à la
 prière de Colbert, résident général pour
 la France vers les princes et Etats du
 Nord. Cet habile négociateur mourut à
 Paris en 1685. Il n'avait pas moins d'at-
 trait pour la piété et pour les lettres, que
 de talent pour les affaires. On a de lui :
Traité pour la civilité, in-12; *Du Point*
d'honneur, in-12; *De la Parasse*, ou
l'Art de bien employer le temps en toutes
sortes de conditions, in-12; *De la Ja-*
louse, in-12. Il y a de bonnes moralités
 dans ces différents livres; mais aussi des
 trivialités et des choses plates; une *Traduction*
du traité de la paix et de la
guerre, de Grotius, en 3 livres, Paris,
 1687, 2 vol. in-4, effacée, selon quel-
 ques-uns, par celle de Barbayrac, et
 que d'autres jugent beaucoup meilleure.

COURTOIS (Jacques), surnommé *Le*
Bourguignon, naquit en 1621, à Saint-
 Hippolyte, qui est un village près Besan-
 çon. Son père était peintre; le fils le fut
 aussi, mais d'une manière bien supé-
 rieure. Il suivit pendant trois ans une
 armée. Il dessina les campements, les
 sièges, les marches, les combats dont il
 fut témoin, genre de peinture pour le-
 quel il avait beaucoup de talent. Ses ou-
 vrages offrent une action et une intelli-
 gence peu communes, de la force et de
 la hardiesse, un coloris frais et éclatant.
 Ses ennemis et ses envieux l'ayant accu-
 sés, sans fondement, d'avoir empoi-
 sonné sa femme, il chercha une situation
 plus paisible chez les jésuites, et en prit
 l'habit. La maison dans laquelle il fut
 reçu fut bientôt ornée de plusieurs beaux
 morceaux de peinture. Il mourut à Rome
 en 1676. Ses principaux ouvrages sont à
 Rome. Parrocel le père fut son élève.

COURTOIS (Guillaume), frère du précé-
 dent, disciple de Pierre de Cortone, se fit
 aussi admirer par ses talents pour la pein-
 ture. Il fut employé par le pape Alexan-
 dre VII, qui, charmé de son travail, lui

donna une chaîne d'or avec son portrait.
 Peu de peintres ont aussi bien traité l'his-
 toire que lui. Il mourut en 1679.

COURTOIS (Jean-Louis) naquit à Char-
 leville, le 40 décembre 1712, et entra
 chez les Jésuites, le 16 septembre 1726.
 Il professait la rhétorique à Dijon, lors-
 qu'il remporta, en 1752 et 1754, le prix
 d'éloquence à l'Académie française. Lié
 avec le P. François Oudin qui s'occupait,
 dans la même ville, de continuer l'*His-*
toire littéraire de sa Compagnie, le P.
 Courtois succéda, dans ce travail, à ce
 savant homme, mort le 28 avril 1752.
 Pour accomplir fructueusement cet ou-
 vrage, ce qui ne pouvait bien s'exécu-
 ter qu'à Rome, le P. Courtois quitta Di-
 jon en 1755 et se rendit au collège ro-
 main. Obligé d'abandonner l'Italie pour
 cause de santé, il repassa en France en
 1759, et vint occuper, à Paris, la chaire
 de rhétorique, rendue si célèbre par
 les Cossart, les Jouvençy, les Porée,
 les Baudori, les Geoffroi, ses prédéces-
 seurs. Mais la suppression des Jésuites
 ne devait pas tarder à fermer leurs col-
 lèges et arrêter leurs travaux. Le P. Cour-
 tois, réfugié en Lorraine, séjourna suc-
 cessivement à Nancy et à Pont-à-Mous-
 son; après la mort du roi Stanislas (23
 février 1766), les Jésuites furent obligés
 de quitter son duché, et, à la fin de
 1766, le P. Courtois se retira au village
 de Neufmanil, puis à Saint-Laurent, près
 de Charleville, remplissant ses heures
 par le travail et l'étude. Ce fut là qu'il
 mourut, le 1^{er} juin 1772. On a de lui :
Pièce dramatique sur le mariage du
prince de Soubise, Paris, 1741, in-8;
Aqua picata, carmen, inséré au tom. II,
 pag. 272-276 des *Poemata didascalica*,
 Paris, 1749. Cet élégant poème sur l'*Eau*
de goudron se compose de 676 vers, et
 tient un rang distingué dans ce précieux
 recueil dont on est redevable à ceux des
 modernes qui ont cultivé les muses la-
 tines avec le plus de succès; Discours
 sur ce sujet : *Que l'amour des lettres*
inspire la vertu, couronné par l'Acadé-
 mie française, en 1752; *Que la crainte*
du ridicule a plus étouffé de vertus et
de talents qu'elle n'a corrigé de vices et
de défauts, couronné en 1754. (Voir sur
 le P. Courtois la *Biographie ardennaise*
 de l'abbé Boulliot, t. I, p. 311.)

COURTOIS DE PRESSIGNY (Gabriel),
 archevêque de Besançon, né à Dijon le
 11 décembre 1745, fut élevé sous les yeux
 de Mgr Courtois de Quincey, son oncle,
 évêque de Belley, et devint d'abord grand-
 vicaire de Mgr de La Luzerne, ensuite
 évêque de Saint-Malo. Il siégea aux assem-
 blées du clergé des années 1780 et 1783.

Lors des discussions sur la constitution civile du clergé, il adhéra à l'*Exposition des principes* souscrite par les évêques du côté droit de l'assemblée constituante. Il adressa, en outre, deux *Lettres pastorales* aux fidèles de son diocèse : dans la première, il leur enjoint de ne point reconnaître les nouveaux pasteurs qui se présenteront en vertu de l'élection populaire; dans la deuxième, il ordonne la publication du bref de Pie VI, du premier mars, relatif aux affaires de l'Eglise de France. Il émigra en 1791, demeura quelque temps à Constance, puis à Landshut en Bavière, et ne reentra en France qu'en 1800. Il donna, l'année suivante, la démission de son évêché entre les mains du Pape, et resta sans emploi jusqu'au retour du roi. Alors il fut nommé ambassadeur de Sa Majesté Très-Chrétienne près la cour de Rome, où il arriva le 20 août 1814, et il y resta jusqu'en avril 1816. Il quitta Rome sans avoir pu mener à fin les négociations dont il avait été chargé. Louis XVIII le nomma pair de France, et l'année suivante, archevêque de Besançon. Divers obstacles empêchèrent Mgr de Presigny d'occuper son siège; il n'en prit possession que le 30 octobre 1819. Il est mort à Paris le 2 mai 1823, laissant une mémoire précieuse à ses collègues et à ses amis. Son esprit, ses connaissances la sûreté de son commerce, sa capacité pour les affaires, ses principes d'honneur et de religion, lui avaient concilié l'estime et l'attachement de tous ceux qui avaient été à portée de le connaître. On a de lui un écrit intitulé : *Le placement de l'argent à intérêt distingué de l'usure*, Lyon, 1821, in-8 : il y déclare pour la légitimité du prêt à intérêt, renfermé dans les limites légales. Il a pris part, en 1822, à la publication d'un ouvrage du cardinal de La Luzerne sur le même sujet, et qui contient la même doctrine.

COURTONNE (Jean), architecte de Paris, a fait preuve de ses talents par plusieurs bâtiments qui ont été élevés sur ses plans, et par un *Traité de perspective pratique*, 1725, in-fol., ouvrage estimé. Il mourut à Paris en 1738.

COURVOISIER (Jean-Baptiste), né à Arbois en 1749, fit ses études à Besançon, et y obtint la chaire de droit français, qu'il remplit avec distinction jusqu'à la suppression des Universités en 1791. Il émigra en 1793, et revint dans sa province aussitôt que les événements politiques le lui permirent; mais sa santé affaiblie l'obligea de renoncer à toute occupation sérieuse. Il mourut à Besançon le 8 décembre 1803. On a de lui : *Éléments de droit politique*, Paris, 1792,

in-8, ouvrage remarquable par son impartialité; *Essai sur la constitution du royaume de France*, 1792, in-8; *De l'excellence du gouvernement monarchique en France et de la nécessité de s'y rallier*, 1797, in-8.

COURVOISIER (Jean-Joseph-Antoine) naquit à Besançon le 30 novembre 1775. Son père, professeur de droit à l'Université de cette ville, donna les plus grands soins à son éducation, qui n'était pas encore terminée, lorsque la révolution éclata. Inquiet sur l'avenir, il crut devoir quitter la France, et il emmena en émigration son fils et toute sa famille. Le jeune Antoine Courvoisier entra alors dans l'armée de Condé, où il se distingua par sa bravoure, et obtint le grade d'officier, après avoir reçu plusieurs blessures. Lors de la dissolution de l'armée des princes, il fut incorporé au régiment de hussards hongrois de l'empereur d'Autriche, fit la campagne d'Italie, et se trouva à la bataille de Marengo. Plein de regret, sans doute, d'avoir eu à combattre dans les rangs autrichiens contre la France, il quitta son régiment et revint à Besançon, où il reçut de ses compatriotes un bienveillant accueil. Sa présence à Besançon et les relations qu'il entretenait avec plusieurs officiers français, en particulier avec le colonel Foy, excitèrent la défiance de la police, et il reçut l'ordre de se rendre à Baume pour y être placé sous la surveillance de l'autorité locale. Il pensa d'abord à retourner en Autriche; mais ensuite, mieux conseillé, il se décida à rester dans son pays. Sa fortune patrimoniale ayant été perdue pendant la révolution, il se vit contraint d'embrasser une profession, et il choisit celle que son père avait suivie avec tant de succès. Il se mit donc à fréquenter les cours de droit de l'école centrale du Doubs. Comme il était doué d'une grande facilité, ses progrès furent rapides, et il put bientôt se faire recevoir avocat. Ses débuts au barreau furent brillants, et attirèrent sur lui l'attention du gouvernement, qui, lors de la réorganisation des tribunaux, le nomma d'abord auditeur, puis avocat-général à la cour impériale de Besançon. En 1814, il fut nommé adjoint au maire de cette ville, et fit partie de la députation qui fut envoyée à Louis XVIII. Pendant les Cent-Jours, il refusa le serment et donna sa démission. Lors du second retour des Bourbons, il fut encore chargé d'aller complimenter Louis XVIII au nom de la ville de Besançon, et il reprit ses fonctions d'avocat-général. Malgré sa qualité d'ancien émigré, Courvoisier avait beau-

coup de modération, et dans un discours qu'il eut occasion de prononcer comme président de l'académie de Besançon, il ne craignit pas d'exprimer les craintes que lui inspiraient les prétentions de certains royalistes. Il montra également une grande indulgence dans le procès criminel intenté contre plusieurs soldats du corps franc commandé par Chambure, et empêcha que la peine capitale ne fût prononcée contre eux. Après l'ordonnance du 5 septembre 1816, qui prononçait la dissolution de la chambre *introuvable*, il fut nommé président du collège de l'arrondissement de Baume, et en fut élu député. Courvoisier vint siéger à la Chambre sur les bancs du centre gauche, et quoiqu'il fût resté jusque-là étranger aux affaires de l'administration, il prit part avec succès à plusieurs discussions importantes. Il y défendit le système ministériel, et excita plusieurs fois les murmures du côté droit. Nommé par le roi, le 11 février 1818, procureur-général près la cour royale de Lyon, il apporta dans l'exercice de ces fonctions le même esprit de modération, et, par des mesures conciliantes, il calma l'irritation des esprits dans cette ville. Réélu député par le département du Doubs, nommé vice-président de la Chambre, il demanda vainement, dans la discussion de l'adresse, que l'on y insérât un paragraphe qui pût rassurer l'opinion publique contre la crainte des coups d'Etat. Quelques jours après, Clausel de Coussergues ayant désigné le côté gauche de la Chambre comme entièrement composé de révolutionnaires, Courvoisier se leva et demanda le rappel à l'ordre de l'orateur. Il défendit encore avec l'opposition la loi électorale de 1817, et se prononça contre le double vote. A la session de 1821, il fut maintenu dans ses fonctions de vice-président; mais les fatigues avaient altéré sa santé, et depuis cette époque il ne parut que rarement à la tribune. On le vit cependant, le 26 février de l'année suivante, appuyer le rétablissement momentané de la censure, et le 5 août repousser la proposition qui avait été faite de traire à la barre de la Chambre le procureur-général de Poitiers, Mangin. En 1824, il cessa de faire partie de la Chambre des députés; mais il conserva ses fonctions de procureur-général près la cour royale de Lyon, et fut nommé successivement officier de la Légion-d'Honneur, puis conseiller-d'Etat en service extraordinaire. En 1829, lorsque de Polignac eut été appelé au ministère, il jeta les yeux sur Courvoisier, que ses principes religieux et sa modération politique

semblaient devoir faire bien accueillir par tous les partis, et il le fit nommer garde-des-sceaux, par une ordonnance du 8 août 1829. En acceptant ces importantes fonctions, Courvoisier espérait sans doute qu'il pourrait opérer une conciliation ou diminuer du moins l'exaltation des esprits; mais il reconnut bientôt qu'il s'était trompé, et lorsqu'il vit que ses collègues étaient décidés à rester au pouvoir, à violer même au besoin la constitution, plutôt que de céder aux exigences de l'opinion publique, il crut devoir se retirer, et le 19 mai 1830 il donna sa démission. Le roi, pour récompenser son dévouement, le nomma ministre d'Etat et membre du conseil privé. Après la révolution de Juillet, qui n'aurait pas eu lieu si on avait suivi ses sages conseils, Courvoisier refusa les hauts emplois qui lui furent offerts; mais dévoué avant tout à la cause de l'ordre, il accepta les fonctions de membre du conseil municipal de Baume, et de membre du conseil-général du département du Doubs, qui l'élut pour son président. Lorsqu'on instruisit le procès des anciens ministres du roi Charles X devant la cour des pairs, Courvoisier, appelé comme témoin, non seulement refusa de rien dire qui pût compromettre ses anciens collègues, mais ne craignit pas même de rendre publiquement justice à leurs intentions. Voué désormais aux intérêts de son département, il fut élu président de l'académie de Besançon, et prononça en cette qualité deux discours qui ont été imprimés. Dans le premier, il considère la religion dans ses rapports avec la société, et montre d'une manière invincible qu'elle en est le plus solide fondement. Dans le second, il défend la cause du clergé français, et établit que, dans tous les temps et à toutes les époques, il a été le défenseur des libertés publiques. Cependant l'état de sa santé commençait à donner les plus vives inquiétudes; les médecins consultés lui ordonnèrent d'aller prendre les Eaux-Bonnes dans les Pyrénées. Il s'y rendit; mais à peine arrivé, il fut obligé de revenir. En passant par Lyon pour retourner en Franche-Comté, il se sentit si faible qu'il ne put continuer son voyage, et il mourut dans cette ville le 10 septembre 1835; dans les sentiments de la plus vive piété. On a de lui : *Dissertation sur le droit naturel, l'état de nature, le droit civil et le droit des gens*, par un élève de l'école de droit du département du Doubs; *Traité sur les obligations divisibles et indivisibles selon l'ancienne et nouvelle loi*, 1807, in-12; des *Discours*, dans le *Recueil des*

académies de Lyon et de Besançon. Il a laissé en manuscrit un ouvrage dans lequel il se proposait de démontrer la divinité du christianisme par le témoignage des philosophes de l'antiquité. Une médaille a été frappée en son honneur par la ville de Besançon, au revers de laquelle on lit ces mots tirés d'un discours : « Je dois tout à mes concitoyens ; tout ce que j'ai, tout ce que je suis, je le tiens d'eux. »

COUSIN (Louis), d'abord bachelier de Sorbonne, ensuite avocat et président de cour des monnaies, l'un des 40 de l'Académie française, naquit à Paris en 1627, et y mourut en 1707. La république des lettres lui dut la continuation du *Journal des Savants*, depuis 1687 jusqu'en 1702. Il s'était déjà fait connaître par des Traductions excellentes, écrites en maître qui possèdent son original, et non en esclave qui suit servilement son auteur. Les principales sont celles de *Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, de *Procopius*, de *Sozomène*, de *Théodore*, en 4 vol. in-4, ou 6 vol. in-12 ; la *Version des auteurs de l'Histoire byzantine*, en 4 vol. in-4, réimprimée en Hollande, en 1 vol. in-12. Cette dernière édition est la plus recherchée ; la *Traduction de l'Histoire romaine* de Xiphilin, 1 vol. in-4, ou 2 vol. in-12 ; *Histoire de l'empire d'Occident*, contenant la *Vie de Charlemagne*, par Eginhard, les *Annales* du même, etc., 2 vol. in-12. Ce ne sont point là les seuls services qu'il rendit aux gens de lettres. Il laissa en mourant sa bibliothèque à Saint-Victor, avec un fonds de 20,000 livres, dont le revenu doit être employé tous les ans à l'augmentation de la bibliothèque. Il fonda aussi six bourses au collège de Beauvais ; mais cette fondation n'ayant pas été acceptée par les directeurs de ce collège, elle a été transportée à celui de Laon. Le président Cousin était un homme d'un commerce doux et aisé, fidèle aux devoirs de sa charge, sans négliger les travaux de la littérature.

COUSIN (Jacques-Antoine-Joseph), né à Paris le 29 janvier 1739, mort le 29 décembre 1800, professa la physique au collège de France, et les mathématiques à l'Ecole militaire. Traîné en prison sous le règne de la terreur, il ne retrouva sa liberté qu'après la mort de Robespierre. En 1798, il fut élu membre du Corps législatif, et porté au sénat conservateur l'année suivante. Il avait été reçu, en 1772, à l'Académie des sciences, puis admis à l'Institut, lors de la formation de cette société. On a de lui : *Traité de calcul différentiel et du calcul*

intégral, seconde édition, 1796, 2 vol. in-4 ; *Introduction à l'étude de l'astronomie physique*, 1787, in-4 ; *Traité élémentaire de physique*, 1795, in-8 ; *Traité élémentaire de l'analyse mathématique*, 1797, in-8 ; des *Mémoires* dans les *Acta academica electorali Moguntinae scientiarum quæ Erfurti est*.

COUSIN-DESPRÉAUX (Louis), né à Dieppe le 7 août 1743, mort dans cette ville au commencement de 1818, avait été correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il a publié : une *Histoire générale et particulière de la Grèce*, 1780, 16 vol. in-12 : l'abbé Sabatier a jugé cet ouvrage en ces termes : « D'immenses recherches, un dépouillement très-exact des écrivains originaux, » feront toujours regarder cette histoire « comme un monument d'érudition très-utile et très-honorable pour notre littérature ; » les *Leçons de la nature*, ou *l'Histoire naturelle, la Physique et la Chimie présentées au cœur et à l'esprit*, 1801, 4 vol. in-12. Cousin-Despréaux joignait à de rares connaissances des sentiments profondément religieux.

COUSINERY (Esprit - Marie), né à Marseille en 1747, devint successivement vice-consul à Smyrne et consul-général à Salonique. Il profita des différentes positions qu'il occupa et de ses fréquents voyages dans la Grèce et dans l'Asie-Mineure pour former une collection de vingt-cinq mille médailles antiques, qu'il a classées et décrites dans des *Catalogues systématiques*. Des revers de fortune le forcèrent de vendre son cabinet, qui fut acheté par les directeurs des musées de Paris, de Vienne et de Munich. Cousinery est mort à Paris le 13 janvier 1833. On a de lui : *Catalogue raisonné des médailles qui ont été frappées par les princes croisés*, Paris, 1822, in-8 ; *Essai historique et critique sur les monnaies d'argent de la ligue achéenne, accompagné de recherches sur les monnaies de Corinthe, de Sicyone et de Carthage, qui ont eu cours pour le service de cette fédération*, Paris, 1825, in-4. Il a publié en outre, dans le *Magasin encyclopédique*, quatre *Lettres sur l'inscription Rosetta*, et une cinquième sur le *Portrait de Cécéron*.

COUSSERGUES. (Voyez CLAUDEL.)

COUSTANT (Pierre), né à Compiègne en 1654, bénédictin de Saint-Maur en 1672, mort à Paris en 1721, s'appliqua, comme ses autres confrères, à travailler sur les Pères de l'Eglise. *Saint Hilaire* lui tomba en partage, et il en donna une nouvelle édition in-fol., à Paris, en 1693, avec des notes également courtes, sa-

vantes et judicieuses. Il a eu beaucoup de part à l'édition de saint *Augustin*. On a encore de lui le 1^{er} volume des *Lettres des Papes*, qui parut en 1721, avec une *préface* et des *notes*, in-fol., la mort ne lui ayant pas permis de pousser plus loin son travail. Dans sa *Dissertation préliminaire sur l'autorité du Pape*, il prouve solidement, par des passages de saint Cyprien, d'Optat, de saint Jérôme, etc., ce que saint Boniface affirme, savoir : que l'Eglise a toujours reconnu que la primatie du siège de Rome vient de Jésus-Christ, qui la donna à saint Pierre, et non des empereurs, comme le prétendait Photius, pour établir son schisme. Il montre qu'on honore d'un culte public tous les Papes qui ont siégé jusqu'au commencement du 6^e siècle, à l'exception de Libère. Encore ce dernier se releva-t-il de sa chute avec tant de zèle et de piété, que saint Ambroise ne parle de sa vertu qu'avec admiration ; *Défense des règles de diplomatique du savant Mabillon, contre le jésuite Germond*, où il n'est pas toujours impartial et équitable.

COUSTOU (Nicolas), sculpteur ordinaire du roi, naquit à Lyon en 1658, et mourut à Paris le 1^{er} mai 1733, membre de l'académie royale de peinture et de sculpture. Il avait fait un voyage en Italie, en qualité de pensionnaire du roi. C'est là qu'il produisit sa belle statue de l'empereur Commode, représenté en Hercule, un des ornements des jardins de Versailles. De retour en France, il décora Paris, Versailles et Marly de plusieurs morceaux excellents. Le magnifique *Groupe* qui était derrière le maître-autel de Notre-Dame de Paris, représentant le *Vœu de Louis XIII*, passait pour son chef-d'œuvre. On voit dans toutes ses productions un génie élevé, joint à un goût sage, délicat, un beau choix, un dessin pur, des attitudes vraies, pathétiques et nobles, des draperies riches, élégantes et molles. Cousin de Contamine a publié son *Éloge historique*, Paris, 1737. La seconde partie renferme la description raisonnée de ses ouvrages.

COUSTOU (Guillaume), frère du précédent, directeur de l'académie royale de peinture et de sculpture, né à Lyon en 1678, mort le 22 février 1746, se rendit aussi très-célèbre par le nombre et la perfection des ouvrages sortis de son ciseau.

COUSTOU (Guillaume), fils de Nicolas, naquit à Paris en 1716, et hérita des talents de son père et de son oncle. Après avoir remporté le prix de sculpture à l'âge de 19 ans, il alla se perfectionner à Rome. De retour dans sa pa-

trie, il fut chargé d'exécuter plusieurs travaux, et il s'en acquitta avec un talent supérieur. Il mourut le 13 juillet 1777. Le roi l'avait décoré de l'ordre de Saint-Michel.

COUTAN, peintre d'histoire, mort à Paris en mars 1837, était l'élève chéri de Gros. Ses grandes et belles compositions ornent nos églises et nos musées, notamment l'élégante église de Notre-Dame-de-Lorette.

COUTEL (Antoine), né à Paris en 1622, et mort à Blois, serait un poète aujourd'hui parfaitement oublié, sans son recueil de poésies intitulé : *Promenades de maître Antoine Coustel*, dont on accuse, avec assez de fondement, Mad. des Houlières d'avoir tiré parti dans ses poésies, et surtout dans son idylle des *Moutons*, prise presque mot à mot, du *Recueil* de Coustel. La seule différence qui se trouve entre l'ouvrage de celui-ci et celui de Mad. des Houlières, est que l'un est en grands vers, rangés par quatrains, et l'autre en vers libres ; à cet égard, les pensées, les expressions, les tours, les rimes sont absolument les mêmes. On a voulu justifier cette dame poëte sur ce larcin, en accusant l'auteur des *Promenades* d'être le vrai plagiaire ; mais on oublie que l'édition des poésies de Coustel a précédé de plusieurs années l'impression des premiers ouvrages de Mad. des Houlières. Du reste, ces vers littéraires ne sont pas rares. Combien d'auteurs, dans ce siècle, donnent pour fruits de leurs veilles et le résultat de leurs propres réflexions, ce qui ne leur appartient à aucun égard !

COUTHON (Georges), né en 1756, à Orsay en Auvergne, suivait à Clermont la profession d'avocat avec une réputation de droiture et d'honnêteté qui lui avait fait donner le surnom de *Calon*. La révolution vint changer ses idées et son caractère. Il en embrassa les principes avec une chaleur peu commune. Appelé à l'Assemblée législative et à la Convention, il y proposa le premier le serment de haine à la royauté, et provoqua les mesures les plus violentes contre les prêtres fidèles à leur devoir. Il vota ensuite la mort de Louis XVI, et s'opposa vivement à l'appel au peuple et au sursis. Incertain dans ses projets, il parut flatter quelque temps en faveur des girondins et les protéger ; mais voyant que le peuple de Paris ne leur était pas favorable, il devint leur persécuteur le plus acharné, et se rangea du parti de Robespierre, qui était alors l'idole populaire ; il se fit son rapporteur, et se montra son appui le plus constant. C'est lui qui mit

à la mode cette maxime aussi ridicule que forcée : *Guerre aux châteaux, paix aux chaumières*. Il excita, peu de temps après, la société des jacobins à bresser l'acte d'accusation de tous les rois, « afin, dit-il, qu'aucun tyran ne pût trouver un ciel qui voudût l'éclairer, et une terre qui voudût le porter. » Il accusa successivement Hébert et Danton de conspirer contre la république, et leur tribua le projet de vouloir tirer le dauphin du Temple pour le couronner roi. C'est aussi lui qui fit déclarer le gouvernement anglais coupable du crime de lèse-humanité, et le ministre Pitt ennemi du genre humain. Envoyé à l'armée des Alpes et de Lyon, il s'occupa, après la reddition de cette ville, d'en faire démolir les édifices qu'il frappait d'un coup de marteau en signe de destruction. Couthon y lut de plus en plus avide de carnage et de mort ; il proposa la fameuse loi de sang, dite du 22 prairial, destinée à accélérer les jugements, ou plutôt les assassinats du tribunal révolutionnaire, et malgré quelques oppositions, elle eut son effet ; mais elle retomba bientôt sur ceux qui l'avaient provoquée. Plusieurs membres de la Convention qui s'étaient déclarés contre Robespierre et Couthon, voyant qu'ils n'avaient pas un moment perdu pour leur propre sûreté, les attaquèrent ouvertement dans la séance du 27 juillet, et obtinrent qu'ils seraient crêtés sur-le-champ. Dans leurs attaques, ils accusèrent Couthon d'aspirer à la royauté. Il fut pris à l'Hôtel-de-Ville, où il s'était réfugié avec Robespierre, et exécuté le 28 juillet 1794, avec 22 de ses artisans. Il était contrefait, et avait perdu presque entièrement l'usage de ses membres, ce qui lui avait mérité le privilège de parler toujours assis en public. On dit que, placé sur la fatale charrette, il ne pouvant s'y tenir debout, il fut traîné aux pieds par les siens, qui ne reconnaissaient plus leur chef dans ce terrible moment.

COUTURE (Jean-Baptiste), né au village de Langrune, diocèse de Bayeux, en 1651, professeur d'éloquence au collège royal, membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres, mourut en 1728. On voyait quelquefois à ses leçons l'éloquence des professeurs mêmes. Ce savant joignit le goût à l'érudition. Les *Mémoires* de l'académie offrent plusieurs dissertations de lui sur *le faste et la vie privée des Romains, sur leurs vêtements, sur quelques cérémonies de leur religion*. Une preuve certaine que nous dégenérons en tout, dit un auteur, c'est qu'on remarque en lisant les *Mémoires* de

« cette académie, que plus on s'éloigne « des temps de sa fondation, plus les dissertations deviennent faibles, maigres « et stériles. » On peut en dire aujourd'hui autant de presque toutes les académies : cependant il faut convenir que celle des inscriptions s'est soutenue avec plus de dignité et plus longtemps que la plupart des autres.

COUTURIER (Pierre), natif du Maine, nommé ordinairement *Petrus Sutor*, docteur de la maison et société de Sorbonne, enseigna longtemps avec distinction. Les dangers du monde et les attraites de la solitude le portèrent, dans un âge mûr, à se faire chartreux. Il mourut le 18 juin 1537, après avoir rempli les premiers emplois de son Ordre. On a de lui un traité *De votis monasticis*, in-8, contre Luther : c'est un de ses meilleurs ouvrages ; un autre *De potestate Ecclesie in occultis*, in-8 ; un autre contre *Le Fèvre d'Étaples*, pour prouver que sainte Anne avait été mariée trois fois : dispute pour le moins inutile, mais dans laquelle Couturier mit beaucoup de chaleur ; *De vitâ carthusianâ libri duo*, in-8 : le chartreux n'oublie pas l'aventure du chanoine ressuscité, pour annoncer qu'il était en enfer (Voyez **DIACRE**) ; *De translatione Bibliorum*, 1525, in-fol.

COUTURIER (Jean), jésuite, né en 1730, à Minot en Bourgogne, professa la rhétorique au collège de Langres, à l'âge de 20 ans, et ensuite l'éloquence à Verdun, à Pont-à-Mousson et à Nancy. Lorsqu'on supprima son Ordre, il se fit missionnaire ; mais on le força d'occuper une cure, et il accepta celle de Léry, qu'il remplit jusqu'en 1791. Incarcéré à Dijon, pour n'avoir pas voulu prêter le serment demandé aux prêtres, il eut à peine recouvré la liberté en 1794, qu'il retourna dans sa paroisse, où il resta, malgré la persécution, jusqu'au vendredis-saint, 2 mars 1799, jour de sa mort. Il est connu par deux ouvrages excellents : *Catéchisme dogmatique et moral, ouvrage utile au peuple, aux enfants, et à ceux qui sont chargés de les instruire*, Dijon, 1821, 3 vol. in-12 : ce livre est l'explication du catéchisme de M. d'Apchon ; mais il peut être l'explication de tous les autres catéchismes : il a été réimprimé en 1823 et 1827 ; *Abbrégé de la doctrine chrétienne*, imprime récemment à Dijon. On lui attribue encore avec quelque raison : *La Famille sainte*, ou *l'Histoire de Tobie*, et *la Bonne Journée*, ou *Manière de sanctifier la journée pour les gens de campagne*. (Voyez **LATASSE**.)

COVARRUVIAS, ou **COVARRUBIAS Y LEYVA** (Diégo), surnommé le *Barthol-*

espagnol, naquit à Tolède en 1512. Après avoir étudié les langues et la jurisprudence sous d'habiles maîtres, il enseigna le droit canon à Salamanque, et fut reçu, à l'âge de 26 ans, parmi les professeurs du collège d'Oviédo. Il s'y livra tellement à l'étude, et fit de si nombreuses recherches, qu'il n'y avait pas un seul volume dans la bibliothèque d'Oviédo, la plus considérable de l'Espagne, qui ne fût chargé de notes de sa main. Il était au nombre des premiers magistrats de Grenade, lorsque Charles-Quint le nomma, en 1549, évêque de Saint-Domingue. Philippe II le transféra en 1560 au siège de Ciudad-Rodrigo. Il fut chargé de dresser, pour l'Université de Salamanque, des statuts qu'on a suivis longtemps après lui. Envoyé au concile de Trente, on le chargea, conjointement avec Hugues Buoncompagno (depuis Grégoire XIII), de dresser le décret de réformation. Diégo s'acquitta seul de ce travail. Il fut nommé, à son retour du concile, à l'évêché de Ségovie, élu président du conseil de Castille en 1572, et revêtu de la même dignité deux ans après dans le conseil d'Etat. Ce savant mourut à Madrid le 27 septembre 1577, après avoir montré autant d'habileté que d'intégrité dans les différentes affaires dont il avait été chargé. Ses ouvrages, écrits en latin, nous offrent une connaissance profonde du droit, de la théologie, des langues et le goût des belles-lettres. On en a donné plusieurs éditions à Lyon, à Anvers, mais la plus complète est celle qui a paru à Genève, avec des additions d'Ybanez de Faria, 1762, 5 in-fol. On y trouve deux traités : *De mutatione monetarum*; *Collatio nummorum veterum cum modernis*. Les ouvrages de Covarruvias comportent plus de 20 vol. in-fol., qui traitent de plusieurs matières relatives à la jurisprudence, aux immunités de l'Eglise, et où l'on distingue les trois livres, *Variarum resolutionum ex pontificio, regio et casario jure*; un traité *De poenis*, et un recueil intitulé : *Catalogo, etc.*, ou *Catalogue des rois d'Espagne, etc.*; *Fondation de plusieurs villes de ce royaume*; *Instructions pour l'intelligence des inscriptions*.

COVARRUVIAS (Antoine), frère du précédent, mort en 1602, était un savant très-distingué, et le plus habile helléniste de son siècle. André Schott l'appelle *Omni doctrinæ genere et juris scientiâ excellentem*; et Juste-Lipse le nomme *Hispaniæ magnum lumen*. Il aida son frère Diégo dans la composition de ses *Variæ resolutiones*.

COWLEY (Abraham). né à Londres

en 1618, mort en 1667 à 49 ans, montra beaucoup de goût pour tous les genres de poésie, excepté pour le dramatique. Ses maîtresses étaient le sujet ordinaire de ses vers. Il est principalement connu par un poème en 4 chants, sur les infortunes de David, où il y a de l'imagination. Ses talents lui acquirent l'estime des courtisans de Charles I^{er}, prince malheureux, auquel il fut toujours fidèle. Il suivit la reine, obligée de se retirer en France. Charles II, qui lui avait des obligations, l'honora de son estime et de ses bienfaits. En apprenant sa mort, ce prince dit : « Je viens de perdre l'homme du royaume, qui m'était le plus attaché. » Ses ouvrages ont été recueillis à Londres, 2 vol. in-8, ou 1710, 3 vol. in-4. Il se fit lui-même une épitaphe, se regardant comme mort au monde et enterré dans la solitude où il vivait. Elle suffit pour montrer que Hume, qui parle peu avantageusement de ses talents poétiques, ne les a pas assez connus. Elle est pleine de sentiment, d'une sage et douce philosophie, exprimée avec des grâces naturelles et touchantes.

COWPER (William), célèbre poète anglais, né en 1732. Il fut d'abord avocat et greffier de la Chambre des lords; mais il quitta cette place et renonça au barreau à cause de la timidité insurmontable qu'il éprouvait à parler en public. Il se livra, dès lors, tout entier à son goût pour la poésie. Il a publié un poème en vers blancs, intitulé : *La Tâche*, un des meilleurs qui existent dans la langue anglaise, malgré son défaut d'unité dans le plan; une *Traduction de l'Iliade et de l'Odyssée*, 2 vol. in-4, inférieure à celle de Pope, mais plus fidèle. Cowper a encore laissé quelques autres petits poèmes; il est mort en 1800.

COYER (l'abbé Gabriel-François), né à Baume-les-Dames en Franche-Comté en 1707, se fit jésuite et ne tarda pas à rentrer dans le monde, se rendit à Paris vers 1751, chercha pour subsister des ressources dans sa plume, et y mourut en 1782. On a de lui : *Bagatelles morales*, Paris, 1755, in-12, qui ont eu pendant quelque temps un grand succès; mais l'examen fit bientôt voir que ce n'étaient que des bagatelles : l'ironie, qui est la figure favorable de l'auteur, y règne jusqu'à la satiété; d'ailleurs il y en a quelques-unes qui sont très-improprement appelées *morales*; *La noblesse commerçante*, 1756, in-12, aujourd'hui presque oubliée, et qui cependant fut, dit-on, l'occasion d'une loi qui donnait la noblesse aux commerçants distingués : *De*

la *prédication*, 1766, in-12, ouvrage d'un déclamateur ironique, qui ne laisserait pas soupçonner que Coyer fut prêtre. Il y veut prouver qu'il est inutile de prêcher; comme si, pour corriger et instruire les hommes, des *bagatelles* futiles valaient mieux que les sermons des Bourdaloue et des Massillon; *Histoire de Jean Sobieski*, 1761, 3 vol. in-12, écrite à peu près dans le goût des *bagatelles*, d'une manière peu digne de la majesté de l'histoire, pleine d'assertions et de maximes hasardées; *Voyage d'Italie et de Hollande*, 1776, 2 vol. in-8. L'abbé Coyer avait parcouru ces deux pays, moins en observateur profond, qu'en français léger qui donne à tout un coup d'œil superficiel, et fait rapidement quelques remarques analogues à la mobilité de son esprit, de ses goûts et de son caractère; ce qui fit dire à l'abbé Voisenon: « Il a voyagé, il est revenu, et serait bien de repartir. » *Nouvelles observations sur l'Angleterre*, 1779, in-12. On loute qu'elles soient *nouvelles*, puisque c'est le *Londres* de Grosley, abrégé et retourné, à quelques remarques près, pleines de néologisme et d'affectation l'esprit. L'abbé Coyer, malgré son habit, avait pris goût pour la philosophie moderne; on s'en aperçoit sans peine dans ses ouvrages. Ses *Ouvrages complets* ont été imprimés, Paris, 1782-83, 7 vol. in-12.

COYPEL (Noël), peintre, né à Paris en 1628, d'un bourgeois de Cherbourg, et, sous le célèbre Vouet, des progrès rapides dans la peinture, pour laquelle il avait un talent décidé. Nommé directeur de l'école française à Rome, il prit possession de cette place avec une pompe qui fit honneur à sa nation. Son fils, Antoine COYPEL, âgé seulement de 12 ans, suivit son père dans ce voyage. Les Italiens admirèrent le mérite consommé de l'un, et les grandes espérances que donnait l'autre. Ce célèbre artiste, qui peignait encore à 78 ans les grands morceaux à fresque qui sont au-dessus du maître-autel des Invalides, mourut en 1707. Ses principaux ouvrages sont dans l'église de Notre-Dame-de-Paris, au Palais-Royal, aux Tuileries, au vieux Louvre, à Versailles, à Trianon. Les artistes qui aiment les compositions heureuses, une belle expression, un bon goût de dessin, soutenu d'un coloris admirable, les vont étudier.

COYSEVOX (Antoine), sculpteur lyonnais, né en 1640, mort en 1720, passa en Alsace à l'âge de 27 ans, pour décorer le palais de Saverne du cardinal de Furstemberg. De retour en France, il

fut chancelier de l'académie de peinture et de sculpture, travailla à différents bustes de Louis XIV, et à d'autres ouvrages pour les maisons royales. Egalement gracieux et élevé, naïf et noble, son ciseau prenait le caractère des différentes figures qu'il avait à représenter. Des dehors simples, une probité scrupuleuse, une modestie rare avec des talents supérieurs, le faisaient autant aimer que ses ouvrages le faisaient admirer.

COZZANDO (Léonard), moine du 17^e siècle, né dans un bourg du Bressan, est auteur de plusieurs ouvrages qui font honneur à son savoir: *Demagisterio antiquorum philosophorum*; d'un traité *De plagio*; d'un autre intitulé: *Epícurus expensus*. Il y a dans ces ouvrages beaucoup d'érudition et des remarques très-sensées.

CRABBE (Pierre), religieux franciscain, natif de Malines, mourut dans cette ville en 1554, à 83 ans, après avoir été élevé aux premières charges de son Ordre. On a de lui une *Collection des conciles*, Cologne, 2 vol. in-folio. Il est le second éditeur des conciles; le premier fut Jacques Merlin. Ces premières collections contiennent quantité de faux actes, que la sagacité des critiques du 17. siècle a su séparer des véritables.

CRACUS, duc de Pologne, vers 700, est regardé comme le fondateur de Cracovie, à qui il donna son nom. On montre son tombeau près de la ville; c'est un cône assez haut, une petite colline isolée, produite, dit-on, par une poignée de terre que chaque soldat de son armée jeta sur son corps. Ces anciennes annales de la nation polonaise sont pleines d'obscurité et d'incertitude.

CRAIG (Nicolas), *Cragius*, né vers l'an 1549 à Ripen, fut recteur de l'école de Copenhague en 1576. Il se maria deux ans après, et se mit ensuite à voyager dans toute l'Europe. A son retour, il trouva chez lui deux enfants qui ne lui appartenaient point. Il s'en délivra, aussi bien que de leur mère, en faisant casser son mariage; mais cette aventure ne l'empêcha pas de se remarier. Son génie pour les affaires lui procura plusieurs négociations importantes, dans lesquelles il satisfait beaucoup le roi de Danemarck, qui l'employait. Il mourut en 1602, laissant un ouvrage latin très-estimé sur la république des Lacédémoniens, imprimé pour la première fois en 1595, réimprimé à Leyde, 1670, in-8; et les *Annales de Danemarck* en six livres, depuis la mort de Frédéric I^{er}, jusqu'à l'année 1550. Elles sont meilleures à consulter qu'à lire. On les a réimprimées à Copenhague en 1737, in-fol.

CRAIG (Jean), mathématicien écossais, s'est fait un nom célèbre par un petit écrit de 36 pages, fort rare, imprimé à Londres en 1699, sous le titre de *Theologia christiana principia mathematica*. Jean-Daniel Titius en a donné une nouvelle édition à Leipsick en 1755, in-4. Elle est ornée d'une préface savante sur la vie et les ouvrages de Craig. Cet auteur y calcule la force et la diminution des choses probables. Il établit d'abord ce principe très-faux, « que tout ce que nous croyons sur le témoignage des hommes, inspirés ou non, n'est que probable. » Il suppose ensuite que cette probabilité va toujours en diminuant, à mesure qu'on s'éloigne du temps auquel les témoins ont vécu, et par le moyen des calculs algébriques il trouve que la probabilité de la religion chrétienne peut durer encore 1454 ans. Elle serait nulle après ce terme, si Jésus-Christ ne prévenait cette éclipse par son second avènement, comme il prévint celle de la religion judaïque par son premier. L'abbé Houtteville a réfuté ces rêveries, dans sa *Religion chrétienne prouvée par les faits*. « Pourquoi, » dit un auteur moderne, l'histoire de « Jules-César, par exemple, serait-elle « aujourd'hui moins croyable ou moins « crue que du temps de Henri IV ou de « Louis XI ? Au contraire, la critique, « devenue plus éclairée et plus sûre, n'a-t-elle pas rendu cette histoire plus incontestable ? La religion chrétienne est « mieux démontrée par sa durée même, « par sa persévérance, ses triomphes « étonnants et multipliés, qu'elle ne l'était dans les premiers siècles. Si (comme nous n'en pouvons douter) elle sort « encore glorieuse de la crise actuelle, « les faits qui l'ont établie recevront un « nouveau degré de certitude. »

CRAMER (Gabriel), né à Genève en 1704, professeur de mathématiques dès l'âge de 19 ans, se fit un nom dans l'Europe par ses progrès dans les sciences exactes. Il mourut en 1752 à Bagnols en Languedoc, où il était allé dans l'espérance de rétablir sa santé ruinée par le travail. Les mathématiciens lui doivent une *Introduction à la théorie des lignes courbes*, 1750, in-4, fig. Il fait usage de l'analyse de Descartes, mais en la perfectionnant et en l'appliquant à toutes les courbes géométriques ; l'*Édition des Œuvres de Jacques et Jean Bernoulli*, 1743, 6 vol. in-4. Ce recueil est fait avec un soin et une intelligence qui méritent la reconnaissance de tous les géomètres. Cramer était disciple de Jean Bernoulli.

CRAMMER ou **CRANMER** (Thomas), né, l'an 1489, à Aslacton dans le comté

de Nottingham, d'une famille originaire de Normandie, professa pendant quelque temps avec succès dans l'Université de Cambridge. Un mariage, qui le fit chasser de cette école, commença à le faire connaître ; et le divorce de Henri VIII fixa tous les yeux sur lui. Il fut le premier qui écrivit, en 1530, pour l'appuyer. Son livre, assez mauvais, mais nécessaire à un prince dégoûté de sa femme, lui assura la faveur du roi. Henri l'envoya à Rome pour y disposer les esprits à approuver la dissolution de son mariage. Il se masqua si habilement dans cette cour, que le pape Clément VII, quoique prévenu contre lui par sa conduite et par ses ouvrages, le fit son pénitencier. Il passa ensuite en Allemagne, où il se maria secrètement avec la sœur d'Osiander, ministre aussi fameux par ses variations que par ses fureurs. Devenu archevêque de Cantorbéry, et depuis longtemps le ministre des passions de Henri, il fit déclarer nul, par le clergé d'Angleterre, le mariage de ce prince avec Catherine d'Aragon, approuva son mariage avec Anne de Boulen, et ne rougit point d'accompagner cette nouvelle reine à son entrée dans Londres. Son exemple fit plus de schismatiques que tous ses raisonnements. Plusieurs citoyens furent condamnés à mort, pour n'avoir pas voulu reconnaître la suprématie de Henri. Crammer, l'instigateur de ces meurtres, ne prévoyait pas qu'il périrait aussi un jour sur un échafaud. Au commencement du règne de la reine Marie, il fut arrêté comme un traître et un hérétique sanguinaire. Il abjura, dans l'espérance de sauver sa vie. Marie ne le condamna pas moins à mourir, en 1556. Alors il rétracta son abjuration, et déclara sur le bûcher qu'il mourait luthérien. Les protestants ont dit autant de bien de ce prélat courtisan, que les catholiques en ont dit de mal. « Mais quel homme, suivant Bossuet, qu'un évêque qui était en même temps luthérien, marié en secret, sacré archevêque suivant le pontifical romain, « soumis au Pape dont il détestait la puissance, disant la messe qu'il ne croyait pas, et donnant pouvoir de la dire ! » C'est pourtant cet homme que Burnet donne pour un *Athanase* et pour un *Cyrille*, tant l'esprit de parti fascine les yeux, et tant il est dangereux qu'un sectaire controversiste se mêle d'être historien ! La faiblesse de Crammer égalait ses fureurs et son incontinence. « Il se fit catholique, dit un écrivain judicieux, pour avoir la vie ; et mourut protestant pour se venger de ceux qui la lui avaient rendue fusée. » Il est faux qu'avant de s'élan-

cer dans le bûcher, il ait brûlé la main qui avait signé son abjuration. Il était enchaîné et lié au bûcher, et ne pouvait par conséquent attendre que sa main fût brûlée pour s'y élancer : c'est un conte inventé par Burnet. On a de Crammer : *la Tradition nécessaire du chrétien ; Défense de la vraie et catholique doctrine du sacrement du corps et du sang de Jésus-Christ*, en latin, Embden, 1557, in-8 ; et plusieurs ouvrages en anglais et en latin.

CRANTOR, philosophe et poète grec, naît de Solos en Cilicie, fut un zélé défenseur de la doctrine de Platon, et le premier qui la commenta. Horace le met à côté de Chrysippe pour le talent de prêcher la morale, *melius Chryippo et Crantore* ; mais s'il n'a pas mieux moralisé que Chrysippe (voyez ce mot), on ne doit pas avoir une grande idée de ses leçons. Il est à croire que, comme tous les philosophes qui prêchent sans sanction et sans principes fixes, il aura dit des choses bonnes et mauvaises, absurdes et raisonnables. Il mourut d'hydropisie dans un âge peu avancé, laissant plusieurs ouvrages que nous n'avons plus ; entre autres un livre *De la consolation*, qu'on estimait beaucoup ; quelques critiques prétendant qu'il était intitulé : *Du deuil*, se fondant sur un passage de Diogène Laërce, qui dit : « On admire principalement son livre *Du deuil* ; » Cicéron dit aussi : *Legimus omnes Crantoris, veteris academici, De luctu*. Il en donne ensuite une idée qui paraît un peu flattée. Il florissait vers l'an 315 avant J.-C.

CRAON (Pierre de), d'une famille ancienne, s'attacha à Louis d'Anjou, qui était alors en Italie. Ce prince l'envoya en France pour chercher de l'argent et du secours ; mais, au lieu de remplir sa commission, il se livra à la débauche avec les courtisanes de Venise. Le duc d'Anjou, ayant attendu longtemps sans en avoir de nouvelles, mourut de chagrin. Le duc de Berry menaça le commissionnaire infidèle de le livrer au dernier supplice ; mais sa naissance et ses richesses le sauvèrent. Craon se fit connaître par un nouveau crime, qui réveilla la mémoire du premier. Le duc d'Orléans l'avait disgracié ; il s'imagina que le connétable de Clisson lui avait rendu de mauvais offices, et il l'assassina à la tête d'une vingtaine de scélérats, le jour de la Fête-Dieu, en 1391. Le connétable, n'étant pas mort de ses blessures, poursuivit son assassin, réfugié chez le duc de Bretagne, qui lui dit en le recevant : « Vous avez fait deux fautes dans la même journée : la première, d'avoir attaqué

le connétable ; et la seconde, de l'avoir manqué. » Les biens de l'assassin furent confisqués et donnés au duc d'Orléans, son hôtel changé en un cimetière et ses châteaux démolis. Avant ce meurtre, il avait obtenu du roi Charles VI, qu'on donnerait des confesseurs aux criminels qui allaient au supplice. Richard II, roi d'Angleterre, demanda sa grâce quelque temps après, et l'obtint. Craon revint à la cour, s'y montra hardiment, tandis que Clisson, qui avait si bien mérité de l'Etat, en était banni.

CRAPELET (Georges-Adrien), littérateur distingué, imprimeur zélé, savant et habile, né à Paris le 13 juin 1789, mort à Nice le 11 décembre 1842, a composé, traduit, édité, annoté, imprimé un grand nombre d'ouvrages.

CRASSET (Jean), jésuite, né à Dieppe le 3 janvier 1648, mort en 1692, publia divers ouvrages de piété, parmi lesquels on distingue les *Considérations chrétiennes pour tous les jours de l'année*, Paris, 1683, ouvrage solide et plein d'onction, souvent réimprimé. Il a donné aussi une *Histoire du Japon*, etc., en 2 vol. in-4, Paris, 1715. Les actes des martyrs y sont rapportés dans un très-long détail ; et c'est une des raisons pour lesquelles on lui préfère l'ouvrage du Père Charlevoix. Il a encore donné une *Dissertation sur les oracles des sibylles*, Paris, 1678 ; elle fut attaquée par Jean de March, protestant. Le Père Crasset fit réimprimer sa *Dissertation* en 1684, in-8, et y joignit une réponse à la critique de J. de March. Ses ouvrages de piété ont été beaucoup lus, et le seraient encore sans l'indifférence de ce siècle à l'égard de tout ce qui tient à la religion.

CRASSUS (Publius-Licinius), jurisconsulte romain, de l'illustre famille des Crassus, qui a donné plusieurs consuls, fut élevé à la souveraine prêtrise l'an 131 avant J.-C. Il passa en Asie, à la tête de l'armée romaine, destinée contre Aristonicus ; mais il fut vaincu dans une grande bataille, et pris par les Thraces qui étaient à la solde d'Aristonicus. Crassus, ayant frappé le soldat qui le conduisait, fut tué d'un coup de poignard, et enterré à Smyrne. Il avait quitté sa dignité de grand-pontife pour commander les armées ; ce qui était alors sans exemple.

CRASSUS (Marcus-Licinius), d'une des plus illustres familles, commença d'abord en esclaves. Il ne possédait alors que 300 talents environ ; mais, depuis, il acquit de si grandes richesses, qu'il fit un festin public au peuple romain, et donna à chaque citoyen autant de blé

qu'il pouvait en consommer pendant trois mois. L'inventaire de ses biens, lorsqu'il marcha contre les Parthes, montait à 7,700 talents. Un homme, selon lui, ne devait pas passer pour riche, s'il n'avait de quoi entretenir une armée. La crainte des fureurs de Sylla et de Marius l'obligea de se retirer en Espagne, où il resta caché pendant huit mois dans une caverne. Dès qu'il put reparaitre, il signala son courage dans la guerre contre les esclaves, mérita l'honneur du petit triomphe, fut fait préteur l'an 71 avant J.-C., et défit Spartacus, chef des esclaves rebelles. Il fut consul l'année suivante avec Pompée, puis censeur; et ensuite il exerça une espèce de triumvirat avec le même Pompée et César. Cette union ne fut durable qu'avec le premier. Crassus, devenu consul une seconde fois, eut en partage la Syrie. En passant par la Judée, il pillait le trésor du temple de Jérusalem, après être entré dans le *Sanctus Sanctorum*, où les prêtres n'entraient jamais, et avoir juré de se contenter d'une poudre d'or qu'on offrait de lui donner pour sauver le reste. Cette sacrilège avarice ne tarda pas d'être punie; ayant entrepris la guerre contre les Parthes, il dévorait déjà en espérance toutes leurs richesses, lorsque son armée fut totalement défaite par Suréna, leur général. Vingt mille Romains restèrent sur le champ de bataille, et dix mille furent faits prisonniers. Les restes de l'armée s'échappèrent à la faveur des ténèbres, et furent poursuivis par les Parthes. Crassus, invité à une conférence par le général ennemi, fut forcé de s'y rendre par la mutinerie des soldats, et ne tarda pas de s'apercevoir que le dessein de Suréna était de le prendre vivant. Il se mit en défense, et fut tué les armes à la main, l'an 53 avant J.-C. Les Parthes, lui ayant coupé la tête, la portèrent à Orodès leur roi qui fit couler de l'or fondu dans sa bouche, en disant ces mots : *Massasie-toi de ce métal dont ton cœur a été insatiable.*

« C'est une chose très-digne de remarquer, dit Rollin, ou plutôt son continuateur, que le triste sort des deux généraux romains, qui les premiers avaient violé le respect dû au temple de Jérusalem. Pompée, depuis qu'il eut osé porter ses regards téméraires dans un lieu redoutable, où jamais aucun profane n'était entré, ne réussit en rien, et termina enfin malheureusement une vie jusque-là remplie de gloire et de triomphes. Crassus, encore plus criminel, fut puni plus promptement et périt dans l'année même. » On peut voir, relativement à

cette réflexion, l'*Histoire des sacrilèges*, par Henri Spelman.

CRATÈRE, favori d'Alexandre-le-Grand, et rival d'Antipater, plut au conquérant macédonien par un air noble et majestueux, un esprit élevé et un grand courage. Après la mort d'Alexandre, il fut tué dans un combat contre Eumènes, qui, le voyant expirer, descendit de cheval pour lui rendre les derniers devoirs.

CRATÈS, fils d'Asconde, disciple de Diogène le cynique, naquit à Thèbes en Béotie. Il se livra de bonne heure à la philosophie; et, pour n'être pas distrait par les soins temporels, il vendit ses biens, et en donna le produit à ses concitoyens. C'est du moins ce que rapporte Antisthène, et d'après lui Diogène Laërce. D'autres disent qu'il déposa cet argent chez un banquier, à condition qu'il le donnerait à ses enfants, s'ils étaient insensés, c'est-à-dire, s'ils négligeaient la philosophie; et au public, s'ils la cultivaient, car ils n'auraient besoin de rien. On lui attribue ce tarif de dépense assez plaisant. « Il faut donner à un cuisinier dix « mines, à un médecin une drachme, « à un flatteur cinq talents, de la fumée « à un homme à conseils, un talent à « une courtisane, et trois oboles à un « philosophe. » Lorsqu'on lui demandait à quoi lui servait la philosophie : « A « apprendre, répondait-il, à se contenter « de légumes, et à vivre sans soins et « sans inquiétude : » bien entendu que la vanité tiendrait lieu du reste. Halabé fort chaudement en été et fort légèrement en hiver, il se distinguait en tout des autres hommes. Il était d'une malpropreté insupportable, cousait à son manteau des peaux de brebis sans préparation; singularité qui, jointe à sa laideur naturelle, en faisait une espèce de monstre. Alexandre, curieux de voir ce cynique, lui offrit de rebâtir Thèbes sa patrie.

« Pourquoi cela, lui répondit Cratès, « un autre Alexandre la détruirait de « nouveau. Le mépris de la gloire (ce « n'était point de celle qu'il tirait de sa « crasse), l'amour de la pauvreté, me « tiennent lieu de patrie : ce sont des « biens que la fortune ne me ravira ja- « mais. » Ce philosophe avait épousé la fameuse Hypparchie, qui avait conçu pour lui la plus violente passion, et il avait fait, dit-on, ce qu'il avait pu pour la détourner de ce mariage, en lui représentant sa pauvreté et son âge avancé. Il en eut deux filles qu'il maria à deux de ses disciples, et les leur confia trente jours à l'avance, pour essayer s'ils pourraient vivre avec elles : essai bien digne de cette vieille et dégoûtante philosophie. Il vivait

vers l'an 328 avant J.-C. On trouve des *Lettres* de lui dans les *Epistolæ cynicæ*, imprimées en Sorbonne sans date, livre rare.

CRATÈS, philosophe académicien d'Athènes et disciple de Polémon, auquel il succéda dans son école vers l'an 272 avant J.-C. Cratès eut pour disciples Arcésilaus, Bion de Boristhène, et Théodore, chef d'une secte. Il fut employé par ses compatriotes dans plusieurs ambassades.

CRATÉSIPOLIS, reine de Sicyle, se signala par sa valeur : c'est à cette qualité, si rare dans une femme, qu'elle dut la conservation de ses Etats. Après la mort d'Alexandre son époux, s'étant mise à la tête des soldats qui lui étaient demeurés fidèles, cette héroïne marcha fièrement contre ceux de ses sujets qui avaient pris occasion de la mort du roi pour se révolter. Elle en fit pendre 30 ou 40 des plus mutins, et rétablit partout le calme. Après avoir conquis son royaume, elle sut le gouverner, et fut enlevée à son peuple l'an 314 avant J.-C.

CRATINUS, un des meilleurs poètes et des plus grands buveurs de son temps, se distingua à Athènes par ses *Comédies*, et mourut à 95 ans vers l'an 432 avant l'ère chrétienne. Sa plume n'épargnait personne, pas même les premiers magistrats de la république. Quintilien porte un jugement très-avantageux de ses pièces de théâtre; mais les fragments qui nous restent sont trop peu de chose, pour décider s'il méritait cet éloge.

CRATIPPUS, philosophe péripatéticien de Mitylène, où il enseigna la philosophie, alla ensuite à Athènes, et eut pour disciples le fils de Cicéron et Brutus. Pompée alla le voir après la bataille de Pharsale, et lui proposa des difficultés contre la Providence. Le philosophe consolait le guerrier et justifia la Divinité.

CRAUFURD (Quintin), écossais, né le 22 septembre 1743, passa une grande partie de sa vie à Paris, et y mourut le 25 novembre 1819. Il a publié en anglais : *Esquisses de l'histoire, de la religion, des sciences et des mœurs des Indiens, avec un exposé très-court de l'état politique actuel des puissances de l'Inde*, Londres, 1794, 2 vol. in-8; *Essai historique sur le docteur Swift; sur Périclès et sur l'influence des beaux-arts*, Londres 1817, in-12; un grand nombre de *Notices*.

CRAYER (Gaspard), peintre d'Anvers, né en 1582, mort à Gand en 1669, réunissait également dans l'histoire et dans le portrait. Le célèbre Rubens le regardait comme son émule, et ce n'est point un petit éloge. La nature est rendue dans ses

ouvrages avec une expression frappante et un coloris enchanteur. Le musée royal ne possède plus que deux de ses tableaux, la *Vierge et l'enfant Jésus recevant l'hommage de plusieurs saints*, et *saint Augustin en extase*. Il fit le *Martyre de saint Blaise*, qui est son dernier tableau, à 86 ans.

CRÉBILLON (Prosper Jolyot de), né à Dijon en 1674, d'un greffier en chef de la chambre des comptes, étudia au collège Mazarin, fit son droit et fut reçu avocat. Mais ne réussissant pas dans cette profession, il travailla pour le théâtre. Il donna d'abord *Idoménée*, et ensuite *Atreus*. Le jeune auteur continuait à marcher dans cette carrière, lorsqu'il devint passionnément amoureux, et son amour finit par le mariage. Son père, indigné contre lui, le déshérita; étant tombé malade quelque temps après en 1707, il le rétablit dans ses droits; mais il lui laissa très-peu de chose. En 1731, il eut une place à l'Académie française, et l'emploi de censeur de la police en 1735. Il obtint de plus grandes récompenses sur la fin de sa carrière, et il mourut le 17 juin 1762, à 88 ans, après avoir donné un grand nombre de *tragédies*. Il était modeste, vrai, sensible, d'un abord facile, officieux, enchanté des succès des jeunes auteurs, et les échauffant de sa flamme. Crébillon est le créateur d'une partie qui lui appartient en propre, de cette terreur qui constitue la véritable tragédie. Hardi dans ses peintures, mâle dans ses caractères, grand dans ses idées, énergique dans ses vers, et terrible dans ses plans, il est peut-être le seul de nos poètes modernes qui ait possédé le grand secret de l'art de Melpomène, tel que l'avaient les tragiques de l'ancienne Grèce. Il eût été à souhaiter qu'à leur exemple, il eût moins employé ces déguisements, ces reconnaissances, qui appartiennent plutôt au roman qu'à la tragédie. Une de ses meilleures pièces, *Rhadamiste*, n'a pas eu le suffrage de Boileau. Un de ses amis ayant voulu lui en faire la lecture, lorsqu'il était dans son lit, n'attendant plus que l'heure de la mort, le satirique l'interrompit, après en avoir écouté deux ou trois scènes : « Eh! mon ami, lui dit-il, ne mourrai-je pas assez promptement? Les Pradons dont nous nous sommes moqués dans notre jeunesse étaient des soleils auprès de ceux-ci. » Ce qui indisposait le poète mourant, c'était le style. Celui de Crébillon est vigoureux et énergique, mais plein d'incorrections, de tours durs et barbares. Outre ses *tragédies*, on a de lui quelques *pièces de vers*. Le ton

boursoufflé y domine ; mais on y rencontre des vers heureux. Louis XV, bien-faiteur de Crébillon, et pendant sa vie et après sa mort, lui fit élever un tombeau. Ce monument a été exécuté en marbre par le savant ciseau de Le Moine dans l'église paroissiale de Saint-Gervais, où le rival de Corneille a été inhumé. Après une représentation d'*Atrée*, on demandait à ce célèbre tragique pourquoi il avait adopté le genre terrible ? « Je n'ai point à choisir, répondit-il : Corneille avait pris le ciel, Racine la terre, il ne me restait plus que l'enfer : je m'y suis jeté à corps perdu. » Ses *Œuvres* ont été imprimées au Louvre, en 2 vol. in-4, en 3 et en 2 vol. in-12 et in-8. La plus belle édition est celle de M. Renouard, 1818, 2 vol. in-12. (Voyez CORNEILLE, MOLIERE, RACINE.)

CRÉBILLON (Claude-Prosper Jolyot de), fils du précédent, naquit à Paris le 12 février 1707, et y mourut en 1777. Son père s'était fait remarquer par un pinceau mâle et vigoureux ; le fils brilla par les grâces et la légèreté de sa conversation et de ses écrits : ce qui a fait dire à un critique qu'il n'avait que la *mousse de l'esprit de son père*. Il n'a guère travaillé que dans le genre romanesque. Ses principaux ouvrages sont : *Les Lettres de la marquise de** au comte de***, 1732, 2 vol. in-12 ; *Tanxat et Néadarné*, 1734, 2 vol. in-12. Ce roman, plein d'allusions satiriques et souvent inintelligibles, le fit mettre à la Bastille, et fut plus couru qu'il ne méritait de l'être. On ne sait à quoi tend cet ouvrage, ni quel en est le but. Il y a d'ailleurs des tableaux trop libres, et le style offre beaucoup de phrases longues et confuses ; les *Egarements du cœur et de l'esprit*, 1736, in-12. C'est le roman le plus piquant de Crébillon. Les mœurs d'un certain monde y sont peintes avec des couleurs vives et vraies. La modestie ne tient pas toujours le pinceau, et les femmes se plaignirent dans le temps de ce que l'auteur ne croyait pas assez à la vertu ; *Le Sopha*, conte moral, ou plutôt anti-moral, 1745, 1746, 2 vol. in-12. C'est une galerie de portraits, presque toujours licencieux, des femmes de tous les états. Les gens de bien auraient désiré que le romancier eût plus respecté la pudeur, et les gens de goût, qu'il eût mis plus d'action et de variété dans ses romans ; *Lettres d'Alcibiade*, dont on peut faire la même critique, ainsi que de plusieurs autres ouvrages de ce genre, dont la licence et la malignité font le caractère. Quel peut être le fruit de tous ces romans dont un ton cavalier et cynique est le principal ornement ? On les

achète d'abord par curiosité, on les lit avec empressement ; l'honnête homme n'ose convenir qu'il les a lus, et chacun finit par les payer du mépris qu'ils méritent ; les *Lettres de la marquise de Pompadour*, roman épistolaire qui a eu un succès prodigieux, et où l'auteur est un peu plus réservé que dans ses autres productions, quoiqu'il ne le soit point encore assez. On a ses *Œuvres* en 11 vol. in-12, Maëstricht, 1779.

CREECH (Thomas), né à Blandfort en Angleterre, en 1659, cultiva la poésie et les lettres, et ne vécut pas moins dans l'indigence. Une humeur sombre, qui le jetait dans des passions violentes, fit le malheur de sa vie et occasionna sa mort. Amoureux d'une demoiselle qui ne répondait point à ses feux, quoique bien d'autres eussent un facile accès auprès d'elle, il se pendit de désespoir, sur la fin de juin de l'an 1700. On a de lui plusieurs Traductions : celle de *Lucrèce*, en vers anglais, et en prose avec des notes. Cette dernière est préférable à l'autre ; elle fut imprimée à Oxford en 1683. Plusieurs prétendent que c'est le matérialisme et le désolant système de l'auteur traduit, qui a tourné la tête à Creech, et qui lui a inspiré la manie du suicide comme à *Lucrèce* lui-même ; la *Version* de plusieurs morceaux de *Théocrite*, d'*Ovide*, de *Juvénal* ; une édition de *Lucrèce*, estimée des savants, dont la meilleure est celle de Londres, 1717, in-8 ; enfin la *Traduction* de l'*Astronomie* de Manilius.

CRELLIUS (Jean), né en 1590 dans un village voisin de Nuremberg. Après avoir été élevé dans cette ville, où il tomba dans les sentiments de Socin, il alla en Pologne et s'établit à Cracovie, où les unitaires avaient une école. Il en fut régent, et ensuite ministre, et il y mourut à l'âge de 42 ans. Ses principaux ouvrages sont : *Traité contre la Trinité*, Gouda, 1678, in-16, solidement réfuté par le Père Pétau, qui l'appelle *serreum os*, et ses raisonnements *vanam syllogismi larvam inanemque pompam*. Effectivement Crellius pousse la chicanerie dialectique avec une contenance et une parade qui imposeraient à quiconque ne serait pas versé dans les subtilités de l'école. Il avait tout le génie des anciens ariens, dont Eusèbe disait que l'autorité de l'Écriture les embarrassait peu, et que toute leur attention se tournait à faire des syllogismes de toutes les formes. *Non inquires quid sacra doceant paginae ; sed cujusmodi syllogismorum forma reperitur... quod si quis aliquem Scripturae locum illis objiciat, examinans*

utrum connexum an disjunctum syllogismi genus ex eo confici possit (L. 5, Hist. Eccl. c. 28). Prudence, dans son *Apothéose*, fait la même observation :

*Videmus minus disceant ambagibus,
In quibus lingua est nequior,
Solvant ligantes quæstionum vincula,
Per syllogismos piceas.*

Crellius a encore composé et publié des *Commentaires* sur une partie du Nouveau-Testament, où il détourne du vrai sens tous les passages opposés à ses erreurs, sans égard aux sentiments des Pères, à l'autorité de l'Eglise et de la tradition; quelques *Ecrits de morale*, dans lesquels il exerce sur la doctrine des mœurs, des lois évangéliques et ecclésiastiques, la même liberté qu'il s'était arrogée sur le dogme; une *Réponse* à Brotius qui avait écrit contre Fauste Socin, un livre *De la satisfaction de Jésus-Christ*; réponse que Grotius désapprouva assez faiblement pour faire croire qu'il n'était pas fort éloigné du socinisme. (Voy. Socin, Lélie et Fauste.)

CREMONINI (César), professeur de philosophie à Ferrare et à Padoue, avait les talents obscurcis par de grands défauts, la méchanceté, l'envie, la fourberie, la médisance et l'irréligion. Il était né à Cento dans le Modénais en 1550, et mourut à Padoue de la peste en 1631, à 80 ans. Ses principaux ouvrages sont : *Aminta e Clori favola silvestre*, Ferrare, 1591, in-4; *Il Nascimento di Venezia*, Bergame, 1617, in-12; *De physico nutitu*, 1596, in-folio; *De calido nutu*, 1626, in-4; *De sensibus et facultatibus appetitivis*, 1644, in-4; et d'autres ouvrages remplis d'erreurs de plus d'un genre. Il croyait l'âme matérielle, capable de corruption et mortelle, ainsi que l'âme des brutes, au cas, disait-il pour la sauver par cette restriction captieuse, qu'il fallût suivre les principes d'Aristote. (Voyez POMPONACE et ORSINIUS.)

CRÉNIUS (Thomas), de la Marche de Brandebourg, recteur en Hongrie, correcteur d'imprimerie à Rotterdam et à Leyde, mourut dans cette dernière ville en 1728 à 80 ans, après avoir inondé l'Europe de ses compilations. Les plus utiles sont : *Consilia et methodi auctoritatum optimè instituendorum*, Rotterdam, 1692, in-4. Ce volume fut suivi de deux autres imprimés en 1696, à Leyde. Le premier est intitulé : *De philologia, studiis liberalis doctrinae*; le second : *De eruditione comparanda*. C'est une collection de préceptes sur la manière d'étudier les différentes sciences renfermées dans ces trois livres. Ses autres ouvrages sont : *Museum philologicum*, 2 vol. in-12; *Thesaurus librorum*

philologicorum, 2 vol. in-8; *De furibus librorum*, Leyde, 1705; *Fasciculi dissertationum philologico-historicarum*, 5 vol. in-12; *Commentationes in varios auctores*, 3 vol. in-12. (Voy. SAUBERT.)

CRÉON, roi de Thèbes en Béotie, frère de Jocaste, s'empara du gouvernement après la mort de Laius II, mari de sa sœur. OEdipe, à qui il céda le sceptre, s'étant retiré à Athènes, il le reprit encore et se signala par des cruautés. Les dames thébaines portèrent Thésée (voyez ce nom) à lui déclarer la guerre, et ce héros lui ravit la couronne et la vie. — Il ne faut pas le confondre avec CRÉON, roi de Corinthe, qui reçut à sa cour Jason, et l'accepta pour gendre, quand il se fut dégoûté de Médée.

CRÉQUI DE BLANCHEFORT et DE CANAPLES (Charles I^{er} de), prince de Foix, duc de Lesdiguières, gouverneur du Dauphiné, pair et maréchal de France, se distingua dans toutes les occasions, depuis le siège de Laon en 1594, jusqu'à sa mort. Son duel contre don Philippin, bâtard de Savoie, qu'il tua, servit beaucoup à répandre son nom. Il reçut le bâton de maréchal de France en 1622, seconrut Ast et Verrue contre les Espagnols, prit Pignerol et la Maurienne en 1630, défit les troupes d'Espagne au combat de Buffarola sur les bords du Tésin en 1636, et fut tué d'un coup de canon au siège de Brème en 1638, comme il se rangeait près d'un gros arbre pour pointer ses lunettes. Créqui était éloquent, poli, magnifique. Il fit éclater ces qualités à Rome, où le roi l'envoya ambassadeur extraordinaire vers le pape Urbain VIII, en 1633. Il épousa successivement deux filles du connétable de Lesdiguières. Son vrai nom était BLANCHEFORT; mais son père, ayant épousé Marie de Créqui, n'obtint les biens de cette famille, qu'à condition qu'il en porterait le nom et les armes. Sa Vie a été écrite par Nicolas Charrier, Grenoble, 1683, in-12.

CRÉQUI (François BONNE de), maréchal de France en 1668, après divers succès, fut entièrement défait par le duc Charles IV de Lorraine en 1675, près de Consarbruck sur la Sarre. Echappé à peine lui quatrième, il court se jeter dans Trèves, où il aime mieux être pris à discrétion, que de capituler. « Cet événement, dit un historien, fut regardé « par les Trévirois, comme la punition « de la manière cruelle dont le pays et « la capitale surtout avaient été traités « par les Français, qui voulaient faire « un désert de cette frontière comme du « Palatinat; les églises et les monastères

« furent livrés aux flammes. Un de leurs généraux, après avoir multiplié ces exploits, périt par la chute de son cheval, qui, se cabrant, se jeta en bas d'un pont, au moment que, la torche en main, il allait mettre le feu à Sainte-Marie-des-Martyrs. On célèbre tous les ans l'expulsion des Français, par une procession générale. » Créqui eut plus de succès dans les campagnes de 1677 et 1678. Il ferma l'entrée de la Lorraine au duc Charles V, le battit à Kochersberg en Alsace, prit Fribourg à sa vue, passa la rivière de Kins en sa présence, le poursuivit vers Offenbourg, le chargea dans sa retraite; et ayant, immédiatement après, emporté le fort de Kell l'épée à la main, il alla brûler le pont de Strasbourg. En 1684, il prit Luxembourg, et mourut trois ans après, en 1687. Il était général des galères depuis 1661.

CRESCENT, *Crescens*, philosophe cynique vers l'an 154 de J.-C., se rendit infâme par ses débauches et par ses calomnies contre les chrétiens. Il fut un des principaux moteurs de la persécution excitée contre eux, sous Marc-Aurèle. C'est contre lui que saint Justin publia sa seconde apologie; le philosophe n'y répondit qu'en travaillant à la faire mourir, en quoi il eut la lâche satisfaction de réussir.

CRESCENTIS, ou CRESCENZII (Pierre de), né en 1230 à Bologne, voyagea pendant 30 ans, exerçant la profession d'avocat pour se dérober aux troubles de sa patrie. A l'âge de 70 ans, il revint pour s'occuper d'un ouvrage sur l'agriculture, qu'il dédia à Charles II, roi de Sicile, qui mourut en 1308. Il est intitulé : *Opus ruralium commodorum*. Il y en a des éditions rares, à Louvain, 1474; Florence, 1481, in-fol. Il se trouve aussi dans les *Rei rusticon scriptores* de Gesner, Leipsick, 1734, 2 vol. in-4. On en a une traduction française, Paris, 1486, in-fol. Il y en a une italienne, Florence, 1605, in-4.

CRESCENTIUS NOMANTIANUS, patrice romain, s'empara du château St-Ange vers 985, et exerça dans Rome des cruautés inouïes. Ses crimes ne demeurèrent pas impunis : l'empereur Othon III lui fit trancher la tête.

CRESCIMBENI (Jean-Marie) naquit à Macerata, capitale de la Marche d'Ancone en 1663. Ses talents pour la poésie et l'éloquence se développèrent de bonne heure. Ses vers eurent d'abord un goût d'enfance et de pointe; mais le séjour de Rome et la lecture des meilleurs poètes italiens le ramenèrent à la nature.

Non seulement il changea lui-même le style, mais il entreprit de combattre le mauvais goût, et de donner des règles du bon. Ce fut en partie par ce motif qu'il travailla à l'établissement d'une nouvelle académie, sous le nom d'*Arcadie*. Les membres de cette compagnie ne furent d'abord qu'au nombre de quatorze, mais il s'augmenta depuis. Ils s'appellèrent les *bergers d'Arcadie*, et prirent chacun le nom d'un berger, et celui de quelquelien de l'ancien royaume d'Arcadie. Le fondateur de cette société en fut nommé directeur en 1690. Pendant 38 ans qu'il conserva ce poste, il déclara la guerre sans ménagement à ces pompeuses extravagances, à ces faux brillants, à ces clinquants que les Italiens avaient pris si longtemps pour de l'or. Crescimbeni mourut en 1728, à 64 ans, chanoine de Sainte-Marie-in-Cosmedin. Durant sa dernière maladie, il fit les vœux simples des Jésuites. Crescimbeni était un petit homme maigre, d'une voix cassée et rauque, et dont la figure n'annonçait pas le génie. Mais des manières engageantes, et une douceur extrême, malgré son tempérament bilieux, lui gagnaient tous les cœurs. Parmi le grand nombre d'ouvrages en vers et en prose dont il a enrichi sa patrie, on ne citera que les principaux qui sont tous en italien : *Histoire de la poésie italienne*, fort estimée, et imprimée en 1738 à Venise en 6 vol. in-4. Cette histoire est accompagnée d'un commentaire semé d'anecdotes, non seulement sur la vie des anciens poètes italiens, mais encore sur celle des anciens poètes provençaux, pères des Italiens. Il y a quelques inexactitudes, comme dans tous les ouvrages de ce genre; la *Vie du cardinal de Tournon*, in-4; l'*Histoire de l'académie des Arcades*, et la *Vie des plus illustres Arcadiens*, 1706, 5 vol. in-4; un *Recueil de leurs poésies latines*, en 9 vol. in-8; *Recueil des poésies à l'honneur de Clément XI*, in-4; *Abbrégé de la Vie de la sainte Vierge*, en italien; plusieurs *Vies particulières*, etc.

CRESCONTIUS, évêque d'Afrique, sur la fin du 7^e siècle, est auteur d'une *Collection de canons*. On la trouve dans la *Bibliothèque du droit canon*, donnée au public par Justel et Voël en 1661, 2 vol. in-fol. Ce recueil est une preuve de l'érudition de l'auteur.

CRESPET (Pierre), religieux césartien, né à Sens en 1543, mourut à 64 ans, en 1604, après avoir refusé un évêché que Grégoire XIV voulait lui donner. On a de lui : *Somma de la foi catholique*, Lyon, 1598; *Le jardin de plaisir et récréation*

spirituelle, 1802, in-8, et d'autres ouvrages dans lesquels il y a plus d'érudition que de critique. Il publia en 1590 un ouvrage intitulé : *La haine réciproque de l'homme et du diable* : c'est un traité contre la magie dans lequel il y a des choses fort singulières qui marquent beaucoup de crédulité ; mais il en est aussi qui ne doivent pas être rejetées aussi loin que le prétendent les esprits forts. (Voyez BODIN, BAUN (Le), BROWN, etc.)

CRESSOLLES (Louis), jésuite, né à Tréguier en 1568, mort à Rome en 1634, était un des plus savants hommes d'un siècle où il y avait tant de savants. Après avoir professé les humanités et la théologie dans plusieurs maisons de son Ordre en France, il fut appelé à professer dans la Cité-Modèle, à Rome, où sa chaire devint célèbre. Il était en même temps secrétaire du général. Cressolles laissa d'importants ouvrages intitulés : *Theatrum veterum Rhetorum*, Paris, 1620, in-8 ; *Mythagogus*, in-4, Paris, 1620 et 1638 ; *Anthologia sacra*, où il traite des vertus des hommes pieux, 2 vol. in-fol., 1632 et 1638 ; un traité *De perfecti oratoris actione*, etc., 1620, in-4 ; *Traduction des Institutions catholiques du Père Cotton* ; *Poésies latines*.

CREST (La Bergère de) : c'est sous ce nom qu'est connue, dans l'histoire des délires des hommes, une visionnaire nommée Isabelle Vincent, fille d'un cardeur de laine du diocèse de Die. Elle apprit le rôle de prophétesse, en gardant les moutons d'un laboureur, son parrain. Un homme inconnu la dressa à ce manège. Elle fit ses premiers essais dans des maisons obscures, où elle prêchait et prophétisait à son aise. Rome était selon elle une Babylone, et la messe une idolâtrie. Les calvinistes criaient partout un miracle ! Le ministre Jurieu, qui avait adopté tant d'autres extravagances, ne manqua pas de se déclarer pour celle-ci. La bergère, animée par sa réputation, prophétisa plus que jamais, mêlant à son galimatias des passages de l'Écriture, des lambeaux de sermons, de mauvaises plaisanteries contre le Pape. Son enthousiasme fit quelques prosélytes, et en aurait fait davantage, si l'intendant du Dauphiné ne l'avait fait arrêter. Conduite à l'hôpital général de Grenoble, elle revint de ses égarements, et finit par une mort édifiante, vers la fin du dernier siècle.

CRESTIN (Jean-François), né en 1745 à Velleux, mort le 26 août 1830, a publié : *Recherches historiques sur la ville de Gray*, 1787, in-8 ; *Dissertation sur les*

libertés de l'Eglise gallicane, la *Pragmatique-sanction et les concordats de 1506*, 1801 et 1817, in-8 ; les *Héroïdes d'Ovide*, traduction en vers, 1826, in-8 ; *Résumé de l'histoire de Franche-Comté*, par M. Lefebvre, 1827, in-8, etc.

CRÉSUS, cinquième roi de Lydie, et successeur d'Alyates, l'an 557 avant J.-C., partagea son règne entre les plaisirs, la guerre et les arts. Il fit plusieurs conquêtes, et ajouta à ses Etats la Pamphylie, la Mysie, et plusieurs autres provinces. Sa cour était le séjour des philosophes et des gens de lettres. Solon, l'un des sept Sages de la Grèce, s'étant rendu auprès de lui, Crésus étala ses trésors, ses meubles, ses appartements, croyant éblouir les yeux du philosophe par ce faste aussi pompeux que puéril. Solon mortifia son amour-propre, en disant à ce roi, qui croyait avoir le premier rang parmi les heureux de son temps : « N'appelons personne heureux avant sa mort.... » Crésus ne jouit pas longtemps de ses richesses et de son bonheur. Il marcha quelque temps après contre Cyrus, avec une armée de 420 mille hommes, dont 60 mille de cavalerie. Il fut vaincu, et obligé de se retirer dans sa capitale, qui ne tarda pas à être prise. Hérodote raconte que ce roi étant sur le point d'être tué par un soldat d'un coup de hache, son fils, muet de naissance, saisi d'un mouvement subit qui lui donna la parole, s'écria tout d'un coup : « Soldat, « ne porte point la main sur Crésus... » Le vaincu, conduit devant le vainqueur, fut, dit-on, condamné à être brûlé vif : traitement qui n'est point dans le caractère de Cyrus. On l'avait déjà étendu sur le bûcher, lorsqu'il se ressouvint de l'entretien qu'il avait eu avec Solon. Il prononça par trois fois en gémissant le nom de ce philosophe. Cyrus demanda pourquoi il se rappelait Solon avec tant de vivacité ? Crésus lui rapporta la réflexion du philosophe grec. Cyrus, touché de l'incertitude des choses humaines, le fit retirer du bûcher et l'honora de sa confiance. Ce récit est fort suspect ; et même toute l'histoire de Crésus est tellement incertaine, que plusieurs historiens et mythologistes ont cru que Crésus était un personnage fabuleux, fabriqué sur Nabuchodonosor. (Voyez *Hérodote*, *historien du peuple hébreu*, sans le savoir ; et *l'histoire véritable des temps fabuleux*.) Quoi qu'il en soit, à en juger par ce que l'histoire nous en apprend, Crésus était un bon prince, et estimable par beaucoup d'endroits. « Il avait, dit un auteur, un grand fonds de douceur et

« d'humanité ; il était brave et généreux , aimait les savants et les gens d'esprit, ce qui marque qu'il n'en manquait pas lui-même : mais son faible, comme celui de tous les grands, était de faire beaucoup de cas des richesses et de la magnificence ; il aimait à être flatté et admiré, et avait en conséquence banni de sa cour la vérité et la sincérité ; car c'est le malheur de tous les grands ; ils sont environnés de flatteurs, et leurs oreilles n'entendent jamais une parole de vérité. »

CRESWEL (Joseph) naquit à Londres, en 1558, et se fit jésuite à l'âge de 25 ans. Il fut très-longtemps supérieur de la Mission d'Angleterre en Espagne. Comme il était fort considéré de Philippe II et de Philippe III, son crédit lui mit à portée de rendre de grands services à cette mission. En 1614, il alla en Flandre, où il gouverna une maison de jésuites anglais. Enfin, il mourut en 1623, à Gand, directeur de la maison du second Noviciat. On a de lui plusieurs ouvrages de piété et de controverse, soit en latin, soit en anglais, soit en espagnol. Le rédacteur des *Extraits des Assertions* ne cite aucun de ses ouvrages ; mais il le met au rang des docteurs qui ont enseigné le régicide, et se fonde sur ce que Cook lui attribue le livre intitulé : *Philopater* ; mais, suivant le rédacteur lui-même, ce livre serait du P. Parsons. L'auteur des *Extraits* se fonde encore sur ce que Cook a écrit que Creswel était en correspondance avec le P. Garnet, Provincial de la Mission d'Angleterre ; mais quel était le contenu de cette correspondance ? Cook n'en dit rien ; il ne donne pas même à entendre qu'elle eût été interprétée. N'est-il pas singulier qu'on fasse d'un jésuite un régicide, parce que d'Espagnol il a écrit en Angleterre à son supérieur ? L'égailleur indique, du P. Creswel, un livre latin *De vita beata* ; un ouvrage anglais contre l'édit que la reine Elisabeth donna, en 1620, au sujet des catholiques ; une *Vie*, en espagnol, du P. Henri Walpole, et de quelques autres martyrs anglais, Madrid, 1596, traduite ensuite en français, et publiée à Arras, 1597, in-8 ; puis une *version* en anglais et en espagnol, du livre de Salvien *Quis Dives saluus* (1618).

CRETENET (Jacques), chirurgien, natif de Champplitte en Bourgogne, entra dans l'état ecclésiastique après avoir perdu sa femme. Il institua les prêtres-missionnaires de S. Joseph de Lyon, et mourut le 3 septembre 1666, à 63 ans, avec une grande réputation de vertu. On a sa

Vie écrite par M. Orame. Sa congrégation a été peu répandue.

CRETIN (Guillaume du Bors, dit), chantre de la Sainte-Chapelle de Paris, trésorier de celle de Vincennes, chroniqueur, c'est-à-dire, historien du roi sous Charles VIII, Louis XIII et François I^{er}, mourut l'an 1525. Clément Marot l'appelle « le souverain poète français ; » mais le poète souverain ne serait à présent sur notre Parnasse que parmi les esclaves des muses. Ses productions, réimprimées à Paris en 1724, in-12, offrent trop de jeux de mots, de pointes et d'équivoques.

CREUZÉ DE LESSER (Auguste), littérateur spirituel, né en 1771, à Paris, d'une famille honorable, débuta d'abord dans la carrière diplomatique par le poste de secrétaire de légation à Parme. Il quitta ensuite la diplomatie pour l'administration, et fut nommé sous-préfet à Autun. Elu en 1804 membre du corps législatif, il y siégea pendant six ans. Ce fut dans l'intervalle des sessions qu'il fit et publia un *Voyage en Italie et en Sicile*, 1806, in-8, dans lequel les Italiens sont jugés avec une sévérité que Napoléon ne lui pardonna jamais. Il reçut avec indifférence cette disgrâce à laquelle il était loin de s'attendre, et profita des loisirs qu'elle lui donnait, pour se livrer entièrement à la littérature qu'il avait cultivée dès son enfance. En 1815, au second retour du roi, il fut appelé à la préfecture de la Charente-Inférieure, et plus tard à celle de l'Hérault. Dans ces deux départements, il se comporta avec autant de modération que de fermeté, et sut dans les moments difficiles se concilier l'estime de tous les partis. Lors de la révolution de 1830, il répondit aux habitants de Montpellier qui le pressaient de reconnaître le nouveau gouvernement : « J'ai reçu trop de serments pour avoir oublié les miens, » et partit immédiatement pour Paris. Il revint encore à l'étude, revit ses anciens ouvrages, en composa de nouveaux, et en préparait d'autres, lorsque, atteint d'une indisposition grave, il se vit forcé d'interrompre ses travaux. L'espoir de recouvrer plus promptement la santé l'avait conduit chez un de ses amis près de Mantes ; mais il fut saisi, en arrivant, d'une maladie violente qui l'enleva le 14 août 1839. On a de lui des *Pièces de théâtre* ; *Apologues*, 1824, in-8 ; *Le dernier Homme*, poème imité de Granville, 1813 ; les *Annales d'une famille pendant mille huit cent un ans*, 1834, 2 vol. in-8, fiction ingénieuse, cadre neuf, idée neuve ; *De la liberté*, 1833 ; *Océides*,

1836, poèmes lyriques; *Les contes des fées*, imités en vers de Perrault, 1834, etc.

CRÉVECOEUR (Philippe de), maréchal de France, s'attacha d'abord au duc de Bourgogne, Charles-le-Téméraire, et se signala à la bataille de Montlhéry en 1465. Après la mort de ce prince, son bienfaiteur, au lieu de demeurer fidèle à sa fille, il se vendit à Louis XI, et lui fut fort utile. Il surprit Saint-Omer avec 100 hommes seulement, se rendit maître de Téroüane, et fit prisonniers les comtes d'Egmont et de Nassau. Charles VIII le menait à la conquête du royaume de Naples, lorsque la mort l'enleva, à l'Arresle près de Lyon, en 1494. Grand capitaine et habile négociateur, il mérita que Louis XI le recommandât en mourant au dauphin son fils, comme un homme également sage et vaillant. Ce dernier prince ordonna que, lorsqu'on transporterait son corps à Boulogne, où il est enterré, on lui rendrait les mêmes honneurs qu'à celui d'un roi de France.

CREVEL (Jacques), avocat, membre de l'académie royale des belles-lettres de Caen, naquit l'an 1692, à Ifs, près de cette ville. Une élocution aisée, un esprit vif et pénétrant, et d'excellentes études le firent bientôt distinguer dans le barreau. Aux exercices de son état, il joignit la place de professeur royal du droit français dans l'Université de Caen, qui le nomma recteur en 1721. C'est à lui qu'elle dut le rétablissement des processions solennelles qu'elle avait coutume de faire dans les occasions d'éclat. L'ardeur de son zèle pour le bien public lui attira quelques affaires; mais ses talents et sa probité lui gagnèrent une confiance générale. Il mérita aussi la bienveillance du célèbre d'Aguesseau, et mourut le 23 décembre 1764, avec la réputation de citoyen très-jaloux de l'ordre, et d'ami fidèle. On a de lui quelques *Odes* et *Poésies* latines et françaises, et plusieurs *Mémoires* intéressants.

CREVIER (Jean-Baptiste-Louis), né à Paris en 1693, d'un ouvrier imprimeur, fit ses études avec distinction sous le célèbre Rollin, et devint professeur de rhétorique au collège de Beauvais. Après la mort de son maître, il se chargea de la continuation de l'*Histoire romaine*, dont il donna huit volumes. Il publia ensuite divers autres ouvrages, jusqu'à sa mort arrivée en 1765, dans un âge avancé. Cet écrivain était recommandable par ses vertus; il formait ses disciples à la religion comme à la littérature. Si, comme son maître, il a eu le malheur d'être surpris par une faction insidieuse, et ne pas se délier d'une secte masquée par d'im-

posants dehors, il a su se défendre, dans la composition de ses ouvrages, des impressions de l'erreur. Son goût pour l'étude et pour le travail a produit les livres suivants: *Titi-Livi Patavini historiarum libri xxxv, cum notis*, 1748, 6 vol. in-4. L'auteur a enrichi cette édition de notes savantes et laconiques, et d'une préface écrite avec esprit et élégance, mais d'un style trop oratoire; *Continuation de l'Histoire romaine* de Rollin, depuis le neuvième volume jusqu'au seizième. On y trouve moins de digressions sur des points de morale et de religion que dans les premiers volumes; l'ensemble de la narration paraît mieux tissu; les matériaux sont plus fondus et plus liés, les réflexions moins isolées et plus habilement noyées dans le corps de l'histoire, dérivées des faits d'une manière plus aisée et plus naturelle; mais si le disciple est supérieur en ce point à son maître, il est au-dessous de lui dans le coloris et la noblesse de la diction, et dans l'élevation des pensées; *Histoire des empereurs romains jusqu'à Constantin*, 1749 et années suivantes, 6 vol. in-4 et 12 vol. in-12. On y trouve de l'exactitude dans les faits; mais il n'est pas toujours heureux dans le choix des détails, ni intéressant dans la façon de les présenter. Il y a, ainsi que dans l'ouvrage précédent, d'excellentes vues sur des objets de littérature, de philosophie et de religion: elles ne sont ni plus précises ni plus fréquentes que la nature de l'histoire ne le comporte. On désirerait plus de pureté dans son style et surtout moins de latinisme; *Histoire de l'Université de Paris*, 7 vol. in-12, estimable pour les recherches; mais l'auteur néglige son style: il manque quelquefois de justesse dans l'expression et emploie des termes trop familiers; *Observations sur l'esprit des lois*, in-12: il y a de très-bonnes choses, mais il pourrait y en avoir davantage, et elles pourraient être plus approfondies; *Rhétorique française*, 1765, 2 vol. in-12. Les leçons que donne l'auteur sont exactes et judicieuses, et le choix des exemples est assez bien fait.

CRICHTON. (Voyez CRITON.)

CRILLON (Louis de BERTON de), d'une illustre famille d'Italie, établie dans le comtat Venaissin, chevalier de Malte, l'un des plus grands capitaines de son siècle, naquit en 1541. Il se trouva à 16 ans au siège de Calais, et contribua beaucoup à la prise de cette ville, par une action d'éclat qui le fit remarquer de Henri II. Il se signala ensuite contre les huguenots aux journées de Dreux, de Jarnac et de Montcontour en 1562, et

1569. Le jeune héros se distingua tellement dans ses caravanes, surtout à la bataille de Lépante en 1571, qu'en le choisit, quoique blessé, pour porter la nouvelle de la victoire au Pape et au roi de France. On le trouve deux ans après, en 1573, au siège de La Rochelle, et dans presque toutes les autres rencontres considérables. Il se montra partout le brave Crillon, c'était le nom que lui donnait ordinairement Henri IV. Henri III, qui connaissait sa valeur, le récompensa par la dignité de chevalier de ses ordres, en 1585. Les belles apparences de la ligue, les motifs de religion qui lui gagnèrent tant de prosélytes, ne purent ébranler la fidélité du brave Crillon, quelques haines qu'il eût pour les huguenots. Il servit utilement son prince à la journée des Barricades, à Tours et ailleurs. Henri III osa proposer à Crillon d'assassiner le duc de Guise, chef de la ligue : Crillon offrit de se battre, et ne voulut point entendre parler d'assassiner. Crillon fut aussi fidèle à Henri IV qu'à son prédécesseur. Il repoussa les ligueurs de devant Boulogne. L'armée de Villars ayant investi Quillebeuf en 1592, il défendit vigoureusement cette place, répondant aux assiégeants, lorsqu'ils sommèrent les assiégés de se rendre : « Crillon est dedans et l'ennemi dehors. » La paix de Vervins ayant terminé les guerres qui agitaient l'Europe, Crillon se retira à Avignon et y mourut dans les exercices de la piété et de la pénitence en 1615, à 75 ans. François Bening, jésuite, prononça son éloge funèbre : pièce d'une éloquence burlesque, imprimée en 1616, sous le titre de *Bouclier d'honneur*, et réimprimée ces dernières années. Mlle de Lussan a publié, en 2 vol. in-12, la *Vie* de ce héros, appelé de son temps *l'homme sans peur*, *le brave des braves*. C'était un second chevalier Bayard, non par le caractère qu'il avait bizarre et bourru, mais par le cœur et par la religion. On sait qu'assistant un jour au sermon de la Passion, lorsque le prédicateur fut parvenu à la description du supplice de la flagellation, Crillon, saisi d'un enthousiasme subit, porta la main à son épée en criant : Où étais-tu, Crillon ? Ces saillies de courage, effet d'un tempérament vif à l'excès, l'engagèrent trop souvent dans les combats particuliers dont il sortit toujours heureusement. On ne peut s'empêcher d'orner cet article de deux traits d'intrépidité qui peignent bien ce grand homme. A la bataille de Montcontour, en 1569, un soldat huguenot crut rendre service à son parti, s'il pouvait se défaire du plus intrépide et du plus redouté des généraux

catholiques. Il se porta dans un endroit où Crillon, en revenant de la poursuite des fuyards, devait nécessairement passer. Dès que ce fanatique l'aperçut, il lui tira un coup d'arquebuse. Crillon, quoique grièvement blessé au bras, courut à l'assassin, l'atteignit et allait le percer, lorsque le soldat tomba à ses pieds et lui demanda la vie. « Je te la donne, lui dit Crillon ; et si l'on peut, » « va-t'en ajouter quelque foi à un homme » « qui est rebelle à son roi et infidèle à sa » « religion, je te demanderais ta parole » « de ne jamais porter les armes que pour » « ton souverain. » Le soldat, confondu de tant de magnanimité, jura qu'il se séparerait pour toujours des rebelles, et qu'il retournerait à la religion catholique. Le jeune duc de Guise, auprès duquel Henri IV l'avait envoyé à Marseille, voulut éprouver jusqu'à quel point la fermeté de Crillon pouvait aller. Pour cela, il fit sonner l'alarme devant le logis de ce brave, fit mener deux chevaux à la porte, monta chez lui pour lui annoncer que les ennemis étaient maîtres du port et de la ville, et lui proposa de se retirer pour ne pas augmenter la gloire du vainqueur. Quoique Crillon ne fût presque pas éveillé, lorsqu'on lui tint ce discours, il prit ses armes sans s'émouvoir, et soupira qu'il valait mieux mourir l'épée à la main, que de survivre à la perte de la place. Guise, ne pouvant le détourner, sortit avec lui de la chambre ; mais, au milieu des degrés, il laissa échapper un grand éclat de rire, qui fit apercevoir Crillon de la raillerie. Il prit alors un visage plus sévère que lorsqu'il pensait aller combattre ; et serrant fortement le duc de Guise, il lui dit en jurant, suivant son usage : « Jeune homme, ne te jure jamais à » « sonder le cœur d'un homme de bien. » « Par la mort ! si tu m'avais trouvé faible, je t'aurais poignardé. » Après ces mots, il se retira sans rien dire davantage.

CRILLON (Louis-Anastase BALBAZON de), ancien agent général du clergé de France, conseiller d'Etat, abbé commandataire de Granselve, mort à Avignon sa patrie, le 26 janvier 1789, à l'âge de 63 ans, se distingua par ses zèles contre les erreurs modernes, et la manière aussi solide qu'ingénieuse dont il les combattait. On a de lui : *De l'homme moral*, 1771, 1 vol. in-8. Les maximes de vertus y sont appuyées par des exemples qui en ont rendu la lecture aussi agréable qu'utile. Il y a cependant quelques propositions qui semblent avoir échappé à l'attention de l'auteur, comme la suivante : « Le besoin rassemble les » « premiers habitants de la terre. » *Mé-*

*noires philosophiques du baron de ****, 1777, ouvrage de génie où la critique est mise en action de la manière la plus piquante et la plus capable de faire impression sur les esprits même prévenus. C'est le fruit d'une raison lumineuse qui sait se revêtir de toutes les richesses de l'imagination, et employer, quand il le faut, les armes de la plaisanterie et du ridicule. Il serait difficile de présenter sous un jour plus frappant de charlatanisme, les intrigues, les mauéges et tous les travers de la philosophie moderne, qu'ils ne le sont dans ces *Mémoires*. Energie et vérité dans les tableaux, justesse et nouveauté dans les cadres, agrément et vivacité dans les entretiens des personnages que l'auteur met en scène, style correct, harmonieux, semé de traits hardis et heureux; cet ouvrage réunit, en un mot, tout ce qui peut attacher le lecteur, et lui inspirer du mépris pour la secte dont on y dévoile les menées; *Vie de Crillon, suivie de notes historiques et critiques*, publiée à Paris, 1825, 2 vol. in-8, par les soins de M. de Fortia-d'Urban, qui l'a enrichie de plusieurs notes très-curieuses.

CRINÉSIUS (Christophe), né en Bohême l'an 1584, professa la théologie à Altorf, et y mourut l'an 1629. On a de ce professeur protestant plusieurs ouvrages in-4, qui prouvent son érudition : une *Dispute sur la confusion des langues*; *Exercitationes hebraicae*; *Gymnasium et Lexicon syriacum*, 2 vol. in-4; *Lingua samaritica*, in-4; *Grammatica chaldaica* in-4; *De auctoritate Verbi divini in hebraico Codice*, Amsterdam, 1664, in-4.

CRISPE, chef de la synagogue des juifs de Corinthe en Achaïe. Lorsque saint Paul vint prêcher l'Evangile en cette ville, Crispe embrassa avec toute sa famille la foi de J.-C. et fut baptisé par cet apôtre, qui, dit-on, l'établit évêque de l'île d'Egine auprès d'Athènes.

CRISPE (Crispus Flavius Julius), fils de l'empereur Constantin et de Minervine, fut honoré du titre de César par son père, et se montra digne de cette dignité par sa valeur. Il eût peut-être acquis une réputation égale à celle des plus grands capitaines de son siècle, si la malheureuse passion de Fausta, sa belle-mère, n'avait causé sa mort. Cette impératrice, n'ayant pu le séduire, l'accusa d'avoir voulu souiller le lit de son père. Constantin, ayant cru trop légèrement cette accusation, fit empoisonner son fils l'an 324. Son innocence fut bientôt reconnue, et la calomniatrice punie. Eusèbe ne parle point de cette mort, sans doute pour ne pas défigurer le portrait de Cons-

tantin; mais elle n'est malheureusement que trop avérée.

CRISPO (Jean-Baptiste), théologien et poète, de Gallipoli dans le royaume de Naples, mourut en 1595, dans le temps que Clément VIII pensait sérieusement à l'élever à l'épiscopat. Sa principale production est *De ethnicis philosophis cautè legendis*, ouvrage estimable, sur le discernement et les précautions qu'il faut apporter dans la lecture des sages du paganisme, et utile pour découvrir d'un côté les erreurs des philosophes, de l'autre la vérité qu'on cherche dans la philosophie. Ce livre, publié en 1594 in-fol. à Rome, est rare.

CRITIAS, le premier des trente tyrans d'Athènes, homme de naissance et d'esprit, adroit, éloquent, mais citoyen dangereux, sembla être né pour le malheur de sa patrie. Il fut le plus cruel de ses collègues. Il fit mettre à mort Alcibiade et Thémistocle, deux chefs dont la valeur menaçait son autorité tyrannique. Il poussa les vexations jusqu'à poursuivre les bannis d'Athènes dans leurs asiles même. Tant d'inhumanité réunit ces malheureux en un corps d'armée. Ils entrèrent dans l'Attique sous la conduite de Trasibule, et attaquèrent Critias. Il fut tué les armes à la main, l'an 400 avant J.-C. Cet oppresseur, qui tourmenta ses concitoyens, avait été disciple de Socrate; ce qui n'est pas bien propre à accréditer les leçons philosophiques. (Voyez COMMÈNE, NÉRON, etc.) Il avait composé des *élégies* et d'autres ouvrages, dont on n'a que quelques fragments.

CRITOLAUS, fils de Reximachus, citoyen de la ville de Thégée en Arcadie. Il était l'aîné de deux autres frères, avec lesquels il combattit contre les trois fils de Damostrate, citoyen de Phénée, autre ville d'Arcadie, pour terminer, par ce combat, la guerre qui durait depuis longtemps entre ces deux villes. Les deux frères Critolaüs étant demeurés sur la place après avoir blessé leurs adversaires, Critolaüs les tua tous les trois. Lorsque le vainqueur fut retourné chez lui, sa sœur Démodice, qui avait été promise à l'un d'eux, fut la seule qui ne se réjouit point de sa victoire. Sa douleur, au milieu de la joie publique, irrita si fort Critolaüs, qu'il la tua, sacrifiant la nature à la patrie. Il fut traduit par sa mère devant le sénat de la ville; mais les Thégéates ne purent se résoudre à condamner un homme qui venait de leur rendre la liberté, et d'assurer leur puissance contre leurs ennemis. Critolaüs fut ensuite général des Achéens contre les Romains. On dit qu'il s'empoisonna de chagrin, d'avoir

été vaincu au passage des Thermopyles par Céc. Métellus, l'an 446 avant J.-C. L'histoire de Critolaüs, rapportée par Plutarque, paraît avoir été copiée sur celle des Horaces, et peut-être que l'une et l'autre sont des fables.

CRITON, athénien, un des plus zélés disciples de Socrate, fournissait à ce philosophe ce dont il avait besoin, environ l'an 404 avant J.-C. Il conversa avec lui jusqu'à sa mort, et composa des dialogues qui sont perdus. Il eut plusieurs disciples distingués.

CRITON, ou plutôt CRICHTON (Jacques), écossais, de la famille royale de Stuart, prodige d'érudition précoce, parlait, dit-on, dès l'âge de 21 ans, dix langues différentes; possédait jusqu'à un certain point la philosophie, la théologie, les mathématiques, les belles-lettres; jouait très-bien des instruments, montait à cheval, faisait des armes. Les guerres de religion l'ayant obligé de quitter son pays, il passa en Italie. A Venise, où il resta quelque temps, il soutint des thèses publiques sur toutes sortes de sciences; mais l'on sait que cet étalage du savoir prétendu universel n'est qu'une espèce de scène théâtrale, qui réussit toujours avec une bonne contenance et une grande facilité à parler; surtout dans un enfant qu'on aurait mauvaise grâce de juger sévèrement ou de presser par des difficultés sérieuses. Il mourut en 1583, à l'âge de 23 ans, affaibli et épuisé pour avoir violé la marche de la nature et mis ses organes hors d'état de prolonger leurs opérations. Son jugement ne répondait pas à beaucoup près à la réputation que lui avait faite sa mémoire. (V. BARATIER.)

CROESE (Gérard), ministre protestant, né à Amsterdam en 1642, est auteur de l'*Histoire des quakers*, 1695, in-8, en latin, d'un style entortillé, mais assez exacte pour les faits, traduite en anglais; et d'un autre ouvrage bizarre, intitulé: *Homerus hebraeus, sive Historia Hebraeorum ab Homero*, 1704, in-8. Il y prétend que l'*Odyssée* et l'*Iliade* ne sont qu'un récit de l'histoire sacrée. L'*Odyssée*, qu'il dit avoir précédé l'*Iliade* contre la remarque de Longin, comprend selon lui ce qui s'est passé avant Moïse; et l'*Iliade* est l'histoire de la prise de Jéricho et de la conquête de la Terre-Promise. Il mourut en 1740, à 68 ans, dans un bourg voisin de Dordrecht. La justesse d'esprit n'était pas sa qualité distinctive; mais ses ouvrages peuvent plaire à ceux qui aiment la critique littéraire et les recherches d'érudition.

CROESUS. (Voyez CARSUS.)

CROI (Gustave-Maximilien-Juste, prin-

ce de), cardinal, archevêque de Rouen, naquit au château de l'Hermitage, près le Vieux-Condé, le 12 septembre 1773. Avant la révolution, il était chanoine du grand chapitre de Strasbourg. Nommé évêque de ce diocèse peu de temps après le retour des Bourbons, il fut sacré le 9 janvier 1820. A la mort de Mgr de Périgord il devint grand-aumônier de France, et fut transféré à l'archevêché de Rouen. La bonté s'alliait en lui à la dignité du caractère, et la persévérance avec laquelle il défendit les privilèges de la grande-aumônerie contre Mgr de Quélen montre qu'il savait déployer au besoin une noble fermeté. En 1830, la grande-aumônerie ayant été supprimée, il se livra exclusivement aux soins que réclamait l'administration de son diocèse. Lors du baptême du comte de Paris, il vint à Paris et assista à la cérémonie; mais il repartit immédiatement pour Rouen. Mgr de Croi était très-charitable, il répandait autour de lui d'abondantes aumônes, et donnait l'exemple des plus nobles vertus. Il est mort le 1^{er} janvier 1844, après avoir reçu les sacrements de l'Eglise, et dans les sentiments de la piété la plus vive.

CROISET (Jean), jésuite, né à Marseille, vers le milieu du 17^e siècle, fut longtemps recteur de la maison du noviciat d'Avignon, et la gouverna avec beaucoup de régularité et de douceur. On a de lui plusieurs ouvrages de piété très-répandus: une *Année chrétienne*, en 18 vol., in-12; une *Retraite*, en 2 vol. in-12; *Parallèle des mœurs de ce siècle et de la morale de Jésus-Christ*, 2 vol. in-12; une *Vie des saints*, en 2 vol. in-fol., qui manque quelquefois de critique; des *Réflexions chrétiennes*, 2 vol. in-12, bien écrites et souvent réimprimées; des *Heures*, ou *Prières chrétiennes*, in-18; des *Méditations*, 4 vol. in-12, et autres livres de piété; une bonne édition de la *Dévotion au sacré cœur de Jésus*, par Marie Alacoque, 1698. Le Père Croiset était un des plus grands maîtres de la vie spirituelle. Ses livres le prouvent, et ses directions le prouvaient encore mieux.

CROMER (Martin), évêque de Warmie, né en 1512, à Biecz, ville de la Petite-Pologne, mort le 23 mars 1589, à l'âge de 77 ans. Après avoir fini ses études à Bologne, en Italie, il fut nommé secrétaire dans la chancellerie de la couronne, sous Sigismond I^{er}. Le successeur de ce prince, Sigismond-Auguste, lui confia plusieurs missions importantes à Dantzick, à Rostock, à Stettin, auprès du pape Paul III et de l'empereur Ferdinand, en qualité de ministre diplomatique. Outre une *Histoire de Pologne*, en latin et for-

mant deux ouvrages, il publia : *Phocylides, poema græcè et latine*; *Chrysostomi orationes octo in latinum versæ*; *Epistolæ Cromeri familiares*; *Item, ad regem, proceres, equitalesque polonos*, 1589.

CROMWEL (Thomas), né, à ce qu'on croit, vers l'an 1490, fils d'un forgeron de Pulney, d'abord domestique du cardinal Wolsey, apprit sous ce politique l'art de se conduire à la cour. Henri VIII était alors passionnément amoureux d'Anne de Boulen. Il s'attacha à elle, et devint par son crédit premier ministre. Cromwel était secrètement luthérien. Le roi, qui s'était déclaré chef de l'Eglise anglicane, le choisit pour son vicaire-général dans les affaires ecclésiastiques. Il voulut même qu'il présidât au synode et à l'assemblée des évêques qui devait se tenir pour reconnaître sa primauté, quoiqu'il fût laïque, et qu'il ne fût pas assez savant pour présider à ces conférences. Cromwel ne cessa d'agrir son prince contre les catholiques. Il se servit de sa faveur et de son autorité pour les persécuter, et en fit mourir plusieurs avec une cruauté aussi lâche qu'importée. Quelques-uns s'étant sauvés, il conseilla au roi de faire une ordonnance, par laquelle les sentences rendues contre les criminels de lèse-majesté, quoique absents et non entendus, auraient la même force que celles des douze juges, qui composent le tribunal le plus intègre de l'Angleterre. Il fut la première victime de son conseil. Henri VIII, dégoûté d'Anne de Clèves, que Cromwell lui avait fait épouser, résolut de perdre l'auteur de cette union. Le Parlement lui fit son procès, le condamna sans l'entendre, comme hérétique et ennemi de l'État. Il eut la tête tranchée l'an 1540, trois mois après que Henri l'eut élevé au comble de la fortune et de la gloire. Tous ses biens furent confisqués.

CROMWEL (Olivier), né d'une famille honnête, dans la ville de Huntington, le 25 avril 1599, ne savait d'abord s'il serait ecclésiastique ou militaire; il fut l'un et l'autre. Il fit, en 1622, une campagne dans l'armée du prince d'Orange. Il servit ensuite contre la France au siège de La Rochelle. Lorsque la paix fut conclue, il vint à Paris, où il fut présenté au cardinal de Richelieu, qui dit en le voyant : « Son air me plaît beaucoup, et si sa physionomie ne me trompe, ce sera un jour un grand homme. » Il aspirait à être évêque : il s'introduisit auprès de William son parent, évêque de Lincoln, depuis archevêque d'York. Chassé de la maison de ce prélat, parce qu'il était puritain, il s'attacha au Parlement, qu'il servit contre Charles I^{er}. Il com-

mença par se jeter dans la ville de Hull assiégée par le roi, et la défendit avec tant de valeur, qu'il eut une gratification de six mille livres. On le fit bientôt colonel, et ensuite lieutenant-général, sans le faire passer par les autres grades. Dans un combat près d'York, il fut blessé au bras d'un coup de pistolet; et sans attendre qu'on eût mis le premier appareil à sa plaie, il retourne au champ de bataille, que le général Manchester allait abandonner aux ennemis, rallie pendant la nuit plus de 12 mille hommes, leur parle au nom de Dieu, recommence la bataille au point du jour contre l'armée royale victorieuse, et la défait entièrement. Aussi intrigant qu'intrépide, il avait publié un livre intitulé : *La Samarie anglaise*, ouvrage dans lequel il appliquait au roi et à toute sa cour, ce que l'Ancien-Testament dit du règne d'Achab. Afin de mieux allumer le feu de la rébellion, il fit un second livre, comme pour servir de réponse au premier, qu'il intitula : *Le Prothée puritain*. Il y traitait d'une manière très-impérieuse les deux Chambres du Parlement, et les sectes opposées à la royauté et à l'épiscopat. Il répandit dans le public que cet ouvrage avait été composé par les partisans du roi; animant par ces artifices tous les partis les uns contre les autres, pour venir à bout de gouverner seul. Ces libelles, aujourd'hui ignorés, excitèrent alors une violente fermentation. On ne parlait à l'armée, comme dans le Parlement, que de perdre *Babylone*, de briser le colosse, d'anéantir le papisme et le Pape, et de rétablir le vrai culte dans Jérusalem. Lorsque Cromwel fut envoyé pour punir les Universités de Cambridge et d'Oxford, royalistes zélées, ses soldats se signalèrent par des exécutions aussi odieuses que barbares. Ils firent des cravates avec des surplis, et des housses à leurs chevaux avec des ornements d'église. Les salles et les chapelles servirent d'écuries. Les statues du roi et des saints eurent le nez et les oreilles coupés. Les professeurs furent brutalement châtiés, et quelques-uns assommés à coups de bâton. La bibliothèque d'Oxford, composée de plus de 40 mille volumes, rassemblés pendant plusieurs siècles de divers endroits du monde, fut brûlée en un seul matin. Dans une nouvelle expédition contre cette ville, Cromwel tua de sa propre main le fameux colonel Legda. Dès qu'Oxford fut pris, il fit prononcer au Parlement la déposition de son roi en 1646. Il restait encore une statue de ce malheureux prince dans la Bourse, endroit où s'assemblent les négociants de Londres; on la fit abattre.

et on mit à la place cette inscription : « Charles, le dernier des rois, et le premier tyran, sorti de l'Angleterre l'an du salut 1649, et le premier de la liberté de toute la nation... » Cromwel, proclamé généralissime après la démission de Fairfax, défit le duc de Buckingham, tua plus de douze officiers de sa main, comme un grenadier furieux et acharné, battit et fit prisonnier le comte de Holland, et entra dans Londres en triomphateur. Les ministres des différentes églises de cette ville l'annoncèrent en chaire comme l'Ange tutélaire des Anglais, et l'Ange exterminateur de leurs ennemis. « Le temps était venu, ajoutaient-ils, auquel l'œuvre du Seigneur allait s'accomplir. » Il ne tarda pas de l'être. Charles 1^{er} eut la tête tranchée en 1649. Un mois après cette exécution, Cromwel, teint du sang de son roi, abolit la monarchie, et la changea en république. Ce scélérat, à la tête du nouveau gouvernement, établit un conseil d'État, et donna à ses amis qui le composaient le titre de *Protecteurs du peuple et de défenseurs des lois*. Il passa en Irlande et en Ecosse, et eut partout les plus grands succès. Lorsqu'il était dans ce dernier pays, il apprit que quelques membres du Parlement voulaient lui ôter le titre de *généralissime*. Il vole à Londres, se rend au Parlement, oblige les députés de se retirer, et après qu'ils sont tous sortis, il ferme la salle, et fait poser cet écriteau sur la porte : *Maison à louer*. Un nouveau Parlement qu'il assembla lui conféra le titre de *Protecteur*. « Il aimait mieux, disait-il, gouverner sous ce nom, que sous celui de roi, parce que les Anglais avaient jusqu'où s'étendaient les prérogatives d'un roi d'Angleterre, et ne savaient pas jusqu'où celles d'un protecteur pouvaient aller. » Ayant appris que le Parlement voulait encore lui ôter ce titre, il entra dans la salle des Communes, et dit fièrement : « J'ai appris, messieurs, que vous avez résolu de m'ôter les lettres de Protecteur. Les voilà, dit-il, en les jetant sur la table, je serais bien aise de voir s'il se trouvera parmi vous quelqu'un assez hardi pour le prendre. » Quelques membres lui ayant reproché son ingratitude, ce fourbe fanatique leur dit d'un ton d'enthousiaste : « Le Seigneur n'a plus besoin de vous ; il a choisi d'autres instruments pour accomplir son ouvrage. » Ensuite se tournant vers ses officiers et ses soldats : « Qu'on emporte, leur dit-il, la masse du Parlement, qu'on nous débasse de cette marotte. » Après ces paroles, il fit sortir tous les membres, ferma la por-

te lui-même, et emporta la clef. C'est par cette audace, secondée de l'hypocrisie, qu'il parvint à se faire roi sous un nom modeste. Craint au dedans, il ne l'était pas moins au dehors. Les Hollandais lui demandèrent la paix, et il en dicta les conditions, qui furent : qu'on lui payerait 300 mille livres sterling, et que les vaisseaux des Provinces-Unies baisseraient pavillon devant les vaisseaux anglais. L'Espagne perdit la Jamaïque, restée à l'Angleterre. La France rechercha son alliance, la prise de Dunkerque en fut le fruit. Le Portugal reçut les conditions d'un traité onéreux. L'usurpateur ayant appris avec quelle hauteur ses amiraux s'étaient conduits à Lisbonne : « Je veux, » dit-il, qu'on respecte la république anglaise, autant qu'on a respecté autrefois la république romaine. » Ses troupes étaient toujours payées un mois d'avance, les magasins fournis de tout, le trésor public rempli de 300 mille livres sterling. Il projetait de s'unir avec l'Espagne contre la France ; de se donner Calais avec le secours des Espagnols, comme il avait eu Dunkerque par les mains des Français. Il mourut en 1658, à 59 ans, sans avoir pu exécuter ce dessein. On raconte que, la veille de sa mort, il déclara que Dieu lui avait révélé qu'il ne mourrait pas encore, et qu'il le réservait pour de plus grandes choses. Son médecin surpris que, n'ayant pas 24 heures à vivre, il osât dire avec tant d'assurance qu'il serait bientôt rétabli, lui en témoigna son étonnement. « Vous étiez un bon homme, répartit le politique ; ne voyez-vous pas que je ne risque rien par ma prédiction ? Si je meurs, au moins le bruit de ma guérison qui va se répandre, retiendra les ennemis que je puis avoir, et donnera le temps à ma famille de se mettre en sûreté ; et si je réchappe (car vous n'êtes point infailible), me voilà reconnu de tous les Anglais comme un homme envoyé de Dieu, et je ferai d'eux tout ce que je voudrai. » Cette anecdote, rapportée par quelques historiens, n'est pas dans le caractère du protecteur, l'homme du monde le plus dissimulé, et qui pensait le plus à l'avenir. Il ne regardait pas sa guérison comme désespérée, on le lui fait dire nettement ; comment donc trahit-il son secret, et avouait-il une fourberie dont le seul soupçon l'aurait infailliblement ruiné de réputation, s'il fût revenu de maladie, et qui, en cas qu'il mourût, comme il arriva, aurait fait un tort infini à sa famille ? Le caractère de Cromwel est bien peint par le grand Bossuet. « Un homme, dit cet écrivain éloquent, s'est rencontré,

« d'une profondeur d'esprit incroyable, « hypocrite raffiné autant qu'habile politique, capable de tout entreprendre « et de tout cacher, également actif et « infatigable et dans la paix et dans la « guerre, qui ne laissait rien à la fortune de ce qu'il pouvait lui ôter par « conseil ou par prévoyance ; d'ailleurs « si vigilant et si prêt à tout, qu'il n'a « jamais manqué aucune des occasions « qu'elle lui a présentées. » L'usurpateur régicide se maintint autant par l'artifice que par la force, ménageant toutes les sectes, ne persécutant ni les catholiques ni les anglicans, enthousiaste avec les fanatiques, austère avec les presbytériens, se moquant d'eux tous avec les déistes, et ne donnant sa confiance qu'aux indépendants. Sobre, tempérant, économe sans être avide du bien d'autrui, laborieux et exact dans toutes les affaires, il couvrit, dit un historien, des qualités d'un grand roi, tous les crimes d'un usurpateur. Son cadavre, embaumé et enterré dans le tombeau des rois avec beaucoup de magnificence, fut exhumé en 1680, au commencement de Charles II, traîné sur la claie, pendu et enseveli au pied du gibet. Ceux qui l'ont regardé comme un accélérateur heureux, qui ont paru étonnés de ce que ce tyran régicide soit mort dans son lit, ignorent quel genre d'enfer il portait avec soi. Il n'eut peut-être point depuis son élévation un instant de calme et de sécurité. Poursuivi par l'image de ses crimes, comme Oreste par les Furies. Il se croyait à chaque pas sous le glaive de la vengeance ; sans amis, sans serviteurs fidèles, il n'osait se fier à personne, pas même à ceux dont la fortune était liée à la sienne, pas même à ses enfants. Tourmenté sans cesse par la crainte d'être assassiné, il fit faire un grand nombre de chambres dans l'appartement du palais de Whitehall qui regarde la Tamise. Chaque chambre avait une trappe, par laquelle on pouvait descendre à une petite porte qui donnait sur la rivière. C'était là qu'il se retirait tous les soirs. Il ne menait personne avec lui pour le déshabiller, et ne couchait jamais deux fois de suite dans la même chambre. Il ressentait dans son cœur toute l'agitation qu'il avait suscitée dans le pays. Cette émotion continuelle alluma chez lui une fièvre violente qui le tua seule, sans atteinte étrangère, et sur la pourpre du trône, à la hauteur duquel il avait lui-même élevé l'échafaud. Dieu le laissa mourir sur cette pourpre, pour prouver aux hommes que rien d'extérieur n'adoucit une agonie coupable. La *Vie de Cromwel* a été écrite par Gregorio Leti et par Raguenet, en 2

vol. in-12. Celle-ci est la plus exacte ; elle est aussi in-4. (Voyez HAMPDEN, INKTON, etc.)

CROMWEL (Richard), fils du précédent, né à Huntingdon, en 1628, succéda au protectorat de son père, mais n'ayant ni son courage ni son hypocrisie, il ne sut ni se faire craindre de l'armée, ni en imposer aux partis et aux sectes qui divisaient l'Angleterre. Il eût conservé l'autorité du premier Protecteur, s'il eût voulu faire mourir trois ou quatre officiers qui s'opposaient à son élévation. « Il aime « mieux, dit l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, se démettre du gouvernement, « que de régner par des assassinats. » Le Parlement lui donna 200,000 livres sterling, en l'obligeant de sortir du palais des rois. Il obéit sans murmure, et vécut en particulier paisible, moins puissant, mais plus heureux que son père. Il poussa sa carrière jusqu'à 86 ans, et mourut en 1712, ignoré dans le pays dont il avait été quelques jours le souverain. Après sa démission du protectorat, il avait voyagé en France. Le prince de Conti, frère du grand Condé, qui le vit à Montpellier sans le connaître, lui dit un jour : « Olivier Cromwel était un grand « homme ; mais son fils Richard est un « misérable de n'avoir pas un jour du « fruit des crimes de son père. » Paroles qui prouvent que Richard Cromwel valait beaucoup mieux que le prince de Conti. Richard avait un autre frère (Henri) qui s'ensevelit dans une obscurité volontaire. Une partie des parents du tyrannique Protecteur disparut ; les autres reprirent leur nom de *William* qu'ils avaient quitté, et échappèrent ainsi à l'exécution publique.

CROSILLES (Jean-Baptiste), mauvais poète français, et moins connu par ses vers, que par l'accusation intentée contre lui, de s'être marié malgré sa qualité de prêtre. Il resta dix ans en prison, et n'en sortit que par arrêt du Parlement qui le lava de cette calomnie. Il mourut misérable six mois après, en 1661. On a de lui des *Héroïdes*, 1619, in-8, et la *Chasteté invincible*, bergerie en 5 actes, 1634, in-8.

CROUVÉ (Guillaume), prêtre anglican, qui se pendit vers 1677, était régent de Croydone. Il est auteur d'un *Catalogue des écrivains qui ont travaillé sur la Bible*, Londres, 1672, in-8, fort inférieur à celui du Père Le Long de l'Oratoire, auquel il a été cependant utile.

CROUZAZ (Jean-Pierre de) naquit à Lausanne en 1663. Son père, colonel d'un régiment de fusiliers, le destinait à

la profession des armes ; mais le fils ne soupirait qu'après les lettres. Maître de suivre son inclination, il se livra à la philosophie et aux mathématiques, et puisa dans les écrits du célèbre Descartes des connaissances qui ne firent qu'augmenter son goût. Il se mit à voyager dans les différents pays de l'Europe, et vint à Paris, où Malebranche tenta vainement de le gagner à la religion catholique. De retour dans sa patrie, il fut fait recteur de l'Académie en 1706. Il remplissait depuis 1700 une chaire de philosophie avec beaucoup de succès. En 1724, on l'appela à Groningue pour être professeur de mathématiques et de philosophie, avec 1500 florins de Hollande de pension. L'Académie des sciences de Paris se l'associa quelque temps après, et le prince de Hesse-Cassel le choisit pour être gouverneur de son fils : emploi qui lui procura une forte pension, et le titre de *conseiller* des ambassadeurs du roi de Suède, oncle de son élève. Ce savant mourut à Lausanne, en 1748. On lui doit un grand nombre d'ouvrages sur la morale, la métaphysique, la physique et les mathématiques : *Système de réflexions qui peuvent contribuer à la netteté et à l'étendue de nos connaissances*, ou *Nouvel essai de logique*, publié d'abord en 2 vol. in-8, ensuite en 6 vol. in-12, et abrégé en 1 seul vol. Il faut s'en tenir à l'abrégé : le grand ouvrage, quoique estimable, et pour les préceptes de logique, et pour ceux de morale, n'est pas écrit avec assez de précision. On a dit qu'il avait noyé l'ancienne dialectique dans un fatras de paroles ; un *Traité de l'éducation des enfants*, 2 vol. in-12 ; un *Traité du beau*, aussi en 2 vol. et beaucoup trop long ; *Examen du pyrrhonisme ancien et moderne*, in-f., contre Bayle : ouvrage savant et estimé, qui le serait davantage, s'il eût été plus court ; *Examen du traité de la liberté de penser*, contre Collins, in-8 ; *Examen de l'Essai sur l'homme*, de Pope, dans lequel on remarque autant de zèle pour la religion que de bonne critique ; il y a quelques répétitions et quelques jugements un peu sévères ; *Commentaire sur la traduction du même poëme*, par l'abbé du Resnel ; *Traité de l'esprit humain*, Bâle, 1741 : l'auteur combat vivement les hypothèses de Leibnitz et de Wolf touchant l'harmonie préétablie ; des *Traités de physique et de mathématiques*, sous différents titres ; des *sermons*, des *œuvres diverses*, en 2 vol. in-8, etc., etc.

CROY (Guillaume de), seigneur de Chièvres et d'Archoot, se signala par sa valeur sous les rois de France Charles VIII et

Louis XII, au service desquels il passa avec l'agrément de son maître l'archiduc Philippe d'Autriche ; mais la rupture étant survenue entre la France et l'Espagne, il retourna aux Pays-Bas. Philippe, allant en Espagne, nomma Chièvres gouverneur des Pays-Bas. L'éducation de Charles-Quint, dont il fut chargé, lui acquit une brillante célébrité. « C'était, dit un historien, un homme d'une sévère probité, d'une politique aussi sage que profonde, dont les lumières égalaient les vertus. » Il mourut à Worms en 1521, à 63 ans. Varillas a écrit sa *Vie*, 1684, in-12, d'une manière intéressante.

CROY (Jean de), calviniste et ministre d'Uzès, mourut en 1659. Il a laissé plusieurs ouvrages, entre autres : *Observations sacræ et historica in Novum Testamentum*, Genève, 1644, in-4.

CROZAT (Joseph-Antoine) naquit à Toulouse en 1696, et fut lecteur du cabinet du roi de France en 1719. Son goût pour les arts, et ses connaissances dans la peinture, la sculpture et la gravure, l'ont plus distingué que ses richesses. Il fit graver, par d'habiles maîtres, les plus beaux tableaux du cabinet du roi et du duc d'Orléans, etc. Le premier volume parut en 1729 ; le 2^e, en 1742, in-f., forme d'atlas. L'ouvrage contient plus de 19,000 dessins originaux qui lui avaient coûté plus de 450,000 f. Crozat avait aussi réuni à grands frais 1,400 pierres gravées, qui à sa mort furent achetées par le duc d'Orléans, et qui ont été décrites par Lachau et Leblond, aidés de Coquille de Lonchamps, sous le titre de : *Description des principales pierres gravées du duc d'Orléans*, Paris, 1780, 2 vol. in-f. Crozat était mort en 1740. Il ordonna en mourant que le prix de la vente de son beau cabinet serait distribué aux pauvres. C'est à sa sœur, Marie-Anne Crozat, qui fit honneur à son sexe par ses lumières et ses vertus, que l'abbé Le François avait dédié sa *Géographie*, connue sous le nom de *Géographie de Crozat*, très-souvent réimprimée, et qui est encore une de nos bonnes géographies élémentaires.

CROZE (Mathurin VEYSSIERE DE LA) naquit à Nantes, en 1661, d'un négociant, et se fit bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, en 1678, après avoir voyagé en Amérique. Son érudition, plus étendue que solide, l'amour de l'indépendance, la liberté de penser, et d'autres penchans incompatibles avec la vie religieuse et les maximes évangéliques, lui firent quitter son Ordre et sa religion en 1706. Il consomma son apostasie à Bâle, passa de là à Berlin, obtint la place

de bibliothécaire du roi de Prusse, et y mourut en 1759, à 78 ans. Ses principaux ouvrages sont : *Dissertations historiques sur différents sujets*, in-8, Rotterdam, 1707, recueil savant et curieux ; *Entretiens sur divers sujets d'histoire*, 1702, in-12 ; *Dictionnaire arménien*, in-4, 2 vol. Cet ouvrage lui coûta 12 ans de travail. Cependant les savants y découvrirent des fautes sans nombre, et même des bévues plaisantes : ce qui n'empêche pas qu'il n'y ait des lumières à recueillir ; *Histoire du christianisme des Indes*, 1724, La Haye, in-12, 2 vol., pleine de faussetés et de jugements dictés par la haine de la religion catholique ; *Histoire du christianisme d'Ethiopie et d'Arménie*, in-8, 1739 : compilation négligée et informe, si l'on en croit l'abbé Desfontaines ; ouvrage de mémoire et non de jugement, et encore moins d'esprit, mais qui offre une foule d'observations dont on peut profiter ; *Dictionnaire égyptien*, avec les additions de M. Scholtz, mis au jour par Ch. God. Volde, Oxford, 1775, in-4. Jordan, ami et disciple de La Croze, a écrit la *Vie* de son maître, en un vol. aussi gros que la *Vie d'Alexandre*, dictée, selon Voltaire, par la fureur d'écrire. Son humeur tenait un peu de l'impolitesse et de la misanthropie : effet naturel des chagrins que lui donnait le souvenir de son apostasie. Le jugement n'égalait jamais en lui la mémoire, surtout à la fin de ses jours. C'était alors un véritable enfant, quoique la tête renfermât toujours un vaste répertoire de noms, de dates et de passages.

CRUMMUS, ou CRAMNUS, roi des Bulgares, fut continuellement en guerre avec Nicéphore I^{er}, empereur de Constantinople, et prit Sardique sur lui. La perte qu'il fit d'une bataille en 811, le força de demander la paix. Désespéré du refus qu'on lui en fit, il donna pendant la nuit sur le camp des Grecs, qu'il força. Il attaqua la tente de Nicéphore, et le tua avant qu'il eût le loisir de se reconnaître. Enfin il tailla en pièces son armée, et fit passer au fil de l'épée, ou emprisonner tous les grands de l'empire qui avaient suivi l'empereur. Il remporta cette grande victoire, où Staurace, fils de l'empereur, devenu empereur lui-même, fut blessé très-dangereusement. Après avoir exposé quelque temps sur un gibet la tête du malheureux Nicéphore, Crummus fit faire une tasse de son crâne enchâssé dans de l'argent, afin que ses successeurs s'en servissent, à son exemple, dans leurs festins, pour boire à la santé de ceux de leurs sujets qui se seraient signalés à la guerre. Il voulut contraindre les prison-

niers à racheter leur vie et leur liberté par l'apostasie ; mais ces généreux capitaines aimèrent mieux souffrir les plus cruels supplices, et mourir martyrs. Michel Rhangabé, gendre de Nicéphore et successeur de Staurace, tenta inutilement de venger son beau-père : il fut toujours vaincu. Le vainqueur mourut l'an 875.

CRUSIUS, ou KRAUS (Martin), né dans le diocèse de Bamberg en 1526, professeur de belles-lettres à Tubinge, mort à Eslingen en 1607, fut le premier qui enseigna le grec en Allemagne. Ses principaux ouvrages sont : *Turco Græciæ libri VIII*, Bâle, 1584, 2 vol. in-fol. : recueil excellent, et d'une grande utilité pour ceux qui veulent s'appliquer à l'histoire et à la langue des Grecs modernes. Cependant il n'est pas exempt de reproches ; il a été mis à l'*index* ; *Annales Suevici, ab initio rerum ad annum 1594*, Francfort, 1596, 2 vol. in-fol. : ouvrage estimé et peu commun ; *Germano Græciæ libri VI*, 1585, in-fol. Crusius était un homme savant, mais emporté, et qui dans ses livres n'épargnait pas les injures à ceux qui l'attaquaient.

CRUZ (Antonio Diniz da), magistrat et célèbre poète portugais, né en 1730 à Castello de Vide, dans la province d'Alentejo, fut un des fondateurs de la société des *Arcades*, qui tint sa première séance à Lisbonne en 1756, et mourut en 1798 à Rio-Janciro, capitale du Brésil, où il était parvenu au rang élevé de chancelier de la cour suprême de cette ville. Il était membre de l'Académie des sciences de Lisbonne, correspondant de l'Institut et chevalier de l'ordre d'Aviz. Il s'était adonné particulièrement à la poésie lyrique, et c'est le genre où il a excellé. Son *Ode*, faite à l'occasion de l'assassinat du roi Joseph, commît par plusieurs des principaux grands du royaume, par laquelle il débuta, fut un triomphe. Il composa ensuite un grand nombre d'*Odes héroïques*, de *Poésies anacréontiques et légères*, des *Dithyrambes*, des *Idylles*, des *Eglogues*, des *Sonnets*, des *Imitations* de poètes étrangers, et un poème héroï-comique, intitulé : *Le Goupillon*, dans le genre du *Lutrin*, auquel il crut devoir supprimer plusieurs vers pour éviter les poursuites qu'on aurait pu faire contre lui. Ses *Œuvres* ont été recueillies après sa mort en 6 vol. : mais la plupart de ses *Pièces* ont été imprimées sur des manuscrits incorrects et tronqués, et l'on assure que plusieurs de ses *Poésies* ont été perdues.

CTÉSIAS de Gnide était du nombre de ceux qui suivirent le jeune Cyrus dans son

expédition contre son frère Artaxercès-Mnémon. Fait prisonnier à la bataille de Cunaxa, on l'employa à panser les blessures qu'Artaxercès y avait reçues, et il le fit avec tant de succès, que le roi vainqueur le retint à son service, et lui donna le titre de son premier médecin. Le long séjour que Ctésias fit en Perse et à la cour lui donna plus d'une occasion d'être utile aux Grecs ses compatriotes. Il écrivit l'*Histoire* de ce pays en 23 livres. Les six premiers contenaient l'histoire des Assyriens, depuis Ninus et Sémiramis jusqu'à Cyrus. Les dix-sept derniers traitaient des affaires des Perses, depuis le commencement du règne de Cyrus jusqu'à l'an 398 avant J.-C. Il avait écrit aussi une *Histoire de l'Inde*. Il ne nous reste de ces deux ouvrages, que quelques fragments de son *Histoire des Assyriens et des Perses*, suivie par Diodore de Sicile et par Trogue-Pompée, préférablement à celle d'Hérodote. Malgré les suffrages de ces deux historiens, on ne donne guère de croyance aux récits de Ctésias; et dans le fond il n'en mérite pas plus qu'Hérodote. Strabon dit qu'on apprendrait plus facilement l'histoire dans Hésiode et Homère, que dans Ctésias et Hérodote : *Facilius Hesiodo et Homero aliquis fidem adhibuerit, quam Ctésia, Herodoto et eorum similibus*. On apprendra à le connaître aussi bien qu'Hérodote dans l'*Histoire véritable des temps fauleux*, et dans *Hérodote, historien du peuple hébreu sans le savoir*. (Voyez LAFAUR.) Ctésias vivait vers l'an 400 avant J.-C. Les *Fragments* de Ctésias sont dans l'*Hérodote* de Londres, 1679, in-f.

CTÉSIBIUS d'Alexandrie, célèbre mathématicien sous Ptolémée Physcon, vers l'an 120 avant J.-C., fut, dit-on, le premier inventeur de la pompe. Le hasard développa en lui le goût qu'il avait pour la mécanique. En abaissant un miroir dans la boutique de son père, il remarqua que le poids qui servait à le faire monter et descendre, et qui était à cet effet enfoncé dans un cylindre, formait un son produit par le froissement de l'air poussé avec violence par le poids. Il examina de près la cause de ce son, et crut qu'il était possible d'en tirer parti pour faire un orgue hydraulique, où l'air et l'eau formeraient le son; c'est ce qu'il exécuta avec une espèce de succès; mais on comprend que cet orgue était peu de chose; et il a fallu bien du temps encore pour atteindre à l'instrument admirable dont retentissent nos églises. (Voyez saint ALDREIC.) Ctésibius construisit ensuite une clepsydre réglée avec des roues dentées : l'eau par sa chute faisait mouvoir ces roues qui

communiquaient leurs mouvements à une colonne sur laquelle étaient tracés des caractères qui servaient à distinguer les mois et les heures. En même temps que l'on mettait les roues dentées en mouvement, elles soulevaient une petite statue qui indiquait, avec une baguette, les mois et les heures marqués sur la colonne.

CTÉSIPHON, ou CHERSIPHON, architecte grec, donna le dessin du *Temple de Diane* d'Ephèse, exécuté en partie sous sa conduite, et sous celle de son fils Métagène. Ctésiphon inventa une machine pour transporter les colonnes qui devaient servir d'ornement à cet édifice qui, malgré son extrême célébrité, était très peu de chose en comparaison de nos beaux temples modernes. (Voyez les *Temples anciens et modernes*, par l'abbé MAY.)

CTÉSIPHON, d'Athènes, persuada à ses concitoyens de faire une ordonnance, par laquelle il fut arrêté que Démosthène serait couronné en pleine assemblée d'une couronne d'or; mais Eschine, rival et ennemi de cet orateur, ne pouvant souffrir qu'on lui fit cet honneur, accusa Ctésiphon d'être l'auteur d'une sédition. Démosthène le défendit de cette calomnie dans cette belle harangue, qu'il a intitulée : *De la couronne*.

CUBIÈRES (Simon-Louis-Pierre, marquis de), né à Roquemaure, dans le Bas-Languedoc, le 12 octobre 1747, d'une des plus anciennes familles de cette province, entra à l'âge de 16 ans comme page aux petites-écuries, et fut ensuite nommé écuyer du roi Louis XVI, avec le grade de capitaine de cavalerie à la suite du régiment Dauphin. Il fut chargé d'accompagner à Turin madame Clotilde, lors de son mariage avec le prince de Piémont, et à son retour il parcourut l'Italie, visitant partout les gens de lettres, les savants, et recueillant d'utiles notions d'archéologie et d'histoire naturelle. Il rassembla une collection de laves sur le Vésuve et jusque dans l'intérieur du cratère de ce volcan, sur lequel il fit des observations qui le mirent à même de publier plus tard un ouvrage sur les *productions volcaniques*. De Cubières se rendit ensuite en Angleterre. Il y visita avec soin les ateliers, les manufactures, et surtout les jardins-paysagistes. Il acheta, dans les riches pinières qui sont aux environs de Londres, beaucoup d'espèces rares en France, qu'il parvint, à force de soins, à acclimater en France dans son domaine de Versailles. De retour de ses voyages, il reprit son service auprès de Louis XVI, dont il était aimé, et

qui le chargeait quelquefois de ses bien-faisances secrètes. Il courut de grands dangers auprès de sa personne, au commencement de la révolution; mais il n'en continua pas moins son service autant que cela lui fut possible, et lorsque la violence des événements l'éloigna du roi, il se retira dans sa maison de Versailles pour se livrer tout entier aux soins de l'agriculture et à l'étude de l'histoire naturelle. Dans la nuit du 20 au 21 mars, il en fut arraché et conduit dans la maison de détention des Récollets, dont il ne sortit qu'après le 9 thermidor. Sous le Directoire, il fut membre de la commission des arts, et envoyé à Rome pour présider à l'envoi des chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture. Il fut ensuite nommé conservateur des statues du jardin de Versailles. A la Restauration, le roi lui rendit son titre d'écuyer, et y joignit celui de colonel avec la croix de Saint-Louis. Il mourut le 1^{er} août 1821, d'une apoplexie foudroyante. Par ses écrits et ses plantations, il a propagé et amélioré la culture des arbres dans son département, et il en a fait pour la ville de Versailles et ses environs une branche d'industrie. On a de lui : *Histoire abrégée des coquillages de mer*, 1800, in-4, fig. ; *Mémoire sur les abeilles*, 1800; *Mémoire sur la pierre adulaire*, 1801; *Mémoire sur le tulipier*, 1803, in-8; *Mémoire sur l'étréble à feuille de frêne*, 1804, in-8; *Mémoire sur le genévrier rouge de Virginie*, 1805; *Notice sur M. André Michaux*; *Mémoire sur le mico-coutier*, 1808, in-8; *Mémoire sur le cyprès de la Louisiane*; *Sur les services rendus à l'agriculture par les femmes*, 1809; *Mémoire sur le magnolier auriculé*, 1810, in-8; *Mémoire sur un marbre grec magnésien*, 1810, in-8; et plusieurs autres *Mémoires* et *Rapports* dans les *Mémoires de la Société d'Agriculture de Seine-et-Oise*. Il avait entrepris un grand ouvrage sur les *jardins-paysagistes*, qu'il a laissé presque terminé.

CUDSEMIUS (Pierre), né à Duisbourg dans le duché de Clèves, se disait de Wésel, parce qu'il y avait été élevé. Son père, imbu des erreurs de Calvin, les avait communiquées à son fils qui les abjura à Avignon, où il reçut le sacrement de confirmation et le nom de *Pierre*, abandonnant celui de Samuel qu'il avait reçu au baptême. Il se rendit à Rome, se fit estimer et chérir du cardinal Bellarmin. Il se fixa ensuite à Cologne, et y gagna les amitiés du nonce. Il mourut au commencement du 17^e siècle. Nous avons de lui : *De desperatâ Calvinî causâ*, Cologne, 1612, in-8; le *Synode d'Utrecht*, avec

des *notes* très-curieuses, Cologne, 1614, en latin, et plusieurs autres ouvrages de controverse.

CUDWORTH (Rodolphe), né dans comté de Somerset en 1617, mort à Cambridge en 1688, occupa divers emplois importants et lucratifs dans sa patrie. Son savoir les lui mérita; il s'étendait à tout. Philosophe, mathématicien, il joignit à ces sciences l'étude des belles-lettres, des langues savantes et de l'antiquité. On a de lui : *Système intellectuel de l'univers contre les athées*, ouvrage traduit en latin par Jean-Laurent Mosheim, avec des *notes* très-savantes, Iéna, 1733, 2 vol. in-folio; Leyde, 1773, 2 vol. in-4, avec des augmentations, et abrégé en anglais en 2 vol., par Thomas Wise: l'ouvrage, la traduction et l'abrégé sont également estimés; *Traité de l'éternité et de l'immuabilité du juste et de l'injuste*, publié en anglais à Londres, 1731, in-8, avec une préface du docteur Chandler, évêque de Durham, et traduit en latin par Mosheim; *Commentaires sur la prophétie de Daniel*, touchant les *septante semaines*, 2 vol. in-fol.; *Traité de l'immortalité de l'âme*, 1 vol. in-8, etc.; *Discours sur l'amour de Dieu*, traduit en français par M. Coste, Amsterdam, 1722, in-12. Il laissa plusieurs manuscrits importants, et une fille pleine d'esprit qui fut étroitement liée avec Locke: elle s'appela *Damaris*. Cudworth était, dit-on, assez incertain dans ses opinions sur la religion, et en parlant de plusieurs dogmes du christianisme, il s'est expliqué d'une manière si ambiguë, qu'on ne peut guère savoir ce qu'il en pensait. Il a renouvelé le système des natures plastiques, qui a été réfuté par Guillaume Muys. (Voyez ce nom.) Son *Système intellectuel* a été mis à l'index par décret du 13 avril 1739.

CUEVA (Alphonse de la), connu sous le nom de *Bedmar*, d'une maison ancienne d'Espagne, ambassadeur de Philippe III auprès de la république de Venise, s'unit, dit-on, en 1618 avec le duc d'Osone, vice-roi de Naples, et don Pedro de Tolède, gouverneur de Milan, pour anéantir l'Etat au sein duquel il était envoyé. Cueva, dit l'histoire ou plutôt la fable de cette conspiration, rassemble des étrangers dans la ville, et s'assure de leurs services à force d'argent. Les conjurés devaient mettre le feu à l'arsenal de la république, et se saisir des postes les plus importants. Des troupes du Milanais devaient arriver par la terre ferme, et des matelots gagnés montrer le chemin à des barques chargées de soldats. Cette conspiration fut découverte. On noya tout ce

qu'on put trouver des conjurés. On respecta, dans l'auteur de ce complot, le caractère d'ambassadeur. Le sénat le fit partir secrètement, de peur qu'il ne fût mis en pièces par la populace. Dans une discussion très-étendue sur cette conjuration, imprimée à la suite de la deuxième édition des *Observations sur l'Italie*, M. Grosley prouve que cette conjuration n'était autre chose qu'un artifice des Vénitiens, dirigé par Fra-Paolo, pour se débarrasser du marquis de Bedmar, dont la présence les incommodait. On sait que ce moine travaillait alors à introduire le luthéranisme à Venise (voyez SAMPI). Avant M. Grosley, Naudé et Capriata avaient déjà traité de chimère la prétendue conspiration. Forcé de quitter Venise par la commotion que cet artifice avait excitée dans le peuple, Bedmar passa en Flandre, y fit les fonctions de président du conseil, et y reçut le chapeau de cardinal. Sa sévérité lui ayant fait perdre son gouvernement, il se retira à Rome, et y mourut en 1665, regardé comme un des plus puissants génies qu'ait produits l'Espagne. Sa sagacité était telle, que ses conjectures passaient presque pour des prophéties. A cette pénétration singulière, il joignait un talent rare pour manier les affaires les plus délicates; un instinct merveilleux pour se connaître en hommes; une humeur libre et complaisante, et d'autant plus impénétrable que tout le monde croyait la pénétrer; toutes les apparences d'une parfaite tranquillité d'esprit au milieu des agitations les plus cruelles. On lui attribue un traité en italien contre la liberté de la république de Venise, intitulé: *Scrutinio della libertà Veneta*, Mirandole, 1612, in-4, et traduit en français par Amelot de La Houssaye; mais d'autres le donnent avec plus de raison à Marc Velser. *L'Histoire de la conjuration de Venise*, par Saint-Réal, est un pur roman.

CUEVA (Jeu de la), fameux poète tragique espagnol, très-estimé dans son pays, naquit vers le milieu du 16^e siècle, et a laissé: *Poésies diverses*, Séville, 1582; *Poésies lyriques*, ibid., 1588; un poème héroïque sur la conquête de la Bétique, ibid., 1604; un *Recueil de tragédies et de comédies*, ibid., 1588; un *Art poétique*, imprimé dans le *Parnasse de Sédlano*, et plusieurs autres pièces manuscrites.

CUGNIÈRES (Pierre de), avocat-général au Parlement de Paris, était un jurisconsulte habile, surtout dans le droit canonique. Il défendit avec beaucoup de vivacité, l'an 1329, en présence de Philippe de Valois, les droits du roi contre

le clergé. Pierre Bertrand, évêque d'Aulun, plaida pour l'Eglise avec non moins de chaleur. (Voyez BERTRAND.) Il fut secondé par l'archevêque de Sens, depuis Clément VI. L'avocat du roi devint si odieux au peuple, qu'on le nomma par dérision *maître Pierre de Cognet*, nom d'une petite figure ridicule, placée dans un coin de l'église Notre-Dame de Paris, et faisant partie d'une représentation de l'enfer, qui était à la clôture du chœur sous le jubé. Cugnières eut encore le désagrément d'être condamné par le roi, pour lequel il plaidait: destinée ordinaire de ceux qui écrivent pour flatter une autorité au préjudice de l'autre, et que l'esprit d'intérêt ou d'ambition fait embrasser avec chaleur des opinions propres à déranger l'ordre établi.

CUGNOT (Nicolas-Joseph), ingénieur français, né à Void en Lorraine le 25 février 1725, servit dès sa jeunesse en Allemagne; il passa ensuite au service du prince Charles dans les Pays-Bas, et vint à Paris en 1763, où il donnait des leçons sur l'art militaire qu'il possédait à fond. Il inventa une espèce de fusil qui fut adopté par les hulans; ce qui l'engagea à exécuter à Bruxelles un *cabriolet* qui n'était mu que par le feu et la vapeur de l'eau, et dont on espérait tirer un parti avantageux à la guerre; mais une expérience en grand de cette machine, ordonnée par le duc de Choiseuil, n'ayant pas répondu à ce qu'on en attendait, Cugnot obtint seulement une pension de 600 livres sur l'Etat, qu'il perdit à la révolution. Il serait mort de misère à cette époque, sans le secours d'une dame de Bruxelles qui prit soin de sa vieillesse. Mercier obtint ensuite pour lui une pension de 1,000 francs. On doit à Cugnot: les *Eléments de l'art militaire, ancien et moderne*, 1766, 2 vol. in-12; *Fortification de campagne, ou Traité de la construction, de la défense et de l'attaque des retranchements*, 1769, in-12: ouvrage estimé, quoique inférieur à celui de Clairac; *Théorie de la fortification, avec des Observations sur les différents systèmes qui ont paru depuis l'invention de l'artillerie, et une nouvelle manière de construire des places*, 1778, in-12. Cugnot est mort à Paris le 2 octobre 1804.

CUJAS (Jacques) naquit à Toulouse, en 1520, d'un foulon. La nature le doua d'un esprit supérieur, dit Scévole de Sainte-Marthe, pour le consoler de la bassesse de son extraction. Il apprit avec une facilité égale les belles-lettres, l'histoire, le droit ancien et moderne, civil et canonique. A Toulouse, à Cahors, à Bourges, à Valence en Dauphiné, à Turin, où il

professa en différents temps, il eut une foule d'écouliers, parmi lesquels on compte les plus célèbres magistrats que la France eût alors. Le roi de France lui permit de prendre séance avec les conseillers du Parlement de Grenoble. Le duc de Savoie, Emmanuel Philibert, et le pape Grégoire XIII n'eurent pas moins la considération pour son mérite. Lorsque les professeurs allemands le citaient en chaire, ils mettaient la main au bonnet, pour marquer leur estime pour cet illustre interprète des lois. C'était le père des écouliers, suivant Scaliger. Il en valait près de mille à Bourges. Il leur retirait de l'argent et des livres. Cujas est élu de tous les jurisconsultes modernes, qui a pénétré le plus avant dans les mystères des lois et du droit romain. On l'a accusé d'irréligion, parce qu'il répondait à ceux qui lui parlaient des ravages du alvinisme : *Nihil hoc ad edictum prætoris* (cela ne regarde point l'édit du préteur). Mais cette réponse semble plutôt peindre le caractère d'un savant fortement occupé de ses livres, sourd et muet sur tout le reste, que celui d'un incrédule qui se moque de tout. La meilleure édition des *Œuvres* de Cujas est celle de l'abbot, Paris, 1658, en 10 vol. in-folio. Celle de Paris, chez Nivelles, donnée par Cujas même, est très-rare. On en a donnée une autre à Naples, en 1762 : elle est moins belle que les précédentes, mais plus commode à cause de la table générale qui l'accompagne. Papyre Masson a écrit la *Vie* de ce célèbre jurisconsulte. Il rapporte qu'il avait pris la singulière habitude d'étudier tout de son long sur un tapis, le ventre contre terre, ayant les livres autour de lui. Cujas mourut en 1590, à Bourges où il s'était fixé. Il ordonna par son testament, que sa bibliothèque, remplie de livres notés de sa main, fût vendue en détail ; de peur que, si elle était au pouvoir d'un seul, on ne se servît de ses notes mal entendues pour en composer de méchants livres. Son vrai nom était *Cujas*, il en retrancha l'*ü* pour l'adoucir. Scévole de Sainte-Marthe a écrit sa *Vie* qui a été imprimée dans la *Collection des Vies des jurisconsultes célèbres*, de Leickher, Leipzick, 1686.

CULLEN (William), célèbre médecin, né en 1712, dans le comté de Lanark en Ecosse, exerça d'abord sa profession à Hamilton, ensuite à Edimbourg, où il suivait en même temps les leçons de cette Université justement fameuse. Le duc d'Hamilton, qu'il avait eu le bonheur de guérir d'une maladie grave, lui fit obtenir en 1746 la chaire de chimie à l'Uni-

versité de Glasgow, et il passa en 1751, celle de médecine. C'est là qu'il commença à développer le talent précieux et si rare de répandre la clarté sur les matières les plus abstraites, et de rendre les questions les plus difficiles accessibles aux intelligences ordinaires. Cullen passa quelque temps après à l'Université d'Edimbourg. En 1760, il termina le cours de matière médicale commencé par le docteur Alston ; en 1766, il succéda au savant Robert Whytt, et en 1773 à Jean Grégory, professeur de médecine théorique et pratique. C'est alors qu'il entreprit d'établir un nouveau système médical au préjudice de celui de Boërhaave, qui était généralement admis et enseigné. Il publia, pour appuyer sa doctrine, qui fut avidement saisie par un nombre prodigieux de disciples, plusieurs ouvrages qui devinrent classiques en naissant, et ils méritèrent cette prérogative par les idées lumineuses qu'on y trouve. On a même droit de s'étonner que la plupart soient aujourd'hui presque oubliés. On reproche à Cullen de n'avoir pas assez rendu justice aux hommes de génie, dont il a combattu les systèmes, et d'avoir montré trop d'indifférence pour la médecine grecque, dont les monuments, après avoir traversé une longue suite de siècles, sont encore pour nous une source féconde d'instruction. Les principaux ouvrages de Cullen sont : *Institutiones of medicine*, part. physiolog., 3^e édition, Edimbourg, 1785, in-8. Cette physiologie a été traduite la même année en français par Bosquillon ; en allemand, en 1786, et en latin en 1788 ; *First lines of the practice of physic*, Londres, 1777 ; Edimbourg, 1785 et 1787, 4 vol. in-8 ; réimprimés en 1802, avec des notes qui obscurcissent le texte au lieu de l'éclaircir. Cet important ouvrage a été traduit en allemand, en latin, en italien et en français. Cette dernière traduction a été donnée par Bosquillon, sous ce titre : *Éléments de médecine pratique*, Paris, 1785-87, 2 vol. in-8, réimprimés avec beaucoup de changements et d'augmentations dans les notes, par M. de Lens, Paris, 1819, 3 vol. in-8 ; *Synopsis nosologia methodica*, Leyde, 1772, in-8 ; 4^e édition, 1785, 2 vol. in-8 ; traduit en allemand avec quelques additions, Leipsick, 1786, 2 vol. in-8 ; *A treatise of the materia medica*, Edimbourg, 1789, 2 vol. in-8, et 2 vol. in-4, son meilleur ouvrage. On y trouve des idées grandes et neuves, des préceptes utiles et une critique judicieuse. Il a été traduit en français par Bosquillon, Paris, 1789, 2 vol. in-8, en allemand, 2 vol. in-8, et en

italien avec des notes plus considérables que le texte, Padoue, 1792-1800, 6 vol. in-8. Cullen termina sa carrière le 5 février 1790.

CUMANUS, gouverneur de Judée. Il s'éleva de son temps une sédition à Jérusalem. Un soldat de garde à la porte du temple, vers la fête de Pâques, s'avisait de se découvrir avec indécence. Le peuple, s'en prenant à Cumanus, l'accabla d'injures; Cumanus, pour le contenir, envoya des gens de guerre dans la forteresse Antonia qui commandait le temple. Les soldats épouvantèrent si fort la populace, que, dans un mouvement de terreur panique, il y eut plus de 20 mille personnes d'étouffées. Les tyrannies de Cumanus devinrent insupportables. Le peuple s'en plaignit à Quadratus, gouverneur de Syrie. Celui-ci envoya Cumanus à l'empereur Claude, qui le condamna à l'exil vers l'an 53.

CUMBERLAND (Richard), né à Londres en 1632, déclama beaucoup sous Charles II contre la religion catholique, à laquelle il imputait ce qu'elle n'enseigne point, et ce qu'elle réprouve même. Ce genre de fanatisme, auquel il joignait d'ailleurs du mérite et des mœurs pures, lui valut l'évêché de Pétersbourg, qu'il conserva jusqu'à sa mort en 1718, à 87 ans. Ni sa dignité d'évêque, ni son grand âge ne purent l'engager à prendre quelque repos. Quand on lui représentait que ses travaux nuiraient à sa santé, il répondait : « Il vaut mieux qu'un homme s'use que de se rouiller. » La nature l'avait fait naître avec beaucoup de douceur dans le caractère, et un grand amour pour la paix; mais l'esprit de secte l'aigrit, et le poussa quelquefois jusqu'à l'empchement. On lui doit : *De legibus naturæ disquisitio philosophica*, Londres, 1672, in-4 : réfutation solide des abominables principes de Hobbes, traduite en anglais, 1686, in-8, et en français par Barbeyrac, qui l'a enrichie de notes; un *Traité des poids et des mesures des Juifs*, in-8. Il y démontre, ou il croit y démontrer géométriquement, que le *derach* du Caire était l'ancienne coudée des Egyptiens et des Hébreux; l'*Histoire phénicienne de Sancho-niaton*, in-8, Londres, 1720, traduite en anglais avec des notes : ouvrage posthume qui est peu de chose, quoiqu'on y trouve de l'érudition. Il a aussi traduit l'*Histoire de la réformation des Pays-Bas*, par Gérard Brandt, Londres, 1720-1723, 3 vol. in-folio.

CUNEUS (Pierre), professeur de belles-lettres, de politique et de droit à Leyde, naquit à Flessingue dans la Zélande

en 1586, et mourut à Leyde en 1638. Parmi ses divers ouvrages on distingue ceux-ci : un savant *Traité de la république des Hébreux*, en latin, dont la meilleure édition est de 1703, in-4, traduit en français, Amsterdam, 1705, 3 vol. in-8. On préfère cependant les *Mœurs des Israélites*, par M. Fleury, qui y traite le même sujet avec plus d'ordre, plus de jugement, et non moins d'érudition; *Sardi venales*, Leyde, 1612, in-24, et dans le recueil de *Tres satyræ Menippeæ* de G. Corte, Leipsick, 1720, in-8. Il y tourne en ridicule les faux savants et les professeurs ignorants qui se jouent de la crédulité de leurs élèves. Il y a joint une traduction de la *Satire des Césars*, par Julien l'Apostat, qu'il a fait précéder d'une dédicace, où il montre la plus stupide prévention, en élevant presque aux nues les prétendues belles qualités de ce prince; un *Recueil* de ses lettres, publié en 1725, in-8, par l'infatigable compilateur Burman. On y trouve quelques anecdotes sur l'histoire littéraire de son temps. Cuneus était d'un tempérament sec et colére.

CUNEGO, célèbre graveur italien, né à Vérone en 1727, mort à Rome en 1794. Son œuvre est considérable. On lui doit : vingt-deux *Gravures* faites d'après les plus fameux tableaux des peintres italiens; les *Vues des antiques édifices et des ruines fameuses de Rome*, d'après les dessins de Clérisséau. Il excellait surtout dans les eaux fortes. On cite parmi ces dernières le *Jugement dernier*, d'après Michel Ange.

CUNILIATI (Fulgence), dominicain, né à Venise en 1685, d'une famille originaire de Lyon, prêcha avec succès en Italie, et devint, en 1737, vicaire-général de son Ordre. Il mourut le 9 octobre 1759 avec une grande réputation de piété. On a de lui : *Méditations sur les Évangiles*, 4 vol. in-12, 1733; *Méditations sur les prérogatives de Marie*, 1734; *Vies des saints, d'après les écrivains contemporains ou les historiens les moins incrédules*, 6 vol., Venise, 1738; *Vie de sainte Catherine de Ricci*, Venise, 1747; le *Catéchisme en chaire*, in-4, ouvrage très-estimé en Italie; et plusieurs autres traités de dévotion.

CUNITZ (Marie), fille aînée d'un docteur en médecine de Silésie, s'appliqua à la médecine, à la poésie, à la musique, aux mathématiques, et surtout à l'astronomie. Les astronomes de son temps lui communiquèrent leurs lumières et profitèrent des siennes. Elle mourut en 1664 après avoir publié des *Tables astronomiques*.

CUPER (Gisbert), né en 1644 à Hemmen, dans le duché de Gueldre, mort à Deventer en 1716, remplit longtemps avec distinction une chaire d'histoire en cette ville, et fut un des membres les plus savants de l'académie des inscriptions de Paris. C'était un littérateur affable, poli, prévenant, surtout à l'égard des gens de lettres; presque tous les érudits de l'Europe le consultaient. Ses ouvrages qui sont tous écrits en latin sont : *Observations critiques et chronologiques*, 2 vol. in-8, dans lesquelles on discute tout ce qu'il y a de plus escarpé et de plus ténébreux dans l'éruition; l'*Apothéose d'Homère*, en 1683, in-4; une *Histoire des trois Gordiens*, in-4; un *Recueil de lettres*, 1742, in-4, dont quelques-unes sont de petites dissertations sur différents points d'antiquité.

CUPER (Guillaume), savant jésuite, né à Anvers en 1686, fut mis au nombre des célèbres hagiographes de cette ville, et a beaucoup travaillé à la rédaction des *Acta sanctorum* des mois de juillet et d'août. On a encore de lui : *Tractatus historico-chronologicus de Patriarchis constantinopolitanis*, Anvers, 1734, in-fol. : ouvrage savant, plein de recherches et d'une bonne critique. Il mourut le 2 février 1741.

CURAUDAU (François-René), pharmacien et habile chimiste, né à Sées en Normandie en 1765, mort à Paris le 25 janvier 1813, des suites d'une angine inflammatoire produite par un excès de travail. Il s'occupait de perfectionner les procédés de la fabrication du savon, ceux du tannage des cuirs, et il éleva une manufacture d'alun que les teinturiers préféraient à celui de Rome. Il fit connaître aussi des moyens ingénieux et économiques pour blanchir le linge à la vapeur, et il a publié en 1806, à ce sujet, une instruction intitulée : *Traité sur le blanchissage à vapeur*. Le désir de diminuer en France la consommation des combustibles lui fit inventer des fourneaux économiques de grande et de petite dimension, et des cheminées d'une nouvelle construction. On lui doit aussi des fours ambulants pour l'usage des troupes, et des cylindres pour chauffer les bains, qui n'exposent pas aux dangers qui résultent de la vapeur du charbon. Il a publié plusieurs *Mémoires sur les parties constituantes de la potasse et de la soude, sur la nature du gaz muriatique oxigéné, sur les propriétés du radical prussique, sur l'acide boracique et sur la décomposition du muriate de soude*, insérés dans les *Annales de chimie*, dans le *Journal de physique*, dans le *Bulletin de pharmacie*, et dans

la *Bibliothèque des propriétaires ruraux*. Il a aussi fourni plusieurs articles d'économie domestique pour le *Cours d'agriculture* de Rozier.

CUREAU DE LA CHAMBRE (Marin), né au Mans, en 1594, membre de l'Académie française et de celle des Sciences, médecin ordinaire du roi, égaya l'étude de la médecine et de la philosophie par la culture des belles-lettres. Il laissa des ouvrages dans tous ces genres : *Les caractères des passions*, Paris, 1640-62, 5 vol. in-4; Amsterdam, 1658-63, 4 vol. in-12 : ouvrage plein de paradoxes, et qui néanmoins a été estimé; *Nouvelles conjectures sur la digestion*, Paris, 1636, in-4; *Nouvelles pensées sur les causes de la lumière, du débordement du Nil, et de l'amour d'inclination*, ib., 1634, in-4; *Traité de la connaissance des animaux*, Paris, 1648, in-4, 1658, in-12, pour montrer contre Descartes, que les animaux ont des pensées, des raisonnements qui président à leurs actes; *Discours sur les principes de la chiromancie*, ib., 1653, in-8; *Traité de la lumière*, ib. 1657, in-4; *L'art de connaître les hommes*, ib., 1659, in-4, Amsterdam, 1660, in-12; *Le système de l'âme, ou Deuxième partie de l'art de connaître les hommes*, Paris, 1664, in-4; une *Troisième partie du même ouvrage*; ib., 1666, in-4; *Discours sur les causes du débordement du Nil avec un Discours de la nature divine, selon la philosophie platonique*, ib., 1665, in-4; *Les Caractères des passions et l'Art de connaître les hommes*, sont deux ouvrages de morale, qui ne valent pas pour le fond et pour la forme Abbadie et La Bruyère. « Tous les autres ouvrages de Cureau de la Chambre, dit un critique, fourniraient à peine la matière d'un très-petit extrait, à quiconque se bornerait à en tirer les choses passables qu'on peut y trouver par intervalle; tout y est diffus, plat et commun. » Il mourut en 1669, à 75 ans.

CUREAU DE LA CHAMBRE (Pierre), fils puîné du précédent, et membre comme lui de l'Académie française, fut destiné d'abord à la médecine; mais une surdité qui lui survint le fit tourner du côté de l'Eglise. Il mourut en 1698, curé de St-Barthélémy. Ses connaissances ne se bornaient pas aux matières ecclésiastiques. Il écrivit peu; mais il engagea plusieurs personnes timides, quoique habiles, à écrire. Il se comparait à Socrate, qui, ne produisant rien de lui-même, aidait les autres à produire. Quoiqu'il aimât la poésie, il ne fit jamais qu'un seul vers en sa vie. Boileau, à qui il le récita, s'écria en l'admirant : Ah ! M. le curé, que

« la rime en est belle! » On a de lui plusieurs *Panegyriques*, imprimés séparément, in-4. Paris, 1686.

CURIACES. (Voyez les HORACES.)

CURIIS (Jean de), dont le véritable nom était DE HOFFEN, naquit en 1485, fut évêque de Warmie, et mourut vers 1550. Ce fut par ses talents que Curiis s'éleva, car il était fils d'un brasseur. Il parvint à la plus intime confiance des rois de Pologne, principalement de Sigismond III. Ce prince l'honora de plusieurs ambassades, dont il s'acquitta avec dignité. La politique de son temps lui était parfaitement connue. Ses *poésies* respirent cette connaissance, et elle en fait le principal mérite. On les a recueillies en 1764 en 1 vol. in-8, à Breslau. On y trouve des *Odes*, où il y a plus de latinité que d'élévation; des *Hymnes* qui se sentent de la froideur de l'âge où il les composa; des *Épîtres*, où la raison domine plus que le goût.

CURION (Caelius Secundus), piémontais, né à San-Chirico en 1503, fut d'abord principal du collège de Louanne, et ensuite professeur d'éloquence à Bâle. Il abandonna la religion catholique, pour suivre les erreurs de Luther. On a de lui un ouvrage singulier, intitulé : *De amplitudine beati regni Dei*, Bâle, 1550, in-8. Il étudia tellement ce royaume qu'il prétend, contre la parole expresse de l'Écriture, que le nombre des élus surpasse infiniment celui des réprouvés. C'est une suite naturelle du système protestant qui, n'ayant pas la vérité pour lui, doit s'associer tous les errants. (Voyez JURIEU.) Il mourut en 1569, à 67 ans. On a encore de lui : *Opuscula*, Bâle, 1544, in-8, rares, et qui contiennent une *Dissertation sur la Providence*, une autre *sur l'immortalité de l'Âme*, etc. L'auteur y paraît favorable aux sociniens; des *Lettres*, Bâle, 1553, in-8. On lui attribue *Pasquillorum tomus duo*, 1544, in-8. Ce qui l'a fait juger éditeur de ce recueil, c'est qu'il est lui-même auteur des deux *Pasquillus castaticus*, in-8, l'un sans date, l'autre de Genève, 1544. Le second a été réimprimé avec *Pasquillus theologaster*, Genève, 1667, in-12. Satires sanglantes que la méchanceté d'une part, l'envie de les supplanter de l'autre, ont fait rechercher; *Traduction en latin de l'Histoire d'Italie*, par Guichardin, Bâle, 1566, 3 vol. in-fol.; *De bello Melitensi, anno 1565, historia*, Bâle, 1567, in-8, et dans la collection de Muratori.

CURIUS-DENTATUS (Marcus-Annius), illustre romain, fut trois fois consul, et jouit deux fois des honneurs du triomphe. Il vainquit les Samnites,

les Sabins, les Lucaniens, et battit Pyrrhus près de Tarente, l'an 372 avant J.-C. Ses vertus civiles étaient encore au-dessus de ses talents militaires. Les ambassadeurs des Samnites l'ayant trouvé qui faisait cuire des raves dans un pot de terre, à la campagne où il s'était retiré après ses victoires, lui offrirent des vases d'or pour l'engager à prendre leurs intérêts. Le Romain les refusa, en disant : « Je préfère ma vaisselle de terre à vos vases d'or; je ne veux point être riche, content dans ma pauvreté de commander à ceux qui le sont. » La modestie des païens allait toujours de pair avec leur orgueil.

CURIUS-FORTUNATIANUS, rhéteur du 3^e siècle, dont il nous reste quelques ouvrages dans les *Rhetores antiqui*, Venise, Alde, 1523, in-fol.; Paris, 1599, in-4.

CURRIE, ou CURRY (Jacques), médecin écossais, mort le 30 août 1805, se fit une réputation par son ouvrage sur *l'Emploi de l'eau chaude et froide dans le traitement des fièvres*, 3^e édition, 1804, 2 vol. in-8. On a encore de lui une *Instruction sur les morts apparentes*, et quelques autres opuscules.

CURTI (Pierre), jésuite, né à Rome en 1711, devint professeur d'hébreu dans le collège romain, et publia plusieurs *Dissertations* savantes et curieuses sur divers passages difficiles de l'Écriture; les principales sont : *Christus sacerdos*, Rome, 1751; *Sol stans : dissert. ad Jonam, cap. 10*, Rome, 1754; *Sol retrogradus : diss. ad v. 8. cap. 38 Isaïa*, Rome, 1756. La conclusion de l'auteur est que le jour fut plus long qu'il ne devait être, mais seulement de 3 heures environ, et que cette rétrogradation du soleil eut lieu à 3 heures après midi. Curti mourut à Rome le 4 avril 1762.

CURTIUS (Marcus), chevalier romain, se dévoua pour le salut de sa patrie vers l'an 362 avant J.-C. La terre s'était entr'ouverte dans une place de Rome; l'oracle, consulté sur ce prétendu prodige, répondit que le gouffre ne pouvait être comblé, qu'en y jetant ce que le peuple romain avait de plus précieux. Marcus Curtius, jeune homme plein de courage et de vanité, crut que les dieux ne demandaient d'autre victime que lui. Il se précipita solennellement tout armé, avec son cheval, dans l'abîme, et passa auprès des superstitieux pour avoir sauvé sa patrie par ce sacrifice, la terre s'étant, dit-on, refermée presque aussitôt qu'elle l'eut reçu. Cette anecdote a tant de rapport avec celle d'Achurus, fils de Midas, que ce n'est pas sans raison qu'on la re-

garde comme une fiction, imaginée d'après une autre.

CURTIUS, ou **CURTZ** (Albert), jésuite, savant astronome, s'occupa aussi d'histoire et mourut en 1671, à Munich, où il avait reçu le jour en 1600, laissant entre autres ouvrages : *Novum cœli systema*, Dillingen, 1626, in-4 ; *Problema Austriacum*, Munich, 1655 ; *Amussis Ferdinandeæ, sive Problema architectura militaris*, Munich, 1651, in-fol. ; *Sylloge Ferdinandeæ, sive Collectanea historia cœlestis à commentariis Tychonis-Brahe ab anno 1582 ad 1601*, Vienne, 1657 ; Augsburg, 1666, in-fol.

CURTIUS (Cornelius), religieux augustin, natif de Bruxelles, fut successivement professeur en théologie à Bruxelles, à Louvain ; prieur à Ingolstadt, à Vienne, à Prague ; vicaire-général des provinces d'Autriche et de Bavière ; provincial, définitiveur-général. Il mourut le 9 octobre 1638, à Westmunster, près de Dendermonde, âgé de 47 ans. Le Père Curtius était habile dans les belles-lettres et dans l'histoire. L'empereur Ferdinand II l'honora du titre de son historiographe. Il est auteur des *Eloges des hommes illustres de son Ordre*, Anvers, 1636, in-4. Ces *Eloges*, au nombre de trente, sont très-bien écrits, d'un style peut-être trop poli et trop recherché. Nous avons encore de lui : des *Sermons* en latin ; l'*Histoire* de plusieurs saints de son Ordre, et une dissertation ; *De clavis dominicis*, Anvers, 1634 ; Leyde, 1695, dans laquelle il discute si Jésus-Christ a été attaché à la croix avec trois ou quatre clous : il se détermine pour la dernière opinion.

CURTIUS (Michel-Conrad), historien du pays de Hesse, et professeur d'histoire à l'Université de Marbourg, mort en 1802, a laissé : *Commentarii de senatu romano, sub imperatoribus post tempora eversæ republicæ*, Halle, 1768, in-8, un des meilleurs livres classiques que nous ayons sur cette matière ; et plusieurs ouvrages sur l'*Histoire du landgraviat de Hesse*, etc.

CURTZ. (Voyez **CURTIUS** Albert.)

CUSA. (Voyez **NICOLAS.**)

CUSPINIEN (Jean), premier médecin de l'empereur Maximilien I^{er}, employé par ce prince dans plusieurs négociations délicates, était né à Schweinfurt en Franconie, et mourut à Vienne en 1529. On a de lui : un *Commentaire* in-folio, en latin, 1552, sur la *Chronique des consuls* de Cassiodore : *De Caesaribus*, à *Julio Cesare usque ad Maximilianum I*, Francfort, 1601, in-folio ; Leipsick, in-folio, ouvrage estimé et qui contient des parti-

cularités remarquables et peu connues ; *Descriptio Austriae*, se trouve avec le précédent : ce n'est pas un livre de topographie, comme le titre semble l'annoncer, mais une histoire succincte de l'Autriche ; une *Histoire de l'origine des Turcs, et de leurs cruautés envers les chrétiens*, Anvers, 1541, in-8, en latin. Cet auteur avait des connaissances étendues sur la politique, l'histoire et la médecine.

CUSPIUS-FADUS, gouverneur de la Judée, purgea cette province des voleurs et des fanatiques qui la troublaient vers l'an 45. Ayant appris qu'un nommé Théodas (voyez ce nom) débitait en public de prétendues prophéties, et emmenait le peuple avec lui, il le fit arrêter par des cavaliers, qui dissipèrent la multitude, et se saisirent du faux prophète. Cuspius mourut avec la réputation d'un homme équitable et intelligent.

CUSSY (François-Alexandre de), né vers 1760, d'une famille honorable de la Normandie, était chanoine de la cathédrale de Bayeux, lorsque la révolution éclata. Il se retira alors en Angleterre et ne revint en France qu'après le concordat. Nommé, à cette époque, chanoine et archiprêtre du diocèse de Bayeux, il s'y distingua par son mérite et ses vertus sacerdotales. Appelé en 1813, à l'évêché de Troyes, en remplacement de Mgr de Boulogne, alors exilé à Falaise, il eut la faiblesse d'accepter cette faveur qu'il devait à un de ses parents, chambellan de l'empereur. Le chapitre de Troyes lui ayant écrit qu'il lui accordait les pouvoirs pour l'administration, l'abbé de Cussy se rendit dans cette ville et vint résider à l'évêché. Cependant il rencontra une forte opposition dans le clergé du diocèse, qui ne voulait reconnaître d'autre autorité que celle de Mgr de Boulogne. Pour mettre fin à cet état de choses, on consulta le Pape et les cardinaux qui décidèrent que Mgr de Boulogne avait conservé l'intégrité de ses droits et que le chapitre avait outrepassé ses pouvoirs. Mais cette déclaration ne fut pas écoutée, et l'abbé de Cussy continua à administrer. Il se fit même donner en 1814 de nouveaux pouvoirs par l'empereur, lorsque celui-ci passait par Troyes pour soutenir sa dernière campagne. Après la Restauration, l'abbé de Cussy revint à Bayeux ; il s'y fit estimer par ses vertus et ses mœurs douces et aimables. Il y vivait dans la retraite avec le titre de grand-vicaire que l'évêque lui avait donné, et y est mort en 1835. Quoique sa conduite, lors de sa nomination à l'évêché de Troyes, doive

être sévèrement blâmée, on doit reconnaître cependant que l'abbé de Cussy fut toujours sincèrement attaché à ses devoirs et qu'il avait les mœurs d'un bon et pieux ecclésiastique.

CUSTINE (Adam-Philippe, comte de), né à Metz en 1740, eut, en 1792, le commandement de l'armée du Rhin; mais l'émotion qu'il montra en apprenant le sort de Louis XVI le fit signaler comme un traître. Il obtint pourtant le commandement de l'armée du Nord. Poursuivi par les journaux démagogues, il vint à Paris, sur une invitation du conseil exécutif. Décrété d'accusation le 29 juillet, il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire, et conduit au supplice le 28 août 1793. Il fut remplacé dans le commandement de l'armée du Nord par le général Houchard.

CUSTIS (Charles), né à Bruges en 1704, a donné, dans le langage de son pays, *Annales de la ville de Bruges*, 2 v. in-8, réimprimées en 3 vol. : ouvrage curieux, exact, et qui a demandé beaucoup de recherches. Il est mort à Bruges le 26 février 1752.

CUSTOS, ou COSTER (Dominique), graveur, né à Anvers en 1560, s'établit à Augsbourg, où il mourut vers 1610. On a de lui : *Atrium heroicum*, Augsbourg, 1600-1605, 4 vol. in-fol. Cet ouvrage renferme les vies abrégées et les portraits gravés des comtes de Tyrol, des rois de Naples, des ducs et électeurs de Saxe, des ducs de Bavière; *Principum christianorum stemmata*, etc., Augsbourg, 1610, in-fol.; *Quorundam illustrum eruditorum imagines, unum in libellum conjecta*, etc.

CUVELIER DE TRIE (Jean-Guillaume-Augustin), né en 1766, à Boulogne-sur-Mer, mort le 25 mai 1824, est regardé comme le créateur du mélodrame, et fut surnommé *Le Corneille du Boulevard*.

CUVIER (Georges-Léopold-Christien-Frédéric - Dagobert, baron), pair de France, membre de l'Académie française, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, conseiller de l'Université, professeur au Muséum et au collège de France, etc., célèbre naturaliste et homme d'Etat, naquit à Montbéliard, d'une famille protestante, le 23 août 1769. C'est l'année où Bonaparte, Châteaubriand, Walter-Scott, Brougham, Humboldt, Mackintosh virent le jour. A quatre ans, le jeune Cuvier savait lire et écrire; à quatorze ans, il avait terminé, avec un grand succès, ses études classiques. Montbéliard était alors sous la souveraineté du duc de Wurtemberg; le moyen

de parvenir à une position élevée était l'étude de la théologie ou du droit, et Cuvier était sur le point d'obtenir une bourse au séminaire de Tubingue, d'où il serait sorti ministre protestant; mais un jugement, qu'on a dit injuste, rendu dans un concours, l'empêcha d'entrer dans cette carrière. Pour le dédommager, le duc de Wurtemberg lui donna, le 18 mai 1784, une place gratuite à l'Académie de Stuttgart, sorte d'école polytechnique, où il eut pour condisciple le célèbre Schiller. C'est là qu'il commença à puiser cette universalité de connaissances qui le distingua plus tard. Il étudia la littérature, la philosophie, les mathématiques, l'histoire, la physique, les beaux-arts, l'histoire naturelle, le droit, les sciences administratives et la médecine. Dès cette époque, il publia deux *Mémoires* : l'un sur les *cloportes*, l'autre sur les *mouches*, qui parurent dans le *Journal zoologique*. A sa sortie de l'école de Stuttgart, le peu de fortune de ses parents, et les commencements de la révolution française, l'engagèrent à accepter une place de précepteur d'un jeune gentilhomme protestant, fils du comte d'Héricy. La famille d'Héricy habitait le château de Fiquainville près de Valmont, à deux lieues de la mer, circonstance très-favorable aux études de Cuvier. Ce fut, en effet, dans cette résidence qu'il commença ses travaux sur les mollusques et les poissons. Il habita la Normandie de 1788 à 1795. Au moment où toutes les villes avaient une société populaire, Valmont voulut avoir la sienne. Cuvier en favorisa l'établissement; mais il profita de l'influence qu'il y avait pour substituer aux déclamations révolutionnaires, d'utiles travaux agricoles dont il fut constamment l'âme. En 1795, il quitta le château de Fiquainville, et arriva à Paris, où il fut bientôt nommé membre de la commission des arts, professeur à l'école centrale du Panthéon, professeur-suppléant d'anatomie comparée au Muséum. Ces places lui ayant assuré une aisance sans laquelle il n'y a pas de calme dans les études, il se livra avec ardeur à ses travaux, et débuta par organiser cette belle collection d'organes animaux, ce magnifique musée d'ortéologie, dont la réputation est si grande dans le monde savant. Il trouva d'importants matériaux oubliés dans les greniers du Muséum. « J'allai, dit-il dans ses *Souvenirs*, chercher dans les combles du cabinet quelques vieux aqua-fortes de Daubenton, que M. de Buffon y avait fait entasser comme des fagots; et c'est en poursuivant cette entre-

prise, tantôt secondé par quelque professeur, tantôt arrêté par d'autres, que je parvins à donner à cette collection assez d'importance pour que personne n'osât plus s'opposer à son agrandissement. » Ce fut alors, au milieu de ces riches moyens d'investigation, que le génie de Cuvier prit son essor et qu'il fit ces beaux travaux d'anatomie comparée. Son enseignement, ses cours au Muséum et à l'école centrale, ses conversations aisaient sensation parmi les savants, et étaient extrêmement goûtées des jeunes gens et des gens du monde. Les savants admiraient sa profondeur, l'ordre méthodique des idées et des faits qu'il exposait; les jeunes gens étaient enthousiasmés des vives clartés de son esprit; les gens du monde aimaient sa clarté et son agréable locution. Il fit pour ces derniers, pendant plusieurs années, un cours au lycée aujourd'hui Athénée de Paris), dans lequel il savait vraiment mettre la science à la portée de tous. On lui offrit de faire partie de la commission des savants d'Égypte; il refusa, alléguant sa santé qui était très-faible. En l'an VIII, il fut choisi pour remplir au collège de France la chaire qu'avait occupée le célèbre Daubenton; il y fit un cours d'*histoire naturelle philosophique*, enseignement d'un ordre très-élevé, expliquant les lois de la nature, dévoilant la marche progressive des sciences physiques, devant un auditoire choisi. Il conserva jusqu'à sa mort ses fonctions de professeur; mais on peut lui reprocher de n'avoir professé par lui-même qu'environ une année sur deux. Après avoir publié quelques travaux moins importants, Cuvier donna enfin de concert avec Geoffroy Saint-Hilaire, son ami, sa nouvelle *Classification des animaux*. Il rangea les animaux d'après leurs organes, et indiqua cette belle loi de corrélation et de subordination des organes entre eux; d'après cette loi, chaque être organisé forme un système unique dont toutes les parties se correspondent mutuellement, offre un ensemble plein d'harmonie, dont aucun des organes ne saurait changer sans que les autres changent: par conséquent, on peut déterminer d'après l'examen d'un seul membre la structure entière d'un animal. Il fit l'application de cette découverte, son plus beau titre de gloire, à l'étude des fossiles, qui devint la principale de sa vie et dont il publia les résultats en 1814, sous le titre de: *Recherches sur les ossements fossiles des quadrupèdes*. Il réunit une quantité considérable d'os trouvés dans les entrailles de la terre, et au moyen d'un fragment il reconstituait tout

un animal. Par ce moyen il ressuscita plus de cent soixante espèces d'animaux perdus. Dans l'intérêt de ses immenses travaux, il forma, avec la protection du gouvernement, une école de jeunes naturalistes qu'il fit voyager dans différentes parties du globe; lui-même parcourut l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre, la Hollande pour visiter les collections, et conférer avec les savants. Les objections qui furent faites à ses découvertes furent pour lui l'occasion de nouvelles études. Ainsi, comme on lui objectait que les espèces regardées par lui comme perdues, eussent pu servir d'aïeux aux espèces actuelles que le temps aurait modifiées, Cuvier fit de nouvelles recherches pour démontrer que les animaux anciens étaient bien les mêmes que ceux de nos jours. Ainsi, les espèces décrites par les anciens naturalistes ressemblent parfaitement à celles que nous voyons encore, et l'ibis embaumé dans les tombeaux d'Égypte, il y a deux ou trois mille ans, est bien l'ibis actuel. Il est vrai que les animaux domestiques ont été modifiés par l'ascendant de l'homme; mais on ne trouve aucun fossile humain mêlé aux fossiles des espèces signalées comme perdues. En reconstruisant tous ces êtres, Cuvier chercha à se rendre compte des vicissitudes qu'a éprouvées notre planète. L'étude des terrains dans lesquels on découvre les fossiles fonda la science géologique presque inconnue, et amena l'illustre savant à des conjectures qu'il exposa dans le *Discours sur les révolutions du globe*. Bien loin d'admettre les milliers d'années que Champollion, Dupuis et d'autres assignent à la terre au moyen de l'antiquité qu'ils accordent aux pyramides d'Égypte, au zodiaque de Dendérah, etc., Cuvier, joignant à l'examen géologique la chronologie des peuples, la date des inventions, les monuments astronomiques, amène à rendre un éclatant témoignage à la *Genèse*. Voici ses conclusions: « Je pense avec Delucet « Dolomieu, que s'il y a quelque chose « de constaté en géologie, c'est que la « surface de notre globe a été victime « d'une grande et subite révolution, dont « la date ne peut remonter beaucoup « au-delà de cinq à six mille ans; que « cette révolution a enfoncé et fait dis- « paraître les pays qu'habitaient les hom- « mes et les espèces d'animaux aujourd'hui les plus connus; qu'elle a, au « contraire, mis à sec le fond de la dernière mer, et en a formé les pays « aujourd'hui habités; que c'est depuis cette dernière révolution que le « petit nombre des individus épargnés

« par elle se sont répandus et propagés
 « sur les terrains nouvellement mis à
 « sec, et par conséquent, que c'est de-
 « puis cette époque seulement que nos
 « sociétés ont repris une marche pro-
 « gressive, qu'elles ont formé des éta-
 « blissements, élevé des monuments,
 « recueilli des faits naturels, et combiné
 « des systèmes scientifiques... » Cuvier
 ne fut pas seulement un savant éminent,
 il fut encore un grand homme d'Etat.
 En 1796, époque à laquelle il fut nommé,
 âgé seulement de 26 ans, membre de
 l'Institut, Bonaparte faisait également
 partie de ce corps savant. Cuvier ne tar-
 da pas à être choisi pour secrétaire an-
 nuel, et Bonaparte, un peu plus tard, à
 son retour d'Égypte, en fut élu vice-
 président. D'autres soins absorbèrent,
 depuis, le consul et l'empereur; mais l'œil
 pénétrant du grand homme avait su dis-
 tinguer la haute portée et la justesse
 d'esprit de Cuvier, et c'est là sans doute
 l'origine de la fortune politique du savant.
 Méditant l'établissement de l'Université,
 Bonaparte le nomma l'un des six inspec-
 teurs-généraux chargés des lycées dans
 les trente principales villes de France. Il
 échangea ensuite son titre d'inspecteur-
 général contre celui de conseiller de l'U-
 niversité, et reçut de l'empereur la mis-
 sion d'organiser les académies de l'Italie,
 de la Hollande, et l'Université de Rome.
 Le titre de chevalier de l'empire et la no-
 mination de maître des requêtes au con-
 seil-d'Etat furent la récompense de ses
 travaux. Il avait été nommé en 1803 l'un
 des deux secrétaires perpétuels de l'Aca-
 démie des sciences. Ce fut en cette qua-
 lité qu'en 1808 il présenta à l'empereur,
 au sein du conseil-d'Etat, un *Rapport*
historique sur le progrès des sciences de-
puis 1789 jusqu'en 1808 : beau travail
 dont Napoléon écouta la lecture avec une
 grande attention, et pour lequel les sa-
 vants spéciaux de l'époque avaient remis
 des notes à l'auteur, savoir : Brongniart
 et Ramond pour la géologie, Corvisart,
 Pinel et Hallé pour la médecine, Lamarck
 pour la zoologie, de Humboldt pour les
 voyages, l'abbé Haüy pour la cristallogra-
 phie, de Candolle et de Jussieu pour la
 botanique, La Place et Biot pour l'as-
 tronomie, Chaptal, Bertholet, Vauque-
 lin et Fourcroy pour la chimie, Gay-
 Lussac pour la météorologie. Après le
 désastre de Leipsick, l'empereur le nom-
 ma l'un des membres chargés d'organiser
 la défense des frontières. Les deux Res-
 taurations lui conservèrent ses places et
 l'élevèrent encore plus haut. Louis XVIII
 le nomma, en 1814, conseiller-d'Etat,
 fonction qu'il quitta pendant les Cent-

Jours, et en 1819, président du comité
 de l'intérieur; il conserva cette haute
 position jusqu'à sa mort. Il fut chargé,
 en qualité de commissaire du roi, de
 défendre une grande quantité de projets
 de loi devant les Chambres, et il s'ac-
 quitta de cette mission difficile avec ta-
 lent et convenance. Il fut chargé, au
 ministère de l'intérieur, de la direction
 des cultes non catholiques, et reçut le
 titre de baron et la croix de grand-offi-
 cier de la Légion-d'Honneur. Il présida
 pendant plusieurs années la commission
 de l'instruction publique. Lorsque Fray-
 sinous fut nommé grand-maître de l'U-
 niversité, Cuvier conserva la place de
 chancelier, la seconde de la hiérarchie
 universitaire, avec la direction des Facul-
 tés du royaume. Cuvier montra toujours
 une grande modération, une remarqua-
 ble sagesse, et des connaissances admi-
 nistratives qui semblent comme inconci-
 liables avec la passion ordinairement
 exclusive des sciences. Il fut élevé à la
 dignité de pair de France en février
 1832. Un mot sur le caractère et les ha-
 bitudes de Cuvier : il se levait à neuf heu-
 res, déjeunait à dix, et passait l'inter-
 valle à lire sa correspondance, à donner
 des ordres, à dresser le plan de sa jour-
 née, à préparer les matériaux de ses
 travaux; pendant le déjeuner il lisait les
 journaux, parlait peu ou même pas du
 tout; au sortir du déjeuner, il recevait
 jusqu'à midi. Alors il montait en voiture
 pour se rendre soit au ministère de l'in-
 térieur pour sa direction des cultes, soit
 à l'Université, soit au conseil-d'Etat, soit
 à l'une des trois académies dont il était
 membre; car il avait un fauteuil non
 seulement à l'académie des Sciences, mais
 encore à l'académie française et à l'aca-
 démie des Inscriptions. Il était, en outre,
 de toutes les académies du monde. Son
 dîner était, comme son déjeuner, très-
 frugal; aussi n'ayant pas à se préoccuper
 de ses digestions, n'aimant d'ailleurs ni
 le jeu, ni les conversations frivoles, ayant
 une insurmontable aversion pour la mu-
 sique, il se mettait au travail en sortant
 de table et y consacrait toutes ses soirées,
 pour se coucher à minuit. Mais le di-
 manche était son principal jour de tra-
 vail; comme il recevait le samedi soir
 dans ses salons les savants les plus émi-
 nents de la France et de l'étranger, il
 semblait que le lendemain il se sentit
 plus animé et comme illuminé par leur
 contact. Le cumul des traitements de
 Cuvier produisait une somme fort élevée
 (au-delà de 50,000 fr.), et suscita contre
 lui de grandes clameurs. Cependant,
 pour être juste, il faut convenir que celui

à était digne de remplir tant de fonctions diverses, qui surpassait en capacité tous ses rivaux. On doit ajouter que les gros momuments touchés par lui étaient en grande partie dépensés dans l'intérêt des sciences; qu'il a laissé une bibliothèque de vingt mille volumes, très-coûteuse à monter, puis, le gouvernement l'acquiesce après sa mort au prix de 72,000 f.; enfin, qu'oubliant de lui-même, il a laissé l'Etat le soin de pourvoir à l'existence de sa famille, et que les Chambres ont voté une pension de 6,000 fr. en faveur de sa veuve. Le 8 mai 1832, Cuvier reprit son cours interrompu au collège de France. Dans le discours préliminaire, il eignit à grands traits l'état présent du lobe; il en retraça les révolutions probables, le déluge, fit le dénombrement de ses habitants, et « ce beau résumé de la création, dit un de ses biographes, attira ses regards vers le Créateur; mais de cette cause suprême, de cette puissance infinie, quand il vint à envisager sa propre faiblesse et sa fragilité, il parut comme saisi de la soudaine révélation du terme prochain de sa course. Sa voix alors, prenant tout à coup une expression de tristesse et d'incertitude, fit entendre le souhait qu'assez de force, de temps et de santé permissent au grand homme d'achever cette histoire imposante, dont plus de mille auditeurs enthousiasmés applaudissaient le sublime commencement. » Le soir même de cette séance, qui fut la dernière, il éprouva de l'engourdissement dans les membres, et bientôt la paralysie se déclara. Il expira le 13 mai 1832, à l'âge de 65 ans. Avant de donner la liste de ses ouvrages, disons que son style, assez large, assez harmonieux, est parfois diffus, obscur et sans couleur; ses explications sont trop longues, il se ranchait rarement et ne recopiait jamais. Il était mieux dans sa chaire de professeur qu'il ne se montre dans ses écrits. Sa parole était grave, solennelle, accentuée, parfaitement entendue et comprise d'un nombreux auditoire. Il a laissé : *Tableau élémentaire de l'histoire naturelle des animaux*, 1798-1799; *Leçons d'anatomie comparée*, recueillies par Duménil et Duvernoy, 1800-1805; *Discours sur les révolutions de la surface du globe et sur les changements qu'elles ont produits dans le règne animal*: ce discours sert d'introduction à l'ouvrage suivant: *Recherches anatomiques sur les ossements fossiles des quadrupèdes*, 1811, 4 vol.; *Sur les espèces des quadrupèdes dont on a trouvé les ossements dans l'intérieur de la terre*, 1801; *Mémoires pour servir à*

l'histoire de l'anatomie des mollusques, 1816; *Le règne animal distribué d'après son organisation, pour servir de base à l'histoire naturelle des animaux et d'introduction à l'anatomie comparée*, 1816, 4v. in-4; *Recherches anatomiques sur les reptiles regardés encore comme douteux*, 1807; *Histoire naturelle des poissons*, 1828, 8 vol. in-4; *Description géologique des environs de Paris*, 1812; *Analyses des travaux de l'Académie royale des sciences mathématiques et physiques de l'Institut*, 1805-1826; *Rapport historique sur les sciences naturelles depuis 1789, et sur leur état actuel, présenté au gouvernement le 6 février 1808*; *Réflexions sur la marche actuelle des sciences et sur leurs rapports avec la société, suivies des Éloges historiques des membres de l'académie des Sciences de 1800 à 1827*; *Discours de réception à l'Académie française*, 1818; et beaucoup d'articles publiés en différents recueils scientifiques. Cuvier a enrichi ces ouvrages d'un grand nombre de dessins excellents dus à son crayon: car il dessinait, il gravait même, et ses dessins étaient si parfaits, que de Humboldt, voulant louer ceux du *Tableau élémentaire*, disait que, dans ses voyages en Amérique, ayant ouvert et oublié ce livre sur les bords de l'Orénoque, les oiseaux du pays avaient pris les insectes dessinés par Cuvier pour des insectes véritables, et qu'ils avaient, de leur bec affamé, endommagé le livre. Deux *Notices historiques* ont été publiées sur Cuvier, l'une par Cuvier, son frère (voyez l'article suivant), l'autre par Duvernoy, doyen de la Faculté des sciences de Strasbourg.

CUVIER (Frédéric), frère du célèbre Georges Cuvier, savant naturaliste, membre de l'Académie des Sciences, naquit à Montbéliard en 1776, et mourut à Strasbourg, où il était en tournée en qualité d'inspecteur-général des études, le 24 juillet 1838. Collaborateur autant que disciple de son frère, ses connaissances en histoire naturelle lui firent obtenir de bonne heure la place de directeur en chef de la ménagerie du Jardin-du-Roi. On a de lui: *Histoire naturelle des mammifères*, publiée par livraison in-fol. et in-4, Paris, 1820-1842; Geoffroy Saint-Hilaire fut son collaborateur, et c'est lui qui a achevé cet ouvrage; *Des dents des mammifères, considérées comme caractères zoologiques*, Paris, 1825, in-8. Il a encore donné 3 volumes de *Suppléments à Buffon*, et de nombreux articles insérés dans les *Mémoires du Muséum d'histoire naturelle*, dans les *Annales des sciences naturelles*, dans le *Journal des Savants*, enfin dans le *Dictionnaire des sciences na-*

surelles, dont il était le rédacteur-général.

CUYCK (Jean van), conseiller et consul d'Utrecht sa patrie, mort en 1566, est éditeur, avec Corneille Valère et Guillaume Canterus, des *Offices* de Cicéron avec des *remarques* estimées, et des *Vies des empereurs grecs* d'Emilius Probus. Cette édition est peu commune et très-estimée; elle fut imprimée en 1542, à Utrecht, in-8.

CUYCK (Henri), né à Culenberg dans la Guelde, évêque de Ruremonde, gouverna ce diocèse avec tout le zèle qu'inspire la religion de Jésus-Christ, préserva ses ouailles de l'infection de l'hérésie par ses exhortations et par ses écrits, et mourut en 1609. On ne peut rien ajouter à l'éloge qu'en fait Arnold Havensius dans son *Histoire de l'érection des nouveaux évêchés dans les Pays-Bas*. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de controverse, des *Harangues* et des *Lettres*. Les principaux sont : *Orationes*, Louvain, 1695, in-8; les plus curieuses sont celles qui regardent la tonsure cléricale, les devoirs des chanoines, etc.; *Speculum concubinariorum sacerdotum*, etc., Cologne, 1599, et Louvain, 1661. C'est une déclamation vive contre les désordres de quelques ministres du Seigneur; une édition des *OEuvres* de Cassianus, Anvers, 1578, in-8; les *Lettres* qu'il a écrites au prince Maurice de Nassau, et à quelques autres protecteurs des nouvelles hérésies, sont d'une fermeté vraiment apostolique : elles ont été imprimées séparément.

CYAXARES I^{er}, roi des Mèdes, succéda à son père Phraortes, tué devant Ninive. Il tourna ses armes vers cette ville pour venger la mort de son père; et, comme il était près de s'en rendre le maître, une armée formidable de Scythes vint lui enlever sa proie. Obligé de lever le siège, il marcha contre eux, et fut vaincu. Les Mèdes, n'ayant pu se délivrer de ces barbares par la force, s'en délivrèrent par une ruse lâche et infâme. Ils convinrent de les inviter à un festin qui se faisait alors dans chaque famille. Chacun enivra ses hôtes et les massacra. Ceux des Scythes qui échappèrent à cette boucherie se retirèrent, dit-on, auprès d'Halysates, roi de Lydie, père de Crésus (voyez ce nom), et ce fut le sujet d'une guerre de cinq ans entre le roi des Lydiens et celui des Mèdes. Cyaxares reprit bientôt le siège de Ninive, qui fut détruite entièrement après une longue résistance. On passa au fil de l'épée tous les habitants. Le vainqueur poursuivit ses conquêtes, se rendit maître des autres villes du royaume d'Assyrie, et mou-

rut l'an 593 avant J.-C., après un règne de 40 ans. Les critiques révoquent en doute plusieurs circonstances de son règne qui paraît appartenir en partie à l'histoire des temps fabuleux.

CYNGNE (Martin du), jésuite, né à St-Omer en 1619, régenta les humanités, et surtout la rhétorique, presque toute sa vie; il mourut dans ce pénible exercice le 20 mars 1669. Nous avons de lui : *Explanatio rhetorica*, imprimée un grand nombre de fois. Balthasar Gibert dit qu'on ne peut douter de la bonté de cette rhétorique; c'est effectivement une des meilleures qu'on ait, elle est très-méthodique; *Ars metrica* et *Ars poetica*, Louvain, 1755; *Ars historica*, St-Omer, 1669; *Fons eloquentia*, sive *M. T. Ciceronis orationes*, Liège, 1674, 4 vol. in-12. Le quatrième vol. contient une analyse des *Orations* de Cicéron; on la considère comme le meilleur ouvrage que nous ayons en ce genre. Des Jardins, dans son édition des *Orations* de Cicéron, Paris, 1738, in-4, s'attache au plan du Père du Cygne, dont il fait l'éloge; *Comœdiæ XIII phrasi cùm Plautinâ, tàm Terentiâ concinnatâ*, Liège, 1679, 2 vol. in-12. Les règles du théâtre n'y sont pas gardées; mais il y a beaucoup d'imagination et d'élégance, et surtout un grand respect pour la décence et les mœurs.

CYNÉAS, originaire de Thessalie, disciple de Démosthène et ministre de Pyrrhus, fut également célèbre sous le titre de philosophe et celui d'orateur. Pyrrhus disait de lui, qu'il avait pris plus de villes par son éloquence, que lui par ses armes. Ce prince l'envoya à Rome pour demander la paix. On était sur le point de la lui accorder, lorsqu'Appius Claudius, que les fleurs de rhétorique ne touchaient point, rappela le sénat à d'autres sentiments. Cynéas, de retour au camp de Pyrrhus, lui peignit Rome comme un temple, le sénat comme une assemblée de rois, et le peuple romain comme un hydre qui renaissait à mesure qu'on l'abattait. Pline cite la mémoire de Cynéas comme un prodige. (Voyez un bon mot de ce philosophe dans l'article PYRRHUS, roi des Epirotes.) C'est Cynéas qui abrégé le livre d'Enéide-Tacticien, sur la défense des places. Casaubon a donné au public cet abrégé, avec une version latine, dans le *Polybe* de Paris, 1609, in-fol. De Beausobre en a donné une traduction française avec des commentaires, 1757, in-4.

CYNEGIRE, soldat athénien, s'immortalisa à la bataille de Marathon, l'an 498 avant l'ère chrétienne. Ayant saisi de la main droite un des vaisseaux des

Perses, il ne quitta prise que lorsque cette main lui fut coupée; alors il le reprit de la gauche. Cette autre main ayant été coupée, il le saisit, dit-on, avec les dents, et y mourut attaché. Ce grec intrépide était frère du poète Eschyle.

CYPNISCIA, fille d'Archidamus, roi de Sparte, remporta la première le prix de la course des chars aux jeux olympiques. (Voyez AGÉSILAS II).

CYPRIEN (saint), *Thascius Cæcilius Cyprianus*, naquit à Carthage d'une famille riche et illustre. Son génie facile, abondant, agréable, le fit choisir pour donner des leçons d'éloquence à Carthage. Il était alors païen : il se fit chrétien l'an 246, par les soins du prêtre Cécile, qui lui découvrit l'excellence de la religion de Jésus-Christ et les absurdités du paganisme. Les païens, fâchés d'avoir perdu un tel homme, lui reprochèrent qu'il avait avili sa raison et son génie, en les soumettant à des contes et des fables puériles (car c'est ainsi que ces aveugles parlaient des grandes vérités du christianisme). Mais Cyprien, insensible à ces railleries, fit tous les jours de nouveaux progrès dans la voie du salut. Il vendit ses biens, en distribua le prix aux pauvres, embrassa la continence, prit un habit de philosophe, et substitua à la lecture des auteurs profanes celle des livres divins. Son mérite le fit élever à la prêtrise, et le plaça bientôt après, l'an 248, sur la chaire de Carthage malgré ses oppositions. Ses travaux pour son Eglise furent immenses. Il fut le père des pauvres, la lumière du clergé, le consolateur du peuple. L'empereur Dèce ayant suscité une sanglante persécution contre l'Eglise, Cyprien fut obligé de quitter son troupeau; mais il fut toujours auprès de lui, soit par ses lettres, soit par ses ministres. Lorsque l'orage fut dissipé, il se signala par la fermeté avec laquelle il résista à ceux d'entre les chrétiens apostats qui surprenaient des recommandations des martyrs et des confesseurs, pour être réconciliés à l'Eglise, qu'ils avaient quittée pendant la persécution. Ce fut pour régler les pénitences qu'on devait leur prescrire, qu'il assembla un concile à Carthage en 251. Il condamna dans la même assemblée le prêtre Félicissime et l'hérétique Privat. Ce dernier députa vers le Pape Corneille, pour lui demander sa communion et accuser saint Cyprien, qui ne crut pas devoir envoyer de son côté pour se défendre. Le Pape lui en ayant témoigné sa surprise, il lui répondit avec autant de modestie que de fermeté : « C'est une chose établie

entre les évêques que le crime soit examiné là où il a été commis. » Il ne montra pas moins de fermeté dans la dispute qui s'éleva entre le pape Etienne et lui, sur le baptême administré par les hérétiques. Plusieurs conciles convoqués à Carthage conclurent, conformément à son opinion, qu'il fallait rebaptiser ceux qui l'avaient été par les hérétiques. Dans le dernier, saint Cyprien déclara qu'il ne prétendait point séparer de sa communion ceux qui étaient d'un avis contraire au sien. Ce saint évêque croyait défendre une bonne cause, tandis qu'il en soutenait une mauvaise. Il résista avec trop de vivacité au pape saint Etienne, comme l'avoue saint Augustin : *Cyprianum iratum et paulò commotior fuisse in Stephanum*, et dit que cette faute fut expiée par le martyre : *Martyrii falce purgatum*. Mais, quoiqu'il ne déferât point aux décrets du Pape, il conserva toujours l'unité avec l'Eglise romaine. C'est au Saint-Siège que saint Cyprien adresse son *Apologie* contre ceux qui blâmaient sa fuite; c'est son autorité qu'il invoque contre ceux qui, étant tombés dans la persécution de Dèce, voulaient forcer le saint évêque à les réconcilier à l'Eglise, sans accomplir la pénitence prescrite par les canons. Le même saint évêque, à la tête d'un concile d'Afrique, instruit le pape saint Corneille des raisons qu'il avait eues de modérer la rigueur des canons sur la pénitence, et demande son approbation : *Quod credimus vobis quoque paternæ misericordiæ contemplationis placitum* (Labbe, *Concil. tom. I, col. 718*); dans le temps même qu'il résiste à saint Etienne, il lui adresse des députés pour lui exposer les raisons de sa résistance (*Epist. Firmiani inter Epist. Cyp. 75*, édit. Pannetel) : preuve qu'il ne voulait point contester la supériorité de juridiction au Pape, et que c'est très-ridiculement que le démêlé de ce saint avec le pape saint Etienne est devenu un lieu commun pour tous ceux qui méprisent les décrets du Saint-Siège. M. Languet, évêque de Soissons, et plusieurs autres ont montré la faiblesse de cette ressource; mais personne n'a mieux traité cette matière que M. Chicoisnau dans sa *Dissertation théologique* sur cet article, Paris, 1795. En 257, le feu de la persécution s'étant rallumé, il fut relégué à Curube, à 12 lieues de Carthage. Après un exil de onze mois, on lui permit de demeurer dans les jardins voisins de Carthage; mais on l'arrêta peu de temps après pour le conduire au supplice. Il eut la tête tranchée le 14 septembre 258, le même

jour précisément qu'en 257 il avait annoncé qu'il consommerait son martyre dans un an. « Il fut regretté, dit un historien, par les païens même, qui s'étaient bien emportés contre lui dans les accès de leur fanatisme, mais qui se souvinrent bientôt, les larmes aux yeux, que toujours il les avait confondus, dans ses libéralités charitables, avec ses ouailles les plus chères. Les fidèles rendirent les derniers devoirs à son corps d'une manière vraiment religieuse, allumèrent autour de lui une multitude de cierges, lui adressèrent des vœux, le canonisèrent, pour ainsi dire, à l'envi, en exaltant ses vertus et en souhaitant de mourir avec lui. » Il fut enterré dans un champ voisin, sur le chemin de Mappale. On bâtit, depuis, deux églises sous son invocation : l'une sur son tombeau, et qui fut appelée *Mappalia*; l'autre à l'endroit où il avait souffert, et qui fut appelée *Mensa Cypriana*, parce que le saint s'y était offert à Dieu en sacrifice. Victor de Vite fait mention de ces deux églises. Les ambassadeurs de Charlemagne, revenant de la Perse, obtinrent du roi mahométan d'Afrique la permission d'ouvrir le tombeau, qui était fort négligé. Ils en tirèrent les reliques du saint qu'ils apportèrent en France. Elles furent déposées dans la ville d'Arles en 802. Le roi consentit, depuis, qu'on les transportât à Lyon, où on les mit derrière l'autel de saint Jean-Baptiste. L'on a un poème sur cette translation, composé par Leidrade, archevêque de Lyon. Charles-le-Chauve fit transporter les mêmes reliques à Compiègne, et on les renferma avec celles de saint Corneille qui se gardent dans la célèbre abbaye connue sous le nom de ce saint Pape. On voit une partie des unes et des autres dans la collégiale de Rosnay, près d'Oudenarde en Flandre. Saint Cyprien avait beaucoup écrit pour la vérité, qu'il scella de son sang. Lactance le regarde comme le premier des auteurs chrétiens véritablement éloquentes. Saint Jérôme compare son style à une source d'eau pure, dont le cours est doux et paisible. D'autres l'ont comparé, peut-être avec plus de raison, à un torrent qui entraîne tout ce qu'il rencontre. Son éloquence, à la fois mâle, naturelle, et fort éloignée du style déclamateur, était capable d'exciter de grands mouvements. Il raisonne presque toujours avec autant de justesse que de force. Il faut avouer pourtant que son style, quoique généralement assez pur, a quelque chose du génie africain, et de la dureté de Tertullien, qu'il ap-

pelait lui-même son maître. Il a cependant poli et embelli souvent ses pensées, et évité ses défauts. Outre 81 *Lettres*, il nous reste de lui plusieurs *Traité*s, dont les principaux sont : celui des *Témoignages*, recueil de passages contre les Juifs; le livre *De l'Unité de l'Eglise*, qu'il prouve par des raisons fortes et solides. Il dit que « pour rendre cette unité visible, le Sauveur a bâti son Eglise sur saint Pierre, et lui a donné le pouvoir des clefs; et que, quoiqu'il ait donné le même pouvoir à ses apôtres, il a voulu que la source de l'unité devînt d'un seul, et que tout l'édifice portât sur ce fondement. » Car c'est toujours à l'autorité du Pontife romain que ce grand évêque rapportait l'unité de la conservation de l'Eglise catholique. *Unus Deus est*, dit-il ailleurs, *et Christus unus, et una Ecclesia, et cathedra una super Petrum voce Domini fundata. Aliud altare constitui aut sacerdotium novum fieri non potest. Quisquis alibi colligit, spargit.* (L. I, Epist. 40.) *Navigare audent, et ad Petri cathedram atque ad Ecclesiam principalem, unde unitas sacerdotalis exorta est, à schismaticis et profanis litteras ferre, nec cogitare eos esse Romanos quorum fides, apostolo predicante, laudata est, ad quos perfidia habere non possit accessum.* (Epist. 55, ad Cornelium); le traité *De lapsis*, contre ceux qui demandaient d'être réconciliés à l'Eglise et admis à la communion, sans avoir fait une pénitence proportionnée à leurs fautes, qui employaient l'intercession des martyrs et des confesseurs pour s'en exempter; le saint évêque déclare que, quelque respect que l'Eglise doive avoir pour cette intercession, l'absolution extorquée par ce moyen ne peut réconcilier les coupables avec Dieu; l'*Explication de l'Oraison dominicale*, de tous les écrits de saint Cyprien, celui que saint Augustin, digne disciple de ce grand maître, estimait davantage et citait le plus souvent; l'*Exhortation au martyre*, écrite en 250, lors du renouvellement de la persécution sous Gallus et Volusien. Cet ouvrage, fait pour fortifier les fidèles, est un tissu de passages de l'Ecriture. Ce sont effectivement les meilleures armes qu'un évêque puisse mettre entre les mains des soldats de Jésus-Christ, qu'il doit exercer au combat dans les temps d'épreuves; les *Traité*s de la moralité, des œuvres de miséricorde, de la patience, et de l'envie, etc. Parmi les différentes éditions de ce Père, on fait cas de celle de Hollande en 1700, qui est enrichie de quelques dissertations de Péarson et de

Bodwel; mais on préfère celle de 1726, in-fol. de l'imprimerie royale, commencée par Baluze, et achevée par dom Prudent Maran, bénédictin de Saint-Maur, qui l'a ornée d'une *Préface* et d'une *Vie* du saint. Toutes ses *Oeuvres* ont été traduites également en français par Lombert, 1672, in-4, avec de savantes notes, et dans un ordre nouveau sur les *Mémoires* du célèbre Le Maître. L'abbé de la Hogue a publié à Londres, en 1795 : *Sanctus Cyprianus ad martyres et confessores, ad usum confessorum ecclesiae pallicanae*, in-12 de 120 pages. Il donna ensuite la traduction française de ce volume sous ce titre : *Saint Cyprien consolant les fidèles persécutés de l'église de France, convaincant de schisme l'église constitutionnelle, et traçant à ceux qui sont tombés des règles de pénitence*, 1 vol. petit in-8, réimprimé en 1797. Ponce, Maore, et dom Gervaise, abbé de la Trappe, ont écrit sa *Vie*.

CYRANO (Savinien), de Bergerac en Périgord, né l'an 1620, avec un caractère bouillant et singulier, entra en qualité de cadet au régiment des gardes. Il fut bientôt connu comme la terreur des vases de son temps. Il n'y avait presque point de jour qu'il ne se battît en duel, non pas pour lui, mais pour ses amis. Cent hommes s'étant attroupés un jour sur le fossé de la porte de Nesle, pour tuer un homme de sa connaissance, il dispersa lui seul toute cette troupe, après en avoir tué deux et blessé sept. On lui donna d'une commune voix le nom d'*Entrepieds*. Deux blessures qu'il reçut, l'une au siège de Mouzon, l'autre au siège d'Arras, et son amour pour les lettres, ne firent abandonner le métier de la guerre. Il étudia sous Gassendi, avec Chapelain, Molière et Bernier. Son imagination pleine de feu, et inépuisable sur la plaisanterie, lui procura quelques amis puissants, entre autres le maréchal de Gassion, qui aimait les gens l'esprit et de cœur; mais son humeur libre et indépendante l'empêcha de profiter de leur protection. Il mourut en 656, à 35 ans, d'un coup à la tête; qu'il avait reçu 15 mois auparavant. Ce poète menait depuis quelque temps une vie chrétienne et retirée. Sa jeunesse avait été fort débauchée, et ses débauches venaient en partie de son irrégularité. Il avait passé longtemps pour incrédule; mais ce n'était qu'une affaire de parade, le sentiment dans son cœur. On a de lui : *Histoire comique des états et empires de la lune*; *l'Histoire comique des états et empires du soleil*. Il paraît, par le style malade, sautillant et singulier de ces

deux ouvrages, que l'esprit de l'auteur faisait de fréquents voyages dans les pays qu'il décrit. On voit pourtant à travers ces bizarreries, qu'il savait fort bien les principes de Descartes, et que, si l'âge avait pu le mûrir, il aurait été capable de quelque chose de mieux; des *Lettres*; un petit recueil d'*Entretiens pointus*, semés, comme toutes ses autres productions, de pointes et d'équivoques; un *Fragment de physique*; des pièces de théâtre telles qu'*Agrippine*, *Le Pédant joué*, etc. Ses ouvrages forment 3 vol. in-12.

CYRIAQUE, patriarche de Constantinople l'an 595, successeur de Jean-le-Jedneur, prit le nom d'*écuménique* ou *universel*, et se le fit confirmer dans un conciliabule. Ses prétentions furent réprimées par saint Grégoire et par l'empereur Phocas qui, indigné de cette ridicule prétention, défendit, par un édit, de donner le titre que le patriarche avait usurpé, à d'autres évêques qu'à celui de Rome. Cyriaque en mourut, dit-on, de chagrin en 606.

CYRILLE (saint), de Jérusalem, né vers l'an 315, fut ordonné diacre par saint Macaire de Jérusalem vers 334, et l'année suivante prêtre par saint Maxime, évêque de Jérusalem. Elevé après lui sur le siège de cette église, l'an 350, il travailla comme lui à défendre la vérité contre les efforts de l'erreur. Son différend avec Acace, évêque de Césarée, sur les prérogatives de leurs sièges, interrompit le bien qu'il faisait à son troupeau et à l'Eglise. Cette querelle personnelle s'agrita par la diversité des sentiments. Cyrille était zélé catholique, et Acace arien opiniâtre. Cet homme inquiet et intrigant, ne pouvant attaquer la foi de son adversaire, attaqua ses mœurs. Il l'accusa d'avoir vendu quelques étoffes précieuses de l'église, et lui fit un crime d'une action héroïque; car Cyrille n'avait dépouillé les temples que pour secourir les pauvres dans un temps de famine. Un concile, assemblé à Césarée par Acace, le déposa en 357. Le saint évêque appela de ce jugement injurieux à un tribunal supérieur. Il fut rétabli sur son siège par le concile de Séleucie, en 359, et son persécuteur chassé du sien. Les intrigues d'Acace le firent déposer de nouveau en 360. Julien, successeur de l'empereur Constantin, ayant commencé son règne par le rappel des exilés, Cyrille rentra dans son siège; mais son attachement inviolable à la foi de Jésus-Christ le rendit extrêmement odieux à cet apostat, « qui avait résolu, dit Orose, de le sacrifier à sa haine après

« son retour de la guerre de Perse; mais
 « la mort le prévint, et l'empêcha d'exé-
 « cuter son détestable projet. » Valens
 l'envoya de nouveau en exil, et ce ne fut
 que plus de 11 ans après, à la mort de
 ce prince, qu'il retourna à Jérusalem.
 Le concile de Constantinople de 381 ap-
 prouva son ordination et son élection. Il
 mourut en 386, après avoir gouverné
 son église pendant 35 ans. Le commen-
 cement de son épiscopat est célèbre dans
 l'histoire, par un miracle que Dieu opéra
 pour honorer l'instrument de notre salut.
 Comme le fait est intéressant et appuyé
 sur des autorités incontestables, nous le
 rapporterons ici. Saint Cyrille, qui en
 avait été témoin oculaire, écrivit aussitôt
 à l'empereur Constantin pour lui en faire
 part. Voici ses propres paroles : « Le
 « jour des nones (le 7) de mai, vers la
 « troisième heure (vers les neuf heures
 « du matin), il parut dans le ciel une
 « grande lumière en forme de croix, qui
 « s'étendait depuis la montagne du Cal-
 « vaire, jusqu'à celle des Oliviers. Elle
 « fut aperçue, non pas par une ou deux
 « personnes, mais par toute la ville. Ce
 « n'était pas un des phénomènes passa-
 « gers qui se dissipent sur-le-champ.
 « Cette lumière brilla à nos yeux pen-
 « dant plusieurs heures et avec tant d'é-
 « clat, que le soleil même ne pouvait
 « l'effacer. Les spectateurs, pénétrés en
 « même temps de crainte et de joie, cou-
 « rurent en foule à l'église; les vieillards
 « et les jeunes gens, les fidèles et les
 « idolâtres, les citoyens et les étrangers,
 « tous n'eurent qu'une voix pour louer
 « Notre-Seigneur Jésus-Christ, le fils
 « unique de Dieu, dont la puissance opé-
 « rait ce prodige, et ils reconnourent
 « tous ensemble la divinité d'une religion
 « à laquelle les cieux rendaient témoi-
 « gnage. » Ce fait est rapporté par So-
 crate, Philostorge, par l'auteur de la
Chronique d'Alexandrie, etc. Quant à la
 lettre de saint Cyrille, on ne peut douter
 qu'elle ne soit authentique. Elle est citée
 comme étant de ce Père, par Sozomène,
 Théophane, Eutychius, Jean de Nicée,
 Glycas, etc. Mais plus cette lettre est au-
 thentique, plus elle déplaît aux ennemis
 de la croix de Jésus-Christ. Ils la tien-
 nent pour suspecte, non pas en effet
 qu'il y ait des marques de fausseté, mais
 parce qu'ils ont intérêt d'y en trouver.
 L'Eglise grecque honore, le 7 de mai, la
 mémoire de cette apparition miraculeuse.
 Il nous reste de saint Cyrille 23 *catéché-
 ses*. Les 18 premières sont adressées aux
 catéchumènes, et les cinq autres aux
 nouveaux baptisés. Le style de ces in-
 structions est simple, net, tel qu'il con-

vient à ces sortes d'ouvrages. Il compose
 avec exactitude ce que l'Eglise croit, et
 résiste avec solidité ce qu'elle rejette. Il
 y a, pourtant, quelques idées vraiment
 singulières, mais qui tenaient peut-être
 aux opinions reçues de son temps. Grand-
 colas, docteur de Sorbonne, en a donné
 une traduction française, avec des notes,
 Paris, 1715, in-4. Dom Tousté, béné-
 dictin de Saint-Maur, a publié une édi-
 tion de toutes les *Œuvres* de saint Cy-
 rille, grecques et latines, in-folio, Paris,
 1720. Le texte, corrigé sur plusieurs
 manuscrits, est accompagné de notes
 savantes qui l'éclaircissent, et d'une en-
 sion regardée comme très-exacte.

CYRILLE (saint), patriarche d'A-
 lexandrie, successeur de Théophile son
 oncle en 412, était né avec un esprit subtil
 et pénétrant, qu'il cultiva par la lecture
 des écrivains sacrés et profanes. Il avait
 assisté en 403 au concile de Chalcédoine,
 où saint Chrysostôme fut condamné;
 mais, après la mort de son oncle, il réta-
 blit la mémoire de cet illustre prélat. Le
 nestorianisme faisait alors de funestes
 ravages dans l'Eglise. Il écrivit aux évê-
 ques d'Egypte pour les prémunir contre
 cette doctrine, la fit condamner au con-
 cile de Rome en 430, et au concile oecumé-
 nique d'Ephèse, auquel il présida au
 nom du Pape, en 431. Jean d'Antioche
 et les autres évêques d'Orient se séparè-
 rent de ce concile, soutinrent vivement
 Nestorius, et tinrent de leur côté un ap-
 pôtrophe sur Cyrille fut déposé. La cour de
 l'empereur fut d'abord favorable à Nesto-
 rius; Cyrille fut arrêté; mais ce prêtre,
 ayant entendu les deux partis, relégué
 Nestorius dans un monastère, et rendit
 Cyrille à son église. Il mourut en 444,
 regardé comme un ardent défenseur de
 la vérité, qu'il ne faut pas juger sur ce
 qu'en disent quelques écrivains protes-
 tants, mécontents du zèle qu'il a fait pa-
 raître pour l'honneur de la Vierge, quel-
 que opposés d'ailleurs à l'erreur de
 Nestorius. La meilleure édition de ses
Œuvres est celle de Jean Aubert, che-
 valier de Laon, en grec et en latin, 1638,
 6 vol. in-folio, qui se vendent en 7. Le
 Père Canisius en avait donné auparavant
 une édition très-correcte, Cologne, 1546,
 2 vol. in-folio. On y trouve un grand
 nombre d'écrits, entre autres des *Mé-
 moires* et des *Commentaires* sur plusieurs
 livres de l'Ancien et du Nouveau Testa-
 ment, une excellente *Refutation* du ne-
 storianisme, des *sophismes* et *sarcasmes*
 de Julien l'Apostat, etc. Un M. La Croix
 (*Histoire du christianisme des Indes*,
 tome 1^{er}, page 34) prétend que son ou-
 vrage contre Julien est faible, et ne con-

tient presque rien qui ne soit copié des écrits d'Eusèbe de Césarée, et de quelques autres anciens; mais quiconque s'est donné la peine de lire cet ouvrage, et de comparer les objections de Julien avec la réponse de saint Cyrille, demeure convaincu de la fausseté de cette critique. Non seulement les preuves et les raisonnements de ce Père sont solides, mais il y a plusieurs morceaux très-éloquents, et partout on y voit combien un auteur judicieux a d'avantage sur un bel esprit. Il n'est pas vrai qu'il se soit borné à copier Eusèbe ni les autres anciens; quand il l'aurait fait, il ne serait pas blâmable; il suit son adversaire pied à pied, ne laisse aucune objection sans réponse, et montre beaucoup d'érudition sacrée et profane. Il écrivait avec beaucoup de facilité; et quoiqu'il prodigue l'érudition, il abonde en réflexions judicieuses et solides. Photius remarque qu'il s'était fait un style singulier. L'élégance, la clarté, le choix et la précision ne font pas le caractère de ses écrits; mais, malgré la privation de ces avantages, saint Cyrille a expliqué la doctrine de l'Eglise avec tant d'étendue, avec une orthodoxie si nettement et si fortement exprimée, que les oncles ont regardé plusieurs de ses lettres comme faisant règle de foi. Bayle, dont l'imagination satirique et alarmeuse a cherché des erreurs de morale dans les écrits des Pères de l'Eglise, n'a pu en trouver dans ceux de saint Cyrille. Le pape saint Célestin lui donnait les titres de *généreux défenseur de l'Eglise et de la foi*, de *docteur catholique et d'homme vraiment apostolique*.

CYRILLE de Thessalonique (saint), renommé, à cause de sa science, le *Philosophe*, porta la lumière de l'Evangile chez les Sarmates, les Bulgares et les Moraves. Il fut créé évêque avec son frère saint Méthodius, qui était son coadjuteur dans ce saint ministère, par Adrien II, vers 867. Cyrille embrassa, quelque temps après, la vie monastique, et mourut à Rome. Il a traduit en langue slave toute la Bible; et le pape Jean VIII, par une lettre datée du 8 juin 880, permit de se servir de cette *traduction* dans l'office divin et dans la célébration des saints mystères, à condition cependant qu'on aurait soin de lire auparavant l'Evangile en latin au peuple. C'est encore de cette *traduction* que l'on se sert dans quelques lieux de la Dalmatie. On attribue encore à Cyrille des *Fables morales* (*apologi morales*). La dernière édition a été donnée par Balhasar Cordeur, Vienne, 1630, in-8. Ce n'est qu'une

traduction de l'original grec, qui n'est pas venu jusqu'à nous.

CYRILLE-LUCAR, né dans l'île de Candie en 1572, passa en Allemagne, après avoir étudié à Venise et à Padoue. Il suça la doctrine des protestants, et la porta en Grèce. Comme on le soupçonna de favoriser les luthériens, il donna une confession de foi, dans laquelle il rejetait leurs erreurs. Placé sur le siège d'Alexandrie, ensuite sur celui de Constantinople en 1621, il continua ses liaisons avec les protestants, et enseigna leurs dogmes dans l'Eglise grecque. Les évêques et le clergé s'y opposèrent. Il fut dépouillé du patriarcat, et envoyé en exil à Rhodes. On le rétablit quelque temps après, et dès qu'il fut paisible possesseur du siège de Constantinople, il publia des catéchismes et des confessions de foi, où l'erreur perçait à chaque page. On le relégua à Ténédos en 1628; enfin, après avoir été chassé sept à huit fois de son église et rétabli autant de fois, il finit sa carrière par être étranglé en 1638, par ordre du grand-seigneur, sur la route d'un nouvel exil où on le conduisait. C'était, comme tous les hérétiques, un brouillon présomptueux, le plus intrigant des hommes, et par conséquent le plus inquiet. (Voyez CYRILLE CONTARI, son successeur.)

CYRILLE CONTARI de Bérée, successeur de Cyrille-Lucar (voyez ce nom), anathématisa sa confession de foi dans un concile de Constantinople, et n'épargna point son auteur. Ce Cyrille ayant été exilé à Tunis, et Parthénien, évêque d'Andrinople, mis à sa place, celui-ci assembla en 1642 un nouveau concile, où la confession de Lucar fut encore condamnée; mais on ménagea sa mémoire. Le décret de ce synode fut confirmé dans celui de Jassi, et les mêmes erreurs furent anathématisées dans le célèbre concile de Jérusalem en 1672. J. Aymon en a donné une édition, avec quelques *Lettres* de Cyrille-Lucar, Amsterdam, 1718, in-4, pour l'opposer à ce qu'en ont rapporté MM. de Port-Royal dans la grande *Perpétuité de la foi*: l'abbé Renaudot a répondu à cet ouvrage dans les 2 vol. qu'il a ajoutés à la *Perpétuité*, etc.

CYRUS, roi des Perses, dont le nom signifie *Soleil*, selon Ctésias, naquit l'an 599 avant J.-C., de Cambyse, roi de cette partie d'Asie, et de Mandane, fille d'Asyages, roi des Mèdes. Hérodoté, et Justin après lui, ont jeté du merveilleux sur l'histoire de sa naissance. Ils rapportent qu'Asyages donna sa fille en mariage à un perse d'origine fort obscure, afin de détourner les tristes présages d'un souve-

qui lui avait annoncé qu'il serait détrôné par son petit-fils. Dès qu'il fut né, il chargea Harpages, un de ses officiers, de le faire mourir. Harpages donna l'enfant à un berger, pour l'exposer dans les forêts; mais la femme du pâtre le nourrit avec pitié, et l'éleva en secret. (Voyez ASTYAGES.) Xénophon ne s'accorde pas avec Hérodote sur les commencements de Cyrus; mais tout ce qu'on peut dire à ce sujet, c'est que l'histoire ancienne, dans ce point comme dans plusieurs autres, n'est guère au-dessus de l'histoire fabuleuse. Il faut se borner à prendre dans ce chaos les faits principaux. Après la mort d'Astyages, Cyrus marcha avec Cyaxares son oncle, roi des Mèdes, contre les Assyriens, les mit en déroute, tua Nériglissor, leur roi, et fit un butin immense. Il se trouva parmi les prisonniers une princesse d'une rare beauté. Sur la peinture qu'on en fit à Cyrus, il refusa de la voir, et ordonna qu'ont eût pour elle autant d'attention que de respect. Penthée (c'était le nom de cette femme) fit part de cette action généreuse à Abradate son mari, qui passa tout de suite dans le camp de Cyrus, avec deux mille chevaux, et lui fut attaché jusqu'à la mort. Le jeune conquérant, toujours animé du désir et de l'espérance de se rendre maître de Babylone, s'avança jusqu'aux portes de cette ville, et fit proposer au successeur de Nériglissor de terminer leur querelle par un combat singulier. Mais son défi n'ayant point été accepté, il reprit le chemin de la Médie. On faisait des préparatifs immenses de part et d'autre. Crésus, roi de Lydie, fut nommé généralissime de l'armée ennemie, l'an 557 avant J.-C. Cyrus le vainquit à la journée de Tymbrée, une des plus considérables de l'antiquité, et la première bataille rangée dont on ait le détail dans quelque étendue. Après cette victoire, Cyrus réduisit différents peuples de l'Asie-Mineure, depuis la mer Egée jusqu'à l'Euphrate, subjuguait la Syrie, l'Arabie, une partie de l'Assyrie, et forma le siège de Babylone. Il prit cette superbe ville pendant la célébration d'une grande fête, que le peuple et la cour passaient ordinairement dans les festins et dans la débauche. Ses troupes y entrèrent, après avoir détourné l'Euphrate par des saignées, se rendirent maîtres du palais, tuèrent le roi et ceux de sa suite. C'est par cette catastrophe que l'empire babylonien finit. Cyrus, maître de toute l'Asie, divisa, de concert avec Cyaxares, sa monarchie en cent vingt provinces. Chaque province eut son gouverneur. Outre ces gouverneurs, Cyrus

nomma trois surintendants, qui devaient toujours résider à la cour. On établit d'espace en espace des postes, pour que les ordres du prince fussent portés avec plus de diligence. Cyaxares son oncle et Cambyse son père étant morts, Cyrus se vit seul possesseur, l'an 538 avant J.-C., du vaste empire des Perses, qui embrassait les royaumes d'Egypte, d'Assyrie, des Mèdes et des Babyloniens. Ce fut cette même année qu'il permit aux Juifs de retourner en Judée, et de rétablir leur temple de Jérusalem, ainsi que l'avait prédit le prophète Isaïe. Hérodote, qui fait naître ce célèbre conquérant d'une façon singulière, le fait mourir d'une autre non moins extraordinaire. Il dit que ce prince, ayant tourné ses armes contre les Scythes, tua le fils de la reine Tomyris, qui commandait l'armée ennemie. Cette princesse, animée par la fureur de la vengeance, lui présenta le combat, et par des suites simulées, elle l'attira dans des embuscades, où il périt avec une partie de son armée. Maîtresse de son ennemi, elle lui fit trancher la tête, la jeta dans une outre pleine de sang, en lui adressant ces mots: «Rassasie-toi du sang dont tu as été altéré.» Xénophon, presque toujours opposé au récit d'Hérodote, et en général plus judicieux que lui, fait mourir Cyrus dans son lit. Quoi qu'il en soit, Cyrus a été un des plus sages princes de l'antiquité. Il sut, au milieu de la guerre, veiller sur ses Etats, et se faire aimer de ses peuples. Il mourut, suivant les meilleurs historiens, l'an 529 avant J.-C. Jean Bon Dacier a donné une bonne traduction de la *Cyropédie* de Xénophon, ou *Histoire de Cyrus*, Paris, 1777, 2 vol. in-12, plusieurs fois réimprimée. (Voyez XÉNOPHON.)

CYRUS-LE-JEUNE, fils puîné de Darius Nothus, fut envoyé par son père au secours des Lacédémoniens contre les Athéniens, dès l'âge de 16 ans, en 407 avant J.-C. Après la mort de Darius, Artaxercès son fils aîné étant monté sur le trône, jaloux du sceptre, il attenta à sa vie. Son complot fut découvert, et sa mort résolue; mais Parysatis sa mère l'arracha au supplice. Cette clémence ne guérit point son ambition. Il leva secrètement des troupes sous différents prétextes. Artaxercès lui opposa une armée nombreuse. La bataille se donna près de Cunaxa, à 20 lieues de Babylone, et Cyrus périt des blessures qu'il reçut dans l'action, l'an 401 avant J.-C. S'il est vrai, comme le dit Xénophon, que ce prince avait beaucoup de belles qualités, il faut avouer qu'elles ont été bien obscurcies et effacées par des défauts et des crimes. Peut-on, en effet, assés

condamner cette ambition démesurée qui hait l'âme de toutes ses actions, qui lui mit les armes à la main contre son frère aimé et contre son roi, et qui fut enfin la cause de sa perte? La fameuse Aspasia, ayant suivi ce prince, fut faite prisonnière par Artaxerxès, qui eut autant de pitié pour Cyrus que pour cette femme. Dix mille Grecs, qui, sous la conduite de Xénophon, avaient combattu pour Cyrus, échappèrent aux poursuites du vainqueur et firent cette belle retraite qui leur a donné l'immortalité.

CYRUS, évêque de Phaside, puis patriarche d'Alexandrie, donna dans les erreurs des monothélites et approuva l'Écône. Ses écrits furent condamnés au concile de Latran en 649; cette condamnation fut confirmée au 6^e concile général l'an 680. Cyrus mourut l'an 641 après avoir tenu son siège pendant dix ans.

CYZ (Marie de), née à Leyde en 1656, les parents nobles, fut élevée dans le calvinisme. On la maria, à l'âge de 19 ans, à un nommé de Combe. Elle se trouva veuve deux ans après. Elle abjura ses erreurs dans un voyage qu'elle fit en France, et fonda la communauté du Bon-Pasteur: elle est destinée aux filles qui, après avoir vécu dans le désordre, veulent mourir dans la pénitence. Le Seigneur répandit sa bénédiction sur son ouvrage, et elle eut la consolation de voir sous sa conduite une centaine de filles pénitentes, qu'elle gouverna jusqu'à sa mort, arrivée en 1692. Son institut, aussi nécessaire dans les provinces que dans la capitale, s'est répandu en plusieurs villes de France.

CZARTORYSKI (Prince Adam-Georges), né à Varsovie le 14 janvier 1770, fils du prince Adam-Casimir et d'une princesse de Wurtemberg. En 1792, il servit sous Kosciusko dans l'armée polonaise contre les Russes; après le partage définitif de la Pologne, il fut envoyé en otage à Saint-Petersbourg; il plut par son esprit et l'aménité de son caractère à la cour de Catherine II, et le jeune grand-duc Alexandre lui donna toute son amitié. Le Czar Paul I^{er} le nomma ambassadeur à Turin; Czartoryski séjourna dans cette capitale pendant cinq ans jusqu'en 1802, et il revint à Saint-Petersbourg à l'avènement de l'empereur Alexandre, qui le nomma ministre des affaires étrangères. Il signa en cette qualité le traité d'alliance entre l'Angleterre et la Russie contre la France le 11 avril 1805; il quitta ensuite le ministère pour suivre l'empereur Alexandre sur les champs de bataille, depuis Austerlitz jusqu'à la paix de Tilsitt. Il accompagna de nouveau Alexandre pen-

dant la guerre de 1812, et vint avec lui à Paris en 1814. Il se fixa ensuite à Varsovie, où il devint sénateur palatin et curateur de l'Université de Wilna. En cette dernière qualité il essaya souvent, mais presque toujours inutilement, de protéger la jeunesse des écoles contre les violences de la police russe, et il donna sa démission. Il se retira ensuite dans son château de Pulawy, où il vécut dans la retraite jusqu'à l'époque de la Révolution. Il devint, en 1831, directeur suprême du mouvement national; mais bientôt les armées polonaises furent battues, dispersées et anéanties par les Russes; les biens du Prince situés en Pologne furent confisqués, et il se retira en France, où il est mort. Czartoryski a cependant pu voir les commencements du soulèvement de 1863, sans en espérer le succès. Les vœux de la Providence sont inconnus, mais l'heure de la délivrance de la Pologne sonnera tôt ou tard, et les trois gouvernements qui ont assassiné un peuple héroïque comme les brigands assassinent un particulier, subiront le châtiment de leur crime.

CZERNI-GEORGES. Son véritable nom était Georges Pétrouitsch. Il reçut le surnom de *Czerni*, qui signifie noir, à cause de la couleur basané de son teint. Il serait vraisemblablement toujours resté dans sa caste, si un événement imprévu ne l'eût forcé de prendre la fuite. Très-jeune encore il passait dans un chemin étroit, lorsqu'un Turc, qui suivait la même route, lui ordonna de se ranger; et comme il ne le faisait pas avec assez de promptitude, il le menaça de lui briser la cervelle avec son pistolet; mais Georges le prévint et alla se réfugier en Transylvanie, où, pour subsister, il prit du service dans les troupes autrichiennes. La discipline des Allemands convenait peu à l'effervescence de son caractère; il manqua à ses devoirs, fut puni, tua son capitaine en duel et se retira en Serbie, où il se jeta parmi les Klephtes, sortes de brigands qui dévalisaient à main armée les passants. Son courage et sa force extraordinaire le firent bientôt placer à leur tête, et alors ses agressions prirent un caractère d'animosité qui révéla aux Turcs la présence d'un ennemi que le pillage ne pouvait plus contenter. On fit marcher des troupes contre lui, mais elles étaient insuffisantes; il les battit en plusieurs occasions, et désola la Serbie. Ces premiers succès attirèrent auprès de lui tous les mécontents et les vagabonds, et bientôt de chef de bande il devint général d'armée et organisa une guerre nationale. Les Turcs, irrités d'être toujours battus, en-

treprirent une guerre d'extermination, et massacrèrent impitoyablement vingt-cinq chefs de famille dont ils s'étaient emparés. Cette horrible exécution porta à son comble la fureur de Czerni-Georges. Il se préparait à de sanglantes représailles, lorsque son père, qui ne croyait pas qu'il pût jamais briser le joug sous lequel il vivait, et qui ne voyait dans sa résistance prolongée que la ruine de la nation, se rendit dans sa retraite et le supplia de mettre bas les armes; mais Czerni rejeta bien loin cette proposition. Alors son père le menaça de faire connaître aux Turcs le lieu où il se retirait et ses projets de vengeance; et déjà il était en route pour Belgrade et sur le point d'y entrer, lorsque son fils, ne pouvant le détourner de ce projet, lui brûla la cervelle en s'écriant : « Vieillard inflexible, tu ne trahiras ni ton pays, ni ton fils. » Après ce coup de désespoir, Czerni, plus exaspéré que jamais, jure qu'il lavera ses mains souillées d'un parricide dans le sang des Turcs qu'il accuse du meurtre qu'il a commis; il les poursuit avec acharnement, les défait dans plusieurs rencontres et exerce contre eux toutes sortes de cruautés. Enfin, il s'empare de Belgrade, et se fait proclamer par son armée généralissime des Serbiens. Les nobles et les chefs des prêtres veulent prendre part au gouvernement; mais Czerni déclare qu'il n'a pas besoin de conseils, et qu'il ne souffrira pas, pendant sa vie, que personne s'élève au-dessus de lui. La Sublime-Porte, ne pouvant le vaincre, se vit contrainte de traiter avec un révolté, et celui-ci ne consentit à la paix que pour se préparer à une nouvelle guerre. Enfin depuis 1800, époque de l'établissement de son gouvernement, jusqu'en 1806, ce n'est entre les Turcs et lui qu'un enchaînement de combats, où il est presque toujours victorieux, des traités de paix aussitôt rompus que formés, et des deux côtés même fureur dans les combats, même abus de la victoire, même infidélité dans les conventions. Dans un des intervalles de paix qu'il éprouva, il donna une constitution aux Serbiens, qui, toute imparfaite qu'elle se trouvait, était encore préférable à la manière dont ils étaient gouvernés par les Turcs. Enfin le gouvernement turc, sentant la nécessité d'écraser un ennemi si redoutable, réunit une armée de cinquante mille hommes, et l'atteignit, le 5 juillet 1807, près de Widdin, n'ayant pas avec lui vingt mille hommes; il fut vaincu, blessé et contraint, pour échapper à une ruine totale, de signer une armistice qui lui enleva la plus grande partie de ses pos-

sessions. Soit impuissance, soit découragement, il resta fidèle à ce dernier traité pendant deux ans; mais, séduit par le Russe qui lui promettait des secours, il reprit les armes en 1809, et combattit avec des succès divers jusqu'en 1813, quand à défaut de recevoir les secours qui lui avaient été promis, il se vit obligé d'évacuer la Serbie qui retomba sous le joug des Turcs. Il reprit l'année suivante sur les bords de la Dwina; mais ce fut son dernier exploit. L'empereur Alexandre l'appela dans ses États, et lui fit un accueil distingué; il lui donna même le titre de prince et de général. Czerni se retira ensuite sur le territoire autrichien; mais le désir de recouvrer un trésor qu'il avait enfoui dans les environs de Semandria, ou le dessein d'ourdir encore quelques trames contre les oppresseurs de sa patrie, le firent franchir la frontière turque sous un déguisement qui ne put le cacher longtemps à la vengeance de ses ennemis. Il fut arrêté, conduit au pacha de Belgrade, et condamné au dernier supplice qu'il subit dans cette ville qui avait été le théâtre de sa puissance.

CZERNIEWICZ (Stanislas), vice-provincial des Jésuites dans la Russie-Blanche, est connu par la manière dont il a soutenu l'existence de la Société dans l'empire de Russie, dont cette province était dépendante. Voyant que non seulement le bref de suppression ne s'y publiait pas, mais que la cour de Rome n'insistait pas sur la publication, ni près de l'impératrice, ni près des Jésuites, il prit le parti de maintenir toute chose *in statu quo*. Il sauva ainsi quelques débris de cette société célèbre; et pour nous servir des paroles de Cicéron : *Nobilissimum familiam jam ad paucos reducantur penes ab interitu vindicavit*. C'est certainement en vain qu'on a cherché à lui en faire un crime. Ceux même qui prétendent, contre l'opinion générale et la pratique, contre l'irrésistible argument tiré de la validité des mariages clandestins, qu'il suffit qu'une loi ecclésiastique ait été promulguée à Rome pour qu'elle ait la force d'obliger, avouent qu'il y a toujours lieu à de justes représentations, et qu'on peut même s'abstenir d'y déférer aussi longtemps qu'on espère que le supérieur, après les éclaircissements qu'on veut lui faire parvenir, ou révoquera la loi, ou n'en exigera pas l'observation. Et tel était le cas des Jésuites russes, comme l'événement l'a très-bien démontré. Czerniewicz mourut le 18 juillet 1786, âgé de 57 ans, à Slayki, village appartenant au collège de Polocz. Après sa mort, on vit circuler en Pologne et en Russie un écrit

où l'on fait une pleine apologie de ces religieux, que les ennemis de la Société ont trop légèrement accusé d'être réfractaire aux ordres du Saint-Siège. L'auteur de cet écrit, après avoir montré, par l'exemple d'un grand nombre de saints, que les décrets pontificaux en matière de discipline, et en particulier relativement aux Ordres religieux, n'obligent pas où ils n'ont pas été publiés, continue de la sorte : Il savait tout cela ; cependant il n'osa encore suivre cette route que lui avaient ouverte et tracée tant de saints, et pendant tant de siècles. Bien loin de là, voulant montrer pour le bref du Pape une obéissance jusqu'ici sans exemple, il adressa à l'impératrice de Russie un Mémoire, pour qu'il fût permis aux Jésuites de la Russie-Blanche de se conformer aux volontés du Pontife, promettant que ces Jésuites, étant sécularisés, travailleraient avec autant de zèle et d'ardeur qu'auparavant à se rendre utiles.... Il donna encore une autre preuve de sa soumission au bref

de Clément XIV. Quelque son Ordre subsistât en son entier dans la Russie-Blanche, six ans s'écoulèrent sans qu'il osât recevoir des novices, malgré qu'il y eût un noviciat de Jésuites au collège de Polocz ; et il ne rouvrit ce noviciat qu'après en avoir obtenu, le 26 juin 1779, une permission formelle et authentique de l'évêque diocésain, aujourdhui archevêque de Mohilew, qui avait lui-même reçu à ce sujet, du pape Pie VI, actuellement régnant, un plein pouvoir, signé à Rome, le 15 août 1778, avec le titre et le caractère de délégué apostolique. Enfin, sur l'ordre donné en forme d'ukase, par l'impératrice, le 5 juillet 1782, et l'approbation du même prélat, les Jésuites de la Russie-Blanche s'étant assemblés en congrégation générale, au collège de Polocz, élurent le 17 octobre 1782, pour vice-général avec toute l'autorité de général, le P. Czerniewicz, qui a vécu dans cette charge deux ans neuf mois et un jour. »

D

DABELOW (Christophe - Chrétien, baron de), naquit le 17 juillet 1768 dans le duché de Mecklembourg. Après avoir obtenu le grade de docteur en droit, il fit des cours particuliers à Halle, et devint, en 1791, professeur titulaire à l'Université de cette ville. En même temps il se livra à des travaux scientifiques du plus haut intérêt, et prépara un grand commentaire sur le *Corpus juris romani*. Après la bataille d'Iéna, l'Université ayant été supprimée, Dabelow ne voulut accepter aucun emploi du nouveau roi de Westphalie ; mais il n'en continua pas moins ses études sur toutes les branches de la jurisprudence et même sur le code civil français. En 1819, il accepta une place de professeur à l'Université de Derpt en Livonie, et il y enseigna avec un grand succès le droit civil d'origine romain et germanique, le droit général et la jurisprudence. Ayant renoncé à publier son commentaire sur le *Corpus juris romani*, il voulut du moins en donner le texte ; mais l'annonce de trois nouvelles éditions lui fit encore abandonner ce dessein. Dabelow étoit devenu conseiller de collège, lorsqu'il

est mort le 27 avril 1830. Il a composé un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Introduction à la jurisprudence allemande positive*, Halle, 1798 ; *Encyclopédie et méthodologie de la jurisprudence allemande*, Halle, 1798 ; *Système de la jurisprudence civile actuelle*, Halle, 1793 et 1794 ; *Manuel du droit public et du droit des gens en Allemagne*, Halle, 1792 ; *Histoire des sources du droit positif de l'Allemagne*, Halle, 1797, 2 vol. ; *Gazette bibliographique du droit*, 1800 ; *De la Prescription*, Halle, 1805-1807 ; *Manuel du droit pénal allemand*, Halle, 1807 ; *Archives pour le Code Napoléon*, Leipzig, 1810, 2 vol. ; *Commentaire détaillé, théorique et pratique sur le Code Napoléon*, Leipzig, 1810 ; *Situation et administration actuelle de la France*, Leipzig, 1810 ; *Répertoire complet du droit français*, Leipzig, 1811 ; *Manuel du droit des Pandectes* ; *Jus antiquum Romanorum*.

DABILLON (André) fut, pendant quelque temps, le compagnon du fonctionnaire Jean Laharie, avant que cet enthousiaste eût quitté la religion catholique ; mais il ne partagea ni ses erreurs ni ses

désordres. Il avait été auparavant jésuite. M. de Caumartin, évêque d'Amiens, sut faire la différence de l'un et de l'autre. Il chassa Labadie et retint Dabillon pour son grand-vicaire. Il mourut vers l'an 1664, curé dans l'île de Magné en Saintonge. On a de lui quelques ouvrages de théologie, entre autres : *Concile de la grâce*, ou *Réflexions sur le second concile d'Orange*, de l'an 529, Paris, 1645, in-4.

DACIER (André), né à Castres en 1651, d'un avocat, fit ses études d'abord dans sa patrie, ensuite à Saumur, sous Tanneguy Le Fèvre, alors entièrement occupé de l'éducation de sa fille. Le jeune titulaire ne la vit pas longtemps sans l'aimer : leurs goûts, leurs études étaient les mêmes. Unis déjà par l'esprit, ils le furent encore par le cœur. Leur mariage se célébra en 1683. Deux ans après, ils abjurèrent la religion protestante. Le duc de Montausier, instruit du mérite de l'un et de l'autre, les mit dans la liste des savants destinés à commenter les anciens auteurs, pour l'usage du Dauphin. Les sociétés littéraires ouvrirent leurs portes à Dacier ; l'Académie des inscriptions en 1695, et l'Académie française à la fin de la même année. Cette dernière compagnie le choisit dans la suite pour son secrétaire perpétuel. La garde du Louvre lui avait déjà été confiée, comme au savant le plus digne d'occuper cette place. Il mourut l'an 1722, en philosophe chrétien. On a de lui beaucoup de Traductions d'auteurs grecs et latins ; et quoiqu'elles fussent peu propres à réconcilier les partisans des écrivains modernes avec l'antiquité, il eut toujours un zèle ardent pour elle. Ce zèle allait jusqu'à l'enthousiasme. Il ne traduisait jamais un ancien, qu'il n'en devînt amoureux. Il était incapable d'y apercevoir des défauts, et pour cacher ceux qu'on lui attribuait, il soutenait les plus étranges paradoxes. Il veut prouver, par exemple, que Marc-Aurèle n'a jamais persécuté les chrétiens. Dans la morale des anciens philosophes, c'est-à-dire, dans quelques sentences, sans liaison et sans sanction, entremêlées de maximes absurdes et odieuses, il prétendait trouver la morale du christianisme. Il ne songeait pas que leur doctrine, eût-elle été généralement bonne, n'en eût pas été moins opposée à l'Evangile, quant au motif et au but de la pratique. « Quelle union, disait Tertullien, et quel rapport peut-il y avoir entre Jérusalem et Athènes, l'Académie et l'Eglise, les disciples de la Grèce et ceux de Jésus-Christ ? Les uns se tourmentent pour paraître vertueux,

« les autres désirent uniquement de l'être, etc. » (Voyez EPICTÈTE.) On a de Dacier une édition de *Pompeius Festus* et de *Ferrius Flaccus, ad usum Delph.*, in-4, Paris, 1681, avec des notes savantes et des corrections judicieuses. On réimprima cette édition à Amsterdam, 1699, in-4, avec de nouvelles remarques ; nouvelle Traduction d'*Horace*, accompagnée d'observations critiques, 1709, 10 vol. in-12. Les fleurs du poète latin se flétrissent en passant par les mains du traducteur français. Qui ne connaîtrait Horace que par cette version, s'imaginerait que ce poète, un des plus délicats de l'antiquité, n'a été qu'un versificateur lourd et pesant. Le commentaire sert quelquefois plus à charger le livre, qu'à faire pénétrer les beautés du texte. Il y a quelquefois des interprétations singulières, que Boileau appelait les révélations de M. Dacier ; *Réflexions morales de l'empereur Marc-Aurèle-Antoine*, Paris, 1681, 2 vol. in-12 ; la *Poétique* d'Aristote, in-4, avec des remarques dans lesquelles le traducteur a répandu beaucoup d'érudition ; les *Vies* de Plutarque, 8 vol. in-4, Paris, 1721, réimprimées en 10 vol. in-12, Amsterdam, 1724 ; traduction plus fidèle, mais moins lue que celle d'Amyot. Celui-ci a des grâces dans son vieux langage ; Dacier n'a guère que le mérite de l'exactitude ; encore l'abbé de Longueur le lui disputait-il. Son style est celui d'un savant sans chaleur et sans vie. « Il connaissait tout des anciens, dit un homme d'esprit, hors la grâce et la finesse. » Pavillon disait que « Dacier était un gros mulet chargé de tout le bagage de l'antiquité. » Cette fureur de l'antiquité était si forte en lui et en M^{me} Dacier, qu'ils faillirent s'empoisonner un jour par un ragoût, dont ils avaient puisé la recette dans *Athènes* : *L'OEdipe* et *l'Electre* de Sophocle, in-12, version assez fidèle, mais assez plate ; les *Œuvres* d'Hippocrate, en français, avec des remarques, Paris, 1697, in-12 ; une partie des *Œuvres* de Platon, Paris, 1699, 2 vol. in-12 ; *Manuel* d'Epictète, Paris, 1715, in-12. Il avait sur cet ouvrage des idées extravagantes, extrêmement réfutées par M. Formey. Dacier eut part à l'*Histoire métallique de Louis XIV.* Ce prince, à qui il la présentait, lui donna une pension de 2 000 livres.

DACIER (Anne Le Fèvre), femme du précédent, fille de Tanneguy, eut les talents et l'érudition de son père. Elle commença à se faire connaître dans la littérature, par sa belle édition de *Cassimagne*, qui parut en 1674, enrichie de doctes remarques. Elle mit ensuite au jour

les *savants-Commentaires* sur plusieurs auteurs, pour l'usage de Mgr le Dauphin; *Florus* parut en 1674; *Aurélius Victor*, en 1681; *Eutrope*, en 1683; *Dyctis de Crète*, en 1684. Son mari partagea ses travaux. Ils passèrent toute leur vie dans une parfaite union. Un fils et deux filles eurent le fruit de ces liens, formés par l'esprit et par l'amour. Le fils, qui donnait de grandes espérances, mourut en 694. Une de ses sœurs mourut aussi dans un âge peu avancé, et l'autre prit le voile. Leur mère fut enlevée à la république des lettres en 1720, à 60 ans. Outre les ouvrages que nous venons de nommer, on a d'elle : une *Traduction* de trois comédies de Plaute, l'*Amphyryon*, le *Rudens* et l'*Epidicus*, 3 v. in-12. Quand Molière eut publié son *Amphyryon*, l'illustre savante avait entrepris une *Dissertation* pour prouver que celui de Plaute, imité par le comique moderne, était fort supérieur. Le vrai était que l'un et l'autre ne valaient rien; que c'est une scène de mauvais lieu, indigne d'exercer le génie, et que M^{me} Dacier eût pu se dispenser de traduire. Avant appris que Molière devait donner une comédie sur les *femmes savantes*, elle supprima sa *Dissertation*; une *Traduction* de l'*Illiade* et de l'*Odyssée* d'Homère, avec une *préface* et des *notes* d'une profonde érudition, réimprimée en 1756, en 3 vol. in-12, et depuis en 4 vol. in-12, sans notes, plusieurs éditions. Cette *Traduction*, qui est encore une des meilleures que nous ayons, fit naître une dispute entre M^{me} Dacier et La Motte, dispute aussi inutile que presque toutes les autres. « Elle n'a rien appris au genre humain, dit un philosophe, sinon que M^{me} Dacier avait encore moins de logique que La Motte ne savait de grec. » M^{me} Dacier, dans ses *Considérations sur les causes de la corruption du goût*, ouvrage publié en 1714, soutint la cause d'Homère avec l'emportement d'un commentateur; La Motte n'y opposa que de l'esprit et de la douceur. « L'ouvrage de La Motte, dit un écrivain ingénieux, semblait être d'une femme gaillante, pleine d'esprit, et celui de M^{me} Dacier d'un pédant de collège. » Elle ne ménagea pas plus le Père Hardouin qui était entré dans ce différend. On a dit « qu'elle avait répandu plus d'injures contre le détracteur d'Homère, que ce poète n'en avait fait prononcer à ses héros. » On voit par là qu'elle ne sut pas entièrement se défendre des travers si ordinaires aux femmes savantes qui, à la vérité, sont aussi souvent les travers des hommes, mais que l'expérience

prouve être plus particulièrement attachés au sexe que la nature ne semble pas avoir destiné aux spéculations scientifiques. (Voyez LA FAYETTE, GÉOFFRIN, GRAFFIGNY, TENCIN, SUZE.) On a cru que Molière l'avait eue en vue dans la comédie des *Femmes savantes*; et par l'anecdote que nous avons rapportée, il paraît qu'elle l'a cru elle-même; une *Traduction* du *Plutus* et des *Nuées* d'Aristophane, Paris, 4 vol. in-12, 1684; une autre d'*Anacréon* et de *Sapho*, Paris, 1681, in-8. Elle soutient que cette femme, célèbre par ses talents, ainsi que par ses vices, n'était pas coupable de la passion infâme qu'on lui a reprochée. C'est pousser trop loin la prévention pour l'antiquité. M^{me} Dacier avait encore fait des *remarques* sur l'*Écriture-Sainte*, et en la sollicita souvent de les donner au public. Elle répondit toujours : « Qu'une femme doit lire et méditer l'*Écriture*, « pour régler sa conduite sur ce qu'elle « enseigne; mais que le silence doit être « son partage, suivant le précepte de « saint Paul. » Ce qui porte à croire que, naturellement modeste, elle condamnait elle-même les fougues où l'entraînaient quelquefois la prétention et la suffisance du savoir.

DACIER (Bon-Joseph), né en 1742, à Valognes, mort à Paris, le 4 février 1833, consacra toute sa vie à des travaux importants, principalement sur l'Histoire. Admis, en 1772, à l'Académie des Inscriptions, il en devint secrétaire perpétuel en 1782. Obligé, pendant la terreur, de changer souvent d'asile pour échapper aux persécutions, il ne revint à Paris qu'en 1795, époque de la fondation de l'Institut, où il fut admis dans la classe d'histoire. Nommé conservateur de la bibliothèque nationale en 1800; membre du Tribunal en 1802; de la Légion-d'Honneur en 1804; assistant, ou conseiller du *Journal des savants*, en 1816; chevalier de Saint-Michel en 1819; il remplaça le duc de Richelieu à l'Académie française en 1823. On a de lui : la *Traduction des Histoires variées* d'Élien, 1772, in-8, et de la *Cypopédie* de Xénophon, 1777, 2 vol. in-12; plusieurs *Mémoires* et l'*Histoire de l'Académie*; *Rapport* sur les progrès des sciences historiques et de la littérature, depuis 1789, Paris, 1810, in-4 et in-8, et un très-grand nombre de *Notices historiques*. Dacier a rédigé, en grande partie, le texte de l'*Iconographie grecque*, de Visconti, 1811, 3 vol. in-4, et s'est occupé, pendant plusieurs années, d'un travail important sur Froissart.

DAELMAN (Charles-Guislin), né à

Mons de Valençay en 1676, docteur et professeur en théologie à Louvain, président du collège Adrien, et chanoine de Sainte-Gertrude à Nivelles, mort le 28 décembre 1731, a laissé une *Théologie scolastique-morale*, qui a été imprimée plusieurs fois en un vol. in-8. On y voit plusieurs raisonnements latins qui montrent qu'il était peu versé dans les belles-lettres : celle qui est la mieux écrite n'est pas de lui; elles sont toutes fort courtes et sans développement : ce sont plutôt des lieux oratoires (*loci oratorii*).

DAGIER (Etienne) naquit à Saint-Etienne, en 1702. Ses parents, qui avaient peu de fortune, lui firent cependant suivre un cours d'études classiques, et comme ils le destinaient à l'état ecclésiastique, le jeune Dagier passa aussi par la théologie. L'intention de sa famille semblait être la sienne, et le fut peut-être jusqu'à l'âge de vingt-trois ans. Dagier, ses études finies, vint à Lyon chez un négociant à qui il avait été recommandé, et renouça à l'état ecclésiastique; mais les graves leçons qu'il avait reçues ne se perdirent pas chez lui, et, s'il avait appris ses devoirs, cette connaissance lui servit pour le rendre honnête homme. De Lyon, Dagier retourna bientôt à Saint-Etienne, où il devint commissaire des droits seigneuriaux. Cette place ayant été ensuite supprimée par la révolution, il se fit libraire. Le peu de succès qu'il obtint dans cette nouvelle profession ne lui permit pas de la continuer longtemps, et il se mit à étudier le droit, et se trouvait ainsi reporté presque sur un terrain connu. En 1791, l'estime dont il jouissait à Saint-Etienne le fit élever aux fonctions de procureur-syndic; mais il n'occupa ce poste que trois ou quatre mois, car ses opinions royalistes le rendirent bientôt suspect. Il se vit même porté sur une liste de proscriptions et fut obligé d'émigrer. Ce fut en Suisse qu'il se réfugia. Il n'eut alors, pour vivre, d'autres ressources que l'instruction acquise aux écoles de théologie et de droit; il donna des leçons, et fit sa connaissance avec un évêque qui se l'attacha en qualité de secrétaire. Après le 18 brumaire, Dagier rentra en France, et fut nommé juge au tribunal civil de Montbrison, sous le président Portier. En 1805, il vint habiter Lyon, avec le simple titre d'avocat. Bien que l'art oratoire ne fût pas son fait, il obtint pourtant, dans cette ville, une certaine réputation d'homme d'affaires, et fut cité pour son talent à rédiger des Mémoires. Promu, en 1806, à la place d'Archiviste des hôpitaux de Lyon,

il s'appliqua, avec zèle, à mettre un peu d'ordre dans cette administration délaissée depuis quelque temps. Ce fut en cette qualité d'archiviste qu'il publia l'*Histoire chronologique de l'Hôtel-Général et Grand-Hôtel-Dieu de Lyon*, depuis sa fondation, *métier de faits historiques concernant l'ancienne générale et la ville de Lyon*; Lyon, impr. de Ruand, 1800, 2 vol. in-8. Dagier, en écrivant l'histoire de ce magnifique Hôtel-Dieu, avait à retracer les plus touchantes pages de la charité lyonnaise, qui fut toujours si généreuse et si vive. Son livre est même une histoire de notre Hôtel-Dieu que des matériaux pour cette histoire même. L'auteur donne les documents, année par année; encore s'est-il borné à ce que lui fournissaient les archives des hospices, sans recourir aux sources extérieures, aux ouvrages écrits sur la ville de Lyon. Dagier mourut le 3 mars 1840. La mort l'empêcha de mettre au jour un supplément de son *Histoire*, supplément qui présente l'analyse des principales choses survenues dans les hôpitaux de Lyon, depuis 1829 jusqu'en 1840. Fauvel avait été disciple de Dagier.

DAGOBERT I^{er}, roi de France, fils de Clotaire II et de Bertrude, fut roi d'Austrasie en 622, de Neustrie, de Bourgogne et d'Aquitaine en 628. Il se signala contre les Esclavons, les Gascons et les Bretons. Il tenait l'éclat de ses victoires par sa passion pour les femmes. Après avoir répudié celle qu'il avait d'abord épousée, il en eut jusqu'à trois dans le même temps. Ce fut Dagobert qui publia les *Lois des Francs*, avec des corrections et des augmentations. Il mourut à Epinay en 639, âgé d'environ 36 ans, et fut enterré à Saint-Denis, dont il avait augmenté la fondation. Ce fut sur la fin du règne de Dagobert, que l'autorité des moines du palais absorba la puissance royale. Il laissa, de Nanthilde, Clovis II; et de Ragnetrude, Sigebert, qui fut roi d'Austrasie.

DAGOBERT II (saint) le JEUNE, roi d'Austrasie, fils de saint Sigebert II, devait monter sur le trône de son père; mais Grimoald, maire du palais, le fit renfermer dans un monastère, et donna le sceptre à son propre fils Childébert. Clovis II, roi de France, ayant fait mourir Grimoald, délivra Childébert, et sur un faux bruit de la mort de Dagobert, donna l'Austrasie à Clotaire III, puis à Childéric II. Dagobert, épousa Mathilde en Essex, où il avait été conduit, et en eut plusieurs enfants. Après la mort de Childéric, il reprit la couronne d'Austrasie en 674, gouverna sagement son peuple, sem-

da divers monastères, et fut assassiné en 679, par ordre d'Ébroin, maire du palais, comme il marchait contre Thierry, roi de France, auquel il avait déclaré la guerre. Sa mort aurait dû rendre Thierry seul maître de la monarchie; mais l'Austrasie craignant de tomber sous la domination d'Ébroin, maire du palais, ne voulut plus reconnaître de roi. Pepin et Martin s'en firent déclarer ducs ou gouverneurs. Dagobert, d'une vertu éprouvée et peu commune, est honoré comme martyr à Stenay, lieu de sa sépulture, selon l'usage du temps qui donnait ce titre à ceux qui périssaient injustement, après avoir bien vécu.

DAGOBERT III, fils et successeur de Childébert III, roi de Neustrie en 741, mourut en 745. Il laissa un fils nommé Thierry de Chelles, auquel les Français préférèrent Chilpéric II, fils de Childéric II, roi d'Austrasie. Le Père Godefroid Henschenius a publié: *De tribus Dagobertis Francorum regibus*, Anvers, 1763, in-4, ouvrage curieux et savant.

DAGOTY (Jacques Gauthier), peintre, graveur, anatomiste, né à Marseille vers 1710, mort en 1785, sedit l'inventeur de l'art de graver et d'imprimer en couleurs naturelles, bien qu'un artiste nommé Leblond eût employé avant lui un procédé semblable, avec cette seule différence qu'il ne faisait usage que de trois couleurs, au lieu des quatre employées par Gauthier.

DAGOUMER (Guillaume), né à Pont-Audemer, vers le milieu du 17^e siècle, mort à Courbevoye en 1745, avait été professeur de philosophie au collège d'Harcourt à Paris, principal de ce collège, et recteur de l'Université. On a de lui: un *Cours de philosophie* en latin, où il y a beaucoup de subtilités; un petit ouvrage en français contre les *Avertissemens* de M. Languet, archevêque de Sens. Dagoumer était engagé dans le parti de Jansénius, et le soutenait avec ardeur. C'est lui que Le Sage a voulu désigner sous le nom de *Guyomar* dans son roman de *Gil-Blas*. (Voyez le chapitre 6 du liv. IV de ce roman.)

D'AGUESSEAU. (Voyez AGUESSEAU.)

DAGUET (Pierre-Antoine-Alexandre), jésuite, né le 1^{er} décembre 1707 à Baume-les-Dames, se retira à Besançon lors de la suppression de son Ordre, et y termina, en 1775, une vie entièrement remplie par la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Il laissa les ouvrages suivans: *Considérations chrétiennes pour chaque jour du mois*, Lyon, 1758, in-12; *Exercices du chrétien*, Lyon, 1758, in-12; la *Consolation du chrétien dans les*

fers, ou *Manuel des chétives*, Lyon, 1759, in-12; *Exercices chrétiens des gens de guerre*, 1769, in-12. Ces ouvrages sont écrits avec onction.

DAILLÉ (Jean), né à Châtelleraut en 1594, fut chargé, en 1612, de l'éducation des deux petits-fils de Duplessis-Mornay. Il fit avec eux plusieurs voyages dans différentes parties de l'Europe. A Venise, il lia connaissance avec Fra-Paolo, qui voulut inutilement l'engager à s'établir dans cette ville. Revenu en France, il exerça le ministère à Saumur en 1625, et à Charenton l'année d'après. Il mourut à Paris en 1770. Les protestans font beaucoup de cas de ses ouvrages, et les catholiques avouent qu'ils sont dignes de l'attention des controversistes. Les principaux sont: *De usu Patrum*, 1646, in-4, estimé par quelques-uns de sa communion. Il ne veut point qu'on termine les différends théologiques par l'autorité des Pères; mais c'est précisément cette autorité qui forme la chaîne de la tradition: en les récusant, Daillé convient assez clairement qu'ils sont contraires aux opinions de sa secte. Il a été victorieusement réfuté par William Réeves, protestant anglais, auteur d'une *Traduction anglaise des Apologies du christianisme* de saint Justin et de Tertullien. (Voyez *Traité hist. et dogm. de la religion*, par Bergier; voyez BARBEYRAC, Jean.) *De penis et satisfactionibus humanis*, in-4, Amsterdam, 1649; *De jenniis et quadragesima*, 1654, in-8; *De confirmatione et extrema unctione*, in-4, Genève, 1669; *De cultibus religionis Latinorum*, Genève, 1671, in-4; *De fidei ex Scripturis demonstratione, etc.*; des *Sermons* en plusieurs vol. in-8, qui sont écrits avec netteté, et remplis de passages de l'Ecriture et des Pères. Daillé était d'un caractère franc et ouvert. Son entretien était aisé et instructif. Les plus fortes méditations ne lui ôtaient rien de sa gaieté naturelle. En sortant de son cabinet, il laissait toute son austérité parmi ses papiers et ses livres. Il se mettait à la portée de tout le monde, et les personnes du commun se plaisaient avec lui comme les savants. Il était si peu prévenu en faveur des voyages, qu'il regrettaient les deux années qu'il avait passées à parcourir la Suisse, l'Allemagne, les Pays-Bas et la Hollande. Il croyait qu'il les aurait mieux employées dans son cabinet. Son fils Adrien a écrit sa *Vie*.

DAIN (Olivier le), fils d'un paysan de Thiel en Flandre, devint barbier de Louis XI, et ensuite son ministre d'Etat. Sa faveur continua tant que ce prince fut sur le trône; mais au commencement du

régné de Charles VIII, on lui fit son procès, et il fut attaché à un gibet en 1484. Ce fut pour avoir abusé d'une femme, sous promesse de sauver la vie du mari, qu'il eut ensuite l'inhumanité de faire étrangler. Son insolence et sa tyrannie l'avaient rendu l'objet de l'exécration publique. Son premier nom était *Olivier le Diable ou le Mauvais*. Louis XI lui donna celui de *Le Dain* en l'anoblissant.

DALRE (Louis-François), bibliothécaire des Célestins de Paris, né à Amiens le 6 juillet 1713, mort à Chartres le 18 mars 1782. Ses principaux ouvrages sont : une *Histoire de la ville d'Amiens*, jusqu'à l'année 1757, 2 vol. in-4 : il s'y trouve quelques erreurs qui ont été relevées par le *Journal des savants* de novembre 1757; *Histoire de la ville de Montdidier*, Amiens 1767, in-12; *Tableau historique des sciences*, de Picardie, 1769, in-12; *Dictionnaire des épithètes françaises*, Lyon, 1769, in-12; *Histoire littéraire de la ville d'Amiens*, 1782, in-4.

DALAYRAC (Nicolas), célèbre compositeur, né à Muret en Comminges, le 13 juin 1753, mort à Paris le 27 novembre 1809. Ses premiers essais furent des *Quatuor de violon*, écrits avec autant de facilité que d'élégance, qu'il publiait sous le nom d'un maître italien. Enfin, en 1781, il hasarda deux actes d'opéra : *Le petit snuper et le Chevalier à la mode*, qui obtinrent à la cour un succès complet. Depuis, il n'a cessé de travailler pour le théâtre de l'Opéra-Comique, où il a donné successivement un très-grand nombre de pièces qui ont obtenu, pour la plupart, le plus brillant succès. Les principales sont : *La Dot*; *Nina ou la Folle par amour*; *Azémi ou les Sauvages*; *Renaud d'Asi*; *Sargines*; *Les deux petits Savoyards*; *Raoul*; *Sire de Crèqui*; *La Soirée orageuse*; *Camille ou le Souterrain*; *Roméo et Juliette*; *Gulnare*; *Adolphe et Clara*; *Maison à vendre*; *Gulistan*.

DALBERG (Charles-Théodore-Antoine-Marie Kameron de Worms, baron de), prince-primat, frère aîné de Wolfgang-Hérilbert et de Jean Frédéric-Hugues, né le 8 février 1744 dans le château de famille à Herrnsheim près Worms, mort le 10 février 1817, à Ratisbonne, monta de bonne heure de si heureuses dispositions pour l'étude, qu'on le destina, quoique aîné de famille, à l'état ecclésiastique. Il se fit recevoir à Heidelberg docteur en droit civil et en droit canon. Les prébendes et les canonicats dont on le pourvut furent les premiers degrés de son élévation. Conseiller privé de l'électeur et vicaire-général de l'archevêché de Mayence, à 26 ans, il déploya

une si grande capacité qu'on le nomma, en 1772, administrateur d'Erfurt. Catherine II, instruite de son mérite, le pria de rédiger un code pour la monarchie russe; Frédéric II, de Prusse, et Joseph II, empereur d'Allemagne, aimèrent à correspondre avec lui. Ses *Observations sur l'univers* (qu'il refondit en français sous le titre de *Méditations sur le système de l'univers*, avaient obtenu, dès 1772, un tel succès, que huit éditions suffirent à peine à l'impatience des lecteurs. L'avancement de Charles-Théodore dans la carrière ecclésiastique ne fut pas sans avantage pour l'Eglise; car l'archevêque de Mayence, l'ayant demandé pour coadjuteur, promit au Pape de différer l'exécution des scandaleux articles d'Ems jusqu'à ce qu'on eût conclu un arrangement amiable. Coadjuteur de Mayence, de Worms, de Constance, il fut consacré à Bamberg comme archevêque de Tarse. Cependant l'empire germanique allait être ébranlé par la révolution française. Charles-Théodore accueillit avec bienveillance les Français que la tyrannie des anarchistes condamnait à l'exil, et dans le même temps, il concourut à organiser en Allemagne une résistance proportionnée à la force de l'attaque; mais ses conseils ne furent pas toujours écoutés. En 1799, il prit possession de la principauté de Constance, et en 1803, de l'électorat de Mayence, déjà démembré à la suite de l'invasion. Les événements modifiant sa position, son siège métropolitain fut transporté à Ratisbonne, avec le titre d'archi-chancelier de l'empire germanique et de primat d'Allemagne. Appelé à Paris l'année suivante, pour le couronnement de Bonaparte, Pie VII l'entretint, avec l'abandon de la confiance, des exigences du conquérant; et l'Institut, ajoutant une distinction littéraire à celle dont il était revêtu, le nomma membre correspondant à la place de Klopstock. Charles-Théodore présentait que c'en était fait de l'empire germanique; et en effet les victoires de Bonaparte ne permirent bientôt plus de songer à repousser l'ascendant français : il ne fut désormais question que de le régulariser au moyen de nouvelles combinaisons politiques. D'électeur archi-chancelier devenu prince-primat, lorsque la confédération rhénane eut été établie sous le protectorat de Napoléon, Charles-Théodore eût désiré que l'Allemagne, au lieu d'être fractionnée entre trois Etats (la Confédération, la Prusse et l'Autriche), formât un tout compacte auquel le vainqueur eût présidé en qualité d'empereur d'Occi-

dont ; mais un titre électif ne convenait pas à l'ambition égoïste de Bonaparte. Dans l'impossibilité où il se vit de lui faire adopter son plan de conservation de la grande unité allemande, le prince-primal ne s'occupa plus qu'à gouverner ses peuples, désapprouvant alors toute hostilité contre la France, autant qu'il avait dû encourager les premières coalitions. Il donna, le 10 octobre 1806, une constitution à son Etat, et choisit le cardinal Fesch pour son successeur ; mais ce choix fut annulé en 1810, lors de la cession de Ratisbonne à la Bavière. Charles-Théodore, indemnisé par le grand-duché de Francfort, dont la souveraineté fut déclarée temporaire, eut pour successeur éventuel Eugène Beauharnais. Un sentiment de reconnaissance envers Napoléon auquel, seul des souverains ecclésiastiques, il avait dû sa conservation, et qui avait dédommagé les deux branches de sa famille des pertes énormes que leur avait fait subir la révolution, dirigea dès ce moment sa politique. En adhérant aux propositions des alliés, quand l'étoile des Français pâlit en Allemagne, il eût conservé ses Etats ou obtenu un équivalent ; mais, s'éloignant du tumulte des armes, pour se retirer en Suisse, il préféra abdiquer, en 1813, le grand-duché de Francfort en faveur de son successeur désigné, et déclara se contenter des revenus de l'archevêché de Ratisbonne. Charles-Théodore, persistant dans son abdication quoiqu'elle ne profitât pas à Eugène Beauharnais, ne réclama au congrès de Vienne qu'en faveur des fonctionnaires du grand-duché. Tout entier dès lors à l'administration ecclésiastique et à ses études littéraires, il ne voulut même pas répondre aux voix qui lui reprochaient d'avoir contribué, par son exemple, à placer l'Allemagne sous le joug de Napoléon. Animé d'une charité évangélique, ce prélat dut déplorer plus que personne, puisqu'il la voyait de plus près, la désorganisation où était tombée l'Eglise de Germanie au milieu des bouleversements causés par la politique, et nonobstant les efforts du Saint-Siège pour reconstituer cette Eglise naguère si brillante. Outre les *Observations sur l'univers*, dont nous avons parlé, ce studieux prélat a laissé en allemand : *Ecrits académiques*, 1778, in-12 ; *Rapports entre la morale et la politique*, 1786, in-4 ; *Principes de l'esthétique*, 1791, in-4 ; *De l'influence des sciences et des beaux-arts sur le bonheur public*, 1793, in-8 ; *Des limites de l'action d'un Etat sur les membres qui le composent*, 1794 ; *Du maintien de la constitution*, 1795 ; en

français : *Remarques sur le règne de Charlemagne*, 1806 ; *Périodes*, 1806 et 1812. Nous ne parlerons pas d'une foule de petits traités sur différents sujets.

DALBERG (Wolfgang-Héribert, baron de), poète allemand, ministre d'Etat du grand duc de Bade, était frère du prince-évêque de Constance, qui précède. Il naquit en 1750, près de Worms, et mourut à Mannheim en 1806, où il fonda un théâtre qui est devenu l'un des premiers de l'Allemagne. Outre plusieurs traductions ou imitations de Shakespeare et de Cumberland, Dalberg composa en allemand quelques pièces dramatiques parmi lesquelles on distingue : *Walwais et Adélaïde*, Mannheim, 1778, in-8 ; *Cora*, drame mêlé de chants, ibid., 1780, in-8 ; *Montesquieu*, ou le *Bienfait inconnu*, drame en 5 actes, ibid., 1787, in-8.

DALBERG (Emmerik-Joseph-Frank-Keinrich - Félix - Dismas Kamerer de Worms, baron et duc de), fils du précédent, né à Mayence le 30 mai 1773, mort au château de Herrnsheim près Worms, le 27 avril 1803, consacra ses premières années à acquérir une instruction solide et variée. Les éminentes qualités de son esprit, dont une modestie rare tempérait vainement l'éclat, faisaient présager les services qu'il pourrait rendre. Il débuta par un écrit, qui était une bonne action : nous voulons parler de sa brochure publiée à Hambourg (1799) en faveur du droit d'asile dû aux émigrés français. Au moment où éclatait la seconde coalition contre la France, il manifesta ses affections pour l'Allemagne sa patrie, en écrivant des *Considérations sur le projet d'une alliance entre l'Autriche et la Suisse*. Les événements qui avaient livré aux Français la rive gauche du Rhin, où étaient situés les immenses domaines de sa famille, l'empêchaient d'utiliser ses talents au service de l'empire ; mais il entra à celui de l'électeur de Bavière en qualité de conseiller. En 1801, voyant que la paix de Lunéville n'était qu'un armistice qu'on ne tarderait pas à rompre, il adressa à l'archiduc Charles, sur la situation de la monarchie autrichienne, un *Mémoire* qui renferme le germe des idées dont quatorze ans plus tard la conduite des puissances alliées fut l'application. Le Palatinat ayant été cédé par la Bavière au pays de Bade, le jeune baron de Dalberg, dont le nouveau souverain avait à cœur de s'attacher la famille, fut envoyé en 1803, comme ministre de Bade à Paris. Sur ce théâtre, il pouvait mieux apprécier comment on réussirait à combattre la prépondérance de la France, si menaçante pour l'avenir de l'Alle-

magne : ainsi écrivit-il un nouveau *Mémoire* sur les moyens de former une coalition et de pacifier l'Europe par suite d'une guerre générale qui rétablirait les masses politiques. Dalberg y indiquait le retour de la maison de Bourbon comme une garantie contre l'esprit d'invasion révolutionnaires. C'était prédire ce qui se réaliserait en 1814, pour le repos du monde. Sur ces entrefaites, le duc d'Enghien fut arrêté en pleine paix, dans le pays de Bade, au mépris du droit des gens, et en violation de la souveraineté de l'électeur. Si la crainte de faire d'un événement particulier, quelle qu'en fût la gravité, l'occasion d'une guerre peut-être générale, empêcha ce prince, à l'exemple du chef de l'empire germanique, de repousser les explications de la France; du moins son ministre à Paris sut prouver, par l'intelligente réserve de sa conduite, que c'était à l'insu de l'électeur qu'avait eu lieu une arrestation dont le souverain d'un Etat si faible ne pouvait autrement demander raison. Dalberg répondit plus tard par une brochure intitulée : *Documents historiques sur la mort du duc d'Enghien*, aux accusations du duc de Rovigo, qui lui reprochait, dans ses *Mémoires*, d'avoir négligé d'instruire sa cour du projet d'enlever le prince. Il donna, avec l'autorisation officielle de ce gouvernement, la copie de ses dépêches et de celles que sa cour lui avait adressées. Les négociations qui resserrèrent l'alliance du grand-duc de Bade avec le conquérant de l'Allemagne eurent lieu, non par l'intermédiaire du baron de Dalberg, mais par celui d'un envoyé extraordinaire. Nommé commissaire au quartier-général français, Dalberg se rendit en Prusse et en Pologne. Après la paix de Tilsit, son souverain désira qu'il vint à Carlsruhe constituer sur de nouvelles bases l'administration grand-ducale. Il obéit, et en moins d'une année, de 1803 à 1809, il fit adopter dans ce pays le Code Napoléon comme loi de l'Etat, remédia au désordre des finances, et, faisant prévaloir son système politique sur l'usage, abolit tous les titres sans fonctions. Le moment où il devait consacrer ses talents à la France était arrivé. En considération du sacrifice du prince-primat, qui renonçait à la principauté de Ratisbonne, cédée par Napoléon à la Bavière, l'empereur conféra, le 3 mars 1810, au baron Dalberg le titre de duc, avec une dotation considérable, et l'appela au conseil d'Etat. L'habileté avec laquelle le duc de Dalberg traita la question d'une indemnité réclamée par le roi de Westphalie, et

celle d'un traité de commerce avec les Etats-Unis, montra tout ce qu'on pouvait espérer de ses services. Le sage négociateur avait même l'envoyé américain à proposer qu'on opérât le remboursement des pertes causées aux Etats-Unis par une modification de tarifs, sans que le trésor français eût aucune somme à avancer : il y avait loin de cette mesure à l'octroi de vingt-cinq millions. Cependant, la gloire militaire de l'empire n'empêchait pas le duc de Dalberg de soupçonner après cette liberté politique, inconciliable avec le despotisme de Bonaparte, et dont la restauration des Bourbons lui avait toujours paru la condition et le moyen. A la suite des défaites qui avaient, en 1813, ouvert la France aux armées coalisées, il intervint, de concert avec le prince de Talleyrand et par l'intermédiaire du baron de Vitrolles, auprès des souverains alliés pour qu'on ne traitât plus avec Bonaparte. Le rêve de son patriotisme, c'étaient des institutions constitutionnelles avec la présence des Bourbons pour garantie. Membre du gouvernement provisoire qui se démit du pouvoir entre les mains du comte d'Artois, c'est de sa main que fut tracé le manuscrit de l'adresse aux Français en faveur des Bourbons (4 avril 1814.) Entré dans cette voie, le duc de Dalberg ne pouvait être sans influence sur la rédaction de la Charte. Il siégea au conseil privé comme ministre d'Etat; et lorsqu'un congrès se réunit à Vienne, il fut l'un des quatre plénipotentiaires chargés d'y assister au nom de la France : on comptait sur son esprit de conciliation, qui prépara en effet d'heureux résultats. Mais, tandis que le congrès délibérait, une révolution agitait la France : révolution terrible dans ses conséquences pour Dalberg, exposé à toute la colère de Bonaparte. Cette colère éclata dans un décret menaçant. Depuis dix jours, la fortune de l'aventureux guerrier s'était brisée à Waterloo, lorsque le duc de Dalberg fut nommé envoyé extraordinaire au quartier-général des trois souverains. Créé par le 17 août 1815, presque aussitôt naturalisé Français, et nommé en 1816, grand-croix de la Légion-d'Honneur, il eut à la même époque l'ambassade de Turin. L'établissement du système constitutionnel modéré, but de ses pensées, lui semblait devoir être aussi l'objet de la politique française; et à la suite des insurrections d'Espagne, de Portugal et de Naples, il eût voulu que, pour balancer l'influence que les Autrichiens allaient reprendre en Italie, les Bourbons s'unissent, afin de consolider les institutions représentati-

ves dans les pays qui en faisaient le périlleux essai. Mais ces vœux, qu'eût réalisés le ministère Dessolle, ne pouvaient être accomplis par le cabinet Richelieu : l'assassinat du duc de Berri apprenait à la France que le fanatisme révolutionnaire ne s'arrête pas à moitié chemin. Les honorables illusions d'un esprit qui ne soupçonne pas le mal perdaient leur prestige devant une réalité affreuse. Rappelé le 6 juillet 1820, le duc de Dalberg vota, à la Chambre des pairs, contre les restrictions à la liberté de la presse et contre la loi sur le droit d'absence. Mais, entre cette opposition loyale et l'opposition révolutionnaire, il y avait un abîme : Charles X le savait, lorsqu'à l'occasion du sacre il nomma Dalberg chevalier de ses ordres. La calomnie, qui ne respecte rien, osa pourtant accuser le duc de Dalberg d'avoir été envoyé à Londres par le duc d'Orléans pour y déposer une protestation contre la naissance du duc de Bordeaux, tandis qu'il était au contraire convaincu de la légitimité de cette naissance : ce ne fut qu'en mai 1823, c'est-à-dire trois ans après, qu'il alla pour la première fois de sa vie en Angleterre. Dès 1824, il était un des membres zélés du comité grec ; car, partout où il y avait du bien à faire, on était sûr de le trouver au premier rang. En 1828, une faillite, en compromettant gravement sa fortune, sembla devoir enchaîner sa bienfaisance : cependant les malheureux n'en souffrirent pas ; c'est sur lui seul que pesèrent les conséquences du désastre. Il reforma sur-le-champ sa maison, alla habiter la Bavière et Naples, et se trouva en Italie au moment de la révolution de 1830. Il fut de retour à Paris un peu avant le procès des ministres ; car, bien que souffrant déjà d'une maladie qui préparait tant de larmes à sa famille, aucun sacrifice ne lui coûtait pour remplir un devoir, et il voulait, par l'influence de son esprit et de son noble caractère, disposer ses collègues à une modération qui n'était pas sans danger en présence de l'émeute. Voyant l'un d'eux jeter une boue noire dans l'urne fatale : *Monsieur*, lui-dit-il, *votre père n'eût pas agi ainsi !* Le dernier jour, au milieu de la foule menaçante qui encombrait le Luxembourg, il aperçut l'éloquent défenseur de Chantelauze, et le faisant monter dans sa voiture, il le déroba aux risques qu'il allait courir. Le duc de Dalberg sacrifia plus d'un discours à la Chambre des pairs pour obliger ses amis, et celui qui traitait de l'hérédité de la pairie ne fut pas un léger sacrifice ; mais, bienveillant et modeste,

il s'effaçait toujours. En vain s'efforçait-on de le ramener aux affaires, en lui offrant l'ambassade de Russie : la fin de cette vie si pure devait être consacrée tout entière à la pratique des plus touchantes vertus, et à Dieu qui les récompense par une mort chrétienne et paisible. « Je sens que je suis frappé », disait-il ; mais j'ai tant ma paix avec Dieu et avec les hommes. » Il revit avec délices ce château de Herrnsheim, que la révolution avait saccagé, dont il se plaisait à relever les ruines, et où il voulait placer sa tombe à côté du berceau de ses ancêtres. Seul parmi ses voisins, il avait eu le courage de rétablir le toit paternel, et l'unique regret qui l'accompagnait à Paris et à Turin dans l'exercice des plus graves fonctions, c'était le regret, navrement exprimé, de n'avoir pas un domaine *portatif*. En effet, doué d'une intelligence supérieure et capable des plus grandes choses, il n'était pourtant nulle part plus heureux qu'à la campagne, favorisant les progrès de l'agriculture, et créant le bonheur de tout ce qui l'entourait. Pour subvenir aux largesses de la charité, ses ancêtres avaient attribué, dès les croisades, dans leurs possessions de Weinheim, un fonds de terre dont le revenu, qui se monte à près de 25,000 fr. par an, est à la disposition de la famille de Dalberg. Consulté sur la manière dont il fallait distribuer les aumônes : « Point de bornes, répondit-il, et surtout point d'exception ; ne limitons les distributions à aucune époque et à aucun pays. » Réponse bien digne de celui qui, se dépouillant de l'égoïsme national, avait pris pour devise : « Le monde est notre patrie ! » Aussi, lorsque les circonstances l'avaient fait naître entrer au service de France, avait-il été frappé surtout de la pensée que de la prospérité de cette patrie d'adoption pouvait découler celle de la plus grande partie de l'Europe, ou plutôt du monde entier ; et lorsque, épuisé par l'impôt du sang qui alimentait les dernières armées de Bonaparte, cette belle France lui avait apparu dans l'agonie de sa vie politique, c'est la seule considération du salut commun qui avait dicté la conduite du noble duc de Dalberg. Aucune pensée d'ambition personnelle n'avait pu précéder l'homme qui mettait sa félicité dans celle d'autrui ; qui ne songeait qu'au bonheur d'une compagne si digne de lui, d'une fille réservée, hélas ! à de cruelles épreuves, d'amis qu'il s'étudiait à obliger d'une manière ingénieuse, quand il craignait d'embrasser leur délicatesse par un bienfait direct. Aucune

pensée dont il eût à se repentir n'avait pu se présenter à cet esprit si droit, et lorsqu'un ami lui suggéra, dans sa dernière maladie, de faire mettre en lieu sûr ses papiers de Paris, dans la crainte que le gouvernement ne s'en emparât après sa mort, sa loyauté s'indigna d'une précaution d'ailleurs inutile. Sur le lit de ses dernières souffrances, sa force d'âme et sa résignation faisaient dire au médecin : « Il se rend maître de la douleur; on dirait qu'il lui impose une trêve! » En effet, ce chrétien admirable s'oubliait pour plaindre les autres : « Les larmes pour vous, disait-il, les souffrances pour moi; que la volonté de Dieu soit faite! » Et la religion, qui lui inspirait ce langage, recueillit son dernier soupir. Nous devons, dans ces temps d'indifférence, parler avec quelque étendue d'un grand qui ne rougissait pas de se faire humble et petit devant Dieu; car ce sont les exemples des grands qui font les vertus des peuples. Le duc de Dalberg avait un esprit pénétrant, légèrement caustique, mitigé par le cœur le plus noble, le plus délicat; un caractère vif, mais facile et généreux, aussi égal dans l'adversité que dans le bonheur. Il unissait la finesse à la simplicité, la sévérité pour lui-même à l'indulgence pour les autres, dont il n'exigeait jamais de reconnaissance, et chez qui, quoiqu'il eût l'expérience des hommes, il ne voulait pas supposer le mal. Franc avec le souverain lui-même, sa courageuse indépendance ne put dissimuler à Bonaparte les fautes qui devaient amener sa chute. Ennemi de la vanité, quand on lui témoignait le regret qu'il n'eût pas de fils pour perpétuer un nom si ancien et si beau : « Un beau nom, disait-il, est celui qu'on sait bien porter. » Le duc de Dalberg a honoré le sien.

DALBERG (Jean-Frédéric-Hugues-Kramerer Worms de), chanoine de Worms, frère du prince-primat Charles-Théodore, et de Wolfgang-Héribert, mort à Aschaffembourg en 1812, écrivit plusieurs ouvrages sur la musique, art dans lequel il excellait. Il s'occupa aussi de la littérature des Hindoux. On lui doit un ouvrage sur les religions de l'Orient, auquel il donna le cadre d'un roman et le titre d'*Histoire d'une famille russe*. Les *Sonates* de cet habile pianiste sont réunies en douze œuvres que l'on recherche encore.

DALECHAMPS (Jacques), médecin et chirurgien habile, botaniste distingué, littérateur érudit, né à Caen l'an 1513, fit ses études médicales à Montpellier; alla se fixer à Lyon, où il exerça son art avec une grande distinction pendant 36

ans; se livra aux études philologiques; composa de savants *Commentaires* sur divers auteurs grecs et latins; fut un des premiers qui mirent dans un ordre méthodique les plantes jusqu'alors connues, et se plaça, par ses talents et ses découvertes en botanique, au premier rang parmi ceux qui cultivent cette science. Il mourut en 1588, à Lyon. Comme médecin et chirurgien ses ouvrages sont : un *Traité sur la peste*, Lyon, 1552, in-12; *Chirurgie française*, Lyon, 1570-73, in-8, et Paris, 1510, in-4, avec des additions par Girault, compilation encore utile. Comme botaniste : *Histoire générale des plantes*, en latin, Lyon, 1586-87, 2 in-fol., traduite en français par Jean Desmoulins, Lyon, 1615, 1653, 2 in-fol. Comme littérateur : *Traduction*, en latin, des quinze livres d'*Athènes*, 1652, 2 in-fol., avec des notes par Casaubon et des estampes. De ses *Traductions des médecins grecs*, nous citerons la française du 16^e livre de *Paul Éginète*, enrichie de savants *Commentaires* et d'une *Préface* sur la chirurgie ancienne et moderne; et celle des neuf livres d'*Administrations anatomiques* de Galien, Lyon, 1566 et 1572, in-12. Il a fait aussi des notes sur l'*Hist. nat.* de Pline, etc.

DALEMBERT. (Voyez **ALEMBERT**).

DALIBARD (Thomas-François), botaniste français au milieu du 18^e siècle. Il introduisit le premier en France les principes et la manière de décrire de Linnée; aussi le botaniste suédois par reconnaissance a donné le nom de *Dalibarda* à une plante du Canada, dont il avait fait d'abord un genre, mais qu'il reconnut ensuite être de la famille des ronce, et à laquelle il donna le nom de *rubus Dalibarda*. Il eut aussi le mérite d'accueillir et de propager la découverte de Franklin sur l'électricité et les paratonnerres, en élevant le premier une barre de fer sur une cabane qu'il avait près de Marly. Il eut le courage de s'y tenir pendant un orage violent, et fut récompensé de son zèle en voyant jaillir de ce conducteur les étincelles de l'électricité atmosphérique. Il avait des connaissances fort étendues sur la physique, et savait apprécier les découvertes qu'on faisait alors dans les sciences. Cependant il a peu écrit : on n'a de lui qu'une esquisse d'une *Flora* des environs de Paris, intitulée : *Flora parisiensis Prodrômus*, Paris, 1749, in-12, avec 4 cartes, qui n'est autre chose que le *Botanicon parisiense* de Vaillant, rangé suivant le système de Linnée, et un *Mémoire* imprimé dans le premier vol. des *Mémoires* des savants étrangers de l'Académie des Sciences, sous ce titre : *Obser-*

variations sur le résèda à fleurs odoriférantes, où il démontre que, lorsque cette plante est cultivée dans un terrain maigre, sa fleur ne donne aucune odeur, et qu'elle en répand, au contraire, une très-suave, lorsque la terre a reçu beaucoup d'engrais.

DALIBRAY (Charles Vion), poète parisien, fils d'un auditeur des comptes, mort en 1654, quitta les armes pour la poésie. On a de lui un *Recueil de vers* sur différents sujets sacrés et profanes, mais ni les uns ni les autres n'ont fait beaucoup de fortune, quoiqu'il y ait du naturel dans quelques-unes de ses pièces, et même des saillies. On a encore de lui une *Traduction des Lettres* d'Antonio de Perez, espagnol, ministre disgracié de Philippe II, et 73 *épigrammes* contre le fameux parasite Montmaur. Ses *OEuvres* poétiques furent imprimées à Paris en 1647 et 1653, en 6 parties in-8.

DALILA, courtisane qui demeurait dans la vallée de Sorec, de la tribu de Dan, près du pays des Philistins. Samson, en étant devenu amoureux, s'attacha à elle; et elle paraît être devenue son épouse légitime, quoique plusieurs interprètes continuent à la regarder comme une courtisane. (Voyez SAMSON.)

DALIN (Olaus de), savant suédois, né à Vinberga, en 1708, mérita le nom de père de la poésie suédoise, par deux poèmes écrits en cette langue. L'un a pour titre : *La liberté de la Suède*; l'autre est sa tragédie de *Brumhilde*. Les lettres ne lui acquirent pas seulement de la gloire : elles firent sa fortune. De l'état de fils d'un simple pasteur, il s'éleva successivement jusqu'aux places de précepteur du prince Gustave, de conseiller ordinaire de la chancellerie, de chevalier de l'Etoile du Nord, et enfin à la dignité de chancelier de la cour. C'est ainsi que le gouvernement, par l'ordre duquel il avait écrit l'*Histoire générale de Suède*, récompensa ses talents. Il a poussé cette histoire jusqu'à la mort de Charles XI. Elle a été imprimée à Stockholm en 1747, 4 vol. in-4. « Cette histoire de Suède, dit un critique, est regardée, dans le pays, comme la plus détaillée, la plus fidèle et la plus correcte qui ait encore paru. La beauté du style ne laisse rien à désirer à ceux qui connaissent le mieux la force et l'élégance de la langue suédoise. » L'auteur mourut en 1763. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, la Suède lui doit un grand nombre d'*Épîtres*, de *Satires*, de *Fables*, de *Pensées*, et quelques *Eloges* des membres de l'Académie royale des sciences dont il était un des principaux ornements. On a encore de lui une *Trac-*

duction de l'ouvrage du président Montesquieu sur les *Causes de la grandeur et de la décadence des Romains*.

DALLAS (Charles-Robert), né à la Jamaïque, d'un médecin de cette île, fut élevé en Ecosse; et après avoir parcouru l'Angleterre, la France et les Etats-Unis, il se fixa définitivement dans le premier de ces royaumes, où il se livra à la carrière littéraire, et se montra constamment l'ennemi de la révolution française et le défenseur des Jésuites. Cependant il fut protégé par le célèbre lord Byron, qui lui abandonna la propriété de son *Childe-Harold* et de quelques autres de ses premières productions, dont il tira des sommes assez considérables. Dans les dernières années de sa vie, il fut attaché au consulat d'Angleterre au Havre, et il est mort dans cette ville le 20 novembre 1824. Il a publié en anglais : *Mélanges de poésies, suivis de Lucrèce* (tragédie) et d'*Essais moraux*, Londres, 1797, in-4; *Eléments de la connaissance de soi-même*, 1802; *Histoire des nègres-marrons*, 1803, 2 vol. in-8; *Nouvelle conspiration contre les Jésuites démasquée*, avec un précis de leur institut, et des *Observations sur le danger des systèmes d'éducation indépendants de la religion*, 1815, in-8; des *Romans* réunis en 7 vol. in-12; plusieurs *Traductions*.

DALRYMPLE (David), jurisconsulte écossais, né d'une famille noble à Edimbourg en 1726, fut nommé, en 1766, l'un des juges de la cour de session, et en 1776, lord commissaire du justicier. Il prit alors le titre de lord Hailes, et se distingua, par son intégrité, son exactitude et sa douceur, jusqu'au moment de sa mort arrivée en 1792. Ses principaux ouvrages sont : *Remarques sur l'histoire d'Ecosse*, 1773, in-12, où l'on trouve beaucoup de recherches; *Annales d'Ecosse*, 1776 et 1779, 2 vol. in-4, et 1797, 3 vol. in-8, ouvrage estimé; les *Oeuvres du mémorable M. Jean Hailes d'Eton, recueillies pour la première fois ensemble*, en 3 vol. Glasgow, 1765; *Histoire des martyrs de Smyrne et de Lyon dans le 2^e siècle avec des notes explicatives*, Edimbourg, 1776; *Restes d'antiquités chrétiennes*, Edimbourg, 3 vol., 1778; *Recherches concernant les antiquités de l'Eglise chrétienne*, Glasgow, 1785. Il réfute solidement, dans cet ouvrage et le suivant, plusieurs des opinions de Gibbon, relativement à l'établissement du christianisme; *Recherches sur les causes secondaires auxquelles Ch. Gibbon a attribué les rapides progrès du christianisme*, in-4, 1786.

DALRYMPLE (Alexandre), frère du

précédent, célèbre géographe, né en Ecosse en 1737, entra, jeune encore, au service de la compagnie des Indes, qui le nomma son hydrographe. Il devint ensuite celui du gouvernement, et consacra toute sa vie aux progrès de la navigation et de la géographie. Privé de son emploi en 1808, le chagrin abrégé ses jours : il expira le 19 juin suivant. On lui doit : *Traité sur les découvertes faites dans l'Océan pacifique*, 1767, in-8 ; *Collection historique de divers voyages et découvertes dans l'Océan pacifique*, 1770, 2 vol. in-4. C'est une traduction littéraire des écrivains espagnols. Elle a été traduite en français, et abrégée par Fréville, 1774, in-8. On joint ordinairement à ce volume l'*Hydrographie, ou Histoire des nouvelles découvertes faites dans la mer du Sud en 1767-1770*, rédigée par le même, Paris, 1774, 2 vol. in-8 ; *Collection de voyages faits principalement dans l'Océan atlantique méridional, et publiés d'après des manuscrits originaux*, 1775, in-8 ; *Journal d'un voyage fait aux Indes en 1775, dans le vaisseau le Grenville*, inséré dans les *Transactions philosophiques* ; *Journal historique de l'expédition faite par terre et par mer au nord de la Californie en 1768*, 69 et 70, in-4, 1790 ; *Description de l'île appelée St-Paul par les Hollandais, et Anverslun par les Anglais*, par J. H. Cox, 1790, in-4 ; *Répertoire oriental*, publié aux frais de la compagnie des Indes, 1791-94, 2 vol. in-4, recueil contenant un grand nombre de cartes nautiques et de mémoires très-utiles pour la navigation dans les mers des Indes ; plusieurs autres ouvrages, des cartes authentiques, des mémoires et des journaux ; plusieurs pamphlets relatifs aux discussions avec l'Espagne, etc.

DALRYMPLE, HAMILTON MAGGIL (sir John), baron de l'échiquier du roi en Ecosse, né vers 1726, et mort en 1810, a laissé : *Mémoires de la Grande-Bretagne et de l'Irlande*, 1771, 2 vol. in-4. Ils ont été traduits en français par l'abbé Blavet, 1766, in-8. Cet ouvrage est extrêmement piquant, on y trouve des documents historiques qu'on chercherait vainement ailleurs. Le chevalier Dalrymple, étant venu à Paris, obtint la permission de consulter, au dépôt des affaires étrangères, la correspondance de Barillon, ambassadeur de France en Angleterre, sous le règne de Charles II. Il y trouva la preuve que plusieurs membres du Parlement, et particulièrement le célèbre et malheureux Algernon Sydney, recevaient des pensions de Louis XIV. La révélation de ce fait lui fit de nombreux ennemis, et lui attira des réfuta-

tions virulentes des whigs et notamment de Charles Fox.

DAMARIS, femme d'Athènes, qu'on croit avoir été d'un rang distingué, se trouvait dans l'aréopage au moment que saint Paul y prononça devant ce fameux sénat le magnifique discours sur la divinité, dont il est parlé au 17^e chapitre des *Actes des Apôtres*. Elle en fut si pénétrée, qu'elle renonça sur-le-champ aux erreurs du paganisme, et s'attacha au saint apôtre, ainsi que saint Denys l'Aréopagite, et quelques autres, dont le Seigneur avait touché le cœur.

DAMASCÈNE. (Voyez JEAN.)

DAMASCIUS, philosophe stoïcien, natif de Damas en Syrie, disciple de Simplicius et d'Elamite, vivait du temps de l'empereur Justinien. Il avait écrit un ouvrage en quatre livres : *Des choses extraordinaires et surprenantes* ; la *Vie d'Isidore* ; une *Histoire philosophique*. Ces ouvrages ne sont pas parvenus jusqu'à nous, et les savants ne doivent pas les regretter, s'ils en usent par ce que dit Photius, qui les traite fort mal, et qui en a conservé quelques fragments. On conserve à la bibliothèque du roi un manuscrit très-volumineux d'un ouvrage de Damascius, qui a pour titre les *Premiers principes*.

DAMASE 1^{er} (saint), espagnol, diacre de l'Eglise romaine, suivit le pape Libère dans son exil, et monta sur le trône pontifical après lui, en 366. Le diacre Ursin ou Ursicin, homme ambitieux et intrigant, s'étant fait ordonner Pape par des factieux comme lui, s'opposa à l'élection de Damase. Ammien-Marcellin, historien paten, dit que la magnificence des évêques de Rome était un objet de tentation pour ceux que l'ambition dominait. Il est certain que c'est une calomnie, ou du moins qu'il y a beaucoup d'exagération dans ce qu'il dit de leur table. Au reste, il pouvait se rencontrer quelquefois des occasions où il était permis au chef de l'Eglise de s'écarter de sa simplicité ordinaire. Le vrai Pape fut confirmé par les évêques d'Italie et par le concile d'Aquilée, et l'antipape condamné à l'exil à leur sollicitation. L'empereur Valentinien permit à Ursin, au mois de septembre de l'année suivante, de revenir à Rome ; mais comme il continuait d'exciter des troubles, il fut banni de nouveau en novembre, et relégué dans les Gaules avec sept de ses partisans. Les schismatiques étaient toujours maîtres d'une église qu'on croit être celle de Sainte-Agathe, hors des murs de la ville, et ils tenaient leurs assemblées dans les cimetières. Valentinien ordonna que cette

glise fût remise entre les mains de Damase. Maximilien, un des magistrats de Rome, naturellement porté à la cruauté, fit mettre plusieurs schismatiques à la morture; mais nous apprenons de Rufin, que le pape Damase ne concourut en aucune manière à ce qui se passa en cette occasion; qu'il n'approuva point le procédé de Maximilien; que les schismatiques tombèrent dans le piège qu'ils avaient tendu au Pape; qu'ils avaient demandé eux-mêmes une information où on emploierait les tortures: ce qui tourna leur confusion, et attira sur eux les peines qu'ils souffrirent. L'on voit d'ailleurs, par quelques vers de ce pape, qu'il avait fait vœu de demander à Dieu, par intercession des martyrs, la conversion des ecclésiastiques de son clergé, qui persistaient dans le schisme, et que ceux-ci tant revenus à l'unité, ils en témoignèrent leur reconnaissance, en ornant à leurs côtés les tombeaux des martyrs. Il est prouvé, par les mêmes vers, que les plus animés des partisans d'Ursin se convertirent quelque temps après, et se soumirent entièrement à Damase. Ce Pape, paisible possesseur du siège de Rome, tint un concile en 368, dans lequel Ursace et Valens, ariens, furent anathématisés. Auxence, évêque intrus de Milan, fut condamné dans un autre concile tenu deux ans après, en 370, contre les ariens. Le sage Pontife ne se déclara pas avec moins de zèle contre Méléce, Apollinaire, l'ital, Timothée et les lucifériens. Il mourut à 80 ans, le 10 décembre 334, après avoir siégé dix-huit ans et deux mois. Il lit dans un *Pontifical* que cite Mérenas, et qui se garde dans la bibliothèque du Vatican, que, brûlant d'un désir ardent d'être réuni à Jésus-Christ, il fut saisi de la fièvre, et qu'après avoir reçu le corps du sang du Seigneur, il leva les mains et les yeux au ciel, et qu'il expira en riant avec beaucoup de ferveur. Le concile de Chalcedoine l'appelle *l'ornement et la gloire de Rome*. Théodoret dit qu'il s'est rendu illustre par sa sainte vie, qu'il était plein de zèle pour instruire, et qu'il ne négligea rien pour la défense de la doctrine apostolique. Ce fut ce Pape qui fit rebâtir, ou du moins réparer l'église de Saint-Laurent, située près du théâtre de Pompée; elle porte encore aujourd'hui le titre de Saint-Laurent in *Damaso*; qui embellit de peintures qui représentaient plusieurs traits de l'Histoire sainte, et qui subsistaient encore quatre cents ans après; il l'enrichit de riches dons, lui donna des fonds en terres et en maisons. Il fit dessécher les sources du Vatican, et décora les tombeaux d'un grand nombre

de martyrs dans les cimetières, et les orna d'épithètes en vers, dont il nous reste un recueil. Elles ne sont cependant pas toutes de lui; mais on remarque dans celles qui lui appartiennent beaucoup d'élevation et d'élégance. Saint Jérôme, digne secrétaire de cet illustre Pontife, le met au nombre des écrivains ecclésiastiques. Il reste encore de lui plusieurs *Lettres*, Paris, 1672, in-8; et Rome, 1754, in-fol., avec sa *Vie* dans la *Bibliothèque des Pères*, et dans *Epist. rom. pontif.* de dom Constant, in-folio; on trouve encore de lui quelques *Vers latins* dans le *Corpus poetarum* de Maittaire. Il introduisit la coutume de chanter le *Gloria Patri* à la fin de chaque psaume, et engagea saint Jérôme de corriger le Nouveau-Testament sur le texte grec.

DAMASE II, appelé auparavant PORPON, ou PAPON, évêque de Brixen, élu Pape le même jour que Benoît IX abdiqua, mourut à Palestrine 23 jours après son élection en 1048.

DAMBRAY, ou D'AMBRAY (Charles-Henri), chancelier de France sous la Restauration, né à Rouen en 1760, d'une ancienne famille de la magistrature de Normandie, vint se fixer à Paris en 1779, et obtint par la protection du garde-des-sceaux Miromesnil, la charge d'avocat-général à la cour des aides. Le talent et l'indépendance qu'il montra dans ces fonctions le firent appeler en 1788 au Parlement, où il devint le collègue des avocats-généraux Séguier et Hérault de Séchelles. La cause de Montgolfier fut une des premières où Dambray eut à porter la parole; il y discuta les faits et le point de droit avec tant de clarté, avec une élocution si brillante et si facile, qu'il prit place dès l'abord parmi les magistrats les plus distingués du Parlement de Paris. Il avait d'ailleurs l'habitude d'improviser, sauf quelques morceaux choisis qu'il préparait à l'avance et qu'il savait placer avec art dans ses réquisitoires. Il se faisait surtout remarquer par son impartialité: aussi, il jouissait d'une grande autorité, et il arrivait rarement que ses conclusions ne fussent pas adoptées par la cour. Après la suppression des Parlements en 1789, Dambray se retira dans ses terres de Normandie, qu'il quitta au mois de juin 1791 pour se rendre en Italie. Après le voyage de Louis XVI à Varennes, Dambray perdit l'espoir de pouvoir désormais servir la cause du roi, et rentra en France. Il vint s'établir à Rouen, où il vécut paisiblement pendant le temps de la Terreur, grâce à la protection du commissaire de la Convention, Alquier, qui omit son nom dans le rap-

port qu'il présenta au comité de salut public. Après le 9 thermidor, Dambray fut nommé membre du conseil des Cinq-Cents ; mais il refusa des fonctions qui l'auraient obligé de faire un serment de haine à la royauté. Lorsque Bonaparte, devenu premier consul, eut rétabli l'ordre dans l'Etat et dans l'administration, il chercha à s'entourer des hommes les plus capables de le seconder dans l'œuvre difficile qu'il avait entreprise, et il jeta les yeux sur Dambray ; mais celui-ci répondit aux offres séduisantes qui lui furent faites : « Qu'il savait que Louis XVIII « avait fait à sa jeunesse, dès 1793, l'incroyable honneur de lui destiner la « place de chancelier de France, et qu'il « devait au moins à un tel excès de bonté « de ne jamais servir un autre maître. » Il crut cependant pouvoir remplir les fonctions de membre du conseil général de son département. Il se trouva ainsi appelé à prendre part aux adresses de félicitations envoyées à l'empereur dans plusieurs circonstances ; il reçut également du gouvernement impérial la décoration de la Légion d'Honneur : il ne consentit toutefois à accepter cette dernière faveur qu'après avoir consulté sa mère, femme d'une grande piété et de beaucoup d'esprit, qui lui répondit : « Mon « fils, il faut accepter toutes les croix que « le ciel nous envoie. » Lors du retour de Louis XVIII en 1814, Dambray fut nommé chancelier de France et garde-des-sceaux ; il prit part aux travaux de la commission chargée de discuter les bases de la charte constitutionnelle, et y montra un ardent royalisme. Son administration d'ailleurs, comme garde-des-sceaux, ne fut pas heureuse, et il n'évita pas les fautes dans lesquelles tombèrent les autres ministres, ses collègues, pendant le cours de la première Restauration. Cependant, lorsque le débarquement de l'île d'Elbe fut connu, il paraît avoir montré plus de fermeté et de résolution que la plupart des autres membres du gouvernement. Il alla retrouver Louis XVIII à Gand, et après les Cent-Jours il reprit ses fonctions de chancelier et de garde-des-sceaux. Dambray montra dans sa carrière politique un grand dévouement au roi et une rare abnégation. C'est ainsi qu'il consentit à contresigner l'ordonnance du 15 septembre qui prononçait la dissolution de la Chambre introuvable, quoique d'ailleurs il partageât les opinions de la majorité de cette assemblée. Il en est résulté qu'il a été censuré et jugé sévèrement par ses amis et ses adversaires politiques. Au mois de janvier 1817, Dambray quitta enfin le minis-

tère ; mais il conserva le titre et les fonctions de chancelier. En cette qualité, il présidait la Chambre des pairs, et, dans les discussions législatives comme dans les procès politiques, il montra toujours la plus grande impartialité. Il est mort le 13 décembre 1829, à sa terre de Montigny, en chrétien, comme il avait vécu. Le chancelier Dambray était officier de la Légion d'Honneur, chancelier surintendant des finances des Ordres du roi avec le grade de commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, chancelier et garde-des-sceaux de l'ordre de Saint-Louis et du Mérite-Militaire, enfin membre libre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

DAMIEN. (Voyez Pierre DAMIEN.)

DAMIENS (Robert-François) naquit en 1714 dans un faubourg d'Arras, appelé le faubourg de Sainte-Catherine. Son enfance annonça ce qu'il serait un jour. Ses méchancetés et ses espiègleries le firent surnommer *Robert-le-Diable* dans son pays. Il s'engagea deux fois, et se trouva au siège de Philisbourg. De retour en France, il entra en qualité de domestique au collège des Jésuites de Paris. Il en sortit en 1738 pour se marier. Après avoir servi dans différentes maisons de la capitale, il finit par un vol de 240 louis d'or, qui l'obligea de prendre la fuite. Le monstre rôda pendant environ cinq mois à Saint-Omer, à Dunkerque, à Bruxelles, déclamant d'une manière extravagante en faveur du parti jansénien, que Louis XV avait pris la résolution de mettre à la raison, et tenait partout les propos d'un évergumène de Saint-Médard. A Poperingue, petite ville proche d'Ypres, on entendit qu'il disait : « Si je reviens en « France.... Oui, j'y reviendrai, j'y « mourrai, et le plus grand de la terre « mourra aussi, et vous entendrez parler « de moi. » C'était dans le mois d'août 1758 qu'il débitait ces extravagances. Ce scélérat retourna à Paris, et il y arriva le 31 du même mois. Ayant paru à Versailles dans les premiers jours de l'année 1757, il prit de l'opium pendant deux ou trois jours. Il méditait alors l'horrible attentat qu'il exécuta le 5 janvier, vers les cinq heures trois quarts du soir. Ce parricide frappa Louis XV d'un coup de couteau au côté droit, comme ce monarque, environné des seigneurs de sa cour, montait en carrosse pour se rendre à Trianon. L'assassin fut arrêté sur-le-champ, et après avoir subi quelques interrogatoires à Versailles, il fut transféré à Paris. Après lui avoir fait subir inutilement les questions les plus terribles, il fut condamné à mourir du même sup-

alice que les infâmes assassins de Henri IV, et fut tiré à quatre chevaux, le 28 mars de la même année. Damiens était l'une taille assez grande, et le visage un peu allongé, le regard hardi et perçant, le nez crochu, la bouche enfoncée. Il avait contracté une espèce de tic, par l'habitude où il était de parler seul. Il était rempli de vanité, désireux de se signaler, ardeur de nouvelles, frondeur quoique aciturne, obstiné à suivre tout ce qu'il projetait, hardi pour le mettre à exécution, effronté, menteur, tour à tour dévot et scélérat, passant du crime au remords, continuellement agité par les fougues du sang le plus bouillant.

DAMILAVILLE, né en 1721 fut d'abord garde-du-corps du roi de France, et ensuite premier commis au bureau des impôts. Cette place lui donnait le droit d'avoir le cachet du contrôleur-général des finances, et il s'en servait pour faire passer francs de port tous les paquets de ses amis. Ce privilège le mit en relation avec Voltaire à qui il faisait parvenir de cette manière les nombreux paquets, lettres, brochures qui lui étaient adressés de toutes parts, et il faisait circuler de la même manière les réponses et les brochures du philosophe de Ferney qui en revanche le combla d'éloges, et lui fit une réputation qu'il était bien loin de mériter. Il n'avait pas fait d'études, et n'avait ni grâce ni agrément dans l'esprit; il manquait même de cet usage du monde qui y supplée. Cependant Voltaire entretenait avec lui une correspondance suivie, parce qu'il faisait toutes ses commissions et qu'il le tenait au courant des nouvelles politiques et littéraires. Comme Damilaville n'avait aucun avis à lui, il répétait ce qu'il entendait dire. Sa liaison avec le philosophe de Ferney le mit en relation avec d'Holbach, Diderot, d'Alembert et tous les plus fameux philosophes de ce temps. Il répétait toutes leurs impiétés et leurs sarcasmes, et quelquefois même il semblait se les attribuer. Les rapports qu'il avait avec des personnages qui distribuaient alors les réputations lui avaient donné une sorte de présomption qui ne contribua pas à le rendre aimable: aussi lorsqu'il mourut en 1768, quoique son lit ait été environné jusqu'à son dernier moment de tout ce que les lettres avaient de plus illustre, et qu'on lui ait prodigué les soins les plus touchants, il ne fut regretté de personne. C'est de Grimm, qui ne peut être suspect, que viennent tous ces détails. Le baron d'Holbach l'appelait plaisamment le *Gobe-Mouche de la philosophie*, et Laharpe assure qu'il n'avait d'autre mérite que de professer beaucoup

de respect et d'admiration pour Voltaire et Diderot. Damilaville, quoiqu'il fût dénué de talent, voulut rivaliser d'impunité avec ses amis, et écrivit dans l'*Encyclopédie*, les articles *Vingtième* et *Population*, où, à propos d'impôts et de population, il attaque violemment toutes les religions, mais surtout le christianisme: il les mit sous le nom de Boullanger; l'*Honnêteté philosophique*, qui fut donnée pour être de Voltaire et qui était une grossière satire contre Coger et l'abbé Riballier, en faveur de Marmontel. On lui a attribué faussement le *Christianisme dévoilé*, qu'il était hors d'état de faire; cet ouvrage, supposant des connaissances qu'il n'avait pas. Il parut, d'abord, comme ouvrage posthume de Boullanger; mais, d'après la révélation de Naigeon, c'est le premier ouvrage philosophique du baron d'Holbach. C'est aussi l'opinion que Barbier soutient dans son *Nouveaux supplément au Cours de Littérature de La Harpe*. Quoi qu'il en soit, Voltaire lui-même trouva tant de goût à la lecture de cet ouvrage, qu'il écrivit de sa main à côté du titre de son exemplaire: *Impiété dévoilée*. Il écrivit, en outre, sur la marge des pages un grand nombre de notes dans lesquelles il s'élève avec force contre l'auteur. On n'est pas trop d'accord sur la manière dont Damilaville termina sa carrière. Suivant les uns, Damilaville, à la suite d'une maladie longue et cruelle, voulut être averti du temps qu'il pouvait avoir encore à vivre. Instruit par son médecin que sa fin approchait, il fit, dit-on, venir un tapissier avec lequel il traita de ses meubles, les vendit et s'en fit remettre le prix; puis il invita ses amis à un grand dîner, à la fin duquel il voulut boire avec eux un verre de vin de Champagne; il le but, et expira aussitôt. Selon d'autres, et l'autorité dont ils appuient cette version est la correspondance de Voltaire et de D'Alembert, sa philosophie l'abandonna et il fut confessé à la mort. Damilaville succomba le 13 décembre 1768, à l'âge de 47 ans.

DAMMARTIN (Antoine de CHABANES, comte de), capitaine sous Charles VII, également plein d'honneur et de courage, refusa au Dauphin d'assassiner quelqu'un qui lui avait déplu. Ce prince, étant devenu roi, fit renfermer Dammartin à la Bastille; mais il s'en sauva un an après, entra dans la ligue du *Bien public*, et mourut en 1488, à 77 ans.

DAMNORIX, illustre gaulois, homme hardi et entreprenant, acquit de grands biens dans les fermes des Gaules pour la

république romaine. Les Helvétiens, n'ayant pu obtenir de Jules-César le passage qu'ils lui demandaient par la province romaine, eurent recours à Damnorix qui le leur procura par les terres des Francs-Comtois : action dont les Romains lui eussent fait un crime d'Etat, si Divitiac son frère, qui avait grand pouvoir sur l'esprit de César, n'eût intercedé pour lui. Damnorix voulait joindre la puissance aux richesses. Il aspira à la souveraineté de son pays ; mais il n'eut pas le temps d'exécuter son dessein. César, en ayant été informé, l'appela dans la Grande-Bretagne. Damnorix tenta d'avoir un congé ; mais voyant qu'il ne pouvait l'obtenir, il prit son temps ; et lorsque la plupart des troupes furent embarquées, il se retira avec la cavalerie gauloise. César regarda cette désertion comme une affaire très-importante. Il le fit suivre par la plus grande partie de sa cavalerie, avec ordre de le ramener ou de le tuer, s'il faisait la moindre résistance. Il voulut se défendre, criant toujours « qu'il était né libre, et que sa patrie n'était pas sujette aux Romains ; » mais il fut accablé par le nombre, et percé de plusieurs coups, vers l'an 59 avant J.-C.

DAMO, fille du philosophe Pythagore, vivait l'an 500 avant J.-C. Son père lui confia tous les prétendus secrets de sa philosophie, et même ses écrits en mourant, avec défense de ne jamais les publier. Elle observa si inviolablement cet ordre, que, se trouvant dépourvue des biens de la fortune, et pouvant tirer une grande somme d'argent de ces livres, elle préféra son indigence et la dernière volonté de son père à tous les biens du monde. Elle garda, dit-on, sa virginité toute sa vie par ordre de Pythagore, et prit sous sa conduite un grand nombre de filles qui firent comme elle profession du célibat. Voilà donc les philosophes condamnés par un de leurs plus vieux foudrateurs. Du reste, l'histoire de Damo est tout au moins aussi douteuse que celle de Pythagore.

DAMOCLÈS, célèbre flatteur de Denys le Tyran, affectait de vanter dans toutes les occasions ses richesses, sa munificence et surtout son bonheur. Il changea bientôt de sentiment. Le tyran l'ayant invité à un festin magnifique, après l'avoir fait habiller et servir en prince, fit suspendre au-dessus de sa tête, pendant le repas, une épée nue, qui ne tenait au plancher qu'avec un crin de cheval. Il sentit ce que c'était que la félicité d'un tyran, et demanda qu'on le laissât aller jouir de la médiocrité de son premier état.

DAMOCRITE, historien grec, est auteur de deux ouvrages ; le premier : *De l'art de ranger une armée en bataille* ; le second, *Des Juifs*, où il rapporte qu'ils adoraient la tête d'un âne, et qu'ils prenaient tous les ans un pèlerin qu'ils sacrifiaient. On ne sait pas en quel temps il a vécu.

DAMON, philosophe pythagoricien, donna un rare exemple d'amitié à Pythias qui s'était rendu caution pour lui auprès de Denys. Le tyran, qui avait résolu sa mort, lui permit de faire un voyage dans sa patrie pour y régler ses affaires, avec promesse de revenir dans un certain temps. Pythias se mit à sa place sous la puissance du tyran. Damon revint précisément à la même heure que Denys lui avait marquée. Le tyran, touché de la fidélité de ces deux amis, pardonna à Damon, et les pria l'un et l'autre de lui donner leur amitié. Ce philosophe vivait vers l'an 400 avant J.-C.

DAMON, poète, musicien, précepteur de Périclès, était un sophiste habile, c'est-à-dire qu'il accompagnait l'étude de l'éloquence de celle de la philosophie. Il possédait la musique, et avait cultivé surtout cette partie qui traite de l'usage qu'on doit faire du rythme ou de la cadence. Il crut faire voir que les sons, en vertu d'un certain rapport ou d'une certaine ressemblance qu'ils acquéraient avec les qualités morales, pouvaient former dans la jeunesse, et même dans des sujets plus âgés, des mœurs qui n'y existaient point auparavant, ou qui n'étaient point développées : système qui eût pu être vrai, si l'auteur l'eût borné à des situations et des mouvements passagers. Ce musicien était un homme intrigant et ambitieux ; il se lia avec Périclès, et conspira contre la liberté des Athéniens ; mais il fut découvert et banni, comme favorisant la tyrannie, vers l'an 430 avant J.-C.

DAMPIER, ou DAMPIERRE (Jean), né à Blois, après s'être rendu célèbre parmi les avocats du grand-conseil, se fit cordelier, et devint directeur d'un couvent de religieux à Orléans, où il mourut avant l'an 1550. Il s'acquit beaucoup de réputation par ses poésies latines, écrites dans le goût de celles de Catulle. Elles ont été recueillies dans le tome 1^{er} des *Deliciae poetarum gallicorum*.

DAMPIER (Guillaume), né en 1652, dans le comté de Sommerset, fut le plus fameux marin de son siècle. En 1680, il traversa par terre l'isthme Darien ou de Panama, s'empara d'un vaisseau espagnol, s'embarqua et rentra dans la mer du Nord, sans remarquer qu'il eût passé

par le droit de Magellan. Après avoir visité les terres australes, en 1694, et parcouru les mers d'Asie, il revint en Angleterre en 1688. Il entreprit un nouveau voyage autour du monde en 1699, et revint sa patrie en 1701. Il en fit un troisième en 1704, et un quatrième en 1709, et en revint le 1^{er} octobre 1711. Il publia le *Recueil de ses voyages autour du monde, depuis 1673 jusqu'en 1691* (en anglais), 699-1709, 3 vol. in-8, fig.; ils ont été imprimés en 1729, 4 vol. in-8, traduits en français, et impr. à Amsterdam, 1711-12, 5 vol. in-12, fig. Ils contiennent des observations utiles à la navigation, et des remarques nécessaires pour la géographie; mais aussi beaucoup de rapports absurdes, qui décèlent un observateur superficiel et dominé par l'imagination.

DAMPIERRE (Antoine-Esmonin, marquis de), né à Beaune en Bourgogne en 1743, d'une famille de militaires distingués, dont l'aïeul était maréchal-de-camp d'artillerie, entra dans la carrière de la magistrature, et fut d'abord conseiller et président à mortier au Parlement de Bourgogne, et depuis la révolution président de chambre en la cour royale de Dijon, et membre du conseil général du département de la Côte-d'Or. Ce respectable magistrat est mort à Dijon le 12 septembre 1824, après avoir publié : *Vérités divines pour le cœur et l'esprit*, Lausanne, 1823; *Historique de la Révolution tiré des saintes Ecritures*, in-8, 1824.

DAMPIERRE (Jean). (Voyez **DAMPIERRE** Jean.)

DAMP MARTIN (Anne-Henri, vicomte de), maréchal-de-camp, né le 13 juin 1755 à Uzès, du commandant de cette ville, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique; mais ses goûts n'ayant pas répondu aux intentions de sa famille, il embrassa la carrière des armes. En 1791, il obtint le grade de lieutenant-colonel dans le régiment des dragons de Lorraine, et il fut envoyé après les massacres de la Glacière, sous les ordres du général Choisy, contre la troupe de Jourdan-Coupe-Tête, qui remplissait Avignon de terreur et de carnage, et qu'il contribua à dissiper. Après la journée du 20 juin 1792, Dampmartin rejoignit l'armée des princes à Trèves, et fit la campagne de cette année dans la compagnie à cheval des gentilshommes du Languedoc. Après le licenciement de ce corps, il se réfugia à Bruxelles, puis en Hollande et à Hambourg, qui était devenu un point de rendez-vous pour les émigrés, et où il travailla à la *Gazette française* et à celle du *Journal de littérature*. Il se rendit en-

suite à Berlin, où il fut chargé de l'éducation du fils de la comtesse de Lichnow, qui lui procura la connaissance et même la bienveillance du roi de Prusse. Revenu en France, il fut nommé, en 1807, conseiller de préfecture du département du Gard; en 1811, censeur impérial, puis conseiller au conseil des prises; en 1813, député au corps législatif; et à la Restauration, il obtint le grade de maréchal-de-camp et le titre de vicomte. Peu après il reçut la commission de censeur royal, et fut appelé à la censure des journaux. En 1816, on le nomma bibliothécaire du dépôt de la guerre, mais il ne conserva que peu de temps cette place. Il est mort d'une fluxion de poitrine, le 12 juillet 1825. Ses principaux ouvrages sont : *Le Provincial à Paris*, 1790; *Essai de littérature à l'usage des dames*, 1791; *Esquisses d'un plan d'éducation*, 1795; *Fragments moraux et littéraires*, 1797; *La France sous ses rois, ou Essais historiques sur les causes qui ont préparé et consommé la chute des trois premières dynasties*, 1810, 5 vol. in-8; *De l'éducation et du choix des instituteurs*, 1816; des *Mémoires sur les divers événements de la révolution et de l'émigration*, Paris, 1825, 2 vol. in-8, et quelques *Romans*. Ces différents ouvrages, faibles de pensées et de style, ont obtenu peu de succès; mais ils annoncent un cœur droit, et renferment des vues d'utilité.

DAMRÉMONT (Charles-Marie, comte Denys de), lieutenant-général, fut admis à l'école militaire de Fontainebleau le 16 mai 1803. Nommé sous-lieutenant dans le 12^e régiment de chasseurs à cheval, il fit successivement les campagnes de Dalmatie, d'Espagne et de Portugal, et fut élevé en 1813 au grade de colonel. En 1814, il fut placé par le duc de Raguse, dont il était aide-de-camp, à la tête de la légion de la Côte-d'Or, fut promu en 1821 au grade de maréchal-de-camp, et commanda en cette qualité un corps d'armée dans la campagne d'Espagne de 1823. Après avoir rempli avec distinction plusieurs fonctions administratives et diplomatiques, il fut choisi en 1830 pour commander une division de l'armée d'Afrique sous les ordres du général Bourmont. La part glorieuse qu'il eut au succès de cette expédition, les connaissances spéciales qu'il acquit par un long séjour dans le pays, le désignèrent au choix du gouvernement, qui, en 1837, le nomma gouverneur-général de l'Algérie. Il était allé en cette qualité mettre le siège devant la ville de Constantine, lorsqu'il fut frappé d'un boulet dans la poitrine au moment où il inspectait avec le duc de Nemours

les batteries de brèche. Le général succomba immédiatement. Son corps, rapporté en France, a été inhumé avec une grande pompe dans les caveaux de l'hôtel des Invalides.

DAN, le cinquième fils de Jacob, et le premier de Bala, servante de Rachel, fut chef de la tribu qui porte son nom, et mourut âgé de 127 ans.

DANAUS, roi d'Argos, père des Danaïdes, s'empara du royaume d'Argos vers l'an 1475 avant J.-C. Lyncée, mari d'Hyperminestre, le chassa de son trône, et y monta à sa place.

DANCEL (Jean-Charles-Richard), évêque de Bayeux, né à Cherbourg le 20 août 1761, entra d'abord dans la petite communauté des Robertins, où ses succès le firent nommer maître des conférences. Après avoir fait sa licence en Sorbonne, il obtint, à la suite d'un concours, une chaire de philosophie au collège d'Harcourt. Lorsque la constitution civile du clergé fut décrétée par l'Assemblée constituante, l'abbé Dancel considéra d'abord cette mesure comme légitime, et la défendit par un écrit qu'il publia sous le titre d'*Apologie du serment civique*, 1790, in-8. Mais il reconnut bientôt sa méprise : les discussions qui s'élevèrent à ce sujet, les mandements des évêques, les éloges des ennemis de la religion l'éclairèrent et changèrent ses convictions ; il retira sa brochure, et se déclara formellement contre le serment que d'ailleurs il n'avait pas encore prêté. Cette rétractation courageuse, qui était même antérieure aux brefs de Pie VI, excita contre l'abbé Dancel des haines implacables, et il fut obligé de quitter la France. Réfugié en Angleterre, où il séjourna jusqu'à l'époque du concordat, il professa les langues et les mathématiques au collège de Saint-Edmond, dans le district de Londres. De retour en France en 1802, Dancel fut nommé successivement chanoine, grand-vicaire du diocèse de Coutances et curé de Valognes. Pendant 22 ans, il a dirigé cette paroisse et y a déployé les plus éminentes vertus ; sa charité et son désintéressement lui firent sacrifier son patrimoine pour secourir les pauvres et restaurer son église. En même temps, il administrait comme grand-vicaire et archidiacre les arrondissements de Valognes et de Cherbourg. Il avait aussi établi dans son presbytère un petit pensionnat pour l'éducation des jeunes gens qui se destinaient à l'état ecclésiastique. En 1827, Dancel, que son mérite et ses vertus désignaient pour de plus hautes fonctions, fut appelé à l'évêché de Bayeux. Il apporta dans le gouverne-

ment de son diocèse le même zèle et le même dévouement ; il soutint les séminaires, rétablit les conférences ecclésiastiques, présida aux retraites pastorales, et souvent il prêchait lui-même dans sa cathédrale. Aux vertus de son état, l'évêque de Bayeux joignait la science et des connaissances étendues en histoire, en mathématiques et en astronomie ; il avait une facilité remarquable pour l'étude des langues. Il est mort le 20 avril 1836, à l'âge de 75 ans, dans les sentiments de la plus vive piété.

DANCHET (Antoine), né à Riom en 1761, fit, n'étant encore qu'en rhétorique au collège de Louis-le-Grand, une *pièce de vers latins* sur la prise de Nice et de Mons, qu'on jugea digne de voir le jour. Après avoir occupé, pendant quelque temps, la chaire de rhétorique de Chartres, il eut une place à la bibliothèque du roi, à l'Académie des inscriptions et à l'Académie française, et il justifia ces différents choix par plusieurs *Pièces de poésies*, et surtout par des *Dramas lyriques*. Il mourut à Paris en 1748. Il se fit aimer autant par son caractère, qu'estimer par son esprit. Il ne se permit jamais un seul vers satirique, quoique poète, et poète outragé. Un de ses rivaux l'ayant insulté dans une satire sanglante, il fit en réponse une *Épigramme* très-piquante, l'envoya à son ennemi, en lui déclarant que personne ne la verrait, et qu'il voulait seulement lui montrer combien il était facile d'employer les armes de la satire. Les *Œuvres de Danchet* ont été recueillies à Paris en 1751, 4 vol. in-12. Cette édition, faite avec soin, offre plusieurs pièces estimables. Ses *Tragédies*, en général, n'ont pas un grand mérite, et sans ses *Opéras* ce poète serait moins connu. On a encore de Danchet quelques *Pièces fugitives*, des *Odes*, des *Cantates*, des *Épîtres*, dont la versification est assez douce, mais un peu faible. Gresset, successeur de Danchet à l'Académie, en a fait un éloge qui renferme des leçons bien utiles et bien nécessaires à tous les poètes. « Un mérite dont il faut lui tenir compte, c'est de n'avoir jamais déshonoré l'usage de son esprit par aucun abus de la poésie ; caractère si rare dans l'art dangereux qu'il cultivait, et où le talent ne doit pas être plus estimable par les choses mêmes qu'il produit, que par celles qu'il a eu le courage de se refuser. Instruit dès sa jeunesse, et convaincu toute sa vie, que la poésie ne doit être que l'interprète de la vérité et de l'honneur, la langue de la sagesse et de l'amitié, et le charme de la société, il

« ne partagea ni le délire, ni l'ignominie de ceux qui la profanent. Au-dessus de cette lâche envie, qui est tous les jours une preuve humiliante d'infériorité; ennemi du genre satirique, dont l'art est si facile et si bas; ennemi de l'obscurité, dont le succès même est si honteux; inaccessible à cette aveugle licence qui ose attaquer le respect des lois, au trône, à la religion, à l'audace dont tout le mérite est en même temps si coupable et si digne de mépris; incapable enfin de tout ce que doivent interdire l'esprit sociable, la façon noble de penser, l'ordre, la décence et le devoir, ses écrits portèrent toujours l'empreinte de son cœur. »

DANCOURT. (Voyez ANCOEUR.)

D'ANDELOT. (Voyez COLIGNI.)

DANDINI (Jérôme), jésuite, né à Césène, dans la Romagne, en 1554, enseigna avec distinction la philosophie à Paris, et fut envoyé par le pape Clément VIII, en 1596, au mont Liban, en qualité de nonce, chez les maronites, pour découvrir leur véritable croyance. Richard Simon a traduit de l'italien en français la *Relation* de son voyage, Paris, 1685, in-12, avec des remarques qui augmentent le prix. Il relève très-souvent les erreurs du texte. Ce jésuite mourut à Forlì en 1634, à 80 ans. On a encore de lui : un *Commentaire* sur les trois livres d'Aristote de *Anima*; une *Ethica sacra*, Césène, 1651, assez peu connue, quoique le même Richard Simon l'ait louée.

DANDOLO (Henri), doge de Venise, d'une famille illustre, gouvernait depuis 9 ans cette république, avec autant de gloire que de prudence, lorsque les princes croisés lui envoyèrent des députés en 1202. Il accorda non seulement les vaisseaux qu'ils demandaient pour passer en Syrie, mais il ajouta encore 50 galères bien armées, pour combattre par mer, en même temps que les Français agiraient sur terre. Ce doge, aussi grand capitaine qu'habile politique, fit plus encore : malgré son extrême vieillesse, il se mit à la tête de la flotte vénitienne, signala son courage à la prise de Constantinople en 1203, refusa le trône impérial de cette ville, et de concert avec les Français, fit nommer à sa place le comte Baudouin. Il mourut à Constantinople où il tenait le premier rang après l'empereur.

DANDOLO (le comte), né à Venise, où il était apothicaire, contribua avec tant d'efficacité au renversement de l'antique république de Venise, que les révolutionnaires du pays le nommèrent

président du gouvernement qu'ils improvisèrent. Venise ayant été cédée à l'Autriche, il se retira à Milan, où il devint membre du grand conseil. Il parut souvent à la tribune de cette assemblée, et y parla en faveur de la cause républicaine avec l'étonnante facilité qui distingue les Vénitiens; mais sa diction n'avait rien de mâle ni d'éloquent. Lorsque les Autro-Russes vinrent en Italie en 1799, Dandolo se réfugia en France, où il se lia avec quelques savants, et publia les *Hommes nouveaux*, ouvrage de politique qui fut bientôt oublié. Après la victoire de Marengo, il retourna à Milan, devint membre du collège électoral des *Betti*, et fut ensuite envoyé en Dalmatie, en qualité de *président-général*, titre qui donnait un grand pouvoir, mais exigeait une grande représentation. Dandolo, possesseur d'une fortune prodigieuse par suite de l'acquisition qu'il avait faite de nombreux domaines nationaux, dont il avait su rendre la culture très-lucrative, soutint sa nouvelle dignité avec beaucoup de magnificence, et se rendit agréable aux peuples de la Dalmatie en se conduisant envers eux avec autant d'adresse que d'affabilité. Quelques contestations qu'il eut avec les généraux français le firent rappeler à Milan; mais, pour le consoler, Bonaparte le fit membre du sénat, et ensuite comte. Dandolo mourut le 13 décembre 1819, d'une apoplexie foudroyante. Il était membre de l'Institut du royaume Lombardo-Vénitien, et a publié plusieurs ouvrages sur la chimie et l'économie rurale.

DANDRÉ. (Voyez BARDOUX.)

DANES (Pierre), né en 1497, parisien, disciple de Badé et de Jean Lascaris, fut précepteur et confesseur de François II, après avoir occupé 5 ans une place de professeur en langue grecque au collège royal. Envoyé au concile de Trente, il y prononça un fort beau discours en 1546. Ce fut dans le cours du concile qu'il fut fait évêque de Lavaur en 1557. Cet illustre prélat, s'étant démis de son évêché en 1576, mourut à Paris en 1577, à 80 ans. Ses *Opuscules* ont été recueillis et imprimés en 1731, in-4, par les soins de Pierre-Hilaire Danes, de la même famille que l'évêque de Lavaur. L'éditeur a orné ce recueil de la *Vie* de son parent. L'abbé Lenglet du Fresnoi attribue à Pierre Danes deux *Apologies* pour Henri II, imprimées en latin en 1542, in-4.

DANES (Jacques), l'un des plus pieux prélats du 17^e siècle, né à Paris en 1601, fut d'abord président de la cour des Comptes de Paris, et intendant de Lan-

guedoc. Après la mort de Magdeleine de Thou sa femme, et du fils qu'il en avait eu, Danes embrassa l'état ecclésiastique, et fut fait maître de l'oratoire du roi, conseiller-d'Etat ordinaire, et enfin évêque de Toulon, l'an 1640. Sa conscience et sa vertu brillèrent alors avec éclat. Ferme et jaloux des intérêts de l'Eglise, il donna des preuves de son zèle à la célèbre assemblée de Mantes en 1641. Se sentant infirme, il se démit, l'an 1656, de son évêché et de ses autres places, pour ne plus s'occuper que de bonnes œuvres. Il fit plusieurs fondations pieuses, répandit dans le sein des pauvres les grands biens qu'il avait hérités de ses pères, et acheva le reste de ses jours dans les exercices de l'austérité, de la prière et de la retraite. Il mourut le 5 juin 1662, à Paris, en odeur de sainteté, dans sa 62^e année, et fut inhumé dans l'église de Sainte-Geneviève-des-Ardents, d'où on le transféra en 1747 dans celle de la Magdeleine.

DANES (Pierre-Louis), né à Cassel en Flandre l'an 1684, enseigna la philosophie avec distinction à Louvain, fut curé de Saint-Jacques à Anvers l'an 1714, puis passa à Ypres en 1717, où il fut chanoine gradué, président du séminaire épiscopal et pénitencier, emplois qu'il remplit avec tout le zèle qu'inspire la religion de J.-C. En 1732 il retourna à Louvain pour succéder à Daelman dans la chaire de théologie. Il mourut le 28 mai 1736. Nous avons de lui : *Institutiones doctrinae christianae*, Louvain, 1713 et 1768 : c'est un abrégé de théologie estimé ; *Orationes et homiliae*, Louvain, 1735 ; plusieurs *Traité de théologie*, entre autres : *De fide, spe et charitate*, Louvain, 1735, in-12, plein d'érudition, et l'un des meilleurs que l'on ait sur cette matière ; *Generalis temporum notio*, Ypres, 1726, in-12. Cet ouvrage a été augmenté par Martin Page, Louvain, 1741. M. Paquet a donné une nouvelle édition avec des *Notes* et des *Suppléments* jusqu'à l'an 1772, qui rendent cet ouvrage très-intéressant, Louvain, 1773.

DANGEAU (Philippe de COURCILLON, marquis de) naquit en 1638. Les agréments de son esprit et de sa figure l'avancèrent à la cour de Louis XIV, et son goût déclaré pour les lettres lui valut une place dans l'Académie française et dans celle des sciences. Il mourut à Paris, en 1720, conseiller-d'Etat d'épée, chevalier des ordres du roi, grand maître des ordres royaux et militaires de Notre-Dame du Mont-Carmel, et de Saint-Lazare de Jérusalem. « A la cour, dit Fontenelle, où l'on ne croit guère à la

probité et à la vertu, il eut toujours une réputation nette et entière. Ses discours, ses manières, tout se sentait en lui d'une politesse qui était encore moins celle d'un homme du grand monde, que d'un homme officieux et bienfaisant. » On a de lui des *Mémoires* en manuscrit, dans lesquels on trouve plusieurs anecdotes curieuses. Il y en a beaucoup de hasardées ; mais il ne faut pas en général les croire aussi mal fondées qu'il a plu à Voltaire, qui, cependant, en a copié plusieurs, de le dire, décrivant, à son ordinaire, les sources où il puisait. On a encore du marquis de Dangeau un petit ouvrage, aussi en manuscrit, dans lequel il peint d'une manière intéressante Louis XIV, tel qu'il était au milieu de sa cour. Le duc de Saint-Simon, dans ses *Mémoires*, ne rend pas assez de justice à Dangeau ; c'est peut-être une petite jalousie de métier ; peut-être aussi un peu d'humeur contre Louis XIV, que Dangeau peint ordinairement en beau, et que Saint-Simon travaille à rabaisser.

DANGEAU (Louis COURCILLON de), membre de l'Académie française, abbé de Fontaine-Daniel et de Clermont, et frère du précédent, naquit dans le calvinisme, à Paris en 1743, fut converti par Bossuet et y mourut en 1723. Peu de gens de condition ont aimé les belles-lettres autant que lui, et se sont donné autant de mouvement pour en rendre l'étude facile et agréable. Il imagina plusieurs nouvelles méthodes pour apprendre l'histoire, le blason, la géographie, les généalogies, les intérêts des princes et la grammaire française. On lui doit quelques traités sur ces différentes parties : *Nouvelle méthode de géographie historique*, 1706, 2 vol. in-fol. ; *Les Principes du blason*, en 14 planches, 1715, in-4 ; *Jeu historique des rois de France*, qui se joue comme le jeu de l'oie, avec un petit livre qui en explique la manière ; *Réflexions sur la grammaire française*, Paris, 1747, in-8, et plusieurs autres brochures sur différentes parties de la grammaire, recueillies sous ce titre : *Idées nouvelles sur différentes matières de grammaire*, Paris, 1722, in-8 ; *De l'élection de l'empereur*, 1738. On lui doit encore le dernier des quatre *Dialogues sur l'immortalité de l'âme, la Providence, l'existence de Dieu et la religion* (nouv. édition), Paris, 1768, in-12, dont les trois premiers sont de l'abbé de Choisy. La première édition de cet ouvrage parut anonyme en 1784. Ce livre est assez commun, mais ses autres productions sont plus rares, parce qu'il n'en faisait tirer qu'un petit nombre d'exem-

laïques qu'il distribuait à ses amis. L'abbé de Dangeau possédait presque toutes les langues : le grec , le latin , l'italien , l'espagnol , le portugais , l'allemand , et celles qui en dépendent.

DANHAVER, ou DANHAWER (Jean-Conrad), théologien luthérien, né dans le Brisgaw en 1603, obtint une chaire d'éloquence à Strasbourg en 1629. Il eut plusieurs autres emplois dans la même ville, où il mourut en 1666, prédicateur de l'église cathédrale, et doyen du chapitre. Danhaver était dévoré par le zèle le plus mer. Il passa presque toute sa vie à écrire avec une espèce de fureur contre tous ceux qui n'étaient pas de la confession d'Augsbourg. Il s'opposa fortement à la union des luthériens et des calvinistes. On a de lui un grand nombre d'ouvrages; ceux qui ont fait le plus de bruit sont: *De Spiritus Sancti processions*, in-4; *De Christi persona, officio et beneficiis*, in-8; *De voto Jephthae*, in-8; *Praedamita*, in-8; *Collegium psychologium circa Aristotelem de animâ*, Strasbourg, 1630, in-8; *Idea boni interpretis et malitiosi calumniatoris*, 1670, in-8; *Idea boni disputatoris et malitiosi sophistae*, in-8.

DANIEL, le quatrième des quatre grands prophètes, jeune prince du sang royal de Juda, fut conduit en captivité à Babylone, après la prise de Jérusalem, l'an 606 avant J.-C. Nabuchodonosor, ayant choisi pour être du nombre des jeunes gens qu'il destinait à son service, le fit élever à sa cour, et changea son nom en celui de Balthasar. Ses progrès dans les sciences et dans la langue des Chaldéens furent rapides. Son esprit, joint à la sagesse de ses mœurs, lui acquit beaucoup de crédit auprès de Nabuchodonosor. Ce prince lui confia le gouvernement de toutes les provinces de Babylone, et le déclara chef de tous les mages. Ce fut en reconnaissance de l'explication du songe de la statue mystique, qui signifiait la durée des quatre grandes monarchies des Babyloniens, des Perses, d'Alexandre-le-Grand, et de ses successeurs. Quelque temps après, Nabuchodonosor, vainqueur d'un grand nombre de nations, voulut s'attribuer les honneurs divins. Il se fit faire une statue d'or, et commanda à tous ses sujets de l'adorer. Daniel refusa à la créature des hommages qu'il ne devait qu'au Créateur. Ses compagnons, ayant refusé comme lui, furent jetés dans une fournaise ardente, d'où ils furent retirés sans avoir rien souffert. Daniel ne signala pas moins son talent pour la connaissance de l'avenir, sous le règne de Balthasar. Il expliqua à ce prince des paroles tracées sur la muraille de la salle

de son festin par une main inconnue : paroles qui renfermaient l'arrêt de condamnation du roi sacrilège. Après la mort de Balthasar, Darius le Mède le fit son principal ministre. Sa faveur et son mérite excitèrent la jalousie des grands de la cour. On lui tendit des pièges, il refusa les honneurs divins à Darius, et fut condamné à la fosse aux lions. Dieu le préserva miraculeusement, et ses accusateurs furent punis comme ils le méritaient. Il fut jeté une seconde fois dans cette fosse, pour avoir découvert la supercherie des prêtres de l'idole de Bel et confondu les adorateurs du dragon qu'on adorait à Babylone, et en fut délivré par un second miracle. Le saint prophète mourut à l'âge d'environ 88 ans, vers la fin du règne de Cyrus, après avoir obtenu de lui l'édit pour le retour des Juifs, et pour le rétablissement du temple et de la ville de Jérusalem. Des 14 chapitres dont sa *Prophétie* est composée, les douze premiers sont écrits partie en hébreu et partie en chaldéen; les deux derniers, qui renferment l'histoire de Susanne, de Bel et du dragon, ne se trouvent plus qu'en grec. Daniel parle hébreu, lorsqu'il récite simplement; mais il rapporte en chaldéen les entretiens qu'il a eus en cette langue avec les mages, avec les rois Nabuchodonosor, Balthasar et Darius le Mède. Il cite, dans la même langue, l'épître que Nabuchodonosor fit publier, après que Daniel lui eut expliqué le songe que ce prince avait eu, et dans lequel il avait vu une grande statue de différents métaux: ce qui montre l'exactitude extrême de ce prophète à rendre jusqu'aux propres paroles des personnages qu'il introduit. Dans le chapitre 3, le v. 24 et les suivants, jusqu'au 91^e, qui contiennent le cantique des trois enfants dans la fournaise, ne subsistent plus qu'en grec, non plus que les chapitres 13 et 14, qui renferment l'histoire de Susanne, de Bel et du dragon. Tout ce qui est écrit en hébreu ou en chaldéen, dans ce prophète, a été généralement reconnu pour canonique, soit par les Juifs, soit par les chrétiens; mais ce qui ne subsiste plus qu'en grec a souffert de grandes contradictions, et n'a été unanimement reçu comme canonique, même par les orthodoxes, que depuis la décision du concile de Trente. Les protestants ont persisté à le rejeter. Du temps de saint Jérôme, les Juifs eux-mêmes étaient partagés à cet égard; ce Père nous l'apprend dans sa *préface* sur Darius, et dans ses *remarques* sur le chapitre 13. Les uns recevaient toute l'histoire de Susanne, d'autres la rejetaient, plusieurs n'en ad-

mettaient qu'une partie. Joseph l'historien n'a rien dit de l'histoire de Susanne, ni de celle de Bel; Joseph Ben-Gorion rapporte ce qui regarde Bel et le dragon, et ne dit rien de l'histoire de Susanne. Plus d'un siècle avant saint Jérôme, vers l'an 240, Jules l'Africain avait écrit à Origène, et lui avait exposé toutes les objections que l'on faisait contre cette partie du livre de Daniel; Origène en soutint l'authenticité, et répondit à toutes les objections: ce sont encore les mêmes que les protestants renouvellent aujourd'hui. Les Juifs ne mettent pas Daniel au nombre des prophètes, quoiqu'ils reconnaissent son livre pour canonique; mais Jésus-Christ lui ayant donné cette qualité, si bien réalisée d'ailleurs par ses écrits, on ne peut la lui ôter sans témérité. Son ouvrage contient une multitude de prophéties évidemment accomplies. Elles sont si claires, que les ennemis de la foi n'ont eu d'autre ressource, pour les décréditer, que de dire qu'il n'avait fait qu'écrire ce qui était arrivé avant lui. La plus célèbre de toutes est celle des *Septante Semaines*, à la fin desquelles le Messie devait mourir. Ses prédictions sur Jésus-Christ sont peut-être une des raisons qui l'ont fait exclure, par les Juifs, du rang des prophètes, et qui l'ont fait mettre par Porphyre et Spinoza au nombre des historiens qui ont écrit ce qu'ils croyaient, en le faisant naître après la persécution d'Antiochus. Mais il est prouvé que Daniel a véritablement vécu à Babylone, sous les rois Assyriens, Mèdes et Perses, et qu'il a écrit son livre près de quatre cents ans avant le règne d'Antiochus. Ezéchiel, son contemporain, parle de lui comme d'un prophète, c. 14, v. 14 et 20; c. 28, v. 3. L'auteur du premier livre des *Machabées*, c. 1, v. 57, et c. 2, v. 59, le nomme encore, et cite deux traits de ses prophéties. L'historien Joseph fait de même, *Antiq.*, liv. 10, c. 12, et liv. 11, c. 8. Il est certain d'ailleurs que le canon des livres saints était formé plus de trois siècles avant le règne d'Antiochus, et que, depuis cette époque, les Juifs n'y ont ajouté aucun livre (*Joseph. contra Ap.*, liv. 1.); cette tradition est constante chez eux. On croit communément que c'est ce Daniel qui confondit les vieillards, calomniateurs de Susanne.

DANIEL (saint), né dans la ville de Marathe, près de Samosate, embrassa le genre de vie de saint Siméon Stylite, et le continua jusqu'à l'âge de 80 ans. Il fut ordonné prêtre par Genade, évêque de Constantinople, qui lut au bas de la colonne les prières préparatoires, et monta au haut pour achever la cérémonie de

l'ordination. Daniel y dit la messe, et y administra depuis la communion à plusieurs personnes. Ce saint avait prédit l'incendie arrivé à Constantinople en 465, et qui réduisit en cendres huit des quartiers de cette ville. Pour le prévenir, il avait conseillé au patriarche et à l'empereur Léon d'ordonner des prières publiques; mais on n'eut égard ni à sa prédiction ni à ses conseils. Gubas, roi de Lazes dans la Colchide, étant venu renouveler l'alliance qu'il avait faite avec les Romains, l'empereur le mena voir Daniel, comme la merveille de son empire. Le roi barbare, fondant en larmes, se prosterna au pied de la colonne, et le saint fut l'arbitre du traité conclu entre les deux princes. Basilisque, s'étant emparé du trône impérial, prit les Eutychiens sous sa protection, et rétablit Timothée, surnommé *Etur*, Pierre-le-Folion et les principaux chefs de cette secte. Le Pape condamna hautement la conduite de Basilisque, et instruisait saint Daniel Stylite de ce qui se passait. Basilisque, de son côté, porta des plaintes au saint contre le patriarche qu'il venait de déposer. Daniel répondit à son envoyé, que Dieu dépouillerait de la puissance souveraine le persécuteur de son Eglise. Le patriarche, tant en son nom qu'en celui de plusieurs évêques, envoya deux fois conjurer Daniel de venir au secours de l'Eglise. Le saint consentit, après beaucoup de résistance, à descendre de sa colonne, et vint à Constantinople. Le patriarche et les évêques l'y reçurent avec de grandes démonstrations de joie. Basilisque, effrayé de la disposition des esprits, se retira à Hebdomon, près de la ville. Le saint l'y suivit: mais comme les plaies qu'il avait aux jambes et aux pieds l'empêchaient de marcher, on fut obligé de l'y porter. Les gardes lui refusèrent l'entrée du palais. Alors Daniel, secouant la poussière de ses pieds, retourna dans la ville. Basilisque, saisi de frayeur, alla l'y trouver, se jeta à ses pieds, et promit d'annuler ses édits. Le saint lui annonça que les coups de la colère divine allaient tomber sur lui. « Cette humilité appa-
« rente, dit-il, n'est qu'un artifice pour
« cacher des projets de cruauté. Vous
« verrez bientôt éclater la puissance de
« Dieu qui renverse les grandeurs hu-
« maines. » La prédiction ne tarda pas à s'effectuer. Basilisque fut pris avec sa femme et son fils par Zénon, qui les relégua dans un château de la Cappadoce, où il les fit périr. Daniel, avant de mourir, recommanda à ses disciples de pratiquer l'humilité, l'obéissance, l'hospitalité, la mortification; d'aimer la pauvreté; de

vivre dans la paix et l'union ; de faire chaque jour de nouveaux progrès dans la charité ; d'éviter les pièges de l'hérésie ; d'obéir à l'Eglise, la mère commune des fidèles. Le patriarche Euphémios, qui l'assista dans ses derniers moments, le vit mourir sur sa colonne, vers l'an 490. « La singularité est condamnable, dit un « auteur, parce qu'elle vient d'un fonds « d'orgueil. Il y a cependant des voies « extraordinaires, que quelques âmes privilégiées peuvent choisir ; et on recon- « naît, à leur ferveur et à leur simplicité, « de quel esprit elles sont animées. La « vraie vertu toutefois est singulière, en « ce sens qu'elle n'imité point la multi- « tude qui marche dans la voie large, et « dont la conduite est en opposition avec « les maximes de l'Evangile. »

DANIEL (Arnaud), gentilhomme de Tarascon, composa, sous le règne d'Alphonse I^{er}, comte de Provence, plusieurs écrits en vers, qui ne servirent pas peu à Pétrarque. Ce poète italien faisait gloire de l'imiter, et le regardait comme le versificateur de Provence qui avait le plus de mérite. Entre ses ouvrages, on distingue les *Scutinas*, les *Servantes*, les *Aubades*, les *Martegales*, et surtout son poème contre les erreurs du paganisme, intitulé : *Panlaumaries dau paganisme*. Daniel mourut vers l'an 1489.

DANIEL (Samuel), poète et historien, fils d'un musicien, naquit à Taunton dans le Somersetshire en 1562, s'adonna toute sa vie à l'étude de l'histoire et de la poésie, et mourut en 1619, à Beckington. Il avait été précepteur d'Anne de Clifford, poète lauréat à la place de Spencer sous Elisabeth, et gentilhomme de la chambre d'Anne, femme de Jacques I^{er}. Ses ouvrages sont : *Histoire d'Angleterre, depuis l'origine de la nation, jusqu'à Edouard III*, Londres, 1618, in-fol. en anglais. Elle a été augmentée par Trusset, Londres, 1685. Cette édition, qui est la cinquième, est la plus estimée ; *Histoire des guerres civiles des maisons d'York et de Lancastre*, 1604, in-8 ; des *Epîtres* dans le goût de celles d'Ovide, et des *Pièces de théâtre*, recueillies en 1718, 2 vol. in-12. Ses *Ouvrages poétiques* ont été recueillies à Londres, 1718, 3 vol. in-12.

DANIEL (Gabriel), né en 1649 à Roten, prit l'habit de jésuite en 1667. Après avoir professé plusieurs années dans sa patrie, il fut envoyé à la maison professe de Paris, pour y être bibliothécaire. Il finit en 1726 une vie très-laborieuse, et remplie par la composition de différents ouvrages, presque tous bien écrits. Les principaux sont : *Le Voyage du monde de Descartes*,

in-12, Paris, 1690 : c'est une réfutation du système de ce célèbre philosophe, développée sous une fiction ingénieuse. Elle a été traduite en latin, en italien et en anglais ; *Histoire de la milice française*, Paris, 1721, 2 vol. in-4. C'est le tableau des changements qui s'y sont faits, depuis l'établissement de la monarchie dans les Gaules, jusqu'à la fin du règne de Louis XIV. Il est intéressant, et plein de recherches. Alletz a donné un abrégé de cet ouvrage, Paris, 1773 et 1780, 2 vol. in-12 ; une *Histoire de France*, dont il y a plusieurs éditions. La meilleure est celle de 1756, en 17 vol. in-4, ou 24 vol. in-12, Amsterdam, 1758. Le P. Griffet, chargé de cette édition, l'a enrichie d'un grand nombre de *Dissertations*, de l'*Histoire du règne de Louis XIII*, et du *Journal historique de Louis XIV*. On a fait la comparaison des deux *Histoires* de Mézerai et de Daniel ; et, de ce parallèle, il résulte que celle du jésuite, quoique défigurée par bien des fautes, est encore la meilleure qu'on ait, du moins jusqu'au règne de Louis XI. Il a rectifié les fautes de Mézerai sur la première et la seconde race, et s'est éloigné de la plupart des défauts de cet historien. Personne ne dispose mieux que lui les faits, ni le fond avec plus d'art pour en former un tout qui n'a ni gêne ni contrainte ; s'il n'est pas toujours entraînant, il a de l'instruction, une marche grave et soutenue, un style pur et net. Quand on sera fatigué du verbiage des historiens modernes, des maximes, des sentences, et de ce qu'on appelle *raisonner l'histoire*, c'est-à-dire l'assortir aux systèmes et aux erreurs de mode, on conviendra du tort des petits auteurs qui affectent de mépriser l'ouvrage de ce jésuite. Le président Hénault en parle avec éloge ; Voltaire même, dans son *Siècle de Louis XIV*, lui rend justice, le nomme un historien exact, sage et vrai, et convient que nous n'avons pas d'histoire de France préférable à la sienne. Le duc de Saint-Simon a, sans doute, voulu faire le plaisant, en avançant que cette histoire n'avait été écrite que pour prouver que les bâtards ne devaient pas être exclus du trône. Tout ce qu'il en dit dans ses *Mémoires*, sent l'homme passionné. Le comte de Boulainvilliers, le même qui disait « qu'il était presque impossible qu'un jésuite écrivit bien l'histoire de France », trouvait dans celle de Daniel près de dix mille erreurs ; mais il est à croire que la grande erreur de cette histoire, au jugement de Boulainvilliers, est d'être trop chrétienne. Daniel avait fait précéder la publication de son *Histoire* par un écrit de 370 pages

in-12, intitulé : *Observations critiques sur l'histoire de France, écrite par Mézerai*; ouvrage où il montre combien l'*Histoire* de Mézerai est défectueuse, et de combien de préventions cet auteur avait infecté ses récits; *Abrégé de l'histoire de France*, en 9 vol., in-12, réimprimé en 1751, en 12 vol. avec la continuation par le P. d'Orival, et traduit en anglais en 5 vol. in-8; *Entretiens de Cléanthe et d'Eudore*, sur les *Lettres au Provincial*, de Pascal, 1694, in-12; traduits en latin, en italien, en espagnol, en anglais, et critiqués par dom Mathieu Petit-Didier, mort évêque de Macra. Cette réponse de Daniel, quoique pleine de bonnes raisons, prouva combien il était difficile d'atteindre à l'éloquence et à la plaisanterie de Pascal, ou plutôt combien une satire, par son accord avec la malignité humaine, paraît supérieure aux meilleures apologies. Plusieurs écrits sur les disputes du temps dont la plupart se trouvent dans le *Recueil* de ses ouvrages philosophiques, théologiques, apologetiques et critiques, 1724, en 3 vol. in-4.

DANIEL. (Voy. CHILPÉRIC II.)

DANIELE (François), historien et antiquaire napolitain, né à Saint-Clément, près de Caserte, le 11 avril 1740. Son *Codice Fredericiano*, qui contenait toute la législation de Frédéric II, lui valut en 1778 la place d'historiographe royal. Lorsque Joseph vint régner à Naples en 1806, il le nomma directeur de l'imprimerie royale, et secrétaire perpétuel de la nouvelle académie d'histoire et d'antiquités; mais déjà les infirmités de la vieillesse commençaient à l'affliger. Il mourut en 1812 à Saint-Clément, où il était allé pour respirer l'air natal. Ses principaux ouvrages sont : *Le forche caudine illustrata*, Caserte, 1778, in-fol., et Naples 1812, avec des additions; *Osservazioni sulla topografia delle forche caudine*; *Regali sepolcri del duomo di Palermo riconosciuti ed illustrati*, Naples, 1784, in-fol.; *Monete antiche di Capua*, Naples, 1803, in-4. Cet ouvrage contient la description de dix-huit mille médailles antiques, suivie d'une *Dissertation sur le culte de Diane, de Jupiter et d'Hercule*. Daniele a encore enrichi plusieurs ouvrages d'intéressantes *Préfaces* et laissé quelques *Manuscrits*.

DANNECKER, célèbre sculpteur allemand, né à Stuttgart en 1758, mort en 1835, était fils d'un valet d'écurie du prince Charles de Wurtemberg. Charmé de ses dispositions, ce prince lui fit faire quelques travaux pour ses palais de Stuttgart et d'Hohenheim, et lui donna une pension de 300 florins. Dannecker vint

passer deux ans à Paris, et étudia les antiques du musée; de là il se rendit en 1783 à Rome, où il se lia à Goëthe. Herder et Thorwaldsen le sculpteur. A Rome, Dannecker, élevé dans les principes de l'art antique, corrigea ce qu'avait de défectueux sa première manière. Sincèrement religieux, il se proposa pour but d'arriver à l'expression la plus complète des sentiments de l'âme. C'était une immense difficulté qu'il fallait vaincre, une innovation hardie qu'il fallait tenter d'introduire dans l'art, et Dannecker en triompha avec éclat. Ses chefs-d'œuvre sont : la *Statue du Rédempteur*; le *Monument du comte Leppelin*, actuellement à Lowisbourg; les *Bustes de Lavater, de Schiller, de Gluck*; et enfin d'*Ariane*, au moment où elle vient de triompher de Bacchus. Dannecker se repentit plus tard d'avoir consacré son temps à parfaire une œuvre païenne : c'est alors qu'il entreprit la *Statue du Rédempteur*, chef-d'œuvre de spiritualisme en sculpture. Lorsqu'elle n'était encore qu'ébauchée, il fit venir dans son atelier un enfant, qui s'écria aussitôt : *Ah ! voilà Notre-Seigneur Jésus-Christ !* Et l'enfant et l'artiste tombèrent à genoux tous les deux, pénétrés d'un sentiment qu'on ne saurait dépeindre. De Rome, où il avait étudié sous Canova, Dannecker revint à Stuttgart sur l'invitation du prince Charles.

DANNENMAYER (Mathieu), né en 1741, en Souabe, fut professeur de théologie et d'histoire ecclésiastique à Vienne, où il mourut le 8 juillet 1805. On a de lui : *Introductio in historiam Ecclesie christianae universam, usibus academicis accommodata*, Fribourg, 1778, in-8; *Institutiones historiae ecclesiasticae notae Testamenti*, p. 1 et 2, Vienne, 1788. Ces institutions obtinrent le prix proposé par Joseph II, pour le meilleur ouvrage élémentaire sur l'histoire ecclésiastique; mais les principes que cet empereur professait alors doivent rendre ce livre suspect.

DANNEVILLE (Jacques - Eustache, sieur de), avocat au Parlement de Normandie, né à Danneville, diocèse de Coutances, est compris dans les rôles de l'arrière-ban de 1639. On a de lui un livre intitulé : *Inventaire de l'histoire de Normandie*, Rouen, 1646, in-4. Cette édition est recherchée.

DANRÉMONT. (Voyez DANRÉMONT.)

DANTAS-PEREIRA (José-Maria), contre-amiral au service de Portugal, naquit en 1772. Il fut chargé de l'éducation de l'infant don Pedro Carlos, et l'accompagna au Brésil lors de la conquête du Portugal par les Français, en 1807. En 1823,

il fut nommé par le gouvernement constitutionnel de cette époque membre de l'amirauté et du conseil d'Etat. Ayant été exilé ensuite de sa patrie, il s'était retiré à Montpellier, où il est mort le 22 octobre 1836. Dantas-Pereira est auteur de plusieurs ouvrages estimés, parmi lesquels nous citerons : un *Mémoire sur les travaux hydrographiques de l'amiral Roussin sur les côtes du Brésil*; trois *Mémoires sur la tactique navale*; un *Mémoire sur la détermination des distances sur mer*, dans lequel il révèle plusieurs erreurs graves échappées aux savants; un excellent livre sur le *Système des signaux maritimes*; plusieurs *Mémoires sur la défense de Rio-Janeiro, du Tago*; sur l'*Histoire et les améliorations de la marine portugaise*; un *Recueil de poésies*.

DANTE ALGHIERI (le), poète italien, naquit à Florence en 1265. Un esprit vif et ardent le jeta dans l'amour, dans la poésie et dans les factions. Il embrassa le parti gibelin, l'ennemi des Papes, ce qui le rendit désagréable à Boniface VIII, et à Charles de Valois, frère de Philippe-le-Bel, que ce pontife avait envoyé à Florence, agitée par plusieurs factions, pour y remettre le calme. Dante fut chassé des premiers, sa maison rasée et ses terres pillées. Il se rendit à Vérone avec toute sa famille, et s'en fit exiler. Cane de la Scale, prince de Vérone, l'aimait et l'esimait. Sa vanité et son imprudence lui firent perdre le crédit dont il jouissait. Un jour qu'il se trouvait dans le palais les Scales, un seigneur, surpris de ce qu'un bouffon recevait beaucoup de caresses de la part des courtisans, lui dit : « Pourquoï un homme savant et sage, tel que vous, n'est-il pas aussi chéri que cet insensé? » Dante lui répondit : « C'est que chacun chérit son semblable. » Ce bon mot causa sa disgrâce. Après avoir mené une vie inquiète et errante, il mourut pauvre à Ravenne en 1321, à 56 ans, où son caractère remuant et brouillon l'avait fait exiler. Parmi les différents ouvrages de poésie qu'il nous a laissés, le plus célèbre est sa *Comédie de l'Enfer, du Purgatoire et du Paradis*, partagée en trois actes ou récits. La première édition de ce poème est de 1472, in-fol.; mais les meilleures sont celles de Venise, 1757, 3 vol. in-4; fig., de Rome, 1791, avec les *Commentaires* du Père Lombardi, 5 vol. in-4, réimprimée en 1815 en 4 vol.; de Parme (Bodoni), 1795, 3 vol. in-fol.; et de Milan, 1809, 3 vol. in-fol. Grangier l'a traduite en français, Paris, 1595 et 1597, 3 vol. in-12. Il a paru depuis plusieurs autres traductions de l'*En-*

fer. La dernière a été publiée par Artaud, Paris, 1811-13, en 3 vol. in-8, fig. Cette version assez exacte est accompagnée de notes très-utiles pour l'intelligence du texte. Il y a dans cet ouvrage des pensées justes, des images fortes, des saillies ingénieuses, des morceaux brillants et pathétiques : mais l'invention est bizarre, et le choix des personnages qui entrent dans son tableau, fait avec trop peu de goût, et sans variété d'attitudes. Il place dans son Elisée les païens les plus libertins; et dans l'Enfer proprement dit, des hommes qui n'ont d'autre tort que de lui déplaire. « C'est un salmigondis, dit « un savant moderne, consistant dans « un mélange de diables et de damnés « anciens et modernes; d'où il résulte « une espèce d'avilissement des dogmes « sacrés du christianisme; aussi jamais « écrivain, même *ex professo* antichré- « tien, n'a contribué plus que Dante, « par cet abus, à jeter du ridicule sur « la religion : loin que cet auteur ait mis « dans son ouvrage la dignité, la gra- « vité et le jugement nécessaires, il n'y a « mis que le bavardage le plus grossier, « le plus digne des esprits de la basse po- « pulace. » On a du poète florentin divers autres ouvrages en vers et en prose, que les Italiens regardent aujourd'hui comme une des premières sources des beautés de leur langue. On ne peut disconvenir qu'il ne s'en trouve dans ses poésies; mais il y règne en général un ton d'indécence et de causticité, qui révolte les honnêtes gens. On a encore de lui : *Il convivio*, Florence, 1480, in-8, en prose, 1723, in-4. Boccace a donné la *Vie de Dante*, Florence, 1576, in-8. On a publié en 1744, à Venise, in-8, un *Traité* qu'on attribue à Dante : *De monarchia mundi*, ouvrage qui n'avait pas encore vu le jour. L'auteur s'élève contre les Papes, pour flatter les empereurs; mais la manière dont il parle de leurs droits respectifs fait voir assez qu'il n'entend rien ni aux uns ni aux autres.

DANTE (Jean-Baptiste), natif de Pérouse, excellent mathématicien, florissait vers la fin du 15^e siècle. Il inventa une manière de faire des ailes artificielles, si exactement proportionnées au poids de son corps, qu'il s'en servait pour voler. Les expériences répétées qu'il en fit sur le lac de Trasimène finirent par un accident bien triste. Il voulut donner ce spectacle à la ville de Pérouse, dans le temps de la solennité du mariage de Barthélemi d'Alviane. Il s'éleva très-haut, et vola par-dessus la place; mais le fer avec lequel il dirigeait une de ses ailes s'étant rompu, l'artiste ingénieux autant que

téméraire, ne pouvant plus balancer la pesanteur de son corps, tomba sur l'église de Notre-Dame, et se cassa une cuisse. Des chirurgiens habiles l'ayant guéri, il professa ensuite les mathématiques à Venise, et mourut âgé de 40 ans. Pluche et Nollet ne paraissent point avoir connu ces faits, quand ils ont parlé de l'art de voler comme d'une chose absolument impossible. Il est vrai qu'il s'en faut beaucoup que la chose soit aisée, mais on ne peut douter que cela ne soit possible à un certain point. (Voyez OLIVIER DE MALMESBURY.)

DANTE (Pierre-Vincent), natif de Pérouse, de la famille des Rainaldi imitait si bien les vers du poète Dante, qu'on lui en donna le nom. Il ne se distingua pas moins par son habileté dans les mathématiques et dans l'architecture, que par la délicatesse de ses poésies. Il mourut en 1512, dans un âge avancé, après avoir inventé plusieurs machines, et composé un *Commentaire sur la Sphère de Sacrobosco*.

DANTE (Jules et Théodora), fils et fille du précédent, s'acquirent, comme leur père, une grande réputation par leur capacité dans l'architecture et les mathématiques. Nous avons de Jules : *De alluvionibus liberis*. Théodora enseigna les mathématiques à Ignace Dante son neveu.

DANTE (Vincent), fils de Jules, habile mathématicien, fut en même temps peintre et sculpteur. Sa statue de Jules III a été regardée comme un chef-d'œuvre de l'art. Philippe II, roi d'Espagne, lui fit offrir des pensions considérables, pour l'engager à venir achever les peintures de l'Escorial; mais Dante avait une santé trop délicate pour quitter l'air natal. Il mourut à Pérouse en 1576, à 46 ans. On a de lui : *Vie de ceux qui ont excellé dans les dessins des statues*.

DANTE (Egnazio), dominicain, fils de Jules et frère du précédent, famille distinguée dans les arts et les sciences, né à Pérouse en 1537, mathématicien et architecte du grand-duc de Toscane, Cosme de Médicis, qui l'appela à Florence et lui donna une pension pour qu'il enseignât les mathématiques. Le grand-duc honora souvent ses leçons de sa présence. Après la mort de ce prince, il enseigna la même science à Bologne. Grégoire XIII lui donna l'évêché d'Alatri. Il mourut l'an 1586, après avoir publié plusieurs ouvrages en italien sur les mathématiques.

DANTECOURT (Jean-Baptiste), habile chanoine régulier de Sainte-Geneviève, né en 1643, fut curé de Saint-

Etienne-du-Mont à Paris, sa patrie, en 1694. Il quitta cette cure en 1710, et se retira en l'abbaye de Sainte-Geneviève, où il mourut l'an 1718. On a de lui : deux *Factums* pour la préséance de son Ordre sur les bénédictins aux États de Bourgogne; un livre de controverse, intitulé : *Défense de l'Eglise*, contre le livre du ministre Claude, qui a pour titre : *Défense de la réformation*.

DANTON (Georges-Jacques), né à Arcis-sur-Aube le 28 octobre 1759, était avocat au conseil du roi avant la révolution; mais ce titre ne put l'attacher à celui qui lui avait procuré un rang dans la société, parce que ses besoins, qui ne connaissaient pas de bornes, lui avaient fait contracter des dettes énormes. Il se rangea donc parmi les ennemis de l'autorité, dans l'espoir de profiter du désordre pour rétablir sa fortune. C'est dans ce dessein qu'il se lia d'abord avec Mirabeau, homme également perdu de mœurs, chef d'un parti puissant, qui, ayant besoin de personnages de son espèce pour opérer les premières secousses d'une révolution, s'en servit, dit un auteur contemporain, comme d'un soufflet de forge, pour enflammer les passions populaires. Danton avait tout ce qu'il fallait pour captiver la populace; aussi, dès 1789, il en devint le principal chef, un véritable roi des halles. Elu, en 1791, membre du département de Paris, il présida le rassemblement du Champ-de-Mars, qui avait pour but de forcer l'Assemblée de mettre Louis XVI en jugement. Cet essai n'ayant pas réussi, il fut décrété d'arrestation : ce qui l'obligea de se tenir quelque temps caché; mais il reparut bientôt avec plus d'audace que jamais. Nommé substitut du procureur de la commune, contre le vœu de l'Assemblée constituante elle-même, il organisa la journée du 20 juin 1792, et prépara celle du 30 août, qui amena la chute du trône. Il fut alors nommé ministre de la justice par l'Assemblée législative. C'est alors qu'il fit ordonner les visites domiciliaires, et qu'il usa de la proscription pour anéantir, par la terreur, toute idée de résistance de la part des royalistes. Lorsque les Prussiens firent leur invasion en Champagne, il conserva seul le sang-froid dans une pareille crise, et dicta les mesures de défense qui furent exécutées. C'est à cette époque que commença la haine secrète que Robespierre lui voua, à cause de l'ascendant qu'il avait pris dans cette circonstance remarquable. Danton quitta alors le ministère de la justice pour remplir les fonctions de député, auxquelles

Il avait été appelé par les électeurs de Paris. Il espérait y conserver la même influence que dans les clubs et sur le peuple de la capitale ; mais il y trouva un rival redoutable dans la personne de Robespierre, qui ne voulait pas que personne partageât avec lui la faveur populaire. Danton ne renonça point pour cela à ses projets. Pour se concilier les esprits, dès la première séance, il parut vouloir rétablir et rappeler la confiance, en demandant que toutes les propriétés fussent garanties par un décret ; il prit même plusieurs fois la défense des cultes, et fit sentir les dangers de rendre la liberté habéable par une application trop rigoureuse des principes philosophiques. Il demanda encore que la Convention s'annonçât comme ne voulant rien détruire, mais tout perfectionner ; et cependant il provoquait l'admissibilité de tous les citoyens aux places de juge, et reprochait à la magistrature ancienne sa servilité et son dévouement à la monarchie ; il votait la peine de mort contre les émigrés rentrés, et pressait la condamnation de Louis XVI. Un de ses affidés lui représentant que, d'après le Code criminel, les membres de la Convention ne pouvaient être à la fois accusateurs, jurés et juges, il lui répondit : « Vous avez raison, nous ne jugerons pas non plus Louis XVI, nous le tuerons ; » et il vota la mort. Mais ce nouveau crime ne put calmer les inquiétudes que lui causait la discorde qui tourmentait déjà violemment la nouvelle république. Il prévoyait de terribles catastrophes, et craignait de ne pouvoir plus commander aux événements. « Le métal bouillonne, disait-il, mais la statue de la liberté n'est pas encore fondue ; si vous ne surveillez le fourneau, vous serez tous brûlés. » Ce raisonnement ne pouvait convaincre des hommes qui avaient séparément la prétention de dominer ; plusieurs de ses créatures l'abandonnèrent pour former des factions indépendantes, et devinrent alors ses plus grands ennemis. Cependant il fut envoyé dans la Belgique avec Lacroix, pour surveiller les armées et révolutionner le pays. Il fut accusé, à son retour, de dilapidation ; mais il parvint à faire taire ses accusateurs, et essaya de calmer les ferments de division qui éclataient déjà entre les *jacobins* et les *girondins*. N'ayant pu y parvenir, il hésita, dit-on, sur le parti qu'il avait à prendre. La popularité de Robespierre l'inquiétait ; mais l'intention des républicains modérés de faire punir les auteurs des massacres de septembre ne lui causait pas moins d'alarmes ; il craignait d'ailleurs

de perdre de son influence en changeant de système, il se prononça donc contre le parti de la Gironde, et s'écria, en parlant des députés qui avaient voté l'appel au peuple : « Plus de trêve entre la Montagne et les lâches qui ont voulu sauver le tyran. » S'il ne fut pas un des chefs de la révolution du 31 mai 1793, il y adhéra du moins fortement, devint président le 25 juillet suivant, et provoqua, peu de temps après, l'établissement du tribunal révolutionnaire et les mesures les plus violentes ; « Si les tyrans, disait-il, mettaient notre liberté en danger, nous les su passerions en audace, nous dévasterions le sol français avant qu'ils pussent le parcourir ; et les riches, les vils égoïstes seraient les premiers la proie de la fureur populaire. » Il se joignit encore à Robespierre pour faire périr les *hébérlistes* ; mais cette réunion ne fut pas de longue durée. Celui-ci, outré de la rébellion qu'il trouvait souvent dans ce rival redoutable, le fit arrêter par Saint-Just au comité de salut public, et arrêter dans la nuit du 31 mars 1794. Il périt sur l'échafaud le 5 avril suivant, condamné par le tribunal qu'il avait institué. Robespierre, qui craignait que les *cordeliers* ne fissent quelques mouvements pour sauver leur chef, fit prononcer son jugement sans aucune forme de procédure ou d'interrogatoire. La Harpe le peint ainsi : « Sa hauteur effrontée, ses épaules de porte-faix, sa voix et son éloquence de carrefour, ses formes robustes, ses pommons infatigables, sa perversité audacieuse, en un mot, ses vices, ses besoins, ses facultés en faisaient un homme éminemment révolutionnaire, dans le sens qui fut bientôt attaché à ce mot. Il avait de l'esprit naturel, peu d'instruction, un langage grossièrement figuré, et une sorte d'énergie brutale : il eût été partout l'orateur de la populace, et capable de se faire pendre dans une sédition. Il ne pouvait figurer dans une tribune législative, que dans la révolution française tombée en *sans-culotisme*. Sans être barbare par caractère, le mépris de toute morale le rendit aussi sanguinaire que Marat, et des bureaux du ministère, il présidait aux massacres de septembre, comme Marat des bureaux de la commune. Les listes de proscription étaient signées par l'un comme par l'autre. Danton, qui ne versait du sang que par principe, méprisait beaucoup Marat, qui le versait par instinct ; mais tous deux furent également sans remords. C'est Danton qui, mécontent du 20 juin où Louis

« XVI n'avait pas été assassiné, disait :
 « *Ils ne savent donc pas que le crime a*
 « *aussi son heure du berger !* et c'est pour
 « la retrouver qu'il prépara la journée
 « du 10 août, et qu'il prodigua, pour
 « celle du 31 mai, une partie de l'argent
 « qu'il avait volé dans la Belgique. S'il
 « est vrai qu'il ait pleuré depuis sur les
 « victimes qu'il avait livrées ce jour-là
 « à la mort, ce ne pouvait pas être un
 « mouvement d'humanité et de compas-
 « sion pour des adversaires qu'il devait
 « détester et craindre ; c'est qu'il com-
 « mençait à frémir pour lui-même de
 « l'ascendant terrible que prenait Robes-
 « pierre, dont l'hypocrisie tranquille, ne
 « marchant que par des détours, mais
 « ne s'arrêtant jamais, dépassait tou-
 « jours Danton lui-même dans la route
 « que celui-ci ouvrait d'abord par son
 « impétuosité, et où il s'arrêtait ensuite
 « pour se livrer à l'insouciance et à la
 « débauche. Ses larmes n'étaient donc
 « qu'un pressentiment et non pas un re-
 « pentir. Il avait assez de lumières pour
 « apercevoir déjà les dangers, et il ne
 « fit rien pour les prévenir. Sa confiance
 « habituelle et son goût pour le plaisir
 « l'emportèrent sur ses craintes passa-
 « gères. Il succomba, et devait succom-
 « ber avant Robespierre. Il rétrogradait
 « dans le crime, et Robespierre y avan-
 « çait toujours ; détruisant tour à tour
 « ses complices et ses instruments par
 « la main de la populace, dont il était le
 « flatteur le plus adroit, c'est-à-dire, le
 « plus abject : la plus grande adresse en
 « ce genre n'est que la plus grande ab-
 « jection. Danton, parvenu très-haut, se
 « crut une force personnelle, et se trom-
 « pa : celle de nos démagogues ne pou-
 « vait être que dans la multitude qu'il
 « fallait sans cesse mouvoir, tromper et
 « rassasier, semblables à ces bêtes fé-
 « roces qui se jettent sur leurs conduc-
 « teurs, s'ils négligent de les nourrir.
 « Danton, près d'aller au supplice, mon-
 « tra de la résolution et de la jactance,
 « qui ne le quittèrent jamais. Il se pro-
 « mettait une place au Panthéon de l'his-
 « toire. Il voulait dire apparemment à
 « celui de Marat, de Châlier, de La-
 « zousky ; et malgré les grands desseins
 « qu'on lui attribue, et dont il était éga-
 « lement incapable, il ne paraît pas
 « s'être douté que le Panthéon de la ré-
 « volution serait le Montfaucon de l'his-
 « toire. »

D'ANVILLE. (Voyez ANVILLE.)

DANZ, ou DANTZ (Jean-André), théo-
 logien luthérien, né à Sandhausen, près
 de Gotha, l'an 1654, voyagea en Hol-
 lande et en Angleterre. Il se fixa à

Iéna, où il fut d'abord professeur en
 langues orientales, puis en théologie. Il
 s'acquit de la réputation par ses leçons ;
 et mourut d'une attaque d'apoplexie en
 1727. On a de lui : des *Grammaires hé-
 braïques et chaldaïques* ; *Sinceritas sacre
 scripturæ veteris Testamenti triumphans*,
 Iéna, 1713, in-4 ; des *Traductions* de
 plusieurs ouvrages des rabbins ; plu-
 sieurs *Dissertations* imprimées dans le
Thesaurus philologicus.

DAON (Roger-François), prêtre ca-
 diste, supérieur du séminaire de Caen,
 mourut le 16 août 1748, âgé de 69 ans.
 On estime beaucoup deux de ses ou-
 vrages : la *Conduite des confesseurs dans le
 tribunal de la pénitence*, 5^e édition, Paris,
 1740, in-12. On en a plusieurs autres
 éditions et une traduction italienne ; la
Conduite des âmes dans la voie des saints,
 Paris, 1753, in-12. C'est comme la se-
 conde partie de l'ouvrage précédent.

DAPPER (Olivier), médecin d'Am-
 sterдам, mourut en 1690, sans avoir pro-
 fessé, dit-on, aucune religion. Il s'est fait
 connaître par ses *Descriptions du Mala-
 bar, du Coromandel, de l'Afrique, de
 l'Asie, de l'Archipel, de la Syrie, de
 l'Arabie, de la Mésopotamie, de la Baby-
 lonie, de l'Assyrie, de la Natolie, de la
 Palestine, et de l'Amérique*. Tous ces ou-
 vrages sont en flamand. Ce n'est, à la
 vérité, qu'une compilation des autres
 voyageurs ; mais elle est faite avec assez
 d'exactitude. La *Description de l'Afrique*
 et celle de l'Archipel ont été traduites en
 français, et imprimées, la première en
 1696, la seconde en 1702, l'une et l'autre
 in-folio. L'auteur n'avait jamais vu les
 pays qu'il a décrits : il parcourait le
 monde du fond de son cabinet ; mais il
 avait du discernement.

DAQUIN (Joseph), médecin de l'Uni-
 versité de Turin et professeur d'histoire
 naturelle, né à Chambéry d'une famille
 distinguée dans la magistrature, mérita
 par ses lumières, son zèle et son activité,
 d'être agrégé dans tous les établisse-
 ments utiles de son pays. Il était aussi
 membre de l'académie de Lyon et cor-
 respondant de la société de médecine de
 Paris. Ses principaux ouvrages sont :
*Analyse des eaux thermales d'Aix en
 Savoie* ; *Analyse des eaux de la Boisse* ;
La philosophie de la folie ; *Observations
 météorologiques faites dans le départe-
 ment du Mont-Blanc*. Daquin est mort le
 13 juillet 1815.

D'AQUIN. (Voyez AQUIN.)

DARCEY (Jean), médecin et chimiste
 distingué, né en 1725 à Douazit en
 Guienne, fut lié dès sa jeunesse avec les
 Rouelle, les Macquer et tous ceux qui

commencèrent à donner à la chimie l'état qu'elle a obtenu. Dans ses longs travaux, il cherchait surtout les découvertes l'une application utile aux arts. C'est à lui que l'on doit la première fabrication des porcelaines en France, où depuis elles ont acquis tant de perfection. Il appliqua ses recherches à beaucoup d'autres pierres et terres, particulièrement aux pierres précieuses, et démontra l'entière combustibilité du diamant, qui n'avait été que pressentie, et qui même était généralement niée. Daret fut nommé professeur de chimie au collège de France, et il exerça cet emploi pendant 7 ans avec honneur. A la mort de Macquer, il fut nommé en sa place à l'académie de Sciences, et directeur de la manufacture de Sèvres ; peu après il obtint l'inspection des essais des monnaies et de la manufacture des Gobelins, dont il perfectionna les procédés. Plus occupé de la science que de la politique, il faillit cependant être victime de la Révolution. Robespierre l'avait mis sur ses listes de proscription. Fourcroy, son ami et son collègue en chimie, l'en fit effacer. Après le 18 brumaire, il fut appelé au sénat-conservateur, et mourut à Paris le 13 février 1801. Il a publié : *Mémoire sur l'action d'un feu égal, violent et continué plusieurs jours, sur un grand nombre de roches*, Paris, 1766, in-8 ; *De l'état actuel des Pyrénées et des causes de leur dégradation*, 1776, in-8 ; *Rapport sur la fabrication des savons*, 1795, in-8. On a encore de lui des *Analyses exactes de plusieurs mines, de diverses eaux minérales et d'une foule de matières animales*.

DARÈS, prêtre troyen, célébré par Homère, écrivit en grec l'*Histoire de la mer de Troie*, qu'on voyait encore du temps d'Élien. Cette histoire est perdue. Celle que nous avons sous son nom est un ouvrage supposé. Il parut pour la première fois à Milan en 1477, in-4. M^{me} Dacier en a donné une édition à l'usage du Dauphin, en 1684, in-4. Il y en a une autre d'Amsterdam, 1702, 2 vol. in-8 ; et plusieurs traductions françaises. La dernière a été donnée par Antoine Caillot, Paris, 1813, 2 vol. in-12.

DARET (Pierre), graveur au burin, né à Pontoise en 1610, séjourna longtemps à Rome, et grava, à son retour, avec Boissevin, un nombre fort considérable de portraits des personnages illustres du 16^e siècle et du commencement du 17^e, qu'il publia sous le titre de : *Tenueurs historiques*, in-4, 1652-1656. Il grava aussi une suite d'estampes pour l'ouvrage intitulé : *La doctrine des mœurs*,

et écrivit une *Vie de Raphaël*, traduite de l'italien, où l'on traite de l'origine de la gravure en taille-douce, Paris, 1651, in-12, réimprimée à Lyon en 1707, avec des augmentations, sous ce titre : *Recherches curieuses sur les dessins de Raphaël, où il est parlé de plusieurs peintres italiens*. Daret est mort à Dax, en 1675.

D'ARGENS. (Voyez ARGENS.)

DARIUS, surnommé le Mède, est le même, selon quelques-uns, que Cyaxares II, fils d'Astygès, et oncle maternel de Cyrus. Ce fut sous ce prince que Daniel eut la vision des septante semaines, après lesquelles Jésus-Christ devait être mis à mort. (Voyez DANIEL.) Darius mourut à Babylone vers l'an 538 avant J.-C.

DARIUS I^{er}, roi de Perse, fils d'Hystaspès, entra dans la conspiration contre le faux Smerdis, usurpateur du trône de Perse. Il fut mis à sa place, l'an 522 avant J.-C., par la ruse de son écuyer. Les sept conjurés étant convenus, dit-on, de donner la couronne à celui dont le cheval hennirait le premier, un artifice de l'écuyer de Darius la lui procura. Le commencement de son règne fut marqué par le rétablissement du temple de Jérusalem. Les Juifs lui ayant communiqué l'édit que Cyrus avait publié en leur faveur, Darius non seulement le confirma, mais il leur donna encore de grandes sommes d'argent, et les choses nécessaires pour les sacrifices. Quelques années après, Darius mit le siège devant Babylone révoltée contre lui. Les Babylo niens, pour faire durer plus longtemps leurs provisions, exterminèrent toutes les bouches inutiles. Cette barbarie ne sauva point leur ville. Elle fut prise après 20 mois de siège par l'adresse de Zopyre, un de ceux qui avaient conspiré avec Darius contre le mage Smerdis. Ce courtisan, s'étant mutilé tout le corps, se jeta dans Babylone, sous prétexte de tirer vengeance de son prince, qu'il seignait de l'avoir ainsi maltraité ; mais en effet pour lui livrer la ville. La prise de Babylone fut suivie de la guerre contre les Scythes, l'an 514 avant J.-C. Le prétexte apparent de cette guerre était l'irruption que ce peuple avait faite anciennement dans l'Asie ; la cause véritable était l'ambition du prince. Il brûlait d'aller se signaler. Oebase, homme respectable par son rang et par son âge, qui avait trois fils dans les armées de Darius, lui demanda d'en laisser un auprès de lui. — *Un seul ne vous suffit point, lui répondit ce prince cruel, gardez-les tous trois ; et sur-le-champ il les fit mettre à mort. Ces sortes d'atrocités ne restent guère impu-*

nies de la part de celui qui seul peut rabattre l'orgueil et le délire des rois. Darius perdit son armée dans les vastes déserts où les Scythes l'attirèrent par des fuites simulées. Ayant fait des efforts inutiles contre ce peuple, il tourna ses armes contre les Indiens; il les surprit et se rendit maître de leur pays. La guerre éclata bientôt après entre les Perses et les Grecs : l'incendie de Sardes, et la part qu'y eurent les Athéniens, en furent l'occasion. Darius, animé par la fureur de la vengeance, ordonna à un de ses officiers de lui dire tous les jours avant le repas : *Seigneur, souvenez-vous des Athéniens*. Il chargea Mardonius, son gendre, du commandement de ses armées. Mardonius, plus courtisan que général, fut battu, et ses troupes taillées en pièces, en combattant contre les Thraces. Darius fait partir une armée encore plus considérable que la première; elle est entièrement défaite à Marathon par 10,000 Athéniens, l'an 490 avant J.-C. Le général athénien n'eut pas plus tôt arrangé sa petite armée, que ses soldats, tels que des lions furieux, se mirent à courir sur les Perses. Deux cent mille furent tués ou faits prisonniers, dit l'histoire toujours exagératrice du nombre des hommes. Darius, vivement touché de cette perte, mais ne reconnaissant pas dans ses défaites la providence de celui qui humilie les grandes puissances par de petits moyens, résolut de commander en personne, et donna ordre dans tout son empire de s'armer pour cette expédition. Il mourut avant d'avoir exécuté son projet, l'an 485 avant J.-C.

DARIUS NOTHUS, c'est-à-dire bâtard, nommé *Ochus* avant son avènement à l'empire, neuvième roi de Perse, né d'une maîtresse d'Artaxercès Longue-main, était satrape d'Hyrcanie, du vivant de son frère. Il s'empara du trône de Perse après la mort de Xercès II, assassiné par Sogdien (voyez ce nom), l'an 424 avant J.-C. Il épousa Parysatis sa sœur, princesse cruelle, dont il eut Arsaces, autrement Artaxercès Mnémon, qui lui succéda, Amestris, Cyrus-le-Jeune, etc. Il fit plusieurs guerres avec succès par ses généraux et par son fils Cyrus, et mourut l'an 405 avant J.-C. On dit qu'Arsaces lui ayant demandé, un moment avant qu'il expirât, quelle avait été la règle de sa conduite pendant son règne, afin de pouvoir l'imiter : *C'a été*, lui répondit le prince mourant, *de faire toujours ce que la justice et la religion demandaient de moi*. Cette anecdote a été révoquée en doute; mais heureux les princes qui, à la mort, peuvent se rendre un pareil témoignage!

DARIUS CODOMAN, 12^e et dernier roi de Perse, descendait de Darius Nothus, et était fils d'Arsame et de Syngambis. L'eunuque Bagoas croyait régner sous le nom du nouveau roi, à qui il avait procuré la couronne; mais ses espérances furent vaines. Ce scélérat mécontent se préparait déjà à le faire périr, lorsque Darius lui fit avaler à lui-même le poison qu'il lui destinait, l'an 336 avant J.-C. C'était à peu près vers ce temps qu'Alexandre commençait ses conquêtes, et que l'Asie-Mineure s'était rendue au vainqueur macédonien. Darius crut devoir marcher en personne contre Alexandre. Il s'avança avec une armée de 600 mille hommes à l'entrée de la Syrie, renouvelant le luxe de Xercès, et allant au combat avec un appareil pompeux. Son armée fut entièrement défaite en trois journées différentes, au Granique dans la Phrygie, vers le détroit du mont Taurus, et près de la ville d'Arbelles. Dans la seconde action non moins cruelle que la première, Darius fut obligé de se sauver à la faveur des ténèbres, sous l'habit et sur le cheval de son écuyer. Il perdit, avec son armée, sa mère, sa femme, ses enfants, qui furent traités avec générosité par le vainqueur. Dans la dernière journée, la victoire fut longtemps incertaine entre les deux armées; mais Alexandre sut la fixer par sa prudence, autant que par sa valeur. Darius se retira dans la Médie. Alexandre le poursuivit. Bessus, gouverneur de la Bactriane, conspira contre lui, et pour saisir le moment d'exécuter son dessein, il voulut forcer ce prince infortuné de monter à cheval pour faire plus de diligence; mais comme il le refusa, ce lâche lui donna la mort, l'an 330 avant J.-C. Le prince expirant demanda un peu d'eau, qu'un macédonien lui apporta dans son casque : *Le comble de mes malheurs*, lui dit-il, *en lui serrant la main, est de ne pouvoir récompenser le service que vous me rendez. Témoignez à Alexandre ma reconnaissance pour ses bontés envers ma triste famille; tandis que moi, plus malheureux qu'eux, je peris de la main de ceux que j'ai comblés de bienfaits*. C'est ainsi que mourut ce prince digne d'un meilleur sort. Quinte-Curce, quelque panégyriste exagérateur de son rival, fait l'éloge de sa justice et de sa douceur : *Darius ut erat sanctus et mitis, etc.* Si son vainqueur avait pu lui enlever ces qualités et se les approprier, il eût plus gagné que par la conquête de l'Asie. En lui finit l'empire des Perses, 230 ans après que Cyrus en eut jeté les premiers fondements. Il avait duré 206 ans, depuis la mort de Cyaxa-

res, et 238 depuis la prise de Babylone.

DARMAING (Jean-Jérôme-Achille), né à Pamiers, mort à Paris le 30 juillet 1836, âgé de 43 ans, débuta dans la carrière littéraire par *Le Surveillant politique et littéraire*, en 1818. L'ouvrage fut épuisé, et l'auteur condamné à une légère amende. Peu de temps après, Darmaing créa la *Gazette des Tribunaux*; plus tard il réunit à la rédaction en chef de ce journal celle du *Constitutionnel*.

DARQUIER (Augustin), astronome, né à Toulouse le 23 novembre 1718, est mort le 18 janvier 1802. Il était de l'Institut, et a laissé : *Uranographie, ou Description du ciel, à la portée de tout le monde*, Paris, 1771, in-16; *Observations astronomiques faites à Toulouse, Avignon, 1777*, in-4; Darquier en publia un second volume à Paris en 1789; *Observations de l'éclipse de soleil du 24 juin 1778*, traduites de l'espagnol; *Lettres sur l'astronomie-pratique*, 1786, in-8; *Eléments de géométrie*, traduits de l'anglais de Simpson, 1766, in-8; *Lettres cosmologiques sur la construction de l'univers*, traduites de l'allemand de Lambert, Amsterdam, 1801.

DARRIGOL (L'abbé Jean-Pierre), né à Labouée près de Bayonne, le 17 mai 1790, mort le 17 juillet 1829, professa les humanités à Dax, et obtint la chaire de théologie à Betharamé. On a de lui : *Dissertation critique et apologétique sur la langue basque*, 1 vol. in-8; cet ouvrage remporta le prix fondé par Volnay.

DARTIGOYTE, député à la Convention, né vers 1758, fut envoyé dans les départements du Gers et des Hautes-Pyrénées, où il jeta la consternation et l'épouvante. Il s'attacha particulièrement à détruire les monuments de la religion. On assure qu'il fit attacher des détenus à une crèche, et qu'il leur fit distribuer la plus dégoûtante nourriture comme à de vils animaux. Dartigoyte est mort dans les premières années du 19^e siècle.

DARU (Pierre-Antoine-Noël-Bruno, comte), pair de France, de l'Académie française et des sciences, né à Montpellier en 1767, mort le 5 septembre 1829, entra au service à 16 ans. Incarcéré comme suspect pendant la terreur, il employa les heures de sa captivité à composer des vers. Rendu à la liberté, au 9 thermidor, il obtint, en 1796, le grade de commissaire-ordonnateur en chef. Au milieu des nombreuses occupations de cette place, il acheva une *Traduction des Œuvres d'Horace*, et la publia en 1797. Après le 18 brumaire, il fut appelé au ministère de la guerre avec le titre de secrétaire-général. Toujours fidèle aux mu-

ses, au milieu des soins que réclamait l'administration, il fit paraître une *Épître à l'abbé Delille*. Elu au tribunal en 1800, il fut un des membres de cette assemblée qui se rendirent les plus utiles par leur intelligence des affaires et leur application au travail. En même temps, dans les discussions de la tribune, Daru se distinguait par une élocution brillante. Le premier consul, parvenu à l'empire, s'empressa de s'attacher un homme dont le talent administratif et l'infatigable ardeur au travail pouvaient rendre de si grands services. Successivement nommé intendant-général de la maison militaire de l'empereur, intendant-général du pays de Brunswick, ministre plénipotentiaire à Berlin, ministre de l'administration de la guerre, Daru devint un des personnages les plus éminents et les plus considérés de l'époque. Ses conseils étaient toujours appréciés de l'empereur, qui malheureusement ne les suivit pas tous; car le ministre s'était opposé de toutes ses forces à la campagne de Russie. Dans la retraite par laquelle se termina cette guerre funeste, Daru, qui avait suivi l'empereur, déploya une présence d'esprit et une fermeté dignes de tout éloge. C'est ce qui faisait dire à Napoléon, un jour qu'il rappelait les services de son ministre, « qu'au travail du bonif, il « joignait le courage du lion. » A la première Restauration, Louis XVIII le nomma intendant-général; mais Bonaparte fut à peine revenu aux Tuileries, qu'il rentra au conseil d'Etat et signa la fameuse déclaration du 25 mars. L'ordonnance de 1819 le rappela pourtant à la Chambre des pairs, où ses opinions le rapprochaient du côté gauche. Dans cette dernière partie de sa carrière, qui lui laissait plus de loisirs, il composa une *Vie de Sully*, et une *Histoire de Venise*, qui est son principal titre littéraire, mais qui a trouvé en Italie de nombreuses et sévères critiques. Les *Poésies* de Daru, bien qu'agréables, manquent en général de force et d'originalité. Sa *Traduction d'Horace* n'offre que des phrases assez bien versifiées, mais froides et pâles, du lyrique latin. Il mourut en 1829. Il avait, en 1826, remplacé Collin-d'Harleville à la deuxième classe de l'Institut. L'Académie française l'avait choisi pour son secrétaire perpétuel.

DARWIN (Erasmus), médecin et poète anglais, né le 12 décembre 1731, à Elston, dans le comté de Nottingham. On a de lui : *Jardin botanique*, 4^e édition, 1799, 2 vol. in-8, fig., poème divisé en deux parties : l'économie de la végétation, et les amours des plantes. On y remarque

un plan original et hardi, une imagination brillante, mais des idées extrêmement singulières, poussées quelquefois jusqu'au ridicule, et tendant à miner toute religion, et même la religion naturelle; *La Zoonomie, ou les lois de la vie organique*, 2 vol. in-4 et 4 vol. in-8, ouvrage où l'on trouve des vues ingénieuses; mais dont l'idée fondamentale est absurde : il a été traduit en allemand et en italien; *La Phytologie, ou la Philosophie de l'agriculture et du jardinage, etc.*; *Le Temple de la raison*, publié après sa mort, et fort inférieur à ses autres ouvrages. Darwin est mort à Derby le 18 avril 1802.

DASSOUCY. (Voyez ASSOUCY.)

DASYPODIUS (Pierre), dont le véritable nom est RAUCARUSS, savant grammairien et médecin du 16^e siècle, mort à Strasbourg en 1559, est auteur d'un *Dictionnaire grec, latin et allemand*. Il imagina un nouvel ordre qui plut d'abord et qui a quelque utilité, mais qui a été rejeté ensuite, parce qu'on a reconnu que l'ordre alphabétique pour tous les mots était plus utile. L'ordre qu'il imagina était de mettre les mots composés sous les simples, et les dérivés sous les primitifs.

DATADES, qui de simple soldat devint capitaine des gardes du roi de Perse, fut un des plus grands généraux d'Artaxerxès Ochus, commanda ses armées avec beaucoup de valeur et de prudence, et remporta des victoires signalées sur les ennemis. Ses envieux l'ayant desservi auprès de son maître, et ce monarque ne l'ayant pas assez ménagé, il fit révolter la Cappadoce, défit Artabace, général d'Artaxerxès, l'an 361 avant J.-C., et fut tué peu de temps après, en trahison, par le fils d'Artabace.

DATHAN. (Voyez ANNOH.)

DAUBENTON (Guillaume), jésuite, né à Auxerre le 21 octobre 1648, suivit en Espagne le roi Philippe V, dont il était le confesseur. Il eut le plus grand crédit auprès de ce prince; mais les courtisans jaloux le firent renvoyer en 1706. Il fut rappelé en 1716, pour reprendre sa place, et mourut en 1723, à 75 ans. Le conte ridicule que Voltaire, d'après Belando, a fait sur sa mort, ne mérite pas d'être rapporté. Ce jésuite avait prêché avec succès. On a de lui des *Oraisons funèbres*, et une *Vie de saint François Régis*, in-12, 1827.

DAUBENTON (Louis-Jean-Marie), naturaliste et anatomiste, né à Montbar en Bourgogne le 28 mai 1716. Son père, qui le destinait à l'état ecclésiastique, l'avait envoyé à Paris pour y étudier la théologie;

mais son goût le portant aux sciences, il s'adonna en secret à l'étude de la médecine et principalement à l'anatomie. La mort de son père lui permit bientôt de se livrer ouvertement à son penchant. Il prit ses degrés à Reims en 1741, et se proposait d'exercer la profession de médecin dans sa ville natale, lorsque Buffon, son compatriote, qui venait d'être nommé intendant du Jardin-du-Roi, lui proposa de s'attacher à l'histoire naturelle, et de l'aider dans les grands travaux qu'il se proposait d'entreprendre. Son sort fut dès lors décidé. Chargé du soin de former le cabinet d'histoire naturelle, il remplit cette tâche avec des succès et des lumières qui le placeraient au rang des premiers naturalistes, lors même que ses autres travaux ne lui assureraient pas une éternelle célébrité. On est étonné des recherches immenses auxquelles il a dû se livrer pour décrire les diverses tribus d'animaux dont Buffon peignait les mœurs, et dont il s'était seul chargé de faire connaître la structure anatomique. L'académie des Sciences le reçut au nombre de ses membres en 1744, et il cessa, pendant près de cinquante ans, d'en enrichir le *Recueil*, par les *Mémoires* et les *Dissertations* qu'il y faisait insérer. Buffon lui fit donner, en 1745, la place de garde et de démonstrateur du cabinet d'histoire naturelle; et en 1778, il obtint la première chaire qui, jusqu'alors, eût été établie en France, pour enseigner spécialement cette science. Il fut nommé, en 1794, professeur de minéralogie au muséum d'histoire naturelle, et à la fin de 1798, membre du sénat-conservateur. Il mourut d'une attaque d'apoplexie dans la nuit du 31 décembre au 1^{er} janvier 1800. On le compte au nombre de ceux qui ont le plus contribué aux progrès de la minéralogie. Le premier, il a donné pour la classification des minéraux une méthode et un tableau qu'on peut regarder comme le premier système qui ait paru en France sur cet objet. Il a fait un grand nombre de recherches précieuses sur la structure anatomique des plantes; enfin, il n'est presque aucune partie de l'histoire naturelle à l'agrandissement de laquelle il n'ait concouru. On lui doit encore des vues profondes et des expériences précises sur la naturalisation des espèces, sur l'amélioration des laines, sur le traitement de la maladie des moutons et sur l'action des remèdes sur les animaux ruminants. Ses ouvrages sont : les *Articles des descriptions et d'anatomie* qu'il a fournis aux quinze premiers volumes in-4 de l'*Histoire naturelle* de Buffon, qui sont absolument nécessaires

à l'intelligence du texte de cet écrivain, en sorte qu'on peut regarder comme tronquées toutes les éditions dans lesquelles on les a supprimées; une *Instruction pour les bergers*, Paris, 1778, 1782 et 1796, in-8 : cet ouvrage est particulièrement consacré à conduire et à propager les moutons de race espagnole; un *Tableau méthodique des minéraux*, 1784, in-8; 5^e édition, 1796; un *Mémoire sur le premier drap de laines superfines du crû de France*, 1784, in-8; *Mémoire sur les indigestions*, 1785 et 1786, in-8; plusieurs articles d'histoire naturelle dans la première *Encyclopédie*; et plusieurs *Dissertations* sur divers points de l'histoire naturelle des animaux et des minéraux, dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*. Il a aussi travaillé à la *Collection académique* commencée par Berriot, et à l'*Histoire des reptiles, des poissons et des vers*, pour l'*Encyclopédie méthodique*.

DAUBENTON (Antoine-Grégoire), greffier de juge de paix à Paris, est mort dans cette ville le 23 février 1813. Ses principaux ouvrages sont : *Manuel judiciaire des bureaux de paix*, 1792, in-12; *Dictionnaire du droit civil*, 1805, in-12; *Dictionnaire textuel, analytique et raisonné du Code de procédure civile*, 1807, 2 vol. in-8; *Formulaire général des actes ministériels*, 1807, in-8; *Dictionnaire du Code de commerce*, 1808; *Dictionnaire textuel raisonné par ordre sommaire et des matières du Code d'instruction criminelle*, 1809, in-8; *Traité-pratique du Code d'instruction criminelle et du Code des délits et des peines, avec toutes les formules nécessaires*, 1809, 2 vol. in-8; *Répertoire universel de législation commerciale, intérieure et maritime de la France*, 1810, 2 vol. in-8; *Traité-pratique de toutes espèces de conventions, contrats, obligations et engagements, tant civils que de commerce extérieur et maritime*, 3^e édition, 1811; *Traité complet des droits des époux*, 1810, in-8; *Manuel des officiers de police judiciaire, juges de paix, maires, adjoints*, 1810; *Traité complet des contrats et obligations, et des privilèges et hypothèques*, 1813.

DAUBERNÉIL (F. A.), né vers 1744, dans le département du Tarn, fut député à la Convention, et embrassa la cause de la révolution avec chaleur. Il ne vota pas dans le procès de Louis XVI, pour cause de maladie, et fut obligé, quelque temps après, comme fauteur des girondins, de donner sa démission. Il fut rappelé en 1795, puis devint membre du conseil des Cinq-Cents; enfin, s'étant opposé à la

révolution du 18 brumaire, il fut exclu du corps législatif, et condamné à être détenu dans le département de la Charente-Inférieure; mais l'arrêté fut bientôt rapporté : il se retira alors dans son département, et mourut à Perpignan en 1802. Romanesque et enthousiaste par caractère, il se regardait comme un des anciens mages, et donna lieu à l'établissement de la société des *théophilanthropes ou amis de Dieu et des hommes*, qui, en 1796, s'était formée à Paris, par une brochure sous ce titre : *Extrait d'un manuscrit intitulé : Le culte des adorateurs de Dieu, contenant des fragments de leurs différents livres sur l'instruction du culte, les observances religieuses, l'instruction, les préceptes et l'adoration*, Paris, 1796, in-8.

DAUDÉ (Pierre), né à Marvejols, diocèse de Mende, mort en Angleterre le 11 mai 1754, âgé de 73 ans, est auteur de la *Traduction des Réflexions de Gordon sur Tacite*, Amsterdam, 1751, 3 vol. in-12; et de la *Vie de Michel de Cervantes*, par Gregorio Magans, 1740, in-12.

DAUDET (Robert), graveur, né à Lyon en 1737, mort à Paris le 2 juin 1824. On lui doit un grand nombre de gravures, remarquables par une manière correcte et spirituelle. Les principales sont : *Vue du port d'Ostende*, d'après Solvyns; les *Ruines de Palmyre*, dans le *Voyage en Syrie de Cassas*; des *Marines*, d'après Joseph Vernet; des *Batailles*, d'après Van der Meulen. Son Œuvre complet se compose de 82 épreuves.

DAUDIN (François-Marie), naturaliste, né à Paris le 25 mars 1774, a publié : *Traité élémentaire d'ornithologie, ou Histoire naturelle des oiseaux*, 1800, 2 vol. in-4 : cet ouvrage n'est pas achevé; *Recueil de mémoires et de notes sur les mollusques et zoophytes*, 1800, in-8; *Tableaux des divisions des mammifères...* d'après Lacépède, Paris, 1803, in-8; *Histoire naturelle des rainettes, des grenouilles et des crapauds*, Paris, 1803, in-4, fig.; *Histoire naturelle, générale et particulière des reptiles pour servir de suite à l'Histoire naturelle de Buffon*, rédigée par Sonnini, 1802-1804, 8 vol. in-8, fig. Daudin est mort à Paris en 1804, âgé de moins de 30 ans.

DAUM, ou DAUMUS (Christian), recteur du collège de Zwischau, en Saxe, ville où il était né le 20 mars 1612, mourut en 1687, à 65 ans, avec la réputation d'un des plus grands littérateurs de son siècle. Il savait des langues mortes et vivantes. On lui doit des éditions de beaucoup d'ouvrages de l'antiquité, et

plusieurs autres écrits : témoignage de son ardeur pour le travail , encore plus de la supériorité de ses talents. Les plus estimés sont : *Tractatus de causis amissarum quarundam linguarum latinæ radicum*, 1642, in-8 ; *Indagator et restitutor græcæ linguæ radicum*, in-8 ; *Epistola*, Iéna, 1670, in-8, Dresde, 1677, in-8 ; des *Poésies*, etc.

DAUMESNIL (Pierre , dit la *Jambe-de-Hois*, baron), général français , naquit à Périgueux le 14 juillet 1777. Fils d'un perruquier , il reçut une éducation fort incomplète , et s'enrôla très-jeune dans un bataillon d'infanterie. Il servit d'abord en Italie , puis en Egypte , et donna à Bonaparte , dans cette dernière campagne , une preuve de dévouement fort remarquable , en le couvrant de son corps au moment où un obus allait éclater. Étant ensuite entré dans les guides , puis dans les chasseurs à cheval , il devint successivement capitaine , chef d'escadron et major. A Wagram , où il se distingua par sa valeur , il eut une jambe emportée par un boulet de canon. Pour le récompenser , l'empereur lui donna le brevet de général de brigade et celui de commandant de la Légion - d'Honneur avec le gouvernement du château de Vincennes. En 1814 , il refusa de rendre cette forteresse aux alliés , et répondit à la demande qui lui en avait été faite : « Je vous rendrai cette place , lorsque vous me rendrez ma jambe. » Il ne consentit en effet à la remettre qu'au roi Louis XVIII , qui le nomma chevalier de Saint-Louis et lui confia le commandement de Condé. Après le 20 mars , il arbora la cocarde tricolore , et fut nommé de nouveau gouverneur de Vincennes. Lors de la seconde Restauration , il fut mis à la retraite ; mais en 1830 il reprit du service , et recouvra le commandement de Vincennes qu'il eut encore à défendre , non plus contre l'ennemi , mais contre la populace ameutée. Daumesnil est mort du choléra le 17 août 1832.

DAUNOU (Pierre-Claude-François), né à Boulogne-sur-Mer en 1761 , fit ses études chez les Oratoriens de cette ville , et entra , quand il les eut terminées , dans la congrégation à laquelle appartenaient ses maîtres. Il prononça ses vœux à Paris le 17 novembre 1777 , et fut aussitôt envoyé à la maison d'études de Montmorency , pour y suivre des cours de théologie. De là il passa , en 1780 , au collège de Troyes , où il fut successivement professeur de sixième , cinquième et quatrième. Il enseigna la logique au collège de Soissons en 1783 , la philosophie au collège de Boulogne en 1784 ,

et fut appelé , en 1785 , à la maison d'études de Montmorency , où il fut chargé successivement de l'enseignement de la philosophie et de la théologie. Il fut ordonné prêtre à la fin de 1787. C'est pendant son séjour à Montmorency qu'il composa son premier ouvrage. L'académie de Nîmes avait offert , en 1785 , un prix sur cette question : *Quelle a été l'influence de Boileau sur la littérature française ?* Daunou concourut et fut couronné ; son discours , qu'il publia en 1787 , fut bien reçu du public littéraire , et La Harpe en a fait , dans son *Cours de littérature* , le plus grand éloge. Il envoya ensuite à l'Académie un *Mémoire sur l'origine , l'étendue et les limites de la puissance paternelle* , et concourut en 1792 pour le prix proposé par Raynal sur cette question : *Quelles vérités et quels sentiments importe-t-il d'inculquer aux hommes pour leur bonheur ?* Un jeune officier d'artillerie , Bonaparte , contre lequel il devait lutter plus tard dans une autre arène , était au nombre des concurrents ; mais cette fois , ce ne fut pas à l'homme de guerre que resta la victoire. L'académie de Lyon , que l'auteur de l'*Histoire philosophique des deux Indes* avait chargée du jugement des Mémoires , distingua celui de Daunou et lui décerna le prix. Mais , tandis que se vidaient ces paisibles querelles littéraires , de plus graves questions , auxquelles Daunou était aussi appelé à prendre part , se traitaient dans le monde politique. Dès 1789 , il s'était déclaré pour les idées nouvelles dans un *Discours sur le patriotisme* , qu'il prononça à l'occasion d'un service célébré à l'église de l'Oratoire à Paris , en commémoration des citoyens morts au 14 juillet. Plus tard , il prêta serment , avec une partie de ses confrères de l'Oratoire , à la constitution civile du clergé , et publia même , pour défendre le schisme , plusieurs écrits. La congrégation de l'Oratoire avait été supprimée avec tous les autres Ordres religieux ; Daunou , rendu ainsi à la vie séculière , fut choisi au mois d'avril 1791 , pour grand-vicaire par l'évêque du département du Nord et par celui du Pas-de-Calais ; il opta pour ce dernier département , mais il ne remplit pas longtemps ces nouvelles fonctions ; il accepta , le 15 septembre suivant , la place de vicaire métropolitain et de supérieur du séminaire de Paris. Enfin il fut envoyé à la Convention par les électeurs du Pas-de-Calais. D'un caractère naturellement timide , il dut nécessairement se ranger du parti le plus modéré. Le côté droit où dominaient les *généralistes* le compta au

nombre de ses membres , et l'entraîna dans la solidarité de ses fautes. Lors du procès de Louis XVI, il osa soutenir d'abord que la Convention n'avait pas le droit de juger ce prince ; puis , quand l'assemblée eut rejeté cette fin de non-recevoir , il vota pour la déportation et la réclusion provisoire jusqu'à la paix ; enfin , quand la peine de mort eut été décrétée par la majorité , il se prononça pour le sursis. A partir de cette époque , il ne cessa de voter avec les girondins ; après les journées du 31 mai et du 2 juin , il fut du nombre des soixante-treize députés qui protestèrent contre l'arrestation et la mise en jugement des vingt-deux chefs de ce parti. Décrété avec eux d'arrestation le 3 octobre 1793, il fut mis en prison le même jour , et ne recouvra la liberté que le 24 octobre 1794. Il revint , le 8 décembre , siéger à la Convention , qui le nomma , presque immédiatement après sa rentrée , l'un de ses secrétaires. Il était , avant son arrestation , l'un des membres du comité d'instruction publique ; il y rentra , et ce fut lui qui fut chargé de présenter à l'assemblée le projet de répartition de la somme de 360,000 francs votée le 27 germinal an III (16 avril 1795), pour être distribuée aux savants et aux artistes qui honoraient le plus la patrie par leurs travaux. Le 4 floréal (24 avril) , il fut élu membre de la commission des onze , nommée pour préparer une nouvelle constitution. Il fut choisi pour rapporteur , et présenta la constitution de l'an III. La loi concernant les élections fut son ouvrage. Aussi il s'opposa , autant qu'il fut en lui , au 18 brumaire ; et après l'événement il s'efforça d'en détourner les conséquences. Après le 18 brumaire , il résista aux envahissements du despotisme impérial. Il avait été chargé précédemment d'organiser l'Institut national , où il fut aussitôt appelé comme membre de la section des sciences morales et politiques ; ce fut lui qui prononça le discours d'inauguration , dans la première séance de ce grand corps littéraire , le 15 germinal an IV (4 avril 1795). Après la session de la Convention , Daunou fut un des membres de cette assemblée soumis par le sort aux chances d'une réélection , et il eut à opter entre vingt-sept départements qui réunirent sur lui leurs suffrages. Il fut le premier élu à la présidence du conseil des Cinq-Cents , et il fit dans cette assemblée des rapports remarquables , entre autres celui qu'il lut le 9 janvier 1797 , au nom de la commission d'instruction publique , sur l'organisation des écoles

spéciales. Il avait été , en l'an IV , élu professeur de grammaire générale aux écoles centrales du département de la Seine. Lorsqu'en l'an V le sort le fit sortir du conseil des Cinq-Cents , le Directoire le nomma administrateur de la bibliothèque du Panthéon. Le 10 vendémiaire an VI (premier octobre 1797) , il prononça au Champ-de-Mars , en présence des grands pouvoirs de l'Etat , de l'armée et du peuple , l'*Eloge funèbre* du général Hoche. Ce fut lui aussi qui , en 1797 , rédigea pour la république batave une constitution , qui , promulguée le premier mai 1798 (12 floréal an VI) , demeura en vigueur jusqu'en 1801. Le 31 janvier 1798 , le Directoire le chargea d'aller , avec Monge et Florent , organiser la république romaine. Il exerçait encore ces fonctions , lorsque , le 24 germinal an VI (13 avril 1798), le département du Pas-de-Calais et celui du Gard le rappelèrent au conseil des Cinq-Cents , dont la réaction royaliste l'avait tenu éloigné pendant un an ; il quitta aussitôt l'Italie , et revint siéger parmi les membres de la représentation nationale , qui , au mois de fructidor suivant , l'appelèrent de nouveau à l'honneur de les présider. Il adressa en cette qualité , le deuxième jour complémentaire an VII (18 septembre 1798) , un discours à une députation de l'Institut. Bien tôt après eut lieu le coup d'Etat du 18 brumaire. Daunou assistait à la fameuse séance de l'Orangerie à Saint-Cloud ; il quitta la salle avec ses collègues , mais n'assista pas à la séance du soir , où trente membres environ essayèrent de donner une forme légale aux événements de la journée. Il fut cependant compris dans la liste des membres de la commission législative intermédiaire du conseil des Cinq-Cents , qui devait , avec une commission semblable choisie parmi les membres du conseil des anciens , s'occuper de la rédaction d'une nouvelle constitution ; et , dans les réunions de ces deux commissions , ce fut lui qui exerça les fonctions de secrétaire. Lors de l'organisation du gouvernement consulaire , Daunou fut nommé conseiller-d'Etat ; il refusa , et préféra entrer au tribunal. Cette assemblée , qui tint sa première séance le 11 nivôse an VIII (premier janvier 1800) , choisit presque à l'unanimité Daunou pour son président. Il s'opposa fortement , le 7 pluviôse an IX (27 janvier 1801) , à l'adoption du projet de loi présenté par le gouvernement sur l'organisation des tribunaux politiques. Son discours fit une vive impression sur l'assemblée , et le gouvernement ne le publia dans le

Moniteur qu'après en avoir retranché les endroits les plus saillants. Daunou le fit imprimer tel qu'il l'avait prononcé, et se plaignit, dans une note, des changements que le rédacteur du journal officiel lui avait fait subir. La loi fut néanmoins votée par quarante-neuf contre quarante-un. Le premier consul, mécontent de l'opposition que cette loi avait rencontrée dans le tribunal, chercha dès lors tous les moyens de faire taire les voix qui s'élevaient encore contre ses projets d'envahissement. Quelques temps après, il invita Daunou à dîner aux Tuileries. Après le dîner, il l'attira dans l'embrasure d'une croisée, et le pressa vivement d'accepter une place au conseil d'Etat : Daunou refusa, comme il avait déjà fait à l'époque de l'organisation de ce corps; le premier consul lui offrit ensuite les fonctions de directeur-général de l'instruction publique : il les refusa également. Le sénat remplissait dans la la constitution de l'an VIII les places qui venaient à vaquer dans son sein, en choisissant entre trois candidats qui lui étaient présentés par le corps législatif, le tribunal et le premier consul. Une place de sénateur étant devenue vacante au commencement de l'an X, le corps législatif choisit Daunou pour candidat, le 9 nivôse, à une majorité de cent trente-neuf voix contre cent vingt-quatre; il fut élu de même, deux jours après, par le tribunal, par quarante-huit voix contre trente-neuf. Mais le premier consul déclara au sénat qu'il considérerait la nomination de Daunou comme une insulte personnelle, et les sénateurs élurent le général Lamartinière. Quelque temps après, Daunou fut éliminé avec Chénier et Benjamin Constant du tribunal. Il reprit alors ses fonctions d'administrateur de la bibliothèque du Panthéon, et partagea son temps entre les devoirs de cette place et ses travaux pour l'Institut. Peu après, le 3 pluviôse an XI, le premier consul donna une nouvelle organisation à ce grand corps littéraire, et supprima la classe des sciences morales et politiques. Daunou fut alors compris dans la classe d'histoire et de littérature ancienne, qui devint, en 1816, l'académie des inscriptions et belles-lettres. La place d'archiviste étant devenue vacante en 1804, l'empereur la donna à Daunou, à qui Fouché fit part, le même jour, de cette décision, en l'engageant à remercier l'empereur. Daunou conserva cette place jusqu'au 26 février 1816, époque à laquelle il fut destitué. Au mois de septembre suivant, il fut nommé éditeur et rédacteur en chef du *Journal des*

sciences. Les professeurs du collège de France le présentèrent, à une grande majorité, le 24 novembre 1817, comme candidat à la chaire d'histoire et de morale, laissée vacante par la mort de Clavier; mais sa nomination ne put être ratifiée que deux ans après. La même année, il fut envoyé par le département du Finistère à la Chambre des députés. Les principaux discours qu'il y a prononcés depuis 1819 jusqu'en 1823 ont été publiés à la suite de la 2^e édition de son *Essai sur les garanties individuelles que réclame l'état actuel de la société*, Paris, 1822, in-8. En 1823, il ne fut pas réélu; mais en 1824 il reparut à la Chambre, où depuis il ne cessa de siéger jusqu'en 1832. A cette époque, il pria les électeurs de Brest de ne plus le réélire, et de porter leurs suffrages sur un autre candidat. Après la révolution de Juillet, Daunou fut réintégré dans sa place de garde-général des archives du royaume. L'académie des sciences morales et politiques ayant été rétablie en 1833, il alla également y reprendre son fauteuil dans la section de législation et de droit public; enfin il succéda, en 1838, à Sylvestre de Sacy comme secrétaire de l'académie des inscriptions et belles-lettres. Quelques électeurs du huitième arrondissement de Paris firent en 1839 des instances auprès de lui, pour qu'il acceptât la candidature; il refusa en appelant leurs suffrages sur David d'Angers, qui échoua. Le 9 novembre de la même année, il fut nommé pair de France; mais il ne devait pas siéger longtemps au Luxembourg : atteint, le 17 d'avril 1840, d'une douloureuse maladie, il termina sa carrière le 20 juin suivant. Daunou a publié un très-grand nombre d'ouvrages. Taillandier, dans un livre publié sous le titre de *Documents biographiques sur P.-C.-F. Daunou*, Paris, 1841, in-8, en a donné la liste complète; nous ne citerons ici que les principaux : ce sont, outre son *Essai sur les garanties individuelles : Influence de Boileau sur la littérature française*, Paris, 1787, in-8; plusieurs *Mémoires* insérés dans le *Recueil de l'Institut*; un grand nombre d'*Articles* et un *Tableau littéraire du troisième siècle*, insérés dans l'*Histoire littéraire de la France*; plusieurs *Articles* dans la *Biographie universelle* et dans le *Journal des savants*; un *Essai historique sur la puissance temporelle des Papes*, 4^e édition, Paris, 1818, 2 vol. in-8; *Cours d'histoire et de littérature*, œuvre posthume, Paris, 1844, 7 vol. in-8. Daunou a laissé dans la science des souvenirs honorables; son érudition est

solide, sa critique sûre et judicieuse dans les détails ; mais il manque d'élévation et de philosophie dans les jugements d'ensemble : on s'aperçoit qu'il doit plus aux livres qu'il a compulsés qu'à son propre fonds qui est peu riche. Disons, en outre, qu'on trouve dans ses ouvrages un esprit constant d'hostilité contre l'Eglise et la religion, mal dissimulé sous une fausse apparence d'impartialité. Quant à sa vie politique, elle a de l'unité ; dans tous les temps et sous tous les régimes, il s'est montré ami sincère d'une sage liberté ; mais il ne tenait pas assez compte des circonstances où il se trouvait placé, et là encore ses vues ont manqué de largeur et d'étendue. Dans la vie privée, Daunou était d'un caractère rigide et impérieux : ses mœurs étaient pures, austères même ; mais on sait que, prêtre et religieux, il oublia entièrement ses devoirs et méconnut le caractère sacré dont il était revêtu. Cette conduite doit être d'autant plus sévèrement blâmée, que, rendu à la vie séculière à l'époque de la révolution, il avait accepté de nouveau des fonctions élevées dans la hiérarchie sacerdotale, qu'il abandonna cependant pour venir siéger à la Convention. Nous devons ajouter que, à l'approche de la mort, Daunou, qui, d'ailleurs avait gardé le célibat, ne paraît pas avoir pensé à réparer les fautes de sa vie.

DAURAT. (Voyez DORAT.)

DAUSQUE (Claude), né à Saint-Omer en 1566, jésuite, puis chanoine de Tournay, mort le 17 janvier 1644. Nous avons de lui : une *Traduction* en latin des *Harangues* de Bazile, évêque de Séleucie avec des notes, Heidelberg, 1604, in 8 ; Un *Commentaire sur Quintus Calaber*, Francfort, 1614, in-8 ; *Antiqui novique Latii orthographia*, Tournay, 1632, 2 vol. in-fol. ; *Terra et aqua, seu terræ fluctuantes*, Tournay, 1633, in-4. Les fies flottantes près de Saint-Omer ont donné occasion à cet ouvrage, où l'auteur parle de toutes les fies semblables dont il a pu avoir connaissance ; il y parle aussi des autres merveilles naturelles qui ont rapport à la mer, aux rivières. Cet ouvrage est plein d'érudition. Il a encore donné plusieurs autres ouvrages qui prouvent que Dausque était versé dans les langues savantes, la théologie, l'histoire naturelle et l'antiquité profane ; mais on voit aussi que son savoir avait plus d'étendue que son jugement de solidité. Il affectait de se servir de termes peu usités qui rendent ses ouvrages presque inintelligibles.

D'AUVIGNI. (Voyez. AUVIGNY.)

DAVENANT (Jean), de Londres, né vers 1570, docteur et professeur de théologie à Cambridge, devint évêque de Salisbury. C'était un théologien assez modéré qui cherchait le moyen de réunir les chrétiens sur leurs divers sentiments. Son livre intitulé : *Adhortatio ad communionem inter evangelicas ecclesias*, est un monument de sa modération. Il se distinguait par son érudition, par sa modestie et par sa pénétration. L'Eglise anglicane l'ayant député avec d'autres théologiens au synode de Dordrecht, il soutint avec le docteur Ward, que J.-C. est mort pour tous les hommes. Ce savant estimable mourut à Cambridge le 20 avril 1641. Ses productions sont : *Prolectiones de judicio controversiarum*, 1631, in-fol. ; *Commentaria in Epistolam ad Colossenses* ; *Libet de servitutibus* ; *Determinatio questionum theologicarum*. On voit dans ses ouvrages des connaissances et des recherches, et toute la sagesse qu'on peut avoir hors de la véritable religion.

DAVENANT (Guillaume), né à Oxford, en 1605, d'un cabaretier, marqua dans sa jeunesse beaucoup de talent pour la poésie, et surtout pour le théâtre. Après la mort de Johnson, en 1637, il fut déclaré *poète lauréat*. Charles I^{er} y ajouta le titre de *chevalier* en 1643. Davenant fut toujours attaché à ce prince infortuné ; quelque temps avant sa mort tragique, ce poète passa en France, et se fit catholique. Il revint en Angleterre, lorsque Charles II monta sur le trône de ses ancêtres, et mourut en 1668 à 63 ans. Les plus beaux esprits de son temps, le comte de Saint-Albans, Milton et Dryden furent en liaison d'amitié et de littérature avec lui. Le chevalier Davenant travaillait avec ce dernier. Tous ses ouvrages ont été publiés en 1673, in-fol. Ce recueil offre des *tragédies*, des *tragi-comédies*, des *mascarades*, des *comédies*, et d'autres pièces de *poésie*. C'est à lui que l'Angleterre dut un opéra italien.

DAVENANT (Charles), fils aîné du précédent, né en 1656, et mort en 1714, s'est fait un nom célèbre en Angleterre par plusieurs ouvrages de *politique* (entre autres, un *Tableau des revenus et du commerce de l'Angleterre*, 2 vol. in-8, en anglais) et de *poésie*. On cite, parmi les écrits de ce dernier genre, son opéra de *Cécé*, qui fut reçu avec beaucoup d'applaudissement.

DAVENPORT (Christophe), né à Coventry dans le comté de Warwick en Angleterre, vers l'an 1598, passa à Douai en 1615, et de là à Ypres, où il prit l'habit de Saint-François, en 1617. Il reçut le nom de *François de Sainte-*

Claire, sous lequel il est connu dans son Ordre. Après avoir professé avec beaucoup de réputation la philosophie et la théologie à Douai, il fut envoyé missionnaire en Angleterre. Obligé de se retirer, sous le gouvernement tyrannique de Cromwell, il reparut lorsque Charles II eut été rétabli sur le trône. Catherine de Portugal, épouse de ce prince, le choisit pour son théologien et son chapelain : emplois qu'il était bien capable de remplir, par ses connaissances dans la philosophie, dans la théologie, dans les Pères, dans l'histoire ecclésiastique, etc. Ce savant franciscain mourut à Londres en 1680, à 82 ans. Tous ses ouvrages, excepté son *Traité de la prédestination*, et son *Système de la Foi*, ont été recueillis en 2 vol. in-fol., à Douai en 1665. L'auteur s'était acquis l'amitié des protestants et des catholiques, par ses mœurs, sa franchise et sa droiture. Il faut remarquer qu'il prenait aussi quelquefois le nom de *François Coventry*, du lieu de sa naissance. (Voyez Nicéron, tom. 23.)

DAVESNES. (Voyez AVESNES.)

D'AVIAU. (Voyez AVIAU.)

DAVID, fils d'Isaï de la tribu de Juda, né à Bethléem, l'an 1085 avant J.-C., fut sacré roi d'Israël par Samuel, pendant qu'il gardait les troupeaux de son père. Dieu l'avait choisi pour le substituer à Saül. David n'avait alors que 22 ans ; mais il était déjà connu par des actions qui marquaient un grand courage. Sa valeur augmenta avec l'âge. S'étant offert à combattre le géant Goliath, il le tua d'un coup de pierre, et en porta la tête à Saül. Ce prince lui avait promis, pour récompense de sa victoire, sa fille Mérobaïn en mariage ; mais jaloux de sa gloire, autant qu'incapable de l'égaliser, il lui proposa sa fille Michol, qu'il lui fit encore acheter au prix de cent prépuces de Philistins. La haine de Saül contre son gendre augmentait de jour en jour. Ses fureurs allèrent au point, qu'il attenta plusieurs fois à sa vie. David, obligé de s'enfuir, se retira à la cour d'Achis, roi de Geth, qui lui donna la ville de Siceleg pour lui et pour ses gens. La guerre s'étant allumée entre les Juifs et les Philistins, David devait combattre avec les Philistins contre les Juifs ; mais avant d'en venir aux mains, il se retira à Siceleg. Cette ville avait été détruite et brûlée par les Amalécites, qui avaient emmené ses femmes et celles de toute la troupe. Il tomba sur ces barbares et leur enleva leur butin. Saül le poursuivait toujours, malgré les actes de générosité qui auraient dû toucher son cœur. Lorsqu'ils

étaient dans le désert, David aurait pu le tuer deux fois : l'une dans une caverne, et l'autre dans sa tente ; mais il se contenta de lui faire connaître que sa vie avait été entre ses mains. Une mort funeste vint terminer la vie de ce prince vindicatif et perfide. Sa couronne passa à David, qui pleura non seulement celui auquel il succédait, mais qui le vengea, et punit de mort ceux qui se vantaient de l'avoir tué. Il fut de nouveau sacré roi à Hébron, l'an 1054 avant J.-C. C'était pour la seconde fois qu'il recevait l'onction royale. Abner, général des armées de Saül, fit reconnaître pour roi Isboseth son fils ; mais ce général ayant été tué, tout Israël proclama David. Ce prince, s'étant rendu maître de la citadelle de Sion, y établit le lieu de sa demeure, et y fit bâtir un palais ; d'où lui vint le nom de *Cité de David*. Jérusalem devint ainsi la capitale de son empire. Il y fit transporter l'arche, et forma dès lors le dessein de bâtir un temple au Dieu qui lui avait donné la couronne. Sa gloire était à son comble. Il avait vaincu les Philistins, subjugué les Moabites, mis la Syrie sous sa puissance, battu les Ammonites ; mais ces grandes actions furent obscurcies par son adultère avec Bethsabee, suivi de la mort d'Urie, mari de cette femme. Il se passa un an presque entier, sans qu'il conçût des remords de son crime. Le prophète Nathan le fit rentrer en lui-même par une parabole ingénieuse ; il en fit une pénitence longue et sincère ; ses regrets sont vivement exprimés dans plusieurs *Psaumes*. Les maux que Nathan lui avait prédits commencèrent à se faire sentir, et dans sa propre maison même. Un de ses fils viola sa sœur, le frère ensuite assassina le frère ; David se voit contraint de fuir devant Absalon son fils, qui veut arracher la couronne et la vie à son propre père. Tout Israël suit le rebelle, et abandonne son roi. Cette révolte ne finit que par la mort d'Absalon. Une nouvelle faute attira sur son royaume un fléau qui fit périr en trois jours 70 mille hommes. David, transporté par un mouvement de vanité, avait fait faire le dénombrement de son peuple : faute bien réelle, que les rois ont tant de fois imitée, qu'ils imitent encore, et dont ils ne songent pas à se repentir, malgré les événements qui les en avertissent. Il apaisa le ciel, en sacrifiant dans l'aire d'Aréuna, qu'il avait achetée pour y bâtir un temple au Seigneur. Pour mettre la paix dans sa famille, il déclara Salomon son successeur, malgré les brigues d'Adonias, son fils aîné. Après avoir fait sacrer et cou-

ronner ce prince, il mourut accablé d'années et d'infirmités, l'an 1015 avant Jésus-Christ, dans la 70^e année de son âge et la 40^e de son règne. Il laissa un royaume tranquille au dedans et au dehors. Les incrédules modernes se sont épuisés en satires contre ce saint et grand roi : son zèle ardent pour la gloire de Dieu, une piété tendre et profondément sentie, lui ont mérité cette distinction. (Voyez *Apologie de David*, publiée à Paris, en 1737, in-12.) Ils lui ont reproché d'avoir fait scier et jeter dans le four les Ammonites faits prisonniers; mais le texte original dit précisément qu'il les condamna à scier du bois, cuire des briques, etc. Du reste cette nation abominable exerçait cette cruauté contre les Israélites, quand ils tombaient entre ses mains; et si David la lui avait rendue, ce n'eût été qu'à titre de représailles. (Voyez AGA.) C'est une question fort agitée par les savants, si David est l'auteur de tous les 150 *Psaumes*. Le sentiment le plus commun aujourd'hui est qu'il en a composé la plus grande partie. Plusieurs sont relatifs aux différents états où il s'est trouvé. Envie, haine, persécution par Saül, il avait été contraint de vivre en fugitif, de s'exiler de sa patrie, d'errer de ville en ville et de désert en désert. Les guerres diverses qu'il eut avec les nations ennemies du Dieu d'Israël multiplièrent ses soins et ses craintes. Les fautes dans lesquelles il eut le malheur de tomber devinrent le sujet de ses regrets les plus vifs, et les coups sensibles dont Dieu le frappa l'aiderent à les expier. Ses sentiments, dans ces différentes situations, sont exprimés avec une force et une dignité inimitables. « Si les livres profanes, dit un critique moderne, n'ont rien qui approche de la dignité, du sens profond, des grâces simples et touchantes qui caractérisent les livres saints, on peut bien dire que les livres saints ne renferment rien de plus grand, de plus propre à nourrir, à fortifier les âmes, à inspirer des sentiments sublimes, à former des idées magnifiques, que les *Psaumes*. Où puiser des notions plus vraies, plus naïves, plus justes de la Divinité, contempler des tableaux plus vifs, plus animés de la création? Les esprits justes, les cœurs droits y trouvent une ressource sûre et aisée dans tous les événements de la vie. A côté des menaces et des châtimens, marchent toujours l'espérance, les consolations et les fa-veurs. L'homme y apprend tout ce qu'il faut pour vivre en paix avec lui-même, avec les hommes, avec Dieu.

« Toutes les situations de l'âme, tous les mouvements du cœur y sont exprimés avec une variété et une vérité dignes de l'Esprit saint. » Plusieurs sont évidemment prophétiques, ou en entier, ou en partie, et regardent divers objets cachés dans l'avenir, particulièrement le Messie. Saint Jérôme appelle David : le Simonide, le Pindare, l'Alcée et l'Horace des Chrétiens. (*David, Simonides noster, Pindarus et Alceus, Flaccus quoque.*) Les *Psaumes* ont été traduits dans toutes les langues. Il y en a plusieurs traductions françaises. Les meilleures sont celles de La Harpe et de M. de Genoude. Les nations infidèles sont, comme nous, si frappées de l'excellence de ces poèmes divins, qu'elles en ont des versions dans leur langue. Spon parle, dans ses *Voyages*, d'une traduction de plusieurs *Psaumes* en vers turcs, composées par un renégat polonais, nommé Halybeg. Les *Psaumes* sont, de tous les livres connus, celui qui a été le plus souvent expliqué. Les meilleurs ouvrages que nous ayons sur ce sujet sont : les *Notes et les Réflexions* du P. Berthier; l'*Harmonie des Psaumes*, par Pluche; leur *Sens propre et littéral*, par Lallemand; les *Traitéés sur la poésie des Hébreux*, par Contant de la Molette, le docteur Lowth, et le savant Herder; le *Sens primitif*, par M. Viguier. J. M. Hase a publié un ouvrage estimé intitulé : *Regni Davidici et Salomonæi descriptio geographica et historica*, Nuremberg, 1739, in-fol.

DAVID, le plus grand philosophe de l'Arménie, florissait vers le milieu du 5^e siècle. Il puisa à Athènes la connaissance de la langue et de la philosophie des Grecs. Il traduisit ceux de leurs livres qu'il jugea les plus utiles. Loin de suivre avec superstition Platon ou Aristote, comme nos docteurs européens des siècles d'ignorance, il choisit dans l'un et dans l'autre ce qui lui parut le plus vrai et le plus judicieux, en réfutant en même temps leurs erreurs. On conserve ses écrits dans la bibliothèque du roi de France. Ils sont méthodiques autant que solides. Son style est coulant, exact et précis.

DAVID EL DAVID, faux messie des Juifs, se révolta, vers 932, contre le roi de Perse, qui, s'étant saisi de lui, exigea qu'il donnât une marque de son pouvoir. David répondit qu'il s'offrait à avoir la tête coupée, et qu'après le supplice il revivrait aussitôt; mais ce fourbe ne fit cette demande, que pour éviter de plus grands tourmens. Les Juifs, en haine de leur imposteur, furent accablés en Perse de toutes sortes de taxes et d'im-

pôts, et par là réduits à la dernière misère.

DAVID 1^{er}, roi d'Ecosse, et fils de sainte Marguerite, occupa 24 ans le trône, égala les plus pieux de ses prédécesseurs par sa charité envers les pauvres, et les surpassa tous en sagesse et en prudence. Son amour pour la justice le portait à punir d'une manière rigoureuse les magistrats qui avaient prévariqué. C'est ce prince qui fonda et dota les évêchés de Ross, de Brechin, de Dunkeld et de Dumblain, ainsi que quatorze abbayes, dont six étaient de l'Ordre de Cîteaux. La mort lui ayant enlevé sa vertueuse épouse, Sibille, nièce de Guillaume-le-Conquérant, il passa 20 années dans l'état de viduité. Il supporta avec une patience admirable et vraiment chrétienne la perte de son fils, qui faisait toutes ses espérances, et dont la mort excitait les regrets de tout le royaume. Ayant en cette occasion invité à souper les principaux seigneurs, il les consola lui-même en ces termes : « Ce serait une folie et une impiété de se révolter en quelque chose contre la volonté de Dieu, qui est toujours sainte, juste et pleine de sagesse. Les gens de bien étant condamnés à mourir comme les autres hommes, nous devons nous consoler, puisqu'il ne peut rien arriver de mal à ceux qui servent le Seigneur, soit pendant la vie, soit après la mort. » Ce prince mourut à Carlisle dans de grands sentiments de piété, le 29 mai 1153. On lit son nom avec ceux des saints dans plusieurs calendriers d'Ecosse. — MALCOLM IV, son petit-fils lui succéda, et est aussi regardé comme saint.

DAVID DE DINANT, hérétique, vers le commencement du 13^e siècle, était disciple d'Amauri, et enseignait que Dieu était la matière première. Son système était assez semblable à celui de Spinoza : les erreurs d'un siècle se reproduisent dans un autre ; et ce que les gens de secte et à système regardent comme un effort de génie, n'est souvent qu'une servile répétition. Il a été réfuté par saint Thomas et par d'autres théologiens.

DAVID GANZ, historien juif du 16^e siècle dont on a une chronique en hébreu, intitulée : *Tzemath David*, qui est rare, Prague, 1592, in-4. Vorstius en a traduit une partie en latin, avec des notes, Leyde, 1444, in-4.

DAVID DE POMIS, médecin juif du 16^e siècle, se disait d'une ancienne famille de la tribu de Juda. On a de lui : un traité *De senum affectibus*, Venise, in-8 ; *Dictionnaire de la langue hébraïque et rabbinique*, en hébreu et en ita-

lien, publié à Venise, en 1587, in-fol., fort utile à ceux qui veulent lire les rabbins, et plein de savantes remarques sur la littérature des Juifs.

DAVID DE SAINT-GEORGES (Jean-Joseph-Alexis), conseiller au grand-conseil, né à Saint-Claude le 30 décembre 1759, mort à Arbois le 30 mars 1809, a publié : *Histoire fabuleuse destinée à l'éducation des enfants, dans ce qui regarde la conduite envers les animaux*, traduite de l'anglais de mistriss Trimmer, Genève, 1789, 2 vol. in-12 ; *Poésies d'Ossian et de quelques autres bardes, pour servir de suite à l'Ossian de Letourneur*, 3 vol. in-8. Cette traduction, qu'il fit avec Labaume, est estimée.

DAVID (François-Anne), graveur de la chambre et du cabinet du roi, membre des académies de Berlin et de Rouen, mort à Paris en 1824, a publié un grand nombre de *Gravures*, en général médiocres, accompagnées la plupart d'un texte qu'il a rédigé quelquefois lui-même.

DAVID (Jacques-Louis), célèbre peintre d'histoire et membre de l'Institut, né à Paris en 1748, d'un marchand de fer qui perdit la vie dans un duel et le laissa orphelin en bas âge. Un de ses oncles, entrepreneur des bâtiments du roi, soigna son éducation et l'engagea à s'adonner à l'architecture, qu'il n'étudia qu'avec regret ; mais sa mère, cédant bientôt au penchant décidé qu'il avait pour la peinture, le plaça chez Vien qui le prit en affection. Il obtint le grand prix en 1775, ce qui le mit à même de suivre son maître qui venait d'être nommé directeur de l'école de Rome. Dans ce voyage il fit une copie de la *Cène* du Valentin et la *Peste de saint Roch*, qui annonçaient un talent distingué, et peuvent être placés au rang de ses meilleurs ouvrages. Il fit aussi une collection nombreuse de dessins, formant cinq gros volumes d'études, recueil précieux où il puisa peut-être trop abondamment pour ses conceptions. De retour à Paris, en 1781, il fixa sa réputation par les tableaux de *Bélisaire*, des *Funérailles de Patrocle*, et de la *Mort de Socrate*. Lorsque les premières secousses de la révolution se manifestèrent, David embrassa les principes avec enthousiasme, et ne s'occupa plus qu'à en représenter les principaux faits. Il commença d'abord un grand tableau représentant le *Serment du jeu de Paume*. Des fenêtres de cet édifice on apercevait le château de Versailles couvert de nuages d'où sortaient des foudres prophétiques ; mais il n'acheva pas ce sujet. Il fit ensuite hommage à l'Assemblée nationale d'un tableau représentant Louis

XVI entrant le 4 février dans cette assemblée. David fut nommé dans le mois de septembre 1792, membre du corps électoral de Paris, et peu après député à la Convention. Il la présida pendant quatorze jours, et prit une part très-active à tout ce qui s'y fit. Il vota la mort du roi sans appel et sans sursis. Deux mois après, il présenta à l'Assemblée son tableau de *Michel Peletier*, poignardé par le garde-du-corps Paris, couché sur son lit de mort. Le glaive ensanglanté, qui était encore dans sa blessure, traversait un papier sur lequel on lisait ces mots : *Je vote pour la mort du tyran.* Il était intimement lié avec Marat et Robespierre, et il avait pour eux une admiration particulière. Lorsque Péthion voulut attaquer le premier comme avilissant la représentation nationale, il s'élança avec précipitation au milieu de la salle en s'écriant : « Puisque vous voulez proscrire « Marat, je vous demande que vous m'assassiniez... je suis aussi un homme « vertueux... la liberté triomphera. » Marat ayant été assassiné, il voulut aussi faire passer ce fait à la postérité, et représenta *Marat dans le moment où, venant de recevoir le coup de poignard dans sa baignoire, le sang s'échappait à grands flots de sa blessure.* Ce portrait, d'une vérité effrayante, fut exposé pendant quelques jours dans la cour du Louvre, et ensuite dans la salle des séances de la Convention. David fut nommé président de la Convention en janvier 1794, et le 9 thermidor, en apprenant que Robespierre allait finir sa vie sur l'échafaud, il dit à un député d'Arras qui siégeait à ses côtés : « Je boirai la ciguë avec lui. » Ce propos fut entendu par les ennemis de Robespierre, qui le firent conduire à la prison du Luxembourg ; mais ses élèves obtinrent la liberté de leur maître. Le premier prairial arriva, et David, accusé comme terroriste, fut écroué de nouveau au Luxembourg. L'amnistie du 4 brumaire le délivra de toute contrainte. Sous le consulat et sous l'empire, il se consacra entièrement à son art, et produisit les beaux tableaux de *Frutus*, des *Horaces* et de *l'Enlèvement des Sabines*. Le *Couronnement de Bonaparte*, la *Distribution des aigles* et le *Portrait de Napoléon*, placé alors aux Invalides, ne démentirent pas sa réputation. Le tableau des *Thermopyles*, dont la couleur est plus vigoureuse que celle de ses autres ouvrages, offre et la même habileté et la même indécence dans les nudités, par laquelle il prétendait imiter les anciens. A la première Restauration, David ne fut point inquiété. Au retour de

Bonaparte, il en recut une visite dans son atelier ; mais l'exil de Napoléon ramenant les Bourbons à Paris, il dut subir la loi contre les régicides, et cessa d'être membre de l'Institut. Après avoir voyagé en Suisse et en Italie, il se fixa à Bruxelles, où il exécuta ses deux derniers ouvrages : *Télémaque et Eucharis*, et *L'Amour quittant Psyché au lever de l'aurore*. Il avait refusé les offres du roi de Prusse, qui voulait le nommer directeur des arts dans son royaume. Sa manière est de la plus grande pureté, ses couleurs sont savamment distribuées ; la partie mécanique de l'art est parfaite, et le dessin admirablement correct : peut-être le genre de sa composition est-il un peu gigantesque et académique ; mais ce défaut est compensé par des beautés du premier ordre. David est sans contredit le régénérateur de l'école française, jadis pleine d'incorrections et d'ânerie, si l'on excepte quelques artistes perfectionnés aux écoles d'Italie. Il est mort à Bruxelles le 26 décembre 1825.

DAVID (Pierre), né près de Falaise, en 1771, mort à Paris, le 22 juin 1846, fut employé dans plusieurs ambassades, et fit partie de la Chambre des députés, où il prit constamment la défense des chrétiens de Syrie. On a de lui trois poèmes : *la Bataille d'Iéna*, 1808, in-8 ; *Athènes assiégée*, 1827, in-8 ; *Alexandreide*, ou *la Grèce vengée*, 1827-29, 2 vol. in-8.

DAVILA (Henri-Catherin) naquit le 30 octobre 1576, au Sacco, village dans le territoire de Padoue ; sa famille, qui avait plusieurs branches, était originaire d'Avila, en Espagne ; et ses ancêtres étaient de père en fils, depuis 1454, comètes du royaume de Chypre. Henri se retira à Avila pour se dérober à la tyrannie des Turcs, qui s'étaient rendus maîtres de cette île en 1570 et 1571. Comme il ne put tirer aucun soulagement des parents qu'il avait en Espagne, il vint en France, et se fit connaître avantageusement à la cour de Henri III et de Henri IV. Il se signala sous ce dernier prince, devant Honfleur en Normandie, et devant Amiens, où il fut blessé. Depuis, il se retira à Venise, et recut du sénat de quoi subsister en homme de sa condition. Il fut tué d'un coup de pistolet, dans un voyage qu'il faisait par ordre de la république ; c'était vers l'an 1634. Davila avait avec lui un fils, âgé de 18 ans, qui se jeta sur le meurtrier, et le mit en pièces. Ce fut à Venise qu'il travailla à son *Histoire des guerres civiles de France*, en 15 livres, depuis la mort de Henri II, en 1559.

jusqu'à la paix de Vervins, en 1598. Cet historien sait attacher ses lecteurs par la manière dont il rend les détails, et par l'heureux enchaînement de ses récits. Il cherche trop à pénétrer dans l'esprit des princes, et ne les devine pas toujours. Il aurait reçu plus d'éloges, s'il en avait moins donné à son héroïne Catherine de Médicis, bienfaitrice de sa famille, et s'il avait retranché de son histoire quelques harangues qu'on place aujourd'hui au nombre des mensonges oratoires. On lui reproche aussi quelques erreurs dans l'orthographe des villes et des hommes. *L'Histoire de Davila*, écrite en italien, fut imprimée au Louvre, 1644, en 2 vol. in-folio; à Venise, 1733, 2 vol. in-fol.; à Londres, 1755, 2 vol. in-4, 1801, 8 vol. in-8, et Milan, 1807, 6 vol. in-8. Baudoin et l'abbé Mallet l'ont mise en français : la *Traduction* du dernier, qui a éclipsé l'autre, a paru depuis sa mort. Pierre-François Cornazano a publié, en 1743, à Rome, une *Traduction* latine du même ouvrage, en 3 vol. in-4.

DAVOUST (Louis - Nicolas), duc d'Auerstaedt, prince d'Eckmühl, pair et maréchal de France, né à Annoux, département de l'Yonne, le 10 mai 1770, d'une famille noble, fit ses premières études à l'Ecole militaire avec Bonaparte, et entra en 1785, avec le grade de sous-lieutenant, dans le régiment de Royal-Champagne, cavalerie, d'où il fut chassé, en 1790, pour cause d'insubordination. Après la journée du 10 août 1792, il parut à la barre de l'Assemblée législative pour y adhérer à la déchéance du roi et demander du service. Il fut nommé chef de bataillon du troisième régiment de volontaires de l'Yonne, et se fit remarquer à l'armée du Nord par un caractère particulier de bravoure et d'audace. Son avancement fut rapide. Bonaparte, ayant été nommé général en chef de l'armée d'Italie, l'appela auprès de lui, et l'emmena ensuite en Egypte, où il se signala en plusieurs occasions, notamment à la bataille d'Aboukir. Il ne revint en France qu'avec le général Desaix, dans le mois d'avril 1800. Bonaparte l'éleva alors au grade de général de division. En 1802, il le nomma commandant en chef des grenadiers de sa garde, et il le créa maréchal d'empire en 1804. Employé dans la campagne de Prusse, en 1807, Davoust se signala particulièrement à Iéna, où il dirigea la droite de l'armée française sur le village d'Auerstaedt, de telle manière que ce mouvement fut regardé comme la principale cause de la victoire, et lui valut le titre de *duc d'Auerstaedt*. Dans la guerre contre l'Autriche, en

1809, il eut aussi une grande part au gain de la bataille d'Eckmühl, près de Ratisbonne : ce qui lui valut encore le titre de *prince d'Eckmühl*; enfin il péculuda par plusieurs succès au gain de la bataille de Wagram, et il montra la plus grande valeur à la bataille de la Moncova; il y fut blessé, et eut deux chevaux tués sous lui. Ayant perdu dans cette campagne désastreuse le magnifique corps qu'il commandait, il se retira sur les bords de l'Elbe, et vint s'établir à Hambourg, où il résista à toutes les attaques des Suédois, des Prussiens et des Russes; mais on blâma généralement la violence et la rigueur dont il usa envers les habitants. Il ne consentit à remettre cette place qu'après la chute de Bonaparte, qu'il se refusa longtemps à croire, et sur l'invitation du général Gérard, qui, s'étant présenté de la part du roi, reçut sa soumission le 5 mai. Revenu en France, il obtint l'autorisation de se rendre dans sa terre de Savigny, où il resta jusqu'à l'invasion de Bonaparte, qui l'appela au ministère de la guerre, le 21 mars 1815. Il poussa avec vigueur l'organisation d'un grand nombre de corps de partisans, et pressa les travaux qui devaient servir à défendre les approches de la capitale. Après la déroute de Waterloo, il annonça à la Chambre des députés, et garantit, sur son honneur, que les désastres de l'armée n'étaient pas aussi considérables qu'on avait pu le craindre; mais sa déclaration fut accueillie avec défaveur par une partie de l'Assemblée. On lui confia cependant le commandement général de l'armée sous les murs de Paris, et il ne négligea rien pour la rallier et la réorganiser. C'est alors qu'il envoya à la Chambre des représentants une adresse signée de lui et des principaux chefs de l'armée, dirigée contre le gouvernement des Bourbons; mais il la désavoua quelques jours après. Une capitulation ayant été signée avec les chefs des troupes alliées, par laquelle l'armée française devait se rendre au-delà de la Loire, il commença à se retirer le 4 juillet, et le 13, il envoya sa soumission au roi. Quelques jours après, il remit son commandement au maréchal duc de Tarente, qui avait été envoyé pour le remplacer, et il se retira dans sa terre. Vers la fin de 1816, il revint se fixer à Paris, où il est mort en juin 1823.

D'AVRIGNY. (Voyez AVRIGNY.)

DAVY (Humphry), célèbre chimiste anglais, naquit à Pensance dans le comté de Cornouailles, le 17 décembre 1779. Il se livra de bonne heure à l'étude des sciences naturelles, et à l'âge de 19 ans

fut placé à la tête de l'établissement que le docteur Beddoes avait fondé à Bristol pour faire l'expérience de certains gaz dans le traitement des maladies. Après avoir publié les résultats de ses recherches dans un ouvrage intitulé : *Recherches chimiques et philosophiques*, il fut nommé professeur de chimie à l'institution royale de Londres. En 1802, il commença un cours de chimie appliquée à l'agriculture ; en même temps, il ne cessait de se livrer avec persévérance à l'analyse d'un grand nombre de corps chimiques qu'il décomposait et soumettait particulièrement à l'action de la pile voltaïque dont les propriétés avaient été récemment découvertes. En 1810, les résultats importants qu'il avait obtenus par ses travaux lui méritèrent le prix décerné par l'Institut royal de France, dont il devint membre correspondant. En 1815, une commission ayant été formée à Sanderland pour aviser aux moyens de prévenir les accidents qui étaient produits fréquemment par les mofettes dans les mines houillères de l'Angleterre, Davy en fut nommé membre, et la théorie qu'il avait donnée de la flamme le conduisit à l'invention des lampes métalliques de sûreté ; dont l'usage a été si profitable à l'humanité. En 1818, Davy fit un voyage en Italie, et ses connaissances chimiques lui fournirent les moyens de rendre à la science de l'histoire un important service : en examinant les manuscrits d'Herculaneum, il reconnut que beaucoup d'entre eux n'étaient pas carbonisés, mais seulement agglutinés par une substance que le temps y avait déposée, et il composa un dissolvant chimique qui permit d'en dérouler un certain nombre. En 1820, Davy, qui était membre et secrétaire de la société royale de Londres, en devint président. Il continua ses savantes recherches, et découvrit encore une substance chimique qui a la propriété de préserver le cuivre dont les vaisseaux sont doublés, de la corrosion à laquelle il est sujet en mer. A la suite de quelques contrariétés qu'il avait éprouvées, Davy quitta Londres et se rendit à Rome. Après avoir visité l'Italie, il gagna la Suisse, et il se trouvait à Genève, lorsqu'il fut frappé d'une attaque d'apoplexie à laquelle il succomba le 28 mai 1829. On a de ce savant chimiste, outre un grand nombre de *Mémoires* insérés dans les *Transactions philosophiques* et autres recueils scientifiques : *Recherches chimiques et philosophiques particulièrement sur l'oxide de nitre et la respiration*, 1800, in-8 ; *Abrégé d'un cours de leçons sur la chimie*, prononcées à l'institution

royale pour les progrès de la philosophie expérimentale, 1802, in-8 ; *Éléments de philosophie chimique*, 1812, in-8 ; *Éléments de chimie appliquée à l'agriculture*, 1813, in-4 ; enfin *Salmonia*, ou *Traité sur le pêche*, qui contient des observations intéressantes sur les mœurs des poissons.

DAZA-CHACON, ou DAÇA (Denys), célèbre chirurgien, qu'on peut dire le Paré de l'Espagne, naquit à Valladolid vers 1510, et jouissait déjà d'une certaine réputation, quand il se rendit en Flandre en qualité de principal chirurgien d'une division de trois cents anglais. Il assista à quelques sièges ; et, rentré en Espagne, il fut chirurgien de Maximilien II, qui le nomma chirurgien de l'hôpital de Valladolid. Il eut à lutter contre le mauvais vouloir des administrateurs de cet hôpital, et fut soumis à des épreuves nouvelles et dures, mais dont sa science et son expérience le firent triompher. En 1573, il accompagna Jean d'Autriche dans ses expéditions sur la Méditerranée, qui finirent par la bataille de Lépante ; servit encore dans la guerre de Portugal, et obtint, à la fin de 1574, la faveur jusqu'alors inconnue d'être nommé vétérinaire-chirurgien, c'est-à-dire de conserver ses appointements sans remplir les fonctions de sa place. Il fut aussi chirurgien de Philippe II, et a laissé : *Pratica y theortica de cirugía*, ouvrage dont les tumeurs, les plaies et les ulcères font la matière, et qui est un beau monument des connaissances, de l'érudition et de l'expérience de l'auteur. Il parut à Valladolid, 1605, in-fol ; Madrid, 1626, et Valence, 1630.

DAZÈS (l'abbé), de Bordeaux, mort à Naples en 1766, prit parti dans l'affaire des Jésuites, en faveur desquels il publia divers écrits : *Le Compte rendu des comptes rendus ; Il est temps de parler ; Le Cosmopolite*... Ces ouvrages n'ont pu suspendre la ruine des Jésuites. Ils sont néanmoins encore recherchés des curieux, surtout le *Compte rendu*, où l'on trouve des choses intéressantes et beaucoup de recherches ; l'auteur s'y laisse aller à un zèle trop amer, et en défendant les Jésuites, il manque d'égards et quelquefois de justice envers les autres religieux, et plusieurs personnes respectables.

DAZILLE (Jean-Barthélemy), médecin et chirurgien, né en 1730, fut nommé chirurgien-major dans la marine royale en 1755, et parcourut la Guyane, le Canada, les îles de France, de Bourbon, de Cayenne et de Saint-Domingue, et mourut à Paris en juin 1812. On lui doit plusieurs ouvrages utiles aux médecins qui doivent exercer dans les colonies : *Observations sur les maladies des nègres*,

1776, 4 vol. in-8, et 1792, 2 vol. in-8; *Observations générales sur les maladies des climats chauds*, Paris, 1785, in-8; *Observations sur le tétanos*.

DAZINCOURT (Joseph-Jean-Baptiste) ALBOUV, plus connu sous le nom de), né à Marseille en 1747, mort le 28 mars 1809, devint sociétaire du *Théâtre-Français* en 1777, et y joua avec beaucoup de supériorité les *valets de bonne compagnie*. Il a publié une *Notice sur Prévillo*, in-8. On a imprimé des *Mémoires de Dazincourt*, qui ne sont pas de lui.

DEAGEANT DE SAINT-MARCEL-LIN (Guischard), né à Saint-Marcellin en Dauphiné, fut d'abord clerc de Barbin, que le maréchal d'Ancre avait fait contrôleur-général des finances. Arnaud d'Andilly le fit ensuite connaître au duc de Luynes. Deageant s'acquittait la faveur de ce duc, en le servant utilement contre le maréchal d'Ancre son bienfaiteur. On le chargea de plusieurs commissions et négociations importantes, dont il s'acquitta avec succès. Devenu veuf, Louis XIII voulut lui donner l'évêché d'Evreux; mais Deageant préféra un second mariage, et les intrigues de la politique, aux dignités et à l'état ecclésiastique. Il fit néanmoins paraître beaucoup de zèle contre les calvinistes: ce qui fit dire au cardinal de Richelieu, que « s'il avait terrassé l'hérésie, Deageant pouvait se vanter de lui avoir donné le premier coup de pied. » Deageant essuya les caprices de la fortune, après en avoir éprouvé les faveurs. Il fut disgracié, et eut ordre de se retirer en Dauphiné, où il mourut l'an 1626, premier président de la chambre des comptes. On a de lui des *Mémoires envoyés au cardinal de Richelieu*, contenant plusieurs choses particulières et remarquables, arrivées depuis les dernières années du roi Henri IV, jusqu'au commencement du ministère du cardinal de Richelieu, c'est-à-dire jusqu'en 1624. Ces *Mémoires* furent imprimés à Grenoble en 1668, in-12, par les soins de son petit-fils; on les trouve aussi dans les *Mémoires particuliers pour l'histoire de France*, 1756, 3 vol. in-12. Ils manquent quelquefois de fidélité dans les faits, et presque toujours d'élégance dans le style; mais il y a des choses curieuses.

DEANI (Marc-Antoine), prédicateur italien, né à Brescia le 17 septembre 1775, prit, à l'âge de 15 ans, l'habit de franciscain de l'Observance dans le couvent de Saint-Joseph de sa ville natale, prononça ses vœux à 22 ans, et prit le nom de *Père pacifique*. On le chargea d'abord d'enseigner la philosophie, puis la théologie; mais son goût le portant

vers le ministère de la chaire, il y monta pour la première fois à Ferrare en 1802. Depuis, les plus grandes villes de l'Italie, Rome, Milan, Florence, Venise, Bologne, Vérone, Modène, Turin se disputèrent l'avantage de l'entendre. Tout parlait en lui: le port, la physionomie, la voix, le geste, le style; et par la beauté des mouvements, l'éclat des images, la force des preuves, il entraînait son auditoire; une piété douce, compatissante, augmentait encore l'efficacité de ses paroles. Ses *Sermons sur les Pleurs de la religion au pied du Calvaire*, sur les *Persecutions de l'Eglise*, sur la *Prédication des apôtres*, sur la *Providence*, excitaient toujours une sorte d'enthousiasme. Nourri de la lecture des Pères grecs, il en faisait passer dans ses discours la vigueur, les richesses, et il captivait également les simples, les ignorants et les esprits les plus cultivés. Fidèle à l'humilité de son Ordre, Deani refusa en 1815 l'évêché de Zante et Céphalonie auquel il fut nommé par Pie VII. Ayant prêché à Rome avec beaucoup de succès en 1819, il reçut du même Pape quatre médailles, et fut nommé consultant de l'index et déliniteur général de son Ordre. Il continuait de se livrer avec ardeur aux exercices de son ministère, lorsqu'un mal qui lui survint à la main gauche obligea de lui couper le pouce; mais le mal avait gagné l'intérieur, et il expira le 24 octobre 1824, dans de grands sentiments de piété. On a de lui dix-sept *Discours* imprimés, et on assure qu'il a laissé en manuscrit soixante *Sermons de morale* et cent quatre-vingt *Panegyriques*, *Oraisons funèbres*, *Scènes de retraite*, etc.

DÉBONNAIRE (Louis), né à Ramerup-sur-Aube, entra dans la congrégation de l'Oratoire, dont il sortit dans la suite. Il était prêtre, et mourut en 1552. On a de lui: une *Imitation*, avec des réflexions, in-12; *Leçons de la sagesse*, etc., 3 vol. in-12, bon livre; *l'Esprit des lois quintessencié*, 2 vol., critique mal digérée, quoique pleine d'observations justes; *La religion chrétienne méditée*, avec le Père Jard, 6 vol.; *La règle des devoirs*, 4 vol. in-12. La *Biographie universelle* dit qu'il prit vivement parti contre les jansénistes; c'est une erreur. Il était *appelant*; les miracles et les convulsions occasionnèrent une longue controverse entre lui et d'autres appelants. Il se déclara contre ces folies.

DÉBORA, femme de Lapidoth, prophétesse des Israélites, ordonna de la part de Dieu à Barac, fils d'Abinoëm, de marcher contre Sizara, général des troupes de Jabin. Barac ayant refusé, à moins

que la prophétesse ne vint avec lui, elle y consentit, et il battit le général ennemi, vers l'an 1285 avant J.-C. Par cette victoire, Dieu rendit la liberté aux enfants d'Israël. Débora et Barac la célébrèrent le même jour par un cantique d'actions de grâces. « C'est Dieu, disent les vainqueurs reconnaissants, qui amena Sizara au lieu où il devait être vaincu; c'est Dieu qui mit en déroute sa nombreuse armée. » Qu'était-ce, en effet, que dix mille hommes ramassés à la hâte, pour tenir contre une armée innombrable et aguerrie, fortifiée de neuf cents chariots armés de faulx? Qu'était-ce que Barac et Débora, qui ne savaient ni l'un ni l'autre le métier de la guerre, en comparaison d'un général comme Sizara? Mais le Seigneur était à la tête de cette petite troupe; il la couvrait de son bouclier, et de là elle était invincible. C'est ce cantique, plein d'idées hardies, grandes et fortes, d'images brillantes et guerrières, joint au sujet traité dans les chapitres 19 et 20 du livre des *Juges*, qu'un critique célèbre a cru avoir été le germe de l'*Iliade*. On peut consulter l'*Histoire véritable des temps fabuleux*, observ. prélim. t. I, page 55, et tome III, page 343. (Voy. HOMÈRE.)

DEBOURGÉS (Jean), conventionnel, naquit vers 1760, dans la Marche. Il y exerçait la profession d'avocat, lorsque la révolution éclata. Nommé membre de la Convention nationale, il y montra toujours la plus grande modération, vota contre le procès de Louis XVI, et en général contre toutes les mesures révolutionnaires. Il fut réélu par son département au conseil des Cinq-Cents; mais en 1798 il cessa de faire partie de la législation. En 1800, lors de la réorganisation de l'ordre judiciaire, il fut nommé président du tribunal de Chambon, et il en a rempli les fonctions jusqu'en 1815, époque à laquelle il fut admis à la retraite. Il est mort dans un âge avancé, en 1834.

DEBRAUX (Emile), chansonnier, naquit à Amerville (Meuse), et mourut à Paris en 1834. On lui doit, entre autres chansons pleines de verve, celles qui suivent : *la Colonne*; *le Mont-Saint-Jean*; *Bikisaire*; *le Prince Eugène*; *l'Etoile du courage*; *Paul-Emile*; *T'en souviens-tu*; *l'Avouglé et son chien*. Après 1830, il publia un ouvrage intitulé : *Les Barrières*; jamais personne ne représenta avec autant de fidélité les effrayantes scènes de la révolution.

DEBUCOURT, peintre et graveur, né à Paris en 1755, mort à Belleville en septembre 1832, élève de Vien, quitta la peinture historique pour les tableaux de

chevalet; ses petites toiles sont recherchées à cause de la touche spirituelle, gracieuse et fine de l'artiste, et de leur couleur comparable à celle des meilleures peintures flamandes. Debucourt s'était déjà placé très-haut, lorsque, abandonnant le pinceau pour le burin, il devint créateur de la gravure à l'*aqua-tinta*; le *Cheval effrayé par la foudre* et le *Cheval franchissant un torrent*, d'après Carle Vernet, sont des estampes qui soutiennent la comparaison avec les plus célèbres gravures anglaises. On lui doit encore un grand nombre de gravures de tableaux de maîtres modernes.

DÉCE (Cneius-Metius-Quintus-Trajanus Decius), né l'an 201 à Bubalie, dans la Pannonie-Inférieure, avait l'air et le cœur d'un héros. Il s'avança dans les armes, et parvint aux premiers grades. Il y eut, en 249, une révolte de soldats dans la Mœsie. L'empereur Philippe l'envoya pour punir les coupables; mais, au lieu de le faire, il se fit proclamer empereur, et marcha en Italie contre son bienfaiteur. La mort de Philippe et de son fils, dont il souilla sa main, lui assura l'empire. Le nouvel empereur se signala contre les Perses et les Goths qui désolaient la Mœsie et la Thrace. Il périt au mois d'octobre 251, en poursuivant ces derniers. Ses troupes ayant plié en une surprise, il poussa son cheval dans un marais profond, où il s'enfonça, sans qu'on pût jamais retrouver son corps. Son fils Déce-le-Jeune, qu'il avait associé à l'empire, fut tué vers le même temps par les Goths. Un mélange de bonnes et de mauvaises qualités a partagé les historiens. Les païens ont beaucoup loué son courage et son amour pour la justice. Son esprit était solide, délié, actif, propre aux affaires; ses mœurs étaient réglées, et il les avait perfectionnées par l'étude. Le sénat le déclara, par un très-ridicule et inutile décret, *égal à Trajan*, et l'honora du titre de *Très-Bon*. Il ne mérita pas ce titre dans la persécution violente qu'il fit aux chrétiens. Il employa le fer et le feu contre eux, en haine de Philippe qui les avait aimés et protégés.

DÉCEBALE, roi des Daces, prince également sage et vaillant, eut des succès heureux contre l'empereur Domitien, et battit deux de ses généraux; mais Trajan l'ayant vaincu, il fut obligé de demander la paix. Il l'obtint de l'empereur et du sénat. Décebale reprit bientôt les armes, et voulut soulever les princes voisins contre les Romains; Trajan marcha de nouveau contre lui, et après avoir défait ses troupes en différentes occasions, il l'obligea à se tuer, 105 ans après J.-C.

Le vainqueur fit porter la tête du vaincu à Rome, et érigea la Dacie en province romaine. C'est aujourd'hui la Transylvanie. C'est à l'occasion de cette victoire que fut élevée la Colonne Trajane.

DECENTIUS (Magnus), frère de Magnence, fut fait César, et eut le commandement des troupes dans les Gaules; mais ayant été battu par les Germains, et consterné de la mort de son frère, il se pendit de désespoir à Sens, en 373.

DÉCIUS-MUS (Publius), consul romain, manifesta de bonne heure son courage. Il n'était que simple tribun dans l'armée, lorsqu'il tira le consul Cornélius d'un pas désavantageux, et eut beaucoup de part à la victoire remportée sur les Samnites. Consul avec Manlius Torquatus, l'an 340 avant J.-C., il se dévoua aux dieux infernaux dans la bataille donnée contre les Latins. Décimus-Mus, son fils, héritier de la superstition de son père, se dévoua aussi à la mort durant son 4^e consulat. Son petit-fils imita son exemple dans la guerre contre Pyrrhus. Si l'on en croit un auteur, le dévouement de ce consul fut d'autant plus glorieux, que Pyrrhus lui avait fait dire que, s'il s'avisait de le faire, on serait sur ses gardes pour ne pas lui donner la mort; mais qu'on le prendrait vivant, pour le punir du dernier supplice. Celui qui se sacrifiait, après quelques cérémonies et quelques prières que faisait le Pontife, s'armait de toutes pièces, et se jetait dans le fort de la mêlée. Il en coûtait la vie au superstitieux; mais sa superstition, secondée par les troupes auxquelles elle donnait un nouveau courage, sauvait quelquefois la patrie.

DECKER (Léger-Charles), né à Mons en Hainaut en 1645, enseigna la philosophie à Louvain, fut doyen de la métropole de Malines, où il mourut le 14 octobre 1723, après avoir publié divers ouvrages contre le *Droit ecclésiastique* de van Espen (voyez ESPEN); *Balanismi Historia brevis*, Louvain, 1699, in-12. L'auteur y rapporte la substance des actes publics, et diverses anecdotes relatives à l'erreur de Batus; *Jansenismi Historia brevis*, Louvain, 1700, avec deux Défenses de cet ouvrage, 1700 et 1702; plusieurs autres ouvrages pour la défense des décisions de l'Eglise. Il est encore connu par *Cartesius seipsum destruens*, Louvain, 1674, in-12. Il y a dans ce petit ouvrage des observations curieuses. Decker y fait voir qu'il est faux que le Pape Zacharie ait condamné Vigile pour avoir soutenu qu'il y avait des antipodes; que le Pape condamna uniquement ceux qui ne compaient pas ces antipodes parmi les descen-

dants d'Adam. Les journalistes de Trévoux et M. Dutens ont depuis démontré la même chose. (Voy. ZACHARIE.)

DECKERS (Jean), jésuite, né vers l'an 1550, à Hazebrouck, près de Cassel en Flandre, enseigna la philosophie et la théologie scolastique à Douai, puis à Louvain. Il fut ensuite envoyé dans la Styrie, et devint chancelier de l'Université de Gratz, où il mourut en 1619 âgé de 69 ans. C'était un religieux d'un profond savoir, d'une éminente piété. Tout son temps était partagé entre l'étude et la prière. Nous avons de lui: *Tabula chronographica à capiti per Pompeium Jerosolymā, ad incensam et deletam à Tito urbem ac templum*, Gratz, 1605, in-4; *Velficatio, seu theorematum de anno oritur ac mortis Domini*, Gratz, 1605 in-4. Cet ouvrage n'était qu'un essai qui préludait à un autre plus ample, divisé en 3 tomes, et intitulé: *Theologicarum dissertationum mixtum et chronologicarum, in Christi nativitate, etc.* Cet ouvrage, que bien des savants désiraient voir imprimé, fut supprimé. Le Père Deckers souffrit cette suppression sans murmure, quoiqu'elle lui ravit le fruit de 40 ans de travail. On craignait que son système chronologique ne donnât atteinte à l'autorité des Pères et de l'Eglise; mais peut-être ne faisait-on pas assez attention que les saints Pères eux-mêmes ont été partagés sur ces questions chronologiques qui n'entrent point dans l'objet de notre foi. Cet ouvrage est conservé en manuscrit à Gratz et à Louvain.

DÉDALE, artiste athénien, inventa plusieurs instruments, et fit même des statues supérieures à toutes celles qu'on avait vues jusqu'alors. Ses grands talents ne l'empêchèrent pas de se livrer aux bassesses de l'envie. Talus, autrement Acale, fils de sa sœur, inventeur de la scie et du compas, excita sa jalousie: il le précipita du haut d'une tour. Obligé de s'enfuir, il se réfugia à la cour de Minos, roi de Crète. C'est là qu'il construisit le labyrinthe, si célébré par les poètes. Dédale fut la première victime de son invention; car ayant favorisé les amours de Pasiphaé, fille de Minos, il fut enfermé avec son fils dans le labyrinthe. Ils en sortirent l'un et l'autre, par le secours des ailes artificielles qu'il colla à ses épaules, et à celles de son fils Icarus. Cocale, roi de Cambrige dans la Sicile, lui donna un asile, où il demeura jusqu'à sa mort. Les poètes ont donné de grands éloges à Dédale. On lui a attribué l'invention de la coignée, du niveau et des voiles des navires. On a dit que ses statues étaient autant d'automates ani-

més. Mais Goguet pense avec raison que ces ouvrages tant vantés dans l'antiquité dûrent la plus grande partie de leur réputation à la grossièreté et à l'ignorance des siècles dans lesquels ils parurent. Pausanias, qui avait vu plusieurs de ces statues, avouait qu'elles étaient choquantes; les proportions en étaient outrées et colossales. Plusieurs critiques regardent comme fabuleuse toute l'histoire de Dédale.

DEDEKIND (Frédéric), allemand, publia dans le 16^e siècle un ouvrage dans le goût de l'*Eloge de la folie d'Erasme*. C'est un éloge ironique de l'impolitesse et de la grossièreté, intitulé : *Grobiansus, sive de incultis moribus et inurbanis gestibus*, Francfort, 1558, in-8. Il fit paraître aussi plusieurs drames lyriques dont les sujets sont tirés de l'Ecriture-Sainte, comme la *Naissance de Jésus-Christ*; *Abel*; *Samson*; *Jésus mourant*, etc. (Voyez le *Dictionnaire d'Adelung*). Ces pièces ont été en partie recueillies à Dresde, 1676. L'auteur paraît avoir eu plus de finesse dans l'esprit que n'en avaient alors ses compatriotes. Il est mort le 27 février 1598.

DÉE (Jean) naquit à Londres en 1527. Il se fit un nom par sa passion pour l'astrologie judiciaire, la cabale, et la recherche de la pierre philosophale. Après avoir débité ses rêveries en France et en Allemagne, il revint en Angleterre, où, malgré sa science de faire de l'or, il tomba dans une grande misère. C'est le partage ordinaire de tous ceux qui ont été attaqués de la même folie. La reine Elisabeth, qui l'avait rappelé, lui donna quelques secours, et l'honorait du titre de son philosophe; ce qui ne répond guère aux rares lumières et au grand sens qu'on attribue à cette princesse. Il mourut en 1607. Il avait un cabinet rempli de choses curieuses, dont plusieurs étaient de son invention. Casaubon a fait imprimer la plus grande partie de ses écrits à Londres, en 1659, in-fol., et les a ornés d'une savante préface. Ce *Recueil*, rare même en Angleterre, est recherché par ceux qui sont curieux de connaître les superstitions et les extravagances auxquelles l'esprit humain s'est abandonné. Sa devise favorite était : *Qui non intelligit aut discat aut laceat*. Thomas Smith a écrit en latin la *Vie* de Jean Dée, Londres, 1717, in-4.

DEFFANT (Marie de Vichy Chambrond du), née en 1697 d'une famille noble de la province de Bourgogne, mais peu opulente, se vit contrainte, pour suivre ses goûts qui la portaient à vivre dans le monde, d'accepter le premier

parti convenable qui s'offrit; ce fut M. du Deffant, avec lequel elle n'avait aucune conformité de goûts, d'inclinations ni d'humeurs; aussi cette union ne fut pas heureuse. Madame du Deffant, qui avait une invincible disposition à l'ennui, et qui s'ennuyait de tout le monde, s'ennuya bientôt de son mari, qui n'avait aucune qualité aimable. Ils se séparèrent, et la conduite que mena madame du Deffant excita la médisance publique. Sa maison devint le rendez-vous des personages les plus illustres et des hommes de lettres les plus distingués. Elle se lia aussi avec les femmes les plus spirituelles de son temps et particulièrement avec Mlle de l'Espinasse, avec laquelle elle ne tarda pas à se brouiller, parce que deux femmes qui aspirent à dominer dans la société ne peuvent vivre longtemps de bonne intelligence. Les torts dans cette occasion furent donnés à madame du Deffant, parce que Mlle de l'Espinasse était plus jeune, plus active, plus intrigante; elle se jeta d'ailleurs dans le parti des philosophes qui faisaient alors et défaisaient les réputations. Elle s'en fit des panégyristes, et des détracteurs à madame du Deffant, qui lui enlevèrent une partie de sa société; mais elle connut à cette époque Walpole, seigneur anglais, auquel elle doit sa plus grande célébrité, parce que ses liaisons donnèrent lieu à une correspondance qui, publiée plus tard, a mieux fait connaître sa personne, son esprit et son caractère. On ne peut lui refuser beaucoup d'esprit naturel, et surtout de l'esprit de société; mais elle avait peu d'instruction, et lorsqu'elle ne pouvait décider du mérite d'un ouvrage profond, elle s'en tirait par un bon mot. C'est ce qu'elle fit pour l'*Esprit des lois* de Montesquieu, qu'elle n'était pas plus capable d'apprécier que capable de le lire; elle ne pouvait que le parcourir pour en parler; et elle dit que c'était de l'*esprit sur les lois*. Ce jugement est une critique ingénieuse, plus juste qu'on ne le pense généralement. Madame du Deffant, dans les dernières années de sa vie, chercha des consolations dans la religion; les méchants ont dit une ressource contre l'ennui. Elle eut plusieurs entretiens avec le Père Lenfant, célèbre prédicateur, et fit appeler quelques moments avant sa mort le curé de Saint-Sulpice. Elle expira le 24 septembre 1780. On a publié, longtemps après sa mort, dans un moment où la manie de faire connaître tout ce qui a été écrit dans le 18^e siècle faisait imprimer les plus faibles productions, sa *Correspondance inédite avec d'Alembert, Montesquieu, le prési-*

dent Hénault, la duchesse du Maine, etc., Paris, 1809, 2 vol. in-8. Il y a dans ce *Recueil* peu de lettres de madame du Deffant. Ce sont ses correspondants qui en font presque tous les frais, et le petit nombre de lettres de cette dame roulent sur les plus minces bagatelles, qui n'ajoutent ni à la connaissance qu'on a de son caractère ni à sa réputation de femme d'esprit; elles sont écrites avec naturel, mais d'une manière qui n'a rien de très-distingué. Quelques-uns de ses bons mots valent mieux que toutes sa *Correspondance*. Nous avons cité plus haut celui de l'*Esprit des lois*. Quand le livre de l'*Esprit* parut, on blâmait Helvétius d'avoir fait de l'égoïsme le grand mobile de la société: « Bon, dit-elle, il n'a fait que révéler le secret de tout le monde. » Son égoïsme n'était pas un secret; elle ne cherchait point à le dissimuler, il éclate dans ses lettres, comme il éclatait dans ses discours et dans sa conduite, aussi bien que sa disposition à l'ennui, sa gourmandise et sa causticité; *Lettres de la marquise du Deffant à Horace Walpole*, écrites dans les années 1766-80, auxquelles sont jointes les *Lettres de madame du Deffant à Voltaire*, Londres, 1840, 4 vol. in-12, et Paris, 1812, 4 vol. in-8. Elle y fait passer en revue une infinité d'objets, et dit son sentiment sur tout. Elle juge les personnes et les choses, les livres et les auteurs, les gens du monde, les hommes et les femmes de sa société avec une excessive sévérité. « J'ai acquis, » dit-elle, un fonds très-profond de mépris pour les hommes, je n'en excepte pas les dames; au contraire, je les crois pires que les hommes. » Toutefois ses jugements littéraires sont très-sains, et annoncent un goût fin et délicat dans ses *Lettres à Voltaire*. Dependamment elle dément cette franchise qu'elle porte jusqu'à la dureté dans sa *Correspondance avec Walpole*. Il ne faut pas s'en étonner, madame du Deffant avait besoin des éloges du philosophe, qui l'appelait l'*aveugle clairvoyante*; aussi elle affecte pour lui une amitié qu'elle n'a pas. Elle loue quelques-uns de ses ouvrages qu'elle avait traités avec le plus grand mépris en écrivant à Walpole. Du reste, elle refusa constamment de partager les préventions, les haines et les fureurs du patriarche de Ferney.

DEFORIS (Jean-Pierre), bénédictin de Saint-Maur, né à Monthebrison en 1732, fut appelé dès 1760 à Paris par ses supérieurs pour travailler avec dom de Coniac à la nouvelle édition des *Conciles des Gaules*, commencée par dom Hervin et dom Bourette; mais il renonça bientôt

à cette entreprise pour se livrer à la défense de la religion contre les incrédules. Il s'éleva aussi contre plusieurs religieux de Saint-Germain-des-Prés, et signa avec ses confrères la réclamation contre le relâchement que ces religieux voulaient introduire dans le régime de la congrégation. Lors de la constitution civile du clergé, Deforis fut accusé par quelques journalistes d'en être l'auteur; mais il repoussa cette imputation par un écrit de 28 pages in-8, intitulé: *Lettre à l'auteur de la Gazette de Paris*, et ne tarda pas à sceller de son sang la profession de foi qu'elle contenait. Traduit devant le comité révolutionnaire de sa section, il fut transféré successivement dans les prisons de la Force, du Luxembourg et de la Conciergerie, et il ne cessa de soutenir par toutes les ressources de son ministère ceux qui s'y trouvaient détenus. Il périt sur l'échafaud le 25 juin 1794, et obtint de n'être exécuté que le dernier, afin de pouvoir exhorter toutes les victimes qui devaient être sacrifiées avec lui. Il a laissé: *Réfutation d'un nouvel ouvrage de J.-J. Rousseau intitulé: Emile, ou de l'Education*, Paris, 1762, in-8. Il y ajouta l'année suivante, de concert avec le P. André de l'Oratoire, un autre volume en deux parties, dont la seconde est tout entière de lui. Ce volume est intitulé: *La divinité de la religion chrétienne vengée des sophismes de J.-J. Rousseau*, in-12. Enfin il y ajouta en 1764 une 4^e partie, qui a pour titre: *Le préservatif pour les fidèles contre les sophismes et les impiétés des incrédules, avec une réponse à la lettre de Rousseau à M. de Beaumont*, 1764, 2 vol. in-12. Cet ouvrage en général est écrit avec autant de force que de clarté; *Importance et obligation de la vie monastique, son utilité dans l'Eglise et dans l'Etat, pour servir de préservatif aux moines, et de réponse aux ennemis de l'Ordre monastique*, Paris, 1768, 2 vol. in-12; la continuation de l'édition des *Oeuvres* de Bossuet, commencée par l'abbé Lequeux, dont il publia successivement 18 volumes de 1772 à 1788, qui comprennent les ouvrages de Bossuet qui n'avaient pas encore été réunis. Deforis dans ce travail ne fit pas preuve de discernement; il rassembla sans choix les canevas de sermons, les fragments de lettres et plusieurs morceaux qui auraient dû rester dans les cartons. Ce n'est pas rendre service à un grand homme de publier indistinctement tout ce que l'on trouve dans ses papiers, et ce qui n'était destiné qu'à son usage. Ces essais, informes le plus souvent, attendaient d'être mis en œuvre, ou n'é-

talent que des matériaux. On lui reproche encore la prolixité de ses analyses, de ses notes, et surtout de ses préfaces, dont il avait fait pour ainsi dire son champ de bataille contre tous les critiques du grand évêque de Meaux. On se plaint particulièrement de la partialité de ses jugements, de son manque d'égards et de ménagements pour ceux qui ne pensent pas comme lui, de ses efforts pour faire prévaloir certaines opinions auxquelles il était attaché, etc. L'assemblée du clergé de 1780 *improva d'une manière très-expresse* cette édition, après un rapport qui lui fut fait par l'abbé Chevreuil, et en porta ses plaintes au chancelier. On dit qu'il reçut la défense de continuer, et il paraît que le régime même de sa congrégation lui interdit aussi de s'en occuper.

DEGAULLE (Jean-Baptiste), ingénieur de la marine, né en 1732 à Attigny, mort le 13 avril 1810 à Honfleur, où il enseignait l'hydrographie. Sans cesse occupé de tout ce qui pouvait tendre au bien de la navigation, il inventa plusieurs instruments nautiques, et publia quelques *Cartes de marine* estimées, entre autres celles de la Manche, des côtes de Honfleur à Dieppe, de l'embouchure de la Seine. Il a laissé des *Mémoires sur les travaux des ports du Havre, de Dieppe, etc.*; une *Instruction détaillée sur la manière de faire la vérification des boussoles*; *Instruction et usage du sillomètre*; *Nouveau moyen de mesurer la hauteur du soleil avec l'octant sans voir l'horizon*. On lui doit encore l'établissement de *petits phares* sur la jetée du Havre et sur celle de Honfleur, qu'il fit construire pour éviter les naufrages qui étaient très-fréquents à l'entrée de ces deux ports.

DEGOLA (Eustache), prêtre italien, docteur en philosophie à l'Université de Pise, né à Gênes le 20 septembre 1761, fut disciple du Père Molenelli des écoles pies, mort en 1799, et se lia d'amitié avec plusieurs théologiens italiens qui se faisaient gloire de suivre les opinions de Port-Royal. Lors de la révolution de Gênes, en 1797, il fut du nombre des ecclésiastiques qui furent envoyés dans les campagnes pour y prêcher au peuple les principes de la démocratie. Il publia ensuite, pour justifier le nouvel ordre de choses, des *Annales ecclésiastico-politiques*, où il censurait les abus dans le clergé et proposait des réformes, entre autres celle qu'on n'ordonnât aucun prêtre qui ne pût prendre un métier. Il fut aussi du nombre des trois prêtres génois qui adressèrent une longue lettre aux

évêques constitutionnels de France, par laquelle ils adhéraient pleinement à leur cause, et déclamaient contre le Pape et les évêques légitimes : mais il ne se contenta pas d'adhérer aux principes du clergé constitutionnel : il se rendit à Paris en 1801, pour assister au concile national. Pendant son séjour dans cette ville, il se lia d'amitié avec Grégoire, ancien évêque de Blois, et fit avec lui un voyage en Angleterre, en Hollande et en Allemagne, pour s'informer de l'état de la religion et établir des liaisons avec quelques personnages. Degola, dans les derniers temps de sa vie, se consacra à l'instruction des sourds-muets de l'Institut de Gênes, dirigé par le vertueux Assarotti. Il est mort à Gênes le 17 janvier 1826. Outre ses *Annales*, on a de lui : des *Instructions familières sur la vérité de la religion chrétienne catholique*, 1799, in-12 ; un *Précis de la vie du P. Vignoli, dominicain*, 1804, in-8 ; *L'ancien Clergé constitutionnel jugé par un évêque d'Italie*, 1804, in-8 ; *Justification de Fra-Paolo Sarpi*, 1811, in-8 ; un *Catéchisme des Jésuites*, 1820, gros volume in-8. Tous ces écrits, qui sont en italien, ont été publiés sans nom d'auteur. Il a laissé en manuscrit un *Traité sur l'Oraison dominicale*. L'abbé Grégoire a publié une *Notice* sur Degola, qui n'est qu'un panégyrique perpétuel.

DEGUERLE (Jean-Nicolas-Marie), né à Issoudun en Berri le 15 janvier 1766, mort le 11 novembre 1824, cultiva d'abord la poésie légère avec quelque succès. On a de lui : *Eloge des perruques, enrichi de notes plus amples que le texte*, Paris, 1797, in-12, dans le genre de l'*Eloge de la Folie*, par Erasme ; la *Guerre civile*, poème, traduction libre de Pétrone, en vers français, avec le texte latin, Paris, 1799, in-8 ; *Discours sur la grammaire en général*, 1801, in-8 ; l'*Enéide de Virgile, traduction nouvelle avec le texte en regard*, ouvrage posthume, Paris, 1825, 2 vol. in-8 ; et quelques autres ouvrages. Il a aussi coopéré au *Mémorial* de l'abbé de Vauxcelles.

DEHÉRAIN naquit en 1766. Son père était l'un des notaires de Paris les plus importants. Son attachement à l'ancien état des choses le rendit suspect en 1789, et le fit emprisonner. Pour éviter à son fils les maux qu'il redoutait pour lui-même, il l'envoya à Hambourg chez un négociant de ses amis. Le jeune Dehérain se dégouta bientôt du commerce ; il rentra en France et se fit recevoir avocat : il avait alors 17 ans. Il débuta devant la deuxième chambre de la cour

impériale, Agier étant président. Sa diction pure et élégante lui attira de vives félicitations de la part de la cour. Avant son entrée au parquet de la cour impériale, en 1814, il avait refusé plusieurs importantes fonctions. En 1823 il fut fait chevalier de la Légion-d'Honneur, et en 1825 il devint conseiller à la cour royale. Dehéraïn a introduit plusieurs réformes judiciaires qui ont rendu son nom cher aux hommes de loi. Le premier il signala les inconvénients des *cahiers d'information*; il réclama leur abolition, et demanda que les dépositions des témoins fussent constatées sur des feuilles séparées. Martin (du Nord), alors procureur-général, plus tard ministre de la justice, comprit si bien la justesse de ses observations, que, par une circulaire du 15 septembre 1835, il recommanda leur adoption à tous les parquets de son ressort. C'est encore à Dehéraïn que l'on doit une nouvelle répartition des affaires judiciaires, qui, selon qu'elles touchent à des questions *réelles, personnelles ou commerciales*, sont mises au rôle d'audiences spéciales. Ce nouveau mode de distribution facilita le travail des magistrats, qui n'ont plus à juger dans la même audience que des affaires d'une nature analogue. Dehéraïn est mort à Paris le 26 août 1837.

DEIDIER (l'abbé), professeur de mathématiques à l'école d'artillerie de La Fère, né à Marseille, rendit dans le 18^e siècle de grands services à l'instruction par ses écrits et par son zèle à remplir ses devoirs de sa place; mais il fut trop partisan des méthodes synthétiques, négligea de suivre les sciences dans la marche rapide que les méthodes analytiques venaient de leur imprimer, et abusa de sa facilité d'écrire, en entassant volumes sur volumes. Ses écrits élémentaires sont estimés et peuvent encore être consultés. Les principaux sont : *La science et l'arithmétique des géomètres*, 1730, in-4, 2 vol.; *Lettre d'un mathématicien à un abbé, où l'on prouve que la matière n'est pas divisible à l'infini*, 1737, in-12; *Mesure des surfaces et des solides, par l'arithmétique des infinis et les centres de gravité*, 1740, in-4; *Mécanique générale pour servir d'Introduction aux sciences physico-mathématiques*, 1741, in-4; *Traité de perspective théorique et pratique*, 1744, in-4; *Le parfait ingénieur français, contenant la fortification régulière et irrégulière, avec l'attaque et la défense des places*, Paris, 1757, in-4.

DEIDRICH (Georges), poète transylvain, qui vivait sur la fin du 16^e siècle. Il a laissé plusieurs poèmes dont le plus

remarquable est intitulé : *Hodoparicomatimeris argentoratensis*, Strasbourg, 1589. Le principal mérite de cet ouvrage est de nous faire connaître ce qu'étaient, à cette époque, la Hongrie et l'Allemagne dont il n'est qu'une description.

DEJEAN (Le comte Jean-François-Aimé), né à Castelnau-dary le 6 octobre 1749, fut employé à l'armée du Nord en 1792 comme chef de bataillon, et devint en 1793 commandant du génie et directeur des fortifications. Les services qu'il rendit aux attaques de Courtray, de Menin, aux sièges d'Ypres, de Nieuwport et de Nieuport, lui valurent bientôt le brevet de général de brigade, puis celui de général de division en 1795, et il alla joindre en cette qualité l'armée du Nord en Hollande, dont le commandement lui fut confié pendant l'absence du général Beurnonville, appelé à l'armée de Sambre-et-Meuse. Après la révolution du 18 brumaire, le premier consul l'appela au conseil d'Etat, et l'envoya à Gênes pour organiser la république ligurienne. De retour en France, il reçut le portefeuille de l'administration de la guerre qu'il conserva pendant 8 ans, et entra au sénat le 5 février 1810. Après l'abdication de Bonaparte, il reconnut le gouvernement provisoire, et le roi le nomma commissaire extraordinaire auprès de la 11^e division militaire, puis pair de France, gouverneur de l'école Polytechnique et président du comité de liquidation de l'armement. Bonaparte, de retour de l'île d'Elbe, l'appela aussi à la Chambre des pairs : ce qui lui fit perdre tous ses emplois, au retour de Louis XVIII; il fut cependant rappelé à la Chambre par l'ordonnance du 6 mars 1819, et il est mort le 6 mars 1824. Il a publié quelques opuscules sur l'économie rurale et politique.

DÉJOCES, premier roi des Mèdes, fit secouer à ce peuple le joug des Assyriens. Après les avoir gouvernés quelque temps en forme de république, avec autant d'équité que de prudence, il fut choisi pour régner sur eux. Son règne fut marqué par des établissements utiles. Il bâtit, selon Hérodote, la ville d'Ecbatane. Elle était divisée par sept enceintes de murailles; la dernière renfermait le palais du roi. Dès que la ville fut en état d'être habitée, Déjoces la peupla et lui donna des lois, dont il soutint l'autorité par des châtimens sévères. Il mourut après un règne de 53 ans.

DÉJOTARUS, l'un des tétrarques de Galatie, obtint du sénat romain le titre de roi de cette province et de la petite Arménie. La guerre civile ayant éclaté entre César et Pompée, il prit le parti

de cadernier. César irrité l'accabla de reproches, et le priva de l'Arménie-Mineure. Le vainqueur l'obligea de le suivre contre Pharnase, roi du Pont, et ne lui laissa que le titre de roi. Déjotarus ayant été accusé par Castor, son petit-fils, d'avoir attenté à la vie de César, il fut défendu par Cicéron, qui prononça alors sa belle harangue : *Pro rege Dejotaro*. Le dictateur fut assassiné quelque temps après. Déjotarus rentra dans ses Etats, et joignit Brutus avec de bonnes troupes. On ne sait pas positivement en quelle année il mourut ; mais il était extrêmement âgé, dès l'an 50 avant J.-C.

DEJOUX (Claude), habile statuaire, né à Vadans près d'Arbois, en 1731, d'une famille noble et ancienne, mais peu opulente, devint en peu de temps, dans l'atelier du dernier des Coustou, le digne émule des Julien, des Beauvais, des Dupré. Son *saint Sébastien*, qui fut son morceau de réception à l'Académie royale, passe pour une des plus belles statues de la collection académique. Parmi ses autres ouvrages on distingue : *Ajax enlevant Cassandre* ; la *Statue en plâtre de Philopœmen* ; la *Figure de Catinat traçant un plan de bataille*. Dejoux est mort le 18 octobre 1816.

DEJOUX (Pierre), ministre protestant converti au catholicisme, né en 1752 dans une petite ville au pied des Alpes, seconda Court de Gébelin dans son grand ouvrage du *Monde primitif*, et composa sous sa direction le *Dictionnaire des origines latines*, les *Origines grecques et l'Histoire de la parole*. Il devint président du consistoire de Nantes, dont il remplit ses fonctions pendant près de douze ans. Dejoux, qui avait déjà fait un voyage en Italie en 1773 avec lord Allen, et qui avait le désir d'étudier à fond la religion catholique, y retourna avec un jeune anglais de distinction, élève de l'Université d'Oxford, et qui inclinait secrètement vers le catholicisme. Convaincu, mais n'osant encore avouer sa conversion, il accompagna un riche anglais en Écosse ; il y résida pendant sept années comme professeur de langues anciennes à l'Institut de Dolbar. Cependant, toujours pressé par une voix intérieure qui l'appelait dans le sein de l'Eglise véritable, il revint à Paris, et se décida à faire son abjuration, le 11 octobre 1825, entre les mains de Mgr l'archevêque de Paris. Peu de jours après, il tomba malade, fut administré, et mourut le 29 octobre de la même année. Une de ses filles suivit son exemple, et écrivit à sa sœur pour lui apprendre son retour à l'Eglise catholique, et lui exposer les motifs qui

l'avaient décidée. Cette lettre a été imprimée à Paris en 1826. Dejoux a publié : *Prédication du christianisme*, 1803, 4 v. in-8 ; *La Vertu glorifiée, ou le Triomphe après la mort*, Nantes, 1815, in-8. Sa fille a donné, après sa mort, ses *Lettres sur l'Italie considérées sous le rapport de la religion*, Paris, 1825, in-8, qu'il venait de terminer et dont l'impression était aussi achevée. Elles sont précédées d'une *Introduction* où il rend compte des sentiments et des motifs qui lui ont dicté son abjuration. Il y exprimait aussi en deux endroits son vœu pour le rétablissement en France des corporations enseignantes et des corps religieux ; mais ces passages déplurent, et on proposa des cartons pour les remplacer ; M^{lle} Dejoux les refusa, parce qu'on faisait dire au vieillard le contraire de ce qu'il avait écrit ; cependant, sur de nouvelles instances, elle consentit à de nouveaux cartons où l'on a substitué au vœu formel de l'auteur, des phrases vagues et générales. Ces endroits sont à la page 27 de l'avant-propos, et à la page 375 du tome 2. Ces *Lettres*, au nombre de 42, portent le nom de *Pierre de Lachapelle*, autre nom de Dejoux, et d'*Eusèbe Adhémar*, prieur de l'abbaye de Sainte-Hermance. Ce dernier nom est supposé. Elles n'ont été données que comme l'introduction d'une autre production du même auteur, intitulée : *Soirées napolitaines*, livre purement littéraire et consacré à des recherches sur les dialectes, les antiquités et l'histoire des peuples de l'Italie.

DELABERGE (Louis), médecin, né à Paris en 1809, mort en 1839, a laissé : *Compendium de médecine pratique* ; *Mémoires sur la pneumonie lobulaire des enfants* ; sur la *contracture* ; sur l'*éthologie de la phthisie pulmonaire* ; sur les *causes de la constipation*. Il était encore rédacteur des *Archives générales de médecine* et de la *Revue médicale* du journal *Le Temps*.

DELACROIX (Jacques-Vincent), avocat au Parlement de Paris, professeur de droit au lycée de cette ville, né à Paris en 1743, mort à Versailles le 9 mars 1831, avait obtenu, avant la révolution, des succès au barreau de Paris. On se rappelle encore ses *Mémoires* pour la Rosière de Salency, et pour Véron, dans la célèbre affaire du comte de Morangis. Forcé, par suite des événements politiques, de quitter une carrière qu'il parcourait avec éclat, Delacroix se livra à l'étude du droit public des peuples modernes. Ces études donnèrent naissance à un livre intitulé : *Constitution des différents Etats de l'Europe*, 5 vol. in 8, en-

vrage rempli de recherches savantes, mais de principes faux. On lui doit, entre autres : *Le Spectateur au 19^e siècle*, tableau trop fidèle des événements qui se passaient sous ses yeux pendant la révolution, et qui faillit lui coûter la vie.

DELACROIX, maire de la ville de Douai, naquit dans la Flandre française en 1763. Dès l'âge de 24 ans, en 1784, il fut reçu docteur en droit et avocat au Parlement de Douai. Quatre ans après, il fut nommé professeur d'histoire, et en 1791 professeur de droit. Après la révolution, dont il paraît avoir adopté les principes, il fut chargé de concourir à l'organisation de l'administration des provinces belges réunies à la France. Là il fixa l'attention de Lambrechts, qui, plus tard devenu ministre de la justice, l'appela auprès de lui à Paris, et le nomma secrétaire-général de son ministère. Delacroix occupa ce poste important pendant 10 ans. Il refusa un siège à la cour de cassation, mais consentit à faire partie de la cour impériale. Sous la Restauration, il se livra aux travaux de cabinet comme avocat consultant. En 1826, il revint s'établir à Douai, où il fut accueilli avec empressement par la magistrature et par le barreau. Nommé successivement conseiller municipal, adjoint, maire, il prit une part active à l'administration de la ville. Il a été enlevé à l'affection de ses concitoyens le 8 mai 1840, à l'âge de 77 ans.

DELAISTRE, doyen des sculpteurs de l'ancienne académie de peinture et de sculpture, mort le 24 avril 1831, à 86 ans, s'occupa, jusqu'au dernier moment, de son art qu'il aimait avec passion. On cite de lui : la *Vierge* de Saint-Nicolas-des-Champs ; la *Statue de Phocion*, au musée de Bordeaux ; l'*Amour et Psyché*, au musée du Luxembourg ; plusieurs *Sas-reliefs* à la colonne de la place Vendôme et au Panthéon ; plusieurs *Bustes*, etc. La composition des ouvrages de Delaistre n'est pas moins remarquable que leur exécution.

DELAMALLE (Gaspard-Gilbert) naquit le 25 octobre 1752, et fut reçu avocat au Parlement de Paris en 1774, à la première audience que cette cour tint après la chute du Parlement Maupeou. Au mois de mars 1779, il porta la parole devant le Parlement pour la comtesse d'Evry contre son mari. L'importance de cette affaire et le talent avec lequel il la plaida attirèrent sur lui l'attention, et bientôt il eut une nombreuse clientèle. Les principaux procès dont il fut chargé sont ceux de l'imprimeur Lottin en 1779, que l'auteur des *Lettres de Ganganelli*,

Caraccioli, voulait obliger à imprimer ses ouvrages ; de la marquise de Mira-beau contre son mari ; de l'abbé Bauduin, qui contestait à Sahatier de Castres les *Trois siècles de la littérature française*. Delamalle, qui avait alors l'habitude d'écrire ses plaidoyers, joignait l'élégance et la correction du style à une logique pressante ; son geste était animé, son débit chaleureux. Lorsque les Parlements furent supprimés en 1790, Delamalle quitta le palais, et bientôt après se retira dans sa maison de campagne, à Garches près de Saint-Cloud. Ayant refusé de rédiger un Mémoire contre plusieurs personnes honorables, il fut arrêté et conduit à la prison de la rue de la Bourbe, où se trouvaient alors Malesherbes, Rosambo, Miroménil, mademoiselle de Sombreuil, etc. Mis en liberté après la chute de Robespierre, il retourna d'abord à sa campagne ; mais, en 1797, il reprit l'exercice de sa profession et plaida plusieurs affaires importantes. Après la réorganisation de l'ordre des avocats, en 1806, il fut nommé bâtonnier et prononça en cette qualité l'Oraison funèbre du sénateur Tronchet, un des défenseurs de Louis XVI. En 1807, Delamalle devint membre du conseil de discipline et d'enseignement de l'école de droit de Paris. En 1808, l'empereur l'appela au conseil de l'Université, et plus tard au conseil-d'Etat. En 1814, il fut maintenu dans ces deux fonctions, et pendant les Cent-Jours l'empereur lui conserva sa place de conseiller de l'Université. A la seconde Restauration, il fut de nouveau réintégré au conseil-d'Etat, et il devint en outre inspecteur-général des écoles de droit, membre du comité du contentieux de la liste civile, et de la société pour l'amélioration des prisons, enfin commandant de la Légion-d'Honneur. Dans les délibérations du conseil-d'Etat, Delamalle chercha toujours à faire prévaloir les principes de morale et de religion. C'est ainsi qu'en 1813 il se prononça formellement, pour qu'il fût défendu aux prêtres catholiques de contracter mariage. Chargé plusieurs fois de défendre les projets de loi devant les Chambres en qualité de commissaire du roi, Delamalle s'acquitta de cette tâche avec succès, mais sans éclat. En 1820, quoiqu'il fût déjà septuagénaire, il concourut pour le prix d'éloquence proposé par l'Académie française, et l'obtint ; mais il se abandonna la valeur (1,500 fr.) à celui qui, au jugement de l'Académie, ferait le meilleur discours sur un sujet qu'il choisit lui-même. Après la révolution de 1830, Delamalle fut mis à la retraite avec

le titre de conseiller-d'Etat honoraire. Il est mort le 25 avril 1834. On a de lui : *Eloge de Suger*; *Considérations sur le projet de faire payer les procès sur rapport dans les tribunaux civils*, 1800, in-8; *Essai d'institutions oratoires à l'usage de ceux qui se destinent au barreau*, 1^{re} édition, 1822; *De la Filiation et de la Paternité légitime*; *Considérations sur le premier des projets de loi présentés en 1829, concernant la liberté de la presse*, in-8; *Plaidoyers choisis et Œuvres diverses*, Paris, 1827, 4 vol. in-8; deux discours prononcés devant les Chambres pour la défense du projet de loi sur la liberté individuelle; un discours prononcé en la Chambre des députés sur le projet de loi relatif aux pensions ecclésiastiques; *L'Enterrement de ma mère*, ou *Réflexions sur les cérémonies des funérailles et le soin des sépultures, et sur la moralité des institutions civiles en général*; *Traduction de l'Episode de Nisus et Euryale*; *Traduction de la première partie de l'Orateur de Cicéron*; des *Notices*. Il a laissé, en outre, un grand nombre de *Plaidoyers* manuscrits qui se trouvent à la Bibliothèque des vocals.

DELAMARE, plutôt que LAMARCHE (Jean-François), jésuite, né en Bretagne en 1700, s'est distingué par des ouvrages dont la justesse et la solidité font le principal mérite; tels sont : *La Foi justifiée de tout reproche de contradiction avec la raison*, et l'incrédulité convaincue d'être en contradiction avec la raison dans ses raisonnements contre la révélation, avec une *Analyse de la Foi*, 1762, in-12; 817, in-12, ouvrage excellent, qui devrait être dans toutes les bibliothèques, et qu'on devrait lire et relire; *Instructions dogmatiques sur les indulgences*, 1751; *Abrégé des Vies de Marie Dias, Marie Picard et Armelle Nicolas*. On a encore de lui un *Discours sur la géométrie*. Il mourut en 1763.

DELAMBRE (Le chevalier Jean-Baptiste-Joseph), né à Amiens le 19 septembre 1749, est regardé comme un des géomètres les plus habiles et un des astronomes les plus savants. Il eut le bonheur d'avoir pour amis et pour maîtres le poète Delille et l'astronome Lalande. Le premier lui inspira ce goût littéraire, le sentiment de l'éloquence qui distingue son style; le second lui transmit son amour du travail et son ardeur pour les découvertes, mais non pas ses bizarreries et ses opinions irréligieuses. Doué d'un esprit juste, il a toujours repoussé les systèmes erronés des Dupuis, des Bailly et de tous ces faiseurs d'hypothèses

sur une antiquité incalculable, fondées sur une astronomie chimérique ou fabuleuse. Il a eu la plus grande part à la célèbre mesure de la méridienne de Paris, ou de l'arc du méridien qui s'étend de Dunkerque à Barcelone. Ce grand travail national, un des titres d'honneur de la France, a servi à déterminer enfin la vraie figure de la terre, du moins dans le sens des deux pôles. Il était membre de l'académie des Sciences avant la révolution, et fit partie de l'Institut dès sa fondation. On le nomma trésorier de l'Université, professeur au collège de France, et membre du bureau des longitudes. Le roi lui donna le cordon de Saint-Michel le 8 janvier 1817. Il est mort le 17 août 1823. On lui doit : *Méthode analytique pour la détermination d'un arc du méridien*, 1800, in-4; *Tables astronomiques du bureau des longitudes*; *Nouvelles tables éiptiques des satellites de Jupiter*, 1808, in-4; *Bases du système métrique décimal, ou Mesure de l'arc du méridien compris entre les parallèles de Dunkerque et Barcelone*, 1806-1814, 3 vol. in-4 : il a donné cet ouvrage en société avec Méchain; *Rapport sur les progrès des sciences mathématiques*, 1810, in-4; *Abrégé d'astronomie*, ou *Leçons élémentaires d'astronomie théorique et pratique*, 1813, in-4, fig.; *Traité complet d'astronomie théorique et pratique*, 1814, 3 vol. in-4, fig.; *Histoire de l'astronomie ancienne*, Paris, 1817, 2 vol. in-4, fig.; *Histoire de l'astronomie du Moyen-Age*, Paris, 1819, in-4, fig. Il a aussi publié les *Tables trigonométriques décimales, calculées par Charles Borda*, 1800, in-4; et donné des *Notes sur la Composition mathématique de Ptolémée*, dans la *Traduction de Halma*.

DELAMET (Adrien-Augustin Bussy de), d'une famille illustre de Picardie, né en 1621, reçut le bonnet de docteur de Sorbonne en 1650, après avoir fait éclater, pendant le cours de sa licence, autant de lumières que de vertus. Le cardinal de Retz, son parent, l'attira auprès de lui. Delamet le suivit, dans sa prospérité et dans ses disgrâces, en Angleterre, en Hollande, en Italie. Cette vie errante lui déplut enfin; il revint à Paris, et se livra dans la maison de Sorbonne, lieu de sa retraite, à l'étude, à la prière, à l'éducation d'un grand nombre de pauvres écoliers, et à la direction de plusieurs maisons religieuses. Son ardente charité le fit choisir pour exhorter à la mort ceux qui étaient condamnés au dernier supplice. Il mourut au milieu de ses bonnes œuvres, en 1691. Ce n'est que longtemps après sa mort, qu'on a imprimé ses *Résolutions de plu-*

sieurs cas de conscience, avec celles de Fromageau, 1724, in-8. L'abbé Goujet en a donné une édition plus complète sous le titre de *Dictionnaire des cas de conscience*, Paris, 1733, 2 vol. in-fol.

DELANDINE (Antoine-François), né à Lyon en 1756, mort le 5 mai 1820, était à la fois avocat et littérateur. Son ouvrage intitulé : *L'Enfer des peuples, ou Histoire des dieux de l'Enfer*, lui valut le titre de membre honoraire de la Société royale des antiquaires de Londres. Son *Histoire des anciens Etats-Généraux*, publiée en 1788, le fit nommer aux Etats qui furent convoqués en 1789. Il y combattit souvent les principes révolutionnaires du côté gauche. Sa courageuse résistance le fit mal accueillir, à son retour, par la faction qui dominait à Lyon. Il se cacha, mais il fut découvert. La journée du 9 thermidor lui ayant rendu la liberté, il publia le *Tableau des prisons de Lyon*, qui eut plusieurs éditions. Il donna, en 1804, la huitième édition du *Dictionnaire historique des hommes célèbres*, par Chaudon, qu'il augmenta de quatre volumes, sans savoir le corriger. Il laissa encore d'autres ouvrages moins importants. Delandine était savant, mais pas assez judicieux.

DELAPLACE (Guislain-François-Marie-Joseph), né à Arras le 8 décembre 1789, fit ses études au collège Louis-le-Grand, et s'attacha ensuite à cette maison comme professeur. Il occupait la chaire d'éloquence latine à la Faculté des lettres de l'académie de Paris, lorsque la mort l'enleva le 13 décembre 1823. Il a publié et composé plusieurs ouvrages en société avec Noël, inspecteur-général des études : *Conciones poeticae*, ou *Discours choisis des poètes latins anciens*, etc.; des *Leçons de littérature et de morale*, etc. Il a publié seul le *Nouveau siècle de la paix*, ou *Silve séculaire*, 1801, in-8; et quelques *Discours*, *Poésies latines et françaises*, ou *Pièces fugitives*.

DELABRE (Antoine), médecin et naturaliste, né à Clermont en 1724. Ses principaux ouvrages sont une *Flora d'Auvergne*, dont il donna en 1800 une 2^e édition en 2 vol. in-8, et un *Essai zoologique, ou Histoire naturelle des animaux sauvages, quadrupèdes et oiseaux indigènes, de ceux qui ne sont que passagers, ou qui paraissent rarement, et des poissons et amphibiens observés dans cette province d'Auvergne*, Paris, 1798, in-8. Delarbre est mort à Clermont en 1811.

DELARIVE (Charles-Gaspard) naquit le 14 mars 1770 à Genève, où il fit ses premières études. Obligé de s'éloigner en 1794, à la suite des événements

politiques de cette époque, il se rendit en Angleterre, se fit recevoir docteur en médecine à Edimbourg, et devint plus tard membre de la Société royale de Londres. En 1799, il retourna à Genève; lorsque les événements de 1814 eurent rendu la liberté à sa patrie, il entra dans la carrière politique, fut placé à la tête de l'administration en qualité de premier syndic, et devint président des deux conseils de Genève. Ayant renoncé ensuite à la vie publique, il reprit ses travaux scientifiques, et se livra particulièrement à l'étude de la physique et de la chimie. Il est mort à Genève le 18 mars 1834. Delarive a publié de nombreux *Mémoires*, insérés dans la *Bibliothèque britannique*; on cite surtout ses travaux sur l'électricité voltaïque.

DELAURO-DUBEZ (Jean-Joseph), né à Rodez le 9 septembre 1748, d'une famille honorable. Destiné de bonne heure à la magistrature, il devint conseiller de la cour royale de Montpellier; pendant les Cent-Jours il donna sa démission, et fut réintégré à la seconde Restauration. Delauro-Dubez était un magistrat intègre, qui remplissait ses fonctions avec assiduité et distinction; mais, s'il avait les vertus de son état, il n'avait pas celles du chrétien, et, malgré une bonne éducation et les exemples de sa famille, il professait la plus complète incrédulité, ne considérant la religion que comme une vaine superstition. Tels étaient ses sentiments, lorsqu'à l'âge de 64 ans il fut touché par la grâce d'une manière presque miraculeuse, et revint à la foi et à la pratique du christianisme. Voici d'ailleurs comment il raconte lui-même sa conversion : « Je me plaisais, dit-il, à faire fréquemment des promenades dans les environs de Montpellier. Pendant une de ces promenades, mes idées se portèrent, je ne sais comment, sur les jours de mon enfance et de ma première jeunesse. Je me rappelai avec délices ces temps d'innocence et de bonheur, les soins, les complaisances et l'affectueuse sollicitude de la plus tendre des mères pour éloigner de moi les funestes atteintes du mal... Mais quand je fis un retour sur moi-même, quel affligeant contraste accablait mon âme! Les remords abreuvèrent mon cœur d'amertume; ils me révélaient qu'il y avait une justice souveraine hors de ce monde. Des pensées désolantes bouleversèrent mon esprit. Entièrement absorbé dans ces réflexions, j'étais parvenu à une distance très-rapprochée de l'église du séminaire : comme malgré moi, je tombai à genoux devant la grille qui sépa-

« re la vestibule de l'intérieur, et je
 « m'écrie : O Dieu de ma mère ! s'il est
 « vrai que vous soyez ; si, comme elle
 « me l'assure, vous êtes la vérité, la sa-
 « gesse et la bonté suprême, que vous
 « m'avez fait pour vous et que vous en-
 « tendez les desirs sincères d'un cœur
 « malheureux, soyez sa lumière et sa
 « vie, tracez-lui la route pour arriver
 « jusqu'à vous ! Mon agitation était ex-
 « trême, mes larmes coulaient avec
 « abondance. Au bout de quelques ins-
 « tants, je sentis le calme renaitre dans
 « mon âme, et je me relevai avec la
 « résolution sincère de chercher la vé-
 « rité de bonne foi. » Delauro-Dubez
 « est qu'il ne pouvait mieux témoigner à
 « Dieu sa reconnaissance qu'en travaillant
 « à ramener à la religion ceux que sa con-
 « duite précédente avait pu en éloigner.
 « C'est dans ce but qu'il a composé un ou-
 « vrage intitulé : *L'athée redevenu chrétien*,
 « où se trouvent exposées toutes les preu-
 « ves qui démontrent la vérité de la reli-
 « gion chrétienne. Il ne put toutefois le
 « publier de son vivant ; mais il a été im-
 « primé par les soins de sa famille. Delau-
 « ro-Dubez est mort en 1829.

DELAVIGNE (Jean-François-Casimir)
 naquit au Havre en avril 1793 ; son père
 était un négociant honorable, qui avait ac-
 quis une assez grande fortune dans le com-
 merce de la porcelaine. Ainsi que beau-
 coup d'hommes supérieurs, Casimir De-
 lavigne eut une mère distinguée par l'es-
 prit et par le cœur, à laquelle il dut les
 premières leçons de son enfance. Il an-
 nonça d'abord peu de dispositions ; timide
 et rêveur, il avait l'esprit paresseux et
 semblait peu apte à se livrer aux travaux
 intellectuels. Aussi, son père le comparant
 à son frère aîné, Germain Delavigne,
 dont l'esprit était déjà fort délié, avait
 coutume de dire : « Toi, mon pau-
 « vre Casimir, tu continueras mon com-
 « merce de faïence. » Cependant, une
 fois au collège, le jeune Casimir ne tar-
 da pas à se distinguer. Placé à Paris dans
 l'institution Ruinet, il suivit comme ex-
 terne les cours du lycée Napoléon et ob-
 tint de brillants succès, surtout dans les
 dernières années. En 1811, il était en
 rhétorique, et il composa un dithyrambe
 de collègien pour célébrer la naissance du
 roi de Rome. Cette pièce, la première
 qui soit sortie de sa plume et où les che-
 villes ne manquent pas, a cependant de
 belles parties. Elle fut insérée au *Moni-
 teur*, et remarquée par l'empereur qui
 en fit témoigner au jeune poète sa satis-
 faction. A ce premier essai succédèrent
 bientôt un fragment épique, *Charles XII
 à Narva*, que l'auteur plus tard a jugé

trop faible pour figurer dans la collection
 de ses *Œuvres*, et un dithyrambe sur
 la mort de Delille, dans lequel il célébrait
 avec une exagération qui paraîtrait au-
 jourd'hui ridicule, la gloire de l'auteur
 des *Jardins*. Au sortir du collège, Casi-
 mir Delavigne eut naturellement à faire
 choix d'une carrière. Des revers de for-
 tune avaient forcé son père à quitter le
 commerce ; il était venu habiter Paris,
 où il occupait un emploi supérieur dans
 les contributions indirectes. Français de
 Nantes, directeur de cette administration,
 offrit au jeune poète une place dans son
 cabinet. Casimir Delavigne accepta, et
 profita des loisirs que lui laissait cet em-
 ploi pour écrire les *Messéniennes* et les
Vépres siciliennes. Les *Messéniennes*,
 lorsqu'il les publia pour la première fois,
 eurent le plus grand succès ; il les avait
 appelées ainsi en souvenir des guerres
 héroïques soutenues par les habitants
 d'Ithome contre la tyrannie de Sparte. En
 un an de temps il s'en répandit dans le
 pays plus de vingt mille exemplaires, et
 l'auteur passa subitement de l'obscurité
 à la gloire. Ces chants élégiaques et hé-
 roïques, qui étaient d'abord au nombre
 de trois seulement, joignaient à un mé-
 rite littéraire incontestable l'intérêt qui
 s'attache à tout ce qui tend à relever le
 sentiment national. C'était après les dés-
 astres de 1815 ; le nouveau Tyrtée s'effor-
 çait de consoler la France de ses récents
 malheurs, en lui parlant de ses triom-
 phes passés et en chantant sa gloire, au
 moment même où elle venait de succom-
 ber sous les coups de l'Europe coalisée. Ces
 trois *Messéniennes* furent bientôt suivies
 de deux autres, où Delavigne chantait en
 beaux vers la vie et la mort de Jeanne
 d'Arc. A partir de ce moment, il ne cessa
 de célébrer tous les événements qui exci-
 tèrent les sympathies de l'opinion publi-
 que, particulièrement de l'opinion libé-
 rale. Malgré le mérite éminent de ces
 productions et de celles du même genre
 qui suivirent, on peut contester à Casi-
 mir Delavigne le génie de la poésie lyri-
 que. L'inspiration, en effet, manque
 chez lui de spontanéité ; elle semble lui
 venir plutôt du contre-coup des événe-
 ments que de son propre fonds. Ses vers
 sont bien faits, ils ont de l'harmonie, du
 rythme, de la correction ; ils expriment
 des sentiments nobles et élevés, mais on
 y cherche en vain ces mouvements pas-
 sionnés, ces cris de l'âme qui constituent
 les vrais poètes lyriques. Nous avons dit
 qu'en même temps qu'il composait les
Messéniennes, Casimir Delavigne avait
 écrit une tragédie, les *Vépres siciliennes* ;
 il la présenta au Théâtre-Français, mais

après deux ans d'attente et de démarches il ne put obtenir qu'elle fût jouée. Le poète, désappointé sans être découragé, se vengea en écrivant d'enthousiasme la pièce des *Comédiens*, dans laquelle il se moquait avec beaucoup d'esprit de la morgue et des travers de l'aréopage dramatique dont il avait eu à souffrir, attendant d'ailleurs l'occasion de mettre au jour sa vengeance. Vers la même époque, en 1817, il concourut pour le prix de poésie de l'Académie française; le sujet proposé était la paraphrase de cette maxime: *Que l'étude fait le bonheur dans toutes les situations de la vie*. Il avait pour concurrent le jeune Victor Hugo; alors âgé de 15 ans, qui débutait comme lui dans la carrière littéraire. Mais ni l'un ni l'autre ne furent couronnés; ce fut Saintive qui remporta le prix. Cependant l'auteur de la *Petite Ville*, Picard, avait su apprécier à sa juste valeur le talent de Casimir Delavigne; il lui demanda sa tragédie des *Vêpres siciliennes* pour être jouée sur le théâtre de l'Odéon dont il venait d'être nommé directeur. Cette offre fut accueillie avec empressement par le poète, et, au mois d'octobre 1819, les *Vêpres siciliennes*, précédées d'un *Discours* d'ouverture, furent représentées pour la première fois. Le succès fut grand; les recettes du théâtre s'élevèrent à plus de 400,000 francs. L'œuvre de Casimir Delavigne, qui d'ailleurs était conforme aux lois de la tragédie classique et dans laquelle les trois unités avaient été entièrement respectées, était de nature à plaire au public. Le sujet était neuf et emprunté à l'histoire moderne, l'action marchait rapidement: le quatrième acte surtout était d'un grand effet; il y avait, quoiqu'à un degré très-faible, ce que l'on a appelé depuis de la couleur locale, et on y retrouvait quelque chose des mœurs du temps. Le style, en outre, avait de la vivacité et de l'élégance. Enfin la pièce, faible d'ailleurs sous des rapports essentiels, était cependant supérieure à toutes celles que les temps de l'empire avaient vues éclore. La représentation des *Comédiens* suivit de près celle des *Vêpres siciliennes*; cette pièce fut jouée le 6 janvier 1820. C'était, comme nous l'avons dit, une satire des mœurs théâtrales, qui ne manquait ni de malice, ni de saillies heureuses; mais l'intrigue en était mal menée et l'action languissante. Si elle n'eût été relevée par l'élégance de la versification et la vivacité du dialogue, la pièce sans doute n'eût eu qu'un médiocre succès. Deux ans après, le 1^{er} décembre 1821, Casimir Delavigne parut de nouveau dans l'arène drama-

tique avec une œuvre qui est une de ses plus brillantes productions, nous voulons parler du *Paria*. Cette tragédie dont l'action est basée sur des mœurs et des idées entièrement étrangères aux nôtres, pour laquelle l'auteur avait été chercher ses inspirations dans la *Chambre indienne* de Bernardin de Saint-Pierre, se distingue surtout par la beauté de la forme. La versification en est souple, élégante, harmonieuse; les chœurs, pleins d'un sentiment de poésie douce et suave, rappellent, sans les égaler sans doute, ceux d'*Eschylus* et d'*Athalie*. A cette époque, l'auteur des *Messéniennes* fut victime d'une petite vengeance ministérielle dont il devait d'ailleurs être amplement dédommagé. Il occupait à la chancellerie une modeste place de bibliothécaire qu'il devait à la bienveillance du dernier garde-des-sceaux, Pasquier. Sous le ministère de Villèle, l'emploi fut brusquement supprimé. Cette mesure, au moins maladroite, fit bruit dans les journaux, et la presse de l'opposition défendit avec beaucoup de chaleur la cause du poète. Celui-ci cependant avait déjà pris son parti de cette mésaventure, lorsqu'il reçut une lettre du duc d'Orléans, qui, en lui proposant une place de bibliothécaire au Palais-Royal, terminait par ces mots: « Le tonnerre est tombé sur votre maison, je vous offre un appartement dans la mienne. » Le poète n'eut garde de refuser, et depuis lors il professa pour ce prince, plus tard roi, un attachement sincère et profond qui ne s'est jamais démenti. Cependant l'auteur des *Vêpres siciliennes*, des *Comédiens*, et du *Paria* poursuivait le cours de ses succès dramatiques, et passant avec une souplesse de talent dont il a donné, depuis, d'autres exemples, de la tragédie à la comédie, il fit représenter, le 6 décembre 1823, sur le Théâtre-Français qui d'abord l'avait repoussé avec tant de dédain, l'*Ecole des Vieillards*. Cette comédie fut accueillie avec la plus grande faveur par le public; et en effet, elle est peut-être l'œuvre de Casimir Delavigne la plus complète sous le rapport de la forme et du fonds, et celle qui parut devoir le mieux résister à l'action du temps. Le caractère de Danville, le personnage principal, est peint avec tant d'énergie et de vérité, que Talma, assistant à la lecture de la pièce, s'écria qu'il revendiquait le rôle comossien, quoique d'abord il ne lui eût pas été destiné. Ce caractère, en outre, avait de l'originalité: Danville est un maris sexagénaire qui a épousé une jeune femme, il est jaloux, mais il ne l'est pas à la manière des maris de Molière; ce n'est ni

un Arnolphe, ni un Sganarelle, c'est-à-dire un être ridicule, c'est au contraire un homme grave, d'un esprit distingué; aussi ses craintes jalouses, loin d'exciter le rire, inspirent l'intérêt. Cette manière de traiter la jalousie était, comme on le voit, nouvelle au théâtre; et il faut reconnaître que, si elle se prêtait moins au développement comique, elle avait plus de moralité que celle dont Molière a fait usage. Le portrait de la jeune femme est tracé dans le même système : Hortense n'est pas un être exceptionnel, c'est une jeune femme aimable, spirituelle, qui se compromet par sa coquetterie et par sa légèreté, mais dont, en définitive, l'honneur reste sauf. Cette pièce enfin, dont le dénouement est vertueux, est une véritable comédie de mœurs dans la meilleure acception du mot; et si l'auteur eût pénétré plus profondément son sujet, s'il eût fait ressortir avec plus de force et de verve ses caractères et les passions qu'il voulait peindre, l'*Ecole des Vieillards* mériterait d'être placée au premier rang des œuvres dramatiques de notre littérature. Après ce nouveau succès, plus éclatant que les premiers, les portes de l'Académie française devaient enfin s'ouvrir devant Casimir Delavigne. Il s'était déjà mis deux fois sur les rangs; Mgr Frayssioux d'abord, Mgr de Quélen ensuite, lui avaient été préférés. Il ne consentit à se présenter de nouveau qu'avec la certitude d'un succès, et, en effet, sur 30 votants il obtint 29 suffrages. Sa réception eut lieu le 25 juillet 1825; son *Discours*, qui traitait de la conscience en matière de littérature, était purement écrit; mais il n'offrait d'ailleurs rien de remarquable. Au mois de mars 1828, il fit jouer une nouvelle comédie en 5 actes, la *Princesse Aurélie*, qui réussit peu au théâtre, malgré le mérite d'un dialogue vif, rapide, spirituel, et d'une versification toujours nette, concise et correcte. Vers le même temps, il alla faire un voyage en Italie, et il en rapporta sept nouvelles *Messéniennes* qui furent publiées sous diverses formes, le *Départ*, *trois Jours de Christophe Colomb*; les *Funérailles du général Foy*, etc. Peu après, une tragédie en cinq actes et en vers, *Marino Faliero*, représentée pour la première fois le 30 mai 1829 sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, donna occasion à l'auteur des *Vépres siciliennes* de prendre position dans le débat littéraire du moment. On était alors au fort de la querelle des romantiques et des classiques; de part et d'autre la lutte était vivement engagée. Casimir Delavigne, qui joignait à beau-

tion, sut promptement discerner le parti qu'il convenait de prendre, et il essaya une conciliation entre les deux systèmes. Son sujet était emprunté à lord Byron; par-là il se plaçait déjà dans le camp de la nouvelle école. Des trois unités classiques il en répudiait une, l'unité de lieu; il avait recours à quelques-uns des effets scéniques mis en usage par le drame moderne; mais en même temps les règles du goût le plus sévère y étaient observées, le style était toujours élégant et correct, et s'il n'avait plus la pompe de celui des anciennes tragédies classiques, il ne tombait jamais jusqu'à la trivialité. Cette tentative réussit, et le grand succès qu'elle obtint porta l'auteur à persévérer dans la voie qu'il s'était ouverte. Il s'y engagea en effet de plus en plus, et dans les pièces qu'il donna durant le cours des années qui suivirent, il finit par secouer entièrement le joug des unités classiques et mettre à profit toutes les ressources du drame moderne, tout en respectant d'ailleurs le bon goût littéraire et la correction sévère du style. Cette sorte de juste milieu littéraire dans lequel il avait su se placer a été le caractère distinctif de l'œuvre dramatique de Casimir Delavigne, et elle sera peut-être son titre principal de gloire dans l'avenir. Cette position intermédiaire convenait d'ailleurs merveilleusement à un talent dont la nature tempérée répugnait à tous les excès. Casimir Delavigne, dont la vie avait toujours été aussi calme que son génie, jouissait en paix, dans le sein de sa famille, des succès mérités qu'il avait obtenus. Il continuait à donner de temps à autre des pièces nouvelles au théâtre, lorsque l'état de sa santé, depuis longtemps délabrée, l'obligea à voyager dans le Midi. Arrivé à Lyon, il fut pris d'un affaiblissement dont les médecins ne se dissimulèrent pas la gravité, et peu de jours après il mourut dans cette ville, vers le milieu de décembre 1843. Son corps a été transporté à Paris, où ses obsèques ont eu lieu avec la plus grande solennité. Depuis la révolution de Juillet, dont il avait célébré l'avènement dans la *Parisienne*, Casimir Delavigne était bibliothécaire du roi, et plus d'une fois on avait annoncé qu'il devait être élevé à la pairie. Peu d'écrivains, poètes dramatiques ou autres, ont obtenu durant leur vie des succès aussi nombreux et aussi mérités; peu ont su se concilier à un tel degré la faveur et les applaudissements du public. Mais il est permis de craindre que la postérité se montre plus sévère. Casimir Delavigne, en effet, plaît surtout par le charme d'une diction pure et correcte, par

la finesse spirituelle des détails, par la délicatesse de la forme; mais son fonds est peu riche, sa veine poétique est vite épuisée, et, ce qui est l'indice assuré d'un talent peu profond, il résiste difficilement à l'épreuve d'une seconde lecture. Outre les ouvrages que nous avons cités, il a laissé : *Louis XI*, tragédie en cinq actes, jouée pour la première fois le 11 février 1832; il y a heureusement mêlé le tragique au comique, et le gracieux au pathétique : la figure principale, celle de Louis XI, y est peinte avec bonheur et vérité; les *Enfants d'Edouard*, tragédie en 3 actes, 1833; *Don Juan d'Autriche*, comédie en 5 actes et en prose, 1835 : cette pièce a eu le plus grand succès; une *Famille du temps de Luther*, tragédie en 1 acte, 1836 : elle est bien écrite, mais elle a peu d'intérêt; la *Popularité*, comédie en 5 actes et en vers, 1838 : il y a de belles parties, mais l'intrigue est confuse et l'action languissante; la *Pille du Cid*, tragédie : c'est la dernière et une des meilleures créations tragiques de l'auteur, mais le souvenir de Corneille qu'elle rappelle ne lui est pas favorable. Ses *Poésies* lyriques sont, outre les *Messéniennes* : la *Parissienne*, chant populaire qu'il composa en 1830 pour célébrer les trois journées de Juillet : la poésie est faible, et bien inférieure à celle de la *Marseillaise*; une *Semaine de Paris*; le *Dies ira* de Kosciuszko; la *Varsoviennne*; le *Chien du Louvre*. On a encore de lui un certain nombre de *Poésies* de circonstance et de *Ballades*, dont la plus remarquable est celle intitulée : *L'âme du Purgatoire*.

DELBÈNE (Alphonse), savant évêque d'Albi, né à Lyon, d'une famille illustre de Florence, qui avait été obligée de fuir pendant les troubles qui agitaient cette ville. Il gouverna sagement son église dans un temps très-fâcheux. A la connaissance du droit, qui avait été étudié sous Cujas, Delbène joignait une profonde étude de l'Histoire. Il avait aussi cultivé les belles-lettres, et Ronsard, alors le prince de la poésie, lui avait dédié son *Art poétique*, et Juste-Lipse son *Auctuarium veterum inscriptionum*. Il était de l'académie florimontane d'Annecy. Il mourut le 8 février 1608, âgé de 70 ans. On a de lui : *De principatu Sabaudia et verâ ducum origine*, à Saxonia principibus simulque regum Gallia à stirpe Hugonis Capeti deducta, liber primus, Haute Combe, 1581, in-4, rare, et cité par Lenglet du Fresnoy, tom. 3, pag. 316 de sa *Méthode pour étudier l'histoire*; *De gente et familia Hugonis Capeti origine, justoque progressu ad dig-*

nitatem regiam, Lyon, 1695, et 1695, cité par le même auteur; ibid. tom. 4, pag. 48 et 340; *De regno Burgundia transjurana et Arclatis libri tres*, Lyon, 1602, in-4; *Tractatus de gente et familia marchionum Gothia, qui postea comites sancti Egidii et Tolosates dicti sunt*, Lyon, 1592, 1507, in-8 : c'est la généalogie des comtes de Toulouse; *De familia cisterciaria nec non Alia-Comba sancti Sulpitii ac Stamedii canobiorum origine*; l'*Amédée*, poème historique. On trouve du même quelques vers imprimés avec le Tombeau d'Adrien Turnèbe, 1566, in-4. On lui attribue des *Lettres à d'Epéron*, mais elles ne sont pas de lui.

DELBÈNE (Alphonse), neveu et petit-neveu des deux évêques du même nom qui occupèrent l'un après l'autre le siège d'Alby. Deux autres Delbène de la même famille furent aussi évêques, l'un de Nîmes, l'autre d'Agen. Celui dont nous nous occupons le fut d'Orléans. Il signala son entrée dans sa ville épiscopale par la délivrance de 368 prisonniers. Cette solennité donna lieu à un événement singulier. Une rixe s'étant élevée, pendant la cérémonie, pour la préséance entre les gens des seigneurs et barons obligés d'y assister, le nouvel évêque descendit de sa chaire épiscopale, puis, retroussant sa chape sur ses épaules, et tenant sa mitre d'une main, de l'autre il saisit au collet l'un des plus mutins, l'envoya en prison et rétablit ainsi le calme. En 1654, il assista à l'assemblée générale du clergé. Dans un de ses synodes, il défendit la lecture de l'*Apologie des casuistes*; et, dans celui de 1664, il publia pour son diocèse des *Statuts synodaux*, qui sont regardés comme un modèle en ce genre. Il avait achevé à ses frais la construction du palais épiscopal. Il mourut le 20 mai 1665.

DELCOUR (Jean), célèbre sculpteur, né à Hamoir dans la principauté de Sablo, vers le milieu du 17^e siècle, fit deux fois le voyage d'Italie pour se perfectionner dans son art; il s'établit ensuite à Liège, où il mourut le 4 avril 1807. Les principaux ouvrages de ce célèbre artiste sont à Liège et dans les Pays-Bas. Sa modestie et sa probité ajoutaient encore à l'éclat de ses talents. Ses compositions sont d'un grand goût, ses contours élégants et ses draperies bien jetées. Delcour avait un frère qui s'est distingué dans la peinture.

DELEUZE (Joseph-Philippe-François), né à Sisteron au mois de mars 1758, d'une famille noble, se livra exclusivement à l'étude des sciences. En 1795, il fut nommé aide naturaliste au muséum

d'histoire naturelle, et, en 1802, il fut choisi par les professeurs de cet établissement pour être secrétaire de l'association des *Annales du muséum d'histoire naturelle*. En 1814, tout en conservant ces modestes fonctions, il devint censeur royal; nommé plus tard bibliothécaire du muséum d'histoire naturelle, Deleuze fut, en 1834, mis à la retraite. Il est mort le 31 octobre 1835. On a de lui : *Les Amours des plantes*, poème en 4 chants, traduit de l'anglais, 1799; *Eudoxe, ou Entretiens sur l'étude des sciences*, 1810; *Histoire critique du magnétisme animal*, 1814 et 1819, 2 vol. in-8; *Lettre à l'auteur d'un ouvrage intitulé : Superstitions et prestiges des philosophes*, 1818, in-8; *Défense du magnétisme contre les attaques dont il est l'objet dans le Dictionnaire des sciences médicales*, 1819, in-8; *Observations adressées aux médecins qui désireraient établir un traitement magnétique*, 1821, 20 pages in-8; *Instruction pratique sur le magnétisme animal*, 1823, in-12; *Histoire et description du muséum d'histoire naturelle*, 1825, 2 vol. in-8; *Lettres à MM. les Membres de l'Académie de médecine*, 1826, in-8. Deleuze inséra, en outre, plusieurs articles dans les *Annales du muséum d'histoire naturelle*, dans les *Annales du magnétisme*, dans l'*Hermès*, journal du magnétisme. Il a été un des plus zélés propagateurs du magnétisme, qu'il s'est efforcé d'ériger avec beaucoup de bonne foi en une science véritable. Cependant, dans les dernières années de sa vie, ses convictions à cet égard avaient été fortement branlées et sa confiance n'était plus la même. Deleuze est mort comme il avait vécu, dans les sentiments religieux les plus édifiants.

DELEYRE (Alexandre), conventionnel, né en 1726, aux Portrets, près Bordeaux, d'un huissier au Parlement, entra chez les Jésuites, et, après l'expulsion de la Société, vint à Paris où il se lia avec les encyclopédistes. Il se fit d'abord connaître par l'*Analyse de la philosophie de Bacon*, 1755, 3 vol. in-12, où l'évita de montrer l'attachement de Bacon à la révélation. Il donna ensuite le *Jéni de Montesquieu*, Paris, 1758, in-2; l'*Esprit de Saint-Evremond*, Paris, 1761, in-12; *Le Père de famille et le véritable ami*, traduit de Goldoni, Paris, 1758; et quelques articles de l'*Encyclopédie*, entre autres celui du *fanatisme*, qui est lui-même un modèle du fanatisme philosophique. Le duc de Nivernais, qui le protégeait, le fit mettre au nombre des instituteurs du duc de Parme dont le principal était Condillac. Il rédigea pour

lui, à la prière de ce dernier, un *Cours d'histoire*, qui fut trouvé si hardi, que son travail ne fut pas employé. De retour à Paris, il aida l'abbé Raynal dans le choix des matériaux de son *Histoire philosophique*. Deleyre ne pouvait manquer de prendre parti pour la révolution. Déléputé à la Convention par son département, il vota la mort de Louis XVI et rejeta l'appel au peuple. Il passa ensuite au conseil des anciens, et mourut le 10 mars 1797. On a encore de lui une *continuation de l'Histoire générale des voyages* de l'abbé Prévôt, le tome 19 de la collection; et un *Essai sur la vie de Thomas*, rempli de déclamations.

DELFAU (dom François), né à Montet en Auvergne, en 1637, entra dans la congrégation de Saint-Maur en 1656, et se fit un nom dans son Ordre. Arnauld ayant engagé les bénédictins de Saint-Maur à entreprendre une nouvelle édition de *Saint Augustin*, dom Delfau fut chargé de cette entreprise. Il en publia le prospectus en 1671, et il était déjà avancé dans son travail, lorsque le livre intitulé : *L'Abbé commendataire*, in-12, qu'on lui attribua, le fit reléguer à Saint-Mahé en Basse-Bretagne. Il périt sur mer à 39 ans, en 1676, comme il passait de Landevenec à Brest. On a encore de lui une édition de l'*Imitation de Jésus-Christ*, en latin, 1674, avec une *Dissertation*, aussi en latin, où il soutint, d'après quelques manuscrits de l'abbaye Saint-Germain-des-Près, à Paris, que ce livre, le plus beau qui soit sorti de la main des hommes, selon l'expression de Fontenelle, puisque l'Evangile n'en vient pas, appartenait à Gersen ou Gerson. Mais cette dissertation fut savamment réfutée par Philibert Testelette, et avec encore plus de solidité, peut-être, par Amort, Ghesquière et Desbillons. (Voy. TESTELETTE.)

DELFIÇO (Melchior), né au château de Leignano dans le royaume de Naples le premier août 1744, mort à Teramo le 21 juin 1835, a publié des écrits plus utiles que célèbres sur l'histoire; on mit en première ligne ses *Mémoires sur la république de Saint-Marin*.

DELILLE (Jacques), célèbre poète français, né le 22 juin 1738, dans les environs de Clermont en Auvergne, fut élevé à Paris au collège de Lisieux, et obtint dans ses premières études des succès qui présageaient la brillante carrière qu'il parcourut depuis avec tant de gloire. Né sans fortune, il fut d'abord réduit à donner à des enfants des leçons de syntaxe; mais après la destruction des Jésuites, on lui offrit une place de professeur d'humanités au collège d'Amiens. Il passa ensuite

au collège de La Marche à Paris, et fut souvent nommé par l'Université pour haranguer le Parlement et les autres corps de magistrature dans les solennités académiques. Il remplaça La Condamine à l'Académie française en 1774, et quelques années après il accompagna de Choiseul-Gouffier, son ami, dans son ambassade à Constantinople, d'où il alla visiter les beaux climats de la Grèce. De retour en France, il reprit ses fonctions de professeur de belles-lettres et de poésie latine. Riche des bienfaits de la cour sans les avoir sollicités, il perdit sa fortune à la révolution et s'en consola en faisant des vers charmants sur la *Pauvreté*. Sous le règne de la terreur il vivait dans une retraite obscure, gémissant sur les maux de sa patrie, lorsque Robespierre lui fit demander pour la *Fête de l'Être Suprême* une hymne que Delille eut le courage de refuser, en répondant aux menaces qu'on lui faisait, « que la guillotine était fort commode et fort expéditive, et qu'il ne craignait pas. » Cependant, sur la demande réitérée d'un président du comité révolutionnaire, il composa un *dithyrambe* peu propre à lui concilier les suffrages des chefs de la révolution, où il peignait d'une manière neuve l'effrayante immortalité du coupable et l'immortalité consolante de l'homme de bien. En 1794 il se retira à Saint-Dié, patrie de madame Delille; mais la révolution continuant ses ravages, et ne se croyant pas en sûreté, il se réfugia à Bâle et de là à Gläresse, village situé vis-à-vis l'île délicieuse de Saint-Pierre. Il passa ensuite en Allemagne, en Angleterre, et revint en France en 1801. Il y rapporta le fruit de ses travaux, et publia plusieurs poèmes qu'il avait composés dans ses voyages, et il eut la satisfaction d'être témoin de leurs succès. Il travaillait à un poème sur la *Vieillesse*, lorsqu'une cinquième attaque d'apoplexie vint mettre fin à son existence, le premier mai 1813. Delille porta quelque temps l'habit ecclésiastique, mais sans entrer dans les ordres. Il conserva toujours les impressions d'une éducation chrétienne; et s'il ne consacra pas tout son talent à l'honneur de la religion, il se fit une gloire d'en parler souvent et de célébrer ses bienfaits avec l'enthousiasme d'un poète qui en est pénétré. On connaît les beaux morceaux qu'on rencontre sur ce sujet dans les poèmes de l'*Imagination* et de la *Pitié*. Peu de poètes ont laissé un plus grand nombre de vers et d'aussi beaux vers; il n'en a pas moins été, comme tous les grands écrivains, en butte à la critique. On lui a reproché de n'avoir point de

plan, de commencer par faire des morceaux détachés et de chercher ensuite à faire un tout de ces différentes parties. Ces reproches ne sont pas dénués de fondement; mais les critiques les plus sévères sont forcés de convenir que peu de poètes français ont surpassé Delille dans les morceaux de poésie descriptive. C'est surtout dans le rythme et dans la période que ce poète porte l'art au premier degré. Il paraît s'être particulièrement occupé de maîtriser notre vers alexandrin par le travail des constructions et des tournures, et de lui donner un mouvement aussi diversifié qu'il soit possible: c'est là comme le cachet de son talent; et qui peut douter que ce travail heureux ne soit la suite d'une longue et pénible lutte contre la perfection de Virgile, le plus grand maître de l'harmonie poétique? Personne ne parlait, ne racontait avec plus d'agrément et n'écoutait avec plus d'indulgence. Il avait peint l'homme aimable dans son poème de la *Conservation*. Ceux qui l'ont connu n'ont trouvé qu'en lui le modèle qu'il avait imaginé. L'âge n'avait point altéré sa gaieté. Il sortait quelquefois de sa retraite, et faisait le bonheur de quelques sociétés choisies. Il ne nous resta plus qu'à rendre compte de ses poèmes: les *Géorgiques* de Virgile, traduites en vers français, Paris, 1770, in-12, et depuis plusieurs fois réimprimées dans tous les formats, avec des notes, des variantes et d'importantes corrections. Cet ouvrage fut la source de sa réputation littéraire, et, malgré les critiques, il lui fit autant d'honneur auprès des esprits capables de sentir les difficultés qu'il avait eues à vaincre, qu'il eût pu en recueillir d'un ouvrage de son invention. En général, il paraît animé du feu de son modèle. Il l'égale quelquefois, et on voit qu'il eût pu l'égaliser plus souvent, si le génie de notre langue n'était point inférieur à celui de la langue de Virgile. Le traducteur est surtout admirable dans les morceaux techniques, qu'il rend avec autant de précision que d'élégance et de naturel; *Les Jardins*, ou l'*Art d'embellir les paysages*, poème en quatre chants, 1782, nouvelle édition, Londres, 1800, et Paris, 1802. On publia des volumes de critiques contre ce poème rempli de descriptions pittoresques et brillantes; les critiques ont été oubliées, et le poème des *Jardins* a été traduit dans toutes les langues. L'auteur, qui s'était aperçu lui-même de la défecuosité de quelques transitions froides et parasites, a corrigé ces défauts dans la nouvelle édition, augmentée de plusieurs épisodes intéressants, qui donnent un nouveau prix à cet ou-

vraie; *L'Homme des champs, ou les Géorgiques françaises*, 1800 et 1805. Dubois l'a traduit en vers latins, 1808, in-18, avec le texte en regard. Ce poème de Delille fut moins bien accueilli que les précédents. Il paraît, dit un critique du temps, que le don de l'invention et le génie créateur lui manquent. Il n'a pas ce coup d'œil qui choisit un sujet, ordonne un plan et forme un tout de diverses parties. C'est le plus faible de ses poèmes; *Poésies fugitives*, 1802. Le recueil publié en 1801, in-12 et in-18, a été désavoué par Delille; *Dithyrambe sur l'immortalité de l'âme, suivi du passage du Saint-Gothard*, poème traduit de l'anglais de madame la duchesse de Devonshire, 1802; *La Pitié*, poème en quatre chants, Londres et Paris, 1804 : ouvrage qui avait pour but d'exciter l'horreur pour les crimes qu'a enfantés la révolution, la pitié pour les malheurs qu'elle a produits, et l'ancien amour des peuples pour l'auguste famille des Bourbons. L'édition de Paris ne remplissait qu'imparfaitement son but, le gouvernement d'alors ayant fait supprimer plusieurs passages, particulièrement ceux où l'auteur exprimait son amour et son dévouement pour la famille royale; ils ont été restitués dans une nouvelle édition imprimée depuis le retour du roi. Ce poème est un glorieux monument de la fidélité, de la constance et de tous les bons sentiments de l'auteur; l'*Énéide* de Virgile, traduite en vers français, 1804, 4 vol.; 3^e édition, 1814. Cette traduction offrait beaucoup plus de difficultés que celle des *Géorgiques*, parce que dans celle-ci il suffit de décrire, que dans l'autre il faut toujours raconter, et qu'il est bien plus difficile dans la langue française de faire des récits que de faire des tableaux. Cependant Delille a souvent surmonté les difficultés avec un bonheur qui n'appartenait qu'à son talent; et les passages les plus difficiles à exprimer en français sont presque toujours ceux qu'il a le mieux rendus. Il s'est attaché particulièrement à rendre chaque mot, chaque épithète de son modèle. Ce scrupule lui ôte quelquefois l'avantage de la précision. En général, ses vers manquent de cette harmonie et de cette facilité qui font le principal charme de ses autres ouvrages poétiques. Il en a refait un grand nombre dans la nouvelle édition; le *Paradis perdu* de Milton, traduit en vers français, 1805, 3 vol. Ce poème offrait à l'auteur de plus grandes difficultés encore que l'*Énéide*, parce qu'il est souvent très-difficile de saisir les sentiments profonds de Milton; mais s'il s'est écarté quelque-

fois de son modèle, comme on le lui a reproché, il lui a prêté quelquefois de nouvelles beautés, comme on peut le voir dans le chant de la Création et dans quelques autres; *L'Imagination*, poème en huit chants, 1806 et 1815, 2 vol. On trouve dans cet ouvrage les tableaux les plus riches et les plus habilement diversifiés, les descriptions les plus poétiques et les plus variées, les contrastes les plus ingénieux et les plus agréablement distribués, le plus grand art dans le mécanisme et la coupe des vers; enfin la plus grande variété d'ornements et d'objets. Mais cette variété produit quelquefois de la confusion; les transitions sont brusques ou peu heureuses; les parties ne sont pas assez étroitement liées entre elles, et le fil qui devait les réunir lui échappe souvent dans l'exécution. Il faut avouer qu'il ne pouvait pas en être autrement dans un sujet si vague et si étendu; *Les trois Règnes de la nature*, 1809 et 1818, 2 vol. Ils renferment de grandes beautés comme toutes ses productions; mais le défaut de plan, d'ensemble, d'unité s'y fait encore plus sentir, et le sujet en est mal choisi. On y trouve aussi des vers durs, et même ridicules et dégoûtants, tels que ceux des *Amours du crapaud*; enfin, de tous ses ouvrages c'est celui où l'on trouve le moins à admirer et le plus à reprendre; *La Conversation*, 1812; *Le Départ d'Eden*, suivi d'une *Épître à deux enfants voyageurs*, 1816, in-18; *Essai sur l'homme*, de Pope, traduit en vers français, 1821, in-18. Cet ouvrage, comme toutes les autres traductions de l'auteur, se distingue par un grand nombre de morceaux rendus avec une grande fidélité et une rare précision qui n'est point obtenue aux dépens de l'élégance et de l'harmonie. On regrette seulement qu'il n'ait pas été imprimé du vivant de l'auteur. Il en aurait fait disparaître vraisemblablement quelques vers faibles et durs qui échappent à une première composition.

DELISLE (dom Joseph), né à Brainville, dans le Bassigny, vers 1690, renonça au métier des armes pour embrasser la vie religieuse dans l'Ordre de Saint-Benoît; il fut fait abbé de Saint-Léopold de Nancy, et mourut à Saint-Mihiel, le 24 janvier 1766, laissant plusieurs ouvrages, les uns purement ascétiques, les autres sur des objets d'érudition ecclésiastique; *Défense du martyre de la légion thébaine, pour servir de réponse à la Dissertation critique du ministre Dubourdieu*, Nancy, 1737, in-8. Cet ouvrage a été composé en partie sur les Mémoires de dom Clavet,

abbé d'Againe; *Histoire du jéane*, Paris, 1741, in-8; la *Vie de Saint-Nicolas*, l'*Histoire de sa translation et de son culte*, Nancy, 1745, in-8; l'*Histoire de l'ancienne abbaye de St-Mihiel et de la ville qui en porte le nom, précédée de cinq dissertations préliminaires*, Nancy, 1758, in-4, etc.

DELISLE DE SALES (Jean-Baptiste-Claude) naquit à Lyon, en 1743. Entré chez les Pères de l'Oratoire, il y resta peu de temps, la vie monastique n'étant pas conforme à ses inclinations mondaines. Delisle de Sales étala ses principes dans son ouvrage intitulé : *Philosophie de la nature*, Paris, 1804, 10 vol. in-8, fig., qui obtint de la vogue plus par des innovations bizarres que par un mérite réel. L'auteur, voulant faire du bruit en dépit de la vérité et du bon sens, remplit ce livre d'une érudition indigeste, y entassa, pêle-mêle, sans ordre ni méthode, tout ce qu'il avait appris dans le commerce de la vie, et forma ainsi une production digne d'un élève présomptueux et pédant. Plusieurs philosophes de cette époque n'approuvèrent pas la *Philosophie de la nature* : Rousseau, entre autres, qualifiait cet ouvrage d'*exécrable*. L'auteur, banni à perpétuité, trouva quelques amis qui le recommandèrent au roi de Prusse; mais Frédéric II, loin d'accueillir leur demande, conseilla à l'auteur, en termes peu flatteurs, de se réfugier en Hollande. Il y resta jusqu'au moment où éclatèrent nos troubles politiques. De retour en France, il put se livrer à son goût pour les paradoxes, goût qui enfanta près de 120 volumes. Dans cette quantité prodigieuse d'ouvrages, il faut compter son *Histoire des hommes*, Paris, 1781, et ann. suiv., 52 vol. in-12 et 3 vol. d'atlas in-4; *ibid.*, 1781, 53 vol. in-8, avec 111 planches. Il publia en outre, et pendant la révolution, un ouvrage contre l'athéisme, intitulé : *Mémoires en faveur de Dieu*. Ce titre étrange fit rire les jacobins eux-mêmes; l'ouvrage de Delisle de Sales ne les convertit nullement; et, en effet, la cause de la Divinité ne pouvait trouver un plus mauvais avocat. Cependant, tout en publiant ses maximes impies, Delisle de Sales prétendait être religieux; et malgré l'indifférence avec laquelle le public regardait ses productions, il crut toujours qu'elles avaient un grand succès. Ses poches étaient toujours pleines de nouveaux écrits de sa façon; il en proposait sans cesse la lecture à ses amis, qui s'estimaient heureux quand ils pouvaient fuir un auteur si incommode par

sa fertilité littéraire. Oublié, comme un mauvais auteur, il traîna le reste de ses jours dans la retraite, et mourut en 1816. Il était membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres. « Son nom, » dit l'*Ami de la religion et du roi*, ne « sera pas d'un grand poids dans la liste « des littérateurs renommés par leur « goût et leurs succès, ni dans celle des « détracteurs du christianisme. Une épi- « dition mal digérée, une imagination « bizarre, nul goût, nul style : tel est « le caractère de ses écrits. »

DE L'ISLE. (Voyez ROUGET.)

DELIUS, ou DILIUS (Quintus), un des généraux d'Antoine. Envoyé vers Cléopâtre, il lui persuada de paraître devant ce conquérant dans la plus riche parure. Elle le crut, et elle gagna le cœur d'Antoine, l'an 41 avant J.-C. Delius passa sa vie à changer de parti: il servit tour à tour Dolabella, Cassius, Antoine, Octavien, quittant l'un pour l'autre suivant ses intérêts; ce qui lui fit donner le nom de *cheval de relais de la république*. Il avait écrit l'histoire de son temps.

DELMACE, ou DELMATIUS (Flavius-Julius), petit-fils de Constance-Chlore, était neveu de Constantin, qui aimait en lui un excellent naturel et des talents distingués. Cet empereur le fit nommer consul en 333, le déclara César en 335, et lui donna, dans le partage qu'il fit de l'empire, la Thrace, la Macédoine et l'Achaïe. Il devait posséder ces provinces en propre; mais après la mort de Constantin, arrivée en 337, les troupes ne voulurent reconnaître pour empereurs que ses trois fils, et assassinèrent ceux qui prétendaient à la succession impériale: Delmatius fut de ce nombre. On dit que ce fut Constance qui sollicita lui-même les soldats à le priver de la vie. Ce prince méritait un meilleur sort: il avait les traits, la figure et les bonnes qualités de Constantin.

DEL MARE. (Voyez MARE.)

DELORT (Pierre-Justin), né à Bordeaux au mois de décembre 1766. D'abord, professeur de philosophie, il se livra ensuite à l'étude du droit, concourut pour une place de professeur, et l'aurait obtenue, si son caractère de prêtre n'eût pas été considéré comme un motif d'exclusion. Il se retira en Angleterre pendant la révolution, et y professa la philosophie dans le collège catholique de Maynooth. Après le concordat, l'abbé Delort qui était rentré en France fut nommé chanoine et secrétaire de l'archevêché de Bordeaux, et plus tard, lors de la formation des Facultés de théo-

ogie, il obtint la chaire de discipline ecclésiastique. L'abbé Delort est mort à Bordeaux le 25 avril 1835, à l'âge de 77 ans. Il a publié des *Institutions ecclésiastiques*. Cet ouvrage n'est pas sans mérite; il a de la méthode et de la clarté; mais il laisse à désirer sous le rapport de la doctrine. L'auteur se montre trop favorable à la puissance civile, tout il légitime les envahissements et laquelle il sacrifie les droits de la puissance spirituelle. On doit peut-être attribuer cette fâcheuse partialité à l'esprit parlementaire et légiste que l'étude du droit lui avait sans doute inculqué dans sa jeunesse.

DELPARE, ancien élève de l'Ecole polytechnique, élu membre de l'académie de Bruxelles le 7 mars 1835, mourut vers 1838. On a de lui : *Mémoire sur les changements que la côte d'Anvers à Boulogne a subis, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, depuis la conquête de César jusqu'à nos jours*, Bruxelles, 1827, in-4; *Notice historique sur la ville et le port d'Ostende*, présentée à l'académie de Bruxelles, 1837, in-4; *Rapport sur les observations faites en 1835 en différents points des côtes de la Belgique*, Bruxelles, 1838, in-8.

DELPECH (François-Séraphin), mort à Paris, le 25 avril 1825, a publié en onze livraisons : *Examen raisonné des ouvrages de peinture, sculpture et gravure, exposés au salon du Louvre en 1814*, Paris, in-8, et une suite d'*Articles remarquables sur le salon de 1812*, insérés dans le *Mercur*. Il fut un des premiers à perfectionner l'art de la lithographie.

DELPECH, né à Toulouse en 1772, devint successivement professeur de clinique chirurgicale à la Faculté de Montpellier, chirurgien en chef de l'hôpital de cette ville, membre de la Légion d'Honneur et correspondant de l'Institut. Il est mort assassiné au mois d'octobre 1832, à Montpellier. On a de lui : *Précis élémentaire des maladies réputées chirurgicales*, 3 vol. in-8; *Pathologie chirurgicale; Réflexions et observations anatomiques chirurgicales sur l'anévrysme*, traduites de l'italien de Scarpa, avec deux *Mémoires* et un atlas, Paris, 1813, 1 vol. in-8; *Chirurgie clinique de la Faculté de médecine de Montpellier*, 1824, 1 vol. in-4.

DELPHIDIUS (Attius Tino), fils du rhéteur Patère, gaulois d'origine, se fit un nom par ses *Poésies* et par son éloquence; mais il ternit ses talents par son ambition et son penchant pour les accusations. En 358 il accusa de péculat, de-

vant Julien, alors César, Numérius, gouverneur de la Narbonnaise, qui nia les faits qu'on lui imputait. Delphidius ne pouvant les prouver : « Quel coupable », s'écria-t-il, illustre César, ne passera pas pour innocent, s'il suffit de nier ses crimes? — Et quel innocent, lui répliqua Julien, ne passera pas pour coupable, s'il suffit d'être accusé? »

DELPINUS (Pierre), savant général des camaldules, mourut dans l'Etat de Venise en 1625. On a de lui des *Lettres*, écrites avec assez d'esprit. Elles furent imprimées à Venise en 1624, in-fol. Ce volume est très-rare et très-cher. On trouve de nouvelles *Lettres* de cet auteur dans la *Collection* de Martenne.

DELPON (Jacques-Antoine), né à Livernon (Lot), le 23 octobre 1778, devint président du tribunal de cette ville, et y est mort le 24 novembre 1833. On a de lui : une *Statistique ancienne et moderne du département du Lot*, Cahors, 1831, 2 vol in-4 : ouvrage couronné par l'académie des Sciences et par celle des Inscriptions; *Essai sur l'histoire de l'action publique et du ministère public*, 2 v. in-8; *Essai en faveur de la liberté des cultes*, couronné par la société de la morale chrétienne.

DELPUIITS (Jean-Baptiste BOURDIER), chanoine du Saint Sépulcre à Paris, né en Auvergne vers 1706, entra chez les Jésuites, et fut obligé d'en sortir en 1763, lors de la proscription de cette société en France, avant d'avoir fait ses premiers vœux. Il s'est fait connaître par son zèle pour ramener la jeunesse dans les voies de la piété et par l'établissement d'une congrégation à l'instar de celle des Jésuites. Peu nombreuse d'abord, elle s'accrut ensuite, se répandit même dans les provinces, et fut très-utile à la religion dans un temps de licence et d'impieété. Il y donnait des retraites soit pour les ecclésiastiques, soit pour les laïques, et il eut le bonheur d'attirer à lui plusieurs jeunes gens, élevés dans les écoles les moins religieuses, qui ont donné dans ces derniers temps de beaux exemples de piété, de zèle et de charité. Les réunions de cette société furent interdites en 1809; mais l'abbé Delpuits continua à voir séparément ses élèves, et il leur continua ses soins et ses exhortations tant que ses forces le lui permirent. Il mourut le 15 décembre 1811, jour de l'octave de la Conception, fête principale de sa congrégation. Ses fidèles disciples l'accompagnèrent jusqu'au lieu de la sépulture. On lui doit un *Abrégé des Vies des Saints* de Godescard, en 4 vol. in-12.

DELRIEU (E.-Jean-Baptiste), né en 1765 à Paris, où il est mort le 4 novembre 1836, se fit remarquer en 1795 par les fameux couplets qu'il composa en l'honneur de la *Montagne*. On a de lui un grand nombre de *Tragédies*, *Comédies*, *Drames*, *Opéras-comiques* et *Mélo-drames*, qui n'ont eu que peu ou point de succès. Nous citerons toutefois *Artaxerxès* et *Léonie*.

DELRIO (Martin-Antoine) naquit à Anvers en 1551, se fit jésuite à Valladolid en 1580, après avoir exercé la charge de conseiller au conseil de Brabant et celle d'intendant d'armée. Ses supérieurs l'employèrent à enseigner la philosophie à Douai en 1589, la théologie morale à Liège, les langues et les lettres sacrées à Louvain, puis à Gratz, où il fut fait docteur en théologie. Il mourut à Louvain en 1608, à 57 ans. Ce jésuite avait commencé de bonne heure la carrière d'écrivain. Dès l'âge de 20 ans, il mit au jour *Solin*, corrigé sur les manuscrits de Juste-Lipse son ami. Les ouvrages qui ont le plus fait parler de lui sont : *Disquisitiones magiques*, en latin, Louvain, 1599; Mayence, 1624; Cologne, 1633 (édition très-incorrecte). Duchesne en donna un *Abrégé* en français, Paris, 1611, in-8. Comme l'esprit humain est curieux des histoires extraordinaires, cet ouvrage eut beaucoup de cours. L'auteur y cite une foule d'écrivains, et une multitude de faits dont plusieurs peuvent passer pour le fruit de la crédulité, mais dont un bon nombre est assez circonstancié et appuyé pour donner de l'embarras aux explications les plus philosophes. Delrio fit cet ouvrage pour réfuter les auteurs qui prétendent que le Nouveau-Testament a mis fin à l'art magique; il leur oppose l'Écriture, les Pères, particulièrement Origène, saint Augustin, saint Grégoire de Nazianze, saint Léon, les conciles, le droit canon, la pratique des exorcismes, aussi ancienne que l'Eglise, l'accord unanime des théologiens, le consentement de tous les peuples et l'expérience de tous les siècles. Enfin il établit qu'il faut prendre dans cette affaire un milieu entre ceux qui croient tout et ceux qui ne croient rien : milieu que l'auteur n'a pas toujours assez exactement gardé, son érudition l'emportant sur son jugement et sa critique. Pædus, Théophile Raynaud et Gisbert Voet ont aussi discuté à fond la même matière. Une chose remarquable, c'est que, dans un grand nombre d'ouvrages très-modernes, il est question de magie, et cela non pour en rire, ce qui a été longtemps de mode, mais pour en rapporter des choses éton-

nantes, sur lesquelles tantôt on s'abstient de prononcer, et que tantôt on donne comme des choses incontestables. Comme si la Providence voulait que l'incompréhensible et irréfléchissante philosophie, lors même qu'elle réunit tous ses efforts contre les êtres invisibles et les articles de croyance qui en résultent, établisse des preuves destructives de ses dogmes les plus chers : preuves non seulement aucunement suspectes dans sa bouche, mais preuves qui jadis lui paraissaient beaucoup plus absurdes que les persuasions qu'alors elle respectait encore en apparence, tandis qu'elle en faisait déjà l'objet de sa principale attaque. (Voyez *FAUSTUS*) ; des *Commentaires sur la Genèse*, le *Cantique des Cantiques*, et les *Lamentations*, 3 in-4, solides et estimables ; les *Adages sacrés de l'Ancien et du Nouveau-Testament*, Lyon, 1612, en latin, 2 tom. in-4; 3 vol. des *Passages les plus difficiles et les plus utiles de l'Écriture-Sainte*, ouvrage qui peut servir aux prédicateurs; *Commentaires et paraphrases sur les tragédies de Sénèque*, précédés du *Recueil des fragments qui nous restent des anciens tragiques latins*.

DELUC (Jacques-François) naquit en 1698 à Genève, où sa famille, originaire de Lucques, s'établit au 15^e siècle. Attaché à la religion chrétienne, il écrivit en sa faveur les deux ouvrages suivants : *Lettre contre la fable des abeilles, ou Les vices privés font la prospérité publique*, 1730, in-12. L'ouvrage attaqué par Deluc, ouvrage aussi immoral qu'impie, était de Mondeville, écrivain anglais; l'auteur genevois le réfuta victorieusement; *Observations sur les savants incrédules*, Genève, 1760, in-8. Ces savants sont : Diderot, Voltaire, Mondeville, mademoiselle Huber. Les mœurs de Deluc étaient pures, et il mérita l'estime de ses concitoyens, qui regrettèrent sa mort, arrivée en 1780, à l'âge de 82 ans. Il laissa deux fils, que leurs connaissances rendirent célèbres.

DELUC (Jean-André), fils du précédent, savant naturaliste, membre de plusieurs académies, né à Genève en 1727, visita successivement la plus grande partie de l'Europe avec les yeux et le zèle d'un savant, et professa pendant quelque temps la philosophie et la théologie à l'Université de Gœttingue. Son cabinet d'histoire naturelle, à Genève, attira longtemps l'attention des voyageurs. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages estimés, où il s'est attaché particulièrement à accorder ses observations avec les traditions religieuses. Les principaux sont : *Recherches sur les modifications de*

Atmosphère, 1772, 2 vol. in-4, et 1784, 1 vol. in-8; *Relation de différents royaumes dans les Alpes*, 1776; *Lettres physiques et morales sur l'histoire de la terre et de l'homme*, 1778, 5 vol. in-8; *Précis de la philosophie de Bacon, et des progrès qu'on a faits les sciences naturelles par ses préceptes et son exemple*, 1802, 2 v. in-8; *Abrégé des principes et des faits concernant la cosmologie et la géologie*, 1802, in-8; *Introduction à la physique céleste*, 1803, 2 vol. in-8; *Traité élémentaire du fluide électro-galvanique*, 1804, 2 v. in-8; *Traité élémentaire de géologie*, 1818. Jean-André Deluc est mort en 1817.

DELUC (Guillaume-Antoine), frère cadet du précédent, partagea ses travaux et consacra beaucoup de temps à l'étude des coquillages fossiles dont il a déterminé les analogues vivants, au nombre de cent espèces. Il n'a pas laissé de grands ouvrages, mais beaucoup d'observations insérées dans les *Recherches sur les modifications de l'atmosphère*, et dans les *Lettres physiques* de son frère. Il a publié en outre, dans le *Journal de physique*, dans la *Bibliothèque britannique*, et dans le *Mercur de France*, un grand nombre de *Mémoires* relatifs à la minéralogie, et principalement à la géologie, où il réfuta couragement et avec une grande force de logique les systèmes modernes, dont les conséquences sont souvent opposées aux œuvres de la création. Antoine Deluc s'est encore fait remarquer par sa passion pour la musique et par son goût pour les médailles, dont il avait formé une riche collection. Il était comme son frère membre du conseil des Deux-Cents de Genève, et mourut le 26 janvier 1812.

DELUC (Jean-André), neveu des précédents, né le 16 octobre 1763, à Genève, mort le 14 mai 1847, fut associé aux travaux de ses oncles, et a publié un grand nombre de *Mémoires* et de *Dissertations* sur des sujets de géologie, de météorologie et de géographie physique.

DELVINCOURT (Claude-Etienne), professeur de droit, naquit à Paris le 4 septembre 1762. Après avoir été reçu avocat et docteur en droit, il se présenta en 1786 pour obtenir au concours une place de professeur; il allait l'obtenir, lorsque ses concurrents obtinrent du garde-des-sceaux qu'il fût écarté à cause de son âge; mais vivement blessé de cet acte arbitraire et injuste, il en appela au Parlement qui cassa la décision du ministre. Un nouveau concours fut ouvert, et Delvincourt obtint le titre d'agrégé. Obligé par la révolution de quitter cette position si péniblement acquise, il entra

dans les bureaux de la comptabilité de la marine, et pendant 12 ans il y remplit les modestes fonctions d'employé. En 1805, lorsque les écoles de droit furent réorganisées, Delvincourt fut nommé professeur et chargé du cours de droit civil. Le nouveau Code venait d'être promulgué, et ce fut lui qui le premier le commenta, et prépara par la sagesse de ses interprétations les décisions de la jurisprudence qui sont depuis intervenues. Ses leçons se faisaient surtout remarquer par la correction du style, par la méthode et la clarté de l'exposition. En 1810, il fut nommé doyen de la Faculté en remplacement de Portiez de l'Oise. Il jouissait alors d'une grande popularité auprès des élèves, parce que dans plusieurs circonstances il les avait défendus contre l'arbitraire du gouvernement impérial. En 1814, il fut maintenu dans son décanat, décoré de la Légion-d'Honneur et nommé conseiller royal. Lors du retour de l'empereur, pendant les Cent-Jours, il lui présenta, au nom de l'école de droit, une adresse qui était conçue de manière à ne le compromettre aux yeux d'aucun parti. Après la seconde Restauration, Delvincourt continua à diriger l'école de droit; mais la vivacité de ses opinions royalistes lui fit perdre bientôt la popularité dont il jouissait dans l'esprit des étudiants. Il était d'ailleurs d'un abord sec et froid; ses manières brusques et heartées lui avaient même aliéné l'affection de ses collègues. En 1820, lorsque des troubles graves éclatèrent à l'école de droit à l'occasion du cours de Bavoux, il montra une fermeté digne d'éloge, et ne craignit pas d'exposer sa vie, qui fut un moment menacée. Il répondit aux perturbateurs qui voulaient interrompre sa leçon pour se venger de l'énergie dont il avait fait preuve: « Vous pouvez m'empêcher de parler, mais vous ne m'empêcherez jamais de faire mon devoir. » Son dévouement, d'ailleurs, au gouvernement royal fut récompensé, et il devint successivement conseiller de l'Université, membre du conseil de l'Ecole polytechnique, administrateur des jeunes aveugles, adjoint au maire du douzième arrondissement, administrateur du bureau de charité, officier de la Légion-d'Honneur, chevalier de l'ordre de Saint-Michel. Il remplit, d'ailleurs, toutes ses places avec la plus grande exactitude. Comme membre du conseil royal de l'Université, Delvincourt a pris part à quelques mesures arbitraires qui lui ont été vivement reprochées, mais que la gravité des circonstances avait peut-être rendues nécessaires. Comme doyen de

l'école de droit, il était entièrement dévoué aux étudiants, et il rendit à quelques-uns d'entre eux d'éminents services. Privé du décanat de l'école en 1830, et destitué de sa place de conseiller de l'Université, il conserva seulement son titre inamovible de professeur; mais il n'osa se présenter devant les élèves, et se fit suppléer. Il ressentit un profond chagrin de cet état de choses, et se retira dans une campagne près d'Orléans; mais le dépérissement dont il était atteint fit de nouveaux progrès. On le ramena alors à Paris, où il est mort le 23 octobre 1831, après avoir demandé et reçu les consolations de la religion. On a de lui : *Cours de droit civil*, 1834, 3 vol. in-4, 5^e édition. La première avait paru sous le titre d'*Institutes du droit français*, en 1808, 3 vol. in-8. La 3^e édition, publiée en 1815, contenait dans la seconde partie les notes et explications des dites *Institutes*, qui ont été également réimprimées dans la dernière édition. Cet ouvrage, le premier qui ait été publié sur le Code civil, a surtout le mérite de la clarté et de la méthode, et il a été d'une grande utilité aux commentateurs qui l'ont suivi; *Institutes du droit commercial*, 1810, 2 vol. in-8; *Juris romani elementa secundum ordinem institutionum Jus iniani cum notis*, 1814, in-8.

DÉMACHY (Jacques-François), pharmacien et professeur public, né à Paris le 30 août 1728, est mort le 7 juillet 1803. Ses principaux ouvrages sont : *Institutes de chimie, ou Principes élémentaires de cette science*, 1786, 2 vol. in-8; *Procédés chimiques, rangés méthodiquement et définis*, 1769, in-8; *Manuel des pharmaciens*, 1788, 2 vol. in-8; *l'Art du distillateur d'eau-forte et du distillateur liquoriste*; *l'Art du vinaigrier*. Démachy cultiva aussi la poésie. *L'Almanach des Muses*, le *Mercur* et autres journaux littéraires ont publié plusieurs de ses *Pièces fugitives*. Il a composé aussi de *Nouveaux dialogues des morts*, 1755, in-12.

DÉMADES, athénien, de marinier devenu orateur, fut fait prisonnier à la bataille de Chéronée, gagnée par Philippe de Macédoine. Son éloquence lui acquit un grand pouvoir sur l'esprit de ce prince. Il est moins connu cependant par ses *Discours* que par quelques mots heureux. Voyant Philippe se livrer à une joie indécente après la victoire de Chéronée : « Puisque les dieux, lui dit-il, vous ont donné le rôle d'Agamemnon, pour quoi vous avilir jusqu'à jouer celui de Thersite ? » Le même Philippe ayant demandé à DémaDES, qui avait été fait

prisonnier à la bataille de Chéronée, ce qu'était devenu le courage des Athéniens : « Vous le sauriez, répondit-il, si les Macédoniens avaient été commandés par Chares, et les Athéniens par Philipe. » DémaDES était fort intéressé. Antipater, son ami, ainsi que celui de Phocion, disait « qu'il ne pouvait faire accepter des présents à celui-ci, et qu'il n'en donnait jamais assez à l'autre pour satisfaire son avidité. » DémaDES fut mis à mort comme suspect de trahison, l'an 332 avant J.-C. Nous avons de lui : *Oratio de Duodecenniali*, 1619, in-2, et dans *Rhetorum collectio*, Venise, 1512, 3 tom. in-fol.

DEMANDRÉ, grammairien français, mort en 1808, près d'Auxerre, est connu par un *Dictionnaire de l'élocution française*, réimprimé en 1802 avec des augmentations, par l'abbé de Fontenay.

DEMANET, ecclésiastique français, mort à Paris vers 1786, fut aumônier à l'île de Gorée en Afrique, et publia, à son retour en France, une nouvelle *Histoire de l'Afrique française*, Paris, 1767, 2 v. in-12. Il a eu pour composer cet ouvrage de grandes obligations au Père Labat, que pourtant il ne cite pas. Il prétend que la couleur des nègres est due à la seule influence du climat, et que cette race d'hommes a, dans le principe, été aussi blanche que la race européenne; *Parallèle général des mœurs et des religions de toutes les nations*, 5 vol. in-12. Cet ouvrage n'est pas connu. Quelques bibliographes présumant que l'abbé Demanet n'en a publié que le prospectus.

DÉMAR (Claire), saint-simonienne, est auteur d'un écrit intitulé : *Appel d'une femme au peuple sur l'affranchissement de la femme*, Paris, 1833, in-8 de 16 pages. Elle en préparait un autre qu'elle devait publier sous ce titre : *Ma loi d'avenir*, lorsqu'elle s'est donné elle-même la mort le 3 août 1833, à Paris. On lui attribue encore plusieurs ouvrages ayant trait au saint-simonisme. Cependant le scandale de son suicide l'a fait renier par les disciples de Saint Simon, qui ont voulu voir en elle une femme dominée par un esprit de républicanisme exalté, et qui avait mal compris leurs principes, plutôt qu'une sœur en religion.

DÉMARATE, fils d'Ariston, et son successeur dans le royaume de Sparte, fut chassé de son trône par les intrigues de Cléomènes, qui le fit déclarer, par l'oracle qu'il corrompit, fils supposé du dernier roi. Démarate se retira en Asie. Darius, fils d'Hystaspes, le reçut avec beaucoup de bonté. On lui demandait un jour pourquoi, étant roi, il s'était laissé exiler ?

« C'est, répondit-il, qu'à Sparte la loi est plus puissante que les rois. » Quoique semblé de biens à la cour du roi de Perse, et trahi par les Lacédémoniens, il les vertit des préparatifs que Xercès faisait contre eux. Pour plus grande sûreté, il écrivit l'avis sur une planche de bois enluite de cire.

DÉMARATE, l'un des principaux citoyens de Corinthe, de la famille des Alcibiades, vers l'an 658 avant J.-C. La nomination de Cypselus, qui avait usurpé cette ville l'autorité souveraine, tant un joug trop pesant pour lui, il quitta le pays avec toute sa famille, passa en Italie, et s'établit à Tarquinie en Toscane. C'est là qu'il eut un fils nommé Lucumon, qui fut depuis roi de Rome, sous le nom de *Tarquin l'Ancien*.

DEMARÇAY (Marc-Jean), né en Poitou le 11 août 1772, entra fort jeune dans la carrière des armes, et fut nommé capitaine d'artillerie le 30 septembre 1793. Il fit les principales campagnes de la révolution, servit en Italie, en Allemagne, en Hollande et en Egypte, et donna partout des preuves de courage et de capacité. Devenu colonel, il se distingua à la bataille d'Austerlitz, où il fut nommé commandant de la Légion d'Honneur. Au retour de cette glorieuse campagne, Napoléon lui confia la direction de l'école d'artillerie et du génie de Metz; l'envoya en 1807 dans la Hollande, où Demarçay obtint le grade de major-général, premier inspecteur des corps de l'artillerie et du génie. Envoyé en Espagne en 1808, il y servit pendant deux ans, et fut forcé, en 1810, par les nombreuses blessures qu'il avait reçues, de demander sa retraite. Il entra alors dans ses foyers, s'occupa exclusivement de travaux agricoles, et ne reparut sur la scène politique qu'à l'époque des Cent-Jours, en 1815, comme colonel de la garde nationale de Poitiers. En 1819, les électeurs de la Vienne l'envoyèrent à la Chambre, où il siégea à l'extrême gauche, et il fut un des députés qui s'opposèrent avec le plus d'énergie à l'exclusion prononcée le 6 décembre contre Grégoire. Il refusa, le 24 du même mois, de voter les douzièmes provisoires demandés par le ministère, et demanda, en janvier 1820, que le gouvernement fût invité à convoquer, aux termes de la loi, les collèges électoraux des départements dont les députations étaient incomplètes. Après l'assassinat du duc de Berri, de Cazes, accusé par l'extrême droite de faiblesse à l'égard des ennemis de la monarchie, proposa de nouvelles lois que Demarçay, avec tout le côté gauche, envisagea comme attenta-

toires à la liberté individuelle et à la liberté de la presse. Le 7 mars, le général Demarçay prit la parole et souleva contre lui de violents murmures; il ne se prononça pas avec moins d'énergie en faveur des pétitions relatives au maintien de la loi électorale; il vota ensuite pour le renvoi au gouvernement de la dénonciation de Madier-Montjau, et fut l'un des plus ardents approbateurs de la motion de Manuel pour une adresse au roi tendant à lui demander le changement du ministère. Le 7 juin, au milieu des troubles qui signalaient la discussion de la nouvelle loi des élections, il parut à la tribune pour protester contre les charges de cavalerie dont il avait failli devenir la victime. Il ne fut pas réélu en 1824; mais, en 1828, il fut de nouveau envoyé à la Chambre et vota l'adresse des 221. Après la révolution de Juillet, il continua de siéger sur les bancs de l'opposition et de voter avec l'extrême gauche. Le général Demarçay est mort en 1839.

DEMARTEAU (Gilles), graveur, né à Liège en 1729, mort à Paris l'an 1776, excellait dans la manière de graver qui imite le crayon, comme on peut le voir par son *Lycurque blessé dans une sédition*, pièce faite pour sa réception à l'Académie royale de peinture. On lui attribue communément la gloire de l'invention de cette méthode de graver; mais il ne fit que la perfectionner: l'honneur de cette invention appartient à François. (Voy. FRANÇOIS.)

DEMAUGRE (Jean), né à Sedan le 28 février 1714, d'un capitaine de milice-frontière, fut successivement vicuire de Balant, curé de Chauvency, de Givet, de Gentilly près de Paris, prieur de Chablis, et mourut en 1801 à Yvoi-Caignan, où il s'était retiré pendant la révolution. La nature l'avait doué d'un esprit vif et plein d'originalité, dont ses productions prenaient la teinte. Outre plusieurs pièces de vers latins et français, on a de lui: *Oraison funèbre de M. le maréchal de Belle-Isle*, Paris, 1741, in-4; *Oraison funèbre de D. Mann Erfsleur, abbé d'Orval*, 1765, in-4; *Discours sur le rétablissement du culte catholique dans la ville de Sedan*, Bouillon, 1785, in-4; *Le Militaire chrétien*, petit in-12. Ce sont des fragments de sermons qu'il avait prêchés à Givet, ville de garnison. Les soldats accouraient en foule pour l'entendre, parce qu'il avait pris dans l'art de la guerre le fondement des raisonnements dont il appuyait les vérités chrétiennes. Il a laissé manuscrits les *Psalmes* de David, mis en vers latins.

DEMBARRÈRE (Jean), né en 1753, en-

tra dès l'âge de 16 ans dans le corps du génie. Il servit dans les armées de la République, et se distingua particulièrement au siège de Valenciennes, en 1793. Parvenu assez rapidement au grade de lieutenant-général du génie, il devint en outre inspecteur du génie, et fut nommé sénateur en 1805. Louis XVIII le maintint sur la liste des nouveaux pairs, et il n'a cessé de siéger à la Chambre haute depuis 1815 jusqu'à l'époque de sa mort, arrivée au mois de novembre 1828. Il a publié : *Eloge historique du maréchal de Vauban*, présenté à l'académie de Dijon en 1784 et imprimé en 1785 ; dans cet ouvrage, l'auteur s'est proposé principalement d'exposer les travaux de l'illustre maréchal ; *Coup-d'œil pour distinguer et classer les différentes parties de la science militaire ou de l'art de la guerre, surtout pour reconnaître l'étendue et l'influence de celles qui appartiennent à l'armée, du génie*, Paris, 1801, in-4.

DÉMÉTRIUS, *Poliorkètes*, c'est-à-dire le *Preneur de villes*, fils d'Antigone, l'un des successeurs d'Alexandre-le-Grand, fit la guerre à Ptolémée Lagus avec divers succès. Il se présenta ensuite à la tête d'une puissante flotte devant le port d'Athènes, s'en rendit maître, ainsi que de la citadelle, en obassa Démétrius de Phalère, et rendit au peuple le gouvernement des affaires qu'il avait perdu depuis quinze jours. Après avoir défait Cassandre aux Thermopyles, il revint à Athènes, où ce peuple autrefois si fier, et alors esclave, lui dressa des autels, ainsi qu'à ses courtisans, et lui assigna, pour son logement, le derrière du temple de Minerve. Ce prince y logea, et fit de la maison de la déesse un lieu de débauche et de prostitution, où ses courtisanes étaient plus honorées que la déesse même. Il obligea les Athéniens à lui fournir incessamment la somme de deux cent cinquante talents, qu'il fit distribuer à Lamia et aux autres courtisanes qui étaient avec elle, pour leur pompage et leur fard. La honte piqua les Athéniens plus que la perte, et l'usage de cette somme plus que la somme même. Séleucus, Cassandre et Lysimaque, réunis contre lui, remportèrent la fameuse victoire d'Issus, l'an 299 avant J.-C. Après cette défaite, il se retira à Ephèse, accompagné du jeune Pyrrhus. Il voulut ensuite se réfugier dans la Grèce, qu'il regardait comme l'asile où il serait le plus en sûreté ; mais des ambassadeurs d'Athènes vinrent à sa rencontre, pour lui annoncer que le peuple avait résolu par un décret de ne recevoir aucun roi. Il retira alors ses galères de l'Attique, et fit voile vers la Chersonèse de Thrace,

où il ravagea les terres de Lysimaque, et emporta un butin considérable. Après avoir désolé l'Asie pendant quelque temps, Agathocles, fils de Lysimaque, le força d'abandonner la conquête de l'Arménie et de la Médie, et de se réfugier dans la Cilicie. Séleucus, auquel il avait fait épouser sa fille Stratonice, irrité contre lui par ses courtisans, le força de se retirer proche le mont Taurus. Pour toute grâce, il lui assigna la Cathanie, province limitrophe de la Cappadoce, en ayant soin de faire garder les défilés et les passages de Cilicie en Syrie. Il ne tarda pas à rompre les barrières qu'on lui opposait. Il marcha pour surprendre Séleucus dans son camp durant la nuit ; mais ayant été trahi par ses soldats, il fut obligé de se soumettre à la clémence du vainqueur. Séleucus l'envoya dans la Chersonèse de Syrie, et ne négligea rien de ce qui pouvait adoucir les rigueurs de son exil. Démétrius y mourut trois ans après, l'an 283 avant J.-C., d'une apoplexie causée par des excès de table. Ce prince était, dans le repos, délicat, fastueux, efféminé ; dans l'action, dur, infatigable, intrépide ; ferme dans l'adversité, autant qu'ambitieux et emporté dans la prospérité.

DÉMÉTRIUS I^{er}, *Soter* ou *Sauveur*, petit-fils d'Antiochus-le-Grand, et fils de Séleucus Philopator, fut envoyé en otage à Rome par son père. Quand il fut mort, Antiochus Epiphane, et après lui son fils Antiochus Eupator, l'un oncle, l'autre cousin de Démétrius, usurpèrent la couronne de Syrie. Ayant réclamé vainement la protection du sénat, le prince détrôné prit le parti de sortir secrètement de Rome pour aller faire valoir ses droits. Les troupes syriennes se déclarèrent pour lui. Elles chassèrent Eupator et Lyfias du palais. Le nouveau roi les fit mourir, et s'affermir sur son trône. Alcime, qui avait acheté d'Antiochus Eupator le souverain pontificat des Juifs, vint demander à Démétrius la confirmation de sa dignité. Pour mieux réussir, il dépeignit Judas Machabée comme un tyran et comme un ennemi des rois de Syrie. Démétrius envoya Nicanor contre ce grand homme, le défenseur de sa patrie et de sa religion, et ensuite Bacchides, qui lui livra une bataille, dans laquelle l'illustre juif perdit la vie. Démétrius, fier de ce succès, irrita tous les princes voisins. Ils accablèrent à l'envi les descendants d'Alexandre Balas, qui passait pour fils d'Antiochus Epiphane. Celui-ci lui ayant présenté le combat, et l'ayant défait, Démétrius fut tué dans sa fuite, après un règne de onze années, 450 ans avant J.-C.

DÉMÉTRIUS II, dit *Nicanor*, c'est-à-

Antiochus Papias, était fils de Démétrius Soter. Ptolémée Philométor, roi d'Égypte, le mit sur le trône de son père, après en avoir chassé Alexandre Balas. Le jeune prince s'abandonna à la débauche, et laissa le soin du gouvernement à un de ses ministres qui régnaît et tyrannisait sous son nom. Diodore Tryphon entreprit de chasser du trône un prince si peu digne de l'occuper. Il se servit d'un fils d'Alexandre Balas, pour usurper la Syrie, et en vint à bout. Démétrius, uni avec les Juifs, marcha contre les Parthes, pour effacer la honte de sa mollesse; mais il fut pris par Tryphon, qui le livra à Phraates leur roi. Ce prince lui fit épouser sa fille Rodogune. Cléopâtre, sa première femme, épousa par dépit Syddètes, frère de Démétrius. Syddètes ayant été tué dans un combat contre les Parthes, l'an 130 avant J.-C., Démétrius fut remis sur le trône, qu'il occupa 4 ans. Ses premières fautes ne l'avaient pas corrigé. Son orgueil le rendit insupportable à ses sujets. Ils demandèrent à Ptolémée-Physcon, roi d'Égypte, un roi de la famille des Séleucides. Démétrius chassé par son peuple, et ne trouvant aucun asile, se sauva à Ptolémaïde, où était Cléopâtre sa première femme. Cette princesse lui fit fermer les portes de la ville. Il fut obligé de s'enfuir jusqu'à Tyr, où il fut tué par ordre du gouverneur, l'an 126 avant J.-C. Alexandre Zébina, que Ptolémée avait mis à sa place, récompensa de ce meurtre les Tyriens, en leur accordant de vivre selon leurs lois particulières. Les Tyriens firent de cette année une époque, depuis laquelle ils dataient.

DÉMÉTRIUS DE PHALÈRE, célèbre disciple de Théophraste, acquit tant de pouvoir sur l'esprit des Athéniens, par son éloquence, qu'il fut fait archonte, l'an 309 avant J.-C. Pendant dix ans qu'il gouverna cette ville, il l'embellit de magnifiques édifices, et rendit ses concitoyens heureux. Leur reconnaissance lui décerna autant de statues d'airain, qu'il y avait de jours dans l'année. Son mérite excita l'envie. Il fut condamné à mort, et ses statues furent renversées. « Au moins, répondit-il à ce-lui qui lui annonça cette nouvelle, ils ne m'ôteront pas la vertu qui me les a méritées. » Le philosophe, content de sa vanité, se retira, sans se plaindre, chez Ptolémée Lagus, roi d'Égypte. Ce prince le consulta sur la succession de ses enfants. On dit qu'il eut l'imprudence de donner des conseils dans une affaire si délicate, et qu'il se déclara pour les fils d'Euridice. Philadelphus, fils de Bérénice, fut si outré de ce conseil, qu'après la mort de son père, l'an 283 avant J.-C.,

il le relégua dans la Haute-Égypte. Démétrius ennuyé de son exil, et ne trouvant pas dans sa faible philosophie, de moyens pour le supporter, se donna la mort, en se faisant mordre par un aspie. C'est du moins ce qu'assure Diogène-Laërce, contredit par d'autres auteurs. Ceux-ci assurent que Démétrius eut beaucoup de crédit auprès de Ptolémée Philadelphus; qu'il enrichit sa bibliothèque de 200 mille volumes, et qu'il engagea ce prince à faire traduire la *Loi des Juifs* d'hébreu en grec. Tous les ouvrages que Démétrius de Phalère avait composés sur l'histoire, la politique et l'éloquence, sont perdus. La *Rhetorique* que plusieurs historiens lui attribuent, et dont la dernière édition est de Glasgow, in-4, 1743, est de Denys d'Halicarnasse.

DÉMÉTRIUS, orfèvre d'Ephèse, dont le principal trafic était de faire des niches ou de petits temples de Diane, qu'il vendait aux étrangers. Cet homme, voyant que le progrès de l'Evangile nuisait à son commerce, suscita une sédition contre saint Paul et les nouveaux chrétiens, qu'il accusa de vouloir détruire le culte de la grande Diane d'Ephèse. Il les accusa comme d'un blasphème énorme d'avoir dit « que les mains des hommes ne » pouvaient faire des dieux. » Comment après cela a-t-on osé nier que les païens adoraient les statues?

DÉMÉTRIUS, philosophe cynique, que Caligula voulut attacher à ses intérêts par un présent. Le cynique répondit: « Si l'empereur a dessein de me tenter, » qu'il m'envoie son diadème. » L'empereur Vespasien, peu accoutumé à cette liberté philosophique, le chassa de Rome avec tous les autres philosophes, et le relégua dans une île. Le cynique egaya son exil en vomissant des injures contre l'empereur. Ce prince lui fit dire: « Tu fais » tout ce que tu peux pour que je te fasse » mourir; mais je ne m'amuse pas à faire » tuer tous les chiens qui aboient. » Ce Démétrius avait été disciple d'Apollonius de Thyane. On ne voit pas qu'il ait mérité l'éloge emphatique que Sénèque fait de lui. « La nature, dit cet écrivain, l'a » fait produit pour faire voir à son siècle » qu'un grand génie peut se garantir de » la corruption de la multitude: » exagérations et pantalonnades philosophiques. (Voyez VESPASIEN.)

DÉMÉTRIUS GRISKA EUTROPÉIA, d'une famille noble, mais pauvre de Gèreslau, d'abord moine de l'Ordre de Saint-Basile, naquit avec une figure agréable, accompagnée de beaucoup d'esprit. Un religieux du même monastère que lui, fâché qu'un tel homme restât enseveli

dans le cloître, entreprit de le placer sur le trône, lui donna des instructions sur le rôle qu'il devait jouer, et l'envoya en Lithuanie au service d'un seigneur distingué. Démétrius, ayant été un jour maltraité par son maître, se mit à pleurer, et dit qu'on n'en agirait pas de la sorte si on le connaissait. « Et qui es-tu donc ? lui demanda le seigneur lithuanien. — Je suis, répondit le jeune moscovite, « fils du czar Jean Basilowitz. L'usurpateur Boris (voyez BORIS-GUDENOF, ou « GODOUNOF), voulut me faire assassiner ; mais on substitua à ma place le « fils d'un prêtre qui me ressemblait parfaitement, et on me fit évader. » Le lithuanien, frappé de l'air de vérité que le fourbe avait mis dans son récit, le reconnut pour le véritable Démétrius. Ce seigneur l'ayant recommandé au vaivode de Sandomir, la Pologne arma pour lui, à condition qu'il établirait la religion romaine en Moscovie. Ses succès étonnèrent les Russes ; ils lui envoyèrent des députés, pour le prier de venir prendre possession de ses Etats. On lui livra le czar Fédor et toute sa famille. L'usurpateur fit étrangler la mère et le fils de ce prince. La résolution que prit Démétrius d'épouser une catholique le rendit bientôt odieux ; c'était la fille du vaivode de Sandomir. Le peuple vit avec horreur un roi et une reine catholiques, une cour composée d'étrangers, surtout une église qu'on bâtissait pour des jésuites. Un boyard, nommé Zuinski, se met à la tête de plusieurs conjurés, au milieu des fêtes qu'on donnait pour le mariage du czar. Il entre dans le palais, le sabre d'une main et une croix dans l'autre, et casse la tête à l'imposteur d'un coup de pistolet. Son corps, traîné sur la place qui était devant le château, demeura exposé pendant trois jours à la vue du peuple. Le vaivode de Sandomir, son fils et sa fille, furent mis en prison. Zuinski, chef de la conspiration, fut élu grand-duc et couronné le premier juin 1606. Quelques auteurs prétendent que cet infortuné était le vrai Démétrius, et que son droit à la couronne fut bien constaté ; mais, dans ces sortes de révolutions, ceux qui succombent ont toujours tort.

DÉMÉTRIUS, fils de Démétrius Griska Eutropéa, et de la fille du vaivode de Sandomir. Sa mère accoucha de lui dans la prison. On la veilla de fort près, pour s'assurer de l'enfant ; mais elle trouva moyen de le faire passer entre les mains d'un cosaque, homme de confiance. Le prêtre qui le baptisa, lui imprima sur les épaules, avec de l'eau-forte, des caractères qui désignaient sa naissance. Le

jeune homme vécut jusqu'à 26 ans, dans une entière ignorance de ce qu'il était. Un jour qu'il se lavait dans un bain public, on aperçut les marques qu'il portait sur les épaules. Un prêtre russe les déchiffra, et y lut : *Démétrius, fils du czar Démétrius*. Le bruit de cette aventure se répandit. Ladislas, roi de Pologne, appela Démétrius à sa cour, et le traita en fils du czar. Après la mort de ce prince, les choses changèrent de face. Démétrius fut obligé de se retirer en Suède, et de là dans le Holstein ; mais malheureusement pour lui, le duc de Holstein avait alors besoin des Moscovites. Un ambassadeur qu'il envoyait en Perse, ayant emprunté en son nom une somme considérable sur le trésor du grand duc, il s'acquitta de cette dette en livrant le malheureux Démétrius. Son arrêt de mort lui fut prononcé, et il fut exécuté en 1653. On lui coupa la tête et les quatre membres, qu'on éleva sur des perches devant le château de Moscou. Le tronc du corps fut laissé sur la place, et dévoré par des dogues.

DÉMÉTRIUS. (Voyez DMITRI.)

DEMIA (Charles) naquit à Bourg-en-Bresse en 1636 : chanoine de la collégiale d'Ainay à Lyon, et promoteur de l'officialité du diocèse ; prêtre rempli de l'esprit de son état, et tout appliqué aux bonnes œuvres, il forma des associations dites *du conseil et du prêt charitables*, pour l'avantage des pauvres ; mais il est principalement connu par l'établissement des petites écoles où près de 3,000 enfants étaient instruits de leur religion. L'abbé Demia établit un séminaire pour former des maîtres d'école ; et c'est l'origine du séminaire de Saint-Charles, à Lyon, qui subsistait encore à la révolution. Il institua aussi une communauté destinée à fournir des maîtresses d'école. Ce pieux prêtre mourut le 24 octobre 1689, laissant un ouvrage intitulé : *Le Trésor clérical, ou Conduite pour acquérir et conserver la sainteté ecclésiastique*, Lyon, 1694, in-8. Sa *Vie*, suivie de l'*Histoire de la communauté des sœurs de Saint-Charles*, a été imprimée à Lyon, 1829, in-8.

DEMIANOWITCH ILITCHEWSKI (Alexandre), poète russe, naquit vers 1803. Il se fit remarquer de bonne heure par une imagination ardente et exaltée, qui le porta à fuir le monde et à chercher la solitude. En se livrant à des rêveries poétiques, il tomba dans un genre de folie assez bizarre. Presque au sortir de l'enfance, il se créa un être imaginaire, une femme, type de beauté, d'esprit et de vertu, qu'il chercha en vain dans ce bas monde avec une ardeur qui s'aug-

mentait à mesure qu'il s'apercevait de l'impossibilité de trouver l'objet de son amour. Cette passion tout idéale le fit poète, et la poésie à son tour excita de plus en plus l'âme du jeune homme. Ses parents, après avoir inutilement employé tous les moyens de la persuasion pour le rendre à la vie réelle, l'envoyèrent à Saint-Petersbourg, espérant que les distractions de cette grande ville calmeraient l'effervescence de son imagination; mais ni les plaisirs, ni les occupations ne purent le distraire de ses rêves qu'il écrivait chaque jour. Enfin il crut avoir trouvé l'être qu'il adorait; il fit part de sa joie à ses amis: toutefois, malgré le bonheur dont il prétendait jouir, il déperissait à vue d'œil. Un jour il mit ses plus beaux habits, fit des visites à toutes ses connaissances, et se montra plein de gaieté et d'amabilité. Ce changement extraordinaire fit éprouver à ses parents et à ses amis la joie la plus vive, mêlée d'un grand étonnement. Le lendemain, de très-bonne heure, quelques amis d'Alexandre se présentent chez lui: le domestique dit que son maître dort; mais un d'entre eux, sans faire attention à cette réponse, entre dans la chambre à coucher du jeune poète, et le trouve sans mouvement dans son lit; aucun indice n'attestait le suicide: son visage était calme, et sa bouche semblait sourire; une mort naturelle et douce l'avait ravi à la terre. Sur une table était un papier, où il avait tracé ces mots: *Enfin j'ai trouvé l'objet de mon amour.* Demianowitch mourut le 10 octobre 1837.

DÉMOCÈDE de Crotone, le plus fameux médecin de son temps, était fils de Calliphon, et ami de Polycrates, tyran de Samos. Cet oppresseur ayant été tué par Orontes, Darius, fils d'Hystaspes, fit mourir l'assassin, et transporter à Suze toutes ses richesses par ses esclaves. Démocède était confondu avec eux; mais ayant guéri le roi, qui s'était défait le pied en descendant de son cheval, cette cure le mit en crédit. On lui donna à Suze une maison magnifique. Il eut l'honneur de manger à la table de Darius, et on ne pouvait obtenir de grâce à la cour que par son canal. Démocède ayant guéri Atosse, fille de Cyrus et femme de Darius, d'un ulcère à la mamelle, il obtint par le crédit de cette princesse d'être envoyé comme espion dans la Grèce. A peine y fut-il arrivé, qu'il s'enfuit à Crotone et y épousa une fille du fameux lutteur Milon, vers l'an 520 avant J.-C.

DÉMOCHARES d'Athènes était néven, ou, suivant Plutarque, petit-fils de Démosthène. Timée parle défavorable-

ment de lui; mais Polype prend sa défense; il avait écrit l'histoire de son temps: Cicéron dit qu'il parlait en orateur plutôt qu'en historien.

DÉMOCRITE naquit à Abdère dans la Thrace, d'un homme qui logea chez lui Xerxès dans le temps de son expédition en Grèce. Ce prince lui laissa par reconnaissance quelques mages, qu'il chargea de l'éducation du jeune abdéritain. Ils lui enseignèrent la théologie et l'astrologie. Il étudia ensuite sous Leucippe, qui lui apprit le système des atomes et du vide, ce qui ne contribua pas peu à lui déranger la tête. Son goût pour la philosophie le porta à voyager. Il vit les prêtres d'Egypte, ceux de Chaklée, les sages de Perse, et on prétend même qu'il pénétra jusque dans les Indes, pour conférer avec les gymnosophistes. Ses voyages ne le rendirent ni plus sage, ni plus heureux; ils épuisèrent son patrimoine, qui montait à plus de 100 talents. Il fut sur le point d'encourir une note d'infamie comme dissipateur. Voulant prévenir cet opprobre, il alla trouver les magistrats, et leur lut son grand *Diacome*, qu'il regardait comme un ouvrage admissible. Ses juges, qui n'étaient pas plus physiciens que lui, en furent si charmés, qu'ils lui firent présent de 500 talents, lui érigèrent des statues, et ordonnèrent qu'après sa mort le public se chargerait de ses funérailles. On assure qu'il riait toujours; mais c'était un ris de morgue et d'insulte: se croyant le seul sage parmi les hommes, il prétendait être en droit de se moquer de tous. D'ailleurs, parmi les anciens philosophes comme parmi les nouveaux, c'était à qui se distinguerait, à qui occuperait les regards et les discours du public par des singularités, quelque extravagantes qu'elles pussent être. On voit combien la plupart de ces vieux sages étaient inférieurs à un de leurs collègues (Sénèque), qui, pour avoir recueilli quelques rayons de la lumière évangélique, débitait des maximes toutes différentes. *Non conturbat sapientis publicos mores, nec oculos in se vitam convertit.* Les Abdéritains, à la vue de ce rire continu, ne doutèrent plus de sa folie, et écrivirent à Hippocrate pour lui recommander sa tête. Le médecin, s'étant rendu chez lui, en porta un jugement différent, si ce qu'on en raconte est plus vrai que l'anecdote suivante. Hippocrate avait, dit-on, avec lui une fille, lorsqu'il rendit visite à Démocrite. Ce philosophe la salua comme vierge la première fois qu'il la vit; mais, le jour d'après, il la salua du nom de femme. Ce conte est fort célèbre, mais

il n'en est pas plus vrai. Croyons plutôt, dit un homme d'esprit, que l'on s'est plu à répandre sur la vie de ces vieux philosophes autant d'aventures prodigieuses, que sur celle des baladins. On peut douter aussi qu'il se soit aveuglé, pour méditer plus profondément, quoique ces sortes d'expédients soient assez assortis au génie de ces fameux sages. Démocrète mourut à l'âge de 109 ans, 362 ans avant J.-C. Il ne reste aucun des ouvrages qu'il avait composés. Il croyait que les atomes et le vide étaient les principes de toutes choses, qu'ils roulaient et étaient portés dans l'univers, et que de leur rencontre se formaient le feu, l'eau, l'air et la terre. Cela suffit pour ne point pleurer sur la perte du *Dicasmos* et des autres faits d'une si profonde physique. Jean Guichard, médecin de Montpellier, au 16^e siècle, a traduit du grec un petit *Traité* qu'il dit faire partie des *Ouvrages* d'Hippocrate, et que Laurent Joubert (voyez son article) a mis à la suite de son *Traité du ris*. Il est intitulé : *De la cause du ris de Démocrète, expliquée et témoignée par Hippocrate, dans une lettre d'Hippocrate à Damagète, sur le ris de Démocrète*. C'est un morceau rare et singulier.

DEMON, ou DEMENÈTE, athénien, fils de la sœur de Démosthène, gouverna la république d'Athènes pendant l'absence de son oncle, l'an 323 avant J.-C. Il écrivit et parla en public pour procurer le retour de ce grand orateur. Il obtint enfin qu'on lui enverrait un vaisseau pour revenir; et que non seulement les 30 talents auxquels il était condamné lui seraient remis, mais encore qu'on en tirerait 30 autres du trésor public, pour ériger sur le port de Pirée une statue à Jupiter Conservateur, en action de grâces de ce qu'il avait conservé cet homme éloquent.

DEMONAX, philosophe crétois, fut, dit-on, d'une maison opulente et méprisa cet avantage pour afficher la philosophie. Il n'embrassa point de secte particulière, mais il prit ce qui lui parut bon dans chacune. Il affectait de parler comme Socrate; mais il se rapprochait beaucoup de Diogène pour la manière de vivre. Il se laissa mourir de faim, et il fut enterré aux dépens du public. Il dit à ceux qui étaient autour de son lit : « Vous pouvez vous retirer, la farce est jouée. » Il vivait sous l'empereur Adrien, vers l'an 120 de J.-C. Lucien nous le donne pour un sage unique; mais dans la vérité du fait, ce n'était qu'un effronté, un plat diseur de dégoûtants et d'obscènes calembourgs, qui

serait honoré fort au-dessus de son mérite, si on l'appelait comme Socrate, qui avait aussi quelque chose de ces qualités, *Scurra alticus*.

DEMOPHILE, évêque de Bérée, joua un grand rôle parmi les ariens. Le pape Libère ayant été exilé auprès de lui, Démophile lui persuada de souscrire à la formule du second conciliabule de Sirmium; formule dressée avec beaucoup d'art et qui à la rigueur pouvait être défendue, comme elle le fut par saint Hilaire. Il se trouva au concile de Rimini, fut placé par ceux de son parti sur le siège de Constantinople, et chassé par l'empereur Théodose. Il mourut l'an 386, après avoir assisté à plusieurs conciles où il avait toujours soutenu l'erreur avec beaucoup de subtilité.

DEMOSTHÈNE naquit à Athènes, non d'un forgeron, comme Juvénal veut le faire entendre, mais d'un homme assez riche, qui faisait valoir des forges. Il n'avait que 7 ans, lorsque la mort le lui enleva. Des tuteurs intéressés volèrent à leur pupille une partie de son bien, et laissèrent perdre l'autre. Son éducation fut entièrement négligée, et la nature fit presque tout en lui. Il se porta de lui-même à l'étude de l'éloquence, en prit des leçons sous Isée et Platon, et profita des traités d'Isocrate qu'il avait eus en secret. Son premier essai fut contre ses tuteurs. Il plaida dès l'âge de 17 ans, et les obligea à lui restituer une grande partie de son bien. Une difficulté le prononcer très-remarquable, et une poitrine très-faible, étaient de puissants obstacles à ses progrès. Il vint à bout de les vaincre, en mettant dans sa bouche de petits cailloux, et en déclamant ainsi plusieurs vers de suite et à haute voix, sans s'interrompre, même dans les promenades les plus rudes et les plus escarpées. Pour donner encore plus de force à sa voix, il allait sur le bord de la mer, dans le temps que les flots étaient le plus violemment agités, et y prononçait des harangues. C'est ainsi qu'il s'accoutuma au bruit confus, pour n'être point déconcerté par les émeutes du peuple et les cris tumultueux des assemblées. Il fit plus : il s'enfermait des mois entiers dans un cabinet souterrain, se faisant raser exprès la moitié de la tête, pour se mettre hors d'état de sortir. C'est là qu'à la lueur d'une petite lampe, il composa ces harangues, chefs-d'œuvre d'éloquence, dont les envieux disaient qu'elles sentaient l'huile, mais que la postérité a mises au-dessus de tout ce que nous a laissé l'ancienne Grèce. Après avoir exercé son talent dans quelques causes particulières, il se mit à traiter

les affaires publiques. Les Athéniens par leur mollesse étaient, pour ainsi dire, devenus les complices de ceux qui voulaient les asservir; il rasima leur patriotisme. Il tonna, il éclata contre Philippe, roi de Macédoine, et inspira à ses concitoyens la haine dont il était pénétré, pour vaincre leur irrésolution et leur mollesse. « On court, dit-il, sur les places publiques, on se demande s'il est vrai que Philippe soit mort ou malade : mort ou vivant, que vous importe ? Vous vous seriez bientôt un autre Philippe par votre conduite. » Il se trouva l'an 338 avant J.-C. à la bataille de Chéronée, où il prit la fuite. Après la mort de Philippe, il se déclara contre Alexandre son fils avec non moins de véhémence; mais s'étant laissé corrompre par le présent d'une coupe d'or, il fut obligé de sortir de la ville. On avait dit auparavant de lui, « que tout l'or de Philippe ne le tenait pas plus que celui de Perse n'a » ; « vait tenté Aristide » ; sa vertu se démentit étrangement en cette occasion, qui cependant ne devait pas être si tentante. Après la mort d'Alexandre-le-Grand, il revint à Athènes, et continua à haranguer, contre les Macédoniens. Antipater, leur roi, demanda qu'on lui livrât les orateurs qui déclamaient contre lui. Démosthène prit la fuite, et se voyant près de tomber entre les mains des soldats qui le poursuivaient, il suçâ du poison qu'il avait dans une plume, feignant d'écrire à quelqu'un de ses parents, l'an 322 avant J.-C. On peut remarquer comme une chose singulière, que les deux plus grands orateurs d'Athènes et de Rome ont fini leur vie par une mort funeste. Cet homme, qui se donna lui-même la mort, la craignait sur le champ de bataille : tant il est vrai que le suicide est la amie des âmes faibles. Les Athéniens lui érigèrent une statue de bronze avec cette inscription : « Démosthène, si tu avais eu autant de force que d'éloquence, jamais Mats le Macédonien n'aurait triomphé de la Grèce. » Son éloquence était rapide, forte, sublime, et d'autant plus frappante, qu'elle paraissait sans art et naïve du sujet. A cette éloquence mâle et toute de choses, il joignait une déclamation véhémement et pleine d'expression. Son génie trait encore une nouvelle force de son zèle pour la patrie, de sa haine pour ses ennemis, et de son amour pour la gloire et la liberté. On a souvent comparé Démosthène avec Cicéron, et on ne sait pas encore lequel on doit préférer. Tout ce qu'on peut dire de plus fort en faveur de Démosthène, c'est qu'ayant vécu avant Ci-

céron, il n'a pas peu contribué à former celui-ci à cette éloquence brillante dont il lui laissa tant de modèles. C'est la réflexion de Quintilien : *Cedendum verò in hoc quod ille prior fuit et magnâ parte Ciceronem, quantus est, fecit*. Les meilleures éditions de ses *Harangues* sont celles de Venise, 1543, 3 vol. petit in-8, et de Francfort, 1604, in-fol., avec la *Traduction* latine de Wolfius. Tourreil en a traduit quelques-unes en français, et a orné sa *Version* de deux *Préfaces* excellentes sur l'état de la Grèce. Cette *Version* a été éclipsée par la *Traduction* complète que l'abbé Auger en a donnée avec celles d'Eschine, Paris, 1777, 5 vol. in-8, chez La Combe, 1788, 1794 et 1801, 6 vol. in-8, avec de nombreuses corrections. Cette *Traduction* est encore extrêmement faible; mais il n'y en a pas de meilleure. On vient d'en publier une nouvelle édition avec le texte grec en regard, revue et corrigée par Planche, 10 vol. in-8.

DÉMOSTHÈNE, vicaire du préfet du prétoire sous Valens, fauteur ardent des ariens, persécuteur des catholiques, était maître d'hôtel du même empereur; lorsqu'il s'avisa de critiquer quelques discours que saint Basile faisait à ce prince, il lui échappa un barbarisme : « Quoi ! » lui dit saint Basile en souriant, un Démosthène qui ne sait pas parler... ! Démosthène piqué lui fit des menaces, et Basile lui répondit : « Mélez-vous de bien servir la table de l'empereur, et non pas de parler de théologie. » Devenu vicaire du préfet, il bouleversa toutes les églises, assembla des conciles d'évêques ariens, et exerça des vexations horribles contre les soutiens de la bonne cause.

DEMOURS (Pierre), célèbre médecin-oculiste, né à Marseille en 1702, mort à Paris en 1795. Il se fit une grande réputation par les nouveaux procédés dont il se servit dans les opérations du globe de l'œil qu'il faisait avec une étonnante dextérité. C'est lui qui a rendu facile et sûre l'opération de la pupille, au moyen d'une pupille artificielle dont l'invention lui appartient. On lui doit un *Mémoire* sur un instrument qu'il a inventé pour faciliter la section de la cornée dans l'opération de la cataracte, 1785, in-4; une *Lettre à M. Petit sur une maladie de l'œil*, 1767, in-8, et plusieurs *Dissertations sur l'organisation du corps vitré, sur la mécanique et les mouvements de la pupille, etc.* Il a traduit de l'anglais : *Essais et observations de la société de médecins d'Edimbourg, avec des observations sur l'histoire naturelle et les maladies des*

yeux, 7 vol. in-12 avec fig. ; *Essais et observations physiques et littéraires de la société d'Edimbourg*, Paris 1759, in-12, fig. ; *Essai sur l'histoire naturelle du pôle insecte*, Paris, 1744, in-8 ; *Description du ventilateur par le moyen duquel on peut renouveler aisément et en grande quantité l'air des mines, des prisons, des hôpitaux, etc.*, Paris, 1744, in-8 ; *Méthode pour traiter les plaies d'armes à feu*, Paris, 1745, in-12 ; *Transactions philosophiques de Londres*, Paris, 1758-1761, 5 vol. in-4 ; *Manuel du cavalier*.

DEMOURS (Antoine-Pierre) naquit à Paris le 16 décembre 1762. Fils de l'oculiste de ce nom, il suivit lui-même la carrière de son père et s'y distingua. Il pratiqua avec succès plusieurs opérations hardies, qui lui acquirent une grande réputation. Demours est mort à l'âge de 74 ans, le 4 octobre 1836. On a de lui : *An retina sit immediatum visionis organum* ? Paris, 1784 ; *Mémoire sur l'opération de la cataracte*, Paris, 1784 ; *Mémoire sur les filaments, taches mobiles, globules et toiles d'araignées très-déliées qui paraissent voltiger devant les yeux ; Traité des maladies des yeux*, avec des planches coloriées représentant les maladies d'après nature, Paris, 1818, 3 vol. in-8, et 1 vol. in-4 de 81 planches ; *Précis historique et pratique sur les maladies des yeux*, Paris 1821, in-8.

DEMOUSTIER (Charles-Albert), né à Villers-Cotterets, le 11 mars 1760, fit ses études à Paris, suivit quelque temps le barreau ; mais son goût le porta à la culture des lettres. Il donna d'abord : *Lettres à Emilie sur la mythologie*, 6 part. in-18, in-12 et in-8, 1786-98. Elles eurent un succès prodigieux, et devaient l'obtenir dans un siècle où le faux brillant, le bel esprit, étaient préférés aux productions d'un talent naturel et vrai, et où l'on comptait pour rien le respect que l'on doit aux mœurs. S'il y a de jolis vers, des descriptions gracieuses, il y a beaucoup trop de galanterie et d'images licencieuses. On y rencontre aussi trop de madrigaux, quelquefois affectés ; et souvent l'auteur, en voulant être plaisant, se laisse séduire par des plaisanteries qui ne sont pas d'un bon goût. Du reste ces *Lettres* ne peuvent donner qu'une idée très-imparfaite de la mythologie. Demoustier a particulièrement travaillé pour le théâtre, et dans toutes ses pièces il a montré plus d'esprit que de connaissance du monde, plus d'envie d'éblouir par des traits ingénieux que de talent pour la vraie comédie. Quelques-unes eurent cependant du succès, mais elles sont aujourd'hui oubliées. Les principales

sont : *Le Conciliateur*, ou *l'Homme aimable*, comédie en 5 actes et en vers ; *Les Femmes*, comédie en 3 actes et en vers ; *Alceste*, ou *le Misanthrope corrigé*, comédie en 3 actes et en vers ; *Le Divorce*, comédie en 2 actes ; *Les deux Suisses*, ou *la Jambe de bois*, opéra en un acte, imprimé sous le titre de *l'Amour filial*. Ces cinq pièces ont été recueillies sous le titre de *Théâtre de Demoustier*, 1804, in-8 ; 1809, 2 vol. in-18. On a encore de lui, *Cours de morale et opuscules*, 1804, in-8 ; 1809, 3 vol. in-18. Demoustier est mort à Villers-Cotterets le 9 mars 1801.

DEMPSTER (Thomas), gentilhomme écossais, né au château de Cliftbog, en 1579, s'expatria durant les guerres civiles d'Ecosse. Il vint à Paris ; mais comme il était extrêmement violent, il s'y fit des affaires, et fut obligé de passer en Angleterre. Il revint bientôt à Paris, emmenant avec lui une très-belle femme, que ses écoliers lui enlevèrent à Pise où il enseigna pendant quelque temps. De là il passa à Bologne, où il professa avec applaudissement jusqu'au 6 septembre 1625, année de sa mort. Dempster était juriconsulte, historien, poète, orateur. On a de lui des ouvrages dans ces différents genres. Le plus célèbre est son *Histoire ecclésiastique d'Ecosse* en 19 livres, imprimée in-4, à Bologne, en 1627. Elle est littéraire autant qu'ecclésiastique. Il crut honorer sa patrie de faire naître en Ecosse une foule d'écrivains étrangers, et il s'honora très-peu lui-même, par ce genre de mensonge historique. On a encore de lui : *De Etruria regali*, Florence, 1723 et 1724, 2 vol. in-fol., avec un supplément par Passeri, Lucques, 1767, in-fol., ouvrage estimé ; une édition des *Antiquités romaines* de Rosin, Paris, 1613, in-fol., avec des additions qui se trouvent à la suite de chaque chapitre, sous le titre de *Paralipomena*.

DENINA (Charles Jean-Marie), historien et littérateur piémontais, né à Revel en 1731, prit les ordres en 1751. En 1756, il reçut le bonnet de docteur en théologie aux écoles palatines de Milan, et occupa successivement plusieurs chaires en Piémont. Il parcourut ensuite plusieurs parties de l'Allemagne et vint se fixer à Paris en 1804. Il y est mort le 5 décembre 1813. Ses principaux ouvrages sont : *Discorso sopra le vicende della letteratura*, Turin, 1792, 3 vol. in-12 ; il y en ajouta un quatrième en 1814, sous ce titre : *Saggio istorico-critico sopra le ultime vicende della letteratura ; delle Rivoluzioni d'Italia*, 1769-1771, 3 vol. in-4 : c'est le meilleur et le plus important de ses ouvrages ; il l'a-

vaît soumis à l'abbé Costà, son ami, depuis cardinal, qui y avait fait beaucoup de corrections; *Istoria politica e letteraria della Grecia*, Venise, 1783, 4 vol. in-8; *Essai sur la vie et le règne de Frédéric II*, 1768, in-8; *La Prusse littéraire sous Frédéric II*, 1791, 3 vol. in-8; *Histoire du Piémont et des autres États du roi de Sardaigne*, Berlin, 1800, 3 vol. in-8; *Rivoluzioni della Germania*, Florence, 1804, 8 vol. in-8; *La Clef des langues*, ou *Observations sur l'origine et la formation des principales langues qu'on parle et qu'on écrit en Europe*, Berlin, 1805, 3 vol. in-8; *Tableau historique, statistique et moral de la Haute-Italie*, 1805, in-8; *Istoria della Italia occidentale*, 1809, 6 vol. in-8.

DENIS (Michel), savant bibliographe et poète allemand, né en 1729, à Scharдинг en Bavière, entra chez les Jésuites, où il resta jusqu'à la suppression de cet Ordre. En 1773, il fut nommé chef de la bibliothèque de Garelli, et en 1791, premier conservateur de la bibliothèque impériale de Vienne. Il est mort le 29 septembre 1808. Ses principaux ouvrages sont : *Les Curiosités de la bibliothèque publique de Garelli*, en allemand, Vienne, 1780, in-4; *Bibliotheca typographica Vindobonensis usque 1860*, Vienne, 1782, in-4, en latin et en allemand; *Sancti Augustini sermones inediti ex membranis sec. XII bibloth. palat. Vindob. ib.* in-fol.; *Codices manuscripti theologici bibloth. pal. Vindob. latini aliarumque Occidentis linguarum*, ib. 1793, 2 vol. in-fol.; *Introduction à la connaissance des livres*, in-4, et 2 vol. in-8, en allemand; 2^e édition, 1795, très-bon ouvrage. On en trouve des extraits fort étendus dans l'*Esprit des journaux*, mars, avril et mai 1779, mars, septembre, octobre, novembre et décembre 1780; *Monuments de la foi chrétienne et de la morale dans tous les siècles*, Vienne, 1798, 3 vol. in-8, aussi en allemand; *Carmina quadam*, Vienne, 1791, in-8; *Poésies d'Ossian*, traduites de l'anglais, Vienne, 1768, 3 vol. in-8, réimprimées avec les chants du barde Sined, 1784, 5 vol. in-4, et 1791, 6 vol. in-4; *Œuvres posthumes*, Vienne, 1801, in-4.

DENISART (Jean-Baptiste), procureur au Châtelet de Paris, né à Iron, près de Guise en Picardie, en 1712, et mort à Paris en 1765, à 53 ans, était également recommandable par sa probité et ses lumières. On a de lui un ouvrage clair, méthodique et exact, plusieurs fois réimprimé, sous le titre de *Collection de décisions nouvelles et de notions relatives à la jurisprudence actuelle*, Paris, 1771,

4 vol. in-4. Ce recueil peut servir également de dictionnaire pour le droit civil et pour le canonique. Il est utile non seulement aux juriconsultes, mais aux personnes dont l'étude des lois ne constitue point l'état. En 1783, MM. Camus et Bayard en ont donné une nouvelle édition considérablement augmentée, en 14 vol. in-4. Elle n'est point achevée, et ne va que jusqu'au mot *hypothèque*. On lui doit encore une édition des *Actes de notoriété du Châtelet*, 1759, in-4, avec des notes qui prouvent beaucoup de savoir. Denisart était extrêmement laborieux, et c'est sans doute son application continuelle qui a avancé sa mort.

DENISE (Claude), directeur du séminaire d'Orléans, mort en 1760, n'est connu que par un livre estimé des ecclésiastiques, sous le titre de *Thesaurus sacerdotum et clericorum*, in-12.

DENON (Dominique-Vivant, baron), né à Châlons-sur-Saône, en 1747; mort le 26 avril 1825, fut page de Louis XV. Denon suivit en qualité de secrétaire l'ambassadeur de France à Naples, et y resta chargé des affaires pendant l'absence de ce dernier. Il encourut la disgrâce de la reine Marie-Caroline à l'époque de l'émigration, et vint s'établir à Venise. Ce fut là qu'il compléta sa belle *Collection de dessins* de toutes les écoles. De retour en France, Denon embrassa les principes de la révolution avec modération, et eut le bonheur non seulement de traverser sans périls cette époque funeste à tant de savants illustres, mais encore de soustraire plusieurs victimes à une perte inévitable. Il accompagna Bonaparte en Egypte, et, malgré son âge déjà avancé, il affronta tous les dangers pour explorer cette terre antique. Il revint en France avec Bonaparte, auquel il s'était dévoué, et qui le nomma directeur-général du musée, et le chargea des médailles de son histoire, de l'érection de la colonne de la place Vendôme et des principaux monuments. Denon suivit le conquérant dans toutes ses expéditions en qualité de dessinateur historiographe. On a de lui : *Voyage en Sicile*, 1788, in-8; *Voyage dans la Basse et Haute-Egypte pendant les campagnes du général Bonaparte*, 1802, 2 vol. in-fol. : cet ouvrage est très estimé en France et à l'étranger. Denon, sans être un grand artiste, était un homme de goût et un excellent observateur.

DENS (Le P.), né à Anvers, mort à Malines en 1775, à 83 ans, fut longtemps directeur du séminaire de cette ville, où il se fit remarquer par ses connaissances profondes, par sa prudence consommée,

par son zèle éclairé et logique contre le jansénisme. Son premier ouvrage fut un *Supplément à la Théologie de Niesen*, qui l'avait précédé dans ses fonctions ecclésiastiques. Il publia depuis sa belle *Théologie*, dont le succès a été de plus en plus grand. Il y en a une édition, celle de 1786, par Feller. La huitième a été imprimée en 7 vol. in-8.

DENTRECOLLES (François-Xavier), jésuite, né à Lyon, en 1664, se consacra à la mission de la Chine avec le Père Parennin. Il y fut employé autant d'années que lui, et mourut également en 1744, à 77 ans. Son caractère aimable, son esprit insinuant et ses manières douces et affables, lui gagnèrent l'estime et l'affection des lettrés et du peuple. Il fit imprimer un grand nombre d'ouvrages en langue chinoise, soit pour persuader la vérité de la religion aux gentils, soit pour maintenir les nouveaux fidèles dans la piété. Outre ces écrits qui ne peuvent nous être connus, nous avons de lui plusieurs morceaux intéressants dans le recueil des *Lettres édifiantes et curieuses* et dans l'*Histoire de la Chine* du Père du Halde.

DENYS, tyran d'Héraclée dans le Pont, profita des conquêtes d'Alexandre-le-Grand sur les Perses, pour affermir sa tyrannie; mais il ne se maintint qu'à force de souplesse pendant la vie de ce héros. Après sa mort, il fut inquiété par Perdicas, l'un de ses successeurs. Celui-ci ayant été tué l'an 321 avant J.-C., le tyran épousa Amestris, fille du frère de Darius, prit le titre de roi, et unit à ses Etats plusieurs places importantes, qu'il conquit aux environs d'Héraclée. Le reste de sa vie ne fut rempli que par les plaisirs. Il était d'une si prodigieuse grosseur, qu'il n'osait produire en public sa lourde masse. Lorsqu'il donnait audience, ou qu'il rendait justice, il s'enfermait, dit-on, dans une armoire, de peur qu'on ne vit son visage. Il dormait presque toujours d'un sommeil si profond, qu'on ne pouvait l'éveiller qu'en lui enfonçant des aiguilles dans la chair. Cet homme monstrueux mourut à 55 ans, l'an 304 avant J.-C., laissant deux fils et une fille sous la régence de sa femme.

DENYS I^{er}, tyran de Syracuse, fils d'Hermocrate, de simple greffier devint général des Syracusains, et ensuite leur tyran. Il déclama avec force contre les anciens magistrats, les fit déposer, en fit créer de nouveaux, et se mit à leur tête l'an 405 avant J.-C. Pour établir sa tyrannie, il augmenta la paye des soldats, rappela les bannis et se fit donner des gardes par le peuple. Il soutint pres-

que toujours la guerre contre les Carthaginois, mais avec des succès divers. La ville de Géla ayant été prise par ceux-ci, les Syracusains se soulevèrent contre lui. Le tyran les réprima, ordonna le massacre des Carthaginois répandus dans la Sicile, et jura une haine éternelle à Carthage. A la passion de commander il joignait celle de versifier. Il envoya à Olympie son frère Théodore pour y disputer en son nom le prix de la poésie et celui de la course des chevaux. Ses ouvrages furent sifflés. Ne pouvant se venger des railleurs, il se vengea sur ses sujets. Tous les beaux esprits de Syracuse qui mangeaient à sa table avaient l'attention de louer le guerrier, mais encore plus le poète. Il n'y eut qu'un certain Philoxène, célèbre par ses *Dithyrambes*, qui ne se laissa point entraîner au torrent. Denys lui lut un jour une pièce de vers, sur laquelle il le pressa de lui dire son sentiment : cet homme franc lui déclara sans hésiter qu'elle était mauvaise. Le prince ordonna qu'on le conduisit aux carrières; mais à la prière de sa cour, il le fit élargir. Le lendemain il choisit ce qu'il croyait être ses chefs-d'œuvre, pour les montrer à Philoxène. Le poète, sans répondre un seul mot, se tourna vers le capitaine des gardes, et lui dit : « Qu'on me remène aux carrières. » Cette scène s'est, à quelques égards, renouvelée de nos jours. On sait que le premier qui a risqué quelques critiques sur le poème de Saint-Lambert n'a reçu pour réponse que la prison. Il en résulte que notre philosophie n'est pas plus douce que celle du tyran Denys. Encore était-ce un roi qui se vengeait ainsi de la critique, au lieu qu'ici c'est un académicien. Le tyran fut jugé moins sévèrement à Athènes. Il y fit représenter une de ses tragédies pour le concours du prix; on le déclara vainqueur. Ce triomphe le flatta plus que toutes ses victoires. Il ordonna qu'on rendit aux dieux de solennelles actions de grâces. Il y eut, pendant plusieurs jours, des fêtes somptueuses à Syracuse. L'excès de sa joie ne lui permit pas de se modérer à table, et il mourut d'une indigestion, après 38 ans de tyrannie, l'an 368 avant J.-C. en sa 64^e année. Denys avait tous les vices d'un usurpateur; il était ambitieux, cruel, vindicatif, soupçonneux. Il fit bâtir une maison souterraine environnée d'un large fossé, où sa femme et ses fils n'entraient qu'après avoir quitté leurs habits, de peur qu'ils n'eussent des armes cachées. Il portait toujours une cuirasse. Son barbier lui ayant dit que sa vie était entre ses mains, il le fit mourir, et se vit réduit à

se brôler lui-même la barbe. Son impiété n'est pas moins connue que sa méfiance. Il dépouillait les temples et les statues des dieux, en essayant de justifier ses rapines par de bons mots ; mais ces violences, quoique exercées à l'égard d'un faux culte, n'en décèlent pas moins une âme scélérate et irréligieuse, digne de la colère du vrai Dieu, qui souvient à châtié le sacrilège même parmi les païens. (Voyez PTOLEMÉE PHILADÉLPHÉ.)

DENYS II, surnommé *le Jeune*, successeur et fils de Denys l'Ancien, fit venir Platon à sa cour, par le conseil de Dion son beau-frère. Le philosophe n'adoucit point le tyran : il faut d'autres leçons et d'autres impressions pour changer le cœur des hommes. Denys exila Dion, et fit épouser sa femme à un autre. Cet affront mit la vengeance dans le cœur de Dion, qui attaqua Denys, et l'obligea d'abandonner Syracuse l'an 343 avant J.-C. Il y rentra dix ans après, en fut encore chassé par Timoléon, général des Corinthiens. Celui-ci l'envoya à Athènes, où il fut obligé d'ouvrir une école pour subsister, si l'on en croit quelques savants, dont le sentiment a été combattu par Hewman, docteur d'Allemagne, qui a fait sur ce sujet un gros in-4. On ne connaît pas les circonstances de sa mort : il vécut dans un âge très-avancé.

DENYS D'HALICARNASSE naquit à Halicarnasse, autrefois Zéphyre, ville de la Carie, la demeure ordinaire des rois de la province ; c'était aussi la patrie d'Hérodote. Denys la quitta vers l'année 30 avant J.-C., et vint à Rome, où il demeura 22 ans. Il y apprit la langue latine, pour se mettre en état de consulter les historiens du pays. Il fit une étude sérieuse de tous les auteurs, tant grecs que latins, qui avaient parlé du peuple romain. C'est avec ces secours qu'il composa ses *Antiquités romaines* en 20 livres, dont il ne nous reste que les XI premiers qui vont jusqu'à l'an 312 de la fondation de Rome. L'abbé Bellanger, docteur de Sorbonne, en a donné une traduction française, avec des notes, en 1723, à Paris, 2 vol. in-4, réimprimée en 1800, 6 vol. in-8, édition peu estimée. Il y en a eu une aussi vers le même temps, par le Père Le Jay, jésuite, 1722, 2 vol. in-4. Elles ont chacune leur mérite particulier, mais dans un genre différent ; *Traité de l'arrangement des mots*, imprimé plusieurs fois, grec et latin, notamment à Londres, 1702, in-8 ; une édition a été donnée par G. H. Schœffer, Leipsick, 1808, avec des notes : il a été traduit en français par le

Batteux, Paris, 1788, in-12 ; une *Rhétorique*, dont une édition avec des notes a été donnée par N.-A. Schott, 1804, in-8 ; des *Examens critiques* de Lysias, Isocrate, Isée et Dinarque ; des *Jugements abrégés sur les anciens écrivains grecs* ; un *Traité de l'éloquence de Démosthène* et quelques autres écrits de critique, tous réunis dans l'édition grecque-latine de Silburge, Francfort, 1586, in-fol. L'édition de ses Œuvres par Jean Hudson, en grec et en latin, est la plus belle que nous ayons jusqu'à présent ; mais elle a été faite avec peu de soin, Oxford, 1704, 2 vol. in-fol. Elle a été réimprimée plus correctement avec les notes de J.-J. Reiske, Leipsick, 1774-77, 6 vol. in-8. Les écrivains anciens et modernes qui ont fait mention de Denys reconnaissent en lui, suivant le P. Le Jay, un génie facile, une érudition profonde, un discernement exact, et une critique judicieuse. Henri Etienne dit que l'histoire romaine ne pouvait être mieux écrite, que ne l'a fait en grec Denys d'Halicarnasse, et Tite-Live en latin. Ce jugement n'est pas exactement vrai, par rapport au style. Celui de l'historien latin est bien autrement beau, noble, élevé, grand, vif, que celui de l'historien grec, presque toujours faible, prolixe, languissant. Ce qu'ils ont de commun, c'est qu'ils sont quelquefois trop crédules ; mais Denys est plutôt un compilateur d'antiquités, qu'un historien.

DENYS DE CHARAX, ou le *Périégète*, géographe, né à Charax dans l'Arabie-Heureuse, auquel on attribue une *Description de la terre* en vers grecs. Les uns, entre autres Vossius, le font vivre du temps d'Auguste ; mais Scaliger et Saumaïse le reculent jusqu'au règne de Sévère ou de Marc-Aurèle ; et cette opinion paraît la mieux fondée. Son ouvrage fut imprimé à Oxford, 1697, 1704 et 1710, in-8. L'édition de 1710 est plus ample ; mais il y a des cartes dans celle de 1704, qui ne sont ni dans l'édition de 1697, ni dans celle de 1710. On en a une autre édition en grec et en latin, par T. Le Fèvre, Saumur, 1676, in-8.

DENYS (saint), dit l'*Aréopagite*, un des juges de l'Aréopage, fut établi évêque d'Athènes, après avoir été converti par saint Paul. Il finit sa vie dans cette ville par le martyre, vers l'an 95 de J.-C. La cathédrale de Soissons prétend posséder son chef, qui, en 1205, fut apporté de Constantinople en France. Le pape Innocent III envoya à l'abbaye de Saint-Denis son corps, qui de la Grèce avait été transféré à Rome. On lui a attribué plusieurs ouvrages que la critique ne

reconnait pas être de lui. Le style de ces ouvrages, et leur méthode, sont fort éloignés de la manière dont on écrivait dans le 1^{er} et le 2^e siècles, et paraissent être du 5^e. On les a tous réimprimés en 2 vol. in-fol., grec et latin, à Anvers, en 1634, recueillis par le P. Balthasar Cordier, jésuite. Le premier volume contient les *Préfaces* de saint Maxime et de Georges Pachimère; le livre de la *Hérarchie céleste*, en 15 chapitres; celui de la *Hérarchie ecclésiastique*, en 7; et celui des *Noms divins*, en 13. Le 2^e volume renferme la *Théologie mystique*, en 5 chapitres, et quelques *Épîtres*. On trouve sa *Liturgie* dans un petit vol. in-8, Cologne, 1530, rare, intitulé : *Ritus et Observations antiquissimæ*. Ses ouvrages sont aussi dans la *Bibliothèque des Pères*.

DENYS (saint), célèbre évêque de Corinthe, avait écrit plusieurs *Lettres*. Eusèbe en a conservé des fragments importants.

DENYS (saint), premier évêque de Paris, fut envoyé dans les Gaules, sous l'empire de Déce. Il fut honoré de la palme du martyre, et eut la tête tranchée avec ses compagnons Rustique et Eleuthère, l'un prêtre et l'autre diacre, sur la montagne de Mercure, appelée de cet événement *le Mont des Martyrs*, et dans la suite des temps *Montmartre* (et jamais *Mons Maris*, comme le dit Sainte-Foix dans ses romanesques *Essais sur Paris*). « A la montagne de Mercure » dit Raoul de Presles, fut mené monseigneur saint Denys et ses compagnons, pour sacrifier à Mercure, à son temple qui là étoit, et dont appert encore la vieille muraille, et pour ce qu'il ne le voulut faire, fut ramené, lui et ses compagnons, jusqu'au lieu où est sa chapelle, et là furent tous décollés : et pour celle, ce mont, qui auparavant avoit nom *le Mont de Mercure*, perdit son nom, et fut nommé *le Mont des Martyrs*, et encore est. » On a confondu très-mal à propos ce saint évêque avec saint Denys l'Aréopagite. Hilduin, abbé de Saint-Denis, fut le premier qui entreprit de prouver; dans le 9^e siècle, que l'évêque de Paris était le même que l'évêque d'Athènes. Cette opinion passa de Paris à Rome par Hilduin; des Romains chez les Grecs, par Méthodius son contemporain; et de la Grèce elle repassa en France, par la traduction que fit Anastase de la *Vie de saint Denys*, composée par Méthodius. Ce sentiment est aujourd'hui entièrement réprouvé, même par les légendaires, comme on peut le voir dans les *Bréviaires* de Paris et de Rouen. L'idée que

saint Denys, après sa décapitation, avait porté sa tête entre ses mains, est peut-être l'effet des anciennes peintures et statues qui exprimaient de la sorte le genre de son martyre.

DENYS (saint), patriarche d'Alexandrie, successeur d'Héraclas dans ce siège, l'an 247 de J.-C., se convertit en lisant les *Épîtres* de saint Paul, lecture qui effectivement ne peut que convaincre et toucher profondément les esprits droits, les âmes faites pour aimer et goûter la vérité. (Voyez saint PAUL.) Son courage, son zèle, sa charité parurent avec éclat pendant les persécutions qui s'élevèrent contre son église, sous l'empire de Philippe, et sous celui de Déce l'an 250. Ses vertus ne brillèrent pas moins durant le schisme des Novatiens contre le pape Corneille, et dans les ravages que faisait l'erreur de Sabellius, qui confondait les trois personnalités de la sainte Trinité. Cette hérésie désolait la Pentapole : Denys la foudroya par plusieurs *Lettres* éloquentes. Il fut exilé durant la persécution de Valérien. « Dans son exil, dit un historien, le fervent pasteur ne se croyait pas déchargé des fardeaux du siège dont il avait été chassé. Il s'informait très-soigneusement de ce qui s'y passait. Il en munissait les ovaïles, des instructions et des exhortations convenables à leurs besoins. Il attirait auprès de lui tantôt une partie du troupeau, tantôt l'autre, pour faire par lui-même tout ce qui lui était possible; persuadé que le ministère épiscopal ne se supplée jamais parfaitement, et que rien ne dispense du travail personnel en ce genre, que l'impossibilité la plus absolue. » Ayant réfuté Sabellius, et employant quelques comparaisons qui semblaient ne s'accorder pas avec l'unité de la nature, il fut aussitôt accusé lui-même et obligé de se justifier; ce qu'il fit de la manière la plus satisfaisante, se plaignant de ce qu'on avait donné à quelques-unes de ses expressions un sens trop littéral et trop étendu. Sur quoi M. l'abbé Pluquet, dans son *Dictionnaire des hérésies*, fait trois réflexions extrêmement importantes à l'égard de la doctrine des anciens Pères sur la Trinité, et que pour cette raison nous rapporterons ici : « 1^o Sabellius niait que le Père et le Fils fussent distingués, et les catholiques soutenaient contre lui que le Père et le Fils étaient des êtres distingués; les catholiques, par la nature de la question, étaient donc portés à admettre parmi les personnes divines la plus grande distinction possible; puis donc que les comparaisons

de Denys d'Alexandrie qui, prises à la lettre, supposent que Jésus-Christ est d'une nature différente de celle du Père, ont été regardées comme des erreurs, parce qu'elles étaient contraires à la consubstantialité du Verbe, il fallait que ce dogme fût non seulement enseigné distinctement dans l'Eglise, mais encore qu'il fût regardé comme un dogme fondamental de la religion chrétienne. 2° Il est clair que les catholiques soutenaient que le Père, le Fils et le Saint-Esprit n'étaient ni des noms différents donnés à la nature divine, à cause des différents effets qu'elle produisait, ni trois substances, ni trois êtres d'une nature différente. La croyance de l'Eglise sur la Trinité était donc alors telle qu'elle est aujourd'hui, et c'est dans Jurieu, Faydit et le docteur OEhms, une ignorance grossière d'accuser l'Eglise catholique d'avoir varié sur ce dogme. 3° L'exemple de Denys d'Alexandrie fait voir qu'il ne faut pas juger qu'un Père n'a pas cru la consubstantialité du Verbe, parce qu'on trouve dans ce Père des comparaisons qui, étant pressées et prises à la rigueur, conduisent à des conséquences opposées à ce dogme. » (Voyez CORDEMOI, BULL. PETAU.) Saint Denys mourut en 264, après avoir gouverné l'Eglise d'Alexandrie durant onze ans. De tous ses ouvrages, nous n'avons plus que des *Fragments* et une *Lettre canonique* insérée dans la *Collection des conciles*. Son style est élevé; il est pompeux dans ses descriptions, et pathétique dans ses exhortations. Il possédait parfaitement le dogme, la discipline et la morale. Aux arguments les plus forts contre ses adversaires, il joignait la modération et la douceur. Les Pères du second concile d'Antioche, contre Paul de Samosate, honorèrent sa mémoire, et saint Athanasie prit sa défense contre les ariens.

DENYS (saint), romain, successeur de saint Sixte II dans le souverain pontificat, gouverna l'Eglise de Rome, l'édifia et l'instruisit pendant dix ans et quelques mois. Il fut placé sur la chaire de saint Pierre, le 23 juillet 259, et mourut le 26 décembre 269. Il tint un synode l'an 261, dans lequel il anathématisa l'hérésie de Sabellius, et l'erreur opposée, soutenue depuis par Arius. On trouve dans les *Epistolæ romanorum pontificum* de dom Constant, in-fol., des *Lettres* de ce pontife contre Sabellius.

DENYS, surnommé *le Petit*, à cause de sa taille, naquit en Scythie. Il passa à Rome, et fut abbé d'un monastère. C'est lui qui a introduit le premier la

manière de compter les années depuis la naissance de J.-C., et qui l'a fixée suivant l'époque de l'ère vulgaire, qui n'est pourtant pas la véritable. On a de lui un *Code de canons*, approuvé et reçu par l'Eglise de Rome, suivant le témoignage de Cassiodore, et par l'Eglise de France et les autres latines, suivant celui d'Hinomar. Justel donna une édition de ce recueil en 1628. Denys l'augmenta ensuite d'une *Collection des décrétales des Papes*, qui commence à celles de Sirice, et finit à celles d'Anastase. On a encore de lui la *Version du Traité* de saint Grégoire de Nice : *De la création de l'homme*. Le sens est rendu fidèlement et intelligiblement, mais non pas en termes élégants et choisis. Cassiodore, qui l'a comblé d'éloges, assure qu'il savait le grec si parfaitement, qu'en jetant les yeux sur un livre de cette langue, il le lisait en latin, et un latin en grec. Denys mourut vers l'an 540.

DENYS, roi de Portugal, né en 1261, succéda à son père Alphonse, et épousa l'infante Elisabeth, fille de don Pédre III, roi d'Aragon, en 1281. L'année d'après, il la confirma, dans les Etats-Généraux, les immunités ecclésiastiques, et obtint par là la levée des censures, dont les évêques l'avaient frappé pour les avoir violées. Ce prince, ami des lettres, établit l'an 1290 une Université à Lisbonne, qu'il transféra en 1308 à Coïmbre; les privilèges qu'il lui accorda y attirèrent un grand nombre de savants. Ce fut alors que la langue portugaise commença à prendre une forme régulière. Les villes de Portugal étaient pour la plupart en mauvais état. Denys s'appliqua à les réparer et à les embellir. L'an 1312, il fonda celle de Montréal. Les Templiers ayant été abolis, il obtint du Pape, l'an 1319, la réunion des biens qu'ils possédaient en Portugal, à l'ordre militaire du Christ qu'il venait de fonder. En 1320, il fut obligé de prendre les armes pour réduire Alphonse son fils, qui avait soulevé une partie de la nation contre lui. La reine Elisabeth, qui est honorée d'un culte particulier, ménagea en 1322 un accommodement entre son fils et le roi son époux; mais cette paix ne fut point solide, et la division recommença dès l'année suivante. La reine se rendit encore médiatrice; et réussit, en 1324, à réconcilier de nouveau le père avec le fils. Ces chagrins domestiques altérèrent tellement la santé du roi, qu'il mourut le 7 janvier 1325.

DENYS LAEWIS, surnommé *le Chartroux*, natif de Rikel, près de Looz, dans la principauté de Liège, vécut 48

ans chez les Chartreux de Ruremonde ; et mourut en 1471, à 69 ans, après avoir servi l'Eglise par son savoir et ses vertus. Son attachement continuel à la contemplation lui fit donner le nom de *docteur extatique*. Ses ouvrages ont été recueillis en 21 vol. in-fol., Cologne, 1549, en y comprenant ses *Commentaires*. Son *Traité contre l'Alcoran*, Cologne, 1533, in-8, n'est pas commun ; il est en 5 livres. Le traité *De bello instituendo adversus Turcas* fut supprimé pour certaines applications forcées, et pour plusieurs visions singulières qu'il renfermait. Il y a aussi dans son *Traité du Purgatoire* des choses si extraordinaires, que Possevin, dans son *Apparatus sacer*, soupçonne qu'elles y ont été insérées par une main étrangère.

DEO-GRATIAS (saint), élu évêque de Carthage, à la prière de l'empereur Valentinien III, vers 454, dutemps du roi Genséric, se distingua par sa charité envers les pauvres et les captifs, et mourut en 457. On voit à Hradist, en Moravie, un très-beau et grand tableau où sont représentés saint Deo-Gratias, saint Deuo-Dodit (voyez DIU-DONNÉ 1^{er}) et saint-Quod-vult-Deus, honorés comme les trois patrons de la conformité avec la volonté de Dieu ; au haut du tableau, des anges promènent pittoresquement cette épigramme : *Fiat voluntas tua sicut in celo et in terrâ*.

DEPARCIEUX (Antoine), membre des académies des Sciences de France, de Suède, de Prusse, et censeur royal, naquit au hameau de Cessoux, dans les environs de Nîmes, en 1703. Il vint de bonne heure à Paris, où ses talents pour les mathématiques lui firent des protecteurs. Pour se soutenir dans cette ville, il traça d'abord des méridiennes et des cadrans avec une justesse peu commune ; et lorsqu'il fut plus à son aise, il communiqua ses lumières au public dans différents ouvrages bien accueillis. Les principaux sont : *Tables astronomiques*, 1740, in-4 ; *Traité de trigonométrie rectiligne et sphérique*, 1741, in-4, ouvrage exact et méthodique ; *Essai sur les probabilités de la durée de la vie humaine*, 1746, in-4 ; ce livre intéressant a été aussi bien reçu par les étrangers que par les Français ; *Mémoires sur la possibilité d'amener à Paris les eaux de la rivière de l'Yvette*, 1763, in-4, réimprimés avec des additions en 1777, in-4 ; projet digne d'un bon citoyen. Deparcieux l'était. Il se livrait avec zèle à tout ce qui avait rapport au bien public. On connaît ses pompes d'Arnouville et de Crécy, remarquables par leur simplicité et leur grand effet. Cet acadé-

micien mourut le 2-septembre 1768, à Paris, justement regretté.

DEPARCIEUX (Antoine), neveu du précédent, se distingua aussi dans les sciences politiques et mathématiques, et mourut le 23 juin 1799, laissant : un *Mémoire sur les effets et la cause des éclats interrompus de la foudre* ; un *Traité élémentaire des mathématiques*, à l'usage de l'Université ; un *Traité des annuités ou des rentes à termes*, Paris, 1781, in-4 ; *Dissertations sur le moyen d'élever l'eau par la rotation d'une corde verticale sans fin*, Amsterdam, 1782, in-8 ; *Dissertations sur les globes acrostiques*.

DEPERTHES (Jean-Louis-Hubert-Simon), avocat, né à Reims le 12 juillet 1730, mort à Montfaucon en 1792. On a de lui : *Histoire des naufrages, ou Recueil des relations les plus intéressantes des voyages*, Paris, 1789, 3 vol. in-8 ; *Traité sur l'utilité de l'histoire et les devoirs de l'historien*, Reims, 1787, 2 part. in-8, réimprimé sous le titre de *Guide de l'histoire*, Paris, 1803, 3 vol. in-8.

DEPLACE (Guy-Marie), né à Roanne (Loire), le 20 juillet 1772, fut poussé dans la vie militaire par la Révolution, et entra ensuite dans le commerce, qui ne lui plaisait pas plus que le métier des armes. Il s'adonna donc à l'enseignement et aux lettres, et se lia d'amitié à Lyon, avec Ampère, Ballanche, Dugas-Montbel, etc. Il écrivit dans le *Bulletin* de Ballanche des articles signés G. On distingue surtout un *Examen de la Critique des Martyrs*, insérée par Hoffman, dans le *Journal de l'Empire* (Lyon, in-8 de 96 pages), et rappelée par Châteaubriand, dans la Préface de son Poème. Deplace écrivit aussi quelques articles sur l'abrégé du *Génie du Christianisme*. En 1814, Deplace publia un opuscule intitulé : *De la persécution de l'Eglise sous Bonaparte*, Lyon, Ballanche, in-8, de 132 pag. Sa gloire principale, c'est d'avoir été, à Lyon, l'éditeur du livre *Du Pape*, par J. De Maistre, et d'avoir été honoré de la confiance littéraire de l'illustre écrivain. Deplace écrivit diverses brochures politiques qui lui étaient demandées par les personnes intéressées dans certains débats, fit paraître, en 1829, de nombreux articles dans la *Gazette de Lyon*, et rédigea en partie le *Pèlerinage à Jérusalem*, par le P. de Géramb. On peut voir, pour de plus amples détails concernant cet honorable écrivain, une *Notice sur Guy-Marie Deplace*, suivie de *Sept lettres inédites de J. De Maistre*, par F.-Z. Collombet, Lyon, 1843, in-8 de 48 pages Deplace mourut le 16 juillet 1843.

DEPUNTIS (Joseph-François), né le 8 février 1771, à Montauban, où il est mort le 28 janvier 1820, a publié quelques *Tragédies* et quelques *Comédies*, en vers.

DERCYLLIDAS, général des Lacédémoniens, vers l'an 400 avant J.-C., prit plusieurs villes aux Perses. Sur le point d'en venir à une bataille, il engagea adroitement Tissapherne, général d'Artaxercès, à signer un traité par lequel les Perses s'obligeaient à laisser les villes grecques en liberté, l'an 397 avant J.-C.

DERHAM (Guillaume), recteur d'Upminster dans le comté d'Essex, membre de la Société royale de Londres, et chanoine de Windsor, né à Stowton, près de Worcester, en 1657, s'est fait un nom célèbre par ses talents pour la physique, et surtout par l'usage qu'il en a fait. En 1712, il remplit la fondation de Boyle avec le plus grand éclat. Il mourut à Londres, en 1735, à 78 ans. On a de lui la *Théologie physique* et la *Théologie astronomique*, traduites en français (l'une en 1729, et l'autre en 1730, toutes deux in-8) et dignes de l'être dans toutes les langues, quoiqu'il y ait quelques idées systématiques, des vues hasardées et singulières. Le premier ouvrage lui mérita des lettres de docteur en théologie, que l'Université d'Oxford lui envoya sans exiger de lui aucune des formalités accoutumées. Ces deux écrits sont le précis des *Sermons* qu'il avait prêchés en 1711 et en 1712. La religion y est prouvée par les merveilles de la nature. On a encore de lui plusieurs autres ouvrages dans les *Transactions philosophiques*.

DESAGULIERS (Jean-Théophile), célèbre physicien, né à la Rochelle, en 1683, était fils d'un ministre protestant. A la révocation de l'édit de Nantes, son père passa en Angleterre. Le jeune Desaguliers, après avoir étudié à Oxford, vint faire à Londres des cours de physique expérimentale, qui lui ouvrirent les portes de la Société royale. Après avoir passé quelques années en Hollande, il retourna en Angleterre, où il reçut un honoraire annuel de 300 livres sterling. A la dextérité de la main, Desaguliers joignait l'esprit d'invention, et c'était tous les jours quelque nouvelle machine. Il mit ses leçons en ordre, et les publia sous le titre de : *Cours de physique expérimentale*, en 2 vol. enrichis d'un grand nombre de figures. La fin de sa vie fut malheureuse. Il perdit, dit-on, le jugement. Il s'habillait tantôt en arlequin, tantôt en gilles; et c'est dans ces accès de folie qu'il mourut en 1743, âgé de 60 ans.

DESAIX DE VOIGOUX (Louis-Charles-Antoine), général français, né en 1768, à Saint-Hilaire-d'Ayat en Auvergne, d'une famille noble, entra à l'âge de 15 ans sous-lieutenant dans le régiment de Bretagne, où il se fit connaître par un caractère grave et studieux. La guerre de la révolution lui fournit l'occasion de se distinguer, et sa valeur lui mérita bientôt un avancement rapide. En 1793, il contribua à la prise des lignes d'Haguenau, devint général de brigade, ensuite de division, et seconda la retraite savante et glorieuse du général Moreau, forcé de se replier des bords du Danube jusque sur le bord du Rhin. Il passa ce fleuve le 23 juin 1795, dispersa l'armée d'Allemagne, enleva Offenbourg au prince de Condé, et obligea le prince Charles à se retirer. Son intelligence et sa bravoure lui acquirent alors l'entière confiance des soldats. Bonaparte qui avait su l'apprécier, en partant pour l'Égypte, le demanda pour un des compagnons de sa gloire. Il le chargea du gouvernement de la Haute-Égypte, et il y donna de nouvelles preuves de sa prudence et de son habileté. Il parvint, malgré les obstacles nombreux qu'il eut à surmonter, la chaleur excessive du climat, le manque d'eau et souvent d'aliments, l'ignorance des lieux et des positions, à dissiper tous les corps de troupes qui lui furent opposés. Abandonné, ainsi que toute l'armée, par Bonaparte, il capitula avec les Turcs et les Anglais, et revint en France, où apprenant que ce général, devenu premier consul, était parti pour reconquérir l'Italie, il alla le rejoindre aussitôt, et arriva, après une marche forcée, quelques jours avant la bataille de Marengo, où il commandait la réserve. Déjà l'armée française était tournée et en partie hors de combat, lorsqu'il marcha avec cette réserve, et malgré l'artillerie ennemie qui le fondroyait, il parvint à couper entièrement l'aile gauche autrichienne, et par ce coup décisif et glorieux, il sauva l'armée; mais il tomba sous une balle mortelle, le 14 juin 1800. Son corps embaumé a été transporté, par ordre du gouvernement, dans l'hospice du grand Saint-Bernard, où un monument lui a été élevé. Deux autres monuments furent érigés en son honneur à Paris : l'un sur la place Dauphine, l'autre sur la place des Victoires. Ce dernier ne subsiste plus. Il réunissait au courage le plus grand désintéressement. Cette vertu lui mérita, de la part des habitants du Caire, le titre de *sultan juste*.

DÉSAUGIERS (Marc-Antoine), né à

Fréjus en 1742, apprit la musique et la composition sans maître. Il vint à Paris en 1774, et s'y fit connaître avantageusement par la *Traduction de l'Art du chant figuré* de J.-B. Mancini, qu'il publia en 1776. Cet ouvrage lui acquit l'estime de ceux qui eurent depuis pour lui une amitié particulière. Désaugiers donna plusieurs pièces aux Italiens. Il adopta avec ardeur les principes de la révolution. *L'Hérodrôme sur la prise de la Bastille*, dont il composa la musique et les paroles, qu'il fit exécuter dans l'église de Notre-Dame le 18 juillet 1790, et à l'Opéra le 23 décembre suivant, est un monument de son enthousiasme. Il est mort à Paris le 10 septembre 1793. Sa musique était simple, expressive, chantante, pleine de verve et d'originalité. Il savait prendre tous les tons et il s'éleva jusqu'au sublime, comme le prouve le messe qu'il composa à la mémoire de Sacchini, justement appréciée des connaisseurs.

DÉSAUGIERS (Marc-Antoine), fils du précédent, passe pour un des plus ingénieux chansonniers de la capitale, et pour un des plus gais et des plus féconds auteurs dramatiques. Né à Fréjus en 1772, il fut élevé à Paris et y prit de bonne heure le goût des lettres. S'étant embarqué en 1792 pour Saint-Domingue, il se trouva dans cette île, lorsque l'insurrection des Noirs y éclata : il combattit contre eux, tomba entre leurs mains, fut condamné à mort et allait être exécuté, lorsqu'un incident inespéré lui sauva la vie. Cette rude épreuve ne diminua pas sa gaieté ; il la rapporta en France en 1797, et ne tarda pas à s'y faire connaître par des *Comédies*, des *Opéras comiques*, des *Vaudevilles*, et surtout par des *Chansons bachiques, anecdotiques*, qui, après avoir obtenu une vogue prodigieuse, sont devenues pour lui un titre littéraire. Désaugiers succéda, en 1815, à Barré dans la place de directeur du théâtre du Vaudeville. Il obtint, en 1818, la croix de la Légion-d'Honneur, et plus tard une pension du roi. Il est mort à Paris le 9 août 1817, des suites d'une opération douloureuse à laquelle il s'était soumis la veille. Désaugiers était membre et président du *Carreau moderne* ; une grande partie de ses chansons parurent dans le *recueil* annuel de cette société. Il les rassembla sous ce titre : *Chansons et Poésies diverses*, 3 vol. in-8. Il a composé près de cent pièces de théâtre. On remarque, parmi ses chansons, *Monsieur et madame Denis*, et ses pot-pourris de *Cadet Bouteux* sur la *Vestale*, sur *Artaxercès*, etc. On a encore de lui : *le Terme d'un règne, ou le Règne d'un*

terme, 1815, in-8. L'auteur obtint l'honneur de présenter à Louis XVIII cette *Histoire de l'interrègne* en vaudeville.

DESAULT (Pierre-Joseph), célèbre chirurgien, né le 6 février 1744, à Magny-Vernais, près de Mâcon, de parents peu fortunés, reçut néanmoins une éducation soignée, et devint le professeur le plus ingénieux, et l'opérateur le plus habile de son temps. On le destina d'abord à l'état ecclésiastique ; mais montrant un goût bien déterminé pour la chirurgie, son père l'envoya à l'hôpital de Bedford pour y apprendre les premiers principes de son art. Il se rendit à Paris en 1764, et se rangea parmi les nombreux élèves du célèbre Antoine Petit, dont il sut bientôt se faire remarquer. Enfin, après avoir suivi les cours du collège de chirurgie, et la pratique des grands hôpitaux, sous les plus habiles maîtres, il se vit bientôt en état de monter dans leurs chaires. Il commença par démontrer l'ostéologie, et successivement les autres parties de l'anatomie. Desault n'était point éloquent : sa prononciation était défectueuse, ses constructions manquaient de pureté : ce qui a fait dire à ses ennemis que son éducation avait été négligée ; mais il savait si bien se renfermer dans son sujet, ou, s'il s'en écartait, c'était pour raconter des faits de pathologie si intéressants, que l'auditeur, ému d'ailleurs par la chaleur avec laquelle il dissertait, oubliait le vice de sa prononciation, et croyait entendre un discours orné de tous les prestiges de l'éloquence. En 1782, il fut nommé chirurgien en chef de l'hôpital de la Charité, et il obtint en 1788 la même place dans celui de l'Hôtel-Dieu. Ses travaux augmentèrent alors et fixèrent sa réputation. Il fit plusieurs découvertes dans son art, inventa plusieurs instruments, perfectionna ceux qui étaient vicieux ou insuffisants, simplifia le traitement des fractures et imagina un bandage simple et ingénieux, qui a été généralement adopté, surtout dans la fracture de la clavicule. Desault, au milieu de ses nombreuses occupations, ne cessa point ses cours, et il eut la gloire d'organiser une école de chirurgie clinique, source d'instruction d'autant plus précieuse, que la science y devint expérimentale et oculaire. Ses leçons attirèrent un nombre prodigieux d'élèves de tous les pays. En 1792, il fut élu au comité de santé des armées ; mais ses principes le rendant suspect, il fut dénoncé par Chaumette, et arrêté le 28 mai 1793. Les plaintes de ses malades et les réclamations de ses élèves déterminèrent le gouvernement à lui rendre la liberté au bout de trois jours.

Chargé, quelque temps après, de donner des soins au fils de l'infortuné Louis XVI, malade au Temple d'une affection organique, causée par les mauvais traitements de l'homme brutal qui l'avait sous sa garde, il lui prodiguait tous les secours de son art, lorsque, dans la nuit du 29 mai 1795, il fut atteint lui-même d'une fièvre ataxique, qui l'enleva le premier juin suivant. Depuis sa détention, il conservait un fonds de tristesse qui s'augmentait avec les calamités révolutionnaires. Plusieurs personnes, frappées d'une mort si inattendue et si prompte, répandirent le bruit qu'il avait été empoisonné, parce qu'il avait refusé de prêter son ministère aux desseins criminels qu'on supposait lui avoir été confiés au sujet du fils de Louis XVI. Ce qui augmenta les soupçons, c'est la mort presque subite de Choppart qui avait succédé à Desault dans le traitement du jeune prince, et la mort de cet infortuné qui suivit de près celle de ses deux chirurgiens. Desault n'a point écrit. Trop occupé de l'enseignement, il n'a pu donner le temps nécessaire au cabinet; mais Gavard a publié un *Traité d'ostéologie, de myologie et de splanchnologie*, rédigé d'après ses leçons, Paris, 1802, 4 vol. in-8; et Bichat a donné les *Oeuvres de Desault*, Paris, 1813, qui n'ont point été composées par ce chirurgien, quoiqu'elles portent son nom; mais elles contiennent toute sa doctrine. Elles remplacent avec avantage le *Journal de chirurgie* qu'il avait entrepris, qui était rédigé sous ses yeux par quelques-uns de ses disciples. Desault eut très-peu de part au *Traité des maladies chirurgicales*, qui porte son nom avec celui de Choppart. Des découvertes postérieures ont relégué ce livre parmi ceux qu'on ne consulte plus.

DESBANS (Jacques), né à Moulon, en 1593, entra chez les Jésuites en 1609, professa la rhétorique pendant 11 ans, à Pont-à-Mousson et à La Flèche. Philippe IV, roi d'Espagne, avait fondé un collège à Madrid : pour le rendre florissant, il voulut y attirer les hommes les plus distingués de l'Institut; on sollicita les PP. Petau et Sirmond, qui furent retenus en France. La chaire de grec fut donnée au P. Desbans, et il l'occupa avec distinction. Rappelé en France par ses supérieurs, il y mourut le 14 février 1649, au collège de Moulins, dont il était recteur. On a de lui : *Parvum B. Virginis sacellum hieroglyphicum, etc.*, Pont-à-Mousson, 1623, in-12; *De glorioso heroico virtutis regno, etc.*, Paris, 1632, in-12; La Flèche, 1635, in-12; *Sacra Christi Domini Academia, dis-*

tributa in octo classes beatitudinum, Paris, 1633, in-8. Sotivel lui attribue encore des *Notes sur les Oeuvres de saint Clément d'Alexandrie*. (Voyez l'abbé Boulliot, *Biogr. ardennaise*, I, 340.)

DESBILLONS (François-Joseph TERRASSE), né à Châteauneuf sur le Cher, dans le diocèse de Bourges, le 25 janvier 1711, entra chez les Jésuites en 1727. Il enseigna pendant 5 ans les basses classes, et pendant 6 la rhétorique, à Caen, à Nevers, à la Flèche, à Bourges. Envoyé par ses supérieurs au collège de Louis-le-Grand à Paris, pour faire imprimer ses *Fables*, il y passa environ 15 années, jusqu'en 1762, où il survint un si grand changement dans son état. Lorsque les Jésuites furent obligés de quitter la France, le P. Desbillons trouva un asile aussi honorable qu'avantageux auprès de l'électeur Palatin, protecteur éclairé des talents, qui lui donna une place dans le collège de Manheim, et qui ajouta une pension d'environ mille écus, argent de France. Il y mourut le 19 mars 1789. Sa bibliothèque était très-ample et très-choisie, non seulement pour la rareté et l'importance des livres, mais encore pour la beauté des éditions. Par son Testament qu'il a fait en vers latins, il a laissé sa bibliothèque aux prêtres de la congrégation de St-Lazare, qui ont remplacé les Jésuites dans le Palatinat, et avec lesquels il a toujours vécu dans le collège de Manheim; à condition que le préfet de la bibliothèque électorale pût choisir les ouvrages qui lui conviendraient : c'est un hommage de gratitude qu'il rendait à S. A. électorale qui avait eu pour lui des attentions toutes particulières. Un critique judicieux l'a appelé *le dernier des Romains*, comme celui qui, dans ces temps d'une décadence totale de la langue romaine, l'avait cultivée avec le plus d'ardeur. Sa modestie égalait son érudition. Parlant peu et toujours avec justesse et circonspection, évitant le monde et ne voyant que ceux qui venaient le voir, il nourrissait dans sa retraite cette tranquillité d'esprit qui, suivant la remarque d'un vrai sage, suppose toute la pureté et toutes les richesses de la vertu (*in incorruptibilitate quieti et modesti spiritus qui est in conspectu Dei locuples*, 1. Pet. 3.) On a de lui : *Fabula Aesopia*, libri xv. Elles ont été imprimées à Glasgow, à Oxford, à Augsbourg, à Manheim, à Paris, etc. Il existe une Traduction française de ces *Fables*, faite par l'auteur même, et imprimée à Manheim avec le texte à côté, en 1769, 2 vol. in-8. C'est l'ouvrage qui a fait le plus d'honneur au P. Desbillons. Les connaisseurs les ju-

gent dignes de faire pendant à celles de Phèdre. La clarté, l'ingénuité, la justesse de l'affabulation, la pureté et l'élégance du style, tout leur assure cette espèce de concurrence. Un critique qui ignore le latin a dit qu'il était difficile de vérifier le mérite d'un ouvrage écrit dans une langue morte. Il n'a pas réfléchi que c'était exactement le contraire. Les langues mortes, étant seules immuables, ayant des règles et des modèles sur lesquels le caprice et la mobilité de l'usage ne peuvent plus rien, sont les seules qui donnent lieu à des jugements sûrs et permanents; au lieu que, dans les langues vivantes, celles surtout sur lesquelles les spéculations réformatrices s'exercent sans relâche, ce qui est admiré dans un temps, devient insupportable ou même inintelligible dans un autre; *Nouveaux éclaircissements sur la vie et les ouvrages de Guillaume Postel*, Liège, 1773, in-8, curieux et pleins de recherches (voyez POSTEL); *Histoire de la vie chrétienne et des exploits militaires de M^{me} de St-Balmont* (voyez BALMONT), Liège, 1773, in-8; *De imitatione Christi libri quatuor, ad veram lectionem revocati, et auctori Thomæ à Kempis, canonico regulari S. Augustini denuò vindicati*, 1760, in-8. Outre le mérite de l'exactitude et de la restitution du texte primitif, cette édition est recherchée pour la savante *Dissertation* qui est à la tête, et qui rend cet ouvrage à Thomas à Kempis son véritable auteur (voyez le *Journal hist. et littér.*, 1 mai 1781, pag. 326, et les articles AMONT, NAUDÉ, KEMPIS); *Phædri fabularum Æsopiarum libri quinque, cum notis et emendationibus*, Fr. Jos. Desbillons, ex ejus commentario plenioris desumptis, Manheim, 1786, in-8; édition digne de figurer à côté de celle que le P. Brotier nous a donnée du même Phèdre. Le *Commentaire* dont ces notes sont tirées est encore en manuscrit; *Ars bene valendi, etc.*, à Heidelberg, de l'imprimerie Wiesen, 1788, 68 pages in-8. Les grâces simples et faciles de la bonne latinité se montrent dans ce poème qui est écrit en vers iambiques. Le poète y donne toutes sortes de préceptes d'un régime salubre. On y trouve une longue tirade contre l'usage du café, du thé, du chocolat, qu'il proscriit presque entièrement; ainsi qu'une digression pathétique sur la décadence de la langue latine, quel'auteur attribue à la philosophie du jour. Il croit cependant que l'Eglise catholique ayant adopté cet idiôme, et en ayant fait son langage propre, il ne peut entièrement s'éteindre, et qu'il durera autant que l'Eglise elle-même : pensée qu'il dé-

veloppe en de beaux vers; *Miscellanea posthuma*, Manheim, 1792, in-8. Ce volume fait suite à la belle édition de ses *Fables*. Le P. Desbillons a laissé plusieurs ouvrages dans son portefeuille. Il avait composé une *Histoire de la langue latine*; et certainement elle doit être excellente, puisque personne ne savait le latin mieux que lui. On parle aussi de quelques pièces dramatiques, écrites dans cette langue.

DESBOIS (François-Alexandre-Aubert de la CRESNAYE), né à Ernée dans le Maine, près de Mayenne, le 17 juin 1669, se fit capucin, ne persévéra point dans sa vocation, et rentra bientôt dans le monde. N'ayant pas de fortune, il travailla pour vivre; mais son travail se borna presque toujours à des compilations, qui ne l'empêchèrent pas de mourir à l'hôpital le 29 février 1764. En voici l'énumération : *Dictionnaire militaire*, 1758, 3 vol. in-8; *Dictionnaire d'agriculture*, 1751, 2 vol.; *Dictionnaire généalogique, héraldique, chronologique et historique*, 1757-65, 7 vol. in-8, nouvelle édition, augmentée sous le titre de *Dictionnaire de la noblesse*, contenant les généalogies, l'histoire et la chronologie des familles nobles de la France, 1773 et années suivantes, 12 vol. in-4; auquel il faut joindre le *Supplément* donné par Bordier, 3 vol. in-4, rare, ayant été détruit en grande partie pendant la révolution : ouvrage très-incomplet, qui manque d'ailleurs de choix, et où l'écendue des articles n'est nullement mesurée sur leur intérêt; *Dictionnaire raisonné et universel des animaux*, 1759, 4 v. in-4; *Dictionnaire historique des mœurs des Français*, 1767, 3 vol. in-8; *Dictionnaire domestique*, 1763, 3 vol. in-8 : il a rédigé les 2 derniers vol.; *L'astrologue dans le puits*, 1740, in-12; *Lettres sur les romans*, 1741, in-12; *Lettres hollandaises*, 1747, 2 vol. in-12; *Lettres critiques, avec des songes moraux*, 1716, in-12; *Système du règne animal*, 1754, 2 vol. in-8. Quelques-uns lui attribuent en partie les *Journaux* de l'abbé des Fontaines, mais à tort. Desbois n'avait ni le jugement, ni le style qui règnent dans les écrits de cet habile littérateur. Il a pu sans doute lui rendre quelques services : tous les savants sont dans le cas d'en recevoir; mais on les dépouillerait de leurs meilleurs ouvrages, si à ce titre on voulait en faire honneur à d'autres. On lui a attribué aussi le *Parfait cocher*, 1744, in-12; mais ce mauvais ouvrage est du duc de Nevers.

DESBOIS DE ROCHEFORT (Eléonore-Marie), né à Paris en 1747, mort

le 5 septembre 1807, fut docteur de Sorbonne, vicaire-général de La Rochelle, et ensuite curé de Saint-André-des-Arcs, à Paris. Tant qu'il fut à la tête de cette paroisse, il se distingua par son zèle et sa charité. On conçoit difficilement comment un tel homme embrassa les principes de la révolution. Il fut député à l'Assemblée législative, en 1791, par le département de la Somme, dont il était évêque constitutionnel. Les concessions qu'il avait faites aux idées du temps ne purent le sauver des persécutions; il fut arrêté; et, pour l'humilier davantage, on le plaça avec des prostituées. Rendu à la liberté après 22 mois de détention, il se fit imprimeur, et c'est de ses presses que sortirent les différents écrits publiés en faveur du clergé constitutionnel. Desbois donna, en 1801, sa démission du siège d'Amiens; il n'avait paru que rarement dans cette ville, quoiqu'il y eût tenu un synode. On a de lui notamment: *Annales de la religion, ou Mémoires pour servir à l'histoire du 18^e siècle, par une société d'amis de la religion et de la paix*, 1795-1803, 18 vol. in-8: ces amis de la religion étaient Grégoire, Mauviel, Desbois, etc. Il laissa en manuscrit un ouvrage intitulé: *Recherches sur les monuments de bienfaisance, anciens et modernes, étrangers et nationaux*, 4 v. in-4. Il avait fait à ce sujet un voyage en Angleterre par ordre du gouvernement. Desbois avait quitté la charité pour la philanthropie, c'est-à-dire la religion pour la philosophie.

DESBORDEAUX (Pierre - François-Frédéric), médecin, né en 1763 à Caen, d'un avocat de cette ville, y prit le bonnet de docteur, devint professeur agrégé, et signa, avec les membres de l'Université, une protestation contre les décrets de l'Assemblée constituante. Plus tard, il fut incarcéré comme suspect, et recouvra sa liberté après la mort de Robespierre. Il est mort à Caen le 25 juillet 1821. On a de lui: *Nouvelle orthopédie, ou Précis sur les difformités que l'on peut prévenir et corriger dans les enfants*, 1805, in-18; *Dissertation sur la cause directe des fièvres primitives qui règnent épidémiquement en Europe, et sur les moyens de s'y soustraire*, 1815, in-12.

DESBOULMIERS (Jean - Augustin-Julien), né à Paris en 1731; c'est le nom sous lequel cet auteur s'est fait connaître, et qu'il préféra à celui de son père. Il entra dans les troupes légères, et n'y ayant pas fait fortune, il se tourna du côté des lettres. Il débuta par des *Romans*, donna ensuite quelques *Opéras comiques*, et compila en 7 vol. in-12,

l'Histoire de la comédie italienne, Paris, 1769, et celle de la *Foire*, la même année, en 2 vol.: recueil prolix écrit d'un style incorrect et néologique. Desboulmiers mourut d'une maladie de poitrine en 1771. On a encore de lui des *Romans*, dont le plus connu est intitulé: *De tout un peu*; c'est un salmigondis de contes, qui prouve la frivolité de l'auteur. Il y a aussi des *Vers* qui ne valent pas mieux. Son *Histoire du marquis de Solanges*, et celle des *Filles du 18^e siècle*, ont eu quelques succès éphémères, mesurés sur la frivolité et l'inconstance du siècle. On peut citer encore les *Pensées philosophiques, morales, critiques, etc.*; de M. Hume, 1767, in-12.

DESCARTES (René), *Cartesius*, né le 31 mars 1596 à la Haye en Touraine, d'une famille noble et ancienne, fit ses études chez les jésuites de La Flèche, et fut engagé par son inclination, autant que par sa naissance, à porter les armes. Il servit en qualité de volontaire au siège de la Rochelle, et en Hollande sous le prince Maurice. Il était en garnison à Bréda, lorsque parut le fameux problème de mathématiques d'Isaac Beckman, principal du collège de Dordrecht; il en donna la solution. Après s'être trouvé à différents sièges, il vint à Paris pour s'adonner à la philosophie et aux mathématiques. Il ne voulut plus lire que dans ce qu'il appelait *le grand livre du monde*, et s'occupa entièrement à ramasser des expériences et des réflexions. Descartes avait fait auparavant un voyage à la capitale; mais il ne s'y était guère fait connaître dans le monde que par une passion excessive pour le jeu. Cette passion s'éteint, la philosophie en profita. Il avait tout ce qu'il fallait pour en changer la face: une imagination brillante et forte, qui en fit un homme singulier dans sa vie privée, ainsi que dans sa manière de raisonner, et des connaissances puisées dans lui-même plutôt que dans les livres. Il voyagea en Allemagne et en d'autres pays; peu s'en fallut qu'il ne fût assassiné sur un bateau qui le conduisait d'Emmen dans la West-Frise; mais son courage lui sauva la vie. Etant soldat, il avait coutume, pendant les loisirs des quartiers d'hiver, de s'enfermer dans une chambre pour s'y livrer à ses méditations. Un jour, le 10 novembre 1619, sa tête s'échauffa au point qu'il crut entendre une voix céleste qui lui promettait de lui enseigner le vrai chemin de la science: dans une de ces extases il entendit une explosion, et des étincelles de feu brillèrent par toute la chambre; dans son enthousiasme, il invoqua le secours du

Sauveur et de la sainte Vierge, et fit le vœu d'aller en pèlerinage à Notre-Dame-de-Lorette, et de faire le voyage à pied depuis Venise jusqu'au lieu saint. Des circonstances favorables s'étant présentées, le vœu fut accompli : le pèlerin, à son retour, passa par Rome, où il se trouva à l'époque du jubilé ; puis il se rendit à Florence ; et, ce qui a toujours étonné les savants, il dédaigna de faire connaissance avec Galilée, qui, pour lors, habitait cette ville. De retour en France, il vendit son bien, dont il retira sept à huit mille livres. Descartes avait beaucoup d'ardeur pour combattre les préjugés. La philosophie péripatéticienne triomphait alors en France ; il était dangereux de l'attaquer. Descartes se retira près d'Egmond en Hollande, pour n'avoir aucune espèce de dépendance qui le forçât à la ménager. Pendant un séjour de 25 ans qu'il fit dans différents endroits des Provinces-Unies, il se fit quelques enthousiastes et plusieurs ennemis. L'Université d'Utrecht fut cartésienne dès sa fondation, par le zèle de Renneri et de Régis, tous deux disciples de Descartes. Mais Voëtius, ayant été fait recteur de cette Université, y défendit d'enseigner les principes du philosophe français. Voëtius attaqua surtout une nouvelle preuve de l'existence de Dieu, imaginée par Descartes, d'une manière plus subtile que solide, mais qui ne prouvait point du tout, comme Voëtius le prétendait, que le philosophe français rejetât celles qui étaient meilleures. « Il est vrai » cependant, dit un auteur impartial, « qu'il y avait une espèce d'imprudence » à raffiner dans une matière si grave et « si solidement prouvée, que, si l'on jugeait de l'esprit de Descartes précisé- » ment par cette subtilité, on serait porté » à croire qu'il cherchait moins la vérité » que la nouveauté ; qu'il avait plus de » talents pour démolir que pour établir. » Descartes ne trouva pas moins d'obstacles en Angleterre, et ce fut ce qui l'empêcha de s'y fixer dans un voyage qu'il y fit. Il vint quelque temps après à Paris. On lui assigna une pension de 3,000 liv., dont il eut le brevet, sans en rien toucher ; ce qui lui fit dire en riant « que jamais » parchemin ne lui avait tant coûté. » La reine Christine souhaitait depuis longtemps de le voir. Chanut, ambassadeur de France en Suède, fut chargé de cette négociation, dans laquelle il eut d'abord de la peine à réussir. Descartes, tout philosophe qu'il était, redoutait les frimats du Nord. « Un homme né dans les jardins de la Touraine (écrivait-il au négociateur), et retiré dans une terre où

« il y a moins de miel à la vérité, mais » peut-être plus de lait que dans la terre » promise aux Israélites, ne peut pas » aisément se résoudre à la quitter, pour » aller vivre aux pays des ours, entre » des rochers et des glaces. — Je mets, » dit-il ailleurs, ma liberté à si haut » prix, que tous les rois du monde ne » pourraient me l'acheter. » Il céda cependant aux sollicitations, peut-être à des espérances, et se rendit à Stockholm. Christine lui fit un accueil privilégié, et le dispensa de tous les assujettissements des courtisans. Elle le pria de l'entretenir tous les jours à cinq heures du matin dans sa bibliothèque. Elle voulut le faire directeur d'une académie qu'elle songeait à établir, avec une pension de 3,000 écus. Enfin, elle lui marqua tant de considération, que, lorsqu'il mourut en 1650, on prétendit ridiculement que les grammairiens de Stockholm, jaloux de la préférence qu'elle donnait à la philosophie sur les langues, avaient avancé par le poison la mort du philosophe. Le véritable poison était un mauvais régime, une manière de vivre nouvelle, et un climat différent de celui de sa patrie. Son corps fut apporté en France, 17 ans après sa mort, par les soins de Dalibert, secrétaire du roi, qui le fit enterrer dans l'église de Sainte-Geneviève-du-Mont, après un service solennel. Si Descartes eût quelques faiblesses de l'humanité, il eût aussi les principales vertus d'un sage. Il fut sobre, tempérant, ami de la retraite, reconnaissant, libéral, sensible à l'amitié, tendre, compatissant. « Quand on » me fait une offense, disait-il, je tâche » d'élever mon âme si haut, que l'offense ne parvienne pas jusqu'à elle. » L'ambition ne l'agita pas plus que la vengeance. Il disait, comme Ovide : *Vires caché, c'est vivre heureux*. On a disputé s'il avait été marié ou non ; mais il paraît qu'on n'en peut pas douter après la publication d'un écrit inséré dans l'*Année Littéraire*, 1785, n° 26, p. 66. Ce philosophe laissa un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : ses *Principes*, in-12 ; ses *Méditations*, 2 vol. in-12 ; sa *Méthode*, 9 vol. in-12 ; le *Traité des passions* ; celui de *la géométrie*, in-12 ; le *Traité de l'homme*, in-12 ; et un grand *Recueil de lettres*, en 6 vol. in-12 : en tout 13 vol. in-12. Descartes en avait composé quelques-uns en latin, et quelques autres en français, mais ses amis les ont traduits réciproquement en chacune de ces deux langues. L'édition latine, imprimée en Hollande, forme 9 vol. in-4. On trouve parmi ses *Lettres* un petit ouvrage latin, intitulé :

Censura quarundam epistolarum Balzaci : Jugement sur quelques lettres de Balzac, où l'on voit qu'il n'était pas sans attrait pour les belles-lettres ; mais la philosophie réprima cette inclination et e posséda tout entier. « Il n'a pas été aussi loin que ses sectateurs l'ont cru, dit un homme d'esprit ; mais il s'en faut beaucoup que les sciences lui doivent aussi peu que le prétendent ses adversaires. » Fontenelle, dans ses *Eloges*, compare ainsi Descartes et Newton : « Les deux grands hommes qui se trouvent dans une si grande opposition, ont eu de grands rapports. Tous deux ont été des génies du premier ordre, nés pour dominer sur les autres esprits et pour fonder des empires. Tous deux, géomètres excellents, ont vu la nécessité de transporter la géométrie dans la physique. Tous deux ont fondé leur physique sur une géométrie qu'ils ne tenaient presque que de leurs propres lumières. Mais l'un, prenant un vol hardi, a voulu se placer à la source de tout, se rendant maître des premiers principes par quelques idées claires et fondamentales, pour n'avoir plus qu'à descendre aux phénomènes de la nature, comme à des conséquences nécessaires. L'autre, plus timide et plus modeste, a commencé sa marche par s'appuyer sur les phénomènes pour remonter aux principes inconnus, résolu de les admettre, quels que les pût donner l'enchaînement des conséquences. L'un part de ce qu'il entend nettement, pour trouver la cause de ce qu'il voit. L'autre part de ce qu'il voit pour en trouver la cause, soit claire, soit obscure. Les principes évidents de l'un ne le conduisent pas toujours aux phénomènes tels qu'ils sont. Les phénomènes ne conduisent pas toujours l'autre à des principes assez évidents. Les bornes qui, dans ces deux routes contraires, ont pu arrêter deux hommes de cette espèce, ce ne sont pas les bornes de leur esprit, mais celles de l'esprit humain. » Il est certain qu'il a beaucoup contribué à secouer le joug qu'un respect mal entendu pour l'antiquité avait fait subir aux esprits même les plus propres à penser par eux-mêmes. Il est certain encore qu'il a réussi, à bien des égards, à démolir l'édifice de l'ancienne philosophie, quoiqu'il n'ait peut-être pas réussi également dans la construction de celui qu'il a entrepris de lui substituer ; ce qui a fait dire à Voltaire :

Ma raison n'a plus de foi
Pour René le violonneux :
Songeur de la nouvelle loi,
Il obtient plus qu'il n'obtint.

Dans une éclipse obscure
Il fait brûler des diacelles ;
Il a gravement défilé
Un tas brillant d'erreurs nouvelles
Pour mettre à la place de celles
De la bavarde antiquité.

Sa philosophie essuya, après sa mort, les plus grandes contradictions. L'illustre Huet lui porta de rudes coups par un ouvrage d'une latinité exquise, intitulé : *Censura philosophi cartesianæ*, Paris, 1624, in-12. On mit tout en usage pour la bannir des Universités et des écoles. Il y eut une vive querelle dans celle d'Angers, pendant plusieurs années. Le célèbre Père Lami, de l'Oratoire, qui enseignait alors dans cette ville, fut la victime de son attachement au cartésianisme : on l'exila à Saint-Martin-de-Misère, au diocèse de Grenoble. Le général de l'Oratoire défendit à tous d'enseigner la nouvelle philosophie. Cette querelle fit naître plusieurs écrits oubliés à présent. L'*Eloge de Descartes*, par M. Thomas, a remporté le prix de l'Académie française en 1765. On peut voir aussi sa *Vie* par Baillet ; mais l'historien est souvent admirateur et quelquefois enthousiaste, quelque froid qu'il soit d'ailleurs. M. Emery, supérieur du séminaire de Saint-Sulpice, auteur des *Pensées de Leibnitz*, et du *Christianisme de François Bacon*, a publié en 1 vol. in-8 les *Pensées de Descartes sur la religion et la morale*. (Voyez EMERY. Voyez aussi l'*Eloge de Descartes* dans le *Discours* du Père Guénard, jésuite. On le trouvera dans cet ouvrage à l'article GUÉNARD.)

DESCARTES (Catherine), morte à Rennes en 1709, nièce du célèbre philosophe, soutint dignement la gloire de son oncle par son esprit et son savoir. Un bel esprit a dit d'elle « que l'esprit du grand René était tombé en quenouille. » Elle écrivait assez bien en vers et en prose. On a d'elle l'*Ombre de Descartes*, et la *Relation de la mort de Descartes*, deux pièces dont la dernière, mêlée de prose et de vers, est écrite d'une manière ingénieuse, naturelle et délicate.

DESCEMET (Jean), doyen de l'ancienne Faculté de médecine de Paris et ancien professeur de botanique, né à Paris le 20 avril 1732, s'adonna de bonne heure à l'étude des végétaux, et embrassa à 18 ans la profession de médecin, qu'il exerça toute sa vie avec distinction, sans négliger ses études favorites. On lui doit plusieurs découvertes importantes, consignées dans les *Mémoires de l'Académie des sciences* et dans le *Journal de médecine*. Descemet est mort à Paris en 1820.

DESCHAMPS (Joseph-François-Louis), chirurgien, né à Chartres le 14 mars

1740. Il fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique ; mais en assistant aux visites de Moreau, il se crut appelé à exercer cet art, et entra à l'Ecole pratique en 1764. Il y remporta, plusieurs années de suite, les premiers prix, et fut bientôt reçu membre du collège et de l'académie de chirurgie. L'année suivante, il obtint la place de gagnant-matrise de l'hôpital de la Charité, et y remplaça Desault dans la place de chirurgien en chef, qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 8 décembre 1824, n'ayant pas voulu concourir, après le décès de Desault, pour la place de chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu. Cet habile chirurgien ne refusait ses soins à personne, et souvent même il les donnait de préférence aux pauvres. Il négligeait tellement sa fortune, que la place de chirurgien consultant de l'empereur qu'il obtint dans un âge fort avancé, fut autant un secours qu'une juste récompense de ses longs services. Il était membre de l'Institut, et il a laissé un *Traité historique et dogmatique de la taille*, Paris, 1796-1799, 4 vol. in-8 ; ouvrage un peu prolixe, mais où l'on trouve une instruction complète et beaucoup de faits intéressants. Il pratiquait cette opération avec beaucoup de succès. On a encore de lui : un *Traité des maladies des fosses nasales et de leurs sinus*, et plusieurs *Mémoires* dans le *Recueil de la Société de médecine de Paris*.

DESCHAMPS (Claude-François), chapelain de l'église d'Orléans, né dans cette ville en 1745, se consacra tout entier à l'éducation des jeunes sourds-muets de la classe du peuple, auxquels il donnait des leçons gratuites et souvent même du pain. Il est mort presque dans l'indigence en 1794. On lui doit : *Lettres à M. de Sully sur l'institution des sourds-muets*, Paris, 1777 ; *Cours élémentaire d'éducation des sourds-muets*, 1779, in-12 ; *Manière de suppléer aux oreilles par les yeux*, 1783, in-12.

DESCROISILLES (François-Antoine-Henri), chimiste distingué. Il fut d'abord directeur d'une blanchisserie à l'Escure près de Rouen, puis professeur de chimie élémentaire dans cette dernière ville, et enfin il se rendit à Paris, où il devint membre et secrétaire du conseil général des manufactures. On lui doit d'importantes découvertes dans divers procédés de la chimie appliquée aux arts, et l'invention de plusieurs instruments, entre autres de l'*Alcalimètre* et de l'*Alambic d'essai*, perfectionnés depuis par Gay-Lussac. Il est mort à Paris le 14 avril 1825, presque octogénaire. Non seule-

ment il était doué d'une activité infatigable et d'une grande force d'esprit et de caractère ; mais il était d'un abord facile, d'un commerce aimable, et il accueillait les étrangers avec affabilité. On a de lui : *Description et usage du bertholimètre, ou Instrument d'épreuve pour l'acide muriatique oxygène liquide, pour l'indigo et l'oxyde de manganèse*, avec des *Observations sur l'art de graver le verre par le gaz acide fluorique*, *Mémoire faisant suite à l'art du blanchiment de Berthollet*, 1802, in-8 ; *Notices sur l'alcalimètre et autres tubes chimico-métriques, ou sur le polymètre chimique et sur un petit alambic pour l'essai des vins*, 3^e édition, 1826, in-8 ; *Méthode très-simple pour priver les blés, seigles, orges, avoines, riz, etc., de toute altération et de tout déchet*, Paris, 1819, in-8, fig. ; *Estampillage enregistré*, etc., 1819, in-8 ; *Notice sur la fermentation vineuse, et spécialement sur celle du cidre et du poiré*.

DESENNE (Alexandre-Joseph), né à Paris le 1^{er} janvier 1785, mort en 1825, se fit connaître par plusieurs dessins faits d'après les tableaux de nos plus grands maîtres pour le musée de Robillard et celui de Filhol ; mais ensuite il s'adonna à la composition, et après la mort de Moreau-le-Jeune, qui eut lieu en 1814, il occupa la première place parmi les dessinateurs. C'est à lui que l'on doit les jolies vignettes de l'*Ermite de la Chaussée-d'Antin* et autres *Ermîtes*. La simplicité, l'exactitude et la grâce sont le principal caractère de ses ouvrages. Personne mieux que lui, depuis Moreau, n'a su concevoir un sujet, le disposer, en saisir le style propre, varier ses groupes, donner du mouvement, de l'expression à ses figures, les ajuster et s'identifier enfin avec l'auteur auquel il consacrait ses crayons. Il avait sur Moreau l'avantage d'un goût de dessin moins tourmenté, plus correct et plus relevé.

DESESSARTS (Jean-Baptiste), d'abord appelant, plus connu sous le nom de Poncet, né à Paris en 1681, prit une part très-active aux disputes sur les convulsions, et passa en Hollande, où il employa toute sa fortune à acheter des maisons et procurer des asiles aux Français réfugiés. Il mourut à Paris le 22 décembre 1762. Il a laissé 19 *Lettres* sur l'œuvre des convulsions, et autres ouvrages en faveur de son parti.

DESESSARTS (Alexis), frère du précédent, embrassa la même cause, concourut aux ouvrages publiés contre la Bulle, écrivit en faveur du figurisme et contre l'abbé Débonnaire qui attaquait ce système. Il mourut le 12 mai 1774.

Du a de lui : Défense du sentiment des SS. PP. sur le retour futur d'Elie, et sur la véritable intelligence des Ecritures, 1737, in-12; Suite de la Défense, 1740, 2 vol. in-12; Examen du sentiment des PP. et des anciens Juifs sur la durée des siècles, 1739, in-12; Dissertations où l'on prouve que saint Paul n'entend pas que le mariage puisse être rompu, lorsqu'une des parties embrasse la religion chrétienne, Paris, 1765, in-12; Difficultés proposées au sujet d'un éclaircissement sur les vertus théologiques, contre Petit-Pied, 1741; Doctrine de saint Thomas sur l'objet de la distinction des vertus théologiques, 1742; Défense de cet écrit, 1743.

DESESSARTS (Jean-Charles), médecin, membre de l'Institut, naquit en 1729 à Bragelogne, près de Bar-sur-Seine, en Champagne. Il commença ses études à Tonnerre, chez les Jésuites, et ces finit chez eux au collège de Beauvais, à Paris. Ses maîtres, lui ayant trouvé d'heureuses dispositions, l'engagèrent à entrer dans leur Ordre; mais Desessarts suivit son goût pour la médecine; et, comme il n'avait pas de fortune, il donnait des leçons de mathématiques pour faire face aux dépenses qu'il était obligé de faire : car alors les frais d'enseignement et de réception étaient très-considérables. Il se fit recevoir à Reims, et s'établit ensuite, d'abord à Villers-Cotterets, puis à Noyon, avec le titre de médecin du duc d'Orléans. Le zèle qu'il montra et les succès qu'il obtint dans le traitement de quelques épidémies lui firent une certaine réputation; des Mémoires qu'il adressa à la Faculté de Paris lui valurent son admission dans cette société, puis la chaire de chirurgie en 1770, celle de pharmacie en 1775, et le titre de doyen en 1776. Désigné membre de l'Institut à l'époque de sa création, il a continuellement travaillé jusqu'à sa mort arrivée en 1811. Il a publié : *Traité de l'éducation corporelle des enfants en bas âge*, Paris, 1800, in-8. On affirme que J.-J. Rousseau s'est servi de cet ouvrage pour la rédaction de son *Emile*; *Mémoire sur le croup*, Paris, 1807 et 1808 in-8; *Recueil de Discours, Mémoires et Observations de médecine clinique*, Paris, 1811, in-4. C'est le recueil de ses Mémoires les plus intéressants. Il a aussi donné une édition des *Fundamenta materia medica* de Cartheuser, Paris, 1769, 4 vol. in-12. Son éloge a été prononcé à l'Institut, par Cuvier.

DESESSARTS (Nicolas LEMOYNE, connu sous le nom de), né à Coutances, en 1744, fut avocat à Paris, puis li-

braire, et mourut en 1810. Outre les éditions d'un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels on remarque la *Bibliothèque orientale* de d'Herbelot, 6 vol. in-8, les *Œuvres complètes* et les *Œuvres posthumes* de Thomas, 9 vol. in-8, on lui doit encore les ouvrages suivants dont il fut l'auteur : *Causes célèbres, curieuses et intéressantes de toutes les cours souveraines du royaume, avec les jugements qui les ont décidées*, Paris, 1773-96. 496 tom. en 98 vol. in-12; *Les trois théâtres de Paris, ou Abrégé historique de l'établissement de la comédie française, de la comédie italienne et de l'opéra*, 1777, in-8; *Choix de nouvelles causes célèbres*, 1785-87, 15 vol. in-12; *Histoire générale des tribunaux de tous les peuples tant anciens que modernes*, Paris, 1778-84, 9 vol. in-8; *Procès fameux*, ibid., 1790 et ann. suiv., 20 vol. in-12; *Dictionnaire universel de police*, 1786-91, 8 vol. in-4 : cet ouvrage n'est pas terminé, il ne va que jusqu'au mot *Police*; *Nouvelle bibliothèque d'un homme de goût*, 1798, 3 vol. in-8; *Siècles littéraires de la France*, Paris, 1800-1803, 7 vol. in-8. Il a encore travaillé au *Répertoire universel de Jurisprudence* de Guyot, et à l'*Encyclopédie méthodique*.

DESEZE (Romain ou Raymont, comte), issu d'une famille ancienne de la Guyenne, dont le père était avocat célèbre au Parlement de Bordeaux, naquit en cette ville en 1750, et voulut suivre la même carrière. Il plaida dans sa ville natale avec une distinction telle, que le ministre Vergennes le fit inviter à venir s'établir à Paris. Le talent qu'il avait montré à Bordeaux, dans la cause de la marquise d'Angers, brilla d'un nouvel éclat dans celles des filles d'Helvétius, du baron de Besenval accusé de haute trahison, et de Monsieur, depuis Louis XVIII, contre les héritiers de La Bretonnière : c'était le dernier procès que jugeait le Parlement de Paris. Desèze obtint l'immense honneur d'assister, avec Tronchet et Malesherbes, son roi jugé par la Convention. Jamais cause plus belle ne s'était présentée. Son plaidoyer offre plusieurs passages devenus célèbres. Après avoir démontré qu'il n'existait pas de loi qui pût être appliquée au roi, et qu'ainsi il ne pouvait y avoir ni jugement ni condamnation contre lui, il ajoute : « Mais je parle de condamnation ! prenez donc garde que, si vous ôtiez à Louis l'inviolabilité du roi, vous lui devriez au moins les droits de citoyen ; car vous ne pouvez pas faire que Louis cesse d'être roi, quand vous déclarez vouloir le juger, et qu'il le

« redevienne au moment de ce jugement que vous voulez rendre. Or, si vous voulez juger Louis comme citoyen, je vous demanderais où sont ces formes conservatrices que tout citoyen a le droit d'imprescriptible de réclamer ? Je vous demanderais où est cette séparation des pouvoirs, sans laquelle il ne peut exister de constitution ni de liberté ? Je vous demanderais où sont ces jurés d'accusation et de jugement, espèces d'otages donnés par la loi aux citoyens pour la garantie de leur sûreté et de leur innocence ? Je vous demanderais où est cette faculté si nécessaire de récusation, qu'elle a placée elle-même au-devant des haines et des passions pour les écarter ? Je vous demanderais où est cette proportion de suffrages qu'elle a si sagement établie pour éloigner la condamnation ou pour l'adoucir ? Je vous demanderais où est ce scrutin silencieux qui provoque le juge à se recueillir avant qu'il prononce, et qui enferme, pour ainsi dire dans la même urne, et son opinion et le témoignage de sa conscience ? En un mot, je vous demanderais où sont ces précautions religieuses que la loi a prises, pour que le citoyen, même coupable, ne fût jamais frappé que par elle ? Citoyens, je vous parlerai avec la franchise d'un homme libre : *Je cherche parmi vous des juges, et je n'y vois que des accusateurs.* Vous voulez prononcer sur le sort de Louis, et c'est vous-mêmes qu'il accusez ! Vous voulez prononcer sur le sort de Louis, et vous avez déjà émis votre vœu ! Vous voulez prononcer sur le sort de Louis, et vos opinions parcourent l'Europe ! Louis sera donc le seul français pour lequel il n'existera aucune loi ni aucune forme ? Il n'aura ni les droits de citoyen, ni les prérogatives de roi ; il ne jouira ni de son ancienne condition ni de la nouvelle. Quelle étrange et inconcevable destinée ! » Nous ne citerons point la fin de son discours, nous le donnerons à l'article Louis XVI. Desèze, en prononçant son plaidoyer, fut interrompu trois fois par les vociférations des cannibales qui remplissaient les tribunes ; et trois fois il continua sans se déconcerter, et les obligea de l'entendre jusqu'à la fin. Quelque temps après cette courageuse défense, il fut arrêté comme suspect ; et, chose étonnante, il ne fut point traduit au tribunal révolutionnaire, et recouvra sa liberté après le 9 thermidor. Louis XVIII nomma Desèze premier président de la cour de cassation, et quelques jours après grand-trésorier de ses ordres. Il le décora aussi du cordon de

l'ordre du Saint-Esprit. Pendant les *Longs Jours*, le fidèle Desèze se réfugia en Angleterre, et alla ensuite rejoindre le roi à Gand. Pair de France, membre de l'Académie française, il réunissait plusieurs titres auxquels sa solide piété lui faisait, du reste, préférer celui de chrétien. Desèze ne fut pas dupe du faux système de gouvernement dans lequel Louis XVIII engagea si témérairement la France : ses discours à la Chambre de pairs comme à la cour de cassation prouvent qu'il voyait juste en politique. Desèze est mort à Paris le 2 mai 1828, après avoir reçu des mains de l'archevêque de Paris tous les secours de la religion. Ses *Discours*, ses *Plaidoyers* et ses *Mémoires* ont été imprimés.

DESFONTAINES (René-Louis), né à Tremblay en Bretagne en 1751, mort à Savy le 16 novembre 1833, se livra d'une manière spéciale à l'étude de la botanique ; il fit un voyage de deux ans en Barbarie, à la suite duquel il publia la *Flore du mont Atlas*. Il devint membre de l'Académie des Sciences, professeur de botanique au muséum d'histoire naturelle et à la Faculté des sciences. Il était aussi décoré de la Légion-d'Honneur. Il enrichit la botanique de ses expériences sur les plantes et les arbres qui lèvent avec une seule feuille séminale, et publia le fruit de ses observations dans un *Mémoire sur les tiges des monocotylédones*. Outre les deux publications ci-dessus et les nombreux articles qu'il a fournis aux *Annales du muséum d'histoire naturelle*, au *Journal des sciences médicales* et au *Journal des savants*, la science doit à Desfontaines les ouvrages suivants : *Manuel de cristallographie*, ou *Abrégé de la cristallographie de Romé de l'Isle*, 1792 ; *Tableau de l'école de botanique du muséum d'histoire naturelle*, 1805 ; *Choix de plantes du corollaire des instituts de Tournefort*, 1808 ; *Histoire des arbres arbrisseaux qui peuvent être cultivés en pleine terre sur le sol de la France*, 1809.

DESFONTAINES. (Voyez FONTAINE.)

DESFORGES-MAILLARD (Paul), né au Croisic en Bretagne, en 1699, restait parfaitement ignoré, quoiqu'il employât de temps en temps des pièces de poésie à différents journaux. N'ayant pas réussi sous son nom, il s'avisa, vers l'an 1732, d'écrire des *Lettres* molles, prose et molliée vers, sous le nom de mademoiselle *Malcrats de la Figne*. Tous les poètes, à l'envi, célébrèrent cette nouvelle muse, et lui firent même de belles déclarations très-galantes. Enfin, Desforges quitta le masque, et fut assés de ses admirateurs et de ses amants. « Bonne

« l'écon, dit un poète moraliste, pour l'amour-propre, et plus encore pour les lecteurs serviles et enthousiastes, qui sont le jouet des réputations factices. » Cette aventure donna lieu au chef-d'œuvre de la *Métromanie* de Miron. Le poète ridiculisé ne laissa pas de publier le recueil de ses *Poésies*, en 1 vol, in-12. L'auteur est mort en 1772.

DESFORGES (Pierre-Jean-Baptiste CHOUARD), comédien et poète dramatique, né à Paris le 15 septembre 1746. Doué d'une imagination ardente, il s'imagina, dès l'âge de 9 ans, de faire des tragédies, et il avait choisi pour sujet *Fantale et Pélops*, et la *Mort de Jérémie*. Forcé d'apprendre la médecine, il la quitta peu de temps après pour la peinture, qui fut à son tour bientôt abandonnée. Son esprit, son adresse et ses talents lui procurèrent la connaissance de quelques grands seigneurs dont il contracta les goûts; mais la ruine de son père lui ôta les moyens de les satisfaire. Il se vit réduit à traduire des *ariettes italiennes*, et se fit ensuite comédien. Il débuta au Théâtre-Italien le 25 janvier 1769; et après avoir parcouru différentes villes de province, il partit pour Saint-Petersbourg en 1779, et y employa ses loisirs à la composition d'ouvrages dramatiques. De retour en France en 1782, il quitta le théâtre pour se livrer uniquement aux lettres. Ses principaux ouvrages sont : *Tom-Jones à Londres*; comédie; *L'Épreuve villageoise*, opéra; *La Femme jalouse*, comédie, qui obtint le plus grand succès; *Tom-Jones et Fellamard*, comédie inférieure à *Tom-Jones à Londres*, dont elle est la suite; *Le Sourd*, ou *L'Auberge pleureuse*, comédie; *Le Poète*, ou *Mémoires d'un homme de lettres écrits par lui-même*, 1796, 1 vol. in-12. Ce sont les *Mémoires* de sa vie qu'on pourrait appeler *Mémoires d'un Martin*. Ce roman n'est qu'une suite de tableaux dégoûtants de la licence la plus effrénée, dont des personnes corrompues peuvent seules se permettre la lecture. Desforges a laissé d'autres romans, qui pour la plupart sont aussi immoraux, et plusieurs *pièces* en faveur de la révolution, dont il était chaud partisan. Il est mort à Paris le 13 août 1806.

DESFOURS DE GENETIÈRE (Claude-François), convulsionnaire, né à Lyon, en 1757. Son père fut le dernier président de la cour des monnaies, et se trouvait allié au prince de Montbarrey, ministre de la guerre sous Louis XV. Toute cette famille avait embrassé les principes de l'école de Port-Royal, et le jeune Desfours les adopta avec plus d'ardeur encore. A cette époque, un certain dia-

cre Paris, de la même école, étant mort, ses partisans prétendirent que des miracles s'opéraient sur son tombeau élevé dans le cimetière de Saint-Médard. La foule s'y porta, et la cour fut obligée de faire fermer le cimetière, pour éviter les désordres qui s'y commettaient, et faire cesser les prétendus miracles; mais Desfours s'en déclara le partisan, et il consacra à la défense de la cause qu'il avait embrassée, son savoir, ses voyages et même une fortune assez considérable que lui avait laissée son père. Survint la révolution, mais il n'en adopta point les principes; il la regardait comme un châtimement du ciel infligé à la France et à la famille des Bourbons, pour avoir persécuté la vérité dans la personne des amis et des disciples de Port-Royal. Pour propager ses idées, il s'était procuré des presses clandestines, et par ce moyen il parvint à faire imprimer toutes ses productions, et à augmenter ses partisans, connus sous le nom de *Convulsionnaires* ou *Convulsionistes*. Le concordat de 1802 vint les diviser, et Desfours fut du nombre de ceux qui ne voulurent pas reconnaître la nouvelle organisation de l'Eglise de France. Vers cette époque, il fit un voyage en Suisse et à Paris pour observer d'autres convulsionnaires, et conférer avec quelques-uns d'entre eux; mais le gouvernement en prit de l'ombrage, et il fut enfermé pendant six mois au Temple. Comme les illuminés de tous les pays, quelques-uns des convulsionnistes tombèrent dans les excès les plus condamnables; mais Desfours eut le bon esprit de les éviter: ses mœurs furent toujours pures, austères; il passait la plus grande partie de son temps dans le jeûne, la prière, et s'occupait particulièrement de la conversion du peuple juif au christianisme, qui est le grand but de l'œuvre des convulsions. Enfin, divisé d'opinion avec ses frères et ses amis, en proie au chagrin, à l'exaltation de sa tête, et tombé dans l'indigence la plus profonde par suite de ses folles dépenses pour soutenir sa secte, il se retira chez une vieille demoiselle habitant la ville de Lyon, et y mourut le 31 août 1819. N'ayant voulu recevoir les secours de la religion que d'un prêtre dissident, le clergé de sa paroisse refusa d'assister à ses funérailles. Ses partisans, le regardant comme un saint, se disputèrent ses vêtements et se partagèrent ses cheveux. Ses ouvrages sont : *Les trois états de l'homme*, 1788, in-8, sans lieu d'impression: livre composé presque entièrement de phrases et de discours des convulsionnaires; *Protestations contre les calomnies*, Lyon, 1788,

brochure en réponse à un écrit d'un religieux de Lyon, intitulé : *Notion de l'œuvre des convulsions et des secours, surtout par rapport à ce qu'elle est dans nos provinces du Lyonnais, Forez et Mâconnais, etc.*, à l'occasion du crucifiement public de Fareins, Lyon, 1788, in-12; *Recueil de prédictions intéressantes faites depuis 1733, par diverses personnes sur plusieurs événements importants*, 1792, 2 vol. in-12. C'est encore un recueil d'extraits de discours de différents convulsionnaires, où l'on remarque une affectation visible de vouloir imiter le style des anciens et véritables prophètes; mais tout cela est entremêlé parfois de paroles incohérentes, sans suite et sans aucun sens raisonnable. Quelques-unes de ces prédictions ont d'ailleurs été démenties par l'événement; d'autres sont relatives à des faits du même temps, et peuvent avoir été écrites après coup: du reste, elles ne sont point parfaitement explicites, et se trouvent noyées au milieu d'une foule d'autres annonces menaçantes. On trouve quelques citations de ce livre dans l'*Histoire des sectes religieuses*, par Grégoire; *Avis aux catholiques sur le caractère et les signes des temps où nous vivons*, ou *De la conversion des Juifs, de l'avènement intermédiaire de J.-C. et de son règne visible sur la terre*, ouvrage dédié à Mgr l'évêque de Lescar, 1795, in-12; *Abrégé des trois volumes de Montgéron, conseiller au Parlement, sur les miracles de M. de Paris*, 3 vol. in-12. Ils ont été publiés séparément, et sont l'abrégé de l'ouvrage de Montgéron, intitulé : *La Vérité des miracles opérés par l'intercession de M. de Paris et autres appelants*, 3 vol. in-4, fig.; *Recueil de prières*, 1 vol. in-18, sans date ni titre, où l'on trouve une oraison pour demander le rappel du peuple juif et la venue du prophète Elie, et une autre en l'honneur du bienheureux François Paris, le thaumaturge de la secte; *La véritable Grandeur*, ou *Constance et Magnanimité de Louis XVI, dans ses maux*, dans ses liens et dans sa mort, poème précédé d'une *Dédicace aux puissances alliées qui ont délivré la France*, d'un *Avis au lecteur*, et suivi de *Notes*, Lyon, 1814, in-8. Ce n'est que le premier chant de l'ouvrage: l'auteur s'occupait de mettre la dernière main à ce poème, lorsqu'il fut surpris par la mort. On lui a attribué les deux ouvrages suivants, mais il paraît qu'il n'en a été que l'éditeur: *Instruction sur les vérités et les avantages de la religion chrétienne, suivie d'une instruction historique sur les maux qui affligent l'Eglise et sur les remèdes que*

Dieu promet à ces maux par la Tradition et l'Ecriture, 1795, in-12. L'auteur anonyme (Voyez JACQUEMONT) s'est plain des intercalations que Desfours s'y était permises sans son approbation; *Avis aux fidèles sur la conduite qu'ils doivent tenir dans les disputes qui affligent l'Eglise*, 1796, in-12. Ces deux ouvrages sont munis de l'approbation de l'abbé de Forbin, grand-vicaire du diocèse d'Aix.

DESGABETS (Robert), né dans le diocèse de Verdun, bénédictin de Saint-Vannes, procureur-général de sa congrégation, fut un de ceux qui contribuèrent le plus à mettre les sciences en honneur dans son Corps. Il essaya la transfusion du sang sur un de ses amis à Paris; mais cette découverte ayant été négligée pour lors, les Anglais se l'approprièrent, quoique Desgabets en eût eu la première idée, et l'eût exécutée. (Voyez DENYS, Jean-Baptiste.) Ce savant bénédictin mourut à Breuil, proche Commercy, en 1678. On a de lui plusieurs ouvrages, la plupart manuscrits. Il écrivit beaucoup sur l'*Eucharistie*. Il voulait trouver quelque manière d'expliquer ce mystère ineffable, suivant les principes de la philosophie. Il valait mieux l'adorer humblement selon les principes de la foi. C'est ce qu'il fit, lorsque ses supérieurs lui eurent fait sentir qu'ils craignaient qu'il ne donnât quelque atteinte à la croyance de l'Eglise.

DESGENETTES (René-Nicolas DURMCHÉ, baron), naquit à Alençon en 1762, d'une famille noble, et mourut à Paris le 4 février 1837. Jeune encore, il étudia la médecine à Paris, visita les principales Facultés de l'Europe, et fut reçu docteur à celle de Montpellier en 1789, où il se fit connaître par quelques ouvrages remarquables. En 1796, il suivit l'armée d'Italie en qualité de médecin ordinaire, mais en peu de temps il obtint les premiers grades; enfin il accompagna Bonaparte en Orient en qualité de médecin en chef, et sut justifier ce choix par son activité et par son intelligence. Après le départ de Bonaparte, Kléber lui confia l'administration générale des hôpitaux et des lazarets. Revenu en France, Desgenettes fut bien accueilli par le premier consul, et fut nommé en 1804, inspecteur-général du service de santé des armées. Après avoir étudié l'Espagne l'épidémie qui déjà avait régné à Cadix, à Malaga et dans d'autres villes, il suivit nos armées en Prusse, en Pologne et en Autriche, où il fit preuve d'un plus rare talent joint au plus sincère dévouement. Lors de la campagne de Russie, il déploya le plus grand zèle. Napo-

la 7

On avait ordonné à Moscou de transformer en caserne un hospice d'enfants trouvés ? Desgenettes l'ayant appris s'exprima franchement, et ne craignit pas de lui dire que, s'il persistait dans son projet, la postérité le comparerait à Hérode.

Hérode ! dit Napoléon, et comment Hérode peut-il se trouver ici, et à quoi cela pourrait-il ressembler ? — Au massacre des Innocents, répondit le médecin decin en chef. L'hospice fut conservé. Fait prisonnier en Russie, il demanda la liberté à Alexandre, lui rappelant qu'il avait, en plusieurs circonstances, soigné des soldats russes. L'empereur de Russie lui témoigna beaucoup d'estime, lui octroya sa demande et le fit conduire jusqu'à Wittemberg où était l'avant-garde de l'armée française. Après 1830, il fut élu maire du dixième arrondissement de Paris. On a de ce savant : *Observations sur une phthisie calculuse*, 1790 ; *Observations sur la faculté d'absorber que conserve le système des vaisseaux lymphatiques après la mort des animaux*, 1790 ; *Observations sur l'enseignement pratique de la médecine dans les hôpitaux de la Toscane*, 1792 ; *Réflexions générales sur l'utilité de l'anatomie artificielle, en particulier sur la collection de Florence et la nécessité d'en former de semblables en France*, 1793 ; *Histoire médicale de l'Orient*, 1812, in-8 ; 2^e édition, 1830 ; *Eloges des académiciens de Montpellier, pour servir à l'histoire des sciences dans le dix-huitième siècle*, Paris, 1811, in-8 ; *Études sur le genre de mort des hommes illustres de Plutarque, et des empereurs romains*, Paris, 1833, in-8 ; *Souvenirs de la fin du dix-huitième siècle et du commencement du dix-neuvième, ou Mémoires historiques*, Paris, 1835, 4 vol. in-8.

DESGODETS (Antoine), architecte du roi, né à Paris en 1653, envoyé à Rome en 1674 par Colbert, fut pris en chemin et conduit à Alger. Après seize mois de captivité supportés avec beaucoup de patience, il passa à Rome et y demeura trois ans. Ce fut pendant ce séjour qu'il composa son livre des *Édifices antiques de Rome*, dessinés et mesurés très-exactement, 1 vol. in-folio, avec figures, imprimé à Paris en 1682 et 1779. Cet ouvrage est recherché pour l'exactitude et la beauté des planches. La dernière édition est moins belle. Desgodets mourut en 1728, dans sa 75^e année. On a imprimé sur ses leçons, depuis sa mort, le *Traité du Toit*, in-8 ; et les *Lois des bâtiments*, 1777, in-8, réimprimées avec des changements et des augmentations considérables, sous le titre de *Nouveau*

Desgodets, par Le Page, Paris, 1808, in-4, ou 2 vol., in-8. On trouve parmi ses papiers un *Traité des ordres d'architecture* ; un de l'ordre français ; un des dômes ; un autre sur la coupe des pierres, etc. ; mais ces manuscrits n'ont pas été mis au jour.

DESGRANGE (Michel), plus connu sous le nom de P. Archange, prêtre capucin, né à Lyon en 1734. Il émigra pendant la révolution, et à son retour il se livra à la prédication, et mourut le 13 octobre 1822, à l'hôpital de la Charité de Lyon. On a de lui : *Précis abrégé des vérités qui distinguent le catholique de toutes les sectes chrétiennes et avancées par l'Eglise de France*, par un ancien professeur de théologie, Lyon, 1817, in-8 ; *Explication de la Lettre encyclique du pape Benoît XIV sur les usures, suivie de quelques réflexions de l'auteur*, Lyon, 1822, in-8.

DESHAUTESRAYES (Michel-Ange-André LEROUX), célèbre orientaliste, né à Conflans-Saint-Honorine, près de Pontoise, le 10 septembre 1724, étudia, sous son oncle Etienne Fourmont, les langues hébraïque, syriaque, arabe et chinoise, jusqu'à la mort de celui-ci arrivée en 1745, et fut alors attaché comme interprète à la bibliothèque du roi. En 1751, il obtint la chaire d'arabe devenue vacante par la mort de Petit de la Croix, et après 32 ans d'exercice il se retira à Ruel près Paris, où il mourut le 9 février 1795. Il a acquis des droits à la reconnaissance des savants, en dirigeant l'impression del' *Histoire générale de la Chine*, traduite du chinois par le P. Moyriac de Mailla, et publiée par l'abbé Grosier, Paris, 1777 à 1783. Les notes dont il a enrichi l'ouvrage prouvent qu'il avait lu et étudié les originaux chinois. Avec plus de développement, elles pourraient devenir de bons Mémoires de littérature et de critique. On lui doit encore plusieurs *Opuscules* et *Dissertations*, parmi lesquels on distingue : un *Abrégé de la vie d'Etienne Fourmont*, et *Notice de ses ouvrages*, Paris, 1747 ; une *Lettre à M. le chevalier Stuart sur la chronologie de Newton*, et un fort long *Mémoire* dont on trouve un extrait dans l'*Encyclopédie*, imprimé en entier dans le 3^e vol. de la *Bibliothèque des artistes et des amateurs*, de l'abbé de Petit, Paris, 1766, et reproduit en 1767 sous le titre d'*Encyclopédie élémentaire*, ou *Introduction à l'étude des lettres, des sciences et des arts*. Il a aussi laissé plusieurs *Manuscrits* qui ont passé en partie dans la bibliothèque du roi.

DESHAYES, ancien curé d'Auray, et

vicaire-général du diocèse de Vannes, commença à Auray l'exercice du saint ministère, et il dota cette ville des institutions les plus utiles, parmi lesquelles on peut citer l'Hôpital, la Chartreuse où de jeunes sourds-muets reçoivent le bienfait de l'éducation, enfin le Collège érigé par lui et devenu si florissant sous la direction des Pères jésuites auxquels il l'avait confié. Nommé, le 17 janvier 1821, supérieur-général des missionnaires du Saint-Esprit et des Filles de la Sagesse, l'abbé Deshayes montra dans ce poste important les talents d'un administrateur consommé et la sagesse d'un directeur pieux et éclairé. Animé d'un zèle ardent, il sut communiquer son infatigable activité à tout ce qui l'entourait. Il créa une foule d'œuvres utiles : on lui doit l'établissement à Saint-Laurent-sur-Stèves de la congrégation des *Frères de l'instruction chrétienne*, pour l'éducation des enfants des campagnes ; la fondation des *Sœurs de l'instruction chrétienne de St-Gildas* ; l'institution de la *Petite Providence* à Saint-Laurent, où soixante-douze enfants pauvres et abandonnés sont logés et nourris, reçoivent une éducation chrétienne, et apprennent un état qui les met ensuite à l'abri du besoin. La congrégation des *Filles de la Sagesse* prit, sous son administration le plus heureux accroissement, et compte presque quinze cents religieuses répandues dans près de cent cinquante établissements. C'est au milieu de ces travaux que l'abbé Deshayes a terminé sa pieuse et utile carrière, le 28 décembre 1841.

DESHOULIÈRES. (Voy. HOULIÈRES.)

DÉSIDÉRIUS. (Voy. DIDIER.)

DÉSIRÉ (Artus), prêtre animé du zèle le plus ardent contre le calvinisme, mais qui n'avait pas le talent de le combattre avec esprit, entra dans la Ligue, et fut arrêté en 1561, comme il était sur la Loire pour se rendre auprès de Philippe II, roi d'Espagne. Quelques ligueurs l'avaient chargé d'une requête à ce prince, pour le prier de venir au secours de la religion catholique, que l'on croyait près de périr en France. Désiré fut condamné par le Parlement à une amende honorable, et à 5 ans de prison chez les Chartreux. Ses ouvrages, qui sont en grand nombre, ont des titres singuliers, assortis à l'esprit de son siècle ; et les bonnes raisons qu'ils renferment ne sont pas exposées avec la gravité et la dignité convenables. Désiré mourut vers 1579, âgé d'environ 70 ans.

DESJARDINS (Philippe-Jean-Louis), vicaire-général du diocèse de Paris, naquit, le 6 juin 1753, à Messas près

Meung, diocèse d'Orléans. Ordonné prêtre en 1777, et reçu docteur de théologie en 1783, l'abbé Desjardins avait voulu entrer dans la congrégation de Saint-Basile ; mais les circonstances ne le lui permirent pas. Nommé d'abord grand-vicaire de Bayeux par Mgr de Cheylus, évêque de ce diocèse, il devint ensuite doyen de la collégiale de Meung et grand-vicaire d'Orléans. Lorsque la révolution éclata, l'abbé Desjardins, obligé de quitter la France, se rendit en Angleterre, et de là passa à Québec, dans le Canada, où il exerça le ministère jusqu'en 1802. De retour en France après le concordat, il fut nommé curé de Meung, puis, peu après, appelé à Paris pour être attaché à la légation du cardinal Caprara. En 1806, la cure des Missions-Etrangères lui fut confiée, et il montra dans l'administration de sa paroisse un grand zèle, une rare prudence, et une charité inépuisable pour les pauvres. Cependant il eut à subir de nouvelles épreuves ; il avait connu au Canada le duc de Kent, l'un des fils du roi d'Angleterre, et depuis cette époque il correspondait avec lui. On était alors en guerre avec les Anglais, et tout ce qui venait d'Angleterre était suspect ; deux lettres du prince à l'abbé Desjardins furent successivement saisies à la poste, et firent concevoir contre lui les plus injustes soupçons ; on sut, en outre, qu'il avait eu des rapports avec le baron de Kolli, qui avait formé le projet de tirer le roi d'Espagne de Valençay. Le gouvernement impérial, croyant voir dans la réunion de ces deux circonstances la preuve de la connivence de Desjardins avec l'étranger, le fit arrêter et conduire à Vincennes, d'où il fut transféré au château de Fenestrelle en Piémont, et de là à Campiano dans l'Etat de Parme. En vain il protesta de son entière innocence, en vain ses amis firent les plus vives instances pour obtenir son élargissement, ce ne fut que deux ans après qu'on l'envoya à Vercel, où il eut le séminaire d'abord, puis la ville pour prison. Dans une épidémie qui se déclara à la suite des désastres de l'armée française, l'abbé Desjardins montra le plus grand dévouement, et fut lui-même atteint de la contagion. En 1814, il revint à Paris et reprit l'administration de sa paroisse des Missions-Etrangères, que l'abbé Abeil, son successeur, offrit de lui rendre. Desjardins a pris part sous la Restauration à beaucoup d'affaires importantes concernant l'Eglise, et il fut surtout consulté lors du concordat de 1817. L'évêché de Blois et celui de Chalon-sur-Marne lui furent successivement offerts ; mais il les refusa comme il avait précédé-

demment refusé celui de Québec, dans le Canada. En 1819, Mgr de Talleyrand-Périgord le nomma vicaire-général de Paris, et il fut conservé dans ce poste élevé jusqu'à sa mort, quoique dans les derniers temps il ne pût plus en remplir les fonctions. Mgr de Quélen avait pour lui une haute estime et une entière confiance, et de son côté l'abbé Desjardins professait pour ce prélat le plus grand dévouement. Lorsqu'en 1831 un mandat d'arrestation fut lancé contre l'archevêque de Paris, il écrivit à l'autorité, de concert avec l'abbé Matthieu, son collègue, qu'ils étaient prêts à se constituer prisonniers en son lieu et place. Le pillage de l'archevêché, en 1831, ayant fait perdre à l'abbé Desjardins sa bibliothèque, ses tableaux, ses meubles, son linge, tout ce qu'il possédait en argent et en choses précieuses, il se retira dans un couvent, où on lui offrit une généreuse hospitalité. Il y est mort le 21 février 1833, regretté de tous et particulièrement de Mgr l'archevêque de Paris. L'abbé Desjardins n'a pas laissé d'ouvrages; il avait commencé la publication d'une *Vie des Saints*, dont la partie typographique devait être exécutée avec un grand luxe; mais il ne l'a pas continuée.

DESLANDES (André-François BOURNEAU), né à Pondichéry en 1690, commissaire général de la marine à Rochefort et à Brest, de l'Académie royale de Berlin, mourut en 1757 à Paris, où il s'était retiré après avoir quitté ses emplois. Cet homme aurait été plus utile à la France, s'il avait pu mettre un frein à sa liberté de penser. Ses ouvrages sont d'un homme d'esprit, mais pas toujours d'un homme judicieux, moins encore d'un chrétien. On prétend qu'il a retracté, à sa mort, les sentiments qu'il avait affichés pendant sa vie; d'autres assurent qu'il mourut comme il avait vécu. Les principaux écrits sortis de sa plume sont : *L'Histoire critique de la philosophie*, 1737, 1 vol. in-12, et 1766; ouvrage qui annonce un mince philosophe et un littérateur médiocre. Son seul mérite consiste dans quelques anecdotes sur les anciens philosophes, qui supposent de l'étude et les recherches aux yeux de ceux qui ignorent que l'auteur les a presque toutes puisées dans Diogène Laërce et dans les notes de Ménage. L'intention du compilateur a été de faire passer pour des sages admirables ces vieux pédants de la Grèce et de Rome, sur le mérite desquels les gens sensés ne se méprennent pas. (Voy. COLLIUS, LUCIEN, SOCRATE, PLATON, ZÉNON, etc.); *Essai sur la marine et le commerce*, in-8; ouvrage qui manque

de dialectique, de justesse et même de goût. Il n'y a presque point de suite dans les idées, et elles naissent rarement l'une de l'autre; *Recueil de différents traités de physique et d'histoire naturelle*, en 3 vol. in-12; ils renferment quelques morceaux assez intéressants, propres à perfectionner ces deux sciences; *Histoire de Constance, ministre de Siam*, 1755, in-12: roman calomnieux et dicté par la haine du christianisme; *Voyage d'Angleterre*, 1717, in-12; des *Poésies latines*, qui n'ont pas le mérite de la décence. On a encore de lui plusieurs ouvrages obscurs, dont quelques-uns ont été flétris; *Pygmalion*, in-12; *La Fortune*, in-12; *La Comtesse de Montferrat*, in-12; *Réflexions sur les grands hommes qui sont morts en plaisantant*, petit in-12. Presque tous les grands hommes qu'il cite ne le sont pas; et leurs plaisanteries ne sont pas des plaisanteries; enfin les *Réflexions* de l'auteur sur la mort ne sont pas des réflexions, mais des saillies qui n'ont pas même le ton de saillies.

DESLYONS (Antoine), jésuite, né à Béthune en 1590, et mort à Mons le 11 juillet 1648, a laissé des *poésies*, imprimées à Anvers, 1640, et postérieurement à Rome et à Prague. Ces *poésies*, au jugement des journalistes de Trévoux (janvier 1704, p. 63), ne sont point inférieures à celles du Père Hossch. Il a donné plus de liberté à sa versification et imité la vivacité féconde d'Ovide.

DESLYONS (Jean), docteur de Sorbonne, doyen et théologal de Senlis, naquit à Pontoise en 1615, et mourut à Senlis en 1700, âgé de 85 ans. C'était un homme singulier, qui ordonna par son testament de l'enterrer dans un cercueil de plomb. « Ce n'était pas par pompe, » disait-il, mais pour s'élever contre « l'abus presque universel d'ensevelir les « morts les uns sur les autres, soit dans « les églises, soit dans les cimetières; » ce qu'il croyait être contre le 15^e canon du concile d'Auxerre, qui dit : *Non licet mortuum super mortuum mitti*. Il faut convenir qu'aujourd'hui surtout on a trop peu de respect pour ces pauvres restes de l'humanité chrétienne. (Voy. le *Journ. hist. et litt.*, 1^{er} mai 1688, pag. 3 et suiv.) On a de lui un grand nombre d'ouvrages écrits d'un style dur, mais l'érudition y est versée à pleines mains. Les principaux sont : *Discours ecclésiastiques contre le paganisme du Roi-Roi*, 1664, réimprimés en 1670, in-12, sous le titre de *Traité singulier et nouveau contre le paganisme du Roi-Roi*. Il s'élève fortement, mais non sans quelque ridicule, contre le gâteau des rois et la fève. Barthélemi,

avocat de Senlis, fit une longue *Apologie* du banquet des rois, 1664, in-12. La vérité est que ces usages populaires, quand même leur antique origine serait un peu suspecte, sont très-innocents en eux-mêmes et dans l'esprit de ceux qui les pratiquent. Et c'est depuis que ces divertissements de famille ont fait place à des réjouissances de parade et de corruption, que les mœurs sont si étrangement changées; *Lettre ecclésiastique, touchant la sépulture des prêtres*, où l'auteur combat contre ceux qui prétendent que les prêtres, comme les laïques, doivent être enterrés la face et les pieds tournés vers l'autel; un *Traité de l'ancien droit de l'évêché de Paris sur Pontoise*, 1694, in-8; *Défense de la véritable dévotion envers la sainte Vierge*, 1651, in-4. Au reste Deslyons, à ses singularités près, était un homme très-estimable, savant, passionné pour les anciens usages de l'Eglise, ne désirant que de les voir rétablir, prêchant autant par son exemple que par ses discours, et pratiquant la vertu avant de l'enseigner.

DESMAHIS (Joseph-François-Edouard de CORSEMBLEU), né à Sully-sur-Loire, en 1722, mort le 25 février 1761, dans la 38^e année de son âge. Il donna, dès sa jeunesse, des preuves de la délicatesse de son esprit. On a de lui des *Oeuvres diverses*, recueillies en 1763 et 1775, in-12. Une poésie légère, une versification aisée, des éloges et des traits de satire assez bien tournés : voilà les caractères de ce recueil. On y trouve quelquefois aussi des moralités exprimées d'une manière propre à rendre l'impression agréable et profonde. Il a paru, en 1777, une édition complète de ses *Oeuvres* d'après ses manuscrits, avec son *Eloge historique*, Paris, 2 vol.

DESMAISEAUX (Pierre), de la société de Londres, était né en Auvergne, en 1666, d'un ministre protestant. Il se retira de bonne heure en Angleterre et, y mourut en 1745, à 79 ans. Il avait eu des liaisons étroites avec Saint-Evremond et Bayle. Il donna une édition des *Oeuvres de Saint-Evremond*, en 3 vol. in-4, avec la *Vie* de l'auteur, trop pleine de petits détails et de discussions minutieuses. Il publia aussi l'*Histoire de Bayle*, et une édition de ses ouvrages. Ce dernier écrit offre une idée de tous les livres de Bayle. Il se trouve à la tête de son *Dictionnaire*, de l'édition de 1730; et il a été réimprimé en 1732, à La Haye, en 2 vol in-12. Desmaiseaux est encore l'éditeur du *Recueil des Oeuvres de Bayle*, mis au jour la même année, en 4 vol. in-fol. On a de lui d'autres éditions, que

l'auteur a souvent accompagnées de remarques, pleines d'anecdotes littéraires, dont plusieurs ne sont que le fruit de l'imagination, et auxquelles il faut bien se garder d'ajouter foi.

DESMARES (Toussaint), prêtre de l'Oratoire, célèbre par son fanatisme, né en 1599, à Vire en Normandie. On le députa à Rome, pour défendre les opinions de Jansénius. Il prononça, à ce sujet, devant Innocent X, un discours qu'on trouve dans le *Journal de Saint-Amour*. Son attachement aux idées de l'évêque d'Ypres lui attira des disgrâces méritées. On le chercha pour le conduire à la Bastille; mais il échappa, et se retira, pour le reste de ses jours, dans la maison du duc de Liancourt, un des plus ardents dévots du parti, au diocèse de Beauvais. Un jour que Louis XIV y était, ce seigneur présenta le P. Desmares au roi. Le vieillard dit à ce monarque : « Sire, je vous demande une grâce. — Demandez, répondit Louis XIV, et je vous l'accorderai. — Sire, » reprit l'oratorien, permettez-moi de « prendre mes lunettes, afin que je considère le visage de mon roi. » Ce compliment fit du plaisir à Louis XIV, qui voyait, dans ce vieillard égaré en fait de religion, la naïveté d'un sujet fidèle. Le P. Desmares mourut en 1787, à 87 ans, après avoir composé le *Nécrologe de Port-Royal*, imprimé en 1723, in-4. Il est fâcheux qu'il ne se soit point occupé de quelque chose de plus utile.

DESMARETS DE SAINT-SORLIN (Roland), né à Paris, en 1594, avocat au Parlement, fréquenta d'abord le barreau; il le quitta pour la littérature. Il mourut en 1653, à 59 ans, regardé comme un bon humaniste et un excellent critique. Il avait été disciple du P. Petau, et il conférait souvent avec lui sur la bonne latinité. On a de lui un recueil de *Lettres latines*, écrites avec assez de pureté, et remplies de remarques de grammaire et de belles-lettres, très-sensées; elles sont intitulées : *Rolandus Maresii epistolarum philologicarum libri duo*, 1655 et 1686, in-12.

DESMARETS DE SAINT-SORLIN, frère du précédent, né à Paris, en 1595, fut un des premiers membres de l'Académie française. Le cardinal de Richelieu, qu'il aidait dans la composition de ses tragédies, le fit contrôleur général de l'extraordinaire des guerres, et secrétaire général de la marine du Levant. Il mourut à Paris, en 1676, âgé de 81 ans, chez le duc de Richelieu, dont il était l'intendant. Les derniers jours de Desmarets tinrent beaucoup de la folie,

mais de cette folie sombre et mélancolique, qui est la plus cruelle de toutes. Il a publié plusieurs pièces, parmi lesquelles on distingue les *Visionnaires* et *Mérame*; cette dernière pièce fut composée pour l'ouverture du théâtre que le cardinal de Richelieu avait fait bâtir dans son palais. *Aspasie* fut son premier essai. On a imprimé le *Théâtre* de Desmarests; les *Psaumes de David*, paraphrasés; le *Tombeau du cardinal de Richelieu*, ode; l'*Office de la Vierge*, mis en vers; les *Vertus chrétiennes*, poème en 8 chants; les quatre livres de l'*Imitation de J.-C.*, 1654, in-12, très-mal traduits en vers français; *Clovis*, ou *La France chrétienne*, en 26 livres, Elzévir, 1667, in-12, poème sans génie, sur un sujet qui devait l'exciter; la *Compiète de la Franche-Comté*; le *Triomphe de la grâce*, c'est plutôt le triomphe de l'ennui; *Esther*; *Amours de Prothée et de Philis*, poèmes héroïques, etc. Desmarests a publié en prose les *Délices de l'esprit*, ouvrage inintelligible, dont on s'est moqué, en disant qu'il fallait mettre dans l'errata : *Délices*, lisez *Délirés*. Il prétend expliquer l'Apocalypse dans ce livre; mais il s'en acquitte comme Juvénal, Newton et Rondet s'en acquittèrent depuis; *Avis du Saint-Esprit au roi*. De tous ses écrits, c'est le plus extravagant. Il y assure que Dieu l'a envoyé pour faire une réformation du genre humain. Il promet à Louis XIV l'empire des Mahométans, et une armée de 144,000 hommes, qui, sous sa conduite, rétabliraient la vraie religion; des *Romans*, entre autres *Ariane*, production obscène et maussade, en 3 vol. in-12; une espèce de *Dissertation* sur les poètes grecs, latins et français, dans laquelle il attaque les maximes d'Aristote et d'Horace sur l'*Art poétique*; *La vérité des fables*, 1648, 2 vol. in-8; quelques *Ecrits* contre les satires de Boileau et contre les disciples de Jansénius. Ses vers sont lâches, traitants, incorrects : sa prose est semée d'expressions ampoulées et extatiques, qui en rendent la lecture encore plus fatigante que celle de ses poésies. Ce fut tandis qu'il travaillait à son *Clovis*, qu'il s'imagina que Dieu lui-même l'avait aidé à terminer cet ouvrage, et qu'il le réservait à de grandes choses. Il s'adonna depuis à une dévotion mal entendue, et composa, pour les femmes surtout, des livres de piété. Il jouit constamment de la protection de la famille de Richelieu.

DESMARESTS (Nicolas), né à Soullaines le 16 septembre 1725, de parents peu fortunés, fut admis au collège des

Oratoriens de Troyes, et s'y distinguait surtout par ses progrès dans les mathématiques et la physique, dont l'enseignement lui procura plus tard des moyens de subsister. Ses études terminées, il se rendit à Paris, et fut employé dans la rédaction du *Journal de Verdun*. En 1753, il remporta le prix proposé par l'académie d'Amiens sur l'ancienne jonction de l'Angleterre à la France, et se prononça pour l'affirmative. Ce discours commença sa réputation, et devint pour lui le gage d'une existence assurée. Il fut employé par le gouvernement pour visiter les principales manufactures de draps en France, à l'effet de recueillir les meilleurs procédés de fabrication; et c'est d'après les renseignements qu'il donna, que Duhamel rédigea l'*Art du drapier* pour la *Collection de l'académie des Sciences*. Il fut aussi chargé de visiter les fromageries de Franche-Comté et de Lorraine, dont le gouvernement voulait introduire la méthode dans l'Auvergne, et c'est à ses recherches qu'on doit l'*Art de fabriquer le fromage*, inséré dans l'*Encyclopédie méthodique*. Enfin il fut envoyé, en 1768 et 1777, en Hollande pour examiner les procédés et les matières en usage dans cette contrée pour la fabrication du papier; et malgré les dangers qu'il eut à courir, les lois de Hollande punissant de mort quiconque dévoilerait aux étrangers les secrets d'une fabrication qui faisait la richesse du pays, on parvint par ses conseils à surpasser ou au moins à égaler les papiers de Hollande. Il a publié à ce sujet deux *Mémoires* insérés parmi ceux de l'Académie, et un *Traité complet* dans l'*Encyclopédie méthodique*. C'est encore par ses avis que de Toldan a enrichi l'industrie française des métiers de tricot en usage en Angleterre. Desmarests s'occupait aussi de minéralogie, et c'était son étude de prédilection. Il a fait de grandes recherches sur les montagnes d'Auvergne, et a tracé la carte de ses volcans, qui a été publiée récemment par son fils, et qui est un de ses travaux les plus importants. Son zèle pour le perfectionnement de l'industrie ne parut jamais se ralentir, et malgré ses travaux excessifs, il parvint à un âge avancé, parce qu'il avait contracté une grande régularité dans toutes ses actions, et qu'il ne se permit jamais aucun excès. C'est surtout comme membre du bureau de consultation pour les arts et métiers qu'il a rendu d'éminents services à son pays; parce que cette place lui donnait de nombreuses relations avec les artistes et les inventeurs en tous genres, auxquels ses conseils furent toujours utiles. Il es,

mort à Paris le 28 septembre 1815. Desmarests était membre de l'académie des Sciences, de la société d'agriculture, du conseil du commerce du département de la Seine, l'un des administrateurs de la manufacture de porcelaine de Sèvres et du bureau de filature, membre du jury d'examen pour les objets présentés aux expositions du Louvre, et professeur d'histoire naturelle à l'école centrale. Il avait été, en 1793, membre de la commission temporaire, qui a sauvé tant de monuments des arts du vandalisme révolutionnaire. Outre les ouvrages dont nous avons déjà parlé, on a de lui : *Expériences physico-mécaniques sur différents sujets, et principalement sur la lumière et l'électricité*, insérées dans les *Mémoires de l'académie des Sciences*, année 1754; *Conjectures physico-mathématiques sur la propagation des secousses dans les tremblements de terre*, 1766, in-16; *Mémoire sur l'origine et la nature du basalte à grandes colonnes polygones, déterminées par la nature de cette pierre observée en Auvergne*, inséré dans les *Mémoires de l'académie des Sciences*, 1771; *Mémoire sur le basalte*, 3^e partie, où l'on traite du basalte des anciens, et où l'on expose l'histoire des différentes espèces de pierres auxquelles on a donné, en différents temps, le nom de basalte, inséré aussi dans les *Mémoires de l'académie*, 1773; *Méthode employée à Venise pour la purification des cristaux de tartre, connus sous le nom de crème de tartre*, servant d'introduction au *Journal de physique*; *Dictionnaire de géographie physique*, 1790 à 1816, 4 vol.; les *Arts de la construction du métier à bas, du cartier, de la cartonnerie, de conserver et de faire cuire les châtaignes*, inséré dans le *Dictionnaire des arts et métiers*; et un grand nombre d'autres *Mémoires* et *Observations* dans les recueils scientifiques de son temps. Il a aussi rédigé plusieurs articles pour la grande *Encyclopédie*.

DESMARETS, Samuel. (Voy. MARETS.)

DESMONTS (Rémi), religieux de la congrégation de Saint-Vanne, naquit le 30 octobre 1703, à Novy, près de Réthel, et entra chez les Bénédictins à Beaulieu-en-Argonne, où il se lia par des vœux solennels, le 9 juillet 1722. Après ses devoirs de religieux, il avait pour occupation favorite d'enseigner les humanités à des enfants nés de parents pauvres, et beaucoup de ses élèves utilisèrent leurs talents au profit de l'Eglise et de l'Etat. Dom Desmonts mourut à Provins, le 27 octobre 1787. On a de lui : *Le libertinage combattu par le témoignage des auteurs profanes*, Charleville, 1744-

1747, 4 vol. in-12; *Méthode latine chrétienne*, où l'on apprend le latin Metz, 1756, in-12. Desmonts publia, en 1760, toujours à Metz, une *Nouvelle méthode latine et chrétienne*, où, en apprenant le latin, on s'instruit en même temps de toutes les maximes et vérités de la religion. A l'imitation du grammairien Smaragde, l'auteur, dans ses deux ouvrages, a tiré ses exemples de l'Ecriture - Sainte. (Voyez Bouillon, *Biogr. Ardennaise*, tom. 1, 341, et Dom François, *Biblioth. de l'Ordre de Saint-Benoît*, tom. 1, 251.)

DESMOULINS (Camille), avocat au Parlement de Paris et député à l'Assemblée constituante, né à Guise en Picardie en 1762, fut un des premiers moteurs de la révolution. Ce fut lui qui, le 13 juillet 1789, après avoir harangué la multitude rassemblée au Palais-Royal, proposa de prendre une cocarde distinctive, et de marcher contre la Bastille; mouvement qui mit sous les armes toute la France et amena les plus terribles catastrophes. Sa conduite et ses écrits ne démentirent point dans la suite cette première démarche. Il fit la *Lanterne aux Parisiens*, ouvrage dont le titre seul annonça l'esprit. Il entreprit ensuite les *Révolutions de France et de Brabant*, journal qui obtint un très-grand succès, et où il ne cessait d'exciter le peuple aux plus extrêmes violences. Maloïset, indigné de tant d'audace, le dénonça à l'Assemblée comme un provocateur à l'assassinat, et obtint même qu'il fût traduit au Châtelet; mais le décret n'eut aucune suite. Desmoulin fut encore un des instigateurs de la révolte du Champ-de-Mars, et il fut aussi poursuivi pour cette affaire avec Danton et quelques autres. On le vit ensuite attaquer Brissot et les députés de la Gironde, et il contribua beaucoup par ses sarcasmes et ses plaisanteries à le perdre dans l'opinion du peuple. Enfin il fut un des provocateurs les plus immédiats de la révolution du 10 août et des affreux massacres du 2 septembre, qu'il completa avec Danton et Fabre d'Eglantine. C'est à la suite de ces journées horribles, et pour ainsi dire sous la hache des bourreaux, qu'il fut nommé député à la Convention par les électeurs du département de Paris. Il y vota la mort de Louis XVI; mais ensuite sa fureur parut se ralentir. Les persécutions devenant tous les jours plus nombreuses, plus épouvantables, et redoutant vraisemblablement d'en devenir la victime, il entreprit de les faire cesser; et, pour cet effet, il publia un pamphlet périodique intitulé : *Le vœu*

Cordelier, contre la tyrannie des comités, où il osa faire entendre et répéter souvent le mot de *clémence*, que la terreur semblait avoir effacé de la langue française. Les succès qu'obtinrent les numéros de cet ouvrage ingénieux par les rapprochements curieux et historiques qu'il présentait, irritèrent l'amour-propre de Robespierre et de ses complices ; il fut dénoncé comme un contre-révolutionnaire déguisé, enveloppé dans le décret d'accusation obtenu contre Danton, décrété d'arrestation le 31 mars 794, et condamné à mort le 5 avril, sans avoir eu la liberté d'achever sa défense.

DESROS (Nicolas) naquit à Nevers,elon M. de Sainte-Marie, un des historiens de cette ville, et fut chanoine régulier de l'Ordre de Saint-Augustin. Vouloir que l'on restituât à son véritable auteur le livre inimitable de *l'Imitation de Jésus-Christ*, il écrivit un savant ouvrage dont voici le titre : *Thomæ à Kemis can. reg. ord. S. Augustini, pro recuperato Imitatione CHRISTI aureo libro triumphus de adversariis (pro quibus refellendis, multa de abbatibus, canonicis, monachis eorumque gradu, dignitate, nomine, antiquitate, vestibus et institutis passim disserere necessarium fuit); auctore P. Nicolao Desros, Nevers, 1652, in-4. Il est encore auteur d'un traité latin des Devoirs des chanoines séculiers et réguliers, Paris, 1675, in-8.*

DESORGUES (Joseph-Théodore), poète lyrique, né à Aix en Provence vers 1750, s'enthousiasma pour la République qu'il chanta dans ses vers, où le talent lui y brille quelquefois est entièrement effacé par une impiété révoltante. Une chanson qu'il composa contre Bonaparte le fit arrêter et enfermer comme fou dans l'hôpital de Charenton, où l'on prétend que sa tête acheva de se déranger. Il y mourut le 5 juin 1808. On regarde comme son meilleur ouvrage l'*Hymne à l'Etre suprême*, qu'il composa par ordre de Robespierre.

DÉSORMEAUX (Joseph-Louis RIPAULT), né à Orléans le 3 novembre 1724, devint membre de l'académie des Inscriptions en 1771, et publia plusieurs ouvrages historiques qui manquent en général de force et de chaleur, mais dont le style a de la grâce, un ton de décence et de vérité qui plaît : les tomes 9 et 10 de *l'Histoire des conjurations*, de Duport-Dutertre ; *Abrégé chronologique de l'histoire d'Espagne*, Paris, 1758, 5 vol. in-12. C'est son meilleur ouvrage. Il a mérité son succès par sa clarté et sa concision ; *Histoire du maréchal de Lu-*

embourg, précédée de l'histoire de la maison de Montmorency, 1764, 5 vol. in-12 : elle offre de l'intérêt ; Histoire de Louis de Bourbon, prince de Condé, 1766-68, 4 vol. in-12 : cette histoire, faiblement écrite, a été traduite en allemand ; Histoire de la maison de Bourbon jusqu'en 1589, 1772-88, 5 vol. in-4. La révolution arrêta la suite de cet ouvrage qui finit à Henri III. On reproche à l'auteur de se perdre dans des digressions interminables, de manquer de critique, et d'être plus souvent panégyriste qu'historien. (Voyez COLIGNI Gaspard DE, 2^e du nom.)

DÉSORMEAUX, professeur à la Faculté de médecine de Paris, né à Paris en 1778, mort le 28 avril 1830, appartenait à une famille de médecins. Après la mort du célèbre Baudeloque, il lui succéda dans la chaire d'accouchement, qu'il obtint au concours. Médecin en chef de la Maternité, il était occupé d'importantes observations sur cet hôpital, auxquelles sa mort a coupé court. Désormeaux était profondément instruit. On a de lui divers travaux, dont les plus importants sont ses articles dans le *Nouveau Dictionnaire de médecine*, et sa *Traduction des Recherches anatomiques sur le siège et la cause des maladies*, de Morgagni, 10 vol. in-8.

DESOTEUX. (Voyez DESOTREUX.)

DESPEISSES (Antoine), né à Montpellier en 1594, exerça d'abord la profession d'avocat au Parlement de Paris, et ensuite dans sa patrie. Il s'occupa pendant quelque temps de la plaidoirie ; mais un petit accident la lui fit abandonner. Comme il était à l'audience, il se jeta dans les digressions, suivant l'usage de son temps, et se mit à discourir longuement sur l'Ethiopie. Un procureur, qui était derrière lui, se mit à dire : « Le voilà dans l'Ethiopie, il n'en sortira jamais. » Ces paroles le troublèrent, il ne voulut pas plaider davantage. Il mourut en 1658 à 64 ans. Ses *Oeuvres* ont été imprimées plusieurs fois ; les meilleures éditions sont de Lyon, 1750, 3 in-fol. ; et Toulouse, 1777, 3 in-4, donnée par Gui du Rousseau de La Combe. « Cet auteur, dit M. Bretonnier, est très-« louable par son grand travail ; mais « il l'est très-peu par son exactitude. Ses « citations ne sont ni fidèles ni justes ; « il ne laisse pas pourtant d'être un bon « répertoire. » (Voyez BAUVES.) Despeisses a coopéré à l'excellent *Traité des successions testamentaires ab intestat*, 1623, in-fol.

DESORTES (Philippe), né à Chartres, en 1546, vint à Paris et s'y attacha à un

évêque avec lequel il alla à Rome où il apprit la langue italienne. De retour en France, il se livra à la poésie française, qu'il cultiva avec un succès distingué. Peu de poètes ont été aussi bien payés de leurs vers. Henri III lui donna 10,000 écus pour le mettre en état de publier ses premiers ouvrages, et Charles IX lui avait donné 800 écus d'or pour son *Rodomont*. L'amiral de Joyeuse fit avoir à l'abbé Desportes une abbaye pour un sonnet. Enfin, il réunit sur sa tête plusieurs bénéfices qui tous ensemble lui produisaient plus de 10,000 écus de rente. Henri III faisait aussi l'honneur à Desportes de l'appeler dans son conseil, et de le consulter sur les affaires les plus importantes du royaume. On prétend qu'il refusa plusieurs évêchés, et même l'archevêché de Bordeaux. Ce qui est certain, c'est que Desportes n'entra point dans les ordres sacrés. Après la mort de Henri III, il embrassa le parti de la ligue. Les auteurs de la *Satire Ménippée* ne le ménagèrent pas; ce qui est presque un éloge pour Desportes. Desportes contribua à enlever la Normandie à Henri IV; il travailla ensuite à la faire rentrer sous son obéissance, obtint l'amitié et l'estime de ce monarque, et mourut en 1606, à 60 ans. Nous avons de lui: des *Sonnets*; des *Stances*; des *Élégies*; des *Chansons*; des *Epigrammes*; des *Imitations de l'Aristote*; la *Traduction des Psaumes*, en vers français, 1598, in-8; d'autres *Poésies*, qui virent le jour pour la première fois en 1573, in-4. La muse de Desportes a une naïveté et une simplicité aimables; il est le premier, parmi les poètes français, qui ait possédé l'inutile et souvent dangereux talent de mettre de l'agrément et de la délicatesse dans les vers érotiques. La plupart de ses pièces en ce genre ne sont que des traductions de Tibulle, d'Ovide, de Propertius, de Sannazar. Il possédait tous les poètes anciens et modernes, et il les imitait souvent. Malherbe a beaucoup critiqué ses ouvrages. « Desportes, dit La Harpe, écrivait beaucoup plus purement que Ronsard et ses imitateurs. Il effaça la rouille imprimée à notre versification, et la tira du chaos où on l'avait plongée. Il parla français; il évita avec assez de soin l'enjambement et l'hiatus; mais faible d'idée et de style, il n'a pu, dans l'âge suivant, garder de rang sur notre Parnasse. Il imita Marot dans les pièces amoureuses, et cette fois inférieur à lui, il devança Malherbe dans des stances qu'on ne peut pas encore appeler des odes, quoique la tournure en soit assez douce et facile, et Malherbe le fit oublier. » Moins sévère et plus juste, l'Aristarque

français aurait dû dire que Desportes a des pièces que ni Marot ni Malherbe n'auraient pu faire, et que ses poésies ont moins vieilli que beaucoup de pièces du dernier de ces écrivains. M. Darthenay, qui a fait une étude approfondie de nos poètes du 16^e siècle, a vengé Desportes des préventions ou de l'indifférence de certains critiques. (Voy. l'art. *Desportes* dans le *Dict. de la convers.*, t. 20, p. 289.) « Une chose qui contribue à augmenter la gloire de Desportes, dit l'auteur des *Trois siècles*, est l'usage qu'il fit de la fortune que son mérite lui avait procurée; son caractère aimable, facile, doux, généreux, le porta toujours à répandre ses bienfaits sur les jeunes littérateurs moins heureux que lui, et la noblesse de ses sentiments ne lui permit jamais de s'en vanter. » Desportes était oncle de Mathurin Regnier, et avait un frère, Joachim Desportes, auteur d'un *Abrégé de la vie du roi Charles IX*.

DESPORTES (François), né en Champagne en 1661, manifesta ses talents pour la peinture durant une maladie. Il était au lit, il s'ennuyait; on lui donna une estampe qu'il s'amusa à dessiner, et cet essai indiqua son goût. Le roi l'employa et le récompensa, et l'académie de peinture lui ouvrit ses portes. Il mourut à Paris en 1743. Il excellait à peindre des grotesques, des animaux, des fleurs, des fruits, des légumes, des paysages, des chasses, et réussissait dans le portrait.

DESPORTES (Jean-Baptiste-René PORRÉE), docteur en médecine, naquit à Vitré en Bretagne, le 28 septembre 1704. Sa famille, originaire de La Flèche en Anjou, avait déjà produit plusieurs médecins: Desportes était le cinquième de son nom. Il n'avait que 28 ans, lorsqu'il fut choisi, en 1732, pour remplir les fonctions de médecin du roi dans l'île Saint-Domingue; et en 1738, l'académie royale des Sciences le nomma pour être un de ses correspondants. Arrivé au Cap-Français, il vit qu'il n'existait aucune description des maladies qui désolent cette île. A son arrivée, il commença ses observations sur cette matière et les continua jusqu'à sa mort, pendant l'espace de 13 ans. Nous avons de lui: l'*Histoire des maladies de Saint-Domingue*, Paris, 1770, 3 vol. in-12; un *Traité des plantes usuelles de l'Amérique*, avec une *Pharmacopée*, ou *Recueil de formules de tous les médicaments simples du pays*. Il renferme la manière dont on a cru, suivant les occasions, devoir les associer à ceux d'Europe; et un *Catalogue* de toutes les plantes que l'auteur a découvertes à Saint-Domingue.

avec leurs noms français, carabes, lafins, et leurs différents usages; enfin des *mémoires ou dissertations* sur les principales plantations et manufactures des îles, le sucre, le café, le cacao, l'indigo, le coton, etc. Il mourut au quartier Morin, île et côte de Saint-Domingue, le 15 février 1748, âgé de 43 ans et 5 mois. Parmi les services qu'il rendit à l'humanité dans cette contrée, on doit compter le rétablissement de l'hôpital du Cap, qu'il augmenta de plus de 80 lits.

DESPORTES (Charles-Edouard BOSCHERON) naquit à Paris en 1753, d'une famille d'ancienne bourgeoisie. Nommé conseiller au Châtelet en 1771, à la cour des aides en 1781, il devint maître des requêtes en 1786. Lorsque la révolution éclata, il prit parti pour la cour, et depuis cette époque il ne cessa d'être fidèle à la cause qu'il avait embrassée. L'ardeur de ses opinions royalistes le fit incarcérer en 1793, et plus tard en 1807. Cependant Louis XVIII ayant permis à ses partisans d'accepter des places du gouvernement impérial, Desportes fut nommé en 1811 conseiller à la cour d'Orléans. En 1814, le roi le nomma président de chambre. Ayant donné sa démission pendant les Cent-Jours, il fut réintégré par Louis XVIII à son retour. Mais après l'ordonnance du 5 septembre, le ministère, mécontent de l'exaltation de ses opinions royalistes, le priva d'une pension de trois mille francs qu'il touchait depuis 1814, comme homme de lettres, et qui ne lui a jamais été rendue intégralement. Affaibli par l'âge et les travaux, il demanda en 1823 sa retraite, et l'obtint avec le titre de *président honoraire* et le droit d'avoir voix délibérative dans les assemblées générales et aux audiences solennelles. Il est mort à Orléans le 20 janvier 1832. Desportes alliait l'étude de la jurisprudence à celle de la littérature; il était membre de la société des sciences, belles-lettres et arts d'Orléans. On a de lui: *Mémoire sur les changements projetés dans l'ordre judiciaire*, Paris, 1817, in-8; *Eloge de M. de Varcourt, évêque d'Orléans*, Paris, 1823. Il a, en outre, fourni de nombreux articles à la *Biographie universelle*; il a été chargé en particulier de tous ceux des Papes, et de ceux d'un grand nombre d'hommes d'Etat, de ministres et de magistrats. Il avait été rédacteur de la *Gazette de France* de 1807 à 1815; depuis il a donné à l'*Orléanais* des articles qui montrent que ses opinions politiques n'avaient pas changé.

DESPORTES (Benjamin), administrateur des hospices, se distingua par son

dévotion et son habileté dans des circonstances difficiles. En 1814, il improvisa, en huit jours, des hôpitaux pour trente mille malades et blessés que dévorait le typhus. En 1832, lors du choléra, seul il sut pourvoir à tous les besoins, suffire à toutes les demandes. Cet homme, aussi aimable que bon, mourut le 4 décembre 1839.

DESPRÉAUX (Jean-Etienne), célèbre chansonnier, naquit à Paris, en 1748; il était fils d'un musicien de l'Opéra. Après avoir figuré, avec succès, comme danseur, il devint maître des ballets de la cour; pendant la révolution, il fut nommé directeur de l'Opéra; il est mort au mois de mars 1820. Il a composé un grand nombre de chansons qui ont eu beaucoup de vogue et qui sont remarquables par le naturel et la galté. Il en a réuni la plupart dans *Mes passe-temps*, suivis de *l'Art de la danse*, parodie assez ingénieuse de *l'Art poétique* de Boileau. Despréaux a encore publié une *Chorégraphie*, ou *Moyens de transmettre les pas comme on écrit la musique*. On croit que c'est à lui qu'appartient la première idée du chronomètre musical, instrument qui sert à déterminer la mesure et le mouvement de la musique, et qui a été adopté par le Conservatoire.

DESPRÉAUX. (Voyez BOILEAU.)

DESPRÉS (Jean-Baptiste-Denis), littérateur, né à Dijon, mort à Paris, en bon chrétien, le 2 mars 1832, fut, à l'époque de la révolution, un des rédacteurs du *Point du jour*, journal royaliste. On a de lui plusieurs pièces de théâtre: *Le Portrait de Fielding*; *Les deux Prisonniers*, ou *Voltaire et Richelieu à la Bastille*; *Le Poète satirique*. Il a traduit, entre autres ouvrages, *l'Histoire d'Angleterre*, de Smolett et de ses continuateurs; les *Œuvres complètes* d'Horace, avec Camponon; et *l'Histoire* de Velleius-Paterculus. Il a été collaborateur de la *Collection des Mémoires dramatiques*; du *Recueil des dîners du Vaudeville*.

DESPREZ BOISSY (Charles) naquit à Paris vers 1730, embrassa la profession d'avocat, mais s'occupa plus particulièrement du théâtre, à en juger par le livre qu'il publia, intitulé: *Lettres sur les spectacles*, 1759; 3^e édition, 1780, 2 vol. in-12. Le second volume est un *Catalogue raisonné* des ouvrages qui ont paru pour et contre les spectacles, qui avait déjà été publié en 1771, 1772, 1773, sous le titre d'*Histoire des ouvrages pour et contre les théâtres*. Ce livre de Desprez eut assez de vogue, et le fit recevoir dans plusieurs académies tant françaises qu'étrangères. On lui doit des éloges plus justes et plus mérités pour

un autre genre de gloire bien plus utile à la société. Il dirigea, de concert avec son frère, un établissement charitable, créé pour le soulagement des pauvres honteux, et montra dans l'exercice de ces fonctions un zèle, un désintéressement, et même une bienfaisance qui le firent beaucoup regretter de tous les gens de bien, lorsqu'il mourut, presque subitement, le 29 mars 1787.

DESPRUETS (Jean), docteur de Sorbonne, né vers l'an 1525, fut nommé par le pape Grégoire XIII, le 40 décembre 1572, abbé-général des Prémontrés, et rétablit dans cet Ordre la discipline qui depuis longtemps en était bannie. Le roi le chargea d'une mission auprès du Pape; à son retour de Rome, Despruets assista au concile de Reims, et visita ensuite ses abbayes en Lorraine et en Allemagne. Il vit les bienfaits de ses réformes et mourut à Prémontré le 15 mai 1596. Il a laissé des livres de controverse, où il réfute François Pérocel et Jean de Spina, calvinistes, qui avaient écrit contre le sacrifice de la messe et la présence réelle; un *Recueil de sermons et de discours*; un *Traité des sacrements*; de brefs *Commentaires sur la Bible*; *Anticalvinus, seu calviniana pravitate refutatio*, ouvrage resté imparfait. la mort n'ayant pas permis à l'auteur de l'achever.

DESPUNA. (Voyez THÉODORA.)

DESQUIRON (Antoine-Toussaint) naquit à Sarlat vers 1777. Après avoir été reçu licencié en droit, il occupa sous le gouvernement impérial une place dans la magistrature; mais il la perdit, et il prit part, pendant les Cent-Jours et sous la Restauration, à plusieurs mouvements politiques qui compromirent sa tranquillité. En 1821, il fut nommé professeur de droit public et de droit naturel à l'école spéciale de commerce de Paris; mais ayant prononcé un discours d'ouverture, que le journal la *Quotidienne* dénonça au ministère, il fut destitué. Depuis cette époque, il vécut dans l'obscurité; il est mort vers 1830. Desquiron avait publié de nombreux ouvrages dont nous citerons les principaux: l'*Esprit des Institutions de l'empereur Justinien, conféré avec les principes du code Napoléon, enrichi des notes complémentaires puisées dans les lois du Digeste, du Code, et dans les Novelles*, Paris, 1807, 2 vol. in-8; *Commentaire sur le statut impérial du 1^{er} mars 1808 concernant les majorats*, précédé d'une *Dissertation sur les récompenses civiles et militaires en France considérées dans ce qu'elles furent sous les anciennes dynasties et dans ce qu'elles sont sous Napoléon-le-Grand*, Paris, 1809, in-8, et

1810, in-8; *Considérations sur l'existence civile et politique des Israélites en France*, 1810, in-8; *Traité de la minorité, de la tutelle et de l'émancipation*, suivi du *Traité succinct, théorique et pratique des partages et licitations, suivant les principes du code Napoléon*, 1810, in-8; *Le nouveau Furgole, ou Traité des testaments, des donations entre-vifs et toutes autres dispositions à titre gratuit, mis en rapport avec l'esprit du code Napoléon*, précédé d'une *Notice sur Furgole*; *Traité de la preuve par témoins en matière civile suivant les principes des codes Napoléon de procédure et de commerce*, 1811, in-8; *Traité de la preuve par témoins en matière criminelle, suivant les principes des codes d'instruction criminelle et pénal*, 1811, in-8. Ces deux derniers ouvrages, dans lesquels Desquiron a fait preuve d'une grande érudition, lui ont donné un rang distingué parmi les jurisconsultes; *Traité du domicile et de l'absence*, 1812, in-8; *Dieu, la nature et la loi*, 1814, 2 vol. in-8; *De la Puissance paternelle en France mise en rapport avec les intérêts de la société*; *Essai sur l'adultère considéré dans ses rapports avec nos lois et nos mœurs*, 1824, in-12; *Traité de la mort civile en France*, 1824, in-8. Il a publié en outre quelques ouvrages littéraires, et a laissé plusieurs manuscrits.

DESROTOURS (Noël-François-Mathieu ANYOT) naquit à Falaise le 25 mars 1739. Il était, avant la révolution, premier commis de l'administration des monnaies; il fut ensuite adjoint au comité des monnaies de l'Assemblée constituante, où il se rendit très-utile. Il fut encore rappelé à Paris sous le consulat pour donner son avis sur la refonte générale des monnaies. Il est mort au mois de juin 1821. On a de lui: *Almanach des monnaies*, 1784 à 1789, 6 vol. in-12; et plusieurs autres ouvrages relatifs aux monnaies.

DESSOLLE (Jean-Joseph-Paul-Augustin) naquit à Auch en 1767, d'une famille noble de l'ancienne province de Gascogne. Son éducation fut dirigée par son oncle, respectable ecclésiastique, qui devint successivement évêque de Digne et de Chambéry. Il touchait à la fin de sa 25^e année, lorsqu'il entra dans la *Légion des Montagnes*. Les soldats volontaires, qui choisissaient alors leurs officiers, nommèrent Dessolle capitaine. Le général Régnier, employé à l'armée des Pyrénées-Occidentales, se l'attacha en qualité d'aide-de-camp provisoire, au mois d'octobre 1792. Il se trouvait adjoint à l'état-major de cette armée le 14 juin 1793, et le 2 octobre de la même année il fut pro-

nu au grade d'adjudant-général, chef le bataillon. Suspendu de ses fonctions le 14 avril 1794, par suite du décret qui ordonnait les nobles de se retirer des armées, il reçut, le 3 juin 1795, le titre d'adjudant-général, chef de brigade. On l'employa à l'armée d'Italie, où il fit, sous Bonaparte, les campagnes de 1796 et 1797. Dessolle fixa l'attention du général en chef, qui le chargea de missions délicates et importantes, et l'envoya porter au directoire les préliminaires de paix signés à Léoben : ce qui équivalait à une demande d'avancement pour lui. A son arrivée à Paris, le gouvernement le nomma en effet général de brigade et l'envoya en Italie, sous les ordres du général Berthier. Lorsque ce dernier fut chargé de substituer au gouvernement napoléon les formes républicaines, Dessolle fut employé dans la marche d'Ancone, où sa position était très-difficile. Obligé d'exécuter les ordres que le directoire lui transmettait par l'intermédiaire de Berthier, et plus tard de Masséna, il avait à contenir une population que l'on excitait continuellement contre les Français ; il parvint par sa fermeté et la sagesse de sa conduite à apaiser les troubles. Au mois de mars 1799, la guerre de la seconde coalition commença, les hostilités eurent lieu le même jour sur le front des armées du Danube et d'Helvétie, et sur la gauche de celle d'Italie. Dessolle, avec une brigade de cette armée, occupait la Valteine. Le 25 mars, il déboucha de la vallée de Munster, et par de savantes manœuvres il défit complètement le corps d'armée commandé par le général autrichien Laudon. Cette brillante affaire mit Dessolle au rang des généraux les plus distingués de l'époque. Il fut promu, le 14 avril 1799, au grade de général de division. Il fit ensuite en Allemagne, comme chef d'état-major de Moreau, la mémorable campagne de 1800, et contribua aux brillants résultats qui furent obtenus. A la paix de Lunéville, Dessolle fut nommé au conseil d'Etat, et le premier consul lui donna le gouvernement du château de Versailles. Il resta au conseil d'Etat jusqu'à la rupture du traité d'Amiens, et eut alors le commandement d'une division de l'armée chargée, sous les ordres du général Mortier, d'envahir l'électorat de Hanovre. Au départ de Mortier, il commanda cette armée par *intérim* jusqu'à l'arrivée de Bernadotte. Ce fut dans ces circonstances que le procès de Moreau s'instruisit. On prit des mesures pour que tous les corps d'armée, et les généraux qui les commandaient, envoyassent des adresses de félicitation au premier con-

sul, sur la découverte de la conspiration. Soit que Dessolle fût persuadé de la fausseté des inculpations dont Moreau était l'objet, soit que par un sentiment généreux il crût indigne de lui de paraître abandonner un ami dans le malheur, il résista aux insinuations qu'on lui fit, et n'envoya en son nom aucune félicitation. Cette conduite excita le ressentiment de Bonaparte, qui, lors de son couronnement, rappela Dessolle à Paris, et l'envoya ensuite à l'armée stationnée sur les côtes de Boulogne, en qualité de chef d'état-major du corps commandé par le général Lannes. Dessolle, après en avoir témoigné son mécontentement, obtint la permission de se retirer. Aussitôt il fut rayé du conseil d'Etat, et perdit le gouvernement de Versailles. Dessolle s'était retiré dans une terre qu'il possédait aux environs d'Auch, où il s'occupait d'agriculture, lorsque Napoléon, en passant dans cette ville vers la fin de 1808, lui donna l'ordre de se rendre en Espagne. Il se distingua à la bataille de Talavera, à celle d'Ocana, au passage de la Sierra-Morena, et obtint ensuite le gouvernement du royaume de Jaén ; sa santé s'affaiblissant chaque jour de plus en plus, il obtint la permission de rentrer dans ses foyers où il resta jusqu'en 1812. A cette époque, il fut nommé chef d'état-major du corps d'armée du prince Eugène, en Pologne, et s'avança jusqu'à Smolensk ; il revint de là en France, et demeura à Paris jusqu'au 31 mars 1814. Le gouvernement provisoire le nomma général en chef de la garde nationale de Paris, avec le commandement de toutes les troupes de la première division militaire. A son arrivée à Paris, Monsieur, comte d'Artois, le nomma membre du conseil d'Etat provisoire ; et, à l'arrivée du roi Louis XVIII, il fut mis au nombre des ministres d'Etat, créé pair de France et placé à la tête de toutes les gardes nationales de France. A la nouvelle du débarquement de Bonaparte en 1815, il envoya aux gardes nationales des instructions vigoureuses, mais tardives. Il fut obligé de se retirer dans une de ses terres auprès de Paris, et y vécut dans la retraite jusqu'au 7 juillet que le commandement de la garde nationale lui fut rendu. Vers la fin de 1818, le roi nomma Dessolle ministre des relations extérieures et président du conseil. Quelques temps après, il se retira avec le baron Louis et Gouvion-Saint-Cyr, à la suite d'une discussion élevée dans le conseil des ministres sur la nécessité de changer la loi sur les élections. Dès lors, Dessolle ne parut plus que sur les bancs de la

Chambre des pairs, où il parla souvent, mais toujours avec modération. Il est mort à Paris, le 2 novembre 1828.

DESTAINS (Eugène), né à Paris en 1793, s'attacha à la rédaction de plusieurs journaux littéraires; il créa même en 1818 les *Annales de la littérature et des arts*, publication qui n'obtint pas de succès, malgré les noms de Quatremère de Quincy, Vanderbourg, Raoul-Rochette, Rémusat, etc. En 1829, la liste civile ayant acheté la *Gazette de France*, Destains en devint le rédacteur en chef. Lors de la réunion de ce journal avec l'*Etoile*, il se retira, et fut nommé secrétaire-interprète près du quartier-général de l'Afrique. Il devait quitter le port le 17 mai 1830; mais, la veille de son embarquement à Toulon, il se tua en se coupant l'artère crurale.

DESTOUCHES (André CARDINAL), né à Paris en 1672, mort en 1749, accompagna à Siam le Père Tachard, jésuite, célèbre par ses travaux apostoliques. De retour en France, il prit le parti des armes. Ce fut au service qu'il sentit éclore ses talents pour la musique; il le quitta pour s'y livrer tout entier. Il se fit bientôt une réputation par son opéra d'*Issé*. Le roi le goûta tellement, qu'il le gratifia d'une bourse de 200 louis, en ajoutant « que ce n'était qu'en attendant, et que depuis Lulli aucune musique ne lui avait fait autant de plaisir que la sienne. » Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il ignorait la composition, lorsqu'il fit cette pièce. Il apprit ensuite les règles; et ses autres ouvrages n'égalèrent point *Issé*. Destouches mourut surintendant de la musique du roi, et inspecteur de l'Académie royale de musique.

DESTOUCHES (Philippe NÉRICAULT), né à Tours en 1680, élevé au collège des Quatre-Nations à Paris, volontaire dans un régiment d'infanterie, quitta le service pour s'attacher au marquis du Puy-sieux, ambassadeur auprès du corps helvétique. Ses productions dramatiques le firent connaître au régent. Ce prince, sachant qu'il possédait la connaissance des intérêts des cours, l'envoya à Londres en 1717, avec l'abbé Dubois, pour l'aider dans ses négociations. Il y passa sept ans en servant la France avec zèle. Le duc d'Orléans étant mort, Destouches n'eut que le faible plaisir de se figurer la fortune qu'il aurait pu faire, si ce prince avait vécu. Fortoiseau proche Melun lui parut une solitude propre à lui faire oublier la fortune et ses caprices. Il l'acheta, et y cultiva jusqu'à la fin de ses jours l'agriculture et les muses. Le cardinal de Fleury voulut l'en tirer, pour l'envoyer

à Saint-Petersbourg. Le poëte refusa cette ambassade. Il mourut en 1754. Son fils a dirigé l'édition des *Oeuvres de son père*, faite au Louvre en 4 vol. in-4, 1757, par ordre de Louis XV. Elles ont été depuis réimprimées en 10 vol. in-12 et 6 vol. in-8, fig. « On ne trouve pas dans les pièces de Destouches, dit un auteur qui l'a beaucoup connu, la force et la gaité de Regnard; encore moins les peintures naïves du cœur humain, ce naturel, cette vraie plaisanterie, cet excellent comique qui fait le mérite de Molière; mais il n'a pas laissé de se faire de la réputation après eux. Il a du moins évité le genre de la comédie langoureuse, de cette espèce de tragédie bourgeoise qui n'est ni tragique ni comique: monstre né de l'impuissance des auteurs, et de la satiété du public après les beaux jours du siècle de Louis XIV. » Un éloge propre aux comédies de Destouches, c'est qu'elles sont plus éloignées de la licence et de la lubricité théâtrale, que toutes celles qui sont recherchées avec ardeur par la frivolité et la corruption du siècle. (Voyez MOLIERE, REGNARD, etc.)

DESTUTT. (Voyez TRACY.)

DÉTREZ (l'abbé), aumônier de la maison centrale de détention de Los, mort au mois d'août 1832 à Lille, est auteur de plusieurs livres de piété et entre autres de la *Dévotion à Notre-Dame-de-Grâce honorée à Los*, Lille, 1832, in-18.

DEUSING, ou DEUSINGIUS (Antoine), né à Meurs, le 15 octobre 1612, fut professeur de mathématiques dans sa ville natale, professeur de physique et de mathématiques à Harderwick, puis professeur en médecine, et enfin en 1647, il eut la première chaire de médecine à Groningue. Il y mourut le 30 janvier 1666. C'était un médecin vraiment savant; il ne possédait pas seulement toutes les parties de cette science, mais il avait encore étudié toutes celles qui y ont rapport. Outre le latin il avait appris les langues arabe, turque et persane. On lui reproche d'avoir été trop caustique et de s'être attiré par là beaucoup d'adversaires. Il a fait un très-grand nombre d'ouvrages; les principaux sont : *De vero systemate mundi*, Amsterdam, 1643, in-4 : il établit un système particulier sur les débris de ceux de Copernic et de Ptolémée; *De mundi opificio*, Groningue, 1647, in-4; *Exercitationes anatomicae*, Groningue, 1651, in-4; *Fasciculus dissertationum*, Groningue, 1660. Elles sont au nombre de quinze et ont pour objet des sujets tirés de l'écriture-Sainte, qui ont rapport à

histoire naturelle; *Oeconomia corporis animalis*, etc., Groningue, 1660-1661, 2 vol. in-12. Il publia aussi différents *Traité*s sur le Décalogue, l'Evangile, la Trinité, etc. On peut voir la liste de ses ouvrages dans la *Bibliothèque des écrivains médecins* par Manget, et dans le *Père Nicéron*, tome 22. Deusingius, quoique protestant, joignait de vastes connaissances à un attachement décidé aux principes de religion et de morale. Nous citerons encore les ouvrages suivants : *Oratio de recta philosophiæ naturalis conquirendæ methodo*, Harderwick, 640, in-4 ; *Oratio quæ medicinæ dignitates perstringunt*, ibid., 1642 ; *Oratio quæ idea medici adumbratur, seu quod optimus medicus sit idem philosophus*, Groningue, 1647, in-4 ; *Oratio de boni medici officio*, ibid., 1648, in-4 : ce sont des discours de prise de possession et d'installation ; *Synopsis philosophiæ universalis, naturalis et moralis*, ibid., 1648, in-16 de 150 pages : c'est un *Compendium* de métaphysique, de physique et de morale, ouvrage scolastique ; *Oeconomus corporis animalis, ac speciatim de ortu animæ humanæ dissertatio, in quâ demonstratur non esse homini simpliciter impossibile per naturale intellectus lumen seipsum nosse, opposita conceptibus Guatteri Charletonis*, ibid., 1661, in-12 ; *Oeconomus corporis animalis restitutus, in quo genuinus animæ humanæ ortus, itemque possibilis cognitio aut ipsius asseruntur ac muniuntur*, ibid., 1662, in-12, etc., etc. Les *Mémoires* de Paquot contiennent la liste des ouvrages de Deusingius sur la philosophie, l'astronomie et les mathématiques.

DEUSING (Herman), fils du précédent, né à Groningue le 14 mars 1654, mort le 3 janvier 1722, s'est fait un nom par son *Historia allegorica veteris et novi Testamenti*, Groningue, 1690, in-4, et Franeker, 1710, et par son *Explicatio allegorico-prophetica historiarum mosaicarum*, Utrecht, 1719, in-4 ; ouvrages pleins de réveries cocciennes (voyez COCCIIUS), qui lui attirèrent des désagréments ; il fut exclu de la Cène et obligé de se retirer en pays étranger.

DEVAUX (Jean), fils de l'habile chirurgien Jean Devaux, et chirurgien lui-même malgré l'aversion qu'il eut longtemps pour cet art, auquel il ne parut se consacrer que pour satisfaire aux desirs de son père, naquit à Paris le 27 janvier 1649, et mourut le 2 mai 1729, après avoir été deux fois élu prévôt par la corporation des chirurgiens de Paris. Jean Devaux ne brilla point dans la pratique :

sa répugnance, peut-être, en fut cause ; mais s'il ne fut pas opérateur habile, il posséda à un degré supérieur la science de son art. C'était un des chirurgiens les plus habiles de son temps, et ses ouvrages, écrits purement en français et assez élégamment en latin, n'ont pas cessé d'être estimés. Nous indiquerons : *Le médecin de soi-même, ou l'art de conserver la santé par l'instinct*, in-12, peu commun, quoique souvent imprimé ; l'auteur y exprime librement sa façon de penser sur la médecine et les médecins ; *L'art de faire les rapports en chirurgie*, en 1703, in-12, réimprimé plusieurs fois. L'auteur enseigne la pratique, les formules et le style le plus en usage parmi les chirurgiens commis aux rapports ; plusieurs *Traductions* : du *Traité de la maladie vénérienne* de Musitan, de l'*Abrégé anatomique* de Heister, des *Aphorismes* d'Hippocrate, de la *Médecine* de Jean Allen ; *Index funereus chirurgicorum parisiensium, ab anno 1315, ad annum 1714*, même année, à Trévoux, in-12. Cet ouvrage, qui a 148 pages, est, dit-on, le fruit de quarante ans de travail ; mais on peut croire que l'auteur ne mettait pas une bien grande activité dans ses recherches. Il le continua jusqu'à sa mort ; *Dissertations sur l'opération césarienne*, que l'on trouve dans le *Traité des opérations* de Verduc ; autre *Dissertation concernant la chirurgie des accouchements*, tant sur son origine que sur les progrès qu'elle a faits en France jusqu'en 1727 ; elle est insérée dans la continuation des *Mémoires de littérature et d'histoire* du Père Desmolets. Devaux a encore traduit d'autres ouvrages que ceux indiqués ci-dessus, et il en est d'autres auxquels il a fait des notes et des additions. Cet auteur embrassa quelquefois trop d'objets, et il ne connut pas toujours ses forces en traitant certaines matières.

DEVAUX (Gabriel-Pierre-François Moisson), né à Caen le 6 mai 1742, d'un avocat du roi, entra dès l'âge de 16 ans en qualité de lieutenant dans le régiment de cavalerie-dauphin étranger, fit les campagnes de 1758 à 1761, et quitta le service à la paix, pour se livrer à son goût pour la botanique. Il forma près de Bayeux un jardin devenu célèbre sous le nom de *Jardin Devaux*, réussit à rendre indigènes en Normandie diverses plantes exotiques, et parvint à élever les *magnolia* en pleine terre. La ville de Bayeux lui doit aussi un jardin botanique riche en plantes étrangères. Devaux, jouissant d'une grande considération, eut le bonheur, dans les temps désastreux de

la révolution, de sauver plusieurs victimes en leur faisant un rempart de son corps. Devenu président du tribunal du district de Bayeux, il arracha aux fureurs du vandalisme divers objets d'arts et de sciences, entre autres la fameuse *tapisserie tissée des mains de la reine Mathilde*; enfin appelé au corps législatif, il ne cessa de solliciter la reprise des travaux du port de Caen et l'achèvement du canal de l'Orne. Rentré dans ses foyers, il parcourut, en herborisant, la Provence et le Dauphiné, et se disposait à passer les Alpes, lorsqu'il apprit sa nomination à la place de secrétaire-général de l'administration départementale du Calvados. Il vint alors fixer sa résidence à Caen, où il forma un jardin plus riche encore que celui de Bayeux. Il est mort le 8 septembre 1802, et a laissé plusieurs ouvrages manuscrits. On dit que, par modestie, il ne voulut en faire imprimer aucun.

DEVIIENNE, musicien compositeur, eut un talent distingué pour la flûte, et publia une bonne méthode de cet instrument, ainsi que divers cahiers de musique assez estimés. Il a fait la musique de plusieurs opéras comiques, des *Visitandines*, des *Comédiens ambulants*, et du *Valet à deux maîtres*. Ces compositions sont agréables, mais on a accusé l'auteur d'avoir emprunté ses motifs à d'autres compositions connues, et le chagrin d'être considéré comme un plagiaire musical altéra la raison de Devienne, qui mourut à Charenton près de Paris, dans un état de démence complète, en 1803.

DEVILLE (Pierre-François-Albéric) naquit à Angers le 15 avril 1773. Après avoir étudié la médecine à Sens sous l'habile praticien Soulas, il obtint au concours la chaire d'histoire naturelle à l'école centrale de l'Yonne. Lors de l'établissement de l'Université, il perdit sa place et retourna à Angers, où il s'associa à la maison de commerce de son père, et se livra en même temps à des travaux littéraires. En 1809, il vint à Paris et reprit ses études médicales. Pendant les Cent-Jours, il fut admis dans les bureaux du ministère de l'intérieur; mais son emploi lui ayant été retiré à la seconde Restauration, il se décida à exercer la médecine. Il est mort du choléra le 25 avril 1832. On a de lui : *Dissertations sur des os fossiles trouvés à Pontigny, département de l'Yonne*, Auxerre, an IX; *Mémoire sur un aloès qui a fleuri dans le département de l'Yonne*, Auxerre, an IX; *Mémoire sur la manufacture de cristaux du Mont-Cenis*, département de

la Côte-d'Or, Auxerre, an X; *Mémoire sur les insectes qui dévorent la vigne*; *La Corbeille de rose*, contenant un éloge de la rose, 1818; *La Botanique de Rousseau*, avec des notes historiques, Paris, 1823, in-12. Deville a publié en outre plusieurs morceaux littéraires; il a donné aussi divers articles à la *Biographie universelle*, au *Lycée d'Auxerre*, à la *Société linéenne*.

DEVONIUS. (Voyez BALDWIN.)

DEWEZ (Louis-Dieudonné-Joseph), né à Namur le 4 janvier 1760, fut nommé, en 1815, par le roi Guillaume, inspecteur des collèges et athénées des provinces méridionales, et fut conservé dans cette place après la révolution de 1830; il était, en outre, professeur d'histoire nationale au musée des sciences et arts de Bruxelles. Il est mort dans cette ville le 26 octobre 1834. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages sur l'histoire de son pays; la plus importante de ses productions est son *Histoire générale de la Belgique*, qu'il a publiée d'abord en 7 vol. in-8 en 1806, et dont il a donné une seconde édition en 1827, en 8 vol. in-8. Cet ouvrage était le fruit de longues et laborieuses recherches; il se recommande par une grande érudition, les faits y sont racontés avec art et sous une forme dramatique. On a encore de lui : *Histoire particulière des provinces belgiques*, Bruxelles, 1817, 3 v. in-8; *Dictionnaire géographique du royaume des Pays-Bas*, ou *Description historique et statistique des lieux remarquables par les événements, monuments, etc.*: on a signalé quelques inexactitudes dans les descriptions des parties septentrionales; *Histoire du pays de Liège*, Bruxelles et Paris, 1832, 2 vol. in-8; une *Notice sur les Liégeois qui se sont illustrés dans les sciences, les lettres et les arts*, et sur les historiens du pays de Liège, se trouve à la fin du second volume de cet ouvrage. Dewez a inséré aussi dans les *Mémoires de l'Académie de Bruxelles* plusieurs articles relatifs à l'histoire de son pays.

DEXTER (Lucius-Flavius), préfet du prétoire sous Théodose-le-Grand, fils de Pacien, évêque de Barcelone, mérita par sa vertu et son savoir que saint Jérôme lui dédiât son *Traité des écrivains ecclésiastiques*. La *Chronique* qu'on a publiée sous le nom de Dexter est supposée (nous n'avons pas celle que Dexter avait faite). Elle paraît avoir été fabriquée en Espagne vers la fin du 16^e siècle, et contient les pieuses traditions des anciens Espagnols qui ont eu cours dans ce royaume. Les *Commentaires* que le Père Bivarius y a ajoutés sont sans goût,

sans discernement et sans critique. Nicolas Antonio, le marquis Péralta, D. Louis de Salazar et Ferréras, ont écrit pour prouver que cette chronique était apocryphe. Elle a été imprimée avec les *Commentaires de Bivarius*, à Lyon, en 1627, in-fol.

DEYEUX (Nicolas), savant pharmacien de Paris, membre de l'académie des Sciences, professeur honoraire de la Faculté de médecine, mort à Paris le 24 avril 1837. Nommé premier pharmacien, il conserva cette place jusqu'en 1814; au retour de l'île d'Elbe, Cadet-Gassicourt e remplace. Deyeux a livré au public plusieurs *Mémoires* insérés dans le *Journal de physique*, dans la *Statistique de la France* d'Herbin, et dans la nouvelle édition du *Théâtre d'agriculture* d'Olivier de Serres. On a encore de lui : *Précis d'expériences et observations sur les différentes espèces de lait, considérées dans leurs rapports avec la chimie, la médecine et l'économie rurale*, Paris et Strasbourg, 1800, in-8; *Considérations chimiques et médicales sur le sang des icériques*, 1804, in-4.

DEZ (Jean), jésuite, né près de Sainte-Menehould en Champagne, l'an 1643, se livra avec succès au ministère de la chaire. Etant devenu recteur du collège de Sedan, il s'appliqua à la controverse, et travailla avec zèle et avec fruit à la conversion d'un grand nombre de calvinistes. Il mourut à Strasbourg en 1712, après avoir été cinq fois provincial. Il laissa quelques écrits, dont les principaux sont : *La réunion des protestants de Strasbourg à l'Eglise romaine, également nécessaire pour leur salut et facile selon leurs principes*, in-8, 1687, réimprimé en 1701, et traduit en allemand : quoiqu'il ne soit que médiocre, cet ouvrage a pourtant un mérite peu commun, celui de la clarté et de la précision; *La foi des Hébreux et des catholiques justifiée, contre les déistes, les juifs, les mahométans, les sociniens, et les autres hérétiques*, in-12, 4 vol., Paris, 1714. Le Père Dez avait été employé par Louis XIV et le cardinal de Furstenberg, à l'établissement d'un collège royal, d'un séminaire et d'une Université catholique, confiée aux jésuites français à Strasbourg. Il fut recteur de cette Université, et suivit le Dauphin, par ordre du roi, en Allemagne et en Flandre, en qualité de confesseur de ce prince.

DEZALLIER D'ARGENVILLE (Antoine-Joseph), né à Paris en 1680, et maître des comptes dans la même ville, fit sa principale étude de l'histoire naturelle. Il a fourni les articles d'*hydrogra-*

phie et de *jardinage* qui sont dans le *Dictionnaire encyclopédique*. On a de lui : *La théorie et la pratique du jardinage*, 4^e édition, 1742, in-4; 2 tomes in-4 en 1768; *La conchyliologie, ou Traité sur la nature des coquillages*. Cet ouvrage intéressant est estimé, et on l'a réimprimé en 3 vol. in-4, avec des additions considérables. Cette nouvelle édition n'est pas complète : elle devait avoir 5 vol. D'Argenville a écrit en latin des *Essais de dénombrement de tous les fossiles qui se trouvent dans les différentes provinces de France; L'oryctologie, ou Traité des pierres, des minéraux, des métaux et autres fossiles*, Paris, 1755, in-4. Son goût pour l'histoire naturelle n'était point exclusif : il fut amateur éclairé de plusieurs arts. On en voit une preuve dans son *Abrégé de la vie de quelques peintres célèbres*, qui n'est cependant point sans erreurs, 1745, 3 vol. in-4; ou 1762, 4 vol. in-8. Il mourut à Paris en 1765.

DEZOTEUX, ou DESOTEUX (François), médecin, né à Boulogne-sur-Mer en 1724, a donné un *Traité historique de l'inoculation*, avec le docteur Valentin, l'un de ses élèves. Il est mort à Versailles le 3 février 1803. C'était un habile praticien.

DIADOCHUS, évêque de Photique en Illyrie, vers 460, laissa un *Traité de la perfection spirituelle*, qu'on trouve dans la *Bibliothèque des Pères*.

DIADUMENIEN (Marcus-Opius-Antoninus), fils de l'empereur Macrin et de Nonia Celsa, fut surnommé *Diadumenianus*, parce qu'il vint au monde avec une espèce de coiffe, qu'on envisagea comme un diadème. L'armée ayant donné le trône impérial à son père en 217, après la mort de Caracalla, il fut fait César, quoiqu'il n'eût qu'environ 10 ans. Macrin le fit appeler *Antonin*, nom cher aux Romains, s'imaginant que ce titre assurerait l'empire dans sa famille. Mais ces précautions furent inutiles; car le père et le fils furent assassinés par les soldats d'Héliogabale.

DIAGORAS, surnommé *l'Athée*, natif de Mélos, fut plongé dans l'athéisme par un affront que son amour-propre avait essuyé : car c'est presque toujours la passion qui égare l'esprit. On lui déroba un de ses ouvrages poétiques; il intenta un procès au voleur; celui-ci jura que le poème lui appartenait, et en recueillit les fruits et la gloire. Outré du succès de ce mensonge, Diagoras s'en prit à Dieu même, sous le nom duquel il avait été accepté en justice, et se livra à tous les délires de l'impiété. Les blasphèmes qu'il vomissait contre la Divinité, de vive voix

et par écrit, excitèrent le zèle de l'arfo-page. Sa tête fut mise à prix. On promit un talent à quiconque le tuerait, et deux à qui l'amènerait en vie; car dans la jurisprudence de toutes les nations policées, l'athéisme a toujours été considéré comme un crime capital contre l'ordre public, et comme le renversement de la société qui repose tout entière sur la notion de Dieu. Cet insensé vivait l'an 416 avant J.-C.

DIANA (Antonin), casuiste fameux, clerc régulier de l'Ordre des Théatins de Palerme, né en 1595, mort en 1663, laissa divers ouvrages de morale, Anvers, 1667, 9 vol. in-fol. Les principaux sont : *Resolutionum moralium partes duodecim*; *Summa resolutionum*, etc. Sa morale est fort indulgente, et peut-être trop.

DIANE, duchesse de Castro, puis de Montmorency, était fille de Henri II, qu'il avait eue de Philippe des Ducs, demoiselle de Cony. Le roi François I^{er} en fit beaucoup de cas, à cause de son esprit et de sa vertu. Elle avait une mémoire prodigieuse, et apprit l'italien, l'espagnol et le latin. Le roi son père la maria en 1553, avec Horace Farnèse, duc de Castro; mais ce jeune prince, de grande espérance, fut tué six mois après son mariage, en défendant la citadelle d'Heudin. Diane se remaria, en 1557, avec François, duc de Montmorency, fils aîné d'Anne, connétable de France. Cette dame prit beaucoup de part aux malheurs de la France, pendant les guerres civiles, et les augmenta, sans le vouloir, en réunissant Henri III avec le parti huguenot. Elle fit apporter, de Saint-Sauveur de Blois à Saint-Denis, le corps de la reine Catherine de Médicis, qu'on y enterra en 1606 dans la chapelle des Valois; et l'année suivante, celui de Henri III, qui était à Compiègne, pour être enterré dans le même tombeau. Diane mourut à Paris en 1619, à 80 ans.

DIAZ DEL BIVAR. (Voyez Cid.)

DIBDIN (Charles), né à Southampton en 1748. Passionné pour la musique, il se fit acteur, compositeur, éleva un petit théâtre dont il était seul auteur, unique acteur et seul musicien. Des embarras pécuniaires le forcèrent d'abandonner son entreprise au bout de vingt années d'exercice; alors il composa des *Chants patriotiques* qui excitèrent le plus grand enthousiasme parmi le peuple, pendant la guerre avec la France. Le gouvernement l'en récompensa par une pension de 200 livres sterling, qui fut supprimée à la mort de Pitt; mais les compatriotes de Dibdin l'en dédommagè-

rent par une souscription qui lui assure une pension jusqu'à sa mort arrivée le 25 juillet 1814. On a de lui quelques *Romans*, un *Poème didactique*, plusieurs *Pièces dramatiques*, et un grand nombre d'*Opéras comiques*. Comme compositeur, il a fait la musique de plusieurs *Opéras*.

DIBUTADÈS, inventeur de la plastique, ou de la sculpture en terre molle, florissait vers l'an 850 avant J.-C.

DICÉARQUE de Messine, philosophe, historien et mathématicien célèbre, fut un des plus dignes disciples d'Aristote. Il profita des leçons de ce grand maître, dans les excellents ouvrages qu'il composa. Il n'en reste que des fragments. Le plus estimé était sa *Réponse de Sparte*, en 3 livres, que Lacédémone faisait lire tous les ans publiquement pour l'instruction des jeunes Spartiates. On trouve sa *Description montis Pelii* dans *Geographia veteris scriptores graeci minores*, Oxford, 1698, 4 vol. in-8; *De statu Graeciae*, Angsbourg, 1600. Il est inséré aussi dans la *Collection d'Oxford*.

DICÉNÉE, philosophe égyptien, passa dans le pays des Scythies, plut à leur roi, et adoucit, dit-on, son naturel sauvage, ainsi que celui de ses sujets. De peur que ses maximes et ses lois ne s'effaçassent de leur esprit, il en fit un livre. Ce philosophe changea tellement ces barbares, qu'ils arrachèrent leurs vignes, et se prièrent absolument de vin, pour ne pas tomber dans les désordres qu'il cause. Les meilleures leçons des anciens philosophes, lorsqu'elles n'étaient pas absolument stériles, produisaient quelques effets extravagants, et leur sagesse ne pouvait se défendre de l'outrance. Dicénée vivait au temps d'Auguste.

DICKINSON (Edmond), célèbre médecin et chimiste anglais, né en 1624, d'un ministre d'Appleton, dans le comté de Berks. Après s'être appliqué à des sciences utiles et agréables, il s'adonna à la chimie et à toutes les folies des adeptes alchimistes. Il mourut en 1707. On a de lui: *Dalchini Phoenicianae*, Oxford, 1655, in-8. Il y soutient que tout ce qu'on raconte de l'oracle de Delphes est tiré des livres saints; *De Noe adventu in Italiam*, Oxford, 1655, in-8, ouvrage où il y a autant de faibles que d'érudition; *De origine druidum*; *Physica vetus et nova, sive de naturali veritate hexametri mosaici*, Rotterdam, 1703, in-4; un *Traité sur les jeux grecs*. Tous ces ouvrages sont savants, mais sans justesse ni critique; ils prouvent autant l'imagination singulière que le savoir de l'auteur.

DICKSON (Jacques), né en Ecosse de parents d'une condition obscure, fut d'a-

herbier jardinier chez un pépiniériste des environs d'Hamersmith. Passionné pour la botanique, il acquit avec le temps de grandes connaissances dans cette science, qu'il est compté parmi les botanistes les plus distingués de l'Angleterre. Les ouvrages qu'il a écrits ont étendu sa réputation jusque sur le continent. Dickson était vice-président de la société d'horticulture de Londres, et fut l'un des fondateurs de la société linnéenne de la même ville, où il est mort en 1822. On lui doit : *Fasciculi quatuor plantarum cryptogamicarum Britannia*, Londres, 1785-1792, in-4; *Collection de plantes séchées*; 17 *Fascicules*, 1789-1799, in-fol., en anglais; *Nomenclature botanique alphabétique, suivant le système de Linnée*, 1797, in-8, aussi en anglais.

DICQUEMARE (Jacques-François), professeur de physique et d'histoire naturelle au Havre, né dans cette ville en 1733, y mourut le 29 mars 1789. Il avait embrassé l'état ecclésiastique, et mérita par ses découvertes le titre de *confident de la nature*. Il s'adonna aussi à la géographie, à l'astronomie, à l'art nautique, au dessin et à la peinture. L'église de l'hôpital du Havre possède de lui 5 grands tableaux peints à l'huile, remarquables par la pureté des dessins. Il a publié : *Idée générale de l'astronomie*, Paris, 1769, in-8, réimprimée en 1771, sous ce titre : *Connaissance de l'astronomie, rendue aisée et mise à la portée de tout le monde* : on y trouve un abrégé de ce qu'il y a de plus curieux dans l'astronomie, mais sans démonstration; *Description du cosmoplane inventé et construit par l'abbé Dicquemare*, dédiée à l'abbé Nollet; un grand nombre de *Mémoires* insérés dans le *Journal de physique* de 1772 à 1789.

DICTYS, de Crète, suivit Idoménée au siège de Troie, et composa, dit-on, l'*Histoire* de cette fameuse expédition. En savant du 15^e siècle composa une *Histoire de la guerre de Troie*, qu'il mit sous le nom de Dictys. Cet ouvrage supposé fut publié pour la première fois à Hayence, on ne sait en quelle année. Mme Dacier en donna une nouvelle édition, à l'usage du Dauphin, à Paris, 1680, in-8, avec *Daris Phrygius*. Perizonius en mit au jour une autre en 2 vol. in-8, 1702, qu'on joint aux auteurs *cum notis variorum*.

DIDEROT (Denis), fils d'un coutelier de Langres, naquit dans cette ville le 5 octobre 1712. « Ses parents, dit La Harpe, le destinèrent d'abord à l'Eglise, et ensuite au barreau : il porta même quelque temps l'habit ecclésiastique, et le quitta pour entrer dans une étude de

« procureur ; mais un goût impérieux
« pour les sciences le fit bientôt ce qu'il
« voulait être, en dépit de ce qu'on vou-
« lait qu'il fût. Il avait naturellement une
« extrême avidité de connaissances, et
« c'est à peu près tout ce qu'il eut de la
« philosophie : car d'ailleurs son esprit
« ressemblait à ces estomacs chauds et
« avides qui dévorent tout et ne digèrent
« rien, et ne sont pas ceux des hommes
« sains. Venu de Langres à Paris mal-
« grés ses parents, sans autre ressource
« que celle de la plupart des gens de
« lettres au commencement de leur car-
« rière, c'est-à-dire le produit éventuel
« du travail et du talent, il augmenta
« encore ses embarras et ses besoins en
« épousant une femme qui ne lui appor-
« tait que de la beauté et de l'honnêteté ;
« mais son activité suppléait à tout. Il
« étudia la physique, et se mit en état
« d'être un des coopérateurs du *Diction-
« naire de Médecine* (traduit de Robert
« James, médecin anglais) avec Pidou
« (Eidous) et Toussaint. » Il avait débuté,
en arrivant à Paris, par exercer les fonc-
tions d'instituteur. Son génie ne tarda
pas à le faire connaître, et l'usage qu'il
en fit lui suscita des désagréments ; mais
son association à d'Alembert, pour l'en-
treprise de la lourde et massive *Encyclo-
pédie*, compensa ses disgrâces par des
éloges qui ne manquent jamais aux gens
agregés à quelque faction. Appelé à St-
Petersbourg, il recut, après un très-court
séjour, ordre de s'en retourner d'où il
venait, la critique mordante qu'il exer-
çait sur toutes sortes d'objets, n'étant
pas du goût de la cour. On vit, dans
cette occasion, ce qu'on ne voyait déjà
que trop dans ses livres, combien il
aimait à se distinguer et à être remar-
qué dans la foule. Il fit le voyage de St-
Petersbourg à Paris en robe de chambre
et en bonnet de nuit, et se promenait
dans cet équipage par les villes les plus
fréquentées : les curieux ne tardaient
pas à demander quel était cet homme
extraordinaire, et son domestique répon-
dait : C'est le célèbre M. Diderot. Mais s'il
ne fut pas à l'abri de la vanité, il ne parait
point avoir eu, comme la plupart de ses
confrères, la soif des possessions terres-
tres : soit indifférence, soit mauvaise
économie, il se trouva plus d'une fois à
l'étroit, et fut obligé de se défaire de sa
bibliothèque, dont l'impératrice de Rus-
sie fit l'acquisition, en lui en laissant
l'usage jusqu'à sa mort. Quoiqu'on le re-
garde comme un des grands promoteurs
du philosophisme, et qu'il mérite cette
dénomination par son ardeur à en propa-
ger les erreurs, il n'avait pas la poli-

tique tortueuse et l'artificieuse dissimulation de son collègue ; plus libre et plus franc , il fut moins utile à la secte . L'un avait une activité sourde qui , sans bruit , faisait beaucoup ; l'autre un zèle éclatant qui , avec beaucoup de bruit , souvent ne faisait rien . Diderot , en affectant ses principes d'athéisme , a perdu plusieurs de ses partisans qui n'osaient pas les avouer ouvertement . On sera surpris d'apprendre qu'il a été ami des Jésuites presque jusqu'au fanatisme , jusqu'à devenir la victime de son attachement . C'est au moins ce que lui-même nous assure dans une lettre au P. Castel , à l'occasion d'une critique qu'avait faite le P. Berthier d'un de ses ouvrages . « A quoi pense , dit-il , le P. Berthier , de persécuter un honnête homme , qui n'a d'ennemis que ceux qu'il s'est faits par son attachement pour la compagnie de Jésus , et qui , tout mécontent qu'il en doit être , vient de repousser avec le dernier mépris les armes qu'on lui offrait contre elle . Vous le dirai-je , mon révérend Père ? Sans doute , je vous le dirai ; car vous êtes un homme vrai , et par conséquent disposé à prendre les autres pour tels . A peine mes deux lettres eurent-elles paru , que je reçus un billet conçu en ces termes : Si M. Diderot veut se venger des Jésuites , on a de l'argent et des Mémoires à son service ; il est honnête homme , on le sait . Il n'a qu'à dire , on attend sa réponse . Cette réponse attendue , la voici : Je saurai bien me tirer de ma querelle avec le P. Berthier , sans le secours de personne . Je n'ai point d'argent , mais je n'en ai que faire . Quant aux Mémoires que l'on m'offre , je n'en pourrais faire usage qu'après les avoir très-sérieusement examinés , et je n'en ai pas le temps . Je suis , monsieur et révérend Père , avec le respect le plus profond , et toute la vénération qu'on doit aux hommes d'un mérite supérieur , etc . » Dans une lettre adressée au même P. Castel , le 2 juillet 1751 , Diderot dit : « Je ne connais rien de si fin , ni de si délié , ni qui marque tant de goût et tant de précision que vos observations ; vous avez raison partout Vous avez si bien saisi ce qu'il peut y avoir de bon dans ces petits écrits , que , tout en marquant ce qu'il y a aussi de faible et même de mauvais , il se fût fait dans votre extrait une compensation de critique et d'éloge , dont j'aurais été bien content ; car j'aime surtout la vérité et la vertu , et quand ces qualités se réunissent dans un même homme , il va , dans mon esprit , de pair avec les

« dieux ; jugez donc , monsieur , des sentiments de dévotement et de respect que je dois avoir pour vous . » Ce philosophe mourut à une campagne près de Paris , le 2 juillet 1784 , après avoir bien diné , âgé de 72 ans . Son enterrement , qui souffert quelque difficulté comme celui de la secte qui eût voulu ordonner celui de d'Alembert , s'est fait à petit bruit , malgré le zèle de la compagnie aux funérailles d'un de ses chefs . On a de lui : *Prospectus de l'Encyclopédie* , et divers articles insérés dans cet ouvrage devenu si fameux , et dont lui-même nous a donné l'idée la plus juste , en le nommant un « gouffre où des espèces de chiffonniers jetèrent pêle-mêle une infinité de choses mal vues , mal digérées , de bonnes , mauvaises , incertaines et toutes jours incohérentes et disparates , etc . On y a employé , ajoute-t-il , une race détestable de travailleurs , qui ne sachant rien , et se piquant de savoir tout , cherchèrent à se distinguer par une universalité désespérante , se jetèrent sur tout , brouillèrent tout , gâtèrent tout , etc . » Les deux premiers volumes furent supprimés par arrêt du conseil du roi le 7 février 1752 , comme « renfermant des maximes tendant à détruire l'autorité royale , à établir l'esprit d'indépendance et de révolte , et sous des termes obscurs et équivoques , à relever les fondements de l'erreur , de la corruption des mœurs , de l'irréligion et de l'incrédulité . » L'impression des autres volumes fut suspendue pendant 18 mois ; mais les entrepreneurs , actifs et persévérants , obtinrent la liberté de continuer leur ouvrage , en promettant plus de circonspection . Et néanmoins les autres volumes furent encore plus hardis , et , malgré les représentations des hommes religieux , le livre fut continué jusqu'à sa fin . Il devint une affaire de parti , et fut prôné comme la plus belle conception de l'esprit humain , comme un monument qui devait immortaliser ce siècle . Cependant cette vaste entreprise n'a produit , comme la caverne d'Éole , que du vent , du bruit , du désordre . Le scepticisme , le matérialisme , l'athéisme , s'y montrent partout sans pudeur , sans retenue . Outre l'énorme diffusion , l'un des vices dominants de l'*Encyclopédie* , on reproche à Diderot d'avoir employé un langage scientifique sans trop de nécessité , d'avoir eu recours à une métaphysique souvent inintelligible , ce qui l'a fait appeler le *Lycophron de la philosophie* ; de s'être servi d'une foule de définitions qui n'éclaircissent point l'ignorant , et que le philosophe semble n'avoir

imaginées que pour faire croire qu'il avait les grandes idées, tandis que réellement il n'a pas eu l'art d'exprimer clairement et simplement les idées des autres (voyez l'ALEMBERT, d'HOLBACH, etc.) La nouvelle édition qu'on en a donnée sous le titre *l'Encyclopédie méthodique*, est plus détectueuse encore, et surtout plus défigurée par les délires de la philosophie irrégulière. L'abbé Bergier s'étant réservé la partie théologique, on s'est empressé de répandre les erreurs qui étaient desinées pour cette partie, dans toutes les autres. L'histoire, la géographie, jusqu'à la grammaire et la géométrie, tout a été asservi au fanatisme de l'impie; voyez le *Journ. hist. et litt.* 15 avril 1785, p. 575; *l'Histoire de la Grèce*, traduite de Stanyan, 1743, 3 vol. in-12, livre médiocre et traduction très-faible; *Principes de la philosophie morale*, traduction très-libre de *l'Essai sur le mérite et la vertu*, de milord Shaftesbury, 1745, in-12. Cet ouvrage a un but moral; si on y trouve quelques traits contre le christianisme, ils ne sont ni directs ni nombreux. La Harpe trompé par le titre, et croyant faire l'examen de ce livre de Diderot, a fait, au contraire, l'examen de l'ouvrage intitulé: *Principes de philosophie morale*, et dont un Etienne Beaumont est l'auteur (voyez l'article de ce BEAUMONT); *Pensées philosophiques*, 1746, in-12, réimprimées, avec quelques additions, sous le titre d'*Etranges aux esprits forts*, 1757. Parmi des sophismes et des faussetés sans nombre on y trouve des passages intéressants, tels que celui-ci: « Si un homme qui n'a vu que pendant un jour ou deux se trouvait confondu chez un peuple d'aveugles, il faudrait qu'il prit le parti de se taire ou de passer pour un fou; il leur annoncerait tous les jours quelque nouveau mystère, qui n'en serait un que pour eux, et que les esprits forts se sauraient bon gré de ne pas croire. Les défenseurs de la religion ne pourraient-ils pas tirer un grand parti d'une incrédulité si opiniâtre, si juste même à certains égards, et cependant si peu fondée? » M. Boudier de Villemer a opposé à ces *Pensées philosophiques*, 4 petits volumes, portant le même titre, réimprimés à Liège en 1789: *Recueil de réflexions solides*, aussi claires et intelligibles, que celles de Diderot sont obscures et intriguées; *Mémoires sur différents sujets de mathématiques*, 1748, in-8; *Lettre sur les aveugles à l'usage des clairvoyants*, 1749, in-12. C'est un de ces écrits insidieux, où le matérialisme, n'osant pas se produire en dogme, s'enveloppe dans des hypothèses sophis-

tiques, de façon à ce qu'on puisse le deviner et le conclure. Cette *Lettre*, qui attira sur lui l'animadversion du ministère plus d'une fois provoqué, lui coûta la liberté. Il fut enfermé six mois à Vincennes; *Lettres sur les sourds et muets, à l'usage de ceux qui entendent et qui parlent*, 2 vol. in-12, 1751. L'auteur donna sous ce titre des *Réflexions* sur la métaphysique, sur la poésie, sur l'éloquence, sur la musique, etc. Il y a des choses bien vues dans cet essai, et d'autres qu'il ne montre qu'imparfaitement. Quoiqu'il tâche d'être clair, on ne l'entend pas toujours; et c'est plus sa faute que celle de ses lecteurs. On a dit, de tout ce qu'il a écrit sur les matières abstraites, que c'était un chaos où la lumière ne brillait que par intervalles; *Le sixième sens*, in-12, 1751. Dans cet ouvrage, comme dans le précédent, on trouve des observations justes; des sentiments vifs et pleins de chaleur, qui contrastent avec des erreurs monstrueuses, avec les tristes spéculations du matérialisme; *Pensées sur l'interprétation de la nature*, 1754, in-12. Clément de Genève a porté de cet ouvrage le jugement suivant: « C'est un verbiage ténébreux, aussi fri-vole que savant.... Il n'est presque intelligible que lorsqu'il devient trivial; mais celui qui aura le courage de le suivre à tâtons dans sa caverne, pourra s'éclairer de temps en temps de quelques lueurs heureuses. » Ce jugement est juste dans tous ses points, dit La Harpe, jamais la nature n'a été plus cachée que quand Diderot s'en est fait l'interprète; 2 drames: le *Fils naturel*, et le *Père de famille*, qui parurent en 1757 et 1758. La première de ces pièces, qui est une déclamation froide et emphatique, aussi insupportable à la lecture qu'au théâtre, ne put être jouée que deux fois, malgré la réputation de l'auteur et les efforts de son parti; la seconde, qui a plus d'intérêt et moins d'enflure, se soutint au théâtre. Diderot, qui se crut l'inventeur d'un nouveau genre qu'il appela *drame honnête*, essaya d'appuyer ces pièces par un *Traité de la poésie dramatique*, et un écrit intitulé: *Dorval et moi, ou Entretiens sur le Fils naturel*; mais les règles qu'il y donne ne sont pas toujours appuyées par le goût, et la scène française, embellie par tant de chefs-d'œuvre, n'a pas à regretter que ce genre n'ait pas prévalu; *De l'éducation publique*, 1762, in-8. Il y a de bonnes remarques, et un plus grand nombre d'autres, destructives de toute éducation honnête, morale et religieuse. On prétend que cet ouvrage n'est pas de lui;

plusieurs *Romans*, où le cynisme et l'impie-té vont de pair. Le plus connu a pour titre : *Les bijoux indiscrets*, 1748, 5 vol. in-12, production légère et verbiageuse qui ennuie les lecteurs de toutes les classes, autant qu'elle dégoûte les honnêtes gens par les obscénités qu'elle renferme; les *Salons* de 1765 et 1767, c'est-à-dire, les jugements de Diderot sur les ouvrages de peinture et de sculpture qui avaient été exposés au Louvre ces années-là. Ces jugements supposent des connaissances dans les arts; mais ils ne sont exempts ni de prévention ni de partialité. L'auteur, d'ailleurs, fait dans cet écrit des excursions sur les matières les plus étrangères à son sujet, où le goût et la vérité sont également blessés par la fausseté des reproches, la licence des images et la grossièreté des paroles; *Vie de Sénèque*, dont il donna une seconde édition sous le titre d'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron, sur les mœurs et les écrits de Sénèque*, 1782, 2 vol. in-8. On trouve dans cet ouvrage le même fonds de perversité que dans tous les autres et les mêmes défauts; plusieurs autres brochures sur divers sujets, et plusieurs manuscrits laissés à sa nièce, élevée par lui-même dans les principes du philosophisme, pour lesquels les imprimeurs ont offert 2,000 louis. On voit que tandis que la valeur de tant d'objets, autrefois précieux, diminue d'une manière étrange, celle des poisons va toujours en croissant. Il faut convenir cependant que la plupart des ouvrages de Diderot ne sont pas dangereux, parce qu'on ne les lit pas; pour les lire il faudrait les entendre, et il est constant aujourd'hui que l'auteur ne s'entendait pas lui-même en les composant. Ce qui doit surprendre, c'est que le philosophe de Langres, avec son enthousiasme et son imagination exaltée, n'ait été souvent qu'un copiste. Bacon revendique les *Pensées sur l'interprétation de la nature*. Les *Principes de la philosophie morale* appartiennent à milord Shaftesbury, ainsi que les *Pensées philosophiques*.... Il y a beaucoup d'apparence que la chaleur de cet écrivain était dans sa tête plutôt que dans son âme, et qu'il n'affectait dans ses livres, comme dans son langage, ce ton d'énergumène, que pour en imposer à la multitude. Sa prétendue sensibilité ne s'exprimait que par des hurlements et des convulsions. Les gens du monde, accoutumés eux-mêmes à de grandes démonstrations qui ne signifient rien, n'auraient pas dû être séduits par ce pathétique de parade. Rien n'est plus honteux pour un homme de lettres, et surtout pour un philosophe, que de jouer dans

la société le rôle de charlatan; c'est par là cependant que la plupart aujourd'hui font fortune, et voilà les fruits qui résultent de ce grand commerce des gens de lettres avec les gens du monde. Les pantomimes de M. Diderot, et l'emphase de son jargon, lui ont acquis plus de réputation que ses ouvrages. S'il a eu quelque talent, c'est celui de connaître les hommes et de les mépriser assez pour entreprendre de les subjuguier par de misérables farces dont il n'y a que les sots qui puissent être dupes. Il avait aussi de la célébrité chez les étrangers, qui ne sont pas à portée d'apprécier les écrivains français, et pour qui les plus pronés sont toujours les meilleurs. Aujourd'hui qu'il n'a plus d'autre recommandation que ses ouvrages, il est remis à sa place et déjà presque oublié. *Le Père de famille* est la seule production qui lui survive; et c'est à ce drame romanesque, dont le dialogue est un perpétuel galimatias, que ce grand chef du parti philosophique doit encore un reste d'existence. Il travailla aussi à l'*Histoire philosophique* de Raynal, et à plusieurs autres productions de ce genre, surtout à celles du baron d'Holbach, avec lequel il était intimement lié. Ses *Œuvres* ont été recueillies à Paris en 15 vol. in-8, 1798, et 15 vol. in-12, 1800. Quand on parcourt cette édition, donnée par Naigeon, son ami, on est étonné d'y trouver tant de déclamations et si peu de suite, de goût et d'intérêt. On en a donné une autre en 21 vol. in-8, vers 1825. Marmontel dit de lui dans ses *Mémoires* : « qu'il « a écrit de belles pages et n'a jamais su « faire un livre. » On a cru longtemps que le *Code de la Nature* était de Diderot, et La Harpe a fait l'examen de ce livre comme étant effectivement de lui; mais il est certain qu'il est de Morelly. (Voyez ce nom). Diderot a encore laissé : *Jacques le fataliste*, et la *Religieuse*, ouvrages impies et immoraux; le *Neveu de Rameau*, et quelques autres écrits. Au résumé, il n'a laissé un nom recommandable, ni comme écrivain, ni comme philosophe. Sous le premier rapport, il n'a ni plan, ni méthode, ni mesure; il fatigue par son ton doctoral et emphatique, par son style apprêté, par ses élans prodigés, et par un enthousiasme factice. Comme philosophe, il écrivait sous la dictée d'une imagination fougueuse et désordonnée, et adopta un système désolant et destructeur. L'abbé Sabatier le peint ainsi : « Auteur plus proné que savant, plus « savant qu'homme d'esprit, plus homme d'esprit qu'homme de génie; écrivain vain incorrect, traducteur infidèle, « métaphysicien hardi, moraliste dan-

« gèreux, mauvais géomètre, physicien
 « médiocre, philosophe enthousiaste,
 « littérateur enfin qui a fait beaucoup
 « d'ouvrages, sans qu'on puisse dire que
 « nous ayons de lui un bon livre. Telle
 « est l'idée qu'on peut se former de
 « Diderot, quand on l'apprécie en lui-
 « même, sans se laisser éblouir par les
 « déclamations des avortons de la philo-
 « sophie, dont il a fait entendre le pre-
 « mier les grands hurlements parmi nous.
 « Il faut que la vérité ait changé de natu-
 « re depuis qu'il a entrepris de nous l'en-
 « seigner. Ses principaux effets sont
 « d'éclairer, de saisir, de pénétrer; les
 « vérités de Diderot n'ont aucun de ces
 « caractères. Lycophron protestait pu-
 « bliquement qu'il se pendrait, s'il ne
 « trouvait quelqu'un qui pût entendre
 « son poème de la *Prophétie* de Cassan-
 « dre : on dirait que notre prophète mo-
 « derne a fait le même serment. Ce n'est
 « pas qu'on ne trouve dans ses ouvrages
 « des étincelles de lumière, des maxi-
 « mes fortes, des traits hardis, des mor-
 « ceaux pleins de force et de vigueur;
 « mais ces découvertes ne se font que
 « par intervalles, et souvent les inter-
 « valles sont très-long. On est obligé de
 « marcher longtemps dans les ténèbres,
 « avant d'apercevoir des lueurs, de se re-
 « paître de fumée avant de trouver un
 « peu de nourriture solide, de s'engager
 « dans un labyrinthe raboteux, avant de
 « rencontrer une espèce de chemin droit
 « et praticable. Peut-être cet auteurs'est-
 « il persuadé que l'obscurité dans les
 « pensées et dans le style serait propre à
 « donner du prix à ses productions ?
 « Mais on a décidé depuis longtemps que
 « nous étions dispensés de le compren-
 « dre, parce qu'il est évident qu'il ne
 « s'est pas toujours compris lui-même. »
 « Nous citerons, pour le prouver, ce pas-
 « sage, où il nous enseigne la *véritable*
manière de philosopher. « Ce serait
 « d'appliquer l'entendement à l'enten-
 « dement, l'entendement et l'expérience
 « aux sens, les sens à la nature, la na-
 « ture à l'investigation des instruments,
 « les instruments à la recherche et à la
 « perfection des arts : » et nous ajoute-
 « rons celui où il cherche à se justifier de
 « l'obscurité qu'on lui reprochait. « S'il
 « était permis, dit-il, à quelques au-
 « teurs d'être obscurs, j'oserais dire que
 « c'est aux seuls métaphysiciens propre-
 « ment dits. Les grandes abstractions ne
 « comportent qu'une lueur sombre,
 « l'acte de la généralisation tend à dé-
 « pouiller les concepts de tout ce qu'ils
 « ont de sensible. A mesure que cet acte
 « avance, les spectres corporels s'éva-

« nouissent, les notions se retirent peu à
 « peu de l'imagination vers l'entende-
 « ment, et les idées deviennent pure-
 « ment intellectuelles. Alors le philoso-
 « phe spéculatif ressemble à celui qui
 « regarde du haut de ces montagnes dont
 « les sommets se perdent dans les nues,
 « les objets de la plaine ont disparu de-
 « vant lui; il ne lui reste plus que le
 « spectacle de ses pensées, et que la
 « conscience de la hauteur à laquelle il
 « s'est élevé, et où peut-être il n'est pas
 « donné à tous de le suivre et de respl-
 « rer. » *Je ne crois pas*, disait un aca-
 « démicien du dernier siècle, *que ceux qui*
sont intelligibles soient fort intelli-
gents. Cette sentence, fondée sur la vé-
 « rité, est un arrêt terrible contre les écrits
 « de Diderot. Que sera-ce, si nous ajou-
 « tons avec Quintilien, que plus un écrivain
 « est médiocre, plus il est obscur ? Enfin,
 « La Harpe, après avoir consacré un cha-
 « pitre fort étendu à examiner ses ou-
 « vrages, le juge ainsi : « Il n'était pas né sans
 « génie, ou plutôt sans imagination; c'est
 « cette partie du génie qui est chez lui
 « dominante dans les idées comme dans
 « le style. Mais l'imagination, quand elle
 « est seule, avorte plus souvent qu'elle
 « ne produit. Il faut qu'elle soit secon-
 « dée par le jugement, pour devenir
 « cette force créatrice, d'où naissent
 « les conceptions soutenues et durables.
 « L'imagination de Diderot, trop desti-
 « tuée de ce jugement en tout genre,
 « ressemblait à une lumière qui a peu
 « d'aliment, qui jette de temps en temps
 « des clartés vives, et vous laisse à tout
 « moment dans les ténèbres. Toujours
 « prêt à s'échauffer sur tout, ce qui est
 « un moyen sûr de s'échauffer souvent à
 « froid, il ne pouvait s'attacher à rien :
 « de là, les disparates continuelles d'un
 « style scabreux, haché, martelé, tou-
 « à-tour négligé et boursofflé; de là,
 « les fréquentes éclipses du bon sens et
 « les bizarres saillies du délire. Incapa-
 « ble d'un ouvrage, jamais il n'a pu faire
 « que des morceaux; et c'est lui-même
 « qu'il loue dans la *Vie de Sénèque*,
 « quand il réduit le génie à de belles li-
 « gnes. Il y en a dans tout ce qu'il a fait,
 « plus ou moins rares, et toujours il faut
 « les acheter beaucoup plus qu'elles ne
 « valent. » Voici sur cet écrivain em-
 « phatique un jugement prononcé plus ré-
 « cemment : « Diderot fut doué d'une âme
 « ardente et désordonnée. Mais c'était
 « un feu sans aliment, et le talent dont
 « il a donné quelques indices n'a reçu
 « aucune application entière. S'il eût
 « brassé une carrière unique, si son
 « esprit bouillant eût marché dans un

« sans déterminé au lieu d'errer dans
 « tout le chaos d'opinions contraires,
 « que cette époque voyait ou naître ou
 « se détruire, Diderot aurait laissé une
 « réputation durable, et maintenant au
 « lieu de répéter seulement son nom,
 « on parlerait de ses ouvrages. Mais sans
 « connaissances profondes sur aucune
 « chose, sans persuasion arrêtée, sans
 « respect pour aucune idée reçue, pour
 « aucun sentiment, il erra dans le vague,
 « en y faisant parfois briller quelques
 « éclairs. Un caractère tel que le sien a
 « tout perdu, en adoptant la philosophie
 « à laquelle il s'attacha. Il essaya de re-
 « nouer le théâtre, et protesta contre
 « les règles établies. Il réclama une imi-
 « tation plus exacte de la nature. Il mon-
 « tra qu'il était, en effet, susceptible de la
 « connaître et de la peindre; mais la pré-
 « tention d'être chef d'une nouvelle
 « école dramatique, et moraliste dog-
 « matique, le fit tomber dans l'affectation
 « et dans les déclamations les plus em-
 « poulées. Ainsi il s'écarta de la nature
 « bien plus que ceux contre lesquels il
 « s'était élevé. Il écrivit sur la morale;
 « et tout en faisant voir qu'il était capa-
 « ble de chaleur et d'élévation, il fit un
 « mélange obscur et incohérent de ce
 « style animé avec une philosophie ana-
 « lytique et destructive. Ses romans pré-
 « sentent aussi le burlesque assembla-
 « ge de je ne sais quel amour de la vertu,
 « mêlé avec le plus honteux cynisme,
 « et d'une chaleur quelquefois vraie et
 « profonde avec des paroles grossières et
 « ignobles. Au total, Diderot fut un écri-
 « vain funeste à la littérature comme à
 « la morale. Il devint le modèle de ces
 « hommes froids et arides, qui appri-
 « rent à son école comme on pouvait se
 « battre les flancs pour se donner de la
 « verve dans les mots, sans avoir un
 « foyer intérieur de pensées et de senti-
 « ments. » (De Barante, *de la littérature française, pendant le 18^e siècle.*)
 — Diderot, comme tous les autres phi-
 « losophes, a été croyant, et a laissé, au
 « milieu de ses impiétés, des témoignages
 « irrécusables de sa foi. « A moins qu'on
 « ne démente ses propres ouvrages, dit
 « La Harpe, il commença bien authen-
 « tiquement par croire en Dieu. Si c'est
 « un grand tort devant la philosophie du
 « jour, je laisse aux athées à la pallier
 « comme ils pourront, et à défendre la
 « mémoire de leur patriarche. » Il est
 « évident que Diderot a cru à un Être-Su-
 « prême: il était certainement déiste quand
 « il écrivit l'*Essai sur le mérite et la vertu*,
 « et voici quelques lignes de ses *Pensées*
 « philosophiques: « Convenez qu'il y aurait

« de la folie à refuser à vos semblables
 « la faculté de penser. — Sans doute,
 « mais que s'ensuit-il de là? — Il s'ensuit
 « que, si l'univers, que dis-je l'univers,
 « si l'aile d'un papillon m'offre des traces
 « mille fois plus distinctes d'une intelli-
 « gence, que vous n'avez d'indices que
 « votre semblable à la faculté de penser,
 « il est mille fois plus fou de nier qu'il
 « existe un Dieu que de nier que votre
 « semblable pense. Or, que cela soit
 « ainsi, c'est à votre conscience que j'en
 « appelle. Avez-vous jamais remarqué
 « dans les raisonnements, les actions et
 « la conduite de quelque homme que ce
 « soit, plus d'intelligence, d'ordre, de
 « sagacité, de conséquence, que dans le
 « mécanisme d'un insecte? La divinité
 « n'est-elle pas aussi clairement em-
 « preinte dans l'œil d'un ciron que la
 « faculté de penser dans les écrits de
 « grand Newton? Quoi! le monde formé
 « prouverait moins une intelligence que
 « le monde expliqué? Quelle assertion!
 « l'intelligence d'un premier être ne
 « m'est-elle pas mieux démontrée par ses
 « ouvrages que la faculté de penser dans
 « un philosophe par ses écrits? Songez
 « donc que je ne vous objecte que l'aile
 « d'un papillon, quand je pourrais vous
 « écraser du poids de l'univers.... Je dis-
 « tingue les athées en trois classes. Il y
 « en a qui vous disent nettement qu'il
 « n'y a pas de Dieu, et qui le pensent;
 « ce sont les vrais athées. » (On a prouvé
 « cent fois et de cent manières qu'il n'y
 « avait point et ne pouvait y avoir d'athées
 « de cette sorte.) « Un grand nombre qui
 « ne savent qu'en penser, et qui déci-
 « deraient volontiers la question à croix
 « ou pile; ce sont les athées sceptiques:
 « beaucoup plus qui voudraient qu'il n'y
 « en eût point, qui font semblant d'en
 « être persuadés, et qui vivent comme
 « s'ils l'étaient: ce sont les fanfarons d'a-
 « parti. Je déteste les fanfarons; ils sont
 « faux. Je plains les vrais athées: leur
 « consolation me semble morte pour eux,
 « et je prie Dieu pour les sceptiques;
 « ils manquent de lumières. » Voilà le
 « déiste, voici le chrétien: « Si le sang de
 « Jésus-Christ a crié vengeance contre
 « les Juifs, c'est qu'en le répandant ils
 « fermaient l'oreille à la foi de Moïse et
 « du prophète qui le déclarait le Mes-
 « sie. Je ne suis pas chrétien, parce que
 « saint Augustin l'était; mais je le suis,
 « parce qu'il est raisonnable de l'être. »
 « Voici même le catholique: « Je suis né
 « dans l'Eglise catholique, apostolique
 « et romaine, et je me soumetts à ses
 « décisions de toute ma force. Je veux
 « mourir dans la religion de mes pè-

« res.... » Il y a des pages non moins édifiantes dans son petit *Traité sur l'éducation publique* ; ouvrage dont on a donné un extrait fort curieux dans le *Mémorial catholique*, livraison d'avril 1824. Voici quelques lignes : « L'histoire de la religion a deux parties : celle du peuple de Dieu, laquelle remonte à l'origine des siècles, ce que n'a fait aucune autre histoire ; et celle de l'Eglise, qui, remplaçant ce peuple proscrit, ne finira qu'avec le monde. L'une contient les faits, les lois et les oracles qui ont préparé la venue du Messie ; l'autre nous montre la loi éternelle et immuable, établie par le Messie et les Apôtres, avec l'oracle toujours subsistant dans l'Eglise, qui explique ses mystères et consacre sa doctrine. » — « La théologie positive, sans laquelle il n'y eut jamais que de vains et dangereux raisonnements. » — « Il ne peut y avoir de théorie et plus sûre et plus nette que celle de la religion révélée, puis que les faits qui lui servent de base sont décidés et authentiques : il n'est point d'ignorance plus honteuse que celle de la vraie théologie. » — « La religion ne prêche que l'ordre et l'amour, et n'ôte point la raison ; mais elle l'épure et l'ennoblit... » — « Il ne faut pas glisser trop légèrement sur les lois de Moïse : c'est un chef-d'œuvre d'économie politique, dont les plus fameux législateurs n'ont pas approché. » — « Les Pères de l'Eglise ont assurément autant d'esprit que les plus beaux génies d'Athènes et de Rome. »

DIDIER-JULIEN, empereur romain, naquit l'an 133 à Milan, d'une famille illustre. Il était petit-fils de Salvius Julien, habile jurisconsulte, qui fut deux fois consul et préfet de Rome. Didier obtint, à prix d'argent, l'empire mis à l'encan après la mort de Pertinax, l'an 193 ; mais, à la nouvelle de l'élection de Sévère, il fut mis à mort par ordre du sénat, dans son palais, à 60 ans, après un règne de quelques mois.

DIDIER, dernier roi des Lombards, s'empara de l'exarchat de Ravenne en 772 sur le pape Adrien, et saccagea les environs de Rome. Charlemagne vint au secours du Pontife. Didier, assiégé dans Pavie, se rendit prisonnier l'an 774 à Charlemagne, qui l'exila avec sa femme et ses enfants à Liège. Il n'y eut qu'un seul de ses fils qui échappa aux malheurs de sa famille. Il se sauva à Constantinople, où il fut revêtu de la dignité de patrice. C'est ainsi que fut éteint en Italie le royaume des Lombards, après avoir duré 206 ans.

DIDIER (Guillaume de SAINT-), poète provençal du 12^e siècle, mit les *Fables* d'Esopé en rimes de son pays. Il se fit connaître par d'autres ouvrages, entre autres par un *Traité des songes*, dans lequel il donne des règles pour n'en avoir que d'agréables. Ces règles consistent à vivre sobrement, et à ne point surcharger l'estomac d'aliments, pour qu'ils ne portent point à la tête des vapeurs grossières et des idées tristes. En ajoutant à cette observance des mœurs pures et une conscience sans reproche, il est à croire qu'effectivement on n'aura point de songes fort effrayants.

DIDIER LOMBARD, docteur de Sorbonne au 13^e siècle, écrivit avec Guillaume de Saint-Amour, et eut un emportement égal contre les Ordres mendiants, qui furent défendus par saint Bonaventure et saint Thomas.

DIDON, fille de Bélus, roi des Tyriens, et femme de Sichée, le plus riche de tous les Phéniciens, perdit son époux par la perfidie de son propre frère Pygmalion, qui l'assassina pour s'emparer de ses trésors. Didon échappa aux poursuites de ce barbare. Ayant abordé heureusement en Afrique, dans un port vis-à-vis de Drépano en Sicile, elle y jeta les fondements de la ville de Byrsa, si célèbre depuis sous le nom de Carthage. Hiarbas, roi de Mauritanie, la rechercha en mariage. Dans la crainte d'être forcée d'accepter cette alliance, par les armes de son amant et par les vœux de ses sujets, elle fit élever un bûcher, et après y avoir immolé des victimes, comme pour apaiser les mânes de son mari, avant d'épouser Hiarbas, elle monta sur ce bûcher et se donna un coup de poignard en présence du peuple, vers l'an 890 avant J.-C. Toutes ces aventures appartiennent peut-être plus à la mythologie qu'à l'histoire, ainsi que les amours de cette reine avec Enée. Il paraît certain que cette princesse ne vint au monde que 300 ans après le prince troyen. Peut-être que Virgile a connu cette erreur de chronologie ; mais il aime mieux se la permettre, que de priver son poème d'un épisode si agréable et si intéressant pour les Romains. L'on y trouve l'origine de la haine innée de Rome et de Carthage, dans le berceau de ces deux villes. Si l'on pouvait s'en tenir à la *Chronologie* de Newton, Virgile serait pleinement justifié de cet anachronisme : car le philosophe anglais fait Didon et Enée contemporains ; mais on sait que sa *Chronologie* est peu estimée. Du reste toute cette dispute sur l'époque du règne de Didon est plus qu'inutile, s'il n'y

a jamais eu d'Enée, ni de ville de Troie, ni de guerre des Grecs contre cette ville. (Voyez HOMÈRE.)

DIDOT (François-Ambroise), célèbre imprimeur, né à Paris en janvier 1730, se voua tout entier à son art, qu'il porta au plus haut degré de perfection. Il imagina les garnitures en fonte, et en 1777, les presses à un coup, dont cependant Anisson-Dupéron, directeur de l'imprimerie royale, s'est porté inventeur, dans un premier *Mémoire sur l'impression en lettres, suivi de la description d'une nouvelle presse*, 1785, in-4. François Didot a aussi établi une fonderie, de laquelle sont sortis de fort beaux types, et les plus beaux caractères que l'on connût alors pour la forme et la perfection. C'est dans son imprimerie qu'on fit, en 1780, les premiers essais en France d'impression sur papier vélin. Louis XVI le chargea de réimprimer, pour l'éducation du Dauphin, un choix des classiques français, dans les formats in-18, in-8 et in-4. Il a donné successivement 18 volumes in-18, 17 in-8 et 12 in-4. Cette dernière collection a été continuée et portée à 31 par son fils aîné. François Didot fut encore chargé par le comte d'Artois, d'imprimer un choix d'ouvrages français fait par ce prince, dont il a paru 64 vol. in-18. Ces éditions sont recherchées de toute l'Europe, et réunissent à la beauté de l'impression et du papier le premier des mérites, celui de la correction. Il est mort le 10 juillet 1804, laissant deux fils qui ont hérité du talent de leur père.

DIDOT (Firmin), Imprimeur, graveur en caractères, littérateur et député, né à Paris en 1764, mort le 24 avril 1836 au Mesnil près Dreux, était fils du précédent. Son père le plaça, en 1789, à la tête de sa fonderie. Firmin Didot s'appliqua au perfectionnement des caractères. Il avait obtenu, en 1787, un brevet d'invention pour son procédé de *Stéréotypie* par l'application d'un fer chaud, et il s'associa avec son frère Pierre pour la vente des éditions stéréotypées. En 1823, il obtint un nouveau brevet pour l'impression des cartes géographiques en caractères mobiles. On a de lui : *A mon frère Pierre Didot sur le perfectionnement de l'art typographique*, 1802, in-8 ; *Annibal*, tragédie ; *Poésies et Traductions en vers*, 1822-1826, 2 vol. in-42 ; *Poésies*, 1834, in-8. Appelé, en 1829, à la Chambre des députés par le département de l'Eure, il y prit place dans les rangs de l'opposition, et fut un des 221.

DIDYME d'Alexandrie, surnommé *Chalcentère*, ou *entrailles d'airain*, à

cause de son amour pour l'étude que rien ne fatiguait, laissa, suivant Sénèque, jusqu'à 4,000 *Traité*s. On juge bien qu'ils ne pouvaient être fort corrects, ni bien longs. Les anciens ont négligé de nous en donner le catalogue. Ça aurait été pour eux un grand travail, qui d'ailleurs n'aurait pas été utile pour nous. L'auteur lui-même était souvent embarrassé à répondre sur quelle matière il avait travaillé. Ce compilateur infatigable était un terrible censeur. Le style de Cicéron, tout admirable qu'il est, ne fut pas à l'abri de sa critique ; mais Cicéron a subsisté, et qui connaît Didyme ?

DIDYME d'Alexandrie, quoique aveugle dès l'âge de 5 ans, ne laissa pas d'acquérir de vastes connaissances, en se faisant lire les écrivains sacrés et profanes. On prétend même qu'il pénétra dans les mathématiques, qui semblent demander l'usage de la vue. Il s'adonna particulièrement à la théologie. La chaire de l'école d'Alexandrie lui fut confiée, comme au plus digne. Saint Jérôme, Rufin, Pallade, Isidore et plusieurs autres hommes célèbres furent ses disciples. Saint Athanase et saint Antoine eurent pour lui la plus grande estime. Ce dernier étant allé le voir, et Didyme lui ayant confié la peine qu'il ressentait d'être privé de la vue, le saint solitaire lui dit : « Je m'estonne qu'un homme judicieux comme vous regrette une chose qui est commune aux mouches, aux fourmis et aux animaux les plus méprisables, « aussi bien qu'aux hommes ; et qu'il ne se réjouisse pas d'en posséder une qui ne se trouve que dans les apôtres, dans les saints, dans les anges, « par laquelle nous voyons Dieu même, « et qui allume dans nous le feu d'une science si lumineuse. » Malgré les répliques que saint Jérôme donne à Didyme, il ne dissimule pas son attachement à quelques erreurs d'Origène ; et c'est ce qui l'a fait condamner après sa mort par le 5^e concile général ; mais comme il ne les a pas défendues avec opiniâtreté, on ne doit considérer cette condamnation que comme regardant seulement ses écrits ; à moins de supposer que l'orgueil, si voisin de la science, ait altéré la simplicité de sa foi. Il mourut vers 395, âgé de plus de 80 ans. De tous ses ouvrages, il nous reste : *Traité du Saint-Esprit*, traduit en latin par saint Jérôme ; un fragment considérable d'un *Traité contre les Manichéens* ; *Discours sur les épîtres canoniques* ; des fragments d'un *Commentaire sur les Paraboles de Salomon*.

DIÉBITSCH-SABALKANSKI, feld-

maréchal au service de Russie, naquit le 13 mai 1785. Issu d'une famille noble de Silésie, il reçut une éducation conforme à son rang; il était doué d'une telle mémoire, qu'à l'âge de quatre ans on le voyait résoudre des questions d'arithmétique avec plus de facilité et de promptitude que les jeunes gens plus âgés ne le font d'ordinaire. Quand il eut terminé ses études, il prit du service dans l'armée prussienne. Plus tard son père ayant accepté la place de major-général dans ses armées de l'empereur Paul, il le suivit et entra dans les troupes de Russie avec le consentement du roi de Prusse. Il n'était alors que sous-lieutenant. Il combattit à Austerlitz et reçut, dans cette journée terrible pour les Russes et les Autrichiens, une balle morte qui resta dans sa main. Les champs de bataille d'Eylau et de Friedland furent les théâtres de son courage, et, pendant toute la campagne de 1812, il fit preuve d'une valeur peu commune. A Dresde, il se montra partout où le danger était le plus grand : aussi eut-il deux chevaux blessés sous lui et il reçut une forte contusion. Diébitsch avait avancé en grade, et dès 1825 il était chef de l'état-major-général de l'empereur de Russie, et commandait les colonies militaires de l'Asie. En 1827, il fut appelé à faire partie du cabinet russe, et dans le mois de décembre de la même année l'empereur le chargea d'introduire différentes modifications dans plusieurs corps de l'armée polonaise. Dans le mois de juin 1828, Diébitsch devint adjudant-général d'infanterie dans l'armée russe qui devait combattre les Turcs. De retour à Saint-Petersbourg, il fut investi, par un ukase du 18 février 1829, du commandement en chef de la deuxième armée dirigée contre la Turquie, en remplacement du feld-maréchal comte Wittgenstein. Cette campagne est un des plus beaux faits d'armes de Diébitsch, qui eut le talent ou le bonheur de faire passer à ses troupes les montagnes du Balkan, ce qui n'avait pas été effectué l'année précédente, et ce qui lui valut le surnom de Sabalkanski que lui donna l'empereur. Il conduisit son armée de succès en succès jusqu'aux portes de Constantinople, où l'orgueilleux sultan fut obligé, pour ne pas voir son empire détruit, de consentir à l'humiliation d'un traité qui lui fut imposé. Cette belle expédition devait être suivie peu après d'une autre marque de confiance de son souverain, qui le chargea par un ukase du 30 décembre 1830, de conquérir la Pologne soulevée contre la domination russe. Les Polonais ne se laissèrent point

vaincre par celui qui avait soumis l'orgueil des Turcs; tout annonçait même qu'ils sortiraient triomphants de cette lutte nationale à laquelle le clergé s'était associé. Peu libre, dit-on, dans ses opérations militaires, Diébitsch ne put conduire à son gré la campagne. Néanmoins il avait promis au grand-duc Constantin de le conduire dans son château du Belvédère (voyez ce nom); il ne put tenir ses promesses. Le 29 mai 1831, le choléra-morbus, qui avait déjà fait périr le grand-duc Constantin, vint terminer sa carrière. Des bruits peu fondés ont circulé sur sa mort; on ne voit pas pourquoi l'empereur Nicolas se serait désisté d'un serviteur fidèle et habile; et si les désastres de l'armée russe pendant cette campagne eussent pu lui être imputés, son renvoi aurait été la seule mesure à employer contre lui. C'était en effet le parti que l'empereur avait pris; le comte Orloff venait d'arriver dans le but de le remplacer par le comte Paskewitch déjà immortalisé par ses victoires sur l'Érivan. Diébitsch était, lorsqu'il mourut, à son quartier-général de Kleczewo près de Pultusck. Il avait épousé, en 1815, la baronne Zanc de Tornau, nièce de la femme du prince Barclay de Tolly; il n'en eut pas d'enfants. L'empereur Nicolas a conservé son nom à un régiment russe.

DIETRICH (Jean-Frédéric), poète allemand, né le 29 août 1753 à Gorlitz. fit l'éducation particulière du fils de Gersdorf, depuis président de Budissin; remplit, de 1770 à 1783, diverses fonctions dans la prévôté de Dresde et le bailliage de Hoversverda, puis devint en 1784 bailli de Grunhayn, Schellestadt et Stolberg, d'où il passa, toujours avec le même titre, à Grosnhayn en 1790, et à Mortzbourg en 1791. Il mourut le 9 mars 1833. On a de lui deux *Recueils de poésies*, publiés en 1805 et 1829.

DIEU (Louis de), professeur protestant et principal du collège Wallon de Leyde, né à Flessingue en 1590, mort le 23 décembre 1642, était savant dans les langues orientales. Il laissa : *Compendium grammaticæ hebrææ*, Leyde, 1626, in-4; *Apocalypsis S. Joannis edita characteribus syro et hebræo, cum versione latine, græce textu et notis*, Leyde, 1627, in-4. Cette version syriaque se trouve dans les *polyglottes* de Paris et de Londres. Louis de Dieu a conservé dans sa traduction le tour et le génie de la langue syriaque; *Animadversiones sive commentarius in quatuor Evangelia in quo collatis syri, arabicis, Evangelii hebræi, Vulgati, etc., versionibus difficultiora loca illustrantur*;

Leyde, 1631, in-4; *Animadversiones in Actus apostolorum*, Leyde, 1634, in-4; *Historia Christi persicè conscripta à P. Hieronymo Xavier, latinè reddita et animadversionibus notata*, Leyde, 1639, in-4. Il prouve dans ces notes que le Père Jérôme Xavier a puisé dans des sources apocryphes : *Rudimenta linguæ persicæ*, Leyde, 1639, in-4 : cette grammaire est estimée, mais elle n'est pas proprement de Louis de Dieu, elle est de Jean Elichma, savant danois; *Animadversiones in divi Pauli epistolæ, etc.* 1646, in-4; ... *In veteris Testamenti libros*, 1648, in-4. Les fils de Louis de Dieu, éditeurs de cet ouvrage, assurent que le but de ces remarques de leur père était de montrer les fautes de la version de Dordrecht; *Crítica sacra*, Amsterdam, 1693, in-fol. : c'est une édition augmentée de tout ce que Louis de Dieu a écrit sur l'Écriture. On y voit qu'il fait un plus grand cas de la Vulgate que la plupart des protestants, et qu'il rend à cette antique et respectable version la justice qu'elle mérite (Voy. AMAMA, BUKENTOP, S. JÉRÔME, etc.); *Grammatica linguarum Orientalium, Hebræorum, Chaldeorum et Syrorum inter se collatarum*, Francfort, 1683, in-4.

DIEU-DONNÉ I (saint), *Deus-Dedit*, Pape après Boniface IV, le 13 novembre 614, se signala par sa piété et par sa charité envers les malades. Il mourut en 617, après avoir fait éclater son savoir et ses vertus. C'est le premier Pape dont on ait des bulles scellées en plomb. (Voyez DEO-GRATIAS.)

DIEU-DONNÉ II, *A Deo datus*, Pape vertueux et prudent, succéda au pape Vitalien en avril 673, et mourut en juin 677. Il est le premier qui ait employé dans ses lettres la formule *Salutem et apostolicam benedictionem*.

DIEU-LA-FOI (Joseph-Marie-Armand-Michel), auteur dramatique, né à Toulouse en 1762, se fit connaître par des productions agréables, représentées avec succès sur divers théâtres de la capitale. Des souffrances et des infirmités diverses avertirent Dieu-la-Foi de se préparer à la mort; il s'y disposa par des actes de bienfaisance, par la réparation des torts qu'il avait à se reprocher, et expira le 13 décembre 1823, après une longue et cruelle maladie dans laquelle il reçut les secours de l'Eglise avec de grands sentiments de repentir et de piété. On lui doit encore : *Épître à un athée*; *Ode sur le siècle de Louis XIV*; des *Chansons*; et autres *Poésies* dans divers recueils périodiques.

DIÈVE. (Voy. DIVUS).

DIGBY (Kenelm), connu sous le nom de *Chevalier*, né en 1603, était fils d'Everard Digby, qui entra dans la conspiration des poudres contre Jacques I^{er}, et qui eut la tête tranchée en punition de ce crime. Le fils, instruit par les malheurs du père, donna tant de marques de fidélité à son prince, qu'il fut rétabli dans la jouissance de ses biens. Charles I^{er}, qui ne l'aima pas moins que Jacques, le fit gentilhomme de sa chambre, intendant-général de ses armées navales, et gouverneur de l'arsenal maritime de la Sainte-Trinité. Il se signala contre les Vénitiens, et fit plusieurs prises sur eux, proche le port de Scanderoue. Les armes ne lui firent pas négliger les lettres. Il s'appliqua aux langues, à la politique, aux mathématiques, et surtout à la chimie. Ses études ne furent pas infructueuses. Il trouva d'excellents remèdes, qu'il donnait gratuitement aux pauvres et à toutes les autres personnes qui en avaient besoin. L'attachement de Digby à la famille royale ne se démentit point, même dans les malheurs qu'elle essuya. La reine, veuve de Charles I^{er}, l'envoya deux fois en ambassade auprès du pape Innocent X. Il vit ses biens confisqués sous Cromwell, sa personne bannie, sans se plaindre. Il se retira tranquillement en France, et ne retourna en Angleterre que lorsque Charles II eut été rétabli sur le trône. Il y mourut de la pierre le 11 juin 1665. On lui doit un *Traité sur l'immortalité de l'âme*, publié en anglais en 1601; in-4, traduit en latin et imprimé en 1664 à Francfort, in-8 : l'auteur avait eu de longues conférences sur ce sujet important avec Descartes, et en avait profité; *Dissertation sur la végétation des plantes*, traduite de l'anglais en latin par Dappert, Amsterdam, 1663, in-12; en français par Treban, 1667, Paris, in-12; *Discours sur la poudre de sympathie pour la guérison des plaies*, traduit en latin par Laurent Strausius, imprimé à Paris en 1658, puis en 1661; enfin en 1730, avec la *Dissertation* de Charles de Dionis, sur le *tonia ou ver plat*.

DIGEON (le vicomte Alexandre-Elisabeth-Michel), fils d'un fermier-général, naquit à Paris le 26 juin 1771, entra au service comme sous-lieutenant dans un régiment d'infanterie le 1^{er} janvier 1792, et passa quelques mois après avec le même grade au neuvième régiment de chasseurs à cheval; il servit depuis cette époque constamment dans la cavalerie, et fut élevé successivement à plusieurs grades, qui furent tous la récompense de sa conduite sur le champ de bataille. Blessé à la Trébia, Digeon ne voulut pas aban-

donner un sens instant le commandement de son régiment ; son cheval ayant été tué sous lui à la fin de la bataille, il fut fait prisonnier ; son frère puîné, qui servait dans la garde consulaire, se distingua particulièrement à Marengo, que le premier consul, de retour à Paris, envoya avec ses généraux chez Digeon le père, pour le féliciter sur la conduite de son fils et le rassurer en même temps sur les suites d'une blessure grave qu'il avait reçue. Digeon, connaissant le cœur de son jeune fils, n'hésita point à demander pour une récompense que son fils aîné fût rendu à la France, et Alexandre, réclamé aussitôt par Bonaparte, devint l'objet d'un cartel d'échange particulier ; il retourna dans sa patrie, et fut décoré de la croix de commandant de la Légion d'Honneur, après la bataille d'Austerlitz. Il fut ensuite employé dans les campagnes de Prusse et de Pologne, de 1806 et 1807, comme général de brigade ; le 31 mars de cette même année, il passa en Espagne avec ce grade et se distingua dans le combat livré, le 23 novembre 1808, au général Castanos. En 1812, il devint gouverneur civil et militaire des provinces de Cordoue et de Jaén, et parvint par une administration sage et éclairée à gagner la confiance et l'attachement des peuples de ces contrées, que les ravages de la guerre et d'horribles vexations avaient réduits à la plus extrême misère. Son humanité fit bénir le nom français dans un royaume où partout ailleurs il était abhorré. De concert avec le clergé et les autorités locales, Digeon établit une société de bienfaisance, afin de pourvoir aux besoins des plus indigents ; lui-même s'imposa le premier sur son traitement, les officiers suivirent son exemple, et pendant six mois entiers sept mille individus furent arrachés par ses soins aux horreurs de la famine : il associa à ses vues bienfaisantes le clergé et les habitants aisés de ces provinces, et confia la direction des établissements qu'il avait créés à un prêtre français émigré, l'abbé de Vienne, qui avait déjà mérité par des services signalés la confiance des habitants de Cordoue pendant l'administration du général Dessole. La brillante conduite de Digeon, pendant la retraite périlleuse de l'Andalousie, lui mérita le titre de général de division, au mois de mars 1813, et il reçut, à la fin de cette même année, le commandement de toute la cavalerie et de la première division d'infanterie. Le roi le créa chevalier de Saint-Louis en 1814, et l'employa comme inspecteur-général dans plusieurs divisions militaires : il était à Nevers en cette

qualité lors du débarquement de Bonaparte, et s'empessa d'obéir au ministre de la guerre qui lui ordonnait de se rendre à Lyon auprès du comte d'Artois. Il fit beaucoup d'efforts pour retenir les soldats sous les ordres de Monsieur ; n'ayant pu y réussir, il quitta cette ville et refusa une gratification considérable du roi qui voulait l'indemniser de la perte qu'il venait de faire de tous ses équipages. Fidèle à ses serments, le général Digeon refusa de servir pendant les Cent-Jours, et après la seconde Restauration fut nommé de nouveau inspecteur-général de cavalerie, aide-de-camp de Monsieur et commandant de la division de cavalerie légère de la garde royale. Le roi le créa par la suite pair de France et lui conféra le titre de vicomte en 1816 ; le ministre de la guerre ayant été obligé d'aller à Bayonne, le porte-feuille en fut confié par *intérim* au général Digeon, qui le garda trois semaines. Au retour du ministre il reprit ses fonctions dans la garde, à la Chambre des pairs, et reçut les titres de ministre d'Etat et de membre du conseil privé. En 1824, il alla prendre le commandement de l'armée d'occupation en Espagne, revint en France avec la principale partie de cette armée, et mourut le 2 août 1826 à sa terre de Ronqueux près Paris.

DIGNA, ou DUGNA, femme courageuse d'Aquilée, ville autrefois très-florissante, ruinée par Attila, aima mieux se donner la mort, que de consentir à la perte de son honneur. La ville ayant été prise par ce roi des Huns, l'an de J.-C. 452, le barbare voulait attenter à sa pudicité. Elle le pria de monter sur une galerie, feignant de vouloir lui communiquer quelque secret d'importance ; mais aussitôt qu'elle se vit dans cet endroit qui donnait sur la mer, elle se jeta dedans, en criant à ce barbare : *Suis-moi, si tu veux me posséder*. On peut voir dans l'article RAZIAS quelques réflexions sur la moralité de ces sortes d'actions diversement interprétées.

DINA, fille de Jacob et de Lia, fut violée par Sichem, fils d'Hémor, roi de Salem. Siméon et Lévi ses frères, pour venger cet outrage, profitèrent du temps auquel les Sichimites s'étaient fait circonceindre, en exécution de l'accord entre leur prince et Jacob, les massacrèrent tous, et pillèrent leur ville.

DINARQUE, orateur grec, fils de Sostate et disciple de Théophraste, gagna beaucoup d'argent à composer des harangues, et se distingua par sa haine contre Démosthène qui lui était bien supérieur. Le meilleur de ses discours est

il accuse ce fameux orateur de
 issé corrompre par l'or d'Harpa-
 it lui-même accusé de s'être laissé
 re par les présents des ennemis
 publique, prit la fuite, et ne
 ue 15 ans après, vers l'an 340
 -C. De 64 *harangues* qu'il avait
 es, il n'en reste plus que 3 dans
ction des orateurs anciens d'E-
 1575, in-fol. ; ou dans celle de
 1513, 3 tomes in-fol. (Voy. An-
 .)

CRATE, sculpteur célèbre, en-
 in ouvrage prodigieux, dont la
 devait être le mont Athos même.
 it Athos, aujourd'hui Monte-
 est une presque île jointe à la Ma-
 , qui avance dans l'Archipel,
 golfe de Monte-Santo, autrefois
 Strimonique et le golfe Singiti-
 off it de tailler ce mont, qui est
 auteur prodigieuse, d'en former
 tue d'Alexandre-le-Grand, de
 l'ans chaque main un espace pour
 une ville, et de faire passer la
 re ses jambes, par la communi-
 es deux golfes que cette pres-
 épare. Il mourut lorsque son ou-
 était encore qu'ébauché. D'autres
 u'Alexandre refusa de l'y laisser
 r. Pline dit que « Dinocrate
 a de rétablir le temple de Diane
 èse, ruiné par l'incendie d'E-
 ite, et qu'après avoir mis la der-
 main à ce grand ouvrage, il passa
 andrie, où Ptolémée Philadel-
 roi d'Egypte, lui ordonna de
 un temple, pour être consacré à
 moire de sa femme Arsinoé. Dans
 sein que cet architecte forma de
 iment, il s'était proposé de met-
 la voûte de ce temple une grosse
 d'aimant qui aurait suspendu
 ir la statue de cette princesse,
 le aurait été toute de fer, afin
 zer les peuples, par cette mer-
 , à avoir plus de vénération pour
 eine, et l'adorer comme une
 ; mais la mort du roi étant sur-
 , ce dessein ne fut point exé-
 . Ce récit s'accorde peu avec la
 gie ; car, à la mort d'Arsinoé,
 e devait avoir près de 120 ans.
 communément que *Dinocrate*,
 te, *Stésicrate*, *Dioclès de Macé-*
 ont le même personnage ; mais
 e Pline porte à croire qu'il faut
 guer, et en faire au moins deux
 différents.

CRATE, géomètre ancien, con-
 de Platon, fréquentait l'école
 osophe, école célèbre par l'é-
 l'on y faisait de la géométrie.

Il est un de ceux qui contribuèrent le
 plus aux progrès considérables qu'elle y
 fit. On le croit l'inventeur de la *quadra-*
trice, ainsi nommée, parce que si on pou-
 vait la décrire en entier, on aurait la qua-
 drature du cercle.

DINOUART (Joseph-Antoine-Tous-
 saint), prêtre, né à Amiens en 1716,
 mort à Paris en 1786, est connu par le
Journal ecclésiastique, ouvrage utile,
 où l'on trouve souvent des articles inté-
 ressants et instructifs. L'ensemble en eût
 été mieux lié et plus conséquent, si,
 captivé par les partisans de la petite
 Eglise, l'auteur ne s'était laissé entraîner
 par les préventions d'une secte artifi-
 cieuse, et n'avait répandu à pleines
 mains la calomnie contre ceux qui la dé-
 masquaient. L'édition qu'il a donnée de
 l'*Abrégé de l'Histoire ecclésiastique*, de
 Macquer, à laquelle il ajouta un volume,
 et la *Vie de Palafox* (voyez cet article),
 portent l'empreinte de cette fâcheuse si-
 tuation, qui, en faisant le tourment de
 l'écrivain, envoie encore le trouble et la
 défiance dans l'esprit du lecteur. On a
 encore de lui : *Manuel des pasteurs*, 3
 vol. in-12 ; la *Rhétorique du prédicateur*,
 in-12 ; le style n'en fait pas le principal
 mérite. En général, il écrivait d'une ma-
 nière lâche, diffuse et incorrecte ; une
 édition de la *Sarcotis* de Massénius, avec
 la traduction ; un *Abrégé de l'Embryo-*
logie sacrée, de Cangiamila (voyez ce
 mot). On peut lui reprocher, comme à
 l'auteur abrégé, d'avoir été un peu trop
 lesté en métaphysique et en physiologie,
 et d'avoir par-là formulé des conclusions
 embarrassantes et impraticables en mo-
 rale ; quelques *hymnes latines* ; des édi-
 tions de différents ouvrages, etc. On
 peut voir le *Catalogue* de tout cela, fait
 par l'auteur lui-même, dans le *Journal*
ecclésiastique, novembre, 1780, page
 184.

DINUS, natif de Mugello, bourg de
 Toscane, jurisconsulte et professeur en
 droit à Bologne, florissait sur la fin du
 13^e siècle. Il passait pour le premier ju-
 risconsulte de son temps, par le talent
 de la parole, la vivacité de son esprit, et
 la netteté de son style. Le pape Boni-
 face VIII le fit travailler à la composition
 du 6^e livre des *Decretales*, appelé le
Sexte. Ce jurisconsulte mourut à Bologne
 en 1303, du chagrin, selon quelques-
 uns, de n'avoir pas été honoré de la
 pourpre romaine. Il est auteur de plu-
 sieurs ouvrages sur le droit civil : d'un
Commentarium in regulas juris ponti-
ficiis, in-8. Cynos, son disciple, assure
 qu'il contient les principes choisis de
 cette science ; et si l'on en croit Alciat,

c'est un livre qui mérite d'être appris mot à mot. Mais ceux qui savent que Charles du Moulin, en le commentant, a corrigé une infinité de fautes, verront que ces éloges ont besoin d'être réduits; *De glossis contrariis*, 2 vol. in-fol., dans lesquels il s'est glissé aussi beaucoup d'erreurs, etc.

DIOCLÈS, géomètre, connu par la courbe appelé *Cissoïde*, qu'il imagina pour la solution du problème des deux moyennes proportionnelles, florissait avant le 1^{er} siècle.

DIOCLÉTIEN (Caius-Valérius Diocletianus), dont le nom, avant son élévation à l'empire, était *Dioclès*, naquit à Dioclée dans la Dalmatie, l'an 245. Les uns disent qu'il était fils d'un greffier, l'autre qu'il avait été esclave. Ce qu'il y a de sûr, c'est que sa famille était fort obscure. Il commença par être soldat, et parvint par degrés à la place de général. Il avait le commandement des officiers du palais, lorsqu'il fut élevé à l'empire, l'an 284, après l'assassinat de Numérien. On dit qu'il tua de sa propre main Aper, nourrisseur de ce prince, pour accomplir la prédiction qu'une druide lui avait faite, qu'il serait empereur sitôt qu'il aurait lui-même immolé Aper. Comme ce mot signifie en latin *sanglier*, il tuait auparavant tous les sangliers qu'il rencontrait; mais lorsqu'il eut donné la mort à Aper, il dit à Maximien-Hercule, à qui il avait confié cette prophétie : « Voilà la prédiction de la druide accomplie. » Ce Maximien-Hercule était son ami. Ils avaient été simples soldats dans la même compagnie; il partagea avec lui l'empire l'an 286. Ils avaient toujours été fort unis, avant de régner ensemble; ils le furent encore plus étroitement, lorsqu'ils régnèrent; et quoiqu'ils ne fussent pas parents, on les appelait frères. Il créa ensuite, en 292, deux nouveaux Césars, Constance-Chlore et Maximien-Galère. Cette multiplication d'empereurs ruina l'empire, parce que chacun d'eux voulant avoir autant d'officiers et de soldats que ses collègues, on fut obligé d'augmenter considérablement les impôts. Ce fut Galère qui inspira à Dioclétien sa haine pour le christianisme. Il l'avait aimé pendant plusieurs années, à ce qu'assure Eusèbe. Il changea tout à coup de sentiments. Ses collègues eurent ordre de condamner au supplice, chacun dans leur département, tous ceux qui professaient la religion chrétienne, et de faire démolir les églises, de brûler leurs livres, de vendre comme des esclaves les moindres d'entre eux, et d'exposer les plus distingués à des ignominies publiques.

Cette persécution, la dernière avant Constantin, commença la 19^e année du règne de Dioclétien (c'est-à-dire, l'an 303 de J.-C. et 239 ans après la première sous Néron); elle dura dix ans, tant sous cet empereur, que sous ses successeurs. Le nombre des martyrs fut si grand, que les ennemis du christianisme crurent lui avoir donné le coup mortel, et s'en vantèrent dans une inscription qui portait « qu'ils avaient aboli le nom et la superstition des chrétiens, et rétabli l'ancien culte des dieux. » Pour se vanter d'une pareille chose, il fallait qu'on eût fait périr bien des fidèles; comment donc Dodwel, Voltaire et Gibbon osent-ils nier une chose si authentiquement constatée? Mais loin que la persécution accélérât la ruine du christianisme, elle ne servit qu'à faire triompher la religion. (Voyez RUINART.) Au milieu de ces exécutions barbares, Dioclétien, attaqué d'une maladie lente, tomba dans une si grande faiblesse, qu'on le crut mort. Il revint; mais son esprit, totalement affaibli, n'eut plus que des lueurs de raison. Galère vint en diligence d'Antioche, et lui dit sans ménagement qu'il fallait quitter l'empire. Le propos révolta le sombre vieillard, dont l'orgueil ne voulait pas y entendre. Mais Galère menaça, et il fallut se soumettre. On engagea Maximien-Hercule à faire la même abdication, et les deux Césars, Galère et Constance, furent créés Augustes le même jour, qui était le 1^{er} de mai de l'an 305. Il vécut ou végéta encore 9 ans, dans sa retraite de Salone que quelques-uns ont cru être sa patrie, spectateur et une des principales causes provocatrices des maux qui affligèrent l'empire de toutes parts. Quand la persécution n'avait été que particulière, les châtimens du ciel n'étaient pas universels. Ils s'étendaient dans la même proportion que les violences de l'impiété. Après la plus furieuse des persécutions, le comble et la consommation de toutes celles qui avaient précédé, le bras de Dieu s'appesantit plus rudement et plus visiblement que jamais sur l'empire et sur les empereurs. Outre les ravages de la peste et de la famine, les ouragans et les tremblements de terre, les peuples barbares, contents auparavant de quelques incursions dans les provinces écartées, poussés depuis comme d'un esprit étranger en eux, et perdant tout ensemble la terreur et le respect du nom romain, fondirent de toutes parts sur les plus nobles apanages. La dévastation fut telle, que plusieurs siècles après on ne voyait, jusqu'au centre de l'empire, que des cabanes éparses là où il y avait eu

des villes considérables. Les séditions et les guerres civiles achevèrent de désoler ce que la barbarie avait épargné. La dernière année de la tyrannie sacrilège, il y eut une sécheresse ruineuse qui fut suivie de la stérilité et de la famine. Un nombre prodigieux de citoyens, après avoir vendu pièce à pièce chacune de leurs possessions, vendirent enfin leurs enfants, pour avoir de quoi prolonger leur vie et leurs malheurs. Excepté quelques familles de la première opulence, entre toutes les autres, parents ou enfants, domestiques et maîtres, tout était si maigre et si décharné, qu'on croyait voir des troupes errantes de spectres, plutôt que des hommes vivants. Tout à coup ils tombaient d' inanition dans les rues et dans les places publiques, où les cadavres pourrissaient sans sépulture. La contagion sembla s'attacher de préférence à ceux que les richesses mettaient à couvert de la faim. Il y eut une maladie singulière, qui, affectant la vue, fit perdre un œil ou les deux yeux à une infinité de personnes, hommes, femmes et enfants; comme pour venger le grand nombre de confesseurs de tout âge et de tout sexe, à qui les persécuteurs avaient fait arracher les yeux. « Nul de ces tyrans, dit un historien, n'échappa aux coups de la céleste vengeance. Dioclétien ne perdit pas la vie d'une manière violente; mais sa vieillesse languissante, triste et méprisante, fut quelque chose pour lui de plus amer et de plus dur à supporter. Il se transportait de côté et d'autre, agité de perpétuelles inquiétudes, ne prenant presque point de nourriture, n'ayant pas une heure de sommeil tranquille. Accablé sous le poids de ses chagrins, réels ou imaginaires, il n'avait pas la force de garder quelque ombre de décence. On le vit très-souvent pleurer avec toute la faiblesse d'une femme ou d'un enfant. Quand il apprit le succès de Constantin, et le commencement du triomphe du christianisme, il s'abandonna aux plus violentes agitations du désespoir. Il s'emportait dans sa frénésie jusqu'à se frapper lui-même; il se roulait par terre, en poussant des cris qui ressemblaient aux hurlements; il prit enfin le parti de se laisser mourir de faim. » Sa mort arriva à Salone, l'an 313 de J.-C., à 68 ans. On ne peut nier que, sans les cruautés atroces exercées envers les chrétiens avec un sang-froid que la nature humaine ne semble pas comporter, et qui suppose un caractère exécrationnel, il eût mérité des éloges comme soldat courageux, brave officier

et excellent capitaine. Il fit quelques lois équitables : il embellit d'édifices superbes plusieurs villes de l'empire, surtout Rome, Milan, Nicomédie et Carthage. Mais sa magnificence tint beaucoup du faste et de l'orgueil. Ses successeurs, Maximien-Galère, Maximien Daïa et Maxence, imitant sa vanité, voulurent à son exemple qu'on les traitât d'éternels, qu'on se prosternât devant les statues de ces vers de terre comme devant celles des dieux. « Dioclétien et ses successeurs, dit un auteur, portèrent de superbes robes d'or et de soie, et l'on ne vit qu'avec indignation leurs soldats même couverts de pierres précieuses. De nouvelles formes et de nouvelles cérémonies rendaient, tous les jours, l'accès de leurs personnes sacrées plus difficile. Les officiers domestiques, placés dans différents postes (appelés alors *Ecoles*), gardaient, avec la plus grande précaution, les avenues du palais. Les appartements intérieurs étaient confiés à la vigilance des eunuques, dont le nombre et l'influence augmentaient sans cesse, marquaient visiblement les progrès du despotisme. » *L'ère de Dioclétien ou des Martyrs*, qui a été longtemps en usage dans l'Eglise, et qui l'est encore chez les Coptes et les Abyssins, commence le 29 août de l'an 284. On a gravé les bains qu'il fit bâtir, en 1558, in-fol. On les trouve aussi dans le *Trésor d'antiquités de du Boulay*, in-fol. Bossuet cherchant le nom du grand persécuteur, énigmatiquement désigné au 13^e chapitre de l'*Apocalypse*, a cru le trouver dans *Dioclet Augustus*. Lactance et Eusèbe assurent que le règne de Dioclétien fut florissant jusqu'à sa persécution contre les chrétiens, et le premier attribue plus spécialement à Galère cette horrible persécution. Jusqu'alors il y avait plusieurs chrétiens dans les armées, et même une légion entière, qui n'étaient point troublés dans leur croyance. Galère, afin de détrôner son bienfaiteur, voulut le rendre odieux. Il fit accuser les chrétiens de crimes dont ils étaient innocents; les deux incendies des palais de Nicomédie leur furent imputés; les augures tonnèrent contre eux. « Vieux et pressé de toutes parts, Dioclétien, dit Lactance, ne pouvant résister ni à ses amis, ni à César, ni aux dieux, céda aux instances de Galère, et il exigea qu'on se bornât à priver les chrétiens de leurs places, à les exiler des armées, et défendit tout supplice; mais Galère communiqua à cette persécution toute sa férocité. » Le même Lactance appelle Dioclétien un méchant homme et un bon

prince. Dioclétien vainquit les *Agaudes*, nation gauloise, battit les Sarrasins et les Thébains d'Égypte, reconquit la Mésopotamie sur le roi de Perse, défit les Anglais, les Germains, les Goths, les Sarmates. Il transporta le siège de l'empire à Nicomédie, et dès lors Rome commença à perdre de son ancienne splendeur. Il fit bâtir dans sa nouvelle résidence des cirques, des basiliques, des théâtres, des hôtels de monnaie, des arsenaux, etc., etc. On trouve des documents précieux sur les règnes de Dioclétien et de Maximien dans l'ouvrage du Père de Rivaz, intitulé : *Eclaircissements sur le martyre de la légion thébaine*, 1779, in-8.

DIOCRE (Raimond), nom d'un chanoine de Notre-Dame de Paris, qu'on crut mort en odeur de sainteté l'an 1084. On a conté sur lui un miracle, contredit par les meilleurs critiques. Son corps ayant été apporté, dit-on, dans le chœur de son église, il leva la tête hors du cercueil, à ces mots de la 4^e leçon de l'Office des morts : *Responde mihi, etc.*, et cria tout haut, par trois différentes fois : *Iusto Dei iudicio accusatus sum... judicatus sum... condemnatus sum.* Launoy, dans sa *Dissertation De verâ causâ cessatû sancti Brunonis in eremum*, soutient qu'avant le temps de Gerson et de saint Antonin, qui vivaient après l'an 1400, aucun auteur n'avait parlé de ce prétendu miracle, et que cette tradition des Chartreux est mal fondée. Divers savants ont répondu à cette *Dissertation* : entre autres le Père Jean Colombi, jésuite, par sa *Dissertatio de Carthusianorum institis, seu quâ Bruno adactus fuerit in eremum vocibus hominis rediit Parisiis, qui se accusatum, judicatum, damnatum exclamabat.* Il y rapporte le témoignage de quelques historiens, qui ont, à ce qu'il prétend, parlé de ce miracle, avant l'an 1400 ; et il cite l'auteur qui a écrit, en 1150, une *relation des commencements des Chartreux* ; un religieux de cet Ordre, de la Chartreuse de Mérya en Bugey, dans une chartre de 1298 ; Guillaume d'Erbury ou d'Yvrée, qui écrivit en 1315, *Lib. de origine et veritate perfectæ religionis* ; l'auteur de la *Chronique des prieurs de la Chartreuse*, qui a fleuri depuis 1383 jusqu'en 1391 ; et enfin Henri de Calkar, qui composa en 1398 un *Traité de l'origine des Chartreux*. Il paraît néanmoins que le silence de saint Bruno dans sa *Lettre à Raoul*, où il détaille les motifs de sa retraite, est un argument invincible contre la vérité d'un événement aussi extraordinaire.

DIODATI (Jean), ministre, profes-

seur de théologie à Genève, né à Lucques en 1576, mourut à Genève en 1649, à 37 ans. On a de lui : une *Traduction de la Bible* en italien, publiée pour la première fois en 1607 à Genève, avec des *notes*, et réimprimée en 1641, in-fol., dans la même ville. C'est plutôt une paraphrase qu'une traduction. Ses *notes* approchent plus des méditations d'un théologien, que des réflexions d'un bon critique ; une *Traduction de la Bible* en français, in-f., à Genève, en 1644, écrite d'un style barbare ; une *Version française de l'Histoire du concile de Trente*, par Fra-Paolo, aussi mal écrite que sa Bible.

DIODORE de Sicile, ainsi appelé, parce qu'il était d'Agirium (aujourd'hui San-Filippo d'Agironne), ville de Sicile, écrivait sous Jules-César et sous Auguste. On a de lui une *Bibliothèque historique*, fruit de 30 ans de recherches. On assure qu'il avait été lui-même voir les lieux dont il avait à parler ; mais le contraire ne paraît que trop par ce qu'il en dit. Son ouvrage était divisé en 40 livres, dont il ne nous reste que 15, avec quelques fragments. Il comprenait l'histoire de presque tous les peuples de la terre, Égyptiens, Assyriens, Mèdes, Perses, Grecs, Romains, Carthaginois. Son style n'est ni élégant, ni orné, mais simple, clair, intelligible ; et cette simplicité n'a rien de bas, ni de rampant. Proiix dans les détails frivoles et fabuleux, il glisse sur les affaires importantes. Mais comme il avait beaucoup compilé, son *Histoire* présente de temps en temps des faits curieux, et on doit beaucoup regretter la perte de ses autres livres, qui auraient jeté de la lumière sur l'histoire ancienne. Diodore a été traduit en allemand par Hérold, en latin par le Pogge, en français par l'abbé Terrasson. On prétend que celui-ci n'entreprit cette *Traduction*, qui forme 7 vol. in-12, que pour prouver combien les admirateurs des anciens sont aveugles. Ce n'est pas plaider de bonne foi la cause des modernes, que de croire leur assurer la supériorité, en les opposant à Diodore de Sicile, historien et écrivain du second ordre, quoique nécessaire pour l'histoire ancienne. Sa crédulité paraît dans plusieurs endroits, en particulier dans sa *Description de l'île de Pancaïs*, où l'on voit des allées d'arbres odoriférants à perte de vue, des fontaines qui forment une infinité de canaux bordés de fleurs ; des oiseaux inconnus partout ailleurs, qui chantent sous d'éternels ombrages ; un temple de marbre de 4,000 pieds de longueur, etc. Il est cependant, en général, moins rempli de contes et de fa-

bles que Clésias et Hérodote. Ce qui a fait dire à Plin^e-l'ancien : *Primus apud Græcos nugari desit Diodorus*. La première édition latine est de Milan, 1472, in-fol. Les meilleures du texte sont celle de Henri Etienne en grec, 1559, parfaitement imprimée ; et celle de Weisinger, Amsterdam, en grec et en latin, avec les remarques de différents auteurs, les variantes et tous les fragments de l'historien grec, 1746, 2 vol. in-fol. Elle a été réimprimée avec des additions importantes par la Société de Deux-Ponts, 1793, 1801, 11 vol. in-8. On estime aussi celle qui a été donnée par L. Rhodeman à Hanau, chez Wechel, in-fol., 2 vol., 1604.

DIODORE d'Antioche, prêtre de cette Eglise, et ensuite évêque de Tarse, fut disciple de Sylvain, et maître de saint Jean Chrysostôme, de saint Basile et de saint Athanase. Ces saints donnent de grands éloges à ses vertus et à son zèle pour la foi ; éloges qui ont été confirmés par le premier concile de Constantinople. Saint Cyrille, au contraire, l'appelle l'ennemi de la gloire de Jésus-Christ, et le regarde comme le précurseur de Nestorius ; mais ce jugement ne paraît pas fondé. Diodore fut un des premiers commentateurs qui s'attachèrent à la lettre de l'Ecriture, sans s'amuser à l'allégorie ; mais il ne nous reste de ses ouvrages que des fragments dans les *Chaines des Pères grecs*. C'est une petite perte, s'il est vrai, comme on l'a dit, qu'il poussa l'amour pour le sens littéral, jusqu'à détruire les prophéties sur Jésus-Christ.

DIOGÈNE d'Apollonie, dans l'île de Crète, se distingua parmi les philosophes qui fleurirent en Ionie, avant que Socrate philosophât à Athènes. Il fut disciple et successeur d'Anaximènes, dans l'école d'Ionie. Il rectifia un peu le sentiment de son maître touchant la cause première. Il reconnut comme lui que l'air était la matière de tous les êtres ; mais il attribua ce principe primitif à une vertu divine. On prétend qu'il observa avant tout autre, que l'air se condense et se raréfie. Il florissait vers l'an 500 avant J.-C.

DIOGÈNE le Cynique, né à Sinope, ville du Pont, fut chassé de sa patrie pour crime de fausse monnaie. Son père, qui était banquier, fut banni pour le même crime. De faux monnayeur il devint cynique. Son châtim^{en}t fit naître sa philosophie ; elle était digne d'une cause si noble. En se retirant de Sinope, il emmena avec lui un esclave nommé Ménade, qui l'abandonna bientôt après. Comme on lui conseillait de faire courir après lui, il répondit : « Ne serait-il pas

« ridicule que Ménade pût vivre sans « Diogène, et que Diogène ne pût vivre « sans Ménade ? » Arrivé à Athènes, il alla trouver Antisthène, chef des cyniques ; mais ce philosophe, qui avait formé son école, ne voulut pas le recevoir. Il revint de nouveau. Antisthène prit un bâton pour le chasser ; mais enfin, vaincu par sa persévérance, il lui permit d'être son disciple. Il n'en eut point de plus extravagamment zélé. Diogène joignit aux pratiques du cynisme, de nouvelles singularités. Il prit un bâton, une besace, et n'avait pour tout meuble qu'une écuelle. Ayant aperçu un jeune enfant qui buvait dans le creux de sa main ; « Il m'apprend, dit-il, que je conserve « du superflu, » et il cassa son écuelle. Un tonneau lui servait de demeure, et il promenait partout sa maison avec lui, comme les lunaçons promènent la leur. Qu'on ne croie pas qu'avec son manteau rapiécé, sa besace et son tonneau, il fût plus modeste ; il était aussi vain sur son fumier qu'un monarque persan sur son trône. Ce sophiste orgueilleux, étant entré un jour chez Platon, dont la philosophie était douce et commode, se mit à deux pieds sur un beau tapis, en disant : « Je foule aux pieds le faste de Platon. « — Oui, répliqua celui-ci, mais par « une autre sorte de faste... » Platon ayant défini l'homme un animal à deux pieds sans plumes, Diogène pluma un coq, et le jetant dans son école : « Voilà, « dit-il, votre homme. » C'est apparemment alors que Platon dit que Diogène était un Socrate fou... Alexandre-le-Grand, étant à Corinthe, eut la curiosité de voir cet homme singulier : il lui demanda ce qu'il pouvait faire pour lui ? Diogène le pria de se détourner seulement tant soit peu, et de ne pas lui ôter son soleil. Cette réponse parut si sublime au conquérant, qui sans doute n'en dé mêlait pas le principe, qu'il dit : « Si je « n'étais pas Alexandre, je voudrais être « Diogène... » Un jour le cynique parut en plein midi dans une place publique avec une lanterne à la main. On lui demanda ce qu'il cherchait ? Un homme, répondit-il. Une autre fois il vit les juges qui menaient au supplice un homme qui avait volé une petite soie dans le trésor public : « Voilà de grands voleurs, dit-il, « qui en conduisent un petit... » Une femme s'étant pendue à un olivier, il s'écria « qu'il serait à souhaiter que tous « les arbres portassent de semblables « fruits... » Il avait été quelque temps captif. Comme on allait le vendre, il cria : « Qui veut acheter un maître ? » On lui demanda : « Que sais-tu faire ? — Com-

« mander aux hommes, » répondit le vain cynique. Un noble de Corinthe l'ayant acheté : « Vous êtes mon maître, lui dit-il ; mais préparez-vous à m'obéir, comme les grands aux médecins. » Ses amis voulurent le racheter : « Vous êtes des imbécilles, leur dit-il ; les lions ne sont pas esclaves de ceux qui les nourrissent ; mais ceux-ci sont les valets des lions. » Diogène s'acquitta si bien de ses emplois chez son nouveau maître, que Xénias (c'est son nom) lui confia ses fils et ses biens. On croit qu'il vieillit et mourut dans cette maison... Il ordonna, dit-on, que son cadavre fût jeté dans un fossé, et qu'on se contentât de le couvrir d'un peu de poussière. « Mais vous servirez de pâture aux bêtes, lui dirent ses amis. — Eh bien ! répondit-il, qu'on me mette un bâton à la main, afin de chasser les bêtes. — Et comment pourrez-vous le faire, répliquèrent-ils, puisque vous ne sentirez rien ? — Que m'importe donc, reprit Diogène, que les bêtes me déshirent ? » On n'eut point d'égard à son indifférence pour les honneurs funèbres. Ses amis lui firent des obèques magnifiques à Corinthe. Les habitants de Sinope lui érigèrent des statues. Son tombeau fut orné d'une colonne, sur laquelle on mit un chien de marbre. C'était à cet animal qu'on comparait les cyniques, parce qu'ils en avaient la lubricité et qu'ils aboyaient après tout le monde. On rapporte de lui quelques moralités estimables, quoique très-simples et très-communes. « On se fortifie le corps par des exercices, et on néglige de se fortifier l'âme par la vertu... Les grammairiens s'amuse à gloser sur les fautes des autres, et ne pensent pas à corriger les leurs... Les musiciens ont soin de mettre leurs instruments d'accord, sans se soucier d'accorder leurs passions... Les orateurs s'étudient à bien parler, et non pas à bien faire... Les avarés sont sans cesse occupés à amasser des richesses, et ne savent pas s'en servir. » Ces maximes sont bonnes ; mais le cynique en avait aussi de très-pernicieuses. Il s'abandonnait avec impudence aux derniers excès de l'impureté, disant : « qu'il voudrait pouvoir apaiser avec autant de facilité les désirs de son estomac. » Il se glorifiait de ses turpitudes, sur lesquelles on est forcé de tirer un voile. Son peu de respect pour l'honnêteté publique, son orgueil sous les haillons, sa mordante causticité, et, selon quelques-uns, son penchant à l'athéisme, ont fait penser à la postérité, que les prétendues vertus de Diogène n'étaient que

des vices mal habilement fardés, et sa raison une vraie folie. Il semble que Dieu a voulu nous montrer dans ce philosophe, plus que dans tout autre, jusqu'où vont les excès d'un homme qui affecte une fausse sagesse, et qui, s'écartant de la manière ordinaire, a la manie d'être singulier dans ses maximes et dans ses mœurs. Un auteur moderne en fait ce portrait abrégé : « Ses leçons se ressentent de ses premiers goûts ; il altéra la philosophie comme les monnaies. La secte des cyniques lui plut par-dessus toutes les autres, il lui en coûtait peu de renoncer comme eux à tout, il n'avait rien ; et quand on n'a rien à risquer, on peut insulter impunément à l'univers. Une écuelle pour tout meuble, un tonneau pour maison, un manteau, une besace, formaient toutes ses possessions ; mais cet attirail de la modestie ne pouvait pas cacher son orgueil qui sortait par ses pores. Sa réponse à Alexandre, la folle recherche qu'il fit d'un homme avec sa lanterne en plein midi, décèlent son caractère ; ses mœurs, peu délicates, ont fait dire qu'il ne fallait pas regarder au fond de son tonneau. » Il mourut l'an 320 avant J.-C.

DIOGÈNE le *Babylonien*, philosophe stoïcien, ainsi nommé, parce qu'il était de Séleucie, près de Babylone. Il fut disciple de Chrysippe. Les Athéniens le députèrent à Rome avec Carnéade et Critolaüs, l'an 155 avant J.-C. Diogène mourut à 88 ans, après avoir prêché la sagesse à la manière ordinaire des philosophes, c'est-à-dire avec plus de bruit que de fruit. Un jour qu'il faisait une leçon sur la colère, et qu'il déclamaient fortement contre cette passion, un jeune homme lui cracha au visage : « Je ne me fâche point, lui dit Diogène, je doute néanmoins si je devrais me fâcher. » Propos insensé et contradictoire : celui qui ne se fâche pas après une insulte, ne délibère pas s'il doit se fâcher. Du reste, ces sortes de scènes sont propres à prouver la décence qui régnait dans ces écoles, et le respect que les écoliers avaient pour les maîtres.

DIOGÈNE LAERCE, né à Laërte, petite ville de Cilicie, philosophe épicurien, composa en grec la *Vie des philosophes*, divisée en dix livres. Cet ouvrage est venu jusqu'à nous. Quoiqu'il soit sans agrément, sans méthode, et même sans exactitude, il est précieux aux hommes qui pensent, parce qu'on peut y étudier le caractère et les mœurs des plus célèbres philosophes de l'antiquité. Cet historien manquait d'esprit ; il se mêlait

cependant de faire des vers, et il en a surchargé ses *Vies des philosophes* : ils sont encore plus plats que sa prose. Il avait composé un livre d'*épigrammes*, auquel il renvoie fort souvent. Il vivait vers l'an 193 de J.-C. La première édition de ses *OEuvres* est de Venise, 1475, in-fol. ; la meilleure est celle d'Amsterdam, en 1692, grecque et latine, avec les *observations* de Ménage, 2 vol. in-4. Un écrivain étranger les a traduites en français, style allemand. Sa *Version* est imprimée chez Schneider à Amsterdam, 1758, et à Rouen, sous le même nom, en 1761 ; in-12, 3 vol. Elle a été réimprimée à Paris, 1796, 2 v. in-8. On y a ajouté la *Vie de l'auteur*, celles d'*Épictète*, de *Confucius*, et un *Abrégé historique des femmes philosophes de l'antiquité*, Fougères, Lyon, 1801, in-8 ; et Gilles Boileau, Paris, 1668, l'ont aussi traduit en français. On a une édition de *Diogène*, imprimée à Coire avec les *notes* de Longueuil, 2 vol. in-8, qu'on joint aux auteurs *cum notis variorum*. On trouve beaucoup de passages de Diogène Laërce éclaircis et corrigés dans *Ignatii Rossii commentationes Laertianæ*, Rome, 1788, in-8.

DIOGÉNIE, d'Héraclée dans le Pont, célèbre grammairien grec du 2^e siècle, a laissé *Proverbia græca*, Anvers, 1612, in-4, grec et latin.

DIOGNÈTE, philosophe sous Marc-Aurèle, donna des leçons de vertu à ce prince, et lui apprit à faire des dialogues. L'élève eut toujours beaucoup d'estime pour son maître. On croit que c'est le même à qui est adressée la *Lettre à Diognète*, qui se trouve parmi les ouvrages de saint Justin.

DIOMEDE, fils de Tydée, et petit-fils d'Adraste par sa fille Déphile, était roi d'Étolie, rival d'Achille et d'Ajex. Il combattit au siège de Troie contre Énée et contre Hector. Il entra de nuit, avec le secours d'Ulysse, dans la citadelle de Troie, où il enleva le *Palladium*.

DIOMEDE, grammairien, était plus ancien que Priscien, puisque celui-ci le cite souvent. Nous avons de lui 3 livres *De orationis partibus, et vario rhetoricæ genere*. Il y en a plusieurs éditions. Celle d'Elie Putschius en 1605, in-4, passe pour la meilleure.

DION, capitaine et gendre de Denys l'Ancien, tyran de Syracuse, et beau-frère de Denys-le-Jeune, engagea ce dernier prince à appeler Platon dans sa cour ; mais comme les leçons du philosophe ne changeaient rien à son gouvernement tyrannique, Dion qui en avait reçu toutes sortes d'outrages, jusqu'à

l'enlèvement de sa femme et de son fils, s'arma contre lui et le chassa de Syracuse. Après avoir rendu de grands services à sa patrie, il fut assassiné par Callippe, un de ses amis, l'an 354 avant J.-C. « Il est difficile, dit un historien, « de trouver réunies autant de bonnes « qualités qu'on en voit dans Dion. Grand d'âme, noblesse de sentiments, « générosité, valeur héroïque, étendue « de vues, fermeté inébranlable dans « les plus grands dangers, et dans les « revers de la fortune les plus inopinés ; « un amour de la patrie et du bien public, porté jusqu'à l'excès ; voilà une « partie de ses vertus. Le dessein qu'il « forma de délivrer sa patrie du joug de « la tyrannie, la hardiesse et la sagesse « en même temps avec lesquelles il « mit à exécution, font voir de quoi il « était capable. S'il est vrai qu'averti du « danger qui le menaçait, il a constamment refusé de prévenir son assassin, « ce seul trait suffit pour combler son « éloge. »

DION-CASSIUS, de Nicée en Bithynie, fut élevé aux premières dignités par différents empereurs : au rang de sénateur par Pertinax, au consulat par Sévère, à la place de gouverneur de Smyrne et de Pergame par Macrin, et à celle de gouverneur de l'Afrique, de la Dalmatie et de la Pannonie par Alexandre-Sévère. Dion revint à Rome où il fut consul pour la seconde fois en 229, et retourna ensuite dans son pays où il finit ses jours. Dion-Cassius était honnête homme, autant qu'on peut l'être quand on a fait le métier de courtisan. Lorsqu'il était à la cour, il se retirait souvent à Capoue, pour cultiver les lettres et travailler en repos. Après avoir ramassé des Mémoires pendant dix ans, il composa une *Histoire romaine* en 80 livres. Elle commençait à l'arrivée d'Énée en Italie, et finissait au règne d'Alexandre-Sévère. Il ne nous reste qu'une partie de cet ouvrage. Les 34 premiers livres sont perdus. Les 20 suivants, depuis la fin du 34^e jusqu'au 54 sont complets ; les 6 suivants sont tronqués, et il ne nous reste que quelques fragments des 20 derniers. Nous avons un *Abrégé* assez bien fait de cette Histoire depuis le 35^e livre, par Xiphilin, patriarche de Constantinople dans le 11^e siècle. Dion avait pris Thucydide pour son modèle ; il l'imita beaucoup dans sa manière de narrer et surtout dans ses harangues. Son style est clair, ses maximes solides, sensées, judicieuses ; ses termes nobles, sa narration coulante, ses tours heureux ; mais on l'accuse d'avoir été bi-

zarre, partial, également porté à la flatterie et à la satire. Il ne faut pas cependant légèrement rejeter ce qu'il dit des vices de quelques hommes célèbres, auxquels des flatteurs contemporains et la postérité admiratrice ont attribué des vertus qu'ils n'avaient pas. La meilleure édition de cet historien est celle d'Hermann-Samuel Reimarus, à Hambourg, 1750, in-fol. 2 vol., en grec et en latin, avec de savantes notes. On estime encore celle de Lemnæus, Hanau, in-fol. 1606. Boissguilbert l'a traduite en français, Paris, 1674, 2 vol. in-12. Dérozières l'a donnée aussi dans notre langue. Morelli, ayant trouvé dans un manuscrit de Venise quelques fragments des livres 55 et 56 de l'histoire de Dion, les a publiés avec une version latine, et des variantes sur les autres livres, Bassano, 1798, in-8, réimprimés à Paris en 1800, in-fol., pour qu'on puisse les joindre à l'édition de Reimarus.

DION-CHRYSTOSTOME, ainsi appelé à cause de son éloquence, orateur et philosophe de Pruse en Bithynie, travailla en vain pour persuader à Vespasien de quitter l'empire. Il fut lui-même obligé d'abandonner Rome sous Domitien qui le haïssait. Il déguisa son nom et sa naissance, et vécut plusieurs années inconnu, errant de ville en ville et de pays en pays, manquant de tout, réduisit le plus souvent pour subsister à labourer la terre ou à cultiver les jardins, et honora cet état par son courage. Il parcourut ainsi la Mésie et la Thrace, et pénétra jusque chez les Scythes. Lorsque Domitien périt, Dion était en habit de mendiant, dans un camp de l'armée romaine prête à se révolter. Il se fait connaître et apaise la sédition. Dion revint sous l'empereur Trajan. Ce prince, ami des talents, le faisait mettre souvent dans sa litière pour s'entretenir avec lui, et le fit monter sur son char de triomphe. On dit que Dion parut souvent en public, vêtu d'une peau de lion. Aucun de ces vieux sages n'a pu échapper à quelque ridicule saillant. La première édition de ses ouvrages est de Venise, circa ann. 1551, in-8; la meilleure est celle de Paris, 1604, in-fol. On y trouve 80 oraisons, qui offrent des morceaux éloquentes et un traité en 4 livres : *Des devoirs des rois*, où la philosophie donne des leçons aux princes. On estime encore l'édition de Reiske, en grec seulement, Leipzig, 1784, 2 vol. in-8. On trouve dans les *Vies des orateurs grecs* de Bréquigny, 2 vol. in-12, la *Vie de Dion*, et la traduction de plusieurs de ses discours.

DION (Le comte de), né vers 1760

d'une très-ancienne famille de l'Artois, embrassa d'abord la carrière des armes, dans laquelle il acquit le grade de capitaine. Il émigra en 1791, rentra en France sous la Restauration, et obtint le grade de maréchal-de-camp. Il publia en 1826 la quatrième édition d'un *Tableau d'histoire universelle* en vers français, in-12, avec deux *Tableaux*, qui fut adoptée par le conseil royal de l'instruction publique. Lorsque les Jésuites furent obligés de quitter la France, en 1828, il les suivit à Fribourg, où il mourut en 1834.

DIONIS (Pierre), conseiller et premier chirurgien de M^{me} la Dauphine et des enfants de France, fut nommé démonstrateur des dissections anatomiques et des opérations chirurgicales, à l'érection de cette chaire par Louis XIV dans le Jardin royal des plantes. « Il contribua puissamment, dit un historien, par un enseignement à la fois plein de clarté et de méthode, à répandre une instruction solide parmi les nombreux élèves qui assistaient à ses leçons; on peut dire qu'il a préparé ainsi les éléments qui devaient plus tard servir à la fondation de l'académie royale de chirurgie. » Cet homme habile, qui était né à Paris, mourut en 1718, après avoir produit plusieurs ouvrages bien reçus en France et dans les pays étrangers. La solidité, la méthode, la justesse y sont jointes à la pureté du style. Les plus applaudis sont : un *Cours d'opérations de chirurgie*, Paris, 1707, in-8, souvent réimprimé et traduit en allemand, en anglais et en hollandais. « Cet ouvrage a été bien longtemps classique, dit l'auteur que nous venons de citer; c'est l'exposé des leçons de chirurgie que Dionis faisait au Jardin du roi dans lequel il rappelle les résultats d'une pratique de 46 années, traite de toutes les parties de la médecine, et donne un grand nombre de préceptes qui sont encore suivis aujourd'hui (1850). » Les éditions données à Paris en 1736, 1740, 1751 et 1765, sont avec des remarques du célèbre La Faye; l'*Anatomie de l'homme*, ouvrage traduit en langue tartare par le Père Parénnin, jésuite, et dont la meilleure édition est de 1728. par Devaux; il a été traduit en anglais. « C'est également un exposé succinct et très-exact des démonstrations anatomiques que l'auteur faisait au Jardin royal » ; un *Traité de la manière de secourir les femmes dans leurs accouchements*, in-8, réimprimé aussi plusieurs fois et traduit en anglais, en flamand et en allemand. « Cet ouvrage, dit encore le même critique, est un extrait de celui de Mauriceau, son pa-

rent, à l'égard duquel la conduite de Dionis, dans cette circonstance, est digne de blâme. Les additions qui lui sont propres sont peu importantes; elles n'offrent qu'une répétition de ce qu'il avait déjà dit dans son anatomie et sa chirurgie.

DIONIS DU SÉJOUR (Achille-Pierre), de l'académie des Sciences, né à Paris, le 11 janvier 1734, d'une famille de robe distinguée, devint, jeune encore, conseiller au Parlement, et joignit à la science des lois celle de l'astronomie. Nommé député de la noblesse aux Etats-Généraux, ses principes y furent à l'abri d'exagération. Il désira des réformes; mais non un choc entre toutes les parties du gouvernement. Il parut peu à la tribune, et n'y parla que sur l'organisation judiciaire. Après la session, il vécut d'une manière obscure, et mourut le 22 août 1794. On a de lui : *Traité des courbes algébriques*, Paris, 1756, in-42; *Recherches sur la gnomonique, les rétrogradations des planètes et les éclipses du soleil*, Paris, 1761, in-8; *Essai sur les comètes en général, et particulièrement sur celles qui peuvent approcher de la terre*, 1775; *Essai sur les phénomènes relatifs aux disparitions de l'anneau de Saturne*, 1776, in-8; *Traité analytique des mouvements apparents des corps célestes*, 1786-1789, 2 vol. in-4. C'est un cours d'astronomie analytique et un véritable monument élevé à la gloire de l'astronomie; plusieurs *Mémoires* dans le *Recueil de l'académie des Sciences*.

DIOSCORE, patriarche d'Alexandrie, auparavant diacre et apocrisiaire de cette Eglise, exerçait cette dernière charge, lorsqu'il renouela la vieille querelle de la préséance sur le patriarche d'Antioche. L'affaire ayant été portée dans un synode de Constantinople en 439. Théodoret, suffragant d'Antioche, défendit si éloquemment les droits de cette Eglise, que Dioscore céda à la force de ses raisons; mais ce fut malgré lui, et il conçut dès lors une haine implacable contre son vainqueur. Elu patriarche après la mort de saint Cyrille, en 444, il prit l'hérétique Eutychès sous sa protection. Il soutint opiniâtrément ses erreurs dans le faux concile d'Ephèse en 449, appelé, avec tant de raison, le *brigandage d'Ephèse*. Toutes les règles furent violées dans cette séditionnelle assemblée. Cent trente évêques, gagnés par des caresses, ou intimidés par des menaces, souscrivirent au rétablissement d'Eutychès; et à la déposition de saint Flavien, qui ne survécut guère à ce mauvais traitement. Après le concile, Dioscore osa prononcer contre le pape saint Léon une excom-

munication, qu'il fit signer par dix évêques. Mais l'année suivante il fut déposé dans un concile de Constantinople. Cité au concile de Chalcedoine, il refusa d'y comparaitre. Cette assemblée, tenue en 451, le déposa, après trois citations, de l'épiscopat et du sacerdoce, comme contumace. Plusieurs personnes présentèrent contre lui des requêtes, où l'on dévoilait tous ses crimes. L'empereur l'exila à Gangres en Paphlagonie, où il mourut misérablement en 458.

DIOSCORE, diacre de Rome, élu pape l'an 530, le même jour que Boniface II, fut placé sur la chaire pontificale, et mourut environ trois semaines après.

DIOULOUFET (J.-Jos. Marie), poète provençal et écrivain religieux, né en 1790 à Eguilles près d'Aix, se fit connaître avec distinction par plusieurs *Poésies de vers* en dialecte provençal; il fut associé aux diverses académies de la Provence et devint bibliothécaire de la ville d'Aix; mais il perdit cette place en 1830. Il est mort le 24 mai 1840, d'un coup d'apoplexie foudroyante, à Cucuron près d'Apt. Il a publié un très-grand nombre de *Pièces* en provençal, *Fables*, *Odes*, *Eptres*, *Contes*, réunis en un vol. in-8, Aix, 1830, fig.; des *Chansons*; *Leis Magnans* (les vers à soie), in-8, 1820; *Lou Voyage d'Eliezzer* (le Voyage d'Eliezzer), poème qui a remporté le prix aux Jeux floraux de Toulouse en 1839. Mais l'ouvrage le plus important de Diouloufet est le *Don Quichotte philosophe*, ou *Histoire de l'avocat Hablard*, 4 vol. in-12, Lyon, 1840, ouvrage qui a eu trois éditions. C'est l'histoire d'un avocat qui, se prenant d'une belle passion pour la philosophie, comme Don Quichotte pour la chevalerie, se met à courir le monde afin de prêcher ses folies et ses impiétés. Il lui arrive toutes sortes d'aventures, de rencontres, de discussions plaisantes, où la philosophie, tournée en ridicule, est vaincue par ses propres armes, c'est-à-dire, au moyen du sarcasme et de l'ironie que ses adeptes ont toujours employés contre le Christianisme.

DIPPEL (Jean-Conrad), écrivain célèbre par des opinions extravagantes, se nommait dans ses ouvrages *Christianus Democritus*. Il s'appliqua d'abord à des controverses antipietistes, secte contre laquelle il déclama publiquement à Strasbourg. Sa vie scandaleuse l'ayant obligé de quitter cette ville, il vint à Giessen. Il s'y montra aussi zélé pour le piétisme, qu'il lui avait été contraire à Strasbourg. Il voulait une femme et une place de professeur; ayant manqué l'une et l'autre,

tre, il leva le masque, et attaqua vivement la religion prétendue réformée dans son *Papismus protestantium rapulans*. Ce livre ayant soulevé contre lui les protestants, il quitta la théologie pour la chimie. Il fit croire qu'il était parvenu, au bout de huit mois, à faire assez d'or pour être en état de payer une maison de campagne, qu'il acheta 50 mille florins. Le faiseur d'or était réellement alors dans la misère ; il ne trouva d'autres ressources contre les poursuites de ses créanciers, qu'en s'éclipsant. Après avoir parcouru différents pays, Berlin, Copenhague, Francfort, Leyde, Amsterdam, Altona, Hambourg, et avoir dans tous essuyé les châtimens de la prison, il fut appelé à Stockholm en 1727, pour traiter le roi de Suède. Le clergé de ce royaume, charmé qu'on guérît le roi, mais fâché que ce fût par un homme qui se moquait ouvertement de leur religion, obtint que le médecin alchimiste quitterait la capitale. Dippel retourna en Allemagne, sans avoir changé ni de conduite ni de sentiment. Le bruit de sa mort s'étant répandu plusieurs fois fausement, cet extravagant publia en 1731 une espèce de patente, dans laquelle il annonçait qu'il ne mourrait pas avant l'an 1808 : prophétie qui ne se vérifia pas, car on le trouva mort dans son lit au château de Widgenstein, le 25 avril 1734, à 62 ans. Dippel méritait une place dans l'histoire de la philosophie hermétique, ainsi que dans celle des délires du genre humain. On lui attribue cependant une invention utile, celle du bleu de Berlin ou bleu de Prusse. Ses écrits ont été réunis en 3 vol. in-4, Berlebourg, 1747.

DIROYS (François), docteur de Sorbonne, fut d'abord précepteur de Thomas du Fossé, ami des solitaires de Port-Royal. Son élève se lia avec les cénobites de ce monastère célèbre ; mais son attachement aux décrets du Saint-Siège le brouilla avec eux. Il mourut chanoine d'Avranches, vers 1691, fort considéré de ses confrères et de son évêque. On a de lui : *Preuves et préjugés pour la religion chrétienne et catholique, contre les fausses religions et l'athéisme*, in-4, ouvrage assez bon ; *l'Histoire ecclésiastique de chaque siècle*, qu'on trouve dans l'*Abrégé de l'Histoire de France* de Mézerai, et de lui, et quoiqu'elle soit écrite avec plus de précision que d'élégance, ce n'est pas le moindre ornement de ce livre.

DITHMAR, évêque de Mersbourg en 1018, mort en 1023, à 42 ans, était fils de Sigefroi, comte de Saxe, et avait été bénédictin au monastère de Magdebourg.

Il laissa une *Chronique pour servir à l'histoire des empereurs Henri I, Otton II et III et Henri II*, sous lequel il vivait. Cette *Chronique*, écrite avec sincérité, a été publiée plusieurs fois. La meilleure édition, et la seule qui soit sans lacunes, est celle que le savant Leibnitz a donnée dans ses *Ecrivains servant à illustrer l'histoire de Brunswick*, avec des variantes et des corrections, in-fol. Il en a paru à Dresde en 1790 une traduction en allemand, par Ursinus, qui a corrigé plusieurs fautes qui se trouvent dans l'édition de Leibnitz.

DITHMAR (Juste-Christophe), né à Rothembourg dans la Hesse, le 13 mars 1677, membre de l'Académie de Berlin, professeur d'histoire à Francfort-sur-l'Oder, mort dans cette ville en 1737, nous a laissé : *Scriptorum rerum germanicarum volumen*, Francfort-sur-l'Oder, 1727, in-fol. ; *Dissertationes academicae*, Leipsick, 1737, in-4, relatives aux leçons qu'il donnait ; une édition de Tacite, *De moribus Germanorum*, avec un savant Commentaire, Francfort-sur-l'Oder, 1725 ; *Commentatio de ordine militari Balneo*, 1729, in-fol. ; *Histoire de l'Ordre de Saint-Jean de Brandebourg*, 1728, in-4, en allemand ; une édition des *Annales des ducs de Clèves, de Juliers, etc.*, de Teschenmacher (voyez ce mot), qu'il a enrichie de notes, de diplômes, etc., Francfort et Leipsick, 1721, in-fol.

DITTERS DE DITTERSDORF (Charles), célèbre compositeur allemand, né à Vienne en 1739, mort en Bohême le 1^{er} mai 1799. Ditters fut très-recherché à Vienne et surtout à Berlin. Il a composé un grand nombre de *Concerto* et de *Symphonies* sur des sujets tirés d'Ovide ; quatre *Oratorio* : *Isaac*, *David*, *Job*, *Esther* ; des *Opéras comiques*.

DITTON (Humphrey), né en 1675 à Salisbury, maître de l'école des mathématiques, érigée dans l'hôpital du Christ à Londres, s'associa au fameux Guillaume Whiston, son ami, pour chercher le secret des longitudes sur mer. Ils se flattèrent tous deux de l'avoir trouvé. Cette découverte était une chose plaisante. Ils avaient imaginé de placer des feux d'artifice à certaines distances, qui marqueraient les degrés de longitude aux vaisseaux. On ne vit pendant quelque temps à Londres et aux environs, que de ces bluettes artificielles, pour donner des essais de leur invention. Tout cela leur réussit fort mal ; ils en furent pour la honte et pour la grande dépense. Ditton s'occupa plus utilement des preuves de la religion, sur laquelle il a publié l'ouvrage suivant : *Démonstration de la re-*

ligion chrétienne, Londres, 1712, in-8, traduite en français par La Chapelle, théologien protestant, sous ce titre : *La religion chrétienne démontrée par la résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, en 3 parties, Amsterdam, 1728, 2 vol. in-8, réimprimée à Paris en 1729, in-4. L'auteur suit la méthode des géomètres, et s'en sert avec succès contre les déistes. Il mourut en 1715, à 40 ans.

DIVÆUS, ou VAN DIEVE (Pierre), né à Louvain l'an 1536, s'appliqua dès sa jeunesse avec beaucoup de succès aux belles-lettres. L'an 1571, il devint greffier du magistrat de Louvain, et fut chargé, l'an 1575, de rechercher les privilèges de cette ville. Il abandonna ses emplois en 1582 pour s'attacher au parti du prince d'Orange; ce qui fait croire qu'il abandonna la foi de ses pères. L'an 1590, Malines ayant été prise par les Anglais et les Etats confédérés, Divæus fut créé pensionnaire de cette ville. Il ne jouit pas longtemps de cet emploi, car il mourut l'an 1591. Il fut lié d'une étroite amitié avec plusieurs savants, et surtout avec Juste-Lipse, qui a dit plusieurs fois avoir beaucoup profité des connaissances de Divæus dans l'histoire belge et les antiquités. Nous avons de Divæus : *De antiquitatibus Brabantiae, et Rerum brabantiarum libri 19*, que Lemire a fait imprimer à Anvers, 1610 : ouvrage d'une grande érudition; *De Gallia Belgica antiquitatibus liber, statum ejus, quem sub Romanorum imperio habuit, complectens*, Anvers, 1875; *Rerum Lovaniensium libri 4*; et *Annalium Lovaniensium libri 8*. M. Paquot a donné une belle édition de tous ces ouvrages en 1 vol. in-fol., avec des additions et des tables, Louvain, 1757. Divæus avait encore fait plusieurs ouvrages analogues aux précédents, mais ils n'ont pas vu le jour.

DIVICON, chef et général des Helvétiens (maintenant les Suisses), se rendit célèbre par la défaite de Cassius, et par la fierté avec laquelle il parla à Jules-César. Il avait été député vers ce conquérant, pour lui demander son alliance. César ayant exigé des otages, ce brave capitaine lui répondit « que sa nation n'avait pas accoutumé de donner des otages, mais d'en recevoir : » il se retira ensuite, vers l'an 58 avant J.-C. Les Suisses d'aujourd'hui tiennent encore quelque chose de la bravoure et de l'intégrité de Divicon; mais l'usage de vendre leurs troupes et d'immoler leurs patriotes à des querelles étrangères, dont ils ignorent même la cause, est une lâcheté dénaturée qui déshonore cette nation, d'ailleurs si estimable.

DIVITIAC, druide et philosophe gaulois, estimé et aimé par Cicéron et César qui l'avaient connu, était l'un des chefs de la république d'Autun. Il fut le premier qui introduisit les Romains dans cette partie des Gaules.

DIXMERIE (Nicolas BRICAIRE de La), né à la Motte-d'Attencourt en Champagne, vers l'année 1731, mort subitement à Paris le 26 novembre 1791. Sans avoir des talents supérieurs, il ne laisse pas d'être au-dessus de sa réputation. Ses principaux ouvrages sont : *Contes philosophiques et moraux*, 1765, 2 vol. in-12, 1769, 3 vol. in-12. moins agréables que ceux de Marmontel, mais plus moraux et plus variés; *Les deux âges du goût et du génie sous Louis XIV et Louis XV*, 1769, in-8; parallèle entre les 17 et 18^e siècles, et où le premier, d'après les principes du jour, est sans cesse sacrifié au dernier. Les notes qui accompagnent son ouvrage sont pour la plupart judicieuses et instructives; mais l'auteur y prodigue trop les louanges; *L'Espagne littéraire*, 1774, 4 vol. in-12, ouvrage périodique, dont M. Cubières a donné une nouvelle édition mutilée et augmentée, sous le titre de *Lettres sur l'Espagne*, 1810, 2 vol. in-8. Il est bien inférieur à l'*Histoire de la littérature espagnole*, de Bouterweck, traduite en français en 1802; les *Eloges de Voltaire, de Montaigne*, et plusieurs romans, tels que *Toni et Clairette*, 1773, réimprimés en 1797, en 4 vol. in-18, avec un discours sur l'origine, les progrès et les guerres des Gaulois. Il a eu part à l'ouvrage de Goguet sur l'*Origine des lois*, à l'*Avant-coureur*, feuille hebdomadaire, et a fourni quelques poésies à l'*Almanach des Muses*.

DJAMY, célèbre poète persan, mort l'an 1492. La Perse a produit peu d'écrivains aussi féconds. Ses principaux ouvrages sont : *Selseh aldzehab*, ou la chaîne d'or, recueil de satires ingénieuses; *Sobahat alabrar* (rosaire des justes); *Tohfah elahrar* (présent des gens de bien). Ce sont deux traités de morale, entremêlés d'historiettes à la manière des orientaux; *Yousouf et Zuleikha*, Th. Law en a traduit et publié des fragments dans les *Asiatick miscellanies*; *Medjnoum et Leila*, poème traduit par Chezy, Paris, 1807, 2 vol. in-18; *Khirdnameh Iskandery* (le livre de la sagesse à l'usage d'Alexandre), traité de morale, où l'on voit figurer les anciens philosophes de la Grèce; *Beharistan*, petit traité de morale écrit en prose et en vers dans le genre de *Gulistân*, remarquable par le choix des pensées et les grâces du style. Les fables du *Beharistan* ont été publiées dans l'*Al-*

Magia persica, Vienne, 1778, in-4, et dans la *Chrestomathia persica* de Vilken, Leipsick, 1805. Langlès les a traduites dans ses *Contes, sentences et fables tirées des auteurs arabes et persans*, 1788.

DJELAL-EDDYN-ROUMY, poète mystique persan, se livra avec ardeur à la doctrine des sophis, la prêcha et s'acquit une si grande célébrité, que les grands et le peuple accouraient de toutes parts entendre. Il mourut l'an 1272, à l'âge de 69 ans, avec la réputation d'un saint ermite. Il est le fondateur de la fautive secte des derviches Mevlévy, et déposé les productions de son génie dans un *Recueil de metsnêvi*, composé de distiques égaux en mesure. Ce recueil est généralement regardé comme le modèle le plus parfait du style mystique. On en a publié les 34 premiers distiques, qui ont été traduits en anglais par W. Jones, et qui ont paru pour la première fois dans son *Discours sur la poésie mystique des Persans et des Indiens*, imprimé dans le tome 3 des *Asiatick researches*. Hussard les a réimprimés dernièrement dans les *Mines de l'Orient*, avec une Traduction en vers allemands.

DJENGUYZ-KAN. (Voyez GENGHIS-KAN.)

DLUGOSZ (Jean), polonais, chanoine de Cracovie et de Sandomir, né en 1415, mort en 1480, à 65 ans, est auteur d'une *Histoire de Pologne*, en latin, Francfort, 1711, in-fol., en 12 livres. Le 13^e fut imprimé à Leipsick, en 1742, in-fol. L'auteur, quoique exact et fidèle, n'a pas été exempt, dit Lenglet, de la barbarie de son siècle. Il commence son *Histoire* à l'origine de sa nation, et la conduit jusqu'en 1444.

DMÉTRI, ou DÉMÉTRIUS, archevêque de Rostof, né en 1651, mort le 23 octobre 1709, canonisé par l'église russe en 1752, fut très-utile à Pierre-le-Grand dans le grand œuvre de la civilisation de la Russie. Ses principaux ouvrages sont : la *Vie des saints honorés par l'Eglise préco-russe*, 4 parties, Moscou, 1689, 1695, 1699 et 1705, réimprimée à plusieurs reprises à Kiev et à Moscou; *Recherches sur l'hérésie des Rasholniki de Bruinsk*, en trois parties, à Moscou, 1745, et réimprimées souvent; *Chronologie d'après la Bible*, ouvrage incomplet qui ne va que jusqu'à l'an 3600 de la création, Moscou, 1784; *Discours*, 1788, 1805, 1807; *Homélies, Cantiques*, etc., encore en usage dans les églises russes; des *Drames* sur des sujets religieux qu'il faisait représenter dans son palais épiscopal de Rostof.

DOBNER (Gélase), religieux de la

congrégation des Ecoles-Pies, né à Prague en 1749, fut recteur de l'Université de cette ville, et mourut en 1790. On a de lui, sur l'histoire de Bohême et de Moravie, beaucoup d'ouvrages remplis de recherches, et d'une critique judicieuse.

DOBROWSKY (Joseph), né le 17 août 1753 à Jermet, près de Raab en Hongrie, mort à Brunn le 6 janvier 1829, venait d'entrer dans la compagnie de Jésus, lorsqu'elle fut supprimée par Clément XIV; rendu à la vie séculière, il alla à Prague, où il se livra avec ardeur à l'étude de l'histoire, de la littérature et de la langue de son pays, et de toutes les langues orientales. En 1786, il fut nommé vicedirecteur du séminaire de Prague, et en 1787, recteur de celui d'Olmütz. Lorsque l'empereur Léopold II alla visiter l'académie des Sciences de Prague, à l'époque de son couronnement, Dobrowski fut chargé de prononcer un discours, dans lequel il chercha à établir l'attachement des peuples de race slave à la maison d'Autriche. Peu de temps après, il alla en Suède avec le comte Sternberg, dans le but de recouvrer les trésors bibliographiques et littéraires dont la Bohême et la Moravie avaient été dépouillées par les Suédois, lors de la guerre de trente ans. Dobrowski voyagea ensuite en Russie où il trouva de précieux documents sur la littérature slavonne. Il parcourut ainsi successivement diverses contrées de l'Europe, et en particulier l'Italie qu'il visita plusieurs fois. Il parvint ainsi à réunir d'importants documents sur l'histoire et la littérature de son pays, et, à l'aide d'une critique judicieuse, il réussit à purger l'histoire de Bohême des fables qui l'obscurcissaient. Il rendit d'importants services à la société des sciences et au musée de Prague. On lui doit la découverte de nouvelles sources historiques. On cite parmi les nombreux ouvrages qu'il a laissés : *Littérature bohémienne et morave, pour les années 1779 et 1780*, Prague, 2 vol. in-8; *Magasin littéraire pour la Bohême et la Moravie*, Prague, 1786-1787, in-8; *Slawin, message adressé de la Bohême à tous les peuples esclavons*, ou *Mémoire pour servir à la connaissance de la littérature slavonne dans tous ses dialectes*, Prague, 1806, in-8; *Histoire de la langue et de la littérature bohémiennes*, Prague, 1792, in-8; *De la formation de la langue esclavonne*, Prague, 1799, in-8; *Glagolitica, sur la littérature glagolitique, l'âge de la Bukowitz, le modèle d'après lequel elle s'est formée, sur l'origine de la liturgie romano-esclavonne, et la tra-*

duction de cette liturgie en langue dalmatienne, qu'on a attribuée à saint Jérôme, Prague, 1807, in-8, avec deux planches : cet ouvrage est un supplément au *Slavoin* ; *Fragmentum pragens evangelii sancti Marci*, vulgò autographi, edidit lectionesque variantes criticè recensuit, Prague, 1778, in-4 ; *Corrigenda in Bohemâ doctâ Balbini juxta editionem P. Raph. Ungar*, Prague, in-8 ; *De antiquis Hebræorum characteribus dissertationis, in quâ specialim Origenis Hieronymique fides testimonio Josephi Flavii defenditur*, Prague, 1783, in-8 ; *Priækel grammatica lingua brahmanica*, Prague, 1793, in-8 ; *De sacerdotum in Bohemâ celibatu narratio historica, cui constitutiones concilii moguntini Fritslarii 1244 celebrati, adnexæ sunt*, Prague, 1787, in-8 ; *Grammaire de la langue slave* : cet ouvrage est devenu classique en particulier pour les Russes et les Polonais. Dobrowski a, en outre, publié un grand nombre de *Dissertations* dans la *Bibliothèque orientale et exotique* de Michaëlis, et dans les *Mémoires* de la société royale bohémienne des sciences. On lui doit aussi les *Scriptores rerum Bohemicarum*, Prague, 1783-1784, qu'il a publiés avec Pelzel.

DOCHE (Joseph-Denis), célèbre compositeur de musique, né le 22 août 1766, montra de bonne heure des dispositions pour l'art où il devait se distinguer, et fut nommé maître de chapelle à la cathédrale de Coutances, à 19 ans. Ramené à Paris par la révolution, son éducation musicale se perfectionna sous l'influence des grands maîtres de l'école française ; il prit Grétry pour modèle, et mérita d'être surnommé le *Grétry du Vaudeville*. Devenu, en 1810, chef d'orchestre au théâtre du Vaudeville, il en remplit les fonctions pendant quinze ans. Doche a composé quelques *Opéras comiques*, et a fait aussi exécuter plusieurs *Messes à grand orchestre* pour la fête de sainte Cécile, notamment celle qu'on entendit à Saint-Eustache en 1809 ; mais ce qui assure sa réputation, c'est la foule d'airs et de morceaux détachés qu'il a composés en tous genres au nombre de plus de cinq cents pour le théâtre du Vaudeville, et tous se font remarquer par un cachet d'originalité, par un chant gracieux et naturel, et la facilité avec laquelle l'auteur s'exprime. La plupart de ces airs sont devenus populaires, entre autres *Fanchon la vieilleuse*, la *Belle au bois dormant*, la romance *O Fontenay* ! etc. Doche a publié, en 1828, un recueil de ses agréables productions sous le modeste titre :

La Musette du Vaudeville ; en 1828, il obtint sa retraite, et se retira aux environs d'avril 1828 à Soissons, où il mourut dans le mois de juillet suivant.

DODD (R.), ingénieur anglais, mort dans l'indigence le 11 avril 1822, après avoir fait exécuter divers ouvrages de son art, et notamment plusieurs ponts. On a de lui : *Tableau des principaux canaux qui existent dans le monde, avec des réflexions sur l'utilité des canaux*, 1795, in-8 ; *Observations sur l'eau*, 1805, in-8.

DODDRIGE (Philippe), théologien anglais, né à Londres en 1702, mort en 1751 à Lisbonne, où il était allé pour changer d'air, est auteur de divers ouvrages estimés en Angleterre. Les plus connus en France sont des *sermons*, in-8, écrits avec simplicité. Ils ont été traduits en français par M. Bertrand.

DODECHIN, prêtre du 14^e siècle, natif de Logenstein dans l'évêché de Trèves, visita la Palestine, dont il donna une *Description*, et continua la *Chronique* de Marianus Scotus, depuis 1093 jusqu'en 1200.

DODOENS, ou DONONWIZ, *Dodonæus* (Reumbert), savant et habile médecin, naquit à Malines le 29 juin 1518, fit ses études humanitaires et médicales à l'université de Louvain ; devint savant dans les langues, les belles-lettres et les mathématiques ; visita les plus célèbres écoles de France, d'Allemagne et d'Italie, et revint à Malines en 1546 ; voyagea de nouveau, vers 1560, en Italie et se rendit en Allemagne, où il fut médecin des empereurs Maximilien II et Rodolphe II, qui l'honorèrent l'un et l'autre du titre de conseiller aulique. Ayant quitté la cour, il vint à Cologne où il fit des cures qui augmentèrent encore sa réputation ; puis à Anvers, où il séjourna peu de temps, et enfin à Leyde, en 1583, où il fut appelé pour professer la médecine, et où il mourut le 10 mars 1585, laissant un grand nombre de savants ouvrages de médecine, desquels nous citerons : *Medicinalium observationum exempla rara*, Cologne, 1580 ; Anvers, 1585 ; Harderwick, 1584 et 1621, toutes in-8 ; *Præcis medica*, Amsterdam, 1616 et 1640, in-8. Il était aussi savant botaniste que médecin habile ; ses ouvrages sur la botanique sont plus nombreux, entre autres : *Cryptogæa Boeck, etc.*, c'est-à-dire, *Hist. des plantes*, Anvers, 1552, in-fol., trad. franç. par Ch. de l'Ecluse, Anvers, 1557-58-59, 1608 et 1619, toutes in-fol. ; *Frustramentum, etc., historia*, Anvers, 1556-69, in-8 ; *Florum, etc., historia*, 1667-69, in-8 ;

Historia vitiæ vitiæque, etc., Cologne, 1680, in-8; Lyon, 1583, in-12; *Stirpium historia pomplades sæc*, Anvers, 1583, 1612, 1616, in-fol. Cet ouvrage fut traduit en hollandais, Anvers, 1644, in-fol., et devint populaire.

DODSLEY, libraire et littérateur anglais, né d'une famille pauvre et obscure, avait pour la littérature un goût naturel, qui le dirigea d'abord vers la poésie. Une *pièce de vers* qu'il adressa à Pope lui mérita l'amitié de ce poète. Il l'aïda à lever une boutique de librairie, qui devint le rendez-vous des littérateurs les plus distingués, et où il fit en peu de temps une belle fortune, qui ne l'enorgueillit point. S'étant retiré des affaires, il mourut à Durham le 25 septembre 1764. C'est lui qui eut la première idée d'un ouvrage estimable, intitulé : *Le précepteur*. Ses principaux ouvrages sont : *Le roi et le fermier de Mansfield*, comédie dans le genre de la *Partie de chasse de Henri IV*, et dont elle a peut-être fourni le modèle ; *Cléone*, tragédie ; *L'économie de la vie humaine*, petit traité de morale, Londres, 1795, in-12, 8g., qui eut beaucoup de succès, parce qu'il fut attribué au comte de Chesterfield. Il a obtenu un grand nombre de traductions françaises. On a aussi traduit plusieurs de ses pièces avec celles de Gay, en 2 vol. in-42, sous le titre de *Choix de petites pièces du théâtre anglais*.

DODWELL (Henri), né à Dublin en 1641, de parents pauvres, fut réduit à une telle nécessité dans ses études, que souvent il n'avait pas d'argent pour acheter des plumes, du papier et de l'encre. Un de ses parents lui ayant donné du secours, il fit des progrès qui lui procurèrent la place de professeur d'histoire à Oxford en 1688 ; mais il fut privé de cet emploi en 1691, pour avoir refusé de prêter serment de fidélité au roi Guillaume. Il mourut en 1711, âgé de 70 ans. C'était un homme versé dans l'écriture sainte, l'histoire ecclésiastique et les ouvrages des Pères ; mais d'une humeur bizarre et chagrinée, qui se fait quelquefois sentir dans ses livres. On a de lui plusieurs écrits, dont les principaux sont : un *Traité contre les non-conformistes*, plein d'idées singulières, mais qui n'ont rien d'étonnant dans un homme destiné de toute règle de doctrine et de croyance, et abandonné aux conclusions de l'esprit privé. Il y prétend que l'âme, naturellement mortelle, n'acquiert l'immortalité que par le baptême, conféré par des prêtres légitimement ordonnés par des évêques ; des *Dissertations latines*

sur saint Cyprien, 1684, in-8. Il y soutient que le nombre des martyrs n'a pas été aussi grand que le disent les écrivains ecclésiastiques. Dom Thierry Ruinart le réfuta avec beaucoup de solidité, dans la savante *préface* dont il enrichit son édition des *Actes sincères des martyrs*. Un auteur, qui a embrassé le sentiment de Dodwel, prétend que son adversaire n'a pas assez distingué les martyrs et les morts ordinaires, les persécutions pour cause de religion, et les persécutions politiques. Mais ce jugement est faux, et il est d'autant moins recevable, qu'il part d'un écrivain qui a tâché d'affaiblir toutes les preuves du christianisme (voyez DIOCLETIEN, RUINART, etc.) ; un *Traité sur la manière d'étudier la théologie*, en anglais ; *Geographiæ veteris Scriptores græci minores*, Oxford, 1698 et 1712, 4 vol. in-8, rares et estimés : l'auteur a orné cette édition de remarques et de dissertations ; *De veteribus Græcorum Romanorumque cyclis*, Oxford, 1702, in-4 ; *Annales de Thucydide et de Xénophon*, 1702, in-4, ouvrage recherché ; plusieurs éditions d'auteurs classiques. Ceux qui voudront connaître plus en détail les autres productions de Dodwel peuvent consulter l'*Abrégé* de ses *Œuvres* avec une *Notice* sur sa vie, publié par Francis Brokesby, Londres, 1723, in-8 ; mais il ne faut pas s'en tenir littéralement à ce qu'en dit cet auteur, qui prend souvent le ton de panégyriste. Dodwel aimait extrêmement à se distinguer, et ce défaut est peut-être la seule cause des opinions extraordinaires et insoutenables qu'il a avancées. C'est encore peut-être cette disposition de son cœur qui lui a fait imaginer que les martyrs pouvaient avoir souffert la mort par vanité : idée aussi extravagante que peu chrétienne. La belle gloire que d'être exécuté comme les scélérats, et rendu infâme aux yeux de tout l'empire romain, et honoré dans une secte méprisée et persécutée ! Ces extravagantes opinions ont fait dire à M. Burnet, évêque anglican de Salisbury, dans une lettre écrite à Dodwel, qu'un Vanini, un Hobbes, un Spinoza n'auraient pu avancer des choses plus absurdes et plus irréligieuses. « Cependant, ajoute-t-il, « vous n'avez point reconnu vos fautes « comme vous l'auriez dû faire publiquement. Je puis vous assurer que « j'aimerais mieux ne savoir lire ni « écrire, que d'étudier ou de faire des « livres dans les vues que vous vous « êtes proposées depuis plus de trente « ans. Vous aimez les nouveautés et les « paradoxes, et vous employez votre sa-

« voir pour les établir... J'estime, comme
 « je le dois, plusieurs bonnes et belles
 « qualités que vous possédez ; mais je
 « déplore votre malheur dans tout ce
 « que vous avez fait de répréhensible. »
 M. Chishull, bachelier en théologie, et
 membre de l'Université d'Oxford, met
 Dodwel dans cette classe de savants qui
 sont propres à compiler, mais qui ne
 sont point capables de bien juger et de
 raisonner sur ce qu'ils ont recueilli : « Je
 « ne veux nullement, dit-il, diminuer
 « la réputation à laquelle il a droit de
 « prétendre ; mais je veux rabaisser
 « cette autorité, à la faveur de laquelle il
 « répand ses erreurs. Je crois que le
 « genre humain a plus de droit à la
 « connaissance de la vérité, que l'auteur
 « n'en a à la réputation dont il jouit par
 « un savoir faux et mal employé. »

DOEDERLEIN (Jean-Christophe), cé-
 lèbre professeur de théologie, né à Wind-
 sheim en Franconie, le 20 janvier 1746,
 occupa successivement les chaires d'Alt-
 dorf et d'Iéna, et mourut dans cette der-
 nière ville le 2 décembre 1792. Il a con-
 tribué à introduire en Allemagne le
 nouveau système directement opposé à
 la doctrine des premiers réformateurs ;
 mais il n'alla pas aussi loin qu'on l'a fait
 depuis, et il paraît que, sur la fin de sa
 vie, il vit avec inquiétude les conséquen-
 ces de ces nouvelles opinions, et qu'il
 voulut en arrêter les progrès ultérieurs.
 Ses ouvrages, écrits en général avec élé-
 gance, annoncent une mémoire heu-
 reuse, une érudition solide et une grande
 facilité à saisir les questions et à les en-
 visager sous tous les points de vue ; les
 plus estimés sont : une *Traduction* la-
 tine des *Proverbes d'Isaïe*, faite d'après
 le texte hébreu, et accompagnée de no-
 tes critiques, 1775, in-8, réimprimée
 avec des additions en 1780 et 1789 ; une
Traduction allemande des *Proverbes de*
Salomon, 1778, in-8, réimprimée avec
 des changements en 1782 et 1786 ; une
Traduction de l'*Ecclésiaste* et du *Canti-*
que des cantiques, en allemand, avec des
 notes, Iéna, 1784 et 1792, in-8 ; *Insti-*
tutio theologi christiani, Altdorf, 1780,
 in-8, 6^e édition, 1791. Il en a paru,
 après sa mort, une nouvelle rédaction
 en allemand, sous le titre de *Doctrina*
christiana, accommodée aux besoins de
notre temps ; *Summa institutionis theo-*
logi christiani, Altdorf, 1782, in-8 ; 4^e
 édition, 1797. Cet ouvrage a été traduit
 en allemand ; *Opuscula theologica*, 1789,
 in-8 ; *Bibliothèque théologique*, en alle-
 mand, Leipsick, 1780 à 1793, 4 vol.
 in-8 ; *Journal théologique*, en allemand,
 1780 à 1782, in-8 ; *Biblia hebraïca cum*

variis lectionibus, Leipsick, 1788, in-8.
 On a encore de lui des *Sermons*, un grand
 nombre d'*Opuscules* et de *Dissertations*
 critiques.

DOEG, Iduméen, écuyer de Saul. Ce
 fut lui qui rapporta à ce prince, que
 David, passant par Nobé, avait conspiré
 contre lui avec le grand-prêtre Achimé-
 lech. (Voyez ACHIMÉLECH.) Cette ca-
 lomnie mit Saul dans une telle colère,
 qu'il désola la ville de Nobé, et fit don-
 ner la mort par la main du lâche Doeg,
 au grand-pontife et à 85 prêtres, l'an
 1061 avant J.-C. C'est à cette occasion
 que David composa les *Psaumes* 51 et
 118.

DOERING (Georges-Christien-Gottfr-
 ed-Asme), poète allemand, né à Cassel,
 dans la Hesse, le 11 décembre 1789,
 mort le 10 octobre 1833. Après avoir
 achevé ses études à Goettingue, il dé-
 buta dans la carrière littéraire où son
 père s'était déjà illustré par quelques
 poésies. Il concourut à la rédaction de
 plusieurs journaux, notamment la *Feuille*
du matin, la *Gazette élégante*, la *Ga-*
zette musicale et la *Gazette du soir* ; il fit
 un voyage en Suisse et en Italie, et pu-
 blia ensuite son drame de *Cervantes*,
 qui porta son nom dans toutes les parties
 de l'Allemagne. On a de lui des *Tragé-*
dies, des *Comédies*, des *Romans*, des
Nouvelles, des *Contes*, etc., etc.

DOHM (Chrétien-Conrad-Guillaume
 de), publiciste et ministre du roi de
 Prusse, né à Lemgo, dans le comté de
 la Lippe, le 11 décembre 1751, fut
 nommé, en 1776, professeur des scien-
 ces statistiques à Cassel, et, après avoir
 passé par divers emplois, devint en 1794
 ambassadeur du roi de Prusse auprès des
 cercles du Haut et du Bas-Rhin, et en-
 suite ministre au congrès de Rastadt,
 où il resta jusqu'en 1799. Le roi de
 Prusse le nomma, en 1804, président
 de la chambre d'Heiligenstadt, dans le
 pays d'Eichsfeld. Ce pays étant passé
 sous une domination étrangère, le nou-
 veau roi Jérôme Bonaparte l'envoya près
 de la cour de Saxe, en qualité de mini-
 stre plénipotentiaire. La faiblesse de sa
 santé l'obligea de donner sa démission
 en 1811, et de se retirer dans sa terre
 près de Magdebourg, où il est mort dans
 le mois de juin 1820. Ses principaux
 écrits, publiés en allemand, sont : *His-*
toire des Anglais et des Français dans les
Indes orientales, 1776, in-8 ; *Exposition*
succincte du système physiocratique,
 1778, in-4 ; *Histoire de la guerre de la*
succession de Bavière : c'est cet ouvrage
 qui engagea le roi de Prusse à l'attirer à
 son service ; *Sur l'union des princes alle-*

mande, 1785, in-8; *De la révolution de Liège en 1789, et de la conduite du roi de Prusse en cette occasion*, Berlin, 1790, in-8; *Événements remarquables pendant sa vie depuis 1763, 1814 et 1815*, 2 vol. : cet ouvrage fit beaucoup de sensation en Prusse; un grand nombre d'autres écrits politiques, qu'il publia dans le *Museum* et dans le *Mercur allemand*, leurs ouvrages périodiques au succès desquels il contribua beaucoup.

DOLABELLA (Publius - Cornélius), jendre de Cicéron, se distingua pendant les guerres civiles de Rome, par son humeur séditieuse, et par son attachement au parti de Jules-César. Il se trouva avec lui aux batailles de Pharsale, d'Afrique et de Munda. Elu tribun du peuple, il voulut établir une loi très-préjudiciable aux créanciers. Marc-Antoine s'opposa publiquement à un dessein qu'il n'avait formé, que pour frustrer ceux à qui il devait, et pour gagner le peuple. Le retour de César à Rome mit fin à ces troubles. Quelques années après, ce héros étant sur le point de marcher contre les Parthes, fit nommer Dolabella consul à sa place, quoiqu'il n'eût pas l'âge prescrit par les lois. Marc-Antoine, son collègue, traversa cette élection; mais César ayant été tué, il fut obligé de reconnaître Dolabella, qui eut en partage le gouvernement de Syrie. Cassius prévint ce nouveau gouverneur. Dolabella, désespérant de le chasser, s'arrêta à Smyrne, où il fit tuer en trahison Trébonius, gouverneur de l'Asie-Mineure, l'un des conjurés qui avait eu part à la mort de César. Ce meurtre le fit déclarer ennemi de la république. Enfin, après quelques succès dans l'Asie-Mineure, il se donna la mort dans Laodicée, où il était assiégé par Cassius, l'an 43 avant J.-C. Il n'avait alors que 26 à 27 ans.

DOLCE (Louis), né à Venise, en 1508, mort dans la même ville en 1566, fut mis dans le même tombeau qui avait reçu Ruscelli, son Zola, trois ans auparavant. Il est plus connu par ses ouvrages poétiques et par différentes traductions des écrivains anciens, que par ses actions. « C'était, dit Baillet, un des meilleurs écrivains de son siècle. Son style a de la douceur, de la pureté et de l'éloquence; mais la faim l'obligea souvent à allonger ses ouvrages, et ne lui permit pas d'y mettre toute la correction qu'ils auraient exigée. » On recherche les suivants; *Dialogo della pittura, intitolato l'aretino*, Venise, 1557, in-8. Cet ouvrage a été réimprimé avec le français à côté, Florence, 1735, pet. in-8; *Cinque primi canté di Sacri-*

pante, Venise, 1535, in-8; *L'Achille e l'Enea*, 1571, in-4; *Le prime imprese del conte Orlando*, 1572, in-4; des poésies dans différents recueils, entre autres dans celui de Berni; *Vie de Charles-Quint*, en italien, Venise, 1561, in-4, estimée, mais peu commune; *Vie de Ferdinand I^{er}, empereur*, Venise, 1666, in-4. La Bibliothèque italienne, de Haym, cite de lui plus de 70 ouvrages.

DOLERA (Clément), évêque de Foligno, cardinal, de l'Ordre de Saint-François, dont il fut général, était de Monégli. Il se distingua par sa science et par sa vertu, et mourut à Rome en 1568. Le principal de ses ouvrages a pour titre : *Compendium theologicarum institutionum*, Rome, 1565, in-8.

DOLET (Etienne), né à Orléans, en 1509, était fils, dit-on, de François I^{er} et d'une orléanaise nommée Cureau. On ajoute qu'il ne fut point reconnu par ce prince, à cause d'une intrigue de sa mère avec un seigneur de la cour; mais cette anecdote mérite confirmation. Quoi qu'il en soit, Dolet, à la fois imprimeur, poète, orateur et humaniste, était outré en tout; comblant les uns de louanges, déchirant les autres sans mesure, toujours attaquant, toujours attaqué; extrêmement aimé des uns, haï des autres jusqu'à la fureur; savant au-delà de son âge, s'appliquant sans relâche au travail; d'ailleurs orgueilleux, méprisant, vindicatif et inquiet. On le mit en prison pour son irréligion. Le savant Castellam lui obtint sa liberté, dans l'espérance que cette correction l'aurait rendu plus sage. Dolet promit beaucoup, ne tint rien, et fut brûlé comme athée à Paris en 1546, à 37 ans. « On ne voit pas, dit un auteur, que nos philosophes se soient empressés de réclamer ou de justifier un pareil zélateur de la liberté. Son athéisme trop déclaré et trop pratiqué l'a peut-être exclu de l'association, et a retenu les plumes éloquentes qui auraient été tentées de le réhabiliter comme tant d'autres. Il y a cependant apparence qu'il eût trouvé grâce aux yeux des auteurs du *Système de la nature*. Les principes de cet ouvrage monstrueux sont précisément les mêmes que ceux de Dolet. » On dit qu'avant de rendre l'âme, il protesta que ses livres contenaient des choses qu'il n'avait jamais entendues; ce qui est sans doute très-facile à croire : quel est le matérialiste qui comprenne le galimatias par lequel il prétend remplacer la notion d'un Dieu? On a de lui : *Commentarii linguæ latinæ*, 2 vol. in-fol., à Lyon, chez Gryphe, 1536-38, qui devaient être sui-

vis d'un 3^e. Cet ouvrage, chef-d'œuvre de typographie, est devenu rare. C'est une espèce de dictionnaire de langue latine par lieux communs. On avoue qu'il en connaissait bien les tours et les fines-ses, surtout celles de Cicéron, son auteur favori; cependant il n'écrivait pas naturellement en latin : sa prose sent l'écolier qui fait des thèmes; c'est un tissu de phrases mendées; *Carminum libri 4*, 1538, in-4; ces poésies sont pitoyables, surtout les lyriques; *Formule latinarum locutionum*, Lyon, 1539, in-folio : cet ouvrage est un dictionnaire qui devait avoir deux autres parties; *Second enfer de Dolet*, 1544, in-8; *De officio legati*, Lyon, 1538, in-4; *Francisci I facta*, Anvers, Lyon, 1529, in-4; les mêmes en français, 1540, en prose, sous le titre de *Gestes de François I^{er}*, in-4; *De re navali*, Lyon, 1537, in-4; un *Recueil de lettres* en vers français.

DOLGOROUKI (Iwan, prince de), fils d'Alexis Dolgorouki, sous-gouverneur de Pierre II, czar de Russie, sut prendre un tel ascendant sur ce prince lorsqu'il monta sur le trône en 1727, qu'il supplanta Mentzikoff, qui s'était emparé de toute l'autorité, et qui gouvernait seul. Mentzikoff et toute sa famille furent exilés en Sibérie; Dolgorouki jouit de toutes les faveurs du jeune monarque. Iwan avait une sœur qui fut fiancée au czar, mais la mort prématurée de ce prince fit que le mariage n'eut point lieu. Voyant que le czar succomberait à la maladie dont il était atteint, Dolgorouki fabriqua un testament, par lequel la princesse Catherine, sa sœur, fut instituée impératrice et héritière de l'empire. Le prince Iwan avait signé ce testament au nom du czar, ayant été accoutumé de signer le nom de ce monarque pendant sa vie par son ordre. A peine Pierre II avait-il fermé les yeux, que le prince Iwan sortit de sa chambre, l'épée à la main, criant : *Vive l'impératrice Catherine!* mais personne n'ayant répondu, il se retira confus, et brûla le testament. Quelques-uns prétendent que ce testament n'a jamais existé. Quoi qu'il en soit, le père Iwan fit tomber le choix sur la princesse Anne, duchesse de Courlande. Il voulut borner son autorité, elle souscrivit à tout; mais elle sut dans la suite s'en affranchir. Les Dolgorouki furent exilés en Sibérie, et les fils de Mentzikoff en furent rappelés. En 1758, presque toute cette malheureuse famille fut immolée à la jalousie de Biren, ministre de l'impératrice Anne. Les princes Iwan et Basile furent roués, deux autres écartés, et d'autres eurent la tête tranchée.

DOLOMIEU (Déodat-Guy-Sylvain-Jacques de), célèbre géologue et minéralogiste français, commandeur de l'Ordre de Malte, de l'académie des Sciences, né à Dolomieu, près la Tour-du-Pin, en Dauphiné, le 24 juin 1750, d'une ancienne maison de cette province, devint officier dans les carabiniers à 15 ans, et commença à 18 ans son noviciat de chevalier de Malte. Une affaire d'honneur avec un chevalier qu'il tua, et des discussions qu'il eut avec son Ordre, lui occasionnèrent beaucoup de peines, de chagrins, et lui inspirèrent le goût de la retraite et de l'étude de l'histoire naturelle. Il quitta le service pour s'y livrer uniquement, et fit plusieurs voyages à Naples, en Portugal, à Malte et en Sicile. La révolution française trouva en lui un admirateur; mais il ne tarda pas à être dé trompé sur ses résultats, par la perte qu'il fit du duc de La Rochefoucauld, son ami, assassiné à Forges le 14 décembre 1792, presque sous ses yeux. En 1796, il fut nommé ingénieur et professeur à l'Ecole des mines, et en 1797 il fit partie de l'expédition d'Egypte, dont le premier exploit fut la prise de Malte. On crut qu'il avait contribué à la reddition prématurée de cette île. Cette opinion lui devint funeste, et détermina vraisemblablement la conduite rigoureuse que la cour de Naples tint à son égard. Fait prisonnier à Tarente, en se rendant en France, il fut plongé dans un cachot infect, et ne recouvra sa liberté qu'en vertu du traité de paix conclu avec le roi de Naples en 1801, après avoir souffert toutes sortes d'outrages pendant près de deux ans. Il mourut la même année, le 26 novembre, à Châteaufort en Charolais, en revenant d'un voyage qu'il avait entrepris dans les montagnes de Suisse, de Savoie et du Dauphiné. On lui doit plusieurs ouvrages, principalement sur les volcans et les matières volcaniques, remarquables par leur exactitude et leur profondeur : *Voyage aux îles de Lipari, suivi d'un Mémoire sur une espèce de volcan d'air, et d'un autre sur la température des climats de Malte*, Paris, 1783, in-8; *Mémoire sur le tremblement de terre de la Calabre*, Rome, 1784, in-8; *Mémoire sur les laves Ponceuses*, et *Catalogue raisonné des produits de l'Etna*, Paris, 1788, in-8; *Description sur l'origine du basalte*, dans le *Journal de physique* de 1790; et plusieurs autres morceaux dans le même journal, dans celui des *Mines*, dans le *Voyage pittoresque de Naples et de Sicile* de l'abbé Saint-Non, et dans les *Ouvrages* de Bergman. Il a rédigé le *Dis-*

Annuaire minéralogique pour la nouvelle *Encyclopédie*, et a travaillé au *Magasin encyclopédique*. Bruun-Neergaard a publié le *Journal du dernier voyage de Dolomieu dans les Alpes*, Paris, 1802, in-8.

DOMAIRON, né à Béziers le 25 août 1745, entra dans l'Ordre des Jésuites qu'il quitta lors de la suppression de cette compagnie. En 1778, il fut nommé professeur à l'école militaire, et conserva cette place jusqu'à l'époque de la révolution. Lorsqu'on réorganisa les écoles, Domaïron fut appelé aux fonctions de principal du collège de Dieppe, puis à celles de professeur de belles-lettres. Il était ensuite inspecteur de l'instruction publique et membre de la commission des livres classiques. Il est mort à Paris le 16 juin 1807. On a de lui : *Recueil historique et chronologique de faits mémorables pour servir à l'histoire générale de la marine et de celle des découvertes*, 1777 et 1781, 2 vol. in-12; *Le libertin devenu vertueux*, 1777, 2 vol. in-12; *Principes généraux des belles-lettres*, 1785, 2 vol. in-12, et 1801-1807, 5 vol.; *Atlas portatif avec des éléments de géographie*, 1787 et 1802, in-8; les *Rudiments de l'histoire*, 1801, 4 vol. in-12; nouvelle édition, 1804, 3 vol. in-12.

DOMAT (Jean), avocat du roi au siège résidial de Clermont en Auvergne, naît né dans cette ville le 30 novembre 1225. Il devint l'arbitre de sa province, par son savoir, par son intégrité, par sa sobriété. Les solitaires de Port-Royal, avec lesquels il était beaucoup lié, prennent ses avis, même sur les matières de théologie. Domat était à Paris durant la dernière maladie de Pascal. Il recut ses derniers soupirs, et fut dépositaire d'une partie de ses papiers les plus secrets. La confusion qui régnait dans les lois le détermina à en faire une étude particulière. Il s'appliqua à ce travail, et ne devait d'abord être que pour lui, pour ceux de ses enfants qui prendraient le parti de la robe. Quelques-uns de ses amis, auxquels il découvrit ses idées, l'engagèrent à les communiquer aux premiers magistrats; il vint pour cela à Paris en 1635. Louis XIV, sur le rapport que lui en fit M. Pelletier, alors contrôleur-général, ordonna à Domat d'en faire part au public, et lui accorda une pension de 2,000 liv. Domat fixé à Paris montrait son ouvrage aux plus habiles jurisconsultes, à mesure qu'il l'écrivait. D'Aguesseau, alors conseiller-d'Etat, lui dit en écoutant la lecture d'un cahier où il était traité de l'usure : « Je savais que l'usure était

« défendue par l'Écriture et par les lois; « mais je ne la savais pas contraire au « droit naturel, » convenant ainsi d'avoir appris ce point, et d'en avoir été persuadé par les écrits de Domat. Les *Lois civiles dans leur ordre naturel* parurent enfin en 1689, in-4, chez Coignard. Elles forment 6 vol., dans lesquels on voit non seulement que l'auteur possédait l'esprit des lois, mais qu'il était très-capable d'y faire entrer les jeunes jurisconsultes. C'est l'objet principal de son ouvrage, et cet objet parut entièrement rempli. Les trois premiers vol. in-4 traitent des lois civiles dans leur ordre naturel; les 4^e et 5^e, du droit public, et le 6^e est un choix de lois. Cet habile homme mourut à Paris en 1696, à 70 ans. On fit, après sa mort, une édition de son ouvrage, in-folio, 1702, à Luxembourg, réimprimée plusieurs fois. L'édition la plus complète est celle de 1777, in-folio, avec un *Supplément* par M. Jony.

DOMBAY (François de), orientaliste distingué, conseiller en la chancellerie secrète, et interprète de l'empereur d'Autriche pour les langues asiatiques, né à Vienne en 1758, mort en cette ville le 21 décembre 1810. On lui doit plusieurs ouvrages estimés : *Histoire des rois de Mauritanie*, depuis le milieu du 8^e siècle jusqu'au commencement du 14^e, 1791, 2 vol. in-8; *Philosophie populaire des Arabes, des Persans et des Turcs*, 1797, in-8 : c'est un recueil de sentences morales et de proverbes; *Grammatica linguæ mauro-arabice*, in-4, 1800; *Histoire des chérifs ou princes de la maison régnante de Maroc*, 1800, in-8; *Description des monnaies qui ont cours dans l'empire de Maroc*, 1803, in-8; *Grammatica linguæ persicæ*, in-4, 1804.

DOMBROWKA, la *Clotilde* des Polonais, était fille de Boleslas I^{er}, roi de Bohême. Miécislas, duc de Pologne, l'ayant demandée en mariage, elle fut accordée à condition que lui et son peuple embrasseraient la religion chrétienne. Dombrowka se rendit à Gnesne, accompagnée de prêtres qui devaient prêcher la foi aux Polonais. Miécislas tint parole : il fut baptisé et marié le même jour, le 2 mars 965. Les seigneurs de son royaume suivirent son exemple, et il rendit un édit qui ordonnait à ses sujets de quitter les superstitions du paganisme. Dombrowka eut de son mariage, entre autres enfants, Boleslas, dit l'*Intrépide*, premier roi de Pologne. Cette princesse mourut à Gnesne en 976.

DOM CALMET. (Voyez CALMET.)

DOMINICA (Annia), fille du patrice

Pétrone, et épouse de l'empereur Valens, était d'un caractère violent et d'un esprit des plus opiniâtres. Elle persécuta cruellement les catholiques, et engagea Valens à favoriser l'arianisme. Quatre-vingts ecclésiastiques étant venus à la cour pour supplier l'empereur de priver un évêque arien du siège de Constantinople, ce prince, irrité contre eux par son épouse, ne leur répondit qu'en les faisant embarquer sur un vaisseau, auquel on mit le feu en pleine mer. Après la mort de Valens, arrivée en 378, Dominica soutint le siège de Constantinople contre les Goths; et par les encouragements qu'elle donna aux troupes, ils furent chassés de devant ses murailles. On croit que cette princesse fut envoyée peu de temps après en exil, mais qu'elle obtint ensuite de l'empereur Théodose la liberté de venir terminer ses jours à Constantinople.

DOMINICO DE SANTIS, aventurier de Venise, se mit au service d'un seigneur indien, qui, s'étant rendu à Rome, avait embrassé le christianisme et l'état ecclésiastique. Le Pape ayant renvoyé le nouveau converti à Goa, pour y être vicairé apostolique, Dominico le suivit, et passa quelques années dans les Indes. Lorsqu'il fut de retour à Venise, il fit croire qu'il entendait parfaitement le commerce de l'Asie, et engagea quelques particuliers à lui confier des marchandises, qui furent perdues par un naufrage. Ce malheur l'obligea de retourner à Goa, où il reçut 880 écus de quelques contributions charitables. Il parcourut ensuite la Perse, séjourna quelque temps à Ispahan, et passa de là en Pologne. Cet aventurier eut l'art de persuader à cette cour qu'il connaissait à fond l'état de l'Asie. Le roi le choisit pour ambassadeur auprès du roi de Perse. L'empereur suivit l'exemple du roi de Pologne; la république de Venise imita l'empereur, et ces trois puissances y firent joindre le Pape, pour rendre cette ambassade plus solennelle. Dominico était aussi avaré que fripon. Loin de prendre le train d'un ambassadeur de quatre grands potentats, il arriva en Perse avec un équipage si peu convenable à son caractère, qu'on le considéra moins qu'un simple envoyé. Le roi de Pologne, instruit du peu de cas que l'on faisait de son ambassadeur, en envoya un second, capable de cette importante fonction. Dominico, dépouillé honteusement de son emploi, n'osa retourner en Europe par la Turquie, parce qu'il avait eu avis qu'on l'épiait à son passage. Le premier ministre de Perse pria un ambassa-

deur de Russie de le recevoir à sa suite; mais le moscovite, l'ayant mené jusqu'à la mer Caspienne, s'en défit adroitement. Le Vénitien fut contraint de retourner à Ispahan, et de là à Goa, où les Portugais le firent embarquer pour Lisbonne. Enfin il se rendit à Venise vers l'an 1680; mais il y fut traité avec le mépris qu'il méritait. Il s'en fallut peu que le sénat, mal satisfait de sa négociation, ne lui en témoignât son ressentiment par un châtimement sévère. Cet aventurier mourut dans l'obscurité, après avoir eu le triste plaisir de trahir des souverains et de jouer de grands rôles.

DOMINIQUE (saint), *Loricat*, ou *l'Encuirassé*, ainsi appelé, parce qu'il portait une chemise de mailles de fer, qu'il n'ôtait que pour se donner la discipline. Ce n'était pas seulement pour lui que Dominique se flagellait; c'était pour expier les iniquités des autres, et les pécheurs commodes n'hésitaient point à recourir à la courageuse charité du bon ermite. Il mourut le 14 octobre 1660, dans un ermitage de l'Apennin. On aurait certainement tort de blâmer ces pénitences extraordinaires; elles ont eu leur utilité, puisque, en sanctifiant ceux qui les faisaient, elles avaient encore de bons effets sur l'esprit des peuples. « Les hommes, dit un sage et pieux écrivain, ont peu de confiance en ceux qui vivent avec eux et comme eux: il faut, de temps en temps, des hommes singuliers qui les étonnent; qui excitent leur attention pour les rendre dociles, pour leur faire goûter une morale qui leur déplaît; Dieu en a suscité quand il lui a plu, et en dépit de la philosophie, ils ont fait beaucoup de bien. » L'auteur du *Dictionnaire philosophique* a confondu saint Dominique l'encuirassé avec l'instituteur de l'Ordre des Frères-Prêcheurs; mais ces sortes de bévues n'ont rien d'étonnant pour quiconque connaît l'érudition des philosophes modernes. Pierre Damiens et Tarchi ont écrit sa Vie.

DOMINIQUE (saint), instituteur de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, naquit à Calarvéga, bourg du diocèse d'Osma, en 1170, de parents nobles et vertueux. A 14 ans il fut envoyé à Palencia, où était alors la plus célèbre école de Castille. Le roi Alphonse IX y avait assemblé des savants de France et d'Italie, et établi des professeurs de toutes les Facultés. Dominique s'y distingua pendant 9 ans, par le double mérite de l'esprit et de la sagesse. Sorti de cette école, il fut fait chanoine régulier, et sous-prieur de la cathédrale d'Osma. Son évêque ayant ét

envoyé en France par Alphonse, pour accompagner la princesse promise à son fils, Dominique le suivit. La mort de cette princesse leur fit perdre le dessein de retourner en Espagne: ils se fixèrent en France, avec des abbés de l'Ordre de Cîteaux, légats du Pape, pour travailler à la conversion des hérétiques Vaudois et Albigeois, dont le Languedoc était infecté. La mission prit dès lors une nouvelle face. « Dominique, dit un théologien moderne, persuadé que l'esprit d'hérésie naît de l'oubli de Dieu, du relâchement dans son culte et du mépris des œuvres chrétiennes, entreprit de faire revivre la piété, et réussit mieux par ce moyen que par la controverse. Il établit partout l'usage du *Rosaire*, qui est un ensemble d'oraisons, composé de ce qu'il y a de plus autorisé et de plus solide en fait de prières, aisé à comprendre, à pratiquer, qui occupe saintement le peuple en l'instruisant, en le touchant par la méditation des vérités saintes; où le simple fidèle, sans connaissance des livres et même des caractères, suit longtemps un ordre de prières déterminées qui tiennent son âme élevée vers Dieu, sans contention et sans gêne: pratique qui a produit des biens incalculables, et en produit encore tous les jours, dans les endroits où cet édifiant exercice s'est maintenu contre la dissipation et l'indifférence du siècle; pratique d'autant plus chère aux âmes humbles et modestement religieuses, qu'elle n'est pas du goût d'une dévotion recherchée et argumentante. » Les premiers fruits du zèle de Dominique parurent à la conférence de Pamiers, en 1206. Le chef des Vaudois y abjura ses erreurs entre les mains de l'évêque d'Osma. « Les incrédules, copistes des protestants (disent les encyclopédistes), ont déclamé contre saint Dominique, de la manière la plus indécente. Ils l'ont peint comme un prédicateur fougueux et fanatique, qui préféra d'employer contre les hérétiques le bras séculier plutôt que la persuasion; qui fut l'auteur de la guerre que l'on fit aux Albigeois, et des cruautés dont elle fut accompagnée; qui, pour pétnuer dans l'Eglise le zèle persécuteur, suggéra le tribunal de l'inquisition. La vérité est, que saint Dominique n'employa jamais contre les Albigeois que les sermons, les conférences, la charité et la patience. En arrivant dans cette mission, il représenta aux abbés de Cîteaux qui y travaillaient, que le seul moyen d'y réussir était d'imiter

« la douceur, le zèle et la pauvreté des Apôtres; il leur persuada de renvoyer leurs équipages et leurs domestiques, et leur donna l'exemple de la charité apostolique. Il n'eut aucune part à la guerre que l'on fit aux Albigeois. Ces hérétiques l'avaient eux-mêmes provoquée, en prenant les armes sous la protection des comtes de Toulouse, de Foix, de Comminges et de Béarn; en chassant les évêques, les prêtres et les moines; en pillant et en détruisant les monastères et les églises, et en répandant le sang des catholiques. (Voyez MONT-FORT Simon.) Saint Dominique prêcha contre les excès que commirent les Croisés, aussi bien que contre les cruautés des Albigeois. » (*Encyclopédie method.*, art. DOMINICAIN.) Les succès de Dominique lui méritèrent la charge d'inquisiteur en Languedoc. Il y jeta les premiers fondements de son Ordre à Toulouse, approuvé en 1216 par Honorius III. Le saint fondateur, de concert avec ses compagnons, avait embrassé la règle de saint Augustin, pour se conformer au concile de Latran contre les religions nouvelles; mais il y ajouta quelques pratiques plus austères. Les Frères-Prêcheurs, dans leur première institution, n'étaient ni mendiants, ni exempts de la juridiction des ordinaires, mais chanoines réguliers. L'année d'après la bulle d'Honorius III, en 1217, ils obtinrent, de l'Université de Paris, l'église de Saint-Jacques, d'où leur est venu le nom de *Jacobins*. Dominique fut le premier général de son Ordre. Cette nouvelle famille se multiplia tellement, qu'actuellement elle est divisée en 45 provinces, dont il y en a 14 en Asie, en Afrique et en Amérique, sans compter 12 congrégations ou réformes particulières, gouvernées par des vicaires-généraux. Le maître du sacré palais à Rome est toujours un religieux de cet Ordre. Ce fut saint Dominique qui persuada à Honorius III d'établir un lecteur du sacré palais, office peu considérable dans le commencement; mais ceux qui en ont été pourvus depuis, ayant obtenu le titre de *maître du sacré palais*, sont devenus des officiers de distinction. L'Ordre de Saint-Dominique avait déjà fait de grands progrès à sa mort, arrivée le 6 août 1221. Il avait fait élire, peu auparavant, au chapitre général tenu cette année, 8 provinciaux, pour gouverner ses frères répandus en Espagne, en France, en Lombardie, dans la Romagne, en Provence, en Allemagne, en Hongrie et en Angleterre. Le pape Grégoire IX le canonisa 14 ans après sa mort, en 1235. Ceux qui voudront con-

naître plus particulièrement ce fondateur distingué, peuvent consulter la *Vie de saint Dominique*, publiées à Paris en 1739, in-4, par le Père Tournon, historien des hommes illustres de son Ordre. L'Ordre de Saint-Dominique s'est toujours particulièrement distingué par son orthodoxie et son attachement à l'Eglise catholique; et dans ce siècle de perversion et de délire philosophique, c'est un de ceux qui a eu dans son sein le moins d'enfants dégénérés et corrompus.

DOMINIQUE (Domenico-Zampieri, dit Le), peintre bolonais, élève des Carraches, donnait beaucoup de temps et d'application à ce qu'il faisait. Ses rivaux disaient que ses ouvrages étaient comme labourés à la charrue. Antoine Carrache même le comparait à un bœuf. Annibal Carrache, qui voyait sous cette lenteur d'esprit apparente de grands talents, répondit « que ce bœuf labourerait un champ si fertile sous ses mains, qu'il nourrirait un jour la peinture. » Ses envieux, fâchés de voir cette prophétie accomplie, semèrent sa vie de chagrins. On prétend même qu'ils avancèrent sa mort par le poison en 1641, dans sa 60^e année. Le Dominiquin était modeste, retiré, croyant par-là désarmer l'envie. Le Poussin disait « qu'il ne connaissait point d'autre peintre que lui pour les expressions. » Le même artiste regardait la *Transfiguration* de Raphaël, la *Descente de la croix* de Daniel de Volterre, et le *saint Jérôme* du Dominiquin, comme les trois chefs-d'œuvre de peinture de Rome. Cet illustre maître excellait surtout dans l'art d'exprimer les différentes passions. Ses attitudes sont bien choisies; ses airs de tête sont d'une simplicité et d'une variété admirables. Son pinceau ne manquait pas de noblesse, mais il n'avait pas assez de légèreté. Ses plus beaux tableaux sont à Naples, à Rome et aux environs.

DOMINIS (Marc-Antoine de), ex-jésuite, né en 1566 à Arbe, capitale de l'île de ce nom, sur la côte de Dalmatie, était de la famille du pape Grégoire X. Il quitta la société pour être évêque de Segni en Dalmatie, et obtint ensuite l'archevêché de Spalatro. Les caresses des protestants, et l'espérance d'un grand repos et de la liberté, l'attirèrent en Angleterre en 1616. Ce voyage était, à ce qu'il disait, pour travailler à la réunion des religions; mais réellement pour habiter un pays où il pût faire imprimer ses ouvrages, sans craindre le ressentiment des catholiques. Durant son séjour en cette île, il publia en 1617 l'*Histoire du concile de Trente*, par Fra-Paolo, sous le nom de

Pierre Soave Polano, anagramme de *Paul Sarpi de Venise*. Ce prélat, inquiet et entreprenant, ne fut pas inutile au roi Jacques I^{er}, dont la passion dominante était celle de paraître docteur. Au milieu des témoignages d'amitié, d'estime et de respect, dont le roi et le clergé anglais le comblaient, il sentit des remords. Ils augmentèrent, lorsque sa présomption, sa vanité et son avarice, qu'il avait cachées d'abord, et qu'il développa trop ensuite, lui eurent fait perdre tout crédit en Angleterre. Grégoire XV, son ami et son condisciple, en ayant été averti, lui fit dire par l'ambassadeur d'Espagne, qu'il pouvait revenir sans aucune crainte. Dominis, avant de partir, voulut signaler son retour à la foi de l'Eglise par une action d'éclat, propre à réparer le scandale de sa désertion. Il monta en chaire à Londres, et rétracta tout ce qu'il avait dit ou écrit contre l'Eglise. Jacques I^{er}, irrité de ce coup d'éclat, lui ordonna de sortir de ses Etats sous trois jours. L'archevêque, arrivé à Rome, abjura publiquement ses erreurs, et demanda pardon, dans un consistoire public, de son apostasie. Son humeur inconstante et bizarre ne lui permit pas de jouir en paix des charmes de son nouveau séjour. Des lettres interceptées firent juger qu'il se repentait de sa conversion dès 1624, c'est-à-dire six mois après son retour. Urbain VIII le fit enfermer au château Saint-Ange, où il mourut en 1624. On a de lui : un grand traité *De republicâ ecclesiasticâ*, en 3 in-folio, Londres, 1617 et 1620; Francfort, 1658. « Cet ouvrage, dit un critique, fait non seulement pour détruire la monarchie de l'Eglise et la primauté du Pape, mais encore la nécessité d'un chef visible, ne pouvait manquer de plaire aux puritains d'Angleterre; mais il est étonnant que Jacques I^{er} l'ait souffert, et qu'il n'ait pas vu qu'un homme qui ne veut pas de chef dans l'Eglise, n'en veut point dans l'Etat. » L'ouvrage fut censuré le 15 décembre 1617, par la Faculté de théologie de Paris, réfuté savamment par Nicolas Coeffeteau, et brûlé avec le corps de son auteur au champ de Flore, par sentence de l'inquisition. Un compilateur fameux dans ce siècle, qui l'a suivi dans sa doctrine, l'a aussi imité dans son inconstance et ses variations; *De radiis visis et lucis in vitris perspectivis et iride tractatus*, Venise, 1611, in-4. Il y parle des lunettes à longue vue ou télescopes, dont l'invention était alors nouvelle, et raisonne sur la lumière et les couleurs, surtout celles qui brillent dans l'arc-en-ciel : matière

que le Père Grimaldi avait traitée longtemps avant lui, que le Père de Chales, Descartes et Newton ont traitée depuis, sans que les nuages qui l'enveloppent soient entièrement dissipés : car il ne faut pas confondre la formation même de l'arc-en-ciel, avec la variété de ses couleurs. (Voy. Newton.) Cet évêqueschismatique était à peu près tombé dans l'oubli, lorsque les novateurs de ce siècle entreprirent de ressusciter son erreur touchant le mariage qu'il soumet aux caprices et à la mobilité de la législation humaine. Launoy avait déjà essayé d'accréditer cette erreur, mais sans succès, orsqu'on se flatta de réussir mieux dans un temps où toutes les notions étaient branlées, et les esprits disposés à tous les genres de séduction. Mais outre les théologiens catholiques qui réclamèrent unanimement contre une doctrine qui ne renversait pas seulement la religion, mais la société civile, on vit même des philosophes à la mode s'élever contre une jurisprudence dont ils comprirent toute l'absurdité. Mirabeau, dans sa *Monarchie prussienne*, ouvrage dans lequel on ne trouve à coup sûr rien d'excessivement catholique, après avoir rapporté la réponse du prince de Kaunitz à une note du nonce Garampi, continue de la sorte (t. 7, p. 83) : « Voilà, sans doute, une réponse digne de l'autorité souveraine, mais est-ce la réponse d'un prince catholique, apostolique, romain, d'un adhérent aux canons du concile de Trente, qui forment la règle de foi du catholicisme même le moins ultramontain ? Le concile de Trente défend à la puissance séculière de se mêler des causes matrimoniales : *Si quis dixerit causas matrimoniales non spectare ad iudices ecclesiasticos, anathema sit*, dit le 12^e canon de la session 24 de ce concile. S'il est vrai que le mariage étant un sacrement, toutes les causes matrimoniales ressortent uniquement de la juridiction ecclésiastique, c'est à l'Eglise, dont la hiérarchie est également de droit divin, à régler la manière de juger ses causes, et en qui réside la puissance d'ordonner sur chacune ; car, vouloir régler les divers droits de la hiérarchie chrétienne, établie de Dieu même, comme dit le concile de Trente, c'est assurément le plus grand attentat de la puissance politique contre la religieuse. » Presque dans le même temps, un orateur dévoué d'ailleurs à l'esprit d'innovation, aux inquiétudes d'une politique réformatrice, aux systèmes qui ont bouleversé la France, et accrédité dans ce royaume, jadis si

chrétien, tous les délires philosophiques, M. l'abbé Fauchet, dans un *Discours sur la religion nationale*, s'exprimait de la sorte : « On continue d'objecter : L'autorité des gouvernements sur les contrats, sur la justice distributive et commutative, sur les mariages, et sur tous les autres actes qui ont rapport à la morale ou aux sacrements, que deviendrait-elle ? Ce qu'elle doit être : une autorité purement exécutive. Les lois civiles ne peuvent jamais créer la morale ; elles doivent toujours la suivre et l'enjoindre. Vous avez, par la première de vos lois, qui est la base de toutes les autres, une religion. Grâce au ciel, cette religion est la seule vraie, la seule parfaite, et, par la sanction de cette fraternité générale qu'elle a reçue du Père universel, doit être celle du genre humain : il faut que votre législation s'y conforme : sinon vous êtes en contradiction avec vous-mêmes, et votre gouvernement reste dans le chaos, où il a toujours été, par la contradiction entre la loi de Dieu et les lois des hommes. La doctrine sur l'usure, sur les contrats, sur tous les rapports de la morale, comme sur les dogmes et les sacrements, appartient à l'Eglise seule. Il faut le redire, l'opinion contraire qui veut mêler dans cet enseignement l'autorité législative et contraire des princes, est une absurdité et une impiété. Celui qui n'écoute pas l'Eglise, et à plus forte raison, qui s'élève contre elle dans tout ce qu'elle enseigne, sans exception, sans restriction, est comme un païen et un publicain. Brûlez l'Evangile, et adoptez une autre religion, ou croyez-y. Il faut donc laisser là tous les barbouillages que certains théologiens et jurisconsultes de France et d'Allemagne, pour flatter le despotisme des princes et des tribunaux, ont écrits sur le mariage, par exemple, considéré comme sacrement, et dans ses rapports moraux. Il n'appartient qu'à l'Eglise de décider cette doctrine. Ce qu'elle a fixé au concile de Trente est au-dessus de toutes les atteintes des trônes, et lie souverainement les consciences. Il y a un sacrement, où l'Eglise catholique dit qu'il y a un sacrement ; il y a de bonnes mœurs, où l'Eglise dit qu'il y a de bonnes mœurs. Toutes les puissances temporelles ensemble ne pourraient pas changer un iota à la vérité de ces principes. Les évêques sont les sujets des princes, au temporel, oui ; au spirituel, non. Ce sont les princes qui sont, sous ce rapport, sujets de l'Eglise. On brouille

« tout, lorsqu'on ne fait pas ces distinctions. Mais il y a beaucoup d'objets dans l'enseignement qui intéressent le temporel ? Assurément tout l'intéresse dans la morale, et la morale appartient à la religion. La religion ne pourra-t-elle donc prononcer rien que sous les bons princes ? Mettront-ils sous le sceptre les consciences avec tous les biens de l'empire, parce que tous ces objets se touchent, et qu'ils aiment à dominer sur tout ? Comment a-t-on pu fomenter si longtemps, par une inconcevable lâcheté, un despotisme si stupide, et une impiété si brutale ? Peuples et rois, vous dépendez également de Dieu, c'est-à-dire, de la vérité, de la justice et de la morale, en un mot, de la religion, sans laquelle il n'existe ni vertu réelle, ni droits inviolables, ni société positive. » (Voyez GERBAIS, GIBERT, LAUNOY, POTHIER.)

DOMITIA-LONGINA, fille du célèbre Corbulon, général sous Néron, femme de Domitien, se dissipa par ses débauches, dont elle faisait gloire. Elle avait été mariée à Lucius Aelius Lamia, auquel Domitien l'enleva. Son commerce avec le comédien Pâris, et ses autres désordres ayant éclaté, l'empereur la répudia ; mais il ne put s'empêcher de la reprendre peu de temps après. Domitia, lasse de son époux, entra dans la conjuration de Parthénien et d'Etienne, dans laquelle Domitien perdit la vie. Ce fut ainsi qu'elle s'affranchit de la crainte où elle était tous les jours qu'il ne la sacrifiait à son ressentiment et à sa jalousie. On l'avait accusée d'inceste avec l'empereur Tite, son beau-frère ; elle s'en purgea par serment, et l'effronterie avec laquelle elle avouait ses autres crimes la rendit croyable en cette occasion. Domitia mourut sous Trajan. Elle avait une beauté parfaite, des manières engageantes, une grande envie de plaire, un esprit élevé et capable de tout entreprendre. Elle eut un fils de Domitien, qui mourut jeune, et qui fut mis au rang des dieux.

DOMITIEN (*Titus Flavius Domitianus*), frère de Tite, fils de Vespasien et de Flavia Domitilla, né l'an 51 de J.-C., se fit proclamer empereur l'an 81, sans attendre que Tite fût mort ; mais il s'en défit bientôt par le poison, suivant quelques auteurs. Son avènement à l'empire promit d'abord des jours sereins au peuple romain. Il affecta d'être doux, libéral, modéré, désintéressé, ami de la justice, ennemi de la chicane, des délateurs et des satiriques. Il rétablit les bibliothèques consumées par le feu, et fit venir de divers lieux, particulièrement d'Alexandrie,

des exemplaires de livres. Il embellit Rome de plusieurs beaux édifices ; mais ces commencements heureux finirent par des cruautés inouïes. Il versa le sang des chrétiens, et voulut en abolir le nom. C'est sous son règne et par ses ordres que saint Jean l'évangéliste fut jeté dans une chaudière remplie d'huile bouillante. Il fit enterrer toute vivante Cornélie, la première des vestales, sous prétexte d'incontinence. Ce ne fut certainement pas par vertu qu'il fit porter un tel jugement ; car ce monstre vécut longtemps avec sa propre nièce, comme avec sa femme légitime. Non content de se souiller par cet inceste, il se rendit infâme par ce vice contre nature, qui a fait tant de ravages sous le règne du paganisme, et que saint Paul peint avec de si terribles couleurs dans le premier chapitre de l'Épître aux Romains. Rien n'égalait sa lubricité, si ce n'était son orgueil. Il voulut qu'on lui donnât les noms de *Dieu* et de *Seigneur* dans toutes les requêtes qu'on lui présenterait. Ce monstre, troublé par le remords de ses crimes, et par les différentes prédictions des astrologues, était dans des transes continuelles. Ses appréhensions lui firent imaginer d'environner la galerie de son palais, sur laquelle il se promenait ordinairement, de pierres qui renvoyaient l'image à peu près comme un miroir, afin que la réflexion de la lumière lui découvrit si personne ne le suivait. Ces précautions ne lui servirent de rien. Il fut assassiné le 18 septembre de l'an 96 de J.-C., par Etienne, affranchi de sa femme Domitia, étant âgé de 45 ans, après en avoir régné 15 et 5 jours. Le sénat le priva de tous les honneurs après sa mort, et même de la sépulture. Il avait autrefois convoqué ce corps illustre, pour décider dans quel vase il devait faire cuire un turbot. Une autre fois il l'assiegea dans les formes, et le fit environner de soldats. Ayant, un autre jour, insulté les principaux sénateurs à manger, il les fit conduire en cérémonie dans une grande salle tendue de noir, et éclairée de quelques flambeaux funèbres, qui ne servaient qu'à laisser voir différents cercueils, sur lesquels on lisait les noms des condamnés. On vit au même instant entrer dans la salle des hommes tout nus, aussi noirs que la tapisserie, tenant une épée d'une main, et une torche allumée de l'autre. Ces espèces de furies, après avoir quelque temps épouvanté les sénateurs, leur ouvrirent la porte. « Digne châtimement, dit un historien, de cette nation féroce qui, après avoir vaincu l'univers par son courage et la sévérité de ses mœurs, devint plus corrompue, plus molle,

plus lâche que tous les peuples qu'elle avait subugués : jouet de ses tyrans, qu'elle idolâtrait au moment même qu'ils l'écrasaient. » (Voy. CALIGULA.) Domitien mêlait à ces scènes horribles les scènes ridicules. Il restait des jours entiers dans son cabinet, occupé à prendre des mouches avec un poinçon fort aigu. On demanda à un plaisant si l'empereur était seul ? « Si bien seul, répondit-il, qu'il n'y a pas même une mouche. » Il faut avouer pourtant que Domitien n'était ni aussi fou ni aussi déglé que Caligula et Néron. Au milieu de toutes ses extravagances, il eut l'intention de maintenir la justice dans son empire ; il chassa les philosophes dont il connaissait l'orgueil, les intrigues et les dangereuses spéculations. (Voyez VESPASIEN.) C'est le dernier des douze empereurs qu'on appelle Césars. Nerva lui succéda.

DOMITIEN (*Domitius Domitianus*), général de l'empereur Dioclétien, en Egypte, prit la pourpre impériale dans Alexandrie, vers l'an 288. Il se soutint pendant environ deux ans, et remporta même quelques victoires. On ignore quelle fut sa fin : il y a apparence qu'elle fut tragique. Ses médailles le représentent âgé d'environ 40 ans, avec une physionomie grave et des traits réguliers.

DOMITILLE (*Flavia Domitilla*), fille de Flavius Libéralis, greffier des finances, plut à Vespasien, qui l'épousa au commencement de l'an 40 de J.-C. Elle mit Titus au monde vers la fin de décembre de la même année. Les historiens parlent d'elle avec éloge. — Il ne faut pas la confondre avec sainte **FLAVIE DOMITILLE**, épouse du consul Flavius Clément, et nièce de Domitien. Elle était chrétienne, aussi bien que son mari. Ils furent tous deux accusés ; Flavius fut mis à mort par ordre de l'empereur, et sa femme reléguée dans l'île Pandataire. L'histoire ne nous apprend rien davantage de Domitille ; et ce qu'on ajoute de plus est tiré d'actes apocryphes. — Il ne faut pas aussi confondre celle-ci avec sainte **FLAVIE DOMITILLE**, nièce de Flavius Clément, qui reçut le voile sacré de saint Clément, fut reléguée dans l'île de Pontia, où elle demeura dans de petites cellules que l'on voyait encore du temps de saint Jérôme, et brûlée à Terracine avec Euphrosine et Théodore, durant la persécution de Domitien, vers l'an 96.

DOMITIUS AENOBARBUS (Cœlius), consul romain 96 ans avant J.-C., eut le commandement de la Gaule Transalpine, où il fut envoyé pour apaiser les trou-

bles qui s'y étaient élevés. Bituit, roi ou chef des Auvergnats, qui étendaient alors leur domination depuis Narbonne jusqu'aux confins de Marseille, et depuis les Pyrénées jusqu'à l'Océan et au Rhin, ayant passé le Rhône avec une puissante armée, Domitius marcha contre lui. Les troupes, s'étant rencontrées au confluent de la rivière de Sorgue dans le Rhône, en vinrent aux mains. Domitius fut victorieux ; 20 mille hommes de troupes de Bituit furent tués en pièces, mille furent faits prisonniers. La frayeur que causa aux Gaulois la vue des éléphants contribua beaucoup à leur défaite. Le vainqueur fit dresser un monument de sa victoire à l'endroit où il l'avait remportée. Quelques auteurs prétendent que ce trophée fut érigé dans Carpentras, où l'on voit encore aujourd'hui une tour carrée, sur les flancs de laquelle paraissent des captifs enchaînés. Domitius était plein d'orgueil et d'ambition. On remarque qu'il se faisait porter comme en triomphe sur un éléphant dans toute la Province romaine. Ce fut lui qui soumit l'Occitanie ou Languedoc à la république.

DOMITIUS, grammairien qui florissait sous Adrien : c'était un homme vertueux, affligé surtout de la contagion de l'exemple et des maximes perverses. Il souhaitait « que les hommes perdisent le don de la parole, afin que leurs vices ne pussent pas se communiquer. » Vœu cruel d'un côté et chimérique, mais de l'autre très raisonnable dans des temps de corruption, et dont il faudrait souhaiter l'objet possible et même réalisé. On a remarqué que les nations qui ont une langue particulière et n'en connaissent pas d'autres restent longtemps intègres au milieu même des peuples les plus dégradés.

DOMNA JULIA. (Voyez **JULIA**.)

DOMNUS I^{er}, romain, élu Pape après la mort de Dieu-Donné, en septembre 677, mourut le 14 avril 678. Anastase parle d'une comète qui parut pendant trois mois sous son pontificat. Il mit fin au schisme de l'église de Ravenne, qui se prétendait exempte de la juridiction du Saint-Siège.

DOMNUS II, ou **DONNUS**, romain, succéda à Benoît VI en 974, durant la tyrannie de l'antipape Boniface, qui avait fait étrangler Benoît VI. Il paraît que son pontificat ne fut que de quelques mois. Benoît VII lui succéda.

DONALD I^{er}, prince vertueux, fut le premier roi d'Ecosse qui embrassa la religion chrétienne ; il ne put cependant parvenir à déraciner le paganisme. Il

maintint longtemps l'Etat en paix ; mais , attaqué par les Romains , il fut obligé de conclure la paix avec Septime-Sévère, et mourut l'an 216, la vingt-unième année de son règne.

DONAT (Elius), grammairien de Rome au 4^e siècle, et un des précepteurs de saint Jérôme, écrivit des *Commentaires sur Térence et sur Virgile*, qui sont perdus : ceux qui portent le nom de cet auteur sont supposés. On a de lui un traité *De barbarismo et octo partibus orationis*, qui se trouve avec *Diomède*, Venise, in-fol., sans date; et séparément, 1529, in-fol. On attribue le *Commentaire sur Térence* à Evanthius.

DONAT, évêque de Casenoire en Numidie, accusa Mensurius, évêque de Carthage, d'avoir livré pendant la persécution les saintes Ecritures aux païens, et fit schisme avec lui. C'est la première époque du schisme des donatistes. Il assista en 311 au concile de 70 évêques de Numidie, qui déposèrent Cécilien, et il fut son principal accusateur dans le concile de Rome. Il retourna ensuite en Afrique, où il reçut une sentence de déposition et d'excommunication, prononcée contre lui par le pape Melchior.

DONAT, évêque schismatique de Carthage, différent du précédent, mais du même parti, et même chef de ce parti après la mort de Majorin, auquel il succéda vers l'an 316. C'était un homme habile, éloquent, savant, de bonnes mœurs ; mais d'un orgueil si insupportable, qu'il mettait tout le monde au-dessous de lui. Il confirma le schisme en Afrique, tant par son autorité que par ses écrits. Certains furieux de sa secte, qui se disaient défenseurs de la justice, marchaient les armes à la main, mettant en liberté les esclaves, et obligeant les créanciers à décharger les débiteurs. On envoya contre eux des soldats qui en tuèrent plusieurs ; mais le mal était trop enraciné pour finir de cette sorte. Ces sectaires, condamnés par différents conciles, par celui de Rome en 313, et par celui d'Arles en 314, furent confondus dans la célèbre conférence tenue à Carthage en 411, entre les évêques catholiques et les donatistes. Saint Augustin, chargé de parler pour les catholiques, disputa à fond toutes les questions. Les 280 évêques qui composaient cette assemblée offrirent, à sa persuasion, de quitter leurs sièges en faveur des évêques donatistes qui se seraient réunis, si le peuple catholique paraissait souffrir avec peine qu'il y eût deux chefs assis sur le même siège. L'éloquence et la douceur de saint Augustin, jointes à la générosité de ces prélats, éteignirent pres-

que entièrement ce malheureux schisme. Donat, l'objet de cet article, et à l'occasion duquel nous avons parlé des donatistes, était mort en exil l'an 355.

DONATO (Marcel), comte de Pouzane, et chevalier de Saint-Etienne de Florence, eut des emplois considérables à Mantoue, et mourut au commencement du 16^e siècle. On a de lui des *Scholies sur les écrivains latins de l'Histoire romaine*, Francfort, 1607, in-4, ouvrage où règne l'érudition.

DONOSO CORTÈS (Juan), marquis de Valdegamas, né en 1809, fit de brillantes études qu'il termina de bonne heure, et fut appelé, très-jeune encore, à professer dans une chaire publique. Lorsque la mort du roi Ferdinand eut changé la forme du gouvernement et amené la reine Christine à introduire en Espagne des institutions libres, Donoso Cortès prit place dans les rangs du parti Christinos et libéral. Ses talents ne tardèrent pas à appeler sur lui l'attention de la Reine régente, qui lui confia la direction de l'éducation de la jeune reine Isabelle. Plus tard, quand la reine Christine, cédant aux menaces d'Espartero, abdiqua la régence et quitta l'Espagne, Donoso Cortès la suivit en France, où il séjourna jusqu'au moment du triomphe du Maréchal Narvaès, qui replaça la reine Christine à la tête des affaires. Etant rentré à cette époque en Espagne, il commença à y jouer un rôle politique assez considérable, fut nommé marquis de Valdegamas, et envoyé à Berlin comme ministre plénipotentiaire pour y représenter la cour d'Espagne. En même temps il avait été élu membre des Cortès, et quoiqu'il y siégeât rarement à cause de ses fonctions diplomatiques qui l'obligeaient à rester à Berlin, il s'y était fait remarquer dès l'abord par sa haute raison politique et l'éclat de sa parole ; mais ce fut surtout pendant la session de 1849 qu'il se plaça au premier rang des orateurs et des publicistes. Une circonstance importante doit ici être signalée. Les croyances religieuses du marquis de Valdegamas avaient longtemps été incertaines et flottantes ; la mort d'un frère tendrement aimé, survenue peu avant l'époque dont nous parlons, lui avait fait faire un retour sur lui-même, et bientôt à l'indifférence avait succédé une foi vive, aussi ardente qu'éclairée. C'était donc, au point de vue large et lumineux de la philosophie catholique, qu'il considérait désormais le spectacle des choses humaines. La situation d'ailleurs était grave et solennelle ; la révolution de février venait d'ébranler tous les trônes,

menaçait de bouleverser de fond en comble la société européenne elle-même. Le gouvernement de Madrid avait su, il est vrai, réprimer avec énergie les tentatives révolutionnaires; mais les députés de l'opposition ne perdaient pas tout espoir de l'emporter au sein des Cortès, et l'un d'eux, M. Cortina, avait longuement exposé dans une séance le programme de ses amis politiques. Donoso Cortès prit la parole le lendemain pour lui répondre : « Le long discours, dit-il, en commençant, qu'a prononcé hier M. Cortina, n'est autre chose qu'un résumé : le résumé des erreurs du parti progressiste; et les erreurs du parti progressiste elles-mêmes ne sont, à leur tour, qu'un résumé : le résumé de toutes les erreurs inventées depuis trois siècles jusqu'à ce moment, et par lesquelles toutes les sociétés humaines se trouvent aujourd'hui plus ou moins troublées. » Puis il établit que la cause première des révolutions qui agitent l'Europe était dans la décroissance de la foi religieuse; d'où il résultait que les peuples, ne croyant plus à l'autorité du pouvoir spirituel, avaient besoin d'être contenus plus rigoureusement qu'autrefois par le pouvoir civil : « Quand le thermomètre religieux est élevé (ainsi formulait-il sa pensée), le thermomètre de la répression est bas; et quand le thermomètre religieux est bas, le thermomètre politique, la répression politique, la tyrannie s'élève. » De là il conclut que la dictature monarchique était le seul moyen d'échapper aux périls de la situation. Dans un autre discours prononcé peu de temps après sur la situation générale de l'Europe, Donoso Cortès reprit les mêmes idées en les développant. « Le mal, dit-il, n'est pas dans les gouvernements, le mal est dans les gouvernés, le mal est venu de ce que les gouvernés sont devenus ingouvernables. La vraie cause de ce mal grave et profond, c'est que l'idée de l'autorité divine et de l'autorité humaine a disparu. Voilà le mal qui travaille l'Europe, la société, le monde; et voilà pourquoi, Messieurs, les peuples sont ingouvernables. » Après avoir ainsi dénoncé la nature du mal, il indiquait le remède qui n'était autre que le retour à la foi catholique; mais en même temps, et c'était là ce qu'il y avait de défectueux dans sa théorie, il laissait entrevoir, qu'à moins d'un miracle, le retour n'était plus possible, et par suite il semblait condamner la société européenne à une ruine inévitable. Ce fut

peu de temps après qu'il eut prononcé ces deux discours, dont le retentissement avait été grand en Europe, que le marquis de Valdegamas fut appelé au poste de ministre plénipotentiaire de la cour d'Espagne à Paris. Les graves et nombreuses occupations du diplomate ne l'empêchèrent pas de se livrer à ses études philosophiques, et il ne tarda pas à publier un écrit intitulé : *Essai sur le catholicisme, le libéralisme et le socialisme*. Il y établissait de nouveau que toute la vérité religieuse et politique se trouvait dans le catholicisme, et que c'était là, et là seulement, qu'il fallait la chercher. Il montrait que le libéralisme, fils du déisme, n'était qu'un premier pas fait dans la voie de la négation, qui conduisait fatalement au socialisme, fils du panthéisme. Cet ouvrage, écrit en français, se distinguait par une grande abondance d'idées et une richesse de style qui étonne de la part d'un étranger. Les principes qu'il y développait étaient justes et vrais, mais on pourrait reprocher à l'auteur de pousser trop loin la rigueur syllogistique, et de faire sortir des doctrines de ses adversaires des conséquences excessives. En général, il était trop absolu dans ses formules, d'où il résultait qu'il ne semblait pas faire toujours une part suffisante à la liberté humaine. Ecrivain disert, orateur éloquent, penseur original, Donoso Cortès était en même temps un chrétien pieux et fervent; la noblesse de son cœur égalait la hauteur de son génie. Simple et bon avec tous ceux qui l'approchaient, il était plein de charité pour les pauvres, parmi lesquels il répandait d'abondantes aumônes. Aimé, admiré et respecté de tous, il semblait appelé à exercer, longtemps encore, la plus heureuse influence sur les esprits, lorsqu'il fut atteint d'une maladie cruelle à laquelle il succomba le 7 mai 1853, à l'âge de 44 ans. Ses dépouilles mortelles ont été, par ordre du gouvernement, transportées en Espagne.

DOOLITTLE (Amos), le premier artiste qui ait gravé en Amérique, était né à Cheshire près New-Haven, dans le Connecticut. Placé fort jeune chez un orfèvre, il ne tarda pas à essayer la gravure sur métaux, et apprit seul les principes et la pratique de son art. Son premier ouvrage fut une gravure représentant la *Bataille de Lexington*, à laquelle il avait assisté comme volontaire. Doolittle a produit un nombre incroyable de gravures diverses, et la plupart dans le genre historique; et s'il n'a jamais atteint ce de-

gré de perfection auquel l'art est parvenu depuis aux Etats-Unis, il a du moins le mérite d'avoir le premier, sans autre secours que son génie, ouvert cette carrière aux artistes américains. Ses *Œuvres* sont encore recherchées avec empressement. Cet artiste mourut du choléra de 31 janvier 1833, âgé de 78 ans.

DOPPET (François-Amédée), né à Chambéry, en 1753, servit d'abord dans un corps de cavalerie, étudia ensuite la médecine et se fit recevoir docteur à l'Université de Turin. N'ayant pu réussir à la cour, il voyagea en Suisse, vint à Paris et publia des livres de médecine, des *romans*, des *poésies*, qui n'eurent et ne méritèrent aucun succès. Au commencement de la révolution, il travailla aux *Annales patriotiques* de Carra et Mercier, et fut un des acteurs de la journée du 10 août. Lorsqu'on forma les légions des Allobroges, il en devint lieutenant-colonel. Il obtint ensuite le grade de général en chef de l'armée des Alpes. Il dirigea le siège de Lyon en 1793, et fit, dit-on, tous ses efforts pour empêcher le carnage et l'effusion du sang. Il passa de là dans les Pyrénées orientales, et, après quelques succès et des revers, sa santé l'obligea de quitter le commandement de l'armée, le 28 septembre 1794. Il est mort à Aix en Savoie vers 1800. Il avait de la bravoure, mais peu de talents militaires. Le moins mauvais de ses ouvrages a pour titre : *Mémoires politiques et militaires du général Doppet*, Carouge, 1797, in-8. Ils ne brillent pas par le style, mais on y trouve quelques faits curieux dont un historien pourra profiter.

DORAT, ou DAUBAT (Jean), *Auratus*, poète grec, latin, français, né à Limoges, avait l'extérieur d'un paysan avec un esprit délicat et une âme noble. Son vrai nom était Dinemandy, et il sortait d'une bonne famille. Il s'acquit tant de réputation par ses vers, que les poètes ses contemporains lui donnèrent le nom de *Pindare français*, surnom que la postérité ne lui laissa pas. Charles IX créa pour lui la place de *poète royal*. Scalliger dit qu'il composa plus de 50,000 vers grecs, français ou latins. On ne publiait aucun livre, qu'il n'en ornât le frontispice de quelques vers. Il ne mourait presque point de personne un peu connue, que sa muse n'en chantât la perte. Il mourut en 1588, à 80 ans, presque dans l'indigence. Sur la fin de ses jours il perdit sa femme, et se remaria à une jeune fille de 19 ans. Ses poésies qui ont pour titre : *Poemata*, *hoc est poematum*, *epigrammatum*, *anagram-*

matum, *funerum*, *odorum*, *epithalamiorum libri*, etc., furent imprimées à Paris, 2 vol. in-8, en 1586. Elles sont pour la plupart sans force, sans délicatesse, sans pureté. S'il eût su limer et polir ses vers lyriques, et surtout leur donner cette vigueur, cette force qui caractérisent ceux d'Horace et de Pindare, il aurait pu avoir quelque part à la gloire de ces deux poètes. Dorat fut le premier qui introduisit en France les anagrammes, jeux de collège, qu'il faut laisser aux faiseurs d'acrostiches et de logoglyphes. Le plus grand mérite de Dorat, c'est d'avoir beaucoup servi au rétablissement de la langue grecque, qu'il avait apprise sous d'excellents maîtres. Il eut à Paris une chaire de professeur en cette langue, dont il fut pourvu au collège royal en 1560, et la remplit avec beaucoup de réputation. Dorat avait aussi composé un *Commentaire français et latin sur les Centuries de Nostradamus* (v. CHAVIGNY), Lyon, 1594, in-8; et des remarques sur les *Sibyllina oracula*, édition d'Opsopæus, Paris, 1599, in-8. (Voyez BINET Claude.)

DORAT (Claude-Joseph), mousquetaire de la garde du roi, connu depuis 1758, dans la littérature, est mort à Paris en 1780, âgé de 44 ans. On l'a nommé le *Poète des Grâces*, mais il était en même temps le poète de la licence. Après Voltaire, personne de nos jours n'a mieux réussi dans les poésies légères; il a fait ce genre une foule d'ouvrages agréables, auxquels il ne manque ordinairement que plus de respect pour la sagesse et la vertu. Ceux où il a porté plus de circonspection sont lus avec plaisir par les gens de bien; on y trouve cette naïveté, cette molle négligence qui n'appartient qu'au génie. Tout le monde connaît ce morceau de l'*Épître aux comètes*, qui a tant mortifié les astronomes, prophètes d'une comète qui devait détruire la terre en 1773:

En traçant votre itinéraire,
Tous les redouters calculez,
Et tous les aveugle lorgnez,
Epars sur notre fourmillement,
Souvent, par bonheur pour la terre,
Se trompent de quelques mille ans.
Cela erreur, quoique très-léger,
Bientôt un peu de culme à nos sens.
N'en craignez pas les suites,
Nes craignez rien, nos femellettes,
Fait qu'on ne croit plus aux torments,
Aux prédictions des savants,
Que l'on se moque des prophètes,
Que l'on dort auprès des volcans,
Et qu'on se bat l'œil d'un comète.

« Son exemple, dit l'abbé Sabatier, prouve
« vera que beaucoup d'esprit, beaucoup
« d'ouvrages et beaucoup de vogue ne sont
« rien moins que des titres solides pour
« une réputation durable. Après avoir lu
« ses odes, ses héroïdes, ses comies, ses fa-
« bles, ses romans, ses comédies, ses tra-

« *gédies*, son poème sur la *déclamation*, les lecteurs éclairés sont forcés de regarder tant de productions comme des espèces de phosphores qui éblouissent un instant, pour se perdre ensuite dans l'obscurité. La plupart de ces ouvrages pèchent par le choix du sujet; les autres par le plan ou l'exécution, tous par le défaut de naturel et de simplicité. On voit cependant, par son poème de la *déclamation*, où il y a d'excellents morceaux que Boileau n'aurait pas désavoués, qu'il ne tenait qu'à lui de s'élever aux solides beautés, s'il en eût mieux senti le prix, s'il eût plus connu et mieux cultivé ses ressources. Ses *fables*, fruits d'une imagination riche et féconde, eussent mérité la seconde palme de l'apologue. s'il eût eu autant d'attention à consulter la nature et le goût, que de facilité à s'abandonner à son génie. » Linguet, dans ses *Annales*, n'en porte pas un jugement plus avantageux. « Dorat, dit-il, au lieu de se borner à des compositions légères, où il pouvait obtenir de grands succès, s'est hasardé dans tous les genres : tragédies, comédies, odes, contes, poèmes didactiques, poèmes érotiques, il a voulu essayer de tout; et avec un style brillant, avec des morceaux bien faits dans presque toutes ses productions, il n'a vraiment réussi qu'à quelques pièces fugitives qu'il faudra chercher dans son recueil. Ses *tragédies*, pleines de beaux vers, ne sont point tragiques. Ses *comédies*, semées de tirades justement applaudies, sont froides, souvent indécentes. Les plus estimées sont la *Peinte par amour* et le *Célibataire*. Ses autres pièces manquent absolument d'intérêt; ses odes sont froides, et de plus, aussi faibles que maniérées. Ses contes révoltent l'homme délicat; la pudeur y est violée, le récit est pesant. Parmi ses autres productions, on doit distinguer son poème sur la *déclamation*; s'il avait su se restreindre, s'il ne s'était piqué de le diviser en 4 chants, comme l'*Art poétique*, ou s'il avait rempli, avec d'autres épisodes que les éloges outrés des comédiennes, ce cadre trop étendu, son poème serait devenu probablement un ouvrage classique. Son dernier chant, celui de la danse, étranger au sujet, est d'ailleurs rempli de principes faux faiblement rendus. » Nous ajouterons, pour achever de peindre Dorat, le jugement de La Harpe, parce qu'on y trouve quelques traits distinctifs. « Dorat, dit-il, absolument dépourvu d'idées, et de liaison

TOUR III.

« dans les idées; Dorat qui avait essentiellement l'esprit frivole et le goût faux, et qu'une vie dissipée empêcha toujours de rien ajouter à ses premières études de collège qui étaient très-peu de chose; Dorat, qui ne savait et ne pensait rien, n'a jamais pu soutenir aucun des genres qui demandent de l'acquis, du jugement et de la réflexion, et hors l'épopée, il les essaya tous. Ses *tragédies* sont au-dessous de la critique, et assez oubliées pour qu'on soit dispensé d'en parler. C'est la démenche complète en action et en dialogue, hors quand il suivit, le mieux qu'il pût, Métastase dans son *Régulus*, dont il ne fit pourtant qu'une pièce très-froide et très-mal construite, mais qui du moins, grâce aux secours de l'original italien, ne tombe guère dans le ridicule ordinaire à l'auteur. Ses *comédies*, à très-peu de chose près, ne sont ni mieux conçues, ni mieux écrites. Ses *fables* sont peut-être ce qu'il a fait de plus mauvais, en raison de l'opposition formelle de ce genre à l'esprit de l'auteur, l'un demandant surtout du naturel et de la vérité, et l'autre étant presque tous jours hors de la nature et du vrai. Ses *romans* sont au-dessous de ceux de Mouhy. La *déclamation théâtrale* vaut mieux que tout cela. Ce poème en 4 chants, quoique faible et défectueux, n'est pas sans mérite, et c'est au moins ce qu'il a fait de plus passable dans ce genre sérieux. » Ses *Oeuvres* ont été recueillies à Paris en 20 vol. in-8, fig., 1760-84. En 1786, on a publié ses *Oeuvres choisies*, 3 vol. in-12.

DORÉ (Pierre), dominicain, docteur de Sorbonne, professeur de théologie dans son Ordre, né à Orléans vers la fin du 15^e siècle, et non à Saint-Pol en Artois, comme le dit le Père Le Long, mort en 1569, a été désigné, à ce qu'on croit, par Rabelais, sous le nom de notre maître *Doribus*. Il n'est connu que par des ouvrages écrits bizarrement, et intitulés de même; c'était le goût de son siècle. Les plus burlesques sont : *La Tourterelle de viduité*, 1574, in-16; *Le Passereau solitaire*; *Les neuf Médicaments du chrétien malade*; *Les Allumettes du feu divin*; *Le Cerf spirituel*; *La Conserve de Grâce*, prise du psaume *Conservez me*; *L'Anatomie des membres de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, etc. On a encore de lui plusieurs autres écrits en latin.

DORÉ (Jacob), jésuite, né à Longwi en 1733, mort à Nancy le 22 mai 1816. Il a traduit de l'italien en français plusieurs livres de piété, entre autres les *Visites au Saint-Sacrement* de saint Li-

guori, et le *Mois de Marie* de Lalomia. On lui doit aussi un *Recueil de cantiques*.

DORIA (André), noble génois, le plus grand homme de mer de son siècle, naquit en 1468, à Oneille, petite ville de la côte de Gênes, dont Ceva Doria son père était co-seigneur. Il commença par porter les armes sur terre, et se distingua pendant plusieurs années au service de divers princes d'Italie. De retour dans sa patrie, il fut employé deux fois en Corse, y fit la guerre avec succès contre les rebelles de cette île, qui rentrèrent sous l'obéissance de la république. La réputation de valeur et de prudence que Doria s'était acquise le fit nommer, vers 1513, capitaine général des galères de Gênes; et il est à remarquer qu'il avait plus de 42 ans, lorsqu'il commença le métier de la guerre maritime. Les pirates africains qui infestaient alors la Méditerranée lui fournirent les premières occasions de se signaler. Il les poursuivit sans relâche, et s'enrichit en peu de temps de leurs dépouilles, dont le produit, joint au secours de ses amis, le mit en état d'acheter quatre galères. Des révolutions arrivées dans le gouvernement de Gênes déterminèrent dans la suite Doria d'entrer au service de François I^{er}. Après la prise de ce prince à Pavie, mécontent des ministres de France, et recherché par Clément VII, il s'attacha à ce pontife qui le fit son amiral. Mais Rome ayant été prise par le connétable de Bourbon en 1527, le Pape se trouva hors d'état d'entretenir Doria à sa solde, et lui persuada de rentrer au service de la France. François I^{er} le reçut à bras ouverts, et le nomma général de ses galères, avec 36,000 écus d'appointements, et y ajouta, depuis, le titre d'*Amiral des mers du Levant*. Doria était alors propriétaire de huit galères bien armées. C'est à lui que les Français furent principalement redevables de la réduction de Gênes, d'où les Adornes furent chassés cette même année 1527. L'année suivante, Philippin Doria, son neveu et son lieutenant, qu'il avait envoyé avec huit galères sur les côtes du royaume de Naples pour y favoriser les opérations de l'armée française commandée par Lautrec, remporta une victoire complète sur l'armée navale de l'empereur à Capo d'Orso, près du golfe de Salerne. La flotte impériale détruite, Naples, assiégée par Lautrec, ne pouvait plus être secourue par mer; elle était prête à succomber, et la prise de la capitale allait entraîner la conquête de tout le royaume, lorsque tout-à-coup Doria abandonna la France, pour servir l'empereur. Cette défection

fit échouer l'entreprise sur Naples, et causa la décadence entière des affaires de François I^{er} en Italie. Quant aux motifs qui le portèrent à ce changement, il paraît que les ministres de François I^{er}, jaloux du crédit de cet étranger, qui les traitait d'ailleurs avec la hauteur d'un républicain et la franchise d'un homme de mer, avaient cherché à le perdre dans l'esprit du roi, et y avaient en partie réussi. Doria, aigri et indigné, n'attendit qu'un prétexte pour faire éclater son dépit; ses ennemis le firent bientôt naître. Ils persuadèrent au roi de s'approprier la ville de Savone appartenant aux Génois, d'agrandir son port, et d'en faire une rivale de la métropole. En vain, pour l'empêcher, Doria fit des représentations au nom de la république: non seulement elles ne furent point écoutées, mais elles furent mal interprétées; on le peignit au roi comme un homme qui s'opposait ouvertement à ses volontés. On fit plus: on lui persuada de le faire arrêter, et douze galères, sous la conduite de Barbezieux, eurent ordre d'aller d'abord à Gênes pour s'y assurer de sa personne, et de passer ensuite à Naples pour s'y emparer de ses galères commandées par Philippin son neveu. Mais Doria avait prévu le coup, en se retirant à Lérice, dans le golfe de la Spezia, d'où il dépêcha un brigantin à Philippin, pour le rappeler promptement auprès de lui. Il se croyait d'autant plus autorisé à se conduire ainsi, que le terme de son engagement avec le roi venait d'expirer. De ce moment, Doria ne pensa plus qu'à conclure son engagement avec l'empereur, qui le recherchait depuis longtemps. On vit alors, par un retour assez ordinaire, mais dont tout l'honneur fut pour Doria, François I^{er} chercher à le regagner par toutes sortes d'avances; mais ni les promesses les plus magnifiques, ni la médiation même du pape Clément VII, ne purent changer sa résolution. Ce qui doit honorer à jamais la mémoire de Doria, c'est le refus qu'il fit en cette occasion, de la souveraineté de Gênes, qui lui fut offerte de la part de l'empereur. Préférant le titre de restaurateur à celui de maître, il stipula que Gênes resterait libre sous la protection impériale, au cas qu'elle vint à secouer le joug de la domination française. Il ne manquait plus à sa gloire que d'être lui-même le libérateur de sa patrie. Le malheureux succès de l'expédition de Naples l'enhardit, cette même année (1528), à tenter l'entreprise; et s'étant présenté devant Gênes avec treize galères et environ 500 hommes, il s'en rendit maître en une seule nuit, et

sans répandre une goutte de sang. Cette expédition lui mérita le titre de *Père et Libérateur de la patrie*, qui lui fut décerné par un décret du sénat. Le même décret ordonna qu'il lui serait érigé une statue, et qu'on lui achèterait un palais des deniers publics. Un nouveau gouvernement fut formé à Gênes par ses conseils, et ce gouvernement a subsisté presque sans changements jusqu'à nos jours ; de sorte que Doria fut non seulement le libérateur, mais encore le législateur de sa patrie. Il trouva auprès de l'empereur Charles-Quint tous les avantages qu'il pouvait désirer. Ce prince lui accorda toute sa confiance, et le créa général de la mer, avec une autorité entière et absolue. Il avait alors en propriété douze galères qui, par son traité, devaient être entretenues au service de l'empereur ; et ce nombre fut porté depuis jusqu'à vingt-deux. Doria continua de se signaler par plusieurs expéditions maritimes, et rendit à l'empereur les services les plus importants. Il enleva aux Turcs, en 1532, les villes de Coron et de Patras sur les côtes de la Grèce. La conquête de Tunis et du fort de la Goulette, où Charles-Quint voulut se trouver en personne en 1535, fut principalement due à la valeur et à l'habileté de Doria. Ce fut malgré lui et contre son avis, que l'empereur fit en 1541 la malheureuse expédition d'Alger, où il perdit une partie de sa flotte et de ses soldats, et Doria onze de ses galères. Sa gloire souffrit encore quelque échec à la rencontre de la Prave en 1539. S'étant trouvé avec la flotte impériale, jointe à celle des Vénitiens et aux galères du Pape, en présence de l'armée turque commandée par Barberousse, et très-inférieure à la sienne, il évita d'engager le combat, et laissa échapper une victoire qui paraissait assurée. Quelques historiens ont représenté cette inaction comme l'effet d'une convention faite avec Barberousse, pour faire durer la guerre ; mais ce conte, adopté par Brantôme, toujours prompt à recueillir les bruits populaires, n'a aucune vraisemblance. On sait que les grands capitaines sont souvent arrêtés par des considérations très-graves, là où la multitude des combattants ne voit que chemin tout uni à la victoire. Les corsaires d'Afrique n'eurent jamais d'ennemi plus redoutable que Doria ; il leur enleva des dépouilles immenses tant par lui-même que par ses lieutenants. Le fameux Dragut, entre autres, fut pris par Jeannetin Doria son neveu avec neuf de ses bâtiments. Le zèle et les services rendus par ce grand homme à Charles-

Quint, lui méritèrent l'ordre de la Toison-d'Or, l'investiture de la principauté de Melphes et du marquisat de Tursi au royaume de Naples, pour lui et ses héritiers, et la dignité de grand-chancelier de ce royaume. Ce ne fut que vers 1556, à l'âge de près de 90 ans, qu'il cessa de monter ses galères et de commander en personne. Accablé alors par le poids des années, il obtint de Philippe II, roi d'Espagne, la permission de choisir Jean-André Doria, son neveu, pour son lieutenant. Il termina sa longue et glorieuse carrière en 1560, à 93 ans, sans postérité, quoiqu'il eût été marié, et sans laisser à beaucoup près d'aussi grands biens qu'on pourrait le présumer, après les occasions qu'il avait eues de s'enrichir ; mais l'excès de sa magnificence, et son peu d'attention pour ses affaires domestiques, avaient bien diminué sa fortune. Peu d'hommes, sans sortir d'une condition privée, ont joué sur la scène du monde un aussi grand rôle que Doria : dans Gênes, honoré par ses concitoyens, comme le libérateur et le génie tutélaire de la patrie ; au dehors, tenant, pour ainsi dire avec ses seules galères, le rang d'une puissance maritime. Peu d'hommes de même, dans le cours d'une si longue vie, ont joui d'une prospérité plus constante. Deux fois sa perte fut tramée : l'une en 1547, par la conjuration du comte Jean-Louis de Fiesque, dirigée principalement contre lui ; mais l'entreprise échoua par la mort du chef, au moment même de l'exécution : l'autre peu de temps après, par celle de Jules Cibo qui fut découverte, et qui coûta la tête à son auteur. Ces deux conjurations n'eurent d'autre effet que d'accroître encore à Gênes et dans toute l'Italie le crédit et la réputation de ce grand homme. On trouve sa vie dans les *Vies des plus illustres marins*, écrites par Richer, 15 vol. in-8.

DORIA-PAMPHILI (Georges), cardinal, né à Rome le 17 novembre 1772. Lorsque Pie VII fut enlevé de son palais par ordre de l'empereur en 1809, Doria alla rejoindre le pontife à Radicofani, et l'accompagna à Savone où il demeura avec lui jusqu'au commencement de janvier 1811. A cette époque, il fut obligé de s'en séparer, et il ne put reprendre son service auprès du Pape qu'au mois d'août de la même année. En 1816, Doria nommé *in pello* dans le consistoire du 8 mai, fut déclaré le 22 juillet suivant. Il avait le titre de Sainte-Cécile, et était grand-prieur de l'ordre de Malte à Rome ; il était atteint de cécité depuis longtemps, lorsqu'il est mort d'une attaque d'apoplexie le 16 novembre 1837.

DORIGNY (Michel), peintre et graveur né à Saint-Quentin en 1617, disciple et gendre du fameux Vouet, suivit de fort près sa manière. Il grava à l'eau-forte la plus grande partie de ses ouvrages, et leur donna le véritable caractère de leur auteur. Cet artiste mourut professeur de l'académie de peinture à Paris en 1663, à 46 ans. Il laissa deux fils, **LOUIS** et **NICOLAS**, qui se sont distingués aussi dans la peinture et la gravure. L'aîné mourut à Vérone en 1742, et le cadet en 1746 à Paris, membre de l'académie de peinture. Ce dernier s'adonna particulièrement à la gravure, où il se fit une grande réputation. C'est lui qui a gravé les fameux cartons de Raphaël, que l'on conserve à Hamptoncourt, et qui lui méritèrent les bonnes grâces de Georges I^{er}, roi d'Angleterre. Ce prince le combla de biens et le fit chevalier.

DORINCK, ou **DORING** (Matthieu), franciscain allemand, professeur de théologie dans son Ordre, mourut à Kiritz sa patrie en 1494. Il est auteur, à ce qu'on prétend, de l'*Abrégé du Miroir historial de Vincent de Beauvais*, continué jusqu'en 1493. On croit que c'est ce qu'on appelle communément la *Chronique de Nuremberg*, parce que la première édition en fut faite dans cette ville, in-4, en 1472. Quelques écrivains attribuent, peut-être avec plus de raison, cette *Chronique* à Hartmann Schedel. L'auteur, quel qu'il soit, a été, à quelques égards, le précurseur de Luther. Son fanatisme ne le cède en rien à celui de cet hérésiarque.

DORION (Claude-Auguste), poète lyrique et épique, né à Nantes, fit ses études à Paris, et fut employé dans les bureaux du ministère des affaires étrangères. C'est sans doute à la faveur d'amis puissants qu'il put impunément publier, en 1797, son héroïde intitulée : *Marie-Thérèse à François, empereur d'Allemagne*, dans laquelle il exprimait vivement sa sympathie pour les malheurs de la famille royale. Etranger à la politique, il mourut tranquillement le 29 mai 1829. On a de lui : *La Bataille d'Hastings, ou l'Angleterre conquise*, poème héroïque, en douze chants, 1809, in-8 ; *Palmire conquise*, poème épique en douze chants, 1815 ; *Considérations sur l'état politique et commercial des peuples de l'Europe, depuis la révolution jusqu'au congrès d'Aix-la-Chapelle*, 1818, in-8 ; *Perkins Warbeck, faux duc d'York*, roman héroïque, 1819, 3 vol. in-12 ; *Les Ottomans et les Grecs*, poème lyrique, 1826, in-8 ; *Chant de Sulmala*, imité d'Ossian, in-8 ; *Poésies lyriques et bucoliques*, précédées d'un *Essai sur*

la poésie et l'éloquence, suivies d'*Héromède, reines de Ségeste*, tragédie en cinq actes, 1820, in-8. Plusieurs des *Contes* de Dorion, qui avait étudié avec soin les anciens poètes grecs et latins, ont servi de programme aux compositions musicales des élèves de la classe des beaux-arts de l'Institut.

DORISY (Jean), né à Mouzon (Ardennes), en 1585, embrassa l'institut des Jésuites en 1606, et enseigna avec distinction les belles-lettres, pendant dix ans. Seize autres années ensuite furent employées à l'enseignement de la théologie. Le P. Dorisy mourut à Paris, le 12 mai 1652. On a de lui : *Curiosa quæstiones de ventorum origine, et de accessu maris ad littora et portus nostros, et recessu*, Paris, 1646, in-8, ouvrage remarquable pour le temps ; *Réponses catholiques aux questions proposées dans le prétendu Catechisme de la GRACE*, Paris, 1650, in-12, sans nom d'auteur. C'est une réfutation du *Catechisme de la grâce*, de Matthieu Feydeau, docteur de la Faculté de Paris et ami des Port-Royalistes : livre qui avait paru en 1650, in-12 de 45 pag., *sine loco* ; *Refutatio catechismi de gratia, ex solâ doctrinâ sancti Augustini*, Paris, 1651, in-12, sans nom d'auteur ; *Præcis confessoris sacramentalis, ex S. Augustino*, Paris, 1659, in-12 ; *Défense de S. Augustin contre le faux Augustin de Jansénius*, Paris, 1651, in-4 ; traduit en latin, Paris, 1656, in-4. (Voyez la *Biogr. ardennaise* de l'abbé Boulliot, et, dans ce Dictionnaire, l'article *Samuel Desmarets*.)

DORLÉANS (Louis), avocat au Parlement de Paris où il était né en 1542, se signala par son zèle pour la ligue catholique contre la protestante, et contre les catholiques qui s'étaient joints à celle-ci. Il fut choisi pour avocat de la première, qui le députa aux Etats, où il parla avec véhémence. Il écrivit ensuite contre Henri IV, s'éloigna de sa patrie et n'y revint qu'après neuf ans : il fut mis en prison ; mais Henri IV, qui lui avait donné un passeport, le fit sortir. Dorléans fit imprimer en 1604 un *Remerciement au roi*, dans lequel il lui parle en sujet fidèle et reconnaissant. Il mourut à Paris en 1629, à 87 ans. Prosper Marchand lui attribue la *Réponse des vrais catholiques français à l'avertissement des catholiques anglais, de Louis Dorléans, pour l'exclusion du roi de Navarre de la couronne de France*, 1588, in-8 : ouvrage qu'il suppose avoir traduit du latin. L'auteur avance, entre autres choses, un fait fort extraordinaire contre Louis de Bourbon, prince de Com-

dé, chef des calvinistes en France, qu'il accuse d'avoir fait frapper à son coin une monnaie où il prenait le nom de Louis XIII, roi de France. Mais il faut que cette médaille ait été peu répandue, ou supprimée avec soin ; car elle ne se trouve pas dans les cabinets : la chose était, du reste, conforme à l'esprit et aux entreprises des huguenots de ce temps-là. On a encore de lui : *Défense des catholiques unis contre les catholiques associés aux réformés*, 1586, in-8 ; *Premier et deuxième avertissements des catholiques anglais*, 1590, in-8 ; *Banquet du comte d'Arète*, 1594, in-8, satire contre Henri IV ; *Discours sur les ouvertures du Parlement*, au nombre de 29 ; *Commentaires sur Tacite et sur Sénèque*.

DORLÉANS, le père. (Voy. ORLÉANS.)
DORMANTS (les sept), sept frères qui confessèrent la foi à Ephèse en 250, sous le règne de l'empereur Dèce. Ayant été trouvés dans une caverne où ils s'étaient cachés pour se mettre à l'abri de la persécution, on en mura l'entrée, et ils s'y endormirent dans le Seigneur. Quelques modernes, prenant mal ces expressions, ont imaginé que les serviteurs de Dieu s'étaient endormis d'un sommeil véritable, et qu'on les retrouva en 479, sous le règne de Théodose-le-jeune. La vérité est que leurs reliques furent découvertes en cette année. On les porta à Marseille, où on les montre encore dans l'église de St-Victor. La mémoire de ces saints martyrs est en grande vénération chez les Grecs, les Syriens, et tous les peuples d'Orient. La caverne où leurs corps furent trouvés devint célèbre par la dévotion des fidèles. Suivant Spon (dans son *Voyage d'Italie et du Levant*), on la montre encore aux voyageurs qui vont dans le Levant.

DORNAVIUS, ou DORNAU (Gaspard), médecin, orateur et poète, né à Ziegenrueck dans le Voigtland, mourut en 1632, conseiller et médecin des princes de Brieg et de Lignitz. On a de lui plusieurs ouvrages, dont les plus connus sont : *Amphitheatrum sapientiæ Socraticæ*, in-fol., 2 vol., Hanovre, 1619, mis à l'index ; *Homo diabolus, sive sylloge scriptorum de calumniâ* ; *Parallela morum seculi* ; *Encomium scarabæi* ; *Invidiæ encomium* ; *Calumniæ representatio* ; *Encomium cecitatis, neminis, frigidæ, pellicani, auctoribus incertis*, Francfort, 1618, in-4 ; *De incremento dominationis Turcicæ*, etc.

DORNEVAL, ou D'ORNEVAL, auteur dramatique de bas étage, mort à Paris, en 1766, a fait un très-grand nombre

de pièces pour les théâtres en plein-vent et les foires. Les principales se trouvent dans le *Théâtre de la foire*, qu'il rédigea avec Lesage, 10 vol. in-12.

DORNKRELL (Jacques), théologien et ministre luthérien, né à Lunebourg en 1643, mort à Hambourg en 1704, laissa un ouvrage estimé des savants, sous le titre de *Biblia historico-harmonica*, etc.

DOROTHÉE, disciple du moine Jean, surnommé le Prophète, et maître du juif Dosithée, fut à la tête d'un monastère en Palestine vers l'an 560. On a de lui des *Sermons* ou *instructions pour les moines*, traduits en français par l'abbé de Rancé, 1686, in-8, et des *lettres* en grec et en latin. Ces ouvrages se trouvent dans l'*Auctuarium* de la *Bibliothèque des Pères*, de l'an 1623, t. 1, p. 475. Le style en est assez simple, mais plein d'onction. D'autres attribuent avec assez de vraisemblance ces *sermons* et ces *lettres* à un Dorothée, natif du Pont, surnommé le Jeune, archimandrite d'un monastère célèbre, qui, à cause du grand nombre des moines, était appelé *Chilio-comus*. Il vivait vers l'an 1020. Jean Mauropus, son disciple, a écrit sa *Vie*.

DORSANNE (Antoine), natif d'Issoudun, en Berri, docteur de Sorbonne, chantre de l'église de Paris, fut grand-vicaire et official du même diocèse sous le cardinal de Noailles. Il eut part à sa confiance, et fut un des principaux instigateurs des mesures que prit ce cardinal, et de son opposition à la bulle. Dorsanne mourut en 1728. Nous avons de lui un *Journal*, contenant l'histoire et les anecdotes de ce qui s'est passé de plus intéressant à Rome, et en France, dans l'affaire de la constitution *Unigenitus*, 2 vol. in-4, ou 6 volumes in-12, en y comprenant la *Supplément*. Villefore, auteur des *Anecdotes de la constitution Unigenitus*, s'était beaucoup servi de ces *Mémoires*, dans la composition de son ouvrage ; aussi retrouve-t-on dans le *Journal* une bonne partie des faits faux ou vrais rapportés dans les *Anecdotes*. L'auteur des *Anecdotes* ne conduit son histoire que jusqu'en 1718 ; le journaliste l'a continuée jusqu'en 1728. La narration du premier est vive et coulante ; celle du second est simple et fort négligée. Toutes les deux décèlent l'esprit de parti.

DORSET (Thomas SACKVILLE, comte de), né en 1536 à Wingham dans le comté de Sussex, descendant d'une famille normande qui accompagna Guillaume lors de la conquête, grand trésorier d'Angleterre, voyagea en France et

en Italie; il s'y perfectionna dans l'histoire, dans les langues et dans la politique. A son retour en Angleterre, il prit possession des grands biens que son père, mort en 1566, lui avait laissés. Il en dissipa en peu de temps la plus grande partie. Créé baron de Buckhurst dans le comté de Dorset, et pair d'Angleterre, il fut envoyé ambassadeur en France vers Charles IX, l'an 1571, et vers les Provinces-Unies en 1587. Les succès, avec lesquels il s'acquitta de ces différentes commissions, le firent créer chevalier de l'Ordre de la Jarretière en 1589, et chancelier de l'Université d'Oxford en 1591; enfin, en 1598, grand-trésorier d'Angleterre, à la mort de Burleigh. Dorset fut un des juges qui condamnèrent Marie Stuart; et le Parlement, après avoir confirmé la sentence, le chargea d'en porter la triste nouvelle à l'infortunée princesse. Il présida aussi la commission qui jugea le comte d'Essex. Il s'était fait au collège une réputation assez grande par son talent pour la poésie, et a laissé *Ferrex et Porrex*, la première pièce dramatique régulière qui ait été représentée en Angleterre, et qui précéda de plusieurs années les chefs-d'œuvre de Shakespeare; elle a été réimprimée dans la *Collection des anciennes pièces anglaises* de Dodsley. En 1557, étant membre de la chambre des Communes, il publia une pièce de poésie intitulée : *Induction, ou Introduction au Miroir des magistrats, avec la vie de l'infortuné duc de Buckingham*. Ce *Miroir des magistrats* est composé d'une suite de poèmes de différents auteurs, où l'on a suivi un plan dramatique, et où de grands personnages racontent les catastrophes dont ils ont été les victimes. On a aussi de lui quelques *Lettres imprimées* dans différents ouvrages, qui prouvent que c'était un homme instruit.

DORSET (Charles SACKVILLE, comte de), descendant du précédent, né en 1637, entra de bonne heure au service comme volontaire, se distingua sous les ordres du duc d'York dans sa première guerre contre la Hollande en 1665, et s'occupa ensuite des belles-lettres. Son zèle pour ce genre d'étude lui fit refuser quelques emplois publics. Il accepta cependant des ambassades, où il ne s'agissait que de compliments. Il fut du nombre des mécontents qui chassèrent Charles II, pour mettre Guillaume sur le trône; quatre fois on le nomma l'un des régent du royaume pendant l'absence du roi, et il le servit si bien qu'il devint membre de son conseil privé. Il s'en retira en 1698, et mourut à Bath le 19 janvier 1706. Ses

Poésies se trouvent avec celles de Rochester et de Roscommon, Londres, 1741, in-12, dans la *Collection des poètes anglais* de Jonhson.

DOSA (Georges), paysan de la Sicilie (contée de la Transylvanie), fut couronné roi de Hongrie en 1513, par les paysans de ce royaume, lorsqu'ils prirent les armes contre le clergé et la noblesse. Jean, vaivode de Transylvanie, défait les rebelles l'année d'après, et prit leur roi. Pour le punir de son usurpation et de ses crimes, on le fit asseoir sur un trône de fer rouge, une couronne sur la tête, et un sceptre à la main, l'un et l'autre de même métal et aussi ardents. Neuf de ses complices qui avaient survécu à un jeûne absolu de 15 jours (40 avaient été condamnés à ce supplice, 31 y étaient morts), eurent ordre de se jeter sur ce misérable et de le déchirer avec les dents. Après ces cruelles opérations, il fut écartelé, et ses membres exposés dans diverses contrées de la Hongrie. Le malheureux Dosa souffrit ces inhumanités sans se plaindre. Tout ce qu'il demanda, fut qu'on épargnât son frère. Le reste des prisonniers fut empalé, ou écorché vif, ou attaché à des roues de moulin. Quoiqu'il n'y eût point de genre de cruauté raffinée que ces scélérats n'eussent exercé contre les hommes les plus illustres dans le clergé et la noblesse, on souhaiterait, dit le sage et judicieux Isthuanfi, que la douceur chrétienne eût un peu modéré leur juste supplice. *Tametsi enim extrema quaque promeriti forent, homines tamen christianos tam atrocem laniationem clementiâ et commiseratione temperare æquum fuisset.*

DOSCHES (François), disciple insensé de l'insensé Simon Morin. Les écrits où il a consigné tous ses rêves extravagants sont de la plus extrême rareté, et ne méritent d'être recherchés que par des philosophes pécunieux, qui veulent savoir dans quels égarements l'esprit de l'homme peut donner. Ils trouveront dans un écrit très-rare de Dosches, imprimé en 4 pages in-4 seulement, sous ce titre : *Abrégé de l'arsenal de la foi*, jusqu'où ce sectaire avait porté ses délires. (Voyez MORIN Simon et AVERSA François.)

DOSITHEE, officier juif, fils de Baccénor, défait l'armée de Timothée, battit Gorgias, et le fit prisonnier; mais comme il l'emmenait, un cavalier des ennemis lui abattit l'épaule d'un coup de sabre. Dosithée mourut de cette blessure, l'an 163 avant J.-C., après avoir rendu de grands services à sa patrie par son courage mêlé de prudence.

DOSMA, ou plutôt **DE OSMA DELGADO** (Roderic), chanoine de Badajoz en Espagne, sa patrie, était savant dans les langues orientales. On a de lui plusieurs ouvrages sur l'Écriture-Sainte, entre autres un traité : *De l'autorité de la Sainte-Ecriture*, in-folio. Il mourut en 1607, à 74 ans.

DOTTEVILLE (Jean-Henri), prêtre de l'Oratoire, né à Palaiseau, près de Versailles, le 22 décembre 1716, mourut le 25 octobre 1807. On lui doit : une *Traduction de Salluste*, avec la *Vie* de cet historien et des *notes critiques*, 1749, in-12, souvent réimprimée. Cette *Traduction* est estimée, cependant on préfère celle de Beauzée ; *Histoire de Tacite*, en latin et en français, avec des *notes* sur le texte, 1772, 2 vol. in-12 ; *Annales de Tacite, règne de Claude et de Néron*, 1774, 2 vol. in-12 ; *réimprimées* sous le titre d'*Oeuvres complètes de Tacite*, 1792 et 1799, 7 vol. in-12 et in-8 ; la *Vie de Tacite*, la *Vie d'Agriola* et les *Mœurs des Germains* sont de l'abbé de La Bletterie ; *Traduction de la comédie de Plaute*, intitulée : *Postellaria*, avec le *texte revu sur plusieurs manuscrits et sur les meilleures éditions*, 1803, in-8.

DOUBLET (François), médecin de Paris, né à Chartres, et mort en 1795, dans sa 44^e année, fut professeur de pathologie aux écoles de médecine, et attaché aux hospices de Saint-Sulpice et de l'Aigirard. On a de lui : *Observations faites dans le département des hôpitaux civils*, Paris, 1785-88, 4 vol. in-8 ; *Nouvelles recherches sur la fièvre puerpérale*, 1791, in-8, publiées par ordre du roi ; *Mémoire sur la nécessité d'établir une réforme dans les prisons, et sur les moyens de l'opérer*, Paris, 1794 ; plusieurs articles importants dans l'*Encyclopédie méthodique*.

DOUBLET DE PERSAN, née **LEGNORE**, femme célèbre au 18^e siècle par son goût pour les nouvelles politiques et littéraires, et par ses liaisons avec les hommes les plus distingués de son temps, se retira, après la mort de son mari, dans le couvent des Filles-Saint-Thomas, où elle réunissait habituellement une société composée de littérateurs et de savants. Les nouvelles y étaient commentées et consignées jour par jour dans des registres qui ont été publiés depuis, et qui sont connus sous la dénomination de *Mémoires de Bachaumont*, (voyez **BACHAUMONT**). Telle est l'origine de cette compilation, qui, depuis le 1^{er} janvier 1767 jusqu'au 1^{er} janvier 1788, renferme

les analyses de toutes les pièces de théâtre, les relations des assemblées littéraires, les notices des livres nouveaux, clandestins ou prohibés ; les anecdotes et bons mots, les éloges des savants, etc. « Mais souvent, dit La Harpe, c'est un « amas d'absurdités ramassées dans les « ruisseaux, où les plus honnêtes gens « et les hommes les plus célèbres en « tout genre sont outragés et calomniés « avec l'impudence et la grossièreté des « beaux esprits d'antichambre. » M^{me} Doublet était une femme d'un esprit ordinaire, mais d'un caractère aimable. Elle survécut à tous les amis qui composaient son cercle, et mourut en 1771, âgée de plus de 94 ans.

DOUCIN (Louis), jésuite, né à Verdon, mort à Orléans en 1726, fut, selon quelques-uns, l'auteur du fameux *Problème ecclésiastique*, où il censurait la conduite de Noailles à l'égard des *Réflexions morales* du Père Quesnel (voyez **NOAILLES** Louis-Antoine, et **VIAUXNES**). Il fut envoyé à Rome, et se distingua par son zèle pour la constitution *Unigenitus*. On a de lui : *Histoire du nestorianisme*, in-4, Paris, 1698, curieuse et assez estimée. Ce qui regarde cette fameuse hérésie y est exactement discuté ; *Histoire de l'origénisme*, pleine de recherches et d'une bonne critique ; *Mémoire abrégé touchant l'état et les progrès du jansénisme en Hollande*, composé par l'auteur, lorsqu'il se rendit en 1697 à la suite du comte de Crécy, au congrès de Ryswick ; plusieurs écrits sur les affaires du temps.

DOUFFET, ou **DUFFET** (Gérard), habile peintre, naquit à Liège le 16 août 1594. Jean Taulier, liégeois, et un nommé Perpète, de Dinant, furent ses premiers maîtres. Vers l'an 1609, il alla à Anvers, où le célèbre Rubens le reçut au nombre de ses élèves : il y fit de grands progrès. En 1614, il se rendit à Rome et y demeura sept ans, joignant à l'étude des grands modèles celle de la poésie et de l'histoire, si nécessaire à un peintre pour l'ordonnance de ses sujets. Après avoir fait quelque séjour à Venise, il revint dans sa patrie l'an 1622. Sa réputation l'y avait précédé ; on l'employa à l'envi : les églises et les maisons des personnes distinguées fournissent encore des preuves de son savoir. Mais pour avoir une juste idée des talents de Douffet pour la composition, il faut lire la description très-détaillée que M. de Pigage donne de deux grandes pièces capitales de ce maître, qui sont conservées dans la galerie électorale de Dusseldorf, et qui existaient autrefois à Liège, dont l'une, n^o 39, re-

présente l'*Invention de la Sainte-Croix*; l'autre, n° 65, a pour sujet : *Le pape Nicolas V, visitant le caveau de saint François d'Assise*. Il excellait également dans l'histoire et dans le portrait. Ses attitudes sont bien choisies, ses airs de tête d'une variété admirable, son coloris est d'une grande douceur. Il mourut l'an 1660.

DOUGLAS (Guillaume de), seigneur écossais dans le 14^e siècle, d'une des plus anciennes maisons de ce royaume, dont Buchanan a écrit l'histoire. Robert de Brus, roi d'Ecosse, ayant fait vœu de se croiser contre les infidèles, et n'ayant pu l'accomplir pendant sa vie, ordonna à Douglas de porter son cœur en Palestine après sa mort, et de le présenter au Saint-Sépulchre. Le roi étant mort en 1327, Douglas partit pour la Terre-Sainte; mais il fut tué, dit-on, en chemin avec toute sa suite, composée de la plus brillante noblesse du pays.

DOUJAT (Jean), né à Toulouse, d'une famille de distinction, mort à Paris en 1688, à 79 ans, était doyen des docteurs-régents de la Faculté de droit de Paris, premier professeur royal en droit canon, historiographe de sa Majesté, et membre de l'Académie française. Il fut choisi par Périgny, premier précepteur du grand dauphin, pour donner à ce prince la première teinture de l'histoire et de la fable. Ses ouvrages et ses services lui acquirent les éloges des savants, et des pensions du trône. Il fut encore plus estimable par sa modestie, sa probité et son désintéressement, au milieu des écueils de la cour, que par ses livres. Les principaux sont : *Abrégé de l'histoire grecque et romaine*, traduite de Velleius-Paterculus, in-12, Paris, 1672 et 1708. Cette version est très-faiblement écrite; le traducteur l'orna de *Suppléments*, tirés des meilleurs auteurs de l'antiquité, et d'une *Chronologie*. M. l'abbé Paul en a donné une meilleure en 1770, in-8 et in-12; une bonne édition de *Tite-Live*, ouvrage composé, comme le précédent, pour l'usage du Dauphin, et enrichi de notes savantes, 6 vol. in-4; *Prænotionum canonicarum libri v*, Paris, 1687, in-4, c'est son meilleur ouvrage; *l'Histoire du droit canonique*, 1677, in-12; *celle du droit civil*, Paris, 1678, in-12, en latin; une édition latine des *Institutions du droit canonique*, de Lancelot, Paris, 1685, 2 vol. in-12, avec beaucoup de notes; *Synopsis conciliarum, et chronologia patrum, pontificum, imperatorum, etc.*, 1674; *De eucharistia, pace spirituali, etc.*, 1665; des *Eloges* (en vers) des per-

sonnes illustres de l'Ancien-Testament, 1688; *Poésies latines et françaises*, etc. Il possédait un grand nombre de langues, le grec, le latin, l'hébreu, le turc, l'anglais, l'italien et l'espagnol.

DOULOUFET (Joseph-Marius), poète provençal, né vers 1790, à Eguilles, près d'Aix, mort à Cucuron, près d'Ap, le 24 mai 1840, a laissé un grand nombre de pièces de circonstance, *fabliaux, contes, odes, épitres, chansons, etc.* On cite : *Lou voyage d'Eliezzer*, et *Les magnans* (les vers à soie). Ce dernier poème est regardé comme un chef-d'œuvre.

DOUSA (Janus), appelé vulgairement Jean Vander-Does, seigneur de Norwick sa patrie, né le 6 décembre 1545, gouverneur de la bourgeoisie de Leyde, se distingua dans la défense de cette ville contre les Espagnols, l'an 1574, par un courage digne d'une meilleure cause. Le général Espagnol sollicitant par lettres les bourgeois à se rendre, Dousa ne répondit que par ces vers qu'il mit au bas d'une de ces lettres :

Fistula dulc-canit, volucrum dæm descript anapa.
 « Quand la flûte aux deux sons terre et crédité obéit,
 « Le porteur obéit vers le grand dans son réson. »

Les assiégés ayant été secourus à temps, les Espagnols furent obligés de lever le siège. Le poète guerrier fut nommé, l'année suivante, premier curateur de l'Université de Leyde qui venait d'être fondée. Il était digne de cet emploi par son érudition, qui lui mérita le nom de *Varron de Hollande*. Il mourut à Norwick en 1604. A beaucoup de courage et de savoir, il joignait une douceur extrême. On a de lui : les *Annales de Hollande*, en vers élégiaques et en prose, in-4, Leyde, 1601, commencées par Janus Dousa fils, et continuées jusqu'à l'an 1520 par Dousa père, réimprimées en prose seulement en 1617, avec un *Commentaire* du savant Hugues Grotius; des notes sur Salluste, sur Catulle, Tibulle et Propertius, sur Horace, Plaute....; *Echo, sive lusus imaginis jocosæ*, La Haye, 1703, in-4; *Poemata*, Leyde, 1609, etc. Une latinité pure et élégante, beaucoup de variété, des pensées nettement développées; c'est ce qui distingue les ouvrages de Dousa; mais les honnêtes gens lui reprochèrent toujours d'y avoir violé les règles de la bienséance et de la pudeur. Dousa laissa quatre fils qui soutinrent la réputation de leur père. Les plus connus furent Janus, poète, philosophe et mathématicien, précepteur du prince Frédéric-Henri de Nassau, garde de la bibliothèque de Leyde, où il mourut en 1596, à 25 ans. On a de lui

les *poésies latines*, 1607, in-8. Georges, avant dans les langues, qui voyagea à Constantinople, et publia : une *Relation de son voyage*, Anvers, 1599, in-8, mis l'index; *Georgii Codini selecta de orationibus Constantinopolitanis*, en grec et en latin, avec des remarques de Meuribus, Genève, 1607, in-8. Georges Doussin mourut en 1599, dans l'île de Saint-Thomas, faisant route pour les Indes.

DOUSSIN-DUBREUIL (Jacques-Louis) acquit à Saintes (Charente-Inférieure), en 1762. Après avoir fait ses études médicales sous son père, qui était lui-même un praticien distingué, il se livra à l'exercice de la foration. Des expériences souvent répétées le menèrent à établir une théorie, d'après laquelle l'acide de la transpiration, en refluant sur les viscères, s'y coagule et produit les glaires, dont selon lui naîtraient presque toutes les maladies. Doussin-Dubreuil était membre de la société centrale de vaccine et du comité établi près du gouvernement. C'est à lui que l'on doit l'idée d'établir les dépôts de vaccin sur tous les points de la France. Il a concouru aussi à la formation de plusieurs sociétés savantes ou l'utilité publique, telles que la *Société royale académique des sciences*, la *Société italienne* et la *Société d'encouragement pour l'industrie nationale*. Il est mort en 1831. On a de lui : *Des glaires, de leurs causes, de leurs effets et des moyens pour les combattre*, in-8; *De l'épilepsie en général, et particulièrement de celle qui est déterminée par des causes morales*, 1800, in-8; *Lettres sur les dangers de l'omanisme*, Paris, 1813, in-12; *Nouvel aperçu sur les causes et les effets des glaires*, 1816, 1 vol. in-8.

DOUVRE (Thomas de), trésorier de l'église de Bayeux, né en cette ville, l'une ancienne famille, est le premier normand que Guillaume-le-Conquérant plaça sur le siège d'York en Angleterre. Il en était digne par ses vertus et par sa science. Il rebâtit son église cathédrale, instruisit son peuple par ses discours et par ses exemples, fit de grands biens à son clergé, et composa quelques livres sur le chant ecclésiastique. Il mourut l'année 1100, après avoir siégé 28 ans.

DOVALLÉ (Charles), né le 23 juin 1807, à Montreuil-Bellay (Maine-et-Loire), mort le 30 novembre 1829, à la suite d'un duel, faisait, dès son enfance, des poésies si remarquables, qu'un prix de vers français fut créé en sa faveur au collège d'Autun. Après avoir fait son droit à Poitiers, il vint à Paris en 1828, où il publia quelques chansons que Bédouin loua publiquement. Collaborateur

du *Figaro*, de *Tribly*, du *Journal des salons*, il a donné dans ces journaux des poésies qui ont été recueillies après sa mort, et en tête desquelles on trouve une lettre de Victor Hugo.

DOVIA (Paul - Matthias), de l'illustre famille de ce nom, branche des princes d'Angri, né à Naples, où il est mort dans le mois de mars 1746, âgé de 85 ans, est auteur de divers ouvrages de mathématiques, de plusieurs discours critiques et philosophiques, d'un *Cours de philosophie* et d'un livre qui a pour titre : *La Vita civile di Paolo Matthias Dovia con un trattato della educazione principe*, Francfort et Naples, 3 v. in-12. La troisième édition, qui est de 544 pages, est la meilleure de toutes. L'auteur, en établissant l'utilité des ouvrages politiques, fait une sortie vigoureuse contre ceux de Machiavel. Dovia a bien développé, dans cet ouvrage, les principes sur lesquels la société civile est fondée, et il a donné aux princes et aux sujets des règles de conduite aussi sages que solides.

DOYEN (Gabriel-François), peintre, né à Paris en 1726. Après avoir étudié sous Vanloo, il partit pour Rome en 1748, où il choisit pour modèles les chefs-d'œuvre des plus grands maîtres, et particulièrement ceux d'Annibal Carrache. Il visita ensuite Venise, Bologne, Parme, Plaisance, Turin, et revint à Paris en 1755. Son premier grand tableau est la *Mort de Virginie*, qui le fit agréer à l'académie de peinture en 1758. Il exécuta ensuite le tableau de la *Peste des Ardents*, pour l'église de Saint-Roch, qui est regardé comme un chef-d'œuvre; le *Triomphe de Thésis sur les eaux*, pour la cour; la *Mort de saint Louis*, pour la chapelle de l'Ecole militaire. Au commencement de la révolution, Doyen passa en Russie, et il fut chargé par Catherine II d'orner ses palais. Il mourut à Saint-Petersbourg le 5 juin 1806. Ses tableaux se font surtout remarquer par la beauté du coloris et l'expression des figures.

DOYLE (Jacques), évêque de Kildare et Leighlin, né en 1786, avait fait ses études ecclésiastiques en Portugal et était entré dans l'Ordre des Augustins. De retour en Irlande, il fut professeur de philosophie, puis de théologie au collège de Carlow. Son mérite le fit désigner pour l'épiscopat, et malgré sa jeunesse il fut appelé, en 1819, aux sièges unis de Kildare et de Leighlin. Il est mort à Carlow le 15 juin 1834, dans la 48^e année de son âge et la 15^e de son épiscopat. Sa perte a été vivement sentie en Irlande, où il jouissait d'une grande réputation : il a

laissé de nombreux écrits, parmi lesquels nous citerons : *Les droits religieux et civils des catholiques irlandais vengés*, dans une lettre au marquis Wellesley, 1823; *Défense de ces droits*, 1824; *Lettres sur l'état de l'éducation en Irlande et sur les sociétés bibliques*; *Lettres sur l'état de l'Irlande* (douze); *Essai sur les réclamations des catholiques*. Ces ouvrages sont à la fois politiques et religieux; ils représentent en cela la disposition générale des esprits, qui en Irlande sont portés à confondre les intérêts du catholicisme avec ceux du pays.

DRABICIUS (Nicolas), ministre protestant, né l'an 1597 à Strassnitz en Moravie, fut chassé de son pays, et se retira en Hongrie l'an 1629. Il renonça au ministère pour se livrer à l'ivrognerie. Cette conduite le rendant méprisable, il s'avisait, pour se remettre en estime, de feindre des révélations. Ses rêveries, toutes démenties par l'événement, n'avaient pour but que d'exciter la guerre contre la communion romaine et contre la maison d'Autriche, ennemie des calvinistes. Après de vaines instances pour lui faire désavouer ses prophéties, on lui coupa la tête et la main droite, qui furent brûlées avec un exemplaire de ses Œuvres, et ses cendres furent jetées dans le Danube. Cette exécution se fit à Presbourg en 1671. D'autres prétendent que Drabicius mourut en Turquie où il s'était réfugié. Son principal ouvrage est intitulé : *Lux in tenebris*, Amsterdam, 1657, titre bien peu convenable à l'obscurité de la matière et à la bizarrerie des idées de l'auteur. Comménienus en a publié un abrégé en 1660; ces rêveries ont été réimprimées avec celles de Kotterus et de Christine Poniatowski, sous le titre de : *Revelationes sæculi nostri ab anno 1616 ad 1664, cum notis et figuris*, 1665, in-4. Le prince Ragotski se servit de ces visions, comme d'une machine, pour remuer le peuple; mais il n'y ajoutait pas la moindre foi.

DRACK, ou plutôt DRAKE (François), l'un des plus grands hommes de mer de son temps, né en 1545 à Tavistock, dans le Devonshire en Angleterre, d'une famille assez obscure. Son père, ministre d'un vaisseau anglais, le remit à un pilote de sa connaissance, qui lui laissa en mourant son navire. Le jeune homme continua quelque temps le commerce de son bienfaiteur; mais ayant appris qu'on équipait des vaisseaux à Plimouth pour l'Amérique, il vendit le sien en 1567, et vint offrir ses services à Jean Hawkins, capitaine de la flotte. On lui donna le commandement d'un navire avec lequel

il prit plusieurs vaisseaux sur les Espagnols. En 1577, Drake partit encore avec cinq bâtiments, fit en trois ans le tour du monde, remporta des avantages considérables sur les Espagnols, leur prit diverses places, et un très-grand nombre de navires chargés richement. Une nouvelle expédition, en 1585, lui acquit une nouvelle gloire : il s'empara de quelques places dans les Canaries et dans les îles du Cap-Vert, dans celle de Saint-Domingue, dans la province de Carthagène, et dans plusieurs autres de l'Amérique. La reine Elisabeth, qui l'avait déjà fait chevalier, lui donna la dignité de vice-amiral. Elle l'envoya contre les Espagnols en 1587 et 1588. La première année il coula à fond 27 vaisseaux dans le port de Cadix, et la suivante il se signala contre la grande flotte d'Espagne, poursuivie et déjà défaite par les vents et les tempêtes. En 1595, François Drake se mit encore en mer avec une flotte de 28 vaisseaux, et il soutint l'honneur que lui avaient acquis ses expéditions précédentes. Il se rendit maître de Sainte-Marthe en Amérique, de Rio de la Hacha, et de plusieurs autres villes. Enfin, en revenant à Porto Belo, il termina sa glorieuse carrière en 1596. Son corps n'eut d'autre tombeau que la mer, le théâtre de ses exploits. Nous avons son *Voyage autour du monde*, Londres, 1600, in-12, en anglais, traduit en français, Paris, 1641. La *Relation* de son second voyage a été publiée en latin à Leyde, 1588, in-4, et insérée dans les grands *Voyages de De Bry*, où l'on trouve aussi le *Récit* de la troisième expédition.

DRACON, législateur d'Athènes, l'an 624 avant J.-C. Déclaré archonte, il fit, pour la réforme de ses concitoyens, des lois qui respiration partout une sévérité cruelle. L'assassin et le citoyen convaincu d'oisiveté étaient également punis de mort. Lorsqu'on lui demandait les motifs d'une rigueur si mal dirigée, il répondait : « Que les plus petites transgressions lui avaient paru mériter la mort, et qu'il n'avait pu trouver d'autre punition pour les plus grandes. » Ses lois, écrites avec du sang, suivant l'expression de l'orateur Démodès, eurent le sort des choses violentes : elles furent d'abord adoucies, et ensuite négligées. Selon les abrogea toutes à l'exception de celles qui regardaient les meurtres. La fin de Dracon fut aussi triste que comique. Ayant paru sur le théâtre, le peuple lui applaudit par des acclamations répétées; et lui jeta tant de robes et de bonnets, selon la coutume de ce temps-là, qu'il fut étouffé sous les marbrures d'es-

tant qu'il reçut. Il était pour ainsi dire le la destinée des sages du paganisme, le vivre et le mourir avec des ridicules ; même attachée à leur orgueil et à leur fatueuse suffisance.

DRACONTIUS, poète latin et prêtre breton espagnol, vers le milieu du 5^e siècle. On a de lui : un *Poème sur l'ouvrage des six jours de la création* ; une *Épique* adressée à l'empereur Théodose-le-Jeune, Leipsick, 1673, in-8.

DRAGUT REIS, c'est-à-dire le capitaine **DRAGUT**, naquit dans la Natolie, les parents obscurs ; il fut d'abord domestique d'un corsaire ; son courage attiré sur lui l'attention du célèbre Barberousse qui en fit son lieutenant. Après la mort de ce célèbre corsaire, ce fut lui qui lui succéda. Il se signala par ses déréglations sur les côtes de Naples et de Calabre ; mais il fut surpris et fait prisonnier par Jeannetin Doria qui le retint pendant plusieurs années, et exigea de lui une forte rançon pour lui rendre la liberté. Dragut ne fut point corrigé par cette leçon, il recommença bientôt ses brigandages ; en 1560, il vint relâcher, avec ses galères, dans le havre de l'île des Gerbes, sur la côte d'Afrique, et y fut bientôt bloqué par la flotte d'André Doria. Mais Dragut se tira d'affaire par un stratagème nouveau qui n'a point été imité depuis : au moyen d'un cabestan, il tira ses galères, qui étaient sans doute fort légères, à terre, et en une nuit il les fit glisser jusqu'à l'extrémité opposée de l'île sur des rouleaux et les fit ainsi passer d'une mer à l'autre. Il s'empara immédiatement d'un vaisseau qui apportait des vivres à Doria. Dragut périt ensuite au siège de Malte que Soliman II avait mis en 1565.

DRAKENBORCH (Arnold), professeur en histoire et en éloquence à Utrecht, mort en 1747, à 63 ans, s'est fait connaître par quelques ouvrages et surtout par sa belle édition de *Tite-Live* en 7 v. in-4, Leyde, 1738. Les notes dont il l'a accompagnée font beaucoup d'honneur à son savoir ; mais elles en font moins à son goût, la plupart manquent de précision. Il a donné aussi une édition de *Silius Italicus*, en 1 vol. in-4. Elle est dans le même genre que la précédente, et assez estimée.

DRAPARNAUD (Victor-Xavier), mort le 4 octobre 1833 à l'âge de 68 ans, est l'auteur de plusieurs ouvrages dramatiques, entre autres du *Prisonnier de Newgate*, qui obtint un grand succès ; des tragédies de *Maxime*, *Thomas Morus*, la *Clémence de David*.

DRAPIER (Gui), curé de la paroisse

de Saint-Sauveur à Beauvais, né en 1624, mourut en 1716, à 91 ans, après l'avoir gouvernée pendant 59. Les principaux ouvrages qui nous restent de lui sont : un *Traité des oblations*, in-12, Paris, 1685 ; *Tradition de l'Eglise touchant l'extrême-onction*, où l'on fait voir que les curés en sont les ministres ordinaires, Lyon, 1699, in-12 ; *Gouvernement des diocèses en commun*, Bâle (Rouen), 1707, 3 vol. in-12 ; *Défense des abbés commendataires et des curés primitifs*, 1685. C'est une invective continuelle contre les uns et les autres, quoique le titre promette autre chose. L'auteur combat le droit des curés primitifs, avec plus d'érudition que de solidité. Il réclame surtout la liberté de l'office du jour du patron, objet pour lequel il eut des contestations toute sa vie avec le chapitre de Saint-Vaast, curé primitif de sa paroisse. Ces disputes firent faire bien de la bile à Drapier, et elles s'évaporent dans son ouvrage ; plusieurs écrits en faveur du Père Quenel, son ami.

DRAUDIUS, ou **DRAUD** (Georges), auteur allemand, a publié en 3 gros vol. in-4, une *Bibliothèque classique*, Francfort, 1625, dans laquelle il a ramassé le titre de toutes sortes de livres. C'est à peu près une compilation des ouvrages qui ont paru aux foires de Francfort ; mais elle n'est pas en assez bon ordre, et elle fourmille de fautes. On en a corrigé beaucoup dans les dernières éditions qu'on en a données ; et cette *Bibliothèque*, quoique imparfaite, ne laisse pas d'être utile aux bibliographes, surtout pour la connaissance des productions germaniques. On lui doit encore : *Duodenarius historico-biblicus*, Francfort, 1605, in-8 ; *Bibliotheca librorum germanorum*, ibid., 1625, in-4 ; *Bibliotheca exotica*, ibid., 1625 ; *Hortus senilis animæ*, ibid., 1625, in-8, etc.

DRAYTON (Michel), célèbre poète anglais, né dans le comté de Warwick en 1563, mourut en 1631, et fut enterré à Westminster. On a donné une édition complète de ses *Œuvres* en 1748, in-fol. ; ce sont des *éloges*, des *pastorales*, des *chansons*, etc.

DREBBEL (Cornelle), mécanicien et alchimiste, né l'an 1572, dans la ville d'Alckmaer, en Hollande, passa en Angleterre en 1604, où il fut très-bien accueilli par Jacques 1^{er}. Quelque temps après, l'empereur Rodolphe l'appela à sa cour. Ferdinand II le donna pour précepteur à son fils. Il retourna en Angleterre, et mourut à Londres en 1634, à 62 ans. Il faisait, dit-on, certaines machines pour produire la pluie, la grêle

et les éclairs. Il produisait par d'autres machines un froid pareil à celui de l'hiver. L'on prétend qu'il en fit l'expérience, à la prière du roi d'Angleterre, dans la salle de Westminster, et que le froid fut si grand, qu'on ne put le supporter. Il avait construit un verre qui attirait la lumière d'une chandelle mise à l'autre bout d'une salle, et qui donnait assez de clarté pour qu'à cette lueur on pût lire aisément. Pour dire à quel point cela peut être vrai, il faudrait en savoir les détails et le résultat d'une manière exacte et authentique. Il y a de l'exagération sans doute dans ce qu'en rapporte la *Chronique* d'Alkmaer; cependant le dernier trait que nous venons de rapporter ne paraît pas s'écarter des règles de la catoptrique et de la dioptrique. Ce philosophe laissa un ouvrage distribué en 2 traités en flamand; il est traduit en latin, Francfort, 1628, in-12, et en français sous ce titre: *Deux traités physiques: le premier, de la Nature des éléments, et le deuxième, de la Quintessence*, Paris, 1672. Quelques-uns lui ont fait l'honneur de l'invention du télescope. (Voyez METIUS.) On pense assez généralement qu'il fut l'inventeur du microscope, et du thermomètre, deux instruments utiles, dont le premier ne fut d'abord connu qu'en Allemagne, et parut pour la première fois en 1621. François Fontana, ignorant la découverte de Drebbel, s'attribua cette invention environ 30 ans après. Le thermomètre de Drebbel a fait place à celui de M. Amontons, à celui de M. de La Hire, et surtout à celui de Réaumur. Drebbel passa aussi pour avoir trouvé le premier l'art de teindre en écarlate. Il confia ce secret à sa fille. Cuffler, qui l'épousa, fit le premier usage de cette invention à Leyde.

DRELINCOURT (Charles), ministre de l'Eglise prétendue réformée à Charenton, né à Sedan en 1595, mort à Paris en 1669, s'acquit l'estime de ceux de sa communion par divers ouvrages contre les catholiques. Les principaux sont: un *Catéchisme*, in-8, et *Abrégé de controverses*, pleins l'un et l'autre des préjugés de la secte; *Consolation contre les frayeurs de la mort*, Amsterdam, 1724, 2 vol. in-8; *La préparation à la sainte Cène*; trois vol. in-8; des *Sermons*; *Le hibou des Jésuites*, etc. Ce dernier ouvrage a été bien accueilli par les ennemis de la société: toutes les rapsodies sont bonnes pour les gens de faction et de parti, dès qu'elles servent leurs préventions et leurs haines.

DRESSER (Mathieu), théologien luthérien, né à Erfurt en 1536, étudia à Wittenberg sous Luther et Mélanchthon.

Après avoir enseigné le grec et l'éloquence en diverses académies, il fut, l'an 1581, professeur d'humanités à Leipsick, où il mourut en 1607. C'était un luthérien rigide, et un homme d'un caractère souple et adroit. Lorsqu'il était à Oxford, il sut si bien tourner l'esprit de ses collègues, qu'ils consentirent qu'on enseignât la confession d'Angoubourg et l'hébreu dans l'académie. On a de lui divers ouvrages de littérature et de théologie: une *Rhétorique*, in-8; *Tres libri progymnasmatum litteraturæ græcæ*, in-8; *Isagoge historica*, en allemand, in-fol.: cet écrit n'est point estimé; *De festis et præcipuis anni partibus*; *De festis diebus christianorum, judæorum et ethnicorum*, in-8. Il y discute savamment plusieurs sujets curieux.

DREUX DU RADIER (Jean-François), avocat, né en 1714, à Châteaumeillant, en Thymersais, où il mourut en 1780, publia de 1749 à 1778 un grand nombre d'ouvrages: *Bibliothèque historique et critique du Poitou*, 1754, 5 vol. in-12. Il y relève les fautes des bibliographes qui l'avaient précédé; l'*Europe illustrée*, 6 vol. in-8 ou in-4, 1755, avec un grand nombre de portraits. La réimpression de 1777 est moins estimée à cause des figures; *Tablettes historiques et anecdotes des rois de France depuis Pharamond jusqu'à Louis XV, 1759*, 3 vol. in-12, réimprimées en 1781, même format; *Mémoires historiques, critiques et anecdotes des roines et régents de France*, Paris, 1776, 6 vol. in-12: assez mauvais ouvrage, etc.

DREUX-BREZÉ (Henri-Erard, marquis de), grand-maître des cérémonies sous Louis XVI, Louis XVIII et Charles X, naquit en 1762 d'une famille qui, depuis quatre-vingts ans était, en possession de cette charge. Il avait à peine 18 ans, lorsqu'il succéda à son père en 1781. Les circonstances au milieu desquelles il se trouva placé donnèrent à ses fonctions une importance politique qu'elles n'avaient pas eue jusque-là. Ce fut lui qui, en 1789, donna la description du costume que devaient porter les députés des trois ordres, et qui régla le cérémonial; or, on sait que les députés du Tiers-Etat furent vivement blessés de l'étiquette à laquelle on les assujettit. Lors de la séance du 23 juin, il eut un rôle plus important à remplir. Le roi venait d'intimer aux députés l'injonction de se retirer dans les chambres affectées à leur ordre. Au lieu d'obéir, les membres du Tiers-Etat restèrent immobiles sur leurs bancs. Le marquis de Dreux-Brezé alla leur rappeler les intentions du monar-

que; mais Mirabeau lui répondit : « Oui, monsieur, nous savons tout ce qu'on a suggéré au roi; et vous qui ne sauriez être son organe auprès des États-Généraux, vous qui n'avez ici ni place, ni voix, ni droit de parler, vous n'êtes pas fait pour nous rappeler son discours. Cependant, pour éviter toute équivoque et tout délai, je déclare que si l'on vous a chargé de nous faire sortir d'ici, vous devez demander des ordres pour employer la force; car nous ne quitterons nos places que par la puissance de la baïonnette. — Je ne puis reconnaître, reprit aussitôt le grand-maitre des cérémonies, je ne puis reconnaître dans M. de Mirabeau que le député du bailliage d'Aix et non l'organe de l'Assemblée nationale, » mais il se retira. Les paroles célèbres qu'on attribue à Mirabeau en cette circonstance : *Allez dire à votre maître*, n'ont donc pas été prononcées, et le fils de Dreux-Brezé les a formellement démenties à la tribune de la Chambre des pairs dans la séance du 9 mars 1833. Après le 10 août, Dreux-Brezé émigra; mais il entra peu après en France, où il vécut dans la retraite. Sous l'Empire, on lui fit quelques avances qu'il repoussa; cependant son fils aîné entra dans les pages de l'empereur. A la Restauration, il reprit ses fonctions de grand-maitre des cérémonies, qu'il conserva jusqu'à l'époque de sa mort arrivée à Paris le 27 janvier 1829. Il avait été nommé pair de France par Louis XVIII.

DREVET (Pierre), nom de deux grands célébres, père et fils; le père était de Lyon, le fils était né à Paris en 1697. Ils ont gravé des portraits, d'après le célèbre Rigaud, qui sont des chefs-d'œuvre d'art. La délicatesse, l'agrément et la précision caractérisent leur burin. Pierre revet le fils, membre de l'académie de peinture, mourut à Paris en 1739, à 42 ans; et le père en la même année, à 75 ans. — Claude DREVET, leur parent, a obtenu leur réputation avec honneur. Il est mort en 1782.

DREXELIUS (Jérémie), jésuite d'Augshourg, prédicateur de l'électeur de Bavière, mourut à Munich en 1638, âgé de 57 ans. Il laissa divers ouvrages ecclésiastiques, pleins d'unction et de détails instructifs, imprimés à Anvers en 1643, en 2 vol. in-fol., et en plusieurs vol. 1-24. Le plus connu de ces ouvrages est *Eternité malheureuse*, ou les *Supplices éternels des réprouvés*, en latin, dont le père Colombe, barnabite, a donné une traduction en français, Paris, 1788, 1. ol. in-12 : terrible ouvrage pour la

délicatesse et l'incredulité de ce siècle, rempli de peintures effrayantes, mais propre à produire les meilleurs fruits, si on le lit avec attention. « Il se peut sans doute, dit un théologien, que dans ce vaste et effrayant tableau des vengeances divines, il y ait des traits qui ne sont pas également constatés; et en général nous sommes aussi peu instruits de la manière dont s'exécute l'arrêt prononcé contre les méchants, que nous sommes assurés de son existence et de son exécution : arrêt qui, selon la philosophie, même profane, tient aussi étroitement à la divine justice, et dès lors à l'essence de Dieu, qu'à la solidité de la morale et à la sécurité de la société humaine. (Voyez le *Cat. phil.*, n° 474, 475.) Mais l'incertitude ou nous sommes des détails de la punition qui attend le crime au-delà du tombeau, ne doit pas faire mépriser ce que les saints et les ascétiques ont écrit là-dessus, quoique souvent d'après des notions purement conjecturales; parce que ces sortes de descriptions plus ou moins authentiques sont toujours très-propres à approfondir l'impression des grandes vérités, à la rendre plus intelligible et plus utile à la multitude. »

DRIEDO, ou DRIDOENS (Jean), de Turnhout en Brabant, fut docteur et professeur de théologie à Louvain, chanoine de Saint-Pierre, curé de Saint-Jacques, dans la même ville, et mourut en 1535, âgé de 55 ans. On a de lui des *traités de théologie* en 4 vol. in-fol. et in 4, 1533. Les plus importants sont : *De scripturis et dogmatibus*; *De libertate christiana*; *De captivitate et redemptione generis humani*; *De concordia liberi arbitrii et predestinationis*; *De gratia et libero arbitrio*, etc.

DRIDOENS. (Voyez DRIEDO.)

DRIESCHES (Voyez DREUSIUS, père.)

DRIESSEN (Antoine), théologien hollandais, ministre à Utrecht, puis à Groningue, mourut dans cette dernière ville en 1748, à 64 ans. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages de théologie et de controverse, où il y a plus d'érudition que de goût et de modération.

DROLLINGER (Charles-Frédéric), conseiller de la cour du margrave de Bade-Dourlach, son archiviste privé et son bibliothécaire, naquit à Dourlach, en 1688, et mourut à Bâle en 1742. Il cultiva avec grand soin la langue allemande et la poésie. Ses *Ouvrages poétiques* ont été imprimés à Bâle en 1743, in-8, un an après sa mort.

DRONEUS, fameux athlète, était de

Symphale, ancienne ville du Péloponnèse. Pausanias, qui en parle dans la *Description de la Grèce*, liv. 6, dit qu'il fit couronner deux fois à Olympie, pour avoir doublé la stade avec succès; autant de fois à Delphes, trois fois à Corinthe et cinq fois à Némée. Le même historien ajoute qu'il passe pour le premier athlète qui commença à se nourrir de viande. Avant lui, dit-il, les athlètes ne mangeaient que des fromages que l'on faisait égoutter dans des paniers. Pausanias parle encore d'une statue qu'on avait érigée à Dromeus, et qui était un ouvrage de Pythagore le statuaire.

DROUAIS (Hubert), peintre, né à la Roque en Normandie l'an 1699, mort à Paris, le 9 février 1767, s'adonna particulièrement au portrait, et acquit bientôt une facilité qui le fit regarder comme un des premiers peintres en ce genre. Quoiqu'il excellât dans les différentes parties qui caractérisent le bon peintre, celle qui l'a fait le plus admirer est la couleur : la sienne est fraîche et brillante. — **Henri DROUAIS**, son fils, qui avait hérité de ses talents, est mort en 1775. — **Jean-Germain DROUAIS**, fils de ce dernier, qui donnait les plus belles espérances, est mort en 1788, avant d'avoir atteint sa 25^e année. Il s'était adonné à l'histoire.

DROUET (Etienne-François), bibliothécaire des avocats de Paris, et avocat lui-même, né dans cette capitale de la France en 1715, a donné des éditions augmentées de différents ouvrages, entre autres : *Dictionnaire de Moréri*, Paris, 1759, en 10 vol. in-fol. Plusieurs de ses additions sont estimées et supposent des recherches; d'autres n'ont mérité des éloges que de la part de ceux qui sont attachés à la *petite église* dont il épouse les sentiments et plaide les intérêts avec tout le fanatisme des sectes. Il y a des articles entièrement refondus : mais la plupart n'y ont rien gagné; *Méthode pour étudier l'histoire*, de Lenglet du Fresnoy, qu'il a portée jusqu'à 15 vol. in-12, Paris, 1772. Dans le *Catalogue des principaux historiens*, qui fait partie de cette édition, il y a des remarques qui déposent bien fortement contre son impartialité. Ce compilateur est mort le 11 septembre 1779.

DROUET (Jean-Baptiste), né en 1763, se trouvait maître de poste à Sainte-Menehould, lorsque Louis XVI traversait cette ville pour aller à Montmédy. L'ayant reconnu d'après son portrait sur un assignat, il prit une route de traversée pour le devancer, le fit arrêter le 21 juin 1791, à Varennes, et le ramena prison-

nier à Paris. Nommé, par le département de la Marne, député à la Convention, il y vota la mort du roi sans pitié; il se trouvait absent lors du vote sur l'appel au peuple. N'ayant reçu aucune éducation, et sans aucun moyen, il déploya dans sa carrière politique beaucoup d'audace, d'exagération et de fanatisme; cependant son ignorance et ses expressions populaires l'exposèrent plusieurs fois à des sarcasmes qui le mettaient en fureur. Il prit une part très-active à la journée du 31 mai 1793, poursuivit vivement les girondins et proposa de condamner à mort tous les Anglais qui se trouvaient en France. Se trouvant à Maubeuge, lorsque le prince de Cobourg cerna la place, et craignant avec justice la vengeance des Autrichiens, il essaya de se sauver avec quelques dragons; mais il fut pris et envoyé à Spitzberg, en Moravie. Ensuite il fut échangé en 1795, avec Camus, Beaunonville et autres, contre Madame fille de Louis XVI, et il reprit sa place au conseil des Cinq-Cents, se lia avec Babeuf, et entra dans la conspiration jacobine organisée par celui-ci. Arrêté et traduit devant la haute cour nationale, il vint à bout de s'évader et se trouva encore à l'attaque du camp de Grenelle; mais une laitière le cacha sous la paille de sa voiture, et il se réfugia en Suisse. Il s'embarqua ensuite pour les Indes; mais ayant appris au Pic-de-Ténérife qu'il avait été acquitté par la cour de Vendôme, il revint en France et fut employé par le Directoire en qualité de commissaire dans son département. Après le 18 brumaire, les consuls le nommèrent sous-préfet à Sainte-Menehould. Il perdit cette place au retour du roi; mais en mai 1801, il fut député à la Chambre des représentants, où il ne se fit point remarquer. La loi du 6 janvier 1806, contre les régicides, l'obligeait de quitter la France; il se retira secrètement à Mâcon sous le faux nom de *Merger*, et y vécut jusqu'à sa mort arrivée le 11 avril 1825. On fut extrêmement surpris, lorsqu'il eut expiré, d'apprendre que M. *Merger* était le fameux Drouet de Sainte-Menehould. On prétend qu'à ses derniers moments il montra beaucoup de contrition, et qu'il mourut dans des sentiments chrétiens.

DROUET D'ERLON (Le comte), maréchal de France, né en 1765, aux environs de Reims, fut attaché comme aide-de-camp au général Lefebvre, et devint chef de bataillon en 1785, adjudant-général en 1798, général de brigade en 1799, et enfin général de division en 1800. En 1805, attaché à la grande armée, il pénétra dans la Bavière par la

Pranconie, et se trouva au grand rendez-vous d'Austerlitz. La première division du premier corps était sous ses ordres. A Iena, il achève la défaite de la réserve prussienne, commandée par le prince de Wurtemberg. Au pont de la Saale, qu'il raverse de vive force, il fait deux mille prisonniers. A Lubeck, il se trouve au milieu de ces braves colonnes qui courent enfoncer les portes à travers la miraille, qui poursuivent l'ennemi dans les rues, lui enlèvent quatre mille hommes, plusieurs généraux, soixante pièces de canon et le forcent à fuir en désordre. En 1807, chef d'état-major du neuvième corps, puis du corps de réserve, comme tel il dispose les moyens d'attaque de Dantzig, assure la prise de l'île de Holm, et signe, au nom du maréchal Lefebvre, la capitulation qui nous rend maîtres de cette place. Enfin, sur le champ de bataille de Friedland, il tomba grièvement blessé, et fut nommé grand officier de la Légion d'Honneur et comte de l'Empire. En 1809, il prit le commandement du septième corps et marcha sur le Tyrol. En 1810, il fut envoyé en Portugal; il dut prendre le commandement du neuvième corps, formé de régiments de marche ayant chacun trois bataillons destinés à divers régiments des armées du Portugal et du Midi, et se joindre avec Masséna. Le 12 octobre, il part de Valladolid, à la tête de cette troupe dépourvue d'une organisation solide et sans expérience de la guerre. Il trouve sur sa route les débris de la division Gardanne, dont la dispersion a été causée par de faux renseignements. Il rencontre partout des bandes emhardies par leurs derniers succès, qui lui disputent le passage. Calme devant tous les embarras, il inspire à ses conscrits sa fermeté, réorganise les restes de la division Gardanne, chasse les bandes loin de lui et rejoint Masséna le 26 décembre avec la première division de son corps : la seconde avait suivi une autre direction. C'est à la tête de cette troupe qu'il soutint le centre de la bataille à Fuentes. Le neuvième corps ayant été dissous, le comte d'Erlon, qui devait remplacer le maréchal Mortier rappelé en France, conduisit à l'armée du Midi les bataillons qui lui étaient destinés. Par une des marches les plus rapides et les plus remarquables, il fit sa jonction le 13 juin, et vint prendre part à la réoccupation d'Olivenza. A partir de cette époque, les difficultés allèrent croissant; en 1813, il fallut concentrer, pour la défense de nos frontières, des armées jusque-là répandues sur un terrain conquis. Celles du Portugal, du

Centre et du Midi n'en formèrent plus qu'une seule. Le comte d'Erlon en commanda le centre, et se distingua au col de Maya, sur les bords de l'Adour, à Orthez, enfin à Toulouse, où il tenait la gauche de la bataille, sur le canal, et fut vainement attaqué par l'aile droite de l'armée anglaise, à laquelle il fit éprouver des pertes considérables, sans être lui-même entamé. En 1815, à la tête du premier corps, il était à Fleurus, à Ligny, à Waterloo : il se trouvait encore sous Paris, dans les premiers jours de juillet, appuyant le mouvement de Vandamme sur Versailles. Ce mouvement fut contremandé, et la marche du comte d'Erlon suspendue. Compris, en juillet 1815, dans la liste des trente-huit qui étaient condamnés à l'exil, il se réfugia dans la Bavière avec une partie de sa famille. Ce ne fut que dix ans après que le gouvernement accorda le retour du comte d'Erlon aux prières de la ville de Reims, où il vécut dans une médiocrité voisine du besoin. Il fut appelé à la Chambre des pairs le 19 novembre 1831. Investi du commandement de la douzième division militaire en 1832, il partit deux ans après pour l'Afrique, fut fait maréchal de France en 1843, et mourut le 25 janvier 1844.

DROUIN (RENÉ), neveu du fameux Père Serry, jacobin, entra comme lui dans l'Ordre de Saint-Dominique. Les affaires du temps, dans lesquelles il entra, l'obligèrent de sortir de France. Il professa la théologie à Chambéry et à Verceil, et mourut en 1742, à Yvrée en Piémont; dans la 60^e année de son âge. On a de lui un *Traité dogmatique et moral des sacrements*, imprimé à Venise en 1737, 2 vol. in fol. Cet ouvrage décèle une profonde érudition, et une grande connaissance du dogme et de la morale. On l'a réimprimé à Paris en 1775, avec des notes du Père Patuzzi et du Père Richard, 8 vol. in-12.

DROZ (Pierre-Jacquet), habile mécanicien, né le 28 juillet 1721, à Lachaux-de-Fond, dans le comté de Neuchâtel. En s'occupant du projet chimérique de résoudre le grand problème du mouvement perpétuel, il inventa une *pendule*, qui, au moyen de la combinaison de deux métaux inégalement dilatables, pourrait marcher sans être remontée, tant que les pièces n'en seraient pas détériorées par le frottement. Cette pendule fut présentée au roi d'Espagne, qui accorda à l'inventeur une pension. On lui doit encore plusieurs mécaniques très-ingénieuses : celle qui suppose le plus de génie et de patience est son *automate-écrivain* : les

mouvements des articulations de la main et des doigts étaient sensibles à l'œil, et assez réguliers pour former des caractères agréables. Droz travaillait à une *pendule astronomique*, lorsqu'il mourut à Bienne le 28 novembre 1790.—Son fils, mort le 18 novembre 1791, à l'âge de 39 ans, se distingua dans le même art par plusieurs pièces de son invention, entre autres, un *automate dessinateur*, et une *figure de jeune fille* qui touchait différents airs sur le clavecin, suivait la musique des yeux, de la tête, se levait quand elle avait fini de jouer, et saluait la compagnie.

DROZ (François-Xavier-Joseph), littérateur et moraliste, membre de l'Académie française, naquit à Besançon, le 31 octobre 1773, et appartenait à une famille parlementaire. Destiné de bonne heure à la magistrature, il étudia le droit; mais la révolution le détourna de la carrière à laquelle il se destinait. Droz servit trois ans avec honneur dans les armées de la République, et fut ensuite nommé professeur à l'Ecole centrale de Besançon. Quand elle fut supprimée, Droz alla à Paris, où il continua à s'occuper de littérature, et se fit connaître comme écrivain. Parmi les ouvrages qui ont établi sa réputation, les plus remarquables sont ceux qui roulent sur des sujets philosophiques. Ce sont : un *Essai sur l'art d'être heureux*, 1806, in-12; 1815, in-8; 1825, in-18 : ouvrage consacré à l'enseignement d'un épicurisme sentimental, qui laisse subsister les plaisirs de la conscience et les espérances de la religion; un *Eloge de Montaigne*, 1812, in-8, auquel l'Académie accorda une médaille d'or égale au prix obtenu par M. Villemain; *Etude sur le beau dans les arts*, 1815, in-8; *De la philosophie morale, ou Des différents systèmes sur la science de la vie*, 1823, in-8 : ouvrage qui remporta le prix Monthyon en 1824. L'année suivante, Droz fut reçu membre de l'Académie française. En 1826, il fit paraître, en 2 vol. in-8, la collection de ses principaux *Ecrits* philosophiques et littéraires. Quelques-uns ont été plusieurs fois réimprimés; d'autres, traduits en espagnol. On en peut voir les titres dans la *France littéraire* de Quérard, où n'est toutefois pas mentionnée une *Histoire de Louis XVI* en 2 vol. in-8, auxquels l'auteur en adjoignit, plus tard, un 3^e. Droz montra toujours dans sa conduite privée une extrême bieuveillance de caractère. Tous ses *Ecrits* respirent une douce philanthropie; mais on y trouve plus de bon sens et de sentimentalité que de rigueur philosophique. Il n'en est pas moins un des auteurs qui ont le plus

contribué à soustraire la philosophie française à cette tendance paradoxale exclusive et systématique à l'excès, que le 18^e siècle avait léguée au 19^e. Dans les dernières années de sa vie, Droz était devenu franchement chrétien et catholique. C'est ce que témoigne hautement un excellent petit volume de *Précis sur le Christianisme*, Paris, 1844, in-18, et c'est dans ces nobles sentiments qu'il mourut à Paris le 9 novembre 1850.

DRUMMOND (Guillaume), surnommé le *Pétrarque écossais*, né en 1585, à Midia le droit en France, y prit le goût des belles-lettres, et de retour dans sa patrie, écrivit élégamment en prose et en vers. Il mourut en 1649. Ses *Oeuvres en vers* ont été imprimées à Edimbourg en 1711, in-fol. On a encore de lui une *Histoire d'Ecosse depuis 1423 jusqu'en 1644*, Londres, 1682, in-8, en anglais. On en a donné une *continuation* en 1770.

DRUSIUS, ou DRIESCHS (Jean), né à Oudenarde en 1550, fut un des plus modérés protestants du 16^e siècle. Il respectait la Vulgate, et avait beaucoup de vénération pour tous les saints Pères. Plus d'une fois il soumit ses écrits au jugement de l'Eglise catholique, particulièrement dans le *Liber prætoriorum*, p. 454, où il dit : *Provoco ad judicium Ecclesiæ catholicæ, cui me meaque omnia subijcio*. Il avait été élevé dans la religion catholique; mais son père ayant donné dans les nouvelles erreurs, il s'y laissa entraîner à sa persuasion. Il fut d'abord professeur des langues orientales à Oxford, puis à Leyde, et de là professeur de la langue hébraïque à Franeker. Les Etats-Généraux le chargèrent de faire des remarques grammaticales sur les endroits les plus difficiles de l'Ancien-Testament; ouvrage qu'il poussa fort avant, sans avoir la satisfaction de le voir imprimé. On a de lui : d'excellentes *Notes sur l'Ecriture*, données séparément, tant in-fol. qu'in-4; un *Recueil de fragments des Hexaples*; une *Grammaire hébraïque*, in-4; un *Traité de trois sectes des Juifs*, dans un recueil intitulé : *Trium scripturarum, de tribus Judæorum sectis, synagoga*, Delft, 1703, 2 vol. in-4; des *Notes sur Sulpice Sévère*, qui ont passé dans l'édition *cum notis variorum*. Driesches était très-versé dans la connaissance de la langue hébraïque; Richard Simon parle de lui comme d'un interprète habile. Ses ouvrages sur l'Ecriture étaient rares, avant qu'on les réimprimât dans les *Critiques sacrées*. Il mourut à Franeker en 1617. Abel Curiaander, gendre de Drusius, a publié sa *Vie*; elle est dans les *Critiques sacrées*.

DRUSIUS (Jean), fils du précédent, né à Leyde en 1688, se distingua par ses connaissances précoces. A cinq ans, il avait quelque teinture de la langue latine. A sept ans, il expliquait le Psautier hébreu. A neuf, il lisait l'hébreu sans points, et ajoutait les points qu'il fallait selon les règles. A douze, il écrivit en vers et en prose à la manière des Hébreux. A dix-sept, il fit une harangue latine à Jacques I^{er}, roi d'Angleterre, qui surprit et charma toute sa cour. Ce génie prématuré mourut de la pierre à 21 ans, en 1699, après avoir commencé de mettre d'hébreu en latin l'*Itinéraire* de Benjamin de Tudelle, et la *Chronique du second temple*, qui sont restés en manuscrits.

DRUSUS (Marcus-Livius) était fils de ce Drusus qui fut collègue de Caius Gracchus dans le tribunal du peuple. Il naquit comme son père avec de grandes qualités, beaucoup d'éloquence, d'esprit et de courage; mais son ambition excessive les ternit. La faction du sénat et celle des chevaliers divisaient alors la ville. Drusus, à l'exemple de tous les intrigants, tâcha de s'attacher la multitude, et se déclara pour les nouveaux prétendants contre les anciens possesseurs. Il proposa de remplacer les sénateurs qui manquaient, par autant de chevaliers; et d'accorder en même temps à ces nouveaux magistrats le droit de juger, tel que l'avaient les sénateurs anciens. Ce projet irrita les amis de l'ordre et de la tranquillité publique. Le mécontentement augmenta, lorsqu'il voulut faire revivre la loi des Gracques touchant la distribution des terres aux peuples, et celle d'accorder au peuple latin les privilèges des citoyens de Rome. Drusus n'ayant pu faire passer la loi inique du partage des terres, opposée au droit sacré de propriété, voulut au moins tenir la parole qu'il avait inconsidérément donnée aux étrangers, et dont l'exécution aurait livré la république à des troubles destructifs. Mais comme il retournait chez lui, suivi d'une multitude de Latins qui étaient venus pour le secourir, il fut assassiné à l'entrée de sa maison, vers l'an 90 avant J.-C.; digne fin de ses intrigues et de la manie des nouveautés, si redoutable aux empires, et avant-coureur certain de leur ruine. (Voyez GRACCHUS.)

DRUSUS (Nero-Claudius), fils de Tibère-Néron et de Livie qui épousa depuis Auguste, et frère de l'empereur Tibère, naquit l'an 38 avant J.-C. Il signala son courage de bonne heure. Après avoir soumis les Grisons, il vainquit les Gaulois et les Germains, et fut élevé à la charge de préteur. La même année qu'on lui

conféra la préture, il retourna sur le Rhin. le passa, et acquit tant de gloire dans cette expédition qu'on lui décerna les honneurs du triomphe, et qu'il fut nommé proconsul, dès qu'il eut cessé d'être préteur. Les armées, toujours victorieuses sous lui, l'honorèrent du titre d'*imperator*, et il reçut le surnom de *Germanicus* qu'il transmit à son fils suivant le vœu d'Auguste; mais Auguste ne jugea pas à propos de le lui confirmer. Il se prépara à continuer ses conquêtes: il porta même ses armes jusqu'au bord du fleuve de l'Elbe; mais ayant fait de vains efforts pour le traverser, il se contenta d'y élever des trophées pour faire connaître qu'il avait pénétré jusque-là. Dion prétend qu'il fut détourné du passage de ce fleuve, par l'apparition d'une femme d'une taille gigantesque qui lui dit: « Drusus, ton ambition n'aura-t-elle point de bornes? Les destins ne te permettent pas d'aller plus loin: tu touches au terme de tes exploits et de ta vie. » Quoi qu'il en soit de ce récit, Drusus mourut bientôt après d'une chute de cheval, à l'âge de 30 ans, la 9^e année avant J.-C. Rome perdit en lui un prince plein de bravoure, de bonté et de vertu, et qui, s'il avait remplacé Auguste, aurait préservé l'empire d'un monstre tel que Tibère. C'est Drusus qui fit tirer le canal du Rhin à l'Issel. Il eut de sa femme Antonia trois enfants, Germanicus, Livie et Claude.

DRUSUS, fils de Tibère et de Vipsanie, eut plusieurs des défauts de son père, la cruauté, l'emportement, l'amour des plaisirs; mais il ne les eut pas au même point. Après avoir été questeur l'an 10 de J.-C., on l'envoya au bout de 5 ans en Pannonie, pour apaiser les légions révoltées lors de la mort d'Auguste. La sagesse et la fermeté qu'il fit paraître en cette occasion lui méritèrent le consulat. Il ne se signala pas moins dans l'Illyrie, d'où il fomenta adroitement les divisions qui déchiraient les Allemands. Le sénat lui décerna les honneurs de l'ovation, pour le récompenser de ses succès. Drusus, revenu à Rome, fut fait consul avec l'empereur son père. Il partagea ensuite avec lui la puissance tribunitienne. Ces dignités semblaient assurer l'empire à ce prince; mais Séjan, fourbe audacieux, à qui il avait donné un soufflet, corrompit Livie, femme de Drusus, et, de concert avec elle, le fit empoisonner par un eunuque. Le médecin de Livie, qui était aussi un de ses amants, entra dans ce lâche complot. Le poison fut lent; mais il n'emporta pas moins Drusus, l'an 23 de J.-C.

DRUSUS, fils de Germanicus et d'Agrippine, jouit d'abord d'une grande faveur, et obtint des postes importants; mais l'artificieux Séjan chercha à le perdre auprès de Tibère, et y réussit. Cet empereur le fit enfermer et défendit à tous ceux qui le gardaient dans sa prison, de laisser passer aucun aliment. On le trouva mort au bout de neuf jours, ayant mangé la boure de ses matelas, l'an 83 de J.-C. Tibère eut encore la lâche cruauté de l'accuser dans le sénat après sa mort.

DRUTHMAR (Chrétien), natif d'Aquitaine, moine de Corbie dans le 9^e siècle, enseignait au monastère de Malmedy, dans la principauté de Stavelo. Nous avons de ce religieux un *Commentaire sur saint Matthieu*, qui fit beaucoup de bruit dans le 16^e siècle. Les novateurs de ce temps-là le firent imprimer à Strasbourg en 1514, in-folio avec quelques additions, et y semèrent habilement des propositions erronées sur la transsubstantiation. Le venin ayant été découvert, le livre fut exactement supprimé : ce qui l'a rendu rare. En 1530, on en fit une autre édition à Haguenau, qui fut supprimée aussi, comme étant conforme à la précédente.

DRYDEN (Jean), l'un des plus illustres poètes anglais, né à Aldwinckle dans le comté de Northampton, en 1631, mourut jeune encore un génie fécond et facile, et des talents supérieurs pour la poésie. Il se fit catholique en 1688, sous le règne de Jacques II, à la cour duquel il fut toujours très-bien accueilli. Les ennemis que ses talents, son caractère ou son changement de religion lui avaient suscités, li'eut des cabales pour le perdre. Le roi Guillaume lui retrancha ses pensions, et ce poète, qui a fait tant d'honneur à sa patrie, mourut dans la misère en 1707. Oublié et négligé par tout le monde jusqu'à cette époque, dès qu'il s'agit de son enterrement, les choses changèrent de face, et l'empressement des concurrents produisit des scènes assez plaisantes. L'évêque de Rochester et le lord Halifax se disputèrent l'honneur de l'inhumer. L'évêque, comme doyen du chapitre de Westminster, offrit de l'enterrer dans cette église. Halifax, comme l'ami des muses, demanda la préférence, et promit de dépenser cinq cents livres sterling pour son mausolée. « Les Anglais, dit un auteur, ont toujours eu un goût particulier pour les honneurs posthumes. On sait combien de monuments ils ont dressés, combien de services solennels ils ont fondés pour des gens dont ils avaient juridiquement

« coupé les têtes. Et pour ceux qui ont fini leur carrière d'une manière plus douce, c'est toujours, pour ceux qui aient fait du bruit dans le monde ou dans les coulisses, c'est toujours à leur enterrement ou à leurs obèques, que leur gloire se déploie. » Dryden s'est signalé dans tous les genres de poésie. Ses ouvrages sont pleins de détails naturels à la fois et brillants, animés, vigoureux, hardis, passionnés. Sa réputation serait sans altération, s'il n'avait fait que la dixième partie de ses ouvrages, et surtout s'il avait mieux respecté la décence et les mœurs. Il avait une grande facilité, mais il en abusait. De là des inégalités étonnantes, et ce mélange de bas et de noble, de puérilité et de raison. Ses principales productions sont : des *tragédies* qui offrent de grandes beautés semées çà et là, mais qui dans le total ne sont que des farces sublimes; des *comédies*, d'une licence dont il y a peu d'exemples, même en ce genre d'ouvrage; des *opéras* et plusieurs autres pièces de poésie, recueillies dans ses *Œuvres dramatiques*, en 3 vol. in-fol., Londres, 1721. On y trouve à la tête une longue *dissertation* en forme de dialogue sur la poésie dramatique; des *fables*, in-8; une *traduction de Virgile* en vers anglais, qui lui a fait beaucoup d'honneur dans sa nation; une autre des *Satires de Juvenal et de Perse*; une *version* en prose du poème latin de l'*Art de la peinture*, du célèbre Alphonse du Fresnoy. Elle est enrichie des *remarques* de Piles sur cet ouvrage, et d'une belle *préface* dans laquelle il compare la poésie à la peinture. Le célèbre Walter Scott a publié à Londres, en 1808, une belle *édition* de ses *Œuvres* avec la *Vie* de ce poète, en 12 vol. in-8, réimprimé en 1812.

DUAREN (François), natif de Saint-Brieux en Bretagne, célèbre professeur de droit à Bourges, mourut dans cette ville en 1559, à 50 ans. C'était, suivant de Thou, le plus savant jurisconsulte de son temps après Alciat. Il joignait à la jurisprudence les belles-lettres et une exacte connaissance de l'antiquité. On a de lui : *Pro libertate Ecclesiarum gallicarum adversus romanam, Defensio parisiensis curia; De sacris Ecclesiis ministeriis ac beneficiis libri octo*; des *Commentaires sur le Code et le Digeste*; un *Traité des plagiaires*. On a deux éditions des ouvrages de Duaren : la première, de Lyon, 1578, 2 vol. in-folio, est peu connue; la seconde, à Genève, 1603, in-folio, est moins recherchée. Il arriva aux écrits de Duaren ce que Cujas craignait pour les siens. Ses écoliers ajoutèrent tant bien

que mal aux ouvrages qu'il avait composés tout ce qu'ils lui avaient entendu dire dans ses explications, et ce mélange ne contribua pas à sa gloire.

DU BARRY. (Voyez BARRY.)

DU BELLOY. (Voyez BELLOY.)

DUBOIS (Jérôme), peintre de Bois-le-Duc, florissait au commencement du 16^e siècle. Il excellait dans les grotesques, les figures bouffonnes et les fantômes. Il a peint un *Enfer* d'une manière si vive, si vraie et si terrible, que le spectateur est saisi en le voyant, comme s'il était dans ce lieu d'horreur. L'expression, la force et la variété des caractères, la magie de son coloris, tout contribue à faire rechercher ses ouvrages, et à en rendre le prix excessif.

DUBOIS DE LA PIERRE (Louise-Marie), née en 1668 au château de Courteilles en Normandie, mourut le 14 septembre 1730. Ses poésies, aujourd'hui oubliées, eurent quelque vogue. Elle a ramassé des *Mémoires* pour servir à l'*Histoire de Normandie*, et laissé en manuscrit une *Chronologie historique du prieuré de la Chaise-Dieu*.

DUBOIS (Gérard), prêtre de l'Oratoire, natif d'Orléans, mort en 1696, composa, à la prière de Harlai, archevêque de Paris, l'*Histoire de cette église*, 1690, 2 vol. in-fol. Le 2^e ne parut que huit ans après sa mort, par les soins du Père de La Ripe et du Père Desmolets de l'Oratoire.

DUBOIS (Guillaume), cardinal-archevêque de Cambrai, principal et premier ministre d'Etat, naquit à Brives-la-Gaillarde, d'un apothicaire. Il fut d'abord lecteur, ensuite précepteur du duc de Chartres. Dubois parvint aux postes les plus importants. Il fut conseiller d'Etat, ambassadeur ordinaire et plénipotentiaire du roi en Angleterre, l'an 1715; archevêque de Cambrai en 1720, cardinal en 1721, et premier ministre d'Etat en 1722. La même année il fut reçu à l'Académie française, honoraire de celle des sciences et de celle des belles-lettres. Il eut beaucoup de part à toutes les révolutions de la régence. Dubois mourut le 10 avril 1723. On a publié en 1789 une *Vie privée du cardinal Dubois*, qui est à quelques égards une caricature romanesque. Il a paru aussi postérieurement à 1830, sous le titre de *Mémoires du cardinal Dubois*; une *Histoire* apocryphe de ce ministre de la régence. C'est une spéculation de librairie, et bien que l'ouvrage étincelle d'esprit, il est malgré cela, ou plutôt à cause de cela, encore moins conforme à la vérité que l'*histoire anecdotique* de 1789.

DUBOIS DE CRANCÉ (Edmond-

Louis-Alexis), né à Charleville en 1747, d'une ancienne famille bourgeoise, entra dans les mousquetaires du roi; mais les titres qu'il avait produits ayant été insuffisants, il se retira, et vint à la noblesse une haine profonde. Député, en 1789, par le tiers-état du bailliage de Vitry, aux Etats-Généraux, il se rangea parmi les plus ardents révolutionnaires. Après la session, il entra dans la garde nationale et en fit le service jusqu'au moment où il fut appelé à la Convention nationale. Il continua d'y professer des principes exagérés, vota la mort du roi sans appel au peuple et sans aucun ajournement. L'armée républicaine lui dut sa première formation, et, quoique le zèle pour les opinions nouvelles l'eût considérablement grossie, il fit décréter la première levée des 300,000 hommes; entreprise audacieuse, qui a servi d'exemple à toutes les mesures du même genre qui se sont succédé depuis sans interruption. Il contribua à la chute des Girondins, au 31 mai 1793, et fut ensuite envoyé à Lyon pour réduire cette ville insurgée, dont il hâta la reddition par les mesures les plus sévères. Cependant il fut accusé de *modérantisme*, et rappelé. Il rentra alors à la Convention et au club des Jacobins, où il proposa l'épuration de ses membres: il voulait qu'on demandât à chacun deux: *Qu'as-tu fait pour être pendu si la contre-révolution arrivait?* Cette question, qui était un sarcasme cruel, déplut à Robespierre, et il fut bientôt épuré lui-même. Il n'en conserva pas moins quelque influence dans la Convention. Il passa ensuite au conseil des Cinq-Cents, et devint inspecteur-général de l'infanterie, sous le Directoire en 1798. L'année suivante, il fut appelé au ministère de la guerre; mais la révolution du 18 brumaire, à laquelle il voulut s'opposer, le priva de cette place. Il se retira dans ses propriétés, en Champagne, et mourut à Rhétel le 29 juin 1814. Il a écrit plusieurs brochures relatives à la Révolution, et travaillé au journal intitulé: *L'Ami des lois*.

DUBOIS (Jean-Baptiste), né à Faucigny-en-Bourgogne le 22 mai 1752. Son père, instituteur à Dijon, après lui avoir enseigné les premiers éléments des langues et des sciences, l'envoya finir ses études à Paris. A peine furent-elles terminées, qu'il publia le premier volume d'un journal périodique destiné à rendre compte des progrès de l'histoire naturelle, de la physique et des arts; peu de temps après, il fut appelé à Varsovie pour y professer le droit public à l'école royale des cadets, et Stanislas Auguste, qui le prit en amitié, le nomma conseiller de sa cour

et bibliothécaire de l'école militaire. Mais la rigueur du climat ne convenant pas à sa santé, il revint à Paris, où il se chargea avec succès de la rédaction du *Journal de la littérature, des sciences et des arts*, jusqu'au moment où de Malesherbes lui confia l'éducation de Lepelletier de Rosambo, son petit-fils. Ce magistrat avait conçu pour lui le plus grand attachement, et Dubois lui resta fidèle jusqu'au dernier moment; il aurait vraisemblablement partagé son sort sans le zèle de quelques amis qui le firent appeler à la commission d'agriculture, avant qu'on eût mis à exécution le mandat d'arrêt lancé contre lui; il en profita pour prendre la fuite, mais bientôt découvert il fut arrêté et jeté dans les prisons; cependant il parvint à recouvrer sa liberté, et fut nommé agent de la commission d'agriculture, puis chef de division au ministère de l'intérieur, ayant dans son département l'agriculture, le commerce et les arts, et enfin préfet du Gard. Il perdit cette place par un cruel abus de confiance; mais pour l'en dédommager on lui donna l'emploi de directeur des droits-réunis à Moulins, où il mourut en 1808. On a de lui : *Tableau des progrès de la physique, de l'histoire naturelle et des arts*, 1771, in-8; *La Myséide, poème héroï-comique*, traduit du polonais, 1778, in-8; *Essai sur l'histoire littéraire de la Pologne*, 1778, in-8; *Réponse aux critiques de l'histoire littéraire de Pologne*, 1778, in-8; *Mémoires sur l'histoire naturelle de Brandebourg, dans les Mémoires de l'Académie de Berlin*, 1778. Il a traduit de l'allemand le *Traité du mérite* d'Abbot; le livre de l'*Origine de la terre*, de Walzerius; l'*Analyse de quelques pierres précieuses*, par Achard. Il a aussi coopéré à la *Feuille du cultivateur*.

DUBOIS DE LAUNAY (l'abbé), jésuite, né à Nancy, mort vers la fin du 18^e siècle, dans un âge avancé, honora son Ordre par ses vertus et par ses vastes connaissances. Il débuta en 1775 dans le monde littéraire par de belles *Remarques sur la langue*, et publia en 1782 l'*Analyse de Bayle*, en 2 volumes in-12. C'est à la fois une réfutation décisive de l'*Analyse de Bayle*, de l'apostat de Marsy, et une véritable apologie de la religion catholique, extraite littéralement des *Ouvrages* du plus fameux sceptique moderne. L'abbé Dubois de Launay laissa en outre un excellent *Discours contre le suicide*, et sous le titre de *Coup-d'œil sur le gouvernement anglais*, 1786, in-12, une réfutation indirecte des apologies qu'en avaient faites Montesquieu et Delolme. L'abbé Dubois de Launay

voulait épargner à sa patrie un essai qu'il devait lui coûter si cher.

DUBOIS (Antoine), baron, l'un de nos plus célèbres praticiens, naquit à Gramat, département du Lot, le 17 juillet 1756, et mourut à Paris le 28 mars 1837. Après avoir fait ses études au collège de Cahors, il partit pour Paris; où il arriva à l'âge de 20 ans, dépourvu de toute ressource. Il commença par suivre le cours de philosophie que Chauveau-Lagarde professait au collège Mazarin; en même temps il donnait des leçons de lecture et d'écriture, et copiait des exploits chez un huissier. Dix-huit mois après, il fut présenté à Desault, qui lui enseigna les premiers éléments de la science, et le nomma bientôt son précepteur. A partir de ce moment, Dubois se livra à l'enseignement particulier de l'anatomie et de l'accouchement, et put dès lors subvenir à ses besoins. A la fin du règne de Louis XVI, il fut désigné comme professeur d'anatomie au collège des chirurgiens de Paris; le même enseignement lui fut aussi confié à l'école de santé, lors de son organisation en 1791, et il s'en acquitta avec distinction jusqu'à la mort de Desault, dont il fut appelé à recueillir la succession chirurgicale. Chargé, pendant trente ans, de l'enseignement public de la clinique externe, il fut privé de sa chaire en 1822; mais elle lui fut rendue, en 1829, avec le titre de professeur de clinique chirurgicale. En août 1830, il accepta le décanat qu'il ne voulut garder que neuf mois, et, deux ans après, il demanda et obtint sa retraite de professeur. Son grand mérite lui fit obtenir plusieurs hautes distinctions; en 1802, il obtint la direction de la maison de santé qui porte aujourd'hui son nom; en 1810, il eut l'honneur de remplacer Baudelocque à la Maternité; sous l'Empire il fut créé baron, et après 1830 il fut fait officier de la Légion-d'Honneur. En 1820, il fut nommé membre de l'Académie royale de médecine, lors de l'institution de ce corps savant. On a de lui : *Sur une nouvelle organisation de l'enseignement de la médecine*, 1823, in-8; et une infinité d'articles insérés dans le *Dictionnaire des sciences naturelles*.

DUBOIS. (Voyez Bois.)

DUBOS (Charles-François), grand-vicaire et doyen du chapitre de Luçon, né en Auvergne en 1666, mort à Luçon, le 3 octobre 1724. Son savoir, sa modestie, sa charité le firent chérir de tous les citoyens, et pleurer par les pauvres dont il fut le bienfaiteur pendant sa vie et à sa mort. On lui doit la continuation des *Conférences de Luçon*, dont l'abbé

Louis avait donné 5 vol. en 1685, et qui forment aujourd'hui 26 vol. in-12. On a encore de lui la *Vie de Barrillon*, évêque de Luçon, 1700, in-12, dont il avait imité les vertus.

DUBOS (Jean-Baptiste), né à Beauvais en 1670, fit ses premières études dans sa patrie, et vint les achever à Paris. Après avoir été reçu bachelier de Sorbonne en 1691, il fut chargé d'affaires importantes dans différentes cours de l'Europe, en Allemagne, en Italie, en Angleterre, en Hollande, et il s'en acquitta en homme consommé dans les négociations. On sait la part qu'il eut aux traités conclus à Utrecht, à Bade et à Rastadt. Il mourut subitement à Paris en 1742, secrétaire perpétuel de l'Académie française. On sait à quelle anecdote philosophique sa mort a donné occasion (voyez FONTENELLE). Ses ouvrages sont une preuve de la variété et de l'étendue de ses connaissances. Les principaux sont : *Réflexions critiques sur la poésie, la peinture, la musique, etc.*, 1749, in-12, 2 vol.; 1755, 3 vol. petit in-4, et les plus utiles en ce genre, qu'on ait jamais écrits sur ces matières chez aucune des nations de l'Europe. Ce qui fait la bonté de cet ouvrage, dit l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, c'est qu'il n'y a que peu d'erreurs, et beaucoup de réflexions vraies, nouvelles et profondes. Il manque cependant d'ordre, et surtout de précision; mais l'écrivain pense et fait penser. Il ne savait pourtant pas la musique, il n'avait jamais pu faire des vers, et n'avait pas un tableau; mais il avait beaucoup lu, vu, entendu et réfléchi. La littérature ancienne lui était aussi connue que la moderne, et les langues savantes et étrangères autant que la sienne propre; l'*Histoire des quatre Gordiens*, prouvée et illustrée par les médailles, Paris, 1695, in-12. On n'en admet ordinairement que trois; l'auteur soutient avec beaucoup d'érudition, mais en même temps avec beaucoup de modestie, qu'il y en a eu quatre. Son sentiment ne paraît pas avoir été adopté; *Histoire critique de l'établissement de la monarchie française dans les Gaules*, 1734, 3 vol. in-4, réimprimée en 1743, avec des augmentations et des corrections, en 2 vol. in-4, et 4 vol. in-12. L'opinion de l'abbé Dubos est que les peuples des Gaules ont appelé les Francs pour les gouverner. Il fait de Clovis un politique plutôt qu'un conquérant; et, suivant de meilleurs écrivains, ce prince était encore plus conquérant que politique. Il faut avouer cependant, avec le président Hénault, que l'on trouve dans cet ouvrage des éclaircissements satis-

faisants sur plusieurs points obscurs touchant l'origine de la nation française; *Histoire de la ligue de Cambrai, faite en 1508 contre la république de Venise*, dont les meilleures éditions sont de 1728 et de 1785, 2 vol. in-12, ouvrage profond et d'une politique intéressante. Elle fait connaître les usages et les mœurs du temps, dit un écrivain, et est un modèle en ce genre; *Les intérêts de l'Angleterre mal entendus dans la guerre présente*, Amsterdam, 1794, in-12: livre qui, suivant l'abbé Lenglet, fut très-bien goûté en France, mais qui ne fit pas beaucoup d'impression sur les Anglais.

DUBOULAY (César-Egasse), natif du Maine, fut successivement professeur d'humanités au collège de Navarre, greffier, recteur et historiographe de l'Université de Paris: il mourut en 1678. On a de lui : *De Patronis quatuor nationum Universitatis*, in-8, ouvrage qui contient des faits curieux; l'*Histoire de l'Université de Paris*, en latin, 6 vol. in-fol. L'énormité de l'ouvrage n'empêcha point la Faculté de théologie de le censurer; cette censure peut avoir eu des motifs peu louables, mais l'ouvrage n'en vaut pas mieux. « Cet historien, dit un auteur moderne, aurait dû, avant toutes choses, acquérir plus de jugement, de critique et de véracité. Avec cette précaution, il ne se serait point exposé à perdre en quelque sorte le mérite des recherches utiles qu'on lui doit, par l'énorme quantité de fables et de mensonges qu'il débite. » *Remarques sur la censure de cette histoire*, en latin, Paris, 1767, in-4; *Fondation de l'Université de Paris*, Paris, 1675, in-4; *Privileges de l'Université de Paris*, 1674, in-4; *De Decanatu nationis gallicanæ in Academiâ parisiensi*, 1662, in-8; *Trésor des antiquités romaines où sont contenues et décrites par ordre toutes les cérémonies des Romains*, Paris, in-fol., 1651, avec fig. Ce livre que quelques savants ont déprisé est assez bon. C'est une espèce de *Traduction des Antiquités romaines* de Rosin: mais l'auteur n'a pas tout traduit, et son livre est moins complet. Duboulay faisait aussi des vers latins. On a de lui une *Élégie contre un de ses ennemis*, où il y a de la chaleur et de la latinité.

DUBOURNIAL (H. BOUCHON), professeur de mathématiques à l'école des ponts-et-chaussées, prévida à la construction du beau pont de Hempte, dans la Haute-Loire. Le gouvernement espagnol ayant demandé en 1783 un ingénieur qui fût en même temps capable d'enseigner son art, Dubournial, choisi

pour remplir cette mission, professa les mathématiques, la fortification et le dessin à l'école militaire établie par Charles III, à Sainte-Marie; en même temps, il dirigea les travaux que l'on élevait autour de Cadix. Pendant son séjour en Espagne, il apprit la langue du pays, et forma bientôt le projet de traduire en français les Œuvres de Cervantes. Sa Traduction est la meilleure qui ait été faite.

DU BOYS (Jean), en latin, *Joannes à Bosco*, religieux Célestin du couvent de Lyon, était natif de Paris. Il est connu par la publication d'un recueil utile, qui porte ce titre : *Veteris Floriacensis Bibliothecæ regni larum ayston*, Lyon, H. Cardon, 1605, in-8. Entre autres pièces qui forment l'appendice de la *Bibliothèque de Fleury*, on trouve un opuscule sur les antiquités de l'église de Vienne, avec pagination séparée, et formant en tout 123 pages. Les exemplaires de la *Bibliothèque* où se trouve ce travail sont recherchés. Le P. Du Boys dédia son appendice à Pierre de Villars, archevêque de Vienne, par une préface écrite avec recherche. Il reconnaît devoir beaucoup à Le Lièvre (voyez son article) et joue sur ce nom, *Lepore atque benevolentia I. Leporis*; il déclare que, s'il en avait eu les moyens, lui pauvre moine, il aurait fait dessiner les anciens monuments de Vienne et en aurait formé un livre. De Marca et de Launoy ont accusé Du Boys d'avoir supposé la plupart des bulles et lettres de Papes, adressées à l'évêque ou à l'église de Vienne; Charvet le défend, et dit que ces pièces figuraient aux archives de l'archevêché et de l'église. Le P. Du Boys, ayant fait un voyage à Rome, fut enfermé par ordre de l'Inquisition au château Saint-Ange; il y mourut le 23 août 1626, et non 1628, comme on le dit dans la *Biographie universelle*. (Voyez D. FRANÇOIS et BECQUET.)

DUBREUIL (Joseph), avocat, naquit à Aix le 22 juillet 1747, fut maire de cette ville pendant les Cent-Jours, et y est mort le 6 juin 1824. Il a publié : *Observations sur quelques coutumes et usages de Provence, etc.*; *Observations sur le rapport des dons faits par le père à ses enfants, sur le cumul de la quotité disponible ordinaire, déterminée par l'article 913 du Code civil, sur la double retenue de la quotité disponible et de la réserve légale par l'enfant donataire qui renonce à la succession*, Aix, 1822, in-8.

DUBRUEL (Pierre-Jean-Joseph), né à Rignac, où il occupait une place de juge avant la Révolution, devint succes-

sivement juge de paix, accusateur public, juge d'instruction, et en septembre 1795 député au conseil des Cinq-Cents; il y entra avec le désir bien prononcé de fermer les plaies de la Révolution. En 1796, il fit un rapport pour faire rendre aux héritiers des condamnés pour cause de révolution les biens non vendus, et il obtint l'adoption d'un projet de loi qui mettait à la disposition du ministre des finances douze millions pour rembourser les objets mobiliers qui ne pouvaient être remboursés en nature. La même année, il proposa de révoquer les lois révolutionnaires contre les prêtres, et exposa dans un rapport les concessions du conventionnel Laplanche, ainsi que les vols et les crimes d'une grande partie des proconsuls envoyés dans les départements. Il s'éleva aussi contre les inscriptions sur les listes d'émigrés, et dénonça l'abus que quelques agents du Directoire faisaient des radiations. Pour y remédier, il demanda que les jugements des émigrés ne fussent plus dans les attributions du Directoire; enfin il fit la proposition de mettre en liberté les prêtres sexagénaires; plus tard il demanda que les lois pénales contre les prêtres insermentés fussent rapportées; il signala aussi les désordres qu'avait entraînés l'affreuse doctrine de l'athéisme, et prouva qu'aucun gouvernement ne pouvait exister sans religion et sans morale. Il échappa néanmoins aux proscriptions du 18 fructidor; mais il ne put plus faire entendre sa voix en faveur des principes et des malheureux, et se retira des affaires politiques. Dubrueil a depuis rempli les fonctions de proviseur au lycée de Marseille. Pendant les Cent-Jours, il refusa de reconnaître Bonaparte comme empereur. Louis XVIII, en récompense de son dévouement à la cause des Bourbons, lui donna des lettres de noblesse; en 1816, il fut nommé député par le département de l'Aveyron, et depuis il a constamment été réélu. En février 1828, il fit une proposition pour demander la révision de la législation sur la puissance paternelle; on la prit en considération, mais il n'y fut pas donné suite. En 1826, il était un des questeurs de la Chambre. Il est mort le 27 mars 1828.

DUBUISSON (Paul-Ulric), né à Laval en 1753, vint de bonne heure à Paris, et travailla pour le théâtre. Au commencement de la Révolution, il en embrassa la cause avec enthousiasme; mais désespérant de pouvoir jouer un rôle en France, il passa dans la Belgique, alors en fermentation, s'y prononça contre le parti de Vander-Noot, fut incarcéré et

mis en liberté en 1790. De retour à Paris, il s'affilia au club des Jacobins, fut envoyé vers la fin de 1792 à l'armée du Nord, en qualité de commissaire du pouvoir exécutif, suivit Dumouriez dans la conquête des Pays-Bas, et parvint à se justifier de l'accusation de complicité avec ce général. Dénoncé quelque temps après par Robespierre, il fut traduit au tribunal révolutionnaire, et condamné à mort le 24 mars 1794, avec Hébert, Ronsin, Cloots, etc. On a de lui : *Nadir, ou Thamas-Koulikan*, tragédie en 5 actes et en vers, 1780, in-8, où, suivant La Harpe, il n'y a pas la moindre connaissance ni du cœur humain, ni du théâtre, ni du style. Elle eut cependant quelques représentations ; *Le vieux Garçon*, comédie en 5 actes et en vers, 1783, in-8 ; *L'Avaro cru bienfaisant*, comédie en 5 actes et en vers, 1784 ; *Albert et Émilie*, tragédie tirée du théâtre allemand, 1785 ; *Scanderberg*, tragédie en 5 actes et en vers, 1786 ; *Trasimo et Tinagène*, tragédie, 1791, etc.

DUC (Fronton du), *Fronto Ducæus*, érudit, né à Bordeaux en 1558, d'un conseiller au Parlement, professa dans différentes maisons de son Ordre, à Pont-Mousson, à Bordeaux, à Paris. Il mourut dans cette dernière ville le 25 septembre 1624 des douleurs de la pierre. Le Père du Duc était versé dans tous les genres d'érudition ; mais sa partie principale était la connaissance de la langue grecque, et la critique des auteurs. On lui est redevable d'une édition des *Œuvres de saint Jean-Chrysostôme*, 6 in-fol. Richard Simon en a dit beaucoup de bien. Il serait à souhaiter, selon lui, que nous eussions un saint Chrysostôme entier de la main de ce jésuite. Pour compléter cette édition, il faut prendre ce que saint Chrysostôme a fait sur le Nouveau-Testament de l'édition de Morel ou de Commenin, in-4 ou 2 in-fol. Fronton du Duc a donné une édition toute latine de *saint Chrysostôme*, 1613, 6 in-fol. : celle-là est complète ; une édition des *Œuvres de saint Grégoire de Nyse*, grec et latin, Paris, 1615, 2 in-fol. Il ajouta un 3^e vol. en 1618, par forme d'appendice. On la préfère à celle de Claude Morel, 1638 ; plusieurs autres éditions d'anciens auteurs, surtout des Pères, dont quelques-unes sont accompagnées de notes, et dont la meilleure est celle de Nicéphore Calliste, trois vol. in-8 de *Controverses contre Duplessis Mornay* ; *Histoire tragique de la pucelle de Dom-Remy, autrement d'Orléans*, Nancy, 1581, in-4. C'est une tragédie qui fut pompeusement représentée devant Charles III, duc de Lor-

raine. Ce prince en fut si content, qu'il fit donner une somme considérable au poète, pour s'acheter une robe neuve. A la vérité, l'auteur, homme humble et mortifié, en avait une alors qui sentait un peu trop la pauvreté évangélique. C'était un homme détaché de toutes les douceurs de la vie ; il aimait encore plus ses devoirs de piété que ses études. Il n'usa jamais de vin dans ses repas ; et il se réduisit de bonne heure à n'en faire par jour qu'un seul, bien modique.

DUC (Nicolas le), prêtre du diocèse de Rouen, fut d'abord curé de Trouville en Caux, quitta sa paroisse pour paraître sur un plus grand théâtre, devint vicaire de Saint-Paul, à Paris, emploi qu'il exerça pendant 15 ans, et fut interdit par Vintimille, archevêque, à cause de son opposition aux décrets de l'Eglise, en 1731. Il avait présenté, dès l'an 1728, au clergé, une lettre d'adhésion à la cause de Senez, cherchant, par l'enthousiasme de secte, à avancer sa fortune ou à se faire un nom dans le monde. Il ne réussit ni dans l'un ni dans l'autre, et mourut en 1741. L'auteur de sa *Vie*, engagé dans le même parti, lui attribue : *L'Année ecclésiastique*, en 15 vol. in-12 ; une *Traduction de l'Imitation de J.-C.*, avec des réflexions et des pratiques ; une partie de la *Traduction de l'Histoire du président de Thou*, 16 vol. in-4. On peut douter si tout cela est de lui, ou si son biographe lui en a fait gratuitement honneur : dans tous les cas, il n'y a pas de quoi grossir beaucoup les richesses scientifiques de la *petite église*.

DUCAMP (Théodore), chirurgien, né à Bordeaux le 10 avril 1790, partit dès 1811 comme chirurgien militaire, fut d'abord employé à l'hôpital militaire de Strasbourg, puis au Val-de-Grâce à Paris, et fut choisi en 1843 pour le service de santé de la garde impériale et maintenu en 1814 à l'hôpital de la garde royale. Une maladie de poitrine, dont il était attaqué depuis longtemps, l'enleva le 1^{er} avril 1823. On lui doit l'invention d'un instrument ingénieux destiné à remplacer le cordon ombilical prématurément sorti ; mais ce qui a contribué le plus à sa réputation, c'est le perfectionnement de la méthode anglaise imaginée pour remédier au retrécissement du canal de l'urètre par l'application du nitrate d'argent. Il a publié à ce sujet : *Traité des rétrécissements d'urine occasionnés par le retrécissement du canal de l'urètre*, 1822, in-8. On a encore de lui : *Réflexions critiques sur un écrit de M. Chomet*, ayant pour titre : *De l'existence des fièvres*, 1820, in-8 ; et un grand nombre d'ar-

ticlas dans les journaux de médecine.

DUCANCEL (Charles-Pierre) naquit à Beauvais en 1766. Après avoir fait ses études de jurisprudence, il fut reçu avocat, et en 1789 il adopta d'abord avec enthousiasme les principes de la Révolution; mais après l'arrestation de Louis XVI à Varennes, ses opinions changèrent, et il devint ardent royaliste. En 1795, il fit une comédie intitulée : *L'Intérieur des comités révolutionnaires, ou les Aristides modernes*, qui eut un grand succès; il composa encore plusieurs autres pièces de théâtre. En même temps qu'il se livrait à ses travaux littéraires, Ducancel exerçait la profession d'avoué à Paris; mais bientôt il vendit sa charge et se retira dans une propriété près de Clermont (Oise). En 1814, il montra le plus grand dévouement à la cause des Bourbons, et fut nommé sous-préfet de Clermont; mais l'exaltation même de ses opinions royalistes le fit destituer par le ministre de l'intérieur Lainé. Depuis cette époque jusqu'à sa mort, arrivée en 1835, il n'a rempli aucune fonction publique. Il a publié plusieurs écrits qui ne s'élèvent pas au-dessus de la médiocrité. Nous citerons : *Constitution non écrite du royaume de France*, Paris, 1814, in-8; *Questions sur les élections du 5 février 1817*; *Esquisses historiques, politiques et morales du gouvernement révolutionnaire en France pendant les années 1793 et 1794*, Paris, 1821, in-8: c'est son meilleur ouvrage; on y trouve des anecdotes curieuses, mais peu d'ordre et beaucoup de bavardage.

DUCANGE (Victor-Henri-Joseph-BAUMAINE), romancier et auteur dramatique, à qui on ne peut contester quelque mérite, doit une partie de sa réputation à l'opposition qu'il fit sous le gouvernement de la Restauration. Né à La Haye le 25 novembre 1786, il fit, fort jeune encore, un voyage en France, et entra ensuite successivement dans plusieurs administrations. Ayant perdu sa place, il s'adonna entièrement à la littérature, et composa un grand nombre de *Mélodramas*, qui eurent pour la plupart un grand succès. Il est mort le 15 octobre 1833.

DUCANGE Charles. (Voy. CANGE.)

DUCAS (Michel), historien grec, sur la vie duquel on ne sait rien, sinon qu'il avait été employé en différentes négociations. On a de lui : une *Histoire de l'empire grec*, depuis le règne de Jean Cantacuzène jusqu'à la ruine de cet empire. Elle est précédée d'un court *Précis chronologique*, depuis le commencement du monde jusqu'à la mort d'Andronic-le-Jeune, en 1341. On préfère Bucas à

Chatcondyle (voy. ce nom), quoiqu'il écrive d'un style barbare, parce qu'il raconte des faits qu'on ne trouve point ailleurs, et qu'il les raconte en homme sensé qui a été un témoin fidèle de la plupart. Son ouvrage fut imprimé au Louvre en 1649, in-fol., par les soins d'Ismaël Boullau, qui l'accompagna d'une *version latine* et de savantes *notes*. Le président Cousin la traduisit ensuite en français, et elle termine le 8^e volume de son *Histoire de Constantinople*, imprimée à Paris, in-4, en 1672 et 1674, et réimprimée en Hollande, in-12, en 1685.

DUCASSE (François), célèbre canoniste, né dans le diocèse de Lectoure, fut d'abord grand-vicaire et official de Carcassonne. Il devint ensuite chanoine, archidiaque et official de Condom, où il termina ses jours en 1706. On a de lui deux traités estimés des jurisconsultes : l'un, de la *Juridiction ecclésiastique contentieuse*, Agen, in-8; et l'autre, de la *Juridiction volontaire*, réunis, publiés à Toulouse sous le titre de *Pratiques de la juridiction ecclésiastique volontaire, gracieuse, et contentieuse*, 1 vol. in-4, 6^e édition, 1762. L'auteur était profondément versé dans l'écriture, les saints Pères et les canonistes anciens et modernes. Ses mœurs étaient dignes d'un homme de son état.

DU CERCEAU. (Voyez CERCEAU.)

DUCERCLE (V.-A.), mort d'une attaque d'apoplexie foudroyante vers le commencement de mars 1844, à l'âge de 114 ans, était membre correspondant des académies de Châlons-sur-Marne, de Caen et de Mâcon, et a laissé un grand nombre de *Manuscrits*, notamment plus de deux cents *Chroniques* sur l'ancien Charolais.

DUCHANGE (Gaspard), graveur, né à Paris en 1662, mort en 1756, fit connaître ses talents par les estampes d'*Io*, *Léda* et *Danaé*, qu'il grava d'après le Corrège. L'indécence de ces sujets lui ayant causé des remords, il eut le courage d'en mutiler les cuivres à grands traits de burin. Parmi plusieurs ouvrages de cet artiste, on compte le *Répas du Pharisien*, et les *Vendeurs chassés du Temple*. On y trouve ce bel empiètement de tailles, ces oppositions de travaux, cette fierté d'outil et cette finesse de touches, qui font passer sur le cuivre le moelleux, le caractère et l'esprit de Jovenet.

DUCHAT (Jacob Le), né à Metz en 1658, d'un commissaire des guerres. Sa famille était originaire de Troyes en Champagne, d'où elle avait fui en 1572, avec plusieurs autres familles protestan-

tes. Un de ses ancêtres, Louis-François Le DUCHAT, avait cultivé dans le 12^e siècle la poésie française et latine ; mais ses ouvrages sont peu connus aujourd'hui. Jacob Le Duchat suivit le barreau jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes. Retiré à Berlin, il fut conseiller à la justice supérieure française de cette ville, et y mourut en 1735, sans avoir rien écrit de solide, s'amusant à des sujets futiles, ou à donner des éditions d'ouvrages également frivoles ou mauvais, tels que celle de la *Confession de Sancy*, à la suite du *Journal de Henri III*, par Pierre de l'Etoile, de l'édition de 1720, en 2 vol. in-8 ; celle de la *Satire Ménippée*, en 3 vol. in-8, 1714, augmentée de nouvelles remarques, où l'on n'a point de peine à reconnaître l'esprit de la secte qu'il prônait. L'auteur ne songeait pas qu'en ridiculisant la ligue catholique, il ne justifiait pas celle des protestants, composée de sujets rebelles, continuellement armés contre la religion et l'Etat ; des *aventures du baron de Féneste*, par T. A. l'Aubigné, augmentées de plusieurs remarques, de la *Vie de l'auteur*, et de la *Bibliothèque de maître Guillaume*, 1729, 1 vol. in-12 ; une édition des *Oeuvres de Rabelais*, avec un *Commentaire* en 6 v. in-8, et en 3 vol. in-4, ornée de figures gravées par le fameux Picart ; une édition des *Quinze joies du mariage*, ouvrage ancien, qu'il publia in-12, 1734, et qu'il accompagna de remarques et de diverses leçons ; l'*Apologie pour Hérodoie*, ouvrage de Henri Etienne, plein d'obscurités et d'indécences, 3 vol. in-8, avec des notes. On a publié, après la mort de Duchat, un *Ducatianna* en 2 v. in-8, 1744 : compilation assortie au génie de l'auteur.

DUCHÉ DE VANCY (Joseph-François), né à Paris en 1658, d'un gentilhomme ordinaire de la chambre du roi. Son père le fit élever avec soin, mais ce fut tout son héritage. La médiocrité de sa fortune le fit poète. La marquise de Maintenon, ayant vu quelques-uns de ses essais, le choisit pour fournir des poésies sacrées à ses élèves de Saint-Cyr. Cette larme le recommanda si fortement à Pontchartrain, secrétaire d'Etat, que le ministre, prenant le poète pour un homme considérable, alla lui rendre visite. Duché, voyant entrer chez lui un secrétaire d'Etat, crut qu'on allait le conduire à la Bastille ; mais il fut bientôt rassuré par les politesses du ministre. Duché les méritait. Il avait autant de douceur dans le caractère que d'agrément dans l'esprit. Il ne se permit jamais aucun trait satirique : éloge bien rare pour un poète ! Rousseau et lui faisaient ensemble les

charmes des sociétés où ils se trouvaient ; mais l'impression que faisait Duché, quoique moins vive d'abord, était plus durable. Il plaisait encore par le talent de la déclamation, qu'il possédait dans un degré peu commun. L'académie des inscriptions et des belles-lettres l'admit dans son corps. Elle le perdit en 1704, dans la 37^e année de son âge. Duché a donné des *tragédies*, parmi lesquelles on distingue : *Jonathas*, *Absalon* et *Débora*, et des *opéras*, qu'il tâcha de faire oublier par un recueil d'*Histoires édifiantes*, qu'on lit avec autant d'édification que de plaisir. M. Collet en a donné une édition augmentée, Paris, 1667, in-12. On les a quelquefois confondues avec les *Histoires de piété et de morale* de l'abbé de Choisi. Ces deux ouvrages ont le même but : celui de détourner la jeunesse des lectures frivoles. Le recueil du poète est moins connu que celui de l'abbé ; mais il ne lui est point inférieur par l'élevation des sentiments, par la vérité des caractères, et même par la douceur du style. On chante aussi à Saint-Cyr ses *hymnes et cantiques sacrés*.

DUCHEMIN (Catherine), femme de Girardon, et digne de l'être par le talent supérieur de peindre les fleurs. L'académie de peinture et de sculpture lui ouvrit ses portes. Elle mourut à Paris en 1698. Son illustre époux consacra à sa mémoire le beau mausolée que l'on voit dans l'église de Saint-Landry. Ce monument de génie et de reconnaissance fut exécuté par Nourrisson et Le Lorain, deux de ses élèves, d'après le modèle de leur maître.

DUCHÈNE. (Voyez HÉBERT.)

DUCHESNE (Henri-Gabriel), référendaire à la cour des comptes, ancien contrôleur des rentes et garde des archives du clergé, né à Paris en 1739, et mort dans la même ville le 21 décembre 1822. Il a publié : *Dictionnaire de l'industrie, ou Collection raisonnée de procédés utiles dans les sciences et les arts*, Paris, 1776, 3 vol. in-8 ; nouvelle édition considérablement augmentée, 1801, 6 vol. in-8 ; *Manuel du naturaliste*, 1776, in-8 ; 1794, 4 vol. in-8, avec Macquer ; *France ecclésiastique*, années 1774 à 1789, in-12 ; *Notice historique sur la vie et les ouvrages de Porta* ; *Comédies de Térence en vers français*, 1806, 2 vol. in-8. Il n'a publié que trois comédies de ce recueil ; les autres ont été traduites par Lafontaine et Baron. Il a laissé en manuscrit une *analyse du grand ouvrage du Père Kircher*, qui forme 2 vol. in-fol.

DUCHESNE (Antoine-Nicolas), né à Versailles le 7 octobre 1747, fut quel-

que temps adjoint à son père dans les fonctions de prévôt des bâtiments du roi ; mais il perdit sa place à la Révolution, et fut poursuivi comme suspect en 1793 ; cependant il parvint à entrer à l'école normale, et fut nommé professeur d'histoire naturelle à l'école centrale de Seine-et-Oise, puis censeur au lycée de Versailles. Ces différentes places ne l'empêchèrent pas de s'occuper des sciences naturelles et des arts, mais plus particulièrement de la botanique, qui avait pour lui un attrait invincible. A 17 ans, il publia son *Manuel de botanique, contenant les caractères et les propriétés des plantes des environs de Paris*, 1764, in-12, qui mérita l'approbation des savants. On a encore de lui : *Histoire des fraisiers*, 1766, in-12, avec un supplément, 1771 ; *Le Jardinier prévoyant*, 1771, in-12, brochure à laquelle il joignit des observations météorologiques, des maximes sur la végétation, des proverbes, des morceaux de littérature, et qu'il renouvela tous les ans jusqu'en 1785 ; le *Portefeuille des enfants*, avec Leblond, 1784 et années suivantes, 24 cahiers in-4, dont il a presque exécuté tous les dessins ; et un grand nombre de *Mémoires et Dissertations*. Il a encore laissé de nombreux manuscrits.

DU CHESNE. (Voyez CHESNE.)

DUCHESNOIS (Catherine-Joséphine), actrice célèbre, née à Saint-Saulve, près de Valenciennes, le 5 juin 1777, se montra dès son début grande tragédienne. Mademoiselle Duchesnois soutint avec Talma (voyez ce nom) l'honneur de la scène française. En 1808, Napoléon la fit jouer à Erfurth devant un parterre de rois. Habitée à étudier les grands poètes, elle ne vit pas sans une peine amère les changements qui furent introduits dans le Théâtre-Français. L'abandon de l'ancien répertoire et la substitution du drame aux chefs-d'œuvre de Corneille et de Racine, furent pour elle un sujet de chagrin ; elle se retira de la scène, et n'y reparut que dans les représentations extraordinaires données au profit de ses camarades ou pour soulager l'infortune. Retirée définitivement du théâtre en 1830, sa santé dès ce moment subit une rapide décadence. Dans les premiers jours de 1834, avertie de sa fin prochaine par l'accroissement de ses douleurs, elle voulut se réconcilier avec l'Eglise et recevoir les secours de la religion. Mgr l'archevêque de Paris se rendit lui-même auprès d'elle, et lui offrit les consolations propres à adoucir ses derniers moments. Mademoiselle Duchesnois mourut le 8 janvier 1835.

DUCIS (Jean-François), poète dramatique, de l'Académie française, né à Versailles le 25 août 1733, d'une famille originaire de Savoie. Il fut attaché à Monsieur, depuis Louis XVIII, en qualité de secrétaire de ses commandements ; et fidèle à l'attachement qu'il avait juré à ce prince, il refusa, en 1800, le titre de sénateur, avec les émoluments qui y sont attachés, quoiqu'il fût alors dans le besoin. Il eut la satisfaction de voir le retour du roi, qui l'accueillit avec bonté. Ducis est mort le 31 mars 1816, dans des sentiments très-religieux qu'il professait depuis longtemps. Il a donné successivement un grand nombre de tragédies, dont les sujets sont tirés pour la plupart du Théâtre-Anglais : *Amilie*, tragédie en 5 actes, qui n'a laissé d'autre souvenir que celui de sa chute ; *Hamlet*, tragédie en 5 actes, imitée de l'anglais ; *La Haye*, 1770, in-8 : elle eut quelques succès ; *Roméo et Juliette*, tragédie en 5 actes et en vers libres, aussi imitée de l'anglais, 1772 ; nouvelle édition 1778, in-8. L'auteur a évité de donner dans les écarts et les extravagances du poète anglais ; mais il a substitué d'autres situations romanesques, non moins bizarres, non moins extraordinaires, non moins incroyables, et qu'il n'a pas compensées par les mêmes beautés de l'original. Cette pièce cependant est restée au théâtre avec quelques changements ; *OEdipe chez Admète*, 1780, in-8, réimprimé en 1784, où l'on trouve quelques scènes d'une grande beauté ; *Le roi Lear*, tragédie imitée de l'anglais, 1783, une des plus mauvaises pièces de l'auteur, qui eut cependant un certain nombre de représentations, vraisemblablement par rapport au prestige du spectacle. C'est un des grands moyens de l'auteur. Il y emploie la pluie, la grêle, les éclairs, le tonnerre. Toutes ces calamités sont excellentes dans un opéra, et ridicules dans une tragédie, où les orages doivent se passer, non dans les airs, mais dans le cœur des personnages, et par contre-coup dans celui des spectateurs ; *Macbeth*, tragédie imitée de l'anglais, 1784, in-8, aussi faible que la précédente ; *Othello*, ou *le Maure de Venise*, tragédie encore imitée de l'anglais, qui dut son succès au rôle principal et qui est restée au théâtre ; *Jean-sans-Terre*, ou *la Mort d'Arthur*, tragédie en 3 actes et en vers, 1792, in-8 ; *Abufar*, ou *la Famille errante*, tragédie en 5 actes, et en vers, 1794, in-8, une de ses meilleures pièces. On y trouve, ainsi que dans toutes celles qui ont eu quelque succès, de beaux mouvements, des idées heureuses qui sédui-

ment et empêchent de faire attention à la versification qui n'y répond pas toujours. En général, Ducis est supérieur, par la rigueur et le pathétique, à la plupart des poètes dramatiques de son temps. Ses *Œuvres* ont été imprimées par Didot, 1818, 3 vol. in-8, fig. et 6 vol. in-18.

DUCLOS (Charles DINEAU), né à Dinant en Bretagne, reçut une éducation distinguée à Paris. Son goût pour les lettres lui ouvrit les portes des académies. Celle des Inscriptions l'adopta en 1739, et l'Académie française en 1747. Elu, après la mort de Mirabeau, secrétaire perpétuel de cette dernière compagnie, il remplit cette place en homme qui aimait la littérature et qui savait la faire respecter. Il mourut à Paris le 26 mars 1772, avec le titre d'historiographe de France. Ses ouvrages sont des romans plus libres qu'ingénieux : les *Confessions du comte de****; *Mémoires de la baronne de Lux*; *Mémoires sur les mœurs du 18^e siècle*, chacun en 1 vol. in-12; *l'Histoire de Louis XI*, en 3 vol. in-12, 1745, et *supplément*, 1746, 1 vol., dont les recherches sont curieuses, et dont le style est concis et élégant, mais trop coupé et trop épigrammatique; *Considérations sur les mœurs de ce siècle*, livre plein de pensées neuves et de caractères bien saisis; *Remarques sur la grammaire générale de Port-Royal* (voyez l'article d'ANLAULD Antoine); *Mémoires secrets du règne de Louis XIV et de Louis XV*, imprimés après sa mort, Paris, 1791 et 1806, 1 vol. in-8 : ces *Mémoires*, où il est pris pour guide Saint-Simon, sont beaucoup trop frondeurs et satiriques; il y maltraite surtout fort les papes, les évêques, les jésuites, et accueille sur leur compte les bruits les plus défavorables; plusieurs *Dissertations* dans les *Mémoires de l'Académie des belles-lettres*. On y remarque beaucoup d'érudition, tempérée par les agréments de l'esprit, et ornée d'une diction claire, aisée, correcte, et toujours proportionnée à la matière. Il eut plus de part que personne à l'édition de 1762 du *Dictionnaire de l'Académie française*. Ses *Œuvres* ont été recueillies à Paris en 1806, 10 vol. in-8.

DUCLOT. (Voyez CLOT.)

DUCOS. (Voyez ROGER-DUCOS.)

DUCREST (Charles-Louis, marquis de), frère de M^{me} la comtesse de Genlis, né le 28 avril 1747, d'une famille noble de Savoie, établie en Bourgogne près d'Autun, entra fort jeune dans la marine qu'il quitta pour le service de terre en 1766, et où il parvint au grade de colonel des grenadiers royaux. En 1782, il obtint la croix de Saint-Louis,

et le duc d'Orléans lui donna la place de chancelier de sa maison. C'est lui qui donna, dit-on, le plan qu'on a suivi dans les constructions du Palais-Royal. Le marquis Ducrest fit présenter en 1767 à Louis XVI un *Mémoire* où il s'annonçait comme l'homme de France le plus propre à établir les finances, et à y faire régner un bonheur parfait : ce qui lui attira des plaisanteries des chansonniers. Ne voulant pas s'attacher au parti des novateurs dont il aperçut sans peine les menées, il quitta la France en 1787; mais il y retourna vers la fin de 1790, pour réclamer une rente de 13,000 fr. sur le duc d'Orléans. Plusieurs avocats ayant refusé de se charger de la cause, il la plaida lui-même et la gagna. Il quitta de nouveau la France, passa dans le Holstein et ne retourna qu'en 1806. Il a publié, à son retour, divers écrits dont quelques-uns sont relatifs à des procédés ou mécanismes nouveaux qui annoncent de l'invention, mais bien peu de connaissances de l'art. Il est mort le 8 avril 1824 dans sa terre de Meuhung-sur-Loire, près d'Orléans. On a de lui : *Essai sur les machines hydrauliques*, 1777, in-8; *Essai sur les principes d'une bonne constitution*, 1789, in-8; *Mémoire sur l'impôt considéré dans ses rapports avec la constitution*, 1791, in-8; *Nouvelle théorie de la construction des vaisseaux*, 1800, in-8; *Vue nouvelle sur les courants d'eau, la navigation intérieure et la marine*, 1803, in-8; *Mémoires contenant le projet de l'établissement du commerce maritime à Paris et à Versailles*, 1806, in-8; *Traité d'hydraulique, ou l'Art d'élever l'eau à sa perfection; Nouveau système de navigation, ayant pour objet la liberté des mers pour toutes les nations, et la restauration immédiate de notre commerce maritime*, 1811, in-8; *Traité de la monarchie absolue et des véritables moyens pour opérer la libération de la France, garantir l'intégrité de son territoire et assurer le bonheur du peuple*, 1817, in-8.

DUCREUX (Gabriel-Marin), chanoine d'Auxerre, puis d'Orléans, naquit dans cette dernière ville le 27 juin 1743. Il avait été grand-vicaire en Corse; mais l'altération de sa santé l'avait obligé de solliciter son retour en France. Il l'obtint avec une pension, et fut choisi par Monsieur, frère du roi, depuis Louis XVIII, pour un des chapelains en son palais de Luxembourg. Il mourut dans son canonat de Sainte-Croix à Orléans 24 août 1790. On lui doit : *Les siècles chrétiens, ou l'Histoire du christianisme dans son établissement et ses progrès, depuis Jésus-Christ jusqu'à nos jours*, Paris, 1775-77.

9 vol. in-12. Le cadre en est bien vu, les jugements modérés; mais il a trop de prétention dans le style, et l'ouvrage n'est ni profond ni nourri. Il fut cependant réimprimé en 1788, en 10 vol. in-12, avec des corrections et des augmentations. L'auteur se proposait d'y ajouter l'*Histoire* du 18^e siècle; mais des ordres supérieurs de la part du souverain, qui voulait maintenir la loi du silence sur les questions alors agitées, de peur de réveiller des passions mal éteintes, l'obligèrent d'en différer la publication. Il remplaça alors ce morceau, qui eût été très-intéressant, par un *Discours* sur le 18^e siècle, où les grands événements et les caractères particuliers, qui distinguent cette époque de toutes les autres y sont présentés en masse, et ils n'en sont peut-être que plus frappants. Cet ouvrage a été traduit en espagnol, Madrid, 1788; *Poésies anciennes et modernes*, recueillies par l'abbé Ducreux, Paris, 1781. L'éditeur y a inséré plusieurs pièces de sa composition; *Ouvrages complètes de Fléchier*, Nîmes, 1783, 10 vol. in-8, accompagnées de *préfaces*, d'*observations* et de *notes* sur les endroits qui ont paru en avoir besoin; *Pensées et réflexions extraites de Pascal sur la religion et la morale*, 1785, 2 vol. in-16. (Voyez le *Journal l'Univers* du 23 septembre 1841.)

DUCROS (Pierre), peintre et graveur, né en Suisse en 1745, résida longtemps à Rome, et mourut à Lausanne le 10 février 1810. Il a donné, en société avec le célèbre Volpato, la belle *Collection des Vues de Rome et de la campagne romaine*, exécutée en couleur avec une fidélité et un talent remarquables; et avec Paul de Montagnani, vingt-quatre *Vues de la Sicile et de l'île de Malte*.

DUCROTAY DE BLAINVILLE. (Voyez BLAINVILLE.)

DU DEFFANT. (Voyez DEFFANT.)

DUDITH (André), né à Bude en Hongrie, l'an 1533, montra dès sa jeunesse de l'esprit, de l'imagination, de la mémoire. Il cultiva le latin, le grec, la poésie et l'éloquence avec succès. Cicéron était son auteur favori; son style lui plaisait tant, qu'il en écrivit trois fois toutes les *Ouvrages* de sa main. L'empereur Ferdinand II l'employa dans des affaires importantes. Il lui donna l'évêché de Tina en Dalmatie, en 1560. Le clergé de Hongrie le députa au concile de Trente deux ans après. Son penchant pour les nouvelles erreurs scandalisa cette assemblée, et l'empereur fut obligé de le rappeler. Dudith, déjà protestant dans le cœur, se maria à son retour,

se démit de son évêché, et professa publiquement la religion prétendue réformée. On prétend que de protestant il devint socinien, et qu'enfin il mourut en 1589, sans avoir aucun sentiment sur la religion : sort commun à ceux qui, après avoir abandonné la vraie foi, ont assez de jugement pour apprécier l'inconséquence des sectes retranchées du sein de l'Eglise. (Voy. SAVALLON.) On a de Dudith des *traductions* en latin de *Longin* et de *Dionys d'Halicarnasse*; de la *Vie du cardinal Polus*, par Bocatelli, Venise, 1563, in-4, et un grand nombre d'*ouvrages de controverse, de physique* et de *poésie*. On trouve aussi dans le second volume des *Œuvres des poètes allemands*.

DUDLEY (Robert), né en 1530, comte de Leicester, était fils de Jean Dudley, qui fut condamné à mort pour avoir voulu placer la couronne dans sa famille. Robert, enveloppé dans la grâce de son père, obtint sa liberté en 1554, et fut maître de l'artillerie de la reine Marie. Il devint le favori de la reine Elisabeth, et osa même aspirer à sa main, quoiqu'il fût marié. On le soupçonna que la mort de sa femme arrivée en 1560, ne fut rien moins que naturelle. Quoique la reine l'eût nommé son lieutenant-général, il n'était point homme de guerre, et n'essuya que des défaites, lorsqu'il fut envoyé dans le Pays-Bas à la tête d'une brillante armée en 1585 et 1587. Leicester continua sa faveur tout entière jusqu'à sa mort arrivée en 1588. On avait publié, de son vivant, un pamphlet dirigé contre la *République de Leicester*, attribué à W. Parsons, qui eut un grand nombre d'éditions, entre autres, 1631, in-8, 1642, in-4, et qui fut réimprimé en 1706, in-4 sous ce titre: *Mémoires secrets de Robert Dudley*.

DUELLI (Raimond), chanoine régulier de St-Augustin, demeura longtemps à Vienne, et publia différents ouvrages sur la littérature ecclésiastique, qui ont fait beaucoup d'honneur; entre autres, un *recueil de divers monuments* sous ce titre: *Miscellanea quæ ex manuscriptis collegit*, etc., Augsbourg, 1723, in-4; *Historia ordinis equestris Teutonicorum*, en 4 parties, Vienne, 1727, in-fol., ouvrage plein de richesses, qui contient un grand nombre de chartes, de diplômes, de bulles et de généalogies; *Excerpta genealogico-historica*, Lipsick, 1725, in-fol., avec des curieux et peu communs. Il mourut en 1740, âgé de 70 ans.

DUELLIUS. (Voy. DUELLIUS.)

DUFAIL (Noël), gentilhomme breton, mort au commencement du 17^e siècle, ayant changé son nom en celui de *Léon d'Indelf*, qui en est l'anagramme, publia, sous sa première jeunesse, diverses productions originales, dans le goût de celles de Babelais. Telles sont : les *Baignoires d'Entrapel*, etc., Paris et Lyon, 1609, in-16. Cette édition, qui est la dernière, est extrêmement rare ; *Diapores d'auteurs propres rustiques, facétieuses et de singulière révélation*, Lyon, 1609, in-16. Ces deux ouvrages, dans lesquels, à travers le ton caustique de l'auteur, on découvre des traits vraiment singuliers d'érudition et même de saine morale, mais quelquefois aussi trop de liberté, ont été réimprimés plusieurs fois, sous divers titres, jusqu'au commencement du siècle dernier ; *Mémoires, recueils ou extraits des plus nobles et solennels arrêts du Parlement de Bretagne*, 1599, in-fol., revus et augmentés par Sauvageot, 1715, 6 vol. in-4. Parvenu à un âge plus avancé, l'auteur se montra dans la carrière des importantes de la jurisprudence ; mais ses productions dans cette partie sont beaucoup moins connues, et méritent peu de l'être.

DUFLEF (Nicolas-Georges), grammairien et philologue, né à Nantes en 1771, mourut à Pentonville près Londres le 12 avril 1834. Il était fils d'une femme américaine, célèbre par son dévouement pour la cause royaliste, qui fut même décorée de la croix de Saint-Louis. On a de lui : *La Nature dévoilée dans son mode d'enseigner les langues à l'homme* ; *Dictionnaire français-anglais* ; *Dictionnaire de la prononciation anglaise*, etc.

DUFRESNE SAINT-LÉON (L.-C.-A.), publiciste et administrateur, né à Paris en 1752, était en 1788 premier commis des finances. Ce fut lui qui alla chercher Necker à Coppet, lors du rappel de ce ministre. Au retour de son voyage, il fut nommé directeur de la dette publique, et le 22 septembre 1792 il fut emprisonné, puis relâché peu après. Décrété le nouveau d'arrestation, il se sauva en Suisse. Rentré en France après le 18 brumaire, il se retira des affaires et n'occupa d'emploi qu'en 1815, époque à laquelle il entra au conseil d'Etat pour liquider les créances de l'étranger. Peu de temps après il se retira définitivement, et mourut après 1836. On a de lui une foule d'articles insérés dans l' : *Mercur de France* ; *Etudes du crédit et des dettes publiques*, 1824, in-8.

DUFRESNOY (Charles-Alphonse), né à Paris, en 1811, d'un apothicaire, fut

destiné à la médecine par ses parents, à la poésie et à la peinture par la nature. Les beaux-arts l'emportèrent sur la pharmacie, malgré les mauvais traitements que sa famille lui fit essayer. Il prit d'abord des leçons de dessin chez Perrier et chez Vouet. De cette école il passa dans celle d'Italie, sans autre secours pour vivre que son pinceau. Dufresnoy fut obligé, pour subsister, de peindre des ruines et des morceaux d'architecture. Pierre Mignard, avec lequel il lia une amitié qui dura jusqu'à la mort, vint le trouver à Rome, et l'aide à sortir de l'indigence. Chaque jour étendait la sphère de ses connaissances : il étudiait Raphaël et l'antique, et, à mesure qu'il avançait dans la théorie de son art, il écrivait ses remarques en vers latins pour s'aider dans la pratique. De ces observations rassemblées naquit son poème, *De arte graphica*, de l'art de la peinture : production admirable pour les préceptes, mais dénuée d'ornements et de grâces, et très-inférieure pour la pureté et l'élégance du style, au poème latin de l'abbé de Marsy, sur le même sujet. Dufresnoy prenait tour à tour la plume et le pinceau. Il approche du Titien pour le coloris et de Carrache pour le dessin. Ses tableaux et ses dessins ne sont pas communs. Le Musée de Paris possède deux tableaux de cet artiste : une *sainte Marguerite*, et une *Nymphe avec des Naïades*. Il mourut en 1665, chez un de ses frères, dans le village de Villiers-le-Bel, à 4 lieues de Paris. Son poème sur la peinture a été traduit en français par Roger de Piles. La meilleure édition de ce poème est celle de Paris, 1673, qu'on a ornée des figures de Le Clerc, in-12. Renon en a donné en 1789 une *Traduction libre* et en vers, avec des remarques ; enfin M. Rabany-Beauregard en a publié une nouvelle *Traduction* à Clermont-Ferrand, 1810, in-8.

DUFRESNOY (Adélaïde-Gillette BRULET), née vers 1760, morte le 8 mars 1825, épousa à 15 ans un procureur au Châtelet. Devenue veuve, ses talents littéraires la mirent en relation avec les hommes les plus marquants de l'époque, dont sa maison était le rendez-vous. Ses principaux ouvrages sont : *Opuscules poétiques*, 1806, in-12, avec des notes et une relation historique sur les journées des 2 et 3 septembre 1793, par l'abbé Sicard, qui a désavoué cette relation ; *Elégies suivies de poésies diverses*, 4^e édition, corrigée et augmentée, 1821, in-12 : on y trouve de la verve, de l'harmonie, du naturel ; mais les sentiments passionnés qui régnaient dans la plupart, en ren-

dent la lecture dangereuse ; *Le Tour du monde*, ou *Tableau géographique et historique de tous les peuples de la terre, etc.* 1816, 6 vol. in-18 ; *Les derniers Moments de Bayard*, poème couronné par l'Institut le 5 avril 1815, Paris, in-4 ; *Biographies des jeunes demoiselles, ou Vies des femmes célèbres depuis les Hébreux jusqu'à nos jours*, 2^e édition, augmentée, 1820, 4 vol. in-12 ; *Bibliothèque choisie pour les dames, rédigée par madame Dufresnoy*, 1818 et années suivantes : cette collection devait former 72 v. in-18 ; *Beautés de Buffon sous le rapport du style*, 1822, in-12 ; *Le Livre du premier âge, ou Instruction religieuse et maternelle*, 1822, in-18 ; avec madame Amable Tastu, *Le Livre des femmes, Choix de morceaux extraits des meilleurs écrivains français sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes*, 1823, 2 vol. in-18 ; *Beautés de l'histoire de la Grèce moderne, ou Récit des faits mémorables des Hellènes depuis 1770 jusqu'à ce jour, etc.*

DUFRESNY. (Voyez FRESNY.)

DUFRESSE (Gabriel-Taurin), évêque de Tabraca, vicaire apostolique du Su-Tchuen, naquit en 1751, à Ville-de-Lezoux, paroisse du diocèse de Clermont. Il fit ses études dans le collège de Louis-le-Grand, dont il était boursier. Il entra au séminaire des Missions-Etrangères le 2 juillet 1774, étant diacre et bachelier de Sorbonne. Il s'embarqua à Lorient au commencement de l'année 1776, pour passer en Chine. Après avoir séjourné quelque temps à Macao, il partit pour le Su-Tchuen, où il arriva en 1777. Une persécution cruelle s'étant élevée dans la Chine en 1784, sous le règne de l'empereur Kien-Long, l'abbé Dufresse fut dénoncé nommément et poursuivi avec rigueur. Il échappa d'abord à toutes les recherches pendant plusieurs mois ; mais ensuite il se livra lui-même aux persécuteurs, le 24 février 1785, pour empêcher que les perquisitions qu'on faisait pour le prendre ne fissent découvrir quelques-uns des autres missionnaires qui n'étaient point encore connus. On le conduisit à Pékin, où furent amenés, dans le courant de la même année, un grand nombre d'autres missionnaires pris dans les diverses provinces de l'empire. Au mois d'octobre 1785, il fut mis en liberté et reconduit à Canton, où on le fit embarquer pour Manille. En 1789, l'abbé Dufresse, malgré la persécution qui sévissait toujours, reentra dans le Su-Tchuen avec Mgr de Saint-Martin. « Si nous sommes pris, écrivait-il à cette occasion, si pour la foi nous mourons dans les prisons, par le glaive ou par

« la corde, nous regarderons cette fin
« veur comme la plus signalée que nous
« ayons reçue. Hélas ! nous n'en sommes pas dignes. » En 1800, Mgr de Saint-Martin fit choix de Dufresse pour son coadjuteur, et le sacra évêque de Tabraca. L'année suivante, la mort ayant enlevé ce prélat, l'évêque de Tabraca devint vicaire apostolique. Il célébra, au mois de septembre 1803, un synode dont les statuts ont été imprimés à Rome en 1822, aux frais de la Propagande. Ce zélé pasteur exerça encore paisiblement ses fonctions jusqu'au mois d'octobre 1814, qu'une persécution, plus violente que toutes celles qui l'avaient précédées, s'éleva dans la province du Su-Tchuen, d'où elle se répandit dans les autres provinces de la Chine. Mgr l'évêque de Tabraca fut obligé de se cacher ; mais ayant été dénoncé, recherché et découvert, il fut arrêté le 28 mai 1815. Amené à Tchun-Tou, ville capitale du Su-Tchuen, il y fut traité avec humanité par les mandarins ; mais le 14 septembre de la même année le vice-roi le fit comparaître à son tribunal, et prononça contre lui la sentence de mort. Le même jour, contrairement aux usages et aux lois de l'empire de la Chine, qui défendent qu'aucun criminel, condamné à mort par les tribunaux, subisse cette peine avant que la sentence ait été confirmée par l'empereur, l'évêque de Tabraca, dépouillé de ses habits, fut conduit au lieu du supplice, et eut la tête tranchée par la main du bourreau. Le Souverain-Pontife Pie VII a célébré le glorieux martyr de Mgr Dufresse, dans une allocution au Sacré-Collège ; et 28 ans plus tard, en 1843, la cause pour la béatification a été introduite par ordre de Sa Sainteté Grégoire XVI.

DUGAS DE BOIS-SAINT-JUST (Jean-Louis-Marie), né à Lyon en 1743, d'une famille distinguée, entra d'abord à l'école des chevaliers-légers, et fut ensuite nommé officier au régiment des gardes-françaises. Il fit dans ce corps les dernières campagnes de la guerre de sept ans, et, après avoir quitté le service, il fut chargé par le roi de plusieurs missions de confiance auprès de diverses cours. Il émigra au commencement de la Révolution. Lorsque des temps moins orageux lui permirent de rentrer en France, il se trouva privé de la plus grande partie de sa fortune, et chercha des consolations dans la culture des lettres. Il était chevalier de Saint-Louis, et se trouvait maire de Saint-Genis-Laval, près de Lyon, lorsque la mort l'enleva le 23 mai 1820. On a de lui : *Paris, Versailles et Les Pro-*

inées au 18^e siècle, 1809, 2 vol. in-8 : recueil piquant d'anecdotes, qui a obtenu plusieurs éditions; *Les Sires de leaujou*, ou *Mémoires historiques sur le monastère de l'Île-Barbe et la Tour de la Belle-Allemande*, 1811, 2 vol. in-8; *le véritable chemin de la fortune*, Lyon, 812, in-8 : c'est une imitation de la science du bon homme Richard de Francolin; *Catéchisme politique à l'usage des vjets fidèles*.

DUGAS-MONTBEL, membre de la chambre des députés, né à Saint-Chamond dans le Forez, mort le 30 novembre 1834, à Paris, publia un *Eloge de Boissieu*; une *Traduction des Œuvres d'Homère*, avec des *Commentaires* sur le poète. Dugas-Montbel faisait partie de l'opposition libérale des 221, qui amena la révolution de 1830.

DUGAZON (Louise-Rosalie LEFEBVRE), célèbre actrice, née à Berlin en 1755, vint à Paris à l'âge de huit ans, et fut attachée de bonne heure comme danseuse à l'Opéra-Comique. Grétry, qui crut reconnaître en elle des talents, la fit débiter, en 1769, dans son opéra de *Lucile*, où elle fut bien accueillie. Les succès qu'elle continua d'obtenir dans les différents rôles qui lui furent confiés la firent admettre comme pensionnaire, et bientôt elle devint la première comédienne tricolore de son époque. Elle se montra toujours très-attachée à la famille royale, et refusa constamment, sous divers prétextes, de jouer dans les pièces destinées à célébrer les folies révolutionnaires. A l'époque de la Restauration, elle alla au-devant de Louis XVIII à Saint-Ouen, et obtint la faveur de lui être présentée. Dans sa dernière maladie, elle demanda un prêtre qui vint la visiter plusieurs fois, et lui administra les sacrements de l'Eglise. Une hydropisie de poitrine termina ses jours le 22 septembre 1821. Ses restes furent présentés avec toutes les cérémonies accoutumées à l'église de Saint-Vincent-de-Paul, et transportés au cimetière du Père La Chaise, à côté de celui de Grétry.

DUGDALE (Guillaume), né près de Coleshille dans le comté de Warwick, en 1605, mourut en 1686. Il passa une partie de sa vie à visiter des archives, à copier d'anciens monuments, et à chercher la vérité dans les décombres que le temps avait épargnés. Le comte d'Arundel, instruit de son mérite, lui procura une place de héraut d'armes, et une pension de 20 liv. sterling, avec un logement dans le palais des hérauts d'armes. Dugdale était un homme laborieux et sage, qui cultiva les lettres au milieu des orages

qui agitérent de son temps sa turbulente patrie; et à force de soins et de recherches, il vint à bout de donner les meilleurs ouvrages qu'on ait sur les antiquités d'Angleterre. Les principaux sont : *Monasticon anglicanum*, Londres, 1655-1673, 3 vol. in-fol., avec une savante préface de Marsham. Il composa les deux premiers volumes, conjointement avec Roger Dodsworth. On voit que les auteurs regrettent vivement les fruits de la plété et de la sainte magnificence des anciens catholiques d'Angleterre. Stevens donna un *supplément* à ce livre, Londres, 1722 et 1723, 2 vol. in-fol. en anglais; *Les Antiquités du comté de Warwick*, illustrées par les actes publics, et enrichies de cartes en anglais, Londres, 1656, in-fol.; *Histoire de l'église de Saint-Paul de Londres*, tirée des manuscrits, etc., en anglais, Londres, 1658, in-fol. C'est la description de l'ancienne église de Saint-Paul, gothique, immense et superbe, dont il voyait la ruine prochaine (*temporis injuriâ, et sacrilegâ seignioris sæculi incuriâ*). Il voulut en conserver le souvenir, et en transmettre à la postérité la hardie et magnifique architecture; *Histoire des troubles d'Angleterre, depuis 1638, jusqu'en 1659*, en anglais, Oxford, 1681, in-fol.; *Histoire de la noblesse d'Angleterre*, en anglais, Londres, 1675 et 1676, 2 vol. in-fol.; *Mémoires historiques touchant les lois d'Angleterre, les cours de justice, etc.*, en anglais, Londres, 1672, in-fol.; *Ancien usage des armoiries*, Oxford, 1681, in-8.

DUGNANI (Antoine), cardinal, né à Milan, le 8 juin 1748, d'une famille noble, devint camérier secret de Clément XIV, avocat consistorial, et auditeur civil du camerlingat. Nommé archevêque de Rhodes, il succéda au cardinal Doria dans la nonciature de Paris, et se trouva dans cette ville, au milieu de toutes les horreurs de la Révolution. Il sortit de France avec peine, et se retira à Rome, où Pie VI le fit cardinal le 21 février 1794. En 1800, il assista au conclave tenu à Venise pour l'élection de Pie VII; fut député à Milan en 1808, puis à Paris, où il resta jusqu'en 1814, et partagea l'exil de Pie VII à Savone et à Fontainebleau. Il entra en Italie peu après le Pape, et mourut le 19 octobre 1818. La douceur de son caractère, son attachement à la religion, sa charité pour les pauvres l'avaient fait estimer.

DUGUAY-THOUIN (René), lieutenant-général des armées navales de France, commandeur de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, et l'un des plus grands hommes de mer de son siècle, naquit à

Saint-Malo le 10 juin 1673. En 1694, il fit une descente dans la rivière de Limerick, où il prit un brûlot, trois bâtimens, et enleva deux vaisseaux anglais, qu'il attaqua avec une frégate dont le roi lui avait confié le commandement; mais, quelque temps après, il fut pris et mené à Plymouth. Sa captivité ne fut pas longue. Peu de jours après son retour, il alla croiser sur les côtes d'Angleterre, où il prit deux vaisseaux de guerre. Louis XIV, charmé de cette action, lui envoya une épée. Après quelques autres prises, il rencontra une flotte marchande avec trois vaisseaux, la combattit et enleva le vaisseau qui la commandait, avec une partie de la flotte. En suite de ce combat, il passa en 1697, de la marine marchande à la marine royale. La guerre pour la succession d'Espagne s'étant allumée, il continua à faire des prises. Il joignit en 1707 quatre vaisseaux qu'il commandait, à une escadre du roi armée à Dunkerque, qui enleva une flotte anglaise escortée de cinq vaisseaux de guerre. Le roi récompensa ses exploits par des lettres de noblesse, dans lesquelles il est dit : « qu'il avait pris plus de 300 navires » marchands et 20 vaisseaux de guerre. » De toutes ses expéditions, la plus connue est la prise de Rio-Janéiro, une des plus riches colonies du Brésil, en 1711. En onze jours il fut maître de la place et de tous les forts qui l'environnaient : la perte des Portugais fut de plus de 25 millions. Après la mort de Louis XIV, le duc d'Orléans, qui s'intéressait à la compagnie des Indes, crut ne pouvoir mieux en assurer le succès qu'en se réglant par les avis de Duguay-Trouin. Il lui accorda une place honorable dans le conseil de cette compagnie. Louis XV, instruit des services de Duguay-Trouin, le fit, en 1728, commandeur de l'ordre de Saint-Louis et lieutenant général. Il lui confia, en 1731, le commandement d'une escadre destinée à soutenir l'éclat de la nation française dans le Levant et dans toute la Méditerranée. Duguay-Trouin vint terminer sa carrière à Paris en 1736. Ses *Mémoires* ont été imprimés en 1740, à Paris, en un vol. in-4, par les soins de M. de La Garde, son neveu, qui les a continués depuis 1775, où Duguay-Trouin les avait finis.

DUGUESCLIN. (Voyez GUESCLIN.)

DUGUET (Jacques-Joseph), né à Montbrison en 1649, commença ses études chez les Pères de l'Oratoire de cette ville. Il les étonna par l'étendue de sa mémoire et la facilité de son esprit. Devenu membre de la congrégation à laquelle il devait son éducation, il professa la philo-

sophie à Troyes, et peu de temps après la théologie à Saint-Magloire à Paris. C'étant en 1677. Au mois de septembre de cette année, il fut ordonné prêtre. Les conférences qu'il fit pendant les deux années suivantes, 1678 et 1679, lui acquirent une grande réputation. Tant d'esprit, de savoir, de lumières et de piété, dans un âge si peu avancé, surprenait et charmait les personnes qui venaient l'entendre; et le nombre n'en était pas petit. Sa santé, naturellement délicate, ne put soutenir longtemps le travail qu'exigeaient ces conférences. Il demanda, en 1680, d'être déchargé de tout emploi, et fit l'obtint. Cinq ans après, en 1685, il sortit de l'Oratoire, pour se retirer à Bruxelles, auprès du docteur Arnauld; son ami. L'air de cette ville ne lui étant pas favorable, il revint en France à la fin de la même année, et vécut dans la plus grande retraite au milieu de Paris. Quelque temps après, en 1690, le président de Ménars, désirant d'avoir chez lui un tel homme, lui offrit un appartement dans sa maison. L'abbé Duguet l'accepta et en jouit jusqu'à la mort de ce magistrat. Les années qui suivirent cette perte furent moins heureuses pour cet écrivain. Son opposition à la constitution *Unigenitus*, et son attachement à la doctrine de Quesnel, son ami, l'obligèrent de changer souvent de demeure, et même de pays. On le vit successivement en Hollande, à Troyes, à Paris. Il mourut dans cette dernière ville, le 23 octobre 1753, dans sa 84^e année. De sa plume, aussi ingénieuse que chrétienne, sont sortis un grand nombre d'ouvrages, écrits avec pureté, avec noblesse, avec élégance. C'est le caractère de son style. Il serait parfait, s'il était moins occupé, plus varié, plus précis. On lui reproche aussi un peu d'affectation. Ses ouvrages les plus applaudis et les plus recherchés sont : *La conduite d'une dame chrétienne*, in-12, composée pour M^{me} d'Aguesseau, vers l'an 1680, et imprimée en 1725; deux *Traité*s, séparés, de la prière publique, et des saints mystères, mais imprimés en un vol. in-12. Le style est diffus. L'auteur se rapproche des principes défendus si opiniâtrément par MM. de Port-Royal; *Traité dogmatiques sur l'eucharistie, sur les exorcismes et sur l'œuvre*, imprimés ensemble en 1727, in-12; *Commentaire sur l'ouvrage des six jours et sur la Genèse*, composé à la prière du célèbre Rollin, en 6 vol. in-12. Le 1^{er} volume, imprimé séparément sous le titre d'*Explication de l'ouvrage des six jours*, est estimé; l'utile y est mêlé à l'agréable; c'est un des meilleurs Commentaires que

On puisse lire sur l'histoire de la création; *Explication du livre de Job*, 4 vol. in-12; *Explication de 75 psaumes*, 6 vol. in-12; *Explication du prophète Isaié, de Jonas et d'Habacuc*, avec une analyse faite par l'abbé d'Asfeld, en 7 vol. in-12. Duguet s'attache moins à lever les difficultés de la lettre dans ses différents commentaires, qu'à faire connaître la liaison de l'Ancien-Testament avec le Nouveau, et à rendre attentif aux figures qui représentaient les mystères de J.-C. et de son Eglise. Mais il ne néglige point absolument le sens de la lettre; et s'il s'arrête quelquefois à des explications des pieuses que solides, elles ne dérogent en rien à ce qu'il dit d'ailleurs de satisfaisant sur les mêmes objets; *Explication des livres des Rois, d'Esdras et de Néhémie*, 7 vol. in-12; *Explication de l'antique des cantiques et de la Sagesse*, vol. in-12; *Règles pour l'intelligence de l'Ecriture-Sainte*, dont la préface seule est de l'abbé d'Asfeld, in-12; *Explication du mystère de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, suivant la Concorde*, n. 14 vol. in-12; *Jésus-Christ crucifié*, 2 vol. in-12; *Traité des scrupules*, in-12; *idémé*; *Les caractères de la charité*, in-12; *Traité des principes de la foi chrétienne*, 3 vol. in-12, où l'auteur les met tous tout leur jour, avec autant d'éléance que de force; *De l'éducation d'un prince*, in-4, et en 4 vol. in-12; réimprimé avec un abrégé de la Vie de l'auteur par Goujet. L'historien de Duguet présente que ce livre, qu'on peut regarder comme le bréviaire des souverains, fut composé pour le fils aîné du duc de Savoie. Voltaire dit le contraire, on ne sait sur quel fondement; il ajoute même qu'il était achevé par une autre main. Nous voyons qu'il faut préférer le témoignage de l'abbé Goujet, profondément instruit des anecdotes bibliographiques, surtout de celles qui regardent les ouvrages de l'abbé Duguet, avec lequel il avait été; *Conférences ecclésiastiques*, 2 vol. in-12, qui contiennent 67 Dissertations sur les écrivains, les conciles et la discipline des premiers siècles de l'Eglise; deux *crits* où il s'élève contre les *Convulsions* qui ont fait tant de tort au jansénisme et qui ont tant déshonoré la raison, et contre la feuille hebdomadaire intitulée : *Nouvelles ecclésiastiques*. L'abbé Duguet avait point le fanatisme et l'emportement ordinaires aux gens de son parti; il condamnait hautement ces *Nouvelles* et les *rapures* atroces dont elles fourmillent contre tout ce qu'il y a de plus respectable dans l'Eglise. Ce ne sont point là les mœurs des chrétiens, ni même celles des

véritables philosophes. Il eût été heureux pour lui de pousser l'indignation jusqu'à une pleine séparation de la secte qui produisait ces scandales (voyez ROCHE Jacques); un *Recueil de lettres de piété et de morale*, en 9 vol. in-12, etc., etc. On trouve dans le 3^e volume de ce recueil une lettre de controverse, imprimée d'abord séparément sous le nom d'une carmélite, qui l'adressait à une dame protestante de ses amies. Le grand Bossuet dit en la lisant : « Il y a bien de la théologie « sous la robe de cette religieuse. »

DU HALDE. (Voyez HALDE.)

DUHAMEL (Jean-Pierre-François GUILLON) naquit au mois d'août 1730 près de Coutances. Après être entré d'abord à l'école des Ponts-et-Chaussées, dont il a été un des premiers élèves, il fut envoyé en Allemagne par Trudaine, avec plusieurs autres jeunes savants, pour visiter les mines de ce pays et étudier les moyens d'exploitation dont on faisait usage. De retour en France, il prit part à la publication de l'ouvrage intitulé : *Recherches métallurgiques*; et après s'être mis successivement au service de divers entrepreneurs d'usines, il fut nommé, en 1775, commissaire du conseil pour l'inspection des forges, et perfectionna sous des rapports essentiels les procédés qu'on suivait dans les mines de la Bretagne. Enfin, il fut appelé à la chaire de métallurgie et d'exploitation dans l'école des mines de Paris; il y professa pendant trente années avec le plus grand succès. Duhamel demanda sa retraite en 1811, et il mourut au mois de février 1816, à l'âge de 86 ans. Il a publié le premier tome d'un grand ouvrage qu'il préparait sous le titre de *Géométrie souterraine*; quelques fragments des autres volumes ont été insérés dans l'*Encyclopédie méthodique*.

DU HAMEL (Voy. HAMEL.)

DUHAN (Laurent), licencié de Sorbonne, professa près de 30 ans avec succès la philosophie au collège Duplessis. Il était originaire de Chartres, et il mourut chanoine de Verdun vers 1726, âgé de près de 70 ans. On a de lui un livre utile à ceux qui veulent briller par les subtilités scolastiques. Il est intitulé : *Philosophus in utramque partem*, parce qu'on y soutient le pour et le contre dans les questions les plus célèbres de l'ancienne philosophie, 1 vol. in-8, ouvrage propre à exercer l'esprit et à lui acquiescer l'usage d'une logique exacte. (Voy. DUNS, OCCAM.)

DUHESME (Guillaume-Philibert), lieutenant-général, né à Bourgneuf dans la Bourgogne en 1760, fit de bonnes études

des au collège de Dijon ; et, lors de la création des compagnies franches, il équipa à ses frais deux cents hommes qu'il réunit à un bataillon dont le général en chef Dumouriez le nomma lieutenant-colonel. Il ne tarda pas à se faire connaître avantageusement. Après la défaite de ce général, les grenadiers français, battus en plusieurs rencontres, se découragent au bois de Villeneuve et commencent à prendre la fuite. Duhesme, quoique blessé de deux coups de feu, met un genou en terre pour se soutenir, et présente la pointe de son épée aux fuyards, parvient à rétablir l'ordre, et remporte même des avantages sur l'ennemi. Ce beau fait d'armes lui valut le grade de général de brigade. Il rendit encore de grands services, en 1793, à la tête de l'avant-garde destinée à se porter vers la Flandre. Voyant les grenadiers incertains près Charleroi, il saisit le fusil d'un soldat, se mit à pied en ligne avec un des pelotons les plus exposés, et lui fit prendre une position choisie pour soutenir la colonne. La veille de la bataille de Fleurus, il imagina une manœuvre qui, bien exécutée par le colonel Bernadotte, depuis roi de Suède, causa la défaite de l'aile droite des Autrichiens. Duhesme se distingua également devant Maëstricht, dont il eut le commandement général à l'absence de Kléber ; et, après la reddition de cette place, il fut nommé général de division. Il donna encore de nouvelles preuves d'intrépidité à l'armée du Rhin sous Moreau, en 1797, et à l'armée d'Italie, où il fit, avec Championnet, la conquête du royaume de Naples. Il partagea, un moment, la disgrâce de ce général ; mais il fut acquitté honorablement trois mois après, et il eut la direction de l'armée des Alpes. Il passa ensuite à l'armée de réserve, et reçut le commandement de Lyon. Duhesme repassa en Italie en 1805, et fit partie de l'armée qui pénétra dans le royaume de Naples ; plus tard il fut envoyé en Espagne et disgracié ; cependant il fut rappelé en 1814, et après le retour du roi il fut nommé inspecteur-général d'infanterie, et reçut la croix de Saint-Louis. Néanmoins il se déclara pour Bonaparte pendant les Cent-Jours, fut nommé pair de France le 2 juin, et tué le 18 du même mois à la bataille de Waterloo.

DUILLIUS, ou DUELLIUS (Caius), surnommé *Nepos*, consul romain, fut le premier de tous les capitaines de la république, qui remporta une victoire navale sur les Carthaginois, et leur prit 50 vaisseaux. Duillius, après cette victoire, fit lever le siège de Ségeste, et prit d'assaut

la ville de Macella dans la Calabre. Le sénat le récompensa de ses succès, en lui accordant l'honneur du premier triomphe naval, l'an 260 avant J.-C., et la permission particulière d'avoir une musique et des flambeaux, aux dépens du public, à l'heure de son souper. « C'était par ces « légères récompenses, dit un historien, « que les Romains payaient la véritable « gloire. La fausse se vend plus chèrement aujourd'hui. » On frappa des médailles en mémoire de l'expédition de Duillius, et l'on érigea une colonne rostrale qui subsiste encore aujourd'hui.

DUISBOURG, ou DUISBURG (Pierre de), natif de Duisbourg dans le duché de Clèves, publia en latin, dans le 14^e siècle, une *Chronique de Prusse*, depuis l'an 1226 jusqu'en 1325. Hartknochus, savant allemand, publia cette *Chronique* à Francfort, in 4, avec la continuation d'un anonyme jusqu'en 1426 ; et dix-neuf *Dissertations*, où l'on trouve beaucoup d'érudition.

DUJARIÉ (Jacques-François), né en 1765 à Angers, avait fait ses études au séminaire de cette ville et se destinait à l'état ecclésiastique ; mais il n'était pas encore dans les ordres sacrés, lorsque la révolution éclata, et il crut devoir différer son ordination. Dès que les temps devinrent moins difficiles, Dujarié se rendit à Paris auprès d'un évêque catholique qui lui conféra la prêtrise. A l'époque du concordat, il fut nommé curé de Ruillé-sur-le-Loir. C'est dans cette paroisse qu'il a montré son rare mérite dans la direction des âmes, et toutes les ressources de son zèle pour les œuvres de charité ; c'est là aussi qu'il a fondé deux établissements qui acquièrent bientôt une haute importance, nous voulons parler de l'Institut des Frères de Saint-Joseph et de celui des Sœurs de la Providence, qu'il forma successivement. Les Frères étaient destinés à enseigner aux jeunes garçons pauvres les connaissances élémentaires, et à leur donner l'instruction religieuse ; les Sœurs furent appelées à instruire les jeunes filles et à soigner les malades. L'abbé Dujarié consacra à cette belle œuvre toute sa fortune, et lorsqu'elle fut épuisée, il eut recours à la charité publique qu'il ne craignait pas d'invoquer et qui répondit à son appel. Le pieux fondateur fut récompensé de son zèle et de son dévouement par le succès qui vint couronner une entreprise si utile à la religion et à la société, et un grand nombre de maisons furent successivement établies dans le département de la Sarthe et ailleurs ; l'Institut des Sœurs surtout a pris les plus grands développements. Cependant l'ab-

bé Dujarié, que l'âge et les travaux avaient affaibli, se vit obligé de donner sa démission de la cure de Ruillé-sur-le-Loir, dont il ne pouvait plus remplir les fonctions. Il se retira alors au Mans, dans le noviciat qu'il avait formé; il y est mort à l'âge de 71 ans, le 17 février 1838.

DUJAY (François-Alexandre-Julien) naquit au grand Rosoy en 1773. A 14 ans il s'engagea comme lieutenant dans un régiment espagnol, et employa les loisirs que lui laissait le service militaire à l'étude des sciences exactes. Ayant été envoyé en garnison avec son régiment aux Grandes-Canaries, il y devint professeur de mathématiques. Dujay revint ensuite à Mareuil, et fut nommé maire de cette commune. Lors de l'invasion du choléra il montra le plus grand dévouement, et s'acquitta par sa conduite la reconnaissance de ses administrés. Il est mort dans cette commune le 9 décembre 1835. On a de lui : *Traité d'arithmétique, d'algèbre et de géométrie*; un recueil de *Lettres philosophiques sur l'éducation*, 1830; trois *Mémoires livrés aux méditations des gouvernements*, 1833. La plupart de ses ouvrages ont été composés en espagnol.

DULARD (Paul-Alexandre), secrétaire de l'académie de Marseille, où il était né en 1696, succéda à La Visclède dans cette place; mais il n'en jouit pas longtemps, étant mort le 7 décembre 1760, à 64 ans. C'était un homme sérieux et froid, qui ne connaissait point les grâces qui donnent du brillant dans la société; mais il avait les qualités qui concilient l'estime et l'amitié. Nous avons de lui un poème des *Grandeurs de Dieu dans les merveilles de la nature*, in-12, plusieurs fois réimprimé. « Ce n'est, dit un critique, que le spectacle de la nature, mis en vers par le poète Ronsard. » Jugement peu équitable et d'une sévérité outrée, quoiqu'il faille convenir que l'auteur manque d'imagination, de vivacité et de chaleur. Les notes qui accompagnent ce poème sont instructives et curieuses; *Oeuvres diverses*, 1758, 2 vol. in-12. On y trouve, comme dans l'ouvrage précédent, quelques tirades heureuses; mais on y cherche en vain ce feu du génie qui fait les poètes.

DULAU (Jean-Marie), archevêque d'Arles, naquit vers 1734. Député à l'Assemblée constituante, il s'opposa à tous les décrets qu'elle lança contre l'Eglise et la monarchie. Depuis longtemps il avait mérité la haine des anarchistes, et son écrit intitulé : *Adresse au Roi* ! lui attira leurs persécutions. Cette adresse, relative au décret du 26 mai 1792, qui prononçait la déportation des prêtres non

assermentés, empêcha beaucoup d'entre eux de se soumettre à la Constitution civile du clergé. Incarcéré dans l'église des Carmes de la rue Vaugirard, il ne voulut consentir, malgré les infirmités de son grand âge, à prendre un lit, qu'après s'être assuré que tous les autres prêtres en avaient; il avait jusqu'alors passé les jours et les nuits dans un fauteuil de bois. Quelques amis lui ayant fait offrir plusieurs moyens de recouvrer sa liberté, il préféra partager le sort de ses compagnons d'infortune, auxquels, disait-il, il devait donner l'exemple de la résignation dans le malheur. On sait les outrages qu'eurent à souffrir les prêtres détenus. Le 1^{er} septembre, un gen darm de service alla s'asseoir auprès de l'archevêque; et, tout en dirigeant vers lui à plusieurs reprises la fumée de sa pipe, il lui dit d'un ton railleur : « Monseigneur, c'est donc demain qu'on tue votre Grandeur ? » Le prélat n'opposa à ce propos cruel qu'une patience et une douceur vraiment chrétiennes. Le 2 septembre, il se trouvait, avec les évêques de Beauvais, de Saintes, et les autres prêtres, à genoux et en prière dans un oratoire à l'une des extrémités du jardin, lorsque dix assassins, le sabre à la main, fondirent sur eux, et demandèrent à grands cris l'archevêque d'Arles. L'abbé de La Pannonie, espérant sauver ce prélat, baissa les yeux comme s'il eût été la victime que l'on demandait. Cependant Dulau est reconnu; il tombe alors aux genoux du plus âgé des prêtres, en lui demandant de l'absoudre. Il se lève ensuite; et, les mains croisées et les yeux levés au ciel s'avance vers ses bourreaux : « Je suis celui que vous cherchez, leur dit-il; je m'offre volontairement en sacrifice; mais épargnez ces dignes ecclésiastiques qui prient pour vous sur la terre, comme je vais le faire devant l'éternelle Majesté. » L'air, le ton, la douceur angélique, les cheveux blancs du vieillard, je ne sais quoi de surnaturel répandu dans toute sa personne, frappèrent d'étonnement ses assassins, qui, pendant six minutes, restèrent interdits et n'osèrent le toucher. Un d'entre eux, le plus farouche, comme honteux de son irrésolution, lui reprocha grossièrement d'avoir fait assassiner les patriotes d'Arles; le prélat répondit avec calme : « Je n'ai jamais fait de mal à qui que ce soit... » Il eut à peine achevé ce peu de mots qu'on le frappe d'un coup de sabre sur la tête, tandis que par derrière un second coup lui fend le crâne; il couvrait ses yeux de sa main droite, d'un autre coup elle est abattue; un quatrième le renverse,

et enfin un cinquième le laisse sans forme humaine, tout couvert de son sang qui rejaillit sur ses assassins. Ces barbares terminent son martyre en lui enfonçant une pique dans la poitrine, et foulent aux pieds son corps mutilé. Les autres prêtres sont agenouillés, en prière sur les marches de l'autel. Leurs larmes, leur piété, irritent les barbares; ceux-ci dirigent contre eux des coups de fusil: la plupart périssent; d'autres sont dangereusement blessés; mais, les croyant morts, les assassins se retirent. Telle fut la fin tragique du vertueux archevêque d'Arles et de ses compagnons d'infortune. C'est cette triste époque d'assassins et d'impiété qui est connue dans l'histoire de nos troubles civils par l'expression des *massacres de septembre*, dont les chefs portèrent le nom de *Septembriseurs*. Les mêmes crimes se renouvelèrent dans les prisons sur des ecclésiastiques et sur d'autres individus fidèles à leur roi et à leur croyance. Dulaure a laissé: *Recueil de Mandements et Lettres pastorales*, Arles, 1795, in-4; divers opuscules; *Adresse au Roi sur le décret du 26 mai*, Paris, 1792, in-8. L'abbé Constant a publié les Œuvres de Jean-Marie Dulaure, archevêque d'Arles, 2 vol. in-8. Ces ouvrages se distinguent par une force, une érudition et une éloquence chrétiennes qu'on ne saurait trop admirer; le dernier surtout, que Dulaure écrivit lorsqu'il était dans un âge très-avancé.

DULAURE (Jacques-Antoine) naquit à Clermont-Ferrand le 3 septembre 1755. Après avoir étudié d'abord l'architecture sous Rondelet, qui avait été chargé de continuer les travaux de Soufflot dans l'église Sainte-Genève, aujourd'hui le Panthéon, il devint ingénieur géographe, se dégoûta également de cette profession, et embrassa enfin la carrière littéraire. Il commença par s'essayer dans des feuilletons de journaux et dans des brochures satiriques qu'il publia sous le voile de l'anonymat. En 1785, il donna pour la première fois sous son nom un ouvrage intitulé: *Description de Paris*, qui eut un assez grand succès, augmentés encore par la saisie qui en fut faite en vertu des ordres du garde-des-sceaux. Il publia successivement plusieurs écrits du même genre et rédigés dans le même esprit d'hostilité contre la religion. En 1792, il fut nommé député du Puy-de-Dôme à la Convention nationale, où il vota la mort de Louis XVI. Dulaure appartenait au parti des Girondins: il fut proscrié avec eux et se retira à Berne en Suisse, où il vécut du travail des mains dans une manufacture d'indienne. Rap-

pelé en France par le décret du 18 frimaire an III, il vint reprendre son siège à la Convention. Le 18 brumaire le fit rentrer dans la vie privée, et depuis cette époque jusqu'à celle de sa mort, arrivée à Paris le 19 août 1835, il ne prit aucune part aux affaires publiques. Dulaure a publié plusieurs ouvrages, particulièrement sur l'histoire de Paris, qui se font tous remarquer par un esprit de haine contre la religion catholique et les institutions monarchiques, ainsi que par des détails souvent immoraux. On a de lui: *Description de Paris*, 1785, 2 vol. in-12; *Description des environs de Paris*, 2 vol. in-12; *Singularités historiques*, 1788, 1 vol. in-12; *Histoire critique de la noblesse depuis le commencement de la monarchie jusqu'à nos jours*, 1791: c'est un libelle violent et injuste contre la noblesse; *La Liste civile des ci-devant nobles, nobles de race, rois, etc.*; *La Vie privée des ecclésiastiques, prélats et autres fonctionnaires publics qui n'ont point prêté serment à la constitution civile du clergé*, 1791: ces deux pamphlets avaient pour but d'exciter contre le clergé et l'aristocratie les haines et les vengeances populaires; *Supplément aux crimes des anciens comités de gouvernement avec l'histoire des conspirations des 10 mars, 31 mai et 2 juin*, brochure politique assez curieuse, publiée en 1794; *Histoire abrégée des différents cultes*, Paris, 1825, 2 vol.: c'est toujours le même esprit d'irréligion qui y domine; *Histoire physique, civile et morale de Paris depuis les temps historiques jusqu'à nos jours*, 1821: cet ouvrage est le plus important de ceux publiés par l'auteur; mais on ne peut ajouter aucune foi aux assertions qui y sont contenues. Les faits sont puisés aux sources les moins sûres, et on y trouve à chaque page des déclamations haineuses contre la religion, le clergé et la monarchie. Ce livre a eu cependant un grand succès, et de 1821 à 1836 on en a publié six éditions en sept ou huit volumes in-8; *Histoire physique, civile et morale des environs de Paris*, Paris, 1825-1827, 4 vol. in-8: cet ouvrage est fait sur le même plan et dans le même esprit; *Essai sur l'histoire des principaux événements de la révolution française depuis la convocation des États-Généraux jusqu'au rétablissement de la maison de Bourbon*, Paris, 1823-1825, 4 vol. in-8. Dulaure a en outre fourni un grand nombre de *Mémoires à la société royale des antiquaires de France*, et coopéré à la rédaction de plusieurs journaux politiques et littéraires. Il a laissé aussi plusieurs manuscrits relatifs à l'histoire.

DULLAERT (Heyman), peintre et poète, né à Rotterdam en 1636, montre de bonne heure beaucoup de vivacité et de jugement. Comme il était d'une complexion très-délicate, ses parents lui laissèrent le choix de l'objet principal de son application; il choisit la peinture. Il fut envoyé à Amsterdam, sous le fameux Rembrandt, dont il imita si bien la manière, que l'on prit, dit-on, plusieurs fois ses ouvrages du disciple pour ceux du maître. La faiblesse de sa santé ne lui permit pas de suivre son ardeur pour le travail, et l'on n'a de lui que peu de pièces. Il avait joint, dès sa jeunesse, à l'étude de la peinture celle des langues et des sciences; et il se délassait par les exercices de la musique et de la poésie. Il avait une belle voix, et faisait assez bien des vers. On le sollicita, en 1673, d'entrer à Rotterdam dans la magistrature; mais il ne crut pas devoir se prêter aux instances de ses amis. Il mourut en 1684.

DULONG DE ROSNAY (Louis-Etienne), né à Rosnay le 12 septembre 1780, d'une famille depuis longtemps vouée à la carrière des armes, suivit d'abord en Italie un agent diplomatique du gouvernement français, et arriva dans la Marche d'Ancône au moment où cette province venait de se soulever. Arrêté près de Pesaro par une troupe d'insurgés, et n'écoulant que son courage, Dulong saisit une arme, se joignit à l'escorte française et contribua à repousser les assaillants; mais il fut blessé et ses habits criblés de balles. Néanmoins cette rencontre décida sa vocation; il était venu en Italie pour assister à des négociations, il y resta pour prendre part au combat qui allait s'y livrer. Le général Meunier, qui commandait Ancône, informé de la bravoure qu'il avait montrée, se l'attacha comme aide-de-camp, et obtint pour lui une sous-lieutenance de hussards. Il fit avec ce grade sa première campagne en 1799, et assista à tous les combats que le général Meunier livra en défendant pied à pied la province confiée à son commandement, et surtout il se fit remarquer par son ardeur à affronter les plus grands périls. Dans une de ces rencontres, il fit mettre bas les armes à un bataillon de Hongrois, et reçut deux coups de feu, dont l'un lui fracassa un bras et l'autre une jambe. Dans une autre occasion, non moins généreuse que brave, il sauva la vie à un émigré français, malgré les dangers auxquels il s'exposait en bravant la rigueur des lois rendues contre ces proscrits. Après la bataille de Marengo, il fut nommé commandant de

Pesaro qu'il défendit pendant plus d'un mois contre plus de six mille hommes, quoiqu'il n'eût avec lui qu'une très-petite troupe. Obligé de rendre la place, il obtint une expatriation honorable; mais quelle fut la surprise des Autrichiens, en voyant le capitaine Dulong défilier tambour battant avec quatorze Français, reste de la faible garnison! A Ansterlitz, il avait été nommé major du 15^e régiment de ligne; son régiment, accablé par le nombre, reculait; il saisit aussitôt un drapeau, le planta devant lui en s'écriant: *Soldats, j'en arrête ici!* Cette espèce d'inspiration produisit son effet sur l'esprit du soldat, et Dulong en fut complimenté sur le champ de bataille par le général Davoust. Il continua à payer de sa personne à Eylau, à Friedland, et plus particulièrement encore dans l'expédition de 1807 en Portugal, où dans une seule journée il sauva deux fois l'armée à Ponte-Nuovo et à Misarella. Dans cette dernière affaire, il reçut un coup de feu à la tête qui fit craindre pour ses jours. Malgré son extrême bravoure, son avancement ne fut pas rapide; de major il devint colonel, et ce ne fut qu'en avril 1813, qu'il fut nommé général de brigade et qu'il obtint un commandement supérieur dans la garde. Bonaparte, en passant la revue de l'armée à Dresde, le désigna au roi de Saxe comme un des officiers de l'armée française qui avaient le plus vaillamment combattu et qui étaient le plus couverts de blessures. Louis XVIII lui conféra, le 18 mars 1815, avant son départ pour Gand, le grade de lieutenant-général, dont il avait déjà le rang par l'emploi qu'il avait occupé dans la vieille garde. Comme il n'avait rempli aucune fonction pendant les Cent-Jours, le roi le nomma, à son retour, lieutenant-commandant d'une des compagnies des gardes-du-corps; en 1823, il reçut le commandement de la 17^e division militaire à Bastia, et le 28 mai 1825, il fut décoré de la grand'croix de l'ordre de Saint-Louis. Il est mort à Paris en 1828.

DULONG (Pierre-Louis), célèbre physicien, naquit à Rouen en 1785, et vint à Paris le 17 juillet 1838. Orphelin dès son bas âge, et assez riche pour ne point être obligé de prendre un emploi public, il vint étudier à Paris la médecine, et parcourut après les départements de la Normandie, où il fit une belle collection de plantes peu connues des savants. Pendant les brillantes découvertes de Davy et les recherches laborieuses de Fourcroy, de Vauquelin et de Berthollet, venaient d'imprimer à la chimie un mouvement rapide, lorsque ce der-

nier admit le jeune Dulong dans son laboratoire, et le vit débiter en 1811 par des recherches pleines d'intérêt sur les sels. C'est en octobre de la même année que Dulong fit la découverte du chlorure d'azote, substance qui s'annonça par une détonation épouvantable. Le laboratoire fut détruit de fond en comble; mais notre chimiste en fut quitte pour de fortes contusions, et dès le commencement de l'année suivante, il ne craignit point de faire le même essai. Malheureusement, au mois d'octobre 1812, une seconde détonation le priva d'un œil et lui enleva l'extrémité d'un doigt. Cet accident ne le détourna pas de ses études favorites. En 1816, il publia des *Recherches sur l'acide nitreux*, et en 1816, sur les *acides du phosphore*. Ce fut avec la même précision dans les expériences, la même sagacité dans le raisonnement, qu'il aborda les plus hautes questions de physique; mais dans cette nouvelle carrière, il marcha en communauté de gloire avec Petit, dont la mort prématurée fut un véritable deuil pour la science. Déjà, en 1815, ils avaient publié un *Mémoire* très-important qui n'était qu'une introduction à un travail beaucoup plus étendu sur les *lois du refroidissement*. Ce travail, qui fut couronné par l'académie des Sciences dans sa séance publique du 16 mars 1818, est sans contredit fort au-dessus de tout ce que la physique expérimentale avait jusque-là produit de plus parfait. La mort de Petit, arrivée en 1820; fut pour Dulong une perte douloureuse; mais elle ne ralentit pas ses travaux, sur lesquels on trouvera des détails dans la *Physique* de Pouillet. Devenu membre de l'académie des Sciences, Dulong trouva dans cette distinction honorable un juste dédommagement de ses sacrifices et une précieuse récompense de son dévouement sans bornes pour la science. Après 1820, il avait été nommé professeur de physique à l'école polytechnique, à l'école vétérinaire d'Alfort. Les *Mémoires* qu'on a de ce savant, et où sont consignées la plupart de ses découvertes, sont disséminés dans le *Recueil de l'académie des Sciences*, dans les *Annales de physique et de chimie*, et dans plusieurs autres journaux scientifiques.

DUMANIANT (Jean - André BOURLAIN, dit), romancier et auteur dramatique, né à Clermont-Ferrand en 1754, suivit pendant quelque temps la carrière du barreau, qu'il quitta pour se faire comédien. Après avoir parcouru les provinces sous le nom de Dumaniant, il vint se fixer à Paris, où il est mort le 24 septembre 1823. Il a publié une foule de ro-

mans et de pièces de théâtre, qui firent la fortune de son libraire et du théâtre sur l'emplacement duquel a été élevée la salle du Théâtre-Français. Parmi ses comédies on remarque : *La Guerre ouverte*; *Les Intrigants*, etc.

DUMAREST (Rambert), habile graveur de médailles, né en 1750, à Saint-Etienne en Forez, mort à Paris le 4 avril 1806. Il était membre de l'Institut.

DUMARSAIS (César CHESNEAU), né à Marseille en 1676, entra dans la congrégation de l'Oratoire; mais le désir d'une plus grande liberté le lui fit quitter bientôt après. Il vint à Paris, s'y maria, fut reçu avocat et commença à travailler avec succès. Des espérances flattées l'avaient engagé dans cette profession; mais trompé dans ses vues, il ne tarda pas à l'abandonner. Sa femme lui ayant paru un peu trop sage et trop chrétienne, il prit le parti de se séparer d'elle. Il se chargea de l'éducation du fils du président de Maisons. La mort du père l'ayant privé de la récompense qu'il espérait, il entra chez le fameux Law, pour être auprès de son fils. Après la chute de ce charlatan, il entra chez le marquis de Beaufremont. L'éducation de MM. de Beaufremont finie, il prit une pension, dans laquelle il éleva, suivant sa méthode, un certain nombre de jeunes gens; mais le bruit s'étant répandu qu'il leur enseignait l'irreligion, cette pension fut supprimée. Obligé à donner quelques leçons pour subsister, sans fortune, sans espérance et presque sans ressource, il se réduisit à un genre de vie fort étroit. Ce fut alors que les auteurs de l'*Encyclopédie* l'associèrent à leur informe compilation. Il y fit plusieurs articles de grammaire, qui sont répandus dans les six premiers volumes. Il mourut en 1756, à 80 ans, après avoir reçu les sacrements. Dumarsais avait donné plus d'une fois des scènes d'irreligion. Appelé pour présider à l'éducation de trois frères dans une des premières maisons du royaume, il demanda dans quelle religion on voulait qu'il les élevât : question qui nuisit infiniment à sa fortune, dans un temps où la religion était respectée et regardée comme l'unique sanction des mœurs. Il s'était d'ailleurs fait connaître par divers ouvrages, où l'impiété paraissait à découvert. Ceux qui avaient été liés avec lui par les mêmes sentiments, lui firent un crime de son retour au christianisme dans ses derniers moments : quelques-uns prétendirent que ce retour n'avait pas été sincère, que c'était l'effet de la faiblesse du malade, etc.; mais quand cela serait, quand la révolution qu'il se fait si fréquem-

ment dans les esprits forts, lorsqu'ils se voient au bord du tombeau, ne serait pas le fruit d'une pleine conviction, elle prouverait au moins qu'ils n'ont jamais été bien persuadés des erreurs qu'ils ont enseignées ou adoptées, et qu'ils n'ont jamais été incrédules de bonne foi. « Ce n'est pas une foi éteinte (dit Bayle), qu'on peut bien citer en cette matière, ce n'est qu'un feu caché sous la cendre. Ils en ressentent l'activité dès qu'ils se consultent, et principalement à la vue de quelque péril. On les voit alors plus tremblants que les autres hommes. Le souvenir d'avoir témoigné plus de mépris qu'ils n'en sentaient pour les choses saintes, et d'avoir taché de se soustraire intérieurement à ce joug, redouble leur inquiétude. » Les principaux ouvrages de Dumarsais ont : *Exposition de la doctrine de l'Eglise gallicane, par rapport aux prétentions de la cour de Rome*, in-12. Cet ouvrage n'a paru qu'après la mort de l'auteur : on s' imagine aisément comment cette matière a été traitée par un homme aussi ennemi du christianisme en général, que de la religion catholique et du siège de Rome en particulier; *Exposition d'une méthode raisonnée pour apprendre la langue latine*, in-12, 1722; *Traité des tropes*, 1730, in-8, réimprimé (3^e édition) en 1775, in-12. Cet ouvrage explique les différents sens qu'on peut donner au même mot. Quelqu'un, voulant lui faire compliment sur ce livre, lui dit qu'il avait entendu dire beaucoup de bien de son *Histoire des tropes* : il prenait cette figure de rhétorique pour un nom de peuple. Dans les réputations à la mode, il faut compter bien des suffrages de cette nature; *Les véritables principes de la grammaire, ou Nouvelle grammaire raisonnée pour apprendre la langue latine*, 1729, in-4. Il n'a paru que la préface de cet ouvrage; un *Abrégé de la grammaire*, du Père Jouvenci, *disposé suivant une méthode*, 1731, in-12; une *Réponse* manuscrite à la *Critique de l'Histoire des racines*, par le Père Baltus. On n'en a trouvé que des fragments imparfaits dans ses papiers. Cet effort inutile et le silence de Fontenelle prouvent combien l'ouvrage de Baltus est solide : les raisonnements sont vains contre des faits avérés, conformes d'ailleurs à des principes incontestables (voyez BALTUS); *Logique, ou Réflexions sur les opérations de l'esprit*, ouvrage fort court et superficiel. On l'a réimprimé avec les articles qu'il avait fournis à l'*Encyclopédie*, Paris, 1762, 2 parties in-12. Nous ne dirons rien de quelques autres ouvrages impies,

tombés dans un oubli dont il ne faut pas les tirer. Un amour excessif des louanges, une grande idée de lui-même, et la faiblesse de la témoignage en toute occasion, sont le caractère de cet écrivain. Les philosophes du jour en parlent avec beaucoup d'éloge, et le considèrent comme le coryphée et le modèle de cette nuée d'instituteurs initiés aux dogmes de la secte, qui se sont répandus depuis dans toutes les provinces de l'Europe pour détruire ce qu'ils appellent les préjugés, c'est-à-dire toutes les notions chères à l'homme chrétien et à l'homme solidement vertueux.

DUMAS (Hilaire), docteur de la maison et société de Sorbonne, s'est fait connaître par une *Histoire des cinq propositions de Jansénius*, Trévoux, 1702, en 3 vol. in-12, bien écrite et avec vérité. On l'attribua au Père Le Tellier; mais le style du jésuite est plus véhément. On a encore de l'abbé Dumas une *Traduction de l'Imitation de J.-C.*, et d'autres écrits moins connus que son *Histoire*.

DUMAS (Charles-Louis), doyen de la Faculté de Montpellier, professeur de médecine et correspondant de l'Institut, né à Lyon en 1765, mort le 3 avril 1813. On lui doit un grand nombre d'ouvrages. Les plus importants sont : *Système méthodique de nomenclature et de classification des muscles du corps humain*, Montpellier, 1797, in-4; *Principes de physiologie*, 1800-1806, 4 vol. in-8; *Aperçu physiologique sur la transformation des organes*, 1805; *Doctrines des maladies chroniques*, Paris, 1812, in-8 : c'est son meilleur ouvrage; il contient un travail qui lui est propre : la théorie de la formation de ces maladies; des *Eloges*, des *Discours académiques*, écrits avec élégance.

DUMAS (Charles-Guillaume-Frédéric), mort vers la fin du 18^e siècle, a publié : *Voyages et découvertes faites par les Russes*, traduit de l'allemand de Muller, Amsterdam, 1766; 2 vol. petit in-8; *Relation historique de l'expédition contre les Indiens de l'Ohio*, en 1764, traduit de l'anglais, 1769, in-8; *Examen de la doctrine touchant le salut des patens, etc.*, trad. de l'allemand d'Eberhard, Amsterdam, 1773, in-8, et plusieurs articles dans la *Bibliothèque des sciences et des beaux-arts*, journal imprimé à La Haye.

DU MAS. (Voyez MAS.)

DUMERSAN (Théophile-Marion), numismate, archéologue et auteur dramatique, né en 1780, au château de Castelnau, en Berry, mort à Paris, le 13 avril 1849, a laissé plus de 280 pièces de théâtre, dont 100 sont de lui seul, et

dont le reste a été fait avec la collaboration de MM. Desaugiers, Scribe, Dupaty, etc. On lui doit reprocher, comme à presque tous les auteurs dramatiques, de n'avoir pas toujours assez respecté la décence.

DUMESNIL (Marie-Françoise), célèbre tragédienne, née à Paris en 1713, débuta au Théâtre-Français en 1737, et fut reçue la même année; elle y obtint les plus grands succès, quoiqu'elle ne fût pas douée d'un extérieur avantageux et qu'elle manquât quelquefois de noblesse dans ses attitudes et dans son geste : de plus, son jeu était inégal; mais quand elle s'animait, sa voix devenait terrible et elle excitait au plus haut point la terreur et la pitié, principal ressort de l'action tragique; elle excellait particulièrement dans les rôles de *Mérope*, de *Clytemnestre*, d'*Athalie*, d'*Agrippine*. Elle se retira, dans les dernières années de sa vie, à Boulogne-sur-Mer, et mourut en 1803.

DU MESNIL. (Voyez MESNIL.)

DUMNORIX. (Voyez DAMNORIX.)

DUMOITIEZ (Charles-Isidore), ancien bénédictin, né en 1785 à Beaurevoir, dans les environs de Saint-Quentin, était entré fort jeune chez les bénédictins de la congrégation de Saint-Maur. Au moment de la Révolution, il habitait l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. En 1792, les religieux qui persévéraient à vouloir mener la vie commune, furent transférés à Saint-Denis. Dom Dumoitiez fut du nombre de ceux qui étaient restés fidèles; mais au bout de trois mois le monastère de Saint-Denis fut supprimé comme les autres. Dom Dumoitiez entra alors comme précepteur dans une maison particulière. En 1798, il fut déporté à l'île de Rhé pour un écrit qu'il avait publié, et ne recouvra la liberté que sous le Consulat. En 1802, il fut nommé à la cure de Belleville, près Paris, qu'il a occupée jusqu'à l'époque de sa mort, arrivée le 22 mai 1832. On a de lui une *Instruction sur les fondements, la vérité et l'importance de la religion*, Paris, 1828, in-12.

DUMOLARD (Joseph-Vincent) naquit en 1766, à Laffrey, près Vizille en Dauphiné. Ses talents comme juriconsulte lui méritèrent, à 19 ans, la place d'avocat-général au Parlement de Grenoble, et il avait à peine 25 ans, lorsqu'il fut élu député en 1791, par le département de l'Isère, à l'Assemblée législative. Il y provoqua la prestation individuelle du serment civique, fit maintenir au procès-verbal la mention honorable des adresses dirigées contre les prêtres, parla en faveur du divorce et contre les émi-

grés; mais bientôt après il parut revenir à des sentiments plus modérés, et se déclara pour la monarchie constitutionnelle, que depuis il soutint de tout son pouvoir. Dès le 11 mai, il s'éleva contre l'insubordination qui régnaait dans l'armée, et contre l'espèce de faction qui dominait dans l'Assemblée. Quelques jours après, il essaya de défendre la reine, et le 20 juin il demanda qu'on examinât la conduite des administrateurs du département de Paris dans cette journée, et fit décréter que les députations armées ne seraient plus admises à l'Assemblée. Le 8 août, il faillit être assassiné en sortant de l'Assemblée, pour s'être opposé au décret d'accusation contre Lafayette; et fut contraint de se réfugier dans un corps-de-garde du Palais-Royal, d'où il sortit par une porte de derrière. Le danger qu'il avait couru le rendit plus circonspect le reste de la session, et il eut le bonheur d'échapper aux proscriptions révolutionnaires. Elu de nouveau, en septembre 1795, au conseil des Cinq-Cents, il appuya l'élection de Job Aimé; et malgré les murmures et les menaces, il soutint avec tant de force la cause des parents des émigrés qu'on voulait priver de leurs biens, qu'il faillit être envoyé à la prison de l'Abbaye. Dumolard dénonça ensuite le Directoire qui s'immisçait dans les nominations, et réclama contre l'effet rétroactif donné aux lois sur les successions; il repoussa aussi les accusations dirigées contre la ville de Lyon, que le Directoire avait signalé comme un foyer de contre-révolution; en décembre 1796, il se prononça en faveur de la liberté de la presse, et dénonça de nouveau le Directoire comme envahissant l'autorité législative. Peu de temps après, il osa plaider la cause de l'Ordre de Malte, et s'opposa à ce qu'on renvoyât Lavillehervois devant une commission militaire, en disant que, si l'on voulait poursuivre les agents de Louis XVIII, il fallait aussi s'occuper d'arrêter ceux du duc d'Orléans. Dans le mois de mars, il sollicita la révocation de toutes les lois opposées à la constitution, et le 18 mai, il dénonça un mouvement des démagogues qui avaient désigné à leur poignards plusieurs victimes; il demanda ensuite la révision des lois sur la police des cultes, et vota la suspension du divorce pour incompatibilité d'humeur. Le 12 juillet 1798, il parla avec plus de véhémence qu'il ne l'avait fait jusqu'alors contre les Jacobins; le 18, il combattit le renvoi des ministres qui avaient la confiance de l'Assemblée, et s'éleva contre l'approche des troupes que le Directoire

appelait vers la capitale; le 10 août, il prononça un fort long discours sur l'universaire de cette sanglante révolution, dont l'objet était de rappeler par le souvenir des malheurs passés la représentation nationale à des sentiments de modération. Le 25, il combattit l'établissement du club dit *Théophilanthropique*, proposé par Leclerc, et le 30, il parla encore avec beaucoup d'énergie contre les terroristes et surtout contre la faction d'Orléans, qu'il accusa de faire mouvoir toutes les autres. Le lendemain, il osa élever la voix en faveur des habitants de la Vendée et des fugitifs du Rhin. Compris dans la proscription du 18 fructidor, il trouva le moyen d'échapper aux recherches de la police et ne put être conduit à Cayenne. Après le 18 brumaire, Bonaparte rappela les exilés, et Dumolard reparut sur la scène politique; il fut d'abord nommé sous-préfet à Cambrai, et en octobre 1805, il fut élu membre du corps législatif. Il s'y trouvait encore à la chute de Bonaparte en 1814. A cette époque, il passa à la Chambre des députés formée par Louis XVIII, et reçut la croix de la Légion-d'Honneur qu'il n'avait pu obtenir sous Bonaparte. Toujours partisan de la monarchie constitutionnelle, il se déclara en faveur de la liberté de la presse, en rappelant que les crimes les plus atroces de la Révolution avaient été commis pendant que la presse était enchaînée, et termina son discours par ce passage que les journaux ministériels qualifièrent d'*hométie révolutionnaire* : « Amis de la liberté, nous supportâmes la tyrannie de Robespierre; mais le 9 thermidor perçait dans le lointain à travers les nuages; nous pûmes souffrir celle de Napoléon; mais le despotisme de la guerre était sur nos têtes, et nous avions un avenir. Français, cet avenir, on veut l'éteindre, et couvrir d'un voile de plomb la statue de la liberté, le souffrirez-vous? Ah! j'en appelle au roi qui, dans sa jeunesse, a la protégée de son amour; au roi, qui nous a juré de la défendre et de l'asseoir sur les fondements de la monarchie. » Il continua de prendre part à tous les actes de cette session, et s'éleva contre le projet de réduction qu'on voulait faire subir à la cour de cassation, en disant qu'il avait deviné le véritable objet de la loi, qui était de rétablir le conseil privé, et surtout d'écarter de cette cour quelques régicides. Lors du débarquement de Bonaparte, Dumolard fut nommé d'abord préfet des Basses-Alpes et conseiller d'Etat; mais il refusa ces fa- veurs du gouvernement impérial pour

venir siéger dans la Chambre des représentants, dont il devint un des secrétaires. A l'occasion du serment exigé des députés, il s'écria : « Il faut que l'on sache que nous sommes dévoués à notre souverain, et que nous le sommes d'une manière honorable; mais s'il fallait opter entre l'empereur et la nation, mon choix ne serait pas douteux. » Cependant le lendemain il demanda que la Chambre prêtât serment sans restriction à l'empereur et à la constitution. « Dans les circonstances critiques où nous nous trouvons, dit-il, il faut que la nation se sauve avec et par l'empereur... Lorsque l'ennemi est près de nos frontières, que l'Angleterre travaille pour nous désunir, notre premier besoin est de marcher avec nos invincibles armées. Quand les proclamations insidieuses de Louis XVIII attaquent l'honneur des soldats, les peignent comme des révoltés; lorsqu'on cherche à les isoler de leur chef, il est de notre devoir de déclarer que l'armée est la nation, que les braves qui composent cette armée ne sont que notre avant-garde, et que nous pensons comme eux, que nous marchons avec eux. » Après les désastres du Mont-Saint-Jean, il fut un des premiers à demander que l'Assemblée choisît des commissaires pour envoyer à l'armée, afin que la présence des représentants de la nation pût stimuler le patriotisme du soldat, dont le moral avait été ébranlé par nos revers et par l'abdication de l'empereur. Il ne cessa, dans cette courte session, de prendre la parole. A chaque séance, il trouva moyen de parler sur toutes les questions. C'était toujours lui qui se levait pour faire des lectures, pour demander l'admission de tel ou tel député, pour faire une motion d'ordre; enfin il ne laissait rien à faire aux autres secrétaires, et à peine permettait-il de parler aux autres orateurs. Le 5 juillet, il signa la protestation de la minorité, déposée chez le général Lafayette, et le jour même de l'occupation de la capitale par les Anglo-Prussiens, il se rendit encore à la Chambre, et, trouvant le palais national fermé par les étrangers, il protesta, sur le perron du corps législatif, contre la puissance des baïonnettes, qui l'empêchait de remplir la mission populaire dont il était chargé. Il se retira dans le département de l'Yonne où il avait des propriétés; mais il se rendait quelquefois en Dauphiné auprès de sa famille, et il était parvenu à se faire proposer comme candidat libéral aux élections de l'Isère, lorsqu'il mourut en 1820.

Bonaparte l'a cité, dans son récit du 13 vendémiaire, comme un des hommes influents qui déployèrent de la capacité et de l'énergie dans les rangs des sectionnaires insurgés. Ce que nous pouvons dire qui lui soit le moins défavorable, c'est qu'il aimait beaucoup à parler, et que le désir de se mettre en évidence lui fit faire beaucoup de sottises.

DUMOLARD. (Voy. BOURGIGNON.)

DUMONT (Jean-François), baron de Carlsroon, historiographe de Sa Majesté impériale et catholique, réfugié en Hollande après avoir servi sans beaucoup de fruit en France, est connu par divers écrits d'un style languissant et incorrect, mais où l'on trouve des recherches qui peuvent être utiles. Les principaux sont : *des Mémoires politiques pour servir à l'intelligence de la paix de Riswick*, La Haye, 1699, 4 vol. in-12, dont les Actes ont aussi 4 vol. in-12, 1705. Cet écrit, instructif et intéressant, contient en abrégé ce qui s'est passé de plus considérable dans les affaires, depuis la paix de Munster, jusqu'à la fin de l'an 1676; *des Voyages en France, en Italie, en Allemagne, à Malte et en Turquie*, 1699, 4 v. in-12; recueil assez curieux, quoique peu exact; *Corps universel diplomatique du droit des gens, comprenant les traités d'alliances, de paix et de commerce, depuis la paix de Munster jusqu'en 1706*, Amsterdam, 1726, 8 vol. in-fol. Cet ouvrage n'est pas exempt de fautes, mais il a son utilité. En y ajoutant les traités faits avant J.-C., publiés par Barbeyrac, ceux de Saint-Priest, ceux de Munster et d'Osnabruck, cela forme une collection de 19 vol. in-fol. Ils sont le plus souvent partagés en 26 ou en 30 tomes; *Lettres historiques depuis janvier 1652, jusqu'en 1710*. Une autre main, moins habile que celle de Dumont, les a continués; *Batailles gagnées par le prince Eugène*, gravées avec des explications historiques, La Haye, 1723, in-folio, nouvelle édition publiée sous le titre d'*Histoire militaire du prince Eugène de Savoie, du prince et du duc de Malborough, et du prince de Nassau-Friss*, La Haye, 1729-47, 3 vol. in-fol., fig., ouvrage recherché. Il mourut vers l'an 1726.

DUMONT (Georges-Louis-Marie, baron DE COURSET), agronome, né à Boulogne-sur-Mer le 16 septembre 1746, embrassa dans sa jeunesse la carrière militaire, et parvint jusqu'au grade de capitaine de cavalerie. Pendant qu'il était en garnison dans les Pyrénées, il se livra à l'étude de la botanique pour

goût, qu'à l'âge de 31 ans il quitta le service pour se livrer exclusivement aux expériences agronomiques. Sa terre de Courset, située à cinq lieues de Boulogne-sur-Mer, s'est enrichie, par ses soins persévérants, des plus belles espèces du règne végétal, soit nationales, soit exotiques. On comptait de son vivant, parmi ces dernières, plus de trois mille six cents espèces vivaces et ligneuses de toute température, dont la plupart étaient très-multipliées. Ses jardins et ses serres, renfermant de six à sept mille pots, et un grand nombre de caisses, sont cités comme un modèle dans tous les ouvrages d'agriculture et de jardinage. Lui seul est le créateur de cette belle propriété, et il en a fait toutes les distributions. Il s'occupait de dessin; son portefeuille renfermait plus de mille plantes dessinées par lui dans les Pyrénées. Cet habile agronome est mort dans sa terre dans le mois de juin 1821. Il était membre de la Société royale d'agriculture, correspondant de l'Institut, et entretenait une correspondance étendue avec un grand nombre de savants. On a imprimé une *Notice sur les jardins de Dumont de Courset*, Paris, 1813, in-8, réimprimée sous le titre de *Description des jardins de Courset*, Paris, 1824, in-8. Il a publié : *Observations sur l'agriculture du Boulonnais*, 1784, in-8; *la Météorologie des cultivateurs*, suivie d'un avis aux habitants des campagnes sur leur santé et sur quelques-uns de leurs préjugés, 1798, in-12; le *Botaniste cultivateur*, ou *Description, culture et usage de la plus grande partie des plantes étrangères, naturalisées et indigènes, cultivées en France et en Angleterre, rangées selon la méthode de Jussieu*, 1798-1805, 5 vol. in-8; 2^e édition entièrement refondue et considérablement augmentée, 1811, 6 vol. in-8, avec un supplément publié en 1814, in-8; outre la nomenclature considérable des plantes, on y trouve une description simple et précise de leurs caractères et de leurs propriétés, avec la méthode de les conserver et de les propager. Il a aussi donné des *Observations géorgico-météorologiques dans les Mémoires de l'ancienne société d'agriculture de Paris*, et plusieurs *Mémoires dans les Annales de l'agriculture française* et dans la *Bibliothèque des propriétaires ruraux*.

DUMONT DE SAINTE-CROIX (Charles-Henri-Frédéric), né à Oisemont près d'Abbeville, le 27 avril 1758, fut avocat à la cour royale de Paris, devint ensuite chef de division et directeur au ministère de la justice sous Gohier. Dumont

avait été incarcéré pendant la Révolution pour avoir fait afficher, à l'occasion du procès du général Custine, un placard dans lequel il rappelait courageusement au peuple les principes éternels de la justice et de l'équité. On a de lui : *Mémoires d'un détenu* ; *Manuel des maires*, 2 vol. in-8., dont la neuvième édition a paru en 1831 sous ce titre : *Manuel complet des maires, de leurs adjoints, des conseillers municipaux et des commissaires de police* ; *Dictionnaire forestier*, 1803, 2 vol. in-8 ; *Nouveau style des huissiers*, 1820, in-8. Il a fourni, en outre, plusieurs articles d'*Ornithologie* au *Dictionnaire des sciences naturelles* de Frédéric Cuvier. Il est mort le 8 janvier 1830, à la suite d'une attaque de paralysie.

DUMONT (Etienne) naquit le 18 juillet 1769, d'une famille française, réfugiée depuis longtemps à Genève pour cause de religion. Après avoir terminé ses études théologiques, il fut reçu ministre de la religion réformée. Ses prédications obtinrent du succès ; mais des obstacles qu'il rencontra, l'obligèrent de quitter Genève. Il se rendit alors en Russie, et il y fut nommé pasteur de l'Eglise française protestante. Il alla ensuite en Angleterre, où il fut chargé de l'éducation du fils de lord Lansdown, qui remarqua bientôt son mérite, et le traita de la manière la plus distinguée. Ce fut à Bowood, résidence habituelle de lord Lansdown, que Dumont fit la rencontre de Bentham, et il commença dès lors à se lier avec lui. Il avait obtenu par l'entremise de son protecteur une place lucrative qui n'exigeait aucun travail, et était une véritable sinécure. Cependant, étant revenu en France au commencement de la Révolution, en 1789, il pensa à se faire une position dans le nouvel ordre de choses, et il se mit en relation avec Mirabeau, qui le chargea de la rédaction du *Courrier de Provence*, et élaborava avec lui plusieurs de ses discours. Après la mort du grand orateur, Dumont quitta la France et revint à Genève. En 1792, il fit partie de l'administration qui fut élue à l'approche de l'armée française ; mais il abandonna bientôt cette position, il se rendit de nouveau en Angleterre. Ce fut alors que Bentham (voyez ce nom), qui avait reconnu en lui une grande lucidité d'esprit et une rare facilité de style, lui confia le soin de mettre en ordre et de rédiger les notes et les pensées qu'il avait l'habitude de jeter sur des feuilles détachées. Dumont accepta cette tâche difficile, et pendant près de vingt ans il

fut le collaborateur de l'illustre publiciste. Dumont avait toutes les qualités qui convenaient à un pareil travail : il concevait avec facilité ; son style était clair, élégant et précis, et il sut donner aux idées souvent heurtées de Bentham la forme brillante qui leur manquait. Du reste, si, dans les ouvrages qui sont sortis de cette heureuse association, les pensées principales et génératrices sont de Bentham, leur développement et beaucoup d'idées secondaires appartiennent à Dumont, esprit distingué, mais timide, qui aimait mieux faire paraître ses propres conceptions sous le nom d'un autre que sous le sien. En 1814, Dumont revint à Genève, et fut nommé membre du conseil représentatif et souverain ; il ne concourut pas toutefois à l'établissement de la constitution, qui était terminée lorsqu'il arriva ; mais il prit part à la discussion et à la promulgation de plusieurs lois importantes. Il travailla en particulier à la réforme du système pénitentiaire, et c'est lui qui suggéra le plan panoptique de la prison pénitentiaire. En 1829, il visitait l'Italie et se trouvait à Milan, lorsque, ayant éprouvé une somnolence, indice d'une paralysie cérébrale, il mourut presque subitement le 27 septembre de la même année. Il a publié : *Traité de la législation civile et pénale*, Paris, 1802, 3 vol. ; 2^e édition, Paris, 1820 ; *Théorie des peines et des récompenses*, Londres, 1814, 2 vol., qui ont été plusieurs fois réimprimés ; *Tactique des assemblées législatives*, suivie d'un *Traité des sophismes politiques*, Genève, 1836, 2 vol. ; *Traité des preuves judiciaires*, Paris, 1823, 2 vol. ; *De l'organisation judiciaire et de la codification*, Paris, 1828. Ces divers ouvrages, qui ont été écrits, ainsi que nous l'avons dit, sous l'influence et les principes de Bentham, ont un grand intérêt pour les publicistes et les jurisconsultes, mais contiennent des doctrines fausses et dangereuses.

DUMONT D'URVILLE (Jules - Sébastien-César), contre-amiral, est né à Condé-sur-Noireau (Calvados) en septembre 1791. Il fit d'excellentes études sous la direction d'un oncle, savant chanoine de la cathédrale de Caen ; il lisait parfaitement les poètes grecs et latins. A vingt ans il se présenta à l'école polytechnique ; mais son âge trop avancé l'empêcha d'y être reçu. Bien décidé à suivre la carrière militaire, il se présenta à l'école de marine où il fut admis en qualité d'aspirant de première classe. A la paix, il fit deux campagnes scientifiques avec le capitaine Gauthier dans la mer Noire.

Les deux *Mémoires* qu'il publia prouvèrent qu'il savait mettre à profit ses voyages. On sait que c'est à lui que le Musée de Paris est redevable de la belle *Vénus* dite de *Mélos*. Il fut le premier à en signaler la beauté et l'importance à notre ambassadeur à Constantinople. En 1822 il accompagna le capitaine Duperrey, comme naturaliste, en qualité de commandant de la *Coquille*. A son retour, il donna au cabinet d'histoire naturelle une riche collection d'insectes, plusieurs centaines de plantes nouvelles, et publia une *Flora des Malouines*, rédigée en latin. Tant de fatigues et de travaux lui valurent le grade de capitaine de frégate. Encore occupé à rédiger la partie descriptive et botanique de ce voyage, il fut obligé de partir de nouveau le 20 avril 1826, et d'explorer la Nouvelle-Zélande et la Nouvelle-Guinée. Comme il devait suivre les traces de l'infortuné La Peyrouse, son bâtiment porta le nom de l'*Astrolabe*, et le point de départ de son voyage commença par le Port-Jackson, en Océanie; il visita ensuite Tonga-Tabou, l'archipel Vitti, où il découvrit cent vingt-six îles nouvelles, les côtes de la Nouvelle-Bretagne, parcourut la Nouvelle-Guinée et arriva enfin à Vanikoro, où il trouva tous les débris du naufrage de l'illustre voyageur; là il fit élever un modeste monument à l'infortuné La Peyrouse, et partit pour la France, où il arriva le 25 mars 1828. C'était peu de temps avant la révolution de Juillet; le simple officier qui, en 1814, avait été chercher à Naples la famille des Bourbons, fut le même qui, en 1830, conduisit en Angleterre le roi Charles X. Ce malheureux prince en fit la remarque: « Puis-je vous, dit-il à Dumont d'Urville, « ramener encore cet enfant! » et, en parlant ainsi il montrait le jeune duc de Bordeaux. L'officier répondit, assurément, avec une inconvenance d'autant plus blâmable, qu'il avait reçu du roi de nombreux bienfaits. Dumont d'Urville s'adonna tout entier à la carrière qu'il avait parcourue avec succès, et où il sut trouver encore une plus grande gloire. Le 12 décembre 1837, il entreprit son troisième et dernier voyage; il avait à visiter les régions antarctiques, et selon ses conjectures il devait trouver quelques terres fermes. Son plan fut violemment attaqué; Arago fut du nombre de ses plus acerbes critiques. Dumont d'Urville seul cependant eut raison; il découvrit les terres qui reçurent de lui les noms de *Louis-Philippe* et de *Joinville*, et qui étaient comme les préludes d'une autre découverte bien plus intéressante; il ap-

pela le nouveau continent qu'il avait visité le premier, du nom de sa femme: la terre d'*Adélie*. Cette découverte, qui immortalisera Dumont d'Urville, ne peut être d'aucune utilité au commerce ni à l'industrie. Ce continent, en effet, est sans cesse couvert de glaces, et on n'y trouve aucun animal, si ce n'est quelques rares pingouins. A son arrivée en France, le 6 octobre 1840, Dumont d'Urville reçut le grade de contre-amiral, et toutes les marques de la considération publique. Il vint habiter Paris, afin d'être plus à même de publier la relation de son dernier voyage. En 1841, Dumont d'Urville, revenant de Versailles avec sa femme et leur fils unique, jeune homme de grande espérance, périt dans l'effroyable catastrophe du 8 mai; et celui qui avait échappé à tant de naufrages, devint la proie des flammes. Les restes du malheureux amiral furent soigneusement recherchés, et furent ensevelis avec tous les honneurs militaires. On a de lui: *Mémoire géologique sur l'île volcanique de Santorin*; *Mémoire archéologique sur les ruines d'un temple de Mélos*; *Enumeratio plantarum quas in insulis archipelagi, aut littoribus Pontici-Euxini, annis 1819 et 1820, collegit atque delexit J. Dumont d'Urville*, Paris, 1822, in-8; *Voyage de découvertes autour du monde, de la corvette de S. M. l'Astrolabe, pendant les années 1826 à 1829, 22 vol. grand in-8 et atlas in-4 de 500 planches*; *Voyage pittoresque autour du monde, ou Choix des meilleurs voyages*, Paris, 2 grands in-8; *Voyage au pôle austral et dans l'Océanie, des corvettes de S. M. l'Astrolabe, et la Zélée*; *Mémoires et rapports adressés à M. le Ministre de la marine, etc.*

DUMOULIN (Gabriel), curé de Maneval au diocèse de Lisieux, s'est fait connaître, dans le 17^e siècle, par une *Histoire générale de Normandie sous les ducs*, Rouen, 1631, in-fol., rare et recherchée; par l'*Histoire des conquêtes des Normands dans les royaumes de Naples et de Sicile*, in-folio, moins estimée que la précédente.

DUMOULIN. (Voyez MOULIN.)

DUMOURIEZ (Charles-François-DUPERRIER), né à Cambrai le 26 janvier 1739, mort à Turville, en Angleterre, le 14 mars 1823, servit d'une manière brillante, et fut réformé en 1763, avec le grade de capitaine et la croix de Saint-Louis. Son caractère turbulent ne lui permettant pas de rester en repos, il passa en Italie, et offrit successivement ses services aux Génois et à Paoli. Refusé par les deux partis, il débarqua en Corse

et se joignit à un des ennemis de Paoli. Cette entreprise ayant échoué, il revint en France, proposa au ministère des plans pour s'emparer de la Corse, puis se rendit en Portugal, ensuite en Espagne, où il refusa une lieutenance-colonelle. Il était encore dans ce royaume, lorsque le duc de Choiseul le nomma aide-major-général-des-logis dans la petite armée destinée pour la Corse. Cette le ayant été soumise, il fut envoyé en Pologne en 1770 pour donner de la constance et de l'ensemble à la nouvelle confédération et combattre avec les confédérés; ce qu'il exécuta avec courage à distinction. De retour en France par suite de la disgrâce du duc de Choiseul, il fut mis à la Bastille, où il resta six mois. Il fut ensuite transféré au château de Caen, et ne recouvra sa liberté qu'après la mort de Louis XV. En 1778, on lui donna le commandement de Cherbourg, et deux ans après il fut fait brigadier des armées du roi. Au commencement de la Révolution, il en embrassa la cause; et n'ayant pu obtenir des suffrages aux élections pour se faire nommer aux Etats-Généraux, il vint à Paris pour chercher à obtenir quelque place importante, et présenta des plans de toute espèce; enfin il parvint à se faire nommer lieutenant-général, puis ministre des affaires étrangères. Pendant le peu de temps qu'il occupa ce poste, il s'attacha à trouver des torts à la maison d'Autriche, et parvint à lui faire déclarer la guerre. Il changea ensuite son ministère contre celui de la guerre; mais il donna sa démission peu de jours après, et alla servir en qualité de lieutenant-général dans l'armée aux ordres de Luckner. Après le 10 août 1792, il passa au commandement de l'armée du Nord, et eut à combattre les Prussiens, les Autrichiens et les émigrés réunis, qui s'étaient rendus maîtres de Longwy et de Verdun, et s'avançaient vers la Champagne. Il obtint sur les Prussiens un avantage près de Valmy, qui arrêta leur marche et décida leur retraite. Il courut ensuite avec 25,000 hommes au secours de Lille assiégée. La France ayant été évacuée, il se rendit à Paris, où il fut recherché de tous les partis, et concerta avec le conseil exécutif une campagne d'hiver. De retour à son armée, il adressa aux Belges une proclamation pour les engager à se révolter contre leur souverain; il remit ensuite ses troupes en mouvement, attaqua les Autrichiens dans le camp retranché de Jemmapes, et, malgré l'inégalité du nombre, remporta la victoire, après un combat long et san-

glant. Il s'empara de la Belgique, et poussa ses opérations jusqu'en Hollande; mais battu à Nérvinde, il fut obligé de se replier sur Louvain et sur Bruxelles. Ses ennemis profitèrent de ses revers pour le faire disgracier. Instruit du sort qui l'attendait, il fit arrêter les commissaires de la Convention et le ministre de la guerre Beurnouville, envoyé pour le surveiller. Ce fut alors qu'il écrivit à cette assemblée qu'il allait marcher pour délivrer la France de l'oppression des Jacobins et rétablir la constitution de 1791. Il avait alors conclu une trêve avec le prince de Cobourg, qui était convenu de ne pas inquiéter la retraite de l'armée française, et qui devait même y joindre 12,000 hommes pour marcher sur Paris; mais il perdit beaucoup de temps avant d'oser se mettre en marche, et laissa plusieurs jours son armée dans l'incertitude. Lorsqu'il voulut s'emparer de Condé, de Lille et de Valenciennes, de nouveaux commissaires de la Convention étaient arrivés dans cette dernière ville, et avaient formé un noyau d'armée qui s'était grossi à chaque instant par la désertion d'une partie de son armée. Les corps qui lui étaient restés soumis hésitaient sur le parti qu'ils avaient à prendre, lorsque des volontaires l'assaillirent à coups de fusil, au moment où il se rendait avec son état-major auprès du prince de Cobourg. Il n'eut que le temps de traverser l'Escant au gué. Dès lors il n'osa plus reparaitre à son armée. Il se retira d'abord à Bruxelles, puis à Cologne, où l'électeur lui refusa durement la permission de séjourner. Depuis il parcourut la Suisse, l'Angleterre, la Prusse, le territoire danois, la Russie, cherchant partout à intriguer en faveur des Bourbons; mais il ne put obtenir nulle part de l'emploi, et finit par se fixer en Angleterre, où ses plans lui acquirent quelque crédit auprès du gouvernement, et lui valurent une pension assez considérable. Véritable protégé politique, royaliste et républicain à la fois, il n'est pas de faction, excepté la *Montagne*, pour laquelle il ne se soit tour à tour déclaré; publiciste ou littérateur, il n'est pas une seule ligne de ses écrits qu'on ne puisse réfuter par une autre. Nous nous bornerons à citer les ouvrages suivants: *Correspondance avec Pache pendant la campagne en Belgique en 1792*, 1793, in-8; *Mémoires du général Dumouriez, écrits par lui-même*, 1794, in-8; *Vie du général Dumouriez*, 1795, 3 vol.; *Coup-d'œil politique sur l'avenir de la France*, 1795, in-8; *Tableau spéculatif de l'Europe*, 1798, in-8; et plusieurs autres brochures politiques. Il a

laissé des *Mémoires* sur les événements de nos jours.

DUNAAN, juif de nation, roi des Homérites, peuple de l'Arabie-Heureuse, vivait au commencement du 6^e siècle. On dit qu'ayant été vaincu dans une grande bataille, il déchargea sa colère sur les chrétiens qui habitaient dans ses terres. Il y avait une ville nommée Nagan, qui en était remplie; il y mit le siège, et y exerça des cruautés incroyables contre les fidèles qui ne voulurent pas renier Jésus-Christ; le martyre d'Arétas et d'un enfant de 5 ans est des plus remarquables pour la barbarie. Le *Martyrologe romain* en fait mention le 24 d'octobre. Elesbaan, roi d'Ethiopie, à la prière du patriarche d'Alexandrie, vint venger les chrétiens, et fit mourir le Neron juif, après avoir défait ses troupes.

DUNCAN (Martin), né à Kempen en 1505, curé de Delft en Hollande, se fit une grande réputation par son zèle contre les protestants, dont il ramena un grand nombre dans le sein de l'Eglise. Il mourut à Amersfort l'an 1590. Il a laissé des *Traité de l'Eglise*, du *Sacrifice de la Messe*, du *culte des images*, etc., etc. Tous ses ouvrages dont quelques-uns sont en latin et les autres en flamand, prouvent le vif attachement de l'auteur à la religion catholique.

DUNDAS (David), général anglais, né à Edimbourg en 1737, d'une ancienne et illustre famille d'Ecosse, mort le 18 février 1820, se distingua particulièrement à l'affaire de Tournay; et durant la retraite de l'armée anglaise à travers la Hollande, il enleva aux Français le poste fortifié de Tuyt, à la suite d'un combat opiniâtre. Après le départ du général Harcourt, il prit le commandement en chef de l'armée, fut créé chevalier du Bain en 1806, en récompense des soins qu'il s'était donnés pour former la milice anglaise, et succéda au duc d'York, lorsque ce prince eut donné sa démission en 1809. Toutefois il ne conserva ce poste important que deux ans. Dundas s'était occupé spécialement de la tactique militaire, et il a publié en anglais: *Principes des mouvements militaires appliqués particulièrement à l'infanterie*, 1768, in-4, qui furent mis à l'usage de l'armée en 1792, et réimprimés sous le titre de *Modèles et Règlements pour la formation, l'exercice en campagne et les mouvements des troupes de Sa Majesté*. Il a aussi publié des *Règlements pour la cavalerie*, également adoptés dans l'armée anglaise.

DUNGAL, écrivain du 9^e siècle, était

vraisemblablement hibernois. Il vint en France, et l'on croit qu'il fut moine de Saint-Denys, ou du moins fort attaché à cette abbaye. Charlemagne le consulta en 811, sur les deux éclipses de soleil qu'on disait être arrivées l'année précédente. Dungal répondit à ce prince dans une *Lettre* assez longue qui se trouve dans le tome 10 in-4, du *Spicilège* de dom Luc d'Acheri. On a aussi imprimé dans la *Bibliothèque des Pères* un *Traité* de Dungal pour la *défense du culte des images*, imprimé séparément, 1608, in-8.

DUNOD DE CHARNAGE (François-Ignace), professeur en droit à Besançon, né à Saint-Claude en 1679, jouit dans toute la Franche-Comté d'une estime générale qu'il dut à ses lumières et à sa probité. Il mourut à Besançon, en 1752, dans sa 73^e année. On a de lui: *Histoire des Sequanais*, ou *Histoire du comté de Bourgogne*, 1735, 1737, 1740, 3 vol. in-4; *Histoire de l'Eglise, ville et diocèse de Besançon*, 1750, 2 vol. in-4; *Traité des prescriptions*, Dijon, 1734; Paris, 1753, in-4, 1786; la dernière édition porte le titre de *Nouveau Dunod*, *ibid.*, 1810, in-8; *Traité de la main-morte et du retrait*, 1733, in-4; Paris, 1760, in-4; *Observations sur la coutume du comté de Bourgogne*, Dijon, Besançon, 1756, in-4. — Son fils François-Joseph DUNOD, avocat à Besançon, mort en 1765, a laissé beaucoup d'observations manuscrites sur les ouvrages de son père. — Pierre-Joseph DUNOD, savant jésuite, de la même famille, donna en 1697 un livre curieux intitulé: *La découverte de la ville d'Antre en Franche-Comté, avec des questions sur l'histoire de cette province*, Paris, in-12.

DUNOIS (Jean, comte d'Orléans et de Longueville), grand chambellan de France, fils naturel de Louis d'Orléans, assassiné par le duc de Bourgogne, naquit en 1403, et commença sa carrière par la défaite de Warwick et de Suffolk, qu'il poursuivit jusqu'à Paris. Orléans ayant été assiégé par les Anglais, il défendit courageusement cette ville, et donna le temps à Jeanne d'Arc de lui amener du secours. La levée du siège fut suivie d'un grand nombre de succès. Le comte de Dunois eut presque tout l'honneur d'avoir chassé les ennemis de la Normandie et de la Gascogne. Il leur donna le coup mortel à Castillon, en 1451, après avoir pris sur eux Blaye, Fronsac, Bordeaux, Bayonne. Charles VII dut son trône à son épée. Ce monarque ne fut pas ingrat à l'égard de Dunois. Il lui donna le titre de *Restaurateur de la*

patris, lui fit présent du comté de Longueville, et l'honora de la charge de grand-chambellan de France. Louis XI ne l'estima pas moins. Le comte de Dunois entra, sous le règne de ce prince, dans la ligne du *Bien public*, et en fut l'âme par sa conduite et son expérience. Il mourut en 1468.

DU NOYER. (Voyez COFFINHAL.)

DUNS (Jean), communément appelé *Scot*, né à Duns en Ecosse, entra dans l'Ordre de Saint-François. Il s'y distingua par sa subtilité à expliquer les plus grandes difficultés de la théologie et de la philosophie de son temps. C'est ce qui lui mérita le nom de *Docteur subtil*; quoique quelques-uns pensent qu'on le lui donna, pour avoir défendu avec force l'opinion de l'immaculée Conception de la sainte Vierge. Jean Scot, après avoir étudié et enseigné la théologie à Oxford, vint en donner des leçons à Paris. Il se piqua de soutenir des sentiments opposés à ceux de saint Thomas. C'est ce qui produisit, dans l'école, les deux partis des *thomistes* et des *scolastes*. Duns, qui était à la tête de ceux-ci, les soutint, par un merveilleux talent pour les chicanes scolastiques. Il mourut à Cologne, où il était allé, en 1308, âgé de 30, 33 ou 35 ans, regardé comme un grand homme, par tous ceux qui tenaient pour l'universel *à parte rei*, et comme un homme opiniâtre et d'un caractère épineux, par ceux qui tenaient pour l'universel *à parte mentis*. C'était le sentiment d'Occam, disciple de Scot, et son rival dans ces sottises célèbres; car tous les siècles ont les leurs. Nous avons nos romans, nos vers galants, nos drames, nos encyclopédies, remplis de licence et d'irréligion; les ouvrages du siècle de Scot, peut-être plus ennuyeux encore, étaient plus innocents, et à force d'inutiles subtilités, formaient l'esprit à une logique exacte, dont les savants modernes paraissent oublier les premières règles. « A propos d'une sottise, dit un philosophe, l'esprit s'exerce et se porte à de bonnes études. Ces sortes de disputes ressemblent à ces parties acides et volatiles qui existent dans les corps propres à la fermentation; elles mettent en action toute la masse, dans le mouvement elles se dissipent ou se précipitent; le moment de la dépuraison arrive, et il surnage un fluide doux, agréable et vigoureux, qui sert à la nutrition de l'homme. » (Voyez OCCAM.) Les ouvrages de Scot, de l'édition de Lyon, 1639, forment 12 grands vol. in-fol. On y trouve la *Vie* de l'auteur écrite par Vandig, et les témoignages des auteurs

qui ont parlé de cet homme célèbre. Plusieurs écrivains ont regardé Jean Duns comme l'auteur de l'opinion de la *Conception immaculée de la sainte Vierge*. Mais il est sûr qu'elle était connue dès le milieu du 12^e siècle, comme l'on voit par la lettre de saint Bernard au chapitre de Lyon, qui combat cette opinion. Il paraît même que, dès le 6^e siècle, elle était générale parmi les chrétiens d'Orient. (Voyez MAHOMET.) Quoique Scot soutint ce sentiment avec éclat, il ne le donnait point comme un dogme certain. (Voyez SIXTE IV.)

DUPARC (Jacques LENOIR), jésuite, né à Pont-Audemer en 1702, professa la rhétorique au collège Louis-le-Grand, et mourut à Paris vers 1780. Il a publié: *Observations sur les trois siècles de la littérature française adressées à M. P.*, Paris, 1774, in-12, et un *Examen impartial de plusieurs ouvrages sur la littérature*, 1779, in-8. Il a aussi donné une nouvelle édition des *Plaidoyers et Discours oratoires du P. Geoffroy*, 1785, 2 vol. in-12, et une édition des *Œuvres spirituelles* du P. Jude, 1781-82, 7 vol. in-12. On lui attribue un *Eloge de Louis XIV*.

DUPASQUIER (Gaspard-Alphonse) naquit à Chessy (Rhône), le 27 août 1793, en des temps conséquemment qui ne lui permirent qu'une éducation incomplète; il y suppléa bientôt par la précocité et l'étendue de son intelligence. Il fit, à Paris, de bonnes études pharmaceutiques, s'occupa beaucoup de chimie et d'histoire naturelle, et suivit avec assiduité quelques cours de littérature. Reçu docteur en médecine, il vint se fixer à Lyon, où il promena son activité d'esprit sur bien des sujets à la fois, écrivait sur les arts, la peinture, la musique, la politique. En 1834, il fut nommé professeur de chimie à l'école La Martinière, et se trouva, dès lors, sur son véritable terrain; car c'était un très-habile chimiste. Dupasquier mourut à Lyon, le 13 avril 1848. Il existe de lui beaucoup d'écrits relatifs aux questions médicales, mais pas un qui semble destiné à lui survivre. Le premier en date est un *Mémoire sur la minéralogie des environs de Saint-Rambert* (Ain), Lyon, 1825, in-8. Un des derniers ouvrages de Dupasquier, peut-être aussi le plus décisif pour sa gloire, est le premier volume d'un *Traité élémentaire de chimie industrielle*, Lyon, 1844, in-8. M. le docteur Monfalcon a donné la liste des écrits de Dupasquier, dans l'*Annuaire du Rhône* pour 1849, pag. 162 de la deuxième partie.

DUPATY (Charles MERCIER), fils du président de ce nom, né à Bordeaux le 29 novembre 1771, étudia la sculpture chez Lemot et remporta le grand prix. Après sept années de séjour à Rome, il revint à Paris, où il est mort le 13 novembre 1825. Parmi ses plus beaux ouvrages on remarque son *Ajax poursuivi par la fureur de Neptune*, et son groupe d'*Oreste tourmenté par une Euménide au moment où il vient de frapper Clytemnestre*.

DUPERRAY. (Voyez PERRAY.)

DUPERRIER (Charles), poète latin, né à Aix, fils de Charles Duperrier, gentilhomme de Charles de Lorraine, duc de Guise, gouverneur de Provence, était neveu de François Duperrier, l'un des plus beaux esprits de son temps, à qui Malherbe adresse les belles stances qui commencent par ce vers :

Ta douleur, Duperrier, sera donc éternelle ?

Il fit ses délices, dès sa jeunesse, de la poésie latine, et il y réussit. Il donna souvent de bons avis à Santeuil, dont il était ami; mais il devint jaloux de la gloire de son disciple. Après avoir disputé avec chaleur l'un contre l'autre dans la conversation, ils en vinrent aux défis et aux écrits. Ils prirent pour arbitre Ménage, qui donna gain de cause à Duperrier, qu'il ne fait pas de difficulté d'appeler « le Prince des poètes lyriques. » Il cultivait aussi la poésie française, et même avec assez de succès. L'Académie le couronna deux fois : d'abord pour une élogue dont le sujet était : *On voit toujours le roi tranquille, quoiqu'il dans un mouvement continu*, en 1681; puis en 1682, pour un poème *Sur les grandes choses que le roi a faites en faveur de la religion catholique*. Le Parnasse perdit Duperrier en mars 1692. On a de lui de fort belles *Odes* latines; plusieurs *Pièces* en vers français; des *Traductions* en vers de plusieurs écrits de Santeuil; car ces deux poètes demeurèrent toujours amis, malgré leurs querelles fréquentes. Duperrier avait les travers des poètes, ainsi que les talents. Il était sans cesse occupé de ses vers, et il les récitait au premier venu. On prétend que Boileau lui lança ce trait dans son *Art poétique* :

Gard a-tous d'imiter ce rimeur furieux,
Qui de ses vains vers l'acteur harmonieux,
Aborde en récitant quiconque le salue,
Et poursuit de ses vers les passants dans la rue.

Mais ces vers n'étant que la copie du portrait que fait Horace du *Recitator acerbis* dans son *Art poétique*, rien ne prouve que le satirique français ait eu Duperrier en vue. Duperrier formait une nouvelle

Pléiade avec Rapin, Ménage, Santeuil, Petit, Commire et La Rue. On l'appela la *Pléiade latine* et la *Pléiade parisienne*. Celle de Ronsard, dont nous parlerons à son article, portait aussi ce dernier nom.

DUPETIT-THOUARS (Aubert-AUBERT) naquit au château de Boumois le 11 novembre 1758. Il consacra à l'étude des sciences naturelles les loisirs que lui laissait la carrière militaire qu'il avait embrassée. Ayant appris que son frère, officier de marine, se proposait d'aller à la recherche de La Peyrouse, il résolut de l'accompagner et partit pour Brest avec l'intention de s'y embarquer; mais les autorités révolutionnaires auxquelles il parut suspect le retinrent prisonnier pendant six semaines, et son frère Aristide mit à la voile avant qu'il eût pu le rejoindre. Dès qu'il eut été rendu à la liberté, il se dirigea sur l'île-de-France, où son frère lui avait donné rendez-vous; mais celui-ci fut lui-même retenu captif par les Portugais dans l'île de Fernando, et les deux frères ne purent se rencontrer. Aubert Dupetit-Thouars se mit alors à visiter différentes îles de la mer des Indes, et revint en France avec un herbier d'environ deux mille plantes. En 1820, il fut élu membre de l'Institut, et en 1826, de Villèle, qu'il avait connu à l'île-de-France, le fit nommer directeur de la pépinière du roi, au Roule. Il est mort le 12 mai 1832. On a de lui : *Essai sur la végétation considérée dans le développement des bourgeons*, 1809, 1 vol. in-8; *Mélanges de botanique et de voyages*, premier recueil contenant : *Dissertation sur l'enchaînement des êtres*; *Généra nova Madagascaria*, adressées à M. de Jussieu; *Observations sur les îles australes d'Afrique*, adressées à M. Lamarck, 1801, 1 vol. in-8; *Recueil de rapports et de Mémoires sur la culture des arbres fruitiers*, 1815, in-8, avec huit planches; *Histoire d'un morceau de bois*, 1815, in-8; *Le Verger français*, second recueil contenant, entre autres, un *Mémoire sur les effets de la gelée sur les plantes*, 1816, in-8; *Cours de phytologie, ou de botanique générale*, 1819, in-8; *Histoire des végétaux recueillis dans les îles d'Afrique*, première partie, 1820, 1 vol. in-4; *Histoire particulière des plantes orchidées*, 1822, 1 vol. in-8; *Mémoire sur la formation naturelle et artificielle des arbres*, 1824, in-8. Dupetit-Thouars a fourni de nombreux articles à la *Biographie universelle* de Michaud.

DUPETIT-THOUARS (Aristide-AUBERT), capitaine de vaisseau, frère du

précédent, naquit aussi au château de Boumois en 1760. Sorti de l'école militaire de Paris, il servit d'abord dans le régiment de Poitou en 1776, et puis entra dans la marine. Il forma, en 1792, de concert avec son frère, le projet d'un voyage de découvertes, et ils vendirent à cet effet leur patrimoine. Aristide s'embarqua à Brest, pour aller à la recherche de La Peyrouse, et Aubert-Aubert n'arriva dans cette ville qu'après son départ. Plus tard, il fit partie de l'expédition d'Égypte, avec le commandement du vaisseau le *Tonnant*, de 80 canons. Il mourut, avant la bataille d'Aboukir, un avis qui malheureusement ne fut point écouté. De grands désastres et la mort de ce brave marin (1^{er} août 1798) furent la conséquence de cette bataille.

DUPIN (Charles), père de Dupin aîné, procureur-général à la cour de cassation; le Charles Dupin, pair de France, membre de l'Institut; et de Philippe Dupin, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats, naquit à Clamecy en 1758, et y mourut le 24 novembre 1843. Âgé de plus de 85 ans. Reçu avocat au Parlement de Paris, lors de la présentation de Treilhaut, il obtint en 1779 une dispense d'âge pour exercer les fonctions de procureur du roi. Plus tard, il fut nommé par le duc de Nivernais conseiller lieutenant particulier au bailliage ducal de Clamecy. Porté à l'Assemblée par les suffrages de ses compatriotes, il travailla beaucoup dans les comités, surtout dans celui de l'instruction publique, où il mérita l'amitié de Lacépède et de Condorcet. Pendant la Terreur, il fut mis en prison, et n'en sortit qu'après le 9 thermidor; sous le Directoire, il fut nommé commissaire central près l'administration départementale de la Nièvre. Elu en 1799 député au conseil des Anciens, il continua de figurer dans le Corps législatif, jusqu'en 1804. Dupin, qui désirait retourner dans son pays natal, refusa, dit-on, la place de président du tribunal criminel de la Nièvre, celle de secrétaire-général du ministère de la police, et de substitut du procureur-général à la cour de cassation; mais il accepta en 1807 les fonctions de procureur impérial, et plus tard, en 1814, celles de sous-préfet. qu'il a remplies sans interruption jusqu'en 1830. Quelques années avant sa mort, il avait été nommé conseiller d'État. Dupin était un homme plein d'honneur et de probité, profondément attaché à la religion; il en avait pratiqué pendant sa vie les devoirs, et il en a reçu les consolations dans ses derniers moments.

DUPIN (Claude-François - Etienne,

TOM. III.

baron), né à Metz le 30 novembre 1767, mort à Paris le 14 novembre 1828, a été successivement commissaire du gouvernement près l'administration du département de la Seine, secrétaire-général de ce département, préfet des Deux-Sèvres, officier de la Légion-d'Honneur, conseiller-maître à la cour des comptes. Il a laissé plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Almanach du républicain pour 1793*; *Galerie historique et républicaine des hommes célèbres*, t. 93. Il a fourni aussi à la société celtique (depuis société royale des antiquaires), dont il était membre, un grand nombre de *Mémoires*.

DUPIN (Philippe-Simon), troisième fils de Dupin Charles célèbre avocat, naquit à Varzy (Nièvre), dans la nuit du 6 au 7 octobre 1795, et eut pour parrain son frère aîné, sous la direction duquel il fit des progrès rapides. Inscrit au tableau des avocats, en 1816, Philippe Dupin débuta au palais, comme avait fait son frère, simplement, sans prétention, sans éclat, dans une suite de petites causes où ses principales qualités commencèrent à se révéler, et firent aisément pressentir ce qu'il deviendrait un jour. La retraite de son frère aîné, devenu procureur-général, fit passer sur sa tête la brillante clientèle dont celui-ci était chargé. Philippe Dupin se montra à la hauteur de son emploi, et sut mériter, de plus en plus, la confiance du public, la considération des magistrats et l'amitié de ses confrères dont il fut nommé plusieurs fois bâtonnier. Il plaida les plus grandes causes, à Paris et dans les provinces, avec éclat et succès. Député de la Nièvre, après la révolution de 1830, il donna presque aussitôt sa démission, et reentra dans la carrière politique en 1842, en acceptant la députation de l'arrondissement d'Avallon. Un travail excessif ayant affaibli sa santé, il s'était rendu à Pise dans l'espoir de s'y rétablir; mais il mourut à son arrivée dans cette ville, le 14 février 1846, après avoir reçu, avec beaucoup de foi, tous les sacrements de la main de M. l'abbé Thiollière-du-Treuil, chanoine de Lyon, qu'un hasard providentiel avait associé à ses pérégrinations.

DUPIN Louis-Ellies. (Voyez PIN.)

DUPLEIX (Scipion) naquit à Condom en 1569, d'une famille noble, originaire du Languedoc. Il vint à Paris en 1605, avec la reine Marguerite, qui le fit depuis maître des requêtes de son hôtel. Il devint ensuite historiographe de France, et travailla longtemps sur l'histoire de ce royaume. Il compila dans sa

vieillesse sur les libertés de l'Eglise gallicane; mais le chancelier Séguier ayant fait brûler en sa présence le manuscrit pour lequel il demandait un privilège, il en mourut de chagrin peu de temps après à Condom, en 1661, à 92 ans. On a de lui plusieurs ouvrages. Les principaux sont: les *Mémoires des Gaules*, 1650, in-fol., qui forment la première partie de son *Histoire de France*. Ils sont plus estimés que tout le reste; on voit que l'auteur avait été aux sources; *Histoire de France*, en 5, puis en 6 vol. in-fol. La narration de Dupleix, quoique assez nette, est peu agréable, non seulement par le langage qui a vieilli, mais encore par les platitudes ampoulées dont il l'a semée. Les éloges qu'il donne au cardinal de Richelieu déplurent à Matthieu de Morgues et au maréchal de Bassompierre. Ils l'accusèrent l'un et l'autre d'ignorance et de mauvaise foi. Dupleix leur répondit. Après la mort du cardinal, il voulut refondre une partie de son *Histoire*, mais sa vieillesse ne lui permit pas d'exécuter ce projet; *Histoire romaine*, en 3 vol. in-fol., masse énorme, sans esprit et sans vie; un *Cours de philosophie*, en français, 3 vol. in-12; les *Causés de la veille et du sommeil, des songes, de la vie et de la mort*; la *Curiosité naturelle rédigée en questions*; ces deux ouvrages imprimés d'abord séparément ont ensuite été réunis au *Cours de philosophie*; la *Liberté de la langue française*, contre Vaugelas, ouvrage qui ne fait pas honneur à son jugement.

DUPLEIX (Joseph), célèbre négociant français, fils d'un fermier-général du roi, directeur de la compagnie des Indes, fut envoyé en 1720 avec la double qualité de premier conseiller du conseil supérieur, et de commissaire ordonnateur des guerres. Il mérita, par le génie qu'il montra pour les opérations commerciales, d'être nommé directeur du comptoir de Chandernagor. Cet établissement était, à son arrivée, dans l'état d'abandon le plus déplorable; il devint, par ses soins, très-florissant, dès la seconde année de son administration; et, en moins de dix ans, il parvint au plus haut point de prospérité. De si grands services lui valurent le gouvernement général des établissements français à Pondichéry, en 1742. Jusque-là, il ne s'était montré que grand administrateur; il se couvrit d'une nouvelle gloire, en défendant cette ville, pendant 42 jours, contre les efforts réunis de deux amiraux anglais. Le roi lui donna le grand cordon de Saint-Louis, honneur qu'on n'avait jamais fait à aucun homme hors du ser-

vice militaire et le titre de marquis. Le Grand-Mogol l'éleva à la dignité de ~~mar~~ bab, et il devint en peu de temps le protecteur et le vainqueur des ~~vico~~ rois de l'Inde, et plus puissant qu'eux tous. Mais l'excès de sa gloire l'aveugla: il voulut, contre l'avis de ses officiers, étendre ses conquêtes, et faire assiéger la capitale du Maduré, dans le voisinage d'Arcat défendue par les Anglais. Il y perdit toute son armée. La moitié fut tuée, l'autre captive. Il luttait encore avec beaucoup de courage contre ses ennemis, et contre la fortune qui l'avait abandonné; mais depuis ce jour la colonie tomba dans la plus triste décadence. Dupleix fut rappelé en 1763, et réduit, après avoir joué le rôle d'un grand roi, et disposé des trésors de l'Inde, à discuter à Paris les tristes restes des sommes qu'il avait avancées pour la compagnie, et à solliciter des audiences dans l'antichambre de ses juges. Il en mourut de chagrin en 1763. Outre sa trop grande ambition, qui le perdit, on lui reproche sa jalousie contre La Bourdonnais; c'est lui principalement qui causa sa disgrâce. Il fit signer par le conseil de Pondichéry, et par les principaux citoyens qui étaient à ses ordres, les Mémoires les plus outrageants contre son rival, qui, pour prix des services signalés qu'il avait rendus, fut enfermé à la Bastille en arrivant à Paris.

DUPLESSIS. (Voyez PLESSIS.)

DUPONCHEL (Philogène-Auguste), naturaliste, né à Valenciennes, en 1774, mort à Paris, le 10 janvier 1846, a publié un grand nombre de *Mémoires dans les Annales de la Société linnéenne et de la Société entomologique, etc.*; mais son principal titre à l'estime publique est l'*Histoire naturelle des Lépidoptères, ou Papillons de France*, fig. coloriées, Paris, 1821-44, 17 vol. in-8, compris les suppléments et le catalogue méthodique.

DUPONT DE NEMOURS (Pierre-Samuel), membre de l'Institut, né à Paris en 1739, d'un horloger, embrassa d'abord la carrière de son père, qu'il quitta bientôt après pour se livrer entièrement aux études littéraires et scientifiques. Il se lia avec Turgot, et se fit un nom dans la secte des économistes. Il fut un des principaux auteurs du fatal traité de commerce avec l'Angleterre en 1786. Il avait alors le titre de conseiller d'Etat, et était attaché au ministère des finances, sous le titre de commissaire-général pour les relations du commerce extérieur. En 1789, il fut nommé député aux Etats-Généraux par le tiers-état du bailliage de Nemours, et c'est de là que lui vint le nom de Dupont de Nemours. Lié avec les

philosophes, et philosophe lui-même, il dirigea son zèle pour les innovations, particulièrement contre la religion. Après la session, il vécut dans l'obscurité, et passa même pour avoir émigré en Suisse. En 1795, il fut nommé député au conseil des Anciens, pour le département du Loiret. Il parla en faveur des parents d'émigrés, et contre le rétablissement de la oterie. Après le 18 fructidor, il alla se fixer aux États-Unis, où il forma un établissement de commerce. Il revint en France en 1799, et fut nommé en 1805 membre de la chambre de commerce de Paris. En 1814, il devint secrétaire du gouvernement provisoire, et fut nommé conseiller d'Etat par Louis XVIII. Le retour de l'empereur en 1815 le détermina le nouveau à se rendre aux États-Unis, où il est mort le 8 août 1817. Il a publié un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : *Sur la différence qui se trouve entre la grande et la petite culture*, 1765, in-8; *Ephémérides du citoyen*, ou *Bibliothèque raisonnée des sciences morales et politiques*, 1767-1772, 43 v. in-12; *Physiocratie, ou Constitution naturelle du gouvernement le plus avantageux au genre humain*, 1768, deux parties in-8; *Considérations sur la position politique de la France, de l'Angleterre et de l'Espagne*, 1790, in-8; *Philosophie de l'univers*, 1796; 3^e édit., 1799, in-8 : ouvrage dirigé particulièrement contre le Christianisme, où il rêve une espèce de religion nouvelle, et où il montre beaucoup de tendresse pour les animaux; *Mémoires sur différents sujets, la plupart d'histoire naturelle, ou de physique générale et particulière*, 1807, in-8; 2^e édit., 1813 : où il se jette dans un matérialisme abject, et où il affecte de déprimer l'homme et l'élever l'intelligence des bêtes; un grand nombre d'articles dans les *Archives littéraires*, le *Mercur* et le *Publiciste*. Il est éditeur des *Ouvrages de Turgot*, 1811, 9 vol. in-8.

DUPONT (Léonard PUECH), naturaliste et anatomiste, naquit à Bayeux en 1795. Il montra de bonne heure de grandes dispositions pour l'étude de l'histoire naturelle. En même temps qu'il occupait un modique emploi chez le ministre des finances Gaudin, il suivait des cours de botanique, d'anatomie et de chirurgie. Ayant perdu sa place en 1815, il accompagna, dans un voyage de découvertes entrepris aux frais d'une société savante, Nitche, agent du gouvernement anglais, parcourut avec lui l'intérieur de l'Afrique, et rapporta en France, au bout de 15 mois, une collection de 200 espèces inconnues d'oiseaux,

de reptiles et d'insectes. Il utilisa ensuite ses connaissances de médecine et d'anatomie en modelant sur la cire plusieurs pièces anatomiques. Il est mort à Paris en 1828.

DUPORT (Adrien), conseiller au Parlement de Paris, et député de la noblesse aux États-Généraux de cette ville, déjà connu par son opposition à la cour avant la Révolution, contribua puissamment à la faire éclore. Lié avec le duc d'Orléans et les principaux meneurs de cette époque, il protesta contre les délibérations de son ordre, et se réunit au Tiers-Etat avec 46 de ses collègues. Les hommes qui, depuis longtemps, méditaient le projet de bouleverser l'Etat, et parmi lesquels figuraient les premières familles de France, n'étaient guère plus de 30 à 40, et cependant ils vinrent à bout de dominer le reste de l'Assemblée, dont la très-grande partie ne voulait que des réformes et point de révolution. Duport eut la plus grande part aux efforts et aux ruses qu'il fallut employer pour arriver à ce but. Il se lia particulièrement avec Barnave, dont les talents oratoires pouvaient servir puissamment ses projets, avec Laborde-Méréville, le plus opulent propriétaire de France, avec le duc d'Aiguillon et autres personnages importants, qui, par leurs lumières et leurs richesses, étaient le plus en état de combattre la cour et ses partisans. C'est lui qui imagina, pour armer les Français contre l'autorité, de faire répandre dans tout le royaume, même dans les plus petits villages, que des brigands arrivaient de divers points pour les dévaster. On crut à ce faux bruit; on s'arma, et ces nouveaux soldats, destinés à reponser des brigands imaginaires, devinrent eux-mêmes des brigands réels, qui répandirent partout le désordre et la destruction. C'est Duport, encore, qui fomenta les funestes événements des 5 et 6 octobre, et qui harangua les soldats du régiment de Flandre, pour les porter à se réunir aux insurgés qui venaient à Versailles pour conduire le roi à Paris. Il vota aussi contre la sanction royale, même suspensive. Enfin, il parut tellement ami de l'égalité politique, qu'il voulait que le bourreau même pût exercer les droits de cité dans toute leur plénitude. Louis XVI ayant été arrêté à Varennes, Duport fut un des députés chargés de recevoir les déclarations du roi; et soit qu'il fût touché de l'air de bonté et de la triste situation de ce monarque, soit qu'il craignît que la faveur populaire ne vint à l'abandonner, il changea totalement de système, et provoqua la révision des articles

les plus populaires de la Constitution. Il devint alors suspect aux Jacobins, et fut cependant nommé président du tribunal criminel de Paris. Il en remplit les fonctions jusqu'au 10 avril 1792, qu'il se sauva à Melun, où il fut arrêté. Danton, qui lui avait des obligations, le fit évader. Il passa à l'étranger, et revint à Paris avant la journée du 18 fructidor; mais les événements l'obligèrent à s'expatrier de nouveau. Il mourut sous un nom supposé, à Appenzell en Suisse, au mois d'août 1798. Il passait pour l'orateur, sinon le plus brillant, au moins le plus profond de l'Assemblée constituante.

DUPORT. (Voyez TERTRE.)

DUPORTAIL, ministre de la guerre sous Louis XVI, était, avant la Révolution, officier au corps royal du génie, où il jouissait d'une réputation méritée par ses talents, lorsque la guerre d'Amérique lui fournit l'occasion de se signaler. Il s'attacha au marquis de La Fayette, et adopta comme lui les principes de liberté que l'insurrection américaine fit germer dans les têtes des jeunes nobles qui prirent part à cette expédition, si fatale à la France sous ce point de vue, et par la haine que l'Angleterre lui voua depuis ce moment. Duportail revint en France avec le grade de brigadier des armées du roi, et fut bientôt fait maréchal-de-camp. Parvenu au ministère par la protection du marquis de La Fayette, alors tout-puissant, il acheva de révolutionner l'armée, en permettant aux soldats de fréquenter les clubs, où ils puisèrent l'esprit de révolte et de sédition qui devait tout bouleverser. Il n'en fut pas moins dénoncé par les Jacobins, et obligé de quitter le ministère le 3 décembre 1791. Il rentra dans l'armée; mais dénoncé de nouveau après le 10 août, et décrété d'accusation, il se cacha dans Paris pendant 22 mois, et parvint à se sauver en Amérique, au moment où une loi frappait de mort ceux qui recélaient des citoyens proscrits. Il voulut revenir en France, après le 18 brumaire; mais il mourut pendant la traversée, en 1802.

DUPRÉ (Louis), peintre, né à Versailles en 1789, mort à Paris au mois d'octobre 1837, dut sa fortune à Jérôme Bonaparte, entre les mains duquel tombèrent quelques-unes de ses toiles. Placé par ce prince dans l'atelier du célèbre David, Dupré ne tarda pas à faire de rapides progrès. Le cardinal Fesch l'employa aux travaux de sa galerie. Une mort prématurée, qui vint le surprendre au milieu de ses travaux, l'empêcha de mettre la dernière main à un ouvrage remarquable, sa belle *Collection de por-*

traits, nues et costumes grecs et ottomans, 1825, et années suivantes, 10 liv. in-fol., dont il avait recueilli les matériaux en visitant la Morée, Athènes, Constantinople et l'Albanie. Il a laissé une foule de *portraits d'hommes célèbres*, et plusieurs *tableaux* de divers genres, parmi lesquels on cite *Daniel dans la fosse aux lions*, *Camille* et une *Rosière*.

DUPUIS (Charles - François), né à Trye - Château, entre Gisors et Chaumont, de parents pauvres, le 26 octobre 1742, fut protégé par le duc de la Rochefoucault, qui lui procura une bourse au collège d'Harcourt. Il fit en peu de temps les progrès les plus rapides, et fut nommé à 24 ans professeur de rhétorique au collège de Lisieux. Les mathématiques, qui avaient été l'objet de ses premières études, devinrent pour lui le sujet d'une plus sérieuse application. Il suivit pendant plusieurs années le cours d'astronomie de Lalande, avec lequel il se lia intimement. En 1778, il exécuta un télégraphe d'après l'idée qu'en avait donnée Amontons, et il s'en servit pendant plusieurs années pour correspondre avec Fortin, son ami. Il le détruisit au commencement de la Révolution, de crainte que cette machine ne le rendît suspect. L'académie des inscriptions le reçut au nombre de ses membres en 1788. Les orages de la Révolution l'obligèrent de se retirer à Evreux, où il résidait lorsqu'il fut élu en 1792 député de la Convention nationale. Il s'y fit remarquer par la modération de ses discours et de sa conduite, notamment dans le procès de l'infortuné Louis XVI, dont il vota la détention, comme mesure de sûreté générale. Il passa ensuite au conseil des Cinq-Cents, puis au Corps législatif, et mourut à Issur-Til, le 29 septembre 1809. On a de lui : *Mémoire sur l'origine des constellations, et sur l'explication de la fable par l'astronomie*. Cet ouvrage fut réfuté par Bailly, dans le 5^e vol. de son *Histoire de l'astronomie; Origine de tous les cultes, ou la religion universelle*, 1794, 3 vol. in-4 et atlas, ou 12 vol. in-8. C'est une des productions les plus impies de ces derniers temps, digne du plus profond oubli, par l'érudition indigeste qui y règne, et par le vague, l'incohérence, l'arbitraire et l'absurdité de son système. On en trouve un exposé lumineux et détaillé, dans le *Parallèle des religions*, par le Père Brunet. La critique soutint un moment cet ouvrage, mais il tomba bientôt faute d'éloges et de partisans. Il a été solidement réfuté dans un écrit intitulé : *La vérité et la sainteté du Christianisme vengées contre les blasphèmes et les folles*

erreurs d'un livre intitulé : *Origine de tous les cultes*. (Voy. le *Spectateur français au 19^e siècle*, tom. 10, page 44-); *Abrégé de l'origine de tous les cultes*, 798, in-8. C'est moins l'analyse de l'ouvrage, que la copie de quelques pages, prises comme au hasard dans le 2^e volume. M. Destutt de Tracy a publié un autre *Abrégé de l'Origine des cultes*, beaucoup plus méthodique, et légagé de cet échafaudage d'érudition, amassé à si grands frais : mais il n'a pas eu plus de succès que le premier ; deux *Mémoires sur les Pélasges*, insérés dans ces *Mémoires de la Collection de l'Institut*; *Mémoire explicatif du zodiaque chronologique et mythologique*, 1806, in-4, fig.

DUPUY (N.), secrétaire au congrès de Ryswick, a publié de 1693 à 1731 plusieurs ouvrages de littérature et de morale, parmi lesquels nous citerons les suivants : *Caractère, sentiments et entretiens sur deux personnes, dont l'une parle mal et écrit bien, et l'autre parle bien et écrit mal*, 1698, in-12; *Dialogue sur les plaisirs, sur les passions, sur le mérite des femmes*, 1717, in-12; *Instructions d'un père à sa fille*, tirées de l'Écriture-Sainte, nouvelle édition, 1784, in-12; *Instructions d'un père à son fils, sur la manière de se conduire dans le monde*, 1731, in-12, nouvelle édition, 1784 : excellent ouvrage, qui mériterait d'être plus répandu; *Les amusements de l'amitié rendus utiles et intéressants, recueil de lettres écrites de la cour, à la fin du règne de Louis XIV*, Paris, 1729, in-12, 3^e édition; *Essai hebdomadaire sur plusieurs sujets intéressants*, Paris, 1730, in-12; *Mythologie, ou Histoire des dieux, des demi-dieux et des plus illustres héros de l'antiquité païenne*, 1731, 2 vol. in-12. Les *Réflexions sur l'amitié*, 1728, in-12, qu'on lui a attribuées, sont de l'abbé de Varennes.

DUPUY (Louis), secrétaire perpétuel de l'académie des inscriptions et belles-lettres, né dans le Bugey, le 3 novembre 1709, d'une ancienne famille. Il travailla au *Journal des Savants*, depuis 1758 jusqu'en 1792 ; et n'a cessé d'enrichir ce journal d'extraits quelquefois plus savants que les ouvrages dont il rendait compte. On lui doit aussi la publication des vol. 36, 37, 38, 39, 40 et 41 du *Recueil de l'académie des inscriptions*. Il prononça, suivant l'usage, l'éloge de plusieurs de ses confrères ; mais il n'avait aucun talent pour ce genre d'écrire. On a encore de lui : *Tragédies de Sophocle*, 1763, 3 vol. in-12, accompagnées de notes grammaticales, courtes, mais judicieuses; *Fragment grec d'Anthémios*,

sur des paradoxes de mécanique, avec une traduction et des notes, in-4, où l'on trouve des choses curieuses, principalement sur le fameux miroir d'Archimède. Ce sujet a été mieux traité depuis par Peyrard, dans son *Miroir ardent*, Paris, 1807, in-4; plusieurs *Mémoires* intéressants dans le *Recueil de l'Académie*.

DUPUY DES ISLETS (Le chevalier), mort en 1831, émigra en 1791, fit les campagnes de l'armée de Condé, se rendit en Angleterre, et reentra en France après le 18 brumaire. Parent de l'impératrice Joséphine, il célébra les victoires de Bonaparte, la naissance du roi de Rome. Nommé, à la rentrée des Bourbons, major de cavalerie, il chanta ses nouveaux bienfaiteurs. Nous citerons une romance en l'honneur de la duchesse d'Angoulême, sous le titre de : *La Vertu couronnée*.

DU PUY. (Voyez PUY.)

DUPUYTREN (Guillaume, baron) naquit, en 1777, à Pierre-Buffière dans le Limousin, d'une famille obscure, et fut presque abandonné par ses parents. Cependant, des personnes charitables s'étant chargées de sa première éducation, et un goût précoce pour la médecine s'étant déclaré en lui, il put, dès l'âge de 17 ans, concourir pour une place de professeur de l'école de santé de Paris et l'emporter sur ses rivaux. Ce succès extraordinaire était dû à ses hautes facultés, non moins qu'à un travail opiniâtre. En 1802, il devint troisième chirurgien de l'Hôtel-Dieu, et soutint dans le cours de la même année une thèse de docteur en chirurgie qui produisit une grande sensation dans le monde médical, à cause des faits nouveaux et des théories ingénieuses qu'elle contenait. En 1808, il fut nommé chirurgien en chef adjoint de l'Hôtel-Dieu, et en 1815 le titre de cette place lui fut donné à la suite d'un brillant concours. Dupuytren occupait dès lors le premier rang parmi ses confrères ; sa science, le succès de ses opérations, la supériorité de son enseignement avaient répandu sa réputation par toute l'Europe. Il était doué au plus haut degré de toutes les qualités d'un habile praticien : on admirait en lui la sûreté du coup d'œil, la dextérité merveilleuse de la main, la hardiesse et le sang-froid avec lesquels il savait prendre une décision dans les circonstances les plus graves et les plus imprévues. Dupuytren réussit dans des cures que nul avant lui n'avait osé même entreprendre. Son génie inventif a découvert des procédés nouveaux, qui, en simplifiant certaines opérations, en ont

diminué d'une manière notable les dangers. C'est ainsi qu'il a modifié avec bonheur les traitements suivis pour la carie, pour les fractures, et en particulier pour celles du col du fémur et du péroné. Il fut d'ailleurs généreusement récompensé de ses utiles et savants travaux, et il devint successivement premier chirurgien du roi, de la duchesse de Berry, du duc de Bordeaux, inspecteur-général de l'Université, membre de l'Académie de médecine et de l'Institut, officier de la Légion-d'Honneur, chevalier de Saint-Michel et baron. Dupuytren avait toujours annoncé des sentiments religieux qui se fortifièrent à l'approche de la mort. Atteint d'une maladie lente, il succomba le 8 février 1835, après avoir reçu les sacrements de l'Eglise. Cet illustre chirurgien a publié peu d'ouvrages, mais il a laissé dans la science des traces qui ne s'effaceront pas. Par la supériorité scientifique avec laquelle il a exercé sa profession, il a donné à la chirurgie une importance qu'elle n'avait pas eue jusqu'à, et en a fait comme une science nouvelle. Son cours de clinique à l'Hôtel-Dieu était suivi non seulement par un grand nombre d'élèves, mais encore par des savants français et étrangers qui venaient profiter de ses leçons présentées sous une forme toujours claire et précise, souvent éloquente. Par une clause de son testament, il a donné 200 mille francs pour fonder une chaire d'anatomie pathologique, en désignant Cruveilhier pour professeur. Ce legs a été accepté et exécuté dans toutes ses parties. On a créé aussi à l'école de médecine le *musée Dupuytren*. Sa fortune qu'on a évaluée à sept millions de francs, était le fruit honorable de sa longue pratique; quels que soient les reproches qu'on lui ait faits à cet égard, il paraît qu'il ne manquait pas de désintéressement: il exigeait beaucoup, il est vrai, des riches; mais il savait modérer ses demandes, lorsque les personnes qui l'appelaient ne jouissaient pas de la même aisance. Quant à la dureté prétendue dont on l'a accusé, elle n'était au fond que la fermeté nécessaire à l'exercice de sa profession. Ses obsèques ont été célébrées avec une grande pompe, et ses élèves ont voulu porter eux-mêmes ses dépouilles mortelles au champ du repos. Il a publié: *Propositions sur quelques points d'anatomie, de physiologie et d'anatomie pathologique*, Paris, in-8: c'est la thèse dont nous avons parlé ci-dessus, qu'il avait soutenue pour obtenir le grade de docteur en chirurgie; des *Mémoires*, *Eloges*, *Discours*. Il a, en outre, inséré plusieurs articles dans les *Journaux* et

dans les *Dictionnaires de médecine*. On trouve dans la nouvelle édition de la *Médecine opératoire* de Sabatier, publiée par Begin et Samson, le résumé de presque tous les travaux de Dupuytren.

DUQUESNE (Arnaud-Bernard d'ARCARD), docteur de Sorbonne, aumônier de la Bastille, et grand-vicaire de Saint-Sauveur, né à Paris en 1732, d'une famille honnête, embrassa l'état ecclésiastique et s'y distingua par sa piété, son savoir, ses manières douces et honnêtes, son zèle et sa prudence. On lui doit: *L'Evangile médité et distribué pour tous les jours de l'année, suivant la concordance des quatre évangélistes*, 1773, 12 vol. in-12, réimprimé en 1778, 8 vol. in-12, et plusieurs fois depuis. C'est le commentaire le plus heureux qu'on puisse faire sur l'évangile. C'est au Père Giraudeau, jésuite, qu'est dû le plan de cet ouvrage: il en avait rassemblé les principaux matériaux; mais des infirmités continuelles l'empêchant de se livrer à ce travail, l'archevêque de Paris, à la pleine satisfaction du Père Giraudeau, en confia l'exécution à l'abbé Duquesne; *L'année apostolique, ou Méditations pour tous les jours de l'année, tirées des Actes des apôtres et de l'Apocalypse de saint Jean, pour servir de suite à l'Evangile médité*, Paris, 1791, 12 vol. in-12, et Liège, 1806. Cette édition passe pour plus correcte. Il y en a une autre en 8 vol. in-12, augmentée de tables analytiques. Ce livre complète l'application du Nouveau-Testament. Il appartient en entier à l'abbé Duquesne. Le style en est moins soigné. La réputation de ces deux ouvrages s'est étendue au-delà de la France: ils ont été traduits en langues étrangères; *L'âme unie à Jésus-Christ dans le saint sacrement de l'autel*, ouvrage posthume de M^{me} Poncet de la Rivière, veuve Carcado, précédé de *L'Eloge de sa vie*, 2 vol. in-12, très-souvent réimprimé: l'abbé Duquesne n'en est que l'éditeur; *Les Grandses de Marie*, 2 vol. in-12: cet ouvrage renferme tout ce qu'on peut dire de plus solide et de plus édifiant sur les mystères de la Vierge; il fut terminé quelques jours avant la mort de l'auteur qui expira le 20 mars 1791, âgé de 59 ans. *L'Evangile médité*, souvent réimprimé et dont le prix est assez médiocre, mérite d'être dans toutes les mains, surtout dans celles du prêtre.

DUQUESNE. (Voyez QUERNE.)

DUQUESNOY (E.-D.-E.-J.) député à l'Assemblée législative et à la Convention, né à Bouvigny-Boyeffles en 1748, mort le 16 juin 1795, avait embrassé l'état monastique; mais sa vie scandaleuse avait forcé son supérieur à le renvoyer.

Il tint son audace jusqu'au 10 août. Dès que le trône fut renversé, on le vit provoquer l'odieuse loi des suspects, que son compatriote fit rendre treize mois après. Lors du procès de Louis XVI, vota la mort sans appel et sans sursis. Envoyé à l'armée du Nord, il marqua un passage par des massacres; Lebon lui-même passait pour être moins cruel que lui. Il dénonça aux Jacobins, après le thermidor, ceux qui avaient fait tomber Robespierre, prit part à l'insurrection du premier prairial (20 mai 1795), fut arrêté avec les principaux chefs de cette meute, livré à une commission militaire, et condamné à mort le 16 juin 1795. Mais il se poignarda, et mourut dans sa prison.

DUQUESNOY (N.), général, frère du précédent, avec lequel il rivalisa de férocité, se qualifiait de *boucher de la Convention*. Il servit d'abord à l'armée de Sambret-Meuse, et fut envoyé dans la Vendée, où il faisait massacrer les femmes et les enfants. Après le 9 thermidor (27 juillet 1794), il fut destitué, puis admis à l'hôtel des Invalides, où il mourut en 1796.

DURAMEAU (Louis), né à Paris en 1783, mort à Versailles le 4 septembre 1796, fut professeur à l'académie de peinture, peintre de la chambre du cabinet du roi, et garde des tableaux de la couronne. Il cultiva la peinture historique avec succès; mais il ne sut pas s'affranchir du mauvais goût qui semblait gêner alors nos meilleurs artistes.

DURAND, né au Neubourg dans le diocèse d'Evreux, moine de Fécamp, et abbé de Troarn au 11^e siècle, est auteur d'une savante *Eptre sur l'eucharistie*, contre Bérenger, qui est à la suite des *Œuvres de Lanfranc*, Paris, 1648, in-fol. Guillaume-le-Conquérant, duc de Normandie, faisait grand cas de ses conseils, et lui donna des marques publiques de son estime. Il mourut en 1089.

DURAND (Guillaume), surnommé *Speculator*, né à Puimoisson dans le diocèse de Riez, disciple de Henri de Suze, prit le bonnet de docteur à Bologne, et passa de là à Modène pour y professer le droit canon. Le pape Clément IV lui donna la charge de son chapelain et d'auditeur du palais. Il fut ensuite nommé légat de Grégoire X au concile de Lyon, tenu l'an 1274, et enfin évêque de Mende en 1286. Il refusa, depuis, l'évêché de Ravenne que Nicolas IV lui offrit, et mourut en 1296, à 64 ans. On lui donna le surnom de *Père de la Pratique*, à cause de son habileté dans les affaires. On a de lui différents ouvrages : *Spe-*

culum juris, Rome, 1474, in-fol., qui lui mérita le nom de *Speculator*; *Reptorium juris*, Venise, 1496, in-fol., moins connu que le précédent; *Rationale divinorum officiorum*, qui parut pour la première fois à Mayence en 1459. Cette édition est très-rare et fort recherchée des connaisseurs. Ce livre a été ensuite réimprimé en divers endroits; *Commentaria in canones concilii Lugdunensis*.

DURAND (Guillaume), neveu du précédent, et son successeur dans l'évêché de Mende, mourut en 1328. On a de lui un excellent traité : *De la manière de célébrer le concile général*, divisé en 3 parties et imprimé à Paris en 1661, dans un recueil de plusieurs ouvrages sur le même sujet, donné au public par Faure, docteur de Sorbonne. On le trouve plus facilement séparé. Il y en a une édition faite à Paris en 1545, in-8. Durand composa son ouvrage à l'occasion du concile de Vienne, auquel il fut appelé en 1310 par le pape Clément V. Il a été très-utile dans les temps des assemblées convoquées pour réformer les mœurs des chrétiens, particulièrement celles des ecclésiastiques et des religieux.

DURAND DE SAINT-POURÇAIN (Guillaume), connu dans les écoles sous le nom de *Durandus*, né dans la ville de ce nom, au diocèse de Clermont, fut dominicain, docteur de Paris, maître du sacré palais, évêque du Puy en 1318, et enfin de Meaux en 1326. Il mourut l'an 1333. Son siècle lui donna le nom de *Docteur très-résoluitif*, parce qu'il décidait les questions d'une manière tranchante et souvent neuve; sans s'assujettir à suivre un écrivain en tout, il prit des uns et des autres ce qui lui convint davantage. Il a laissé : des *Commentaires sur quatre livres des Sentences*, Paris, 1550, 1 vol. in-fol.; un *Traité sur l'origine des juridictions*, in-4, et d'autres *Traités*, où il montre plus de sagacité que n'en avaient la plupart des écrivains de son temps. Il est fameux dans les disputes de théologie et de philosophie, pour avoir nié le concours immédiat; mais il paraît que c'était une affaire de mots, puisque Durand ne niait pas la conservation, qui est une espèce de création continuelle de la création et de toutes ses facultés, et qui dès lors est le concours le plus immédiat qu'on puisse imaginer.

DURAND (Laurent), né en 1629, à Ollioules près de Toulon, fut aumônier des religieuses bernardines de La Ciotat et du Bon-Pasteur de Toulon. Il a laissé : *Cantiques de l'âme dévote*, divisés en 12 livres, Marseille, 1693, in-12, souvent réimprimés; et un manuscrit : *Maximes*

chrétiennes avec des réflexions morales sur la passion de J.-C. Il mourut à La Ciotat en 1708.

DURAND-BEDACIER (Catherine, femme de M), vivait au commencement du 18^e siècle. Elle avait de l'esprit et le génie romanesque. Nous avons d'elle plusieurs ouvrages dans ce dernier genre, qui n'est pas le meilleur de la littérature; les principales sont : *La comtesse de Mortagne*; *Les Mémoires de la cour de Charles VIII*; *Le comte de Cardonne*, ou *la Constance victorieuse*; *Les belles Grecques*, ou *Histoire des plus fameuses courtisanes de la Grèce*. Toutes ces productions sont faibles, et aucune n'est placée au premier rang, ni même au second. Nous avons encore de cette dame bel-esprit : des comédies en prose, qui ne valent pas mieux que ses romans; et des vers français, inférieurs aux uns et aux autres. Elle mourut en 1736.

DURAND (David), ministre protestant, né en Languedoc vers 1681, fut chapelain d'un régiment envoyé en Espagne lors de la guerre de la succession; il passa ensuite en Hollande, et enfin en Angleterre, où il mourut en 1763, pasteur de l'église protestante de la Savoie, à Londres. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages; les principaux sont : *Histoire de la peinture ancienne, extraite de l'Histoire naturelle de Plin*, Londres, 1745, in-fol.; *Histoire naturelle de l'or et de l'argent, extraite de Plin*, Londres, 1729. Ces histoires ont été beaucoup surpassées de nos jours; *La vie et les sentiments de Lucilio Vanini*, Rotterdam, 1717, in-12; *La religion des Mahométans, tirée du latin d'Adrien Reland*, La Haye, 1721, in-12: c'est son meilleur ouvrage; *Sermons sur divers textes de l'Écriture-Sainte*, Rotterdam, 1711 et 1728, in-8, rares quoique très-médiocres; les tomes 11 et 12 de *l'Histoire d'Angleterre*, de Rapin Thoyras, in-4, très-inférieurs à ceux de l'auteur primitif; les *Académiques de Cicéron*, traduites en français, avec le latin, Londres, 1740, in-8, extrêmement rares. Son style en général est inégal et sans force.

DURAND DE MAILLANE (Pierre-Toussaint), avocat, né à Saint-Remy en Provence, fut élu député du tiers-état de la sénéchaussée d'Arles aux États-Généraux, ensuite à la Convention nationale par le département des Bouches-du-Rhône, puis au conseil des Anciens. Il se montra toujours opposé aux Jacobins et favorable aux émigrés. En 1797, il fut mis au Temple comme ayant favorisé leur rentrée; mais il fut acquitté par le tribunal criminel de la Seine. Il devint,

après la révolution du 18 brumaire, jugé en la cour d'appel d'Aix, et mourut à la fin de 1814. Ses principaux ouvrages sont : *Dictionnaire du droit canonique*, Lyon, 1761, 2 vol. in-4; nouvelle édition, 1770, 4 vol. in-4, et 1776, 5 vol.; *Les libertés de l'Eglise gallicane*, Lyon, 1770 et 1776, 5 vol. in-4; *Instituts de droit canonique*, Lyon, 1770, 10 vol. in-12; *Le parfait notaire apostolique*, 1779, 2 vol. in-4; *Histoire du comité ecclésiastique de l'Assemblée constituante*, 1791, in-8. Cette histoire est intéressante. Durand de Maillane était un casuiste avant; mais, en exaltant les libertés de l'Eglise gallicane, il attaque les droits du Saint-Siège.

DURAND (Jacques-François), ministre protestant, né dans un village de la Normandie, en 1737, eut quelque temps pour maître le célèbre abbé Pouffe, et se rendit en 1755 à Lausanne, pour y embrasser la prétendue Réforme. Appelé à Berne (1768) comme directeur d'un nouveau séminaire, il professa ensuite l'histoire ecclésiastique à Lausanne, et mourut en 1813, professeur de morale chrétienne. Ses principaux ouvrages sont : *Abrégé des sciences et des arts*, 1762, livre qu'on a souvent réimprimé avec des changements pour le faire servir à l'instruction de la jeunesse dans quelques pays catholiques; *l'Esprit de Saurin*, 1767, 2 vol. in-12, ouvrage que l'abbé Pichon reproduisit l'année suivante avec des additions et des suppressions sous ce titre : *Principes de la religion et de la morale, etc.*; *Année évangélique, etc.*, Berne, 1780, 7 vol. in-8, traduit en anglais et en allemand; l'auteur publia en 1792 deux vol. de supplément à cet ouvrage; *Statistique élémentaire de la Suisse*, Lausanne, 1795, 4 vol. in-8; *Le Bon fils, ou la Piété filiale*, roman ingénieux qui parut en 1803. Armand-Deille, pasteur de l'Eglise réformée de Valence, a publié les *Sermons nouveaux* de Durand, avec une *Notice* sur sa vie, Valence, 1809, 2 vol. in-8.

DURAND (Jean-Louis-Nicolas), architecte, ancien professeur à l'école polytechnique, né à Paris en 1760, mort le 3 janvier 1835, publia en 2 vol. in-4 le *Précis* de son cours d'architecture à l'école polytechnique, et son grand ouvrage in-fol. intitulé : *Recueil et parallèle des édifices de tout genre, anciens et modernes, remarquables par leur beauté, présentant les monuments de toutes les nations, comparés et gravés sur une même échelle*. Durand dessinait l'architecture avec perfection; c'est lui qui rédigea et dessina tous les *Projets de mo-*

numents de l'ouvrage de Bouée, en 4 vol. in-4, ouvrage déposé au cabinet des estampes de la Bibliothèque royale.

DURANTE (François), célèbre compositeur de musique, né à Naples en 1693, mort dans cette ville en 1755. Son style est sévère, son harmonie la plus pure que l'on connaisse, ses modulations à la fois savantes et naturelles. Il s'adonna presque uniquement à la musique d'église, et ne travailla jamais pour le théâtre.

DURANTI (Jean-Etienne), fils d'un conseiller au Parlement de Toulouse, fut capitoul en 1563, ensuite avocat-général, enfin nommé premier président du Parlement par Henri III, en 1581. C'était dans le temps de la ligue. Duranti y était fort opposé. Après avoir échappé plusieurs fois à la mort, en voulant calmer le peuple, il fut tué d'un coup de mousquet, en 1589. On se jeta sur lui, on le perça de mille coups, et on le traîna par les pieds à la place de l'échafaud. Il avait fait des établissements utiles, et composé un savant traité *De ritibus Ecclesie*, faussement attribué à Pierre Danès, évêque de Lavaur, et imprimé à Rome, in-fol., en 1591.

DURANTI, ou DURANTE (le comte), né à Brescia en 1718, d'une famille noble et ancienne, se fit un nom par ses poésies. Dans un voyage qu'il fit à Turin, il reçut l'accueil le plus flatteur du roi Charles-Emmanuel. Il fut dans la même faveur auprès de Victor-Amédée III son successeur, et mourut le 26 novembre 1780. Ses poésies lyriques, dédiées au roi de Sardaigne, sont intitulées : *Rime del conte Durante Duranti*, Brescia, 1756, in-4. On y trouve ses sonnets, qui sont ce qu'il a fait de mieux. Il essaya, avec moins de succès, de s'élever au style tragique, et a publié, en 1764, une tragédie de *Virginie*, dédiée au duc de Savoie ; en 1771, un *Autilius Regulus*, dédié au grand-duc de Toscane. On a encore de lui plusieurs *Discours* et *Oraisons funèbres* qu'il prononça en diverses circonstances et qui prouvent qu'il ne manquait pas de talents oratoires.

DURANTON (A.-B.), né à Massidon en 1736, était avocat à Bordeaux au commencement de la Révolution, et devint procureur-syndic du département de la Gironde, lors de la formation des nouvelles administrations. Quoique doué de peu de moyens, il fut porté, en 1792, au ministère de la justice par la faction girondine, et il s'y conduisit avec assez de modération ; mais il ne put s'y maintenir, et il se retira dans sa famille, où il chercha à se faire oublier. Il ne put y

parvenir ; dénoncé par les terroristes, il fut arrêté et livré à la commission révolutionnaire de Bordeaux, qui le condamna à mort le 20 décembre 1793.

DURAS (La duchesse de, née de KRA-SAIN), passa le temps de nos troubles à l'étranger, ne reentra en France que pour vivre dans la retraite, et émit sous la Restauration les opinions qu'elle avait puisées dans la société de M^{me} de Staël. Passionnée pour la méthode de Lancaster, elle fonda même une école d'enseignement mutuel à Paris. M^{me} de Duras publia plusieurs romans : *Ourika*, Paris, 1814, in-12 ; *Edouard*, 1825, 2 vol. in-12. On est fâché qu'avec son talent elle se soit adonnée au genre de littérature le plus inutile, quand il n'est pas le plus méprisable. Elle mourut à Nice le 16 janvier 1828.

DURDENT (R.-J.), né à Paris vers 1775, se consacra d'abord à la peinture, qu'il abandonna bientôt pour se livrer entièrement à la littérature. Ses principaux ouvrages sont des romans peu connus, et des compilations historiques qui ne sont pas toujours faites avec beaucoup de choix. Nous citerons : *Histoire de Louis XVI*, suivie d'un *Appendice contenant la liste alphabétique de tous les régicides, avec des courtes notices sur la plupart d'entre eux*, 1817, in-8. Durdent était un des rédacteurs de la *Gazette de France* ; il a travaillé aussi à la *Biographie universelle*, et a terminé ses jours à Paris le 2 juin 1819.

DUREAU DE LAMALLE (Jean-Baptiste-Joseph-René), né le 21 novembre 1742, à Saint-Domingue, où son grand-père était gouverneur, fut amené en France à l'âge de cinq ans, et il y fit d'excellentes études au collège Du Plessis. S'étant fixé à Paris, il s'y lia avec les hommes les plus distingués dans les sciences et dans les lettres, et particulièrement avec Delille. Il fut nommé membre du Corps législatif en 1802, de l'Institut en 1804, et mourut dans sa terre du Perche le 19 septembre 1807. On lui doit : une *Traduction* du *Traité des bienfaits* de Sénèque, 1776, in-12 ; une *Traduction* de *Tacite*, 1790, 3 vol. in-8, bien supérieure à toutes celles qui l'avaient précédée, réimprimée en 1808 en 5 vol. in-8, avec le texte latin ; une *Traduction* de *Salluste*, moins estimée que celle de *Tacite*. Il avait entrepris une *Traduction* de *Tite-Live* ; mais la mort le surprit, lorsqu'il n'avait terminé que la première décade, les trois premiers livres de la troisième, et les deux premiers de la quatrième. Noël a terminé cette excellente *Traduction*, et l'a publiée

en 1810, 45 vol. in-8, avec le texte latin.

DURER (Albert) naquit à Nuremberg en 1471. Après avoir voyagé en Flandre, en Allemagne et à Venise, il mit en lumière ses premières estampes. Il devint si habile dans le dessin, qu'il servit de modèle aux peintres de son temps, aux italiens même. L'empereur Maximilien 1^{er} le combla de bienfaits. Il lui donna lui-même pour les armoiries de la peinture trois alérions, deux en chef et un en pointe. Ce prince dit un jour, en parlant à un gentilhomme : « Je puis « bien d'un paysan faire un noble ; mais « je ne puis changer un ignorant en un « aussi habile homme qu'Albert Durer. » Les tracasseries de sa femme, véritable furie, le firent mourir de chagrin, à 57 ans, en 1528. Durer ne lui ressemblait, en rien : il était plein de douceur, de modération, de sagesse. On a de lui un grand nombre d'estampes et de tableaux, dans lesquels on admire une imagination vive et féconde, un génie élevé, une exécution ferme et beaucoup de correction. On souhaiterait qu'il eût fait un meilleur choix des objets que lui présentait la nature, que ses expressions fussent plus nobles ; que son goût de dessin fût moins roide, sa manière plus gracieuse. Ce maître n'observait guère le costume : il habillait tous les peuples comme des Allemands. On a encore de lui quelques écrits sur la géométrie, la perspective, les fortifications, les proportions des figures humaines, etc. Le roi de France a trois tentures de tapisserie d'après ses dessins. On voyait plusieurs de ses tableaux au Palais-Royal. Son estampe de la *Mélancolie* est son chef-d'œuvre ; ses *Vierges* sont encore d'une beauté singulière. En 1778, M. Husgen a donné en allemand un *Catalogue raisonné de toutes les estampes gravées sur la cuivre ou sur le fer de la main propre d'Albert Durer*, Francfort et Leipsick, 1 vol. in-8. Il en a omis plusieurs. (Voyez le *Journal historique et littéraire* de Luxembourg, 15 juillet 1778, page 404.)

DURINGER (Melchior), professeur en histoire ecclésiastique à Berne, peut fournir un nouvel article au traité *De infelicitate litteratorum*. Il passa toute sa vie dans la mélancolie et la misanthropie. Le feu ayant pris à sa maison le 1^{er} janvier 1723, il tomba d'un troisième étage, et mourut une heure après, dans sa 76^e année. Le célèbre Scheuchzer, auteur de la *Physica sacra*, avait profité des lumières de Duringer.

DURIVAL (Nicolas LUTON), né à Commercy le 21 novembre 1723, a publié une *Description de la Lorraine et du*

Barrois, Nancy, 1778-83, 4 vol. in-4, regardées comme un modèle des ouvrages de ce genre. Les faits y sont présentés avec méthode ; le style en est agréable, et les nombreuses indications sont d'une exactitude scrupuleuse. L'*Introduction*, formant le 1^{er} volume est une histoire complète de la Lorraine. Elle avait été publiée en 1774, in-8. Durival est mort à Heillecourt près de Nancy, le 21 décembre 1795.

DUROC, duc de Frioul et grand-maître du palais, né à Pont-à-Mousson en 1772, d'un ancien officier, gentilhomme sans fortune, qui avait épousé la fille d'un notaire estimé de cette ville, fit d'excellentes études à l'école militaire, devint lieutenant en 1792, émigra, et rentra bientôt en France où il faillit être arrêté comme émigré. Sorti de ce mauvais pas, il devint aide-de-camp du général Lespinaze, puis de Bonaparte, par la protection de Marmont, son ancien camarade. Il l'accompagna en Italie, en Egypte, et fut pendant quinze ans son ami et son confident le plus intime, même de ses plaisirs. Bonaparte l'employa dans les missions les plus importantes et les plus délicates, et l'envoya successivement à la cour de Berlin, de Stockholm, de Vienne, de Saint-Petersbourg ; satisfait de la manière dont il s'acquitta de ces missions, il lui donna toute sa confiance, le combla de bienfaits, et voulut toujours l'avoir auprès de sa personne. Duroc était plus propre à servir dans l'intérieur du palais que sur le champ de bataille. Cependant il occupa la commission honorable de remplacer un instant, dans le commandement des grenadiers de l'armée d'Allemagne, le général Oudinot, et l'honneur de mourir à Wurtschen, où il fut tué d'un boulet de canon le 22 mai 1813, quoiqu'il se tint fort loin de la mêlée.

DUROSOI (Barnabé-Firmin DE ROSOT, connu sous le nom de,) né à Paris en 1745, s'adonna aux lettres et essaya tous les genres. Mais dans tous ses ouvrages il resta au-dessous du médiocre. Au commencement de la Révolution, il embrassa le parti de la cour, et publia un ouvrage périodique, sous le titre de *Gazette de Paris*. Lorsque Louis XVI fut ramené des Varennes et retenu dans le château des Tuileries, il eut la généreuse idée d'engager les fidèles sujets du roi à s'offrir pour ses otages. Après le 10 août, il quitta Paris ; mais la retraite qu'il avait choisie fut bientôt découverte : il fut arrêté, condamné à mort le 29 août 1792, et exécuté le même jour.

DUROSOY (Jean-Baptiste), jésuite,

né à Belfort en 1726, et mort le 22 avril 1804, dans le canton de Soleure en Suisse, où il s'était retiré lors de la persécution, a publié : *Philosophie sociale*, ou *Essai sur les devoirs de l'homme et du citoyen*, 1752, in-12; il se proposait de faire paraître plusieurs autres ouvrages, qui ont été détruits pendant la Révolution. Il avait professé la théologie au collège royal de Colmar.

DURRIUS (Jean-Conrad), né à Nuremberg en 1625, fut successivement professeur en morale, en poésie et en théologie à Altorf, où il mourut en 1667. On a de lui une *lettre* dans laquelle il raconte à un de ses amis que les premiers aventurers de l'imprimerie furent accusés de magie par quelques moines, affligés de ce que l'invention de cet art leur enlevait les gains qu'ils étaient accoutumés de faire en copiant les manuscrits. Mais cette anecdote est de l'invention de Durrius. Il est bien vrai que la grande ressemblance des épreuves a fait d'abord soupçonner de la magie; mais ce ne sont pas les moines qui ont adopté ni répandu ce soupçon. Durrius ne réfléchit pas que dans ce conte il fait l'éloge du travail, du savoir et de l'utilité des moines, qui étudiaient et s'instruisaient, tandis que le reste du monde croupissait dans l'ignorance. On a encore de lui *Synopsis theologia moralis* et d'autres ouvrages.

DURST, roi d'Ecosse. Quoiqu'il fût fils d'un père très-vertueux, il s'abandonna au vin et aux femmes, et chassa son épouse égarée, fille du roi des Bretons. Les nobles ayant conspiré contre lui, il feignit le changer de conduite, rappela sa femme, assembla les principaux de ses sujets, fit un serment solennel pour la réforme de l'Etat, pardonna à des criminels publics et promit qu'à l'avenir il ne ferait rien sans l'avis de la noblesse. Cette réconciliation fut célébrée par des réjouissances publiques; il invita les nobles à dîner, et les ayant tous assemblés dans un lieu, il envoya des scélérats qui les gorgèrent. Cette trahison irrita tellement ceux qui ne s'étaient pas trouvés à cette fête, qu'ils levèrent des troupes, qui livrèrent bataille et le tuèrent vers l'an 95 avant J.-C.

DUSAULCHOY DE BERGEMONT (Joseph-François-Nicolas), poète et publiciste, né à Toul le 21 février 1760, séjourna d'abord quelque temps en Hollande, où il coopéra à la rédaction de la *Gazette d'Amsterdam*. De retour en France, il embrassa avec ardeur les principes de la Révolution et rédigea successivement le *Courrier national*, le *Républicain* et

la *Semaine politique et littéraire*. Emprisonné sous la Terreur, il fut relâché après le 9 thermidor et entra, vers la fin de 1796, dans les bureaux du ministre de la police, qui lui confia la surveillance des journaux. Privé plus tard de cette place, il fut attaché à la rédaction du *Journal des arts, des sciences et de la littérature*, puis à celle du *Courrier de l'Europe*, qui fut plus tard incorporé avec le *Journal de Paris*. Dusaulchoy mourut à Paris le 25 juillet 1835. On a de lui, entre autres productions : *Almanach du peuple*, 1792-1793, 2 vol. in-18; la *Confédération générale des fidèles et leur réunion au tombeau de Louis XVI*, 1797, in-8; le *Rappel des dieux*, ou le *Conseil céleste, scènes héroïques pour la naissance du roi de Rome*, 1811, in-8; *Épîtres à Eménard*, 1811, in-8; les *Soirées de famille, recueil philosophique, moral et divertissant*, 1817, 3 vol. in-12; le *Consueur ambigu, littéraire, politique et philosophique*, 1817, 2 vol. in-12; *Mosaïque historique, littéraire et politique, etc.*; des *Odes*.

DU SAULT. (Voyez SAULT.)

DUSCH (Jean-Jacques), né à Zell, dans le pays de Lunebourg, en 1725, mort le 18 décembre 1783, professeur au collège d'Altona, s'exerça avec succès dans plusieurs genres de poésie, et excella surtout dans le genre didactique par la pureté de sa diction, et par l'art d'égayer la sécheresse des sujets tirés de la physique, de la morale, etc. Tous ses ouvrages sont en allemand. Voici les principaux : *Mélanges dans les différents genres de poésies*, Iéna, 1754, in-8. On y remarque surtout *Les Sciences*, poème didactique en huit chants; *Lettres pour former le cœur*, Leipsick, 1758, 2 vol. in-8, réimprimées, ibid., 1772. Cet ouvrage a été traduit en français, hollandais, danois, hongrois et suédois; *Lettres pour former le goût d'un jeune homme*, Leipsick et Breslau, 1764-1773, 6 vol. in-8; *Oeuvres complètes* en vers, 1^{re} et 3^e vol. in-8, 1765 et 1767. Les 2^e, 4^e et 5^e vol. n'ont point paru.

DUSSAULT (Jean-Joseph), littérateur et critique distingué, né à Paris en 1769, fit de très-bonnes études au collège de Sainte-Barbe, et se disposait à se livrer à l'enseignement, lorsque la Révolution survint; on ne sait pas trop quelle fut sa conduite dans les commencements; il ne se fit remarquer qu'après le 9 thermidor, où il travailla à l'*Orateur du peuple*, publié par Fréron, dans un sens entièrement opposé à ce qu'il était dans l'origine; il donna dans le même temps quelques brochures politiques écrites dans le même

esprit, et plus tard il travailla au *Vérédique*, dont les principaux auteurs furent condamnés à la déportation le 18 fructidor; cependant il échappa à cette proscription, et après le 18 brumaire il devint un des collaborateurs du *Journal des Débats*, et il y travailla régulièrement jusqu'en 1818, et ensuite par intervalle; ses articles étaient signés de la lettre Y, et plus spécialement consacrés à l'analyse et au jugement des ouvrages de littérature et d'imagination. Ils ont été recueillis en 5 vol. in-8, sous le titre d'*Annales littéraires*, et ils lui assurent un rang distingué parmi nos meilleurs critiques. En 1818, il obtint la croix de la Légion-d'Honneur, et peu de temps après une des places de conservateur de la bibliothèque de Sainte-Geneviève. Il est mort en 1824, après avoir rempli tous les devoirs de la religion, qu'il avait toujours professée et souvent défendue par ses écrits. On a encore de lui : *Fragments pour servir à l'histoire de la Convention nationale*, où l'on trouve des détails curieux et bien présentés; et plusieurs articles dans la *Biographie universelle*.

DUSSAUX (Jean), né à Chartres le 28 décembre 1728, d'une famille estimée dans la robe, servit dans la guerre de sept ans, sous le maréchal de Richelieu, en qualité de commissaire de la gendarmerie, et s'y distingua par son courage. Son corps étant revenu à Lunéville, il y acquit l'estime du roi Stanislas. De retour à Paris, en 1770, il se livra entièrement aux lettres et fut admis, en 1776, au nombre des membres de l'Académie des inscriptions. Son enthousiasme naturel et son goût ardent pour la nouveauté lui firent embrasser les principes de la Révolution française; cependant, appelé à la Convention, il y parut un des plus modérés, et fut du nombre des 73 députés incarcérés pour n'avoir pas lutté avec assez de force contre les partisans de l'ancien régime. Il faillit même être envoyé à la mort; mais Marat obtint sa grâce, en le représentant comme un vieillard incapable de devenir dangereux, et qui commençait à radoter. Dans la trop mémorable séance du 15 janvier 1793, il vota en ces termes : « Du fond de ma conscience, je vote l'appel au peuple; je crois qu'on peut être très-bon patriote sans tuer son ennemi par terre. Je demande que le ci-devant roi soit détesté pendant la guerre et banni à la paix. » Le sursis lui parut de toute justice. Nommé membre du conseil des Anciens en 1797, il se prononça fortement contre le rétablissement des loteries, dont il avait déjà décrit l'immo-

ralité dans l'un de ses ouvrages. Il sortit du conseil en mai 1798, et mourut le 16 mars 1799, après une maladie longue et douloureuse. Ses principaux ouvrages sont : *Satires de Juvenal*, traduites en français : c'est la meilleure traduction que nous ayons de ce poète; *De la passion du jeu*, 1779, in-8 : un style haché, inégal, et tendant souvent à la prétention, a nui au succès de cet ouvrage; *Voyage à Barrège et dans les Hautes-Pyrénées*, fait en 1788, Paris, 1796, 2 vol. in-8 : l'auteur a cherché à imiter Sterne, mais il n'a pas réussi; *Mémoire sur les satiriques latins*, inséré dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*.

DUSSIEUX (Louis), né à Angoulême en 1744, d'une famille noble, s'adonna à la littérature, et fut un des fondateurs du *Journal de Paris*. Quoique lié avec les coryphées du parti philosophique, il n'en partagea ni les principes politiques ni leurs sentiments anti-religieux, et ne prononça même avec tant de chaleur, à l'époque de la Révolution, contre toute innovation, que Chamfort l'appela *Dussieux le féodal*. En 1797, il fut élu député au conseil des Anciens par le département d'Eure et Loire, et vota constamment avec le parti accusé de vouloir rétablir la royauté. Cependant il échappa à la proscription du 18 fructidor, et se retira dans le Perche après la session, et mourut le 21 août 1805. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire abrégée de l'adolescence et de la conquête des Indes par les Portugais*, 1770, in-12; *Le Dénouement français, ou Anecdotes historiques et amusantes*, 1772 et 1784, 5 vol. in-8, fig.; *Nouvelles espagnoles*, 1772, 2 vol. in-12. *Roland furieux*, traduction nouvelle, 4 vol. in-8.

DUTEMS (Jean-François Hugons, plus connu sous le nom de), docteur de Sorbonne, né à Reugney, en Franche-Comté, le 6 août 1745, mort le 19 juillet 1811. On lui doit : *Eloge de Pierre de Terrail, appelé le chevalier sans peur et sans reproche*, Paris, 1770, in-8; *Panegyrique de saint Louis, prononcé devant les membres de l'Académie française*, Paris, 1781, in-8; *Le Clergé de France, ou Tableaux historique et chronologique des archevêques, évêques, abbés et abbesses du royaume*, Paris, 1774-75, 4 vol. in-4. Ce n'est pas simplement un abrégé de *Gallia christiana*; Dutems corrigea plusieurs erreurs échappées aux auteurs de ce grand ouvrage, et le continua jusqu'en 1774, en ajoutant sur quelques métropoles des pièces encore inédites. Il est à regretter qu'il n'ait pas eu le temps de terminer ce beau travail; *Histoire de Jean*

Churchill, duc de Marlborough, Paris, 1808, 3 vol. in-8, avec figures, plans et cartes; ouvrage remarquable par la pureté du style, la facilité du récit, et surtout par l'impartialité de l'auteur; *Histoire de Henri VIII*, restée manuscrite.

DUTENS (Louis), né à Tours le 15 janvier 1730, de parents protestants, passa en Angleterre, et s'attacha à lord Hackenzie, qui lui procura plusieurs emplois honorables et lui laissa un legs considérable qui le mit à même de passer ses dernières années de sa vie dans l'aisance et dans la société des grands. Il est mort le 23 mai 1812. Il a laissé: *Recherches sur l'origine des découvertes attribuées aux modernes*, 1768, 2 vol. in-8; 2^e édition 1812. Cet ouvrage, écrit avec autant de simplicité que de précision, fut goûté du public, mais déplut aux philosophes, parce que l'auteur y démontre que la philosophie moderne n'a fait que épéter ce qui avait été dit et redit dans tous les siècles et presque chez tous les peuples. Il ne laisse pas même à ces orgueilleux la triste gloire d'avoir enfanté, les premiers, les erreurs qu'ils se sont efforcés d'accréditer; *Poésies*, 1767, in-12; 1771, in-8; *Le Tocsin*, Rome, 1769, in-12, réimprimé sous le titre d'*Appel au bon sens*, où Voltaire et Rousseau sont peu ménagés; *Explication de quelques mémoires de peuples, de villes et de rois, grecques et phéniciennes*, 1773, in-4; nouvelle édition, 1776, in-4, ouvrage estimé et peu commun; *Logique*, ou *l'Art de raisonner*, 1763, in-12; 1777, in-8; *Du miroir ardent d'Archimède*, 1775, in-8; *Des pierres précieuses et des pierres fines, avec les moyens de les connaître et de les évaluer*, 1776, in-12. Cette édition est très-recherchée, 1777, in-8; 1783, in-12; *Itinéraire des routes les plus fréquentées*, ou *Journal d'un voyage aux principales villes d'Europe*, 1775, in-8, très-souvent réimprimé; *De l'Eglise, du Pape, de quelques points de controverse et moyen de réunion de toutes les églises chrétiennes*, 1781, in-8, réimprimé sous le titre de *Considérations théologiques, sur les moyens de réunir toutes les églises chrétiennes*, 1798, in-8; *L'ami des étrangers qui voyagent en Angleterre*, 1789, in-8, réimprimé sous le titre de *Guide moral, physique et politique des étrangers*, 1790, in-12, souvent réimprimé. On lui doit encore une édition des *Oeuvres complètes de Leibnitz*, Genève, 1769, 6 vol. in-4.

DUTERRAIL (la mère THÉRÈSE), religieuse de la congrégation des filles de Notre-Dame, était née à Saint-Gentès, dans la Rouergue. Elle se sentit de

bonne heure un goût décidé pour la vie religieuse, et, malgré les sollicitations de sa famille, elle entra chez les filles de Notre-Dame, fondées dans le 17^e siècle par M^{me} de Lestonac de Montferrand, et fort répandues dans le Midi. La mère Duterrail quitta la France pendant la Révolution; mais, dès que le calme fut rétabli, elle revint à Toulouse, et y ouvrit une école gratuite. Bientôt quelques anciennes religieuses vinrent se joindre à elle, et en 1805 elles achetèrent l'ancien couvent de Saint-Antoine, où elles s'établirent. L'année suivante, la maison fut autorisée par le gouvernement, et M^{me} Duterrail fut élue supérieure. La congrégation s'accrut, et par ses soins dix nouveaux établissements furent fondés en France. Son esprit, son tact, sa douceur, sa piété, la rendaient propre à gouverner ses filles comme à édifier les gens du dehors. En 1829, elle fit le voyage de Rome pour poursuivre la béatification de M^{me} de Lestonac, fondatrice de son Ordre. Ayant trouvé dans cette ville les dispositions les plus favorables pour avoir un établissement des filles de son Ordre, elle profita d'une occasion qui se présenta en 1834, et partit de nouveau pour Rome avec deux de ses filles, afin d'exécuter ce projet. Elle reçut, quelque temps après, les vœux de douze religieuses, et donna le voile à cinq novices. Le 27 du mois d'avril de la même année, elle fut élue et proclamée supérieure de la communauté. Peu après, l'évêque d'Orviète lui offrit dans cette ville un couvent avec une dotation convenable. La mère Duterrail y envoya une petite colonie. Elle survécut peu à ses dernières dispositions; une fièvre léthargique l'enleva à sa communauté, le 19 juillet 1834, à l'âge de 75 ans.

DU TERTRE. (Voy. TERTRE.)

DU TILLET. (Voy. TITON.)

DUVAL (Pierre) naquit à Paris, possédait les langues anciennes, cultivait la poésie. François I^{er} le chargea de surveiller l'éducation du Dauphin, et le récompensa de ses soins en le nommant à l'évêché de Séz, vers 1539. Ce prélat assista au concile de Trente, et mourut à Vincennes, en 1534. On a de lui: une *Traduction du Critias de Platon*, faite par ordre du roi, publiée en 1547 et réimprimée, en 1582, avec le *Commentaire de Jean-le-Masle*; *La Triomphe de vérité*, où sont montrés infinis les maux commis sous la tyrannie de l'Antéchrist, tiré de *Mapheus Vegius*, et mis en vers, Paris, 1552; *De la grandeur de Dieu, et de la connaissance qu'on peut avoir de lui par ses œuvres*, Paris, 1553, 1555; *De la*

puissance, sapience et bonté de Dieu, Paris, 1558, 1559.

DUVAL (Jean), proche parent de Jean-Baptiste et de la famille d'Antoine le Clerc, qui les attira tous deux à Paris pour y compléter leurs études, naquit à Clamecy en 1597. Il fit d'abord de grands progrès dans la langue grecque et entra dans l'Ordre des Carmes déchaussés. Son nom de religion était *Bernard de Sainte-Thérèse*. Occupé de fonctions relatives aux missions du Levant, il apprit les langues de ce pays, dans lequel il séjourna longtemps, travaillant à la propagation de la foi et aux intérêts du commerce français. Il fut nommé évêque de Babylone en 1538, et visita la Perse. Il contribua à la fondation du séminaire des Missions-Étrangères à Paris, auquel il légua tout ce qui lui appartenait dans le faubourg Saint-Germain; c'est de là que vient à une des rues de ce faubourg le nom de *Babylone* qu'elle porte encore. Jean Duval donna de plus au même séminaire quelques arpents de terre qu'il possédait dans la plaine de Grenelle, tous ses biens meubles, sa chapelle complète et sa bibliothèque de Paris. Il joignit à ce legs, presque général, une maison qu'il avait achetée à Ispahan, capitale de la Perse, les meubles, la chapelle et la bibliothèque qu'il y avait laissés. Il mourut à Paris le 10 avril 1669, laissant, en manuscrit, un *Dictionnaire* des langues orientales et un grand nombre de *Sermons* et de *Discours*. On lui attribue un petit *Livre* en arabe imprimé à Paris en 1679, in-16.

DUVAL (André), né à Pontoise en 1664, docteur de Sorbonne, fut pourvu le premier de la chaire de théologie nouvellement établie par Henri IV en 1596. Il méritait cette place par ses lumières et son zèle pour l'orthodoxie. Il fut un des grands adversaires de Richer et du richérisme. Le judicieux docteur connut toutes les conséquences du démocratique système de ce novateur syndic, et combien directement il tendait à une destruction totale de l'Eglise. (Voy. RICHIER.) On le choisit pour être un des trois visiteurs généraux des carmélites en France. Il était sénieur de Sorbonne, et doyen de la Faculté de théologie, lorsqu'il mourut en 1638. On a de lui : un *Commentaire sur la Somme de saint Thomas*, 2 in-fol.; des écrits contre Richer; un ouvrage contre le ministre Dumoulin, avec ce titre singulier : *Le feu d'Elie pour tarir les eaux de Siloé*; les *Vies* de plusieurs saints de France et des pays voisins pour servir de suite à celles de Ribadeneira, qu'il s'était occupé à traduire en fran-

çais; *De la suprême puissance du Pontife romain sur l'Eglise*, 1614, in-4.

DUVAL (Valentin JAMERAY), né au village d'Artonay en Champagne, en 1695, fut appelé à Florence pour être bibliothécaire du grand-duc, qui, devenu depuis empereur, le fit venir en 1748 à Vienne, où il se chargea de la direction de son cabinet de médailles. Il mourut dans cette capitale de l'Autriche en 1775, âgé de 81 ans. Duval était modeste et circonspect, rien moins que dédaigneux; il répondait souvent aux questions qu'on lui faisait : *Je n'en sais rien*. Ses *Œuvres* ont été publiées en 1784, par M. Koch, ami intime de Duval, 2 vol. in-8. Ils contiennent des *Mémoires* sur sa vie et un grand nombre de *Lettres*, dont l'éditeur eût dû certainement faire un triage plus sévère : il y a bien des petitesse dont la suppression n'eût point affaibli la réputation du célèbre médailliste. Les *Mémoires* devaient être également élagués, et dépouillés des détails inutiles, ennuyeux et quelquefois même peu convenables.

DUVAL (PYRAU), né vers 1739, dans le pays de Liège, mort sur la fin du 18^e siècle, n'est connu que comme auteur de différents ouvrages au moyen desquels il voulait propager l'esprit de tolérance et les principes d'humanité chez les nations voisines. Nous citerons entre autres : *Accord de la religion et des rangs*, 1775, in-8; *Catéchisme de l'homme social*, 1776, in-8; *Aristide et Agatis*, 1777 et 1778 : ces deux ouvrages, qui forment chacun un vol. in-8, sont écrits en prose; ils ont été comparés à *Béatitudes*, auquel ils sont inférieurs sous le rapport du style, mais qu'ils surpassent par la solidité des raisonnements.

DUVAL (Amaury PINREUX), membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres, né à Rennes le 28 janvier 1760, fut reçu, fort jeune, avocat au Parlement de Bretagne, et s'y distingua à l'âge de 20 ans, surtout par la publication d'un *Mémoire* qui eut six éditions. Malgré de si beaux succès, il quitta le barreau; dominé par son goût pour l'antiquité, il voulut s'y livrer tout entier. En 1785 il vint à Paris, où il accepta la place de secrétaire de l'ambassadeur de France à Naples, qui lui fut offerte. Son séjour de Naples lui donna de nouveaux moyens d'achever un grand travail archéologique qu'il avait conçu depuis longtemps. L'ambassadeur français étant rentré en France à cause des troubles révolutionnaires, Duval l'y suivit. Après avoir rempli encore quelques fonctions diplomatiques, il abandonna cette carrière pour se livrer tout entier à ses études favorites.

Il créa avec Chamfort et Ginguené la *Décade philosophique*, qui devint en 1808 *Revue philosophique*, et fut ensuite réunie au *Mercur de France* qu'il rédigea jusqu'en 1814. Sous le Directoire, il fut appelé à l'emploi de chef de bureau des sciences et des beaux-arts au ministère de l'intérieur, et en remplit les fonctions jusqu'en 1808. Créé en 1801 membre de l'Institut, il devint en 1816 membre de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres, et mourut en 1839, entouré de l'estime des savants et des artistes. Nous citerons de lui : *Observations sur les spectacles*, 1799 ; *Des sépultures chez les anciens et les modernes*, 1800, in-8 ; *Paris et ses environs*, 3 vol. in-fol. ; *Les fontaines de Paris anciennes et modernes*, 1813, in-fol. ; *Collection des moralistes français, avec des Notices sur leurs vies*, 1820, 45 vol. in-8. Amaury Duval fut encore collaborateur de la *France littéraire*, publiée par l'Institut, de l'*Athenaeum*, de l'*Abeille*, de l'*Almanach des Muses*, etc.

DUVAL (Alexandre-Vincent), né à Rennes vers 1769, commença ses études dans cette ville, puis, avant de les avoir achevées, entra dans la marine, et fit en qualité de volontaire les deux campagnes de l'indépendance de l'Amérique. De retour en France, il se fit comédien, et mena une vie fort dissipée. Après avoir été acteur, Duval devint auteur dramatique, et il a donné successivement un grand nombre d'*Opéras* et de *Comédies*, qui eurent presque toutes le plus grand succès. Duval avait remplacé Legouvé à l'Institut, et il fut nommé membre de l'Académie française par l'ordonnance du 16 mars 1816. Il mourut au mois de janvier 1842, laissant ses *Œuvres* en 9 vol. in-8, et quelques autres *opuscules*.

DUVAL (Henri PINEUX), frère puîné des précédents, né à Rennes en 1770, mort à Paris, le 27 janvier 1847, fut associé à son frère Amaury pour la rédaction de différents ouvrages d'art, et publia séparément des *Romans*, *Discours*, etc.

DUVAUCEL (Alfred), voyageur-naturaliste, né vers 1793, servit d'abord dans l'armée française, et se distingua au siège d'Anvers, où il fut nommé officier d'ordonnance ; mais il profita du rétablissement de la paix pour s'adonner à l'histoire naturelle pour laquelle il avait une prédilection particulière, et il eut l'avantage d'être dirigé par le célèbre Cuvier, son beau-père. En 1813, il fut envoyé dans l'Inde comme naturaliste du roi, et avec Diard, il explora particulièrement les environs de Calcutta et de Sumatra,

d'où ils envoyèrent au Muséum des collections précieuses, fruit de leurs recherches. Duvaucel voulut aussi visiter les forêts du Sylhet, et il fut le premier européen qui pénétra dans la caverne de Bhunava ; mais le climat malsain du pays lui donna une fièvre des bois qui le força de revenir à Calcutta. Depuis, il ne fit que traîner une vie languissante ; il passa la plus grande partie des années 1822 et 1823 à Benarès et à Kalmendos, où il avait réuni des collections précieuses de quadrupèdes, d'oiseaux, de lézards, de serpents et d'insectes. La fièvre ne le quittant plus, il revint à Calcutta, où il languit encore quelques mois sans éprouver de soulagement ; enfin on lui conseilla l'air de la mer comme dernière ressource, et il mourut en arrivant à Madras vers la fin d'août 1824, âgé seulement de 31 ans. Il est malheureux que le temps lui ait manqué pour publier le récit de ses voyages : il ne se bornait pas à faire des collections ; mais il observait les mœurs animales, et il décrivait avec beaucoup de talent tous les objets de ses recherches ; nous en avons la preuve dans la *Description de la caverne de Bhunava*, et les *Extraits de ses lettres* insérées dans les tomes 10 et 21 de la *Revue encyclopédique*. On a encore de lui un *Mémoire* inséré dans le *Journal asiatique* et publié séparément sous ce titre : *Notice sur le voyage de M. A. Duvaucel dans l'Inde*, Paris, 1824, in-8.

DUVERGIER DE HAURANNE (Jean-Marie) naquit à Rouen le 21 mars 1771. Il était petit-neveu du fameux de Hauranne, abbé de Saint-Cyran, l'un des chefs du jansénisme dans le 17^e siècle. Destiné d'abord à la profession maritime, il servit sur les vaisseaux de l'Etat, et assista au combat naval de prairial. Bientôt après il quitta le service, et embrassa la profession commerciale. Il fut élu député au mois de septembre 1815. Attaché à la dynastie des Bourbons, il n'en fut pas moins un des chefs de la minorité libérale qui soutint le ministère de cette époque. Il prit part à toutes les délibérations importantes ; et dans les discours comme dans les votes, il se montra favorable au gouvernement royal, mais hostile au clergé. Non réélu en 1819, les électeurs de la Seine-Inférieure le renvoyèrent à la Chambre vers la fin de 1820. Il y professa les mêmes principes et tint la même ligne de conduite. Partisan du ministère de Richelieu, il se montra opposé à l'administration de Villele, qui en 1823 empêcha sa réélection. Depuis cette époque, il entra dans la vie privée, mais il continua de s'occuper des affa-

res politiques, et publia plusieurs brochures. Il est mort à Paris le 20 août 1831, laissant un fils qui, comme lui, fut appelé à siéger à la Chambre des députés. On a de lui : *De l'égalité des partages et du droit d'aînesse*, 1826, in-8 ; *De l'ordre légal en France*, 1826, in-8 : c'est son ouvrage le plus important, il embrasse toutes les parties de notre droit public et administratif ; *Discussion sur la loi des journaux*, Paris, 1817, in-8 ; *De l'organisation municipale*, etc.

DUVERNET (T.-J.), ecclésiastique français, mort à la maison des Carmes à Paris, vers 1796, publia un écrit anonyme dans lequel il poursuivait de sarcasmes Linguet, d'Espréménil, l'abbé Sabatier et autres. Cette brochure, qui parut en 1784, sous le titre de : *Disputes de M. Guillaume*, et dans laquelle le gouvernement n'était pas ménagé, lui attira d'abord une détention de trois semaines à la Bastille. Loin de renoncer à son humeur mordante, Duvernet se fit maître de nouveau à la Bastille pour avoir critiqué le ministère de Maurepas ; cette fois il y fit un plus long séjour, pendant lequel il rédigea une *Vie de Voltaire*. Cet ouvrage, dont le lieutenant de police Lenoir avait cru devoir empêcher la publication, en gardant le manuscrit, parut pour la première fois en 1786, et fut contrefait sous différents formats. Sa grande vogue ayant donné l'éveil aux évêques, le clergé de France porta plainte au roi par l'organe du garde-des-sceaux. Louis XVI répondit : « Si Duvernet a tort, on doit le résister ; c'est l'office des évêques. » La *Vie de Voltaire* a été refondue par l'auteur ; mais la mort le surprit, avant qu'il eût livré son livre ainsi refait à l'impression : il ne parut qu'en 1797, in-8. On doit encore à Duvernet une *Histoire de la Sorbonne*, Paris, 1790, 2 vol. in-8, très-inexacte.

DUVERNEY (Guichard-Jean), célèbre anatomiste, né à Feurs en Forez, le 5 août 1648, de Jacques Duverney, médecin. Plein de connaissances anatomiques, il vint à Paris, où il acquit une belle réputation, qui le fit briller de plus en plus, et lui mérita de remplacer, en 1694, Pecquet et Gailland à l'Académie royale des Sciences, et de donner, vers la même époque, des leçons d'anatomie au Dauphin. En 1679, il fut nommé professeur d'anatomie au Jardin royal, et chargé, par l'Académie, d'explorer, avec de Lahire, les côtes de la Basse-Bretagne, pour étudier l'organisation des poissons qui se trouvent dans cette partie du littoral de la mer. Il s'occupa constamment d'anatomie et d'histoire naturelle

et mourut à Paris le 10 septembre 1730. « Duverney, dit un historien des sciences médicales, releva l'anatomie du discredit où elle était tombée depuis Riola, Dionis, Winslow, Sénac, Petit, etc., se sont formés à son école. Il a enrichi l'anatomie comparée d'un grand nombre d'observations importantes, et ses travaux, ainsi que ceux de Claude Perrault et J. Pecquet, ont donné à l'étude de cette partie fondamentale de la zoologie, l'impulsion qui s'est soutenue avec une activité toujours croissante dans le 18^e siècle et le 19^e. » On a de Duverney : *Traité de l'organe de l'ouïe, contenant la structure, les usages et toutes les maladies de l'oreille*, Paris, 1683, in-12, traduit en latin, en allemand et en anglais : « Ouvrage classique et qui eût suffi, dit un médecin versé dans la bibliographie médicale, pour fonder la juste célébrité de l'auteur, et dans lequel il a répandu un nouveau jour sur les diverses parties de l'organe de l'ouïe, par des recherches où il montre la plus grande habileté comme anatomiste. » Les planches de la première édition sont bien exécutées ; *Traité des maladies des os*, Paris, 1751, in-12 ; *Oeuvres anatomiques*, Paris, 1761, 2 vol. in-4. Ces deux ouvrages posthumes ont été publiés le premier par Sénac, et le second par Bartin ; grand nombre de *Dissertations* dans les *Mémoires de l'Académie*. C'était un homme très-vif, mais très-bon. Il était passionné pour son art. Sa religion allait jusqu'à la piété la plus fervente, et il se reprochait d'être trop occupé de sa profession, de crainte de ne l'être pas assez de l'Auteur de la nature.

DUVICQUET (Pierre), littérateur et critique distingué, né en 1766 à Clamecy, fut envoyé dès l'âge de 3 ans à Paris, où il fit de brillantes études. Reçu docteur agrégé en 1788 à l'Université, il se proposait de suivre la carrière de l'enseignement, lorsque la Révolution éclata ; il changea de plan et se fit avocat. Nommé en 1791 membre du directoire du département de la Nièvre, puis substitut de procureur-général, sa modération le fit destituer après le 10 août. Il était caché à Nevers pour se soustraire aux poursuites du comité révolutionnaire ; mais ayant été découvert, il obtint d'être présenté à Fouché, alors en mission dans cette ville, qui, touché de sa position, lui fit délivrer une feuille de route pour Lyon, où il lui ordonna de l'attendre ; placé par son protecteur en qualité de secrétaire d'un comité de surveillance, il se rendit ensuite à Grenoble, avec le grade fictif d'adjutant-général, et rem-

dit pendant quelque temps dans cette ville les fonctions d'accusateur près d'un conseil de guerre. Plus tard, Aubert-Dubayet, qu'il avait connu à Grenoble, ayant été nommé ministre de la guerre, appela dans ses bureaux, et lui fit obtenir ensuite la place de secrétaire-général de la police, puis de la justice. Elu en 1798 par le département de la Nièvre au conseil des Cinq-Cents, il y prit la défense de Merlin, un de ses anciens parrons, et n'y vota que d'après l'inspiration du Directoire. Après le 18 brumaire, envoyé commissaire du gouvernement près le tribunal de Clamecy, il donna sa démission en 1806 et revint à Paris. A l'organisation de l'Université impériale, il obtint le titre d'agrégé, et fut nommé professeur au lycée Napoléon. En 1824, il remplaça Geoffroy au *Journal des Débats* comme rédacteur des articles de théâtre ; et moins caustique, moins spirituel que son prédécesseur, il ne tarda pas cependant à se placer au rang des meilleurs critiques. Il cessa de concourir à ce journal en 1830, et mourut en 1835. Outre quelques opuscules, on lui doit : une bonne édition des *Œuvres de Marivaux*, et un excellent *Commentaire d'Horace* dans la *Collection des classiques latins* publiée par Gosselin, 1825, 2 vol. in-12 ou in-8 ; le 3^e n'a pas paru. Duvioguet a fourni plusieurs articles à la *Bibliographie Michaud*.

DUVIVIER (Joseph-Hippolyte), grand-vicaire de Tournay, naquit à Mons en 1752. Après avoir étudié avec succès la philosophie et la théologie à l'Université de Louvain, il y prit ses licences en droit canon. Son premier ouvrage paraît avoir été l'*Apologie du mariage chrétien*, ou *Mémoire critique, canonique et politique en réponse au Commentaire intitulé : Des empêchements dirimant le mariage*. C'était une réponse à l'avocat d'Outre-pont qui avait défendu l'édit de Joseph II, du 22 septembre 1784. Le cardinal de Frankenberg, archevêque de Malines, voulut connaître l'auteur de cet écrit qui avait fait sensation dans les Pays-Bas, le fit venir de Mons, le prit pour son secrétaire et le nomma plus tard chanoine gradué de sa cathédrale. L'abbé Duvivier est considéré comme l'auteur de la *Déclaration* du cardinal sur l'enseignement du séminaire général de Louvain, imprimée en 1790. On lui attribue également le *Précis sur ce qui s'est passé en Belgique relativement au serment*, 1800, in-8 de 150 pages. Il a encore publié trois *Lettres* au premier consul sous le nom du bon Anselme, 1799, 1800, 1801 ; *Le préservatif contre la suite du sophisme dévoué* :

cet écrit a eu du succès. En 1803, l'abbé Duvivier fut nommé chanoine titulaire de Tournay. En 1804 il devint archidiaacre, et en 1811 il accompagna son évêque au concile. Ils furent arrêtés ensemble et mis à Vincennes le 12 juillet 1811. Au mois de février 1812, le prélat fut relégué à Gien ; et, trois semaines après, l'abbé Duvivier fut mis en liberté et envoyé en surveillance à Vervins. Mgr Hirn ayant signé, le 1^{er} juillet 1813, la démission de son siège, l'abbé Duvivier refusa de reconnaître la validité de cet acte, qu'il ne croyait pas avoir été librement consenti, et ne voulut jamais se soumettre à la juridiction du nouvel évêque. Il résista à toutes les sollicitations dont il fut l'objet, et il eut la consolation de voir sa prudente et courageuse conduite imitée par le clergé du diocèse. De retour à Tournay en 1814, l'abbé Duvivier devint grand-vicaire de Mgr Hirn, et, à la mort du prélat il fut choisi par le chapitre pour l'un des vicaires capitulaires. Sous le gouvernement du roi Guillaume, l'abbé Duvivier fit cause commune avec les autres grands-vicaires capitulaires de la Belgique. En 1829, Mgr Delpanque, évêque de Tournay, le confirma dans ses fonctions de vicaire-général, qu'il remplit avec zèle jusqu'à sa mort, arrivée le 25 janvier 1834.

DUVIVIER, peintre d'histoire, né à Bruges en 1762, mort le 24 novembre 1837 à Paris, fut élève du célèbre David. Son tableau, représentant les *Funérailles d'Hector*, fut le premier indice de son beau talent. On a de lui plusieurs études précieuses, parmi lesquelles on distingue la *Vision d'Ézechiel* d'après Raphaël ; les quatre têtes de la *Poésie*, de la *Jurisprudence*, etc., etc. ; de la chambre alla signatura ; plusieurs morceaux de l'école d'Athènes, et la *Sainte-Cécile*, ainsi qu'une belle copie, grandeur de l'original, de la tête du *Christ du Cénacle*, de Léonard de Vinci.

DUVIVIER (Ignace), peintre de paysages, de marines et de batailles, membre de l'académie des beaux-arts de Vienne et chevalier de l'ordre royal de Saint-Michel, mourut pendant l'épidémie de 1832. Ses ouvrages se rencontrent principalement dans la galerie du Belvédère en Autriche, dans celle de l'Ermitage en Russie, dans celle du prince de Lichtenstein.

DUVOISIN (Jean-Baptiste), évêque de Nantes, né à Langres le 16 octobre 1744. Après avoir fait de brillantes études, il fut agrégé à la maison de Sorbonne, et fut nommé professeur, quoique encore jeune. Il devint successivement

promoteur de l'officialité de Paris, censeur royal, chanoine d'Auxerre, chanoine et grand-vicaire de Laon. Il était dans cette dernière ville au commencement de la Révolution, et fut déporté, avec presque tous les ecclésiastiques, dans les premiers jours de septembre 1792. Il passa en Angleterre, ensuite à Brunswick où il ouvrit un cours de littérature. De retour en France en 1801, après le concordat, il fut nommé à l'évêché de Nantes, et fut du nombre des quatre évêques appelés pour résider auprès du Pape à Fontainebleau. Il fit aussi partie d'une commission composée de cardinaux et d'évêques chargés de donner leur avis sur plusieurs points, et y tint la plume au moins pour les réponses qui furent publiées. Il montra, dit-on, dans cette affaire une extrême condescendance, et fut accusé par plusieurs d'avoir trahi les intérêts de la religion. On se fonda, pour justifier cette accusation, sur les honneurs dont il fut comblé par Bonaparte. Cependant quelques écrivains ont cherché à le justifier, en disant que le désir d'éviter de plus grands maux à l'Eglise avait dirigé sa conduite dans ces temps désastreux, et qu'il avait fait plusieurs fois des représentations inutiles. On cite, entre autres, une lettre qu'il écrivait avant d'expirer : *Je supplie, y disait-il, l'empereur de rendre la liberté au Saint-Père; sa captivité trouble encore les derniers instants de ma vie. J'ai eu l'honneur de lui dire plusieurs fois combien cette captivité affligeait toute la chrétienté, et combien il y avait d'inconvénient à la prolonger. Il serait nécessaire, je crois, au bonheur de Sa Majesté, que Sa Sainteté retournât à Rome.* » Cette lettre, dit « l'auteur des *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique du 18^e siècle*, » fait honneur à l'évêque de Nantes; « mais n'eût-elle pas pu être plus forte encore, et contenir l'improbation de quelques démarches et de quelques écrits qu'il paraît difficile de justifier? » C'est à ce dernier moment qu'il convenait à un évêque de dire la vérité toute entière. Aussi cette lettre n'effacera point, dans l'opinion de bien des gens, la tache de la faiblesse du prélat, et on lui pardonnera d'autant moins qu'il avait beaucoup d'esprit, de talents et de connaissances. » Il mourut d'une fluxion de poitrine le 9 juillet 1813. On a de lui : *Dissertation critique sur la vision de Constantin*, 1774, in-12; *L'autorité des livres du Nouveau-Testament contre les incrédules*, Paris, 1775, in-12; *L'autorité des livres de Moïse; établie et défendue contre les incrédules*, Paris, 1778,

in-13; *Essai polémique sur la religion naturelle*, Paris, 1780, in-12; *De nos religions*, Paris, 1785, 2 vol. in-12 : ce sont les leçons qu'il avait dictées dans les écoles de Sorbonne; *Examen des principes de la révolution française*, 1795, in-8; *Défense de l'ordre social contre les principes de la révolution française*, Londres, 1798, in-8 : ce livre est très-rare en France, et l'auteur y discute, avec autant de sagacité que d'impartialité, les principes qui ont servi d'éléments à notre révolution; *Démonstration évangélique*, Brunswick, 1800, et Paris, 1802 et 1808. Cette dernière édition est augmentée d'un *Traité sur la tolérance*. Cet ouvrage a le mérite de réunir en un petit volume, et de présenter avec ordre, clarté et précision, ce qui se trouve épars dans un grand nombre de livres, trop peu connus des gens du monde.

DYNTER (Edmond), du village de ce nom, dans la mairie de Bois-le-Duc, fut successivement secrétaire d'Antoine, de Jean IV, de Philippe I^{er} et de Philippe-le-Bon, ducs de Bourgogne et de Brabant. Dégouté de la vie de cour, il embrassa l'état ecclésiastique, fut pourvu d'un canonicat de Saint-Pierre à Louvain, se retira ensuite chez les chanoines réguliers de Corsendonck, près de Turnhout, et mourut à Bruxelles le 17 février 1443. Il a laissé une *Chronique des ducs de Lorraine et de Brabant, depuis 1281 jusqu'en 1442*, en latin. On en conserve l'original à Corsendonck, et plusieurs copies dans différentes maisons des Pays-Bas, entre autres une avec des notes de Le Mire. Cette *Chronique* mérite de voir la jour, à cause du grand nombre de pièces originales qu'elle renferme, et des particularités que l'auteur rapporte, et dont il a été témoin; *Genealogia ducum Burgundiae, Brabantiae, etc.*, Francfort, 1629, et dans les *Rerum Germanicarum scriptores* de Freherus, tome 3, et dans ceux de Struvius, tome 3. Cette généalogie est peu exacte.

DZÉHÉBY (Mohammed-Ben-Ahmed), turcoman d'origine, né à Damas le 6 octobre 1274 (3 de rebî 2^e, 673), est un des écrivains les plus célèbres et les plus féconds de l'islamisme. Il fit ses études à Damas, voyagea ensuite dans l'Orient, et dirigea l'école des traditions, fondée par Thaïer. Dzéhéby mourut à Damas en 1347 (748 de l'hégire). Parmi ses nombreux ouvrages, on remarque particulièrement une *Chronique de l'islamisme*; c'est un Dictionnaire historique des écrivains musulmans, divisé par siècles : il commence à l'an 1^{er} de l'hégire, et finit en 744 de la même ère. La Bibliothèque

nationale en possède 2 volumes parmi les manuscrits arabes ; il existe un *Supplément* à ce Dictionnaire, par le cadi

Chohbah, que ses ouvrages d'esprit et ses connaissances profondes dans la loi musulmane ont rendu aussi célèbre.

E

EADMER, ou **EDMER**, anglais de naissance, d'abord moine du Bec, puis de Cantorbéry, devint l'ami et le confident de saint Anselme, qu'il accompagna dans son exil. On lui offrit l'évêché de Saint-André en Ecosse. Les uns disent qu'il le refusa, les autres prétendent qu'il l'accepta. S'il est vrai qu'il ait été évêque, il faut qu'il ait abdiqué l'épiscopat ; car il mourut prieur de Cantorbéry en 1137. On a de lui : une *Vie de saint Anselme*, divisée en 2 livres. On la trouve dans les éditions des *Ouvrages de saint Anselme*, ainsi que dans Surius et Bollandus ; l'*Histoire des nouveautés*, c'est-à-dire, de ce qui s'est passé de plus considérable dans l'Eglise britannique, depuis l'an 1066 jusqu'à l'an 1122 ; elle est divisée en 6 livres. Le Père Gerberon a publié cette histoire avec les notes de Jean Selden ; le livre de l'*Excellence de la sainte Vierge* ; le *Traité des quatre vertus* (la justice, la prudence, la force, la tempérance), qui ont été dans *Marie* ; le *Traité de la Béatitude*, composé d'après ce qu'Eadmer avait entendu dire à saint Anselme sur l'état des bienheureux dans le ciel ; le *Traité des Similitudes*. Le fonds en est aussi de saint Anselme. Il fut rédigé par un de ses disciples, qu'on croit être Eadmer ; les *Vies de plusieurs saints d'Angleterre*. Il y a encore d'autres ouvrages d'Eadmer qui n'ont point été imprimés. (Voyez Wharton, *préf. in t. 2, Angl. sacr.*) Les écrits d'Eadmer sont estimés pour l'ordre et l'exactitude ; le style est facile et naturel. (Voyez Cellier, tom. 21, pag. 349.) — Il ne faut pas le confondre avec EADMER, ou EALMER, prieur de Saint-Alban, mort en 980, auquel on attribue des *Lettres*, des *Homélies* et 5 livres d'*Exercices spirituels*. (Voyez Fabricius, *Biblioth. latin. tom. 2, pag. 214.*)

EANDI (Joseph-Antoine-François-Jérôme), savant prédicateur piémontais, et professeur de physique expérimentale à Turin, né à Saluces en 1735, mort en 1799. Son principal ouvrage qu'il a publié avec Vassali a pour titre : *Physique*

experimentalis lineamenta ad Subalpinos, Turin, 1793, in-8 ; on a encore de lui des *Sermons*, *Panegyriques* ; des *Discussions de principes politiques* ; *Ragions religieuses* ; des *Notices historiques sur les études du P. Beccaria*, dont il avait été l'élève et qui l'associa ensuite à ses travaux ; des *Mémoires* dans ceux de l'académie de Turin, dont il était membre. On trouve dans le tome 6 desdits *Mémoires* une *Notice* sur la vie et les ouvrages d'Eandi.

EBBON, né d'une famille obscure, devint frère de lait et condisciple de Louis-le-Débonnaire, qui le fit son bibliothécaire, et le plaça sur le siège de Reims. Ebbon conçut le dessein de travailler à la conversion des peuples du Nord, et fit approuver sa résolution du pape Pascal, qui le nomma son légat. Sa mission ayant été infructueuse, il revint en France, et se mit à la tête des factieux qui déposèrent Louis-le-Débonnaire. Il fut lui-même au concile de Thionville en 835, et y condamna sa conduite envers l'empereur. Il fut rétabli sur son siège par le crédit de Lothaire ; mais ayant été cité au concile de Paris l'an 847, et ayant refusé d'y comparaître, il encourut l'indignation de ce prince, et fut obligé de se retirer auprès de Louis, roi de Bavière, qui lui donna l'évêché de Hildesheim, où il mourut l'an 851. C'était un prélat difficile à définir par ses qualités opposées. Il fut successivement courtisan assidu, missionnaire zélé, et enfin chef de parti.

EBERHARD (Jean-Auguste), théologien et philosophe, né à Halberstadt, le 31 avril 1736, mort le 10 janvier 1809. Ses écrits didactiques contribuèrent à former le goût de ses compatriotes et à enrichir la langue allemande. Il eut à combattre le système de l'idéologue Kant, qui ébranlait la philosophie de Leibnitz ; mais il se laissa malheureusement subjuguer par le goût des idées abstraites qui, loin d'éclaircir les sciences, ne servent qu'à y jeter la confusion, dans celles surtout qui se rattachent à la reli-

gion chrétienne. Nous citerons parmi ses ouvrages, tous écrits en allemand : *Nouvelle apologie de Socrate, ou Examen de la doctrine touchant le salut des païens*, Berlin, 1772, in-8; traduit en français par Dumas, Amsterdam, 1773 : le 2^e vol. parut en 1778; *Théorie de la faculté de penser et de celle de sentir*, Mémoire couronné en 1776; *Morale de la raison*, ibid., 1781, in-8; *Préparation à la théologie naturelle*, Halle, 1781, in-8; *Amyntor, histoire en forme de lettres*, Berlin, 1772, in-8. C'est un roman où l'auteur développe plusieurs sages réflexions sur l'excellence de la morale de l'Evangile. Il l'écrivit pour tâcher d'effacer l'impression qu'avait faite son *Apologie de Socrate*, qui l'empêcha d'avancer dans la carrière ecclésiastique; *Théorie des belles-lettres et des beaux-arts*, Halle, 1783, in-8; *Mélanges*, 1 vol. in-8, ibid., 1784; 2 vol., 1788; *Histoire générale de la philosophie*, ibid., 1787; 2^e édition augmentée, 1796; *Magasin philosophique*, 4 vol., de 1788 à 1791; *Archives de la philosophie*, Berlin, 2 vol., de 1792 à 1795 : ces deux derniers ouvrages périodiques étaient en partie destinés à reproduire les écrits polémiques des adversaires de Kant; *Sur la forme des gouvernements et leur amélioration*, Berlin, 1793, 1794, deux parties in-8; *Esquisses de Métaphysique*, Halle, 1794, in-8; *Essai d'un Dictionnaire universel des synonymes de la langue allemande*, Halle, 1793-1802, 6 vol. in-8; *Sur le Dieu de M. le professeur Fitche et sur l'Ecole de ses adversaires*, Halle, 1799, in-8; *Essai d'un éclaircissement sur l'état de la question dans la dispute entre M. Fitche et ses antagonistes*, ibid., 1800, in-8. Quoique Eberhard ne fût point partisan de la doctrine de Fitche, il le défend dans ces deux écrits contre l'accusation d'athéisme, etc.; *Manuel d'esthétique, pour les lecteurs d'un esprit cultivé dans toutes les classes de la société*, de 1803 à 1805, 4 vol. in-8; *l'Esprit du christianisme primitif*, Halle, 1807, 1808, 3 vol. in-8. Eberhard travailla, en outre, à presque tous les journaux scientifiques de l'Allemagne, notamment à la *Bibliothèque allemande* de son ami Nicolai.

EBERT (Jean-Jacques), professeur de mathématiques, né à Breslau en 1737, se fit une grande réputation par la manière dont il enseignait cette science, ainsi que la philosophie, et par ses ouvrages consacrés particulièrement à la jeunesse, qui se font remarquer par leur profondeur et leur clarté. Les principaux sont : *Leçons de philosophie et de mathémati-*

ques pour les hautes classes, Francfort, 1773, in-8, 4^e édition, 1790; *Abrégé des principes de logique*, 5^e édition, 1790; *Abrégé des principes de physique*, 4^e édition, 1803; *Leçons de physique pour la jeunesse*, Leipsick, 1793, 2^e édition, 3 vol. in-8; *Eléments des principales parties de la philosophie pratique*, Leipsick, 1784, in-8; *Entretiens sur les principales merveilles de la nature*, 1^{er} vol., Leipsick, 1784, in-8; *Loisirs d'un père consacrés à l'instruction de sa fille*, Leipsick, 1795, in-8; *Journal pour l'instruction des jeunes dames*, 1794 à 1801. Ces deux ouvrages ont eu le plus grand succès. Ebert est mort le 18 mars 1808.

EBION, philosophe stoïcien, disciple de Cérinthe, et auteur de la secte des Ebionites, commença à débiter ses rêveries vers l'an 72 de J.-C. Il soutenait que le Sauveur était un pur homme, né par le concours ordinaire des deux sexes. Il ajoutait que Dieu avait donné l'empire de ce monde au diable, et celui du monde futur au Christ. Ses disciples mélaient les préceptes de la religion chrétienne avec le judaïsme. Ils observaient également le samedi et le dimanche. Ils célébraient tous les ans leurs mystères avec du pain azyme. Ils se baignaient tous les jours comme les Juifs, et révéraient Jérusalem comme la maison de Dieu. Ces hérétiques ne connaissaient point d'autre Evangile que celui de saint Matthieu, qu'ils avaient en hébreu, mais corrompu et mutilé. Ils rejetaient le reste du Nouveau-Testament, et surtout les Epîtres de saint Paul, regardant cet apôtre comme un apostat de la loi. Ils honoraient les anciens patriarches; mais ils méprisaient les prophètes. La vie des premiers Ebionites fut, dit-on, assez sage, celle des derniers fort déréglée. Ceux-ci permettaient la dissolution du mariage et la pluralité des femmes. Quoique juifs opiniâtres, les Ebionites reconnaissaient Jésus-Christ pour le Messie : ils voyaient donc en lui les principaux caractères sous lesquels il avait été annoncé par les prophètes. On ne les accuse point d'avoir révoqué en doute les miracles de Jésus-Christ, ni sa mort, ni sa résurrection. Saint Epiphane atteste, au contraire, qu'ils admettaient tous ces faits essentiels. Ils étaient nés dans la Judée, avant la destruction de Jérusalem; plusieurs avaient été sur le lieu où ces faits s'étaient passés; ils avaient en la facilité de les vérifier.

EBROIN, maire du palais de Clovis III et de Thierry I^{er}, homme ambitieux, fier, entreprenant, parvint à ce poste par ses intrigues et par son hypocrisie.

Les espérances que ses vertus apparentes avaient données se démentirent bientôt. Demeuré seul maître, par la retraite de sa reine Bathilde, il ne contraignit plus son orgueil, son avarice, sa perfidie. Il avait les biens, il était les charges, il chassait les grands qui étaient à la cour, et défendait aux autres d'y venir sans sa permission. Après la mort de Clotaire en 670, il mit Thierry sur le trône; mais la haine que les seigneurs avaient pour le ministre rejaillit sur le roi. Ils donnèrent la couronne à Chiléric II, firent tondre Thierry et Ebroin, et les enfermèrent dans des monastères. On eût fait mourir Ebroin sans la puissante médiation de saint Léger, qui ne se souvint plus de l'inimitié qu'il ne s'était attirée de la part de ce méchant homme qu'en blâmant ses injustices. Childéric étant mort en 673, Thierry fut placé sur le trône, et prit Leudèse pour maire du palais. Ebroin, s'étant échappé de son monastère, fit assassiner Leudèse, supposa un Clovis, qu'il disait être le fils de Clotaire III, força les peuples de lui prêter serment de fidélité, et ravagea les terres de ceux qui lui résistèrent. La ville d'Autun fut assiégée. L'évêque Léger eut les yeux crevés par ordre d'Ebroin, à qui il avait sauvé la vie, et fut mis dans un monastère. Ebroin contraignit ensuite, les armes à la main, Thierry à le recevoir de nouveau pour son maire du palais. Il gagna les grands de Neustrie et de Bourgogne, et renvoya son faux Clovis, dont il n'avait plus besoin. Sa tyrannie n'eut plus de bornes; tous les gens de bien en furent les victimes. Enfin, un seigneur nommé Hermanfroi, qu'il menaçait de la mort après l'avoir dépouillé de ses biens, tua le tyran en 681, les uns disent dans son lit, les autres à la sortie de son palais. Ce fut sous ce ministre que commença l'usage ou plutôt le monstrueux abus de donner, à titre de précaire, les biens ecclésiastiques à des seigneurs laïques, sous l'obligation du service militaire.

ECCARD (Jean-Georges d'), né en 1674 à Dülgen, dans le duché de Brunswick, fut ami de Leibnitz. Il devint, par le crédit de cet homme célèbre, professeur en histoire à Helmstadt. Après la mort de ce philosophe, il eut une chaire à Hanovre; mais les dettes qu'il contracta dans ce nouveau séjour, l'obligèrent de le quitter en 1723. L'année d'après, il embrassa la religion catholique à Cologne, et se retira à Vurtzbourg. Il y remplit avec distinction les charges de conseiller épiscopal, d'historiographe,

d'archiviste et de bibliothécaire. Il y mourut en 1750, à 60 ans, après avoir été anobli par l'empereur. On doit à Eccard : *Corpus historicum mediæ ævi, à temporibus Caroli Magni imperatoris ad finem sæculi xv*, Leipsick, 1719, 2 vol. in-fol. « Cette collection qui vient, dit l'abbé Lenglet, d'un des plus habiles et des plus honnêtes hommes qu'il y ait dans l'empire, est très-curieuse et bien dirigée : chose rare dans les écrits vains allemands; et ce qui est encore plus rare, il ne répète point ce qui est dans les autres. » *Leges Francorum et Ripuariorum*, Leipsick, 1720, in-fol., recueil non moins estimé que le précédent; *De origine Germanorum libri duo*, publiés à Göttingen en 1750, in-4, par les soins de Sheridius; *Historia studii etymologici linguæ germanicæ, etc.*, in-8, estimés; *Origines Austriacæ*, Leipsick, 1721, in-fol. Ce savant a abandonné les anciennes idées sur l'origine de la maison d'Autriche; il s'est attaché à prouver que les maisons de Lorraine et d'Autriche viennent de la même souche; *De rebus Franciæ orientalis et episcopatus Wirceburgensis, in quibus regum et imperatorum Franciæ Germaniæque gesta exponuntur*, Vurtzbourg, 1729, 2 vol. in-fol.; *Animadversiones historicae et criticae in Schannati diæcesim et hierarchiam Fuldensem*, 1727, in-fol.; *Historia genealogica principum Saxoniarum superioris*, Leipsick, 1722, in-fol., etc.

ECHELLENSIS (Abraham), savant maronite, professeur des langues syriaque et arabe au collège royal à Paris, où le célèbre Le Jay l'avait appelé. Cet homme illustre lui donnait par an 600 écus d'or, pour présider à l'impression de sa grande Bible polyglotte. La congrégation de propagande fide l'agréa, vers l'an 1636, aux traducteurs de la Bible en arabe. Echellensis passa de Paris à Rome, après avoir obtenu en cette ville une chaire de langues orientales. Il y mourut en 1664. Ce savant était profondément versé dans la connaissance des livres écrits en syriaque et en arabe; et, quoiqu'il ait eu des supérieurs dans la connaissance de ces deux langues, il faut avouer qu'il les possédait très-bien. On a de lui : la Traduction d'arabe en latin des 5^e, 6^e et 7^e livres des *Coniques* d'Apollonius. Ce fut par ordre du grand-duc Ferdinand II, qu'il entreprit cet ouvrage, dans lequel il fut aidé par Jean-Alphonse Borelli, mathématicien célèbre, qui l'orna de *Commentaires*. Cette version fut imprimée à Florence avec le livre d'Archimède, *De æmptis*, en 1661, in-fol.; *Institution*

de la *lingua syriaca*, etc., Rome, 1628; *Synopse de la philosophie des Orientaux*, Paris, 1641, in-4; *Versio Durrhamani de medicis virtutibus animalium, plantarum et gommaram*, Paris, 1647, in-8; des ouvrages de controverse contre les protestants, imprimés à Rome; *Eutychius vindicatus*, contre Selden, et contre Hottinger, auteur d'une *Histoire orientale*, 1661, in-4; des remarques sur le *Catalogue* des écrivains chaldéens, composé par Ebed-Jésu, et publié à Rome en 1653. Elles sont précieuses aux amateurs de la littérature orientale; une édition des *Ouvrages* de saint Antoine, abbé; *Concordia nationum christianarum orientalium in fidei catholicæ dogmatibus*, Mayence, 1655. Il tâcha de concilier les sentiments des Orientaux avec ceux de l'Eglise romaine; et il y réussit ordinairement très-bien. Léon Allatus ou Al-lacci a travaillé de concert avec Echelensis à cet ouvrage.

ECÉBOLE, sophiste de Constantinople, maître de rhétorique de l'empereur Julien, fut toujours de la religion du souverain. Sous Constance, il se mit à la mode, par ses invectives contre les dieux des païens; il déclama depuis pour les mêmes dieux, sous Julien, son disciple. A la première nouvelle de la mort de ce prince, il joua le rôle de pénitent. Enfin il mourut, sans reconnaître d'autre religion que l'intérêt présent: digne maître du prince hypocrite et apostat, qui, sous les mêmes rapports, fut très-digne disciple.

ECHARD (Jacques), dominicain, né à Rouen en 1644, mourut à Paris, en 1724. Il contribua à illustrer son Ordre par la *Bibliothèque des écrivains* qu'il a produits, 2 vol. in-fol., à Paris, le 1^{er} en 1719, le 2^e en 1721. Le Père Quétilf avait travaillé avant lui à cet ouvrage; mais il en avait à peine fait un quart. Cette *Bibliothèque* est fort estimée par tous les bibliographes. On y prend une idée juste de la vie et des ouvrages des écrivains dominicains, de leurs différentes éditions, et des Bibliothèques où on les garde en manuscrit. Tout est appuyé sur de bonnes preuves. L'auteur donne le titre de grands hommes à des personnes très-médiocres; mais l'exagération est le défaut de tous les ouvrages de ce genre. Le Père Echard avait toutes les qualités d'un savant vertueux. A la suite de cet ouvrage Echard a placé : *Sacrum gynecium Dominicanarum, seu sorores ordinis predicatorum, quæ scriptis claruerunt*.

ECHARD (Laurent), historien anglais, né à Bassam dans le comté de Suffolk,

exerça successivement le pastorat dans diverses églises, et mourut à Lincoln en 1739. Il était membre de la société des antiquaires de Londres. Ses ouvrages, tous écrits en anglais, sont : *l'Histoire d'Angleterre jusqu'à la mort de Jacques I^{er}*, Londres, 1700, 1718, 3 vol. in-fol., très-estimée en Angleterre; *Histoire romaine, depuis la fondation de Rome jusqu'à la translation de l'empire par Constantin*, traduite en français par Daniel de La Roque, revue pour le style, corrigée et publiée par l'abbé des Fontaines, Paris, 1728 et 1729, 6 vol. in-12. Cet abrégé n'est pas sans défaut; mais la disette de bons ouvrages en ce genre lui a donné beaucoup de cours en France et en Angleterre. L'auteur a transporté les principaux traits de l'histoire romaine. Il y a fait entrer aussi de petites digressions sur les principaux écrivains de Rome, qu'il peint avec plus de vérité que de finesse. L'abbé Guyon a donné une continuation de cette *Histoire* en 10 vol. in-12. Les faits y sont arrangés avec ordre, la narration est simple et naturelle, le style assez pur. Cette *Histoire* a été réimprimée en Hollande et à Avignon, en 12 vol. in-12. L'ouvrage d'Echard fit connaître son auteur au ministère d'Angleterre, qui l'employa dans plusieurs affaires; *Histoire générale de l'Eglise avec des Tables chronologiques*, Londres, 1702, in-fol., en anglais. Les ecclésiastiques d'Angleterre font autant de cas de cet abrégé, que les gens du monde en font de son *Histoire romaine*; *l'Interprète des novellistes et des lecteurs de gazette*, ouvrage superficiel, qui donna à l'abbé Ladvocat l'idée de son *Dictionnaire géographique portatif*. Echard composa aussi un *Dictionnaire historique*, qui n'est qu'un squelette décharné; *Traduction anglaise des comédies de Plautus et de Térence*, etc.

ECHIUS, ou **ECKIUS** (Jean), né en Souabe l'an 1486, professeur de théologie dans l'Université d'Ingolstadt, signala son savoir et son zèle dans ses conférences contre Luther, Carlostadt, Mélancthon, etc. Il se trouva en 1538 à la diète d'Augsbourg, et en 1541 à la conférence de Ratisbonne, et brilla dans l'une et dans l'autre. Il joua le rôle principal dans toutes les disputes publiques des catholiques avec les luthériens. Il avait de l'érudition, de la mémoire, de la facilité, de la pénétration, une logique précise et vigoureuse. Ce savant théologien mourut à Ingolstadt en 1543, à 57 ans. On a de lui : deux *Traité sur le sacrifice de la messe*; un *Commentaire sur le prophète Aggée*, 1638, in-8; des *Homélie*,

4 vol. in-8 ; et des ouvrages de controverse ; entre autres son *Manuel de controverse* et son *Traité sur la prédestination*. On conserve, avec une sorte de respect, dans le *Museum* du collège d'Ingolstadt, la chaire où il était assis en donnant ses leçons.

ECKHARD (Jean-Frédéric), savant philologue et littérateur saxon, né à Quedlinbourg en 1723. Il devint recteur du collège de Frankenhausen en 1748, directeur et bibliothécaire de celui d'Eisenach, depuis 1758 jusqu'en 1793, et il mourut le 10 décembre de l'année suivante. Il a publié en allemand ou en latin un très-grand nombre de *Programmes* et de *Dissertations académiques* dont on trouve les détails dans le *Dictionnaire* de Meusel ; ils sont au nombre de 92 et offrent la plupart de l'intérêt pour la philologie et l'histoire littéraire ; les principaux sont : *De elegantiorum litterarum studiis inter christianos tempore Juliani*, Eisenach, 1764, in-4 ; *Exercitatio critica de editione librorum apud veteres*, 1777, in-4.

ECKHEL (Joseph-Hilaire), célèbre numismate, né le 13 janvier 1737 à Ennsfeld, dans l'Autriche supérieure, entra chez les Jésuites, fut nommé par l'impératrice Marie-Thérèse, directeur du cabinet des médailles et professeur d'antiquités. Ses principaux ouvrages sont : *Nummi veteres*, Vienne, 1775, 2 parties in-4, où il a fait connaître plus de 400 médailles inédites, la plupart autonomes ; une *Nouvelle édition du catalogue du cabinet numismatique de Vienne*, 1779, 2 vol. in-fol., en latin ; *Choix des pierres gravées du cabinet impérial des antiques à Vienne*, 1788, petit in-fol. ; *De doctrina nummorum*, ou *De la science des médailles*, Vienne, 1792-98, 8 vol. in-4. Ce bel ouvrage, qui embrasse la numismatique tout entière, mit le comble à sa gloire ; mais il n'eut pas le temps d'en voir : il mourut peu de jours après la publication du dernier volume, le 16 mai 1798.

ECUY (Jean-Baptiste l'), ancien abbé-général de Prémontré, docteur de Sorbonne, chanoine et vicaire-général du diocèse de Paris, né à Yvoy-Carignan, département des Ardennes, le 3 juillet 1740, fit ses premières études dans le collège de sa ville natale et alla les terminer, en 1754, chez les Jésuites de Charleville. En 1758, il entra au séminaire du Saint-Esprit à Paris ; l'année suivante, il prit l'habit de chanoine-régulier à l'abbaye chef-d'ordre de Prémontré, et il y fit profession en 1761. Après avoir successivement enseigné la philosophie

et la théologie, il fut reçu docteur de Sorbonne en 1770. D'abord principal et prieur du collège de l'Ordre de Paris, il fut élu, en 1780, abbé-général de Prémontré et chef de tout l'Ordre, de 1782 à 1788. Il s'efforça d'améliorer les études, établit des conférences théologiques et soumit à des examens les religieux appelés aux cures. Par ses soins, la bibliothèque de l'Ordre s'enrichit de livres anciens et nouveaux, et acquit une grande importance ; il y adjoignit un cabinet de physique. L'abbé L'Ecuy alliait l'étude des sciences à celle des lettres, et il consacrait ses moments de loisir à la botanique. En 1793, après avoir été obligé de quitter son abbaye, il fut mis en prison à Chauny ; mais il fut relâché quelques jours après, et on consentit même à lui rendre ses livres. Comme il était privé de toutes ressources, il se livra pendant quelque temps à l'éducation de la jeunesse. En 1801, il vint à Paris, et fournit au *Journal des Débats* un grand nombre d'articles littéraires. En 1803, on le nomma chanoine honoraire de Paris. Le pape Pie VII, auquel il fut présenté en 1805, l'accueillit avec une grande bienveillance et accepta l'hommage qu'il lui fit de quelques-uns de ses ouvrages. La comtesse de Surveilliers le choisit, en 1806, pour aumônier ; et lorsqu'elle devint reine d'Espagne, elle lui confia l'instruction religieuse des princesses ses filles. En 1812, il prononça un sermon à Notre-Dame pour la célébration du couronnement de Napoléon, et le 15 août de l'année suivante il prêcha dans la même église sur le rétablissement du culte. Sous la Restauration, il obtint une pension de 1500 francs, et, en 1824, il fut nommé chanoine du diocèse de Paris et admis dans le conseil de l'archevêque qui le chargea spécialement de l'examen des ouvrages soumis à son approbation. En 1828, l'abbé L'Ecuy fit une chute dans la sacristie de Notre-Dame ; et depuis cette époque il a gardé la chambre jusqu'à sa mort, arrivée le 22 avril 1834. Quoiqu'il fût âgé de 94 ans, il avait conservé toutes ses facultés et surtout sa mémoire ; il n'a cessé de se livrer à ses travaux littéraires qu'à la fin de l'année 1833, où les forces avaient commencé à l'abandonner. On a de lui : la *Bible de la Jeunesse*, ou : *Abrégé de l'histoire de la Bible, contenant l'Ancien et le Nouveau Testament*, Paris, 1810, 2 vol. in-8, fig. et atlas in-fol. ; *Dictionnaire de poche latin et français* ; ou *Nomenclature générale et Manuel des mots de la langue latine avec leur interprétation française, etc.*, Paris, 1805, in-16 oblong ; 3^e édition,

Paris, 1831, in-12; *Essai sur la vie de Jean Gerson, chancelier de l'église et de l'Université de Paris, sur sa doctrine, ses écrits, et sur les événements de son temps auxquels il a pris part, précédé d'une Introduction où sont exposées les causes qui ont préparé et produit le grand schisme d'Occident*, Paris, 1832, 2. vol. in-8; *Flora præmonstratensis, curâ et sumptibus RR. DD. Joannis-Baptiste L'Ecuy, etc., dirigente verò domino Claudio-Antonio Le Marcant de Cambronne, botanophilo Laudunensi, annis 1787 et 1788 collecta et ad naturæ fidem depicta*, Parisiis, 1827, 3 vol. in-fol. Il n'existe qu'un seul exemplaire de cet ouvrage, donné à la bibliothèque de Laon par l'auteur; *Manuel d'une mère chrétienne, ou Courtes homélies sur les épiîtres et les évangiles des dimanches et fêtes, pour l'instruction morale et religieuse des jeunes personnes élevées au sein de leur famille*, Paris, 1822; 2^e édition, Paris, 1827, 2 vol. in-12; *Planctus Norbertinus*, Parisiis, 1820, in-8: élégie de 68 vers; *Plainte élégiaque*, traduite du latin en vers français, Paris, 1822, in-8; *L'Abrégé de la Géographie moderne rédigé sur un plan nouveau*, par J. Pinkerton et C. A. Walckenaer. Quoiqu'il n'ait pas mis son nom à cet ouvrage, il y avait pris la plus grande part. Il est l'auteur du 8^e volume de *l'Histoire sacrée de l'Ancien et du Nouveau-Testament, représentée par figures accompagnées d'un texte historique*, par l'abbé Bassinet; il a encore publié un grand nombre d'articles littéraires dans le *Journal de Paris*, depuis le 30 Noréal an ix (20 mai 1804) jusqu'au mois de septembre 1811; dans la *Biographie universelle* de Michaud, parmi lesquels se trouvent ceux sur Gerdil, le cardinal et abbé Fleury; dans le *Supplément du Dictionnaire historique*, de Feller, 1819; enfin, dans *l'Ami de la religion*. Il est aussi l'auteur du *Mandement latin* imprimé à la tête du bréviaire de son Ordre, publié à Nancy en 1785, ainsi que de *l'Épître dédicatoire* et de *l'Avertissement* de 8 pages, qui se trouvent en tête des *Principes de l'éloquence sacrée* à l'usage de l'Ordre de Prémontré, Solssons, 1787, in-12. Barbier, dans son *Dictionnaire des Anonymes*, attribue à l'abbé L'Ecuy le plan de l'ouvrage. Il a fait encore la traduction de plusieurs ouvrages; *Nouveau Dictionnaire universel, historique, biographique, bibliographique*, 1803. L'abbé L'Ecuy a été l'éditeur des *Annales ecclésiastiques et religieuses d'Évry-Carignun, etc.*, avec des augmentations et des corrections, 1822, in-8.

EDELCRANZ (Abraham-Nicolas, baron), né à Abo en 1754, mort à Stockholm le 15 mars 1821, ne s'occupa d'abord que de littérature et composa des Odes, des Pièces de théâtre. Il fit par ordre du roi différents voyages en Allemagne, en Hollande, en France et en Angleterre pour examiner plusieurs procédés des arts mécaniques et industriels, et il rapporta un recueil riche en observations pratiques sur l'agriculture, les arts mécaniques et le commerce. La Suède lui doit plusieurs machines importantes, entre autres les *Télégraphes* qu'il a perfectionnés et dont il a publié un *Traité* en 1796, et une *Machine pneumatique* qui peut être appliquée à divers usages.

EDELINCK (Gérard) naquit à Anvers en 1641. Il y apprit les premiers éléments du dessin et de la gravure; mais ce fut en France qu'il déploya tous ses talents. Louis XIV l'y attira par ses bienfaits. Il fut choisi pour graver deux morceaux de la plus grande réputation, le tableau de la *Sainte-Famille* de Raphaël, et celui d'*Alexandre visitant la famille de Darius*, de Le Brun. Edelinck se surpassa dans les estampes qu'il exécuta d'après ces chefs-d'œuvre; les copies furent aussi applaudies que les originaux. On y admire, comme dans toutes ses autres productions, une netteté de burin, une fonte et une couleur inimitables. Il a réussi également dans les portraits qu'il a faits de la plupart des hommes illustres de son siècle. Cet excellent artiste mourut en 1707, dans l'hôtel royal des Gobelins.

EDELMANN (Jean-Christian), écrivain athée, né en Saxe l'an 1698, s'abstint longtemps de manger de la chair, disant que l'âme des animaux, ainsi que celle des hommes, est une portion de la Divinité. Il développa sa doctrine dans plusieurs ouvrages. Ses principaux sont *Moïse démasqué*, 1740, in-4; *Christ, Belial*, 1741, in-8; *La divinité de la raison*, 1742, tous écrits en allemand. Il mourut en 1767, à Berlin, où on lui avait permis de se retirer et de vivre tranquille, à condition qu'il n'écrirait plus.

EDGAR, roi d'Angleterre, dit le *Rouge*, fils d'Edmond, succéda à son frère Edwy en 959. Il vainquit les Écossais, imposa à la province de Galles un tribut annuel d'un certain nombre de têtes de loups, pour dépeupler l'île de ces animaux carnassiers. Il subjuguait une partie de l'Irlande, polia ses États; contribua à la réforme des mœurs des ecclésiastiques, et mourut à 33 ans, en 975, après un règne de 16 ans. Quelques auteurs l'appellent *l'Amour et les*

édices des Anglais. Sa modération lui mérita le surnom de *Pacifique*, et son courage égala son amour de la paix. Sa vertu ne fut point exempte de faiblesse ; mais la pénitence qu'il en fit répara bien le scandale qu'il avait donné. « Ce prince, » dit Fleury, étant allé à un monastère de filles, situé à Vilton, fut épris de la beauté d'une personne noble qui y était élevée parmi les religieuses, sans avoir reçu le voile, et l'enleva... L'archevêque de Cantorbéry, saint Dunstan, vint trouver le roi, qui s'avança à son ordinaire, lui tendant la main pour le faire asseoir sur le trône. L'archevêque retira sa main et lui dit : *Vous osez toucher la main qui immole le Fils de la Vierge, avec votre main impure, après avoir enlevé à Dieu une vierge qui lui était destinée... Je ne veux pas être ami d'un ennemi de Jésus-Christ*. Le roi se jeta aux pieds du prélat, qui, l'ayant disposé à toute satisfaction, lui imposa une pénitence de sept ans, pendant lesquels il ne porterait point la couronne, il jeûnerait deux jours de la semaine, et ferait de grandes aumônes. Le roi accomplit exactement sa pénitence. Après les sept ans, il assembla les seigneurs, les évêques et les abbés de ses Etats, et, en leur présence, saint Dunstan lui remit la couronne sur la tête avec une allégresse publique. C'était l'an 973. » On trouve, dans la *Collection des conciles*, plusieurs lois qui font honneur à la sagesse de son gouvernement. Il ne put pas le confondre avec Edgar, roi d'Ecosse, fils de sainte Marguerite.

EDGEWORTH (Richard Lovell), membre du Parlement d'Irlande, né en 1743, et proche parent de l'abbé Edgeworth, confesseur de Louis XVI. Il s'adonna de bonne heure aux sciences exactes, et se fit connaître par son attachement aux droits de son pays et par son opposition constante aux abus du gouvernement. L'Irlande lui doit le perfectionnement de plusieurs inventions mécaniques, et l'introduction de nouvelles méthodes d'agriculture. Il a publié plusieurs écrits estimés, parmi lesquels on distingue celui ayant pour titre : *Essais sur l'éducation relativement aux diverses professions*. Toutes ses vues étant tournées vers des objets utiles, il s'était occupé des moyens de détourner le cours du Rhône, et il avait publié à ce sujet quelques ouvrages, qui lui méritèrent le titre de citoyen de la ville de Lyon. Il est mort le 13 juin 1817, universellement regretté de sa famille et de ses amis.

EDGEWORTH, fille de Richard Lo-

well Edgeworth, montra de bonne heure un talent littéraire distingué, a publié sur l'éducation quelques ouvrages et plusieurs romans, qui ont obtenu un grand succès. Ils ont été traduits en français. Les principaux sont : *Les scènes de la vie du grand monde* ; *Les protecteurs et les protégés* ; *L'ennui*, ou *Mémoires du comte de Glenthorn*. Elle possédait au suprême degré l'art de peindre les caractères et les mœurs.

EDGEWORTH DE FIRMONT (Henri-Hessen), né en 1745, à Edgeworthstown, d'une famille très-considérée du comté de Middlesex, qui avait passé en Irlande sous le règne d'Elisabeth. Son père, Robert Edgeworth, était ministre protestant ; mais il abjura, et renonça à la place de recteur qu'il occupait dans son pays, pour embrasser la religion catholique. Il passa en France, avec sa femme et ses enfants, et se fixa à Toulouse. Henri fit ses premières études, ses humanités et sa rhétorique chez les Jésuites. Après la mort de son père, il fut envoyé à Paris, fit sa philosophie au collège de Navarre, sa théologie en Sorbonne, et après avoir pris les ordres sacrés, pour mieux remplir les devoirs de son état, il choisit pour demeure la maison des Missions-Etrangères de Paris, sans s'attacher pourtant à cet établissement. Il prit en même temps le nom de *Firmont*, ancienne terre de sa famille. Il se consacra à la direction des âmes pieuses, et cherchait particulièrement à ramener à la religion ses compatriotes livrés à l'erreur ou à l'indifférence du siècle. La réputation de ses vertus engagea les prélats d'Irlande à lui proposer un siège épiscopal ; mais il refusa cette dignité, et continua ses travaux apostoliques dans la patrie qu'il avait adoptée. Madame Elisabeth, ayant entendu parler de ses talents et de son zèle, le choisit pour le guide de sa conscience, et le proposa à Louis XVI pour confesseur dans ses derniers moments. L'abbé de Firmont, instruit du désir de ce monarque infortuné, se rendit au Temple pour remplir ce pénible devoir ; et l'on sait avec quel zèle il s'en acquitta, malgré les dangers auxquels il s'exposait. Il confessa Louis XVI, et il eut le bonheur d'obtenir de ses gardiens de lui dire la messe et de lui donner la communion. Quoique ce prince lui parût bien disposé à subir un jugement inique, il voulut néanmoins l'accompagner jusqu'à l'échafaud, et sa présence ne lui fut pas inutile. Lorsque, pour comble d'outrage, on voulut lier les mains à Louis XVI, l'indignation dont son âme était remplie se peignit dans

ses traits ; il regarda celui que le ciel lui avait laissé pour dernier appui, et le ministre saint laissa tomber avec ses larmes ces mots : « Sire, dans ce nouvel outrage, « je ne vois qu'un dernier trait de res- « semblance entre Votre Majesté et le « Dieu qui va être sa récompense. » Le roi se résigna, et bientôt l'on entendit sortir de la bouche de l'abbé de Firmont ces paroles si simples et si sublimes : « Fils de saint Louis, montez au ciel ! » Quelques cris poussés par des hommes altérés de sang s'élevèrent contre lui ; mais les troupes et la multitude lui firent place par un mouvement spontané de respect, et il arriva chez de Malesherbes dans un état de stupeur, et sans pouvoir se rendre compte de la facilité qu'il avait trouvée à s'échapper. Quoique exposé aux plus grands dangers, le vénérable confesseur resta en France tant que vécut Madame Elisabeth, qu'il soutint jusqu'au dernier jour par ses pieux conseils. Il se rendit ensuite auprès des princes, et mourut à Mitau en 1807, victime de son dévouement pour des français blessés que Louis XVIII avait recommandé à ses soins, et auprès desquels il gagna une maladie épidémique. Le roi, qui l'honorait du titre d'ami, se chargea de composer l'épithaphe qui devait orner la tombe de ce vertueux ecclésiastique.

EDISSA. (Voyez ESTHER.)

EDMER. (Voyez EADMER.)

EDMOND, ou EDMÉ (saint), naquit au bourg d'Abendon, d'un père qui entra dans le cloître, et d'une mère qui vécut saintement dans le monde. Il fit ses études à Paris, et y enseigna ensuite les mathématiques et les belles-lettres. Son nom ayant pénétré jusqu'à Rome, le pape Innocent III lui donna ordre de prêcher la croisade. Le pape Grégoire, voulant récompenser le zèle avec lequel il remplissait cette fonction, le désigna pour occuper le siège de Cantorbéry, vacant depuis longtemps. Le chapitre l'élut d'une voix unanime, et l'élection fut confirmée par le Souverain-Pontife ; mais on eut beaucoup de peine à faire consentir Edmé à accepter l'épiscopat. L'autorité de l'évêque de Salisbury ayant vaincu sa résistance, il fut sacré le 2 avril 1234. Il continua toujours son premier genre de vie, sans craindre de s'exposer à la censure de quelques évêques qui n'étaient pas animés, comme lui, de l'esprit de Dieu. « Sa principale occupation, dit un histo- « rien, était de connaître les besoins spi- « rituels et corporels de son troupeau, « afin de pourvoir aux uns et aux autres. « Il avait un soin particulier des jeunes « filles qui n'avaient point de ressources ;

« et pour les mettre plus sûrement à l'abri « du danger, il leur procurait un é- « blissement. Il faisait une guerre dé- « clarée aux vices ; il maintenait la disci- « pline avec une vigueur vraiment apo- « stolique ; il veillait sur ses officiers de « justice pour qu'ils remplissent avec in- « tégrité les fonctions de leurs charges, « et qu'ils n'abusassent pas de leur au- « torité pour opprimer les faibles. » Le zèle qu'il employa à la réforme de son clergé lui attira des ennemis dans le chapitre même de son église. Epreuveant tous les jours des contradictions, il ne voulut point paraître conniver à des abus qu'il ne pouvait réprimer, il passa secrètement en France, et mourut à Poissy, le 16 novembre 1242, ayant été huit ans archevêque de Cantorbéry. Le pape Innocent IV canonisa saint Edmond en 1247. Il nous reste de lui un ouvrage intitulé : *Speculum Ecclesie*, dans la *Bibliothèque des Pères*.

EDMOND (saint), roi des Anglais orientaux, fut illustre par sa piété, qui le fit mettre dans le catalogue des saints. Ce prince, ayant voulu livrer bataille aux Danois, en 870, fut vaincu et contraint de prendre la fuite. Il crut pouvoir se cacher dans une église ; mais ayant été découvert, il fut mené à Ivar, chef des Danois, qui était à Bithédon. Le vainqueur lui offrit d'abord de lui laisser son royaume, pourvu qu'il le reconnût pour son souverain, et lui payât un tribut. Edmond ayant refusé ce parti, Ivar le fit attacher à un arbre, et percer d'une infinité de flèches, après quoi il lui fit couper la tête. Le chef d'Edmond, ayant été trouvé quelque temps après, fut enterré avec le corps à Saint-Edmonsbourg, ville qui a reçu son nom de ce roi. Les historiens du temps en font l'éloge le plus complet. Ils relèvent surtout sa piété, sa douceur et son humilité. Les rois d'Angleterre l'honoraient comme leur principal patron, et le considéraient comme un modèle accompli de toutes les vertus royales.

EDMOND 1^{er}, roi d'Angleterre, fils d'Edouard-le-Vieux, monta sur le trône l'an 941. Il soumit le Northumberland, mit l'ordre dans son royaume, et donna de grands privilèges aux églises. Il fut assassiné l'an 946 par un voleur qu'il avait arrêté dans ses appartements ; il emporta avec lui les regrets de tous ses sujets.

EDOUARD-LE-VIEUX, roi d'Angleterre, succéda à son père Alfred l'an 900. Il défait Constantin, roi d'Ecosse, vainquit les Bretons du pays de Galles, et remporta deux victoires sur les Da-

nois. Il fit ensuite ériger cinq évêchés, fonda l'Université de Cambridge, protégea les savants et mourut en 924.

EDOUARD-LE-JEUNE (saint), né en 962 d'Edgar, roi d'Angleterre, parvint à la couronne dès l'âge de 13 ans en 975. La plupart des grands du royaume le reconnurent pour leur roi. Quelques-uns s'y opposèrent. Enfin Elfride, sa belle-mère, qui voulait faire régner son fils Ethelred, le fit assassiner en 978. Il était âgé de 15 ans. l'Eglise romaine l'honore comme martyr, et en célèbre la mémoire le jour de sa mort, le 18 mars.

EDOUARD (saint), dit le *Confesseur* ou le *Débonnaire*, fils d'Ethelred II, fut rappelé en Angleterre après la mort de son frère Elfred, successeur de Canut II, mais assassiné à son entrée dans le royaume. Il était alors en Normandie, où les incursions des Danois l'avaient obligé de se retirer. Il fut couronné l'an 1041. Le comte Godwin, qui était allé le chercher en Normandie, lui donna sa fille en mariage, et gouverna sous son nom. Ce général remporta d'assez grands avantages sur les ennemis de l'Etat. Le roi laissa avilir le sceptre par sa faiblesse; il parut d'abord n'avoir apporté sur le trône que la piété et une douceur qui lui faisait dire qu'il eût mieux aimé passer ses jours dans une condition obscure et privée, que d'acheter une couronne par l'effusion du sang humain; mais dès qu'il fut instruit des vexations et des cruautés de Godwin, il confisqua les biens de ce ministre indigne de sa confiance, le déclara ennemi de l'Etat et gouverna par lui-même. Aucun roi ne termina plus heureusement les guerres qu'il eut à soutenir; dans les temps de paix, il s'appliqua à rendre son peuple heureux. Il fit un recueil des plus belles lois portées par ses prédécesseurs, et ordonna qu'elles fussent observées par tous ses sujets sans exception: ce qui leur fit donner le nom de *lois communes*; elles furent constamment respectées par les Anglais, même dans les plus grandes révolutions. On vit alors, dit un auteur, ce que peut un roi qui est véritablement le père de ses sujets. Tous ceux qui approchaient de sa personne essayaient de régler leur conduite sur la sienne. On ne connaissait à sa cour, ni l'ambition, ni l'amour des richesses, ni aucune de ces passions qui malheureusement sont si communes parmi les courtisans, et qui préparent peu à peu la ruine des Etats. Edouard paraissait uniquement occupé du soin de rendre ses peuples heureux; il diminua le fardeau des impôts, et chercha tous

« les moyens de ne laisser personne dans
« la souffrance. Comme il n'avait point
« de passions à satisfaire, tous ses re-
« nus étaient employés à récompenser
« ceux qui le servaient avec fidélité, à
« soulager les pauvres, à doter les égli-
« ses et les monastères. Il fit un grand
« nombre de fondations, dont le but était
« de faire chanter à perpétuité les louan-
« ges de Dieu. Mais les divers établisse-
« ments qu'il fit ne furent jamais à charge
« au peuple. Les revenus de son domai-
« ne lui suffisaient pour toutes les bon-
« nes œuvres qu'il entreprenait. On ne
« connaissait point alors les taxes, ou
« l'on n'y avait recours qu'en temps de
« guerre, et dans des nécessités très-
« pressantes. » Les grands du royaume,
s'imaginant qu'il avait épuisé ses finances
par ses aumônes, levèrent une somme
considérable sur leurs vassaux, sans l'en
prévenir, et la lui apportèrent comme
un don que lui faisaient ses peuples pour
l'entretien des troupes, et pour les autres
frais occasionnés par les dépenses pu-
bliques. Edouard, ayant appris ce qui s'é-
tait passé, remercia ses sujets de leur
bonne volonté, et voulut que l'on rendit
l'argent à tous ceux qui avaient contri-
bué à former la somme. Il laissa par tes-
tament sa couronne à Guillaume-le-Con-
quérant, quoiqu'il ne fût pas son plus
proche parent: le prince Edgard, quide-
vait naturellement lui succéder, avait
pris la fuite et s'était sauvé en Ecosse,
par la crainte de ce terrible concurrent.
Edouard mourut le 5 janvier 1066, après
un règne de 25 ans. Il fut canonisé par
le pape Alexandre III.

EDOUARD I^{er} du nom dans la dynastie
normande (car la ligne saxonne des monar-
ques anglais offrait déjà trois Edouard),
roi d'Angleterre, naquit à Winchester en
1240, de Henri III et d'Eléonore de Pro-
vence. Il se croisa avec le roi saint Louis
contre les infidèles. Il partageait les tra-
vaux ingrats de cette expédition malheu-
reuse, lorsque la mort du roi son père
le rappela en Europe l'an 1272. Au re-
tour de l'Asie, il débarqua en Sicile, et
vint en France, où il fit hommage au roi
Philippe III des terres que les Anglais
possédaient dans la Guienne. L'Anglais
terre changea de face sous ce prince. Il
sut contenir l'humeur remuante des An-
glais, et animer leur industrie. Il fit fleurir
leur commerce, autant qu'on le pou-
vait alors. Il s'empara du pays de Galles
sur Léolin, après l'avoir tué les armes à
la main en 1283. Il fit un traité, l'an 1286,
avec le roi Philippe IV, dit *le Bel*, suc-
cesseur de Philippe III, par lequel il ré-
gla les différends qu'ils avaient pour la

Saintonge , le Limousin , le Querci et le Périgord. L'année suivante il se rendit à Amiens, où il fit au même prince hommage de toutes les terres qu'il possédait en France. La mort d'Alexandre III, roi d'Ecosse, arrivée en 1286, ayant laissé sa couronne en proie à l'ambition de douze compétiteurs, Edouard eut la gloire d'être choisi pour arbitre entre les prétendants. Il exigea d'abord l'hommage de cette couronne; ensuite il nomma pour roi Jean Bailleul qu'il fit son vassal. Une querelle peu considérable entre deux marins, l'un français, et l'autre anglais, alluma la guerre en 1298, entre les deux nations. Edouard entra en France avec deux armées, l'une destinée au siège de la Rochelle, et l'autre contre la Normandie. Cette guerre fut terminée par une double alliance en 1298, entre Edouard et Marguerite de France, et entre son fils Edouard et Isabelle, l'une sœur, et l'autre fille de Philippe-le-Bel. Le souverain anglais tourna ensuite ses armes contre l'Ecosse. Berwick fut la première place qu'il assiégea. Il la prit par ruse. Il feignit de lever le siège, et fit répandre par ses émissaires qu'il s'y était déterminé par la crainte des secours qu'attendaient les assiégés. Quand il se fut assez éloigné pour n'être pas aperçu, il arbora le drapeau d'Ecosse, et s'avança vers la place. La garnison, séduite par ce stratagème, s'empressa d'aller au-devant de ceux qu'elle croyait ses libérateurs. Elle était à peine sortie, qu'elle fut coupée par les Anglais qui entrèrent précipitamment dans la ville. Ce succès en amena d'autres. Le roi d'Ecosse fut fait prisonnier, confiné dans la tour de Londres et forcé à renoncer, en faveur du vainqueur, au droit qu'il avait sur la couronne. Ce fut alors que commença cette antipathie entre les Anglais et les Ecossais, qui dure encore aujourd'hui, malgré la réunion des deux peuples. Edouard mourut après avoir perdu la conquête d'Ecosse en 1307, après trente-quatre ans de règne, et 68 de vie. « Les historiens de diverses nations ont parlé si différemment de ce prince, dit l'auteur de *l'Histoire du Parlement d'Angleterre*, qu'il est difficile de s'en former une juste idée. » Les satires sont venues des Ecossais, et les éloges des Anglais. Parmi ces historiens, Velly l'a trop noirci; le P. d'Orléans l'a trop flatté. On ne peut lui refuser beaucoup de courage, des mœurs pures, une équité exacte; mais ces qualités furent ternies par la cruauté et par la soif de la vengeance et de l'argent. Il s'empara de tous les prieurés, n'assignant à chaque religieux que dix-huit deniers par

semaine, et affectant le surplus à ses finances. Il fit ensuite enlever tout l'argent des monastères d'Angleterre, et saisir leurs fonds et ceux des évêchés. De plus, il mit tous les ecclésiastiques hors de sa protection, tellement qu'on pouvait les insulter impunément, n'étant plus sous la sauve-garde des lois. C'est à cette conduite que Henri Spelman, protestant anglais, dans son traité *De la fatalité des sacrilèges*, attribue la perte de l'Ecosse et les malheurs arrivés à son fils. Ce fut sous ce prince que le Parlement d'Angleterre prit une nouvelle forme, telle à peu près que celle d'aujourd'hui. Le titre de pair et de baron ne fut accordé qu'à ceux qui entraient dans la chambre haute. Il ordonna à tous les seigneurs d'Angleterre, que chaque comté ou province députât au Parlement deux chevaliers, chaque cité deux citoyens, et chaque bourg deux bourgeois. La chambre des communes commença par là à entrer dans ce qui regardait les subsides. Edouard lui donna du poids, pour pouvoir balancer la puissance des barons. Ce prince, assez ferme pour ne les point craindre, et assez habile pour les ménager, forma cette espèce de gouvernement, qui rassemble les avantages de la royauté, de l'aristocratie et de la démocratie; mais qui a aussi les divers inconvénients de tous les trois, et qui ne peut subsister que sous un roi sage.

EDOUARD II, né en 1284, à Caernavan, dans le pays de Galles, fils et successeur d'Edouard I^{er}, fut couronné à l'âge de 23 ans, en 1307, et abandonna les projets de son père sur l'Ecosse, pour se livrer à ses maîtresses et à ses flatteurs. Le principal d'entre eux était un nommé Gaveston, gentilhomme gascon, qui, à la fierté de sa nation, joignait les caprices d'un favori et la dureté d'un ministre. Il maltraita si cruellement les grands du royaume, qu'ils prirent les armes contre leur souverain, et ne les quittèrent qu'après avoir fait couper la tête à son indigne favori. Les Ecossais, profitant de ce trouble, secoururent le joug des Anglais. Edouard, malheureux au dehors, ne fut pas plus heureux dans sa famille. Isabelle, sa femme, irritée contre lui, se retira à la cour du roi de France, Charles-le-Bel, son frère. Ce prince encouragea sa sœur à lever l'étendard de la révolte contre son mari. La reine, secourue par le comte de Hainaut, repassa la mer avec environ 3,000 hommes, en 1326. Edouard, livré à l'incertitude dans laquelle il avait flotté toute sa vie, se réfugia avec son favori Spencer dans le pays de Galles, tandis

que le vieux Spencer s'enfermait dans Bristol pour couvrir sa fuite. Cette ville ne tint point contre les efforts des illustres aventuriers qui suivaient la reine. Les deux Spencer moururent par la main du bourreau. Edouard fut condamné à une prison perpétuelle, et son fils fut mis en sa place. Esclave sur le trône, pusillanime dans les fers, il finit comme il avait commencé, en lâche. Après quelque temps de prison, on lui enfonça un tuyau de corne, de peur que la brûlure ne parût. Ce fut par ce cruel supplice qu'il perdit la vie l'an 1327, après un règne de 50 ans.

EDOUARD III, fils du précédent, vit le jour en 1313 à Windsor. Mis sur le trône à la place de son père, par les intrigues de sa mère, en 1327, il ne lui fut pas pour cela plus favorable. Il fit enlever son favori Mortimer jusque dans le lit de cette princesse, et le fit périr ignominieusement. Isabelle fut elle-même renfermée dans le château de Rising, et y mourut après 28 ans de prison. Edouard maître, et bientôt maître absolu, commença par conquérir le royaume d'Ecosse disputé par Jean de Bailléul et David de Bruce. Une nouvelle scène, et qui occupa davantage l'Europe, s'ouvrit alors. Edouard II voulut retirer les places de la Guienne, dont le roi Philippe de Valois était en possession. Les Flamands, l'empereur et plusieurs autres princes entrèrent dans son parti; les premiers exigèrent seulement qu'Edouard prît le titre de roi de France, en conséquence de ses prétentions sur cette couronne, parce qu'alors, suivant le sens littéral des traités qu'ils avaient faits avec les Français, ils ne savaient que suivre le roi de France. Edouard, suivant Rapin de Thoiras, approuva ce moyen de les faire entrer dans sa ligue. Voilà l'époque de la jonction des fleurs-de-lys et des léopards. Edouard se qualifia dans un manifeste *roi de France, d'Angleterre et d'Irlande*. Il commença la guerre par le siège de Cambrai, qu'il fut obligé de lever. La fortune lui fut ensuite plus favorable. Il remporta une victoire navale, connue sous le nom de *bataille de l'Écluse*. Cet avantage fut suivi de la bataille de Créci en 1346. Les Français y perdirent 30,000 hommes de pied, 1,200 cavaliers et 80 bannières. On attribue en partie le succès de cette journée à 6 pièces de canon dont les Anglais se servaient pour la première fois, et dont l'usage était inconnu en France. Le lendemain de cette victoire, les troupes communes de France furent encore écartées. Edouard, après deux victoires

remportées en deux jours, prit Calais, qui resta aux Anglais 210 années. La mort de Philippe de Valois, en 1350, raluma la guerre. Edouard la continua contre le roi Jean son fils, et gagna sur lui, en 1357, la bataille de Poitiers. Jean fut fait prisonnier dans cette journée, et mené en Angleterre, d'où il ne revint que quatre ans après. Edouard, prince de Galles, fils du roi d'Angleterre, qui commandait les troupes dans cette bataille, donna des marques d'un courage invincible. A son entrée dans Londres, il parut sur une petite haquenée noire, marchant à côté du roi Jean, qui montait un beau cheval blanc superbement harnaché. Dans un siècle barbare, cette modestie du vainqueur est bien remarquable. Après la mort de Jean, en 1364, Edouard fut moins heureux. Charles V confisqua les terres que les Anglais possédaient en France, après s'être préparé à soutenir l'arrêt de confiscation par les armes. Le roi de France remporta de grands avantages sur eux; et le monarque anglais mourut en 1377, avec la douleur de voir les victoires de sa jeunesse obscurcies par les pertes de ses vieux jours. Sa vieillesse fut encore ternie par le crédit de ses favoris, et surtout par son amour pour une certaine Alix, qui l'empêcha même de recevoir les sacrements de l'Eglise dans sa dernière maladie. Son règne aurait eu un éclat infini, sans ces taches. L'Angleterre n'avait point eu encore de souverain qui eût tenu dans le même temps deux rois prisonniers, Jean, roi de France, et David, roi d'Ecosse. Les entreprises de ce monarque coûtèrent beaucoup à l'Angleterre; mais elle s'en dédommagea par le commerce: elle vendit ses laines, Bruges les mit en œuvre. Ce fut Edouard qui institua l'Ordre de la *Jarretière*, vers l'an 1349. L'opinion vulgaire est qu'il fit cette institution à l'occasion de la Jarretière que la comtesse de Salisbury, sa maîtresse, laissa tomber dans un bal, et que ce prince releva. Les courtisans s'étant mis à rire, et la comtesse ayant rougi, le roi dit: *Honni soit qui mal y pense*, pour montrer qu'il n'avait point eu de mauvais dessein, et jura que tel qui s'était moqué de cette jarretière, s'estimerait heureux d'en porter une semblable. Cette origine de l'Ordre de la Jarretière n'est rien moins que sûre. Larrey dit que l'on tient pour une fable que la devise, *Honni soit qui mal y pense*, ait été prise des amours de ce prince avec la comtesse de Salisbury. « On prétend, ajoute-t-il, qu'elle ne fut employée par le fondateur, que pour marquer la bonne intention qu'il avait dans l'établissement

« d'un Ordre qui obligeait ceux qui le recevaient , à se tenir inséparablement unis, et qui demandait d'eux un attachement inviolable à la vertu. » Le Père Papebrock , dans une *Dissertation* sur l'Ordre de la Jarretière, dit que cet Ordre n'est pas plus connu sous le nom de la Jarretière que sous celui de Saint-Georges ; que quoiqu'il n'ait été institué que par Edouard III, il avait pourtant été projeté avant lui par Richard I^{er}, dans son expédition de la Terre-Sainte, si l'on en croit un auteur qui écrivait sous Henri VIII ; qu'au reste il ne sait point sur quoi il se fonde ; que quelques auteurs placent l'époque de cette institution par Edouard III, à l'an 1350 ; mais qu'il aime mieux suivre Froissard , qui la met à l'an 1344, la 18^e du règne d'Edouard ; que cette époque convient mieux à l'histoire de ce prince qui parle d'une grande assemblée de chevaliers, qu'il fit cette année-là.

EDOUARD IV, né en 1441, fils de Richard, duc d'York, enleva, en 1461, la couronne d'Angleterre à Henri VI. Il prétendait qu'elle lui était due, parce que les filles, en Angleterre, ont droit de succéder au trône, et qu'il descendait de Lionel de Clarence, second fils d'Edouard III, par sa mère, Anne de Mortimer, femme de Richard ; au lieu qu'Henri descendait du 3^e fils d'Edouard III, qui était Jean de Lancastre, son bisaïeul paternel. Deux victoires remportées sur Henri firent plus pour Edouard que tous ses droits. Il se fit couronner à Westminster, le 20 juin de la même année 1461. Ce fut la première étincelle des guerres civiles entre les maisons d'York et de Lancastre, dont la première portait la rose blanche, et la dernière la rouge. Ces deux partis firent de toute l'Angleterre un théâtre de carnage et de cruautés ; les échafauds étaient dressés sur les champs de bataille, et chaque victoire fournissait aux bourreaux quelques victimes à immoler à la vengeance. Cependant Edouard IV s'affermir sur le trône par les soins du célèbre comte de Warwick ; mais dès qu'il fut tranquille, il fut ingrat. Il écarta ce général de ses conseils, et s'en fit un ennemi irréconciliable. Dans le temps que Warwick négociait en France le mariage de ce prince avec Bonne de Savoie, sœur de la femme de Louis XI, Edouard voit Elisabeth Wodevill, fille du baron de Rivers, en devient amoureux, et n'en peut jamais obtenir que ces paroles accablantes : « Je n'ai pas assez de naissance pour espérer d'être reine, et j'ai trop d'honneur pour m'abaisser à être maîtresse. » Ne pouvant se guérir de sa passion, il couronne sa maîtresse, sans en faire part à

Warwick. Le ministre outragé cherche à se venger. Il arme l'Angleterre, il séduit le duc de Clarence, frère du roi : enfin il lui ôta le trône sur lequel il l'avait fait monter. Edouard, fait prisonnier en 1470, se sauva de prison, et l'année d'après, 1471, secondé par le duc de Bourgogne, il gagna deux batailles. Le comte de Warwick fut tué dans la première ; Edouard, fils de Henri, qui lui disputait encore le trône, ayant été pris dans la seconde, perdit la vie ; ensuite Henri lui-même fut égorgé en prison. La faction d'Edouard lui ouvrit les portes de Londres. Ce prince, libre de toute inquiétude, se livra entièrement aux plaisirs, et ses plaisirs ne furent que légèrement interrompus par la guerre contre Louis XI, qui le renvoya en Angleterre à force d'argent, après avoir signé une trêve de 9 ans. Ses dernières années furent marquées par la mort de son frère, le duc de Clarence, sur lequel il avait conçu des soupçons. Il lui permit de choisir le genre de mort qui lui paraîtrait le plus doux ; et on le plongea dans un tonneau de malvoisie, où il finit ses jours comme il avait désiré. Edouard le suivit de près ; il mourut en 1483, à 41 ans, après 22 ans de règne. Ce monarque avait commencé son règne en héros ; il le finit en débauché. Son affabilité lui gagna tous les cœurs ; mais la volupté corrompit le sien. Il aimait trop le sexe, et en fut trop aimé. Il attaqua toutes les femmes par esprit de débauche, et s'attachait pourtant à quelques-unes par des passions suivies. Ses maîtresses les plus connues furent Jeanne Shore, femme d'un bourgeois de Londres, Elisabeth Lucy, à laquelle on prétend qu'il avait donné sa foi avant son mariage, et Eléonore Talbot, veuve de lord Butler.

EDOUARD V, roi d'Angleterre, fils du précédent, ne survécut à son père que deux mois. Il n'avait que onze ans, lorsqu'il monta sur le trône. Son oncle Richard, duc de Gloucester, tuteur d'Edouard et de Richard son frère, jaloux de la couronne du premier et des droits du second, résolut de les faire mourir tous deux pour régner. Il les fit enfermer dans la tour de Londres, et leur fit donner la mort l'an 1483. Après s'être débarrassé de ses neveux, il accusa leur mère de magie, et usurpa la couronne. Sous le règne d'Elisabeth, la tour de Londres se trouvant extrêmement pleine, on fit ouvrir la porte d'une chambre murée depuis longtemps. On y trouva, sur un lit, deux petites carcasses avec deux froids au cou : c'étaient les squelettes d'Edouard V et de Richard son frère. La reine, pour ne pas renouveler la mémoire de ce far-

fait, fit remurer la porte ; mais sous Charles II, en 1678, elle fut rouverte , et les squelettes transportés à Westminster, sépulture des rois.

EDOUARD VI, fils de Henri VIII et de Jeanne Seymour, né le 12 octobre 1538, monta sur le trône d'Angleterre à l'âge de 10 ans, en 1547, et ne vécut que 16 ans. Le rôle qu'il joua fut court et sanglant. Il laissa entrevoir du goût pour la vertu et l'humanité ; mais ses ministres corrompirent cet heureux naturel. L'archevêque de Cantorbéry, Crammer, fut un de ceux qui y contribuèrent le plus. Ce fut par ses insinuations que la messe fut abolie, les images brisées, la religion romaine proscrite, et le sang des catholiques largement répandu. « On pilla et saccagea les églises, dit le protestant Heylin, sans que le roi en profitât en aucune manière. Car quoiqu'il en eût tiré des richesses inexprimables, ainsi que de la vente des terres, non seulement il fut accablé de dettes, mais encore les revenus de la couronne diminuèrent considérablement sous son règne. » On prit quelque chose de chacune des différentes sectes de Zuingle, de Luther et de Calvin, et l'on en composa un symbole qui forma la religion anglicane : composition monstrueuse, édifice du caprice et du scepticisme, digne fruit et effet tout naturel de la séparation d'avec la véritable Eglise. Le règne d'Edouard fut flétri par une autre injustice, que le goût de la réforme et les insinuations de ses ministres lui arrachèrent : il écarta du trône Marie et Elisabeth ses deux sœurs, et y appela Jeanne Gray sa cousine. Il mourut en 1553.

EDOUARD, prince de Galles, plus connu sous le nom de Prince noir, d'après la couleur de son armure, né en 1330, était fils d'Edouard III, roi d'Angleterre ; il remporta la victoire de Poitiers sur les Français (voy. Edouard III), et mourut avant son père en 1376. « Le prince de Galles, dit Hume, a laissé une mémoire immortalisée par de grands exploits, par de grandes vertus, par une vie sans tache. Sa valeur et ses talents militaires furent les moindres de ses mérites : sa politesse, sa modération, sa générosité, son humanité lui gagnèrent tous les cœurs. Il était fait pour illustrer non seulement le siècle grossier dans lequel il vivait, et dont les vices ne l'atteignirent point, mais encore le siècle le plus brillant de l'antiquité et des temps modernes. » Une grande faute, cependant, fut la cause de sa perte. Ayant entrepris de rétablir sur le trône Pierre-le-

Cruel, indigne d'être associé à ses destinées, ce monarque, aussi perfide que barbare, refusa de payer aux troupes les sommes convenues, et de leur fournir des vivres. Une maladie contagieuse, suite de la disette, se mit dans l'armée du prince de Galles, qui régnait alors sur l'Aquitaine ; lui-même fut atteint d'une maladie dont il ne put se rétablir. Il fut forcé, pour acquitter les dettes qu'il avait contractées pour fournir aux préparatifs de la campagne, d'accabler d'impôts ses sujets qui se révoltèrent. Cet incident ranima l'antipathie naturelle des habitants contre les Anglais, que toutes les belles qualités du prince n'avaient fait qu'assoupir.

EDOUARD (Charles), petit-fils de Jacques II, roi d'Angleterre, né le 31 décembre 1720, en succédant aux droits de la maison de Stuart, sur le trône d'Angleterre, se distingua par ses efforts pour le recouvrer. Les tentatives qu'il fit en 1745 le rendront à jamais mémorable dans les annales de la Grande-Bretagne. Il aborde en Ecosse, publie un manifeste dans lequel il rappelle ses droits au trône d'Angleterre, et promet un gouvernement sage et modéré. Un morceau de taffetas lié à un bâton est le drapeau sous lequel il rassemble 10,000 montagnards écossais. Avec cette petite troupe, il s'empare d'Edimbourg, bat les Anglais sous les murs de cette ville le 2 octobre, entre en Angleterre, prend la ville de Carlisle, et pénètre jusque dans le centre du royaume. Le duc de Cumberland marche contre lui ; le prétendant se retire, et son arrière-garde est défaite à Clifton. La bataille de Falkirk, qu'il gagne le 28 janvier 1746, relève ses espérances ; mais celle de Culloden, qu'il perd le 27 avril, le ruine absolument. Vaincu, poursuivi, fugitif et errant de forêt en forêt, d'île en île, obligé quelquefois de se cacher dans des antres, toujours prêt à tomber entre les mains de ses ennemis, il se voit exposé aux plus cruels revers de la fortune ; il les supporta avec une égalité d'âme qui intéressa toute l'Europe à son sort. Il s'échappa enfin de l'Ecosse le 17 septembre 1746, et aborda en France sur un vaisseau de Saint-Malo, après avoir traversé, sans être aperçu, une escadre anglaise, à la faveur d'un brouillard épais. Si dans la suite son âme, aigrie par de longs malheurs éprouvés chez des amis et des ennemis, a paru éprouver quelques situations violentes, c'est qu'abandonné à des compagnies qu'il ne connaissait point assez, trop longtemps éloigné des exemples et des

leçons de son vertueux père, il lui a été difficile d'assortir toujours sa conduite à la dignité de sa naissance et à l'état de ses prétentions royales. Il mourut à Rome le 31 janvier 1788. Il avait épousé, le 17 avril 1772, la princesse Louise-Maximilienne de Stolberg-Cederu; ils n'ont point eu d'enfants; de sorte que la ligne masculine de la famille royale de Stuart fut réduite au seul cardinal, après avoir donné des rois à l'Ecosse pendant trois à quatre cents ans, et par les princesses de cette maison, des souverains à la plus grande partie de l'Europe. Il a laissé une fille née hors de l'état de mariage, qu'il a prétendu légitimer comme roi d'Angleterre; mais cette légitimation n'a point été reconnue.

EDOUARD I^{er}, roi de Portugal, fils de Jean I^{er}, succéda à son père en 1433. Il rétablit la discipline, relâchée sous le règne précédent, mit de l'ordre dans les finances épuisées par de longues guerres, convoqua les Etats-Généraux, fit des lois pour réprimer le luxe, encouragea le commerce, protégea les sciences et les cultiva lui-même. Il mourut en 1438, à l'âge de 37 ans; il fit avec le célèbre juriconsulte don Juan de Regras un *Code sur l'administration de la justice*. Il composa aussi un *Traité de la fidélité* que l'on doit apporter dans le commerce de l'amitié.

EDRED, roi d'Angleterre, fils d'Edouard-l'Ancien, monta sur le trône en 946, après la mort de son frère Edmond. Les Danois de Northumberland s'étant révoltés, il les soumit et força Malcolm, roi d'Ecosse, à lui faire hommage des terres qu'il possédait en Angleterre. Il laissa ensuite la direction des affaires à saint Dunstan, depuis archevêque de Cantorbéry, et mourut en 955. Son amour de la justice et sa bonté pour les malheureux le firent chérir de ses sujets.

EDRIC, surnommé *Stréon*, c'est-à-dire acquiesceur, homme d'une naissance fort obscure, sut par son éloquence et par toutes sortes de ruses et d'intrigues, s'insinuer fort avant dans les bonnes grâces d'Ethelred II, roi d'Angleterre. Ce prince le fit duc de Mercie, et lui donna sa fille Edgitha en mariage. Par cette alliance il mit dans sa maison un perfide, vendu aux Danois, qui ne laissa jamais passer aucune occasion de trahir les intérêts du roi et du royaume. Edmond, son beau-frère, découvrit sa perfidie, et se sépara de lui. Edric, se voyant démasqué, quitta le parti d'Ethelred, pour prendre celui de Canut. Quelque temps après, il rentra dans le parti d'Edmond, qui avait succédé à Ethelred, et

qui eut la générosité de lui pardonner. Ce fourbe lui fit voir bientôt à la bataille d'Asseldum, ce qu'il avait dans l'âme. Pendant que les deux armées étaient aux mains, il quitta tout à coup son poste, et alla se joindre aux Danois, qui remportèrent la victoire. La paix s'étant faite entre Edmond et Canut, Edric craignit que l'union des deux rois ne lui fût fatale. Il mit le comble à toutes ses perfidies en faisant assassiner Edmond par deux de ses propres domestiques, en 1017. Canut conserva à Edric le titre de duc de Mercie; mais ce ne fut pas pour longtemps. Ce monstre eut un jour l'insolence de lui reprocher publiquement « qu'il n'avait pas récompensé ses services, et particulièrement celui qu'il lui avait rendu en le délivrant d'un concurrent aussi redoutable que l'était Edmond. » Canut lui répondit tout en colère « que, puisqu'il avait la hardiesse d'avouer publiquement un crime si noir, dont jusqu'alors il n'avait été que soupçonné, il devait en porter la peine. » En même temps, sans lui donner le loisir de répliquer, il commanda qu'on lui coupât la tête sur-le-champ, et qu'on jetât son corps dans la Tamise. On dit qu'il fit mettre cette tête sur le lieu le plus élevé de la tour de Londres. On prétend que c'est ce scélérat qui introduisit le tribut que les Anglais furent obligés de payer aux Danois sous le nom de *Danegelt*.

EDWARDS (BRYAN, ou BRIAN), écrivain anglais, né en 1733, à Westbury, habita longtemps la Jamaïque, revint en Angleterre, y fut membre du Parlement, et mourut le 16 juillet 1800. On a de lui une *Histoire civile et commerciale des colonies anglaises dans les Indes occidentales*, 1793, 2 vol. in-4, ouvrage qui eut beaucoup de succès; dans lequel il se montre naturaliste, politique, commerçant, mais patriote un peu ardent. La 3^e édition a été publiée après sa mort, 1801, 3 vol., augmentée d'une *Description historique de la colonie française de l'île de St-Domingue*, qui avait été publiée séparément en 1794; d'un *Voyage dans les îles des Barbades, St-Vincent, Tabago, etc.*, par William Young; et des trois premiers chapitres d'une *Histoire de la guerre dans les Indes occidentales, depuis son origine en février 1793*, nouvelle édition continuée jusqu'au temps actuel, Londres, 1819, 5 vol. in-8.

EDWARDS (W.-Frédéric), de l'académie des Sciences, naquit à la Jamaïque en 1777, et mourut à Paris en 1842. Il vint en France avec ses parents sous

le gouvernement révolutionnaire, et enseigna à Bruges les langues anciennes et les sciences naturelles. Peu de temps après, il vint à Paris pour y étudier la médecine; ce qu'il fit avec ardeur, s'adonnant toutefois de préférence à l'étude de l'anatomie et à la physiologie pathologique. Réuni avec le docteur Gauthier, il publia un *Mémoire sur la peau et les causes de sa coloration*, qui fut couronné par l'académie de Besançon, mais qui n'a jamais été rendu public. En 1813, il attira sur lui l'attention de l'académie des Sciences par son *Mémoire sur l'anatomie de l'œil*; en 1815, il fut reçu docteur en médecine, et la thèse qu'il soutint à cette occasion lui fit beaucoup d'honneur. Toute sa vie a été consacrée à la science, et il a fait quelques belles découvertes qu'il soumit à l'académie des Sciences, dont il devint membre, et ses *Mémoires* ont été presque tous imprimés dans le *Recueil* de cette société savante. Le plus important est celui intitulé : *De la liaison du règne végétal et du règne animal*, dans lequel il prétend que les parties principales conservées, en se décomposant dans des conditions convenables, peuvent acquérir une vie indépendante, soit d'animalcule, lorsqu'elles restent isolées, soit de plantes, lorsqu'elles restent ensemble. Outre les ouvrages que nous avons cités, nous avons encore de ce savant, avec Chevallot : *Recherches chimiques sur le caméleon minéral*; *De l'influence des agents physiques sur les animaux vertébrés*; *Mémoire sur la respiration des animaux à sang chaud*, et sur l'influence des saisons sur l'économie animale; *De l'influence des agents physiques sur la vie*, Paris, 1824, in-8; *Des caractères physiologiques des races humaines, considérés avec leurs rapports avec l'histoire*; *Lettre à M. Amédée Thierry*, Paris, 1839, in-8. Cet ouvrage plaça du premier coup Edwards à la tête des ethnologues français. En 1839, il avait fondé une *société ethnologique*; en 1841, il publia le premier volume de cette société. Edwards a été encore collaborateur de plusieurs journaux, recueils scientifiques, entre autres du *Dictionnaire classique d'histoire naturelle*, publié sous la direction du colonel Bory de St-Vincent.

EFFIAT (Antoine Coiffman Ruzé, dit le maréchal d'), né en 1581, petit-fils d'un maître-d'hôtel du roi, fut surintendant des finances en 1626, général d'armée en Piémont en 1630, enfin maréchal de France le 1^{er} janvier 1631. Mécontent d'avoir été oublié dans la promotion précédente, il s'était retiré à sa terre de

Chilli, à quatre lieues de Paris; mais le cardinal de Richelieu, de la maison duquel il était comme intendant, le rappela et lui donna le bâton de maréchal. Il mourut le 27 juillet 1632, à Luzzelstein, proche de Trèves, en allant commander en Allemagne. En moins de 5 à 6 ans, il avait acquis de la réputation dans les armes, par sa valeur; au conseil, par son jugement; dans les ambassades, par sa dextérité; et dans le maniement des finances, par son exactitude et sa vigilance. Il était fort riche. Ses biens ont passé dans la maison de Mazarin, par La Neilleraie son gendre. Ils lui venaient en partie de son grand-oncle maternel, qui les lui laissa, à condition qu'il porterait le nom et les armes de Ruzé. Cet oncle, nommé Martin Ruzé, fils de Guillaume Ruzé, receveur des finances à Tours, était un homme de mérite qui fut secrétaire d'Etat sous Henri III et Henri IV. On doit au marquis d'Effiat divers écrits pour l'histoire militaire, financière et politique du règne de Louis XIII : *Etat des affaires des finances présenté en l'assemblée des notables*, par le marquis d'Effiat, 1626, tome 12 du *Mercur françois*; *Discours sur son ambassade en Angleterre*, ibid.; *Lettres sur les finances* (dans les factums du sieur Saguez), in-4; *Les heureux progrès des armées de Louis XIII en Piémont depuis juillet, 1730*, dans le *Recueil des diverses révolutions*, Bourg-en-Bresse, 1632; *Mémoires concernant les dernières guerres d'Italie de 1625 à 1632*, Paris, 1662, 1 vol. in-12; 1682, 2 vol. in-12; plusieurs *Mémoires* manuscrits et *Recueils de lettres* conservés dans diverses bibliothèques.

EGBERT, roi de Westsex et premier roi d'Angleterre, se distingua par ses vertus et son courage. Il était à Rome à la cour de Charlemagne, quand les députés anglais vinrent lui apporter la couronne. Charlemagne, le voyant prêt à partir, tira son épée, et la lui présentant : « Prince, dit-il, après que votre épée m'a si utilement servi, il est juste que je vous prête la mienne. » Egbert soumit tous les petits rois de l'Angleterre, et régna paisiblement et glorieusement jusqu'à sa mort, arrivée en 837. Ce fut lui qui ordonna qu'on donnerait à l'avenir le nom d'Angleterre à cette partie de la Grande-Bretagne qu'avaient occupée les Saxons.

EGBERT, frère d'Eadhert, prince de Northumberland, fut élevé dès son enfance dans un monastère, devint archevêque d'York en 732, et mourut l'an 765. Nous avons de lui : *Dialogus ecclesiasticarum institutionis*, publié à Dublin en 1664.

in-8, par Jacques Waræus; *Tractatus de jure sacerdotali, et Excerpta 144 ex decretis et canonibus Patrum*, dans les *Conciles du Père Labbe*, tom. 6; *Panitentiale libri IV distinctum*, manuscrit que l'on conserve dans quelques bibliothèques d'Angleterre.

EGÈDE (Jean), fondateur des missions danoises au Groenland, né en Danemark en 1686, était pasteur de Vogen, dans l'évêché de Drontheim en Norwége, lorsqu'il conçut le projet de travailler à l'instruction et à la conversion des Groenlandais. Après des obstacles sans nombre, il obtint la permission de se rendre dans leur pays avec trois navires, pour y former des établissements. Il parvint à gagner la confiance des habitants par sa douceur, les instruisit des préceptes du Christianisme, et les baptisa. Quand ses infirmités ne lui permirent plus de vaquer à ses fonctions, il se retira dans l'île de Falster, où il mourut le 5 novembre 1758. On lui doit : *Nouvelle recherche de l'ancien Groenland, ou Histoire naturelle et description de la situation, de l'air, de la température et des productions de l'ancien Groenland*, Copenhague, 1729, in-4; nouvelle édition 1741. Ce livre a été traduit en allemand, en anglais, en hollandais et en français. Cette dernière traduction a été donnée par Parthenay des Roches, sous ce titre : *Description et histoire naturelle du Groenland*, Copenhague et Genève, 1763, in-12; *Journal tenu pendant la mission au Groenland*, Copenhague, 1738, in-8. Il a été traduit en allemand, Hambourg, 1740, in-4, sous le titre de : *Relation détaillée du commencement et du progrès de la mission du Groenland, etc.* On trouve dans le tome 19 de l'*Histoire des Voyages*, un extrait de l'ouvrage de Crantz sur le Groenland, où sont détaillés les travaux d'Ègède.

EGERTON (Thomas), né en 1540, garde-des-sceaux d'Angleterre sous la reine Elisabeth, et chancelier sous Jacques I^{er}, fut surnommé le *Défenseur incorruptible des droits de la couronne*. Il mourut en 1617, à 77 ans, après avoir publié quelques ouvrages de jurisprudence.

EGERTON (François, duc de BRIDGEWATER, marquis de BRACKLEY, baron ELLESMÈRE), né en 1726 de Scroop Egerton qui, le premier de sa famille, prit le nom de Bridgewater, fut l'unique héritier de l'immense fortune de son père, et conçut le projet d'entreprendre le premier canal qui ait été exécuté en Angleterre, malgré les difficultés sans nombre qu'il prévoyait qu'il aurait à surmonter.

Le canal fut terminé après cinq ans de travaux et de dépenses énormes; mais elles lui ont procuré une fortune immense. Depuis il s'est construit en Angleterre et en Ecosse des canaux qui les traversent en tous sens et favorisent considérablement les communications intérieures par eau. Egerton mourut le 8 mars 1803.

EGINARD, ou EGINHARD, seigneur allemand, élevé à la cour de Charlemagne, fit des progrès si rapides dans les lettres, que ce prince en fit son secrétaire. Il lui donna sa fille Imma en mariage. A ces bienfaits, il joignit encore la charge de surintendant de ses bâtiments. Après la mort de Charlemagne, Eginard se consacra à la vie monastique. Il se sépara de sa femme, et ne la regarda plus que comme sa sœur. Louis-le-Débonnaire lui donna plusieurs abbayes, dont il se défit pour se fixer à Selingentat, monastère qu'il avait fondé. Il en fut le premier abbé. Eginard mourut saintement dans sa retraite, l'an 829. Nous avons de cet homme célèbre une *Vie de Charlemagne*, très-détaillée, et des *Annales de France*, depuis 741 jusqu'en 829. Dom Bouquet a inséré ces deux ouvrages curieux dans sa grande *Collection des historiens de France*. Le président Cousin en a donné une traduction française dans l'*Histoire de l'empire d'Occident*, 3 vol. in-12. On a encore de lui 61 lettres, Francfort, 1744, in-fol., importantes pour l'histoire de son siècle. On les trouve aussi dans le *Recueil des historiens de France*, de Duchesne. Eginard était l'écrivain le plus poli de son temps. Nous avons composé cet article d'après l'idée commune que le plus grand nombre des historiens donne d'Eginard. Le nouvel éditeur des *Oeuvres de Bossuet* dit, dans une note sur la *défense de la déclaration du clergé de France*, qu'il est difficile de croire qu'Eginard ait vécu du temps de Charlemagne; Eginard, dans la *Vie* de ce prince, s'excuse de ce qu'il ne parle point de sa naissance et de son enfance, « parce qu'il n'y a plus, dit-il, d'homme vivant qui en ait connaissance. » Cela veut dire tout au plus, à ce qu'il paraît (et c'est le sentiment des auteurs de l'*Histoire littéraire de France*), qu'Eginard n'exécuta son dessein que plusieurs années après la mort de son héros.

EGINTON (François), peintre anglais sur verre, mort le 26 mars 1805, contribua à perfectionner son art; cependant, les productions modernes de ce genre sont loin d'égalier, soit par la beauté, soit par la vivacité des couleurs, les

meiens morceaux qu'on remarque encore dans les églises.

EGIZIO (Matthieu), antiquaire napolitain, né en 1674, mort en 1743, est surtout connu par un *savant Commentaire* sous le titre de *Senatus-consulti de Bacchanalibus sive anea vetustæ tabula Mumi Casarei vindobonensis Explicatio*, in-fol., 1729, grand in-4.

EGMONT (LAMORAL, comte d'), un des principaux seigneurs des Pays-Bas, né en 1522, d'une maison illustre de Hollande, se distingua dans les armées au service de l'empereur Charles-Quint, d'il suivit en Afrique en 1544. Nommé général de la cavalerie sous Philippe II, se signala à la bataille de Saint-Quentin en 1557, et à celle de Gravelines en 1558. Mais, après le départ de Philippe pour l'Espagne, il favorisa les troubles qui s'élevèrent dans les Pays-Bas, et se lia avec les chefs de la rébellion. Le duc d'Albe, qui y fut envoyé pour les pacifier, lui fit trancher la tête à Bruxelles, le 5 juin 1568, aussi bien qu'à Philippe de Montmorency, comte de Horn. Lorsque le capitaine Salines demanda à d'Egmont son épée, le comte répondit d'abord étonné : « Eh ! quoi ? capitaine Salines, m'ôter cette épée qui a si bien servi le roi ! » Puis se radoucissant tout d'un coup et la donnant : « Puisque telle est la volonté du roi, dit-il, prenez-la. » Ce malheureux comte avait 35 ans : il mourut avec résignation et sans la communion de l'église catholique. L'ambassadeur de France marqua à sa mort : « qu'il avait vu tomber cette tête qui avait deux fois fait trembler la France. »

EGNAZIO (Jean-Baptiste CIPELLI, qui changea son nom pour celui d'), disciple d'Ange Politien maître de Léon X, né à Venise vers 1478, fut élevé avec ce pontife sous les yeux de cet habile homme. Il y eut, depuis, une grande différence dans la fortune de ces deux disciples, il n'y en eut point dans leur goût pour les belles-lettres. Egnazio les professa à Venise sa patrie, avec le plus grand éclat. Sa vieillesse l'ayant mis hors d'état de continuer, la république lui accorda les mêmes appointements qu'il avait eus lorsqu'il enseignait, et affranchit ses biens de toutes sortes d'impositions. Egnazio mourut au milieu de ses livres, ses seuls loisirs, en 1553, à 75 ans. Ses écrits sont au-dessous de la réputation qu'il s'était acquise, par une heureuse facilité à parler, et par une mémoire toujours déle. Il était extrêmement sensible aux loges et aux critiques. Robertel ayant censuré ses ouvrages, il répondit, dit-on,

par un coup de baïonnette dans le ventre, qui pensa emporter le critique. Les principaux ouvrages d'Egnazio sont : un *Abbrégé de la vie des empereurs, depuis César jusqu'à Maximilien I^{er}*, en latin, Venise, 1516, in-8. Cet ouvrage, un des meilleurs que nous ayons sur l'histoire romaine, a été traduit pitoyablement par le trop fécond abbé de Marolles dans son *Addition à l'histoire romaine*, 1664, 2 vol. in-12 ; *Traité de l'origine des Turcs*, publié à la demande de Léon X ; il se trouve dans le 1^{er} tome des *Gesta Dei per Francos* ; un *Panegyrique latin de François I^{er}, en vers héroïques*, Venise, 1540. Comme il y avait plusieurs passages injurieux à Charles-Quint, l'empereur s'en plaignit à Paul III, alors ennemi de la France ; ce pontife fit agir si fortement contre le panegyriste, qu'il pensa être accablé ; de savantes *Remarques sur Ovide* ; des *Notes sur les Epîtres familières de Cicéron*, et sur *Suétone* ; *De exemplis illustrium virorum Venetæ civitatis et aliarum gentium lib. ix*, Venise, 1554, in-4.

EGYPTUS, frère de Danaüs, avait 50 fils, qui épousèrent les 50 filles de son frère, appelées *Danaïdes*. (Voyez DANAUS.) Ce prince mérita, par sa sagesse, sa justice et sa bonté, que le pays dont il était souverain prît de lui le nom d'Egypte. Il régnait environ 320 avant la guerre de Troie.

EHRARD (dom Gaspard), bénédictin bavaïrois de la congrégation des saints Anges, a laissé : *Dulcis memoria in sancta Evangelia, seu vita, doctrina et mysteria Jesu-Christi, per brevem commentarium in sancta Evangelia, explicata*, Augsbourg, 1719, 1 vol. in-8.

EIMMART (Georges - Christophe), peintre, graveur, astronome, né à Ratisbonne en 1638, s'établit à Nuremberg, en 1660 ; ses talents lui firent donner la place de directeur des peintres de cette ville, où il mourut en 1705. La peinture lui doit des morceaux estimables, et l'astronomie l'invention de quelques instruments utiles. On a d'Eimmart une suite de portraits de peintres, et d'hommes célèbres, des tableaux d'histoire, des figures de plantes, d'oiseaux, etc. Il a consigné ses observations astronomiques et météorologiques dans près de 57 vol. in-fol. Parmi ceux qui ont été imprimés, on remarque *Iconographia nova contemplationum de sole, in desolatis antiquorum philosophorum rudibus concepta*, Nuremberg, 1701, in-fol. Eimmart a publié en latin la *Description d'une sphère armillaire*, représentant le système de Copernic et dont il était l'inventeur, Altorf, 1695, in-4.

EISENSCHMID (Jean-Gaspard), docteur en médecine, naquit à Strasbourg 1656. Dans un voyage qu'il fit à Paris, il se lia avec plusieurs savants, et particulièrement avec Duverney et Tournefort. Il fut associé à l'académie des Sciences au rétablissement de cette société, et mourut en 1712 à Strasbourg, où il s'était fixé au retour de ses voyages. On a de lui : un *Traité des poids, des mesures de plusieurs nations et de la valeur des monnaies des anciens*, Strasbourg, 1757 ; un *Traité sur la figure de la terre, elliptico-sphéroïde*. Il y soutient fort au long l'opinion contraire à celle qui a prévalu depuis, sans être peut-être plus vraie. Eisanschmid cultivait les mathématiques, la géographie, sans négliger la médecine. On a encore de lui : *Carte de l'empire d'Allemagne*, en quatre grandes feuilles, et d'une grande exactitude.

ELA, roi d'Israël, fils de Baasa, succéda à son père l'an 930 avant J.-C. La 2^e année de son règne, il fut assassiné dans un festin par Zambri, un de ses officiers.

ELAM, fils de Sem, eut pour son partage le pays qui était à l'orient du Tigre et de l'Assyrie. Il fut père des peuples connus sous le nom d'*Elamites* ou *Elaméens*. Chodorlahomor, qui vainquit les cinq petits rois de la Pentapole, et qui fut défait par Abraham, était souverain de ces peuples. La capitale du pays était Elymaïde, où l'on voyait le fameux temple de Diane, qu'Antiochus voulut piller, et où il fut tué. L'Ecriture fait mention de quelques autres personnages de ce nom.

ELBÉE (Gigor d'), général vendéen, né à Dresde en 1752, d'une famille noble du Poitou. Son père, qui avait épousé une saxonne, s'était fixé dans ce pays et il y mourut. D'Elbée vint alors en France, et il entra fort jeune dans un régiment de cavalerie en qualité de lieutenant ; mais n'ayant pu obtenir une compagnie, il quitta le service et se retira dans sa terre de Beaupréau dans le Poitou. Au commencement de la Révolution, il suivit l'exemple de beaucoup de gentilshommes, et quitta la France ; mais il rentra dans son domicile peu de temps après, pour ne pas subir les peines portées par la loi contre les émigrés. Il ne prit d'abord aucune part aux troubles de la Vendée ; mais les paysans des environs de Beaupréau ayant refusé d'obéir aux lois sur le recrutement, et s'étant soulevés, vinrent le prier de se mettre à leur tête, et il ne crut pas devoir se refuser à cette marque de confiance. Sa

troupe fut bientôt jointe par celles de Bonchamp, de Cathelineau, de Stofflet, de La Rochejacquelein. Ces différents chefs eurent d'abord des succès ; tout le pays se souleva en leur faveur, et la guerre civile prit dès ce moment un grand caractère. La troupe de d'Elbée était nombreuse, et il exerçait sur elle la plus grande influence. Il l'avait formée à la manière de combattre qui convenait le mieux à un pays coupé de bois, et quel qu'il fût presque toujours entouré de forces supérieures, il s'empara des villes de Bressuire, Tissange, Châtillon et Logers. Il battit les troupes républicaines à Thouars, à La Châtaigneraie, à Villiers, à Saumur, à Châtenay, à Clion et à Saint-Fulgent ; mais il avait été repoussé de Nantes, et fut vaincu à Luçon et en combat de Cholet. Blessé grièvement, il fut transporté à Noirmoutier. Il y négligea ses blessures, qui prirent un caractère alarmant, tant par le peu de soin qu'il en prit, que par le chagrin de ne régner la mésintelligence entre les différents chefs. Les Vendéens, après avoir échoué devant Nantes, l'avaient nommé généralissime ; et cette nomination, obtenue, dit-on, par de petites manœuvres, avait indisposé différents chefs, qui croyaient y avoir plus de droit. On reprocha aussi à d'Elbée de n'avoir pas suivi les dispositions dont on était convenu pour le plan d'attaque générale. L'île de Noirmoutier ayant été prise par les troupes républicaines, il fut condamné à mort, et exécuté à l'âge de 49 ans. Il était faible, qu'on fut obligé de le porter au supplice. Quelques écrivains lui ont contesté les talents militaires : on pourrait dire, tout au plus, qu'il n'avait pas le talent de conduire une grande armée ; mais il avait tout ce qu'il faut pour faire un excellent chef de parti. Il joignait à une physionomie agréable et distinguée une éloquence douce, persuasive, dont il savait, suivant les circonstances, varier les formes et les tons. Il avait, par-dessus tout, un courage à toute épreuve, la confiance de ses soldats, méritée par une piété sincère ; et l'on ne peut convenir que, par ses nombreuses victoires, il ne fût la véritable cause de la grandeur momentanée du parti royaliste.

ELBOEUF, ou **ELBEUF** (René de La BAIVE, marquis d'), était le septième fils de Claude, duc de Guise, qui vint s'établir en France ; il fut la tige de la branche des ducs d'Elboeuf, et mourut en 1566. Charles II, son petit-fils, mort en 1657, avait épousé Catherine Henriette, fille de Henri IV et de Gabrielle

Estrées, qui mourut en 1663. Ils eurent part l'un et l'autre aux intrigues de cour sous le ministère du cardinal de Richelieu. Leur postérité masculine finit à leur petit-fils Emmanuel-Maurice, duc d'Elbeuf.

ÉLÉAZAR, fils d'Aaron, et son successeur dans la dignité de grand-prêtre, en 1452 avant J.-C., suivit Josué dans la terre de Chanaan, et mourut après 3 ans de pontificat.

ÉLÉAZAR, fils d'Ahod, frère d'Isaï, un des trois braves qui traversèrent avec impénitence le camp des ennemis du peuple de Dieu, pour aller quérir au roi David de l'eau de la citerne qui était proche la porte de Bethléem. Une autre fois, les Israélites saisis d'une frayeur subite, la vue de l'armée nombreuse des Philistins, prirent lâchement la fuite, et abandonnèrent David. Eléazar seul arrêta la fureur des ennemis, et en fit un si grand carnage, que son épée se trouva collée à sa main, l'an 1047 avant J.-C.

ÉLÉAZAR, fils d'Onias, et frère de Simon-le-Juste, succéda à son frère dans la souveraine sacrificature des Juifs. C'est lui qui envoya 72 savants de la nation à Ptolémée-Philadelphie, roi d'Égypte, pour traduire les Livres saints d'hébreu en grec, vers l'an 277 avant J.-C.

ÉLÉAZAR, vénérable vieillard de Jérusalem, et un des principaux docteurs de la loi, sous le règne d'Antiochus Epiphane, roi de Syrie. Ce prince ayant voulu lui faire manger de la chair de porc, il aima mieux perdre la vie, que de transgresser la loi. Quelques gentils ou juifs apostats de ses anciens amis, touchés pour lui d'une fausse compassion, le supplièrent de trouver bon qu'on lui apportât des viandes dont il lui était permis de manger, afin qu'on pût feindre qu'il avait mangé des viandes du sacrifice, selon le commandement du roi, et par ce moyen le sauver de la mort; mais Eléazar ne voulut jamais y consentir.

ÉLÉAZAR, le dernier des cinq fils de Mathathias, et frère des Machabées, les seconda dans les combats livrés pour la défense de leur religion. Dans la bataille que Judas Machabée livra contre l'armée d'Antiochus Eupator, il se fit jour à travers les ennemis pour tuer un éléphant, qu'il crut être celui du roi. Il se glissa sous le ventre de l'animal, et le perça à coups d'épée; mais il fut accablé sous son poids et reçut la mort en la lui donnant.

ÉLÉAZAR, magicien célèbre sous l'empire de Vespasien, qui, par le moyen d'une herbe enfermée dans un anneau, délivrait les possédés, en leur mettant cet

anneau sous le nez. Il commandait au démon de renverser une cruche pleine d'eau et le démon obéissait. C'est l'historien Joseph qui rapporte ces particularités; mais on sait quelle est la crédulité de cet historien, à l'égard des faits ou faux ou très-incertains, tandis qu'il répand des doutes sur les prodiges les mieux constatés des Livres saints. Du reste, si Eléazar était réellement un magicien, les jeux qu'il exerçait de concert avec le démon n'ont rien d'incroyable. (Voyez LE BRUN, DELRIO, etc.)

ÉLÉAZAR, capitaine juif, se jeta dans le château de Macheron, et le défendit très-vigoureusement après le siège de Jérusalem. Cette place n'aurait pas été prise si aisément sans le malheur qui arriva à Eléazar. Il s'était arrêté au pied des murailles, comme pour braver les Romains, quand un Egyptien l'enleva adroitement et le porta au camp. Le général, après l'avoir fait battre de verges, fit élever une croix comme pour le crucifier. Les assiégés avaient conçu pour lui une si haute estime, qu'ils aimèrent mieux rendre la place, que de voir périr un homme si digne de vivre par son courage et son zèle patriotique.

ÉLÉAZAR, officier juif, voyant la ville de Masséda, dans laquelle il s'était jeté, réduite aux abois, persuada à ses compagnons de se tuer eux-mêmes, plutôt que de tomber entre les mains des Romains. Ils le crurent et s'égorgeaient les uns les autres.

ÉLÉONORE D'AUTRICHE, reine de Portugal et de France, était fille de Philippe 1^{er} et de Jeanne de Castille, et sœur des deux empereurs Charles-Quint et Ferdinand 1^{er}. Elle naquit à Louvain en 1498, et épousa en 1519 Emmanuel de Portugal. Après la mort de ce prince, elle épousa en 1530 François 1^{er}, qui avait perdu sa première femme en 1524. Sa bonté naturelle, ses grâces lui gagnèrent pendant quelque temps le cœur de son époux, et elle menagea une entrevue entre lui et Charles-Quint pour terminer leurs divisions. Mais les galanteries de François lui donnèrent bientôt d'autres conseillères. Éléonore vivait dans la retraite au milieu de la cour, ne s'occupant que des exercices de piété. Après la mort du roi, elle se retira d'abord aux Pays-Bas, et ensuite en Espagne, où elle mourut à Talavéra, en 1558, sans avoir donné d'enfants à François 1^{er}. Hubert Thomas a donné des détails curieux sur les premières années de cette princesse dans les *Annales de réité Frederici II, Palatini*.

ÉLÉONORE, duchesse de Guienne, succéda à son père Guillaume IX, et

1138, à l'âge de 45 ans, dans ce beau duché qui comprenait alors la Gascogne, la Saintonge et le comté de Poitou. Elle épousa la même année Louis VII, roi de France. Ce monarque raccourcit ses cheveux et se fit raser la barbe, sur les représentations du célèbre Pierre Lombard, qui lui dit, d'après saint Paul, qu'il n'était pas séant qu'un homme s'amusât à nourrir avec soin une longue chevelure. Lombard ne faisait peut-être pas attention que la réflexion de l'Apôtre était relative au costume de son temps où les longues chevelures distinguaient les femmes des hommes. Eléonore, vive, légère et badine, railla le roi sur ses cheveux courts et son menton rasé. Une femme, qui commence à trouver son mari ridicule, ne tarde guère à le trouver odieux, surtout si elle a quelque penchant à la galanterie. Louis ayant mené son épouse à la Terre-Sainte, elle se dédommagea des ennuis que lui causait ce long voyage avec le prince d'Antioche, et un jeune turc, nommé Saladin. Le roi aurait dû ignorer ces affronts, ou y remédier tout de suite. A son retour en France, il lui en fit des reproches très-piquants. Eléonore y répondit avec beaucoup de hauteur, et finit par lui proposer le divorce. Leurs querelles s'aggravèrent de plus en plus; et enfin ils firent casser leur mariage, sous prétexte de parenté, en 1152. Eléonore, dégagée de ses premiers liens, en contracta de seconds six semaines après avec Henri II, duc de Normandie, depuis roi d'Angleterre, à qui elle porta en dot le Poitou et la Guienne. De là vinrent ces guerres qui ravagèrent la France pendant 300 ans. Eléonore eut quatre fils et une fille de son nouveau mariage. Dès l'année 1162, elle céda la Guienne à Richard, son second fils, qui en rendit hommage au roi de France. Elle mourut en 1204, avec une réputation d'esprit et de coquetterie. Larrey publia une *Histoire romanesque* de cette princesse, Rotterdam, en 1692, in-12.

ELEUTHÈRE (saint), natif de Nicopolis, d'abord diacre du pape Anicet, fut ordonné prêtre, et ensuite élu pape après la mort de Soter, l'an 177. Il combattit avec beaucoup de zèle les erreurs des valentiniens, pendant son pontificat. Les choses qui rendent célèbre ce pontificat sont la mort glorieuse des martyrs de Lyon, et l'ambassade qu'il reçut de Lulius, roi de la Grande-Bretagne, pour demander un missionnaire qui lui enseignât la religion chrétienne. Saint Eleuthère mourut en 193, après avoir gouverné l'Eglise pendant plus de 16 ans.

ELEUTHÈRE (saint), célèbre évêque

de Tournay, naquit en cette ville, de parents chrétiens. Sa famille avait été convertie par saint Piat, 150 ans auparavant. Depuis la mort de leur saint apôtre, les chrétiens de Tournay avaient beaucoup dégénéré, et leur foi s'éteignait de jour en jour par le commerce des païens, et les désordres des rois de France, encore idolâtres, qui y faisaient alors leur résidence. Tel était l'état de l'église de cette ville, lorsque saint Eleuthère en fut fait évêque. Il fut sacré en 486, 10 ans avant le baptême de Clovis. Il arracha un grand nombre de Français aux superstitions du paganisme, et défendit victorieusement le mystère de l'Incarnation, attaqué par les hérétiques. Son zèle à maintenir le dépôt de la foi lui coûta la vie. Des scolérats obstinés dans l'erreur lui portèrent à la tête un coup dont il mourut le 1^{er} juillet 532. On trouve, dans la *Bible théologique des Pères*, plusieurs sermons attribués à ce saint évêque; mais il n'est pas certain qu'ils soient de lui, si l'on en excepte trois : l'un sur l'*Incarnation*, l'autre sur la *Naissance de Jésus-Christ*, et le troisième sur l'*Annonciation*. Sa *Vie* a été écrite dans le 9^e siècle, par conséquent longtemps après la mort de saint Eleuthère. L'auteur se trompe en le faisant contemporain de saint Médard, et en plaçant sa naissance sous le règne de Dioclétien. Un auteur postérieur de quelques années donna plus d'étendue à cette *Vie* et y ajouta l'*Histoire de la translation des reliques du Saint*, faite en 897. Enfin un troisième auteur y a inséré depuis l'*Histoire de ses miracles et de la translation de ses reliques*, qui se fit à Tournay en 1164.

ELEUTHÈRE, exarque d'Italie pour l'empereur Héraclius, ne fut pas plus tôt arrivé à Ravenne, qu'il y fit le procès aux meurtriers de Jeau, son prédécesseur. Il se rendit ensuite à Naples, où ayant assiégé Jean Conopsin, qui lui avait fermé les portes, il le contraignit de se rendre à discrétion, et le fit mourir; mais Eleuthère, après avoir puni les révoltés, tomba lui-même dans la rébellion. L'empire était agité au dedans et au dehors. Il profita de ces circonstances, pour se rendre maître de ce qui appartenait à l'empereur dans l'Italie. Après la mort du pape Dieudonné, en 617, il crut que le Saint-Siège serait vacant longtemps, et que, tandis que le peuple serait occupé à élire un nouveau pontife, il lui serait aisé de se saisir de la ville. Dans cette vue, il traita son armée encore plus favorablement qu'il n'avait fait, lui fit distribuer beaucoup d'argent, et lui promit de grands avantages, mais les soldats et les

officiers, détestant sa rébellion, se jetèrent sur lui, l'assommèrent et lui coupèrent la tête qu'ils envoyèrent à Héraclius vers la fin de décembre 617.

ELIAB, le troisième de ces vaillants hommes qui se joignirent à David quand il fuyait la persécution de Saül. Il endit à ce prince affligé des services très-considérables dans toutes ses guerres.

ELIACIM, grand-prêtre des Juifs sous le roi Manassès. Ce prince, étant devenu un modèle de pénitence depuis sa prison, ne s'appliquait qu'à réparer les maux qu'il avait faits à la religion et à l'Etat; et pour cela il avait mis toute sa confiance dans Eliacim, et ne faisait rien sans son conseil. Celui-ci se trouvait ainsi chef de la religion et ministre d'Etat. Il est quelquefois nommé *Joakim*: plusieurs sages croient qu'il est auteur du livre de *Judith*.

ELIAS-LEVITA. (Voyez ELIE.)

ELIÇAGARAY. (Voyez RENAUD D'ELIÇAGARAY.)

ELICHMAN (Jean), savant médecin, né en Silésie, pratiqua la médecine à Leyde, et mourut en 1639. Il était savant dans les langues orientales, et nous a laissé des *Remarques sur la langue perse*, qui ont servi à Louis de Dieu pour composer sa *Grammaire perse*. Il prétend que la langue allemande a une origine commune avec la langue perse. On en trouve encore de lui : *De usu linguae arabicæ in medicina*, Léna, 1636; *De fatali vitæ terminino secundum mentem Orientalium*, Leyde, 1639, in-4. (Voy. RAMUS, *Pag. Ling. Oriental.*, pag. 12.)

ÉLIE, prophète d'Israël, originaire de Thesbé, vint à la cour du roi Achab, au 912 avant J.-C. Il annonça à ce prince les menaces du Seigneur, et lui redit le fléau de la sécheresse et de la famine. Dieu lui ayant ordonné de se cacher, il se retira dans un désert, où des orbeaux lui apportaient sa nourriture. Il passa de cette solitude à Sarepta, ville des Sidoniens, et y multiplia l'huile de la veuve qui le reçut. Achab rendait à l'idole de Baal un culte sacrilège. Le prophète vint en sa présence pour le lui reprocher. Il assembla le peuple, donna le défi aux prêtres de Baal; et sa victime ayant été seule consumée par le feu tombé du ciel, il les fit mettre à mort. Méprisé par Jézabel, femme d'Achab, irrité du châtiment des faux prophètes, il s'enfuit dans le désert : un ange l'y nourrit miraculeusement. Il se retira ensuite à Horeb, où Dieu lui apparut, et lui ordonna d'aller sacrer Hazaël roi de Syrie, et Jéhu roi d'Israël. Les miracles d'Élie

n'avaient point changé Achab. Le prophète vint encore le trouver pour lui reprocher le meurtre de Naboth, qu'il avait fait mourir après s'être emparé de sa vigne. Il prédit peu de temps après à Ochosias, qu'il mourrait de la chute qu'il avait eue, et fit tomber le feu du ciel sur les envoyés de ce prince. Le ciel l'enlevait à la terre; il fut enlevé par un chariot de feu, vers l'an 895 avant J.-C. Elisée, son disciple, reçut son esprit et son manteau. On fait la fête de l'enlèvement d'Élie, dans l'Eglise grecque. On croit qu'il fut transporté, non dans le séjour de la Divinité, mais dans quelque lieu au-dessus de la terre, ou sur la terre même, mais écarté et inconnu. Nous disons on croit; car, dans des questions aussi délicates, il n'est pas permis de décider, et de vouloir pénétrer ce que Dieu s'est plu à nous cacher; mais comme l'Écriture nous apprend qu'Élie reparaitra sur la terre avant le dernier avènement du Fils de Dieu, il est naturel de croire qu'il n'est pas mort, et que la mission qui lui reste à remplir est celle d'un homme voyageur, qui n'est pas arrivé encore au terme de la félicité. — On sait que les Carmes ont longtemps regardé Élie comme leur fondateur. (Voyez ALBERT (saint) patriarche de Jérusalem, et PAPEBROCH.)

ÉLIE, ou ELIAS LEVITA, rabbin du 16^e siècle, natif d'Italie et originaire d'Allemagne, passa la plus grande partie de sa vie à Rome et à Venise, où il enseigna la langue hébraïque à plusieurs savants de ces deux villes, et même à quelques cardinaux. C'est le critique le plus éclairé que les Juifs modernes, presque tous superstitieux, aient eu. Il a rejeté, comme des fables ridicules, la plupart de leurs traditions. Il mourut à Venise en 1549, à 77 ans. On lui doit : *Lexicon chaldaicum*, Isny, 1541, in-fol.; *Traditio doctrinæ*, en hébreu, Venise, 1538, in-4; avec la *Version* de Munster, Bâle, 1539, in-8; *Collectio locorum, in quibus Chaldaei paraphrastes interjiciunt nomen Messiae Christi, latine versa à Genebrardo*, Paris, 1552, in-8; plusieurs *Grammaires hébraïques*, in-8, nécessaires à ceux qui veulent approfondir les difficultés de cette langue; *Nomenclatura hebraica*, Isny, 1542, in-4; *Idem*, en hébreu et en latin, par Drusius, Franeker, 1681, in-8.

ÉLIEN (Claudius-Elianus), rhéteur et philosophe, vit le jour à Preneste, aujourd'hui Palestrine. Quoique né en Italie, et n'en étant presque jamais sorti, il fit de si grands progrès dans la langue grecque, qu'il ne le cédait pas aux écri-

vains athéniens pour la pureté du langage. Il enseigna d'abord la rhétorique à Rome; mais dégoûté bientôt de cette profession, il se mit à composer plusieurs ouvrages. Ceux que nous avons de lui sont : Quatorze livres intitulés *Historiæ variæ*, qui ne sont pas venues entières jusqu'à notre siècle. La meilleure édition est celle qu'Abraham Gronovius publia à Leyde en 1731, 2 vol. in-4, avec de savants Commentaires. La variété de ces *histoires* est effectivement fort grande. On y apprend des choses tout-à-fait incroyables, quelquefois plaisantes par l'excès d'absurdité, comme lorsqu'on voit les cochons devenir les fondateurs de l'agriculture; car ce sont eux, suivant Elien, qui nous ont appris le labourage. « Moïse, » dit un auteur qui a sagement raisonné « là-dessus, nous en découvre une plus » noble origine, lorsqu'il nous dit (*Gen.* » *III*, v. 23), que Dieu lui-même en im- » posa la loi. Il faut convenir, ajoute-t-il » que les philosophes de tous les temps » nous ont appris effectivement d'étran- » ges choses; mais ce qui est particuliè- » rement remarquable, c'est la prédi- » cation qu'ils ont toujours eue pour les » cochons. Tandis qu'Elien nous les » donne pour les fondateurs de l'agricul- » ture, Pyrrhon en fait le modèle des » sages. (Voyez son article.) Que dire de » la plus nombreuse et de la plus fa- » meuse secte philosophique, dont les » membres s'efforçaient avec tant d'ar- » deur et de succès d'être *Epicuri de* » *grege porcus*. » Une *Histoire des ani- » maux*, en 17 livres, Londres, 1744, 2 » vol. in-4. L'auteur mêle à quelques ob- » servations curieuses et vraies plusieurs » autres triviales ou fausses. Il est aussi » menteur que Pline; mais Pline avait une » imagination qui embellissait les fables, » et les lui fait pardonner. Ces deux ou- » vrages sont certainement d'Elien. On y voit » le même génie dans l'un et dans l'autre, » et la même variété de lecture. Elien, se- » lon l'usage des philosophes, débitait de » très-belles maximes; il peignait la cour » des princes comme le séjour de la corrup- » tion et l'écueil de la sagesse; mais peut- » être eût-il, comme tant d'autres, changé » d'opinion, si on l'y avait invité et ac- » cueilli. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il » n'était pas indifférent sur ce qui s'y pas- » sait. Il publia un *livre contre Hélioga- » bale*, dans lequel il se déchaîna vive- » ment contre la conduite insensée de ce » prince, sans le nommer. Elien florissait » vers l'an 222 de J.-C. Il était, selon Sui- » das, grand-prêtre d'une divinité dont » nous ignorons le nom. Il mourut âgé » d'environ 60 ans, sans avoir été marié.

On a publié à Paris en 1772, in-8, une bonne traduction française de ses *Histoires diverses*, avec des notes utiles par Dacier. On lui a attribué un *Traité sur la Tactique des Grecs*, publié à Amster- dam, 1750, in-8; mais cet ouvrage, qui est effectivement ancien, paraît appar- tenir à un autre Elien.

ELIEZER, originaire de la ville de Damas, était serviteur d'Abraham. Ce patriarche le prit tellement en affection, qu'il lui donna l'intendance de toute sa maison; il le destinait même à être son héritier, avant la naissance d'Isaac. Ce fut lui qu'Abraham envoya en Mésopo- tamie chercher une femme pour son fils.

ELIEZER, rabbin, que les Juifs croyaient être ancien, et font remonter jusqu'au temps de Jésus-Christ; mais qui, selon le Père Morin, n'est que du 7^e ou 8^e siècle. On a de lui un livre intitulé : *Les Chapitres*, ou *Histoire sacrée*, que Vossius a traduits en latin, avec des notes, 1644, in-4. Il est fameux parmi les hébraïques. Cependant ses *Chapitres* sont remplis de fables grossières : il est dit, par exemple, au chap. 6, que le soleil et la lune ont été créés dans la même forme et la même splendeur, mais que s'étant querellés sur leur excellence, le soleil l'emporta, en devint plus grand et plus brillant, etc.

ELINAN, ou HELINAND, moine cister- cien de l'abbaye de Froidmont, sous le règne de Philippe-Auguste, est auteur d'une *plate Chronique* en 48 livres. Il n'est pas vrai qu'il ne nous en reste que 4. Cette *Chronique* est en entier à l'abbaye de Froidmont. Ainsi l'auteur du *Dictionnaire critique*, en 6 vol., s'est trompé. Il aurait dû dire qu'on n'en a imprimé que quatre, qui renferment les événements principaux depuis l'an 934, jusqu'en 1200. Outre cette maussade compilation, on a de lui de mauvais vers français, et de plus mauvais sermons. Il était de Pron-le-Roi en Beauvoisis. Il mourut vers l'an 1227.

ELIPAND, archevêque de Tolède, ami de Félix d'Urgel, soutenait comme lui que Jésus-Christ, en tant qu'homme, n'était que fils adoptif de Dieu. Il défendit ce sentiment de vive voix et par écrit. Cette erreur fut condamnée par plusieurs conciles, et leur jugement fut confirmé par le pape Adrien, qui fit rétracter Félix. Elipand, moins soumis que son maître, écrivit contre lui en 799, et mourut peu après.

ÉLISA, premier fils de Javan et petit-fils de Japhet, peupla l'Elide dans le Péloponèse, ou, selon d'autres, cette partie de l'Espagne proche de Cadix, qui, à

ause de ses agréments, fut appelée les *champs Elisiens*, ou *Iles fortunées*.

ELISABETH (sainte), fille d'André II, roi de Hongrie, née en 1207, mariée à Louis, landgrave de Hesse, perdit son poux en 1227. Les seigneurs la privèrent de la régence, que son rang et les dernières volontés du prince paraissaient lui avoir assurée. Elisabeth, mère des rois, avait employé non seulement son dot, mais encore sa vaisselle et ses terres, à les nourrir dans une famille. Elle se vit réduite à mendier son pain de porte en porte. Tirée ensuite de ce misérable état, elle fut rétablie dans son rang, mais préférant l'état d'humiliation aux honneurs, elle prit l'habit du tiers-Ordre, et s'employa à servir les malades de l'hôpital de Marburg qu'elle avait fondé. Son palais avait été une esbée de couvent. Elle avait sur le trône toutes les vertus du cloître; et ses vertus eurent que plus de force, lorsqu'elle se fit consacrer à Dieu. Elle mourut à Marburg en 1231, à 24 ans, et fut canonisée deux ans après. On garde une portion de ses reliques dans l'église des Carmélites à Bruxelles, et une autre dans la belle chapelle de la Roche-Guyon sur Seine. Il en a aussi une portion considérable dans une châsse précieuse qui fait partie du trésor électoral d'Hanovre. Théodore de Thuringe a écrit sa *Vie*.

ELISABETH, ou **ISABELLE D'ARAGON**, reine de France, femme du roi Philippe III, dit le *Hardi*, et fille de Jacques I^{er}, roi d'Aragon, fut mariée en 1262. Elle suivit le prince son mari en Afrique, dans l'expédition que le roi saint Louis entreprit contre les Barbares. Après la mort de ce prince, Philippe vint reprendre possession de ses Etats. La reine, qui était grosse, se blessa en tombant de cheval, et mourut à Cozence en Calabre, en 1271, à 24 ans. Dans le même temps, Alphonse, comte de Poitiers, frère de saint Louis, fut emporté d'une fièvre pestilentielle à Sienne, et sa femme, Jeanne de Toulouse, mourut 12 jours après lui. De sorte que le roi Philippe, essayant de soulager sa douleur, après tant de dépenses et de travaux, ne rapporta en France que des coffres vides et des ossements.

ELISABETH (sainte), reine de Portugal, fille de Pierre III, roi d'Aragon, épousa en 1281 Denis, roi de Portugal. Après la mort de son mari, elle prit l'habit de Sainte-Claire, fit bâtir le monastère de Coimbre, et mourut saintement en 1336, à 65 ans. Elle fut canonisée par Urbain VIII en 1625.

ELISABETH, ou **ISABELLE DE PORTU-**

GAL, impératrice et reine d'Espagne, fille aînée d'Emmanuel, roi de Portugal et de Marie de Castille sa seconde femme, naquit à Lisbonne en 1503. Elle fut mariée à Séville avec l'empereur Charles-Quint, qui lui donna pour devise les trois Grâces, dont l'une portait des roses, l'autre une branche de myrte, et la troisième une branche de chêne avec son fruit. Ce groupe ingénieux était le symbole de la beauté, de l'amour qu'on avait pour elle, et de sa fécondité. On les orna de ces paroles : *Hæc habet et superat*.... Elisabeth mourut en couches à Tolède en 1538. François de Borgia, duc de Candie, qui eut ordre d'accompagner son corps de Tolède à Grenade, fut si touché de voir son visage, autrefois plein d'attraits, entièrement défiguré par la pâleur de la mort et livré à la pourriture, qu'il prit le parti de quitter le monde, pour se retirer dans la Compagnie de Jésus, où il mourut saintement.

ELISABETH, reine d'Angleterre, fille de Henri VIII et d'Anne de Boulen, naquit le 8 septembre 1533. Sa sœur Marie, montée sur le trône, la retint longtemps en prison. Elisabeth profita de sa disgrâce. Elle cultiva son esprit et apprit les langues; mais de tous les arts, celui de se ménager avec sa sœur, avec les catholiques et avec les protestants, de dissimuler et d'apprendre à régner, lui tint le plus au cœur. Après la mort de Marie, elle sortit de prison pour monter sur le trône d'Angleterre. Elle se fit couronner avec beaucoup de pompe en 1559, par un évêque catholique, pour ne pas effaroucher les esprits; mais elle était protestante dans le cœur, et elle ne tarda pas d'établir cette religion par le fer et le feu, malgré le serment solennel qu'elle avait fait à son sacre de défendre la religion catholique romaine et d'en protéger les ministres. Elisabeth convoqua un Parlement qui établit la religion anglicane telle qu'elle est aujourd'hui. C'est un mélange de dogmes calvinistes, avec quelques restes de la discipline et des cérémonies de l'Eglise catholique. Les évêques, les chanoines, les curés, les ornements de l'Eglise, les orgues, la musique, furent conservés; les décimes, les annates, les privilèges des églises abolis; la confession permise, et non ordonnée; la présence réelle admise, mais sans transsubstantiation : système purement humain, sans sanction et sans aucun fondement religieux. Pour comble d'inconséquence, elle se fit chef de la religion, sous le nom de « Souveraine gouvernante de l'Eglise d'Angleterre pour le spirituel et pour le temporel. » Les

prélats qui s'opposèrent à ces nouveautés furent chassés de leurs églises; mais la plupart obéirent. Les hommes fermes, les amis généreux de la vérité sont rares dans tous les temps et dans tous les pays. De 9,400 bénéficiers que contenait la Grande-Bretagne, il n'y eut que 14 évêques, 50 chanoines et 80 curés qui, n'acceptant pas la réforme, perdurent leurs bénéfices. Les uns finirent leur vie dans des cachots, les autres dans les tourments. Les Jésuites qui accoururent au secours de l'ancienne religion périrent par d'horribles supplices. Tout anglais qui retournait à l'Eglise romaine, celui qui avait le bonheur de lui donner un partisan, étaient déclarés coupables de lèse-majesté, et, comme tels, pendus. Tout homme âgé de plus de seize ans, qui refusait pendant plus d'un mois de fréquenter l'exercice des protestants, était emprisonné; s'il lui arrivait de récidiver, il était banni, et s'il rentrait dans le royaume, fût-ce pour voir sa femme mourante, ou pour assister son vieux père, il était exécuté. (Hume, hist. d'Angleterre.) Qui ne connaît les atrocités commises à son instigation par lord Fitz William contre les catholiques d'Irlande? « Elles sont telles, écrit un témoin oculaire, qu'on s'attendrait plutôt à les rencontrer dans l'histoire d'une province turque que dans celle d'une province anglaise. » Sixte-Quint avait d'abord échangé avec Elisabeth des relations fondées sur une admiration réciproque. Il disait souvent qu'il n'envierait pas de plus grand bonheur et de plus grande gloire en sa vie que de ramener cette glorieuse reine au giron de l'Eglise. Et en effet, à part la barbarie de la persécution dont nous venons d'esquisser quelques traits, elle émerveillait l'Europe par son génie et par ses qualités héroïques. Ses sujets lui rendaient un véritable culte d'idolâtrie. Sixte témoignait hautement l'estime qu'il faisait de ses talents, et il traitait les Anglais avec bienveillance, comme l'atteste un dicton proverbial de ce temps : « Il fait meilleur être Anglais à Rome que catholique en Angleterre. » De son côté, Elisabeth louangeait en Sixte plusieurs des qualités qui la distinguaient elle-même, et on l'entendit déclarer devant les seigneurs de sa cour : « Qu'elle faisait plus grand cas de Sixte que d'aucun souverain des grands royaumes d'Europe, encore bien qu'elle n'eût point de plus capital ennemi que le Pape. » Cependant le trône d'Elisabeth n'était pas encore affermi; elle crut qu'il fallait s'assurer le sceptre par des victimes plus distinguées. Elle en

eut bientôt l'occasion. Marie Stuart, reine d'Ecosse, épouse de François II, roi de France, prenait le titre de reine d'Angleterre, comme descendante de Henri VIII. Elisabeth l'obligea à y renoncer après la mort de son mari. Les Ecossois mécontents contraignirent Marie à quitter l'Ecosse, et à se réfugier en Angleterre. Elisabeth lui promit un asile, et la fit aussitôt mettre en prison. Il se forma dans Londres des partis en faveur de la reine prisonnière. Le duc de Norfolk, catholique, voulut l'épouser, comptant sur le droit de Marie à la succession d'Elisabeth; il lui en coûta la tête. Les pairs le condamnèrent, pour avoir demandé au roi d'Espagne et au Pape des secours pour la malheureuse princesse. Le supplice du duc n'apaisa pas la colère d'Elisabeth; elle continua d'immoler des victimes de toutes les classes de citoyens. En vain l'ambassadeur de France et celui d'Ecosse intercédèrent pour l'infortunée reine d'Ecosse; Marie eut la tête tranchée, après 18 ans de prison, le 15 février 1587. (Voyez Marie Stuart.) Elisabeth, joignant la dissimulation à la cruauté, affecta de plaindre celle qu'elle avait fait mourir, peut-être autant par jalousie que par politique. Elle prétendit qu'on avait dépassé ses ordres, et fit mettre en prison le secrétaire d'Etat, qui avait, disait-elle, fait exécuter trop tôt l'ordre signé par elle-même. Cette mascarade, dans une scène si tragique, ne rendit que plus odieuse. Philippe II avait préparé une invasion en Angleterre, en vivant de l'infortunée Marie Stuart. Il mit en mer, un an après sa mort, en 1588, une puissante flotte nommée l'*Invincible*; mais les vents et les écueils combattirent pour Elisabeth, l'armée espagnole périt presque toute par la tempête, ou fut la proie des Anglais. La reine triompha dans la ville de Londres, à la façon des anciens Romains. On frappa une médaille avec la légende emphatique : *Venit, vidit, vicit*, d'un côté; et des mots de l'autre : *Dux fecmina facti*. Le chevalier Drack, et quelques autres capitaines non moins heureux que lui, avaient conquis à peu près vers le même temps plusieurs provinces en Amérique. Les Irlandais, qui lui avaient tenu tête en faveur de la religion catholique, grossirent le nombre de ses conquêtes. Le comte d'Essex, son favori, nommé vice-roi d'Irlande, fut l'objet d'une des dernières tragédies qui rendirent le règne d'Elisabeth fameux. Ce comte voulait, pour se venger, dit-on, d'un soufflet que la reine lui avait donné dans la chaleur d'une dispute, faire révolter l'Irlande, se re-

le maître de la tour de Londres et s'emparer du gouvernement. D'autres ont prétendu qu'il fut la victime de la jalousie de la reine (voyez Essex.) Elisabeth e pleura en le faisant mourir. Capable de toutes les atrocités, Elisabeth ne l'était pas d'étouffer les remords et ces reproches intimes que les crimes laissent dans l'âme des tyrans. Dans sa dernière maladie, elle comprit fortement l'abomination de sa vie. Elle dit aux médecins qui l'empressèrent de lui offrir leurs secours : laissez-moi, je veux mourir, la vie m'est insupportable. Cécil et l'archevêque de Cantorbéry se jetèrent à ses pieds, la supplièrent de prendre quelques remèdes ; ils ne purent rien obtenir, et sa dernière réponse fut d'ordonner qu'on la laissât mourir, qu'elle y était résolue. Elle mourut en effet le 3 avril 1603, à 70 ans, après en avoir régné 45. Elle n'avait jamais voulu se marier. La nature l'avait enformée de façon à la mettre hors d'état de prendre un époux. Cependant la figure qui n'avait rien de fort extraordinaire, l'occupait autant que les affaires d'Etat ; elle donna un jour 1,600 écus à un hollandais qui l'avait trouvée belle ; ans un âge même où les femmes coquettes négligent les agréments, elle ne cessa de les rechercher. Une anecdote, qui prouve la coquetterie d'Elisabeth, est ordonnée relative à son portrait. Craignant d'être peinte moins belle qu'elle croyait être, elle publia un édit par lequel il fut défendu à tout peintre et graveur de continuer de peindre la reine ou de la graver, jusqu'à ce que quelque artiste eût pu faire un portrait fidèle, qui devait servir de modèle pour toutes les copies qu'on en ferait à l'avenir, après que ce modèle aurait été examiné et reconnu aussi bon et aussi exact qu'il pourrait l'être. Il fut dit que « le désir naturel à tous les sujets de posséder le portrait de S. M., ayant engagé un grand nombre de peintres, de graveurs et d'autres artistes, à en multiplier les copies, il avait été reconnu qu'aucun jusqu'alors n'était parvenu à rendre, dans leur exactitude, les beautés et les grâces de S. M. » La loi portait enfin, « qu'il serait nommé des experts pour juger de la fidélité des copies, et il leur était enjoint de n'en tolérer aucune qui conservât quelques défauts ou difformités, dont par la grâce de Dieu, S. M. était exempte. » Sous son règne, l'Angleterre parut jouir d'une situation assez heureuse, si l'on considère ses rapports avec les autres États de l'Europe. Son commerce étendit ses branches aux quatre coins du

monde. Ses manufactures principales furent établies, sa police perfectionnée. Elisabeth bannit le luxe, le plus cruel ennemi d'un Etat, proscrivit les carrosses, les larges fraises, les longs manteaux, les longues épées, les longues pointes sur la bosse des boucliers, et généralement tout ce qui pouvait être appelé superflu dans les armes et les vêtements ; mais la plupart de ces réformes tenaient à son aversion pour le costume espagnol. La gloire qu'elle s'acquittait par sa dextérité, par son esprit, par ses succès, fut obscurcie par les artifices de comédienne, que tant d'historiens lui ont reprochés, souillée par le sang de Marie Stuart, et d'une multitude de catholiques qu'elle immola à son fanatisme et à son ambition. « Si elle eut quelques bonnes qualités, dit un historien, elle les a bien flétries » par sa manie sanguinaire pour l'établissement du schisme et de l'hérésie, dont elle se souciait peu ; par une cruauté barbare qui a teint les échafauds du sang des têtes couronnées et de ses propres amants ; par une passion de dominer et une politique affreuse qui ne connaissait ni droit de nature, ni droit divin, quand ils gênaient sa marche ; par une duplicité jusque-là sans exemple, et sans laquelle l'Europe ignorerait peut-être encore l'art d'acquiescer, par la fourberie, la réputation d'habileté. » Le zèle que montra toujours Philippe II pour la foi de nos pères est apparemment la cause de la haine constante qu'Elisabeth lui voua. Cette princesse fit publier, par forme d'édit, une satire, le 18 octobre 1591, contre ce prince qu'elle accusait de fomenter continuellement des conjurations contre elle en Angleterre. Thomas Stapleton réfuta cette imputation dans un livre intitulé : *Apologia pro rege catholico, contra edictum... in quod omnium turbarum et bellorum quibus his annis triginta christiana respublica conflictatur, fontes aperiantur et remedia demonstrantur* ; imprimé d'abord aux Pays-Bas, puis à Constance en 1592. Elisabeth avait une grande connaissance de la géographie et de l'histoire. Elle parlait, ou du moins entendait cinq ou six langues. Elle traduisait divers *Traités*, du grec, du latin et du français. Sa *Version d'Horace* fut estimée en Angleterre aussi long-temps qu'on eut quelque intérêt à flatter sa personne ou sa mémoire. Sa *Vie* par Leti, traduite en français, 2 vol. in-12, ne mérite guère d'être citée. Mlle Kéralio a donné son *Histoire*, Paris, 1786-1787, 5 vol. in-8, ouvrage diffus et d'une forme peu régulière, mais curieux et intéressant ; si

dans quelques endroits Elisabeth est trop flattée, il en est beaucoup où elle est appréciée avec justesse.

ELISABETH D'AUTRICHE, fille de l'empereur Maximilien II, et femme de Charles IX, roi de France, naquit le 5 juin 1554, et fut mariée à Mézières le 26 novembre 1570. C'était une des plus belles personnes de son temps; mais sa vertu surpassait encore sa beauté. Tant qu'elle fut à la cour de France, elle honora d'une tendre affection Marguerite, reine de Navarre, sa belle-sœur, quoique d'une conduite bien opposée à la sienne, espérant de la mettre dans de meilleures voies; et après son retour en Allemagne, elle lui envoya deux livres qu'elle avait composés : l'un, sur la parole de Dieu; l'autre, sur les événements les plus considérables qui arrivèrent en France de son temps. Cette vertueuse princesse, après la mort du roi son époux, se retira à Vienne en Autriche, où elle mourut le 22 janvier 1592, âgée seulement de 38 ans, dans un monastère qu'elle avait fondé.

ELISABETH, princesse palatine, fille aînée de Frédéric V, électeur palatin du Rhin, élu roi de Bohême, naquit en 1618. Dès son enfance, elle pensa à cultiver son esprit : elle apprit les langues; elle se passionna pour la philosophie, et surtout pour celle de Descartes. Ce célèbre philosophe ne fit point difficulté d'avouer, en lui dédiant ses *Principes*, qu'il n'avait encore trouvé qu'elle qui fût parvenue à comprendre si parfaitement ses ouvrages; mais on sent assez la valeur de ces sortes d'éloges mis dans des épitres dédicatoires. Elisabeth sacrifia tout au plaisir de philosopher en paix. Elle refusa la main de Ladislas VII, roi de Pologne. Ayant encouru la disgrâce de sa mère, qui la soupçonnait d'avoir eu part à la mort de d'Epinaï, gentilhomme français, assassiné à La Haye, elle se retira à Grossen, ensuite à Heidelberg, et de là à Cassel. Sur la fin de ses jours, elle accepta la riche abbaye d'Hervorden, qui devint dès lors une retraite pour tous les aspirants à la philosophie, de quelque nation, de quelque secte, de quelque religion qu'ils fussent. Cette abbaye fut une des premières écoles cartésiennes; mais cette école ne subsista que jusqu'à la mort de la princesse palatine, arrivée en 1680. Quoiqu'elle eût du penchant pour la religion catholique, elle fit toujours profession du calvinisme, dans lequel elle avait été élevée.

ELISABETH FARNESE, héritière de Parme, de Plaisance et de la Toscane, née en 1692, épousa Philippe V en 1714,

après la mort de Marie-Louise-Gabriel de Savoie. Ce fut l'abbé Albroni qui inspira ce mariage à la princesse Ursins, favorite du monarque espagnol. Il lui fit envisager la jeune princesse comme étant d'un caractère souple, d'esprit simple et sans talent. Elle était précisément le contraire de ce qu'elle avait été dépeinte. Elle avait le cœur élevé et l'esprit éclairé. Le roi, avec sa cour, alla au-devant d'elle à Gualxara. La princesse des Ursins s'avança pour la recevoir jusqu'à Zadrage; à peine fut-elle arrivée, qu'Elisabeth fit conduire d'une manière aussi qu'imprévue hors du royaume. On beaucoup varié sur les raisons de cette disgrâce. Elisabeth cultiva les sciences qu'elle protégea : son attachement à la religion catholique était vif et éclairé; s'opposait avec force à tout ce qui allait y donner atteinte. L'Espagne perdit en 1766. On peut consulter pour son histoire les *Mémoires pour servir à l'histoire d'Espagne sous le règne de Philippe V*, traduits de l'espagnol du comte de Saint-Philippe, par Manda Amsterdam (Paris), 1756, 4 vol. in-4.

ELISABETH - PETROWNA, impératrice de toutes les Russies, était fille du czar Pierre I^{er}. Elle naquit en 1702, monta sur le trône impérial le 7 décembre 1741, par une révolution qui eut pour descendant le czar Iwan, regardé comme imbécile. Elle avait été fiancée en 1717 au duc de Holstein-Gottorp; mais le prince étant mort onze jours après son mariage n'eut point lieu et, Elisabeth passa le reste de ses jours dans le célibat. Cette princesse prit part aux deux dernières guerres de la France en Allemagne, et montra toujours une constante amitié pour ses alliés. La Russie lui ôta le 29 décembre 1761, à 51 ans. Sa mémoire est chère à ses sujets. Dans la plus critique de sa maladie, elle donna des ordres pour remettre en liberté 14 mille malheureux, détenus en prison pour contrebande. Elle voulut en son temps qu'on rendit toutes les confessions faites pour raison de fraudes, et qu'on réduisit sur le sel fussent modérés, afin qu'il en résultât une diminution de près d'un million et demi de roubles dans l'étendue de l'empire. Sa mort éclata encore envers les débiteurs : ils étaient retenus en prison pour une somme au-dessous de 500 roubles : elle leur donna le paiement de ses propres dettes. On fit monter à plus de 25 mille le nombre des infortunés qui furent relâchés. Cette princesse avait fait vœu de ne mourir personne, tant qu'elle règnerait.

veu qui ne pourrait être considéré, dit Coxe dans son *Voyage de Russie*, que comme une injure des plus graves envers la société, puisqu'en rompant cette barrière de la crainte de la mort, la plus forte sans doute qu'on puisse opposer au crime, on détruit la sauve-garde la plus sûre des vies et des propriétés des bons citoyens. » (Voyez ALÉNTIUS.) Du reste le même voyageur observe que l'exécution de ce vœu ne fut d'apparence, que les coupables périssaient sous le knout, ou d'une manière plus cruelle encore. On lui doit la fondation de l'Université de Moscou et de l'académie des beaux-arts de Saint-Petersbourg. On trouve des détails très-intéressants sur cette impératrice dans *Histoire de la Russie moderne*, par Lefebvre, dans le *Voyage en Sibérie*, par Lappe d'Anteroche, et dans les *Mémoires* de Manstein.

ELISABETH - CHRISTINE, reine de Russie, fille du duc de Brunswick-Wolfenbützel, née en 1715, morte en 1797, épousa en 1733 le prince royal, qui devint roi sous le nom de Frédéric II. Il déclara en mourant que, pendant toute sa vie, elle ne lui avait donné aucun chagrin. Elisabeth était catholique, et il fallut qu'elle réunît toutes les vertus de sa religion pour vivre, sans orage, dans une cour protestante où la philosophie du 18^e siècle exerçait d'ailleurs sa funeste influence. Pendant que les livres des modernes novateurs étaient applaudis dans le cabinet de Frédéric, la reine travaillait des ouvrages pieux tels que : *Le Chrétien dans la solitude*, par Crugot, Berlin, 1776 ; *De la destination de l'homme*, par Spelding, ibid., 1776 ; *Considérations sur les œuvres de Dieu*, par Sturm, La Haye, 1777, 3 vol. ; *Manuel de la religion*, par Hermes, Berlin, 1789 ; *Hymnes de Gellert*, ibid., 1790. On lui attribue aussi des *Réflexions sur l'état des affaires politiques en 1778, adressées aux personnes craintives*.

ELISABETH (Philippine-Marie-Hélène de France, Madame), sœur du roi Louis XVI, naquit à Versailles le 23 mai 1764, et fut le dernier fruit de l'union de Louis, Dauphin de France, et de Marie-Joséphine de Saxe. Elle avait à peine 3 ans, lorsqu'elle perdit les auteurs de ses jours ; mais ils semblèrent lui avoir laissé l'héritage de leurs vertus. Elle tenait l'œil cette droiture de cœur, cette justesse d'esprit, cette fermeté d'âme, ce sincère attachement à la religion, innés dans ses augustes parents ; et son caractère développa bientôt ces qualités précieuses. Elle eut cependant quelques dé-

fauts à vaincre : un peu trop de fierté, une vivacité extrême, répandirent quelques nuages sur son enfance. Mais le zèle et les talents de mesdames de Marsan et de Mackau, auxquelles son éducation fut confiée, et surtout la raison et la piété de la jeune princesse, effacèrent en peu de temps jusqu'aux moindres traces de ces imperfections. Elle fut bientôt l'objet de l'admiration de tout ce qui l'entourait. Sans avoir une beauté parfaite, elle possédait une physionomie attachante et vive ; ses yeux bleus y ajoutaient encore une empreinte de sensibilité, et tout à la fois de la plus douce mélancolie. Elle avait la bouche agréable, de belles dents et le teint d'une blancheur éclatante. Environnée de tous les prestiges de la grandeur, elle paraissait à la cour un ange de paix, de bienfaisance et de vertu. Son plus doux plaisir était de faire des heureux, et sa pension semblait être entièrement consacrée à cet usage. Elle se fût reproché de satisfaire une fantaisie inutile, et on la vit refuser d'acheter un ornement de cheminée d'un goût nouveau, parce qu'il valait 400 fr. « Avec cette somme, dit-elle, je puis monter deux petits ménages de campagne. » De semblables traits se répétaient tous les jours ; malgré les soins qu'elle mettait à cacher ses bienfaits, la reconnaissance en publiait toujours une partie, et la France entière rendait hommage à ses vertus. Etrangère à toutes les intrigues de cour, ne se mêlant jamais des affaires du gouvernement, mais toujours prête à élever sa voix en faveur du mérite, elle n'abusa jamais de l'ascendant qu'elle pouvait avoir sur son auguste frère. Tant de vertus semblaient devoir occuper un trône, et Louis XVI songea plusieurs fois à l'établir ; mais la Providence, qui la destinait à être l'ange consolateur de sa famille, fit échouer tous les projets. M^{me} Elisabeth n'en témoigna aucun regret. Une conscience pure, une piété à laquelle sa sensibilité prêtait de nouveaux charmes, les douces sensations de l'amitié embellissaient sa vie, et suffisaient à son cœur. Elle avait beaucoup de goût pour les ouvrages manuels, où elle excellait, et elle ne passait jamais un moment sans être occupée : la lecture, la promenade, l'exercice du cheval, qu'elle aimait ; de fréquentes visites à Saint-Cyr et chez les dames Carmélites de Saint-Denis, où était sa tante madame Louise ; tels étaient ses délassements habituels. Elle allait aussi souvent à Montreuil, maison charmante, que Louis XVI avait acquise pour elle de M^{me} de Guéménée, où elle passa les plus agréables moments de sa vie, dans les

soins champêtres de la bienfaisance et les sentiments doux qu'inspire le spectacle de la nature, surtout à une âme religieuse. La révolution française vint bientôt troubler une carrière jusque-là si paisible. Les signes précurseurs des maux de la France n'avaient point échappé à son esprit; elle en était vivement affectée, et elle ne vit qu'avec une sorte d'effroi la convocation des États-Généraux; mais ce n'était pas pour elle qu'elle frémissait. Les maux de la religion, ceux de la famille royale et des Français fidèles pouvaient seuls la toucher. Pressée de suivre Mesdames de France dans leur émigration, elle déclara que rien ne la déciderait à quitter le roi, et elle se dévoua à adoucir les chagrins dont il fut successivement accablé. Le jour affreux qui précéda la nuit plus affreuse encore des 5 et 6 octobre 1789, Madame Elisabeth était à sa maison de Montreuil, quand on lui apprit les premières nouvelles de l'approche des rebelles. Elle retourna sur-le-champ à Versailles, où elle avait fixé son poste devant le roi, afin d'avoir le bonheur de lui sauver la vie, ou la consolation de mourir la première. Elle lui avait donné plusieurs fois le conseil de prendre des mesures pour sa sûreté. En cette occasion, elle proposa de repousser l'avant-garde des assassins. Cette mesure pouvait être décisive. Elle portait la terreur au côté gauche de l'Assemblée, et donnait une nouvelle force au côté droit, dont le dévouement était connu; on ménageait au roi une raison légitime de s'éloigner d'une Assemblée qui n'avait jamais eu la volonté, et qui n'avait plus le moyen de faire le bien. Madame Elisabeth fit valoir tous ces avantages, et les périls auxquels on s'exposait en ne les suivant pas. Son avis fut sur le point d'être adopté; mais Dieu permit que la faiblesse prévalût dans les conseils, et le banquier de Genève l'emporta sur le cœur du roi. Indignée, mais soumise, elle passa chez la reine, et ne la quitta que sur les trois heures du matin, d'après les assurances réitérées par le commandant que tout était tranquille, et qu'il n'y avait rien à craindre. A sept heures, le roi l'envoya chercher; elle apprit ce qui s'était passé dans l'appartement de la reine, et parvint à sauver plusieurs gardes-du-corps de la fureur du peuple. La mesure que les dangers devenaient plus pressants, le courage de la princesse acquérait de nouvelles forces. Le despotisme et la rage des factieux avaient obtenu du roi qu'il se rendrait le jour de Pâques à sa paroisse de Saint-Germain-l'Auxerrois,

alors entre les mains d'un prêtre constitutionnel. Cet acte de faiblesse fut racheté par un prompt retour; mais Madame Elisabeth refusa de souscrire à la même démarche, malgré les menaces qui lui furent faites; et elle entendit la messe au château. Le 20 juin 1792, jour qui éclaira tant d'outrages prodigués à Louis XVI pour ébranler sa fermeté, son auguste sœur lui fit un rempart de son corps. Un furieux, la prenant pour la reine, brandissait déjà sa lance pour la percer; mais un des officiers se hâta de le désabuser en la nommant. « Pourquoi, » reprit-elle, ne pas lui laisser croire « que je suis la reine? vous lui auriez « peut-être épargné un plus grand cri- « me. » Pendant trois heures elle partagea les dangers du roi, et sa fermeté ne l'abandonna pas un seul instant. Le 6 août elle ne voulut pas quitter le château, malgré les instances de son frère pour l'y déterminer; elle le suivit à l'Assemblée nationale, et fut conduite au Temple avec la famille royale. Son courage et sa résignation augmentaient toujours en proportion de ses maux. Elle sembla, dans ce nouvel asile, s'oublier entièrement pour ne s'occuper que d'une famille pour laquelle son amour croissait avec ses infortunes. Les outrages, les vexations, les reproches, le manque de choses les plus nécessaires ne purent lui arracher un murmure, ni ébranler sa héroïque soumission aux décrets de la Providence. Tour à tour séparée de son frère, de la reine, du jeune et infortuné Dauphin, et restée seule avec Madame royale, elle nourrissait le cœur de sa nièce de ces leçons sublimes que la perfection du Christianisme peut seule inspirer. Sa tendresse adoucissait l'amertume des regrets de cette princesse, lorsqu'une nouvelle et atroce persécution vint peser sur les deux victimes. Pendant le dieux procès de la reine, on leur fit subir séparément un monstrueux interrogatoire. Toutes les infamies dont on allait accuser la reine envers son fils furent articulées devant l'angélique Elisabeth, et l'avaient été devant sa nièce; on contraignit l'innocence virginale d'entendre ces révoltantes horreurs; on exigea leurs réponses, qui, vraies, pures et simples comme elles, ne remplirent pas l'attente des juges-bourreaux. Après une séance de six heures, qui excitera à jamais l'exécration de tous les siècles, les deux princesses, glacées de cette odieuse scène, se retrouvèrent ensemble. Un sentiment, un besoin mutuel les anime; elles tombent à genoux inondées de larmes, comme si c'était à elles à expier tout ce qu'elles ont

rémi d'écouter. L'impression que laissa cette horrible journée sur Madame Elisabeth aurait épuisé ses forces, si Dieu qui l'éprouvait d'une main ne l'eût soutenue de l'autre. Les mesures de violence et d'inhumanité ne connurent plus de bornes ; on priva les princesses des choses les plus nécessaires, même à leur santé ; on leur ôta aussi ce qui pouvait les distraire quelques instants, comme leurs ouvrages ; on leur refusa des aliments sains, et cependant Madame Elisabeth suivait exactement les préceptes de l'Église, elle jeûna et fit abstinence le carême entier, n'ayant pour son dîner que une tasse de café au lait qu'on lui apportait pour son déjeuner, et le soir un morceau de pain. Quelle leçon ! Le 9 mai 1794, à neuf heures du soir, on vint l'arracher des bras de Madame ; et après l'avoir accablée des plus grossières injures, on la conduisit à la Conciergerie, où elle passa la nuit. Le lendemain elle fut conduite au tribunal de sang, jugée et condamnée sans qu'on eût pu trouver l'apparence d'une accusation. Elle entendit son arrêt avec le calme de l'innocence, et se prépara à consommer paisiblement le sacrifice de sa vie. En marchant au supplice, elle ne cessa d'exhorter à la résignation les victimes qui devaient périr avec elle ; et descendant de la charrette, elle embrassa affectueusement les femmes. On eut la cruauté de la rendre témoin de leur supplice, et de ne l'immoler que la dernière. Elle monta d'un pas ferme à l'échafaud, et alla recevoir le prix de tant de vertus et de souffrances, le 10 mai 1794, après 21 mois d'une affreuse captivité. On trouve un *Abrégé* très-intéressant de sa vie dans les *Vies des justes dans les plus hauts rangs de la société*, par l'abbé Carron, 4 vol. in-12.

ELISAPHAT, fils de Zéchiri, aida de ses conseils et de ses armes le souverain pontife Joïada à déposer l'impie Athalie, et à mettre Joas, fils d'Ochosias, sur le trône. Il commandait une compagnie de cent hommes.

ÉLISÉ (en arménien EGHISCHE), évêque arménien, disciple du patriarche Sahak, et de Mesrob, inventeur de l'alphabet arménien, et l'un des plus célèbres historiens de cette contrée, naquit au commencement du 5^e siècle, et mourut vers 480. Il avait été, avant d'être élevé à l'épiscopat, secrétaire de Vartan, prince des Mamikonians, et général des armées arménienne et géorgienne. On a de lui : une *Histoire de la guerre du général Vartan contre le roi de Perse*, imprimée à Constantinople, 1704, 7 part. in-4 ; des *Commentaires*

sur la *Genèse*, sur les livres des *Juges*, sur l'*Oraison dominicale* ; des *Règles* sur la vie monastique, sur les devoirs des prêtres ; des *Homélie*s ; et des *manuscripts* conservés à la bibliothèque du roi.

ELISÉE, disciple d'Elie et prophète comme lui, était fils de Saphat. Il conduisait la charrue, lorsqu'Elie se l'associa par ordre de Dieu. Son maître ayant été enlevé par un tourbillon de feu, Elisée reçut son manteau et son double esprit prophétique. Les prodiges qu'il opéra le firent reconnaître pour l'héritier des vertus du saint prophète. Il divisa les eaux du Jourdain, et le passa à pieds secs ; il corrigea les mauvaises qualités des eaux de la fontaine de Jéricho ; il fit dévorer par des ours des enfants qui le tournaient en ridicule (c'étaient, observent les saints Pères, des enfants formés par des parents impies à la dérision des ministres de Dieu) ; il soulagea l'armée de Josaphat et de Joram, qui manquait d'eau ; il leur prédit la victoire qu'ils remportèrent sur les Moabites ; il multiplia l'huile d'une pauvre veuve ; il ressuscita le fils d'une Sunamite ; il guérit Naaman, général syrien, de la lèpre ; et Giezi, son disciple, en fut frappé, pour avoir reçu des présents contre son ordre ; il prédit les maux qu'Hazael ferait aux Israélites ; il annonça à Joas, roi d'Israël, qu'il remporterait autant de victoires sur les Syriens, qu'il frapperait de fois la terre de son javelot. Elisée ne survécut pas beaucoup à cette prophétie. Il mourut à Samarie, vers l'an 830 avant J.-C. Un homme assassiné par des voleurs ayant été jeté dans son tombeau, le cadavre n'eut pas plutôt touché les os de l'homme de Dieu, qu'il ressuscita. « C'était un de ces hommes rares, dit un historien théologue, « que la Providence suscite dans des « temps de corruption et d'obscurité, « pour ranimer la foi par des œuvres « extraordinaires, et ramener à Dieu « par l'éclat des prodiges, des peuples « séduits qui ne croient plus en sa puissance. »

ÉLISÉE (le Père), fils de M. Copel, avocat au Parlement de Besançon, naquit dans cette ville en 1728, y fit ses premières études au collège des Jésuites, et s'y distingua par les progrès les plus rapides. Ayant fait une retraite aux Carmes de Besançon, il entra dans cet Ordre, et se voua pour toujours à Dieu, le 25 mars 1745. Sa ferveur, soutenue d'une piété sincère, ne se démentit point. Il remplit pendant six ans, dans le couvent, les fonctions de professeur, employant les intervalles de liberté

qu'elles lui laissent à cultiver l'étude des belles-lettres, et à former son goût pour l'éloquence. Il commença sa carrière évangélique en 1756 avec le plus grand succès. L'année suivante, il partit pour Paris, où pendant 26 ans il a exercé le ministère de la parole, tant à la cour qu'à la ville, toujours avec la même affluence d'auditeurs et les mêmes suffrages. Enfin excédé de travaux, et sa santé succombant sous son zèle, après avoir fait les plus grands efforts pour prêcher le carême à Dijon, il mourut le 14 juin 1783 à Pontarlier, en allant en Suisse pour prendre les eaux de la Brévine, que les médecins lui avaient ordonnées. Ses *Sermons* ont été imprimés en 4 vol. in-12, 1785. « C'est une chose bien remarquable, dit un auteur, que le succès de ce prédicateur, les suffrages qu'il a recueillis, la vogue qu'il a eue parmi les petits et les grands. Tel est l'empire de la raison, des éternelles et imprescriptibles règles du goût. Au milieu de la dégradation qui flétrit les lettres, de ces sifflements, épigrammatiques et antithétiques, de ces grosses phrases laborieuses et boursoufflées, qui ont remplacé le langage naturel, noble et énergique des Chrysostôme et des Bossuet; durant le triomphe même de la fausse éloquence, de cette petite coquette, resplendissante de faux brillants, et ridiculement affublée de colifichets, qui s'élève sur les débris de la dignité oratoire; un pauvre religieux, déjà par son état en contraste avec les applaudissements de la multitude, fixe l'approbation de la cour et des peuples par des discours sans fard, sans prétention, simples et quelquefois négligés. S'il n'a pas la force et l'élevation de Bourdaloue, la douceur insinuante de Massillon, l'abondance et la rapidité de Neuville, il a du moins tout ce qui distingue l'ancienne et véritable éloquence de l'affêté verbiage du siècle. » Dans le *Journal historique et littéraire*, on avait d'abord jugé trop sévèrement cet orateur, sur le rapport des critiques qui l'avaient entendu; mais, après la lecture de ses discours, on lui a rendu la justice qu'il mérite (voyez ce *Journal*, n° du 1^{er} novembre 1785, pag. 323). On a remarqué que, dans son *Sermon sur la fausse piété*, il avait paru annoncer la révolution de France, en s'exprimant de la sorte : « O vous qui donnez les bornes à l'immensité de la mer, et qui domptez l'orgueil des flots! réprimez la licence des esprits, et arrêtez ce torrent de l'impiété qui menace de ravager la

« terre. Hélas! peut-être touchons-nous à ces jours désastreux, où les yeux des élus, contrains de gémir sur les malheurs de la sainte Jérusalem, se changeront en des sources de larmes! Les progrès rapides de l'incrédulité, le mépris des choses saintes, l'indifférence pour les dogmes, la prévention des esprits forts contre le merveilleux, et leurs efforts pour découvrir dans les forces de la nature, la cause de tous les prodiges; le Dieu du ciel presque oublié dans les arrangements humains, comme s'il n'était pas le Dieu des armées et des empires; les vœux que les Moïse lui adressent sur la mort, regardés comme indifférents aux succès des combats; les travaux du ministère, les sacrifices des vierges, les larmes des pénitents, méprisés comme des inutilités pieuses; enfin la facilité des esprits à recevoir ces fausses impressions, doivent nous faire craindre une révolution dans la foi. Eloignez, grand Dieu, ce funeste présage; conservez ce dépôt sacré dans ce royaume, que la pitié de ses rois, le zèle éclairé des pontifes, l'attachement du peuple au culte de ses pères, rendent encore une portion florissante de votre héritage. Augmentez dans tous les fidèles l'amour de la religion; faites gémir l'impie sur ses excès, et que tous les cœurs réunis par la foi dans le sein de votre Eglise aspirent aux récompenses promises aux vrais adorateurs. » (Voyez POULLE, BRAVAIS, CHAMPION DE PONTALIER, etc.)

ELLEBODIUS, ou ELLEBODE (Nicaise van), natif de Cassel en Flandre, fit ses études à Padoue. Son habileté dans les sciences lui mérita l'estime des grands hommes de son temps. Radécus, évêque d'Agria en Hongrie, l'attira chez lui, où lui donna un canonicat dans sa cathédrale. Il mourut à Presbourg le 4 juin 1577. Nous avons de lui : une *Version du grec en latin de Némésius*, Anvers, 1565, Oxford, 1671, et dans la *Bibliothèque des Pères*, édition de Lyon, tome 8. Cette *Version*, d'un ouvrage si-avant et utile, est faite de main de maître. Il est le premier qui ait donné une bonne édition de *Némésius*, et cela sur deux manuscrits corrompus, qu'il a corrigés avec beaucoup d'art et de travail. Georges Valla en avait donné une avant lui, où l'auteur grec est ridiculement défiguré; des *Poésies latines dans les Deliciae postarum Belgarum*, de Gruterus.

ELLEWOOD (Thomas), naquit à Crowel, village du comté d'Oxford, l'an

1639, il était encore jeune, lorsqu'il s'exalta pour le quakérisme, qui venait de sortir du cerveau malade de Georges Fox (voyez ce nom). Il fut un des premiers qui s'avisèrent d'écrire pour la propagation de cette secte. Le premier écrit qu'il publia à cet effet lui attira la surveillance du gouvernement, et il fut mis en prison plusieurs fois. Son père, de son côté, irrité de voir son fils professer des principes différents des siens, lui infligea diverses punitions; mais Thomas resta avec opiniâtreté dans l'opinion qu'il avait embrassée. Son éducation avait été très-négligée; pour remédier à ce défaut, et se mettre en état de défendre la cause dont il s'était fait l'ardent prosélyte, il se plaça pour lecteur auprès de Milton, alors aveugle, et qui, tandis que Ellewood lui lisait les auteurs classiques, lui en expliquait les passages les plus difficiles, et lui donnait les premières notions des sciences et des lettres. Il se sépara de ce poète pour raison de santé, et fut ensuite déshérité par son père, pour avoir contracté un mariage selon le rit bizarre des quakers. Ellewood mourut en 1713. Il a laissé plusieurs ouvrages; nous citerons : *Alarme donnée aux prêtres, ou Message du ciel pour les avertir*, 1660; *Histoire sacrée* : 1^{re} partie, qui contient l'Ancien-Testament, 1705; 2^e partie, qui contient le Nouveau-Testament, 1709; *La Davidéide*, poème en 5 livres, 1712.

ELLYS (Antoine), évêque anglican né en 1693, mort en 1761, a publié : *Défense de l'Examen sacramentel, comme étant une juste sécurité pour l'Eglise diable*, 1736, ouvrage en faveur de l'Eglise anglicane, contre les Dissenters; *Traité de la liberté spirituelle et temporelle des protestants en Angleterre*, 1763, dans lequel il veut prouver que les protestants avaient en le droit de changer leur doctrine contre ce qu'il appelle les prétentions de l'Eglise romaine, et s'occupe de la liberté religieuse des sujets dans leurs rapports avec le gouvernement; *Remarques sur un Essai de David Hume, concernant les miracles*, 1752, in-4, et quelques sermons.

EL-MACIN (Georges), historien d'Egypte, mort en 1238, fut secrétaire des califes, quoiqu'il fit profession du Christianisme. On a de lui une *Histoire des Sarrasins*, écrite en arabe, qui a été traduite en latin par Epernius, Leyde, 1622, in-fol. On y trouve des choses curieuses. Elle commence à Mahomet, et finit à l'établissement de l'empire des Turcs.

ELMENHORST (Geverhart), de Ham-

bourg, mort en 1621, s'appliqua à la critique, et s'y rendit très-habile. On a de lui des notes sur *Minutius Felix* et sur plusieurs autres auteurs anciens. Il donna à Leyde, en 1618, le *Tableau des Cébès*, avec la version latine et les notes de Jean Casel.

ELN-MOCLACH, élevé à la dignité de visir, l'an 928 de notre ère, inventa les chiffres arabes. Ses connaissances profondes lui valurent un affreux supplice : on lui coupa la main droite et la langue l'an 934. Sa captivité se prolongea jusqu'en 940, époque où il mourut. Il fut enterré trois fois : la première dans sa prison; la deuxième au palais impérial, et la troisième dans sa maison.

ÉLOI (saint), né à Cadillac, près de Limoges, en 588, excella dès sa jeunesse dans les ouvrages d'orfèvrerie, particulièrement dans ceux qui étaient destinés à orner les églises et les tombeaux des Saints. Clotaire II employa ses talents, ainsi que Dagobert, qui le fit son trésorier. On le tira de ce poste pour le mettre sur le siège de Novon en 640. Il mourut saintement en 659, après avoir prêché le Christianisme à des peuples idolâtres, fondé grand nombre d'églises et de monastères, et paru avec éclat dans un concile de Châlons, en 644. Saint Ouen, son ami, a écrit sa Vie. Lévêque en a donné une Traduction, Paris, 1693, in-8. Il l'a enrichie d'une version de 16 homélies, qui portent le nom de saint Eloi. Elles sont très-touchantes, remplies de belles images, et vraiment éloquentes, malgré la simplicité du style qui porte partout le caractère intéressant de la franchise antique. On a aussi quelques lettres de ce Saint.

ELPHINSTON (Jacques), poète et grammairien écossais, né en 1721 à Edimbourg, où il fit d'excellentes études, devint à 17 ans gouverneur de lord Blantyre. Il voyagea ensuite dans la Hollande, le Brabant, la France, et séjourna assez longtemps à Paris pour apprendre à parler et à écrire correctement la langue française. De retour en Ecosse, il se lia avec le célèbre Johnson et contribua puissamment au succès du *Rambler*, ouvrage périodique de ce dernier; enfin, il alla habiter l'Angleterre où il reprit la carrière de l'instruction. Il essaya de réformer le système de l'orthographe de cette langue, et publia à ce sujet plusieurs ouvrages qui eurent quelques succès de son vivant, mais qui sont aujourd'hui oubliés. On a encore de lui quelques Traductions remarquables par la précision et l'énergie : une Traduction en vers du Poème de la Religion de Louis Ra-

cine, qui obtint les suffrages d'Young et de Richardson; *Poëma sur l'Education*, 1763, in-8; *Recueil de Poëmes tirés des meilleurs auteurs*, 1764, in-8, où il a inséré plusieurs pièces de sa composition; *Vers anglais, français et latins*, 1767, in-folio; une *Traduction des Epigrammes de Martial*, avec un *Commentaire*, 1782, in-4, et en 1783, une *Edition latine* de ce poëte, précédée d'une *Introduction à la lecture des poëtes*. Elphinstone est mort à Hammersmith le 8 octobre 1809.

EL-ROI (David), imposteur juif vers l'an 933, s'acquît une si grande autorité parmi ceux de sa nation, qu'il leur persuada qu'il était le Messie, envoyé de Dieu pour les rétablir dans la ville de Jérusalem, et pour les délivrer du joug des infidèles. Le roi de Perse, Bazi-Bila, informé de la hardiesse de ce fourbe, donna l'ordre de l'enfermer; mais il s'échappa de prison. Il fallut, pour s'en délivrer, que son beau-père, gagné par de grandes sommes d'argent, le poignardât pendant qu'il dormait.

ELSHAÏMER (Adam), peintre célèbre, naquit à Francfort, en 1574, d'un tailleur d'habits. Après s'être fortifié dans sa profession par les leçons d'Ussembach, et surtout par l'exercice, il passa à Rome. Il chercha dans les ruines de cette métropole de l'Europe, et dans les lieux écartés où son humeur sombre et sauvage le conduisait souvent, de quoi exercer son pinceau. Il dessinait tout d'après nature. Sa mémoire était si fidèle, qu'il rendait avec une précision et un détail merveilleux ce qu'il avait perdu de vue depuis quelques jours. Il a extrêmement fini ses tableaux. Sa composition est ingénieuse, sa touche gracieuse, ses figures rendues avec beaucoup de goût et de vérité. Il entendait parfaitement le clair-obscur; il réussissait surtout à représenter des effets de nuit et des clairs de lune. Ce peintre mourut en 1620, dans l'indigence et dans la plus sombre mélancolie, produite par son caractère et par son état. Ses tableaux se vendaient très-cher, il en faisait peu; aussi sont-ils fort rares. Un de ses disciples, nommé Jacques-Ernest Thomann, de Lindau, a fait des tableaux si approchant de ceux de son maître, que plusieurs connaisseurs s'y sont mépris.

ELVIR, l'un des califes ou successeurs de Mahomet, était fils de Pisasire, dernier calife de Syrie ou de Babylone. S'étant sauvé en Egypte, il fut reçu comme souverain pontife. Les Egyptiens rassemblèrent toutes leurs forces pour détrôner le maître du pays, qu'ils regardaient

comme un usurpateur. Ce prince s'avisa d'un stratagème pour détourner l'orage qui le menaçait; il envoya reconnaître Elvir pour souverain dans ce qui concernait la religion, s'offrant à prendre de lui le cineterre et les brodequins, qui étaient les marques du pouvoir absolu en ce qui regarde le temporel. La paix fut faite à ces conditions, vers l'an 990, et Elvir demeura calife.

ELXAI, juif qui vivait sous l'empire de Trajan, fut chef d'une secte de fanatiques qui s'appelaient *clastes*. Ils étaient moitié juifs et moitié chrétiens. Ils n'adoraient qu'un seul Dieu; ils s'imaginaient l'honorer beaucoup en se baignant plusieurs fois par jour. Ils reconnaissaient un Christ, un Messie, qu'ils appelaient le *Grand Roi*. On ne sait s'ils croyaient que Jésus fût le Messie, ou s'ils en admettaient un autre, qui n'était pas encore venu. Ils lui donnaient une forme humaine, mais invisible, qui avait environ 38 lieues de haut; ses membres étaient proportionnés à sa taille. Ils croyaient que le Saint-Esprit était une femme, peut-être parce que le mot, qui en hébreu exprime le *Saint-Esprit*, est du genre féminin. Elxai était considéré par ses sectateurs comme une puissance révélée et annoncée par les prophètes, parce que son nom signifie, selon l'hébreu, *qui est révélé*. Ils révéraient même ceux de sa race jusqu'à l'adoration, et se faisaient un devoir de mourir pour eux. Il y avait encore sous Valens deux sœurs de la famille d'Elxai, ou de la *race bénite*, comme ils l'appelaient. Elles se nommaient Marthe et Marthène, et étaient considérées comme des déesses par les elxaites.

ELYMAS, nommé aussi *Barjésu*, fils de Jébas, de la province de Chypre. Il était avec le proconsul Sergius Paulus, lorsque saint Paul vint à Paphos; et il mit en usage son art magique, pour empêcher que le proconsul n'embrassât la foi de Jésus-Christ. Mais Paul, le regardant d'un œil menaçant, lui prêta que la main de Dieu allait s'appesantir sur lui, et qu'il serait privé de la lumière pour un certain temps. Alors ses yeux s'obscurcirent, et tournant de tous côtés, il cherchait quelqu'un qui lui donnât la main. Ce miracle toucha le proconsul, qui se rendit à la vérité et se déclara hautement pour Jésus-Christ.

ELZEVIR (Les), dont le véritable nom est ELZEVIER, imprimeurs d'Amsterdam et de Leyde, originaires de Liège, de Louvain ou d'Espagne, se sont fait un nom par les belles éditions dont ils ont enrichi la république des lettres.—Louis,

dont les presses travaillaient dès 1595, et dont les éditions offrent au frontispice un aigle portant un faisceau de sept fleches avec cette légende : *Concordia res parvæ crescunt*, ou un homme debout avec la devise *non solus* qu'adopta plus tard la famille des Elzevir pour la mettre en tête de toutes ses éditions ; — MATTHIEU, ou *Mathys*, fils aîné de Louis, qui était libraire à Leyde en 1618, et mourut en 1640 ; — GILLES (*Aegydius*), deuxième fils de Louis, libraire à La Haye en 1599 ; — ISAAC, fils aîné de Matthieu, qui fut le premier typographe de la famille (1617-1628) ; — BONAVENTURE, ABRAHAM et DANIEL sont les plus célèbres. Il n'y a plus de libraires de cette famille, depuis la mort du dernier, arrivée à Amsterdam en 1680. Ce fut une perte pour la littérature. Les Elzevir ne valaient point les Etienne, ni pour l'érudition, ni pour les éditions grecques et hébraïques ; mais ils ne leur cédaient point dans le choix des bons livres, ni dans l'intelligence de la librairie. Ils ont même été au-dessus d'eux pour l'élégance et la délicatesse des petits caractères. Leur *Virgile*, leur *Térence*, leur *Nouveau-Testament* grec, 1633, in-12 ; le *Psautier*, 1653 ; l'*Imitation de Jésus-Christ*, sans date, le *Corps de droit*, et quelques autres livres ornés de caractères rouges, vrais chefs-d'œuvre de typographie, satisfont également l'esprit et les yeux, par l'agrément et la correction. Les Elzevir ont publié plusieurs fois le *Catalogue de leurs éditions*. Le dernier, mis au jour par Daniel en 1674, in-12, en 7 parties, est grossi de beaucoup d'impressions étrangères qu'il voulait vendre à la faveur de la réputation que les excellentes éditions de sa famille lui avaient acquise dans l'Europe savante. On trouve, dans le *Magasin encyclopédique* (août et septembre 1806) une *Notice sur les imprimeurs de la famille des Elzevir* par Adry, auteur d'un *Catalogue raisonné de toutes les éditions qu'ont données les Elzevir*, 3 vol. in-8, manuscrit. Le même savant a fait un *Catalogue* manuscrit des Elzevir déguisés, petit vol. in-fol. : il se trouve dans la bibliothèque de M. Barbier. Le *Manuel du libraire*, de Jean-Charles Brunet, donne une *Notice de la collection d'auteurs latins, français et italiens*, petit in-12, publiée par les Elzevir. M. Bérard a fait paraître, sous le voile de l'anonyme : *Essai bibliographique sur les éditions des Elzevir les plus précieuses et les plus recherchées*, précédé d'une *Notice sur ces imprimeurs célèbres*, 1622, 1 vol. in-8.

EMBER (Paul), ministre protestant, né à Debreczin dans la Haute-Hongrie,

a donné plusieurs ouvrages au commencement du 18^e siècle : des *Sermons* en hongrois, Clausembourg, 1700, in-4 ; *Historia Ecclesiæ reformatæ in Hungariâ et Transylvaniâ*, Utrecht, 1728, in-4, avec des additions par Fr.-Ad. Lamp, professeur d'histoire ecclésiastique dans cette ville. Charles Péterffy dit, dans sa *Collection des conciles de Hongrie*, tome 1^{er}, que cette *Histoire* n'est farcie que de faits apocryphes, de calomnies et d'invectives contre l'Eglise romaine.

EMERICH. (Voyez NICOLAS.)

EMERSON (Guillaume), mathématicien anglais, né en 1701, à Hurtworth, dans le comté de Durham. Il affectait de l'originalité dans son vêtement et dans son maintien. Quand il avait quelque ouvrage à publier, il se rendait à Londres à pied, et ne se reposait que sur lui seul de la correction de ses épreuves. Le duc de Manchester, qui aimait sa conversation, lui offrait quelquefois une place dans son carrosse ; mais il lui répondait qu'il aimait mieux marcher. Quoiqu'il eût un cheval, il ne le montait jamais ; et il le conduisait par la bride, quand il allait au marché faire sa provision. Il mourut de la pierre le 26 mai 1782, laissant un grand nombre d'ouvrages, où l'on trouve beaucoup de clarté et de concision, mais peu d'invention, et une sorte de rudesse de style conforme à ses manières. Les principaux ont été imprimés sous le titre de *Cyclomathesis*, ou *Introduction facile aux diverses branches de mathématiques*, 1775, 10 vol. in-8. L'algèbre, la fluxion et la mécanique sont ce qu'on estime le plus.

EMERY (Jacques-André), supérieur-général de la congrégation de Saint-Sulpice, né à Gex le 26 août 1732, du lieutenant-général criminel au bailliage de cette ville, fit ses premières études à Mâcon, chez les Jésuites. Il entra vers 1750 à la petite communauté de Saint-Sulpice à Paris, y prit les ordres, et s'attacha à cette congrégation. On l'envoya, en 1759, professer le dogme au séminaire d'Orléans, d'où il passa à celui de Lyon, pour y enseigner la morale. Il prit alors ses degrés dans l'Université de Valence, et fut reçu, en 1764, docteur en théologie. Nommé, en 1776, supérieur du séminaire d'Angers, et grand-vicaire de ce diocèse, il fut chargé plus d'une fois, et presque seul, des détails de l'administration, soit à cause des absences de Mgr de Grasse, évêque d'Angers, soit en raison de sa mort qui arriva au commencement de 1782. Cette même année, sur la démission de l'abbé Le Gallie, il fut nommé supérieur-général de sa congrégation.

Il était digne d'occuper cette place importante. Esprit d'ordre, coup-d'œil juste, connaissance des affaires, discernement des hommes, mélange heureux de douceur et de fermeté, un savoir étendu, fruit de longues études, un jugement sain, un tact sûr, telles étaient ses principales qualités. Le roi lui donna, en 1784, l'abbaye de Boisgroland, au diocèse de Luçon. Les revenus en étaient peu considérables, mais ils suffisaient à l'ambition d'un homme plein de l'esprit de son état, modeste, désintéressé. En 1789, il établit un séminaire de sa congrégation à Baltimore, qui venait d'être érigé en évêché, et il y envoya plusieurs de ses prêtres, qui y travaillèrent avec zèle à étendre la religion. La Révolution vint l'enlever à des occupations qui lui étaient chères. Son séminaire fut dispersé; lui-même fut enfermé d'abord à Sainte-Pélagie, ensuite à la Conciergerie, où il passa 16 mois, et où il eut le bonheur d'amener au repentir plusieurs condamnés, entre autres Claude Fauchet et Adrien Lamourette, qui avaient donné dans plus d'une erreur, et pris part au schisme. Rendu à la liberté après la Terreur, il devint un des principaux administrateurs du diocèse de Paris, dont Mgr de Juigné, alors en exil, l'avait nommé grand-vicaire. Ses connaissances, sa sagesse, l'estime dont il jouissait, le rendirent en quelque sorte le conseil du clergé et des fidèles. Sa correspondance était très-étendue, et il n'y pouvait suffire que par une vie active, par une sage distribution de tous ses moments et par une grande facilité à écrire. Il savait combiner l'attachement aux règles, avec les tempéraments que nécessitaient les circonstances. Il n'était point ami des mesures extrêmes, et se défiait de l'exagération en toutes choses : quelques-uns lui ont même reproché d'avoir poussé trop loin la condescendance et la modération ; mais dans tout le cours de la Révolution, il marcha constamment sur la même ligne. Il ne fut point ardent dans un temps et modéré dans un autre ; il n'allait pas chercher l'orage, il l'attendait sans crainte ; il ne bravait pas l'injustice des hommes, mais il ne s'en laissait pas intimider ; l'intérêt de la religion le guidait toujours. Ceux qui ne jugent que d'après l'impulsion du moment lui trouvèrent trop de fermeté, quand ils en manquaient eux-mêmes, ou trop de mollesse, quand ils étaient exaltés ; mais c'étaient eux qui changeaient. Pour lui, il fut toujours le même, sage, égal, mesuré ; sachant céder, lorsqu'il le croyait utile : sachant aussi résister avec

force, quand il le jugeait nécessaire. Son expérience et ses lumières auraient dû engager les auteurs du concordat à recourir à lui lors de cette transaction importante ; mais on eut au contraire l'air de redouter ses conseils : il fut entièrement mis à l'écart et même arrêté quelque temps ; cependant, quelques écrits publiés en pays étrangers, l'ont accusé d'avoir été le principal agent de cette grande affaire. L'abbé Emery était trop attaché aux règles, pour approuver tout ce qui se fit à cette époque. Il se soumit au concordat comme étant émané de l'autorité du Saint-Siège ; mais il ne prit point de part à plusieurs mesures pour son exécution. On fut néanmoins jusqu'à l'accuser d'ambition ; vain reproche qu'il fit tomber, en refusant en 1802 l'évêché d'Arras ; il ne demandait qu'à reprendre ses fonctions. Il rassembla en effet plusieurs jeunes ecclésiastiques, acheta une maison à Paris pour établir un séminaire, rassembla les membres de sa congrégation, et recommença l'éducation ecclésiastique qui avait absolument cessé depuis nombre d'années. Dépositaire des anciennes traditions, il les perpétuait dans le nouveau clergé. Il avait la confiance de plusieurs évêques, et entre autres d'un prélat alors en crédit, et par le moyen duquel il opéra quelque bien. Ce fut par son influence qu'il fut nommé conseiller de l'Université et adjoint à une commission de deux cardinaux et de cinq évêques, qui était chargée de répondre à différentes questions sur les affaires de l'Eglise. Il parla toujours avec beaucoup de liberté dans cette commission, et n'approuvant pas toutes les réponses qu'elle fit, il refusa positivement de les signer, en alléguant qu'il ne lui convenait pas de mettre sa signature à côté de celles de cardinaux et d'évêques. Il reçut l'ordre de quitter son séminaire, où il rentra néanmoins quelque temps après. On le savait fort attaché au Saint-Siège. Personne en effet ne ressentait plus vivement que lui les troubles de l'Eglise et les malheurs du Souverain-Pontife, et il n'en parlait qu'avec douleur ; toutefois on l'adjoignit à une seconde commission, où il parla avec le même zèle. Il eut encore une occasion éclatante de manifester ses sentiments. Mandé aux Tuileries, avec les autres membres de la commission, il parla librement à un homme auquel il n'était pas aisé de faire entendre la vérité, exposa la véritable doctrine de Bossuet, et osa même réclamer en faveur de la souveraineté temporelle des Papes. Son courage mesuré, sa gravité modeste, ses raisons déduites avec force et présen-

écus avec sagesse, imposèrent au perturbateur de l'Eglise, qui ne se montra point offensé de sa liberté. L'abbé Emery méritait de finir par-là sa carrière. Il tomba malade quelques mois après, et mourut universellement regretté, le 28 avril 1814. Il fut enterré dans sa maison d'Issy. Les séminaristes voulurent y porter eux-mêmes son corps. Plusieurs cardinaux et évêques honorèrent ses obsèques de leur présence. On lui doit quelques ouvrages : *l'Esprit de Leibnitz*, Lyon, 1772, 2 vol. in-12, réimprimé en 1803, sous le titre de *Pensées de Leibnitz sur la religion et la morale*, 2 vol. in-8. L'auteur se proposa de réunir dans cet ouvrage tout ce que Leibnitz avait écrit sur la religion, afin de prouver que l'incrédulité n'était pas, comme les philosophes modernes s'en vantaient, le partage de toute tête pensante, et qu'on pouvait ici opposer philosophe à philosophe; *l'Esprit de sainte Thérèse*, Lyon, 1775 et 1779, in-8. C'est un recueil de ce que l'auteur a jugé de plus usuel et de plus pratique dans les écrits de la Sainte; *Conduite de l'Eglise dans la réception des ministres de la religion qui reviennent de l'hérésie et du schisme*, 1797 et 1801, in-12; le *Christianisme de François Bacon*, ou *Pensées et sentiments de ce grand homme sur la religion*, 1799, 2 v. in-12. Le *Discours préliminaire*, la *Vie* de Bacon et deux *éclaircissements* qui sont à la fin de l'ouvrage, attestent la solidité, la sagesse et la critique de l'auteur; une édition de la *Défense de la Révélation contre les objections des esprits forts*, par Euler, suivie des *Pensées de cet auteur sur la religion*, supprimées dans la dernière édition de ses *Lettres à une princesse d'Allemagne*, Paris, 1805, in-8. Cet ouvrage d'Euler, écrit en allemand et traduit en français, était devenu extrêmement rare; ainsi c'est un nouveau service que l'abbé Emery a rendu à la religion, en ressuscitant, pour ainsi dire, un monument qui lui est si honorable. Ce qui distingue particulièrement les *Réflexions* d'Euler, c'est la clarté réunie à la précision, c'est une certaine simplicité qui accompagne presque toujours les pensées véritablement profondes. Celles surtout où il fait tourner ses connaissances astronomiques en preuves de la religion, sont singulièrement remarquables; *Nouveaux opuscules de Fleury, avec des corrections et additions*, Paris, 1807, in-12; *Pensées de Descartes sur la religion et la morale*, Paris, 1811, in-8. L'abbé Emery se proposait de joindre Newton aux philosophes dont il avait fait connaître les sentiments; mais il n'eut pas le temps de

terminer ce travail. Son but était de détruire l'opinion fausse et injuste d'une classe trop nombreuse de la société, qui s'obstine à regarder la religion comme le partage des petits esprits, en prouvant que les philosophes les plus distingués ont fait une profession constante et sincère de la religion chrétienne, et qu'elle voit marcher humblement sous ses enseignes les quatre grands chefs de la philosophie moderne. Il a été l'éditeur de plusieurs ouvrages de De Luc, ainsi que des *Lettres à un évêque sur divers points de morale et de discipline*, par Pompi-gnan, 1802, in-8.

EMILE (Paul), général romain, fils de Paul Emile, tué à la bataille de Cannes, obtint deux fois les honneurs du consulat. Dans le premier, il défait entièrement les Liguriens, l'an 182 avant J.-C., avec une armée bien moins forte que la leur. Dans le second, auquel il parvint à l'âge de près de 60 ans, il vainquit Persée, roi de Macédoine, ce qui lui mérita le surnom de *Macédonique*, réduisit son Etat en province romaine, démolit 70 places qui avaient favorisé les ennemis, et retourna à Rome comblé de gloire. Le triomphe qu'on lui décerna dura 3 jours; Persée en était le triste ornement. Paul Emile avait pleuré sa défaite, et l'avait consolé par des raisons et des caresses. Il remit aux questeurs tous les trésors de Persée, et ne conserva de tout le butin, que la bibliothèque de ce roi malheureux. Ce grand homme mourut l'an 168 avant J.-C. (Voyez PERSÉE.)

EMILI (Paul), célèbre historien du 16^e siècle, était de Vérone. Le nom qu'il s'était fait en Italie porta le cardinal de Bourbon à l'attirer en France. Il y vint sous le règne de Louis XII, et il obtint un canonicat de la cathédrale de Paris. Il mourut dans cette ville en 1529. C'était un homme d'une piété exemplaire et d'un travail infatigable. On a de lui une *Histoire de France* en latin, 2 vol. in-8, et in-fol., 1544, chez Vascosan, réimprimée en 1601, in-fol., traduite en français par Jean Renard, 1643, in-fol. Juste Lipse en fait un grand éloge. Le style en est pur, mais trop laconique, et souvent obscur et embarrasé. Il y a trop de harangues pour un abrégé qui est d'ailleurs assez décharné. S'il est court en quelques endroits, il est trop diffus dans d'autres, comme quand il parle de la première et de la deuxième croisade. On lui reproche aussi de donner dans les fables. Il montre trop d'attachement aux Italiens; aussi Beaucaire disait qu'il était plutôt *Italorum buccinatorem, quam Gallicæ*

historia scriptorem. Cependant, malgré ces défauts, il jouit de la gloire d'avoir le premier débrouillé le chaos de notre vieille histoire, et d'avoir défriché ses champs incultes. Cette *Histoire* en dix livres commence à Pharamond, et finit à la 5^e année de Charles VIII, en 1488. Arnoul du Ferron en a donné une mauvaise continuation.

EMILIANI (saint Jérôme), fondateur des clercs-réguliers, dits *Somasques*, né à Venise, d'une famille patricienne, porta les armes pendant sa jeunesse. Ayant été fait prisonnier de guerre et délivré d'une manière tout extraordinaire, il prit la résolution de quitter les armes pour se dévouer entièrement au service du grand Maître des armées. De retour à Venise, touché de compassion à la vue des orphelins qui manquaient de tout, il en retira un grand nombre dans une maison, où il leur prodigua tous les soins pour les former à la vertu et pour les rendre utiles à la société. Le bienheureux Cajetan, et Pierre Caraffa, depuis Pape sous le nom de Paul IV, louèrent beaucoup son zèle, et l'engagèrent à faire, dans d'autres villes, des établissements semblables à celui qu'il venait de faire à Venise. Après en avoir formé à Brixen, à Bergame et ailleurs, il se retira dans un petit village près de cette ville, nommé *Somasque*, où il institua sa congrégation qui fut appelée de ce nom. La fin de cette congrégation est l'éducation des orphelins et l'instruction de la jeunesse. Cet institut fut approuvé par Pie V, Sixte V et Clément VIII. Il passa le reste de ses jours dans les exercices de la plus grande charité envers le prochain, et mourut l'an 1537, âgé de 66 ans. Benoît XIV le béatifica. Augustin Turtura et André Stella, l'un prêtre, l'autre général des *Somasques*, ont écrit sa *Vie*.

EMILIEN (*Marcus-Julius-Emilius Emilianus*), né l'an 207, d'une famille très-obscure de Mauritanie, se distingua dans l'armée romaine par son courage, et s'avança de grade en grade jusqu'à celui de général. Il combattit avec tant de valeur contre les Perses, que les soldats le proclamèrent empereur en 253. Ce titre lui fut confirmé par le sénat; mais il ne jouit pas longtemps de la puissance souveraine. Les troupes d'Emilien, fatiguées d'avoir toujours les armes à la main, le massacrèrent sur un pont de la ville de Spolette, appelé depuis lors *le pont sanglant*. Il régna très-peu de temps. Ce n'était qu'un soldat de fortune, plein à la vérité de feu et de valeur, mais qui ignorait la politique et les maximes du gouvernement.

EMILIEN (Alexandre), l'un des 30 tyrans qui s'élevèrent dans l'empire romain vers le milieu du 3^e siècle, était lieutenant du préfet d'Egypte. Il est connu dans les Martyrologes par le zèle barbare avec lequel il persécuta les chrétiens dans cette province. Une sédition, qui s'éleva dans Alexandrie en 263, lui fournit l'occasion de prendre le titre d'*empereur*, que les Alexandrins, naturellement inquiets et ennemis du gouvernement de Gallien, lui confirmèrent. Emilien parcourut la Thébaïde et le reste de l'Egypte, où il affermit sa domination. Il en chassa les brigands, à la grande satisfaction du peuple, qui lui donna le nom d'*Alexandre*. A l'exemple du héros macédonien, il se préparait à porter les armes dans les Indes, lorsque Gallien envoya contre lui le général Théodote, à la tête d'une armée. Il fut vaincu dans le premier combat, et contraint de se retirer à Alexandrie en septembre 263. Les habitants de cette ville le livrèrent à Théodote, qui l'envoya à Gallien. Ce prince le fit étrangler dans sa prison, à la fin de la même année.

EMMANUEL, dit le *Grand*, roi de Portugal, né à Alconchète en 1469, était de la branche cadette de la maison régnante, monta sur le trône en 1495, après Jean II, son cousin, mort sans enfants. Les prospérités de son règne, le bonheur de ses entreprises, lui firent donner le nom de *Prince très-fortuné*. Vasco de Gama, Améric Vespuce, Alvares Cabral et quelques autres découvrirent, sous ses auspices, plusieurs pays inconnus aux Européens. Son nom fut porté par ses navigateurs dans l'Afrique, dans l'Asie et dans cette partie du monde qu'on a depuis appelée *Amérique*. La possession du Brésil fut assurée au Portugal en 1500. Ce fut une source de trésors pour les Portugais; aussi appellent-ils le règne d'Emmanuel, *le siècle d'or du Portugal*. C'est lui qui bâtit le superbe palais de Bélem, et fonda le monastère attenant, où sont les tombeaux des rois de Portugal. Tous ses ouvrages portent l'empreinte de la magnificence et du goût, de son génie vaste et grand, et de sa judicieuse administration. Ce prince mourut en 1521, à 53 ans, regretté de ses sujets qu'il avait enrichis, et béni d'une multitude de nations infidèles, qu'il avait civilisées et amenées au Christianisme, mais détesté des Maures qu'il avait chassés, et des Juifs qu'il avait obligés de se faire baptiser. Emmanuel aimait les lettres et ceux qui les cultivaient. Il laissa des *Mémoires sur les Indes*. On voit à Bélem son maison solée, avec cette inscription :

Extremis ab oculis qui primis ad illius oculis
 Extendit cultum notitiamque Dei,
 Tot reges domiti cui subiacere iussus
 Conditor hoc tamulo maximus Emmanuel.

La Vie de ce prince a été écrite en portugais par don de Goës, Lisbonne, 1566 et 1567, 2 vol. in-fol., retouchée par J.-B. Lavancha, Lisbonne, 1619, in-fol.; cette édition est tronquée et l'on préfère la première. Mais on fait encore plus de cas de l'ouvrage d'Osorio, intitulé : *De rebus Emmanuelis, Lusitanie regis*, Lisbonne, 1571, in-fol.

EMMANUEL-PHILIBERT, duc de Savoie, né en 1528, de Charles III, fut d'abord destiné à l'église; mais après la mort de ses deux frères, on lui laissa suivre son inclination pour les armes. Son courage lui mérita le commandement de l'armée impériale au siège de Metz. Il gagna, en 1557, la fameuse bataille de Saint-Quentin sur les Français; la victoire fut si complète, qu'un général espagnol opinait, dans le conseil de guerre, pour aller droit à Paris, et mourut de chagrin de voir son avis rejeté. La paix ayant été conclue à Cateau-Cambresis, il épousa, en 1559, Marguerite de France, fille de François I^{er} et sœur de Henri II. Ce mariage lui fit recouvrer tout ce que son père avait perdu de ses Etats. Il les augmenta ensuite par sa dextérité et sa valeur. Il mourut en 1580, ne laissant qu'un fils Charles-Emmanuel.

EMMERICH (Anne-Catherine), née le 8 septembre 1774, à Flansck près Coesfeld, dans l'évêché de Munster, annonça de bonne heure les sentiments de la plus vive piété. Elle voulait se consacrer à la vie religieuse; mais plusieurs communautés refusèrent de la recevoir à cause de sa pauvreté. Cependant, en 1802, les augustines de Dulmen l'admirèrent dans leur couvent, et Anne-Catherine y prononça ses vœux l'année suivante. Elle avait eu avant son entrée au couvent, en 1798, une vision surnaturelle où Notre-Seigneur lui apparut, déposant sur sa tête une couronne d'épines. Depuis cette époque, elle éprouvait des douleurs au front et aux tempes; il y avait de l'enflure, et quelquefois le sang en coulait; cependant elle ne fit part à personne de ces circonstances. En 1811, le couvent de Dulmen ayant été supprimé par un décret du roi de Westphalie, Jérôme Bonaparte, Anne-Catherine se retira chez une pauvre veuve du pays. Ce fut dans cette retraite, qu'à la suite de plusieurs visions les stigmates du crucifiement furent marqués sur sa poitrine: on y voyait une croix, et du sang qui souvent en sortait. En 1812, elle tomba gravement malade, et fut sur le point de

mourir: c'est alors que la stigmatisation s'acheva; ses pieds et ses mains avaient des marques semblables à celles de Notre-Seigneur. Ces circonstances miraculeuses étaient restées ignorées, lorsque, le 25 février 1813, une ancienne compagne d'Anne-Catherine les découvrit. Bientôt le bruit s'en répandit, les médecins furent appelés pour constater son état, et, après l'avoir examiné avec le plus grand soin, ils reconnurent la réalité des stigmates. Une commission d'enquête, nommée par l'autorité ecclésiastique, émit le même avis. Un médecin, le conseiller de Druffel, qui avait assisté à l'enquête, conçut une grande vénération pour Anne-Catherine, et rendit compte dans un journal de médecine de Salzbourg des phénomènes qu'il avait lui-même observés chez elle. La pieuse fille fut visitée dès lors par un grand nombre de personnes, parmi lesquelles on doit citer le comte de Stolberg et la princesse de Salm, qui constatèrent également la vérité des faits allégués. Anne-Catherine eut d'ailleurs beaucoup à souffrir non seulement de la curiosité indiscrette de ceux qui venaient la voir, mais encore des soupçons et des injures qui ne lui furent pas épargnées. Elle est morte le 9 février 1824, après avoir persévéré dans la pratique des hautes vertus qui lui avaient mérité cette insigne faveur dont l'histoire de l'Eglise offre peu d'exemples. On a publié : *La douloureuse Passion de Notre-Seigneur, d'après les méditations de la sœur Emmerich*, Paris, 1835, in-8. Une Notice sur la vie de la sœur stigmatisée, écrite par un poète allemand sur la demande de l'évêque Sailer et du comte de Stolberg, précède cet ouvrage.

EMMERICH (Frédéric-Charles-Timothee), ministre et prédicateur protestant, né à Strasbourg le 15 février 1786. Après avoir terminé ses études, il se rendit en Allemagne, et visita la Prusse, la Saxe, la Bohême et l'Autriche; ensuite il revint en France, en parcourut les principales villes, et séjourna six mois à Paris où il fit la connaissance des savants les plus distingués. De retour à Strasbourg, il fut nommé supérieur du collège de Saint-Thomas, destiné à recevoir une partie des élèves du séminaire protestant; et en 1809, on le chargea de donner des leçons latines, grecques et hébraïques au gymnase. Enfin, en 1812, il obtint la place de professeur agrégé au séminaire protestant, et il y fit un cours d'histoire ecclésiastique. Il s'adonna aussi à la prédication, et ses discours attiraient toujours une grande foule d'auditeurs. Il travaillait à une *Histoire politique de*

tous les temps et de tous les pays, pour laquelle il avait fait de longues et pénibles recherches, lorsqu'il fut surpris par la mort à l'âge de 34 ans, le premier juin 1820. On a de lui une dissertation latine intitulée : *De Evangelii secundum Hebraeos, Aegyptios atque Justinii martyris*; un discours sous ce titre : *Quel est pour nous le but du Jubilé de réformation?* Strasbourg, 1817, in-8, en allemand; et quelques autres *Discours*. Après sa mort on a publié un *Choix des sermons posthumes du docteur F.-C.-T. Emmerich*, 1821, in-8.

EMMERY DE SEPT-FONTAINES (Henry-Charles), célèbre ingénieur, né à Calais le 19 avril 1789, mort à Paris le 26 mai 1842. Au sortir de l'école polytechnique, il fut attaché au service de l'amélioration de la Marne, et rédigea dès lors tous les projets relatifs aux canaux de dérivation de Saint-Maur, de Gournay et de Condé. On lui confia bientôt l'exécution du canal de Saint-Maur, qui ne fut achevé qu'en 1825, et en 1814 il servit dans la grande armée en qualité de capitaine d'état-major de génie. Il fut chargé ensuite de construire l'établissement de la gare de Charenton et le pont d'Ivry. C'est à lui que Paris doit la construction de ces égouts et l'établissement des bornes-fontaines. Ses travaux sur les routes ont donné lieu à la nouvelle loi sur la police du roulage votée en dernier lieu par la Chambre des pairs, en février 1814. On a de lui : *Amélioration du sort des ouvriers dans les travaux publics*, Paris, 1837, in-8; *Notice abrégée sur l'histoire, l'organisation et l'utilité sociale des ponts-et-chaussées*; et de nombreux articles dans les *Annales des ponts-et-chaussées*, dont il fut le directeur.

EMMIUS (Ubbo) naquit à Gretha, village de la Frise orientale, en 1547. Ses talents lui méritèrent le rectorat du collège de Norden, et de celui de Léer; enfin la place de premier recteur de l'académie de Groningue, et celle de professeur en histoire et en langue grecque. Quoique plusieurs princes et plusieurs villes cherchassent à le posséder, il ne voulut jamais quitter la chaire de Groningue, préférant une vie tranquille et une condition médiocre à la brillante folie de l'ambition. Lorsque ses infirmités ne lui permirent plus de travailler en public, il s'occupa dans son cabinet à plusieurs ouvrages. Les plus estimables sont : *Vetus Græcia illustrata*, en 3 vol. in-8, Elzevir, 1626, très-utile à ceux qui veulent connaître la Grèce : cet ouvrage a reparu dans les *Antiquités grecques* de Gronovius; *Decades rerum Frisica-*

rum, in-folio, Elzevir, 1616. **Emmius**, en bon critique, montre que la plupart des choses qu'on a débitées sur l'antiquité des Frisons ne sont que des fables. Cette *Histoire* est estimée, elle le serait davantage, si son zèle pour le protestantisme ne lui avait pas fait altérer bien des faits, et s'il avait pris la peine d'indiquer les sources où il a puisé ce qu'il avance; *Opus chronologicum*, Groningue, 1619, in-fol. : c'est une chronologie depuis la création du monde jusqu'au temps de l'auteur, avec des *prolegomenes* sur la chronologie romaine à la tête de l'ouvrage. Ils sont écrits avec autant de justesse que de précision; *Appendix genealogica*, Groningue, 1620, in-folio. Ce sont des tables généalogiques qui suivent suite de l'ouvrage précédent. Ce savant mourut à Groningue, en 1626, à 79 ans. Martin Hanckius a donné sa *Vie* dans le *Liber de scriptoribus romanis*.

EMON, premier abbé de Werum, monastère de l'Ordre de Prémontré, près Groningue dans la Frise, vivait à la fin du 12^e siècle et au commencement du 13^e. Dom Rivet rapporte « qu'aïd de son « frère, il copia tous les auteurs des arts « libéraux, et les livres de théologie et « de droit qu'ils avaient vus à Paris, « à Orléans et ailleurs dans le cours de « leurs études. Il ajoute que, dans la suite, le désir d'enrichir sa bibliothèque le « porta à y employer des religieux, « ayant pourtant l'attention de ne leur « faire transcrire que les livres de la Bible et les écrits des saints Pères, comme « étant plus à leur portée. » L'abbé Emmon mourut subitement en 1237. Lui-même a écrit sur plusieurs sujets. Nous ne citerons de lui que sa *Chronique*, depuis 1203 jusqu'en 1237, continuée par Menko, 5^e abbé de Werum, et ensuite par un anonyme, jusqu'en 1292; inédite jusqu'en 1700, elle fut insérée par Antoine Matthieu dans ses *Analectes*, tome 3, réimprimée par l'abbé Hugo, avec des notes dans le premier tome des *Sacra antiquitatis monumenta*, pag. 129, Edval, 1725, 2 vol. in-fol.

EMPECINADO (Don Juan-Martin, surnommé), général des guérillas espagnols, était fils d'un pauvre paysan de la Nouvelle-Castille, et servit, en 1793, dans la guerre contre la France. A la paix il se retira dans son pays, et se livra de nouveau aux travaux de l'agriculture; mais, à l'époque de l'invasion des Français, en 1808, il reprit les armes, se cacha dans les champs avec quelques camarades, et en peu de temps il eut réuni avec lui un assez grand nombre d'hommes pour faire beaucoup de mal

sax Français, et il desint un des chefs les plus fameux des guérillas par son activité, sa valeur, et son habileté à choisir les positions les plus avantageuses et à savoir en profiter. Le sobriquet d'*Empecinado*, qu'il reçut dans cette nouvelle carrière, signifie *crotté* ou *enduit de poix*, et lui est commun avec tous les gens de son village, appelés ainsi par leurs voisins à cause de la grande quantité de boue qu'on y trouve, et parce que beaucoup d'entre eux exercent le métier de cordonnier; mais comme c'est sous ce nom qu'il s'est illustré, le roi d'Espagne, pour honorer son courage, en remontant sur le trône en 1814, lui permit de l'ajouter au sien et de le transmettre à sa postérité. Il le confirma aussi dans tous ses grades; pendant l'*Empecinado* ne tarda pas à se déclarer en faveur du parti libéral, et l'année suivante il présenta directement au roi un Mémoire où il faisait l'apologie des travaux des cortès, et où il suppliait la Majesté de rétablir le régime constitutionnel. Ce Mémoire le fit arrêter aussitôt et lui valut l'exil. Il se trouvait à Valladolid sous la surveillance des autorités lors de l'insurrection de Riego, et fut d'abord nommé commandant en second, puis envoyé dans le gouvernement de Zamora qu'il quitta encore pour poursuivre le curé Mérino qui avait pris les armes contre les constitutionnels. Il le combattit en plusieurs rencontres, et l'obligea de se cacher jusqu'à la nouvelle invasion en 1823. L'*Empecinado* servit encore dans le corps d'armée du comte de Abisbal en Estramadure, et eut encore à combattre Mérino qui s'était réuni au corps d'armée du comte de Bourmont; mais cette campagne ne fut pas heureuse pour lui. Ne pouvant arrêter les progrès de l'armée française, il se retira dans son pays, et tomba entre les mains des vainqueurs. Il fut jugé et condamné à mort par l'alcade de Tuedo. Sa sentence cependant fut soumise au tribunal criminel de Madrid; ses parents, ses amis firent tous leurs efforts pour le sauver et s'espérèrent un moment; mais, après une longue détention, le jugement fut confirmé, et il fut pendu à Rueda le 19 août 1825.

EMPÉDOCLE d'Agrigente en Sicile, philosophe, poète, historien, était disciple de Télauges, qui l'avait été de Pythagore. Il adopta l'opinion de ce philosophe sur la transmigration des âmes, et la mit en vers dans un poème qui apparemment se ressentait du désordre de la tête de l'auteur. Empédocle y faisait l'histoire des différents changements de son âme. Il avait commencé par être fille, ensuite

garçon, puis arbrisseau, oiseau, poisson. Son style ressemblait beaucoup (si l'on en croit Aristote, cité par Diogène Laërce) à celui d'Homère. Il était plein de force, et riche en métaphores et en figures poétiques. Ses vers furent chantés aux jeux olympiques, avec ceux d'Homère, d'Hésiode et des plus célèbres poètes. Il disait quelquefois des choses fort raisonnables. Il reprochait à ses concitoyens de courir aux plaisirs, comme s'ils eussent dû mourir le même jour; et de se bâtir des maisons comme s'ils eussent cru toujours vivre. La plus commune opinion est que ce philosophe, dans un mouvement de folie, voulant, comme dit Horace, paraître un dieu, se jeta dans les flammes de l'Etna, vers l'an 440 avant J.-C.

..... Deus immortalis haberi
Dum cupit Empedocles, ardentem frigides Etneam
Inulit.

Quelques écrivains distinguent Empédocle le philosophe, d'un autre qui était poète. Les fragments des écrits d'Empédocle ont été réunis par Sturz, dans le recueil intitulé : *Empedoclis Agrigentini de vita et philosophia ejus exposuit, carminum reliquias collegit Fer. Guill. Sturz*, Leipsick, 1805, 1 vol. in-8; il faut y joindre *Empedoclis et Parmenidis fragmenta, ex codice bibliothecae laurinsensis restituta ab Amedeo Peyron*, Leipsick, 1810, in-8. Empédocle joignit l'étude de la médecine à celle de la philosophie; ayant guéri une femme d'Agrigente nommée Vanthea, qui était tombée dans une profonde léthargie, et que les autres médecins avaient abandonnée comme morte, cette cure passa pour miraculeuse, et dès lors Empédocle fut considéré comme un dieu. Il feignit de le croire lui-même, et se présenta en public avec un manteau de pourpre, une ceinture d'or, les cheveux flottants, la tête ornée d'une couronne, comme celle de la Pythie. Il renversa le sénat d'Agrigente, composé de mille citoyens, et y établit le gouvernement populaire.

EMPIRICUS. (Voy. **SEXTUS**.)

EMPORIUS, savant rhéteur, florissait du temps de Cassiodore au 6^e siècle. Il reste de lui quelques écrits sur son art, Paris, 1899, in-4. Le style en est vif et nerveux, suivant Gibert.

EMSER (Jérôme), théologien catholique allemand, né à Ulm en 1477. Après avoir fait ses études, il s'appliqua au droit, à la théologie et à l'hébreu. Il accompagna ensuite en Allemagne et en Italie le cardinal Raymond de Gurti. Quelque temps après, il professa les humanités à Erfurt, et se rendit à l'Université de Leipsick, dont il fut reçu membre, et où il

enseigna le droit canon. Vers le même temps, le duc Georges de Saxe le prit pour son secrétaire et son orateur dans la ville de Dresde, et l'engagea à écrire contre le luthéranisme qui commençait à s'étendre en Allemagne. Emser, jusque-là l'ami de Luther, eut avec lui quelques conférences, espérant le ramener du sentier de l'erreur ; mais voyant qu'il ne gagnait rien sur l'esprit de ce sectaire obstiné, il se déclara son adversaire, et le combattit vigoureusement. Il mourut subitement à Leipsick le 8 novembre 1527, laissant les ouvrages suivants : *Motifs pour lesquels la Traduction du Nouveau-Testament par Luther doit être défendue au commun des fidèles*, Leipsick, 1523, in-4, réimprimés avec augmentation, sous le titre d'*Annotations sur la Traduction du Nouveau-Testament*, etc., Dresde, 1524, in-4 : *Traduction allemande du Nouveau-Testament, pour être opposée à celle de Luther*, Dresde, 1527 ; Paris, 1630 ; *Assertio Missæ ; De Canone Missæ*. Ces deux ouvrages sont une défense de la Messe ; *Histoire de la vie et des miracles de saint Bennon*, Leipsick, 1512, et un grand nombre d'autres écrits de controverse.

ENDELECHIUS (Severus Sanctus), rhéteur et poète chrétien de la fin du 4^e ou du commencement du 5^e siècle, était originaire de l'Aquitaine, ami de saint Paulin (*Paulini Epist.* xxviii), et enseigna la rhétorique à Rome, puis ensuite dans les Gaules. Il resta de lui une espèce de poème bucolique sur les maladies des bestiaux. Endelechius décrit dans ses vers une de ces épizooties qui, alors, désolèrent si souvent les provinces de l'empire romain. Le thème choisi par le poète est fort simple : trois bergers causent entre eux sur les maladies qui attaquent les bœufs ; l'un de ces bergers, qui est chrétien, dit le moyen le plus sûr de garantir de la peste ces animaux, c'est de placer entre leurs cornes :

Signum quod perhibent esse crucis Dei,
Magna qui solvit aetas in arboribus.

En même temps, il recommande si fort à ses amis le culte de ce Dieu unique, qu'ils se joignent à lui pour aller adorer Jésus-Christ dans la ville prochaine. Souvent imprimé et commenté, l'élégant poème d'Endelechius le fut de nouveau, en 1835, et avec beaucoup de soin, par M. Piper, sous ce titre : *Severi sancti Endelechii, rhetoris et poeta christiani, carmen bucolicum de Mortibus Boum, latinè et germanicè edidit, vertit, illustravit Ferdinandus Piper*, Göttingæ, 1835, in-8. On le trouve réimprimé et traduit en français dans les notes du 4^e

vol. des *Lettres de saint Jérôme*, par F.-J. Collombet. (Voir l'*Histoire des Lettres latines au 4^e et au 5^e siècles*, par le même, pag. 44 et suiv.)

ÉNÉE, prince troyen, fils d'Anchise et père d'Ascanie. Les Grecs ayant pris Troie, il se sauva la nuit, chargé des dieux de son pays, de son père qu'il portait sur ses épaules, menant son fils par la main. Après plusieurs aventures, il passa en Italie, où il obtint Lavinie, fille du roi Latinus. Turnus, roi des Rutules, à qui elle avait été promise, fit la guerre au prince troyen, fut vaincu et perdit la vie. Le vainqueur eut encore à combattre Mézence, roi des Toscans, allié des Rutules. La bataille se donna sur les bords de la rivière Numique. Enée disparut dans cette journée. On se noya peut-être dans la rivière, ou s'en fut tué par les Toscans. Ascanie lui succéda. Virgile, dans son *Enéide*, a inséré l'épisode des amours d'Enée avec Didon, reine de Carthage, par une licence poétique, qui lui a fait rapprocher des temps séparés par un long espace. (V. DIDON.) Au reste, l'article d'Enée appartient plus à la mythologie qu'à l'histoire. Divers auteurs, cités par Denys d'Halicarnasse, soutiennent qu'Enée n'aborda jamais en Italie. C'est ce qu'a tâché de prouver le savant Bochart dans une *Dissertation* particulière ; et son opinion est celle de la plupart des gens de lettres, qui ont éclairé les recherches historiques avec le flambeau de la saine critique. (Voy. DÉMON, HOMÈRE.)

ÉNÉE (*Aeneas Tacticus, Enée-le-Tacticien*), un des plus anciens, mais non pas des meilleurs auteurs qui aient écrit sur l'art militaire, florissait du temps d'Aristote (4^e siècle avant J.-C.). Casaubon a publié un de ses Traités en grec *De toleranda obsidione*, avec une version latine, dans le *Polybe*, 1609, in-fol. M. de Beausobre l'a donné en français, 1557, in-4, avec de savants Commentaires.

ÉNÉE DE GAZA, philosophe platonicien, sous l'empire de Zénon, dans le 5^e siècle, embrassa le Christianisme, et y trouva une philosophie bien supérieure à celle de Platon. On a de lui un dialogue intitulé : *Théophraste*, du nom du principal interlocuteur. Il traite de l'immortalité de l'âme et de la résurrection des corps. Jean Bower le mit au jour à Leipsick en 1655, in-4, avec la traduction et les savantes notes de Gaspari Barthius. On le trouve aussi dans la *Bibliothèque des Pères*.

ÉNÉE, évêque de Paris, homme d'esprit et consommé dans les affaires, publia, à la prière de Charles-le-Chauve, un *Livre contre les erreurs des Grecs*. Il entreprend à la fois de répondre aux écrits

du patriarche Photius contre l'Eglise latine, et de montrer la vérité de la doctrine et la sainteté des dogmes de cette église. Il mourut en 870.

ENFIELD (Guillaume), ministre anglican, non-conformiste, né à Sudbury en 1741, et mort à Norwich en 1797, laissant des *Sermons à l'usage des familles*, 1779, 2 vol. in-8; *Le prédicateur anglais*, 4 vol.; *Essai sur l'histoire de Liverpool*, 1774, in-fol.; *Histoire de la philosophie*, d'après Brucker, 1791, 2 vol. in-4; *Sermons sur des sujets pratiques*, 1798, 3 vol. in-8: tous ouvrages écrits d'un style clair, élégant.

ENGAU (Jean-Rodolphe), jurisconsulte, professeur à l'Université d'Iéna, conseiller de la cour de Saxe-Weimar et d'Eisenach, né à Erfurt le 28 avril 1708, mourut le 18 janvier 1755. On a de lui: *Elementa juris criminalis germanico carolini*, Iéna, 1738; 7^e édition, 1777, in-8, avec des observations; *Elementa juris canonico-pontificio-ecclesiastici*, Iéna, 1739; 5^e édition, 1765, in-8, avec les additions de Schmidt; *Traité du droit des chefs de l'Eglise sur les docteurs qui occupent les chaires*, Weissembourg, 1786 8 vol. in-8, ouvrage qui parut d'abord en allemand, mais que l'auteur après l'avoir beaucoup augmenté, publia en latin en 1752.

ENGEL (Samuel), géographe, né à Berne en 1702, voyagea d'abord en Allemagne et en Italie, et remplit ensuite plusieurs places administratives dans sa ville natale. Il mourut le 28 mars 1784. Il a publié: *Mémoires et Observations géographiques et critiques sur la situation des pays septentrionaux d'Asie et d'Amérique*, Lausanne, 1765, in-4 avec cartes, qu'il traduisit lui-même en allemand. Engel cherche, dans cet ouvrage, à prouver qu'il est possible de gagner le grand Océan en navigant par le nord; mais son hypothèse est fondée sur une opinion dont la fausseté a depuis été reconnue par le capitaine Philipps; *Essai sur cette question: Quand et comment l'Amérique a-t-elle été peuplée d'hommes et d'animaux?* Amsterdam, 1767, in-4, ou 5 vol. in-12. On y trouve aussi plusieurs hypothèses mal fondées et quelquefois contradictoires à l'Ecriture, entre autres celle-ci: que le déluge n'avait pas été universel. Il entre aussi dans beaucoup de discussions relatives à l'éclaircissement de la Bible; mais la question annoncée comme devant faire le sujet principal, n'occupe ordinairement que très-peu de place: ce qui a fait dire qu'il s'occupe de tout, excepté de ce qu'il annonce; *Mémoire sur la navigation dans*

la mer du Nord, 1779, in-4, où l'on trouve des renseignements curieux sur les pays situés dans ces parages glacés, mais il y revient toujours à la possibilité de la navigation dans l'Océan boréal; *Remarques sur la partie de la relation du Voyage du capitaine Cook, qui concerne le détroit entre l'Asie et l'Amérique*, 1781, in-4 avec une carte; *Bibliotheca selectissima, sive Catalogus librorum in omni genere scientiarum rarissimorum, etc.*, Berne, 1743, in-8, estimé à cause des anecdotes et des notes qui s'y trouvent répandues; *Instructions sur la pomme de terre*, Berne, 1772, 2 vol. in-8 en allemand; *Mémoire sur la rouille du froment*, Zurich, 1778, et plusieurs autres ouvrages sur l'économie rurale, imprimés séparément ou insérés dans les *Mémoires de la Société économique de Berne*. Ses ouvrages, écrits en français, sont en général pénibles à lire, parce qu'ils sont remplis de germanismes.

ENGEL (Jean-Jacques), professeur de morale et de belles-lettres à Berlin, fut choisi pour enseigner les belles-lettres aux enfants du roi de Prusse, et mourut le 28 juin 1802, à 61 ans. Il a laissé plusieurs ouvrages recommandables pour l'élégance du style et une pureté de diction très-rare en Allemagne. Les principaux sont: deux petites comédies: *Le Fils reconnaissant* et *le Page*, qui l'ont placé à côté des meilleurs auteurs allemands; *Le philosophe du monde*, 1775, 2 vol. in-8, recueil de morceaux sur diverses questions de philosophie, de morale et de littérature; *La théorie de la mimique*, 1785, 2 vol. in-8, figures; *Le miroir des princes*, 1796, suite de morceaux de morale destinés à l'instruction des princes, et surtout de ceux qui doivent régner un jour. La collection de ses *Oeuvres* recueillies à Berlin, de 1801 à 1806, forme 12 vol. in-8.

ENGELBERGE, ou INGELBERGE, femme de l'empereur Louis II, fut accusée d'adultère par le prince d'Anhalt et le comte de Mansfeld, jaloux de son élévation. L'impératrice se défendit, autant qu'elle put, de cette imputation. Mais n'ayant point de preuves décidément favorables, elle se voyait dans le cas de se justifier par l'épreuve du feu et de l'eau en usage dans ce temps-là. Engelberge se disposait à passer par ces épreuves, lorsque Boson, comte d'Arles, persuadé de son innocence, donna un cartel de défi aux calomnieux, les terrassa l'un et l'autre, et leur fit rendre hommage, l'épée sur la gorge, à la vertu de l'impératrice. Le vainqueur eut pour prix de sa générosité le titre de *roi d'Arles*, et pour femme Ermengarde, fille unique de

cette princesse. Engelberge, devenue veuve, se fit bénédictine, et mourut saintement l'an 890.

ENGELBERT, abbé d'Aimont, de l'Ordre de Saint-Benoît, dans la Styrie, mort en 1331, laissa un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *De ortu, progressu et fine imperii romani*, publié par les soins de Gaspard Brusch, Bâle, 1553, in-8; Mayence, 1603, in-8; *Tractatus super Passionem secundum Matthæum*. (Bibl. ascet.) tom. 7; *De statu defunctorum* (Bibl.); *De causâ longævitatîs hominûm ante diluvium*, inséré dans le tome premier des *Anecdota* du Père Pex.

ENGELGRAVE (Henri), savant jésuite belge, né à Anvers en 1610, mort dans la même ville le 8 mars 1670, a laissé des ouvrages estimés qui ont pour titre : *Lux evangelica sub velum sacrorum emblematum recondita in anni Dominicas*, 2 tom. in-4°, 1648-1651. Il s'en est fait, depuis, sept réimpressions de différents formats; *Lucis evangelicæ sub velum sacrorum emblematum, sive cælum novum in festa et gesta sanctorum*, 1647, in-fol., 1658, in-4, et 1659, in-8; *Cælum empyreum, in festa sanctorum apostolorum, martyrum, confessorum, virginum, etc.*, in-fol., in-4, et 2 v. in-12; *Cælum empyricum, pars altera*, Cologne, 1669, in-fol., in-4, et in-8. On a encore de lui des *Méditations sur la Passion de N. S.*, en flamand, Anvers, 1670, in-8.

ENGELGRAVE (Jean-Baptiste), frère du précédent, jésuite comme lui, jouissait aussi d'une grande considération dans son Ordre, et a publié : *Méditationes per totum annum, in omnes Dominicas et festa*, in-4, Anvers, 1654.

ENGELSPACH (Larivière), géologue, mort à Bruxelles le 21 juillet 1838, nous a laissé : *Notice sur le calcaire magnésien*, 1826, in-8; *Description géognostique du Luxembourg*, in-4; *Considérations sur les blocs erratiques de roches primordiales*, 1829; *De la Géognosie sous ses différents rapports*, 1830.

ENGHIEN (Louis-Antoine-Henri de Bourbon, duc d'), fils de Bourbon-Condé et de Louise-Marie-Thérèse-Bathilde d'Orléans, naquit à Chantilly le 2 août 1772. Doué de la même bravoure que ses ancêtres, il joignit aux qualités physiques les plus agréables, celles du cœur et de l'esprit, fruits d'une heureuse naissance et d'une excellente éducation. En 1788, il fut reçu chevalier du St-Esprit, et quelques jours après il siégea au Parlement de Paris. Le discours qu'il y prononça mérita tous les suffrages. Il sortit de Paris, le 16 juillet 1789, avec le

prince de Condé, et parcourut différents Etats de l'Europe, jusqu'en 1792, qu'il se rendit dans les Pays-Bas avec le duc de Bourbon son père, qui venait prendre le commandement d'un corps d'émigrés; il fit la campagne sous ses ordres, et joignit, l'année suivante, l'armée du prince de Condé en Brissaw, et y servit jusqu'au licenciement, arrivé en 1801. Il montra beaucoup de connaissances militaires, le 13 octobre 1793, à l'attaque des lignes de Weissembourg; mais c'est au combat de Berstheim, le 2 décembre, qu'on reconnut en lui l'illustre rejeton de tant de héros. Il commandait avec le duc de Bourbon la cavalerie. Ce prince ayant été blessé au commencement de l'action, le duc d'Enghien resta seul chargé du commandement, et les manœuvres qu'il ordonna furent faites si à propos et furent si bien exécutées, qu'elles excitèrent l'admiration des vieux capitaines. Il n'avait alors que 21 ans. Après le combat, il se rendit en toute hâte à Haguenau pour s'assurer par lui-même de l'état de son père, dont la blessure n'eut pas de suites fâcheuses. Les fatigues de cette campagne occasionnèrent au duc d'Enghien une maladie qui heureusement ne fut pas de longue durée. En 1794, il fut reçu chevalier de Saint-Louis, et en 1796 le prince de Condé lui confia le commandement de son avant-garde. Il justifia cette confiance par de brillants succès. Après le traité de Léoben, en 1797, il passa avec le prince de Condé en Russie, et y resta jusqu'en 1799, qu'il revint en Souabe, et fut ensuite chargé de défendre Constance. A Roseinheim il soutint, n'ayant avec lui que deux mille hommes, depuis cinq heures du matin jusqu'à près de midi, tous les efforts de la division du général Lecourbe. Il se distinguait également dans la campagne de 1800 par plusieurs actions d'éclat et par son humanité. Rencontrant, à la suite d'un engagement, un hussard républicain blessé dans un champ, il le fit relever, mettre dans son propre lit, donna ordre au chirurgien d'en avoir un soin tout particulier, et lorsqu'il fut guéri, il le fit conduire aux avant-postes français. Après le traité de Lunéville, le corps d'armée du prince de Condé ayant été licencié, le prince se rendit en Angleterre, et le duc d'Enghien, sur les instances du cardinal de Rohan, revint à Ettenheim, où il vivait en simple particulier avec l'autorisation du margrave de Bade, cultivant des fleurs et prenant souvent le plaisir de la chasse. Il était retenu, dit-on, dans cette ville par un

tendre attachement pour la princesse Charlotte de Rohan-Rochefort. Bonaparte, qui devenait plus soupçonneux à mesure qu'il étendait son pouvoir, résolut de le faire arrêter, quoiqu'il lui fallût pour cela violer le territoire d'une puissance amie ; mais, pour réussir, il fallait garder le plus grand secret. Il en chargea un de ses officiers, qui, afin de détourner les esprits sur le véritable but de la mission, fut investi ostensiblement, par le ministre de la guerre, de pouvoirs pour accélérer la confection d'une flottille de bateaux plats destinés à la folle expédition projetée contre l'Angleterre. L'étant rendu à Strasbourg avec un officier supérieur de la garde de Bonaparte, nommé Ordenner, il se fit ouvrir la porte d'Allemagne, et se porta, avec trois ou quatre cents hommes, dans le nombre desquels se trouvaient plusieurs gendarmes, sur les bords du Rhin. Les soldats ignoraient qu'il s'agissait d'un prince de la maison de Bourbon ; lorsqu'ils l'apprirent, ils témoignèrent les plus vifs regrets d'avoir concouru à une pareille expédition. Ce furent les gendarmes qu'on avait mis dans le secret qui pénétrèrent dans l'appartement pendant la nuit, et qui entraînèrent le duc d'Enghien et tous ses gens à Strasbourg, ne le connaissant pas lui-même. Le chevalier Jacques, secrétaire du prince, qui logeait dans une maison voisine, ayant appris l'envahissement de l'hôtel du duc, envoya à l'église voisine pour sonner le tocsin ; mais le clocher était déjà occupé par un piquet de soldats. Toutes les précautions avaient été prises pour l'exécution de cet horrible attentat. Le duc fut transporté avec une diligence extrême dans le château de Vincennes, où il arriva le 20 mars vers les cinq heures du soir. Une commission militaire, convoquée par ordre du maréchal Murat, gouverneur de Paris, et présidée par le général Hullin, attendait dans cette prison. Interrogé sur quoi il avait porté les armes contre son pays, il répondit : « J'ai combattu avec ma famille pour recouvrer l'héritage de mes ancêtres ; mais depuis que la paix est faite, j'ai posé les armes, et j'ai reconnu qu'il n'y avait plus de roi en Europe. » Ses juges, frappés de son intrépidité et de son innocence, hésitèrent un moment et envoyèrent leur rapport à Bonaparte, qui le renvoya avec ces trois mots écrits au bas : *Condamné mort*. Le malheureux prince, avant exécution, demanda un prêtre pour remplir ses derniers devoirs. Un sourire assaillant fut la réponse de ses bourreaux :

Est-ce que tu veux mourir comme un capucin ? lui dit-on. Le prince indigné s'agenouilla, se recueillit un instant, et dit : *Marchons*. Il fut fusillé dans les fossés du château par les gendarmes d'élite, le 21 mars à cinq heures du matin, victime de l'ambition du despotisme du tyran qui régnait alors sur la France. On avait dressé à la hâte une instruction criminelle où on l'accusait d'avoir offert ses services au gouvernement anglais, d'avoir procuré à des agents de ce gouvernement les moyens de pratiquer des intelligences en France, d'être le chef d'un rassemblement d'émigrés formé sur les frontières, dans les pays de Fribourg et de Bade, et complice d'une conspiration tramée par les Anglais contre les jours du premier consul. On assure que le roi de Suède, qui se trouvait dans les Etats de l'électeur de Bade au moment de l'arrestation du duc d'Enghien, qui violait à la fois la justice et le droit des gens, avait dépêché un de ses aides-de-camp à Bonaparte pour le conjurer de respecter les jours du jeune prince ; mais que l'aide-de-camp s'arrêta vingt-quatre heures à Nancy, et n'arriva qu'après l'exécution. On honora à Londres et à Saint-Petersbourg, par des cérémonies religieuses, la mémoire de cet illustre et malheureux prince. Dans sa personne s'est éteinte la branche du grand Condé. A l'époque de la Restauration, il fut procédé, le 20 mars 1816, à l'exhumation des restes du duc d'Enghien, qui furent placés dans un cercueil de plomb et transportés processionnellement dans une chapelle ardente établie dans la salle même où avait été prononcé l'inique jugement. L'évêque de Châlons présida à la cérémonie, et le curé du lieu prononça l'Oraison funèbre. Le comte de Choulot a fait imprimer, en 1841, à Moulins, les *Mémoires du duc d'Enghien*, in-8, qui ne sont qu'une relation de ses voyages. Le comte tient le manuscrit du duc de Bourbon lui-même, père du duc d'Enghien.

ENGRAMELLE (Marie-Dominique-Joseph), religieux de l'Ordre de Saint-Augustin, né à Nedonchal en Artois, le 14 mars 1727, se livra à l'étude des sciences, et principalement à celle de la musique. Il s'occupa particulièrement des instruments à touches et de leur construction. On lui doit la *Tonotechnie, ou l'Art de noter les cylindres et tout ce qui est susceptible de notation dans les instruments de concerts, mécaniques*, in-8., fig. On a encore de lui une *Description des insectes de l'Europe peints d'après*

nature par Ernest, in-4, première partie, contenant les chenilles, chrysalides et papillons de jour. Cet ouvrage, bien exécuté, a été continué, et contient 29 cahiers, qui se relient ordinairement en 8 volumes. Engramelle mourut en 1780.

ENGRAND (Henri), né à Saint-Fiacre près de Meaux, le 12 décembre 1753, mort le 10 octobre 1823, entra de bonne heure dans la congrégation enseignante de Saint-Maur, et professa d'abord la philosophie au collège de Laon, et ensuite la théologie à l'abbaye de Saint-Nicaise de Reims; mais la Révolution ayant supprimé toutes les congrégations religieuses, il se chargea de diriger les études d'un pensionnat de demoiselles à Reims, qu'il conserva pendant trente ans, et pour lequel il a composé plusieurs ouvrages élémentaires estimés.

ENNIUS (Quintus), né à Rudes en Calabre, l'an 240 avant J.-C., obtint par ses talents le droit de bourgeoisie à Rome: honneur dont on faisait beaucoup de cas. Il tira la poésie latine du fond des forêts, pour la transplanter dans les villes; mais il lui laissa beaucoup de rudesse et de grossièreté. Le même siècle vit naître et mourir sa réputation; ce siècle n'était pas celui de la belle latinité: on le sent en lisant Ennius; mais il compensa le défaut de pureté et d'élégance, par la force des expressions et le feu de la poésie. L'élégant, le doux Virgile avait beaucoup profité dans la lecture du dur et du grossier Ennius. Il en avait pris des vers entiers, qu'il appelait *des perles tirées du fumier*. Ennius mourut de la goutte, l'an 169 avant J.-C. Scipion, son ami, voulut avoir un tombeau commun avec ce poète, autant par amitié que par considération pour son mérite. Ennius avait mis en vers héroïques les *Annales de la république romaine*; il avait aussi fait quelques *satires*; mais il ne nous reste que des *fragments* de ces ouvrages. Amsterdam, 1707, in-4, et dans le *Corpus poetarum latinorum* de Mattaire, et dans le *Théâtre des Latins*, par Levée.

ENNODIUS (Magnus-Félix), né à Arles vers 473, et originaire des Gaules, embrassa l'état ecclésiastique du consentement de sa femme, qui de son côté se fit religieuse. Ses vertus et ses talents le firent élever sur le siège de Pavie l'an 511. On le choisit ensuite pour travailler à la réunion de l'Eglise grecque avec la latine. Il fit deux voyages en Orient, qui ne servirent qu'à faire connaître les artifices de l'empereur Anastase, et la prudence d'Ennodius. Cet illustre prélat mourut saintement en 521. Le Père Sir-

mond donna au public en 1612 une bonne édition de ses *Ouvrages*, in-8. Elles renferment neuf livres d'épîtres, recueil édifiant et utile pour l'histoire de son temps; dix recueils d'*œuvres diverses*; la *Défense du concile de Rome*, qui avait absous le pape Symmaque; vingt-huit discours ou déclamations; des *poésies*.

ENOCH, fils aîné de Caïn, bâtit avec son père la première ville. Ce mot, dans l'origine, ne signifie qu'une habitation fixe, un terrain environné de clôture. Caïn et Enoch en firent une pour eux et pour leurs descendants; elle fut appelée *Enochie*.

ENOCH, fils de Jared, petit-fils de Malaléel, arrière petit-fils de Caïnán et père de Mathusalem, né l'an 3412 avant J.-C., fut enlevé du monde pour être placé dans le Paradis terrestre, après avoir vécu 365 ans avec les hommes. Il doit venir un jour pour faire entrer les nations dans la pénitence. (Voyez *Bara*.) On lui attribua, dans les premiers siècles de l'Eglise, un ouvrage plein de fables sur les astres, sur la descente des anges sur la terre, etc.; mais il y a apparence que cette production avait été supposée par les hérétiques, qui, non contents de falsifier les Saintes-Ecritures, se jouaient, par des ouvrages supposés et fabuleux, de la crédulité de leurs imbeciles sectateurs. Quelques critiques prétendent que cet ouvrage, véritablement d'Enoch, a été défiguré par des mains infidèles; ils se fondent sur ce que saint Jude, dans son Eptre canonique, paraît en citer un passage. Mais saint Jude cite Enoch, sans parler de son livre; le passage en question peut être le fruit d'une ancienne tradition, conservée dans d'autres livres. (Voyez *Juda*.)

ENOS, fils de Seth et père de Canaan, né l'an 3799 avant J.-C., mort âgé de 905 ans, établit les principales cérémonies du culte que les premiers hommes rendirent à l'Etre suprême.

ENS (Jean), théologien protestant, né à Quadick en Westfrise, fut ministre et professeur en l'Université d'Utrecht, et mourut en 1732, laissant: *Bibliotheca sacra, sive Dialectica de librorum Novi Testamenti canons*, Amsterdam, 1710, in-8; *Oratio de persecutione Juliani*, Utrecht, 1720, in-4; et d'autres ouvrages en hollandais contre Voët, Frugtes et leurs adhérents.

ENSENADA (Zénon-Silva, marquis de la), l'un des ministres d'Espagne les plus habiles, sous le règne de Ferdinand VI, né de parents obscurs, avait d'abord été teneur de livres chez un banquier de Cadix; des talents supérieurs le

rent bientôt connaître. Il s'éleva par degrés, et du poste d'intendant d'armée passa dans le ministère où il se montra avec l'éclat d'un homme qui s'est créé lui-même. Livré tout entier à l'administration publique, il supprima les dépenses superflues, encouragea les établissements utiles, protégea l'industrie, les sciences, les arts, le commerce, et créa de nouveau, pour ainsi dire, la marine espagnole. Il porta son système d'économie jusque dans la maison de son souverain; et, sans rien retrancher de la pompe qui convenait à un si puissant monarque, il sut cependant y établir une sage réforme. Sa modestie égalait ses talents. Le nom qu'il prit en est une preuve : *Ensenada* signifie rien en lui-même. Les intrigues de cour du duc de Lescar le firent disgracier; mais il souffrit cette disgrâce avec la dignité d'un grand homme, et il ne se montra jamais supérieur à sa place que lorsqu'il l'eut perdue. Le roi, qui le regrettait sincèrement, le rappela; mais les cabales de ses ennemis surent le tenir éloigné du ministère. Il mourut en 1762.

ENT (Georges), né à Sandwich dans le comté de Kent, en 1603, reçut le bonnet de docteur en médecine, à Padoue. De retour en Angleterre, il se lia étroitement d'amitié avec Harvey, devint président du collège des médecins sous Cromwell, et fut fait chevalier par Charles II qui avait tant de plaisir à l'entendre, qu'il assistait à ses leçons. Il mourut à Londres en 1689. On a de lui : *De respirationis usu primario*, 1679, in-8; *Apologia pro circulatione sanguinis*, 1641, in-8, en faveur de Harvey; les *Mémoires* dans les *Transactions philosophiques*.

ENTINOPE de Candie, fameux architecte au commencement du 5^e siècle, a été l'un des principaux fondateurs de la ville de Venise. Radagaise, roi des Goths, étant entré en Italie en 406, les ravages de ces barbares contraignirent les peuples à se sauver en différents endroits. Entinope fut le premier qui se retira dans des marais proche de la mer Adriatique. La maison qu'il y bâtit était encore la seule qu'on y vit, lorsque, quelques années après, les habitants de Padoue se réfugièrent dans le même marais. Ils y élevèrent, en 413, les 24 maisons qui formèrent d'abord la cité. Celle d'Entinope fut ensuite changée en église, et dédiée à saint Jacques. Elle subsiste, dit-on, encore, et est située dans le quartier appelé *Rialto*, qui est le plus ancien de la ville.

ENTRAIGUES. (Voyez ANTHRAUS.)

ENTRECASTEAUX (Joseph-Antoine BRUNI d'), marin, né à Aix en 1740, fut envoyé à la recherche de l'infortuné La Peyrouse. Il partit pour cette expédition au mois de septembre 1791; mais elle fut sans succès. Toutefois, les découvertes qu'il fit rendirent sa campagne utile aux sciences et au commerce. Il se dirigeait vers l'île de Java, lorsqu'il mourut le 20 juillet 1793. Rossel, qui servait depuis 8 ans sous cet illustre navigateur, a rédigé ce *Voyage*, imprimé à Paris en 1818. On y a joint un *atlas* rédigé par Beauteemps-Beaupré, ingénieur-hydrographe de l'expédition. (Voy. LA PEYROUSE.)

ENZINAS (François), né à Burgos en Espagne, vers 1515, est également connu sous les noms de Dryander et de Duchesne en français. Il fit ses études à Wittemberg, sous Mélanchthon, qui lui inspira du goût pour le luthéranisme. Il embrassa ouvertement les nouvelles erreurs à Anvers. Il y entreprit, à la sollicitation de Mélanchthon, une *Traduction* du Nouveau-Testament en espagnol, 1542, in-8, qu'il eut l'audace de dédier à Charles-Quint et de présenter à ce prince, en le priant de la prendre sous sa protection; Charles le lui promit, pourvu qu'il n'y eût rien contre la foi antique. La version ayant été examinée, l'auteur fut mis en prison où il fut détenu pendant 15 mois. Il s'évada l'an 1545, parcourut l'Angleterre, l'Allemagne, et se rendit à Genève, auprès de Calvin en 1552. On ne sait rien de lui au-delà de cette époque. Il a laissé une mauvaise *Histoire de l'état des Pays-Bas et de la religion d'Espagne*, Genève, in-8. Cette histoire fait partie du *Martyrologe protestant*, imprimé en Allemagne. C'est l'histoire apologétique des calvinistes et luthériens, punis pour s'être arrogé le droit de dogmatiser, d'insulter les prêtres, d'exciter des troubles, etc.

EOBANUS HESSUS (Helius) fut surnommé *Hessus*, parce qu'il naquit en 1488, sur les confins de la Hesse, sous un arbre au milieu des champs. Il professa les belles-lettres à Erfurt, à Nuremberg et à Marbourg, où le landgrave de Hesse l'avait appelé. Il mourut dans cette ville en 1540, à 52 ans, avec la réputation d'un bon poète, ennemi de la satire, quoique versificateur, du mensonge et de la duplicité; mais ami du vin et de la crapule. Le cabaret était son Parnasse. On raconte qu'il terrassa un des plus hardis buveurs de l'Allemagne, qui lui avait fait défi de boire un seau de bière. Eobanus fut vainqueur, et le vaincu

ayant fait de vains efforts pour épuiser le seau, tomba ivre-mort. Nous avons de ce poète buveur un grand nombre de poésies; les vers tombaient de sa plume. Il avait la facilité d'Ovide, avec moins d'esprit et moins d'imagination. Les principaux fruits de sa muse sont : des *Traductions* en vers latins de *Théocrite*, Bâle, 1531, in-8, et de *l'Illiade* d'Homère, Bâle, 1541, in-8; des *Élégies* dignes des siècles de la plus belle latinité; des *Sylves*, in-4; des *Bucoliques* estimées, Halle, 1539, in-8; *Ipsius et amicorum Epistolæ*, in-fol. Ses poésies ont été publiées sous le titre de *Operum sarragines duæ*, à Halle en 1539, in-8, et à Francfort en 1564, dans le même format. Camérarius a écrit sa *Vie*, imprimée à Leipsick en 1696, in-8.

EON DE L'ÉTOILE, gentilhomme breton, homme sans lettres, mais d'une extravagance et d'une opiniâtreté telles qu'on en voit rarement. Ce fou se disait *le fils de Dieu, et le juge des vivants et des morts*, sur l'allusion grossière de son nom avec le mot *eum* dans cette conclusion des exorcismes : *Per eum qui judicaturus est vivos et mortuos*. On ne doit pas s'étonner qu'un insensé ait pu trouver une telle absurdité dans son imagination. On ne doit pas l'être non plus qu'il ait fait un grand nombre de sectateurs, et que quelques-uns aient mieux aimé se laisser brûler, que de renoncer à leur délire. Il n'y a, comme dit Cicéron, aucun genre de folie, ou d'excès dont l'esprit humain ne soit capable. Eon fut pris et conduit au concile de Reims, assemblé par le pape Eugène III en 1158. Le Pontife demanda à l'écervelé : « Qui es-tu ? » Il lui dit : « Celui qui doit venir juger les vivants et les morts. » Comme il se servait, pour s'appuyer, d'un bâton fait en forme de fourche, le Pape lui demanda ce que voulait dire ce bâton : « C'est ici un grand mystère, répondit le fanatique. Tant que ce bâton est dans la situation où vous le voyez, les deux pointes tournées vers le ciel, Dieu est en possession des deux tiers du monde, et me laisse maître de l'autre tiers. Mais si je tourne les deux pointes vers la terre, alors j'entre en possession des deux tiers du monde, et je n'en laisse qu'un tiers à Dieu. » Ce maître de l'univers fut enfermé dans une étroite prison, où il mourut peu de temps après. Ceux d'entre les sectateurs d'Eon, qui demandèrent à rentrer dans l'Eglise, furent reçus avec bonté; mais comme il paraissait que de telles extravagances soutenues avec tant de fureur prouvaient quelque intervention de l'esprit séduc-

teur, on les exorcisa comme des démoni-ques.

EON DE BAUMONT (Charles-Gervaise - Louise - Auguste André-Timothée d') naquit à Tonnerre le 6 octobre 1722, d'un avocat conseiller du roi à Paris, et ses études au collège Mazarin, fut reçu d'abord docteur en droit civil et en droit canon, ensuite avocat au Parlement. Le prince de Conti, qui protégeait spécialement sa famille, lui fit obtenir une mission diplomatique à Saint-Petersbourg, où il prit les habits de femme, qu'il quitta à son retour en France pour reprendre les habits d'homme. Après avoir applaudi dans ce voyage les voies de pacification, il fut envoyé une seconde fois en Russie, mais avec un caractère public. La prudence et l'activité de ses démarches ne laisserent rien à désirer. A son retour, brûlant du désir de se distinguer dans la carrière des armes, il obtint la permission d'aller rejoindre l'armée française en Allemagne, et il fit la campagne de 1761 avec le titre de capitaine de dragons; et comme aide-de-camp du maréchal de Broglie; il se distingua à *Hoxter, Ultrap, Eimbeck*, et surtout à *Osterwick*, où, avec 80 dragons, il força un bataillon prussien de 800 hommes à mettre bas les armes. La paix de 1762 le fit renvoyer dans la carrière politique. Il fut envoyé à Londres en qualité de secrétaire d'ambassade, et nommé ensuite ministre plénipotentiaire. Louis XV lui accorda la croix de Saint-Louis. Peu de temps après, de sourdes menées de la part de ses ennemis le firent rappeler; mais, pour le consoler de sa disgrâce, le roi satisfait de ses services lui accorda une pension de 12,000 francs. Le chevalier d'Eon resta en Angleterre, et, quoique sans caractère, il ne s'en occupa pas moins de tout ce qui pouvait tourner à l'avantage de sa patrie. Les discussions auxquelles on se livrait sur son sexe engagèrent les comtes de Vergennes et de Maurepas à le rappeler en France, à la condition expresse qu'il prendrait des habits de femme. Ce ne fut qu'après de longues hésitations qu'il se décida à paraître dans le monde sous le titre de chevalière d'Eon. Il mourut le 21 mai 1840, dans un complet oubli. On a cherché inutilement à connaître les raisons politiques qui ont pu forcer un homme, un militaire, un chevalier de Saint-Louis, à prendre des habits de femme. Ses ouvrages ont été recueillis en 1775, en 18 vol. in-8, sous le titre de *Loisirs du chevalier d'Eon*. Ils ont la plupart pour objets des matières d'administration et de politique, et annoncent un observateur intelligent.

..EPAGATHE, officier de guerre sous l'empire d'Alexandre-Sévère, assassina le célèbre jurisconsulte Ulpien, l'an de J.-C. 226. L'empereur fut extrêmement irrité de cet attentat; mais il ne put faire punir le meurtrier à Rome, de peur que les soldats ne se soulevassent. Il envoya Epagathe en Egypte pour y être gouverneur, et peu de temps après il lui commanda d'aller en Candie, où il le fit tuer par des gens qui lui étaient affidés.

EPAMINONDAS, capitaine thébain, d'une famille distinguée, descendant des anciens rois de Béotie, porta d'abord les armes pour les Lacédémoniens, alliés des Thébains, et lia une amitié étroite avec Pélopidas, qu'il défendit courageusement dans un combat. Pélopidas délira, par le conseil de son ami, Thèbes le joug de Lacédémone. Ce fut le signal de la guerre entre ces deux peuples. Epaminondas, élu général des Thébains, régna l'an 371 avant J.-C. la célèbre bataille de Leuctres dans la Béotie. Les Lacédémoniens y perdirent leurs meilleures troupes et leur roi Cléombrote. Pour conserver la supériorité que Thèbes venait d'acquiescer par ses succès sur Lacédémone, Epaminondas entra dans la Laconie, à la tête de 50,000 combattants, et vainquit la plupart des villes du Péloponèse, et traita plutôt en alliées qu'en ennemies. Il fit rétablir les murs de Messène, et fut longtemps l'objet de la haine et de la colère de Lacédémone. C'était encore un ennemi implacable qu'il lui donnait. Par une de ces humeurs bizarres qui sont la seule règle de la multitude et des cohortes démocratiques, Epaminondas, après avoir servi sa patrie, fut traité en criminel d'Etat. Une loi de Thèbes défendait de garder le commandement des troupes plus d'un mois. Le héros avait violé cette loi, mais c'était pour donner la victoire à ses concitoyens. Les juges allaient le condamner à mort, lorsqu'il demanda qu'on mit sur son tombeau: « qu'il avait perdu la vie pour avoir sauvé la république. » Ce reproche fit changer de résolution aux Thébains; ils lui rendirent l'autorité. Il en fit usage en portant ses armes en Thessalie, et il y fut vainqueur. La guerre s'étant allumée entre les Eléens et ceux de Mantinée, les Thébains volèrent au secours des premiers; il y eut une bataille dans les plaines de Mantinée, à la vue même de cette ville. Le général thébain, s'étant jeté dans la mêlée pour faire déclarer la victoire en sa faveur, reçut un coup mortel dans la poitrine, l'an 363 avant J.-C. Ses amis regrettant qu'il ne laissât pas d'enfants: « Vous vous trompez, leur répondit-il, je laisse dans

« les batailles de Leuctres et de Mantinée « deux filles, qui me feront vivre tous « jours. » Telle était la courte philosophie des sages de l'antiquité! Après un peu de bruit pour des victoires d'un effet momentané, et qui n'aboutissaient qu'à changer une tyrannie contre une autre, ils s'imaginaient que leurs cadavres brilleraient d'une splendeur éternelle.

EPAPHRODITE, apôtre ou évêque de Philippes en Macédoine. Les fidèles de cette ville, ayant appris que saint Paul était détenu prisonnier à Rome, envoyèrent Epaphrodite pour lui porter de l'argent et l'aider de ses services. Ce député exécuta sa commission avec beaucoup de zèle, et tomba dangereusement malade à Rome. Quand il fut guéri, saint Paul le renvoya avec une lettre pour les fidèles de Philippes, remplie de témoignages d'amitié pour eux et pour Epaphrodite, l'an 62 de J.-C.

EPAPHRODITE. (Voyez EPICRÈTE.)

EPÉE (l'abbé de L') s'est rendu célèbre par ses travaux en faveur des sourds et muets de naissance. Son assiduité et sa patience, autant que ses talents, ont donné à ses peines un succès mérité, dont la gloire eût été plus pure encore, s'il avait dédaigné les liaisons avec un parti qui a toujours mis les bonnes œuvres en ostentation, quoique personnellement il fût simple et modeste. L'abbé de L'Epée donne lui-même une idée juste, claire et précise de sa méthode dans son *Institution des sourds et des muets* (voyez le *Journal historique et littéraire*, du 15 septembre 1776, page 81), ouvrage écrit avec sentiment, et qui n'a pas le ton de sécheresse et de didacticisme que le titre semble annoncer. Il y a à la fin une belle petite oraison latine, prononcée par un de ses élèves et terminée par ce passage de la Sagesse: *Sapientia aperuit os mortuorum, et linguas infantium fecit disertas* (Sap. 10) Ce livre a été réimprimé en 1784 sous ce titre: *La véritable manière d'instruire les sourds et muets, confirmée par une longue expérience*, Paris, 1 vol. in-12. On connaît le différend qui s'est élevé entre l'abbé de L'Epée et l'abbé Deschamps, qui, dans son *Cours élémentaire d'éducation*, regarde l'inspection des mouvements de la langue comme le moyen principal de l'instruction des sourds et muets, tandis que le premier, et son défenseur, M. Desloges, regardent l'usage des signes naturels et méthodiques, comme tenant la place la plus importante dans cette instruction. Peut-être n'est-ce qu'une dispute de mots ou une manière de raisonner, qui tient plus à la spéculation qu'à la pratique (voyez le

Journal hist. et litt., 1^{er} octobre 1780, page 182). Si l'on considère les élèves comme sourds, le moyen direct et principal d'instruction, ce sont sans doute les signes ; mais ce sera l'articulation et les mouvements de la langue, si on les considère comme muets. Quoi qu'il en soit, l'art de faire parler les sourds et muets, plus exercé aujourd'hui et perfectionné, n'est cependant pas neuf ; nous le tenons, comme tous les autres, des hommes plus instruits et moins bruyants que nous, qui nous ont laissé le fruit de leurs observations. Il y a bien des années que M. Péreire a fait à Paris les plus heureux essais en faveur des muets. En 1771, il présenta au roi de Suède qui se trouvait dans cette capitale, trois muets qui parlèrent devant ce prince. Il reçut une pension du gouvernement ; et lorsque l'abbé de L'Épée commença à faire du bruit, Péreire écrivit à l'abbé Fontenai une lettre où il revendiquait sa découverte. Nous avons une *Dissertation* latine de Jean Conrad Amman, sur la parole, imprimée à Amsterdam en 1700, qui présente les détails les plus curieux, résultat d'une longue et pénible expérience ; on en voit une *Traduction* française à la fin de l'ouvrage de M. Deschamps. Le même auteur nous a donné le *Surdus loquens* (le sourd parlant), imprimé à Harlem en 1692. Longtemps avant le médecin Amman, Jean Wallis avait exercé avec beaucoup de succès l'art de faire parler les sourds et muets, qu'un religieux, nommé Ponce, avait déjà fait connaître en Espagne. Le P. Gaspard Schott a écrit des choses intéressantes sur le même objet, et M. Mercier, dans la *Notice* de ses ouvrages, lui fait honneur de la découverte. L'abbé de L'Épée est mort à Paris, en décembre 1789. On a placé, au mois d'avril 1841, dans une des chapelles de l'église de Saint-Roch, à Paris, sur un très-riche piédestal le buste de l'abbé de L'Épée. Ce sont les sourds-muets reconnaissants qui l'ont fait faire pour honorer la mémoire de leur bienfaiteur.

EPERNON. (Voyez VALETTE.)

EPEUS, frère de Péon, et roi de la Phocide, régna après son père Panopée. Il inventa, selon Pline, le *bélier* pour l'attaque des places. On dit qu'il construisit le *cheval de Troie*, et qu'il fonda la ville de Métapont.

EPHESTION, ami et confident d'Alexandre-le-Grand, mort à Ecbatane en Médie, l'an 325 avant J.-C., fut pleuré par ce héros. Ephestion, suivant l'expression de ce prince, « aimait Alexandre, au lieu que Cratère aimait le roi. »

Le conquérant donna des marques de la plus vive douleur, et même d'une douleur cruelle et insensée. Il interrompit les jeux, il fit mourir en croix le médecin qui l'avait soigné dans sa dernière maladie. On a parlé diversement du genre d'amour qu'il avait eu pour ce courtisan ; mais l'atrocité des regrets fait assez voir que c'était un amour absurde. En tous cas, il n'y aura pas de jugement téméraire de croire que le conquérant ne mit pas plus de sagesse dans cet attachement, que dans celui qu'il eut pour l'eunuque Bagoas.

EPHORE, orateur et historien de Cambrésie en Ionie, vers l'an 352 avant J.-C., fut disciple d'Isocrate. Il composa par son conseil une *Histoire*, dont quelques anciens ont fait l'éloge, et dont d'autres, parmi lesquels Dion, Chrysostôme, Suidas, etc., ont parlé d'une manière peu avantageuse. Il paraît qu'il était imbu de certains principes qui influèrent beaucoup sur sa narration. — Il ne faut pas le confondre avec un autre EPHORE qui a écrit une *Histoire de l'empereur Gallien*, en 22 livres.

EPHRAÏM, 2^e fils du patriarche Joseph et d'Aseneth, fille de Putiphar, naquit en Egypte vers l'an 1710 avant J.-C. Jacob étant sur le point de mourir, Joseph lui mena ses deux fils, Ephraïm et Manassés ; le saint patriarche les adopta et leur donna sa bénédiction, en disant que « Manassés serait chef d'un peuple, « mais que son frère serait plus grand « que lui, et que sa postérité serait la « plénitude des nations, » et mettant, par une action prophétique, la main droite sur Ephraïm, le cadet, et la gauche sur Manassés. Ephraïm eut plusieurs enfants en Egypte, qui se multiplièrent tellement, qu'au sortir de ce pays, ils étaient au nombre de 40,500 hommes capables de porter les armes. Après qu'ils furent entrés dans la Terre-Promise, Josué, qui était de leur tribu, les plaça entre la Méditerranée au couchant et le Jourdain à l'orient. Cette tribu devint en effet, selon la prophétie de Jacob, beaucoup plus nombreuse que celle de Manassés.

EPHREM (saint), diacre d'Edesse, fils d'un laboureur de Nisibe, s'adonna dans sa jeunesse à tous les vices de cet âge. Il reconnut ses égarements et se retira dans la solitude pour les pleurer. Il y pratiqua toutes les austérités, mortifiant son corps par les jeûnes et les veilles. Une prostituée vint tenter l'homme de Dieu. Ephrem lui promit de faire tout ce qu'elle voudrait, pourvu qu'elle le suivît ; mais cette malheureuse, voyant que le

aint la menait dans une place publique, et dit qu'elle rougirait de se donner en spectacle. Le solitaire lui répondit avec un saint emportement : « Tu as honte de pécher devant les hommes, et tu n'as pas honte de pécher devant Dieu, qui voit tout et qui connaît tout. » Ces paroles touchèrent la prostituée, et dès lors elle résolut de se sanctifier. Ephrem ne resta pas toujours dans sa solitude. Il alla à Edesse où il fut élevé au diaconat. La consécration de l'ordination anima son zèle, et ce zèle le rendit orateur. Quoiqu'il eût négligé ses études, il prêcha avec autant de facilité que d'éloquence. Comme les apôtres, il enseigna ce que jusqu'alors il avait ignoré. Le berger, les monastères le choisirent pour leur guide, et les pauvres pour leur père. Il sortit de sa retraite, dans un temps de famine, pour les faire soulager. Il retourna enfin dans son désert, où il mourut vers l'an 379. Saint Ephrem avait composé plusieurs ouvrages en syriaque pour l'instruction des infidèles, ou pour la défense de la vérité contre les hérétiques. Ils furent presque tous traduits en grec de son vivant. Il écrit avec force contre les erreurs de Sabellius, d'Arius, l'Apollinaire et des manichéens. On a une très-belle édition en latin, grec et syriaque, de ceux qui sont parvenus jusqu'à nous, en 6 vol. in-fol., publiés à Rome depuis 1732 jusqu'en 1746, sous les auspices du cardinal Quirini, par les soins de M. Assémani, sous-bibliothécaire du Vatican. L'illustre cardinal l'aurait chargé de cette entreprise, dont l'exécution a satisfait le public savant. Cette édition est enrichie de prolegomènes, de préfaces, de notes. Les ouvrages de piété de saint Ephrem ont été traduits en français, par M. l'abbé Le Merre, Paris, 1744, 2 vol. in-12. Ses écrits tiennent leur principale force du génie et des figures propres aux langues orientales. Ce qu'il y a de plus admirable, c'est qu'il n'y a rien d'étudié, et que toutes les paroles ne sont que les effusions impétueuses d'une âme qui s'épanche; on y remarque partout le langage d'un cœur pénétré d'amour, de confiance, de compunction, d'humilité, et de toutes les autres vertus. L'auteur s'y est peint tel qu'il était. Il y paraît uniquement occupé des grandes vérités du salut. Sans cesse il s'humilie sous la main toute-puissante d'un Dieu infiniment saint et terrible dans sa justice; la présence divine lui inspire un frayeur respectueuse; le souvenir du jugement dernier augmente sa ferveur, le porte à pratiquer et à prêcher les austérités de la pénitence, et l'âme à

travailler de toutes ses forces pour se préparer un trésor de mérites. Ses paroles impriment dans les âmes les sentiments dont elles sont l'image : elles y portent tout à la fois la lumière et la conviction. Ce n'est point un feu qui produit une chaleur passagère, c'est une flamme qui dévore et détruit toutes les affections terrestres, qui transforme l'âme en elle-même, et qui continue de brûler, sans rien perdre de son activité. « Quel est l'orgueilleux, dit saint Grégoire de Nysse, qui ne deviendrait le plus humble des hommes, en lisant ses discours sur l'humilité? Qui ne serait enflammé d'un feu divin, en lisant son Traité de la charité? Qui ne désirerait d'être chaste de cœur et d'esprit, en lisant les éloges qu'il donne à la chasteté? » Saint Ephrem fut en relation avec les personnages les plus illustres de son temps, avec saint Grégoire de Nysse, saint Basile, Théodore. Le premier l'appelle le docteur de l'univers, le dernier, la lyre du Saint-Esprit.

EPHREM, patriarche d'Antioche, souscrivit à l'édit de Justinien contre Origène, et à la condamnation des *Trois Chapitres*, écrivit plusieurs ouvrages pour la défense du concile de Chalcédoine, de saint Cyrille et de saint Léon, dont Photius nous a conservé des extraits. Il mourut vers l'an 546.

EPICHRIS, courtisane accusée de conspiration contre Néron. Elle souffrit les plus horribles tourments, et refusa constamment de découvrir ses complices. Comme on la menait pour l'appliquer une seconde fois à la torture, craignant de ne pouvoir la supporter et de donner quelques marques de faiblesse, elle s'étrangla avec un mouchoir qu'elle avait détaché de son sein. Legouvé a donné une tragédie d'*Epicharis*, qui a obtenu quelques succès.

EPICARME, poète et philosophe pythagoricien, natif de Sicile, introduisit la comédie à Syracuse. Il fit représenter en cette ville un grand nombre de pièces, que Plaute imita dans la suite. Il avait aussi composé plusieurs traités de philosophie et de médecine dont Platon sut profiter. Aristote et Plin lui attribuent l'invention des deux lettres grecques T et X. Il vivait vers l'an 440 avant J.-C., et mourut âgé de 90 ans. Il disait que les dieux nous vendent tous les biens pour du travail, ce qu'un poète a rendu d'une manière plus simple :

..... Nil sine magno
Vita labore dedit mortalibus.

EPICTÈTE, philosophe stoïcien d'Hierapolis en Phrygie, fut esclave d'Epa-

phrodite, affranchi de Néron, que Domitien fit mourir. Les philosophes ayant été chassés de Rome par ce dernier empereur, Epictète fut compris dans la proscription; mais il revint ensuite, se fit un nom distingué, et mourut sous Marc-Aurèle, dans un âge fort avancé. Arrien, son disciple, publia 4 livres de discours, qu'il avait entendu prononcer à son maître. C'est ce que nous avons sous le nom d'*Enchiridion* ou de *Manual*. « Quelques auteurs, dit Formey, par un zèle peu judicieux, ont voulu trouver dans ce livre la morale du Christianisme. On est surpris de voir combien le savant Dacier (voyez ce mot) s'est donné de peine pour cela, et qu'il n'ait pas senti la différence extrême qui se trouve entre ces deux philosophies, quoique la pratique en paraisse au premier coup d'œil la même. Aveuglé à ce point, il n'a cherché qu'à donner un sens chrétien à tout ce qu'il a traduit. » Il est bien vrai qu'ayant vécu 94 ans après J.-C., et les Évangiles étant déjà répandus par toute la terre, Epictète les a connus et en a fait usage; mais il n'en est pas moins certain que toute la base, l'âme et le but de sa morale n'ont rien de commun avec l'Évangile. « Dacier, continue Formey, n'est pas le premier qui soit tombé dans cette erreur. Nous avons une vieille *Paraphrase* d'Epictète attribuée à un moine grec, dans laquelle on trouve l'Évangile et Epictète également définis. Un jésuite (le Père Mourgues), homme de plus d'esprit, a mieux senti la différence des deux philosophies. Le rapport qui se trouve entre les mœurs extérieures du stoïcien et du chrétien a pu faire prendre le change à ceux qui n'ont pas considéré les choses avec assez d'attention ou avec la justesse nécessaire; mais au fond, il n'y a rien qui admette si peu de conciliation, et la morale d'Épicure n'est pas plus contraire à la morale de l'Évangile que celle de Zénon. Cela n'a pas besoin d'autre preuve que l'exposition du système stoïcien. La somme du premier se réduit à ceci : *Ne pense qu'à toi ; ne sacrifie tout qu'à ton repos*. La morale du chrétien se réduit à ces deux préceptes : *Aime Dieu de tout ton cœur ; aime les hommes comme toi-même*. » Un auteur, qui apprécie également bien la morale de Zénon et d'Epictète, a eu soin de nous prémunir contre les consolations que nous serions tentés d'y chercher. « Toutes les ressources, dit-il, qu'ils nous offrent dans les événements qui ne dépendent pas de nous, sont prises ou de la nécessité des choses, si

« peu consolante en elle-même, ou de « cette fierté stoïque, par laquelle le sage « s'enveloppe dans sa propre vertu, et se « regarde comme inaccessible aux coups « du sort; vertu et fierté de l'âme qui « ne sait que concentrer les peines au- « dedans, et ne les rend souvent que plus « sensibles. » Malgré l'enthousiasme avec lequel des gens superficiels ont parlé d'Epictète, ce n'était, dans la réalité, qu'un sage imaginaire et chimérique, un philosophe fier et orgueilleux, qui, dans la disgrâce, affectait un air de constance et d'intrépidité, sous lequel il cachait sa sensibilité. Son maître Epaphrodite lui ayant donné, dans un moment de colère, un grand coup de bâton sur une jambe, Epictète lui répondit froidement : *Si vous frappez ainsi, vous la romprez*. Cette réponse d'une philosophie délicate irrita davantage Epaphrodite, qui, le frappant plus rudement, lui rompit en effet la jambe; mais lui, sans s'émouvoir, lui répliqua : *Ne vous l'avais-je pas dit que vous me la rompiez ?* L'épicien Celse, qui trouve dans cette disposition d'esprit quelque chose de sublime (quoiqu'elle ne soit qu'une grandeur d'âme fausse et apparente, un dépit secret et malicieux, exprimé de façon à attiser la colère de celui qu'on voulait morquer par cette froideur factice), demande si le Dieu des chrétiens a jamais dit des choses aussi belles? Origène répond à cela d'une manière non moins solide qu'ingénieuse : *Notre Dieu, dit-il, n'a prononcé aucune parole ; ce qui est bien plus merveilleux et bien plus estimable que ce qu'a dit Epictète, qui par le silence aurait conservé sa jambe*. Le suicide, suivant les principes de ce philosophe, est une vertu; aussi Caton est un de ses plus grands héros. Wolf a eu raison de condamner la lecture de cet auteur, qui inspire un certain stoïcisme propre à rendre l'homme insensible envers le prochain, et inflexible à ses prières. Le célèbre J.-B. Rousseau n'en a pas parlé d'une manière plus favorable :

En vain, d'un ton de rhéteur,
Epictète à son lecteur
Prêche le bonheur suprême ;
J'y trouve un consolateur
Plus affligé que moi-même.

Dans son dogme simulé
Je découvre sa colère.
J'y vois un homme accablé
Sous le poids de sa misère ;
Et dans tous ces beaux discours,
Fabriqués durant le cours
De sa fortune maudite,
Vous reconnaissez toujours
L'esclave d'Epaphrodite.

Mais je vois déjà d'ici
Frémir tout le stoïcisme,
D'entendre traiter ainsi
Un des saints du paganisme ;
Pardon. Mais en vérité,

Mon Apollon révêlé
Lui devait ce témoignage,
Pour l'honneur que m'a coûté
Son insupportable ouvrage.

es meilleures éditions d'*Épicure* sont celles de Leyde, 1670, in-24 et in-8, *in notis variorum*; d'Utrecht, 1711, in-4; de Londres, 1739 et 1741, en 2 v. 1-4. Le Père Mourgues, l'abbé de Belledune, Dacier, Lefebvre de Villebrune, Aigeon et plusieurs autres écrivains, en ont donné des traductions françaises. (Voyez MORGUES.) Le *Manuel* d'*Épicure* a aussi été traduit en allemand, en espagnol, en portugais, en anglais, en italien, etc.

ÉPICURE naquit à Gargetium dans l'Attique, l'an 341 avant J.-C., de parents obscurs. La mère du philosophe eut une de ces femmes qui couraient les maisons pour exorciser les lutins. Son père, destiné à être le chef d'une secte de philosophie, la secondait dans ses fonctions superstitieuses. Cependant, dès l'âge de 12 à 13 ans, il eut du goût pour le raisonnement. Le grammairien qui l'instruisait, lui ayant récité ce vers d'Hésiode : *Le chaos fut produit le premier de tous les êtres.* — *Eh ! qui le produisit,* il demanda Epicure, *puisque'il était le premier ?* — *Je n'en sais rien,* dit le grammairien, *il n'y a que les philosophes qui le sachent.* — *Je vais donc chez eux pour m'instruire,* repartit l'enfant, et dès lors il cultiva la philosophie ; mais il n'y trouva jamais les éclaircissements qu'il y cherchait : il se perdit, au contraire, dans toutes les absurdités du matérialisme, dans l'extravagant système des atomes et du hasard imaginé par Leucippe et Démocrite. Après avoir parcouru différents pays, Epicure se fixa à Athènes. Il érigea une école dans un beau jardin, où il philosophait avec ses amis et ses disciples. On venait à lui de toutes les villes de l'Asie et de la Grèce. Sa doctrine était que, *le bonheur de l'homme est dans la volupté* ; et l'on conçoit assez d'une telle doctrine attire les auditeurs et multiplie les disciples. Il est bien vrai que quelques critiques, et la plupart des eaux-esprits modernes, prétendent justifier Epicure, et donner au mot *volupté* le sens qu'il n'eut jamais ; mais les vrais savants ont toujours regardé cette justification comme une chimère, et comme un vain sophisme accrédité chez des hommes intéressés à ne point avouer l'inamie de leur maître. On convient qu'Epicure a beaucoup parlé de vertu ; mais à tort, c'est la *volupté* ; et en cela il est très-raisonnable et très-consequent dans ses principes. Tout ce qui fait la matière d'une jouissance agréable, est

matière de vertu dans le système de l'athée ; la raison en persuade et en autorise l'acquisition : ce serait folie, indifférence stupide, haine insensée de soi-même, de s'y refuser. Le cardinal de Polignac, en réfutant Lucrèce, le plus élégant interprète de la doctrine épicurienne, a mis au grand jour la nature de cette vertu prétendue ; il est surprenant qu'on y revienne encore sans répondre à ses raisons. Citera-t-on toujours ce passage de Cicéron : *Negat Epicurus jucundè posse vivi, nisi cum virtute vivatur*, et n'ajoutera-t-on jamais le reste : *nec cum virtute nisi jucundè* ? Cicéron donne à toute la terre le défi de pouvoir ne pas entendre par volupté épicurienne la volupté des sens. (*De Finib.* l. 3, n. 46.) Ceux qui entendent le plaisir de l'âme n'ont pas lu les premiers vers de Lucrèce, disciple et interprète d'Epicure :

Excedunt genitrix, divùmque hominumque voluptas.

Est-ce que Vénus présidait aux plaisirs de l'esprit ? « Quoi ! disait Cicéron, je ne sais point ce que c'est que *édos* en grec, et *voluptas* en latin ? Quiconque veut être épicurien, l'est en deux jours, et je serais le seul qui ne pourrais y rien comprendre ? Vous dites vous-même qu'il ne faut point de lettres pour devenir philosophe (il parle à un épicurien) ; en vérité, quoique je sois naturellement assez modéré dans la dispute, je l'avoue, j'ai peine à me contenir. » En effet, pourquoi Cicéron n'aurait-il pas compris ce que les épicuriens, la plupart fort bornés et incapables d'entrer dans les discussions fines, comprenaient dès le premier mot ? Epicure parle d'une volupté dont tout animal en naissant a la connaissance par le sentiment seul. « Pourquoi tergiverser, dit encore Cicéron en apostrophant ce philosophe, sont-ce vos paroles ou non ? voici ce que vous dites dans le livre qui contient votre doctrine sur cette matière : *Je déclare, dites-vous, que je ne reconnais aucun autre bien que celui que l'on goûte par les saveurs et par les sons agréables, par la beauté des objets sur lesquels tombent nos regards, et par les impressions sensibles que l'homme reçoit dans toute sa personne ; et afin qu'on ne dise pas que c'est la joie de l'âme qui constitue ce bonheur, je déclare que je ne conçois de joie dans l'âme que quand elle voit arriver ces biens dont je viens de parler, etc.* Est-ce que je mens ? est-ce que j'invente ? Qu'on me réfute ; je ne demande, je ne cherche en tout que la vérité. » Après tout, si les épicuriens

entendaient par le mot de *volupté* autre chose que ce qu'on entend ordinairement, ils n'étaient guère habiles d'aller employer, dans un pays où ils avaient tant de rivaux et d'ennemis, une expression dont le sens, au moins équivoque, pouvait donner prise à la calomnie. « Qui les obligeait, s'ils avaient des idées pures et exemptes de tout reproche, de présenter la vertu sous l'habit d'une courtisane décriée ? » *Quid enim necesse languam meretricem in matronarum cultum, sic voluptatem in virtutum concilium adducere? invidiosum nomen est et infamiae subjectum...* Les mœurs d'Epicure étaient parfaitement conformes à sa doctrine; il a vécu en digne chef de cette classe d'hommes qu'Horace appelle *Epicuri de grege porcos*. Voltaire et les encyclopédistes veulent absolument qu'Epicure ait été un homme de bien. Ceux-ci disent « qu'il reçut dans ses jardins plusieurs femmes célèbres : Léontine, maîtresse de Métrodore; Philénide, une des plus honnêtes femmes d'Athènes; Nécidie, Hérotie, Hédie, Marmarie, Boidie, Phédrie. » Or, toutes ces femmes célèbres et honnêtes étaient des femmes perdues de réputation, suivant Diogène Laërce et les anciens écrivains. Il faut compter extrêmement sur l'ignorance de ses lecteurs pour leur présenter Philénide ou Philénis, pour une des plus honnêtes femmes d'Athènes; il ne reste plus qu'à leur faire croire que Messaline était une des plus honnêtes femmes de Rome. Philénis était plus coupable que Messaline : non contepte d'avoir corrompu la jeunesse de son temps, elle voulait encore corrompre la jeunesse des siècles futurs, par un livre abominable qu'elle composa. (Voyez les *Adages* de Junius sur ces mots : *Philaidinis commentarii*, et la remarque P de l'art. *Hélène* dans le *Dictionn.* de Bayle.) On ne peut lire saint Clément d'Alexandrie, Lucien, Martial, Athénée, Suidas, Giraldis, etc., sans avoir le nom de *Philénis* en exécution. Si MM. les encyclopédistes avaient seulement ouvert les Dictionnaires de Gouldman, d'Etienne, de Hoffman, etc., ils auraient trouvé le nom de *Philénis* suivi d'une épithète infâme; et Diogène Laërce donne la même épithète à Nécidie, à Hérotie, et aux autres compagnes de Philénis. Epicure était aussi débauché que les femmes qu'il fréquentait. « Quand je le voudrais, dit Plutarque, il me serait impossible de passer par-dessus l'impudence et l'impertinence de cet homme, dont les appétits voluptueux requéraient des viandes exquis, des vins délicieux, des senteurs délicates,

« et par-dessus tout cela encore, de jeunes femmes, comme une *Leontium*, une *Boidion*, une *Hédia*, une *Nécidion*, qu'il entretenait et nourrissait. » On n'ose rapporter ce qu'ajoute Plutarque des débordements d'Epicure avec son familier *Poliénus* et une courtisane native de la ville de Cysique. (Voy. Plutarque dans le *Traité* : *Qu'on ne peut vivre joyeusement selon Epicure*, traduit par Amyot, et l'article *Leontium* du *Dictionnaire* de Bayle.) Epicure mourut à l'âge de 72 ans, l'an 269 avant J.-C., d'une rétention d'urine, ou plutôt d'un accident occasionné par de longues et d'effrénées débauches. Gassendi a fait l'apologie de sa morale spéculative et de sa morale pratique, dans un *Recueil sur sa vie et ses écrits*, La Haye, 1656, in-8. L'abbé Batteux l'a bien réfuté dans sa *Morale d'Epicure tirée de ses propres écrits*, in-4, 1758. Comberland et Fabricius ont aussi rendu à ce patriarche des impies et des libertins toute la justice qu'il mérite.

EPIMÉNIDES de Gnosse, dans la Crète, passe pour un des sept Sages de la Grèce dans l'esprit de ceux qui ne mettent pas *Périandre* de ce nombre. (Voyez ce nom.) Il cultiva à la fois la poésie et la philosophie. Il faisait accourir au peuple qu'il était en commerce avec les dieux. On l'appela à Athènes pour conjurer la peste, qu'il chassa avec des eaux lustrales, selon les uns, et selon d'autres avec des eaux tirées des simples; ou plutôt qu'il ne chassa d'aucune façon, à ce que pensent les gens qui apprécient le mieux les merveilles de l'antiquité. On dit aussi qu'Epiménides s'endormit 37 ans dans une caverne, et qu'après en être sorti, il ne fut reconnu de personne et ne connaissait plus lui-même personne. De retour en Crète, il composa plusieurs ouvrages en vers, et mourut dans un âge fort avancé, vers l'an 598 avant J.-C. Saint Paul, dans son épître à Tite, a cité le vers où ce poète fait des Crétois, ses compatriotes, ce portrait peu flatteur : *Cretenses semper mendaces, male bestia, ventres pigri*. — Diogène Laërce parle de trois autres **EPIMÉNIDES**, dont l'un composa l'*Histoire de Rhodes* en langue dorique.

EPINAY (M^{me} Louise-Florence-Pérenille DE LA LIVE D') est particulièrement connue par ses liaisons avec J. J. Rousseau, Grimm, l'abbé Galiani, etc. On lui doit cependant un ouvrage estimable qu'elle composa pour sa petite fille, Mlle de Belzunce; il est vrai, lorsqu'elle n'était plus jeune, qu'elle était mère et accablée d'infirmités. Ce livre.

Intitulé : *Les conversations d'Emilie*, 2 v. in-12, a été très-souvent réimprimé, et fut couronné par l'Académie française en 1783, comme le meilleur ouvrage de l'année. En effet, il est écrit dans un excellent esprit; les principes y sont présentés d'une manière nette et simple, et il renferme tout ce qu'il est utile d'enseigner en morale à un enfant jusqu'à 12 ans. On y trouve, dit La Harpe, des mots fins et naïfs, et des choses attentives. Madame d'Epinay mourut au mois d'avril 1783. On a publié, longtemps après sa mort, *Mémoires et correspondance de madame d'Epinay*, 3 vol. in-8. Ces *Mémoires*, destinés à détruire les fâcheuses impressions données par Rousseau dans la seconde partie de ses *Confessions* contre cette dame, ne la justifient guère. La *Correspondance* adressée à Grimm, Duclos, J. J. Rousseau, Saint-ambert, Diderot, ne donne pas une meilleure idée de ses principes. Mais l'ouvrage qui lui fait le plus de tort est la *Correspondance de l'abbé Galiani avec madame d'Epinay*, publiée en 1818, en 1 vol. in-18. Cette *Correspondance* est non seulement répréhensible sur l'article de la religion, mais elle révolte par le cynisme de l'auteur. Il est poussé à un point qui indigne en même temps qu'il égoutte. On a peine à concevoir comment un ecclésiastique pouvait se permettre un pareil ton, et comment une femme pouvait le souffrir. Quelle idée oit-on se former d'une société où l'on observait pas même les règles de la décence la plus commune, et où le langage le plus grossier était devenu familier et habituel. Il est donc vrai qu'on voit secoué toute sorte de frein dans ces oteries philosophiques, et qu'on y affichait le mépris de la pudeur comme de la religion.

EPINE, ou SPINA (Jean del'), fameux ministre calviniste, avait été religieux augustin. Il assista au colloque de Poissy, et échappa au massacre de la Saint-Barthélemy. On a de lui plusieurs livres de morale et de controverse assez mauvais.

EPIPHANE, fils de Carpocrate, hérétique comme son père, fut instruit dans la philosophie platonicienne, et crut y trouver des principes propres à appuyer ses erreurs. Il supposait un principe éternel, fini, et alliait avec ce principe fondamental le système de Valentin. Selon lui, comme selon nos régénérateurs modernes qui ont changé le plus beau royaume en des monceaux de ruine, ce sont ignorance et la passion, qui, en rompant l'égalité et la communauté des biens, ont introduit le mal dans le monde; les idées

de propriété exclusive n'entrent point dans le plan de l'intelligence suprême; elles sont l'ouvrage des hommes. Il concluait de là qu'il fallait supprimer les lois et rétablir l'état d'égalité; il concluait encore que la communauté des femmes était le rétablissement de l'ordre, comme la communauté des fruits de la terre. Il est surprenant que nos prôneurs de l'égalité des droits de l'homme ne l'aient pas encore étendue jusque-là. Par bonheur pour ses contemporains, cet Epiphane mourut à l'âge de 17 ans, vers le commencement du 3^e siècle. Sa doctrine avait tellement plu au peuple, qu'il le révéra comme un dieu. On lui consacra un temple à Samé, ville de Céphalonie; et l'on érigea une académie pour perpétuer sa doctrine.

EPIPHANE (saint), évêque de Salamine et Père de l'Eglise, naquit dans le territoire d'Eleuthérople en Palestine, vers l'an 310. Dès sa plus tendre jeunesse il se retira dans les déserts de sa province, et fut le témoin et l'imitateur des vertus des saints solitaires qui les habitaient. A 20 ans, il fonda un monastère, et eut un grand nombre de moines sous sa conduite. Il s'appliqua dans sa solitude à l'étude des écrivains sacrés et profanes. Elevé à la prêtrise, il le fut bientôt à l'épiscopat en 366, par les vœux unanimes du clergé et du peuple de Salamine, métropole de l'île de Chypre. Le schisme d'Antioche l'ayant appelé à Rome, il logea chez l'illustre veuve Paule. De retour dans son diocèse, il instruisait son peuple par ses sermons, et l'édifia par ses austérités. Il le préserva de toutes les hérésies, et surtout de celles d'Arius et d'Apollinaire. Epiphane ne fut pas moins opposé à Origène qu'il croyait coupable des erreurs qu'on rencontre dans ses écrits. Il les anathématisa dans un concile en 401, et se joignit à Théodoret, pour engager saint Jean Chrysostôme à souscrire à cette condamnation. Le saint patriarche l'ayant refusé, Epiphane vint en 403 à Constantinople, à la persuasion de Théophile d'Alexandrie, pour y faire exécuter le décret de son concile. Cette démarche était imprudente; celle d'ordonner un prêtre à Jérusalem sans le consentement de Jean, patriarche de cette ville, ne l'est peut-être pas moins. Le patriarche s'en plaignit amèrement, et saint Epiphane s'en excusa sur la nécessité des circonstances, et sur le consentement présumé de Jean; sur ce qu'il avait ignoré la défense que Jean avait faite; enfin sur ce que le monastère où il avait fait l'ordination, n'était point de la juridiction de l'évêque de Jérusalem.

(voyez le tom. 2 des *Oeuvres de saint Epiphane*, p. 312, édition de Paris, 1622). Il ordonna aussi un diacre à Constantinople, sans le consentement de saint Chrysostôme. Le pape Urbain II l'excuse en ces termes en écrivant à Hugues, archevêque de Lyon : *Legimus sanctum Epiphanium episcopum, ex diocesi S. Joan. Chrysostomi quosdam clericos ordinasse, quod sanctus vir omnino non fecisset, si ei detrimentum fore perenderet*. Il l'excuse aussi sur sa bonne foi, et sur l'utilité de cette ordination. Saint Epiphane mourut en retournant de Constantinople à l'île de Chypre, en 403, âgé d'environ 93 ans, regardé comme un évêque charitable, zélé, pieux ; mais peu politique, et se laissant quelquefois emporter trop loin par son zèle. De tous les ouvrages qui nous restent de ce Père, les plus connus sont : son *Panarium*, c'est-à-dire, l'*Armoire aux remèdes* : c'est une exposition des vérités principales de la religion, et une réfutation des erreurs qu'on y a opposées ; son *Anchora*, ainsi appelé parce qu'il le compare à l'ancre d'un vaisseau, et qu'il le composa pour fixer la foi des fidèles et les affermir dans la sainte doctrine ; son *Traité des poids et des mesures*, plein d'une profonde érudition ; son livre des *Douze pierres précieuses*, qui étaient sur le rational du grand-prêtre, ouvrage savant traduit en latin, Rome, 1743, in-4, par les soins et les notes de François Fogini. Tous ces écrits décèlent une vaste lecture ; mais saint Epiphane ne la puisait pas toujours dans les bonnes sources. Il se trompe souvent sur des faits historiques peu importants ; il adopte des fables et des bruits incertains. Son style, loin d'avoir l'élevation et la beauté de celui des aulges Pères grecs, des Chrysostôme, des Basile, est dur, négligé, obscur, sans suite et sans liaison. Saint Epiphane était un compilateur plutôt qu'un écrivain ; mais la postérité ne lui doit pas moins de reconnaissance. Sans lui, nous n'aurions aucune idée de plusieurs auteurs profanes et ecclésiastiques, dont il nous a transmis des fragments. La meilleure édition des *Oeuvres* de ce Père est celle du Père Pétiau, en grec et en latin, 1622, avec de savantes notes, en 2 volumes in-fol. (Voyez *Bibliothèque choisie des Pères de l'Eglise grecque et latine* par M. l'abbé Guillon, où l'on trouve une excellente analyse des ouvrages de saint Epiphane.)

EPIPHANE, patriarche de Constantinople en 520, prit avec zèle la défense du concile de Chalcédoine et de la condamnation d'Eutychès. Le pape Hormisdas lui donna pouvoir de recevoir en son

nom tous les évêques qui voudraient se réunir à l'Eglise romaine, à condition qu'ils souscriraient à la *Formule* qu'il avait dressée. Il mourut en 535, avec la réputation d'un bon évêque.

EPIPHANE le Scolastique, ami du célèbre Cassiodore, traduisit, à sa prière, les *Histoires ecclésiastiques* de Socrate, de Sozomène, de Théodoret. Il en fit ensuite un *Abrégé* en 12 livres, auquel il donna le nom d'*Historia tripartita*.

EPIPHANE, moine et prêtre de Jérusalem, qu'Anselme Banduri croit être le même que POLYEUCTE, patriarche de Constantinople, en 956, mort le 16 janvier 970, nous a laissé : *De Syria et Urbe Sancta*, en grec et en latin, inséré dans *Symmicta*, d'Allatius, lib. I ; *Vita S. Mariae Virginis et S. Andreae Apostoli*, dont Allatius fait mention dans sa *diatribe De Simeonum scriptis*, p. 106.

EPIPHANE (le Père) naquit au commencement du 17^e siècle, entra chez les capucins qui l'envoyèrent aux Indes travailler dans les missions de leur Ordre, et mourut après l'an 1685, laissant, entre autres ouvrages, les suivants : *Explication littérale de l'Apocalypse*, et la *Clef* du même livre (voyez HOLZHAUSER) ; *Annales historiques de la mission des Pères capucins dans la Nouvelle-Andalousie* ; *Ars memoriae admirabilis, omnium nescientium excedens captum*, etc.

EPISCOPIUS (Simon), dont le nom de famille est BISCHOP, évêque, né à Amsterdam en 1583, professeur en théologie à Leyde en 1613, se fit beaucoup d'ennemis, pour avoir pris le parti des arminiens contre les gomariistes. Ces deux sectes, toutes deux enthousiastes et fanatisées, divisaient alors la Hollande. Episcopus plaida pour la première. Il fut insulté en public et en particulier, et résulta à son tour. Les États de Hollande l'ayant invité de se trouver au synode de Dordrecht, il ne put y être admis que comme homme de parti cité à comparaître, et non pas comme juge appelé pour donner des décisions. Le synode le chassa de ses assemblées, le déposa du ministère, et le bannit des terres de la république : décision injuste et absurde de la part de gens qui ne reconnaissaient point de juges en matière de doctrine, et qui s'arrogeaient en même temps une infailibilité qu'ils refusent à l'Eglise universelle (voyez ARMINIUS, GOMAR, VORSTIUS). Il se retira à Anvers, où ne trouvant pas de gomariistes à combattre, il s'amusa à disputer avec les Jésuites. Son exil dura quelque temps ; mais enfin, l'an 1626, il revint en Hollande, pour être ministre des remontrants à Rotterdam. Huit ans

près, il fut appelé à Amsterdam, pour veiller sur le collège que ceux de sa secte venaient d'y ériger. Il y mourut en 1643, l'une rétention d'urine, après avoir professé publiquement la tolérance de toutes les sectes qui reconnaissent l'autorité de l'Écriture-Sainte, de quelque manière qu'elles l'expliquent. C'était ouvrir la porte à toutes les erreurs. Cette opinion avait fait soupçonner de socinianisme, et il n'avait pas détruit ces soupçons en publiant ses *Commentaires sur le Nouveau Testament*. L'on sent assez à travers ses ambiguës qu'il pensait que Jésus-Christ n'était pas Dieu. « Du calvinisme au socinianisme, dit sagement un théologien, il n'y a qu'un pas ; » et rarement même on s'arrête là. (Voyez LENTULUS, HAVET, etc.) Ses *Ouvrages de théologie* ont été publiés à La Haye en 1678, 2 in-folio. Episcopius était fort diffus, mais il est très-emporé, quelque apôtre du olérantisme. Il y a quelquefois plus de subtilité que de solidité dans ses raisonnements. La *Vie* de ce sectaire est à la tête de ses *Œuvres*, publiées par Jourcelles : Philippe de Limborch l'a aussi écrite en 1702, in-8.

EPONINE. (Voyez SABINUS-JULIUS.)

EPRÉMÉNIL (J.-J. DUVAL d'), né Pondichéry en 1746. Son père était membre du conseil souverain de cette colonie, et fut depuis président de celui de Madras, pendant le peu de temps que cette place appartint aux Français. Le jeune d'Epréménil vint en France avec son père, en 1750. Il y fit ses études, s'adonna à la jurisprudence, et devint l'abord avocat du roi au Châtelet. Il commença sa réputation en défendant avec énergie et succès, contre M. de Lally-Tollendal, la mémoire de son oncle, Ducal de Leyrit, gouverneur de Pondichéry, lorsqu'il fut accusé d'avoir dénoncé injustement le général Lally, et d'avoir été le principal auteur de son jugement et de sa mort. Il acheta bientôt une charge au Parlement de Paris, où il montra de grands talents, une éloquence nerveuse et fleurie en même temps, mais une tête ardente et un goût extrême pour les changements politiques. Il fut cependant un défenseur enthousiaste des privilèges des Parlements, et il prétendait qu'ils pouvaient seuls être la sauve-garde et l'appui de l'indépendance de la liberté publique, dont il se montra le partisan comme les autres réformateurs. Mesmer commençait à se faire connaître, il devint son disciple et établit chez lui un baquet magnétique qui y attira un grand nombre de croyants et de malades. Son imagination vive et

romanesque le porta à écrire en faveur de ce système ; aussi partagea-t-il le ridicule de ceux qui y avaient donné une confiance aveugle. On lui attribue la provocation de l'arrêté parlementaire qui demanda au roi la convocation des États-Généraux. Son opposition constante aux vues du ministère, sa dénonciation au Parlement des édits bursaux préparés par le garde des sceaux, Lamoignon et le ministre Brienne, le firent enlever du Palais et envoyer en exil aux îles Sainte-Marguerite. Il devint alors le coryphée de tous les ennemis du gouvernement, et l'idole du peuple, qui le regarda comme son plus intrépide défenseur. Il s'était toujours montré un des frondeurs les plus déterminés de la cour, et sa critique était d'autant plus dangereuse, qu'elle paraissait dirigée par un grand fonds de probité, et par l'amour du bien public. La reine en devint surtout l'objet. Il critiquait ses goûts, sa dépense, à un tel point que cette princesse, instruite des propos qu'il tenait à son égard, dit un jour à sa marchande de modes, qui lui présentait une coiffure nouvelle : « Je la prendrais volontiers, mais il faut d'abord auparavant obtenir de M. d'Epréménil l'agrément de la porter. » Cependant la bonté inépuisable du roi lui permit de revenir à Paris, et il réclama la convocation des États-Généraux, qui était devenue l'objet des vœux de sa compagnie. Il y fut nommé député par la noblesse de Paris, et s'y montra aussi ardent à défendre les principes de l'ancienne monarchie, qu'il avait manifesté d'énergie dans ses attaques contre les ministres. Cette contradiction dans sa conduite, sans le réconcilier avec ceux dont il avait humilié l'orgueil, le rendit odieux à son parti. Reconnu dans un groupe aux Tuileries, le 17 juillet 1792, il en fut arraché avec violence, et il aurait péri infailliblement, si un garde national ne l'eût enlevé à demi-mort des mains de ses assassins, et ne l'eût déposé dans un lieu sûr, où le maire Pétion, qui le fit porter, reçut de lui ces paroles : « Comme vous, monsieur, je suis l'idole du peuple. » Après le 10 août, ses amis l'engagèrent à sortir d'un pays où ses jours étaient sans cesse en danger ; mais il s'y refusa, en disant qu'il devait partager les périls d'une révolution dont il avait été l'un des premiers moteurs. Il se retira cependant dans une terre qu'il avait à quelques lieues de Paris, où il se flatta un instant d'être oublié ; mais la proscription l'atteignit bientôt. Il fut arrêté, traduit au

tribunal révolutionnaire , et condamné à mort avec Chapelier , qui , pendant la session de l'Assemblée constituante , avait constamment été son antagoniste. Ils furent conduits à l'échafaud sur la même charrette , et exécutés le 23 avril 1794. D'Epréménil était , dit-on , bon père , bon mari , excellent ami , mais trop prévenu contre les abus , qu'il s'exagérait , et qu'il voulait réformer. Simple , crédule , confiant , il se livra avec facilité aux charlatans , aux imposteurs de toute espèce , et devint ensuite leur victime. On lui attribue les fameuses *remontrances* du mois de janvier 1788 , qui produisirent un si grand effet dans toute la France. Ses autres ouvrages sont : des *Plaidoyers* ; un *Discours dans la cause des magistrats qui composent la chambre des vacations du Parlement de Bretagne*, 1790 , in-8 ; *Nullité et despotisme de l'Assemblée prétendue nationale*, in-8 ; *L'état actuel de la France*, 1790 , in-8. La *Biographie des hommes vivants* attribue ces deux dernières brochures à M. Ferrand , pair de France.

ERARD (Sébastien) , l'un des plus célèbres facteurs d'instruments de musique , né à Strasbourg le 5 avril 1752 , mort à 79 ans au château de la Muette , à Passy près Paris , le 5 avril 1831. Arrivé à Paris en 1768 , il ne tarda pas à se faire remarquer par la perfection des *pianos* qu'il construisait le premier en France. Ce fut vers cette époque qu'il s'associa avec son frère Jean-Baptiste , et qu'ils formèrent un grand établissement qui finit par devenir un des plus beaux de l'Europe. Les *pianos* et les harpes qui sortirent de cet établissement se distinguaient par des dispositions nouvelles de l'invention d'Erard , et toutes fort ingénieuses. La Révolution le contraignit de passer en Angleterre , où il forma un autre établissement , qui subsiste encore aujourd'hui. Revenu en France en 1796 , il recommença la fabrication des instruments , et mit le sceau à sa réputation , en 1808 , par l'invention de la *Harpe à double mouvement*. Nous devons ajouter qu'il inventa une foule de machines et d'outils nécessaires pour l'exécution de ses plans , où son génie ne brilla pas moins que dans ses autres inventions. A ses rares talents , Erard joignait un caractère noble et généreux ; aimant les arts avec passion , il employa à l'encouragement des artistes la fortune qu'il avait acquise par ses longs et honorables travaux.

ERASISTRATE , fameux médecin , petit-fils d'Aristote , né à Julis dans l'Ile

de Céos , découvrit , dit-on , par l'agitation du poulx d'Antiorchus Soler , la passion que ce jeune prince avait pour sa belle-mère , et prétendit l'en avoir guéri. Séleucus-Nicanor , son père , donna cent talents à Erasistrate pour cette guérison. Ce médecin désapprouvait l'usage de la saignée , des purgations et des remèdes violents. Il réduisit la médecine à des choses très-simples , à la diète , aux tisanes , aux purgatifs doux. Gallien nous a conservé le titre de plusieurs de ses ouvrages , dont les injures du temps ont privé la postérité. Erasistrate fut chef d'une école célèbre qui fleurit principalement à Smyrne , et dont les disciples , sous le nom d'*Erasistrateiens* , se succédèrent pendant plus de quatre cents ans , jusqu'au temps de Gallien.

ERASME (Didier) , *Desiderius Erasmus* , naquit à Rotterdam en 1467 , du commerce illégitime d'un bourgeois de Gouda , nommé Pierre Gheraeds , avec la fille d'un médecin. Il fut enfant de chœur jusqu'à l'âge de 9 ans , dans la cathédrale d'Utrecht. A 14 , il perdit son père et sa mère ; à 17 , il se fit chanoine régulier de Saint-Augustin à Stein , près de Gouda ; à 25 , il fut élevé au sacerdoce par l'évêque d'Utrecht. Sa pénétration était très-vive , et sa mémoire très-heureuse. Erasme voyagea pour perfectionner ses talents , en France , en Angleterre , en Italie. Il séjourna près d'un an à Bologne , et y prit en 1506 le bonnet de docteur en théologie. Ce fut dans cette ville qu'ayant été pris pour chirurgien des pestiférés , à cause de son scapulaire blanc , il fut poursuivi à coups de pierres et courut risque de la vie. Cet accident lui donna occasion d'écrire à Lambert Brunius , secrétaire de Jules II , pour demander la dispense de ses vœux : il l'obtint. De Bologne , il passa à Venise , ensuite à Padoue , enfin à Rome , où ses ouvrages l'avaient annoncé avantageusement. Le Pape , les cardinaux , en particulier celui de Médicis (depuis Léon X) , le recherchèrent et l'applaudirent. Erasme aurait pu se faire un sort heureux et brillant dans cette ville ; mais les avantages que ses amis d'Angleterre lui faisaient espérer de la part de Henri VIII lui firent préférer le séjour de Londres. Thomas Morus , grand chancelier du royaume , lui donna un appartement chez lui. Erasme s'étant présenté à lui sans se nommer , Morus fut si agréablement surpris des charmes de la conversation de cet inconnu , qu'il lui dit : « Vous êtes Erasme ou un démon. » On lui offrit une cure pour le fixer en An-

gleterre; mais il la refusa. Il fit un second voyage en France, l'an 1510, et peu de temps après, il retourna encore en Angleterre. L'Université d'Oxford lui donna une chaire de professeur en langue grecque. Soit qu'Erasmus fût naturellement inconstant, soit que cette place lui parût au-dessous de son mérite, il la quitta pour se retirer à Bâle, d'où il allait assez souvent dans les Pays-Bas, et même en Angleterre, sans que ses fréquentes courses l'empêchassent de donner au public un grand nombre d'ouvrages. Léon X ayant été élevé sur le St-Siège, Erasme lui demanda la permission de lui dédier son *Edition grecque et latine du Nouveau-Testament*, et reçut la réponse la plus obligeante. Il ne fut pas moins estimé par le successeur de Léon, et par les autres souverains Pontifes. Paul III voulait l'honorer de la pourpre romaine; Clément VII et Henri VIII lui firent de leur propre main, pour se l'attacher. Le roi François I^{er} (v. BUDÉ), Ferdinand, roi de Hongrie, Sigismond, roi de Pologne, et plusieurs autres princes essayèrent en vain de l'attirer auprès d'eux. Erasme, ami de la liberté, autant qu'ennemi de la contrainte des cours, n'accepta que la charge de conseiller d'Etat, que Charles d'Autriche, depuis empereur sous le nom de Charles-Quint, lui donna. Cette place lui acquit beaucoup de crédit, sans lui procurer beaucoup de gêne. L'hérésarque Martin Luther tâcha de l'engager dans son parti, mais inutilement. Erasme, prévenu d'abord en faveur des réformateurs, se dégoûta d'eux quand il les eut mieux connus. Il les regardait comme une nouvelle espèce d'hommes « obstinés, médisants, hypocrites, menteurs, trompeurs, séditeux, forcenés, incommodes aux autres, divisés entre eux... » On a beau vouloir, disait-il en plaisantant, que le luthéranisme soit une chose tragique; pour moi, je suis persuadé que rien n'est plus comique; car le Jénodement de la pièce est tous les jours quelque mariage. » Ces plaisanteries et l'approbation qu'il donna au livre de Henri VIII contre Luther exaspérèrent les réformateurs, et sa modération lui fit aussi beaucoup d'adversaires dans le parti opposé, sort ordinaire qu'éprouvent les gens pacifiques dans les temps de troubles. Au milieu de ces agitations, il publia ses *Colloques* (1522), qui furent vivement critiqués de part et d'autre; la Sorbonne, excitée par ses ennemis, censura une partie de ses ouvrages, et accompagna son anathème de réflexions mortifiantes. Les partisans de

Luther devenant de plus en plus puissants et nombreux à Bâle, Erasme quitta cette ville en 1529, et se retira à Fribourg où il reçut un accueil bien propre à le dédommager de toutes les persécutions dont on l'avait accablé; mais il n'y resta que six ans; sa santé devenant plus faible, il se persuada que la résidence de Bâle lui serait plus favorable. Il y revint, et c'est dans cette ville qu'il mourut d'une dysenterie dans la nuit du 41 au 12 juillet 1536, à l'âge de 69 ans. Il avait été, durant tout le cours de sa vie, d'une complexion délicate; il fut, sur la fin de ses jours, tourmenté par la goutte et la gravelle. Sa mémoire est aussi chère à Bâle, qu'il avait illustrée en y fixant sa demeure, qu'à Rotterdam qui jouit de la gloire de lui avoir donné le jour. Ses compatriotes lui ont fait élever une statue au milieu de la grande place, sur la base de laquelle on lit ces paroles :

Desiderio Erasmo
Magno scientiarum atque
Literaturæ polioris
Vindici et Instauratori.

Pour faire cette statue, on fit fondre un magnifique crucifix de bronze : ce qui donna lieu à Vondel, poète hollandais, de faire une épigramme saillante sur le patriotisme des Rotterdamois. (Voy. VONDEL.) Il fut le plus bel esprit et le savant le plus universel de son époque. C'est à lui principalement qu'on doit la renaissance des belles-lettres, les premières éditions de plusieurs Pères de l'Eglise, la saine critique. Il ranima les illustres morts de l'antiquité, et inspira le goût de leurs écrits à son siècle. Il avait formé son style sur eux. Le sien est pur, élégant, aisé; et, quoique un peu bigarré, il ne le cède en rien à celui des meilleurs écrivains de son temps. « On ne peut lui refuser, dit M. Noël, la gloire d'avoir été le plus bel esprit et le savant le plus universel de son siècle. C'est lui qui tira l'Allemagne de la barbarie; c'est à lui principalement que le nord de l'Europe doit la renaissance des lettres, les premières éditions de plusieurs Pères de l'Eglise, les règles d'une saine critique et le goût de l'antiquité. Pétré de la lecture des anciens, sur lesquels il s'était formé, son style, quoi qu'en aient dit ses détracteurs, est pur, aisé, ingénieux; et quoique la facilité de son expression ne soit pas toujours accompagnée de la plus parfaite élégance, il a une manière qui lui est propre et qui ne le cède en rien aux écrivains de son siècle, même à ceux qui ont la pédanterie de n'employer aucun terme qui ne fût de Cicéron. Il est un des premiers

qui aient traité les matières de théologie d'une manière noble et dégagée des arguties et des termes barbares de l'école. Ses ouvrages de piété ont une élégance qu'on ne trouve point dans les autres mystiques. » On a reproché, non sans raison, à Erasme, une trop grande liberté sur les matières qui concernent la religion. Il exerce souvent une critique mal fondée contre les saints Pères. Il se plaît à grossir les vices de son temps; jamais sa plume n'est plus féconde en satires, que quand il parle des religieux et des ecclésiastiques; il se rend justice à lui-même, lorsqu'il dit (*lib. 1, epist. 11*): *Ut ingenuè, quod verum est, falcem, sum naturæ propensior ad focos quàm fortasse deceat, et lingua liberioris quàm nonnunquàm expédiat*. On peut voir sur ce point la Préface du Père Canisius sur les *Épîtres* de saint Jérôme, et l'*Apparat sacré* du Père Possevin. Se fiant trop sur ses propres lumières dans les matières de religion, il s'est quelquefois écarté du vrai chemin. C'est pour cela que plusieurs de ses ouvrages ont été censurés par les Facultés de théologie de Paris et de Louvain, et mis à l'*Index* du concile de Trente. *Damnatus in plarisque*, dit un auteur moderne, *suspectus in multis, causæ legendæ in omnibus*. Il faut cependant avouer que quelques-uns ont poussé la critique trop loin contre Erasme. Il est certain qu'il a vécu et qu'il est mort dans le sein de l'Eglise catholique, comme l'a montré Jacques Marsollier dans son *Apologie d'Erasme*, Paris, 1713 : ouvrage d'ailleurs trop favorable à Erasme, et contre lequel le Père Tournemine s'éleva avec force. Peu de jours avant sa mort, Erasme écrivit à Conrad Goelenius son intime ami, qu'il voudrait finir ses jours ailleurs qu'à Bâle, à raison des divisions que les nouvelles sectes avaient produites dans cette ville : *Ob dogmatum dissensionem matim alibi finire vitam*. Cet homme célèbre essaya plusieurs orages qu'il ne supporta pas avec trop de patience. Naturellement sensible à l'éloge et à la critique, il traitait ses adversaires avec dédain et avec aigreur. Il eut toute sa vie une passion extrême pour l'étude; il préféra ses livres à tout, aux dignités et aux richesses. Il était ennemi du luxe, sobre, sincère, ennemi de la flatterie, bon ami et constant dans ses amitiés; en un mot, il n'était pas moins aimable homme, qu'un homme savant. Toutes ses *Œuvres* furent recueillies à Bâle par le célèbre Froben son ami, en 9 vol. in-fol. Les deux premiers et le quatrième sont

grammaire, de rhétorique et de philosophie. On y trouve l'*Eloge de la folie* et les *Colloques*, les deux productions d'Erasme les plus répandues. La première est une satire assez triviale contre les désordres et les ridicules de son temps, on contre ce qui lui a paru tel. « Les dâ-
« tails, dit un critique, en sont froids,
« prolives, exagérés, quelquefois plats
« et dégoutants. Il est inconcevable que
« ce livre ait pu jouir d'une si grande
« vogue; si n'y a que le style et le nom
« de l'auteur qui peuvent avoir produit
« cet enchantement. » On ne doit pas
juger plus favorablement ses *Colloques*,
qu'on lit plus pour la latinité que pour le
fond des choses. Il y a çà et là des en-
droits lubriques et obscurs, déplacés dans
tout ouvrage; mais surtout dans un pré-
tendu livre d'éducation qu'Erasme écrivait
pour le fils de Froben : quand on réfléchit
que l'auteur avait alors 60 ans, on ne sait
plus que penser, ou bien on ne le sait
que trop. Le 3^e vol. renferme les *Épîtres*,
dont plusieurs ont rapport aux affaires
de l'Eglise; le 5^e, les livres de *piété*, écrits
avec une élégance qu'on ne trouve point
dans les autres mystiques de son temps;
le 6^e, la *Versión du Nouveau-Testament*;
le 7^e, ses *Paraphrases sur le Nouveau-Testament*; le 8^e, ses *Traductions des ouvrages de quelques Pères de l'Eglise*; le dernier, ses *Apologies*. Jean Le Clerc a donné une nouvelle édition de tous ces différents ouvrages, en 11 vol. in-fol., à Leyde, chez Vander-Aa, 1706. L'*Eloge de la Folie* a été imprimé séparément, *cum notis ariorum*, 1676, in-8, et à Paris, Barbon, 1765, in-12. On en a une assez mauvaise *Traduction* française par Gueudeville, Amsterdam, 1728, in-8; Paris, 1751, in-8 et in-4, fig. Les Elzevirs ont donné une édition de ses *Adages*, 1659, in-12; de ses *Colloques*, 1636, in-12. Il y en a une édition, *cum notis ariorum*, 1664 ou 1699, in-8. Ils ont été traduits en français par Gueudeville, Leyde, 1720, 6 vol. in-12, fig. Barrett a donné, en 1769, une nouvelle *Traduction de l'Eloge de la Folie*. On a imprimé séparément à La Haye et à Amsterdam ses meilleurs ouvrages au nombre de 24, qui peuvent se relier en 13 vol., petit in-12. Ceux qui voudront connaître Erasme plus en détail, peuvent lire l'*Histoire* de sa vie et de ses ouvrages, mise au jour en 1757, par M. de Burigny, en 3 vol. in-12. Quoique assez mal écrite, elle est intéressante dans plusieurs endroits. On voit encore à Bâle, dans un cabinet qui excite la curiosité des étrangers, son anneau, son cachet, son épée, son couteau, son poinçon, son testament.

écrit de sa propre main, son portrait par le célèbre Holbein, avec une épigramme de Théodore de Bèze. On lui a fait cette épitaphe :

*Pauida mori magnam nobis accepit EUSTUR,
Sed Scaramorum tollens non potuit.*

ERASTE (Thomas), médecin, né en 1524, à Bade en Suisse, enseigna avec réputation à Heidelberg, puis à Bâle, où il mourut en 1583. On a de lui divers ouvrages de médecine, principalement contre Paracelse, ainsi qu'une *Vie* de ce philosophe, médecin et charlatan; on y voit qu'il se mêlait de magie, et que le diable lui rendait des visites, Bâle, 1572, in-4; les *Thèses*, qui ont fait beaucoup de bruit dans le temps, Zurich, 1595, in-4; *Varia Opuscula medica*, 1590, in-fol.; *Consilia*, Francfort, 1598, in-fol.; *De auro potabili*, in-8; *De putredine*, in-8; *De theriacâ*, Lyon, 1606, in-4; *De lamiis seu strigibus*, Bâle, 1578, in-8. Tous ces ouvrages sont inutiles, si ce n'est à ceux qui cherchent des renseignements sur l'histoire de l'art, et notamment sur le système médical de Paracelse. Eraste s'occupait aussi de théologie; c'est à ce titre qu'il fut envoyé au colloque de Maulbrun, avec les théologiens du Palatinat, par l'électeur Frédéric III. Parmi ses ouvrages théologiques, nous mentionnerons ses *Thèses contre l'excommunication, et l'autorité des consistoires*, Amsterdam, 1649, in-8. Il paraît que l'auteur était dans le cas de se craindre. Le médecin était préféré chez lui au théologien; mais ni l'un ni l'autre ne méritaient le premier rang. Voici le jugement que porte sur lui, considéré comme médecin, le célèbre Haller: *Magnus paracelsicæ sectæ adversarius, non ignarus homo, neque obtusi ingenii, et tamen in experimentis pariter, nihil daret auctoritati et ratiocinio.*

ERATH (Augustin d'), savant professeur de théologie dans les collèges de l'Ordre des chanoines de Saint-Augustin, protonotaire apostolique, abbé de Saint-André et comte palatin, né à Bulchoa en Souabe en 1648, mort en 1719, a publié sur la théologie et l'histoire ecclésiastique plusieurs ouvrages, dont on trouve la liste dans Moréri; le plus remarquable est un *Commentaire*, historico-théologico-juridique, sur la règle de saint Augustin, en latin, Vienne, 1689, in-fol.

ERATOSTHÈNE, grec cyrénéen, bibliothécaire d'Alexandrie, né 276 ans, mort 196 ans avant J.-C., cultiva à la fois la poésie, la grammaire, la philosophie, les mathématiques, et excella dans le premier et le dernier genre. On lui donna le nom de *Cosmographe*, d'*Arpenteur de*

l'univers, de *second Platon*. Il trouva, dit-on, le premier la manière de mesurer la grandeur de la circonférence de la terre, qu'on n'a pu cependant encore perfectionner jusqu'à s'assurer d'un calcul précis; et s'il est vrai que la terre n'a point une figure parfaitement régulière, il n'y en aura jamais. (Voyez CONDAMINE.) Il forma le premier observatoire, et observa l'obliquité de l'écliptique. Il trouva encore une méthode pour connaître les nombres premiers, c'est-à-dire les nombres qui n'ont point de mesure commune entre eux. Elle consiste à donner l'exclusion aux nombres qui n'ont point cette propriété. On la nomma le *crible d'Eratosthène*. Ce philosophe composa aussi un *Traité* pour perfectionner l'analyse, et il résolut le problème de la duplication du cube, par le moyen d'un instrument composé de plusieurs planchettes mobiles. Parvenu à l'âge de 80 ans et accablé d'infirmités, il se laissa mourir de faim. Le peu qui nous reste des ouvrages d'Eratosthène a été imprimé à Oxford, en 1672, 1 vol. in-8, et à Göttingue en 1798. On en a deux autres éditions dans l'*Uranologia* du Père Pétau, 1630; et à Amsterdam, dans le même format, 1703. Les savants modernes le regardent comme le père de l'astronomie.

ERATOSTRATE. (Voyez EROSTRATE.)

ERCHEMBERT, lombard, vivait dans le 9^e siècle. Il porta les armes dès sa première jeunesse, et fut prisonnier de guerre. Il se retira au Mont-Cassin, où il embrassa la règle de Saint-Benoît à l'âge de 25 ans. On lui donna le gouvernement d'un monastère voisin; mais il y fut exposé à tant de traverses, qu'il se vit encore contraint de se retirer. Ce fut dans le lieu de sa retraite qu'il écrivit un *Supplément* depuis l'an 774 jusqu'en 884, à l'*Histoire des Lombards*, par Paul Diacre. Il ajouta à ce *Supplément* l'*Histoire de la ruine et de la restauration du Mont-Cassin, et de l'incursion des Arabes*, jusqu'à l'an 884. On lui attribue la *Vie de Landulphe, évêque de Capoue*, en vers, et un *Abrégé de l'histoire des Lombards*; mais on doute qu'ils soient de lui. Antoine Caraccioli, prêtre de l'Ordre des clercs réguliers, a publié son *Supplément* qui offre quelques faits curieux, avec d'autres pièces, à Naples, en 1620, in-4. Camille Pérégryn l'a donné de nouveau au public dans son *Histoire des princes lombards*, en 1643, in-4. Erchembert mourut vers l'an 889.

ERCILLA Y CUNIGA (don Alonzo d'), chevalier de Sant-Yago, naquit au château de Borméo l'an 1525, ou selon d'au-

tres, l'an 1533. Son père, surnommé *le subtil espagnol*, était l'un des plus savants juriconsultes de son temps : issu d'une famille noble, ancienne et renommée, il obtint pour son fils le titre de gentilhomme de la chambre de Charles-Quint. Alonzo reçut une brillante éducation, et sentit naître dans son cœur, avec la passion des fortes études, celle des grands voyages. Après avoir commencé à satisfaire la première de ses passions, il se livra à la seconde et vint d'abord en France. Les biographes étrangers ont dit, et les Français ont répété qu'Alonzo combattit sous les yeux de Philippe II à la bataille de Saint-Quentin, en 1557 ; mais cette assertion semble démentie par les faits : car Alonzo, dès 1554, était retourné dans sa patrie, et on dirait qu'il désavoue lui-même sa présence à cette bataille, dans un passage de son poème, 2^e part., ch. 17. Quoi qu'il en soit, Alonzo parcourut la France ; puis toujours dévoré de la soif de connaître, il voyagea en Italie, en Allemagne et en Angleterre. Ayant appris, à Londres, que quelques provinces du Pérou et du Chili s'étaient révoltées contre les Espagnols, il brûla d'aller signaler son courage sur ce nouveau théâtre. Il passa sur les frontières du Chili dans une petite contrée montagnueuse, où il soutint une guerre aussi longue que pénible contre les rebelles, qu'il défit à la fin. C'est cette guerre qui fait le sujet de son poème de l'*Araucana*, ainsi appelé du nom de la contrée. On y remarque des pensées neuves et hardies. Le poète-conquérant a mis beaucoup de chaleur dans ses batailles. Le feu de la plus belle poésie éclate dans quelques endroits. Les descriptions sont riches, quoique peu variées ; mais nul plan, point d'unité dans le dessein, point de vraisemblance dans les épisodes, point de décence dans les caractères. Ce poème, composé de trente-sept chants ou de plus de trente mille vers, et trop long de la moitié, fut imprimé, pour la première fois en 1577. Il avait fallu que son auteur, qui manquait de papier lorsqu'il en composa les premiers chants, rassemblât et débrouillât laborieusement d'innombrables petits morceaux de cuir sur lesquels il les avait écrits. Ce poète mourut à Madrid vers l'an 1603, après avoir eu la gloire de voir plusieurs éditions de son livre ; mais la meilleure est celle de Madrid, 1632, 2 vol. in-12. *L'Araucana* a été traduit, ou plutôt analysé par M. Gilbert de Merliac, Paris, 1824, in-8, ouvrage qui ne forme pas même le quart du poème original, mais qui est encore bien assez long. M. de Merliac, dans

un discours qui précède son ouvrage, fait le parallèle du Camoëns et d'Ercilla.

ERCOLANI (Jérôme), de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, naquit à Padoue, dans les premières années du 17^e siècle. Il était docteur en théologie, et remplit, dans divers monastères de son Ordre, notamment dans celui de Saint-Augustin, à Padoue, des charges importantes. Il mourut, en 1668, âgé d'environ 50 ans. On a du P. Ercolani : *La Eroina della solitudine sacra*, Venise, 1655, in-8 ; *La regina delle vedove sacre*, Padoue, 1663, in-4 ; *Bologna*, 1682, in-8 ; *Venise*, 1684, in-8 ; *Arca del Nuovo Testamento*, etc., Venise, 1666, in-4 : c'est un livre fait avec des extraits du Nouveau-Testament, dont il expose les doctrines. Le style d'Ercolani est bouffi et affecté. (Voir la *Biografia degli Scrittori Padovani*, pag. 368.)

ERDT (Paulin), franciscain allemand, professeur de théologie à Fribourg, né à Wertoch en 1737, s'est distingué par son zèle à combattre les incrédules, soit dans les écrits dont il fut auteur, soit dans ceux qu'il traduisit de l'anglais et du français. Son principal ouvrage est une *Histoire littéraire de la théologie en latin*, 4 vol. in-8. Il est mort le 26 décembre 1800.

ÉRECTHÉE, roi d'Athènes, succéda à Pandion son père vers l'an 1400 avant J.-C. Il partagea tous les habitants de son royaume en quatre classes (c'est-à-dire en guerriers, artisans, laboureurs et pâtres), pour éviter la confusion qui pourrait naître du mélange des conditions. Il fut père de Cécrops, deuxième du nom, qui, après avoir été détroné par ses neveux, se retira chez Pylas son beau-père, roi de Mégare. Ce prince régna 60 ans.

ERIC, surnommé *le Bon*, roi de Danemarck, régna dans le 11^e siècle. Il fit la guerre aux Vandales, et s'empara de leur capitale dans l'île de Rugen, qui servit d'asile aux pirates qui infectaient les mers et les côtes du Danemarck. Un meurtre qu'il avait commis l'engagea d'entreprendre un pèlerinage à Jérusalem ; mais il mourut en route, dans l'île de Chypre, vers l'an 1106. Ce prince se fit chérir de la noblesse et du peuple, et respecter de toutes les puissances voisines. Les anciennes Chroniques disent qu'il vivait avec ses sujets comme un père avec ses enfants, et que personne ne le quittait sans consolation.

ERIC IX (saint), fils de Jeswar, fut élu par les Suédois pour être leur roi l'an 1152 ; mais en même temps les Goths

lèrèrent sur le trône Charles, fils de Areher. Cette double élection occasiona de grands débats. Enfin les deux partis convinrent qu'Eric régnerait seul sur les Goths et les Suédois, qui ne seraient plus qu'une même nation, que Charles lui succéderait après sa mort. Eric, attaqué par les Finlandais en 1154, gagna sur eux une bataille qui le rendit maître de leur pays. Ils étaient idolâtres. Eric leur envoya des missionnaires, à la tête desquels il mit saint Heuri, archevêque d'Upsal, dont le siège avait été érigé en métropole l'an 1148, par le pape Eugène II. Ce prélat gagna la couronne du marbre dans sa mission l'an 1157. Eric s'appliquait, en même temps, à policer ses Etats par de bonnes lois. On a de lui un code qui porte son nom. Le zèle de ce prince pour le bon ordre, et sa pitié, lui firent des ennemis qui l'assassinèrent le jour de l'Ascension, 17 mai 1162. Il est honoré comme martyr. Israël Erland a donné sa Vie en latin, et Jean Schœffer l'a enrichie de notes, Stockholm, 1675, n-8.

ERIC XIV, fils et successeur de Gustave I^{er} dans le royaume de Suède, né en 1533, fut aussi faible et encore plus cruel qu'Eric XIII. Il aurait désiré se marier avec Elisabeth, reine d'Angleterre, qui ne voulait pas d'époux; mais, n'espérant pas obtenir sa main, il partagea son trône et son lit avec la fille d'un paysan. Cette alliance indigne aliéna le cœur de ses sujets. Des soupçons trépassés fondés le portèrent à faire arrêter son frère, et le tenir pendant cinq ans dans une dure prison. Ce prince infortuné, ayant obtenu sa liberté, excita une révolte. Il assiégea Eric dans Stockholm, le prit et l'obligea de renoncer à la couronne en 1568. Le monarque détroné fut enfermé à son tour; et, traîné dans la prison en prison, il fut enfin confiné dans le château d'Euriby dans l'Uplande. En vain y invoqua-t-il en sa faveur les lois qu'il avait fait faire, quand il faisait nourrir des innocents, ou qu'il assassinait ceux qui lui faisaient des remontrances; elles restèrent muettes pour lui, et il mourut le 26 février 1577. Il n'avait régné que huit ans. Olof Celsius a donné l'Histoire de ce prince, qui a été traduite en français par Genet, Paris, 1777. (Voy. JEAN III.)

ERIC (Pierre), navigateur hardi, mais cruel, obtint de la république vénitienne le commandement d'une flotte sur la mer Adriatique. En 1584, il prit un vaisseau poussé par la tempête, où était la veuve de Ramadan, pacha de Tripoli. Cette femme emportait à Constantinople, pour

800 mille écus de bien. Lorsqu'Eric se fut rendu maître de ce navire et de ceux qui étaient à sa suite, il fit tuer 250 hommes qu'il y trouva; perça lui-même de son épée le fils de la veuve entre les bras de sa mère, et, après avoir fait violer 40 femmes qu'il fit couper par morceaux, il ordonna qu'on les jetât dans la mer. Cette barbarie atroce ne demeura pas impunie. Le sénat de Venise lui fit trancher la tête, et fit rendre à Amurat IV, empereur des Turcs, tout le malin qu'Eric avait fait.

ERICFIRA. (Voyez ERYCIRA.)

ERIGÈNE. (Voyez SCOT.)

ERINNE, dame grecque, contemporaine de Sapho, composa des poésies, dont on possède quelques fragments dans le *Carmina novem poet. Feminarum*, Amers, 1568, in-8. On en trouve des imitations en vers français dans le *L'ar-nasse des Dames*, de Sauvigny.

ERIOCH, ou ARIOCH, roi des Elciens ou Elyméens, le même que le roi d'Ellassar qui accompagna Chudorlahomor, lorsque ce prince vint châtier les souverains de Sodome et de Gomorhe. Ses Etats étaient entre le Tigre et l'Euphrate. Ce fut sur ces terres que se donna cette sanglante bataille entre Arphaxad, roi de Médie, et Nabuchodonosor, roi des Chaldéens, où le premier fut tué.

ERIZZO (Paul), d'une des plus anciennes familles de Venise, se signala en 1469 par la défense de Négrepont, dont il était gouverneur. Après avoir fait une vigoureuse résistance, il se rendit aux Turcs sous promesse qu'on lui conserverait la vie. Mahomet II, sans avoir fait aucun égard à la capitulation, le fit scier en deux, et trancha lui-même la tête à Anne, fille de cet illustre malheureux, parce qu'elle n'avait pas voulu condescendre à ses désirs.

ERIZZO, en latin *Ericius* ou *Echinus* (Sébastien), noble vénitien, né le 19 juin 1625, mort en 1685, se fit un nom par plusieurs ouvrages de littérature. Il s'adonna aussi à la science numismatique, et a laissé un *Traité en italien sur les médailles* : la meilleure édition de cet ouvrage assez estimé est celle de Venise, in-4, dont les exemplaires pour la plupart sont sans date, mais dont quelques-uns portent celle de 1711. On a encore de lui : des *Nouvelles en six journées*, Venise, 1567, in-4; *Tratto della via inventrice e dell' instrumento de gli antichi*, Venise, 1554, in-4. Ce savant exerça plusieurs emplois dans sa patrie, et fut du conseil des Dix.

ERKIVINS de Steinbach, architecte, mort en 1805, a donné le plan de la magnifique cathédrale de Strasbourg, dont

il dirigea la construction pendant 28 ans, et qui fut achevée sur ses desins. La tour ne fut achevée qu'en 1449. Elle a 514 pieds d'élévation. La solidité en égale la légèreté et la délicatesse.

ERLACH (Jean-Louis d'), né à Berne en 1595, d'une maison de Suisse très-distinguée par l'ancienneté de sa noblesse et par les grands hommes qu'elle a produits, et la première des six familles nobles de Berne. Il porta les armes de bonne heure au service de la France, et se signala en diverses occasions. Sa valeur et ses exploits furent récompensés par les titres de lieutenant-général des armées de France, de gouverneur de Brisach, de colonel, de gouverneur de plusieurs régiments d'infanterie et de cavalerie allemande. Louis XIII dut à sa bravoure l'acquisition de Brisach en 1639; et Louis XIV, en partie, la victoire de Lens en 1648, et la conservation de son armée en 1649. Ce prince lui confia cette année le commandement général de ses troupes, lors de la défection du vicomte de Turenne. D'Erlach mourut à Brisach l'année d'après, à 55 ans. Un de ses descendants publia en 1784 des *Mémoires de sa vie*, 4 vol. in-12. Il y avait des traits intéressants, mais aussi beaucoup d'inutilités et de petitesesses, dont la suppression eût prévenu l'ennui de plus d'un lecteur.

ERMAN (Jean-Pierre), né à Berlin en 1783, y est mort en 1814; il a rédigé avec le pasteur Reclam les *Mémoires pour servir à l'histoire des réfugiés français dans les Etats du roi de Prusse*, Berlin, 1793-94, 3 vol. in-8 : recueil trop prolixe et d'un style généralement trop négligé; mais on y trouve des faits intéressants et des anecdotes curieuses.

ERNEST, archiduc d'Autriche, 3^e fils de l'empereur Maximilien II, frère de Rodolphe II, fut nommé par Philippe II, gouverneur des Pays-Bas après la mort d'Alexandre de Parme en 1592. Il n'arriva à Bruxelles qu'au commencement de 1594, et essaya d'abord les moyens de conciliation et de paix; mais les rebelles ne lui répondirent que par des injures, et prétendirent qu'il avait voulu faire assassiner le comte Maurice de Nassau par un prêtre. Quand on considéra la fausseté de tout ce qu'ils débitaient alors contre les Espagnols et les catholiques, et surtout la manière dont ils agissaient avec les prêtres, qu'ils faisaient mourir par des supplices inouïs, uniquement en haine du sacerdoce catholique (voyez PICKER Nicolas, et TOLLON Ferdinand de), on ne peut considérer cette inculpation que comme une calomnie dont ils ne pro-

duisaient aucune espèce de preuves, et qui essaya les variations les plus propres à la réfuter; car plusieurs de leurs gazettes font de ce prétendu assassin un soldat garde-du-corps, exécuté à Berg-op-Zoom, d'autres un prêtre de Namur, exécuté à La Haye. Aussi Bentivoglio, dans son *Histoire des guerres de Flandre*, où il parle de Maurice de Nassau dans le plus grand détail, ne dit pas un mot de la prétendue conspiration. Les compilateurs du Moréri de Paris, 1759, qui rapportent cette fable, la réduisent en même temps par le portrait qu'ils font d'Ernest : « C'était, disent-ils, un prince paisible, doux, civil et de bon cœur. Si ses vertus n'étaient point éclatantes, on peut du moins dire qu'il n'avait point de vices. » Il mourut le 20 février 1605, ayant à peine gouverné les Pays-Bas l'espace d'un an.

ERNESTI (Jean-Auguste), l'un des plus illustres critiques qu'ait produits l'Allemagne, né à Tennstadt en Thuringe en 1707. Il fut docteur et professeur en théologie à Leipsick, et un des premiers qui aient séparé en Allemagne la théologie de la religion; distinction que l'on regarde comme la source des innovations subséquentes. Ernesti ne les eût peut-être pas approuvées, mais il y donna lieu. Son zèle n'était pas toujours modéré lorsqu'il avait affaire, soit à ceux qu'il appelait les superstitieux, soit aux incrédules de mauvaise foi. Il mourut à Leipsick le 11 septembre 1781. On a de lui : *Opuscula philologico-critica*, Amsterdam, 1762, in-8; *Opuscula oratoria, orationes, prolusiones et elogia*, Leyde, 1762 et 1767, in-8; *Opuscula, orationes, nova collectio*, Leipsick, 1791, in-8; *Archæologia litteraria*, in-8, 1768 et 1799. Cette dernière édition, revue et augmentée par J. H. Martin, est très-estimée; *Initia doctrinæ solidioris*, Leipsick, 1780; 7^e édition, 1783, in-8; excellent cours de littérature, dont le style est si parfait qu'il mérita à l'auteur le surnom de Ciceron de l'Allemagne; *Institutio interpretis Novi Testamenti*, Leipsick, 1788, in-8, 4^e édition, 1799; des *Sermons* en allemand, Leipsick, 1768-82, 4 vol. in-8, où le savant se montre plus que l'orateur chrétien; *Opuscula theologica*, 1773 et 1792, in-8; *Nouvelle bibliothèque théologique*, en allemand, Leipsick, 1760-68, 10 vol. in-8. Ebert et d'autres savants ont eu part à cet ouvrage. Ernesti a donné aussi des éditions estimées et recherchées d'*Homère*, *Callimaque*, *Polybe*, *Cicéron*, *Tacite*, *Suetone* et *Aristophane*.

ERNESTI (Auguste-Guillaume), ne-

son du précédent, savant professeur de philosophie, et ensuite d'éloquence, né en 1738, et mort en 1801, a laissé des éditions estimées de *Tite-Live*, 5 vol. in-8, le *Quintilien*, d'*Ammien-Marcelin* et de *Pomponius-Mela*.

ÉROLES (Le baron d'), né en Catalogne en 1785, d'une famille illustre, se montra digne de ses ancêtres par sa bravoure dans la guerre contre Bonaparte. Profitant de la connaissance des localités et de l'ascendant qu'il avait sur les paysans catalans, il inquiéta constamment les Français en se mettant à la tête des milices du pays, et en faisant des levées à masse, au moment où les généraux français s'y attendaient le moins. À l'époque de la révolution de 1820 qui rétablit la constitution de Cadix, il se déclara pour le pouvoir absolu, et avec des camagnards mal armés et sans équipement, soutint, en 1822, tous les efforts des constitutionnels; c'est lui qui avait organisé l'*Armée dite de la Foi*, qui, quoique peu nombreuse, se signala en beaucoup d'occasions et seconda de tous ses moyens l'armée française lorsqu'elle franchit les Pyrénées en 1823; il fut aussi un des trois membres de la régence d'Urgel. Le baron d'Éroles est mort au mois d'août 1825, dans la province de La Manche, d'une attaque d'apoplexie.

ÉROSTRATE, ou **ERATOSTRATE**, homme obscur d'Ephèse, voulant rendre son nom célèbre à la postérité, brûla le temple de Diane, l'une des sept merveilles du monde, l'an 356 avant J.-C. Les Ephésiens firent une loi qui défendait de prononcer son nom. Cette loi singulière, loin de produire un tel effet, servit l'intention du scélérat: ce fut un moyen de répandre et de perpétuer sa mémoire; mais il n'y gagna rien, car elle n'existe que pour être un objet d'exécration.

ERPENIUS, ou d'**ERPE** (Thomas), né à Gorcum en Hollande l'an 1584, s'appliqua à l'étude des langues orientales à la persuasion de Scaliger; parcourut une grande partie de l'Europe, s'arrêta longtemps à Venise, parce qu'il trouva plusieurs juifs et quelques mahométans qui l'aiderent dans l'étude qu'il y fit des langues arabe, perse, turque et éthiopienne. De retour dans son pays en 1613, il fut fait professeur des langues orientales à Leyde, où il mourut en 1634. Il laissa plusieurs ouvrages sur l'arabe, sur l'hébreu, etc., dans lesquels on remarque une profonde connaissance de ces langues. Les principaux sont : *Grammaire arabe*, Leyde, 1636, 1656, 1748 et 1767, in-4, estimée; *Grammaire syriaque et chaldaïque*, Leyde, 1659; *Grammaire*

grecque, Leyde, 1662; *Psalterium Davidicum Syriacum cum versione latina*; *Historia saracenicæ Georgii Etymicini cum versione latina*, Leyde, 1622, in-f., édition enrichie de cartes géographiques et généalogiques; *Loemani fabulæ et Arabum adagia cum interpretatione latina et notis*, Amsterdam, 1636, in-4. C'était un homme laborieux, d'un esprit vif, d'une mémoire étendue, attaché à ses livres et à sa patrie, qui refusa toutes les offres qu'on lui fit pour l'attirer en Espagne et en Angleterre. (Voyez NICKSON, tom. 5.) On peut consulter aussi sur ce célèbre orientaliste, G. J. Vossius, *Oratio in obitum Th. Erpenii*, Leyde, 1625, in-4, et le Père Scriverius, *Manes Erpeniani*.

ERRANTE (Joseph), peintre italien, né en 1760 à Trapani en Sicile, se fit connaître d'abord par son adresse à imiter les plus grands maîtres, au point que souvent on confondait ses copies avec les originaux. La cour de Naples l'invita à décorer le château de Caserte. Ses principes politiques l'obligèrent de s'expatrier, et il se réfugia à Milan, où il eut à lutter contre Appiani qui jouissait alors de la plus grande réputation, et sut se faire distinguer auprès de ce redoutable antagoniste. Ses principaux tableaux sont : *Artémise pleurant sur les cendres de Mausole*; *la Mort du comte Ugolin au milieu de ses enfants*; *Endymion*; *Concours de la beauté*. Plusieurs de ses tableaux ont été gravés par ses élèves. Après la mort de Bonaparte, il se rendit à Rome, et y mourut en juillet 1821. On a de lui un *Mémoire sur les couleurs employées par les plus célèbres artistes italiens et flamands*, et un autre sous le titre d'*Essai sur les couleurs*.

ERRARD (Charles), peintre et architecte breton, naquit à Nantes en 1606, se fit d'abord remarquer par ses portraits. Il fut choisi pour peindre à fresque la coupole du chœur de la cathédrale de Nantes, et il s'en acquitta avec honneur. De nouvelles peintures ont depuis remplacé les siennes. On voyait aussi de lui, avant la Révolution, dans la sacristie de la même cathédrale, un beau tableau qui représente *Jésus-Christ présentant les clefs à saint Pierre*. Parmi les portraits en grand qu'il a faits, on distingue celui de M. de Mont-Blazon, gouverneur de Bretagne. Les talents d'Errard le firent connaître dans la capitale, et Louis XIV le nomma directeur de l'Académie française à Rome. M. Huet, dans sa *Statistique de la Loire-Inférieure*, paraît porté à croire qu'il a été le premier directeur de cet établisse-

ment créé en 1665. Errard dessina les plus belles statues antiques de Rome ; nous avons de lui l'*Hercule du palais Farnèse*, le *Sacrifice du laureau* du même palais, et un grand nombre d'autres chefs-d'œuvre. L'église de l'Assomption de Paris a été bâtie sur ses dessins et sous sa surveillance immédiate. Le dôme de cette église manque d'élégance et de légèreté ; mais l'ensemble fait honneur à l'architecte. Errard mourut à Rome, en 1689.

ERSCH (Jean-Samuel), né à Gross-Glogaw en Silésie, mort le 16 janvier 1828. On a de lui : *Catalogue des ouvrages anonymes et pseudonymes de l'Allemagne pour servir de supplément à l'Allemagne savante* de Meusel, 1788 ; *Répertoire des Journaux et autres ouvrages périodiques allemands sur la géographie et l'histoire*, 1790-1892, 3 vol. ; *Manuel de la littérature allemande depuis le milieu du dix-huitième siècle jusqu'aux derniers temps*, 1812, 2 vol. ; *Encyclopédie générale des sciences et des arts*, publiée de concert avec Grubert. Cet ouvrage important n'eut pas tout le succès que l'auteur espérait, et on croit que sa mort fut hâtée par le chagrin qu'il en ressentit.

ERSKINE (Jean), presbytérien écossais, né en 1721, mourut le 19 janvier 1803. Il a laissé : des *Sermons*, 1798, in-8, estimés pour la liaison du discours et la pureté du style ; *Esquisses de l'histoire de l'Eglise*, 1790-97, 2 vol. in-8, ouvrage rempli de documents intéressants sur l'état de la religion dans l'Europe continentale, et où il dévoile la corruption formée par les incrédules contre la religion. On dit qu'il était vertueux et tolérant pour les catholiques.

ERSKINE (Henri), né en Ecosse, et frère du comte David Buchan, suivit le barreau et s'y distingua, malgré quelques écarts de jeunesse, par son esprit et son intelligence très-vive. Il embrassa, ainsi que ses frères, avec beaucoup d'ardeur le parti des wigs, et acquit l'amitié de leurs plus illustres chefs. Fox le fit nommer lord-avocat, place importante dont il fut privé à la mort de ce ministre. La Faculté d'Edimbourg l'avait nommé son doyen. Il est mort en 1817.

ERSKINE (Thomas, lord), frère du précédent, célèbre jurisconsulte, né en Ecosse vers 1750, quitta le service pour entrer dans la carrière du barreau. Jusqu'alors le style des avocats avait été lourd, pédantesque ; Erskine, doué d'un esprit vif, pénétrant, d'une imagination ardente, résolut de sortir de la vieille routine ; dès son premier plaidoyer, il

étonna l'auditoire, et l'on ne put qu'applaudir à sa nouvelle manière de plaider, qui offrait un heureux assemblage d'éloquence et de force, de fine raillerie et de mouvements pathétiques. Bientôt une cause des plus importantes vint lui offrir l'occasion de mettre en évidence tout son talent, et dès lors il obtint une supériorité incontestable sur tous ses rivaux. La défense de l'amiral Keppel traduisait devant un conseil de guerre ne fut pas moins glorieuse pour lui, et le fit nommer en 1783 à la Chambre des communes, où il ne laissa échapper aucune occasion de combattre les opérations du ministère, notamment dans la guerre de la révolution française et surtout en 1800, où il exposa dans un discours contre les ministres la possibilité de traiter avec la France, et dit que le projet de rétablir sur le trône la maison des Bourbons ne pouvait qu'amener un bouleversement général. Il continuait en même temps de s'illustrer au barreau, et il se couvrit de gloire dans la défense du libraire Stokdale, au sujet d'un libelle où, malgré les juges et contre la jurisprudence jusqu'alors reçue, il parvint à faire triompher un principe que les Anglais regardent comme une des bases de leur liberté, savoir : que le jury prononcerait sur la culpabilité de l'ouvrage. Auparavant il n'avait à connaître que du fait de la publication, ce qui livrait la presse aux juges nommés par le roi. Ce plaidoyer passa pour son chef-d'œuvre. Cependant il échoua dans la défense du célèbre Thomas Payne. Il prononça aussi plusieurs discours au Parlement, mais il n'y soutint pas sa réputation comme orateur. Il n'en fut pas moins, après la mort de Pitt, nommé membre du conseil privé, créé baron avec le titre de *lord Erskine*, et investi des importantes fonctions de lord grand-chancelier et orateur de la Chambre des pairs ; mais le ministère ayant changé l'année suivante, il cessa d'en faire partie. Nous devons ajouter que, dans l'exercice de ses fonctions de grand-chancelier, il s'est montré peu versé dans le labyrinthe de lois civiles de son pays, et que ses décisions n'ont jamais été citées comme faisant autorité ; il avait cette éloquence qui subjuguait, qui entraînait ; mais il n'avait point acquis cette connaissance approfondie des lois qui fait l'homme d'Etat. Il a terminé sa carrière le 17 octobre 1823. Il a publié : *Considérations sur les causes et les conséquences de la guerre actuelle avec la France*, 1797, pamphlet qui eut 43 éditions, la même année, traduit en français sur la 23^e édition, sous ce titre : *Coup-*

d'œil sur les causes et les conséquences de la guerre actuelle avec la France, Paris, 1797, in-8; et plusieurs *Brochures* en faveur des Grecs. Ses meilleurs *Discours* ont été recueillis et publiés par ses amis en 5 vol. in-8, 2^e édition, Londres, 1816. Les plus remarquables ont été traduits en français dans le tome 2 du *Barreau anglais*, Paris, 1824. Il avait aussi composé des *poésies* qui ne sont pas sans mérite, entre autres un petit poème intitulé : *Geranium*, qui fut attribué à Shéridan, et un roman politique en 2 vol., intitulé : *Armata*.

ERYLEBEN (Jean-Christien-Polycarpe), né à Quedlinbourg en Saxe le 22 juin 1744, fut reçu, à 23 ans, docteur en philosophie à l'Université de Göttingue, le 5 mai 1767. Sa mère, Dorothee-Christienne Leporin, avait, par une exception honorable et inouïe en Allemagne, obtenu le doctorat en médecine à l'Université de Halle; lui-même étudia les diverses branches de l'art de guérir, mais il cultivait avec prédilection l'histoire naturelle et la physique. Il fut nommé professeur ordinaire de philosophie en 1775, et jouissait déjà d'une réputation étendue, lorsqu'il mourut à la fleur de l'âge, le 19 août 1777. Il a laissé plusieurs ouvrages en allemand recherchés comme des modèles d'exactitude et de précision : *Éléments d'histoire naturelle*, Göttingue, 1768 et 1773, in-8, réimprimé en 1782 et 1791, avec des additions de J. Gmelin; *Considérations sur les causes de l'imperfection des systèmes minéralogiques*, 1762, in-4; *Introduction à la médecine vétérinaire*, Göttingue, 1769, in-8; *Éléments de physique*, 1772, in-8, réimprimés plusieurs fois avec des augmentations importantes par G. Lichtenberg; *Éléments de chimie*, 1775, in-8; 1784 et 1790, avec des notes supplémentaires par J. C. Wiegleb; *Systema regni animalis cum synonymis et historiâ animalium, classis mammalia*, Leipsick, 1777. Il n'existe point en zoologie de Traité plus exact et plus complet que cette histoire des mammifères; *Mémoires physico-chimiques*, 1777, in-8. Erxleben a encore rédigé une *Bibliothèque physique*, dont il a paru 4 vol. in-8, et fourni plusieurs articles à divers journaux.

ERYCEYRA (Ferdinand MENESÉS, comte d'), naquit à Lisbonne en 1614. Après avoir puisé dans les premières études le goût de la bonne littérature, il alla prendre des leçons de l'art militaire en Italie. De retour dans sa patrie, il fut successivement gouverneur de Péniche, de Tanger, conseiller de guerre, gentilhomme de la chambre de l'infant

don Pédro, et conseiller d'Etat. Au milieu des occupations de ces diverses places, le comte d'Eryceyra trouvait des moments à donner à la lecture et à la composition. On peut consulter le *Journal étranger*, de 1757, sur ses nombreux ouvrages. Les principaux sont : *l'Histoire de Tanger*, imprimée in-fol., en 1723; *l'Histoire de Portugal*, depuis 1640, jusqu'en 1657, en 2 vol. in-fol.; *la Vie de Jean 1^{er}*, roi de Portugal. Ces différents livres sont utiles pour la connaissance de l'histoire de son pays.

ERYCEYRA (François-Xavier de MENESÉS, comte d'), arrière petit-fils du précédent et héritier de la fécondité de son bisaïeul, naquit à Lisbonne en 1672. Il porta les armes avec distinction, obtint, en 1735, le titre de mestre-de-camp général et de conseiller de guerre, et mourut en 1743, à 70 ans. Il n'était pas grand seigneur avec les savants : il n'était qu'homme de lettres, aisé, poli, communicatif. Le pape Benoît XIII l'honora d'un bref; le roi de France lui fit présent du *Catalogue* de sa bibliothèque. L'académie de Pétersbourg lui adressait ses *Mémoires*; une partie des écrivains de France, d'Angleterre, d'Italie, etc., lui faisaient hommage de leurs écrits. Ses ancêtres lui avaient laissé une bibliothèque choisie et nombreuse, qu'il augmenta de 15,000 volumes et de 1,000 manuscrits. Sa carrière littéraire a été remplie par plus de cent ouvrages différents. Les plus connus en France sont : *Mémoire sur la valeur des monnaies de Portugal*, depuis le commencement de la monarchie, in-4, 1738; *Réflexions sur les études académiques*; 58 *Parallèles d'hommes et 12 de femmes illustres*; *La Henriade*, poème héroïque, avec des observations sur les règles du poème épique, in-4, 1741; *l'Art poétique de Boileau*, traduit en portugais.

ERYTROPHILE (Rupert), théologien du 17^e siècle, et ministre à Hanovre, est auteur d'un *Commentaire méthodique sur l'histoire de la Passion*. On a encore de lui : *Calena aurea in harmoniam evangelicam*, in-4.

ESAU, fils d'Isaac et de Rébecca, né l'an 1836 avant J.-C., vendit à Jacob, son frère jumeau, son droit d'aînesse, à 40 ans, et se maria à des chananéennes contre la volonté de son père. Ce respectable vieillard, lui ayant ordonné d'aller à la chasse pour lui apporter de quoi manger, lui promit sa bénédiction; mais Jacob la reçut à sa place, par l'adresse de sa mère. (Voyez RÉBECCA.) Les deux frères furent dès lors brouillés; mais ils se réconcilièrent ensuite. Jacob se retira

chez son oncle Laban. Esaü mourut à Seir en Idumée, l'an 1710 avant J.-C., âgé de 127 ans, laissant une postérité très-nombreuse.

ESCALE (Mastin de l'), d'une famille que Villani fait descendre d'un faiseur d'échelles nommé Jacques Fico, fut élu en 1259, podestat de Vérone, où ses parents tenaient un rang distingué. On lui donna ensuite le titre de *capitaine perpétuel*, et il fut dès lors comme souverain. Mais, quoiqu'il gouvernât ce petit Etat avec beaucoup de prudence, son grand pouvoir souleva contre lui les plus riches habitants. Il fut assassiné en 1273. Ses descendants conservèrent et augmentèrent même l'autorité qu'il avait acquise dans Vérone. Mastin III de l'Escale, génie remuant et ambitieux, ajouta non seulement Vicence et Bresce à son domaine de Véronne; il dépouilla encore les Carrare de Padoue dont il fit Albert son frère gouverneur. Celui-ci, livré à la débauche, vexa ses sujets, et enleva la femme d'un des Carrare dépossédés qui, sachant dissimuler à propos, flattèrent l'orgueil des deux frères. Mastin, le plus entreprenant des deux, ne tarda pas à s'attirer la haine des Vénitiens en faisant faire du sel dans les lagunes. Ces républicains, jaloux de ce droit qu'ils voulaient rendre exclusif, firent la guerre aux l'Escale, rendirent Padoue aux Carrare, s'emparèrent de la Marche Trévizane, et enfermèrent Mastin, en 1339, dans son petit Etat de Vérone et de Vicence. Ce tyran subalterne avait commis, dans le cours de la guerre, des cruautés inouïes. Barthélemy de l'Escale, évêque de Vérone, ayant été soupçonné de vouloir livrer cette ville aux Vénitiens, Mastin son cousin le tua sur la porte de son palais épiscopal le 28 août 1338. Le Pape, ayant appris ce meurtre, soumit à une pénitence publique Mastin, qui, après l'avoir subie, jouit paisiblement du Véronais. Mais, en 1387, il fut enlevé à sa famille. Antoine de l'Escale, homme courageux, mais cruel, souillé du meurtre de son frère Barthélemy, se ligua avec les Vénitiens pour faire la guerre aux Carrare. Son bonheur et ses succès alarmèrent le duc de Milan, qui s'empara en 1387, de Vérone et de Vicence. Antoine, réduit à l'état de simple particulier, obtint un asile et le titre de noble à Venise. Mastin III avait eu un fils appelé Canle-Grand, et ce fils, un bâtard nommé Guillaume, héritier de sa valeur et de son ambition. Celui-ci, secondé par François Carrare, seigneur de Padoue, se remit en possession de Vérone et de Vicence en 1403. Son pouvoir commençait à être

respecté, lorsque le même Carrare, qui l'avait aidé à reprendre l'autorité de ses ancêtres, l'empoisonna pendant le cours d'une visite qu'il lui avait faite, sous prétexte d'aller lui faire compliment. Cette perfidie fut un crime inutile. Les Vénitiens et les Véronais, ne voulant pas reconnaître ce scélérat, et las d'être disputés par de petits tyrans, se donnèrent à la république de Venise en 1406. Brunoro de l'Escale, dernier rejeton de cette famille ambitieuse, tenta en vain en 1410, de rentrer dans Vérone: il échoua contre les forces vénitiennes. Les Scaliger, qui portèrent dans la république des lettres le ton d'insolence et de hauteur que les Escalca avaient à Vérone, prétendaient être descendus d'eux; mais on leur prouva que leur vanité se fondait sur des chimères.

ESCHENBACH (Jean-Christien) naquit à Rostock le 26 octobre 1747. Après avoir étudié le droit dans sa ville natale pendant quatre années sous Michaelis, il se fit recevoir avocat. Ayant peu réussi dans cette carrière, il sollicita une place de conseiller qu'il ne put obtenir. Reçu docteur en droit en 1778, il fut appelé peu après à une chaire de professeur; mais il la quitta bientôt à cause de l'insuffisance des émoluments qui lui étaient alloués, et il ne la reprit qu'en 1789, après la réorganisation de l'Université. En 1801, il fut élu homme d'affaires des bourgeois de Rostock, et s'acquitta de ce mandat à la satisfaction de ses compatriotes. Eschenbach est mort le 12 août 1822. Jurisconsulte savant et laborieux, il avait comme professeur de la lourdeur et de la sécheresse; mais l'étendue et la profondeur de ses connaissances faisaient oublier ce défaut de forme à ceux qui venaient avant tout chercher dans ses cours une instruction solide. Il a publié : *Commentationes juridicæ*, Rostock, 1788; *Debia in applicatione art. 116 trecenta obvenientia*, Rostock, 1787; *des Divisions et des Sources du procès criminel*, Rostock, 1786; *Annales de l'académie de Rostock*, Rostock, 13 vol., de septembre 1781 à avril 1807.

ESCHENBURG (Jean-Joachim), célèbre critique allemand, né à Hambourg le 7 décembre 1743, mort le 29 février 1820. On a de lui : plusieurs *Traductions* de l'anglais et du français, estimées; *Précis d'une théorie et d'un cours de belles-lettres*; *Manuel de la littérature classique de l'antiquité et de la mythologie*; *Manuel de l'étude des sciences*; Eschenburg a coopéré à un grand nombre de journaux et recueils périodiques.

ESCHERNY (François-Louis d'), comte

in Saint-Empire, ancien chambellan du roi de Wurtemberg, né en 1734, à Neufbâtel en Suisse, mort en 1815, a publié : *Lacunes de la philosophie*, 1783, n-12; *Correspondance d'un habitant de Paris avec ses amis de Suisse et d'Angleterre, sur les événements de 1790 et 1791, Paris, 1791*, in-8, réimprimée en 1815, sous le titre de *Tableau historique de la révolution*, 2 vol. in-8; *De l'égalité, ou principes généraux sur les institutions civiles, politiques et religieuses, précédés de l'Eloge de J.-J. Rousseau*, 1796, 2 vol. n-8, reproduits sous ce titre : *La Philosophie de la politique, ou Principes généraux sur les institutions sociales*, Paris, 1798, in-8.

ESCHINE, célèbre orateur grec, naquit à Athènes l'an 397 avant J.-C., 3 ans près la mort de Socrate et 16 ans avant la naissance de Démosthène. Si l'on ajoute foi à ce qu'il dit de lui-même, il était une naissance distinguée, et il avait porté les armes avec éclat; et si l'on adopte le récit de Démosthène, Eschine était le fils d'une courtisane. Il aidait sa père à initier les novices dans les mystères de Bacchus, et courait les rues avec eux. Il fut ensuite greffier d'un petit juge de village; et depuis il joua les roisièmes rôles dans une bande de comédiens, qui le chassèrent de leur troupe. Ces deux récits sont fort différents : celui de Démosthène est faux, il sert à prouver que, dans tous les temps, les gens de lettres ont été jaloux les uns des autres; et que cette jalousie a produit, dans les siècles passés, comme dans le siècle présent, des injures et des personnalités révoltantes. Quoi qu'il en soit, Eschine ne fit éclater ses talents que dans un âge assez avancé. Ses déclamations contre Philippe, roi de Macédoine, commencèrent à le faire connaître. On le réputa à ce prince; et le déclamateur importé, gagné par l'argent du monarque, devint le plus doux des hommes. Démosthène le poursuivit comme prévaricateur, et Eschine aurait succombé sans le crédit d'Embulus. Le peuple ayant voulu, quelque temps après, décerner une couronne d'or à son rival, Eschine s'y opposa, et accusa dans les formes Clésiphon, qui avait le premier proposé de lui donner. Les deux orateurs prononcèrent en cette occasion deux discours, qu'on aurait pu appeler deux chefs-d'œuvre, s'ils ne les avaient encore plus chargés d'injures que de traits d'éloquence. Eschine succomba, il fut exilé. Dégoûté du métier de rhéteur, il passa à Samos, où il mourut peu de temps après, à 75 ans. Les Grecs avaient donné les noms

des Grâces à trois de ses harangues, et ceux des Muses à neuf de ses épitres. Ces trois discours sont les seuls qui nous restent. Eschine, plus abondant, plus orné, plus fleuri, devait plutôt plaire à ses auditeurs que les émouvoir; Démosthène, au contraire, précis, mâle, nerveux, plus occupé des choses que des mots, les étonnait par un air de grandeur, et les terrassait par un ton de force et de véhémence. Le premier avait plus d'esprit, le second plus de génie. Les *Harangues* d'Eschine ont été recueillies avec celles de Lysias, d'Andocides, d'Isée, de Dinarque, d'Antiphon, de Lycorgue, etc., par les Aldes, 3 vol. in-fol., 1513. L'abbé Auger a donné une *Traduction d'Eschine et de Démosthène*, Paris, 1777, 5 vol. in-8.

ESCHUIS (Nicolas), né en 1507, à Nordwik, près de Bois-le-Duc, mort en 1578, fut ordonné prêtre à Cologne. On lui proposa de se charger de l'éducation du jeune duc de Juliers; mais il refusa cet emploi pour diriger une modeste école. On compte parmi ceux qui profitèrent le plus de ses soins Pierre Canisius, jésuite, et Laurent Surius, chartreux. Trop faible de santé pour embrasser ce dernier institut, il obtint du moins une cellule dans la Chartreuse. Mais ses supérieurs, croyant devoir employer ses talents et sa piété à procurer le salut d'autrui, le nommèrent archiprêtre de Diest, et le chargèrent en même temps de la direction du béguinage de cette ville. On a de ce vénérable ecclésiastique : *Exercices de piété*, en latin, Anvers, 1568, 1569, traduits en flamand, 1713; *Isagoge ad vitam introversam capessendam*, à la tête d'un livre intitulé *Templum animæ* publié par Eschius, Anvers, 1563; *Margarita evangelica*, livre de spiritualité, traduit du flamand en latin. Cet ouvrage et le *Templum animæ* appartiennent à une sainte fille dont on ignore le nom. La *Margarita* a été souvent réimprimée en latin, en français, en flamand et en allemand.

ESCHYLE, né à Athènes, d'une des plus illustres familles de l'Attique, signala son courage aux journées de Marathon, de Salamine et de Platée; mais il est moins célèbre par ses combats, que par ses poésies dramatiques. Il perfectionna la tragédie grecque, que Thespis avait inventée. Il donna aux acteurs un masque, un habit plus décent, une chaussure plus haute, appelée *cothurne*, et les fit paraître sur des planches rassemblées pour en former un théâtre. Auparavant ils jouaient sur un tombereau ambulante, comme quelques-uns de nos comédiens

de campagne. Eschyle régna sur le théâtre, jusqu'à ce que Sophocle lui disputa le prix et l'emporta. Ce vieillard ne put soutenir l'affront d'avoir été vaincu par un jeune homme. Il se retira à la cour d'Hiéron, roi de Syracuse, le plus ardent protecteur qu'eussent alors les lettres. On raconte qu'il perdit la vie par un accident très-singulier. Un jour qu'il dormait, dit-on, à la campagne, un aigle laissa tomber une tortue sur sa tête chauve, qu'il prenait pour la pointe d'un rocher. Le poète mourut du coup vers l'an 477 avant J.-C. Il paraît que l'aigle a la vue trop perçante, pour ne pas distinguer la tête d'un homme, de la pointe d'un rocher. Cependant les historiens se plaisent à répéter cette catastrophe singulière. On ajoute qu'un astrologue avait prédit à Eschyle qu'il mourrait de la chute d'une maison, et que pour cela il se tenait presque toujours en rase campagne. De 90 pièces qu'Eschyle avait composées, il ne nous en reste plus que 7. Ce poète a de l'élevation et de l'énergie; mais elle dégénère souvent en enflure et en rudesse. Ses tableaux offrent de trop grands traits, des images gigantesques et épouvantables; ses fictions sont hors de la nature, ses personnages monstrueux. Il écrivait en énergumène, et pour tout dire, en homme ivre. La représentation de ses *Euménides* était si terrible, que l'effroi et le tumulte qu'elle causa, fit écraser des enfants et blesser des femmes enceintes. Les meilleures éditions de ses pièces sont celles de Henri Etienne, 1557, in-4; et de Londres, in-fol., 1663, par Stanley, avec des scholies grecques, une version latine et des commentaires pleins d'érudition. Celle de Glasgow, 1746, 2 vol. in-8, est précieuse pour la beauté de l'exécution. On en a imprimé une traduction française, élégante et fidèle, Paris, 1770, in-8, par Le Franc de Pompignan. Laporte du Theil en a publié une nouvelle traduction, Paris, 1794, 2 vol. in-8, accompagnée du texte grec, d'après l'édition de Stanley.

ESCOBAR (Antoine), de l'illustre maison de Mendoza, jésuite, né à Valladolid en 1589, mort en 1669, à 80 ans, est auteur de plusieurs ouvrages, dont les plus connus sont ses *Commentaires sur l'Ecriture-Sainte*, Lyon, 1667, 9 vol. in-fol., et sa *Théologie morale*, Lyon, 1663, 7 vol. in-fol., dans laquelle il élargit un peu trop le chemin du salut. Ses principes de morale ont été tournés en ridicule par Pascal : ils sont commodes, mais l'Evangile proscrit ce qui est commode. Il ne faut cependant pas croire que ces sortes d'ouvrages, quoique cer-

tainement répréhensibles, aient fait autant de mal que quelques zéloteurs l'ont prétendu. Ce ne sont que les savants ou les gens consciencieux qui les lisent; les hommes dissipés ou libertins ne s'en occupent point. « Je n'ai connu aucun homme de mauvaise vie, dit un auteur judicieux, qui eût beaucoup lu les casuistes : et je n'ai connu ni grand casuiste, ni grand liseur de casuiste qui ait été homme de mauvaise vie. » Un jour qu'un certain réformateur de son temps se disputait avec un ecclésiastique respectable, celui-ci lui demandait quel auteur il fallait lire pour la morale : *Lisez*, lui dit celui-ci, *Caramuel et Escobar, ils sont encore les seuls pour vous.* « Vainement, disent les encyclopédistes, les prédicateurs de l'irrégion voudraient-ils s'autoriser de ces réflexions pour innocenter leurs propres égarements, pour rendre odieux les théologiens qui les font remarquer et les réfutent. Leurs erreurs, qu'ils publient eux-mêmes, sont d'une tout autre conséquence que celles des casuistes; on ne peut excuser les premiers par aucun motif louable; les ouvrages des incrédules ont fait plus de mal en dix ans, que tous les casuistes de l'univers n'en ont fait dans un siècle. » *Encyclop. méthod.*, article *Casuistes*. (Voyez BUSEMBAUM et RANCI.) Escobar a composé plus de 20 ouvrages formant 42 vol. presque tous in-folio.

ESCODECA DE LA BOISSONNADE (Jean-Antoine), né vers 1760 à Moëlar, dans le diocèse d'Agen, était déjà prêtre lorsque la révolution de 1789 éclata; le refus qu'il fit de prêter serment à la constitution civile du clergé le força de quitter la France. En 1799, se trouvant à Venise, il y fit connaissance avec deux directeurs du séminaire des Missions-Etrangères. L'abbé Escodeca s'offrit à eux pour les missions, et, en 1800, il partit pour Macao; il était alors âgé de 40 ans. Il fut envoyé dans la mission du Satchuen, où il n'arriva qu'en 1805. La persécution qui éclata en 1814 ayant ravi à cette mission les deux évêques qui la gouvernaient, Mgr Dufresse et Mgr Fournier, l'abbé Escodeca resta seul chargé de la desservir avec l'abbé Jacques-Louis Fontana, depuis évêque de Sinait et cardinal apostolique. L'abbé Escodeca a travaillé avec ardeur à étendre le règne de l'Evangile dans cette contrée, et quoiqu'il n'ait pas eu la gloire de porter les chaînes, il a cependant beaucoup souffert pour la cause du divin Maître. Depuis dix ans et plus, il s'était retiré dans les froides et stériles montagnes de Tong-Tchangho.

et ne pouvant plus, à cause de son grand âge, se livrer aux occupations actives de la mission, il partageait son temps entre la prière et le travail des mains. Il jeûnait tous les vendredis, ne buvait jamais de vin, ne mangeait pas même de riz, sinon aux grandes fêtes, et portait des habits très-grossiers. Le peu qu'il avait était le patrimoine assuré des indigents, avec lesquels il était toujours empressé de le partager. Dès qu'il fut malade, on vint chercher un missionnaire qui résistait dans un collège voisin; mais, avant que ce dernier pût arriver, l'abbé Escoïdec, qui avait été frappé d'une attaque d'apoplexie, succomba le 24 octobre 1836.

ESCOQUITZ (don Juan), conseiller d'Etat espagnol, né en 1762 dans la province de Navarre, d'une noblesse ancienne, fut d'abord page de Charles III, l'accepta ensuite un canonicat dans le chapitre de Saragosse, un des plus distingués de l'Espagne. Son savoir et ses qualités précieuses le firent choisir pour récepteur du prince des Asturies, de Ferdinand VII. Il chercha inutilement à éclairer le roi et la reine sur les intrigues d'Emmanuel Godoi plus connu sous le nom de *Prince de la Paix*. Ce ministre le fit exiler à Tolède, dont il fut nommé archidiacre. Lorsque Ferdinand monta sur le trône par l'abdication de son père, le 19 mars 1808, Escoquitiz fut nommé conseiller privé du nouveau roi; on le consultait dans les circonstances les plus importantes, et il conseilla le voyage à Bayonne, trompé par les promesses fallacieuses de Bonaparte et par ses feintes protestations d'amitié. Il montra depuis beaucoup de fermeté à défendre les intérêts des princes espagnols, et les suivit à Valençay. Dans un voyage qu'il fit à Paris, il eut plusieurs conférences avec les ambassadeurs d'Autriche, de Russie, de Prusse et de quelques autres Etats de la confédération du Rhin, il fit tous ses efforts pour amener les puissances à se coaliser contre Bonaparte. Le gouvernement impérial, éclairé sur ses démarches, le contraignit de se fixer à Bourges. Il prit aussi part à toutes les négociations qui amenèrent le rétablissement des Bourbons sur le trône d'Espagne. Cependant, à l'époque de la disgrâce de Macanaz et des changements qui survinrent dans le ministère, il quitta la cour et se retira à Saragosse. Il fut depuis renfermé au château de Murcie, puis appelé, et enfin relégué à Ronda en Andalousie, où il est mort le 19 novembre 1820. Escoquitiz a publié : les *Nuits de Young*, traduites en vers espagnols,

Madrid, 1797, 2 vol. in-8; *Mexico conquise*, poème épique, 1802, in-8; le *Paradis perdu de Milton*, traduit en vers espagnols, Bourges, 1812, 3 vol. in-8; *Exposé des motifs qui ont engagé, en 1808, Ferdinand VII à se rendre à Bayonne, présenté à l'Espagne et à l'Europe*, ouvrage traduit et réimprimé plusieurs fois dans toutes les langues: la meilleure traduction française est celle de Paris, 1816, in-8, par Bruand; *Réutation d'un Mémoire contre l'inquisition*; *M. Botte*, roman traduit de Pigault-Lebrun, avec des suppressions et des corrections.

ESCORBIAC (Jean d'), seigneur de Bayonnette, né à Montauban, dans le 16^e siècle, était neveu du trop célèbre du Bartas, qui lui inspira du goût pour la poésie. On a de lui : *La Christiade, contenant l'histoire sainte du prince de la vie*, Paris, 1613, in-4. Il remonte, dans le 1^{er} livre, à la création du monde et au péché originel, et, ce qui est très-plaisant, il comprend les mauvais vers dans l'énumération des maux qu'a causés la chute de l'homme. Il a à se reprocher d'avoir, pour sa part, aggravé ce fléau.

ESCOUBLEAU (François d'), cardinal de Sourdis, archevêque de Bordeaux, mérita la pourpre par les services que sa famille avait rendus à Henri IV, et surtout par ses vertus et sa piété. Léon XI, Paul V, Clément VIII, Grégoire XI, Urbain VIII, lui donnèrent des marques distinguées de leur amitié et de leur estime, dans les différents voyages qu'il fit à Rome. Le cardinal de Sourdis convoqua, en 1624, un concile provincial. Les ordonnances et les actes de ce synode sont un témoignage du zèle dont il était animé pour la discipline ecclésiastique. Il mourut en 1628, à 53 ans.

ESCOUBLEAU (Henri d'), frère du précédent, son successeur dans l'archevêché de Bordeaux, avait moins de goût pour les vertus épiscopales, que pour la vie de courtisan et de guerrier. Il suivit Louis XIII au siège de La Rochelle, et le comte d'Harcourt à celui des îles de Lérins qu'il reprit sur les Espagnols. Ce prélat était d'un caractère hautain et impérieux. Le duc d'Epéron, gouverneur de Guienne, homme aussi fier que l'archevêque de Bordeaux, eut un différend très-vif avec lui. Le duc s'emporta jusqu'à le frapper. Le cardinal de Richelieu, ennemi de d'Epéron, prit cette affaire à cœur; mais Cospéran, évêque de Lisieux, ramena l'esprit du cardinal, en lui disant : « Monseigneur, si le diable était capable de faire à Dieu les satisfactions

« que le duc d'Epéronn offre à l'archevêque de Bordeaux, Dieu lui ferait « miséricorde. » Ce différend fut terminé bientôt après, mais d'une manière bien humiliante pour l'orgueilleux duc d'Epéronn, qui fut obligé d'écrire la lettre la plus soumise à l'archevêque, et de se mettre à genoux devant lui pour écouter avec respect la réprimande sévère qu'il lui fit avant de lever l'excommunication. D'Escoubleau mourut en 1645, après avoir donné des scènes odieuses ou ridicules.

ESCOUSSE (Victor) et LEBRAS (Auguste), nés à Lorient en 1816, montrèrent de bonne heure des dispositions pour la poésie. Les deux amis d'enfance composèrent deux pièces dramatiques, dont l'une, *Farruch le Maure*, tragédie, fut représentée avec succès sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin; l'autre, *Raymond*, mélodrame, tomba à la Gaspé. Ce revers affecta profondément les deux jeunes auteurs; ils prirent ensemble la criminelle résolution de mettre fin à leurs jours, et, le 16 février 1832, ils exécutèrent ce double suicide. Lebras, à peine âgé de 16 ans, avait publié : *Les trois règnes*, poème, suivi d'un *Mot à Béranger*, 1828, in-8; *Trois jours du peuple*, stance, 1830, in-8; *Les Américaines*, 1830, in-8.

ESDRAS, fils de Sarafas, exerça la grande prêtrise pendant la captivité de Babylone. Son crédit auprès d'Artaxerxès Longuemain fut utile à sa nation. Ce prince l'envoya à Jérusalem avec une colonie de Juifs. Il fut chargé de riches présents pour le temple, qu'on avait commencé de rebâtir sous Zorobabel, et qu'il se proposait d'achever. Arrivé à Jérusalem, l'an 467 avant J.-C., il y réforma plusieurs abus. Il proscrivit surtout les mariages des Israélites avec les femmes étrangères, et se prépara à faire la dédicace de la ville. Cette cérémonie ayant attiré les plus considérables de la nation, Esdras leur lut la loi de Moïse. Les Juifs l'appellent *le Prince des docteurs de la loi*. C'est lui qui, suivant les conjectures communes, recueillit tous les livres canoniques, les purgea des fautes qui s'y étaient glissées, et les distingua en 22 livres, selon le nombre des lettres hébraïques. On croit que, dans cette révision, il changea l'ancienne écriture hébraïque, pour lui substituer le caractère hébreu moderne, qui est le même que le chaldéen. Les rabbins ajoutent qu'il institua une école à Jérusalem, et qu'il établit des interprètes des Ecritures, pour en expliquer les difficultés, et pour empêcher qu'elles ne fussent altérées. Ceux

qui ont prétendu qu'il était l'auteur du *Pentateuque* n'ont pas réfléchi sur ce qu'il y avait dans cette opinion d'absurde et d'impossible, de contraire aux notions chronologiques et historiques, et à tout le contenu des livres de Moïse. Nous avons quatre livres sous le nom d'*Esdras*; mais il n'y a que les deux premiers qui soient reconnus pour canoniques dans l'Eglise latine. Le premier est constamment d'*Esdras*, qui y parle souvent en première personne. Il contient l'histoire de la délivrance des Juifs, sortis de la captivité de Babylone, depuis la première année de la monarchie de Cyrus, jusqu'à la vingtième du règne d'Artaxerxès-Longuemain, durant l'espace de 82 ans. Le second, dont Néhémie est l'auteur, en contient une suite, l'espace de 31 ans. Le troisième et le quatrième, sans être canoniques, ne laissent pas de jouir d'une grande considération : plusieurs Pères s'en sont servis pour prouver des vérités précieuses, par exemple, le péché originel, clairement exprimé (liv. 4, c. 3, 4 et 7.) Sixte de Sienne, Driedo, Mariam et plusieurs rabbins attribuent à Esdras les deux livres des *Paralipomènes*. On le fait encore auteur des quatre livres des *Rois*.

ESKIL, ou ESKIL, célèbre archevêque de Lund, en Scanie, et primat de Danemarck, naquit au commencement du 12^e siècle. On croit qu'il était fils de Suénon, évêque de Wiborg. Envoyé à Hildesheim pour y faire ses études, il y fut attaqué d'une maladie dangereuse, pendant laquelle il fit vœu d'établir cinq monastères, s'il recouvrait la santé. De retour en Danemarck, il fut d'abord nommé chanoine, ensuite archidiacre de la cathédrale de Lund. En 1134, il obtint l'évêché de Roschik, et, quatre ans après, il fut élevé sur le siège épiscopal et primatial de Lund. Parvenu à cette dignité, il se souvint de son vœu, et saint Bernard lui envoya, à sa prière, un de ses religieux, Guillaume, qui présida à la fondation du monastère d'Esrolo. Cependant les soins qu'il donnait à son Eglise ne lui faisaient pas négliger les affaires temporelles, et, né avec un penchant à l'ambition, il cherchait aussi souvent à la satisfaire. Il prit part à toutes les discussions politiques, et se déclara tantôt pour, et tantôt contre un souverain, à qui il fit même une guerre ouverte. Cependant, au milieu de ces agitations mondaines, il ne pouvait voir, sans un sentiment d'admiration, les vertus sublimes de saint Bernard, pour qui il eut une vénération toute particulière. Il fit même plusieurs voyages en France.

pour lui parler. Flottant entre Dieu et le monde, il était depuis longtemps pressé de se consacrer entièrement à la retraite dans la solitude de Clairvaux ; mais de trop forts liens l'attachaient encore au monde. Il fit un voyage à Rome pour y visiter Adrien qu'il avait connu lors de sa légation dans le Nord. Ce Pape étant mort, il en résulta un schisme, l'archevêque se déclara pour Alexandre III, tandis que son roi Valdemar prit le parti de Victor III. De là une lutte violente entre le roi et Eskil. Le prélat, ayant succombé, fut obligé de fuir, et fit un voyage à la Terre-Sainte. A son retour, il resta quelque temps en France, et fut ensuite réhabilité dans sa dignité. Après quelques nouveaux tracassés, il connut enfin le déclin des grandeurs humaines ; et quoiqu'il se retirât dans la solitude de Clairvaux, pour terminer, dans la paix et l'exercice des devoirs de la religion, une carrière qui l'avait été que trop agitée ; il mourut le 1^{er} septembre 1187, dans un âge très-avancé. En quittant son siège, il avait recommandé Absalon pour son successeur. Il se tint sous son pontificat un concile national à Lunden, auquel assistèrent les évêques de Danemarck, de Suède, de Norwège, et Théodignus, légat du Saint-Siège. On connaît de ce prélat : *Droit ecclésiastique de Scanie*, Copenhague, 1505, avec le *Coda civil* de la même province. Cet ouvrage a depuis été inséré en danois et en latin dans le *Recueil des lois ecclésiastiques de Danemarck*, que G. J. Torkelin a donné, Copenhague, 1781.

ESMENARD (Joseph-Alphonse), membre de l'Institut, né à Pélissane dans la Provence, en 1770, fit ses études chez les Pères de l'Oratoire de Marseille, et partit ensuite pour Saint-Domingue. De retour dans sa patrie, il s'adonna à la littérature, et s'occupa de la rédaction de plusieurs journaux politiques consacrés à la défense du roi. Obligé de fuir après le 10 août, il se retira en Angleterre, où il s'embarqua pour la Hollande. Il passa de là en Allemagne, en Italie, et se rendit peu de temps après à Constantinople, où il fut accueilli d'une manière distinguée par de Choiseul-Gouffier. Il entra en France en 1797, fut un moment attaché à l'ambassade de Hollande, et travailla quelques mois à la *Quotidienne*. Après la révolution du 18 fructidor, il fut enfermé au Temple, et ne put en sortir que pour être de nouveau banni de la France. La chute du Directoire lui permit de revenir à Paris en 1799 ; mais il n'y resta pas longtemps. Il accompagna le général

Leclerc à Saint-Domingue, et ensuite l'amiral Joyeuse à la Martinique. A son retour, en 1805, il fut nommé successivement censeur des théâtres, censeur de la librairie, chef de la 3^e division de la police générale et membre de l'Institut. Une *satire* contre l'envoyé russe l'obligea encore de quitter la France et de se retirer en Italie. Il partait de Naples, après trois mois d'exil, pour revenir dans sa patrie, lorsque sur le chemin de Fondi il fut tout à coup entraîné par des chevaux fougueux vers un précipice, et se brisa la tête contre un rocher. Il expira le 25 juin 1811, laissant une femme et trois filles sans fortune. Ses principaux ouvrages sont : *La Navigation*, poème en huit chants, Paris, 1805, 2 vol. in-8 ; 2^e édition, en 6 chants seulement, 1806, 1 v. in-8. Il travaillait depuis longtemps à ce poème, et il entreprit plusieurs de ses voyages pour être à portée d'étudier le sujet qu'il avait choisi. Comme Vernet, il brava les orages de la mer pour les décrire, et ne fit ses tableaux qu'en présence des objets qu'il avait à peindre : ce qui donne à ses descriptions poétiques ce ton de vérité, ce mérite d'exactitude qu'on trouve presque toujours chez les anciens, mais rarement chez les modernes. Ce poème était attendu depuis longtemps ; l'auteur en avait publié dans les journaux plusieurs fragments qui avaient donné une haute idée de l'ouvrage, que l'impression a détruite en partie. Il faut avouer cependant que la poésie d'Esme-nard est brillante, qu'elle a de la force, de la noblesse, quelquefois de la chaleur et de l'harmonie ; mais cette harmonie est plus sonore et retentissante que douce et gracieuse, de sorte qu'à la longue elle étourdit plus qu'elle ne flatte, ce qui tient peut-être au défaut de variété et de flexibilité dans les tons ; *Trajan*, opéra en 3 actes, représenté en 1807, qui obtint plus de cent représentations, grâce à plusieurs beaux morceaux de musique de Le Sueur, aux brillantes décorations qui l'embellissent, et à celles surtout de la scène du triomphe de Trajan ; *Fernand Cortez*, opéra en 3 actes, joué en 1806, et qui n'eut aucun succès. Il l'avait fait en société avec de Jouy, qui y fit des changements considérables en 1807 ; alors il eut plusieurs représentations, ainsi qu'en 1808 ; plusieurs *Pièces de vers* sur les circonstances, particulièrement en faveur de Bonaparte, dont il fut un des chantres les plus féconds ; des *Notes historiques et littéraires*, qui accompagnent la première édition du poème de *l'Imagination*, par Delille, en général bien inutiles, et qui paraissent n'avoir

été faites par Esmenard que pour défendre son poème de la *Navigatio*.

ESOPÉ, le plus ancien auteur des *apologues*, après Hésiode qui en fut l'inventeur, naquit à Armorium, bourg de Phrygie. Il fut d'abord esclave de deux philosophes, de Xanthus et d'Idmon : ce dernier l'affranchit. Son esclave l'avait charmé par une philosophie assaisonnée de gaieté, et par une âme libre dans la servitude. Les philosophes de la Grèce s'étaient fait un nom par de grandes sentences enfilées de grands mots; Esope prit un ton plus simple, et ne fut pas moins célèbre qu'eux. Il prêta un langage aux animaux et aux êtres inanimés, pour enseigner la vertu aux hommes et les corriger de leurs vices et de leurs ridicules. Il se mit à composer des *apologues* qui, sous le masque de l'allégorie, et sous les agréments de la fable, cachaient des moralités utiles et des leçons importantes. Le bruit de sa sagesse se répandit dans la Grèce et dans les pays circonvoisins. Croesus, roi de Lydie, l'appela à sa cour et se l'attacha par des bienfaits pour le reste de sa vie. Esope s'y trouva avec Solon, n'y brilla pas moins que lui, et y plut davantage. Mais tous ces faits sont très-incertains. L'existence même d'Esope est révoquée en doute par des savaux qui pensent que c'est un personnage imaginaire, fabriqué par les Grecs sur celui de Locman. Et c'est peut-être pour cela que les Grecs le font voyager en Perse et en Egypte, pour lui donner un air asiatique, et expliquer ce qui, sans cette précaution, ne paraîtrait pas lui convenir. Il est certain encore que Planudes, moine grec, auquel on doit les *Fables d'Esope*, telles que nous les avons, a entassé, sous le nom du fabuliste phrygien, beaucoup d'*apologues* plus anciens ou plus modernes que les siens. Enfin jusqu'aux disputes qui se sont élevées sur sa figure, sur sa bosse, etc., tout contribue à répandre des doutes sur son existence. (Voyez LOCMAN, PLANUDES, SALOMON.) Les meilleures éditions des *Fables d'Esope* sont celles de Plantin, 1565, in-16; des Aldes avec d'autres fabulistes, 1505, in-fol.; de Robert Etienne, 1546; d'Oxford, 1718, in-8; de J. Chr. Gottl. Ernesti, Leipsick, 1781, in-8; de Fr. du Furia, Florence, 1709, 2 vol. in-8; de J. G. Schneider, Breslau, 1811. La plus complète est celle de Paris, 1810, in-8, *Græcæ cum notis græcis D. Coray*. Les *Fables d'Esope* ont été traduites en français, et presque dans toutes les langues. La Fontaine s'en est approprié une grande partie qu'il embellit par le style et par la morale. Bour-

sault a mis Esope sur la scène, dans deux pièces, l'une intitulée : *Esope à la cour*; l'autre : *Esope à la ville*.

ESOPUS (Clodius), comédien célèbre, vers l'an 84 avant J.-C. Roscius et lui ont été les meilleurs acteurs qu'on ait vus à Rome. Esopus excellait dans le tragique, et Roscius dans le comique. Cicéron prit des leçons de déclamation de l'un et de l'autre. Esopus était d'une prodigalité si excessive, qu'il fit servir dans un repas, au rapport de Pline, un plat de terre qui coûtait dix mille francs : il n'était rempli que d'oiseaux qui avaient appris à chanter et à parler, et qu'on avait payés chacun sur le pied de 600 livres. Esopus, malgré ses grandes dépenses, laissa un héritage qui valait près de 2 millions. Son fils, avec moins de talents, ne fut pas moins prodigue. On assure qu'il fit boire une fois à ses convives des perles distillées. Ces richesses énormes des histrions prouvent bien à quel point de fauteur le mimisme, cause et mesure de la corruption de peuples, était parvenu chez celui de Rome. (Voyez BARNABÉ, GARRICK, ROSCIUS.) « Les Grecs, dit d'Alembert, considéraient Esopus, non pas la même raison qu'ils admiraient Eschyle et Sophocle. Les Grecs, ainsi que les Romains, mettaient entre les histrions et les hommes de génie un espace immense; mais ils payaient ceux-là comme tous les instruments de luxe et de plaisir. » On voit ici, en passant, que d'Alembert croyait qu'Esopus était un comédien grec. L'érudition de cet écrivain clopédiste et de ses collègues est sujette à de plaisantes bévues. (Voyez PLANUDES.) On ignore l'époque de la mort d'Esopus.

ESPAGNAC (Jean-Baptiste - Joseph) DAMAZIT DE SARAGUET, baron n), seigneur d'un apothicaire, à Brive-la-Gaillarde, le 25 mars 1743. A peine âgé de 49 ans, il parut dans la carrière des armes, et s'y fit remarquer. En 1734, il se distingua en Italie, et fut aide-de-camp, dès 1742, dans les campagnes de Bavière. Ce fut alors qu'il connut le comte Maurice de Saxe, qu'il suivit dans les campagnes de Flandre, y jouissant de son estime et de l'avantage de le secondar, soit en qualité d'aide-major-général d'infanterie, soit comme colonel de l'un des régiments des grenadiers créés en 1761. Revêtu, en 1754, du gouvernement de la Bresse et du Bugey, il reçut, en 1757, l'expectative du gouvernement de l'hôtel royal des Invalides, qu'il n'eut en entier qu'en 1766. L'ordre qu'il n'a cessé d'y entretenir, les réformes utiles qu'il y a faites, démontrent que personne n'était

lus digne que lui de cette place importante. En 1780, il reçut le grade de lieutenant-général, et mourut le 23 février 1785. Toujours occupé de l'art pour lequel il était né, il publia successivement les ouvrages suivants : *Campagnes du roi en 1745, 46, 47 et 48*, 4 vol. in-8 ; *Essai sur la science de la guerre*, 1757, vol. in-8 ; *Essai sur les grandes opérations de la guerre*, 1755, 4 vol. in-8 ; *Supplément aux Réveries, ou Mémoires de la guerre du maréchal de Saxe*, Paris, 1757 ; *Histoire du maréchal de Saxe*, Paris, 1775, 2 vol. in-12, ou 3 vol. in-4. Tous ces ouvrages annoncent des connaissances multipliées, des vues saines, dirigées par l'expérience.

ESPAGNAC (M. B. SAHUGUET, abbé), fils du précédent, né à Paris en 1654, devint chanoine de la cathédrale de Paris, et se fit d'abord distinguer par ses talents littéraires, ensuite par son zèle pour les entreprises lucratives. Ayant fait connaissance avec M. de Camille, il devint son agent secret, et s'immisça dans plusieurs opérations de finances, qui lui valurent beaucoup d'argent. Exilé lors de la disgrâce de son protecteur, pour sa mauvaise conduite, il retourna en 1769, se fit recevoir au club des révolutionnaires, et obtint, lorsque la guerre fut déclarée, la fourniture de l'armée des Alpes, ensuite celle des charmes de l'armée de Dumouriez. Ce général ayant été proscrit, il fut dénoncé comme fournisseur infidèle, et condamné à mort le 5 avril 1794. On a de lui : *Eloge de Catinat*, 1775, in-8, qui obtint un accessit à l'Académie française ; *Méflexions sur l'abbé Suger, et sur son siècle*, Londres, 1780, in-8 ; ouvrage peu réfléchi, qui lui attira beaucoup de critiques.

ESPAGNET (Jean d'), président au parlement de Bordeaux, distingué par ses lumières et ses vertus, est auteur d'un *Enchiridion physica restitutum*, Paris, en 1623, in-8, et traduit en français sous ce titre : *La Philosophie des anciens, établie en sa pureté*, 1631, in-8. Le nom de l'auteur est désigné par ces mots : *pes mea est in Agno*. On y trouve un traité de la pierre philosophale, intitulé : *Ircanum hermetica philosophia*. Ce sautant publia encore, en 1616, un vieux manuscrit in-8, intitulé : *Rosier des guerres*, qu'il accompagna d'un *Traité sur l'institution d'un jeune prince*. Il croyait que ce manuscrit n'avait pas encore vu le jour ; mais il y en avait une édition dès 1623, in-fol. Le public fit un accueil favorable à ces différents ouvrages.

ESPAÑOLET (Joseph RIBERA, dit l'), peintre, naquit en 1594 à Xativa, dans

le royaume de Valence en Espagne. Il étudia la manière de Michel-Ange de Caravage, qu'il surpassa dans la correction du dessin ; mais son pinceau était moins moelleux. Les sujets terribles et pleins d'horreur étaient ceux qu'il rendait avec le plus de vérité, mais peut-être avec trop de férocité. Son goût n'était ni noble ni gracieux. Il mettait beaucoup d'expression dans ses têtes. L'Espagnolet, né dans la pauvreté, y vécut longtemps ; un cardinal l'en tira et le logea dans son palais. Ce changement de fortune l'ayant rendu paresseux, il rentra dans sa misère pour reprendre le goût du travail. Naples, où il se fixa, le regardait comme son premier peintre. Il obtint un appartement dans le palais du vice-roi, et mourut dans cette ville en 1656, à 72 ans, laissant de grands biens et de beaux tableaux. Le Pape l'avait fait chevalier du Christ. Ses principaux ouvrages sont à Naples et à l'Escurial en Espagne. Nous citerons le *Martyre de saint Janvier*, qui est regardé comme digne du Titien ; *saint Jérôme* ; *Isaïe sur la roue* ; la *Mère de douleurs* ; l'*Adoration des bergers*. Ces deux derniers tableaux sont au Musée national de Paris. Ce peintre a gravé à l'eau forte, et on a gravé d'après lui.

ESPEN (Zeger-Bernard Van), né à Louvain en 1646 ; docteur en droit en 1675, remplit avec beaucoup de succès une chaire au collège du pape Adrien VI. Son association aux ennemis de l'Eglise, ses sentiments sur le *Formulaire* et sur la bulle *Unigenitus*, l'apologie qu'il fit du sacre de Steenoven, archevêque schismatique d'Utrecht, remplirent ses derniers jours de chagrins qu'il eût pu aisément s'épargner. Il se retira à Maëstricht, puis à Amersfort, où il mourut en 1728. Van Espen est, sans contredit, un des plus savants canonistes de son temps. Le meilleur et le plus recherché de ses ouvrages est son *Jus ecclesiasticum universum*. Les points les plus importants de la discipline ecclésiastique y sont quelquefois discutés avec autant d'étendue que de sagacité ; mais on reconnaît sans peine qu'il ne tire pas, à beaucoup près, tout ce qu'il dit, de son érudition personnelle. « Ceux qui ont lu « Thomassin et Van Espen, dit un critique, s'apercevront sans peine que, « quant à ce qui concerne la science ecclésiastique, le second ne fait que répéter le premier ; que c'est le riche fonds où il a puisé sans cesse, et dont il a fait un usage aussi commode que profitable à sa réputation : peut-être cependant la doit-il particulièrement à la secte dont il épousa si vivement les

« intérêts. » Entre diverses réflexions qu'il fait sur les écrits des canonistes du siècle dernier (*Operum, part. V, p. 194, édit. Colon. 1748*), il a soin d'avertir qu'il faut se défier de certaines opinions relâchées où le torrent les a entraînés. La remarque est en place; et l'on peut y ajouter qu'il n'est pas moins nécessaire d'être en garde contre le rigorisme outré de quelques autres canonistes, qui, par un respect affecté pour la discipline de l'Eglise ancienne, osent s'élever contre des pratiques généralement adoptées par l'Eglise moderne. (Voyez MONTIN Jean et THOMASSIN.) On a donné à Paris, sous le nom de Louvain, 1753, un *Recueil de tous les ouvrages de Van Espen*, 4 vol. in-fol. Cette édition, enrichie des observations de Gibert sur le *Jus ecclesiasticum*, offre ce que la morale, le droit canonique et même le civil ont de plus important. On trouve divers détails curieux et intéressants touchant cet auteur dans une petite brochure assez rare, intitulée : *De Zegero Bernardo Van Espen, etc., auctore Wilhelmo Bachusio*. Ce Bachusius avait été, comme Van Espen, lié avec le parti de Quesnel, qu'il abandonna ensuite; et les renseignements qu'il en donne sont d'un homme qui est au fait de la chose qu'il traite. Il en résulte de fâcheuses impressions sur le caractère et les qualités morales de Van Espen. (Voyez BACHUSIUS.) Du Pac de Bellegarde a écrit aussi la *Vie* de Van Espen. (Voyez BELLEGARDE.)

ESPENCE (Claude d'), né à Châlons-sur-Marne en 1511, mort le 5 octobre 1571, prit le bonnet de docteur de Sorbonne, et fut recteur de l'Université de Paris. Le cardinal de Lorraine, dont il avait été précepteur, et qui connaissait son mérite, se servit de lui dans plusieurs affaires importantes. D'Espence le suivit en Flandre l'an 1544, dans son voyage pour la ratification de la paix entre Charles-Quint et François I^{er}. Le cardinal de Lorraine le mena à Rome l'an 1555. D'Espence s'y distingua tellement, que Paul IV voulut l'honorer de la pourpre pour le retenir auprès de lui. Le docteur français aimait mieux le séjour de Paris. Il revint dans cette ville, et parut avec éclat aux Etats d'Orléans en 1560. C'était un des docteurs les plus judicieux et les plus modérés de son temps. Ennemi des voies violentes, il n'en était pas moins fortement attaché aux moyens de maintenir et de répandre la foi catholique. Il était très-versé dans les sciences ecclésiastiques et profanes. Les ouvrages que nous avons de lui sont presque tous écrits en latin, avec une dignité et une noblesse

que les théologiens de son temps ne connaissaient presque pas. On a de lui : un *Traité des mariages clandestins*; il y soutient que les fils de famille ne peuvent valablement contracter des mariages sans le consentement de leurs parents; des *Commentaires sur les Epîtres de saint Paul à Timothée et à Tite*, pleins de longues digressions sur la hiérarchie et la discipline ecclésiastiques; plusieurs *Traités de controverse*, les uns en latin, les autres en français. Tous ces ouvrages latins ont été recueillis à Paris en 1619, in-fol.

ESPÉRIENTE (Philippe-Callimaque), né à San-Geminiano en Toscane, de l'illustre famille de Buonacorti, alla à Rome sous le pontificat de Pie II, et y forma avec Pomponius Lætus une académie dont tous les membres prirent des noms latins ou grecs. Le savant dont nous parlons changea son nom de Buonacorti en celui de Callimaco; mais son génie pour les affaires lui fit donner le surnom d'Espérient. Paul II, croyant que la nouvelle académie cachait quelque mystère pernicieux, persuasion que le secret des associés justifiait, en pour suivit les membres avec rigueur. Espérient se vit obligé de se retirer en Pologne; le roi Casimir III lui confia l'éducation de ses enfants, et le fit, quelque temps après, son secrétaire. Ce prince l'envoya successivement en ambassade à Constantinople, à Vienne et à Rome. De retour en Pologne, le feu prit à sa maison, et consuma ses meubles, sa bibliothèque et plusieurs de ses écrits. Il mourut peu de temps après à Cracovie, en 1496. On a de lui : *Commentarii rerum Persicarum*, Francfort, 1601, in-folio; *Historia de iis quo à Venetis tentata sunt, Persis et Tartaris contra Turcos movendis*, etc. Il y a des recherches dans cet ouvrage, ainsi que dans le précédent, avec lequel il ne forme qu'un même volume in-4; *Attila, ou Histoire de ce roi des Huns*; *Historia de rege Uladiolo, seu clade Varnensi*, in-4 : Espérient l'a emporté dans cet ouvrage, suivant Paul Jove, sur tous les historiens qui ont écrit depuis Tacite : il la compare à la *Vie d'Agri cola*. L'article sur Espérient, qu'on trouve dans le *Dictionnaire* de Bayle, est fort inexact.

ESPINASSE (M^{lle} Julie-Jeanne-Elénore de L'), née à Lyon en 1733, d'une femme d'un rang élevé, qui vivait depuis longtemps séparée de son mari. Cette dame, pour lui assurer une existence indépendante, lui avait laissé une cassette précieuse; mais elle en fut privée par un abus de confiance. Se trouvant presque

sans ressource, elle se retira d'abord dans un couvent, ensuite dans la famille du mari de sa mère, mais sous le titre de gouvernante d'enfant. Elle y était depuis quelques années, lorsque M^{me} du Deffant l'y trouvant en 1752, désira se l'attacher, et l'emmena avec elle à Paris pour rendre sa maison plus agréable. M^{me} de L'Espinasse, qui avait un esprit cultivé, y réussit facilement, et s'y fit d'illustres amis qui lui firent obtenir une pension du roi. Elle quitta alors brusquement sa protectrice qui, devenue aveugle, avait plus que jamais besoin des secours de l'amitié et de la reconnaissance, et elle prit une maison, où « elle rassembla, » dit La Harpe, la société la plus choisie « et la plus agréable en tout genre ; depuis cinq heures du soir jusqu'à dix, » on était sûr d'y trouver l'élite de tous « les états, hommes de cour, hommes de lettres, ambassadeurs, femmes de « qualité : c'était presque un titre de considération d'être reçu dans cette société. Elle en faisait le principal agrément. Je puis dire, ajoute ce littérateur distingué, que je n'ai pas connu de « femme qui eût plus d'esprit naturel, « moins d'envie de montrer le sien, et « plus de talent pour faire valoir celui « des autres ; elle mettait tout son monde « à sa place, et chacun était content de « la sienne. Avec un grand usage du « monde, elle avait l'espèce de politesse « la plus aimable, celle qui a le ton de « l'intérêt. Ce ton lui était facile : son « âme, singulièrement aimante, attirait « tout ce qui avait en ce genre des rapports avec elle. Aussi personne n'a jamais eu autant d'amis, et chacun d'eux « était aimé comme s'il eût été seul à « l'être. On n'a jamais eu plus d'activité « et plus de plaisir. » Cependant avec tous ces avantages M^{me} de L'Espinasse fut malheureuse, parce qu'elle nourrissait dans son cœur des passions déordonnées, et qu'elle perdit les objets de ses affections. On a cru longtemps que la mort prématurée du comte de Mora, jeune espagnol qui lui avait promis sa main, et qui mourut à Bordeaux en venant la rejoindre, fut la cause du chagrin qui la précipita au tombeau ; mais deux volumes d'une correspondance inconnue (*Lettres* de M^{me} de L'Espinasse écrites depuis l'année 1773 jusqu'à l'année 1776, Paris, 1809, et réimprimées en 1811) ont dévoilé à tous les yeux le secret d'un autre amour qu'elle était parvenue à cacher, même à ceux de ses amis qui avaient le plus sa confiance ; et il paraît qu'elle en est morte victime. Ces lettres ont pu ajouter à l'idée qu'on avait de son esprit ;

mais elles ont nui à l'intérêt qu'avaient inspiré son caractère et ses malheurs connus. Elle passa les derniers jours de sa vie dans un affaissement total ; on la fit revenir un peu avec des cordiaux ; on la souleva : « Est-ce que je vis encore, » dit-elle ? Ce furent ses dernières paroles ; elle expira le 23 mai 1776. Avec moins de réputation et une vie plus simple elle eût pu être beaucoup plus heureuse. D'Alembert, qui fut un de ses plus chauds partisans, et qui s'était fixé dans la même maison, fut nommé son exécuteur testamentaire. La douleur qu'il montra en cette occasion, quoiqu'il eût beaucoup à s'en plaindre et qu'il lui donnât le nom de son *injuste et cruelle amie*, était si connue, qu'elle excita une sorte d'intérêt public. La Harpe a prétendu que le président Hénaut épousa M^{me} de L'Espinasse, quoiqu'il eût 70 ans ; mais ce fait est contesté : il paraît au moins que, pour sauver certaines convenances, cette union ne fut pas rendue publique.

ESPINAY (Timoléon d'), seigneur de SAINT-LUC, servit sur terre et sur mer. Il commandait la première escadre avec rang de vice-amiral, à la défaite des Rochellois en 1622. Ses services le firent estimer du cardinal de Richelieu ; cependant, comme ils n'étaient point assez grands pour élever Saint-Luc jusqu'au comble des honneurs, il n'y fut parvenu qu'avec peine, s'il ne se fût démis du gouvernement de Brouage, que ce ministre voulait avoir. Saint-Luc eut pour récompense le bâton de maréchal de France, et la lieutenance de roi en Guienne, l'an 1628. Il ne songea depuis qu'à vivre dans le luxe et les plaisirs. Il mourut à Bordeaux le 12 septembre 1644.

ESPINOY (Philippe d'), né en Flandre en 1552 d'une bonne famille, s'attacha à rechercher les antiquités et les généalogies des nobles de son pays. Le titre de son ouvrage est : *Recherches des antiquités et noblesse de Flandre, etc.*, Douai, 1632, in-fol. avec fig. Il mourut vers l'an 1633.

ESPRIT (Jacques), né à Béziers en 1611, entra en 1629 dans l'Oratoire, qu'il quitta cinq ans après pour rentrer dans le monde. Il avait toutes les qualités propres pour y plaire, de l'esprit, de la figure. Le duc de La Rochefoucault, le chancelier Séguier et le prince de Conti lui donnèrent des témoignages de leur estime et de leur amitié. Le premier le produisit dans le monde ; le second lui obtint une pension de 2,000 livres et un brevet de conseiller d'Etat ; le troisième le combla de bienfaits, et le consulta dans toutes ses affaires. Esprit mourut en 1678.

à 67 ans, dans sa patrie. Il était membre de l'Académie française, et fut un de ceux qui brillèrent dans l'aurore de cette compagnie. Les ouvrages d'Esprit sont : *des Paraphrases de quelques poèmes*, qu'on ne peut guère lire avec plaisir, quand on connaît celles de Maseillon ; *La Fausseté des vertus humaines*, Paris, 2 vol. in-12, 1678, et Amsterdam, in-8, 1716 : livre médiocre, qui n'est, à quelques égards, qu'un commentaire des *Pensées* du duc de La Rochefoucault (voyez ce nom), mais qui ne prête pas à la même critique, l'auteur ayant moins généralisé son objet.

ESQUIROL (Joseph - Etienne-Dominique), célèbre médecin, né en 1772 à Toulouse, mort à Paris en 1844, entra d'abord au séminaire de Saint-Sulpice, puis étudia la médecine sous le célèbre Pinel. Son maître lui ayant abandonné la réclation de sa médecine clinique, il s'occupa dès lors exclusivement des maladies mentales. Docteur en 1805, il visita en 1841 tous les hôpitaux d'aliénés en France, et ouvrit en 1814 un cours sur l'objet de ses études favorites. Ce cours fut le premier de l'Europe en son genre, et il le continua jusqu'en 1826 ; nommé, à cette époque, médecin en chef de la maison de Charenton, il fut obligé de le suspendre, et il ne put plus le reprendre. En 1830, il perdit sa place d'inspecteur-général des Facultés de médecine du royaume, qu'il n'avait point sollicité ; mais, en 1834, il fut créé membre correspondant de l'Académie des Sciences. Membre de l'Académie de Médecine depuis sa fondation, il était encore l'un des fondateurs de la société de géographie, ainsi que de celles des établissements charitables et de la maison d'aliénés de Givry. Cet homme respectable mourut en recevant les consolations de la religion, qu'il avait toujours pratiquée. On lui doit : *Des Passions considérées comme causes, symptômes et moyens curatifs de l'aliénation mentale*, 1805, in-4, traduit de l'allemand ; *Des Etablissements d'aliénés en France et des moyens d'améliorer le sort de ces infortunés*, 1819, in-8.

ESSEN (Jean-Henri, comte d'), feld-maréchal suédois, d'une ancienne famille livonienne, né en 1755 à Kasioës en Westro-Gothie, débuta dans la carrière militaire comme officier de dragons, et mérita la faveur de Gustave III par l'adresse et la grâce qu'il déploya dans un tournoi que ce monarque donna à sa cour en 1777, ainsi que par la beauté de son physique et les agréments de son esprit. Dès lors il fut comblé de biens et d'honneurs, et obtint successivement les

titres d'officier-général, d'écuyer de la cour, les décorations de plusieurs ordres, et ne quitta presque plus la personne du roi, dont il sut conserver les bonnes grâces jusqu'à la fin de son règne. Il l'accompagna, en 1783, en Allemagne, en Italie, et en 1788, dans la campagne de Finlande, si fatale à la Suède, et où le prince aurait été infailliblement fait prisonnier dans Gothebourg, où il s'était réfugié, s'il n'eût levé à la hâte quelques troupes qui donnèrent le temps d'attendre le résultat des négociations qui mirent fin aux hostilités. Le comte d'Essen, instruit par des avis indirects, de complot formé contre les jours du roi, fit aussi d'inutiles efforts pour l'empêcher d'assister au bal où il fut frappé mortellement, et c'est par sa présence d'esprit qu'on parvint à arrêter les coupables. Durant toute cette nuit, il resta constamment aux côtés de son maître qui le couvrit de son sang. Sous les règnes suivants, le comte d'Essen conserva toujours un grand crédit à la cour. En 1795, il fut nommé gouverneur de Stockholm, en 1800, gouverneur-général de la Poméranie, et en 1807, il reçut le commandement en chef de l'armée réunie en cette province, et soutint, pendant deux mois et demi, le siège de Stralsund contre tous les efforts d'une armée française, et conclut avec son chef un armistice honorable. Lorsque Gustave-Adolphe, mécontent de ses généraux, prit en personne le commandement de ses armées, il se retira dans ses terres d'Uplande. Après la révolution de 1809, il fut appelé par les Etats-Généraux au conseil d'Etat, et le nouveau roi Charles XIII l'envoya, en qualité d'ambassadeur à Paris, pour traiter de la paix qui se fit effectivement le 17 septembre, et par laquelle la Poméranie fut restituée à la Suède. En 1809, il eut le commandement en chef de l'armée destinée à agir contre la Norvège ; et, malgré les obstacles qu'il eut à surmonter dans un pays coupé de défilés et hérissé de montagnes, il établit son quartier-général à Helsingfors, et coopéra puissamment à la capitulation de Frédéricstadt qui termina les hostilités. Après la soumission du pays, il en fut nommé gouverneur-général pendant la minorité du prince Oscar ; mais il donna sa démission en 1816, pour recevoir le titre de grand-maréchal du royaume de Suède. Il est mort à Uddevalla, où il était allé prendre les bains de mer dans le mois de juillet 1824. Il a peu joué de sa prospérité. Sa première épouse qu'il affectionnait mourut jeune encore, et un fils unique, qui donnait les plus belles espé-

nes, et que son père aimait tendrement, fut emporté en peu d'heures par une maladie aiguë.

ESSEX (Robert DEVEREUX, comte d'), d'un comte maréchal d'Irlande, d'une famille originaire de Normandie, né le 1^{er} novembre 1567 à Nethewood, maison de campagne de son père, dans le comté d'Héresford, est fameux par ses aventures et par sa mort. S'étant un jour présenté devant la reine Elisabeth, lorsqu'elle allait se promener dans un jardin, se trouva un endroit de fange sur le passage. Essex détacha sur-le-champ un manteau broché d'or qu'il portait, et l'étendit sous les pieds de la princesse, qui touchée de cette galanterie. La reine, âgée de 58 ans, prit bientôt pour lui un intérêt que son âge paraissait mettre à l'abri des soupçons. Il était aussi brillant sur son courage que par sa bonne mine; en 1585, il accompagna Leicester en Hollande et obtint à la suite de cette campagne le grade de général de cavalerie. En 1591, Elisabeth lui confia le commandement des troupes qu'elle envoyait au secours de Henri IV; d'Essex ne resta pas longtemps en France. Bientôt après fut envoyé en Espagne et s'empara de Adix. Il avait demandé la permission d'aller conquérir à ses dépens un canton de l'Irlande, et se signala souvent comme volontaire. Il fit revivre l'ancien esprit de la chevalerie, portant toujours à son onnet un gant de la reine Elisabeth. Cette princesse le fit grand-maître de l'artillerie, lui donna l'ordre de la Jarretière, le nomma chancelier de l'Université de Cambridge, et enfin le fit son conseil privé. Il eut quelque temps le premier crédit; mais il ne fit jamais rien de mémorable. En 1599, il alla en Irlande contre les rebelles, à la tête d'une armée de 20,000 hommes, et il n'eut guère de succès. Peu après, la reine lui ôta sa place au conseil, suspendit l'exercice de ses autres dignités, et lui défendit la cour. Elle avait alors 68 ans; ce qui n'empêcha pas qu'on ne la crût très-attachée au comte. Nous ne discuterons pas les bruits qu'on a répandus à ce sujet, nous dirons seulement que le comte fut accusé de conspiration, et exécuté le 25 février 1601. Il n'avait que 34 ans. On prétend qu'Elisabeth hésita longtemps à signer l'arrêt de mort; ce qui est sûr, c'est qu'elle le signa.

ESSEX (Robert DEVEREUX, comte d'), fils du précédent, né en 1597, et mort le 14 septembre 1646, fut rétabli par Jacques I^{er} dans tous les honneurs héréditaires dont on avait dépouillé sa maison. Quoique fort jeune, il faisait déjà

paraître toute la fierté de son père. Après avoir fait la guerre dans les armées de l'électeur palatin, gendre de Jacques I^{er}, sous le prince Maurice, il figura au Parlement, dans le parti de l'opposition; ce qui lui aliéna la cour. Il s'attacha alors davantage au service étranger, et commanda, en 1624, un régiment levé en Angleterre pour les Provinces-Unies. Lorsque Charles I^{er} monta sur le trône, il fut employé comme vice-amiral dans une expédition infructueuse contre les Espagnols. Après une autre campagne, en 1625, dans les Pays-Bas, il saisit l'occasion qui se présenta de jouer un rôle politique, cherchant à captiver la faveur du peuple, et à s'attacher les principaux officiers de l'armée et les ministres puritains. Cependant Charles I^{er} l'employa encore dans plusieurs occasions importantes, comme dans l'armement qui eut lieu en 1635, et dans la campagne contre les Ecossais, quatre années après. Essex espérait que ses services lui mériteraient quelque reconnaissance de la part de la cour; mais, lorsqu'elle n'eut plus besoin de lui, elle le remercia froidement. Sa fierté fut vivement choquée d'un pareil accueil; il resta cependant fidèle au roi. En 1640, il fut un des douze pairs qui signèrent une pétition dans laquelle ils priaient Charles I^{er} de terminer les différends qui s'élevaient, et de convoquer un Parlement. Peu de temps après, Essex fut un des commissaires chargés de traiter avec les Ecossais, et quand, à l'ouverture de ce long Parlement qui devait le conduire à l'échafaud, le roi voulut se rendre populaire, il admit dans son conseil le comte d'Essex, et le nomma chambellan. Il paraît même que l'armée lui serait restée fidèle, s'il avait consenti à mettre Essex à la tête des troupes. Forcé par la nécessité, il le nomma seulement, avant de partir pour l'Ecosse, lieutenant-général de ses forces au sud de la Trent. Les pairs, de leur côté, le nommèrent président du comité permanent, pendant tout le temps qu'ils resteraient ajournés. Lorsque le roi fut revenu d'Ecosse, la Chambre des communes, craignant les entreprises d'une populace turbulente, demanda qu'il fût créé dans la cité, pour la sûreté du roi et du Parlement, une garde dont le commandement serait donné au comte d'Essex. Charles, ne trouvant pas à propos d'accéder à cette mesure, ordonna à Essex de le suivre. Le refus du comte lui coûta toutes ses places à la cour. Circonvenu alors par des hommes artificieux, il consentit, en 1642, à se charger du commandement de l'armée, levée, disait-on, pour la sûreté du roi.

tandis qu'elle était uniquement destinée à protéger les deux Chambres. Dès que le roi apprit la levée des troupes parlementaires, il rassembla de son côté une armée, et, refusant d'écouter les propositions de paix que lui fit faire Essex, il le déclara traître à son roi et à son pays. Les deux armées en vinrent aux mains à Edge-Hill, le 23 août 1642. On combattit de part et d'autre avec un égal acharnement, et chaque parti s'attribua la victoire. Le comte n'en reçut pas moins les remerciements du Parlement. Il prit l'année suivante Reading. Une maladie se mit dans son armée et l'empêcha de rien entreprendre d'important; alors les meneurs du Parlement parlèrent de le destituer; mais, renforcé par de nouvelles troupes, il fit lever le siège de Gloucester, s'empara de Circester, où étaient les magasins de l'armée royale, et livra au roi une seconde bataille à Hewbery, le 23 septembre 1643. L'avantage fut encore balancé: cependant Essex réussit à couvrir Londres. S'étant ensuite dirigé vers le Cornouaille, il y fut serré de si près qu'il n'avait plus la liberté d'agir. Charles, le voyant dans cette position, lui fit proposer un traité; mais il répondit que, n'étant pas le maître, il ne pouvait rien accepter. Abandonné d'une partie de ses troupes, il n'eut d'autre ressource que de s'embarquer à Plymouth, et de gagner Londres par mer. Bien que reçu avec beaucoup de marques de respect, il éprouva peu de satisfaction de cet accueil, et, pressentant déjà les vues ambitieuses de Cromwell, qui, après avoir renversé le trône, voulait s'établir sur ses ruines, il proposa, dans un conseil qui se tint chez lui, de l'attaquer en plein Parlement comme un incendiaire. Cette proposition n'eut d'autre résultat que d'augmenter la haine que Cromwell lui avait jurée. L'ordonnance de *Self-Denying*, ou de renoncement à soi-même; qui interdisait toutes les charges aux membres du Parlement, ôta à Essex le commandement de l'armée. Cependant le Parlement, pour ne pas se priver d'un tel homme, vota qu'il serait élevé au rang de duc, et qu'une pension de 10,000 livres par an lui serait accordée pour soutenir sa nouvelle dignité; mais une mort soudaine l'empêcha de jouir de ces nouveaux honneurs. Le Parlement lui décerna des funérailles publiques, qui eurent lieu avec la plus grande pompe, à l'abbaye de Westminster, où il fut enterré. Malgré ses fautes, les historiens anglais ont regardé la mort d'Essex comme un malheur pour l'Angleterre; ils l'ont accusé, dans les maux auxquels il contribua, plutôt d'erreur que de mauvaise intention.

EST (Hercule III, **RENAUD d'**), dernier duc de Modène. Il avait succédé à son père en 1780, et commença par réformer l'armée et établir dans son palais la plus sévère économie, qu'il poussa même dans ses habits et à sa table jusqu'à une parcimonie indigne de son rang, et cela uniquement pour accumuler des trésors considérables, ce qui contribua beaucoup à détacher ses sujets de sa personne; aussi, à l'approche des armées françaises, ils se déclarèrent des premiers en faveur de la Révolution. Hercule III se retira à Venise où il avait déjà mis en sûreté ses trésors, et par le traité de Campo-Formio il fut définitivement dépouillé de sa souveraineté. Le Brisgaw lui avait été promis en dédommagement par l'Autriche, mais il mourut à Trieste en 1802, avant de pouvoir jouir de cette nouvelle souveraineté. Renaud d'Est avait de l'esprit, des connaissances, de l'activité; mais son avarice sordide, jointe à un caractère difficile, égoïste, vindicatif, firent oublier toutes ses autres qualités.

ESTAING (Charles-Hector, **comte d'**) né au château de Ruvel en *Auvergne*, en 1729, d'une famille ancienne et illustre, commença à servir dans l'Inde sous les ordres de Lally. Fait prisonnier par les Anglais au siège de Madras, il fut relâché sur parole. Mais ayant été repris les armes à la main avant son échange, il fut traité avec sévérité et jeté dans un cachot à Portsmouth. Rentré en France, il voua une haine éternelle aux Anglais. En 1763, il obtint le grade de lieutenant-général des armées de France, et en 1778 il fut envoyé en Amérique avec 42 vaisseaux de ligne, pour favoriser l'indépendance américaine. Il remporta une victoire navale devant l'île de la Grenade, dont il s'empara avec intrépidité, et fit des prises considérables. De retour en France en 1780, il eut, l'année suivante, le commandement d'une flotte qu'il ramena de Cadix à Brest. Au commencement de la Révolution, quoique comblé des bienfaits de la cour, il se jeta dans le parti populaire, et ne fut cependant pas nommé aux Etats-Généraux. Il commandait la garde nationale de Versailles les 5 et 6 octobre, et il ne donna aucun ordre; il laissa commettre toutes les horreurs dont ces deux journées présentèrent le douloureux spectacle. Il se rendit ensuite à Paris, où il servit comme simple grenadier dans la garde nationale; et, lors du voyage du roi à Varennes, il protesta de son dévouement à l'assemblée, qui ne lui demandait rien. Sa conduite toute patriotique ne put le sauver de la proscription. Il fut traduit au tribunal révo-

tionnaire, et condamné à mort le 28 avril 1794.

ESTAMPES-VALENÇAY (Achille d'), connu sous le nom de *cardinal de Valençay*, naquit à Tours en 1589. Il se signala aux sièges de Montauban et de La Rochelle. Après la réduction de cette ville, il fut fait maréchal-de-camp. Il passa ensuite à Malte, où il avait été reçu chevalier de minorité dès l'âge de 18 ans. La religion lui confia la place de général des galères. Son courage éclata dans toutes les occasions, et surtout à la prise de l'île de Sainte-Maure dans l'Archipel. Le pape Urbain VIII l'ayant appelé à Rome pour se servir de son bras contre le duc de Parme, il mérita par ses services d'être créé cardinal en 1643. Ce fut vers le même temps qu'il soutint les intérêts de la France contre l'ambassadeur d'Espagne avec tant de vigueur, qu'il l'obligea de rendre visite au cardinal protecteur de la France. Le cardinal de Valençay mourut à Rome en 1646, avec la réputation d'un homme brave, fier, hardi, entreprenant. Les choses les plus difficiles ne lui coûtaient guère plus à faire qu'à proposer.

ESTAMPES (Jacques d'), plus connu sous le nom de *maréchal de la Ferté-Imbaut*, chevalier des ordres du roi, lieutenant-général de l'Orléanais, etc., porta ses armes dès sa jeunesse, et se signala en divers sièges et combats. Il fut envoyé ambassadeur en Angleterre l'an 1641, et rappélé quelque temps après, pour avoir révélé le secret du roi son maître. La reine Anne d'Autriche lui procura le bâton de maréchal de France en 1651. C'était une récompense due à son exactitude, à sa vigilance et à sa bravoure. Il mourut dans son château de Mauny, près de Rouen, le 20 mai 1668, à 78 ans.

ESTE (Jérôme d'), ainsi appelé parce qu'il naquit à Este, fut un remarquable professeur de grammaire du 15^e siècle, et se distingua comme poète et historien; il fut de plus prêtre et notaire. On sait qu'il vivait encore en 1511, mais on ignore l'époque de sa mort. On a de lui : *Cronica de la antiqua cittade de Este*, que les bibliographes italiens disent être de l'an 1490. C'est une des très-rare éditions vénitienues du 15^e siècle, elle est en lettres semi-gothiques, porte au frontispice le château d'Este, et se termine par quelques poésies latines : *De laudibus oppidi Atestini* : Ateste est l'ancien nom de la ville d'Este ; *De gestis Atestinorum*, en vers hexamètres, ouvrage imprimé en 1505. (Voir la *Biografia degli scrittori Padovani*, pag. 369.)

ESTE (Jean-Baptiste d'), ainsi appelé d'un nom de sa patrie, florissait au 16^e siècle.

cle. Il fut prêtre, docteur ès-lois et canoniste renommé. Il mourut accablé de vieillesse et affligé de surdité, en 1558. On a de lui : *Methodus de his quæ Christi sacerdotem necessariò scire oportet ; Compendium, etc., peritissimi Decretalium doctoris J. B. Atestini* (d'ESTE), in quo multa juris pontificii dubia dissolvuntur, Padoue, 1549, in-12.

ESTERHAZI (Paul), de Galantha, prince du Saint-Empire, palatin et vice-roi de Hongrie, chevalier de la Toison-d'Or, fils de Nicolas Esterhazi, d'une des premières familles de Hongrie, naquit en 1635. La nature et l'éducation concoururent à en faire un grand homme. Il fit des progrès rapides dans les belles-lettres, et voyagea ensuite pour acquérir des lumières que l'étude seule ne peut donner. Ferdinand III, Léopold I^{er}, Joseph I^{er} et Charles IV lui donnèrent des marques de leur estime, en l'élevant aux plus grands emplois dans le militaire et dans le gouvernement des provinces. Il montra, pendant toute sa vie, qu'il était digne de ces honneurs. Il fut présent à presque tous les combats qui se donnèrent en Hongrie, et partout il donna des preuves de son intelligence et de sa bravoure. Il ne contribua pas peu à la délivrance de Vienne en 1785. L'année d'après, il leva à ses propres frais plusieurs régiments, et engagea les nobles Hongrois, à son exemple, à fournir des troupes pour former le siège de Bude. Le commandement de ces troupes lui fut confié ; et Léopold leur dut en grande partie le succès de ses armes. Il mourut le 26 mars 1713, et fut enterré à Eysenstad. On voit en Hongrie beaucoup de monuments de sa piété, de sa munificence et de la protection qu'il donnait aux lettres. L'étude et les exercices de piété occupaient tout le temps qu'il ne consacrait pas au service de l'Etat. La famille d'Esterhazi a produit plusieurs autres grands hommes.

ESTHER, ou *Épissa*, juive de la tribu de Benjamin, cousine germaine de Mardochée. Le roi Assuérus l'épousa, après avoir répudié Vasthi. Ce monarque avait un favori nommé Aman, ennemi déclaré de la nation juive. Ce favori, irrité de ce que Mardochée lui refusait les respects que les autres courtisans lui rendaient, résolut de venger ce prétendu affront sur tous les Juifs. Il fit donner un édit pour les faire tous exterminer dans un temps marqué. Esther, ayant imploré la clémence du roi en faveur de sa nation, obtint la révocation de l'édit et la permission de tirer vengeance de leurs ennemis, le même jour qu'Aman avait destiné à leur perte. Les historiens ne conviennent pas

entre eux du temps auquel cet événement est arrivé, ni du roi de Perse que l'Écriture appelle *Ahasuerus*. Cependant les circonstances marquées dans le livre d'*Esther* paraissent convenir à *Darius*, fils d'*Hystaspes*. La vérité de l'histoire d'*Esther* est attestée par un monument non suspect, par une fête que les Juifs établirent en mémoire de leur délivrance, et qu'ils nommèrent *Purim*, les Sorts ou le jour des Sorts, parce qu'*Aman*, leur ennemi, avait fait tirer au sort, par ses devins, le jour auquel tous les Juifs devaient être massacrés. Il est parlé de cette fête dans le deuxième livre des *Machabées*, c. 15, v. 37. *Joseph* en parle (*Antiq. Jud.* liv. 11, c. 6.) Elle est marquée dans le calendrier des Juifs, au 4^e jour du mois *Adar*. On ne sait pas avec une entière certitude, qui est l'auteur de ce livre. *Saint Augustin*, *saint Epiphane*, *saint Isidore*, l'attribuent à *Esdra*s; *Ensebe* le croit d'un écrivain plus récent. Quelques-uns le donnent à *Joachim*, grand-prêtre des Juifs, et petit-fils de *Josedech*; d'autres à la synagogue, qui le composa sur les lettres de *Mardochee*; mais la plupart des interprètes l'attribuent à *Mardochee* lui-même; ils se fondent sur le chap. 9, v. 20 de ce livre, où il est dit que *Mardochee* écrit ces choses, et envoie des lettres à tous les Juifs dispersés dans les provinces, etc. Le texte grec dit qu'*Esther* y ajouta quelques passages; et ce sont sans doute ceux qui semblent être détachés du corps de l'ouvrage et ne présentent que des explications et des détails sur des choses dites sommairement. Les Juifs l'ont mis dans leur ancien canon; cependant il ne se trouve pas dans les premiers catalogues des chrétiens, mais il est dans celui du concile de *Laodicée* de l'an 366 ou 367. Il est cité comme appartenant à l'Écriture-Sainte par *saint Clément de Rome* et par *Clément d'Alexandrie*, qui ont vécu longtemps avant le concile de *Laodicée*. *Saint Jérôme* a rejeté comme douteux les six derniers chapitres, parce qu'ils ne sont plus dans le texte hébreu, et il a été suivi par plusieurs auteurs catholiques jusqu'à *Sixte de Sienne*; mais le concile de *Trente* a reconnu le livre entier comme canonique. C'est un tableau admirable des ressources que la Providence sait ménager pour l'humiliation des superbes et la délivrance de ses serviteurs: rien de plus propre à nourrir l'espérance et le courage des fidèles dans les temps de persécution.

ESTIUS (*Guillaume*), ou *William Heskels van Est*, né l'an 1542, à *Gorcum* en Hollande, de l'ancienne famille d'*Est*,

prit le bonnet de docteur à *Louvain* en 1580. Ses talents le firent appeler à *Douai*, où il fut à la fois professeur en théologie, supérieur du séminaire, prévôt de l'église de *Saint-Pierre* et chancelier de l'université. *Estius* mourut dans cette ville en 1613, avec la réputation d'un savant laborieux et modeste, et d'un prêtre vertueux. *Benoît XIV* le qualifie de *docteur fundatissimus*. On doit à ses veilles: un excellent *Commentaire sur le Maître des sentences*, 2 in-fol., Paris, 1686; Naples, 1720, avec des notes de l'éditeur: cet ouvrage, nourri des passages de l'Écriture et des Pères, est fort recommandé aux jeunes théologiens par *Dupin*; un *Commentaire sur les épîtres de saint Paul*, 2 in-fol., Rouen, 1709, rempli d'une vaste et solide érudition. On en a donné un *Abrégé* dont la meilleure édition est celle de *Louvain*, 1776. Un auteur moderne avertit qu'en lisant ce *Commentaire*, il faut se souvenir qu'*Estius*, quoique bon catholique, a été disciple de *Hessels* et de *Baius*, et qu'il a emprunté quelquefois leur façon de parler; des *Notes sur les endroits difficiles de l'Écriture-Sainte*, *Douai*, 1628, in-fol. et *Anvers* 1699, avec des augmentations; ouvrage très-inférieur à l'autre, quoiqu'il y ait de la clarté et de la solidité; (*Orationes theologicae* XIX, *Louvain*. Il y en a une (la 1^{re}) contre ceux qui sont économes de leur savoir, et qui, renfermant leurs lumières dans le cabinet, refusent de les communiquer au dehors, soit au public en général par de bons ouvrages, soit aux particuliers par des avis. On le trouve tout entière à la suite du *Tractatus triplex, de ordine amoris*, de *François Van-Viane*; *Historia Martyrum Gortoniensis*, *Douai*, 1603, in-8; *Martyrium Edmundi Campiani S. J. à gallis sermone in latinum translatus*. Tous les écrits d'*Estius* sont en latin.

ESTOILE (*Pierre del'*), grand-audencier de la chancellerie de Paris, né dans cette ville vers 1540, mort en 1611, s'est fait un nom par son *Journal de Henri III*, dont l'abbé *Lenglet du Fresnoi* a donné une édition en 1744, en 5 vol. in-8. L'éditeur l'a augmenté de plusieurs pièces sur la Ligue, qui eussent pu rester dans l'oubli. Ce journal commence au mois de mai 1574, et finit au mois d'août 1589. Le *Duchat* en avait donné une édition en 2 vol. in-8, que celle de l'abbé *Lenglet* a effacée. On a aussi de lui le *Journal du règne de Henri IV* que des remarques historiques et politiques du chevalier C. B. A. (qu'on croit être l'abbé *Lenglet du Fresnoi*), *La Haye* 1741, 4 vol. in-8. Il faut observer que les

années 1598 et les trois années suivantes manquent dans le *Journal de l'Estoile*. On a placé dans cette édition le supplément concernant ces années, par un auteur anonyme, qui avait paru pour la première fois en 1696. Ces deux journaux avaient été publiés à Cologne (Bruxelles) par Godefroi, le premier sous le titre de : *Journal de Henri III*, 4 vol. in-8; le second, sous le titre de : *Mémoires pour servir à l'Histoire de France, depuis 1515 jusqu'en 1611*, 2 vol. in-8, 1719. Comme ces *Mémoires* renferment plusieurs choses que l'abbé du Fresnoy a retranchées dans son édition, il n'est pas surprenant que ces curieux les recherchent, d'autant plus qu'ils sont devenus rares. L'Estoile paraît dans ses deux journaux un homme véridique, qui dit également le bien et le mal.

ESTOILE (Claude de l'), fils du précédent, né à Paris vers 1597, mourut en 1651 ou 1652. Peu accommodé des biens de sa fortune, il aima mieux quitter la capitale, que d'y mendier à la table d'un financier, ou d'être incommode à ses amis. Révisson dit de lui qu'il avait plus de génie que d'étude et de savoir. On a de lui deux pièces de théâtre très-médiocres, et des odes qui le sont un peu moins; ses dernières se trouvent dans le *Recueil des poètes français*, 1692, 5 vol. in-12.

ESTOUTEVILLE (Guillaume d'), cardinal, archevêque de Rouen, était fils de Jean d'Estouteville, d'une ancienne et illustre famille de Normandie. Il fut chargé de commissions importantes sous les règnes de Charles VII et de Louis XI, réforma l'Université de Paris, fut grand partisan de la pragmatique-sanction, et protégea les savants. Il mourut à Rome, tant doyen des cardinaux, le 22 décembre 1483, à 80 ans. Outre l'archevêché de Rouen, il possédait 6 évêchés tant en France qu'en Italie, 4 abbayes et 3 grands prieurés; mais il en employait la meilleure partie à la décoration des églises dont il était chargé, et au soulagement des pauvres. Ce fut lui qui commença le beau château de Gaillon. Il a paru, en 1788, un prétendu *éloge* de ce cardinal, charbonnage philosophique sur lequel on n'aurait tort de le juger. La suffisance du siècle croit honorer les grands hommes les temps passés, en leur donnant des traits qu'ils n'eurent jamais et qu'ils eussent rougi d'avoir.

ESTRADES (Godefroi, comte d'), maréchal de France, et vice-roi de l'Amérique, servit longtemps en Hollande sous le prince Maurice, auprès duquel il faisait les fonctions d'agent de France. Il se montra à la fois bon capitaine et

grand négociateur. De retour à Paris, il fut envoyé à Londres en 1661, avec la qualité d'ambassadeur extraordinaire. Il y soutint avec une vigoureuse fermeté les prérogatives de la couronne de France, contre le baron de Watteville, ambassadeur d'Espagne, qui avait voulu prendre le pas sur lui. Le comte d'Estrades passa l'année d'après en Hollande avec la même qualité, et y conclut le traité de Bréda. Il ne se distingua pas moins en 1673, lorsqu'il fut envoyé ambassadeur extraordinaire aux conférences de Nimègue pour la paix générale. Il mourut en 1686, à 79 ans, comme il venait d'être nommé gouverneur du duc de Chartres. Les *Négociations* du comte d'Estrades ont été imprimées à La Haye en 1742, 9 vol. in-12. Ce n'est qu'un extrait des originaux, qui contiennent 22 vol. in-fol., dont le moindre est de 900 pages. Jean Aymond, prêtre apotat, en vola quelques-uns dans la bibliothèque du roi, et les publia à Amsterdam en 1709, in-12, après les avoir tronqués.

ESTRÉES (Jean d'), grand-maître de l'artillerie de France, né en 1486, d'une famille distinguée et ancienne, mort en 1571, à 85 ans, fut d'abord page de la reine Anne de Bretagne. Il rendit de grands services aux rois François I^{er} et Henri II. C'est lui qui commença à mettre l'artillerie de France sur un meilleur pied. Il se signala à la prise de Calais en 1558, et donna dans plusieurs occasions, des preuves d'intelligence et de courage. On dit que c'est le premier gentilhomme de la Picardie, qui ait embrassé la religion prétendue réformée. On a donné un *Discours des villes et châteaux, forteresses battues, assaillies, prises sous Jean d'Estrées, grand-maître de l'artillerie*, par François de La Treille, Paris, 1567.

ESTRÉES (Gabrielle d'), sœur aînée de François-Annibal d'Estrées, duc, pair et maréchal de France, reçut de la nature tous les dons qui peuvent enchaîner les cœurs. Henri IV, qui la vit pour la première fois, sur la fin de 1590 au château de Comvres, où elle demeurait avec son père, fut si touché de sa figure séduisante et des agréments de son esprit, qu'il résolut d'en faire sa maîtresse favorite. Il se déguisa un jour en paysan pour aller la trouver, passa à travers les gardes ennemies et courut risque de sa vie. Pour la voir plus librement, il lui fit épouser Nicolas d'Amerval, seigneur de Liancourt, avec lequel elle n'habita point; expédient qui ne peut honorer la mémoire de ce monarque. La mort funeste de Gabrielle, en 1599, finit cette

liaison scandaleuse. On prétend qu'elle fut empoisonnée par le riche financier Zamet. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle mourut dans des convulsions épouvantables. La tête de cette femme, une des plus belles de son siècle, était toute tournée le lendemain de sa mort, et le visage si défiguré, qu'elle n'était plus reconnaissable. « Spectacle bien propre, dit un auteur, à guérir des passions insensées, si l'homme qui en a une fois subi le joug, pouvait être ramené par de telles leçons à une raison qui n'existe plus chez lui, et dont il travaille à éteindre ce qui lui reste peut-être encore de son importune lumière. » (Voyez Franç. de BORGIA.) De toutes les maîtresses de Henri IV, c'est celle qu'il aimait le plus. Il la fit duchesse de Beaufort. Il eut d'elle trois enfants : César, duc de Vendôme, Alexandre, et Henriette qui épousa le duc d'Elbœuf. Ce sont ces anecdotes si multipliées dans la vie de ce monarque, qui ont fait dire à Bayle, qu'il n'y eut jamais d'homme plus indigne d'avoir une épouse fidèle.

ESTRÉES (François-Annibal d'), duc, pair et maréchal de France, né en 1573, embrassa d'abord l'état ecclésiastique, et le roi Henri IV le nomma à l'évêché de Laon; mais il quitta cet évêché pour suivre le parti des armes. Il se signala dans diverses occasions, secourut le duc de Mantoue en 1626, prit Trèves, et se distingua par son esprit autant que par sa valeur. Nommé en 1636 ambassadeur extraordinaire à Rome, il soutint avec honneur les intérêts de la couronne, mais non pas avec prudence. Ses brusqueries et son humeur violente le brouillèrent avec Urbain VIII et avec ses neveux. On fut contraint de le rappeler. Il en eut un si grand dépit, qu'il refusa de venir à la cour rendre compte de sa conduite. Il mourut à Paris en 1670, à 98 ans. Le maréchal d'Estrées était plus propre à servir le roi à la tête des armées, que dans une négociation épineuse. Non content de faire respecter son caractère, il voulait faire craindre sa personne. Il était frère de la belle Gabrielle d'Estrées, que Henri IV aurait épousée, si la mort ne l'eût enlevée. Nous avons de lui des *Mémoires de la régence de Marie de Médicis* : on recherche l'édition de Paris, 1666, in-12, où il y a une lettre préliminaire de Pierre Le Moine; une *Relation du siège de Mantoue*, en 1630, et une autre du *Conclave*, dans lequel le pape Grégoire XV fut élu en 1621. Il règne dans ces différents ouvrages un air de vérité, qui fait favorablement augurer de la franchise de l'auteur; mais son style in-

correct prouve que le maréchal ne savait pas aussi bien écrire que combattre.

ESTRÉES (César d'), cardinal, abbé de Saint-Germain des Prés, né en 1628, fils du précédent, fut élevé sur le siège de Laon en 1653, après avoir reçu le bonnet de docteur de Sorbonne. Le roi le choisit, peu de temps après, pour médiateur entre le nonce du Pape et les amis des quatre évêques d'Alais, de Beauvais, de Pamiers et d'Angers. D'Estrées avait l'art de ramener les esprits les plus opposés, de les persuader et de leur plaire. Ses soins procurèrent un accommodement, qui donna à l'Eglise de France une paix passagère, parce que les esprits qui la recevaient, aimaient la guerre. Le cardinal d'Estrées passa ensuite dans la Bavière, où Louis XIV l'envoya pour traiter le mariage du Dauphin avec la princesse électorale, et pour y ménager d'autres affaires importantes. Il se rendit quelque temps après à Rome, y soutint les droits de la France pendant les disputes de la régence, et fut chargé de toutes les affaires après la mort du duc son frère en 1689. Il accommoda celles du clergé avec Rome, et eut beaucoup de part aux élections d'Alexandre VIII, d'Innocent XII et de Clément XII. Lorsque Philippe V partit pour le trône d'Espagne, le cardinal d'Estrées eut ordre de le suivre pour travailler avec les premiers ministres de ce prince. Il revint en France l'an 1703, et mourut à son abbaye en 1714, à 87 ans. Le cardinal d'Estrées était très-versé dans les affaires de l'Eglise et dans celles de l'Etat. A un génie vaste il joignait des manières polies, une conversation très-aimable, un caractère égal, l'amour des lettres et la charité envers les pauvres. S'il ne fut pas toujours heureux dans ses négociations, ce ne fut ni la faute de son esprit, ni celle de sa prudence.

ESTRÉES (Victor-Marie d'), né en 1660, succéda à Jean, comte d'Estrées, son père, dans la charge de vice-amiral de France, qu'il exerça avec beaucoup de gloire dans les mers du Levant. Il bombarda Barcelone et Alicante en 1691, et commanda, en 1697, la flotte assiégée de Barcelone. Nommé, en 1701, lieutenant-général des armées navales d'Espagne par Philippe V, qualité qu'il joignit à celle de vice-amiral de France, il réunit le commandement des flottes espagnole et française. Deux ans après, il fut fait maréchal de France, et prit le nom de maréchal de Cœuvres. Cette dignité fut suivie de celles de grand d'Espagne et de chevalier de la Toison-d'Or. Il mourut à Paris en 1737, à 77 ans.

ESTRÉES (Louis-César, duc d'), maréchal de France et ministre d'Etat, naquit à Paris en 1699, de François-Michel Le Tellier de Courtanvaux, capitaine-colonel des Cent-Suisses, et de Marie-Anne-Catherine d'Estrées, fille de Jean, comte d'Estrées, vice-amiral et maréchal de France. Il fit ses premières armes dans la guerre passagère que le duc d'Orléans, régent, fit à l'Espagne, et servit sous les ordres du maréchal de Berwick. Parvenu par ses services aux grades de maréchal-de-camp et d'inspecteur-général de cavalerie, il se signala dans la guerre de 1741. On se souviendra longtemps du blocus d'Egra, du passage du Mein à Seltingstadt, de la journée de Fontenoy, du siège de Mons, de celui de Charleroi, etc., etc. Il eut la plus grande part à la victoire de Lawfeldt, et le maréchal de Saxe lui confia, dans diverses occasions, les manœuvres les plus délicates. Une nouvelle guerre ayant été allumée en 1756, Louis XV, qui l'avait honoré du bâton de maréchal le 24 février 1757, lui donna le commandement de l'armée d'Allemagne, forte de plus de 100,000 hommes. Le général montra au monarque le plan des opérations, et ne craignit point de lui dire : « Aux premiers jours de juillet, j'aurai conduit l'ennemi au-delà du Wésér, et je serai prêt à pénétrer dans le pays d'Hanovre. » Non content de tenir parole, il livra bataille au duc de Cumberland, et remporta la victoire, le 26 juillet, à Hastenbeck. La perte fut cependant presque égale de part et d'autre ; mais les Hanovriens découragés laissèrent prendre Hameln, et se disposaient à abandonner l'électorat, lorsque Richelieu vint relever d'Estrées, avant qu'on sût à la cour des nouvelles de sa victoire. Les courtisans l'accusaient de lenteur. Après la bataille de Rosbach, que les Français perdirent, ils ne firent qu'essuyer successivement de nouveaux malheurs. On avait les yeux tournés sur d'Estrées, comme seul capable de rendre aux armées françaises la gloire qu'elles avaient perdue. Mais son grand âge, ses infirmités, ne lui permirent pas de reprendre le commandement. Cependant après la défaite de Minden, en 1759, il se rendit de nouveau à l'armée, pour y concerter avec de Contades le reste des opérations de la campagne, et les Français le virent partir avec regret au mois de novembre, sans prendre le commandement de l'armée. Il obtint le brevet de duc en 1763, et l'Etat le perdit le 2 janvier 1771. Un abrégé de sa *Vie* a été imprimé dans la *Galerie française*, 1771, in-fol.

ÉTEMARE (Jean-Baptiste Le SEsNE DE MENILLES d'), prêtre, né le 4 janvier 1682, au château de Ménilles en Normandie, mort à Rhinwick le 19 mars 1770, fut ordonné prêtre l'année même où Port-Royal fut détruit. On le regarda avec raison comme l'un des promoteurs du figurisme, système suivant lequel on voit dans tous les passages de l'Ecriture-Sainte des figures et des prédictions des temps présents et à venir. D'Etemare se montra aussi chaud partisan des convulsions. Mais les plus modérés du parti désavouant l'*œuvre divine*, il vit diminuer sa considération. Ses missions en France, à Rome, en Hollande, n'eurent aucun succès, et il alla mourir au sein de la petite église d'Utrecht. Il a laissé : des *Lettres théologiques contre une instruction pastorale du cardinal de Bissy*, où l'on entrevoit déjà son système de figures ; neuf *Mémoires contre la bulle Unigenitus*, en 1714 et 1715 ; *Essais des parallèles des temps de J.-C. avec les nôtres* ; *Explication de quelques prophéties* ; la *Tradition de l'Eglise sur la future conversion des Juifs*, et plusieurs autres ouvrages, aujourd'hui entièrement oubliés.

ETHELBERT, roi de Kent en Angleterre l'an 560, épousa Berthe, fille de Caribert, roi de France. Cette princesse travailla à la conversion du roi, qui fut suivie de celle de plusieurs seigneurs anglais, par le zèle de saint Augustin, que le pape saint Grégoire envoya en Angleterre. Ethelbert régna heureusement, et mourut en 615, à 56 ans, après avoir fondé les églises de Londres et de Rochester. « Les vingt années qu'il vécut après son baptême, dit un historien, furent entièrement consacrées à la religion. La bienfaisance devint une de ses principales vertus, et ses peuples en éprouvèrent continuellement les heureux effets. Il porta de sages lois, que l'on observait encore en Angleterre plusieurs siècles après sa mort. Son attachement à la religion lui faisait saisir toutes les occasions d'étendre l'empire et la connaissance du nom de Jésus-Christ. Il abolit les superstitions païennes, renversa les temples des idoles, ou les consacra au vrai Dieu. » Ethelbert est nommé dans le *Martyrologe romain* et dans ceux d'Angleterre.

ETHELRED, ou **ETHELBERT II**, roi d'Angleterre, fils d'Edgard, succéda en 978 à son frère Edouard II. C'était un prince barbare ; il fit tuer tous les Danois qui s'étaient établis en Angleterre. On ajoute qu'il fit enterrer leurs femmes jusqu'à la moitié du corps, afin d'o-

voir le plaisir de voir dévorer tout le reste par des dogues affamés. L'avarice et la débauche le rendirent l'horreur de tous ses sujets. Ils se révoltèrent ; et Suénon, roi des Danois, s'étant rendu maître de ses Etats, l'obligea de se retirer chez Richard II, duc de Normandie, dont il avait épousé la sœur. Après la mort de Suénon, Ethelred fut rappelé en Angleterre, où il mourut bientôt après, l'an 1015. Il laissa Alfred et saint Edouard.

ETHELWODE (saint), élève de saint Dunstan, abbé d'Abendon, en 950, et évêque de Winchester en 961, mourut en 984, après avoir travaillé avec beaucoup de zèle à la restauration de la discipline monastique. On conserve en manuscrit, dans quelques bibliothèques d'Angleterre, la *traduction* de la règle de saint Benoît en langue saxonne, et quelques *ouvrages* dans la même langue, touchant cette règle, par saint Ethelwode. Vincent de Beauvais et saint Antonin font mention d'un ouvrage *contre le mariage des prêtres*, par le même saint.

ETHULPHE, ou **ETHELWOLPH**, fut le second roi de la 3^e dynastie d'Angleterre, et succéda l'an 837 à son père Egbert. C'était un prince pacifique. Il ne se réserva d'abord que le royaume de Westsex, et céda à Aldestan, son fils naturel, les royaumes de Kent, d'Essex et de Sussex, que son père avait conquis. Il les remit depuis en sa possession, par la mort de ce fils. Il y avait peu d'années qu'il régnait, quand les Danois firent des courses en Angleterre, et prirent même Londres ; mais il les défit entièrement. Ethulphe, se voyant sans ennemis, offrit à Dieu la dixième partie de ses Etats, et alla à Rome sous le pontificat de Léon IV. Il rendit tous ses royaumes tributaires envers le Saint-Siège, d'un sterling ou d'un sol pour chaque famille, au lieu qu'auparavant il n'y avait que ceux de Westsex et de Sussex qui le payaient ; « ne croyant pouvoir mieux témoigner, dit un historien, son attachement à la foi catholique, qu'en contribuant à la splendeur de la nouvelle Jérusalem et du siège de son pontife. » Ethulphe, de retour de son pèlerinage, épousa, l'an 856, en secondes noces, Judith de France, fille du roi Charles-le-Chauve. Son fils Ethelbald profita de son absence pour se révolter contre lui ; mais il dissipa les factions par son retour, et mourut en 857, après avoir partagé le royaume entre les quatre fils qu'il avait eus d'Osburge, sa première femme.

ETIENNE (saint), premier martyr du Christianisme, l'un des sept diacres, fut lapidé l'an 33 par les Juifs, qui l'accu-

saient d'avoir blasphémé contre Moïse et contre Dieu. La sagesse et la constance avec laquelle il confondit ses barbares ennemis, pour lesquels il pria Dieu en mourant, toutes les circonstances de son martyre, tel qu'il est rapporté dans les *Actes des Apôtres*, ont quelque chose de touchant et de persuasif, qui pénètre le chrétien d'un sentiment profond de piété, en même temps que sa foi reçoit un accroissement de lumière et de force.

ETIENNE I^{er} (saint) monta sur la chaire pontificale de Rome en 253, après le martyre du pape Lucius. Son pontificat est célèbre par la question sur la *validité du baptême donné par les hérétiques*. Etienne décida « qu'il ne fallait rien innover. » La tradition de la plupart des églises prescrivait de recevoir tous les hérétiques par la seule imposition des mains, sans les rebaptiser ; pourvu qu'ils eussent reçu le baptême avec de l'eau et au nom des trois personnes de la Trinité. Saint Cyprien et Firmilien assemblèrent des conciles pour s'opposer à cette décision, contraire à la pratique de leurs églises. Le Pape réfuta le sentiment de Cyprien ; il usa de commandements et de menaces pour lui faire quitter son sentiment, et refusa de communiquer avec les évêques d'Afrique députés à Rome, ce qui était une marque publique d'improbation, et non pas un effet certain de l'excommunication. (Voyez saint CYPRIEN.) « Ce grand Pape, dont la pré-
« dence égalait la sainteté, savait, dit
« Vincent de Lérins, que la piété ne
« permettait jamais de recevoir d'autre
« doctrine que celle qui nous est venue
« de la foi de nos prédécesseurs, et que
« nous étions obligés de la transmettre
« aux autres avec la même fidélité que
« nous l'avions reçue ; qu'il ne fallait
« pas mener la religion partout où nous
« voulions, mais la suivre partout où
« elle nous menait ; que le propre de la
« modestie chrétienne était de conserver
« fidèlement les saintes maximes que
« nous ont laissées nos pères, et non pas
« de faire passer nos idées à la postérité.
« Quelle a donc été l'issue de cet évé-
« nement ? Celle qu'ont coutume d'avoir de
« pareilles affaires : on a retenu la foi
« ancienne, et l'on a rejeté la nouveau-
« té. » En effet, la question fut solennel-
« lement décidée au concile de Nicée en fa-
« veur d'Etienne. Ce saint Pape mourut
« martyr, le 2 août 257, durant la persé-
« cution de Valérien.

ETIENNE II, romain, succéda en 752 à un autre Etienne, que plusieurs écrivains n'ont pas compté parmi les Papes, parce que son pontificat ne fut que de

trois ou quatre jours. Astolphe, roi des Lombards, menaçait la ville de Rome après s'être emparé de l'exarchat de Ravenne. Etienne implora le secours de Constantin Copronyme, empereur d'Orient, prince faible, indolent, subjugué par le fanatisme des iconomaques, qui renvoya le pontife au roi Pepin. Etienne se détermina à aller en Lombardie trouver Astolphe, malgré les pleurs et les efforts que firent les Romains pour le retenir. N'ayant rien pu gagner sur l'esprit de ce roi, il passa en France pour demander du secours. Pepin, par le conseil du Pape, envoya jusqu'à trois fois les ambassadeurs à Astolphe. Ce prince résista constamment dans son refus. Alors Pepin marcha contre lui. Quand ses roubles furent à mi-chemin, il envoya de nouveau des ambassadeurs, à la sollicitation du Pape qui voulait éviter l'effusion du sang des chrétiens. Astolphe ne répondant que par des menaces, Pepin franchit les monts, assiégea le prince des Lombards dans Pavie, et lui fit promettre de restituer Ravenne; mais à peine Pepin eut repassé les monts, qu'Astolphe parut devant Rome. Etienne eut recours à son protecteur, et lui trouva les mêmes dispositions. Pepin passa de nouveau en Italie, déposa le roi des Lombards de son exarchat, et lui enleva 22 villes dont il fit présent au Pape. Cette donation est le premier fondement de la seigneurie temporelle de l'Eglise romaine; car, pour la donation de Constantin, on sait qu'elle n'a jamais existé. Le Pape, pour fêter l'arrivée du roi français en Italie, lui avait écrit une lettre au nom de saint Pierre, où, par une prosopopée touchante et persuasive, il faisait parler cet pâtre comme s'il eût été encore vivant : « avec saint Pierre, la sainte Vierge, les anges, les martyrs, les saints et les saintes. » Je vous conjure, disait saint Pierre, par le Dieu vivant, de ne pas permettre que ma ville de Rome soit plus longtemps assiégée par les Lombards. » Fleury blâme ce Pape d'avoir employé les motifs de la religion pour une affaire d'Etat. Mais la délivrance du Pape, opprimé par Astolphe, celle de l'Eglise de Rome où les Lombards commettaient tant de cruautés et tant de promissions, était-elle donc une affaire d'Etat ? Et voudrait-on que Pepin n'ait pas écrit devant Dieu en la procurant ? Quant à la donation faite au Saint-Siège par ce prince, Fleury convient qu'elle est, aujourd'hui surtout, de la plus grande importance pour le bien de l'Eglise. Tant que l'empire romain a subsisté, dit-il, il renfermait dans sa vaste étendue

« due presque toute la Chrétienté; mais « depuis que l'Europe est divisée en plusieurs princes indépendants les uns des autres; si le Pape eût été sujet de l'un d'eux, il eût été à craindre que les autres n'eussent eu de la peine à le reconnaître pour père commun, et que les schismes n'eussent été fréquents. « On peut donc croire que c'est par un effet de la Providence, que le Pape s'est trouvé indépendant et maître d'un Etat assez puissant, pour n'être pas aisément opprimé par les autres souverains; afin qu'il fût plus libre dans l'exercice de sa puissance spirituelle, et qu'il pût contenir plus aisément les autres évêques dans le devoir. » Le président Hénault, l'abbé Terrasson, et le philosophe Hume, ont fait sur cet objet des réflexions du même genre. Etienne mourut en 757, après 5 ans de pontificat. Ce Pape assemblait souvent son clergé dans son palais, l'exhortait à l'étude de l'Ecriture-Sainte et des conciles pour avoir toujours de quoi répondre efficacement aux ennemis de l'Eglise. Il nous reste de ce Pape cinq lettres et un recueil de quelques constitutions canoniques.

ETIENNE III, romain, originaire de Sicile, élu Pape en 768. Un seigneur, nommé Constantin, s'était emparé du pontificat (c'est le premier exemple d'une pareille usurpation du Saint-Siège); on lui arracha les yeux, ainsi qu'à quelques-uns de ses partisans, et on intronisa Etienne, qui assembla un concile l'année d'après, pour condamner l'usurpateur. Dans la troisième session, on statua que les évêques ordonnés par Constantin retourneraient chez eux pour y être élus de nouveau, et reviendraient ensuite à Rome pour être consacrés par le Pape. Etienne, paisible possesseur du Saint-Siège, en jouit pendant 3 ans et demi, et mourut en 772. Rome fut dans l'anarchie avant et après son pontificat; mais on ne valait pas mieux ailleurs. Des yeux et des langues arrachées sont les événements les plus ordinaires de ces siècles malheureux.

ETIENNE IV, romain, monta sur la chaire de Saint-Pierre après le pape Léon III, le 22 juin 816. Aussitôt qu'il fut ordonné, il vint en France, et y sacra de nouveau l'empereur Louis-le-Débonnaire. Il mourut le 25 janvier 817, à Rome, trois mois après son retour.

ETIENNE V, romain, Pape après Adrien III, fut intronisé à la fin de septembre, en 885. Il écrivit avec force à Basile-le-Macédonien, empereur d'Orient, pour défendre les Papes ses prédécesseurs

contre Photius. Il mourut en 891. « Ce « Pape, dit un historien, était de race « noble et d'un détachement exemplaire. « Il s'opposa de tout son pouvoir à son « élévation ; pour le porter sur le trône « pontifical, il fallut rompre les portes « de sa maison où il s'était enfermé. La « charité et la piété éclataient surtout « entre les vertus de ce pontife. Il nour- « rissait les orphelins comme ses enfants « et les admettait souvent à sa table. A « son avènement au pontificat, les biens « de l'Eglise se trouvant presque dissi- « pés, il distribua libéralement son ri- « che patrimoine. Il célébrait la messe « tous les jours, et donnait à l'oraison ou « à la psalmodie tout le temps que lui « laissaient les fonctions de la charité et « de la sollicitude pastorale. Il s'appliqua, « sur toute chose, à s'associer dans le « gouvernement de l'Eglise les hommes « les plus éclairés et les plus vertueux « qu'il put découvrir. »

ETIENNE VI, mis sur le siège ponti- fical en 896, après l'antipape Boniface VI. Ce pontife fit déterrer l'année d'a- près, en 897, le corps de Formose, son prédécesseur et son ennemi, parce qu'il avait quitté l'évêché de Porto pour celui de Rome : translation inouïe alors, mais qui ne méritait pourtant pas qu'E- tienne donnât à la Chrétienté la farce, aussi horrible que ridicule, de violer la sépulture d'un souverain Pontife, et de faire jeter son cadavre mutilé dans le Tibre. Le pape Etienne se rendit si odieux par cette vengeance, que les amis de Formose, ayant soulevé les citoyens, le chargèrent de fers, et l'étranglèrent en prison quelques mois après. Jean IX as- sembla un concile qui condamna tout ce qui s'était passé dans l'assemblée de quelques évêques à Rome, en 897, contre la mémoire et le corps de Formose. Les Pères du concile remarquèrent que Formose avait été transféré par nécessité du siège de Porto à celui de Rome : *Necessitatis causâ de Portuensi ecclesiâ For- mosus, pro vitâ merito ad apostolicam sedem proventus est.* (Voyez FORMOSE, AUXILIUS.)

ETIENNE VII, successeur de Léon VI, mourut en 931, après 2 ans de ponti- ficat.

ETIENNE VIII, allemand, parent de l'empereur Othon, fut élevé sur le Saint-Siège après Léon VII, en 939. Les Ro- mains, alors aussi séditieux que barba- res, concurent contre lui tant d'aversion, qu'ils eurent, dit-on, la cruauté de lui découper le visage. Il en fut si défiguré, qu'il n'osait plus paraître en public. Il mourut en 942.

ETIENNE IX était frère de Godefroi- le-Barbu, duc de la Basse-Lorraine. Il se fit religieux au Mont-Cassin, en de- vint abbé, et fut élu Pape le 2 août 1057, après la mort de Victor II. Il commença son pontificat par tenir plusieurs concil- les, pour remédier principalement à la vie déréglée des clercs. Il rechercha tous ceux qui avaient transgressé les lois de la continence. Ceux même qui renvoyè- rent leurs concubines et embrassèrent la pénitence furent exclus du sanctuaire pour un temps, et privés pour toujours du pouvoir de célébrer les saints mystè- res. Ce pontife mourut à Florence, en odeur de sainteté, le 29 mars 1058.

ETIENNE DE MURET (saint), fils du comte de Thiers en Auvergne, suivit son père en Italie, où des ermites calabrois lui inspirèrent du goût pour la vie cé- nobitique. De retour en France, il se retira sur la montagne de Muret, dans le Limousin, et vécut 50 ans dans ce dé- sert, entièrement consacré à la mortifi- cation, au jeûne et à la prière. En 1013, il obtint une bulle de Grégoire VII, pour la fondation d'un nouvel Ordre monasti- que, suivant la règle de saint Benoît. La réputation de sa vertu lui attira une foule de disciples et de visites honorables. Sur la fin de ses jours, deux cardinaux vinrent le voir dans son hermitage. Ils demandèrent au saint homme s'il était chanoine, ou moine, ou ermite. Etienne leur répondit : « Nous sommes des pé- « cheurs conduits dans ce désert par la « miséricorde divine, pour y faire péni- « tence. » Ce n'était pas trop répondre nettement à la question des cardinaux, et on a été assez embarrassé, longtemps après, de déterminer à quel ordre sa fa- mille appartenait. Etienne l'édifia jus- qu'à sa mort, arrivée en 1124, à 78 ans. Ses enfants inquiétés, après la mort de leur père, par les moines d'Ambazar, qui prétendaient que Muret leur appartenait, emportèrent le corps de leur fondateur, qui était leur seul bien, et le transpor- tèrent au lieu nommé *Grand Mont*, dont l'Ordre a pris le nom. Les *Annales* de cet Ordre furent imprimées à Troyes, en 1662. On le supprima en 1769, et les re- ligieux furent pensionnés. On a de saint Etienne de Muret sa *Règle*, 1646, et un *Recueil de maximes*, 1704, in-12, en la- tin et en français.

ETIENNE (saint), né en Angleterre, troisième abbé de Cîteaux, travailla beaucoup pour l'accroissement de son Ordre, fondé depuis peu par Robert, ab- bé de Molesme. Un grand nombre de disciples se mit sous sa conduite, entre autres saint Bernard, l'homme le plus

lustre que Cîteaux ait produit. Parmi le grand nombre de monastères qu'Etienne fonda, on compte ceux de La Ferté, de Montigny, de Clairvaux et de Morimond, où sont les quatre filles de Cîteaux dont dépendent toutes les autres maisons. Etienne leur donna des statuts, approuvés en 1119, par Callixte II. Ce saint abbé mourut à Cîteaux le 28 mars 1134.

ÉTIENNE I^{er} (saint), roi de Hongrie, accéda en 997 à son père Geisa, premier roi chrétien de Hongrie, et mourut à Bude en 1038. Il fut comme l'apôtre de ses Etats, publia des lois très-sages, fonda et mourut en saint. Lorsqu'il sentit qu'il approchait de sa fin, il fit assembler la noblesse pour lui recommander le choix de son successeur, l'obéissance au saint-Siège, et la pratique des vertus chrétiennes. Quarante-cinq ans après sa mort, son corps fut levé de terre, renfermé dans une châsse, et déposé dans une chapelle de l'église de Notre-Dame à Bude. En 1219, il fut canonisé. Sa valeur égalait sa piété; il fut l'effroi des Barbares, et s'attira le respect et l'admiration des nations chrétiennes. Ses vertus domestiques ne l'étaient pas d'un moindre éclat que ses qualités royales. Son fils Emeric puisa, dans une éducation chrétienne et les leçons de l'exemple, cette innocence et cette pureté de mœurs qui l'a fait mettre au nombre des saints. Ses magnifiques fondations furent presque toutes détruites sous le règne de Joseph II, mais sa mémoire est toujours en grande vénération chez les Hongrois, qui ne prononcent son nom qu'avec attendrissement et enthousiasme. Ils se servent encore de sa couronne pour le sacre de leurs rois. Quelques légendaires ont donné à cette couronne une origine fabuleuse. « Mais elle n'a pas besoin de faux titres, dit un critique, pour être une pièce très-respectable. Son antiquité, le grand Pape qui la donna, le grand et saint roi qui la porta, la nation qui l'a si longtemps défendue contre les infidèles, et qui l'a toujours regardée comme la possession caractéristique du roi légitime, tout cela concourt à la rendre intéressante. Vainement Voltaire s'est-il moqué de l'importance que les Hongrois attachent à cette couronne, jusqu'à n'avoir jamais voulu reconnaître pour roi celui qui ne l'avait pas. Si quelque chose doit être bien constaté et sanctionné, c'est bien la royauté. » Joseph II l'avait fait enlever et transporter à Vienne; mais, en 1790, elle fut renvoyée aux Hongrois, qui la reçurent avec pompe et des réjouissances extraordinaires. C'est du roi saint Etienne que

vint le titre d'*apostolique*, donné longtemps par les Papes aux rois de Hongrie, et renouvelé en faveur de Marie-Thérèse, héritière de Charles VI.

ÉTIENNE DE BYSANCE, grammairien du 5^e siècle, auteur d'un *Dictionnaire géographique*, dont nous n'avons qu'un mauvais abrégé, fait par Hermolaüs sous l'empereur Justinien, et publié à Leyde en 1694, in-fol., en grec et en latin, par Gronovius, avec les savants Commentaires de Berkélius. Il y en a une autre édition de 1678, qu'on joint à celle de 1694, à cause des changements; on y joint les notes d'Holstenius, Leyde, 1684, in-fol. L'abrégé d'Hermolaüs nous a sans doute fait perdre l'original, qui eût été d'un prix inestimable pour la connaissance des dérivés et des noms des villes et provinces.

ÉTIENNE D'ORLÉANS, d'abord abbé de Sainte-Geneviève en 1177, ensuite évêque de Tournay en 1191, eut part aux affaires les plus considérables de son temps. Il mourut en 1203. On a de lui des *sermons*, des *épîtres* curieuses, 1682, in-8, et d'autres ouvrages.

ÉTIENNE, ou plutôt ESTIENNE (Henri), premier du nom, imprimeur de Paris, né dans cette ville vers 1470, mort à Lyon en 1520, est la souche de tous les autres savants de ce nom qui ont tant illustré la presse et la littérature. Il est connu par l'édition de quelques livres, et surtout par un *Psautier* à cinq colonnes, 1509 et 1513.

ÉTIENNE (Robert), second fils du précédent, et parisien comme lui, né en 1503, surpassa son père par la beauté, la correction et l'exactitude de ses éditions. Il travailla d'abord sous Simon de Colines, qui avait épousé sa mère; mais depuis il travailla seul. Robert ennoblit son art par une connaissance parfaite des langues et des belles-lettres. Il est le premier qui ait imprimé les *Bibles* distinguées par verset. Les services qu'il rendait aux lettres lui auraient concilié une estime générale, sans son penchant pour les nouvelles opinions. Il avait publié une *Bible*, avec une version par Léon de Juda, et des notes altérées par Calvin. Pour donner plus de cours à cet ouvrage, il l'attribua à Vatable, qui s'en défendit comme d'un crime. Les docteurs de Sorbonne en ayant censuré les notes, Robert se retira à Genève en 1551, et y finit ses jours en 1559, à 56 ans. On dit que, pour rendre ses éditions plus correctes, il en faisait exposer les feuilles dans les places publiques, et qu'il donnait des récompenses à ceux qui y trouvaient quelques fautes. Parmi ses belles éditions, on distingue sa *Bible* de

braïque, 1544, 8 vol. in-16; l'in-4 est moins estimé, et le *Nouveau-Testament grec*, 1546, 2 vol. in-16. Outre les éditions dont il a enrichi la république des lettres, nous lui devons son *Thesaurus linguae latinae*, chef-d'œuvre en ce genre, publié en 1536 et en 1543, réimprimé plusieurs fois à Lyon, à Leipsick, à Bâle et à Londres. L'édition de Londres, de 1754, 4 vol. in-fol. est magnifique, et celle de Bâle, 1740, 4 vol. in-fol., a quelques augmentations. Ce dictionnaire est véritablement un trésor. On y trouve tout ce qu'on peut désirer pour l'intelligence de la langue latine.

ÉTIENNE (Charles), troisième fils de Henri, imprimeur, naquit au commencement du 16^e siècle, reçut une brillante éducation, et joignit à l'art de son père et de ses frères, François et Robert, la science médicale. Il reçut le bonnet de docteur le 20 juin 1542, et acquit bientôt une belle réputation. Pendant que, par de nouveaux travaux, il l'étendait et la consolidait chaque jour, la France était en proie aux maux nés de la prétendue réforme. Robert, partisan de Luther, dut subir les conséquences de ses opinions; il fut obligé de fuir, en 1551, et Charles, en son absence, dirigea son imprimerie. Il fut aussi inquiété, et mourut en 1564. Il n'écrivit pas seulement sur la médecine, mais encore sur l'histoire et la littérature. De ses ouvrages, nous inscrivons les suivants : *De dissectione partium corporis humani*, Paris, 1545, in-fol., trad. en français par Et. de la Rivière, Paris, 1546, in-fol.; *De nutrimentis*, Paris, 1550, in-8; *De re hortenst libellus selectus*, Paris, cinq éditions depuis 1535 jusqu'en 1545; *Prædium rusticum*, Paris, 1554 et 1629, in-8, qu'il publia aussi sous le titre d'*Agriculture et Maison rustique*; un *Dictionnaire historique, géographique et poétique*, Londres, 1686, in-fol.; la *Traduction de la comédie italienne*, intitulée : *Le Sacrifice*, par les Acad. de Sienn *Intronati*, 1543, in-16; et sous le titre des *Abusés*, 1556, in-16, etc.

ÉTIENNE (Robert), libraire de Paris, né en 1723, prétendait descendre des célèbres imprimeurs de ce nom. Il mourut en 1794. On lui doit : un *Éloge de Plutarque*; *Causas amusantes et peu connues*, Paris, 1769, 2 vol. in-12; *Sermons pour les jeunes dames et les jeunes demoiselles*, traduits de l'anglais de Fordyce, Paris, 1778; *Étrennes de la vertu, contenant des actions de bienfaisance, de courage et d'humanité*, Paris, 1782-1794, 2 vol. in-8. Il a été l'éditeur des *Opuscules de Rollin*, Paris, 1771, 2 vol. in-12, et il a ajouté des notes à l'éloge de cet écrivain, par de Boze.

ÉTIENNE (Pierre-François de PAUL MAMMY), abbé de la Trappe, né à Reims le 4 septembre 1744. Dès sa plus grande jeunesse, il annonça les vertus que plus tard il devait porter à un si haut degré. Après avoir été curé dans une paroisse pendant 24 ans, il entra à la Trappe, où il est resté 45 ans; il en devint abbé, et il y fut un modèle de régularité, d'amour pour la pénitence, de zèle, de bonté, de douceur et de charité. Il y est mort à l'âge de 96 ans, le 12 avril 1840, au monastère d'Aiguebelle. Depuis deux ans, le père Etienne s'était démis de ses fonctions; mais, malgré le poids des années, il n'avait pas cessé d'assister à tous les exercices de la maison, ni de pratiquer les austérités de son Ordre. Quatre jours avant sa mort, il observait encore la règle dans toute sa rigueur.

ÉTIENNE (Charles-Guillaume), auteur dramatique, né le 6 janvier 1770, à Chamouilly, mort à Paris, le 12 mars 1845, fut un des fondateurs du *Constitutionnel* et de la *Minerve*. Député de la Meuse, en 1820, il fut un des orateurs les plus brillants de l'opposition. Étranger à la révolution de Juillet, il accepta les faits accomplis, et concourut, avec zèle, aux travaux de la nouvelle Chambre. Créé pair, en 1840, il continua de prêter son appui au gouvernement, malgré les attaques des journaux qui ne cessaient de le harceler. On distingue parmi ses comédies : *Brueys et Palmarès*; *Les deux gendres*; *L'Intrigante*. On lui doit en outre plusieurs *Opéras comiques* restés au répertoire.

ETTMULLER (Michel), né à Leipsick en 1644, mort dans cette ville en 1683, y professa longtemps et avec un succès distingué la botanique, la chimie et l'anatomie. Dans ses nombreux voyages, il parcourut presque toute l'Europe. Il est auteur de plusieurs ouvrages de médecine, recueillis à Naples en 5 vol. in-fol., 1728. Sa *Chirurgie médicale* a été traduite en français. Ettmuller, savant dans la théorie et heureux dans la pratique, offre dans ses écrits des recherches curieuses et des observations utiles. Ses leçons furent recueillies avec soin, et un médecin bibliographe, et quoique publiées sans sa participation, elles obtinrent tout le succès des productions littéraires les plus recherchées. Leur mérite réel ne justifie point, aux yeux de la postérité, la faveur dont elles jouissent; mais, pour l'honneur d'Ettmuller, il ne faut pas oublier qu'il n'avait mis à aucun de ses ouvrages la dernière main, qu'il mourut à 39 ans, et qu'il n'est pas même certain qu'il ait jamais eu l'intention de

publier un jour les ouvrages qui ont paru après sa mort. On doit encore tenir compte de l'étendue de ces ouvrages ; car rien n'est plus faux que l'assertion de Chaumeton, répétée dans la *Biographie médicale*, que ces œuvres ne consistent qu'en de minces opuscules, et ne contiennent aucun ouvrage de longue haleine. Elles forment au contraire toute une encyclopédie des sciences médicales, et remplissent de vastes volumes in-folio. C'est même à titre d'encyclopédie et comme formant un système complet et assez régulier des connaissances médicales, que ses *Œuvres* offrent encore quelque intérêt ; car on y peut voir un tableau assez exact de l'état de la médecine, à l'époque qui précède immédiatement l'apparition l'Hoffmann, de Sthal et de Boerhaave, et des écoles qu'ils fondèrent. Les seuls écrits que Ettmüller ait publiés ou fait publier lui-même se bornent à un petit nombre (21) de *Dissertations* ou *Programmes* ; les autres ouvrages, plus considérables, ont été publiés après sa mort par diverses personnes. Mais il fut fait, sur les manuscrits de l'auteur, par son fils Michel-Ernest, une édition de ses ouvrages, sous ce titre : *Opera medica theoretico-practica, etc.*, Francfort, 1708, 1 vol. in-fol. Quelques-uns de ses ouvrages ont été traduits en français : *Nouvelle pratique de chirurgie médicale et raisonnée, etc.*, Lyon et Amsterdam, 1691, in-12 ; *Nouveaux instituts de médecine*, Lyon, 1693, in-8 ; *Pratique spéciale de médecine, sur les maladies propres aux hommes, etc.*, avec des discours sur l'épilepsie, l'ivresse, etc., ibid. 1698, in-8.

ETTMULLER (Michel-Ernest), médecin, fils du précédent, né le 26 août 1713, à Leipsick, se rendit aussi célèbre que son père, en professant, dans sa ville natale, presque toutes les branches des sciences médicales. Il fut recteur de l'université en 1728, et il eut, en 1730, la Direction des Actes de l'académie des curieux de la nature ; puis il mourut le 25 septembre 1732, ne laissant pour perpétuer sa gloire que de minces *Dissertations académiques*. Voici les titres de quelques-uns de ces opuscules imprimés à Leipsick : *Diss. de ira*, 1701 ; *Prog. medico-mendace*, 1701 ; *Diss. de affectibus musicæ in hominem*, 1714 ; ... *de natura medicæ*, 1721 ; ... *de Divinationibus medicis*, 1723 ; ... *de Origine nimæ*, 1728. Il y a encore de lui des observations dans les *Actes de l'acad. des Cur. de la nat.* Sa Vie est à l'*Appendix* du tome 5 de ces *Actes*.

EUDULIDE. (Voyez EUCLIDE)

EUCHER (en latin *Eucherius*), évêque de Lyon au 5^e siècle, occupait un rang distingué dans le monde, par sa noblesse et par ses emplois, avant de se rendre illustre dans l'Eglise. Son nom, qui est purement grec (*aux belles mains*), autoriserait la conjecture de quelques savants, qui ont pensé que saint Eucher descendait de quelqu'une de ces familles grecques qui suivirent Constantin, lorsqu'il passa dans les Gaules. La 14^e *Conférence* de Cassien indique assez clairement que saint Eucher avait passé les premières années de sa vie dans la Provence (*Provincia*), où il était né d'une famille patricienne, et où il fut élevé au rang de Sénateur. Le père et le beau-père de Valerianus, son proche parent, occupaient les premières dignités de l'empire. Eucher avait épousé une femme nommée Galla ; on ne sait rien d'elle. Il eut deux fils, Salonius et Veranius, qui furent élevés à l'épiscopat. Encore à la fleur de l'âge, Eucher conçut le dessein de renoncer au monde, et se retira (409 à 410) dans l'île de Lerins, qui était alors une pépinière de saints et doctes moines. On ne doute point que Galla ne l'y eût accompagné. Eucher, pour être plus solitaire encore, se rendit à Lero, petite île peu éloignée de la première. Il se lia d'amitié avec tous ces vertueux et savants prêtres que l'Eglise de France admirait alors, Salvien, Vincent, Hilaire (depuis évêque d'Arles), Honorat, Paulin de Nole. L'Egypte attirait Eucher ; mais Cassien lui épargna la peine d'un long voyage, en lui adressant quelques-unes de ses *Conférences*, ou *Entretiens sur les solitaires de la Thébaïde*. Eucher, qui avait goûté de leur genre de vie dans son île, écrivit en 426 ou 427 une remarquable épître *De la louange du désert* (*De laude eremi*). On a de lui un autre opuscule du même genre d'éloquence et de style, un traité *Du mépris du monde et de la philosophie du siècle* (*De contemptu mundi et secularis philosophiæ*), qu'il adressa, vers 432, à son parent Priscus Valerianus, qui fut préfet du prétoire vers l'an 454. Il paraît que cette épître, si belle et si applaudie, n'eut pas l'effet qu'il en attendait. Erasme, humaniste si enthousiaste, ne parle de ce second ouvrage qu'avec une admiration profonde, exagérée même. Cependant ces deux petits traités, auxquels on pourrait reprocher un peu de recherche, sont d'une belle et bonne latinité, et s'élèvent parfois au ton de l'éloquence. On ignore en quelle année Eucher vint occuper le siège de saint Pothin ; nous voyons seulement qu'il assista, en 441, au pre-

mier concile d'Orange, comme évêque de Lyon. Nous ne savons presque rien de son épiscopat ; ses contemporains louent avec passion sa science et sa piété, notamment Claudien Mamert dans son ouvrage *De statu animæ*, lib. III, cap. 9. On croit qu'Eucher mourut vers 450. Les deux opuscules que nous avons cités sont ce qui nous reste de plus intéressant et de mieux écrit parmi les travaux qui portent le nom de ce saint évêque. Les *Collections* de Pères de l'Eglise contiennent de lui : des *Formules spirituelles* (liber Formularum spiritualis intelligentiæ); des *Institutions*, en 2 liv., et les *Actes du martyre de saint Maurice et de ses compagnons*. Ces *Actes* sont reproduits, avec une traduction française, dans les *Lettres sur la vérité du martyre de saint Maurice et de sa Légion*, etc., par M. l'abbé Mossion, Angers, 1839, in-8. Les *Œuvres* de saint Eucher ont été fort souvent imprimées séparément, ou dans des recueils, surtout les deux traités moraux : *Du mépris du monde*, et *De la louange de la solitude*. Une des bonnes éditions de ces deux traités est celle que le P. Héribert Rosweyde publia, en 1621, à Anvers, en 4 vol. in-12, avec quelques notes. En 1834, MM. Gregoire et Collombet donnèrent les *Œuvres de saint Vincent de Lerins et de saint Eucher de Lyon*, traduites avec le texte en regard et des notes, Lyon, Rusand, 4 vol. in-8. Il n'y a ici que les deux lettres du saint évêque. De la page 293 à 298, on trouve une nomenclature des éditions et traductions de saint Eucher.

EUCLIDE, fameux sculpteur athénien. Du temps de Pausanias, on admirait ses ouvrages dans l'Achate, et surtout dans la ville de Bure, où l'on voyait plusieurs statues de cet artiste, toutes en marbre pantélique, et chacune dans un temple particulier, savoir, celles de *Cérès*, habillée; de *Vénus*, de *Bacchus* et de *Lucine* : on voyait encore un *Jupiter* assis, dans un temple de la ville d'Egire. Euclide est un des plus anciens sculpteurs grecs ; on croit qu'il vivait vers l'an 540 avant l'ère chrétienne.

EUCLIDE, né à Mégare, et disciple de Socrate, était passionné pour les leçons de son maître. Les Athéniens ayant défendu, sous peine de mort, aux Mégariens d'entrer dans leurs villes, Euclide s'y glissait de nuit en habit de femme pour entendre Socrate. Malgré son attachement pour ce philosophe, il s'éloigna de sa manière de penser. Le philosophe athénien s'attachait principalement à spéculer sur la morale ; le Mégarien s'appliqua à exercer l'esprit de

ses disciples par les vaines subtilités de la logique. Sa secte fut appelée *Disputante* et *Querelleuse*. Le philosophe Euclide ne méritait pas moins ces épithètes : il disputait en énergumène. Ses disciples héritèrent de son impétuosité. La rage de la chicane les posséda tellement, qu'Eubulide, l'un d'entre eux, réduisit en système, non pas l'art de raisonner, mais l'art d'obscurcir la raison par des subtilités aussi vaines que barbares. Il fut l'inventeur de divers sophismes si captieux et si embarrassants, que plusieurs de ses disciples moururent de déplaisir de n'avoir pu les résoudre. Ces travers passèrent, dans les siècles d'ignorance, des livres des philosophes païens dans quelques écoles chrétiennes. Le dialecticien Abailard les y introduisit avec éclat. Cette manière de raisonner a produit de mauvais effets ; la théologie, cette science respectable, simple et divine, en devint presque méconnaissable. Mais l'on ne saurait disconvenir qu'elle a servi à maintenir les règles d'une saine et rigoureuse logique, règles si essentielles dans tous les genres de sciences, et négligées aujourd'hui et violées par les hommes les plus célèbres dans la république des lettres. Tant l'esprit humain est sujet aux extrêmes ! A peine est-il guéri de la manie de raisonner avec une exactitude affectée et chicanesque, qu'il donne dans un défaut directement opposé. (Voyez DUNS.)

EUCLIDE, le mathématicien, dit d'Alexandrie, où il professait la géométrie sous Ptolémée, fils de Lagos. Il a laissé des *Eléments* de cette science en 45 livres dont les deux derniers sont attribués à Hypsicle, mathématicien d'Alexandrie. C'est un enchaînement de plusieurs problèmes et théorèmes tirés les uns des autres, et démontrés par les premiers principes. L'antiquité ne nous a pas transmis d'ouvrage plus important sur cette matière ; il a été longtemps le seul livre dans lequel les modernes ont puisé leurs connaissances mathématiques. Les meilleures éditions des *Eléments* d'Euclide sont celles de David Grégory, in-fol., 1703, en grec et en latin, et celle de Robert Simson, in-4, en latin ; puis en anglais, réimprimée pour la sixième fois en 1761. On y trouve d'excellentes *Notes critiques et géométriques*, où l'éditeur redresse les erreurs dont Théon et d'autres ont défigurés ces *Eléments*. Nous en avons plusieurs traductions françaises ; la plus estimée est celle du Père de Clavius, in-12. Peyrard a donné une *édition des Œuvres d'Euclide en grec, en latin et en français, d'après un manuscrit très-an-*

en, qui était resté inconnu jusqu'à nos jours, Paris, 1814-18, 3 vol. in-4, fig. avait déjà publié en 1804 les *Éléments de géométrie d'Euclide, traduits littéralement*, 1 vol. in-8, avec un supplément, 110, in-8, pour les parties qui étaient nées ou incomplètes dans Euclide. Euclide était doux et modeste. Il accueillit honorablement tous ceux qui cultivaient les sciences exactes. Le roi Ptolémée voulut être son disciple ; mais rebuté par les dernières difficultés, il demanda s'il n'y ait point de voie plus aisée pour apprendre la géométrie : « Non, répondit Euclide, il n'y en a point de particulière pour les rois. »

EUCLIDE, premier archonte d'Athènes, l'an 403 avant J.-C. Il fut élu aussitôt après l'expulsion des 30 tyrans, qu'il excepta de l'amnistie accordée à tous ceux qui avaient eu part aux guerres civiles. Il fit faire une révision générale des lois de la république, et l'on en exclut les plus pernicieuses ou inutiles. Dans les autres, il fit adopter l'alphabet ionien, de 24 lettres, comme plus simple que celui dont les Athéniens avaient fait usage jusqu'alors. Euclide parvint à réuler les esprits, et son archontat est cité avec éloge par les anciens auteurs.

EUCRITE. (Voyez **EVERÈNE**.)

EUDES, duc d'Aquitaine, régnait en souverain sur toute cette partie de la France qui est entre la Loire, l'Océan, les Pyrénées, la Septimanie et le Rhône. Le roi Chilpéric II, l'ayant appelé à son secours contre Charles-Martel en 717, le nomma pour souverain de toute l'Aquitaine. Eudes marcha avec lui contre les Sarrasins, qui, ayant eu tout l'avantage, demanda de lui livrer Chilpéric avec ses trésors. Le duc d'Aquitaine, soit par pitié, soit par faiblesse, abandonna le roi au vainqueur, et fit un traité d'alliance avec lui. C'était en 719. Deux ans après, en 721, il défait Zama, général des Sarrasins, qui avait mis le siège devant Toulouse. Les infidèles, malgré leur défaite, se rendirent de jour en jour plus formidables. Eudes, pour arrêter leur progrès, fit sa paix avec Manuza, général, et lui donna sa fille en mariage. La guerre recommença en 732. Les Sarrasins ayant favorisé le soulèvement des provinces d'Abdérane, roi des Sarrasins, ce prince passa la Garonne pour le combattre. Le duc d'Aquitaine assiégé de tous côtés, après avoir perdu beaucoup de soldats et de places, implora le secours de Charles-Martel. Les deux armées réunies remportèrent une victoire décisive entre Tours et Poitiers. Les Sarrasins y perdirent, à ce qu'ont raconté

quelques historiens exagérateurs, plus de 300,000 hommes. Eudes, débarrassé des Sarrasins, se battit avec le prince qui l'avait aidé à les chasser. La guerre se ralluma entre lui et Charles-Martel, et ne finit que par la mort d'Eudes en 735.

EUDES, comte de Paris, duc de France et l'un des plus vaillants princes de son siècle, était fils de Robert-le-Fort. En 887, il contraignit les Normands de lever le siège de Paris. L'année suivante, il fut proclamé roi de la France occidentale, et défait peu de temps après l'armée des Normands, qu'il poursuivit jusque sur la frontière. Il obligea Charles-le-Simple de se retirer dans la Neustrie, prit Laon, et mourut à La Fère en Picardie, le 1^{er} janvier 898.

EUDES DE MONTREUIL, architecte du 13^e siècle, fut fort estimé du roi saint Louis, qui le conduisit avec lui dans son expédition de la Terre-Sainte, où il lui fit fortifier la ville et le port de Jaffa. De retour à Paris, il bâtit plusieurs églises, celle de Sainte-Catherine du Val-des-Ecoliers, de l'Hôtel-Dieu, de Sainte-Croix de la Bretonnerie, des Blancs-Manteaux, des Mathurins, des Cordeliers et des Chartreux. Il mourut en 1289.

EUDES (Jean), frère de l'historien Mézerai, né à Ry dans le diocèse de Séez, en 1601, forma son esprit et régla ses mœurs dans la congrégation de l'Oratoire, sous les yeux du cardinal de Bérulle. Après y avoir demeuré 18 ans, il en sortit en 1643, pour fonder la congrégation des Eudistes. Ses anciens confrères s'étant opposés à l'établissement de cette société, Eudes cacha une partie de son projet. Il se borna à demander une maison à Caen pour y former des prêtres à l'esprit ecclésiastique ; « mais sans aucun dessein, » dit-il, de former un nouvel institut. Le sien se répandit néanmoins avec beaucoup de fruit. Eudes prêchait assez bien pour son temps, où l'éloquence de la chaire n'avait pas été portée si loin que dans le nôtre ; ce talent le fit rechercher, et sa congrégation y gagna. « Le clergé de Normandie, dit l'abbé Berauld, où elle est particulièrement répandue, en a fait encore aujourd'hui l'éloge, par sa régularité et par ses lumières. Aussi le nom du Père Eudes y est-il toujours dans la plus grande vénération ; ce qui n'a pas empêché l'historien fugitif du jansénisme, de le représenter, dans le vrai style de la Hollande hérétique, comme un fanatique, ennemi déclaré de la grâce du Sauveur. C'est un témoignage de plus en faveur de ce saint prêtre relativement à la foi, c'est-à-dire

« à la vertu, sans laquelle toute sainteté n'en est que le simulacre. » Eudes mourut à Caen en 1680, à 79 ans, laissant des ouvrages qui ont plus fait d'honneur à sa dévotion qu'à son esprit. Celui qui a fait le plus de bruit est le traité *De la dévotion et de l'office du cœur de la Vierge*, in-12, 1650.

EUDOXE DE GNIDE, fils d'Eschine, fut à la fois astronome, géomètre, médecin, législateur; mais il est principalement connu comme astronome. Hipparque et lui donnèrent un nouveau jour au système du monde d'Anaximandre. Eudoxe mourut l'an 350 avant J.-C., après avoir donné des lois à sa patrie. C'était un géomètre laborieux. Il perfectionna, dit-on, la théorie des sections coniques.

EUDOXE, fils de saint Césaire, martyr, né à Arabisse, ville d'Arménie, embrassa l'arianisme, et fut un des principaux défenseurs de cette hérésie. Il fut fait évêque de Germanicie dans la Syrie, par ceux de sa communion; il assista au concile de Sardique et à plusieurs autres. En 358, Eudoxe usurpa le siège d'Antioche. Deux ans après, l'empereur Constance l'éleva au patriarcat de Constantinople. Il persécuta les catholiques avec fureur, et mourut l'an 370 à Nicée, en sacrant Eugène, arien comme lui, et évêque de cette ville.

EUDOXIE (Elia), fille du comte Baution, célèbre général sous le grand Théodose, était française; elle joignait les agréments de l'esprit aux grâces de la figure. L'eunuque Eutrope la fit épouser à Arcade, et partagea d'abord avec elle la confiance de ce faible empereur; mais ayant voulu ensuite s'opposer à ses dessein, elle chercha les moyens de perdre ce rival; et elle les trouva. Maîtresse de l'Etat et de la religion, cette femme régna en roi despotique: son mari n'était empereur que de nom. Pour avoir encore plus de crédit que ne lui en donnait le trône, elle amassa des richesses immenses par les injustices les plus criantes. Saint Jean-Chrysostôme fut le seul qui osa lui résister. Eudoxie s'en vengea, en le faisant chasser de son siège par un conciliabule, l'an 403. Une des causes de la haine de l'impératrice contre le saint prélat était un sermon contre le luxe et la vanité des femmes, que les courtisans envenimèrent. Eudoxie rappela Chrysostôme après quelques mois d'exil; mais le saint s'étant élevé avec force contre les profanations occasionnées par les jeux et les festins donnés au peuple à la dédicace d'une statue de l'impératrice, elle l'exila de nouveau en 404.

Cette femme, implacable dans ses vengeances et insatiable dans son ambition, mourut d'une fausse couche quelques mois après. Ses médailles sont fort rares.

EUDOXIE (Elia), fille de Léonce, philosophe athénien, s'appelait *Athénais* avant son baptême et son mariage avec l'empereur Théodose-le-Jeune. Son père l'instruisait dans les belles-lettres et dans les sciences; il en fit un philosophe, un grammairien et un rhéteur. Le vieillard crut qu'avec tant de talents joints à la beauté, sa fille n'avait pas besoin de biens et la déshérita. Après sa mort, elle voulut rentrer dans ses droits; mais ses frères les lui contestèrent. Heureuse ingratitude, puisqu'elle la fit impératrice! Eudoxie, se voyant sans ressource, alla à Constantinople porter sa plainte à Pulchérie, sœur de Théodose II. Cette princesse étonnée de son esprit, autant que charmée de sa beauté, la fit épouser à son frère en 421. Les frères d'Athénais, instruits de sa fortune, se cachèrent pour échapper à sa vengeance. Eudoxie les fit chercher, et les éleva aux premières dignités de l'empire: générosité qui rend sa mémoire plus chère aux âmes bien nées, que sa fortune même. Son trône fut toujours environné de savants. Paulin, un d'entre eux, plus aimable ou plus ingénieux que les autres, fut le plus en faveur auprès d'elle. L'empereur en conçut de la jalousie; elle éclata au sujet d'un fruit que l'impératrice donna à cet homme de lettres. Ce fruit fut une pomme de discorde. Théodose crut sa femme coupable, fit tuer Paulin, congédia tous les officiers d'Eudoxie, et la réduisit à l'état de simple particulière. Cette princesse, aussi illustre qu'infortunée, se retira dans la Palestine, et embrassa les erreurs d'Eutychès. Touchée ensuite par les lettres de saint Siméon stylite, et par les raisons de l'abbé Euthymius, elle retourna à la foi de l'Eglise, et passa le reste de ses jours à Jérusalem dans la piété et dans les lettres. Elle mourut l'an 460, après avoir juré qu'elle était innocente des crimes dont son époux l'avait soupçonnée. Eudoxie avait composé beaucoup d'ouvrages sur le trône, et après qu'elle en fut descendue. Photius cite avec éloge une *Traduction* en vers hexamètres des huit premiers livres de l'Écriture. On attribue encore à cette princesse un ouvrage appelé le *Centon d'Homère*, qu'on trouve dans la *Bibliothèque des Pères*. C'est la vie de Jésus-Christ, composée de vers pris de ce père de la poésie grecque. Du Cange pense que cet écrit est tout ce qui nous reste de ses ou-

rages; mais la plupart de ses critiques onviennent qu'il n'est ni d'elle, ni d'une d'elle. Villoire a écrit sa Vie.

EUDOXIE la Jeune (Lirinia) naquit à Constantinople en 422. Elle était fille de Théodose II et d'Eudoxie, et femme de Valentinien III, que Maxime, usurpateur de l'empire, fit assassiner. Le meurtrier força la femme de l'empereur né à accepter sa main. Eudoxie, outrée de la colère, appela à son secours Genséric, roi des Vandales. Ce prince passa en Italie à la tête d'une nombreuse armée, mit tout à feu et à sang, saccagea Rome et emmena Eudoxie en Afrique. Après sept ans de captivité, elle fut renvoyée à Constantinople en 462, et y finit sa vie dans les exercices de la piété. Ses mémoires sont très-rare, et les vertus qui a signalèrent sont plus rares encore. Elle ne fit usage de son pouvoir que pour soulager les malheureux, qui furent en grand nombre sous son règne. Elle supporta les vices de Valentinien avec un courage tranquille, et ne lui fut pas moins attachée, que si cet époux infidèle et livré à une vie infâme, eût été un homme de bien.

EUDOXIE, veuve de Constantin Duca, se fit proclamer impératrice, avec ses trois fils, aussitôt après la mort de son époux en 1067. Romain Diogène, un des plus grands de l'empire, avait voulu lui enlever la couronne: Eudoxie le fit condamner à mort; mais l'ayant vu avant l'exécution, elle fut si touchée de sa bonne mine, qu'elle lui accorda sa grâce, et le fit même général des troupes de l'Orient. Romain Diogène répara par sa valeur ses anciennes fautes. Eudoxie résolut de l'épouser, afin qu'il l'aidât à réparer les malheurs de l'empire, et à conserver le sceptre à ses fils. Pour exécuter ce projet, il fallait retirer des mains du patriarche Xiphilin un écrit, par lequel elle avait promis à Constantin Duca de ne jamais se remarier. Un eunuque de confiance, d'un esprit délié, va trouver le patriarche, lui déclare que l'impératrice veut passer à de secondes noces, mais que son dessein est d'épouser le frère du patriarche. Xiphilin ne trouva dès lors aucune difficulté, rendit ce papier, et Eudoxie épousa Romain en 1068. Trois ans après, Michel son fils, s'étant fait proclamer empereur, la renferma dans un monastère. Elle avait eu sur le trône les qualités d'un grand prince; elle eut dans le couvent les vertus d'une religieuse. Elle cultiva la littérature avec succès. Nous avons d'elle un *manuscrit* qui est dans la bibliothèque du roi de France: c'est un *Recueil sur les généra-*

logies des dieux, des héros et des héroïnes. On trouve dans cet ouvrage tout ce qu'on a dit de plus curieux sur les délires du paganisme. Il décèle une vaste lecture. Il a été imprimé à Venise par les soins de Villoire dans les *Anecdota græca*, 1781, 2 vol. in-8; le 1^{er} volume est occupé par ce manuscrit; le 2^e contient des extraits de différents auteurs grecs.

EUDOXIE LAPOUCHIN, impératrice de Russie, première femme de Pierre-le-Grand et mère de l'infortuné Alexis, fut répudiée et reléguée dans un couvent, près du lac Lagoda. On l'avait accusée injustement, à ce qu'il paraît, d'avoir eu un commerce illicite avec un seigneur, nommé Klébou, qui expira dans des tourments horribles. Au milieu de l'exécution, le jaloux et cruel Pierre le sollicita d'avouer son crime; mais Klébou lui répondit d'une manière bien propre à justifier l'impératrice: « Il faut que tu sois aussi imbécile que tyran, pour croire que, n'ayant rien voulu avouer à au milieu des tourments inouïs que tu m'as fait souffrir, à présent que je n'ai plus d'espérance de vivre, j'irai flétrir l'innocence et l'honneur d'une femme vertueuse, en qui je n'ai jamais connu d'autre tache que de t'avoir aimé: va, monstre, ajouta-t-il en lui crachant au visage, retire-toi et laisse-moi mourir en paix. » Eudoxie fut rappelée par Pierre II, et mourut quelque temps après.

EUGÈNE I^{er} (saint), romain, fut vicaire-général de l'Eglise durant la captivité du pape saint Martin, et son successeur dans la chaire pontificale en 654. Il mourut le 1^{er} juin 658.

EUGÈNE II, romain, Pape après Pascal I^{er}, l'an 824, mort en 827, fut recommandable par son humilité. On ne doit pas avoir une grande idée de son esprit, s'il est vrai, comme plusieurs auteurs l'assurent, qu'il établit l'épreuve de l'eau froide. Il est vrai que, dans ces siècles, les moyens de connaître la vérité étaient si peu lumineux et si peu sûrs, qu'on est presque tenté d'approuver le recours aux preuves surnaturelles: et aujourd'hui même que notre jurisprudence est si fière de ses lumières, le résultat de beaucoup de procès civils et criminels ne présente rien de plus avéré que l'épreuve de l'eau froide. (Voyez CHARLEMAGNE.) Noël-Alexandre soutient qu'on a attribué à ce Pape l'établissement de ce genre d'épreuve. Papebroch, dans le *Propylæum*, page 123, est du même avis. Les épreuves de ce genre furent proscrites par le concile de Worms en 829.

EUGÈNE III, religieux de Cîteaux

sous saint Bernard, ensuite abbé de Saint-Anastase, fut élevé sur la chaire pontificale de Rome, en 1145. Il était de Pise et s'appelait Bernard. Les Romains étaient animés de l'esprit de révolte, lorsqu'il monta sur le Saint-Siège. Ils avaient rétabli le sénat et élu un patrice; ils voulurent qu'Eugène III approuvât tous ces changements. Le Pape aima mieux sortir de Rome. Il y rentra à la fin de l'année, après avoir soumis les rebelles par les armes des Tiburtins, anciens ennemis des Romains. Le feu de la rébellion n'était pas éteint; les séditeux le soufflaient de tous côtés. Eugène, fatigué du séjour orageux de Rome, se retira à Pise, et de là à Paris en 1147. Il assembla un concile à Reims l'année d'après, et un autre à Trèves, où il permit à sainte Hildegarde, religieuse, d'écrire ses visions. De retour en France, il vint à Clairvaux. Il y avait été simple moine, il y parut en Pape; mais en Pape qui n'avait pas oublié son ancien état: il portait sous les ornements pontificaux une tunique de laine. Sur la fin de cette année, il reprit le chemin d'Italie, et mourut à Tivoli en 1153, après un pontificat de plus de huit ans, aussi agité qu'il méritait peu de l'être. Les Romains ne sentant la grandeur de leur perte, que quand on rapporta chez eux le corps de ce magnanime et modéré Pontife, qu'ils arrosèrent de leurs larmes. C'est à lui que saint Bernard adresse ses livres de la *Considération*. Eugène le regarda toujours comme son maître, et faisait le plus grand cas de ses avis. De faux esprits ont abusé de ces avis pour exagérer les abus que Bernard reprenait, au lieu d'admirer et la sagesse personnelle du Pontife, et celle d'un gouvernement où les conciles et les leçons, énoncés même quelquefois durement, sont reçus avec reconnaissance et avec fruit. On a d'Eugène des *décrets*, des *épîtres*, des *constitutions*. On peut consulter, sur les actions et les vertus de ce Pape, l'*Histoire de son pontificat*, écrite avec beaucoup de netteté par D. Jean de Lannes, bibliothécaire de l'abbaye de Clairvaux, Maney, 1737, 1 vol. in-12.

EUGÈNE IV (Gabriel CONDAMERO), vénitien, d'une famille roturière, est une preuve de ce que peut le talent, et surtout celui des affaires. Il fut d'abord chanoine régulier de la congrégation de Saint-Gregoire in *Alga*, ensuite évêque de Sienna, cardinal, enfin Pape en 1431, après Martin V, l'année même de l'ouverture du concile de Bâle. Il y eut beaucoup de méintelligence entre le Pontife et les Pères de cette assemblée. Eugène

lança une bulle pour la dissoudre. Le concile n'y répondit qu'en donnant un décret pour établir son autorité, et en confirmant les deux décrets de la 4^e et de la 5^e session du concile de Constance, qui soumettent le Pape au concile: décret donné en temps de schisme, où il existait des doutes sur le Pape légitime, et où l'unité n'a pu se rétablir que par la déposition des contendants. Le Pontife romain, après deux ans de délai, se rendit enfin à Bâle. L'empereur Sigismond avait été le lien de l'union d'Eugène avec les Pères de Bâle; cette union finit à la mort de ce prince. Le Pape assembla un nouveau concile à Ferrare, après avoir dissous une seconde fois celui de Bâle, qui ne laissa pas de se maintenir. La première session se tint le 10 février 1438. L'objet de cette assemblée était l'union de l'Eglise grecque avec la latine. Jean Paléologue, empereur d'Orient, voulait réconcilier les deux Eglises, parce qu'il avait alors besoin des Occidentaux contre les Turcs. Il arriva à Ferrare au mois de mars, avec Joseph, patriarche de Constantinople, vingt-un évêques et une nombreuse suite. La peste se mit dans cette ville; on transféra le concile à Florence. Après avoir discuté avec les Grecs la procession du Saint-Esprit, la primauté du Pape, le purgatoire, la réunion tant désirée fut terminée dans la 6^e et dernière session, tenue le 6 juillet 1439. Le décret, donné en grec et en latin, fut souscrit de part et d'autre. L'empereur et les prêtres grecs partirent fort contents de la générosité du Pape; Eugène leur donna beaucoup plus qu'il n'avait promis par son traité. Il est certain qu'il se prêta, avec autant de sagesse que de zèle à rétablir l'intelligence entre l'Eglise d'Orient et celle d'Occident; mais, malgré tous ses soins, l'union ne fut pas durable. Les Grecs s'élevèrent contre elle, dès que Paléologue leur en eut montré le décret. Ils recommencèrent le schisme; et, depuis ce temps, il n'a pu être éteint. Eugène fut mal récompensé à Bâle des services qu'il venait de rendre à l'Eglise latine. Le concile qui était fort diminué, et où il ne se trouvait plus guère de personnes distinguées, le déposa du pontificat, comme « perturbateur de la paix, « de l'union de l'Eglise; simoniaque, « parjure, incorrigible, schismatique et « hérétique. » Les rois de France et d'Angleterre, l'empereur et les princes d'Allemagne, qui jusque-là avaient gardé une espèce de neutralité, en furent indignés et s'en plaignirent au concile. Le Pape cassa ce décret absurde, y répondit

par un autre décret, dans lequel il annule tous les actes de l'assemblée de Bâle. Le concile ou plutôt l'assemblée qui continuait à s'appeler ainsi, après avoir déposé Eugène, lui opposa Amédée VIII, duc de Savoie, qui fut élu Pape sous le nom de Félix V. L'Eglise fut encore une fois déchirée par le schisme. Eugène était toujours à Florence, renvoyant les foures que le concile de Bâle, devenu un conciliabule, lançait contre lui. En 1442, il transféra le concile à Rome, et mourut 5 ans après en 1447, lassé et découragé de tout. Dans ses derniers moments, il s'écria devant tout le monde : O Gabriel ! (c'était son nom de baptême) O Gabriel ! qu'il te serait bien plus avantageux de n'avoir jamais été ni Pape, ni cardinal, ni évêque ; mais d'avoir fini tes jours comme tu les avais commencés, en suivant paisiblement dans ton monastère les exercices de ta règle ! — « Ce fut toutefois, dit un célèbre historien, un des plus grands Papes, quoiqu'un des moins heureux. Il eut toutes les qualités qui font révéler et chérir les grands : l'élévation de l'esprit, la fermeté du courage, la noblesse des goûts et des manières, la libéralité et la bienfaisance, le don de la parole, le talent des affaires, l'amour des lettres, sans être bien savant lui-même, et, ce qu'on ne peut trop apprécier dans sa place et dans son siècle, la sagesse de ne point se mêler dans les différends temporels des princes. Sa vie fut éminente et réglée ; il se montra extrêmement charitable envers les pauvres, et très-zélé pour la réduction des sectes qu'il eut le bonheur de réunir en grand nombre au centre de l'unité. » Un historien ecclésiastique, plus abondant que judicieux dans sa compilation, l'accuse d'une ambition médiocre, et d'avoir entretenu le schisme dans la seule vue de maintenir son autorité. Mais ne lui est-on pas reproché avec plus de sens et de justice l'imprudence, la pusillanimité, l'abandon du devoir, la trahison même et la prostitution de l'épouse de Jésus-Christ, si, à l'ordre de huit évêques et d'un amas confus de clercs travestis en successeurs des apôtres, il fut descendu de la chaire apostolique, pour y élever un intrus avéré ? Eugène était naturellement si modeste, qu'en le voyant en public, on l'eût pris, dit un écrivain du temps, pour une vierge timide qui n'a pas l'assurance de lever les yeux. Il eut le chagrin de voir les progrès des Turcs, et les suites funestes du conseil donné par son légat à Vladislas, de rompre son traité avec

Amurat II. (Voyez ce nom, et CÉSARINI.)

EUGÈNE (saint), évêque de Carthage, fut élevé sur ce siège, l'an 481. Il gouvernait cette église en paix, lorsque le roi Hunneric ordonna que tous les évêques catholiques se trouvassent à Carthage, pour y disputer avec les prélats ariens. La conférence se tint en 484 ; mais les ariens la rompirent sous de mauvais prétextes ; Hunneric, leur partisan, persécuta leurs adversaires sous des prétextes encore plus mauvais. Il ordonna aux évêques de jurer « que leur désir était qu'après sa mort, son fils eût le trône. » La plupart des évêques crurent qu'ils pouvaient faire ce serment ; les autres le refusèrent. Hunneric les condamna tous également : les premiers, comme réfractaires aux préceptes de l'Evangile qui défend de jurer ; les autres, comme infidèles à leur prince. Il donna, peu de temps après, des ordres pour rendre la persécution générale. Un grand nombre de vierges consacrées à Dieu furent cruellement tourmentées, il y en eut plusieurs qui expirèrent sur le chevalet. Les évêques, les prêtres, les diacres, les quelques distingués qui furent bannis furent au nombre de 4,966. A Carthage, on fit souffrir le tourment des coups de fouets et des coups de bâton à tout le clergé, composé de plus de 500 personnes ; après quoi on les bannit. Eugène fut du nombre des exilés. Le peuple suivit les évêques et les prêtres avec des cierges à la main ; les mères portaient leurs enfants dans leurs bras ; puis, les déposant aux pieds des confesseurs, elles leur disaient, les yeux baignés de larmes : « A qui nous laissez-vous, en courant au martyre ? Qui baptisera nos enfants ? Qui nous donnera la pénitence ? Qui nous délivrera de nos péchés par le bienfait de la réconciliation ? Qui nous enterrera après la mort ? Qui offrira le divin sacrifice avec les cérémonies ordinaires ? Que ne nous est-il permis d'aller avec vous ? » On voit qu'alors on ne songeait pas encore à faire des évêques constitutionnels, et que ni le peuple chrétien, ni même le tyran Hunneric ne regardèrent une telle invention comme possible. Eugène fut rappelé sous le règne de Gombaud, et exilé encore par Thrasimond son successeur. On l'envoya dans les Gaules. Eugène, retiré à Albi, couronna par une mort sainte, en 505, une vie aussi glorieuse que traversée. On a de lui une lettre, dans Grégoire de Tours.

EUGÈNE, homme obscur, qui avait commencé par enseigner la grammaire

et la rhétorique, fut salué empereur à Vienne en Dauphiné, par le comte Arbogaste (voyez ARBOGASTE), gaulois de naissance, après la mort du jeune Valentinien, l'an 393. Il se déclara pour le paganisme, conduisit son armée sur le Rhin, fit la paix avec les petits rois des Francs et des Allemands, et, ayant passé les Alpes, s'empara de Milan. Enfin ce ridicule usurpateur fut vaincu et tué le 6 septembre 394, par ordre de l'empereur Théodose, qui le fit décapiter sur le champ de bataille. Eugène avait régné plutôt en esclave qu'en prince. Arbogaste ne l'avait tiré de la place de maître du palais qu'il occupait, pour le placer sur le trône, que dans l'espérance de régner sous son nom. En effet, Eugène lui abandonna entièrement le soin du gouvernement et le commandement des troupes, et ne fut qu'un fantôme d'empereur.

EUGÈNE (François-Eugène de SAVOIE, plus connu sous le nom de *prince*), généralissime des armées de l'empereur, naquit à Paris en 1663, d'Eugène Maurice, comte de Soissons, et d'Olympe Mancini, nièce du cardinal Mazarin. Il était arrière-petit-fils de Charles-Emmanuel, duc de Savoie. Il porta quelque temps le petit collet sous le nom de *l'abbé de Carignan*, et le quitta ensuite pour le service militaire. Cet homme, si dangereux depuis à Louis XIV, ne parut pas pouvoir l'être dans sa jeunesse. Le roi, le jugeant peu propre aux fatigues de la guerre, lui refusa un régiment. Le prince fut piqué de ce refus; il protesta devant plusieurs de ses amis qu'il irait servir ailleurs, et qu'il ne reviendrait en France que les armes à la main. En effet, Eugène alla servir en Allemagne contre les Turcs en qualité de volontaire, avec le prince de Conti, en 1683. Les prodiges de valeur qu'il fit dans cette campagne lui méritèrent un régiment de dragons. L'empereur se félicitait d'avoir acquis un tel homme. Le prince Eugène avait toutes les qualités propres à le faire devenir ce qu'il devint. Il joignait à une grande profondeur de desseins une vivacité prompte dans l'exécution. Ses talents parurent avec beaucoup plus d'éclat après la levée du siège de Vienne. L'empereur l'employa en Hongrie sous les ordres de Charles V, duc de Lorraine et de Maximilien Emmanuel, duc de Bavière. En 1691, il parut sur un nouveau théâtre. Il délivra Coni, que le marquis de Catinat, tenait assiégé depuis onze jours. Il investit ensuite Carmagnole, et le prit après quinze jours de tranchée. Sa valeur fut récompensée en 1691 par le comman-

dement de l'armée impériale. Le 11 septembre de cette année, il remporta la victoire de Zenta, fameuse par la mort du grand visir, de 17 pachas, de plus de 20 mille Turcs, et par la présence du Grand-Seigneur. Cette journée abaissa l'orgueil ottoman, et procura la paix de Carlowitz, où les Turcs reçurent la loi. Toute l'Europe applaudit à cette victoire, excepté les ennemis personnels d'Eugène. Il en avait plusieurs à la cour de Vienne. Jaloux de la gloire qu'il allait acquérir, ils lui avaient fait envoyer une défense formelle d'engager une action générale. Ses succès augmentèrent leur fureur; et il ne fut pas plus tôt arrivé à Vienne, qu'on le mit aux arrêts et qu'on lui demanda son épée. « La voilà, dit ce héros, puis-je que l'empereur la demande; elle est encore fumante du sang de ses ennemis. Je consens de ne plus la reprendre, si je ne puis continuer à l'employer pour son service. » Cette générosité toucha tellement Léopold, qu'il donna à Eugène un écrit qui l'autorisait à se conduire comme il le jugerait à propos, sans qu'il pût jamais être recherché. La Chrétienté fut tranquille et heureuse après la paix de Carlowitz; mais ce ne fut que pour quelques années. La succession à la monarchie d'Espagne alluma bientôt une nouvelle guerre. Eugène pénétra en Italie par les gorges du Tyrol, avec 30 mille hommes, et la liberté entière de s'en servir comme il voudrait. Il amusa les généraux français par des feintes, et força, le 9 juillet 1701, le poste de Carpi, après 5 heures d'un combat sanglant. Ce succès rendit l'armée allemande maîtresse du pays entre l'Adige et l'Adda; elle pénétra dans le Bressan, et le maréchal de Catinat, qui commandait l'armée française recula jusque derrière l'Oglio. Le maréchal de Villeroi vint lui ôter le bâton de commandement, et fut encore moins heureux; il passa l'Oglio pour attaquer Chiari, dans le duché de Modène. Le prince Eugène, retranché devant ce poste rempli d'infanterie, battit le général français et le contraignit d'abandonner presque tout le Mantouan. La campagne finit par la prise de la Mirandole, le 22 décembre 1701. Au cœur de l'hiver de l'année suivante, tandis que Villeroi dormait tranquillement dans Crémone, Eugène pénétra dans cette ville par un égoût et le fait prisonnier. Son activité et sa prudence, jointes à la négligence du gouverneur, lui avaient donné cette place; le hasard et la valeur des Français et des Irlandais la lui ôtèrent. Il fut contraint de se retirer le soir du 1^{er} février, après avoir combattu tout le jour en hé-

ros. Le duc de Vendôme, mis à la place de Villeroi, se signala le 15 août à Luzara. Cette bataille, douteuse en elle-même, pour laquelle on chanta le *Te Deum* à Vienne et à Paris, parut se déclarer pour la France, par la prise de Guastalla et de quelques villes voisines. Le prince Eugène quitta l'Italie pour passer en Allemagne; il n'avait pas remporté de victoire contre Vendôme; mais il laissait les troupes en bon ordre. L'empereur se l'attacha par de nouvelles grâces; il le nomma président du conseil de guerre, et administrateur de la caisse militaire. Le commandement des armées l'Allemagne lui fut confié. Eugène, Marlborough et Heinsius, maîtres en quelque sorte de l'empire, de l'Angleterre et de la Hollande, étroitement unis par l'esprit et par le cœur, formèrent une espèce de triumvirat fatal à la France et à l'Espagne. Les deux premiers gagnèrent, en 1704, la bataille de Höchstet, livrée assez mal à propos par l'électeur de Bavière, secondé du maréchal de Tallard. Cette victoire fut décisive et changea la face des affaires; plus de la moitié de l'armée française et bavarroise fut détruite: le reste regagna avec peine les bords du Rhin, abandonnant toutes les villes de la Bavière et de la Souabe. De retour en Italie, l'an 1705, Eugène combattit le duc de Vendôme à la journée de Cassano, près de l'Adda: journée sanglante, dont les partis s'attribuèrent la gloire. L'armée française ayant assiégé Turin l'année d'après, Eugène vint à son secours. Il passa le Tanaro aux yeux du duc d'Orléans, après avoir passé le Pô à la vue de Vendôme. Il prend Correggio, Reggio; il dérobe une marche aux Français, les force dans leurs lignes, et leur fait lever le siège. Après avoir délivré Turin et battu les Français, il fit rentrer le Milanais sous l'empereur, qui lui en donna le gouvernement. La fortune continua de lui être favorable en 1707. Les troupes françaises et espagnoles évacuèrent le Lombardie; le général Daun s'empara du royaume de Naples. Eugène pénétra, peu de temps après, en Provence et en Dauphiné par le Col de Tende. Cette invasion, heureuse au commencement, finit comme toutes les invasions faites dans ces provinces. On avait mis le siège devant Toulon: on fut obligé de le lever. La Provence fut bientôt délivrée, et le Dauphiné sans danger. La prise de Suze fut tout le fruit de cette campagne. Le prince Eugène, ayant passé en 1708 des bords du Var aux bords de l'Escaut, mit en déroute les Français au sanglant combat d'Oudenarde, le 11 juillet. Ce n'était

pas une grande bataille, dit un auteur, mais ce fut pour les Français une fatale retraite. Le vainqueur, maître du terrain, mit le siège devant Lille, défendue par Boufflers. Cette ville, si bien fortifiée, se rendit après une défense de 4 mois. Il dut en partie son succès au découragement des généraux français: aussi dans un âge plus avancé, il rejetait les louanges qu'on lui donnait sur cette entreprise, trop téméraire dans le projet, pour être glorieuse dans l'exécution. Cette conquête fut suivie de la bataille de Malplaquet, gagnée le 10 septembre 1709, sur les maréchaux de Villars et de Boufflers, qui lui disputèrent longtemps la victoire. Marlborough ayant été disgracié, Eugène passa à Londres pour seconder sa faction; mais ce voyage fut inutile, il retourna seul achever la guerre. C'était un nouvel aiguillon pour lui d'espérer de nouvelles victoires, sans compagnon qui en partageât l'honneur. Il prit la ville de Quesnoy en 1712, et étendit dans le pays une armée d'environ 100 mille combattants. Quoique privé des Anglais, il était supérieur de 20 mille hommes aux Français; il l'était surtout par sa position, par l'abondance des magasins, et par 9 ans de victoires. La France et l'Espagne étaient dans l'alarme. Une faute qu'il fit à Landrecies qu'il assiégeait les délivra de leurs inquiétudes. Le dépôt des magasins, placé à Marchiennes, était trop éloigné; le général Albermale, posté à Denain, n'était pas à portée d'être secouru assez tôt, s'il était attaqué. Il le fut. Le maréchal de Villars, après avoir donné le change au prince Eugène, tomba sur Albermale, et remporta une victoire aussi aisée que complète. Eugène, arrivé trop tard, se retira, après avoir fait d'inutiles efforts. Quelques jours auparavant, il avait voulu rapprocher ses magasins; mais, par une économie mal entendue, les députés des Hollandais s'y opposèrent. Cet événement amena la paix. Eugène et Villars, héros du champ de bataille, excellents négociateurs dans le cabinet, la conclurent le 6 mai 1714, à Rastadt, et elle fut suivie du traité de Baden en Argaw. La puissance ottomane, qui aurait pu attaquer l'Allemagne pendant la longue guerre de 1701, attendit la conclusion totale de la paix générale. Le grand visir Ali parut sur les frontières de l'empire avec 150 mille turcs, Eugène le battit en 1716, à Péterwaradin, et s'empara de Temeswar. En 1717, il entreprit le siège de Belgrade; les ennemis vinrent l'assiéger dans son camp, et non contents de le bloquer, ils avancèrent à lui par des approches et des tranchées. Le prince Eu-

gène, après avoir laissé passer un ruisseau qui les séparait de son camp, sortit de ses retranchements, les défit entièrement, leur tua plus de 20 mille hommes, et s'empara de leurs canons et de leurs bagages. Belgrade, n'ayant plus de secours à espérer, se rendit au vainqueur. Une paix avantageuse fut le fruit de ses victoires. Couvert de gloire, il retourna à Vienne, où ses ennemis voulaient lui faire son procès, pour avoir hasardé l'Etat qu'il avait sauvé et dont il avait reculé les frontières. La double élection faite en Pologne ayant rallumé la guerre en 1733, le prince Eugène eut le commandement de l'armée sur le Rhin. Les Français prirent Philisbourg à sa vue. Il n'y avait plus dans l'armée impériale que l'ombre du prince Eugène : il avait survécu à lui-même, et il craignait d'exposer sa réputation si solidement établie, au hasard d'une dix-huitième bataille. Il mourut subitement à Vienne en 1736, regretté de l'empereur et des soldats. Les malheurs de l'année suivante ne justifiaient que trop ces regrets. L'empereur, qui lui devait la gloire de son règne, disait au milieu des pertes qui suivirent sa mort : « La fortune de l'Etat est donc morte avec ce héros ? » Le prince Eugène fut le plus heureux général et le plus habile ministre que la maison d'Autriche eût eu depuis plusieurs siècles. Il avait un esprit plein de justesse et d'élevation, les qualités et le courage nécessaires pour triompher des capitaines les plus expérimentés. S'il échoua quelquefois dans ses entreprises, les circonstances qui les lui firent manquer lui valurent de nouveaux éloges. Il n'était pas toujours le maître de faire ce qu'il voulait. Un de ses amis lui demanda un jour, pendant la longue guerre pour la succession d'Espagne, la cause de la profonde rêverie où il le voyait plongé : « Je fais réflexion, dit-il, que si Alexandre-le-Grand avait été obligé d'avoir l'approbation des députés de Hollande pour exécuter ses projets, ses conquêtes n'auraient pas été à beaucoup près si rapides.... » Le courage n'était pas la seule qualité du prince Eugène. Les traités de Rastadt et de Passarowitz ont autant immortalisé son nom que ses victoires. Il était le père des soldats et le modèle des ministres, philosophe, doux, humain, bienfaisant, sans orgueil, sans dédain, sans faste, et d'une générosité peu commune. Son attachement à la religion était aussi solide que sincère. Il portait avec lui, au milieu de ses opérations militaires, le petit, mais le précieux livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*, et le lisait dans des moments de calme et de

réflexion. Quoique froid et réservé, il était sensible aux charmes de l'amitié. Il cultiva les lettres dans le cours de ses victoires, et les protégea dans le cours de son ministère. Tous les beaux arts avaient des attraita pour lui. « De trois empereurs qu'il avait servis, le premier, Léopold, avait été, disait-il, son père, parce qu'il avait eu soin de sa fortune comme de celle de son propre fils ; le second, Joseph, son frère, parce qu'il l'avait aimé comme un frère ; le troisième, Charles VI, son maître, parce qu'il l'avait récompensé en roi. » Ses *Batailles* ont été imprimées en deux vol. in-fol., auxquels on a joint un *supplément*. On peut aussi voir l'*Histoire du prince Eugène*, imprimée à Vienne en 1770, en 5 vol. in-12. Elle offre quelques particularités curieuses, quoiqu'elle ne soit très-souvent qu'une compilation de gazettes, et que l'auteur, calviniste réfugié, donne quelquefois l'essor aux préjugés de sa secte.

EUGÈNE. (Voyez BEAUHARNAIS.)

EUGENIOS. (Voyez BULGARS.)

EUGIPPIUS, originaire de la Norique, suivit sa nation, lorsqu'Odoacre la transféra en Italie l'an 488 ; il y fut abbé de Lucullano, près de Naples. Il est auteur : du *Thesaurus ex sancto Augustino*, in-fol., Bâle, 1542 ; d'une *Vie de saint Augustin de Fasianes*, insérée dans *Bollandus* ; d'une *Vie de saint Séverin*, apôtre de la Norique, insérée dans les *Œuvres* de Marc Velser. La règle qu'il avait donnée à ses moines est perdue.

EULER (Léonard), professeur de mathématiques, membre de plusieurs académies, naquit d'un ministre protestant le 15 avril en 1707, à Bâle, où il s'appliqua avec succès à la philosophie et à l'étude des langues orientales ; ses progrès dans les sciences lui acquirent l'estime de Jean Bernouilli. Les fils de cet habile géomètre l'invitèrent à se rendre à Saint-Petersbourg, où ils avaient été appelés eux-mêmes en 1725. Euler y remplit successivement les chaires de professeur de physique et de mathématiques, perfectionna le calcul intégral, inventa le calcul des sinus, simplifia les opérations analytiques, et répandit un nouveau jour sur toutes les parties des sciences mathématiques. En 1741, il se rendit à Berlin, et continua beaucoup à donner du lustre à l'académie naissante. « Frédéric demandait quelquefois à ses académiciens autre chose que des écrits, et le haut savoir du géomètre fournait sa part de contribution aux travaux publics du royaume, » dit un écrivain. Euler n'eût pu suffire à des travaux si multipliés et si

divers, si la mémoire ne l'eût suffisamment secondé, en apportant fidèlement et toujours à temps les matériaux que son génie mettait en œuvre. Jamais peut-être cette précieuse faculté ne se montra plus étonnante et surtout plus universelle que dans cet homme si richement doté par la nature : en mathématiques, elle s'était chargée des formules algébriques les plus longues et les plus compliquées, et les réduisait sur-le-champ avec une admirable précision. D'Alembert lui-même, dont les citations toujours exactes en histoire et en littérature surprenaient si fréquemment ses confrères les deux académies de Paris, ne put croire aux prodiges de la mémoire mathématique d'Euler, qu'après les avoir vus plusieurs fois durant un séjour qu'il fit à Berlin. A côté de cet immense recueil de formules algébriques, les curieux pouvaient provoquer l'exhibition du poëme entier de l'*Énéide*; car Euler le savait par cœur, et n'en oubliât jamais un seul vers. Il avait même retenu, ce qui pouvait être oublié sans inconvénient ni regret, l'ordre de pagination du livre où il avait noté cette œuvre de Virgile, et ne se trompait jamais en citant le premier et le dernier vers de chaque page. Tous les autres traits de ses études littéraires n'étaient pas moins bien conservés que l'*Énéide* dans cette tête dont la capacité tout entière semblait envahie par les mathématiques. » Euler retourna en 1766 à Saint-Petersbourg, où il perdit la vue sans que cela l'empêchât de travailler et d'enrichir le public de ses productions. Il mourut le 7 septembre 1783. Euler, âgé de plus de 75 ans, « avait calculé pendant une matinée la vitesse d'ascension d'un aérostat; en dinant, il avait exposé, avec la clarté et la précision qui caractérisent tous ses ouvrages, la méthode et les données du calcul de l'orbite d'Uranus; après le repas, il se livra à ses exercices accoutumés avec son petit-fils; au milieu de cet amusement, plein de charmes pour l'un et pour l'autre, le vieillard laissa tomber sa pipe.... il n'écrivit plus. » — « Il fut aussi religieux, dit M. Ferry, que Newton et Pascal, et quelques parties de ses œuvres mathématiques attestent la sincérité de sa foi. Avant qu'il eût perdu la vue, il réunissait chaque soir sa famille et tous les habitants de sa maison, et après une lecture pieuse, suivie quelquefois de courtes explications, la prière était faite en commun. » Fils d'un protestant, il avait presque toute la foi d'un catholique. Pour lui, qui n'a point encore eu son égal dans les sciences qu'il cultiva, les vérités de la

Bible étaient supérieures aux vérités géométriques. Cessez donc d'outrager Euler, prétendus philosophes. Il savait *Jésus-Christ*, et voici ce qu'il dit de vous, de vos systèmes et de vos objections : « Quelque « bizarres et absurdes que soient les sentiments d'un philosophe (ceci rappelle « le mot, si vrai, de Cicéron : *il n'est « rien de si absurde qui n'ait passé par « la tête des philosophes*), il en est tellement entêté, qu'il n'admet aucun sentiment ou dogme de la religion, qui ne soit conforme avec son système de « philosophie; et c'est de là qu'ont tiré « leur origine la plupart des sectes et « des hérésies dans la religion. Plusieurs « systèmes philosophiques sont réellement en contradiction avec la religion; « mais alors les vérités divines doivent « bien l'emporter sur les rêveries humaines, si l'orgueil des philosophes « n'y mettait obstacle : mais la vraie « philosophie paraît quelquefois contraire à la religion, cette contradiction n'est qu'apparente, et il ne faut « jamais se laisser éblouir par des objections. (*Lett. à une princ. d'Allem.*) Peu de géomètres ont embrassé tant d'objets à la fois, et les ont traités avec plus de succès. On a de lui un grand nombre d'ouvrages : une *Dissertation sur la nature et la propagation du son*, en latin, Bâle, 1727, in-4;.... *sur la marche des vaisseaux*, que l'Académie de Paris honora de l'accessit en 1727; *Mechanica, sive motus scientia, analytice exposita*, Saint-Petersbourg, 1739, in-4; *Mémoire sur la nature et les propriétés du feu*, couronné par l'Académie de Paris en 1738; *Testamen novum theoria musica*, Saint-Petersbourg, 1739, in-4; *Mémoire sur les flux et reflux de la mer*, couronné par la même Académie en 1740. Il y explique l'action du soleil et de la lune sur la mer, et appuie son explication de géométrie et de calcul : ce qui n'a point empêché plusieurs savants de la regarder comme peu satisfaisante. C'est une chose singulière que l'extrême variété et le peu de constance des opinions établies à ce sujet. Descartes qui attribue ce phénomène à la pression de l'air, Newton qui en fait l'honneur à l'attraction, sont au pied du mur, quand on objecte que les marées sont plus hautes sous les zones tempérées que sous la zone torride; et surtout quand on leur fait observer que le baromètre ne monte ni ne baisse, lorsque la lune passe au méridien. Aussi Galilée se moquait-il amèrement de Képler, qui avant Newton avait rapporté ce phénomène à la lune; mais, par un raisonnement plus étrange encore, il

le fit dériver du mouvement de la terre. Un physicien de ce siècle a eu recours à la dilatation de l'air, produite par l'action du soleil; un autre à la fonte des glaces polaires; on a imaginé des gouffres qui absorbaient et revomissaient les eaux alternativement, etc. Le doute et l'indécision d'un vieux poète sont peut-être plus raisonnables que tout cela :

*Quærit, quæ agitat mundi labor, et mihi semper
Te, quæcumque moves tam æthere, caussa, motibus,
Ut superi voluere, late.*

LOCUS. PHAËA, lib. 2.

« Je ne sais, dit un philosophe, si l'on sait assez l'énergie de cet *ut superi voluere*. Quand on songe que depuis Lucain on n'a rien dit de plus raisonnable sur cet objet, que les physiciens de son temps; quand on réfléchit d'un autre côté que c'est un objet visible, palpable, immense, se renouvelant deux fois par jour, dans toute l'étendue des deux hémisphères, observé de près par 500 millions d'hommes, l'espace de 5 à 6 mille ans; on comprend ou du moins l'on peut comprendre alors toute la vérité de cet *ut superi voluere*. » *Methodus inveniendi lineas curvas maximi, minimæ proprietate gaudentes*, Lausanne, 1744, in-4; *Introductio in analysin infinitorum*, Lausanne, 1744, et Lyon, 1796, traduite en français avec des notes, par Labey, 2 vol. in-4; *Theoria motuum planetarum et cometarum*, Berlin, 1744, in-4; *Opuscula varii argumenti*, Berlin, 1746, 3 vol. in-4; *Scientia navalis, seu tractatus de construendis ac dirigendis navibus*, Saint-Petersbourg, 1749, 2 vol. in-4; *Theoria motus lunæ*, Berlin, 1753, in-4; *Dissertatio de principio minimæ actionis, unâ cum examine objectionum Koenigii*, Berlin, 1753, in-4; *Institutiones calculi differentialis cum ejus in analysi infinitorum ac doctrinâ serierum*, 1755, in-4; 1787 et 1804, 2 vol. in-4; *Constructio lentium objectivarum, etc.*, Saint-Petersbourg, 1762, in-4; *Meditationes de perturbatione motus cometarum ab attractione planetarum orbitæ*, Saint-Petersbourg, 1762, in-4; *Theoria motus corporum solidorum seu rigidorum*, 1765, in-4; *Institutiones calculi integralis*, Saint-Petersbourg, 1768, 3 vol. in-4; 1792, 4 vol. in-4; *Dioptrica*, 1769, 3 v. in-4; *Opuscula analytica*, 1783, 2 v. in-4; cinq *Mémoires* sur différentes questions de mathématiques, dans les *Mélanges de Berlin*; c'est peut-être ce qu'il y a de mieux dans cette collection; plusieurs *Dissertations* dans les *Mémoires* des académies de Saint-Petersbourg et de Berlin; *Eléments d'algèbre*, en allemand.

Cet ouvrage, qu'il fit étant aveugle, a été traduit en français et en russe; il est écrit avec clarté et méthode. La traduction française, qui est de M. Bernouilli, avec des notes par Lagrange et Garnier, a été réimprimée plusieurs fois. La dernière édition est de 1707, 2 v. in-8, fig.; *Lettres à une princesse d'Allemagne* (la princesse d'Anhalt-Dessau), sur divers sujets de physique et de philosophie, Saint-Petersbourg, 1768-72, et Berne, 1778, 3 vol. in-8. Il y attaque avec force le système de Newton sur les couleurs, et d'autres opinions accréditées. M. de Condorcet en a donné une nouvelle édition en 1787, où il s'est permis plusieurs retranchements qui portent particulièrement sur les endroits de ses lettres les plus favorables à la religion, afin de laisser ignorer le christianisme d'Euler, et soulager les incrédules du poids de son autorité qui les accable, parce que l'exemple de cet illustre géomètre, joint à celui de tant de savants du premier ordre, montre avec évidence qu'on peut allier la conviction la plus profonde des vérités révélées, avec le génie le plus pénétrant et les plus vastes connaissances. Quelle honte pour des hommes si fiers de leurs lumières, d'être ainsi réduits, pour la défense de leur cause, à user de semblables supercheries, aussi contraires à l'honnêteté qu'à la bonne foi! Et combien ces ruses indiques, décèlent le peu de confiance qu'ils ont dans leurs moyens! Les *Ouvrages* d'Euler ne sont pas les seules d'où ils aient essayé de faire disparaître toutes les traces du Christianisme, ou de les affaiblir; celles de Linnée, de Newton et de Bacon nouvellement travesties en incrédule, en offrent des exemples aussi scandaleux. Il n'y a pas même jusqu'à Pascal que Condorcet n'ait eu l'audace de dénaturer en plus d'une manière, dans la dernière édition qu'il a donnée de ses *Pensées*. (Voyez CONDORCET.) Les *Lettres à une princesse d'Allemagne* ont été réimprimées à Paris en 1812, 2 vol. in-8, d'après la première édition, avec des notes, par Labey. L'homme en Euler était aussi estimable que le savant. Bon époux, bon père, bon ami, bon citoyen, il se montra constamment fidèle à tous les rapports de la société. Ennemi de l'injustice, s'il en voyait commettre quelqu'une, il avait la franchise de la censurer et le courage de l'attaquer sans avoir égard à la personne. Il avait beaucoup de respect pour la religion, et remplissait avec soin les devoirs du chrétien. Doux et honnête envers tout le monde, s'il a jamais senti de l'indignation, ce n'a été qu'envers les ennemis du Chris-

janisme, dont il a pris avec ardeur la défense contre les objections des athées, dans un ouvrage qu'il publia à Berlin en 1747, intitulé : *Essai de défense touchant la révélation divine contre les esprits bria*. Cet *Essai*, traduit en italien par Nicolas Onérati, Naples, 1788, fait d'autant plus d'honneur à ses principes, que les prétendus esprits forts contre lesquels il s'élève, dominaient alors, et donnaient le ton dans la capitale de la Russie, où il faisait sa résidence. (Voyez LEMERY.) Il a laissé plusieurs fils qui marchèrent sur les traces de leur père, entre autres J. H. EULER l'aîné, mort à Saint-Petersbourg, le 6 septembre 1800, qui emporta des prix dans différentes académies, et publia un grand nombre de *Mémoires* intéressants sur l'astronomie, la physique, la mécanique et l'optique, dans les *Collections académiques* de Berlin, de Munich et de Göttingue. (Voyez *Eloge de Léonard Euler*, par Nicolas Fuss, son élève, Berlin, 1784, in-4.)

EULOGE, pieux et savant patriarche d'Alexandrie en 581, mort en 607, laissa divers ouvrages contre les novatiens et contre d'autres hérétiques de son temps, il fut uni d'une étroite amitié avec saint Grégoire-le-Grand.

EULOGE DE CORDOUE (saint), prêtre, élu archevêque de Tolède, la même année qu'il fut martyrisé par les Sarrasins en 859, fortifia par ses écrits et par ses discours ses frères dans la foi. Ceux qui nous restent de lui sont : *Memoriale sanctorum* : c'est une histoire de quelques martyrs ; *Libri tres de martyribus Cordubensibus*, et *Apologeticon pro gestis eorumdem* ; *Exhortation au martyre*, et plusieurs lettres. Ces ouvrages se trouvent dans le 4^e vol. de *Hispania illustrata*, et dans la *Bibliothèque des Pères*.

EUMÈNES de Cardie, capitaine grec, l'un des plus dignes successeurs d'Alexandre-le-Grand, était fils d'un voiturier. Il avait les qualités qui font le héros dans la guerre, et l'homme estimable dans la paix, et il dut son élévation à ces qualités. Alexandre lui fit épouser la sœur de Barsine, l'une de ses femmes. Après la mort de ce conquérant, Eumènes acheva la conquête de la Cappadoce et de la Paphlagonie, et fut gouverneur de ces deux provinces ; mais Antigone ne voulut point l'y laisser établir. Se voyant sans ressource, il se rendit auprès de Perdicas, qui le chargea de porter la guerre sur les bords de l'Hellas, contre les princes ligués contre lui. Il défait Cratère et Néoptolème, et tua celui-ci dans un combat singulier. Cratère périt

aussi dans le cours de cette guerre ; le vainqueur pleura le vaincu, son ancien ami, lui rendit les derniers devoirs, et fit porter ses cendres en Macédoine à sa famille : action de générosité, dont un historien chrétien se charge avec plus de plaisir que du détail fatigant de tant de meurtres inutiles. Eumènes marcha ensuite contre Antipater, le vainquit et s'empara de plusieurs provinces. Après la mort de l'ambitieux Perdicas, il eut à combattre Antigone. On donna une bataille à Orcinium en Cappadoce, l'an 320 avant J.-C. Eumènes y fut vaincu par la trahison d'Apollonide, commandant de la cavalerie. Le traité fut pris et pendu sur-le-champ. Eumènes, obligé d'errer et de fuir sans cesse, congédia une partie de ses troupes, et s'enferma dans le château de Nora sur les frontières de la Cappadoce et de la Lycaonie. Il y soutint un siège d'un an. Après différents succès mêlés de revers, Antigone tailla en pièces l'arrière-garde de son ennemi et prit le bagage de son armée ; c'est ce qui décida la victoire en sa faveur. Le vainqueur fit dire aux officiers et aux argyraspides, phalange de Macédoniens, qu'il leur rendrait tout ce qui leur appartenait, s'ils lui livraient Eumènes. Ils eurent la lâcheté de recouvrer à ce prix leur bagage. L'illustre infortuné fut mis à mort dans sa prison l'an 315 avant J.-C. C'est l'ambition qui commit ce meurtre. Antigone, autrefois le meilleur ami d'Eumènes, l'estimait trop pour ne pas le craindre. L'armée du vaincu, étant sans chef, fut bientôt dissipée. Antigone, se défiant des traîtres, les fit exterminer.

EUMÈNES I^{er}, roi de Pergame, succéda à Philétère son oncle, l'an 264 avant J.-C. Il remporta une victoire sur Antiochus, fils de Séleucus, et augmenta ses Etats de plusieurs villes qu'il prit sur les rois de Syrie. Ce prince aimait les lettres et encore plus le vin. Il périt d'un excès en ce genre, après 22 ans de règne.

EUMÈNES II, neveu du précédent, monta sur le trône après Attale son père, l'an 198 avant J.-C. Les Romains, dont il cultiva l'amitié, augmentèrent ses Etats, après leur victoire sur Antiochus-le-Grand. Eumènes vainquit Prusias et Antigone, et mourut l'an 160 avant J.-C. Ce prince protégeait et cultivait les lettres ; il augmenta considérablement la fameuse bibliothèque de Pergame, qui avait été fondée par ses prédécesseurs sur le modèle de celle d'Alexandrie. Ses frères Attale, Philétère et Athénée lui furent si attachés, qu'ils voulurent être du nombre de ses gardes.

EUMÈNES, orateur, originaire d'Athènes, professa la rhétorique avec beaucoup d'éclat à Autun où il était né, vers l'an 261. Il y ramena le goût des arts et de l'éloquence. Constance-Chlore et Constantin son fils lui donnèrent des marques de leur estime. Il prononça, l'an 309, le *panégyrique* de ces deux princes. Son discours le plus célèbre est celui dans lequel il tâcha d'engager Riccius Varus, préfet de la Gaule Lyonnaise, à rétablir les écoles publiques, ruinées par les barbares qui avaient inondé les Gaules. Eumènes offrit de contribuer à ce rétablissement; il céda une année des appointements qu'il avait en qualité d'un des premiers secrétaires des empereurs, ce qui faisait une somme considérable. Ce rhéteur mourut vers le milieu du 4^e siècle. Le Père de la Baume, jésuite, a recueilli ce qui nous reste de ses *harangues*, dans ses *Panegyrici veteres ad urum Delphini*, 1676, in-4. Son style se sent un peu de la décadence de la latinité, et il y a beaucoup plus de lieux communs que de pensées.

EUNAPE, natif de Sardes en Lydie, sophiste, médecin et historien du 4^e siècle de l'ère chrétienne, sous les règnes de Valentinien, de Valens et de Gratien, écrivit l'*Histoire des Césars*, dont Suidas nous a conservé quelques fragments. Nous n'avons de lui que les *Vies des philosophes de son temps*, écrites avec précision et avec assez de netteté et d'élégance. A. Junius en a donné une traduction latine avec le texte grec, 1596, in-8. On en trouve un extrait dans les *Excerpta de legationibus*, Paris, 1648, in-fol., qui font partie de la *Bizantine*. Cette *Histoire des philosophes* est pleine d'injures, indignes de la saine philosophie. Le but de l'auteur paraît être de relever l'idolâtrie et de rabaisser le Christianisme. Il exagère les vertus des philosophes païens, et atténue celles des solitaires chrétiens. (Voyez ZANON.) Il insulte même à leurs martyres; et autant qu'on peut en juger par cet ouvrage, Eunape était un de ces hommes passionnés qui couvrent leurs emportements du manteau de la sagesse, et qui ont sans cesse le mot de *philosophie* à la bouche, parce qu'ils sentent qu'ils ne l'ont point dans le cœur.

EUNOME, *Eunomius*, hérésiarque, qui donna son nom à une secte qui fut proscrite par Gratien, était natif de Capadoce, et fut d'abord maître d'école à Constantinople, ensuite disciple d'Aëtius; il parvint à l'évêché de Cysique par la protection d'Eudoxe, patriarche arien de Constantinople. Ce prélat, en l'ordonnant, lui conseilla de cacher les erreurs

qu'il avait sucées auprès d'Aëtius. En nomme ayant négligé cet avis, et s'étant fait chef de parti, fut déposé par Eudoxe, son ami, et exilé en divers endroits; il mourut dans sa patrie en 393. C'était un arien outré. Il soutenait que Jésus-Christ n'était Dieu que de nom; qu'il ne s'était pas uni substantiellement à l'humanité, mais seulement par sa vertu et par ses opérations. Il rebaptisait ceux qui l'avaient été dans la foi de la Trinité, et croyait que la foi pouvait sauver sans les œuvres. Ses impiétés étaient d'autant plus dangereuses, qu'il réunissait à quelque talent beaucoup d'artifice. Saint Grégoire de Nice et saint Basile signalèrent leur éloquence et leur zèle contre ce sectaire factieux.

EUPHÉMIUS, patriarche de Constantinople l'an 490, illustre par sa science et par ses vertus, effaça des dyptiques le nom de l'hérétique Monge, ouvertement déclaré contre le concile de Chalcedoine. Il y rétablit celui du pape Félix III, qui en avait été ôté. Ce pontife lui refusa néanmoins sa communion, parce qu'il conservait les noms de quelques prélat^s hérétiques ou soupçonnés de l'être. Euphémios s'obstina à y laisser celui d'Acace, dont il ne voulait pas outrager la mémoire. Le pape Gélase, successeur de Félix, refusa aussi de communiquer avec lui. L'empereur Anastase l'envoya en exil en 495. Ce patriarche mourut à Ancre en 515, victime de son opiniâtreté.

EUPHRANOR, célèbre sculpteur et peintre de Corinthe, qui avait composé plusieurs volumes sur la symétrie et sur les couleurs. Il florissait dans la 104^e Olympiade, vers l'an 364 avant J.-C. Quintilien le cite comme ayant porté l'art de la peinture au dernier degré de perfection. Plin^e écrit qu'il avait fait un grand nombre de belles statues de bronze ou de marbre, parmi lesquelles on distinguait un *Paris* que les Grecs ne se lassaient point d'admirer; une *Minerve* et une *Léoné* qui furent transportées à Rome; on chanta aussi un *Vulcain*, *Alexandre* et *Philopée* sur des quadriges, etc. Plin^e le range parmi les artistes athéniens.

EUPHRATE, philosophe stoïcien, sous l'empereur Adrien, demanda à ce prince la ridicule permission de s'ôter la vie, qui n'était plus qu'un fardeau pour lui. Adrien le lui permit, et le prétendu suicide donna la mort l'an 118 de J.-C.

EUPHRONE (saint), évêque de Tarragone, petit-fils du B. Grégoire, évêque de Tarragone, ne dut son élévation qu'à ses vertus et à sa capacité. Sacré en 556, il assista l'année suivante au concile de Paris, où l'on arrêta de sages règlements,

hant les biens ecclésiastiques, les ordinations des évêques et les mariages illégitimes. La ville de Tours ayant été presque toute réduite en cendres par une suite de la guerre civile qui s'était allumée en France, ce saint évêque donna des marques éclatantes de sa charité. Il pourvut la subsistance des pauvres, trouva les moyens de procurer des ressources aux habitants de la ville, et s'opposa à l'établissement d'une taxe, à laquelle le comte aison voulait assujettir le peuple. En 36, Euphrone assembla dans sa ville épiscopale un concile qui est appelé le second de Tours, et dans lequel on fit vingt-sept canons de discipline. Ce prélat eut de la plus haute considération auprès des rois Clotaire I^{er} et Caribert. On rapporte qu'étant en route pour aller à la cour du dernier, il revint sur ses pas, en sentant que son voyage serait inutile, avec que le roi était mort : ce qui se trouva vrai. Il fut également estimé de Sigebert, roi d'Austrasie. Ce fut lui que ce prince choisit pour faire la translation de la vraie croix dans le monastère de Saint-Radegonde à Poitiers. Ce saint évêque mourut le 4 août 573, et eut pour successeur saint Grégoire, son parent, qui est regardé comme père de l'histoire de France. — Il ne faut pas le confondre avec saint EUPHRONE, évêque d'Autun, qui fut beaucoup de part à la lettre adressée à Thalasse d'Angers, contenant divers règlements sur les fêtes et le service divin, sur les ecclésiastiques bigames, etc., et souscrivit au concile qui fut assemblé à Arles, en 475, à l'occasion du prêtre Acide. On ignore en quelle année il mourut. On sait seulement qu'une saintetéminente, une prudence consommée et un savoir profond le firent généralement respecter.

EUPOLIS, poète comique de l'ancienne comédie, était d'Athènes, et florissait vers l'an 440 avant J.-C. Il monta sur le théâtre dès l'âge de 17 ans, et fut couronné plusieurs fois. On dit qu'Alcibiade se fit mourir pour avoir fait des vers contre lui ; d'autres prétendent qu'il périt dans un naufrage. Il nous reste de lui un ouvrage intitulé : *Sententia*, imprimé à Bâle en 1560, in-8.

EURIC. (Voyez EVARIC.)

EURIPIDE, poète tragique grec, né à Salamine l'an 480 ou 486 avant J.-C., fut disciple de Prodicus pour l'éloquence, de Socrate pour la morale, et d'Anaxagore pour la physique. Les chagrins que ce dernier s'attira par ses rêveries philosophiques, l'ayant dégoûté de la philosophie, il s'adonna à la poésie dramatique. Il s'enferma dans une caverne pour com-

poser ses *tragédies*, qui firent l'admiration de la Grèce et des pays étrangers. L'armée des Athéniens commandée par Nicias, ayant été vaincue en Sicile, la plupart des soldats rachetèrent leur vie et leur liberté, en récitant des vers du poète grec. Euripide florissait à Athènes, dans le même temps que Sophocle. L'émulation qui s'éleva entre lui et ce redoutable concurrent dégénéra en inimitié. Aristophane l'immola à la risée publique dans ses comédies. Euripide médissait sans cesse des femmes et dans la conversation et sur le théâtre ; il se maria pourtant deux fois, et deux fois il répudia ses épouses. Cette conduite fournissait beaucoup à la plaisanterie du comique grec. Euripide très-sensible, et ne pouvant soutenir plus longtemps les railleries des auteurs et du public, quitta Athènes, et se retira à la cour d'Archélaus, roi de Macédoine. Ce prince, protecteur des gens de lettres, le fit son premier ministre, si l'on en croit Solin. Euripide fit, suivant quelques-uns, une fin tragique. On prétend qu'il se promenait dans un bois, et qu'il rêvait profondément suivant sa coutume, lorsqu'il fut rencontré, un peu à l'écart, par les chiens du prince, qui le mirent en pièces. De quelque façon qu'il ait terminé sa carrière, les chronologistes placent sa mort l'an 407 avant J.-C. Euripide était un homme grave et sévère, malgré la poésie. Il travaillait difficilement. Le poète Alcestis, qui avait la facilité des mauvais écrivains, se vantait qu'il avait fait cent vers dans trois jours, tandis qu'Euripide n'en avait fait que trois. « Il y a encore cette différence entre vos écrits et les miens, dit le poète au versificateur, que les vôtres dureront trois jours, et les miens perceront l'éternité des siècles. » Des 75 *tragédies* qu'il avait composées, il ne nous en reste que 19. Son style, dit Quintilien, est « plein de belles sentences, et soit qu'il fasse parler ou répliquer ses personnages, je le trouve comparable à ce que nous avons de plus disert au barreau. » Mais à considérer ses *pièces*, selon les règles du théâtre, il n'y en a presque point qui soient à l'abri des plus justes reproches. Duplicité d'action, noeuds mal tissés, incidents sans liaison ou mal préparés, dénouements postiches, expositions froides et puériles ; enfin tous les défauts qui supposent l'ignorance de l'art et qui détruisent l'imitation de la nature, se trouvent fréquemment rassemblés dans ses *tragédies*. Il semble quelquefois avoir jeté des scènes au hasard, et n'avoir eu d'autre dessein que d'assembler des dialogues philosophiques ou politiques. Co-

pendant son *Andromaque* fit une impression si vive sur les Abderites, qu'ils furent tous atteints d'une espèce de folie, causée par le trouble que la représentation de cette pièce avait jeté dans leur imagination. Les meilleures éditions d'*Euripide* sont celle d'Alde, 1503, in-8; de Plantin, en 1571, in-16; de Commelin, en 1597, in-8; de Paul Etienne, en 1604, in-4; de Josué Barnès, en 1694, in-fol.; de Musgrave, en 1778, 4 vol. in-4, belle édition, mais peu estimée; enfin celle de Leipsick, 1779-88, 3 tomes in-4, commencée par Morus, et achevée par Beck. (Voyez le *Théâtre des Grecs* du Père Brumoy qui a traduit les beaux morceaux d'Euripide.) Prévôt, de l'académie de Berlin, en a donné en 1783, une traduction française estimée, quoiqu'elle ne soit pas toujours exacte; Paris, 4 vol. in-12. *Euripide* a aussi été traduit en anglais et en allemand.

EURYCLES, fourbe de Lacédémone, qui s'étant rendu à Jérusalem, et ayant gagné les bonnes grâces du roi Hérode et de ses enfants, découvrait aux uns les secrets des autres, pour en avoir de l'argent. Il fut cause par ce moyen de la mort d'Alexandre et d'Aristobule. Ce perfide, étant retourné dans son pays, en fut chassé par ses propres concitoyens.

EURYDICE, femme d'Amyntas, roi de Macédoine, donna quatre enfants à son époux : trois fils, Alexandre, Perdicas et Philippe, et une fille nommée Euryonne. La reine, amoureuse de son gendre, lui promit l'empire et sa main : mais ces dons funestes devaient être le prix de la mort de son mari. Euryonne préserva son père de ce malheur, en lui découvrant ces détestables complots de sa mère. Amyntas eut la faiblesse de lui pardonner. Après sa mort, Eurydice sacrifia à sa fureur ambitieuse Alexandre son fils aîné, qui avait succédé à son père. Perdicas, son autre fils, placé sur le trône après Alexandre, périt comme lui. Les historiens ne nous disent point si ce monstre fut puni de ses exécrables forfaits. Philippe, son 3^e fils, père d'Alexandre-le-Grand, se mit en garde contre ses embûches, et régna paisiblement.

EURYDICE, fille d'Amyntas, fut mariée à son oncle Aridée, fils naturel du roi Philippe. Aridée monta sur le trône de Macédoine après Alexandre-le-Conquérant ; mais la reine tint seule le sceptre. Cette femme ambitieuse, qui gouvernait despotiquement sous un roi titulaire, écrivit à Cassandre de se joindre à elle contre Polysperchon, qui ramenait Olympias de l'Epire avec son petit-fils Alexandre et Roxane, mère du jeune roi. Cas-

sandre vole à la tête de l'élite de ses troupes en Macédoine; mais, lorsque les deux armées furent en présence, les Macédoniens abandonnèrent le parti d'Eurydice, pour se ranger du côté du jeune Alexandre qu'ils regardaient comme leur prince légitime. Olympias fit percer de flèches Aridée, et obligea sa femme de s'ôter elle-même la vie, lui donnant le choix du poison, du poignard ou du cordeau. Elle s'étrangla, l'an 318 avant J.-C.

EUSEBE (saint), grec de naissance, succéda au pape saint Marcel, le 20 mai 310; il sut maintenir la pieuse rigueur de la pénitence canonique, surtout par rapport à ceux qui étaient tombés pendant la persécution. Son zèle lui attira plusieurs ennemis, entre autres Héraclius, homme turbulent, qui souleva toutes sortes de contradictions, dont Eusebe triompha par sa patience. Ce saint Pape fut exilé en Sicile par le tyran Maxence, et mourut le 20 septembre de l'année de son élévation au pontificat.

EUSEBE (Pamphile), évêque de Césarée en Palestine, naquit vers la fin de l'empire de Gallien. On ne sait rien de sa famille; on ignore même le lieu de sa naissance. Il s'unit de la plus étroite amitié avec Pamphile, prêtre de Césarée. Son ami ayant été martyrisé en 309, il prit son nom pour éterniser sa mémoire dans son cœur. Eusebe s'étant adonné de bonne heure aux lettres sacrées et profanes. On disait de lui « qu'il » « savait tout ce qui avait été écrit avant » lui. » Il établit une école à Césarée, qui fut une pépinière de savants. Son mérite le fit élever sur le siège de cette ville en 318. L'arianisme infestait alors l'Eglise et l'empire. Eusebe fut une des colonnes secrètes de cette hérésie. Au concile de Nicée, en 325, il avait été placé à la droite de Constantin. Il y anathématisa les erreurs d'Arius, et proposa une formule de foi orthodoxe; mais il eut quelque peine à souscrire au mot de *consubstantialité* que les Pères ajoutèrent à sa formule. Il assista, en 331, avec les évêques ariens au concile d'Antioche, où saint Eusebe fut déposé. Les ariens le firent nommer à ce siège; mais il refusa, soit parce qu'il condamnait ces sortes de changements, soit qu'il voulait augmenter son crédit par cette preuve de désintéressement : ce qui, dans un évêque courtisan, n'est point sans ressemblance. Quatre ans après, il condamna saint Athanase, de concert avec les évêques des conciles de Césarée et de Tyr. Le saint évêque refusa de se trouver dans ces assemblées, parce qu'il détestait les a-

sices d'Eusèbe et qu'il redoutait son crédit. Les prélats assemblés à Jérusalem pour la dédicace de l'église du Saint-Sépulcre le députèrent à l'empereur Constantin, pour défendre le jugementinique qu'ils avaient rendu contre l'illustre défenseur de la divinité de Jésus-Christ. Cet évêque courtisan surprit la religion du prince, et abusa de sa confiance. Il noircit les innocents et blanchit les coupables. Il obtint le rappel de l'hérésiarque Arius et l'exil d'Athanase. Il connut le faible de Constantin, et fit quelquefois, de ce fondateur du Christianisme dans l'empire, le persécuteur des vrais chrétiens. Il prononça le *panégyrique* de ce prince, à l'occasion de la réjouissance qu'il fit faire au commencement de la 30^e année de son empire, qui fut la dernière de sa vie. On croit qu'il survécut peu à ce prince; il mourut vers 338. Eusèbe laissa beaucoup d'ouvrages dignes de passer à la postérité qui en a une partie. Les principaux sont : l'*Histoire ecclésiastique*, en 10 livres, depuis l'avènement du Messie jusqu'à la défaite de Licinius. C'est le plus considérable de tous ses écrits; il lui a mérité le titre de *Père de l'histoire ecclésiastique*. Il peut tenir lieu des historiens originaux des trois premiers siècles. Elle a été traduite et conduite jusqu'à la mort du grand Théodose, par Rufin d'Aquilée. Eusèbe rejette les narrations fabuleuses avec plus de soin que n'ont fait saint Epiphane et d'autres anciens. Son style, sans agréments et sans beauté, est plutôt celui d'un compilateur que d'un historien. Il avait plus de finesse dans le caractère que dans l'esprit. Ce qu'on ne peut lui pardonner, c'est le coupable silence qu'il garde sur l'arianisme dans son *Histoire* : nouvelle preuve contre ceux qui forcent le sens de ses mauvaises expressions, pour faire un homme orthodoxe d'un intrigant, reconnu par toute l'antiquité pour arien d'esprit et de faction. De toutes les éditions de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, la plus correcte est celle de Henri de Valois, dans la *Collection des historiens ecclésiastiques grecs*, 3 vol. in-fol., à Paris en 1669, puis en 1677, avec une version en latin qui a mérité l'estime du public savant, ensuite augmentée et revue à Cambridge, en 1720, 3 vol. in-fol. Le président Cousin en a donné une excellente traduction en français, 4 vol. in-4, ou 5 tomes en 6 vol. in-12.; la *Vie de Constantin*, en 4 livres. C'est un panégyrique sous le titre d'*histoire*. Elle forme la 2^e partie du tome 1^{er} de l'*Histoire de l'Eglise*, de Cousin, in-12.,

qui manque quelquefois, et quand elle y est, il y a 6 vol.; une *Chronique*, qui renfermait les événements depuis le commencement du monde jusqu'à la 20^e année du règne de Constantin. La traduction qu'en fit saint Jérôme nous a fait perdre une partie de l'original, d'autant plus précieux, qu'Eusèbe entassait dans tous ses ouvrages les passages des auteurs les plus anciens. Joseph Scaliger a prétendu nous donner toute la *Chronique* d'Eusèbe, dont il avait ramassé les fragments épars dans différents écrivains. On trouve en effet que son édition, imprimée à Amsterdam, chez Jansson, in-folio, 1658, est presque toute conforme à la traduction de saint Jérôme. Cette édition a perdu beaucoup de sa valeur par la découverte que l'on a faite récemment d'une traduction complète, en arménien, de la *Chronique* d'Eusèbe, dont on a donné deux éditions : la première sous ce titre : *Eusebii Pamphili chronicon canonum libri duo*, Milan, 1818, grand in-4; production importante qui a devancé celle du texte arménien; la deuxième, intitulée : *Eusebii Pamphili, Casariensis episcopi, chronicon bipartitum, etc.*, Venise, 1818, 2 vol. grand in-4; les Livres de la *Préparation* et de la *Démonstration évangélique*. C'est le Traité le plus savant que l'antiquité nous fournisse, pour démontrer la vérité de la religion chrétienne et la fausseté du paganisme. De 20 livres dont la *Démonstration évangélique* était composée, il ne nous en reste que 10. Le commencement et la fin du 1^{er} livre et du 10, manquent dans toutes les éditions; mais Fabricius Jean-Albert les publia, en 1725, dans sa *Bibliothèque des auteurs qui traitent de la religion*. La meilleure édition de la *Préparation* et de la *Démonstration* est celle de Paris, 1628, en 2 vol. in-fol., avec une version nouvelle de 15 livres de la *Préparation* par le jésuite Vigier, et celle de Donat, jointe aux livres de la *Démonstration*; *Commentaires sur les Psaumes* et sur *Isaïe*, publiés par dom de Montfaucon, dans les deux premiers tomes de la *Collection des Pères grecs*, Paris, 1706, in-fol. Il n'y a, du *Commentaire sur les Psaumes*, que ce que ce savant éditeur en a pu trouver dans les anciens manuscrits, c'est-à-dire ce qu'Eusèbe a fait sur les 119 premiers psaumes. On trouvera dans cet ouvrage des preuves de son arianisme. Le Père Montfaucon, contre la coutume des éditeurs, presque tous enthousiastes de leur original, a employé plusieurs autorités pour prouver qu'il était arien, et ses autorités sont

convaincantes; des *opuscules* qui portent son nom, et que le Père Sirmond fit imprimer en latin, l'an 1645, Paris, in-8. On peut voir les passages des anciens pour et contre Eusèbe, recueillis fort exactement par Valois, à la tête de l'édition de son *Histoire ecclésiastique*. On a aussi d'Eusèbe : *Onomasticon urbium et locorum sacra Scriptura*, imprimé avec les notes de Bonifréus et de Le Clerc, à Amsterdam, in-folio.

EUSEBE (saint), évêque de Verceil au 4^e siècle, mérita ce siège par sa science, des mœurs douces et une piété tendre. Il signala son zèle pour la foi au concile de Milan en 355. Il proposa d'abord de faire souscrire tous les évêques à celui de Nicée, avant que de traiter aucune affaire; mais l'empereur Constantine se rendit maître de l'assemblée. Il fit souscrire la plupart des évêques à la condamnation d'Athanase, par menaces ou par surprise. Ceux qui eurent la force de résister furent bannis; Eusèbe fut de ce nombre. Après la mort de l'empereur, ce saint homme retourna à son église. Il parcourut la Grèce, l'Illyrie, l'Italie; et partout il opposa une digue aux ravages de l'arianisme. Il finit saintement ses jours en 373. Saint Ambroise (ou l'auteur d'un sermon qui lui est attribué) dit que c'est le premier qui, en Occident, joignit la vie monastique à la vie cléricale, renforçant ainsi les vertus sacerdotales par le mépris des possessions terrestres : *Primus in Occidentis partibus in eodem ecclesie eodem monachos instituit esse quos clericos, ut esset in ipsis viris et contemptus rerum et accuratio levitarum*. (Voyez JONADAB, NORBERT saint.) Jean-André Irici, docteur du collège Ambrosien, fit imprimer à Milan en 1748, en 2 vol. in-4, le *livre des Evangiles*, écrit de la propre main d'Eusèbe, qu'on avait trouvé parmi les manuscrits de l'église de Verceil. Il a enrichi cette édition d'une *préface*, de *notes* et d'une *concordance* avec les autres manuscrits des Evangiles et les versions des saints Pères. On trouve deux de ses *lettres* dans la *Bibliothèque des Pères*. Il avait traduit en latin le *Commentaire sur les psaumes* d'Eusèbe et de Césarée; mais cette *traduction* est perdue.

EUSEBE (saint), évêque de Samosate, illustre par sa foi et par son amour pour l'Eglise. Il fut d'abord lié avec les ariens. Le siège d'Antioche étant venu à vaquer, ils convinrent avec les orthodoxes de choisir Méléce pour le remplir. Ils confièrent à Eusèbe le décret de cette élection; mais saint Méléce s'étant aussitôt déclaré pour la foi catholique, les

ariens, appuyés par l'empereur Valens, résolurent de le déposer. Eusèbe, averti de leur pernicieux dessein, se retira dans son diocèse avec l'acte qu'on lui avait confié. On fit courir après lui, et l'envoyé de l'empereur le menaça de lui faire couper la main droite, s'il ne rendait l'acte d'élection; mais Eusèbe, présentant ses deux mains, dit avec fermeté : « qu'il se les laisserait couper, plutôt que de se dessaisir de cet acte, à moins que ce ne fût en présence de tous ceux qui le lui avaient mis en dépôt. » Ce digne évêque souscrivit à la foi de Nicée dans le concile d'Antioche en 353, et se trouva à Césarée en Cappadoce l'an 371, pour élire saint Basile, évêque de cette ville, à la prière de saint Grégoire de Nazianze le Père. La fermeté avec laquelle il s'opposa aux ariens lui attira une foule de traverses. Valens l'exila en 373. Durant cet exil, il se déguisait en soldat pour aller consoler les orthodoxes persécutés, fortifiant les faibles et animant les forts. Après la mort de son persécuteur, Eusèbe se trouva au concile d'Antioche en 378, et y parla en digne défenseur de la divinité de Jésus-Christ. Il parcourut ensuite diverses églises d'Orient. Ayant voulu mettre Maris en possession de l'évêché de Dolique en Syrie, une femme arienne lui jeta sur la tête une tuile qui le blessa à mort. Le digne prélat, avant d'expirer, fit promettre à ceux qui étaient présents de ne point poursuivre cette femme en justice. On la poursuivit néanmoins; mais les catholiques, pour remplir la dernière volonté du saint évêque, demandèrent et obtinrent sa grâce.

EUSEBE, évêque de Bérée, puis de Nicomédie, enfin de Constantinople, favorisa le parti d'Arius, dont il avait embrassé les erreurs. Il les abjura au concile de Nicée; mais cette abjuration forcée n'empêcha pas de convoquer, quelque temps après, un concile en Bithynie, où Arius fut rétabli avec pompe. Les troubles qu'il excitait dans l'Eglise forcèrent Constantin à l'envoyer en exil. Il en fut rappelé, et peignit Arius auprès de l'empereur comme le plus orthodoxe des hommes, et Athanase comme le plus remuant. Il l'accusa d'avoir mis un tribut sur les Egyptiens, d'avoir favorisé la rébellion d'un certain Philumène; et pour accabler plus sûrement le saint prélat, il assembla des conciles, le fit déposer, exiler, et fit recevoir Arius. Il se fit élire par force évêque de Constantinople, l'an 339, après l'injuste déposition de Paul, dont il ambitionnait la place. Eusèbe de Césarée répandait sour-

lement l'arianisme ; Eusèbe de Nicomédie en tirait vanité. Il fut chef de parti , et voulut l'être. Ses sectateurs furent nommés *eusébiens*. Quelques mois avant la mort , en 341, il fit admettre dans un concile d'Antioche les impiétés ariennes comme des points de foi. Eusèbe de Césarée à voulu le faire passer pour un saint : il loue jusqu'à ses défauts ; mais ce sont les éloges d'un homme de parti, qui veut canoniser son chef.

EUSEBE-EMISSÈNE , ainsi nommé , parce qu'il était évêque d'Emèse , fut disciple d'Eusèbe de Césarée , et mourut vers 359. Il était natif d'Edesse en Mésopotamie. Saint Jérôme lui attribue plusieurs ouvrages contre les juifs, les gentils, les novatiens , et des *homélies sur les Evangiles* ; mais il ne nous en reste rien. On convient aujourd'hui que la plupart des homélies , publiées sous son nom, ont été composées par des évêques gaulois dans les premiers temps de l'Eglise gallicane. On en attribue plusieurs à saint Patient, évêque de Lyon. Eusèbe était du parti d'Arius.

EUSEBE , avocat à Constantinople , s'éleva, n'étant que simple laïque, contre l'hérésie de Nestorius , et fit une protestation au nom des catholiques , en 429. Devenu évêque de Dorylée, il se signala avec le même zèle contre les erreurs d'Euclychès. Cet hérétique était son ami ; il s'acha de le ramener par la douceur ; mais le trouvant plus obstiné, il se rendit son accusateur dans un concile de Constantinople de l'an 448. Ces sectaires s'en vengèrent , en le faisant déposer dans cette assemblée qui fut si bien nommée le *brigandage d'Ephèse*. Eusèbe se trouva encore au concile général de Chalcédoine en 451, où il poursuivait la condamnation de ce qui avait été fait à Ephèse ; il y reçut une pleine justification , et mourut peu de temps après.

EUSEBE de Strigonie, riche seigneur hongrois , qui, après avoir distribué ses biens aux pauvres , se retira dans les forêts. Plusieurs personnes s'étant jointes à lui, il fonda le monastère de Pisilie sous le titre de Saint-Paul , premier ermite, mais sous la règle des chanoines réguliers de Saint-Augustin. Les ermites de St-Paul, qui ont subsisté en Hongrie jusqu'au règne de Joseph II, lui devaient leur fondation. Eusèbe mourut dans le monastère de Pisilie le 20 janvier 1270. Sa piété et ses autres vertus lui ont acquis le titre de *bienheureux*.

EUSEBIE (Flavie), femme de l'empereur Constance, était née à Thessalonique d'un homme consulaire. Elle avait de la beauté, des grâces, des vertus, de l'es-

prit et du goût pour les arts. Ces qualités furent ternies par son attachement à l'arianisme. Le dépit qu'elle eut de n'avoir point d'enfants la porta à faire donner une potion à Hélène, sœur de Constance et femme de Julien, afin de la rendre stérile. On dit même qu'elle corrompit la sage-femme de cette princesse, et que dès qu'elle fut accouchée, cette malheureuse fit périr le fruit. Eusèbie mourut vers 361. Ce fut elle qui engagea Constance à donner à Julien le titre de César. Ce prince fit son *panégyrique*, et nous l'avons parmi ses ouvrages.

EUSTACE (John-Chetwode), prêtre catholique romain, né d'une ancienne famille dans le comté de Lancastre, accompagna plusieurs jeunes gens dans leurs voyages, et parcourut particulièrement avec eux l'Italie, la Suisse et la France. Il a publié : *Voyage classique en Italie*, 1813, 2 vol. in-4, réimprimé plusieurs fois, de format in-8 ; et quelques autres ouvrages.

EUSTACHE (saint), né à Side en Pamphylie, d'abord évêque de Bérée , ensuite d'Antioche en 323, se distingua au concile de Nicée par son zèle et par son éloquence. Les ariens, excités par Eusèbe de Nicomédie, prélat intrigant et vindicatif, conspirèrent sa perte. On suborna une femme publique, qui soutint avec serment au saint homme qu'elle avait eu un enfant de lui. Sur cette fausse accusation, il fut déposé et exilé par Constance, et selon quelques-uns par Constantin. Il mourut dans son exil à Philippes en Macédoine, vers 337, et fut enterré à Trajanopolis. Eustache fut un des premiers qui combattirent l'arianisme ; il le fit avec autant de clarté que de force. Les anciens vantent beaucoup ses ouvrages ; nous ne les avons plus, et c'est une véritable perte, s'il est vrai que le style en fût aussi pur, les pensées aussi nobles, les expressions aussi élégantes que Zozomène le dit. On lui attribue un *Traité sur la Pythonisse*, mis au jour en 1629, in-4, par le savant Allatius, avec un autre *Traité sur l'ouvrage des six jours*, ou *Hexameron*, qu'il donne aussi à Eustache. Ce dernier écrit qu'on croit être d'un auteur plus récent, parut à Lyon en 1624, in-4. On le trouve aussi dans la *Bibliothèque des Pères*.

EUSTACHIE, ou EUSTACHI (Barthélemy), *Eustachius*, naquit à Saint-Severin dans la Marche d'Ancone, sur la fin du 15^e siècle, étudia la médecine à Rome, et devint l'un des plus savants et des plus habiles anatomistes du 16^e siècle. Après avoir été reçu docteur, il fut nommé professeur à l'école où, peu de temps au-

paravant, il n'était qu'élève; mais élève supérieurement distingué parmi ses disciples. Il répandit le plus vif éclat sur l'enseignement de l'anatomie, et attira sur lui l'attention et les éloges des Universités voisines. Pour apprécier son talent et son mérite, nous allons rapporter le jugement de Haller sur lui : *Vir acris ingentis, parvus laudator, sed ad invenendum et ad subtilis labores à natura paratus, omnium incisorum ad nostra usque tempora maximum in sua arte ambitum suis laboribus complexus est, omniumque, quos ego novi, plurima inventa plurimasque correctiones ad perficiendam artem attulit.* (Bibl. anat.) Eustache remarqua que le rein droit est situé plus bas que le gauche, et combattit l'opinion, qui avait été toujours professée, qu'il en était autrement; il découvrit les capsules surrénales, et la substance corticale des reins. Dans ses recherches sur l'organe de l'ouïe, il décrit parfaitement les muscles interne et antérieur du marteau, celui de l'étrier, les trompes qui portent son nom et dont il rapporte la découverte à Alcmeon, la cavité du limaçon; il revendique la découverte de l'étrier, dont Ingrassias et Colombo s'attribuent l'honneur. Il fit encore d'autres découvertes, et mourut en 1570. Ses ouvrages sont : *De renibus libellus*, Venise, 1563, in-4; *De dentibus libellus*, ibid., qui, réunis à plusieurs autres, parurent sous le titre d'*Opuscula anatomica, nempè, etc.*, Venise, 1564, in-14, et plusieurs fois depuis; mais dont l'édition de Leyde, 1574, in-4, avec les annotations de Pini, est préférable; *Tabula anatomica*, Rome, 1714, in-fol., 1728-40 et 83; Genève, 1717; Amsterdam, à la suite du *Théâtre anat.* de Manget, 1722; Leyde, par Alpin, 1744, et 1762, avec des explications en latin. Ces planches fort estimées sont très-propres à faire connaître, en grande partie, la structure du corps humain. On a encore d'Eustache quelques autres ouvrages.

EUSTACHE. (Voyez GODERNOI DE BOUILLON.)

EUSTATHE, évêque de Sébaste, joua un rôle singulier dans l'Eglise au 4^e siècle. C'était un fourbe qui savait prendre toutes sortes de formes selon ses intérêts. Tantôt arien pur, tantôt semi-arien; orthodoxe un jour, le lendemain macédonien, il faisait toutes les professions de foi que les circonstances exigeaient. Au concile d'Ancyre, il condamne la doctrine d'Aélius son disciple, il est déposé au concile de Nélistine, se trouve avec les semi-ariens à Séleucie. Député par

ceux-ci en Occident l'an 365, il en imposa au pape Libère, qui l'admit à sa communion: il trompa de même les Pères du concile de Thyane qui le rétablirent sur son siège; mais il n'y fut pas plus tôt remonté, qu'il tâcha de communiquer avec les ariens qui ne voulurent point le recevoir; il finit par se rendre avec Eudonius, chef des ennemis de la divinité du Saint-Esprit, et mourut vers l'an 370. Quelques auteurs ont cru qu'il était cet **EUSTATHE** qui condamnait le mariage et la possession des biens temporels, et dont les erreurs furent prosrites au concile de Gangre; mais Baronius et presque tous les critiques modernes sont d'un avis contraire, et croient, avec plus de vraisemblance, que cet hérésiarque était un moine d'Arménie.

EUSTATHE, évêque de Thessalonique dans le 12^e siècle, était un habile grammairien. Il laissa des *Commentaires sur Homère* et sur *Denys-le-Géographe*. Son travail sur le poète grec est fort étendu et très-estimable; il a saisi la force et l'énergie de son original, et les fait sentir à ses lecteurs. Outre les notes, on trouve dans son ouvrage des *dissertations* historiques et philosophiques écrites avec beaucoup de sagacité. On lui attribue aussi, mais sans aucun fondement, le roman d'*Isménie* et *Isménis*, Paris, 1618, in-8, traduit en français; Paris, 1748, in-8, fig. Colletet en avait donné une en 1625, in-8. La meilleure édition des *Commentaires* d'Eustathe sur Homère est celle de Rome, 1542 à 1550, un grec, 4 vol. in-fol. Celle de Froben, 1559 et 1560, 2 vol. in-fol., est moins estimée. Il en a paru à Florence (en 1730, 32 et 35) 3 vol. d'une nouvelle édition, avec les notes et les traductions, d'Alex. Politi et d'Ant. Marie Salvini, qui n'est pas achevée. A l'égard des *Commentaires* sur Denys, ils ont été souvent réimprimés depuis 1547, qu'ils furent publiés par Robert Etienne avec le seul texte.

EUSTOCHIUM, ou **EUSTOCHIE** (sainte), de la famille des Scipion et des Emile, illustre par sa piété et par la connaissance des langues, fut disciple de saint Jérôme. Elle suivit son maître en Orient, et se renferma ensuite avec sainte Paule, sa mère, dans un monastère de Bethléem, dont elle fut supérieure. Elle savait l'hébreu, le grec, et employait la plus grande partie de son temps à méditer les saintes Ecritures. Elle mourut en 419. C'est à sainte Eustochium que saint Jérôme écrivit cette lettre qu'on appelle l'*Epitaphe de sainte Paule*. Vainement les novateurs ont voulu se servir de son exemple, pour mettre la Di-

« entre les mains de tout le monde pour en faire la lecture habituelle des hommes et des idiots. » Il est vrai, dit « Fénelon dans son excellent *Discours sur la lecture de l'Ecriture-Sainte en langue vulgaire*, que les livres de l'Ecriture sont les mêmes ; mais tout le reste n'est plus au même état ; les hommes qui portent le nom de chrétiens n'ont plus la même simplicité, la même docilité, la même préparation d'esprit et de cœur.... Il serait très-dangereux, dans de telles circonstances, de livrer le texte sacré indifféremment à la téméraire critique de tous les peuples. Il faut songer à rétablir l'autorité douce et paternelle : il faut instruire les chrétiens sur l'Ecriture, avant que de la leur faire lire : il faut les y préparer peu à peu, en sorte que, quand ils la liront, ils soient déjà accoutumés à l'entendre, et soient remplis de son esprit avant que d'en voir la lettre : il ne faut en permettre la lecture qu'aux âmes simples, dociles, humbles qui y chercheront non à disputer, non à décider ou à critiquer, mais à se nourrir en silence. Enfin, il ne faut donner l'Ecriture qu'à ceux qui, ne la recevant que des mains de l'Eglise, ne veulent y chercher que les sens de l'Eglise même. » (Voyez ALGASIE, ARUNDEL THOMAS, HARNBY, PRODICUS.)

EUTHYCRATES, sculpteur de Sicyme, fils et disciple de Lysippe, vivait 300 ans avant J.-C. Il s'appliqua principalement à observer les proportions. Les statues d'*Hercule* et d'*Alexandre* lui acquirent une grande réputation, aussi bien que sa *Médée*, qui était traitée dans un char à 4 chevaux. Il eut pour élèves son fils Arcésidas qui fut ensuite un peintre distingué, et Xénocrate qui le surpassa dans la sculpture.

EUTHYMIUS (saint), dit le Grand, d'abord supérieur-général de tous les monastères de Météène en Arménie, devint abbé d'une multitude de solitaires en Palestine, et ne se borna pas aux exercices de la vie monastique ; il prêcha avec succès l'Evangile aux Sarrasins, combattit les nestoriens et les eutychiens, fit abjurer leurs erreurs à beaucoup de manichéens, ramena l'impératrice Eudoxie à la foi orthodoxe, et devint Pape de l'Eglise d'Orient. Il mourut le 26 janvier 473, dans sa 69^e année. Son culte, d'abord établi dans la Palestine, passa dans les autres églises d'Orient.

EUTHYMIUS ZIGABENUS, moine basilien du 12^e siècle, composa, par ordre de l'empereur d'Orient, un *Traité* contre toutes les hérésies. Cet ouvrage,

intitulé *Panoplie*, est une exposition et une réfutation de toutes les erreurs, même de celle des mahométans. Il fut traduit en latin par un chanoine de Vérone en 1586, et depuis il a été inséré dans la grande *Bibliothèque des Pères*. On a encore de ce savant moine des *Commentaires sur les Psaumes*, sur les *Cantiques*, sur les *Evangelies*, littéraires, moraux et allégoriques ; mais ses allégories sont moins déraisonnables que celles des commentateurs de son temps.

EUTICHE, *Eutichius*, de la ville de Postat en Egypte, joignit aux études ecclésiastiques celle de la médecine, fut fait patriarche d'Alexandrie le 8 février 935, et mourut le 12 mai 940. Il a laissé des *Annales* en arabe, depuis le commencement du monde jusqu'en 940, peu exactes pour l'histoire et la chronologie, ainsi que la plupart des autres histoires arabes. Pocock les publia à Oxford, en 1659, avec une version latine, en 2 vol. in-4, et des notes. Selden prétend prouver par ces *Annales* que, dans les premiers siècles de l'Eglise, il n'y avait point de différence véritable entre les prêtres et les évêques ; mais le savant Assémani lui a démontré le contraire. On a encore en manuscrit de ce patriarche : *Histoire des usurpations des Sarrasins en sicile* ; *Dispute entre les catholiques contre les hétérodoxes et les jacobites* ; trois *Discours sur le jeûne et la pâque*, sur la fête des chrétiens et sur les patriarches, etc. ; quelques ouvrages de médecine.

EUTOCIUS d'Ascalon, commentateur d'*Apollonius* et d'*Archimède*, sous l'empire de Justinien, est un des mathématiciens les plus intelligents qui aient fleuri dans la décadence des sciences, chez les Grecs. Ses deux *Commentaires* sont très-bons, et on leur doit bien des traits sur l'*Histoire des mathématiques*. Le premier se trouve dans l'édition d'*Apollonius* par Halley ; le second a été publié à Bâle, grec et latin, en 1544, in-fol.

EUTROPE, historien latin. On ignore d'où il était, et qu'il était. On conjecture qu'il avait vu le jour dans l'Aquitaine, et l'on sait qu'il exerça de grandes charges. Il dit lui-même qu'il porta les armes sous Julien, dans sa malheureuse expédition contre les Perses ; mais le rang qu'il obtint dans les armées nous est inconnu. Plusieurs croient qu'il fut sénateur, parce qu'ils trouvent à la tête de son ouvrage le titre de *clarissime*, qui ne se donnait qu'aux sénateurs. Nous avons de lui un *Abrégé de l'histoire romaine* en dix livres, depuis la fondation de Rome, jusqu'à l'empire de Valens, auquel il le dédia. Eu-

trope avait composé divers écrits sur la médecine sans être médecin. Son *Histoire* est le seul de ses ouvrages qui nous reste. Cet abrégé, quoique court, est assez bien fait; les événements principaux y sont exposés avec netteté, mais sans élégance. L'abbé Lezeau en a publié une *Traduction* française avec des *notes*, en 1717, in-12. Elle a été retouchée et réimprimée en 1804, in-12, avec le texte; mais on a supprimé la plupart des *notes*. L'abbé Paul en a publié une nouvelle *Traduction* plus exacte en 1809. La première édition de cet auteur est de Rome, 1474, in-folio; celle *ad usum Delphini*, in-4, est de 1683. Il est imprimé avec une version grecque à Oxford, 1703, in-8; à Leyde, 1729, in-12, et en 1762, in-8. De Line en a donné une édition latine en 1746, à Paris chez Merigot, et ensuite chez Barbou, avec un nouveau frontispice sous la date de 1754, avec les *observations* de Tanneguy Le Fèvre. Capperonier en a publié en 1793 une nouvelle édition, in-12, en y joignant *Aurelius Victor* et *Sextus Rufus*. (Voyez PAUL, diacre d'Aquilée.)

EUTROPE, fameux eunuque, sous l'empire d'Arcadius, et son plus cher favori, parvint aux premières charges, et fut même élevé au consulat. Cette dignité, autrefois si éminente, avait à la vérité été donnée à un cheval sous Caligula; mais elle n'avait pas encore été avilie au point d'être occupée par un eunuque tel qu'Eutrope. Son insolence, sa cruauté et sa lubricité soulevèrent tout le monde contre lui. Gainas, goth, général romain, fit révolter les troupes, et ne promit de les apaiser qu'à condition qu'on lui livrerait la tête d'Eutrope. Arcadius, pressé d'un côté par la crainte, de l'autre par les prières de sa femme Eudoxie, que l'eunuque avait menacée de faire répudier, le dépouilla de toutes ses dignités et le chassa du palais. Eutrope, livré à la vengeance du public, se sauva dans une église. On voulut l'en arracher; mais saint Jean Chrysostôme apaisa la populace par un sermon, qui passe pour un chef-d'œuvre d'éloquence. Au bout de quelques jours il en sortit; on lui fit son procès, et il perdit la tête sur un échafaud en 399.

EUTYCHÈS, hérésiarque, se retira dès sa première jeunesse dans un monastère près de Constantinople. Ses vertus et ses lumières charmèrent tous ses confrères, qui le choisirent d'une voix unanime pour leur abbé. Il passa toute sa vie dans les exercices de la pénitence la plus austère. Il ne sortit de sa solitude que pour aller combattre les erreurs de

Nestorius; mais il tomba lui-même dans une hérésie contraire, et non moins funeste. Il soutenait que la divinité de Jésus-Christ et son humanité n'étaient qu'une nature, depuis l'incarnation; qu'après l'union du Verbe avec l'humanité, il n'était resté en Jésus-Christ que sa nature divine, sous l'apparence du corps humain. Eusèbe, évêque de Dorée, son ami et son admirateur, ayant tenté vainement de le ramener à la vérité, se rendit son accusateur auprès du concile de Constantinople, convoqué en 448 par Flavian, évêque de cette ville. L'hérésiarque, ayant persisté dans ses sentiments, y fut condamné, déposé du sacerdoce et du gouvernement de son monastère, et excommunié. L'austérité de ses mœurs lui avait fait des partisans; l'eunuque Chrysaphius, favori de l'empereur Théodose-le-Jeune, était son ami. Il obtint de ce prince qu'on assemblerait un autre concile pour revoir les Actes de celui de Constantinople, et que Dioscore, évêque d'Alexandrie, autre partisan d'Eutychès, en aurait la présidence. C'est cette assemblée qu'on a nommée le *brigandage d'Ephèse*. Eutychès y fut absous sans autre explication qu'une requête équivoque, dans laquelle il déclarait en général qu'il anathématisait toutes les hérésies. Flavian et Eusèbe, ses adversaires, furent non seulement déposés, mais cruellement maltraités. Marcien, successeur de Théodose, fut favorable à la doctrine catholique. Il fit assembler en 451 le concile de Chalcédoine, le 4^e général. L'eutychianisme y fut pros crit, Dioscore déposé, et la paix rendue à l'Eglise. Mais la secte ne laissa pas de subsister et d'intriguer par différentes chicanes; elle se divisa en plusieurs branches, dont une des principales était celle des acéphales, ainsi nommés, parce qu'ils étaient d'abord sans chef, également séparés de l'Eglise catholique, et de Pierre Mong, faux patriarche d'Alexandrie, le boute-feu de l'eutychianisme. Marcien, connaissant l'esprit querelleur et pointilleux des Grecs, fit plusieurs lois pour défendre de disputer publiquement sur la religion. Ses édits ne purent arrêter la fureur dogmatique des eutychiens. Il en fut de leurs erreurs comme de celles des nestoriens. Le mal se perpétua de génération en génération, et cette secte, connue aujourd'hui sous le nom de *jacobites*, domine encore en Ethiopie, et est répandue en Egypte et en Syrie. Les philosophes modernes, toujours lèstes en raisonnements lorsqu'il s'agit de religion, ont prétendu que l'eutychianisme n'était qu'une affaire de mots; il est aisé de voir qu'en niant

« deux natures en Jésus-Christ, cette secte mécontait le mystère de l'Incarnation. Tout ce mystère, dit un théologien, est fixé avec une précision si exacte, qu'on ne peut rien dire de plus ou de moins, sans qu'on aperçoive l'écart; ce qu'on remarque surtout dans la doctrine lumineuse que la théologie appelle *communication d'idéomes*. Si l'hérétique veut se déguiser, s'il cherche à s'envelopper, je le poursuis dans tous ses faux-fuyants: je le serre de près et je ne quitte pas prise qu'il ne se soit expliqué nettement pour ou contre la vérité révélée. »

EUTYCHIEN, pape et martyr, succéda à Félix, en janvier 275. Il ordonna que l'on ensevelirait les corps des martyrs dans des tuniques de pourpre. Il fut martyrisé le 8 décembre 283.

EUTYQUE, *Eutychius*, patriarche de Constantinople, présida au concile oecuménique de cette ville en 553. Il avait été l'abord moine d'Amasée dans le Pont; il fut élevé sur le siège de Constantinople par Justinien, à qui il avait plu. Cet empereur, étant tombé dans l'erreur des incorruptibles (qui soutenaient que le corps de Jésus-Christ n'avait été susceptible d'aucune altération, et n'avait jamais enduré la faim, la soif, ni aucun besoin naturel), consacra cette réverie dans un édit. Eutyque refusa de le signer, et fut disgracié et exilé l'an 565, après avoir été déposé dans un synode. A la mort de Justinien, il fut rétabli sur son siège. Ce fut alors qu'il composa un *traité de la Résurrection*, dans lequel il soutenait que le corps des ressuscités serait si délié, qu'il ne pourrait plus être palpable. La fureur des Grecs, dans ce siècle et dans les suivants, fut de disputer sans relâche sur des questions que l'ignorance humaine ne pouvait résoudre, et sur lesquelles la Divinité n'a rien révélé. Saint Grégoire, député du pape Pelage II, détrompa Eutyque de son erreur. Ce patriarche mourut peu de temps après, en 282, à l'âge de 70 ans, après avoir fait sa profession de foi en présence de l'empereur, et dit en prenant sa peau avec sa main: « *Je confesse que nous resusciterons tous en cette même chair.* »

EUZOIUS, diacre d'Alexandrie, fut déposé en même temps qu'Arius par saint Alexandre, évêque de cette ville, et condamné au concile de Nicée; mais ayant présenté, en 335, à l'empereur Constantin une confession de foi, orthodoxe en apparence, il fut nommé évêque d'Antioche, l'an 361; ce qui fut cause que les catholiques commencèrent à tenir leurs assemblées à part: c'est lui qui

baptisa l'empereur Constance. Il mourut en 376.

EVAGORAS I^{er}, roi de Chypre, reprit la ville de Salamine qui avait été enlevée à son père, et se prépara à se défendre contre Artaxercès, roi de Perse, qui lui avait déclaré la guerre. Il arma sur terre et sur mer. Secouru par les Tyriens, les Egyptiens et les Arabes, il fut d'abord vainqueur. Il se rendit maître des vaisseaux qui apportaient des vivres à l'ennemi, et fit beaucoup de ravage parmi les Perses. Le sort des armes changea. Gaos, général persan, fit périr une partie de sa flotte, mit le reste en fuite, pénétra dans l'île, et assiégea Salamine par mer et par terre. Evagoras n'obtint la paix, qu'à condition qu'il se contenterait de la seule ville de Salamine, que les autres places de l'île appartiendraient au roi de Perse, qu'il lui payerait un tribut, et qu'il ne traiterait avec lui que comme un vassal avec son seigneur. Evagoras fut assassiné peu de temps après, l'an 375 avant J.-C., par un eunuque. « C'était, dit un historien, un prince sage, modéré, sobre, courageux. Il avait une grandeur d'âme digne du trône. Mais ce qu'il y avait de plus royal en lui, et qui lui attirait pleinement la confiance de ses sujets, de ses voisins, et même de ses ennemis, était sa sincérité et la haine qu'il témoignait pour tout déguisement et mensonge. » On lui reproche néanmoins d'avoir employé, contre la foi des serments, la force et la politique, pour rentrer dans tous les Etats que son père avait possédés, et dont une partie appartenait aux Perses par droit de conquête. (Voy. NICOCLES.)

EVAGRE (saint), patriarche de Constantinople, élu en 370 par les orthodoxes, après la mort de l'arien Eudoxe, fut chassé de son siège et exilé par l'empereur Valens. Son élection fut l'origine d'une persécution contre les catholiques. Saint Grégoire de Nazianze l'a décrié éloquemment dans un de ses *discours*.

EVAGRE, patriarche d'Antioche, fut mis à la place de Paulin, en 389. Flavien avait succédé dès 381 à Méèce; de façon qu'Evagre ne fut reconnu évêque que par ceux qui étaient restés du parti de Paulin. Cette scission continua le schisme dans l'Eglise d'Antioche. Le pape Sirice fit confirmer l'élection d'Evagre dans le concile de Capoue en 390. Ce patriarche mourut deux ans après. Saint Jérôme, son ami, assure que c'était un esprit vif. Il composa quelques ouvrages. On ne lui donna point de successeur, et ceux de son parti se réunirent, après quelques difficultés, à ceux du parti Flavien.

EVAGRE, du Pont, dans l'Asie-Mineure, vivait vers la fin du 4^e siècle. On lui attribue le 2^e livre de la *Vie des Pères*, et plusieurs autres ouvrages infectés des erreurs d'Origène, qui furent traduits en latin par Rufin.

EVAGRE, né à Epiphane en Syrie, vers l'an 536, fut appelé le *Scolastique* : c'était le nom qu'on donnait alors aux avocats plaidants. Evagre exerça cette profession. Après avoir brillé quelque temps dans le barreau d'Antioche, il fut fait questeur et garde des dépêches du préfet. L'Eglise lui doit une *Histoire ecclésiastique* en 16 livres, qui commence où Socrate et Théodoret finissent la leur, c'est-à-dire vers l'an 431 ; Evagre a poussé la sienne jusqu'en 594. Elle est fort étendue, et appuyée ordinairement sur les actes originaux et les historiens du temps. Son style, un peu diffus, n'est pas pourtant désagréable : il a assez d'élégance et de politesse. Evagre paraît plus versé dans l'histoire profane, que dans l'ecclésiastique. On croit s'apercevoir, en lisant son *Histoire*, qu'il donnait dans les erreurs d'Eutychès. Robert Etienne avait donné l'original grec de cet historien, sur un seul manuscrit de la Bibliothèque du roi. Son édition a été éclipsée par celle du savant Henri Valois, qui avait eu sous les yeux deux manuscrits. Celle-ci est enrichie d'une nouvelle version et de savantes notes, Paris, 1673, in-fol. Elle a été réimprimée à Cambridge en 1720.

EVANGELI (Antoine), poète et littérateur italien, né à Cividale, dans le Frioul, en 1742, entra chez les religieux somasques à Venise. Il occupa la chaire de belles-lettres à Padoue pendant plus de 30 ans, et se retira à Venise dans la maison professe de son Ordre, où il mourut le 28 janvier 1805. On a de lui : *Amor musico, poemetto in ottava rima*, Padoue, 1676 ; *Poesie liriche della Bibbia espote in versi italiani*, Padoue, 1793. On y admire la vigueur et la fidélité avec laquelle il a rendu les beautés de l'Ecriture ; *Scelta d'orazioni italiane de migliori scrittori*, Venise, 1796, 2 vol. in-8. Il publia, en 4 vol. in-4, des leçons latines de l'*Ethica* de Stellini, dont il mit en ordre les manuscrits, et des *Opere varie*, du même Stellini, qu'il a enrichis de notes savantes.

EVANS (Corneille), imposteur, né à Marseille, voulut jouer un rôle pendant les guerres civiles d'Angleterre. Il était fils d'un anglais de la principauté de Galles, et d'une provençale. Sur quelque air de ressemblance qu'il avait avec le fils aîné de Charles 1^{er}, il fut assez hardi pour se dire le prince de Galles. Ce fourbe fit ac-

croire au peuple qu'il s'était sauvé de France, parce que la reine sa mère avait eu dessein de l'empoisonner. Il arriva le 13 mai 1648 dans une hôtellerie de Sandwich, d'où le maire le fit conduire dans une des maisons les plus distinguées de la ville, pour y être servi et nourri en prince. Sa fourberie fut dévoilée. Le chevalier Thomas Dishington, que la reine et le véritable prince de Galles avaient envoyé en Angleterre, voulut voir le prétendu roi. Il l'interrogea, et ses réponses découvrirent son imposture. Cet imposteur ne laissa pas de soutenir effrontément son personnage. Comme les royalistes allaient le faire saisir, il prit la fuite. On l'atteignit, et il fut conduit à Cantorbéry, et enfin dans la prison de Newgate à Londres, d'où il trouva encore le moyen de s'évader, et ne reparut plus. On ne sait pas ce qu'il devint.

EVANS (Olivier), mécanicien célèbre, auquel les Américains attribuent l'idée première des machines à vapeur, était né à Philadelphie en 1775. Il n'avait reçu que fort peu d'instruction, mais il était doué des dispositions les plus heureuses pour la mécanique. Ses découvertes dans ce genre furent nombreuses, et on lui doit 80 procédés mécaniques, les uns exécutés par lui, les autres publiés seulement. Mais ce qui lui assigne un rang distingué parmi les hommes dont le génie a contribué puissamment aux progrès de l'industrie, c'est le parti qu'il a su tirer de la force expansive de la vapeur, pour communiquer aux machines un mouvement que la dynamique n'avait pas encore obtenu. Comme Pascal, Vancanson et autres, il sut bien voir ce que le hasard avait mis sous ses yeux. Ayant vu des enfants qui, pour faire des pétards, introduisaient un peu d'eau dans un canon de fusil dont ils avaient fermé la lumière et qu'ils bourraient ensuite ; et la culasse, mise dans un feu de forge, ayant donné lieu à l'explosion : « Voilà, » s'écria-t-il, la force motrice qu'il fallait trouver ! » et toute sa vie il s'occupa du meilleur emploi possible de ce grand moyen. En 1786, il demanda un brevet pour substituer aux moyens ordinaires de transport des chariots mus par la vapeur ; mais sa requête fut repoussée par la législation de la Pensylvanie, comme n'étant pas l'œuvre d'une tête bien saine. Cependant, onze ans après, les Etats de Maryland lui accordèrent un privilège, mais qui resta longtemps inutile, nul ne voulant engager des fonds pour une entreprise aussi bizarre et dont l'idée fut tournée en ridicule par un ingénieur renommé des Etats-Unis. Rédigé

à exécuter à ses frais une petite machine conforme à ses idées, Evans la fit en 1800; elle remplit parfaitement son attente, et les yeux commencèrent à s'ouvrir; enfin, au congrès de 1814, il reçut des témoignages distingués de la reconnaissance nationale. L'incendie de son établissement, en 1819, lui causa un chagrin si vif, qu'il mourut quatre jours après. On a de lui : *Manuel de l'ingénieur-mécanicien; Construction de machines à vapeur.*

EVANSON (Edouard), théologien anglais, né à Warrington en 1731, obtint plusieurs bénéfices, entre autres la cure de Tewkesbury, qu'il fut obligé de résigner en 1778, pour avoir prêché un sermon en faveur d'une réforme à faire dans l'enseignement de l'Eglise anglicane, et il ne s'agissait de rien moins que de changer la doctrine de la Trinité et de l'Incarnation. Il publia à ce sujet un ouvrage en 1772. On a encore de lui : une *Lettre sur les prophéties du Nouveau-Testament*, 1777, in-8; *Arguments pour et contre l'observation sabbatique du dimanche par la cessation de tout travail*, 1792, in-8; *Dissonance des quatre évangiles*. Il exclut du canon de l'Ecriture les Évangiles de saint Matthieu, saint Marc et saint Jean, et n'admet comme authentique que celui de saint Luc, du moins dans sa plus grande partie. Ce théologien était du nombre des *enquirers*, et secondait Priestley dans ses recherches sur ce que ces demi-incrédules appelaient les *corruptions du Christianisme*. Evanson est mort à Colford, au comté de Gloucester, le 25 septembre 1805.

EVARIC, ou EVARIC, 7^e roi des Goths en Espagne, fils de Théodoric I^{er}, et frère de Théodoric II, auquel il succéda en 465, ravagea la Lusitanie, la Haute-Espagne et la Navarre; prit Arles et Marseille; mit le siège devant Clermont; défit l'empereur Anthémius, secouru des Bretons; pilla l'Auvergne, le Berri, la Touraine et la Provence, et mourut à Arles en 484. Il fit un recueil des anciennes lois et en ajouta de nouvelles: on lui reproche la mort de son frère Théodoric et la persécution contre les catholiques; il était attaché à l'arianisme.

EVARISTE (saint), pape et successeur de saint Clément, l'an 100 de J.-C., marcha sur les traces de son prédécesseur, et mourut saintement le 26 ou 27 octobre 109. Sous son pontificat, l'Eglise fut attaquée au dehors par la persécution de Trajan, et déchirée au dedans par divers hérétiques. La plupart des Martyrologes lui donnent le titre de martyr. On lui attribue l'institution des cardi-

naux-prêtres, parce qu'il fut le premier qui divisa Rome en titres ou paroisses. Saint Alexandre lui succéda.

EVE, la première des femmes, fut ainsi nommée par Adam, son mari, le premier des hommes. Dieu la forma lui-même d'une des côtes d'Adam, et la plaça dans le jardin des délices, d'où elle fut chassée pour avoir désobéi à Dieu, qui avait mis sa fidélité et son obéissance à l'épreuve. Il faut que l'histoire d'Eve, séduite par le démon revêtu de la figure du serpent, soit d'une connaissance et d'une croyance bien anciennes parmi les nations païennes, puisque la fable d'Ophionée est indubitablement greffée sur cet événement, et sur la chute des anges, qu'il suppose. (Voyez FICIN, LAVAU, LOCKMAN, NOMENIUS, PLATON, OVIDE.) Les rabbins ont conté mille fables sur la mère du genre humain; quelques commentateurs imbéciles ou fanatiques les ont répétées: elles ne méritent que le mépris. La manière dont la formation d'Eve est racontée dans l'histoire-Sainte a donné lieu à quelques railleries froides, et à des imaginations bizarres qui ne valent pas la peine d'être réfutées; mais c'est une grande leçon donnée au genre humain. Dieu a voulu par là faire connaître à la femme la supériorité de l'homme, de qui elle a été formée; à l'homme, combien sa compagne doit lui être chère, puisqu'elle est une partie de sa propre substance; et à tous les deux, qu'ils doivent conserver entre eux l'union la plus étroite, de laquelle dépend leur bonheur et celui de leurs enfants. « Toutes les « épigrammes de nos beaux esprits sur « la création et sur l'état de nos pre- « miers parents, dit un vrai philosophe, « sont un jeu bien puéril. Deux créa- « tures innocentes placées par la main « de Dieu sur un sol riant et de facile « culture: voilà l'homme dans son ori- « gine. Dégénéré depuis, il a appelé les « arts à son secours; mais ces légers « adoucissements ne compensent pas les « dons de la nature et de la grâce, versés « sur lui avec profusion. Que ces hommes « qui ne veulent pas croire nos Ecritures « nous disent d'où vient l'homme ici- « bas. De quelque manière qu'ils arran- « gent cette création, elle sera tou- « jours aussi étonnante que le récit de « Moïse. »

EVEILLON (Jacques), savant et pieux chanoine et grand-vicaire d'Angers, sa patrie, sous quatre évêques différents, né en 1572, mourut en 1651, amèrement pleuré des pauvres dont il était le père. Il légua sa bibliothèque aux jésuites de La Flèche: c'était toute sa richesse.

Comme on lui reprochait un jour qu'il n'avait point de tapisseries : « Quand, » en hiver, j'entre dans ma maison, ré- » pondit-il, les murs ne me disent pas » qu'ils ont froid ; mais les pauvres qui » se trouvent à ma porte, tout tremblants, » me disent qu'ils ont besoin de vête- » ments. » Malgré la multitude des affaires, et une rigoureuse exactitude au chœur, il donnait beaucoup de moments à son cabinet. Les principaux fruits de ses travaux sont : *De processionibus ecclesiasticis*, in-8, Paris, 1645 : l'auteur remonte, dans ce savant traité, à l'origine des processions, et en examine ensuite le but, l'ordre et les cérémonies ; *De rectâ psallendi ratione*, in-4, La Flèche, 1646, qui devrait être le manuel des chanoines ; *Traité des excommunications et des monitoires*, in-4, Angers, 1651, et réimprimé à Paris en 1672, dans le même format. Le docte écrivain y réfute l'opinion assez communément établie, que l'excommunication ne s'encourt qu'après la fulmination de l'aggrave. Son sujet y est traité à fond ; mais il a trop négligé ce qui regarde l'ancien droit et l'usage de l'Eglise des premiers siècles. Il avait été, fort jeune, professeur de rhétorique à Nantes, curé à Soulerre pendant 13 ans, puis curé de Saint-Michel à Angers, chanoine en 1620.

EVELIN (Jean), né à Wotton en Surrey, l'an 1620, partagea son temps entre les voyages et l'étude. Il obtint pour l'Université d'Oxford les marbres d'Arundel ; et ensuite pour la société royale, la bibliothèque même de ce seigneur. Evelin avait plus d'une connaissance : la peinture, la gravure, les antiquités, le commerce, etc., lui étaient familiers. Les livres que nous avons de lui en sont une preuve : *Sculptura*, 1662, in-8. Cet ouvrage concernant la gravure en cuivre contient les procédés et l'histoire de cet art ; il mériterait d'être traduit ; *Sylva*, 1679, in-fol. ; il y traite de la culture des arbres ; *L'origine et les progrès de la navigation et du commerce*, en anglais, in-8, 1674 ; *Numismata*, in-folio, 1667. C'est un discours sur les médailles des anciens et des modernes. Sa nation lui doit la traduction de quelques bons ouvrages français, tels que *Le parfait Jardinier* de La Quintinie, et des *Traité de l'architecture* de Cambray. Il mourut le 24 mars 1699.

EVEPHÈNE, philosophe pythagoricien, condamné à mort par Denys, tyran de Syracuse, pour avoir détourné les Métafontaines de son alliance. Il demanda permission, avant que de mourir, d'aller dans son pays pour marier une sœur. Le tyran

demanda quelle caution il donnerait ? Il offrit Eucrite son ami, qui demeura à sa place. On admira l'action d'Eucrite ; mais on fut beaucoup plus surpris du retour d'Evephène, qui se présenta à Denys au bout de six mois, comme on était convenu. Alors le tyran, charmé de la vertu de ces deux amis, leur rendit la liberté et les pria de l'admettre pour troisième dans leur amitié. On raconte la même chose de Damon et de Pythias. Il peut se faire que les mêmes sentiments aient inspiré les mêmes vertus à des personnes différentes ; mais il est plus apparent que la fabuleuse antiquité a fait deux histoires d'une seule, ou qu'elles sont toutes les deux controuvées.

EVILMÉRODACH, roi de Babylone, succéda à son père Nabuchodonosor, vers l'an 562 avant J.-C. Ce jeune prince avait gouverné despotiquement le royaume pendant les sept années de la démence de son père. Nabuchodonosor étant remonté sur le trône, après avoir recouvré la raison, arrêta toutes les entreprises de son fils contre lui ; il le tint enfermé. Celui-ci, dans sa prison, lia une étroite amitié avec Jéchonias, roi de Juda, que Nabuchodonosor tenait aussi dans les fers. Ce prince étant mort, Evilmérôdach monta sur le trône, tira Jéchonias de prison, et le combla de faveurs. On dit qu'il eut la cruauté de priver de la sépulture le corps de son père, et même qu'il le fit hacher en morceaux. Il fut assassiné par son beau-frère Nériglissor, après un règne de deux ans.

EVARD, Everhardus, célèbre et pieux ermite du pays de Trèves, passa sa jeunesse à garder les troupeaux, et sanctifia cette paisible et innocente occupation par la prière et les vertus chrétiennes. Il se retira ensuite dans la solitude d'une montagne voisine, pour ne plus songer qu'à Dieu. Sa cellule est devenue l'origine d'une grande abbaye de chanoines réguliers de saint Augustin, fameuse par le concours des pèlerins qui viennent y invoquer la sainte Vierge. « Le bon Everhardus, dit un » voyageur, paraîtra sans doute n'avoir » pas été bien philosophe. Cependant » l'image de la Vierge qu'il a placée » en ce lieu, entretient la piété et le » précieux sentiment de la religion parmi des hommes assemblés là où il » n'y avait que des haies et des bruyères. » Il en a résulté un monastère qui fait » du bien à tous les environs, qui nourrit et loge les voyageurs ; où des hommes ayant des mœurs, de la probité, de la bienséance, chantent avec édification les louanges de l'Eternel. Tous

« les écrits des philosophes n'ont pas encore produit tant de bien, il s'en faut de beaucoup. » C'est près de cette abbaye nommée *Everhardus Clauss* (*Cellule d'Everard*), que les Français furent défaits par de Secken-dorff, général des impériaux, en 1735.

EXCELMANS (Rémi-Joseph, surnommé *Sidore*), Maréchal de France, naquit à Bar-le-Duc, le 13 novembre 1775. Entré très-jeune dans la carrière des armes, il se distingua par plusieurs actions d'éclat dans la campagne de Naples en 1799. S'étant de nouveau signalé à Wertingen, le 8 octobre 1805, il fut chargé de présenter à l'Empereur les drapeaux pris sur l'ennemi. Ce fut dans cette circonstance que Napoléon lui dit : « Je sais qu'on ne peut être plus brave que vous, mais vous fais officier de la Légion-d'Honneur. » A la suite de la bataille d'Austerlitz, Excelsmans fut nommé colonel du premier régiment de chasseurs, et un an après général de brigade. Envoyé en Espagne, il continua à y donner les preuves de la plus brillante bravoure ; mais ayant été surpris par les Espagnols il fut fait prisonnier de guerre, et envoyé en Angleterre où il passa trois années. Rendu à la liberté en 1811, il fit partie de l'expédition de Russie, où il reçut plusieurs blessures et fut élevé au grade de général de division. Il fut chargé ensuite d'un commandement dans la campagne de Saxe, où sa conduite lui valut le cordon de grand-officier de la Légion-d'Honneur. Placé, en 1814, à la tête de la cavalerie de la garde impériale, il y déploya autant de bravoure que d'habileté stratégique. Sous la première restauration, il fut mis en demi-solde, reprit du service pendant les cent-jours, et eut encore, après la bataille de Waterloo, une affaire des plus brillantes près de Versailles, où il battit et détruisit presque entièrement une division prussienne. Exilé en 1815, il rentra en France en 1819, et fut remis en activité en 1826. Après la révolution de Juillet, il fut nommé grand-croix de la Légion-d'Honneur et pair de France ; mais il ne reçut aucun commandement, son dévouement à la cause impériale était connu, et le rendait suspect. Napoléon III l'a nommé successivement sénateur, Maréchal de France et grand-chancelier de la Légion-d'Honneur. Il est mort en 1852 des suites d'une chute de cheval, laissant après lui la réputation d'un des plus brillants généraux de division de l'ancienne armée. Il avait épousé la sœur du Père de Ravignan, et dans les dernières années de sa vie il remplissait exactement ses devoirs de chrétien.

EXPILLY (Jean-Joseph), abbé, né à Saint-Remy en Provence, en 1719, fut successivement secrétaire d'ambassade du roi de Sicile, examinateur et auditeur général de l'évêché de Sagone en Corse, et chanoine trésorier de Sainte-Marthe de Tarascon ; néanmoins il fut un de nos plus laborieux écrivains, et s'occupa particulièrement de recherches géographiques. On lui doit : la *Cosmographie divisée en cinq parties qui comprennent l'astronomie, la géographie, l'hydrographie, l'histoire ecclésiastique et la chronologie*, 1749, in-8 ; *Della casa Milano libri quattro* 1753, in-4 ; *Mémoire au sujet d'une nouvelle carte de l'Europe*, 1753, in-4 ; *Le Géographe Manuel*, 1757, in-18, très-souvent réimprimé et retouché depuis par Comeiras ; *Topographie de l'univers*, 1757, 2 vol. in-8, ouvrage non terminé. On n'y trouve qu'une portion de la Westphalie ; *Description historique et géographique des royaumes d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande*, 1759, in-12 ; *De la population de la France*, 1765, in-fol. ; *Dictionnaire géographique, historique et politique des Gaules et de la France*, Avignon, 1762-70, 6 vol. in-folio. L'ouvrage n'est pas terminé et finit à la lettre S ; on y trouve des renseignements curieux et de très-grands détails sur les Gaules comme sur la France, les productions du sol, la population, l'industrie, etc. Il est surtout précieux aujourd'hui par les notions qu'il donne sur les établissements détruits par la Révolution ; la *Polychronographie en six parties : astronomie, géographie, hydrographie, histoire ecclésiastique, histoire romaine et chronologie*, 1775, in-8. Cet abbé Expilly qu'il ne faut pas confondre avec un autre nommé Louis-Alexandre, qui fut évêque constitutionnel du Finistère, mourut en 1793.

EXUPÈRE (saint), évêque de Toulouse, illustre par sa charité durant une grande famine. Après avoir distribué tous ses biens, il vendit encore les vases sacrés d'or et d'argent, pour assister les pauvres. Il fut réduit à porter le corps de Jésus-Christ dans un panier d'osier, et son sang dans un calice de verre. Saint Jérôme le compare à la veuve de Sarepta, et lui a dédié son *Commentaire* sur le prophète Zacharie. Le pape Innocent lui a adressé une *décretale*, célèbre dans l'histoire ecclésiastique. Saint Exupère mourut vers 417, plein de jours et de vertus. (Voyez saint АСАСЬ.) — il ne faut pas le confondre avec saint EXUPÈRE, évêque de Bayeux, au quatrième siècle. Celui-ci, honoré encore sous le nom de saint Spire, est un des premiers évêques qui apportèrent le

flambeau de l'Evangile en Neustrie (aujourd'hui Normandie).

ÉYBEL (Joseph-Valentin), professeur de droit canon à Vienne, mort en 1805. Ses principaux ouvrages sont : *Ordre des principes de la jurisprudence ecclésiastique*, 1775; *Corps de droit pastoral moderne, introduction au droit ecclésiastique des catholiques*, 1777, 3 vol., mis à l'index par décret du 6 décembre 1785; *Qu'est-ce que le Pape?* pamphlet destiné à affaiblir le respect et l'attachement des peuples pour le chef de l'Eglise. Le cardinal Gerdil réfuta cet écrit, qui fut condamné par un bref du 28 novembre 1786. *Que contiennent les monuments de l'antiquité chrétienne sur la confession auriculaire?* autre pamphlet qui fut proscrit le 11 novembre 1784.

EYCK, ou VAN-EYCK (Hubert), peintre, né en 1366 à Maseick, dans la principauté de Liège, eut pour disciple son frère Jean Eyck, plus connu sous le nom de *Jean de Bruges*. Il fit divers tableaux pour Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, qui lui donna des marques publiques de son estime. Il mourut en 1426. (Voyez BRUGES, Jean de).

EYMERIC. (Voyez NICOLAS.)

EZÉCHIAS, roi de Juda, successeur d'Achaz, son père, l'an 726 avant J.-C., imita en tout la piété de David. Il détruisit les autels élevés aux faux dieux, brisa les idoles, et mit en pièces le serpent d'airain que les Israélites adoraient. Il fit ouvrir ensuite les portes du temple, et assembla les prêtres et les lévites pour le purifier. Après cette cérémonie, le saint roi y monta avec les principaux de Jérusalem, y immola des victimes, et rétablit le culte du Seigneur. Son zèle fut récompensé; il reprit les villes dont les Philistins s'étaient emparés sous le règne d'Achaz, son père. Vainqueur des Philistins, il voulut secouer le joug des Assyriens, et leur refusa le tribut ordinaire. Sennachérib, outré de ce refus, porta la guerre dans le royaume de Juda. Il y était entré, lorsqu'Ezéchias fut attaqué d'une maladie pestilentielle. Le prophète Isaïe vint lui annoncer sa mort prochaine. Dieu, touché par ses prières, lui renvoya le prophète pour lui annoncer sa guérison miraculeuse. Isaïe confirma la certitude de sa promesse par un prodige nouveau : il fit reculer de dix degrés l'ombre du soleil sur le cadran d'Achaz. Quelques interprètes ont cru que le soleil rétrograda dans son cours; mais quoique les grandes révolutions ne coûtent pas plus à Dieu que les petites, il est plus simple et plus naturel de borner le prodige demandé par Achaz, au lieu où il s'exécuta. Ezéchias

exprima sa reconnaissance par le *beau cantique*, plein de sentiments profonds et des plus touchantes images, qu'on lit au chap. 38 d'Isaïe : *Ego dixi : In dimidiis dierum meorum, etc.* Mérodac-Baladan, roi de Babylone, ayant su les différentes merveilles opérées en faveur d'Ezéchias, lui envoya des ambassadeurs pour l'en féliciter. Le monarque, sensible à cet hommage, leur étala tous ses trésors. Isaïe le reprend de ce mouvement de vanité, et lui prédit que tout sera transporté à Babylone. Ezéchias, s'étant humilié sous la main qui le menaçait, obtint qu'il ne verrait point ce malheur. Cependant Sennachérib s'était rendu maître des plus fortes places, et menaçait Jérusalem. La paix ne se fit qu'aux conditions les plus dures. Le vainqueur exigea du vaincu, qu'on lui payerait une somme immense. Ezéchias épuisa ses trésors, et dépouilla le temple pour satisfaire à ses engagements; mais à peine avait-il compté l'argent, que Sennachérib rompit le traité et revint ravager la Judée, blasphémant contre le Dieu qui le protégeait. Il s'avancait vers Jérusalem; mais l'ange du seigneur ayant tué dans une seule nuit 185 mille hommes de son armée, il fut obligé de prendre la fuite. Ezéchias, délivré de ce redoutable ennemi, chercha Dieu de tout son cœur, le trouva, et mourut l'an 698 avant J.-C.; à 53 ans. Gênébrard assure, d'après les Hébreux, qu'il était savant dans les mathématiques, et qu'il fit une réformation de l'année des Juifs, par l'intercalation du mois de Nisan au bout de chaque troisième année.

EZÉCHIEL, le 3^e des quatre grands prophètes, fils du sacrificateur Buzi, fut emmené captif à Babylone avec Jéchoanias. Il commença à prophétiser l'an 595 avant J.-C. Il fut transporté en esprit dans le temple de Jérusalem, où Dieu lui montra les abominations qui s'y commettaient. Il eut ensuite plusieurs visions miraculeuses sur le rétablissement du peuple juif et du temple, sur le règne du Messie et la vocation des Gentils. Il continua de prophétiser pendant 20 ans, et fut tué, à ce que l'on croit, par un prince de sa nation, à qui il avait reproché son idolâtrie. Dieu lui ordonna plusieurs actions symboliques, qui ont fourni des plaisanteries bien déplacées aux incrédules modernes. On sait que l'un d'eux, particulièrement fameux par la légèreté et l'indécence de ses critiques, parlait volontiers du pain d'Ezéchiel, cuit avec des excréments séchés au soleil (comme il est d'usage dans plusieurs pays d'Orient, où le bois est rare), mais que le dégoûtant commentateur repré-

entait sous un autre aspect. Il suffit de remarquer : 1° que la plupart des choses ont les incrédules ont tourné en ridicule la représentation réelle et physique, et se passèrent qu'en vision. Il ne faut qu'en lire le récit pour en être convaincu. 2° Le langage typique était alors usité dans la plus grande partie de l'Asie ; plusieurs peuples de l'Orient le conservent encore ; on l'a retrouvé dans l'Amérique. Si les actions symboliques des prophètes étaient surprenantes par leur singularité, quelquefois même par leur durée, elles constataient par là même, devant le peuple nombreux qui les voyait, l'existence de la prophétie ; elles ne laissent aucun lieu de soupçonner, après l'événement, qu'elle eût été controuvée. Les malheurs annoncés par les prophètes n'avaient plus d'impression sur les coupables par l'appareil de l'avertissement. Le langage typique est, en général, le plus énergique et le plus propre à faire impression. « Trasybule et Tarquin, dit l'auteur de l'*Emile*, coupant des têtes de pavots ; Alexandre appliquant son sceau sur la bouche de son favori ; Diogène marchant devant Zénon, ne parlaient-ils pas mieux que s'ils avaient fait de longs discours ? Darius, engagé dans la Scythie avec son armée, reçoit de la part du roi des Scythes un oiseau, une grenouille, une souris et cinq flèches. Cette harangue fut entendue, et Darius n'eut plus grande hâte que celle de regagner son pays comme il put. » Les observations ont lieu à l'égard de plusieurs passages de Jérémie et des autres prophètes. Des philosophes hypocrites se sont récriés sur quelques images et expressions de ce prophète, et lui ont reproché d'avoir peint l'idolâtrie de Jérusalem et de Samarie sous l'image de eux prostituées, dont la lubricité est représentée avec des expressions que nos mœurs ne supportent pas. Mais il ne faut pas juger des mœurs anciennes par les nôtres. « Chez un peuple, dit un auteur, dont les mœurs sont simples et pures, le langage est moins châtié que chez les autres. Lorsqu'il y a peu de communication entre les deux sexes, les hommes parlent entre eux plus librement qu'ailleurs. Les enfants et les personnes innocentes parlent de tout sans rougir ; elles ne pensent pas qu'on puisse en tirer de mauvaises conséquences. C'est le désir coupable de faire entendre des obscénités, qui engage les impudiques à se servir d'expressions détournées, afin de révolter moins ; ainsi, plus les mœurs sont dépravées, plus le langage devient mesu-

ré et chaste en apparence. Celui des Hébreux, qui est très-naïf et très-libre, loin de prouver la corruption de leurs mœurs, démontre précisément le contraire. » C'est probablement à l'époque où les mœurs commencèrent à se dépraver par la suite des siècles, que les Juifs comprirent que les tableaux tracés par Ezéchiel pouvaient être dangereux, et qu'ils ne permirent plus de lire ses prophéties avant l'âge de 30 ans (Voyez SALOMON.) Les *Prophéties* d'Ezéchiel sont fort obscures, surtout au commencement et à la fin. Elles sont au nombre de vingt-deux, et disposées suivant l'ordre des temps qu'il les a faites. Prado et Villalpand, jésuites, ont fait de savants commentaires pour les éclaircir. Son style, suivant saint Jérôme, tient un milieu entre l'éloquent et le grossier. Il est rempli de sentences, de comparaisons, de visions énigmatiques. Ce prophète paraît très-versé dans les choses profanes.

EZÉCHIEL, juif, poète grec, florissait après le milieu du premier siècle de l'ère chrétienne, ou, selon Huet, un siècle, et selon Sixte de Sienn, quarante ans avant J.-C. D'une *tragédie* qu'il avait faite sur la sortie des Hébreux hors de l'Égypte, il ne reste plus que des fragments que Frédéric Morel a traduits en prose et en vers latins. Ils parurent à Paris en 1598, in-8. On les trouve aussi dans *Corpus Poetarum græcorum*, Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-fol.

EZENKANTSI (Georges), théologien arménien, né vers l'an 1338, étudia la théologie et l'éloquence sous le célèbre Jean Orodnetsi, et fut nommé professeur dans un monastère arménien situé auprès d'Ezenka ou Arzendjan. En l'an 1394 de J.-C., 843 de l'ère arménienne, Tamerlan, après avoir dévasté la plus grande partie de l'Arménie, se présenta devant Arzendjan dans l'intention de le détruire ; Ezenkantsi sortit de la ville, et alla à la rencontre de ce conquérant, pour implorer sa miséricorde et pour sauver sa patrie du pillage. Tamerlan se laissa fléchir et lui accorda sa demande. Il mourut vers le commencement du 15^e siècle, laissant les ouvrages suivants qui sont restés manuscrits : *Commentaire sur Isaïe* ; *Analyse des ouvrages de saint Grégoire le théologien* ; *Commentaire sur l'Apocalypse* ; *Traité sur la dignité ecclésiastique* ; des *Sermons*.

EZNIK, savant théologien arménien, évêque de Pagrevant, né vers l'an 397, mort vers 478, a publié : *Traité de controverse contre les Persans et les Manichéens*, Smyrne, 1762, 1 vol. in-12 ; un *Traité de rhétorique* ; un *Recueil d'hœ-*

mélies en l'honneur des saints, et un *Traité sur les règles monastiques*. Ces derniers ouvrages, dont les historiens Parbetzi et Elise, contemporains d'Eznik, ont fait l'éloge, sont restés manuscrits.

EZZÉLINO, ou ECCELINO, tyran originaire d'Allemagne, mais né à Onéra dans la Marche Tréviseane en Italie, se montra si pervers dès son enfance, qu'on disait de son temps qu'il avait été engendré par le démon. Après avoir été quelque temps à la tête des *Gibelins*, il quitta ce parti pour régner despotiquement sur Vérone, Padoue et sur quelques autres villes d'Italie dont il s'était emparé. Les papes Grégoire IX, Innocent IV et Alexandre IV lancèrent inutilement contre ce scélérat les foudres du Vatican. Le seul Antoine de Padoue mit pendant quelque temps un frein à ses fureurs. « Ce saint et courageux religieux, dit un historien du temps, alla le trouver à Vérone, et lui demanda une audience qui lui fut accordée. Lorsqu'on l'eut introduit dans l'appartement d'Ezzélino, il le vit assis sur un trône, et environné d'une troupe de soldats, prêts à lui obéir au moindre signe. Ce spectacle ne l'effraya point; il osa même dire au tyran que ses massacres, ses pillages et ses sacrilèges criaient vengeance au ciel, et que tous ceux qu'il avait dépouillés de la vie ou de leurs biens étaient devant Dieu comme autant de témoins qui demandaient justice. Il dit encore d'autres choses qui ne supposaient pas moins de hardiesse. Les gardes s'attendaient à tout moment

« qu'ils allaient recevoir l'ordre de tomber sur le saint. Mais ils ne purent venir de leur étonnement, lorsqu'ils virent Ezzélino descendre de son trône pâle et tremblant, se mettre une corde au cou, se jeter, fondant en larmes, aux pieds d'Antoine, et le conjurer de lui obtenir de Dieu le pardon de ses péchés. Le saint le releva, et lui donna des avis convenables à la situation où il se trouvait. Quelque temps après, Ezzélino envoya un riche présent à Antoine; mais celui-ci le refusa, en disant que le plus agréable présent que le prince pût lui faire était de restituer aux pauvres ce qu'il leur avait injustement enlevé. Ezzélino parut d'abord avoir changé de conduite. Malheureusement ses belles dispositions s'évanouirent, il retomba dans ses premiers excès. » On prêcha la croisade contre lui. Toutes les villes de la Marche Tréviseane, et les princes de Lombardie, se ligèrent pour en délivrer l'Italie. Il fut pris devant Milan qu'il allait attaquer. On le mena à Socino, où il mourut décapé en 1259, après avoir exercé pendant quarante ans la tyrannie la plus barbare et la plus odieuse. La ville de Padoue ayant tenté plusieurs fois, mais en vain, de secouer le joug, Ezzélino fit mourir plus de onze mille citoyens de toute condition. Ce monstre était aussi superstitieux que cruel. Il n'entreprenait rien sans avoir consulté quatre astrologues. (Voyez sa *Vie* écrite en italien par le P. Gerard, 1560, in-8, et traduite en français par François Cortaud, Paris, 1644, in-12.)

F

FABBRONI (Ange), biographe italien, né le 7 septembre 1732 à Maradi, village de Toscane, prit les ordres en 1758, et fut présenté au prélat Bottari, un des soutiens du parti janséniste, qui l'engagea à traduire, en italien, la *Préparation à la mort*, du Père Quesnel, les *Principes et les règles de la vie chrétienne* de Le Tourneux, et les *Maximes de la marquise de Sablé*. Il publia ensuite, en latin, une *Vie du pape Clément XII*, qui, quoique fort médiocre; lui valut une récompense magnifique de la part du cardinal Neri-Corsini. Quelque temps après, il fut chargé de l'*Oraison funèbre* du prétendant

Jacques Stuart, et il recut encore un présent considérable. Il entreprit ensuite une traduction italienne des *Entretiens de Phocion*, de l'abbé de Mably; mais cette publication ne fut pas approuvée et nuisit même à son avancement. Il conçut alors l'idée d'écrire, en latin, les *Vies des savants italiens qui ont fleuri dans les 17^e et 18^e siècles*. C'est celui de ses ouvrages qui a le plus contribué à sa réputation. Il publia le premier volume en 1766, et alla se fixer à Florence, où il obtint du grand-duc la permission de tirer des archives de Médicis, des *lettres de savants* du 17^e siècle, adressées au cardinal Lé-

pold de Médicis, qu'il publia en 2 volumes, et qui jettent beaucoup de lumière sur l'histoire littéraire de ce temps-là. Il voyagea ensuite en France et en Angleterre, et il se lia avec les principaux savants. De retour en Toscane en 1773, il se fixa à Pise, et il entreprit, avec des gens de lettres, le *Giornale de' letterati*, dont il faisait paraître par an quatre volumes, et qu'il poussa jusqu'au 105^e; les trois derniers contiennent une table générale. Il s'occupait, en même temps, de son recueil biographique qui devint plus que jamais son travail de prédilection, et il l'augmenta de plusieurs nouveaux volumes : le 18^e parut en 1799, et les 19^e et 20^e après sa mort à Lucques, en 1804 et 1805. Cette collection, qui a obtenu un grand succès, et qui le mérite sous plusieurs rapports, renferme 154 Vies y compris la sienne. Excepté 21, elles sont toutes de Fabbroni. Sentant sa fin approcher, il se retira dans une solitude au-delà de Lucques, appelée Saint-Carbon, chez les franciscains réformés, où il passa un mois uniquement occupé de se préparer à la mort. De retour à Pise, il vécut encore quelques mois et expira le 22 septembre 1803, après avoir rempli tous ses devoirs de la religion. On a encore de lui : *Laurentii Medicis magnifici vita*, Pise, 1784, 2 vol. in-4; *Magni Cosmi Medicis vita*, 1789, 2 vol. in-4; *Leonis X pontificis maximi vita*, 1797; *Historia lycæi Pisani*, Pise, 1791-95, 3 vol. in-4; *Elogi illustri Italiani*, Pise, 1786-89; 2 vol. in-8; *Elogi di Dante, di Poliziano, di Ariosto e di Torquato Tasso*, Parme 1806; *Abrégé du voyage d'Anacharsis*, en italien, qui lui mérita des éloges de l'auteur lui-même.

FABBRONI, ou FABRONI (Jean), savant et laborieux chimiste italien, né en 1748, correspondant de l'Institut de France et un des quarante de la société italienne des sciences, et de plusieurs autres sociétés savantes. Fabroni, attaché au muséum d'histoire naturelle de Florence, fut envoyé à Paris par le grand-duc de Toscane en 1798, pour faire partie de la commission des savants des diverses contrées de l'Europe, chargée de déterminer le nouveau système des poids et mesures susceptible d'être adopté uniformément par toutes les nations civilisées. Depuis il s'occupa avec succès d'écrire principalement sur des sujets relatifs à la chimie agricole et industrielle. Les divers gouvernements qui se sont succédés en Toscane apprécèrent tous le mérite de Fabroni, et lui conférèrent des emplois importants en échange des services essentiels qu'il rendit à son pays.

par ses travaux et ses lumières. Il a été décoré de l'ordre du Mérite, sous le titre de Saint-Joseph, nommé membre de la Légion-d'Honneur, baron de l'empire, commandant de l'ordre de la Réunion et professeur honoraire des Universités de Pise et de Wilna. Fabroni est mort à Florence, à l'âge de 74 ans, d'une attaque d'apoplexie foudroyante, le 17 décembre 1822. On a de lui : *Réflexions sur l'état actuel de l'agriculture, ou Exposition du véritable plan pour cultiver les terres et pour se passer des engrais*, 1780, in-12; *Du Ver à soie et du Bysus des anciens*, 1782, in-8; *Instructions élémentaires d'agriculture, ou Guide des agriculteurs italiens*, Venise, 1787, in-12; Turin, 1791, in-12, enrichi de notes de D. J. Giobert; *Dissertations sur la manière de perfectionner les vins de l'Etat pontifical*, 1793, in-8; *Nouveau thermomètre stationnaire*; *Synopsis plantarum horti botanici musei regii Florentini*, 1797, in-4; *Les loisirs de la campagne, ou Livre de discussion de quelques raisonnements populaires*, 1800, in-8; *De l'économie rurale des Chinois*, 1802, in-8; *Origine et civilisation des anciens peuples d'Italie*, 1808, in-8. Fabroni a publié encore quelques autres ouvrages sur les métaux relatifs à ses travaux de directeur des monnaies. Il a été l'un des rédacteurs des *Mémoires de la société d'agriculture de Florence*, et a aussi donné des *Mémoires* dans divers recueils périodiques.

FABER (Gilles), carme, mort à Bruxelles en 1506, parut avec distinction dans la chaire, en un temps où le ministère de la parole était avili par le ridicule et le burlesque que les prédicateurs mêlaient aux vérités sacrées. Jean Trithème lui attribue une *Chronique de son Ordre*, une *Histoire de Brabant*, des *Commentaires* et d'autres ouvrages.

FABER (Jean), appelé, ainsi qu'un de ses livres, le *Marteau des hérétiques*, naquit à Leuckerchen en Souabe vers l'an 1470, entra dans l'Ordre de Saint-Dominique, et brilla dans les Universités d'Allemagne. L'évêque de Constance le fit son vicaire général en 1519, et Ferdinand, roi des Romains, depuis empereur, le choisit pour son confesseur en 1526. Ce prince le nomma en 1531 à l'évêché de Vienne, que son zèle contre les hérétiques lui avait mérité. Il mourut le 12 juin 1541, âgé de 63 ans, laissant plusieurs ouvrages d'histoire, de controverses, et de piété, en 3 vol. in-fol., Cologne, 1587 et 1541. Celui de ses écrits qui lui fit le plus d'honneur, est son *Malleus hæreticorum*, dans lequel les questions controversées sont traitées avec beau-

corp de solidité et de chaleur. Quelques auteurs distinguent ce Jean Fabre d'avec un autre Jean Fabre, également dominicain, et né aussi en Souabe, qui vivait dans le même temps, écrivait dans le même genre et de la même manière : ils font naître celui-ci à Heilbronn vers 1500, et il mourut selon leur opinion vers 1570. Il publia un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels on cite : *Enchiridion Bibliorum*, Augsbourg, 1549, in-4 ; *Fructus quibus dignoscuntur heretici*, ouvrage solide et curieux, où l'on trouve des particularités remarquables touchant Luther, *ibid.*, in-4 ; *Libellus quod fides esse possit sine charitate*, Augsbourg, 1548, in-4.

FABER (Jean-Ernest), orientaliste, né à Simmershausen, dans le duché d'Hildburghausen, en février 1745, mort à Iéna en 1774, professa la philosophie et les langues orientales dans les Universités de Kiell et d'Iéna. Ses principaux ouvrages sont : *Descriptio commentarii in Septuaginta interpretes*, Göttingue, 1768-69, 2 parties in-4 ; *Diss. de animatibus quorum fit mentio Zephani*, cap. 2, vers. 14, *ibid.*, 1769, in-4 ; *Historia manna inter Hebræos*, sect. 1, Kiell, 1770 ; sect. 2, Iéna, 1773 ; *Programma novum de Messia, exactis 490 annis post exilium Judæorum babylonicum, nascituro*, ex Zacharia, c. 3, vers. 8, 9 10 ; *Repetitum vaticinium spatio 70 hebdomadum Daniel*, c. 8, vers. 24 ; *Iisdem natalibus præfinito novam lucem effundens*, Kiell, 1772, in-4 ; *Jesus ex natalium opportunitate Messias*, Iéna, 1772, in-8 ; *Archéologie des Hébreux*, première partie, Halle, 1773, in-8. Ce dernier ouvrage est écrit en allemand.

FABERT (Abraham), maréchal de France, naquit à Metz. Son père, maître échevin de cette ville et fils d'un riche libraire de Nancy, avait été anobli par Henri IV. Il destinait son fils au barreau, ou à l'église ; mais le jeune Fabert, né pour la guerre, voulut suivre son penchant. Dès l'âge le plus tendre, il s'occupait à différents exercices d'infanterie avec des figures de carton, qu'il faisait mouvoir suivant le commandement. Il servit sous le duc d'Epéronn dans plusieurs occasions importantes. Il se signala surtout en 1635. On commença dès lors à conter mille particularités fabuleuses sur la cause de ses succès. On les attribua au diable, quoique l'on ne pût méconnaître son courage et ses talents. Il sauva l'armée du roi à la retraite de Mayence, et ne se distingua pas avec moins d'éclat en Italie qu'en Allemagne. Blessé à la cuisse au siège de Turin, il ne voulut jamais souffrir qu'on la lui cou-

pât. « Il ne faut pas mourir par pièces », dit-il à Turenne et au cardinal de La Valette, qui l'exhortaient à cette opération : la mort m'aura tout entier, ou elle n'aura rien. » En 1654, il prit Stenai. Ses services furent payés par le gouvernement de Sedan, et par le bâton de maréchal de France en 1658. Le roi lui offrit depuis le collier de ses ordres ; il le refusa, ne se trouvant pas en état de produire les titres nécessaires pour recevoir cet honneur. Louis XIV lui répondit, « que le refus qu'il faisait lui inspirait plus d'estime pour lui, que ceux qu'il honorait du collier ne recueillaient de gloire dans le monde. » Fabert mourut en 1662, à 62 ans. On fit des contes sur sa mort, qui, tout étranges qu'ils étaient, ne laissèrent pas de se répandre, et trouveront encore quelques partisans dans ce siècle philosophe. On avait imaginé qu'il était sorcier ; on prétendit que le diable l'avait enlevé. Ce qui a pu accréditer ces bruits, c'est que le maréchal Fabert avait du goût pour l'astrologie judiciaire, et d'autres curiosités vaines ou dangereuses. (Voyez FAUSTUS (Jean), LUXEMBOURG, PHILIPPE D'ORLÉANS le régent, etc.) Le Père Barre, chanoine de Sainte-Geneviève, a publié sa Vie, 1752, 2 vol. in-12. Il y a des choses curieuses, mais trop de minuties et de détails étrangers au maréchal. Voici un trait qui fait l'éloge de son caractère. Les troupes de Galas, général de l'empereur, ayant pénétré en Champagne, manquèrent de vivres. Les généraux français les ayant obligées de se retirer, elles tuèrent dans leur retraite tous ceux qui leur en refusèrent. Fabert, qui les poursuivait, entra dans un camp abandonné et couvert d'officiers et de soldats autrichiens blessés et mourants. Un français, qui avait l'âme féroce, dit tout haut : « Il faut achever ces malheureux, qui ont massacré nos camarades dans la retraite de Mayence. — Voilà le conseil d'un barbare, reprit Fabert, cherchons une vengeance plus noble. » Aussitôt il fit distribuer à ceux qui purent prendre une nourriture solide, le peu de provisions que son détachement avait apportées. Les malades furent ensuite transportés à Mézières, où, après quelques jours de soins, la plupart recouvrèrent la santé. Le père du maréchal Fabert est auteur des *Notes sur la Coutume de Lorraine*, 1657, in-folio.

FABIEN (saint), romain ou italien, monta sur la chaire de saint Pierre après Anthère, en 236. Il bâtit plusieurs églises dans les cimetières où reposaient les corps des martyrs. Il envoya des évêques dans

les Gaules pour y annoncer l'Evangile ; mais plusieurs auteurs datent la première mission des évêques envoyés en France, du pontificat de saint Clément. Saint Fabien mourut pour la défense de la foi, au commencement de la persécution de Dèce, en 250, après un pontificat de 14 ans, 1 mois et 10 jours. On lui attribue des *décrétales* qui sont visiblement supposées.

FABIOLE (sainte), dame romaine, célèbre par ses vertus, surtout par sa pénitence, dont saint Jérôme fait le plus beau et le plus touchant éloge dans son *Epitaphium Fabiolæ*. Sa vie fournit une preuve décisive contre ceux qui soutiennent la dissolubilité du mariage en cas d'adultère. Cette femme illustre, après s'être séparée d'un mari adultère, en avait épousé un autre. Les lois civiles, dont plusieurs émanées des empereurs patens, subsistaient encore dans le code impérial, paraissaient autoriser ce second mariage. Mais Fabiole ne tarda pas à reconnaître son erreur et sa faute ; elle en fit le jour même de Pâques une pénitence éclatante, à la vue de tout le peuple romain. Il ne se trouva, ni dans cette capitale du monde, ni dans tout l'empire, de théologien qui prétendit ou justifier le mariage ou blâmer la pénitence. L'opinion de Launoy n'était donc pas connue alors parmi les chrétiens. Et qu'on ne dise pas que c'est pour être précisément contraire aux lois ecclésiastiques que ce mariage fut réprouvé ; car il le fut, comme formellement contraire à la doctrine de l'Evangile : *Putabat*, dit saint Jérôme, *omne virum justè dimissum, nec evangelii rigorem noverat, in quo nudè universa ex-cusatio, viventibus viris, feminis amputatur... Aliæ sunt leges Casarum, aliæ Christi : aliud Papinianus, aliud Paulus noster præcipit* (Hieron. *Epit. Fabiolæ*). Qu'on juge après cela ou de l'ignorance ou de la mauvaise foi des écrivains, qui, dans ces dernières années, ont osé se servir de l'exemple de Fabiole pour autoriser le divorce ! Cette sainte mourut à Rome, vers l'an 400. « Rome, dit saint Jérôme, était un champ trop étroit pour sa grande charité. Elle s'élançait dans les mers, et parcourait les rivages de la mer, tantôt en personne, tantôt par les ministres de ses bienfaits. »

FABIUS MAXIMUS (Quintus), dit *Rullianus*, est le premier de la famille des Fabiens qui fut honoré du titre de *Maximus*, pour avoir été au petit peuple la disposition des élections. Général de la cavalerie, il força le camp des Samnites et remporta une victoire complète. Le dictateur Papirius, fâché qu'il eût

donné la bataille contre son ordre, voulut punir sa désobéissance ; mais le peuple romain et l'armée obtinrent sa grâce. Fabius fut cinq fois consul, deux fois dictateur et une fois censeur. Il refusa cette charge une seconde fois, disant qu'il était contre la coutume de la république. Il triompha des Apuléiens et des Lucériens, puis des Samnites, et enfin des Gaulois, des Umbriens, des Marse et des Toscans. Ce fut lui qui régla que les chevaux blancs iraient, le 15 juillet, depuis le temple de l'Honneur jusqu'au Capitole.

FABIUS MAXIMUS (Quintus), surnommé *Cunctator* ou le *Temporisateur*, un des plus grands capitaines de l'ancienne Rome, fut élevé cinq fois à la dignité de consul. Pendant son premier consulat, l'an 233 avant J.-C., il défait les Liguriens. Sa patrie, réduite à l'extrémité après la bataille de Trasimène, eut recours à lui ; on le créa dictateur. Il imagina une nouvelle façon de combattre Annibal. Il voulut le fatiguer par des marches et des contremarches, sans jamais en venir aux mains. Ces ruses lui méritèrent le nom de *Temporisateur*. Les Romains, mécontents de ces remises, dont ils ne pénétraient pas la finesse, le rappellèrent sous prétexte de le faire assister à un sacrifice solennel, et donnèrent la moitié de son autorité à son lieutenant Minutius Rufus, homme aussi ardent que Fabius était réservé. Ils revinrent bientôt de leur erreur. Le téméraire lieutenant s'étant engagé dans une embuscade, son sage général le tira de ce péril. Minutius, pénétré de reconnaissance envers son libérateur, lui remit ses troupes, content d'apprendre sous lui à vaincre et à commander. Fabius combattit avec sa prudence ordinaire. On lui décerna le nom de *Bouclier de Rome*. Après la bataille de Cannes, il lassa tellement les troupes d'Annibal, qu'elles ne furent plus en état de se défendre contre les Romains. Il reprit Tarente sur le général carthaginois. Ayant réglé avec lui le rachat des captifs, et le sénat refusant de ratifier son accord, il vendit tous ses biens pour s'acquitter de sa parole. On rapporte qu'Annibal, ayant appris la ruse que Fabius avait employée pour se rendre maître de Tarente, s'écria plein d'étonnement : « Quoi, les Romains ont donc aussi leur Annibal ! » Ce dernier tenta vainement d'attirer le Romain au combat. Il lui fit dire un jour : « Si Fabius est aussi grand capitaine qu'il veut qu'on le croie, il doit descendre dans la plaine et accepter la bataille. » Fabius répondit froidement : « Si Annibal est aussi grand ca-

« pitaine qu'il le pense, il doit me forcer, à la donner. » Cet homme illustre mourut quelques années après, âgé de près de 100 ans, si l'on en croit Valère-Maxime.

FABIUS MAXIMUS (Quintus) était fils du précédent. Pendant son consulat son père vint à lui sans descendre de cheval; aussitôt il lui fit ordonner de mettre pied à terre. Alors cet illustre romain, embrassant son fils, lui dit : « Je voulais voir si tu savais ce que c'est que d'être consul. »

FABIUS PICTOR, le premier des Romains qui écrivit l'*Histoire de sa patrie*, vivait vers l'an 216 avant J.-C. L'ouvrage que nous avons sous son nom est une pièce supposée, et du nombre de celles qui ont été publiées par Annius de Viterbe. Ceux de cette famille prirent le nom de *Pictor*, parce que celui dont ils descendaient avait fait peindre les murs du temple de la Santé.

FABIUS DOSSENNUS, ou **DORSENNUS**, composa des farces appelées par les Romains *Atellanes*, de la ville d'Atella dans le pays des Osques, où elles prirent naissance. Horace, Sénèque et Pline parlent de ce poète. On ne sait pas en quel temps il a vécu.

FABIUS MARCELLINUS, historien du 3^e siècle, est cité par Lampride, comme auteur d'une *Vie d'Alexandre Mammée*.

FABIUS RUSTICUS, historien du temps de Claude et de Néron, fut ami de Sénèque. Tacite loue son style dans ses *Annales* et dans la *Vie d'Agricola*; et cet éloge d'un historien qui passait pour satirique est un préjugé en faveur des écrits de Fabius.

FABRE (Jean-Claude), oratorien, né à Paris le 15 avril 1668, mort le 22 octobre 1753, dans la maison de Saint-Honoré, professa avec distinction, et prêcha avec quelques succès. Son esprit se pliait facilement à tous les genres d'étude. On a de lui : une belle édition du *Dictionnaire* de Richelet, revue, corrigée et augmentée, en 2 vol. in-fol., Lyon (Amsterdam), 3 vol. in-fol., sous le titre de *Nouveau Dictionnaire français, etc.*; avec des *remarques et additions* du P. Aubert. Fabre, ayant laissé insérer dans son édition plusieurs articles sur les matières de théologie, et des satires dictées par l'esprit de parti, fut obligé de sortir de sa congrégation, où il rentra pourtant en 1715; un petit *Dictionnaire latin et français*, in-8, dressé sur les meilleurs auteurs classiques, et dont on a fait plusieurs éditions; une *Traduction des Œuvres de Virgile*, avec des *dissertations*, des *notes*, et le texte latin, Lyon, 3 vol., 1721; réimprimée

en 1741, 4 vol. in-12. Cette version, lâche et prolige, n'est guère au-dessus de celle de Martignac; une *continuation de l'Histoire ecclésiastique* de Fleury, en 16 vol. in-4 et in-12, depuis 1414 jusqu'en 1585. On en a donné une nouvelle édition en 1777. Il l'avait poussée beaucoup plus loin; mais les deux derniers tomes ayant été changés en quantité d'endroits par des mains étrangères, et défense ayant été faite de donner de nouveaux volumes, la suite est restée manuscrite. Ce n'est proprement qu'une compilation écrite d'un style facile, mais sans correction et sans élégance. L'abbé Rondet, qui la continua après lui, réussit encore plus mal, et donna au fanatisme de la petite église un essor plus libre; *Eugrétiens de Christine et de Pélagie, sur la lecture de l'Ecriture-Sainte*, in-12; un *Abrégé de l'Histoire ecclésiastique*, en manuscrit; la *Table de la traduction française de l'Histoire du président de Thou*, in-4.

FABRE DE L'AUDE (Jean-Pierre), né à Carcassonne le 9 décembre 1755, était avocat avant la Révolution. Député aux états de Languedoc en 1783, il fut nommé commissaire du roi en 1790 pour organiser le département de l'Aude, et devint successivement procureur-général-syndic, et commissaire près le tribunal criminel de Carcassonne. Il demeura caché pendant la Terreur; mais, en 1796, il fut nommé député au conseil des Cinq-Cents, et se rendit utile dans cette Assemblée par ses travaux sur les finances et le courage avec lequel il signala les dilapidations du Directoire. Appelé au tribunal en 1801, il devint président de la commission des finances. En cette qualité, il proposa d'établir une administration pour la régie des droits-réunis, et il fit adopter son projet par le gouvernement. Appelé au sénat en 1807, il fut élu, en 1810, membre du grand conseil d'administration de cette Assemblée, et le 26 mars suivant, l'empereur le nomma procureur-général près le conseil du sceau des titres. En 1814, Fabre adhéra à la déchéance, et fut compris dans la liste des pairs créés par Louis XVIII. Pendant les Cent-Jours, il continua à siéger dans la nouvelle Chambre des pairs, et proposa l'adresse d'usage à l'empereur; mais après la bataille de Waterloo il s'opposa à la proclamation de Napoléon II, et fut d'avis de rappeler Louis XVIII, même avant que les alliés fussent entrés à Paris. Au second retour des Bourbons, il cessa de faire partie de la Chambre des pairs; mais en 1819 il y fut appelé de nouveau. Depuis cette époque

jusqu'à celle de sa mort, arrivée le 6 juillet 1832, il prit part à tous les travaux de la Chambre haute, et se fit entendre principalement dans les matières de finances. Il avait eu vingt-six enfants d'un seul mariage. On a de lui : *A mon fils sur ma conduite politique*, 1816, in-8 ; *Réflexions philosophiques et morales*, traduites de l'italien, avec des notes du traducteur, 1817, in-12 ; *Recherches sur l'impôt du tabac, et moyens de l'améliorer*, 1832.

FABRE D'ÉGLANTINE (Philippe-François-Nazaire), né à Carcassonne le 28 décembre 1756, se fit d'abord comédien ; mais ses succès sur la scène ne répondant pas à son désir extrême d'acquiescer de la célébrité, il essaya d'écrire, et débuta dans le monde littéraire par quelques *pièces de poésie* qui ne donnaient pas de grandes espérances, quoique l'une d'elles eût remporté aux jeux floraux de Toulouse le prix qui consistait en une *églantine* d'argent, dont il prit le surnom qu'il porta toujours depuis. Fier de ce succès, il quitta l'état de comédien, se consacra aux lettres, et se rendit à Paris avec plusieurs *pièces de théâtre*, dont quelques-unes furent jouées et lui attirèrent une certaine vogue, qui n'améliora pas beaucoup sa fortune ; il voulait cependant s'enrichir à quelque prix que ce fût, et il crut en trouver les moyens en embrassant le parti de la Révolution. Il s'y lança avec beaucoup d'ardeur, et se lia avec les plus fameux démagogues, Danton, Lacroix, Camille Desmoulins, etc. ; il eut part à tous les excès de ce parti, et notamment à la révolution du 10 août qu'il provoqua par la publication de plusieurs pamphlets. Il devint alors membre de la Commune, qui s'installa elle-même après la chute du trône, et peu après il fut nommé secrétaire de Danton, qui était alors ministre de la justice. Il occupait cette place à l'époque du 2 septembre, et on l'a accusé d'avoir été l'un des provocateurs du massacre des prisons. Elu dans le même mois député à la Convention, il se fit bientôt remarquer par les opinions les plus révolutionnaires, vota la mort de Louis XVI sans appel, et fut nommé membre du comité de salut public. Il se déclara contre le parti de la Gironde, et déposa devant le tribunal révolutionnaire contre Brissot et ses complices ; enfin il fit successivement décréter le *maximum*, l'arrestation de tous les Anglais qui se trouvaient en France, et le Calendrier républicain, composé par le mathématicien Romme, où l'on avait substitué une série de noms empruntés de l'agri-

culture, destinés à remplacer ceux des saints, et qui le rendaient ridicule. Tout jusque-là avait réussi à Fabre. Gorgé de richesses, et sentant qu'il ne pouvait les conserver dans un état de confusion et de désordre, il commença à varier dans ses principes, et dénonça le secrétaire de la guerre Vincent et le général Mazuel comme ultra-révolutionnaires ; dès lors il devint suspect à son tour, ou plutôt il excita l'envie des factions qui dominaient alors la Convention. Biroteau fut le premier qui l'accusa d'avoir demandé un roi, d'une manière détournée, dans le comité de salut public ; Hébert se joignit à cette dénonciation, et le fit exclure de la société des Jacobins. Dans le même temps, la société des Cordeliers décida qu'elle lui retirerait sa confiance. En vain essayait-il de se justifier, il fut décrété d'accusation comme complice de la conspiration de l'étranger, comme falsificateur d'un décret relatif à la compagnie des Indes, et traduit devant le tribunal révolutionnaire avec Danton et autres députés. Il fut condamné à mort et exécuté le 5 avril 1794. Il montra peu de courage dans ses derniers moments. Comme poète comique, quelques écrivains donnent à Fabre une place distinguée parmi ceux du 18^e siècle.

FABRE D'OLIVET, né à Ganges le 8 décembre 1768, de la même famille que le célèbre protestant Fabre, dont le dévouement filial fut récompensé par Louis XVI, et a fourni le sujet du drame intitulé : *L'honnête criminel*, mort à Paris au mois de mai 1825, débuta, en 1789, par un opéra intitulé : *La prise de Toulon*, et donna ensuite quelques autres pièces qui furent assez bien accueillies. Nous citerons encore : *Les vers dorés de Pythagore, expliqués et traduits pour la première fois en vers comiques français*, 1813, in-8 ; *La langue hébraïque restituée, et le véritable sens des mots hébreux rétabli et prouvé par leur analyse radicale*, 1816, 2 part. in-8. Fabre d'Olivet ne manquait pas d'imagination ; mais on trouve dans ses écrits des idées plus que singulières.

FABRE (Marie-Jacques-Joseph-Victorin), né à Jaujac (Ardèche), le 19 juillet 1785, mort le 29 mai 1831, avait déjà été couronné cinq fois, à 26 ans, par l'Académie française, dans les concours d'éloquence comme dans ceux de poésie. Le succès de plusieurs petits poèmes de différents genres, et surtout la supériorité avec laquelle l'auteur fit à l'athénée de Paris, en 1810 et 1811, un *Cours d'éloquence française*, augmenta-

rent encore sa renommée. L'*Eloge de Montaigne*, bien qu'il n'obtint au concours de 1812 qu'une mention honorable, fut regardé comme une grande création oratoire. De tous les poètes alors en réputation, Victorin Fabre est peut-être le seul avec Delille dont le nom ne se trouve ni dans le recueil intitulé : *l'Hymen et la naissance*, ni dans la *Couronne poétique de Napoléon-le-Grand*. Au moment où la Restauration ouvrait aux talents une carrière nouvelle, Victorin Fabre, n'approuvant ni la marche suivie par le gouvernement, ni le système de l'opposition, se tint à l'écart. Il ne laissa pas toutefois que de défendre contre les novateurs la gloire des écrivains qui, sous Louis XIV, avait jeté tant d'éclat sur la France : c'était là son principal but dans un ouvrage périodique qu'il fonda, en 1824, sous le titre de *la Semaine*. En 1822 et 1823, il avait reparu dans la chaire de l'athénée de Paris, et lut la première partie d'un grand ouvrage inédit, sur les *Principes de la société civile*. On trouve dans cet écrit, remarquable à plusieurs égards, la réfutation des doctrines de Rousseau sur les premières phases de l'état social, un tableau des services que la civilisation doit au Christianisme, et un morceau sur les effets politiques des lettres et des arts dans la Grèce. Victorin Fabre laissa aussi en portefeuille un *Recueil de fables politiques*, et un poème en 4 chants et en vers de dix syllabes, intitulé : *La Tour d'Eglantine*. Cet écrivain, à qui, dès l'année 1811, Fontanes disait, en lui montrant son habit d'Institut : « Vous avez deux fois l'étoffe de cet habit-là, » mourut à 45 ans, sans être de l'Académie.

FABRÉ-PALAPRAT (Bernard-Raymond), grand-maître des nouveaux Templiers, né vers 1770, près de Cahors, fit ses études dans le séminaire de cette ville. On croit qu'il reçut les ordres sacrés des mains d'un évêque constitutionnel; il est certain, du moins, qu'il a eu des relations très-intimes avec plusieurs constitutionnels et particulièrement avec Grégoire et Mauviel. Pendant quelque temps, il exerça la médecine; plus tard il se fit agréger à la secte des Templiers; on prétend qu'il fut ensuite sacré évêque selon le rite *joannite* par le Templier Arnal, et sous le rite *romain* par l'évêque constitutionnel Mauviel. Fabré-Palaprat, qui avait été nommé en 1804 grand-maître des Templiers, resta longtemps dans la plus complète obscurité. Mais, en 1830, les tentatives de Saint-simoniens pour établir une religion nouvelle lui inspirèrent la pensée de tirer parti des cir-

constances et de paraître à son tour sur la scène. Il se mit en rapport avec l'abbé Châtel, fit pendant quelque temps cause commune avec lui; mais bientôt la discordance s'étant mise entre les deux prêtres apostats, ils se séparèrent. En 1832, Fabré-Palaprat appela le public à de solennelles réunions où il paraissait revêtu de riches ornements, et cherchait à imposer par de pompeuses paroles; mais il obtint peu de succès, et retomba bientôt dans l'oubli d'où il n'aurait jamais dû sortir. Il est mort au mois de février 1838, dans un département voisin des Pyrénées, où il s'était retiré. On a de lui : le *Levitikon*; une *Lettre à Mgr l'archevêque de Paris*; une autre *Lettre au rédacteur de l'Univers*. Il dissimule mal dans ces divers écrits sa haine contre l'Eglise et la religion.

FABRETTI (Raphaël), né à Urbino en Ombrie, l'an 1618, mort à Rome en 1700, fut secrétaire du pape Alexandre VIII, chanoine de la basilique du Vatican, et préfet des archives du château Saint-Ange sous Innocent VII. Il s'adonna à l'étude de l'antiquité, et il ne lui manqua rien de ce qui doit faire un habile homme en ce genre : connaissance de l'histoire grecque et romaine, des langues, des critiques, des philosophes; correspondances avec les savants, etc. On a de lui plusieurs ouvrages en latin, estimés des antiquaires : *De aquis et aqua ductibus veteris Romæ*, Rome, 1680, in-12; nouvelle édition, augmentée de notes, Rome, 1788, in-4; *De columnâ Trajani, cum Alphonsi Ciaconii historiâ utriusque belli Dacici à Trajano gesti*, etc., Rome, 1683, in-fol.; *Jasuhai ad Gronovium apologema in ejusque Titulivitiâ, sive de Tito-Livio somnia, animæversiones*, 1686, in-4; *Inscriptionum antiquarum explicatio*, Rome, 1679, in-fol. Ce livre est regardé comme un trésor pour les savants qui s'occupent de l'antiquité. Fabretti avait un esprit vif, une conception facile et une mémoire excellente. Il aimait l'étude avec passion, et ce qu'il y a de singulier, c'est que, loin d'affaiblir son tempérament qui fut très-faible jusqu'à l'âge de 30 ans, elle le fortifia.

FABRI (Jean), évêque de Chartres, mort en 1390, se distingua, sous les règnes de Charles V et de Charles VI, par la sagesse avec laquelle il gouverna son diocèse. Il fut chargé de plusieurs missions importantes par les rois de France, et par Louis, duc d'Anjou, puis roi de Sicile, dont il était chancelier. On a de lui : un *Journal*, ou *Récit historique* de toutes les affaires auxquelles il prit part de 1381

1388, manuscrit; les grandes *Chroniques de Hainaut, depuis Philippe-le-Conquérant jusqu'à Charles VI*, 3 vol. in-8, manuscrit, à la Bibliothèque du roi; une *réponse* à l'ouvrage de Jean de Lignario en faveur du pape Urbain V, compétiteur de Clément VII (Robert de Genève), sous le titre suivant : *Du gémissement les gens de bien à l'occasion du schisme*; un *Traité* pour prouver que saint Pierre a souffert le martyre à Rome sous Néron; et un autre *Traité* en latin, en forme de plainte, sur les affaires de France, imprimé dans l'*Histoire de l'Université de Paris*, par du Boulay.

FABRI (Honoré), né dans le diocèse de Belley en 1607, jésuite en 1626, professeur de philosophie à Lyon dans sa société, mourut en 1688 à Rome, où il fut longtemps pénitencier. C'était un homme extrêmement laborieux. Il embrassa toutes sortes de connaissances : philosophie, mathématiques, théologie, morale, et il laissa des écrits sur toutes ces matières. On a de lui : *Notæ in notas Vilhelmi Wendrokit*, sous le nom de Bernard Stubrock, insérées dans le *Recueil, ou la grande Apologie de la Doctrine morale de la Société de Jésus*, Cologne, 1672, in-fol., et ensuite mises à l'*index* à Rome; *Summula theologiae*, n-4; un *Dialogue en faveur de la probabilité*, réfuté par l'abbé Gradi, bibliothécaire du Vatican, Rome, 1659, in-8. Le père Fabri était plus propre pour la physique et les mathématiques, que pour la théologie. Ses écrits dans le premier genre sont : une *Physique* en latin, Lyon, 1669, 4 vol. in-4; *Dialogi physici*, Lyon, 1669, in-8; *De plantis, de generatione animalium, et de homine*, Paris, 1666, n-4. C'est dans ce *Traité*, page 204, qu'il prouve avoir enseigné la circulation du sang, avant que le livre de Guillaume Harvey eût pu tomber entre ses mains; *Synopsis optica*, Lyon, 1667, in-4; *Opusculum geometricum de lineâ sinuâ et Cycloïde*. Il a laissé en outre onze volumes in-4 de *manuscrits*, qui contiennent des *notes* sur l'*Histoire naturelle* de Plin; plusieurs *apologies*, des *aphorismes*, etc.

FABRICE (André), professeur de philosophie à Sainte-Gertrude à Louvain, conseiller des ducs de Bavière et prévôt d'Ottingen, natif de Hodeige, village du pays de Liège, mourut en 1581. On a de lui : *Harmonia confessionis Augustinæ*, Cologne, 1587, in-fol.; des *notes* sur le *Catéchisme romain*, et des *tragédies sacrées*.

FABRICE (Georges), né à Kemnitz dans la Misnie, le 24 avril 1516, mort le

13 juillet 1571, à 55 ans, a laissé des *poésies latines*, imprimées à Bâle en 2 vol. in-8, en 1571. On y remarque beaucoup de pureté et de naturel. Il a été principalement fort attentif sur le choix des mots. Il n'en emploie aucun dans ses *poèmes sacrés*, qui ressentent la fable et le paganisme. On a encore de lui : un *Art poétique*, en 7 livres, en latin, 1589, in-8; une *Collection des poètes chrétiens latins*, in-8, Bâle, 1562. On lui a reproché d'avoir altéré quelquefois les auteurs qu'il publiait; une *Description de Rome; Origines Saxonica*, Leipsick, 1606, en 2 vol. in-fol. : compilation estimée par les savants. On y trouve les portraits des électeurs de Saxe, gravés par Wolfsg Killian; *Rerum Misnicarum libri septem*. Ce sont des annales de la ville de Meissen, réimprimées à Leipsick en 1668, in-4, et remplies de profondes recherches; *Rerum Germaniæ et Saxoniarum volumina duo*, Leipsick, in-fol., 1609, etc. On trouve la liste des ouvrages de Fabrice dans le tome 32 des *Mémoires* de Nicéron, et dans la *Centuria Fabriciorum*.

FABRICE (Guillaume), surnommé *Hildanus*, de Hilden, village de la Suisse, où il naquit en 1560, savant chirurgien, dont les ouvrages ont été imprimés à Francfort, 1682, in-fol., avec fig. Il mourut à Berne en 1634.

FABRICIUS (Caius), surnommé *Luscus*, consul romain l'an 283 avant J.-C., mérita les honneurs du triomphe par plusieurs victoires sur les Samnites, les Brutiens et les Lucaniens. Le butin qu'il remporta dans ces victoires était si considérable, qu'après avoir récompensé les soldats et restitué aux citoyens de Rome ce qu'ils avaient fourni pour la guerre, il lui resta 400 talents; qu'il fit porter à l'épargne le jour de son triomphe. Député deux ans après vers Pyrrhus, il refusa les présents et les honneurs de ce prince, qui voulait corrompre sa fidélité. Ce roi eut bientôt un nouveau sujet d'admiration. Son médecin vint offrir à Fabricius, pour lors consul, d'empoisonner son maître, pourvu qu'on lui payât ce parricide. Le généreux Romain renvoya le monstre à Pyrrhus, pour être puni comme il le méritait... Les Samnites lui ayant offert une somme considérable, il répondit à leurs ambassadeurs, en portant la main à ses oreilles, à ses yeux et à sa bouche : « Tant que je pourrai commander à toutes ces parties-là, vous m'offrez me sont inutiles... » Fabricius fut censeur l'an 277 avant J.-C., avec Emilius Papus, homme aussi austère que lui. Le premier avait pour toute argen-

terrie une petite salière, dont le pied n'était que de corne; l'autre un petit plat, pour présenter ses offrandes aux dieux. Les deux censeurs cassèrent de concert un sénateur nommé Cornélius Rufinus, qui avait été deux fois consul et dictateur, parce qu'il avait chez lui dix livres d'argent en vaisselle de table. Quoi qu'il en soit des motifs de Fabricius, ce romain vécut et mourut pauvre. Le sénat fut obligé de marier ses filles aux dépens du public.

FABRICIUS-VÉIENTO, auteur latin sous Néron, vers l'an 49 de J.-C., fit des libelles diffamatoires contre les sénateurs et les pontifes, et fut chassé d'Italie pour ses crimes. Tacite remarque que ce Fabricius, étant préteur, attelait des chiens aux chariots, au lieu de chevaux. Ses livres furent brûlés par ordre de Néron, comme des satires atroces.

FABRICIUS (Théodore), né le 2 février 1501, à Anhalt sur l'Yssel, fut un des apôtres de la prétendue Réforme. Après avoir achevé ses études élémentaires à Cologne, il alla à Wittemberg étudier sous Luther et Mélancthon; revenu à Cologne, il y ouvrit une école d'hébreu, et, sous le prétexte d'enseigner cette langue, il cherchait à propager les nouvelles erreurs. Chassé de la ville, il se retira auprès du landgrave de Hesse (Philippe-le-Magnanime), le patron des réformés, fut choisi pour son aumônier, et devint, en 1536, curé à Allendorf sur la Werra; mais l'aumônier, mauvais courtisan, s'étant avisé de prêcher contre la polygamie, le landgrave, à qui Luther avait permis de prendre deux femmes, non content de lui retirer ses faveurs, le fit mettre en prison et confisqua ses biens. Fabricius recouvra pendant sa liberté quelque temps après, et retourna à Wittemberg en 1543, où il professa l'hébreu et la théologie. En 1544, il fut nommé pasteur de l'église Saint-Nicolas à Zerbst, où son zèle un peu trop tracassier lui attira encore des ennemis. Accusé d'hétérodoxie dans sa secte, il fut plusieurs fois obligé de se justifier. Enfin il termina le 15 septembre 1550 son orageuse carrière. Il a laissé : *Institutiones grammaticæ in linguam sanctam*, Cologne, 1528, 1538, in-4; *Articuli pro evangelicâ doctrinâ*, ibid.; *Tabulae duæ de nominibus et de verbis Hebræorum*, Bâle, Henri Pierre, 1545; des *homélies*, des *sermons* et des *discours* en allemand; on ne croit pas qu'ils aient été imprimés; un abrégé de sa *Vie*, que Théodore de Hase a inséré dans le premier fascicule de sa *Bibliotheca Bremensis*.

FABRICIUS, nommé aussi *Lauræus* (François), né à Duren dans le duché de Juliers, fut principal du collège de Dusseldorff, et mourut en 1573 dans sa 70^e année. On a de lui : *Pauli Oroasii... Historiarum libri septem*, Cologne, 1560, in-12. Fabricius s'attache dans ses notes à déterminer la véritable manière de lire le texte, à indiquer les endroits des historiens profanes, qui ont rapporté ce que dit Paul Orose, et enfin à fixer les points de chronologie. Le Père André Schott en a donné une édition à Mayence en 1615, les notes de Fabricius et celles de Lautius; *In Terentii comedias annotationes*, Anvers, 1565; *Ciceronis historia*, Cologne, 1564; Gronovius y a ajouté des notes, et elle a été insérée par l'abbé d'Olivet à la fin de son édition du *Cicéron*.

FABRICIUS, ou FABRIZIO (Jérôme), né en 1537, plus connu sous le nom d'*Acquapendente*, sa patrie, fut disciple et successeur de Fallope dans la chaire d'anatomie de Padoue. Il occupa pendant 40 ans avec beaucoup de distinction. La république de Venise lui donna une pension de 100 écus d'or, et l'honora d'une statue et d'une chaire d'or. Ce savant médecin mourut en 1619, à Padoue, laissant plusieurs ouvrages sur la chirurgie, l'anatomie et la médecine, justement estimés par ceux qui s'appliquent à ces arts utiles. Ses *Ouvrages anatomiques* ont été imprimés à Leyde en 1738, in-fol. Il remarqua le premier, en 1574, les valvules des veines; mais il ne connut ni leur structure ni leur usage. Fabricius travaillait plus pour la gloire que pour l'intérêt. Ses amis lui firent divers présents, pour récompenser son généreux désintéressement. Il les mit dans un cabinet particulier, avec cette inscription : *Lucri neglecti lucrum*. De ses divers ouvrages, il faut citer : *Pontificalis chirurgicum*, Francfort, 1592 et 1604, in-8, traité de chirurgie le plus complet et le plus régulier qui eût paru jusqu'alors; *De formato fœtu*, Padoue, 1600 et 1603, in-fol.; Venise, 1620, in-fol., ouvrage que Haller appelle *splendidum*; un traité *De brutorum loquaciâ*, Padoue, 1603, in-fol.; un *De motu locali animalium*, 1618, in-4, sur le mérite duquel Haller, Portal et Gerdy ne sont pas d'accord. « Digne successeur de Vésale et de Fallope, dit un docteur de notre temps (1841), Fabrizio d'Acquapendente est une des gloires de cette école italienne dont Haller et tous les historiens de l'anatomie, ont porté si haut les louanges. Nul autant que Fabrizio n'appela autour de lui, de toutes

es parties de l'Europe, l'affluence de tous ceux qu'animait le véritable amour de la science de l'homme. Ce n'est pas un médiocre honneur pour lui que le grand Harvey se soit formé à ses leçons. Ses travaux ont été du plus grand intérêt pour l'anatomie considérée surtout dans ses rapports avec la physiologie. Ses écrits sont composés d'après une méthode qui était alors nouvelle. Elle ne consistait pas à prendre les organes des animaux pour suppléer à ce qu'on ne pouvait observer sur des cadavres humains, comme avaient fait Galien et Vésale lui-même ; mais à examiner à la fois l'organe correspondant dans l'homme et dans les divers animaux, afin de déterminer ce qu'il y avait de commun dans toutes les espèces, et les différences qui les distinguaient. C'était l'anatomie comparée appliquée à l'étude des fonctions des organes de l'homme. »

FABRICIUS (Jean-Albert), né à Leipzig en 1668, s'acquit de bonne heure la réputation de littérateur poli et de savant profond. Il avait un esprit facile, une mémoire heureuse et beaucoup de pénétration. Après avoir fait ses études avec distinction dans sa patrie, il se rendit à Hambourg, où Mayer lui confia le soin de sa bibliothèque. La mort de Vincent Placcius ayant fait vaquer la chaire de professeur d'éloquence de cette ville, Fabricius l'obtint. Cette place le fixa à Hambourg, et il y passa le reste de sa vie, chéri et honoré. En 1719, le landgrave de Hesse-Cassel lui offrit deux postes importants : la chaire de premier professeur de théologie à Giessen, et la place de surintendant des églises de la Confession d'Augsbourg. Fabricius fut tenté de les accepter ; mais les magistrats de Hambourg, plus ardents à le retenir qu'il n'était à les quitter, augmentèrent en 1720 ses gages de 200 écus. Il y mourut en 1736, à 68 ans. C'était un homme modeste ; sa douceur le faisait aimer, autant que ses lumières inspiraient l'estime. Peu de savants ont été plus laborieux ; il suffisait à tout, leçons publiques, correspondances littéraires, composition d'ouvrages. Ceux qui l'ont fait connaître le plus avantageusement dans la république des lettres, sont : *Code apocryphus novi Testamenti collectus, castigatus*, Hambourg, 3 vol. in-8, 1719. C'est une collection curieuse et exacte de beaucoup de morceaux inconnus au commun des lecteurs, et même au commun des savants. On y trouve une notice de tous les faux évangélistes, des faux actes des apôtres et des apocalypses, dont l'Eglise fut inondée dans sa naissance. Ce recueil

estimé est enrichi de plusieurs remarques critiques, et ne peut que servir à constater pleinement l'authenticité des quatre Evangiles et autres écrits canoniques, constamment et généralement reconnus, tandis que tout ce qui n'avait pas le caractère de l'inspiration est allé au fond de l'oubli ; *Bibliotheca græca*, 14 vol. in-4, publiée à Hambourg depuis 1705 jusqu'en 1728. Cette notice des anciens auteurs grecs est précieuse aux bibliographes. Il n'y a d'ailleurs presque aucun volume qui ne contienne quelques écrits, entiers ou en partie, des auteurs grecs anciens et modernes. Il faut que le premier volume soit de 1718, ou au moins de 1708 ; éditions plus amples que celle de 1705. Les volumes suivants sont semblables, quoique réimprimés. Il y a une 4^e édition augmentée, 1790-1811, 12 vol. in-4. Elle n'est pas achevée, et ne peut avoir moins de 16 à 17 vol. ; *Bibliotheca latina ecclesiastica*, Hambourg, 1718, in-fol. C'est le recueil des écrits latins sur les matières ecclésiastiques ; *Memoria Hamburgenses*, 7 vol. in-8, augmentés d'un 8^e en 1745, par Evers, gendre de Fabricius. On y trouve la vie et les éloges des illustres Hambourgeois ; *Codex pseudopygraphus veteris Testamenti*, in-8, 2 vol., 1722 et 1723. L'auteur a exécuté à l'égard de l'Ancien Testament ce qu'il avait pratiqué à l'égard du Nouveau, dans son *Code apocryphus* ; une savante édition de *Sextus Empiricus*, grecque et latine, Lipsick, 1718, in-fol. ; un *Recueil*, en latin, des auteurs qui ont prouvé la vérité du Christianisme, 1725, in-4 ; un excellent ouvrage allemand, traduit en français sous ce titre : *Théologie de l'eau*, 1744, Paris, in-8, avec de nouvelles remarques communiquées au traducteur ; *Les écrivains de l'Histoire d'Allemagne et du Nord*, publiés par Lindenbrogius, auxquels il joignit les *Origines de Hambourg* par Lambecius, et les *Inscriptions* de cette même ville par Ankelman : le tout orné de notes savantes et d'appendices, in-fol. ; une édition du *Theatrum anonymorum et pseudonymorum* de Placcius, in-fol. ; il y ajouta une *Préface*, et la *Vie* de l'auteur ; *Bibliotheca latina*, 1707, 1708 et 1721, in-8, 3 vol., réimprimée à Venise en 1728, 2 vol. in-4, et à Lipsick, 1773-74, 3 vol. in-8. Elle devait avoir un 4^e vol. qui aurait contenu les auteurs chrétiens ; *Bibliotheca mediæ et infimæ latinitatis*, 1734, in-8, 5 vol., réimprimée à Padoue, 1754, 6 vol. in-4 ; *Bibliographia antiquaria*, Hambourg, 1760, 2 vol. Cet ouvrage est une notice des écrivains qui ont travaillé sur les

antiquités hébraïques, grecques, romaines et ecclésiastiques; *Centuria dum Fabriciorum scriptis clarorum qui jam diem suum obierunt*, Hambourg, 1707, in-8; une édition du Polyhistor, de Morhof, Lubeck, 1747, 2 vol. in-4.

FABRICIUS (Jean-Christien), célèbre entomologiste, élève de Linnée, né à Tundern dans le duché de Sleswick, en 1742. Il annonça dès ses premières années beaucoup de goût pour l'histoire naturelle, et forcé d'embrasser un état, il étudia la médecine. Il fut reçu docteur à l'âge de 25 ans; mais bientôt, nommé professeur d'histoire naturelle à l'Université de Kiel, il se livra entièrement à ses études favorites pour lesquelles il entreprit plusieurs voyages en différentes parties de l'Europe. Il devint conseiller d'Etat du roi de Danemarck, et professeur d'économie rurale et politique. Ses principaux ouvrages sont: *Systema entomologia*, Flensburg, 1775, in-8. Ce livre donna une nouvelle face à la science. On y trouve non seulement l'exposition des caractères essentiels des classes et des genres du nouveau système que l'auteur voulait établir, mais encore toutes les espèces alors connues; *Genera insectorum*, Kiel, in-8, faisant suite à l'ouvrage précédent; *Philosophia entomologica*, Hambourg, in-8, 1778: c'est le meilleur ouvrage que nous ayons en ce genre; *Entomologia systematica*, Copenhague, 1792 à 1796, 7 vol. in-8; *Supplementum entomologiae systematicae*, 1798, in-8. Il faut joindre à ce volume un *Index alphabeticus* de 52 pages, qui ne parut que deux ans après. Fabricius a publié séparément un spécies pour chaque classe d'insectes en particulier, sous ces titres: *Systema eleutheratorum*, 1801; *Systema rhynchotorum*, 1803; *Systema pteratorum*, 1804; *Systema antliatorum*, 1805, avec un index in-4 pour chacun; *Considérations sur l'ordre général de la nature*, Hambourg, 1731, in-8, en allemand; *Résultat des leçons sur l'histoire naturelle*, Kiel, 1804, aussi en allemand. Fabricius est mort en 1807.

FABRICY (Gabriel), dominicain, célèbre bibliographe, né vers 1725 à Saint-Maximin, près d'Aix en Provence, mort à Rome en 1800, entra fort jeune dans l'Ordre de Saint-Dominique. Nommé provincial il se rendit à Rome, où il se fixa. Ses connaissances en littérature lui ouvrirent les portes de l'académie degli Arcadi; bientôt après, il mérita d'être nommé un des docteurs théologiens de la fameuse bibliothèque Casanate, léguée au couvent de la Minerve par le cardinal de ce nom. On connaît de ce religieux :

Recherches sur l'époque de l'équitation et l'usage des chars chez les anciens, deux parties en 1 gros vol. in-8, Marseille (Rome), 1764 et 1765, ouvrage savant; *Mémoires pour servir à l'Histoire littéraire des deux PP. Ansaldi, des PP. Mamachi, Patuzzi, Richini et Rubeis*: opuscules imprimés dans le *Dictionnaire universel des sciences ecclésiastiques* du Père Richard; *Des titres primitifs de la révélation*, ou *Considérations critiques sur la pureté et l'intégrité du texte original des livres saints de l'Ancien-Testament*, 2 vol. in-8, Rome, 1772. C'est de tous les ouvrages de l'auteur le plus important et le plus rare. On ne le trouve que dans un petit nombre de bibliothèques; il devrait être dans toutes. L'éditeur des compilations mal dirigées et mal exécutées des *Cours complets de théologie et d'Ecriture sainte*, a fait rechercher le texte latin de cet excellent ouvrage du Père Fabricy; mais les *Titres primitifs de la révélation* ont été composés en français, et nous ne pensons pas qu'ils aient été traduits en latin ni même en aucune langue, bien qu'ils méritent de l'être dans toutes. L'éditeur des meilleurs *Traité de théologie* et des meilleurs *Commentaires sur l'Ecriture-Sainte* devrait, ce semble, avoir quelque teinture de la bibliographie. Le Père Fabricy a encore donné: *Censuris theologi diastris, quæ bibliographiam antiquariam et sacra critica capita aliquot illustrantur*, Rome, 1782, in-8; et il travailla, avec le P. Audifredli, au magnifique *Catalogue de la bibliothèque Casanate*.

FABRIS (Nicolas), prêtre de l'Oratoire et mécanicien célèbre, né à Chioggia, en Italie, mort dans cette ville le 13 août 1801, s'occupait en même temps de la classification des êtres marins qui se trouvent dans l'Adriatique, de l'étude des mathématiques, et de celle de la musique; il s'adonna de plus à la théologie et à la prédication, et fut professeur des novices de son Ordre. Fabris est auteur d'un grand nombre de mécaniques ingénieuses.

FABRIZIO. (Voyez FABRICIUS.)

FABRONI. (Voyez FABRONI.)

FABROT (Charles-Annibal), professeur de droit à l'Université d'Aix en Provence, où il naquit l'an 1580, fut attiré à Paris par le garde-des-sceaux Du Vair, qui appréciait ses connaissances en matière de jurisprudence civile et canonique. Ses *Notes sur les Institutes de Justinien* lui firent un nom dans la république des lettres, et on le chargea de travailler à la *Traduction du Basilicon*, qui lui coûta dix années d'application constante, et

lui mérita une charge de conseiller au Parlement de la Provence, dont les circonstances du temps ne lui permirent pas de jouir. Cet ouvrage parut en 1647, à Paris, en 7 vol. in-fol. Il faut y joindre le *Supplément* par Ruhnkenius, Leyde, 1666, in-fol. En 1649, Fabrot publia une édition des *Œuvres* de Cédreus, de Nicéas, d'Anastase-le-Bibliothécaire, de Constantin Manassès, et des *Institutes* de Théophile Simocrate qu'il enrichit de *Notes* et de *Dissertations*. On a encore de lui : des *Observations* sur quelques titres du *Code Théodosien*, un *Traité sur l'usure* contre Saumaise; quelques *Maximes de droit* sur Théodore Balsamon, sur l'Histoire ecclésiastique, sur les Papes, et plusieurs *Traités* particuliers sur diverses matières de droit. En 1652, ce docte et infatigable écrivain commença la révision des *Œuvres* de Cujas, qu'il corrigea sur plusieurs manuscrits, et qu'il donna au public à Paris, l'an 1658, en 10 vol. in-fol., avec d'excellentes *Notes* aussi curieuses qu'instructives. L'application excessive qu'il mit à ce grand ouvrage lui coûta la vie, le 16 janvier 1659. On trouva parmi les papiers de ce savant homme des *Commentaires sur les Institutes* de Justinien, des *Notes sur Aulu-Gelle*, et le *Recueil des ordonnances*, ou *Constitutions ecclésiastiques*, qui n'avaient par encore vu le jour, en grec. Ce dernier ouvrage a été inséré dans la *Bibliothèque du droit canon*, publié en 1661 par Voel et Justel.

FABRY (Henri-Jean-Baptiste), comte d'Autrey, chevalier de Saint-Louis, naquit en 1723 et mourut en 1777, laissant : *L'antiquité justifiée*, ou *Réutation d'un livre qui a pour titre : L'antiquité dévoilée par les usages...* (livre attribué à Boulanger, mais qui est de d'Holbach), Paris, 1776, in-12; *Le Pyrrhonien raisonnable*, ou *Méthode nouvelle proposée aux incrédules* par l'abbé de***, Paris, 1765, in-12; *Les Quakers à leur frère V***, lettre plus philosophique que*** sur sa religion et ses livres*, Londres et Paris, 1768, in-8.

FABRY (Jean-Baptiste-Germain), avocat à la cour royale de Paris, né en 1780 à Cornus dans le Rouergue, mort le 4 janvier 1821, se fit connaître avantageusement par son attachement aux saines doctrines, et il consacra sa vie à les répandre par des écrits ou des recueils qui font honneur à son esprit et à son cœur. Ses *Œuvres* ont pour titre : *Le Spectateur français au dix-huitième siècle*, ou *Varités morales, littéraires, recueillies des républicains de la révolution*, collection de *écrits périodiques*, collection de *travaux* par le choix des matériaux qui composent : elle forme 12 vol. in-8,

Paris, 1805 à 1812; *Choix d'œuvre de l'éloquence chrétienne*, ou *Sermons de Bourdaloue, Bossuet, Fénelon, Massillon, sur la vérité de la religion, formant un corps d'ouvrage*, Paris, 1810, 2 vol. in-12. Depuis la Restauration, il composa plusieurs écrits, parmi lesquels on remarque : *Le Génie de la révolution, considéré dans l'éducation, où l'on voit les efforts réunis de la législation et de la philosophie du dix-huitième siècle pour anéantir le Christianisme*, 3 vol. in-8. On y trouve des pièces et des faits très-curieux sur les moyens employés à différentes époques de la révolution pour pervertir l'éducation; *Les Missionnaires de 1793*, 1819, in-8 : c'est son meilleur livre.

FACCIARDI (Christophe), né dans le territoire de Rimini, passa de l'institut des Mineurs conventuels à celui des Capucins dans la province de Bologne, où il se fit un grand nom parmi les prédicateurs de son temps. L'on rapporte qu'en prêchant un jour à Bologne sur l'aumône, il fit tant d'impression sur l'esprit des assistants, qu'avant de sortir de l'église, ils se dépouillèrent de leur argent et de leurs bijoux les plus précieux, pour contribuer à l'établissement de l'hôpital des orphelins, que Facciardi venait de leur recommander. L'on a de lui : *Exercitia spiritualia ex sanctis Patribus collecta*, Londres, 1590, 3 vol. in-8; *Vita et gesta sanctorum ecclesie Verruchina*, Venise, 1600, in-8; *Porta aurea et sanctuarium sanctae theologiae, tum scholasticae, tum positivae, aperta; Meditationi dei principali mysteri della vita spirituale*, 1599, in-4.

FACCIOLATO (Jacques), savant professeur de logique de l'Université de Padoue, né en 1682, à Toreglia, près de cette ville, dans les monts Euganéens, mort en 1769, a consacré toute sa vie à des recherches sur des méthodes pour faciliter l'étude approfondie des langues anciennes. Ses principaux ouvrages sont : une nouvelle édition du *Dictionnaire* en sept langues, connu sous le nom de *Calepin*, Padoue, 1718, 2 vol. in-fol.; *Ortografia moderna italiana con qualche cosa di lingua per uso del seminario de Padova*, 1721, in-4; *Orationes latinae*, Padoue, 1744 et 1767, in-8. Ce sont les harangues qu'il prononça chaque année à l'ouverture des études. Elles ajoutèrent beaucoup à sa réputation : *De gymnasio patavino syntagmata duodecim ex ejusdem gymnasii fastis excerpta*, Padoue, 1752, in-8; *Fasti gymnasii patavini ab anno 1202 ad annum 1752*, Padoue, 1757, in-4;

Epistola latina, Padoue, 1765, in-8. Facciolo a beaucoup contribué au grand Dictionnaire latin, publié par Forcellini. Il y a peu de choses dans les auteurs grecs et latins, principalement dans les grammairiens, qui aient échappé à ses recherches laborieuses.

FACCIOLI (Pierre), prêtre, humaniste distingué, naquit à Padoue, le 7 juillet 1708. Il étudia au séminaire de cette ville, et se rendit savant dans les lettres, la philosophie, le droit, la théologie. Après avoir pris ses degrés de docteur en cette dernière science, Faccioli professa quelque temps la rhétorique dans ce même séminaire, et fut appelé à Vicence par l'évêque de cette ville, Antoine Priuli, qui lui donna la charge de préfet des études de son séminaire, en l'année 1747. Au bout de 2 ans des plus importants services, le climat de Vicence lui étant défavorable, l'abbé Faccioli retourna à Padoue, où il professa de nouveau la rhétorique et dirigea l'académie. Ce fut alors qu'il se fit connaître par diverses publications, qui lui valurent l'estime et l'affection de l'évêque de Padoue, Charles Rezzonico; de celui de Vérone, Santi; et de celui de Vicence. Les publications littéraires de Faccioli ayant occasionné quelques désagréments à ce savant ecclésiastique, dans le séminaire même, il passa à Venise et trouva une généreuse hospitalité chez une famille patricienne. De là il se rendit à Ferrare, puis à Parme, où on lui offrit la chaire de langue grecque et de latin, à l'Université : il s'y fit une grande réputation, et fut universellement regretté à sa mort, qui arriva à Parme, en 1779. Il légua ses livres et ses manuscrits à sa ville natale. On a de lui : *Jacobi Sponii rei antiquariæ selectæ questiones, gallicè scriptæ et in variis dissertationibus distributæ*, etc. C'est la traduction d'une partie des Recherches, livre de Jacob Spon sur les antiquités. (Voir l'article SPON); *Titi Livii opera obscuriorum locorum interpretationibus et selectis annotationibus illustrata*, Padoue, 1751, 6 vol. in-12; *Cornelii Nepotis vitæ excellentium imperatorum brevioribus annotationibus illustrata*, ibid., 1754, in-8; *Ovidii Fastorum libri 6, Tristium libri 5, De Ponto libri 4, cum brevioribus annotationibus*, ibid., 1762, in-12. Il existe encore de l'abbé Faccioli des discours de rentrée et quelques morceaux de ce genre.

FACIO, ou FAZIO (Barthélemy), né à Spezia, dans l'Etat de Gènes, mort vers l'an 1465, fut secrétaire d'Alphonse d'Aragon, roi de Naples. Aeneas Sylvius,

Pape sous le nom de Pie II, fut très-lié avec lui, ainsi que la plupart des érudits de son siècle. On doit aux veilles de ce profond littérateur : *De bello Veneto-Cladiano, seu inter Venetos et Genueenses*, Lyon, 1578, in-8, etc.; une *Histoire à son temps*, jusqu'à l'année 1455, en latin *De vitæ felicitate*, Leyde, 1628, in-24 un *Traité des hommes illustres de son temps*, aussi en latin, publié à Florence en 1745, in-4, par l'abbé Méhus; *Traduction latine de l'Histoire d'Alexandre le-Grand* en grec, par Arien; quelques *opuscules*, mis au jour par Treher, à Hanovre, 1611, in-4. Ce savant était un ennemi irréconciliable. Il conserva jusqu'au tombeau sa haine pour Laurent Valla.

FACUNDUS, évêque d'Hermiane en Afrique, assista en 547 à la conférence que le pape Vigile tint à Constantinople sur la dispute des *Trois Chapitres*. Il s'agissait dans cette affaire de l'orthodoxie de Théodore de Mopsueste, des écrits de Théodoret, et de la lettre d'Ibas. Facundus les soutint avec une ardeur qui le fit exiler. Nous avons encore l'ouvrage qu'il composa sur cette matière : il est écrit d'un style véhément, plein de feu et avec beaucoup d'art; mais l'auteur est souvent des bornes de la modération. Le savant Père Sirmond publia cet écrit en 1629, in-8, avec des notes; et il fut inséré depuis dans l'édition d'Optat, faite à Paris. Facundus mourut vers l'an 553.

FAERNE (Gabriel), de Crémone en Italie, mit en vers latins, dans le 16^e siècle, cent fables d'Esopé, distribuées en 5 livres. Pie IV l'engagea à ce travail, et n'eut pas à s'en repentir. La morale y est rendue d'une manière ingénieuse; le style a cette précision, ce naturel, cette variété, qui font le principal mérite de ces sortes d'ouvrages. Faërne ne vit point mettre au jour le fruit de son travail : son *Recueil de fables* ne parut qu'en 1563, 3 ans après sa mort avec une édicace à saint Charles Borromée, archevêque de Milan. Ce *Recueil*, imprimé à Rome en 1764 in-4, et depuis à Padoue en 1718 et 1730, et à Londres, 1744, in-4, orné de planches, fit connaître Faërne sur le théâtre littéraire. Deplus en donna une *Traduction française*, en 1699, petit in-12, et Perrault, de l'Académie française, les traduisit en vers français, in-12, Amsterdam, 1718. Trubelli en a donné une bonne édition italienne, Venise, 1736. Faërne était un bon critique qu'excellent poète. On a encore de lui : *Censura emendationum Livianarum Sigonii; De metris comicis*;

une édition de *Térence*; des remarques sur *Catulle* et sur plusieurs ouvrages de *Cicéron*; *Dialogi antiquitatum*, etc.; *In lutheranos elegia*. Il mourut à Rome en 1561. Pie IV et le cardinal Charles Borromée, neveu de ce pontife, l'honoraient d'une estime particulière ou plutôt s'honoraient en rendant justice à son mérite. Il faut remarquer que *Faërne* écrivait dans le temps où les *fables* de *Phèdre* n'étaient pas encore connues, de manière que le mérite en est tout à fait original. Ce n'est que vingt ans après la première édition des *fables* de *Faërne*, que celles de *Phèdre* furent découvertes.

FAGAN (Christophe-Barthélemi) naquit à Paris, en 1702, du premier commis au grand bureau des consignations. Il y eut lui-même un emploi, qui l'occupait peu, et qui lui laissa la liberté de s'attacher aux belles-lettres. Fagan, avec une partie de l'esprit de La Fontaine, avait à peu près le même caractère, la même indolence, la même aversion pour les affaires. Son extérieur négligé, son air distrait et timide, n'annonçaient point tout ce qu'il était. Il avait beaucoup de talent pour le théâtre. Il travailla tour à tour pour le Théâtre-Français, l'Italien, et pour celui de la Foire. On remarque, dans toutes ses pièces, un enjouement naïf et fin. Les plus applaudies, soit pour le bon comique, soit pour la conduite, sont le *Rendez-vous* et la *Pupille*. Celle-ci mérite d'être mise à côté, et si on ose le dire, au-dessus de quelques petites pièces de Molière. Pesselier a rassemblé en 1760, en 4 vol. in-12, les différents ouvrages dramatiques de Fagan. Les ornements dont il a accompagné cette édition sont un *Eloge historique de l'auteur*, et une *Analyse de ses œuvres*. Fagan mourut à Paris en 1755.

FAGE, ou **BUCHLIN** (Paul), *Fagius*, né à Rheinsabern dans le Palatinat, d'un maître d'école, se distingua par ses connaissances dans la langue hébraïque. Appelé en Angleterre par Crammer, archevêque de Cantorbéry, il fut chargé de faire des leçons publiques à Cambridge, où il mourut en 1550, âgé de 45 ans. Ce savant protestant a beaucoup contribué à répandre la connaissance de la langue hébraïque, par ses ouvrages, dont voici les principaux : *Apophthegmata Patrum*, *Sententia morales*, 1524, in-4; *Tobias hebraicus*, 1542, in-8; *Expositio dictionum hebraicarum*, 1542, in-4; *Nota in Pentateuchum*, 1546, in-fol.; etc.

FAGE (Raimond de La) naquit en 1648 à Lisie en Albigeois. Il s'adonna

au dessin sans secours, sans maître, malgré ses parents, et devint bientôt un dessinateur excellent. Il mettait dans ses productions, surtout dans les sujets libres, un goût, un esprit qui surprenaient les artistes. Son atelier ordinaire était le cabaret. Il s'était établi depuis plusieurs jours chez un aubergiste, et y faisait une dépense qui paraissait au-dessus de sa fortune. Lorsqu'il fallut payer, il crayonna au dos du mémoire qu'on lui présenta, un dessin, que l'aubergiste porta à un amateur. Le curieux en donna ce qu'on lui demanda, et fit encore remettre de l'argent à La Fage. Ce maître mourut en 1690. Il dessinait à la plume et au lavis. Ses dessins dans le premier genre sont fort recherchés. Carle Maratte faisait beaucoup de cas de ses ouvrages.

FAGGI, ou **DE FAGIIS** (Ange), appelé aussi quelquefois *Sangrino*, du nom du château de Sangro, dans le royaume de Naples, où il était né vers l'an 1500, est un de ceux qui ont le plus illustré l'Ordre de Saint-Benoît. Il était de la congrégation du Mont-Cassin. Sa vie offrit le modèle de toutes les vertus; il partageait son temps entre la pratique des devoirs religieux et l'étude, à laquelle il se livra avec une assiduité extraordinaire. Très-versé dans les langues grecque et latine, il avait fait aussi une étude approfondie de l'Ecriture-Sainte et des saints Pères. Elu supérieur de diverses maisons, il se fit remarquer par la sagesse de son administration, qu'il porta au plus haut degré dans le gouvernement du Mont-Cassin et dans celui de la congrégation, dont la présidence lui fut déferée à deux reprises différentes. Le pape Pie V, qui avait pour lui la plus grande estime, l'avait nommé inquisiteur de la foi. Parvenu à un âge très-avancé, dom Faggi se démit de toutes ses places, pour consacrer à Dieu tous ses moments, et mourut au Mont-Cassin en 1593. Parmi les nombreux ouvrages qu'il a laissés, on distingue particulièrement : *In Psalterium Davidis regis et prophetarum clarissimi, paraphrasis vario metri genere exculta*, Venise, 1575, in-4; *Poesis christiana in quatuor libros distincta*, Padoue, 1565, in 4; *Speculum et exemplar chisticolarum, seu Vita beati patris sancti Benedicti, monachorum patriarcharum sanctissimi*, Florence, 1626, in-4; *Traité sur l'oraison des 40 heures*, Florence, 1583; *Vita sanctae Virginis Mariae, carmine elegiaco*, Vérone, 1649; *Officium 40 horarum, vario metri genere*, 1583; *Sentiments d'un pécheur en présence du très-saint Sacrement*, en vers

héroïques, Florence, 1583; *Psautier de la sainte Vierge*, en prose et en vers sap- phiques; *Eloge en vers du P. dom Paul Picco de Pavis*, imprimé parmi ceux de Paul-Prosper Martinengo; *Dialogue sur les noms donnés à Dieu dans les livres saints*; enfin, des *Hymnes*, des *Eloges*, des *Vies des saints*, des *Sermons*, etc.

FAGIUOLI (Jean-Baptiste), poète comique et burlesque, né à Florence en 1660, et mort en 1742, fut reçu, malgré sa jeunesse, dans l'académie des Apatistes en présence de laquelle il avait lu ses premiers essais. Il commença dès lors à composer des comédies dans lesquelles il jouait lui-même de la manière la plus plaisante. Il réjouissait ainsi les sociétés les plus distinguées de sa patrie par ses vers, son humeur facétieuse et ses bons mots. L'archevêque de Séleucie, Santa-Croce, nommé, en 1690, nonce du Pape en Pologne, le prit pour son secrétaire, et plus tard il occupa plusieurs places dans la magistrature florentine. Il a laissé des poésies burlesques sous ce titre : *Rime piacevoli di Giam-Battista Fagiuoli*, Florence, 1729, 2 vol. in-8; réimprimées à Lucques, 1733-45, 7 vol. in-8. La décence qui y règne les distingue de toutes les autres du même genre. Elles eurent du succès de son vivant; quoiqu'elles n'aient ni l'originalité ni la verve de celle de Berni. Ses comédies imprimées à Florence, 1734-36, 7 vol. in-12, écrites aussi dans le style facétieux et burlesque, se font remarquer par le bon ton qu'il y a toujours conservé, et qui est assez rare dans les écrivains de cette nation. Le censeur qui les a approuvées dit qu'il les regarde comme très-utiles, étant une satire continuelle du vice.

FAGNAN (Marie-Antoinette, dame), née à Paris dans le 18^e siècle, préféra une douce obscurité à l'éclat dont elle aurait pu jouir dans la carrière littéraire. Elle publia deux ouvrages de féerie qui eurent du succès. Le premier, intitulé : *Kanor*, conte arabe, traduit du sauvage, a pour but de prouver que le véritable amour fait des prodiges; le second, qui a pour titre : *Miroir des princesses orientales*, est un instrument qui révèle ce qui se passe au fond des cœurs. Le sage en a pris les idées qui font le fond de son opéra du *Miroir magique*. On doit encore au même auteur une bagatelle agréable, publiée dans le *Mercur de France*, sous le titre de : *Minet bleu et Louvette*, et réimprimée depuis plusieurs fois. Le but de ce petit conte est de prouver qu'avec un bon cœur on ne peut jamais être véritablement laid.

L'obscurité dans laquelle s'est enveloppée cette dame auteur fait qu'on ignore l'époque précise de sa mort, qu'on croit cependant être arrivée en 1770.

FAGNANI (Prosper), célèbre canoniste, consulté à Rome comme l'oracle de la jurisprudence, fut pendant 15 ans secrétaire de la sacrée congrégation. Cet habile homme perdit la vue à l'âge de 44 ans, et ne travailla pas moins jusqu'à sa mort, arrivée en 1678, à l'âge de 80 ans. On lui doit un long *Commentaire sur les Décrétales*, Rome, 1661, 3 vol. in-fol. Il fut entrepris par ordre du pape Alexandre VII. La table de cet ouvrage, vrai chef-d'œuvre en ce genre, vaut seule autant que le *Commentaire*. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est qu'un homme aveugle ait pu la dresser; et la dresser d'une manière si exacte.

FAGON (Gui-Crescent), né à Paris au Jardin des Plantes, le 11 mai 1638, était fils d'un commissaire des guerres, et fut destiné de bonne heure à la médecine. Il prit le bonnet de docteur en 1664. Etant sur les bancs, il soutint dans une thèse la circulation du sang : action hardie alors, que les vieux docteurs ne pardonnèrent au jeune étudiant, qu'en faveur de l'esprit avec lequel il avait défendu ce paradoxe, aujourd'hui démontré. Vallot, premier médecin du roi, ayant entrepris de repopler le jardin royal, le livre commun de tous les botanistes, Fagon lui offrit ses soins. Il parcourut les Alpes, les Pyrénées, l'Auvergne, la Provence, le Languedoc, et n'en revint qu'avec une riche moisson. Son zèle fut récompensé par les places de professeur en botanique et en chimie au jardin du roi. Sa réputation le fit choisir en 1680, pour être le premier médecin de M^{me} la dauphine. Quelques mois après il le fut de la reine, et, après la mort de cette princesse, il fut chargé par le roi du soin de la santé des enfants de France. Enfin Louis XIV, après l'avoir approché de lui par degrés, le nomma son premier médecin, en 1693. Dès qu'il fut élevé à ce poste, il donna à la cour un spectacle rare et singulier; il diminua de beaucoup les revenus de sa charge. Il se retrancha ce que les autres médecins subalternes de la cour payaient pour leur serment; il abolit des tributs qu'il trouva établis sur les nominations aux chaires royales de professeurs en médecine dans les diverses Universités. Devenu surintendant du jardin royal en 1698, il inspira à Louis XIV d'envoyer Tournefort dans le Levant, pour enrichir ce jardin de nouvelles plantes. L'académie des Sciences lui

ouvrit son sein l'année d'après. Fagon avait toujours eu une santé très-faible. Elle ne se soutenait que par un régime presque superstitieux; et il pouvait donner pour preuve de son habileté, dit Fontenelle, qu'il vivait. L'art céda enfin, et la France le perdit en 1718, âgé de près de 80 ans. Il avait épousé Marie Nozereau, dont il a laissé deux fils : l'aîné, Antoine, évêque de Lombez, puis de Vannes, mort le 16 février 1742; et le second, Louis, conseiller d'Etat ordinaire au conseil royal, et intendant des finances, mort à Paris le 8 mai 1744, sans avoir été marié. Outre un profond savoir dans sa profession, Fagon avait une érudition très-variée, et embellie par l'heureuse facilité de bien parler. Son cœur était encore au-dessus de son esprit. Il était humain, généreux, désintéressé. Il eut part au *Catalogue du jardin royal*, publié en 1665, sous le titre d'*Hortus Regius*. Il orna ce recueil d'un petit poème latin, inspiré par son goût pour la botanique. On a encore de lui : les *Qualités du Quinquina*, Paris, 1703, in-12. On lit son éloge dans la *Notice des hommes les plus célèbres de la Faculté de médecine*, par J.-A. Hazon. Son oncle, Gui de la Brosse, fut fondateur et intendant du Jardin des Plantes.

FAGUNDEZ (Etienne), jésuite, de Viane en Portugal, mourut en 1645, à 18 ans, regardé comme un homme pieux et savant. On a de lui : *Traité des contrats*, Lyon, 1641, in-fol.; *Traité sur le Décalogue*, Lyon, 1640, 2 vol. in-folio, et d'autres ouvrages de théologie morale qui ont eu de la réputation.

FAHRENHEIT (Gabriel-Daniel), né à Dantzick en 1685, fut envoyé en Hollande pour apprendre le commerce; mais son goût le porta vers l'étude de la physique : il s'appliqua particulièrement à la construction des baromètres et des thermomètres. En 1720, il substitua à l'esprit de vin, dont on s'était servi jusque-là pour les thermomètres, le mercure, et rend compte de cette opération dans sa *Dissertation sur les thermomètres*, 1724. Il a donné à cet instrument une échelle et un terme fixes, différents de ceux de Réaumur. Au lieu de la glace, il a pris pour terme l'eau bouillante, et son 32^e degré répond au zéro de Réaumur. Mais on ne saurait disconvenir que le thermomètre de celui-ci est plus simple et plus sûr, et que, s'il est plus généralement adopté, c'est qu'il mérita réellement de l'être. Fahrenheit est mort vers 1750.

FAIDIT. (Voyez FAYDIT.)

FAIEL, ou FAYEL (Eudes de), seigneur

renommé du Vermandois, se signala par une action atroce, que l'histoire nous a conservée. Il avait épousé Gabrielle de Vergy, ou plutôt de Lévergies, issue d'une des meilleures maisons du canton, mais plus distinguée encore par sa beauté que par sa naissance. Cette dame, née avec un cœur tendre, ne put résister aux instances et à la figure séduisante de Renault ou Raoul, châtelain de Coucy, le plus accompli de son temps, qui venait souvent au château de Faiel. Il se forma entre elle et ce jeune seigneur, qui l'aimait aussi éperdument, une funeste liaison. Le mari, homme violent et emporté, en fut instruit; mais comme ses soupçons n'étaient pas pleinement confirmés, il n'osa en venir à un éclat. Sur ces entrefaites, Coucy fut obligé de s'embarquer sur un des vaisseaux de Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre, pour la croisade dans laquelle il s'était engagé. Son courage l'ayant emporté dans une affaire périlleuse contre les Sarrasins, il reçut une blessure mortelle d'un javelot qui le perça fort avant entre les côtes. Se voyant à l'extrémité, il chargea son écuyer, dès qu'il serait retourné en France, de remettre à la dame de Faiel une lettre de sa main, un petit coffre d'argent, avec les bijoux qu'il avait reçus d'elle à son départ; il l'engagea aussi, sous le serment, à prendre son cœur après sa mort, et à porter ce funeste présent à celle pour qui seule ce cœur avait soupiré. Le messager était déjà dans les avenues du château de Faiel, lorsqu'il fut rencontré par le seigneur, qui le reconnut, et l'obligea de lui déclarer le sujet de son arrivée. Faiel se saisit du fatal dépôt avec une joie mêlée de rage; il rentra dans le château, et, poussé par l'excès de sa jalousie, il fit servir à sa femme, dans un ragoût, le cœur de Coucy, qu'elle mangea sans se douter de rien. « Ce mets, lui dit-il, a dû vous paraître excellent; car c'est le cœur de votre amant. » En même temps, pour la convaincre mieux de la vérité de cet horrible repas, il jeta sur la table le petit coffre et les bijoux. A ce spectacle, la dame de Faiel, frappée comme d'un coup de foudre, demeura stupide et sans voix, et passa de cette insensibilité apparente à l'évanouissement; elle ne revint que pour jeter les cris du désespoir, et jurer « qu'elle ne prendrait plus de nourriture; » ce qui la conduisit en peu de jours au tombeau. Cette effrayante catastrophe arriva vers l'an 1191. Le seigneur de Faiel, dévoré par le chagrin et les remords, ne survécut pas long-

temps à l'action qui les lui avait causés. Il mourut avec la douleur d'avoir sacrifié d'une manière si barbare une femme qu'il avait toujours aimée. (Voyez *Mémoires historiques* sur la maison de Coucy et sur la dame Faël, par de Belloy, citoyen de Calais.) On raconte le même trait de vengeance de la comtesse d'Astorgas; mais il y a apparence que ce n'est que l'histoire de Faël travestie : à moins de supposer que les *Mémoires* de de Belloy ont été fabriqués d'après l'anecdote de la comtesse d'Astorgas : ce qui, dans ce siècle, où l'histoire est devenue le jouet de l'imagination et une spéculation de lucre, n'aurait rien de bien étonnant; et que ne ferait pas un bel esprit, pour avoir à traiter quelque sujet piquant, pour arranger un drame larmoyant et bien terrible ! (Voyez l'article Coucy.)

FAIL (Noël du), seigneur de La Hérisseye, gentilhomme breton, et conseiller au Parlement de Rennes, au 16^e siècle, fut ami d'Eginard Baron et de Duaren. On a de lui divers ouvrages qu'on ne lit plus, et qu'on ne peut guère lire, si l'on a le germe du bon goût. Les gens frivoles recherchent cependant ses *Contes et Discours d'Entrapel*, Rennes, 1587, in-16; 1732, 2 vol. in-12, et les *Ruses de Ragot*, 1516, in-16, et sous le titre de *Propos rustiques*, 1632. Ces livres ne sont recommandables que par leur naïveté. (Voyez DUFAIL.)

FAILLE (Jean-Charles de La), jésuite, né à Anvers en 1597, professa les mathématiques avec réputation à Dôle et à Louvain, passa ensuite à une chaire de la même science fondée à Madrid, fut appelé à la cour pour donner des leçons à l'infant don Juan d'Autriche, accompagna ce prince dans ses voyages en Catalogne, à Naples et en Sicile, et mourut à Barcelonne en 1652. On a de ce savant religieux : *Theses mechanicae*, Dôle, 1625; *Theoremata de centro gravitatis partium circuli et ellipsis*, Anvers, 1632, in-4.

FAILLE (Germain de La), né à Castelnaudary en 1616, avocat du roi au présidial de cette ville, devint syndic de Toulouse en 1655, et secrétaire perpétuel des Jeux Floraux en 1694. Il mourut en 1711, à 95 ans, doyen des anciens capitouls. On a de lui les *Annales de Toulouse*, en 2 vol. in-fol., 1687 et 1701. L'auteur de la dernière *Histoire de Languedoc*, M. du Rozoi, a beaucoup profité de cet ouvrage curieux et intéressant, surtout pour les Toulousains. Le style en est vif et concis, mais peu correct. Il s'est arrêté à l'année 1610; son amour pour la vérité ne lui permit point de traiter l'histoire des derniers temps, parce qu'il

crainait d'être obligé de la trahir; en *Traité de la noblesse des Capitouls*, en 1707, in-4; il est rempli de recherches curieuses. Indépendamment du mérite de l'érudition, La Faille écrivait facilement en vers et en prose. Il était lié avec plusieurs gens de lettres, dont il avait l'estime et l'amitié. Ses poésies se trouvent dans le *Recueil des Jeux Floraux*.

FAIN (Agathon-Jean-François, baron), né à Paris, le 11 janvier 1778, était âgé à 17 ans secrétaire du comité de la force publique sous la Convention. L'année suivante, il fut nommé chef des bureaux de correspondance du directoire. Après le 18 brumaire, il devint chef de division des archives. Enfin Napoléon l'admit dans son cabinet particulier comme secrétaire intime. Il quitta ces fonctions en 1814, et les reprit pendant les Cent-Jours. Au second retour de Louis XVIII, il rentra dans la vie privée; mais, en 1830, le roi Louis-Philippe l'appela auprès de lui comme secrétaire particulier, et lui confia ensuite l'intendance des domaines de la liste civile. Le baron Fain est mort le 1837. Il a laissé plusieurs *Mémoires* sur les événements contemporains.

FAINI (M^{me} DIAMANTE), poète italienne, morte à Salo, le 43 juin 1770. Sa prose n'est pas moins facile et moins élégante que ses vers. Elle écrivait aussi en latin et même en français avec une rare pureté. Elle possédait assez bien la science astronomique, et même les matières théologiques. Ses *Œuvres*, en prose et en vers, ont été imprimées à Salo en 1762 et 1771, 1 vol. in-8. Ses vers roulent presque tous sur des sujets sacrés ou moraux.

FAIRFAX (Thomas), un des chefs des parlementaires et général de leur armée, naît en déroute, le 24 juin 1645, l'armée de Charles I^{er} à Naseby. Ce prince y perdit toute son infanterie, son canon et son bagage. L'année suivante, Fairfax se rendit maître d'Oxford, battit ensuite le prince de Galles, força Exeter après deux mois et demi de siège, et obtint en 1647 la place de gouverneur de la Tour de Londres. En 1648, il se démit de sa charge et cessa de se mêler des affaires d'Etat, quand il vit Charles I^{er} livré à la chambre de justice, ne se pardonnant pas les avantages qu'il avait remportés sur ce prince infortuné. Dès qu'il s'aperçut des intentions de Monk pour le rétablissement de Charles II, il fut un des premiers à lui offrir ses services. Le Parlement le choisit pour un des députés vers ce prince, lorsqu'il l'invita à venir reprendre la couronne. Il était né à Denton dans la paroisse d'Otley, en Yorkshire.

au mois de janvier 1611, et mourut en février 1671. C'était un homme sombre, hypocondriaque, et au talent de la guerre près, une espèce d'automate, qu'on faisait agir comme on voulait : aussi Cromwell en sut-il tirer bon parti.

FAIVRE (Antoine) naquit à Besançon, le 17 avril 1768, d'une honorable famille de cette cité, et fit ses premières études sous les yeux d'un précepteur, avec lequel il voyagea en Angleterre, en Allemagne et en Suisse, d'où il rentra en France avec la connaissance de la langue allemande. A l'époque de la Terreur, sa famille ayant été incarcérée, Faivre déploya, dans l'intérêt des siens, beaucoup de sang-froid et de dévouement. Quant à lui, il n'échappa à la mort qu'à force d'argent, et se rendit à Fribourg, près la chute de Robespierre. Avec des emps plus calmes, il revint en France, et livra quelque temps au commerce, n'y fut pas heureux, et s'en dégoûta pour jamais : il ne songea plus qu'à faire l'éducation de ses enfants et à suivre son goût pour les lettres. Faivre s'était retiré à Lyon, vers 1805, et n'en sortit plus. C'est là qu'il est mort, le 21 octobre 1844, dans de grands sentiments de piété, tels qu'on pouvait, du reste, les attendre d'un homme qui se montra toujours si attaché à l'Eglise catholique. On

de lui : *Justification du gouvernement des Bourbons, précédée d'un coup-d'œil sur la révolution française et sur le retour de Bonaparte*, Lyon, 1815, in-8. Cet écrit fort monarchique valut à l'auteur six mois de prison et 1000 fr. d'amende ; *Les droits des Souverains et des devoirs des peuples*, Paris, Audin, 1815, in-8 ; Lyon, Bettend ; *Traité hist. et dogmat. des Fêtes principales et mobiles, et des vœux de pénitence de l'Eglise*, Lyon, 1819, 2 vol. in-8 ; *Réponse critique à un ouvrage intitulé : Projet de réunion de tous les cultes, etc.*, Lyon, 1820, vol. in-8. L'ouvrage que réfutait Faivre avait été publié à Lyon, en 1815, par Feuillade, ancien vicaire de Privas, du diocèse de Viviers ; *Du placement de l'argent à intérêt, ou Examen critique de la Dissertation sur le prêt à intérêt de M. Pagès*, Lyon, Rivoire, 1821, in-8 : on peut voir un article sur cet ouvrage dans l'*Ami de la religion*, tom. 28, pag. 13 ; l'*Examen critique* fut vivement attaqué dans des *Lettres à M. Faivre*, Lyon, 1821, in-8 de 246 pag., par M. Illecourt, alors aumônier de l'hospice de la Charité, aujourd'hui évêque de la Rochelle (voir l'*Ami de la religion*, tom. 9, pag. 128). Faivre publia encore, en 1821, un *Supplément à son Examen cri-*

tique, in-8 de 72 pag. ; *Le Solitaire aux prises avec le sens commun, ou Réponses au coup-d'œil sur l'Eglise de Lyon*, Lyon, Guyot, 1828, in-8 de 64 pag. Le Solitaire avait écrit contre la nomination de Mgr de Pins en qualité d'Administrateur apostolique du diocèse de Lyon. Guy-Marie Deplace y avait répondu, dès l'année 1825 ; Faivre arrivait donc un peu tard ; *Lettres de saint François-Xavier, trad. sur l'édition latine de Bologne en 1795, etc.*, Lyon, Périsse, 2 vol. in-8 : l'auteur joignit cet ouvrage, en 1830, au 3^e vol. qui contenait les *Lettres des Missionnaires du Japon* ; *Le soi-disant pasteur de l'Eglise évangélique de Lyon, M. Monnot (lire Monod), aux prises avec lui-même et avec ses coreligionnaires*, Lyon, Guyot, 1835, in-8 ; réimprimé sous ce titre : *Le ministre protestant aux prises avec lui-même et ses coreligionnaires*, Lyon, Pélagaud, 1836, in-12 ; *Démonstration de la vérité évangélique par les philosophes païens, ou Moyen thérapeutique contre les affections philosophiques, par Théodore, évêque de Cyré, trad. du grec en français*, Lyon, Périsse, 1842, 1 vol. in-8 ; *Œuvres complètes de saint Cyrille, patriarche de Jérusalem, trad. du grec sur l'édition du P. Toutlès, de 1727, avec des notes hist. et crit.*, Lyon, Pélagaud, 1844, 2 vol. in-8. Antoine Faivre a laissé quelques travaux manuscrits. La Traduction des *Lettres de saint François-Xavier*, de l'ouvrage de Théodore, et des *Catéchèses de saint Cyrille*, voilà assurément d'honorables publications. Absolu et véhément dans sa polémique, Faivre redevenait calme et doux par la foi chrétienne : il y a telle lettre de lui qui atteste un cœur pieux et tendre. Elle se trouve dans une Notice détaillée que M. Collombet a écrite sur M. Faivre, dans la *Revue du Lyonnais*, tom. 21, page 169-183.

FAIVRE (Antoine-Joseph-Adéodat), fils du précédent, naquit à Besançon, le 17 mars 1795, et, après de bonnes études, vint exercer, à Lyon, la médecine. Il y créa une maison de santé pour les aliénés, et écrivit quelques opuscules relatifs à sa profession. Il mourut sur la fin de juillet 1838. Nous connaissons de lui : *De l'opération de l'empyème*, Strasbourg, 1817, in-4 ; *Examen critique du projet de loi sur la séquestration des aliénés*, Lyon, 1838, in-8 ; *Notice sur la maison de santé de Saint-Julien, administrée par le docteur Faivre*, Lyon, 1838, in-8. Consulter la *Revue du Lyonnais*, ibid.

FAKHR (Eddin-Razy), historien ara-

be, qui florissait vers l'an 1300 de J.-C., est connu par une *Histoire chronologique des dynasties*, qui se trouve parmi les manuscrits arabes que possède la bibliothèque du roi.

FALBAIRE (Charles - Georges FÉMOUILLON de), poète dramatique, né à Senlis, le 16 juillet 1727. Il occupait dans les finances un emploi qui, en lui assurant une existence honorable, lui permettait de suivre son goût pour la littérature. En 1782, il fut nommé inspecteur général des salines de l'est, et il s'occupa avec succès d'en accroître le revenu pour l'Etat. La Révolution, en le privant de ses emplois, détruisit sa fortune. Il mourut le 28 octobre 1800, à Sainte-Menehould, où il s'était retiré avec sa famille. Ses *Oeuvres* ont été réunies à Paris, en 2 vol. in-8, 1787; on y trouve : l'*Honnête Criminel*, drame en 5 actes et en vers, dont le sujet était tiré, dit-on, d'un événement réel; mais on assure que Falbaire l'ignorait, lorsqu'il composa cette pièce. Il y a des situations attachantes; mais le style en est faible et négligé. On en a fait plusieurs éditions; et elle a été traduite en allemand, en hollandais et en italien; *Le premier Navigateur*, pastoral lyrique en 3 chants; *Les deux avarés*, comédie en 2 actes et en prose, mêlée d'ariettes, dont quelques situations assez touchantes et surtout la musique de Grétry firent le succès; *Le Fabricant de Londres*, drame en 5 actes et en prose, joué en 1771, et qui tomba dès la première représentation. Une mauvaise plaisanterie décida sa chute. Au cinquième acte, lorsqu'on vint annoncer la banqueroute du fabricant, un homme du parterre s'écria : *J'y suis pour 20 sous* (prix de son billet). L'auteur retira sa pièce le lendemain. Quoique cette pièce soit froide et assez mal conduite, elle a été traduite en allemand et en italien, et représentée avec un grand succès sur les théâtres de Vienne et de Vicence; *l'Ecole des mœurs*, ou *les Suites du libertinage*, drame en 5 actes et en vers, joué sans succès en 1776, en 1790, et traduit en allemand et en hollandais; les *Jum-mabos*, ou *les Moines japonais*, tragédie en 5 actes dirigée contre les Jésuites, et la plus faible de ses productions, quoique les autres soient au-dessous du médiocre. Le seul drame de l'*Honnête Criminel* obtint du succès, qu'il dut en grande partie aux circonstances et à l'intérêt qu'inspire le malheur qui n'est pas mérité.

FALCANDUS (Hugues), normand d'origine, trésorier de Saint-Pierre de Palerme, dans le 12^e siècle, laissa une *Histoire de Sicile depuis 1152, jusqu'en 1169*,

écrite avec simplicité et exactitude. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de Gervais de Tournay, in-8, Paris 1550.

FALCIDIUS, tribun du peuple romain, institua la loi *Falcidie*, l'an 40 avant J.-C., ainsi appelée du nom de son auteur. Elle ordonnait que le quart des biens de tout testateur demeurerait à ses légitimes héritiers. C'est ce qu'on nomme la *Quarte Falcidie*. On pouvait disposer du reste.

FALCONER (Thomas), savant anglais, né à Chester en 1734, mourut en 1798. On a de lui : *Devotions for the sacrament of the lord's supper, etc.*, 1786, souvent réimprimé; des *Observations sur le récit de Plin touchant le temple d'Ephèse*, insérées dans le 11^e volume de l'*Archéol.*; des *Tables chronologiques depuis le règne de Salomon jusqu'à la mort d'Alexandre le Grand*, 1796, in-4 : il avait préparé une nouvelle édition de *Seraben*, qui parut en 1807, 2 vol. in-fol., par les soins de son neveu.

FALCONER (William), médecin anglais, né à Londres en 1743, a composé un grand nombre de *Traité sur divers sujets de médecine*, qui jouissent tous d'une réputation méritée. Il mourut à Bath en 1824. Les plus importants de ses *Traité* sont : *Observations sur le régime et la diète recommandés généralement aux personnes valétudinaires*, 1778, in-8; *Influence des passions sur la santé et les maladies*, 1778, in-8; *Essai sur les moyens de conserver la santé des agriculteurs*, 1789, in-8. Il a aussi traduit le *Voyage d'Artane sur le Pont-Euxin*, auquel il a joint une *Dissertation géographique et trois Discours préliminaires*, 1805, in-4.

FALCONET (Camille), né à Lyon le 1^{er} mars 1671, d'une famille célèbre dans la médecine, augmenta la gloire de ses ancêtres par l'étendue et la variété de son savoir. Le père Malebranche, qui le connut, lui donna son estime et son amitié. L'académie des Belles-Lettres le mit au nombre de ses membres en 1716, et le perdit le 8 février 1762. Il était alors âgé de 91 ans, et il avait dû sa longue vie autant à son tempérament qu'à son régime. Ce savant possédait une Bibliothèque de 45,000 vol. de laquelle il avait séparé, dès 1742, tous les ouvrages qui manquaient à la bibliothèque du roi. Nous avons de cet auteur : une *Traduction du nouveau Système des planètes*, composé en latin par Villemot, publiée en 1747, in-12; des éditions de la *Pastorale de Daphnis et Cléa*, traduite par Amyot, 1781, in-8, avec des *Notes*; du *Cymbalum mundi*, par Périers, avec des *Notes*, 1732.

n-12. La nature de ces deux ouvrages ne donne pas une grande idée du choix et du goût de l'éditeur; plusieurs *Thèses* de médecine. Falconet avait l'humeur gaie, le caractère prompt, l'esprit vif. Il aimait à parler et parlait fort bien. Quelque almat les lettres, trouvait auprès de lui l'accès le plus facile. Il prêtait ses livres avec plaisir; mais il en avait beaucoup qui ne pouvaient être utiles à personne. Quoiqu'il n'excellât pas dans la pratique de la médecine, il connaissait très-bien la théorie, et brillait dans la consultation.

FALCONET (Etienne-Maurice), sculpteur, né à Paris en 1716. Sa statue de *Milon de Crotone* terrassé par le lion le fit admettre à l'académie en 1754, et est regardée comme une des meilleures productions du ciseau moderne. Falconet résida 12 ans à Saint-Petersbourg, où Catherine II l'avait appelé pour exécuter la statue équestre de Pierre I^{er}, qui seule affrait pour immortaliser son auteur. De retour à Paris, en 1778, il revit et compléta ses ouvrages littéraires, et mourut le 24 janvier 1791. Ces ouvrages ont : *Réflexions sur la sculpture; Observations sur la statue de Marc-Aurèle; Traduction des 34, 35 et 36^{es} livres de Plé-
to; etc.* Ses *Oeuvres* forment 6 vol. in-8, Lausanne, 1782; et ses *Oeuvres diverses*, qui, comme les précédentes, ont les arts pour objet, ont paru en 3 vol. in-8, Paris, 1787 et 1808.

FALETTI (Jerôme), comte de Trignano, natif de Savone, s'appliqua avec un succès égal à la poésie et aux affaires. Les ducs de Ferrare lui confièrent des commissions importantes. Les ouvrages écrits de sa plume sont : un *Poème* italien, en 4 chants, sur les guerres de Flandre; douze livres de *poésies*; les *Causes de la guerre d'Allemagne sous Charles V*, en italien, 1552, in-8; le *Traité d'Athénagore sur la Résurrection*, traduit en italien, 1556, in-4. Il eut beaucoup de part à l'immense recueil intitulé : *Polyanthea*. Cet auteur florissait au 16^e siècle.

FALIERI (Marin), doge de Venise en 1354. Successeur d'André Dandolo, il fut revêtu de cette dignité à l'âge de 76 ans. Il forma le projet de s'emparer pour toujours du gouvernement, qui lui avait été confié pour quelques mois. Il fallait le défaire des sénateurs, et le malheureux avait pris des mesures pour les faire tous assassiner. La conspiration fut découverte par un des conjurés. Le sénat veilla si attentivement sur les conspirateurs, que 16 d'entre eux furent arrêtés avec Falieri leur chef. Il eut la tête tranchée, le 17 avril 1355, à l'âge de 80 ans;

les autres furent pendus, et 400 complaisants périrent par différents genres de mort.

FALK (Jean-Daniel), poète satirique allemand, né à Dantzick en 1770, embrassa la profession de son père qui était perruquier; mais, pour satisfaire son penchant irrésistible pour l'étude, il employait ses épargnes à se procurer les ouvrages des principaux poètes allemands qu'il lisait souvent pendant l'hiver dans la rue auprès d'une lanterne. Il entra à 16 ans au gymnase de Dantzick, où il se livra avec assiduité à l'étude des auteurs grecs et latins; il se rendit ensuite à l'Université de Halle, où il profita des leçons de plusieurs professeurs célèbres. Falk adopta d'abord le genre de la satire, où il se distingua en imitant Boileau. En 1796, il conçut l'idée de publier un *Annuaire* orné de gravures et de caricatures, dans lequel il s'efforça de faire une parodie des classiques anciens et modernes, et d'y ajouter des observations critiques sur les préjugés et les abus de chaque siècle. Cet *Annuaire* parut depuis 1797 jusqu'en 1803, et lui attira des tracasseries. Il composa dans le même temps plusieurs *Pièces de poésie*; mais, au lieu d'attaquer les vices et les folies des hommes, comme il avait fait dans les *Tombeaux de Kam* et dans son poème des *Héros*, il s'attachait à des personnalités en critiquant des auteurs estimables. Il s'était fixé à Weimar vers 1797, et il s'y était marié. Il rendit de grands services à cette ville, lorsque les Français y entrèrent en 1806. Le duc l'en récompensa par le titre de *conseiller de légation* avec des appointements. Dans l'été de 1813, la Saxe ayant été dévastée par les armées ennemies, la misère des enfants abandonnés, au nombre de plusieurs milliers, émut profondément Falk, et il résolut de se vouer entièrement à l'entretien et à l'éducation des enfants abandonnés. Il fonda la *Société des amis dans le besoin*, destinée à recueillir ces innocentes victimes du malheur, et à leur procurer les moyens d'apprendre un métier. Il est mort le 14 février 1826. Ses principaux ouvrages sont : *Satires*, 1800, 3 vol. in-12; les *Tombeaux de Kam* se trouvent dans le second volume; *Almanach des amis des saillies et de la satire*, 1797-1803, 7 années in-12; *Dissertations sur la poésie et les arts*, Weimar, 1803, in-8; *Nouveau recueil de contes et de satires*. Berlin, 1804, in-8.

FALKLAND (Lucius CLARY, vicomte de), secrétaire d'Etat en Angleterre, durant les convulsions des guerres civiles du règne de Charles I^{er}, naquit vers l'an 1610, à Burford dans le comté d'Oxford.

Il se livra dans sa jeunesse à l'étude des lettres. Citoyen éclairé, vertueux et ferme, il se montra d'abord un des plus ardents à attaquer les usurpations de la cour; mais, lorsque la guerre civile éclata, il défendit le pouvoir qui restait à Charles I^{er}, et qu'il jugea nécessaire pour le soutien de la liberté anglaise. On croit que ce fut lui qui composa, avec le secours du roi, presque tous les Mémoires du parti monarchique. Ce prince était si persuadé de sa supériorité dans cette lutte littéraire, qu'il fit distribuer les écrits du Parlement anglais avec les siens, pour mettre le peuple au fait de la querelle. On assure qu'il s'en servit même dans ses dernières défenses contre les accusations des cromwellistes, plusieurs années après la mort de Falkland, tué en 1643, à la bataille de Newbury, à l'âge de 34 ans. On croit que Falkland a beaucoup contribué à l'*Histoire du protestantisme* par Clillingworth.

FALKNER (Thomas, fils d'un habile chirurgien de Manchester en Angleterre, étudia la chirurgie sous son père, et alla se perfectionner à Londres. Il s'embarqua ensuite pour la côte de Guinée, puis pour le Brésil. Etant tombé malade à Buenos-Ayres, il reçut des soins si affectueux de la part des Jésuites fixés dans cette contrée, qu'il s'attacha à eux, et entra dans leur société pour partager leurs travaux apostoliques. Son habileté dans la chirurgie et ses connaissances dans la mécanique contribuèrent à faire réussir la mission où il fut employé, au-delà de toute espérance. Après la suppression de son Ordre, il revint dans sa patrie, et devint chapelain d'un de ses compatriotes qui était catholique. Il s'occupa alors d'écrire une *Description de la Patagonie et des pays voisins dans l'Amérique méridionale*, Hertford et Londres, 1774, in-4. Elle fut traduite en allemand, et abrégée en un vol. in-8, Gotha, 1775. Il y en a aussi une traduction française sous ce titre *Description des terres Magellaniques et des pays adjacents*, traduite de l'anglais par M. B., Genève et Paris, 1788, 2 vol. in-16. Ce livre offre des notions précieuses sur les contrées que l'auteur a décrites, sur les mœurs des peuples qui les habitent, et sur les productions de la nature que l'on y trouve; mais on reconnaît qu'il n'était pas très-versé dans l'histoire naturelle. Les Patagons qu'il a vus sont grands et bien faits; ils lui ont paru avoir sept pieds et quelques pouces; mais il n'a point entendu parler de la race gigantesque citée par plusieurs voyageurs. Le Père Falkner mourut en 1780.

FALLET (Nicolas), né à Langres en 1753, mort à Paris le 22 décembre 1806, a publié des pièces de théâtre et autres poésies aujourd'hui oubliées. Il a travaillé à la *Gazette de France*, au *Journal de Paris*, et coopéré au *Dictionnaire historique et critique des mœurs, lois, usages et coutumes civiles*, 1772, 4 vol. in-8.

FALLOPE, ou plutôt FALLOPIO (Gabriel), médecin italien, était profondément versé dans la botanique, l'astronomie, la philosophie, et surtout dans l'anatomie. Il naquit à Modène en 1523, et mourut à Padoue en 1562, à 39 ans, suivant le Père Nicéron; mais Eloy place sa naissance en 1490, et le fait mourir à 73 ans : ces dernières dates paraissent moins sûres. Quoi qu'il en soit, ce médecin parcourut une partie de l'Europe pour se perfectionner dans son art. Il était méthodique dans ses leçons, prompt dans ses dissections, et heureux dans ses cures. Quoiqu'il passe pour avoir découvert cette partie de la matrice qu'on nomme la *trompe de Fallope*, il faut avouer qu'elle n'était pas entièrement inconnue aux anciens. Il s'est attribué quelques autres découvertes qu'on lui a contestées. Ses nombreux ouvrages ont été recueillis en 4 vol. in-fol., à Venise, en 1584 et 1606 : c'est la meilleure édition. On trouve des Notices biographiques sur Fallopio dans les *Mémoires* de Nicéron, tomes 4 et 10, dans les *Eloges* de Tamassini, et surtout dans la *Bibliothèque des Ecrivains modénois* par Tiraboschi. Dans tous les ouvrages que nous avons de Fallope, celui qui est intitulé : *Observationes anatomicæ*, est le seul auquel il ait mis la dernière main, et qu'il ait lui-même publié; il parut à Venise en 1571, in-8, et fut réimprimé à Paris, l'année suivante, même format. Les autres, quoique inachevés et incorrects, ne sont pas, en général, sans mérite. Ils furent imprimés, après sa mort, sur les cahiers de ses élèves.

FANNIUS (Catus), surnommé Strabon, consul romain avec Valérius Messala, l'an 161 avant J.-C. Ce fut sous son consulat que fut publiée la loi *Fannia*, contre la somptuosité de la table. Cette loi fixait les sommes qu'on pouvait dépenser pour le repas. On fut obligé de le renouveler 20 ans après. Le luxe faisait tous les jours de nouveaux ravages; et ce luxe était une suite de la trop grande puissance des Romains : Scipion le reconnaissait lui-même et s'en plaignait. Fannius réforma la formule de la prière qu'il était d'usage de prononcer à la clôture du lustre, par laquelle on deman-

fait aux dieux, qu'ils augmentassent la puissance de la république : il en substitua une autre, par laquelle on les priaît de vouloir bien la *maintenir* toujours dans le même état. Cette réforme dénote un esprit juste et solide.

FANNIUS (Caius), auteur latin sous Trajan, composa une *Histoire*, en trois livres, des cruautés de Néron, et des dernières heures de ceux que ce monstre faisait exécuter à mort, ou envoyait en exil. Les savants, surtout les philosophes, ne sauraient trop regretter la perte de cet ouvrage intéressant.

FANNIUS-CÉPION, complice d'une conjuration contre Auguste, qui fut découverte, se donna lui-même la mort.

*Postem càm fug-ret, se Fannius ipse per-mitt;
Hic, rogo, non furor est, ne moriari mori ?
MARTIAL, lib. II.*

Épigramme qui, dans le fond, n'est qu'un jeu de mot, comme presque toutes celles de Martial. Quelque blâmable que fût Fannius, il y avait certainement moins de fureur dans son suicide que dans celui de Caton d'Utique. Il cherchait à éviter une mort ignominieuse et terrible.

FANNIUS-QUADRATUS, poète latin. Ses ouvrages, quoique ridicules, furent placés avec son portrait dans la bibliothèque publique qu'Auguste avait fait construire dans le temple d'Apollon. Horace, son contemporain, lui donne le nom de *parasite*, et le raille continuellement.

FANTIN - DÉSODOARTS (Antoinette-Nicolas), historien, né dans le Dauphiné, en 1738, mort à Paris le 25 septembre 1820, fut nommé grand-vicaire d'Embrun. Arrêté lorsque la Révolution éclata, il obtint bientôt sa liberté. Son content d'avoir prêté le serment chismatique, il se maria, eut des liaisons très-suívies avec Robespierre etanton, accompagna souvent au club des Jacobins Collot-d'Herbois, Marat et haumette, et propagea leurs principes aux plusieurs journaux patriotiques. Après la Révolution, il ne fut guère connu que par une vie bizarre et par des écrits sans vérité et surtout sans talent. On a de lui : *Histoire de France* de Velly, continuée depuis l'endroit où Garnier avait fini, jusqu'à la mort de Louis XVI, en 26 vol. in-12; *Histoire philosophique de la Révolution*, 1796, 2 vol., continuée et augmentée successivement : elle a paru en 1817, en 10 vol. in-8; *Histoire des règnes de Louis XV et de Louis XVI*, 1787, vol. in-12; *Dictionnaire raisonné du gouvernement, des lois, des usages et de discipline*, 6 vol. in-8. On a encore

de lui une *Histoire d'Italie*, et une pitoyable continuation du président Hénault.

FANTONI (Jean), médecin, professeur d'anatomie, et ensuite de médecine comme son père, à Turin, où il naquit le 22 mars 1675 et mourut le 15 juin 1758, honoré de l'estime des savants. Ses leçons, ses démonstrations étaient suivies par un grand nombre d'auditeurs, qui ne pouvaient assez admirer sa profonde érudition, l'importance des faits nouveaux qu'il leur présentait continuellement, son éloquence naturelle et cette latinité exquise qu'on remarque dans tous ses ouvrages, qui sont : *Anatomia corporis humani ad usum theatri accommodata*, Turin, 1711, in-4; *Opuscula medica et phytologica*, Genève, 1738; *Dissertationes anatomicæ*, Turin, 1745, in-8; *Commentariolum de quibusdam aquis medicatis (sulfurenses de vinadio, acidules de cour majeur, ferrugin. d'Annone)*, et *historica dissertatio (savante) de febris miliaris*, Turin, 1747, in-8; *Specimen observationum de acutis febribus miliaris; et Dissert. de antiquitate et progressu februm miliarium*, Nice, 1762, in-8.

FANTUZZI (Jean), né en 1742 d'une illustre famille de Bologne, mort dans cette ville en 1801. Il avait servi pendant plusieurs années dans les gardes-du-corps du roi d'Espagne, et était parvenu au grade de colonel. Il a publié un ouvrage précieux par l'exactitude et la bonne critique qui y règnent, dont le titre est : *Notizie degli scrittori bolognesi*, Bologne, 1781-1794, 9 vol. in-fol.

FARCY (Jean-Georges) naquit à Paris, le 20 novembre 1800, d'une famille honnête, mais fort obscure. En 1819, au sortir de ses études, il entra à l'Ecole normale, se mit ensuite sous la discipline de M. Victor Cousin, et se chargea d'une éducation particulière chez une noble dame russe. En 1826, devenu libre, il visita l'Italie, revint à Paris, s'embarqua pour l'Angleterre, et de là pour le Brésil. En 1828, il était de retour à Paris. Lorsque furent publiées les ordonnances de 1830, Farcy prit les armes, se mêla aux combattants, et fut atteint d'une balle dans la poitrine; il survécut deux heures à sa blessure, et mourut le 29 juillet. Ses différentes productions, en prose et en vers, furent recueillies par ses amis, sous le titre de *Farcy reliquiæ*, Paris, Hachette, 1831, 4 vol. in-18, avec une excellente Notice, par M. de Sainte-Beuve.

FARE (Anne-Louis-Henri de La), cardinal, né le 8 septembre 1752 dans le

diocèse de Luçon, se destina à l'état ecclésiastique et devint, en 1778, grand-vicaire de Dijon et doyen de la Sainte-Chapelle de cette ville; il fut en cette qualité *élu-général* du clergé des Etats de Bourgogne, et eut grande part à l'administration de la province. Nommé à l'évêché de Nancy en 1787, Mgr de La Fare fut député aux Etats-Généraux et prononça le *Discours* d'ouverture. Il défendit les intérêts de la religion dans l'Assemblée, et publia plusieurs écrits, entre autres des *Considérations politiques sur les biens temporels du clergé*, 1789, in-8; *Quelle doit être l'influence de l'Assemblée nationale sur les matières ecclésiastiques et religieuses?* 1790, in-8. En 1790, il adhéra à l'*Exposition des principes*, et adressa à son clergé, le 8 janvier 1791, une *Lettre pastorale* sur le serment prescrit, et aux administrateurs du département de la Meurthe, une *Lettre et Déclaration* pour annoncer et motiver son refus de concourir à aucune des innovations renfermées dans les décrets. Il refusa sa démission lors du concordat, mais il ne fit aucun acte d'administration. Pendant tout le temps de l'émigration, il fut l'agent et le correspondant des princes, et suivit en particulier les négociations pour le mariage de madame la duchesse d'Angoulême dont il était aumônier. Sa qualité d'agent du roi à Vienne attira l'attention de Bonaparte, qui demanda qu'on lui donnât ordre de quitter cette capitale, et Mgr de La Fare passa en effet plusieurs années en exil en Moravie. Après le retour de Louis XVIII, il consentit à donner sa démission de l'évêché de Nancy; il fut nommé à l'archevêché de Sens, dont il prit possession le 27 novembre 1821; mais comme il était en même temps aumônier de madame la dauphine et pair de France, il résidait peu dans son diocèse. En 1823, il fut promu au cardinalat. Mgr de La Fare était un prélat instruit, aimant les lettres, composant avec goût. Doué du caractère le plus liant, il portait dans la société une rare aménité de mœurs. Outre les écrits dont nous avons parlé, il a laissé quelques *Discours*, un *Eloge de Mgr de Bernis, archevêque de Rouen*, et une *Notice sur Mgr de Givrac, évêque de Rennes*. Le cardinal de La Fare est mort à Paris le 10 décembre 1829, après avoir reçu avec une grande piété les sacrements de l'Eglise.

FAREL (Guillaume), né à Gap en 1489, vint de bonne heure à Paris, régenta quelque temps au collège du cardinal Le Moine. Jacques Le Fèvre d'Étaples, son ami, lui inspira les nouvelles

erreurs que Luther répandait en Allemagne, et Zuingle en Suisse. Farel fut ministre à Genève avant Calvin, et y prêcha la réforme. Chassé de cette ville en 1538, il se retira à Bâle, puis à Neuchâtel, où il mourut en 1565. Ce novateur se maria à l'âge de 69 ans. Son savoir, qui était médiocre, fut terni par son opiniâtreté, et par son penchant pour toutes sortes d'opinions. On a de lui : *Le Glaive de l'esprit*, ouvrage qui, malgré la singularité de son titre (qui n'est dans le fond que la traduction du *Gladium spiritus* de saint Paul), offre de bonnes choses contre les libertins; *De la sainte Cène du Seigneur*; et des *Thèses*. Ce ministre fut accusé, par ceux de son parti, de renouveler les erreurs de Paul de Samosate; mais un synode de Lausanne le lava de cette imputation.

FARET (Nicolas), né vers l'an 1600 à Bourg en Bresse, fut un des premiers membres de l'Académie française, et rédigea les statuts de cette compagnie naissante. Il fut secrétaire du comte d'Harcourt, ami de Vaugelas, de Boisrobert, de Coeffeteau, de Saint-Amand. Il mourut à Paris, en 1646. On a de lui de mauvaise prose et de plus mauvais vers : *l'Histoire chronologique des Ottomans*; *l'Histoire d'Europe*, traduite en français; *l'Honnête Homme*, tiré de l'italien de Castiglione, in-12; des *Lettres* qui n'apprennent rien; des *Poésies plates*, etc. Tout le monde connaît les vers suivants de Boileau :

Ainsi tel autrefois qu'on vit avec Faret
Charbonner de ses vers les murs d'un cabinet.

FARIA DE SOUSA (Emmanuel), gentilhomme portugais, chevalier de l'ordre du Christ, né à Souto, en 1590, mort à Madrid en 1647, dans un état qui n'était guère au-dessus de l'indigence. Les lettres lui firent trop négliger la fortune. Après avoir été gentilhomme chez don Gonzalès, évêque d'Oporto, et avoir perfectionné ses connaissances sous la direction de ce prélat, il avait fait un voyage à Rome en 1631, où il s'acquiesça la considération des savants qui étaient auprès du pape Urbain VIII. Faria était un homme un peu singulier. Il s'habillait plutôt comme un philosophe, que comme un homme qui avait vécu à la cour. Son humeur indépendante et son abord sévère furent sans doute un obstacle à sa fortune. Il était cependant fort agréable et fort enjoué avec ses amis. On a de lui : une *Histoire de Portugal*, réduite jusqu'au règne du cardinal Henri, imprimée plusieurs fois. La dernière et la meilleure édition est de 1731, in-fol., avec une continuation, et d'autres pièces

curieuses; *L'Europe, l'Asie et l'Afrique portugaises*, en 6 vol. in-folio, 2 pour l'*Europe*, 3 pour l'*Asie*, 1 pour l'*Afrique*; l'*Asia portuguesa* est l'histoire des Portugais aux Indes orientales depuis leur premier voyage en 1497, jusqu'en 1640. Cet ouvrage exact et curieux a été traduit en italien, en français et en anglais. Faria a encore laissé 7 vol. de *Poésies*, des *Discours moraux et politiques*, des *Commentaires sur la Lusitade*. Ses ouvrages sont écrits en espagnol.

FARINACCIO (Prosper), célèbre jurisconsulte, naquit à Rome en 1554, et y brilla dans le barreau. Il se plut à défendre les causes les moins soutenables. Cette manie funeste à bien des familles, jointe à la rigueur et à la sévérité excessive avec lesquelles il exerça la charge de procureur-fiscal, fit naître des murmures et lui suscita des affaires. Cet homme, si rigoureux pour les autres, était très-indulgent pour lui-même. Le pape Clément VIII disait de lui à ce sujet, en faisant allusion au nom de Farinaccio : « La farine est excellente, mais le sac qui la contient ne vaut rien. » Ce jurisconsulte mourut à Rome le même jour qu'il était né, le 30 octobre 1618. Ses ouvrages ont été recueillis en 13 vol. in-fol.; Anvers, 1620 et années suivantes; ils sont recherchés par les jurisconsultes ultramontains. Voici ce qu'ils renferment : *Decisiones Rotæ*, 2 vol.; *Repertorium judiciale*, 1 vol.; *De Hæresi*, 1 vol.; *Concilia*, 2 vol.; *Præcis criminalis*, 4 vol.; *Succurs præcis criminalis*, 1 vol. Malgré la critique qu'on peut faire de quelques endroits, il est certain que ces ouvrages sont pleins de savoir, et qu'il y a pour les jurisconsultes bien des choses à recueillir.

FARINELLI, célèbre chanteur italien, né à Naples le 24 janvier 1705. Après avoir obtenu tous les suffrages en Italie et à Londres, il fut appelé à la cour de Madrid, et sa voix produisit plus d'effet sur Philippe V, chargé d'infirmités, et sur Ferdinand VI, son successeur, tourmenté d'une profonde mélancolie, que tous les remèdes de l'art. Ses manières aimables lui méritèrent bientôt l'estime et la considération de toute la cour. Sous le règne de Ferdinand, il fut employé dans les affaires politiques, devint le canal de toutes les grâces, et l'on peut dire, à sa louange, qu'il ne les accorda qu'au mérite réel, et qu'il n'abusa jamais de son pouvoir. Loim d'écouter un vain orgueil qui est ordinairement l'apanage des parvenus, ce fut surtout sa modestie qui désarma ceux qui auraient pu être un obstacle à sa fortune. Sa déférence

et son respect pour les grands lui captivèrent l'amitié de la plupart d'entre eux; à l'égard de ses ennemis, il ne s'en vengea jamais qu'en répandant sur eux les faveurs du roi. La mort de ce prince et de la reine, arrivée la même année, le jeta dans l'accablement le plus profond. Il quitta l'Espagne et se retira à Bologne, où il fit bâtir une superbe maison. Il passa le reste de ses jours uniquement occupé de sa harpe et de la culture de son jardin; recevant avec affabilité tous les étrangers qui désiraient le connaître, et répandant ses bienfaits sur tous les malheureux qui l'environnaient. Il encouragea le P. Martini à écrire son *Histoire de la musique*, l'aïda de sa fortune, et lui fournit les documents nécessaires. Farinelli mourut le 15 juillet 1782.

FARMER (Hugues), ministre presbytérien à Londres, né en 1714, fut un des prédicateurs d'une congrégation de Dissenters, et se fit une grande réputation par son éloquence et par ses ouvrages, qui ont pour but d'établir que l'univers est gouverné par Dieu seul. Les principaux sont : un *Essai sur la nature et le dessein de la tentation de Jésus-Christ dans le désert*, où il soutient que c'était une vision et non un fait réel; une *Dissertation sur les miracles, qui a pour objet de prouver qu'ils sont les arguments d'une interpolation divine et des preuves absolues de la mission et de la doctrine d'un prophète*; un *Essai sur les démoniaques du Nouveau-Testament*, où il prétendait que ces démoniaques n'étaient que des malades. Farmer est mort le 6 février 1787.

FARNE-WERT. (Voyez FARNSWORT.)
FARNÈSE, duc de Parme. (Voyez ALEXANDRE.)

FARNÈSE. (Voyez PAUL III.)
FARNSWORT, ou FARNE-WERT (Richard), fut un des premiers disciples de Georges Fox, auteur de la secte des quakers. Il ajouta aux rêveries extravagantes de son maître le précepte observé scrupuleusement dans le quakérisme, de ne parler à personne, même à Dieu dans la prière, qu'en tutoyant. Il composa un livre pour démontrer cette impertinence. Il prétend que l'usage contraire est une flatterie indigne des enfants de lumière : c'était le titre que prenaient les quakers. Fox approuva cette idée, et il fut le premier à s'y conformer.

FASIO. (Voyez FAZIO.)
FATIO DE DUILLER (Nicolas), géomètre célèbre qui descendait d'une famille italienne, naquit à Bâle en Suisse le 16 février 1664. Il n'avait encore que 47 ans, lorsqu'il écrivit à Cassini une lettre qui renfermait l'essai d'une théorie

pour la recherche de la distance du soleil à la terre, avec une hypothèse pour expliquer les apparences de l'anneau de Saturne. Il s'occupa de la dilatation et du resserrement de la prunelle, et démontra les fibres de l'uvée antérieure et de la choroïde, dans une lettre à Mariotte, du 13 avril 1684. Il trouva une manière nouvelle de travailler les verres des télescopes, un moyen de percer les rubis et de les faire concourir au perfectionnement des montres, de mesurer la vitesse d'un vaisseau, et comment on pourrait profiter du mouvement des eaux, occasionné par le sillage, pour mouvoir le blé, lever les ancrs, hisser les vergues, etc. Il imagina aussi une chambre d'observation suspendue de telle sorte qu'on pût observer facilement les astres dans un vaisseau. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages intéressants sur la mécanique, l'astronomie et la chimie, imprimés séparément ou dans les numéros du *Gentlemen's magazine*, de 1737 et 1738. Fatio avait honorablement parcouru la moitié de sa carrière, lorsqu'il abandonna les sciences exactes pour les sciences occultes. Livré à l'étude de l'alchimie, de la cabale et des inspirations, il se montra en même temps zélé partisan des Camisards ou Prédicants des Cévennes réfugiés à Londres, et fut en butte à la persécution que leur suscita la police anglaise. Fatio quitta l'Angleterre et partit pour l'Asie avec le projet de convertir l'univers. De retour en Angleterre, il vécut dans l'obscurité, et mourut dans le comté de Worcester, en 1753, âgé de près de 90 ans. Fatio a publié : *Lettre à Cassini, sur une lumière extraordinaire qui paraît dans le ciel depuis quelques années*, in-8, Amsterdam, 1686; il s'agit de la lumière zodiacale; *Epistola de Mariæno Salomonis ad Bernardum, in qua ostenditur geometria satisfieri posse mensuris quæ de Mariæno in sacra Scriptura habentur*, Oxford, 1688; *Fruit Walls improved*, in-4, Londres, 1699; dans cet ouvrage anonyme, il propose une nouvelle espèce de terrasse ou murs inclinés à l'horizon pour la culture des fruits en espalier; *Lineæ brevissimæ descensûs investigatio geometrica duplex, cui addita est investigatio geometrica solidi rotundi in quod minima fiet resistentia*, in-4, Londres, 1699; *La navigation perfectionnée*, in-8, 1728. L'auteur y considère, mieux qu'on ne l'avait fait encore, le problème pour trouver la latitude par deux observations de la hauteur du soleil et le calcul du temps écoulé entre elles; *Excerpta ex sua responsione ad excerpta ex litteris J. Bernoulli*, dans les *Acta Lip-*

sientia, 1700; *Epistola Nic. Facii ad Joh. Christoph. Facium, quæ vindicat solutionem problematis de inventiendo solido rotundo seu tereti in quo minor sit resistentia* (Transact. phil. 1713).

FAUCHARD (Pierre), chirurgien-dentiste, qu'on peut dire le créateur de cet art, à cause des grands perfectionnements qu'il y apporta, de l'importance et du nombre de ses observations, naquit en Bretagne, et mourut à Paris le 22 mars 1761, laissant un nom célèbre et un ouvrage qui a tenu longtemps la première place dans la bibliothèque du dentiste. Cet ouvrage est intitulé : *Le chirurgien dentiste, ou Traité des dents, où l'on enseigne les moyens de les entretenir propres et saines, de les embellir, d'en réparer la perte, de remédier à leurs maladies, etc.*, avec 40 planches en taille-douce, Paris, 1728, 2 vol. in-12; et avec des *additions*, 1746, et 1786, 2 vol. in-12.

FAUCHE-BOREL (Louis), un des agents les plus zélés du parti royaliste pendant la révolution française, était né en 1762, à Neuchâtel en Suisse, d'une ancienne famille de Franche-Comté, que la révocation de l'édit de Nantes força de s'expatrier. Lorsque la révolution française éclata, il dirigeait dans sa ville natale un vaste établissement typographique qu'il s'empressa de mettre à la disposition des émigrés qui vinrent chercher un asile dans cette partie de la Suisse. Exilé pendant six mois en 1793, pour avoir imprimé le *Testament de Louis XVI* dans un almanach, il se voua dès lors sans réserve à la cause des Bourbons, qui acceptèrent ses services avec reconnaissance. Doué d'une grande activité et d'un courage à toute épreuve, il fut jusqu'en 1814 l'âme de toutes les négociations secrètes qui eurent lieu pour amener en France une restauration. En 1795, chargé par le prince de Condé de faire au général Pichegru des ouvertures pour l'engager à passer avec son armée au service des Bourbons, il fit sous le nom de Louis plusieurs voyages à Huningue, à Bâle et à Strasbourg; pour mieux cacher son dessein, il acheta une maison dans cette dernière ville et y établit une imprimerie. Ce fut à Blodheim, près de Huningue, que Fauche-Borel aborda Pichegru pour la première fois. Après lui avoir demandé la permission de lui dédier un ouvrage inédit de J.-J. Rousseau, et lui avoir dit quelques mots insignifiants sur cet objet, il lui révéla avec courage le véritable motif de sa visite. Pichegru promit sans hésiter sa coopération; mais, avant d'agir, il voulut acquiescer la certitude que l'Autriche secon-

serait le rétablissement des Bourbons. Fauche-Borel ayant annoncé au prince le Condé l'heureux commencement de cette négociation, et en ayant reçu de nouvelles instructions, retourna à Strasbourg, où il se lia avec plusieurs officiers de l'armée qu'il s'efforça de préparer à l'exécution de ses plans. Une correspondance s'était établie entre Pichegru et le prince de Condé, sur la manière la plus sûre d'exécuter leur projet de restauration. Cependant le Directoire, ayant eu vent de ces menées, rappela Pichegru, et Fauche-Borel fut arrêté, le 21 décembre 1795, sur la dénonciation d'un journaliste, nommé Cotta; heureusement on ne trouva rien dans ses papiers qui pût le compromettre, et il fut remis en liberté au bout de six jours. Pichegru, destitué du commandement de l'armée, s'était retiré à Arbois, lieu de sa naissance. Il fut dans cette ville que Fauche vint lui remettre, en 1796, une lettre de Louis XVIII, à laquelle le général répondit par le même intermédiaire, en conseillant au prince d'abandonner des projets partiels et sans résultat, pour attendre que de grands événements militaires menassent une occasion décisive. En 1797, Pichegru ayant été nommé au conseil des Cinq-Cents où il fut bientôt élevé à la présidence, Fauche-Borel se rendit à Paris, d'après les intentions des princes, pour s'entendre avec lui. Le coup d'Etat du 18 fructidor vint tromper ses espérances, et déjouer le plan de contre-révolution qu'avait préparé Pichegru. Fauche fut nominativement enveloppé dans la proscription de cette époque. Sa correspondance avec Pichegru, saisie dans les équipages du général autrichien Klinglin, avait fait connaître comme un des agents les plus dévoués des princes. Obligé de se cacher, il trouva un asile chez un certain David Mounier avec lequel il avait eu autrefois des relations commerciales. Le Mounier connaissait Bottol, secrétaire de Barras, et par son entremise Fauche eut bientôt en rapport avec le directeur, qui consentit à entrer dans le complot tramé en faveur des Bourbons. Fauche recut de Barras, sous le nom de Bodelly, un passeport avec lequel il quitta la France. Barras s'était engagé à faire à Louis XVIII des communications, dont il chargea son homme de confiance, le chevalier Tropez de Guérins. Fauche avait rejoint Pichegru en Angleterre et n'eut pas de peine à l'engager à entrer dans ce nouveau projet. Il passa ensuite à Hambourg, d'où il se rendit à Mittau, où se trouvait Louis XVIII. Ce prince avait reçu les communications de Barras,

et agréé les conditions qu'il attachait à ses services. Le triomphe de la cause royaliste paraissait assuré, lorsque la révolution du 18 brumaire, en éloignant Barras du gouvernement, fit avorter encore des projets si bien concertés. Découragé par ce nouveau revers, Fauche prit la résolution de renoncer aux intrigues politiques, et il alla se fixer à Londres dans le dessein d'y établir une imprimerie et une librairie françaises; mais bientôt il se vit engagé de nouveau dans la vie périlleuse qu'il venait de quitter. C'était l'époque où se négociait le traité d'Amiens; quelques royalistes pensèrent qu'il importait de réconcilier Moreau, qui était à Paris, avec Pichegru, qui était à Londres. Fauche fut choisi pour médiateur entre les deux généraux, et il se chargea de porter une lettre affectueuse de Pichegru à son ancien compagnon d'armes. Mais à peine était-il à Paris, que, reconnu par la police à laquelle il était signalé, il fut arrêté et conduit au Temple; ce qui ne l'empêcha pas d'entretenir du fond de sa prison une correspondance suivie avec Moreau. Relâché après dix-huit mois de captivité, sur les instances de l'ambassadeur de Prusse, qui le réclamait comme sujet de cette puissance, il fut reconduit par des gendarmes jusque sur le territoire prussien. Accueilli avec distinction par le roi Frédéric-Guillaume, Fauche s'établit à Berlin, où il ne cessa de servir la cause des Bourbons. Il fut chargé, en 1805, d'imprimer à dix mille exemplaires une déclaration adressée aux Français par Louis XVIII, et la distribution en fut faite par ses soins. Bonaparte envoya à Berlin des commissaires chargés de faire des réclamations contre lui. Fauche courait le risque d'être enlevé même dans cette capitale. Instruit à temps par la reine de Prusse, il partit pour se rendre à Londres, où il fut chargé de suivre une correspondance déjà commencée avec l'ancien journaliste Perlet. En 1813, quelques partisans du roi, trompés par des agents secrets de Bonaparte et surtout par ce même Perlet, crurent qu'un débarquement pouvait être tenté avec succès par le duc de Berri sur les côtes de France. Fauche-Borel, envoyé dans l'île de Jersey pour s'assurer de la possibilité de l'entreprise, revint avec la conviction que c'était un piège tendu par la police de Bonaparte, et parvint à détourner le prince d'un voyage qui n'eût pas manqué de lui être funeste. En 1814, Fauche revint en France avec les Bourbons, et recut de Louis XVIII des marques du plus vif intérêt. Après être retourné en Suisse,

il fut chargé par le gouvernement de Berne et par celui de Lausanne des dépêches pour le roi de France. On y faisait connaître au roi les trames qui s'ourdissaient sur la frontière du pays de Vaud, et la correspondance que Joseph Bonaparte entretenait avec l'He d'Elbe et l'intérieur de la France. Le projet de Fauche était de se fixer en France : lors de l'invasion de Bonaparte, il offrit avec cinquante Suisses de se réunir aux volontaires royaux. Après avoir été chargé, par l'ambassadeur de Prusse et les ministres étrangers, de dépêches pour le congrès de Vienne, il se rendit à Gand où il devait remettre à Louis XVIII une lettre autographe du roi de Prusse. En retour de ses services, de Blacas lui intima l'ordre de quitter cette ville dans les vingt-quatre heures. Fauche voulut en vain réclamer ; bientôt il se vit transféré à Bruxelles et jeté dans un cachot où il resta huit jours. Il ne dut sa liberté qu'aux vives réclamations de l'ambassadeur prussien. Arrivé le 7 mai à Vienne, Fauche n'eut pas de peine à se laver de l'absurde accusation qui avait servi de prétexte à son arrestation, celle d'avoir servi Bonaparte au détriment de la Prusse. Un mémoire adressé plus tard au roi de France établit complètement sa justification. Fauche-Borel, revenu à Neuchâtel en juin 1815, rentra bientôt en France, avec les troupes suisses qui envahirent une partie du Doubs et du Jura, et contribua à faire arborer le drapeau blanc sur le fort de Joux. Il vit avec bonheur triompher la cause qu'il avait défendue avec tant de zèle et de constance. En 1816, il publia à Paris un *Précis des diverses missions dans lesquelles M. Louis Fauche-Borel a été employé pour la cause de la monarchie*, suivi de pièces justificatives, in-8, fig., avec cette épigraphe : *Panem pro munere*. Cet ouvrage fut lu avec empressement. Peu de temps après, Fauche quitta la France et se retira à Neuchâtel. Il avait obtenu du roi de France une pension de cinq mille francs; cependant les dettes qu'il s'était vu obligé de contracter pendant ses négociations avaient dérangé ses affaires. Il se plaignait quelquefois de n'avoir pas obtenu tous les dédommagements qu'il avait espérés et auxquels ses sacrifices et son dévouement paraissaient lui donner des droits; la modicité de la récompense qu'il avait reçue lui semblait de l'ingratitude. Cette pensée aigrissait son caractère naturellement irritable, et telle était l'exaltation de son imagination qu'il en vint à se croire environné d'en-

nemis et de pièges. Il paraît qu'il tomba, sur la fin de sa vie, dans un état voisin de l'aliénation. Fauche-Borel, après avoir fait plusieurs voyages à Paris sans réussir à améliorer sa position, mit fin à ses jours en 1829, en se précipitant d'une fenêtre de sa maison sur le pavé. Dans une lettre écrite avant sa mort, il déclarait pardonner à ses ennemis, recommandait son âme à Dieu, et lui demandait pardon de ses péchés. Il avait publié en 1828 de nouveaux *Mémoires*, 4 vol. in-8, avec portrait et gravures; on assure que c'est Alphonse de Beauchamp qui les avait rédigés d'après ses notes. Fauche-Borel a publié aussi des *Notices* sur les généraux Pichegru et Moreau, Londres, 1807, in-8.

FAUCHER (Léon), publiciste et homme d'Etat, né dans la Haute-Vienne, en 1804. Il se livra d'abord à l'enseignement, puis se fit journaliste et écrivit successivement dans le *Temps*, le *Courrier Français* et le *Constitutionnel*. Ses articles portaient principalement sur l'économie politique, dont il avait fait une étude spéciale et approfondie. Après la révolution de 1848, il publia une brochure, dans laquelle il réfutait, avec beaucoup de force et de logique, le système de Louis Blanc. Lors des élections générales, il fut nommé représentant et prit place à l'Assemblée constituante sur les bancs des amis de l'ordre. Il ne tarda pas à s'y signaler par son ardeur à combattre les menées du parti révolutionnaire, et mérita ainsi d'être appelé au ministère de l'Intérieur. Dans cette nouvelle position, il continua à montrer autant de courage et de fermeté pour la défense de l'ordre public; on peut même lui reprocher un excès de zèle qui le força à résigner ses fonctions. Mais il fut, peu après, rappelé au ministère, et parut dès lors si absolument dévoué à la politique du Président de la République, qu'il devint suspect à une partie de la majorité de l'Assemblée. Toutefois il quitta le ministère de l'Intérieur quelques jours avant le 2 décembre, et aussitôt seulement il ne prit aucune part au coup d'Etat, mais il ne voulut recevoir ni place, ni faveur du nouveau gouvernement. Rentré depuis lors dans la vie privée, il reprit ses travaux d'économiste; il venait de publier dans la *Revue des deux mondes* un article plein d'intérêt sur les finances de la Russie, lorsqu'il mourut en 1854. On a de lui deux volumes sur l'Angleterre, et plusieurs opuscules d'économie politique.

FAUCHET (Claude), né au diocèse de Nerves, embrassa l'état ecclésiastique.

ut précepteur des enfants du marquis le Choiseul, frère du ministre, et entra ensuite dans la communauté des prêtres de la paroisse de Saint-Roch à Paris. Ayant été interdit par l'archevêque, il fit différents personnages. Il parvint, par ses intrigues autant que par ses talents, et en genre d'esprit tout à fait singulier, plein de contrastes et de disparates, à être prédicateur ordinaire du roi, vicaire-général et chanoine honoraire de Bourges, abbé commandataire de Montfort, etc. La Révolution le mit à même de donner l'essor à ses mauvaises qualités ; il joua un rôle bruyant, devint évêque diocésain du Calvados (ainsi nommé d'un rocher de la Manche contre lequel choua le *Calvados*, vaisseau de la fameuse flotte de Philippe II), et se signala par divers écrits où se trouvent des vérités fortement énoncées, à côté des plus monstrueuses erreurs. Le 6 avril 1792, lorsqu'un décret supprima le costume ecclésiastique, l'abbé Fauchet déposa sur le bureau sa calotte et sa croix ; et ses confrères imitèrent son exemple ; c'était le vendredi-saint. Cependant, lorsqu'il vit la chute du trône, et qu'il lui fut impossible de se méprendre sur le but du parti dominant contre la religion, il prit une marche rétrograde, se déclara contre le mariage des prêtres, et prononça, lors du procès de Louis XVI, un *Discours* courageux pour le temps, où il combattit ceux qui voulaient la mort du roi, et leur dit des vérités assez hardies, interrompées pourtant des phrases alors en usage contre le *tyran* et la *tyrannie*. Dans les différents appels nominaux, il vota toujours pour le parti le plus favorable. Depuis il s'attacha au parti fédéraliste, et lutta avec courage contre l'aristocratie et Robespierre. Ayant été accusé de conspiration contre le parti jacobin, devenu dominant à la Convention nationale, il fut condamné à mort, et périt sous la guillotine, le 31 novembre 1793, après avoir abjuré ses erreurs, et s'être confessé à un prêtre vertueux, renfermé avec lui à la Conciergerie, et qui avait le bonheur de le faire rentrer en lui-même.

FAUCHEUR (Michel Le), ministre protestant, fut appelé de Montpellier à Nîmes. Son éloquence ne fut pas moins admirée à Paris qu'en province. Le maréchal de La Force dit, au sortir d'un de ses sermons sur le duel : « que si on lui envoyait un cartel, il le refuserait. » Il mourut à Paris en 1667, estimé des catholiques et des protestants. On a publié ne le cédait pas à son génie. On doit à sa plume, aussi ingénieuse

qu'éloquente : un *Traité de l'action de l'orateur*, Leyde, 1666, in-12, imprimé d'abord sous le nom de *Conrari* : ouvrage estimé ; des *Sermons sur différents textes de l'Ecriture*, in-8 ; *Prières et méditations chrétiennes* ; un *Traité de l'Eucharistie*, contre le cardinal du Perron, Genève, 1635, in-fol., imprimé aux dépens des églises réformées, par ordre du synode national.

FAUJAS DE SAINT-FOND (Barthélemi), savant géologue, né à Montélimart le 17 mai 1744, fit son droit à Grenoble, et se distingua bientôt dans la profession d'avocat ; mais son goût pour la minéralogie le porta à explorer les Alpes ; il le fit en véritable naturaliste. Dès 1776, Faujas entreprit une correspondance avec Buffon. Après avoir publié ses premiers ouvrages, il fut nommé, en 1779, adjoint au jardin du roi pour les mines. Il avait découvert, en 1775, dans les montagnes de Chenavary en Velay, une riche mine de pouzzolane ; il la fit ouvrir à ses frais, et fit faire chez lui des essais en tout genre avec succès, dont le gouvernement employa les produits pour le port de Toulon et dans d'autres constructions. L'intérêt qu'il portait aux sciences l'engageait chaque année à parcourir diverses parties de la France et des Etats voisins, et toujours il faisait de nouvelles découvertes. Buffon avait obtenu que Faujas fût son successeur ; il devint donc professeur de géologie au jardin du roi, et s'occupa de la méthode, de la base et des démonstrations mathématiques de cette science qui avait paru si longtemps conjecturale ; il a aussi enrichi le Muséum d'histoire naturelle d'une foule d'objets précieux, fruit de ses recherches et de ses voyages. On lui doit particulièrement la découverte de la farine fossile et celle de la mine de fer de la Voûte, département de l'Ardèche, une des plus riches qui existent, et dont l'exploitation est si utile pour les ports de la Méditerranée. Faujas de Saint-Fond est mort le 18 juillet 1819. Il a publié un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : *Mémoires sur des bois de cerf fossiles trouvés dans les environs de Montélimart*, Paris, 1776, petit in-4 ; *Recherches sur les volcans éteints du Vivarais et du Velay*, 1778, in-folio ; *Histoire universelle de la province du Dauphiné*, 1781, in-8, avec fig. ; *Description des expériences de la machine aérostatique de M. M. Montgolfier*, Paris, 1783 et 1784, 2 vol. in-8 : cet ouvrage est le plus complet sur cette matière ; *Minéralogie des volcans*, 1784, in-8 ; *Histoire naturelle des roches de Trapp*, 1788, in-12 ; 1813, in-12 ;

Voyage en Angleterre, en Ecosse et aux îles Hébrides, où l'on trouve la description détaillée de la grotte de Fingal, Paris, 1797, 2 vol. in-8, avec fig., traduit en anglais et en allemand; *Histoire naturelle de la montagne de Saint-Pierre de Maëstricht*, Paris, 1798, grand in-4, avec 54 planches; *Essai de géologie, ou Mémoire pour servir à l'histoire naturelle du globe*, Paris, 1803 et 1809, in-8, avec fig. Il a aussi laissé des *Manuscripts* sur le *Passage du Rhône et des Alpes par Annibal*, sur la *Fontaine de Vaucluse*, et un grand nombre de *Mémoires* relatifs à la géologie et à quelques autres questions d'histoire naturelle, insérés dans les *Annales du Muséum d'histoire naturelle*. M. Freycinet, ami de Faujas, a publié : *Essai sur la vie, les opinions et les ouvrages de B. Faujas de Saint-Fond, administrateur du jardin du roi*, Valence, 1820, in-4.

FAULCONNIER (Pierre), grand-bailli de la ville de Dunkerque sa patrie, président de la Chambre de commerce, s'acquitta avec beaucoup de zèle et de désintéressement des fonctions de ces charges pendant près de 60 ans, et mourut en 1735. Nous avons de lui une *Description historique de Dunkerque*, Bruges, 1750, 2 vol. in-folio, avec fig.; le style en est peu correct.

FAUR (Gui du), seigneur de PIBRAC, naquit l'an 1528 à Toulouse, d'une famille illustre, et parut avec éclat dans le barreau de cette ville. Il voyagea dans sa jeunesse en Italie, pour se perfectionner dans la connaissance du droit. De retour dans sa patrie, il fut élu juge-mage. Député aux Etats d'Orléans en 1560, au nom de la ville de Toulouse, il présenta au roi le cahier des doléances qu'il avait composé lui-même. Quelque temps après, Charles IX le choisit pour être un de ses ambassadeurs au concile de Trente. Il y soutint avec beaucoup d'éloquence les intérêts de la couronne et les libertés de l'Eglise gallicane. Le chancelier de L'hôpital, pénétré de son mérite, lui fit donner la charge d'avocat-général au Parlement de Paris en 1565. Pibrac fit renaitre la raison et l'éloquence dans le barreau, livré depuis longtemps à la barbarie et à l'indécence. En 1570, il fut nommé conseiller-d'Etat. Deux ans après, il composa sa célèbre *Apologie de la Saint-Barthélemi*; mais on croit qu'il ne se prêta à cet acte, si opposé à la douceur de son caractère, qu'après y avoir été contraint par des ordres supérieurs. Le duc d'Anjou ayant eu la couronne de Pologne, Pibrac accompagna ce prince, et répondit pour lui aux harangues de

ses sujets. Le nouveau roi, ayant appris la mort de son frère, quitta secrètement la Pologne, laissant à Cracovie Pibrac exposé à la colère des Polonais, qui firent près de se venger de la fuite du roi sur la personne de son ministre. Il retourna heureusement en France, d'où on le renvoya en Pologne, pour tâcher de conserver la couronne à son maître : ce qui ne réussit pas. Il fut plus heureux à son retour en France, où il procura, entre la cour et les protestants, un traité de paix, dont il fut l'arbitre, comme il en avait été l'auteur. Henri III lui donna, pour prix de ses services, une charge de président à mortier. La reine de Navarre et le duc d'Alençon le choisirent pour leur chancelier. Il mourut en 1584, à l'âge de 56 ans; et la France perdit un grand magistrat et un bon écrivain. Il nous reste de lui plusieurs ouvrages en vers et en prose : des *Plaidoyers*, des *Harangues*, in-4; un *Discours de l'âme et des sciences*, adressé au roi; une belle *Lettre latine sur le massacre de la Saint-Barthélemi*, 1573, in-4. Outre ces écrits peu connus aujourd'hui, on a ses *Quatrains*, que tout le monde connaît; la première édition est de 1574, et la dernière de 1746, in-12. La matière de ces petites productions est la morale; leur caractère, la simplicité et la gravité. Pibrac a réuni dans les siens ces deux qualités; l'utile et l'agréable y sont mêlés avec goût. Ses *Quatrains* furent d'abord traduits en grec par Florent Chrétien, et par Pierre Dumoulin; d'autres écrivains les mirent en vers latins : enfin ils passèrent dans les langues turque, arabe et persane. Les Français leur firent un aussi bon accueil que les étrangers. On les faisait apprendre par cœur aux enfants; et, malgré leur vieillesse, on les lit encore aujourd'hui avec quelque plaisir.

FAUR DE SAINT-JORRI (Pierre du), premier président au Parlement de Toulouse, mort d'apoplexie en prononçant un arrêt en 1600, âgé de 60 ans, a laissé un grand nombre d'ouvrages, monuments de son érudition. Ceux que les savants lisent avec le plus de fruit sont : *Dodecameron, sive de Dei nomine et attributis*, 1588, in-8, écrit estimable, qui renferme quantité de passages des Pères grecs et latins, éclaircis ou corrigés; trente-trois livres latins des *Sémesres*, en 2 vol. in-4, 1598 et 1630, plusieurs fois réimprimé : on y trouve beaucoup de recherches et de questions éclaircies; *Des jeux gymniques des anciens*, Traité aussi savant que le précédent, in-fol., 1595. Il y a beaucoup à apprendre dans ces différents ouvrages; mais il faut y chercher

Instruction, et non le plaisir. Il y règne quelquefois de la confusion, et le style n'est pas agréable.

FAURE (Charles), abbé de Sainte-Geneviève et premier supérieur-général des chanoines réguliers de la congrégation de France, vit le jour à Luciennes, près de Saint-Germain-en-Laye, d'une famille noble. Il entra dans l'abbaye de Saint-Vincent de Senlis, et la réforma par ses conseils et par ses exemples. Cette réforme fut suivie de celle de l'abbaye de Sainte-Geneviève de Paris, et de près de 60 autres maisons. Le réformateur fut nommé général de cette nouvelle congrégation. Il travailla avec des peines et des fatigues incroyables à rétablir l'ancienne discipline. Il mourut saintement en 1644, à 50 ans, laissant une *Conduite pour les novices*, et d'autres ouvrages.

FAURE (François), cordelier, né en 612, d'une ancienne famille de l'Angoumois, sous-précepteur de Louis XIV, évêque de Glandèves, puis d'Amiens, mort d'apoplexie à Paris, le 11 mars 1687, âgé de 75 ans, parvint à l'épiscopat par son talent pour la chaire. C'est lui qui fit cette application du vers de Virgile à la reine, lorsque, prêchant la Passion à Saint-Germain-l'Auxerrois, il fut dans le cas de recommencer son sermon à l'arrivée de cette princesse :

Infandum, regina, jubes renovare dolorem !

Application heureuse, mais déplacée quant à la sainteté du sujet et du lieu. On a de lui plusieurs *Oraisons funèbres*, entre autres celle d'Anne d'Autriche, qui avait fait beaucoup de cas de ses lumières et de ses vertus. C'était un homme de bien et d'un grand zèle pour l'orthodoxie ; les jansénistes ne lui ont pas pardonné d'avoir censuré les *Lettres provinciales*, et la fameuse *Traduction du Nouveau-Testament de Mons*.

FAURE (Jean-Baptiste), jésuite, né à Rome en 1702, de parents français, fit ses études au collège romain, entra dans la Société de Jésus en 1738, et remplit successivement les chaires de philosophie, de controverse, de théologie scholastique, et des saintes Ecritures. Le Père Faure, un des premiers théologiens de son siècle, professa pendant 30 ans, et il était consulté par Benoît XIV et Clément XIII dans les matières les plus graves. Il fut, par ordre de Clément XIV, enfermé dans le château Saint-Ange, lors de la suppression des Jésuites. Pie VI lui rendit sa liberté, et lui permit de se retirer à Viterbe, où il reçut des habitants l'accueil le plus distingué : ce respectable religieux partageait son temps entre ses devoirs religieux, ses études, le soin des

pauvres et des infirmes. Il mourut dans cette ville à 76 ans, le 25 avril 1779. Ses obsèques furent magnifiques ; son éloge fut prononcé à l'Académie littéraire de Viterbe, et son portrait placé dans la grande salle du palais municipal. On lui doit deux petits ouvrages très-intéressants sur la *Dévotion au sacré Cœur de Jésus ; Essais théologiques pour former un errata corrigé*, Lugano, 1763. Outre les ouvrages en français que nous venons de citer, et quelques autres, on a du Père Faure plusieurs *Thèses* en latin.

FAURE (Louis-Joseph), fils du conventionnel de ce nom, naquit au Havre le 5 mars 1760. Il exerçait la profession d'avocat à Paris, lorsque la Révolution éclata. Nommé d'abord commissaire du roi près les tribunaux de la capitale, il fut ensuite appelé à la place de substitut de l'accusateur public près le tribunal criminel, et plus tard près le tribunal criminel extraordinaire. Faure montra dans l'exercice de ces fonctions la plus grande modération. En 1799, il fut élu député au conseil des Cinq-Cents par le département de la Seine-Inférieure. Après le 18 brumaire, il devint membre du tribunal, où il fut chargé de faire plusieurs rapports sur des matières judiciaires. En 1804, il vota pour l'établissement du gouvernement impérial, et se prononça avec une égale véhémence contre les Bourbons et contre les partisans de la Convention. Nommé officier de la Légion-d'Honneur et président du tribunal, Faure fit au Corps législatif un rapport sur les premiers livres du *Code de procédure*, dans lequel il exposa avec beaucoup de clarté les principes et les dispositions fondamentales de la nouvelle législation. Après la dissolution du tribunal, en 1807, il devint conseiller-d'Etat, et fut placé dans la section de législation. C'est en cette qualité qu'il présenta au Corps législatif une loi sur la cour de cassation, et qu'il fit, en 1810, un rapport sur le nouveau *Code pénal*. Ayant adhéré en 1814 à la déchéance de l'empereur, il fut maintenu au conseil-d'Etat par Louis XVIII. Éliminé pendant les Cent-Jours par Napoléon, il fut réintégré à la seconde Restauration. Faure occupait encore ces fonctions, lorsqu'il est mort au mois de juin 1837.

FAURIEL (Charles-Claude), littérateur, né vers 1776, à Saint-Barthélemy-le-Plain, dans le Vivarais, mort à Paris, le 15 juillet 1844, consacra son temps à l'étude des langues anciennes et modernes ; il fut un des premiers, en France, qui s'occupa du sanscrit. Outre plusieurs traductions du grec, de l'alle-

mand et de l'italien, parmi lesquelles on distingue celle des *Chants populaires de la Grèce moderne*, Paris, 1824, 2 vol. in-8, il a fourni un grand nombre d'articles dans le *Journal asiatique* et dans la *Revue encyclopédique*, et a laissé : *Histoire de la Gaule méridionale sous la domination des conquérants germains*, Paris, 1836, 4 vol in-8; *Histoire de la poésie provençale*, ibid., 1846, 3 vol. in-8. Fauriel était membre de la commission littéraire de l'histoire de la France.

FAURIS DE SAINT-VINCENT (Alexandre-Jules-Antoine), né à Aix au mois de septembre 1750, était petit-fils de Pauline de Grignan, marquise de Siniane, et arrière-petit-fils de M^{re} de Sévigné. Président à mortier au Parlement de Provence avant la Révolution, il occupa cette place jusqu'à la suppression des cours souverains. Elu par le département des Bouches-du-Rhône, en 1809, au Corps législatif, et en 1814 à la Chambre des députés, il ne se fit remarquer ni dans l'une ni dans l'autre de ces assemblées. En 1811, il avait été nommé président à la cour impériale d'Aix; il conserva ses fonctions sous la Restauration; il les exerçait encore, lorsqu'il est mort le 15 novembre 1819, à l'âge de 70 ans. Fauris de Saint-Vincent avait su allier à l'accomplissement de ses devoirs de magistrat l'étude des sciences et particulièrement celle de l'archéologie. Il a laissé une riche collection de médailles, et plusieurs écrits estimés. Il a publié : *Mémoire sur l'ancienne position de la cité d'Aix*, Paris, 1812; *Notice sur les lieux où les Cimbres et les Teutons ont été défaits par Marius, et sur le séjour de la domination des Goths en Provence*, Paris, 1814; *Mémoire sur les bas-reliefs des murs et portes extérieures de Notre-Dame de Paris, et sur les bas-reliefs intérieurs du chœur de la même église*, Aix, 1815; *Mémoires sur l'état des lettres et des arts, et sur les mœurs et usages suivis en Provence dans le quinzième siècle*, Paris, 1814. Fauris de Saint-Vincent était membre associé libre de l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

FAUST. (Voyez **FUST.**)

FAUSTA (Flavia-Maximiana), fille de Maximien-Hercule, et femme de l'empereur Constantin. Dans les premiers temps de son mariage, elle fut un modèle de vertu; mais la suite ne répondit pas à de si heureux commencements. Toutes les passions s'allumèrent tout à coup dans son cœur. Elle s'abandonna aux personnes les plus viles, jeta des regards incestueux sur Crispe, fils de Constantin, et ne put l'attendrir. Irritée de sa résistance,

elle joignait la calomnie à l'inceste, et l'accusa auprès de l'empereur d'avoir voulu la violer. Elle fit mettre à mort, par cette imposture, celui qui avait refusé de se souiller d'un crime horrible. Constantin, instruit trop tard de ses débauches et de sa scélératesse, vengea la mort de son fils, et son propre honneur si cruellement outragé. Il la fit étouffer dans un bain chaud, l'an 327 de Jésus-Christ.

FAUSTE, évêque de Riez, né vers l'an 390, dans la Grande-Bretagne, quitta le barreau où il brillait, pour s'ensevelir dans le monastère de Lérins. Il en fut abbé vers l'an 433, lorsque saint Maxime quitta ce poste pour gouverner l'Eglise de Riez. Il lui succéda dans cet évêché vers 455, fut exilé en 481 et mourut vers l'an 485. On a de lui un *Traité du libre arbitre et de la grâce*, où il relève trop les forces de la nature; et d'autres ouvrages dans la *Bibliothèque des Pères*. Le nom de *Fauste* était autrefois dans le *Catalogue des saints* de Gennadius; mais Molanus (*De Martyrologiis*, cap. 13), a montré qu'il n'avait jamais été mis dans le *Catalogue des saints* par l'Eglise romaine, et qu'il ne se trouve pas dans le *Martyrologe* d'Usuard. Simon Bartel, auteur d'une *Histoire chronologique des évêques de Riez*, a mis à la fin de son ouvrage une *Apologie de Fauste*, que les curieux pourront consulter.

FAUSTINE (Annia-Galeria-Faustina), née l'an 104, d'Annius Vérus, préfet de Rome, joignait à la splendeur d'une origine très-distinguée une beauté parfaite et un esprit fin, délié et insinuant. Elle épousa Antonin, longtemps avant qu'il parvint à l'empire. L'envie de plaire et le goût pour la volupté l'engagèrent d'abord dans la galanterie, et ensuite dans un libertinage effréné. Elle devint la fable de Rome. Antonin, instruit de ses débauches, se contenta d'en gémir. Elle mourut comme elle avait vécu, dans le dérèglement, l'an 141. Antonin lui fit élever des autels et des temples. Faustine, sa fille, se forma sur l'infâme modèle de sa mère.

FAUSTINE (Annia-Faustina), dite *Faustine-la-Jeune*, fille d'Antonin-le-Pieux et de Faustine, épousa l'empereur Marc-Aurèle. La nature lui avait accordé la beauté, l'esprit et les grâces; elle abusa de ses dons. Du plaisir elle passa à la débauche, et de la débauche aux derniers excès de la lubricité. Le sénateur et le chevalier romain étaient confondus chez elle avec l'affranchi et le gladiateur. Pour mettre le comble à ses horreurs, elle s'abandonna à son gendre, et écouta sans

écouter les reproches que lui en fit sa fille. Il ne lui resta aucune trace de pudeur. On assure que son mari, instruit de ses lèrègements, feignit de les ignorer ; qu'il alla même quelquefois jusqu'à récompenser ses amants ; et que, lorsqu'on lui conseilla de la répudier, il répondit : « Il faudrait donc que je lui rendisse sa dot », c'est-à-dire l'empire. Réponse en assortie aux brillantes idées que les auteurs, les modernes surtout, nous font concevoir de Marc-Aurèle. On ajoute que le prince philosophe éleva aux grandes charges de l'empire ceux qui souillaient son lit, et que le peuple ne manquait pas de se rire. Faustine, malgré ses débordements monstrueux, fut honorée dans les temples comme une divinité. On inscrivit en son honneur les fêtes *faustiniennes* ; et des prêtres mercenaires firent fumer l'encens à l'autel de cette prostituée, avec autant de profusion qu'à celui de Vénus, la déesse des vierges. Elle mourut l'an 175 au bourg de Halala, situé au pied du mont Taurus. Jacques Marchand fait de vains efforts pour la justifier dans une *Dissertation* réfutée d'avance par tous les témoignages de l'ancienne histoire.

FAUSTUS (Jean), fameux nécromancien dans le commencement du 16^e siècle, que quelques-uns disent natif de la Oubache, d'autres d'Anhalt, et d'autres encore de la Marche de Brandebourg, près de Soltwedel. Son père était un paysan, qui envoya ce fils à ses parents à Wittemberg, où il fréquenta le collège et s'attira par son esprit l'affection de tous ceux qui le connaissaient. A l'âge de 16 ans, il alla à Ingolstadt pour y étudier la théologie, et 3 ans après il prit le degré de maître-ès arts. Il quitta ensuite la théologie, et s'appliqua, avec une assiduité extraordinaire, à la médecine et à l'astrologie judiciaire. Philippe Camerarius dit qu'il étudia la magie à Cracovie, où on assure qu'on en donnait alors des leçons. Pendant cet intervalle de temps, Faustus hérita des biens considérables de son oncle paternel qui mourut à Wittemberg. Il employa cet héritage à la débauche, et donna entièrement à toutes sortes de rituels et aux conjurations des esprits, et se procura de tous les livres magiques. Jean Wagner, fils d'un prêtre de Wasserbourg, fut le domestique fidèle qu'il se choisit, et à qui il communiqua tous ses secrets. Faustus se servit aussi, pendant quelques ans, des instructions de Christophe Weyllinger, fameux cristallomancien. Enfin l'infortuné Faustus conjura, dit-on, le démon, traita avec lui pour 24 ans, et ne reçut un esprit familier pour son ser-

vice, nommé Méphistophélès. On rapporte que Faustus joua des tours surprenants à la cour de l'empereur Maximilien ; mais qu'à la fin le démon l'étrangla et se déchira d'une manière effroyable dans le village de Rimlich. Il avait alors 41 ans. Georges Rodolphe Wiedeman raconte tout cela dans l'histoire de la *Vie de Jean Faustus*, qui sans doute paraîtra fort singulière ; mais que les auteurs contemporains, ceux même qui ne passent ni pour crédules ni pour superstitieux, rapportent comme indubitable. Le fameux Mélancthon, qui vivait dans ce temps-là, en parle comme d'une affaire notoire. Et dans notre siècle, où la philosophie a longtemps ri de ces sortes d'histoires, on la voit courir elle-même avec une criminelle curiosité après tout ce qui peut les reproduire. (Voyez BROWN THOMAS, DEMONIO, LE BAUN Pierre, etc.) M. d'Archenholz, dans son *Tableau de l'Angleterre*, Paris, 1788, fait mention d'un docteur Falkon, qui peut être considéré comme le pendant de Faustus. « Il y a, dit-il, parmi cette nation un homme extraordinaire, qui, depuis trente ans, est célèbre dans les annales cabalistiques. Il se nomme Cain Chenul Falk, et est connu généralement sous le nom de docteur Falkon. Un certain comte de Razow, mort depuis peu au service de France comme maréchal de camp, assure, dans ses *Mémoires cabalistiques, magiques, etc.*, avoir vu ce Falk dans le pays de Brunswick, sur une des terres de son père, en présence de beaucoup de personnes connues, qu'il nomme toutes et qu'il prend à témoin de la vérité de ce qu'il avance. Falk s'est-il servi, dans cette opération, de la méthode de Schropfer ? Je n'en sais rien. Ce qu'il y a de certain, c'est que cet homme vit actuellement à Londres. Lorsqu'il sort, ce qu'il arrive très-rarement, il est toujours revêtu d'un long talar, qui va très-bien avec sa longue barbe blanche et sa figure noble et intéressante. Il est actuellement âgé de 70 ans à peu près. Je ne me donnerai pas la peine de rapporter ici toutes les choses incroyables et extraordinaires qu'on raconte de ce vieillard..... Un prince... voulut aller le voir, il y a quelques années ; il se présenta à la porte de Falkon, et ne fut point reçu. » Le comte de Mirabeau, dans sa *Monarchie Prussienne*, parle aussi en plusieurs endroits du goût des philosophes modernes, des princes et autres bruyants personnages, pour la magie. « Voyez, » dit-il, en Allemagne tant de princes, » titres de l'espoir et de l'attente de

« moyens surnaturels de puissance, évoquer les esprits, explorer l'avenir et tous ses secrets, tenter de découvrir la médecine universelle, de faire le grand œuvre, et pour étancher leur soif insatiable de domination et de trésors, ramper à la voix de leurs thaumaturges, que dirige un sceptre inconnu. » Ailleurs il parle d'un nommé Schropfer, cafetier de Leipsick, auquel le duc Charles de Courlande avait fait donner des coups de bâton, mais qui sut ensuite tellement fasciner ce prince, et une grande partie des personnes les plus considérables de Dresde et de Leipsick, qu'il joua un assez grand rôle. « Dès lors, dit-il, on vit reparaître en Europe les folies de l'Asie, de la Chine, la médecine universelle, l'art de faire de l'or et des diamants, le breuvage de l'immortalité, etc., etc. Le genre particulier de Schropfer était surtout l'évocation des mânes : il commandait aux esprits ; il faisait apparaître à son gré les morts et les puissances invisibles. On sait quel fut le dénouement de son drame. Après avoir consumé des sommes immenses à ses adhérents, après avoir aliéné le bon sens de plusieurs d'entre eux, dans l'impossibilité de se soutenir plus longtemps, il se cassa la tête d'un coup de pistolet, dans un hosquet près de Leipsick. A Schropfer succéda Saint-Germain, qu'un comte de Lambert avait annoncé dans son *Mémorial d'un mon-dain*, etc. » Il est encore parlé plus amplement de ces farces dans l'*Essai sur la secte des Illuminés*, ouvrage d'ailleurs indigeste, où toutes les notions sont confondues. Le cagliostroïsme et le mesmérisme présentent des scènes du même genre. « Qui eût cru, dit un auteur, qu'un siècle où l'existence de Dieu était un problème, où presque tous les hommes doutaient de celle de leur âme, et ne répondaient que par un sourire moqueur à tout ce qui supposait celle des anges et des démons ? qui eût cru, ou qui eût dû le prévoir, qu'un tel siècle, au lieu de finir par une entière incrédulité, finirait par courir avec autant d'avidité à du surnaturel de toute espèce, qu'il avait couru si longtemps après des livres qui en détruisaient jusqu'à la possibilité ? » — Cette discussion nous conduit à parler d'ASMODÉE ; c'est le nom d'un démon, dont il est parlé au chapitre 3 du livre de Tobie, qui avait tué plusieurs époux de Sara, et dont le jeune Tobie fut préservé en suivant les conseils de l'ange Raphaël. Quelques rabbins regardent Asmodée comme le prince des démons, ainsi qu'on

peut le voir dans la phrase chaldéenne sur l'*Ecclesiaste*, chap. 1 ; mais cette opinion n'est fondée sur rien. Rabbi Elias, dans son Dictionnaire intitulé : *Thésor*, dit qu'Asmodée est le même que Sammaï, qui tire son nom du verbe hébreu *sama*, c'est-à-dire détruire. En ce cas, il pourrait être encore le même que celui qui, dans l'*Apocalypse*, chap. 9, est appelé *exterminant*. Quoi qu'il en soit, dans ce siècle il n'est pas inutile de faire observer que les démons ou esprits malins sont un objet sur la réalité duquel on ne peut élever de doute. Il n'y a qu'à ouvrir les Œuvres de Platon, de Plutarque, de Porphyre, et d'une infinité d'autres auteurs païens, pour être convaincu que toute l'antiquité savante a reconnu l'existence des démons. Les plus illustres des philosophes modernes Locke, Clarke, Leibnitz, Newton, en conviennent comme les anciens. Les Pères de l'Eglise, qui ont ou défendu le Christianisme ou combattu l'idolâtrie pendant les premiers siècles, démontrent la même chose. Enfin les livres divins en font un point de foi. On ne peut donc nier leur existence sans élever ses idées sur les ruines de toutes les autorités, et sans se charger de l'explication d'une infinité d'événements incontestables qui n'ont pu avoir lieu sans l'intervention des esprits. On sait quel ridicule Paracelse, Bacon, de Saint-André, et l'abbé de Saint-Pierre se sont donné, en substituant aux esprits malins je ne sais quelle sympathie d'imagination, qui opère des choses étonnantes à la distance de plusieurs centaines de lieues. (Voyez le traité *De Magia*, du célèbre de Haen, pag. 104 et 106, édit. de Venise, 1775.) Si l'on a souvent attribué au démon des choses auxquelles il n'avait aucune part, et si l'on a donné à ses opérations un champ trop étendu, on a eu le tort d'imiter en cela les philosophes les plus applaudis ; dès qu'ils ont fait quelque découverte qu'ils croient importante, ils la transforment en base d'un système général, et ne manquent pas d'y rapporter tout ce qui arrive dans la nature. — Nous devons, pour compléter ces observations historiques et théologiques, faire mention d'OPHIONÉE. Ophionée était le chef des démons qui se révoltèrent contre Jupiter, au rapport de Phérécide, Scyrien (de Scyros). C'est un des endroits qui marquent que les anciens païens ont eu quelques connaissances obscures de l'Écriture-Sainte. Homère, en décrivant dans son *Iliade* le châtimement d'Até, que Jupiter chassa du ciel, représente quelque chose de semblable à la chute de Lucifer, que Dieu précipita dans les en-

fers. Platon avait appris des Egyptiens, que Jupiter avait chassé du ciel les démons impurs, et que ces démons tâchaient d'attirer les hommes dans l'abîme où ils étaient. Il faut porter le même jugement de Phérécide, lorsqu'il dit qu'Ophionée conduisait une troupe de démons qui s'étaient soulevés contre Jupiter; par où il fait connaître qu'il avait appris quelque chose de la révolte de Lucifer, désigné par le nom d'Ophionée, qui signifie *Serpentin*; car le Démon, comme nous l'apprend la Genèse, a premièrement paru sous la figure d'un serpent: soit qu'il en ait pris l'apparence corporelle, soit qu'il n'ait employé que l'organe du reptile de ce nom, comme la suite du récit nous le fait croire. « Peut-on s'étonner, dit un critique, du pouvoir que le Démon a eu sur l'organe de ce reptile, vu ce que nous pouvons nous-mêmes, avec un peu de temps et de patience, sur d'inférents oiseaux. » Rawlegh, dans son *Histoire du monde*, observe que « les auteurs profanes nous offrent même une tradition, quoique défigurée, de la chute des anges rebelles dans la famille des Titans, qui, ayant entrepris d'escalader le ciel pour détrôner Jupiter, et régner à sa place, furent précipités dans les enfers, où ils sont tourmentés par un feu qui ne s'éteint jamais. » Il est d'ailleurs certain, et cela ressort de la concordance, que le paganisme a bâti plusieurs de ses fables sur le récit des auteurs sacrés, et il y a plusieurs rapports si manifestes, qu'il n'est pas possible de les méconnaître. L'auteur du premier livre des *Machabées* dit expressément que les nations ont pris les traits de leurs idoles dans les Livres saints: *Ex quibus scrutabantur gentes similitudinem simulacrorum suorum*. Tertullien et presque tous les Pères, M. Huet et un grand nombre de savants, ont montré dans le plus ample détail la vérité de cette assertion. M. Bergier, dans l'*Encyclopédie méthodique*, article *Autheurs profanes*, paraît pencher vers l'opinion contraire, par des raisons bien peu dignes de son érudition et de sa logique. (Voyez FICIN, LAFAUR, LOCMAN, NUMÉMIUS, PLATON, OVIDE.)

FAVARD (Guillaume-Jean, baron de LANGLADE), naquit à Saint-Florent, près d'Issoire, le 20 avril 1762. Reçu avocat en 1785, il exerça cette profession jusqu'en 1792. Nommé, à cette époque, commissaire national près le tribunal d'Issoire, il montra la plus grande modération au milieu de l'exaltation révolutionnaire qui régnait alors. En 1796, il fut élu député au conseil des Cinq-Cents,

et reçut trois ans après un nouveau mandat de ses concitoyens. Favard a pris part dans cette assemblée à toutes les discussions qui eurent lieu sur les matières de droit civil, particulièrement sur le partage des successions, les actions en rescision, l'organisation du notariat, etc. Il demanda aussi la révocation des mesures de rigueur décrétées contre les ecclésiastiques, et fit tous ses efforts; mais inutilement, pour qu'on mit opposition aux nombreuses demandes de divorce qui étaient faites pour cause d'incompatibilité d'humeur. Après l'établissement de la Constitution de l'an VIII, Favard devint membre du tribunal, dont la présidence lui fut confiée; il concourut en cette qualité aux travaux préparatoires du code civil, et fut un de ceux qui contribuèrent le plus à faire repousser par le tribunal, et ensuite par le corps législatif, le projet du gouvernement sur les effets et l'application des lois. En 1804, il vota pour l'établissement de la monarchie impériale, et, en 1805, il proposa de faire frapper une médaille pour perpétuer le souvenir de la bataille d'Austerlitz. Lorsque l'empereur eut supprimé le tribunal, dont l'indépendance contrariait l'exercice de son pouvoir, Favard fut élu au corps législatif et chargé de présider la section de l'intérieur. En 1809, il fut nommé conseiller à la cour de cassation et maître des requêtes au conseil d'Etat; il conserva ces deux places à la première et à la seconde Restauration, quoiqu'il eût siégé à la Chambre des Cent-Jours. En 1816, il devint conseiller d'Etat en service ordinaire, et, en 1829, le roi lui donna la place de président de chambre à la cour de cassation. Il était en même temps membre de la Chambre des députés, et il n'a cessé d'y siéger comme représentant du Puy-de-Dôme, depuis 1815 jusqu'à l'époque de sa mort, arrivée à la suite d'une longue maladie, le 14 novembre 1831. Il avait été créé baron de l'empire en 1811 et commandant de l'ordre de la Légion d'Honneur. Favard était un magistrat intègre et un savant jurisconsulte. Il a laissé plusieurs ouvrages qui jouissent d'une grande estime. Dupin aîné a dit de lui: « M. Favard n'est pas seulement initié au secret de la législation; il est du petit nombre de ces hommes précieux qui unissent la connaissance des affaires à celle des lois. Dans tous ses ouvrages, en même temps qu'on découvre les vues de l'homme d'Etat, on reconnaît aussi l'aptitude du magistrat constamment appliqué aux affaires privées. » On a de lui: *Conférences du Code civil, avec*

la discussion particulière du conseil d'Etat et du tribunal, avant la rédaction définitive de chaque projet de loi, Paris, 1805, 8 vol. in-12; *Répertoire de la législation du notariat*, Paris, 1807, in-4; 2^e édition, 1829, 2 vol. in-4; *Manuel pour l'ouverture et le partage des successions, avec l'analyse des principes sur les donations entre vifs, les testaments et les contrats de mariage*, Paris, 1811, in-8; *Traité des privilèges et des hypothèques*, Paris, 1812, in-8; *Supplément au Code civil, ou Collection raisonnée des lois et décrets rendus depuis 1789 et qui se rattachent au Code civil, avec des notes explicatives*, Paris, 1821, 2 vol. in-12; *Répertoire de la nouvelle législation civile, commerciale et administrative*.

FAVART (Charles-Simon), auteur dramatique, né à Paris le 13 novembre 1710, et mort le 12 mai 1792, était fils d'un pâtissier qui s'attribuait l'invention des échaudés et qui composait des chansons. Le jeune Favart fit ses études au lycée Louis-le-Grand, et débuta par un *Discours* (en vers) sur la difficulté de réussir en poésie; cet essai fut suivi d'un poème intitulé : *La France délivrée par Jeanne d'Arc*, qui obtint un prix aux Jeux-Floraux. Mais c'était au théâtre qu'il devait surtout obtenir des succès; et, parmi les auteurs qui ont travaillé pour l'opéra comique, il est un de ceux qui ont le mieux saisi l'esprit de ce genre de spectacle. Il a su y répandre de l'intérêt, du naturel, de la galté, de la finesse et tous les agréments dont il est susceptible. Il a donné à l'Opéra-Comique et aux Italiens plus de 60 pièces, qui réussirent toutes. Nous citerons : *La Chercheuse d'esprit*, qui sera toujours la plus ingénieuse comme la plus agréable de ces sortes de productions; *Ninette à la cour*; *Acajou*; *Annette et Lubin*; *La Fête du château*; *La Fée Urgèle*; *Les Moissonneurs*; *La Rosière de Salency*; *L'Amitié à l'épreuve*; *La Belle Arsène*; *L'Astrologue de village*, etc. Sa comédie de *Soliman*, ou *Les trois Sultanes*, et l'*Anglais à Bordeaux*, prouvent qu'il pouvait s'élever au-dessus du genre de l'opéra-comique. Ses pièces de théâtre ont été réunies en 8 vol. in-8, Paris, 1763, 10 vol. in-8, 1770, et on a publié son *Théâtre choisi*, en 1809, 3 vol. in-8, avec la liste chronologique de tous ses ouvrages dramatiques.

FAVIER, célèbre publiciste, né à Toulouse, au commencement du 18^e siècle, d'une famille distinguée. Après avoir dissipé sa fortune, et vendu sa charge de secrétaire-général du Languedoc, que son père lui avait laissée, il devint secrétaire de M. de La Chétardie, ambassa-

deur à la cour de Turin, et s'adonna entièrement à la politique. M. d'Argenson, qui avait eu occasion de connaître ses talents, l'employa à la rédaction de divers Mémoires de la plus haute importance, et lui dévoila tous les secrets de l'ancienne politique de la France. Favier embrassa alors avec passion les vues du comte d'Argenson, et rédigea; d'après ses instructions, un Mémoire intitulé : *Réflexions contre le traité de 1756, entre la France et l'Autriche*. Ce Mémoire, un des meilleurs qui aient paru sur la diplomatie de ce temps-là, lui attira beaucoup d'ennemis. Il fut cependant chargé de différentes missions secrètes en Espagne et en Russie, sous le ministère de M. de Choiseul; mais ayant composé pour le comte de Broglie, chargé par Louis XV de suivre une correspondance secrète avec les ambassadeurs de France auprès de différentes cours, plusieurs Mémoires dirigés contre le système et les instructions ostensibles du ministère, il fut obligé de s'expatrier, et il se rendit en Angleterre et en Hollande, où il vécut dans la société des hommes les plus distingués par leur esprit et par leur rang. Poursuivi par la haine des puissances contre lesquelles il avait écrit, il fut enlevé à Hambourg, conduit à Paris, comme impliqué dans une conspiration fabuleuse, avec le baron de Bon, Ségur et Dumouriez, et renfermé à la Bastille, où il resta plusieurs années. Cependant le comte de Broglie parvint à le faire mettre en liberté; mais il ne put rentrer dans ses emplois, dont son goût extrême pour la dépense lui faisait un impérieux besoin. Il se mit alors à composer des Mémoires sur les affaires du temps, et dissipait le fruit de son travail aussitôt qu'il l'avait reçu. Il vécut ainsi, une partie de sa vie, dans une perpétuelle alternative de misère, d'aisance et de privations, d'études et de dissipation. Le comte de Vergennes, qui avait apprécié son mérite, lui fit donner, à l'avènement de Louis XVI, une somme de 40,000 fr., pour payer ses dettes, et une pension de 6,000 fr. Sur la fin de ses jours, il mena une vie plus réglée, ne conservant de ses anciens goûts que celui de la table. Il mourut à Paris le 2 avril 1784. M. de Ségur a recueilli une partie de ses *œuvres politiques* dans l'ouvrage intitulé : *Politique de tous les cabinets de l'Europe, pendant les règnes de Louis XV et de Louis XVI*, 1793, 2 vol. in-8; et 1802, 3 vol., avec beaucoup de notes et observations de l'éditeur. Les autres ouvrages de Favier, publiés la plupart sans nom d'auteur, sont : le *Spéculateur littéraire sur quelques ouve-*

ges nouveaux, Paris, 1756, in-12; *Essai historique et politique sur le gouvernement présent de la Hollande*, Londres, 1748, 2 vol. in-12; *Le poète réformé, ou Apologie pour la Sémiramis de Voltaire*, Amsterdam, 1748, in-8; *Mémoires secrets de Milord Bolingbroke*, traduits de l'anglais, avec des notes historiques, 1754, 3 vol. in-8; *Doutes et questions sur le traité de Versailles, entre le roi de France et l'impératrice, reine de Hongrie*, 1778 et 1791, in-8; *Lettres sur la Hollande*, 1780, 2 vol. in-12. Il a travaillé avec Fréron à la rédaction du *Journal étranger*.

FAVIERES (Edme-Guillaume-Alexandre de), auteur dramatique, né en 1758, entra dans la carrière de la magistrature, et obtint une charge de conseiller au Parlement de Paris. A la suppression de l'ordre judiciaire, il se retira dans une campagne près de Versailles, et parvint à se faire oublier pendant la terreur. Les lettres qu'il avait cultivées jusqu'alors par délassement devinrent son unique occupation, et il y donna successivement, mais en gardant l'anonyme, une foule de *pièces de théâtre*, dont quelques-unes obtinrent du succès. Etranger à la politique, la Restauration ne changea rien à son existence. Il mourut en 1837.

FAVORIN, sophiste célèbre, sous l'empereur Adrien, était d'Arles. Quelques auteurs veulent qu'il ait été eunuque, et d'autres hermaphrodite. Il enseigna avec réputation à Athènes et ensuite à Rome. Adrien lui parlait souvent et lui témoignait de la confiance; mais il s'en lassa et le chassa de Rome avec les autres philosophes. (Voyez son article.) On dit que Favorin s'étonnait de trois choses: de ce qu'étant gaulois, il parlait si bien grec; de ce qu'étant eunuque, on l'avait accusé d'adultère; et de ce qu'il vivait, étant ennemi de l'empereur.

FAVRE, ou LE FÈVRE (Pierre), un des premiers, et même le premier des compagnons de Saint-Ignace, dont il avait été le répétiteur au collège de Sainte-Barbe à Paris, naquit en 1506 au hameau du Villaret, diocèse de Genève. Il contribua, par son exemple, à la réforme des ecclésiastiques et des ordres religieux; et, par son zèle ardent, à la propagation de l'Ordre des Jésuites. Il fonda les collèges de Cologne (1544), de Coimbre et de Valladolid (1546), reçut de Philippe II, du roi de Portugal et du pape Paul III les témoignages les plus flatteurs de l'estime qu'ils lui portaient, et mourut à Rome en 1546. Il a laissé des *Lettres*, dont quelques-unes ont été imprimées avec celles du Père

Canisins. Sa *Vie*, écrite par Nicolas Orlandini, a été publiée à Rome, 1615, in-fol., et à Lyon, 1617, in-8.

FAVRE (Antoine), né à Bourg en Bresse l'an 1557, fut successivement juge-mage de Bresse, président du Genevois pour M. le duc de Nemours, premier président du sénat de Chambéry, et gouverneur de Savoie et de tous pays en deçà les monts; il mourut en 1624. Ses ouvrages contiennent 10 vol. in-fol. : *Jurisprudentia Papiniana*, Lyon, 1658, 1 vol.; *De erroribus interpretum juris*, 2 vol.; *Comment. in Pandectas, seu de erroribus pragmaticorum*, 1659, 5 vol.; *Codex Fabricianus*, 1661, 1 vol.; *Conjectura juris civilis*, 1661, 1 vol. regardé comme le meilleur de ses ouvrages, parce que, laissant la son imagination qui le séduisait quelquefois, il s'appuie le plus souvent de l'autorité de choses jugées. On y joint : *H. Borgiæ investigationes juris civilis in Conjecturas A. Fabri*, Naples, 1678, 2 vol. in-fol. Dans les quatrains de Pibrac, on en trouve de Favre; il est aussi auteur d'une tragédie intitulée : *Les Gordians*, ou *L'Ambition*, 1596, in-8. Favre a éclairci plusieurs opinions obscures; mais il a poussé trop loin les subtilités dans l'examen de certaines questions de droit : il s'éloigne quelquefois des principes. C'était un esprit vaste, propre aux affaires comme à l'étude. Ce fut lui qui fut chargé de négocier le mariage de M^{me} Christine de France avec le prince de Piémont, Victor-Amédée. Le roi de France lui offrit inutilement la première présidence du Parlement de Toulouse; il voulut rester au service duc de Savoie.

FAVRE (Claude), seigneur de VAUGELAS et baron de Pérogas, fils du précédent, naquit à Bourg-en-Bresse, ou selon quelques-uns, à Chambéry. Son père était consommé dans l'étude de la jurisprudence. Le fils ne fut point indigne de lui, mais son esprit fut plus juste. Le jeune Vaugelas vint à la cour de bonne heure. Il fut gentilhomme ordinaire, puis chambellan de Gaston, duc d'Orléans, qu'il suivit dans toutes ses retraites hors du royaume. Il mourut pauvre en 1650, à 95 ans. On peut être surpris que Vaugelas, estimé à la cour, réglé dans sa dépense, et n'ayant rien négligé pour sa fortune, soit presque mort dans la misère; mais les courses de Gaston, et d'autres accidents, avaient fort dérangé ses affaires. Louis XIII lui donna une pension de 2,000 livres en 1619. Cette pension qu'on ne lui payait plus fut rétablie par le cardinal de Richelieu, afin de l'engager à travailler au Dictionnaire de l'Académie. Voici à quelle occasion. Le cardinal se

Plaignait souvent de la lenteur avec laquelle l'Académie travaillait à son Dictionnaire; et l'abbé de Boisrobert disait plaisamment :

*Depuis dix ans dessus l'Œ en travaille,
Et le destin m'aurait fort obligé
S'il m'avait dit : Tu vivras jusqu'en G.*

Les académiciens, jaloux de justifier la protection dont les honorait Richelieu, se concertèrent pour activer cette pénible élaboration, et tombèrent tous d'accord que le meilleur moyen d'arriver à ce but était de confier la charge principale à Vaugelas. Instruit par Boisrobert de ces dispositions, le cardinal ne fit aucune difficulté de rendre à Vaugelas sa pension. Lorsqu'il alla le remercier de cette grâce, Richelieu lui dit en riant : « Vous n'oublierez pas du moins dans le « Dictionnaire le mot de *pension*. — Non, « Monseigneur, répondit Vaugelas; et « encore moins celui de *reconnaisance* « ce... » Ce littérateur était un des académiciens les plus aimables, comme des plus illustres; il avait une figure agréable et l'esprit comme sa figure. Vaugelas étudia toute sa vie la langue française, et travailla à l'épurer. Sa *Traduction de Quinte-Curce*, 1647, fut le fruit d'un travail de 30 années. Cette version, de laquelle Balzac disait non pas emphatiquement, comme on le lui a reproché, mais en copiant le mot d'un ancien : « L'Alexandre de Quinte-Curce est invincible, et celui de Vaugelas est invincible », passa pour le premier bon livre écrit correctement en français. Malgré la mobilité et l'inconsistance de la langue française, il y a peu d'expressions qui aient vieilli. Vaugelas ne rendit pas moins de services par ses *Remarques sur la langue française*, dont la première édition est in-4 : ouvrage moins nécessaire qu'autrefois, parce que la plupart des doutes qu'il propose ne sont plus des doutes aujourd'hui; mais ouvrage toujours utile, surtout si on le lit avec les *remarques* dont Th. Cornille et autres l'ont enrichi, en 3 vol. in-12.

FAVRE (Marie-Th.), ancien supérieur des missionnaires de Chambéry, né le 7 novembre 1791, à Samoëns, petite ville du Faucigny, en Savoie, mort à Albert-Ville le 16 juin 1838. Après avoir achevé ses premières études au collège de Mélan, il entra au grand séminaire de Chambéry. Sa régularité, son recueillement, sa tendre dévotion pour Marie, son zèle ardent qu'il eut occasion de déployer en diverses circonstances, firent dès lors pressentir les services qu'il rendrait un jour à l'Eglise. Ordonné prêtre le 3 août 1817, il fut nommé vicaire

de Sallanches, et enfin professeur de rhétorique au petit séminaire de Saint-Louis-du-Mont, en 1819. C'est là qu'il conçut son plan de mission, et c'est de là qu'il sortit pour aller porter aux peuples la bonne nouvelle du salut. Il rédigea à cette époque un *Traité de politesse*. L'abbé Favre commença le cours de missions vers la fin de l'année 1821. Eclairer l'intelligence par l'exposé lumineux et précis des vérités chrétiennes, émouvoir ensuite la sensibilité par tout ce que la religion renferme de tendre ou de touchant, tel fut le double but autour duquel vinrent se grouper tous ses efforts. Pour atteindre le premier, il avait établi trois exercices particuliers : le catéchisme, l'examen de conscience et la conférence. Il avait coutume de diviser la population en quatre classes : hommes, jeunes gens, femmes, et filles, et de leur donner séparément des conférences relatives aux besoins particuliers de chacune. Restait un second but à remplir : le remuement des consciences, afin de ramener les âmes à Dieu. C'était là que tendaient les autres exercices de la mission, les discours, les exhortations fréquentes, les visites publiques et simultanées à Jésus-Christ et à la sainte Vierge, d'autres cérémonies extérieures qui, en frappant les sens, produisaient dans les cœurs des impressions salutaires, enfin les invitations réitérées à la prière et au recueillement. L'abbé Favre se retira au collège de Conflans, vers la fin de l'année 1833, pour y travailler à sa sanctification dans la solitude, et pour mettre par écrit le résultat de ses études et de sa longue expérience. Mgr Roy, évêque d'Annecy, et Mgr Billiet, évêque de Maurienne, lui écrivirent plusieurs fois des lettres flatteuses pour l'engager à se fixer dans leurs diocèses respectifs; mais le projet qu'il avait formé de vivre dans la retraite l'empêcha d'accepter ces offres bienveillantes. On a de lui : *Le Ciel ouvert par la confession sincère et la communion fréquente*, Lyon, in-12; le même abrégé par l'auteur, Lyon, in-18; *Manuel du pénitent*, qui contient trois parties : méthode abrégée pour se convertir, méthode abrégée pour se réconcilier avec Dieu, méthode abrégée pour persévérer; *Théorie et pratique de la communion fréquente et quotidienne, à l'usage des prêtres qui exercent le saint ministère*, Lyon, 1840, 2 vol. in-8, précédé de l'éloge historique de l'auteur. Ces ouvrages se font remarquer par la clarté, la précision et la science théologique. Ils ont soulevé quelques contradictions.

FAY (Jean-Gaspard du), jésuite, mor-

vers le milieu du siècle dernier, prêcha avec un succès peu commun. Ses *Sermons* sont en 9 vol., qui parurent successivement depuis 1738 jusqu'en 1743. Le talent de l'action leur donnait une beauté et une force qu'ils perdirent presque entièrement après l'impression.

FAYDIT, ou FAIDIT (Anselme ou Gancelm), poète né à Uzerche, en Limousin, mort vers l'an 1220, se mit à représenter des comédies qu'il composait lui-même. Elles furent applaudies, et il devint riche en peu de temps; mais son penchant à la vanité, à la débauche et à la dépense, le réduisit bientôt à la dernière misère. Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre, l'en tira par ses libéralités. Ce prince, marié à Bérangère de Barcelone, avait du goût pour la poésie provençale, dont la langue approchait beaucoup alors de la catalane. Après la mort de son protecteur, Faydit revint à Aix, et s'y maria avec une fille pleine d'esprit et de beauté, qui se chagrina de la vie déréglée de son époux, et mourut peu après. Le poète se retira chez le seigneur d'Agout, où il finit ses jours. Il avait écrit un *Poème sur la mort du roi Richard*, son bienfaiteur; *Le palais d'Amour*, poème, dont le titre annonce assez l'esprit; plusieurs comédies, entre autres une, intitulée: *l'Herésie des prêtres*, c'est-à-dire, *l'Herésie des prêtres*; il y prône les Vaudois et les Albigeois, dont la doctrine et les mœurs n'étaient que trop assorties à sa conduite.

FAYDIT (Pierre-Valentin), né à Riom en Auvergne, d'abord prêtre de l'Oratoire, sortit de cette congrégation en 1671, pour avoir publié un ouvrage cartésien, contre la défense de ses supérieurs. Le cartésianisme a été presque une hérésie dans bien des corps pendant longtemps. Faydit, né avec un esprit singulier et ardent, se fit bientôt connaître dans le monde. Dans le temps que les différends du pape Innocent XI, avec la France, étaient dans la plus grande chaleur, il prêcha, à Saint-Jean-en-Grève de Paris, un sermon contre ce pontife. Il se réfuta lui-même dans un autre sermon publié à Liège, auquel il ne manqua pas de répandre en faisant imprimer l'extrait de son premier sermon, avec les preuves bonnes ou mauvaises des faits qui y sont avancés. Un *Traité sur la Trinité*, où il établissait le trithéisme, prétendant que la doctrine de ce mystère avait été « altérée par la théologie scolastique; » cet ouvrage impie a pour titre : *Altération du dogme théologique par la philosophie d'Aristote*, 1696, in-12. Un théologien connu en parle en ces termes : « Un cri-

« vain, asservi à la faction des Arnauld
« et des Quesnel, prétend que la scolastique a altéré le dogme de la Trinité
« qui, selon lui, consistait anciennement à professer trois natures en Dieu.
« Raisonner de la sorte, c'est afficher l'ignorance la plus grossière, parce
« qu'il est connu que les théologiens ont constamment défendu, contre les
« ariens et les sophistes, la foi de Nicée et la consubstantialité des personnes divines. C'est afficher l'hérésie, d'abord celle des trithéistes, et de plus
« celle des erreurs modernes, qui affirment que la vraie foi a péri contre la
« promesse de Jésus-Christ, et qu'elle ne s'est retrouvée que dans quelques têtes privilégiées des derniers siècles. C'est
« afficher l'athéisme, puisqu'en détruisant l'unité de Dieu, on en détruit l'essence. » L'erreur de Faydit a été renouvelée depuis par le docteur OEHMB (Voyez Jean PHILOPONOS, et le *Journal historique et littéraire*, 1^{er} février 1791, page 167). Cet ouvrage extravagant et impie mérita à Faydit, en 1696, un appartement à Saint-Lazare à Paris, châtiment qui ne changea ni son esprit ni son caractère; il eut ordre du roi de se retirer dans sa patrie, où il mourut en 1709. Outre les ouvrages déjà cités, on a de lui : des *Remarques sur Virgile, sur Homère et sur le style poétique de l'Écriture Sainte*, in-12, mélange bizarre de pensées différentes sur des sujets sacrés et profanes, dans lequel l'auteur se donne trop de liberté à son ordinaire; la *Télémacomanie*, in-12, critique méprisable du chef-d'œuvre de Fénelon, pleine de notes singulières, aussi contraires à la vérité qu'au bon goût. Il faut en excepter ses réflexions contre les romans; encore tombent-elles à faux, vu la nature de celui-ci. Faydit avait attaqué Bossuet, avant de censurer Fénelon. Il avait fait cette épigramme contre le discours de l'évêque de Meaux à l'assemblée du clergé de 1682 (il faut savoir que Bossuet avait cité Balaam dans ce discours) :

Un auteur un peu cynique
Dit tout haut en bérissant d'ennui :
Le prophète Balaam est obscur aujourd'hui !
Qu'il fasse parler sa boucrique,
Elle s'expliquera plus clairement que lui.

Il fallait que la démangeaison de médire en vers et en prose fût bien forte dans l'abbé Faydit, pour attaquer aussi indécemment deux prélats illustres, l'éternel honneur du clergé de France; des *Mémoires* contre ceux de Tillemont, brochure in-4; plus comique que sérieuse, supprimée dans sa naissance, et qui n'eut point de suite. On y voit Faydit tel qu'il était : un fou qui à quelque esprit

et du savoir, et qui prend la plume dans les accès de sa folie; *Le Tombeau de Saint-euil*, in-12, en vers latins d'un caractère assez singulier et en prose française. La prose est une traduction libre des pièces latines. On a attribué mal à propos les *Moines empruntés*, 2 vol. in-12, à cet auteur. Ils ne sont pas de lui, mais de Haitze, gentilhomme provençal.

FAYE (Jacques), seigneur d'Espeisse, né à Paris en 1543, conseiller au Parlement en 1567, devint maître des requêtes de l'hôtel du duc d'Anjou, depuis Henri III. Il suivit ce prince en Pologne; et, après la mort de Charles IX, il revint en France, pour porter de la part de son maître des lettres de régence à la reine. Il retourna ensuite en Pologne, où il rendit des services signalés à Henri. Ce prince l'en récompensa par les charges de maître des requêtes, d'avocat-général, et enfin de président à mortier au Parlement de Paris. Il mourut à Senlis en 1590, à 46 ans, laissant des *harangues* éloquentes pour son temps.

FAYEL. (Voyez FAIEL.)

FAYET (Jean-Jacques), né à Mende, le 26 juillet 1787, d'un ancien avocat au bailliage de Gévaudan, fut mis de bonne heure dans une institution de Lyon, puis envoyé à Paris, au sortir de rhétorique. Il fit son droit, fut reçu licencié, et interrompit son stage pour entrer au séminaire de Saint-Sulpice, où il eut pour condisciples MM. Affre, Maréchal, Tharin, Menjaud, etc. En 1811, Mgr de Mons, évêque de Mende, le rappela dans cette ville et l'ordonna prêtre. L'œuvre des Missions ayant été fondée par MM. Rauzan et de Janson, ils proposèrent à l'abbé Fayet de les seconder; ce qu'il accepta, et, dès les années 1817 et 1818, il se fit entendre dans la Touraine, à Clermont, à Bordeaux, à Grenoble. Atteint bientôt d'une hémoptysie, il se retira aux Missions-Etrangères, où il écrivit quelques articles pour le *Conservateur*, sur des questions religieuses. A cette époque, il alla à Rouen; mais Mgr Frayssinous le rappela à Paris et lui donna le poste d'inspecteur-général des études. En 1832, il fut nommé professeur et doyen de la Faculté de théologie alors organisée à Rouen; l'Archevêque lui confia la rédaction de ses mandements, et, comme on les remarquait, il en rapportait publiquement la gloire à celui qui en était l'auteur. Nommé curé de Saint-Roch, en 1841, l'abbé Fayet passa, en 1842, à l'évêché d'Orléans; il s'y distingua en 1846, lors des inondations, par la plus généreuse conduite. Après la révolution de 1848, ses compatriotes de

la Lozère le choisirent pour leur représentant à l'Assemblée nationale, où ses intentions chevaleresques l'emportèrent parfois trop loin. On fut très-surpris d'entendre sortir de sa bouche l'œuvre thèse sur les *budgets feres et le jeun* à jeun, dans une discussion sur les charges publiques. Le chœur de la frapper le 4 avril 1849. On a de M. Fayet un *Examen des institutions littéraires* de dom Prosper Guéranger, abbé de Solesmes, 1 vol. in-8, Paris, 1845, ouvrage léger de science et de raisons valables. Dom Guéranger y a répliqué par trois *Lettres* en forme de défense, et M. Guignard a publié aussi les *Lettres d'un laïque* sur l'*Examen* de Mgr l'évêque d'Orléans.

FAYETTE (Gilbert MOTIER de La), maréchal de France, se distinguait à la bataille de Baugé en Anjou, le 19 août 1575, fut fait prisonnier à la journée de Verneuil, et, après sa délivrance, continua beaucoup à chasser les Anglais du royaume. Il mourut le 23 février 1644.

FAYETTE (Louise MOTIER de La), née vers 1618, entra à l'âge de 17 ans dans la maison de la reine Anne d'Autriche en qualité de fille d'honneur. Sa beauté et sa jeunesse fixèrent bientôt sur elle les regards de la cour, et particulièrement ceux de Louis XIII. Préférant la tranquillité d'une conscience pure aux grandeurs humaines, elle résolut de se faire religieuse. Le roi s'opposa à son dessein; mais le cardinal de Richelieu, craignant que l'ascendant qu'elle avait déjà sur le monarque ne lui fût funeste, aida sa vocation. Elle entra, en 1637, chez les religieuses de la Visitation de la rue Saint-Antoine, où elle fit profession, et prit le nom de *sœur Angélique*. Louis, rassuré sur son penchant par le nouvel état de sa vertueuse amie, lui fit de fréquentes visites au parloir; ainsi le cardinal ne gagna pas grand-chose en l'éloignant de la cour. Elle engagea le roi à revenir auprès de la reine dont il vivait séparé depuis quelque temps, et le fruit de cette réconciliation fut la naissance de Louis XIV, après 22 ans de stérilité (Voyez FIACRE). La reine, pour reconnaître son bon office, voulut rappeler à la cour madame de La Fayette; mais entièrement dévouée à Dieu, elle trouva le silence du cloître préférable au séjour brillant dans lequel on voulait la rappeler. Elle mourut généralement estimée, en 1683, à Chaillot, dans un couvent qu'elle y avait fondé.

FAYETTE (Marie-Magdeleine PROCH de La VERGNE, comtesse de La), née en 1632, était fille d'Aymar de La Vergne

maréchal de camp, gouverneur du Havre-de-Grâce. Elle épousa, en 1655, François, comte de La Fayette. Elle se distinguait encore plus par son esprit que par sa naissance. Tous les beaux esprits de son temps la recherchèrent. Parmi les gens de lettres, Ménage, La Fontaine, Ségrais, étaient ceux qu'elle voyait le plus souvent. Elle mourut en 1693. Les principaux de ses écrits sont : *Zaïde*, roman qui eut la plus grande vogue ; *La princesse de Clèves*, 2 vol. in-12, autre roman, attaqué avec beaucoup d'esprit par Valincourt, qui en fit la critique, n'ayant pas encore 22 ans. M^{me} de La Fayette avait mis sous le nom de Ségrais ces deux productions. Ce bel-esprit avait contribué à la disposition de l'édifice, et la dame l'avait orné ; *La princesse de Montpensier*, in-12 ; des *Mémoires de la cour de France pour les années 1688 et 1689*, in-12. « On lui reproche d'avoir fait « payer à M^{me} de Maintenon, dit un « auteur, la gloire d'avoir été dans sa « jeunesse plus aimable qu'elle. » *Histoire d'Henriette d'Angleterre*, in-12 : on y trouve peu de particularités intéressantes ; *Divers portraits de quelques personnes de la cour*. Tous ces ouvrages sont encore assez recherchés. M^{me} de Sévigné fait de ses qualités le portrait le plus flatteur. Mais La Beaumelle l'a peinte moins avantageusement. « Elle n'avait pas, dit-il, ce liant qui rend le commerce aimable et solide : on trouvait autant « d'agréments dans ses écrits, qu'elle en « avait peu dans ses propos. Elle était « trop impatiente ; tantôt caressante, « tantôt impérieuse, exigeant des égards « infinis, et y répondant souvent par des « hauteurs. « Qualités qui n'ont rien d'étonnant dans une femme qui, délivrée des occupations domestiques et paisibles de son état, est transportée dans les sociétés des beaux esprits, et tourmentée des prétentions du savoir, à qui le nom de mère et d'épouse, de femme vertueuse, douce et modeste, est moins cher que celui d'auteur. « L'homme-femme, dit l'auteur de *l'Influence de la philosophie sur l'esprit et le cœur*, est aussi ridicule que la femme-homme : ce sont « de monstrueux assemblages que notre « siècle, fertile en choses rares et curieuses, réalise à chaque instant. Depuis qu'il y a des petits-maîtres, il y a des femmes savantes ; depuis que les hommes ont porté des colifichets, et ont affecté une toilette féminine, les femmes en revanche ont affecté la science des hommes, et se sont enfoncées dans les études abstraites. Lequel vous donne meilleure opinion d'une femme,

« en entrant dans sa chambre, de la voir « occupée à des travaux de son sexe, des « soins de son ménage, environnée de « hardes de ses enfants, ou de la trouver « écrivant des vers sur sa toilette, « entourée de brochures de toutes les « sortes, et de petits billets de toutes « les couleurs ? Toute fille lettrée restera fille toute sa vie, quand il n'y aura « que des hommes sensés sur la terre. » (Voyez GEOFFRAIN, etc.)

FAYETTE. (Voyez LAFAYETTE.)

FAZIO (Joseph-Ange de), évêque de Tipasa, vicaire apostolique d'Alep et délégué au Mont-Liban et en Syrie, né le 2 novembre 1801, à Pianella, royaume de Naples, entra dans l'Ordre des Capucins, fut envoyé comme missionnaire dans la Rézie, puis à Tripoli en Barbarie, et sacré le 30 juin 1838, évêque de Tipasa. La Propagande le destinait à être le successeur de Mgr Pezzoni, vicaire apostolique du Thibet et de l'Indostan. Il partit pour cette mission en passant par l'Egypte ; mais il fit naufrage sur la mer Rouge, et fut obligé par le mauvais état de sa santé de revenir à Alexandrie. On le dispensa alors d'aller dans les Indes, et il fut nommé vicaire apostolique d'Alep et délégué au Mont-Liban, il remplaçait dans cette mission Mgr Auvergne, archevêque d'Iconium. Mgr Fazio est mort peu de temps après son arrivée, le 13 décembre 1838, à Antoura, dans la mission du Liban.

FEA (Charles-Dominique-François-Ignace) naquit le 4 juin 1753 dans le comté de Nice. Après avoir terminé ses premières études à Nice, il alla à Rome faire son cours de philosophie et de théologie. Il étudia le droit civil et le droit canon à la Sapienza, et y recut le grade de docteur. Lorsqu'il eut été ordonné prêtre, il renonça au barreau et se consacra à l'archéologie ; nommé commissaire des antiquités et garde de la bibliothèque Chigi, il continua de se livrer à ses travaux et à ses savantes recherches. L'abbé Fea est mort le 17 mars 1836. Il a publié de nombreux ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Etude analytique de la religion*, ou *Recherche plus exacte de la félicité de l'homme*, 2 vol. : cet ouvrage est du Père Falletti, mais les notes sont de l'abbé Fea ; *Sur saint Félix, pape et martyr* ; *Explication du symbole du B. Nicéas, évêque d'Aquilée*, Padoue, 1799, in-4 ; 2^e édition, Venise, 1803, in-fol. ; 3^e édition, Udine, 1810, in-4 ; *Essai de nouvelles observations sur les décrets du concile de Constance dans ses quatrième et cinquième sessions* ; *Défense historique du pape Adrien VI* ; *Pie 11 ven-*

gé des calomnies, Rome, 1823, in-8. On trouve dans cet ouvrage trois rétractations du pape Pie II sur ce qu'il avait dit et écrit pour le concile de Bâle; *Réflexions historico-politiques sur les quatre propositions de l'assemblée de 1682*, Rome, 1825, in-8; *Ultimatum sur le domaine indirect du Saint-Siège sur le temporel des gouvernements*, Rome, 1825, in-8; *Considérations sur l'empire romain et sur l'époque chrétienne jusqu'en 767*, Rome, 1835, in-8; *La nullité des administrations capitulaires abusives démontrée*, Rome, 1815, in-8.

FEATLY, ou FAIRCLOUGH (Daniel), théologien anglais, chapelain de sir Thomas Edmondes, ambassadeur du roi Jacques en France, puis de l'archevêque Abbot, recteur de Lambet, prévôt du collège de Chelsea, naquit en 1582 à Charlon, comté d'Oxford; il se distingua par une grande habileté dans la controverse scolastique, occupa successivement différentes cures, et fut nommé membre de l'assemblée des théologiens de Westminster en 1643. Son opposition au *Covenant* l'ayant fait regarder comme un espion dans le Parlement, il fut jeté en prison et transféré au collège de Chelsea, où il mourut en 1645. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages ascétiques et de controverse, parmi lesquels on distingue celui qui a pour titre *Ancilla pietatis*, 1679, 8^e édition, à laquelle il joignit la *Pratique de dévotion extraordinaire*. Il a aussi donné la *Vie* de Jewel, en tête des œuvres de cet auteur; celles de Reynolds, du docteur Robert Abbot, etc.; ces dernières ont été insérées dans l'*Abel Redivivus*, de Fuller.

FÉBRONIUS. (Voyez HONTHEIM.)

FEBURE, ou FÈVRE (Michel), ou le Père Justinien de Tours, missionnaire, résida longtemps en Orient, et publia: *Præcipuæ objectiones mahumetica legis sectarum adversus catholicos, earumque solutiones*, Rome, 1679, in-12; *Etat présent de la Turquie, où il est traité des vies, mœurs et coutumes des Ottomans, et autres peuples de leur empire*, Paris, 1875, in-12; *Théâtre de la Turquie, où sont représentées les choses les plus remarquables qui s'y passent aujourd'hui*, Paris, 1682, in-4, et, sous un nouveau titre, 1688.

FEBVRE, ou LEFEBURE (Jacques et, selon quelques-uns, Jean Le), jésuite, né à Glajon, village du Hainaut, enseigna la philosophie à Douai, fut président du séminaire archiépiscopal de Cambrai, établi à Beuvrage, près de Valenciennes. Il s'y appliqua avec une ardeur et une assiduité infatigables à former les

élèves qui lui étaient confiés à la sublimité des vertus qui illustrent le sacerdoce, et font les pasteurs chrétiens. Dans sa dernière maladie, il se fit transporter à Valenciennes, où il mourut le 29 avril 1755. Il est connu par deux ouvrages où il combat les incrédules avec beaucoup de succès; le premier est intitulé : *Bayle en petit*, ou *Anatomie de ses ouvrages*, Douai, 1737, in-12. Il reparut à Paris en 1747 avec une suite, sous ce titre : *Examen critique des ouvrages de Bayle*. Il y démontre que les écrits de Bayle contiennent de quoi former le plus monstrueux assemblage d'obscénités, d'hérésies et d'athéisme. Il met au grand jour les contradictions, les paralogismes, les calomnies, les falsifications et les impostures de ce fameux sceptique. Le second est : *La seule religion véritable démontrée contre les athées, déistes, etc.*, Paris, 1744, in-8, ouvrage solide et méthodique.

FECKENHAM (Jean de), dernier abbé de Westminster, s'opposa à la réforme, et fut enfermé à la Tour, d'où il sortit, sous le règne de Marie, et rentra dans son abbaye, mais où il fut jeté de nouveau par ordre d'Elisabeth, pour avoir refusé d'embrasser les nouvelles erreurs, quoiqu'on lui eût offert l'archevêché de Cantorbéry. Cet incorruptible disciple de la vérité mourut en 1585 prisonnier dans l'île d'Ely, laissant quelques *Traités* et des *Sermons*; *Conference dialogue-wise held between the lady Jane Dudley and M. John Feckenham four days before her death, etc.*, Londres, 1584, ouvrage qui a été reproduit en substance dans les *Actes et Monuments des Martyrs* de Fox; *Speech in the house of ords*, 1553; *the Declaration of such scrupules and staves of conscience, touching the oath of supremacy delivered by writing to D. Horne, bishop of Winchester*, 1566; *Caveat emptor*, pamphlet dont le but parait avoir été d'effrayer la conscience des acquéreurs des biens séquestrés sur les catholiques anglais.

FÉDOR. (Voyez FORDON.)

FEGELI (François-Xavier), né à Rote dans le canton de Fribourg en 1690, se fit jésuite en 1710, enseigna la théologie pendant 12 ans, et mourut à Fribourg en 1748. On a de lui : *De munere confessarii*; *De munere penitentis*.

FEIJOO (Benoit-Jérôme), bénédictin espagnol, mort en 1765, à 63 ans, a contribué autant par ses pièces critiques à éclairer ses compatriotes sur leurs vices et leurs défauts, que Michel Cervantes a corrigé ceux de son siècle par son roman de *Don Quichotte*. On a de lui 12

Théâtre critique, en 17 vol. in-4, y compris une table des matières. Une partie de ce recueil a été traduite en français par M. d'Hermilly, 4 vol. in-12. Les ouvrages de Feijoo ont été plusieurs fois réimprimés. La meilleure édition est celle publiée par les soins de Campomanès, Madrid, 1780, 33 vol. in-8.

FEITH (EVERARD), d'Elbourg dans la Zélande, se rendit très-habile, au 16^e siècle, dans les langues grecque et hébraïque. Les troubles des Pays-Bas l'obligèrent de se retirer en France, où il acquit l'estime de Casaubon, de Du Ry, et du président de Thou. Il y enseigna quelque temps la langue grecque; mais se promenant un jour à La Rochelle avec son valet, il fut prié d'entrer dans la maison d'un bourgeois, et depuis ce moment on ne put savoir ce qu'il était devenu, quelque perquisition ne les magistrats en fissent. On a de lui deux ouvrages curieux et savants, in-12, intitulés : *Antiquitates Homericae* et *Antiquitates Athenienses*, en huit livres, Strasbourg, 1743. Ils sont écrits en bon latin; il y traite de la religion des grecs, de leur marine et de leurs usages. Tout cela est prouvé par des passages de toutes sortes d'auteurs.

FEITH (RAYNVIS), célèbre poète hollandais, né à Zwolle, province d'Over-elle, le 7 février 1753, d'une famille stricte qui compte parmi ses ancêtres plusieurs personnes qui ont illustré leur nom soit dans la politique, soit dans la littérature. Feith montra de bonne heure d'heureuses dispositions pour la poésie, fit son cours de droit et prit le grade de docteur en cette Faculté à l'Université de Leyde, retourna dans sa ville natale, devint bourgmestre de Zwolle, et quelque temps après receveur du collège de l'amirauté dans cette ville. Il employa constamment les loisirs que lui laissaient ces différentes places à cultiver la poésie et à enrichir la littérature hollandaise de productions remarquables. Il mourut vers la fin de 1824, âgé de 71 ans. Feith a laissé un grand nombre d'ouvrages tant en prose qu'en vers. Voici les principaux : *Le bonheur de la vie*, 1799, poème; *Poème sur la Providence*; *Poème sur l'humanité*; *Poème à Charles V à son fils Philippe II*, en se remettant le gouvernement des Pays-Bas; *La vertu et les mœurs peuvent-elles, chez des peuples où la civilisation fait de grands progrès, trouver un point suffisant et une garantie durable dans les meilleures constitutions humaines de législation, d'économie politique et d'éducation, sans avoir besoin de l'in-*

fluence des idées religieuses ? et qu'est-ce que l'expérience nous apprend à cet égard ? L'auteur, après la discussion la plus lumineuse, répond négativement à cette question; *Odes et Poésies*, 5 vol. : elles ont mérité à leur auteur la réputation de premier poète de la Hollande; *Lettres sur différents sujets de littérature*, 6 vol. in-8; *Ferdinand et Constantin*, roman sentimental, 1785, 2 vol. in-8; *Lettres en vers à Sophie*, 1809 : Feith se propose de prouver dans ces lettres que la philosophie de Kant n'est pas compatible avec l'Evangile; elles ont été sévèrement critiquées par le professeur Kinker, grand partisan de Kant, dans un écrit intitulé : *Lettres de Sophie à Feith*; *Odes et Poésies diverses*, 1809; *Le Tombeau*, poème didactique, 1782; quatre *Tragédies*.

FÉLETZ (Charles-Marie DORIMOND de), de l'Académie française, naquit le 3 janvier 1767, à Gumont près de Brives-la-Gaillarde. Après avoir achevé ses études de littérature dans sa patrie, il alla suivre le cours de théologie à Paris, en 1784; il fut d'abord reçu bachelier, et ensuite ordonné prêtre; il se disposait à subir les épreuves de la licence, mais la Révolution l'en empêcha. Il ne put pas non plus entrer au chapitre de Lyon, quoiqu'il eût à peu près terminé ses preuves; on sait qu'il fallait prouver seize quartiers de noblesse pour être chanoine comte de Lyon. Les temps devenant plus orageux, l'abbé de Féletz retourna dans sa province; il subit deux détentions : l'une à Excideuil; l'autre à Périgueux, d'où il fut déporté sur un vaisseau dans la rade de Rochefort. Pendant les dix mois qu'il y resta, il vit mourir à ses côtés 530 prêtres par suite des mauvais traitements qu'ils endurèrent. Il ne recouvra sa liberté qu'au mois d'avril 1795. Il revint à Paris en 1801, et entra dans la rédaction du *Journal des Débats* que venait de fonder un de ses anciens condisciples, Bertin l'aîné; il donnait des articles littéraires et resta toujours attaché à ce journal, à la fortune duquel il a puissamment contribué. Lorsque les *Débats* cessèrent de défendre la religion et la famille des Bourbons, Féletz s'honora par sa constance dans ses principes et ses affections. Dès 1809, il fut un des conservateurs de la bibliothèque Mazarine; en 1820, l'abbé Nicole le fit nommer inspecteur de l'Académie de Paris; enfin, en 1827, l'Académie française l'admit dans son sein malgré une vive opposition. « Le corps académique, disait un journal de cette époque, a fait preuve de générosité en recevant dans son sein un candidat qui avait criblé de coups

un grand nombre de ses membres. » L'année suivante, il publia ses *Mélanges de philosophie, d'histoire et de littérature*, répertoire que consulteront toujours ceux qui cultivent les lettres et qui aiment une critique élégante, polie et spirituelle. Sous le règne de Louis-Philippe, malgré son affection bien connue pour la branche aînée, il fut nommé administrateur de la bibliothèque Mazarine à la demande des autres conservateurs. On a dit que Féletz avait mené une vie un peu trop mondaine pour un ecclésiastique; mais il est certain qu'il a toujours respecté les devoirs essentiels de son état. Il est mort très-chrétiennement le 11 février 1850, à l'âge de 83 ans. Voici le jugement que porte de lui un écrivain qui a marché sur ses traces et qui a plusieurs traits de ressemblance avec lui. « M. de Féletz, dit M. Nettement, jeta, « par la nature de son talent, sur la rédaction habituelle des *Débats*, une « variété qui est partout nécessaire, et « qui l'est surtout dans les journaux qui « ont besoin de se faire pardonner le « plus grand de tous les torts, celui de « parler tous les jours. C'était un critique « plein de finesse. Moins âpre, « moins emporté, moins vigoureux que « Geoffroy, il avait cette élégance du « monde, et cet atticisme de style qui « manquaient souvent au rude censeur, « qui faisait un peu trop de classe dans « son feuilleton. Tout se passait dans ses « articles comme dans un salon; et, à la « manière dont sa main tenait la plume, on voyait qu'elle n'avait jamais « tenu la férule. Malicieux sans être méchant, sachant critiquer sans amertume, attaquer sans animosité, blâmer sans emportement, il y avait dans tous ses arrêts littéraires un parfum de bonne compagnie qui n'abandonnait jamais l'écrivain. Son style « jetait un reflet d'aristocratie et d'élégance qui était une nouveauté, à cette « époque où la France venait de se débarrasser de la carmagnoise et des sales livrées de la République. On sentait, à la première phrase que l'on « avait affaire, comme on disait alors, « à un ci-devant. En effet, M. de Féletz était royaliste de naissance comme de cœur. Il appartenait à une famille « dévouée aux Bourbons; et à travers « tant de vicissitudes et de catastrophes, « il avait conservé, à cette grande race, « des sentiments de respect et de dévouement que rien n'avait pu affaiblir. »

FÉLIBIEN (André), sieur des Avaux et de Javeroy, né à Chartres en 1619, suivit à Rome l'ambassadeur de France

en qualité de secrétaire. Il eut occasion de voir Le Poussin dans cette patrie des beaux-arts. Il lia amitié avec lui, et perfectionna sous cet artiste son goût pour la peinture, la sculpture et l'architecture. Fouquet, et Colbert après lui, employèrent ses talents. Il eut la place d'historiographe des bâtiments du roi en 1666, et celle de garde des antiques en 1673. Deux ans auparavant, il avait été nommé secrétaire de l'Académie. Sa probité, aussi connue que son savoir, le fit estimer et aimer de ce qu'il y avait alors de plus habiles et de plus honnêtes gens en France. Les uns et les autres le pleurent, lorsqu'il mourut en 1695, à 76 ans. C'était un homme grave et sérieux. Sa conversation ne laissait pas d'être fort agréable, et même enjouée, suivant les occasions. Il avait l'esprit juste et le cœur droit, et était plutôt ami de la vertu qu'esclave de la fortune. Il était membre de l'Académie des Belles-Lettres. Il lui a fait honneur par plusieurs ouvrages élégants, profonds, et qui respirent le goût. Voltaire lui a reproché avec raison de dire trop peu de chose en trop de paroles, et de manquer de méthode. Ces défauts se font sentir dans tous ses livres. Les principaux sont : *Entretiens sur les Vies et les ouvrages des plus excellents peintres*, 2 vol. in-4, Paris, 1685; réimprimés à Amsterdam en 5 vol. in-12, à Trévoux en 6, et traduits en anglais; *Traité de l'origine de la peinture*, in-4; *les Principes de l'architecture, peinture et sculpture*, Paris, 1690, in-4. On voit que Félibien avait médité sur tous ces arts; cet ouvrage, rempli de réflexions profondes et judicieuses sur la théorie et la pratique, aida les artistes et éclaira les savants; *Les Conférences de l'Académie royale de peinture*, in-4; *Les quatre Elements, peints par Le Brun*, et mis à tapisseries, décrits par Félibien, in-4; *Description de la Trappe*, in-12; *Traduction du Château de l'âme de saint Thérèse*, de la *Vie du pape Pie V*, de la *Disgrâce du comte d'Olivarès*, 1650, in-8; *le Tableau de la famille de Darius*, décrit par le même, in-4; *les Divers amusements de Versailles*, donnés par le roi à toute sa cour, in-12; *Description sommaire de Versailles*, avec un plan gravé par Sébastien Le Clerc, in-12, 1634; *Description de la Grotte de Versailles*, Paris, 1672, in-4; *Description de la chapelle du château de Versailles*, ibid., 1711, in-12; plusieurs biographies ou attribuées à tort ces trois derniers ouvrages à son fils; *Vie du Père Louis de Grenade*; *Paraphrase des Lamentations de Jérémie*, 1646. Félibien fut un des huit savants

il formèrent l'académie des Inscripti-
ons, fondée par Colbert en 1663. Ce fut
lui qui composa toutes les inscriptions
accées dans la cour de l'Hôtel-de-Ville
à Paris, depuis 1660 jusqu'en 1686.

FÉLIBIEN (Jean-François), fils du pré-
dent, mort le 23 juin 1733, à l'âge de 75
ans, succéda à son père dans toutes ses
affaires, et eut comme lui le goût des
aux-arts. On lui doit : *Recueil histori-
que de la Vie et des ouvrages des plus cé-
lèbres architectes*, Paris, 1687, in-4 : ou-
vrage réimprimé plusieurs fois à Paris et
dans les pays étrangers, avec les *En-
seignements* de son père sur les peintres, dont
il est le pendant. On conservait dans les
archives de l'académie des Inscripti-
ons des manuscrits de Félibien ; une *Des-
cription historique de l'ancien Louvre*,
une autre de quelques monuments
antiques de la ville de Paris ; la *Descrip-
tion de l'église des Invalides*, 1706,
fol., réimprimée en 1756.

FÉLIBIEN (dom Michel), frère du
précedent, bénédictin de la congréga-
tion de Saint-Maur, né à Chartres le
septembre 1666, soutint avec honneur
réputation que son père et son frère
étaient acquise. Les évêques de Paris,
ormés de son mérite, le choisirent
pour écrire l'histoire de cette ville ; il
avait beaucoup avancée, lorsqu'il mou-
rut en 1719. Elle fut continuée et publiée
par dom Lobineau, en 5 vol. in-folio, à
Paris, 1725. On a encore de dom Félibien
Histoire de l'abbaye de Saint-Denis, 1 v.
fol., ornée de figures, pleine d'éru-
tion, de recherches, et enrichie de sa-
vantes dissertations. Elle parut à Paris
1706. Le Père Félibien était un hom-
me d'un jugement sûr et d'un esprit
libre ; mais sa faible santé fut un grand
obstacle à ses études.

FÉLIBIEN (Jacques), frère d'André,
et nous avons parlé, chanoine et ar-
chidiacre de Chartres, où il était né en
1616, a composé : des *Instructions mor-
ales*, en forme de catéchisme, sur les
commandements de Dieu et sur le Sym-
bole, tirées de l'Ecriture-Sainte ; *Penta-
teuchus historicus*, Paris, 1703, in-4. Ce
livre a été supprimé par un arrêt du con-
seil ; dans plusieurs exemplaires, les
passages retranchés se trouvent à la fin
du volume. Il mourut le 25 novembre
1716, à 82 ans.

FELICE (Fortuné-Barthélemi de), né
à Rome le 24 août 1723, d'une famille
généralement napolitaine, fit de bon-
nes études chez les Jésuites, et professa
avec beaucoup de succès à Rome et à
Naples. Ayant enlevé dans un couvent
une femme de condition, il fut obligé de

se retirer, après avoir parcouru
différents pays, à Berne, où il embrassa
la religion protestante, et se lia intime-
ment avec le célèbre Haller et Tscharn-
er. Il publia avec ce dernier *L'estrato della
letteratura europea*, journal qu'il conti-
nua pendant neuf ans, et qui se fait re-
marquer par une saine critique et une
érudition variée. Il a donné en outre un
très-grand nombre d'ouvrages ; les prin-
cipaux sont : *De Newtonianâ attractione,
unicâ coherentis naturalis causâ, adver-
sus Cl. Hambergerum*, Berne, 1757, in-4 ;
*Discours sur la manière de former l'esprit
et le cœur des enfants*, Yverdon, 1763,
in-8 ; *Principes du droit de la nature et
des gens*, d'après Burlamaqui, 8 vol. in-8.
(Voyez BURLAMAQUI.) Il en donna un
Abrégé sous le titre de : *Leçons de droit
de la nature et des gens* ; *l'Encyclopédie*,
ou *Dictionnaire universel raisonné des
connaissances humaines*, Yverdon, 1770-
1780, 42 vol. in-4, d'après l'édition de
Paris, mais qu'il crut pouvoir refondre,
améliorer, enrichir. Tous les articles si-
gnés D. F. et toutes les additions placées
entre deux astérisques sont de lui. Il eut
pour collaborateurs : Euler, Deleuze,
Tscharnier, Lalande, Dupuis, Lieutaud,
Haller, Formey, etc. ; *Code de l'humani-
té, ou la Législation universelle, natu-
relle, civile et politique*, Yverdon, 1778,
43 vol. in-4. Cet ouvrage est tiré en par-
tie de son *Encyclopédie*, mais il y joint
des développements nombreux ; *Tableau
philosophique de la religion chrétienne*,
1779, 4 vol. in-12 ; *Tableau raisonné de
l'histoire littéraire du 18^e siècle*, Yver-
don, 1779-1783, in-8 ; *Eléments de la
police d'un Etat*, 1781, 2 vol. in-12. Fé-
lice est mort le 7 février 1780.

FELICI (Louis), jésuite, né à Ischio
en 1740, entra jeune dans la Société de
Jésus, y fit profession en 1773, et fut un
modèle de toutes les vertus chrétiennes ;
il a fondé deux établissements qui ont
rendu et rendent encore d'importants
services à la religion. Le premier est la
congrégation de *vignerons et d'agricul-
teurs*, qui fit changer les mœurs, inspira
la religion et la charité à des gens gros-
siers ; le second établissement du Père
Felici est une association connue sous le
nom d'*Union des prêtres de saint Paul* :
elle fut formée en 1790 dans l'hôpital de
la Consolation. Là, d'anciens jésuites,
des prêtres réguliers se réunissaient pour
assister les malades. Le prélat Médicis
fut le bienfaiteur de cette société, et le
nombre des associés augmenta tellement,
que l'église de la Sapienza, où ils se réu-
nissaient tous les quinze jours pour leurs
conférences, devint trop petite ; ils fu-

rent obligés de se transporter à l'Oratoire de Saint-Paul, dans l'église de Saint-Stanislas-des-Polonais, où des cardinaux et des prélats assistent souvent aux réunions de cette association qui est divisée en huit branches, dont chacune a un régulateur particulier, et a pour but de distribuer des secours spirituels aux malades des hôpitaux, de faire le catéchisme, de prêcher les samedis et les dimanches aux matelots de toutes les nations; de propager par toute la terre la dévotion aux Cœurs de Jésus et de Marie; de visiter les pauvres malades dans les maisons de Rome, de leur porter des secours spirituels et temporels, etc. Le bien qu'a fait cette société est incalculable. Malgré son âge et ses infirmités, le Père Félici se réunit à ses confrères lors du rétablissement de la compagnie de Jésus, et mourut dans leurs bras le 29 novembre 1819, à 81 ans. Les vertus de ce pieux jésuite le firent révéler et chérir à Rome où il était le conciliateur, l'ange de paix dans les familles, et enfin le bienfaiteur des pauvres.

FELICIANI (Porphyre), évêque de Foligno, mort en 1632, à 70 ans, avait été secrétaire du pape Paul V. Il écrivait avec beaucoup de netteté en latin et en italien. Il n'eut point de supérieur en son temps pour la poésie italienne. On a de lui des *Lettres* et des *Poésies*.

FÉLICISSIME, diacre de Carthage, se sépara de saint Cyprien avec les chrétiens tombés dans la persécution, vers l'an 251. Il voulait qu'on les reçût à la communion sur une simple recommandation des martyrs, et sans qu'ils eussent fait pénitence. Il se joignit à Novat et à quelques autres prêtres. Saint Cyprien les excommunia.

FÉLIX, proconsul et gouverneur de Judée, frère de Pallas affranchi de Claude, passa en Judée vers l'an 53 de J.-C. Drusille, fille du vieil Agrippa, gagnée par ses caresses, l'épousa quelques temps après. Ce fut devant lui que saint Paul comparut. Néron le rappela de la Judée, qu'il pillait et tyrannisait de la manière la plus odieuse; ce qui n'empêcha pas Tertullus, qui pérorait contre saint Paul, de le flatter d'une manière lâche et indigne, pour l'engager à condamner ce grand Apôtre, dont l'éloquence frappa tellement le gouverneur romain, qu'il effraya des grandes vérités du Christianisme, il rompit brusquement la conférence. (Act. 24.)

FÉLIX I^{er} (saint), pape, successeur de saint Denis, en 269, mourut martyr l'an 274. Sous son pontificat, la paix de l'Eglise fut troublée par l'hérésie de Paul de

Samosate, et persécutée par l'empereur Aurélien. Il nous reste de ce pontife un fragment de la *Lettre* qu'il écrivit à l'abbé d'Alexandrie, contre Sabellius et Paul de Samosate. Elle fut lue dans les conciles de Chalcedoine et d'Ephèse; ce fragment est dans les *Actes* du concile de Chalcedoine. On lui en attribue beaucoup d'autres, visiblement supposées.

FÉLIX II, archidiacre de l'Eglise romaine, placé sur le siège pontifical en 355, par l'empereur Constance, pendant l'exil du pape Libère, en fut chassé au retour du véritable pontife. Constance aurait voulu que Libère et Félix gouvernassent tous deux l'Eglise de Rome, que chacun fût à la tête de son parti; mais le peuple ayant entendu cet ordre de l'empereur, qu'il fit lire dans le Catechisme, s'écria tout d'une voix : « Il n'y a qu'un Dieu, qu'un Christ, qu'un évêque. » Félix, obligé de se retirer, mourut dans une de ses terres le 25 novembre 365. Le *Martyrologe* d'Usuard et celui de Rome lui donnent le titre de martyr; mais le Père Papebroch prouve qu'il n'est sans preuve, dans une dissertation insérée dans *Propylæum ad Acta sanctorum*, pag. 56. Il le dit cependant digne du culte qu'on lui rend comme saint. *Singularis ipsius*, dit-il, *ad obitum usque per annos plusquam octo modestia, qui se continuit in humili recessu, oblatrans randa sedis occasionibus nunquam mori postquam id sine fidei catholice periculo fieri non posse cognovit, omnem à posteritate venerationem commovit.* Plusieurs critiques le placent dans le *Catègue des Papes*; mais il paraît qu'on doit le regarder plutôt comme évêque-vicarius du pape Libère, qui, selon quelques-uns, avait consenti qu'on le mit à sa place, et qu'il eût droit de lui succéder, s'il venait à mourir pendant son exil; par-là on excuse le clergé de Rome d'avoir admis son ordination et de l'avoir regardé comme Pape, surtout après qu'on eut annoncé à Rome la chute apparente dans la foi du pape Libère. Le tombeau de Félix, trouvé sous le pontificat de Grégoire XII l'an 1582, avec une inscription honorable, confirme le sentiment des critiques favorables à sa mémoire.

FÉLIX III, romain, bisseul de Gélorgio-le-Grand, fut élu Pape après Simplicius en 483. Il commença par rétablir l'édit d'union, publié par l'empereur Zénon, et anathématisa ceux qui le renvoyaient. Acace de Constantinople troubla alors l'Eglise; il tâcha de le ramener par des lettres pleines de douceur; mais apprenant qu'il ne cessait de communiquer avec P. Mongus, hérétique anathématisé,

Il prononça contre lui une sentence de léposition et d'excommunication. Cette sentence fut attachée au manteau d'Acace par des moines acémètes, auxquels cette hardiesse coûta la vie. Félix assembla un concile à Rome en 487, pour la réconciliation de ceux qui s'étaient laissés baptiser en Afrique pendant la persécution. Il mourut saintement en 492. C'est le premier Pape qui ait employé l'indiction dans ses lettres. Atalaric, roi des Goths, quoique arien, respecta ses vertus et son zèle pastoral. Félix en obtint plusieurs grâces et actes de justice. Il fut en sa considération que ce prince donna un édit solennel en faveur des libertés et privilèges de l'Eglise, et prit des mesures pour faire respecter le sacerdoce chrétien.

FÉLIX IV, natif de Bénévent, monta sur la chaire de saint Pierre, après le pape Jean I^{er}, le 24 juillet 526, par la faveur de Théodoric. Il gouverna l'Eglise avec beaucoup de zèle, de doctrine et de bonté, et mourut au commencement d'octobre 530, suivant Anastase.

FÉLIX, évêque d'Urgel, ami d'Elipand, évêque de Tolède, soutenait avec lui que Jésus-Christ est fils adoptif. Cette erreur fut condamnée au concile de Narbonne en 791, de Frioul la même année, de Parisbonne en 792. Il fut envoyé ensuite à Rome, où il abjura son erreur; mais il continua à la répandre après son retour d'Urgel. Alcuin et Paulin d'Aquilée la combattirent victorieusement. Il fut de nouveau condamné à Francfort, en 794, à Rome en 799, et la même année à Aix-la-Chapelle. C'est dans cette dernière assemblée qu'il fut dépossédé de l'épiscopat à cause de ses rechutes, et ensuite exilé à Lyon par Charlemagne, dont le jugement en cette affaire ne fut que l'expression de l'entière adhésion de ce prince aux décisions de l'Eglise, comme l'a prouvé Bossuet. (*Polit. de l'Ecrit.*, liv. 7, art. 4, prop. 11.) Félix écrivit du lieu de son exil à son peuple d'Urgel une lettre qui contenait l'abjuration de son erreur; on doute qu'elle fût plus sincère que les autres. « Félix d'Urgel passa sa vie, dit l'abbé Bergier, dans une alternative continuelle d'abjurations et de rechutes, et la termina dans l'hérésie. » Il mourut vers l'an 818.

FELL (Jean), né en 1625 à Longworth, évêque d'Oxford en 1675, mort en 1686, à 61 ans, fut sincèrement attaché à la famille royale des Stuart. Persécuté par les parlementaires, il se renferma dans son cabinet, et y acquit des connaissances très-étendues. Dans le temps de la révolution, en 1660, il reparut, et fut

récompensé de son zèle pour son roi, par des bénéfices, et enfin par l'évêché d'Oxford. On a de lui le 1^{er} vol. des *Rerum Anglicarum Scriptores*, Oxford, 1684, in-fol. : la mort l'empêcha de continuer cette savante et utile collection. Il avait donné, avec Pearson, une très-belle édition de *saint Cyprien*, Oxford, 1682, in-fol. avec des remarques savantes, et une édition des *Oeuvres de saint Théophile d'Antioche*, Oxford, 1684. Son *Nouveau-Testament grec avec les variantes*, imprimé dans la même ville, in-12, 1675, est estimé. On a encore de lui : *Vie du docteur Henri Hammond*, Londres, 1661, in-8, en anglais, souvent réimprimée en tête de la *Vie* de cet auteur; *Alcinoi in platoniam philosophiam introductio*, Oxford, 1667, in-8; une *Traduction latine des Antiquités de l'Université d'Oxford* de Wood, 1674, 2 vol. in-fol.

FELLER (François-Xavier de), célèbre jésuite, naquit à Bruxelles le 18 août 1735. Son père, Dominique de Feller, secrétaire des lettres du gouvernement des Pays-Bas autrichiens, fut anobli pour son mérite et ses services, par l'impératrice Marie-Thérèse, l'an 1741; il devint ensuite haut-officier de la ville et prévôt d'Arlon, dans le duché de Luxembourg, et mourut à son château d'Antel, près d'Arlon, en 1769. Sa mère était Marie-Catherine Gerber, fille de Jean Gerber, conseiller aulique sous l'empereur Charles VI, et intendant des biens domaniaux à Luxembourg. C'est dans cette ville, et chez cet aïeul maternel, que le jeune de Feller fut élevé, depuis son enfance jusqu'à l'âge de 47 ans. Il se rappela toujours avec gratitude la mémoire de ce digne aïeul qui lui avait servi de mentor, et lui avait donné une éducation assez sévère et des précepteurs assez exigeants. Aussi répétait-il souvent que c'était d'eux qu'il tenait le goût qu'il avait pour le travail : « car, disait-il, les enfants qui ne sont pas poussés avec quelque sévérité et avec rigueur à faire leur devoir deviennent rarement, dans la suite, des hommes laborieux. » Après la mort de cet aïeul, le jeune de Feller fut envoyé au pensionnat des Jésuites, à Reims, où il fit son cours de philosophie avec distinction; il y montra un goût particulier pour la géométrie et la physique. Vers la fin de septembre 1754, il entra au noviciat des Jésuites, à Tournai, et il ajouta à son prénom celui de *Xavier*, saint auquel il eut constamment une dévotion toute particulière. Après son noviciat, il enseigna les humanités, selon l'usage

de la Société, d'abord à Luxembourg, puis à Liège; il y régenta avec distinction la poésie et la rhétorique. Il était doué de la plus excellente mémoire; aussi expliquait-il, sans livre à la main, *Virgile*, *Horace* et d'autres ouvrages classiques. Ce fut pendant cette régence qu'il soutint la gageure de réciter par cœur tout chapitre quelconque de l'Écriture-Sainte, dont on lui citerait le commencement. Il en était de même pour le Livre d'or de *Thomas à Kempis*, tant cette pieuse lecture lui était familière. Des écoliers, singulièrement attachés à un tel prodige, ne purent que faire des progrès extraordinaires; les recueils des *Musa Leodienses*, de l'an 1761 et 1762, en contiennent des preuves. On y distingue particulièrement la *Xaverias*, poème héroïque en quatre livres. En 1763, il commença son cours de théologie à Luxembourg; mais alors il avait déjà fait une étude toute particulière de la *Théologie dogmatique* du P. Petau, en 5 vol. in-fol. La vivacité de son imagination ne lui permit point d'écrire les cahiers qu'on dictait chez les Jésuites. Les deux premières années de son cours, il fut chargé de prêcher le carême en latin devant un auditoire de 3 à 400 théologiens, philosophes et rhétoriciens. Tous étaient étonnés de l'éloquence des discours, de l'enchaînement des périodes, de la richesse de tout l'ensemble, de l'aisance avec laquelle il les déclamaient; et cependant ses discours ne lui coûtaient qu'une heure de méditation, car il ne les écrivait pas. La langue latine lui était tellement familière, qu'il disait que c'était l'idiôme qu'il parlait avec le plus de facilité. Lorsque la Société des Jésuites fut supprimée en France par édit du roi en 1765, les collèges des Pays-Bas autrichiens furent surchargés de religieux qui refuyaient des maisons supprimées; afin de leur faire place, beaucoup de jeunes jésuites furent envoyés dans des collèges d'autres provinces, pour continuer et achever leur cours de théologie: le P. de Feller fut envoyé, à cet effet, à Tyrnau en Hongrie. Il y excita l'admiration des Jésuites de cette province par sa vaste érudition, et il y fut chargé de faire plusieurs *Discours académiques*. Il parcourut tout ce royaume, ayant toujours ses tablettes à la main, et faisant des observations topographiques, physiques, sur l'histoire naturelle, sur les mœurs des habitants; il visita les mines, descendit dans les profonds souterrains où on les exploitait. Il parcourut aussi une partie de l'Italie, de la Pologne, de l'Autriche et de la Bohême, en observateur savant;

dans la suite, il voyagea dans beaucoup d'autres provinces de l'Europe. Il a eu soin de mettre en ordre ses *Voyages*, enrichis d'une infinité d'observations en tout genre, et d'anecdotes piquantes; espérons qu'on les publiera tôt ou tard. De retour aux Pays-Bas, l'an 1770, il fut encore employé à la régence pendant un an à Nivelles, et se disposa à entrer dans la carrière d'écrivain. Ce fut dans l'année 1771, le 15 août, qu'il fit sa profession solennelle. On le destina ensuite à la chaire. Sûr de sa mémoire, ordinairement il ne commençait le plan de son sermon que l'avant-veille; le lendemain il le rédigeait sans désespérer, pour le déclamer le troisième jour avec une mémoire imperturbable. Il était prédicateur du collège de Liège en 1772, lorsque la suppression de la Société arriva. C'est dans la ville, où cette suppression l'avait frappé, qu'il se dévoua tout entier à la profession d'écrivain; il donna la première édition de son *Catholicisme philosophique*, qu'il avait composé dans l'année même qu'il remplissait la charge pénible de prédicateur du collège. La révolution liégeoise, en 1789, le transplanta quelques années à Maestricht, mais à la retraite des Autrichiens, en 1792, il passa dans la Westphalie, où l'évêque-prince de Paderborn le retint pendant quelque temps dans son collège. En 1795, il se rendit à Ratisbonne; l'évêque-prince de cette ville l'accueillit favorablement, et voulut l'avoir constamment auprès de sa personne; il s'en faisait même accompagner, lorsqu'il allait faire quelque séjour soit à Fraising, soit à Berchtesgaden. Il fut invité avec instance d'aller se fixer en Italie. On voulut l'attirer aussi en Angleterre; mais il préféra jouir de l'accueil dont l'honneur l'évêque de Ratisbonne, ne perdant point de vue sa chère Belgique, après laquelle il soupirait. Dans ces différentes courses, il ne discontinua jamais ses travaux littéraires. En 1801, au mois d'août, il fut attaqué d'une fièvre lente qui mina insensiblement ses forces. Pendant l'hiver suivant, il reprit un peu de vigueur; mais au printemps la fièvre lente le reprit, et sentant que sa fin approchait, il se prépara à sortir de ce monde en chrétien plein de foi et de calme. Dès le 27 avril 1802, ne pouvant plus célébrer les divins mystères, il se fit apporter le saint viatique, qu'il reçut avec la foi la plus vive et la piété la plus sensible. Le 12 mai, ayant eu une faiblesse, il demanda qu'on récitât les prières des agonisants. Comme il les savait par cœur, il en prononçait aussi les paroles; et, lorsqu'on

t au passage *Et sicut beatissimam The-
am virginem*, il se rappela et récita les
rs que saint Grégoire de Nazianze avait
its en l'honneur de cette sainte. Il lan-
nit encore quelques jours, puis il expi-
le 21 mai 1802. Il avait écrit à un de
s amis, qui se rendit près de lui selon
s désirs, et auquel il a légué ses ma-
nscrits; cet ami ne le quitta qu'après
l'avoir rendu les derniers devoirs. On
pouvait assez admirer avec quelle
ité, quel héroïsme chrétien, quelle
signation il vit approcher son dernier
oment. Détaché entièrement de tout
qui tient à ce monde, il ne soupirait
l'après la céleste patrie; les passages
l'Écriture-Sainte propres à son état,
l'il répétait sans cesse avec la plus
ande ferveur, soutenaient admirable-
ent son courage. Le respectable prélat,
ns le palais duquel il est mort, et toute
maison, versèrent des larmes sur sa
mbe. L'abbé de Feller était d'une com-
exion assez délicate, d'une taille moyen-
e, et maigre : il avait une vivacité d'es-
t étonnante, une mémoire prodigieuse;
savait par cœur comme nous l'avons déjà
t, la *sainte Bible*, *Thomas à Kempis*, *Vir-
le*, *Horace* et une infinité d'autres cho-
s; aussi voit-on combien ces livres lui
aient familiers, et lui étaient propres,
ir les nombreuses citations dont il a
né ses ouvrages. Lorsqu'il travaillait
r quelques matières qui avaient trait à
es passages de l'Écriture-Sainte, aussitôt
sa mémoire les présentait à son ima-
ination : il y a peu d'auteurs qui en aient
it une application plus heureuse et plus
rope aux choses qu'il traitait, que cet
rivain. Il était extrêmement sobre :
uvent il ne se nourrissait que de pom-
es de terre et d'œufs frais, et il fai-
it usage d'assez fort café. Hors le temps
l'il s'appliquait au travail, il était gai
se livrait à la bonne société. Il était bon
ni, charitable et généreux. Il portait le
saintesment jusqu'à l'excès, et lais-
ait à ses imprimeurs tout le profit de ses
ouvrages littéraires. Rien ne put le déta-
cher de l'esprit de pauvreté qu'il avait voué
à religion, et il en donnait des marques
à tout dans ses habillements, dans les
meublements de sa chambre et dans
sa nourriture. L'état religieux duquel on
avait arraché lui fut toujours présent,
t il le regretta toute sa vie : regret bien
commun aux membres de cette Société.
Jamais il n'était sans tablettes, où il
notait les réflexions qui se présentaient
t qui pouvaient lui être de quelque uti-
lité. Le goût du travail semblait inné en
lui, et le poussait souvent bien avant
dans la nuit. Il ne prenait presque d'au-

tre délassement que celui de soigner un
petit cheval qu'il a eu jusque dans ses
derniers jours, et qu'il montait de temps
en temps par pure raison de santé. La
vivacité de sa foi est peinte dans tous ses
ouvrages. Il était comme la sentinelle
d'Israël pour veiller à la garde du sacré
dépôt. Il combattait sans cesse contre les
philosophes, et s'opposait comme un mur
d'airain aux nouveautés préjudiciables
à la religion : si la vivacité de son ima-
gination l'emportait par zèle un peu
trop loin dans une rencontre ou deux,
ce ne fut qu'un léger écart qui ne peut
nuire à sa brillante réputation. Sa piété
était aussi très-grande : sa vivacité natu-
relle ne lui permettait pas de faire de
suite de longues prières; mais il les réité-
rait fréquemment par ses élancements
de l'âme vers son Dieu, par des aspira-
tions courtes et par les accents de sa voix
agréable : car il chantait souvent dans sa
chambre, ou des hymnes ou des psaumes.
Les cœurs droits et les esprits sages le
loueront toujours de son dévouement au
Saint-Siège. Nous avons de lui un grand
nombre d'ouvrages : *Jugement d'un écri-
vain protestant, touchant le livre de Jus-
tinus Febronius*, 1771; réfutation courte,
mais énergique de ce fameux ouvrage de
Hontheim, évêque et suffragant de Trè-
ves, le manuel des pseudo-canonistes de
nos jours, qui ont bouleversé toute la
constitution de l'Eglise; mais Hontheim
rétracta depuis ses faux principes; *Entra-
tiens de Voltaire et de M. P., docteur de
Sorbonne, sur la nécessité de la religion
chrétienne et catholique, par rapport au
salut*, 1772; *Lettre sur le dîner du C. de
Boulainvilliers*, écrit court, mais suffisant
pour déguster de ce mauvais dîner de
Voltaire; il est terminé par ce texte :
*Ne desideres cibos ejus; quoniam in si-
militudinem arioli et conjectoris aestimat
quod ignorat*, Prov. xxiii; *Examen cri-
tique de l'Histoire naturelle de M. de
Buffon*, par Flexier de Reval (c'était l'ana-
gramme de son nom, qu'il a mis sur plu-
sieurs de ses ouvrages), Luxembourg,
1773; c'est surtout la *Théorie de la terre*
de cet auteur qu'il attaque dans cet écrit;
une édition de l'*Examen de l'évidence in-
trinsèque du Christianisme*, traduit de
l'anglais de Jenyns, avec des notes, 1
vol. in-12, Liège, 1779. Jenyns, l'un
des lords du commerce, après avoir été
fort religieux dans sa jeunesse, était
tombé dans le déisme; *Dissertation en
latin sur cette question : Num sold rationis
vi et quibus argumentis demonstrari po-
test non esse plures uno deos, et fuerunt ne
unquam populi aut sapientes, qui hujus
veritatis cognitionem absque revelationis*

divinus ad ipsos propagata auxilio, habuerunt? L'académie de Leyde avait proposé cette question en 1778; et l'on fut fort étonné, lorsqu'on vit décerner le prix à une dissertation, où l'auteur prétendait prouver que la croyance d'un seul Dieu n'était fondée sur aucune preuve démonstrative. Ce fut, pour l'abbé de Feller, l'objet d'une seconde dissertation, mais en français, pour réfuter ce paradoxe. Cette seconde dissertation se trouve dans son journal du 1^{er} octobre 1780; une édition des *Remontrances du cardinal Bathiani, primat de Hongrie, à Joseph II, empereur, au sujet de ses ordonnances touchant les ordres religieux et d'autres objets*, in-8, en latin et en français, 1782. Ces remontrances, qui combattaient toutes les innovations de cet empereur, ont été accueillies par tous les bons catholiques. Dès qu'elles parurent, une lettre anonyme les attaqua; mais l'abbé de Feller les vengea victorieusement par des notes savantes qui jetèrent un nouveau jour sur ces remontrances, et qui servirent toujours à défendre la religion; une édition de l'*Abrégé de l'Histoire et fatalité des sacrilèges vérifiés par des faits et des exemples, etc., par Henri Spelman, avec des additions considérables et intéressantes, et des extraits, en latin et en français, des livres des Machabées et autres livres saints*, 1789; *Traité sur la mendicité*, 1775. Il n'en est proprement que l'éditeur, mais il y a fait beaucoup d'additions et des changements notables; *Discours sur divers sujets de religion et de morale*, 2 vol. in-12, Luxembourg, 1777, réimprimés à Lyon en 1819 sous le titre de: *Sermons, panegyriques et discours sur divers sujets de religion et de morale*, 2 vol. in-8. Un nouveau genre d'éloquence, qui porte l'empreinte du génie de l'auteur, caractérise ces discours: la plupart sont assez courts; mais aussi l'auteur ne s'écarte en rien de son but, et presque tous ont été exécutés par un seul et même effort d'imagination, d'après un dessein prémédité, sans lever la main du papier. Comme l'auteur faisait tout servir à la défense ou à l'ornement de la religion, on ne doit pas être surpris de trouver sur le feuillet qui précède chaque discours une épigraphe tirée des anciens poètes, qui en exprime le sujet et quelquefois le partage; une édition de la *Vie de saint François-Xavier*, par le P. Bouhours, qu'il a augmentée de quelques *specules de piété* et de littérature, Liège, 1788, 2 vol. in-12; *Véritable état du différend élevé entre le nonce apostolique de Cologne, et les trois électeurs ecclésiastiques*, 1787, ouvrage plein de recherches et de critique; Sup-

plément au *Véritable état*, 1787; *Coup d'œil sur le congrès d'Embs, précédé d'un second supplément au Véritable état, etc., ouvrage savant et d'une sévère logique*, 1787; *Réflexions sur les 73 articles du Pro Memoria, présenté à la diète d'empire, touchant les nonciatures, de la part de l'archevêque de Cologne*, 1788; même critique, qui atteste la vaste érudition de l'auteur; *Défense des réflexions sur le Pro memoria de Cologne, suivie de l'examen du Pro Memoria de Saltzbourg, avec une table générale des quatre ouvrages précédents*; c'est assez faire l'éloge de ces quatre ouvrages que de dire qu'ils sont cités presque à chaque page dans la *Réponse de Pie VI aux archevêques de Mayence, de Trèves, de Cologne et de Saltzbourg, au sujet des nonciatures*, en latin, Rome, 1789, vol. in-4, de 336 pages, et Liège, 1790, in-8. Ces quatre ouvrages ont été traduits en allemand, et imprimés à Dusseldorf et à Paderborn, 1788-1791; *Dictionnaire géographique*, 1788, 2 vol. in-12; 2^e édition, corrigée et très-augmentée, Liège, 1791 à 1794, 2 vol. in-8. C'est, pour le fond, le *Dictionnaire de Vosgien*; mais il est tellement perfectionné, que l'on n'y reconnaît presque plus rien du premier auteur. Feller y a placé une grande partie de l'itinéraire de ses voyages. On rencontre, surtout dans cette dernière édition, des observations en tout genre, et qui tendent la plupart à venger directement ou indirectement la religion. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à voir la table des matières; l'on y aperçoit d'un coup d'œil l'ensemble, le but et l'esprit de l'ouvrage, une espèce de concordance de la géographie avec la physique, l'astronomie, l'histoire, la théologie et la morale; *Observations philosophiques sur les systèmes de Newton, le mouvement de la terre et la pluralité des mondes, avec une dissertation sur les tremblements de terre, les épidémies, les orages, les inondations, etc.*, Liège, 1771; Paris, 1776, et Liège, 1788, édition considérablement augmentée. L'auteur s'applique particulièrement à prouver que le mouvement de la terre est bien loin d'être une chose pleinement démontrée, comme les académiciens le supposent ordinairement, et que la pluralité des mondes est un système insoutenable. Lalande voulut empêcher qu'on en donnât une édition à Paris; mais des ordres supérieurs rendirent sa résistance inutile. Ne pouvant en empêcher l'impression, il critiqua l'ouvrage; l'auteur se défendit contre cette critique, et le savant astronome ne répliqua rien; *Catéchisme philosophique, ou Recueil d'ob-*

érations propres à défendre la religion chrétienne contre ses ennemis, Liège, 1773, et Paris, 1777, 1 vol. in-8; une 2^e édition augmentée, Liège, 1787, 3 v. in-8; contrefaite à Rouen, même année, et à Paris en 1804. Quoique le titre soit bien modeste, il faut cependant avouer qu'il y a peu d'ouvrages qui contiennent autant d'érudition, qui soient aussi pleins de choses, et qui remplissent mieux leur but que ce recueil. Cet ouvrage a été traduit en allemand et en italien. En 1801, on en avait commencé une édition en anglais, mais qui fut suspendue, dès qu'on apprit que l'auteur en avait préparé une 4^e édit. augmentée; en effet, elle parut à Liège, 1805, en 3 v. in-12. Des éditions qui ont été faites depuis, nous connaissons celle qui parut en 1819, à Lyon, chez Guyot, 2 v. in-8, faite, dit-on, avec soin, sur une copie revue par l'auteur, et chargée de corrections et de notes de sa main; celle qu'a donnée M^{me} de Genlis sous le titre de : *Catéchisme critique et moral*, par l'abbé Flexier de Reval; mais cette dame s'est permis d'y faire de nombreux retranchements, et ce n'est pas l'édition que doivent choisir ceux qui mettent du prix à lire le véritable ouvrage de l'abbé de Feller; celle que publia Méquignon-Junior, Paris, 1825, 3 v. in-12; une autre à Clermont, chez Thibaut-Landriot, vers le même temps, et que nous croyons être la même que la précédente; une autre, aussi en 3 vol. in-12, vers la même époque et à Paris, par les éditeurs de la *Bibliothèque catholique*; *Œuvres impartiales des Époques de la nature* de M. de Buffon, 4^e édition, 1 vol. in-8, Maëstricht, 1792. En lisant cet ouvrage attentivement, on serait tenté de reprocher que l'auteur a passé une partie de sa vie à étudier ces matières abstraites, sans il les discute sagement. On avait toujours cru que le Créateur avait tiré le monde du néant en un instant: *Dixit et facta sunt: ipse mandavit et creata sunt* (Ps. 148, 5), et que toute la nature fut parée soudainement de sa beauté et de sa perfection. Mais M. de Buffon y emploie un grand nombre de siècles, et divise en sept époques les révolutions diverses qui ont achevé l'architecture du monde; et c'est cette partie systématique de l'ouvrage du Pline français, dont nous nous autorisons à entreprendre l'examen. Du vivant même de Buffon, sa romanesque théorie fut entièrement abandonnée; *Dictionnaire historique*, Liège, 1781, 2 vol. in-8; 2^e édition, augmentée considérablement, ibid., 1789-1797, 8 v. in-8; 3^e édition, aussi à Liège, en 1809, mais avec la même date de 1797, condition

que Feller avait exigée de son imprimeur. Autre édition, Paris, 1818-1819, avec un *Supplément* en 4 vol. Autre édition, chez Roland, à Lyon, 1821-1823, 10 vol. in-8, suivie d'un *Supplément*, chez le même, 1829, 2 vol. in-8. Autre édition, Paris, chez Méquignon-Junior, 17 vol. in-8, vers 1827. On avait différents *Dictionnaires historiques*; celui de Moréri, d'abord estimé, mais bientôt tombé dans un discrédit mérité, par l'incurie ou l'impéritie de ses continuateurs, et la multitude incroyable de fautes en tout genre qui en sont une suite inévitable. D'ailleurs l'histoire littéraire de presque tout le 18^e siècle y manque entièrement. Le *Dictionnaire* de Ladvocat, dénaturé par les dernières éditions faites à Paris, en Suisse et en Hollande, dans lesquelles on s'est attaché à substituer le langage de la passion ou des préjugés, à l'équité et à l'impartialité qui d'abord avaient distingué cet ouvrage. Il était d'ailleurs trop resserré, comme celui de Moréri était trop diffus. Le *Dictionnaire* publié par l'abbé Barral, sous les auspices d'une société de convulsionnaires, n'était qu'un martyrologe de la secte, digne du mépris public. (Voyez BARRAL.) Un autre *Dictionnaire historique*, par une société de gens de lettres, eut un succès de vogue. L'abbé Chaudon, principal rédacteur, en publia la 7^e édition en 1765, 4 vol. in-8. On assura le public, dans l'édition de 1779, qu'on avait corrigé toutes les fautes qui défiguraient les éditions précédentes. Cependant, on y remarquait un grand nombre d'articles rédigés avec une négligence extrême; des omissions nombreuses; des doubles emplois; des contradictions flagrantes; une partialité qui se montre dans presque tous les articles sur les souverains et autres grands personnages étrangers; une multitude d'articles rédigés par une plume ennemie des personnages les plus respectables qui ont honoré la religion par leurs bienfaits, leurs vertus et leur zèle. Voilà une partie des défauts que l'on remarquait dans cet ouvrage, le moins mauvais qu'il y eût alors, et que l'on se procurait faute de mieux. Feller entreprit donc un nouveau *Dictionnaire historique*; il crut rendre, et rendit en effet un service essentiel à la religion, aux lettres, à la vérité de l'histoire, en assurant son travail aux vrais principes. Il emprunta le fonds de son ouvrage à celui de Chaudon, et donna ainsi lieu à des plaintes de plagiat; mais Feller n'avait pas plus puisé dans Chaudon que dans Moréri, Ladvocat et d'autres, copiés par Chaudon lui-même et par ses collabora-

teurs. Il y a d'ailleurs dans l'édition de Feller plusieurs articles assez importants, entièrement de lui, et qu'on a pris pour les dernières éditions de Chaudon. Au reste, « rien, dit un critique, ne ressemble moins au *Dictionnaire* de Chaudon que celui de Feller, puisque ce dernier est fait dans un tout autre but, et que l'esprit en est entièrement différent. » Dans celui de Chaudon, la cause de la religion n'est pas soutenue d'une manière assez prononcée; les nouveautés dangereuses ne sont pas combattues, ou le sont faiblement. Il s'agissait de suppléer à ce qu'il y avait de défectueux; c'est ce que l'abbé de Feller a entrepris. Il s'est servi des matériaux de Chaudon, et a seulement changé ce qui lui a paru devoir l'être. Ainsi, sans toucher au fonds, il s'est borné à réparer les omissions, à supprimer les réflexions blâmables, à en substituer d'autres qui méritassent d'être approuvées par tous les bons esprits, à rectifier les jugements dictés par la partialité, à en faire, en un mot, un livre que non seulement la jeunesse lût sans danger, mais qui l'éloignât encore des nouvelles doctrines, un livre auquel les personnes pieuses pussent applaudir. Ce n'est pas que l'ouvrage soit parfait, et il est bien difficile qu'un livre de cette nature le soit. » L'abbé de Feller a encore publié : *Réclamations belgiques, ou Représentations faites au sujet des innovations de l'empereur Joseph II*, 1787, 17 vol. in-8. C'est à ses soins que l'on doit cette collection, qui contient tant de pièces intéressantes. La précipitation avec laquelle elle a été faite, parce qu'elle était pressante alors, a empêché d'y mettre l'ordre qu'on y aurait désiré. Elles sont en faveur de l'insurrection brabançonne; et, à cet égard, l'abbé de Feller n'est peut-être pas tout à fait irrépréhensible; quelques *Notes sur la bulle de Pie VI, Auctorem fidei, au sujet du concile de Pistoie*. Elles furent réfutées par le cardinal Gerdil; *Journal historique et littéraire*, Luxembourg et Liège, 60 gros vol. Depuis 1774 jusqu'en 1794, il en paraissait 2 cahiers par mois. Ce journal et celui qui est intitulé : *Clef du cabinet*, à la partie littéraire duquel Feller avait travaillé, contiennent un grand nombre de *Dissertations* intéressantes sorties de sa plume, sur toutes sortes de matières physiques, astronomiques, d'histoire naturelle, géographiques, historiques, critiques et théologiques; mais dans lesquelles il ne manque jamais, lorsque l'occasion s'en présente, de parler en fa-

veur de la religion, et d'en combattre les adversaires. C'est à ce *Journal* qu'il renvoie dans plusieurs articles de son *Dictionnaire*. Il serait peut-être impossible de former un seul exemplaire complet de cette publication périodique; mais on en a publié l'extrait à Bruges, 3 vol. in-8, 1818-1820. On a aussi publié à Paris, de 1824 à 1825, en 5 vol. in-8, un *Récueil des meilleurs articles du Journal historique et littéraire, sous le titre de : Cours de morale chrétienne et de littérature religieuse*, par l'abbé de Feller. Bien que l'extrait publié à Bruges renferme les pièces auxquelles Feller renvoie dans le *Dictionnaire*, on ne saurait trop regretter de n'avoir pas la collection de son *Journal*, qui renfermait une foule de bonnes choses pour l'histoire; *Itinéraire du voyage de l'abbé de Feller en diverses parties de l'Europe*, Liège, 1820, 2 vol. in-8. Ce sont les notes que Feller avait recueillies dans ses différents voyages; il y a des choses intéressantes, et beaucoup de minutieuses; *Réflexions sur l'instruction de Mgr l'évêque de Boulogne* (Aurélien), touchant la déclaration *ex cathedra* des ministres du culte catholique, Liège, 1820, in-8; et quelques autres brochures sur le même sujet, dans lesquelles il paraît avoir dévié de ses principes qui l'avaient fait juger ultramontain. Quand on considère l'érudition immense qui embrasse tant de matières différentes, et qui caractérise les ouvrages de ce savant, on s' imagine qu'il avait une vaste bibliothèque; et cependant elle ne consistait qu'en cinq ou six ouvrages : la Bible; une *Concordance*, *Thomas à Kempis*, *Virgile* et *Horace*; mais il avait des cahiers nombreux, bien classés, pleins d'annotations qu'il avait faites en lisant de bons ouvrages dans sa jeunesse; c'était là son répertoire ordinaire. Son style est d'une énergie qui surprend; il semble inventer des mots pour exprimer les choses, tant il savait choisir les expressions propres. Il a travaillé jusqu'au dernier moment de sa vie à renforcer et à augmenter la plupart de ses ouvrages, et il a laissé des matériaux tout prêts pour de nouvelles éditions; il serait à souhaiter que le dépositaire de ces manuscrits en fit jouir le public.

FELLON (Thomas-Bernard), jésuite, né à Avignon, le 12 juillet 1672, mort le 25 mars 1759, s'adonna d'abord à la littérature et aux langues savantes, puis se consacra entièrement à la poésie latine pour laquelle il avait un talent extraordinaire. On connaît ses poèmes intitulés : *Faba arabica*; *Magnus*. On a encore de lui : *Oraisons funèbres de M. le*

duc de Bourgogne, et de Louis XIV; Paraphrase des Psaumes, 1731, in-12; Le Traité de l'amour de Dieu, par saint François de Sales, abrégé et rajeuni, en 3 vol. in-12. Fellon joignait à un esprit vif et pénétrant une imagination féconde et fleurie.

FELTON (Jean), gentilhomme anglais, très-zélé pour la religion catholique, afficha publiquement aux portes de la maison épiscopale de Londres la bulle de Pie V, par laquelle ce Pontife déclarait hérétique la reine Elisabeth, qui s'était faite chef de l'Eglise et avait aboli le culte catholique. Felton fut condamné à être pendu, et il le fut en 1570. On le déacha de la potence pendant qu'il était encore en vie; puis on lui coupa les parties naturelles, qui furent jetées dans le feu; ensuite on lui fendit l'estomac, pour lui arracher les entrailles et le cœur, et après lui avoir coupé la tête, on mit son corps en quatre quartiers. Telle fut à l'égard de ce courageux défenseur de l'ancienne religion, la vengeance d'une princesse que la philosophie du jour a tant exaltée. Son fils, Thomas FELTON, religieux de Saint-François de Paule, périt également par le dernier supplice avec un autre prêtre, le 28 août 1588.

FELTRE (Henri-Jacques-Guillaume CLARKE, duc de), pair et maréchal de France, issu d'une ancienne famille irlandaise, naquit à Landrecies le 17 octobre 1765, et fut élevé avec beaucoup de soins par son oncle, Shée, colonel de cavalerie et secrétaire des commandements du duc d'Orléans. Destiné à la carrière des armes, il entra, à l'âge de 15 ans, à l'école militaire de Paris, et l'année suivante il devint sous-lieutenant au régiment de Berwick. Il était capitaine de hussards au commencement de la Révolution, et donna sa démission en 1790, pour se rendre en Angleterre, comme gentilhomme d'ambassade. De retour en France, il reprit son grade de capitaine dans un régiment de dragons, et fut nommé en 1792 chef d'escadron au 2^e régiment de cavalerie. C'est en cette qualité qu'il fit les deux premières campagnes de la Révolution, dans les armées des Vosges et du Rhin. Sa valeur lui mérita l'honneur d'être nommé général de brigade sur le champ de bataille, à l'affaire d'Ilerchein, près de Landau, le 17 mai 1793. Il devint peu après chef de l'état-major de l'armée du Rhin. Suspendu de ses fonctions comme noble, il fut mis en surveillance à Commercy; mais il obtint quelque temps après une permission pour se rendre à Paris, et, par la protection de Carnot, il fut mis à la tête du bureau topo-

graphique établi près du comité de salut public, pour diriger les opérations de la guerre. On ne peut donc pas douter qu'il n'ait eu une grande part à la conception des plans qui donnèrent alors un si grand éclat aux armées françaises. Les services importants qu'il rendit dans cet emploi lui méritèrent, en 1795, le grade de général de division. Chargé par le directoire de plusieurs missions importantes auprès des cours de Vienne et de Sardaigne, il se montra aussi habile diplomate que bon général, et contribua en 1797 à la paix de Campo-Formio. La catastrophe du 18 fructidor, qui amena la chute de Carnot, fit perdre à Clarke ses emplois; mais la révolution du 18 brumaire les lui rendit bientôt. Il éprouva encore une espèce de disgrâce, sans que l'on en ait su la cause, de la part du premier consul, qui le nomma ambassadeur auprès du roi d'Etrurie. Il y resta trois ans, et il s'y fit remarquer par la politesse de ses manières et par les égards que devaient obtenir de lui un prince et une princesse de la maison de Bourbon. Cependant Bonaparte, sentant qu'il ne pouvait se passer plus longtemps des talents et des lumières d'un homme aussi distingué, l'appela à son conseil, et créa pour lui deux places de secrétaire du cabinet, pour la guerre et pour la marine, qu'il exerça en même temps. Il l'accompagna dans ses campagnes d'Autriche et de Prusse; dans la première, il fut nommé gouverneur de Vienne, et dans la seconde, de Berlin. Dans ces postes importants, il mérita l'estime des habitants par sa fermeté, sa modération, et surtout par son inflexible probité. Bonaparte lui confia ensuite le portefeuille de la guerre, et, dès le commencement de son administration, il se distingua par l'ordre et la méthode qu'il introduisit dans toutes les parties de ce vaste ministère. C'est à ses soins que l'empereur dut ses armées imposantes, leur prompt formation et leur marche rapide, qui firent tous ses succès. Lorsque son pouvoir vint à s'écrouler, le duc de Feltre envoya son adhésion au nouveau gouvernement. Créé pair de France par Sa Majesté, le 4 juin, il obtint quelque temps après la croix de Saint-Louis, et fut rappelé au ministère de la guerre au moment où Bonaparte, échappé de l'île d'Elbe, marchait sur Paris. Les circonstances étaient pénibles, et le duc de Feltre ne pouvait se le dissimuler; mais il voulut donner au roi la preuve de fidélité la moins équivoque qu'on pût lui offrir dans une pareille situation: il accepta, et, malgré tous ses efforts, il ne

put organiser des moyens de défense, parce que la troupe était gagnée. Cependant, au milieu du trouble et du désordre général, il montra beaucoup de courage, et contribua à donner aux opérations du gouvernement le caractère de dignité et de grandeur qu'elles devaient avoir. Il suivit le roi à Gand, et fut chargé par Sa Majesté d'une mission auprès du prince-régent d'Angleterre. Par un de ces événements politiques qu'on ne peut expliquer, le portefeuille de la guerre lui fut ôté au retour du roi, et remis au maréchal Gouvion-Saint-Cyr. Cependant il fut rappelé au bout de quelques mois, et ses premiers soins se portèrent sur la formation de la nouvelle armée, dont l'organisation prouva son bon esprit, et en même temps son équité, en accordant des traitements de réforme, supérieurs à tout ce qu'on avait fait jusque-là, aux militaires qui n'avaient pu être placés dans les nouveaux cadres. Sa conduite fut néanmoins critiquée; mais on en trouva la justification dans le discours que Tabarié prononça à la tribune de la Chambre des députés, le 12 février 1817. Ce qui couronne son éloge, c'est qu'il est mort, le 29 octobre 1818, laissant une fortune très-médiocre, après avoir été deux fois ministre et dans un temps de liquidation où il a eu à sa disposition des fonds immenses, et où la plus grande partie des administrateurs semblaient n'avoir reçu d'autre mission que celle de travailler à leur fortune personnelle. Il a rédigé lui-même un grand nombre de *Plans* et de *Mémoires* sur la guerre, sur la diplomatie et sur l'administration, remarquables par la clarté, la correction du style, et surtout la pureté des intentions.

FÉNÉLON (Bertrand de SALIGNAC, marquis de), a donné la *Relation du siège de Metz*, 1553, in-4; le *Voyage de Henri II aux Pays-Bas*, 1554, in-8. On a ses *Négociations en Angleterre*, manuscrit, 2 vol. in-folio : elles étaient dans la bibliothèque du chancelier Séguier. Ce brave militaire se signala par sa valeur et par ses services, et mourut en 1559. Il était de l'illustre famille qui a produit l'archevêque de Cambrai.

FÉNÉLON (François de SALIGNAC DE LA MOTHE) naquit au château de Fénélon en Périgord, le 6 août 1651, d'une maison ancienne et distinguée dans l'Etat et dans l'Eglise. Des inclinations heureuses, un naturel doux, joint à une grande vivacité d'esprit, furent les présages de ses vertus et de ses talents. Le marquis de Fénélon son oncle, lieutenant-général des armées du roi, homme

d'une valeur peu commune, d'un esprit orné et d'une piété exemplaire, traita cet enfant comme son propre fils, et le fit élever sous ses yeux à Cahors. Le jeune Fénélon fit des progrès rapides, les études les plus difficiles ne furent pour lui que des amusements. Dès l'âge de 19 ans, il prêcha et enleva tous les suffrages. Le marquis, craignant que le bruit des applaudissements et les caresses du monde ne corrompissent une âme aussi bien née, fit prendre à son neveu la résolution d'aller se fortifier dans la retraite et le silence. Il le mit sous la conduite de l'abbé Tronson, supérieur de Saint-Sulpice à Paris. A 24 ans, il entra dans les ordres sacrés, et exerça les fonctions les plus pénibles du ministère dans la paroisse de Saint-Sulpice. Harlay, archevêque de Paris, lui confia, trois ans après, la direction des Nouvelles-Catholiques. Ce fut dans cette place qu'il fit les premiers essais du talent de plaire, d'instruire et de persuader. Le roi, ayant été informé de ses succès, le nomma chef d'une mission sur les côtes de Saintonge et dans le pays d'Aunis. Simple à la fois et profond, joignant à des manières douces une éloquence forte, il eut le bonheur d'opérer un grand nombre de conversions. En 1689, Louis XIV lui confia l'éducation de ses petits-fils, les ducs de Bourgogne, d'Anjou et de Berri. Ce choix fut tellement applaudi, que l'académie d'Angers le proposa pour sujet du prix qu'elle adjuge chaque année. Le duc de Bourgogne devint, sous un tel maître, tout ce qu'il voulut. Fénélon orna son esprit, forma son cœur, et y jeta les semences du bonheur de l'empire français. Ses services ne restèrent point sans récompense; il fut nommé en 1695 à l'archevêché de Cambrai. En remerciant le roi, il lui représenta, dit M^{re} de Sévigné, « qu'il ne pouvait regarder « comme une récompense, une grâce « qui l'éloignait du duc de Bourgogne. » Il ne l'accepta qu'à condition qu'il donnerait seulement trois mois aux princes, et le reste de l'année à ses diocésains. Il remit en même temps son abbaye de Saint-Valéry, et son petit prieuré, persuadé qu'il ne pouvait posséder aucun bénéfice avec son archevêché. Au milieu de la haute faveur dont il jouissait, il se formait un orage contre lui. Né avec un cœur tendre et une forte envie d'aimer Dieu pour lui-même, il se lia avec M^{me} Guyon, dans laquelle il ne vit qu'une âme éprise du même goût que lui. Les idées de spiritualité de cette femme excitèrent le zèle des théologiens, et surtout celui de Bossuet. Ce prélat voulut exiger

que l'archevêque de Cambrai, autrefois son disciple, alors son rival, condamnât M^{me} Guyon avec lui, et souscrivit à ses *Instructions Pastorales*. Fénelon ne voulut sacrifier ni ses sentiments, ni son amie. Il la mettait au nombre de ces mystiques qui, portant le mystère de la foi dans une conscience pure, ont plus péché dans les termes que dans la chose, aussi savants dans les voies intérieures, qu'incapables d'en instruire les autres avec l'exactitude et la précision que demande la théologie. Il crut rectifier tout ce qu'on lui reprochait, en publiant son livre de l'*Explication des Maximes des Saints*, 1697, in-12. Le style en était pur, vif, élégant et affectueux; les principes étaient présentés avec art, et les contradictions sauvées avec adresse. On y voyait, dit un historien, un homme qui craignait également d'être accusé de suivre Molinos, et d'abandonner sainte Thérèse; tantôt donnant trop à la charité, tantôt ne donnant pas assez à l'espérance. Bossuet, qui vit dans le livre de Fénelon quelques rapports avec des assertions déjà condamnées par la proscription du *Quietisme*, s'éleva contre cet ouvrage avec véhémence. Les noms de *Montan* et de *Priscille*, prodigués à Fénelon et à son amie, parurent indignes de la modération d'un évêque. « Bossuet, » a dit un bel esprit de ce siècle, eut « raison d'une manière révoltante, et « Fénelon mit de la douceur, même dans « ses torts. » D'habiles théologiens ont cru que dans cette dispute, comme dans beaucoup d'autres, il y avait des suppositions qui n'existent pas dans la réalité; que dans l'amour de Dieu on supposait tantôt des abstractions, des considérations précises ou négatives, aussi inutiles que fatigantes; tantôt des motifs d'intérêt, des espérances explicites et formelles, également inconnues au véritable amour, qui saisit et embrasse intimement son objet, sans tant de raisonnement et de calcul. Quoi qu'il en soit, un historien très-instruit du fond de cette controverse, rapporte une anecdote qui sert beaucoup à faire connaître Fénelon. « On conseilla à Fénelon de « faire diversion, en attaquant à Rome « les sentiments et les livres de Bossuet, « et en les accusant de détruire la charité pour établir l'espérance. Mais le « pieux archevêque ne voulut pas user « de récrimination contre un frère; et « comme on l'exhortait à se tenir en « garde contre les artifices des hommes, « que l'expérience lui avait si bien appris « à connaître, il fit cette belle réponse, « *Moriamur in simplicitate nostrâ* (mou-

rons dans notre simplicité). » Cela ne l'empêcha pas de se défendre comme il le devait, et d'écrire beaucoup pour s'expliquer lui-même. Mais ses livres ne purent empêcher qu'il ne fût renvoyé dans son diocèse au mois d'août 1697. Fénelon reçut ce coup sans s'affliger et sans se plaindre. Son palais de Cambrai, ses meubles, ses papiers, ses livres avaient été consumés par le feu dans le même temps, et il l'avait appris avec la même tranquillité. Innocent XII le condamna enfin en 1699, après 9 mois d'examen: soit que le savant et pieux prélat n'eût pas assez distingué les principes des vrais mystiques d'avec ceux de Molinos; soit que dans des matières abstraites, cachées dans l'intimité de l'âme et des voies secrètes de Dieu, et dès lors difficiles à traiter sans obscurité et sans équivoques, il n'ait point mis cette exactitude théologique, cette précision d'idées et de langage, que demande la conservation de la foi et de la morale chrétienne. (Voyez JEAN DE LA CROIX, RUSBROCH, et TAULIER.) Le Pape avait moins été scandalisé du livre des *Maximes*, que de la chaleur emportée de ses adversaires. Il écrivit à quelques prélats: *Peccavit excessu amoris divini; sed vos peccatis defectu amoris proximi*. Fénelon se soumit sans restriction et sans réserve; il ne recourut pas à la distinction du fait et du droit; il n'alléguait pas que les écrits publiés pour sa défense étaient, malgré les efforts de ses adversaires, restés hors d'atteinte. Il fit un *Mandement contre son livre*, et annonça lui-même en chaire sa condamnation. Pour donner à son diocèse un monument de son repentir, il fit faire, pour l'exposition du Saint-Sacrement, un *Soleil porté par deux Anges*, dont l'un foulait aux pieds divers livres hérétiques, sur un desquels était le titre du sien, quoique cette qualification n'eût été donnée à aucune des propositions condamnées. Après cette défaite, qui fut pour lui une espèce de triomphe, il vécut dans son diocèse en digne archevêque, en homme de lettres, en philosophe chrétien. Il fut le père de son peuple et le modèle de son clergé. La douceur de ses mœurs, répandue dans sa conversation comme dans ses écrits, le fit aimer et respecter, même des ennemis de la France. Le duc de Malborough, dans la dernière guerre de Louis XIV, prit soin qu'on épargnât ses terres. Il fut toujours cher au duc de Bourgogne, et lorsque ce prince vint en Flandre dans le cours de la même guerre, il lui dit en le quittant: *Je sais ce que je vous dois, vous savez ce que je vous suis*. On pré-

tend qu'il aurait eu part au gouvernement, si ce prince eût vécu. Le maître ne survécut guère à son auguste élève, mort en 1742; il fut enlevé à l'Eglise, aux lettres et à la patrie, le 7 janvier, en 1715, à 63 ans, et fut généralement pleuré, surtout par Clément XI, qui lui destinait un chapeau de cardinal. Plusieurs écrits de philosophie, de théologie, de belles-lettres, sortis de sa plume, lui ont fait un nom immortel. On y voit un homme nourri de la fleur de la littérature ancienne et moderne, et animé par une imagination vive, douce et riante. Son style est coulant, gracieux, harmonieux; les hommes d'un goût délicat voudraient qu'il fût plus rapide, plus serré, plus fort, plus fin, plus pensé, plus travaillé; mais il n'est pas donné à l'homme d'être parfait. Ses principaux ouvrages sont : les *Aventures de Télémaque*, composées, selon les uns, à la cour; et fruit, selon d'autres, de sa retraite dans son diocèse. Un valet de chambre, à qui Fénelon donnait à transcrire cet ouvrage singulier, qui tient à la fois du roman et du poème épique, en prit une copie pour lui-même. Il n'en fit imprimer d'abord qu'une petite partie, et il n'y en avait encore que 208 pages sorties de dessous presse, lorsque Louis XIV, injustement prévenu contre l'auteur, et qui croyait voir dans le livre une satire continuelle de son gouvernement, fit arrêter l'impression de ce chef-d'œuvre; et il n'a pas été permis d'y travailler en France, tant que ce prince a vécu. Après la mort du duc de Bourgogne, le monarque brêla tous les manuscrits que son petit-fils avait conservés de son précepteur. Fénelon passa toujours, à ses yeux pour un bel-esprit chimérique et pour un sujet ingrat. Son *Télémaque* acheva de le perdre à la cour de France; mais ce livre n'en fut que plus répandu dans l'Europe. Les malins cherchèrent des allusions, et firent des applications. Ils crurent voir M^{me} de Montespan dans *Calypso*. M^{lle} de Fontanges dans *Eucharis*, la duchesse de Bourgogne dans *Antiope*, Louvois dans *Prothée*, le roi Jacques dans *Idoménée*, Louis XIV dans *Sésostrie*. Les gens de goût, sans s'arrêter à ces allusions, admirèrent dans ce roman moral toute la pompe d'Homère jointe à l'élégance de Virgile, tous les agréments de la fable réunis à toute la force de la vérité. Ils pensèrent que les princes qui les méditeraient, apprendraient à être hommes, à faire des heureux et à l'être. « C'est la sagesse elle-même, dit un philosophe moderne, qui y donne des leçons aux rois et aux peuples, non avec cette

« morgue, cet apprêt ridicule, ce verbe
« suffisant et orgueilleux, si fort en
« usage aujourd'hui, mais avec un ton
« simple et modeste, accompagné du
« charme de la vérité : elle enseigne aux
« rois les moyens de faire fleurir leurs
« empires, de soutenir l'éclat du trône,
« d'augmenter leur gloire, sans les trom-
« per ni les éblouir par des projets chi-
« mériques, par des systèmes destruc-
« teurs, par des économies imaginaires :
« elle leur montre la source de l'abon-
« dance et du bonheur public, dans l'en-
« couragement de l'agriculture, dans la
« protection active et vigilante du com-
« merce, dans l'abolition du luxe, en
« renfermant chaque individu dans son
« état par de sages lois. Loin de faire re-
« sentir sans cesse aux oreilles des peu-
« ples ce cri turbulent et inquiet d'éga-
« lité, de liberté, elle leur dit : Vous êtes
« nés sous l'empire des lois, vous avez
« des maîtres, la patrie vous porte dans
« son sein; soyez soumis aux lois; obéis-
« sez à vos maîtres; soyez sujets fidèles,
« aimez votre patrie, et songez que la
« religion, l'honneur, votre intérêt per-
« sonnel, sont des chaînes sacrées qui
« vous lient à l'état, et que les rompre est
« un crime. » Quelques gens de lettres, tels que Faydit et Gueudeville, reprochèrent à l'auteur des anachronismes, des phrases négligées, des répétitions fréquentes, des longueurs, des détails minutieux, des aventures peu liées, des descriptions trop uniformes de la vie champêtre; mais leurs critiques, tombées dans l'oubli, n'ôtèrent rien de son mérite à l'ouvrage critiqué. Elles n'empêchèrent point qu'on en fit, et qu'on n'en ait fait depuis un très-grand nombre d'éditions. Les meilleures sont celles qui ont paru depuis 1717, année dans laquelle la famille de l'archevêque de Cambrai publia cette production, sur le manuscrit de l'auteur, en 2 vol. in-12, et la plus belle est celle d'Amsterdam en 1734, in-fol., avec des figures magnifiques. Il y en a aussi de très-belles éditions réimprimées récemment, en 2 vol. in-4, 2 vol. in-8, 4 vol. in-18 par Didot aîné, Didot jeune et Crapelet. On a fait des éditions à Rotterdam, à Liège et ailleurs, où l'on explique, dans des notes, toutes les allusions qui furent faites d'abord par le public malin; plusieurs de ces notes ont de plus un ton d'irréligion et de fanatisme de secte. Cependant on voit mettre indifféremment ces éditions entre les mains des jeunes gens. Il convient de leur donner des éditions sans notes. Les *Aventures de Télémaque* ont été traduites en prose dans toutes les langues de l'Eu-

ope, et même en grec et en latin. Elles ont été mises en vers français, mais sans succès, Paris, Didot 1792, 6 vol. in-12, & traduites en vers allemands, en vers hollandais, en vers italiens et en vers ans; *Dialogues des Morts*, en 2 vol. in-12, réimprimés plusieurs fois en 1 vol. in-12; le *Télémaque*, ou, pour mieux lire, les principales réflexions du *Télémaque* avaient été données pour thèmes au duc de Bourgogne; ces *Dialogues* lui furent donnés pour lui inspirer quelque vertu, ou pour le corriger de quelque défaut. Fénelon les écrivait tout de suite, sans préparation, à mesure qu'il les croyait nécessaires au prince; ainsi on ne doit pas être surpris s'ils sont quelquefois vides de pensées, si on y trouve des assertions peu réfléchies, des imputations mal fondées et pleines de préjugés nationaux; *Dialogues sur l'Eloquence en général et sur celle de la Chaire en particulier*, avec une *Lettre sur la Rhétorique et la Poésie*, 1718, in-12, plusieurs éditions. Cette *Lettre*, adressée à l'Académie française, est un excellent morceau qui ne dépare point les *Dialogues*. L'auteur du *Télémaque* avait été reçu dans cette compagnie en 1693, à la place de Pellisson. Il lui fut utile plus d'une fois, par son goût pour les belles-lettres, et par sa grande connaissance de la langue; *Direction pour la conscience d'un roi*, composée pour le duc de Bourgogne, brochure in-12, estimée. On l'a publiée en 1734, et elle a été réimprimée à Paris en 1774, in-8; *Abrégé des Vies des anciens Philosophes*, autre fruit de l'éducation du duc de Bourgogne, in-12. Cet ouvrage n'est pas achevé; un excellent *Traité de l'éducation des filles*, 1687, in-12; *OEuvres philosophiques, ou Démonstration de l'existence de Dieu par les preuves de la nature*, dont la meilleure édition est de 1726, à Paris, in-12. Le duc d'Orléans, depuis régent du royaume, avait consulté, dit l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, l'archevêque de Cambrai sur des points qui intéressent tous les hommes. Il demandait si on peut démontrer l'existence de Dieu; si ce Dieu veut un culte. Il faisait beaucoup de questions de cette nature, en philosophie; et l'archevêque répondait en philosophe et en théologien. Le Père Tournemine y a fait des additions; des *OEuvres spirituelles*, Amsterdam, 1731, 5 vol. in-12, réimprimées plusieurs fois en 4 vol. in-12. On y voit un homme consommé dans les voies intérieures, dans la connaissance du cœur et de l'esprit humain; plus on a réfléchi en chrétien, plus on prend plaisir à les lire, plus on

en sent la vérité et la profondeur; des *Sermons*, 1744, in-12, faits dans la jeunesse de l'auteur, et qui sont au rang des productions médiocres en ce genre; plusieurs ouvrages en faveur de la constitution *Unigenitus* et du *Formulaire*. Les ennemis de l'archevêque de Cambrai ont prétendu qu'il n'avait pris parti contre le jansénisme, que parce que le cardinal de Noailles s'était déclaré contre le quiétisme; imagination aussi frivole que calomnieuse, directement opposée avec la vie et le caractère de cet homme célèbre, incapable, de son naturel et par le genre de sa philosophie, et plus encore par sa religion, d'une si lâche et si odieuse hypocrisie. Pour se convaincre de la sincérité et de l'immuabilité de ses sentiments, touchant cette secte, il n'y a qu'à lire la lettre qu'il écrivit la veille de sa mort, et qui se trouve dans ses *OEuvres spirituelles*, tom. 4, p. 358. « Je viens de recevoir l'extrême-onction: « C'est dans cet état, où je me prépare à aller paraître devant Dieu, que je vous prie instamment de représenter au roi mes véritables sentiments. Je n'ai jamais eu que docilité pour l'Eglise, et qu'horreur des nouveautés qu'on m'a imputées. J'ai reçu la condamnation de mon livre avec la simplicité la plus absolue... Je prends la liberté de demander à Sa Majesté deux grâces, qui ne regardent ni ma personne ni aucun des miens. La première est qu'elle ait la bonté de me donner un successeur pieux, régulier, bon, et ferme contre le jansénisme, lequel est prodigieusement accrédité sur cette frontière, etc. L'autre grâce est qu'elle ait la bonté d'achever avec mon successeur ce qui n'a pu l'être avec moi pour MM. de Saint-Sulpice, etc. » Quelques autres écrits, et un grand nombre de *Lettres* qu'on a promises au public. Fénelon avait fait, pour les princes ses élèves, une excellente *Traduction de l'Enéide de Virgile*; mais on ne sait ce qu'est devenu le manuscrit. Quelle perte, si cette version était dans le style du *Télémaque*! Ramsay, disciple de l'archevêque de Cambrai, a publié la *Vie* de son illustre maître, in-12, *La Haye*, 1724. M. de Bausset a publié une *Histoire de Fénelon* très-estimée, 3^e édition, 1817, 4 vol. in-8. Les curieux qui la consulteront, ne pourront s'empêcher d'aimer ce prélat et de le pleurer. Il recevait les étrangers aussi bien que les Français, et ne leur cherchait pas des ridicules. « La politesse est de toutes les nations, disait-il, les manières de l'expliquer sont différentes, mais indifférentes de leur

nature. » Quoiqu'il eût beaucoup à se plaindre de Bossuet, il prit un jour le parti de ce prélat contre Ramsay, qui ne rendait pas assez de justice à son érudition. M. l'abbé de Querboeuf a donné en 1787, et années suivantes, une édition complète de ses *Œuvres*, Paris, Didot, 9 vol. in-4. Elles ont été réimprimées à Paris, en 1810, en 10 vol. in-8 et in-12, et à Toulouse en 19 vol. in-12 et en 1821-24, par MM. Gosselin et Caron, 22 vol. in-8. L'abbé Jauffret a publié les *Œuvres choisies de Fénelon* en 6 vol. in-12; deux éditions en ont paru. Il y en a encore plusieurs autres, soit choisies, soit complètes.

FÉNELON (Gabriel-Jacques), neveu de l'illustre archevêque de Cambrai, eut les vertus de son oncle réunies à tous les talents militaires; il fut chevalier des ordres du roi, ambassadeur en Hollande en 1725, ministre plénipotentiaire deux ans après au congrès de Soissons, et signa le traité de neutralité avec les Etats-Unis en 1733. Il fut blessé mortellement à la bataille de Rocoux, étant lieutenant-général, et mourut trois jours après à Lantins, le 41 octobre 1746. Voltaire, en parlant de ce héros, fait un aveu bien honorable au Christianisme. « Son extrême « dévotion, dit-il, augmentait encore son « intrépidité. Il pensait que l'action la « plus agréable à Dieu était de mourir « pour son roi (quand la raison et le « devoir l'exigent). Il faut avouer « qu'une armée composée d'hommes qui « penseraient ainsi serait invincible. » *Histoire de Louis XV*, tom. I, pag. 209. (Voyez GUSTAVE-ADOLPHE.) Ce fut le marquis de Fénelon qui publia la première édition régulière de *Télémaque* et conforme au manuscrit de Fénelon.

FÉNELON (J.-B.-A. SALIGNAC DE), de la famille de l'illustre archevêque de Cambrai, né à St-Jean-d'Estisac en Périgord, l'an 1714, embrassa l'état ecclésiastique, et fut nommé aumônier de la reine Marie Leksinska, épouse de Louis XV. Après la mort de cette princesse, il se retira dans le diocèse d'Autun, au prieuré de St-Sernin-du-Bois, dont il avait été pourvu en 1745, et il s'y fit bientôt remarquer par ses vertus bienfaisantes. Le pays ne contenait que des mainmortables, il les affranchit tous; il encouragea la culture des terres, établit des forges pour faciliter le débit du charbon abondant dans la contrée, et abandonna, pour les faire prospérer, le produit d'un étang qui formait la meilleure partie de son revenu. Dans une année de disette, il fit ouvrir à ses frais une grande route de St-Sernin à Conches,

où se tenait un gros marché; il procura ainsi à ses vassaux le moyen de pouvoir transporter facilement leurs denrées, et aux femmes, aux enfants, aux vieillards employés dans ces travaux, une existence assurée dans ces temps de misère. Des circonstances imprévues l'appelèrent à Paris; il n'y voulut loger que dans un séminaire, celui des *Missions étrangères*, et il eut bientôt connaissance de l'établissement formé par l'abbé de Pont-Briant en faveur des petits Savoyards. Sollicité d'en prendre la direction, il entreprit de faire connaître à ces jeunes infortunés les utiles vérités de la religion; et il aidait en même temps de sa bourse ceux que des maladies ou le défaut d'ouvrage laissait sans ressource. Pour les encourager au bien, il donnait de petites médailles de cuivre à ceux qui étaient constamment appliqués à leurs devoirs, et ces médailles, bientôt connues de la police, devinrent, pour ceux qui en étaient décorés, la plus puissante des recommandations. On le voyait souvent s'arrêter près d'eux, dans les carrefours, pour s'informer de leurs gains, les consoler quand ils n'en avaient pas obtenu, et leur demander quels étaient leurs besoins les plus urgents. Quand ses moyens étaient épuisés, il savait intéresser les riches en leur faveur. Des vertus aussi modestes auraient dû le préserver, il semble, de la rage des révolutionnaires; cependant il fut arrêté comme suspect en 1793, et renfermé au Luxembourg. Les Savoyards réclamèrent en vain leur père et leur unique appui; il fut traduit au tribunal révolutionnaire, et condamné à mort le 7 juillet 1794, à l'âge de 80 ans. Placé sur la charrette qui devait le conduire à l'échafaud, il ne cessa d'exhorter, de consoler ses compagnons d'infortune jusqu'au lieu du supplice, où il prononça sur eux les paroles de l'absolution, et l'on remarqua que le bourreau lui-même, pénétré tout-à-coup d'un respect involontaire, s'inclina devant ce saint prêtre, comme s'il désirait d'être absous du crime dont il allait être l'instrument.

FENOUILLOT. (Voy. FALBAIRE.)

FENWICK, évêque de Cincinnati, naquit dans le Maryland en Amérique, en 1766. Après avoir fait ses études au collège de Bornheim, situé près d'Anvers dans la Belgique, et dirigé par des dominicains anglais, il fit lui-même profession dans l'Ordre de ces religieux. Il était procureur de leur établissement, lorsque la révolution française éclata. Il se retira alors en Angleterre, où il

resta jusqu'en 1804. A cette époque, le P. Fenwick obtint la permission de son supérieur de retourner en Amérique pour consacrer sa vie à la conversion de ses compatriotes. Pendant deux ans, il travailla avec le plus grand zèle à étendre le royaume de Dieu dans le Maryland, son pays natal. L'archevêque de Baltimore l'envoya en 1806 dans le Kentucky, où il réussit, avec le secours de son patrimoine, à établir le couvent de Sainte-Rose, qui devint bientôt le refuge des dominicains anglais. Les services qu'il avait rendus à son Ordre le firent nommer provincial; mais il refusa cette dignité. En 1810, le P. Fenwick commença à parcourir les forêts de l'Ohio, et mérita, par le bien qu'il opéra, de recevoir le surnom d'*apôtre de l'Ohio*. En 1823, il fut nommé évêque de Cincinnati et administrateur du Michigan et du Nord-Ouest. Il voulait encore se soustraire à cet honneur, mais son supérieur le contraignit de l'accepter. Les ressources étaient alors tellement étreintes, qu'à peine put-il se procurer les vêtements épiscopaux. Il loua dans la ville épiscopale une petite maison, dont il ne réserva pour son usage personnel que le grenier où il couchait; le reste du bâtiment servait de chapelle et de parloir. Cependant, comme il ne pouvait même en payer la location ni subvenir à sa subsistance, il partit pour Rome avec l'intention de déposer ses fonctions aux pieds du Souverain-Pontife; mais Léon XII ne voulut pas accepter sa démission, et lui accorda des secours et des encouragements. De retour en Amérique, l'évêque de Cincinnati entreprit une visite pastorale. Le choléra sévissait alors et faisait de nombreuses victimes. Mgr Fenwick, dont le zèle ne redoutait aucun danger, continua le cours de ses travaux apostoliques; mais, épuisé de fatigues, il fut atteint par le fléau, et succomba à Wooster, à trente milles de Canton, le 26 septembre 1832.

FÉRAUD (Jean-François), jésuite, né à Marseille le 17 avril 1725. Après son noviciat, il fut envoyé à Besançon où il professa les éléments de la langue latine et la rhétorique avec beaucoup de réputation. Il émigra au commencement de la Révolution, et reentra en France en 1798. Malgré son grand âge, il se consacra tout entier au service des autels qui se trouvaient alors presque abandonnés de ministres, et il mourut à Marseille le 8 février 1807. On lui doit : *Dictionnaire grammatical de la langue française*, 4^e édition, 1786, 2 vol. in-8 ;

Dictionnaire critique de la langue française, Marseille, 1787-1788, 3 vol. in-4.

EMPEREURS D'ALLEMAGNE.

FERDINAND I^{er}, empereur d'Allemagne, second fils de l'archiduc Philippe et frère puîné de Charles-Quint, naquit à Médina en Castille l'an 1503. Il épousa Anne, fille de Ladislas VI, roi de Hongrie et de Bohême, et sœur de Louis-le-Jeune, tué à la bataille de Mohatz en 1526. Après la mort de ce prince, Ferdinand se crut en droit de lui succéder, et se fit couronner roi de Hongrie et de Bohême, en 1527. (Voyez ZAPOL.). Il fut élu roi des Romains en 1531. Charles-Quint ayant abdiqué l'empire en 1556, il lui succéda en 1558, l'abdication n'ayant été acceptée par les princes de l'empire que cette année-là. Le pape Paul IV refusa de le reconnaître pour empereur légitime, parce qu, disait ce pontife, l'abdication de Charles-Quint, faite sans la permission du Saint-Siège, était nulle; mais Pie IV, son successeur, ne crut pas devoir faire ces difficultés. Ferdinand pressa ce Pape de permettre à ses sujets d'Autriche la communion sous les deux espèces : le Pape s'occupait de cette affaire, lorsque l'empereur mourut à Vienne en 1564, à 61 ans. Ce prince sage et modéré voulait donner la paix à l'Eglise; mais il ne connaissait pas assez l'esprit des sectaires, toujours plus tumultueux et plus exigeants, lorsqu'on paraît incliné à composer avec eux. Il fit une trêve de 80 ans avec les Turcs, réconcilia plusieurs princes ennemis, et termina les querelles des rois de Danemarck et de Suède. Un testament, qu'il avait fait 20 ans avant sa mort, en 1543, et auquel il ne dérogea point par ses dernières volontés, jeta de loin la semence de la guerre qui a troublé l'Europe 300 ans après. Ce testament appelait ses filles à la succession des royaumes de Bohême et de Hongrie, au défaut des héritiers de ses fils. Cette disposition a donné lieu, en 1740, à la prétention que la maison électoral de Bavière a formée sur ces royaumes, l'archiduchesse Anne, fille de Frédéric I^{er}, ayant été mariée à Albert V, duc de Bavière. Mais le vrai sens du testament ne regardait que ses filles proprement dites, alors vivantes, non pas les enfants qui en naîtraient, et qui, après des siècles, s'imagineraient pouvoir disputer la succession aux descendants de la ligne directe. Cela était bien clair aux yeux de tout homme qui ne raisonne pas d'après la logique des cours, et qui ne connaît pas les sophismes de l'ambitieuse et tortueuse politique. On a imprimé les *Lettres* de cet empereur en latin adressées au pape Pie

IV, Paris, 1568, in-8. Sa *Vie* a été écrite en espagnol par Alphonse Ulloa, en italien par Louis Dolce, et Schardusi en a publié un abrégé en latin. Son éloge se trouve dans le recueil intitulé : *Orationes clarorum virorum, etc., ad principes habitæ*, Cologne, 1559.

FERDINAND II, archiduc d'Autriche, fils de Charles duc de Styrie, et petit-fils de Ferdinand I^{er}, tué en 1578, roi de Bohême en 1617, de Hongrie en 1618, fut empereur en 1619, à 41 ans. Les Bohémiens révoltés venaient de se donner à Frédéric V, électeur palatin, surnommé *roi d'hiver* (parce qu'il n'a régné que l'espace d'un hiver). L'empereur attaqua le nouveau roi et dans son royaume de Bohême et dans son électorat. La bataille de Prague, gagnée en 1620, décida de son sort. Son électorat fut donné à son vainqueur, Maximilien, duc de Bavière. Christiern IV, roi de Danemarck, s'unit, avec d'autres princes pour secourir le palatin. Tilli, un des plus grands généraux de l'empereur, le défait en 1626, ôta toutes les ressources au palatin, et força son défenseur le roi Christiern à signer la paix en 1629. Les victoires de Ferdinand donnèrent de la jalousie aux princes protestants d'Allemagne; ils s'unirent contre lui avec Louis XIII, roi de France, et Gustave-Adolphe, roi de Suède. Gustave, le héros du Nord, remporta une victoire signalée à Leipsick sur Tilli en 1631, soumit les deux tiers de l'Allemagne et perdit la vie, l'année d'après, au milieu de ses triomphes, à la bataille de Lutzen. Bannier, général du roi mort, continua ses conquêtes, et soutint la réputation des armes suédoises. L'empereur rompit le cours de ces victoires, par le gain de la bataille de Nortlingue en 1634. L'année suivante, il conclut à Prague une paix particulière avec le duc de Saxe et d'autres princes protestants, et fut assez heureux, deux ans après, pour faire déclarer son fils roi des Romains. Enfin, après dix-huit ans d'un règne toujours troublé par des guerres intestines et étrangères, Ferdinand mourut en 1637. Les plus grands ennemis de cet empereur n'ont pu refuser des éloges à sa grandeur d'âme, à sa prudence, à sa fermeté et à ses autres vertus. Il semblait être au-dessus des événements, dit un historien, et trouvait, jusque dans ses pertes les moyens de parvenir à ses fins. Il eût été le restaurateur de la religion catholique en Allemagne, sans les puissants secours que la France et la Suède donnèrent aux protestants. Quelques sectaires et les philosophistes des derniers temps ont déchiré le nom de ce prince

d'une manière indigne, et traité de fanatisme les efforts qu'il fit pour réprimer les nouvelles erreurs. Un écrivain judicieux et équitable remarque, à cette occasion, que « le nom de *Fanatique* « n'est donné par nos prétendus sages « qu'aux catholiques qui ont combattu « pour la foi de leurs pères, pour la défense de leurs temples, de leurs sacristies, de leurs usages. Charles-Quint, Philippe II, le duc d'Albe, Ferdinand II, etc., sont des *fanatiques*; Elizabeth, qui fait nager l'Angleterre dans le sang pour y établir l'hérésie, est une héroïne. Gustave-Adolphe, qui a pillé et dégradé toutes les églises d'Allemagne, et ravagé en l'honneur de Luther dix grandes provinces; Guillaume, qui détrône son beau-père en faveur de la religion anglicane, etc., sont des héros. Qualité distinctive de la vérité, elle seule attire la haine et les malédictions de l'erreur. » (Voyez JACQUES II, PHILIPPE II, LOUIS XIV, MARTELLON). Le Père Guillaume Lamosnini a donné un tableau des vertus de ce religieux empereur, sous le titre de *Idæ principis christiani*, Cologne, 1638, in-24, de 298 pages. Gustave-Adolphe disait au milieu de ses brillants succès, qu'il ne craignait que les vertus de Ferdinand. Bethlem Gabor, un autre de ses ennemis, disait que la guerre était difficile et dangereuse contre un prince que la prospérité n'élevait pas, et qu'il ne laissait point abattre par l'adversité.

FERDINAND III, surnommé *Ernest*, fils aîné de Ferdinand II, naquit en 1608, fut roi de Hongrie en 1625, de Bohême en 1627, des Romains en 1636, et empereur en 1637. La mort du père ne changea rien à la face des affaires, et la guerre continua partout avec une égale vivacité sous son fils. Il eut, d'abord, quelques avantages sur les Suédois; mais Bernard de Saxe, duc de Weimar, devint un ennemi aussi dangereux pour Ferdinand III que Gustave-Adolphe l'avait été pour Ferdinand II. Ce général remporta 4 victoires en moins de 4 mois. Bannier ne fut pas moins heureux sous ce règne, qu'il l'avait été sous le précédent. Il osa assiéger Ratisbonne, où l'empereur tenait sa diète; il la foudroya avec son artillerie, et sans un dégel il s'en rendait maître. Les Français s'étaient joints aux Suédois. Le maréchal de Guébriant enleva Lambol et ses troupes à la bataille d'Ordingen, en 1643. Le duc d'Enghien, appelé depuis le *Grand Condé*, força l'année suivante les retranchements de Fribourg, et gagna, en 1643, une bataille à Nortlingue, dans cette même

plais où les Suédois avaient été vaincus 11 ans auparavant ; mais cette victoire n'eut ni l'importance, ni les effets de la première. Torstenson, autre général suédois, pressait l'Autriche d'un côté, Condé et Turenne de l'autre. Ferdinand, fatigué de tant de revers, conclut enfin la paix de Westphalie en 1648. Les traités, signés l'un à Osnabruck, l'autre à Munster, furent long-temps le code politique et la principale des lois fondamentales de l'empire germanique. Par cette paix, les rois de Suède devinrent princes de l'empire, en se faisant céder la plus belle partie de la Poméranie ; le roi de France devint landgrave d'Alsace, sans être prince de l'empire ; les religions luthérienne et calviniste furent autorisées, et l'Eglise catholique fut frappée du plus grand coup qu'elle eût encore essuyé en Allemagne. Le Saint-Siège et le roi d'Espagne furent mécontents de ce traité ; l'empereur lui-même en versa des larmes. Il mourut environ 10 ans après, en 1657.

ROIS DE CASTILLE, DE LÉON ET D'ESPAGNE.

FERDINAND I^{er}, roi de Castille et de Léon, dit le *Grand*, second fils de Sanche III, roi de Navarre, donna bataille à Alphonse, roi de Léon, et le tua en 1037. Maître de ce royaume et par le droit de conquête et par celui de son épouse, il se fit couronner roi de Léon et des Asturies en 1038. Il tourna ensuite ses armes contre les Maures, leur prit beaucoup de villes, et poussa ses conquêtes jusqu'au milieu du Portugal, où il fixa la rivière de Mondego pour servir de bornes aux deux Etats. Quelque temps après, il déclara la guerre à son frère Garcias IV, roi de Navarre : on en vint aux mains, et Garcias perdit son royaume et la vie. Ferdinand mourut en 1065, après avoir régné 30 ans en Castille, et 28 dans le royaume de Léon. Prince sage, grand capitaine, on ne lui reproche que la faiblesse, trop souvent répétée dans ces temps barbares en Espagne et en France, d'avoir partagé ses Etats entre ses trois fils, qui tous devinrent rois : faute qui fut toujours la source des guerres civiles.

FERDINAND III (saint), fils d'Alphonse IX, né l'an 1200, parvint à la couronne de Castille par l'abdication volontaire de sa mère, la reine Bérengère, en 1217, et à celle de Léon par la mort de son père en 1230. Dès l'an 1238, il avait commencé à faire la guerre aux Maures, et leur avait pris Baera et Usoda. Ce fut en 1236, que Cordoue tomba en son pouvoir. Elle contenait 300,000 âmes ; et l'on vit un roi chrétien occuper le palais d'Abderram, dit le *Grand*, trois siècles après

l'époque où il fut construit. Il convertit en église sa superbe mosquée, chef-d'œuvre d'architecture mauresque, où l'on compte 12,000 colonnes, et qui est encore aujourd'hui la cathédrale de Cordoue. Almansour y avait fait apporter les cloches de Compostelle sur les épaules des chrétiens, et Ferdinand les fit reporter en Galice sur celles des Maures. Après la prise de Cordoue, les rois maures de Murcie et de Grenade se déclarèrent tributaires de Ferdinand. Ce prince tourna ses armes contre Séville : deux ans se passèrent dans les préparatifs et à la construction d'une flotte qui, placée à l'embouchure du Guadalquivir, bloquait le port de Séville, et interceptait tous les convois envoyés d'Afrique. Après une opiniâtre défense, Séville capitula faute de vivres. Peu de temps après, Ferdinand prit Xérès, où avait péri, cinq siècles et demi auparavant, don Rodrigue, dernier roi goth en Espagne, qui tomba au pouvoir des Musulmans. Il mourut en 1252, occupé du projet de conquérir le royaume de Maroc. Son successeur fut Alphonse X, qu'il avait eu de Béatrix de Souabe. Il avait épousé en secondes nocces Jeanne de Ponthieu, fille du comte Simon et de Marie, petite-fille de France. Blanche de Castille, mère de saint Louis, était sœur d'Alphonse IX, père de Ferdinand. Ce prince, cousin-germain de saint Louis, fut aussi saint, et peut-être plus grand homme que lui. Il fit des lois sages comme ce roi de France : il humilia les grands qui tyrannisaient les petits, purgea ses Etats des brigands et des voleurs, établit le conseil souverain de Castille, fit rassembler les lois de ses prédécesseurs en un *Code*, et donna une nouvelle face à l'Espagne. Son zèle pour la foi fut sans bornes ; sa piété, sa vie austère et exemplaire, sa magnificence dans tout ce qui concerne le culte de Dieu, furent constamment regardées par des peuples chrétiens comme les vraies causes qui tenaient la victoire attachée à sa personne et à ses armées. Les philosophes ne lui pardonneront pas d'avoir poursuivi les hérétiques, et fait punir les dogmatiseurs ; mais c'est une nouvelle preuve que leur suffrage n'est pas fait pour honorer la véritable grandeur. Clément X le mit au nombre des saints. Le cardinal don Rodrigue Ximènes, archevêque de Tolède et ministre de Ferdinand III, a écrit son histoire sous le nom de *Chronique*, Séville, 1616 ; Médina del Campo, 1667, in-fol. L'abbé Ligny a écrit, en français, la *Vie* de ce prince, Paris, 1759, in-12.

FERDINAND IV est surnommé l'A-

journal, parce que dans un accès de colère il fit jeter du haut d'un rocher deux seigneurs qui, avant que d'être précipités, l'ajournèrent à comparaitre devant Dieu dans 30 jours, et qu'il mourut au bout de ce terme. Ce qu'il y a de certain, c'est que Ferdinand mourut subitement et fort jeune, à 24 et selon quelques-uns à 27 ans. Il était parvenu au trône de Castille en 1295, à l'âge de dix ans. Les premières années de son règne furent très-orageuses; mais la reine Marie, sa mère, se conduisit avec tant de sagesse et de fermeté, qu'elle assura la couronne sur la tête de son fils. Il se signala par ses conquêtes sur le roi de Grenade et sur les Maures, auxquels il enleva Gibraltar, moins fort alors qu'aujourd'hui. C'était un prince violent, emporté et despotique. Voici comme un auteur contemporain rapporte l'histoire de son ajournement. « Deux frères, accusés « de meurtre et condamnés à être précipités du haut d'un rocher, quoiqu'on « n'eût pas de quoi les convaincre, et « qu'ils persistassent à nier le fait, en appelèrent à l'équité des lois; mais voyant « que leurs représentations au roi étaient « inutiles, et qu'ils avaient affaire à un « juge implacable et féroce, ils prirent « Dieu à témoin de leur innocence, et « citèrent le prince à comparaître dans « 30 jours à son tribunal. On méprisa ce discours, qu'on regarda plutôt comme « un désir de vengeance que comme une « prédiction. Ferdinand marchait en Andalousie, et était arrivé à Martos, « lorsqu'au trentième jour, justement « depuis l'exécution des deux frères, le « monarque s'étant retiré après son dîner pour dormir, fut trouvé mort dans « son lit. » (Voyez MOLAY).

FERDINAND V, dit *le Catholique*, fils de Jean II, roi d'Aragon, vit le jour à Soz, sur les frontières de la Navarre. Il épousa, en 1469, Isabelle de Castille, sœur de Henri IV, dit *l'Impuissant*. Ce mariage joignit les Etats de Castille avec ceux d'Aragon. Ferdinand et Isabelle vécurent ensemble, dit un historien, non comme deux époux dont les biens sont communs sous les ordres du mari, mais comme deux monarques étroitement unis pour leurs communs intérêts. Ils formèrent une puissance telle que l'Espagne n'en avait pas encore vu. Ferdinand déclara la guerre à Alphonse, roi de Portugal, le battit à Toro, en 1476, et termina la guerre par une paix avantageuse. Le royaume de Grenade gémissait sous le joug des Maures; il le conquit après une guerre de 8 ans. Maître de la Castille par sa femme, de Grenade par

ses armes, et de l'Aragon par sa naissance, il ne lui manquait que la Navarre qu'il conquit dans la suite. Dans le même temps que Ferdinand faisait des conquêtes en Europe, Christophe Colomb découvrait l'Amérique et le faisait souverain d'un nouveau monde. Ce n'était pas assez pour Ferdinand; il envoya en Italie Gonzalve de Cordoue, dit *le grand Capitaine*, qui s'empara d'une partie du royaume de Naples, tandis que les Français se rendaient maîtres de l'autre. Ces-ci furent ensuite entièrement chassés par les Espagnols, avec lesquels ils ne pouvaient s'accorder sur les limites. Cette conquête fut suivie de celle de la Navarre. Henri VIII, roi d'Angleterre, était son gendre; il lui proposa la conquête de la Guienne. Le jeune roi envoya une armée, et son beau-père s'en sert pour conquérir la Navarre: fondant, dit-on, ses droits sur une bulle prétendue qui excommunait le roi de Navarre, et qui donnait son royaume au premier occupant; mais puisque Ferdinand, étant en guerre avec la France, avait autant de droit de leur prendre la Navarre que toute autre province, il est inutile de lui supposer des motifs imaginaires pour faire cette conquête. Ferdinand, appelé *le sage* et *le prudent* en Espagne, en Italie *le pieux*, n'eut pas en France de surnom si honorable: on sait que les Français ne disent guère de bien de leurs vainqueurs. Cependant les gens équitables et impartiaux lui ont rendu justice. « On ne peut lui refuser, dit un auteur « français, d'avoir été le plus grand roi « de son siècle: fin, souple, adroit, laborieux, éclairé, connaissant les hommes et les affaires, fécond en ressources, ces, prévoyant les événements, faisant la guerre non en baladin, mais en roi. » Ce monarque mourut, en 1516, au village de Madrigalet, d'une hydropisie, causée par un breuvage que Germain de Foix, sa seconde femme, lui avait donné pour le rendre capable d'avoir des enfants. Les Juifs furent chassés d'Espagne sous son règne; ce bannissement eut quelques mauvaises suites, mais la conduite de ces Israélites en avait fait appréhender de plus grandes, si on ne prenait pas le parti de les éloigner. Il humilia la haute noblesse; il rendit la force aux lois, il ramena la décence et la régularité du clergé, il diminua les impôts, il donna les plus sages ordonnances, il punit les magistrats prévaricateurs; et, ce qui est beaucoup moins que tout cela aux yeux des sages, il découvrit un nouveau monde; il conquit Grenade, Naples, la Navarre, Oran, les côtes d'Afrique.

je n'était pas sans raison que Philippe II écrivait : *C'est à lui que nous devons tout.* La Vie écrite par l'abbé Mignot, 2 vol. 1-12, manque d'exactitude et d'impartialité; on y remarque plus d'asservissement aux préjugés nationaux, que d'attachement à la vérité de l'histoire.

FERDINAND VII, roi d'Espagne et des Indes, né à Saint-Ildephonse le 13 octobre 1784, était fils de Charles IV, roi d'Espagne, et de Marie-Louise de Parme. A 6 ans, il fut proclamé prince des Asturies, et héritier présomptif de la couronne, malgré l'opposition de plusieurs députés des provinces qui demandaient, avant de lui prêter serment, le rétablissement des cortes supprimées par Charles IV. Le prince de la Paix, qui gouvernait alors l'Espagne, chargée de l'éducation du jeune Ferdinand et le duc de San-Carlos et le chanoine don Juan scoiquiz. Ce dernier, malgré les obligations qu'il avait à Godoi, avait conçu pour ce favori une haine violente qu'il ne tarda pas à partager à son élève. Le prince de la Paix, après avoir vainement cherché à détruire les préventions défavorables du jeune prince à son égard, résolut de rendre à Ferdinand haine pour haine, et s'appliqua à semer la division entre le père et le fils. Le jeune prince épousa en 1802 Marie-Antoinette, fille de Ferdinand IV, roi de Naples. Cette princesse, douée de toutes les grâces de son sexe, d'un esprit élevé, et d'un caractère affectueux, mais abreuvée de égards et d'ennuis à la cour de Madrid, mourut presque subitement 4 ans après. Il paraît que Ferdinand, conseillé par scoiquiz, conçut alors le projet de s'allier par un mariage à la famille de Bonaparte qui, élevé au plus haut degré de sa puissance, s'était rendu l'arbitre de l'Europe. Des conférences secrètes s'établirent dans ce but entre le prince des Asturies et l'ambassadeur français, de Beauharnais. Godoi, informé de ces négociations, les dénonça à Charles IV comme des actes de trahison qu'il fallait punir. Le roi, transporté d'indignation, fit saisir tous les papiers de son fils, et le fit conduire lui-même prisonnier à Escorial. On assure que, parmi les papiers de Ferdinand, on trouva une lettre écrite de sa main à l'empereur, où il lui demandait en mariage une de ses nièces, la fille de Lucien Bonaparte. Un décret rédigé par le favori fut adressé au conseil de Castille, pour faire déclarer trahison à la patrie le prince des Asturies et les courtisans qui l'avaient servi. Mais Napoléon exigea que les pièces du procès fussent amanties, et Ferdinand,

d'après ses conseils, ayant sollicité son pardon du roi, Godoi voulut se donner le mérite de la réconciliation, en se portant médiateur entre le père et le fils. Cependant Bonaparte ayant résolu de porter la guerre en Portugal, sous prétexte de maintenir le blocus continental, des troupes françaises conduites par Murat franchirent la frontière et s'avancèrent vers Madrid, en vertu d'un traité signé entre Napoléon et Godoi. A cette nouvelle, des troubles éclatèrent sur plusieurs points du royaume. Le bruit ayant couru, à cette époque, que Charles IV allait quitter l'Espagne pour se réfugier en Amérique, l'indignation publique ne connut plus de bornes, et le peuple demanda à grands cris le renvoi de Godoi. Le monarque, frappé de terreur, se hâta d'abdiquer en faveur du prince des Asturies, qui est proclamé sous le nom de Ferdinand VII. Le premier soin du nouveau roi fut de faire arrêter Godoi, dont les biens furent confisqués. Il se hâta aussi de diminuer les impôts, et de vendre les bois de la couronne pour subvenir aux dépenses d'utilité publique. Les troupes françaises, au milieu de ces événements, avaient continué d'occuper l'Espagne, et Murat était déjà dans Madrid avec l'élite de son armée, lorsque Ferdinand y fit son entrée. Le seul parti que le monarque eût à prendre était celui de la soumission, et il fit témoigner à Bonaparte le désir de conserver avec lui des relations de paix et d'amitié. Mais Napoléon, qui méditait déjà l'usurpation de l'Espagne, refusa de le reconnaître. Savary, duc de Rovigo, arriva bientôt à Madrid, et ayant annoncé à Ferdinand que l'empereur s'avancait en personne vers la frontière d'Espagne, il l'engagea à aller au devant de lui. Le roi se rendit à Burgos, d'où, sur les instances de Rovigo, il consentit à continuer sa route jusqu'à Vittoria. Là il reçut une lettre de Bonaparte, et, malgré les prières du peuple qui voulait s'opposer à son départ, le malheureux prince, qui entrevoyait déjà la trame dans laquelle il était enlacé, consentit à se rendre à Bayonne auprès de son ennemi. Tout à coup Bonaparte jeta le masque et lui fit demander une renonciation formelle du trône d'Espagne. Ferdinand résista d'abord avec courage, et refusa le trône d'Etrurie que l'empereur lui offrait en échange de ses Etats. Bientôt arrivèrent à Bayonne Charles IV, la reine, les infants et Godoi que Murat avait fait mettre en liberté. Alors éclatèrent dans la famille royale des scènes affligeantes qui, en la dégradant, secondèrent les projets ambitieux de Napoléon.

l'éon. Charles IV, qui haïssait son fils Ferdinand au point de vouloir, à quelque prix que ce fût, le frustrer de la couronne d'Espagne, rétracta son abdication comme lui ayant été arrachée par la force, et intima à son fils l'ordre de renoncer sans condition au trône d'Espagne. Ferdinand obéit, et le vieux roi ayant souscrit avec toute sa famille à une renonciation semblable, l'empereur appela son frère Joseph au trône d'Espagne devenu vacant. Ferdinand fut relégué au château de Valençay, en Berri, appartenant au prince de Talleyrand, avec don Antonio son oncle, et don Carlos son frère, le chanoine Escotquiz, et le duc de San-Carlos. Cependant les Espagnols, indignés de la mauvaise foi de Napoléon, commencèrent alors cette guerre sanglante et opiniâtre qui, en ébranlant le trône impérial, fit présager sa chute prochaine. Après 5 ans de captivité, Ferdinand eut la joie de voir Bonaparte obligé, par les embarras que lui suscitait la coalition européenne, de lui faire des ouvertures de paix. Un traité fut signé à Valençay le 11 décembre 1813, par le duc de San-Carlos et le comte de Laforêt; et le 3 mars suivant, Ferdinand VII reprit le chemin de ses États, où il fut accueilli par les acclamations unanimes de ses sujets. Le général Eguia précéda de deux jours le roi dans sa capitale, et fit arrêter en son nom les membres de la régence et un grand nombre de députés des cortès. L'assemblée, ayant protesté contre cet acte de rigueur, fut immédiatement dissoute, et tous ses actes furent abolis. Les citoyens qui avaient servi sous Joseph furent condamnés à l'exil. Tous ceux qui étaient connus pour leur libéralisme furent placés sous la surveillance de l'inquisition. Cette sévérité, déployée contre des hommes dont plusieurs avaient énergiquement combattu l'usurpation de Bonaparte, augmenta le nombre des mécontents. Les idées d'indépendance, qui s'étaient développées sous la domination de Joseph, se propagèrent sous le règne de Ferdinand avec d'autant plus de facilité, qu'elles étaient secondées par le mouvement des esprits en France à la même époque. En peu de temps, le trône de Ferdinand fut environné d'ennemis qui méditaient le rétablissement de la constitution des cortès de 1812. Les colonies de l'Amérique méridionale avaient proclamé leur indépendance dès l'année 1810. Ferdinand, pour les réduire, y avait envoyé en 1814 le général Morillo avec une armée. De nouvelles forces étaient parties en 1816 pour l'Amérique; mais les insurgés comman-

dés par Bolivar avaient obtenu de nombreux succès, et paraissaient à la veille d'un triomphe complet. Une troisième expédition se préparait à Cadix en 1820 quand une sédition éclata dans l'armée qui allait s'embarquer. Les troupes refusèrent de partir, et bientôt Riégo, lieutenant-colonel, se réfugia avec une faible troupe dans l'île de Léon, et appelant aux armes tous les libéraux, il proclama la constitution des cortès de 1812. La rébellion se propagea rapidement. Mina, réfugié en France, alla se mettre à la tête des guérillas de la Catalogne, et Quiroga devint général en chef de l'armée constitutionnelle. Ferdinand VII, cédant à la nécessité, accepta la constitution et jura de la faire exécuter. Une junte provisoire fut d'abord nommée, qui attendait la réunion des cortès qui survinrent le 9 juillet 1820, en présence du roi et de la famille royale. Dans cette assemblée figurèrent plusieurs membres des anciennes cortès. Le nouveau gouvernement abolit l'inquisition, chassa les Jésuites, rétablit la liberté de la presse, supprima les couvents, et confisqua les biens du clergé. Ces actes firent un grand nombre de mécontents; des conspirations s'ourdirent, et des troupes d'insurgés s'organisèrent dans la Catalogne et la Navarre, sous le nom d'armées de la fin. Le général Quesada et le curé Méjico étaient à leur tête. A Madrid, des engagements eurent lieu entre la garde royale et les révolutionnaires, et le sang coula dans les rues. Cependant la Sainte-Alliance se montrait alarmée des progrès de l'esprit révolutionnaire en Espagne; et le gouvernement français, plus spécialement menacé par l'agitation croissante qui régnait dans la Péninsule, se décida, d'accord avec les souverains de l'Europe, à y envoyer une armée pour y établir l'autorité de Ferdinand. Le duc d'Angoulême eut le commandement des troupes françaises, qui passèrent la Bidassoa le 7 avril 1823, et se trouvèrent le 20 mai suivant aux portes de Madrid, où elles entrèrent sans résistance. L'assemblée des cortès s'était retirée à Séville, emmenant le roi avec elle comme un otage précieux. Le général Bordesoulle s'avança à marche forcée sur cette ville; les cortès suspendirent le roi de ses fonctions, et ordonnèrent sa translation à Cadix. Renfermés dans cette place, les constitutionnels se préparèrent à une vigoureuse résistance. Mais la prise du Trocadéro par les troupes que commandait le duc d'Angoulême, ébranla le courage des cortès qui se décidèrent à négocier. Le prince généralissime exigea

réalablement la dissolution de l'assemblée et la mise en liberté de Ferdinand : le monarque fut conduit le 30 septembre auprès du duc d'Angoulême, et quelques jours après les Français occupèrent Caix. Après avoir rendu le libre exercice de sa puissance à un prince de sa race, le duc d'Angoulême essaya de lui inspirer des idées de modération et de sagesse, qui peuvent seules assurer la puissance des rois. Ferdinand VII fit, peu de temps après, son entrée à Madrid, où Riégo avait subi le dernier supplice. Depuis cette époque, l'Espagne, quoique travaillée par une fermentation sourde qui s'est révélée par plusieurs conspirations successives, a joui d'une certaine tranquillité. Ferdinand avait épousé en 1846 sa nièce Isabelle-Marie-Françoise, princesse de Portugal, qu'il perdit en 1818. Remarié en 1824 avec une fille du prince Maximilien de Saxe, qu'il perdit encore en 1829, il contracta un troisième mariage avec Marie-Christine, fille de François I^{er}, roi de Naples, dont il eut une fille, Marie-Isabelle-Louise, née le 10 octobre 1830. La même année, Ferdinand, au mépris de la loi salique adoptée en Espagne depuis l'établissement des Bourbons, avait renouvelé le décret rendu par Charles IV en 1789, *après lequel les successeurs de la couronne doivent être pris à perpétuité, par ordre de primogéniture, dans la ligne directe, et les princesses doivent monter sur le trône à défaut d'héritier mâle. Les ambassadeurs de France, de Naples et de Lucques protestèrent en vain contre ce décret. Ferdinand, depuis la naissance de sa fille, confirma cet acte, et fit prêter serment à la jeune princesse. En 1832, ce monarque fut atteint d'une maladie assez grave, qui ne lui permit plus de s'occuper des affaires publiques. Dès lors l'influence de la reine, qui avait pris un grand ascendant sur l'esprit de Ferdinand, augmenta de jour en jour. Afin d'assurer sa puissance, cette princesse chercha à rapprocher du parti libéral, et à chercher un appui, pour s'emparer de l'autorité à la mort de son époux, dont l'affaiblissement progressif lui faisait prévoir la fin prochaine. Ferdinand succomba le 29 septembre 1833 à une attaque d'apoplexie. Son règne fut signalé par des catastrophes politiques ; et sa mort fut le signal de nouveaux déchirements.*

ROIS DE NAPLES.

FERDINAND I^{er}, fils naturel d'Alphonse d'Aragon, dit le *Magnanime*, prit possession du royaume de Naples en 1458, qui lui fut confirmé par le pape Pie II ; il

était âgé alors de 24 ans. Il eut d'abord à soutenir une guerre contre plusieurs princes qui lui contestaient ce royaume ; il fut battu près de Sarno ; mais, ayant été ensuite secouru par Scanderbeg, ses armes eurent du succès ; il battit le duc de Calabre. Tranquille possesseur du royaume, il ne tarda pas de tourner ses armes contre le Saint-Siège, qui lui avait rendu des services signalés. Innocent VIII réussit à faire la paix avec lui ; mais ce fut pour un moment. Ce prince renouvela d'abord les hostilités, ce qui força le Pape à l'excommunier ; mais, ayant montré du regret de ses déprédations, le pontife signa de rechef un traité de paix. Charles VIII, roi de France, ayant formé des prétentions sur ce royaume, Ferdinand voulut détourner l'orage en faisant des propositions avantageuses à ce prince ; elles furent rejetées, et ce refus affligea Ferdinand si vivement, qu'il en mourut en 1494. Il fut peu regretté de ses sujets qu'il n'avait cessé de vexer ainsi que ses voisins. Alphonse, son fils aîné, lui succéda.

FERDINAND II, fils d'Alphonse, fut couronné roi de Naples en 1495 ; il eut d'abord une guerre sanglante à soutenir contre Charles VIII, roi de France, et ses propres sujets qui l'obligèrent de se retirer dans l'île d'Ischia. Les Vénitiens et les Espagnols travaillèrent à le rétablir dans Naples occupée par les Français. Ferdinand parut devant cette ville avec une flotte nombreuse, en 1495, assiégea Montpensier retiré dans un des châteaux de Naples, l'obligea à l'abandonner, l'investit ensuite dans Attelle et le fit prisonnier. Il ne jouit point du fruit de ses victoires. Il mourut immédiatement après que les Français eurent évacué le royaume de Naples l'an 1496. Frédéric son oncle lui succéda.

FERDINAND III (Joseph-Jean-Baptiste), grand-duc de Toscane, archiduc d'Autriche et frère de l'empereur François II, naquit le 8 mai 1769. Son père, Léopold II, ayant été appelé au trône impérial par la mort de Joseph II, céda la souveraineté de la Toscane à Ferdinand qui en fut créé grand duc le 7 mars 1791. Ce prince, protecteur des lettres, avait en vue le bonheur de ses sujets : il se fit remarquer dans les premières années de son règne par la douceur de son gouvernement ; mais, dans ses relations politiques, il ne se tint pas assez en garde contre les principes désorganisateur des monarchies. Il fut le premier des souverains qui reconnut la république française et qui consentit à traiter avec elle. Lors de la première coalition contre la

France, il déclara qu'il garderait une parfaite neutralité, et reconnut le ministre nommé par la Convention; cependant, la menace faite par l'Angleterre de bombarder Livourne l'obligea de congédier l'envoyé de la République; mais, dès que les Français eurent franchi les Alpes, il se hâta de rétablir avec eux ses relations amicales, et, pour prouver la sincérité de ses démarches, il renvoya de la Toscane tous les émigrés français qui s'y étaient réfugiés. L'année suivante, il fit l'accueil le plus gracieux à Bonaparte qui s'était rendu à Florence, et acheta son indépendance en payant deux millions de francs à la France; il fit encore plusieurs autres concessions pour maintenir la paix. Le grand-duc profita de ce moment de calme pour réprimer le jacobinisme, qui avait déjà beaucoup de partisans dans ses Etats. Toutefois il ne jouit pas longtemps de la paix; les Anglais ayant insulté le pavillon républicain dans le port de Livourne, la Toscane se trouva comprise dans la déclaration de guerre qui avait été faite par la France à l'Autriche, et Ferdinand, qui n'avait pas de troupes pour se défendre, se retira à Vienne, où il vécut dans la retraite jusqu'en 1802. Cependant, par la paix de Lunéville, il reçut en indemnité le duché de Salzbourg et la dignité électoral. La guerre ayant éclaté de nouveau en 1805, il suivit la cour de Vienne, et fut encore obligé de renoncer à ses nouveaux Etats; il reçut en échange le pays de Wurtzbourg faisant partie de la confédération du Rhin à laquelle il resta attaché jusqu'à la dissolution de ce corps. La paix de Paris, du 30 mai 1814, lui rendit la Toscane dont il a joui jusqu'à sa mort arrivée le 18 juin 1824. Il a été extrêmement regretté de ses sujets; et, malgré les malheurs des temps, il a laissé son pays dans la plus grande prospérité et le trésor sans aucune dette.

FERDINAND IV, roi des Deux-Siciles, né à Naples le 42 janvier 1751, était le troisième fils de Charles III, roi d'Espagne, et d'Amélie de Saxe. Son père ayant été appelé au trône d'Espagne, par la mort de Ferdinand VI, il lui succéda le 5 octobre 1759, en vertu des traités qui garantissaient l'existence séparée du royaume des Deux-Siciles. En partant pour l'Espagne, Charles avait donné à son fils, à peine âgé de 8 ans, un conseil de régence, présidé par le marquis de Tanucci, qui détourna le prince des affaires publiques, dans l'espoir de s'emparer de toute l'autorité. Ferdinand épousa, au mois d'avril 1768, Marie-Caroline-Louise d'Autriche, princesse im-

périeuse qui prit sur son époux une ascendante que Tanucci voulut en vain balancer. Ce ministre avait lancé l'Etat dans la carrière des innovations; il déplut à la reine et fut remplacé par le marquis de la Sambuca, qui eut pour successeur le chevalier Acton. Successivement appelé aux ministères de la marine, de la guerre et des finances, Acton devint tout-puissant, parce qu'il unit ses intérêts à ceux de la reine. Elle présida le conseil, et on ne laissa à Ferdinand d'autre soin que celui de ses plaisirs. Dévoué aux intérêts de l'Angleterre et de l'Autriche, Acton se déclara l'ennemi de Rome, de la France et de l'Espagne. Il s'attacha surtout à rendre nulle l'influence que Charles III avait conservée sur Ferdinand, et parvint à empêcher une entrevue entre les deux princes, qui avait été ménagée en 1784 par l'ambassadeur d'Espagne. Lorsque la révolution française éclata, la cour de Naples se montra assez indifférente aux premiers malheurs de Louis XVI. Vers la même époque, des raisons politiques parurent l'éloigner du cabinet anglais; mais bientôt l'attitude menaçante de la France rapprocha les deux puissances. En 1792, une escadre française, commandée par l'amiral La Touche, parut devant Naples, et Acton promit, au nom du roi, de se détacher de l'Angleterre avec laquelle il continuait néanmoins d'entretenir de secrètes intelligences. En 1795 Ferdinand réunit son escadre à celles de l'Espagne et de l'Angleterre pour s'emparer de Toulon. Quand les Français eurent repris cette ville, les troupes napolitaines se joignirent en Italie à l'armée autrichienne. En 1795, Acton fut obligé de quitter le ministère; mais, malgré cette disgrâce apparente, il conserva son crédit auprès du roi. Celui-ci, réduit de nouveau à traiter avec la France, conclut avec cette puissance, en 1797, une paix qui ne fut pas de longue durée. L'occupation des Etats romains, en 1798, par le général Berthier, menaçante pour son avenir, l'engagea à s'unir à l'Autriche. Il leva une armée de 60,000 hommes qu'il confia au général autrichien Mack, et lui-même, avec 12,000 hommes, s'avança sur Rome et s'en empara. Mais bientôt le général français Championnet, ayant reçu des renforts, attaqua Mack, le battit et envahit le royaume de Naples. Ferdinand, hors d'état de résister, se retira à Palerme, où Acton le suivit. La plus grande confusion éclata à Naples après le départ du roi. Un complot se forma dans l'armée contre le général Mack, qui n'eut d'autre moyen d'y échapper que de se livrer aux Français. Le

marquis de Strongoni-Pignatelli, nommé vice-roi par Ferdinand, acheta chèrement un armistice, et, après avoir fait incendier les bâtiments napolitains qui se trouvaient en rade, s'embarqua pour Palerme, où il fut arrêté et mis en prison par ordre du roi. Championnet entra à Naples le 24 janvier 1799, et y établit un gouvernement provisoire. Cependant les Calabrais, ayant à leur tête Reggio Rinaldi, curé de la petite ville de Scalca, se soulevèrent contre les Français. Bien-ôt le cardinal Ruffo, arborant la croix blanche, se met à leur tête, traverse la Pouille, défait en plusieurs rencontres le général Duhesme, et s'avance vers Naples dont il s'empare après onze jours de combat, le 21 juin 1799. Son entrée dans cette capitale fut signalée par des réactions. La famille royale parut elle-même à Naples au mois de janvier 1800. Après la bataille de Marengo, la paix fut conclue à Florence le 28 mars 1801, entre Ferdinand et la république française. Le roi de Naples se vit obligé de céder à Bonaparte quelques-unes de ses places et de garder dans ses Etats des troupes françaises, jusqu'à ce que les Anglais eussent évacué l'Egypte. Deux ans après, on exigea encore qu'il livrât aux Français quelques ports de l'Adriatique. Trop faible pour résister à ces prétentions, il osa pourtant, en 1805, recevoir des troupes russes et anglaises, et faire cause commune avec les ennemis de la France. Napoléon déclara alors les Bourbons de Naples déchus du trône, et mit la couronne sur ce royaume sur la tête de son frère Joseph. Ferdinand, abandonné de ses alliés, quitta une seconde fois sa capitale pour se retirer à Palerme. Les Calabres devinrent un foyer d'insurrection nationale que les Anglais eurent soin d'entretenir, et le pouvoir de Joseph ne parvint pas à triompher de cette résistance opiniâtre. Cependant des débats s'élevèrent bientôt en Sicile entre la reine et les Anglais; ceux-ci voulaient agir en maîtres, et la reine ne voulait rien céder de son autorité. Acton, après avoir hésité quelque temps, se déclara pour les Anglais. Ferdinand, fatigué de ces dissensions, remit le pouvoir à son fils; mais les Anglais exigèrent de plus l'éloignement de la reine; elle quitta la Sicile à la fin de 1811. Les revers de Bonaparte en 1814 firent concevoir à Ferdinand l'espoir de recouvrer l'autorité royale. Mais Murat, qui avait succédé à Joseph, fut maintenu sur le trône de Naples pour prix de sa coopération à la chute de son beau-frère. En 1815, il perdit le fruit de sa défection, en se ralliant à Bonaparte: l'auto-

rité de Ferdinand fut rétablie à Naples, et le vieux roi revint dans sa capitale après dix ans d'absence. La reine Marie-Caroline était morte le 8 septembre 1814. Ferdinand, qui avait marié sa fille Amélie au duc d'Orléans, depuis Louis-Philippe, resserra les liens qui l'unissaient aux Bourbons de la branche aînée, par le mariage de sa petite-fille Caroline-Ferdinande-Louise avec le duc de Berri. Il se flattait de terminer tranquillement une vie agitée; mais de nouvelles épreuves lui étaient réservées. Dans la nuit du 1^{er} au 2 juillet 1820, quelques soldats se dirigent de Nola sur Avellino au cri de: *Vive la Constitution!* Le général Pépé, qui, avec la milice et les habitants du pays, devait les combattre, s'unit à eux. En peu de jours, le mouvement insurrectionnel se propagea par tout le royaume; de toutes parts l'on demande que le gouvernement adopte la constitution des cortès espagnoles de 1812, et on exige qu'elle soit signée par le roi dans les 24 heures. Ferdinand, alléguant l'état de sa santé, nomme son fils vicaire-général du royaume. Le prince se rend aux vœux des insurgés, le roi confirme la promesse de son fils, et s'engage à jurer la constitution devant la junte provisoire qui sera formée. La présence du général Pépé, qui était entré à Naples, ne lui laissait pas la liberté du refus. Cependant les souverains alliés assemblés à Leybach, où le roi de Naples était invité à se rendre, furent loin d'approuver ces innovations, qui menaçaient la tranquillité de l'Europe entière, et ils décidèrent que le royaume de Naples serait occupé temporairement par une armée aux ordres de Ferdinand lui-même. L'enthousiasme des Napolitains s'évanouit devant les baïonnettes autrichiennes. Pépé, après de ridicules forfanteries, prit la fuite. Les étrangers marchèrent sur Naples presque sans obstacle, et leur entrée dans cette ville termina la révolution. Ferdinand entra dans sa capitale au mois de mai 1821. Un séjour prolongé des Autrichiens dans ses Etats fut jugé nécessaire pour y maintenir la tranquillité. Le monarque ne survécut pas longtemps à ces événements. Il mourut à Naples le 4 janvier 1825. Ferdinand était doux, affable, bienfaisant, sincèrement zélé pour le bien de ses peuples, dont il eût sans doute fait le bonheur, s'il avait eu un caractère plus ferme. On doit à ce prince plusieurs établissements qui prouvent la bonté de son cœur et son humanité; entre autres, celui de *Santo-Leucio*, sur lequel on trouve des détails dans un ouvrage que lui-même a rédigé (8

fait imprimer sous ce titre : *Origine de la colonie de Santo-Leucio, et de ses progrès jusqu'à ce jour*. Cet ouvrage a été traduit en français par l'abbé Clémaraou.

GRANDS-DUCS DE TOSCANNE.

FERDINAND I^{er}, grand-duc de Toscane, succéda à son frère François, mort en 1587. Il gouverna son petit Etat avec une sagesse qui le fit aimer de ses sujets et estimer de tous les princes de l'Europe. Il prêta généreusement à Henri IV de l'argent pour se soutenir contre la Ligue. Ferdinand mourut en 1609, regardé comme un bon politique. Il avait renvoyé le chapeau de cardinal pour être grand duc.

FERDINAND II, grand-duc de Toscane, successeur de Cosme II, ne se fit pas moins estimer par sa prudence que Ferdinand I^{er}. Il sut garder une exacte neutralité dans les guerres survenues entre la France et l'Espagne. Comme la paix dont il faisait jouir ses sujets augmentait ses revenus, il en fit un noble usage en défendant l'Italie, et en secourant les Vénitiens dans la guerre de Candie. Il mourut en 1670, et gouvernait l'Etat de Toscane depuis 1620. En examinant l'histoire de ce prince et des autres Médicis, on voit que ce n'est pas la guerre qui soutient et fait prospérer les Etats. Ils ont presque tout obtenu d'une sage politique : qualité plus estimable que tous les talents militaires.

FERDINAND, grand-duc de Parme, infant d'Espagne, frère de Charles IV, né le 21 juin 1751, fut élevé par Condillac, et devint en 1765 maître des duchés de Parme, Plaisance et Guastalla. Il épousa le 27 juin 1769 Marie-Amélie-Antoinette d'Autriche, sœur de l'empereur régnant. Pendant la révolution française, il voulut s'opposer à la marche des soldats républicains, et obtint d'abord sur eux quelques avantages ; mais il fut fait ensuite prisonnier. Privé de ses Etats, il les recouvra par suite des conventions qu'il conclut avec le général Bonaparte. À sa mort arrivée en 1802, ses duchés furent réunis à l'empire français. Après la chute de Napoléon, ils devinrent l'apanage de son épouse Marie-Louise, ancienne impératrice.

FERDINAND DE CORDOUE, célèbre Espagnol du 15^e siècle, passait pour un prodige de science en son temps, et n'en serait pas un dans le nôtre, comme les savants du nôtre n'en seraient pas un dans le sien. A dix ans, il avait terminé ses cours de latinité et de rhétorique ; et sa mémoire était si puissante, qu'il apprenait par cœur trois ou quatre pages de Cicéron, après une simple lecture. A 25,

il était docteur en toutes les Facultés ; était très-versé dans plusieurs langues, le latin, le grec, l'hébreu, l'arabe, et connaissait les mathématiques, la médecine, la théologie, etc. Il possédait les scolastiques, Scot, Alexandre de Haïle, Aristote ; ce ne serait pas un sujet d'éloge à présent, comme on eût été alors très-peu de chose avec nos encyclopédies et nos petits romans. Ce qu'il y eut de singulier dans Ferdinand, c'est qu'outre ses vastes connaissances, il peignait, chantait, dansait, jouait des instruments aussi bien qu'aucun homme de son temps. La réunion de tant de talents le fit regarder par quelques-uns de ses contemporains, comme sorcier. On prétend qu'il annonça la mort de Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne. On ajoute que les savants de Paris l'admirent beaucoup en 1445. Ferdinand mourut vers l'an 1480, âgé de 60 ans. Il a laissé différents ouvrages : *De pontificii pallii mysterio; De jure beneficiorum vacantium medicos fructus annatasque exigendi; De arteficio omnis scibilis et investigandi et inveniendi naturæ; An sit licita pax cum Saracenis, disquisitio* ; un *Commentaire sur l'Almageste de Ptolémée* ; une *Préface sur l'ouvrage d'Albert-le-Grand, De animalibus*, imprimé à Rome en 1478, in-fol. (Voyez CRICHTON, PIC de la MIRANDOLE, etc.)

FERDINAND, ou plutôt **FERNAND**, ou **FERNAND** (Charles), natif de Bourges, musicien, philosophe et orateur, quoique aveugle dès l'enfance, professa la philosophie, la théologie et les belles-lettres à Paris. Le pape Innocent VIII, informé de la sainteté de sa vie et de son savoir, lui permit de prendre l'ordre de diacre, en vertu duquel il exerça le ministère de la prédication avec beaucoup de zèle et d'éloquence. Il se fit moine dans l'abbaye de Chezal-Benoît, à trois lieues d'Issoudun, en 1494 ; il changea de résidence en 1510, et se rendit à l'abbaye de Saint-Vincent du Mans, dont il devint bibliothécaire, et où il mourut le 17 juin 1547. Il était en relation avec Guillaume Budé, Jacques Lefèvre, Josse Clichtove, Fausto Andrellini, Charles Bouille, Josse Badini, et fort lié avec Robert Gaguin, Jean Raulin et autres. On a de lui : *Epistole paranetica observationis regulæ benedictinæ, ad Sagienses monachos*, 1512, in-4 ; *De la tranquillité de l'âme*, 2 vol. 1512 ; Deux livres sur l'*Immaculée Conception* ; des *Conférences monastiques adressées à Jean Fernand son frère*, 1515 ; *Epistole (sic) familiares ad Robertum Gaguinum*, s. d., in-4, de 28 feuillets, sans chiffres, réclames, etc. ; *Epistola*, Paris, 1506, grand in-8.

FERDINANDI (Epiphane), médecin célèbre, né à Misagna dans la province l'Otrante le 2 novembre 1569, professa la poésie, la géométrie et la philosophie dans sa patrie. Il mourut en 1638, après avoir publié quelques ouvrages. Le meilleur est celui qui a pour titre : *Observationes et Casus Medici*, à Venise, in-fol., 1621. Ce livre a été réimprimé plusieurs fois en Allemagne et en Hollande. On a encore de lui : *Theoremata Medica*, Venise, 1611, in-fol.; *De vitiis morogandis, juventute conservanda et senectute retardanda*, Naples, 1612, in-4; *De peste*, Naples, 1631, in-4. Ferdinandi était un vrai philosophe : il savait élever son âme au-dessus des disgrâces. Un jour, pendant qu'il expliquait Hippocrate, on vint lui annoncer la mort d'un de ses fils, jeune homme de 20 ans, qui donnait les espérances : il se contenta de répondre comme Job : « Dieu me l'avait donné, Dieu me l'a ôté. » Un de ses amis tâchait de le consoler sur la mort de sa femme qu'il aimait tendrement : « Je serais, lui répondit-il, indigne du nom de philosophe, si dans de tels malheurs je ne savais pas me consoler moi-même. » Le premier trait peint mieux le sage et le chrétien : le second parut se ressentir un peu de l'égoïsme qui fait le caractère des philosophes profanes; mais sans doute qu'il parlait de cette philosophie qui suppose et comprend les motifs religieux qui seuls donnent une consolation solide. On trouve dans les *Vite de' letterati Fiorentini* de Dominique de Angelis une *Notice biographique* sur Ferdinandi, qui a été bien analysée, par Nicéron, t. 21 de ses *Mémoires*.

FERDOUCY (Aboul-Cacem-Manssour), le plus célèbre des poètes persans, né à Rîzvân dans le Khorasân, l'an de l'hégire 304 (de J.-C. 916), répara l'obscurité de sa naissance par la beauté de son génie. Disciple d'Assedi, il surpassa de beaucoup son maître, et se fit admirer de tout le Levant. On a de lui l'*Histoire des Rois*, ou *Châh Namah*, en 120,000 vers : il célèbre dans cet ouvrage les anciens souverains de Perse. Ce poème fut, dit-on, si goûté du prince sous lequel vivait Ferdoucy, qu'il donna à l'auteur une pièce d'or pour chaque distique, et l'ouvrage était composé de soixante mille distiques. Il mourut l'an 985 de J.-C., ou 374 de l'hégire.

FERGUSON (Jacques), né dans le comté de Bamff, province de Buchan en Ecosse, en 1710, inventa la roue astronomique, espèce d'astrolabe utile pour observer les éclipses de lune. Il se rendit ensuite à Londres, et il y décrivit la li-

gne du mouvement de la lune, que la Société royale avait proposée : la solution de ce problème lui valut l'entrée de cette société et une pension de 50 liv. sterling. Il mourut le 16 novembre 1776. Ses ouvrages sont : *Traité de mécanique*, 1772; *Introduction à l'astronomie*; *L'Astronomie expliquée selon les principes de Newton*, 1770; 7^e édit., 1785; *Leçons sur des sujets choisis de Mécanique, Hydrostatique, Hydraulique, Pneumatique et Optique*, 5^e édit., 1776, réimprimées à Edimbourg, en 1805, 2 vol. in-8, avec des corrections et des additions considérables; *Traité de perspective*, 1775. Ses ouvrages ont un grand cours en Angleterre : il y a cependant des idées hypothétiques mêlées avec les démonstrations et les faits, ce qui éloigne souvent la certitude et la solidité du résultat.

FERGUSON (Adam), célèbre écrivain écossais, né en 1724 à Logierait, près de Peth, mort le 22 février 1816. On a de lui : *Essai sur la société civile*, 1767, in-4 et in-8; ouvrage profond, traduit en français; *Institutions de philosophie morale*, 1769, in-8 : c'est la substance de ses leçons à l'Université, traduites en français; *Histoire des progrès et de la chute de la république romaine*. Cet ouvrage, un des plus profonds qui ait paru en Angleterre sur cette matière, a été traduit en français, par M. Desmeunier, 7 vol. in-8 et in-12. Ferguson s'était proposé de faire, pour la république, ce que Gibbon avait fait pour l'empire romain. Considérant son sujet en philosophe, il néglige les petits détails pour traiter à fond les grands événements, et développe l'influence qu'ils ont pu avoir sur la constitution de l'État. Son style est noble et élégant, quoique un peu diffus, et quelquefois même obscur, par la longueur de ses périodes; *Principes des sciences morales et politiques*, 1799, 2 v. in-4. C'est une analyse de ses *Leçons*, qui avaient eu beaucoup de succès par leur mérite propre, et par la grâce que leur prêtait son élocution. Pictet en a donné d'amples extraits dans la *Bibliothèque britannique*.

FERLET (Edme) fut d'abord professeur de belles-lettres à l'Université de Nancy, puis chanoine de Saint-Louis-du-Louvre, et enfin secrétaire en second de l'archevêché de Paris; la Révolution lui fit perdre cette place, et il y fut réinstallé après le concordat de 1801. Il est mort le 24 novembre 1821. On a de lui : *Sur le bien et le mal que le commerce des femmes a fait à la littérature*; *Des abus de la philosophie par rapport à la littérature*, 1775; *Eloge du chevalier de Sol-*

gnac, 1774 ; *Oraison funèbre de Mgr de Beaumont* ; archevêque de Paris, 1784 ; *Observations littéraires, critiques, politiques, militaires, géographiques, etc.*, sur les *histoires de Tacite*, avec le *texte latin corrigé*, 1801, 2 vol. in-8.

FERLONI (Séverin-Antoine), savant ecclésiastique, né dans l'Etat de l'Eglise en 1740. Ses succès dans la chaire lui méritèrent la dignité de grand-prince de l'ordre Constantinien. Il s'occupa alors de l'*Histoire des variations de la discipline de l'Eglise*, qui pouvait former, dit-on, 30 volumes, et qu'il était sur le point de terminer, lorsque l'irruption des armées françaises dans Rome, en 1798, y donna naissance au gouvernement républicain. Ses papiers furent brûlés ou enlevés, et il perdit en un instant le fruit de trente années de travail. Réduit presque à la misère par la perte de ses dignités, et manquant de cette fermeté de caractère qui tient l'homme vertueux au-dessus des plus extrêmes disgrâces, il vendit sa plume à ceux qui avaient causé sa ruine. Il composa successivement plusieurs *homélies* en faveur de Bonaparte, qui lui valurent la place de théologien du conseil particulier du vice-roi à Milan. Ce fut lui qui composa, par ordre de la cour, ces adresses véhémentes que l'on fit souscrire par quelques évêques et quelques chapitres d'Italie, qui furent publiées avec ostentation à Milan et à Paris. Le complaisant Ferloni composa aussi un *Traité de l'autorité de l'Eglise*, en 3 vol., où il soutenait les principes que le gouvernement français voulait faire prévaloir ; mais les censeurs ayant couragement refusé leur approbation, le livre ne parut point, et les événements de 1814 l'ont probablement condamné à un éternel oubli. Ferloni mourut à Milan le 23 octobre 1813, sans avoir joui du fruit d'une conduite si méprisable ; le peu de secours pécuniaires qu'il recevait du gouvernement suffisait à peine pour le faire subsister.

FERMAT (Pierre), conseiller au Parlement de Toulouse, naquit en 1595, et mourut en 1665. Il cultiva la jurisprudence, la poésie, les mathématiques. Descartes, Pascal, Roberval, Huygens et Carcavi furent liés avec lui. On a de Fermat des *Observations sur Diophante*, et plusieurs *Lettres* dans le *Recueil* de celles de Descartes. Ses ouvrages furent publiés à Toulouse en 1679, sous le titre d'*Opera Mathematica*, en 2 v. in-fol. La géométrie lui a presque autant d'obligations qu'à Descartes, quoiqu'il soit beaucoup moins célèbre. Sa sagesse a nui à sa réputation ; il apprécia si bien la fri-

volite d'un grand nom, qu'il évita de s'en faire un. Il fut non seulement le restaurateur de la géométrie ancienne, mais encore le précurseur de la moderne. C'était, d'ailleurs, un magistrat aussi lettré qu'éclairé.

FERNAN-NUNES (Le duc de), grand d'Espagne, né à Madrid en 1778, du comte de ce nom, ancien ambassadeur en France, entra de bonne heure à la cour et s'y distingua par ses lumières et sa franchise ; lors de l'emprisonnement du prince des Asturies, en 1807, il s'éleva hautement contre cette violence et contre Manuel Godoy, prince de la Paix et ministre. Lorsque Ferdinand eut recouvré sa liberté et qu'il se disposait à faire le malheureux voyage de Bayonne, il fit tous ses efforts pour l'en dissuader ; néanmoins il ne tarda pas à le rejoindre. Bonaparte, pour se l'attacher, le nomma grand-veneur d'Espagne auprès du nouveau roi Joseph, et il se crut forcé d'accepter. Alors il se déclara hautement pour son roi légitime, et employa tous les fonds dont il pouvait disposer pour la défense commune, et particulièrement à soudoyer plusieurs bandes d'insurgés dans la Castille. Proscrit alors par Bonaparte, il se retira dans ses terres, où il fut encore plus utile à la cause de Ferdinand. Il servit ensuite dans les armées espagnoles et se déclara d'abord en faveur des cortès ; mais quand il vit que la constitution qu'ils avaient rédigée tendait à blesser l'autorité du souverain, il se prononça pour le parti de l'opposition. Lorsqu'il fut permis à Ferdinand de rentrer dans ses Etats, le comte Fernan alla un des premiers à sa rencontre, et ne s'occupa plus qu'à affermir le pouvoir de ce prince contre les efforts des cortès. Le roi, pour récompenser sa fidélité, lui donna, en 1815, l'ambassade de Londres, d'où il passa, en 1817, à celle de France, et la même année il lui donna le titre de duc de Casa Fernan-Nunes. Il cessa ses fonctions à l'époque de la révolution de 1820, et mourut à Paris en 1821.

FERNAND. (Voyez FERDINAND.)

FERNANDEZ (Antoine), jésuite, né à Lisbonne en 1566, mort à Goa le 12 novembre 1642, pénétra en Abyssinie, où il résida 30 ans. On connaît de ce Père : en éthiopien, un *Traité des erreurs des Ethiopiens*, Goa, 1642, in-4, imprimé avec des caractères éthiopiens, envoyé par Urbain VIII ; dans la même langue, une *Traduction du Rituel romain*, 1636, en dialecte amharique, une *Instruction pour les confesseurs*, avec d'autres ouvrages ascétiques ; *Voyage à Gingiro*, fol.

(par l'auteur) avec *Féclur-Egzy*, ambassadeur envoyé par l'empereur d'Éthiopie en 1613, contenant la route pénible et dangereuse du voyageur, sa captivité, etc., avec des particularités curieuses. Ce Voyage a été inséré dans le tome 2 d'un Recueil publié en hollandais par Vanderlaa, 1707, 2 vol. in-12, avec une carte bien gravée, mais peu exacte. Cette Relation est curieuse, mais laisse bien des choses à désirer.

FERNANDEZ DE CORDOUE. (Voyez HONZALVE.)

FERNE (Henri), anglais, fils de l'antiquaire sir John Ferne, qui composa un Traité intitulé : *The Blason of gentry*, et mourut vers 1610, naquit à York en 602, embrassa l'état ecclésiastique et s'attacha à l'infortuné Charles 1^{er}, auprès duquel il remplit les fonctions de chapelain durant ses infortunes : il fut nommé, lors de la Restauration, directeur du collège de la Trinité à Cambridge, élu deux fois vice-chancelier de cette Université, et mourut en 1661, peu de temps après avoir été consacré évêque de Chester. Il passa pour avoir beaucoup aidé Walton dans la rédaction de sa *Bible polyglotte*, et la publié lui-même plusieurs ouvrages. Les plus connus sont : *The Resolving of Conscience*, etc., imprimé à Cambridge, en 1642; à Oxford, en 1643; *Episcopacy and presbytery considered*, Londres, 1647; *On the division between the english and romish Church upon the reformation*, ibid., 1655, etc.

FERNEL (Jean), natif de Clermont en Beauvaisis, vint au monde en 1497, ou en 1485, à Montdidier (selon le Père Laine). Après avoir consacré plusieurs années à la philosophie et aux mathématiques, il s'appliqua à la médecine qu'il exerça avec beaucoup de succès. On prétend qu'il s'avança à la cour de Henri II, dont il devint le premier médecin, pour avoir trouvé le secret de rendre féconde Catherine de Médicis. Cette princesse lui fit des présents considérables. Cet habile homme mourut en 1558. Nul d'entre les modernes, depuis Galien, n'avait mieux écrit avant lui sur la nature et la cause des maladies. Sa *Pathologie* en fait foi : Fernel la vit lire de son vivant dans les écoles publiques. On a de lui plusieurs autres ouvrages non moins estimés; les principaux sont : *Medicina universa*, Utrecht, 1656, in-4; *Medici antiqui Græci qui de febribus scripserunt*, Venise, 1594, in-fol. Les Médecins latins sur la même matière ont été imprimés en 1547, in-fol.; *Consilia medicinalia*, Francfort, 1585, in-8, etc.; *Monaco-pharium sive astrolabii genus, genera-*

lis horarii structura, Paris, 1526, in-fol.; *De proportionibus libri duo*, 1528, in-fol.; *Cosmotheoria libros duos complexa*, 1528, in-fol.; *De naturali parte medicina libri septem*, 1542, in-fol.; *De additis rerum causis, libri duo*, 1548, in-fol., réimprimé près de trente fois; *Medicina*, Paris, 1554, etc.; *Therapeutices universalis libri septem*, Lyon, 1571, traduit en français par Du Teil, Paris, 1648, in-8. Cet illustre restaurateur de la médecine n'était point pour le fréquent usage de la saignée, et on le loue avec raison de s'être écarté de la méthode d'Hexellius, trop prodigue du sang. On trouve dans ses ouvrages, outre une savante théorie, des faits curieux, tel que celui d'un énergumène, qui parlait grec et latin sans avoir jamais appris ces deux langues : « ce qui prouve, dit un auteur, que Fernel n'avait pas cet entièrement philosophique, déterminé plutôt à nier des choses constatées, qu'à convenir de l'impossibilité de les expliquer sans recourir à des sévérités religieuses. » Au mérite d'excellent médecin, Fernel réunissait celui de bon écrivain. Il parlait et écrivait la langue latine avec tant de pureté, qu'on l'opposait souvent aux ultramontains qui nous reprochaient le latin barbare de nos écoles. « Ce grand médecin, dit un auteur moderne, considérait cette langue comme la seule assortie à sa profession, et eût regardé comme un blasphémateur en matière de science, comme en matière de morale, le projet de traiter la médecine en langue vulgaire. Une telle innovation, fruit de l'ignorance et de la corruption de ce siècle, ne s'était point offerte à l'esprit des grands hommes qui nous ont devancés dans la carrière des connaissances. Indépendamment des vues de décence et de moralité, qu'une langue antique et chaste peut seule réaliser, la nature même de la médecine, ses opérations et son but s'opposent à cette inversion. Les langues modernes changent continuellement; le résultat des mots et des constructions n'est point irrévocablement fixé. Il en naîtrait des équivoques terribles, des termes inconnus et mal interprétés, qui, dans une science de cette nature, seraient d'une conséquence affreuse. Un médecin, quelque habile qu'il fût, ne pourrait soigner que les paysans ou les bourgeois de son canton. Il serait nul pour les malades dont il ne comprendrait pas la langue; au lieu que la langue universelle le met à même de les servir tous, au moins ceux qui la savent également, ou qui

« trouvent un interprète de la leur ; ce
 « qui ne manque nulle part où il y a un
 « ecclésiastique ou un homme tant soit
 « peu lettré. » L'étude était la principale,
 ou pour mieux dire, la seule passion de
 Fernel. Quand il avait des convives chez
 lui, il ne faisait pas difficulté de les quit-
 ter à la fin du repas, pour se retirer dans
 son cabinet ; excellente leçon pour ceux
 qui sacrifient à une politesse parasite et
 mal entendue un temps précieux ; et plus
 encore pour ceux qui, par cette frivole
 considération, dérogent aux devoirs de
 leur état et aux fonctions les plus respec-
 tables.

FERRACINO (Barthélemi), né en
 1692 à Solagna, près de Bassano, mon-
 tra, dès sa plus tendre jeunesse, ce que
 peut la nature toute seule. Réduit au mé-
 tier de scieur de bois, il inventa, au sor-
 tir de l'enfance, une scie qui, par le
 moyen du vent, faisait très-promp-
 tement un travail exact et considérable. Il ima-
 gina ensuite de faire des tonneaux à vin
 sans cerceaux, et il en fit qui étaient plus
 solides que ceux qui en ont. Ces succès
 agrandirent bientôt la sphère de ses in-
 ventions. Il travailla sur le fer, et il fit
 des horloges de cette matière, qui, quoi-
 que très-simples, produisaient beaucoup
 d'effets différents. Il inventa même une
 machine hydraulique aussi peu compli-
 quée, par le moyen de laquelle il faisait
 de grandes roues dentelées. Ce qui éton-
 na surtout les mécaniciens, c'est la ma-
 chine hydraulique faite pour le procura-
 teur Bellegno. Cette machine élève l'eau
 à 35 pieds, mesure du pays : c'est la vis
 d'Archimède. Enfin, c'est à ce célèbre
 ingénieur que la ville de Bassano doit le
 fameux pont de la Brenta, aussi admira-
 ble par la hardiesse que par la solidité de
 sa construction. Cet habile homme est
 mort à Solagna en 1777. François Mem-
 mo a publié la *Vis et les inventions* de ce
 mécanicien, Venise, 1754, in-4.

FERRAND (*Fulgentius Ferrandus*),
 diacre de l'église de Carthage au 6^e siè-
 cle, disciple de saint Fulgence, fut un
 des premiers qui se déclarèrent contre
 la condamnation des *Trois Chapitres*, et
 particulièrement contre celle de la *Let-
 tre d'Ibas*. On a de lui une *Collection
 abrégée des Canons*, une *Exhortation
 au comte Reginus* sur les devoirs d'un
 capitaine chrétien, et quelques autres
 morceaux que le jésuite Chifflet fit im-
 primer à Dijon en 1649, in-4.

FERRAND (Louis), né à Toulon, le 3
 octobre 1645, était avocat au Parlement
 de Paris, où il mourut en 1699 ; mais il
 est moins connu sous cette qualité que
 sous celle d'érudit. Il avait une connais-

sance assez étendue des langues et de
 l'antiquité, mais cette connaissance était
 un peu confuse. Il accable son lecteur
 de citations entassées sans choix, il écrit
 en savant qui n'est que savant et qu'il
 sonne de même. On a de lui : un *grand
 Commentaire latin sur les Psaumes*,
 in-4, 1683 ; *Réflexions sur la Religion
 chrétienne*, 1679, 2 vol. in-12, qui of-
 frent plusieurs questions curieuses de
 chronologie et d'histoire, et une expli-
 cation des prophéties de Jacob et Da-
 niel sur le Messie ; *Psautilier latin et
 français*, 1686, in-12 ; quelques *Écrits
 de controverse*, parmi lesquels on dis-
 tingua dans le temps son *Traité de l'E-
 glise contre les hérétiques*, et principale-
 ment contre les calvinistes, Paris, 1685,
 in-12, traité dont le clergé de France
 fut si content, qu'il augmenta de 200
 livres la pension de 800, qu'il lui avait
 accordée en 1680 ; *Traité de la connais-
 sance de Dieu*, publié avec des notes
 par un moine bénédictin de Saint-Bar-
 tin en Artois, Paris, 1706, in-12 ; une
Lettre et un Discours pour prouver le
 monachisme de saint Augustin, opinion
 qui n'est pas adoptée par les bons cri-
 tiques.

FERRAND (Antoine-François-Claude,
 comte), ministre d'Etat, pair de France,
 commandeur de l'Ordre du Saint-Esprit,
 né en 1752, d'une famille noble et an-
 cienne, distinguée dans la carrière des
 armes et dans la magistrature. Il montra
 de bonne heure d'heureuses dispositions,
 et fut reçu conseiller aux enquêtes dans
 le Parlement de Paris avec dispense
 d'âge, ayant à peine 18 ans, et il s'y fit
 bientôt remarquer par ses talents. Il s'oc-
 cupait en même temps de littérature ;
 il donna plusieurs ouvrages de poésies
 d'un style facile, correct, ainsi que plu-
 sieurs compositions tragiques assez re-
 marquables, et il jouait lui-même dans
 les salons quelques-uns des héros qu'il
 avait su mettre en scène ; mais ces dé-
 lassements passagers ne le fixèrent pas
 longtemps : sa plume se consacra bien-
 tôt aux sérieuses matières de la légis-
 lation politique. Lorsque Louis XVI,
 conseillé par ses ministres, présenta
 en 1787 au Parlement la création d'im-
 pôts graduels et successifs pendant cinq
 ans, il fut un des orateurs de l'Assem-
 blée qui s'efforcèrent de détourner le
 roi d'une résolution qu'ils considéraient
 comme opposée aux intérêts de la Fran-
 ce, et il prononça, en cette occasion,
 un discours remarquable, qu'il termina
 en rappelant au monarque ce qui s'était
 passé sous Louis XV en 1770. Lorsque
 ce prince adopta, contre sa première ré-

nation, l'avis de Michau de Monblin, auquel toute l'Assemblée s'unit par acclamation, il conjura le roi d'imiter cet exemple en adoptant l'avis qui réunirait la majorité des suffrages. Ce conseil ne fut point écouté, et on se décida à avoir recours aux lits de justice. Le comte Ferrand ne partagea pas non plus l'opinion qui se manifesta bientôt après, pour demander la convocation des Etats-Généraux; il fit, pour s'y opposer, de vains efforts. Cependant, nommé membre de la commission chargée de préparer les remontrances, il se vit contraint, comme apporteur, d'exposer devant le Parlement les motifs en faveur de l'opinion qu'il avait combattue. Il émigra en septembre 1789, et s'attacha au sort du prince de Condé, qui l'admit à son conseil dès la première campagne. Lors de la mort de Louis XVI, il fit partie du conseil de régence et se rendit à l'armée de Monsieur qu'il suivit sur le champ de bataille; mais la vie tumultueuse des camps ne convenant nullement à son caractère, il se retira à Ratisbonne, et y composa plusieurs ouvrages pour la cause de la monarchie. Cependant le dévouement où il se trouva bientôt par l'insurrection prolongée de toute communication avec la France, l'obligea de demander au roi la permission d'y rentrer en 1801, et il ne s'y occupa plus que d'études historiques. Au moment de la première entrée des armées étrangères à Paris, les royalistes s'étaient réunis chez Pelletier de Morfontaine, ancien magistrat, pour délibérer sur le parti que l'on devait prendre; Ferrand y parla des Bourbons, et proposa d'avoir recours au sénat pour les rappeler; mais, interrompu par les cris multipliés de *point de sénat*, il conseilla de s'adresser directement à l'empereur Alexandre qui venait d'entrer à Paris, et cet avis fut aussitôt adopté. De Châteaubriand, le duc de Rochefoucauld, Ferrand et de Senallé furent donc députés auprès de l'empereur de Russie, et reçus par de Nesselrode, conseiller privé de l'empereur de Russie, qui leur donna l'assurance des intentions favorables de son souverain. Louis XVIII, ayant été replacé sur le trône conformément aux désirs de ses plus fidèles sujets, nomma le comte Ferrand ministre d'Etat et directeur général des postes en la place de Lavallette qui fut destitué. Le comte Ferrand fit aussi partie de la commission chargée de rédiger le projet de la charte constitutionnelle, et, plus tard, de celle chargée d'examiner les demandes en restitution des biens non vendus des émigrés.

Le 13 septembre, il développa à la tribune de la Chambre des députés les motifs du projet de loi qui autorisait cette restitution dont il chercha à prouver la justice, en affirmant que les émigrés, en s'éloignant de leur patrie, n'avaient jamais eu l'intention de s'en séparer, et qu'ils ne pouvaient être dépouillés d'un droit de propriété qui exista toujours. Pendant la maladie de Malouet, il fut chargé par *intérim* du portefeuille de la marine, et le conserva jusqu'à la nomination de Beugnot. A l'époque de l'invasion de Bonaparte, il fut obligé de céder la direction des postes à Lavallette qui vint s'en emparer au nom de l'empereur. Il ne put suivre le roi à Gand, son successeur lui ayant refusé des chevaux de poste; mais il fit un voyage dans la Vendée, et revint à Orléans où il fut bientôt découvert et où il reçut l'ordre de sortir de la France; cependant il en obtint la révocation à cause de ses infirmités. Au second retour du roi, il reprit ses fonctions et fut nommé pair de France, membre du conseil privé, grand officier et secrétaire des Ordres de Saint-Michel et du Saint-Esprit, et membre de l'Académie française. Malgré ses infirmités, il assista très-assidument aux séances de la Chambre des pairs, et soutint avec beaucoup d'éloquence le projet de loi sur le rétablissement des juridictions prévétales; il fit aussi une proposition qu'il renouvela plusieurs fois, et qui avait pour objet de provoquer une loi en vertu de laquelle l'érection des communautés religieuses de femmes pût être à l'avenir autorisée par une simple ordonnance du roi; il devait en faire le rapport, lorsqu'il mourut le jour même qu'il devait le prononcer, le 17 janvier 1825. Le comte Ferrand était membre de l'Académie française. Il a publié un grand nombre de brochures parmi lesquelles nous citerons : *Accord des principes et des lois sur les évocations, commissions et cassations*, Paris, 1786, in-12, 2^e édition, 1789, avec notes et additions; *Nullité et despotisme de l'Assemblée prétendue nationale*, Paris, 1789; *Du rétablissement de la monarchie*, Nice, 1793; *Considérations sur la révolution sociale*. Neuchâtel et Londres, 1794, in-8; *Espirit de l'histoire, ou Lettres politiques et morales d'un père à son fils sur la manière d'étudier l'histoire en général, et particulièrement celle de France*, 1802, 4 vol. in-8; 6^e édition, revue et précédée d'une *Notice biographique* sur l'auteur, et augmentée d'une *Table analytique et raisonnées des matières*, Paris, 1826, 4 vol. in-8 : livre commencé dans

Rémigration, et imprimé pour l'instruction d'un fils unique qu'il eut le malheur de perdre à Ratisbonne, avant qu'il eût atteint sa seizième année. Cet ouvrage, remarquable par la sagesse du plan et les pensées justes et profondes, lui attira des persécutions au sujet du discours du roi Viomardus à Childéric, légitime roi des Français, qu'il ramène sur le trône. Le gouvernement impérial crut y voir un conseil indirect, ou tout au moins un rapprochement inquiétant, et des cartons furent exigés pour ce passage, ce qui fit rechercher les exemplaires non mutilés. L'auteur avait alors un but caché : c'était de démentir par d'irrécusables exemples pris dans l'histoire des nations les plus célèbres, le danger des réformes violentes, et de prémunir les jeunes français contre l'influence de ces idées exagérées de liberté que toutes les directions morales de la société et même l'enseignement public faisaient alors germer dans toutes les têtes; sous ce point de vue on ne saurait trop louer les intentions de l'auteur de cet ouvrage. On regrette cependant d'y rencontrer quelquefois des fautes contre l'exactitude de l'histoire, qui dénotent qu'il s'en est rapporté à sa mémoire, ou qu'il a écrit avec trop de rapidité. *Oeuvres dramatiques de M. A. F.*, Paris, 1817, in-8; *Théorie des révolutions rapprochées des principaux événements qui en ont été l'origine, le développement ou la suite, avec une table générale et analytique*, Paris, 1817, 4 vol. in-8 : ouvrage aussi remarquable que l'*Esprit de l'histoire* par la profondeur des vues politiques, et devenu encore plus digne d'attention depuis les funestes révolutions dont nous avons été les témoins; *Histoire des trois démembrements de la Pologne, pour faire suite à l'histoire de Pologne*, par Rulhière, Paris, 1820, 3 vol. in-8 : ouvrage terminé depuis longtemps et qui lui occasionna aussi quelques désagréments; plusieurs *Discours, Opinions et Rapports*, prononcés à la Chambre des pairs et à celle des députés; *Testament politique*, Paris, 1830, in-8.

FERRARI (François-Bernardin), prêtre de la congrégation des Oblats, docteur de Milan sa patrie, naquit en 1577, et mourut en 1669, à 92 ans. Il parcourut, par ordre du cardinal Frédéric Borromée, archevêque de cette ville, l'Espagne et l'Italie, pour recueillir des livres et des manuscrits. Il fit une riche moisson, et dès lors la Bibliothèque ambrosienne eut un nom dans l'Europe littéraire. On lui doit plusieurs ouvrages, pleins d'érudition et de recherches cu-

rieuses. Il écrit nettement et méthodiquement. Les principaux sont : *De ritu sacrarum concionum*, Milan, 1620, in-4. Jean-Georges Grævius a redonné au public ce savant ouvrage sur les anciennes coutumes de l'Eglise à l'égard des prédications, Utrecht, 1792, in-4. Quelques bibliographes ont dit que le succès de ce livre excita la jalousie du cardinal, et qu'il fit tout ce qu'il put pour le faire supprimer, parce qu'il vit que son traité *De concionante Episcopo*, qu'il mit au jour dans le même temps, était éclipsé par celui de Ferrari; mais cette anecdote, déjà réfutée par le caractère du sage et vertueux prélat, l'est encore par les faits et les dates. Le livre de l'archevêque ne vit le jour qu'en 1632, après sa mort, et 12 ans après la publication de celui de Ferrari, imprimé en 1620, in-4. Cet ouvrage était un des plus rares ambrosiens, avant qu'on le réimprimât. L'édition originale de 1620 est la plus recherchée; *Des applaudissements et des acclamations des anciens*, en latin, ouvrage divisé en sept livres, et imprimé à Milan en 1627, in-4; un *Traité des funérailles des chrétiens*.

FERRARI (Octave) naquit à Milan en 1607, et se rendit estimable. Il fut professeur d'éloquence au collège ambrosien, et historiographe de la ville de Milan. Louis XIV, la reine Christine, la ville de Milan, lui firent des présents et des pensions. Il les méritait par son savoir; il possédait l'antiquité. On a de lui plusieurs ouvrages savants et curieux : *Sur les Vêtements des anciens, et les Lampes sépulcrales*, en latin, in-4, Padoue, 1686; *De Mimis et Pantomimis*, 1714, in-8; *Origines linguæ italicæ*, in-fol., 1676, livre plein d'érudition, mais dans lequel il exalte trop la langue italienne; *Opuscula*, Hermstadt, 1710, in-8. Ce savant mourut en 1682, à 74 ans. C'était un homme d'une humeur douce, sincère, affable, ami de la paix : aussi l'appelaient-on le *Pacificateur* et le *Conciliateur*. Son style est élégant et châtié, mais sans affectation; il sait prendre le ton de son sujet, à quelques endroits près, où il imite un peu trop le ton des poètes.

FERRARI (Jean-Baptiste) naquit à Tresto, près d'Este, le 21 janvier 1733, et fut conduit fort jeune au séminaire épiscopal de Padoue, où il fit d'excellentes études, si bien qu'il devint capable d'y succéder ensuite, comme professeur, au savant Facciolati, à l'académie de la même ville. Nommé, plus tard, préfet des études, il eut l'occasion de prononcer souvent des discours latins remarquablement écrits dans la langue de-

Faccron ; il déploya cette science du latin dans une foule d'ouvrages, dont nous appellerons les principaux seulement : *Vita Egidii Forcellini*, Padoue, 1792, n-4 ; *Vita Jacobi Facciolati*, ibid., 1799, n-8 : on sait que Forcellini et Facciolati ont les doctes auteurs d'un grand et bel ouvrage en 4 vol. in-fol., le *Totius latinitatis Lexicon* ; *Vita illustrium virorum Seminarii Patavini*, ibid., 1799, n-8 : le même ouvrage fut réimprimé en 1815, avec des augmentations considérables, et la biographie de Facciolati ; *De charitate S. Philippi Neri oratio*, ibid., 1815, in-8 ; *Dialogus de naturâ nimorum*, ibid., 1817, in-8 ; *Dialogus de Dei existentia*, ibid., 1817, in-8. L'abbé Ferrari mourut le 14 avril 1806. Plusieurs ouvrages de lui n'ont été imprimés qu'après sa mort : il en reste des manuscrits à Padoue. (Voyez Joseph Velova, *Biografia degli scrittori Padovani*, pag. 394.)

FERRARI (Gui), né en Italie, et mort en 1791, s'est fait un nom distingué par plusieurs ouvrages latins, dignes du siècle d'Auguste. Il se fit d'abord connaître par son abrégé d'histoire *De vitâ quinquæ imperatorum*, ou *Mémoire de la vie de cinq généraux autrichiens qui se sont distingués dans la dernière guerre avec la Prusse*, Vienne, 1775, in-8. Ceux que la frivolité du siècle n'a pas conduits jusqu'au mépris des langues anciennes ne peuvent que lire avec plaisir cet ouvrage. On y trouve, outre le mérite historique, un genre de narration qui unit la précision avec la majesté et la richesse du langage romain. On a donné le *Recueil* de ses *Œuvres* à Lugano, 1777. Son style, en général, ressemble beaucoup à Cornélius Népos ; mais lorsqu'il entre dans quelques détails sur les opérations militaires et les évolutions de la guerre, il est moins alors celui de Cornélius Népos, que celui de Jules-César ; et c'est effectivement là le modèle des historiens de la guerre. L'abrégé de la *Vie des héros guerriers* est suivie de celle de trois hommes célèbres dans la littérature d'Italie. Viennent ensuite sept *Oraisons latines*, entre lesquelles on distingue celle *De optimo patre-familias* : il y a des observations qui renferment plus de sagesse et d'utilité sur l'éducation des enfants, qu'on n'en voit dans dix traités sur cette matière.

FERRARI. (Voyez GALATÉE.)

FERRARIIS (Jean-Pierre de), célèbre docteur en droit, natif de Pavie au 14^e siècle, composa, dans un âge très-avancé, une *Pratique de Droit*, 1544, in-8, peu connue aujourd'hui.

FERRARIS (Joseph, comte de), né à

Lunéville le 20 avril 1726, d'une famille du Piémont établie en Lorraine depuis plus d'un siècle, entra en qualité de page à Vienne, en 1735, chez l'impératrice Amélie, veuve de l'empereur Joseph I^{er}. Lors de la guerre qui eut lieu après la mort de l'empereur Charles VI, le comte de Ferraris, qui sortait à peine de l'enfance, sollicita l'honneur de débiter dans la carrière militaire, et il obtint un drapeau dans le régiment de Grune. Blessé à la bataille de Czaslau, après avoir fait des prodiges de valeur, il eut une lieutenance, et avant la fin de la campagne une compagnie d'infanterie. La paix dont jouit l'Autriche pendant quelques années retarda son avancement ; mais la guerre de sept ans lui fournit de nouvelles occasions de signaler son courage. Le 14 octobre 1758, à la bataille de Hochkirchen, il s'empara d'une batterie de trente-six pièces de canon, à la tête du régiment de Charles-Lorraine dont il était colonel : ce qui lui valut la décoration de l'Ordre de Marie-Thérèse. Il fut élevé au grade de général-major en 1761, et à celui de lieutenant-général en 1773. Lorsque la guerre eut éclaté avec la Prusse en 1778, Marie-Thérèse lui donna un témoignage bien flatteur de sa confiance, en plaçant sous sa direction le jeune archiduc Maximilien, depuis électeur de Cologne. Son crédit se soutint également sous le règne de l'empereur Joseph II. Quoique âgé de 67 ans, il prit une part active à la campagne de 1793 contre les Français, et il se distingua particulièrement au combat de Famars et au siège de Valenciennes. Il obtint alors le cordon de commandeur, et peu de temps après la grand'croix de Marie-Thérèse, la place de vice-président du conseil aulique de guerre, et enfin le titre de maréchal. Il est mort à Vienne le 1^{er} avril 1814, universellement regretté. Il joignait à des talents peu communs, des mœurs douces, une politesse exquise et une loyauté sans égale. On lui doit une *Carte des provinces belgiques* en vingt-cinq feuilles, qui peut soutenir la comparaison avec la grande *Carte de France* de Cassini.

FERRAUD, député à la Convention, né dans la vallée d'Aure, au pied des Pyrénées, se montra l'ennemi déclaré de la cour et vota la mort de Louis XVI sans appel et sans sursis. Attaché au parti de la Gironde, il eût sans doute été proscrit au 31 mai 1793, si une mission à l'armée des Pyrénées-Orientales ne fût venue le soustraire à la rage des Montagnards. De retour à Paris, il s'opposa avec courage à l'insurrection des terroristes, qui vinrent assaillir la Convention le 20 mai

1795, et fut tué d'un coup de pistolet en repoussant des furieux armés de fusils, qui avaient mis en joue le président. Son corps fut traîné dans le couloir voisin; on lui coupa la tête que l'on plaça au haut d'une pique, et que l'on promena dans la salle. L'assemblée fit célébrer, quelques jours après, une fête funèbre en son honneur, et lui fit ériger un tombeau.

FERRE (Vincent), dominicain, natif de Valence en Espagne, enseigna la théologie avec réputation à Burgos et à Rome, puis à Salamanque, où il mourut vers 1683. On a de lui des *Commentaires*, estimés en Espagne, sur la *Somme de saint Thomas*, 8 vol. in-fol. Il résout toutes les difficultés avec beaucoup de netteté et de précision.

FERREIN (Antoine), né à Fresquepêche en Agénois, l'an 1693, était médecin de Montpellier. Il a été de l'académie des Sciences et professeur en médecine au collège royal; c'était un élève des Jésuites. Ses leçons, dont on vante l'ordre et la solidité, étaient très-suivies; ses ouvrages prouvent qu'il avait bien médité sur l'art de guérir. Il l'exerça et l'enseigna avec succès jusqu'à sa mort, arrivée à Paris le 28 février 1769. Il professa aussi la chirurgie et la pharmacie, et remplaça Wimlow au Jardin du roi. Ses principaux ouvrages sont : *De la formation de la voix de l'homme*, Mémoire inséré dans ceux de l'académie des Sciences, 1741; *Sur le véritable sexe de ceux qu'on appelle hermaphrodites*, inséré dans le même recueil, 1767; *Introduction à la matière médicale*, ouvrage publié par Dienest, mais revendiqué avec raison par Ferrein, puisque c'était l'abrégé de son cours; *Cours de médecine pratique*, publié, après la mort de l'auteur, par Arnauld de Nobleville, 1769, 3 in-12; *Matière médicale*, ouvrage également posthume, 1770, 3 in-12, etc.

FERRÈRE (Philippe), célèbre avocat au Parlement de Bordeaux, né à Tarbes en 1767. Dès ses premiers débuts, il se plaça au rang des avocats les plus distingués; mais les événements de la Révolution, dont il n'adopta pas entièrement les principes, l'obligèrent de fuir sa ville natale, et ce n'est qu'en 1795, après le régime de la Terreur, qu'il put rentrer dans la carrière où il mérita l'estime de ses concitoyens. En 1804, il refusa de faire partie du *tribunat*, préférant se dévouer aux devoirs de son état, dont il faisait sa gloire et sa consolation. Une maladie de poitrine, résultat de ses pénibles travaux, le conduisit au tombeau le 14 janvier 1815. On trouve dans le *Barreau fran-*

çais de Clair et Chappier, Paris, 1820 et années suivantes, 12 vol. in-8, plusieurs de ses *Plaidoyers*, remarquables par l'élévation des pensées, l'énergie du style et les mouvements oratoires dont ils sont animés.

FERRERI (Zacharie), né à Vienne en 1479, mort à Rome, vers 1527, entra fort jeune dans la congrégation du Mont-Cassin, d'où il eut voulu passer dans l'Ordre des Chartreux. Il assista, en qualité d'abbé de Subbachio, au concile de Pise, convoqué en 1511 contre Jules II, et en fut nommé secrétaire. S'étant prononcé fortement contre le Pape, il n'avança pas sous ce pontificat; mais Léon X le nomma, en 1519, à l'évêché de Guardia, et l'employa dans plusieurs missions importantes en Allemagne. A son retour en Italie, il fut nommé gouverneur de Faenza. Il a laissé : *Sancti carthusiensis ordinis origo*, Mantoue, 1509. C'est une Vie de saint Bruno, suivie de diverses poésies et de l'Apologie de l'auteur; elle est insérée dans la *Collection des œuvres de saint Bruno*, Paris, 1554; *Promotiones et progressus sacro-sancti Pisani concilii, etc.*; *Apologia sacri Pisani concilii moderni*, Pise, 1511; *Acta scitu dignissima Constantiensis concilii*, Milan, 1511, in-fol.; *Decreta et acta concilii Basiliensis*, 1511, in-fol., rare; 1512, in-8; *Lugdunensis somnium de divi Leonis X pontificis maximi, ad summum pontificatum divinis promotione, carmen*, Lyon, 1513, in-4. On prétend que ce poème, composé de mille vers, fut achevé en trois jours; *Vita sancti Casimiri*, Cracovie, 1520; *Oratio de eliminandis de regno Poloniae erroneis traditionibus Lutheri*, Cracovie, 1521; *De Reformatione Ecclesie, suavis oratio ad beatum patrem Hadrianum VI pontif., max.*, Venise, 1522, in-8; *Hymni novi ecclesiastici, juxta veram metri et latinitatis normam*, Rome, 1525, in-4, ibid., 1549, in-8 : ces Hymnes sont estimées.

FERRET (Emile), né à Castel-Franco dans le Bolognais, en 1489, secrétaire du pape Léon X, fut appelé à Paris par François I^{er}, qui le fit membre du Parlement, et le chargea de trois légations : l'une vers les Vénitiens; l'autre vers les Florentins; la troisième vers l'empereur, dont il s'acquitta avec honneur. Il mourut à Avignon le 15 juillet 1552. Il cultiva les muses dans le tumulte de la cour. C'était un homme modeste, modéré, libéral, dont tout le plaisir était de jouer du luth et de se promener. Il fit mettre au-dessus de la chaire de jurisprudence d'Avignon, qu'il fit faire à ses dépens, cette inscription :

eritum orno, imperitum dedecore. On de lui : *Opera juridica*, 1598, in-4 ; *icronis orationes ad veterum codicum dem castigatae*. On trouve sa *Vie* dans *Vitæ clarissimorum jurisconsultorum* de Buder, Iéna, 1722, in-8.

FERRETI (Jean-Baptiste), savant aquaire, religieux bénédictin du Montassin, né à Vicence en 1639, mort en 1682, a publié : *Musæ lapidariæ antiquorum marmoribus carmina seu deorum donaria hominumque illustrium bliterata monumenta et deperdita epiphia*, Vérone, 1672, in-fol., rare. C'est le recueil de toutes les inscriptions en vers qui se trouvent dans Gruter.

FERRETTI, poète et historien de Vienne, dans le 14^e siècle, fut un de ceux qui chassèrent la barbarie répandue en Europe, et qui firent renaître le bon goût dans les belles-lettres. Parmi les productions de ce savant en prose et en vers, il y a une *Histoire de son temps*, en sept livres, depuis 1250 jusqu'en 1318 ; elle est curieuse. Muratori l'a publiée dans son neuvième tome des écrivains de l'*Histoire d'Italie*. On a encore de lui un *Poème latin* sur les beaux faits de Canace l'Escale.

FERRI (Paul), ministre protestant à Metz sa patrie, naquit en 1591, et mourut de la pierre en 1669. On lui en trouva plus de 80 dans la vessie. Ferri était connu de son temps par ses écrits et par ses sermons ; à présent il ne l'est plus que par la réfutation que fit Bossuet de son *Catéchisme*, publié en 1654, in-12. C'est par cette réponse que ce prélat fit son entrée dans la république des lettres.

FERRIER (Arnaud du), professeur en droit à Toulouse sa patrie, ensuite résident aux enquêtes à Paris, et maître des requêtes, fut choisi pour se trouver en qualité d'ambassadeur au concile de Trente. Il y soutint les intérêts de la France avec une vivacité et une aigreur qui déplurent à plusieurs prélats. Par gard à leur plainte, on envoya Ferrier ambassadeur à Venise. Il s'y lia avec Tra-Paolo, et lui fournit des Mémoires pour son *Histoire du concile de Trente*, moins de l'esprit de secte dont il était imbu. Ferrier mourut garde-des-sceaux du roi de Navarre, depuis Henri IV, en 1585, âgé de 79 ans, laissant quelques ouvrages. Il fit profession publique du calvinisme dans ses dernières années.

FERRIER (Louis), né à Arles en 1652, poète français, fut mis à l'inquisition de cette ville, pour certaine maxime d'Épiscure :

L'amour pour les mortels est le souverain bien.

Mauvaise traduction du premier vers de Lucrèce :

Amendum genitrix, divumque hominemque voluptas.

Ce vers se trouve dans ses *Précéptes galants*, poème qui courut manuscrit avant qu'il le publiât à Paris en 1678, in-12. Ferrier ayant été absous par le Saint-Office, à la prière de ses amis, se retira à Paris, et devint précepteur des fils du duc de Saint-Aignan. Il mourut en 1721, à 69 ans, en Normandie, où il avait acheté la terre de la Martinière. Outre ses *Précéptes galants*, dont le titre marque assez que ce n'est point un code de mœurs, on a de lui quelques *Tragédies* plus que médiocres et une *Traduction de Justin*, 1693, 2 vol. in-12, qui a été éclipsée par celle de l'abbé Paul.

FERRIÈRES (Claude de), docteur en droit de l'Université de Paris, sa patrie, naquit en 1639. Il professa la jurisprudence à Paris, puis à Reims, où il mourut en 1715, à 77 ans. Ses ouvrages sont estimés, quoiqu'il en ait composé la plupart pour subvenir aux besoins pressants d'une famille nombreuse. Il enrichit les libraires ; mais ils ne l'enrichirent point. Les honoraires de ses livres suffisaient à grand-peine pour le dédommager du temps qu'il sacrifiait à leur composition, quoiqu'on ne puisse pas l'accuser d'avoir poussé ce sacrifice trop loin. Les principaux sont : la *Jurisprudence du Code*, 1684, 2 vol. in-4 ; *Du Digeste*, 1686, 2 vol. in-4 ; des *Novelles*, 1768, 2 vol. in-4 ; la *Science des Notaires*, in-4, portée par son fils, à 2 vol., et réimprimée sous ce titre : *Le nouveau parfait Notaire*, ou la *Science des Notaires* de feu J.-C. de Ferrières, mise en harmonie avec les dispositions du code civil, etc., par M. Massé, notaire à Paris, 1805, 2 v. in-4 ; 4^e édition, 1813, 2 vol. in-4 ; le *Droit de Patronage*, 1668, in-4 ; *Institution coutumière*, 4 vol. in-12 ; *Introduction à la Pratique*, 1758, in-12 ; des *Commentaires sur la Coutume de Paris*, 2 vol. in-12 ; un *Traité des Fiefs*, 1680, in-4 ; le *Recueil des Commentateurs sur la Coutume de Paris*, 1714, en 4 vol. in-fol. Il faut avouer que la plupart des écrits de Claude de Ferrières ne sont que des compilations qui, quelquefois, manquent d'exactitude ; mais elles peuvent être regardées comme des répertoires utiles. Le *Dictionnaire de Droit*, 1771, 2 vol. in-4, est de Claude-Joseph son fils, qui a été doyen des professeurs en droit dans l'Université de Paris, dont nous avons encore la *Traduction nouvelle des Institutes de l'empereur Justinien, avec des observations pour l'intelligence du texte* ;

l'application du droit français au droit romain, etc. Cet ouvrage, qui est une augmentation de celui que son père avait donné sur la même matière, peut être de quelque secours pour les jeunes gens qui étudient le droit. Si le père ne parvint pas à la fortune, ce n'est pas qu'il n'eût reçu de la nature les dons de la figure et de l'esprit; mais ils étaient déparés par une hauteur incommode, par une prévention outrée pour ses sentiments, et par la manie de critiquer ceux des autres.

FERRIÈRES (Charles-Elie, marquis de), né à Poitiers le 22 janvier 1741, d'une famille noble et distinguée, entra dans les cheval-légers de la garde du roi. Mais préférant l'étude des belles-lettres à la vie militaire, il se retira au château de Marsay près de Mirabeau. Au commencement de la Révolution, il fut nommé député de la noblesse de la sénéchaussée de Saumur aux Etats-Généraux, et il y présenta un plan de finances. Il vécut depuis dans la retraite et mourut dans son château de Marsay, le 30 juillet 1804. On a de lui : *Le Théisme, ou Recherches sur la nature de l'homme et sur les rapports avec les autres hommes dans l'ordre moral et dans l'ordre politique*, 2 vol. in-12, 2^e édition, 1791; *De la constitution qui convient aux Français*, 1789, in-8; *Plan de finances pour l'établissement d'une caisse territoriale; Opinion contre l'arrestation du roi à Varennes*, 1791, in-8; *Comptes-rendu à mes commettants*, 1791, in-8; *De l'état des lettres dans le Poitou depuis l'an 300 jusqu'à l'année 1789; Mémoires pour servir à l'histoire de l'Assemblée constituante et de la Révolution de 1789*, 3 vol. in-8, 1798. Ils sont écrits avec la plus grande impartialité, et sont devenus très-rare. Le tome 4, qui finit à la mort du roi, est resté manuscrit.

FERRONNAYS (Pierre-Louis-Auguste FERRON, comte de la), ancien ministre des affaires étrangères, émigra en 1791, fut fait gentilhomme de la chambre du duc de Berri, et retourna en France avec ce prince. Après avoir rempli plusieurs missions diplomatiques, il fut nommé ambassadeur de France en Russie. En 1828, après la chute du ministère Villèle, il fut appelé au ministère des affaires étrangères; mais il conserva peu de temps ces fonctions. Après la révolution de Juillet, il se retira à Rome où il est mort le 17 janvier 1842, dans les sentiments de la foi la plus vive. Le comte de la Ferronnays avait toujours montré beaucoup de sagesse et de modération dans ses opinions politiques, et

s'était acquis l'estime de tous les partis. Dans les dernières années de sa vie, il remplissait avec la plus grande piété les pratiques de la religion. On a même attribué à ses prières la miraculeuse conversion d'Alphonse Ratisbonne, qui eut lieu à Rome trois jours après sa mort.

FERTÉ (Henri de SENNECTÈRE, maréchal de la), donna des preuves de son courage au siège de La Rochelle à l'attaque du Pas de Suze, au secours de Casal, à la prise de Moyenvic, à celle de Trèves, et à la bataille d'Avesnes. Il n'était alors que colonel; il fut fait maréchal-de-camp sur la brèche d'Heudin, pour avoir défait les troupes que les ennemis voulaient y jeter. Il se signala à la bataille de Rocroy, et surtout à celle de Lens. Il défait le duc de Lorraine, et lui tua près de 2,000 hommes au combat de Saint-Nicolas en 1650. Devenu maréchal de France le 5 janvier 1651, il sauva Nancy peu après, et prit la même année Chasté, Mirecourt et Vaudrevange. Sa valeur et son expérience éclatèrent encore en 1653 et en 1655. Il assista aux sièges de Landrecies et de Saint-Guilain, fut fait prisonnier à celui de Valenciennes, et racheté par Louis XIV pour 100,000 livres. En 1657 et 1658, il prit Montmédi et Gravelines. Il mourut en 1684, à 82 ans, chevalier des ordres du roi. Sa femme, MADELEINE D'ANGENNES, morte en 1714, à 85 ans, a donné lieu à un petit roman qui porte son nom, et qui se trouve avec ceux de Bussy. Son fils, HENRI-FRANÇOIS, duc de La Ferté, mort en 1608 n'a pas laissé de postérité masculine. Le maréchal de La Ferté était un homme vain et présomptueux. Il ne pouvait souffrir les succès de Turenne, qu'il était incapable d'égaler, quoiqu'il eût d'ailleurs du mérite. Malgré la violence de son humeur, il était fort empressé à faire sa cour, et ce fut en partie ce qui contribua à l'élever aux dignités.

FERUS. (Voyez SAUVAGE.)

FÉRUSSAC D'AUDEBARD (de), colonel d'artillerie, mort dans ces derniers temps. On lui doit : *Histoire naturelle générale et particulière des Mollusques terrestres et fluviatiles, tant des espèces que l'on trouve aujourd'hui vivantes, que des débris fossiles de celles qui n'existent plus* : ouvrage précieux pour l'histoire naturelle, continué et mis en ordre par le baron de FÉRUSSAC, son fils.

FÉRUSSAC (André-Etienne-Just-Pascal D'AUDEBARD, baron de), fils du précédent, naquit le 30 décembre 1766, au Chartron, près de Lauzerte, département de Tarn-et-Garonne. Il reçut de

son père un goût très-vif pour l'étude de l'histoire naturelle, et il s'occupa dès son enfance à recueillir des pierres, des coquillages et des insectes qu'il rencontrait dans ses promenades. S'étant destiné à l'état militaire, il demanda à entrer dans le corps des vélites qui s'organisaient alors, et se rendit à Paris où le comte de Lacépède le mit en relation avec plusieurs des savants les plus distingués et lut devant l'académie des Sciences un *Mémoire sur de petits crustacés*, que l'on jugea digne d'être inséré dans les *Annales du muséum d'histoire naturelle*. Enfin, ayant reçu l'ordre de partir pour l'armée, il sut concilier l'accomplissement de ses devoirs militaires avec ses travaux scientifiques. Après avoir combattu à Éna, à Austerlitz, à Heilsberg, à Friedland et à Eylau, il fut envoyé avec son régiment en Silésie, et il profita de son séjour dans cette province pour étudier son sol, en parcourant les montagnes et les vallées. Lorsque la guerre eut été déclarée à l'Espagne, il y fut appelé, et prit part, pendant les sept années qu'il passa, à un grand nombre d'affaires, où il se distingua par son courage et son intrépidité. En même temps il étudiait et recueillait de nombreux matériaux sur la géographie, sur l'histoire, la géologie et l'histoire naturelle. Une blessure grave qu'il reçut à Moguer le détermina à quitter le service militaire. Devenu libre, il se livra avec une plus grande ardeur à ses études scientifiques. Cependant l'empereur, ayant lu un ouvrage qu'il publia sous le titre de *Coup d'œil sur l'Andalousie*, voulut qu'il fût employé dans l'administration civile, et le nomma sous-préfet d'Oléron, dans les Basses-Pyrénées. En 1814, l'invasion le força de quitter la direction de son arrondissement. Au retour des Bourbons, il fut attaché à l'état-major de la garde nationale en qualité de chef de bataillon, et reçut la croix de la Légion-d'Honneur. Pendant les Cent-Jours, l'empereur le nomma sous-préfet de Compiègne, et il occupa cette place jusqu'à la seconde Restauration. A cette époque, il revint à Paris et fut réintégré dans le service militaire. Il devint successivement sous-chef, puis chef d'état-major de la deuxième division militaire, professeur de géographie et de statistique militaire à l'école l'état-major. Ayant donné en 1819 sa démission de cette chaire, il fut attaché au dépôt de la guerre, et nommé peu après chef du bureau de statistique étrangère. Après la révolution de Juillet, il fut élu député par le département du Tarn; mais il ne conserva ses fonctions que pendant

deux années. Il est mort le 21 janvier 1836. Férussac avait réuni la collection la plus riche et la plus complète qui soit connue, de coquillages terrestres et fluviatiles. Il a publié : *Histoire naturelle, générale et particulière des mollusques terrestres et fluviatiles, tant des espèces que de l'on trouve aujourd'hui vivantes que des dépouilles fossiles de celles qui n'existent plus*, 3 vol. in-fol.; *Considérations générales sur les mollusques terrestres et fluviatiles et sur les fossiles des terrains d'eau douce*, Paris, 1812, in-4; *Notice sur une inscription et sur une médaille phéniciennes trouvées en Andalousie*; *Notice sur Cadix et sur son île*; *Chambre départementale considérée comme moyen d'arrêter toute usurpation sur la puissance légitime, et de rétablir la liberté convenable aux communes, suivi de quelques observations sur différents sujets d'administration et de politique*, Paris, 1816, in-8; il a aussi inséré plusieurs articles dans les deux premiers volumes du *Dictionnaire classique d'histoire naturelle*. Il avait en outre fondé, en 1823, un recueil périodique publié sous le nom de *Bulletin universel des sciences et de l'industrie*, dont il a été un des principaux collaborateurs, et qui a rendu des services importants à la science.

FERVARQUES. (Voyez **AUTHEMER**).

FESCH (Joseph), cardinal, archevêque de Lyon, naquit à Ajaccio (Corse), le 3 janvier 1763. Son père, François Fesch, capitaine dans un régiment suisse au service de la république de Gênes, était de la religion réformée; mais il se convertit au catholicisme pour épouser la dame Ramolino, qui avait eu de son premier mariage une fille, la jeune Lætitia, depuis mère de l'empereur. Joseph Fesch fut le premier et dernier fruit de cette union; sa mère, femme d'une grande vertu, l'éleva dans les pratiques de la piété. Placé d'abord dans une maison d'éducation dirigée par d'anciens jésuites, le jeune Fesch y fit de rapides progrès; il s'y distingua par son application au travail et la vivacité de ses sentiments religieux. Désigné à cause de sa bonne conduite et de ses succès pour avoir une bourse au petit séminaire d'Aix, il alla terminer ses études dans cette maison, où il eut pour condisciple le jeune Xavier d'Isoard avec lequel il se lia dès lors de la plus étroite amitié. De sa paisible solitude le séminariste d'Aix entretenait une correspondance suivie avec ses neveux Joseph et Napoléon Bonaparte. Lorsque ce dernier dut faire sa première communion, il lui écrivit pour lui faire comprendre la grandeur et l'importance de

l'acte qu'il allait consommer ; Napoléon, vivement touché, répondit à son oncle par une lettre pleine de sentiments de foi et de piété. Après deux ou trois ans de séjour au petit séminaire d'Aix, le jeune Fesch passa au grand séminaire de cette ville. Il avait, à cette époque, près de 20 ans. Il ne songea plus, dans ce noviciat du sacerdoce, qu'à se rendre digne d'une si sainte vocation, et comprenant plus que jamais toute l'importance du travail, il se livra avec la plus grande assiduité à l'étude de l'Écriture-Sainte, de la théologie, des saints Pères, du droit canon et autres matières de la science religieuse. Ce fut vers ce temps, en 1785, que mourut son beau-frère Charles Bonaparte, qui pendant sa jeunesse avait composé quelques poésies anti-religieuses. Il eut la consolation de l'amener à reconnaître ses erreurs et à recevoir les sacrements de l'Eglise. Lorsque l'abbé Fesch eut terminé son cours de théologie, il repassa la mer et retourna en Corse, où il reçut les ordres des mains de son évêque, Mgr Doria. A peine ordonné prêtre, Fesch obtint, par l'entremise de l'archidiacre Lucien Bonaparte, une prébende capitulaire à la cathédrale d'Ajaccio. Il vit par là son existence assurée, et il put même aider sa sœur qui était veuve et chargée d'une nombreuse famille. Peu de temps après, il eut la douleur de perdre son protecteur l'archidiacre Lucien, vieillard vénérable qu'il assista dans ses derniers moments, et dont plus tard il a vengé la pieuse mémoire contre une assertion légèrement avancée par l'empereur et reproduite par Las-Cases dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*. Lorsque la Révolution éclata, Fesch, qui avait succédé au titre de l'archidiacre, ne fut cependant pas appelé à prêter serment à la constitution civile du clergé ; mais les scellés ayant été mis sur les barrières du chœur de la cathédrale d'Ajaccio, il se retira et alla passer quelque temps avec ses neveux Joseph Napoléon et Lucien Bonaparte dans la maison de leur mère. Ces jeunes gens avaient embrassé la cause de la Révolution ; ils en parlaient avec enthousiasme. L'archidiacre prit insensiblement quelques-unes des idées nouvelles, mais seulement en ce qui concerne la politique, et il demeura toujours fidèle à la cause de l'Eglise. Il n'avait même presque rien changé à ses pratiques et à ses habitudes religieuses : il célébrait exactement à messe tous les jours dans un oratoire qui était près de son domicile, récitait assidûment le bréviaire et continuait à porter la soutane. Les accusations que l'on a portées contre lui à cet égard ne

sont nullement fondées. Plus tard, il est vrai, il fut obligé de prendre un costume séculier, et même de suspendre extérieurement la récitation de ses offices ; mais il n'est pas prouvé qu'il ait cessé de les dire en son particulier. Tout porte à croire, au contraire, qu'il continua à remplir les obligations essentielles de son état. En 1793, madame Lætitia Bonaparte, obligée de quitter la Corse, se réfugia avec ses enfants à Marseille ; l'abbé Fesch l'y accompagna, puis de là se rendit en Suisse dans l'espoir de recueillir quelque chose de la succession paternelle ; mais les lois du pays excluaient les catholiques, et après avoir repoussé avec indignation les propositions qui lui furent faites d'échanger sa foi religieuse contre son héritage, il revint en France. Napoléon venait de recevoir le commandement de l'armée d'Italie ; il appela son oncle auprès de lui et le fit nommer commissaire des guerres. Ces fonctions étaient sans doute peu compatibles avec celles du sacerdoce ; mais il sut rendre utile la position qu'il occupait auprès du jeune général, et on doit sans doute attribuer à son influence la modération du vainqueur et le respect qu'il montra pour la religion pendant la campagne d'Italie. Après le traité de Campo-Formio, Fesch alla visiter la Corse où il donna des marques extérieures de piété qui furent remarquées. Il se rendit ensuite à Lyon où l'appelait sa place de commissaire des guerres ; il ne savait pas que bientôt il deviendrait le premier pasteur de cette importante cité. Pendant l'expédition d'Egypte, il vint à Paris demeurer auprès de sa sœur ; mais, quoiqu'il s'y trouvât en relations habituelles avec les hommes les plus influents de cette époque, il ne prit aucune part aux affaires politiques. Déjà vers ce temps, quelques ecclésiastiques avaient osé reprendre l'exercice du ministère. L'abbé Fesch eût désiré imiter leur généreux exemple ; il en fut empêché par sa famille qui craignit de voir son avenir compromis par les démonstrations religieuses d'un de ses membres ; mais lorsque le premier consul, vainqueur à Marengo, eut pensé à négocier avec le Pape, il n'hésita plus, et sentant le besoin, avant de reprendre les saintes fonctions du sacerdoce, de rentrer en lui-même et de se réconcilier avec Dieu, il alla passer un mois dans une retraite absolue, se livrant exclusivement à la méditation et à la prière, sous la direction de l'abbé Emery qui devint dès lors son confesseur ordinaire. Fesch ne prit pas une part directe à la conclusion du concordat ; mais il exerça l'influence la plus

heureuse sur l'esprit du premier consul, et l'aida à surmonter les nombreuses difficultés que les hommes dont il était entouré, hostiles la plupart à la religion, ne cessaient d'opposer. L'archevêché de Lyon était vacant par la mort de Mgr de Larbœuf: le premier consul pensa à placer son oncle sur le siège primate; mais la modestie de ce dernier s'effraya d'occuper un poste si élevé dont il se croyait indigne, et, malgré les instances les plus vives de sa famille, il refusa d'abord les offres qui lui étaient faites. Enfin, après un délai de quelques mois, l'abbé Emery intervint et par ses conseils le décida à accepter. L'abbé Fesch fut sacré à Paris le 15 août 1802, par le cardinal légat Caprara, et le 2 janvier 1803, il prit possession de son siège. Le mandement qu'il publia, à cette occasion, exprimait les sentiments de la piété la plus vive, le désir de gouverner en paix son diocèse, de calmer les passions, d'apaiser les anciennes discordes; il fut généralement approuvé, et s'il rencontra quelques oppositions, c'est qu'il était impossible, à cette époque, que les vieilles haines fussent entièrement éteintes. Peu de temps après, l'archevêque de Lyon fut élevé au cardinalat, et il reçut la barrette des mains du premier consul le 27 mars 1803. De retour à Lyon, les premiers soins du prélat se portèrent sur l'éducation cléricale, et il établit successivement les séminaires dont il avait besoin pour le recrutement de la milice sacrée. Mgr Fesch avait pris pour modèle, au moment de son sacre, l'archevêque de Milan, saint Charles Borromée, et il s'efforça de l'imiter par son zèle et son dévouement à son diocèse; il fit usage de la haute influence que lui donnait sa position pour faire accorder tout ce qui pouvait servir au bien de la religion et à l'édification des fidèles. C'est ainsi que, pour assurer l'exercice du culte public à Lyon, il obtint que le consistoire protestant fût placé hors de la ville. Sa sollicitude d'ailleurs ne se portait pas seulement sur son diocèse, il s'efforçait de répandre sur la France entière les bienfaits du gouvernement. Au mois d'avril 1803, il fut nommé ambassadeur près le Saint-Siège; mais la cour de Rome considérant comme incompatible la dignité de cardinal avec le titre d'ambassadeur, il prit le titre de ministre plénipotentiaire. De Châteaubriand était alors son secrétaire de légation. Mais des démêlés fâcheux s'élevèrent bientôt entre le ministre et son secrétaire, et celui-ci reçut ordre de quitter Rome et fut envoyé comme chargé d'affaires près la république du Va-

lais. En 1804, le cardinal devint membre du sénat conservateur. Au commencement de la même année, le gouvernement lui accorda l'autorisation d'établir les Frères de la doctrine chrétienne à Lyon, et il ressentit une grande joie de cette faveur en pensant au bien que feraient dans son diocèse ces pieux instituteurs du peuple. La mission du cardinal Fesch à Rome avait pour but principal d'obtenir du Pape qu'il voulût bien venir sacrer lui-même le nouvel empereur. Le Souverain-Pontife ayant enfin cédé aux sollicitations du ministre de France, Fesch se hâta de retourner à Paris où il célébra le mariage religieux de Napoléon et de Joséphine. Lorsque Bonaparte, devenu empereur, eut formé une nouvelle cour, il rétablit la grande-aumônerie et plaça son oncle le cardinal à la tête de cette haute administration, avec le titre de grand-aumônier de l'empire et un traitement de cent mille francs. Un décret mit sous sa protection les établissements consacrés aux missions, et bientôt la congrégation de Saint-Lazare, le séminaire du Saint-Esprit, le séminaire des Missions étrangères, la Mission de Smyrne, les religieux de la Terre-Sainte ressentirent les heureux effets de la bienveillance et du zèle apostolique du prélat. Pendant le séjour du Saint-Père à Paris, le cardinal l'accompagna dans toutes ses sorties, et il appuya vivement auprès de l'empereur les demandes que le Pape ne cessait de lui adresser dans l'intérêt de l'Eglise et de la religion. Lorsque Pie VII eut quitté la France et fut rentré dans sa capitale, le cardinal reprit ses fonctions de ministre plénipotentiaire auprès de la cour de Rome; il fut chargé, à cette époque, de plusieurs négociations délicates, concernant les affaires de l'Eglise italienne et les rapports du gouvernement français avec le Saint-Siège. Mais il devint bientôt suspect à l'empereur, à cause de ses sympathies secrètes pour la cause du chef de l'Eglise, et après la paix de Presbourg il fut rappelé. Depuis cette époque, l'archevêque de Lyon s'occupa exclusivement des affaires de l'Eglise et particulièrement de l'administration de son diocèse, où il ne cessa de donner des preuves de son zèle et de son entier dévouement aux intérêts de la religion. Il confia la direction de son séminaire aux Pères de la Foi, appela auprès de lui l'abbé de Rauzan pour le mettre à la tête du grand établissement des Missions de France qu'il voulait fonder, obtint du gouvernement impérial un décret qui autorisait et reconnaissait l'institut des Frères

res des écoles chrétiennes, qui jusque-là n'avait été que toléré. Il prit aussi une grande part à la publication du *Catéchisme de l'empire*, qui établissait l'unité d'enseignement dans tous les diocèses de France. Lorsque le Pape, arraché violemment de ses Etats, eut été conduit à Savone, le cardinal Fesch, sans oublier ce qu'il devait à l'empereur son neveu, ne dissimula pas la douleur que lui causaient les rigueurs exercées contre le chef de l'Eglise, et il s'efforça d'adoucir sa pénible position. Nommé archevêque de Paris en 1809, il refusa constamment de prendre en main l'administration du diocèse, et ne voulut même pas aller habiter le palais de l'archevêché. Irrité de cette courageuse résistance, l'empereur nomma à sa place le cardinal Maury qui, plus complaisant et moins scrupuleux, accepta et consentit à administrer, quoique le Pape eût déclaré formellement qu'il ne lui expédierait pas ses bulles. Chargé, en 1811, de présider le concile convoqué par l'empereur, le cardinal Fesch montra dans cette difficile mission la même fidélité à ses devoirs et le même désir de concilier et de rapprocher les esprits. Lorsque cette assemblée, une première fois dissoute, puis réunie de nouveau, eut décidé qu'elle enverrait une députation à Savone pour proposer au Pape un projet de décret par lequel les métropolitains devaient avoir le droit d'accorder l'institution canonique, dans le cas où le Pape ne l'aurait pas encore donnée six mois après la nomination notifiée, le cardinal consentit à écrire au Saint-Père pour appuyer un projet que son acquiescement seul pouvait empêcher d'être schismatique. Pie VII, satisfait, daigna lui répondre par la lettre suivante, dans laquelle il fait l'apologie de sa conduite : « Cardinal, lui écrit le « Souverain-Pontife, nous avons expédié aux archevêques et évêques assemblés à Paris, le bref relatif aux articles qu'ils connaissent. Ce que nous avons accordé, nous l'avons fait pour obvier à de plus grands maux de l'Eglise, qu'ils nous expriment dans leur lettre du 20 août. *Nous avons appris avec une grande satisfaction le zèle avec lequel votre éminence a soutenu les intérêts du Saint-Siège apostolique, et nous désirons qu'elle continue à les soutenir avec un pareil zèle*, en mettant sous les yeux de Sa Majesté les besoins que nous avons d'avoir une libre communication avec les fidèles, d'avoir prêts de nous des cardinaux et prélats pour l'expédition des affaires, ob-

servant que, sans leur aide et conseil,

« nous ne serions pas en état de pouvoir « expédier les bulles aux évêques nommés, etc. » Cependant les négociations n'aboutirent à aucun résultat, et le concile fut définitivement dissous sans que rien n'ait pu être terminé. L'empereur dès lors ne garda plus aucun ménagement, il menaça ouvertement de déclarer le schisme; il commença par supprimer la congrégation de Saint-Sulpice dont les enseignements lui paraissaient trop favorables au Saint-Siège, fit fermer tous les petits séminaires, et ordonna que les élèves seraient obligés de suivre à l'avenir les cours des collèges de l'Université. Le cardinal, instruit des dangers qui menaçaient l'Eglise de France, se rendit au Tuileries, où depuis longtemps il n'allait plus, et osa interpellier vivement l'empereur sur les desseins criminels qu'il avait annoncés. Celui-ci, sans essayer même de se justifier, lui imposa silence en lui intimant l'ordre de retourner dans son diocèse; en même temps il lui retira la grande-aumônerie qu'il confia à de Pradt, archevêque de Malines. Le cardinal se réjouit de l'ordre qu'il venait de recevoir; il partit immédiatement pour Lyon avec les abbés Faustrier et de Quélen; il y fut reçu par son clergé et par les fidèles de son diocèse avec des démonstrations de joie qui le touchèrent vivement. Quelques jours après, il officia pontificalement, assista à plusieurs cérémonies publiques, notamment à celle des Rogations; il porta lui-même le Saint-Sacrement à la procession de la Fête-Dieu. Ses soins et sa sollicitude se portaient toujours plus particulièrement sur son grand séminaire dont il s'efforça de fortifier les études, et qu'il soumit à une discipline plus sévère. Cependant sa courageuse fidélité au Souverain-Pontife devait attirer sur lui de nouvelles persécutions; une lettre qu'il avait écrite au Pape pour lui témoigner l'intérêt qu'il prenait à ses malheurs fut saisie à la poste. L'empereur en fut instruit, et il écrivit de Russie, où il se trouvait alors, au ministre des cultes, Bigot de Préameneu, qu'il eût à faire savoir à son oncle que, si à l'avenir il ne se montrait pas plus circospect, il pourrait l'envoyer à Fenestrelle, célèbre prison d'Etat. Le ministre obéit et fit part au cardinal des menaces de son maître; mais celui-ci, loin d'en être intimidé, répondit à Bigot de Préameneu qu'il le chargeait d'annoncer à son neveu que, loin d'être repentant de ce qu'il avait fait, il était prêt à recommencer. « Dites-lui, ajouta-t-il, qu'il me serait doux de partager le sort de tant d'illustres confesseurs. » Il fut plus sensi-

ble à une autre mesure que l'empereur prit contre lui : le cardinal avait été nommé, quelques années auparavant, coadjuteur de l'archevêque de Ratisbonne, et en cette qualité il continuait à percevoir trois cent mille francs de rente sur l'octroi du Rhin; un décret du 26 août 1812 lui enleva cette riche dotation. Un tel acte de rigueur le jeta dans la plus vive exaspération; il ne vit d'abord que les embarras dans lesquels il allait se trouver à cause des dettes considérables qu'il avait contractées; mais bientôt retrouvant son calme et sa sérénité, il rassembla les bijoux, les diamants, les croix, tous les objets précieux qu'il possédait et les envoya à son neveu le roi de Westphalie, pour qu'il lui donnât en échange deux cent cinquante mille francs, afin de payer ses créanciers. Après avoir fait ce sacrifice, le prélat reprit ses travaux accoutumés, avec plus le zèle même encore, s'il est possible, que précédemment. On lui avait souvent lénoncé, pendant ses divers séjours à Rome et à Paris, les sourdes menées du jansénisme, qui, menacé de périr, s'efforçait de reprendre vie en jetant le trouble sur plusieurs points du diocèse. Un certain nombre de prêtres constitutionnels s'étaient jetés dans cette secte dangereuse; quelques-uns d'entre eux, réfugiés dans les montagnes du Forez, exploitaient au profit de leurs égarements des anciennes scènes et doctrines des consulsionnaires. L'archevêque de Lyon avait déjà sévi contre eux; mais les querelles récentes du Pape et de l'empereur avaient ravivé leurs espérances. Le prélat s'efforça de les contenir, en plaçant dans les parties du diocèse où l'hérésie était le plus répandue, des prêtres instruits qui fussent capables de réfuter ces dangereuses doctrines. Il poursuivit avec plus d'énergie encore les sectes gnostiques, les illuminés de Fareins, les Beguins de Saint-Jean de Bonnefond, les Bleus de la plaine du Forez. Il eut même recours à l'intervention de la police pour faire fermer les maisons qui servaient de temples aux infâmes mystères des initiés. Le cardinal continua de se livrer avec le même dévouement à l'administration de son diocèse jusqu'en 1814. A cette époque, obligé par les événements politiques de quitter la France, il se retira à Rome. Pendant les Cent-Jours, il revint à Lyon, et fut nommé ambassadeur près le Saint-Siège; mais la bataille de Waterloo changea de nouveau sa position. Cependant il espéra, un moment, que le nouveau gouvernement consentirait à lui permettre de résider dans son diocèse;

une supplique rédigée dans ce but par ses secrétaires, les abbés de Quélien, Feutrier et Gilibert, fut présentée au roi Louis XVIII par Mgr de Talleyrand-Périgord; ce prince ne paraissait pas éloigné d'acquiescer aux désirs du prélat; mais ses ministres s'y refusèrent absolument, et le cardinal retourna à Rome, où le Pape l'accueillit, malgré les observations de quelques cardinaux, qui, irrités des derniers événements, n'auraient pas voulu que l'oncle de l'empereur résidât dans cette capitale. Une loi ayant été rendue, qui condamnait à l'exil tous les membres de la famille impériale, le gouvernement français considéra le cardinal Fesch comme démissionnaire, et nomma à sa place de Bernis archevêque de Lyon; mais le cardinal, loin de donner sa démission, s'y était absolument refusé, et le Pape ne donna pas l'institution canonique. On pensa alors à instituer un administrateur apostolique : le Pape y consentit; mais le cardinal ayant de nouveau protesté, le conseil d'État ne donna pas l'*exequatur*, et de Bernis fut appelé peu de temps après à l'archevêché de Rouen. Après la mort de Pie VII, un des premiers actes de Léon XII fut de revenir à la première idée, et de nommer un administrateur apostolique. Cette mesure ayant été arrêtée par un bref du 22 décembre 1823, Mgr de Pins fut choisi par le gouvernement du roi, et placé à la tête du diocèse de Lyon, qu'il a continué d'administrer jusqu'à la mort du cardinal. Après la révolution de Juillet 1830, le cardinal espéra encore reprendre possession de son siège : le roi Louis-Philippe en avait formellement exprimé le désir; mais les circonstances politiques vinrent s'y opposer, et le cardinal dut continuer à résider dans la capitale du monde chrétien. La vie d'ailleurs qu'il menait à Rome fut toujours ce qu'elle avait été en France, celle d'un pieux prélat fidèlement attaché aux devoirs de son état. Sa grande fortune lui permit de conserver un train de maison en rapport avec la haute position qu'il avait occupée, et de répandre autour de lui de nombreux bienfaits. Ses anciens dissentiments avec l'empereur, son neveu, n'avaient pas altéré la vive affection qu'il lui portait, et il lui en donna des marques bien dignes d'un évêque, en faisant partir pour Sainte-Hélène deux prêtres qu'il chargea de lui porter les consolations de la religion. On sait que cette pieuse mission eut un plein succès; Napoléon, avant de mourir, se confessa à un des prêtres envoyés par son oncle, et comme les vomissements s'op-

posaient à ce qu'il reçût la communion, il demanda que le Saint-Sacrement demeurât exposé dans sa chambre, donnant d'ailleurs les marques les moins équivoques d'une foi vive et sincère. En 1687, le cardinal perdit sa sœur, la mère de l'empereur ; il en éprouva un profond chagrin. Depuis lors il ressentait de vives douleurs dans l'estomac ; les médecins reconnurent qu'il avait un squirre, maladie héréditaire dans la famille des Bonaparte. Bientôt les symptômes les plus graves se déclarèrent ; comme il n'avait pas attendu les derniers moments pour se préparer à la mort, il en vit les approches avec calme et résignation. On lui demandait s'il souffrait beaucoup : *Sans doute*, répondit-il, *mais pas encore autant que N. S. Jésus-Christ*. Quelques habitants de Lyon, qui se trouvaient à Rome, furent admis auprès de lui ; il les bénit, et peu de temps après il expira, le 12 mai 1839, dans les sentiments de la plus vive piété. On déploya à Rome dans la cérémonie de ses funérailles une grande pompe, en rapport avec le haut rang de l'illustre défunt ; en France, des services ont été célébrés dans plusieurs diocèses, particulièrement à Auch par le cardinal d'Issoard, son vieil ami, archevêque de cette ville. Cependant à Lyon, il n'y a eu de service public pour l'archevêque titulaire qu'un an après sa mort, et seulement lorsque Mgr de Bonald eut pris possession de son siège. Prélat d'une grande piété, le cardinal Fesch a toujours montré un inaltérable attachement à la cause de l'Eglise ; il joignait à un caractère élevé un esprit cultivé et instruit, une capacité éprouvée. Placé dans les circonstances les plus délicates, il conserva toujours la plus louable modération, sans transiger jamais avec ses devoirs. Son dévouement au diocèse de Lyon était sans bornes ; il a refusé, pendant les jours prospères, de l'échanger contre les positions les plus relevées qui lui furent offertes. Plus tard, il est vrai, on a pu lui reprocher la persistance fâcheuse avec laquelle il voulut rester archevêque d'une ville où il ne lui était plus permis de résider ; mais il fut guidé par des motifs honorables, et si sa conduite ne peut échapper entièrement au blâme sous ce rapport, il faut reconnaître cependant qu'elle doit être jugée avec indulgence. On a publié sur ce prélat un ouvrage intitulé : *Le cardinal Fesch, etc.*, par l'abbé Lyonnet, chanoine de Lyon, 2 vol. in-8, 1841.

FESTUS (Pompéius Sextus), célèbre grammairien, abrégé le Traité de Verrius Flaccus : *De verborum significatione*. Cet *Abrégé*, très-utile suivant Scaliger,

a été donné au public par Dacier, *æ novum Delphini*, Paris, 1681, in-4, et Amsterdam, 1699, in-4. Cette dernière édition ne vaut pas celle de Paris.

FESTUS (Porcius), proconsul et gouverneur de Judée vers l'an 61 de J.-C. fit citer saint Paul à son tribunal, lors qu'il était à Césarée. Cet apôtre ayant appelé à César, Festus le lui renvoya n'osant pas le condamner, quoiqu'il eût déjà reçu une somme d'argent pour n'être pas favorable à saint Paul. (*Act. 26.*)

FETI (Dominique), peintre romain, né en 1589, disciple de Civolti, forma son goût sur les ouvrages de Jules Romain. Il allia une grande manière et un coloris vigoureux à une pensée fine, à une expression vive, et à une touche spirituelle et piquante. Le cardinal Ferdinand Gonzague, depuis duc de Mantoue, l'employa à orner son palais, et lui aurait fait un sort heureux, si la débâche ne l'eût enlevé en 1624, à 35 ans. Les dessins de ce peintre sont d'un grand goût, et très-rares. On en voit quelques-uns au Musée de Paris, notamment le *Mariage de sainte Catherine*, la *Méditation sur le néant des vanités humaines*. Il laissa une sœur qui se fit religieuse. Elle peignait fort bien. Le couvent où elle entra fut orné de ses tableaux ; elle en fit aussi pour les autres maisons religieuses de Mantoue.

FEU-ARDENT (François), cordelier, né à Coutances en 1541, docteur de Sorbonne, zélé ligueur, disserta en chaire contre Henri III et Henri IV. Il mourut en 1610 à Bayeux, laissant : des *Traité de controverses*, où il y a de bonnes choses ; mais qui, pour la manière, tiennent au goût de son siècle ; des *Commentaires sur plusieurs livres de la Bible* ; des éditions de quelques ouvrages des Pères et des scolastiques. L'ardeur qu'il avait témoignée pour la Ligue parut s'éteindre, dès qu'il vit la religion hors de danger.

FEUILLÉE (Louis), minime, associé de l'académie des Sciences, botaniste du roi, naquit à Mane en Provence, l'an 1660. Il entreprit, par ordre de Louis XIV, plusieurs voyages dans les différentes parties du monde. Il fit honneur au choix du monarque. Ce prince le gratifia d'une pension, et lui fit construire un observatoire à Marseille. Le P. Feuillée, usé par les fatigues de ses courses savantes, mourut dans cette ville en 1732. Un air modeste et simple relevait beaucoup le mérite de ses connaissances. On a de lui : un *Journal des observations physiques, mathématiques et botaniques, faites sur les côtes de l'Amérique méridionale et à la Nouvelle Espagne*.

Paris, 1714-1725, 3 vol. in-4. Le tome 3 contient une *Histoire des plantes médicinales en usage au Pérou et au Chili*. Ce journal, écrit durement, mais aussi exact et curieux, peut servir de modèle aux voyageurs, et de flambeau à ceux qui naviguent en Amérique. Au retour de la mer du Sud, le Père Feuillée présenta au roi un grand volume in-folio, où il avait dessiné d'après nature tout ce que ce vaste pays contient de plus curieux. Cet ouvrage intéressant est en original dans la Bibliothèque du roi, de même que le *Journal de son voyage aux Canaries, pour la fixation du premier méridien*; la fin, il a ajouté l'*Histoire abrégée des Isles*.

FEUILLET (Nicolas), chanoine de Saint-Cloud, près de Paris, prédicateur postolique, et d'une morale qui a paru très rare, mourut à Paris le 7 septembre 1693, âgé de 74 ans. On a de lui, in-12, 702, l'*Histoire de la conversion de Chaulieu*, cousin germain de Caumartin, conseiller d'Etat. Feuillet en avait été le principal instrument. Cette histoire édifiante, réimprimée plusieurs fois, est très-répandue. On a encore de lui des *lettres*, qui peignent les sentiments de religion dont il était pénétré, et une *Oraison funèbre de Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans*. Son portrait a été gravé par Edelinck.

FEUILLET (Madeleine), nièce du précédent, cultiva la littérature sacrée avec succès, et donna au public plusieurs ouvrages dont les plus importants sont : *les Sentiments chrétiens sur les principaux mystères de Notre-Seigneur, etc.*, Paris, in-12; une *Concordance des prophéties avec l'Evangile, sur la Passion, la Résurrection et l'Ascension de Jésus-Christ*, Paris, 1689, in-12; l'*Ame chrétienne soumise à l'Esprit de Dieu*, Paris, 701, in-12; les *quatre Fins de l'homme*, Paris, 1694, in-12, et la *Traduction de deux ouvrages de Drexelius : la Voie qui conduit au ciel*, Paris, 1684, in-12; et *Anges gardiens*, Paris, 1691, in-12.

FEUILLET (Laurent-François), savant bibliographe, naquit à Paris en 1771, et mourut à Paris le 8 janvier 1844. D'abord officier d'artillerie, il abandonna la carrière militaire pour se livrer aux études littéraires; il contribua à la formation de la bibliothèque particulière de l'Institut, et devint bibliothécaire en chef de cet établissement. On a de lui : *Mémoire couronné par l'Institut national sur cette question : L'émulation est-elle un bon moyen d'éducation?* Paris, 1801; *les Antiquités d'Athènes mesurées et dessinées par Stuart et N. Revett*, traduit

de l'anglais. Feuillet était encore l'un des rédacteurs de la *Biographie universelle*.

FEUTRIER (Jean-François-Hyacinthe), évêque de Beauvais, né à Paris le 2 avril 1785, termina ses études au séminaire de Saint-Sulpice, sous l'abbé Emery. Peu de temps après avoir reçu le sacerdoce, il fut nommé secrétaire-général de la grande-aumônerie par le cardinal Fesch, qui avait apprécié sa capacité et son aptitude aux affaires. Lorsque l'empereur convoqua un concile pour mettre fin aux différends survenus entre lui et le Souverain-Pontife, l'abbé Feutrier fut appelé à y prendre part. Sa conduite, dans ces circonstances difficiles, fut digne de tout éloge : il montra la plus grande fermeté, et contribua à la résistance que les évêques osèrent opposer à la volonté de l'empereur; on dit même qu'il fut le principal agent des secours pécuniaires qu'on fit secrètement passer au Souverain-Pontife et aux cardinaux exilés. En 1814, Mgr de Talleyrand-Périgord, devenu grand-aumônier de France, lui conserva sa place de secrétaire-général, à laquelle il renonça pendant les Cent-Jours, malgré les instances du cardinal Fesch, mais qu'il reprit au second retour de Louis XVIII. Bientôt après, il fut nommé chanoine honoraire du chapitre royal de Saint-Denis, puis curé de la Madeleine. L'importance de la paroisse qui lui était confiée lui fournit l'occasion de montrer son zèle et ses talents; il s'efforça de ranimer la piété et la ferveur des fidèles; et par l'activité qu'il déploya, il obtint les plus heureux résultats; ses prédications attirèrent un grand nombre d'auditeurs qui se pressaient autour de sa chaire. Les discours de l'abbé Feutrier se faisaient remarquer par l'élégance du style et la pureté de la diction. Il fut chargé, le 25 août 1822, de prononcer dans l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois le *Panegyrique annuel de saint Louis*, en présence de l'Académie française, et il sut donner à un sujet si souvent traité de la nouveauté et de l'attrait. En 1823, l'archevêque de Paris le nomma grand-vicaire de son diocèse et membre de son conseil. Mais ses talents et sa piété l'appelaient aux honneurs de l'épiscopat, et le 26 janvier 1826 il fut promu au siège de Beauvais. Deux ans après, le roi lui confia le ministère des affaires ecclésiastiques, que Mgr Frayssinous venait de quitter en le désignant pour son successeur. La situation dans laquelle on se trouvait alors était grave : un parti puissant par le nombre et par les sympathies qu'il rencontrait dans l'opinion publique, demandait avec ins-

tance que des mesures fussent prises contre les prétendus envahissements du clergé ; le gouvernement crut devoir faire quelques concessions, et le 16 juin 1828 des ordonnances furent rendues qui supprimaient les collèges tenus par les Jésuites, défendaient aux membres des congrégations religieuses non reconnues par l'Etat de se livrer à l'éducation publique, et limitaient le nombre des élèves des petits séminaires. Quoique ces actes de l'autorité royale portassent une fâcheuse atteinte aux intérêts de la religion et aux droits de l'épiscopat, Mgr Feutrier consentit à s'y associer ; on s'en étonna, et ses adversaires politiques le lui reprochèrent amèrement. Cependant, sans prétendre justifier entièrement la conduite de l'évêque de Beauvais dans cette circonstance (voyez LÉON XII), on doit reconnaître que ses intentions furent bonnes, et que, s'il céda, ce ne fut que sur les instances les plus vives du roi Charles X, et pour éviter un plus grand mal. (Voyez FRAYSSINOUS.) Il espérait d'ailleurs que, dans l'exécution, il lui serait possible d'atténuer les conséquences funestes de ces mesures ; mais cette consolation lui fut refusée, et au mois d'août 1829 il dut remettre son portefeuille de ministre entre les mains du roi, qui le nomma pair de France avec une pension de 12,000 fr., mais sans lui donner aucune marque particulière d'intérêt. Mgr Feutrier fut profondément affecté de cet oubli royal qui le livrait aux attaques de ses ennemis, sans lui laisser les moyens de montrer par ses actes la loyauté de ses intentions. Sa santé s'altéra graduellement, et commença à donner à ses amis d'assez vives inquiétudes. Ayant fait un voyage à Paris pour consulter les médecins, il y est mort subitement, le 27 juin 1830. Sa bonté, sa patience et sa pitié ne s'étaient pas altérées durant son cruel état de déperissement. Depuis sa sortie du ministère, Mgr Feutrier causait peu, et son chagrin n'avait d'autre expression significative que de le porter à élever les yeux au ciel sans amertume, lorsque le nom du roi était prononcé. Il s'était confessé l'avant-veille de sa mort. L'abbé Gallard, son ami, alors curé de la Madeleine, se présenta le 28, à sept heures du matin, pour dire la messe dans son appartement et lui donner la sainte communion : l'autel et les objets nécessaires avaient été disposés dès la veille. L'heure venue, l'abbé Gallard et le domestique de l'évêque pénétrèrent dans l'appartement, et trouvèrent le prélat étendu mort dans son lit. L'autopsie du cadavre fit connaître qu'une attaque

d'apoplexie s'était jointe à la névrose dont il était atteint, et qu'il avait dû succomber la veille au soir. On a de lui : *Eloge historique et religieux de Jeanne d'Arc, pour l'anniversaire de la délivrance d'Orléans*, le 8 mai 1429, prononcé dans la cathédrale de cette ville le 8 mai 1821 et le 8 mai 1823, Orléans, 1823, in-8 ; *Oraison funèbre de S. A. R. Monseigneur le duc de Berri*, 1822, in-8 : elle n'a pas été prononcée ; *Oraison funèbre de S. A. R. Madame la duchesse douairière d'Orléans*, 2^e édition, Paris, 1821, in-8.

FEVERSHAM (Louis de DURAS, comte de), chevalier de l'ordre de la Jarretière, commandait l'armée de Jacques II, lorsque le prince d'Orange fit sa descente en Angleterre, l'an 1688. Le comte, abandonné de son armée, licencia le peu de soldats qui lui étaient restés attachés. Ce fut le motif dont se servit le prince d'Orange, pour faire mettre en prison ce fidèle serviteur, prétendant qu'il n'avait pu licencier une armée royale sans sa permission. Il obtint pourtant sa liberté dans la suite, et mourut à Londres, à l'âge de 74 ans, en 1709, avec une grande réputation de bravoure.

FÈVRE (Raoul LE), chapelain de Philippe, duc de Bourgogne, en 1364, est auteur du *Recueil des Histoires troyennes*, assez rare, des édit. du 15^e siècle, in-fol. Celles du 16^e, quoique aussi bonnes, ne sont pas recherchées.

FÈVRE (Jacques FABRI, ou FABER, ou Le), surnommé d'*Etaples*, lieu où il naquit l'an 1455. Il fut d'abord professeur de belles-lettres à l'Université de Paris, où il avait fait ses études ; c'est un des hommes qui ont le plus contribué à propager le goût pour l'étude des langues. Il était prêtre, et Briçonnet, évêque de Meaux, le prit pour grand-vicaire ; comme ce prélat favorisait le protestantisme naissant, Le Fèvre fut accusé de l'avoir influencé ; il fut obligé de se retirer à Strasbourg, mais il revint à Paris et fut nommé précepteur du troisième fils de François I^{er} ; la reine de Navarre, Marguerite, sœur de ce prince, infectée des nouvelles erreurs, mena Le Fèvre à Nérac, en 1530. C'est là qu'il finit ses jours, après avoir complètement reconnu le danger de l'hérésie de Calvin. Ses principaux ouvrages sont : un *Traité des trois Magdeleines* ; un *Peau-tier* accompagné de notes ; des *Commentaires* sur diverses parties de l'Écriture-Sainte ; *Agones martyrum mensis januarii* ; une *Versión de la Bible* ; enfin un *Traité De duplici et unica Magdalena*. Dans ce dernier ouvrage, il ne décide plus qu'il y avait trois Magdeleines ; il

inseigne, au contraire, qu'on peut soutenir qu'il n'y en avait qu'une ou deux.

FÈVRE (Denis Le) naquit dans le Vendomois et mourut à Paris. Il entra dans l'Ordre des Célestins, dont il devint vicaire-général et provincial ; il professa avec éclat les langues grecque et latine, et laissa des *Sermons* et d'autres ouvrages parmi lesquels ceux dont voici les titres : *Vita sancti Caesarii, conscripta primùm à Petro Alliacensi S. R. E. cardinali, limatori stylo donata*, Paris, 1539, in-4 ; *Poema hebraicum de immaculata conceptione Virginis Mariæ*, Troyes, in-4 ; *Index Alphabeticus scriptorum graecorum et latinorum in omni genere litteratura*.

FÈVRE (Gui Le), sieur de la BODERIE en Normandie, où il naquit l'an 1541. Savant dans les langues orientales, il eut beaucoup de part à la fameuse *Polyglotte* d'Anvers, confiée aux soins d'Arias Montanus. Si on le croit, celui-ci n'y contribua pas autant qu'on le pense communément. Le Fèvre passa avec son frère Nicolas à Anvers, pour l'exécution de ce grand ouvrage. Il y travailla longtemps, et y inséra le *Nouveau-Testament* en syriaque, avec une *version* en latin, une *Grammaire* syriaque et une chaldaïque, et un *Dictionnaire* de ces deux langues. Il retourna ensuite en France, apportant pour tout fruit de ses travaux beaucoup de fatigues et quelque peu de réputation. A son retour, il fut secrétaire du duc d'Alençon, frère du roi Henri III ; fut mal payé comme à Anvers, et alla mourir à la Boderie en 1598. On a de lui plusieurs ouvrages en vers et en prose, des *Traductions*, etc. Il mêlait aux épines de l'étude des langues les fleurs de la poésie française. Il eut de son temps une assez grande réputation dans ce dernier genre ; mais à l'exception de quelques *pièces*, où l'on trouve une certaine naïveté qui plaît malgré la barbarie du langage, tout ce qui nous reste de lui est du plus mauvais goût.

FÈVRE DE LA BODERIE (Antoine Le), frère du précédent, fut employé par Henri IV et par Louis XIII dans des affaires importantes. Il eut la qualité d'ambassadeur à Rome, dans les Pays-Bas et en Angleterre. Jacques I^{er} lui fit présent d'un bassin de vermeil enrichi de pierres, avec ces mots : « Jacques, roi de la Grande-Bretagne, à Antoine de La Boderie. » Le prince de Galles lui donna un diamant d'un grand prix, et les seigneurs d'Angleterre ajoutèrent à tous ces présents 150 haquenées que La Boderie distribua à son retour à ses amis. Il n'en réserva qu'une seule, que Henri IV

lui demanda. « Il n'est pas juste, lui dit ce prince, que je sois le seul de vos amis, qui n'aie point de part à vos libéralités. » La Boderie fut très-utile à ce monarque, surtout dans l'affaire du maréchal de Biron, dont il découvrit les intelligences à Bruxelles. Il mourut en 1615, à 60 ans. Il avait épousé la sœur du marquis de Feuquières, gouverneur de Verdun, dont il eut deux filles ; l'une mourut fort jeune, et l'autre épousa M. Arnauld-d'Andilly en 1613, auquel elle apporta la terre de Pomponne. On a de lui un *Traité de la noblesse*, traduit de l'italien de Jean-Baptiste Nenna, imprimé en 1583, in-8. On a publié, en 1749, ses *Lettres et ses Négociations*, 5 v. in-12. Il passe aussi pour l'un des auteurs du *Catholicicon*, satire que l'esprit de parti a fait valoir dans le temps, mais qui, dans le fond, n'est qu'une platitude dont la haine contre l'Espagne et les invectives contre la Ligue font tout le mérite : « Comme si l'association des calvinistes, dit un auteur impartial, n'avait pas été une ligue, et une ligue composée de sujets rebelles, armée contre le trône et l'autel. »

FÈVRE (Tannegui Le), né à Caen en 1615, se fit de bonne heure un nom par ses succès dans l'étude du grec et du latin. Le cardinal de Richelieu le gratifia d'une pension de 2,000 livres, pour avoir l'inspection sur les ouvrages imprimés au Louvre. Cet illustre rémunérateur des gens de lettres se proposait de le faire principal d'un collège, qu'il devait ériger sous le nom de *Richelieu*. Sa mort ravit ce nouveau bienfait aux savants, et à Le Fèvre un protecteur. Le Fèvre, qui avait plus de cupidité que de religion, se fit protestant, et eut une classe d'humanités à Saumur, qui assura sa vie dans ce monde, mais non pas son salut dans l'autre. Il méprisa, dit l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, ceux de sa secte, et vécut parmi eux. On lui envoya des jeunes gens de cette secte de toutes les provinces du royaume et des pays étrangers. Les professeurs même assistaient à ses leçons. En 1672, il se préparait à quitter Saumur pour passer à Heidelberg, lorsqu'une fièvre continue l'emporta à 57 ans. Le Fèvre était un vrai épicurien, et n'épargnait rien pour satisfaire ses goûts. Il se parfumait comme un petit-maitre. Il lui manquait, à la vérité, cet air aisé du grand monde ; mais il y suppléait par un verbiage étudié. Les fruits de sa plume sont : des *Notes sur Anacréon, Lucrèce, Virgile, Horace, Ténence, Phèdre, Longin, Aristophane, Elion, Apollodore, Eutrope, Aurélius-Victor, Denys d'A-*

Alexandrie, etc. Le Fèvre commente ces auteurs, en homme qui connaissait assez bien les délicatesses des langues, et qui en possédait l'esprit; 2 vol. de *Lettres*, 1659 et 1663, in-4; les *Vies des poètes grecs*, en français, in-12, dont la meilleure édition est celle qu'en a donnée Roland, à laquelle il a ajouté ses *remarques*; des *Poésies grecques et latines*. Le latin de Le Fèvre est pur, poli, délicat, mais pas tout à fait exempt de gallicismes; son siècle fournit de meilleurs modèles en ce genre; des morceaux de *Platon* et de *Plutarque*, qu'il a traduits et accompagnés de *notes*. Son français n'a pas les grâces de son latin; on voit un homme de collège, qui fait des efforts pour prendre le ton d'un homme du monde. Il veut mêler le sérieux de Balzac avec l'enjouement de Voiture, et les gâte tous les deux. Il avait un attachement inviolable à ses amis. Dans le temps que Pellisson était prisonnier d'Etat, il eut le courage de lui dédier son *Lucrèce*. Outre M^{me} Dacier sa fille, il eut un fils, auteur d'un petit *Traité paradoxal*, sous ce titre : *De futilitate poetices*, 1697, in-12.

FEVRE (Claude Le), peintre, né à Fontainebleau en 1633, mort à Londres en 1675, fit les premières études de son art dans les galeries et les salles de Fontainebleau. Il se mit ensuite sous la discipline de Le Sueur et de Le Brun. Ce dernier, ayant vu quelques portraits de sa main, lui conseilla de s'appliquer à ce genre de peinture. Le Fèvre acquit, en effet, un talent supérieur pour saisir la ressemblance et le caractère, en quelque sorte, de la personne qu'il représentait. Sa touche est vraie et spirituelle, son coloris frais et piquant. Le roi et la reine voulurent être peints par cet excellent artiste, qui depuis fut très-employé à la cour. Le Fèvre passa en Angleterre, et fit dans ce royaume plusieurs tableaux, qui lui acquirent beaucoup de réputation et de richesses. Il a traité avec succès quelques sujets d'histoire. On a gravé d'après ce maître, et il a lui-même gravé plusieurs portraits à l'eau-forte. François de Troy a été son élève.

FEVRE (Pierre Le). (Voyez FAVRE.)

FEVRET (Charles), né à Semur en 1583, fut avocat au Parlement de Dijon dès l'âge de 19 ans, et mourut dans cette ville en 1661. On a de lui : un *Traité de l'Abus*, composé à la prière de Louis II, prince de Condé, et dont la meilleure édition est de Lyon, 1736, en 2 vol. in-fol., avec des *notes* du célèbre Gilbert et de Brunet, avocat. Fevret a approfondi cette matière, et son ouvrage est le

fait des plus longues recherches; il y a cependant des canonistes qui trouvent de l'inconvénient dans la trop grande extension de ses principes. *Mausolée* lui réfuté par ordre du clergé, qui a eu y voir compromis les droits de l'Eglise. On a encore de lui l'*Histoire de la sédition arrivée à Dijon en 1630*, in-8, et d'autres ouvrages en prose et en vers latins.

FEVRET DE FONTETTE (Charles-Marie), arrière-petit-fils de Charles Fevret, né à Dijon en 1719, fut reçu conseiller au Parlement de cette ville en 1736. Après s'être attaché pendant une longue suite d'années à rassembler une nombreuse collection d'ouvrages et de morceaux, tant imprimés que manuscrits, sur l'*Histoire de France*, il conçut le projet de donner au public une nouvelle édition de la *Bibliothèque historique de la France* du Père Lelong. C'est par les augmentations considérables qu'ont produites les recherches et les travaux de Fontette, que cet ouvrage vraiment important, et dont l'utilité peut s'étendre à tant d'objets, après être sorti des mains de son premier auteur en un seul vol. in-fol. en 1719, est devenu un répertoire immense qui forme aujourd'hui 4 vol. in-fol., non compris les tables qui en composent un 5^e. Ce magistrat est mort directeur de l'académie de Dijon en 1772, sans avoir vu la fin d'une entreprise qui lui fait tant d'honneur. M. Barbeau des Bruyères, auquel il avait remis tout son travail dès 1664, a présidé à l'édition de cet ouvrage.

FIACRE (saint), étant venu d'Irlande ou d'Ecosse en France, saint Faron, évêque de Meaux, lui donna un lieu solitaire où il bâtit un hôpital, dans lequel il recevait les passants et les étrangers. Il mourut vers l'an 670. Les légendes lui donnent la qualité de prince. L'ermitage de Saint-Fiacre est devenu un bourg de la Brie, fameux par ses pèlerinages; l'église ou chapelle était desservie par les bénédictins, les femmes n'entraient point dans le sanctuaire. On a prétendu que le nom de *fiacres* avait été donné aux carrosses de place, parce qu'ils furent d'abord destinés à véhiculer jusqu'à Saint-Fiacre (en Brie) les Parisiens qui y allaient en pèlerinage; mais Ménage, dans son *Dictionnaire étymologique*, atteste, comme témoin oculaire, que ces carrosses furent ainsi appelés du nom de l'image de saint Fiacre, qui servait d'enseigne à un logis de la rue Saint-Antoine, où l'on a loué premièrement ces sortes de voitures. On peut concilier ces deux sentiments, en suppo-

sant que le maître de l'auberge n'avait pris saint Fiacre pour enseigne, qu'à cause de la première destination de ces voitures pour ce pèlerinage; la rue St-Antoine où était l'auberge est précisément sur le chemin de Paris à St-Fiacre. Par la suite il étendit l'usage de ces voitures pour le service des rues de Paris.

FIACRE, frère lai de l'Ordre de St-Augustin, né à Marly en 1609, et mort à Paris en 1684, se fit connaître par sa piété et diverses prédictions qui parurent surnaturelles. Louis XIII, la reine Anne d'Autriche, Louis XIV, Marie-Thérèse, son épouse, et d'autres grands personnages, avaient grande confiance en ses prières, et s'y recommandaient souvent. Il était fort lié avec Claude Bernard, surnommé le *pauvre prêtre*. Sa *Vie*, imprimée à Paris en 1722, est écrite avec une simplicité qui attache. Dans son discours préliminaire, l'auteur anonyme (que l'on sait être un augustin, nommé *Gabriel de Sainte-Claire*) montre qu'il connaissait les règles de la critique et qu'il s'y est conformé. On y trouve cette réflexion: « La disposition de nos pères « était de croire tout à l'aveugle; ils se « faisaient conscience de douter du moins « dre prodige; ils croyaient trop. La « disposition d'esprit de nos jours (en « 1722) est de ne croire rien; s'il me « fallait opter entre ces deux extrêmes, « j'aimerais mieux la puérile crédulité de ceux qui croient tout, etc. » Du reste, le livre est imprimé fort incorrectement, et le lecteur est arrêté, à chaque pas, par des fautes grossières qui ne sont pas relevées dans l'*errata*. L'abbé d'Artigny en a donné, d'après un journaliste, le précis de ce qui concerne la naissance de Louis XIV (que la reine Anne attribue aux prières du frère Fiacre), dans le tome 6^e de ses *Mémoires*; mais on voit, par ce précis, que l'abbé n'avait pas vu le livre même.

FIARD (Jean-Baptiste), né à Dijon le 28 novembre 1736, fit ses études chez les Jésuites, et entra dans cette société. Au sortir du noviciat, il fut envoyé au collège d'Alençon, et il y professait la rhétorique, lorsque cet Ordre fut supprimé. Il était encore libre de rentrer dans le monde; mais une vocation bien décidée pour le service des autels le déterminait à entrer au séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet à Paris, où il se fit bientôt distinguer par son mérite. M. de Beaumont, archevêque de cette ville, voulut l'attacher à son diocèse; mais M. d'Apchon, évêque de Dijon, ne voulant pas renoncer à un sujet dont il avait entendu parler avec avantage, le rap-

peia auprès de lui, et le nomma successivement vicaire de Saint-Philibert, puis de Saint-Pierre. Il était pourvu d'un mépart à Saint-Michel, lorsque la Révolution survint; ce qui ne l'assujétissait point au serment, parce qu'il n'était pas ce qu'on appelait alors fonctionnaire public ecclésiastique. Il fut même, dans la suite, excepté de la déportation comme sexagénaire, et profita de cet avantage pour remplir les fonctions de son ministère; mais ayant été surpris célébrant les saints Mystères dans une maison particulière, il fut arrêté et conduit à Rochefort pour être transporté à Cayenne. Heureusement une croisière anglaise mit obstacle au départ; alors il fut renfermé dans un fort, et en 1795 il fut rendu à son pays natal. M. Fiard était un homme pieux et pénétré des devoirs de son état; mais il était frappé depuis très-longtemps d'idées de magie qu'il conserva jusqu'à la fin de sa vie. Une imagination exaltée, enflammée encore par la lecture de livres sur le sujet qui faisait l'objet de toutes ses recherches, lui faisait voir partout des sorciers et des magiciens; et dès le 22 octobre 1775, il écrivit une très-longue lettre à l'assemblée du clergé de France, dont nous nous bornerons à citer quelques passages: « Messieurs, disait-il, il se commet « dans le royaume un crime étrange.... « Un déluge de maux est prêt à fondre « sur la nation, si on ne surveille pas « les sorciers ou diabolâtres.... Les suites seront la destruction de la religion, la ruine des peuples, des pertes « étonnantes des biens que donne la terre..... des divisions intestines, « des troubles dans l'Etat..... Les magiciens et les sorciers sapent sourdement le trône et l'autel..... Ils sont « ennemis du magistrat, du prince, du « ministre, du sujet; ils ne peuvent que « nuire et renverser; ils ne sont ni parents, ni amis, ni hommes; ils sont « sans cesse et invinciblement poussés à « commettre des crimes contre nature, « des profanations, des sacrilèges, des « meurtres. » Il fit insérer, la même année, plusieurs lettres sur le même sujet dans le *Journal de Verdun*, dans le *Journal ecclésiastique* et dans le *Spectateur de Toulouse*, persuadé qu'il devait dévoiler à la face de l'univers l'objet de ses craintes. Les persécutions qu'il avait éprouvées n'avaient fait qu'exalter de plus en plus son imagination. Il était persuadé que la Révolution n'était que l'effet d'un ensorcellement, et que les Parisiens et Louis XVI lui-même étaient ensorcelés. Il regardait comme *démonolâtres* les ventri-

loques, Mesmer, Cagliostro et autres jongleurs de la même espèce, même les escamoteurs, faiseurs de tours, qui ne sont qu'un résultat de procédés physiques ou de pur charlatanisme. Il est mort à Dijon le 30 septembre 1818, après avoir publié plusieurs ouvrages sur la magie, qui sont devenus rares : *Lettres philosophiques sur la magie*, édition corrigée et augmentée, Dijon, 1803, in-8. Ce sont les mêmes *Lettres* qui avaient été imprimées dans plusieurs journaux en 1775 et 1776, et réimprimées à Paris en 1791 et 1797; *Instructions sur les sorciers*, broc. de 30 pages, faite en 1796, et qui a été distribuée à très-peu de personnes; *La France trompée par les magiciens et démonolâtres du 18^e siècle, fait démontré par des faits*, Dijon, 1803, in-8; *Le Secret de l'Etat, ou le dernier Cri du vrai patriote*, brochure in-8, Dijon, 1815.

FICHARD (Jean), né en 1512, juriconsulte de Francfort-sur-le-Mein, sa patrie, syndic de cette ville, y mourut en 1581, à 69 ans. Il savait les langues et l'histoire du droit. Il fut disciple du célèbre Zasius qui professait à Fribourg en Brisgau. Il voyagea en Italie, et s'arrêta dans toutes les Universités. On a de lui : *Onomasticon philosophico-medico-synonymum, etc.*, 1574, in-8 : c'est un dictionnaire d'alchimie; *Consilium matrimoniale*, 1580, in-fol.; *De Cautelis*, 1577, in-fol.; *Vitæ virorum qui eruditione claruerunt*, in-4, très-rare; *Vitæ jurisconsultorum*, 1565, in-4, etc.; il fait suite à celui de Bern. Rutilius; les *Coutumes de Francfort*; *Consilia, etc.*, Francfort, 1590, 2 v. in-fol., Darmstadt, 1577, 3 v. in-fol. y compris la *Vie* de l'auteur par H. P. Herdesianus. On trouve une *Notice* sur Fichard, avec son portrait, dans le *Mercur allemand*, *Deutsche Mercur*, de 1779, 2^e partie.

FICHET (Alexandre), savant jésuite, né en 1568 au Petit-Bornand, dans le diocèse de Genève, mort à Chambéry le 20 mars 1659, professa d'abord les humanités et la philosophie; puis s'étant consacré à la prédication, il obtint un tel succès dans la chaire, que l'église n'était jamais assez vaste pour contenir son auditoire. Il fut ensuite recteur du collège de Nîmes, et montra un talent particulier pour développer dans ses élèves la vocation à l'état monastique. Ses ouvrages sont : *Chorus poetarum lustratus cum musæo rhetorico et poetico*; c'est une édition purgée du *Corpus poetarum*. Le nombre des poètes latins compris dans ce recueil est de 58. Il en manque quelques-uns qu'il se proposait d'ajouter dans une autre édition. Cet ou-

vrage a été imprimé à Lyon, 1616, in-4; *Favus mellis ex variis sanctis collectus*, Lyon, 1615-1617, in-24. Ces deux ouvrages sont sans nom d'auteur; la *Vie de la bienheureuse mère de Chantal, fondatrice de la Visitation*, Lyon, 1642, in-4; la *Vie de saint Bernard de Menthon*; *Arcana studiorum omnium methodus, et bibliotheca scientiarum*, Lyon, 1649, in-8. Cet ouvrage, écrit avec élégance, donne des moyens faciles de faire des progrès dans les sciences : c'est le commencement d'une encyclopédie raisonnable; le *Triomphe du Saint-Siège contre un conseiller hérétique de Grenoble*, Grenoble, 1640.

FICHTE (Jean-Gottlieb), célèbre philosophe allemand, né le 19 mai 1762, à Ramenau en Lusace, fils d'un marchand mercier, fut d'abord précepteur particulier à Kœnisberg, où il se lia avec Kant, se fit connaître de bonne heure par un *Essai de critique de toutes les révolutions*, et par un écrit sur la *Révolution française*, et devint, en 1793, professeur de philosophie à Iéna, où il excita un grand enthousiasme par son éloquence et par la nouveauté de ses idées. Accusé d'athéisme dans cette ville, il se démit de ses fonctions et se retira à Berlin. Il fut nommé, en 1805, professeur à Erlangen, et peu après professeur, et en même temps recteur à l'Université de Berlin. Lors de l'invasion des Français en Prusse, il prononça des *Discours à la nation allemande*, qui ranimèrent vivement l'esprit public. Il mourut à Berlin, en 1814, attaqué d'une épidémie que la guerre avait fait naître. Fichte modifia les théories de Kant, et publia un système également fondé sur l'*idéalisme transcendantal*, auquel il donna le nom de *Doctrine de la science*, et dont il fit la base de ses cours. Il eut un grand nombre de disciples, entre autres Schelling, qui devint ensuite son adversaire. Ses principaux ouvrages sont : *Idée de la doctrine de la science*, 1794; *Principes fondamentaux de la doctrine de la science*, 1794; *Destination de l'homme de lettres*, 1794; *Droit naturel*, 1796; *Système de morale*, 1798; *Destination de l'homme*, 1800; *Théorie de la religion*, 1806; etc. Il a aussi publié des *Opuscules* et *Mémoires* dans les journaux philosophiques et autres recueils périodiques.

FICINO (MARSILIO), chanoine de Florence sa patrie, savant dans la langue grecque et la langue latine, naquit le 19 octobre 1433. Il professa la philosophie dans l'Université de Florence. Il eut une foule de disciples : car quoiqu'il adoptât les rêveries de l'astrologie judiciaire,

erreur qui lui était commune avec les philosophes de son temps, il avait d'ailleurs beaucoup de mérite. Il dut à la libéralité des Médicis des retraites agréables auprès de Florence. Il y passait le plus de temps qu'il pouvait, avec des amis choisis qui philosophaient, et qui partageaient avec lui les charmes de la raison et de la solitude. Ficino avait besoin de l'air de la campagne. Son tempérament était mélancolique, sa santé délicate, et il ne la conservait que par des attentions presque superstitieuses. Il changeait jusqu'à six ou sept fois de cottage par heure. La nature était trop faible chez lui, pour qu'elle ne succombât point, malgré toutes les attentions de l'art. Il mourut en 1499, à 66 ans. Ses ouvrages ont été recueillis à Bâle en 1561, en 2 vol. in-folio. Ils ont été imprimés plusieurs fois. On y voit des traductions d'auteurs grecs, de Platon, de Plotin, dont il essaie de faire des chrétiens, parce qu'effectivement il se trouve dans leurs ouvrages des endroits très-favorables à la religion chrétienne, fruits sans doute de la lecture des livres saints, ou de la tradition primitive, ou des notions que les Juifs avaient communiquées aux autres nations. On y trouve aussi les écrits de physique, de métaphysique, de morale, de religion; des lettres en 12 livres, imprimées séparément, Venise, 1495, in-fol., rares, ainsi que on édition de la *Philosophie platonicienne*, imprimée à Florence, in-folio, 1482. On peut consulter sur Ficino : Tiraboschi dans son *Histoire des écrivains italiens*; J. C. Schelhorn, *Amant. litt.*, tome premier; et sa *Vie* écrite par Jean Corsi, de Florence, imprimée à Pise en 1771, in-8. Ficino eut pour élèves les sarrants les plus illustres, comme Accolti, Salverino, Cavalcanti, Ange Politien; ce dernier, ainsi que d'autres poètes, le célébra dans ses vers.

FIDDES (Richard), écrivain poli et savant théologien anglais, né à Hunmanby dans le comté d'York, en 1671, fut ministre à Halsham, lieu malsain, qu'il fut obligé de quitter. Il se retira à l'utney, où il mourut en 1725. Il est auteur l'un *Corps de théologie*, 1718-1720, in-fol.; de la *Vie du cardinal Wolsey*, Londres, 1724, in-fol.; d'un *Traité de morale*, 1724, in-8, où il réfute la fable des *Abbeilles* de Mandeville, et les *Recherches sur la vertu* de Shaftsbury. Il était plus ingénieux que solide.

FIELDING (Henri), célèbre romancier anglais, fils d'un lieutenant-général, vit le jour à Sharpham-Park, dans le comté de Somerset, le 22 avril 1707.

Né avec une imagination vive et même libertine, il s'abandonna, avant l'âge de 20 ans, tellement à la débauche, qu'il altéra sa santé et sa médiocre fortune. A 30 ans il épousa miss Craddock, beauté célèbre du comté de Salisbury. Sa dot fut bientôt consumée dans les plaisirs. Fielding voulut suivre le barreau; mais la goutte, qui l'assaillit tout à coup, l'obligea d'abandonner cette carrière à laquelle il était d'ailleurs peu propre. La composition de plusieurs comédies ou farces; et de plusieurs romans, et la place de juge de paix dans le comté de Middlesex, furent ses ressources contre l'indigence. Une maladie de langueur, qui l'affligeait depuis quelque temps, l'engagea d'aller, en 1753, en Portugal. Il mourut à Lisbonne en octobre 1754. Ses romans sont traduits en français : *Tom-Jones*, en 4 vol.; *Amélie*, en 3; les *Aventures d'Andréus*, 2 vol. in-12; *Voyage dans l'autre monde*, in-12. Les comédies de Fielding ne sont pas du premier mérite; elles offrent pourtant des scènes agréables, et quelques ridicules nouveaux, peints avec vérité, avec énergie et d'une manière originale. Il en a imité deux de Molière : l'*Avaro* et le *Médecin malgré lui*. Quant à ses romans, on y trouve de belles situations, des sentiments touchants, d'excellents caractères, dont quelques-uns sont neufs; mais l'auteur prodigue trop les réflexions, les digressions, les portraits bas et les menus détails. On a corrigé une partie de ces défauts dans les traductions françaises, du moins dans celle d'*Amélie*. *Tom-Jones*, le chef-d'œuvre de l'auteur, a été réduit de 5 vol. à 4; encore il y en a deux de trop. On en a donné depuis une traduction complète en 6 v. in-12. Fielding donna pendant quelques mois une espèce de *Journal de morale*, qui avait les mêmes imperfections que ses romans; c'était un tas d'observations faites à la hâte et dans les rues, maladroitement cousues à des lieux communs, satiriques et moraux, dont l'effet ne sera certainement pas de rendre les hommes meilleurs.

FIESCHI (Joseph-Marie), né en 1790 à Murato en Corse, mena d'abord la vie de berger, s'engagea à dix-huit ans dans un régiment corse destiné au service du roi de Naples, prit part en 1815 à l'aventureuse expédition de Murat, et fut, lors de la fin tragique de ce prince, envoyé en France, enfermé quelque temps à Toulon, mis en jugement et acquitté. De retour dans sa patrie, plusieurs vols de bestiaux et un faux en écriture privée le firent condamner, au mois d'août

1816, à dix ans de réclusion et à l'exposition. Après l'expiration de sa peine, qu'il subit dans la prison d'Embrun, il mena de ville en ville une vie errante et misérable jusqu'au moment de la révolution de 1830. S'étant rendu à Paris à cette époque, il se donna comme une victime de la Restauration, comme un homme persécuté pour son patriotisme, et parvint même à se faire allouer par la commission des condamnés politiques une pension de cinq cent cinquante fr. Affectant un dévouement sans bornes pour le gouvernement de Juillet, Fieschi sollicita un emploi dans la police, et reçut la mission de surveiller quelques sociétés populaires. Il paraît qu'il donna des preuves d'intelligence et de zèle, et qu'il rendit alors de notables services; mais quelques actes d'improbité dont il se souilla bientôt amenèrent la suppression des pensions et traitements qui lui avaient été accordés, et ce ne fut qu'en se cachant et en changeant de nom qu'il put échapper à un nouveau procès criminel. Exaspéré par ses disgrâces multipliées, Fieschi murmura des paroles de vengeance contre le gouvernement et la personne du roi. Le 28 juillet 1835, Louis-Philippe, accompagné de trois de ses fils et d'un nombreux état-major, passait en revue la garnison de Paris, et traversait le boulevard du Temple, lorsqu'une explosion terrible se fit entendre. Onze personnes, au nombre desquelles étaient le général Mortier et plusieurs officiers supérieurs, tombent sans vie; vingt-deux autres sont plus ou moins grièvement blessés; le roi, atteint légèrement d'une balle au front, ordonne à son cortège de reprendre sa marche, et la revue continue; la maison d'où les coups sont partis est bientôt investie, et l'on pénètre, en enfonçant la porte, dans l'appartement du troisième étage, où l'on découvre la machine qui a vomi la mort. C'était un assemblage de vingt-quatre canons de fusil, braqués en plan incliné vers le boulevard, et dont heureusement plusieurs, précisément ceux sous les coups desquels se trouvait le roi, n'avaient pas fait feu. Arrêté au moment où il cherchait à s'évader, l'assassin déclara d'abord se nommer Girard, et affirma dans les premiers moments qu'il n'avait point de complices; mais bientôt la découverte de sa malle amena celle de son vrai nom, et ses aveux, joints à d'autres indices, mirent le gouvernement sur les traces de ceux qui avaient pris part au crime. Victor Boireau, ouvrier lampiste, qui était dans la confidence du crime prémédité par

Fieschi; Pierre Morey, bourellier, et Pépin, marchand épiciier, parurent avec l'assassin devant la cour des pairs au mois de janvier 1836. Le premier, contre lequel les charges ne parurent pas suffisantes, fut condamné à vingt ans de détention, peine commuée plus tard en dix ans de bannissement; les deux derniers, convaincus d'avoir pris une part directe à l'attentat dont ils avaient préparé l'exécution, furent condamnés avec l'auteur principal à la peine de mort, qu'ils subirent le 19 février 1836. Fieschi était un homme plein d'orgueil et d'une sauvage énergie. Méchant, cruel et débauché, il était capable de tout sacrifier au désir de s'enrichir et de se faire une position dans le monde. Il montra pendant son procès une jactance cynique qui dénonçait une profonde perversité et l'absence de tout sens moral; cependant, vers les derniers moments de sa vie, il témoigna des sentiments de repentir et de résignation qui ne se démentirent point.

FIESQUE (Jean-Louis de), comte de Lavagne, d'une des plus grandes familles de Gênes, naquit avec des qualités qui auraient pu lui procurer une vie heureuse; mais son ambition le perdit. La haute fortune d'André Doria excitait sa jalousie; il se ligua d'abord avec les Français, qui voulaient recouvrer Gênes. Un des conjurés lui ayant fait comprendre que c'était l'entreprise d'une âme lâche, d'aimer mieux assurer sa patrie à des étrangers, que de la conquérir pour lui-même, il travailla à s'en rendre maître. A l'entrée de la nuit du 1^{er} janvier 1547, les conjurés commencèrent d'exécuter leur projet. Ils s'étaient déjà rendus maîtres de la Darsène, lieu où sont les galères, lorsque la planche sur laquelle le comte passait pour entrer dans une galère s'étant renversée, il tomba dans la mer et se noya, à l'âge de 22 ans. La mort du chef ralentit l'ardeur des conjurés, et la république fut sauvée. On punit le crime de Fiesque sur sa famille, elle fut bannie de Gênes jusqu'à la cinquième génération, et son palais fut rasé. Le cardinal de Retz a donné l'*Histoire* de cette conjuration, in-8, 1645. Cet ouvrage n'est qu'une espèce d'abrégé de l'*Histoire* de la même conspiration, publiée en italien par Mascardi, et traduite en français par Fontenai-Straton-Geneviève, 1639, in-8.

FIEUX (Jacques de) entra de bonne heure dans l'état ecclésiastique, et fut docteur de la maison de Navarre. Son talent pour la prédication le rendit célèbre, et lui mérita l'évêché de Toul.

auquel il fut nommé en 1676. Il publia l'année suivante des *Statuts synodaux*, qui depuis ont servi de règle à cette glise, et fit de fréquentes visites dans son diocèse, toujours avec grand fruit. Son zèle, sa douceur, son éloquence lui gagnèrent tous les cœurs. Ce digne pasteur fut reçu partout comme il le méritait, avec des témoignages unanimes d'estime et de confiance, surtout dans les Vosges où l'on n'avait point vu d'évêque de mémoire d'homme. M. de Fleury traita une sagacité singulière pour la décision des cas de conscience, et il publia en 1679, un écrit sur l'*usure*, très-estimé, qui fut principalement utile dans son diocèse, où ce vice avait jeté de profondes racines. Il mourut à Paris dans les sentiments de la plus tendre piété et avait présidé à tous ses travaux.

FIÉVÉE (J.), littérateur et publiciste, vers 1770 à Paris, embrassa d'abord l'état d'imprimeur, qu'il abandonna bientôt pour se livrer à la culture des lettres. Dans le principe, partisan du nouvel ordre de choses, il concourut à la rédaction de la *Chronique de Paris*, et fit présenter en 1790 un petit opéra intitulé : *Les Rigueurs du cloître*, qui eut aucun succès. Les événements qui succédaient avec une effrayante rapidité modifièrent ses opinions politiques. Royaliste constitutionnel, au 13 vendémiaire il se signala dans la lutte des sections de Paris contre la Convention, et parvint à se soustraire aux poursuites dirigées contre lui. Proscrit, nouveau après le 18 fructidor, il revint à se cacher dans les environs de Paris, et continua d'entretenir une correspondance active avec les agents des émigrés. Deux de ses lettres ayant été saisies, il fut arrêté en 1799 et conduit au Temple. Le premier consul le chargea, en 1802, d'une mission délicate en Angleterre. A son retour, il devint censeur et propriétaire du *Journal de l'Empire*, dont ses articles commencèrent la réputation. Nommé maître des requêtes et chevalier de la Légion-d'Honneur, il partit, en 1810, une mission de confiance à Hambourg et fut fait, en 1813, préfet de la Nièvre. Il perdit sa préfecture en 1815, et, renonçant dès lors aux fonctions publiques, il devint le chef de l'opposition royaliste, qui ne cessa de harceler les divers ministères de la Restauration. Affaibli par l'âge, fatigué de cette lutte incessante contre tous les pouvoirs qui se succédaient, il passa ses dernières années dans la retraite, et mourut le 15 mai 1839, laissant la réputation d'un homme souple et fécond, et d'un litté-

rateur distingué. Ses principales productions sont : *La Dot de Suzette*, roman plein de grâce et de sensibilité; *Frédéric*, 1800, 3 vol. in-18; *Lettres sur l'Angleterre*, 1802, in-8; *Correspondances politiques et administratives, dédiées au comte de Blacas*, 1815-1819, 15 parties, in-8; *Histoire de la session de 1815-1820*, 4 vol. in-8. Fiévée a été l'un des rédacteurs du *Nouveau Mercure*, de la *Nouvelle Bibliothèque des romans*, etc.

FIGLIUCCI (Vincent), en latin *Filliucius*, naquit à Sienna, en 1566, et entra chez les Jésuites en 1584, y enseigna successivement la philosophie et les mathématiques, devint recteur du collège de Sienna, professa 10 ans la morale au collège romain, fut créé grand pénitencier de Saint-Pierre de Rome, et causuiste en chef du Saint-Office. Il mourut à Rome, le 5 avril 1622. On a de lui : *Moralium questionum de christianis officio, et casibus conscientiarum ad formam cursus qui praelegi solet in Soc. Jesu Collegio Romano*, Ursellii, 1625, in-fol., 2 vol. A cette deuxième édition se trouvait joint *Appendix posthuma de Statu Clericorum*, ouvrage qui manquait à la première (1621); le même ouvrage, Lyon, J. Cardon, 1633, 2 vol. in-fol.; 1634, 2 vol. in-fol.; *De Beneficiis, de Pensionibus, de Spoliis Clericorum, de Alienatione rerum ecclesiasticarum, de Simonia*, Coloniae, 1626, in-fol.; item, 1629, in-fol. Les trois Traités intermédiaires sont de Jean-Jérôme de Sopranis, jésuite; *Compendium questionum moralium, etc.*, Lugd., Cardon, 1626, in-16; *Instructio pro Confessionibus excipendis*, Ravensburgi, 1626, in-4. Le P. Figliucci publia sous le nom de *Flaminio Filliucius*: *Carmen italicum de novis stellis et miraculis solis cum declaratione*, Romae, typis Mascardi, 1615, in-4. Le P. Figliucci est un des casuistes dont Pascal a travesti l'enseignement, dans les *Provinciales*, au nom de la morale austère des Jansénistes de Port-Royal. L'auteur des *Extraits des assertions* ne fit que reprendre l'œuvre honteuse de Pascal, en y ajoutant des erreurs nouvelles que l'on a signalées dans la *Réponse au livre intitulé : EXTRAITS DES ASSERTIONS*, 1765, tom. 3, pag. 49 de la *Notice des auteurs jésuites*.

FIGUEIREDO (Antonio PEREIRA de), savant portugais, né à Macao le 14 février 1725, fit ses premières études chez les Jésuites, et entra ensuite dans la congrégation des Pères de l'Oratoire de la maison du Saint-Esprit à Lisbonne, où il enseigna successivement la grammaire, la rhétorique et la théologie. Quelques

différends s'étant élevés entre la cour de Rome et celle de Portugal, il se prononça d'abord en faveur du Saint-Siège; mais il changea bientôt d'opinion, et soutint publiquement les fameuses thèses du pouvoir des rois sur les personnes et les biens ecclésiastiques. Il publia peu de temps après son *Essai théologique*, où il défend la même cause. Cet ouvrage lui valut l'emploi de député ordinaire dans le tribunal royal de la censure, et de premier interprète dans les bureaux des affaires étrangères et de la guerre. Obligé de vivre dans le monde, il se crut autorisé à quitter ses habits religieux, démarche qui augmenta l'animadversion de ses ennemis, et le fit regarder comme un homme vendu à la cour et à l'ambition du marquis de Pombal. Ce ministre ne pouvait en effet trouver un homme qui fût mieux en état de seconder ses plans hardis de réforme. Il joignait à la plus grande activité la pénétration et l'étendue du savoir. En 1772, Figueiredo fut élu un des trois premiers députés de la *Junta du subside littéraire et de l'instruction publique*. Il devint, peu après, membre de l'académie royale des Sciences dans la classe de la littérature portugaise. Sa grande assiduité aux affaires et à l'étude altérèrent sa santé. Sur la fin de sa vie, il sembla se repentir des erreurs où son ambition l'avait entraîné, et mourut d'une attaque d'apoplexie le 14 août 1797, avec l'habit de l'Ordre auquel il avait appartenu, en ayant témoigné ce désir. Il a composé plusieurs livres sur les langues latine et portugaise, qui éprouvèrent de nombreuses critiques de la part des jésuites contre lesquels il s'était ouvertement déclaré. Celui de ses ouvrages qui lui fait le plus d'honneur est la *sainte Bible*, traduite en portugais, avec des *préfaces, notes et variantes*, 1778-90, 23 vol. in-8. Il a laissé un grand nombre de manuscrits.

FILANGIERI (Gaëtan), gentilhomme de la chambre du roi des Deux-Siciles, et conseiller au département des finances, mort à Naples en 1788, à la fleur de son âge, est auteur de la *Science de la Législation*, en italien, qui fut condamnée par un décret de la cour de Rome en date du 6 décembre 1784. Elle a été traduite en français, Paris, 1784-91, 7 vol. in-8. Les maximes philosophiques qu'il a répandues dans cet ouvrage lui ont fait une prompte réputation dans un certain monde. Si l'on excepte quelques passages sur le despotisme des rois et les abus du gouvernement militaire, on peut dire que ce n'est qu'une répétition de ce qu'on voit ailleurs, à quelques paradoxes près qui

sont propres à l'auteur. Et dans le fait, que peut-on dire de nouveau sur une matière telle que la législation, sans se perdre dans des spéculations hasardées et dangereuses? « Ne comprendra-t-on jamais, dit un vrai politique, combien il est dangereux dans un état de souffrir que des hommes sans mission, souvent sans talent et sans lumières, déclament à tort et à travers contre les usages reçus, contre les anciens établissemens, frondent ce qu'il y a de plus respectable, foulent aux pieds tous les principes, sous le spécieux prétexte de s'élever contre les abus, et de détruire les préjugés. Le public toujours avide de nouveautés, toujours disposé à confondre la témérité et l'audace avec le génie, toujours dupe de l'emphase et des promesses des charlatans, se persuade aisément que des hommes qui jugent et qui condamnent avec tant de hardiesse, ont des vues supérieures, et que nos ancêtres n'avaient pas le sens commun; il se pénétre des idées et des maximes de ces réformateurs, d'autant plus flatteuses, qu'elles paraissent neuves; et quel mal n'en résulte-t-il pas pour la nation? » En 1768, il parut à Paris 3 autres volumes de la *Science de la Législation*. Ces trois volumes posthumes ressemblent parfaitement aux autres, à cela près que l'auteur, devenu plus content, plus hardi, déguise moins certaines opinions, que le crédit toujours croissant du philosophisme lui a paru rendre plus aisément admissibles. Il y a de bonnes choses, il y en a beaucoup de mauvaises. Le nombre de celles-ci est encore allé en croissant dans les 7^e et 8^e volumes. Il y règne de plus un ton de morgue et de vrai fanatisme, une légèreté et une inconséquence d'idées, et tant de spéculations creuses, dangereuses, tyranniques et impraticables, qu'on est fondé de douter que ce soit réellement une suite et une traduction de l'ouvrage italien, et de présumer que c'est plutôt la production de quelque démocrate parisien dont la tête n'aura pu conserver une organisation saine au milieu des mouvemens de la Révolution. Le professeur Joseph Grippa a réfuté Filangieri en 1782.

FILASSIER (Jean-Jacques), agronome, né à Warwick-Sud, dans la Flandre, vers 1736, d'un père riche, embrassa d'abord l'état ecclésiastique auquel la lecture des philosophes le porta dans la suite à renoncer; il se chargea de la direction de la pépinière de Clamart, où il vivait paisiblement, lorsque la Révolution éclata. Il fut nommé à l'Assemblée Législa-

ve, où il parla en faveur de la liberté et conscience. Après le 10 août, il retourna dans sa commune, dont il fut élu juge de paix. Suspendu de ses fonctions près le 9 thermidor, il reprit ses anciennes et douces habitudes, et mourut Clamart en 1806. On lui doit quelques ouvrages estimés, en faveur de l'éducation : *Dictionnaire historique de l'éducation*, Paris, 1774, 2 vol. in-12; 1784, vol. in-8; 1808, 3 vol. in-8. C'est un recueil d'anecdotes choisies, instructives et intéressantes, qu'on peut mettre sans danger entre les mains des enfants; *Eraste, ou l'Ami de la jeunesse*, Paris, 1773, petit in-8, très-souvent réimprimé; *Eloge de Dauphin père de Louis XVI*, Paris, 1777, in-8; *Culture de la grosse asperge*, dite de Hollande, Paris, 1783, in-12; *Dictionnaire du jardinier français*, Paris, 1790, 2 vol. in-8, ouvrage très-estimé ainsi que le précédent.

FILCHIUS (Benott), né d'une famille noble de la Grande-Bretagne, fut élevé dans les principes du calvinisme, et attaché à la secte puritaine. Rendu à Paris à l'âge de 24 ans, il y abjura cette secte, qui ne faisait que de naître, pour rentrer dans la religion de ses pères, que ses compatriotes n'auraient jamais abandonnée, si, comme lui, ils avaient eu le courage de se déterminer en faveur de la vérité, contre l'intérêt de leurs propres passions. Son grand amour pour la vertu lui fit embrasser, dans cette même ville, l'Ordre austère des Capucins; après quoi il repassa dans sa patrie en 1559, dans le dessein d'y rétablir la vraie religion; mais les hérétiques, ayant découvert son projet et ses vues, le défirent à la reine Elisabeth, qui le retint dans une étroite prison, pendant l'espace de trois ans, près lesquels Henri III, roi de France, blâma son élargissement, le fit revenir à Paris, et l'honora de sa bienveillance particulière. De là jusqu'à sa mort, le P. Benott composa plusieurs ouvrages analogues à son zèle, à sa piété et à ses lueurs, tels que : *Regula perfectionis, continens breve ac lucidum compendium virtus ritus spiritualis, etc.* Cet ouvrage, écrit d'abord en anglais, puis traduit en français, fut mis aussi en latin par l'auteur lui-même, quelques années avant sa mort; il s'en fit successivement plusieurs éditions à Rome, Paris, Lyon, Viterbe et ailleurs; *Solitudo pium et grave, etc.*, dans lequel il explique les motifs de sa conversion; *Liber cariorum exercitiorum spiritualium, etc.*, Viterbe, 1608; *Egus christianus, etc.*, 2 in-12, Paris, 1609. Thayer, ministre protestant, nouvellement con-

verti à la religion catholique, fait le plus bel éloge de cette production, qui n'a pas peu contribué à le ramener dans le sein de l'Eglise. (Voyez la *Relation de la conversion de M. Jean Thayer*, 4^e édition, Liège, 1789, pag. 18, et le *Journ. hist. et litt.*, 1^{er} février 1789, pag. 174.)

FILÈRE (Joseph), écrivain ascétique, naquit à Lyon, en 1586, et exerça d'abord la profession d'avocat; il embrassa la profession religieuse en 1606, chez les Jésuites, et mit au jour plusieurs livres de piété, ceux-ci entre autres : *Le Miroir sans tache, enrichi des merveilles de la nature dans les miroirs, rapportées aux effets de la grâce*, Lyon, 1636, in-8, de 1028 p.; *La sage Abigail, mariée malheureusement à Nabal, et très-heureusement à David*, Lyon, 1641, in-8; *La dévotion à saint Louis pour honorer ses mérites et imiter ses vertus*, Lyon, 1641, in-8; *Le parfait prince chrétien*, Lyon, 1654, in-8; *Le bonheur de tous les Etats*, Lyon, 1653, 3 vol. in-8. Le P. Alegambe, dans la *Bibliothèque des écrivains de la Société de Jésus*, pag. 522, donne en latin le titre de quelques autres ouvrages français du P. Filère. Ce religieux mourut à Lyon, le 29 août 1658 : il s'était livré à la prédication pendant plusieurs années.

FILICAIA, ou FILICAJA (Vincent de), poète lyrique italien, sénateur de Florence, sa patrie, né en 1642 et mort en 1707, fut membre de l'académie de la Crusca et de celle des Arcades. Ses poésies, publiées en 1707, in-fol., par son fils, réimprimées à Venise, 1747, 3 vol. in-12, sont délicates, et respirent le ton d'un homme qui vit dans le grand monde : les meilleures sont les *Six odes*, ou *Canzoni*, qu'il composa sur la délivrance de Vienne par les Turcs. Il n'était pas riche : Christine, reine de Suède, sachant qu'il avait de la peine à faire subsister sa famille, lui fit du bien, et sa générosité fut d'autant plus louable, qu'elle voulut qu'on l'ignorât entièrement. Ses poésies lui valurent la dignité de sénateur, le gouvernement de la ville de Volterre, puis celui de Pise, et enfin la charge de secrétaire du tirage des magistrats, qui alors était très-importante.

FILLASSIER (Marin), prêtre parisien, mort en 1733, à 66 ans, fut curé de campagne, et ensuite chapelain des dames de Miramion. Il est auteur d'un ouvrage plein d'onction, intitulé : *Sentiments chrétiens, propres aux personnes infirmes*, in-12, ouvrage qui n'est composé que de passages de l'Ecriture et des Pères. Le Père Boubours en avait donné un semblable, tiré exclusivement de l'Ecriture-Sainte.

FILLEAU (Jean), professeur en droit et avocat du roi à Poitiers, né en 1600, mort en 1682 à l'âge de 82 ans, est principalement connu par sa *Relation juridique de ce qui s'est passé à Poitiers, touchant la nouvelle doctrine des jansénistes*, imprimée par le commandement de la reine, Poitiers, 1654, in-8. C'est dans le second chapitre que l'on trouve l'anecdote connue sous le nom de *Projet de Bourgfontaine*. Filleau raconte que six personnes qu'il n'ose désigner que par les lettres initiales de leurs noms s'étaient rassemblées en 1621, pour délibérer sur les moyens de renverser la religion et d'élever le déisme sur ses ruines. On a imprimé, en 1756, la *Réalité du projet de Bourgfontaine*, 2 in-12 : ouvrage auquel on a opposé : *La Vérité et l'innocence victorieuses de la calomnie, ou Huit lettres sur le projet de Bourgfontaine*, 1758, in-12. Le plus fort argument employé dans cette réfutation est que la *Réalité* a été brûlée par arrêt du Parlement de Paris du 21 avril 1758 ; mais l'auteur (D. Clément) ne songeait pas que les *Provinciales* avaient été brûlées par arrêt du Parlement de Provence, du 9 février 1667. Quoi qu'il en soit, la *Réalité*, mal à propos attribuée au Père Patouillet (voyez ce nom), a été réimprimée plusieurs fois, traduite en latin sous le titre de *Veritas consilii Burgofonte initi*, en allemand, en flamand, et autres langues. Dans les dernières éditions, on trouve une longue réponse aux *Huit lettres*. La meilleure édition est celle de Liège, 1787, 2 vol. in-8. « La postérité, ayant sous les yeux les événements qui lui sont réservés, jugera peut-être mieux que nous, si ce projet a existé ou non. » Voilà ce que nous disions en 1783. Ces événements n'étaient pas bien loin. Peu d'années après, on vit le jansénisme intimement uni au philosophisme, transmettre à celui-ci ses erreurs propres, et ce fanatisme de secte qui porta la dévastation dans l'Eglise de France. Un auteur moderne a porté de la *Réalité* le jugement suivant : « Je suis loin de garantir toutes les conjectures, combinaisons et rapprochements de l'auteur. Quoique l'ensemble présente un tableau frappant, et que les événements ne soient que trop propres à lui concilier la confiance des lecteurs, je crois néanmoins que l'auteur a trop légèrement désigné quelques coopérateurs de cette œuvre, d'abord si mystérieuse, et aujourd'hui si manifeste dans ses effets. Des liaisons d'amitié, ainsi que des démarches, ou écrits inconsiderés, ne suffisent pas pour accuser ces in-

tentions, surtout dans un temps où le véritable esprit de la secte était peu connu, et où les gens de bien ont pu être les dupes des apparences (voyez ARNAULD Henri). Quant aux six principaux auteurs, dont il est question dans le projet, nous en abandonnons le jugement à ceux qui auront combié sans prévention leurs ouvrages et leur conduite, avec la tâche respective qui la *Relation* de Filleau leur attribue. » (Voyez JANSÉNIUS, MONTGEBON, PARIS, etc.) On a encore de Filleau : les *Arrêts notables du Parlement de Paris*, 1631, 2 vol. in-fol. ; les *Preuves historiques de la vie de sainte Radegonde* ; traité de l'Université de Poitiers.

FILLEAU DE LA CHAISE. (Voyez CHAISE (Jean de La).)

FILLEAU DE SAINT-MARTIN, frère de Filleau de La Chaise, mourut vers 1605, après avoir publié une *Traduction* du chef-d'œuvre de Cervantes, sous le titre d'*Histoire de l'admirable don Quichotte de la Manche*, 1677, 4 vol. in-12, très-souvent réimprimée, et que beaucoup de gens préfèrent à l'abrégé de Florian et à la traduction plus complète et plus estimable de Bouchon-Dubournial, 1806, 8 vol. in-12, et 1821, 3 vol. in-18.

FILLIUCIUS. (Voyez FILLIUCI.)

FILMER (Robert), célèbre publiciste, mort en 1688, publia deux ouvrages de premier ordre : *Le Patriarche*, l'*Anarchiste d'une monarchie limitée*, dont la méthode et la logique eurent un succès si extraordinaire que le fameux Sidney (voyez ce nom) ne composa son *Traité du gouvernement républicain* que pour les réfuter.

FINÉ (Oronce), mathématicien, né à Briançon en Dauphiné, l'an 1494, fut choisi par François I^{er} pour professer les mathématiques au collège royal. Il avait beaucoup de génie pour la mécanique ; il fit une horloge d'une singulière invention. On a de lui plusieurs ouvrages de géométrie, d'optique, de géographie et d'astrologie, réunis en 3 vol. in-fol., 1532-42 et 50. Il était fort attaché à l'astrologie, et plus qu'un géomètre n'aurait dû l'être ; mais on l'a déjà dit, la géométrie laisse l'esprit comme elle le trouve. Finé mourut très-pauvre en 1555. Les beaux esprits chargèrent son tombeau de vers et d'épithètes. Il avait pris pour devise : *Virescit vulnere virtus*. On peut voir sur Oronce les *Mémoires de Nicéron*, tome 38, celui de l'abbé Goujet sur le Collège royal, et la *Bibliothèque du Dauphiné*, par Gui Allard.

FINESTRÈS Y MONSALVO (Joseph), célèbre jurisconsulte catalan, né à Barcelone, le 11 avril 1688, enseigna le

roît pendant plusieurs années à l'Université de Cervera, et mourut le 17 novembre 1770, laissant quelques ouvrages remarquables par la précision, l'énergie et la clarté du style : *Exercitationes academicae XII*, 1745, in-4; *Hermogeniani trisconsulti juris, in epitomarum librorum commentarius*, 1757, 2 vol. in-4; ouvrage contenant un abrégé historique des meilleurs jurisconsultes catalans; *Sylloge inscriptionum romanarum quae in principatu Catalauniae vel exstant, vel aliquando exstiterunt, notis et observationibus illustratarum*, 1760, in-4, précieux pour l'histoire de l'Espagne sous la domination des Romains.

FIORAVANTI (Valentinien), célèbre compositeur, naquit à Rome en 1764. On père, négociant dans cette ville, l'envoya à Naples étudier sous Cimarosa, Ruglielmi et Paisiello. Elevé à une paisible école, Fioravanti fit en peu de temps des plus étonnans progrès, et débuta dans la carrière de compositeur dramatique par la *Cantatrice villana*, dont le brillant succès dans l'Europe entière promettait bientôt à son auteur la place de surintendant du théâtre royal de Lisbonne. Dans cette ville il composa la *Camilla*, opéra comique non moins estimé que le précédent. Appelé à Madrid, il vint en suite en 1807 à Paris, où il composa et où il fit jouer *I Virtuosi ambulanti*, dont les paroles étaient imitées des *Comédiens ambulants* de Picard; cet opéra obtint un tel succès, que les spectateurs voulurent couronner l'auteur sur la scène. Choisi le mois de juillet 1816 pour maître de chapelle par le collège de Saint-Pierre de l'Isle, il composa le célèbre *Miserere à trois voix* et plusieurs autres pièces non moins remarquables de musique sacrée. Fioravanti est mort à Capoue le 46 juin 1817. On lui doit encore : *Il Raoul de Trequi*; *Il Chiabattino*; *Gli tre Cominci*.

FIRENZUOLA (Ange), poète florentin, et religieux de la congrégation de Vallombreuse, né le 28 septembre 1493, avait auparavant exercé la fonction d'avocat à Rome, sous le nom de Nanini, qui était celui de sa famille. Il fut connu et estimé du pape Clément VII, qui prenait plaisir à la lecture de ses ouvrages. Il mourut à Rome peu après en 1545. Il a beaucoup écrit en vers et en prose. L'édition de ses *Œuvres* en ce dernier genre, Florence, 1548, in-8, et celle de ses *Poésies*, 1549, in-8, sont recherchées. Sa traduction de l'*Ane d'or*, Venise, 1567, in-8, est rare. On trouve quelques *Capitoli* de lui avec ceux de Berni. Il a aussi fait plusieurs comédies : *Il Lucidi*, Florence, 1549, in-8; *La Trinuria*, 1551, in-8, réimprimée

à Paris en 1818, avec des notes de Biagioli. Ses *Œuvres* ont été recueillies à Florence en 1763, 3 vol. in-8; son *Discours des animaux* a été traduit en français, Lyon, 1556, in-16, et par La Rivey, 1579, in-16; son *Discours de la beauté des dames* l'a été par J. Pallet, Paris, 1578.

FIRMICUS MATERNUS (Julius) fit paraître, sous les enfants de Constantin, un excellent traité de la *Fausseté des religions profanes*. L'auteur, en montrant la vanité de l'idolâtrie, établit divers points de la religion chrétienne. On a publié cet ouvrage avec le *Minutius Felix* à Leyde, en 1672, in-8, et en 1699, avec les notes de Jean Wouwer. On lui attribue encore 8 livres d'*astronomie*, imprimés par Alde-Manuce, en 1499, in-fol. Mais cette dernière production paraît être d'un autre Julius Firmicus, qui vivait dans le même temps. Elle est pleine de rêveries.

FIRMILIEN, évêque de Césarée en Cappadoce, ami d'Origène, prit parti pour saint Cyprien, dans la dispute sur la rebaptisation de ceux qui avaient été baptisés par les hérétiques. Il écrivit, dit-on, sur cette question, une *Lettre à saint Cyprien*, dans laquelle toutes les raisons qui pouvaient autoriser la pratique des églises d'Afrique sont exposées avec force (voyez saint CYPRIEN). Cependant, dans une *Dissertation* du P. Marcellin Molkenbuhr, récollet, imprimée à Munster en Westphalie, 1790, in-4, on prétend que cette lettre est faussement attribuée à Firmilien, et qu'elle est de quelque donatiste d'Afrique, après le 4^e siècle, qui l'a attribuée à Firmilien pour lui donner plus de poids; les raisons détaillées dans cette *Dissertation* sont très-plausibles. Firmilien présida, en 264, au premier concile d'Antioche, contre Paul de Samosate. Il était près de se rendre à un second synode, où cet hérétique opiniâtre devait être anathématisé; mais il mourut en chemin, l'an 269, selon le P. Pagi et Fleury. Baronius place sa mort l'an 272. L'auteur de la *Dissertation* citée ci-dessus prouve que le second concile d'Antioche n'a pas été célébré avant l'an 272, et que conséquemment Firmilien a vécu jusqu'à cette année.

FIRMIUS (Marcus), homme puissant de Séleucie en Syrie, se fit proclamer empereur en Egypte pour venger la reine Zénobie, dont il était ami. Aurélien marcha contre lui, le fit prisonnier, et après lui avoir fait souffrir toutes sortes de tourments, il s'en délivra tout à fait l'an 273. C'était un homme d'une taille gigantesque, et d'une force surprenante. On l'appelait le Cyclope. On frappait, dit-

on, sur sa poitrine, comme sur une ecume, sans qu'il en ressentît aucune douleur. Le commerce immense qu'il faisait avec les Sarrasins et les Indiens lui avait acquis une grande considération dans l'Orient.

FIRMUS, général des Maures en Afrique, se révolta contre Valentinien I^{er}, l'an 375 de J.-C. Après avoir commis de grands ravages, il fut contraint de s'étrangler lui-même, pour ne pas tomber vif entre les mains des Romains.

FIRMONT (Voy. EDGEWORTH.)

FISCHER ou plutôt **FISHER** (Jean), né à Béverley, au diocèse d'York, vers 1455, docteur et chancelier de l'Université de Cambridge, évêque de Rochester, confesseur de la reine Marguerite, précepteur de Henri VIII, ne voulut pas reconnaître son élève pour chef de l'Eglise anglicane, lorsque ce prince se sépara de Rome pour une maîtresse. Henri le fit mettre en prison, et, ayant appris que le pape Paul III lui destinait un chapeau de cardinal, il dit en se moquant du Pape : « Qu'il envoie son chapeau de cardinal, quand il voudra ; je ferai en sorte que, quand il arrivera, la tête pour laquelle il est destiné, ne subsiste plus. » En effet, Henri fit aussitôt faire le procès à ce vénérable vieillard, qui eut la tête tranchée le 21 juin 1535. Son âge de 80 ans, et les services qu'il avait rendus à ce monarque, auraient dû lui épargner une mort si cruelle, quand même ses vertus et son innocence n'eussent point fait son éloge. Fischer avait un grand sens et un jugement très-solide. C'est un des meilleurs controversistes de son temps. Toutes ses Œuvres ont été publiées en un volume in-fol., à Wurtzbourg, en 1597. On y voit plusieurs traités contre les erreurs de Luther, un *De unicus Magdalenæ* contre Jacques Le Fèvre d'Étaples et Josse Clichoué. (Voy. MADALEINE). On y a ajouté l'ouvrage qui porte le nom de Henri VIII contre Luther, que quelques-uns croient avoir été fait par Fischer.

FISCHER (Jean-Bernard), architecte allemand, né à Vienne, vers l'année 1650, a construit les plus beaux édifices modernes de Vienne ; entre autres l'église de Saint-Charles-Borromée, dans un des faubourgs, qui passe pour son chef-d'œuvre, les écuries de l'empereur, la chancellerie de Bohême, le Belvédère, ou palais du prince Eugène, celui de Schenbrunn. Il est mort en 1724. Si ces édifices ne sont pas sans défauts, ils sont dans leur ensemble d'une composition grande et noble ; le dernier surtout, quoique les décorations extérieures soient peut-être trop chargées, a de grandes

beautés. S'il était plus vaste, on en eût fait depuis long-temps la résidence impériale. Comme il fut bâti des débris des Turcs, un littérateur a proposé d'y mettre pour inscription ce vers de Virgile :

Barbarico postes ante spoliarum superbi.

On doit à Fischer : *Essai d'une architecture historique, ou Recueil de bâtiments antiques avec des explications en allemand et en français*, Leipsick, 1775, in-fol. : ouvrage curieux et utile, mais mal exécuté. Il est composé de 93 planches et divisé en 5 livres.

FISCHER (Jean-Eberhard), savant professeur d'histoire et d'antiquités à St-Petersbourg, né à Esling en Souabe, fut du nombre des savants envoyés en 1759 par la cour de Russie dans la Sibérie pour la parcourir jusqu'au Kamtschatka et il n'en revint qu'en 1747. Il est mort le 24 septembre 1771. Il a publié en allemand une *Histoire de Sibérie depuis la découverte de ce pays jusqu'à sa conquête par les Russes*, Petersbourg, 1768, 2 vol. in-8, qui n'est qu'un abrégé de la grande *Histoire de Sibérie*, composée par G. F. Muller, quoique cette dernière ait été publiée auparavant ; mais Fischer en avait eu connaissance pendant le voyage qu'il avait fait avec Muller. Cette *Histoire* de Fischer a été traduite en russe. Il a aussi donné en allemand, dans le *Calendrier historique de Petersbourg*, année 1770, une *Dissertation sur l'origine, la langue, etc., des Moldaves*, et, dans l'année 1771, une autre *Dissertation sur l'origine des Américains*. On a encore de lui : *Quæstiones petropolitanæ*, Göttingue, 1770, in-8, contenant 4 *Dissertations sur l'origine des Hongrois, sur les Tartars, etc.*

FISEN (Barthélemi), né à Liège en 1591, entra chez les Jésuites en 1610, se rendit habile dans l'éloquence latine, dans l'histoire, et les antiquités de son pays. Il mourut le 26 juin 1649. Ses ouvrages sont : *Origo prima festi Corporis Christi*, Liège, 1628 : cette histoire est écrite avec soin et a coûté beaucoup de recherches ; *Historia ecclesiæ Leodiensis*, Liège, 1696, in-fol. C'est une histoire qui commence 600 ans avant J.-C. et va jusqu'en 1612. On sent qu'elle remonte trop haut, pour que les premiers siècles ne soient farcis de faits plus qu'incertains. Toute cette histoire est partagée en trente et un livres, suivis chacun de notes, où l'auteur éclaircit les difficultés qu'il rencontre en son chemin, et produit de temps en temps des pièces justificatives. Le style est beau et peut-être trop oratoire et trop fleuri pour une histoire ; *Flores ecclesiæ Leodiensis*, Lille,

1647, in-fol. Ce sont les *Vies* des saints du diocèse de Liège, rangées selon l'ordre du calendrier. Fisen y a fait entrer les listes exactes des abbés et des abbesses de tous les monastères du diocèse de Liège. Cet ouvrage est utile et curieux.

FITZ-HEREBERT (sir Anthony), célèbre juriconsulte anglais du 16^e siècle, s'illustra par son érudition, et plus encore par sa probité et son attachement à la religion de ses pères. Il prédit les malheurs qui devaient naturellement suivre le schisme, et défendit à ses enfants d'acheter des biens enlevés aux monastères, et même d'accepter ceux qu'on pourrait leur offrir. Sous le règne de Marie, on reconnut la vérité de sa prédiction et la sagesse de cette défense. Il mourut le 27 mai 1538. On a de lui : *Epitome juris; De Office et de l'autorité des juges de paix*.

FITZ-JAMES (Jacques de), duc de Berwick, fils naturel de Jacques II et d'Abigaille Churchill, sœur du duc de Marlborough, naquit en 1671, à Moulins où sa mère le mit au monde en revenant des eaux de Bourbon. Il porta les armes dès sa plus tendre jeunesse. Il se trouva, en 1686, au siège de Bude où il fut blessé, et à la bataille de Mohacs en 1687, que les impériaux gagnèrent sur les Turcs. Le jeune Berwick signala sa valeur dans cette journée. Jacques II ayant été chassé de son trône par son gendre, Berwick le suivit en France, lieu de son asile. Il passa ensuite en Angleterre, pour commander en Irlande, pendant l'absence de milord Tirconnel, qui en était vice-roi. Il se distingua l'an 1690 au siège de Londonderry, et à la bataille de la Boine, où il eut un cheval tué sous lui. Berwick ne montra pas moins de bravoure dans le cours de cette guerre, et pendant les premières campagnes de la suivante. Louis XIV lui donna, en 1693, le commandement général des troupes qu'il envoya à Philippe V. En une seule campagne, il se rendit maître d'une foule de places et de forteresses. Rappelé en France, il se mit à la tête des troupes destinées contre les fanatiques des Cévennes. Après avoir réduit ces rebelles, il alla mettre le siège devant Nice, s'en rendit maître le 14 novembre 1705, et soumit tout le comté. Cette campagne lui mérita le bâton de maréchal de France : dignité à laquelle il fut élevé le 15 février 1706. Le roi l'ayant nommé, la même année, pour commander les troupes en Espagne, il arrêta les progrès des ennemis victorieux. Il gagna, en 1707, la bataille importante d'Almanza sur Mi-

lord Gallowai et le comte de las Minas. Philippe V récompensa le vainqueur comme le méritaient de si grands services. Il le créa duc de Liria et de Xerica au royaume de Valence, le fit chevalier de la Toison-d'Or, et attacha à son duché une grandesse de la première classe. Berwick soutint la gloire qu'il s'était acquise à Almanza, par la prise de Barcelone, le 12 septembre 1714; il était alors généralissime des armées d'Espagne. La mort du roi de Pologne, Auguste II, ayant allumé la guerre en 1733, entre l'empire et la France, le maréchal de Berwick, nommé général des troupes de France en Allemagne, alla mettre le siège devant Philisbourg. Un coup de canon termina sa glorieuse carrière le 12 juin 1734; la place ne fut prise que le 12 juillet suivant. Le maréchal de Berwick était aussi estimable par ses vertus chrétiennes et civiles que par ses talents militaires. Ses *Mémoires* ont été publiés en 1778, 2 vol. in-12. Ils sont pleins de cet intérêt que donne la vérité énoncée d'un ton simple, et affranchie des petits artifices de l'égoïsme. Ils sont d'un usage admirable pour réfuter les petits contes romanesques et calomnieux, par lesquels on ne cesse de défigurer l'histoire du siècle de Louis XIV. Ceux que l'abbé Margon avait publiés en 1737 ne sont plus lus que des personnes qui aiment mieux les romans et les satires que les histoires.

FITZ-JAMES (François, duc de), fils du précédent, renonça aux dignités de son père, dont il avait la survivance, pour embrasser l'état ecclésiastique en 1727. Il fut abbé de Saint-Victor, évêque de Soissons en 1739, et mourut en 1764, dans sa 55^e année. Ses *Instructions pastorales* et son *Rituel*, dont les *Instructions* sont imprimées en 2 et en 3 vol. in-12, ont fait beaucoup de bruit; quelques-uns de ces écrits ont été condamnés à Rome et censurés par plusieurs évêques de France. Les jansénistes le regardaient comme un des principaux appuis du parti; cependant l'on ne connaît de lui aucune démarche d'opposition formelle aux décisions de l'Eglise. On trouve sa *Vie* à la tête de ses *Oeuvres posthumes*, 1769, 2 vol. in-12, avec un troisième sous le titre de *Supplément*.

FIXLMILLNER (Placide), astronome allemand, né en 1721, au village d'Achleuthen, dans la Haute-Autriche. Il entra dans l'Ordre des Bénédictins en 1737, étudia successivement la théologie, le droit, les langues orientales, l'histoire, les antiquités et la musique, et devint professeur de droit canonique et di-

recteur d'un collège établi dans l'abbaye pour la jeune noblesse. Il fut aussi revêtu de la dignité de notaire apostolique en la cour de Rome, et mourut le 27 août 1791. On a de lui : *Meridianus specula astronomica Cremisanensis*, Steyer, 1765, in-4 : ouvrage dans lequel il déterminait la longitude et la latitude de son observatoire, qu'il a rendu célèbre par les observations qu'il n'a cessé d'y faire; *Decennium astronomicum*, Steyer, 1786, in-4 : c'est un recueil d'observations faites et calculées avec soin, dont les astronomes font encore usage pour leurs recherches; *Acta astronomica Cremisanensia*, Steyer, 1791, in-4, ouvrage posthume, où l'on trouve les observations de 1776 à 1791; des *Mémoires sur la parallaxe du soleil*, l'*occultation de Saturne en 1775*; l'*Observation et la mutation dans le calcul des planètes*, etc. Fixmillner est un des premiers qui aient calculé l'orbite de la planète Uranus. Il a fait aussi un grand nombre d'observations de Mercure, dont Lalande s'est servi pour construire des tables de cette planète.

FIZES (Antoine), célèbre médecin de Montpellier où il était né en 1690, mourut dans cette ville le 14 août 1765, à 75 ans. La Faculté de médecine le compte parmi les professeurs qui ont le plus servi à la faire fleurir. Il éclaira la pratique de son art par une théorie lumineuse. Nous avons de lui plusieurs ouvrages qui lui ont fait un nom en Europe. Les principaux sont : *Opera medica*, 1742, in-4; *Leçons de chimie de l'Université de Montpellier*, 1750, in-12; *Tractatus de febris*, 1749, in-12 : cet excellent ouvrage a été traduit en français, 1757, in-12; *Tractatus de physiologia*, 1750, in-12; plusieurs *Dissertations* sur différentes matières de médecine, science que l'auteur possédait à un degré supérieur. C'était l'Hippocrate de Montpellier. Il joignait une grande simplicité de mœurs à des connaissances très-étendues et très-variées. (Voyez sa *Vie* par Estève, 1765, in-8.)

FLACCILLE (Ælia), fille d'Antoine, préfet des Gaules et ensuite consul romain, naquit en Espagne, et fut mariée à Théodose, lorsqu'il n'était encore que particulier. Elle reçut le titre d'Auguste, quand elle monta avec lui sur le trône de Constantinople. Elle contribua beaucoup par son zèle à la destruction de l'idolâtrie et à la propagation du Christianisme. Elle avait toutes les vertus que cette religion inspire : bienfaisante avec discernement, simple dans ses manières, et modeste avec un extérieur plein de dignité. Elle portait Théodose à l'in-

dulgence, à la clémence et au soulagement de ses sujets. Ses incommodes l'ayant obligée d'aller prendre les eaux dans un village de la Thrace, elle y mourut en 388. Elle fut mère d'Arcadius et d'Honorius. L'Eglise grecque l'a élevée au rang des bienheureux. Saint Grégoire de Nyse prononça son Oraison funèbre.

FLACCOURT, ou FLACOURT (Etienne de), né à Orléans en 1607, directeur-général de la compagnie française de l'Orient, avait commandé, en 1648, une expédition dans l'île de Madagascar : expédition malheureuse, ainsi que toutes celles qui l'avaient précédée, mais qui nous a procuré une histoire de cette île, qu'il avait bien étudiée pendant dix ans de séjour sur les lieux. Il la fit imprimer à Paris, en un vol. in-4, 1658, réimprimée en 1661 et 1664, avec figures dessinées et gravées par lui-même, et la dédia au surintendant Fouquet. On y trouve des choses curieuses et intéressantes, telles que cette prière des Madagascariens, qui prouve l'idée juste et vraie que ces barbares ont de la Divinité. « O Eternel ! ayez pitié de moi, parce que je suis passager ; ô Infini ! parce que je ne suis qu'un point ; ô Fort ! parce que je suis faible ; ô Source de la vie ! parce que je te touche à la mort ; ô Intellect ! parce que je suis dans l'erreur ; ô Bienfaisant ! parce que je suis pauvre ; ô Tout-Puissant ! parce que je ne puis rien. » Flaccourt a publié aussi un *Petit catéchisme madécasse et français avec les prières du matin et du soir*, Paris, 1657, in-8 ; et un *Dictionnaire de la langue de Madagascar*. Il se noya en revenant en France pour la seconde fois, le 10 juin 1660. C'est lui qui donna à l'Île-Bourbon le nom qu'elle porte.

FLACHAT (Jean-Claude), négociant et voyageur, né à Lyon vers 1720, parcourut l'Europe, s'arrêta à Constantinople, où il devint baserguian-bachi ou marchand du grand-seigneur, et publia le résultat de ses voyages sous ce titre : *Observations sur le commerce et sur les arts d'une partie de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique et même des Indes orientales*, Lyon, 1756, 2 vol. in-12. Il a inséré dans son livre, des *Mémoires* sur la culture de la garance, sur la teinture du coton filé en bleu, et sur la manière de le blanchir. Flachat est mort vers 1780.

FLAGET (Benoît-Joseph), premier évêque de Bardstown, dans le Kentucky, il naquit à Billom en Auvergne, dans l'année 1762. Il se destina de bonne heure à l'état ecclésiastique, et entra dans la société de Saint-Sulpice. Lorsque la Révolution éclata, il fit partie de cette

plonie de prêtres-missionnaires que M. mery envoya évangéliser les Etats-Unis d'Amérique. Sa douceur, sa foi, sa piété, sa charité, le rendirent bientôt célèbre entre tous ses confrères ; il péra de nombreuses conversions parmi les sauvages et les protestants. Lorsque les progrès du catholicisme aux Etats-Unis engagèrent le Souverain-Pontife à ériger un certain nombre d'évêchés, abbé Flaget fut nommé à celui de Ardstown : il refusa pendant longtemps ; mais sur l'ordre formel du Pape, il fut sacré le 4 novembre 1810. Il n'avait que eux prêtres pour tout clergé, une cabane pour demeure et une cabane aussi pour cathédrale, et son diocèse était plus grand que la France, et peuplé de sauvages et d'hérétiques ; mais il parvint bientôt à multiplier le nombre des prêtres, des églises et des fidèles. Sa réputation de sainteté était si grande, qu'il opérait des conversions sans efforts et par sa seule présence. Dieu s'est plu à glorifier son serviteur par plusieurs prodiges ; beaucoup de guérisons ont été obtenues par ses prières, ou du moins beaucoup de personnes se sont recommandées à ses prières et ont été guéries. Il est mort, le 11 février 1850, à Louisville où son siège avait été transféré.

FLAHAUT (FILLEUL, comtesse de), née en 1760, perdit de bonne heure son premier mari, qui mourut dans les commencements de la Révolution. Retirée à Londres par suite des événements politiques, le besoin lui inspira l'idée de composer son premier roman. Cet ouvrage intitulé : *Adèle de Senanges*, 1798, in-12, fut publié par souscription, lui produisit plus de 40,000 fr., et obtint un succès littéraire immense, dont son auteur eut la modestie de s'étonner la première. De retour en France sous le consulat, elle épousa en secondes noces le baron Joseph-Marie de Souza-Botelbo, alors ambassadeur de Portugal à Paris, à qui l'on doit la magnifique édition des *Luciades*, publiée par Didot. Redevenue veuve une seconde fois, et retirée du grand monde depuis la Restauration, elle mourut à Paris au mois d'avril 1836. On a encore d'elle : *Emilie et Alphonse*, ou *le Danger de se fier à ses premières impressions*, 1799 ; *Charles et Marie*, 1802, 2 vol. in-12 ; *Eugène de Rothelm*, 1808, 2 vol. in-12 ; *Eugène et Mathilde*, ou *Mémoire de la Famille du comte de Hevel*, 1811, 3 vol. in-12.

FLAMEL (Nicolas), natif de Pontoise, quitta la profession d'écrivain libraire-ré à Paris. Il était né sans biens : on vit tout à coup riche pour un homme

de son état ; mais ses richesses étaient seulement pour les malheureux. Il soulagé la veuve et l'orphelin, fonda des hôpitaux, répara des églises. Le peuple ignorant crut que Flamel avait trouvé le secret de faire de l'or ; et Jean Gohori, 140 ans après sa mort, contribua à accréditer cette fable. Naudé attribue sa fortune (qui n'était pas aussi considérable qu'on l'a dit) à la connaissance qu'il avait des affaires des Juifs. Il ajoute que, lorsqu'ils furent chassés de France en 1394, et que leurs biens furent acquis au roi, Flamel traita avec leurs débiteurs pour la moitié de ce qu'ils devaient, et leur promit de ne pas les dénoncer. Ce conte a été réfuté par de Sainte-Foix, dans le premier vol. de ses *Essais sur Paris* ; et il est bien plus vraisemblable que Flamel dut sa fortune à la connaissance qu'il avait des principes du commerce, dans un temps où tout le monde les ignorait. Il mourut en 1418. (Voyez sur cet homme singulier l'*Histoire critique de Nicolas Flamel et de Pernelle sa femme, recueillies d'actes anciens, qui purifient l'origine et la médiocrité de leur fortune*, à Paris, chez Desprez, 1761, in-12.) Cet ouvrage est de M. l'abbé Villain. On a faussement attribué à Flamel un *Sommaire philosophique* en vers, 1516, in-8, et un traité de la *Transformation des métaux*, 1628, in-8. On joint à ces deux livres l'*Explication des figures hiéroglyphiques, que Flamel mit au cimetière des Innocents*, Paris, 1682, in-4.

FLAMINIO (Marc-Antoine) naquit à Seravalle, de Jean-Antoine FLAMINIO, dont nous avons divers ouvrages en vers et en prose. Le fils eut les goûts de son père, et le surpassa. Le cardinal Farnèse, dont il était le bel-esprit, le fit nommer secrétaire du concile de Trente ; mais sa santé délicate l'empêcha de remplir cette commission. Il mourut à Rome en 1550, à 52 ans. On a de lui des *lettres* et des *épigrammes*, 1561, in-8, traduites en vers français par Anne de Marquets, Paris, 1569, in-8. Sa *Paraphrase de trente Psaumes*, entreprise à la sollicitation du cardinal Polus, imprimée à Florence en 1558, in-12, offre d'assez beaux vers et une latinité pure. Ses autres écrits ne méritent pas moins d'être lus.

FLAMINIUS (Caius), consul romain, d'un caractère turbulent et emporté, attiré au combat par les ruses d'Annibal, perdit la fameuse bataille de Trasimène, où il resta sur la place avec un grand nombre de sénateurs, l'an 217 avant J.-C.

FLAMINIUS (Titus-Quintus), élevé au consulat par son mérite, l'an 198 avant J.-C., n'avait pas encore 30 ans.

Il se proposa Scipion pour modèle. Il ne lui manqua, pour égaler la gloire de ce héros, que d'avoir à combattre des rivaux aussi redoutables. Comme lui, il avait toutes les vertus civiles et militaires. Nommé général des troupes romaines contre Philippe, roi de Macédoine, il força l'armée de ce prince dans les défilés de l'Épire; il soumit presque entièrement cette province, réduisit la Thessalie, la Phocide, la Locride. Il joua dans la Grèce le rôle le plus brillant. Il fit publier aux jeux néméens par un crieur public, que les Grecs étaient remis en liberté. Il fut, en effet, leur libérateur et leur père. La république l'envoya dans la suite vers Prusias pour demander la tête d'Annibal, sous le vain prétexte qu'il tramait quelque chose contre Rome. Il agit si adroitement auprès de ce prince, que les Romains se virent délivrés de cet ennemi.

FLAMINIUS NOBILIUS, théologien et critique de Lucques, mort en 1590, à 58 ans, publia à Rome, in-fol., des *Notes sur la Bible des Septante*, pleines d'érudition, et un traité: *De la prédestination*, ibid., 1581, in-4.

FLAMSTÉED (Jean), astronome, né à Derby dans le Derbyshire le 19 août 1646, prit du goût pour l'astronomie en voyant une sphère de Sacrobosco. Il cultiva cette science avec beaucoup de succès, fut membre de la société royale de Londres, en 1670, et la même année nommé astronome du roi, avec une pension de cent livres sterling, ensuite directeur de l'observatoire de Greenwich. Il mourut en 1720, à 76 ans. Cet astronome avait partagé son temps d'une façon singulière: il donnait le jour aux cafés, et la nuit aux astres. C'était un petit homme maigre qui n'avait aucun goût pour les femmes; aussi mourut-il dans le célibat. On a de lui: *Historia celestis britannica*, Londres; la *Doctrine de la sphère*, imprimée en 1681, avec le *Nouveau système de mathématiques* de Jonas Morus, le plus zélé protecteur de Flamstéed. Newton ayant trouvé plusieurs de ses observations peu justes, Flamstéed écrivit contre lui: l'Académie des Sciences de Paris jugea en faveur de son adversaire; mais Flamstéed ne laissa pas d'avoir raison dans l'esprit de plusieurs savants. Flamstéed s'est surtout distingué par ses observations sur le nombre des étoiles visibles, et de longues études pour le déterminer avec précision. On sait qu'il a rendu beaucoup plus nombreux le catalogue qu'en avait dressé Bayer, et qu'il les a portées au nombre de 3,000; mais ce qu'un observateur phi-

losophe ne doit pas négliger, c'est qu'il n'y a pas deux astronomes qui, dans aucun temps, aient pu s'accorder dans le calcul. Sans parler des tables des anciens, depuis l'usage du télescope, Kepler a compté 1393 étoiles bien visibles et distinctes dans les deux hémisphères célestes; Riccioli en a trouvé 1437; le Père Pardies 1491; de la Hire, 1576; Bayer, 1716; Royer, 1805; Hevelius, 1888, Flamstéed, comme nous venons de le dire, 3000. Rheita, fameux astronome de Cologne, assure en avoir vu plus de 2000 dans une seule constellation: Galilée prétend en avoir découvert 500 dans une petite partie d'Orion; l'abbé de La Caille 9,800 dans une partie du ciel austral; le Père Mayer proteste en avoir vu, en 1777, plus de 200 dont personne n'a jamais entendu parler. En 1785, Herschel en découvrit 1500 nouvelles; précisément dans la classe des *nébuleuses*, et en 1787, il en compta 50,000 dans une zone de 15 degrés sur 2 degrés de largeur, etc., ce que d'autres astronomes ont traité de vision. Et ces mêmes gens ne se sont pas toujours tenus au même compte. D'où il s'ensuit que non seulement les étoiles en général, mais les étoiles même visibles, et exposées depuis six mille ans aux deux yeux de cinq cent millions d'hommes, sont réellement innombrables; que Dieu seul en connaît la multitude déterminée, comme dit David, et les appelle toutes par leurs noms: *Qui numerat multitudinem stellarum et omnibus eis nomina vocat*, Ps. 146.

FLAUGERGUES (Pierre-François), né en 1767 à Rhodéz, exerçait avant la Révolution la profession d'avocat au Parlement de Toulouse. Elu, en 1792, président de l'administration du département de l'Aveyron, il s'opposa inutilement à ce qu'on votât une adresse à la Convention pour la féliciter de la condamnation de Louis XVI. Pendant la Terreur, il se cacha, et n'osa reparaitre qu'après la chute de Robespierre. En 1795, il fut nommé haut-juré national, et en 1800 sous-préfet de Villefranche. Dix ans après, il quitta cet emploi pour reprendre encore son ancienne profession d'avocat. Elu député au Corps législatif, en 1813, il fit partie de la commission composée de Lainé, Maine de Biran, et Raynouard, qui, après le désastre de Leipsick, rédigea une adresse à l'empereur pour demander la paix; et, en 1814, il fut un des premiers à voter la déchéance de Napoléon. L'année suivante il siégea dans la chambre des Cent-Jours, et s'y montra le partisan d'une sage liberté. En 1820, Flaugergues fut nommé maître des requêtes

au conseil d'Etat; mais l'indépendance de ses opinions et la fermeté de son caractère déplurent au ministère, qui trois ans après le destitua. Flaugergues a vécu depuis dans la retraite, au milieu de sa famille. Il est mort à Brie le 31 octobre 1836. On a de lui deux brochures intitulées : *De la Représentation nationale et Principes sur la matière des élections*, Paris, 1820; *Application à la crise du moment des principes exposés dans la brochure intitulée : DE LA REPRÉSENTATION NATIONALE*, Paris, 1820, in-8. Le système électoral qu'il proposait avait beaucoup d'analogie avec celui qui fut adopté dans la loi du double vote.

FLAVIEN (saint), patriarche d'Antioche, d'une naissance illustre et d'une vertu supérieure à sa naissance, fut placé sur le trône patriarcal, du vivant de Paulin. Cette élection, confirmée par le concile de Constantinople en 382, fut l'origine d'un schisme éteint sous le pape Innocent I^{er}. Flavian chassa de son diocèse les hérétiques messaliens qui l'avaient infecté de leurs erreurs. Il demanda la grâce à l'empereur Théodose pour son peuple, et l'obtint. Les habitants d'Antioche avaient renversé et outragé dans une sédition la statue de l'impératrice Tricille; Flavian parla pour eux avec l'éloquence que Cicéron déploya autrefois pour Ligarius. Saint Chrysostôme, qu'il avait ordonné prêtre, avait, dit-on, composé sa harangue. Ce grand prélat mourut en 404, après avoir gouverné son diocèse pendant 23 ans. — Il ne faut pas le confondre avec un autre saint FLAVIEN, patriarche d'Antioche en 496, que l'empereur Anastase voulut obliger de souscrire l'*Hémotique* de Zénon, et approuver la déposition de Macédonius de Constantinople. Il eut le courage de lui résister et de souffrir l'exil que son refus lui fit subir. Il y mourut l'an 518.

FLAVIEN (saint) succéda à Proclus dans le patriarcat de Constantinople, en 477. Chrysaphius, favori de l'empereur Théodose-le-jeune, voulut le faire chasser de son siège; le saint prélat brava les menaces. Il ne se montra pas moins ferme contre Eutychès, qui commença à s'écarter ses erreurs vers le même temps. Il l'anathématisa dans un concile; mais les artisans de l'hérésie le condamnèrent. Flavian et le déposèrent en 449, dans le même synode connu sous le nom de *rigandage d'Ephèse*. Dioscore, évêque d'Alexandrie, accompagné d'une foule de soldats et de moines, présidait à cette éditieuse assemblée. Flavian appela de cette condamnation à Rome; mais Dioscore ne répondit à ses raisonnements,

que par des coups de pieds et des coups de poings; enfin, ce furieux le maltraita si cruellement, que le saint en mourut trois jours après en 449.

FLAVIGNY (Valérien de), docteur de Sorbonne en 1628, chanoine de Reims et professeur en hébreu au collège royal en 1620, naquit dans le diocèse de Laon, et mourut à Paris le 29 avril 1674, dans un âge assez avancé. C'était un homme plein de feu dans sa conduite et dans ses écrits. Il déféra à la Faculté de théologie une thèse soutenue chez les Jésuites du collège de Clermont, appelé depuis le collège de *Louis-le-Grand*. On prétendait dans cette thèse, que le système de Copernic était contraire à l'Écriture, et condamné par les inquisiteurs de Rome, on ne pouvait le soutenir en France. Flavigny voulut démontrer qu'une pareille assertion violait les droits du royaume et du Parlement, ce qui n'était pas trop clair. Ce docteur savait de l'hébreu, de la théologie, des belles-lettres; mais il cherchait trop à déprimer ceux qui en savaient autant et plus que lui. Il écrivait, d'ailleurs, plutôt avec l'impétuosité d'un jeune Hibernois qui argue sur les bancs, qu'avec la gravité d'un vieux théologien. On a de lui la *Défense d'une thèse* qu'il avait signée en qualité de grand-maître d'études. Il y était dit que « l'épiscopat n'est pas un sacrement distinct de la prêtrise » : sentiment qu'il ne faut pas confondre avec l'erreur qui n'attribue aux évêques rien au-dessus des simples prêtres. Flavigny prétendait que c'était le même sacrement avec des effets plus étendus, et l'impression d'un caractère plus grand, parce que sans cela il y aurait plus de sept sacrements; conséquence que d'autres théologiens admettent, en disant que le sacrement de l'Ordre étant considéré dans sa généralité, et comme la consécration sacerdotale dans toutes ses divisions, est mis comme une unité générique dans le nombre de sept. Cette apologie a été imprimée à Tournay en 1688, in-4. Il avait travaillé à la *Poliglote* de Le Jay, dont il devint néanmoins dans la suite un des plus ardents censeurs.

FLAVITAS, ou FRAYTAS, patriarche de Constantinople après Acace, en 489, mort en 490, employa la ruse pour se faire élire. L'empereur Zénon avait fait mettre sur l'autel de la grande église de Constantinople un papier blanc et cacheté, comptant que Dieu ferait écrire par un ange le nom du prêtre qu'il destinait à la chaire patriarcale; Flavitas corrompit l'eunuque qui avait la garde de l'église, et écrivit son nom sur le pa-

pier. Quelques historiens ont révoqué en doute ce trait d'imposture.

FLÉCHIER (Esprit), évêque et orateur sacré, né le 10 juin 1632 à Pernes, petite ville du diocèse de Carpentras, fut élevé dans le sein des lettres et de la vertu, auprès d'Hercule Audiffret, son oncle, général des Pères de la doctrine chrétienne, où il était entré à l'âge de 16 ans et professa la rhétorique à Narbonne. Fléchier, ayant quitté cette congrégation, après la mort de son oncle, vint à Paris où il remplit, dans une des paroisses, l'emploi de catéchiste des petits enfants, et fut ensuite précepteur des fils de Louis Caumartin, intendant des finances et conseiller d'Etat. Une pièce de vers latins sur le Carrousel (*Circulus regius*), donné par le roi en 1662, commença sa réputation que ses sermons ne tardèrent pas à accroître. Il fut nommé lecteur du Dauphin par le crédit du duc de Montausier qui l'honorait de son amitié. Il eut part aux bienfaits que Louis XIV répandit sur les gens de lettres. Fléchier, encouragé par ces récompenses, fit de nouveaux efforts, et balança bientôt la réputation de Bossuet dans l'oraison funèbre. Celle de Turenne, son chef-d'œuvre, fit pleurer le monarque, et mit le comble à la gloire de l'orateur. On admira surtout le beau parallèle du maréchal de France avec Judas Machabée. Il est vrai qu'il n'était pas le premier qui eût transporté aux généraux modernes les éloges donnés à cet ancien capitaine. Lingendes, évêque de Mâcon, et Fromentières, évêque d'Aire, s'en étaient déjà servis : l'un dans l'oraison funèbre de Charles-Emmanuel, duc de Savoie ; l'autre, dans celle du duc de Beaufort. Mais Fléchier se rendit propre ce lieu commun, par les ornements dont il l'embellit dans son exorde, qui est un chef-d'œuvre par l'harmonie et le caractère majestueux et sombre qui y règnent. La cour récompensa ses talents, en 1685, par l'évêché de Lavaur, et, en 1687, par celui de Nîmes. Louis XIV lui dit en le nommant au premier évêché : « Ne soyez pas surpris si j'ai récompensé si tard votre mérite ; j'appréhendais d'être privé du plaisir de vous entendre. » Le diocèse de Nîmes était plein d'hérétiques ; il se conduisit avec eux en bon pasteur. Il les instruisit tous par la solidité de ses discours, et plus encore par la régularité de ses mœurs. Il mourut à Montpellier le 16 février 1710, à 78 ans, regretté de ses diocésains catholiques et huguenots, et laissant plus de 25,000 écus aux pauvres. L'Académie française

s'était associé Fléchier, après la mort de Godeau, en 1673. Il y entra le même jour que Racine. C'est sur le modèle de cette compagnie qu'il forma celle de Nîmes, dont il fut le Mentor et le père. On a de lui : des *Œuvres* in-12 en vers et en prose. On a loué avec raison ses vers français et latins. Les pensées en sont délicates, les expressions heureuses, les termes bien choisis, la cadence harmonieuse ; l'édition d'un ouvrage fort curieux d'Antoine-Marie Gratiani : *De casibus illustrium virorum*, in-4, avec une préface en latin. Le style en est aussi pur qu'élégant ; des *Panegyriques des saints*, mis au rang des meilleurs ouvrages de ce genre, Paris, 1697, en 1 vol. in-4 ; 1698, 2 vol. in-12 ; 1739, 3 vol. in-12 ; *Recueil d'oraisons funèbres*, en 1 vol. in-4 et in-12. Il y a moins d'éloquence et de pureté de langage dans celles de Bossuet ; mais on y trouve une éloquence plus forte, plus mâle, plus nerveuse. Le style de Fléchier est plus coulant, plus arrondi, plus uniforme. Celui de Bossuet, moins égal, moins soutenu, est plus rempli de ces traits hardis, de ces figures vives et frappantes qui caractérisent le génie. Fléchier est plus heureux que lui dans le choix et dans l'arrangement des mots ; mais son penchant pour l'antithèse répand une sorte de monotonie sur son style. Il devait autant à l'art qu'à la nature ; Bossuet devait plus à la nature qu'à l'art ; des *Sermons*, en 3 vol. in-12, qui ne sont pas de la même force que ses *Oraisons funèbres* et ses *Panegyriques*. On y trouve de belles périodes, et très-peu de raisonnements. Il avait cherché de bonne heure dans nos vieux prédicateurs des traits d'éloquence et des pensées ingénieuses, dont il faisait un usage plus ingénieux encore ; aussi lui trouve-t-on quelquefois, quant au fonds des choses, un air antique, l'air du commencement de son siècle. Il prêchait avec un vieux goût et un style moderne ; *Histoire de l'empereur Théodose-le-Grand* (Voyez ce nom), Paris, 1679, in-4, et très-souvent in-12 ; elle est estimée pour l'élégance du style, autant que pour l'intérêt de la narration. Ceux qui ont cru qu'il flattait son héros n'ont pas rendu justice à cet empereur qui, dans le vrai, était grand homme et grand prince à tous égards ; la *Vie du cardinal Ximénès*, 2 v. in-12, et 4 vol. in-4. Il peint ce cardinal comme saint ; l'abbé Marsollier, dans une histoire de Ximénès, publiée vers le même temps que celle de Fléchier, en fit un politique. Ce grand ministre avait été l'un et l'autre ; mais Marsollier était

n esprit trop mobile pour peindre ignement un homme d'un caractère si ferme; des *Lettres*, 2 vol. in-12. On y trouve des détails affligeants sur les écarts des calvinistes, qui dès lors répandaient l'effroi partout et préludaient aux scènes affreuses qui ont désolé Nîmes en 1790 et 1791; la *Vie du cardinal Commençon*, traduite du latin d'Antoine-Marie Gratiani, in-4, et 2 vol. in-12, plusieurs fois réimprimée; des *Oeuvres posthumes*, en 2 vol. in-12; elles contiennent ses mandements et ses lettres pastorales, où la philosophie chrétienne et la tendresse épiscopale se font sentir avec tous leurs charmes. On y a ramassé différents discours, compliments et harangues. L'auteur du *Dictionnaire critique*, en 6 vol., lui attribue un *Recueil* manuscrit, formant 6 vol. in-fol., sur les antiquités du Languedoc; mais il est certain qu'il n'est pas de lui : c'est l'ouvrage d'un citoyen de Nîmes, appelé *Jean Rulman*. L'abbé Ducreux, chanoine d'Auxerre, a donné une édition complète des *Oeuvres de Fléchier*, à Nîmes, en 1782, 5 tomes en 10 vol. in-8; ses *Poésies latines* ont paru dans un recueil séparé, à Bâle, 1782, 1 vol. in-12.

FLESSELLES (Jacques de), né vers 1730, d'une famille de robe, devint d'abord conseiller d'Etat ou maître honoraire des requêtes. Envoyé ensuite en qualité d'intendant, à Lyon, il s'y fit chérir par sa douceur, sa bienfaisance et son zèle pour les intérêts de cette grande cité, dont le commerce lui est redevable d'établissements importants. Il fut nommé prévôt des marchands de la ville de Paris, au commencement de la Révolution; mais il n'avait ni la fermeté, ni les talents qui convenaient à cette place dans un moment aussi difficile. Accusé de trahison par le parti populaire, le 14 juillet 1789, jour de la prise de la Bastille, il hésita, balbutia et chercha à s'excuser, à prouver son innocence. Les factieux, enhardis par sa faiblesse, lui signifèrent qu'il fallait aller au Palais-Royal, lieu de réunion de tous les agitateurs, et que là il serait entendu. Le malheureux Flesselles crut devoir consentir à cette démarche; mais à peine fut-il arrivé au bas de l'escalier, qu'un jeune homme lui cassa la tête d'un coup de pistolet. La populace se précipita aussitôt sur son cadavre; on en sépara la tête qui fut placée au haut d'une pique et portée au Palais-Royal. Le corps fut traîné dans la fange. Ce meurtre, commis sous les yeux de l'autorité, sans qu'elle osât prendre des mesures pour en punir les auteurs, fut le signal de

l'insurrection, et de tous les attentats qui le suivirent.

FLETCHER (Jean), poète tragique anglais, né en 1576, dans le comté de Northampton, mort à Londres, en 1625, à 49 ans, marcha sur les traces de Shakspeare dans la carrière dramatique, et obtint une des premières places après son modèle. Le cabaret était son Parnasse. Un jour qu'il y récitait une tragédie, dans laquelle il y avait une conjuration contre la vie d'un roi, des gens qui passaient dans la rue le dénoncèrent comme un scélérat. On le mit en prison; mais on reconnut bientôt que le conjurateur ne tuait les rois que sur le théâtre. (Voyez BEAUMONT François.)

FLETCHER (James), historien anglais, mort en 1832, âgé de 22 ans, est auteur d'une *Histoire de Pologne*, et a laissé en manuscrit une *Histoire de l'Inde*.

FLETCHER (Mistriss), née dans le Warwickshire, en 1800, perdit sa mère dans un âge tendre et fut obligée de prendre la direction de la nombreuse famille de son père, qui vivait alors à Manchester. Les soins du ménage ne l'empêchèrent pas de s'adonner avec ardeur à des études littéraires. A peine âgée de 21 ans, elle commença à publier des ouvrages. Le premier, intitulé: *Fantasmagorie, ou Essai sur la vie et la littérature*, fut bien accueilli; il fut suivi de *Lettres à la jeunesse*; puis de ses *Poèmes pour les heures de loisir*; et enfin de ses *Trois histoires*, qui sont restées populaires. Mistriss Fletcher, ayant entrepris un voyage aux Indes, mourut en route, le 3 octobre 1833. On a d'elle plusieurs *Articles* dans les recueils périodiques d'Angleterre.

FLEURET (Elisabeth), née à Paris, le 10 juin 1725, d'un contrôleur au service du duc d'Orléans, entra chez les religieuses de la congrégation de Notre-Dame, et devint maîtresse des novices. C'est le fruit de son expérience qu'elle déposa dans son *Guide des supérieures*, 1 vol. in-12, 1786: ouvrage que l'abbé Emery, supérieur du séminaire de Saint-Sulpice de Paris, se plaisait à citer dans ses conférences, et auquel madame Fleuret a laissé une suite contenant des avis aux supérieures, pour la direction spirituelle des religieuses et novices, et des sujets de méditations sous le titre d'*Entretiens spirituels et familiers*, qui pourraient former 3 vol.

FLEURYIAU (Louis-Gaston), docteur en théologie, né à Paris, en 1662, mort le 11 janvier 1733, fut successivement évêque d'Aix et d'Orléans. A son avé-

nement au siège d'Orléans, il racheta et fit délivrer 854 prisonniers détenus pour dettes. Ce prélat, doué d'une chasteté admirable, possédait à un degré éminent toutes les vertus épiscopales. Il assista à l'assemblée du clergé de 1715, et tint plusieurs synodes dans son diocèse, veillant avec soin au maintien de la discipline ecclésiastique. Il fonda à Orléans plusieurs établissements utiles, entre autres une maison pour les nouvelles converties. Il laissa des *Règlements et Avis synodaux*, extraits des synodes qu'il avait tenus.

FLEURIEU (Charles-Pierre CLARET, comte de), né à Lyon, en 1738, entra dans la marine à l'âge de treize ans. Le premier fruit de ses méditations fut des horloges marines, qu'il exécuta avec Ferdinand Berthoud. Elles furent essayées en 1758, sur la frégate l'*Isis*, qu'il commandait en qualité de lieutenant de vaisseau, et le succès surpassa les espérances qu'on avait conçues. Il obtint en 1776 la place de directeur-général des ports et arsenaux de la marine. C'est lui qui rédigea tous les plans des opérations navales de la guerre de 1778, et ceux de toutes les campagnes de découvertes, telles que celles de La Peyrouse et de d'Entrecasteaux. On lui doit aussi la rédaction de l'*Ordonnance du roi sur la régie et l'administration des ports et arsenaux*, Paris, 1776, in-4. Le 27 octobre 1790, il fut appelé au ministère de la marine et des colonies, et il en remplit les fonctions avec l'intégrité qui l'avait toujours fait remarquer, jusqu'au 17 mai 1791, qu'il fut obligé de donner sa démission, le parti jacobin voulant le remplacer par une de ses créatures. Louis XVI lui confia alors l'éducation du Dauphin, avec le titre de gouverneur; mais les orages de 1792 le forcèrent de se retirer des affaires publiques, et de chercher des consolations dans l'étude. Il vécut dans l'oubli jusqu'en 1797, qu'il vint siéger dans le conseil des anciens. Il devint sénateur peu d'années après, et termina sa carrière le 18 août 1810. On a de lui : *Voyage fait par ordre du roi, en 1768 et 1769, pour éprouver les horloges marines*, Paris, 1774, 2 vol. in-4, fig.; *Découvertes des Français dans le sud-est de la nouvelle Guinée*, Paris, 1790, in-4; *Voyage autour du monde, fait pendant les années 1790-91 et 92 par Etienne Marchand*, Paris, 1788, 4 vol. in-4.

FLEURIOT-LESCOT (J.-A.-C.), né à Bruxelles vers 1760, exerçait à Paris la profession d'architecte. Démagogue fuyeux, il fut admis dans les clubs des

Jacobins. Nommé substitut de l'accusateur public, près le tribunal révolutionnaire, il se montra digne d'être fait maire de Paris par Robespierre; mais, à peine entra-t-il en fonctions, que Robespierre fut terrassé par le parti dominant. A cette nouvelle, Fleuriot court à la maison commune, rassemble les officiers municipaux, fait sonner le tocsin, ordonne qu'on ferme les barrières, et fait défendre les approches de l'Hôtel-de-Ville par plusieurs pièces de canon. Robespierre, qui venait d'être arrêté, y fut amené dans ce moment par les gendarmes. Fleuriot lui rend la liberté, et le faisant asseoir dans un fauteuil, il le proclame le *Sauveur de la patrie*, en exigeant en même temps des officiers municipaux le serment de mourir pour sa défense. Il envoie ensuite des agents dans toutes les sections pour y soulever un parti en faveur du *Sauveur de la patrie*. Malgré la rapidité de ces démarches, tout fut inutile : la Convention avait déjà mis hors la loi Robespierre et ses principaux satellites. Effrayés par cet arrêt terrible, ils n'osèrent rien tenter. Fleuriot, conduit à l'échafaud avec son protecteur et treize de ses complices, le 23 juillet 1794, n'avait alors que 33 ans.

FLEURY (Claude), originaire de Normandie, né à Paris en 1640, d'un avocat au conseil, suivit le barreau pendant 9 ans avec succès. L'amour de la retraite et de l'étude lui donnèrent du goût pour l'état ecclésiastique : Il l'embrassa, et il en eut les vertus. Précepteur du prince de Conti, en 1672, il le fut ensuite du comte de Vermandois en 1680. Ses soins auprès de son élève lui valurent l'abbaye du Loc-Dieu en 1684, et la place de sous-précepteur des ducs de Bourgogne, d'Anjou et de Berri en 1689. Associé de Fénelon dans ce noble emploi, il eut comme lui l'art de faire aimer la vertu à ses élèves par des leçons pleines de douceur et d'agréments, et par ses exemples, plus persuasifs que ses leçons. Louis XIV avait mis en œuvre ses talents; il sut les récompenser. Il lui donna en 1706 le riche prieuré d'Argenteuil. L'abbé Fleury, en l'acceptant, remit son abbaye du Loc-Dieu. S'il avait ambitionné de plus grands biens et des dignités plus relevées, il les aurait eus; mais son désintéressement égalait ses autres vertus. Il vécut solitaire à la cour. Un cœur plein de droiture, des mœurs pures, une vie simple, laborieuse, édifiante, une modestie sincère, une candeur admirable, lui gagnèrent les suffrages des courtisans même les plus corrompus. Le duc d'Orléans jeta les yeux sur lui en 1716, pour la

face de confesseur de Louis XV. Ce choix fut approuvé de tout le monde. On y trouva, dit l'abbé Dorsanne, que le défaut de 75 ans. Fleury, après avoir formé le cœur du père, forma celui du fils. Sa vieillesse l'obligea de se démettre de cette place en 1722. Il mourut d'apoplexie l'année d'après, dans sa 83^e année.

Il était de l'Académie française. Les ouvrages sortis de sa plume sont : *Mœurs des Israélites*, livre qui est entre les mains de tous les fidèles, et que l'on peut regarder comme le tableau le plus vrai de la vie des saints de l'Ancien-Testament ; *Mœurs des chrétiens*, ouvrage uni avec le précédent, dans un seul vol. in-12. L'un peut servir d'introduction à l'histoire sacrée, et l'autre à l'histoire ecclésiastique. L'onction y règne avec un esprit de candeur et de vérité qui gagne le lecteur chrétien, et avec un discernement, des lumières et des vues qui ravissent le savant et le philosophe ; *Histoire ecclésiastique*, en 20 vol. in-12, et in-4. Le premier, publié en 1691, commence à l'établissement de l'Eglise ; et le dernier, imprimé en 1722, finit à l'an 1414. Elle a été continuée par le P. Fabre, de l'Oratoire, jusqu'à l'année 1595, 16 vol. ; à tout 36 vol. in-4 et in-12. Elle a été imprimée à Bruxelles, à Caen et à Malines, dans le même siècle ; et à Paris, dans le 18^e. C'est ce que nous avons de

plus complet en notre langue sur l'histoire ecclésiastique. Néanmoins, dit l'abbé Lenglet du Fresnoy, ce sont plutôt des extraits cousus l'un avec l'autre, qu'une histoire exacte bien suivie. Cet écrivain, à l'on en croit l'abbé de Longuerue, ravailait son livre à mesure qu'il étudiait l'histoire de la religion. On sent qu'il n'est pas maître de sa matière, il se marche qu'en tremblant, et presque toujours sur les traces de Labbe et de Baronius. Il en était au dernier volume de cet annaliste célèbre, qu'il ne connaissait encore que le premier vol. de l'excellente *Critique* du Père Pagi, en 4 tom. in-fol. Aussi plusieurs écrivains ont écrit contre son *Histoire*. Le Père Honoré de Sainte-Marie, carme déchaussé, publia à Malines, en 1727, des *Observations sur l'Histoire ecclésiastique de l'abbé Fleury, adressées à N. S. P. le pape Benoît XIII, et nosseigneurs les évêques*, in-12, réimprimées à Malines en 1729, et depuis, en 1740, sous le titre de *Démonstration de l'Histoire ecclésiastique de Fleury, à nosseigneurs les évêques* ; en 1733, le P. Baudoin de Houta, religieux augustin des Pays-Bas, fit paraître à Malines : *La mauvaise foi de M. Fleury, prouvée par plusieurs passages des saints Pères, des*

conciles, et d'auteurs ecclésiastiques, qu'il a omis, tronqués, ou infidèlement traduits dans son Histoire, en 1736, on imprima à Avignon des *Observations théologiques, historiques, critiques, etc.*, sur l'*Histoire ecclésiastique de feu M. l'abbé de Fleury*, avec des dissertations, analyses des Pères, et autres pièces détachées, 2 vol. in-4. L'ouvrage devait avoir 8 vol., mais la suite n'a pas vu le jour ; en 1802, il parut des *Reflexions sur l'Histoire ecclésiastique de Fleury*, attribuées à l'abbé Rossignol ; et, à peu près dans le même temps, M. Marchetti, archevêque d'Ancyre, donna une *Critique de l'Histoire ecclésiastique de Fleury*, qui fut traduite en français, et imprimée dans la Belgique en 1803 ; elle a été réimprimée à Besançon en 1819, en 2 vol. in-12. Quoiqu'on reproche à l'auteur de n'avoir pas assez ménagé son adversaire, et d'avoir qualifié quelquefois ses méprises avec une sévérité un peu rigoureuse, elle doit trouver place dans les bibliothèques, à côté de l'*Histoire de Fleury* ; enfin, en 1807, Muzzarelli publia à Rome des *Remarques sur l'Histoire ecclésiastique, et spécialement sur les discours de Fleury*, in-8, traduites en français sur la 4^e édition. Dom Cellier et les auteurs de l'*Histoire de l'Eglise gallicane* ont relevé plusieurs erreurs de faits et de dates dans Fleury. Les actes des Martyrs, qu'il a soin de rapporter avec trop de détail, devraient avoir plus de précision, et ne montrer que l'héroïsme de leurs souffrances, sans nous présenter un procès-verbal. Son style est d'une simplicité touchante et d'une onction qui édifie ; mais il est très-souvent négligé, languissant, monotone, plein d'hellénismes et de latinismes. Les *Discours préliminaires* répandus dans cet ouvrage, et imprimés séparément en 1 vol. in-12, sont écrits avec beaucoup plus d'élégance, de pureté, de précision et de force ; on y trouve d'excellentes choses, mais il y en a aussi qui ont été critiquées avec raison (voyez HONORÉ DE SAINTE-MARIE, HOUSTA). On remarque dans l'auteur une telle prédilection pour la discipline de la primitive Eglise, qu'il semble improuver tout ce qui n'a pas l'empreinte des premiers siècles. Comme si la discipline de l'Eglise n'était pas essentiellement variable, ou que l'Eglise primitive dût en tout servir de modèle dans les siècles postérieurs. « On ne peut trop respecter la « primitive Eglise, dit un auteur mo- « déré et équitable ; mais la haute idée « qu'on en a, ne doit pas servir à nous « faire mépriser l'Eglise des derniers « siècles. Dans la primitive Eglise, par-

« mi beaucoup de sainteté, il ne laissait pas de se glisser des relâchements, et dans l'Eglise des derniers siècles, par-mi des relâchements qui s'y sont glissés, il ne laisse pas d'y avoir encore beaucoup de sainteté. » Il y a aujourd'hui plusieurs abus réformés qui avaient subsisté durant des siècles. En comparant sans prévention l'état de l'Eglise de nos jours dans toutes ses parties, avec son état dans les premiers siècles, on trouvera que les avantages qu'elle n'a plus sont remplacés par d'autres. Erasme, qu'on peut citer hardiment en cette matière, après avoir développé ce parallèle dans toute son étendue, conclut que, si saint Paul revenait sur la terre, l'état actuel de l'Eglise ne lui déplairait pas. « Croyez-vous, dit un homme d'une exacte logique, que l'Eglise a le droit de régler sa discipline, et sur la pénitence, et sur les appels, et sur les élections, et sur les institutions canoniques, et sur les exemptions, et sur tout autre sujet religieux ? Répondez oui ou non. Si vous dites oui, eh bien ! attendez donc qu'elle ait substitué la règle ancienne à la règle plus récente. Si vous dites non, il est d'un imbécile de nous proposer comme un retour aux règles de l'Eglise, ce que l'Eglise n'a pas le droit de régler. » (Voyez MORIN, THOMASSIN.) L'on ne doit pas ignorer que ces *Discours* ont été allérés par des mains étrangères. On en a pour garant la première édition du 9^e discours sur les libertés de l'Eglise gallicane, qui se trouve le 12^e dans la nouvelle édition. On y a ajouté, dans les éditions postérieures, des notes sous prétexte de corriger le texte, et ensuite on y a changé ou supprimé tout ce qui ne s'accordait pas avec la doctrine de ces écrivains téméraires, qui ont cru pouvoir mettre leur faux dans une moisson qui ne leur appartenait pas. On a donné une table des matières pour l'*Histoire ecclésiastique de Fleury*, et la continuation du P. Fabre : ouvrage fanatique, et fruit de l'esprit de secte (voyez FABRE), en 1 vol. in-4, et 4 vol. in-12. L'édition de cette *Histoire*, qui a été faite à Nîmes, est en 25 vol. in-8, 1779-1780. En général, la lecture de Fleury ne fait pas aimer les pontifes, et elle a fourni des armes à leurs ennemis. Aussi voit-on des personnes pieuses et éclairées craindre avec raison de recommander son *Histoire* aux jeunes gens ou aux femmes qui prendraient au trop pied de la lettre des réflexions présentées souvent un peu crûment. Plusieurs communautés ne lisaient pas publiquement son ouvrage, et des

théologiens qui n'ont pas moins de sagesse que de lumières, et qui sont pleins d'ailleurs d'estime pour Fleury, ont souvent regretté qu'il eût affaibli l'utilité de son travail par son penchant au blâme, par un manque de réserve qui les affligeait et les étonnait de sa part. L'*Histoire de Fleury* a été traduite en latin, continuée par le Père Alexandre de Saint-Jean-de-la-Croix, carme déchaussé. Cette continuation est un répertoire de tout ce qu'on a dit d'horreurs contre la société des Jésuites. Les contes les plus absurdes, ceux même que les protestants et les philosophes du jour ont réfutés, y sont produits comme des matières dignes d'une histoire ecclésiastique. Cet ouvrage a été vivement attaqué par M. Mangold, dans une *Critique* publiée à Augsbourg, 1783-1786, 3 vol. in-8. Enfin, de nos jours, on a réimprimé, mais en déguisant le titre, le travail de Fleury, qu'on a intitulé : *Histoire du Christianisme* ; le seul mérite de cette édition est de contenir un livre de plus, composé par Fleury, et dont on avait récemment trouvé le manuscrit. Du reste, c'est une simple réimpression, avec toutes les inexactitudes et les coupables préventions de l'auteur, si souvent hostile au Pontife romain. M. Henrion a tout autrement procédé à l'égard du travail de Bérault-Bercastel qu'il n'a publié, sous le titre d'*Histoire générale de l'Eglise*, Paris, 1836, 12 vol. in-8, qu'après l'avoir entièrement refondu et continué jusqu'en 1831 dans un esprit de soumission au Saint-Siège. Cependant le travail de M. Henrion laisse encore beaucoup à désirer ; *Institution au droit ecclésiastique*, en 2 vol. in-12 : ouvrage fort abrégé, mais plein de bonnes choses, quoiqu'il y en ait aussi quelques-unes qui ont paru répréhensibles. M. Boucher d'Argis en donna une nouvelle édition en 1764, enrichie de notes ; *Catéchisme historique*, in-12, ouvrage qui a eu le plus grand cours ; cependant tout n'y est pas rigoureusement exact : M. Paquot en a donné une édition avec des notes et quelques changements. Le ton en est sec, sans onction et sans intérêt ; *Traité du choix et de la méthode des études*, in-12 : ces deux derniers ouvrages ont été traduits en espagnol. De même que les *Mœurs des Israélites* ; *Devoirs des maitres et des domestiques*, in-12, estimés ; la *Vie de la mère d'Arbouse, réformatrice du Val-de-Grâce*, in-12 ; l'*Histoire du droit français*, in-12 : on la trouve aussi à la tête de l'*Institution* de M. d'Argou ; le *Traité du droit public*, 2 vol. in-12, 1769, ouvrage posthume, et auquel il ne mit pas la dernière main. On a recueilli

3 *Opuscules de Fleury* à Nîmes en 180, en 5 vol. in-8. M. Emery, supérieur-général de la congrégation de Saint-alpice, a publié en 1807, sous le titre : *Nouveaux opuscules*, in-12, quelques-unes inédites de Fleury, et surtout le manuscrit autographe du *Discours sur les libertés de l'Eglise gallicane*, qui avait été imprimé après la mort de l'auteur, rec des notes violentes et erronées, attribuées à Dehonnoire, qui provoquèrent l'arrêt du conseil, du 9 septembre 1723, pour supprimer l'écrit, et qui firent mettre le discours à l'index, par décret du 15 février 1729. C'est donc un service important que M. Emery a rendu à Fleury en publiant cette édition, qui fait connaître la véritable opinion de ce savant ecclésiastique sur un point d'un si grand intérêt. Le volume commence par une préface rédigée avec beaucoup d'exactitude et de sagacité, où M. Emery traite plusieurs questions, discute quelques assertions de Fleury, et porte un jugement aussi solide que modéré sur cet auteur, que les jansénistes affectaient de compter au nombre de partisans de leur doctrine, ou au moins de leur opposition à la cour de Rome; tandis qu'il est prouvé par plusieurs affaires, et notamment par celle de l'évêque de Saint-Pons, que ce célèbre historien, loin d'approuver les entreprises des Parlements contre la cour de Rome, regrettait au contraire l'espèce de guerre que l'on faisait au Pape, et souhaitait que l'on gardât plus de mesure à son égard, et surtout qu'on pesât les conséquences de ces plaintes, de ces dénonciations si fréquentes dans l'histoire de la magistrature.

FLEURY (André-Hercule de) naquit à Lodève le 22 juin 1653, et fut mené à Paris, à l'âge de 6 ans. Destiné à l'état ecclésiastique, il fut chanoine de Montcaillier et docteur de Sorbonne. Introduit à la cour, il fut aumônier de la reine et ensuite du roi. Louis XIV le nomma, en 698, à l'évêché de Fréjus. « Je vous ai fait attendre longtemps, lui dit ce prince; mais vous avez tant d'amis, que j'ai voulu avoir seul ce mérite auprès de vous. » L'évêque de Fréjus était dans son diocèse, lorsque l'armée des alliés se répandit en Provence. Il plut aux généraux ennemis, le duc de Savoie et le prince Eugène lui accordèrent ce qu'il voulut. La contribution fut modique. La ville de Fréjus n'éprouva aucun désordre, et la campagne des environs fut épargnée. Louis XIV, près de mourir, le nomma précepteur de Louis XV. Successeur de Bossuet et de Fénelon dans l'emploi im-

portant de former les rois, il s'attacha comme eux à cultiver l'esprit et le cœur du jeune monarque, et en fit de bonne heure le *bien-aimé* de la France. En 1726, il fut fait cardinal, et bientôt après son élève le plaça à la tête du ministère; il avait alors plus de 70 ans. Le fardeau du gouvernement ne l'effraya point, et il montra jusqu'à près de 90 ans une tête saine, libre et capable d'affaires. Depuis 1726 jusqu'à 1740, tout prospéra. Il commença et termina glorieusement la guerre contre Charles VI. Il obtint la Lorraine pour la France. Cette guerre de 1733 fut finie en 1736, par une paix qui ne donna le calme à l'Europe que pour quelques années. Une nouvelle guerre, en 1740, vint troubler les derniers moments du cardinal de Fleury. Il mourut en 1743, dans sa 90^e année à Issy, avec la douleur de n'avoir vu en cette dernière guerre que des malheurs, et des malheurs que le public lui reprochait, peut-être mal à propos; car il est certain que cette guerre avait été entreprise contre son avis. Comptant sur la paix, il avait négligé la marine; le peu qui restait à la France de forces maritimes fut détruit par les Anglais. L'économie qui régnait dans sa maison, il voulut, autant qu'il était possible, l'introduire dans l'administration publique. C'est pour cette raison qu'il ne fit pas construire de vaisseaux. Le cardinal de Fleury n'aimait ni à troubler la tranquillité des autres, ni qu'on troublât la sienne. Il fut heureux autant qu'un ministre peut l'être. Il conserva dans l'âge le plus avancé, et dans les embarras des affaires, la sérénité et la gaieté de ses premières années. Il faut bien se garder de le juger d'après ce que Voltaire et les philosophes en ont dit. Le blâme et les éloges de tels personnages doivent toujours se prendre en raison inverse.

FLINCK (Godefroï), peintre, né à Clèves en 1616, eut dès sa plus tendre jeunesse une forte inclination pour le dessin. Ses parents l'ayant mis chez un peintre, il fit dans cet art des progrès rapides. Lorsqu'il se vit en état de travailler seul, il alla à Amsterdam. Le goût général était alors pour la manière de Rembrandt; Flinck se mit pendant un an sous la direction de ce fameux peintre. On assure qu'il ne lui fallut pas plus de temps pour imiter parfaitement son maître. Il abandonna ensuite sa manière, pour prendre celle des Italiens, qu'il saisit parfaitement. Les ouvrages qu'il fit depuis lui acquirent une si grande estime, que les bourgmestres d'Amsterdam le choisirent préférablement à tout autre pour faire huit grands tableaux his-

toriques, et quatre de moindre grandeur. Il mourut au milieu de ce travail, le 2 décembre 1660, âgé seulement de 44 ans.

FLINS DES OLIVIER (Claude-Marie-Louis-Emmanuel CARBON de), né à Reims en 1757, était conseiller en la cour des monnaies au commencement de la Révolution, qui le priva de sa charge. Il se livra alors tout entier à la littérature, et il prostitua sa plume à propager les opinions anarchiques. Malgré ses efforts, il resta longtemps oublié, et il n'obtint qu'en 1802, par la protection de M. de Fontanes, la place de commissaire impérial près le tribunal de Vervins, qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée en 1806. On a de lui : *Voltaire*, poème, Paris, 1779, in-8; *Fragments d'un poème sur l'affranchissement des serfs*, 1781, in-8; *Poèmes et discours en vers*, 1782, in-8; *Le réveil d'Epiménide à Paris*, ou *Les étrennes de la liberté*, comédie en 1 acte et en vers, 1790, in-8; *Le mari directeur*, ou *Le déménagement du couvent*, comédie en 1 acte et en vers, 1792; *La jeune hôtesse*, comédie en 3 actes et en vers, 1792, in-8; *La papesse Jeanne*, comédie en 1 acte, etc.

FLODOARD, ou **FRODOARD**, historien, né à Epernay en 893, mort dans un monastère en 966, disciple de Remi d'Auxerre, chanoine de Reims, et ensuite curé de Cormicy et de Coroy, a laissé une *Chronique* et une *Histoire de l'église de Reims*. Sa *Chronique*, généralement estimée des savants, commence à l'année 919, et finit en 966. Pithou et Duchesne l'ont publiée; elle ne contient exactement que ce qu'il a pu voir et discuter par lui-même dans l'espace de sa vie, où il jouissait de toute la force de sa raison. Aussi y trouve-t-on un choix si judicieux des événements intéressants et mémorables, soit de France, soit des pays voisins, qu'on ne peut guère puiser à une meilleure source. Son histoire comprend toute la suite historique de l'église de Reims, depuis sa fondation jusqu'en 949. La meilleure édition de cet ouvrage curieux et intéressant pour les Rémois est celle de Georges Cuvénier, in-8, Douai, 1617. On a encore de lui les *Vies des saints de la Palestine, d'Antioche et d'Italie*, en vers; l'*Histoire des patriarches, des apôtres et des souverains pontifes jusqu'à Léon VII*. On conserve cet ouvrage en manuscrit chez les Pères Carmes-Déchaussés, à Lille, avec des *dissertations* et des *notes* du P. Honoré de Sainte-Marie. Le style de Flodoard se ressent du siècle où il a écrit.

FLOGEL (Charles-Frédéric), écrivain allemand, né en Silésie, et mort en 1783, est auteur : d'une *Introduction à l'Art d'inventer*, Breslau, 1760, in-8; *Histoire de l'esprit humain*, 1765, in-8. Elle a été traduite en italien et publiée à Pavie en 1788; *Histoire de la littérature comique*, 1781, 4 vol. in-8. Les 3 premiers volumes traitent du comique en général et de la satire chez tous les peuples anciens et modernes; le 4^e est destiné à la comédie; *Histoire du comique grotesque*, 1788, in-8, qui fut suivie de l'*Histoire des fous en titre d'office*, et de l'*Histoire du burlesque*. Ces trois ouvrages ne furent publiés qu'après sa mort.

FLOOD. (Voyez GAFFITH.)

FLOR (Roger), né à Tarragone, le 14 juillet 1262, prit l'habit des Templiers, passa en Palestine à l'époque des dernières croisades avec plusieurs chevaliers catalans, et s'établit à Saint-Jean-d'Acre; mais les infidèles ayant assiégé cette place, elle fut prise d'assaut en 1291. Roger, ramassant alors tous les chevaliers et les chrétiens dispersés, en forma une petite armée navale, avec laquelle il porta des secours et des vivres aux armées chrétiennes, infesta les côtes, et battit souvent les flottes de l'ennemi. Il se rendit ensuite en Sicile, au secours de Frédéric d'Aragon, qui disputait la couronne de cette île aux rois de Naples de la maison d'Anjou, et il contribua beaucoup, par son intelligence et sa valeur, à le faire triompher. De là il alla offrir ses services à l'empereur Andronic, attaqué par les Turcs. Roger, à la tête de 2,000 Catalans qui l'avaient suivi, et aidé des troupes de l'empereur, remporta sur les Turcs une victoire signalée, qui rappela la tranquillité dans l'empire. Andronic, pour récompenser ce service, lui accorda sa nièce en mariage (il n'avait fait que des vœux simples) avec le titre de César. Mais ayant ensuite soupçonné que Roger tramait avec ses Catalans un complot pour s'emparer du trône, il le fit assassiner le 23 avril 1306. Les Catalans, indignés, se renfermèrent dans Gallipoli, d'où, par de fréquentes sorties, ils vengèrent cruellement la mort de leur général, et c'est à cette époque qu'on doit rapporter les dégâts qu'ils firent dans l'empire, et non au temps de la guerre contre les Turcs, comme le prétendent quelques historiens.

FLORE, ou **FLOINS**, ou **FRANCFLORE** (François), naquit à Anvers en 1520. Ce peintre, le Raphaël de la Flandre, était fils d'un tailleur de pierres, et apprit la sculpture sous son oncle Claude Flore jusqu'à l'âge de 20 ans, que la réputa-

tion de Lambert Lombard, habile peintre, l'attira à Liège, où il devint un des principaux élèves de ce maître. De là il alla à Rome, où il étudia l'antique et les ouvrages de Michel-Ange. De retour dans sa patrie, il la décora de ses *tableaux*. Il divisait la journée en deux parties égales : l'une consacrée à peindre, et l'autre à boire. Il aimait moins le jeu que le vin, et le vin moins que le travail. Il disait ordinairement : « Le travail est ma vie, et le jeu est ma mort. » Il mourut en 1570, à 50 ans.

FLORENS (Esprit-Marie-Joseph), évêque de Sozopolis et vicaire apostolique de la mission de Siam, naquit dans le Comtat-Venaissin en 1762. Après avoir fait ses premières études dans son pays, il vint à Paris et fut admis dans la petite communauté de Saint-Sulpice, où l'on n'était reçu ordinairement qu'après avoir fait preuve de capacité dans un concours. Il en sortit diacre à l'âge de 23 ans, pour entrer au séminaire des Missions-Etrangères, vers la fin de 1785. Doné, à un haut degré, de toutes les qualités requises, il fut ordonné prêtre dans cette dernière maison, et envoyé en mission, au commencement de 1787, à Siam. Il s'y fit remarquer par sa bonté, sa modestie, son amour de la paix et de la concorde. Son désintéressement était tel, qu'il dissimulait ses besoins et recevait avec reconnaissance les faibles secours qu'il aurait eu le droit d'exiger. Son extrême charité lui fit vendre jusqu'à ses mouchoirs de poche pour procurer du riz aux pauvres, dans un temps de disette. Après la mort de Mgr de Métolapolis, arrivée en 1814, l'abbé Florens fut désigné pour lui succéder, et alla se faire sacrer en Cochinchine. Dans une lettre qu'il écrivit, à cette époque, à l'un des directeurs des Missions-Etrangères, à Paris, il exprimait la crainte de voir la mission dépérir, faute d'ouvriers évangéliques pour la soutenir; mais il eut la consolation de voir plusieurs collaborateurs européens venir l'assister. Enfin, après une vie tout entière consacrée au service de l'Eglise, Mgr Florens, qui avait présidé lui-même quelque temps auparavant au sacre de son successeur, mourut le 30 mars 1834, à l'âge de 72 ans.

FLORENT V, comte de Hollande, fils de Guillaume, roi des Romains, perdit son père dès son jeune âge. Livré à divers tuteurs, il y eut beaucoup de divisions dans son Etat. Dès qu'il put gouverner par lui-même, il fit la guerre aux Frisons rebelles. Ayant enlevé à un gentilhomme, nommé Gerard de Velsen, son épouse, il fut tué et percé de 32 coups

d'épée par ce mari irrité. Le meurtrier, ayant été pris, fut conduit à Leyde, où on le mit dans un tonneau plein de clous. On le roula ainsi dans toute la ville, et il finit sa vie par ce cruel supplice. Florent mourut en 1296, après avoir régné 40 ans. Il laissa 7 fils et 4 filles de Béatrix, fille de Gui de Dampierre, comte de Flandre, qu'il avait épousée après la mort de Hugues de Châtillon.

FLORENTIN (saint), premier abbé du monastère que fonda à Arles en 548 saint Aurélien, évêque de cette ville, secondé par les libéralités du roi Childebert. Il mourut le 12 avril 553, à l'âge de 70 ans, après avoir gouverné ses religieux avec autant de douceur que d'édification pendant cinq ans et demi. Ses reliques, renfermées dans une châsse d'argent, sont aujourd'hui dans l'église paroissiale de Sainte-Croix de la même ville. On lit sur le tombeau de marbre où elles étaient autrefois l'épithaphe du saint en vers acrostiches. C'est le premier exemple que fournisse l'antiquité ecclésiastique de ce genre de poésie, dont tout le mérite consiste en une combinaison, qui ne peut que donner des entraves au génie, souvent aux dépens de la vérité et de la raison.

FLOREZ (Henri), né à Valladolid le 14 février 1701, prit l'habit religieux dans l'Ordre de Saint-Augustin, et mourut à Madrid en 1773. On lui doit : un *Cours de théologie*, en 5 vol. in-4; *Clave historial*, 1743, in-4, ouvrage dans le genre de l'*Art de vérifier les dates*, et remarquable par l'exactitude, l'ordre et la précision qui y règnent. Celivre fut réimprimé pour la 8^e fois en 1794; *La Espana sagrada, o theatro geographico historico de la iglesia de Espana*, Madrid, 1747-79, 29 vol. in-4. Elle a été continuée par le P. Risco, qui publia le 30^e vol., et le P. Fernandès, qui donna les tomes 31 à 34. Cette histoire de l'église d'Espagne se fit remarquer par le choix et la certitude des faits et par la marche sûre et rapide du discours; *Espana carpetana; Medallas de las colonias, municipios y pueblos antiguos de Espana*, Madrid, 1757-1773, 3 vol. grand in-4, recueil qui eut un grand succès, et fit recevoir l'auteur associé correspondant de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres de Madrid; *Dissertacion de la Cantabria*, Madrid, 1768, in-4; *Memorias de las reynas catholicas*, 1770, 2 vol. in-4; un *Traité sur la botanique et les sciences naturelles*, etc.

FLORIAN (Jean-Pierre CLARIS de), né le 6 mars 1755, au château de Flo-

rian dans les Basses-Cévennes, d'une famille noble et distinguée dans les armes, mais peu fortunée, alliée à celle de Voltaire. Celui-ci, apprenant les heureuses dispositions que le jeune Florian annonçait, engagea son père à le lui envoyer à Ferney, et il reconnut bientôt en lui les plus heureuses inclinations unies au germe du vrai talent; il en fut flatté, et il se plut à les cultiver. Après avoir travaillé pendant quelque temps à son éducation, il le plaça en qualité de page chez le duc de Penthièvre, qui lui témoigna, dès le premier moment, une bienveillance qui ne se démentit jamais. Le jeune Florian, par son esprit, son amabilité, et surtout par la sensibilité de son caractère, captiva bientôt l'amitié de toutes les personnes distinguées qui composaient la petite cour du château d'Anet. S'étant décidé pour la carrière des armes, il entra d'abord dans l'école d'artillerie qui était à Bapaume; mais il n'y resta pas longtemps, son protecteur lui ayant accordé, dans le régiment de dragons de son nom, d'abord une lieutenance, ensuite une compagnie. Entraîné par son goût pour la culture des lettres, après avoir passé quelque temps en garnison à Maubeuge, il sollicita une réforme, au moyen de laquelle son service comptait toujours, sans qu'il fût obligé de rejoindre. Il accepta alors la place de gentilhomme ordinaire auprès du duc de Penthièvre, qui le chargea presque toujours de distribuer ses bienfaits, et le traitait souvent comme un ami. En 1788, il fut admis à l'Académie française. Fidèlement attaché à ses maîtres légitimes, il ne prit aucune part à la Révolution, et lorsqu'un décret défendait aux nobles de rester à Paris, il se retira à Sceaux, où il fut arrêté peu de temps après par ordre du comité de sûreté générale, lorsqu'il s'occupait de mettre la dernière main à un poème en prose, intitulé: *Ephraïm*. La chute de Robespierre le sauva de l'échafaud; mais son imagination avait été tellement frappée de ce qu'il avait vu, de ce qu'il avait souffert, de ce qu'il avait craint, qu'il ne sortit de sa prison que pour aller mourir dans sa retraite de Sceaux, le 13 septembre 1794, à l'âge de 38 ans. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages: des comédies, parmi lesquelles on distingue *les Deux billets*, *le Bon ménage*, *le Bon père*, *la Bonne mère*, etc., petites pièces qui obtinrent un succès mérité par une sensibilité douce et attrayante; *Galatée*, roman pastoral qu'il a puisé dans *Cervantes*, et qu'il a embelli de tableaux frais et agréables; *Estelle*, autre roman dans le

même genre et digne du précédent, qui lui fait d'autant plus d'honneur, qu'il est entièrement de son invention; *Numa Pompilius*, imitation un peu froide du *Télémaque* de Fénelon. Les six premiers livres offrent des situations et des détails pleins de mérite et d'intérêt; mais les six derniers leur sont bien inférieurs. En général, l'ordonnance de l'ouvrage n'a pas assez de grandeur, les vues politiques en sont peu étendues, et la combinaison des caractères produit peu d'intérêt et peu d'effet; *Gonzalve de Cordoue*, espèce de poème qui présente ce mélange heureux des actions guerrières et des mœurs pastorales, dont le contraste plaît toujours, mais qui a, comme *Numa Pompilius*, les défauts d'un genre indéterminé. Il est précédé d'un *Précis historique sur les Maures*, excellent morceau, où il y a de la méthode, du choix, du jugement, et qui fait regretter que Florian n'ait pas entrepris d'écrire l'histoire; *Ses Nouvelles*, au nombre de 12, écrites avec soin et élégance, où l'auteur, en variant le lieu de la scène, a su varier le ton de ses couleurs, et qui offrent toutes, ou des situations intéressantes, ou des caractères ou de la morale; mais ses idées ne sont pas toujours justes. Ce défaut se fait sentir surtout dans un conte oriental, allégorique et philosophique, qui a pour titre *Zulbar*; des *Mélanges*, où l'on distingue sa touchante *églogue de Ruth*, qui fut couronnée à l'Académie française; des *Fables*, son principal titre de gloire, et qui, après celles de La Fontaine, tiennent le premier rang; la versification en est élégante et facile; le style pur et correct, le but toujours moral, et l'invention heureuse et piquante; *Guillaume Tell*, le plus mauvais des poèmes sortis de sa plume, qu'il composa dans sa prison, et qui laisse sentir plus que les autres les défauts d'un plan tracé sans vigueur; il faut dire que l'auteur l'écrivit pour obtenir sa liberté; *Eliaser et Nephthali*, production à laquelle il mettait beaucoup d'importance et où, malgré quelques tableaux pathétiques, on reconnaît plutôt la tristesse à laquelle il était en proie au moment où il l'écrivit, que la douce mélancolie qu'il voulait peindre. Cet ouvrage a été imprimé pour la première fois en 1803; une *Traduction du Don Quichotte*, qui n'a été publiée qu'après sa mort, et qui serait bien préférable à celle de Filleau de Saint-Martin, s'il ne se fût permis des retranchements considérables, et d'autres changements qui ôtent à cet ouvrage une partie de sa netteté, qui en fait le principal mérite. Presque tous ses ouvrages ont

ont obtenu un grand nombre d'éditions. Ils ont été recueillis en 24 vol. in-18 ou 12 vol. in-8, et réimprimés à Paris en 1805, 3 vol. in-8, sans le *Don Quichotte*. MM. de Rosini, Jauffret et Lacretelle ont publié les *éloges* de Florian.

FLORIDA-BLANCA (François-Antoine MONICO, comte de), né en 1770 dans la province de Murcie, fut envoyé à Rome en qualité de ministre d'Espagne, et eut le malheur d'obtenir de Clément XIV le bref qui supprimait les Jésuites. Charles III le nomma ensuite ministre d'Etat. Son habileté rendit, en quelque sorte, au cabinet espagnol son antique splendeur. Ami des sciences et des arts, il leur accorda protection, et embellit Madrid de plusieurs promenades et de beaux édifices. Il fut moins heureux dans les guerres qu'il fit entreprendre à son souverain. Celle d'Alger en 1777, et celle de Gibraltar en 1782, coûtèrent à l'Espagne près de 80,000 hommes. Emule du cardinal Richelieu, comme ce dernier, il cherchait à humilier la noblesse; mais la faveur de ce ministre tout-puissant finit à la mort de Charles III, et on le relégua, en 1792, dans la province de Murcie; ses ennemis y arrivèrent même à le faire enfermer dans le château de Pampelune, d'où il sortit après plusieurs mois de détention. Lors de l'invasion des Français en Espagne en 1808, il fut appelé par le vœu de la nation à présider les cortès; mais il ne jouit pas longtemps de cet honneur: il mourut la même année, le 20 novembre, à Séville.

FLORIEN (*Marcus-Antonius Florianus*), frère utérin de l'empereur Tacite, se fit, après sa mort en 276, proclamer empereur par l'armée de Cilicie; mais celle d'Orient ayant forcé Probus d'accepter l'empire, il se prépara à marcher contre lui. Probus vint à sa rencontre, et refusa de composer avec Florian, qui fut tué par ses soldats, deux mois après qu'il eut pris la pourpre. Ce prince avait le l'ambition, mais point de valeur.

FLORIMOND DE RÉMOND, né à Agen, fut conseiller au Parlement de Bordeaux en 1570, et mourut en 1602. Il se distingua moins comme magistrat, que comme auteur. Il avait eu d'abord le penchant pour les erreurs de Calvin; mais il les réfuta ensuite avec zèle. Les novateurs, qui ne l'aimaient point, disaient que c'était « un homme qui rend des arrêts sans conscience, fait des livres sans science, et bâtit sans argent » : turpitude qui ne prouve autre chose que la faiblesse et le mauvais goût de ceux qui se battaient avec de

telles armes. On a de lui plusieurs traités, parmi lesquels on distingue celui de l'*Antechrist*, ouvrage d'un but plus étendu que le titre ne semble l'annoncer, et qui traite de divers objets qui combattent la sainteté du Christianisme. Il y a des faits curieux et instructifs; *De l'origine des hérésies*, 2 in-4, livre qui manque quelquefois de critique, mais « qui, dit l'abbé Langlet, n'est pas à mépriser, et où il y a bien des recherches. » Le même Langlet l'attribue au Père Richeome.

FLORIN, prêtre de l'Eglise romaine au 2^e siècle, fut déposé du sacerdoce pour avoir enseigné des erreurs, entre autres que Dieu est l'auteur du mal. Quelques écrivains l'accusent encore d'avoir soutenu que les choses défendues par la loi de Dieu ne sont point mauvaises en elles-mêmes; mais seulement à cause de la défense: ce qui ne peut être vrai qu'à l'égard de quelques défenses particulières et des lois purement positives. Il avait été disciple de saint Polycarpe avec saint Irénée, mais il ne fut pas fidèle à garder la doctrine de son maître. Saint Irénée lui écrivit pour le faire revenir de ses erreurs; Eusèbe nous a conservé un fragment de cette lettre dans son *Histoire ecclésiastique*, liv. 5, chap. 20. Saint Irénée composa enfin contre lui ses livres: *De la monarchie et de l'ogdoade*, que nous n'avons plus.

FLORIS François. (Voy. FLORE.)

FLORUS (*L. Annaeus Julius*), historien latin, de la famille des Annéens, qui avait produit Sénèque et Lucain, composa un *Abrégé de l'Histoire romaine* en 4 livres, dont il y a plusieurs éditions. Les meilleures sont celles d'Elzevir, 1638, in-12, de Grævius, Amsterdam, 1702, in-8: c'est dommage que dans cette édition les médailles y soient gravées à contre-sens, ce qui gâte souvent l'explication qu'on en a mise au bas, de M^{me} Dacier, *ad usum Delphini*, 1674 ou 1726, in-4; de Duker, 1744, in-8. Il y a plusieurs traductions françaises de Florus; la meilleure est celle de l'abbé Paul, Paris 1774, in-12. On trouve, dans cet ouvrage, de l'élégance et de la noblesse; mais elles dégénèrent en enflure. Dans un abrégé qui doit être extrêmement simple, Florus prend le ton de déclamateur, « comme s'il voulait, dit Crevier, compenser par le faste des manières et du dehors, l'appauvrissement d'un sujet réduit en squelette. C'est lui qui paraît le premier avoir donné cours aux abrégés, « si commodes pour la paresse, et si propres à faire des demi-savants. » L'on ne peut cependant disconvenir qu'il n'y

ait de belles sentences, des expressions pleines de dignité et d'énergie. Florus était poète. Spartien rapporte que l'empereur Adrien entra en lice avec lui, et qu'ils firent des vers l'un contre l'autre. L'empereur reprochait au poète d'aimer le cabaret; et le poète n'eut garde de riposter tout ce qu'il savait sur le compte de son rival.

FLORUS (*Drepanius*), fameux diacre de l'Eglise de Lyon, au 9^e siècle, dont on a un *écrit sur la prédestination*. Il laissa d'autres ouvrages, parmi lesquels on remarque une *explication du canon de la Messe*, où il donne trop dans le sens mystique, et ne s'attache pas assez au sens littéral; et un *Commentaire sur saint Paul*. On trouve ses différents ouvrages dans quelques éditions du vénérable Bède, et dans la *Bibliothèque des Pères*.

FLOYER (John), médecin anglais, né à Hintes, comté de Strafford, en 1749, pratiqua son art avec une grande distinction à Lichtfield, et son mérite lui valut le titre de chevalier. On est surpris qu'il ait été peu connu ailleurs que dans sa patrie. Floyer prescrivait souvent les bains froids, remède actif, quelquefois utile et quelquefois dangereux. Il mourut en 1734, laissant plusieurs écrits. Voici les titres des principaux : *Pharmaobasanos, or the Touchstone of Médecine*, ou la *Pierre de touche de la médecine*, Londres, 1687, in-8 : *History of hot and Cold Bathing ancient and modern ; with an appendix by Dr. Edward Baynard*, Londres, 1702-6-9-15-22, in-8, ouvrage qui avait paru moins parfait sous d'autres titres dès 1697, et dans lequel l'auteur établit que, depuis qu'on ne plonge plus les enfants dans l'eau froide pour les baptiser, le rachitis s'est beaucoup propagé. Cette opinion de Floyer excita particulièrement l'attention des anabaptistes allemands. Il y revint plus spécialement encore dans son *Essay to restore Dipping of infants in their baptism*, Londres, 1724, traduit en allemand ; *A Treatise of the asthma*, ou *Traité de l'asthme*, Londres, 1698 ; 1717-26, in-8, traduit en français par Jault, 1761-85, in-12 ; *Medicina geronomica ; or the Galenis, etc.*, ou l'*Art de conserver la santé des vieillards*, avec un *Traité sur l'usage de l'huile et des onctions*, et une *Lettre sur le régime à suivre dans la jeunesse*, Londres, 1724, in-8, (*bonus libellus*, dit Haller, *brevis et aphoristic scriptus*) ; *The Physicians pulse watch, etc.* C'est un *Traité du pouls*, dans lequel l'esprit d'hypothèse et l'esprit d'observation jouent leur rôle tour-à-tour ; il parut à Londres en 2 vol. in-8, le premier en 1707, le deuxième en 1710 ; *The Sylline*

oracles, translated from the Greek, Londres, 1706, in-8.

FLUDD, ou de *Fluctibus* (Robert), dominicain écossais, naquit à Milgate, dans la province de Kent, en 1574, reçut le bonnet de docteur en médecine à Oxford, et exerça cette profession à Londres, où il mourut le 8 septembre 1637. Il fut surnommé le *Chercheur*, parce qu'il fit beaucoup de recherches dans les mathématiques et dans la philosophie. Il a laissé des ouvrages de médecine, de philosophie, d'alchimie, dont la collection fut imprimée à Oppenheim et à Goude en 1617 et années suivantes, 5 vol. in-fol. Les principaux sont : *Apolo-gie des frères de la Rose-Croix*, Leyde, 1616, in-8, latin ; *Tractatus theologicophilosophicus de vita, morte et resurrectione*, 1617, in-8 ; *Utriusque Corni metaphysica et technica historica ; Veritatis precenium ; Sophia cum Moria certamen ; Summum bonorum, quod est verum magis, cabala, alchymia, fratrum Rosae Crucis verorum vera subjectum ; Philosophia mosaica ; Amphitheatrum animarum ; Philosophia sacra, etc.* Il n'est guère possible de reconnaître dans tous ces ouvrages une tête constamment saine ; il y a des choses profondément méditées, il y en a de chimériques et de ridicules. Son langage entortillé et mystérieux le fait accuser de magie par ceux qui lui supposaient plus de malice qu'il n'en avait en effet.

FOË (Daniel), poète anglais, fut d'abord destiné par ses parents à une profession mécanique, qu'il abandonna bientôt pour se livrer à son penchant pour la poésie. Il épousa avec vivacité les intérêts du roi Guillaume, prince d'Orange, essaya divers chagrins qu'il s'attira par sa plume satirique, et mourut en 1731. On a de lui les *Aventures de Robinson Crusé*, en anglais, 1719, ouvrage qui a été fausement attribué à Richard Steele, l'un des écrivains du *Spectateur* : ce roman est écrit d'une manière si naturelle, que longtemps il a passé pour une relation exacte d'un voyageur véridique (V. VAN ERVEN). M. Feutry, avocat au Parlement de Douai, a donné une édition de cet ouvrage en 1766, 2 vol. in-12 ; il l'a abrégé sans en altérer le caractère. Il avait promis d'en retrancher quelques déclamations indécentes que l'auteur anglican s'était permises contre la religion catholique et ses ministres ; mais il n'a que faiblement rempli sa promesse. L'édition de Liège, 1685, 4 vol. in-12, est plus exacte, quant à ce point, et remplit mieux les intentions des lecteurs catholiques. Cette édition est encore remarquable, par l'*His-*

œuvre curieuse et intéressante d'Alexandre leikirk, qu'on voit à la fin du quatrième tome ; *Le vrai Anglais de naissance*, poème fait à l'occasion de la révolution qui plaça Guillaume sur le trône de son beau-père, en réponse à l'ouvrage intitulé : *Les Etrangers ; La Réforme des mœurs*, où il attaque ouvertement les personnes du plus haut rang qui employaient leur autorité à soutenir l'impie et la dissolution ; *Essai sur le pouvoir du Corps collectif du peuple anglais* : cet ouvrage est en faveur de la chambre des communes ; *Un court moyen contre les non-conformistes*, qui lui attira une punition publique sous l'ignominieuse que cruelle ; *De jure iurino*, poème latin ; un *Plan de commerce ; Le Commerçant anglais ; L'Instructeur de famille*, 2 vol. ; plusieurs *Ecrits politiques* qui n'ont guère survécu aux événements qui les avaient fait naître, et quelques autres où il développe des idées qui, pour être aujourd'hui accueillies, n'en sont pas plus solides ni plus conformes aux saines notions.

FOEDOR, ou FÉDOR, fils aîné du czar Alexis, monta sur le trône de Russie en 1761. Il avait été élevé pour la guerre ; pour le cabinet. Dès qu'il eut soumis l'Ukraine révoltée, et qu'il eut fait la paix avec les Turcs, il s'occupa du soin de gouverner ses Etats. Il encouragea plusieurs citoyens de Moscou à bâtir des maisons à pierre à la place des chaumières qu'ils habitaient. Il agrandit cette capitale. Il fit des réglemens de police générale ; mais il voulait réformer les boyards, il les indisposa contre lui. Il méditait de plus grands changements, lorsqu'il mourut sans enfans en 1682, à la fleur de son âge. Son second frère, Pierre, qui n'était âgé que de 10 ans, et qui faisait déjà concevoir de grandes espérances, régna après lui, et acheva ce que Fœdor avait commencé.

FODÉRE (François-Emmanuel) naquit à Saint-Jean-de-Maurienne le 8 janvier 1764. Après avoir terminé ses études médicales à Paris, il retourna dans son pays natal et devint médecin-juré du duché d'Aoste, puis médecin du fort de Bard. Lors de la conquête de la Savoie par la France, il entra dans l'armée française en qualité de médecin militaire, fit campagne d'Italie, puis se retira du service. Nommé, à cette époque, professeur de physique et de chimie à l'école centrale de Nice, il devint ensuite médecin de l'Hôtel-Dieu de Marseille, puis de l'hôpital de Martigues. En 1814, Fodéré vint, à la suite d'un brillant concours, occuper la chaire de médecine de la Faculté de Strasbourg, et il y a professé avec dis-

tingtion pendant plus de vingt années. Il est mort dans cette ville le 4 février 1835, à l'âge de 71 ans. Il a laissé de nombreux ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Opuscules de médecine philosophique et de chimie*, Turin, 1789, in-8 ; *Essai sur la phthisie pulmonaire*, an IV, in-8 ; *Les Lois éclairées par les sciences physiques*, ou *Traité de médecine légale et d'hygiène publique*, Paris, an VII, 3 vol. in-8 : c'est l'ouvrage le plus important laissé par l'auteur, il est utile au médecin et à l'homme de loi ; *Essai de physiologie positive appliquée spécialement à la médecine-pratique*, Avignon, 1806, 3 vol. in-8 ; *De apoplexiâ disquisitione theorieo-practica*, Avignon, 1808 ; *De infanticidio*, Strasbourg, 1814 : cette dissertation est un des meilleurs écrits de Fodéré ; *Manuel du garde-malade*, Strasbourg, 1813, in-8 ; *Leçons sur les épidémies et l'hygiène publique*, Strasbourg, 1822-1824, 4 vol. in-8 ; *Essai historique et moral sur la pauvreté des nations, la population, la mendicité, les hôpitaux et les enfans trouvés*, Paris, 1825, in-8. Fodéré a en outre fourni plusieurs articles au *Dictionnaire des sciences médicales* et à divers autres recueils scientifiques.

FOGGINI (Pierre-François), prélat romain, né à Florence en 1703, fut nommé à divers emplois par Benoît XIV, Clément XIV et Pie VI, et mourut d'apoplexie le 2 juin 1783, laissant de nombreux ouvrages dont nous indiquerons : *Thèses historiques et polémiques contre les quatre articles du clergé de France de 1682 ; Accord admirable des Pères de l'Eglise, sur le petit nombre des adultes qui doivent être sauvés*, en latin, 1752. Le Queux en donna une traduction française en 1760 ; une *Collection d'écrits des Pères sur les matières de la grâce*, 1754-1771, 8 vol.

FOGLIETTA (Uberto), savant génois, né en 1518, eut part aux troubles qui s'élevèrent à Gènes, et fut envoyé en exil. Pour se consoler des tribulations qu'il avait essuyées dans le monde, il ne voulut avoir de commerce qu'avec les lettres. Le cardinal d'Este le reçut dans sa maison à Rome. Il y mourut en 1581, âgé de 63 ans. Parmi les ouvrages sortis de sa plume, on distingue : son *Traité De ratione scribendæ historia*, aussi judicieux que bien écrit ; *Historia Genuensium*, 1585, in-fol., fidèle, élégante et peu commune. François Serdonati en a fait une traduction en italien : elle est estimée ; *Tumulus Neapolitani*, 1571, in-4 ; *Elogia clarorum Ligurum*, in-4 ; *De sacro fœdere in Solimum*, in-4 ; *De lingua*

unus et praesentia, 1723, in-8 ; *De causis magnitudinis Turcharum imperii*, in-8 ; *De similitudine nomine Polybiana*, dans ses *Opusculs*, Rome, 1579, in-4 ; *Della repubblica di Genova*, in-8, ouvrage intéressant pour ceux qui veulent connaître cette république, du moins telle qu'elle était dans le 16^e siècle.

FOHMANN (Vincent), né le 5 avril 1794 à Assamstadt, petite ville du grand-duché de Bade, se livra à l'étude des sciences naturelles et s'y distingua. En 1836, il fut nommé professeur d'anatomie humaine à l'Université de Liège. Il est mort au mois de septembre 1837. Il a publié : *Recherches anatomiques sur la communication des vaisseaux lymphatiques avec les veines* ; *Considérations sur l'œil de l'homme relatives à l'ophtalmie* ; *Mémoire sur le mécanisme de l'absorption, d'après la disposition anatomique du système lymphatique des poissons*. On lui doit encore un grand nombre de *Rapports scientifiques*.

FOISSET (Jean-Louis-Séverin), né à Bligny-sous-Beaune (Côte-d'Or), le 11 février 1796, composa, dès l'âge de 13 ans, les premiers chants d'un *Poème* imité du *Lutrin* de Boileau. En 1818, il obtint le prix proposé par la société philosophique de Bordeaux pour son *Eloge du maréchal d'Ornano*. Il devint ensuite un des rédacteurs de la *Biographie universelle*, à laquelle il a fourni de nombreux articles sur les jurisconsultes et les hommes illustres de la Bourgogne. Il est mort à l'âge de 26 ans, dans sa ville natale, le 22 octobre 1822.

FOIX (Raimond-Roger, comte de), accompagna le roi Philippe-Auguste à la guerre de la Terre-Sainte en 1190. Il prit, depuis, le parti des albigeois avec feu ; mais son ardeur ne le mena qu'à des humiliations. Il fut obligé de demander la paix, et de reconnaître pour comte de Toulouse Simon de Montfort. Puy-laurens rapporte qu'en une conférence tenue au château de Foix entre les catholiques et les albigeois, la sœur du comte, non moins ardente que son frère, voulut parler en faveur des derniers : « Allez, Ma-dame, lui dit Etienne de Minea, filez « votre quenouille ; il ne vous appartient « pas de parler dans une dispute de religion. » Raimond-Roger mourut en 1222. L'illustre maison de Foix, dont était Raimond, descendait de Bernard, second fils de Roger II, comte de Carcassonne. Bernard eut le comté de Foix en 1062, et le posséda pendant 34 ans. Sa postérité subsista avec honneur jusqu'à Gaston III, qui vit mourir son fils avant lui. (Voyez GASTON III.) Il mou-

rut lui-même en 1391, ayant cédé le comté de Foix à Charles VI ; mais le roi, par générosité, le rendit à son cousin Mathieu, qui mourut en 1396 sans enfants, et dont la sœur Isabelle épousa Archambaud de Grailly, qui prit le nom de Foix. Son petit-fils, Gaston IV, se maria avec Eléonore, reine de Navarre. Sa postérité masculine fut terminée par Gaston de Foix, duc de Nemours, tué à la bataille de Ravenne en 1512, à 24 ans. (Voyez GASTON de Foix, duc de Nemours.) Mais Catherine de Foix, sœur de Navarre, petite-fille de Gaston IV, avait épousé Jean d'Albret, dont la petite-fille fut mère de Henri IV... Archambaud de Grailly avait eu un second fils nommé Gaston, capitaine de Buch, et dont les descendants furent comtes de Candale et ducs de Rendant. Cette branche avait été honorée de la pairie sous le titre de Rendant, par considération pour Marie-Claire de Beaufremont, marquise de Senecey, dame d'honneur d'Anne d'Autriche, qui avait épousé Jean-Baptiste Gaston de Foix, comte de Fleix, tué au siège de Mardick en 1646. Elle mourut elle-même en 1680. Ses trois fils n'ont point laissé de postérité. Le dernier, Henri-Charles, qui portait le nom de duc de Foix, est mort en 1714. Il faut consulter sur cette famille l'*Histoire du Comté de Foix*.

FOIX (Pierre de), cardinal, né en 1386, était fils d'Archambaud, capitaine de Buch, et d'Isabelle, comtesse de Foix ; il fut d'abord franciscain, et cultiva avec succès les lettres sacrées et profanes. L'antipape Benoît XIII l'honora de la pourpre en 1408, soit pour récompenser son mérite, soit pour attirer dans son parti les comtes de Foix. Pierre n'avait alors que 22 ans ; il abandonna le Pontificat au concile de Constance, préférant les intérêts de l'Eglise à ceux de l'amitié. Le concile lui confirma la qualité de cardinal ; Martin V l'envoya légat en Aragon, pour dissiper les restes du schisme. Il y réussit, et mourut en 1454, dans sa 76^e année, à Avignon, dont il avait la vicerégation. Il était aussi archevêque d'Arles. C'est lui qui a fondé à Toulouse le collège de Foix. Il faut le distinguer du cardinal PIERRE de FOIX, son petit-neveu, non moins habile négociateur, qui mourut évêque de Vannes, à la fleur de son âge, en 1490.

FOIX (Odet de), seigneur de LAUTREC, maréchal de France et gouverneur de la Guienne, était petit-fils d'un frère de Gaston IV, duc de Foix ; il porta les armes dès l'enfance. Ayant suivi Louis XII en Italie, il fut dangereusement blessé à la bataille de Ravenne et

1512. Après sa guérison, il contribua beaucoup au recouvrement du duché de Milan. François 1^{er} lui en donna le gouvernement. Lautrec savait combattre, mais il ne savait pas commander. Il fut chassé de Milan, de Pavie, de Lodi, de Parme et de Plaisance, par Prosper Colonne. Il tâcha de rentrer dans le Milanais par une bataille; mais ayant perdu celle de la Bicoque en 1522, il fut obligé de se retirer en Guienne dans une de ses terres. Sa disgrâce ne fut pas longue. En 1528, il fut fait lieutenant-général de l'armée de la ligue en Italie, contre l'empereur Charles-Quint. Il emporta l'abord Pavie, qu'il mit au pillage; puis s'avança vers Naples, et mourut devant cette place le 15 août de la même année, après avoir lutté quelque temps contre l'ennemi, la peste, la misère et la famine.

FOIX (Paul de), archevêque de Toulouse, de la même famille que Lautrec, né en 1528, se distingua dans ses ambassades en Ecosse, à Venise, en Angleterre, et surtout dans celle de Rome, auprès du pape Grégoire XIII. Il mourut dans cette dernière ville en 1584, 56 ans. Muret, dont il avait été le vainqueur, prononça son oraison funèbre. Ce prélat était homme de lettres, et aimait ceux qui les cultivaient, surtout ceux qui brillaient par leur éloquence, ou qui possédaient les écrits d'Aristote, dont il était admirateur passionné. On a de lui des *Lettres*, in-4, Paris, 1628, écrites avec précision. Elles prouvent qu'il était un assez bon écrivain et un grand homme d'Etat. C'est une preuve qu'on les a attribuées à d'Osit, son secrétaire, depuis cardinal.

FOIX (Marc-Antoine de), jésuite, né en 1627 au château de Fabas, dans le diocèse de Conserans, mort à Billom en Auvergne en 1687, fut homme de lettres, théologien, prédicateur, professeur, recteur, provincial, et tout ce que l'étendue de ces titres exigeait. On a de lui : *l'Art de prêcher la parole de Dieu*, in-12 : c'est l'ouvrage d'un homme insoucieux de la littérature sacrée et profane; *Art d'élever un prince*, in-12, attribué l'abord au marquis de Vardes : bon ouvrage, dont le succès fut rapide; on y trouve des choses communes que l'auteur n'a pas cru devoir négliger, pour y substituer des vues rares et extraordinaires. son livre n'en est que plus estimable et lui sûrement utile.

FOLARD, (le chevalier Charles de), né à Avignon en 1669, avec des inclinations militaires, sentit augmenter son penchant à la lecture des *Commentaires* de

César. Il s'engagea dès l'âge de 16 ans; on le dégagea : il se rengagea encore, et ses parents le laissèrent suivre l'impulsion de la nature. De cadet dans le régiment de Berri, devenu sous-lieutenant, il fit le métier de partisan pendant tout le cours de la guerre de 1688; et ce métier, qui n'est pour tant d'autres qu'une espèce de brigandage, fut pour lui une école. Il exécuta en petit tout ce qu'il avait vu faire en grand; il leva des cartes, il dressa des plans; il parut dès lors un homme rare. La guerre de 1701 lui fournit de nouvelles occasions de signaler son habileté et ses connaissances. Le duc de Vendôme le fit aide-de-camp, et ne le céda qu'avec regret à son frère le grand-prieur, qui commandait alors l'armée de Lombardie. Le chevalier de Folard répondit à l'idée qu'en avait de lui; il contribua beaucoup à la prise d'Hostiglia, et à celle de la Cassine de la Bouline, qui lui mérita la croix de Saint-Louis et une pension de 400 livres. Blessé dangereusement à la bataille de Cassano en 1705, il réfléchit, au milieu des douleurs cuisantes que lui causaient trois coups de feu, sur l'arrangement de cette bataille, et forma dès lors son système des colonnes. Après s'être distingué dans plusieurs sièges en Italie, et surtout à celui de Modène, il passa en Flandre, fut blessé à Malplaquet, et fait prisonnier quelque temps après. Le prince Eugène ne put le gagner par les offres les plus avantageuses. De retour en France, il eut le commandement de Bourbourg, qu'il conserva jusqu'à sa mort. En 1714, il se rendit à Malte, assiégée par les Turcs, et s'y montra ce qu'il avait paru partout ailleurs. Le désir de servir sous Charles XII, plutôt que l'intérêt, l'attira en Suède. Il vit ce roi soldat, et lui fit goûter ses nouvelles idées sur la guerre. Charles destinait le chevalier Folard à être un des instruments dont il voulait se servir dans une descente projetée en Ecosse; mais la mort du héros, tué au siège de Friederichshalle, déranger tous ses projets, et obligea Folard à revenir en France. Il servit en 1719, sous le duc de Berwick, en qualité de mestre-de-camp, et ce fut sa dernière campagne. Il avait étudié toute sa vie l'art militaire en philosophe, il l'approfondit encore plus lorsqu'il fut rendu à lui-même. Il donna des leçons au comte de Saxe, et prédit dès lors ses succès. Le chevalier de Folard exposa ses nouvelles découvertes dans ses *Commentaires sur Polybe*, en 6 vol. in-4, Paris, 1727, réimprimé à Amsterdam en 1753. 7 vol. in-4, avec un *Supplément* qui ne se trouve pas dans l'édition de Paris. Ils

ont été abrégés en 3 vol. in-4, Paris 1757. L'auteur peut être appelé à juste titre *le Vegèce moderne*. En homme de lettres, il a su puiser dans les sources les plus cachées tout ce qu'il a cru propre à nous instruire ; et en homme de guerre, il l'a exposé avec beaucoup d'intelligence. Le fond en est excellent, mais la forme n'en est pas si agréable. L'abondance des idées de l'auteur entraîne une profusion de paroles. Son style est négligé, ses réflexions sont détachées les unes des autres, ses digressions ou inutiles ou trop longues. On a encore de cet habile homme : un livre de *Nouvelles découvertes sur la guerre*, in-12 : les idées y sont aussi profondes et plus méthodiques que dans son *Commentaire* ; un *Traité de la défense des places* ; un *Traité du métier de partisan*, manuscrit que le maréchal de Belle-Île possédait. Le chevalier de Folard aurait pu faire une fortune assez considérable ; mais ses liaisons avec les défenseurs des miracles qu'on attribuait à M. Paris le firent regarder de mauvais œil par le cardinal de Fleury. On voyait à regret ce vieux militaire, au milieu d'une troupe de convulsionnaires, marmotter des hymnes à l'honneur du diacre Paris (voyez l'*Histoire d'un voyage littéraire fait en 1733 en France, etc.*, La Haye, 1735). Il revint de cette folie avant sa mort, arrivée à Avignon en 1761, et se soumit de la manière la plus expresse à toutes les décisions de l'Eglise. Ceux qui voudront connaître plus particulièrement le chevalier de Folard peuvent consulter les Mémoires pour servir à son histoire, imprimés à Paris, sous le titre de Ratisbonne, en 1753, in-12.

FOLENGO (Jean-Baptiste), bénédictin mantouan, mort en 1589, à 60 ans, laissa un *Commentaire sur les Psaumes*, imprimé à Bâle en 1557, in-fol., et sur les *Épîtres catholiques*, in-8, écrit noblement et purement. Il commente en critique et presque toujours avec intelligence.

FOLENGO (Jérôme, dit THÉOPHILE), plus connu sous le nom de *Merlin Cocceus*, naquit le 8 novembre 1491, dans un lieu appelé autrefois Cépada près du lac inférieur dans le Mantouan. Il entra, comme Jean-Baptiste Folengo, dans l'Ordre des bénédictins. La tournure de leur esprit fut bien différente : l'un se consacra à l'érudition et à la piété ; l'autre à la bouffonnerie et à la turlupinade, et se fit des ennemis. Ses supérieurs voulurent le mettre en règle ; mais il échappa à leurs poursuites, par la protection de plusieurs seigneurs. Il mourut en 1544, à 51 ans dans son prieuré de Sainte-

Croix de Campégo, près de Bassano, après avoir erré pendant plusieurs années avec une jeune femme pour laquelle il avait quitté son couvent, après être rentré dans son monastère, avoir dirigé un couvent de religieuses et s'être fait chasser. De tous ses ouvrages, le plus connu est sa *Macaronie*, ou *Histoire macaronique*. Ce nom de *macaronique*, qu'on a donné à toutes les productions du même genre, vient du mot *macaroni*, qui est le nom d'un gâteau qu'on fait en Italie avec de la farine, des œufs et du fromage. Le *Poème* de Folengo fut reçu avec transport, dans un siècle où les bouffonneries pédantesques tenaient lieu de saillies, les anagrammes de bons mots, et les logoglyphes de pensées. Il est difficile de faire un abus plus étrange de son esprit. Il s'abandonna entièrement à son imagination aussi vive que bizarre, sans respect ni pour la langue latine, dont il fait un mélange monstrueux avec l'italienne, ni pour le bon sens qu'il choque à chaque page. Avec tout cela, l'auteur, qui a l'air d'un bouffon, fait d'excellentes réflexions sur les vices des hommes ; il attaque fortement les passions, surtout l'orgueil, la paresse, l'envie, la vanité, la frivolité. Le *Poème macaronique* fut traduit en français en 1606. Cette version barbare a été publiée de nouveau, sans aucun changement, en 1734, 2 v. in-12 ; elle n'était ni assez importante ni assez estimée, pour mériter une nouvelle édition. L'original de la *Macaronie*, imprimé sous le nom de *Merlin Cocceus*, en 1521, à Frescati, in-12, est rare ; l'édition de Venise, en 1554, in-12, l'est moins. Il y a encore de lui trois poèmes assez recherchés : *Orlandino da Limerno Pistoeco*, Venise, 1526, ou 1539, ou 1550, in-8, réimprimé à Londres en 1773, in-8 et in-12 ; *Caos del tre per uno*, Venise, 1527, in-8. C'est un poème sur les trois âges de sa vie, en style en partie macaronique ; *La Humanita del Figlio di Dio*, in ottava rima, Venise, 1533.

FOLIGNO (La baronne Angèle de), née à Foligno dans le duché de Spolète au 13^e siècle, embrassa la vie religieuse dans le tiers-ordre de St-François, et se fit remarquer par sa modestie et sa piété. On a d'elle plusieurs opuscules recueillis et publiés sous le titre de : *Theologia crucis*, Paris, 1538 et 1601 ; traduit en français, Cologne, 1696, in-12. Saint François de Sales et Bossuet parlent avec avantage des écrits de cette sainte religieuse, dont la Vie a été écrite par le P. J. Blanconne, Paris, 1604, in-12.

FOLKES (Martin), antiquaire, physicien et mathématicien anglais, né à West-

insister le 29 octobre 1690, mort à Londres, le 28 juin 1754, se distingua dans les académies des Sciences de France et d'Angleterre où il fut admis. Celle-ci l'avait reçu dans son sein à l'âge de 24 ans; deux ans après, elle le mit dans son conseil. Newton le nomma ensuite son vice-président, et enfin il succéda à Sloane dans la présidence même. Ses connaissances et ses succès dans les sciences, qui ont l'objet des travaux de cette compagnie, furent les titres qui le placèrent à la tête. Les nombreux *Mémoires* qu'il lui présenta et qu'on trouve dans les *Transactions philosophiques*, justifient son choix. Cet auteur tira un grand profit, pour la science des antiquités, d'un voyage qu'il fit en Italie; et celui qu'il fit en France le lia avec les savants de ce royaume. Ses *Mémoires* roulent sur le poids et la valeur des monnaies romaines; sur les mesures des colonnes Trajane et Antonine; sur les monnaies d'or d'Angleterre, depuis le règne d'Édouard III; sur les polypes d'eau douce; sur les bouteilles dites de Florence, et sur divers sujets de physique. Lorsqu'il eut été admis à l'académie des Sciences de Paris, il présenta un *Mémoire* sur la comparaison des mesures et des poids de France et d'Angleterre. Il finit sa carrière littéraire par un ouvrage estimé de sa nation, sur les monnaies d'argent d'Angleterre, depuis la conquête de cette île par les Normands jusqu'à nos temps. Ses lettres remplirent sa vie; ni les soins du mariage, ni les distractions des voyages, ne purent ralentir son ardeur pour l'étude. Il avait amassé une ample bibliothèque, et un cabinet enrichi d'une collection de monnaies, supérieure à tout ce qu'on connaissait en ce genre. Folkes a été enterré à l'abbaye de Westminster, où on lui a élevé, en 1792, un beau monument.

FOLLEVILLE (Gabriel GUYOT, ou GUILLLOT de), vicaire ou curé de Dol en Bretagne, prêta serment à la constitution civile du clergé, puis le rétracta. Il vint à Paris, et de là se réfugia, pendant la guerre de la Vendée, chez une de ses parentes à Poitiers. Il imagina alors de dire qu'il était évêque d'Agra, et envoyé par le Pape dans les diocèses de l'Ouest, avec le titre de vicaire apostolique; ajoutant qu'il avait été consacré à Saint-Germain par des évêques insermentés, au mois de mai 1793. Pendant que l'armée vendéenne occupait la ville de Thouars, on lui proposa de s'attacher au parti royaliste, et on parvint à vaincre sa répugnance. L'armée, qui prenait le titre de *catholique*, l'accueillit avec joie : quand

elle avait reçu sa bénédiction, elle n'était que plus animée à combattre ceux qui renversaient les autels. Cependant le Pape, informé de la fraude, fit savoir aux chefs vendéens, par un bref du 31 juillet 1793, que l'évêque d'Agra les avait trompés. C'était immédiatement après le passage de la Loire, lorsque les Vendéens hâtaient leur marche pour se rallier. Les généraux, craignant de porter un entier découragement dans le cœur des soldats, crurent prudent de tenir la chose secrète. Mais l'abbé de Folleville s'aperçut bientôt que son imposture était dévoilée. Dès lors il devint profondément triste, mais avec calme et courage. Il resta encore dans l'armée vendéenne, se trouva à l'attaque de Granville, et passa la journée à parcourir les rangs, exhortant les soldats, relevant les blessés, leur prodiguant tous les secours de la religion, affrontant le feu de l'ennemi et désirant peut-être d'en être atteint. Il ne quitta les restes de cette brave et malheureuse armée que lorsqu'elle eut été entièrement détruite. Après avoir erré quelque temps, il fut arrêté et conduit à Angers, où on le reconnut pour être celui qui se disait l'évêque d'Agra, parce qu'il avait officiellement dans cette ville, lorsque les Vendéens s'en étaient emparés. « Tu es l'évêque d'Agra, » lui dit-on ? — Oui, répondit-il, je suis celui qu'on appelait ainsi. » Condamné à mort, il monta sur l'échafaud le 5 janvier 1794, et mourut dans de grands sentiments de piété. On ne saurait sans doute excuser sa faute; mais on doit reconnaître, d'après sa conduite singulière, que le seul désir de se donner quelque relief lui suggéra son imposture. Il n'était ni traître, ni espion, puisqu'il mourut avec constance pour la cause vendéenne. Il n'y a pas moins de mauvaise foi à dire que les généraux royalistes étaient complices de cette fraude, puisqu'il avait inventé son épiscopat avant de penser qu'il irait dans la Vendée.

FONCEMAGNE (Etienne LAURÉAULT de), né à Orléans le 8 mai 1694, mort à Paris le 26 septembre 1779, membre de l'Académie française, fut sous-gouverneur du duc de Chartres. Il est connu dans le monde littéraire par des *Lettres* au sujet du *Testament politique de Richelieu*, où il prouve, avec autant de politesse que de jugement et de raisons solides, que ce *Testament* est réellement du ministre de Louis XIII; par plusieurs *Mémoires* qui sont insérés dans les *Recueils* de l'académie des Inscriptions, et qui roulent tous sur des points de l'his-

toire de France, excepté celui sur la déesse *Laverna*.

FONSECA (Antoine de), dominicain, né à Lisbonne, vint faire ses études à Paris, et publia dans cette ville, en 1539, des *Remarques sur les Commentaires de la Bible*, par le cardinal Cajetan, in-fol. Il reçut, 3 ans après, le bonnet de docteur de Sorbonne. De retour dans sa patrie, il fut prédicateur du roi, et obtint une chaire de théologie en l'Université de Coïmbre. Il mourut en 1588.

FONSECA (Pierre de), jésuite, né à Corticada en Portugal, docteur d'Evora, mourut à Lisbonne, le 4 novembre 1599, à 71 ans, après avoir publié une *Métaphysique* en 4 tomes in-fol. Cette *Métaphysique* a eu un grand cours, et a été longtemps citée dans les écoles. Il y a des choses inutiles par leur objet direct, mais excellemment propres à exercer l'esprit, à lui donner des idées justes, nettes, précises, et à le former à une exacte logique. (Voyez CHAPLAIN, DUNS, OCCAM.)

FONSECA (Eléonore, marquise de), née à Naples en 1768, passa sa première jeunesse dans l'étude des sciences et des lettres, et s'adonna particulièrement à celle de l'histoire naturelle et même de l'anatomie. Elle correspondit dans la suite, pour cette science, avec le célèbre Spallanzani, à qui elle communiquait ses observations. On croit qu'il en profita pour sa fameuse découverte des *vaisseaux lymphatiques*. Eléonore épousa, en 1784, le marquis de Fonseca, d'une ancienne famille espagnole depuis longtemps établie à Naples, et fut reçue à la cour en qualité de dame d'honneur de la reine Marie-Caroline, qui lui accorda d'abord sa bienveillance; mais elle ne sut pas la conserver. Des propos un peu mordants qu'elle s'était permis contre cette princesse et le ministre Acton, et qui furent rapportés à Sa Majesté, lui firent donner l'ordre de ne plus reparaitre à la cour. C'est de cette époque que date la haine de madame de Fonseca contre la famille royale. Quand les Français eurent occupé Naples, elle exhala cette haine dans un journal intitulé : le *Moniteur Napolitain*, où elle prodiguait des éloges à la révolution française. Les succès du cardinal Ruffo ayant obligé les Français d'évacuer Naples, la marquise de Fonseca fut arrêtée et condamnée à être pendue. L'arrêt fut exécuté le 20 juillet 1799. Elle n'avait alors que 31 ans.

FONTAINE (Charles), né à Paris le 13 juillet 1515 d'un commerçant, passa sa vie à faire des vers, assez bons pour le temps. Il se fixa à Lyon, où il contracta succes-

sivement deux mariages, et mourut dans un âge avancé, postérieurement à 1586. Ses principales *Poésies* sont recueillies en 1 vol. in-8, imprimé à Lyon en 1555, sous le titre de : *Raisonnements de Fontaine*. On a encore de lui le *Jardin d'amour*, avec la *Fontaine d'amour*, Lyon, 1588, in-16 : cette édition avait été précédée de deux autres; *Vieillesse d'Argent contre Cupido*, Lyon, 1537, in-16, etc. Il a mis aussi le *Nouveau-Testament* en sixains, Lyon, 1560, in-12, avec des figures en bois.

FONTAINE (Jean de La) naquit à Château-Thierry, le 8 juillet 1631, un an après Molière. A 19 ans, il entra chez les Pères de l'Oratoire, qu'il quitta 18 mois après. La Fontaine ignorait encore, à 22 ans, ses talents singuliers pour la poésie. On lut devant lui la belle *Ode de Malherbe sur l'assassinat de Henri IV*, et dès ce moment il se reconnut poète. Un de ses parents, ayant vu ses premiers essais, l'encouragea et lui fit lire les meilleurs auteurs anciens et modernes, français et étrangers. On lui fit épouser Marie Héricard, fille d'une figure et d'un caractère qui lui gagnaient les cœurs. La Fontaine, soit insensibilité, soit vanité, la quitta pour vivre dans la capitale, et ce n'est pas ce qui prévient le plus en faveur de son caractère. La duchesse de Bouillon, exilée à Château-Thierry, avait connu La Fontaine, et lui avait même, dit-on, fait faire ses premiers *Contes*. Rappelée à Paris, elle y mena le poète. La Fontaine avait un de ses parents auprès de Fouquet. La maison du surintendant lui fut ouverte, et il en obtint une pension, pour laquelle il faisait à chaque quartier une quittance poétique. Après la disgrâce de son bienfaiteur, La Fontaine entra en qualité de gentilhomme chez la célèbre Henriette d'Angleterre, première femme de Monsieur. La mort lui ayant enlevé cette princesse, il trouva de généreux protecteurs dans M. le Prince, dans le prince de Conti, le duc de Vendôme et le duc de Bourgogne, et des protectrices dans les duchesses de Bouillon et de Mazarin, et dans l'ingénieuse La Sablière; celle-ci le retira chez elle, et prit soin de sa fortune. Attaché à Paris par les agréments de la société, et par ses liaisons avec les plus beaux esprits de son siècle, La Fontaine allait néanmoins tous les ans au mois de septembre rendre visite à sa femme. A chaque voyage, il vendait une portion de son bien, sans s'embarrasser de veiller sur ce qui restait. Il ne passa jamais de bail de maison, et il ne renouvela jamais celui d'une ferme. Cette apathie qui coûtait

ant d'efforts aux anciens philosophes, il l'avait sans effort. Elle influait sur toute sa conduite, et le rendait quelquefois inassable même aux injures de l'air. Malame de Bouillon, allant un matin à Versailles, le vit rêvant sous un arbre du jour ; le soir en revenant, elle le trouva dans le même endroit et dans la même attitude, quoiqu'il fût assez froid et qu'il eût plu toute la journée. Il avait quelquefois des distractions qui lui étaient la mémoire ; il en avait d'autres qui lui ôtaient le jugement. Il loua beaucoup un jeune homme qu'il trouva dans une assemblée : « Eh ! c'est votre fils, lui dit-on » ; il répondit froidement : « Ah ! j'en suis bien aise. » Il avait fait un *Comte*, dans lequel, conduit par sa matière, il mettait dans la bouche d'un moine une allusion fort indécente à ces paroles de l'Evangile : *Domine, quinque talenta tradidisti mihi, etc.* ; et par un tour d'imagination dont La Fontaine seul pouvait être capable, il l'avait dédié au docteur Arnauld. Il fallut que Racine et Boileau lui fissent sentir combien la dédicace d'un conte licencieux à un homme grave choquait le bon sens. Racine le mena un jour à Ténèbres, et s'apercevant que l'office lui paraissait long, il lui donna pour l'occuper un volume de la *Bible*, qui contenait les petits Prophètes. Il tomba sur la prière des Juifs dans Baruch, et ne pouvant se lasser de l'admirer, il disait à Racine : « C'était un beau génie que ce Baruch ; qui était-il ? » Le lendemain et plusieurs jours suivants, lorsqu'il rencontrait dans la rue quelques personnes de sa connaissance, après les compliments ordinaires, il élevait la voix pour dire : « Avez-vous lu Baruch ? c'était un beau génie ! » L'espèce de stupidité que ce célèbre fabuliste avait dans son air, dans son maintien et dans sa conversation, fit dire à M^{me} de La Sablière, un jour qu'elle avait congédié tous ses domestiques : « Je n'ai gardé avec moi que mes trois bêtes, mon chien, mon chat, et La Fontaine. » Cependant cet homme, si insensible en apparence et si apathique, était quelquefois colère et rancunier. Ayant eu une dispute avec M. Choart, curé de Saint-Germain-le-Vieil, à Paris, il s'en vengea par la fable du *Curé et du Mort*. (Liv. 7, fab. 11.) C'est la plus mauvaise de toutes ses fables, elle se ressent de l'humeur du poète ; le nom du curé y est défiguré (Voyez le *Journal de Paris*, 1787, n° 107.) La Fontaine avait toujours vécu dans une grande indolence sur la religion, comme sur tout le reste. Une maladie qu'il eut sur la fin de 1692 le fit rentrer en lui-même. Le Père Pouiet de

l'Oratoire, alors vicaire de Saint-Roch, lui fit faire une confession générale. Prêt à recevoir le Viatique, il détesta ses *Contes* et en demanda pardon à Dieu, en présence de quelques membres de l'Académie qu'il prit pour témoins de son repentir. Si ce repentir fut sincère, il ne fut pas constant. La Fontaine laissa échapper, après sa conversion, encore quelques *Contes* ; celui de la *Clochette* en est un. C'est à quoi fait allusion son *Prologue* cité dans Moréri :

O combien l'homme est inconstant, divers,
Faible, léger, tenant mal sa parole !
J'avais juré, même en assez beaux vers,
Se remuer à tout chose frivole.
Et quand j'ai juré ? c'est ce qui me confond.
Depuis deux jours j'ai fait cette promesse,
Fais des vœux à rimer qui répond
D'un seul moment.....

La Fontaine réprima ces saillies d'une imagination longtemps fixée à ce genre d'écrire, qui n'est ni le plus noble, ni le plus sage. Il entreprit de traduire les *Hymnes* de l'Eglise ; mais sa verve émue par l'âge, et peut-être son génie que la nature n'avait pas fait pour le sérieux, ne lui permirent pas de fournir longtemps cette carrière. Il mourut à Paris en 1695, à 74 ans, dans les plus vifs sentiments de religion. Lorsqu'on le débarrassa, on le trouva couvert d'un cilice. Il s'était fait lui-même cette épitaphe, qui le peint parfaitement :

J'en s'en alla comme il était venu.
Mangeant son fonds après son revenu,
Copiant le bien d'autrui par nécessité.
Quant à son temps, bien le sut disposer
Ses parts en fit, dont il voulait passer
L'une à dormir, et l'autre à ne rien faire.

Parmi les ouvrages qui nous restent de La Fontaine, il faut placer au premier rang ses *Contes* et ses *Fables*. Les premiers sont un modèle parfait du style historique dans le genre familier, mais en même temps un recueil de tableaux destructifs des mœurs, qu'une jeunesse vertueuse ne saurait trop redouter. Ses *Fables* sont sa véritable gloire. On y reconnaît le poète de la nature ; une molle négligence y décele le grand maître et l'écrivain original. « On dirait, suivant l'expression d'un critique judicieux, qu'elles sont tombées de sa plume. Il a surpassé l'ingénieux inventeur de l'apologue, et son admirable copiste. Aussi élégant, aussi naturel, moins pur à la vérité, mais aussi moins froid et moins nu que Phèdre, il a atterapé le point de perfection dans ce genre. » Si ceux qui sont venus après lui, comme La Motte, Richer, d'Ardenne, Aubert, Desbillons, l'ont surpassé quelquefois pour l'invention des sujets, ils sont fort au-dessous pour tout le reste, pour l'harmonie variée et légère des vers, pour la grâce, le tour, l'élégance, les charmes

naïfs des expressions et du badinage. Il élève, dit La Bruyère, ses petits sujets jusqu'au sublime. Sous l'air le plus simple, il a du génie, et même plus de ce qu'on appelle esprit, qu'on n'en trouve dans le monde le mieux cultivé. On doit à M. de Montenault une magnifique édition des *Fables* de La Fontaine, en 4 vol. in-fol., dont le premier a vu le jour en 1755, et le dernier en 1759; chaque fable est accompagnée d'une et quelquefois de plusieurs estampes; l'ouvrage est précédé d'une *Vie* du fabuliste. On a une autre édition des *Fables* de La Fontaine par Coste, 1744, 2 vol. in-12, avec fig. et de courtes notes, et 1 vol. in-12, sans fig. Elles ont depuis été réimprimées très-souvent, in-8, in-12 et in-18, avec et sans figures, et traduites en vers latins par Giraud, 1775, 2 vol. in-8 ou in-12. L'on a imprimé à Paris, en 1758, en 4 jolis petits vol. in-12, les *Œuvres diverses* de La Fontaine, c'est-à-dire, tout ce qu'on a pu rassembler de ses ouvrages tant en vers qu'en prose, à l'exception de ses *Fables* et de ses *Contes*. On y trouve quelques *Comédies*, un *Poème* sur le quinquina, quelques *Pièces anacréontiques*, des *Lettres* et d'autres morceaux, la plupart très-faibles, et qu'on n'aurait jamais imprimés, si les éditeurs consultaient la gloire des morts plutôt que l'intérêt des vivants. Tous les ouvrages de La Fontaine furent recueillis en 1726, 3 vol. in-4, belle édition encadrée, 1803, 8 tom. en 5 v. in-12, et 1814, 6 v. in-8, fig. La Fontaine avait essayé de beaucoup de genres, de quelques-uns même opposés à son génie. Voici comme il peint son inconstance :

Pavillon du Parnasse, et semblable aux abeilles.
A qui le bon Platon compare nos merveilles,
Je suis chose légère, et vole à tout sujet,
Je vais de fleur en fleur, et d'objet en objet,
A beaucoup de plaisir je mets un peu de gloire.
J'irais plus haut, peut-être au temple de Mémoire;
Mais, quoi! Je suis volage en vers comme en amour...

Valkenaer, auteur d'une *Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, plusieurs fois imprimée, a donné une édition des *Œuvres* de ce fabuliste, avec des *Commentaires* et des *Notes*, 6 vol. in-8. Champfort a fait un *Eloge* de La Fontaine, qui a été couronné par l'académie de Marseille. A. A. Barbier a fait une *Notice* sur les principales éditions des *Fables* de La Fontaine; elle se trouve dans le 2^e vol. des *Fables inédites* publiées par Robert, Paris, 1825, in-8.

FONTAINE (Nicolas), parisien, fils d'un maître écrivain, fut confié, à l'âge de 20 ans, aux solitaires de Port-Royal. Il se chargea d'abord d'éveiller les autres; mais dans la suite il eut le soin plus noble des études de quelques jeunes gens

qu'on y élevait. Les heures de loisir qui lui restaient, il les employait à transcrire les écrits des savants qui habitaient cette solitude. Il suivit Arnaud et Nicole dans leurs diverses retraites. Il fut enfermé à la Bastille avec Sacy, le 45 mai 1668, et il en sortit avec lui en 1668. Ces deux amis ne se quittèrent plus. Après la mort de Sacy, en 1684, Fontaine changea plusieurs fois de retraite. Il se fixa enfin à Melun, où il mourut en 1709, à 84 ans. On a de lui : *Vies des Saints de l'Ancien-Testament*, en 4 vol. in-8, ouvrage composé sous les yeux de Sacy, qui peut être de quelque utilité pour l'histoire sacrée; les *Vies des Saints*, in-fol., et 4 vol. in-8; c'étaient les plus exactes avant celles de Baillet; mais les unes et les autres sont oubliées depuis celles que l'abbé Godescard a traduites de l'anglais, 12 v. gr. in-8; *Mémoires sur les Solitaires de Port-Royal*, en 2 vol. in-12, très-détaillés, et même jusqu'à la minutie : tout paraît précieux dans les saints d'un parti auquel on est dévoué; *Traduction des Homélies de saint Chrysostôme sur les Epîtres de saint Paul*, en 7 vol. in-8. On accusa l'auteur d'être tombé dans le nestorianisme; l'archevêque de Paris, Harlay, condamna Fontaine, qui se rétracta, puis s'expliqua, et prétendit, à l'exemple de tous les dogmatiseurs, avoir raison; *Abrégé de l'Histoire de la Bible*, publié sous le nom de Royaumont, in-8, avec fig., communément attribué, et peut-être avec raison, à Sacy. (Voyez MAISTRE.)

FONTAINE (Pierre-François-Léonard), membre de l'Institut, architecte célèbre, naquit à Pontoise, le 20 septembre 1762. Il a été chargé, par les différents gouvernements qui se sont succédés, de la restauration de la plupart des châteaux royaux. C'est lui qui a présidé à tous les travaux exécutés sous le règne de Louis-Philippe. On lui doit les plans de plusieurs monuments, entre autres celui du palais du roi de Rome, qui n'a pas été exécuté, et celui du Temple de la gloire, aujourd'hui la *Madeleine*. Il est mort le 10 octobre 1853.

FONTAINES (Pierre-François Guxot) naquit à Rouen, en 1685, d'un conseiller au Parlement. Les Jésuites, chez lesquels il fit ses humanités avec éclat, lui donnèrent leur habit en 1700. Après avoir professé 15 ans dans différents collèges de la Société, il sollicita sa sortie et l'obtint sans peine. Son humeur difficile et son génie indépendant avaient un peu indisposé ses supérieurs, qui lui avaient conseillé eux-mêmes de rentrer dans le siècle et de quitter le cloître pour

quel il ne paraissait pas fait. L'abbé Des Fontaines était prêtre alors ; on lui donna la cure de Torigny en Normandie, mais il ne tarda pas de s'en démettre. Il fut quelque temps auprès du cardinal l'Auvergne, comme bel-esprit et homme de lettres. Quelques brochures critiques lui firent un nom à Paris. L'abbé Bignon lui confia en 1724 le *Journal des savants*, mort de la peste, comme on disait alors, parce que les prédécesseurs de l'abbé Des Fontaines, dans ce travail, ne le remplissaient que d'extraits de livres sur la peste à Marseille. Le nouveau journaliste ramassa ce cadavre, et se distingua également par d'autres ouvrages périodiques. Le premier vit le jour en 1731, sous le titre de : *Nouvelliste du Parnasse*, ou *Réflexions sur les ouvrages nouveaux*. Il s'en publia que 2 vol. L'ouvrage fut arrêté par le ministère en 1732, et ce fut un grand regret de quelques littérateurs qui y trouvaient l'instruction, et des gens du monde qui y cherchaient l'amusement. Environ 3 ans après, en 1735, l'abbé Des Fontaines obtint un nouveau privilège pour des feuilles périodiques. Ce sont celles qu'il intitula : *Observations sur les écrits modernes*, in-12 ; commençées comme les précédentes avec l'abbé Granet, et continuées jusqu'au 33^e vol. inclusivement. On les supprima encore en 1743. Cependant l'année suivante il publia une autre feuille hebdomadaire, intitulée : *Jugements sur les ouvrages nouveaux*, en 11 vol. in-12, dont les deux derniers sont de Mairault. L'abbé Granet s'en tint point part aux *Jugements*, comme eut dit l'abbé Ladvocat ou son continuateur ; il y avait 2 ans qu'il était mort. L'abbé Des Fontaines mourut en 1745, à 40 ans. Ses critiques ont été taxées de trop de sévérité ; mais cette sévérité, dit un auteur judicieux, n'était-elle pas nécessaire, si l'on fait attention à la rapidité avec laquelle le goût se pervertit aujourd'hui ? Il était naturel que l'abbé Des Fontaines fût sensible à la dégradation des lettres : personne ne connaissait mieux que lui les règles et les raisons des églises ; personne ne les développait avec plus de finesse, d'agrément et de clarté ; personne ne saisissait avec autant de précision les différents degrés du beau et les moindres nuances du ridicule ; l'œil sans cesse ouvert sur les moindres défauts, il se sentait vivement et ne faisait grâce à rien. Est-il étonnant, après cela, qu'il ait eu pour ennemis les médiocres écrivains de son temps, et même des écrivains célèbres qui ne voulaient être médiocres en rien ? De là ce déchaînement presque universel contre lui. On s'efforça de décrier

ses talents, on attaqua sa réputation, on calomnia ses mœurs, on enfanta un déluge de libelles, auxquels il eut la faiblesse d'être sensible, et qui le rendirent injuste à l'égard de ceux qui l'avaient offensé ; mais si le ressentiment a aigri quelquefois son style, on découvre toujours dans ses jugements les lumières d'un homme fait pour régenter le Parnasse. Toutes les fois qu'il n'écoute que la raison et le bon goût, on ne peut s'empêcher de le regarder comme le modèle des bons critiques. « L'abbé Des Fontaines (dit Fréron), philosophe dans sa conduite comme dans ses principes, était exempt d'ambition ; il avait dans l'esprit une noble fierté, qui ne lui permettait pas de s'abaisser à solliciter des bienfaits et des titres. Le plus grand tort que lui aient fait les injures dont on l'a accablé, est qu'elles ont quelquefois corrompu son jugement. L'exacte impartialité, je l'avoue, n'a pas toujours conduit sa plume, et le ressentiment de son cœur se fait remarquer dans quelques-unes de ses critiques... Si l'abbé Des Fontaines était quelquefois dur et piquant dans ses écrits, dans la société il était doux, affable, poli, sans affectation de langage et de manières. On doit cependant le mettre au rang de ceux dont on n'est curieux que de lire les ouvrages. Il paraissait dans la conversation un homme ordinaire, à moins qu'on n'y agît quelque matière de littérature et de bel-esprit. Il soutenait avec chaleur ses sentiments ; mais la même vivacité d'imagination qui l'égarait quelquefois le remettait sur la route, pour peu qu'on la lui fît apercevoir. » J. J. Rousseau, M. Rollin, et tous ceux qui s'intéressaient aux progrès de la bonne littérature, ont rendu par leurs éloges justice à ses talents et à ses lumières. L'auteur de la *Métromanie* (le célèbre Piron) fut longtemps de ce nombre. Ami faible et inconstant, comme ne le sont que trop ordinairement les gens de lettres, il ne se brouilla avec l'abbé Des Fontaines que pour une bagatelle. Voltaire lui fut également attaché ; mais quelques plaisanteries sur la tragédie de la *Mort de César* irritèrent ce poète, et furent le signal d'une guerre qui a duré jusqu'à la mort du critique. Outre ses *Feuilles*, on a encore de l'abbé Des Fontaines : une *Traduction de Virgile*, en 4 vol. in-8, Paris, 1743, avec des figures de Cochin, des discours bien écrits, des dissertations utiles, des remarques propres à diriger les jeunes gens dans la lecture de *Virgile* et des auteurs qui l'ont imité. Il y en a

aussi une édition en 2 vol. in-12. Cette version, fort supérieure aux *Traductions* de Fabre, de Catrou et des autres, est la meilleure; mais elle n'est pas encore parfaite. Quelques morceaux sont écrits du style de *Télémaque*: c'était tout ce qu'on pouvait attendre d'un traducteur en prose; mais, dans plusieurs autres fragments, l'auteur de l'*Enéide* n'a que la moitié de ses grâces. On trouve des endroits rendus avec chaleur, mais avec trop peu de fidélité; d'autres très-élégants, mais froids, glacés: ceux-ci sont le plus grand nombre; *Poésies sacrées*, traduites ou imitées des Psaumes, ouvrage de sa jeunesse, et qui n'en est pas moins froid; *Lettres sur le sort de la religion chrétienne prouvée par les faits*, de l'abbé Houtteville, in-12: elles sont au nombre de 18, et la plupart très-judicieuses; *Paradozes littéraires sur l'Ine de Castro*, de La Motte, in-8: cette critique fut très-recherchée; *Entretiens sur les Voyages de Cyrus*, de Ramsay, autre critique fort sensée; *Racine vengé*, ou *Examen des remarques grammaticales de M. l'abbé d'Olivet sur les Œuvres de Racine*, in-12: cette brochure prouve que l'abbé Des Fontaines connaissait le génie de sa langue; les *Voyages de Gulliver*, traduits de l'anglais de Swift, in-12; le *Nouveau Gulliver*, 2 vol. in-12: il ne vaut pas l'ancien; mais si l'on n'est pas satisfait de l'invention, on y reconnaît du moins le même goût de style et de critique morale, qui avait fait la réputation de celui de Swift; les *Aventures de Joseph Andrews*, traduites de l'anglais, 2 vol. in-12; l'*Histoire de don Juan de Portugal*, in-12: roman historique, dont le fond est dans Mariana. L'abbé Des Fontaines a eu part à la *Traduction de l'Histoire du président de Thou*; à l'*Histoire des révolutions de Pologne*; à celle des *ducs de Bretagne*; à la *Traduction de l'Histoire romaine d'Echard*; à l'*Histoire abrégée de la ville de Paris*, par d'Auvigny; au *Dictionnaire néologique*, ouvrage estimable fait pour guérir quelques auteurs qui écrivaient comme parlaient les laquais des *Précieuses*, mais qu'il infecta de satires personnelles. M. l'abbé de La Porte a publié, en 1757, l'*Esprit de l'abbé des Fontaines*, en 4 vol. in-12. On trouve à la tête du premier volume la *Vie* de l'auteur, un *Catalogue* de ses ouvrages, et un autre des *Écrits* publiés contre lui.

FONTANA (Dominique), né à Mili, village sur le bord occidental du lac de Lugano, en 1534, vint à Rome à l'âge de 20 ans pour y étudier l'architecture. Sixte-Quint, qui s'était servi de lui n'é-

architecte, lorsqu'il eut obtenu la tiare. Ce pontife avait conçu le projet de mettre sur pied l'obélisque de granit d'Égypte, qu'on voit actuellement sur la place de Saint-Pierre à Rome, et qui alors était couché par terre, près du mur de la sacristie de cette église. Il proposa un concours aux artistes ingénieurs et mathématiciens pour imaginer les moyens de redresser ce précieux reste de la magnificence romaine, haut de 107 palmes, d'une seule pièce, et du poids d'environ un million de livres. Les procédés dont les Égyptiens et les Romains s'étaient servis, soit pour transporter, soit pour élever en l'air ces masses énormes, étaient ensevelis dans l'oubli; la tradition ne fournissait rien à ce sujet, et il fallait nécessairement imaginer. Fontana présenta au Pape le modèle d'une machine propre à cette opération, avec laquelle il exécutait en petit ce qui devait se pratiquer en grand. L'exécution répondit à l'attente; l'obélisque fut d'abord transporté sur la place où il devait être élevé, distante de 115 cannes du lieu où il était couché, et le 10 septembre 1586 il fut dressé sur son piédestal, au bruit des acclamations répétées d'une multitude innombrable de spectateurs. Il fut magnifiquement récompensé. Le Pape le créa chevalier de l'Éperon d'or et noble romain, et fit frapper des médailles à son honneur. A ces distinctions fut ajoutée une pension de 2,000 écus d'or, réversible à ses héritiers; outre 2,000 écus de gratification, et le don de tous les matériaux qui avaient servi à son entreprise, estimés à plus de 20,000 écus. C'est cette érection de l'obélisque de la place de Saint-Pierre qui a fait la plus grande réputation de Fontana. Dominique transporta et éleva trois autres anciens obélisques: l'un sur la place de Sainte-Marie-Majeure; l'autre sur celle de Saint-Jean de Latran, et le troisième sur la place du Peuple. Il répara les colonnes Trajane et Antonine, continua le palais papal, sur le mont Quirinal, nommé depuis Monte-Cavallo; à cause des deux groupes représentant des coursiers domptés par deux héros, que Fontana avait fait transporter dans ce lieu, des Thermes de Dioclétien. Il avait beaucoup de génie pour la mécanique; mais il a fait de grandes fautes en architecture. Les mauvais offices qu'on lui rendit auprès du Pape Clément VIII, et peut-être des torts réels, le firent destituer de sa place de premier architecte de Sa Sainteté. Il fut appelé à Naples en 1593, par le comte de Mirande, vice-roi, qui le créa architecte du roi, et ingénieur en

chef du royaume. Il construisit plusieurs édifices dans cette ville, et entre autres le palais-royal. Il y mourut riche et fort considéré, en 1607. On a de cet architecte un vol. in-fol., imprimé à Rome en 1690, où sont décrits les moyens qu'il employa pour le transport et l'érection de l'obélisque dont nous avons parlé.

FONTANA (Publio), prêtre, né en 1548, à Palluccio, près de Bergame, eut le talent de la poésie latine et les vertus le son état. Le cardinal Aldobrandini ne put jamais lui faire quitter sa solitude. Il mourut en 1609, à 62 ans. Le principal de ses ouvrages, imprimé à Bergame en 1594, in-folio, est son poème de *la Delphinide*. Il y a de la grandeur, de la noblesse, de l'élevation, et peut-être un peu d'enflure dans le style.

FONTANA (Charles), architecte célèbre, né à Bruciato dans le territoire de Rome, en 1634, fut un des meilleurs élèves du cavalier Bernin ; mais il n'eut point sa correction, et donna dans le singulier. Innocent XII et Clément XI employèrent souvent ses talents. Il a construit un grand nombre de monuments publics à Rome, entre autres le Mausolée de la reine Christine à Saint-Pierre, les palais Grimani et Bolognetti, la fontaine de Sainte-Marie in Transtevere, une des fontaines de la place Saint-Pierre, le théâtre de la Tordionne, la bibliothèque de la Minerve, le palais de Visconti à Frascati, etc., etc. Innocent XI le chargea de faire la description de l'église de Saint-Pierre. Suivant l'aveu de cet architecte, les dépenses qui ont été faites pour cette église depuis sa fondation jusqu'au moment où il écrivait (1694), montent à 46 millions huit cent mille cinquante-deux écus romains, sans comprendre la dépense des modèles, la démolition de l'ancienne église et du loger du cavalier Bernin, les peintures, les échafauds, etc. Il mourut à Rome le 6 février 1714. On a de lui : la description dont nous venons de parler, sous le titre de *Templum Vaticanum et ejus rigo*, 1694, in-fol. Il renferme d'excellents principes pour les jeunes architectes ; *Anfiteatro Flavio descritto e delineato, con fig.*, La Haye, 1725, in-fol.

FONTANA (Félix), savant physicien et naturaliste italien, né en 1730 à Pinarolo, petit bourg du Tyrol. L'empereur François I^{er}, alors grand-duc de Toscane, le nomma professeur de philosophie à Pise, où il resta jusqu'à ce que le grand-duc Pierre Léopold, depuis empereur sous le nom de Léopold II, le fit venir à Florence, et le chargea de for-

mer le beau cabinet de physique et d'histoire naturelle qui fait encore aujourd'hui l'un des plus beaux ornements de cette ville. L'empereur Joseph II, à son passage à Florence, lui accorda le titre de *chevalier* en signe d'admiration de ses travaux. Quoiqu'il n'eût pris aucune part directe aux affaires à l'époque de la première occupation de la Toscane par les Français, la déférence que les généraux français lui témoignèrent alors lui firent courir quelques risques au retour des Autrichiens ; et les insurgés d'Arezzo qui les précédèrent à Florence le jetèrent même en prison ; mais il fut promptement mis en liberté. Il mourut le 10 mars 1805 des suites d'une chute qu'il avait faite quelques mois auparavant dans une rue. On lui doit plusieurs écrits marquants sur la Chimie, la Physique et la Physiologie ; des *Lettres sur les phénomènes de l'irritabilité*, insérées dans le 3^e vol. des Mémoires de Haller sur les parties sensibles et irritables ; *De motu dell' iride*, Lucca, 1765, in-8. Il prouve par des expériences très-ingénieuses sur les mouvements de l'iris, que l'irritabilité de cette partie de l'œil est dans certains cas soumise à la volonté ; *Ricerche filosofiche sopra la fisica animale*, Florence, 1775, in-4 : ouvrage qui vient à l'appui du précédent, et où il cherche à prouver que l'influence du nerf sur la fibre ne doit être considérée que comme un irritant extérieur ; *Ricerche sopra'l veleno della vipera*, Lucca, 1767, in-8. Il prétend, dans ce recueil, où l'on trouve un très-grand nombre d'expériences, que la morsure d'une vipère d'Europe est insuffisante pour tuer un homme ; *Traité sur le venin de la vipère, sur les poisons américains, sur le laurier cerise, et sur quelques autres poisons végétaux*, etc., Florence, 1781, 2 vol. in-4, fig. ; trad. en allemand en 1787, 2 vol. in-4, fig. Plusieurs opuscules et mémoires de chimie insérés dans les recueils du temps. Gébélín en a traduit quelques-uns sous ce titre : *Observations physiques et chimiques*, Paris, 1785, in-8. Fontana prit surtout beaucoup de part aux recherches sur les gaz auxquels Cavendish, Priestley et Lavoisier avaient donné une si grande impulsion. On lui doit l'emploi du gaz nitreux pour mesurer la salubrité de l'air ; et plusieurs physiciens se servent encore de son *eudiomètre*, qu'il avait conçu d'après la découverte de Priestley sur la propriété qu'a ce gaz d'absorber l'oxygène. Il a particulièrement observé la faculté du charbon d'absorber les différentes espèces d'air. Quoi-

que Fontana soit ingénieux dans tous ses écrits, il n'est pas toujours exact, et plusieurs de ses expériences ont besoin d'être revues avant qu'on puisse les employer comme base de doctrine.

FONTANA (François-Louis), cardinal aussi illustre par ses connaissances que par ses vertus, né à Casal-Maggiore dans le Milanais, le 28 août 1750, mort le 19 mars 1822, faillit, dans sa première jeunesse, adopter des erreurs dangereuses en matière de religion. Mais un jugement sain et un cœur droit l'ayant éclairé sur le piège où l'allaient faire tomber les maximes de mauvais livres, il revint à toute l'ardeur de la foi, et prit l'habit de la congrégation des Barnabites. Il finissait sa théologie, lorsqu'il fut choisi, en 1772, pour accompagner le Père Exménégilde Pini, célèbre naturaliste, appelé à Vienne par l'impératrice Marie-Thérèse, pour visiter les mines de la Hongrie. Fontana eut occasion, dans cette capitale, de se lier avec plusieurs hommes de lettres, et y connut Métastase, déjà célèbre par ses productions poétiques. Un an après, il revint en Italie, et son frère aîné, Marien Fontana, l'appela auprès de lui pour l'aider dans la direction du collège de Saint-Louis de Bologne, confié aux Barnabites depuis l'expulsion des Jésuites. François-Louis occupa dans ce collège la chaire de belles-lettres. Nommé ensuite professeur d'éloquence dans les écoles *Arcimbolde* de Milan, il eut bientôt après la chaire de belles-lettres grecques, latines et italiennes, dans le collège des nobles de cette même ville. On apprécia dès lors son mérite littéraire. Il publia à Milan, en 1780, un petit *Poème* en vers italiens, dont le sujet est l'éloge d'Homère; il donna ensuite son *Essai des meilleurs poètes grecs dans les quatre dialectes*, essai que suivirent ses belles *Élégies* sur le célèbre mathématicien Frisi. Il publia aussi les *Vies* de plusieurs savants italiens dont Fabroni avait parlé dans ses *Vita Italorum doctrina praestantium* (t. X, XI, XII). Il fut récompensé de ses travaux par l'éloge des savants et par sa congrégation, qui le nomma supérieur de la province de Milan. Pendant les troubles que la France avait communiqués à l'Italie, et dont Milan était le principal foyer, la prudence du P. Fontana et l'estime générale dont il jouissait sauvèrent tous les collèges soumis à sa direction du désastre dont ils étaient menacés. Les troubles s'étant un peu apaisés, et Pie VII ayant été élu Pape, le cardinal Gerdil, juste appréciateur du mérite de Fontana, le fit appeler à

Rome. Ce cardinal étant mort en 1802, le P. Fontana fit son *Eloge* funèbre, qu'il prononça à Rome aux obsèques de l'illustre écrivain, le 19 août, dans l'église de son Ordre (Saint-Charles des *Cattinari*). Le 7 janvier 1804, il lut encore dans une séance solennelle de l'académie des *Arcades* de Rome un *Eloge littéraire* du même prélat. Ces deux *Discours* ont été publiés; le premier fut traduit en français et accompagné de notes par l'abbé d'Auribeau. Lors du premier voyage du Saint-Père à Paris, en 1804, Fontana l'accompagna en qualité de théologien; mais le cardinal Borgia étant tombé malade à Lyon, il resta auprès de lui. Après la mort de ce cardinal, arrivée le 23 novembre 1804, il demeura encore à Lyon pour exécuter les dernières volontés du défunt. S'étant rendu ensuite à Paris, il ne se montra jamais dans les cérémonies publiques, menant une vie solitaire, qu'expliquaient son goût pour l'étude et le recueillement, son aversion pour l'état actuel des choses, et les regrets qu'il ressentit toute sa vie de la perte de Gerdil, son ami et son protecteur. Le P. Fontana éleva un monument remarquable à la gloire de ce cardinal, lorsqu'il entreprit une édition de ses *Oeuvres*, de concert avec le P. Léopold Scati, exécuteur testamentaire de Gerdil. Ils commencèrent cette édition en 1806; elle devait avoir 20 vol. in-4, mais elle fut interrompue au quinzième par le plus triste événement. Depuis longtemps Bonaparte exigeait du St-Siège des concessions arbitraires, que le pontife ne devait ni ne pouvait accorder. Le général Miollis, qui savait l'influence qu'avait le P. Fontana sur l'esprit de Pie VII et de ses cardinaux, essaya tous les moyens pour le séduire. Mais Fontana, qui, en 1807, avait été nommé général de sa congrégation, se refusa toujours aux invitations insidieuses de Miollis. Enfin le Pape (6 juillet 1808), arrêté dans son palais, fut amené en France, comme onze ans auparavant l'avait été son illustre et malheureux prédécesseur Pie VI. Fontana eut sa part dans cette persécution. Le 12 août suivant, un agent de police vint, à une heure après minuit, lui intimer l'ordre de quitter Rome dans les 24 heures, et de se rendre à Paris. Deux gendarmes s'établirent dans sa cellule, et, la nuit suivante, il fut contraint de se mettre en route, ainsi que d'autres chefs d'Ordres religieux. Arrivé à Paris, on l'obligea de se dépoiller de son costume, et de prendre l'habit séculier. Puis on lui assigna Arcis-sur-Aube pour lieu d'exil.

Après un voyage pénible, il arriva dans cette ville, où sa patience fut encore mise à l'épreuve. Mandé à Paris, après un mois de séjour à Arcis-sur-Aube, il se présenta chez le ministre des cultes, qui, le jour suivant, l'introduisit auprès de Bonaparte. L'empereur exigeait que Fontana se rendît à Savone pour faire part à Pie VII de ses dernières intentions. Rien ne put ébranler la constance du digne ami de Gerdil; et aux propositions de Bonaparte, il répondit toujours « qu'il était prêt à faire tout ce qui pouvait être un bien pour la sainte Eglise; mais qu'il demandait qu'on mit toutes ces propositions par écrit, afin qu'il pût les examiner posément. » Cependant on avait formé une commission pour répondre à des questions sur les affaires de l'Eglise. Cette commission était composée des cardinaux Maury et Fesch, de l'archevêque de Tours, des évêques de Verceil, d'Evreux, de Trèves et de Nantes, du P. Fontana et de l'abbé Emery, supérieur de Saint-Sulpice. Fontana n'assista que malgré lui aux premières séances, et tomba malade. L'abbé Emery, qui avait pour lui beaucoup d'estime, vint le visiter, le félicitant de ce que la fièvre l'avait délivré du terrible embarras où il se trouvait lui-même. « Mon ami, lui répondit le malade, vous n'avez pas besoin de mes conseils; mais en tout cas, rappelez-vous que nous n'avons qu'une seule âme, et qu'elle n'appartient qu'à Dieu. » Emery en effet refusa de signer (11 janvier 1810) le rapport de la commission; et qu'on ne lui pardonna jamais. A peine Fontana fut-il guéri de sa maladie, que le cardinal Fesch vint lui ordonner de la part de Napoléon de partir pour Savone, à l'effet de remplir auprès de Pie VII la mission dont on avait déjà voulu le charger. Le Père Fontana fit transmettre à Napoléon la réponse qu'il lui avait déjà faite de vive voix; mais un nouvel orage se préparait contre ce digne religieux. Pie VII avait adressé, le 5 novembre 1810, un bref au cardinal Maury. On soupçonna Fontana de le lui avoir remis, et on alla faire chez lui les plus minutieuses perquisitions. On ne trouva pas le bref parmi ses papiers, quoiqu'un religieux de son Ordre (le frère Charles), qui l'avait toujours accompagné dans son triste pèlerinage, assure dans ses *Mémoires* que le P. Fontana en avait plusieurs copies. Cependant l'on découvrit un écrit où l'on désapprouvait hautement ce qui s'était passé à l'égard du Saint-Père et de ses malheureux compagnons. Cet écrit n'avait point de si-

gnature, mais on a su depuis qu'il était du célèbre théologien Muzzarelli. Le P. Fontana fut arrêté, et demeura trois jours à la police. A la demande que lui fit le préfet si cet écrit était de lui, le P. Fontana donna cette réponse laconique: « Je n'ai pas écrit ce papier. J'ignore le motif pour lequel vous m'avez arrêté, mais je ne me vois pas obligé à dénoncer personne. » Dans la même soirée, le 4 janvier 1811, il fut conduit au château de Vincennes, sans que son âge ni ses infirmités pussent lui faire obtenir de garder auprès de lui son compagnon inséparable, le frère Charles. On le jeta dans un cachot humide et malsain, où il demeura huit mois. Assailli par la souffrance, il fut pendant quelque temps privé de toute espèce de secours, et n'eut pas même de lit pour se reposer. Son état toucha le commandant de Vincennes, qui, à la requête du P. Fontana, le plaça dans la prison où se trouvait le cardinal Oppizzoni. On renferma ensuite dans le même lieu les cardinaux de Pietro, Gabrielli, et le prélat de Gregorio, depuis cardinal. Savary, alors ministre de la police, vint voir le P. Fontana vers la fin de 1812, et, par mille séductions, tâcha, au nom de son maître, de le porter à approuver des projets qui, disait ce ministre, ne pouvaient être qu'utiles à l'Eglise. La persécution, les souffrances, la captivité n'avaient nullement affaibli le courage de Fontana; il répondit donc qu'il n'appartenait qu'au Souverain-Pontife de décider sur les affaires relatives à l'Eglise. Le ministre interrompit brusquement la conversation, et sortit. Le 25 janvier 1813, époque du nouveau concordat de Fontainebleau, on donna la liberté aux cardinaux Oppizzoni, Gabrielli et de Pietro; mais le prélat de Gregorio et le P. Fontana restèrent toujours en prison. C'est pendant sa captivité que Fontana composa cinq *Novenes* ou *Tridui* pour différentes fêtes, que le prélat de Gregorio conserva soigneusement, et qui furent ensuite publiées. Un an après, en janvier 1814, les deux prisonniers furent transportés à la Force, où ils trouvèrent l'évêque de Troyes. C'est là aussi que le P. Fontana eut la consolation de revoir son fidèle frère Charles, après trois ans d'absence. A peine les souverains alliés furent-ils entrés dans Paris, qu'on expédia l'ordre de délivrer les prétendus criminels d'Etat. Le 2 avril, Fontana sortit de prison, et le 5 mai de la même année 1814, il partit pour l'Italie. Son intention, en y arrivant, était de se retirer à Monza, dans l'ancien collège des Barnabites;

mais Pie VII l'appela à Rome, et le nomma secrétaire, avec droit de suffrage, d'une congrégation de quinze cardinaux, qu'il établit pour délibérer sur les affaires extraordinaires de l'Eglise. Lors de l'invasion passagère de Murat, le P. Fontana accompagna le Pape à Gênes, ainsi que le firent tous les cardinaux et le P. Louis Lambruschini, depuis revêtu de la pourpre romaine. De retour à Rome, Pie VII, dans le consistoire du premier mars 1816, créa plusieurs cardinaux, du nombre desquels furent le P. Fontana et le prélat de Gregorio, son compagnon de captivité. Le premier eut le titre de *Sainte-Marie* de la Minerve, et fut élu en même temps préfet de la congrégation de l'*Index*. En quittant son habit religieux, qu'il remit à son fidèle frère Charles : « Gardez-le, lui dit-il; car, à « ma mort, je veux en être revêtu. » Plein d'affection pour son Ordre, dont il était toujours général, le cardinal Fontana rétablit plusieurs collèges qui en dépendaient, en forma de nouveaux, et surveilla constamment l'éducation de la jeunesse. Cette surveillance s'étendait jusque sur ses domestiques, qui, d'après son exemple et ses instructions, menaient une vie toute chrétienne. Charitable envers les pauvres, il partageait entre eux la plus grande partie des revenus attachés à ses emplois. Peu d'hommes ont réuni autant de connaissances que le cardinal Fontana : profondément versé dans toutes les sciences ecclésiastiques, il savait en outre les mathématiques, la philosophie, l'histoire naturelle et les antiquités. Il se distinguait dans le style lapidaire, connaissait les diverses littératures de l'Europe, les langues grecque et latine, etc., faisait de beaux vers en grec, et écrivait la langue toscane, en prose et en vers, avec pureté et élégance. Il était membre des académies les plus renommées de l'Italie, telles que la *Florentine*, celle des *Arcades* de Rome, des *Immobiles* de Padoue, etc., etc. En 1818, il quitta la place de préfet de l'*Index*, et devint préfet de la propagande, de la congrégation des études du collège Romain, et de celle de la correction des livres pour l'Eglise orientale. Mais il ne s'enorgueillit jamais des distinctions dont il était l'objet : affable, modeste, indulgent, il mena toujours une vie sobre et laborieuse, partagée entre l'étude, les devoirs de son état et les exercices de piété. Depuis son retour de Paris, sa santé sembla avoir beaucoup souffert. Il vécut valétudinaire jusqu'à ce que le Seigneur l'appelât à lui dans sa miséricorde. Avant d'expirer,

il se tourna vers son ancien compagnon de malheur, le frère Charles, et lui dit : « Adieu, frère Charles ; vous « voyez ce que c'est que la mort ; sou- « venez-vous de votre ami. » Ce furent ses dernières paroles. Le P. Placide Zoda, religieux camaldule, prononça son oraison funèbre. Ce discours a été imprimé, et l'on y apprend que le P. Fontana refusa l'archevêché de Gênes, auquel le roi de Sardaigne avait voulu le nommer. Le P. Grandi, barnabite, a écrit sa *Vie*, Rome, 1823, in-8.

FONTANELLE (Jean-Gaspard Desbois), professeur de belles-lettres aux écoles centrales du département de l'Isère, ensuite professeur d'histoire et doyen de la Faculté des lettres de l'académie de Grenoble, naquit dans cette ville, le 29 octobre 1737, et mourut le 15 Février 1812. Son principal ouvrage est une *Traduction nouvelle des Métamorphoses d'Ovide*, 1766, 2 vol. in-8; 1778 et 1780, 2 vol. in-12; et avec des notes; 1802, 4 vol. in-8; 1806, 2 vol. in-12. Elle est moins élégante que celle de l'abbé Banier, mais plus exacte. Ses autres productions sont : deux comédies qui n'eurent aucun succès, *le Connaisseur*, et *le Bon Mari*, *Pierre-le-Grand*, 1766, in-8, tragédie non représentée; *Ericie ou la Vestale*, drame, 1768, in-8, pièce dirigée contre les vœux monastiques, et qui occasionna dans le temps un grand scandale. Le censeur royal y refusa son approbation, et défense fut faite à l'auteur de la faire imprimer; néanmoins il la mit au jour, et elle fut recherchée avidement. En 1789, elle a été représentée sur le théâtre français; *Nonfrage et aventures de Pierre Vian*, 1768, in-12, souvent réimprimé; *Effets des passions*, ou *Mémoires de Floricourt*, 1768, 3 vol. in-12; *Anecdotes africaines*, 1775, in-8; *Lorédan*, tragédie jouée sans succès, 1776, in-8; *Nouveaux mélanges sur différents sujets, contenant des essais dramatiques, philosophiques, et littéraires*, 1781, 3 vol. in-8; *Anna*, ou *l'Héritière galloise*, traduit de l'anglais, 1788, 4 vol. in-12; *Clara et Emmeline*, aussi traduit de l'anglais, 1788, 2 vol. in-12; *Etat actuel de l'empire ottoman*, traduit de l'anglais, 1791, 2 vol. in-8; *Cours de belles-lettres*, Paris, 1813, 4 vol. in-8, publié par M. Renaudon, petit-fils de l'auteur. Ce cours, écrit dans le sens philosophique, n'a pas eu de succès et ne peut convenir à la jeunesse, qu'il ne peut qu'égarer en lui donnant de fausses idées sur nos meilleurs écrivains, et même sur la littérature, l'opinion de l'auteur n'étant pas toujours conforme à

elle de nos meilleurs critiques. On a encore de Fontanelle des *Contes philosophiques*, et autres ouvrages immoraux qui n'ont pas eu plus de succès que ses autres productions. Il a travaillé à la *Gazette universelle de politique et de littérature*, de Deux-Ponts, depuis son établissement en 1770, jusqu'en 1776; à la partie politique du *Journal de politique et de littérature*, dont La Harpe rédigeait la partie littéraire; et à la partie politique du *Mercury de France*; en 1784, il était rédacteur de la *Gazette de France*.

FONTANES (Louis, marquis de), né à Niort, en 1757, d'une famille noble et puissante, qui avait été obligée de l'expatrier dans les dernières années du règne de Louis XIV. Son père revint en France dans l'espoir de recouvrer quelques débris du patrimoine de sa famille. Trompé dans ses espérances et dépourvu de fortune, il accepta une place d'inspecteur des manufactures, dans le Poitou, et il y laissa une mémoire honorable. Il a fourni des *Mémoires* estimés à diverses sociétés d'agriculture. Il laissa deux fils: l'aîné, qui s'était déjà fait connaître par des *Essais poétiques*, qui donnaient de grandes espérances, mourut à 21 ans; le second, dont il est ici question, fut confié par sa mère, qui était atholique, à d'anciens jésuites. De bonne heure il s'adonna aussi à la poésie, et se fit remarquer par quelques morceaux qui étonnaient au sentiment de l'harmonie et l'éclat d'une imagination brillante et la vérité d'un goût exquis. Lorsque la Révolution vint diriger tous les esprits vers la politique, il s'attacha à la rédaction du journal intitulé: *le Modérateur*, et il garda toujours ce ton de décence et d'urbanité qui distingue nos bons écrivains. Obligé de s'éloigner pendant la Terreur, il eut le courage de rédiger du fond de la retraite, en faveur des malheureux Lyonnais, une pétition qui fut présentée à la Convention nationale. En 1794, il fut nommé membre de l'Institut, et travailla à la rédaction du *Mémorial*, avec La Harpe et l'abbé de Vauxcelles. Proscrit le 18 fructidor, il se réfugia en Angleterre, où il reçut un accueil honorable des principaux émigrés français. Ce fut dans cet exil qu'il se lia d'une étroite amitié avec de Chateaubriand. De retour en France, en 1799, il travailla au *Mercury de France* avec La Harpe, Esmeu et de Chateaubriand, qui l'avait suivi de près dans la capitale. En 1803, de Fontanes fut appelé au Corps législatif et élevé à la présidence. A dater de cette époque, il prononça presque tous les discours

d'apparat, qui avaient pour objet les victoires et la gloire de Bonaparte, et il lui prodigua les louanges les plus exagérées. Il faut avouer aussi qu'il sut y mêler quelquefois les leçons les plus sévères de la vérité et de la morale. Cette liberté devait offenser des oreilles superbes, accoutumées à la flatterie: elle fit perdre à de Fontanes la présidence du Corps législatif. Il fut nommé, au mois de septembre 1808, grand-maître de l'Université, et élevé, le 5 février 1810, à la dignité de sénateur. Le premier avril 1814, il vota, en cette qualité, la déchéance de Bonaparte, et contribua au rappel de la maison de Bourbon. Il fit partie de la commission chargée de rédiger la charte constitutionnelle, fut créé pair par le roi, le 4 juin 1814, et décoré du grand cordon de la Légion-d'Honneur, le 17 février 1815. Pendant les Cent-jours il vécut dans la retraite, et au second retour du roi il fut chargé de présider le collège électoral des Deux-Sèvres. Le 19 septembre suivant, le roi le nomma membre du conseil privé. Il est mort le 17 mars 1821. On a de lui: *Nouvelle traduction de l'Essai sur l'homme*, de Pope, 1783, in-8, qui était son ouvrage de prédilection, et dont le discours préliminaire est un morceau distingué; *Le Verger*, poème, 1788, in-8; *Poème sur l'édit de Louis XVI, en faveur des non-catholiques*, qui a remporté le prix de l'Académie française, 1789, in-8; *La Journée des morts*, poème séculaire, ou *Chant pour la fédération de 1790*, in-8; *Eloge de Washington*, 1800, in-8; ce morceau d'éloquence le fit connaître avantageusement comme orateur; *Le Retour d'un exilé*, ode sur la violation des tombeaux de Saint-Denis, 1817, in-4 et in-8; des *Poésies fugitives*. Il s'occupait depuis longtemps d'un poème épique intitulé: *La Délivrance de la Grèce*, dont on trouve un fragment dans les *Mémoires de l'Institut*, dans le *Nouvel Almanach des muses*, de 1810, et dans les *Leçons de littérature et de morale*, de Noël. Ce fragment présente le *Portrait de Thémistocle et d'Aristide*, c'est un morceau achevé. De Fontanes avait lu à l'Institut, en 1796, un *Fragment historique de la vie de Louis XI, faisant partie d'un travail sur les principales époques de l'histoire de France*. On croit que la politique soupçonneuse de Bonaparte fut un obstacle à sa publication. Il se proposait aussi de publier la collection de ses *Discours*; mais la police ne voulut jamais en permettre l'impression, vraisemblablement à cause des passages hardis que quelques-uns renferment. Ils ont été depuis imprimés en 1 vol. in-8, et sont en

général remarquables par l'élégance du style et la solidité des pensées.

FONTANGES (Marie-Angélique de SCORAILLE de ROUSSILLE, duchesse de), née en 1661, d'une ancienne famille du Rouergue, était fille d'honneur de Madame. « Belle comme un ange, dit l'abbé de Choisy, mais sotte comme un pa-nier, » elle n'en subjuguait pas moins le cœur de Louis XIV. A une partie de chasse, le vent ayant dérangé sa coiffure, elle la fit attacher avec un ruban dont les nœuds lui tombaient sur le front ; et cette mode passa, avec son nom, dans toute l'Europe. Le roi la fit duchesse ; mais elle ne jouit pas longtemps de sa faveur. Elle mourut le 28 juin 1681, à 20 ans, à l'abbaye de Port-Royal de Paris, où elle s'était retirée, après avoir été abandonnée par Louis XIV, à la suite de ses couches, pendant lesquelles sa maladie l'avait entièrement défigurée. Elle voulut voir le roi dans sa dernière maladie. Louis XIV s'attendrit, et elle lui dit : « Je meurs contente, puisque mes derniers regards ont vu pleurer mon roi. » Faible consolation et bien peu assortie à la nature du moment.

FONTANGES (François de), né dans le diocèse de Clermont, le 8 mai 1744, sacré évêque de Naney, le 17 août 1783, passa à l'archevêché de Bourges, puis à celui de Toulouse. Député aux Etats-Généraux, en 1789, il s'y fit remarquer par la noblesse de ses sentiments et par son zèle honorable pour les intérêts de l'Eglise. Il se retira en Angleterre, puis en Espagne, pendant la persécution, et fut un des premiers évêques qui déposèrent entre les mains du Souverain-Pontife la démission jugée nécessaire pour le bien de la religion. Nommé à l'évêché d'Autun, et désirant être encore utile à l'Eglise, il prit possession de ce siège, le 30 mars 1803. L'année suivante, il reçut à Cosne le Souverain-Pontife, qui se rendait à Paris. Pie VII, retournant en Italie en 1806, passa à Autun, et renouvela à ce digne prélat, pour lui et ses successeurs, le privilège du *Pallium*. M. de Fontanges apporta dans l'exercice de ses fonctions tant de douceur et de sagesse, qu'il se concilia bientôt tous les esprits, répara les ruines du sanctuaire, autant que les circonstances le lui permirent, et rétablit l'ordre et la discipline dans le clergé, dont les membres étaient presque étrangers les uns aux autres par la différence de rits et de coutumes. La mort le surprit au milieu de ses utiles travaux. Sa belle vie fut terminée par l'acte de la plus héroïque charité : une épidémie désolait la ville d'Autun, l'évêque se dé-

voua au soulagement des malades, et on le vit un jour en réchauffer un dans son manteau. Atteint lui-même du mal contagieux, il fut enlevé, le 26 janvier 1806, au troupeau dont il était le père. Il avait fait des *Ordonnances*, qui furent publiées en 1805, et qui ont été réimprimées en 1831.

FONTANINI (Juste), savant archevêque d'Ancyre, et chanoine de l'église Sainte-Marie-Majeure, camérier d'honneur de Clément XI, né en 1666, dans le duché de Frioul, et mourut à Rome en 1756. Il n'y avait presque aucun homme distingué dans le monde savant, avec lequel il ne fût en commerce de lettres. On a de lui un grand nombre d'ouvrages dont les plus connus sont : *Bibliotheca della Eloquenza italiana*, c'est un catalogue raisonné des bons livres de la langue italienne dans les différentes classes. Il en fut fait plusieurs éditions du vivant de l'auteur, mais la meilleure et la plus ample est celle qui a été donnée à Venise, en 1736, 2 vol. in-4, avec les notes d'Apostolo Zéno, dans lesquelles ce savant et judicieux bibliographe a relevé une multitude d'erreurs et d'inexactitudes de Fontanini ; une *Collection des bulles de canonisation*, depuis Jean XV jusqu'à Benoît XIII, 1729, in-fol., en latin ; une *Histoire littéraire d'Aquila*, en latin, in-4, Rome, 1742 ; ouvrage posthume, plein d'érudition sacrée et profane, et d'une bonne critique ; *Dissertation de coronâ ferret Longobardorum*, 1717. Il prétend que la couronne de fer que l'on conserve à Montsal, petite ville de Lombardie, est faite de l'un des clous de Notre-Seigneur, et qu'on s'en est servi anciennement pour couronner les rois de Lombardie, et ensuite les empereurs d'Allemagne. Muratori lui opposa le traité : *De coronâ ferret*, où il soutient que la couronne de fer était inconnue du temps des rois Lombards.

FONTANON (Antoine), avocat au Parlement de Paris, natif d'Auvergne, est le premier qui ait rédigé avec ordre les *Ordonnances* des rois de France. On a de lui une *Collection des édits de nos rois*, depuis 1270, jusqu'à la fin du 16^e siècle, temps auquel cet auteur florissait, en 4 vol., in-fol., Paris, 1611.

FONTE (Moderata), dame vénitienne, née en 1555, morte le 5 novembre 1592, à 37 ans, avait, dit-on, une mémoire si heureuse, qu'elle répétait ; pour ainsi dire mot pour mot, un sermon, après l'avoir entendu une fois. On a d'elle divers ouvrages en vers et en prose. Les plus connus sont un éloge de son sexe en vers, intitulé : *Il merito delle donne*,

imprimé à Venise, 1600, in-4 ; et le *Flodidoro*, poëme en 13 chants, imprimé dans la même ville, en 1581, in-4. *Fontemoderata* est un surnom qu'elle s'était donné. Elle s'appelait *Modesta Pozzo*, et était mariée à un gentilhomme vénitien, nommé Philippe Georgi. Sa *Vie* a été écrite par Nicolas Doglioni.

FONTENAILLES (André PERRET de), mort à Paris, le 13 juin 1831, à l'âge de 7 ans, fut élevé au collège Louis-le-Grand, et avait vécu dans l'intimité du jeune Décalogne, dont l'abbé Proyart a donné la *Vie* au public. Vicaire d'abord et la petite paroisse de Ste-Croix dans la Cité, il devint, peu de temps après, chanoine de la cathédrale de Mâcon. Pendant la Révolution il fut conduit, avec beaucoup d'autres prêtres, à Rochefort, artagea leurs souffrances et leur captivité sur les pontons, et fut du petit nombre de ceux qui survécurent à la persécution. Sa santé, qui avait été gravement atteinte, se rétablissant, et il se consacra de nouveau au ministère, dont il exerça les fonctions, tantôt comme curé dans la paroisse de Lyon, tantôt comme missionnaire ; il a prêché plusieurs stations dans la capitale. On a de lui : *Manuel religieux à l'usage des maisons d'éducation ; Manuel des domestiques et des ouvriers ; le Guide de la jeunesse et suite du Manuel religieux*, 1826 : ce sont des lectures pour tous les jours de l'année ; *Observations sur l'éducation des jeunes gens ; Observations sur l'éducation des jeunes ecclésiastiques ; Discours de morale à l'usage des missions et des retraites spirituelles*, 1829, in-12.

FONTENAY (Jean-Baptiste BLAIN de), peintre, né à Caen, l'an 1654, conseiller à l'académie de peinture, mérita un logement aux galeries du Louvre, et une pension par ses talents. Il avait, dans un genre supérieur, celui de peindre les fleurs et les fruits. Sa touche est vraie, son coloris brillant, ses compositions variées. Les insectes paraissent vivre dans ses ouvrages ; les fleurs n'y perdent rien de leur beauté, et les fruits de leur fraîcheur. Ce peintre mourut à Paris en 1715.

FONTENAY (Pierre-Claude), jésuite, né à Paris en 1683, mort à La Flèche en 1742, continua l'*Histoire de l'Eglise gallicane*, après la mort du P. Longueval, et donna les tomes 9 et 10 de cet ouvrage. Il avait composé une partie du 11^e volume, que le P. Brumoy acheva. Son style est moins coulant et moins historique que celui de son confrère ; mais on voit un homme qui est maître de son sujet.

FONTENAY (Louis-Abel de BONNEFONS, plus connu sous le nom d'abbé de), né en 1737 à Castelnau de Brassac près de Castres, entra chez les Jésuites, et professa les humanités à Tournon. Après la dissolution de cette Société, il vint se fixer à Paris, où il publia plusieurs ouvrages et rédigea successivement les *Affiches de province* et le *Journal général de France*, jusqu'au 10 août 1792, qu'il fut proscrit pour avoir défendu dans sa feuille les intérêts de la monarchie. Ayant passé dans l'étranger, il ne revint en France qu'après la Terreur. Il se remit à ses travaux littéraires, et mourut le 28 mars 1803. On a de lui : *Dictionnaire des artistes*, 1777, 2 vol. petit in-8 ; *Table de l'Histoire universelle*, traduite de l'anglais, formant le 46^e vol. in-4 ; la plus grande partie du texte de la *Galerie du Palais-Royal*, 1786-1808, 59 livraisons in-fol. ; la suite du *Voyageur français ; L'illustre destinée des Bourbons*, 1790, 4 vol. in-12 ; *Dictionnaire de l'élocution française*, par Demandre, édition revue, corrigée et augmentée, 1802, 2 vol. in-8 ; une nouvelle édition de la *Géographie de Lacroix*, 1805, 2 vol. in-12, etc.

FONTENELLE (Bernard LE BOVIER de) naquit le 11 février 1657, à Rouen, d'un père avocat, et d'une mère, sœur du grand Corneille. Cet enfant destiné à vivre près d'un siècle, dit l'abbé Trublet, pensa mourir de faiblesse le jour même de sa naissance. Le jeune Fontenelle fit ses études à Rouen chez les Jésuites qu'il a toujours aimés. En rhétorique à 13 ans, il composa pour le prix des palinods une pièce en vers latins, qui fut jugée digne d'être couronnée. Après sa physique, il fit son droit, fut reçu avocat, plaida une cause, la perdit, et promit de ne plus plaider. Il renonça au barreau pour la littérature et la philosophie, entre lesquelles il partagea sa vie. En 1674, à 17 ans, il vint à Paris ; à 20 ans, il fit une partie des opéras de *Psyché* et de *Bellérophon*, qui parurent en 1676 et 1679, sous le nom de Thomas Corneille son oncle. En 1681, il fit jouer sa tragédie d'*Aspar*. Elle ne réussit point ; il en jugea comme le public, et jeta son manuscrit au feu. Ses *Dialogues des morts*, publiés en 1683, reçurent un accueil plus favorable. Ils offrent de la littérature et de la philosophie ; la morale y est agréable, peut-être même trop, et le philosophe n'a pas assez écarté le bel esprit. Voici ses autres ouvrages suivant l'ordre chronologique : *Lettres du chevalier d'Er*, etc. 1685. Elles sont pleines d'esprit, mais non pas de celui qu'il faudrait dans des lettres. On sent trop qu'on a voulu y en mettre, et

qu'elles sont le fruit d'une imagination froide et compassée ; *Entretiens sur la pluralité des mondes*, 1686. « Ce livre, » dit l'auteur du *Siccle de Louis XIV*, « fut le premier exemple de l'art délicat » de répandre des grâces jusque sur la philosophie. » Mais ce fut un exemple dangereux, parce que la véritable parure de la philosophie est l'ordre, la clarté, et surtout la vérité ; et que, depuis cet ouvrage ingénieux, on n'a que trop souvent cherché à y substituer les pointes, les saillies, les faux ornements. Ces mondes, déjà très-douteux en eux-mêmes, sont fondés en partie sur les chimériques tourbillons de Descartes ; *Histoire des oracles*, 1687, tirée de l'ennuyeuse composition de Van Dale sur le même sujet. Cet ouvrage écrit d'un style léger et superficiel en lui-même fut réfuté en 1797, par le Père Baltus. L'ouvrage de ce jésuite, publié sous le titre de *Réponse à l'Histoire des oracles*, parut si décisif à Fontenelle, qu'il n'y répondit point, disant que *le diable avait gagné sa cause*. Il faut convenir néanmoins que son opinion sur les oracles, quoique historiquement fautive, n'aurait peut-être rien eu de reprennable, s'il n'y avait point inséré des maximes qui pouvaient se tourner contre les plus grandes vérités, et conduire à un triste scepticisme. L'esprit d'irréligion se manifeste plus clairement dans la *Relation de l'île de Bornéo* (faussement attribuée à Catherine Bernard), dans le *Traité sur la liberté*, dans l'*Épître sur Basnage à Rome et à Genève*, et dans quelques autres écrits ; *Poésies pastorales*, avec un *Discours sur l'Églogue*, et une *Digression sur les anciens et les modernes*, 1688. Les gens de goût ne veulent pas que ces pastorales soient mises, pour la naïveté et le naturel, à côté de celles de Théocrite et de Virgile. Les bergers de Fontenelle, disent-ils, sont des courtisans ou des petits-maîtres. C'est un nouveau genre pastoral qui tient un peu du roman, et dont l'*Astrée* de d'Urfé, et les comédies de l'*Amyrte* et du *Pastor Fido*, ont fourni le modèle (voyez THÉOCRITE, VIRGILE). Plusieurs volumes des *Mémoires* de l'académie des Sciences. Fontenelle en fut nommé secrétaire en 1699. Il continua de l'être pendant 42 ans, et donna chaque année un volume de l'histoire de cette compagnie. La préface générale est estimée. Dans l'histoire, il jette souvent de la clarté sur des matières obscures. Les *Eloges des académiciens*, répandus dans cette histoire, ont été imprimés séparément en 2 vol. C'est surtout dans ces *Eloges* qu'il déploie toute la coquetterie du bel-esprit. « Ses portraits, dit un cri-

« tique, sont tracés avec art, et quoique » flattés, ils conservent néanmoins un » certain air de ressemblance qui les fait » reconnaître. Il n'approfondit rien, ef- » fleure tout, paraît se jouer de son sujet, » ne donne point à penser au lecteur, » cherche seulement à amuser, le sur- » prend même quelquefois par des traits » ingénieux et fins ; partout on aperçoit » le manège d'une coquette, dont le fard » fait tous les charmes. » L'*His'oire du théâtre français* jusqu'à Corneille, avec la *Vie* de ce célèbre dramatique : cette histoire très-abrégée, mais avec choix, est pleine d'enjouement ; *Réflexions sur la poétique du théâtre, et du théâtre tragique* ; c'est un des ouvrages les plus pensés de Fontenelle, et celui peut-être où, en paraissant moins bel-esprit, il paraît plus homme d'esprit ; *Eléments de Géométrie de l'infini*, in-4, 1727, livre dans lequel les géomètres n'ont guère connu que le mérite de la forme. Une *Tragédie* en prose et six *Comédies* ; les unes et les autres peu théâtrales, et dénuées de chaleur et de force comique ; *Théorie des tourbillons cartésiens*, ouvrage qui, s'il n'est pas de sa vieillesse, méritait d'en être. Fontenelle était grand admirateur de Descartes, et défendit jusqu'à la mort les erreurs dont il s'était laissé prévenir dans l'enfance ; des *Discours moraux et philosophiques* ; des *pièces fugitives*, dont la poésie est faible ; des *lettres*, parmi lesquelles on en trouve quelques-unes de jolies, etc. Tous ces différents ouvrages ont été recueillis en 11 vol. in-12, Paris, 1750, et 8 vol. in-8, Paris, 1790 (à l'exception des écrits de géométrie et de physique), sous le titre d'*Œuvres diverses*. On en avait fait deux éditions en Hollande : l'une en 3 vol. in-fol., 1728 ; l'autre in-4, 3 vol., 1729, ornées toutes deux de figures gravées par B. Picart. Les curieux les recherchent ; mais elles sont beaucoup moins complètes que l'édition en 11 vol. in-12. Ce fut aussi Fontenelle qui donna, en 1732, la nouvelle édition du *Dictionnaire des sciences et arts*, par Thomas Corneille. Malgré un tempérament peu robuste en apparence, Fontenelle n'eut jamais de maladie considérable, pas même la petite vérole. Il n'eut de la vieillesse que la surdité et l'affaiblissement de la vue ; encore cet affaiblissement ne se fit sentir qu'à l'âge de plus de 90 ans. Il mourut le 9 janvier 1757 âgé de 100 ans, moins 29 jours. Un caractère doux et sociable ne le garantit pas de la misanthropie et d'un triste égoïsme. « Les hommes sont sots et méchants, dit-il ; sait-il ; mais tels qu'ils sont, j'ai à vivre avec eux, et je me le suis dit de

« bonne heure. » Ses amis lui reprochèrent plusieurs fois de manquer de sentiment ; il est vrai qu'il n'était pas bon pour ceux qui demandent de la chaleur dans l'amitié. Il voyait très-souvent M^{me} de Tencin ; quand il apprit sa mort : « Eh bien ! dit-il , j'irai dîner chez la Geof-
« frin. » (Voyez ce nom.) Il vivait beaucoup avec l'abbé Dubois, qu'il appelait son ami. Un jour qu'on avait fait à celui-ci présent d'une botte d'asperges dans la primeur, ils convinrent de la faire assaisonner, partie à l'huile, partie à la sauce, pour satisfaire leurs goûts respectifs ; avant l'entremets, l'abbé Dubois est frappé d'une apoplexie, et tombe sans connaissance. Fontenelle court sur l'escalier et crie à la cuisinière : « Toutes les as-
« perges à la sauce, toutes les asperges à la sauce. » Quoiqu'il fût né sans biens, il laissa de grandes richesses ; sa philosophie n'ayant pu l'affranchir d'amasser, et d'ajouter à la qualité de bel-esprit celle de financier. On trouvera de plus amples détails sur Fontenelle dans les *Mémoires pour servir à l'histoire de sa Vie et de ses ouvrages*, par M. l'abbé Trublet, Amsterdam, 1761, in-12 ; mais il faut se souvenir que c'est un admirateur, un panégyriste qui déploie en faveur de son héros toutes les ressources de l'enthousiasme. Un écrivain, aussi zélé pour les bons principes que pour le bon goût et la belle littérature, l'a appelé un homme sans caractère et sans talent prononcé, moitié philosophe, moitié bel-esprit ; grimacier, dont tous les ouvrages sont défigurés par une continuelle afféterie d'expressions et d'idées, par des tons précieux et maniérés, par des pointes ; qui dans les sciences n'a rien inventé, et n'avait que le talent d'exposer avec méthode et clarté les inventions d'autrui. Fontenelle étant jugé ici un peu sévèrement, nous croyons devoir ajouter au jugement de Feller celui de l'abbé Sabatier : « En envisageant, dit-il, M. de Fontenelle comme poète, il faut oublier, pour sa gloire, qu'il a fait des tragédies, des comédies, et ne se ressouvenir que de l'opéra de *Thétis et Pélée* (La Harpe même dit qu'il ne dut son succès qu'à la musique et aux accessoires du théâtre) ; ses autres poésies paraîtront également médiocres à ceux qui préfèrent le naturel à l'affectation du bel-esprit. Ses églogues surtout sont des entretiens de petits-maîtres raffinés, et non des pastorales dont la candeur et la simplicité doivent faire le premier agrément. Comme prosateur il serait dangereux de prendre en tout sa manière d'écrire pour modèle ; la finesse et l'agrément trop recherché qui régner

dans sa prose sont des amorces séduisantes, propres à égarer les jeunes esprits... Les *Dialogues des morts* ne sont que des assauts de pensées brillantes, où l'auteur cherche plus à étonner par les interlocuteurs disparates, qu'à instruire, en développant le vrai caractère ; ce n'est pas ainsi que l'on écrit la morale, l'élégance de l'esprit ne peut que l'affaiblir. Si l'écrivain dont nous parlons était réduit à la seule gloire d'avoir mis au jour de pareilles productions, sa célébrité aurait fini avec sa vie, et même avant. Mais en reconnaissant les défauts du bel-esprit, on ne peut s'empêcher de rendre justice au philosophe. Le talent particulier qu'il a eu de mettre à la portée de tout le monde les matières les plus abstraites ; de revêtir de la clarté et des agréments du style les sujets les plus ingrats ; de répandre dans ses ouvrages les connaissances les plus étendues, sans affectation, avec ordre et dans la plus grande précision ; de dominer, par l'aisance de son esprit tout ce qui se présentait sous sa plume, dans les genres les plus opposés et les plus difficiles, lui assurent la gloire d'une intelligence fine, prompte, profonde, et celle du mérite rare d'avoir su communiquer aux autres, sans effort, ce qui paraissait avant lui au-dessus de la pénétration du commun des lecteurs. C'est ce qu'il est facile de remarquer dans son livre sur la *Pluralité des mondes*, dans son *Histoire de l'académie des Sciences*, et dans les *Eloges* qu'il a faits de plusieurs académiciens. Le premier ouvrage fait admirer un esprit lumineux qui se joue de l'embarras des systèmes, procède avec dextérité à travers les contradictions, développe sans gêne les principes qu'il a établis, et fait adopter ses idées, non en faisant sentir la touche intime de la persuasion, encore moins la force de la conviction, mais par le talent de plaire et d'amuser, etc. S'il s'égara dans ses idées, il n'eut pas la témérité de les réduire en systèmes ; s'il avança quelques propositions un peu hardies, il ne les défendit pas avec opiniâtreté ; s'il eut quelques démêlés littéraires, il les soutint constamment avec honnêteté, ou termina par un silence, toujours sage quand on n'offre aux autres que des découvertes opposées aux idées reçues. Ces qualités rendirent au moins sa philosophie respectable dans ses sentiments, quoiqu'elle ne fût pas toujours sûre dans ses maximes. » Pour justifier Fontenelle sur sa manière de penser, nous ajouterons ici le jugement que l'auteur des *Mémoires pour servir à l'Histoire ecclésiastique* a porté sur cet écrivain : *l'Histoire des oracles*, ne don-

ne, ni en soi, ni par la manière dont il est traité aucun motif suffisant pour suspecter la religion de Fontenelle. On lui attribue la *Relation de l'île de Bornéo*, citée par Bayle, et qui renferme une histoire allégorique et critique de l'Eglise de Rome et de celle de Genève. Ce morceau si court ne pourrait être regardé que comme une plaisanterie, et ne saurait convaincre Fontenelle d'incrédulité. Fontenelle ne parle jamais de la religion qu'avec respect dans ses écrits avoués. S'il lui eût été contraire, il aurait pu glisser de temps en temps quelques traits contre elle. Il ne l'a point fait, quoiqu'il fût assez porté, par la trempe de son esprit, aux allusions fines et aux épigrammes plus ou moins voilées, et qu'il les ait prodiguées sur d'autres sujets. Dans ses *Eloges des académiciens*, il ne manque jamais de faire mention de leur attachement et de leur respect pour la religion, sans que sans doute rien ne l'obligeât à en parler. Voltaire, dans sa *Correspondance*, lui reproche d'avoir été un lâche : ce qui veut dire apparemment, qu'il n'avait pas de zèle pour la philosophie. La Harpe dit qu'il pratiquait tous ses devoirs publics de la religion ; et, suivant Moréri, il demanda lui-même les sacrements de l'Eglise, qu'il reçut avec une parfaite connaissance. Il dit au curé de l'église de Saint-Roch qu'il avait vécu et voulait mourir dans le sein de l'Eglise catholique. Non, Fontenelle, que la secte philosophiste a voulu revendiquer comme Bacon, Euler et tant d'autres (voyez EULER), n'était pas incrédule ; il croyait, comme Newton, les vérités nécessaires aux hommes que Pascal a défendues, que Descartes a respectées. Ce qu'il a dit du livre de l'*Imitation* est une confession de foi très-chrétienne : « L'*Imitation de Jésus-Christ* est le plus beau livre qui soit sorti de la main des hommes, puisque l'*Evangelie* n'en vient pas. » Mais Fontenelle a prouvé sa foi chrétienne plus amplement. Il est auteur d'un *Discours sur la patience*, d'un autre sur l'*Existence de Dieu*, qui sont dans ses *Oeuvres* (Paris, Belin, 1818, 3 vol. in-8 compact), et d'un autre sur le danger qu'il y a dans certaines voies qui paraissent sûres. Ce dernier est peu connu, parce qu'il fut publié sous un autre nom que celui de l'auteur (voyez D'ALEMBERT, *Eloge* de l'abbé Mongin). Voici un fragment de ce discours, où l'auteur enseigne quelle conduite on doit tenir dans le doute de la vie future : « Quiconque voudra examiner qu'un bonheur excellent et infini peut être la suite de la bonne vie qu'on aura menée sur la terre, ou

« qu'un état opposé peut être le châtiment d'une conduite déréglée, un tel homme doit nécessairement avouer qu'il juge très-mal, s'il ne conclut pas de là qu'une bonne vie, jointe à l'attente d'une félicité éternelle qui peut arriver, est préférable à une mauvaise vie, accompagnée de la crainte de cette affreuse misère dans laquelle il est fort possible que le méchant se trouve un jour enveloppé, ou pour le moins de l'épouvantable et incertaine espérance d'être anéanti. Tout cela est de la dernière évidence, quand même les gens de bien n'auraient que des maux à essuyer dans ce monde, et que les méchants y godaierent une perpétuelle félicité ; ce qui pour l'ordinaire est tout autrement. De sorte que les méchants n'ont pas grand sujet de se glorifier de la différence de leur état, par rapport même aux biens dont ils jouissent, ou plutôt, à bien considérer toutes les choses, ils ont, je crois, la plus mauvaise part même dans cette vie. Mais lorsqu'on met en balance un bonheur infini avec une infinie misère, si le pis qui en puisse arriver à un homme de bien, supposé qu'il se trompe, est le plus grand avantage que le méchant puisse obtenir au cas qu'il vienne à rencontrer juste, quel est l'homme qui peut en courir le hasard, s'il n'a pas tout à fait perdu l'esprit ? Qui pourrait être assez fou pour résoudre en soi-même de s'exposer à un danger possible d'être infiniment malheureux, de sorte qu'il n'y ait rien à gagner pour lui que le pur néant s'il vient échapper à ce danger ? L'homme de bien, au contraire, hasarde le néant contre un bonheur infini, dont il doit jouir si le succès suit son attente. Si son espérance se trouve bien fondée, il est éternellement heureux ; et, s'il se trompe, il n'est pas malheureux ; il ne sent rien. D'un autre côté, si le méchant a raison, il n'est pas heureux et, s'il se trompe, il est infiniment misérable. N'est-ce pas un des plus visibles dérégléments de l'esprit où les hommes puissent tomber, que de ne pas voir du premier coup d'œil quel parti doit être préféré dans cette rencontre. » Il faudrait citer encore. Bornons-nous à cette invocation au Fils de Dieu, extraite du *Disc. sur la patience* : « Inspirez-nous, Verbe incarné, cette vertu héroïque si éloignée de la corruption qui nous est devenue naturelle ; daignez nous instruire dans la science de souffrir. Vous qui êtes la raison et la sagesse de votre adorable Père, devenez aussi la nôtre,

pour régler nos emportements auxquels la nature s'abandonne dans les affections. »

FONTETTE. (Voyez FEVRET.)

FONTRAILLES (Louis d'ASTARAC, marquis de), fut choisi par Monsieur pour aller négocier en Espagne un traité, qui lui fournit les moyens de chasser le cardinal de Richelieu; mais il eut le bonheur de n'être pas arrêté comme M. de Cinq-Mars. Il revint en France après la mort du cardinal, et ne mourut qu'en 1677. On a de lui une *Relation des choses particulières de la cour, pendant la faveur de Cinq-Mars*, imprimée au tome 1^{er} des *Mémoires* de Montrésor.

FONVIELLE (François - Bernard-Anne, chevalier de), né en 1759 à Toulouse, d'une famille honorable, mort en 1837 à Paris, se montra, dès le commencement de la Révolution, dévoué à la royauté, et sa fidélité traversa sans tache les diverses phases de notre longue anarchie. La pensée de Dieu remplit seule les derniers moments de ce vieillard, que des pensées frivoles avaient souvent préoccupé, comme l'indiquent plusieurs de ses écrits. Parmi les ouvrages du chevalier de Fonvielle, qui forment environ quarante volumes, nous nous bornerons à citer : *Essais sur la France au 1^{er} mai 1796*; l'*Académie des ignorants*, journal politique; et un *Recueil de fables*, qui assure un rang à son auteur parmi les fabulistes de l'époque.

FOPPENS (Jean-François), né à Bruxelles en 1689, chanoine de Malines et archidiacre, mourut le 16 juillet 1761, âgé de 72 ans. Ses talents, ses vertus, et surtout son zèle pour la religion, le firent regretter universellement. On a de lui : *Bibliotheca belgica*, Bruxelles, chez son frère Pierre Foppens, 1739, 2 vol. in-4, où il a fait entrer les ouvrages d'Aubert Le Mire, de François Swertius et de Valère André, sur les auteurs belgiques. Il a fait de grandes additions à ces auteurs, et continué la *Bibliothèque belgique* depuis 640 où finit celle de Valère André, jusqu'à l'an 1680. Cet ouvrage est estimé et mérite de l'être à bien des égards; on y désirerait un peu plus de critique et d'exactitude; une édition du *Recueil diplomatique* d'Aubert Le Mire, Bruxelles, 1723, 2 vol. in-fol., enrichie de nouvelles notes et de tables, augmentée d'un grand nombre de diplômes inconnus à Aubert Le Mire. Il ajouta ensuite deux vol. in-folio à cette collection, l'un en 1734, l'autre en 1748; *Historia episcopatus Antuerpiensis*, Bruxelles, 1717, in-4; *Historia episcopatus Sylvaeducensis*, Bruxelles, 1721, in-4; *Chronologia sacra*

episcoporum Belgii ab anno 1561 ad annum 1761, in-12; ouvrage en vers avec des notes historiques en prose; un grand nombre de poèmes latins, dénués la plupart d'énergie, et de cet enthousiasme qui constitue la vraie poésie, mais toujours sages dans leur objet et les vues de l'auteur.

FORBIN (Toussaint de), plus connu sous le nom de *cardinal de Janson*, d'une famille illustre de Provence, fut successivement évêque de Digne, de Marseille et de Beauvais. Louis XIV, connaissant le talent singulier qu'il avait de manier les affaires, le nomma son ambassadeur en Pologne. Jean Sobieski, qui dut en partie à son crédit le trône de cette république, lui en marqua sa reconnaissance, en le faisant parvenir au cardinalat. Envoyé à Rome sous Innocent XII, et sous Clément XI, il traita avec tant de sagesse les affaires de France, qu'il fut honoré en 1706 de la charge de grand-aumônier. Il mourut à Paris en 1715, à 83 ans. C'était un homme spirituel et presté aux réparties vives. Il fut un des plus ardents adversaires de l'*Apologie des carmélites*. Nous avons une *Censure* qu'il publia contre elle, étant évêque de Digne.

FORBIN (Claude, chevalier de), commença dès sa première jeunesse à servir sur mer, et il continua avec beaucoup d'intelligence, de courage et d'activité. Après avoir été grand-amiral du roi de Siam, à qui il fut laissé, en 1686, par le chevalier de Chaumont, il se signala sur la mer Adriatique. Il attaqua, en 1706, près du Texel, avec cinq petits vaisseaux, une escorte ennemie forte de six vaisseaux de guerre de 50 à 60 canons. Il en enleva un, brûla un autre, coula bas un troisième, et dispersa le reste. Devenu chef d'escadre, il dissipa dans les mers du nord trois différentes flottes anglaises destinées pour la Moscovie. A son retour il battit, avec Duguay-Trouin, une autre flotte anglaise. Ses infirmités, ou plutôt le mécontentement qu'il avait des ministres, l'ayant obligé de quitter le service, il se retira, vers 1710, auprès de Marseille. Il y mourut en 1733, à 77 ans.

FORBIN (Louis-Nicolas-Philippe-Auguste, comte de), directeur-général des musées de France, né en 1779 à La Roque en Provence, échappa comme par miracle aux dangers qu'il courut dans sa première jeunesse. Réfugié à Lyon pendant le premier siège de cette ville par les troupes de la Convention, il y vit périr son oncle et son père. Privé de toute fortune, un habile dessinateur de Lyon,

Boissieu, le recueillit et lui enseigna les éléments de l'art auquel il dut plus tard sa fortune et son illustration. Forcé d'entrer dans un bataillon dirigé sur Nice, puis sur Toulon, il trouva dans cette ville le peintre Granet, qui devint son ami. A la fin de la campagne, il se rendit à Paris et perfectionna dans l'école de David son talent naissant; mais atteint par la conscription, il fut obligé de reprendre les armes; son colonel, plus tard le lieutenant-général Sébastiani, le dispensa de ses devoirs militaires pour qu'il pût continuer de se livrer à la peinture, et finit par lui faire obtenir son congé. Le comte de Forbin se rendit ensuite en Italie, où il trouva une protection spéciale dans les membres de la famille de Bonaparte, et ne revint à Paris qu'à l'époque du couronnement de l'empereur. Nommé chambellan de la princesse Pauline, il ne tarda pas encore à reprendre du service, et fit plusieurs campagnes en Autriche, en Espagne et en Portugal. A la paix de Schœnbrunn, il quitta l'armée et ses fonctions de chambellan, puis retourna à Rome, où son talent comme peintre grandit par l'étude consciencieuse des modèles. De retour à Paris après la Restauration, il y exposa son tableau de *L'Eruption du Vésuve*, qui lui ouvrit les portes de l'Institut. Nommé, peu de temps après, directeur des Musées royaux, il s'occupa de les enrichir et de combler les lacunes qu'y avait laissées le passage des alliés en 1815. Il fit en 1817 et en 1818 un voyage en Syrie, en Grèce et en Egypte, dont il publia la *Relation*. En 1821, chargé de l'inspection générale des musées de France, il s'acquitta de ses fonctions avec tant de zèle que dans l'espace de quelques années il les eut tous visités et réorganisés. Après avoir agrandi le Musée royal, il en établit un au Luxembourg pour les ouvrages des peintres vivants, et un autre à Versailles, où il réunit les tableaux des maîtres français que le défaut de place ne permettait pas d'étaler au Musée royal. Malgré ses occupations, il continuait de cultiver la peinture avec un zèle croissant, et trouvait encore des loisirs à donner aux lettres, qu'il aimait et dans lesquelles il aurait pu se faire une réputation brillante. Lors de la révolution de 1830, il conserva la place qu'il remplissait avec tant de distinction. Il mourut en février 1841. Parmi ses productions comme peintre, on citera : la *Vision d'Ossian*; la *Procession des pénitents noirs*; *Inès de Castro*; la *Mort de Pléine*; *Gonsalve de Cordoue*; une *Scène de l'Inquisition*; un *Arabe mourant de la peste*

au lazaret de Saint-Jean-d'Acre; la *Vue du Campo santo* à Pise, et celle du *Clocher de Santa-Maria-Novella* à Florence. Comme littérateur il a publié : *Charles Barimore*, 1810, 4^e édition, 1823, 2 vol. in-12; *Voyage dans le Levant*, 1819, grand in-fol., fig.; *Souvenirs de la Sicile*, 1823, in-8; *Un mois à Venise, ou Recueil de vues pittoresques*, 1824-1825, in-fol.

FORBONNAIS (François Vénou de), inspecteur-général des monnaies de France, de l'Institut national, né au Mans le 2 octobre 1722, s'adonna entièrement à l'étude de l'économie politique, et recueillit un grand nombre d'observations importantes sur les manufactures, le commerce, la marine, les colonies, la valeur des monnaies. Sous le ministère de Silhouette, il proposa divers plans de finances et des vues utiles; mais il fut contrarié dans ses projets de réforme, et exilé dans ses terres. Du fond de sa retraite, il continua de correspondre avec les intendants des finances, et surtout avec le fameux abbé Terray, qui lui demanda des Mémoires et fit des efforts inutiles pour le ramener au timon des affaires. Il mourut le 20 septembre 1800. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages sur les finances et le commerce, où l'on trouve d'excellentes vues; ils sont écrits d'une manière noble, facile et souvent élégante.

FORCADEL (Etienne), *Forcatulus*, professeur en droit à Toulouse, était né en 1534 à Béziers, et mourut en 1573. Ses écrits consistent en poésies latines et françaises, 1579, in-8, les unes et les autres très-médiocres; en livres de droit, un peu moins mauvais, et en histoires. Les titres de ces ouvrages pourront donner une idée de son style précieux et affecté. *Necromantia, sive occultæ jurisprudentiæ tractatus, in centum viginti quinque dialogos distinctus; Sphæra legalis dialogus unus; Cupido jurisperitæ, in viginti duo capita divisus; Penus juris civilis, sive de alimentis, capita triginta continens; Aviarum juris civilis in novem capita partitum; Commentarius in titulum de justitiâ et jure, lib. I Digestorum; Tractatio dilucida rei criminalis, in quatuor digesta partes; Commentarius nobilis in jura feudorum.*

FORCE (Jacques-Nompar de CAUMONT, duc de La), fils de François, seigneur de La Force, qui fut tué dans son lit, avec Armand son fils aîné, pendant le massacre de la Saint-Barthélemy. Jacques, qui n'avait que 9 ans, et qui était couché avec eux, se cacha si adroitement entre le corps de son père et celui de son

frère, qu'il échappa au glaive des assassins. C'est lui-même qui a écrit cet événement dans des Mémoires conservés dans sa maison, et cités dans la *Henriade*. Il porta les armes sous Henri IV, et servit ensuite les réformés contre Louis XIII, surtout au siège de Montauban en 1621. L'année d'après, La Force, s'étant détaché des erreurs et des séditeuses intrigues des huguenots, prit Pignerol, et défit les Espagnols à Carignan en 1630. Quatre ans après il passa en Allemagne, fit lever le siège de Philisbourg, secourut Heidelberg, et prit Spire en 1635. Sa terre de La Force, en Périgord, fut érigée en duché-pairie l'an 1637. Il s'y retira, après avoir rendu des services importants à l'Etat, et mourut plein de jours et de gloire en 1652. Ce n'était pas, suivant l'abbé Le Gendre, le général le plus renommé de son siècle; mais ce n'était pas aussi le moins habile.

FORCE (Armand-Nompar de CAUMONT, duc de La), fils du précédent, et maréchal de France comme lui, obtint le bâton en 1652, pour avoir servi avec distinction contre les huguenots. Le combat de Ravon, où il défit 2,000 impériaux, et prit prisonnier Colloredo leur général, lui fit beaucoup d'honneur. Il mourut en 1675, à 95 ans. Une longue vie était, ce semble, le partage de cette famille illustre.

FORCE (Charlotte-Rose de CAUMONT de La), de l'académie des *Ricovrati* de Padoue, était petite-fille de Jacques de La Force, et mourut en 1724, à 74 ans. Elle a illustré le Parnasse français par ses vers, et la république des lettres par sa prose. On a d'elle, dans le premier genre, une *Épître à M^{me} de Maintenon*, et un *Poème dédié à la princesse de Conti*, sous le titre de *Château en Espagne*, qui ne manque ni d'imagination ni de génie. On connaît d'elle, dans le second genre: l'*Histoire secrète de Bourgogne*, en 2 vol. in-12, roman assez bien écrit, Paris, 1691; celle de *Marguerite de Valois*, 4 vol. in-12, Paris, 1719; la *Vie de Catherine de Bourbon*; *Les Fées, contes des contes*, sans nom d'auteur, in-12; *Mémoires historiques de la duchesse de Bar, sœur de Henri IV, etc.*, in-12; *Gustave Wasa*, in-12, qu'on ne lit guère. Le fond de presque tous les ouvrages de M^{lle} de La Force est historique; mais la broderie en est romanesque. Elle avait épousé, en 1687, Charles de Brion; mais le mariage fut déclaré nul au bout de dix jours.

FOREIRO (François), en latin *Forerius*, dominicain de Lisbonne, mort en

1581, fut un des trois théologiens choisis pour travailler au *Catéchisme du concile de Trente*, où il avait fait admirer son talent pour la chaire. On a de lui un savant *Commentaire sur Isaïe*, inséré dans le *Recueil des grands critiques*.

FORER (Laurent), jésuite suisse et fameux controversiste, né en 1580, professa la philosophie, la théologie et la controverse dans plusieurs collèges de son Ordre, devint chancelier de l'Université de Dillingen, puis recteur du collège de Lucerne, et mourut en 1659, confesseur de l'évêque d'Augsbourg. Il laissa 44 ouvrages tant en latin qu'en allemand. Les principaux sont: *Symbolum catholicum, lutheranum, calvinianum cum apostolico collatum*, Dillingen, 1622, in-4; *Gramm. proleus, arcanorum Societatis Jesu Dædalus dedolatus, et genuino suo cultu representatus; accessit auctarium animadversionum in Gasparis Scioppij ecclesiasticam astrologiam*, Ingolstadt, 1636, in-8, etc.

FORESTI (Jacques-Philippe de), né en 1434 à Salio, près de Bergame, est plus connu sous le nom de *Philippe de Bergame*. Il entra dans l'Ordre des Augustins et s'y fit un nom. Il mourut le 15 juin 1520, âgé de 86 ans, après avoir publié une *Chronique* depuis Adam jusqu'en 1505, et continuée depuis jusqu'en 1535, Paris, 1535, in-fol. Elle eut beaucoup de cours dans le siècle de l'auteur; elle ne le méritait guère. Si l'on excepte les événements dont il a pu être témoin, tout le reste n'est qu'une informe compilation des historiens les plus crédules. On a encore de Foresti: *Confessionale, ou Interrogatorium*, Venise, 1487, in-fol., et un *Traité des femmes illustres*, Ferrare, 1497, in-fol., en latin.

FORFAIT (Pierre-Alexandre), ingénieur-constructeur de la marine, né à Rouen en 1752. Il fut nommé membre de l'Assemblée législative en 1791, et il eut le courage de s'opposer à toutes les propositions révolutionnaires faites par des têtes exaltées. Il alla ensuite reprendre ses fonctions au Havre, et devint successivement ministre de la marine, conseiller d'Etat, inspecteur-général de la flotille destinée contre l'Angleterre, commandant de la Légion d'Honneur, préfet maritime au Havre, puis à Gènes. Desservi par des envieux, qui parvinrent à lui faire perdre la confiance du gouvernement, il se retira au sein de sa famille, et mourut des suites d'une attaque d'apoplexie le 9 novembre 1807. Il a laissé: un *Mémoire*, en latin, sur les *cannaux navigables*, couronné par l'académie de Mantoue en 1773; un *Traité*

élémentaire de la mâture des vaisseaux, Paris, 1788, 1 vol. in-4, ouvrage entrepris par ordre du ministre de la marine, pour l'instruction des élèves, et qui annonce que l'auteur avait bien approfondi son sujet.

FORKEL (Jean-Nicolas), musicien et docteur en philosophie, né le 22 février 1749, à Meeder près de Cobourg, mort le 20 mars 1818, composa des *Symphonies*, des *Oratorios*, des *Cantates*, des *Concertos*, des *Sonates*. Il a publié plusieurs ouvrages en allemand : *La Théorie de la musique*; *Bibliothèque musicale et critique*; *Histoire générale de la musique*, 1788-1801, 2 vol. in-4, ouvrage que Marpurg considérait comme une production dont l'Allemagne devait s'enorgueillir, et qui est resté incomplet; *Sur la Littérature universelle de la musique*, Leipzig, 1790, livre destiné à faire connaître tous les écrits qui ont été publiés sur cette matière.

FORMAGE (Jacques-Charles-César), né à Coupe-Sartre, près de Lisieux, en 1749, occupa plusieurs chaires dans l'enseignement, cultiva la poésie latine et française, et mourut le 11 septembre 1808, laissant : *In licentiam nostræ poeseos carmen*; *Ignis*; *In pestem quæ Rothomago incubuit*; *Stances sur la guerre d'Amérique*; ces trois poèmes et les stances ont été couronnées par l'académie de l'Immaculée-Conception de Rouen en 1778, 1779 et 1780, et insérés dans le *Recueil des pièces de cette académie*; *Discours sur la réunion de la Normandie à la couronne de France sous Philippe-Auguste*, couronné en 1781 par la même académie, et inséré par extraits dans son *Recueil*; des *Fables* mises en vers, qui n'ont rien de remarquable, quoiqu'elles lui aient fait quelque réputation.

FORMEY (Jean-Henri-Samuel), ministre protestant, né à Berlin, d'une famille de réfugiés français, fut nommé pasteur à Brandebourg à 20 ans, puis à Berlin. En 1737, il obtint la chaire d'éloquence au collège français de cette ville, et en 1739, celle de philosophie, vacante par la mort de Lacroze. Son mérite lui valut la place de secrétaire correspondant de la princesse Henriette-Marie de Prusse, retirée au château de Coepenick, celle de conseiller privé au directoire français et de secrétaire perpétuel de l'académie de Berlin. Il mourut le 8 mars 1797. On dit qu'il était attaché à la révélation, et c'est peut-être pour cela que Voltaire l'a tourné en ridicule. Il a publié un très-grand nombre d'ouvrages; les principaux sont : *Mémoires pour servir à l'histoire et au droit public de la*

Pologne, La Haye, 1741, et Francfort, 1754, in-8; *La belle Wolfienne, ou Abrégé de la philosophie wolfienne*, La Haye, 1741, 6 vol. in-8, et 1744, 6 vol. in-12; *Conseils pour former une bibliothèque peu nombreuse, mais choisie*, 1746, in-12, souvent réimprimés; *Pensées raisonnables opposées aux pensées philosophiques*, 1749 et 1756, in-8; *Le Philosophe chrétien*, Leyde, 1750-56, 4 vol. in-8: c'est le recueil d'une partie des sermons de l'auteur; *Discours moraux pour servir de suite au Philosophe chrétien*, 1715, 2 vol. in-12; *Mélanges philosophiques*, 1754, 2 vol. in-8; *Eloges des académiciens de Berlin et de divers autres savants*, 1757, 2 vol. in-12; *Le Philosophe païen, ou Pensées de Plin*, avec un *Commentaire littéraire et moral*, 1759, 3 vol. in-12; *Principes élémentaires des belles-lettres*, 1758 et 63, in-12; *Abrégé de l'histoire de la philosophie*, 1760, in-8; *Abrégé de l'histoire ecclésiastique*, 1762, 2 vol. in-12; *Anti-Émile*, 1762 et 1764, in-8; *Émile chrétien, consacré à l'utilité publique*, Berlin, 1764, 2 vol. in-8.; *Sermons sur divers textes de l'Écriture-Sainte*, 1776, 2 vol. in-8. Il a travaillé à la *Bibliothèque germanique* avec Beausobre, et commencé une autre collection sous le titre de *Nouvelle bibliothèque germanique*, 25 vol. in-8. Il a aussi coopéré au *Journal de Berlin*, à la *Bibliothèque centrale*, à la *Bibliothèque des sciences et des beaux-arts*, aux *Nouvelles littéraires*, au *Journal encyclopédique*, etc.

FORMOSE, évêque de Porto, succéda au pape Etienne V le 19 septembre 891. C'est le premier évêque transféré d'un autre siège à celui de Rome. Formose, déjà évêque, ne reçut point de nouvelle imposition des mains : il fut seulement intronisé. Il mourut en 896, après avoir couronné Arnoul empereur. Etienne VI, successeur de Formose, après le court pontificat de Boniface VI, fit déterrer son corps, après avoir condamné sa mémoire. (Voyez ETIENNE VI.) Jean IX assembla un concile en 898, qui cassa les articles du synode convoqué par Etienne VI, et rétablit la mémoire de Formose. (Voyez AUXILIUS.)

FORNARI (Marie-Victoire), né à Gênes en 1562, fut mariée à Ange Strato, de qui elle eut trois fils et deux filles qui tous embrassèrent la vie religieuse. Après la mort de son mari, elle institua l'Ordre des Annonciades célestes, et mourut en odeur de sainteté le 15 décembre 1617. Sa Vie a été imprimée à Paris, en 1770, in-12. Son Ordre a une centaine de maisons, en Italie, en Allemagne et en France. Les religieuses sont habillées de blanc avec

m scapulaire bleu-de-ciel, et le manteau le même; c'est de là qu'elles ont tiré sur nom de *Célestes*.

FORNICI (Jean), chanoine de la collégiale de Saint-Eustache à Rome, maître des cérémonies pontificales, secrétaire de la congrégation des cérémonies, archiviste de la pénitencerie et consultant de la congrégation des indulgences, mort le 11 avril 1828. Il avait de grandes connaissances liturgiques, et a laissé : deux *collections de questions et de réponses sur des doutes liturgiques*; des *Notes* imprimées par ordre de la congrégation des rites; et des *Institutions liturgiques*, composées pour le sénat romain. On a encore de lui un *Recueil de Panégyriques*, imprimé plusieurs fois.

FORSKAL (Pierre), naturaliste et voyageur suédois, né en 1736. Il accompagna Niebuhr dans un voyage en Asie; alla ensuite à Malte, et parvint en Egypte, où, en remontant le Nil, il fut pris et dépouillé par les Arabes. Ayant été attaqué de la peste, il mourut à Djerim en Arabie en 1763. Niebuhr rassembla ses papiers, et publia les ouvrages suivants : *Descriptiones animalium, avium, amphibiorum, quæ in itinere orientali observavit Petrus Forskal*, Hauniae, 1775, 1-4; *Flora ægyptiaco-arabica, sive Descriptiones plantarum, etc.*, 1775, in-4; *cones rerum naturalium quas in itinere orientali depingi curavit Forskal*, 1776, 1-4.

FORSTER (Froben, en latin *Frobenius*), prince-abbé de Saint-Emmeran de l'Ordre de Saint-Benoît, né à Konigsfeld en Bavière le 30 août 1709, mort le 12 octobre 1791, aimait les sciences, et s'efforça de les faire fleurir dans son abbaye. Il a laissé une *Édition d'Alcuin*, sous ce titre : *Beati Flacci Albini seu Alcuini... opera... de novo collata, multis locis emendata, et opusculis primùm repertis plurimùm aucta*, 2 parties 1777, 4 vol., in-fol., laquelle il joignit 71 lettres inédites qu'il fit venir d'Angleterre; un grand nombre de variantes et de corrections, fruit de recherches laborieuses faites dans les bibliothèques d'Allemagne; six *Dissertationes atinæ*, sur divers sujets de philosophie et de théologie; une *Dissertation allemande, sur le concile d'Aschwin* (Haute-Bavière), tenu en 1763 : elle se trouve dans le tome 1^{er} des *Mémoires de l'Académie des sciences de Bavière*; *Libellus adversus hæresin Felicis (Urgellensis)*, avec une *Préface* du Père Foggini; et quelques autres ouvrages.

FORSTER (Jean-Rheinold), célèbre naturaliste et voyageur prussien, issu d'une famille anglaise qui avait quitté sa patrie,

à cause des troubles politiques du règne de Charles 1^{er}. Il exerça d'abord les fonctions de prédicateur à Nassenhuben près de Dantzick; mais son revenu ne suffisant pas à l'entretien d'une famille qui prenait de l'accroissement, il accepta la proposition qu'on lui fit d'aller en Russie diriger les nouvelles colonies de Saratoff. Ce poste peu avantageux le décida de se rendre à Londres en 1766, et il fut choisi pour accompagner comme naturaliste le capitaine Cook dans son voyage autour du monde. La dureté de son caractère lui fit beaucoup d'ennemis, et lui attira des persécutions qui le décidèrent à quitter un pays dont le séjour lui était devenu insupportable. Frédéric II, dont il avait fixé l'attention, lui fournit les moyens de revenir; il le nomma professeur d'histoire naturelle, et inspecteur du jardin botanique à Halle. Malgré le zèle qu'il apportait à tout ce qui pouvait faire fleurir cette Université, il ne put gagner l'amitié de ses confrères les professeurs; que son caractère vif, irritable et susceptible éloignait de lui. Un goût désordonné pour le jeu ajoutait encore à ses malheurs en épuisant toutes ses ressources. La mort de ses deux fils vint les aggraver encore. Il succomba à une longue maladie le 9 décembre 1798. Peu de savants ont possédé des connaissances aussi étendues que Forster; il savait dix-sept langues mortes et vivantes, entre autres, le copte et le samaritain; et il joignait à une lecture immense le talent de bien observer. On a de lui : *Introduction à la minéralogie*, Londres, 1768, in-8, en anglais, ainsi que les deux ouvrages suivants : *Catalogue d'insectes anglais*, Warrington, 1770, in-8; *Catalogue des animaux de l'Amérique anglaise, avec des instructions succinctes pour rassembler, conserver et transporter toutes sortes de curiosités naturelles*, 1770, in-8; *Flora America septentrionalis (for a Catalogue of the plants of north America)*, 1771, in-8; *Characteres generum plantarum, quas in itinere ad insulas maris australis collegerunt, descripserunt, delinearunt, annis 1772, 1785; J. R. Forster, et G. Forster*, Gottingue, 1776, in-4; *Observations faites dans un voyage autour du monde, sur la géographie physique, l'histoire naturelle et la philosophie morale*, Londres, 1778, in-4, en anglais, traduit en allemand, en hollandais, en suédois, et en français par Pingeron, formant le 5^e vol. de l'édition française, in-4 du 2^e voyage de Cook. C'est un résumé aussi instructif qu'intéressant de ce fameux voyage; *Zoologia Indicar rarioris spicilegium*, avec une tra-

duction en allemand, Halle, 1781 et 1793, in-fol.; *Tableau de l'Angleterre pour l'année 1780*, continué jusqu'à l'année 1783, in-8, en anglais : l'auteur le traduisit en allemand; *Histoire des découvertes et des voyages faits dans le Nord* (en allemand), Francfort-sur-l'Oder, 1784, in-8, traduit en anglais, Londres, 1786, et en français, d'après la version anglaise, par Broussonnet, Paris, 1788, in-8; *Enchiridion historiae naturalis inserviens*, 1788, in-8; *Magasin des voyages les plus récents*, trad. de diverses langues, et enrichi de remarques, Halle, 1790-98, 16 vol. in-8; *Observations et vérités jointes à quelques principes qui ont acquis un haut degré de vraisemblance*, ou *Matériaux pour un nouvel essai sur la théorie de la terre australe*, Leipsick, 1798, in-8.

FORSYTH (Guillaume), jardinier distingué, né en Ecosse en 1737, vint à Londres en 1763, et, peu après, devint disciple du célèbre Miller, jardinier du jardin des apothécaires à Chelsea, et lui succéda en 1771. Le roi le nomma, en 1784, surintendant de ses jardins royaux de Kensington et de St-James. Il mourut le 25 juillet 1804. Il était membre de la société des antiquaires et d'autres corps savants. On lui doit : *Observations sur les maladies, les défauts et les accidents auxquels les arbres à fruit et les arbres forestiers sont sujets*, Londres, 1791, in-8; *Traité de la culture des arbres fruitiers*, Londres, 1802, in-4, trad. en français, avec des Notes par Pictet-Mallet, Genève et Paris, 1803, in-8. Ce livre, qui contient le résultat de tous ses travaux, a eu trois éditions en peu de temps.

FORTE (Voy. FORTIO).

FORTESCUE (Jean), lord, chef de justice et grand chancelier d'Angleterre, sous le règne de Henri VI, naquit dans le 15^e siècle à Weard-Giflford, dans le Devonshire. Son nom est très-connu en Angleterre; sa réputation de jurisconsulte repose sur plusieurs ouvrages estimés qui ont pour objet la *Loi naturelle* et les *Lois de l'Angleterre*. Le plus remarquable de ses écrits est celui qui a pour titre : *De laudibus legum Angliæ*, traduit du latin en anglais en 1737, avec des Notes de Selden et de nombreuses Remarques sur les *Antiquités*, l'*Histoire* et les *Lois d'Angleterre*.

FORTIA-D'URBAN (Agriculteur-Joseph-François-Xavier-Pierre-Esprit-Simon-Paul-Antoine, comte, puis marquis de), savant littérateur, naquit à Avignon le 18 février 1756, et mourut à Paris en 1843. Il entra au collège militaire en 1771, et en sortit avec une lieutenance en second dans un régiment du roi, in-

fanterie. Appelé à Rome en 1777 pour y suivre des procès de famille, il réussit dans ses démarches et se trouva en possession d'une opulente fortune. Nommé ensuite par le Pape colonel de ses milices dans le Comtat-Venaissin, il perdit cette charge à la Révolution, et y parut peu sensible; il fut même un des premiers à accepter le nouvel ordre de choses, mais en homme judicieux et qui ne voulait que la réforme des abus : aussi, les suffrages de ses concitoyens le désignèrent pour faire partie de la première municipalité constitutionnelle d'Avignon, en 1790. Il donna sa démission, lorsque le parti anarchiste triompha dans cette ville; et pour se soustraire aux poursuites qu'on avait dirigées contre lui, il vint se fixer à Paris. Sous la Terreur, il fut obligé de se cacher dans les environs de la capitale, et trouva par l'étude quelques soulagemens à ses peines. En dehors de tous les partis, de tous les démêlés politiques qui ont agité la France pendant près de cinquante ans, d'Urban fut, en 1831, nommé académicien libre à l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Cet homme, aussi bon que savant, mais trop ami des paradoxes, était membre de plusieurs académies et avait reçu des décorations de la plupart des ordres royaux, nationaux et étrangers. Parmi ses ouvrages nous citerons : *Principes et questions de morale naturelle*, 1784, in-12; *Amusements littéraires*, Yverdon, 1804, in-8; *Mélanges de géographie, d'histoire et de chronologie*; *Mémoires de l'athènes de Vacluse*, 1802-1806, in-8; *Considérations sur l'origine et sur l'histoire ancienne du globe, ou Introduction à l'histoire ancienne d'Europe*, 1803-1810, 10 vol. in-12; *Antiquités et Monuments du département de Vacluse*, 2 vol. in-12; *Projet d'une nouvelle histoire romaine*, lu à Rome à l'académie des *Lyncées*, qui décerna à l'auteur une médaille d'or, 1813, in-8; *Tableau historique et généalogique de la maison de Bourbon*; *Dissertation sur le passage du Rhône et des Alpes par Annibal*, 1818, in-8; *Vie de Louis de Balbe de Berthon de Crillon*, surnommé le brave Crillon, suivie de Notes historiques et critiques, 1825 et 1826, in-8; *Tableau chronologique des événemens rapportés par Tacite et antérieurs à l'avènement de l'empereur Tibère*, 1827, in-8; *Histoire générale du Portugal depuis l'origine des Lusitaniens jusqu'à la régence de don Miguel*, 1828-1830, 10 vol. in-8; 3 vol. récemment publiés sur la *Guerre des Anglais en Chine*; un grand nombre de *Discours*, *Opuscules*, *Éditions*, *Vies*, *Notices*, *Dissertations*, etc.

FORTIA (Voy. PILES).

FORTIGUERRA (Nicolas), savant prêtre, mourut en 1735, à 61 ans. On a de lui une *Version de Tércence* en vers italiens, Urbain, 1736, fig., avec le texte latin. Sa maison était le rendez-vous de tout ce que Rome possédait alors de plus excellents littérateurs, et leurs conversations ne roulaient que sur la littérature. Un jour on disputait sur la prééminence entre le Tasse et l'Arioste : l'un et l'autre trouvèrent des partisans dans cette assemblée. Fortiguerra était pour le Tasse ; et voulant prouver combien il était facile, avec de l'imagination, de réussir, au moins jusqu'à un certain degré, dans le genre de l'Arioste, il composa un poème en 30 chants, qui fut commencé et fini en très peu de temps. C'est le *Ricciardello* publié en 1738, in-4 : ouvrage héroïco-burlesque, où l'auteur, à l'exemple de l'Arioste, s'est livré à tout ce que son imagination lui présentait. Il y règne un désordre et une bizarrerie qui jettent le lecteur dans une contention d'esprit continuelle, et qui en rendraient la lecture insoutenable, sans les plaisanteries et la versification aisée qu'il respire : la pudeur, la bienséance et la religion y sont blessées tour-à-tour, de l'aveu même du traducteur. On l'a imité en vers français en 1766, 2 vol. in-8 : l'auteur (M. du Mourrier), chevalier de St-Louis, mourut de consommation en 1769, soit que son travail eût occasionné sa maladie, soit que sa maladie eût déterminé son travail.

FORTIN, statuaire, mort à Paris à la fin d'août 1832, est auteur du *Fronon de la porte du Louvre*, du côté du Pont-des-Arts ; du bas-relief d'*Apollon* et de *Minerve*, dans le grand escalier du même monument, etc. Il avait remporté le grand prix de sculpture en 1783.

FORTIO, ou **FOATE** (Ange), médecin et astrologue vénitien du 16^e siècle, s'est rendu moins célèbre dans l'art de la médecine que dans la science des astres appliquées, comme l'entendent les astrologues, à l'histoire ou à la conduite de la vie ; et a laissé *De mirabilibus humanæ vitæ naturalia Fundamenta*, Venise, 1543, 1585, in-8 ; et *Veritatis rediit militiæ*, ibid. 1541, in-8.

FORTIS (Aloys), général des Jésuites, né à Vérone le 26 février 1748. Il était entré, à l'âge de 14 ans, dans la compagnie de Jésus, et il professait la rhétorique au collège de Ferrare, lorsque cette Société fut supprimée par un bref du pape Clément XIV. Il revint alors à Vérone, et fut nommé professeur de philosophie au lycée de cette ville. Un ouvrage qu'il publia sous le titre de *Pro-*

dromus ad universam metaphysicam lui fit une grande réputation. Il s'associa, vers la même époque, au chanoine Séraphin Volta pour entreprendre et achever l'*Illustrazione de Pecci impietriti del monte Bolca in Verona*. Cependant la Société de Jésus subsistait encore en Russie, où elle avait conservé quelques collèges ; le Père Fortis s'y engagea de nouveau. Il se rendit à Parme, où il professa la littérature dans le pensionnat des nobles confiés par le duc Ferdinand aux membres de la Compagnie. En 1804, il alla à Naples, où sa Société venait d'être rétablie, et y organisa les classes du collège de cette ville ; mais bientôt les événements politiques l'obligèrent à se retirer, et après avoir passé quelque temps à Orviète, il revint à Vérone. En 1814, il se rendit à Rome au moment où le bref qui rétablissait la Compagnie de Jésus dans tout l'univers catholique venait d'être publié. Le Pape le nomma examinateur des évêques ; et le général de son Ordre, le P. Brzozowski, qui continuait à résider en Russie, le choisit pour son vicaire-général en Italie. En 1820, lui-même fut élu général de la Société de Jésus, et par ses vertus, sa douceur et sa prudence, il se montra digne de la fonction importante qui lui avait été confiée. Le Père Fortis est mort à Rome, le 27 janvier 1829. Il avait composé plusieurs *Pièces de poésie* en italien, en grec et en latin ; mais il ne voulut pas les publier, quoiqu'elles eussent été fort goûtées par ceux auxquels il les avait lues ; et il les a livrées aux flammes quelque temps avant sa mort.

FORTIUS, ou plutôt **STERK** (Joa-chim), philosophe et mathématicien, plus connu sous le nom de *Fortius Ringelbergius*, né à Anvers vers l'an 1499, se fit aimer d'Erasmus, d'Oporain, d'Hypéritus et de plusieurs autres savants de son temps. On le mit assez jeune à la cour de l'empereur Maximilien I^{er}, où il resta jusqu'à l'âge de 17 ans ; de retour dans son pays, il fit des progrès étonnants dans l'étude des belles-lettres et de la philosophie. Il employa ses heures de récréation à apprendre à dessiner et à graver. Vers l'an 1529, il se mit à parcourir les principales villes de la France. Arrivé dans une ville, il se mettait aussitôt à enseigner quelque science, dont le cours n'était ordinairement que d'un mois. Il ne fut pas possible de le retenir plus longtemps dans aucune ville. Fortius était passionné pour les langues anciennes. On l'entendait souvent dire « qu'il préférerait un mot « de la pure latinité à un écu d'or. » Aucune science n'eut pour lui tant d'attrait que l'astronomie ; mais, comme presque

tous les astronomes de son siècle, il donna dans les chimères de l'astrologie judiciaire. Il mourut vers 1536. Ses ouvrages ont été rassemblés sous le titre de *Jochimi Fortii Ringelbergii lucubrationes*, Lyon, 1556, in-8. On y distingue un traité : *De ratione studii*, Anvers, 1529, dont Thomas Erpenius a donné une édition estimée, Leyde, 1622. Cet ouvrage renferme des avis très-judicieux, tant pour les maîtres que pour les écoliers : mais ils sont balancés par des conseils qui sentent le pédantisme. Comme astrologue, il a soin d'y dresser l'horoscope de son livre.

FORTUNAT. (Voyez **VENANCE.**)

FOSCARARI (Gilles), dominicain polonais, né le 27 janvier 1512, mort évêque de Modène en 1564, à 52 ans, fut un des théologiens choisis pour travailler au *Catechisme du concile de Trente*. C'était un prélat savant, pieux et charitable. Il trouva dans sa frugalité et sa modestie un fonds suffisant pour subvenir aux nécessités des pauvres, pour fonder une maison de Filles-repenties, et pour embellir son église et le palais épiscopal. Dans un temps de calamité, il vendit jusqu'à sa crosse et son anneau. On lui attribue un livre intitulé : *Ordo judicarius in foro ecclesiastico*.

FOSCARI (François), d'une illustre famille de Venise, dont il augmenta encore le lustre. Il fut en 1415 procureur de Saint-Marc, et élu doge en 1423, après avoir gagné ou acheté les suffrages. Wantant se rendre redoutable à ses voisins, il fit la guerre, et soumit à la république le Bressan, le Bergamasque, Crémone, Ravenne et d'autres places. Ces conquêtes coûtèrent beaucoup aux Vénitiens, qui murmuraient hautement contre lui ; il les apaisa en offrant sa démission, qui ne fut pas acceptée. Ses ennemis suscitèrent diverses affaires à son fils, qui fut relégué d'abord à Trévise, et ensuite deux fois à la Canée. Le dernier exil accabla de douleur le malheureux doge, et il fut hors d'état de gouverner les affaires de la république. Il fut déposé à l'âge de 84 ans, en 1457, et Pascal Maripert mis à sa place. Il mourut deux jours après. Son fils était mort lui-même dans sa prison ; on l'avait accusé d'avoir assassiné un sénateur ; mais le véritable meurtrier déclara, au lit de la mort, que Foscari était innocent. Il n'était plus temps : l'infortuné Foscari avait péri, victime de la calomnie.

FOSCARI (François), sénateur vénitien, célèbre par ses missions diplomatiques, ses connaissances et ses travaux, mort le 7 décembre 1790. On lui doit :

Thesaurus antiquitatum sacrarum, complectens selectissima clarissimorum virorum opuscula, in quibus veterum Hebraeorum mores, leges, instituta, ritus sacri et civiles illustrantur, Venise, 1744-1769, 34 vol. in-fol. Il fut aidé dans cette immense collection par Ugolini. Il a publié aussi : *Bibliotheca veterum patrum, antiquorum scriptorum ecclesiasticorum græco-latina*, Venise, 14 vol. in-fol. ; et les *Œuvres* de Théophylacte, archevêque de Bulgarie, Venise, 1763, 4 vol. in-fol.

FOSCARINI (Michel), sénateur vénitien, remplit différents postes dans sa république, et mourut en 1692, à 64 ans. Il a continué l'*Histoire de Venise*, par Nani, 1696, in-4, qui fait le tome 10^e de la *Collection des historiens de Venise*, 1718, in-4 : collection assez mal imprimée, mais dans laquelle on n'a fait entrer que de bons auteurs. Foscari avait écrit par ordre de la république, et il est regardé comme un historien qui a eu de bons documents. On trouve dans ses *Nouvelles* dans celles de *Già academici incogniti*, 1651, in-4.

FOSCO (Placide), italien, médecin de Pie V, se distingua par sa science et par sa vertu. Il mourut à Rome en 1574, âgé de 64 ans. On a de lui un traité : *De usu et abusu Astrologie in arte medicâ*. L'astrologie et l'astronomie étaient alors synonymes, et il est très-vraisemblable que cette dernière science n'est point inutile aux médecins. « Je voudrais, dit M. de Lalande, que les médecins consultants sent au moins l'expérience à cet égard, et qu'ils examinassent si les crises et les paroxysmes des maladies n'ont pas quelques correspondances avec les situations de la lune par rapport à l'équateur, aux syzygies, et aux apsidés. Plusieurs médecins m'en ont paru persuadés. »

FOSCOLO (Ugo), poète italien, né dans l'île de Zante en 1777, d'une famille vénitienne. Doué d'une imagination ardente et d'un esprit indépendant, il embrassa avec enthousiasme le parti de la Révolution, et se rendit à Venise, lorsque Bonaparte en eut détruit l'ancien gouvernement, dans l'espoir d'y occuper une des premières places ; mais l'abandon de Venise à l'Autriche lui en ôta bientôt l'espoir, et il en témoigna son indignation dans un roman, sous le nom d'*Ortis*, qu'il publia à Milan en 1802. Après la chute de Bonaparte, ses opinions et ses espérances hautement manifestées compromirent sa sûreté et l'obligèrent de quitter sa patrie ; il alla s'établir à Londres où il mourut le 14 septem-

bre 1827. Ses principaux ouvrages sont : une *Traduction* en italien du petit poème le *Callimaque*, ou la *Chevelure de Bérénice*; *Thyeste*, tragédie qu'il donna à Venise, et qui eut un grand succès, malgré les défauts de plan; *Ajax* et *Ricciarla*, qui n'obtinrent pas les suffrages; un petit poème intitulé : *Sepolcri*, sujet déjà traité par Pindemonte, mais il lui est bien inférieur; un *Essai sur Pétrarque*; un travail sur la *Divine Comédie* du Dante, dont le premier volume seul a paru. On a encore de lui des *Odes*, des *Sonnets*, et divers morceaux poétiques très-estimés. Les mœurs dépravées et les passions de Foscolo avaient perverti son talent.

FOSSÉ (Charles de La), fils d'un orfèvre, naquit à Paris en 1640. Il entra dans l'école de Le Brun, premier peintre du roi, et l'imita si bien, que le maître ne l'édaigna pas d'employer son élève dans ses grands ouvrages. Le voyage d'Italie le perfectionna, et à son retour il peignit le dôme de l'hôtel royal des Invalides. Il fut regardé comme un des premiers coloristes. Il excellait dans la fresque, dans le paysage, et surtout dans l'histoire. Louis XIV lui accorda une pension de mille écus. Il fut reçu de l'académie de peinture, et en devint recteur et professeur. Il mourut à Paris en 1716. Sa réputation l'avait fait appeler en Angleterre, où milord Montaignu l'occupa à décorer sa maison de Londres. Les peintures de ce grand artiste furent admises de tous les connaisseurs. Le roi Guillaume III, étant venu les voir, proposa à La Fosse un établissement très-avantageux; mais, vers ce même temps, le célèbre Mansard lui écrivit de revenir en France, où il était désiré.

FOSSÉ (Antoine de La), sieur d'Aubigny, neveu du précédent, naquit à Paris en 1653 d'un orfèvre, comme son oncle. Il fut successivement secrétaire du marquis de Créqui et du duc d'Aumont. Lorsque le marquis de Créqui fut tué à la bataille de Luzars, il fut chargé de porter à Paris le cœur du jeune héros, et il chanta sa mort dans une pièce de vers que nous avons encore. La Fosse parlait et écrivait purement l'italien. Une *Ode* qu'il fit en cette langue lui mérita une place dans l'académie des *Apatistes* de Florence. Il y prononça pour remerciement un discours en prose sur ce sujet singulier : *Quels yeux sont les plus beaux, des yeux bleus ou des noirs ?* Il avait encore plus de talent pour la poésie française. Ses vers sont extrêmement travaillés : Il avouait lui-même que l'expression lui coûtait plus que la pensée. On a de lui

des tragédies, dont *Manlius* est la meilleure; et une *Traduction*, ou plutôt une *Paraphrase* en vers français, des *Odes* d'Anacréon. On trouve après cette version plusieurs autres pièces de poésie. Il mourut en 1708, à 55 ans. Son *Théâtre* est en 2 vol. in-12, Paris, 1747. Il en a paru une autre édition en 1755 qu'on a grossie, par je ne sais quel motif, de la *Gabinie* de Brueys, et du *Distrain* de Regnard.

FOSTER (Samuel), mathématicien anglais, naquit vers l'an 1600, fut nommé en 1636 professeur d'astronomie à Gresham; inventa et perfectionna des instruments de mathématique et d'optique; observa les éclipses, et mourut en 1652, laissant : *Traité de gnomonique*, 1638, in-8, ouvrage estimé; *Oeuvres posthumes*, 1652, in-4; *Mélanges*, ou *Veillées mathématiques* en latin et en anglais, 1659, in-fol.

FO-THOU-TCHING contribua puissamment à l'établissement de la religion de Bouddah à la Chine. Après s'être livré à l'étude des sciences occultes, il vint s'établir l'an 310 à Lo-Yang, maintenant Honan, qui était la résidence des rois Tchao, princes tartares qui gouvernèrent le nord et l'occident de la Chine, de l'an 308 à l'an 329. C'est à la cour de ces rois qu'il fit usage de sa science mystérieuse : il parvint à faire croire aux esprits crédules de cette province qu'il exerçait un grand pouvoir sur la nature; qu'il entretenait un commerce avec les esprits; qu'il avait à sa disposition les bons et les mauvais génies; qu'il se nourrissait d'air; qu'il avait au côté une ouverture d'où jaillissaient pendant la nuit des torrents de flammes, et d'où il faisait souvent sortir son cœur et ses entrailles qu'il lavait parfois à la rivière, et bien d'autres absurdités. On croit qu'il mourut en 349, après avoir fait un grand nombre de disciples et fondé plusieurs monastères.

FOUBERT (Jean), né à Saint-Benoît-sur-Loire, en 1540, mort le 18 avril 1619, dut son éducation au cardinal Odet de Châtillon. Il embrassa l'Ordre de Saint-Benoît et dans sa ville natale, releva l'état de la congrégation par ses talents et ses vertus. On connaît de lui : *Histoire des Lombards*, traduite de Paul diacre, avec une *Préface*, et la *Vie* de cet auteur, Paris, 1603; *Supplément à l'histoire des Lombards*, de Paul diacre, depuis l'élection d'Hildebrand jusqu'à la prise de Pavie par Charlemagne, Paris, 1603, in-8.

FOUCAULT (François) naquit à Orléans vers 1590, entra dans le sacer-

doce et rendit les plus grands services à ses compatriotes désolés par la peste, en 1626. Ce fut alors qu'il institua une confrérie qui existe encore. Il publia un livre de prières intitulé : *Le Pain cuit sous la cendre, apporté par un ange au prophète Elie pour réconforter le moribond*, Orléans, 1631, réimprimé plus tard sous ce titre : *Prières chrétiennes pour servir de préparation à la mort*; ce livre a été destiné dans le principe aux victimes des maladies contagieuses.

FOUCAULT (Nicolas), prêtre, de la même famille et du même diocèse que le précédent, mourut en 1692, laissant des *Prônes* pour tous les dimanches de l'année, en 1696, et qui ont eu deux éditions. C'est lui qui fonda à Orléans l'établissement du Bon-Pasteur ou des Filles-Pénitentes, à l'instar de celui de Paris.

FOUCHÉ (Joseph), duc d'Otrante, né à Nantes le 29 mai 1753, d'un capitaine de vaisseau marchand, fit ses premières études chez les Oratoriens, où il montra peu d'aptitude et peu d'activité; le recherchait cependant les lectures sérieuses, et finit par surmonter ses mauvaises dispositions. Destiné à suivre la même carrière que son père, il étudia les mathématiques; mais sa complexion délicate le rendant incapable de supporter les fatigues de la mer, son père consentit à le laisser entrer dans la congrégation de l'Oratoire, et il fut reçu dans la maison de l'Institution de Paris, où il termina ses études avec quelques succès. S'étant voué à l'éducation, on l'envoya professer la philosophie et les mathématiques à Juilly, à Arras et à l'école militaire de Vendôme. Il était préfet du collège à Nantes, lorsque la Révolution éclata. Il en embrassa la cause avec chaleur, quitta l'Oratoire, se maria et prit la profession d'avocat. Il fut un des fondateurs de la société populaire de Nantes, et, quoique dépourvu du talent de la parole, il y acquit de la popularité par l'exagération de ses discours et de ses opinions. En septembre 1792, il fut élu député de la Loire-Inférieure à la Convention nationale. Il se lia d'abord avec Robespierre, puis avec Danton, et ne commença à se faire remarquer que dans le procès de Louis XVI, où il parla avec une cruelle énergie et vota la mort sans appel et sans sursis. « Il semble, disait-il, que nous sommes effrayés du courage avec lequel nous avons aboli la royauté : nous chancelons devant l'ombre d'un roi.... Sachons prendre enfin une attitude républicaine; sachons nous servir du grand pouvoir dont la nation nous

« à investir; sachons faire notre devoir
« en entier; nous sommes assez forts
« pour soumettre toutes les puissances
« et tous les événements; le temps est
« pour nous contre tous les rois de la
« terre. Nous portons au fond de nos
« cœurs un sentiment qui ne peut se
« communiquer aux différents peuples
« sans les rendre nos amis, et sans les
« faire combattre avec nous, pour nous
« et contre eux. » Il fit ensuite rendre
deux décrets : l'un, déclarant nationaux
les biens dépendants des bourses et établissements d'instruction publique autres que les collèges; l'autre, tendant à rechercher et découvrir les biens d'émigrés. Suffisamment connu par ses principes désorganisateur, il fut chargé de diverses missions sur les bords de la Loire, dans le département de l'Aube et dans celui de la Nièvre, où il fit la guerre au culte religieux et proclama l'athéisme. Il fut ensuite envoyé à Lyon avec Collot-d'Herbois, pour faire exécuter contre cette ville malheureuse les affreux décrets de la Convention; et l'on sait avec quel zèle il s'acquitta de cette horrible commission. On a cherché à le justifier, en attribuant à Collot tous les crimes commis dans cette ville; mais il avait pris un arrêté portant que tous les condamnés seraient conduits en plein jour en face du lieu même où les patriotes avaient été exécutés, pour y *espier, sous le feu de la foudre, une vie trop longtemps criminelle*; et le 12 décembre 1793, il adressa aux Lyonnais la proclamation suivante : « Les représentants du peuple seront impassibles dans l'accomplissement de la mission qui leur est confiée. Le peuple leur a mis entre les mains le tonnerre de sa vengeance; ils ne le quitteront que lorsque tous ses ennemis seront foudroyés. Ils auront le courage énergique de traverser les vastes tombeaux des conspirateurs, et de marcher sur des ruines pour arriver au bonheur et à la régénération du monde. » Enfin, le 19 décembre il écrivit à son collègue Collot-d'Herbois, à l'occasion de la prise de Toulon : « Et nous aussi, nous avons contribué à la prise de Toulon, en portant l'épouvante parmi les lâches qui y sont entrés, et en offrant à leurs regards des milliers de cadavres de leurs complices.... Nous n'avons qu'une manière de célébrer la victoire; nous envoyons ce soir 215 rebelles sous le feu de la foudre. » De retour à Paris le 8 avril 1794, et dénoncé pour ses cruautés, il se justifia ainsi à la tribune des jacobins : « Le sang du crime féconde le sol de la

« liberté et affermit sa puissance. » Le 6 juin, il fut choisi pour présider cette société; mais Robespierre, auquel il était devenu suspect, l'accusa de *déshonorer la révolution par ses excès*, lui reprocha ses anciennes liaisons avec Chaumette, qui avait voulu détruire jusqu'à l'idée d'un Être suprême, et le fit exclure de la société, comme un conspirateur dont les mains étaient pleines de rapines. Il aurait péri infailliblement, si Robespierre lui-même n'eût subi le sort qu'il faisait éprouver depuis longtemps à ses collègues. Fouché se vanta d'avoir contribué à le renverser, et, comme la plupart des autres proconsuls, il rejeta sur lui tout le blâme de ses propres cruautés; mais il était trop fortement compromis dans les funestes événements de la Révolution, pour seconder le triomphe complet de la justice; aussi ne tarda-t-il pas à faire tous ses efforts pour arrêter la marche rapide de l'esprit public, et ramener la Terreur. Il se rangea parmi les partisans de la démocratie la plus exaltée, et se concerta avec Babeuf qu'il abandonna, lorsqu'il vit un parti puissant s'élever contre lui. Il rechercha alors la protection de Tallien et de Legendre qui étaient en faveur, et qui le défendirent contre les attaques de ses ennemis, en le donnant comme un des auteurs de la révolution du 9 thermidor; mais Boissy-d'Anglas soutint « qu'il n'avait point eu de part à cette journée, qu'elle était trop belle pour avoir été déshonorée par son secours. » Non seulement il fut chassé de l'assemblée comme un voleur et un terroriste, dont la conduite atroce et criminelle communiquerait le déshonneur et l'opprobre à toute assemblée quelconque dont il deviendrait membre, mais encore il fut décrété d'arrestation à une grande majorité. L'amnistie générale accordée pour les délits révolutionnaires, le 26 octobre 1795, à l'occasion d'une nouvelle constitution, lui rendit la liberté. Le directoire exécutif lui confia encore une mission particulière sur les frontières d'Espagne; mais, à son retour, il fut exilé comme terroriste dans la vallée de Montmorenci. Fouché ne reparut sur la scène politique qu'en 1798, qu'il fut nommé, par le crédit de Barras, ambassadeur de la république française près la république cisalpine; ici, il commença une nouvelle carrière et changea de doctrine et de caractère. Le tribun du peuple devint un homme du pouvoir, parce qu'il jugea que le pouvoir allait bientôt se concentrer dans les mains de quelques hommes, et peut-être d'un seul. Il fut ensuite destiné à la place d'envoyé

près la république batave, et appelé peu de temps après au ministère de la police, où il ne tarda pas à se déclarer contre ces mêmes jacobins qu'il avait aimés et défendus si longtemps. Sous Bonaparte, il conserva la même place. Il avait favorisé son élévation, il contribua beaucoup à consolider sa puissance. Son principal but étant de conserver le ministère de la police, qui lui promettait une fortune considérable et rapide, il chercha à se concilier tous les esprits, et se rendit utile aux émigrés, au clergé, aux Vendéens, aux journaux, aux domestiques même du palais. Il eut cependant plusieurs mesures de rigueur à exercer, et c'est sous son ministère que furent frappés de mort ou de déportation un grand nombre de jacobins et de royalistes pour des conspirations souvent inventées, et presque toujours dirigées par la police elle-même. C'est sous son ministère que, malgré le droit des gens et de l'humanité, on tortura des étrangers (le capitaine Wright et le saxon Sabla), pour leur faire avouer des choses qu'ils ignoraient, ou que leur honneur ne leur permettait pas de dévoiler. C'est enfin sous son ministère que renaquirent ces prisons d'Etat, qui furent constamment remplies d'une foule de victimes qui ne durent la cessation de leurs maux qu'à la chute de l'empereur. Il ne négligeait pas en même temps les moyens moins violents pour assurer le pouvoir entre les mains de son nouveau maître. C'est lui qui inventa et qui organisa le premier ce détestable système de séduction et de corruption, pour enchaîner un grand nombre de républicains et de royalistes aux pieds de Bonaparte. Ce fut encore lui qui organisa l'espionnage dans toutes les classes de la société, pour apprendre à connaître ceux qu'il avait à craindre, et en même temps pour se mettre à l'abri des caprices d'un maître qu'il avait apprécié mieux que personne; et pour mieux y parvenir, il se ménageait adroitement le parti révolutionnaire et le parti royaliste, sachant à propos élever l'un au préjudice de l'autre et s'en faire une gloire auprès de celui qu'il protégeait. C'est ainsi qu'il se fit aimer d'un grand nombre par quelques adoucissements aux mesures de rigueur que souvent il avait proposées lui-même. Cependant Bonaparte, fatigué de l'autorité qu'il s'était acquise, et voulant s'affranchir de la protection importune de son ministre de la police, contre lequel une partie de sa famille ne cessait de l'animer, supprima, en septembre 1802, son ministère qu'il réunit à celui de la justice, et nomma Fouché séna-

teur et titulaire de la sénatorerie d'Aix. C'était une retraite honorable; mais elle ne suffisait pas à son activité politique, inséparable de son existence : il se ménagea, dit-on, des événements qui devaient nécessiter son rappel. Bonaparte lui-même, à son passage du consulat à l'empire, jugea qu'il avait encore besoin de la police déliée de son ancien ministre, et il le rappela en juillet 1804. A cette époque, Lucien, qui avait été la principale cause de sa disgrâce, venait de passer dans l'étranger; aucun obstacle ne contrariait donc plus l'ascendant de Fouché, son pouvoir devint sans bornes, la police fut mise partout à la place de la justice, et tout devint arbitraire. Devenu le modérateur du gouvernement, il fut prôné par les deux partis et même dans l'étranger; on le représenta comme le seul homme capable de remplir une place si difficile, comme un être froid et sans passion, profondément versé dans l'histoire secrète des hommes et des choses; enfin on était persuadé que c'était par lui seul que Bonaparte s'était affermi sans convulsion et sans orage. Mais plus le ministre acquérait dans l'opinion publique, plus il devint suspect à son maître qui établit plusieurs polices pour l'observer, et finit enfin, en juin 1810, par l'éloigner une seconde fois des affaires, parce qu'il était devenu trop puissant. Toutefois, voulant encore se le ménager, il le nomma gouverneur de Rome; mais sur son refus de livrer sa correspondance, c'est-à-dire les ordres qu'il avait recus du cabinet impérial, qu'il lui avait fait demander, il l'exila dans sa sénatorerie d'Aix. Soit terreur, soit espérance de rentrer en grâce, il livra quelque temps après tous les papiers qu'on avait réclamés, à condition qu'il ne serait inquiété pour aucun des actes de son ministère; mais il ne rentra point en faveur. Bonaparte, qui redoutait sa présence dans l'intérieur, l'envoya, en 1813, remplacer Junot dans le gouvernement des provinces illyriennes. Il arriva à Laybach le 29 juillet; mais la guerre ayant éclaté, et n'ayant aucune force à opposer à l'invasion autrichienne, il revenait en France, lorsque Bonaparte, pour l'écarter de Paris, lui écrivit de se rendre à Naples. Convalscu alors que la cause de l'empereur était perdue, il insinua, dit-on, à Murat, de traiter avec les Anglais, et il se déclara pour la maison de Bourbon, dont il chercha à favoriser la rentrée; mais il ne put obtenir le ministère de la police auquel il prétendait; on se berna à prendre ses avis et à lui témoigner de la bienveillance. De son côté, il s'attacha à se

maintenir dans la confiance des royalistes, et il eut constamment un parti à la cour. Cependant, lorsque Bonaparte approchait de Paris, on commença à croire qu'il avait pu participer à son retour, et on voulut s'assurer de sa personne, pour l'emmener en otage à Lille; mais il avait tout prévu; il s'échappa au moyen d'une échelle placée contre le mur de son jardin, au moment où on venait pour l'arrêter, et il redevint ministre de la police le 20 mars 1815. Il aurait voulu d'abord établir une sorte de république provisoire, dont Bonaparte n'eût été que le généralissime, prétendant que c'était le seul moyen de réveiller cette énergie révolutionnaire sans laquelle on ne résiste pas aux coalitions armées. Mais heureusement cette mesure, qui aurait ramené infailliblement la terreur, fut rejetée, et l'aristocratie militaire l'emporta. Fouché obtint cependant de Bonaparte des concessions telles, qu'il pouvait le braver sans crainte et s'ériger ouvertement en protecteur des royalistes, en patron des révolutionnaires et en homme de confiance de ceux qui voulaient une régence et Napoléon. En même temps, il entamait des négociations avec de Metternich, dont il prévoyait qu'il pourrait tirer parti, quels que fussent être les événements militaires, et il correspondait avec Gand, pour se ménager au besoin des ressources auprès du parti royaliste. Enfin, après la bataille de Waterloo, il soutint dans la Chambre des représentants, où il avait été nommé, le parti qui demandait la seconde abdication de Bonaparte; il fut appelé au gouvernement provisoire, et il en fut nommé le président. Il devint ainsi à peu près le maître des destinées de la France, avec l'appui du parti révolutionnaire dont il se montra ouvertement le chef et le guide. Il se flatta, un moment, qu'il obtiendrait des puissances étrangères un monarque illégitime; mais, certain que Louis XVIII approchait et qu'il serait rétabli, il conçut le projet de devenir médiateur entre le roi et les factieux, et l'on sait avec quelle adresse il y réussit. Il obtint même, à la grande surprise des uns et à la satisfaction des autres, le ministère de police; mais il était impossible qu'un tel homme conservât longtemps la confiance. Il fut remplacé deux mois après, envoyé à Dresde en qualité d'ambassadeur, puis révoqué à la fin de 1815, par suite de la proscription de tous les régicides. Mais il conserva une fortune immense; et pour que l'Europe s'occupât encore de lui, il rédigea plusieurs écrits apologétiques de sa vie. Il est mort le 26 décem-

bre 1820, à Trieste où il résidait. Il avait épousé, dans le mois d'août 1815, mademoiselle de Castellane, d'une famille parlementaire d'Aix, qu'il avait connue en 1810 pendant son exil dans cette ville. On a publié un grand nombre de *Mémoires* sur Fouché, mais presque tous écrits de son vivant et en sa faveur. On lui attribue : *Rapports au roi*, 1815; *Lettre au duc de Wellington*, 1817, etc.

FOUCHER (l'abbé Paul), de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, né à Tours en 1704, mort à Paris en 1778, était un savant studieux, et un homme doux et honnête. Il cultiva d'abord les sciences exactes, et nous avons de lui une *Géométrie métaphysique*, 1758, in-8. Il se tourna ensuite du côté de l'érudition, et eut des succès en ce genre. Son traité historique *De la religion des anciens Perses*, divisé en plusieurs *Mémoires* imprimés dans différents volumes du *Recueil de l'Académie des Belles-Lettres*, prouve son savoir et sa sagacité. Ce sont des recherches curieuses et neuves sur un sujet traité jusqu'alors très-imparfaitement.

FOUCHER D'OPSONVILLE, né en 1734, entra au service en 1752, et fit deux fois le voyage de France aux Indes par terre. Il fut chargé de missions importantes auprès des princes indiens, et mourut en 1802. Il a publié : *Essais philosophiques sur les mœurs de divers animaux étrangers*, Paris, 1783, in-8; ouvrage curieux, extrait du *Journal des Voyages* de l'auteur, qui embrasse aussi l'histoire naturelle, les mœurs et les usages des peuples que d'Opsonville a visités. Il avait annoncé un autre ouvrage beaucoup plus étendu sur l'Inde, mais il n'a publié que le *Bagavadam* qui en faisait partie; *Supplément au voyage de Sonnerat*, brochure in-8, contenant des observations critiques; *Lettre d'un voyageur au baron de L. sur la guerre des Turcs*, Paris, 1788, in-8; *Bagavadam, ou Doctrine des Indiens sur l'Être suprême, les hommes, etc.*, traduit sur une version tamoule par Méridas-Poulé, interprète de l'ancienne compagnie des Indes. Il a publié aussi quelques brochures en faveur de la Révolution. Sans jamais en approuver les crimes, il se laissa séduire comme beaucoup d'autres par les novateurs.

FOUCHY (Jean-Paul GRAND-JEAN de), astronome et secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, né à Paris en 1707, y mourut le 15 avril 1788. Il eut tous les goûts des âmes douces. Né avec un caractère paisible, il cultivait la poésie, mais dans le secret de l'amitié, ne faisant que des vers de société. Il aimait

aussi la musique, et touchait l'orgue presque tous les dimanches dans quelques églises de son voisinage; par-là il satisfaisait à la fois son goût pour la musique, sa piété et son zèle pour obliger. On trouve un grand nombre de ses *Mémoires* dans le *Recueil de l'Académie des Sciences*, et la description de quelques instruments de son invention dans le *Recueil des machines* de l'Académie, tom. 5, 6 et 7. On a encore de lui des *Eloges* de plusieurs académiciens, Paris, 1761. in-12.

FOUCQUET (Nicolas), marquis de Belle-Ile, fils d'un conseiller-d'Etat, naquit en 1615. Sa mère, marie de Maupeou, dame d'une piété éminente et d'une charité extrême, morte en 1681, à 91 ans, fut regardée comme la mère des pauvres, auxquels elle faisait distribuer de l'argent et des remèdes. Elle est auteur d'un *recueil* très-répandu sous le titre de : *Remèdes faciles et domestiques*, 2 vol. in-12. Nicolas Foucquet, son fils, donna dès son enfance des marques non équivoques de son esprit. Il fut reçu maître des requêtes à 20 ans, et procureur-général du Parlement de Paris à 43 ans. La place de surintendant des finances lui fut donnée en 1652, dans un temps où elles avaient été épuisées par les dépenses des guerres civiles et étrangères. Foucquet aurait dû les ménager; il les dissipa et en usa comme des siennes propres. Il dépensa près de 56 millions d'aujourd'hui à faire bâtir sa maison de Vaux. Ses déprédations, les alarmes que donnaient les fortifications de Belle-Ile, les tentatives qu'il avait faites sur le cœur de madame de La Vallière, tout servit à irriter Louis XIV contre son ministre. On l'attira avec adresse à Nantes, et on l'arrêta le 7 septembre 1661. Foucquet s'était défait fort imprudemment, quelque temps auparavant, de sa charge de procureur-général. Son procès lui fut fait par des commissaires, qui le condamnèrent, en 1664, à un bannissement perpétuel, commué en une prison perpétuelle. Ce fut dans la citadelle de Pignerol qu'il fut enfermé; il y mourut, suivant le bruit commun, en 1680. De tous les amis que sa fortune lui avait faits, il ne lui resta que Gourville, Pélisson, mademoiselle de Scudéri, ceux qui furent enveloppés dans sa disgrâce, et quelques gens de lettres qu'il pensionnait. Le premier assure dans ses *Mémoires*, que Foucquet sortit de sa prison quelque temps avant sa mort. Le second prit sa défense dans plusieurs *Mémoires* recueillis en 15 vol., qui sont des modèles d'éloquence. La Fontaine plaignit ses malheurs dans

une *Épître* touchante. Il chercha à adoucir la sévérité du roi ; il osa même lui adresser une *Ode*, pour éveiller sa pitié en faveur du ministre disgracié. En 1709 il parut une *Dissertation*, pour prouver que cet intendant était le célèbre Masque-de-Fer : opinion peu accréditée, et qui, comme le remarque un critique, ne s'accorde pas avec l'extrême respect qu'on porta toujours à ce prisonnier, et les mesures extraordinaires prises pour laisser son nom sous le plus grand secret. Il faut convenir néanmoins qu'elle acquit quelque vraisemblance, quand on considère qu'effectivement Fouquet fut d'abord enfermé à Pignerol, et qu'on ne sait pas positivement ce qu'il devint depuis. Le bruit a couru qu'il y était mort, d'autres disent qu'il mourut dans le sein de sa famille (voyez *MASQUE-DE-FER*) ; mais il ne paraît pas y avoir maintenant de doute à cet égard. Fouquet mourut prisonnier à Pignerol en mars 1684. Son corps fut transporté à Paris et déposé dans l'église de la Visitation, rue Saint-Antoine. L'acte d'inhumation est du 28 mars 1684. Lorsque sa mère apprit que son fils était arrêté à Nantes, elle se prosterna aussitôt, et dit : « Je vous remercie, mon Dieu ; je vous ai toujours demandé son salut, et voilà le chemin ! » Fouquet mourut en effet dans de grands sentiments de piété. D'Auigny a donné sa *Vie* dans le tome 5 des *Vies des Hommes illustres de France*. Il assure qu'il composa dans sa prison divers ouvrages de piété, dont quelques-uns ont été livrés au public, tels que les *Conseils de la sagesse*, ou *Recueil des maximes de Salomon*, Paris, 1683, 2 vol. in-12. Cet ouvrage n'est pas de Fouquet, mais du Père Bouthaud, jésuite. On peut consulter le *Recueil des Œuvres* de M. Fouquet (en Hollande), 1665-1668, 15 vol. in-12, et les *Notices* sur la mort du surintendant Fouquet, recueillies à Pignerol par M. Modeste Paroletti, Turin, 1812, in-4.

FOUQUET (Charles-Louis-Auguste), comte de Belle-Île, petit-fils du surintendant des finances, naquit à Villefranche en Rouergue, l'an 1684, de Louis Fouquet et de Catherine-Agnès de Lévis. Les livres qui traitent de la guerre, de la politique et de l'histoire furent, dès son enfance, ses lectures favorites ; il ne les quittait que pour se livrer aux mathématiques, dans lesquelles il fit des progrès sensibles. A peine fut-il sorti de l'académie, que Louis XIV lui donna un régiment de dragons. Il se signala au siège de Lille, y reçut une blessure, et devint brigadier des armées du roi en 1706, et

maréchal-de-camp-général des dragons en 1709. Dès que la paix fut signée, le comte de Belle-Île se rendit à la cour, fut très-bien accueilli de Louis XIV, et les services du petit-fils firent oublier les fautes du grand-père. La mort de ce maréchal ayant changé le système des affaires, la guerre fut déclarée en Espagne ; le comte de Belle-Île mérita alors d'être créé maréchal-de-camp et gouverneur de Huningue. Il eut la première place en 1718, et la seconde en 1719. Le duc de Bourbon ayant succédé dans la place de premier ministre du duc d'Orléans, le comte de Belle-Île, lié avec Leblanc, fut entraîné dans la disgrâce de ce ministre, et enfermé à la Bastille. Il n'en sortit que pour être exilé pendant quelque temps dans ses terres. Ce fut dans le calme de la solitude qu'il travailla à son entière justification. Il fut fait lieutenant-général en 1731, et gouverneur de la ville de Metz et du pays Messin en 1733. La guerre venait d'éclater ; il obtint le commandement du corps d'armée qui devait agir sur la Moselle, et s'empara de la ville de Trèves. Après avoir joué un des principaux rôles devant Philisbourg, il eut, le reste de la campagne, le commandement des troupes en Allemagne. Il se rendit l'année suivante, 1735, à Versailles, moins pour y être décoré de l'Ordre du Saint-Esprit, auquel le roi l'avait nommé, que pour y être consulté par le cardinal de Fleury. Les puissances belligérantes avaient beaucoup négocié pour la paix, dès le commencement de 1735. Ce fut de Belle-Île qui engagea le cardinal à ne point se désister de ses prétentions sur la Lorraine. Rendu à lui-même, il employa les loisirs de la paix à écrire des *Mémoires* sur les pays qu'il avait parcourus, les différentes parties du gouvernement ; ouvrage jugé un peu sévèrement par le marquis d'Argenson dans ses *Loisirs*. « La preuve, dit-il, que ses idées ne sont ni bien lumineuses, ni réellement grandes, c'est que son style est faible et même plat, qu'il n'a écrit ni purement, ni fortement. » C'est à lui qu'on dut presque toutes les ordonnances militaires qui parurent en 1737. En 1741, il reçut le bâton de maréchal de France ; et la mort de l'empereur Charles VI ayant rallumé la guerre, il fut nommé ambassadeur plénipotentiaire à la diète de Francfort pour l'élection de l'empereur Charles VII. La magnificence qu'il eut dans cette occasion sera longtemps célèbre ; il semblait être plutôt un des premiers électeurs, qu'un ambassadeur. Il avait ménagé toutes les voix et dirigé toutes les négociations. Le

roi de Prusse, informé de tout ce qu'il avait fait, ne put s'empêcher de s'écrier avec admiration : « Il faut convenir que le maréchal de Belle-Île est le législateur de l'Allemagne. » Si Charles VII fut élu et couronné, ce fut en partie par ses soins. Ce prince eut quelques succès suivis de grands malheurs ; les Français furent abandonnés des Prussiens, ensuite des Saxons. Le maréchal de Belle-Île se trouva enfermé dans Prague. Il fallut évacuer cette place, et cette opération n'était pas facile. Il surmonta tous les obstacles, et la retraite se fit à la fin de 1742. A la troisième marche, il fut atteint par le prince de Lobkowitz, qui parut à la tête d'un corps de cavalerie, au-delà d'une plaine où l'on pouvait donner bataille. Le prince tint un conseil de guerre, dans lequel il fut résolu de lui couper la retraite, et d'aller rompre les ponts sur la rivière d'Egra, par où les Français devaient passer. Le maréchal de Belle-Île choisit un chemin qui eût été impraticable en toute autre saison : il fit passer son armée sur les marais glacés. Le froid fut l'ennemi le plus redoutable : grand nombre de soldats en périrent ; un des otages, que le maréchal de Belle-Île avait amené de Prague avec lui, mourut dans son carrosse. Enfin on arriva le 26 décembre à Egra par une route de 37 lieues. Cette retraite hardie ne laissa pas d'être blâmée par quelques vieux militaires, parce que le maréchal eût sans peine obtenu une capitulation honorable, qui eût sauvé tant de braves soldats. C'est le parti que prit Chevert resté à Prague avec 3,000 hommes. Cependant le maréchal de Belle-Île se rendit à Francfort, où l'empereur Charles VII, qui l'avait déjà déclaré prince du Saint-Empire, le décora de l'Ordre de la Toison-d'Or. De retour en France, il partagea ses moments entre les affaires et les soins qu'il devait à sa santé. Il passa de nouveau en Allemagne, et il fut fait prisonnier le 20 décembre 1748, en allant prendre des relais à la poste d'Elbinerode, petit bourg enclavé dans le territoire du Hanovre, et conduit en Angleterre, où il resta jusqu'au 17 août de l'année suivante. Revenu en France, il fut envoyé en Provence pour repousser les Autrichiens qui l'inondaient. Il les chassa peu à peu de cette province, et leur fit repasser le Var en février 1747. Après quelques succès, le vainqueur partit pour concourir à Versailles les opérations de la campagne de 1748. Le roi, qui l'avait fait duc de Gisors en 1742, le créa pair de France. Il était sur le point d'exécuter un plan qui devait le rendre

maître de Turin, lorsqu'il apprit la malheureuse affaire d'Exilles, où son frère fut tué. La paix de 1748 ayant mis fin aux hostilités, il continua à jouir de la confiance de Louis XV, et devint ministre principal en 1757. L'assiduité au travail, les malheurs de la France, les soins qu'il prit pour les réparer, le consumèrent peu à peu, et il mourut le 28 janvier 1761, en chrétien et en sage. Le Père de Neuville prononça son *Oraison funèbre* ; chef-d'œuvre d'éloquence et de sentiment, qui, sans flatterie et sans exagération, donne de cet homme illustre la plus grande idée, en même temps que l'orateur s'arrête sur des vérités sombres et salutaires fortement prononcées. On a reproché au maréchal de Belle-Île d'avoir engagé le roi, malgré toutes les remontrances du cardinal de Fleury, à la guerre de 1741, qui ruina la France sans aucun avantage, et lui fit perdre sa considération morale et sociale au-dehors par la violation de la *Pragmatic-Sanction* solennellement jurée. Dans les fonctions de son ministère, on l'a blâmé de s'attacher trop aux petits détails et d'entrer dans tous les projets. Son esprit systématique l'engagea à recevoir tous les plans qu'on lui présentait, et à protéger trop d'aventuriers ; mais il retirait ses bontés, dès qu'il s'apercevait qu'on l'avait surpris. « J'ai fait des fautes, disait-il quelquefois, mais je n'ai jamais eu l'orgueil ridicule de ne pas en convenir. » Le *Testament politique*, publié sous le nom du maréchal de Belle-Île, est une pièce fabriquée par Chevrier et Maubert.

FOUGEROUX (Auguste-Denis), membre de l'académie des Sciences, né à Paris le 10 octobre 1732, et mort le 28 décembre 1789, était neveu du célèbre Duhamel, et n'eut d'autre ambition que de l'imiter. Comme lui, il parcourut toutes les sciences, pour chercher dans chacune ce qu'elle pouvait offrir à l'économie rurale et aux arts, et ce qui pouvait contribuer à les perfectionner. Il parcourut l'Anjou et la Bretagne, pour y examiner les carrières d'ardoise et les travaux qui s'y exécutent. Il voyagea ensuite en Italie. On lui doit : *Mémoire sur la formation des os*, 1760, in-8 ; *l'Art de tirer des carrières l'ardoise, de la fendre et de la tailler*, 1762, in-f. ; *l'Art de travailler les cuirs dorés*, 1762, in-f. ; *l'Art du tonnelier*, in-f. ; *Recherches sur les ruines d'Herculanum*, etc., avec un traité sur la fabrication des mosaïques, 1769, in-8 ; *l'Art du coutelier*, 1772, 3 vol. in-fol. ; *Observations faites sur les côtes de Normandie*, avec M. Tillet, 1778.

in-4; beaucoup de *Mémoires* dans le *Recueil de l'Académie des Sciences*.

FOUILLOUX (Jacques), licencié de Sorbonne, né à La Rochelle, et mort à Paris en 1736, à 66 ans, se donna beaucoup de mouvement en faveur du jansénisme. Il eut une grande part à la première édition de l'*Action de Dieu sur les créatures*, in-4 ou in-12 (voyez **BOUASSIER**); aux *Quatre Gémissements sur Port-Royal*, in-12; aux *Grands Hexaples*, 1721, 7 vol. in-4; à l'*Histoire du Cas de conscience*, 1705, en 8 vol. in-12; et à plusieurs autres productions polémiques, qu'il est inutile de faire connaître, parce qu'elles sont oubliées ou qu'elles doivent l'être.

FOULLON (Jean-Baptiste), jésuite, né à Liège en 1608, d'une famille noble, prêcha avec applaudissement pendant 30 ans, et mourut recteur du collège de Tournay le 25 octobre 1668. Il fut la victime de sa charité, en servant les pestiférés. L'Écriture Sainte, la morale chrétienne et l'histoire de son pays furent les principaux objets de ses études. Nous avons de lui : *Commentarii historici et morales in libros Machabæorum*, Liège, 1659-1665, 2 vol. in-fol., estimés; *Vera Ecclesia, omnium in fide errorum commune remedium*, Liège, 1662; *Historia Leodiensis compendium*, Liège, 1655, très-exact; *Historia Leodiensis*, Liège, 1735, 3 v. in-f. Les deux premiers vol. sont du Père Foulon; le troisième a pour auteurs MM. de Crassier et de Louvres, éditeurs de cet ouvrage. Le Père Foulon l'a poussé jusqu'en 1612, et les continuateurs jusqu'au prince de Berghes. C'est la meilleure *Histoire* que nous ayons de la principauté de Liège.

FOULON, ou **GNAPHÉE** (Pierre le), né à Cormette, chassé de son ministère pour son penchant à l'eutychianisme, gagna les bonnes grâces de Zénon, gendre de l'empereur Léon, et obtint, par son crédit, le siège d'Antioche. Il répandit toutes sortes d'erreurs, se maintint sur son siège, malgré plusieurs sentences de déposition, et mourut en 488.

FOULON, l'une des premières victimes de la révolution de France, né d'une famille bourgeoise vers 1730, entra dans la carrière administrative sous de Choiseul. Il fut d'abord simple commissaire des guerres, ensuite intendant de l'armée pendant la guerre de 1756, et devint conseiller d'Etat. Ses connaissances dans la partie des finances le firent souvent désigner pour contrôleur-général. Lors de la retraite de Necker, le 12 juillet 1789, il reçut le portefeuille des finances; mais il n'eut pas le temps d'entrer en

exercice; la révolution du 14 juillet le chassa de sa place avant son installation. Arrêté à Juvisy, chez son ami de Sartine, par une populace égarée, et conduit à Paris, il y fut massacré sur la place de l'Hôtel-de-Ville, le 22 juillet 1789. Foulon avait alors plus de 60 ans. Il supporta jusqu'à son dernier moment, avec un sang-froid héroïque, toutes les cruautés que la rage effrénée du peuple exerça contre sa personne. (Voyez **BEAUMAIS**.)

FOULON (Nicolas), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Marcully-sur-Saône, le 4 mars 1742. Il était parent de dom Clément, savant bénédictin de la maison des Blancs-Manteaux de Paris, où le jansénisme commençait à dominer, et il en adopta non seulement les opinions, mais il s'éprit encore des folies des convulsions. Son goût pour la liturgie le fit choisir pour un des rédacteurs du nouveau *Bréviaire* de la congrégation de Saint-Maur, fixée au monastère des Blancs-Manteaux, et c'est là qu'il prépara l'édition du *Bréviaire*, publiée en 1787, en 4 v., où l'on ne trouve aucun des saints jésuites, et où l'on fait un grand éloge de Rondet. Il renferme aussi un tableau de la religion, où l'on reconnaît les idées et le langage des jansénistes, ainsi que toute l'opiniâtreté de l'esprit de secte. La manie des innovations a porté les auteurs jusqu'à composer de nouvelles litanies de Notre-Seigneur et de la Sainte Vierge; aussi, ce *Bréviaire* n'est accompagné d'aucune approbation du général des Bénédictins, et il n'a pas été définitivement adopté. Peu après, dom Foulon, qui s'était élevé avec force contre les prêtres qui ne remplissaient pas les devoirs de leur état, changea tout à coup de conduite : cet homme, autrefois si sévère dans ses principes, sortait continuellement et n'avait plus rien des habitudes d'un religieux. Ses supérieurs, lui ayant fait des représentations inutiles, se disposaient à l'envoyer dans une autre maison, lorsqu'il s'évada et se retira à Montmorency, chez le Père Cotte de l'Oratoire qui y était curé intrus, et avec lequel il était lié. Peu après, il contracta des liaisons étroites avec la demoiselle Marotte du Coudray, fille d'un ancien conseiller du Châtelet, élevée dans les principes rigides du jansénisme, et qui n'avait pas voulu se marier par excès de sévérité; cependant elle épousa dom Foulon, et sa sœur la Père Cotte. On ne sait pas ce que devint Foulon pendant la Terreur, mais il paraît qu'il vécut dans une position très-génée; plus tard, il obtint une place d'huissier au conseil des Cinq-Cents, puis au tribunal et enfin au

sénat; il la conserva jusqu'au 13 juillet 1813, époque de sa mort. On a de lui : *Prières particulières en forme d'office ecclésiastique pour demander à Dieu la conversion des Juifs, et le renouvellement de l'Eglise en France*, 1768, in-12; *Histoire élémentaire, philosophique et politique de l'ancienne Grèce, depuis l'établissement des colonies jusqu'à la réduction de la Grèce en provinces romaines*, 1801, 2 vol. in-8. Cet ouvrage, qu'il a écrit par demandes et par réponses pour le mettre plus à portée de la jeunesse, est froid et sec; et, quoiqu'il ait dû coûter beaucoup de recherches à l'auteur, il n'a pas eu de succès. Foulon y parle avec respect des Livres saints, et quelquefois il fait de sages réflexions; mais en même temps on y trouve quelque chose de vague, de confus : il affecte de ne pas nommer la révélation chrétienne, et se perd dans une métaphysique abstraite qui n'a rien d'élémentaire, et n'offre rien aux jeunes gens de positif et de précis. Il avait annoncé des *Histoires romaine et de France* sur le même plan; mais cette première *Histoire* ne fait pas regretter qu'il ne les ait pas publiées. Grégoire dit qu'il a laissé en manuscrit un *Traité* fort étendu en faveur du mariage des prêtres.

FOULQUES, archevêque de Reims, succéda à Hincmar en 883, tint un concile en 892, où il fit reconnaître roi Charles-le-Simple, âgé de 14 ans. On y menaça d'excommunication Baudouin, comte de Flandre, pour les usurpations des biens d'Eglise, et pour avoir maltraité des ministres de l'autel. Le roi Charles ayant voulu dans la suite faire alliance avec les Normands encore idolâtres, Foulques lui fit de vives remontrances. Il fut assassiné par des vassaux de Baudouin en 900. Ce prélat était recommandable par ses connaissances et par ses vertus.

FOULQUES I^{er}, comte d'Anjou, dit *le Roux*, mort en 938, réunit et gouverna avec prudence toutes les terres de son comté.

FOULQUES II, dit *le Bon*, fils du précédent, mort à Tours en 958, fit enrichir et cultiver avec soin les terres du comté d'Anjou. Il s'appliqua à faire fleurir la piété et les sciences dans ses Etats. On dit que le roi Louis d'Outremer s'écartant moqué de ce que Foulques-le-Bon s'appliquait à l'étude et allait souvent hanter au chœur, Foulques lui écrivit ces mots : *Sachez, sire, qu'un prince aux lettres est un âne couronné*. Foulques composa des *Hymnes* en l'honneur de saint Martin.

FOULQUES III, comte d'Anjou, dit *Verra*, ou *le Jérusalemite*, à cause de

deux voyages qu'il fit à la Terre-Sainte, succéda, l'an 987, à Geoffroi son père. Ce prince belliqueux, prudent et rusé remporta divers avantages sur ses voisins, et mourut à Metz le 23 juin 1040.

FOULQUES IV, dit *le Rechin*, fils du seigneur de Châteaulandon, et d'une fille de Foulques III, succéda l'an 1060 à son oncle maternel Geoffroi Martel. Il s'empara du Gâtinais et de la Touraine, qui étaient le partage de son frère aîné, et s'abandonna au vin et aux femmes. Il en épousa trois consécutivement, en les répudiant l'une après l'autre. Mais enfin la dernière, Bertrade de Montfort, le quitta pour Philippe I^{er}, roi de France. Ses discussions violentes avec Raoul, archevêque de Tours, le firent excommunier; mais plus tard il reentra en grâce avec l'Eglise. Il mourut en 1109. Il avait composé une *Histoire des comtes d'Anjou*, dont il se trouve, dans le *Spicilège* de d'Achery, un fragment que l'abbé de Marolles a traduit dans son *Histoire d'Anjou*, 1681, in-4.

FOULQUES (Louis), né vers l'an 1772 à Lisieux (Calvados), passa une partie de sa jeunesse dans l'émigration, et abjura le catholicisme en Angleterre, d'où il revint avec une anglomanie très-prononcée. Foulques était possédé d'une autre manie plus forte, celle de l'alexandrin et du cothurne tragique. Il a laissé en manuscrit la traduction de plusieurs pièces d'Alfieri, avec lesquelles cependant il ne put se faire ouvrir les portes de l'académie de Lyon, et ce fut là un des très-grands deuils de sa vie. Louis Foulques était, depuis un certain nombre d'années, commissaire du roi près la monnaie de Lyon, à l'époque où il mourut, le 4 février 1838. Il ne fut pas même présenté au temple des protestants; ce qui montre que, s'il avait eu la malheureuse inspiration de sortir du catholicisme, la réforme n'avait pas acquis un très-fidèle adepte. En 1836, il publia l'*Extrait d'un essai sur la langue anglaise*, Lyon, impr. de Bachelaz, in-8 de 16 pages. L'année suivante, il publia un *Essai historique sur l'art monétaire et sur l'origine des hôtels des monnaies de Lyon, Mâcon et Vienne, depuis les premiers temps de la monarchie*, Lyon, impr. de Deleuze, in-8 de 86 pages. Foulques n'a pas recherché avec grand soin les documents imprimés ou monnayés qu'il lui était nécessaire de consulter pour la composition de son *Essai*. Il se borne à peu près à reproduire, tant bien que mal, ce qu'il rencontre dans les auteurs qui ont traité, avant lui, cette même question, et son

travaillent la peine et l'embarras. Néanmoins, comme il a groupé des détails dispersés çà et là, et qu'il a donné des planches figuratives, son opuscule méritera d'être consulté par ceux qui voudront parler de l'atelier monétaire de Lyon. Ce qu'il dit de celui de Vienne n'est guère non plus qu'un résumé de passages épars dans Leblanc, Charvet, Cochard et Mermet.

FOUQUET (Jean-François), jésuite français et missionnaire à la Chine ; y arriva l'an 1699, et y demeura jusqu'en 1720. Les succès qu'il obtint dans sa mission lui valurent le titre d'*évêque d'E-leuthéropolis*. Il étudia longtemps le *chou-king*, et il fut, de tous ses confrères, celui qui se laissa le plus éblouir par l'idée de retrouver les mystères du Christianisme renfermés dans les caractères symboliques des Chinois. Il prétend que leurs livres sacrés offrent une perpétuelle allégorie avec les objets de notre foi. Malgré cet esprit systématique, on ne peut lui refuser beaucoup de mérite et de savoir. On lui doit : *Tabula chronologica historia sinica*. C'est un tableau en trois feuilles où sont placés, suivant l'ordre chronologique, les noms des princes chinois et les événements les plus remarquables de leur règne. Ce tableau a été réimprimé à Augsbourg, en 1746, en 2 feuilles in-fol. Ce qui en fait le principal mérite, c'est l'explication des *nian-hao*, ou noms d'années, si nécessaires pour la lecture des historiens chinois. On a de Fouquet une *Lettre au duc de la Force*, insérée dans les *Lettres édifiantes*, où il rend compte des difficultés que les Jésuites éprouvèrent, quand ils voulurent s'établir dans la province de Kiamsi, et de la manière dont les Chinois forment leurs guerriers. Il s'étend particulièrement sur les Bonzes, principaux adversaires des missionnaires.

FOUQUIER-TAINVILLE (Antoine-Quentin), accusateur public du tribunal révolutionnaire de Paris, né en 1747, au village d'Hérouelle, en Artois, était fils d'un cultivateur assez riche. Après avoir fait ses études à Saint-Quentin, il se rendit à Paris, où il suivit le barreau, acheta une charge de procureur au Châtelet, et ne pouvant, malgré les produits élevés de sa place, suffire aux dépenses où l'entraînaient ses vices, fit banqueroute. A cette époque, il faisait des vers très-médiocres, dont quelques-uns sont consacrés à Louis XVI : on peut voir ceux qui se trouvent cités dans les notes du poème de la *Pitié* de Delille. Employé plus tard en qualité de commis au bureau de la police, Fouquier-Tainville,

qui n'y joua qu'un rôle subalterne dans les premiers temps de nos troubles civils, fut nommé, en 1793, directeur du jury au tribunal révolutionnaire, puis accusateur public auprès de cet atroce tribunal. Jusque-là on y avait observé quelques formes de justice ; mais, dès que Fouquier fut en fonctions, on ne s'y présenta plus que pour être envoyé à l'échafaud. Le premier procès, où ce monstre fit paraître toute la férocité de son âme, fut celui de la reine. Il ramassa, dans un acte d'accusation contre l'auguste victime, tous les crimes, toutes les infamies que l'histoire reproche aux Jézabel, aux Messaline et aux Frédégonde. La reine ne répondit à ces horribles imputations que par le silence du mépris et le calme de l'innocence : seulement, lorsque l'unique accusateur osa lui reprocher des sentiments qui blessaient ses affections maternelles, elle fit entendre l'interpellation qui confondit à l'instant le barbare Fouquier. Il commença ensuite le procès de vingt-deux députés, appelés *brimontins*, ou *girondins*, qui avaient été reversés le 31 mai par la faction de Robespierre. Plusieurs de ces députés, doués des plus grands talents, repoussèrent avec énergie les imputations de Fouquier, et réfutèrent victorieusement toutes ses attaques. Ce magistrat-bourreau et ses dignes valets, saisis d'épouvante sur leurs sièges, se montrèrent incertains pour la première fois, et consultèrent la Convention sur ce qu'ils avaient à faire. Cette assemblée, qui avait résolu la perte des girondins, ordonna à Fouquier, d'après la motion de Billaud-Varennes, de juger les accusés *révolutionnairement*, c'est-à-dire de les envoyer à la mort sans formalités. Armé de ce décret, Fouquier-Tainville ne craignit plus l'éloquence des accusés, et décréta leur supplice. C'est de ce procès que date l'établissement du terrible *gouvernement révolutionnaire*, qui inonda la France de sang. Fouquier-Tainville, voyant alors qu'il ne s'agissait plus de juger, mais de tuer, alla encore au-delà du décret, et se fit un jeu horrible de prononcer les arrêts de mort. On lui envoyait des listes de proscription, auxquelles il en ajoutait d'autres. Les membres qui composaient cet affreux tribunal se réunissaient toutes les semaines chez Lecointre, membre de la Convention, et là, au milieu d'un dîner somptueux, ils discutaient ces listes, assaisonnant leur barbarie de plaisanteries atroces. Chargé de faire guillotiner Robespierre, il conduisit au supplice, sans balancer un instant, celui qu'il avait reconnu pour son chef, et par

l'ordre duquel il avait immolé tant de victimes. Après cette exécution, il se présenta à la barre pour féliciter la Convention de la victoire qu'elle venait de remporter. Barrère monte en ce moment à la tribune, et propose de continuer le même système de terreur et de former un nouveau tribunal révolutionnaire, désignant pour accusateur public Fouquier-Tainville; mais à ce nom odieux, mille voix s'élevèrent contre lui, et le député Fréron, montant à la tribune, énuméra tous les crimes de Fouquier-Tainville, et conclut à sa mort par ces mots terribles : « Je demande que Fouquier aille « caver dans les enfers tout le sang dont « il s'est enivré. » Le 20 mars, Lesage l'accusa d'avoir envoyé à la mort, sans jugement, quarante-deux prisonniers du Luxembourg; et ce monstre fut enfin arrêté. Il se défendit, soit en niant ses crimes, soit en disant qu'il ne les avait commis que par ordre du comité de salut public. « La Convention, disait-il, a mis « la terreur à l'ordre du jour : elle a proclamé l'extermination des rebelles; « les comités me les envoyaient pour « que je remplisse les formalités du jugement. Je n'ai fait qu'obéir à vos ordres, citoyens représentants, et vous m'accusez. Lequel de vous m'a fait entendre une parole de réprimande ? Le sang décollait de la bouche de tous vos orateurs, et vos décrets surpassaient encore vos tribunes. Si je suis coupable, vous l'êtes tous, et j'accuse l'assemblée entière. Je n'ai été que la hache de la Convention. Punit-on une hache ? » Il fut conduit à l'échafaud le 7 mai 1795, avec 15 de ses complices, et exécuté le dernier. « Profondément artificieux, dit Mercier, habile à supposer le crime, à controuver des faits, « il montra dans son interrogatoire une présence d'esprit imperturbable. Placé devant le tribunal où il avait accusé tant de victimes, il écrivait sans cesse, mais, comme un Argus, il était tout yeux et tout oreilles; et, en écrivant, pas un mot du président, d'un accusé, d'un témoin, d'un juge, de l'accusateur public ne lui échappait. Il affecta de dormir pendant le résumé de l'accusateur public, comme pour avoir l'air calme, tandis que l'enfer était dans son cœur. Son regard fixe faisait, malgré soi, baisser les yeux; « lorsqu'il s'apprêtait à parler, il fronçait le sourcil et plissait le front; sa voix était haute, rude et menaçante. Il niait d'une voix ferme sa signature, et ne tremblait pas devant le témoin accusateur. Quand on le conduisit au

« supplice, son front, dur comme le « marbre, défia tous les regards de la « multitude; on le vit même sourire et « proférer des paroles menaçantes. Au « pied de l'échafaud, il sembla pour la « première fois éprouver des remords, « et il trembla en y montant. Fouquier « avait la tête ronde, les cheveux noirs « et unis, le front étroit et blême, les « yeux petits et ronds, le visage plein « et grêlé, le regard tantôt fixe, tantôt « oblique. »

FOUQUIÈRES (Jacques), peintre, né à Anvers vers l'an 1580, élève de Breughel le paysagiste, et de Rubens qui l'employait quelquefois à ses tableaux, travailla au Louvre sous Louis XIII. Ce monarque l'anoblit; les airs de qualité qu'il prit depuis le firent appeler par dérision le baron de Fouquières. Il ne peignit presque plus, crainte de déroger à sa noblesse; et dès qu'il prenait le pinceau, il ne manquait pas de ceindre son épée. Il mourut pauvre en 1621. Ce peintre a également réussi dans les grands morceaux et dans les petits. Il était excellent paysagiste. Son coloris était d'une fraîcheur admirable.

FOUR (dom Thomas du), bénédictin de Saint-Maur, a laissé une *Grammaire hébraïque*, in-8, fort méthodique, Paris, 1644. Il mourut à Jumièges en 1647, parvenu à peine à sa 31^e année. Sa science et sa piété étaient dans un degré égal. Nous avons encore de lui un *Testament spirituel pour servir de préparation à la mort*, in-12, et quelques autres ouvrages de piété.

FOUR (Charles du), curé de Saint-Maclou à Ronen, et ensuite abbé d'Aunay, mort en 1669, s'est fait connaître par ses disputes avec le Père Brisacier, et par son zèle contre la morale relâchée. Il est auteur de divers écrits ecclésiastiques ou polémiques. On ne les lit plus.

FOURCROY (Antoine-François de), célèbre chimiste, né à Paris le 15 juin 1755. Son père était pharmacien du duc d'Orléans; mais il perdit sa charge et le droit d'exercer à Paris, en vertu de certains arrangements que demanda la corporation des apothicaires. Cet événement mit sa famille dans un état voisin du besoin. Le jeune Fourcroy, encouragé et soutenu par Vicq-d'Azir, ami de sa famille, continua néanmoins ses études, et devint l'élève favori de Bucquet, le plus célèbre professeur de chimie qu'il y eût alors dans la capitale. Il lui permit quelquefois de le remplacer, et lui prêta même un amphithéâtre pour faire des cours particuliers. L'éloquence de Fourcroy le fit désigner, à la mort de Macquer,

en 1784, pour remplir la chaire de chimie du Jardin du Roi, et il y enseigna pendant 25 ans avec un concours prodigieux. Avide de distinction, et se croyant négligé par la cour, il embrassa, au commencement de la Révolution, le parti des novateurs. Il fut nommé, en 1792, député suppléant de Paris à la Convention nationale. Le hasard voulut qu'il devint le successeur du trop fameux Marat; mais il ne monta à la tribune que pour des questions d'administration intérieure et surtout d'instruction publique. Quand il proposa d'appeler plusieurs savants auprès du comité de salut public, il ne mit point dans la liste Lavoisier qui y avait des droits incontestables; et lors de la fin tragique de ce célèbre chimiste, on l'accusa, peut-être sans fondement, de n'y être pas étranger. Après la mort de Robespierre, il devint membre du comité de salut public. Il passa ensuite au conseil des Anciens. Bonaparte l'appela au conseil d'état, en 1799, et il remplaça Rœderer à la direction de l'instruction publique le 15 septembre, 1802. Il fut chargé de préparer les décrets sur l'établissement de l'Université; mais son travail, qu'on lui fit recommencer plusieurs fois, n'ayant pas été agréé, il se vit obligé d'abandonner l'instruction publique après 5 ans d'exercice. Il fut frappé d'apoplexie le 46 décembre 1809. Ses principaux ouvrages sont : *Leçons d'histoire naturelle et de chimie*, Paris, 1781, 2 vol. in-8; 1789, 4 vol.; 1791, 5 vol.; réimprimé en 1801, sous ce titre : *Système des connaissances chimiques et de leur application aux phénomènes de la nature et de l'art*, en 6 vol. in-4, ou 11 vol. in-8. C'est le plus grand monument qu'on ait élevé jusqu'ici à la gloire de la chimie française; l'*Art d'employer et de connaître les médicaments dans les maladies qui attaquent le corps humain*, 1785, 2 vol. in-8; *Tableaux synoptiques de chimie*, 1800 et 1805, in-fol. atlantique; *Philosophie chimique*, 1792, 1795 et 1806. Cet ouvrage, qui contient les faits fondamentaux sur lesquels reposait alors la chimie, fut traduit dans toutes les langues; mais les sciences naturelles font aujourd'hui des progrès si rapides, que les traités généraux qui les exposent vieillissent en peu d'années, et ceux de Fourcroy n'ont pas échappé à ce sort général. Il a travaillé avec Morveau, Lavoisier, etc., aux *Annales de chimie*, 1789-94, 18 vol. in-8.

FOURIER plutôt que FOURNIER (Pierre), de Mattincourt, bourg de Lorraine dont il était curé, était d'un autre bourg nommé Mirecourt, où il naquit en 1565.

Il entra jeune parmi les chanoines-réguliers, chez lesquels il se distingua par son savoir et sa piété. Il établit deux nouvelles congrégations : l'une de chanoines-réguliers-réformés qui enseignent; et l'autre de religieuses pour l'instruction des filles. Le pape Paul V approuva ces établissements en 1615 et 1616. Il est difficile de dire tout le bien qu'ils ont opéré et qu'ils opèrent encore dans le monde chrétien. Les religieuses, nommées communément *de la Congrégation de Notre-Dame*, sont particulièrement estimées dans toutes les villes où elles sont établies : elles y jouissent de la confiance bien méritée des parents pour l'éducation de leurs enfants, et répandent l'instruction avec l'amour de la vertu. Le Père Fourier mourut saintement en 1648. Il a été béatifié en 1750.

FOURIER (Jean-Baptiste-Joseph, baron), né à Auxerre en 1768, d'une famille originaire de Lorraine, était parent du bienheureux Pierre Fourier, réformateur de l'Ordre des chanoines réguliers de la congrégation de Notre-Sauveur, et instituteur des religieuses de la congrégation de Notre-Dame. Il fit ses études à l'école militaire d'Auxerre, dirigée par les Bénédictins, les termina à 13 ans, et se livra avec un grand succès aux mathématiques. Lors de la création de l'école normale, il y fut envoyé par son département pour se perfectionner; mais à peine arrivé, on le nomma maître des conférences. Il devint ensuite professeur à l'*École centrale des travaux publics*, devenue depuis l'*École polytechnique*. Fourier fut nommé par Bonaparte membre de la commission scientifique qui accompagna l'expédition d'Égypte; il devint secrétaire de l'Institut égyptien qu'on forma après la soumission du Caire, et remplit les fonctions d'administrateur de la justice, pendant l'expédition des Français en Syrie. Revenu en France, il fut nommé à la préfecture de Grenoble, qu'il occupa de 1801 à 1815; au milieu de ses fonctions administratives, il trouva le temps de rédiger le *Dicours préliminaire* pour le grand ouvrage sur l'Égypte publié aux frais de l'État. Cette remarquable *préface* résume avec un talent supérieur les événements de l'histoire, les observations de la science, les vues de la politique. En 1807, Fourier, toujours fidèle aux études scientifiques, remporta le prix décerné par l'Institut sur cette question : *Déterminer les lois de la propagation de la chaleur dans les corps solides*. En 1811, il fit encore un *Mémoire* sur le même sujet. Appliquant ses connaissances scientifiques à l'administra-

tion, il s'occupa du dessèchement des marais de Bourgoin près Lyon, qui eut pour résultat d'assainir le territoire de 40 communes. En 1814, la Restauration lui conserva la préfecture de Grenoble; il la quitta en 1815, en apprenant le retour de Bonaparte. L'empereur, ne voulant pas se priver de ses services, le nomma préfet à Lyon, poste dans lequel il fut bientôt remplacé, n'ayant pu s'accorder avec le ministère des Cent-Jours. Il vint à Paris s'adonner entièrement à ses travaux favoris. L'académie des Sciences l'appela dans son sein en 1815; mais l'élection ne fut pas approuvée par le roi. En 1816, une seconde élection fut confirmée. Fourier fut choisi par l'Académie pour partager avec Cuvier les fonctions de secrétaire perpétuel. Il prononça, en cette qualité, les *Eloges* d'un grand nombre de ses collègues décédés; et ces discours, qui font beaucoup d'honneur à ses talents littéraires, lui valurent un fauteuil à l'Académie française en 1827. Il mourut à Paris le 26 mai 1830. Ses ouvrages scientifiques, outre ceux dont on a parlé ci-dessus, consistent en divers *Mémoires et Rapports*; ses ouvrages littéraires, en divers *Eloges* très-estimés, et en *Articles*, signés d'un Z, dans la *Biographie universelle*.

FOURIER et d'abord FOURMONT (François-Charles-Marie), surnommé le *Phalanstérien*, naquit le 7 août 1768 à Besançon, d'une famille de marchands de draps. Il étudia dans sa ville natale, et ses études furent pleines de succès. Il fut destiné au commerce par ses parents, et pendant longtemps il vécut au moyen des études préliminaires qu'il avait faites à ce sujet. En 1827, il était encore chargé de la correspondance d'une maison américaine située rue du Mail. Rien ne semblait moins fait pour son caractère que cette profession; il semblait toujours rêver, et ses continuelles méditations lui avaient fait donner de bonne heure l'épithète de *songe-créux*. Avec son air froid, sa physionomie sévère, sa simplicité et sa modestie, il lui était bien difficile de faire son chemin dans le monde; aussi resta-t-il ignoré, malgré un savoir immense, des idées extrêmement neuves et quelquefois pleines de justesse. En 1803, cependant, il se présenta une occasion dont il aurait pu tirer grand parti. Napoléon avait lu dans un journal rédigé par Billauche un article sur la politique européenne, qui le frappa tellement, qu'il ordonna immédiatement à Dubois, commissaire-général de la police à Lyon, de s'informer qui en était l'auteur. Billauche, mandé chez le préfet, répon-

dit que le nom qui était au bas de l'article était le véritable nom de l'auteur, et ajouta que c'était celui d'un simple commis-marchand de draps. Billauche s'empressa d'en prévenir Fourier, qui parut n'en tenir aucun compte et ne fit aucune démarche. L'affaire en resta là; mais il est bien présumable que Fourier eût été largement récompensé, s'il l'eût désiré, surtout lorsqu'on sait que Napoléon a suivi de point en point la politique tracée dans cet article. En 1830, le système qu'il avait exposé depuis longtemps, et dans plusieurs publications, attira l'attention de quelques jeunes hommes distingués par leur mérite, et donna naissance à une école dont les doctrines diffèrent peu de celles du *saint-simonisme*, et n'ont pas eu plus de succès. Le *fouriérisme* n'est pas d'ailleurs, aujourd'hui, tel que Fourier l'avait d'abord conçu et proposé; il a subi une transformation dont le maître avait été témoin, et à laquelle il ne s'était pas opposé. Nous ne pouvons exposer ici dans leur entier les doctrines phalanstériennes; il nous suffira de dire que, considéré comme doctrine philosophique, le *fouriérisme* est essentiellement faux et dangereux, puisqu'il détruit la cause même de la morale, en conseillant à l'homme de satisfaire ses passions au lieu de travailler à les réprimer; mais en même temps, que, considérée comme doctrine sociale, la théorie de Fourier présente des vues utiles, dont l'économie politique pourra profiter, particulièrement en ce qui concerne l'organisation du travail et le système d'association. Fourier est mort le 8 octobre 1838. Il a laissé : *Théorie des quatre mouvements et des destinées générales*, Paris, 1808, in-8; *Traité d'association domestique agricole*, 1822, in-8; *Nouveau monde industriel et sociétaire, ou Invention du procédé d'industrie attrayante et naturelle, distribuée en séries passionnées*, 1829, 4 vol. in-8; *La fausse Industrie*, 1835, in-8. Ses disciples ont fondé un journal qui s'est d'abord appelé la *Phalange*, et qui aujourd'hui a pris le nom de *Démocratie pacifique*, et est devenu quotidien. Ce qui distingue essentiellement le *fouriérisme* du *saint-simonisme*, c'est que le premier, plus sage que l'autre, n'a jamais eu la prétention d'établir une religion nouvelle, et a voulu seulement faire prévaloir dans la société des doctrines économiques plus larges et qui tiennent un plus grand compte des besoins de la classe pauvre.

FOURMONT (Etienne), né en 1683 à Herbigny, village près de Paris, d'un père chirurgien, succéda à Galland en

1715, dans la chaire d'arabe au collège royal; l'académie des Inscriptions se l'associa la même année, la société royale de Londres en 1738, et celle de Berlin en 1741. Il mourut en 1745, à 62 ans. Il avait joui pendant sa vie de la considération due à son savoir, à la droiture, à la modestie et à la candeur qui l'accompagnaient. Les savants français et étrangers le consultaient dans tout ce qui concerne le grec, le persan, le syriaque, l'arabe, l'hébreu et le chinois. On a de lui une foule d'ouvrages imprimés et manuscrits, témoignages de son érudition et de son amour pour le travail : *Réflexions critiques sur les Histoires des anciens peuples, jusqu'au temps de Cyrus*, 1735, 1 vol. in-4, chargées de citations; une *Grammaire chinoise*, en latin, in-fol., 1742, sur laquelle on peut consulter le *Journal des savants*, de mars et avril 1743; *Méditations sinces*, 1737, in-fol. : ouvrage qui renferme les préliminaires de la grammaire chinoise, et l'explication de tout le technisme de cette langue; plusieurs *Dissertations* dans les *Mémoires de l'académie des Belles-Lettres*, semées d'érudition.

FOURNEL, célèbre avocat-consultant de Paris, était encore très-jeune, lorsqu'il publia un *Mémoire* qui sauva du bûcher la fille Salimon, condamnée à être brûlée. Le Pape le récompensa en le nommant chevalier de l'Eperon-d'Or. En 1816, Fournel devint bâtonnier de son Ordre. Il est mort le 21 juillet 1820. Ses principaux ouvrages sont : *Traité des injures considérées dans l'ordre judiciaire, par Darreau, avec des observations*, qui forment presque les deux tiers de l'ouvrage, 1765, 2 vol. in-12; *Dictionnaire raisonné, ou Exposition par ordre alphabétique des lois concernant les transactions entre particuliers*, 1798, in-8; *Traité de la contrainte par corps*, 1798, in-12; *Traité du voisinage*, 1799, in-12; 3^e édition, 1812, 2 vol. in-8; *Code de commerce accompagné de notes et observations*, 1807, in-8; *Histoire des avocats au Parlement et du barreau de Paris*, 1790-1813, 2 vol. in-8; *Histoire du barreau de Paris dans le cours de la révolution*, 1816, in-8 : c'est la suite de l'ouvrage qui précède; *Lois rurales de la France rangées dans leur ordre naturel*, 1819, 2 vol. in-8; *Recueil des lois, ordonnances, réglemens, arrêts et décisions cités dans les Lois rurales*, 1820. Ce volume forme le troisième volume des *Lois rurales*, dont il est le complément nécessaire.

FOURNET (André-Hubert), né le 6 décembre 1752 à Pérusse, paroisse de Maillé, diocèse de Poitiers. Après avoir

reçu dans sa famille les premiers exemples des vertus chrétiennes, il alla faire ses études à Châtellerault, puis à Poitiers où il commença son droit. Mais dans un voyage qu'il fit chez son oncle, curé d'Hains, homme de beaucoup de mérite, de piété et de vertu, il résolut de consacrer à Dieu sa vie, qui d'ailleurs avait toujours été fort régulière. Il entra au séminaire de Poitiers, et reçut les ordres sacrés quatre ans après. Ses supérieurs l'envoyèrent comme vicaire à Hains, auprès de son oncle, et en 1782 il remplaça un autre de ses oncles, dans la cure de Maillé qu'il occupait. Pendant la Révolution, l'abbé Fournet se retira en Espagne où il consolait et fortifiait ses compagnons d'exil et les assistait dans leurs maladies. Il demeura quelque temps en Navarre; mais ayant voulu faire à pied le pèlerinage de Compostelle, il tomba malade à Burgos, et passa un mois à l'hôpital. Lorsqu'il eut recouvré la santé, il eut la pensée d'entrer dans l'Ordre des Carmes; mais un provincial de l'Ordre l'en détourna et l'engagea à rester dans le clergé séculier. En 1797, l'abbé Fournet revint en France, et après le concordat il reentra dans sa cure de Maillé; c'est vers ce temps qu'il commença son œuvre des *Filles de la Croix*. Une demoiselle pieuse du pays s'était mise sous sa direction; il l'exhortait vivement à se consacrer au service du prochain, à instruire les ignorants, à visiter les pauvres et les malades; bientôt deux ou trois autres personnes se joignirent à elle, et en mai 1806 cinq sœurs avaient déjà commencé à vivre en communauté au château de Molantes près Maillé. En février 1807, elles firent des vœux; on les appela *Filles de la Croix*. Elles se livraient à l'assistance des malades et à l'éducation des jeunes filles; elles recevaient aussi des orphelins et des femmes âgées ou infirmes. En décembre 1811, elles se fixèrent à Maillé; elles étaient au nombre de vingt-cinq. Un second établissement avait été formé à Bithines près Maillé. L'abbé Fournet se partageait entre la paroisse et les sœurs, auxquelles il commençait à donner des règles. En 1817, les grands-vicaires de Poitiers approuvèrent le nouvel institut, qui se consacra d'une manière spéciale à honorer le Cœur de Jésus et celui de Marie. En 1820, l'abbé Fournet donna sa démission de la cure de Maillé, et se voua entièrement à la direction des sœurs. Ses vertus attirèrent les bénédictions de Dieu sur la congrégation. De nombreux établissements furent fondés; il était sans cesse occupé à les visiter ou à adresser aux sœurs des lettres pleines d'exhorta-

ons sages et propres à les maintenir dans l'amour de la croix, la mortification, et la charité pour les pauvres: La congrégation des Sœurs de la Croix, dite aussi de Saint-André, a été reconnue par le gouvernement en 1819 et en 1826. Le VIII, par un bref du 4^e septembre 1829, lui a donné un témoignage de son intérêt. Cependant l'abbé Fournet commençait à sentir le poids des années, et s'adjoignit un coopérateur dans la direction de l'institut. En 1838, l'affaiblissement de sa santé l'obligea d'interrompre ses fonctions; et après s'être préparé au dernier passage avec tous les sentiments d'une piété tendre, il est mort le 12 mai 1834, dans sa 82^e année. Dans une Notice historique qui a été publiée après sa mort et dont l'*Ami de la Religion* a rendu compte, il est dit que l'institution des *Sœurs de la Croix* a 484 sœurs et 80 établissements dont 7 dans le diocèse de Paris.

FOURNIER (Pierre-Simon), graveur et fondeur de caractères, naquit à Paris le 15 septembre 1742. Il excella dans son art. Ses caractères ont embelli la typographie, ses lumières l'ont éclairée. Il publia, en 1787, la *Table des proportions* qu'il faut observer entre les caractères, pour déterminer leurs hauteurs et fixer leurs rapports. Cette table est une découverte non seulement honorable pour son auteur, mais très-essentielle aux progrès de l'art. Cet habile artiste remonta jusqu'à la naissance de l'imprimerie, pour la connaître à fond. Il donna en différents temps divers *Traité*s historiques et critiques sur l'origine et les progrès de la typographie, dans lesquels on voit un avant consommé dans la matière qu'il traitait. Ces différentes *Dissertations* ont été recueillies en 1 vol. in-8, divisé en trois parties. La dernière renferme une histoire curieuse des graveurs en bois. C'est l'ouvrage le plus important de Fournier est son *Manuel typographique* utile aux gens de lettres et à ceux qui exercent les différentes parties de l'art de l'imprimerie, en 2 vol. in-8. L'auteur devait y en joindre deux autres; mais il fut prévenu par la mort en 1768. L'homme n'était pas moins recommandable en lui que l'artiste. Le calme de son âme, l'esprit de la religion dont il était animé répandaient autour de lui une joie douce et toujours égale. Il aimait la retraite et le travail, et même avec excès; car ce fut à constante application qu'il causa sa mort. On a des épreuves des différents caractères qu'il avait gravés, dans son *Manuel typographique*. On y en trouve même pour la musique: il était l'inven-

teur de ces sortes de caractères; et ils le disputent, pour la beauté, à la musique gravée en taille-douce. C'est lui qui a péremptoirement réfuté Schoepflin qui avait attribué l'invention de l'imprimerie à Guttemberg (voyez ce mot), en montrant que Guttemberg ne s'était point servi de caractères mobiles, mais de planches gravées. Ce qui y a de remarquable, c'est que le passage même dont Schoepflin étayait son opinion, la renverse de fond en comble. (Voy. le *Journal historique et littéraire*, 1^{er} juillet 1791, page 327.)

FOURNIER (Joseph-Augustin de), marquis d'Autane, lieutenant-général, commandeur de l'Ordre de Saint-Louis et de plusieurs Ordres étrangers, né à Valréas le 18 août 1759, d'une famille ancienne illustrée dans la carrière des armes, entra au service à l'âge de 16 ans, et se trouvait capitaine de grenadiers dans les premiers orages de la Révolution. Il n'émigra point et continua son service. Sa bravoure le fit remarquer aux batailles de Menin, Courtray, Valmy; le fit appeler à l'état-major-général de l'armée, et nommer peu après général de brigade. Ami du général Moreau, il partagea sa disgrâce et demeura plus d'un an sans emploi. Chef d'état-major du 3^e corps de l'armée d'Allemagne en 1805, il fit preuve de la plus grande activité dans la marche de l'armée pour arriver à temps dans la plaine d'Austerlitz. Il se signala aussi particulièrement à la bataille d'Iéna, où il enleva plusieurs positions importantes, et contribua à décider la victoire autant par son courage que par son sang-froid. D'Autane fit encore la campagne de Pologne où il se couvrit de gloire dans les champs de Pultusk, et reçut le grade de général de division le 31 décembre 1806. Après la paix de Tilsit, il fut nommé gouverneur de Varsovie. Il suivit aussi l'armée d'Espagne en qualité de chef d'état-major de l'armée du Centre, fut nommé gouverneur de Tolède; et sa sagesse et sa modération furent, pendant cette guerre, d'un avantage non moins grand que son courage et son expérience. Après la bataille de Toulouse, en 1814, d'Autane fut employé comme inspecteur-général; lorsqu'on voulut organiser une armée dans le Midi en 1815, il fut encore nommé chef d'état-major, et contribua par ses soins à l'organisation des royalistes. Cette expédition n'eut pas des suites heureuses: le général d'Autane fut chargé par le duc d'Angoulême de se rendre à Pont-St-Esprit pour traiter une capitulation d'après laquelle l'armée serait licenciée, et Monseigneur le duc d'Angoulême pour-

rait s'embarquer à Marseille. Cette capitulation fut deux fois suspendue; enfin le prince eut la liberté de s'embarquer à Cette, et le général d'Antane fut rappelé à Paris où il reçut sa destitution et fut mis en surveillance. Au second retour du roi, il reçut le commandement de la 7. division militaire; mais il n'accepta point. Il est mort le 7 janvier 1828. Sa probité et son désintéressement l'ont généralement fait aimer et estimer, et se trouvent consignés dans les *Annales* de plusieurs villes, particulièrement de Ratisbonne, qui a voulu en perpétuer le souvenir.

FOURNIER (Claude), surnommé l'*Américain* à cause du long séjour qu'il fit en Amérique, né en 1745, mort en 1823, fut un des agents de Danton, de Marat, de Robespierre.

FOURNIER DE LA CONDOMINE (Marie-Nicolas), évêque de Montpellier, né à Gex le 27 décembre 1760, fit ses études au petit séminaire de Saint-Sulpice, et fut le premier de sa licence en Sorbonne. Nommé d'abord grand-vicaire d'Auch, il entra ensuite dans la congrégation de St-Sulpice dont l'abbé Emery, son parent, était supérieur-général. Pendant la Révolution, il resta caché chez une famille respectable, à Orléans. Lorsque des temps plus calmes furent revenus, l'abbé Fournier sortit de sa retraite et vint à Paris rejoindre ses confrères qui avaient commencé à établir un séminaire dans le faubourg St-Jacques. C'est alors qu'il se livra à la prédication, et ses *Sermons* eurent un grand succès; quoiqu'il les écrivit, il ne s'astreignait pas à son cahier et ils abandonnaient en chaire à l'improvisation. Un discours qu'il prononça à Saint-Roch, et dans lequel il déplorait vivement la mort de Louis XVI et attaquait la Révolution et l'impiété, déplut à Bonaparte ou plutôt aux hommes qui l'entouraient: l'abbé Fournier fut arrêté et conduit à Bicêtre; on le traita comme s'il eût été fou, on lui rasa la tête, et on lui donna l'habit de la maison. Sur les réclamations qui s'élevèrent contre un traitement aussi odieux, il fut envoyé au château de Turin. Cependant le cardinal Fesch, archevêque de Lyon, intercédait pour lui et proposait d'être sa caution; enfin Monseigneur de La Tour-du-Pin, dont il avait été le grand-vicaire à Auch et qui venait d'être nommé évêque de Troyes, le réclama et le nomma vicaire-général de son diocèse. Cette nomination ayant été agréée, l'abbé Fournier fut mis en liberté en 1803. Il recommença alors le cours de ses prédications et revint à Paris, où de nouveau il réunit

autour de sa chaire un nombreux auditoire. Par un retour étrange de la fortune, l'abbé Fournier, qui avait été si indignement traité par la police de Bonaparte, fut nommé aumônier de l'empereur, et il a conservé cette place jusqu'au retour des Bourbons. En 1808, il fut appelé à l'évêché de Montpellier. Il est, à cette époque, avec l'empereur une longue conférence, dont il aimait à raconter les détails: on y traita des protestants, du salut des païens et de plusieurs autres graves sujets. En finissant, Napoléon lui recommanda une grande tolérance à l'égard des protestants de son diocèse. En 1811, il a assisté au concile réuni par ordre de l'empereur; mais il ne paraît pas qu'il s'y soit fait remarquer. Mgr Fournier a été nommé, en 1817, à l'archevêché de Narbonne; mais ce siège n'ayant pas été rétabli, il conserva celui de Montpellier. En 1825, il fit partie d'une commission d'évêques et d'ecclésiastiques, instituée pour rechercher les moyens de rétablir la Sorbonne. Étant venu à Paris à cette occasion, il s'associa à la déclaration des évêques du 3 avril 1826 contre les doctrines de La Mennais et de ses adhérents. Mgr Fournier était digne de l'épiscopat par ses vertus et son mérite. Pendant le cours de son administration, il a rendu d'éminents services au diocèse de Montpellier. Il a fondé plusieurs établissements religieux, et favorisé le développement de ceux qui s'y trouvaient déjà. Il était plein de charité envers les pauvres, et prenait part à toutes les bonnes œuvres. Bon, simple, affectueux, il était aimé de tous et n'avait pas d'ennemis. Il est mort le 29 décembre 1834.

FOURNIER-SARLOVÈSE (François, comte), lieutenant-général, né en 1775, dans le Périgord, mort en janvier 1827, quitta l'étude du droit en 1792 pour embrasser la carrière des armes. Bonaparte voulut qu'il fit partie de son corps d'armée d'Italie, et les bulletins militaires répétèrent souvent le nom du douzième régiment de hussards et de son chef. Ces éloges n'apportèrent aucun changement à ses opinions républicaines, et ce fut à haute voix qu'il blâma les projets ambitieux du premier consul. Disgracié, il accompagna pourtant l'amiral Villeneuve en Amérique. Au retour, il se distingua en Allemagne, en Espagne; en Russie, méritant ainsi le grade de général de division. Quelques reproches adressés à Bonaparte, après les revers de Russie, le firent arrêter et envoyer à Mayence. Mais avant d'arriver, l'escorte qui le conduisait fut attaquée par des Cosaques, et il se sauva. Le bruit s'étant répandu

qu'il avait passé à l'ennemi, il se présenta à Mayence et demanda des juges. Cette conduite, que Bonaparte admira lui-même, n'empêcha point sa destitution. Fourrier, à la rentrée des Bourbons, recouvra son grade, ne servit point pendant les Cent-Jours, et fut, à plusieurs reprises, employé comme inspecteur-général de la cavalerie. Dans ses *Considérations sur la législation militaire*, imprimées en 1814, il prédisait d'une manière positive que Bonaparte reviendrait de l'île d'Elbe, et indiquait les moyens qui devaient contribuer au succès de cette entreprise : cet ouvrage n'a pas été publié.

FOURNY (Honoré CAILLE du), auditeur de la chambre des comptes à Paris, acquit une connaissance de l'histoire de France, et des anciens titres et archives qu'on garde à Paris, qui lui fit un nom ; mais sa modestie et son zèle à blâmer ses amis le rendirent encore plus recommandable. Un de ceux avec qui il eut l'amitié fut le Père Anselme-de-la-Vierge-Marie, augustin-déchaussé, qui avait publié en 1674 l'*Histoire généalogique et chronologique de la maison de France, et des grands officiers de la couronne*. Du Fourny lui prodigua ses avis pour une nouvelle édition, lui fit corriger un très-grand nombre de fautes, et lorsque ce religieux fut mort en 1694, il continua de travailler à perfectionner ce grand ouvrage. Cependant, dans la nouvelle édition qui vit le jour en 1712, il voulut que ses corrections parussent être toutes du premier auteur, et il ne s'attribua que l'honneur d'avoir continué la suite des grands-officiers jusqu'à cette année. L'abbé de Longuerue l'a certainement jugé avec trop de sévérité. Il est bien vrai que du Fourny n'a pas corrigé toutes les fautes qui se trouvaient dans l'ouvrage du Père Anselme ; mais quel est le critique, même érudit et judicieux, qui, en fait de recherches et de monuments plus ou moins authentiques, puisse se flatter de se déterminer toujours avec certitude ? du Fourny mourut en 1734. Cette *Histoire* est à présent en 9 vol., in-fol., publiés depuis 1726 jusqu'en 1733, par les Pères Lange et Simplicien, augustins-déchaussés, continuateurs de cette utile compilation : ils ont mis le plus grand soin à distinguer les pièces authentiques de celles qui ne l'étaient pas.

FOURQUEVAUX (Raimond de Becarie de PAVIE, baron de), était d'une branche de l'ancienne famille noble de leccarie de Pavie, retirée en France au temps des guerres entre les Guelfes et les Gibelins ; né à Toulouse en 1509, il commença à servir au siège de Naples

sous Lautrec, en 1528. Il commandait un corps considérable d'infanterie grisonne et italienne à la bataille de Marciano en Toscane, l'an 1554 ; il y fut blessé et prisonnier, puis gardé 15 mois dans le fort de San-Miniato à Florence. De retour en France, il obtint le gouvernement de Narbonne. On raconte qu'il se servit d'un stratagème assez singulier pour en chasser plusieurs habitants mal intentionnés. Il fit publier que deux chevaliers espagnols devaient se battre en champ-clos hors de la ville. Il fit poser des barrières pour les combattants, et dresser des échafauds pour les juges. Tout le peuple étant sorti de la ville pour assister à ce spectacle, il en fit fermer les portes, et ne laissa rentrer que les sujets fidèles au roi. Il contribua beaucoup en 1562 à la délivrance de Toulouse, dont les huguenots s'étaient presque rendus maîtres ; et mourut chevalier de l'Ordre du roi, à Narbonne, en 1574 à 66 ans, après avoir rendu des services importants aux monarches qui l'employèrent dans la province du Languedoc. Fourquevaux est auteur d'un livre intitulé : *Vies de plusieurs grands capitaines français*, imprimé à Paris en 1643, in-4. Ces *Vies*, au nombre de 14, sont compilées fort exactement d'après les historiens du temps : c'est dommage que l'auteur n'en ait pas rassemblé un plus grand nombre.

FOURQUEVAUX (Jean-Baptiste-Raimond de PAVIE de), né à Toulouse en 1695, mourut en 1768. On a de lui entre autres ouvrages : *Lettre d'un prieur au sujet de la nouvelle réputation du livre des Règles pour l'intelligence des saintes Écritures*, Paris, 1727, in-12 ; *Nouvelles Lettres* sur le même sujet, 1729, in-12 ; *Traité de la confiance chrétienne*, 1728 et 1731 ; *Catéchisme historique et dogmatique*, 1729, 2 vol. in-12, et Paris, 1766, 5 vol. in-12, avec les suites. Son *Eloge* se trouve dans les *Nouvelles ecclésiastiques* du 7 février 1769.

FOURIER. (Voy. FOURNIER).

FOX (Georges), fondateur de la secte des Quakers ou Trembleurs, né au village de Drayton dans le comté de Leicestershire, en 1624, n'avait que 19 ans, lorsque sa tête s'étant singulièrement exaltée, soit par quelque accident particulier, soit par un effet de son tempérament, il se crut tout d'un coup inspiré de Dieu, et se mit à prêcher. Vêtu de cuir, depuis les pieds jusqu'à la tête, il allait de village en village, criant contre la guerre et contre le clergé. Son ignorance dans les lettres humaines ne l'embarrassa point. Quoique fils d'un ouvrier en soie, et qu'on ne lui eût appris d'autre métier

que celui de cordonnier, il s'était appliqué de bonne heure à parler le langage de l'Ecriture et de la controverse. Il avait de la mémoire et de l'enthousiasme. Les provinces de Leicester, de Nottingham et de Darbi furent les premiers théâtres de ce sombre charlatan. Il donna aux aveugles enthousiastes qui le suivaient le nom d'*Enfants de la lumière*. Ayant comparu à Darbi devant les juges, il les prêcha si fort sur la nécessité de trembler devant le Seigneur, que le commissaire qui l'interrogeait s'écria qu'il avait affaire à un *Quaker*, c'est-à-dire *Trembleur* en anglais, nom qu'on a donné depuis à cette secte. Fox s'associa des femmes ; ayant connu dans la prison de Lancaster la dame Feil, veuve d'un illustre magistrat de cette province, il lui inspira ses erreurs et l'épousa. Le patriarche du quakérisme emmena avec lui sa prosélyte en Amérique, l'an 1662. Elle partagea les fonctions de son ministère, elle fit valoir ses extravagances. Il y eut, chez les sots et les dupes, les mêmes succès qu'il avait eus dans une partie de l'ancien monde. Ces succès lui persuadèrent que si l'Europe, l'Asie et l'Afrique ne s'étaient pas encore rangées sous ses étendards, c'est qu'elles l'ignoraient. Il écrivit donc à tous les souverains des lettres insensées qu'on paya du plus profond mépris. Fox, revenu en Angleterre, continua de répandre ses rêveries, et mourut en 1681. Peu de temps avant sa mort, il composa un gros volume sur sa *Vie* et ses *Missions* ; pour le rendre plus mystérieux, il défendit par son testament de l'imprimer. On peut voir ce qu'en dit le Père Catrou dans son *Histoire des Trembleurs*, publiée en 1733 (Voy. BARCLAY, Robert). Dans une réponse faite aux quakers qui, en 1791, étaient venus dans l'Assemblée nationale de France, Mirabeau réfuta leurs principes en ces termes : « Vous ne pré-

« tez point, dites-vous, de serments ;
 « mais vous vous trompez : un serment
 « n'est qu'une promesse faite à Dieu ; la
 « conscience d'une âme pure est un
 « temple de la Divinité, et, en pro-
 « mettant sur votre conscience, vous
 « faites intervenir Dieu dans vos pa-
 « roles..... Le sang humain n'est jamais
 « versé par vous sur la terre : touchante
 « philosophie ! mais prenez garde ; ne
 « seriez-vous pas dans une grande er-
 « reur que la vertu vous cache ? Auriez-
 « vous permis que ces hordes de sau-
 « ges, qui errent dans les déserts de l'A-
 « mérique, eussent porté le massacre
 « dans la pacifique Pensylvanie, qu'ils
 « eussent égorgé vos femmes, vos en-
 « fants, vos vieillards, plutôt que de sau-

« ver ces vies si chères en donnant la
 « mort à des meurtriers ? » On sait qu'un
 écrivain trop fameux a comparé le chré-
 tianisme naissant à la secte des quakers.
 Un si étrange parallèle pourrait faire
 soupçonner qu'il avait lui-même de fortes
 dispositions au quakérisme. Quand la
 secte des quakers aura subjugué les phi-
 losophes et les rois ; quand elle aura dé-
 truit toutes les autres religions, et cela
 dans un siècle aussi éclairé que celui d'Au-
 guste ; quand, durant 18 siècles, elle au-
 ra eu le suffrage de tous les bons esprits ;
 elle aura pour elle un grand argument :
 C'est à ceux qui savent apprécier les pos-
 sibilités et pressentir l'avenir, à pronon-
 cer si le fanatisme des Trembleurs aura
 jamais ces succès. Les écrits de Fox ont
 été réunis en 3 vol. in-fol. : le premier
 contient son *Journal* ; le second sa *Cor-
 respondance*, et le troisième ce qu'il a écrit
 sur sa doctrine. Quelques personnes ont
 prétendu qu'il n'était pas réellement
 l'auteur de ces différents ouvrages ; mais
 ses sectateurs soutiennent que tout ce
 que ce recueil renferme de plus admirable
 est réellement de leur patriarche.
 (Voy. FARNSWORTH et ELLEWOOD.)

FOX (Charles-Jacques), célèbre ora-
 teur et homme d'Etat d'Angleterre, né
 à Londres le 24 janvier 1748, était le
 troisième fils de Henri Fox, premier lord
 Holland, que ses talents élevèrent à la
 place de secrétaire d'Etat au département
 de la guerre sous Georges II, et qui fut
 longtemps, dans la Chambre des com-
 munes, l'antagoniste de William Pitt, de-
 puis comte de Chatam : rivalité qui,
 dans la suite, s'établit entre leurs fils. Le
 jeune Fox fut élevé au collège d'Eton,
 où il montra une grande aptitude pour
 tous les genres d'instruction, une ardeur
 très-vive pour tous les divertissements,
 et un désir excessif de se faire remarquer.
 Il entreprit un voyage sur le continent,
 qui lui donna un goût extraordinaire
 pour la parure ; goût qui, dans un âge
 plus avancé, se changea en une simplici-
 té qui tenait de la négligence. Son père,
 qui était impatient de le voir paraître
 sur la scène politique, le fit élire en 1766
 membre de la Chambre des communes,
 pour représenter le bourg de Midhurst
 en Sussex. Il combattit avec succès, dans
 son premier discours, la pétition de Wil-
 kes, détenu dans la prison du Banc du
 Roi, et qui réclamait sa place au Parle-
 ment comme représentant du Middlesex.
 Lord North, alors chancelier de l'échi-
 quier, pour récompenser les efforts de
 Fox, le nomma d'abord payeur de la
 caisse des veuves et des orphelins, puis
 l'un des lords de l'amirauté, et enfin

membre de la trésorerie. Il continua à voter avec les ministres jusqu'en 1772 : on remarqua néanmoins, dans plusieurs occasions, que son caractère franc et ouvert ne lui permit pas toujours de leur sacrifier son opinion. S'étant lié avec Burke, il embrassa alors le parti de l'opposition ; ce qui lui fit perdre sa place de lord de la trésorerie. Fox chercha alors dans la dissipation une distraction dans son chagrin, et il se ruina en dépenses de toute espèce, et notamment au jeu et par ses paris dans les courses de chevaux. Il ne perdit pas de vue cependant la carrière politique, et devint un des champions les plus redoutables de l'opposition, et le chef des wighs. Il se fit surtout remarquer par son ardeur à défendre le droit que réclamaient les colonies anglaises de s'imposer elles-mêmes, et prévit tous les revers qui survinrent. « Alexandre-le-Grand, disait-il, n'a pas conquis « autant de pays que lord North aura eu « le talent d'en perdre dans une seule « campagne. » Tant que dura la guerre d'Amérique, il ne cessa de se montrer contraire à toutes les mesures qui tendaient à soumettre ce pays par la force des armes. Sa conduite, en cette occasion, et un duel qu'il s'attira en soutenant la cause de l'opposition, lui concilièrent de plus en plus la faveur du peuple, et, malgré l'influence de la cour, il fut nommé en 1780 représentant de Westminster. L'opposition devint alors si formidable dans la Chambre des communes, que les ministres crurent devoir céder à leurs adversaires. Une nouvelle administration fut formée, et Fox fut élu secrétaire des affaires étrangères. Il perdit bientôt cette place, et il la recouvra en 1783. Il signa alors avec toutes les puissances que l'Angleterre avait eu à combattre, les mêmes préliminaires de paix qui étaient l'ouvrage de lord Shelburne, et qu'il avait hautement désapprouvés, comme membre de la Chambre des communes. Cette opposition entre les discours et les faits nuisit beaucoup à Fox dans l'opinion publique, et le fameux bill de l'Inde, qui tendait à investir le ministère d'une autorité sans bornes dans l'Inde, devint l'écueil contre lequel il échoua. Le discours qu'il prononça, à cette occasion, passe pour un chef-d'œuvre ; mais le roi, effrayé des succès de son ministre, réussit à faire rejeter le bill par la chambre haute, renvoya le ministère, et convoqua un nouveau Parlement. Fox, qui avait perdu beaucoup de sa popularité, eut beaucoup de peine à réunir les voix des électeurs de Westminster, et l'on prétend qu'il n'eût pas été élu sans

la sollicitation de quelques dames distinguées par leur rang et par leur beauté. Il ne tarda pourtant pas à recouvrer la bienveillance du peuple par les talents qu'il montra dans les discussions du plus haut intérêt, qui furent agitées dans la session de 1784. Lorsque la révolution française éclata, Fox en prit la défense au Parlement, et cette opinion lui fit perdre l'amitié de Burke, qui était d'un avis opposé. Les efforts qu'il fit, en 1793, pour s'opposer à la déclaration de guerre contre la France furent également mal vus. Les années suivantes, il combattit avec véhémence les mesures que le ministère prenait pour assurer le repos de l'Angleterre ; mais voyant ses efforts inutiles, il n'assista plus que rarement aux séances. Ses partisans lui ayant reproché son inaction, il devint plus assidu, et ne négligea aucune occasion de captiver cette popularité, qui le dédommageait de la privation du pouvoir. Le jour de l'anniversaire de sa naissance fut célébré par une immense réunion de wighs, et l'on tint des propos fort injurieux pour le gouvernement. Fox lui-même porta un toast à *Sa Majesté* le peuple souverain. Le roi, qui en fut instruit, raya son nom de la liste de ses conseillers privés. Il se retira alors à la campagne, où il s'occupait d'écrire l'*Histoire de la chute des Stuarts*, lorsque des ouvertures de paix faites par le gouvernement de France le ramenèrent dans l'arène politique en 1800. Il fut d'avis qu'on devait les accepter. Les préliminaires de paix ne furent signés cependant qu'en 1801, après que Pitt eut donné sa démission. Le traité d'Amiens ayant été conclu, Fox partit pour la France, et fut bien accueilli du premier consul. A peine eut-il quitté la France, que la guerre éclata de nouveau. Une forte opposition se réunit contre les ministres. On crut, un moment, que Pitt avait arrangé avec son antagoniste le plan d'une administration sous les auspices de lord Grenville ; mais ce plan échoua, parce que le roi ne voulut pas entendre parler de Fox pour l'admettre dans le conseil. Cependant, à la mort de Pitt, il lui succéda, et en rendant hommage à l'intégrité et au désintéressement de son rival, il combattit, peut-être par jalousie, la proposition de lui accorder les honneurs funèbres. Pendant le peu de temps qu'il occupa le ministère des affaires étrangères, il proposa à la Chambre des communes de déclarer la guerre à la Prusse qui avait envahi l'électorat de Hanovre, et l'on crut s'apercevoir que la conduite de Fox, secrétaire d'Etat, était entièrement opposée aux principes

qu'il avait manifestés, lorsqu'il cherchait à capter la faveur populaire. Néanmoins, fidèle à son système de faire la paix avec la France, il entama à Paris une négociation qui promettait une issue favorable; mais il mourut d'une hydropisie qui le tourmentait depuis quelques mois, le 13 septembre 1806. Sa patrie lui rendit des honneurs extraordinaires. Véhément par caractère, logicien par essence, Fox s'étudiait moins à embellir ses discours des charmes de l'éloquence, qu'à leur donner de la clarté et de la force. Il excellait surtout à analyser les arguments les plus compliqués, et à résoudre les questions les plus subtiles et les plus embarrassantes. La vigueur de ses raisonnements produisit toujours sur ses auditeurs beaucoup d'effet. Lorsqu'il ne pouvait convaincre, il électrisait; et lors même qu'on ne partageait pas son avis, il était impossible de ne pas admirer les traits éclatants dont brillaient ses discours. Ils ont été recueillis en 6 vol: in-8. On a encore de lui: *l'Histoire des deux derniers rois de la maison de Stuart, suivie de pièces originales et justificatives*. Fox était doué d'un esprit très-vif. On l'a souvent cité pour ses réparties piquantes. Il avait cependant un caractère franc, généreux, bon; et l'on regrette que des

talents aussi éminents et des qualités aussi précieuses aient été obscurcies par les habitudes de la vie privée les plus condamnables. Il ne se donnait pas même la peine de les cacher. Après avoir perdu sa place à la trésorerie, et dissipé une fortune considérable que lui avait laissée son père, il ne lui restait plus, pour subsister, d'autres ressources que le jeu: il y passait toutes les nuits, et on le voyait aller alternativement de la Chambre des communes au jeu, et du jeu à la Chambre des communes. Il était dans une telle détresse en 1793, que les Wighs se réunirent pour lui assurer un revenu de 3,000 livres sterling. Cet orateur était d'une taille moyenne; en avançant en âge il grossit beaucoup. Ses yeux très-vifs étaient ombragés par des sourcils noirs très-épais; il avait le nez aquilin et la figure pleine. Une barbe noire, touffue et souvent fort longue, lui couvrait le menton. Son nom, qui en anglais signifie renard, prête à beaucoup d'allusions. Ses partisans portaient, au moment des élections, des queues de renard à leurs chapeaux, et l'on promenait en cérémonie plusieurs de ces animaux empaillés au bout de longues perches. Fox a eu plusieurs biographies en Angleterre; elles sont recherchées et dignes d'être lues.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

